3428 Année 69 / 537—587 mq 560-570 rédigés

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

2 JANVIER 1969
NUMERO 537
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Les anarchistes dans les syndicats

Les anarchistes, dans les années 1890, s'étaient enfoncés dans une impasse. Isolés du monde ouvrier que monopolisaient les social-démocrates, ils se calfeutraient dans de petites chapelles, se barricadaient dans des tours d'ivoire pour y ressasser une idéologie de plus en plus irréelle, ou bien ils se livraient et applaudissaient à des attentats individuels, se laissant prendre dans l'engrenage de la répression et des représailles.

Kropotkine, un des premiers, eut le mérite de faire son *mea culpa* et de reconnaître la stérilité de la « propagande par le fait ». Dans une série d'articles, en 1890, il affirma « qu'il faut être avec le peuple, qui ne demande plus l'acte isolé, mais des hommes d'action dans ses rangs ». Il mit en garde contre « l'illusion que l'on peut vaincre les coalitions d'exploiteurs avec quelques livres d'explosifs ». Il prôna le retour à un syndicalisme de masses, tel celui dont la Première Internationale avait été l'embryon et le propagateur : « Des unions monstres, englobant les millions de prolétaires. »

Pour détacher les masses ouvrières des prétendus socialistes qui les bernaient, le devoir impérieux des anarchistes était de pénétrer dans les syndicats. Dans un article que publia, en 1895, un hebdomadaire anarchiste, *Les Temps nouveaux*, sous le titre « L'anarchisme et les syndicats ouvriers », Fernand Pelloutier exposa la tactique nouvelle. L'anarchisme pouvait fort bien se passer de la dynamite et il devait aller vers la masse. A la fois pour propager dans un très large milieu les idées anarchistes et pour arracher le mouvement syndical au corporatisme étroit, dans lequel il s'était jusqu'alors enlisé. Le syndicat devait être une « école pratique d'anarchisme ». Laboratoire des luttes économiques, détaché des compétitions électorales, s'administrant anarchiquement, n'était-il pas l'organisation à la fois révolutionnaire et libertaire qui, seule, pourrait contrebalancer et détruire la néfaste influence des politiciens social-démocrates? Et Pelloutier de rattacher les syndicats ouvriers à la société « communiste libertaire » qui demeurait l'objectif ultime des anarchistes : le jour où éclaterait la révolution, demandait-il, « n'y aurait-il pas là, prête à succéder à l'organisation actuelle, une organisation quasi libertaire, supprimant de fait tout pouvoir politique et dont chaque partie, maîtresse des instruments de production, réglerait toutes ses affaires elle-même, souverainement et par le libre consentement de ses membres ? »

Pierre Monatte déclara, plus tard, au congrès anarchiste international de 1907 : « Le syndicalisme (...) ouvre à l'anarchisme trop longtemps replié sur lui-même des perspectives et des espérances nouvelles. » D'une part « le syndicalisme (...) a rappelé l'anarchisme au sentiment de ses origines ouvrières; d'autre part, les anarchistes n'ont pas peu contribué à entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire et à populariser l'idée de l'action directe ». A ce même congrès fut adoptée, après une discussion assez vive, une résolution de synthèse, s'ouvrant par cette déclaration de principe : « Le congrès anarchiste international considère les syndicats à la fois comme des organisations de combat dans la lutte de classes en vue de l'amélioration des conditions de travail et comme des unions de producteurs pouvant servir à la transformation de la société capitaliste en une société communiste anarchiste. »

Mais ce n'était pas sans peine que les anarchistes syndicalistes s'efforçaient d'entraîner l'ensemble du mouvement libertaire dans la voie nouvelle qu'ils avaient choisie. Les « purs » de l'anarchisme nourrissaient à l'égard du mouvement syndical une méfiance incoercible. Ils lui en voulaient d'avoir trop les pieds sur la terre. Ils l'accusaient de se complaire dans la société capitaliste, d'en être partie intégrante, de se cantonner dans la revendication immédiate. Ils lui contestaient la prétention de résoudre à lui seul le problème social. Au congrès de 1907, Malatesta, répliquant âprement à Monatte, soutint que le mouvement ouvrier n'était pour les anarchistes qu'un moyen et non une fin : « Le syndicalisme n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible — et encore ! — que l'amélioration des conditions de travail. » Rendu myope par la poursuite d'avantages immédiats, le mouvement syndical détournait les travailleurs de la lutte finale : « Ce n'est pas tant à cesser le travail qu'il faut inviter les ouvriers; c'est bien plutôt à le continuer pour leur propre compte. » Enfin Malatesta mettait en garde contre conservatisme des bureaucraties syndicales : « Le fonctionnaire est dans le mouvement ouvrier un danger qui n'est comparable qu'au parlementarisme. L'anarchiste qui a accepté d'être le fonctionnaire permanent et salarié d'un syndicat est perdu pour l'anarchisme. »

A quoi Monatte répliqua que le mouvement syndical, comme toute œuvre humaine, n'était, certes, pas dénué d'imperfections : « Loin de les cacher, je crois qu'il est utile de les avoir toujours présentes à l'esprit afin de réagir contre elles. » Il admettait que le fonctionnarisme syndical soulevait de vives critiques, souvent justifiées. Mais il protestait contre le reproche de vouloir sacrifier l'anarchisme et la révolution au syndicalisme : « Comme tout le monde ici, l'anarchie est notre but final. Seulement, parce que les temps sont changés, nous avons modifié aussi notre conception du mouvement et de la révolution (...). Si, au lieu de critiquer de haut les vices passés, présents ou même futurs du syndicalisme, les anarchistes se mêlaient plus intimement à son action, les dangers que le syndicalisme peut recéler seraient à tout jamais conjurés. »

**Daniel GUERIN**

*(A suivre).*

## Austérité

Pour relever le pays nous devons faire une cure d'austérité. Tout le monde en est convaincu, à commencer par les citoyens du haut de l'échelle. D'ailleurs, celui qui se trouve tout en-haut de ladite échelle, nous l'a dit et répété, ses ministres et sous-ministres ont fait écho, et la bonne presse l'a clamé haut et fort. Va pour l'austérité.

Il y a lieu, tout de même, d'examiner cela de près. en quoi, réellement, ça console, l'austérité ?

Sans nous perdre en dissertations philosophiques et autres oiseuses discussions, disons tout de suite que l'austérité, avant toute autre chose, cela consiste à se serrer la ceinture. Et qui peut se serrer la ceinture, sinon ceux qui en portent une, c'est-à-dire les ventre-creux, donc plats, les ventres de travailleurs en activité les ventres habitués à ne pas abuser des plantureux repas alourdissants. lesquels vous obligent à abuser de la sieste, laquelle, tout doucement vous conduit au port du bedon de propriétaire (comme l'on disait autrefois en province).

Cette proéminence abdominale vous force à abandonner la ceinture pour les bretelles. Dès lors, plus besoin de se la serrer, cette sacrée ceinture, et il tombe sous le sens que l'austérité c'est les autres.

Les autres, c'est-à-dire les besogneux, les salariés de la base, les petits retraités, les économiquement faibles et autres taillables et corvéables à merci. Lesquels ne rechignent pas à faire leur devoir, car ils ont devant leurs yeux un exemple salutaire, celui de l'Etat. L'Etat, qui vient de supprimer purement et simplement toutes les dépenses qui ne sont pas de première nécessité, l'Etat enfin, devant le coût énorme des illuminations abusives et habituelles que nécessite la célébration des fêtes de fin d'année, vient d'interdire aux municipalités la pose des guirlandes multicolores qui font d'ordinaire la joie des petits et grands administrés.

Trop cher le courant électrique, et dangereux a-t-il dit en substance. Des bougies, des lanternes vénitiennes, c'est aussi bien et ça ne risque pas de ruiner le pays, qui n'a que trop tendance à s'approcher de la faillite. Entre nous, il n'a pas tort, l'Etat de parler ainsi. Nous n'en avons pas de trop, du courant, et il en faut, il en faut pour faire tourner les machines, et il en faut, des machines, pour faire tourner la Machine.

## Des méthodes et moyens d'action pour un art révolutionnaire

Puisque le but des libertaires c'est la révolution, le seul moyen qui soit dans les mains des anarchistes, pour combattre l'art bourgeois, c'est de considérer que nous nous trouvons dès maintenant à une époque post-révolutionnaire.

Avant d'analyser les effets immédiats et futurs d'une telle solution, il est préférable de faire un bref compte-rendu sur un tel état. Quelles seront les causalités artistiques d'un état post-révolutionnaire. Suppression de la profession d'artiste.

En effet, si nous considérons une société post-révolutionnaire, ce qui fait le caractère de cette société, c'est la suppression de certaines valeurs traditionnelles, argent, élite, état.

Une société libre ne peut se concevoir qu'avec l'abolition de toutes les formes de hiérarchies. La hiérarchie de l'argent comme celle de l'intelligence. Ainsi ce n'est pas en conservant le traditionnel processus de sélection intellectuel, que le stade d'égalité sociale et morale que nous désirons obtenir, pourra être atteint.

Une fois la valeur de chaque individu ayant bien été spécifiée comme représentation de l'égalité réelle, voyons ce que deviendra l'art dans cette société.

Si nous considérons le processus d'auto-gestion comme le seul processus économique valable, il en résultera que le nombre d'heures de travail par habitant diminuera au fur et à mesure de la croissance de la production, jusqu'à atteindre un caractère presque nul.

L'art n'a jamais été spécifié comme étant la seule représentation, de théâtre, de peinture, de musique. L'air doit être dans une société post-révolutionnaire un complément du travail, ou peut-être même le travail un complément de l'art.

Voici un exemple pour me faire comprendre.

Une fois les deux heures de travail journalières accomplies, le travailleur peut très bien occuper son temps libre à la création artistique, sans spécialisation aucune de cette création. L'art englobe tout ce que le génie créateur de 'homme lui propose.

L'art traditionnel de ce fait éclate pour donner naissance à l'art.

Ainsi après ce trop bref aperçu de la valeur artistique dans une société libertaire, nous avons pu constater que la condition initiale est la suppression de la profession d'artiste.

Le premier pas à effectuer dès maintenant pour démystifier l'art bourgeois, c'est de supprimer le concepte d'artiste professionnel. Ce dernier n'étant qu'un traumatisé n'arrivant pas à s'adapter aux conditions économiques et morales de notre société.

*De la suppression du métier d'artiste et de ses conséquences*

Il faut tenter de créer un art révolutionnaire. Tous les moyens peuvent être bon. Si on s'en réfère à l'exemple des libertaires Espagnols qui conçurent des « Athénées ouvriers culturels » et où toutes les formes d'art se voyaient offertes gratuitement par des artistes non professionnels, on s'aperçoit que la notion de valeur artistique prend une autre dimension.

Ces centres culturels, qui nous empêche de les créer, de les faire prospérer ? Ces centres à l'origine gratuits, conçus aussi bien pour l'ouvrier, pour l'étudiant que pour l'intellectuel, le travailleur y viendra, s'y éduquera et sortira de l'abrutissement dans lequel l'a fourvoyé la conscience bourgoise bien pensante.

La culture deviendra accessible a tous.

Dans le numéro 11 de l'*Internationnal Situationniste*, il est fait mention de certaines formes d'actions révolutionnaires contre l'art. Ces formes sont spécifiées par des films, des bandes dessinées repensées selon nos idées. Ainsi on s'aperçoit que quelle que soit la forme d'art à traiter nous nous trouverons toujours et nous trouverons toujours des artistes qui accepteront de traiter n'importe quel sujet.

De ce fait on peut constater que bien que l'œuvre à accomplir soit très vaste, il est fort possible que dans un futur très proche nous tentions de créer ces centres où enfin l'art et la culture s'immisceront partout.

En effet, ces centres ne seront pas exclusiveement réservés à l'art, mais aussi à la culture car c'est la culture qui régie le niveau d'une société.

Dès le plus jeune âge il faut tenter d'éduquer à tous les niveaux, les enfants. De leur apprendre à distinguer entre la justice et l'injustice, entre le beau et le laid, bref, à leur donner une notion du mot liberté. Cette liberté étant la complète jouissance, la pleine appréciation de la vie.

Mais ne tombons pas dans l'excès contraire, ne faisons pas de ces centres des cours de formations de militants, tels le P. C. et certains groupes se disant anarchistes (donnant des notions d'anarchie à la petite cuillère).

Les enfants étant l'élément moteur de la société de demain, il faut tenter un échelon de culture totale, de recréer, de repenser l'école libre (Ferrer), l'art libre. Une fois ces conditions requises, rien n'empêche plus la révolution sociale et morale.

### FEDERATION ANARCHISTE

MOTION

La Fédération Anarchiste, à l'occasion des arrestations de plusieurs militants, ne juge pas ici des attentats qui ont été commis; elle n'a ni à approuver ni à désapprouver.

Mais elle s'élève, une fois de plus, contre l'état social qui engendre et qui justifie de telles violences et réclame la libération d'Andrée Destouet qui, responsable ou non de l'attentat, est suffisamment éprouvée.

Elle dénonce la garde à vue qui constitue une arrestation camouflée, véritable défi à la liberté humaine, permettant sans preuve d'incarcérer n'importe qui.

Elle le fait avec d'autant plus d'indépendance que, contrairement à ce qu'a affirmé une certaine presse, ces militants n'appartiennent pas à notre organisation.

Elle se déclare une fois de plus avec tous les persécutés contre tous les persécuteurs quels qu'ils soient.

*La Fédération Anarchiste*

## Les moyens de grève

Raymond Duncan, qui vient de disparaître, fut avant tout un penseur libre. Il accorda sa vie à ses idées. Cette originalité est assez curieuse au XXe siècle par sa rareté. Il est bon de dire l'essentiel des idées qu'il a mises en œuvre autour de lui avec une chaleur communicative, non dépourvue d'un certain esprit révolutionnaire.

Je me souviens des temps lointains d'une jeunesse toute remplie d'enthousiasme, où je m'étais rendu dans son « akadémia ». Là, je devais me régaler en écoutant les causeries entre Raymond Duncan et Han Ryner, relatives aux « Dialogues socratiques » de ce dernier. Je revivais les entretiens de Socrate et dans cette Grèce ressuscitée rue de La Boétie ou rue du Colisée, j'assistais à des colloques d'une rare élévation de pensée. Raymond Duncan ne cherchait pas à contredire Han Ryner; il s'efforçait, bien au contraire, d'harmoniser deux formes de la pensée, belles et émouvantes chacune puisée aux sources des écoles grecques.

Tout récemment, les hasards de mes trouvailles chez les bouquinistes, m'ont mis sous le nez, une brochure rarissime qui m'incita plus que jamais, à rédiger un article sur Raymond Duncan.

Il s'agit de sa conférence donnée à la Bourse du Travail de Paris, le 5 mai 1912, intitulée : *Les moyens de grève.*

Cette conférence était présidée par l'ami Georges Yvetot, que javais rencontré à Bruxelles au Cercle d'Etudes de l'Association des Typographes, « Le Creuset » qu'animait l'ami Jean Deboé.

Dans un avant-propos, Yvetot présentait à la Bourse du Travail de Paris, le conférencier Raymond Duncan, invité par le Syndicat des Menuisiers :

« Le camarade Duncan a le courage de ne pas penser comme tout le monde. Quand quelque chose le gêne, il a le courage de s'en séparer. J'estime qu'à l'époque où nous vivons, un homme qui ose battre en brèche tous les préjugés, a déjà du courage. J'estime que les camarades, qui à leur tour, ont le courage de vouloir reconnaître cet homme courageux, ont véritablement raison. »

Yvetot avait, lui aussi, bien raison de présenter ainsi cet original, affublé de son peplum. Se moquer de son originalité me paraît fort aisé et facilite le sentiment d'ignorer ce qu'il est. La curiosité aidant, on sourit du bonhomme. Malheureusement ainsi se perdent les pensées de celui qui vit au milieu de nous, nous aidant à réaliser un peu de notre idéal.

Yvetot rapporte encore les paroles « sensées, justes et belles » entendues lors d'une des nombreuses conférences où Raymond Duncan parla du « Nu et de l'indécence » ; et déclare : « Avec lui, je pense qu'il n'est pas de beauté sans justice. Avec lui, je pense que la justice est la source et la sœur jumelle de la beauté, qu'elle est inséparablement liée à la beauté. Les Grecs avaient sur nous cet avantage d'en être plus rapprochés que nous. »

Mais revenons à la causerie de Raymond Duncan : Les moyens de grève. J'ai relu attentivement ces pages, imprimées à l'Akadémia R.D., en 1914. Elles sont d'un réalisme qu'un demi-siècle n'a pas réussi à ternir ni à rendre puéril.

J'ai retrouvé en maints endroits des manières de présenter le problème, qui rejoignent ma pensée et l'accent de mes violences de langage envers les « attardés sociaux. »

« Jusqu'ici chaque fois que les ouvriers ont gagné dix sous à la suite d'une grève, les capitalistes en ont gagné dix mille. Les grèves dont l'unique objet est la recherche d'un salaire journalier un peu plus élevé me paraissent être des grèves inintelligents et sans valeur. Au contraire des grèves qui sont l'expression même de l'idée révolutionnaire, l'expression passionée de notre amour de la justice et de notre haine de l'injustice, ces grèves-là sont intéressantes et elles valent la peine d'être faites. Toutes les grèves, certes, qui ont pour but des augmentations de salaires, comme les autres, sont les résultantes fatales des grandes lois naturelles. Les esclaves antiques se révoltaient contre leurs maitres pour devenir maîtres à leur tour. Les esclaves modernes, eux aussi, veulent faire la révolution afin de devenir les maîtres. »

N'est-ce pas là, tout le problème du salariat cette forme dernière de l'esclavage de l'homme qui, parce qu'il l'avait rejettée après le servage, s'est cru suffisamment libéré, pour affronter la montée de la révolution totale ?

Voici comment R. Duncan définit la grève :

« Pour moi, la grève me paraît le résultat d'une fatigue non seulement physique, produite par le labeur d'esclave auquel on se livre, mais aussi d'une fatigue morale que donne le sentiment de l'injustice subie. Tant que subsiste chez les ouvriers ce sentiment instinctif, cette faculté d'être ému de ses propres souffrances et par celles des autres, ce désir de cesser le travail en bloc pour quelque motif que ce soit, il reste de l'espoir pour les ouvriers et aussi pour la race humaine. Pour nous, la grève est un signe de vie, un petit symptôme de santé. Chaque fois que des ouvriers se mettent en grève pour une cause quelconque : surmenage, bas salaires, renvoi de camarades, etc., c'est toujours l'esprit humain qui se sent vivre et ne peut plus rester esclave. »

Et Raymond Duncan serre l'actualité de l'époque, en évoquant la grève des chauffeurs d'autos de Paris, celle des mineurs anglais, en révélant les dures réalités de la vie de ces travailleurs. Le conférencier ramène à leur vraie cause, les maux dénoncés. Il n'hésite point à montrer l'ignorance de tous ceux qui traînent leur misère et l'entretiennent par un manque de sagesse ou l'absence de sentiments de justice.

Exaltant la justice, il signifie en quelques phrases admirables, ses exigences autant que son existence :

« La nature peut-elle donner l'injustice et la souffrance aux hommes justes ? »

Et plus loin :

« Pour moi, il me semble que c'est une honte pour la race humaine que des hommes soient forcés à ce travail stupide et grossier, alors qu'il existe à la surface du sol tant de besognes utiles et intelligentes qui peuvent donner aux artisans, une connaissance exacte des lois naturelles. »

Ce texte me rappelle une brochure d'Albert Libertad « Travail utile, travail ... »

Le parallélisme est frappant et mériterait qu'on s'y attarde.

« Il y a deux sortes de travaux, les travaux justes et les travaux injustes.

«... Vous, vous savez que la balance, l'équilibre, l'exactitude, l'harmonie de l'univers, c'est la justice. Si vous êtes groupés en syndicats, vous qui souffrez de votre dur labeur, c'est que vous avez le désir de vous approcher de la justice. »

Pour définir le but du travail, R. Duncan lance cet aphorisme :

« Le but du travail n'est pas, ne doit pas être de gagner de l'argent. Il ne doit pas être d'acquérir le produit du travail. Le travail a été inventé par la nature comme un moyen de donner aux êtres humains l'intelligence et la sagesse. »

Cet aspect philosophique du travail n'a pas effleuré les grandes masses, car les professionnels de la politique ont mieux à faire : entretenir le mal, pour justifier leur rôle de guide ou conseiller patenté. Ce qu'ils craignent le plus, c'est le renversement des valeurs, le désir de n'apprendre à travailler non plus pour les autres, mais pour soi ; de ne plus perdre son temps à fabriquer de tas d'objets inutiles. Il faut fabriquer avant tout, ce dont on a besoin soi-même, disait R. Duncan, qui réhabilite l'amour du « métier nécessaire à la vie physique aussi bien qu'à la vie morale et intellectuelle » :

« Un homme qui connaît dix métiers différents commence à être un homme. Son effort est le premier pas vers la liberté, vers la vraie liberté. Un homme qui sait travailler dans les dix métiers différents doit commencer à comprendre qu'il n'a aucun besoin de gouvernements, de police, de banquiers ni de patron, qu'il peut être son propre maître et se fabriquer chez lui, dans sa famille tout ce qui est nécessaire à la vie. »

L'originalité de l'exposé réside encore dans la proposition d'installer une « école pour les grévistes ». Et l'auteur, de s'en expliquer, afin d'éviter les parasites qui tenteraient de venir l'agglomérer à son université ouvrière :

« Je veux fonder une école pour les ouvriers. Je sais qu'ils la fréquenteront. Je sais qu'ils y apprendront quelque chose. J'ai la certitude qu'en venant à notre école, ils ne tarderont pas à devenir plus beaux, plus forts, plus intelligents, plus puissants à tous les points de vue. »

Raymond Duncan termine son entretien sur une invitation cordiale à tous : « Je ne suis pas venu ici pour le seul amour de la parole. Je suis venu surtout pour l'amour des actes. »

Sa conclusion est extrêmement réaliste :

« Ceux-là auront déjà inauguré la révolution en la posant sur une base scientifique. et ceux-là seront sûrs de remporter la victoire. »

Ces citations découpées avec plus ou moins d'intention, aideront, je l'espère, à apprécier les données de la sagesse de Raymond Duncan et la valeur des « Moyens de grève »; qu'il développe, avec force et volonté.

**HEM DAY**

## De tout, un peu

Dans le « Figaro » du 16 décembre dernier, Claude Gambiez part en guerre contre les étudiants de Nanterre. Dans son article, intitulé : « Empêcher l'application de la loi d'orientation », on peut lire ceci, à propos des derniers événements qui n'ont point, été exempts d'une certaine violence : « En l'affaire, la responsabilité des leaders extrémistes est entière. Quand on pose des bombes, on prend des responsabilités : il faut assumer les conséquences prévisibles. Il ne peut y avoir d'impunité. Ce sont les risques du métier d'anarchiste. Il faut que l'ensemble des étudiants sache et prenne conscience du rôle qu'on veut leur faire jouer. » Vous l'avez deviné, ce qui m'a sauté aux yeux, c'est la courte phrase sur « le métier d'anarchiste ».

Qu'un journaliste, à notre époque, en soit encore à s'exprimer ainsi est proprement inconcevable. Après tant d'études sur l'idéologie anarchiste, après tant et tant d'articles de revues et de journaux, particulièrement depuis les événements de mai, penser et écrire en substance qu'un anarchiste n'est pas autre chose qu'un lanceur de bombes, il y a de quoi être indigné. Et il s'agit là d'un journaliste du « Figaro », c'est-à-dire, *a priori*, d'un plumitif d'un degré supérieur, instruit, documenté et sachant de quoi il parle. Partant de là, comment la masse des lecteurs peut-elle se faire une idée approximative même, de ce qu'est l'anarchie. Le lecteur moyen que nous détachons de cette masse de lecteurs, lisait cette petite phrase de sept mots, pense tout de suite à Caserio, à Henry, à Ravachol, à Bonnot.

Car, est-il besoin de le dire, les noms de Reclus, de Proudhon, de Bakounine, de Sébastien Faure ou de Malatesta, lui sont à peu près complètement inconnus. Réflexion faite, il n'en est peut-être pas de même de notre rédacteur du « Figaro », car, enfin... Mais dans ce cas, peut-être obéit-il à une consigne, à des directives plus ou moins précises, dont le but ne peut être que celui de discréditer, par tous les moyens, une organisation qui s'avère être, aujourd'hui, la seule entièrement axée sur la destruction du capitalisme et de l'étatisme.

On ne sait que trop, par l'expérience des régimes des pays de l'Est, que l'Etat n'a rien à craindre des communistes, pas plus que des socialistes.

Quant au capitalisme, il se sait encore trop puissant pour redouter une révolution du type de celle d'Octobre. Le cas échéant, d'ailleurs, il ne reculerait certainement pas devant le déclenchement d'une troisième guerre mondiale, après avoir établit, en France et dans les autres pays de l'Ouest européen, des régimes du type fasciste qui auraient tôt fait de purger le pays de ses éléments authentiquement révolutionnaires.

Dans le journal « Combat », du 14 décembre, par contre, nous avons pu lire une prose autrement objective et réconfortante. La voici :

« Des syndicalistes anti-autoritaires et des anarchistes-syndicalistes réunis à Paris ont décidé, en militant dans les organisations syndicales ouvrières, de faire prévaloir la gestion ouvrière directe. La réunification syndicale avec la libre représentation de toutes tendances du mouvement ouvrier, le non cumul des mandats politiques et syndicaux, le contrôle et la limitation de la durée des mandats syndicaux, (maximum 5 ans) et les principes de l'internationalisme prolétarien.

Tirant la leçon des événements de mai-juin, les anarcho - syndicalistes estiment que la charte d'Amiens (1905) a gardé toute son actualité. »

Ce n'est pas le premier exemple de sympathie pour nos idées que l'on trouve dans ce journal. Sympathie ne veut nullement dire adhésion, je le sais, mais, tout de même, il faut reconnaître que peu de feuilles actuelles auraient passé ce communiqué, si communiqué il y a.

En conséquence, il serait sans doute équitable de se fendre quelquefois de ses 50 centimes pour avoir le plaisir de savourer autre chose que les insipides déclarations de nos chers députés et autres apprenti-sorciers.

A cette occasion j'aimerais savoir si beaucoup de camarades sont de mon avis, à savoir que, parmi les quotidiens, seuls « Combat » et le « Monde » présentent et commentent les faits, les événements et les idées avec un maximum d'objectivité. J'espère pouvoir faire le point là-dessus dans un tout proche avenir.

**BLANQUET**

### « LES MURS DE MAI »

Edité par « Pensée et Action », (Bruxelles).

160 pages 16 x 17 de documents photographiques de J. C. Gautrand, mise en page de Gérard Blanchard, préfacé par Hem Day. A paraître fin 1968. Prix : Souscripteurs, 12,00 F., en librairie : 16,00 F.

Les souscriptions sont reçues par : Bernard Salmon C.C.P. Paris 6730-02.

## COMMUNIQUES

### S. I. A.

SECTION DE BREST

Tous les adhérents, sympathisants, syndicalistes, libertaires, sont invités à assister nombreux à la première assemblée générale de S. I. A. de 1969 qui aura lieu le dimanche 5 janvier, 10 h précises, Maison du Peuple, place de l'Harteloire. Ceux du département du Finistère ne pouvant se déplacer peuvent écrire au secrétariat administratif Auguste Le Lann, 30 rue Jules Guesde, 29-N Brest. En cette heure, où la jeunesse mondiale revendique et cherche la voie vraie pour la liberté, aucun de nous ne doit rester passif; toutes les énergies doivent se grouper.

### C. N. T. F. DE NIMES

*Appel aux jeunes*

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

### JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

# Area Mundial

## Gibraltar, tema insignificante

LA prensa franquista se hace lenguas de otro voto favorable obtenido en la O. N. U. en favor de la restitución de esa clave del Mediterráneo a España. 66 países han votado pro, 31 contra, 18 se han abstenido y 11 se hallaban, más o menos deliberadamente, ausentes.

Nuestra posición respecto al conflicto es conocida: Gibraltar, reintegrado a la «corona» española, quedaría en situación política más deprimente que bajo el dominio de Londres. Su población ya sufre ahora los inconvenientes de la dictadura franquista, no pudiendo frecuentar terreno exterior «defendido» por la Guardia civil; y, con la intrusión del franquismo dentro del perímetro gibraltareño, aquel conato de opresión franquista quedaría efectivo. «Salir de Inglaterra» para «entrar en España», a los calpenses no les viene a cuenta. A perder nadie juega, no tratándose de locos.

Gibraltar libre en una España, en una Europa libres, ofrecería solución al problema. Pero jugando a las patrias no hay arreglo posible. El caso Gibraltar, patrióticamente no tiene más salida que la de una guerra de tantas. Consúltese sino la historia de sangre y tripas al aire.

Aunque a decir verdad, Franco perdió posibilidades de restitución gibraltareña en 1940, cuando, llevado de su euforia «triunfalista», en realidad nazifascista, ocupó a son de bombo y platillos la plaza internacional — y desguarnecida — de Tánger y amenazó a los ingleses con la ocupación del Peñón calpense, creyéndose protegido por un Hitler momentáneamente victorioso, protección que en definitiva no obtuvo, por estimar Hitler más necesario atacar su problemática mundial, y ser poco interesante suceder a los ingleses en la guardia sanitaria del Mediterráneo (Suez, Gibraltar) que, según su parecer, cumplían laudablemente los británicos. Lo posición ultranazi sostenida entonces por el sanguinario e impolítico general español, es el fuerte de la diplomacia actual inglesa para contrarrestar las maniobras de ese nazifalangismo, maniobras que, por cierto, no secundan ni Francia, ni Italia, ni Alemania, ni EE. UU. de América, ni siquiera Portugal, no pudiéndose decir igual de los países comunistas, los mismos que, con la U. R. S. S. en cabeza, ya votaron en favor de la admisión de Franco en la O. N. U. y ahora han votado contra Inglaterra y en favor de España-Franco en el asunto Gibraltar.

Especifiquemos. Se pronunciaron en pro de la « devolución » de Gibraltar a España (?) : Afganistán, Argelia, Argentina, Bolivia, Brasil, Bulgaria, Burundi, Bielorrusia, Camboya, Chad, Chile, China, Colombia, Congo (Brazzaville), Congo (Kinshasa), Costa Rica, Cuba, Chipre, Checoslovaquia, Dahomey, República Dominicana, Ecuador, El Salvador, Guinea Ecuatorial, Grecia, Guatemala, Guinea, Haiti, Honduras, Hungría, Indonesia, Irán, Irak, Costa de Marfil, Jordania, Líbano, Libia, Mali, Mauritania, Mongolia, Marruecos Nicaragua, Panamá, Paraguay, Perú, Filipinas, Polonia, Rumania, Ruanda, Somalia, Yemen Meridional, España, Sudán, Arabia Saudí, Siria, Túnez, Turquía, Ucrania, Unión Soviética, República Arabe Unida, Tanzania, Uruguay, Venezuela, Yemen, Yugoslovia y Zambia.

La votación agrupa a los bloques de la América Hispana, a los países afrosiáticos de tendencia más liberal y a los del bloque comunista europeo, encabezados por Rusia, que participó en el debate con una de sus tiradas contra la presencia de una base militar británica en el Mediterráneo.

En contra se manifestaron trece países, a saber: Australia, Barbados, Botswana, Canadá, Dinamarca, Gambia, Guayana, Jamaica, Leshoto, Liberia, Malawi, Malasia, Mauricio, Nueva Zelanda, Sierra Leona, Singapur, Suecia e Inglaterra.

En este grupo destacaron aquellos países que han venido estando unidos hasta época reciente a Inglaterra y algunos países nórdicos europeos.

Se abstuvieron 31 países con Austria, Bélgica, Camerún, le República Centroafricana, Ceilán, Etiopía, Finlandia, Francia, Ghana, Island, India, Irlanda, Israel, Italia, Japón, Kenya, Luxemburgo, Madagascar, Méjico, Nepal, Holanda, Nigeria, Noruega, Pakistán, Senegal, Tailandia, Togo, Trinidad y Tobago, Uganda, Estados Unidos y Alto Volga.

La presencia de Italia, Austria, Finlandia, Francia, India, Irlanda, Japón, Méjico, Holanda, Noruega y los Estados Unidos en ese grupo no deja de ofrecer curiosas perspectivas, sobre todo por la vecindad mediterránea de algunos países europeos. Estados Unidos han seguido manteniendo su política neutral ante el problema de sus bases en España y de su alianza histórica con Inglaterra.

Estuvieron ausentes de la votación por descuido o por no comprometerse, once países: Albania, Birmania, Gabón, Nigeria, Portugal, Africa del Sur y Swazilandia.

Queda establecido: que Portugal y EE. UU. de América prefieren mejor Inglaterra que España en su forma política actual; que los países comunistas internacionalmente acodan al fascismo español, y que Inglaterra, ante una República española en presencia carecería de argumento diplomático para defender une tesis de ocupación devenida insostenible.

Como se ve, el pleito calpense dará juego para mucho tiempo.

## Entre un gran catalán y un gran gitano

*(Viene de la página 4.)*

no y el toreo. Al canto gitano el único defecto que le encuentro es que en sus versos sólo se acuerdan de la madre; y al padre que lo parta un rayo. Y eso me parece una injusticia. Bromas aparte, creo que este canto es el gran valor de nuestra tierra.

GARCIA LORCA. —Muy poca gente conoce el canto gitano, porque lo que se da frecuentemente en los tablados es el llamado flamenco, que es una degeneración de aquél. No cabe en este diálogo decir nada, porque sería demasiado extenso y poco periodístico. En cuanto a lo que tú dices, con gracia, que los gitanos sólo se acuerdan de su madre, tienes cierta razón ya que ellos viven un régimen de matriarcado, y los padres no son tales padres, sino que son siempre y viven como hijos de sus madres. De todos modos hay en la poesía popular gitana admirables poemas dedicados al sentimiento paternal; pero son los menos. El otro gran tema por qué me preguntas, el toreo, es probablemente la riqueza poética y vital mayor de España. Es el drama puro, en el cual el español derrama sus mejores lágrimas y sus mejores bilis.

∴

«El crimen fue en Granada, ¡En su Granada !...» El Diputado de la «Confederación Española de Derechas Autónomas», Ramón Ruiz Alonso, fue acusado de ser el hombre que dio orden de matar a Federico García Lorca.

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

# ANTENA

«APOLO 8» SEGUIDO DESDE MADRID

MADRID. — Una de las tres antenas mayores del mundo para seguir la evolución del bólido «Apolo 8» en vuelo alrededor de la Luna para tantear un proyectado desembarco en la misma, está establecida en Fresnedillas, lugar cercano a esta capital. Asisten a los 80 técnicos americanos 60 técnicos españoles del Instituto Nacional de Técnicas Espaciales. En realidad, estos 60 españoles han hecho el aprendizaje de la materia al lado de los americanos.

EL DRAMA DEL PINTOR

MADRID. — Llegado de París al aeródromo de esta ciudad, el pintor español Antonio Sánchez Mayoral declaró estar herido de una puñalada que antes de salir de la capital francesa le asestó un desconocido. Se ignoran otras circunstancias del drama.

CONSEJO DE GUERRA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — En el acuartelamiento del segundo batallón del Regimiento de Infantería Aerotransportable «Isabel la Católica», de guarnición en Santiago, se ha celebrado el consejo de guerra contra Ricardo Barreira Perea, acusado de insultos y agresión a la fuerza pública.

El acusado, cuando iba a ser detenido por la policía armada agredió a un cabo primero, al que causó diversas lesiones.

El fiscal solicitó la pena de tres años de cárcel. La causa quedó pendiente de la aprobación del capitán general de la Región Militar.

JUICIO CONTRA UN ESTUDIANTE

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — Se ha celebrado un juicio oral en el Juzgado de Primera Instancia e Instrucción número uno, en el cual era el encartado el estudiante don Jaime Gómez Vilasó, al que se acusa de insultos e injurias a agentes de la autoridad.

El fiscal solicitó tres meses de arresto mayor y el abogado defensor la libre absolución de su patrocinado.

AVE MARIA CASTRISIMA

CIUDAD DEL VATICANO. — El nuevo decano del cuerpo diplomático acreditado ante la Santa Sede es el embajador de Cuba, doctor Luis Amado Blanco, que, en calidad de embajador extraordinario y plenipotenciario, presentó las cartas credenciales a Juan XXIII el tres de febrero de 1962.

PINTURA PROTESTATARIA

TARRASA. — El día 24 de diciembre amaneció en esta ciudad al conjuro de muchos letreros pintados al alquitrán gritando aumento de salarios, libertades y llamando a Franco por su verdadero nombre. La policía salió con el cepillo y el cubo jabonero.

HUMO

MADRID. — Durante el año 1967 los españoles convirtieron 19.811 millones de pesetas en pura ceniza, es decir, tabaco quemado. Un vicio heredado de los indios de América. Una venganza a largo plazo del vencido contra los vencedores.

PROBLEMA ZSA ZSA GABOR

PALMA DE MALLORCA. — Problemática simple, a pesar del enredo aparente. Esa artista frecuentó un hotel de esta ciudad y se marchó sin pagar, siendo denunciada al juzgado, que la retuvo unos días acusada de informalidad. Pero al fin queda establecido que informal lo ha sido la justicia española por haber molestado a un artista extranjera y protegido a un hotelero sin escrúpulos. En efecto, la factura que éste había presentado a Zsa Zsa era tres veces más elevada que el gasto efectuado por la cliente.

IMAGINACION POLICIACA, DESCONSIDERADA

MADRID. — Tres personas fueron juzgadas por el Tribunal de Orden Público el pasado viernes. Se trata de Máximo Leizu Fernández, Isidro Bravo de la Peña y Teófilo Velasco Pérez. Los dos primeros fueron juzgados en rebeldía, compareciendo únicamente Teófilo.

El fiscal les acusaba de asociación ilícita a los tres y de propaganda ilegal además a Máximo Leizu, y pedía siete años para él por el primer delito y otros tres y 25.000 pesetas de multa por el segundo. Para los dos restantes, tres meses de arresto mayor por asociación ilícita.

Los procesados fueron detenidos, junto con otros ya juzgados, en un piso de la calle Alegría de Oria, de Madrid.

En el transcurso del juicio, el fiscal retiró la acusación que pesaba sobre el único procesado que compareció a juicio, que será absuelto libremente.

LA HUELGA MINERA

OVIEDO. — Prosigue la huelga en las explotaciones Hunosa, (pozos Modesta, Fondón, Mosquitera (1 y 2), María Luisa, San Luis, Samuno, Carrio, San Mamés, Sotón, Carezal, Venturo, San Antonio, más las minas Vanguardia, Carinea, Baltasara, Urbies y San José. Igualmente están en paro voluntario los operarios mineros de Langreo y Siero, Tres Amigos, y Nespral y Cía.

Como es sabido, este conflicto tiene por causa la inseguridad de vida en el trabajo, el despido de obreros protestatarios y a lo ruin de las indemnizaciones a silicosos.

TAMBIEN EN METALURGIA

OVIEDO. — En la Trefilería de la antigua Empresa Moreda-Gijón, los operarios trabajan lentos en oposición a las deliberaciones del convenio colectivo en el que no se pueden pactar incrementos superiores al 5,9 por ciento sobre los niveles de salario de 1968. Por causa semejante los obreros del dique de la Duro-Felguera practicaron la huelga de brazos caídos, se negaron a concurrir a la cantina y pararon totalmente luego, en espera de imponer su criterio de estricta justicia.

CALUMNIA MANTENIDA

MADRID. — Varios sindicalistas presos presentaron denuncia judicial contra el director del diario «Arriba», Manuel Blanco Toribio, el cual dejó escrito que «el nuevo sistema de locutorios ha sido acogido con júbilo por toda la población penal, exceptuada una minoría reducidísima que, argumentando con pretextos futiles, se presta a hacer el caldo gordo a sectores del exterior». Blanco Toribio está negro y no quiere sacar la lengua (no quiere rectificar) seguro de poseer amplias simpatías en el TOP, tribunal al servicio del franquismo.

MURIO EL TRANVIA

MADRID.—Esta vez no es el tranvía matando a un ciudadano distraído, sino el tranvía mismo en trance de defunción inevitable. Sólo queda alguno arrastrando el espantajo de su próxima muerte. El «Metro» y las líneas autobuseras se han adueñado del transporte de pasajeros urbanos, al revés de Barcelona, donde las inestéticas redes de cables se mantienen imperturbables a causa de la renovación del sistema tranviario.

PASO DE OPERETA

PARIS. — Durante la tercera semana de diciembre el «príncipe» Hugo Borbón Parma fue expulsado de España por las autoridades por haber pronunciado frases que el «caudillo» consideró inconvenientes. Solidario de las habladurías de su hijo, últimamente ha sido también conducido a la frontera francesa el pretediente carlista Javier Borbón Parma, el cual, en una vacilante declaración hecha a la Tele en París emitió tesis liberales de dudosa vocación. Porque en fin de cuentas, el procedimiento absolutista arranca de Fernando VII, al cual trataron de suceder los Carlos imbuídos, como su pariente, de ideas inquisitoriales.

LA RACHA DE OCUPACIONES

SAN SEBASTIAN. — Durante tres días 400 religiosos y personas civiles han venido ocupando la catedral de esta ciudad para significar su malestar por la prolongación del estado de excepción de que el gobierno de Madrid hace víctima a las provincias vascas. Previa promesa de que no habrá represalias, los 400 encerrados evacuaron el edificio... con gran satisfacción de las autoridades, que ya tenían problema en la calle por los tumultos ocasionados por nuevos manifestantes opuestos a la policía que rodeaba la catedral ocupada.

# Cooperación y solidaridad

por **Andrés CAPDEVILA**

LA necesidad de cooperación, de solidaridad y de ayuda mutua entre los seres humanos, no es consecuencia de teorías forjadas en el cerebro de los sabios, filósofos y eruditos, sino que surge espontáneamente de las propias necesidades de la especie, ya que es sabido que el hombre prehistórico para poder levantar una choza para defenderse de los animales que le acosan, en una palabra, poder subsistir, necesita de la ayuda y de la colaboración de sus semejantes. Más adelante cuando el hombre empieza a vivir en sociedad, la cooperación y la solidaridad se acentúan como reacción a las realidades y necesidades del momento y como elementos de defensa y de lucha contra la esclavitud, los abusos y la tiranía de los jefes, santones y sacerdotes que explotan y tiranizan a los pueblos.

Es después de la aparición de la cooperación y de la solidaridad que la naturaleza impone al hombre, que surgen los sociólogos, filósofos y economistas, que estudian y profundizan los problemas políticos, económicos y sociales que agitan y preocupan la entraña de las sociedades humanas, con la finalidad de contribuir a acelerar la evolución del progreso social, científico, moral, artístico, etc.

El movimiento de asociación y de solidaridad entre los hombres en el doble aspecto que se presenta a nuestro estudio, es en primer lugar como elemento de asociación y de coordinación de las actividades económicas y sociales destinadas a obtener un mejoramiento social y moral imposible de ser alcanzado obrando cada individuo aisladamente; en segundo lugar, como organismo de lucha y de defensa de los económicamente débiles para hacer frente con éxito a los abusos de otros individuos o colectividades explotadoras económicamente fuertes, y último, coordinar con inteligencia, voluntad y espíritu de solidaridad, cuantas posibilidades estén a nuestro alcance con la finalidad de poder un día implantar una forma de convivencia social libre, en la cual la explotación, la tiranía y la mentira hayan desaparecido para siempre.

El primer aspecto es sinónimo de asociación y de coordinación de esfuerzos anteriores al hombre. Es sabido de todos los admirables ejemplos de asociación y de ayuda mutua que nos presentan algunas especies animales y sobre todo los insectos como abejas, hormigas y termitas. Como organización de defensa económica de los débiles contra los abusos de los más fuertes. En el segundo caso para que la asociación y la solidaridad puedan evolucionar, desarrollarse normalmente y con eficacia son indispensables las premisas siguientes:

1º Que sea respetada la libertad de asociación y de federación.

2º Cuanta más capacidad, de organización, de solidaridad y de respeto a la personalidad humana haya entre los asociados, más eficaz y provechosa será el resultado de la asociación.

Sabios, profesores y eruditos en sus estudios profundos de las antiguas civilizaciones han encontrado vestigios de asociación y de cooperación en los antiguos imperios de Babilonia, Egipto, Grecia y Roma.

En la región catalana y en otras regiones de España, las primeras asociaciones de campesinos remontan a centenares de años, asociaciones que tenían por finalidad construir y conservar canales y acequias para encauzar las aguas hacia tierras de regadío. Los árabes que estaban muy adelantados en trabajos de irrigación y de agricultura, extendieron y perfeccionaron las obras que encontraron cuando ocuparon algunas regiones españolas.

Estas formas de cooperación y de solidaridad de finalidades limitadas, estaban ligadas a las mentalidades o hermandades campesinas, las cuales prestaban solidaridad a los campesinos enfermos en los trabajos del campo y auxiliaban a sus familiares necesitados, y también aprovechaban y trabajaban en común las tierras y los prados pertenecientes a las comunas. Estas formas de asociación y de apoyo mutuo de derecho natural, todavía subsisten en algunos municipios españoles caso que la barbarie fascista no haya terminado con todo vestigio de asociación y de colaboración colectiva. Desde tiempos remotos también encontramos normas de asociación y de contrato social bastante equitativos entre los pescadores. En los tiempos llamados modernos los capitalistas, la Iglesia, los gobernantes y sus servidores pretenden justificar la explotación de los trabajadores afirmando con hipocresía y estudiado sofisma que el hombre es egoísta, codicioso y malo por naturaleza, defectos que lo incapacitan para dirigir y administrar la riqueza socializada en una sociedad libremente organizada, incluso, los más renombrados economistas burgueses que toda su ciencia económica la reducen a la frialdad matemática de las estadísticas y de las ecuaciones algebráicas, y a la vez soslayando deliberadamente la bondad y la eficacia de las colectividades industriales y agrícolas que con notorio éxito se desenvolvieron desde últimos de julio del año 1936, hasta principios del 1939, que salimos de España perseguidos por la barbarie fascista, afirman rotundamente que si los medios de producción industriales y agrícolas pasaran bajo la dirección y administración de los productores el caos y el fracaso serían inmediatos y completos.

No obstante a pesar de las afirmaciones de los capitalistas, de la Iglesia, de los economistas burgueses y del espíritu egoísta y codicioso que caracteriza la sociedad capitalista, la iniciativa privada y el respeto por la fuerza de la propiedad, las necesidades surgidas de la evolución y de la fuerza arrolladora del progreso (a pesar de los pesares) han abierto brecha en la fortaleza de los intereses privados.

En efecto, en la mitad del siglo pasado bajo el impulso de inquietudes sociales, culturales, artísticas, etc., a pesar de la oposición cerril y tenaz de las clases privilegiadas que a expensas del pueblo trabajador siempre se atribuyen la parte del león, los trabajadores organizaron sociedades de resistencia al capital, cooperativas de consumo y de distribución, mutualidades, escuelas laicas para hijos de obreros para prescindir de la enseñanza confesional, ateneos culturales y otros organismos económicos y artísticos. En la actualidad las cooperativas de consumo y de producción y otros organismos de carácter colectivo tienen gran influencia y desarrollo en las naciones bálticas de alto nivel se civilización y de tolerancia como Finlandia, Suecia, Noruega y en Israel con las colectividades agrícolas que conocemos a través de nuestra prensa.

Antes de existir en las regiones agrícolas asociaciones de defensa, cuando las regiones vinícolas, cerealistas, fruteras, etc., habían de proceder a la recolección, almacenamiento y venta de las cosechas, los pequeños agricultores de explotación familiar, veíanse obligados a superar grandes dificultades, ya que sus reservas económicas era escasísimas por no decir nulas; además habían de trabajar la tierra a base de esfuerzos agotadores, por tener solamente a mano útiles de trabajo de construcción rudimentaria, a la par los agricultores faltos de organización veíanse obligados a malvender las cosechas a intermediarios y a usureros sin conciencia que sin esfuerzo alguno obtenían grandes beneficios a expensas del sudor y de la miseria de las familias campesinas. En la actualidad los municipios pertenecientes a los departamentos vinícolas, agrícolas y frutaros, los agricultores están asociados en cooperativas y sindicatos agrícolas para defenderse de los intermediarios y de lós impuestos cada vez más crecidos que les impone el Estado. En la rama vinícola los pequeños agricultores tienen en cada pueblo instalada una cava cooperativa con instalaciones mecánicas modernas que simplifican grandemente el trabajo durante la temporada de vendimias, a la par que hay instaladas en la cava cubas de capacidad suficiente para contener todo el vino que se cosecha en todo el perímetro de la Comuna a precios remuneradores, según sean las oscilaciones de la oferta y la demanda en el mercado vinícola.

El departamento de los Pirineos Orientales, favorecido por la naturaleza de ubérrima riqueza vinícola y frutera, además de las cavas cooperativas que una buena parte de la fruta que se cosecha en el departamento la convierten en confitura envasada para la temporada de invierno, las destilerías extraen alcohol de los residuos, y los desperdicios los transforman en abonos para fertilizar la tierra destinada a la agricultura. Las cooperativas de producción frutera también envasan conservas vegetales, como judías, tomates, apio, espinacas, etc.

En Perpignan los sindicatos agrícolas del departamento tienen establecida una central de ventas grandiosa para la adquisición de cereales, forrajes, abonos, herramientas, productos insecticidas, explosivos para arrancar árboles y un gran laboratorio para analizar el vino y para el estudio de la agricultura en general. Creo que en el futuro las realidades de la economía moderna obligarán a proceder a la planificación de la tierra, que desembocará en la organización de cooperativas que más tarde, cuando haya madurado la conciencia social de los agricultores se transformarán en colectividades agrícolas federadas entre sí.

*(Continuará.)*

# Columna del emigrado

El encargado de esta sección ha recibido el folleto recién aparecido, «Emigrados y confederales. Las Conversaciones de Wagram». Un regalo de año nuevo que estimamos.

Estas «Conversaciones» tienen lugar entre un confederal de la guerra de España y tres españoles voluntariamente expatriados por asuntos económicos, esto es, «no políticos». Las tesis de ambos participantes son bastante divergentes por separación de épocas; por experiencia del antiguo, y por inexperiencia de los recientes, dos hombres y una mujer.

La confrontación no determina convicción precisa en los españoles venidos a Francia por francos y debido a Franco; pero unas verdades inatendidas les inducen a reflexión, les entreabren las ventanas del entendimiento, eso es.

El franquismo ha malogrado a «su» generación dotándola (pateable dote) con una costra de ignorancia. Y es esta rémora franquista que el folleto en cuestión trata de romper con argumento anarcosindicalista, que es, exactamente, el nuestro.

El autor de ese intento es J. Coll de Gussem, compañero que no anda lejos del 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe), a cuya dirección hay que formular pedidos, cosa que igual puede hacerse al 4, rue Belfort, 31-Toulouse, por tratarse de las administraciones del COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir», respectivamente. Precio del folleto: 1 F.

# DISCOS

*Pienso en «ellos» y las maldiciones que han recibido. «Ese era esto y aquello; no devolvió mi dinero.»*

*Siendo así que tu dinero, y el mío, es nada ante el ejemplo de sus vidas. Alaiz, nuestro gran Alaiz, no cuesta ya dinero a nadie. ¿Y qué es lo que nos queda? Nuestro pequeño dinero, nuestra grande miseria.*

*Si, Felipe tenía trucos que todos comprendíamos por infelices, los trucos. Pero unos le cedíamos los 3.000 céntimos avergonzados de que tuviera que pedírnoslos en figura... literaria.*

*Si, Felipe nos hizo pagar su bifté, su vaso de vino de cada tres semanas, y en el entretanto mordía esparto e ingratitudes. Los años habían llovido sobre su bohemia libertaria, dolencias físicas le agudizaban las morales. Y salía al encuentro del amigo supuesto, tal vez verídico, a contarle el pobre embuste que le aseguraba el biftec y las gotas de vino de cada tres semanas... mientras nosotros comíamos cada día, en cada ágape, con sopa humeante, y lavadora de platos segura. En tanto Felipe morderá — cada tres semanas — su bifté engañoso, a escondidas de quienes podrían murmurar: «esa carne yo la he cotizado».*

*¿Y quién le pagó al bohemio revolucionario una vida de desazones, de grandes amores de Idea, los que queman y reducen a cenizas nuestra torre de orgullo humano? ¿Quién pagó a Alaiz toda una vida anarquista que, de saber contar como los que pagan bifté y se dan por estafados, habría dedicado al «Sol» de la burguesía? El mismo. Los que lo vimos, saliente del hospital, en zaquizamí hotelero del distrito XIV, bien lo sabemos.*

*Salvador Seguí, con ser el imponente Noi del Sucre, tampoco evitó la maledicencia: «No trabaja.» ¿Cómo y donde trabajar un hombre constantemente solicitado para mítines, comités, representaciones, y boicoteado, y perseguido, y encarcelado, y buscado — tres veces — para asesinarlo?*

*De nosotros a ellos, ¿quién estafa a quién?*

*Dejándolos morir pronto, estafamos a la sociedad y a la Idea. En cuanto a denigrarlos, es inconcebible. Nadie concibe un autoesfuerzo para denigrase a sí mismo.*

*Que es lo que los vivos solemos hacer a veces.*

*DISCOBOLO*

## NUEVO FOLLETO

**«CONGRESO INTERNACIONAL DE FF. AA.»**

Folleto en el que se da una concreción cabal de las tesis aceptadas en el Congreso de Carrara, con las que puede formarse criterio del que ha llegado a ser famoso comicio.

Fueron tantas las barbaridades que se escribieron sobre el Congreso de FF. AA. y tan sonadas las que aún se están escribiendo, que este folleto en español presentado por la Librairie Publico, está llamado a desvanecer no pocas tonterías, y a ilustrar a quienes éstas y los denuestos no les convencen, prefiriendo remitirse, como es lógico, a la documentación simple y llana.

48 páginas, 2 francos, en esta Administración.

**CALENDARIO DE S.I.A.**

Conteniendo doce hojas mensuales con dias, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artístico presenta un magnífico plan con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de éllos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).

## ESTELA DEL 27 DE OCTUBRE

«Suite» necesaria a tan memorable jornada:

La organización del Mitin y del Espectáculo fue perfecta. Jamás en nuestros medios se había hecho una propaganda tan acertada e intensa.

La Ligue de Défense des Droits de l'Homme fue invitada, así como la Union National des Etudiants de France, pero ambas entidades no acudieron al Mitin, sin creer necesario dar excusa alguna.

Nuestro amigo Jean Cassou no pudo asistir al acto de la mañana, pero pudimos escuchar de él una adhesión calurosa escrita en perfecto castellano. Jean Rostand no pudo acudir por situación de salud deficiente, sin olvidar hacer constar, también por escrito, su adhesión al acto, dedicado a Ferrer Guardia.

En cuanto a los «anar» franceses de París y su radio, aparte el grupo «Sébastien Faure » y alguna individualidad, se distinguieron por su ausencia.

He ahí un manojo de pequeños datos que precisaba exponer y que quedan expuestos.

Y a guisa de punto final haremos constar nuestro sincero reconocimiento al S. I. de la C. N. T. de España en el Exilio, a la C. N. T. francesa, organizadora del acto; a la Libre Pensée y a su digno presidente Cotereau; al grupo «Sébastien Faure», junto con nuestro amigo André Maille; a nuestro excelente colaborador y amigo Fernando Valera, representante de la Acción Republicana Democrática Española, y al compañero Aristide Lapeyre, que participó en nombre de la Fédération Anarchiste.

Firma con conocimiento de causa:

J. F., *redactor de «Umbral».*

## S.I.A.

**SECCION DE NIMES**

Pone al conocimiento de sus afiliados así como al público en general, que para el domingo día 12 de enero por la tarde, tendrá lugar en su domicilio social la tradicional fiesta del niño.

Que esta misiva sea bien recogida y sirva como invitación a todos los económicamente débiles faltos de calor y hermandad que nuestro organismo solidario viene prodigando a diario y año tras año a manos llenas, como numerosos testimonios lo corroboran.

Tanto pequeños como añosos que viven de un pésimo retiro obrero, acudan a gustar los manjares que S. I. A. les ofrece, como al mismo tiempo un selecto espectáculo archicómico amenizado por la orquesta TONY de acreditado renombre, actuando en escena el famoso humorista ARPI y el monologuista VILAR FONTANO.

Una vez todo el mundo de S. I. A. aposentado en sus respectivos sitiales, antes de dar comienzo la fiesta, el compañero Secretario dedicará unas breves palabras de bienvenida a los asistentes y cederá la palabra al delegado representativo del Consejo Nacional.

En perspectiva será una fiesta a no olvidar, esperando que marcará indelebles huellas que nuestros jóvenes tendrán siempre presente como una sinóptica estampa del sentido ético, social y solidario de nuestro organismo, *Solidaridad Internacional Antifascista.*

## chispas

*Hemos oído a Atahualpa Yupanqui, aliento de la pampa ahuyentando brumas ciudadanas.*

∴

*Hemos escuchado, en Manuel Carrión, la melodía española, despegada de la España hedionda y sorda.*

∴

*Hemos percibido sones exactos, cristalinos, devolviéndonos dulzuras hispánicas que una fatalidad histórica nos había sustraído. Albéniz, Granados, dos fuerzas amatorias que José Iturbi pone en evidencia ante la vulgaridad de la España enjuta y sucia.*

∴

*Guitarra sombría, unas veces dulce, otras angustiosa; siempre embriagadora como la niña de embrujo que se esfuma cuando la consideras posible.*

∴

*Piano melancólico, que en la niñez me agarrotabas el espíritu, me arrobabas en angustias que, para acallarlas, tenía que arrimarme a ti.*

*Con aquel patio intermedio, llorar o cerrar ventana.*

∴

*Guitarra integral, piano mágico, instrumentos completos.*

∴

*Guitarra jaranera, para un chillido de cuerdas y un estallido de caja.*

*Piano saleroso para discurrires y precipitaciones didácticas; para floreos en hipo; y cascabeleos.*

∴

*Acordeón con siete gatos-musa dentro.*

∴

*Oradores efectistas, con ruidos vocales gratos a gentes ingratas. Políticos y sociólogos ficticios.*

∴

*Y estos histerismos de masa, tan apuestos a la música. ¡Pobre casa!*

∴

*Por el arte todo puede ser sosegado, lavado, reivindicado.*

*CHISPERO*

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**
*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

B.D.I.C

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# Los césares criollos

LA selva tropical es una de las breñas — en francés, *maquis* — más propicias al camuflaje y emboscamiento del plenopoderio con fajín de general o con borla de doctor.

El hecho se explica por sí propio, teniendo en cuenta lo graso de esos Canaanes y lo intrincado e intrínseco de las florestas, que al beluaje de dorado botón brindan abrigo fresco.

Si en cada charco no hubiera un yacaré, detrás de cada árbol un kiplingiano Shere Kan (tigre), debajo de cada piedra una calle de las Sierpes no guasona; si las lanzas que el cielo vibra no hiceran el alma caldo; si los ciclones no mezclaran a cada momento las casas de madera de los poblados como cartas de una baraja, y las trombas de agua no hicieran de esos ataúdes de vivos un arca de Noé, fueran tan maravillosos vergeles una fiel imagen del Paraíso Terrenal, con Evas y Adanes desnudos y trabados en lazadas más duraderas que los ensambles que practica la carpintería.

El indígena, para sembrar cuatro panochas de maíz, incendia un bosque de diez kilómetros cuadrados de extensión. Y en cuanto se descuida, el bosque calcinado ha renacido más pujante a velocidad de exprés y se ha comido la plantación, las picanterras, la corralada del gocho, el jacal y hasta el dueño de ese haber y a su familia.

Siempre se ha de estar allí con el machete en la mano, en la lucha con la jara devoradora. En los climas templados hay que trabajar para extraerle a la tierra frutos que comer. En la zona tórrida se trabaja para que los frutos y la loca vegetación que los produce no se lo merienden a uno y lo transformen en guano en pocas horas.

Si no fuera por eso, y por los mosquitos y los tábanos y las hormigas y los alacranes y los vampiros, el natural del país podría pasar el día y la noche tocando la vihuela en la propia panza, debajo de toldos gigantescos de fronda y de grandiosos doseles de verdura. Y no abriría la boca sin que un arbolón como un campanario se la colmara de dulzor, enviándole a ella un aguacate, un mamey, un mango de Manila, una papaya, o un cocotazo que le rajara la cabeza. Pero en cuanto te reclinas en la hamaca y cierras un instante los ojos, te despiertas rodeado de todos los malos bichos de la Creación, que vienen, no como los venados, a comer en tu mano galleta, sino a beberte la sangre a morro en la propia fuente o a emponzoñártela con los más mortales venenos.

Centroamérica es la fábrica natural de banana más considerable de ambos hemisferios. Los Estados Unidos se proveen de esa mantequilla en la tierra de las plantas que dan leche (seje), harina (mandioca, yuca, manaca), y por cuyas venas corren arroyos de miel. La Fruit Company es la soberana de la América ístmica. Los rubios caricaris (Halcones) del Norte, con los bolsillos llenos de morrocotas (monedas de oro de 20 dólares), caen en barrena en esos jaulones de zamuros; entran en ellos como Pedro en Huesca. Y esto quiero, esto no quiero, arramblan con lo que se les antoja. Mandan a generalitos y doctorcitos como a sus criados. Y compran cortes de huipil maya de quince abriles por 14 reales. A real por abridor. El trust bananero hizo sátrapa de Honduras a Carías; mayoral de Guatemala a Ubico; rabadán de la Dominicana a Trujillo Dios; ras de El Salvador, primero, a Maximiliano Martínez y, después, a Castaneda.

En el Nuevo Continente son raros los que saben escribir bien su nombre y apellido. Hay señoras que firman Tereza. Y caballeros que hacen lo mismo, garrapateando Pascacio, Meza, Torrez, etc. Así que el sultán actual de El Salvador (1), carne y uña de Franco, no sabemos si se llama Castaneda o Castañeda.

A Jorge Ubico, que envió el 7 de noviembre del 36 un cable al descaudado «caudillo» felicitándole con dos años de anticipación por su entrada triunfal en Madrid, ya le dio «pa'l» pelo la nación del Quetzal, aunque dejándolo escapar a Nueva York con 400 millones, para que no se aburriera allí oyendo a Truman. Maximiliano Martínez, la pantera negra de El Salvador, dejó en una sola masacre tendidos por tierra 35.000 muertos. No hubo tantas bajas en Panisards. De todos modos, tuvo que soltar la tajada del Poder, que le quitó de los dientes Castaneda, y que no sueltan ni que los aspen Trujillo y Carías.

Para barrer esa letrinación de estos orbes, es necesario que todos los volcanes andinos y todos los americanos sin babuchas, hecho cada uno de ellos un Paricutín, empiecen a vomitar fuego, con cada poro del cuero convertido en un cráter y cada cráter coronado de picos de ametralladora.

**Angel SAMBLANCAT**

1947. (N.D.L.R.).

ESTUDIO

# De Miguel Bakunin a Herbert Marcuse

*Hay sobre todo, épocas en que la realidad humana, siempre móvil, se acelera, se embala en velocidades vertiginosas.*

J. ORTEGA Y GASSET.

**Vivir y luego interpretar**

VIVIMOS una época en que la civilización ha adquirido cada día más, un carácter de *masa;* lo que hoy por hoy predomina en todo, consiguiendo, además de plantear nuevos estudios, el que hayan sufrido gran declive los estudios sociales preestablecidos. De aquí resulta, que, no podemos estar de acuerdo con el aforismo del filósofo de, «vivir, y luego interpretar», puesto que vivir es, estar interpretando la vida, peinándola en todo momento y en todos sus aspectos y dimensiones, sin esperar a que la vida pase por nosotros, dejarla ir para después interpretarla.

Si mis cálculos no son equívocos, comenzó Ortega y Gasset el primero a tratar e interpretar el problema de las «masas», en un diario madrileño allá por el año 1926. Desde entonces acá, se ha ido multiplicando y diversificando el concepto, llegando a hoy, que ha tomado tal amplitud que se imponen necesariamente nuevos estudios sociológicos para ver de encauzar con razonamientos lógicos, este nuevo giro que se ha experimentado en la civilización.

Otro fenómeno vino a experimentarse al aparecer en escena la civilización-masa, producto en parte, de la revolución octubreña rusa, y fue, que desde entonces se popularizó el *lema* y gran parte de intelectuales de Europa y América decidieron seguir la corriente e incorporarse a las masas para ser parte de la rebelión. Pero no vinieron entonces y olvidaron que ese «lema», se había de volver contra ellos y convertirse con el tiempo en teoría, y no precisamente la marxista-leninista que abrazaran con entusiasmo y narcisista candor a cambio de una limosna de halagos, sino, la teoría bakuniana que reaparece de nuevo hoy con brío y entusiasmo en los jóvenes obreros y estudiantes, en las juventudes universitarias de Europa y América latina, extendiéndose como la pólvora desde México a Praga, desde el Sena al Manzanares, del Tiber al Támesis, dándole una estupenda «patada» al materialismo riguroso de Marx y Lenin, que, como suelen declarar los filósofos científicos: «los marxistas son mentes confusas carentes de objetividad y atentos sólo a sustituir la filosofía por abundantes dosis de autoritarismo».

**Lo humano a merced de las condiciones**

En posición de altura o de bajeza, las masas están hoy distinguiendo el ésto de aquéllo, razonando el por qué de las cosas, y apoyados por la filosofía de Marcuse e impelidas por las juventudes universitarias, están descubriendo la fisonomía y sus consecuencias que no es ya sólo la del hombre de ayer rebelde y específico que tiende a ejercer su libertad de acción en todos sus actos morales y sociales respetando la libertad de los demás, o por lo menos, no obstruyéndola, sino la rebelión que brota espontánea del instinto de los hombres. La rebelión de las masas de que nos habla Ortega y Gasset.

Por lo general, la *masa,* es la concentración de la candidez humana. Es capaz de entusiasmo, es grosera, buena y criminal según el momento expresionista. El obrero, en su totalidad, forma parte de esa masa integramente, y ha sido y es cabeza de turco en todo y siempre, marchando de coartada en coartada para pasar de un conformismo a otro y de una servidumbre a otra en nombre del progreso histórico, social y cívico por la vida exclusiva de los individuos, sin fijar la atención en el papel principal que han ejercido las masas, interviniendo en todo y como dice Ortega y Gasset, «y sólo intervienen violentamente.»

También el obrero puede, como se ha visto en la Alemania nazi; como en la Italia de Mussolini; como en el Portugal de Salazar; como en la Argentina de Perón; como en los sindicatos secretos del Zar de Rusia, (la Ocrana), que había creado sindicatos obreros para atraer la atención de los agitadores clandestinos y apresarlos; como los sindicatos libres de Barcelona del período Arlegui-Anido; como en todos los países del Este comunista, venir a ser militante de causas opuestas. Todo ello causas y efectos del progreso represivo contra el despertar de las masas, y que como dice Saint-Exupery en «Tierra de los hombres»: «Cada progreso nos ha rechazado un poco más lejos de nuestras costumbres que apenas habíamos adquirido, por eso somos verdaderamente perpétuos emigrantes que no hemos fundado aún nuestra patria. Somos todos jóvenes bárbaros a quienes los juguetes nuevos nos asombran aún, *y no sabemos usar de ellos en la medida de su utilidad bienhechora.*»

He aquí el concepto, el ritmo funcional de las masas; he aquí Exupery señalando lo que la juventud tiene en sus manos sin saber usar de ello; he aquí por qué las masas siempre que intervienen lo hacen violentamente con el loable fin de buscar una ordenación. Mas todo ello no es culpa de la masa, no. Se ha de culpar a lo catastrófico y evolutivo de la organización económica de los Estados; al desacuerdo existente entre lo biológico, lo económico y lo político, y a las represiones e intervenciones de la policía y a las medidas arbitrarias y represivas de los gobiernos.

No son culpables las masas si se desbordan violentamente. Se las atosiga, se les exprime como al limón, se les explota y se les olvida, se les abandona como cosa amorfa, incapaz e inútil. ¿Qué hacer sino abrazarse al camino más directo que les conduzca hacia la promesa tanto tiempo esperada y deseada de un mundo mejor? Sería ingénuo (por otra parte), de creer que esta relación de fuerza espontánea que surge de tiempo en tiempo, es fácil de abolir, y ni en los países democráticos ni en los totalitarios, la policía y los tribunales no son suficientes, a la larga, en resistir a los obreros. «No existe nada más poderoso, más fuerte; es del obrero que depende hoy la libertad del hombre y todo lo demás», dice Silone, y continúa, «sea lo que sea, el proletariado continúa aguantando el papel de protagonista».

**J. SEVILLA**

*(Continuará.)*

# COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El día 12 de enero de 1969, el compañero Ramón Liarte dará una conferencia en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2, sobre el tema «El anarquismo, ante el despertar del mundo».

Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los compañeros y simpatizantes. El acto empezará a las 10 de la mañana.

FF. LOCALES de ST-HENRI y MARSEILLE

Estas FF. LL. organizan para el 12 de enero a las 10 de la mañana una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, quien disertará sobre «Revuelta en las ideas revolucionarias». El acto tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 12, rue de l'Académie, Marseille (1er).

F. L. DE DREUX

Invita a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que tendrá lugar el 1º domingo de enero de 1969, en la hora y lugar acostumbrados, para hacer un balance de actividades y tratar de encontrar soluciones dentro de las posibilidades orgánicas, para lo cual es indispensable la asistencia de todos los compañeros que sientan inquietudes y con espíritu solidario.

F. L. DE HOUILLES

Celebrará su próxima asamblea el domingo día 5 de enero en el lugar y a la hora de costumbre. Se ruega amplia asistencia.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el primer domingo del mes de Enero a la hora y sitio de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los afiliados.

F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo 5 de enero de 1969 a las 9,30. Orden del Día: 1º Sugestiones para el Pleno Regional. 2º Nombramiento del complemento de la Comisión. 3º Asuntos varios importantes.

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 16 de enero, a 20 horas, en la Salle Arago, a cargo del compañero Aristide Lapeyre, quien disertará sobre «Ce que nous contestions, ce que nous contestons». Acto organizado por la F. A. Invitación extensiva a todos.

C. N. T., PYR. OR.-AUDE

Anuncia conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, el cual discurrirá, el 26 de enero a las 9,30 de la mañana y en el local del Centro Español, calle Jeanne d'Arc, sobre: «El anarquismo en el presente y en el futuro».

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Por la presente se convoca a todos los afiliados de esta F. L. a la reunión general que se celebrará el domingo 5 de enero 1969, hora y lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea general el 12 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Orden del Día importante.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Se convoca a todos los afiliados a la reunión que tendrá lugar el sábado día 4 a las 5 de la tarde en punto y en el lugar de costumbre.

F. L. DE ROANNE

Convoca a la reunión general a todos sus afiliados el domingo 5 de enero a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre.

La presencia de todos los compañeros garantizará la buena marcha de la F. L.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

*F. L. Drancy,* 10; *Vitry sur Seine.* Sanahuja, 10; *Paris:* Berthe et Jacques, 10; *Vitry sur Seine:* Sanahuja, 10; Una Maña, 10; *Paris:* Larrinaga, 10; Félix Martínez, 10.

TOTAL: 70,00 Francos.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 19 de enero, a la hora de costumbre: Conferencia a cargo del compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Albéniz y Granados en actualidad permanente», con ilustraciones musicales.

En segunda parte, vistas en colores y bocetos cómicos de Charlot y otros artistas.

Si hay resultado económico irá a los presos.

ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

# Huelga del hambre en el penal de Soria

Los presos sociales y políticos reducidos en la ergástula franquista de Soria, reclaman el derecho de ser tratados como presos de orden político en lugar de condenados por causas de derecho común. Esta petición de unos represaliados por el régimen, no obedece a menosprecio hacia sus compañeros de encierro que cayeron por diversos motivos de la vida, nada parejos a los de lucha contra el régimen que varios sectores vienen sosteniendo. Pero tiende, esto sí, a afirmar el derecho civil de toda persona condenada por «delito» de opinión, delito que no lo es en toda nación adherida a la Declaración de los Derechos del Hombre. En las justicias del mundo civilizado, cuando se encierra a ciudadanos por supuesta extralimitación en sus derechos, se atiende a éstos en sectores carcelarios liberalizados, hasta el día en que serán devueltos a la vida normal, y de cuyo derecho la autoridad había dudado.

A estas horas, los presos por cuestiones sociales y políticas de la prisión penal de Soria (socialistas, anarquistas, marxistas y comisionistas obreros) llevan diez días sin comer esperando que su peligrosa protesta determine a la jefatura penal de España a poner, en Soria como en otros presidios hispanos, en vigor las medidas humanas y lógicas que todo enemigo leal merece.

Esperando mejor la hora de su libertad, este semanario desea que el forcejeo actual de los presos sociales y políticos de Soria obtenga pronta satisfacción.

**Contra el derecho de opinión**

Por disposición oficial han sido prohibidas y confiscadas varias obras recién editadas, entre ellas «El Congreso constitutivo de la C.N.T.», «El Capital», de Marx, y otra referente a Che Guevara. Estos libros había intentado lanzarlos a la publicidad la Editorial Halcón, de Madrid.

**Duquesa condenada**

La duquesa de Medinasidonia, María Luisa Alvarez de Toledo, ha visto confirmada en el Tribunal Supremo la condena de un año de encierro, más una multa de 10.000 pesetas que le impusiera el Tribunal de Orden Público a raíz de la manifestación intentada en enero de 1967 como protesta a la execrable compensación ofrecida a los campesinos y pescadores damnificados por la caída de tres bombas atómicas en el pueblo de Palomares y sus alrededores.

**Réplica a los desmanes policíacos**

Una manifestación compuesta por unos 500 obreros se desarrolló el día 26 de noviembre en la ciudad de Mataró (Barcelona) para protestar contra la detención y encarcelamiento de cuatro compañeros que días antes se habían distinguido en la celebración del XX aniversario de la Declaración de los Derechos del Hombre.

Como se ve, en la España actual sólo permanecen en pie los Derechos Exclusivos del Caudillo.


MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO

ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Precio 1 franco.

Suscribámonos a la Enciclopedia Anarquista


# Servicio de Librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «Los que vivamos», A. Rand.. | 15 60 | tor Garcia ..... | 8 70 |
| «Manual del pintor decorador» | 25 00 | «L'effondrement de la Bible», Lorulot ..... | 8 50 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales ..... | 9 00 | «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ..... | 3 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent .... | 9 50 | «L'Ethique», Spinoza ..... | 5 00 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 | «España invertebrada», J. Ortega y Gasset ..... | 7 50 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) ..... | 8 00 | «Obras Completas», Almafuerte, (cartoné) ..... | 18 50 |
| «Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel .... | 6 00 | «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak ..... | 8 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro ..... | 10 00 | «La resaca», Goytisolo (tela) .. | 29 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux ..... | 11 60 | «El Portugal de Salazar» .... | 18 00 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache ..... | 6 00 | «Informe sobre la causa económica de la crisis social española ..... | 1 50 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. .... | 5 00 | «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil ..... | 10 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) ..... | 12 00 | «El laberinto español», Gerald Brenan ..... | 24 00 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil .... | 8 00 | «Corriente alterna», O. Paz .. | 12 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch ..... | 18 00 | «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée ..... | 15 00 |
| «Ce n'est que le débout», Ph. Labror ..... | 18 00 | «El año I de la revolución rusa», Victor Serge ..... | 21 00 |
| «La Chienlit de papa» ..... | 5 40 | «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) ..... | 69 00 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni ..... | 12 00 | «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy .... | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Vic- | | «La revolución», Landauer .. | 7 50 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

# Fomento de la Cultura Libertaria

*Folleto «Las Conversaciones de Wagram»*

Juan Benedet, Vienne. Servidos 20 ejemplares. Valen 16 francos.

Alfonso Cruz, Yerres. Recibirás 6 ejemp. Pagado.

Alberto Cartagena, Auch. Enviados 10 ejemp. Valen 8,50 frs.

Germinal Garcia, Venezuela. Por los 5 dólares dieron 22 frs. Van 30 ejemp. Si necesitas más dínoslo. Pagado.

Javier Gregori, Mareilhac-sur-Cele. Enviado 1 ejemp. Vale 1,30.

Miguel Foz, Montpellier. Servidos 40 ejemp. Pagado.

Juan Jové, Six Fours. Enviados 50 ejemp. Importe, 36 frs.

Nicolás Garnés, La Seyne. Recibirás 50 ejemp., mismas condiciones que Jové.

Cristóbal Parra, Charleval. Van 15 ejemp. Pagado.

Luis Martín, La Rochelle. También 15 ejemp. Importe, 11 frs.

Miguel Durán, Tournefeuille. Expedidos 24 ejemp. Pagado.

Llorens, Tournant-en-Brie., Idem 12 ejemp. Pagado.

Conrado Soteras, Brienne-le-Château. Van 10 ejemp., 8,50 total.

J. Bassons, St-Pons (Hlt.). Enviamos 10 ejemp., 8,50 frs. total.

José Salamé, Nice. Servidos 24 ejemp. Pagado.

Rivera, Castelsarrassin. Enviados 50 ejemplares. Pagado y sobra dinero para otros envíos.

Todos los importes mencionados comprenden el envío por Correo.

Las liquidaciones pendientes deben efectuarse a nombre de *Jean* Ferrer, CCP 22 864 24, Paris. El precio de 1 ejemplar está tasado en 1 franco.

Para mayor facilidad, los compañeros pueden también adquirir el folleto a los semanarios LE COMBAT SYNDICALISTE, 24, rue Ste-Marthe-Paris (X) y a «Espoir», 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

Si este folleto tiene colocación pronta seguirán «Les sources des conflits guerriers», del compañero André Maille, y «Comunismo autoritario y comunismo libertario», de Max Nettlau». Y otros que hay en cartera.

Sugerencias, iniciativas y adhesiones al F.C.L., pueden ser enviadas a los compañeros Vicente Galindo (Fontaura), de Venissieux, José Hiraldo, de Marsella, Juan Ferrer, de Paris, y Juan Jové, de Six Fours (Var).

# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

par André MAILLE

**CLERICALISME**

*« Lorsqu'on spécule sur la crédulité humaine, on est toujours sûr de réussir ». —* Camille Flammarion, *« Astronomie populaire », page* 221.

En évoquant l'activité déployée présentement sur le plan moral comme sur le plan spirituel par les milieux cléricaux, nous nous placerons au-dessus des querelles religieuses; toutefois, en observant le déplacement de cette activité sur le plan social nous marquerons notre opposition irréductible à la propagation d'erreurs que condamne la Raison.

L'expression des éthiques religieuses, voire cléricales, est trop souvent unilatérale et nous nous faisons un devoir de tenter une salutaire réaction contre les méthodes de propagande modernes. Les cataclysmes périodiques qui perturbent trop fréquemment les relations humaines pour le plus grand profit des exploiteurs de tous les temps, sont trop souvent déclenchés par des organisations occultes gravitant dans l'orbite de la grande puissance spirituelle qui ne songe qu'à défendre le patrimoine qu'elle a constitué.

La domination universelle poursuivie par l'Eglise repose sur le postulat suivant, émis par Agustin Hamon : « Elle ne leur demande, (à ses adeptes) que d'être souples dans leurs convictions et de se comporter dans la vie comme s'ils croyaient. » Nous, qui considérons que chaque guerre est suivie d'une période de réaction favorable à l'Eglise ainsi qu'aux formations politiques qui lui sont inféodées, avons le devoir d'examiner les enchaînements des faits religieux et des faits politiques qui sont à l'origine des conflits acceptés par les peuples rendus impuissants par ignorance et par passivité.

D'abord sur le plan spirituel nous observerons les contradictions majeures qui fourmillent dans les Testaments théologiques. Le bellicisme que nous reprochons à l'Eglise se trouve à la fois dans la Bible et dans les Evangiles ou les Actes des Apôtres; il se trouve également dans les doctrines postérieures professées par les Pères de l'Eglise.

L'ancien testament baigne dans une atmosphère guerrière. La guerre est chez lui la justification et la sanction, la fin et le moyen.

« Tu dévoreras tous les peuples de la Terre que l'Eternel, ton Dieu, va te livrer; tu ne jetteras pas un regard de pitié sur eux et tu ne serviras pas leur dieux car ce serait un piège pour toi. » — *Deutéronome* 6-7.

« Que le Seigneur soit béni, lui qui apprend à mes mains à combattre, à mes doigts à faire la guerre », lisons-nous au chapitre CXLIII, verset 1 des *Psaumes* de David.

On lui trouve pour réplique, dans le Nouveau Testament, cette proclamation qui contraste fort avec les enseignements populaires de l'Eglise relatifs à l'amour du prochain : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. » — Mathieu X-34.

Vous entendez parler de guerres et de bruits de guerre; gardez vous d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent. Mais ce ne sera pas encore la fin. (Mathieu XXIV-6, Marc XIII-7, Luc XXI-9.)

Puis nous arrivons à la distinction entre les guerres justes et les guerres injustes qui, de Saint Augustin à Joseph de Maistre en passant par Saint Thomas d'Aquin, reste toujours en faveur au Vatican, qui continue à réprouver l'objection de conscience. Lacordaire ne nous dit-il pas, à peu près, que *la religion est la parole de Dieu et que la guerre est son bras ?*

Les églises militantes sont antimilitaristes et vitupèrent l'armée et le service militaire; que survienne leur triomphe, elles adoreront les uniformes qui précéderont les hécatombes et seront en extase devant le bras séculier parce qu'elles le manieront désormais.

De la théorie passons à la pratique.

Dieu se trouvait avec les Croisés d'Orient, nous affirme l'Eglise; d'où vient que les expéditions coûtèrent tant de vies humaines succombant au froid, à la faim, à la peste ? On compte à peine 50.000 survivants sur les 500.000 qui répondirent aux appels de Godefroy de Bouillon et de ses successeurs. Faut-il voir là une justification de l'affirmation que proclament les Musulmans: « Dieu était avec nous ? Quant aux Croisades d'Occident qui décimèrent Vaudois, Albigeois par des troupes fanatisées enrôlées *par les évêques au nom de Dieu le veult. — Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* —, elles ne furent, pas plus que les premières, une démonstration pacifique de l'attitude de l'Eglise. L'Inquisition et les guerres de religion qui leur succédèrent, ne sont que la confirmation de la pérennité du bellicisme théologique. Les hommes d'Eglise furent trop souvent des hommes d'épée.

Dans les temps modernes, la funeste influence de la Curie romaine est tout aussi caractéristique. Que ce soit la furie guerrière de l'Impératrice Eugénie, qui voulait (et obtint) la guerre, ou le soutien de la Papauté accordé aux empires centraux aux sombres purs de 1914, en passant par les entreprises coloniales, l'Eglise s'est trouvée parmi les principaux responsables des ruines morales et matérielles qui frappèrent l'humanité sans réduire le patrimoine du Vatican.

Toute la politique de ce dernier prouve que l'Eglise pense à la guerre. La publication des archives diplomatiques et la correspondance des hommes d'Etat met en évidence notamment :

« Le pape approuve une action énergique de l'Autriche contre la Serbie. Le cardinal, secrétaire d'Etat Merry del Val espère que cette fois l'Autriche tiendra bon. Il se demande quand l'Autriche pourrait faire la guerre, si elle n'était pas résolue à repousser par les armes, un mouvement étranger qui a déterminé le meurtre de l'archiduc et qui, vu la situation présente de l'Autriche, menace son existence. Dans les déclarations du cardinal, secrétaire d'Etat se manifeste la crainte de la Curie romaine devant le panslavisme. » — Télégramme du baron Ritter, ambassadeur bavarois près du Vatican en date du 26-7-1914.

Aussi édifiant est le document suivant qui émane du conseiller de légation à l'ambassade d'Autriche auprès du Saint Siège, (Pallfy d'Erdod) portant la date du 29-7-1914.

« Au cours de la visite que je fis, il y a deux jours au cardinal secrétaire d'Etat, celui-ci dirigea naturellement la conversation sur les grands problèmes et sur les questions qui préoccupent aujourd'hui l'Europe. Mais dans les observations de son éminence, il était impossible de sentir un esprit particulier d'indulgence et de conciliation. Tout en caractérisant d'extrêmement rude la note adressée à la Serbie il l'approuvait néanmoins sans aucune réserve, et exprimait en même temps, de manière indirecte, l'espoir que la monarchie irait jusqu'au bout. Certes, pensait le cardinal, il était dommage que la Serbie n'eut pas été *humiliée* beaucoup plus tôt, car alors cela aurait pu se faire sans mettre en jeu, comme aujourd'hui, des possibilités tellement immenses.

» Cette déclaration correspond aussi à la façon de penser du pape car, au cours des dernières années, sa sainteté a exprimé à plusieurs reprises le regret que l'Autriche-Hongrie ait négligé de châtier son dangereux voisin. »

Dans le même ordre d'idées, nous trouvons dans une lettre du prince Jean Schombourg (ambassadeur d'Autriche près du Saint-Siège) cet autre aveu de février 1915 :

« Le pape m'a promis d'agir de toutes ses forces pour que l'Italie reste neutre et n'intervienne pas dans le conflit. »

Est-ce par amour de la paix ? Que non pas. Car le pape avoue avec la sincérité la plus parfaite qu'en cela il s'agissait pour lui, tout autant que pour l'Autriche-Hongrie, *de la situation de la Papauté.* »

Ce rappel de documents diplomatiques, pris parmi tant d'autres, confirme le passage suivant, extrait d'une lettre de Léon XIII à Guillaume II : « Vos principes de gouvernement, je les connais et les ratifie pleinement. Je vous ai suivi et observé pendant votre règne et ai reconnu avec joie que votre souveraineté sur un christianisme intégral. Vous avez, pour vous guider, des principes religieux si élevés que je ne puis qu'implorer la bénédiction du ciel sur vous, sur votre dynastie, sur l'empire d'Allemagne et la prononce sur vous.

»... J'ai fait le rêve que vous, empereur d'Allemagne, aviez reçu de moi, le pape Léon XIII, la mission de combattre les idées socialistes et athées et de ramener l'Europe au christianisme... Je suis entouré d'Allemands et je suis devenu presque un demi Allemand. »

Bien que n'ayant pas l'autorité des témoignages que nous venons d'exposer, nous avons trouvé également suggestif le passage ci-après, dû à la plume du père Charles Maignée, publié par la « Vérité Française » du 22 avril 1906 :

« Ce qui décidera l'avenir du catholicisme en France, c'est la guerre, la vraie guerre. De pareils conflits peuvent se résoudre autrement ailleurs, mais en France, ils se décident par le sang. »

Nous devons passer sous silence les innombrables exhortations que les dignitaires de l'Eglise romaine proclamaient pour exciter leurs ouailles à se faire massacrer pour un même Dieu de bonté.

La responsabilité de l'Eglise n'éclate-t-elle pas d'évidente façon quand, sortant du cabinet de René Viviani dans l'après-midi du 31 juillet, Jaurès confia à son ami Bedouce : « Rien à faire, les jésuites sont là-dessous. »

La falsification du catéchisme du diocèse de Paris en 1910 par le cardinal Amette, confirme-elle aussi la volonté du clergé de poursuivre une politique belliqueuse qui devait assurer son salut.

Dans l'intervalle des deux guerres, la même attitude fut observée par le Vatican, qui eut l'habileté de conclure d'avantageux Concordats. Celui de Latran négocié avec le Duce, rapportait la coquette somme de deux milliards de lires. Quant à celui que Hitler accepta par l'entremise de von Papen, il fut apprecié en ces termes par le journal « La Croix » :

« Ce Concordat entre le pape et Hitler est le plus grand événement religieux depuis la Réforme. »

*(A suivre.)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

B.D.I.C

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Estamos en lo cierto

**TAN veloz es la carrera del progreso, que todas las ideas - límite quedan atascadas o en vértigo de atraso. Después de la segunda guerra mundial las concepciones tradicionales debían quedar en desuso, y al tratar de subsistir lo hicieron contra natura. La guerra de 1914-18 debía ser la última, la liberadora, la que asentaría al mundo, definitivamente, en el butacón de la paz. Pretensión absurda, por cuanto los motivos engendradores de guerras y revoluciones permanecieron incólumes. La satisfacción militarista de los países aliados, el aniquilamiento de las revoluciones espartakista en Alemania, la popular en Hungría (que ya trató de degenerar Bela Kun). la represión trotskista de la Comuna de Cronstadt, más la destrucción aviesa del ensayo comunista libertaria de Makhno, Volin y Archinov en Ukrania, señaló el fracaso de la paz en el mundo y el triunfo de las grandes tiranías Hindemburg - Hitler, Tojo - Mutsu Hito, Segura - March - Franco, Vaticano - Mussolini, más la supremacía capitalista de Nueva York, Londres, París y Berna.**

**La desigualdad social siguió imperando en los países de estirpe capitalista, y con ella la humillación y la miseria. La desigualdad social quedó restablecida en los países pretendidamente revolucionarios, con el reemplazamiento de la burguesía por la « novedad »neo-conservadora de los comisarios políticos y la burocracia leninista. El exceso de miseria quedó paralelo al de la riqueza privada en el «nuevo orden» social establecido, quedando las causas anteriores al conflicto mundial de 1914 en pie en todos sus extremos. La idea militarista quedó inmanente y más extremada aún en Alemania, en Rusia y en el Japón, esa nación que también participara en la derrota del imperialismo de Guillermo II de Alemania, de Francisco José de Aunstria-Hungría, y del sultán de Turquía. Sin embargo, la fuerza reaccionaria nipona tuvo parte y causa en la guerra de 1939-45 favoreciendo locamente las ambiciones euro-dominantes del Führer, a cambio del dominio japonés del Asia y del océano Pacífico.**

**Dominado el espíritu renovador de los pueblos; en manos de los patriotas ambiciosos, de los revanchistas y de los grandes cazadores de fortunas los destinos del «nuevo mundo», el desemboque en una nueva conflagración general era tan previsto como inevitable. La guerra social de España, aviso candente para la reconstitución igualitaria de la sociedad humana, fue determinada en favor del nazi-fascismo y del bolchevismo, dos plantas espúreas salidas a consecuencia del Tratado de Versalles. La experiencia renovadora, libertaria de los españoles, fue acervamente combatida por las reacciones negras, alegremente abandonada por las democracias, y traicionada por el Kremlin al no poderla adaptar a las necesidades imperialistas rusas.**

**El magno ejemplo libertario de los españoles del 36 fue, pues, asfixiado por todas las fuerzas estatales, siempre enemigas de la paz y de la tranquilidad de los pueblos. Y sin embargo, el índice revolucionario español de aquellos tiempos señaló el camino recto hacia el fin de las injusticias, de las desigualdades y de las guerras. Con el triunfo del ideario de la Confederación Nacional del Trabajo en España acogido con neutralidad (¡la solicitud no es excesiva!) por las democracias, un faro de luz universal se hubiese erigido en un punto de la Tierra, pudiéndose ahora afirmar que, si la intervención de Alemania y de Italia en la guerra de España hubiese sido cortada, la conflagración mundial de 1939-1945 hubiera sido evitada. Se prefirió la regencia mundial de los clanes poderosos (rojos, blancos, grises, etc.), y hubo segunda guerra mundial como habrá una tercera a pesar de esa apariencia jurídica de la O. N. U., destinada a un fracaso tan ruidoso como su antecesora Sociedad de Naciones.**

**Tenemos, pues, los libertarios, razón sobrada para persistir en nuestro empeño de continuar la brega en pro de la paz mundial basada en la igualdad de los hombres y en la desmilitarización de los pueblos. Por no creerlo así, por ignorar adrede la existencia de teorías sanas, fuertes, renovadoras y concluyentes firmadas Proudhon y Bakunin, los gobiernos «nuevos» salidos de escuela vieja, chocan con imposibilidades insalvables de atraso con la velocidad inaudita del progreso. Ese rechazo de la sociedad presente efectuado por la juventud estudiosa de todos los continentes, puede asombrar a los tradicionalistas, a los conformistas, a los conservadores leninistas, a los devotos de Dios y a los de la Banca y Bolsa, no a los revolucionarios verdaderos, los que trabajan para el bien común y no para un bien rabiosamente partidista.**

**La actual inquietud social de los pueblos en la que el bien general está en el índice, puede causar desazón y angustia a los partidarios de esas organizaciones sociales abocadas a un desideratum de calamidades... reglamentadas, legisladas, que no evitan, sin embargo, y mejor las generan, las hambres y las caridades, la guerra y la Cruz Roja, la perfección técnica y la sujeción del productor a la máquina, la obtención de un beneficio Mil para ceder Medio en lugar de Uno, la deificación de una persona a cambio de la animalización de millones de personas.**

**No, nuestros principios de libertad integral del hombre no han periclitado. Contrariamente, con la evolución de la química, de la mecánica y del pensamiento, aquéllos se reacreditan como único medio para terminar con el continuo desasosiego que caracteriza a nuestra mísera sociedad humana.**

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### TIRAR COMIDA

DE un modo reiterado se han ofrecido datos en abundancia relacionados con el hambre que prepondera en diversas partes del mundo. Millones y millones de seres, en países del Asia, de Africa, y de América, viven con un régimen alimenticio tan deficiente que la muerte se los lleva en la flor de la edad. Y un terrible contraste se origina al tener en cuenta, ya no solamente lo que se derrocha en verdaderas bacanales por parte de gentes adineradas, sino el que productos alimenticios de excelente calidad, tengan que tirarse ante la comprobación de haber llegado a ser inaprovechables.

Se ha comentado estos días en prensa española la noticia, procedente de las Islas Canarias, de que, por haber llegado a un estado de descomposición, fueron arrojados a un barranco ochenta toneladas de plátanos. Es de comprender que las opiniones hayan sido coincidentes en lo de lamentar el hecho. Se ha dicho que antes de llegar a un tal extremo, antes de que se estropearan, se podían haber enviado a Biafra; también se ha manifestado que podían haber sido regalados a centros benéficos. Todo antes que tenerlos que arrojar por inútiles.

Ello ha originado toda suerte de consideraciones, de las que se deduce como corolario, la insuficiencia de transportes, la falta de medios económicos de los cultivadores para la elaboración de productos derivados del plátano; los anticuados métodos de conservación de dicha fruta, etc. De ahí que aduzcan, quienes conocen a fondo la materia, que son muchas las toneladas que anualmente se pierden, por unas y por otras causas.

Se ha dicho de los países *adelantados* que si lo empleado en experiencias de técnica nuclear, para fines belicistas, se utilizara en el bien público los resultados serían excelentes. De España puede decirse que si lo empleado en sostener una inmensa plantilla policiaca se usara para resolver eficientemente problemas como el aprovechamiento de la riqueza natural que poseen las Canarias, no habría que lamentar el que se tire comida cuando tantos son los que padecen hambre.

### EL SINDICALISMO Y LOS LIBERTARIOS FRANCESES

Los hechos de mayo último; la conmoción habida en el seno de las masas obreras francesas, la actitud tomada por parte de las centrales sindicales, ha originado apasionados debates entre los libertarios de Francia. Parece que, al fin ciertos compañeros han llegado a comprender la importancia que supone, a los efectos de un proselitismo de fondo ácrata, tener ascendiente moral en el seno de las masas obreras acopladas en un haz de tipo sindical. Se empieza a comprender lo que hubiera podido realizarse en cuanto a orientación e impulso de modalidad emancipadora entre los trabajadores, de haber actuado, ya contando con un sindicato de verdadera orientación manumisora, bien siendo pujante fuerza de oposición frente al reformismo de la burocracia existente en las centrales de supuesta modalidad revolucionaria, como la C. G. T., bien a las apegadas a una tradición conservadora, como la F. O.

En «Le Monde Libertaire» hemos podido leer trabajos por los cuales se evidencia el estado de ánimo existente alrededor de la necesidad, o de la conveniencia de fijar posiciones relativas a una orientación libertaria encuadrada dentro de las filas de un organismo sindical. Ahora bien: causa un tanto de extrañeza el que elementos harto conocidos dentro del ambiente libertario francés, por sus actuaciones destacadas, aludan a la necesidad de crear un sindicalismo diferente a los aludidos; un sindicalismo de esencia «revolucionaria», que concuerde en buena parte con finalidades de cariz libertario. Parece un tanto insólito que se pueda hablar así cuando, en razón de elementales conocimientos, debería de tenerse presente que una Central sindical en la cual los anarquistas pueden hallarse como el pez en el agua existe ya. ¿Es que se olvida que existe la Asociación Internacional de Trabajadores, una de cuyas secciones es la C. N. T. francesa? ¿Qué pueden hacer los libertarios franceses en el orden sindical que no lo hayan hecho y lo puedan desarrollar los libertarios acoplados a la C.N.T. de España? ¿Acaso no hay bastantes *capillas* y *capillitas* y se quiere crear otra modalidad sindical?

Posiblemente convendría explicarles a ciertos compañeros franceses la particularidad de que si en el ambiente libertario español no hubiera existido una clara visión del anarcosindicalismo, no se habría dado margen a que se hayan podido escribir páginas ejemplares de historia social; ni se hubiera mantenido la cohesión de efectivos, pese a intensos periodos represivos; ni se mantendría, no obstante pasar por un largo trance de más de cuarto de siglo de exilio. ¿Quiere ello significar que haya entre nosotros acoplamiento de rebaño, y que todo marche a pedir de boca? ¿Vamos a negar que se susciten problemas y se originen conflictos en nuestro ambiente de idealistas? Sería mentecatez el negarlo. Ahora bien. pese a cuantos defectos se puedan señalar, no obstante las deficiencias a que se pueda hacer alusión, lo cierto es que hay, en términos generales, una propensión más acentuada a cohesionar, a unir, a perseverar en la acción hombro con hombro, que a la disgregación, al cantonalismo, a la fundación de *capillas* centradas en torno a tal o cual elemento destacado. ¡Y ello es lo que nos ha salvado, y nos salva!

Hace ya buen número de años se originaron en Francia empecinadas polémicas entre anarquistas, particularmente los de un individualismo «enragé», combatiendo el sindicalismo, y ciertos sindicalistas «puros», descollando entre los últimos Pierre Besnard y Boisson. No pocas veces se iba por las ramas. Se buscaba *tener razón* más bien que exponer razones de peso, avaladas por la experiencia. Las polémicas llegaron a tal extremo que anulaban toda acción eficaz de tipo proselitista. A la postre, se elaboró una especie de *síntesis* tendiendo a eliminar motivos de fricción entre anarquistas individualistas, comunistas libertarios y sindicalistas libertarios. En ello coincidieron los tres más destacados expositores de cada una de dichas apreciaciones: Emile Armand, Sebastián Faure, y Pierre Besnard. El tiempo, los acontecimientos, la ausencia de una sólida raigambre, han debilitado considerablemente ambas tendencias. Con ello han cesado las polémicas.

Al parecer, hay alguien, no sé si sobreviviente de antañonas discusiones, que pretende abrir debate acerca de las virtudes del sindicalismo. Ello puede colegirse leyendo en «Espoir», fecha quince de diciembre, un artículo redactado en francés, y cuyo título es «La plus grande menace». De él voy a traducir unos párrafos: «Mayo 1968 no puede pues ser para nosotros una ocasión de reforzar la C. N. T. Por otra parte ello no supondría más que agregarle unos dos cientos a ocho cientos militantes. Mas, incluso suponiendo que ese número fuera ampliamente sobrepasado, el problema quedaría en todos sus puntos idéntico: ¿un sindicato puede ser revolucionario? ¿Acaso no está llamado, por su política cotidiana de lucha obligatoriamente parcelaria, a ser reformista, y por sus estructuras a parar en burocrático?»

Es de desear que entre los compañeros franceses pueda abrirse camino una apreciación de mayores horizontes, de más inteligente y aguda comprensión que la reflejada en las líneas que anteceden. Reflejan la posición de escepticismo agudo y de espíritu localista, mediante lo cual no ha sido cosa de que pudiera volar muy alto el anarcosindicalismo en Francia.

### LA VIVACIDAD MUSICAL DE ROSSINI

Se ha celebrado el centenario de un compositor que, sin haber llegado a las cumbres de la Música, alcanzó notoria popularidad, la cual perdura en nuestros días, pese a las múltiples variaciones, que al igual que a la Pintura, se le han querido dar a la Música. Abundantes son las composiciones, óperas, ballets, misas, que compuso Rossini, más el mérito del notable maestro italiano ha quedado ya bien cimentado en dos óperas magníficas: «El Barbero de Sevilla» y «Guillermo Tell». La primera una crítica, fina, aguda, de la aristocracia; la segunda, un canto vibrante a la libertad.

Stendhal, tan inteligente, tan agudo en sus observaciones, escribió en su viaje a Italia: «Vivo, ligero, nunca aburrido... Rossini es el primero por la vivacidad y la rapidez, la nota picante y todos los efectos que de ello se derivan. ¿Cuál será el rango a que lo elevará la posteridad?» La posteridad le ha dado un alto rango. Las dos obras citadas forman el repertorio de todos los teatros de ópera. Escuchando «El Barbero de Sevilla», la riente armonía que se desprende de las notas musicales diríase que tiene el poder de auyentar los pensamientos sombríos; y hasta en los labios de gentes de carácter seco, adusto, hemos visto florecer como una tenue sonrisa de inconsciente felicidad.

# Entre un gran catalán y un gran gitano

**(Diálogo filosófico que tuvieron el caricaturista Bagaría y el poeta García Lorca)**

*Bagaría*

HACE varios años, en vísperas de la contienda, agónica, de la República Española por su existencia, dos grandes artistas españoles, un poeta y un caricaturista, dialogaron con la aguda inteligencia y el hondo sentido humano y patriótico que los caracterizaba.

Federico García Lorca, uno de los interlocutores, vive en la memoria y la devoción de los pueblos de habla hispana. Supo infundir estilo oropic a los temas de su tierra, Andalucía. Lo asesinaron los judas del falangismo. Quisieron apagar en él, como en toda España, los latidos de la España eterna.

Luis Bagaría, el formidable dibujante, fue siempre un apasionado por las causas justas. Su lápiz certero y definidor fustigó heroicamente a todos los enemigos del pueblo hispano; al militar ensoberbecido, al politicastro farsante, al cavernícola impenitente. El fascismo y el nazismo no tuvieron más implacable fiscal. Y en esa lucha, Bagaría no se dio punto de reposo hasta morir, exiliado, en La Habana, en 1940.

Este diálogo de dos nobles inteligencias atestigua cómo el espíritu sobrevive a sus peores verdugos.

BAGARIA. – Poeta García Lorca, sutil y profundo, pues tu verso bello y tenue, verso con alas de acero bien templado, horada la entraña de la tierra: ¿Crees tú, poeta, en el arte por el arte, o, en caso contrario, el arte debe ponerse al servicio de un pueblo para llorar por él cuando llora y reír cuando éste ríe?

GARCIA LORCA. — A tu pregunta, grande y tierno Bagaría, tengo que decir que este concepto del arte por el arte es una cosa que sería cruel si no fuera, afortunadamente, cursi. Ningún hombre verdadero cree ya en esta zarandaja del arte puro, arte por el arte mismo.

En este momento dramático del mundo, el artista debe llorar y reír con su pueblo. Hay que dejar el ramo de azucenas y meterse en el fango hasta la cintura, para ayudar a los que buscn las azucenas. Particularmente, yo tengo un ansia verdadera por comunicarme con los demás. Por eso llamé a las puertas del teatro y el teatro consagró mi sensibilidad.

BAGARIA. — ¿Crees tú que al engendrar la poesía se produce un acercamiento hacia un futuro más allá, o al contrario, hace que se alejen los sueños de la otra vida?

GARCIA LORCA. — Esta pregunta insólita y difícil nace de la aguda preocupación metafísica que llena tu vida y que sólo los que te conocen comprenden. La creación poética es un misterio indescifrable, como el misterio del nacimiento del hombre. Se oyen voces no se sabe de dónde, y es inútil preocuparse de dónde vienen. Como no me he preocupado de nacer, no me preocupo de morir. Escucho a la Naturaleza y al hombre con asombro, y copio lo que me enseñan sin pedantería y sin dar a las cosas un sentido que no sé si lo tienen. Ni el poeta ni nadie tienen la clave y el secreto del mundo. Quiero ser bueno. Sé que la poesía eleva, y siendo bueno con el asno y con el filósofo, creo firmemente que si hay un más allá tendré la agradable sorpresa de encontrarme en él. Pero el dolor del hombre y la injusticia constante que mana del mundo, y mi propio cuerpo y mi propio pensamiento, me evitan trasladar mi casa a las estrellas.

BAGARIA. — ¿No crees, poeta, que sólo la felicidad radica en la niebla de una borrachera, borrachera de labios de mujer, de vino, de bello paisaje, y que, al ser coleccionista de momentos de intensidad, se crean momentos de eternidad, aunque la eternidad no existiera y tuviera eternidad, aunque la eternidad no existiera y tuviera que aprender de nosotros?

GARCIA LORCA. — Yo no sé, Bagaría, en qué consiste la felicidad. Si voy a creer el texto que estudié en el Instituto, del inefable catedrático Ortí y Lara, la felicidad no se puede hallar más que en el cielo; pero el hombre ha inventado la eternidad, creo que hay en el mundo hechos y cosas que son dignos de ella, y por su belleza y trascendencia, modelos absolutos para un orden permanente. ¿Por qué me preguntas estas cosas? Tú lo que quieres es que nos encontremos en el otro mundo, y sigamos nuestra conversación bajo el tetecho de un prodigioso café de música con alas, risas y eterna cerveza de felicidad inefable. Bagaría, no temas; ten la seguridad de que nos encontraremos. El optimismo es propio de las almas que tienen una sola dimensión, de las que no ven el torrente de lágrimas que nos rodea, producido por cosas que tienen remedio.

BAGARIA. — Sensible y humano poeta Lorca: seguimos hablando de cosas del más allá. Soy repetidor del mismo tema, porque el tema también se repite él mismo. A los creyentes que creen en una vida futura, ¿les puede alegrar encontrarse en un país de almas que no tengan labios carnales para poder besar? ¿No es el mejor silencio de la nada?

GARCIA LORCA. — Bonísimo y atormentado Bagaría: ¿No sabes que la Iglesia habla de la resurrección de la carne como el gran premio a sus fieles? El profeta Isaías lo dice en un versículo tremendo: «Se regocijarán en el Señor los huesos abatidos». Y yo vi en el cementerio de San Martín una lápida en una tumba ya vacía, lápida que colgaba, como un diente de viejo, del muro destrozado, que decía: «Aquí espera la resurrección de la carne doña Micaela Gómez». Una idea se expresa y es posible porque tenemos cabeza y manos. Las criaturas no quieren ser sombras.

BAGARIA. — ¿Tú crees que fue un momento acertado devolver las llaves de tu tierra granadina?

GARCIA LORCA. — Fue un momento malísimo, aunque digan lo contrario en las escuelas. Se perdieron una civilización admirable, una poesía, una astronomía, una arquitectura y una delicadeza únicas en el mundo, para dar paso a una ciudad pobre, acobardada; a una «tierra de chavico», dónde se agita actualmente la peor burguesía de España.

BAGARIA. — ¿No crees, Federico, que la patria no es nada, que las fronteras están llamadas a desaparecer? ¿Por qué un español malo tiene que ser más hermano nuestro que un chino bueno?

GARCIA LORCA. — Yo soy español integral, y me sería imposible vivir fuera de mis límites geográficos; pero odio al que es español por ser español nada más. Yo soy hermano de todos y execro al hombre que se sacrifica por una idea nacionalista abstracta, por el solo hecho de que ama su patria con una venda en los ojos. El chino bueno está más cerca de mí que el español malo. Canto a España y la siento hasta la médula; pero antes que esto soy hombre del mundo y hermano de todos. Desde luego, no creo en la frontera política.

Amigo Bagaría: No siempre los interviuvadores van a preguntar. Creo que también tienen derecho los interviuvados. ¿A qué responde esta ansia, esta sed de más allá que te persigue? ¿Tienes verdaderamente deseos de sobrevivir? ¿No crees qué esto está ya resuelto y que el hombre no puede hacer nada, con fe o sin ella?

BAGARIA. — Conformes, desgraciadamente conformes. Yo soy en el fondo un descreído hambriento de creer. Es tan trágicamente doloroso el desaparecer para siempre. ¡Salud, labios de mujer, vaso del buen vino que supiste hacer olvidar la trágica verdad; paisaje, luz, que supiste olvidar la sombra! En el trágico fin sólo desaría una perduración: que mi cuerpo fuera enterrado en una huerta que por lo menos mi más allá fuese un más allá de abono.

GARCIA LORCA. — ¿Me quieres decir por qué tienen carne de rana todos los políticos que caricaturizas?

BAGARIA. — Porque la mayoría viven en las charcas.

GARCIA LORCA. — ¿A qur responde, querido Bagaría, el sentimiento humano que imprimes a los animales que pintas?

*García Lorca*

BAGARIA. — Querido Lorca: Según los católicos, los animales no tienen alma, tan sólo algunos «animales botelleros», como el perro de San Roque, el cerdo de San Antón, el gallo de San Pedro y el palomo de la divina carpintería; y yo he tratado de dar humanidad a los animales sin padrinos, dignificarlos con mi lápiz, para que sirvan de contrastes con los hombres de animalidad pura.

Querido Lorca: Te voy a preguntar por las dos cosas que creo tienen más valor en España: El canto gita-

*(Pasa a la página 2)*

# Enciclopedia Anarquista

**Edición castellana**

Comunicamos a los interesados que la edición del primer tomo se está activando. En breve podremos, por vía de prensa y carta personal — según los casos —, dar los detalles definitivos que nos han sido solicitados. En principio son: Ntmero de volúmenes de que constará la obra; dimensiones: como la edición original francesa, conteniendo además ilustraciones que la enriquecerán y textos de palabras que la técnica y la ciencia ha obligado revisar y ampliar.

A este respecto agradeceremos el envío de cuantas definiciones puedan redactarse en el sentido que guía la Enciclopedia.

Interesan también datos biográficos de personas que en el mundo de las ideas progresistas hayan marcado su huella. Todos esos trabajos deben ser reducidos, aunque sin caer en el pecado de cortar las posibilidades de los eventuales colaboradores.

El precio es uno de los puntos que se están estudiando muy atentamente. La obra no es comercial y los que colaboramos en ella lo hacemos gratuitamente. El coste será establecido de manera que esté al alcance de las más modestas condiciones económicas. Además, los grupos de estudios, bibliotecas, etc., podrán obtener la obra en condiciones verdaderamente favorables y en ciertos casos estrictamente gratuitas.

Para ello necesitamos el aporte moral y económico de todos. Que los estudiosos nos envíen material. A todos se les contestará con la decisión adoptada sobre la eventualidad de publicación de los trabajos enviados.

La maledicencia, arma sempiterna de los que sólo gozan sembrando inquina entre los voluntariosos, no debe hacer mella en nosotros. Continuaremos nuestro camino. El mayor premio será, para nuestra voluntad, ver realizado nuestro proyecto que irradiará en las buenas bibliotecas, aportando la prueba que el anarquismo sabe llevar a cabo labores de envergadura.

Los que quieran enviar fondos por adelantado pueden hacerlo a la dirección que se indica. Una ficha particular de suscripción y acuse de recibo será establecida.

La correspondencia puede sernos dirigida en Castellano, Català, Inglés, Francés, Italiano, Alemán, Portugués y Esperanto, a:

F. Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. C.C.P. 1 351 48. La Source.

*Fernando FERRER*

Correspondencia: A. F., Osseja; L. L. ,Bayonne; V. M., Coiffy-le-Bas; Recibiréis informes particulares.

# Hoy, diferente de ayer

**TRIBUNA JUVENIL**

SEGUN visto, nuestros padres estuvieron privados de escuela a partir de los once años, y gracias que escuela primaria hubiesen tenido, dado lo cara que se cotizaba la estuela y los nulos medios económicos de que disponían las familias proletarias.

Hoy, por comprensión de nuestros mismos padres, la cosa ha cambiado. Ello, claro está, cuesta esfuerzo pecuniario. Pero las luchas del trabajo contra el capital han adecentado la situación material de las familias trabajadoras, ventaja que permite darnos, a nosotros, segundas enseñanzas cuando no estudios superiores. Con ello — tan inversímil ayer, cuando la Universidad estaba a merced de los ricos — los menospreciados «hijos de pobre» tenemos opción a las carreras de medicina, ingeniería, abogacía, letras, y otras especialidades hoy prolificadas y que antaño eran «tabú» para hijos de nuestra clase.

La conquista, bien se vé, es una de las mejores de nuestros días, y si alguna niebla empañó el cristal del bien adquirido, fue la inclinación de la juventud capacitada resultante, hacia la vocación por el dinero, la sujeción de la inteligencia nueva a la disciplina capitalista o reaccionario-bolchevique. Síntomas de esa aberración los había y sigue habiéndolos, puesto que las capas letales en el estudiantado siguen manifestándose, como se manifiestan en otros estamentos sociales. Defecto inevitable, sin duda, puesto que el poso conservadurista, reaccionario, tirando hacia el ancestro, está y estuvo presente en todas las épocas y situaciones públicas y privadas.

Por fortuna existen — y siempre han existido — las minorías impulsivas, inconformes, sedientas de más allá.

La revolución de los Cromwell no la hicieron los quietos; la insurrección francesa del 1789 no la propiciaron los conformistas y los mayoritarios, sino los Enciclopedistas y las minorías ciudadanas decididas; las revoluciones españolas no las cumplieron los admiradores del Santo Vientre y de la Santa Providencia, sino los generosos, los osados, los innovadores, en representación maravillosa y abnegada de las aspiraciones populares.

Igual ocurrencia en los sucesos estudiantiles del año recién terminado, experimentados en todas las ciudades mayores del mundo. Sólo el 30 % del censo universitario se habrá atrevido a proclamar airadamente, frente a las fuerzas represivas de la sociedad vieja, el deseo de libertad y progreso del estudiantado, frente al muro ciclópeo de la autoridad absoluta y de la política retrógrada y también absolutista. La osadía, o la generosidad juvenil ha obtenido una trágica cosecha de cadáveres en Méjico, en Egipto, en Turquía, en Brasil, hecho que escuece pero que no amilana, por ser, el camino trágico, el que obligan a recorrer las tiranías para el logro popular de las altas aspiraciones humanas.

Compañeros de profesión o de aula, no desaprovechar el esfuerzo cultural de vuestros progenitores. Gracias a ellos habeis atrapado una cierta altura del saber, y este saber hay que dedicarlo al bien general, y no exclusivamente a la estrecha ambición hogareña. Hijos del pueblo somos y al pueblo nos debemos. No solicitamos de vosotros una barricada diaria, sino vocación para despertar y revolucionar las conciencias dormidas o petrificadas.

Nuestro plato de sopa suculenta está bien. Asegurar el plato del obrero y el bienestar de la sociedad está mejor. Cumplámoslo todo.

IÑIGO

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

9 JANVIER 1969
NUMERO 538
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Livraisons d'armes au Nigéria

Les envois d'armes de la Belgique au Nigéria constituent un scandale sans nom, mais bien dans la ligne de tout Etat. Celui-ci n'a pas même l'excuse de l'ignorance, puisque la fabrique d'armes est essentiellement nationale, avec tout ce que cela comporte de responsabilité.

Il a fallu l'accident d'un avion de la «Sabena» transport de la Compagnie belge, pour que soit éventé ce trafic d'une immoralité révoltante d'autant plus que la veille même, le gouvernement belge votait encore un subside de quelques millions pour venir en aide aux enfants du Biaffra affreusement malmenée par les crimes des armées nigérianes.

Cette hypocrisie est d'un cynisme provoquant, mais allez demander à un gouvernement d'être en règle avec la morale qu'il dispense partout et en toute occasion.

Ce scandale doit être dénoncé à la vindicte publique pour peu qu'elle y soit sensible encore ! Il est nécessaire que l'on sache que ces armes «Made in Belgium » ont massacré les Biaffrais. Les affaires sont les affaires, mais encore ! Faut-il les mêler aux pires saloperies des hommes de gouvernement ?

Cela fit quelque bruit cependant dans le lanterneau du parlementarisme et le premier ministre fut dans l'obligation de s'expliquer. Il le fit avec une désinvolture peu ordinaire, affirmant avec un toupet d'une rare audace, que le gouvernement ignorait ces envois et que dorénavant ceux-ci allaient être interdits.

Ce n'était là que mensonges éhontés. Le gouvernement belge ne pouvait ignorer ces fournitures, pour la bonne raison que de tels envois sont soumis à des autorisations ministérielles, elles furent données et, ce qui pis est, renouvelées impunément. Si bien que, au moment où ce premier ministre affirmait tout ignorer, les services compétents signaient les autorisations et, alors que la promesse d'en arrêter l'envoi était décidée le lendemain, d'autres fournitures quittaient la plaine d'aviation pour le Nigéria.

Cependant, aucun avion chargé d'armes ne peut décoller sans avis favorable des instances gouvernementales. Celles-ci aussi furent données et, sur l'aérodrome, les inspecteurs firent le contrôle des cargaisons ! Cela se fit aux premières heures matinales, avant le réveil de toute activité.

Même l'inspection s'effectua dans les lieux déserts de la plaine d'aviation.

On aurait pu espérer que tout s'arrêterait là, mais il n'en fut rien. Les livraisons d'armes continuèrent, le scandale persistait avec l'outrageante complicité gouvernementale, si bien qu'un hebdomadaire bruxellois écrivait en s'adressant à Monsieur Harmel, Premier ministre : « Vous mentez comme un tricheur de poker, comme un extracteur de douilles. »

Ces exactions duraient depuis la mi-mai 1968. Alors, on déclara : « Les fournitures d'armes sont gelées. » Le ministre précité, répondant à une interpellation ajoutait : « D'ailleurs, il ne restait à livrer qu'un lot insignifiant. »

On aimerait savoir ce que représentait ce tonnage « insignifiant » !

Les livraisons se poursuivaient. Les marchands de canons ont de fortes ambitions ; ils ne peuvent chômer ; business is business !

Aux questions d'un sénateur, à savoir d'où émanaient les autorisations d'exportation, les services du Ministre n'ont pas donné suite. Le mensonge allait se poursuivre pour affirmer l'invraisemblable en matière de livraison d'armes pour lesquelles le gouvernement ne pouvait juridiquement intervenir, l'exportation étant libre, et patati et patata ! Embrouillé, le mensonge prenait corps, enferrait de plus en plus les responsables, atteignant bientôt d'autres sphères plus élevées.

On prétendit qu'aucune licence n'avait été délivrée depuis le 24 mai 1968, ce qui était un nouveau mensonge, puisque le 24 juin, une nouvelle licence était approuvée et délivrée le 27 juin.

Il est paradoxal qu'on puisse se moquer ainsi de ses collègues et traiter l'opinion publique avec pareille désinvolture. L'hyprocrisie a des limites ! Mais j'ai mémoire d'avoir lu que Monsieur Harmel, premier ministre, ne rate pas l'occasion de rendre visite au pape, lors de ses séjours à Rome. D'autre part, j'ai ouï-dire que le pape a dénoncé tout ce trafic d'armes, comme immoral et contraire aux désirs de paix du seigneur !

Alors il faut s'entendre. De deux choses l'une : ou le pape dit vrai et notre Harmel doit être rappelé à l'ordre par sa sainteté et en bon catholique, décider d'une autre conduite à tenir, ou alors, il me faudrait conclure que le premier ministre de Dieu et le premier ministre des Belges ont tous deux partie liée avec les marchands de canons ou leurs délégués. Le reste n'est que palabres, mensonges, hypocrisie.

L'avenir donnera à n'en pas douter, raison à notre révolte contre la tragédie et l'immoralité de tels actes.

**HEM DAY**

## L'anarchisme en 1968

*Edgard Morin, sociologue, est l'un des observateurs les plus attentifs, de la révolte étudiante de mai 1968. Il nous a exposé ses conclusions : c'est une renaissance et une résurrection de de l'anarchisme*

Il me semble qu'on peut parler à la fois d'une résurrection et d'une renaissance de l'anarchie parmi la jeunesse intellectuelle. Assurément, le mouvement libertaire qui était constitué d'ailleurs par plusieurs groupes n'avait pas cessé d'exister, mais son existence était réduite et politiquement nulle. Je ne sais pas si l'anarchie au début du siècle avait une audience chez les intellectuels. Il y avait bien Laurent Tailhade qui admirait les textes anarchistes, mais cette attitude ne devait pas être répandue.

Ce phénomène de résurrection de l'anarchisme dans la jeunesse étudiante tient au fait que dans tous les pays, y compris en France, une partie de la jeunesse veut changer sa vie autant que changer la société. Des jeunes veulent être authentiques et libres. Ce mouvement a pris aux Etats-Unis l'aspect beatnik ou hippie, qui constitue une sorte d'anarchisme sauvage. En France, il est incarné partiellement dans une résurrection de l'anarchisme. On l'a bien vu à Nanterre où des jeunes refusent de déléguer leur existence à des organismes, à des partis politiques, à des Etats. C'est aussi une renaissance de l'anarchisme en ce sens que l'ancien mouvement libertaire vivait sur des idées de Bakounine, de Proudhon, d'Elisée Reclus, il avait ses maîtres à penser et il excommuniait Marx autant que les marxistes excommuniaient Bakounine. Or il y a eu un révisionnisme anarchiste qui s'est manifesté d'abord à travers des petits groupes d'études. Et dans ces groupes d'études, il y avait des étudiants qui intégraient à la théorie anarchiste des aspects de la pensée de Marx, de la pensée de Freud également. En cherchant une justification théorique de leur volonté de liberté et d'authenticité, ils ont rencontré différents courants de pensée moderne, et c'est de ce révisionnisme extrêmement ouvert que vient la renaissance du mouvement libertaire.

Il y a eu plusieurs groupes. Par exemple, cette petite revue « Rouge et Noir », dont le titre du reste signifie bien cette volonté d'alliance entre marxisme et anarchisme. Egalement la « Tribune Culturelle des Cercles Libertaires », qui était composée pour une bonne part par des étudiants. Ces revues étaient peu connues parce qu'elles étaient ronéotées le plus souvent, mais elles publiaient des analyses extrêmement intéressantes sur les problèmes de la société, de l'homme, etc.

Cette renaissance de l'anarchisme, liée au révisionnisme, n'a pu se faire que grâce aux conditions nouvelles de la pensée étudiante dans les années 60. Ces conditions, quelles sont-elles ? D'abord le recul de l'influence communiste, recul dont on connait les causes : le parti communiste juge de moins en moins révolutionnaire, de moins en moins combatif, éclaboussé par les révélations du rapport Krouchtchev et les événements de Hongrie apparaissant de plus en plus comme une bureaucratie, une puissance anonyme aliénant l'individu. A la faveur de ce recul du parti communiste parmi les étudiants, sans lequel du reste tous les événements actuels restent incompréhensibles, non seulement différentes sectes trotskystes, qui avaient toujours existé chez les adultes et qui avaient aussi toujours eu quelques adhérents étudiants, ont refleuri ; mais à cette époque aussi se sont plus largement diffusées les idées de la revue « Socialisme et Barbarie », qui était en fait une synthèse originale du marxisme et de l'anarchisme. Enfin, on a retrouvé les idées de communisme de gauche, de communisme des conseils, qui avaient existé en U. R. S. S. au début de la révolution et qui avaient été écrasées avec la révolte de Cronstadt.

Le déclin de l'influence communiste, la recherche de quelque chose de radical, non seulement dans la théorie mais également dans la façon de vivre, tout a favorisé ce néo-anarchisme. Mais il couvait, ne se manifestait pas. C'était les autres groupes étudiants, trotskystes, maoïstes, qui faisaient les grandes affiches sur le Vietnam, sur Guevara, sur Cuba. C'était eux qui se manifestaient dans les résidences universitaires. Les anarchistes pas. D'autant qu'ils étaient très méfiants envers la Chine, envers Cuba, envers tous les pays où il y avait un parti organisé. Et quand le 3 mai a surgi le drapeau noir, on a été stupéfié, et on s'est aperçu que le travail de la « vieille taupe historique » dont parlait Hegel, s'était aussi fait de ce côté-là.

Au temps de la Première Internationale, l'opposition de Marx et de Bakounine avait eu un caractère particulier. Marx méprisait Bakounine qui, en un sens, admirait Marx et certaines de ses analyses. Mais aujourd'hui, les anarchistes modernes ne sont plus hostiles à Marx. Il y a dû d'ailleurs y avoir au sein du mouvement libertaire un sévère conflit de générations pour faire accepter ce révisionnisme.

Le néo-anarchisme, proche de Bakounine, est considéré par les éléments marxistes du 22 mars, par exemple les J. C. R., un peu comme les anarchistes étaient considérés par Lénine : profondément, Lénine sentait qu'ils étaient proches. Quand Lénine a écrit « L'Etat et la Révolution », c'était en fait pour dire aux anarchistes : moi aussi, comme vous, je souhaite l'abolition de l'Etat, l'abolition de toute contrainte ; notre seule divergence porte sur le moyen d'y arriver — je crois à la nécessité d'une dictature transitoire du prolétariat — mais cependant nous sommes frères. Et cette sorte de fraternité qui a existé parfois entre léninistes et anarchistes s'est retrouvée à l'intérieur du mouvement du 22 mars. La J. C. R. était peut-être de façon juvénile, l'héritière directe de Lénine passée au trotskysme. Alors que le parti communiste stalinien n'envisage ses rapports avec les anarchistes que comme une extermination.

La liaison entre les vieux anarchistes et le néo-anarchisme est certain. Il y avait parmi les vieux « anars » des personnages extraordinaires, des vétérans du début du siècle, qui avaient été depuis le début déserteurs en 14, etc. D'autre part il me semble que la seule véritable Internationale de la solidarité se trouve chez les anarchistes et les jeunes qui se sont rapprochés du mouvement libertaire ont dû être très sensibles à ce climat de fraternité qui existait entre les anciens. Enfin, il y a eu tout l'héritage espagnol : l'explosion extraordinaire, en Catalogne, en Aragon, ou dans les villages, spontanément, les paysans transformaient l'église en lieu de réunion, brûlaient les billets de banque, décidaient de supprimer l'argent et de tout mettre en commun. Cette épopée anarchiste a dû avoir une grande influence.

Aujourd'hui, plusieurs voies mènent à l'anarchisme. Par exemple celle des beatniks, celle des hippies. Même la culture de masses s'en mêle. Une autre voie est la critique politique de la bureaucratie, cette recherche communiste qui se veut collectiviste, égalitaire, autogestionnaire et pour qui l'autorité est toujours déléguée et toujours révocable. Tous ces courants mènent à une sorte d'anarchisme moderne qui serait peut-être plus juste d'appeler communisme libertaire.

L'anarchisme, étant bien entendu qu'il a toujours été très souple, avait à l'une de ses extrémités une tendance purement individualiste, prônant l'épanouissement du moi, la camaraderie amoureuse, etc., et à l'autre extrémité, des groupes organisés qui voulaient lutter contre la société, qui étaient décidés à tout faire sauter avec une agressivité étonnante. Aujourd'hui, les jeunes comprennent cette agressivité et la reprennent à leur compte. Dans le mouvement néo-anarchiste, aussi, il y a quantité de tendances. Il me semble qu'une des limitations de sa pensée, c'est qu'elle ne voit pas assez le drame que pose le problème du pouvoir est quelque chose d'artificiel, imposé à l'homme par l'Etat, et qu'on peut le supprimer comme une sorte de tumeur. Cette réserve faite, les jeunes anarchistes ont à mes yeux une supériorité considérable : ils ne sont pas prisonniers d'une scolastique dogmatique, ce qui est le cas de beaucoup de militants qui se réclament des partis officiellement marxistes, trotskystes ou maoïstes. Ils sont moins prisonniers de cadres de pensées rigides. Lorsque les anarchistes lisent Marcuse, ils ne vont pas se demander, a priori, si ce qu'écrit Marcuse est dangereux, si Marcuse ne va pas pas nier le rôle historique du prolétariat, s'il ne manque pas à ses écrits une conception juste de l'esprit de parti, etc. Ils n'ont pas cette sorte de recherche obsessionnelle du défaut, de la carence, de la déviation. Ils sont considérablement plus ouverts.

Il ne faut pas oublier non plus que la pensée néo-anarchiste a été irriguée par le situationnisme, dernier rameau sorti après guerre du grand tronc surréaliste et que le surréalisme avait une composante libertaire très profonde.

L'acceptation de la violence par la pensée anarchiste, leur refus des catégories du bien et du mal, du cru et du cuit, l'audace de leur pensée, font scandale. Les barricades sont un phénomène très spontané ; c'est la rue, les jeunes dans leur ensemble, qui les ont construites, mais enfin c'était la combativité des anarchistes qui a soulevé les jeunes. Au moment où les manifestants et les travailleurs, français ou étrangers, qui avaient été arrêtés pendant les premières journées de mai, un anarchiste réclama également l'amnistie pour les pillards. Il disait que les pillards, a leur façon, confusément, exprimaient eux-aussi leur révolte contre la société d'exploitation. Une telle formulation — qu'on soit d'accord avec elle ou non peu importe — montre qu'ils n'ont pas peur des idées, qu'ils refusent d'être scandalisés. Et c'est ça qui fait scandale.

Anarchie, dans la conscience populaire, signifie davantage désordre, chaos, fin du monde, pénurie d'essence, que référence au mouvement anarchiste. C'est de l'anarchie comme chaos que le bourgeois a eu peur plus que du mouvement anarchiste libertaire. Il a bien sûr détesté le drapeau rouge, mais pas davantage. Les deux phénomènes importants sont, d'abord, l'apparition du drapeau noir, qui a stupéfié et, d'autre part, l'alliance du rouge et du noir. Cohn-Bendit avec les J. C. R. à l'intérieur même du mouvement. La stupéfaction a été si grande, à droite comme à gauche, que le drapeau noir a même été admis dans les défilés des syndicats officiels.

**Edgard MORIN**

*(Du « Magazine Littéraire »)*

## Participation, intégration, fascisme

Par un décret législatif du 12 février 1944, Mussolini instaurait la ' participation ». Elle était obligatoire, comme la participation gaulliste, pour les entreprises qui employaient au moins cent salariés. Mussolini créait également la « cogestion » au moyen de conseils de gestion « formés par moitié de membres choisis parmi les travailleurs ».

Ce rappel historique montre clairement que les notions de participation et même de cogestion font partie intégrante de celle du fascisme. Elles sont même ce par quoi on peut le mieux caractériser le fascisme.

Il s'agit, par la collaboration des classes à l'œuvre de « grandeur nationale » (intérêt général), de ligoter la classe des travailleurs en l'intégrant aux rouages du système, en la faisant participer aux différents échelons au développement de la puissance des classes privilégiées.

On sait bien que l' « intérêt général » c'est en fait l'intérêt des seules classes dominantes et que l'Etat, qui est censé être l'émanation de l'ensemble de la population, représente en fait les puissances d'argent et leur est totalement dévoué. L'Etat coiffe la pyramide hiérarchisée des classes et sa répression constante dont les formes sont diverses (aussi bien l'intervention des CRS que les actes législatifs), la domination des privilégiés sur les classes laborieuses. C'est pourquoi la révolution sociale passe, en premier lieu par la destruction de l'Etat et de ses rouages répressifs et l'organisation, à la base, des affaires communes.

Le processus de fascisation est entamé depuis longtemps mais c'est l'Etat gaulliste qui cherche le plus à l'accélérer.

La participation en est le premier stade. En donnant l'illusion d'une participation, à tous les niveaux, à la vie publique, l'Etat cherche en fait à imposer partout ses propres vues, celles qui servent les intérêts des classes privilégiées. Sous forme d' « éducation civique », par exemple, on veut en fait amener les élèves à considérer que seul le régime actuel est viable, à leur ôter de l'esprit toute idée d' « autre chose », d'une organisation différente de la vie économique et sociale. Il s'agit purement et simplement de supprimer dans la pensée des futurs citoyens la dimension *révolutionnaire*. Il s'agit d'en faire des « moutons ».

Ensuite, vient au niveau des structures, l'intégration des syndicats à l'Etat. En pratiquant la collaboration de classes et une politique réformiste, les syndicats traditionnels se sont eux-mêmes déjà engagés dans cette voie, encore que cela suscite quelques difficultés qui viennent de la base. Cette intégration du syndicalisme présente bien des aspects : c'est l'Etat lui-même qui décide de la notion de « représentativité » qui fait que tel ou tel syndicat est ou n'est pas « reconnu » ; l'Etat apporte une aide financière aux syndicats qu'il accepte comme « représentatifs » et c'est un début d'annexion ; il est créé un certain nombre d'organismes dont nous avons déjà parlé, qui ont pour but de régler les conflits du travail au niveau de la collaboration des classes, au niveau des seuls « dirigeants » syndicaux et qui écartent ainsi les problèmes de la base. Il s'agit en fait de neutraliser le mouvement ouvrier en utilisant ses propres organisations comme « courroie de transmission ».

Seule l'action directe, menée à la base par les travailleurs eux-mêmes, est susceptible de faire échec à ce processus d'intégration. Les barricades de mai 1968 lui ont porté un premier coup. Mais l'état gaulliste tente de réamorcer l'instauration fascisme à travers la participation.

## Avis aux mal-logés

D'après les dernières statistiques concernant la construction dans la région parisienne durant le 1er semestre 1968, on a mis en chantier 13.188 H. L. M. contre 21.190 au cours des six derniers mois de l'année 1967, soit une baisse de près de 40 %.

Les logements terminés pendant le 1er semestre 1968 sont au nombre de 14.427 contre 17.755 au cours du 2ème semestre 1967, en ce qui concerne les H. L. M.

Les perspectives pour l'année 1968 entière ne sont pas brillantes : on prévoit que 90.000 logements seront achevés dans la région parisienne contre 103.000 en 1967 alors que les besoins sont évaluées à plus de 150.000 logements par an.

Selon l'Institut des Recherches économiques et commerciales appliquées, les ménages considérés comme « très mal logés » sont au nombre de 720.000 pour la seule région parisienne.

Si la construction des H. L. M. est totalement insuffisante, la construction de logements par des sociétés privées va bon train. C'est que, à cause précisément de la crise du logement consciemment entretenue par l'Etat, ceux qui cherchent à se loger sont nombreux et que, par conséquent, selon la loi de l'offre et de la demande inhérente au capitalisme, les constructeurs privés sont sûrs de réaliser ainsi d'énormes bénéfices.

Pendant que les travailleurs s'entassent dans les taudis des quartiers populeux ou émigrent vers les « villes-dortoirs » de la banlieue, les constructeurs privés recommandent aux riches, qui bien entendu sont largement logés, de placer leur argent dans l'acquisition de logements neufs qui deviendront des sources d'exploitation. Un « excellent placement » disent-ils.

Les salariés les plus défavorisés qui n'ont pas les moyens d'acheter même dans du vieux (ce qui, finalement, reviendrait moins cher que de louer) doivent ou bien verser un loyer au-dessus de leurs moyens ou bien croupir dans des logements totalement inconfortables et exigus.

Ce sont surtout les travailleurs étrangers qui sont frappés par la crise du logement et exploités odieusement sur ce plan-là comme sur les autres. A Belleville, par exemple, il n'est pas rare de voir une famille de sept ou huit personnes, avec un nourrisson et des enfants en bas âge, vivre dans une seule pièce meublée en tout et pour tout d'un lit, d'une table et de quelques caisses.

Pendant ce temps, des centaines de milliers de logements restent inoccupés parce qu'en fonction de leur prix de vente ou de location ils ne trouvent ni acheteurs ni locataires.

Comment organiser la lutte contre l'exploitation capitaliste des besoins en logements ?

— en organisant l'installation, par la force s'il le faut, des familles mal logées dans les logements libres ;
— en prônant la grève des loyers ;
— en réunissant des renseignements sur le coût de revient des appartements afin de le comparer publiquement au prix de vente ;
— en détruisant, si possible, les dossiers de prêt immobilier détenus par des organismes qui, avec la bénédiction de l'Etat, pratiquent le vol légal.

Là, comme ailleurs, seule l'action directe peut faire céder les exploiteurs.

**La Vérité on la dessine toute nue, la Solidarité aussi.**

**Pensons aux prisonniers, pensons aux orphelins de mai !**

## Les parias de la réforme

La scolarité obligatoire est prolongée, depuis quelque temps déjà, jusqu'à 16 ans.

D'autre part, la « démocratisation » de l'enseignement est à l'ordre du jour.

Que se passe-t-il exactement dans la pratique ?

Avant les « événements de mai » existaient déjà des « classes pratiques » dans les C. E. S. Ces classes regroupent les élèves issus des classes de transition (ainsi nommées parce qu'elles sont théoriquement susceptibles de faire rejondre aux élèves les sixièmes « nobles », bien qu'elles dispensent un enseignement « primaire » avec des instituteurs et des professeurs de C. E. G.) et les élèves sortant des classes de fin d'études et qui ne vont pas en C. E. T. ou plus simplement en apprentissage « par dérogation ».

Ces « pratiques » sont considérées comme les « durs » des établissements qui les abritent ; ce sont en fait les futurs chômeurs de l'économie capitaliste : à 16 ans, en quittant l'école où on les a fait patienter pendant deux années supplémentaires, ils vont rejoindre les rangs de tous ces jeunes sans travail, totalement rejetés par la société.

Le pouvoir a tôt fait de les qualifier de « pègre » lorsqu'ils se révoltent contre ce monde qui ne leur fait aucune place, qui les pousse à l'oisiveté ; peut-on en effet imaginer tare plus grande pour une société que le chômage de ces jeunes, repoussés et dégoûtés dès leur entrée dans la vie ?

Mais cette analyse, le nouveau ministre de l'Education nationale l'a faite également ; il a vu à quel point pouvait être dangereuse pour le pouvoir l'ordre établi cette force inemployée et rejetée. La réforme de l'enseignement prévoit donc l'intégration des révoltés en puissance. On va leur faire croire qu'on s'intéresse à eux, on va créer de nouveaux programmes scolaires à leur intention afin de les persuader qu'une petite place leur est réservée dans la société bourgeoise.

Ces élèves passent leur journée à démonter et remonter des moteurs de voiture, peindre des portes, etc..., mais surtout à écouter des cours d'*instruction civique*, des exposés sur... les Jeux olympiques, le Salon de l'auto, la télévision ! Et ces jeunes gens, s'ils sont de « bons élèves » ont quelques chances de ne pas rester chômeurs ; ils deviendront O. S., un « bon » O. S., un O. S. satisfait de son sort, prêt à défendre le système qui l'exploite mais qui lui aura « permis » d'aller à l'école et, à travers cette « formation» aura su détourner son attention et son imagination tout en lui faisant admettre par les différentes leçons d'urbanisme, d'histoire et d'étude du monde contemporain que tout est pour le mieux.

## COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES
*Appel aux jeunes*

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

CHEZ LES CHEMINOTS

## POUR LE LIBRE CHOIX DES REPOS ET CONGES

S'il existe une administration rétrograde et anti-sociale c'est bien la S. N. C. F. Il est vrai que la C. G. T. y tient le haut du pavé et sa collaboration étroite avec les hautes hiérarchies permet à ces dernières de s'en donner à cœur-joie.

En mai dernier, à la suite des événements que vous savez, la C. G. T. engagea les cheminots à reprendre le travail après un mois de grève sur ce qu'elle appelait une « grande victoire », c'est-à-dire 9 jours de repos et 2 jours de congés supplémentaires par an.

Les cheminots pensaient tout au moins pouvoir disposer de ces repos et congés à leur convenance en en faisant la demande dans un délai normal pour permettre leur remplacement. Il n'en ai rien, la SNCF avec l'appui des délégués Cégétistes n'a rien trouvé de mieux que d'imposer les repos selon le bon plaisir des chefs et de prévenir la veille pour le lendemain.

Il en va de même pour les congés annuels. Au nom d'un réglement P5, cautionné par les délégués CGT les demandes de congés pour la période d'été doivent être déposés avant le 1er mars et la SNCF prend la liberté de prévenir l'employé de son accord quelques jours avant la date. On voit même des congés refusés la veille du départ.

Toute cette politique antisociale de la SNCF a pour but 1°) de ne pas embaucher de personnel en supplément, 2°) de maintenir un système militaire ou le chef imbus de son importance peut se permettre d'emmerder à son gré l'employé qui a une gueule qui ne lui revient pas.

Il existe dans certaines administrations à service continu 24 heures sur 24 des roulements de repos, par numéros de repos, comme par exemple à la RATP. Les employés peuvent choisir leur numéro de repos, en fonction de leurs convenances personnelles. Les congés annuels sont fixés par roulements en une ou deux fois suivants aussi les désirs des employés.

La SNCF serait-elle incapable d'organiser le système de repos et congés du personnel de façon à garantir un minimun de liberté et de dignité humaine ?

Elle ne le veut pas. Sachant qu'elle n'a rien à craindre d'une CGT qui voit d'un bon œil le maintien de méthodes autoritaires pour restreindre les libertés individuelles la SNCF n'hésite pas à considérer les travailleurs du rail comme des pions pour qui la seule devise doit être « marche ou crève ».

Mais l'atteinte aux libertés humaines ne durera qu'un temps.

Les travailleurs du rail doivent unir leurs efforts pour disposer à leur convenance des repos et congés.

Les prochains mouvements seront axés sur cet objectif.

Les adjudants-délégués feront bien de préparer leurs fesses s'ils continuent à servir de larbins au patronat et aux magnats du 88, rue St-Lazare.

**R. J. SOURIANT**

# Area mundial

### 1969, AÑO DE LA PAZ

ELLO como deseo, como posibilidad mencionada y nada creída. El año 1969 se presenta hosco y cargado de pólvora, si es que la pólvora, explosivo clásico, expresa aún peligro de gran explosión en la época de la bomba atómica, nuclear, aniquiladora de todo, hombres y cosas.

Realmente, la felicitación ritual de paz y buenos alimentos repetida hasta la saciedad en cada 1º de año, empieza a ser sobada, o a producir náuseas, como las «felices pascuas de Navidad» del ritual católico. El Jesusito era bueno y los hombres han resultado malos. El primero de enero aparece siempre preñado de buenos deseos que se traducen en pésimos resultados, todo lo cual no es óbice para en las escurrimbres del año y en el debut del siguiente, las cantilenas de consuetud se reproduzcan al baño de alcohol y al peso de hartazgos exigentes de bicarbonato.

¿Qué paz puede el hombre prever para el año que se nos ha echado encima? Ninguna, porque ni aquél la merece ni es capaz de procurársela. Da todo el poder al Estado y el Estado toma cuerpo y licencia por encima de sus representados. El Estado es único en cada país y superior (?) a los de los demás países, dando origen a intereses contrapuestos, a discusiones, a regateos, a enfurruñamientos, y finalmente, a peleas que no han buscado los pueblos, pero sí las instituciones estatales que ellos han elevado por encima de sí mismos.

Año de paz el 1969... Ojalá lo fuese. Pero no emanan paz ni bienestar la guerra de Nigeria-Biafra, horrenda carnicería que naciones preponderantes atizan en defensa de intereses secretos que nigerios y biafreses cotizan con sus vidas; no es signo de calma ni felicidad la liberación de tres soldados norteamericanos en Vietnam, en tanto los «negociantes pacistas de París no se apresuran y las aviaciones desolan y las celadas tendidas asesinan e incendian; no es sigo de tranquilidad el voto del Consejo de Seguridad favoreciendo a unos contendientes para condenar a otros en lugar de proponer un verdadero plan de sosiego y entente en Oriente Medio; no es garantía de ecuanimidad, tranquilidad y liberalismo consagrar, de hecho, las dictaduras de Portugal, de España, de Grecia, del Brasil y de otras partes, cuyos pueblos yacen abatidos sin pan ni derechos bajo las botas militares (estilo germano) de taifas militares soberbias, desentrañadas e ignorantes; no es promesa de convivencia fraternal, satisfactoria, que los carros de asalto soviéticos dirijan la política de la nación checoeslovaca, lugar esencialmente liberal que ha de soportar la dictadura bárbara del vecino eslavo más cerca del Gengis Kan histórico que del Massarik ejemplar de los tiempos modernos; no es garantía de avance ni de integralidad ciudadana que el Estado, no importa cual, anule la personalidad del individuo en todos sus detalles, incluso los de la vida privada y de gusto particular en productos, ya determinados, controlados e impuestos, uniformemente, por los trusts comerciales dependientes del Estado, cual lo ha hecho observar recientemente Brassens, el bardo de la libertad indiscutible.

No hay garantía de paz y seguridad en 1969, como no la hubo en años anteriores. El 1968 no fue un obsequio de calma y tranquilidad, bienes imposibles de cuajar en esta sociedad de hombres avasallados. Pero en cambio sorprendió a todos con la irrupción de una protesta profundamente inconformista, atravesada a todo lo estatuído, rompedora del espeso e inmundo cristal que empaña la vida social de los pueblos y corta el paso al progreso de los mismos. Los desórdenes que esa ola de rebeldía produjo en todo el mundo han sido exageradamente explotados por los gobiernos, y a pesar de ello, tal vez por ello, los problemas permanecen insolubles y agravados por lo cara que resulta la política nuclear, no la rotura de vidrios y la pérdida de coches.

De las rebeldías del 1968 extinto queda la lección anticapitalista, anticomunista, anticonformista que puede marcar a la humanidad un nuevo ritmo de existencia; ritmo de igualdad positiva, de fraternidad auténtica, de paz y libertad a la luz del día y favoreciendo a todos los pueblos avanzados y atrasados.

Cierto, la armonía no radica en la injusticia legalizada, en las pragmáticas oficiales, en la posesión de la bomba hidrógena, sino en la renovación moral y física de los pueblos.


CALENDARIO DE

S.I.A.

Conteniendo doce hojas mensuales con dias, semanas y meses bien detallados. En el aspecto ornamental y artístico presenta un magnífico plan con una docena de reproducciones pictóricas de artistas renombrados, la mayor parte de ellos peretenecientes a la escuela Impresionista.

Como de costumbre, el Calendario S.I.A. para el año próximo alcanza un alto prestigio de modernidad y buen gusto, siendo prudente solicitarlo cuanto antes, previsto como está el pronto agotamiento de esta edición única.

Su precio, 4 francos. Pedidos a «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe).


# ANTENA

### A CALVO SOTELO SE LE DECLARA «MUERTO EN CAMPAÑA»

BARCELONA, (OPE). — A «La Vanguardia» (día 15) le comunica «Cifra» desde Madrid, que en virtud de la petición presentada por doña Enriqueta Brandes, duquesa viuda de Calvo Sotelo, la presidencia del Gobierno ha acordado que se le declare «muerto en campaña».

(Sin que esto signifique nada contra la persona de don José Calvo Sotelo, se comprende que la decisión adoptada, implicaría automáticamente declarar también «muerto en campaña» al teniente de la Guardia de Asalto, don José Castillo, cuya muerte, en circunstancias de paralelismo, es inevitablemente recordada con la lectura de la noticia que precede.)

### EL INCIDENTE DE MATARO

VITORIA, (OPE). — El diario local «Norte Exprrs» publicó el 18 de diciembre un despacho de la agencia Europa Press dando cuenta de haber sido detenidos en Mataró (Cataluña) dos trabajadores implicados al parecer, en unos incidentes que tuvieron lugar en un acto conmemorativo del vigésimo aniversario de la Declaración de los Derechos Humanos por las Naciones Unidas, acto realizado en la biblioteca popular de la Caja de Ahorros de Mataró bajo la organización de los Amigos de la Unesco de Mataró.

Los aludidos incidentes — decía «Norte Exprés» —, se produjeron al término de una conferencia que pronunció un economista barcelonés sobre el tema de «La nueva era de los Derechos Humanos». Uno de los obreros detenidos leyó un escrito en el que se hacían diversas consideraciones sobre el tema tratado. A petición del delegado gubernativo, el presidente de la entidad organizadora solicitó a López Bulla que suspendiera su lectura, pero en esto no estuvieron de acuerdo los asistentes al acto. Finalmente el mismo delegado gubernativo pidió a López Bulla que le acompañara a la Comisaría de Policía. Pero se interpusieron varias personas y la detención no pudo llevarse a cabo. Entretanto y a medida que los asistentes salían a la calle, se dieron varios gritos»... hay que comprender que subversivos.

### GIBRALTAR, IFNI Y SAHARA

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (día 20) publica el siguiente despacho de la A.F.P. desde las Naciones Unidas: «La Asamblea general de la O.N.U. en sesión del miércoles ha acordado por 67 votos contra 18 y 34 abstenciones, entre ellas la de Francia, una resolución rogando a la Gran Bretaña ponga fin antes del 1º de octubre de 1969 a la «situación colonial que existe en Gibraltar» y reanude el diálogo con España.

«Lord Caradón (Gran Bretaña) ha declarado que querer entregar Gibraltar a España en contra de la voluntad de la población «está muy alejado de las posibilidades hasta el punto, felizmente, de ser increíble.»

Otro despacho de la misma procedencia y fuente informativa dice: «La Asamblea general de las Naciones Unidas reunida en sesión plenaria ha acordado por 114 votos contra 0 y tres abstenciones una resolución pidiendo a España acelere los trámites para devolver Ifni a Marruecos antes de fines de 1969 y que fije fecha para las elecciones — bajo control de la O. N. U. — en el Sahara español.

La Asamblea ha acordado asimismo enviar una comisión al Sahara para que formule un informe con las conclusiones que deberá examinar la O. N. U. en su próxima asamblea de otoño 1969.

### « INTERPRETACION CATASTROFAL » Y « ANTROPOLOGIA DEMONIACA »

BARCELONA, (OPE). — «Diario de Barcelona» (día 7) recoge en su Revista de Prensa, párrafos de un artículo de Josep Meliá aparecido en «Nuevo Diario». A él pertenecen los párrafos siguientes:

«Faltan cauces eficaces para la institucionalización de las actitudes más críticas y evolutivas. Precisamente por ello, a mi modo de ver, el gran reproche que puede hacerse a las clases dirigentes es haber fomentado una interpretación catastrofal de la historia y una antropología demoniaca y pesimista en lugar de plantear vías abiertas al progreso y a la transformación.

«Una moral derrotista parece impregnar el conservadurismo español llevándolo hacia la defensa de las posiciones adquiridas, aun a costa de hipotecar las posibilidades reales de evolución y adaptación de las instituciones.

Este es precisamente el gran drama. Estamos inermes, sin defensa, ante los cambios que la Historia traerá de manera inevitable.»

### ENSAÑAMIENTO EN LA PERSECUCION CONTRA LOS ABOGADOS

SAN SEBASTIAN (OPE). — Se comenta en esta ciudad que es la tercera vez que son víctimas los abogados de medidas de represión, ahora que han sido confinados tres abogados del Colegio de San Sebastián a tres pueblos del sur de España. Se trata de don Elías Ruiz Ceberio, a quien se ha fijado su residencia en Fuenteovejuna, Córdoba; don Juan María Bandrés, que deberá residenciarse en Purchena, en la provincia de Almería, y de don Miguel Castells, a quien le han confinado en un pueblo de la provincia de Córdoba. Anteriormente otros tres abogados habían sido también objeto de medidas de confinación y precedentemente, otros más fueron objeto de asaltos, más que registros domiciliarios, igualmente abogados del mismo Colegio.

### CONFERENCIA

MADRID. — La dio el catedrático de Filosofía de Derecho, López Calera, quien disertó sobre «Las bases teóricas de la revolución universitaria actual, afirmando que:

«La sociedad actual está marcada por tres focos de injusticia: el subdesarrollo, el imperialismo neocolonialista y la amenaza nuclear».

»Frente a la crisis social se puedan dar tres posturas diferentes; en primer lugar, la de crítica constructiva; otra, que propugna una evolución, y la tercera más radical de planteamiento revolucionario.

»La revolución universitaria es algo muy distinto a la revolución social, ya que los valores en juego en el terreno universitario raramente justifican la violencia. Los teóricos de la revolución, sin embargo, es claro que no están integrados en el sistema socialista ni en el capitalista. Las causas de la revolución universitaria pueden cifrarse en el cansancio producido por estructuras políticas que no han cambiado desde hace años. La mayor sensibilidad política en el universitario actual y el afán de poder y deseo de rebeldía, que en cierto modo hay que reconocer, son innatos en todos los hombres».

### CONFLICTO PESQUERO

IRUN. — Ocho pesqueros españoles han sido interceptados a lo largo de las costas de las Landas por un guardacostas francés con base en el puerto de Bayona. Son los siguientes: «María Eugenia», «María del Carmen», «Vizcaya», «Iarralde», «Iparza» y «Virgen de Arnotegui», de la matrícula de Vizcaya, y «Asun» y «Escal», de la de San Sebastián.

Los patronos de los mismos deberán comparecer ante el Tribunal Marítimo de Bayona.

### EL TRABAJO INFAME DEL T. O. P.

MADRID. — Acusado de propaganda ilegal por medio de impresos, Caprasio E. Galán Dorado ha sido condenado a un año de prisión y 10.000 pesetas de multa.

Por manifestación ilegal del 1º de Mayo del 68, el propio tribunal ha infligido la pena de tres meses de arresto al obrero donostiarra José Belarrieta Echevarría.

### LOS ENCIERROS VOLUNTARIOS

BILBAO. — Cerca de un centenar de mujeres permanecieron voluntariamente encerradas durante 24 horas en la iglesia de los jesuitas. Dicha reclusión ha sido motivada como muestra de solidaridad hacia otras habidas en Madrid y San Sebastián, recientemente, protestando por los sistemas de comunicación instalados en los locutorios de la cárcel de Carabanchel. También consta que la actitud de estas mujeres es debida a un acto de solidaridad con la reciente huelga de hambre que varios presos políticos han declarado en la cárcel de Soria en petición de ser separados de los presos por delitos comunes.

### LA HUELGA DE MINEROS ASTURIANOS

OVIEDO. — Prosigue la huelga de mineros a fin de obtener la readmisión de los compañeros despedidos (la Hunosa ha «licenciado» a ocho más), un subsidio decente para los mineros enfermos de silicosis, y más seguridad en el trabajo. Las pretensiones no pueden ser más justas, pero las empresas mineras, apoyadas por las autoridades, se niegan a satisfacerlas. Las minas más afectadas por el paro son: «Baltasara», «Llamas», y de Hunosa, los pozos «Carrio», «Sotón», «Venturo». «María-Luisa», «Samuno», «San Luis», «Mosquitera», «Fondón», «Barredo», «Polio», «San Nicolás» y «San José de Olloniego». Las restantes empresas que continúan afectadas por la huelga son «Minas Coto Musel», «Nespral», «Minas de Langreo y Siero» y «Carbones de Langreo».

### FALLECE UN EX REVOLUCIONARIO

MEJICO. — Uno de los últimos directores intelectuales de la revolución mejicana de 1910, el general Adrián Aguirre Benavides, falleció anoche a los 89 años de edad, víctima de una neumonía que se complicó con una insuficiencia cardiaca.

Aguirre Benavides fue asesor de Francisco Madero durante el movimiento armado.

### PERIPECIAS DE UN GUARDIA IMPRUDENTE

BARCELONA. — En el paseo de Pi y Molist, un motorista de la Policía Municipal observó un turismo «Citroen», matrícula B-340.140, el cual iba ocupado por tres individuos. Les dio el alto, y el conductor del coche aceleró la marcha y se dirigió hacia el paseo de Verdún y plaza de Llucmayor, donde dio la vuelta para enfilar de nuevo el paseo de Verdún y girar hacia la calle del Pintor Alzamora, con propósito de despistar al motorista. Este consiguió darle alcance en esta última calle. Al ponerse el policía a la altura del coche, el conductor efectuó una brusca maniobra contra el policía, el cual cayó derribado al suelo.

Como consecuencia del accidente, el conductor perdió el control del coche, el cual se estrelló contra la fachada de una casa. Los tres ocupantes saltaron del vehículo y emprendieron veloz carrera a través de unos pastizales, saliendo el policía en su persecución. Los fugitivos treparon por la tapia del cementerio de San Andrés y saltaron al interior del camposante, donde consiguieron desaparecer.

# Cooperación

*(Continuación)*

Para los trabajadores que estamos permanentemente atentos al desenvolvimiento político, económico y social de las naciones, es interesante la evolución que ha tomado el comercio de distribución con la instalación de grandes establecimientos llamados de «Libre Servicio», que poco a poco van arruinando a los pequeños comercios de comestibles. A principios del siglo actual hasta después de la última guerra, la distribución y venta de las mercancías comestibles y de entretenimiento se hacían de la siguiente manera: los fabricantes y los grandes almacenistas de géneros de importación, enviaban sus géneros a los establecimientos al por mayor, que a la vez los vendían a los pequeños comerciantes detallistas. Actualmente los pequeños comerciantes ante una situación tan precaria y agobiante, impelidos por la lucha por la existencia, se han asociado constituyendo agrupamientos y hacen las compras en común directamente a los fabricantes para ahorrarse el tanto por ciento que tendrían que pagar comprando a los mayoristas; de esta manera los pequeños comerciantes van prolongando su agonía económica, ya que los pequeños establecimientos están destinados a desaparecer casi en su totalidad. En Perpignan los pequeños comerciantes que llegan a la edad del retiro difícilmente encuentran compradores para el traspaso de sus tiendas.

Por lo que se refiere a las tiendas de comestible llamadas «Leclerq» se ha hecho una propaganda interesada que es necesario aclarar: se atribuye la instalación de los establecimientos de referencia a los buenos sentimientos de un religioso que las instaló con la finalidad de vender los comestibles a precios más ventajosos que las otras tiendas; sin embargo, la realidad es, que debido a la instalación de grandes comercios los compradores pueden aprovisionarse de una sola vez. Los vendedores al por mayor antes que cerrar los almacenes se han adaptado a vender las mercancías al público a precios reducidos. Estos establecimientos organizados a base de «Libre Servicio», debido a la organización del sistema, suprimen casi todo el personal, ya que solamente quedan las cajeras que hacen la verificación de mercancías y el cobro de las compras efectuadas por los clientes.

En la época actual los técnicos que organizan los comercios de distribución, estimulados por el interés de la ganancia personal, sin tener en cuenta ningún valor moral trabajan intensamente para reducir el personal de los grandes establecimientos comerciales a la mínima expresión en beneficio de las empresas explotadoras. Las organizaciones obreras que deberían preocuparse de la evolución técnica de los grandes comercios que reducen cada día en términos alarmentes la plantilla de los empleados, no hacen nada para organizar a los dependientes de comercio de ambos sexos para que hicieran prevalecer sus derechos ante la rapacidad patronal, y para rebajar las horas de trabajo en compensación de los empleos suprimidos debido a la modernización técnica de los comercios. También existe una red nacional de establecimientos cooperativos que venden a sus asociados y al público en general; pero no sé hasta qué límite desarrollarán actividades sociales, ya que a simple vista no se diferencian de las tiendas de régimen privado.

Las actividades cooperativas también están extendidas a los funcionarios de correos, de la agricultura, de la enseñanza, ferroviarios, etc., que tienen establecidas cooperativas de consumo, de construcción y otras actividades de carácter social, como retiro complementario, casas de reposo y otras actividades llamadas obras sociales.

Las mutualidades para caso de enfermedad, vejez, invalidez, también han tomado incremento en perjuicio de las compañías de seguros cuyos dirigentes viven espléndidamente a costa de la explotación, de la ignorancia y del dolor humano. Es evidente que el conjunto de actividades cooperadoras y solidarias que hemos expuesto carecen de ideal emancipador, son puramente interesadas y materialistas y socialmente no son ningún peligro para la estabilidad del régimen capitalista; sin embargo, si en contra de la opinión reiteradamente manifestada por los capitalistas, la banca y los economistas burgueses pueden organizarse, sostenerse y progresar organismos colectivos que carezcan de ética colectivista y de verdadero espíritu de solidaridad, las asociaciones colectivas impulsadas por el dinamismo de un ideal emancipador y de los efectos bienhechores del apoyo mutuo y de la solidaridad pueden contribuir poderosamente a la evolución del progreso económico y social de los pueblos.

Las cooperativas de consumo que se organizaron en España y particularmente en la región catalana bajo la influencia del movimiento cooperatista inglés, podemos clasificarlas como sigue:

1º Cooperativas de carácter individualista, son las que reuniéndose medio centenar de trabajadores reunidos en asamblea general, estudian, discuten y aprueban los estatutos por los cuales se ha de regir la sociedad cooperatista. Aprobados los estatutos, son entregados para su aprobación a la primera autoridad de la provincia para que autorice la apertura del establecimiento. Obtenida la autorización, una Comisión nombrada al efecto, alquila un local, cada asociado impone un capital inicial reintegrable

### FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir a la tradicional Fiesta del Niño, que tendrá lugar en la grande sala de fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa, el domingo di 19 de enero de 1969 a las 15,30.

Como en años anteriores S. I. A. presentará un espectáculo con el concurso desinteresado del prestigioso Grupo Terra Lliure, de Toulouse. Los niños serán obsequiados con una exquisita merienda de la renombrada pastelería Sirac.

S. I. A. no ha reparado, al confeccionar tan agradable programa, en esfuerzo alguno, con el fin de aunar en un mismo lazo el arte, la cultura, y el sentimiento humanista que ha sido la razón de ser y será línea de conducta en nuestro organismo de solidaridad.

Todos a la Fiesta del Niño, en Montauban.

Entrada gratuita.

*La Comisión de Fiestas*

# No hay mayo sin flores

TRIBUNA JUVENIL

PASADA la ola grande de las protestas estudiantiles, queda en algún ánimo el temor de que las enormes manifestaciones inconformistas de referencia, desemboquen en el mar muerto del marxismo formulador de tendencias para la petrificación del Estado, so pretexto de rojismos y revolucionarismos rabiosos.

La proliferación de grupos y grupitos trotskistas, maoistas, castristas, anarco (?) marxistas y de orientación inconcreta, justifican el recelo por la confusión que los mismos producen. Aunque repugnen ellos el actual comunismo moscovita, queda el peligro de inmersión revolucionaria en las aguas del autoritarismo, siempre rechazable, pero mucho más bajo la máscara de la dictadura proletaria, que es dictadura y proletaria, porque mantiene la existencia de proletariado, así patente en los regímenes comunistas que, viejos unos de 51 años y otros solamente de 20, se han convertido en entelequia de lo que pudieron ser en sus primeros días, presentando, en la hora actual, características esencialmente conservadoras en lugar de la conquista de perfección libertaria cual predicara en su euforia bolchevique el caudillo Lenin.

Sin embargo, observando claro el panorama de los grupos revolucionarios procedentes de mayo a diciembre (en calendario de todo el mundo) la propia proliferación de cuadros marxistas disidentes entre sí refleja la dificultad de una entente cabal de los mismos, y más cuando en la discusión se perfile la personalidad de impulsores destacados en líderes, es decir, en agrupaciones personalistas, o destinadas al culto a las figuras de los militantes más sabios u osados. Todo estamento que no base su fuerza en la proyección humanista de sus ideas, tiene que fenecer por esfume, o por adhesión paulatina a las ideas autoritarias «nuevas» de cinco mil años, por lo menos.

Esta última circunstancia se comprueba ahora con la presencia de un trotskismo penosamente rejuvenecido, ferozmente despótico ya con el propio Trotski, comisario de guerra yugulador, en Rusia, de la revolución popular verdadera; en la existencia de una China maoista, idolátrica, sometida al culto de la personalidad de Mao Tsé Tung, una inteligencia relativa que si algo expone lo ha aprendido de la antigua filosofía china, añadiendo con pretensión de pensamientos de altura y preclaras videncias, sus apuntes programáticos para una existencia de hombres sometida al capricho de.. Mao; en el desarrollo del sistema comunista de Cuba, con un Castro en pancarta nacional, un Castro previsor e infalible, director de masas trabajadoras explotadas que, en apariencias de propaganda, se muestran en cine, tele, revistas y periódicos, contentas, cantantes y sonrientes golpeando la tierra con ritmo teatral, sonante y con cara sonriente, con sonrisa estereotipada por calco de artista sometido a la línea insalvable del Partido; y, por último, la artificiosidad marxista se comprueba con el rebrote de «revolucionarios» reivindicadores del bestialismo de Stalin, el de Kattin, el de Varsovia, el de todos los cementerios precipitados de la Santa Rusia bolchevique, de cuyo stalinismo se reclaman los comunistas marca «Etincelle», en Suiza, no ha mucho atados en lazos de imposible fraternidad con compañeros libertarios españoles.

La posición anarquista, inteligente e intransigentemente mantenida, conseguirá, por seriedad y valor histórico y futurista, conquistar un ascendente eficaz en el seno del mundo joven, trabajador y universitario, en el cual calará hondo, con fuerzas de Fructidor, para el logro de la sociedad igualitaria y libre, que, en el fondo, la explosión primaveral y veraniega de la juventud tendía. La sociedad libertaria propuesta por los grandes de la sociología sin patronos, ha sido apenas explorada, mas en las revoluciones de México y España se comprobó que el pueblo inconducido, desjefaturizado, tiende a la anarquía racional de Reclus en vez de caer «naturalmente» en el vicio contrarrevolucionario del remozo marxista de la autoridad y del Estado, dos instituciones complementadas para la eternización de la esclavitud, en más o en menos, de los pueblos.

No hay mayo sin flores, y el cúmulo de irreverencias a lo estatuído reventado en 1968, germinará las suyas. Los surcos de esa revolución incruenta y laboriosa fueron lo suficientemente esforzados y profundos para que el mayo de referencia resulte un gélido e infecundo diciembre.

ROVELLAT

# CINISMO FASCISTA

*(Viene de la página 4.)*

de los más vulgarotes del folklore español, salió recientemente al extranjero para llevarle el mensaje del régimen clérigo-fascista a los emigrantes que no podían pasar las Navidades con sus familiares en España.

Esta señora tiene la pretensión de hacerse tan afable, tan melosa con los oyentes de la radio, que pronto se percata uno de que su hipocresía refinada, su cinismo es muy superior a sus prédicas «redentoras y humanistas».

Con tales «cualidades» ha podido visitar algunos países, donde era bullangueramente recibida por agentes de las embajadas de Franco. Así pudo comunicar verbalmente con algunos emigrantes, hacerles preguntas, formar jaleo, dar publicidad a la prensa y a la radio franquista. Claro está, no faltaron algunos desgraciados que acudieron a la «invitación» para decir gansadas a través de los micrófonos que les ponían por delante. Cosa que no puede extrañarnos sabiendo la falacia que suelen emplear «los mensajeros» en estos casos. Buscan entre la juventud emigrada a los que dan pruebas de ser más ingenuos, a los más palurdos, a los más influenciados por la intensa propaganda del fascismo. Así pueden vanagloriarse del éxito obtenido.

La Iglesia, para no ser menos, para no ir a la zaga del franquismo, para evitar que las «ovejas del señor» se descarrien, moviliza sus peones. Los curas de la «misión española», despliegan una actividad grande y capciosa entre los emigrantes. Visitan los lugares de residencia de éstos, los domicilios particulares. Se informan del carácter, de la situación personal de cada uno. Les «invitan» (la invitación resulta una coacción permanente) para que acudan a la misa celebrada en lengua española. Con la frescura que caracteriza a los ensotanados, les encargan que no se traten con los «comunistas» que andan por el exilio. Les aconsejan resignación, obediencia, mansedumbre y que piensen siempre en la *patria* como buenos españoles. Así podrán gozar de la tranquilidad del alma y Dios los guiará por el buen camino.

Tal es el panorama moral y material que ofrece el fascismo español ante los ojos del antifascismo mundial. ¡No lo olvidemos!

J. HIRALDO

# De Bakunin a Marcuse

*(Viene de la página 4.)*

vivencia de hoy enmedio del hambre, del dolor, la tortura y la desesperanza de nuestra existencia de hoy, las condiciones se transforman en una cuestión de inmensa vida intelectual y social revolucionaria. Por eso son muchos los jóvenes estudiantes de todas las latitudes que afirman ser necesario reaccionar en sentido contrario; que el parlamentarismo ha fracasado totalmente; que se vive una fase penosa de la historia de la humanidad; que les da asco la política; que la vida es vivir en un clima de confianza, y la vida política, con gran frecuencia, significa otra cosa completamente distinta; que lo que se entiende como acción social es un trabajo de cooperación de todas las clases a una vida mejor en la ciudad, en los pueblos, en el campo; problemas de la vivienda, ayuda mutua, difusión de la cultura y libertad de acción y propaganda.

«Bajo el símbolo de las banderas negra y roja conyugadas (escribe P. Henri Simon en «Le Monde» del 24 de julio de 1968) un nuevo humanismo se anuncia cuyas dimensiones han sido dadas por la alianza marxista de los intelectuales y de los obreros, por la escuela del naturalismo de Fourier y de la anarquía de Proudhon, por la mística de la revolución china y del socialismo romántico de Cuba.»

Todo esto es halagador para unos y de asombroso espanto para otros. No pueden compartirlo quienes en este siglo XX, viven aún alimentados de tradiciones viejas, arcaicas, y del orden. ¡Ah!... sobre todo del orden ordenado por los gobiernos y establecido y asentado en todos los Estados.

Esto del orden ha sido el gran comodón de las derechas, de la religión y de la burguesía. Para ellas, el orden, no es el imperio del derecho, y como dice Ossorio y Gallardo, ni el aquietamiento de las pasiones, la satisfacción de los ciudadanos, el predominio de los valores del espíritu. No. El orden es negarse a todas las reclamaciones, ahogar todas las protestas, deportar, aprisionar, matar, a cualquiera disconforme. Las derechas en España, inventaron el aforismo de que tranquilidad deriva de tranca.» Por eso, René Daudé, (catedrático de filosofía y hombre de orden) dice: «Esta civilización, (nosotros mismos), somos antípodas del naturalismo de Marcuse, del hombre sin alma, del mundo sin Dios.» Y el temor de estos conservadores del alma, del orden y de Dios, no es otro que el pensar en que los obreros y estudiantes van demasiado lejos, y el de haber comprendido el naturalismo de Marcuse y las perspectivas de la civilización de las masas.

¿No lo anunció ya Epicuro hace dos mil doscientos cuarenta y ocho años al enseñar a sus discípulos que: «El placer es el soberano bien del hombre; que todos los esfuerzos de éste tienden a alcanzar el placer, ajeno este placer al disfrute de las alegrías groseras de los sentidos y colocando el placer en la cultura del espíritu y la práctica de la virtud»?

De acuerdo que la templanza y la prudencia sea la virtud fundamental, pero el coraje y la justicia, son también condiciones esenciales de la felicidad. Por consiguiente, puede existir compatibilidad entre valores culturales y la civilización con la felicidad completa.

J. SEVILLA

*(Contiuará.)*

### FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, París.

### TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

### UMBRAL

**Sumario del número 84**


Alberto Fernandes Leys: **COLOR DE AMERICA. DEFINICION DE JUAN ANTUNEZ.**

Vladimir Muñoz: **MAX NETTLAU Y LA TAQUIGRAFIA.**

De Eliseo Reclus: **Epistolario.**

Volga Marcos: **MEDITACIONES.**

P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**

J. F.: **PAYADOR YUPANQUI.**

Eugen Relgis: **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**

Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

X. X.: **LA AVENTURA LUNAR.**

V. M.: **JUAN BOVIO Y JOSE PRAT.**

Ignotus: **SONETO.**

Luis de Tapia: **SONETO.**

Miguel de Unamuno: **SONETO.**

Joaquín Dicenta: **PROTESTO.**

Avenir Rosell: **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**

Günter Barkhanh: **LAS EXTRAÑAS TEORIAS MOSCOVITAS DEL COMISARIO BLANK. UNA HISTORIA DE LA GUERRA DE ESPAÑA.**

Cristòfor de Domènec: **PARADOJAS.**

Victor García: **LA INCOGNITA DE LI PEI KAN.**

Nicolás S. Chamfort: **DEL HOMBRE Y LA SOCIEDAD.**


**Noticiario, ilustraciones (con retratos de José Prat, Atahualpa Yupanqui y Li Pei Kan) libros, notas, etc.**

# y Solidaridad

por **Andrés CAPDEVILA**

en caso de causar baja de la cooperativa. Seguidamente se compran las estanterías, los utensilios y las mercancías más corrientes y desde las 8 producción industrial, agrícola, de construcción, etc., es reconocida mediante acta notarial como una prode la noche, hasta las 10, por turno, los mismos socios efectúan las ventas a los asociados. Al final de cada ejercicio económico los beneficios obtenidos se reparten integralmente entre los asociados proporcionalmente al volumen de compras efectuadas por cada uno de ellos. Las mencionadas cooperativas no nos interesan por su organización egoista y con más motivo porque no impulsan en lo más mínimo el progreso social.

2º Cooperativas mixtas: socialmente más avanzadas que las de carácter individualista, ya que al final del ejercicio económico, la mitad de los beneficios obtenidos durante el ejercicio son destinados al mejoramiento y ampliación de las dependencias del establecimiento y a la creación o ampliación de secciones de cultura y artísticas; el resto de los beneficios obtenidos son repartidos entre los asociados proporcionalmente a las compras efectuadas.

3º Cooperativas de carácter colectivo: Son las que vendiendo las mercancías con un margen de beneficio reducido, la totalidad de los beneficios anuales producto de las ventas efectuadas al final del ejercicio, es destinado a la ampliación de las dependencias de la cooperativa y a la creción de obras de cultura como biblioteca, escuela, cine, teatro, exposiciones, etc. Dada la corriente colectivista que a raíz de nuestras realizaciones colectivas industriales y agrícolas de los años 1936-1939, existe en el seno de la C.N.T., en el futuro parece ser que las cooperativas colectivas de consumo, producción y agrícolas pueden proporcionarnos medios económicos y de solidaridad para desarrollar el proselitismo de nuestras ideas a la par que pueden en parte dar satisfacción a nuestras necesidades materiales, culturales y artísticas.

Como en Suecia, Noruega y Finlandia, caso que en España sea posible extirpar el espíritu de la reacción ancestral que desde el siglo XV, constriñe y consume la entraña de los pueblos de Iberia, se podrán establecer cooperativas de consumo, de producción industriales y agrícolas a base de fabricar productos de consumo corrientes como pastas para sopa, galletas, chocolate, pan y entre otros los productos se la tierra.

En Barcelona había tenido la oportunidad de visitar las cooperativas más importantes que hace más de cuarenta años existían en la ciudad. Las cooperativas de referencia en el plan económico y administrativo desenvolvíanse con bastante eficacia, pero en el terreno cultural y de la educación social nada positivo hacían, debido a que los principales dirigentes del cooperativismo catalán pertenecían al socialismo soporífero que las estancaban en el pantano de la economía especificamente burguesa. Para corroborar lo que acabo de exponer he de decir, que en Barcelona durante el período de nuestra lucha contra el fascismo agresor, siendo Comorera Consejero de Economía del Gobierno de la Generalidad de Cataluña, al darse cuenta que se constituían cooperativas organizadas por trabajadores afiliados a la C.N.T., publicó una Orden en el Boletín Oficial de la Generalidad, prohibiendo la formación de nuevas cooperativas, pretextando que los trabajadores que quisieran encuadrarse en el movimiento cooperatista podían ingresar en las cooperativas existentes.

Hemos de tener presente que la legislación vigente en todas las naciones sobre sociedades cooperativas, cada cooperativa sea de consumo o de piedad colectiva independiente de las demás, mientras que en régimen de Comunismo Libertario, las colectividades o socializaciones de tipo de socialismo libre que por su naturaleza deben federarse entre sí, no son propietarias de bienes, si no usufrustuarias de una riqueza que pertenece a la totalidad del pueblo productor.

Generalmente las cooperativas que actúan bajo la legislación del régimen capitalista, tienen el estímulo egoista del interés material, mientras que las colectividades libertarias no tienen otro interés que el progreso social, la solidaridad y el bienestar de los productores.

Después de lo expuesto, mi criterio fruto del estudio y de la experiencia de las luchas sociales vividas (respetando la libre determinación de cada cual) es que en la lucha que sostenemos por la justicia y la libertad, de preferencia hemos de aportar nuestros conocimientos y nuestras actividades en los Sindicatos confederales de la C.N.T. que mantienen en alto los principios, tácticas, postulados y finalidades del Sindicalismo Revolucionario.

Sin embargo, hemos de considerar que para militar activamente en los sindicatos confederales, son necesarias condiciones de juventud, de salud y de valentía que no reunen todos los compañeros que se interesan por los problemas sociales, así es, que los compañeros que por su edad avanzada, lo precario de su salud o por las particularidades de su temperamento no están en condiciones de ser elementos activos en la brega sindical, pueden aportar sus actividades en las cooperativas colectivas las cuales por su estructura social pueden desarrollar una labor paralela a la de los ateneos libertarios.

*(Continuará.)*

## NUEVO FOLLETO

**«CONGRESO INTERNACIONAL DE FF. AA.»**

Folleto en el que se da una concreción cabal de las tesis aceptadas en el Congreso de Carrara, con las que puede formarse criterio del que ha llegado a ser famoso comicio.

Fueron tantas las barbaridades que se escribieron sobre el Congreso de FF. AA. y tan sonadas las que aún se están escribiendo, que este folleto en español presentado por la Librairie Publico, está llamado a desvanecer no pocas tonterías, y a ilustrar a quienes éstas y los denuestos no les convencen, prefiriendo remitirse, como es lógico, a la documentación simple y llana.

48 páginas, 2 francos, en esta Administración.

# Un año que hará historia

LAS crisis del capitalismo que hasta ahora tenían un carácter cíclico han adquirido un carácter endémico. El progreso técnico y la ciencia — nos hallamos en la era nuclear — se estrellan contra las estructuras anacrónicas de una sociedad fundamentada en el provecho, en el lucro y en la especulación.

La injusticia social es manifiesta. A excepción de una minoría de privilegiados, el resto de la humanidad vive en constante zozobra.

∴

El éxodo del campo a los centros urbanos adquiere proporciones gigantescas. Los campesinos son víctimas de los grandes traficantes. El campesino prefiere destruir el producto de su trabajo antes que venderlo a un precio irrisorio. La sociedad de provecho es la causante de la pérdida de una gran cantidad de productos alimenticios mientras que las tres cuartas partes de la humanidad están hambrientas... Para resolver el problema campesino el Plan Mansholt de la Comisión del Mercado Común Europeo propone suprimir cinco millones de campesinos y matar tres millones de vacas. De aprobarse hundiría en la miseria y la desesperación a millares de familias que se han pasado la vida pegadas al terruño.

El desequilibrio que existe entre la ciudad y el campo solamente podrá resolverse en una sociedad de tipo socialista.

El problema del campo fue resuelto en el curso de la revolución española (1936-1939) socializando la tierra. Los campesinos espontáneamente se ponían a trabajar en común. Las colectividades agrarias son un botón de muestra de lo que hubiera sido España de no haber sido ahogada en sangre la revolución española por el capitalismo mundial y con el beneplácito del Vaticano.

∴

Las contradicciones del capitalismo conducen a la lucha por los mercados mundiales que es el prólogo de las grandes conflagraciones. Uno de los múltiples motivos por los que Rusia invadió a Checoslovaquia es el imperialismo económico que Rusia practica en la Europa del Este. Los capitalistas del Kremlin exprimen a sus satélites. Les surten de materias primas a precios desventajosos e imponen a sus vasallos un plan de industrialización que es un apéndice del plan quinquenal ruso. Los neostalinistas pugnan por aumentar el nivel de vida del pueblo ruso explotando el imperio surgido de Yalta. Es el único remedio que tienen, pues la plusvalía se la comen los burócratas. la industria pesada — industria de guerra — y los sputniks. Y lo mismo harían en Asia, pero la presencia de la China en plan concurrente les barre el camino.

La política económica de los rusos es idéntica a la de los norteamericanos. Ambos compran a bajo precio materias primas a los países subdesarrollados y venden los productos manufacturados a precios onerosos. El Comecon y la Alianza por el Progreso de América tienen un sabor familiar. La Europa del Este sufre el yugo moscovita y la América latina el norteamericano. Y todos los países subdesarrollados se hallan en la misma condición y son además exportadores de mano de obra barata.

Existe superproducción de toda clase de artículos de la ciudad y del campo. Y se da la paradoja de que la mayor parte de la humanidad no llega a cubrir las necesidades elementales. No importa el lugar, la capacidad de adquisiciones es inferior al costo de la vida. No se puede vivir. Son unos centenares de familias las que poseen las riquezas. El lujo de los potentados es irritante, así como la miseria de los parias. En todas las ciudades existen barrios de lujo y barrios de una miseria que vuelca el corazón.

Cuando una sociedad llega a tal extremo está condenada a desaparecer. Los propios capitalistas están haciendo de sepultureros. La crisis monetaria es una prueba fehaciente. Están en Ginebra los grandes signos monetarios: La libra, el franco y el dólar. La columna vertebral del capitalismo se ha fracturado.

El capitalismo propicia y practica el genocidio. Se opone al aumento de la natalidad. El control de los nacimientos con las famosas píldoras anticonceptivas, que tantos quebraderos de cabeza le está costando al Vaticano es nada menos que la desnaturalización del sentimiento más sublime que hemos heredado de la naturaleza. La mujer, que es tierna por su innato sentido de maternidad, una vez desposeído de él pierde el papel primordial de renovación de la especie que prima en todos los grados de la escala zoológica.

El reinado de la burguesía se traduce por el materialismo más grosero y desenfrenado, por la corrupción y por la prostitución que no es solamente el acto de entregar el cuerpo al mejor postor, es también la venta de la inteligencia, del saber, en una palabra, es una sociedad de compra y venta en que todo está prohibido y en que todo está al alcance del que más paga.

El descontento popular que alcanza a lo más profundo de todas las clases sociales se está manifestando de manera incontenible.

El estudiantado por su preparación intelectual y ante los azotes que amenazan a la juventud: preparación de un nuevo conflicto bélico y el paro forzoso — han sido los primeros en captar la necesidad de destruir una sociedad que subvierte todos los valores humanos convirtiendo al hombre en una bestia de carga o en un robot.

Los estudiantes, en el año que se aleja, o sea 1968, han clarificado los términos del gran problema social. Quiero recordar por su trascendencia lo que dijo Cohn-Bendit: «Para hacer la revolución no precisamos de líderes, ni de comités centrales, ni de burócratas ni de centralismo democrático. o sea que el socialismo ha de ser integral. Mejor dicho: socialismo y libertad. Sin socialismo no existe libertad, pero sin libertad tampoco existe socialismo.» Pero no son solamente los estudiantes quienes usan ese lenguaje anárquico sino que hasta los curas jóvenes y pobres se enfrentan a la alta jerarquía eclesiástica y al propio Vaticano y propugnan por la Iglesia de los pobres y por la abolición de los privilegios del capitalismo y hablan de revolución social y empuñan las armas. Tenemos como símbolo de esa gran sinfonía social al sacerdote colombiano Camilo Torres, ex profesor de Teología de la universidad de Bogotá, muerto luchando en la guerrilla en suelo colombiano. Tenemos también los sacerdotes vascos, que toman por asalto los obispados y que usan el mismo lenguaje revolucionario que los curas guerrilleros de la América latina. Y quizá surja algún émulo de Camilo Torres en el país vasco.

El mártir del Gólgota, que ha sido mixtificado por los burócratas de la Iglesia romana se reencarna en el siglo XX, en esos sacerdotes pobres que hacen suya la causa del pueblo trabajador y hambriento y ofrendan sus vidas en aras de la libertad.

∴

La gran revolución del siglo XX es la revolución española. La gran epopeya social desarrollada en suelo ibérico conmovió al mundo entero y el impacto de la mismo se descubre en las actitudes de los pueblos que han dado un colorido de rebeldía al año 1968. Las banderas negras que tanto asustan a los stalinistas son el clarín de la gran conmoción social que se está gestando.

El camino a seguir está bien delineado. Tenemos hombres que son ya legendarios. Fermín Salvochea, Buenaventura Durruti, Francisco Ascaso, Francisco Sabater... Este es el camino a seguir.

Las justas electorales, el juego parlamentario y las actividades políticas son las variadas facetas de la contrarrevolución.

∴

El caos capitalista ha provocado el reinado de la inmoralidad. No existe nada moral en la sociedad actual. Todo es inmoral. La civilización cristiana se ha derrumbado estrepitosamente. Los derechos del hombre quedan reducidos a pura fraseología.

Hace falta una nueva moral que no vaya a la zaga de los adelantos científicos.

El progreso en el siglo XX permite a los hombres comunicarse, con rapidez vertiginosa, de un confín a otro y puede afirmarse que la ciencia ha hundido las fronteras. La ciencia ha realizado progresos espectaculares. Pero en cuanto a la moral no se ha avanzado ni un solo milímetro. Nos hallamos en las cavernas.

La inmoralidad capitalista de la compra-venta hay que reemplazarla por una moral que tenga por base la fraternidad universal y la solidaridad humanas uniendo a todos los hombres en un abrazo fraterno, que es tanto como decir la anarquía.

A ese fin va encaminándose la gran eclosión social que día tras día se perfila. A los treinta años de exilio podemos dernos por satisfechos. El sacrificio de los años 1936-1939 no ha sido en vano. La juventud española nos reivindica en las universidades y el pueblo español de nuevo se apresta a luchar por el triunfo de la libertad.

**JAIME BALIUS**

# COMUNICADOS

VENTA DE TURRONES
PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El día 12 de enero de 1969, el compañero Ramón Liarte dará una conferencia en la Casa del Pueblo de Clermont-Ferrand, sala nº 2, sobre el tema «El anarquismo ante el despertar del mundo».

Dado lo interesante del tema esperamos la asistencia de todos los compañeros y simpatizantes. El acto empezará a las 10 de la mañana.

FF. LOCALES de ST-HENRI Y MARSEILLE

Estas FF. LL. organizan para el 12 de enero a las 10 de la mañana una conferencia a cargo del compañero Miguel Celma, quien disertará sobre «Revuelta en las ideas revolucionarias». El acto tendrá lugar en la antigua Bolsa del Trabajo, 12, rue de l'Académie, Marseille (1er).

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 16 de enero, a 20 horas, en la Salle Arago, a cargo del compañero Aristide Lapeyre, quien disertará sobre «Ce que nous contestions, ce que nous contestons». Acto organizado por la F. A. Invitación extensiva a todos.

C. N. T., PYR. OR.-AUDE

Anuncia conferencia a cargo del compañero Alejandro Lamela, el cual discurrirá, el 26 de enero a las 9,30 de la mañana y en el local del Centro Español, calle Jeanne d'Arc, sobre: «El anarquismo en el presente y en el futuro».

F. L. DE TOURS

Celebrará asamblea general el 12 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo. Orden del Día importante.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 19 de enero, a la hora de costumbre: Conferencia a cargo del compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Albéniz y Granados en actualidad permanente», con ilustraciones musicales.

En segunda parte, vistas en colores y bocetos cómicos de Charlot y otros artistas.

Si hay resultado económico irá a los presos.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados para que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 26 de enero 1969 en su local social, 12, rue Pavillon; dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

LE GROUPE LIBERTAIRE
« LOUISE MICHEL »

Orgnise le samedi 25 janvier à 17 heures précises 110, Passage Ramey, Paris 18e, un colloque avec Maurice Joyeux, Paul Chauvet et Arthur Mira-Milos.

Sujet : *Du Nihilisme à nos jours.*

CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo 12 del corriente, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una Conferencia-debate a cargo del compañero Muñoz Congost, sobre el tema:

*Análisis y proyecciones de la revuelta de las generaciones jóvenes.*

Por la gran importancia del tema a desarrollar no dudamos en la asistencia de los compañeros y de cuantos se interesan por las cuestiones sociales.

**PARADERO**

— Francisco García, 30, rue J. Louvel Tessie, Paris (10), solicita el paradero de Rafael Martínez de Tarrasa.

## S.I.A.

**SECCION DE NIMES**

Pone al conocimiento de sus afiliados así como al público en general, que para el domingo día 12 de enero por la tarde, tendrá lugar en su domicilio social la tradicional fiesta del niño.

Que esta misiva sea bien recogida y sirva como invitación a todos los económicamente débiles faltos de calor y hermandad que nuestro organismo solidario viene prodigando a diario y año tras año a manos llenas, como numerosos testimonios lo corroboran.

Tanto pequeños como añosos que viven de un pésimo retiro obrero, acudan a gustar los manjares que S. I. A. les ofrece, como al mismo tiempo un selecto espectáculo archicómico amenizado por la orquesta TONY de acreditado renombre, actuando en escena el famoso humorista ARPI y el monologuista VILAR FONTANO.

En perspectiva será una fiesta a no olvidar, esperando que marcará indelebles huellas que nuestros jóvenes tendrán siempre presente como una sinóptica estampa del sentido ético, social y solidario de nuestro organismo, *Solidaridad Internacional Antifascista.*

S. I. A., PARIS

El compañero que abonó dos calendarios S. I. A. para 1969, enviará su dirección con urgencia a S. I. A. regional, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

# NECROLOGICA

**PEREZ MONTSERRAT**

Después de larga y penosa enfermedad, tras haber sufrido dos muy delicadas intervenciones quirúrgicas en el hospital de Marseille, el día 26 de noviembre dejó de existir este que en vida fue un militante irreprochable, lleno de dinamismo y rebosante de bondad, siempre incansable militante confederal y libertario, animador de esta F. L. de Beaucaire organizada por él mismo. Tenía 63 años.

Desde muy joven perteneció a la C. N. T., actuando en el sindicato del Transporte, sección Tranvías en la Ciudad Condal. Sufrió en su vida azarosa y persecuciones, encierro y hasta torturas de los Torquemadas monárquicos, republicanos y comunistas en período revolucionario español.

Llegado a Francia en 1939 como muchos tantos, sufrió los rigores de la eufórica manía carcelaria del gobierno galo de aquellos tiempos, avatares que debían ser señeros, concluyentes para su delicado estado físico. El campo de concentración de Vernet d'Ariège, signo de su delicado estado que más tarde le llevara a la sepultura.

Nada añadiremos a lo que sufrió durante la ocupación alemana, ello nos llevaría más allá de lo que permiten estas notas necrológicas.

El sepelio tuvo lugar el 29, y como es normal, éste fue civil, cubriendo el féretro la bandera de la C. N. T. con sus colores vivos, altivos, desafiando a los buitres de la Iglesia, que no pudieron apoderarse del cadáver.

Un nutrido núcleo de españoles y franceses acompañamos sus restos a su última morada. Ya depositado su cuerpo ante la boca del antro que lo debía englutir, el compañero Vidal de Nimes en presencia del duelo y del gran acompañamiento, le dedicó unas sentidas como emocionantes palabras póstumas de despido, arrancando lágrimas sinceras a los presentes, que tenían por el finado gran estima.

Esta F. L., ante la irreparable pérdida del compañero querido, acompaña en su sentimiento a la compañera, hijos, hijas, hijos e hijas políticas así como a toda su numerosa familia y amigos, en su dolor inconmensurable.

*F. L. de Beaucaire*

# España ante el espejo

**¿UNIVERSIDAD AUTONOMA EN BARCELONA?**

La Junta de Facultad de Filosofía y Letras, reunida el día 17 del presente mes de diciembre, tomó por unanimidad el siguiente acuerdo:

La Facultad, consciente de que el grave momento universitario actual sólo podrá superarse con decisiones rápidas y enérgicas despojándonos de cuantos perjuicios hayamos podido mantener, reitera su anterior petición de que se conceda cuanto antes la autonomía a la Universidad de Barcelona, y mientras ello se organiza en el marco de la nueva ley anunciada de régimen universitario, salicita se otorgue a la Facultad de Filosofía y Letras una autonomía pedagógica a fin de que a partir del próximo octubre pueda tener ordenados sus estudios en la forma que decida con pleno realismo, la totalidad del profesorado de acuerdo con los representantes del alumnado.

La base de la reforma que se propone realizar no será una improvisación sino simplemente volver a lo que la Facultad tuvo con general apluso y gran éxito en los años en que estuvo vigente la autonomía universitaria. Los puntos básicos de la reforma serán:

1) Libertad absoluta para el alumno de eligir su plan de estudios (con el consejo del tutor; con un mínimo fijo de materias a elegir entre las enseñanzas que la Facultad ofrece cada año; con un mínimo fijo de materias a estudiar en una especialidad para licenciarse en ella caso de que no prefiera un título de Licenciatura General).
2) Supresión total de exámenes parciales y de curso sustituidos por la escolaridad, que se otorgará habida cuenta de la asiduidad y laboriosidad demostradas.

Una vez obtenido el mínimo exigido de escolaridades, la Facultad establecerá la forma en que el alumno podría presentarse a examen final. Para los cursos preparatorios se estudiará un sistema análogo.

Dos años serían suficientes para la obtención de diplomas concretos (bibliotecarias, diplomados en Arqueología, en Psicología, en Antropología Social, etc...).

Los detalles de la reforma proyectada serán acordados en amplias comisiones mixtas de profesores y alumnos que elaborarán rápidamente el plan general que la Facultad procurará implantar ya el curso próximo.»

# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

par André MAILLE

L'évocation de l'attitude belliqueuse de l'Eglise au cours des siècles, qui laisse indifférentes et passives les forces de progrès, n'osant pas dénoncer une telle apostasie des préceptes du Christ, nous fait goûter avec plus de saveur la comparaison entre le socialisme et le christianisme qu'établissait Romain Rolland dans « Au-dessus de la mêlée ».

« Faillite morale du christianisme d'autant moins excusable qu'il est plus ancien et que dix-huit siècles de domination absolue sur les consciences l'ont rendu incapable d'apporter sur terre le respect de la tolérance, l'amour de la fraternité et la paix. »

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici les activités financières des puissances ecclésiastiques.

Les congrégations religieuses avaient des participations dans les usines Krupp avant 1914. Les operations spéculatives de l'archevêché de Paris sont confiées au Crédit Industriel et Commercial, qui rivalise avec les grandes banques d'affaires. Au trésor particulier du Saint Siège s'ajoute la fortune des congrégations; la valeur équivalente de chaque partie s'élève à plus de cinquante milliards de lires.

La puissance matérielle et morale de l'Eglise se complète par la puissance politique et sociale. Les gros industriels catholiques étayent cette puissance; les Schneider de la métallurgie, les Motte du textile du Nord et les Gillet de la soierie maintinrent longtemps sous le joug un personnel docile à la fausse morale de l'Eglise.

Plus de 25 % des fonds investis dans les plantations et mines d'Indo-Chine appartiennent à la Compagnie de Jésus ou à ses diverses filiales qui s'arrogent une place de premier plan dans les milieux sidérurgiques et bancaires. En 1934, la guerre pour le coton éthiopien se caractérise par un veto du Duce, opposé au mariage d'un prince abyssin avec une princesse japonaise; qu'y avait-il derrière le pétrole de ce pays convoité par l'Italie? L'assassinat de Matteoti en 1924 avait déjà pour origine ce produit stratégique.

De plus, la puissance de l'Eglise permet l'entretien d'un aréopage d'égéries qui, formées dans les cercles mondains où les guident de subtils directeurs de conscience, graviteront autour des personnalités officielles souvent sensibles à la grâce féminine. Autour de tables somptueusement servies se nouent des intrigues où l'Eglise est passée maîtresse; cette occulte puissance se poursuit même dans les salons et les alcôves. Le petit Raynaud et le taureau aux cornes d'escargot (1) ne paraissent pas avoir été insensibles à ces tentations.

« Pas de paix sans Dieu ! » vont répétant sans cesse quelques catholiques dont la bonne foi ignore ce qui précède. Ils ne peuvent analyser l'incompatibilité qui existe entre la condamnation divine de la guerre et l'attitude des clergés partant en lutte contre les empires, contre les infidèles. Que font-ils du soutien de mauvaises causes consécutives à de fallacieuses victoires, fruit de la lassitude ou de la faim des belligérants?

On a toujours remarqué que le clergé se trouve au premier rang des défenseurs des privilèges et de la tyrannie, en prônant soumission et résignation qui consacrent la domination de l'Eglise et de ses dogmes.

L'influence morbide des mythes religieux de la Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce a contaminé les rapports humains; elle s'est notamment manifestée dans la légende que les religions révélées ont propagée quant au meurtre initial de l'humanité, déculant de leur *Création*.

Elisée Reclus donne une autre version de la rivalité qui put survenir entre Caïn et Abel.

Caïn est donc un personnage autre que celui dont notre imagination influencée par la copie infidèle du document (2) a retracé l'image et le premier meurtre dont on a chargé le laboureur ne doit point lui être imputé; il ne coïncide point avec la vérité sociale. Historiquement, dans les conflits de peuple à peuple, l'attaque ne vient point du laboureur pacifique mais du nomade en quête de terres nouvelles. D'ailleurs, l'idée du meurtre devait naître plus facilement dans l'esprit de l'homme qui égorge les animaux et en écorche les chairs que dans l'esprit de celui qui s'ingénia pour construire une charrue de bois. L'histoire du premier meurtre raconté sous la forme juive est en réalité la première calomnie. — E. Reclus, « L'homme et la terre », t. I, page 506.

**CAPITALISME**

*« Après s'être soustraite à l'autorité des rois et des empereurs; après avoir proclamé trois fois sa liberté, la France est soumise à des* compagnies financières *qui disposent des richesses du pays et par les moyens d'une* presse achetée *dirigent l'opinion.» — Anatole France.*

Parmi les causes qui déterminent les humains à préparer, puis à poursuivre des guerres de plus en plus ruineuses et meurtrières, celles qui touchent à l'économie sont parmi les plus importantes. Les tractations internationales auxquelles se livrent les magnats de l'industrie lourde, même quand de fausses nationalisations prétendent y mettre obstacle, contribuent à provoquer les tensions que mettent à profit leurs serviles domestiques de la diplomatie et de l'état-major.

Déjà en 1869, dans la préface de ses « Recherches sur les guerres contemporaines », Paul Leroy-Beaulieu observait :

« Quand on a étudié de près, et avec quelque suite, les causes des grands événements contemporains, on est conduit à s'en faire une toute autre idée que l'idée universellement acceptée. Un fait certain se dégage de cet examen, c'est qu'il n'est pas une seule de ces guerres qui eut un caractère de nécessité, pas une qui n'eût pu, très honorablement, très avantageusement pour toutes les parties, être évitée. »

Les conflits qui illustrèrent si tragiquement le XXe siècle sont une confirmation de cette assertion. L'idéologie antifasciste qui mit aux prises les hommes de 1939 est une réplique de la guerre du droit et de la civilisation. Qu'y avait-il à l'ombre de ces grands mots?

Il fallait, en 1939, poursuivre le développement de l'industrie allemande pour attribuer aux usines Herman Göring la première place et assurer la domination de la I. G. Farben, qui avait déjà connu la notoriété dans les années qui précédèrent la guerre de 1914.

Quelques points d'histoire sur les rivalités entre les grandes firmes d'armement situées de part et d'autre du Rhin, méritent d'être rappelés.

De 1847 à 1870, il y avait à Essen un modeste maître de forges qui avait de la peine à vendre les armes de qualité qui sortaient de ses usines.

Ne pouvant être fournisseur de l'armée prussienne, il écoulait sa production en Belgique, en Angleterre et dans les Etats du Sud de l'Allemagne qui, alliés à l'Autriche étaient rivaux de la Prusse. Ce furent les canons Krupp qui frappèrent les compatriotes du fournisseur, lors de la bataille de Königgratz qui préluda Sadona où se confirma l'évolution de l'unité allemande poursuivie assidûment par Bismarkc.

Au moment où la guerre de 1870 est virtuellement décidée, on voit Badinguet féliciter Krupp pour « son activité industrielle et souhaiter le développement d'une industrie appelée à rendre à l'humanité de signalés services » (3). Il fallut l'opposition du général Lebœuf (devenu par la suite maréchal) pour empêcher que des canons allemands barrent la route aux ennemis à Gravelotte et à Mars-la-Tour.

La réplique d'Essen en-deçà du Rhin se trouvait au Creusot où les Etablissements Schneider fournissaient l'armée et la marine françaises d'engins divers. La capacité de production des ces usines dépassant les besoins intérieurs, le surplus fut dirigé vers les points névralgiques du moment. C'est ainsi que des canons français furent livrés aux Etats balkaniques en 1912 en prévision de la répétition générale qui annonçait la première guerre mondiale comme la guerre civile d'Espagne préparait la seconde. En 1913, un emprunt bulgare fut émis à Paris pour régler l'achat de ces joujoux qui, en 1916, se retournèrent contre le corps expéditionnaire français, sur le Vardar. Cette affaire valut plus tard la déclaration suivante de Paul Faure, à la tribune de la Chambre : *« Vous avez fourni l'argent qui est perdu, vous avez fourni les canons et quand la guerre est venue, vous avez fourni la cible vivante. »*

Les frontières ne sont pas un obstacle pour les intérêts particuliers qui contiennent à avoir le pas sur l'intérêt général. L'exemple de la firme de Wendel est sans ce rapport, significative. Un de ses représentants siégeant au Reichstag pendant qu'un autre occupait un pupitre à la Chambre française.

Exploitant des concessions minières en France comme en Allemagne, les de Wendel se trouvaient en outre, étroitement liés aux Aciéries de Longwy et aux Aciéries de la Marine et d'Homécourt. Les tractations des animateurs de ces dernières firmes sont peu connues du public, la publicité des industries de guerre ne pouvant être faite comme pour un produit alimentaire ou une spécialité pharmaceutique. De 1900 à 1906, les Aciéries de Longwy cédèrent aux firmes allemandes Roechling et Thyssen des concessions qui leur avaient été octroyées par l'Etat français; elles reçurent en contre-partie des participations dans les gisements houilliers d'Aix-la-Chapelle. Ces tractations terminées, les industriels français sollicitèrent et obtinrent de nouvelles concessions; mais les Allemands, ne pouvant plus rien obtenir en Lorraine, jetèrent leur dévolu sur le bassin de Normandie. Les riches gisements de Dielette (Manche) et de la région au Sud de Caen furent acquis et exploités par Thyssen, qui fonda, en 1910, la Société des Hauts Fourneaux de Caen où les Allemands possédaient les 2/3 du capital social.

*(A suivre.)*

(1) Daladier.

(2) Légende racontée par la Bible (voir Fr. Lenormand, « Les origines de l'histoire », t. II, page 45).

(3) Déclaration de Karl Liebnecht à la tribune du Reichstag le 19-4-1913.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

B.D.I.C

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# CALENDARIANA

**ES de ritual celebrar el «acontecimiento» del día 1° del «año nuevo». La gente, asaz agobiada por los problemas del mundo, todos provocados por los gobiernos de todo color y pelaje, trata de saltarse la actualidad a la torera con fiestas de calendario, rutinarias, sin motivo de satisfacción real o del momento, dándose al opio del olvido, aunque el olvido se desvanezca al día siguiente a golpes de realidad peligrosa, angustiante, como la del Oriente Medio, el Vietnam, y otros verismos de sangre, fuego y hambre, entre los que destaca la alucinante tragedia de Biafra.**

**En el paso crucial de un año a otro millones de copas hanse levantado, millones de tarjetas de buen deseo se han entrecruzado entre personas más obedientes al rito centenario que militantes de una idea de paz y progreso, por otra parte displicentemente insinuada. Incluso jefes de gobierno rabiosamente opuestos han intercambiado votos de buena entente y perdurable felicidad, en tanto mantienen medidas secretas para derribar el uno al otro en casos de situación opuesta, inextricable, exigente de cañonazos y bombazos para resolverse cada cual el intríngulis favorablemente. La mentira oficial es lógca en una sociedad ilógica e irremediablemente arbitraria.**

**Buen año podría presagiarlo la semiconquista de la Luna, previa colaboración internacional, pacista, en la empresa. Que no se vaya a la exploración y asentamiento en los astros por motivos belicistas y de agio; que no se aguarde a dirigir desde la Luna cohetes mortíferos hacia un determinado punto de la Tierra ni explotar en exclusiva la posibilidad de materiales lunares ricos, aumentando la indigencia de nuestros pueblos escuálidos y la envidia de las naciones fuertes, pero segundonas. O el universo nos ofrece paz, abundancia y poesía, o que de una vez se hunda el planeta que tan inmerecidamente nos contiene.**

**La humanidad, táctica y progresivamente tan avanzada, no tiene derecho a cultivar lacras como las de Biafra, Vietnam, Palestina, Africa del Sur y estados de miseria generales y de opresión como en Africa y América, y en Checoeslovaquia, España, Portugal y Grecia, so pena de determinarse irredenta, embrutecida y esclava de sí misma. Porque el estado deprimente que ofrecen las citadas situaciones de países no ha venido por generación espontánea, sino engendrado por la preponderancia y la aviesidad de los grandes Estados. A Lagos lo abastecen militar y descaradamente Londres y Moscú en pertrechos guerreros aniquiladores de biafreses; la guerra de Vietnam la alientan Moscú, Washington y Pekín; las dictaduras ibéricas las sostienen económica y políticamente Washington, Londres y Moscú; el malestar del Oriente Medio lo fomentan los rusos y los racistas empedernidos; el hambre de los países subdesarrollados lo entretienen los grandes trusts capitalistas, y conste que somos indulgentes para las empresas político - guerrero - fiduciarias de otros gobiernos, no tan visibles como los nombrados.**

**Buen año y deseos pueriles de tranquilidad y prosperidad, en tanto quedan en pie los factores de latrocinios y guerras. Cartones y estrechones de manos rebosando rutina no pueden nada. La unión antimilitarista de los pueblos lo podría todo.**

**Buen año nuevo, y que cada uno se apañe como pueda, como ha sido el voto socarrón que Devos ha formulado a la faz de 10 millones de telemirones.**

*Columna del emigrado*

# CINISMO FASCISTA

*Al compañero Miguel Foz, con afecto sincero.*

**por JOSE HIRALDO**

CON el triunfo del fascismo en España, hace más de treinta años los derechos más elementales del pueblo trabajador quedaron suprimidos. Una ola de terror y de muerte cubrió con su manto negro todo el país. La libertad, ese bien tan preciado, que los trabajadores habían conquistado a base de sangre, de innumerable sacrificios, fue totalmente destruida. Las hordas fascistas, capitaneadas por Francisco Franco, no repararon en los medios a emplear con las víctimas. Todos los procedimientos bárbaros y crueles eran practicados. Los piquetes de ejecución funcionaban día y noche. Las torturas, las humillaciones, el ensañamiento con los productores indefensos se hacía interminable. Y por si esto no bastaba, la radio, la prensa, todos los medios de información fueron sometidos al clero y al Estado fascista. Tanto la radio como la prensa sirvieron para tirar porquería sobre los que eran pasados por las armas o permanecían en las cárceles esperando el momento de ser ejecutados. También los utilizaron para desorientar la opinión pública, para sembrar el odio, para alentar el espíritu de revancha contra los vencidos.

Desfigurada la verdad, perseguido a muerte todo lo que tuviese un viso de dignidad, la calumnia jesuítica se lanzaba despiadadamente contra los hombres que habían defendido honestamente su derecho a la vida.

El nuevo Nerón presenciaba regocijado el destroce de vidas y de bienes que se llevaba a cabo desde las ciudades populosas a los rincones más apartados del país. El hambre, la miseria, la desolación, son los frutos mejores de la barbarie impuesta.

Y bajo la sombra negra de este régimen policíaco y oscurantista, que tantos años perdura, han crecido nuevas generaciones. Son los hijos, los nietos de los fusilados; de aquellos luchadores honrados y laboriosos que se habían sacrificado por una sociedad más justa, que eran sacados de sus hogares, para después de sufrir todos los tormentos que suelen aplicar los nuevos inquisidores, ser asesinados al borde de una carretera.

A estas generaciones que han nacido, desarrollado en el régimen imperante, no se podían exterminar a base de plomo como se hizo con sus padres y abuelos. Era mejor atiborrarle el cerebro de falsas leyendas, salidas de la mente enferma de los vencedores, de ridículo patriotismo, de fútbol, de respeto a las autoridades, a la propiedad, de veneración al «salvador» y otras letanías por el estilo. Con estos métodos podrían formar una juventud *devota, sana y valiente, modelo de cristiandad*, amante de la patria y de su «caudillo» (el de la voz aflautada).

De tan loable misión se encargarían los maestros de escuela que pudieron salvar la piel, los curas, las beatas y los falangistas de barrio.

Afortunadamente, no consiguieron formar la juventud con arreglo a los moldes establecidos. La semilla de la rebeldía, la sangre de la libertad, gravita en sus corazones.

No obstante, debieron pensar los fascistas en que sólo de rezos, de sermones, de canciones patrióticas, no vive el hombre. Tiene que alimentarse para poder hacer frente a la vida. Con decirle a la juventud que la culpa de que no tengan pan es de los rojos, de los *comunistas* que todo lo destrozaron durante el tiempo que dominaron en España, no soluciona el problema de miseria y de paro obrero creado por el fascismo. Y la *solución* a tan desesperante situación, le llegó del extranjero. Alemania, Francia, Inglaterra, Suiza y otros países, necesitaban mano de obra que no fuese exigente. ¿Y quién mejor que Franco podría brindarle brazos productores a la voracidad capitalista?

De ahí que poco costara establecer unos convenios oficiales con el franquismo, y la cosa quedó arreglada convenientemente. Y hacia esos países salieron los trabajadores españoles en riadas. Trenes suplementarios debieron ponerse para poder cargar las miles y miles de personas que se concentraban en los andenes de las estaciones. ¡Ya que ésta es la única mercancía que el fascismo español puede ofrecer al extranjero!

Según estadísticas que hemos podido leer en alguna ocasión, pasan de dos millones los trabajadores de ambos sexos que están empleados en los trabajos más duros de los países mencionados. Pero al menos ganan el sustento que en el país de origen no encontraban.

La dificultad de no conocer la lengua, el cambio de clima, de costumbres, de oficio, todo esto les acarrea unos inconvenientes que les hacen pensar con cierta nostalgia en la tierra que les vió nacer. Ello es humano y comprensible. ¡Ah! pero allí quedaron las familias; los padres ancianos, los hijos pequeños, las esposas; todos esperando que llegue el giro para poder cubrir un poco las más perentorias necesidades.

De forma que el emigrante no tiene otro remedio que aguantar y conformarse con su suerte. Estando en el extranjero tiene la satisfacción de que, penando más o menos, la familia puede ir tirando del carro de la vida, pero si vuelve a la *patria* de que tanto le hablaron curas y falangistas, no se le ofrece otra perspectiva que la de pasar privaciones de todas clases.

Sin embargo, el franquismo se da cuenta de que es interesante para sus designios el mantener contacto a través de sus agentes pagados con la juventud trabajadora desplazada al extranjero. Así puede seguir recibiendo su corrupta influencia y evitar en todo lo posible de que se contagie del espíritu liberal y de las distintas corrientes culturales que se respiran en los países mencionados.

Por otra parte, para congraciar, hacerse simpáticos, demostrar la generosidad del régimen que no olvida a los que «buscando aventuras» han salido de España, organizaron una emisión especial de la radio, donde los emigrantes pueden solicitar *gratuitamente* el disco de su agrado, y dedicárselo a sus familiares y amigos.

Las emisoras de Madrid y de Barcelona, con el cinismo que les es peculiar, dedican una hora diaria para mandar «el mensaje de la patria a los españoles en el extranjero y dar satisfacción a las solicitudes de discos que reciben de los emigrantes.

Obvio el manifestar que los empleados en tal emisión, los locutores de la radio son gente que están incondicionalmente al servicio del régimen franquista. De ahí sus excentricidades ensalzando las proezas del fascismo y la *magnanimidad* del siniestro dictador.

La pareja de la radio madrileña (hombre y mujer) encargados de la emisión señalada, hacen el payaso deletreando las cartas que reciben, queriendo dar a entender de que se esfuerzan por interpretarlas bien, ponen en ridículo a los pobres emigrantes que las escriben y pasan el tiempo de una forma chabacana y empalagosa. ¡Ni para distraer a los pobres muchachos que les solicitan discos influenciados por la machacona propaganda que hacia ellos va dedicada, sirven los franquistos!

Con tales macanas y otras por el estilo, pretenden dar la sensación de que España, la España oficial y fascista, no olvida a los que por necesidad han tenido que fijar residencia en distintos países de Europa y del mundo. Permaneciendo largas temporadas alejados de la *patria* y de la familia. ¡Los victimarios interesándose por sus víctimas!

La locutora de la radio de Barcelona, una tal María Matilde Almendro, acompañada de algunos artistas

*(Termina en la página 2.)*

# DISCOS

*En dierentes ocasiones nos hemos ocupado de figuras autóctonas, muy nuestras, que han sido la riqueza activista y emocional de nuestro ambiente confederal y anarquista. Sin facultad ni medios para adquirir un saber de fábrica universitaria, innumerables compañeros han pululado por nuestro elemento fuertes de su valor intrinseco, dotados de chispa propia. en autodidactas cual nos complace tratarnos y que nos traten. Los compañeros posesores de licencia profesoral en esto o aquello se han podido contar con los dedos de ambas manos; los otros, — los semiletrados —, hemos sido incontables y animosos y variados en condiciones de ingenio, impulso, aplomo, recurso de tribuna, de pluma, y de dominio en las grandes y graves situaciones. Podríamos fijar un nombre típico para cada una de estas condiciones, y no lo haremos en razón a la brevedad necesaria a esta sección de impresiones escuetas.*

*Hablando de ello en grupo de amigos, nos vino a la mente una situación importante, con visos de enojosa, presentada a la organización confederal de una comarca catalana. Por esfuerzo tenaz de comité llegó a buen fin la organización total de la casa Hilaturas de la Fou, con racimo sindical de 300 nuevos afiliados. Ca la Fou estaba situada a la vera del río, en paraje solitario. Presentadas las correspondientes bases de mejora, el gerente nos hizo caso omiso y cedió las mismas, y más, a sus obreros, a condición de deponer el carnet C.N.T. en el despacho. Humillación por la que pasaron 299 sudados, quedando indemne el limpio restante — el secretario del sindicato —, pero en la calle. El comité comarcal visitó al soberbio cacique de recodo de río, llegando, en cierto punto de la conversación, a insinuarle una posible desgracia si no readmitía a nuestro compañero.*

*— Si tratan ustedes de amedrentarme — repuso el cacique — sólo les diré que la salida de aquí está oscura, y que incluso el cañaveral vecino es cómplice mío.*

*Nuestros compañeros regresaron a ciudad de vacío, amenazados, y descreídos.*

*— ¡Nada a hacer! — desesperaban —. Aquellos parias son unos eunucos y el burgués un h. de p. No vale la pena dar otro paso.*

*Pues valió la pena hacer dos pasos más, uno al vecindario «rabassaire» de la Fou (y por lo tanto independiente), y, en caso negativo, otro paso a Barcelona. La entrevista con los émulos de Aragay y Companys resultó grotesca y, por tanto, negativa. «¿Eso es la fuerza viva de la localidad?», criticó a gritos nuestro compañero de gestión. «¡Anem, company, que això és la lluna!»*

*En desespero de causa nos llegamos a la capital de la Cataluña fabril, a la sazón en el Clot, sede de «La Farigola».*

*— Compañeros, — expusimos —, el burgués de la Fou es, por acuerdo merecido, un h. de p. y sus obreros unos consentidos. Han depuesto el carnet C.N.T. en el despacho. El único hombre digno, el secretario, ha sido despedido y nuestra comisión comarcal amenazada. Pero la razón social tiene otra fábrica en Manlleu y habría que paralizarla como réplica.*

*— No paralicéis tan pronto — nos objetaron —. ¿Dónde vive el patrono principal?*

*— En tal calle y tal número del Ensanche.*

*Tres del Fabril barcelonés le rindieron cortés visita por motivo consuetudinario:*

Pat. Princ. — *¿Se les ofrece?*

*— La reposición del obrero despedido en la Fou.*

*— Imposible. Mi director de allá goza de entera confianza. Es persona exacta.*

*— Bien, señor. Y ese sombrero de la percha, ¿le viene exacto?*

Pat. Princ. *(extrañado, receloso). — ¿Por qué me lo preguntan?*

*— Porque sería lástima que una tapadera que tan bien le sienta perdiera la percha andante.*

*Pat. Princ. comprendió y atemperó al instante. «Si quieren arreglo, sea. No soy persona difícil. Escribiré al de la Fou para que el secretario sea repuesto en la casa.»*

*Nosotros, que por recomendación del Clot-Farigola habíamos escrito merenguismos al cacique de la Fou, siempre parapetado en su cañaveral, recibimos contestación de éste, veraz aunque sarcástica, rogándonos que el secretario represaliado hiciera el favor de reincorporarse al trabajo, cosa que éste hizo ante el pasmo de los 299 carneros que ya no podían considerar a su dueño tan inconmovible como suponían.*

*Contra viento y marea la C.N.T. una vez más había triunfado, esta vez por argucias, por inventiva, por socarronería — inteligente — de unos militantes avezados a derribar obstáculos y a crear bellas situaciones.*

*En apéndice habremos de añadir que el secretario tan salerosamente sacado de apuro por la C.N.T. ingresó, al cabo de un tiempo, a la Unión General de Trabajadores. Vergüenza para él y mayor prestigio para los que lo sacaron del pozo.*

*Por si ésta persona lee, en su exilio de Caracas, estas impresiones que tanto le afectan, salud, y que mangos y aguacates no le indigesten.*

*DISCOBOLO*

# chispas

*Podríamos asegurar que jamás nuestros labios han sido profanados por una hierba que apesta, denominada tabaco. Por labios de mujer, ya sería otra cosa.*

⁂

*No obstante, el tabaco, entre viciosos del mismo, se presta a hermosas solidaridades. Lo reconocemos a pesar de nuestra enemiga a la Tabacalera, ese pútrido negocio del Estado.*

⁂

*Dos inconocidos traban amistad, y una cierta fraternidad, por el nexo del cigarrillo. Ya se ha hablado de la flor del fango.*

⁂

*Fortuné Barthe glosó este noble impulso en las páginas lejanas de la «Soli» de la calle de Mercaders, año 18 del siglo. Y conste que Barthe — en el exilio Fulgencio Martínez — tenía seso para lograr página bella cuando se lo proponía.*

⁂

*Por estos días la Televisión gala ha dado el filme de un hombre con su caballo. Por amor a éste el hombre se deja empobrecer, al extremo de ser detenido por vagabundaje y presunto ladrón de caballerías.*

*Cae el hombre, maltrecho y sin céntimo, a boca de fábrica en espera de empleo. El desdichado — como él — de delante, saca paquete de cigarrillos y el del caballo lo mira deseoso. El solicitado — con los ojos — le cede pitillo y le pide fuego. El caballero sin caballo solicita lumbre al desdichado de detrás, y éste alumbra chisquero. Dos hombres chupan felices y el del chisquero entristece. El del caballo le cede unas chupadas, la puerta fabril se abre, y, contratados, entran los tres al trabajo sonrientes y como conocidos de largo tiempo.*

*La crítica periodística derribó de abajo arriba este filme, por cándido y contra-técnico. Sin haber recogido el hermoso detalle final que explicamos, y que vale por la Televisión y los diarios habidos y por haber.*

⁂

*Hemos visto obrero insensible a la lucha social y pelearse con consecuencias judiciales por un mero asunto tabaquista.*

⁂

*Un pan es fácilmente cedido a un hambriento. Un pitillo se entrega fruiciosamente a cualquiera falto de tan vicioso cuán innecesario elemento.*

⁂

*Mis labios han sido quemados por la fiebre pasional, no por la hierba de los indios.*

*Lo que no es óbice para que los rasgos de solidaridad tabaquista me seduzcan.*

*Porque demuestran que, incluso en lo falso, el hombre puede revelarse bueno.*

*CHISPERO*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

*por FONTAURA*

**UMBRAL DE NUEVA ETAPA**

EL paso de un año a otro sabemos que incita a realizar un exámen reprospectivo en torno a lo que se ha vivido, al respecto de aquellos acontecimientos de los cuales se ha sido testigo. Siempre hay sensaciones que dejan más honda huella que otras. Están incluso las que han motivado determinada trayectoria en el curso de nuestro vivir. Y es del pasado que emerge cuando puede ofrecer cariz aleccionador.

En el umbral de un nuevo año la incógnita de lo que pueda deparar el futuro puede también ser aliciente para entrar con espíritu de curiosidad en la nueva etapa, abierta en el curso inexorable del Tiempo. Para el idealista que mantiene en su fuero interno un tanto de contenido romántico, está el anhelo de que en los doce meses nuevos que se espera vivir algo de lo que se anhela pueda acontecer. De un modo inesperado pueden surgir acontecimientos de suma trascendencia. ¿Quién hubiera imaginado al entrar en el umbral del fenecido año 1968 que se iba a ser testigo de acontecimientos de tal resonancia como lo fueron los del mes de mayo? ¿Acaso el 1969, que acaba de entrar, puede nadie negar que brinde, al paso de sus días, gratas sorpresas?

Mientras hay vida hay esperanzas se ha dicho constantemente. Esperanzas, anhelos incentivo de curiosidad, se puede y se debe de tener en todas las edades del humano vivir. Incluso si ya la edad es tan avanzada que se presiente el próximo desenlace, si se ha vivido de un modo intenso; si se ha hecho en el ambiente existencial siembra de ideas, se puede bien mantener, hasta el fin, la íntima satisfacción de no haber vivido en vano. La convicción de haber sido útil, ya obrando de una manera, bien actuando de otra. Util en el noble sentido de contribuir a la propagación o a la lucha en favor de ideas de libertad, de progreso moral.

Entramos en el año 1969. Procuremos hacerlo con paso firme, seguro, resueltos a no desanimarnos si los acontecimientos son desagradables; a resistir el gusto amargo de las decepciones; a hacerle frente al dolor moral, si se presenta. Aconsejable es también adentrarnos en el nuevo año con el sano optimismo de que hemos de trabar nuevas amistades, que hemos de leer nuevos libros, y que, en suma, se nos han de ofrecer agradables sensaciones... Que todo cabe imaginarlo al entrar en el nuevo año.

**INDEPENDENCIA Y RESPONSABILIDAD**

Breve, categórica, concluyente, la expresión se afincó en el seno de la tertulia:

— ¡Y nadie olvide que soy un hombre independiente!

Lo de ser independiente es un concepto que suscita no pocos comentarios apreciativos. Y es que abarca modalidades dignas de toda estima; notándose, a la inversa, aspectos nada ejemplares, para quienes, en la ética anarquista cifren modalidad de conducta.

Hay quien recaba independencia para zafarse de compromisos, para eludir posibles responsabilidades, para evitar así contactos que conlleven arrimar el hombro, juntar voluntades con unido empeño en pos de una tarea determinada. Es un fácil pretexto mediante el que se busca justificar la escapatoria de un marginalismo que, evidentemente, se aparta de lo que definimos como idealismo.

Situación independiente se adjudica el que librado de la órbita de la explotación ajena, ha hallado medio de desenvolverse económicamente, se afana, yendo a lo suyo, por obtener beneficios materiales, como lo hace el burgués más prosaico y logrero. Es una independencia fruto de un individualismo egoísta, amasado de mezquindad. La independencia del que, tras el beneficio particular, nada le importa ese malestar que Sebastián Faure definía como «dolor universal».

Descartando interpretaciones que indudablemente merecen censura, cabe ya valorizar el sentido de independencia teniendo en cuenta que es lo más adecuado para fortalecer la personalidad del militante. Y, naturalmente, damos la denominación de «militante», tomándola del criterio apreciativo que le adjudicaba nuestro Anselmo Lorenzo; o sea el que actúa, de la forma que sea, en favor del ideal manumisor de raíz ácrata.

Loable independencia la que genera el examen objetivo de los hechos, de la conducta ajena, sin apriorismos dogmáticos u obcecaciones de irreflexivo apasionamiento. La independencia del que tiene criterio propio, o sea que no se sitúa a remolque de otros, aunque ellos sean, o pasen por *elementos caracterizados*. Independencia que valoriza al individuo consciente. Independencia que no excluye la responsabilidad; al contrario: le da más valor, mayor volumen ético y mental.

Independencia para actuar con serenidad, de cara al libre acuerdo con los demás compañeros, todos llevados de un grato sentir de respeto mutuo, base fraternal de la acción libertaria. Es así como la independencia y la responsabilidad pueden y deben ir aunadas.

Importa también decir, llegados a este capítulo de consideraciones, que no siempre se sabe apreciar el valor real de la independencia del idealista que lo es de veras, que ha hecho carne y sangre de su persona el contenido básico, vital, del ideal anarquista. Siempre ha habido quienes han mirado de manera un sí es o no es recelosa al que no han visto acoplado *exactamente* a lo que ellos admiten como trayectoria indispensable. No se le podrá tachar a un individuo de deformar las ideas básicas; de inatención hacia los problemas internos del conjunto activo, pero no falta quien quisiera que estuviera uncido a determinadas posiciones programáticas.

Humanos somos y nada tiene de particular que también en el seno de lo que es ambiente de militantes libertarios en ocasiones apasionamientos de un carácter que suele denominarse «personalista» se dejen sentir, enciendan antagonismos de más o menos acritud, como los hay a veces en el seno de una familia unida por vínculos de orden familiar. Antagonismos que, como las nubes, pueden ser pasajeros. Representan rozaduras de sensibilidad que no afectan a todos por igual, que no puede decirse que sean de general incumbencia. Compañeros hay que deploran tales inconvenientes, y rehusan tomar partido en pugnas que estiman perniciosas. Adoptan una independencia que toma como móvil el querer estar por encima de las pasiones; una independencia propicia a buscar reconciliaciones, cimentadas en la posible sensatez.

De ahí que la independencia en el sentido que se esboza, y que ha sido aconsejada por los pensadores del anarquismo, unos más conocidos y otros menos, es la que debemos congratularnos prepondere en nuestro ambiente. Independencia para no caer en la credulidad irreflexiva, como la de tantos creyentes, ya sean de credos políticos o bien religiosos. Independencia para captar un razonamiento que nos es ajeno pero que lo adoptamos si después de analizarlo, si tras la madura reflexión, nos parece plausible. Hombres con mentalidad independiente y con anhelos de afinidad, aun siendo relativa, ha de ser lo ideal. Lo ideal para poder unir esfuerzos, voluntades con impulso laborioso.

**RAYMOND ARON CATALIZADOR DE IDEAS**

Hay autores con los cuales uno está lejos de hallarse de acuerdo; no se sustenta el credo doctrinal que ellos les es consubstancial, pero es lo cierto que leyéndoles se hallan en sus obras ideas que incitan a reflexionar, que estimulan nuestros deseos de análisis, de crítica en torno a los matices cambiantes del cotidiano vivir, o al intrinseco valor de las ideas. Es el caso de Raymond Aron, de quien ha aparecido estos días, en las ediciones populares que viene publicando Gallimard, su obra: «L'opium des intellectuels».

De Aron, el conocido historiador y sociólogo francés de renombre internacional, hemos tenido ocasión de leer diversas obras, posiblemente las más representativas, como la citada y «La lutte de classes», así como «Dimensions de la conscience historique». Dotado de acentuada agilidad de pensamiento y de inflexible sentido crítico, pertenece a la escuela liberal de pensadores en pugna con todo lo que es totalitarismo, asumiendo la defensa de la política democrática que estiman puede facilitar el progreso humano. Son las suyas conclusiones bien discutibles, máxime cuando considera que la denominada «sociedad de consumo» está llamada a dar como anulados los ideales en boga. No le seguimos en este camino pero sus ataques al marxismo son formidables, centrados en una lógica irreductible; sus observaciones en torno al aburguesamiento del proletariado, particularmente en los Estados Unisos, nos incitan a la reflexión. Y es en razón de ello que nos place leer a Raymond Aron.

*ESTUDIO*

# De Miguel Bakunin a Herbert Marcuse

*(Continuación)*

**por J. SEVILLA**

**Compatibilidad entre el valor cultural y la civilización**

Hace setecientos años, (en el siglo XIII) Guillermo Occam, franciscano inglés, trazó la línea entre la verdad de la razón y la verdad de la creencia. Desde entonces, se organizó un movimiento secreto en vista de rendir aceptable a la razón por la libertad de la doctrina y la pureza de la moral. Por esta verdad de la razón, son muchos los sabios e intelectuales que han pagado con sus vidas establecer esa luz y rendir culto a la utidad, y hasta el siglo XVIII, no se asentará como una nueva filosofía, como la creencia en la bondad innata del hombre y su inmensa capacidad de felicidad.

Esta verdad de la razón es fácil proclamarla hoy, y parece ser tomar cuerpo y encarnarse en las juventudes universitarias sobre la línea que marca la razón misma expuesta claramente por Herbert Marcuse en su libro «Eros y Civilización», preconizando una civilizaciun mejor y armonizando la felicidad humana con Freud en lo sexual y con Bakunin en lo social.

Al decir Freud que la felicidad no es un valor cultural, lo que se ha de buscar es, si es o no es esa felicidad compatible con la civilización.

Marcuse opina en el sentido de que, si existe hoy lucha entre la felicidad y la civilización, (estando de acuerdo con Freud, pero separándose de él en el carácter y concepto definitivo de esta situación que la civilización da a la libertad sexual y a la liberación de las masas en lo social) puede desaparecer — continúa Marcuse — dentro de una civilización más avanzada, donde la vieja moral «represiva» cederá la plaza a una moral «libidinosa», y donde el libre juego de los instintos se acordará con un orden social renovado. A la civilización represiva que ha reinado hasta aquí puede y debe suceder, en lo venidero, una civilización nueva donde los instintos no serán ya reprimidos por reglas exteriores a ellos sino por el desarrollo espontáneo y ordenado libremente.»

En línea paralela a lo sexual se desarrolla el concepto bakuniano de lo político y lo social, con miras a establecer en lo venidero una civilización perfecta. ¿Han comprendido bien a Marcuse las juventudes universitarias?

Estas juventudes que, por una simple rebelión en Nanterre o no importa dónde y por una razón cualquiera, han encaminado la ocasión para demostrar su rencor hacia la sociedad; al lado de ese ambiente grotesco, irrespirable, incoherente, trágico a veces, de esa rebelde y simpática juventud, que sin una idea y un programa de acción determinado, fijo, tiene un parentesco y una autenticidad con la línea marcada por Bakunin de... «la supresión de los Estados; la igualdad para todos; la tierra y los bienes en común; la abolición de las clases; la desaparición de toda autoridad y de toda religión.» Es decir, proponerse a concentrar (sin una idea fija ni un fin determinado), la verdad y la razón en una sola: *«la felicidad»*; y la verdad de la creencia de Occam, fijarla en el aforismo de Louis Blanqui: *«Ni Dios ni amo»*, y aquel otro de Pedro Proudhon: *«El gobierno del hombre por el hombre, es la servidumbre»*, o en el del propio Lenin (que también a él se abrazan las juventudes), al decir: *«Mientras el Estado exista no habrá libertad»*.

¿Qué cambio es éste que se ha experimentado en las juventudes universitarias y estudiantiles del mundo? Estos jóvenes, estas cabezas morenas y rubias, *«caballeros sin barbas y sin bigotes»*, como dice don Carlos hablando de «Hernani», y que han sido muy pocos los que a los 18 años escriban como Alfredo de Musset *Cuentos de España y de Italia*, como nos dice Maurice Donnay?

Es de suponer que, los jóvenes de hoy no escriban a los 18 años como lo hiciera Musset con sus Cuentos de España. Tampoco son las condiciones de vida las mismas, y por esa super-

*(Pasa a la página 2.)*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

16 JANVIER 1969
NUMERO 539
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Participation : NON

Qu'est-ce que la « participation »? L'ordonnance du 7 janvier 1959 qui instaurait l'intéressement facultatif des travailleurs de certaines entreprises, la définissait comme un ensemble de mesures « tendant à favoriser *l'association* ou l'intéressement des travailleurs à l'entreprise » et notamment à l'accroissement de la *productivité*.

L'ordonnance de 1967 précise qu'il s'agit d' « assurer la participation des travailleurs aux fruits de l'expansion des entreprises, tout en favorisant la formation d'une *épargne* nouvelle et le développement des *investissements* ».

On peut ainsi dégager trois notions fondamentales :

1°) *association du capital et du travail*,

2°) *épargne forcée de la part des travailleurs* destinée à développer les moyens de production qui ne cessent, pour autant, d'appartenir à des capitalistes.

Mais, il y a un troisième aspect de la participation qui est peut-être le plus important et qui concerne les rapports entre exploités et exploiteurs. Le « Rapport au Président de la République » qui précède le texte de l'ordonnance indique clairement que la participation vise en plus :

3°) « *l'établissement de rapports nouveaux entre salariés, représentés par leurs syndicats, et patrons* ».

Avant de reprendre ces trois points, disons rapidement que, dans les faits la participation consiste à attribuer à l'ensemble des salariés d'une entreprise, après une série de calculs extrêmement compliqués, une petite partie du *bénéfice fiscal* (qu'on cherche évidemment à réduire le plus possible puisqu'il sert de base au calcul des impôts de l'entreprise).

La part qui doit revenir à chacun est si mince que la « participation », qui devrait toucher environ 5 millions de salariés, n'en concernera pratiquement que deux millions car on s'aperçoit déjà que, pour les trois autres millions, les calculs aboutiront à une participation... nulle.

Sur le plan financier, c'est donc quelque chose d'extrêmement restreint et qui n'effraie d'ailleurs absolument pas les capitalistes.

— L'intérêt de la participation est ailleurs. Il réside dans un certain nombre de principes et de mesures que le gaullisme veut imposer et qui peuvent se résumer ainsi :

— *intégration du mouvement ouvrier à l'Etat ;*

— *instauration progressive d'un véritable fascisme.*

*Un non-sens : association capital-travail*

Qu'est-ce que le capital ? C'est le produit de l'exploitation, par quelques uns, du travail des salariés. Le capital n'existe donc que dans la mesure où le travail est aliéné. Le capital, c'est une part du travail du salarié que le capitaliste s'approprie sous prétexte qu'il possède les moyens de production, les usines, les machines, etc... et qu'il achète également la matière première. Et le capitaliste peut fixer ses conditions uniquement grâce au capital déjà accumulé en exploitant le travail des générations antérieures de salariés. Cercle infernal. On voit que capital et travail sont antagoniques, sont absolument irréconciliables. Leur antagonisme s'exprime dans la lutte des classes, dans l'effort conjugué entrepris par les travailleurs pour se libérer du capital, pour n'être plus les esclaves des capitalistes, obligés de vendre leur force de travail, mais devenir leurs propres maitres en s'appropriant et en exploitant en commun, sur des bases égalitaires, les moyens de production. Et cet effort d'émancipation est aussi un effort qui tend à libérer le travail, à le désaliéner. Lorsque l'organisation du travail ne sera plus subordonné à la recherche du maximum de profits pour quelques-uns mais aura pour but de satisfaire le maximum de besoins avec le minimum d'efforts, alors le travail n'apparaîtra plus comme une contrainte dirigée par quelques-uns mais comme une nécessité sociale acceptée et valorisée, dans la lutte de l'homme non pas contre d'autres hommes (concurrence) mais contre la matière qui l'entoure et pour atteindre toujours davantage de bien-être pour tous.

L'absurdité et le danger de la participation apparaissent clairement dans la notion de « pancapitalisme » défendue par certains gaullistes « de gauche » dont l'idéal serait de réaliser une société où tout le monde serait capitaliste.

La participation donne la possibilité aux entreprises de distribuer des actions aux salariés. En fait, en un moment donné, certains travailleurs vont se trouver, vis-à-vis de leur entreprise, à la fois salariés et actionnaires. C'est dire qu'ils vont se trouver écartelés entre deux notions, antagoniques. En tant que salariés ils chercheront à obtenir des augmentations de salaire, des réductions d'horaires de travail, la stabilisation des prix et ils seront amenés à envisager des moyens de lutte comme la grève. Mais ils s'opposeront alors au petit actionnaire qu'ils seront devenus et dont l'intérêt réside au contraire dans des salaires les plus faibles possibles, une augmentation des prix, l'instauration de la « paix sociale » puisque participant, dans une faible mesure il est vrai, aux bénéfices. Ainsi, pour un bénéfice minable, certains travailleurs vont être muselés s'ils acceptent de devenir les actionnaires de l'exploitation capitaliste.

Il est en définitive évident que le travail, le travailleur, ne peut être « associé » au capital puisque le travail libéré, valorisé, est la négation du capital, de l'exploitation de l'homme par l'homme, puisque le capital ne peut exister qu'en asservissant et en spoliant le travail, en maintenant un travail aliéné. Association du capital et du travail est synonyme de collaboration de classes. L'antagonisme qui oppose les exploités aux exploiteurs ne peut se résoudre que d'une seule manière : par la destruction du capital et l'abolition du salariat, par l'émancipation définitive des classes laborieuses et la prise en mains collective de la production et de la distribution des richesses, par la révolution sociale.

## Les anarchistes dans les syndicats

*(Suite)*

L'ire des sectaires de l'anarchisme n'était d'ailleurs pas tout à fait sans fondement. Mais le type de syndicats qu'ils réprouvaient appartenait à une ère déjà révolue : c'étaient ceux, d'abord purement et platement corporatifs, ensuite à la remorque des politiciens social-démocrates, qui avaient proliféré en France durant les longues années consécutives à la répression de la Commune. En sens contraire, le syndicalisme de lutte de classes, régénéré par la pénétration des anarcho-syndicalistes, présentait pour les anarchistes « purs » un inconvénient inverse : il prétendait sécréter son idéologie propre, se « suffire à lui-même ». Son porte-parole le plus mordant, Emile Pouget, soutint : « La suprématie du syndicat sur les autres modes de cohésion des individus réside en ce fait que l'œuvre d'améliorations partielles et celle plus décisive de transformation sociale y sont menées de front et parallèlement. Et c'est justement parce que le syndicat répond à cette double tendance (...) sans plus sacrifier le présent à l'avenir et celui-ci au présent, c'est pour tout cela que le syndicat s'érige comme le groupement par excellence. »

Le souci du nouveau syndicalisme d'affirmer et de préserver son « indépendance », proclamé dans une Charte célèbre qu'adopta, en 1906, le congrès de la C. G. T., à Amiens, était beaucoup moins dirigé contre les anarchistes qu'inspiré par le souci de rejeter la tutelle de la démocratie bourgeoise et de son prolongement dans le mouvement ouvrier : la social-démocratie. Et, accessoirement, par la volonté de préserver la cohésion du mouvement syndical face à une prolifération de sectes politiques rivales, comme il en avait existé en France avant l' « unité socialiste ». De l'ouvrage de Proudhon, *De la capacité politique des classes ouvrières*, qui était leur bible, les syndicalistes révolutionnaires avaient retenu, notamment, l'idée de « séparation » : constitué en classe distincte, le prolétariat avait à refuser tout apport de la classe adverse.

Mais certains anarchistes s'offusquèrent de la prétention du syndicalisme ouvrier à se passer de leur chaperonnage. Doctrine radicalement fausse, s'exclama Malatesta, et qui menaçait l'anarchisme dans son existence même. Et le sous-fifre Jean Grave de faire écho : « Le syndicalisme peut — et doit — se suffire à lui-même dans la lutte qu'il mène contre l'exploitation patronale, mais il ne peut avoir la prétention de résoudre à lui seul le problème social. » Il « se suffit si peu à lui-même qu'il a fallu que la notion de ce qu'il est, de ce qu'il doit être, de ce qu'il doit faire, lui vint du dehors ».

En dépit de ces récriminations, et grâce au ferment révolutionnaire qu'y déposèrent les anarchistes convertis au syndicalisme, le mouvement syndical, en France, comme dans les autres pays latins, était devenu, dans les années qui précédèrent la Grande Guerre, une puissance avec laquelle durent compter, non seulement la bourgeoisie, le gouvernement, mais aussi les politiciens social-démocrates, auxquels échappait, désormais, pour une large part, le contrôle du mouvement ouvrier. Le philosophe Georges Sorel considérait cette entrée des anarchistes dans les syndicats comme l'un des plus grands événements de son temps. La doctrine anarchiste s'était diluée dans un mouvement de masses, mais pour s'y retrouver, sous des formes nouvelles, et s'y retremper.

De la fusion opérée entre l'idée anarchiste et l'idée syndicaliste, le mouvement libertaire devait demeurer imprégné. La C. G. T. française, jusqu'en 1914, fut le produit, éphémère, de cette synthèse. Mais son fruit le plus accompli et le plus durable devait être la C. N. T. espagnole (*Confederación Nacional del Trabajo*), fondée en 1910, à la faveur de la désagrégation du parti radical du politicien Alexandre Lerroux. L'un des porte-parole de l'anarcho-syndicalisme espagnol, Diego Abad de Santillán, ne manquera pas de rendre hommage à Fernand Pelloutier, à Emile Pouget et aux autres anarchistes qui comprirent la nécessité de faire fructifier leurs idées, en premier lieu, dans les organisations économiques du prolétariat.

**Daniel GUERIN**

## Non à la collaboration de classes

« En condamnant la collaboration de classes et le syndicalisme d'intérêt général, le Congrès tient à déclarer que ce ne sont pas les discussions inévitables entre patrons et ouvriers qui constituent des actes de collaboration de classes. En ne voyant dans ces discussions, qui résultent de l'état de choses actuel, qu'un aspect de la lutte permanente de classes, le Congrès précise que la collaboration de classes est caractérisée par le fait de participer, dans des organisations réunissant des représentants des ouvriers, des patrons et de l'Etat, à l'étude en commun de problèmes économiques dont la solution apportée ne saurait que prolonger, en la renforçant l'existence du régime actuel. » (Congrès constitutif de la C. G. T. - S. R., Confédération générale du travail syndicaliste révolutionnaire, 1921).

La collaboration de classes se présente ainsi sous deux aspects complémentaires :

— collaboration des bureaucrates syndicaux à des organismes paritaires où ils travaillent la main dans la main avec des représentants du patronat et de l'Etat, c'est-à-dire des représentants des classes privilégiés ;

— participation des travailleurs, par l'intermédiaire des bureaucraties syndicales, au sauvetage du capitalisme, au maintien du système d'exploitation de l'homme par l'homme.

Le syndicalisme réformiste est déjà nettement engagé dans cette voie par le biais d'un certain nombre d'organismes (commission Toutée ou Grégoire, CODER, etc...), où les bureaucrates syndicaux se laissent mener par le CNPF et admettent de participer, par exemple, à l' « organisation rationnelle du chômage ». Au lieu de condamner catégoriquement le chômage comme une conséquence du système capitaliste et d'imposer la suppression par l'action directe, ils marchandent quelques « aménagements » qui pourraient le rendre « supportable ». C'est abandonner toute idée de lutte contre l'ordre de choses existant et, en y participant et en entraînant les travailleurs dans cette participation, c'est justifier le capitalisme, ses conséquences, et l'aider à se maintenir en place en l'aidant à atténuer ses propres contradictions.

Or c'est précisément ce que cherchent les classes privilégiées. A certains moments, et par suite des difficultés créées par la concurrence, pour le profit, des Etats capitalistes, ceux-ci estiment nécessaire de faire collaborer une partie des travailleurs à la besogne de sauvetage de l'économie capitaliste. C'est amener les exploités à participer à leur propre exploitation.

C'est l'un des buts qu'on cherche à atteindre avec la participation. Les sommes versées au titre de la participation sont indisponibles pendant

*(Suite page 2)*

## Ni dieu, ni maître

La dernière session des institutions républicaines, qui s'est terminée, comme on le sait, par une résolution appelant à l'édification d'un Parti socialiste démocratique, a été marquée par une longue déclaration de François Mitterrand, lequel a montré qu'il ne le cédait en rien aux autres politiciens en ce qui concerne la fourberie, la démagogie et l'opportunisme qui sont de règle lorsqu'on veut mener une « carrière politique ».

Citons, pour les commenter, quelques unes de ses envolées lyriques :

« ...à partir du merveilleux surgissement de la jeunesse française au travers des événements de mai, dès lors qu'il s'est politisé (sic) le mouvement est allé d'échec en échec. On ne conquerra pas la France au nom de l'irresponsabilité, au nom de l'anarchisme, en construisant des barricades qu'on laisse enlever par des bulldozers de la police sans les défendre cinq minutes. » « Je condamne la déviation des principaux responsables étudiants et je ne m'associerai en aucune manière à la façon dont ils ont détourné (sic) un puissant mouvement qui a besoin de se libérer d'eux pour triompher. »

Non, vraiment, François, tu n'as rien compris. Tu déclares qu'on s'est aperçu soudain (sic) que les représentants du peuple avaient volé le peuple de sa révolution. » (Allusion évidente à la révolution bourgeoise de 1789). Quoi ? Il aura fallu à ceux de ton espèce presque deux siècles pour s'apercevoir « soudain » de cette évidence ?

Et ceci étant fait, la lumière ayant « soudain » jailli dans ton esprit sclérosé, tu ne trouves rien de mieux à faire que de te précipiter pour « prendre le pouvoir », pour « voler le peuple de sa révolution. »

Il faut que tu comprennes bien ceci :

En mai 1968, c'est la révolution pour la démocratie directe qui a été à l'ordre du jour et il en sera maintenant toujours ainsi. Ce qui veut dire que la carrière des « voleurs de révolution » de ton espèce est terminée. Il faut te trouver un autre job. Ce sont les travailleurs eux-mêmes qui maintenant mèneront leurs propres luttes pour prendre en main leurs propres affaires. Il y a deux siècles que la démocratie bourgeoise et parlementaire constitue, avec l'aide des faux-jetons de ton espèce, le système le plus sûr pour asservir les masses laborieuses.

Aujourd'hui, les travailleurs ne veulent plus de ce trompe-l'œil et, par la même occasion, n'ont plus besoin des politiciens professionnels qui, sous couvert de les représenter, participent à leur exploitation :

La politique c'est l'affaire de tout le monde.

Dans la ligne de mai 1968, vont se succéder des actions qui réuniront les travailleurs à la base, qui généraliseront les initiatives à la base et qui prépareront l'avènement d'un socialisme dont les travailleurs ne se laisseront pas usurper, dont ils conserveront le contrôle à la base.

Dans cette œuvre, dans l'action directe et dans la construction directe du socialisme, il n'y a pas de place pour les politiciens « professionnels ». C'est d'ailleurs une fonction totalement improductive qui est appelée à disparaître dans la société future.

Ni dieu, ni maître. Tous responsables et tous solidaires.

## Le régionalisme gaulliste

Le rusé Pompidou est bien heureux que son général le garde en réserve. La corvée de tuer le Sénat, par la naissance des régions françaises, revient ainsi à Couve de Murville et Jeanneney.

Depuis toujours, la Chambre des Députés se devait d'entendre les pires bêtises. Mais, au sujet de la « Réforme régionale gaulliste », jamais les députés n'avaient démontré avec autant d'éclat et de brio leur ignorance géographique, historique, sociale, économique. Jamais ils ne démontrèrent davantage leur attachement à la centralisation républicaine réformiste. Un député de la Martinique demanda son rattachement à la Réunion. Pourquoi pas à la Terre Adélie ? Les députés d'Alsace recherchent à conter fleurette aux habitants des Vosges, oubliant historiquement la sœur Lorraine. Etc.

Pour nous, gens de l'Ouest, habitants de la grande Armorique, c'est-à-dire : Finistère, Côtes du Nord, Ile et Vilaine, Morbihan, Loire Atlantique (soit la Bretagne historique) auxquels s'ajoutent la Mayenne, le Maine et Loire (zone historique, économique et sociale), la Vendée (marche séculaire de préservation des huit départements), nous pensions former, avec notre superficie de 53.099,96 km2 et notre population en 1968 de 4 796 581 habitants, une assez belle entité pour servir de région pilote. Hélas, il n'en est rien. Le maire de Rennes refuse la Loire-Atlantique, la Vendée, le Maine et Loire, mais ne dédaigne pas l'Orne et la Manche. Celui de Nantes, fier d'avoir construit sa métropole d'équilibre « Nantes-Saint-Nazaire ». Idée même que votre serviteur avait développée lorsqu'il était secrétaire de la Maison du Marin à Nantes, en déclarant que la rivalité des ports de St-Nazaire et Nantes devait cesser, pour créer un boulevard maritime où St-Nazaire avec Donges devait jouer le rôle d'avant-port, Nantes avec son trafic ferroviaire, son aérodrome, son développement routier et surtout sa position, devait aller vers un projet permettant à la Suisse de faire des deux ports le lieu de rassemblement de la flotte suisse, toujours attachée au port italien de Gênes.

Donc, le maire de Nantes laissant la Vendée sur la touche, regarde uniquement vers ce Val de Loire, qui est sa circonscription d'Action Régionale. Bien entendu, cela est la position de l'équipe Maurice, le sénateur-maire. Et le prochain maire de Nantes risque fort d'être l'actuel maire de St-Herblain, commune touchant Nantes, dont je ne connais pas sa position régionale.

Vous me direz, pourquoi choisir Nantes et la Bretagne pour contester les régions gaullistes. Mais parce que je suis né à Chantenay près de Nantes, que j'ai toujours passé mes vacances scolaires à Belle Ile-en-Mer, que mon métier après la guerre m'a conduit dans les ports, les villes, les villages de Bretagne. Que je suis de ceux qui après Brizeux le poète, aiment à dire de l'Arémorique (pays de la mer) : « ô terre de granit, recouverte de chênes », qui a donnée un peuple fort, tenace, mystérieux, religieux peut-être, mais aussi révolutionnaire, anarchiste.

Les maires de Rennes, de Nantes, les parlementaires bretons, Olivier Guichard, Pleven, etc... oublient la déclaration du grand penseur Elisée Reclus dans le tome II consacré à la France, de son œuvre magistrale, la « Nouvelle Géographie universelle » : « Ce n'est pas seulement par son histoire que la Loire Inférieure est une terre bretonne, elle l'est aussi par la nature de ses roches granitiques, par ses productions, par l'origine et les mœurs de ses habitants ». Elisée Reclus, qui connaissait bien les libertaires et révolutionnaires bretons disait, en parlant du peuple breton : « Ce peuple... on peut espérer beaucoup de lui car il est de ceux qui savent le mieux vouloir. »

Dans le COMBAT SYNDICALISTE n° 530 de la C.N.T. française, les syndicalistes révolutionnaires, les anarcho-syndicalistes donnèrent leur position sur ce sujet en qualité de militants de la C.N.T. Bretagne-Vendée, prouvant ainsi qu'ils n'avaient rien à voir avec le mouvement Pleven et les notables bretons, les groupuscules néo-fascistes, le mouvement réformiste du M.O.B., etc...

Au sujet du F.L.B., mouvement pour le front de libération de la Bretagne dont le siège est en Irlande, nous n'avons pas à nous prononcer, n'ayant pas eu de contact avec lui.

Par contre, le journal de gauche « Le Peuple Breton » a une position juste ; ainsi que les jeunes de « Bretagne Action » qui réclament une fédération des communes libres bretonnes dans un cadre européen. Egalement les avis du B.I.P. pour la documentation, l'information, la propagande bretonne sont à retenir. Ne pas oublier également le F.N.B. front national breton, fédéraliste, se réclamant de l'accord franco-breton du 4 août 1532, acte de droit international public (toujours valable, en ce décembre 68. Qui peut aussi bien être discuté actuellement à Genève auprès du B.I.T., à la Haye pour affaires de justice, à Strasbourg pour faits européens, aux U.S.A. auprès de l'ONU, etc...). Le F.N.B. comprend des hommes de gauche, des syndicalistes divers, également des syndicalistes révolutionnaires et même des libertaires. Il est, si l'on ose s'exprimer ainsi un parti socialiste révolutionnaire au sein d'une Union Socialiste Révolutionnaire, européenne et mondiale.

Pour terminer cette présentation d'une de ces régions géographiques, historiques, sociales de France, votre serviteur vous indique que dans la revue bretonne de gauche « Labour » de Juin-Juillet 1960, avait, bien avant l'équipe gaulliste de *qui-vous-savez*, tracé page 11 les grandes lignes de la Région bretonne avec création « d'un Conseil Fédéral économique et social breton » siègeant à Pontivy ou Josselin ; un « Centre culturel breton » siègeant à Tréguier et également un « service social » comprenant la Sécurité sociale bretonne, le Service de santé breton, etc...

Je reste entièrement à la disposition des camarades et lecteurs de cet article pour discuter de ces projets de 1960, plus que jamais d'actualité en 1969. Egalement la reproduction des lignes ci-dessus est entièrement libre.

**Y. M. BIGET**

Toute correspondance et demandes de renseignements est à adresser à : Yves Michel Biget, rue des Garennes, 44-Vertou.

## LA CHIENLIT : OUI
## LA REFORME : NON

Le point de vue d'un lycéen :

— Pourquoi y a-t-il une réforme Edgar Faure?

— Parce qu'elle était nécessaire.

Pourquoi alors n'a-t-elle pas été faite avant ?

Les événements de mai et juin ont montré qu'il en fallait une.

Dans quel sens?

1°) Le capitalisme s'est rendu compte que l'université risquait de devenir un dangereux foyer d'agitation révolutionnaire.

2°) Le pouvoir s'est aperçu que la structure de l'université n'était pas adaptée aux besoins du néo-capitalisme ; que la nature de l'enseignement et la répartition numérique des diplômés devaient être ajustés aux besoins des chefs d'entreprise afin d'apporter le maximum d'efficacité à l'exploitation de l'homme par l'homme. Les universités « doivent se conformer à l'évolution démocratique exigée par la révolution industrielle et technique ». Ce qui signifie qu'il s'agit de subordonner l'enseignement universitaire aux besoins nouveaux créés par l'évolution technique au service des exploiteurs. A tous les échelons des institutions propres à l'enseignement siègent des « personnalités extérieures représentant les grands intérêts nationaux ». On sait ce qu'il faut entendre par là : grands intérêts nationaux égal grands capitalistes.

Edgar Faure n'a rien inventé. D'une part, il a repris un certain nombre de thèmes qui viennent des étudiants eux-mêmes en les dénaturant (l'université aux étudiants, thème révolutionnaire d'autogestion, ramené à la notion de « participation » par exemple).

C'est isoler une revendication de son contexte pour la faire servir à ces propres fins (intégration).

— Pourquoi distingue-t-on si généreusement les « libertés » démocratiques au sein de l'enseignement ?

— Parce que ces libertés n'en sont pas. La « surveillance policière » de Nanterre prouve assez que ces soit-disant libertés ne sont plus tolérées dès qu'elles menacent l'ordre de choses existant, dès qu'elles touchent au fond du problème : le rôle de l'université en système capitaliste : fournir des « casres » à l'exploitation de l'homme par l'homme, former des « chiens de garde » du capitalisme.

— Que veut Edgar Faure ?

— Il se place dans l'optique de la « participation » gaulliste. De même que les travailleurs doivent participer à leur propre exploitation, les étudiants doivent participer à leur propre formation de gardes-chiourme. Il faut en faire, comme des travailleurs, de futurs esclaves satisfaits de leur esclavage.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, parallèlement à une politique de participation, le pouvoir intensifie la répression. L'appareil policier de l'Etat enserre Paris et sa banlieue dans son filet. Certains ponts sont gardés, les gardes mobiles patrouillent en banlieue arme au poing. Les lycées surtout sont objet d'une surveillance et d'une intimidation constante. Car il ne s'agit de rien d'autre que d'intimider ceux qui ont quelque chose à dire pour qu'ils se taisent.

Parallèlement à cette politique d'intimidation on mène la politique du silence avec la collaboration des grands quotidiens, nouvel « opium du peuple » : « France-Soir » nous apprend par exemple que le mercredi 3 novembre seuls 2 lycées étaient en grève dans la région parisienne ; ce qu'il ne dit pas : pour la seule banlieue ouest : lycée Joliot-Curie de Nanterre : grève totale, occupation des halls et de la cantine : lycée de Rueil : grève et occupation ; lycée de Colombes et lycée Vauban : meetings importants toute la journée ; partout ailleurs : distributions de tracts, meetings, grèves partielles.

Si, pour installer la participation, la répression est nécessaire, c'est que la participation n'est qu'une manœuvre destinée à nous amener nous-mêmes à renforcer, en y collaborant, le système capitaliste que nous combattons.

## A PROPOS DE L'INTERVENTION SOVIETIQUE EN TCHECOSLOVAQUIE

« Il y a, dans l'essence même de la censure, un vice fondamental que nulle loi ne peut corriger. » Karl Marx, 1842).

« La loi sur la censure est une loi de défiance à l'égard de la liberté. » (Marx, 1843. « Gazette Rhénane »).

« Aucun parti dans aucun pays ne peut me condamner au silence si je suis décidé à parler. » (Engels lettre à Bebel) :

« Que les gens cessent une fois pour toutes de mettre toujours des gants devant les fonctionnaires du parti — leurs propres serviteurs. Qu'ils renoncent à cette attitude soumise qu'ils adoptent devant eux, comme s'ils avaient affaire à des bureaucrates infaillibles. Qu'ils les critiquent. Cela aussi est nécessaire. » (Engels. Lettre à Kautsky).

« Le prolétariat victorieux ne peut imposer le bonheur à aucun peuple étranger sans compromettre par là même sa propre victoire. » (Engels. Lettre à Kautsky).

« Un peuple qui opprime d'autres peuples ne saurait être libre. » (Karl Marx).

Le 14 octobre 1968, après cinq mois de détention préventive, Jean-François Lair, 19 ans, ouvrier métallurgiste, a été condamné à cinq mois de prison pour avoir participé, dans la nuit du 11 au 12 mai, aux manifestations organisées à la suite de la mort, provoquée par les forces de l'ordre, près de Flins, du jeune lycéen Gilles Tautin.

On reprochait à l'accusé d'avoir passé des pavés pour l'édification d'une barricade et d'avoir participé à la« prise » d'un commissariat de police.

Aux policiers qui avaient arrêté l'accusé sur les lieux mêmes du « délit », l'avocat de la défense a demandé :

— Comment étiez-vous donc habillés ?

— Nous avions un blue-jean et un foulard sur la tête.

— Combien étiez-vous parmi les manifestants ?

— Dix ou quinze.

Où sont les provocateurs ? On se le demande.

Il ne suffit pas aux forces de l'ordre de provoquer les passants ou les manifestants par des « exhibitions » comme on peut en voir chaque jour au Quartier latin et ailleurs. Les méthodes les plus abjectes ne leur répugnent pas : infiltration dans les milieux d'extrême-gauche, délations, provocations, par flics déguisés et, sans doute, mise sur pieds de certains « plastiquages » pour mettre à l'ombre les gêneurs.

Camarades, prudence. Mais ne nous laissons pas intimider. Organisons des manifestations puissantes et alors gare aux flics déguisés en étudiants.

### COMMUNIQUES

CONFERENCE REGIONALE D'INFORMATION DE L'A. O. A.

Dimanche 19 janvier à 14 h. 30 à Angers, les camarades de Bretagne, Vendée, Maine et Anjou, sont invités à participer à cette conférence. Invitation à tous les camarades de la C. N. T. et de la S. I. A.

S'adresser dès maintenant au camarade René Alexandre, 13, cité des Capucins à Angers.

2e UNION REGIONALE

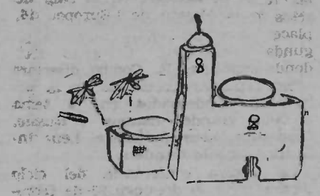
Tous les camarades de la 2e U. R. sont invités à assister le 19 janvier 1969, à notre première réunion générale de cette nouvelle année.

Cette réunion aura lieu à 9 h 30, au 39, rue de la Tour d'Auvergne Paris, (9e). Un ordre du jour très important doit y être débattu.

*Le secrétaire régional.*

# Area mundial

### IFNI, GIBRALTAR, LOS PRESIDIOS...



EL 4 de enero proximo pasado el embajador de Franco en Rabat firmó, en nombre de su dueño, la cesión de la zona de Ifni al Estado de Marruecos. Esta posesión fue reivindicada por España durante la guerra de 1860 en la que el país cherifiano perdió Tetuán, entre otros terrenos. Recuerde el lector la intervención del general Prim en ese sangriento conflicto en el que sus 900 catalanes, con barretina y todo, quedaron reducidos a 200.

En realidad, España poco se preocupó del territorio de Ifni, retenido a título de establecimiento de pesca. El mismo continuó español nominalmente hasta que la II República formalizó la ocupación destacando tropas a Sidi, El Aiun y Villa Cisneros, lugares que sirvieron de teatro para la deportación de compañeros nuestros a raiz de una famosa huelga general que debia traernos el comunismo libertario cual se acreditó en las cuencas del Cardoner y el Llobregat, en Sardañola-Ripollet, Tarrasa, y algunas comarcas aragonesas.

Esta generosa firma franquista tiene, entretanto, sus más y sus menos. En 1957 los pobladores (?) del desierto, junto con la tribu Ait Ba Amrane, hicieron frente al ejército franquista en un intento de emanciparse de Madrid en favor de Rabat. Toda la extensión desolada de Ifni cayó en manos de los rebeldes, no sufriendo éstos un serio revés hasta que, tratando de alcanzar las villas del litoral o próximas al mismo, chocaron con la fuerza española concentrada y reorganizada en tales lugares, logrando ésta que los tribeños no la arrojaran al mar. Recobrada una periferia de unos 60 kilómetros tierra adentro, el resto del país quedó prácticamente neutro por intervención del rey Mohamed V, que Francia había calificado de germanófilo, y por cuya germanofilia Franco no veía mal a su colega moro, quien, si no desautorizó a los rebeldes de Ifni, tampoco los había apoyado en su revuelta.

Ha debido costar un paquete de muertos, españoles y cherifianos, para que el sátrapa de El Pardo decidiera el abandono de Ifni a favor del rey rabatino. Es la segunda edición de la cesión del Rif tras haber costado, éste, la pérdida de cien mil vidas hispanas y árabes en las guerras de 1893, 1909, 1911 y 1921. ¿Señuelo hispánico? Las minas herrumbrosas del Rif (Afra, Bu Kafer), fuertes de un capital alemán, español y vaticanista. Agotado el yacimiento, las minas han sido cedidas al moro a cambio de cuatro ochavos (como vulgarmente se dice) comprendiendo el abandono de gran parte del territorio, con pueblos de trágica nombradía, como Tetuán, Nador, Beni-Urriaguel, Monte Arruit, Alhucemas, etc., pero reservándose celosamente Franco, los puntos-clave de Ceuta y Melilla, con poblaciones mayoritarias españolas, lo mismo que en Gibraltar mayoritarios lo son los españoles.

Si el embajador hispano firmó la entrega próxima de Ifni al creciente lunar de Marruecos, ¿no obedece ello a las ganas de aparecer ante la ONU como representante de una nación «anticolonialista»? Perdidas con mucha pena y mayor drama las posiciones ultramarinas de Cuba y Filipinas; sometida a independencia condicionada la Guinea oriental; entregada ahora al moro la quemante arena ifniense que sólo procuraba a El Pardo inconvenientes y jamás ventajas, ¿cómo los señores ingleses iban a oponerse en adelante, a la cesión del peñón de Gibraltar a la España de Franco, ese señor capaz de derrotar a España con ayuda de alemanes, italianos y... rifeños, pero incapaz de conquistar ni una sola aguja en terreno foráneo?

Si, el inglés puede oponer un no Gibraltar para España, al no Ceuta y Melilla para Marruecos. Si el español ocupa ambos presidios (por El Hacho y Chafarinas, lugares de castigo) desde hace siglos, Gibraltar es detentado de viejo por británicos, con un 85 % de ciudadanía calpense contra un 80 % de ciudadanía española en las dos cabezas de puente indicadas. Si la «moneda» de dos poblaciones moras es válida para El Pardo, la otra de Gibraltar para los gibraltareños (léase para la corona inglesa) es válida para Westminster.

De manera que a Franco su teoría de «redención» de Gibraltar le falla porque sólo a 80 kilómetros de distancia ofrece dos ejemplos contrarios a su argumentación «liberadora».

En cuanto a nosotros, no incurriremos en la estupidez de defender Gibraltar, ese cachito de Andalucía, para la corona inglesa. Pero tampoco nos complaceria ver a los gibraltareños (gozadores de una democracia soportable) sometidos a régimen fascista cual el que, en su proximidad inmediata, impera.

Por otra parte, la población trabajadora de Ceuta y Melilla nada perderia de pasar del régimen franquista al cherifiano, y aún quizás seria de envidiar su suerte si el Estado menos férreo de Hassan II concediera a ceutíes y melillenses derecho a regirse por sí mismos en el supuesto de una realidad política y económica, como en Calpe, basada en el intercambio marítimo.

Concluyendo, lo más natural y sano es la política de fuera fronteras. En su contextura actual España es garantía de opresión y atraso, en tanto la democracia proteccionista inglesa, en Gibraltar sabe a puchero al gusto patriótico inglés, no a condimentación adaptada al olfato y al paladar de los vivientes en el reducto calpense. Es cosa de oponerse a un Gibraltar español a causa de Franco, y de entorpecer el designio inglés cuando el franquismo resulte cero en la política hispana.

Pero dejando, en el último caso, libres a los gibraltareños para que elijan la adhesión o el sistema de convivencia que mejor les cuadre, con idéntica facilidad para ceutíes y melillenses.

Fórmula más humana que ésta, no la entrevemos.

# ANTENA

### JUAN CARLOS DE BOMBON

MADRID. — Juanito C. de Borbón (a) El Príncipe, ha hecho declaraciones bobas: «Procuro realizar cada día lo que pueda hacerme más útil para el futuro de los españoles», «Soy español, y como tal debo respetar las leyes e instituciones de mi país», «El 1968 ha sido un año duro.»

Y eso que Juanito no conoce «Un duro al año», tan común en «su» España.

### SALARIO MINIMO

MADRID. — Los ministros de Justicia y Hacienda, compadecidos de la indigencia de parte del clero, han decidido fijar en 5.000 pesetas como tope mínimo la paga anual del cura de tercera. Esta mejoración afectará también a unos 20.000 eclesiásticos con sueldos superiores a los del curato de ínfima categoría.

### OTRA BUENA PERSPECTIVA

MADRID. — El diplomático Emilio Núñez Portuondo, al servicio de los EE. UU., y que tanto intervino para que Franco pudiera entrar en la ONU, acaba de declarar que «Richard Nixon, el presidente electo de la gran nación americana, tiene una gran simpatía para España y su Gobierno».

A tenor de lo cual, la «mangancia» oficial se prepara para que el alquiler de terrenos españoles a la Casa Blanca sea gloriosamente dolarizado.

### NO SE PUEDE PASAR DE LA RAYA

SEVILLA. — Rafael González, director de «El Correo de Sevilla», ha sido dimitido (léase destituido) por haber publicado una interviú sostenida con García Calvo, cuyo contenido ha disgustado desde el alcalde al aspirante a subcabo de serenos.

### SUPUESTO ASALTO A UNA CARCEL

MADRID. — La Dirección General de Inseguridad ha publicado una extensa nota denunciando un supuesto intento de asalto de la cárcel de Pamplona a cargo de un «comando» ETA, cosa inverosímil por tratarse únicamente de dos hermanos que acudieron al citado establecimiento para visitar la esposa de uno de ellos, hace tiempo prisionera. Lo verosímil es que Gregorio y José López Isasuegui fueron molestados por la guardia por tratarse de dos simpatizantes con la causa vasca. Pero la policía, que conoce el modo de complicar las cosas, carga a la responsabilidad de los dos hermanos delitos de agresión, más la detentación de un arsenal de guerra tan voluminoso como el que ingleses y rusos enviaron a Logos para el aplastamiento de los biafreses.

### HUNOSA, EXPLOTACION GUBERNAMENTAL

OVIEDO. — Las oficinas de la odiada empresa minera Hunosa han sido saludadas. Efectivamente, en la noche del día 6 unos desconocidos arrojaron piedras contra las oficinas generales que la empresa minera Hunosa tiene en la planta baja del Colegio Oficial de Médicos en Oviedo. Las cristaleras de esta planta fueron destrozadas y una de las piedras alcanzó a una de las máquinas computadoras que allí se encuentran. Hoy han estado paralizadas estas máquinas, precisamente en los días en que debían haber empezado a confeccionar las 22.700 nóminas de los trabajadores que tiene esta empresa minera paraestatal.

En Mieres, Sama de Langreo y La Felguera han aparecido sendas inscripciones murales con expresiones subversivas, habiéndose además repartido mucha propaganda impresa. Los ánimos siguen caldeados a causa de la injusticia gubernamental contra los mineros, constreñidos a trabajar en condiciones inseguras y semi-abandonados en las situaciones de enfermedad contraída en los trabajos.

### LA VERGUENZA ESPAÑOLA DEL T. O. P.

MADRID. — Un obrero gijones, Juan José Díaz Fernández recibió por correo un paquete de hojas clandestinas que bien pudiera haber depositado en su buzón la policía, puesto que esas cosas no se libran así. Aún no abierto el paquete la autoridad se presentó en el domicilio de Díaz, procediendo a la incautación de la propaganda y a la detención del inocente propagandista. Pues por este cuento de brujería el fiscal reclamó para el del banquillo dos años de cárcel y 10.000 pesetas de multa, como podría haberle solicitado la pena de muerte.

ITEM MAS. Dos niños de Las Palmas de la Gran Canaria, Agustín y Maximino, fueron detenidos y trasladados a una cárcel de Madrid por haber repartido hojas del 1º de Mayo y otras protestando contra la congelación de los salarios, dos crímenes que el fiscal propone reprimir con 5.000 pesetas de multa a cada criminal, más tres meses de cárcel. El defensor de esa infancia terrible se adhirió a las conclusiones fiscaleras, pero recabando caridad e indulgencia concretadas en una multa global, para cada niño, de 10.00 pesetas, abonadas todas de un solo golpe. Humano, bestialmente humano.

### EL INDIO

MADRID. — Nombrado embajador de su país, ha presentado sus cartas credenciales sir Sardul Bikram Sha, Maharajá Jumar de Theri Carhwal, procedente de Nueva Delhi. Como un introductor le insinuara que en nación sometida a dictadura «hay que hacer el indio», sir Sardul Bikram, etc., etc., replicó sonriendo que no hay que «hacer» lo que se es.

### ACTIVIDAD DEL COLEGIO DE ABOGADOS

MADRID. — El próximo día 16, jueves, se celebrará una junta extraordinaria en el Colegio de Abogados de Madrid, con objeto de presentar a acuerdo por votación los siguientes puntos que, de forma verbal e indeterminada, han sido dados.

1º. — Supresión de las jurisdicciones especiales, con especial referencia al Tribunal de orden público.

2º. — En lo que al estatuto especial de presos políticos se refiere, expresar: a) El necesario aumento con arreglo al índice de vida, de las cuotas especiales, pasando de 16 pesetas a 36 pesetas diarias. b) Supresión de toda clase de censura en lo que a correspondencia, prensa y visitas se refiera. c) Dar la elasticidad vigente en el estatuto de 1873 que determina que todo preso político no tendrá horas fijas de visita ni días de la semana determinados.

3º. — División de las cárceles según delito, forma empleada con éxito en Bélgica, donde existen penitenciarías especiales para delitos de circulación.

Siendo el primer firmante el profesor don Joaquín Ruiz Giménez, ex ministro del gobierno y catedrático de Derecho natural, da al acto una gran expectación entre los colegiados.

### LA GUERRITA

MALAGA. — Con el heroísmo propio de su empleo, un guardia civil se enfrentó con el automóvil CA-57633, resultando atropellado y hospitalizado. El conductor del vehículo fue librado a la jurisdicción militar por no poderse admitir que el heroísmo español sea derrotado.

### MAGNA REYERTA DE POLICIAS Y REYES MAGROS

SANTANDER. — Una disputa amenizada con denuestos y empujones entre los Reyes Magos y el jefe de la Policía municipal de esta ciudad, originó el considerable retraso de la llegada de la caravana de Sus Majestades al ayuntamiento, donde eran esperados por la corporación municipal, presidida por el alcalde y el prelado de la diócesis.

Cuando la caravana hacía su entrada en la ciudad, el jefe de la Policía municipal de Santander puso obstáculos para que siguieran por el itinerario que había tomado aquélla, denunciando a sus promotores. Este hecho hizo que Melchor, Gaspar y Baltasar entablaran forcejeo con el citado agente, lo que motivó el retraso y la lógica inquietud de las personas que esperaban a la comitiva.

### SIGNO DE LOS TIEMPOS

MADRID. — El diario «Arriba» ha suprimido de su cabecera la inscripción «Organo de F. E. T. y de las J. O. N. S.».

### NOTA MINERA

MADRID. — Según estadística reciente, hay acualmente en España 152.001 mineros en activo. El 1 de la cola se refiere a Solís, minero en pasivo. Su casco de honor lo guarda reluciente en casa para lucirlo en los banquetes de sobremina.

# De Bakunin a Marcuse

*(Viene de la página 4.)*

que lleva el interés privado al máximo de la insolaridad (factor de desorden y de malestar social), se levanta hoy la protesta de los estudiantes y de los obreros conjuntamente. No van demasiado lejos los estudiantes que son la parte más disponible de la juventud, la que más se mueve, la que por sus conocimientos culturales puede interpretar mejor el pensamiento de Bakunin y de Marcuse cohesionados.

¿Dónde nos llevaría la revolución permanente?, se preguntan los partidarios del orden. He aquí una respuesta dada por Marcuse: «El día que gracias al progreso de las ciencias y de la técnica, la abundancia reine, cada hombre trabajará según sus gustos; el trabajo, en vez de ser penoso, será un juego. Las funciones represivas de los Estados no tendrán razón de ser, y según el viejo sueño saint-simoniano, la administración de las cosas substituirá al gobierno de los hombres.»

Así Marcuse anuncia una sociedad mejor dentro de la evolución, a medida que avanzamos en ella. No es violento ni excita a la violencia, y sin embargo, es un revolucionario, es un bakuniniano.

Pero, existe una necesidad imperiosa de acelerar esa evolución marcusiana, darle una dirección concreta, un ser, unas estructuras, un fin determinado antes de que las masas, desbordándolo todo por su impaciencia y necesisad, lleven las cosas a donde no se sale de ellas sino con la fuerza y la imposición, y eso, no sería ni marcusianismo ni bakuninismo.

Desde que cayó por tierra hecha cisco, la Bastilla estudiantil, muchos son sociólogos, psicólogos, científicos e intelectuales de toda clase, que, queriendo dar una salida viable, airosa e imparcial a este fenómeno, a este caso contundente que se ha operado en lo social, en lo formidable de nuestro tiempo y que, como dice Ortega y Gasset, *«es la subida del nivel histórico»*, todos se contradicen, se equivocan y formulan conceptos contradictorios entre sí, para saber de donde proviene la fuente de esa convulsión y a donde se encamina el torrente revolucionario.

Hasta ahora, ninguno de ellos ve, que ya no es sólo una posición social exclusiva la que se busca y se defiende; ya no es la política de Oriente o de Occidente, (comunismo o democracia capitalista) la que está en juego e influencia a estos movimientos de masas. Es a todo el sistema político y social del Este y el Oeste que se condena y se combate. Es el grito de Jules Vallès inscrito sobre los muros de París en enero de 1871, *«plaza al pueblo, plaza a la comuna»*, que renace, se intensifica hoy en dimensiones nunca esperadas ni creídas, volviendo de nuevo al grito de Bakunin, el de la revolución se encamina *«hacia una sociedad libre»*, rebasando todos los pronósticos, todas las suposiciones políticas y sociales hasta aquí supuestas.

Se va en busca de fundar esa patria donde el hombre no sea eterno emigrante, donde el hombre maneje los utensilios del trabajo con placer, como juguetes, porque sabrá hacer uso de ellos y en su beneficio. He aquí la contestación al Exupery desconsolado.

A este alerta de las masas, a este clamor de lucha espontánea, vienen a unirse los estudiantes de todos los pueblos del globo. Pese a las exclamaciones de odio, de represiones de los gobiernos, de traiciones de izquierdas políticas y democráticas, de sindicatos y de escritores y pensadores acomodaticios y acomodados, la revolución va caminando contra lo que ha ocultado la historia a las masas, contra el sufrimiento y la opresión de que son víctimas, contra el sueño y la realidad aparente de las cosas, contra lo imposible y lo posible con fuertes dosis de comprender lo que dice Marcuse y lo que se proponía Bakunin.

Para dejar la sociedad limpia de toda falsedad, para que se pueda asentar sobre ella un mundo nuevo, un mundo maleado por prejuicios, envidias y odios, — feliz y contento, como el inquieto George Sorel, pretendía — las teorías de Bakunin, las que ennobleciera con su conducta y ejemplo nuestro Anselmo Lorenzo y se llevaran a la práctica por la C.N.T. española durante la revolución 1936-1939, es el camino más directo, único, para llegar a la felicidad preconizada por Freud al decir que: *«La felicidad no es un valor cultural»*, y al responder Marcuse: *«pero sí una necesidad social y humana»*.

Frente a estos problemas y ante el giro que ha tomado la civilización de las masas, se cierne la duda. ¿A dónde va el hombre? ¿Cuál es el espíritu de la juventud? ¿El hombre moderno desamparado? ¿Cuáles son los derroteros del mundo? He aquí unas preguntas preñadas de tremendas inquietudes.

A estas preguntas no hay más que una respuesta, la de Bovio: *«Anárquico es el pensamiento y hacia la anarquía camina la historia»*.

Sí; anarquía. Cúspide de todo el bien humano; atalaya vigilante afincada en el hombre sano y bueno, que al derramarla con amor sobre las masas, éstas se impregnarán de todos los dones de felicidad humana, difícil, como todo lo bello, de conseguir, mas no imposible de alcanzar.

J. SEVILLA

# EN LA BUENA SENDA

TRIBUNA JUVENIL

LA revuelta estudiantil, con todos sus defectos e improvisaciones, ha motivado un revuelo de conciencias, una sacudida enorme en el corazón — petrificado — de esta sociedad de nuestros desamores. En un trimestre los partidos tradicionales y las troicas empresariales del revolucionarismo han quedado desmerecidos, atontados, increídos, sobrepasados, haciendo ya figura de públicos vegestorios.

Ya el totalitarismo había desacreditado a las democracias y a los comunismos a su vez totalitarios, y ahora la supervivencia de ambos elementos peligra de nuevo con el renacer de un criterio iconoclasta, irreverente, que por apego en la mollera de la moderna juventud, promete dejar a partidos y partidas funcionales desacreditados para siempre por no haberle evitado al mundo la vergüenza del nazifascismo, del franquismo, del stalinismo, y más reciente, por haber motivado, por inanidad, e impotencia funcionales, la rebelión arrolladora de la multitud nueva, inteligente y, por serlo, descarada, insobornable, y con miras a un porvenir entrevisto tal vez fugitivo, pero ambicionable, perseguible, y un poco — ¿quizás un mucho? — alcanzable.

Por ahí revive el anarquismo con o sin anarquistas, de preferencia con ellos. Pero los que lo son, o lo siguen siendo, no los que a través de renuncias «transitorias» rabean reminiscencias de Estado. No en balde se ha sido alto cargo en España, no en vano en otros países se aspira a serlo. No sin causa la desanarquización que, para mejor engaño, no renuncia al distintivo, recorre el mundo tratando — a veces consiguiendo — de corromper a corrompibles. «La situación de hoy no es la de antes. La acción directa periclitó por superación, por humanización del Estado.» Criterio abyecto, colaboracionista, que la juventud airadamente ha desmentido, vapuleado, aniquilado. Y cuéntese que los nuevos Mesías de la mixtificación libertaria, eran sabios, videntes, superiores. En cambio, ahí les tenemos, siempre sabios, videntes y superiores; y pobres, indigentes, ante la suprema riqueza de una juventud fuerte y vibrante que los apóstatas no encontrarán en su trillado camino.

¿Y la juventud esa, cerillera, estruendosa para espantar los años que agrisan sienes y dan claros capilares? Estos que fueron muchachos se enroscan a la edad que se va, que les deja, porque rechazan ser hombres de especie, sujetos a la ley del tiempo, pero mayúsculos en estimas y convicciones. Mirando a ellos, ningún ser reflexivo podrá convenir que anarquismo adopte comunismo sin descender peldaños, sin avecindar el sótano de las claudicaciones, ya que el caso es ser comunista libertario o comunista autoritario, una de dos; o todo libertad, o renuncia absoluta a la misma. Términos medios no caben en elemento ácrata: es és o se deja de ser; y si hay que manosear las barbas de Lorenzo o el vello pechero de Durruti para darse relumbre, mejor Castros y Maos sirven para eso.

Los jóvenes de verdad por el instante barajan chinismos y cubanismos con el curisimo Camilo Torres, pero les pasará tal filoxera. Leen a Bakunin y lo comprenden, sienten y practican. El mismo camino seguido por nosotros.

Con estos nos encontraremos.

CASIANO DE LA VEGA

# Solidaridad y

*(Continuación)*

Expuesto a grandes rasgos las modalidades de cooperación existentes, vamos a entrar en líneas generales en el dominio de la economía.

La economía es la ciencia de la riqueza, ella estudia como la riqueza es producida, cambiada, repartida y consumida. De lo expuesto se deducen las cuatro teorías que la componen, o sea: producción, distribución, circulación y consumo.

La economía es una rama se la ciencia social y la podemos considerar como la fisiología de la distribución y de la digestión. La economía para ser eficaz y humana debe responder a los más altos principios de solidaridad y de apoyo mutuo en el desarrollo y sostenimiento colectivo de las naciones.

En una palabra podemos definir la economía como sigue: Ciencia del sistema de operaciones por las cuales la sociedad satisface en lo que cabe sus necesidades materiales.

Definido lo que entiendo por economía, paso analizar el primer punto que trata de la producción.

A mi juicio para el proceso general de la producción sea eficaz para el conjunto de la sociedad ha de ser homogénea, las partes que integran el conjunto de la economía nacional han de completarse entre sí actuando federativamente y en completa armonía.

Por lo que se refiere al caso particular de España antes de la sublevación fascista de julio de 1936, había trabajadores que creían de buena fe que dado que el territorio nacional estaba dividido en zonas de influencia ugetista y cenetista, en las regiones donde predominaba la C.N.T. se organizarían colectividades industriales y agrícolas de tipo libertario, y en las regiones de preponderancia ugetista se establecerían empresas nacionalizadas de tipo estatal; esta manera de razonar que en teoría parece lógica y aceptable, en la práctica ha de degenerar en el fracaso, debido a que el Estado siempre tiende a la absorción y al dominio desde arriba, por lo que en definitiva, el Estado siempre es una cantera inagotable de traiciones, de malestar social y de luchas fratricidas.

Prueba de ello es que durante nuestra lucha contra el fascismo en la Dirección general del Transporte, en Abastecimientos, en Agricultura, en la subsecretaría de Armamentos, se boicoteaba deliberadamente a las colectividades industriales y agrícolas en que había mayoría de trabajadores afiliados a la C. N. T. Los sucesos de mayo, la destrucción de colectividades agrícolas en Aragón, el desmantelamiento de talleres de metalurgia colectivizados, el asesinato alevoso y premeditado del compañero C. Berneri, los asesinatos de jóvenes libertarios y los asesinatos de compañeros en el frente, son lo suficientemente elocuentes y demostrativos para darnos cuenta de que los partidos políticos y el Estado, llevados por el odio contra las organizaciones colectivas libremente dirigidas y administradas por los propios productores, nos concucian a situaciones de gran violencia y de lucha fratricida.

Dada la experiencia adquirida durante el período de tiempo de julio del año 1936, hasta febrero de 1939, que salimos de España para pasar al exilio, a la caída del régimen franquista, efectuada la reorganización de los sindicatos confederales y de nuestras publicaciones, con el mayor interés hemos de encontrar la manera de encauzar eficazmente el traslado de compañeros capacitados en los problemas sociales económicos y sindicales en las regiones atrasadas de influencia reaccionaria, para que con tacto y competencia siembren la semilla del ideal y despierten en la conciencia de los trabajadores la bondad y la eficacia del comunismo libertario.

Es de capital importancia para organizar la producción en el momento crucial del traspaso de la economía capitalista a la del socialismo libre, inculcar a los trabajadores que los útiles de trabajo, las fábricas, los talleres, la tierra, es decir, toda la riqueza en general pertenece a la sociedad y que los productores solamente son usufructuarios de los medios de producción industriales, agrícolas y de distribución.

Las libres asociaciones de productores federadas entre sí, desde la base, fijaran (teniendo en cuenta las necesidades de la economía) el horario de trabajo, los salarios, la seguridad social, el tiempo de vacaciones y todas las condiciones de carácter social.

Los beneficios de las empresas pasarán a una caja de fondos solidarios cuya principal función será prestar ayuda a las empresas deficitarias de utilidad pública y a la creación de nuevas industrias consideradas indispensables al progreso industrial y económico del país.

Para el buen desenvolvimiento del nuevo orden económico-social es indispensable estudiar primero y aprobar después, una clasificación industrial, para agrupar lo más exactamente posible cada rama industrial a su Federación nacional de industria correspondiente.

El capitalismo, que en su afán codicioso de acumular riquezas jamás se ha preocupado de la salud ni de la tranquilidad de los obreros, que casi todo el proceso de la producción industrial lo desarrolla en fábricas y talleres instalados a conveniencia de sus intereses privados y no tal como conviene a las necesidades materiales y morales de los productores ni los de la sociedad libertaria que queremos implantar, como es lógico, humano y natural, el día que el proletariado se apodere de unos medios de producción que no responden a ningún fin social ni de respeto a la persona humana, por higiene social, por la salud, la seguridad y la tranquilidad de los productores habremos de transformarlos a la mayor brevedad posible.

Los que hemos tenido la oportunidad de visitar fábricas de productos químicos, hornos de cal y de cemento, de producción de azufre, la ex-

# chispas

*«La gripe de Hong-Kong» causa 3.594 defunciones en los EE. UU. de América.»*

*Y la gripe de esa América, ¿cuántas muertes ha producido en Hong-Kong?*

⁂

*Porque es muy cómodo atribuir la invención de un mal a país ajeno.*

⁂

*En Francia se habla de la gripe española y en 1918 los españoles la sufrimos, no la inventamos. Bien que no hayamos sabido inventar el paraguas; pero la patente de la gripe, menos que nadie la merecemos.*

*¿No tenemos bastante con la peste reaccionaria?*

⁂

*¿Y la peste bubónica, y la amarilla, y la parda, y la negra, y la azul, y la roja, siempre presentes y mortales?*

*Por ahora no se nos atribuyen. Gracias.*

⁂

*«Gracias a dios el enfermo no ha muerto.» «Gracias a dios el enfermo ha expirado para acogerse a la gracia del señor.»*

*Mas los creyentes se confían al médico y la desgraciada gracia de dios la ceden a los incrédulos. En lo posible...*

⁂

*Lógica religiosa: «Creo en el esplendor del cielo, pero resisto con amor las tinieblas de la tierra.»*

*Cualquiera abandona el ciclo terrestre para aventurarse a un cierre de ojos, a todo ver definitivo.*

⁂

*Unica fortuna: la existencia. Dos fortunas: la vida y el dinero. Tres fortunas: el cielo, la tierra y la riqueza. Cuatro fortunas: el cielo, la tierra, el caudal, y un buen médico que retrase el viaje mortal.*

⁂

*Yo: «Toda la vida rezando como un lelo.»*

*Bartrina: «¿Y si luego resulta que no hay cielo?»*

⁂

*Religión, guerra, usura, ignorancia, panza ahita.*

*¡Toda una peste maldita!*

*CHISPERO*

### COLUMNA DEL EMIGRADO

# Carta a Teofrasco

Apreciado amigo, veo que la lectura de LE COMBAT SYNDICALISTA no te ha surtido efecto, cuando menos el por mí esperado. Yo te libré el ejemplar con advertencias que podían ilustrarte sobre el contenido del mismo. Comprendo que tu formación, sin ser franquista, adolece defecto de aplanamiento a las circunstancias. La C.N.T. te hace el efecto de un organismo foráneo porque ignoras que nació, arraigó y se empleó, a fondo, en España, país de nuestra procedencia. Que hayas encontrado cenetistas en el extranjero y no en tu lugar de nacencia, ello no implica que nuestra sindical, aparte su internacionalismo, no obre cara a España. Una C.N.T. española creada en el extranjero como tu supones, sólo se explicaría en el sentido de que la misma habría de ser trasladada, un día, a nuestra tierra de origen. Pero te repito que la Confederación nació allí, en Barcelona y en el año 1910, para más detalle. Lo que pasó fue que, perdida la guerra que nos declaró el fascismo nacional y extranjero, cuantos pudimos cruzamos la frontera para guardar la vida, y los infelices que no pudieron hacerlo fueron asesinados a mansalva por los «triunfales».

Te quejas de la página en francés porque no la entiendes. Error, muchacho. Vives en Francia, y conocer el idioma del país te interesa. El «C. S.» puede ayudarte a adquirir una facultad idiomática de la que por ahora careces.

Encuentras que la sección «Antena» sólo da partes desfavorables a Franco; que las cosas «bien hechas» por el sistema igualmente deberíamos publicarlas.

Escucha: El franquismo hizo matar a dos millones de españoles para dar al país un régimen perfecto, de ahí que le relevemos sus numerosas imperfecciones. Antes en España había miseria, y con el franquismo ésta se ha agudizado. Con la República muchos problemas permanecían insolubles, y con Franco en el poder la única solución ha recaído en favor de caciques, banqueros, milicos y clericales. Tú mismo para ahorrar algún dinero has tenido que expatriarte. Si en algo la condición de España en 30 años ha mejorado, tal mejora se debe al impulso del tiempo, no a las «sabias» disposiciones del caudillo. El problema del pan seco y escaso afecta a ti y a todo bracero, no a las gentes de palacio, de cuartel y de iglesia. ¿Cómo vamos a exaltar un régimen que sume a España en considerable atraso? Si repasas prensa francesa, en lo poco que comprendas de ella verás como España nunca figura en estadísticas de países desarrollados. ¿Qué hemos, pues, de alabar del sistema franquista, ese de los dos millones de muertos total para nada? ¿Es que no te has dado cuenta aún, amigo Teo, de que la política franquista es política de cementerio?

Varias opiniones de nuestros colaboradores las encuentras unas veces justas, otras exageradas. «No es tan mordiente el león — franquista — como lo pintan.» Nuestros textos expresan verdades y justicias y si no te gustaran te situarían en el bando opuesto. Pero eres hijo del trabajo y tu puesto está al lado de los trabajadores, lo comprendes. En cuanto a las exageraciones, puede muy bien tratarse de que tu impreparación en la vida te produzca vacíos. Lee nuestras propagandas y compáralas con la realidad de la existencia obrera.

Cosa que no harás... en el caso de que temas convertirte en compañero.

Con afectos y saludos:

GORI

# NON A LA COLLABORATION DES CLASSES

*(Suite de la page 1.)*

5 ans et conservées par l'entreprise pour son auto-financement : l'Etat oblige les travailleurs à économiser, à rogner sur leur pouvoir d'achat pour permettre la rationalisation des moyens d'exploitation, contribuer au développement des licenciements et du chômage dus à l'utilisation capitaliste du progrès technique.

Et le capitalisme s'y retrouve toujours : au bout des 5 ans le versement effectif aux travailleurs des sommes conservées au titre de la participation entrainera fatalement une hausse des prix qui annulera le bénéfice réalisé par les travailleurs. On repartira pour un nouveau cycle car le capitalisme n'est lui-même qu'un cercle infernal dont on ne peut sortir qu'en le brisant par la violence révolutionnaire.

B.D.I.C



# Cooperación

por **Andrés CAPDEVILA**

tracción y transformación de toda clase de minerales, hemos podido constatar con dolor y pena a la vez, que los obreros que trabajan en las mencionadas industrias lentamente se van intoxicando su organismo, pierden la salud y rinden prematuramente tributo a la muerte. Además los que hemos trabajado en las fábricas textiles y en los talleres de metalurgia instalados en las calles estrechas y malolientes de las grandes ciudades, sabemos sobradamente el sufrimiento material y moral que representa por los trabajadores permanecer por espacio de ocho o más horas diarias encerrados en semejantes antros de producción sin higiene, sin luz y sin alegría.

Cueste lo que cueste a la implantación del comunismo libertario, una vez estabilizada la nueva economía a base de libres asociaciones de productores, una de las primeras medidas a tomar será derribar sin demora los edificios en los cuales haya instaladas fábricas y talleres que no responden a la seguridad de los trabajadores ni a las necesidades del progreso moral y social, para construir edificios nuevos que están a tono con la grandeza ideológica y moral de la nueva sociedad.

Como sea que hemos de estar atentos y prevenidos para dar solución adecuada a los problemas que surjan en el momento crucial de organizar la nueva vida económica y social, hemos de prever que uno de los problemas más difíciles de resolver que se plantearán a la caída del régimen capitalista, será la redistribucion del trabajo.

En efecto, cuando pasamos por las calles céntricas de las grandes ciudades, en los escaparates de muchos comercios vemos gran cantidad de artículos de lujo que están destinados a desaparecer por carecer de utilidad práctica. Los grandes cafés, cabarets, «boites de nuit», etc., en los cuales se embrutece la gente, se corrompe a la juventud y se insulta a la miseria por profilaxis social, se cerrarán. También desaparecerán los casinos y lugares de juego instalados en las llamadas playas de moda, en los cuales la aristocracia, las estrellas del cine y los magnates de la industria y de las finanzas, derrochan a manos llenas y a mansalva el esfuerzo y el sudor de docenas de miles de trabajadores. En las paredes de las calles, en las salas de correos, en las oficinas de los bancos y de las contribuciones, a menudo vemos grandes carteles solicitando de la gente adinerada se suscriba a los grandes empréstitos emitidos por los gobiernos o por las grandes compañías industriales, de crédito, mineras y otras, lo que nos demuestra que existen docenas de miles de rentistas y de especuladores que viven parasitariamente cortando el cupón cada trimestre. Además existen miles de abogados, notarios, jueces con toda su secuela de aprovechados, que viven espléndidamente de los pleitos, del traspaso y venta de propiedades y de los que tienen la mala suerte de caer en las redes de lo que se llama justicia con su seguimiento de chanchullos y mentiras propias de la sociedad capitalista.

Es por todo lo expuesto que teniendo en cuenta que entre la desaparición de las industrias y comercios de lujo, de carreras que en una sociedad libre no tienen razón de ser y de trabajos perjudiciales a las necesidades naturales de la sociedad, centenares de miles de personas de ambos sexos quedarán sin ocupación, y como sea que nuestro lema es garantizar el derecho a la vida a todos los que se incorporen a la nueva vida social con los mismos derechos y deberes que los demás, hay que tener un plan de redistribución de trabajo minuciosamente estudiado y preparado para ocupar en trabajos útiles al progreso social y al bienestar de la sociedad en general a los que queden ausentes a causa del traspaso de la sociedad capitalista al comunismo libertario. Si no enfocamos el problema de la redistribución del trabajo con la debida inteligencia, nos encontraremos ante el hecho de vernos obligados a pasar un subsidio diario a centenares de miles de parados, que, a la par que sería un mal antecedente de incapacidad, causaría un gran perjuicio moral y material a la nueva economía colectiva. Si en el momento crucial de la revolución, que es el momento de la desorientación y desorganización de las clases privilegiadas y de las fuerzas coactivas al servicio del Estado, tenemos el acierto y la capacidad de tener un plan estudiado y previsto para dar solución eficaz a cada uno de los problemas fundamentales que forzosamente habremos de dilucidar, será seguro el éxito del cambio social.

La historia de los movimientos políticos y sociales nos demuestra con elocuencia que en todos los cambios revolucionarios que por carencia de educación libertaria y federalista, a medida que van arraigando los defectos, son cada vez más difíciles de extirpar, y cuando por abandono o negligencia se hacen crónicos, de nuevo se ha de emplear la violencia para acabar con el conservadurismo de los privilegiados de la situación.

Aprovechando los técnicos que leal y voluntariamente aporten su colaboración a la reorganización de la producción industrial y agrícola se estudiará y se establecerá un plan de modernización de la industria y de la agricultura para que den el máximo rendimiento con un mínimo de esfuerzo físico, siempre a base de respetar la personalidad del individuo, el goce al trabajo, la garantía de la salud y la seguridad de los productores. El trabajo a destajo, a la cadena y otras formas de producir que atrofian el cerebro, perjudican la salud y atormentan el espíritu de los obreros se suprimirán para siempre.

*(Continuará)*

### FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris.

— J. J. y N. G., Var: Recibidos los 70 francos.

M. F., Montpellier: Enviados los 30 ejemplares.

# Máximas y reflexiones

— Quien no se estima pierde sus derechos a la estima.

— Una idea, un movimiento ideológico, pierden su fuerza en el momento en que cede en sus principios. Ceder en su esencia misma es comenzar a morir.

— Creía yo que usted me instruiría y no me enseña nada. — ¿Acaso no es mucho conocer las gentes que le engañan y los errores groseros y peligrosos que le cuentan?

— La opinión es tanto más la ruina del mundo, que cuando la razón la quiere combatir, la razón es condenada a muerte. Es menester que renazca veinte veces de sus cenizas para poder cazar en fin poco a poco a la usurpadora. Vivimos todavía en gran parte sobre opiniones fabricadas en tiempos de barbarie y las consumimos hasta el fin.

— Las historias que yo cuento, las remito sobre la conciencia de quien las tomo. ¿Cómo responder de los pensamientos de personas desconocidas y dar como dinero contante sus conjeturas?

— El Estado es la nación personificada. Con esta concepción regaliana, en efecto, el Estado se hace una potencia formidable. Ya bastante grande cuando se encarnaba en un hombre, la potencia pública se vuelve sin límites cuando se encarna en la nación.

— El mal más grande del Estado es lo que lo divide, su más grande bien es lo que liga sus partes y lo hace uno.

— La sociedad no es una unidad, es una colección de individuos; su felicidad no es nada fuera de los individuos que la componen.

— El socialista se dirige al pobre, no al hombre.

— No hacer superhombres sino rehacer el hombre.

— La pasión política vuelve estúpidos a los más inteligentes. ¿Qué serán los otros?

— El arte de agradar es el arte de engañar.

— Hay pasiones colectivas, no pensamiento colectivo.

— La libertad no es un principio que se impone.

— Es un peligro en este mundo estar reducido a ser yunque o martillo. Feliz aquél que escapa a esta alternativa.

— Un juicio es siempre provisional.

— Si lo que nos rodea modela al hombre, el hombre por su voluntad y su acción, resiste a lo que nos rodea y lo modifica.

— Los que luchan contra la corriente son un número reducido.

— No debemos jamás persuadirnos más que a la evidencia de nuestra razón.

— La ciencia es el arte de sacar partido de su experiencia.

— El hombre es una aventura. Se debate en la incertidumbre entre lo que es, lo que cree que es y lo que podrá ser.

— Cuando se ha comprendido bien una verdad nunca más se olvida.

— Desde Engels ciertos libertarios se repiten: «Del gobierno de los hombres se pasará a la administración de las cosas.» Nada más lógico, puesto que el hombre ya no es más que una cosa. Entonces los déspotas ya no se llamarán gobernantes, se llamarán administradores.

— El aplauso de los más no demuestra siempre el acierto; puede demostrar lo contrario, el error.

— El mal consiste en privarse del bien.

— Las potencias de las cuales nos sentimos depender, las llamamos divinidades.

— Ahora que tantos partidos y organizaciones hay en el mundo ¿cuántos hombres que piensen se podrán contar entre esta patulea, que no adhieran a nada y no sigan a nadie?

— La independencia del juicio individual: es sobre esta fuerza que se puede contar para traer, con la descomposición gradual de todo sistema, de creencias dogmáticas, la ausencia de religión.

— Obrar inteligentemente hasta en un mundo de imbéciles.

— Ya es tiempo de que los hombres tomen conciencia de que resignándose a la guerra se hacen cómplices. La guerra no es un hecho que hay que admitir, es una enfermedad.

— Cuando la inteligencia se ha ensanchado bastante ya no tiene falta de una regla autoritaria.

— Las religiones crean el milagro por la necesidad misma que tienen, porque ellas se prueban por él, y éste entra como elemento necesario en la evolución mental que las engendra.

— Cuando se publica de rondón un joven, se corre el riesgo de hacerlo orgulloso, insolente. Se corre el peligro de matar su talento y de quebrantar su carácter.

— Vivimos en un tiempo tan bárbaro, que se confunde el lujo con la limpieza.

— El amor desinteresado no existe, él reclama ser pagado en reciprocidad.

— La política es la ciencia de las oportunidades y el arte del a propósito.

— Todo el esfuerzo de la evolución está quizá en el desarrollo de las almas independientes que se evaden audazmente de la moral gregaria. Pues el hombre en rebaño recuerda con asombro al salvaje.

— La ciencia observa los hechos que tienen lugar en la naturaleza, después remonta la cadena de sus causas y comprobando la constancia de éstas, ella formula las leyes naturales. Así pues, la ciencia es el espejo de la naturaleza.

— Las luces de la inteligencia son las flechas del espíritu acribillando los monstruos de la ignorancia y del odio.

— Para trabajar útilmente el bienestar de los hombres, se ha de ser superior a toda moral.

— La insolencia es la convicción de haber llegado; es la vanidad.

—Un hombre de partido es una parte de hombre.

— La metafísica es el prolongamiento soñado de la ciencia.

— La posición del poder corrompe el libre juicio de la razón.

— Lo que daña a la idea que se hace de la bondad es que se la toma como debilidad.

— No es suficiente maldecir sus cadenas, es menester tener la fuerza de romperlas.

— Ninguna riqueza ética saldrá de la pobreza rugosa de los progresos materiales.

— Toda opinión definitiva en metafísica es un consentimiento a una o varias amputaciones.

— Habrá menos fe, pero más libre especulación.

— Las leyes de la perspectiva se aplican a la historia como a la pintura. Según el ángulo de visión, la forma y la apariencia de las cosas cambian.

— Para hacer un paso adelante es menester comenzar por derribar la dominación del error y de las falsas teorías.

— No estamos nunca en nosotros, siempre estamos más allá. El temor, el deseo, la esperanza nos lanzan hacia el porvenir, y nos hurtan el sentimiento y la consideración de lo que es, para entretenernos sobre lo que será, y hasta cuando ya no seremos. Desgraciado el espíritu que atormenta el porvenir y no ve el presente.

— En esta vida, llamada por la Escritura un valle de lágrimas, no conocemos más felicidad que la que consiste en ser consolados.

— El valor consiste en mantenerse firme en su convicción, sin traicionarla o cambiarla bajo el pretexto de emplear nuevos métodos a causa de las circunstancias, porque entonces todo está perdido.

— La reputación literaria no es independiente de la consideración personal y el brillo de los talentos no puede borrar la sinrazón de una conducta reprensible.

— Lo que tenemos ante nuestros pies nadie lo mira, escudriñamos la extensión del cielo.

— La sanción de la justicia tiene su hogar en la conciencia.

— Vivimos todavía en gran parte la usurpadora.

— Para algunos, el mentir y perjurar no es un vicio, sino una manera de hablar. El disimulo es una de las más notables cualidades de este siglo.

— Para buscar la verdad hay que estar libre y romper con todos aquéllos que no la aman bastante.

— ¿Es que nuestro saber no es nada porque los demás lo ignoren?

— Tres derechos esenciales:
El derecho de ignorar a Dios.
El derecho a ignorar al Estado.
El derecho de ignorar lo que no está probado.

**Juan Buscador**

# El libertario

Tierra caliente de sol,
aire sintiendo a romero
y cielo azul sereno.
Blancas casitas de barro
en alegre pueblo andaluz.
Una guitarra desgrana
coplas de Mari-Luz...
Por el monte se pasea
Espartaco «El Libertario».
Su cabeza a precio es puesta.
Noble defensor de parias
terror de la Benemérita.
El monte es su mejor cobijo
y las águilas sus consejeras.
de noche como de día,
la muerte negra le acecha.
La vida libre desea,
y el agua más cristalina
en la fuente se condensa.
De Granada hasta Sevilla
de boca a oído se habla,
Espartaco « El Libertario »
a los pobres da ventaja.
Bella anarquía la noble
la buena, la generosa,
magnánima para el pobre.
Los tricornios ya aparecen
entre arbustos y retama.
Mastines de burguesía,
lacayos de tal calaña;
soportes de dictaduras
y de leyes arbitrarias.
Espartaco, libertario,
consuelo de necesitados
y amigo leal de parias.

ANGEL VIDAL ALVEAR

*Perpignan.*

# NECROLOGICA

### ROMAN ALVAREZ

El día 2 de enero de 1968 murió en Blanc - Mesnil, el compañero Román Alvarez, rodeado de su familia, que le prodigó el cariño y los cuidados que merecía ese hombre, ignorado por toda una generación confederal a la que se consagró enteramente desde hace medio siglo que vivía en Francia. Fue infatigable propagandista de las ideas libertarias, divulgando la prensa entre la colonia española de St-Denis y Aubervilliers, explicando al vecindario los lineamientos generales del ideario, tomando parte en la organización de veladas artísticas y grupos de ayuda a las víctimas de la dictadura de Primo de Rivera. Representó a la C.N.T. en los comités antifascistas de solidaridad con la España republicana y fue uno de los principales puntales de S. I. A. Toda esa labor tenaz no desprovista de sacrificios, explicada en tan escasas palabras, constituyen una brillante etapa cubierta por la ejemplar colonia española que tenía su centro vital en la Plaine-St-Denis, rincón pintoresco y humilde, lleno de cariño para los náufragos de la lucha titánica que va arrancando apreciables conquistas a costa de sangre, martirio y persecuciones, que encontraban entre los obreros españoles de St-Denis el bálsamo reparador que ayudaba a reponer energías para continuar el incejable combate.

Así llegamos a esa pequeña e inolvidable España del Passage Boise, Dupont, rue de la Justice, de Landy... cuyo recuerdo morirá con nosotros, un puñado de almas juveniles que conseguimos burlar la vigilancia del bienio negro y penetrar en Francia, después de la revolución de octubre de 1934. Encontramos en la mayoría de los habitantes una segunda familia que nos asistía más allá de lo que podían sus fuerzas y que se sentía más vinculada, cada día, a los objetivos de nuestra lucha. Entre las figuras que destacaban, por su comprensión y extrema bondad, estaba Román, cuya desaparición lloramos hoy, porque tenemos conciencia de que empiezan a desaparecer los principales protagonistas de una época que tanto ha tonificado nuestra voluntad. Nos inclinamos ante el dolor de su compañera. Presenta, familiares y amigos, todos los cuales siguen viviendo en nuestro corazón agradecido.

*Los asturianos de octubre*

# COMUNICADOS

### FIESTA DEL NIÑO EN MONTAUBAN

Solidaridad Internacional Antifascista (S. I. A.) invita a todos sus adherentes y amigos, a toda la colonia española de Montauban y a las secciones locales del departamento a asistir a la tradicional Fiesta del Niño, que tendrá lugar en la grande sala de fiestas de la Casa del Pueblo de esta villa, el domingo di 19 de enero de 1969 a las 15,30.

Como en años anteriores S. I. A. presentará un espectáculo con el concurso desinteresado del prestigioso Grupo Terra Lliure, de Toulouse. Los niños serán obsequiados con una exquisita merienda de la renombrada pasteleria Sirac.

Entrada gratuita.

*La Comisión de Fiestas*

VENTA DE TURRONES PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,60.
Jijona (pastilla), 7,50.
Alicante (idem), 6,50.
Mazapán, 5,00.
Yema, 5,00.
Toledo, 3,00.

«C. S.», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X)

CONFERENCIA EN PERPIGNAN

El día 16 de enero, a 20 horas, en la Salle Arago, a cargo del compañero Aristide Lapeyre, quien disertará sobre «Ce que nous contestions, ce que nous contestons». Acto organizado por la F. L.

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 19 de enero, a la hora de costumbre: Conferencia a cargo del compañero Juan Ferrer, quien versará sobre el tema: «Albéniz y Granados en actualidad permanente», con ilustraciones musicales.

En segunda parte, vistas en colores y bocetos cómicos de Charlot y otros artistas.

Si hay resultado económico irá a los presos.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados para que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 26 de enero 1969 en su local social, 12, rue Pavillon; dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

LE GROUPE LIBERTAIRE « LOUISE MICHEL »

Orgnise le samedi 25 janvier à 17 heures précises 110, Passage Ramey, Paris 18e, un colloque avec Maurice Joyeux, Paul Chauvet et Arthur Mira-Milos.

Sujet : *Du Nihilisme à nos jours.*

S. I. A., PARIS

El compañero que abonó dos calendarios S. I. A. para 1969, enviará su dirección con urgencia a S. I. A. regional, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

F. L. DE ROANNE CICLO DE CONFERENCIAS

El domingo 19 de enero a las 4 de la tarde en el local de la calle Jean Moulin, el compañero Juan Ferrer, de Clermont-Ferrand, DISERTARA sobre el tema de gran actualidad: «La Juventud y las ideas libertarias en el momento internacional y perspectivas de cara a España».

LES JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES ET LE GROUPE FA 3 BAKOUNINE DE MARSEILLE

Vous invitent à assister à un Meeting anarchiste et Syndicaliste Révolutionnaire, le 16 février 1969 à 9 h. 30, salle Vicenti, Traverse Vicenti, Marseille-St-Henri.

Sujet : *Participation ou autogestion.*

Orateurs : Maurice Joyeux, Daniel Florac et Pierre Méric.

Vous invitent également à assister à une conférence de Maurice Joyeux sur l'Anarcho-syndicalisme le samedi 15 février à 21 heures, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1e).

F. L. DE PARIS

Charla sobre las Federaciones de Industria y autogestión de el colectivismo en general, el domingo 26 de enero a las 9,30 de la mañana por el compañero Rafael Esteban.

CONFERENCIAS EN LYON

Organizadas por el Ateneo Cervantes, el domingo día 2 de febrero a las 10 de la mañana en la sala de actos de la Maison de l'Europe., 16, place Bellecour, tendrá lugar la segunda conferencia del ciclo 1969, donde monsieur R. Combe disertará sobre cruciales problemas de la actualidad condensados en el tema « Deux grandes nations : Russie, Etats-Unis. Leur puissance. Leur influence dans le monde ».

La tercera conferencia del ciclo tendrá lugar el domingo 23 de febrero a las 10 de la mañana en el mismo local. Ocupando la tribuna esta vez, el profesor ecuatoriano Carlos Freire, agregado de profesorado español en el Liceo Ampère, de Lyon, quien tratará el sugestivo tema: «Influencia española en América latina».

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a los compañeros y simpatizantes a la reunión que tendrá efecto el domingo 19 de enero a la hora y sitio de costumbre.

CONFERENCIA DE MONTAUBAN

S. I. A. de Montauban dará una conferencia en francés a cargo del compañero Aristides Lapeyre con el interesante tema « Le mouvement libertaire et l'école pour l'enfant », el domingo dia 19 de enero a las 10 en la Casa del Pueblo y en ocasión de la Fiesta del Niño.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el dia 26 de enero de 1969 a las 9 en punto en el local de F. O.

C. N. T., PYR. OR.-AUDE

La conferencia Lamela quedó provisionalmente suspendida por inconvenientes de local.

## UMBRAL

**Sumario del número 84**


Alberto Fernandes Leys: **COLOR DE AMERICA. DEFINICION DE JUAN ANTUNEZ.**
Vladimir Muñoz: **MAX NETTLAU Y LA TAQUIGRAFIA.**
De Elíseo Reclus: **Epistolario.**
Volga Marcos: **MEDITACIONES.**
P. Bosch Gimpera: **PARALELISMOS EJEMPLARES EN LA EVOLUCION HISTORICA. ROMA Y LOS IBEROS.**
J. F.: **PAYADOR YUPANQUI.**
Eugen Relgis: **EL SOLITARIO Y SU COMPAÑERA. INDIVIDUO Y FAMILIA.**
Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
X. X.: **LA AVENTURA LUNAR.**
V. M.: **JUAN BOVIO Y JOSE PRAT.**
Ignotus: **SONETO.**
Luis de Tapia: **SONETO.**
Miguel de Unamuno: **SONETO.**
Joaquín Dicenta: **PROTESTO.**
Avenir Rosell: **ROMILDO RISSO, EDUCADOR.**
Günter Barkhanh: **LAS EXTRAÑAS TEORIAS MOSCOVITAS DEL COMISARIO BLANK. UNA HISTORIA DE LA GUERRA DE ESPAÑA.**
Cristòfor de Domènec: **PARA DOJAS.**
Víctor Garcia: **LA INCOGNITA DE LI PEI KAN.**
Nicolás S. Chamfort: **DEL HOMBRE Y LA SOCIEDAD.**
**Noticiario, ilustraciones (con retratos de José Prat, Atahualpa Yupanqui y Li Pei Kan) libros, notas, etc.**


# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

par André MAILLE

*(Suite)*

Si l'affaire de la minette lorraine n'est pas tout à fait ignorée du grand public, il en est d'autres qui, présentant de plus grands intérêts stratégiques, connurent la conspiration du silence.

Le nickel est un métal assez rare sur la planète; les plus riches gisements se trouvent en Russie, en Nouvelle Calédonie et au Canada. La qualité des aciers d'artillerie en exige au moins 2 %; l'Allemagne ne disposait d'aucune ressource en ce domaine; les Alliés se prêtèrent à un trafic qui en même temps qu'il leur était profitable, permettait de prolonger le conflit.

La Société française *Le Nickel*, soutenue par la banque Rothschild dont l'un des administrateurs était le célèbre *européen mystérieux* que Clémenceau décora de la Grand Croix de la Légion d'Honneur, après avoir envisagé de le faire fusiller; il avait nom : Basil Zaharoff. Cette société était alliée à la Métallgesellchaft de Francfort.

Le 21 septembre 1914, le *Bennestöt*, vapeur norvégien, était arraisonné par le croiseur *Dupetit-Thouars* qui le trouve porteur d'un chargement de 2 500 tonnes de nickel, contrebande de guerre, en provenance de la Nouvelle-Calédonie. D'occultes autant que puissantes influences firent relâcher la *bonne prise* et bateau et cargaison purent être acheminés en Allemagne où Krupp put en prendre possession.

Toujours en septembre 1914, le *Heldos*, navire grec, est intercepté au large de Brest et conduit en rade. Sa cargaison de nickel ne fut pas jugée fraude par les services compétants du ministère, qui ordonnèrent de relâcher le navire. Pris de légitimes soupçons, le préfet maritime demanda toutefois une confirmation de cet ordre qui lui paraissait suspect. La route du Heldos fut seulement modifiée et l'escale prévue à Hambourg reportée en Norvège, les Etats neutres avaient déjà leur précieuse utilité pour les trafiquants internationaux qui se jouaient des gouvernements et Krupp n'eut aucune peine à s'assurer de la livraison.

Nos amis anglais ne voulaient pas être en reste dans ce trafic de nickel. En 1915, ils faisaint parvenir en Suède 500 tonnes du précieux minerai dont 70 étaient à destination de l'Allemagne; le reste fut utilisé sur place pour des fabrications d'armement destinées à cette dernière.

Plus tard, après l'avènement de Hitler, une commande massive de nickel sera satisfaite avec la même désinvolture par le Canada. La consommation annuelle, qui jusque là était de 214 tonnes par an, aurait une commande se chiffrant à 10.0000 tonnes.

Si du nickel nous passons au wolfram, la constatation confirme notre opinion sur le trafic opéré avec le sang humain. La fabrication des balles antichars nécessitait une grande quantité de tungstène dont la Chine du Sud est riche. Les Allemands avaient environ pour trois ans de stocks, mais, malgré la guerre éclair, le conflit pouvait se prolonger. De son côté, la France pouvait compter sur un stock assurant une fabrication d'une quinzaine de jours, provenant du Tonkin.

En octobre 1939 le ministre des Colonies était informé que la Chine continuait à transiter par le Tonkin de grosses quantités de wolfram chargées à Haï-Phong et acheminées en Allemagne par Vladivostock et la Russie. La saisie du vapeur *Salenca* en janvier 1940, qui transportait 4 200 tonnes de minerai ne fut qu'une confirmation de faits sur lesquels les ministres dûment prévenus, n'osèrent intervenir.

Nous pourrions allonger cette énumération de faits scandaleux qui en leur temps défrayèrent la chronique sans interrompre pour cela le honteux trafic qui permettait de constituer de colossales fortunes. Les affaires des Carburiers et les fournitures de produits chimiques sont les plus notoires des louches combinaisons que permit de réaliser la neutralité suisse.

On aurait trop de croire que ce trafic clandestin était à sens unique. Dans la mesure de leurs moyens réduits par le blocus que tentèrent de rompre les sous-marins allemands, la solidarité internationale des magnats de l'industrie de l'armement réussit à s'exercer.

En dehors du dumping pratiqué en pleine guerre sur des aciers spéciaux livrés à l'Angleterre, des magnétos allemands étaient introduites en France par la Suisse; la marine anglaise recevait des instruments d'optique de Zeiss-Goerz et utilisait contre les sous-marins allemands, en 1916, des dirigeables Perceval.

Lors de la bataille de Verdun, les Allemands se trouvèrent arrêtés par des réseaux de barbelés fournis par la *Magdeburger Draht Werke*.

Dans l'intervalle des deux guerres le trafic demeura prospère et se manifesta aussi bien dans le conflit gréco-turc que dans celui du Grand-Chaco en passant par la guerre du Riff. L'Allemagne put même faire parvenir en Chine des fusils Skoda fabriqués en Tchécoslovaquie. Pour n'être pas en reste, la France livrait au Japon son nickel et ses phosphates de la Nouvelle Calédonie afin de lui faciliter sa campagne d'Indochine.

Toutes ces pratiques étaient le résultat de l'inégale répartition des matières premières de base dont la possession est concentrée entre les mains des Etats-Unis et du Commonwealth britannique qui en détiennent près de 90 %.

La politique de surarmement était activement soutenue de part et d'autre du Rhin par une presse asservie. Les subventions de l'industrie lourde et de l'état-major français allaient au *Temps* et à *l'Echo de Paris* tandis que Krupp disposait du *Lokal Anzeiger*.

La lumière devrait être faite sur la constitution des armements allemands qui, frappés d'interdit, ne disposaient ni de manganèse, ni de chrome, ni de vanadium, ni de tungstène pour leurs aciers spéciaux. Comment purent se constituer les stocks d'explosifs sans corps gras ni coton ? Le pétrole et le caoutchouc n'existaient pas dans les pays de l'Axe.

Le respect de traditions de solidarité capitaliste entre les firmes d'armement permettaient des échanges par le canal des gros établissements ci-après :

En Allemagne Krupp, Thyssen, Stinnes; En Angleterre Vickers-Armstrong; aux U. S. A. Du Pont de Nemours; en France Aciéries de Longwy, Marine-Homécourt, de Wendel Schneider; en Suède Bofors; au Japon Mitsui.

Le trafic de l'industrie lourde est de plus caractérisé par les faits suivants :

La société Oerlikon en 1944 a un bénéfice de plus de 100 millions de francs suisses pour avoir fabriqué des canons pour l'Allemagne au cours de la seconde guerre mondiale.

Ernst Teenes, gros industriel allemand qui fabriqua, en Suisse des avions pour le 3e Reich, déclarait en 1946 : *Pendant toute la guerre, j'ai construit des avions avec de l'acier anglais.*

Que signifient également les importantes parts prises par les chefs de gouvernements dans l'industrie responsable des conflits. Neville Chamberlain possédait 6 236 titres de la Vickers, alors que le président de ce consortium n'en détenait que 1 765. Anthony Eden est le plus gros actionnaire de la Rio-Tinto dont le cuivre est vivement recherché par l'industrie de l'armement.

Après 39-45, un trafic fructueux s'opère sur l'aluminium du Canada. L'Angleterre, la Hollande et la Belgique achètent de l'aluminium vierge au prix de 16 cents la livre qu'elles revendent aux Etats-Unis sous forme d'aluminium dégradé à un prix oscillant entre 27 et 30 cents.

Cette énumération doit être complétée par l'importance que prennent les trusts de l'industrie chimique dans les conflits modernes. Du côté de la libre Amérique figure la célèbre Du Pont de Nemours, déjà en rapports étroits avec la Société anglaise Imperial Chemical Industries; elle s'intéresse à l'énergie nucléaire, pendant qu'en Allemagne renaît la vieille I. G. Farbenindustrie qui continue à produire explosifs, essence synthétique et gomme artificielle; elle est parvenue à grouper outre-Rhin les trois grosses sociétés suivantes : Anilin und Soda Fabrik Basf, Bayer A. G. et Hoechst sous le contrôle des autorités d'occupation; le monopole de ce consortium dispose du personnel dénombré ci-après pour chacun des constituants : 35 000, 32 700 et 27 000 ouvriers respectivement.

Rappelons qu'à côté de produits commerciaux comme aspirine, soie artificielle, filins, etc., leur production s'étend dans les branches de la guerre aérochimique et de la guerre bactériologique.

Puisque nous parlons de ce trust, rappelons que les bombardements répétés sur l'Allemagne en 1943-1944 évitèrent soigneusement le siège de Francfort de l'I. G. Farben et les laboratoires et ateliers de Hoechst aussi bien que les Usines Ford de Cologne. Le fait que de telles cibles aient été respectées faisait dire ce qui suit à un collaborateur du *New Statesman and Nation* en 1945 :

« On me demande s'il faut chercher l'explication de faits étranges dans la politique trop internationale des grands trusts. Ce qui, en tout cas me paraît assez significatif, c'est que le gouvernement militaire allié a choisi comme collaborateurs administratifs des fonctionnaires de l'I. G. Farben sans se soucier de ce qu'ils ont fait sous le régime nazi. »

La tradition internationale des gros consortiums se poursuit dans la convoitise qu'ils exercent sur les produits stratégiques, sans considération de l'état de domination qu'exerce la forme du capitalisme qui les régit. Que ce soit du côté libéral ou du côté étatique, la haute finance se préoccupe peu de l'embargo qui se décrète de temps à autre sur l'un des 63 produits utilisés pour la préparation du prochain conflit.

Le peuple qui désire vivre de son travail devrait observer une solidarité identique à celle des exploiteurs qui trafiquent de sa sueur et de son sang. Les lourdes charges fiscales qui écrasent les économiquement faibles sont décidées par des économiquement forts qui gardent le moyen de se soustraire à la pression fiscale par de fausses déclarations; ne leur suffit-il pas de prôner un réarmement dont ils continueront à profiter ? Comme nous sommes loin de l'attitude courageuse qui proclamait : *Pas un homme, pas un sou pour la guerre!*

Des actions concertées par les futures victimes pourraient rappeler à la raison les services qui se préoccupent de stocker armements, vivres et tissus pour gonfler les dividendes produits par la préparation du conflit en attendant de voir ceux-ci s'accroître par la masse des victimes qui se laisseront encore prendre aux fallaciuex motifs de guerre nécessaire.

*(A suivre.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## LITERATURA DE TRAPERIA

**LA prensa y las editoriales burguesas acusan el golpe de la actualidad adquirida por el anarquismo a raíz de los sucesos estudiantiles desarrollados en muchos países durante el año que acabamos de perder de vista. Lejos de valorizar esa idea por su justo contenido, los escribidores a sueldo reinciden en la redacción de folletines tipo novocentista, causando una satisfacción mal disimulada en campo comunista autoritario. Mientras los émulos de Stalin siguen ocupándose de «la filosofía pequeño-burguesa de los anarquistas» (ocultando su actual posición conservadora), el periodismo comodón y reaccionario « ignora » las ideas básicas del acratismo para dar relieve inaudito a ciertos episodios circunstanciales inherentes a todo sector en pugna con un sistema, o simplemente con una política. Sintéticamente, para esos paniaguados sin decoro el anarquismo es una cuestión de sangre en derrame y tripas al aire. La mala fe de esta gente es manifiesta.**

**La sociedad «no libertaria» puede acusar a sus contrincantes (pocos, escasos ante la balumba millonaria de conformistas) de hechos de violencia, mas no puede negar que esas expresiones de desespero fueron engendradas por estados seculares de miseria, explotación, degradación, y persecuciones emanadas del poder de tanda contra los humildes, los desposeídos, bajo la ley igualmente avasallados. Los actos de violencia de un Pallás, de un Osinski, de un Ravachol, sin dejar de ser cruentos, tienen un origen que la publicidad interesada oculta, y que los Prat, Gilimón, Faure, González Prada, Guyau y muchos otros han puesto en evidencia, proponiendo luego, con filosofía y crédito insuperables, una organización de paz sin fronteras y de igualdad sin exclusivismos particulares que la sociedad burguesa, y seguidamente la autoritario-comunista, deliberadamente han desoído.**

**Cierto que en algunas ocasiones cronistas de Banca y Bolsa hanse atrevido a «descender» a la discusión de las ideas sociales pero cara a unas conclusiones irrisorias, de plumíferos que están de vuelta de todo y con derecho a ridiculizar, a abrumar al contrario válidos de la gran preponderancia de su elemento publicitario y del enorme handicap que sufren las editoriales libertarias frente a los trusts capitalistas (y también los comunistas) explotadores del comercio de las letras.**

**En su tarea denigratoria, jamás se les ocurre a nuestros oponentes mencionar cabalmente las grandes olas de terror levantadas por los Estados, en todo caso «sacrosantos», inviolables, mas motivadores de guerras tan espantosas como interminables. La gente de orden de España en un siglo ha consumado cinco guerras internas y cuatro externas, ocasionando tragedias familiares inenarrables, levantando olas de dolor en nombre de la patria y del Estado. A partir del año 1914, el universo humano ha soportado dos grandes y devastadoras guerras en nombre de la paz y de la civilización, guerras que no deben reproducirse según convenios en papel sellado, pero que se reproducirán una y más veces a juzgar por la carrera de los armamentos que se opera de nuevo, esta vez con la fuerza nuclear en perspectiva...**

**Sepamos si también los libertarios tienen la culpa de ello.**

# La Iglesia y Menorca

**por FERNANDO FERRER**

«SIN banderas ni bandurrias» —como diría Samblancat—, el hombre ha mantenido en Menorca, a través las generaciones, un elevado concepto de la personalidad humana y del espíritu progresista.

Es claro que el clero ha intentado allí sojuzgar al hombre, como en todos los ámbitos de nuestra atormentada España. Pero señalan las crónicas de Menorca un gesto que nos hace pensar que, por encima del dogma, la dignidad a veces se impone. Dando a cada uno lo que le pertenece debemos subrayar que ese gesto pertenece a los concejales del ayuntamiento de Mahón quienes, pese a sus tendencias conservadoras é incluso católicas en su mayoría, deseosos de aplicar el respeto que se debe a las ideologías de todos los individuos, decidieron, en 1881 (va para noventa años), el establecimiento de un cementerio civil en la ciudad.

El obispo de la isla intrigó hasta que los tribunales incoaron proceso a dicha municipalidad. Esta salió victoriosa de la prueba por descalificación de la autoridad eclesiástica.

El obispo derrotado decidió excomulgar a todos los consejeros, quienes mostraron su recta personalidad aceptando la excomunión, haciendo frente a tan grave decisión para los católicos.

La constante presión clerical sobre la vida de los ciudadanos ha sido siempre motivo de discordia. El clero español, —cuya inmoralidad es proverbial incluso en los medios católicos extra-fronterizos— no logró neutralizar los actividades ateas menorquinas. Muy numerosas familias soslayaban voluntariamente los servicios eclesiásticos en los actos considerados imprescindibles: casamientos, bautizos, defunciones. De ello es testimonio actualmente aún, el elevado número de personas no bautizadas cuyos nombres pertenecen al ateismo.

Las manifestaciones anticlericales eran numerosas. En Ciudadela, que con Ferreries constituye el feudo de la Iglesia menorquina, el obispado tuvo que arriar bandera y retirar las acusaciones vertidas contra la Franc-Masonería que en aquella época aún no se había dejado llevar por flirteos interesados de orden político.

Bien es verdad que la obstinación clerical provocaba incidentes callejeros aprovechando sobre todo las manifestaciones de entierros civiles, exigiendo —sin desde luego lograrlo—, que el duelo se parara ante las iglesias de su recorrido.

En 1900, en la ciudad de Villa-Carlos, la Iglesia logró un proceso contra dos chicas de 15 años, acusadas de asistir al entierro de un niño y ser, además, portadoras de los lazos del féretro, que es prueba de amistad y de dolor.

Entonces, presionado por el clero, el gobernador de las islas decretó que los cadáveres eran propiedad exclusiva de la Iglesia « que hará su voluntad» aunque sea contraria a la de los familiares del difunto y de los sentimientos expresados en vida por éste.

Las consecuencias se tradujeron en toda la isla por testamentos notariados que imposibilitaban a la Iglesia de obrar a su guisa.

Estas luchas, aminoradas o acentuadas según las circunstancias, se prosiguieron hasta la proclamación de la segunda república.

Hombres representativos de la vanguardia progresista, tales como Lucas Pons Castell, Juan Manent y otros de los que se habla en otras crónicas isleñas, sufrieron los ataques violentos del clero .

∴

En 1901, una intensa labor de propaganda debía extenderse por toda la isla con la intervención de Angeles López de Ayala, Teresa Claramunt, —escritora de nombradía y muy conocida en los círculos internacionales por su obra y su abnegación a la causa de los perseguidos—, y Leopoldo Bonafulla. Pero los tres, antes que zarpara el buque que debía transportarlos a Mahón desde Barcelona, fueron arrestados e internados a bordo del acorazado «Pelayo», anclado en el puerto catalán.

Desierta circunstancialmente, la tribuna anticlerical menorquina fue ocupada, en diciembre del mismo año, por Miguel Longas, desertor de la Iglesia católica, pasado al ateismo, a quien rendían homenaje de simpatía los republicanos y anticlericales menorquines en general.

Poseedor de una muy prolongada experiencia en el propio seno de la Iglesia, orador ardiente y profundo razonador, Longas influenciaba al auditorio con su verbo persuasivo que se insurgía contra la potencia clerical que se manifiesta por la coacción de las conciencias, siendo necesario, en el combate de cada día, ganar tiempo atacando directamente al pontificado.

«Si en materia religiosa —decía— la historia no se repite, es porque continúa siendo la misma». Y denunciaba las argucias clericales para imponerse y mantener su imperio terrenal colaborando y defendiendo las iniquidades sociales a pesar de afirmar con suma desfachatez, que sus intereses no rebasan las cuestiones de orden espiritualù.

Los progresistas menorquines no despreciaban las ocasiones propicias para combatir al clericalismo. «La Progresista Femenina» organizaba jiras campestres de fraternidad en ocasión de las fiestas religiosas, especialmente durante la «semana santa».

En 1902, la municipalidad de Mahón rompió la costumbre convertida en ley, consistente en que el Municipio, en Corporación, asistiera a las manifestaciones de dicha «semana santa». Lo que dió al entonces alcalde clerical, la ocasión de tergiversar la cosa haciendo nacer dudas sobre la probidad de ciertos consejeros. Pero el «Porvenir del Obrero» valiente paladín siempre en vanguardia del combate, salió por los fueros de la verdad y estableció los hechos en su punto de justicia.

En 1902, Lucas Pons Castell y su amigo, —Juan Manent si me es fiel la memoria—, que tomaron luego en los años 20 una parte activa en la defensa de los internados de la Mola, sufrieron violencia en el curso de una procesión católica, siendo arrastrados y maltratados por los clericales.

Se organizaron numerosas manifestaciones civiles de protesta, en la que tomaron parte activa los citados, además de Pedro Pons Sitges, que fue alcalde republicano en diversas ocasiones antes y después de la segunda República, y Juan Mir y Mir, quién gozaba —entre la población obrera— de gran simpatía y respeto por su rectitud y por su concepción humanitarista de la sociedad. Es a él a quien se debe el prólogo de un libro de cuentos para una edición espanola, en cuyas páginas se hallaban trabajos de Kropotkin (con quien se había relacionado epistolarmente), de Reclus, Grave, Tolstoi, etc..., y cuyo titulo era : «Dinamita Cerebral».

Estas manifestaciones obligaron a los tribunales a numerosas y prolongadas intervenciones.

Hemos tomado para este trabajo fechas relativamente antiguas (1881-1902), por ser las más relevantes en este aspecto. Luego, delimitados los campos, la empresa clerical no marcó su huella muy profundamente. La proclamación de la República de 1931 afianzó a los anticlericales quienes, como en el resto de España, no supieron hacer fracasar los ataques de la Iglesia, coronados por un acuerdo con la reacción y posibilitando la cruzada para la que no tuvieron escrúpulos en aliarse con la media luna.

Otros hechos acaecieron durante los años 30 de los que hemos sido testigos y de los que se hablará en otra ocasión.

Después del 39 ha habido otras manifestaciones anticlericales, en ocasión de entierros civiles celebrados a sol poniente é introducidos los difuntos en el cementerio mediante boquete abierto en el muro.

Ahora, mirando al mundo y su complejo político social, debemos convenir en que los progresistas de antaño probaron un heroismo romántico sin par en su afán de lucha contra la hidra vaticanesca.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL HOMBRE MODELO

LEEMOS que el denominado Centro Cultural Europeo de Cooperation Económica ha llevado a cabo estos días una a modo de encuesta para determinar el tipo-robot del hombre que, en las estructuras técnicas y administrativas del moderno complejo industrial, ejerce funciones reguladoras. El resultado ha sido ofrecernos una imagen análoga al «Babitt» norteamericano, que en su día nos describió el escritor Sinclair Lewis. Tipo vulgar, prosaico, llevando una existencia puramente vegetativa.

El tipo-robot 1968, de la categoría indicada, queda reflejado por las siguientes caracteristicas: Se trata de un hombre de unos trentidós a trenticuatro años, que ha cursado algo de estudios superiores. Duerme siete horas y media por noche, pasa las veladas mirando la televisión, lee poco los periódicos, menos todavia los libros; ocupa ratos de ocio en entretenimientos caseros; no forma parte de ningún organismo político o cultural, tampoco está afiliado a ningún sindicato. Adquiere una vivienda individual, tal vez igualmente una casita en el campo para pasar en verano los fines de semana. Tiene el automóvil, que cambia cada dos o tres años a medida que surgen al mercado modelos más perfeccionados. Deposita en el Banco los ahorros, que al año suman una cantidad sustancial. Y en el seno del hogar vive una muelle existencia familiar, sin más ambición que la de estimar vayan en alza las acciones de la Empresa que le ocupa.

Asi, en acentuada proporción, es el tipo del funcionario, del burócrata, del técnico, en nuestra moderna «sociedad de consumo». Es esi el *hombre modelo* dentro las estructuras del actual sistema capitalista. Posiblemente, ateniéndose a una tal categoria de elementos ha formulado Aron su teoria de «el fin de las ideologias», considerando que individuos como los aludidos ya no tienen necesidad de enrolarse en ninguna ideologia. Dentro la comodidad y la rutina cotidiana se encuentran satisfechos.

«Sin ideales — ha dicho el pensador argentino José Ingenieros — seria inexplicable la evolución humana. Los hubo y los habrá siempre. Palpitan detrás de todo esfuerzo realizado por un hombre o por un pueblo. Son faros sucesivos en la evolución mental de los individuos y de las razas.» Sin ideales, llevando una existencia amorfa en lo que concierne al humano progreso moral, pasan los días elementos de la categoria indicada. Pero, en vibrante reacción, con impulso de dignidad, del seno de esa clase mediocre, han surgido todo un huracán de protesta: la rebelión de la juventud estudiantil.

### LA DIOSA ECONOMIA

En verdad que para obtener en la vida más o menos holgada situación en lo que a bienes económicos se refiere, precisa reunir ciertas condiciones nativas; tener determinada predisposición a la ciencia pitagórica de los números. Y no dejar escapar la ocasión de hacer dinero cuando ella se presenta. Sin considerarnos en más o en menos, de aquellos que son duchos en materia de Economia, estamos los que, ni hemos *prosperado*, ni maldito lo que nos hemos ocupado jamás de reverenciar, como han hecho y hacen otros, esa especie de encopetada deidad que lleva por nombre Economia. Diriase que tiene porte de diosa, a juzgar por lo que de ella se hacen fervientes algunos.

Pero el hecho de ser lego en ciencias económicas; el que personalmente uno no les tenga mucho apego a los números, no significa negar el valor de la Economia, pese a que, como aduce René Gonard en su conocida obra fundamental, que se cita en la frase que sigue, haya abundancia de apreciaciones en la materia para poder escoger: «El peligro mayor — dice el autor citado — de una «Historia de las doctrinas económicas» es el de producir en el ánimo del investigador o del lector una impresión de escepticismo. Tantas construcciones, tantos sistemas, tantas discusiones, tantas controversias hay (y a veces con argumentos convincentes por una y otra parte), que se siente la tentación de aceptar la última opinión que se nos presenta...»

No se quiere dar a entender que se tenga una sensibilidad que determine el repudiar lo que a la Economia hace referencia. Ello equivaldria a caer en lo absurdo. Seria tanto como negar lo que son valores materiales de la civilización. Lo que ocurre es que se está disconforme con esa especie de prioridad, esa alta suficiencia que se ha dado, y que dan algunos, a la Economia. Para ellos el factor económico es lo que se antepone a los otros valores del progreso humano. Para ellos diriase que solamente cuenta el *homo economicus*, sin que se conceda importancia al valor moral, a lo que es, o debe ser, concepto de la dignidad en el individuo, espiritu solidario, base de la fraternidad humana.

Una de las realizaciones de mayor trascendencia llevada a cabo a raiz de la revolución del 1936, fueron las colectividades agricolas de Levante. Era considerable el volumen económico que abarcaba particularmente las zonas agrarias de Valencia y Murcia. Faltaban técnicos en relación al desenvolvimiento económico. Hubo que preparar personal adecuado, con conocimientos de contabilidad, con nociones de materia económica. Se desarrollaron cursillos de capacitación. Pero los compañeros campesinos de Levante tuvieron la prevención de evitar que la Economía eclipsara a la Moral. De evitar que lo material, lo relativo a factores de índole económica, anularan en la conciencia del individuo la alta finalidad revolucionaria y libertaria. De ahi que alternando con las nociones de técnica económica, se daban también cursillos de sociologia. Incluso un renombrado catedrático de Literatura cuidaba de la educación estética de aquellas alumnas y alumnos, llamados a administrar el desenvolvimiento económico de las colectividades.

Para los marxistas, o neo-marxistas, (que de todo hay) el factor económico es lo que está llamado a presatisfacer lo que el régimen consienta lor supremo. La «nueva clase», que sabemos constituye todo el aparato estatal en el mundo comunista, es la llamada, por supuesto, a hacer y deshacer en lo relativo al destino de los dirigidos. A éstos les toca obedecer; satisfacer lo que el rrgimen consienta en cuanto a necesidades materiales; vegetando en torno a lo que, dentro el padrón de tipo económico, hayan fijado los que constituyen la clase dirigente. Y situadas asi las cosas, es comprensible que todo lo que no guarde relación con la Economia sean parruchas.

### EL LENINISMO DE KRLEZA

Se trata de un escritor yugoslavo, Miroslav Krleza, considerado, en tanto que literato, el más representativo de su país. En ocasión de su setenta y cinco aniversario, un periodista de su país le hizo una interviú. El hombre aduce ser un ferviente discipulo de Lenin. Pero se nota que tiene el suficiente discernimiento para no caer en obcecaciones reverenciales de partido. También se comprende que su grado de influencia intelectual hace que pueda expresarse en términos que en la propia Yugoslavia hace algún tiempo le fueron vedados a Djilas, cuyo libro, «La Nueva Clase» levantó por doquier sabrosos comentarios, y a su autor le valió unos años de cárcel.

Pero leamos algo de lo expresado por Miroslav Krleza:

«Digamos que el socialismo es ante todo una *concepción ideológica*, al ir realizándose deviene una *organización* que toma, más o menos necesariamente, la forma de una *jerarquía*, y deriva como tal, en diferentes «posiciones sociales», «carreras», «situaciones», y asi sucesivamente. Con ello se puede, como en el capitalismo, montar y *llegar*, perder o conservar las ventajas adquiridas... Por consiguiente, todas las debilidades humanas hacen su juego: la vanidad, la obsesión de poder, con la mania persecutoria de aquellos que temen perderlo, y sobre todo la estupidez. La estupidez humana es igualmente estúpida incluso en el socialismo. Puesto que los socialistas son también hombres, hay que reconocer el derecho a la estupidez con todos los demás derechos humanos. Ahí surge una de las confusiones fundamentales: se hace alusión a la estupidez socialista en el amplio sentido del concepto, y entonces se considera que atacáis el propio socialismo. Ese fenómeno es el origen de un fetichismo convulsivo, de fantasmas en torno a los ideales socialistas... Así la idea misma de socialismo se degrada al nivel de una abstracción estéril para dejar aparecer los métodos y los procedimientos de los que somos testigos, desde las «purgas» stalinianas hasta la ocupación de Checoslovaquia...»

Huelgan comentarios a lo que es bien significativo. Resulta en sumo grado interesante señalar rasgos de sinceridad de los propios comunistas, evidenciando lo que es el sistema político bajo el cual se sesenvuelven.

ESTUDIO

# De Miguel Bakunin a Herbert Marcuse

**por J. SEVILLA**

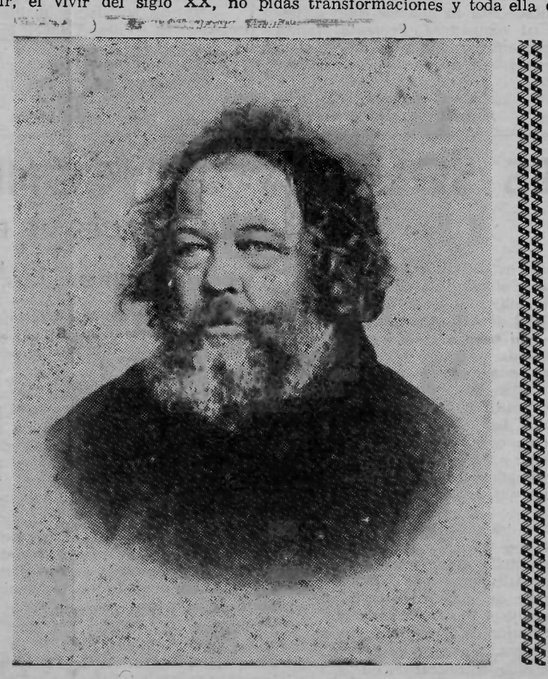
*(Conclusión)*

**Emergencia de las tácticas de Bakunin**

HAN pasado 88 años de la muerte de Miguel Bakunin. Sus ideas, sus tácticas, la manera de interpretarlas y llevarlas a la práctica quedaron en suspenso o se apaciguaron a raiz del desdoble de la Primera Internacional, provocado por Carlos Marx. Siguieron son sindicatos obreros adheridos a la Primera Internacional, las tácticas revolucionarias que le imprimieron a ésta, y un nuevo alborear radiante amaneció para la humanidad al finalizar el siglo XIX. Otro acontecimiento vino a frenar el impetu revolucionario de los sindicatos obreros nutridos de anarquismo, (sobre todo en Francia). El célebre Congreso de Amiens de 1906, en el que se acordó prohibir de introducir en los sindicatos obreros las opiniones politicas o filosóficas que los individuos profesaban fuera de ellos. Estos acuerdos que se ha dado por llamar *La charte d'Amiens*, y que tuvo como desastroso colofón, la separación de los anarquistas de los sindicatos.

Las tácticas de Bakunin surgen de nuevo hoy, tomando asiento de continuidad en una clase distanciada hasta hoy del obrerismo; la juventud universitaria que ha empuñado el timón de la nave revolucionaria poniendo proa a una nueva forma de revolución permanente y espontánea, con el propósito de transformación de la sociedad sin un programa fijo, a expensas de que las estructuras, la organización y construcción de un nuevo sistema, se haga a medida que la revolución avanza y las condiciones exijan. Idea esta de dejar la revolución que haga su obra.

No es de extrañar que esto ocurra, después que los sindicatos obreros perdieran el espíritu de lucha revolucionaria al separarse de la Primera Internacional. Se han politizado, burocratizado y verticalizado, perdiendo su esencia revolucionaria al perder el contacto de los anarquistas que mantenian en ellos el ardor revolucionario y libertario. Y sin embargo, nuestro vivir, el vivir del siglo XX, no



*Miguel Bakunin, teórico de la Anarquía*

difiere en mucho al de los siglos precedentes. Sigue su marcha emancipadora despertando los sentimientos potenciales que abriga el hombre y encaminándolo a un fin común. «La desaparición de los Estados», «La abolición del salario», «El derecho y el deber para todos por igual», «La abolición de la propiedad», «La emancipación del individuo y de la sociedad de la esclavitud politica», es decir, el programa establecido en 1879, por la «Asociación Internacional de los Trabajadores, que es aún problema de lucha que sigue en pie.

La liberación sexual y la liberación de la esclavitud del trabajo y de la sociedad politica, no explotó de improviso en las Universidades; tiene origen ya viejo, desde la explotación del hombre por el hombre, agravándose siempre más, por los sistemas politicos de ordenar la economia hasta llegar a la dirección total de ellos que ha pasado al poder fuerte, rigido, autoritario y jerárquico.

En la sociedad que vivimos, de rápidas transformaciones y toda ella en si en progresiva transformación, no consiguen los gobiernos dar formas o solucionar las necesidades más perentorias y apremiantes. Todos ellos siguen siendo partidarios de arbitrajes, coaliciones, normas de huelgas, leyes de las llamadas protectoras del obrero, etc. No se enfrentan ni pueden enfrentarse con ningún problema de fondo. Agravan todos los problemas sin resolver ninguno, recurriendo en último término a represiones cruentas. En realidad para ellos, los conflictos sociales han sido, son y serán un engorro para el poder oficial, ataques a la comodidad y al interés acumulativo. En total, nuestra época está en crisis porque a presencia nuestra hemos visto destruirse e invalidarse todo un sistema de valores, sin que surja todavia ni en la religión, ni en la moral ni en la ciencia, una nueva y coherente ordenación de vida, de convivencia y de armonia social.

Contra todo este cobertijo estatal

*(Sigue en la página 2)*

# España ante el espejo

**«LA TORTURA DE LA «BICICLETA» PARA LOS DETENIDOS»**

LONDRES (OPE). — «The Sunday Telegraph» publicó el 29 de diciembre, bajo el titulo, a tres columnas, de «La tortura de la «bicicleta» para los detenidos españoles», una amplia información sobre el documento de 30 páginas firmado por mil intelectuales españoles, para pedir que se abra una investigación por las autoridades franquistas sobre 100 casos en que se denuncia la brutalidad de la policía. He aquí lo esencial del texto presentado por el Servicio diplomático de dicho periódico.

«El general Camilo Alonso Vega, ministro español del Interior, ha sido solicitado para que se investigue lo que contiene un documento de treinta páginas en el que se describen más de 100 casos de supuesta brutalidad policiaca para con detenidos politicos. La carta que acompaña al documento y en la que se pide que se haga una investigación a fondo, ha sido firmada por 1.000 figuras prominentes de la vida política, cultural y profesional española. Entre los firmantes se encuentran el señor Gil Robles, ex ministro de la República española, el profesor universitario López Aranguren y el pintor catalán Joan Miró. Otra carta, en la que también se pide que se haga una investigación, lleva las firmas de casi todos los Provinciales de las Ordenes religiosas de Cataluña, y entre ellas del Abad del monasterio benedictino de Montserrat, Dom Casiano Just.

La información contenida en el informe ha sido recogida en los círculos de oposición del País vasco, donde existe un estado de emergencia desde que los nacionalistas vascos mataron en julio pasado a un inspector de Policia, y en la región minera de Asturias, donde la policia busca ahora a los organizadores de unas huelgas ilegales que fueron declaradas recientemente. Los policías denunciados como torturadores pertenecen casi todos a las Brigadas Sociales, sección de la Policia de Seguridad que se ocupa exclusivamente de los casos politicos. Se citan los nombres de seis torturadores en el informe.

Por otra parte, se acompaña al informe una carta enviada a las autoridades franquistas por tres Obispos vascos, denunciando toda una serie de torturas aplicadas a presos vascos. Y se citan otros casos ocurridos en Valencia y Barcelona. Uno de los casos más interesantes es el de un obrero casado de Barcelona, a quien sometieron los torturadores a continuas palizas y a 28 horas del tratamiento llamado de la «bicicleta». Y todo porque habia participado en un boicot a los autobuses por aumento de tarifas. El documento dice que hay casos en que los detenidos han denunciado el trato recibido, pero que no se ha dado nunca curso a sus denuncias.

Muchos de los firmantes del documento firmaron en 1963 otro semejante, al que el Gobierno no dio una respuesta seria. Antes al contrario, organizó una campaña de propaganda para desacreditar a todos los que lo habian firmado, y hasta se obligó a uno de ellos, al escritor Juan Bergamin, a marcharse de España.»

# DISCOS

*Querido compañero, tu vejez precoz me preocupa. A tus cuarenta o sesenta años, les salen ideas canosas o ilusiones calvas. De continuar así, no te va a quedar pelo sano ni insano.*

*Fuiste rebelde por considerarte oprimido, y ahora aceptar ser deprimido. Meditas cara al asfalto, en vez de hacerlo con la mirada en alto. Tu marcha es vacilante, tu paso, de comitiva. Has acompañado demasiados cadáveres a su morada postrera. Eso, ¿se pega?*

*Hablas nomás de desengaños, y son los años, que pesan. Los años, el tiempo, que despojan a la mente de substancias juveniles. No de edad es casa, sino de convicción firme, de temple seguro. Gritar cuando se tiene voz y callar cuando esa falla, es puro accidente físico. Hay mudos con decires ejemplares (¿conoces, compañero, la mímica precisa, las enseñanzas de un Cervantes que no perorabá?) y para el ejemplo la edad no cuenta. La Verdad encendió su luz en la Grecia de los sabios y en la China profunda, y no se ha extinguido.*

*Ni se extinguirá porque tu te apagas ni que yo me apagara, cosa que no haré, que hará en mí, la Parca. Y así tú, cansado de diez canseras, pronto irás a descansar para un sueño de lamias y serpientes; te librarás al cariño mórbido, devorante, del jergón, más blando que el de ataúd, y por ende, invitación de ingreso al mismo.*

*Porque hay defunciones anticipadas, compañero viejo, puesto que dimitir es morir... a los 40, a los 60, a los años que sea.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

23 JANVIER 1969
NUMERO 540
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

# LE TAJ MAHAL à AGRA

Comme « une larme d'amour baignant la joue du Temps », ainsi décrivait le grand poète Rabindranath Tagore, le Taj mahal d'Agra.

Me trouvant à Delhi, profitant d'une journée d'attente, avant le départ de l'avion vers Téhéran, j'ai désiré me rendre à Agra, pour visiter tout particulièrement le célèbre mausolée, que l'on a comparé à un « poème de marbre ».

204 km. environ en autobus par la route de Delhi à Agra, me permirent de faire de nombreuses découvertes le long du parcours.

Me voici Agra, la ville du Taj. Avec ses 53 km. carrés de superficie, une population de 376.000 habitants, elle se situe à 168 m. d'altitude.

Les origines de la ville se perdent dans la nuit des temps; la grande épopée indoue la mentionne sous le nom d'Agraham. Toute une série d'avatars se précisent dans l'histoire de cette ville depuis le jour où la première des dynasties afghanes en fit una capitale, prise en 1526 après J.-C. par Babur, qui à titre de butin de guerre, s'appropria le célèbre diamant Koh-i-noor.

Capital de l'empire Mogol, Agra fut embellie de splendides monuments et atteint l'apogée de sa grandeur au 17e siècle, lorsque l'empereur Shah Jahan fit élever le célèbre Taj Mahal, à la mémoire de son épouse bien-aimée.

Délaissons l'enceinte du Fort d'Agra et ses Portes, cet ensemble architectural assez curieux, que certains baptisent de « Versailles oriental ».

Le Palais d'Akbar, en ruines, le Palais de Jahangir, où se mêlent le style indou et les décorations de l'Asie centrale, le Palais Privé (Khas Mahal), le Palais des Miroirs (Sheesh Mahal), le Jardin des Vignes (Anguri Bagh), la Tour octogonale (Musamman Burj), les Palais du Fort d'Agra, les tombeaux et mausolées d'Agra de la rive gauche de la Yamuna, les monuments historiques de Fatehpur Sikri (distant de 37 km. d'Agra).

« En réalité, à l'époque mogole, la construction était une des méthodes les plus sûres pour réduire le chômage. Ces magnifiques projets étaient en même temps des œuvres de bienfaisance qui procuraient du travail aux nécessiteux. » Du travail, peut-être, la mort, sans aucun doute... Car je ne puis partager cette façon de voir, et de nos jours, tous les gouvernements l'inscrivent comme exutoire à leur économie déficiante.

Revenons au Taj Mahal :

Il faut l'avouer, il dépasse toute imagination. Ce chef-d'œuvre vaut à lui seul le voyage. La première impression se confirme d'ailleurs, lorsque commence la visite détaillée. Surtout, ne vous fiez pas à tout ce que racontent les guides et les prospectus touristiques. Que votre émotion en particulier, ne soit pas surprise par tout ce qui est dit sur l'empereur et la femme pour qui fut érigé cet immortel sanctuaire. De belles légendes circulent et sont offertes aux visiteurs subjugués par la beauté incontestable des lieux « dont la grâce et la délicatesse semblent sorties d'un rêve rayonnant. »

Voyons d'abord ce Shah Jahan (1628-1658), le Grand Mogol, celui dont on a écrit que « d'un pays de pierre rouge, fit un pays de marbre ». Son nom se mêle aujourd'hui aux merveilles architecturales d'Agra, mais il faut savoir qu'il « présentait un curieux mélange de cruauté orientale, d'amour du luxe et de sens du beau. » Son ascension au trône est, sans aucun doute, un beau début de carrière, qu'il parsème de crimes qu'il ordonne : tels l'assassinat du dernier de ses frères, l'étranglement de trois cousins, la crévaison des yeux de son neveu. Ainsi fit Shah Jahan, maître du monde, et flamme de la Foi, cela va sans dire.

La description que nous rapporte de ce personnage Tibor Mende, n'est guère attachante, et laisse percer l'individu, qui, sous des dehors de justice intègre, envisageait les choses à sa façon, punissant avec un raffinement, de « sa » justice, les incorrections de ses semblables.

« Dans ce but, l'un des grands dignitaires de la cour était spécialement au soin de plusieurs corbeilles remplies de serpents venimeux. Les malheureux qui n'avaient pas réussi à satisfaire le sens de l'équité de l'empereur, étaient piqués par les serpents sous les yeux du maître lui-même, qui assistait à leur agonie. D'autres qui ne méritaient sans doute un traitement aussi choisi, étaient jetés à des éléphants sauvages qui les mettaient proprement en pièces. »

Pourtant, c'est ce même individu qui témoigna pour sa femme Mumtaz-i-mahal, un amour passionné et morbide. En donnant naissance à leur quatorzième enfant (peut-être le quinzième), la belle Persanne mourut. Alors, fou de douleur, l'empereur projeta d'élever à la mémoire de l'impératrice un palais d'une opulence inégalée jusque là, un monument qui serait à la fois digne de sa grandeur d'abord, de son amour perdu ensuite. De là est né le Taj Mahal. Pour immortaliser la beauté de celle qui lui fut fidèle, le cinquième des grands Moghouls, insouciant quant aux dépenses des deniers publics (rien n'est changé), fit bâtir cet extraordinaire complexe architectural.

Il fit venir de partout des architectes capables, aucun de ceux de la cour des Moghouls ne lui parut digne d'une telle entreprise. Il confia cependant à Jsa, le fameux architecte perse et à son élève Ahmed la surveillance de la construction.

En 1653, le voyageur Tavernier, qui parcourut l'Inde, dit qu'il fallut 22 ans pour construire Taj Mahal.

« Ce monument, d'une ostentation barbare coûta à l'empereur la bagatelle de 10 millions de roupies de ce temps, c'est-à-dire cent fois plus qu'aujourd'hui. »

Des milliers d'Indous furent réquisitionnés; aucun salaire ne leur fut accordé, et ils furent si mal nourris, que par centaines, ils moururent de maladie et de misère. Sans relâche, durant 22 ans, nuit et jour, ils œuvrèrent à ce temple. Ce fut un grouillement sans nom, fourmillière ouvrière, esclaves et parias peinant, suant à la tâche jusqu'à l'épuisement. Sans cesse, le cheptel était renouvelé, sans aucun égard pour les morts.

Ceux qui aujourd'hui s'extasient devant les splendeurs de ce chef-d'œuvre, devraient avoir une pensée envers tous ceux qui y laissèrent leurs os, témoins d'une réalisation auréolée de grandeur et de beauté, mais baignés de tristesse, de sueur et de sang.

La description du Taj, je veux la résumer, en ne citant que ses terrasses, ses minarets de marbre, son dôme géant, en forme de bulbe. Mais partout à l'intérieur, « ce ne sont que des motifs architecturaux somptueux, enrichis d'exquises et délicates incrustations de pierres précieuses, rubis, jaspes et agathes, en forme de guirlandes, de volutes ou de grecques et contrastant sur le fond du marbre d'un blanc de neige. »

Le tombeau de Mumtaz Mahal est placé au-dessous du dôme, dans un espace délimité par un écran de marbre ciselé, à la base et au sommet duquel s'étale une véritable dentelle de marbre, incrustée de pierres précieuses.

Sans doute, le spectacle est impressionnant et révèle le degré élevé de l'habileté des architectes et des sculpteurs de l'époque. Le mausolée se situe dans un immense jardin, tel que les photos nous l'ont rendu familier. Devant, dans un bassin d'eau courante, jouent des jets d'eau, qu'ornent de chaque côté, une rangée de cyprès.

Surprenante vision autant que mystérieux symbole de vie en ce lieu hanté par la mort.

« Le Taj possède également une atmosphère qui lui est propre. Le marbre blanc apparaît, selon les heures du jour, de teintes différentes, grisâtre à l'aurore, il acquiert une blancheur surnaturelle sous le clair de lune et se rosit au couchant. Le temps lui a donné une patine presque imperceptible. »

Pour Ghandi, qui avait une aversion pour le faste et le luxe sous toutes les formes, « ce monument artistique ne représentait que la personnification des travaux forcés. »

Khrouchtchev le désignait, lorsqu'il le visita en 1955, « comme un vestige de rois tyranniques d'un vieux passé. »

Tandis que le président Eisenhower, en proie au ravissement, ajoutait : « Sa beauté dépasse tout ce que j'avais imaginé. »

Pour moi, qui venais de rencontrer tout au long du chemin parcouru de Delhi à Agra, la misère la plus sordide, je méditais dans le jardin, éloigné du groupe de touristes que j'accompagnais, la coûteuse passion d'un homme et je mêlais je ne sais quel blasphème, face à « ses sensuelles et voluptueuses constructions en marbre et pierres précieuses. »

Triomphe de grandeur sur la misère infernale de tout un peuple, ambitieuse création d'un potentat en adoration d'une femme qu'il engrossa quatorze fois en vingt ans. Cet époux désespéré devait être emprisonné par son troisième fils, avide d'accéder au trône lui aussi, après avoir assassiné ses trois frères.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le Taj Mahal fut livré au pillage par d'autres vandales. Bien des chefs-d'œuvre furent emportés par les barbares : portail avec les ogives en or, pierres précieuses et chandeliers d'or. Au début du XIXe siècle, le vice-roi décida de le démolir pour faire présent du marbre au roi d'Angleterre. Aujourd'hui, il s'élève là, tel un témoignage d'un passé révolu.

On ne peut s'empêcher lorsqu'on projette sa pensée dans le passé historique, d'être quelque peu réticent, face à tant de beauté éclaboussée de larmes et de sang. Alors, ce chef-d'œuvre, cette « larme d'amour, ce poème de marbre » se dresse comme une insulte à l'homme.

**HEM DAY**

# L'anarchisme dans la révolution russe

L'anarchisme, après avoir trouvé un deuxième souffle dans le syndicalisme révolutionnaire, en puisa un troisième dans la Révolution russe. Cette affirmation peut, au premier abord, surprendre le lecteur, habitué à considérer la grande mutation révolutionnaire d'Octobre 1917 comme l'œuvre et comme l'apanage des seuls bolcheviks. En réalité, la Révolution russe fut un vaste mouvement de masses, une vague de fond populaire qui dépassa et submergea les formations idéologiques. Elle n'appartint à personne, sinon au peuple. Dans la mesure où elle fut une authentique révolution, impulsée de bas en haut, produisant spontanément des organes de démocratie directe, elle présenta toutes les caractéristiques d'une révolution sociale à tendances libertaires. Toutefois la faiblesse relative des anarchistes russes les empêcha d'exploiter des situations exceptionnellement favorables au triomphe de leurs idées.

La Révolution fut finalement confisquée et dénaturée par la maîtrise, diront les uns, l'astuce, diront les autres, de l'équipe de révolutionnaires professionnels groupée autour de Lénine. Mais cette défaite, à la fois de l'anarchisme et de l'authentique révolution populaire, ne fut entièrement stérile pour l'idée libertaire. Tout d'abord, l'appropriation collective des moyens de production ne fut pas remise en cause et le terrain ainsi sauvegardé sur lequel, un jour peut-être, le socialisme par en bas prévaudra sur l'encasernement étatique; ensuite, l'expérience de l'U. R. S. S. fournit l'occasion à un certain nombre d'anarchistes russes et non russes de tirer les leçons complexes d'un temporaire échec — leçons dont Lénine lui-même semblait prendre conscience à la veille de mourir —, de repenser, à ce propos, les problèmes d'ensemble de la révolution et de l'anarchisme. En un mot, selon l'expression de Kropotkine, reprise par Voline, elle leur enseigna, si besoin était, *comment il ne faut pas faire une révolution*. Loin de prouver l'impraticabilité du socialisme libertaire, l'expérience soviétique, dans une large mesure, a confirmé, au contraire, la justesse prophétique des vues exprimées par les fondateurs de l'anarchisme et, notamment, de leur critique du socialisme « autoritaire ».

*Une révolution libertaire*

Le point de départ de la Révolution de 1917 avait été celle de 1905, au cours de laquelle avaient surgi des organes révolutionnaires d'un type nouveau : les soviets. Ils étaient nés dans les usines de Saint Pétersbourg au cours d'une grève générale spontanée. Vu l'absence à peu près complète d'un mouvement syndical et d'une tradition syndicaliste, ils avaient comblé un vide en coordonnant la lutte des usines en grève. L'anarchiste Voline fut du petit groupe qui, en liaison étroite avec les ouvriers et sur leur suggestion, eut l'idée de créer le premier soviet. Son témoignage rejoint celui de Trotsky qui, quelques mois plus tard, devait devenir président du Soviet, et qui sans aucune intention péjorative, bien au contraire, écrit, dans son témoignage sur 1905 : « L'activité du soviet signifiait l'organisation de l'anarchie. Son existence et son développement ultérieurs marquaient une consolidation de l'anarchie. »

Cette expérience s'était gravée pour toujours dans la conscience ouvrière et, quand éclata la Révolution de Février 1917, les dirigeants révolutionnaires n'eurent rien à inventer. Les ouvriers s'emparèrent spontanément des usines. Les soviets resurgirent d'eux-mêmes. Une nouvelle fois, ils prirent à l'improviste les professionnels de la Révolution. De l'aveu même de Lénine, les masses ouvrières et paysannes étaient « cent fois plus à gauche » que les bolcheviks. Le prestige des soviets était tel que l'insurrection d'Octobre ne put être déclenchée qu'au nom et à l'appel de ces derniers.

Mais, en dépit de leur élan, ils manquaient d'homogénéité, d'expérience révolutionnaire, de préparation idéologique. Ils étaient, de ce fait, la proie facile de partis politiques aux conceptions révolutionnaires vacillantes. Bien qu'organisation minoritaire le parti bolchevique était la seule force révolutionnaire réellement organisée, et qui savait où elle allait. Il n'avait guère de rivaux à l'extrême-gauche, ni sur le plan politique, ni sur le plan syndical. Il disposait de cadres de premier ordre. Il déploya, comme l'admet Voline, « une activité farouche, fébrile, foudroyante ».

Cependant l'appareil du Parti — dont Staline était encore à cette époque, un des obscurs fleurons — avait toujours regardé avec une certaine méfiance les soviets, concurrence gênante. Au lendemain de la prise du pouvoir, la tendance spontanée et irrésistible à la socialisation de la production fut d'abord canalisée par le moyen du contrôle ouvrier. Le décret du 14 novembre 1917 légalisa l'ingérence des travailleurs dans la gestion des entreprises, dans le calcul du prix de revient, abolit le secret commercial, obligea les patrons à exhiber leur correspondance et leurs comptes. « Les intentions des dirigeants de la Révolution, rapporte Victor-Serge, n'étaient pas d'aller au-delà. » En avril 1918, ils « envisageaient encore (...) la constitution de sociétés mixtes par actions, auxquelles eût participé, avec l'Etat soviétique, le capital russe et étranger ». « L'initiative des mesures expropriatrices partit des masses et non du pouvoir. »

Dès le 20 octobre 1917, au premier congrès des conseils d'usine, fut présentée une motion, d'inspiration anarchiste, qui remandait : « Le contrôle de la production et les commissions de contrôle ne doivent pas être seulement des commissions de vérification, mais (...) les cellules de l'avenir qui, dès maintenant, préparent le transfert de la production aux mains des ouvriers. » « Au lendemain de la Révolution d'Octobre, observe A. Pankratova, ces tendances anarchistes s'affirmèrent avec d'autant plus de facilité et de succès que les capitalistes opposèrent la plus vive résistance à l'application du décret sur le contrôle ouvrier et continuèrent à refuser l'ingérence des travailleurs dans la production. »

Le contrôle ouvrier, en effet, se révéla vite une demi-mesure, inopérante et boiteuse. Les employeurs sabotaient, dissimulaient leurs stocks, soustrayaient l'outillage, provoquaient ou lock-outaient les ouvriers; parfois ils se servaient des comités d'usine comme de simples agents ou auxiliaires de la direction, ou bien même ils croyaient profitable d'essayer de se faire nationaliser. Les ouvriers répondirent à ces manœuvres en s'emparant de l'usine et en la remettant en marche pour leur propre compte. « Nous n'écarterons pas nous-mêmes les industriels », disaient les ouvriers dans leurs motions, « mais nous prendrons en main la production s'ils ne veulent pas assurer le fonctionnement des fabriques.» Pankratova ajoute que, dans cette première période de socialisation « chaotique » et « primitive », les conseils d'usine « prenaient fréquemment la direction des usines dont les propriétaires avaient été éliminés ou avaient pris la fuite».

**Daniel GUERIN**

*(A suivre.)*

# Marxistes d'hier et d'aujourd'hui

## Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

Le prolétariat anglais se désintéresse d'ailleurs de plus en plus de l'Internationale; ses revendications en partie satisfaites, notamment dans la question du suffrage universel et de la journée de neuf heures, il se détourne de toute agitation révolutionnaire et cherche son salut dans un réformisme qui, dans l'action politique, se met délibérément à la remorque des libéraux. Le grand appui du marxisme devient désormais le parti ouvrier allemand, décidé à conquérir le pouvoir, mais uniquement dans la légalité et par le bulletin de vote. Les sociaux-démocrates se réclament de Marx, et son influence sur eux est plus grande que sur tout autre parti, bien qu'il ne soit pas du tout d'accord avec l'Etat populaire qui est leur but. Cependant, enfermé dans la légalité, le parti ouvrier allemand nie publiquement être en rapport avec l'Internationale.

Les internationalistes français qui, après la chute de la Commune, sont assez nombreux à Londres, exercent pour toutes ces raisons une grande influence dans le Conseil général. Or, les révolutionnaires français sont ou bien des bakouninistes ou bien des blanquistes. Mais les organisations bakouninistes que les réfugiés fondent aussi bien à Londres qu'à Genève ne sont pas même admises dans l'Internationale. Marx est donc obligé de chercher l'alliance des blanquistes, qui sont bien pour la lutte politique, pour le centralisme et pour la conquête du pouvoir politique, mais contre l'action de grands partis et pour la conspiration de minorités décidées, ce que Marx abhorre.

Les forces de Bakounine se recrutent dans les organisations espagnoles, italiennes et belges, et surtout chez des Jurassiens qui, après la conférence de Londres, se constituent en une Fédération jurassienne de l'Internationale. Les petites villes du Jura deviennent dorénavant le véritable centre des anarchistes qui, du monde entier viennent ici en pèlerinage. Ainsi y séjournent, quelquefois seuls, quelquefois ensemble, Pierre Kropotkine et les frères Reclus, Benoit Malon et Jules Guesde, Carlo Cafiero, Enrico Malatesta et Andréa Costa, le futur fondateur du parti socialiste italien, pour retremper leur foi parmi les montagnards de ce coin perdu de la Suisse.

Comme celle des marxistes, la position des anarchistes se dessine dès maintenant nettement. Ils ne sont pas seulement contre l'Etat, mais même contre toute action qui tient compte de l'Etat et surtout contre toute participation aux élections. En rejetant jusqu'à la notion d'un pouvoir établi, ils renoncent par conséquent à sa conquête et ne recherchent l'émancipation du travail que dans la lutte économique et révolutionnaire. Il est vrai que les anarchistes eux aussi, trouvent des alliés qui les suivent plus par tactique que par principe. Une partie des fédérations hollandaises et anglaises sont en effet d'accord avec eux pour réduire le Conseil général à un simple bureau de correspondance et de statistique, sans que l'autonomie signifie pour ces fédérations une adhésion au programme bakouniniste.

Bien qu'aucun des blocs adverses ne soit homogène, ils représentent, somme toute, deux conceptions de l'action ouvrière diamétralement opposées : d'un côté le centralisme, le parti politique qui se sert de tous les moyens légaux, la conquête de l'Etat et sa lente transformation; de l'autre côté, le fédéralisme, le syndicat qui se moque de la légalité et préconise l'action directe et l'abolition immédiate de l'Etat. Les anarchistes affirment souvent que dans ce différend ils représentent l'esprit latin, spontané et multiforme, contre l'esprit germanique, systématique et uniforme. Les marxistes assurent que leur théorie correspond à l'état des pays économiquement plus avancés tandis que celle de leurs adversaires reflète les conditions et l'état d'esprit des pays arriérés.

Comme au concile de l'Eglise catholique, cette lutte se réduit quelquefois à des interprétations de textes. Les anarchistes se tiennent à cette phrase du programme de l'Internationale : « L'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné. » Les marxistes déclarent qu'il faut lire : « L'émancipation économique des travailleurs est le grand but auquel tout mouvement politique doit être subordonné » « comme moyen » et que les deux mots « comme moyen », qui changent pourtant tout le sens, sont omis dans l'édition française, soit par mégarde, soit par égard aux lois de l'empire.

Les deux partis aux prises ne se contentent naturellement pas d'arguments impersonnels. Mais Bakounine ne manque pas, même dans ses attaques les plus violentes, de rendre justice aux mérites de son adversaire.

FRANCE-U.R.S.S.

*— Mon poulain, je te decore.*

« Marx, écrit-il, n'est pas un homme ordinaire. C'est une intelligence supérieure, un homme d'une science très vaste, surtout dans les questions économiques, et, de plus, un homme qui à ma connaissance, depuis 1845, l'époque de ma première rencontre avec lui à Paris, a toujours été sincèrement, entièrement dévoué à la cause de l'émancipation du prolétariat, cause à laquelle il a rendu d'inestimables services, qu'il n'a jamais trahi sciemment, mais qu'il compromet sans cesse aujourd'hui par sa vanité formidable, par son caractère haineux, malveillant et par ses tendances à la dictature au sein même du parti des révolutionnaires-socialistes. »

S'il y a dans ces paroles — et il en est de même dans toutes les polémiques de Bakounine — au moins un effort pour être équitable, l'aveuglement de Marx et de ses amis est tel que leurs attaques ne reculent pas devant les pires accusations. Le journal de Liebknecht dénonce même l'insurrection de Lyon comme l'œuvre des services de Bismarck, et Outine déclare au congrès de la Fédération Romande qu'il ferait guillotiner Bakounine s'il en avait le pouvoir. Le rôle d'Outine en tant qu'informateur de Marx est peut-être le plus funeste dans cette lutte fratricide. Une fois il va jusqu'à inventer la fable d'un attentat des bakouninistes contre sa personne; il ne se serait échappé, affirme-t-il, que par l'intervention fortuite de quelques étudiants allemands.

Enfin, Marx lui-même descend dans l'arène en publiant, sous la signature du Conseil général, « Les prétendues scissions de l'Internationale ouvrière ». Marx ignore la société secrète de Bakounine, mais il croit que l'Alliance existe toujours et, quand il fait le procès de toute tentative de créer une Internationale dans l'Internationale, il n'a pas tort. Sa brochure laisse toutefois une impression pénible. Le fond du débat y est à peine effleuré. Marx considère les anarchistes ou comme des intrigants ou comme des agents de la police, et il les combat uniquement avec des arguments juridiques. De même qu'il dira au congrès de La Haye que tous les chefs du prolétariat anglais sont vendus à Gladstone, il affirme que les chefs des ouvriers allemands qui adoptent les théories de Lassalle sont des mouchards, et il va jusqu'à soupçonner l'intégrité de Malon qui a été un des héros de la Commune. Mais le plus grand intrigant est pour lui Bakounine. Il n'hésite pas à le rendre responsable de la trahison d'Albert Richard et de Gaspard Blanc, et il l'identifie sans aucune restriction avec Netchaieff, en se référant à leurs maximes « sottes et infâmes », rendues publiques par le procès de Moscou. Marx se soucie peu de ce que ces attaques aggravent le sort de Netchaieff, qui en ce moment n'est pas encore arrêté. Il ne pense qu'à atteindre Bakounine. Pas un mot dans « Les prétendues scissions » ne rend justice à la personnalité du défenseur de Dresde ou ne reconnaît seulement sa bonne foi. D'après Marx, ce n'est qu'un homme qui prêche le panslavisme et la guerre.

Nous allons voir plus tard comment la haine de Marx pour Bakounine va causer même la ruine de l'Internationale. Nous verrons aussi plus tard comment cette hargne maladive sera par la suite la seule raison d'être des marxistes dans les révolutions qui vont suivre.

**M. OCAÑA**

*(A suivre)*

*Rappelons-nous de*

S.I.A.

Solidarité Internationale Antifasciste

## CAISSE DE SOLIDARITÉ

*Souscription « Solidarité Bordeaux »*

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

4ème *liste*

Joly (Paris), 10; González (Castelfranc), 20; C.N.T.E. Cachan, 45; C.N.T.E. Houilles, 80; SIA Béziers, 250; Ocaña, (Bezons), 50; CNTE Versailles 100; Baila (Sartrouville) 50; Ordoñez (Belvèze), 50; Benadet (Pamiers), 10; Solano (Pamiers), 10; Gil (Pamiers), 10; Riba (Banettali), 10; Perna (Lyon), 20; CNTE Thiais, 176; Groupe Industrie Chimique, 90; Anonyme (Thiais), 4. Total de la 4ème liste : 983 frs.

Total des listes précédentes : 630 frs.

Total des souscriptions comptabilisées : 1 615 frs.

## LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

## COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES

*Appel aux jeunes*

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios Lopez, le samedi, de 16 à 18 heures, local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération, Villeurbanne.

# Ce bourgeois aux petits pieds

Dans l' « Humanité » du 8 janvier, Georges Séguy, secrétaire général de la C. G. T. et membre du Comité central du P. C. fulmine contre la C. F. D. T. en accusant cette dernière de se retrouver « en compagnie des plus fieffés protagonistes de l'anarchie... ».

Le beau Séguy a du mal à digérer son coup de pied au cul de mai. Il mélange sciemment l'anarchie avec les « gauchistes » et la C. F. D. T. Il n'igore pas pourtant que les anarchistes militent sur le plan syndical à la C. N. T. Mais Séguy a fait sienne cette phrase : « Connais pas ».

« Cohn-Bendit ? Connais pas », avait dit Séguy. En ce qui concerne la C. N. T. Séguy ne veux pas connaître et il préfère distribuer son poison en amalgamant les anarchistes à toutes les sauces.

Cependant si Séguy ne veut rien connaître, nous, nous connaisons Séguy, ce bourgeois aux petits pieds qui fréquente comme un « gentilhomme » les rendez-vous de chasse comme un vulgaire P.-D. G.

Pour Môssieur Séguy le gouvernement est un interlocuteur valable. L'affirmation dit bien ce qu'elle veut dire. Séguy espère bien qu'un jour il pourra mettre son cul dans un fauteuil de ministre et redire aux travailleurs de « retrousser leurs manches ».

Si pour les travailleurs, le gouvernement n'est pas un interlocuteur valable Môssieur Séguy est encore moins valable. Et si nous sommes fermement partisans de l'unité ouvrière nous devons constater que toute cohabitation avec des individus à la Séguy est impossible.

Impossible parce que ce genre d'individu n'a rien d'ouvrier, rien de révolutionnaire.

La C. G. T. un syndicat ? Allons, donc !

Dans le palais des doges de la rue Lafayette, il faut entrer sur la pointe des pieds, il faut attendre pour être reçu par les dieux, les césars et les tribuns.

Le véritable syndicalisme, qui continue et perfectionne la solidarité ouvrière est celui d'une anarchie positive. C'est celui de la C. N. T. où toutes les opinions ont droit à la parole, à l'écrit, à l'exercice des fonctions syndicales.

Dans le vrai syndicat, dans la C. N. T. on se préoccupe surtout de celui qui ne pense pas comme les autres, car c'est toujours du côté du contestataire qu'il faut chercher la clairvoyance. C'est en laissant la parole à tous, même si cette parole est brutale qu'on peut parvenir à s'instruire.

Un responsable syndical doit, après un certain temps rentrer dans le rang afin que d'autres plus jeunes fassent leurs preuves. Rentrer dans le rang ne veut pas dire prendre sa retraite. Le vieux militant doit toujours être là pour aider, soutenir le jeune qui a repris le flambeau.

C'est cela la ligne de conduite de la C. N. T., face à une C. G. T. véreuse pour qui les dirigeants sont une caste et les cotisants des manants.

**R. J. SOURIANT**

# El problema estudiantil

## EN MADRID

El Sindicato Democrático de Estudiantes de la Universidad de Madrid (SDEUM) celebró sesión magna en la Facultad de Ciencias, asistiendo a la reunión miles de estudiantes. El orden del día de la asamblea fue: 1) Información universitaria. 2) La represión. 3) Actitudes a tomar. Los asistentes, en su mayor parte, corearon a los oradores con gritos como los de «La solución: la revolución». Se leyeron algunas cartas todas firmadas por obreros e intelectuales de diversas provincias. Al terminar el acto un grupo de unos doscientos estudiantes — entre activistas y curiosos — se dirigieron por la avenida Complutense hasta la plaza del Cardenal Cisneros, donde cortaron el tráfico, produciéndose un breve embotellamiento en la circulación.

Las Facultades continúan con las paredes cubiertas por todo tipo de carteles. También han aparecido unos folios — pegados a las paredes de cada uno de los «hall» de entrada — que reproducen una carta firmada por intelectuales, que hace poco han dirigido al ministro de la Gobernación. En esta carta se habla de una dura represión que convendría no utilizar, de más libertad, etc.

En la Facultad de Derecho se han lanzado multitud de octavillas reclamando la Universidad Popular y un sistema de libertad para España.

La respuesta autoritaria ha sido el cierre de la Facultad de Ciencias.

En La Laguna (Canarias), en Vigo y en Zaragoza hay paro académico, así como en Ingeniería de la capital de España.

## EN BARCELONA

Permanecen en paro las Escuelas de Ingenieros y Arquitectura. Se ignora la fecha en que abrirán de nuevo sus aulas.

A las diez y media de la mañana del 4, en la Facultad de Ciencias Económicas se celebró asamblea con asistencia de alumnado y profesores, éstos representados por el decano, doctor Solé Villalonga, profesor Estapé y profesor Martí López. La asamblea se reunió en el aula 6 a las dos de la tarde.

En los pasillos y cristaleras había profusión de carteles en los que se efectuaba una acción crítica a la labor del ministerio de Educación y Ciencia, a las nuevas orientaciones, y sobre otros temas. Igualmente se censuraba la labor del doctor Solé Villalonga. Por el suelo aparecían varias octavillas y en unas mesas los alumnos podían coger otras.

Igualmente en unos carteles colocados a la entrada de la Facultad se hacía mención a los catedráticos expulsados por los alumnos en el anterior trimestre y se les prohibía la entrada.

La asamblea trató sobre la reintegración de los profesores Sacristán y Nadal; la actitud del Decanato ante las posibles acciones de la policía dentro de la Facultad; la constitución de la Asamblea como único órgano decisorio y la no participación a los claustros y comités mixtos; así como otros aspectos políticos.

Los primeros minutos sirvieron para hacer un balance de lo que había sido el desarrollo de los tres primeros meses del curso. Los profesores Estapé y Solé repondían a las preguntas que se les formulaba.

Un estudiante interrogó al decano, doctor Solé Villalonga, que cuál era su opinión sobre la entrada de la policía en el recinto. El señor Solé contestó: «Antes que permitir la entrada de la policía, cerraré la Facultad». Manifestó que a pesar de que como decano tenía el poder de incoar expedientes a los alumnos nunca lo haría, «antes cerraré la Facultad», manifestó de nuevo.

El decano de la Facultad indicó también, como respuesta a una pregunta de otro estudiante, que en el caso de que se ocupase alguna cátedra se estudiarían con todo cuidado los hechos, atendiendo a los argumentos de alumnos y profesor

Otro estudiante pidió al decano que efectuase gestiones para que el profesor don Jorge Nadal, actualmente en Valencia, se hiciese cargo de la cátedra de Historia Económica y que «de no ser así la cátedra seguiría ocupada y las clases suspendidas hasta que el señor Nadal volviese a Barcelona. Terminó diciendo que Nadal siempre había mostrado su apoyo al alumnado y que la decisión de no darle la cátedra en Barcelona había sido, más que académica, política «porque era un hombre molesto para el Gobierno». «Si no hay Nadal, no hay Historia Económica», terminó.

Igualmente fue abordado el posible retorno del señor Sacristán, y a este respecto el decano manifestó que esta semana se reuniría con él para hablar de su posible vuelta. Ambos puntos fueron acogidos por los alumnos con fuertes ovaciones. Otros alumnos se mostraron contrarios a la institución del Decanato y Rectorado y dijeron a los profesores allí presentes que no debían haber aceptado el cargo ya que todo lo que prometían no podrían cumplirlo, pues de lo contrario podrían enfrentarse al Gobierno.

Estos fueron los puntos más importantes. Igualmente se plantearon temas referentes a la necesidad de que la Universidad sea del pueblo, mediante una total integración con el mundo obrero (la idea fue silbada por buena parte del alumnado). Igualmente, durante unos treinta segundos los alumnos asistentes corearon repetidamente: «¡Opus no!» La reunión transcurrió correctamente.

En la Facultad de Medicina se celebró asamblea. No intervinieron profesores. Se decidió mantener ocupada la cátedra del doctor Taure (Anatomía 1a); programar juicios críticos a varios catedráticos, y organizar el comité de acción de la Facultad. Durante la reunión se lanzaron varias octavillas de diversos matices.

En la Facultad de Ciencias, en el edificio central, en el transcurso de una asamblea, se decidió crear el comité de acción; boicotear el claustro y las comisiones mixtas; no entablar diálogo con las autoridades y denunciar como superficiales las reformas efectuadas. En la Facultad de Filosofía y Letras, igualmente en el transcurso de otra asamblea, se adoptaron parecidos acuerdos.

De la Escuela de Arquitectos Técnicos se sabe que el día 28 se proyecta celebrar una asamblea para decidir si se continúa el paro académico o se reanudan las clases.

# ANTENA

### CONTRA EL CHABOLISMO

VALLADOLID. — A causa de un violento temporal de viento y agua, el suburbio de chabolas del páramo de San Isidro ha quedado deshecho.

Para cobijar a los damnificados el gobernador piensa en habilitarles estancia en la barriada Pajarillos Altos, lo que hace barruntar a los gitanos que la autoridad trata de alojarlos en las copas de los árboles.

### LAS ENCERRONAS VOLUNTARIAS

MADRID. — Para protestar contra la detención prolongada de sus deudos, buena cantidad de mujeres permanecen encerradas en la sacristía de la iglesia de San José, negándose a salir en tanto les quede un soplo de resistencia.

Para oponerse a los despidos de que han sido víctimas sus maridos en las minas de Hunosa, una treintena de mujeres se hallan refugiadas en la catedral de Oviedo, siendo inútiles las presiones clericales a que se les tiene sometidas para que abandonen el recinto religioso.

### TRAGEDIA TRAS TRAGEDIA

OVIEDO. — El minero electricista Juan Alvarez Alvarez pereció en accidente del trabajo en el fondo de la mina «Nicolasa», de Mieres. Nueva prueba de que el sistema de seguridad en minería está casi abandonado. Pero el drama dobló en intensidad cuando durante el entierro de la víctima el propio coche mortuorio, falto de frenos, las emprendió cuesta abajo atropellnado y matando a Angel Alvarez Madera, tío del infortunado Juan Alvarez.

### EL PERSONAL DEL «METRO» PRESENTA BASES

MADRID. — El personal de la Compañía Metropolitana ha presentado a la consideración de ésta las siguientes y nuevas bases de trabajo:

El jornal base mínimo se establecerá en 300 pesetas diarias al cumplirse el primer año de los dos de vigencia que tendrá como máximo el convenio. Los jornales base aumentarán en el mismo porcentaje que haya subido el coste de la vida.

La jornada de trabajo de los agentes del servicio de movimiento quedará reducida a 40 horas semanales, es decir, a 6 horas y 40 minutos al día, dadas las características de insalubridad y trabajo subterráneo en que se desenvuelven tales agentes. Para el resto del personal que no disfrute otro horario más beneficioso, se pide una jornada continua de 7 horas y media, con 30 minutos para tomar un bocadillo.

La jubilación voluntaria será a los 60 años, percibiendo en estos casos el 75 por 100 del sueldo, y la jubilación forzada a los 65, con el 90 por 100 salarial. Por lo que respecta a las pensiones de viudedad piden que se eleven al 40 por 100 de la jubilación que corresponderia disfrutar al cónyuge fallecido.

Las vacaciones serán de 20 días laborables para el personal que lleva menos de 15 años en la empresa y de 25 días laborables para aquéllos otros que superen esa antigüedad.

El personal de taquillas con jornada completa deberá unificarse en una sola plantilla sin discriminaciones de sexo y por orden y antigüedad en el cargo. Se procederá a reconocer al personal femenino los mismos jornales de que disfruta el masculino.

Se garantizará puesto de trabajo y antigüedad en la empresa al trabajador privado de libertad por motivos ajenos a la empresa y en defensa de unas reivindicaciones que tiene reconocidas en la Declaración Universal de los Derechos Humanos.

### CONTRA EL DERECHO DE OPINION

MADRID. — La Dirección general de Prensa ha incoado un nuevo expediente administrativo al director de la revista «Cuadernos para el Diálogo», Félix Santos.

El expediente se basa en haber publicado, en un reciente número dedicado al sindicalismo, una encuesta que incluye determinadas manifestaciones de los trabajadores Manuel Marcia Ross, Juan Alamillo Cuesta y Eduardo Saborido Galán, que a juicio de la citada Dirección general, pueden suponer infracción del artículo segundo de la vigente Ley de Prensa e Imprenta en lo que se refiere al debido respeto a las instituciones en la crítica de su acción política y administrativa; haber publicado también determinadas manifestaciones de Enrique Tierno Galván, que podrían suponer igualmente falta de acatamiento a la Ley de Principios del Movimiento Nacional al desprenderse de ellas que se está proponiendo indirectamente el establecimiento de un sistema de partidos políticos; y finalmente, por haber publicado diversos párrafos en un informe titulado «Pasado, presente y futuro de la Organización Sindical» que, asimismo, a juicio de la Dirección general de Prensa, pudiera lesionar al citado artículo segundo en su parte relativa a la falta de debido respeto a las instituciones en la crítica de su acción política y administrativa.

O sea un criterio típicamente fascista.

### TRAS EL HUNDIMIENTO, CRISIS

BARCELONA (OPE). — Dimos cuenta de la catástrofe ocurrida en la mina andaluza de «Andaluza de Piritas S. A.», de Aznalcollar (Sevilla), en la que si no hubo víctimas fue porque los obreros, previéndolas, se negaron a trabajar en las galerías que no ofrecían las debidas garantías. Ahora se anuncia que la empresa ha presentado expediente de crisis, pero se añade que los trabajadores vacantes no resultarán perjudicados, ya que el seguro de desempleo les abonará el 75 por 100 de su haber y el Fondo de Protección del Trabajo el 25 por 100 restante.

### TRES NOTICIAS

Después de rociarlo con gasolina, unos desconocidos intentaron dar fuego en la catedral de Barcelona al trono reservado en ella para el arzobispo. Este, que es monseñor Marcelo González y no sabe de dónde lo trajeron, tiene muy pocas simpatías entre los católicos no franquistas.

— El catedrático Recasens Siches, que fue diputado republicano y ha estado emigrado en Méjico muchos años, acaba de ser nombrado profesor extraordinario de la Facultad de Derecho de Madrid, por unanimidad de la Junta.

— Se ha incoado expediente contra un hijo de Gil Robles, letrado del Consejo de Estado, por haber firmado una carta dirigida al canciller alemán Kiesinger, en la que se censura su visita a España.

### LA GUERRITA

SAN SEBASTIAN, (OPE). — «Estando de servicio el guardia civil de la Comandancia de Erma (Vizcaya), Antonio Crespo Delgado, se le disparó un arma que estaba manipulando a un compañero suyo y resultó herido de gravedad. — decía «La Voz de España» el 2 de enero —. Trasladado Crespo urgentemente a Eibar, nada se pudo hacer por él, pues falleció momentos después».

### LA HUELGA MINERA

BAYONA (OPE). — «Basque Eclair» publica la siguiente información:

«En la cuenca minera asturiana el número de huelguistas se ha reducido, siguiendo un centenar. Así pues, está casi terminado el conflicto que desde el 13 de diciembre existía entre los trabajadores y la dirección. El conflicto comenzó con la protesta de los mineros contra las condiciones de inseguridad en el trabajo y la situación de los enfermos de silicosis.

«El número de cinco mil huelguistas ha ido sucesivamente disminuyendo. La empresa más afectada por la huelga ha sido la «Hunosa». El balance del conflicto es a la vez favorable y desfavorable. Lo primero porque en lo sucesivo los trabajadores podrán obtener el retiro a los 55 años. Y lo segundo, a causa de los treinta despidos dispuestos durante los 25 días de la huelga.

«Está de nuevo planteada la cuestión de la explotación minera de carbón. El director general de Minas ha dicho a la prensa que la rentabilidad plantea algunas exigencias, aun cuando se subraye la necesidad de una reconversión y una readaptación del personal. También ha dicho que «el factor humano constituye la primera preocupación de los expertos que estudian la situación actual».

«En España trabajan actualmente unos 150.000 mineros. La mayor parte se hallan en Asturias.»

### PIENSA EN JOVEN

BARCELONA. — Juan Manuel Serrat, que se negó a participar en el festival mundial de la Canción, celebrado en Londres, por no permitírsele cantar en catalán, al contestar a un redactor de «La Vanguardia» sobre tal gesto, ha respondido: «Pensé en joven que ha vivido y vive en su país, y en una situación determinada y que en un momento importante debe adoptar una actitud».

### PROBABLE CIERRE DE LA BASE DE TORREJON

MADRID, (OPE). — Circula con insistencia la versión de que el gobierno de los Estados Unidos va a cerrar su base militar de Torrejón de Ardoz. Si así fuera los terrenos se aprovecharían para un aeropuerto internacional con grandes pistas de aterrizaje y despegue. El de Barajas descendería de categoría y serviría para los vuelos sobre el territorio del Estado español.

### BOFETADAS A LA SALIDA DE UNA IGLESIA

PAMPLONA, (OPE). — «La princesa Irene y sus hermanas María Teresa y María de las Nieves de Borbón y Parma — decía «El Pensamiento Navarro» el 27 de diciembre — asistieron a la misa del gallo en el templo que la Compañía de Jesús tiene en la madrileña calle de Serrano. A la salida, unos dos mil carlistas vitorearon a las señoras y dieron a coro gritos de «Rey Javier» y «Don Carlos español». Algunos de los presentes contestaron con expresiones proferidas con intención injuriosa contra los Borbón-Parma — la calle de Serrano, que es la de «ABC», pasa por símbolo del monarquismo madrileño partidario de don Juan — pero los carlistas los acallaron de modo inmediato y expeditivo a bofetadas.

### LA MISERABLE FAENA DEL T. O. P.

MADRID. — Acusados de marxismo-leninismo-atraquismo-armamentismo-clandestinismo, Angel Villarobla y Eduardo Fieroavanti se han oído pedir por el fiscal un año de prisión. En este asunto hay dos condenados y tres procesados en rebeldía.

A Ramón Bellas González, de Mieres, el propio fiscal le solicita tres años de prisión y 15.000 pesetas de multa por estar afiliado a la U.G.T. y tener intención de repartir hojas clandestinas.

Para un grupo de nacionalistas vascos residentes en Navarra, el TOP se propone condenar a sus cinco componentes a cinco y a tres años y multas de 50.000 y 20.000 pesetas por haber — según la acusación — colocado banderas vascas en lo alto de la torre San Miguel de Pamplona y en distintos lugares de la plaza del Castillo de la misma ciudad.

### CONFLICTO IRRESUELTO

BARCELONA. — En «Carrocerías Costa-Net» de Tarrasa, holgaron sus 112 obreros varios días por inconformismo sobre el régimen excesivo de trabajo. Sometidos a presiones autoritario-verticalistas, los operarios se han reintegrado al trabajo bajo promesa patronal de que no habrá represalias, y previa seguridad de que los ex huelguistas se avendrán a trabajar horas extraordinarias.

# Area mundial

### EL PROBLEMA DE LOS IDIOMAS EN LA U.N.E.S.C.O.

18 millones de dólares. Este es el coste anual del capítulo de traducciones en las Naciones Unidas. La UNESCO por sí sola dedica dos millones y medio, y la Organización Mundial de la Salud un millón y pico, al pago de traductores, intérpretes y publicacioies plurilingües.

⁂

A este presupuesto permanente hay que añadir, naturalmente, los gastos ocasionados por las reuniones internacionales.

Así, por ejemplo, la Conferencia de las Naciones Unidas para el Comercio y el Desarrollo, que se celebró en marzo de 1968 en Nueva Delhi, costó dos millones de dólares. No menos de 55 intérpretes, 44 «revisores» y 132 traductores fueron enviados en avión a la capital india, y hubo de afectárseles, además, 199 auxiliares temporarios. No es extraño, pues, que hayan representado el 50 por 100 de los gastos de dicha reunión.

Cifras tan fabulosas empleadas en tales servicios asombran cuando se sabe que determinadas necesidades imperiosas, particularmente en el dominio de la educación o de la salud, no son atendidas por falta de créditos suficientes.

⁂

Y lo más inquietante del asunto es que las organizaciones internacionales no cesan de desarrollar sus servicios lingüísticos. En 1967 la O.M.S. añadió el español y el ruso al francés y al inglés como idiomas de trabajo. Coste anual de la operación: 500.000 dólares, es decir, una cifra superior a la de la contribución de dieciocho países cual Marruecos, Líbano o Etiopía.

¿Era algo tan urgente, indispensable? Porque ciertas actas con destino a lectores que, en su inmensa mayoría conocen el francés o el inglés serán publicadas en español y en ruso. Indonesia no recibirá los dos médicos que tanta falta le hacen. Ecuador no podrá vacunar a su población contra la viruela, varios especialistas en traídas de aguas no irán a Pakistán. Argelia no recibirá toda la ayuda que necesita para combatir la tuberculosis, etc.

El engranaje es infernal. Al manifestar su conformidad en lo referente al empleo del ruso y del español, los delegados árabes no desaprovecharon la ocasión para recordar que ellos también desean utilizar su propia lengua nacional, provocando inmediatamente la reacción de los chinos, los cuales exigen a su vez traductores e intérpretes.

Y nada deja de suponer que la «escalada» vaya a interrumpirse. Como cada país contribuye a sufragar los gastos administrativos en proporción con su renta nacional, cabe preguntarse por qué razón húngaros, turcos, iranis, etc., no habrían de reivindicar el derecho de expresarse en sus idiomas patrios y de ser traducidos como los de sus colegas.

En suma, por razones políticas o de prestigio los gastos de funcionamiento se multiplican en las Naciones Unidas, en perjuicio evidente de los fines humanitarios para los que fue creada esa organización.

Desde hace algún tiempo unos y otros se inquietan ante la enorme desproporción existente entre el total de esfuerzos, de dinero y de tiempo consagrado a las traducciones y la utilidad a menudo dudosa de las mismas.

En efecto, si pocas son las personas que leen los resúmenes de las sesiones en inglés, su número resulta ínfimo cuando se trata de versiones rusas, chinas o árabes.

Entonces ¿qué medida tomar?... En la última conferencia general de la UNESCO, los Estados escandinavos han solicitado que se estudie seriamente el problema de los idiomas.

Por otro lado, en octubre de 1968, se recibió en la secretaría de las Naciones Unidas una proposición firmada por un millón de particulares y por asociaciones que agrupan a más de setenta millones de adherentes. Para resolver el problema, se sugiere en ella que se tome en serio la eventual difusión del esperanto.

*Remy ROLLAND*

UMBRAL

Revista mensual ilustrada.

# DISCOS

*Magín Riba ya no existe. Para nuestros lectores como si no hubiese existido nunca. Era un anónimo, un arrumbado. Para el firmante, Magín evoca una época: el año primero del siglo. Ahí es nada: el año 1900, con una huelga — heroica — de curtidores. 200 militantes nuestros contra la Patronal, 200 esquiroles y 40 guardias civiles de a pie y a caballo. Y un equipo de leguleyos y delatores obrericidas. Más, la plebe carlista.*

*Fue olímpica la brega de aquellos días, lejanos y jamás superados. Los 200 hombres nuestros llevaban palo de olivo (no ramas de idem) debajo la blusa azul, para batirse en todo momento y en toda circunstancia. Hubo muertos y heridos, y cabezas abolladas en abundancia. Los huelguistas no pedían nada en materia, sino el derecho societario reconocido. Fue un anticipo local del lock-out del año 1919. Se sufrió hambre, cárcel, persecución, palizas guardiacivilescas, y unos nombres de estima quedaron estampados en las mentes proletarias en aquellos tiempos en que la crónica social no se escribía: Jep Carreter, Marc, Sastre, Forneret, dos de ellos de Vilanova del Camí, y por lo mismo conocidos del Juan Molas martirizado y fusilado en Montjuich cuatro años hacía.*

*Entre los 200 actuantes nuestros figuraba el trío Magí Gros, Magí, y Maginet, muy en su punto en el vapuleo de traidores. El tiempo eliminó a los dos primeros y Maginet quedó en seguidor y protector de nuestras cosas. En 1916 constaba en mi barrio de reparto, compitiéndome llevarle la «Soli» diario, que él llamaba «la Sólida». Y solida fue, nuestra publicación, a juzgar por lo que vivió imperecible, a pesar de saltos, sobresaltos y asaltos.*

*Maginet siempre nos había distinguido con su estima, tanto en aprendices del oficio como en el trato de «Coro Vell» y de sindicato. Incluso ahora, a sus 82 años, nos enviaba el saludo.*

*Cumpliéndonos hoy, amargamente, enviarle el nuestro definitivo. Como también a sus 200 compañeros ya idos, en recuerdo de la huelga de curtidores de 1900, vieja, pero aún insuperada en el poniente montserratino que nos ocupa.*

*DISCOBOLO*

# Los comunistas y el complot de la noche de San Juan

EN el Comité revolucionario de París, presidido por Francisco Macià, había una representación de militares republicanos españoles. De hecho, militares que conspiraban contra la dictadura de Miguel Primo de Rivera los había de tres categorías. Unos querían solamente sacudirse el general Primo de Rivera; otros deseaban eso, y además emanciparse de la Monarquía y proclamar la República, incluso federal, mientras que los restantes oscilaban, entre ambas soluciones.

En los comienzos del año 1926 pareció tomar forma seria el complot militar, pues los tres grupos alcanzaron en buena parte, a ponerse de acuerdo. Macià pensó aprovecharlos haciendo coincidir el esfuerzo de éstos con el golpe revolucionario que de largo tiempo preparaba. Era evidente, para el caso, que las fuerzas de represión estaban bastante divididas. Mas, los militares republicanos federales, para obtener la conformidad de sus compañeros indecisos, necesitaban 400.000 pesetas, y así lo expusieron al Comité revolucionario de París. El representante comunista dijo que ellos podían aportar esta suma de dinero, y, en consecuencia se fijó el lugar de entrega en Madrid, donde el comunista y el militar designado se encontrarían. El militar fue fiel a la cita, el comunista no se presentó. Después de las debidas excusas se fijó otra fecha, repitiéndose informalidad parecida. El militar regresó a París tras habérsele desde allí costeado el viaje.

«Entonces se planteó la cuestión resueltamente — explica Macià —. Yo puntualicé mi criterio diciendo que, ante las excusas de los comunistas no quedaba más recurso que emplear todos los medios al alcance en la preparación de un alzamiento para cuanto antes mejor, comprando armas con premura para declarar el levantamiento en la frontera y preparar el de las poblaciones más importantes de España, más la sublevación de los soldados en todos los puntos donde nuestros aliados contaran con adictos. Los gritos de «Abajo la Monarquía, abajo el Directorio, y abajo la guerra de Marruecos» serían lo que nos uniría. Luego vendría la libertad completa para cada cual para implantar sus ideales.

»Los representantes de los sindicalistas (1) y de los militares estuvieron de acuerdo con mi propuesta, los comunistas no. Estos propusieron, indignándonos a todos, que se dirigiera un manifiesto al país, y según la acogida de éste, divulgar otro, y así de propaganda en propaganda darnos el convencimiento cabal de que el país respondería. De nada sirvió decirles que la propaganda ya estaba hecha, que el país tomaría a risa un manifiesto más, que la cuestión era una acción fuerte y sin pérdida de tiempo; nada, era la fuga indigna ante el planteamiento concreto de la cuestión.

»Se vio claramente que el objetivo comunista fue y seguía siendo el aprovecharse de nuestro soporte moral para ir aumentando sus huestes, que eran escasas las que tenían en España, y, como es natural, una victoria rápida no les proporcionaría la ventaja que ellos atendían para su causa. Era con este fin que siempre prometían, y así el tiempo iba pasando sin resultado positivo. »

Y en una carta dirigida al Club de la Habana Macià acaba de precisar su opinión sobre los comunistas: «Nos hemos dado cuenta de que al tiempo que prometían ayuda, faltaban a su palabra no aportando lo prometido. A lo que iban era al aprovechamiento de nuestro nombre y de nuestras organizaciones para presentarse con nuestro prestigio y hacer sus campañas.»

Esta interpretación fue confirmada por el propio delegado comunista español, señor Bullejos, presente, como se recordará, en las entrevistas del Kremlin, el cual escribirá años más tarde: «En Moscú se dio al viaje de Macià la importancia que merecía, no porque se admitiera la importancia de una insurrección inmediata en España, sino por el deseo de atraer a la órbita de influencia comunista a los nacionalistas catalanes y, sobre todo, a la Confederación Nacional del Trabajo, cuyo prestigio entre los rusos era inmenso.» (2)

A los silencios de Moscú Macià respondió a su manera: «En vista de todo ello, se acordó prescindir de los comunistas, rompiéndose con ellos las relaciones.»

Las 400.000 pesetas que los militares federalistas necesitaban no fue posible haberlas, por cuya causa tuvieron que resignarse a colaborar, simplemente, con los demás militares que sólo deseaban terminar con la Dictadura.

Para conseguirlo, el general Aguilera se desplazaría a Madrid desde Valencia, y su llegada serviría de señal para la sublevación de los cuarteles comprometidos.

Para ultimar los detalles de la participación de las fuerzas representadas por el Comité de París, básicamente Estat Català y C. N. T., Carner Ribalta se trasladó a Tarragona para entrevistarse con el teniente Fermín Galán, el mismo que sería fusilado en Jaca pocos meses antes de ser proclamada la República. Galán había estado en París para ponerse en contacto con Macià y mantenía relación con el Comité revolucionario.

Carner Ribalta y Galán, reunidos en un local clandestino de la C.N.T., llegaron al acuerdo siguiente: los militares situarían en San Carlos de la Rápita 600 fusiles con la munición respectiva, que servirían para armar a otros tantos hombres dependientes del Comité de París, o sea, como hemos dicho, gente de la C.N.T. y de Estat Català. Pero antes de que el depósito fuera hecho, el general Aguilera fue detenido en Valencia y en la noche de San Juan de 1926 no ocurrió nada. En conclusión: «Ya hemos llegado al término de las alianzas — dijo Macià — y a lo que pueda proceder de nosotros.»

*(Del libro recientemente editado «Francesc Macià, president de Catalunya» edición «Som».)*

(1) Cenetistas. (N. del T.)

(2) Bullejos: «Europa entre dos guerras, 1919-38».

## COLUMNA DEL EMIGRADO

# DIALOGO DEL PAN AMARGO

F. — Has venido a comer nuestro pan.

E. — Hay pan tirado en vuestras basuras, prueba de que os sobra.

F. — Os bebéis nuestro vino.

E. — Vosotros libáis caldos del país, de Argelia, de España, de Oporto. No padecéis sed, por supuesto.

F. — Imposible comer sin beber.

E. — No os falta nada.

F. — Os arrojó aquí la falta de todo. Me da pena vuestra patria.

E. — No la tenemos, no la tengo.

F. — ¡Yo sí!

E. — Opulento que eres.

F. — Mi patria es la primera.

E. — ¿Y tú, el último?

F. — No; ciudadano igual a otro ciudadano.

E. — ¿Ciudadano de Banco, o de banco?

F. — De banco.

E. — Eres pobre, entonces.

F. — Soy más rico que tú, que no tienes patria; yo sí.

E. — ¿Posées casa propia?

F. — Propia, porque mi esposa la adecenta. Pago alquiler.

E. — Algo de patria alquilada.

F. — Patria mía por derecho de nacimiento. Soy rico porque tengo patria.

E. — ¿Vives de lo tuyo, o contratado?

F. — Presto mis brazos, trabajo para la nación.

E. — Trabajas para una empresa, no cortas cupón.

F. — Corto mis mangas para que la máquina no me pille un brazo.

E. — Cobras un céntimo, y cincuenta el accionista. Pero ambos sois del país y va lo uno por lo otro. La igualdad hay que adivinarla. ¿Insistes en que tienes patria?

F. — Insisto, porque es cierto. Tú no, porque no cabes en la tuya.

E. — Sin país mío, me lo paso como tú, aproximadamente: trabajando, comprando caro, y pagando alquiler cada año más subido.

F. — Pero dispongo de patria, de nación, de Estado.

E. — Tu estado, no es floreciente. Tu economía, tan precaria como la mía.

F. — Sin patria no eres más que un indigente, un vagabundo, un pobre trashumante. Yo con no tener nada lo tengo todo.

E. — No te robaré el Arco del Triunfo, el Sagrado Corazón, la torre Estel, la Opera.

F. — Mortificas mi idioma, pero comprendo que aludes a riquezas exclusivamente nuestras.

E. — Todo esto lo encontrarías en Barcelona.

F. — En caricatura.

E. — Menos caricatura que tu riqueza en humo.

F. — Humo, no.

E. — Humo nacionalista, sí. Tu nación te trata como a mí, salvo en crédito documental. Si trabajas te desenvuelves, y si no, palideces con los tuyos. Exactamente lo que me ocurre, con los míos.

F. — ¡Ah, sí, eres mi camarada! No me acordaba de que soy comunista.

E. — No soy comunista ni tú tampoco. Yo por repugnancia a las ordenanzas, a las obediencias, tú porque las opiniones resbalan por tu cerebro. ¿Cómo justificas el «pecismo» que presumes?

F. — Porque voto rojo, aplaudo líder rojo, sindicaleo en rojo, y regreso a casa rojo después de beber rojo.

E. — De qué enrojecer de vergüenza.

F. — ¿Qué es eso, camarada?

E. — Nada y déjame, que se me acude prisa.

DESPATRIADO

# La primavera que no llegó

*(Viene de la página 4.)*

riosa y desconcertante la reacción capitalista ante la invasión de Checoslovaquia por las fuerzas del Pacto de Varsovia. Estamos asistiendo al enfrentamiento de dos bloques, cada uno de los cuales, para defender sus posiciones, utiliza medios similares de coacción. Prescindamos incluso de toda discriminación social que nos llevaría a un juicio crítico sobre la superioridad doctrinal de uno de ellos. Entonces, los llamados «anticomunistas», el llamado «mundo libre» ¿qué bandera enarbolan al condenar unánimamente la invasión del pueblo checo? Si es la del anticomunismo ¿qué debemos entender por tal? Si hemos de entender que no existe posibilidad de entendimiento con el comunismo, las cosas probablemente se aclaren. Pero ¿qué significa «entendimiento» para el capitalismo? ¿Quizá que el comunismo ha de pasarse a su campo con armas y bagajes? Entonces la cosa se aclara más aún. No decimos que no haya de ser posible (¿quién podría afirmarlo?), mas lo que deseamos decir limpiamente es que, dados dos adversarios, admitir que uno de ellos piense así es toparse con una imposibilidad lógica, e incluso psicológica. En términos vulgares sería tanto como adoptar la ley de embudo, haciendo que el enemigo pase por la parte más estrecha. ¿A qué viene, por tanto, ese rasgarse las vestiduras, esa apelación a frases altisonantes de libertad y soberanía? Diremos por qué en seguida. El «mundo libre» o el anticomunismo no pretende defender la libertad y la independencia checoslovacas, pues ambas le importan un bledo; a lo que realmente aspiran es a que cambie de amo, a que ingrese en su dominio, a que sustituya unas riendas por otras; no desean que se realice el puro socialismo (admitido que el ruso no lo sea), sino tratar de destruirlo de raíz. Tales apetencias, francamente, son lo que se dice leoninas. Esto no es coexistencia, es lucha a muerte, pero aceptando previamente la defección del enemigo; es un extraño pacto en el que uno de los contendientes ha de subrogar sus derechos a los que tenga a bien establecer el otro. Por consiguiente tales salidas declamatorias y un escenario dramático tan espectacularmente montado no pueden engañar a nadie si no es a mentes estúpidas y de corto alcance. Dentro de una lucha entablada cuyos términos son irreductibles, cada mantenedor ha de atenerse a sus propios principios y a sus propios medios. Toda mediación es una abdicación.

JUAN ESPAÑOL

B.D.I.C



# España ante el espejo

### CUADRO DE LA REPRESION

PARIS (OPE). — Ampliando una referencia anterior «Le Monde» 9 de enero) publica una extensa información titulada «Numerosos presos políticos han comenzado la huelga del hambre». Dice así:

«Cuarenta y seis presos políticos encarcelados en Soria, prosiguen un movimiento de huelga del hambre iniciado el 21 de diciembre. Quieren obtener el estatuto de presos políticos que, en parte, les concede la legislación española. Cuatro de ellos se encuentran ya en grave estado y han tenido que ser hospitalizados para un tratamiento a base de suero. Entre los 46 se encuentran comunistas, anarquistas, socialistas y seis militantes de ETA.

»En la cárcel de San Sebastián, uno de los presos políticos ha tenido que ser hospitalizado. En Jaen, otros dos presos políticos vascos, Angel Sánchez Mata y José de Fullaondo han comenzado asimismo la huelga del hambre. Todos estos presos piden que les sea reconocido el estatuto de presos políticos. Reclaman también que sus compañeros, José Luis Zabilde, condenado a 20 años y que está preso en Cáceres, e Iñaki de Sarasqueta, cuya condena a pena de muerte fue conmutada por la de cadena perpetua y que la purga en el penal de Ocaña, cerca de Madrid, quieren estar separados de los presos de derecho común y que se les considere como presos políticos. Los protestantes han lanzado un llamamiento a la opinión pública pidiendo el envío de telegramas al ministro de Justicia, Oriol, y a la Dirección general de prisiones de Madrid.

»Además, Juan María de Dorronsoro, detenido en Mondragón a comienzos de diciembre último sigue aún en la comisaría de policía de San Sebastián, donde se le somete a interrogatorios incesantes.

»El señor Calzada, uno de los sesenta sacerdotes que se encerraron en el seminario de Derio, en noviembre último, continúa siendo interrogado sin tregua desde el 21 de diciembre en la citada comisaría de San Sebastián.

»Se sabe que en Guipúzcoa — que sigue bajo el estado de excepción desde agosto de 1968 — los detenidos pueden ser interrogados indefinidamente en dicha comisaría sin que se respete la regla de las 72 horas de detención, transcurridas las cuales los detenidos han de ser puestos a disposición del juez instructor. Una severa represión se practica en Guipúzcoa, donde siguen las detenciones y las deportaciones. Además tres jóvenes de la organización vasca EGI condenados a 48 años y 12 años de cárcel y tres abogados de San Sebastián continúan deportados. Tenían que defender a los nacionalistas vascos ante el Tribunal militar. Por otra parte hemos recibido una carta dirigida a la opinión internacional firmada por los presos políticos de Soria. En ella afirman principalmente: «Desde la terminación de la guerra civil los presos políticos han luchado por su libertad, por la amnistía (...) o, simplemente, por el reconocimiento de su condición de presos políticos.

»Durante todo este tiempo hemos agotado todos los recursos que estaban a nuestro alcance para exigir terminen las vejaciones que violan no solamente nuestra dignidad sino también la de miembros de nuestra familia. Hemos exigido y continuaremos exigiendo que cese la tortura sistemática aplicada a los detenidos políticos.

»Hay que añadir que, en flagrante violación de la legislación penitenciaria, las autoridades nos niegan sistemáticamente la libertad condicional. Aquí mismo se encuentra un compañero que purga casi veinte años de prisión — aun estando gravemente enfermo — y que estaría hace tiempo en libertad, si se le hubiese reconocido el derecho a la libertad condicional.»

### EL POR QUE DE UN PUEBLO GRIS

Cierto diario franquista ha publicado un artículo de un tal Fernando Manuel Estévez, fundador de un «Centro Cultural» de cualquier parte de la Península Ibérica, en la que el autor se lamenta de la indiferencia con que los trabajadores ven el problema de su propia cultura. Titula Estévez su artículo «Estudiar, ¿para qué? Si todos los trabajadores estudiásemos ¿quién trabajaría en España?» Y nos dice en una parte del texto: «Se ha llegado a una etapa de indiferencia total por parte de los trabajadores, que no piensan más que en el fútbol, los toros...» Estévez olvida que el régimen ha hecho todo lo posible durante treinta años para que en la Península no penetren las ideas del mundo, para que el pueblo conserve la mansedumbre de la vaca. No hay más que oir a los locutores de las radios españolas, para ver a qué extremo de degradación intelectual ha llegado el nivel cultural de las gentes que el franquismo tiene sometidas. ¿Por qué quejarnos ahora de los resultados de un empeño oficial y público, proyectado y llevado adelante por los monopolizadores del patriotismo? — (OPE).

# Carta a Eugen Relgis

TU fenomenal encuesta «América-Europa», que realizastes antes de la «Segunda Guerra Mundial», la he recibido hace unos días. El libro está bien impreso por las «Ediciones Tierra y Libertad» y B. Cano Ruiz ha sabido adornarlo artísticamente con su talento de litógrafo y con su cuidado de maestro experimentado en ese arte maravilloso. Es una buena obra que indudablemente ha de ser muy bien acogida, por la actualidad que ella encierra. Cosmos, dice, con verdad, en el número 361 de «Espoir» del 15 de diciembre de 1968 y en «Fluorescencias»: «de Relgis se anuncia un libro sobre México: Si León Felipe murió — fuera de España —, resta para la Rumania... ¡un estro!» Y en el número 4 de agosto de 1968, en el mismo periódico y el mismo compañero decía: «Cada día aumentan entre los nuestros los que van comprendiendo el gran aporte que para las ideas de justicia y libertad representa el excelso punto de vista con respecto a los más elevados anhelos humanos que Eugen Relgis desarrolla en su «Humanitarismo». Por su parte, Gaspare Mancuso — en Italia — realiza una labor «humanitarista» a través de sus «Cuadernos de los Amigos de Eugen Relgis», que bien merece un saludo esperanzado.»

Si, amigo Relgis; gusta leer este libro tuyo, en donde hombres excelsos nos transmiten sus puntos de vista, y más que sus puntos de vista, sus inquietudes, en cuanto a esos cuatro puntos de tu encuesta que tanto dicen... Para mí, amigo Relgis, es que hoy América, poco puede dar como enseñanzas a la vieja Europa, a pesar que ésta haya poseído en su vientre dolorido y engendrado a su vez, dos crueles guerras en menos de 25 años. América fulguró mucho anteriormente a estas hecatombes señaladas, y todos los inquietos imaginaron un resurgir de este nuevo mundo, después de sus guerras de independencia, como una luz luminosa en el camino de los pueblos hacia sus libertades más esenciales. La verdad es, que esta América, en la que todos habíamos puesto nuestras esperanzas para un futuro de paz y de felicidad entre todos los humanos, se ha vuelto de repente una nación belicista dentro y fuera de sus fronteras, con dominios imperialistas, al igual o peores que las naciones de esa vieja Europa nazi-fascista de los años 40-45, el ejemplo de los EE. UU. es suficiente con esa desgraciada guerra del Vietnam y esas luchas intestinas, raciales y esos asesinatos cometidos todos los días sobre personas que luchan por una redención del ente humano, oponiéndose a sus matanzas crueles y colectivas, el militarismo exasperado que juega con golpes de Estado y aniquila todas las libertades de expresión y de reunión en todos los puntos cardinales.

El dominio del Capital y de la Religión, potentes hoy todavía — muy potentes —, han de imponerse y se opondrán siempre que se les permita a una emancipación cultural y económica decente de los pueblos americanos, porque de ellos sacan hoy todavía las reservas frescas que requieren — aprovechando el estado de miseria y de ignorancia de sus habitantes —, ignorancia de todo lo que al otro lado de los océanos sucede diariamente en lo moral económico y social, para formar sus batallones de fanáticos y de guerreros salvajes que destruyan todo aquello que se les cruce por el camino. Creo, por lo tanto, que Europa es la que mejor preparada se encuentra para trabajar por una paz verídica, después de sus grandes heridas no cicatrizadas, todavía muy abiertas, de sus últimas luchas bárbaras. El ejemplo que pueda dar ella, ejemplo de paz ansiada y de armonía, por saber lo que significan los dolores y sufrimientos de toda índole, ejemplo que deberá consistir en armonizar su vida al margen de todo movimiento bélico y sembrando su cultura bienhechora a brazos abiertos a todos sus hermanos del orbe planetario, en una franca y sincera confraternización, cultivando los espíritus y haciendo de todos los esclavos Hombres, que sientan y mediten, que construyan y no destruyan, que amen y no odien, que sonrían felizmente y no lloren, que crean en la bondad, en la solidaridad humana y en ese apoyo mutuo que hace de todos los hombres hermanos y, como el astronauta Borman, repitamos: «the size of quarter» and noted that «there really is one world... and we're all brothers.»

Confío, querido Relgis, que contando hoy ya los kilómetros por miles, los pueblos se unirán en abrazo fraternal cada día más, y que esa unión y esa hermandad, dará fin a problemas de los que tan magistralmente presentas y que todo hombre sensato y con algunos sentimientos humanos debería dar su respuesta.

Fraternalmente,

**Félix Alvarez Ferreras**


## Servicio de Librería

«Los que vivamos», A. Rand.. 15 00
«Manual del pintor decorador» 25 00
«Les Barricades 68», ilustraciones murales ..... 9 00
«Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent .... 9 50
«La Iglesia contra la República española», Joan Comas 22 00
«Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) ..... 8 00
«Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel .... 6 00
«Les Barricades de Mai», Philipe Labro ..... 10 00
«Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux ..... 11 60
«Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache ..... 6 00
«Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. .... 5 00
«L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) ..... 12 00
«La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil .... 8 00
«Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch ..... 18 00
«Ce n'est que le début», Ph. Labror ..... 18 00
«La Chienlit de papa» ..... 5 40
«Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni ..... 12 00
«Escarceos sobre China», Victor García ..... 8 70
«L'effondrement de la Bible», Lorulot ..... 8 50
«Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ..... 3 00
«L'Ethique», Spinoza ..... 5 00
«España invertebrada», J. Ortega y Gasset ..... 7 50
«Obras Completas», Almafuerte, (cartoné) ..... 18 50
«U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak ..... 8 00
«La resaca», Goytisolo (tela) .. 29 00
«El Portugal de Salazar» .... 18 00
«Informe sobre la causa económica de la crisis social española ..... 1 50
«España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil ..... 10 00
«El laberinto español», Gerald Brenan ..... 24 00
«Corriente alterna», O. Paz .. 12 00
«El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée ..... 15 00
«El año I de la revolución rusa», Victor Serge ..... 21 00
«Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) ..... 69 00
«Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy .... 12 00
«La revolución», Landauer .. 7 50

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.



MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE

Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «JUNIOR»

Precio: 1 franco.


### LECTURAS EN CATALAN

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesías formales y satíricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

LIBRO «CIUDAD CAIDA»
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

Suscribámonos a la Enciclopedia Anarquista

# COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA

Convoca a todos sus afiliados para que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 26 de enero 1969 en su local social, 12, rue Pavillon; dará comienzo a las 9,30 horas de la mañana.

LE GROUPE LIBERTAIRE
« LOUISE MICHEL »

Orgnise le samedi 25 janvier à 17 heures précises 110, Passage Ramey, Paris 18e, un colloque avec Maurice Joyeux, Paul Chauvet et Arthur Mira-Milos.

Sujet : *Du Nihilisme à nos jours.*

LES JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES ET LE GROUPE FA 3 BAKOUNINE DE MARSEILLE

Vous invitent à assister à un Meeting anarchiste et Syndicaliste Révolutionnaire, le 16 février 1969 à 9 h. 30, salle Vicenti, Traverse Vicenti, Marseille-St-Henri.

Sujet : *Participation ou autogestion.*

Orateurs : Maurice Joyeux, Daniel Florac et Pierre Méric.

Vous invitent également à assister à une conférence de Maurice Joyeux sur l'Anarcho-syndicalisme le samedi 15 février à 21 heures, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1e).

F. L. DE PARIS

Charla sobre las Federaciones de Industria y autogestión de el colectivismo en general, el domingo 26 de enero a las 9,30 de la mañana por el compañero Rafael Esteban.

CONFERENCIAS EN LYON

Organizadas por el Ateneo Cervantes, el domingo día 2 de febrero a las 10 de la mañana en la sala de actos de la Maison de l'Europe, 16, place Bellecour, tendrá lugar la segunda conferencia del ciclo 1969, donde monsieur R. Combe disertará sobre cruciales problemas de la actualidad condensados en el tema « Deux grandes nations : Russie, Etats-Unis. Leur puissance. Leur influence dans le monde ».

### PARADERO

—Quien pueda dar noticias sobre el paradero del compañero Enrique Obach, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue de Belfort, 31-Toulouse. Se trata de algo que interesa a dicho compañero.

### FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris.

PRO-COMPAÑEROS ANCIANOS

*Les Lilas:* Herranz, 5; *Paris:* Cándido Cacho, 10; Gregorio Ibáñez, 5; Criach, 6; Amelia, 10; Fco Gual, 6; *La Plaine St-Denis:* Soms, 10; *Fresnes:* Torralba, 5 francos.

Total: 57 francos.

### ADMINISTRATIVAS

—Pérez Salvador Santiago, Besançon. Con el giro de 24 frs. tienes pagadas ambas publicaciones hasta el 31-12-68.

—Orrantia, Canadá. Recibido giro pagando «C. S.» y «Umbral» año 69. Pasan del mismo a Pro-ancianos 58 francos.

ADVERTENCIA

La continuación y fin del trabajo «Solidaridad y Cooperación» del compañero Andrés Capdevila, aparecerá en el próximo número del «C. S.» por imposibilidad de hacerlo en el psesente.

### NOVEDADES EN FOLLETOS

«EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Opúsculo útil para propagar entre los refugiados económicos, y expreso para probar la disposicion de los compañeros para la tarea proselitista. Su precio: 1 franco, con descuento a partir de 5 ejemplares.

«CONGRESO INTERNACIONAL DE FF. AA. CELEBRADO EN CARRARA»

Sentimos no poder servir este documentado folleto, puesto que solamente salir se ha agotado rápidamente.

A los que se han quedado sin él les queda el recurso de esperar que aparezca la edición (más completa) que prepara la Comisión Internacional de Relaciones, lo cual se advertirá oportunamente en las páginas de este semanario.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca fraternalmente a todos los compañeros en general, a la Asamblea que se celebrará en el domicilio social de la C.N.T. (Bolsa del Trabajo) el día primero de febrero, a las 9 de la noche. En dicha reunión se darán a conocer asuntos importantes que nos interesan a todos. A lo cual los compañeros están llamados a manifestar sus inquietudes y a determinar por la fraternidad de la C.N.T. y los principios revolucionarios y humanitaristas que son su razón de ser.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el día 26 de enero de 1969 a las 9 en punto en el local de F. O.

### Ediciones A. I. T.
### «HACIA UNA VIDA MEJOR»
### (En la ruta de la C. N. T.)

Con el título más arriba indicado aparecerá un libro cuyo autor es el culto militante confederal y libertario, compañero Fontaura.

Constará de unas 130 páginas, con una esmerada presentación y magnífica portada de colores.

Es una síntesis de la historia confederal, destinada a la juventud, y muy particularmente a la del Interior de España.

Desde ahora todos los organismos de la C.N.T., los afines de lengua hispana, compañeros y simpatizantes, todos los amantes de la cultura, pueden efectuar los consiguientes pedidos de ejemplares, cuyo precio se eleva a CINCO francos, a los Servicios de Librería del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse (01), «Le Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marthe, 75-París (Xe), y al Secretariado de la Asociación Internacional de los Trabajadores, Vieille Bourse du Travail, Salle 3 CNT, 13 rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

F. L. DE PARIS

Celebrará reunión el día 2 de febrero a las 9 y media de la mañana, en el lugar acostumbrado.

ARTE Y LETRAS

Entrevista importante para el 22 de enero. Tema: «La cuesta de enero».

### TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO
*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear ún fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

# La Peña (racionalista) el día 19

Como estaba anunciado, el compañero Ferrer versó sobre las figuras y el arte de los compositores Isaac Albéniz y Enrique Granados, relevando la importancia de su arte respectivo, sin dejar de dar realce a la adaptación voluntariosa del proletariado emancipador a los goces del espíritu.

Terminada la perorata, el compañero P. Peralta dio rienda suelta a su afición atahualpana discoteando bellas cosas de Yupanqui.

S.I.A. se entrometió en la fiesta repartiendo valiosos juguetes a los niños presentes. Los padres que no estaban en la fiesta junto con sus crios, arriesgan verse criticados por éstos.

Las niñas Amapola y Violeta recitaron donosidades con una seguridad que para nosotros quisiéramos los mayores, siguiéndolas el compañero Lobo con unos cantos sentidos y bien salidos de garganta. A su turno, el compañero Moro nos adentró en el prado de la poesía, recordándonos el «¿Dónde está Dios?» de A. Rey. El compañero Roldán — holgaria decirlo — nos disparó su acostumbrado castillo de fuegos humorísticos que tanto complacen al respetable.

El fin de fiesta lo dio el compañero Capellas pasando a la lanterna unos bellos documentales en colores y la siempre bienvenida película en dos partes «Charlot en la calle de la Paz». Bien por el buen gusto de Capellas.

A la salida se recogieron 197,00 francos para los presos, 40,00 de aquéllos procedentes del bolsillo del «Golem».

*—Igua Ladino.*

### ULTIMA HORA

**La Universidad de Barcelona ha sido clusurada. Durante una refriega el rector Albaladejo estuvo en un tris de ser arrojado por una ventana. En su lugar se estrelló contra el pavimiento un busto del general Franco.**

# NECROLOGICA

JORGE BELLES

Tenemos el fuerte sentimiento de comunicar a los compañeros la desgracia que aflige al compañero Belles y familia, de Esparraguera, pero residentes en Clermont-Ferrand, a causa de la muerte por accidente de su hijo Jorge, estimable e inteligente muchachito de 13 años que tuvo el mal momento de ser atropellado por un camión estando él montado en bicicleta.

Contra la corriente de hoy día, Jorge era muy aplicado y comprensivo y nunca se desinteresaba de las necesidades del hogar y del amor a los suyos.

Comprendemos la inmensa pena que aflige a sus deudos, la cual sinceramente compartimos. Nos figuramos el golpe terrible que la familia Belles ha recibido.

Juan, Rosa, Nieves y Floreal, pueden contar con la firme amistad de los compañeros de vecindad «montserratina». Lo asegura:

*El de Igualada.*

# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

## par André MAILLE

*(Suite)*

### DEMOGRAPHIE

« *La question de population est la véritable énigme du Sphinx. Auprès des ravages du terrible monstre* Surpopulation *les autres questions s'effacent, insignifiantes.* »
Professeur T. H. Huxley (1825-1895).

Il est un facteur important qui contribue à l'éclosion des conflits guerriers illustrant l'histoire moderne. C'est le problème des populations lié lui-même à celui des subsistances.

Tant que la surface du globe possédait des territoires pouvant être utilisés pour servir de déversoir aux peuples prolifiques, la question démographique ne se posait pas avec l'acuité que nous lui connaissons aujourd'hui et que des politiciens à courte vue persistent à dénaturer ou nier. Quelque scepticisme que fasse naître chez les générations de plus en plus durement éprouvées par les cataclysmes se renouvelant trop fréquemment cette angoissante question, nous mettrons une telle conviction pour l'exposer que nous avons la secrète ambition de convaincre ou tout au moins d'ébranler les plus indifférents; du triomphe final de nos conceptions doit jaillir le fruit de la vraie libération que poursuit le genre humain.

Nous n'avons pas, en ce domaine, le privilège de la nouveauté; la croissance exagérée de la population attirait déjà l'attention de Platon, qui dans le Livre V de ses *Lois* disait qu'on doit : « arrêter ou encourager la propagation selon les besoins, par les honneurs, la honte et les avertissements des vieillards. »

De même, Montesquieu : « veut que l'on règle le nombre des mariages de manière que le peuple se répare sans que la république soit surchargée. »

Si nous examinons la progression de la population mondiale, nous constatons que de la nuit des temps préhistoriques (apparition de l'homme sur la terre à la fin de l'époque tertiaire) jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la famille humaine s'était élevée à environ 650 millions d'individus. En 1953, soit un siècle et demi plus tard ce nombre a presque quadruplé et atteint présentement 2.700 millions en chiffres ronds.

Pour la seule période 1913-1934 cette augmentation est de 350 millions et on dénombre actuellement, chaque jour, 60.000 naissances donnant un accroissement annuel de 22 millions. Cet accroissement n'est pas uniformément réparti et à côté de certains pays dont la population demeure stationnaire, il en est d'autres où l'augmentation est incompatible avec le minimum de bien-être que désire l'être humain.

On enregistrait, avant le dernier conflit, un excédent de naissances sur les décès l'élevant à 2 100 000 au Japon; 400 000 en Pologne; 3 millions en Russie et 1 000 000 aux Etats-Unis. Pour des pays prolifiques comme l'Allemagne et l'Italie, après avoir observé un ralentissement sensible de cet excédent amenant le taux de naissances de ces deux pays au-dessous de ceux déjà peu élevés d'Angleterre et de France, on eut le regret de voir mettre en pratique les méthodes chères aux fous du nombre dont le résultat fut de faire reprendre le cours normal de l'accroissement en ces pays. Cette attitude inquiétait déjà Bergson qui, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, envisageait de frapper d'un impôt supplémentaire les nombreuses familles; nous sommes loin de cette initiative en France, où un substantiel régime d'allocations familiales a été implanté depuis 1939 et qui ne se trouve pas toujours profitable aux bénéficiaires (les enfants et non leurs procréateurs souvent inconscients).

Les chiffres inquiétants de l'accroissement inconsidéré de la population s'aggravent lorsqu'on les compare aux ressources alimentaires qui doivent être mises à sa disposition. Nous n'entrerons pas dans le détail du calcul de la *ration-type* qui préoccupa les organismes officiels dans un certain nombre de pays; il nous suffira de rappeler que pour entretenir l'organisme humain, il faut lui apporter chaque jour de 3 000 à 3 500 calories qui sont fournies par environ 125 grammes de protides, autant de lipides et 450 grammes de glucides.

Il n'est certes pas question d'accorder à la ration type un caractère d'uniformité; elle est variable d'une part avec l'activité physique ou intellectuelle et d'autre part avec le climat. Si 2 000 calories peuvent suffire à l'Hindou, il en faut 5 000 à l'Esquimau.

Ce dernier chiffre est confirmé par le *Pentagone* qui, préparant des manœuvres militaires au-delà du cercle polaire, a fait établir des rations expérimentales pour des hommes devant supporter des températures de 40° sous zéro. La nourriture condensée correspondant à 500 grammes par home et par jour donne une gamme variant de 4 200 à 5 500 calories.

Le régime de famine qui fut notre lot pendant et après la dernière guerre ne permettait pas d'octroyer plus du 1/3 de ces chiffres et les statistiques de l'époque n'étaient pas rassurantes. Le manque d'hygiène consécutif à la rareté des produits de nettoyage, la misère physiologique résultant du rationnement conjugué avec le développement de tares pathologiques sur des individus déprimés occasionnaient des morts prématurées qui atteignirent jusqu'à 25 % des Français avant l'âge de 25 ans. Les prétentions des surpopulateurs paraissaient alors paradoxales.

Pour obtenir des rapports plus cordiaux entre les peuples, nous pensons qu'il faut apporter au problème démographique une solution qui diffère totalement de celle qu'ont adoptée les ignorants et les médiocres qui se sont arrogé le pouvoir un peu partout. L'idée du grand nombre qui leur est chère, n'a jamais été effleurée par cette pertinente observation : 400 millions de Chinois furent la proie de 90 millions de Japonais; 80 millions d'Allemands n'hésitèrent pas à s'attaquer à 180 millions de Russes; les 340 millions d'Hindous subirent longtemps le joug de 45 millions d'Anglais.

La question des subsistances a fait l'objet de nombreuses recherches ces dernières années qui ne seront pas vues d'un œil favorable par les thuriféraires de populations pléthoriques. Le problème de *l'éruption de la faim* a mis en évidence le gaspillage de ressources que la nature distribue avec une parcimonie que le surpeuplement ne peut qu'aggraver.

Que ce soit William Vogt qui nous signale le danger des érosions du sol sous l'action du vent ou des pluies abondantes, ou Josué de Castro qui nous parle des faims spécifiques en minéraux ou en vitamines en passant par F. Osborne (1) qui montre les gaspillages des ressources alimentaires par une organisation sociale irrationnelle, nous sommes édifiés sur l'évolution d'esprits clairvoyants qui tentent de montrer le danger de la folie surpopulatrice. D'autres ouvrages confirment d'ailleurs ces observations remarquables dans la collection de la *Géographie humaine*, publiée sous la direction de P. Deffontaines, qui s'assura le concours de Brunhes, Delamare, Demangeon, etc., nous trouvons un recueil de *Géographie psychologique* dû à la plume de Georges Hardy qui dit :

« Quelles qu'en soient les causes, la prolificité ou son contraire, l'oliganthropie, ont des effets psychologiques d'une exceptionnelle importance. Que de différence d'atmosphère entre une famille qui trouve normal de s'accroître au maximum et celle qui rationalise son extension. »

Dans le même ouvrage, cet autre passage plein de bon sens : « Il semble que dans la majorité des cas, le surpeuplement s'oppose à l'amélioration des mœurs et des acquisitions durables de l'esprit et que, là comme ailleurs, un équilibre raisonnable soit nécessaire au bien de l'espèce; mais, il va de soi que la règle n'est probablement pas absolue ou pour le moins qu'elle exige d'être vérifiée par cas isolés. »

Georges Hardy ne manque pas de signaler *La population dans le monde*, de Gaston Bouthoul, qui inaugurait une série d'ouvrages du même auteur sur la question.

« L'expérience montre que ce sont en général les pays les plus riches et, dans ces mêmes pays, les régions et les classes les plus aisées qui restreignent leur fécondité », nous dit Bouthoul, qui confirme, en cela, la formule suivante relevée en 1937 à l'Exposition internationale de Paris où elle figurait sur un tableau du Pavillon suédois :

« L'élévation du standard de vie a profondément transformé les habitudes du peuple suédois; mais, la lourde rançon du progrès de bien-être a été une limitation volontaire des naissances. »

Nous remarquerons en passant que la Suède, dont la population reste stationnaire depuis de longues années, offre des conditions de vie aux travailleurs qui dépassent celles en usage aux Etats-Unis, surtout sous le rapport de la fatigue physique. Ces conditions nous amènent en outre à une autre constatation; après avoir connu une époque de conquêtes, ce peuple belliqueux s'est assagi et se trouve bien plus heureux dans la neutralité qu'il a observée au cours des guerres mondiales que s'il s'était jeté dans ces ruineuses entreprises.

Nous ne perdons pas de vue qu'une année de guerre est plus onéreuse que dix années de paix; la période de surarmement cause elle-même de lourdes charges. Le problème démographique échauffe plus qu'il n'éclaire les esprits médiocres qui ont pris le *pouvoir par effraction* (2) leur a laissé échapper des faits notoires.

Les ressources minérales (pétrole, charbon, fer etc.), ne se reconstituent pas à mesure de leur exploitation. Il a même été envisagé de réduire les cultures industrielles dans un avenir prochain, le *Service de conservation des sols* fondé aux Etats-Unis en 1936 dit dans un de ses rapports : « Nous n'avons pas tellement de bonne terre cultivable pour fournir dans l'avenir à nos besoins essentiels en matières alimentaires et textiles. »

L'homme, véritable agent géologique, en brûlant les forêts a détruit d'immenses troupeaux. Des cinquante millions de bisons de l'Amérique du Nord, il ne reste que quelques milliers; les cerfs, les antilopes, les rennes, ont été également décimés.

L'empire des Mayas, qui florissait sur le plateau du Guatémala il y a mille ans après une remarquable civilisation, a décliné rapidement par suite de l'accroissement de la population et des nécessités alimentaires qu'elle provoqua. Les forêts détruites entraînèrent les sols vers les plaines, qui furent transformées en marais malsains.

(1) W. Vogt, *La faim du monde;* Josué de Castro, *Géopolitique de la faim;* F. Osborn, *La planète au pillage.*

(2) G. Bidault dixit.

*(A suivre.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Una revista, un silencio y un acodo

**EN la C. N. T. se obra — siempre ha sido así — con arrojo, sin previsión ni método; anárquicamente, en la ocasión sin proponérselo. El balance de esta conducta huelga establecerlo. Si a veces la ambición ha resultado desmedida, y, a continuación, desvanecida, en otras el «golpe de genio» ha producido resultados inmejorables. De haberlo pensado antes, tal vez, frente al muro de inconvenientes, no se hubiese echado adelante.**

**Nuestros diarios de Barcelona y Madrid obtuvieron arraigo sin contar con un capital de empresa. ¿Qué entidad política o bancaria se atreve a montar un cotidiano sin empréstito inicial y contando con la certeza de suspensiones, multas y persecuciones? Pues en casa, ésa y otras osadías han sido moneda corriente.**

**En el exilio los confederales hemos sido los más emprendedores, aunque mucha obra realizable nos haya quedado inédita: las colectividades, las escuelas racionalistas, las bibliotecas, los remansos para acoger a nuestros viejos. Cúlpese de ello a la prisa de regresar a España que durante veinte años hemos tenido, «provisionalidad» que hasta ahora no se ha acreditado.**

**Intentos costosos los hemos cumplido, en vano o no tanto. Esfuerzos magníficos, unas veces provechosos, otras solamente cruentos, en nuestro elemento se han prodigado. Si la máquina ha quedado empotrada, ha sido por fatalidad de época: fuerzas internacionales, nacionales y de partido, nos han cortado, con frecuencia, la vía.**

**El esfuerzo editorial aún presente, nadie osará discutírnoslo. Con una demografía cada vez más descendente (el Exilio tiende a desaparecer en todos los campos) somos aún capaces de sostener dos publicaciones semanales y dos revistas mensuales, sin subvención de entidades benéfico - partidistas, y ni siquiera beneficiadas con fondos de la Organización. Son los compañeros propiamente dichos quienes sostienen, con voluntad y medios, a esta Prensa sin la cual el Movimiento Libertario Español en Europa quedaría sin personalidad por carencia de expresión colectiva.**

**Ello es así, y sin embargo existe un peligro: el de la anemia. Los medios económicos se nos van restringiendo. Los semanarios gozarán en todo momento del favor de los compañeros, mas las revistas, papeles de estudio más que de combate, arriesgan entar en la vía muerta. Una de ambas es de registro oficial, la otra, oficializada. Se dice así por citar a «Umbral» de alguna manera. «Umbral» es una publicación conocida y estimada en varios países del mundo, preferentemente en Francia. Muchos profesores, buena parte de los compañeros estudiosos, ven en la revista que nos es cara un ejemplo de fecundidad y de elevación de miras. Se trata, sí, de una publicación libertaria, y por ende razonadora y amplia. Abunda además en literatura, historia, poesía, ciencia, arte, arqueología, pedagogía y futurismos, servida por firmas de prestigio. No es, «Umbral», una revista de puerta cerrada, un coto donde no se pueda producir nadie que no repita, constantemente, «lo nuestro, lo nuestro, lo nuestro». Es una casa acogedora de plumas substanciosas, de hombres libres, en cuyo portal no hay cancela ni cancerbero. Nuestra revista es, en suma, un crédito moral subido para este elemento de avanzada — el M.L.E. — que cuenta con un cupo casi total de obreros.**

**Tal es la situación, y tal la aprehensión de que un día «Umbral» vea su existencia comprometida. No se pide dinero a nadie, no proponemos cuotas extraordinarias sostenedoras. La Organización responsable se reunirá un día, compitiendo a ella resolver el asunto. Nosotros, del COMBAT SYNDICALISTE, emparentados con «Umbral», encariñados con «Umbral», nos limitamos a agradecer a sus lectores y favorecedores la constancia que demuestran para el sostén de nuestro portavoz literario, al propio tiempo que desconsideramos a obstaculistas y sembradores de ignorancia.**

**«Umbral» es una revista sin pretensiones que sabe cumplir un cometido. Sepan, los compañeros en general, comprender esta exactitud cuya mención se nos ha escapado.**

*La C. N. T. es esto; labor constante a pesar de las malas cosechas, y en busca siempre de la buena.*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### ¿PERDURABLES ANHELOS ESTUDIANTILES?

LA efersvescencia pasional desarrollada por los estudiantes desde uno a otro confín del mundo es algo que ha despertado la simpatía, ya no solamente entre personas de reconocido espíritu liberal, sino inclusive de bastantes gentes que en la vida social mantienen actitud pasiva y carecen de opinión. Hasta se ha dado la paradoja de que en los cuadros rectores de la hegemonía estatal se ha llegado a reconocer la razón fundamental que asiste a los estudiantes en su actitud inconformista.

Laudable empeño el de querer transformar una civilización cuyos cimientos se fundan en la más irritante arbitrariedad. ¿Quiénes mejor que aquellos que por su denso bagaje cultural tienen condiciones para atalayar las estructuras sociales, para denunciar lo arbitrario? Y es ahí donde puede haber un acoplamiento entre la inteligencia, la cultura, y la dignidad.

Pero lo importante, lo que fundamentalmente puede interesar a la causa de la justicia humana, es que esas inquietudes, con base de justicia social; esa vibrante denuncia frente a la escandalosa corrupción social, lleguen a solidificarse; a crear en el individuo *protestatario* la convicción de una conducta de sentido perenne. Si al paso del tiempo el hoy estudiante *protestatario* se acomoda a las estructuras de la sociedad que ha combatido, si adquiere respectabilidad funcional, intereses creados, delirio de grandezas y afán de vida regalada, entonces toda su agitación estudiantil le parecerá un fútil devaneo, fruto de la inexperiencia y de un deportitivista deseo de bullanga...

La experiencia del vivir nos ha enseñado que no pocos que en la mocedad se sentían revolucionarios, ansiosos de destruir lo carcomido de la sociedad capitalista, llegados a la edad madura se acomodaron al más rancio conservadurismo. ¡Qué formidable ariete de combate existiría si todos los que de jóvenes eran rebeldes hubieran continuado siéndolo el resto de su vida!

Cabe pensar que entre los miles de estudiantes, de uno y de otro país, que están en oposición con el imperante sistema social, los habrá que habrán estudiado a fondo lo que combaten y aquello que estiman debe suplantar a lo que es condenable por injusto. Cabe considerar que, de entre ellos ha de haberlos también susceptibles de comprender que cuando se siente una causa, como es la de defender la justicia, ha de ser de un modo perenne, en tanto el individuo tenga uso de razón. A ellos tratar de convencer a sus colegas de la importancia y de la necesidad, por amor propio, de ser consecuentes en lo de perdurar en el noble empeño de actuar en pro de una organización social con bases equitativas; con cimientos de un efectivo progreso moral ante todo.

### UNOS ARTICULOS SOBRE LA C.N.T. Y EL ANARQUISMO

En plan de estudios de orden sociológico, ha publicado Heleno Saña en la revista «Indice», de Madrid, una serie de artículos en torno a algunos de los pensadores más relevantes del anarquismo. También, siguiendo en la serie de los trabajos aludidos, ha dedicado algunos al pensamiento y a la acción libertaria en nuestro país de origen. Así hemos leído sus artículos «El anarquismo en España» y «La C. N. T. y la F. A. I en la guerra civil».

Si bien sería discutible adjudicar a los ensayos de referencia un cartcter de clara objetividad, como, por ejemplo, en el caso de «El Anarquismo», que escribiera el profesor Paul Eltzbacher, o bien en «Psicología del anarquista socialista», del sociólogo Agustín Hamon, hay que reconocer que Heleno Saña ha procurado escribir poseyendo un buen caudal de documentación. Además se ha de tener en cuenta que escribe en un país fascista. Pese a que en España se haya querido abrir un reducido portillo para dejar pasar ciertos comentarios que hace veinte años era totalmente imposible manifestarlos, la situación político-social no deja de ser anormal por la arbitrariedad que conlleva. De un modo fehaciente lo evidencian las confiscaciones de libros recién editados, y que lo fueron bajo la confianza del tan orquestado resquicio de libertad. Lo prueban igualmente las denuncias constantes contra trabajos periodísticos que no cuadran a la cerrilidad reaccionaria de los encargados de la Censura. De ahí que en trabajos de matiz sociológico que se publican actualmente en España, veamos que se da, como suele decirse, una de cal y otra de arena.

Muchas objeciones se podrían hacer a lo dicho por Heleno Saña. Su *bestia negra* es la F. A. I. Y de los «dirigentes», es Angel Pestaña el que le merece una mayor consideración. Manifiesta que «junto a la militancia formada por los obreros calificados de Cataluña y otras regiones, fue surgiendo una subespecie de *anarcosindicalistas de cuota*, procedentes a menudo de los bajos fondos suburbiales. En el mejor de los casos, muchos de ellos eran mano de obra no calificada, peonaje sin tradición social ni preparación intelectual, pero a menudo se trataba de delincuentes comunes fichados por la policía y con largo aprendizaje en toda clase de delitos.» ¡No diría más, ni menos, el falangista mayormente vinculado al franquismo! Aduce: «La realidad es que entre ciertos núcleos de la Falange y del cenetismo se han producido determinadas corrientes de simpatía, o por lo menos de respeto. Así, por ejemplo, poco antes de la ejecución de Juan Peiró, nos consta que la Falange le ofreció un alto puesto como dirigente en los recién creados sindicatos de la C.N.S.» ¡Naturalmente, una *simpatía* y un *respeto* consistente en que un militante anarcosindicalista de la talla de Peiró, ante la amenaza de la muerte, se humillara, cometiendo, por cobardía, la vileza de ponerse al servicio del fascismo franquista! No deja de mentar que en la, según él, cooperación de contactos Falange-C.N.T., «deben entenderse los contactos formales habidos entre algunos dirigentes de la CNS y el grupo cenetista formado en torno al antiguo ministro Juan López». Es de comprender que para el autor de los párrafos transcritos, cuantos consideramos que la posición de algunos excenetistas no es otra cosa que una abyecta claudicación, que se dá de bofetadas con lo que antes predicaron, seremos considerados como energúmenos faistas...

Sin posibilidades actuales para una pública comparación de pareceres, sin poder establecer un contraste de opiniones, ya en la tribuna o bien en la prensa, es comprensible que se emitan juicios en los cuales haya facetas de una estimable objetividad, junto a otras de cariz unilateral, erróneo. Es lo que he podido notar leyendo los artículos de Helenio Saña. Pero, no es cosa deleznable el hecho de que, tanto el escritor citado como otros, evidencian que en España, pese a la represión fascista, posiblemente la más intensa y sangrienta que registra el país, pese a todo, hay un marcado interés entre los intelectuales, y en el seno del ambiente popular, en recordar, en glosar, de una manera o bien de otra, la vitalidad del anarcosindicalismo, que no hay ley sociológica susceptible de poder negar que un día, como la legendaria Ave Fénix, brote a la luz, tan pujante o más todavía de lo que fue en años pasados.

Cabe, del enemigo, de los mal informados, de los reformistas de todo color, la crítica sistemática y absurda al respecto del sentir libertario. Pero no vale mucho tampoco el optimismo endeble y sistematizado de aquellos libertarios que consideran que todo lo de casa marcha bien, de que somos los más y los mejores y de que no necesitamos examinar a fondo, sin bullanga declamatoria, los conceptos y la actuación. La fortaleza del idealista ácrata estriba en saber como se ha de atacar al adversario, y comprender los propios defectos, para ponerles enmienda.

### LA MORAL DE WALT DISNEY

Si los hijos son pequeños, si se ama a la infancia, ¿y quién, a no ser un tarugo sin sensibilidad, no ha de amar a los niños, es un deber el proporcionarles distracciones, el hacerles la vida lo más agradable posible. Y bien: sabemos que ha contribuido a una tan noble tarea Walt Disney con sus dibujos animados. Dentro de su comicidad, las películas suyas tienen un fondo moral: el impulso hacia el bien, el desterrar del corazón los bajos egoísmos, los rencores. El hacer de la vida un encanto primaveral. Puerilidades tal vez, pero ¡ya le vendrán al niño, al hacerse hombre, las tremendas preocupaciones! Además: ¿Acaso no enseña también a los mayores la moral de las películas de Walt Disney?

Como en sus anteriores, en la recién estrenada película «El libro de la selva», florece la solidaridad, el amor fraternal, la bondad de los seres hacia la madre natura. En la selva, y en un mundo de maravilla, unos animales con sentimiento *humanitario*, cuidan y hacen crecer a un niño que estaba abandonado. Le atienden, le preservan de peligros, hasta que le llevan a que tome contacto con otros seres humanos. Y como en las fábulas de Esopo y Lafontaine, burla burlando, entre risas y cabriolas, los animales dan lecciones de moral a los seres humanos.

AQUI Y AHORA

# La primavera que no llegó

por JUAN ESPAÑOL

EL proceso político gestado en Checoslovaquia y que culminó con la invasión armada de este país por las fuerzas del Pacto de Varsovia, ha tenido una repercusión mundial tan acusada y contundente como farisaica e hipócrita. Este impacto universal dentro de la esfera de influencia del orden capitalista, o así denominado por oposición al orden socialista, puede decirse que no establece diferencias de apreciación según la nación de que se trate, y únicamente cabría entrever ligeras disensiones de matiz, pero jamás de fondo, que a fin de cuentas nos llevan a lo que pudiéramos llamar una «unanimidad de criterio». No obstante hemos de hacer notar que es España, precisamente e inevitablemente, una de las naciones que más ha matizado la cuestión, entendiendo aquí por «matizar» la inexorabilidad de su reacción, la rigidez dogmática de su ataque, como corresponde a uno de los más calificados campeones del anticomunismo, bien probado en la guerra civil española y en la mundial, durante la cual se atrevió caballerescamente a ir a luchar contra el oso siberiano en su propia madriguera bajo el lábaro triunfalista de la División Azul. Inútil es decir que en España se siguió con el ánimo en suspenso la lenta trayectoria «hacia la libertad» del pueblo checoslovaco; se respiraban auras de Fronda promovidas por los dirigentes de esta nación satélite, dispuestos a soltar las amarras que le mantenían atracado al dique monolítico de Moscú; el comienzo del año auguraba una tan fulgurante eclosión primaveral que en seguida se empezó a hablar de «la primavera de Praga», de la libertad de Checoslovaquia, e incluso se trató a la U.R.S.S. con cierta tibieza, con cierta condescendencia complaciente, como queriéndole decir: «No seas dura con tu hija, ciertamente díscola, pero buena en el fondo; apelamos a tus benévolos sentimientos y a tu probada inclinación a la coexistencia pacífica con Occidente». El «mundo libre» repicaba a fiesta, se aprestaba a vestir sus mejores galas académicas y retóricas para acoger en su seno, «honoris causa», al recipiendario que «escogía la libertad»; la prensa era un inmenso lugar común de demagogia y palabrería política, con grandes frases laudatorias a la libertad, la soberanía y la autodeterminación de los pueblos, etc., en tanto arremetían contra la tiranía, los Estados imperialistas y policíacos, el materialismo histórico y demás tópicos. Huelga decir que España era uno de estos foribundos demagogos, hecho que sería capaz de asombrar a cualquiera si no fuese cierto que el hombre ya casi ha agotado su capacidad de asombro. Como rasgo digno de notar diremos que por aquellas fechas en que comenzaba el «deshielo» checoslovaco, allá por marzo del pasado año, un novelista español, casi un clásico de la literatura actual, Miguel Delibes, se fue «motu propio» a hacer un viajecito por aquellas latitudes centroeuropeas, con el fin de ver con sus propios ojos la gestación de un pueblo embalado «hacia la libertad». Naturalmente Delibes es un intelectual, lo cual ya resulta sospechoso; también puede ser un cándido, cosa probable; y hasta cabría suponer que posee una idea del mundo socio-económico decididamente burguesa. No obstante creemos hacerle justicia si le catalogamos entre los espíritus liberales a quienes molesta toda coacción de cualquier tipo y venga de donde viniere. Delibes, pues, con la característica eutrapelia del intelectual bien instalado en su torre de marfil, veía con muy buenos ojos aquella apertura occidental checoslovaca y hubiera querido también la «democratización» completa del bloque comunista, aunque no entendemos qué quiere decir eso de «democratizar el comunismo», pues tanto valdría decir con rigurosidad lógica «aguar el vino». Para Delibes el sueño ideal de convivencia comunitaria es, al parecer, la democracia; pero ésta ha de ser sin adjetivos ni apellidos. Véase cómo se explica: «La democracia, para que sea válida, debe ser hospiciana, esto es, carecer de apellido. Cuando se apellida a la democracia con un adjetivo, bien sea *popular*, bien sea *orgánica*, malo. Le apuesto diez contra uno a que en este caso la democracia ha dejado de serlo». Eso está muy bien, pero entonces ¿por qué desea colgarle al socialismo el apellido de «democrático»? ¿Por qué quiere democratizarlo? ¿O es que el socialismo, el comunismo o el anarquismo no deben ser también hospicianos, puesto que pretende adjetivarlos con sistemas sociales que aquéllos ya han superado ampliamente con los propios? Añade después que «los checos, sin romper con Rusia, abrirán sus brazos y su economía a la Europa occidental». Delibes, en lugar de razonar, parece estar soñando; y si razona lo hace metido hasta la rodilla en la pura abstracción ideal. Desea un socialismo occidentalizado, es decir, un socialismo híbrido, un engendro teratológico que escaparía a toda definición social y doctrinaria. De antemano renuncia a aclarar su posición que se anuncia totalmente ambigua, coqueteando con el socialismo sin perder pie en el terreno capitalista. En resumen, Delibes, buen novelista, es ante todo un intelectual. Y eso aclara muchas cosas.

El mundo, a partir de la última guerra, ha quedado escindido en dos grandes esferas de influencia: la de la U.R.S.S. y la de U.S.A. Diríamos mejor que el mundo fue repartido en la conferencia de Yalta entre estos dos colosos, sin la anuencia expresa, claro es, de los pueblos a ellos sometidos. Las fuerzas económicas, sociales, políticas y armadas están rígidamente polarizadas por ambas potencias cuyo poder indiscutible maneja a su antojo la tramoya mundial. Estados Unidos extiende su hegemonía a base del imperialismo económico mantenido, si a mano viene, por la imposición de las armas; Rusia tiene ferozmente asidos a su bloque interno a las naciones satélites, impidiéndoles toda evolución a formas superiores de convivencia al paso que ella deriva hacia el aburguesamiento, traicionando el partido comunista los destinos de los pueblos alejados de su reducto, como últimamente ha ocurrido en Francia. Ambas han puesto al mundo no al borde, sino en el núcleo central de una crisis económico-social que nada tiene que ver con las cíclicas habituales y hasta ahora parcheables del capitalismo, porque la que padecemos es sistemática y permanente y sus raíces tienen una profundidad jamás alcanzada por ninguna anterior. De todas formas no puede confundirse la crisis del capitalismo con la del comunismo. En los países comunistas, a pesar de sus revisionismos y desviacionismos, siempre existirá una base innegable más avanzada y segura de lanzamiento hacia nuevas formas futuras, mientras que la crisis del capitalismo sólo puede anunciar su muerte irremediable, por mucho que se esfuerce y enmascare. Al imperio capitalista se ha añadido el tecnológico, que le agrava antes que le supera. A nuevas normas de producción, más expeditivas y fructíferas, sucede la invasión de los mercados de los pueblos menos desarrollados, los cuales no hacen más que comprar porque nada tienen que ofrecer, al mismo tiempo que crece su dificultad de adquisición, apareciendo el fantasma pavoroso de la inflación, y con ella, la miseria inevitable. De este imperialismo económico no se libran ni aun los países más desarrollados, pues evidente es el caso de las medidas de protección que Europa ha tenido que tomar con el fin de evitar la devaluación de la libra y el dólar. Pensar que la crisis norteamericana radique en la ayuda exterior, en las bases militares y en la guerra del Vietnam, es desconocer el andamiaje interno del capitalismo. Por el contrario, sin esos aliviaderos ¿qué ocurriría con los «excedentes» de producción, la «ayuda exterior» que le permite invertir inmensas cantidades de dólares en las industrias europeas de todo tipo, así como en las propias para sus guerras particulares? Ocurriría que habría entrado en un peligroso e insalvable colapso económico. Ante esta invasión imperialista el único oponente serio tendría que ser Europa, quiero decir la Europa occidental. ¿Pero en qué términos? Pues es muy sencillo, en el único que posee: la competición. Mas una competición en una inferioridad de condiciones manifiesta, echando mano de los mismos expedientes y utilizando las mismas armas. Hay quien piensa que Europa, con un poco más de inteligencia, tendría que adoptar distinta actitud. Esto significa caer en el más hipócrita o en más inocente de los supuestos. ¿Qué otra actitud le queda que tomar a un bloque capitalista contra otro semejante? El bloque europeísta, cuyo campeón es Charles de Gaulle, se pertrecha y cierra filas contra el norteamericano. ¿Cómo se puede justificar tal adopción de medidas cuando Europa se ha saciado de despotricar contra las esferas de influencia, contra los bloques de presión y el imperialismo económico? ¿Cómo se puede condenar un sistema en el que luego se ha de caer? Pretender remediar una indigencia creando otra similar, no es desterrarla, es perpetuarla en nombre de argumentos bastardos e indigeribles. En todo caso no es un bloque capitalista contra otro el que va a darnos la solución. La solución está únicamente en la revolución del pueblo que será la encargada de barrer tanta escoria e ignominia de la faz del mundo.

Ante esta panorámica que nos muestra sucintamente el estado de cosas en el ámbito social, resulta cu-

*(Pasa a la página 2.)*

# CHISPAS

*Querido Ilario sin H, Margarita ya sin perfume: Recibida tu carta, no me descarto.*

⁂

*Has sido bueno e incólume hasta tus años provectos. ¿Por qué no continuar siéndolo hasta la pared que cierra definitivamente el paso?*

⁂

*El Congreso de Carrara te ha exasperado habiendo sido algo. ¿No te hubiese exasperado el nada hacer, la siesta internacional libertaria?*

⁂

*Te veo en el anticongreso y me duele. Te comprendo en el dime-direte y lo siento. Por ti, por el compañero integro que, al parecer, se desintegra. Deberías evitarte ésto.*

⁂

*Si ése o aquél tiene veleidades tales o cuales, trata de intervenirlos en compañero, y en los interiores. Aventar llamas luminosas y salutíferas, nunca cenizas infecundas y turbias.*

⁂

*¿La ministrabilidad de Federica? No, la de toda una Organización que ante el drama inmenso de 1936 perdió la brújula. No una persona: un millón de personas. Pero, ¿pretendes impedir que la C.N.T. se recobre? ¿Con qué fin, Ilario?*

⁂

*«Federica ministra» es el disco rayado de comunistas, franquistas y compañeros que en su fuero interno se sienten ministrables, ¿Por qué añadir tu voz a las suyas?*

⁂

*Pro-comunistas, tibios con el royanismo, rebentistas y negativos, los hay en el ambiente que te rodea. Friégate los ojos, y mira.*

⁂

*Y, sobre todo, procura que «L'Internazionale» no sea más un órgano de aldea con ideas de callejón estrecho y sin salida.*

⁂

*Fraternalmente,*

*CHISPERO*

TRIBUNA JUVENIL

# Un caso extraordinario de juventud: Pablo Casals

EL hombre que por más de 70 años ha sido conocido en todo el mundo como el violoncelista sin igual, cumplió 92 años de edad.

Pablo Casals — honrado con el Premio para el 1968 «Casa de la Libertad» (Freedom House) —, pasó su día de cumpleaños en su residencia en Isla Verde, un suburbio playero a unos ocho kilómetros al este de San Juan.

Su esposa, de 32 años de edad, Martita, dijo que el maestro aún mantiene un ritmo acelerado de actividades diarias. La joven esposa contrajo matrimonio hace unos 11 años y medio con el insigne catalán.

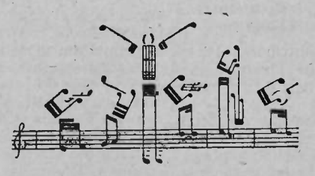
Dijo que Pablo comienza el día con un paseo por la playa frente a su hogar, temprano en la mañana. Luego dedica el resto de la mañana, hasta la 1 de la tarde, a la música. Por la tarde — agregó — Pablo lee su correspondencia y recibe sus visitas.

Martita dijo que la mayoría de los visitantes son extranjeros de visita en Puerto Rico.

Hace 13 años, Pablo vino a Puerto Rico como invitado del Estado Libre Asociado para ayudar a hacer realidad la «Operación Serenidad», o sea, la fase cultural de la «revolución pacífica» llevada a cabo por el entonces gobernador Luis Muñoz Marín.

La Operación Serenidad era la otra cara de la moneda conocida como «Operación Manos a la Obra», cuyo fin era convertir la economía básicamente agrícola en una industrial.

Desde el mes de mayo de 1965, el Festival Casals atrae a los entusiastas



de la música clásica de todas partes del mundo.

Entre los participantes y directores de la orquesta del Festival se encuentran: Pablo mismo, Eugène Ormandy, director de la Orquesta Sinfónica de Filadelfia; Victor Tevah, director musical de la Orquesta Sinfónica de Chile, y Alexander Schneider, fundador del Cuarteto de Budapest.

Casals ha interpretado su música en Estados Unidos: en la Casa Blanca para el Presidente John F. Kennedy, y en las Naciones Unidas.

Martita dijo que Pablo continúa con su cruzada en pro de la paz dirigiendo su Oratorio «El Pesebre» en distintas partes del mundo.

Indicó que el maestro ha recibido invitaciones de Europa, Estados Unidos y América del Sur, pero que no ha decidido aún qué lugar visitará esta próxima primavera.

Su última presentación fue en Memphis, Estados Unidos, donde dirigió el Oratorio.

La madre de Pablo nació en Mayagüez, Puerto Rico, y luego se mudó a Barcelona, España. Casals nació en la villa de Vendrell, en Cataluña.

En 1938 — después de la guerra civil española —, Casals partió hasta la ciudad fronteriza de Prades, Francia, en su exilio autoimpuesto.

Martita — que fue alumna preferida de Pablo — dijo que a pesar de sus 92 años, el maestro continúa componiendo y se mantiene tan activo como siempre. Dijo que Pablo se está preparando para el próximo Festival Casals aquí, que se efectuará en mayo.

Su Oratorio es una inspiración de una esperanza de paz, una palabra que para él ha sido «algo más que sólo letras». El Premio de la «Freedom House» (Casa de la Libertad) lee así: «Heroico en su espíritu, se siente como en su hogar en muchas tierras, menos en la suya. El habla a la humanidad en un idioma universal».

Y a la vez que se acercaba el fin del año 1968, Pablo expresó la esperanza de que algún día «los niños... al crecer, sabrán encontrar el camino que conduce a la comprensión universal y a la paz. Ello contribuiría en forma significativa a demoler las barreras sociales. Entonces se dedicarían a construir y no a destruir».

**José D. ABREU**

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

30 JANVIER 1969
NUMERO 541
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

## Rentrée universitaire

Notre but n'est pas ici de tracer une fois de plus le tableau de la rentrée universitaire dans son aspect matériel : bousculades et désorganisation pendant les inscriptions, insuffisance des locaux et, surtout, des enseignants, etc. Tout le monde l'a dit et redit et l'U.N.E.F. ne manque pas une occasion de le répéter : interventions aux travaux pratiques et aux cours, colloques, etc. Des tracts sans nombre sont distribués, signés de l'U.N.E.F., mais également de toutes les organisations de gauche trouvant audience chez les étudiants, les unes se disant encore révolutionnaires, les autres ne prenant même pas cette peine.

Les chiffres s'ajoutent aux chiffres pour constater la carence du « pouvoir gaulliste » et les revendications tournent surtout autour de deux questions

— la sélection à l'entrée des facultés,

— l'assiduité aux travaux pratiques.

C'est dans ces deux problèmes que se cristallise la contradiction inhérente à tout « syndicat étudiant » dans le cadre du système actuel.

En effet, qui sont les étudiants ? Chacun sait que les fils d'ouvriers et d'employés accèdent dans une quantité infime aux études supérieures. D'autre part, le problème étudiant ne se résout pas aux questions spécifiquement estudiantines : l'étudiant est un adulte et doit être considéré comme tel : il doit pouvoir, s'il veut rester un être complet, mener une vie sociale normale, fonder une famille, vivre et non pas « subsister » en ascète dans le plus complet dénuement moral et matériel, uniquement dans le but d'arriver au bout de ses études transformées alors en véritable sacerdoce et n'ayant plus aucun rapport avec la réalité.

Ceci dit, il apparaît qu'à l'heure actuelle les seuls individus pouvant poursuivre dans des conditions valables leurs études sont les représentants — jeunes, bien sûr, mais représentants tout de même —, d'une seule classe : la bourgeoisie. De toute manière, il est bien évident que dans une société de classes, c'est-à-dire dans une société où la gestion économique et sociale est monopolisée par une classe donnée et dans laquelle le produit du travail est également monopolisé, la formation permettant d'accéder aux postes de commande ne peut être également qu'une formation de classe.

Mais, direz-vous, il y a tout de même au sein de l'université ces quelques fils d'ouvriers et d'employés ainsi qu'un certain nombre d'étudiants salariés, et c'est pour eux que nous devons éviter la sélection et le contrôle d'assiduité. Bien sûr, ils existent. Mais, qui sont-ils ? une minorité d'individus qui s'accrochent, qui cherchent, en dernière analyse, à « resquiller », à monter dans un wagon marqué « réservé », à grimper dans la pyramide sociale, à passer d'une classe dans l'autre et, bien souvent, à renier leurs origines prolétariennes et à abandonner la lutte de leur propre classe d'origine.

Quelles sont donc les revendications des syndicats étudiants ? Pas de contrôle, pas de sélection. Et alors ? Pensent-ils que ne pas assister aux T. P. (alors que, par ailleurs, ils en réclament à cors et à cris) puisse constituer un avantage pour étudiant qui travaille à l'extérieur, alors qu'au contraire il s'agit là du seul contact qu'il puisse avoir avec la faculté ? Pensent-ils que cette « liberté » qui leur serait accordée pourrait leur être profitable ? Tout étudiant sérieux ne peut y voir que pure démagogie.

Quant à la sélection, elle fait également couler beaucoup d'encre et tous les syndicats s'entendent pour la dénoncer comme une mesure « anti-démocratique » (il s'agirait d'ailleurs de s'entendre pour définir la démocratie, mais ce n'est pas ici notre propos). Leur argument favori : « nous ne pouvons pas accepter une sélection qui serait dans le contexte social actuel, une élimination, à la fin du secondaire, des individus défavorisés par leur héritage culturel, donc des représentants des couches sociales défavorables. »

Tout d'abord, s'il est vrai que la notion d'héritage culturel est une réalité, on peut penser qu'elle ne joue plus tellement au niveau du baccalauréat et qu'elle cède la place à des problèmes beaucoup plus matériels. Dans une large mesure, la sélection sous forme d'examen (intelligeamment conçu, bien entendu) ne toucherait réellement que les moins doués. Et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'elle toucherait précisément un certain nombre d'étudiants fantaisistes, qui font quelques études dans l'attente, pour les filles, d'un mariage « heureux » et, pour les garçons, d'hériter de l'usine de papa ou encore, pour les deux, d'entrer « par piston » dans telle ou telle profession bien rémunérée. Dans ce sens, ni la sélection ni le contrôle d'assiduité n'apparaissent « anti-démocratique ».

Et pourtant, tout ceci n'exclue pas que les problèmes sont là, mais bien plus graves et bien plus profonds que ceux qui agitent tous les syndicats « représentatifs ». Il ne s'agit en effet pas d'accomoder l'université bourgeoise, à l'aide de quelques mesures plus ou moins démagogiques, pour permettre tant bien que mal à quelques étudiants pauvres d'aller jusqu'au bout de leurs études. Il s'agit de permettre réellement à tous, c'est-à-dire à tous ceux qui en ont réellement le désir et les capacités, d'avoir la possibilité de faire des études dans les meilleures conditions possibles. Et c'est là que le problème étudiant rejoint le problème social en général, le problème de la transformation révolutionnaire de la société bourgeoise.

Vouloir « ménager » la faculté bourgeoise actuelle, c'est vouloir « aménager » la société bourgeoise elle-même, « aménager » le capitalisme ce n'est pas et ne peut être notre rôle.

D'autre part, vouloir supprimer toute sélection et tout contrôle, sous le prétexte que le secondaire et le supérieur ne sont pas organisés au mieux, et donc pourraient empêcher des étudiants capables de poursuivre leurs études, cela se justifie en effet ; mais il faudrait aller jusqu'au bout du raisonnement et admettre que, sélection ou pas sélection, la majorité est également soumise aux épreuves de sélection, cette dernière ne jouant donc pas systématiquement aux dépens des étudiants les plus pauvres : chercher à présenter des revendications en s'appuyant sur cette majorité bourgeoise, c'est faire le jeu de la classe bourgeoise et donc trahir la lutte révolutionnaire des classes exploitées.

Tant que la faculté ne sera partie intégrante d'un régime capitaliste, elle ne pourra servir que les intérêts de quelques uns et les syndicats ne font que perpétuer cet état de choses en recherchant une « majorité estudiantine » pour appeler à la lutte.

Un révolutionnaire ne peut participer à cette action qui fait le jeu de la majorité universitaire constituée par la moyenne bourgeoisie qui cherche à défendre ses privilèges de classe menacée quelque peu (un tout petit peu) par certaines contradictions inhérentes au système capitaliste et se cristallisant en période de crise économique latente.

Il ne s'agit pas, pour les étudiants prolétariens, de former avec les petits et grands bourgeois une « union sacrée » qui, comme celle de 1914, serait une trahison à l'égard des classes laborieuses. Il s'agit bien plutôt de replacer le problème d'une certaine catégorie d'étudiants dans son contexte politico-social et de se rendre compte que, pour cette minorité d'étudiants prolétariens, une seule alliance est possible : l'alliance révolutionnaire avec les conditions mêmes d'une université de classe, c'est-à-dire de détruire les structures capitalistes de la société et de parvenir à l'abolition des classes sociales.

La place des étudiants issus des classes exploitées n'est pas ailleurs qu'aux côtés des exploités eux-mêmes luttant pour une transformation révolutionnaire de la société.

## L'anarchisme dans la révolution russe

Très vite le contrôle ouvrier dut s'effacer devant la socialisation. Lénine violenta littéralement ses lieutenants timorés en les jetant dans le « creuset de la vivante création populaire », en les obligeant à parler un langage authentiquement libertaire. La base de la reconstruction révolutionnaire devait être l'autogestion ouvrière. Elle seule pouvait susciter dans les masses un enthousiasme révolutionnaire tel que l'impossible deviendrait possible. Lorsque le dernier manœuvre, lorsque n'importe quel sans-travail, quelle cuisinière, verrait les usines, la terre, l'administration confiées aux associations d'ouvriers, d'employés, de fonctionnaires, de paysans, aux comités démocratiques du ravitaillement, etc., créés spontanément par le peuple, « quand les pauvres gens verront et sentiront cela, aucune force ne sera en état de vaincre la révolution sociale. » L'avenir s'ouvrait à une république du type de la Commune de 1871, à une république des soviets.

« Afin de frapper l'esprit des masses, raconte Voline, gagner leur confiance et leurs sympathies, le parti bolchevique lança (...) des mots d'ordre qui, jusqu'alors, caractérisaient (...) l'anarchisme. » *Tout le pouvoir aux soviets*, ce slogan, les masses, intuitivement, le comprirent dans le sens libertaire. « Les travailleurs, témoigne Archinoff, interprétèrent l'idée du pouvoir soviétique comme celle de leur libre disposition d'eux-mêmes, socialement et économiquement. » Au IIIe congrès des soviets (au début de 1918) Lénine lança : « Les idées anarchistes revêtent maintenant des formes vivantes », et, peu après, au VIIe congrès du Parti (6-8 mars), il fit adopter des thèses où il était question, entre autres, de socialisations ouvrières (syndicats, comités d'usines, etc.), d'abolition des fonctionnaires de métier, de la police et de l'armée, d'égalité des salaires et traitements, de participation de tous les membres des soviets à la gestion et à l'administration de l'Etat, de suppression complète progressive dudit Etat et du signe monétaire. Au congrès des Syndicats (printemps 1918), Lénine décrivit les usines comme des « communes se gouvernant elles-mêmes de producteurs et de consommateurs ». L'anarcho-syndicaliste Maximoff va jusqu'à soutenir : « Les bolcheviks avaient abandonné non seulement la théorie du dépérissement graduel de l'Etat, mais l'idéologie marxiste dans son ensemble. Ils étaient devenus des sortes d'anarchistes. »

*Une révolution « autoritaire »*

Mais l'alignement audacieux sur l'instinct et sur la température révolutionnaire des masses, s'il réussit à donner aux bolcheviks la direction de la Révolution, ne correspondait pas à leur idéologie traditionnelle ni à leurs intentions véritables. De longue date, ils étaient des « autoritaires », férus des notions d'Etat, de dictature, de centralisation, de parti dirigeant, de gestion de l'économie par en haut, toutes choses en contradiction flagrante avec une conception réellement libertaire de la démocratie soviétique.

*L'Etat et la Révolution*, écrit à la veille de l'insurrection d'Octobre, est un miroir où se reflète l'ambivalence de la pensée de Lénine. Certaines pages en pourraient être signées d'un libertaire et, comme on l'a vu plus haut, hommage y est rendu, au moins partiellement, aux anarchistes. Mais cet appel à la révolution par en bas se double d'un plaidoyer en faveur de la révolution par en haut. Les conceptions étatiques, centralisatrices, hiérarchiques ne prennent pas la forme d'arrière-pensées, plus ou moins dissimulées ; elles sont, au contraire, franchement étalées : l'Etat survivra à la conquête du pouvoir par le prolétariat, il ne dépérira qu'après une période transitoire. Combien de temps durera ce purgatoire ? Il ne nous est pas celé — on nous le dit sans regret, mais bien plutôt avec soulagement — que le processus sera « lent », de « longue durée ». Ce que la Révolution enfantera sera, sous l'apparence du pouvoir des soviets, l' « Etat bourgeois sans bourgeoisie », lâche même l'auteur, quand il consent à aller au fond de sa pensée. Cet Etat omnivore a bien l'intention de tout absorber.

Lénine se met à l'école de son contemporain, le capitalisme d'Etat allemand, la *Kriegswirtschaft* (économie de guerre). L'organisation de la grande industrie moderne par le capitalisme, avec sa « discipline de fer », est un autre de ses modèles. Il se pâme, notamment devant un monopole d'Etat tel que les P. T. T. et il s'écrie : « Quel mécanisme admirablement perfectionné ! Toute la vie économique organisée comme la Poste, (...) voilà l'Etat, voilà la base économique qu'il nous faut. » Vouloir se passer d' « autorité » et de « subordination », ce sont là des « rêves anarchistes », tranche-t-il. Tout à l'heure il s'échauffait à l'idée de confier aux associations ouvrières, à l'autogestion, la production et l'échange. Mais il y avait maldonne. Il ne cache pas sa recette magique : tous les citoyens devenus « les employés et les ouvriers d'un seul trust universel d'Etat », toute la société convertie en « un grand bureau et une grande fabrique ». Les soviets, bien sûr, mais placés sous la coupe du parti ouvrier, d'un parti dont c'est la tâche histosique de « diriger » le prolétariat.

Les plus lucides des anarchistes russes ne s'y trompèrent pas. A l'apogée de la période libertaire de Lénine, ils adjuraient déjà les travailleurs d'être sur leurs gardes : dans leur journal *Golos Truda* (La Voix du Travail), on pouvait lire, dès les derniers mois de 1917 et le début de 1918, sous la plume de Voline, ces avertissements prophétiques : « Une fois leur pouvoir consolidé et légalisé, les bolcheviks — qui sont des socialistes, politiciens et étatistes, c'est-à-dire des hommes d'action centralistes et autoritaires — commenceront à arranger la vie du pays et du peuple avec des moyens gouvernementaux et dictatoriaux imposés par le centre (...). Vos soviets (...) deviendront peu à peu de simples organes exécutifs de la volonté du gouvernement central (...). On assistera à la mise en place d'un appareil autoritaire politique et étatique, qui agira par en haut et se mettra à écraser tout avec sa poigne de fer (...). Malheur à celui qui ne sera pas d'accord avec le pouvoir central. » « *Tout le pouvoir aux Soviets* deviendra, en fait, l'autorité des leaders du Parti. »

Les tendances de plus en plus anarchisantes des masses obligeaient Lénine, toujours selon Voline, à s'écarter pour un temps de l'ancien chemin. Il ne laissait subsister l'Etat, l'autorité, la dictature que pour une heure, pour une toute petite minute. Et, après, ce serait à l'anarchisme ». « Mais, grands dieux, ne prévoyez-vous pas (...) ce que dira le citoyen Lénine lorsque le pouvoir actuel sera consolidé et qu'il deviendra possible de ne plus prêter l'oreille à la voix des masses ? » Il reviendra alors aux vieux sentiers battus. Il créera un « Etat marxiste », du type le plus accompli.

Bien entendu, il serait hasardeux de soutenir que Lénine et son équipe tendirent consciemment un piège aux masses. Il y avait moins duplicité en eux que dualisme doctrinal. La contradiction était si évidente, si flagrante entre les deux pôles de leur pensée qu'il était à prévoir qu'elle ne tarderait pas à éclater dans les faits. Ou bien la pression anarchisante des masses obligerait les bolcheviks à oublier le versant autoritaire de leurs conceptions, ou, au contraire, la consolidation de leur pouvoir, en même temps que l'essoufflement de la révolution populaire, les amèneraient à ranger au magasin des accesoires leurs velléités anarchisantes.

Un élément nouveau intervint, qui bouleversa les données du problème : les terribles circonstances de la guerre civile et de l'intervention étrangère, la désorganisation des transports, la pénurie de techniciens. Elles poussèrent les dirigeants bolcheviques à des mesures d'exception, à la dictature, à la centralisation, au recours à la « poigne de fer ». Mais les anarchistes contestèrent que ces difficultés eussent *seulement* des causes « objectives » et extérieures à la Révolution. Pour une part, elles étaient dues, à leur avis, à la logique interne des conceptions autoritaires du bolchevisme, à l'impuissance d'un pouvoir bureaucratisé et centralisé à l'excès. Selon Voline, c'était, entre autres, l'incompétence de l'Etat, sa prétention à vouloir tout diriger et contrôler qui le rendirent incapable de réorganiser la vie économique du pays et le conduisirent à une véritable « débâcle », marquée par la paralysie de l'activité industrielle, la ruine de l'agriculture, la destruction de tous liens entre les diverses branches de l'économie.

Voline raconte, par exemple, que l'ancienne usine de pétrole Nobel, à Petrograd, ayant été abandonnée par ses propriétaires, ses quatre mille ouvriers décidèrent de la faire marcher collectivement. Ils s'adressèrent en vain au gouvernement bolchevique. Ils tentèrent alors de faire rouler l'entreprise par leurs propres moyens. Ils s'étaient répartis en groupes mobiles qui s'efforcèrent de trouver du combustible, des matières premières, des débouchés, des moyens de transport. Au sujet de ces derniers, ils avaient déjà entamé des pourparlers avec leurs camarades cheminots. Le gouvernement se fâcha. Responsable devant l'ensemble du pays il ne pouvait admettre que chaque usine agit à sa guise. S'obstinant, le conseil ouvrier convoqua une assemblée générale des travailleurs. Le commissaire du peuple au Travail se dérangea en personne pour mettre en garde les ouvriers contre « un acte d'indiscipline grave ». Il fustigea leur attitude » anarchiste et égoïste ». Il les menaça de licenciement sans indemnité. Les travailleurs rétorquèrent qu'ils ne sollicitaient aucun privilège : le gouvernement n'avait qu'à laisser les ouvriers et les paysans agir de la même façon dans tout le pays. En vain. Le gouvernement maintint sont point de vue, et l'usine fut fermée.

Le témoignage de Voline est corroboré par celui d'une communiste : Alexandra Kollontaï. Elle devait se plaindre, en 1921, de ce que d'innombrables exemples d'initiatives ouvrières eussent sombré dans la paperasserie et de stériles palabres administratives : « Combien d'amertume parmi les ouvriers (...) quand ils voient et savent [ce] que, si on leur avait donné le droit et la possibilité d'agir, ils auraient pu réaliser eux-mêmes (...). L'initiative s'affaiblit, le désir d'agir meurt. »

**Daniel GUERIN**

*(A suivre.)*

**Diffusez**
**« LE COMBAT SYNDICALISTE »**

**Editions A. I. T.**
**Le Syndicalisme révolutionnaire**
**Biographie d'Emile Pouget**
**En vente : C. N. T. Prix, 1,80**
**C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris**

## L'Autogestion, l'Etat et la Révolution

Lorsque Séguy, patron de la C.G.T. déclarait en mai 1968 : « L'autogestion, c'est une formule creuse » (le slogan sera repris par tous les bureaucrates) tout le monde peut voir qu'il a été *obligé* de prendre position sur une question dont il aurait préféré ne pas parler. Il est obligé, parce que l'autogestion est, si on peut dire, dans l'air.

Les étudiants révolutionnaires, en démarrant le combat, ont lié l'action directe (barricades et occupation des facultés) à la revendication d'une prise directe sur leur travail (des occupations on passe à la demande d'autogestion des facultés par ceux qui y travaillent). En faisant cela, ils reprenaient les tactiques et le mot d'ordre qu'avaient eu les travailleurs voilà pas mal d'années, et qui avaient été oubliés par beaucoup.

Mais le mouvement de démocratie directe s'est prolongé chez les travailleurs aussi, même s'il a été moins net : Pour l'action directe, c'est assez net : « Le pouvoir est dans la rue... A bas l'Etat policier » n'était pas crié que par des étudiants (Pompidou répondait : « Il n'appartient pas à la rue de dicter la conduite de l'Etat »). Les occupations de boîtes ont été faites au départ contre la volonté de l'appareil syndical, et elles ont souvent été organisées par l'intermédiaire d'un comité unitaire de boîte (regroupant syndiqués et « inorganisés »).

Cela est assez général ; mais il y a des faits isolés aussi importants qui font de la grève, une arme active, et non passive : dans l'imprimerie, des linos font sauter certains titres de « l'Aurore » et sabotent la mise en page ; des rotativistes refusent de tirer « La Nation », le journal de l'U.N.R. ; à la SNECMA (aviation), la cantine de la boîte continue à marcher sous la responsabilité du comité fournit aux grévistes, en échange de chèques, de l'argent liquide pris sur la caisse de la boîte ; les agriculteurs de Marmande, devant la mévente de leurs patates, les envoient à leur frais à Paris, gare Saint Lazare, pour être distribuées gratis à tous les grévistes qui se présenteront.

Ainsi, l'ampleur et la durée de la grève, qui désorganise l'économie capitaliste sur laquelle tous vivaient, oblige certains travailleurs à s'organiser, par solidarité, sur des bases différentes. En le faisant, on voit qu'ils s'attaquent : à la presse telle qu'elle existe, c'est-à-dire contrôlée par la classe dirigeante ; à l'organisation des boîtes, dirigées par des membres de la classe dirigeante ; à la distribution des produits alimentaires, faussée au profit de la classe dirigeante.

Ce phénomène de dépassement de la simple occupation d'usine, vers une organisation de la vie économique en partant de la base, c'est l'Autogestion. Les travailleurs montrent ainsi qu'ils sont capables de remplacer le système capitaliste *qu'eux seuls font marcher*.

Certes, ce ne sont que des faits isolés. Mais dans beaucoup de boîtes, la discussion sur le lieu de travail, c'est déjà de l'autogestion. Dans les assurances, un trac disant que, comme les étudiants, les travailleurs de la boîte avaient décidé de la gérer eux-mêmes par un conseil, avec salaire égal pour tous, a connu un succès énorme, et pas seulement chez les plus mal payés, mais aussi dans des catégories assez spécialisées.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais quelques-unes l'annoncent. Malgré tout, les travailleurs ne se sentent pas encore, même dans une forte minorité, même chez les militants révolutionnaires, capables de prendre en main l'économie et de la réorganiser par la base, gérant les usines en conseils, déléguant des représentants révocables dans des comités régionaux, nationaux, internationaux, pour planifier production et distribution en fonction des intérêts de tous, et non plus en fonction du bénéfice plus ou moins intéressant que peut faire tel ou tel capitaliste dans tel ou tel secteur.

Ce sentiment d'impuissance est normal. Il est déjà ébranlé. Il disparaîtra à mesure que se révèlera l'incapacité de la classe dirigeante à faire face à la crise économique dans laquelle entrent tous les pays industrialisés.

Si le mouvement de révolte a eu, en France pour le moment, ce caractère de démocratie directe, c'est justement parce qu'il y a de plus en plus une méfiance envers les appareils. Même ceux qui voteront pour elle sentent bien que l'opposition parlementaire de gauche, en changeant le gouvernement, ne changera pas grand chose ; Pourquoi ?

Avant la grève, un spectre hantait l'Europe (et aussi l'Amérique du Nord et l'U.R.S.S.), le chômage : en avril 1968, en France, sur 15 millions de salariés on comptait officiellement 460.000 travailleurs qui avaient perdu leur emploi et n'en retrouvaient pas. Mais les économistes gouvernementaux avouaient qu'il fallait ajouter tous les jeunes qui ne trouvaient pas de travail en sortant du service militaire, les femmes qui ne trouvaient pas de travail les travailleurs étrangers qu'on renvoie chez eux ou qui végètent en nombre indéterminé dans les bidonvilles ; on refuse de donner les chiffres.

Les économistes bourgeois s'inquiètent. Les chômeurs sont trop nombreux, et on prévoit que leur nombre va continuer à augmenter régulièrement dans les années suivantes. Et cela sans qu'on puisse arrêter le mouvement par le moyen qu'on employait jusqu'ici, l'augmentation de la production (avec augmentation de la consommation artificielle). En effet, maintenant, avec l'introduction très nette de l'automatisation, la production augmente avec de moins en moins de travailleurs. Evidemment l'automatisation crée des emplois, mais beaucoup moins que ceux qu'elle supprime.

La solution du problème paraît claire : puisqu'avec, disons une heure de travail, on fabrique beaucoup plus vite le même objet, on peut soit maintenir les temps de travail, en employant moins de monde, soit employer plus de monde mais abaisser considérablement les temps de travail.

Mais cette solution se heurte, à moyen terme, à une série de difficultés concrètes : l'automatisation est introduite en fonction des bénéfices et pas des besoins (problème des industries de guerre) la « main d'œuvre » devrait être plus qualifiée (il faut donc investir dans l'Education, et même une éducation généralisée, et permanente, l'éducation actuelle, faite pour avoir des diplômes). Il y aura de toutes façons des distorsions (on parle de « reconversions ») il faudrait aider les « reconvertis ».

Donc un gigantesque effort de planification, *fait pour les besoins de tous*, et non pour donner un peu plus de bénéfice et de puissance à tel clan financier. Donc aussi des économies réalisées par la suppression de secteurs improductifs (guerre, publicité).

Mais pourquoi une classe dirigeante réaliserait-elle un tel effort ? La guerre militaire ou économique est toujours son mot d'ordre et sa raison d'être (concurrence, sélection...), elle joue des disparités économiques, elle vit sur le malheur. Tant que ce n'est pas la catastrophe économique complète, tant qu'elle a des flics pour faire faire les oppositions, elle continuera à gouverner à la petite semaine : el vit bien comme ça. Pourquoi changer ? Même elle le voudrait, elle ne le pourrait qu'en se supprimant comme classe, en renonçant à ses privilèges, en se sacrifiant pour la prospérité de tous. Elle y rêve parfois (les patrons chrétiens !) elle ne le fait jamais.

Les mesures que prendront les plus intelligents de ses membres seront donc des mesures de conservation : probablement un relatif abaissement du temps de travail, une organisation de la pauvreté décente (Chirac, ministre de l'emploi disant : « Etre chômeur n'a rien de honteux »), la création de tout un secteur d'emplois tertiaires bidons, c'est-à-dire inutiles pour la collectivité, et, pour faire passer les pilules, le renforcement de tout un appareil répressif (les prolos pourront s'engager dans l'armée et chez les flics, les petits-bourgeois seront engagés comme sociologues, public-relations, hôtesses, autrement dit mettre de l'huile dans les rouages).

Autrement dit, un tiers mesures plus ou moins réelles, un tiers baratin et propagande et un tiers trique. Et comme nous protesterons de plus en plus (les nécessités de la trique prendront le pas sur les autres, même si le gouvernement est de gauche, « démocratique » et tout et tout.

Nous pensons que l'avancement de la crise va montrer de plus en plus l'incapacité de la classe dirigeante, donc conduire de plus en plus les travailleurs à penser que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » c'est-à-dire, à moins de jouer sur les mots, que les travailleurs doivent pouvoir avoir une prise directe sur leur vie à tous les moments, que c'est de la base que doivent partir les mots d'ordre à la base que doit avoir lieu la discussion. C'est la base qui devra prendre le contrôle, par l'instauration de conseils, comités (le nom importe peu) dans les usines, et leur armement. C'est là-dessus que pourra se construire l'édifice social. Mais parallèlement à ce mouvement des travailleurs, l'Etat et la classe dirigeante vont développer la répression (le déclenchement d'une guerre mondiale pour « en sortir » n'étant pas exclu).

C'est donc une course de vitesse, parfois brusque, parfois lente, mais inexorable. Les retards pris ne se rattraperont pas facilement. Ce retard, la classe dirigeante va essayer de nous le faire prendre par sa propagande, par des satisfactions superficielles, par des institutions trompe-l'œil. Elle nous offrira même au besoin, une révolution de théâtre. Elle pourrait bien nous offrir une autogestion de pacotille, une cogestion (on a le droit de pleurer avec le patron si la boîte ne marche pas, on peut donner son avis sur la couleur du papier dans les WC, on peut organiser son travail pour produire avec plus d'obéissance.) Il y aura évidemment des gars pour s'en contenter.

Or, l'autogestion a déjà existé, elle a déjà tenté de vivre. Il est utile de savoir comment elle a combattu, et aussi comment elle a été détournée, sabotée, vaincue. Ainsi, pour beaucoup, l'autogestion ne sera plus le « mot creux » que certains voudraient, mais une expérience réapprise, et une arme pour vivre.

## COMMUNIQUES

C. N. T. F. DE NIMES

*Appel aux jeunes*

Etes-vous syndiqués? Pour l'adhésion à la C. N. T. française, s'adresser au local C. N. T. de 10 à 12 h. tous les dimanches, 16, rue des Orangers.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

S. I. A. DE BREST

Elle a enregistré plusieurs nouvelles adhésions au début de cette année, mais elle a besoin du concours de tous les libertaires, des syndicalistes, des hommes d'esprit libre, qu'elle invite cordialement à son assemblée générale du dimanche 2 février, à 10 heures, Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. Faites-la connaître autour de vous.

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

# Area Mundial

### La afición a las autonomías

ELEMENTOS de izquierda bretones han dado actualidad a la prensa y a la Tele-radio mediante acciones terroristas en apoyo de sus pretensiones autonómicas. Lejos de nuestro pensar el dar relieve a unas acciones desesperadas destinadas, en todas las causas y en todos los tiempos, a desvanecer la enconada sordera de los poderes superiores. No obstante, conviene señalar la acción violenta de los sinfeiners en Irlanda, de los separatistas catalanes en diversas épocas (atentado de Garraf, Prats de Molló, octubre de 1934); la actual resistencia vasca, las guerras irredentistas mora, argelina y tunecina; el flamenquismo motinero en Bélgica, la segregación de Biafra a costa de Nigeria, etc., etc. El sentido de autonomía, cuando el Estado centralista no atempera, provoca una ambición de independencia cuyo ensayo conduce, las más de las veces, al borde de la tragedia si no a la tragedia misma.

Bretaña se estima preterida dentro del Estado en que se halla englobada y trata de adquirir movimiento propio mediante el disfrute de autonomía. Quebec (Canadá) goza de esta independencia relativa en exigencia de su independencia completa. Cataluña y Euzkadi quieren sacudirse el franquismo recabando, cada una para sí, el beneficio autonómico que lograran en tiempos de la República española. Ya en 1873 Cádiz y Cartagena se establecieron en cantones al comprender que los federales establecidos gobierno no se atrevían a romper el molde centralista. Extrañamente, en la época Cataluña y Vasconia permanecieron quietas, tal vez contrarias al cantonalismo, cual lo manifestaron Victor Balaguer y Conrado Roura.

El autonomismo, desde su punto de mira político, es un amasijo de contradicciones, manifiestamente en el punto de autobernación, cual ocurriera en Cataluña durante el ensayo de Generalidad catalana. Y es que la idea autonómica de por sí no conduce a ninguna parte postergado ya el espíritu dominador del centro. Sin propósito de justicia social, todo gobierno autóctono, no importa si de novisima factura, está abocado a aceptar los vicios de dominación atribuídos a las camarillas centralistas absorbentes, en razón a la contextura de dominio de la nueva fuerza gubernamentalizada. Dejando dividida la sociedad en pobres y ricos, pero tratando de superarla con el establecimiento de una clase intermedia de empleados bien pagados y adictos, el problema de igualdad social y de autonomía individual queda en pie, obligándose el gobierno de ahora a defenderse con leyes, guardias especiales y prisiones iguales a las del régimen antiguo, por las cuales tantos autonomistas habían pasado.

Pronto se comprende el dualismo espontáneo establecido entre autonomistas de patria y autonomistas libertarios tras el día inaugural de la Autonomía política. El revolucionario de ayer, acomodado ya a las prácticas de seguridad autoritaria, se vera ipso facto combatido por la gente de igualdad y sin principios autoritarios. La justicia no es palabra vana cuando los ideales juegan fuerte. La justicia no es un jeroglífico leguleyo, sino una idea de libertad dentro de la igualdad moral y económica de las gentes. Mantenidas, incluso agravadas las diferencias, es lógica la separación y la enemiga de los grupos diversos que habían combatido juntos para obtener el descrédito y la pérdida del antiguo poder absorbente. Y en adelante la figuración de lo viejo recaerá sobre lo «nuevo», mientras la continuidad protestataria seguirá a cargo de la oposición autonomista hasta la extrema consecuencia, premisa que el revolucionarismo burgués y el rojismo dictatorial no pueden aceptar y aún se dispondrán a combatir con el mismo denuedo que la autoridad centralista les había combatido a ellos. El divorcio F.A.I.-Generalidad apuntado ya en 1º de Mayo de 1931, no tiene otra explicación que ésa.

El autonomismo absoluto del irlandismo quedó en régimen reaccionario al deshacerse de la cadena real inglesa; el autonomismo flamenco está animado de ideas asimismo religiosas; el autonomismo georgiano, croata, polaco y demás que vimos manifestar en Córcega, es de factura ortodoxo-reaccionaria, y el autonomismo airado de Vasconia se anima también en ámbito religioso, así como lo más manifiesto del regionalismo catalán lleva ahora el sello de la Virgen de Montserrat, no importa si con heroicidades y sacrificios a la manera del abad Escarré. Por su parte el autonomismo bretón sugiere unas reformas sociales «atrevidas» para estar a tono con la rápida evolución de los tiempos, aunque ese atrevimiento ya figura en todos los programas de las confesiones neo-revolucionarias acaudilladas por curas socialistas y partidarios de un sindicalismo libre, esto es, no sometido a las necesidades del Estado.

Queremos decir, que el sentido autonómico debe ser completo, en política como en sociología, si se trata de respetarlo en su esencia, en su integridad; si se trata de no restringirlo y degenerarlo, ni de complicarlo y neutralizarlo con imaginerías religiosas, con humaredas políticas, con confusionismos legistas, con simulación de libertades que se reducirán a poco y a nada al igual que el cartapacio leguleyo que tanto se le criticó al antiguo régimen.

La Confederación Nacional del Trabajo, con ser entidad obrera sin asomos jurisprudentes, tuvo el acierto caudal de recoger las aspiraciones de base, federalistas o autonómicas, que van del individuo al grupo, del grupo a la federación regional, y de ésta al conjunto ibérico en igualdad de condiciones tanto para las personas como para las poblaciones de afinidad étnica. El problema de Iberia — ya que de él se trata en índice entre nosotros — tiene arreglo previsto con el reconocimiento del derecho individual y familiar, y previo establecimiento de la ley moral que permitiría una función armónica del conjunto, regional y peninsularmente considerado. El problema de Iberia, repetimos, no es de rencilla de castellanos con catalanes (es un ejemplo) sino de entendimiento entre los hombres y las regiones; de solidaridad y estima peninsulares, aportando, cada individuo y cada región, lo más que pueda para el bienestar del conjunto.

Autonomías e independencias con restricciones y dependencias a título de orden público, de justicia en minúscula o de políticas de ventaja, niegan veracidad al propósito y malogran todo enunciado revolucionario.

En España, que, repetimos, es nuestro caso, cuando caiga la dictadura de Franco no habrá que pensar en otra dictadura, ni siquiera proletaria. Cuando el odioso poder centralista sea derribado, no habrá que pensar en la reedición de otro poder autoritario que, a la postre, llegaría a diferenciarse del anterior por el color de la nueva bandera. Libertad y rerechos iguales, he aquí el problema.

# ANTENA

AMISTAD HISPANO-MARROQUI

LONDRES. — Los buques mercantes «El Hassani» y «Iben Daod», de matrícula marroquí, han sido capturados y retenidos en el puerto de Portsmouht, según una denuncia presentada por la Sociedad Española de Construcción Naval, la cual acusa a la Compañía Real Marroquí de Navegación de falta de pago después de haberle librado ambas unidades.

VIOLENTOS ENCUENTROS ENTRE ESTUDIANTES Y POLICIAS

MADRID. — El estudiante Enrique Ruano Casanova murió aplastado en la calle por caída desde un séptimo piso, según versión de la policía, la cual añade que Ruano se suicidó mientras ella — la policía — efectuaba un registro en el domicilio de la víctima. Considerando esta muerte un asesinato, los estudiantes organizaron un mitin en la Ciudad Universitaria en el que acusaron a las autoridades como responsbles de la muerte violenta de su compañero, puesto que éste estaba detenido desde la semana pasada, y, por consiguiente, no podía haberse suicidado en su propio domicilio. Los signos que presenta el cadáver son de magullamiento por torturas, siendo posible que para evitar la continuación de las mismas el muchacho se arrojara por una ventana.

A la salida del mitin miles de estudiantes se dirigieron al centro de la villa, chocando con la fuerza armada en la calle Altamirano, donde aquélla disparó sus armas, causando varias heridos. En tromba los manifestantes arrollaron a la poli armada, irrumpiendo en el centro de Madrid dando gritos alusivos a la situación creada por policías homicidas. Los disturbios fueron importantes, paralizando por unas horas la vida normal de las vías públicas afectadas. Hay un mínimo de cien manifestantes detenidos, y en cuanto a la Universidad, ésta permanece totalmente paralizada. La autoridad teme que a la efervescencia estudiantil se añada la de los trabajadores, ya de sí irritados por las condenas del TOP afectando a más de 80 compañeros.

SOLICITUD HUMANISTA

BARCELONA. — El Colegio de Abogados ha cursado al gobierno una petición por la que se concedería derecho de reclusos políticos a los obreros presos por cuestiones sociales. Además el Colegio insiste en la demanda de que sea instaurado en España un régimen penitenciario más humano que el existente.

Por su parte el Colegio de Abogados de Madrid ha elevado a la superioridad conclusiones semejantes a las del Colegio de Barcelona.

CONTRA EL TERROR

SANTIAGO DE CHILE, (OPE). — La Unión de Federaciones Universitarias de Chile le envió el 2 de enero el siguiente cable al general Franco.

«El sistema de terror implantado por su gobierno para aplastar la libre expresión de los vascos conculca los derechos humanos proclamados por las Naciones Unidas. Protestamos enérgicamente en nombre de los estudiantes de Chile».

ENCARCELADO MIENTRAS RESUELVE EL SUPREMO

SANTANDER, (OPE). — El Tribunal de Orden Público, condenó el pasado mes de junio a un año de cárcel al conocido industrial don Basilio Rodríguez Gómez por pertenecer al Partido Socialista Obrero Español y a la U. G. T. Contra esta sentencia recurrió el interesado, pero el Tribunal Supremo, al admitir el recurso, ha dispuesto que Basilio Rodríguez Gómez ingresase en la cárcel mientras se examina la causa, se convoque la vista y se dicte sentencia. Teniendo en cuenta todo esto, parece poco probable que el «Supremo» le absuelva...

LOS NIÑOS SUBNORMALES

BILBAO, (OPE). — Una información de «La Gaceta del Norte» (7 de enero) se ocupa del problema planteado por la enseñanza de los niños subnormales. Sólo en el barrio de Recaldeberri, son 80 las familias afectadas. Y añade que el patrocinador de la idea ha dicho: «Me comprometo a abrir la escuela para subnormales si no llega el permiso en cuestión o si tarda en ser conseguido. Y mientras viene, o no, los niños estarán ya en clase». No parece preciso insistir mucho sobre la obra del régimen de la «cruzada»...

DE LA DETENCION DE UN ESPELEOLOGO Y ALPINISTA

PARIS. — Leído en «Le Monde» (15 de enero):

«En los medios vascos de París, se afirma que Juan María Feliu Dord, joven espeleólogo y alpinista vasco, de 23 años, está arbitrariamente detenido desde hace cinco meses por las autoridades españolas. En 1967 con motivo de una expedición a la cordillera de los Andes el señor Feliu al escalar una cumbre, izó una bandera vasca. Este «gesto» sería la única causa de su detención.»

DETENCIONES EN CATALUÑA

BARCELONA, (OPE). — Desde el martes, día 14 de enero, se han practicado en esta capital una serie de detenciones por la Brigada Político social de la policía. Entre los detenidos figuran los ciudadanos Coll, Ciurana, Camps, Padros y Cuatrecases, siendo el primero de los nombrados ingeniero y profesor de la Escuela Textil de Tarrasa, así como también miembro de la Academia de Bellas Letras de Barcelona. Se les acusa de la publicación de propaganda de carácter demócrata cristiano.

Los domicilios de los mencionados han sido objeto de minuciosos registros y las circunstancias que han concurrido en estas actividades policíacas hacen temer nuevas detenciones.

43 SACERDOTES CATALANES RENUNCIAN AL SUELDO DEL ESTADO

MADRID, (OPE). — La prensa ha publicado un despacho de la agencia Cifra dando cuenta de que «cuarenta y tres sacerdotes de la archidiócesis de Barcelona han renunciado al sueldo que percibían del Estado, no habiendo retirado sus emolumentos del pasado mes de diciembre, según informaba el día 11 de enero el diario barcelonés «La Vanguardia».

«Los cuarenta y tres sacerdotes — añadía la información — son párrocos, coldjutores, profesores del Seminario y adjuntos del mismo en la archidiócesis de Barcelona. En un escrito enviado al Episcopado español dicen los sacerdotes en cuestión que consideran que el tal sistema de retribución es un obstáculo para la fe del pueblo y un impedimento para la integración del sacerdote en el mismo.

Las cantidades que han dejado de percibir ascienden a unas 140.000 pesetas, es decir, a unas 3.300 pesetas por sacerdote.»

INCENDIO EN LA UNIVERSIDAD DE DEUSTO

BILBAO. — Por causas que se desconocen, se declaró un incendio en uno de los edificios de la bilbaína Universidad de Deusto, regida por los jesuitas, habiendo ocasionado el siniestro pérdidas de cierta importancia.

Los bomberos de Bilbao acudieron rápidamente al lugar del siniestro, logrando dominar el fuego entrada ya la noche. Las llamas han afectado, principalmente, a la sacristía de la capilla gótica, quemándose vestuarios y ornamentos religiosos diversos. También han quedado destruidos más de un centenar de metros de suelo y techo.

PORQUE UN BUSTO GANO LA CALLE

BARCELONA. — Ocho detenciones han sido practicadas hasta ahora en relación con los supuestos implicados en la participación del asalto al Rectorado de la Universidad de Barcelona el pasado día 17.

De ellos, dos son muchachas, aunque no ha sido facilitada la filiación de ninguno de los ocho detenidos.

La policía tenía ojeriza a otros catorce supuestos participantes en los citados hechos, y al ir a detenerlos, éstos habían huído de sus domicilios, por lo que no han sido hallados.

FALLECIO LA MADRE DE DURRUTI

LEON. — Ha fallecido Anastasia Domingo Soler, anciana de 91 años, madre de Buenaventura, Santiago, Rosa y Vicente Durruti Domingo. La finada residía en la calle Gómez Salazar, número 14.

SUSPENSION DE CLASES

ZARAGOZA. — Los profesores encargados de cátedra de la Facultad de Medicina de esta ciudad han optado por no dar sus clases en vista de no haber sido atendidas determinadas peticiones hechas.

Dichos profesores han informado que desde primeros del curso actual vienen dando sus clases sin nombramiento y sin retribución alguna. Hace unos quince días se dirigieron, en respetuoso escrito, a las autoridades académicas y el rector puso el hecho en conocimiento de la superioridad sin que hasta hoy hayan tenido respuesta alguna.

En relación con esta actitud, los alumnos de la referida Facultad han iniciado un «paro académico» con el que quieren expresar su adhesión a la actitud de los citados profesores.

NUEVAS VICTIMAS DEL T.O.P.

BARCELONA. — Un exhorto telegráfico remitido por el juez del Tribunal de Orden Público, ratifica la prisión decretada contra Francisca Espinosa de Alonso, procesada por el delito de propaganda ilegal.

Por otra parte, se ha decretado la libertad bajo fianza, mediante el pago de diez mil pesetas, de Diego Fábregas Guillén, procesado por el supuesto delito de asociación ilícita.

PRECISAMENTE EN ESPAÑA

MADRID. — Ha finalizado hace unos días el rodaje de la película «Viva la revolución», filmada en tierras almerienses, y de la que es primer actor Orson Welles.

SOLIDARIDAD OBRERA A LOS ESTUDIANTES

MADRID. — En diversos puntos de la capital se han registrado esta tarde intentos de manifestación subversiva promovidos en su mayoría por elementos jóvenes y obreros.

En Lavapiés, Quevedo y en el cruce de la calle de Cartagena con la autopista de Barajas, se interceptó la circulación cruzando en la calzada diversas vallas de las obras que allí se realizan.

En la plaza de Roma también hubo grupos de manifestantes.

PENAS BARBARAS POR PIROTECNIA MENOR

MADRID. — En la sala de consejos de la Auditoria General de la Primera Región Militar, tuvo lugar el consejo de guerra para juzgar a Leopoldo Reduello Rodrío, Angel Ayala Egea, Juan Manuel Teijeiro Conde y Ernesto Alajarín Fernández, a quienes acusa el fiscal de un delito de terrorismo con agravante de provocar el desorden social por medio del incendio.

Las penas respectivas solicitadas por el fiscal son: de treinta años, quince años, veinticinco años y doce años y un día de reclusión. Las condenas aceptadas por el tribunal van de 12 años y un día a 25 años. Ninguno de los condenados rebasa la edad de 20 años.

### CONFERENCIA EN BURDEOS

Domingo 9 de febrero, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, «Conférence-débat» por la compañera Federica Montseny, sobre el tema «Juillet 36 et Mai 68».

Son invitados a este acto los compañeros, trabajadores y cuantos estén interesados en estos actos culturales.

### ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

*(Edición castellana)*

Los trabajos de revisión y corrección del material que constituirá el primer tomo de la E. A., están llevándose a cabo por los compañeros encargados de tal cometido.

Cábenos la satisfacción de anunciar que esta edición castellana no causará decepción ninguna. Desde ahora podemos afirmar que los grabados y fotografías serán numerosos, así como el aporte de nuevos originales que la enriquecen considerablemente.

Los suscriptores aumentan. Organismos ajenos a nuestros medios se interesan por nuestra obra que será un éxito, sin duda alguna.

Tan pronto nos sea posible publicaremos algún que otro facsímil para dar una idea aproximada de la esmerada presentación y riqueza de texto de la E. A.

Continuése enviando la correspondencia y giros a Fernando Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, 45-Orléans. C.C.P. 1 351 48 -La Source.

Correspondencia: Castillo; Prats de Molló. Los 20 frs. serán contabilizados como adelanto sobre el precio del primer tomo que será más elevado.

J. Dagonnier. — Crainhem — Belgique. — Cercle Action Européenne: Avez-vous reçu la lettre personnelle au sujet des détails demandés par vous?

*F. FERRER*

### EL «C. S.» A SUS LECTORES

Toda fotografía que se nos envíe para ser publicada el gasto de clisé correrá a cargo del remitente (individuo o colectividad), puesto que nuestra Administración no está en condiciones para un desembolso semejante.

Quedando un remanente de turrones con beneficio para los compañeros de edad, rogamos a los aficionados a la pastelería que nos hagan el último pedido de la temporada a fin de evitar una reducción del beneficio. Clases: Jijona, Alicante, Yema y Mazapán, a los precios anunciados. Dispónese también de una partida de dátiles rellenos a 0,50 uno.

### ADMINISTRATIVAS

Antonio Giménez, Blaye les Mines (81). Hecho cambio nº indicado. Con giro del 17-7-68, tienes pagado hasta 31-12-68, los 5 suscriptores de la Local de Carmaux (Tarn).

Francisco Andreu Valento (94). Recibida la tuya. De acuerdo. Pagado año 68.

Antonio Ferruz, Bordeaux (Gironde). Recibida la tuya, así como giros de octubre y diciembre, pagando «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-68. De acuerdo.

Francisco Payau, La Garenne (Seine). Giro el 12-8-68, 46 frs. Pago «C. S.» y «Umbral», 30-6-68. Hasta final del 68, tendrías que abonar 24 frs.

Julio Sanz, Bruin d'Azy (Nièvre). Rdo. giro 24 frs. ago «C. S.» y «Umbral» 31-12-68.

J. Hiraldo, Marsella (13). Rdo. giro de 24 frs. pago «C. S.» y «Umbral», 30-6-69.

NOTA

Quedan unos pocos turrones. Pidan para terminarlos.

# Cooperación y Solidaridad

por **Andrés CAPDEVILA**

### Circulación y transporte de mercancías

EN régimen capitalista no es posible poder organizar con eficacia la circulación y el transporte de mercancías. Los intereses opuestos, los intermediarios, los monopolios que explotan los diferentes medios de transporte, producen la desorganización y encarecen el transporte de mercancías y de viajeros.

Hay pueblos de poca densidad de población que para cubrir las necesidades del aprovisionamiento de la población hay abiertos varios establecimientos. Los propietarios de los comercios para aprovisionar sus tiendas, dos veces por semana, en car o auto propio se trasladan a la ciudad de más importancia comercial del departamento para adquirir en los comercios al por mayor. En tales condiciones el tiempo que los comerciantes al detall tardan en efectuar sus compras, los gastos del viaje y el transporte de mercancías compradas encarecen el coste de la vida en los pueblos rurales, en un tanto por ciento bastante elevado.

En Comunismo Libertario las mercancías pasan de la producción a la distribución, los mayoristas y el pequeño comercio quedan totalmente suprimidos. En los pueblos rurales todas las actividades distributivas quedan concentradas en un solo centro distributivo.

Los ferrocarriles, el transporte por carretera, mar y aire, encuadrados en las federaciones nacionales de industria, se organizarán racionalmente, se complementarán entre sí y en sus funciones estarán al servicio de la comunidad nacional. De esta manera la circulación y transporte de mercancías y de viajeros quedará simplificadísima y el rendimiento será mejor.

### La pequeña propiedad industrial y agrícola

Los partidos políticos están interesados en sostener la pequeña propiedad industrial, comercial y agrícola porque son sólidos puntales para la continuidad del régimen capitalista. A los trabajadores nos interesa la supresión de todos los intereses privados sean grandes, medianos o pequeños ya que con su mentalidad egoísta y codiciosa son un obstáculo permanente para el progreso social, económico y moral de las naciones.

En Barcelona durante el periodo que subsistieron las colectivizaciones, la Sección de Barberos pertenecientes al Sindicato Unico de Sanidad, colectivizó las barberías que estaban establecidas en el perímetro de la ciudad. El Consejo de Empresa que estaba constituído por compañeros conocedores del oficio y además excelentes organizadores, suprimieron los establecimientos anticuados, mejoraron las condiciones de trabajo, establecieron la seguridad social, montaron un gran lavadero y secadero mecánicos para subvenir a las necesidades de los establecimientos colectivizados y finalmente organizaron un almacén de distribución para surtir a las barberías de todo el material propio a las necesidades de las mismas.

La Sección de Panaderos perteneciente al Sindicato Unico de la Alimentación, estaba a punto de llevar a la práctica un plan metódicamente estudiado para construir una fábrica de producción de pan en cada barriada de Barcelona, para simplificar la producción, para acabar con el trabajo nocturno y con los hornos instalados en los sótanos de los establecimientos privados. Los trabajadores panaderos no pudieron ver realizados sus loables y humanos propósitos a causa de la pérdida de la guerra.

Hubo otras industrias como la Sección de Peluquerías para Señoras, la Sección de Tintorerías de Ropas Usadas y algunas otras pequeñas industrias, que por carencia de compañeros en la dirección de los Consejos de Empresa, la colectivización de las mismas fue un fracaso. Los antiguos patronos y sus familiares que estaban empleados en los establecimientos colectivizados, al encontrarse libres de todo control, debido a que los pocos compañeros que pertenecían a los mencionados establecimientos estaban prestando servicio en el frente, deliberadamente provocaban la desorganización de las industrias para desacreditar la colectivización y por ende recobrar los establecimientos en régimen de propiedad privada.

Los casos de sabotaje que acabo de exponer nos demuestran la necesidad de la supresión de las pequeñas industrias y de los pequeños comercios. A la par con antelación tener escogidos los edificios adecuados para la distribución de géneros alimenticios de consumo corriente, para poder cubrir con éxito las dificultades del aprovisionamiento en los primeros días del cambio social que son los más agobiantes y difíciles. He pensado en las cooperativas colectivas que probablemente se organizarán cuando la C. N. T. pueda reincorporarse en España, para la organización del aprovisionamiento de las grandes ciudades en periodo de mutación social.

Por lo que se refiere al aspecto moral de la consumición, el lastre que pesa sobre nuestras costumbres debido a la comercialización inmoral y corruptora de la sociedad capitalista, estamos sometidos a la influencia avasalladora de banalidades, vicios y prejuicios que hay que acabar con ellos si de verdad queremos que la transformación social a que aspiramos se convierta en la realidad deseada. Sin extremar la nota, se habrá de catalogar los artículos de consumo y mantenimiento considerados útiles y necesarios al sostenimiento físico y moral de las poblaciones, y los artículos que además de no ser de utilidad necesaria, a la postre redundan en perjuicio de la salud física y moral de la humanidad.

De lo expuesto se deduce que la teoría de la consumación se distingue de la manera siguiente:

1º Gastos productivos son los que contribuyen al sostenimiento de nuestra vida material, moral y espiritual, los cuales a la postre siempre se convierten en factores de riqueza colectiva, de salud, de progreso y de bienestar general.

2º Gastos improductivos son los que desde el punto de vista racional son contrarios a la salud física y moral de la humanidad, podemos nombrar el juego en todas sus manifestaciones, la prostitución, el alcohol, el tabaco y toda clase de estupefacientes y sus derivados tóxicos como la morfina, el opio, el éter, la cocaína, etc., los cuales además de ser factores de miseria y de degeneración, pueblan los hospitales de enfermos, los manicomios de dementes y los asilos de niños mentalmente deficientes. Incluso, las estadísticas comprueban que el treinta por ciento de accidentes de trabajo y de auto por carretera son debidos a la falta de sueño y a los efectos nocivos y perturbadores del alcohol. La realidad de las estadísticas también nos demuestra que las naciones para sostener los ejércitos, las fuerzas armadas, en artículos de lujo y bacanales, el sesenta por ciento de la riqueza económica de las naciones solamente sirven para el embrutecimiento y la decadencia de las mismas.

La complejidad de los problemas políticos, económicos, sociales, técnicos y científicos que actualmente tienen planteados todos los países, dificulta el triunfo de la revolución social en el verdadero sentido clásico de la palabra; sin embargo, esta dificultad propia de los tiempos modernos no debe arredrarnos, antes al contrario, debe estimularnos a sembrar la semilla de nuestro ideal en el hogar, en la fábrica, en el taller, en la obra, en el sindicato, en el ateneo y en todas partes para que el fruto de la cosecha sea ubérrima y fecunda en hombres moralmente honrados, de libre pensamiento y de conciencia universal.

Tengo el convencimiento que el día que en cada pueblo y en cada ciudad haya unas docenas de idealistas capacitados y de voluntad decidida y aporten sus actividades en los organismos de lucha social y de expansión intelectual y cultural, la transformación social, económica y moral de la sociedad no tardará en ser una realidad tangible.

*Fin de este trabajo*

### OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«QUINET», 5 frs.

«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.

«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

COLUMNA DEL EMIGRADO

## CONTRA EL FASCISMO, COMUNISMO LIBERTARIO

*Al compañero José Hidalgo, fraternalmente.*

LA dedicatoria que me haces en LE COMBAT SYNDICALISTE nº 538, por su concreta definición la estimo interesante y aceptable.

Ahora bien; considero que los compañeros, simpatizantes y demás antifascistas que todavía sentimos el ansia fundamental de barrer el régimen franquista que tantos miles de crímenes lleva a su cuenta, debemos disponernos a cumplir nuestro acto de justicia. Pero para llevarlo a cabo tenemos que afirmar nuestro ideal revolucionario e igual con respecto a las aspiraciones profundas que nos caracterizan, para llegar a la conjunción de la teoría y la práctica para una estrategia efectiva.

Durante 30 años España ha podido ser considerada, por el conformismo, país de «paz»; la paz franquista asentada sobre dos millones de personas asesinadas por el régimen. No hace muchas semanas que han sido condenados a grandes penas de cárcel obreros y estudiantes que han reclamado, simplemente, el fin de la represión y sindicatos libres. Después del fusilamiento (hace pocos años) de Grimau y el agarrotamiento de dos jóvenes anarquistas Delgado y Granado, se afirmó la paz de los cementerios, impuesta con el más bárbaro y descarado lujo de fuerzas criminales. Y sigue considerando el enemigo que 30 años de dictadura no han sido suficientes para volver dócil a la España de Cervantes. Pero ahora también para el franquismo han pasado estos 30 años e incluso del propio seno de sus familias están saliendo disconformes y rebeldes, que juntos con otros jóvenes labran la evidencia de un resurgir de la acción revolucionaria contra la dictadura.

Nuestro pueblo ayer fue fuerte. El fascismo necesitó grandes respaldos internacionales, y tres años de guerra para dominarlo. Potencialmente el pueblo es como antes, pues de no serlo la burguesía y los gobernantes no le tendrían tanto miedo.

Lo que importa es que se de cuenta de su fuerza, que recobre la confianza y el entusiasmo para reemprender la lucha que lo hizo temible y que le permitió obtener conquistas avanzadas jamás obtenidas por otros pueblos. El 19 de julio de 1936 fue el triunfo de la acción directa y posibilitó la puesta en marcha de una obra revolucionaria que será ejemplo permanente para la humanidad. La reacción privocó la guerra civil como último recurso para impedir que el pueblo español, a través de la acción directa, acabara con el viejo e impuesto sistema imperante, el mismo y tradicional que ahora se mantiene por la fuerza porque sabe que otra garantía no la tiene.

Frente a un régimen así de bárbaro, por dignidad y probidad revolucionaria hay que atacarlo por la acción directa, esa que no desvía al pueblo de su objetivo con falsos problemas, no lo divide ni desalienta: le estimula y dispone revolucionariamente para su emancipación.

A lo largo de la historia han sido los pueblos luchadores quienes han aportado las libertades. Nunca éstas han sido obtenidas por gracia de los tiranos.

El bajar la cabeza, el aceptar pasivamente las tiranías, jamás han suavizado los malos instintos de los sátrapas y de los explotadores. Solamente la acción directa y la rebelión de las masas hacen los pueblos libres y justos.

Reafirmemos todo lo que es vigente del pensamiento socialista libertario y de la acción anarquista.

Sin duda los días venideros serán duros. Pero la victoria no es de los que aflojan, sino de los que bregan. Lo interesante es que sigamos luchando, que no claudiquemos como han hecho otros. Actuando con todos los que saben que la coexistencia con el enemigo es traición. Contando con todos los movilizados conscientes podremos llegar a nuestra sociedad de justicia, libertad, y fraternidad para todos los seres.

**Miguel FOZ**

## AÑO NUEVO, VIEJA ESPERANZA

*(Viene de la página 4.)*

Entre altos y bajos ya no hay nada completamente limpio y sincero, y en estas condiciones no sólo es preciso luchar contra la miseria y la esclavitud, sino contra las lacras que pululan en nuestra intimidad y que nos descalifican como auténticos seres humanos, es decir, luchar por una renovación total del ser individualmente considerado. Porque estamos ante una humanidad que no se hace cuestión de nada, que actúa ante los problemas trascendentes con una inconsciencia suicida, que no se responsabiliza con los actos individuales ni sociales, creyendo que todo le será perdonado cuando se percata que obra mal, pero que generalmente cree que obra bien. La gente actúa del mismo modo desaprensivo y audaz que la novia que se acerca al altar vestida con el blanco simbolismo de la virginidad, pero de cuyo himen no quedan más que las carúnculas mirtiformes. ¿Qué puede esperarse, pues, de un nuevo año que no hayamos de hacer nosotros, los hombres? ¿O es qué estamos aún en los tiempos mesiánicos del Antiguo Testamento para esperar que todo ha de sernos servido gratuitamente, no sabemos por quién ni por qué medios? Si no somos marionetas, si somos conscientes de nuestro deber, si creemos que hay una meta a la que llegar a tenor de las altas aspiraciones que corresponden a nuestra condición, deseémonos suerte y ventura, pero poniendo cuanto somos y podemos para conseguirlo. Porque el hombre necesita una razón para vivir o para morir.

**Juan Español**

B.D.I.C



# S.I.A. DE NIMES

## REPORTAJE

TAL como teniamos anunciado en nuestros paladines «Espoir», LE COMBAT SYNDICALISTE, los periódicos locales « Le Midi Libre» y «La Marseillaise», así como la radio ragional, toda esta publicidad — más el crédito que en esta localidad se le otorga a nuestra S. I. A. — todo ha contribuido a cimentar nuestro exito en la fiesta anual dedicada al niño y al anciano necesitado. Muy a pesar de una tarde de lluvia torrencial, nuestro local se vio comado de bote en bote, saturado de estridente griterio infantil con juegos y diálogos, en fin, la fiesta del niño del domingo dia 13 de enero quedará grabada con huella indeleble en el corazón y cerebro de nuestro chiquilleria y entre los mayores.

A las 16 horas precisas y cuando los comensales habían tomado posesión de sus respectivos lugares, el compañero secretario desde el micro se dirige al numeroso público con vibrante voz, saludando en nombre de S. I. A. a los asistentes, exaltando la obra solidaria que nuestro organismo viene llevando a cabo año tras año, no solamente en el área local, que todos los presentes conocen, sino en el área internacional. Sigue diciendo: a nosotros nos congratula enormemente vuestra presencia en este acto simbólico de solidaridad, prueba más que suficiente de que S. I. A. no es ignorada de todos, sigue siendo, ocupándose de su cometido como numerosos testimonios podemos ofrecer a quien S. I. A. les interese. Acto seguido, cede la palabra al secretario francés L. Pradier, quien con verbo fácil explica el porqué fue creada la S. I. A. y el cometido que se ha propuesto cumplir. Saluda efusivamente a los asistentes dándoles las gracias por su admirable comportamiento, cediendo la palabra al compañero delegado enviado por el Consejo nacional.

Este, después de unas breves palabras de salutación a la asistencia, nos absequia con una magnifica como emocionante alocución haciendo historia de la trayecctoria y del significado de S. I. A. a través del tiempo transcurrido y lo que debe representar en el futuro para la humanidad sufriente, dolorida por la última guerra mundial y... la que el capitalismo internacional sigue afanosamente preparando con el fin de no verse arrastrado por el torbellino revolucionario que se va afincando en las futuras generaciones y que inexorablemente envolverá como una impetuosa riada ignea. Explica el sentido ético-moral que S. I. A. atesora entre escollos, abrojos y maldad del silencio organizado de partidos gubernamentales y otros estamentos organizan a nuestro alrededor, no lograrán que S. I. A. siga practicando su impertérrita obra hasta que se hundan todos sus detractores. Termina este compañero invitando a toda la clase obrera a intagrarse al seno de S. I. A. por ser hoy dia más necesaria que nunca su solidaridad, ante el desempleo, ante la incertidumbre de paz que se dibuja en todas las órbitas estatales.

El compañero secretario hace un somero resumen sobre las dos intervenciones produciendo un afectuoso aplauso general.

Acto seguido, la chiquilleria y mayores entran en acción consumiendo la merienda que tres simpáticas muchachas menores de 20 años, se afanan en servir a todos nuestros invitados.

Se comieron sandwiches, pasteles, chocolate en taza y otras golosinas del agrado de la chiquilleria, como se obsequió con una botellita individual de un cuarto de litro de champán.

Una vez terminada la merienda, empezó el espectáculo en el cual lucieron su arte los genuinos como simpáticos cómicos Arpi y Vilar Fontano.

Un simpatizante de S.I.A. nos recitó el monológo «Un duro al año». Luego otros aficionados al canto moderno, nos deleitaron con su sonora voz asi como una muchacha de 11 años nos cantó con mucha gracia, una canción de Petula Clark interpretando a la famosa artista americana con suma autenticidad. Fue muy aplaudida.

Luego un numeroso grupo de niños y niñas nos cantaron ante el micro algunas de sus canciones escolares, algo de fuera de compás, pero que hacia relamer de gusto a las madres y todo el auditorio por sus impresionantes vocecitas infantiles llenas de gracia y genio, dando fin la fiesta a las 20 horas de la tarde despidiéndonos setisfechos hasta el año próximo.

En rsumen, tanto la organización de la fiesta como la fiesta misma, no careció de aliciente ambiental.

*Por la Sección de S.I.A. de Nimes*
*El secretario*

*PARABOLICA*

# Los caimanes serios, los caimanes sabios

¡Caramba! Desde que de nuevo la fauna procaz asentó sus reales en la sociedad saliendo de la selva de su ostracismo, consigue en parte su propósito: hacerse los amos del cotarro; elevando al cubo la tenacidad en la discordia; alegando elevada concordia. Quién lo hubiera dicho, dirán algunos: tango. Ved. Nunca como ahora los monos sabios se las dan de enterados en eso de arreglar conflictos provocados por los tales de antemano; en amago de pensar y de vaticinar, imitando el pensar transcendental detrás del cual se encuentra el pensar en su pienso. Presente o futuro.

Nunca como ahora los «monos sabios» o «monosabios» como se modula en la jerga taurina, con su boina y su blusa escarlata, jalean a las mulillas haciendo bailar las campanillas y las borlas multicolores en danza macabra, acompañando al toro en el arrastre. En todo tiempo los hemos visto; pero nunca con la profusión de ahora. Pero eso no es nada, amigos.

Salieron al ruedo los caimanes. Eso ya es algo. Salieron los caimanes serios, los caimanes sabios. Acompañándoles el ruido de cañas rotas salieron (hace tiempo, también) del cañaveral, en la charca, abriendo sus fauces al diapason que les conviene. Como son voraces nunca están ahitos, buscan, buscan digo, devorar feroces si el momento o la ocasión se les presenta, de un coletazo a la manera de una zancadilla; con parsimonia y tiento si la presa es dura a crugir. Están guiados por el bien común, hombre; por salvar la sociedad. Y cuando el golpe fallan, se ponen a llorar, cosa regular en los caimanes. A veces ocurre que en su entusiasmo... gastronómico quieren devorar sin tino, de sopetón; y ¡zas! en la tinaja se zambullen. Lloran de indigestión o lloran de insatisfacción. Algunos de los que más abrían las mandíbulas luciendo ampulosos su cola, volvieron como despechados, por impacientes, al cañaveral. Los más taimados o más duros de espina dorsal de dinosaurios, colean de lo lindo, y hacen funcionar sus fauces que es un encanto sin cantos: todo redondo. Y es de ver como vuelven e insisten con maña a sus artimañas, muy serios y muy sabios, sin darse cuenta del tufillo prehistórico que exhalan y que en su autosuficiencia se les antoja aroma montaraz de tomillo y de hierbabuena para regalo de los años por venir. Pues ahí es nada. Teniendo la condescendencia, entre chabacana e interesada, de los monos sabios que se hallan en la sociedad mejor que en la selva, por eso de su tendencia congenital a la imitación, dánles palmaditas en el caparazón córneo, en sus escamas, sin asomo de mostrarse escamados. Y los «monosabios» de boina y blusa escarlata, acostumbrados al jaleo con las mulas y el arrastre, jalean de manera ostentosa a los caimanes sabios. Sabios por que se lo creen ellos, según el decir de un tal Lope de Vega. Y es que, envalentonados, vuelven a las andadas sin asomo de coacción pensante ni de pasante vergüenza.

Son tenaces en el abrir de las tenazas masticadoras, escondiéndolas, desde luego, bajo las máscaras de las más caras y loables intenciones, alegando desenmarañar la maraña de la selva societaria. De antemano, o *antepata*, se ocuparon en lanzar la mar de arañas y de musarañas; éstas que roian en los rincones, aquellas tejiendo, tejiendo...

Lanzaron también, moscones. Pero éstos, zumbando, zumbando, fuéronse y posaron sus belludas patas sobre las borlas negras que por galardón los «monosabios» habian cosido sobre su boina roja. De forma que las telas, que las arañas habian tejido, la cola de los caimanes habian cogido. De donde se sigue que yendo por lana volvieron sin escamas. No se mandaron mudar, eso jamás. Como poseen mudas, no se volvieron mudos. Que entre mudar, mudas y mudos, como todo el mundo sabe, hay una gran diferencia. Su avidez impide su mudez.

Los caimanes sabios son, pues, *organófogos*. Por su juego mandibular pertenecen a la especie de los trituradores. Trituran de manera dialéctica. La dialéctica es la más bajuna de las cabriolas hechas sobre el trapecio mandibular. Es la forma aritmética de demostrar que tres y cinco hacen treintaicinco. Si el otro insiste incrédulo, el dialéctico lanzará un grito de triunfo removiendo los brazos como astas y dirá:

— ¡Qué párbulo eres! Pon la cifra 3 al lado del 5 ¿Cuánto hacen?

— 35, no tendrá más remedio que convenir.

Esa es la dialéctica de los caimanes sabios. Lanzan la insidia en forma de sandia. En apariencia. Pulpa roja con pepitas negras. Pero su corteza es verde. Es jugosa. Pero ese jugo es ácido sulfúrico. Rajan la sandia preparada en su laboratorio doctrinal. Aseguran que es auténtica y natural. Vaya socios.

Diréis que esto es un galimatías. Y como no, si quien o quienes le inspiran son el más galimático de los galimatías... ideológicos, doctrinales, actuantes y sentimentales. Desde que pisaron tierra gala quieren invadir de gálico la sociedad. Una vez más, vaya socios.

**Fabián MORO**

# La participación y la mentira del siglo

EL movimiento subversivo de Mayo que en las calles arrancó adoquines, quitó el sueño y alteró los nervios a grandes y pequeños capitalistas, como así a sus sirvientes: los politicos de derechas y torcidas, líderes sindicales y otras gentes no menos honradas... Y para recobrar el sueño y calmar los nervios, con la llamada participación creen encontrar el remedio milagroso, puesto que hacen una propaganda capaz de llenar las cabezas vacias de sentido analítico.

Los que con terminologías izquierdista pretenden distinguirse de las derechas, envueltos en un movimiento subversivo que no han podido evitar, son los más interesados en la propaganda de la panacea partipacionista. Y si los adoquines se quedan dormidos, serán tales politicos quienes de la «novedad» sacarán el mayor provecho.

Según el proyecto en boga, la participación y los llamados derechos obreros se conseguirán aumentando en gran cantidad los delegados en la administración de los intereses del capital y el Estado. Y el querer aliviar la situación de los trabajadores con un aumento de los parásitos que tendrán que vivir de los que trabajan, es tanto como querer curar la tuberculosis con el cáncer.

La participación disfrazada con distintos trajes por los modistos del reformismo, viene a ser lo que hace cien años se llamó la colaboración, predicada por los que se enriquecen del movimiento obrero, como se enriquecerían de la piara de un cortijo.

Prometer una participación que pueda aliviar la situación de los productores, equivale a reconocer que no participan. Pero querer conceder tales mejoras como una limosna por Dios, es el mayor de los escarnios. Porque los obreros, (entiendo por obrero todo el que hace alguna obra) que contribuyen al bien común, son los creadores de las riquezas que hacen posibles las condiciones de vida. Ellos son los que surcan, siembran la tierra recogen las cosechas, construyen las ciudades. Con riesgo de la vida domesticaron los mares, surcaron los espacios, talaron bosques bajaron a las profundidades de la tierra y de los mares en busca de productos, a la vez que disiparon mentiras y misterios. Son los que, desafiando los tormentos y las hogueras de la inquisición, denunciaron las cavernas y los cavernarios del oscurantismo. Son los que en las prisiones, calles, plazas y campos, caen asesinados por luchar por mejores condiciones de vida para todos. Son, en fin, los héroes anónimos que escribieron y escriben las páginas más hermosas y fecundas de la historia, sin premios de literatura ni monumentos en los lugares públicos; lugares reservados a monumentar cardenales y politicos, que mejor se destacaron en el arte de engañar a los pueblos, a los dictadores que se distinguen en tiranizarlos, y a los generalísimos que en guerras fratricidas los exterminan.

Si bien los herederos de los que con engaños y violencias arrebataron las libertades y el fruto del trabajo de los pueblos para su exclusiva comodidad, a la gente de buen sentido se le hacen odiosos los líderes que desde el llano luchan por adquirir un cubierto en el banquete de lobos, pues son doblemente odiosos.

Para comprender el sentido inhumano, en que se apoyan los sistemas que rigen los destinos de los pueblos basta con leer los voceros públicos en los que se da cuenta del aumento continuo de las cosechas y demás beneficios de la producción; los millones de toneladas de alimentos y efectos que se pudren o destruyen porque los mercaderes y los Estados no consiguen vender. Se hace publicidad de los millones de seres desnutridos que mueren de hambre por falta de alimentos. Los miles y miles que delinquen por falta de medios de vida y de buena educación. La incontable cantidad de seres que sufren presiones y persecuciones por rebelarse contra tanta injusticia, ésa que no desaparecerá con lloriqueos, procesiones de arrepentidos, ni con aumento de delegados obreros, sino con un despertar del sentido de justicia y el vuelo de los adoquines de todas las ciudades del mundo.

**SERAFIN FERNANDEZ**

# COMUNICADOS

LES JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES ET LE GROUPE FA 3 BAKOUNINE DE MARSEILLE

Vous invitent à assister à un Meeting anarchiste et Syndicaliste Révolutionnaire, le 16 février 1969 à 9 h. 30, salle Vicenti, Traverse Vicenti, Marseille-St-Henri.

Sujet : *Participation ou autogestion.*

Orateurs : Maurice Joyeux, Daniel Florac et Pierre Méric.

Vous invitent également à assister à une conférence de Maurice Joyeux sur l'Anarcho-syndicalisme le samedi 15 février à 21 heures, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1°).

CONFERENCIA EN LYON

Organizadas por el Ateneo Cervantes, el domingo dia 2 de febrero a las 10 de la mañana en la sala de actos de la Maison de l'Europe, 16, place Bellecour, tendrá lugar la segunda conferencia del ciclo 1969, donde monsieur R. Combe disertará sobre cruciales problemas de la actualidad condensados en el tema « Deux grandes nations : Russie, Etats-Unis. Leur puissance. Leur influence dans le monde ».

**FOMENTO DE LA CULTURA LIBERTARIA**

Háganse pedidos de « Las conversaciones de Wagram» a esta Administración y a la de «Espoir». Los pedidos directos al F.C.L. a nombre de *Jean* Ferrer, CCP, 22 864 24, Paris.

—Durán, Tornefeuille: Recibidos 20 frs. Diez irán para presos (Peña Racionalista) y el resto para folletos.

**NOVEDADES EN FOLLETOS**

«EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Opúsculo útil para propagar entre los refugiados económicos, y expreso para probar la disposicion de los compañeros para la tarea proselitista. Su precio: 1 franco, con descuento a partir de 5 ejemplares.

F. L. DE TOULOUSE

Convoca fraternalmente a todos los compañeros en general, a la Asamblea que se celebrará en el domicilio social de la C.N.T. (Bolsa del Trabajo) el dia primero de febrero, a las 9 de la noche. En dicha reunión se darán a conocer asuntos importantes que nos interesan a todos. A lo cual los compañeros están llamados a manifestar sus inquietudes y a determinar por la fraternidad de la C.N.T. y los principios revolucionarios y humanitaristas que son su razón de ser.

F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea para el 2 de febrero. Hora y local, los de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Celebrará reunión el dia 2 de febrero a las 9,30 en el lugar de costumbre.

**Ediciones A. I. T.**
**«HACIA UNA VIDA MEJOR»**
**(En la ruta de la C. N. T.)**

Con el titulo más arriba indicado aparecerá un libro cuyo autor es el culto militante confederal y libertario, compañero Fontaura.

Constará de unas 130 páginas, con una esmerada presentación y magnifica portada de colores.

Es una síntesis de la historia confederal, destinada a la juventud, y muy particularmente a la del Interior de España.

Desde ahora todos los organismos de la C.N.T., los afines de lengua hispana, compañeros y simpatizantes, todos los amantes de la cultura, pueden efectuar los consiguientes pedidos de ejemplares, cuyo precio se eleva a CINCO francos, a los Servicios de Librería del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse (01), «Le Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (X°), y al Secretariado de la Asociación Internacional de los Trabajadores, Vieille Bourse du Travail, Salle 3 CNT, 13 rue de l'Académie, 13-Marseille (1°r).

F. L. DE PARIS

Celebrará reunión el dia 2 de febrero a las 9 y media de la mañana, en el lugar acostumbrado.

F. L. DE ROANNE

Celebrará reunión general ordinaria el domingo 2 de febrero a las 9 y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Convoca a todos sus afiliados y simpatizantes a la reunión general que tendrá lugar el sábado 1° de febrero en el lugar de costumbre, a las 5 en punto de la tarde.

CONFERENCIA EN PARIS

Le Groupe Jules Vallès organise un exposé-débat au Café Saint-Séverin le dimanche 9 février à 14 h. 30.

Sujet : « Mai, et après ? »

# Situación grave en España

**El estado de excepción aplicado a Guipúzcua ha sido extendido a toda España. Ante la vigorosa protesta del país a Franco la situación se le escapa de las manos. La desfenestración de la efigie del caudillo, la protesta por el asesinato del estudiante Ruano Casanova y la profusión de retratos de Bakunin en las Universidades, ha hecho declarar a Fraga Iribarne que «España está en proa al anarquismo y al nihilismo». En consecuencia, el gobierno ha tomado medidas... estúpidas, ya que las garantías que ahora suspende están sin vigor desde la entrada del fascismo en España en 1936 y en 1939.**

**Las medidas «eficaces y urgentes» dictadas por Franco son las siguientes: Suspensión de la libertad de palabra oral y escrita; del derecho de libre residencia; de la garantía de registro domiciliario bajo orden expresa; del derecho de libre asociación y del de detención limitada a 72 horas sin causa procesal establecida.**

**Si la situación no fuese trágica para España, habria para soltar la carcajada. ¿Cuando han regido esas garantías bajo el dominio de Franco?**

# Servicio de librería

| | |
|---|---|
| «Los que vivamos», A. Rand.. | 15 00 |
| «Manual del pintor decorador» | 25 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales ..... | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent .... | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) ..... | 8 00 |
| «Une révolution du XX° siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel .... | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro ..... | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux ..... | 11 60 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache ..... | 6 00 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. .... | 5 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) ..... | 12 00 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil .... | 8 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch ..... | 18 00 |
| «Ce n'est que le débout», Ph. Labror ..... | 18 00 |
| «La Chienlit de papa» ..... | 5 40 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni ..... | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Victor Garcia ..... | 8 70 |
| «L'effondrement de la Bible», Lorulot ..... | 8 50 |
| «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ..... | 3 00 |
| «L'Ethique», Spinoza ..... | 5 00 |
| «España invertebrada», J. Ortega y Gasset ..... | 7 50 |
| «Obras Completas», Almafuerte, (cartoné) ..... | 18 50 |
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak ..... | 8 00 |
| «La resaca», Goytisolo (tela) .. | 29 00 |
| «El Portugal de Salazar» .... | 18 00 |
| «Informe sobre la causa económica de la crisis social española ..... | 1 50 |
| «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil ..... | 10 00 |
| «El laberinto español», Gerald Brenan ..... | 24 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz .. | 12 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée ..... | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge ..... | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) ..... | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy .... | 12 00 |
| «La revolución», Landauer .. | 7 50 |
| «Oligarquia, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquin Costa ..... | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres).. | 22 50 |
| «Mon communisme», S. Faure | 8 50 |
| «Mon opinion sur Dieu», idem | 3 00 |
| «Textes choisis de Bakunin» .. | 3 50 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián ..... | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues ..... | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme ..... | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker ..... | 2 00 |

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**
*(Espiritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

**LECTURAS EN CATALAN**

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesias formales y satiricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnifico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

par André MAILLE

*(Suite)*

Nous avons, à l'aide de citations explicites, peut-être trop nombreuses, mais non inutiles, examiné le problème que pose l'excès des populations vers lequel tend l'humanité en face des ressources limitées des subsistances permettant l'entretien d'une vie moyenne. Le pacifisme que nous défendons se place sur le solide terrain scientifique qui se trouve, d'autre part, profané par les services qui se font les complices des fauteurs de guerre. Nous restons persuadés qu'il est indispensable de limiter les effectifs humains à la surface du globe. C'est pour avoir trop négligé le facteur démographique que les gouvernements se sont trouvés acculés à l'usage de la force; que ces responsables ne voient pas là une excuse à leurs funestes agissements, car en les englobant dans une même réprobation, nous entendons mettre en évidence les grandes lois de solidarité qu'ils savent pratiquer dans un but qui est à l'opposé de celui que nous poursuivons.

« Plus une population est inférieure, plus elle est aveuglément conservatrice, ce qui est la forme politique de l'optimiste. » — Y. Guyau.

Nous pensons après Mabby, qu'il vaudrait mieux ne dénombrer qu'un million d'hommes (1) heureux que de voir une multitude innombrable se débattre dans l'abrutissement et la misère. Ce serait faire un retour à l'âge heureux de la préhistoire pacifique en bénéficiant de tous les progrès humains mis en œuvre pour le bien-être de tous.

« Autrefois, quand la population mondiale était clarsemée, l'étranger était le bienvenu et l'hospitalité était de règle.

» Aujourd'hui, une surpopulation effrénée a fait du monde une sorte de chaudière dangereusement sous permanente pression. La lutte pour la vie s'est déplacée des individus aux nations; un égoïsme rabique est à la base de toutes les actions des hommes et on s'attend au pire.

» Dire qu'avec quatre millions d'habitants et un peu de bon sens, d'altruisme et de bonne volonté, la Belgique pourrait être un paradis dans le genre d'Arcadie », écrivait Sirixus dans « Lumière et Liberté », septembre 1948, publié à Bruxelles.

Le travail néfaste que nos surpopulateurs poursuivent pour les bas intérêts matériels que nous avons évoqué au chapitre précédent est à dénoncer véhémentement pour diriger nos efforts soutenus vers la poursuite du bien-être de l'humanité, but unique de nos préoccupations. Confiants dans le triomphe final de la *Raison humaine* sur les époques d'obscurantisme qui rappellent le Moyen-Age nous envisageons l'avenir avec la sage sérénité qui apportera enfin à *l'homo* la vraie libération : celle des corps aussi bien que celle des esprits.

**PATRIOTISME**

*« Après tout les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie. »* — Georges Clémenceau, « La Mêlée sociale ».

La civilisation, en tant qu'elle se trouve opposée à la sauvagerie ancestrale, est la résultante de l'évolution relative de l'humanité et il y a lieu de distinguer entre civilisation et religion. Nous avons le mauvais esprit de trouver contraire à la civilisation tout ce qui s'oppose au bien-être poursuivi sans cesse par l'être humain; cette opposition étant de nature à nous éloigner de la recherche du bonheur qui fut de tout temps le rêve de l'homme.

L'état de civilisation d'un peuple ne peut se révéler lorsque celui-ci est soumis à la force brutale et nous ne pouvons appeler civilisées les nations où la puissance militaire domine. L'histoire ne nous démontre-t-elle pas que les vieilles civilisations se sont écroulées par l'abus de la violence qu'elles ont exercée. Il n'est pas vrai que, parce que la force a, jusqu'ici, triomphé de la raison, l'ambition des hommes animés de l'esprit de domination doive assurer le triomphe de la brutalité.

Quand nous savons que pendant 3.000 ans, le flamboyeau de la civilisation fut porté par cette Chine qui, depuis 2.000 ans, marque le pas parce que les débordements, les licences et les vices des grands ont été substitués à la sagesse, à l'autérité des mœurs et au travail des premiers *Fils du Ciel* et que les tentatives de réactions que Lao-Tseu et Koung-Fou-Tseu esquissèrent, vers 500 ans avant notre ère, contre le déclin qu'ils sentaient proche, nous ne pouvons manquer de penser que, par son ignorance de l'art de la guerre, la Chine offrit une proie facile aux invasions dont le cycle n'est pas achevé.

Ecrasés par le talon de la soldatesque, la population chinoise est demeurée malgré tout pacifique. Ce n'est par la propagande subversive qui, ces dernières années, a paru réveiller les sentiments nationaux chinois et imposé par surcroit, une armée permanente à ce malheureux pays qui peut modifier notre façon de penser.

Ce continent, livré à lui-même garderait sa volonté de paix, sans cette pseudo-civilisation que l'Europe lui a apportée. Dans un discours prononcé à Tokio en juin 1916, le poète hindou Tagore était un peu de cet avis lorsqu'il disait :

« La civilisation d'Europe, machine à broyer; elle consume les peuples qu'elle envahit, elle extermine ou anéantit les races qui gênent sa marche conquérante...; elle sème partout jalousie et haine. C'est une civilisation scientifique et non humaine. Sa puissance vient de ce qu'elle concentre toutes ses forces vers l'unique but de s'enrichir...; elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore. Nous prophétisons sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours. »

Parlons un peu de patriotisme, cette religion nouvelle qui a supplanté la religion déiste sapée par les penseurs du XVIIIe siècle. Eclose dans les enthousiasmes de la Révolution française elle a, par la suite, coûté aux hommes trop de sang pour ne pas être condamnée au même titre que celles qui l'ont précédée. Sa force présente repose sur l'armée où la caste militaire exerce une tyrannie croissante.

Pendant des millénaires les peuples, quoi qu'en guerre, ont ignoré les méfaits de cette tare que l'on couvre du nom de civilisation; ces peuples qu'en étaient restés au *terra patria* des ancêtres, n'avaient aucune notion de l'idée de patrie qui au XVIe siècle était considérée comme un néologisme... Lorsque en 1798, le directoire décréta la conscription obligatoire, son initiative fut aussitôt adoptée par les Etats voisins et malgré une opposition des esprits libres, aboutit aux écoles de paresse que constituent les casernes modernes. Le patriotisme subit des variations au cours des événements contemporains qui modifiaient le régime des alliances militaires en changeant périodiquement l'ennemi héréditaire qu'il convenait de combattre.

L'humiliation nationale que l'on met en avant pour proclamer l'état de guerre, n'est pas toujours ressentie par la masse populaire; de plus, elle est le plus souvent contraire à l'honneur national; on n'honore pas un peuple en l'exhortant à un crime collectif dont on lui a montré fallacieusement la nécessité.

Les fastes de la gloire militaire qui ont pu caractériser les victoires napoléoniennes ont disparu dans les mêlées fratricides que sont devenues les guerres modernes; les haines nationales ne sont que la conséquence des funestes actions des régimes déchus.

Deux patrimoines intangibles de l'individu sont la liberté d'agir et la liberté de conscience. Le soldat viole l'une et le prêtre viole l'autre, a dit Victor Hugo.

Patriotisme et militarisme sont les plaies des temps modernes dont les aberrations furent mises en lumière par divers auteurs. Parmi ceux-ci nous retiendrons l'attitude de Victor Margueritte qui dévoila l'ignorance avec son ironie méprisante les *céphalopodes empanachés*. Les erreurs de 1914 qui concrétisaient l'action néfaste des pontifes de l'Ecole Polytechnique se renouvelèrent en 1909; elles sont un signe de l'esprit de suite qui règne au séminaire de la caste militaire, *l'école de guerre* ainsi que dans la chapelle qui lui sert d'annexe, le *centre des hautes études militaires*. Les adroites manœuvres de l'état-major parvinrent à fasciner les pouvoirs civils qui aliénèrent leur autorité *devant ces gens au regard court et à l'esprit faux*. La France a le triste privilège d'entretenir des militaires qui sont toujours en retard d'une guerre. En 1870, Lebœuf était encore aux conceptions de la guerre de Crimée; les enseignements des tranchées utilisées en Mandchourie en 1905 et dans les Balkans en 1912 restaient incompris par Joffre en 1914 qui n'avait foi qu'en l'arme blanche et entendait ignorer les services de l'avion de reconnaissance. La tradition fut observée scrupuleusement en 1939, les enseignements de la guerre d'Espagne n'ayant aucune valeur aux yeux de notre état-major; les campagnes de Pologne et de la Norvège ne purent même pas l'émouvoir. Aucune pudeur ne hante ces hautains mégalomanes et s'il est de coutume dans les républiques de craindre le triomphe des généraux vainqueurs, on n'était pas accoutumé à voir les généraux vaincus imposer leur médiocrité et leur incompétence.

Dans son livre sur *l'Atome, source d'énergie*, publié en 1945, Marcel Boll fait un parallèle entre les dépenses utiles et les dépenses nuisibles et ses pertinentes observations méritent d'être signalée.

« Tandis que le budget de l'esprit n'atteint pas le dixième de celui de la guerre (avec salaires à lavenant), dans l'Athènes de Périclès ces deux budgets étaient égaux... Mais, allez donc faire comprendre cela aux militaires — à des militaires qui entretiennent une armée pendant la paix et en improvisent une autre pendant la guerre — allez leur faire comprendre qu'après la seconde guerre mondiale un Etat n'existera que par les hommes de science. Que l'on confronte tout bonnement la victoire américaine forgée en deux années d'efforts et la défaite française minutieusement préparée pendant vingt ans. »

*(A suivre)*

(1) *Evaluation de Mably vers* 1775.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## Franco frente al progreso

**FRANCO ha debido darse cuenta del fracaso de su política de cemento armado, de su programa enterrado por los vientos del progreso. Imagen de lo inamovible, no puede echar atrás; adelante, menos. Y así el tiempo lo desborda dejándole momificado. Políticamente es un sepulcro blanqueado de los que Guerra Junqueiro aludiera.**

**El error de Franco es el error fascista. Mil años de dictadura de acero prometidos por Hitler, debían asegurar cómoda existencia política al duce y al caudillo, además del führer y otros führecitos. El sueño dorado de Hitler y Mussolini resultó sueño eterno, mortal, cuatro años después de pronunciada la pretenciosa frase. Franco perdió pelo cabezudo prematuramente.**

**Por suerte suya acudió a la venalidad de los aliados: Franco se sostendría para evitar la reproducción de la revolución libertaria única en el mundo: la de un 19 de julio. Franco sería apoyado por Estados Unidos e Inglaterra y tolerado por el silencio enigmático de Stalin. La tiesura vergonzante de Franco ante las fuerzas exteriores dominantes se mantendría cabal, en el interior español y contra los españoles derrotados, a los cuales ya no fusilaría a racimos, pero sí en parodias de justicia al por menor. Así el país se mantendría quieto a pesar de las influencias liberales motivadas por la derrota mundial del nazifascismo.**

**Sin embargo, en 1951 la resurrección popular fue explosiva, particularmente en Cataluña y Vizcaya. La huelga general de Barcelona fue unánime como jamás, y los paros del obrerismo norteño fueron espléndidos para el proletariado y desconsoladores para el capitalismo franquista. Dos millones de muertos en aras a los mil años de existencia prevista también para el imperio victorial de Franco, no habían servido para desarraigar del pecho de los españoles las ideas y los sentires de libertad que son su riqueza señorial y su voto más firme. La pretensión de fascismo general en España había necesariamente fracasado. El pueblo estaba vencido, pero no convencido ni abatido.**

**Pronto vinieron a la carga los estudiantes, y sus gestas anti-Franco son incontables. No bastaba su acción intrínseca, y ha venido a ensanchar el horizonte español la universalidad de la protesta universitaria. Pero no ya para derrocar un sistema, sino para desarticular a la sociedad vieja, injusta, que trata de sobrevivirse a título de modernismos que reflejan el pasado. Y es en esta situación de furioso avance que Franco quiere mantener su absolutismo tradicionalista, no logrando más que ponerse en evidencia ante el mundo revolucionado. Cuando en Canarias se tiran a la basura miles de quintales de plátanos y el vino se estanca y el aceite olivero va a las cocinas extranjeras en vez de a los hogares españoles, Franco se emperra en cebar a sus adictos y en cultivar la pobreza que lleva de la miseria al cementerio. En la época en que el hombre coge la Luna con las manos, Franco no sale de los ferrocarriles de vía única y estrecha, cuando no demasiado ancha para contradecir el camino de hierro europeo, o sea un antiprogreso que no compensarán todos los ángeles del cielo ni todas las Santísimas Marías ni el triste San Pancracio, héroe del trabajo simbólico que adoran todos los gandules ricos de la escuálida España.**

**El revuelo de ahora mismo está en Barcelona y Madrid sostenido por los estudiantes, preocupados por la triste figura que hace España ante el extranjero con su régimen de imposiciones y torturas. En la Universidad catalana el busto del «caudillo» ha volado por los aires y en la Universidad castellana 40.000 alumnos huelgan fervorosos e indignados, por haberles, la policía, matado a un compañero detenido, el muchacho Enrique Ruano Casanova. El momento es de rebelión y la situación puede agravarse si el campo obrero acude a la cita. La juventud actual no lleva la camisa ensangrentada como la del 39, no teme al tirano como la generación antigua, y Franco, pura antigualla maldita por su gran crimen, no puede echar atrás ni adelante, habiéndole llegado, cabal, la hora de la desaparición escueta y voluntaria. Como también dijo Guerra Junqueiro, «la muerte exhala paz y olvido».**

*Ventana de España.*

## DISCOS

*El compañero Invernón acudirá por segunda vez a la alta Cerdaña a fin de reponerse. Llegará allá arriba cuando la naturaleza, sacudida de una caparazón de hielo dura de seis meses, se abrirá en flores.*

*Conocemos el país y lo añoramos. Conocemos la montaña desde los Alberes al Circo Gavarni. Las nieves del pico Carlit se nos habían hecho insoportables como el barro de Camazou unos inviernos antes. Aquí las huellas de buey en los caminos impedían el andar humano, y fuerza era abrirse paso entre malezas. Allí los hielos bruñidos por el turismo esquiador y hotelero, no permitían andar sin el mínimo de un resbalón diario.*

*¡Ah!, pero en la primavera del alto Aude un mar de flores margaritas irrumpía en los prados, mínimos, pero existentes, siendo un gusto sentirse entre olas de tales flores al anochecer, y a ojos medio cerrados. Embriagueces que se busca el hombre, igual que las de Odelló, La Cabanasa, Coll de la Perxa, blancos de edelweis, motivo altamente poético que detestan los vaqueros por lo que desvaloriza al pasto. ¿Y el pastoralismo sinfónico de junio-julio, con tanta riqueza de colores en alfombras de flores que forman los claveles, los botones de oro, las amapolas, las tulipas, los pensamientos, las violetas y otras especies, todas sutilmente salvajes, pródigas, extensas, invasoras, dando jardín infinito a todo desposeído, a todo disparado al monte por médicos que, pese a seguridades, no aciertan casi nunca los diagnósticos.*

*Amigo Invernón, hay malos ratos en el hombre que se traducen en aquello de «los duelos con flores son menos».*

*DISCOBOLO*

AQUI Y AHORA

## Año nuevo, vieja esperanza

por **Juan Español**

ESCLAVO del tiempo y a él sometido, el hombre, con extraña periodicidad que sale triunfante de toda vicisitud y adversidad, al tiempo entrega y confía la esperanza de un futuro mejor. Hay quien espera y desea trabajando, luchando, viviendo en la brecha constantemente y para el que el cambio de situación es el producto directo de su esfuerzo, siendo el tiempo, para él, lo que en realidad es: una de las dimensiones fundamentales en la que ha de actualizarse toda acción y movimiento. Hay quien espera, de otra parte, que las cosas sucedan de un modo taumatórgico, sin su concurso personal, confiando la cristalización de sus deseos a un oculto poder incognoscible, al manejo esotérico de una divinidad, o a abstracciones personalizadas como el hado, la suerte, la forna o el destino, cuando no al simple esfuerzo de los demás. Pero en uno o en otro caso todo el mundo permanece expectante cada fin de año; cifra en el próximo, con tenacidad renovada, las esperanzas fallidas del pasado; cree sin saber por qué que los grandes cambios y las cosas trascendentes han de ocurrir en un mero cómputo anual, y no de junio a junio, por ejemplo, sino de enero a enero, es decir, cuando un año termina y comienza el otro, en el justo momento del cambio y a partir de él, concediéndole a esa fecha un simbolismo numinoso que afecta misteriosamente sobre el ser y quehacer de los hombres. Y así se espera que éstos, bajo el influjo de esta fecha-conciencia, sean mejores de lo que han sido, se propongan rectificar trayectorias equivocadas, se impongan propósitos de enmienda en caso de pecado y perseveren en la senda del bien que ya hubieran comenzado. La gente se saluda efusivamente, se desea mutuamente toda clase de venturas, aunque nadie se detiene a pensar de dónde y cómo ha de venir ese cuerno de la abundancia a hacer la vida más agradable y digna de ser vivida.

Con la fecha de la Navidad ocurre algo semejante. Con ser y todo de origen religioso, su radio de acción se extiende, por la fuerza del hábito, hasta mentes escépticas, indiferentes e incluso ateas. El mundo entero sonríe, baila, bebe, se refocila. Unos porque así se lo dicta su fe sincera; otros porque, sin tanta sinceridad, es una ocupación meritoria y agradable el desear buena voluntad y brindar por ello, aunque todo sea epidérmico; y los demás se agregan a la comparsa por motivos meramente miméticos, en este caso fuertemente activos, ya que el hombre, y el hombre actual sobre todo, no es un ser ascético capaz de repeler cualquier ocasión de alegría y regocijo, con buena mesa, buena comida... y todo lo demás. La orquestación montada con este motivo es sobradamente conocida. Las campanas repican a gloria aludiendo a un dios naciente que preconizó la buena voluntad entre los hombres, el espíritu de concordia y de paz; el usurero olvida por unos momentos su rapiña; el político propugna una vida feliz para su pueblo; el banquero se siente magnánimo y efectúa sus pequeñas limosnas; los explotadores de toda laya se agregan al coro de los bienaventurados; los bandos en lucha fratricida pactan una breve tregua; las cancillerías de todo el mundo muestran un acusado anhelo de armonía entre los pueblos; los hambrientos y los desheredados tienen asegurada la pitanza por el efímero lapso de un día; las asociaciones caritativas imparten «urbi et orbi» el óbolo precario del grandioso simbolismo; suenan discursos grandilocuentes; se oyen taponazos de botellas descorchadas, brindis orgiásticos a cuenta de futuras delicias; las gentes ríen, se reconcilian y coinciden en el vértigo de la bebida y el yantar, unos desde su opulencia, otros desde su miseria y todos bajo el efecto estupefaciente de una fecha, una conmemoración de un mito que escapa a su inteligencia y su razón vital; todos inmersos en la dulce somnolencia de una dulce mentira, arrastrados por la ingravidez mórbida de un sueño falaz en el que ninguno de ellos cree, pero al que gustan abandonarse con el mismo ahinco con que suelen hacerlo los habituales de las drogas alucinatorias, en busca de los mismos paraísos artificiales; y como contrapunto unánime dominando el conjunto, la música saltarina o dulzona de los villancicos, villancicos de España, de Alemania, de Francia, de los países nórdicos, de América del Norte y del Sur; villancicos católicos, protestantes, ortodoxos; salmos baptistas, cuáqueros, evangelistas o mormones; aleluyas en todos los estilos, en todas las lenguas, en todas las religiones y sectas; poesía honorífica para Yahvé, para Jesús; murmullos guturales para Alá y para Buda, para los dioses y para los profetas; música celestial al fin.

Pero la terrible verdad es que esta multitud heterogénea, este mundo abigarrado de creencias e idiomas que parece coincidir unánime en una unívoca expresión mítica de sueños y esperanzas, que en él parece entenderse salvando la barrera de lenguas y religiones, sólo logra su propósito a través de un colosal esperanto de convencionalismo e hipocresía que no se adentra más allá de la epidermis y que traiciona la suprema verdad de las genuinas intenciones y propósitos, subyacentes a esa costra superficial donde se estratifican las apariencias, la inautenticidad de la existencia y la trivialidad del verdadero ser del hombre. En España, durante las pasadas fiestas de la Navidad, hubo quien se quejó en la prensa de que en tales fechas se vertiera tanta vacua retórica, tanto manejo del tópico que no podían ocultar sino la insinceridad y la demagogia Y también hubo quien le contestó que, posiblemente, era cierto, pero que de todos modos, mencionar esos tópicos, hacer retórica a costa de ellos, venía a significar que, a fin de cuentas, «no éramos del todo perversos». Es decir, que según este preclaro defensor, acordarse una vez al año — y eso desentendiéndose de ello, sin hacerse cuestión de ello, o por añadidura siendo una de sus causantes — de que haya seres hambrientos, de que hay seres explotados, de que la injusticia se extiende por los cuatro puntos cardinales y todo eso así, como una simple mención, sin alimentar el menor deseo de desterrar tal estado de cosas, ofreciendo una cena a los pobres del lugar «en un día tan señalado» con lo cual pretende salvar su responsabilidad y su fe de cristiano, eso es lo que él cree «no ser del todo perverso». Entonces ¿qué cosa será la perversidad? El perverso, como es sabido, se cisca en toda la escala exiológica abiertamente: no hay moral, ni ética, ni amor, ni sentido humano a los cuales reconozca. Pero todos los demás, es decir, los no perversos, reconocen, sancionan y aceptan normativamente esa serie de valores como exponentes máximos de conducta individual y social. En consecuencia, transgredir o pisotear esos valores habiéndoles admitido previamente como norma altamente humana, es ser más que perverso, si además se tiene en cuenta que esta infracción viene agravada por la ocultación y la hipocresía.

Y así es cómo después de esa explosión de humanismo sarcástico exteriorizado en el decurso de unos breves días, el mundo insomne y el mundo vigilante reemprende su marcha por las asenderadas veredas periféricas de la existencia, haciendo de las relaciones sociales una entelequia, del sentimiento humano una parodia blandengue y de la vida un infierno de incomprensión, de soledad y de artificio. Y sigue el político en su oficio infamante de engañar a los pueblos, contemplando su masacre desde el anfiteatro de las cancillerías diplomáticas; y continúa el financiero imponiendo su sórdido mandato por sobre el mundo de la miseria en nombre de una supuesta sociedad próspera de consumo; los organismos internacionales que dicen ser la salvaguarda de la paz y la justicia prosiguen proclamando la vigencia de los derechos humanos, conmemorando sus aniversarios con la misma inanidad de quien festeja su onomástica; los Estados perseveran en la tarea de exprimir al contribuyente hasta dejarlo exhausto enarbolando la bandera del engrandecimiento de la patria; el grande y pequeño negociante, como discípulos de la misma escuela, remata la obra que el Estado ha comenzado, viviendo a costa del asalariado; cada cual ve en los demás un competidor y les considera con recelo y suspicacia; la convivencia humana no se asienta sobre bases de solidaridad dentro de una comunidad de objetivos, sino que está sustentada por el espíritu de competición que aísla a los individuos y los hace impenetrables a todo intento de aproximación solidaria; los hombres sólo parecen encontrar cohesión eficaz cuando se trata de explotar a los demás hombres o de destruirlos, en tanto que en las legiones de los miserables, más que comunidad de ideales hay una comunidad de indigencia, como si el espíritu de Sacher-Masoch los hiciera revolcarse en la delicia de su propio sufrimiento. ¿Dónde están los ideales tan insistentemente proclamados? ¿Dónde están la libertad y la justicia que tantas bocas modulan sin conexión real con sus ocultos propósitos? ¿Dónde está la sinceridad de las creencias religiosas, la integridad de los principios y la conciencia moral de que tanto se blasona a lo largo y a lo ancho de cada día? «Où sont les neiges d'antan ? », que diría Villon.

La coalición de los poderosos, además de sojuzgar al mundo bajo el imperio del dinero, le ha sellado con su impronta de deslealtad, de egoísmo, de crueldad e hipocresía; le ha moldeado a su gusto y conveniencia.

*(Pasa a la página 2.)*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA CRUELDAD HUMANA

EN todos los tiempos la crueldad, el sadismo, se ha dejado sentir entre los seres humanos, tomando diversas modalidades. Deberían ser «las luces de la civilización», que tanto se mencionan en los rimbombantes discursos entre gentes de prosapia oficial, base para desterrar para siempre los hechos, las viejas costumbres rezumando crueldad. Pero notamos que inclusive con vías modernas de civilización la crueldad aparece en todo su horror.

Laudable empeño el manifestado por la revista francesa «Paris-Match» al levantar su protesta ante la terrible carnicería que todos los años, a fines del mes de febrero, tiene lugar en la península del Labrador, dominio del Canadá. Acuden allí, procedentes del Norte, una cantidad considerable de focas, hembras que dan a luz en aquellos parajes cada una un lindo ser de unos doce kilos de peso, todo él cubierto de una pelusa blanca. Las madres, gozosas, les alimentan con su leche, que al parecer es de las que reune mejor propiedades nutritivas de entre los mamíferos. Animales inofensivos, inteligentes, toman su esparcimiento jugando entre el agua y el hielo. Confiados, no adivinan que el mal les puede llegar del hombre que se les acerca...

Y el hombre, el cazador, frío, insensible al dolor del animalito que le mira con ojos llorosos, como implorando piedad, mata a estacazos al infelir ser indefenso. Lo mata a la vista de la madre, la pobre foca que gime horrorizada; y que paga ella también con la vida si pretende defender al hijo amado que, sin esperar que muera, el verdugo, provisto de un cuchillo especial, le abre el vientre y le arranca la piel... La piel que, cuidadosamente preparada, las damas de la aristocracia pagan a un precio elevado para lucirse con ella en las vistosas «soirées».

Con la complicidad de los gobiernos canadiense y noruego, va adelante el negocio de las pieles de cachorros de foca, animalitos que apenas nacidos les espera una muerte terrible. Más de medio millón se matan cada año. A cargo de acaudalados empresarios relacionados con la pesca, se contrata a personal especializado y se usan barcos y helcópteros para contribuir a la sangrienta razia. Dado que en todo ello va el dinero en abundancia, parece ser que las protestas no hallan el eco deseado, susceptible de hacer que cese un tal salvajismo.

Muy certeras son las palabras del autor del reportaje de «Paris-Match», al que se refieren estas líneas. Dice: «Son responsables los gobiernos canadiense y noruego, las compañías que monopolizan la caza, los matadores indiferentes al dolor que ocasionan, las sociedades europeas que dirigen el curtido de las pieles; en fin, las mujeres, los hombres, que compran los despojos de pequeñuelos supliciados y permiten que por encima de todo prosiga un tal horror.»

### LA C. N. T. Y LA INTELECTUALIDAD

Importa, cuando se hace referencia a la C.N.T. en tanto que organización social, tener siempre en cuenta lo que es su finalidad, o sea el ir en pos del comunismo libertario. Pretende ir a la consolidación de un sistema, o estructura, mediante la cual quede anulada la explotación del hombre por el hombre; un medio de convivencia humana en el que no tenga razón de ser el parasitismo que hoy prepondera; en donde cada cual labore de conformidad con sus fuerzas y aptitudes.

Bien que examinando el concepto con criterio minucioso veríamos que la diferencia entre obreros o productores manuales e intelectuales no es tan profunda como se supone, dado que esfuerzo físico y mental lo hay en todas las ocupaciones, lo cierto es que se tiene establecida una marcada separación: Manual el que trabaja desarrollando un prolongado esfuerzo físico: el carpintero, el campesino, el minero; intelectual el que lleva a cabo un más concentrado esfuerzo mental: el médico, el ingeniero, el arquitecto. Habida cuenta que en toda organización social es imprescindible la coexistencia de unos y otros, de manuales e intelectuales, es lógico que al ir en pos de una nueva civilización, vayan en acoplamiento de esfuerzos cuantos representan el conjunto vital de la sociedad en tanto que organismo útil, necesario.

Sabemos que en España, singularmente en las ciudades de mayor densidad de población, como son Barcelona, Madrid, Valencia, etc., existía, controlado por la C. N. T., el denominado Sindicato de Profesiones Liberales. En dichos sindicatos estaban afiliados elementos de los considerados intelectuales. Había médicos, maestros de escuela, ingenieros, y de otras profesiones. De entre ellos los hubo que desarrollaron intensa actividad en tanto que militantes de la Organización. También entre los estudiantes de la F. U. E. los hubo que frecuentaban los sindicatos confederales.

Ahora que en España, como en el resto de países, los estudiantes, la intelectualidad de mañana, se agita, combate las vigentes modalidades de vida social, peores, como se sabe, en España que en otras partes del mundo, es oportunidad adecuada para difundir en el seno de la juventud universitaria, tanto o más que entre los trabajadores manuales, lo que son las ideas que defiende la Confederación Nacional del Trabajo. Es aconsejable mostrarles a esas muchachas y muchachos rebeldes la finalidad que persigue la C. N. T. Hay que decirles que en su seno tienen una magnífica labor a desarrollar en tanto que elementos capacitados, en tanto que intelectuales cuya influencia está llamada a ser propulsora de la civilización.

Cabe a la militancia confederal en su conjunto hacer lo pertinente para que la juventud estudiantil hispana se percate de que no hay otros ideales sociales más vanguardistas que los nuestros. Y no es cosa de infatuadas pretensiones, no es la propensión trivial de querer llevar el agua a nuestro molino. ¡Es la Historia Social de España la que lo evidencia!

Hay que demostrarle a la juventud obrera y estudiantil, los que llevan algo en la cabeza, la juventud con dignidad, con inteligencia y con espíritu dinámico, que ninguna organización como la nuestra combate el Estado, el capitalismo, y la religión, en todas sus modalidades. Hay que demostrarle que todas aquellas organizaciones que admiten ingerencias, más o menos veladas, con organismos que derivan de las tres corrientes aludidas, nada positivo y de alcance manumisor pueden llevar a cabo con eficiencia.

La rebeldía, la protesta, el ansia de transformación no deben malograrse, ya sea por imprecisa orientación, bien por acoplarse a fórmulas de organización social ya caducadas. La C.N.T. posee experiencia y acopio re referencias comprobadas, argumentos prácticos y teóricos para mostrar a los intelectuales de hoy y a los de mañana, los actuales universitarios, el valor de nuestros principios. Y es a la militancia confederal que ello compete. Es la militancia la que debe de tener en cuenta el conocido proverbio árabe: «Ya que la montaña no viene a mí, he de ir yo a la montaña».

### IBSEN CONTRA EL ENDIOSAMIENTO

Cunde por ahí una especie de propensión reverencial, una hinchazón de loas, de redundante elogios, acerca de elementos de una reconocida celebridad. El uno fue pensador, el otro poeta, cada uno hizo lo que pudo, o lo que quiso. Eran humanos y como tales tenían virtudes y defectos. ¡Ah, pero no falta quien solamente alcanza a ver los méritos, y con cristal de aumento inclusive! Ello nos recuerda aquellos HEROES, de Carlyle, que alcanzaban el rango de semidioses...

Tanto y tanto se eleva a las aludidas figuras, al poeta y al filósofo, tan altos se les quiere poner, que los demás mortales, que también tienen su «corazoncito», que también han padecido lo suyo, que también han hecho obra positiva, quedan a un nivel imperceptible. ¡Bah, apenas cuentan para nada!

Ese endiosamiento al respecto de ciertos elementos conocidos nos recuerda una escena que puso Ibsen en una de sus mejores obras dramáticas: «Peer Gynt». Se trata del entierro de un hombre sencillo, de un campesino sin cultura, pero que fue valiente, útil, trabajador, para hacer frente a las vicisitudes que se le presentaron abundantes en su vida, hasta su muerte. Alimentó la familia, hizo producir tierras que habían sido estériles. ¡fue un héroe del trabajo! Y Enrique Ibsen hace que uno de los personajes haga el elogio fúnebre del hombre anónimo, tanto o más útil que los endiosados.

Entre el vituperio y la alabanza exagerados hay un trrmino medio. Vale la pena de tenerlo en cuenta.

## chispas

*«El estudiante checo Jan Palach se ha quemado en protesta a la ocupación rusa de su país.»*

*De alguna manera hay que iluminar a este mundo de tinieblas.*

⁂

*¿Cómo proteger a la naturaleza de los destrozos del hombre?»*

*Reintegrarse a ella con las manos embolsilladas.*

⁂

*Cartas a 0,40 y a 0,30.*

*Otra perturbación social, esta vez sin huelguistas.*

⁂

*Un deshauciado, L. F., se ha vengado de su propietaria incendiándole el pabellón que habitaba.*

*Situación de igualdad, en L. F. superada, puesto que ha encontrado alojamiento (provisional) en la cárcel.*

⁂

*En Madrid la policía de Franco ha suicidado al estudiante Enrique Ruano Casanova.*

⁂

*«La efigie del general Franco saltó por una ventana de la Universidad de Barcelona.»*

*Aviso para que el «caudillo» nunca abandone la planta baja.*

⁂

*El «caudillo» no toma jamás avión, no aprecia el «Metro», circula por carreteras silenciadas, navega clandestinamente, se rodea de malvados... por «confianza» en sus mandados.*

⁂

*Españoles dispuestos a editar en francés, franceses prestos a publicar en italiano, italianos capaces de divulgar en inglés, ingleses propagando en chino, chinos escribiendo en alemán...*

*Mejor internacionalismo, imposible imaginarlo.*

⁂

*«El famoso formulador de la teoría de las repercusiones neuronostálgicas en la trompa de Eustaquio, profesor Cirilo de Campos, ha fallecido.»*

*Lo sentimos. Pero, ¿es qué Cirilo de Campos había nacido?*

TRIBUNA JUVENIL

## LAS CANSERAS

Mis queridos filisteos
fatigan vuestros braceos.
Cuatro años
os bastarán pa ser reos
de banales desengaños.

Mi querida Frivolera
que estás en tu primavera
de tomo y dan:
se te acerca la cansera
que pudre en el diván.

Entonado idealista
casi te pierdes de vista
con tanto hablar.
Estás fuera de la pista,
estás fuera de lugar.

Muchachito que supones
que te sobran las razones
o tal crees.
Perderás seso y calzones
supuesto que jamás lees.

Chavalote corajudo
un tanto descabelludo,
poco número.
No seas tan testarudo:
tus 50 te descubren.

Joven rico en pesimismo
y pobrísimo en atisbo,
falto de ojo:
Si no te ayudas tú mismo
valdrás menos que un piojo.

Hombre que vienes de dónde
sin haber llegado a conde,
conde...nado.
Haz que la suerte te ronde,
avanza a pie, o a nado.

Tú que todo lo criticas,
que lo limpio lo salpicas
fruicioso:
El tio con peseticas
te hará bailar el oso.

Cansera, abulia, galvana,
hacer con muy mala gana
y otro tanto;
es hacer la vida vana,
es morir con adelanto.

Por esto mis ojos friego,
por esto soy de trasiego,
y si digo,
digo digo y no Diego,
hablo español, no griego.

ROVELLAT

## España ante el espejo

### EL ASUNTO DE LAS TORTURAS

LONDRES, (OPE). — Bajo el título de «España acepta examinar las acusaciones sobre las torturas de la Policía», el diario «The Daily Telegraph» informó el 15 de enero por medio de su personal diplomático que «los mil quinientos intelectuales españoles que le han pedido al gobierno que investigue más de cien casos de supuestas torturas aplicadas por la policía; el ministerio del Interior les ha respondido diciendo que se ocupará del asunto, según se informó ayer en Madrid.

«La petición, en la que se solicitaba la prohibición de métodos inhumanos — continuaba el citado periódico —, fue entregada la semana pasada al general Vega, ministro del Interior. Entre los firmantes se encuentran el pintor Juan Miró, el abad del monasterio benedictino de Montserrat, dom Cassià Just, y el director de cine Carlos Saura. En la petición, de 30 páginas, se incluían los casos de cien supuestas torturas y brutalidades infligidas por la policía a los presos políticos, torturas que van desde golpear a estudiantes rebeldes en Oviedo en 1967 hasta el «tratamiento» de «shock» eléctricos aplicado en Valencia en el pasado mes de noviembre.

Otros métodos de tortura consisten en tener a los presos con los brazos extendidos durante horas, en colgar a los hombres cabeza abajo, en ejercer presiones en el cuello de la víctima hasta casi romperlo, en golpear en los órganos genitales y en obligar a los presos a caminar descalzos sobre bolitas de hierro.

Se dice que a unos de los trabajadores que fueron detenidos en unas manifestaciones ilegales les aplicaron lo que se conoce por la tortura de la «bicicleta». Esta tortura consiste en sujetar con esposas las manos del preso a sus piernas y en hacerle marchar doblado sobre sí mientras sus torturadores le atizan patadas. Se dice que a algunos nacionalistas vascos se les ha aplicado este castigo. Se habla también de otros casos en Santiago, Barcelona y Santander.

En la petición se solicita la investigación y el castigo de los responsables y se dice que una fuerza de policía que practica tales métodos sería la primera en insistir para que se lleve a cabo la investigación necesaria».

Otros diarios ingleses, como «The Times» y «The Guardian», publican también esta información. El primero dice que «las autoridades han prometido verbalmente investigar los casos denunciados». El segundo informa que «el gobierno español ha hecho una promesa formal de investigar las acusaciones sobre las brutalidades de la policía para con los detenidos políticos, según informaban en Madrid las fuerzas de la oposición» (1).

(1) Refiriéndose a este hecho el diario de París «International Herald Tribune», informaba el mismo día que un grupo de sacerdotes de Barcelona está preparando otra carta sobre las brutalidades cometidas por la policía en Cataluña.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

6 FEVRIER 1969
NUMERO 542
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Civisme

**Il paraît que de nos jours l'instruction civique n'est pas considérée en France comme un enseignement « à part entière » et, l'Etat qui prévoit tout envisagerait de redonner à cette matière, la place qui lui revient dans nos bonnes écoles « laïques ».**

**Faut-il se réjouir d'une telle initiative ?**

**A priori, une initiative « officielle » n'est pas faite pour rassurer les travailleurs qui, trop souvent et comme dirait La Fontaine pâtissent des bêtises des grands.**

**Avant tout donc il nous faut bien savoir où en est l'étymologie de « Civisme ».**

**Pour ceux qui avons dépassé l'âge de la première jeunesse et qui avons reçu une intruction civique « d'avant guerre », le civisme c'était l'amour de la patrie, les devoirs envers la patrie. En d'autres termes on nous apprenait à courir aux urnes ou à l'assaut des lignes ennemies, suivant le cas, avec une abnégation et un aveuglement qui semblent s'atténuer de nos jours.**

**Les causes ? Nous vous l'avons dit plus haut : insuffisance de temps consacré à cet enseignement. C'est du moins ce que certains prétendent sans que nous partagions cet avis. Selon nous, l'Etat qui détient pratiquement tous les moyens de diffusion, ne ménage aucun effort pour redonner à la jeunesse francaise le goût du civisme et du patriotisme.**

**Il y a donc d'autres causes ? Certainement, et c'est pourquoi ceux qui étaient à l'écoute d'Europe n° 1, le 22 janvier avant les informations de 20 h., pouvait poser des questions sur le civisme.**

**En toute honnêteté reconnaissons que certaines réponses furent fort pertinentes et nous avons retenu avec satisfaction une nouvelle définition du terme « Civisme ». Il paraît qu'avec le temps ce terme se serait en quelque sorte enrichi, amélioré, pour devenir à l'heure où nous écoutions la radio : « Un désir et une faculté de participer à la prospérité d'une cité, d'un pays, mais aussi du monde. »**

**Bravo ! pour cette définition. Dans ce sens-là accentuons l'instruction civique; c'est tout ce que demandent les syndicalistes authentiques qui se battent contre les privilégiés : les parasites et les gaspilleurs.**

**Mais alors nous avons un tas de questions à poser à Europe n° 1.**

**1°) L'Etat est-il disposé à admettre cette définition du civisme et va-t-il tolérer cet enseignement dans les écoles et Lycées ?**

**2°) Cet enseignement, qui est en opposition formelle avec l'esprit individuel qui règne dans la société actuelle, ne risque-t-il pas de provoquer d'autres remous comme ceux de mai ?**

**3°) Pense-t-on donner impunément aux jeunes le goût et la faculté de participer à la prospérité de la cité, du pays, du monde sans une transformation radicale et préalable des structures sociales actuelles ?**

**4°) Les promoteurs de cette nouvelle intensification du civisme ont-ils vraiment le désir de participer à la prospérité de la cité, du pays et du monde ?**

**Mais arrêtons là un questionnaire qui risque fort de demeurer sans réponse positive. Nous savons par expérience qu'il n'existe à l'heure actuelle qu'une forme de civisme à la portée des travailleurs; et la définition est la suivante : « L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Tant que nous n'y serons pas parvenus nous serons contraints de nous battre contre nos exploiteurs qui, eux, ne voudront jamais admettre dans la pratique, la définition moderne du terme « civisme ».**

**Nous ne voulons donc pas être dupes de beaux parleurs qui, dans des moments difficiles ne cherchent qu'a s'approprier du « fromage ».**

## Liberté

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, de la liberté en évoquant la tragédie de Prague.

Bien entendu, il est toujours des honnêtes gens pour affirmer que chez nous le choses ne vont pas très, très bien, mais il nous reste une bonne chose : la liberté.

Je ne sais pas si ce type d'individu, assez courant en France et probablement dans le monde, était représenté à la Maison de l'Enseignement de Melun (Seine-et-Marne) le samedi 25 janvier dernier; mais, ce dont je suis certain, c'est que dans un pays républicain comme le nôtre, il n'est pas toujours permis d'informer la population avec le moyen le plus « objectif » : l'image filmée.

Oui, nos amis de la Libre-Pensée nous avaient promis la projection d'un film sur les événements de mai, et puis, un large dialogue sur l'ensemble de problèmes que se posent encore les ouvriers et les étudiants.

Les invitations avaient dû être nombreuses, mais il faut croire que le choix du sujet y était pour beaucoup dans la participation massive qui était rassemblée dans la salle.

Nous attendions patiemment la présentation du film quand le président nous annonça la présence du commissaire principal de Melun, venu pour interdire la projection du film.

Inutile de décrire la réaction bien justifiée de la salle, qui parut un instant vouloir passer outre à cette interdiction qualifiée d'illégale. Quelqu'un ajouta même qu'il était absurde de vouloir parler de légalité quand l'Etat se manifestait de façon si arbitraire.

Bref, la peur de perdre le film, plus que la peur du gendarme, fit changer d'avis les plus « enragés » et il fut décidé que le film serait projeté ultérieurement chez un particulier.

Libre cours fut donc donné au dialogue après une lecture brève des principaux faits et dates qui marquèrent mai et juin 68.

Le dialogue fut animé. Jeunes et moins jeunes, ouvriers et étudiants, tout y était représenté et tous les interlocuteurs s'y exprimèrent librement car, comme le rappela à plusieurs reprises le président : « Nous devons rester des hommes libres qui peuvent s'exprimer librement ».

Monsieur le commissaire put constater que la contestation de la société capitaliste se fait par une analyse profonde de la situation et que les barricades ne se dressent que lorsqu'il s'agit de se défendre contre les provocations policières.

On lui laissa même entendre qu'il nous rendait service en interdisant la projection car, comme tout ce qui est interdit, ce film ne manquera pas de susciter la curiosité des gens et deviendra plus célèbre.

Quoiqu'il en soit, la soirée ne fut pas perdue malgré cette « liberté » surveillée et l'intervention de quelques jeunes « trotskystes » qui tentèrent de vanter un « pouvoir » ouvrier dont personne ne fut dupe.

Comme aurait dit Louise-Michel : « Tout pouvoir est maudit ». Notre salut ne peut venir d'aucun pouvoir. Plutôt qu'une prise de pouvoir préconisons la prise de conscience de tous les travailleurs, de tous les producteurs manuels et intellectuels.

Que chacun de nous reste à son poste de combat, dans l'usine, le chantier, l'atelier; face à l'arbitraire de l'Etat, à la spéculation des exploiteurs et à la violence des forces répressives, décrétons la grève générale et instaurons partout l'autogestion.

Faire usage de notre force d'inertie contre les violences des exploiteurs et nous donner de toutes nos forces physiques et intellectuelles pour la prospérité de tous les hommes c'est préparer les bases d'une société meilleure et plus libre; c'est aussi honorer la conduite de tous ces jeunes qui, à Paris, à Madrid ou à Prague, ont ouvert une brèche dans l'édifice du despotisme et du malheur.

## De Gaulle en Bretagne

Un mal qui ronge les hommes d'Etat, c'est bien celui de paraître être le guide, le sauveur de toutes les situations mauvaises d'une nation et c'est bien celui dont souffre terriblement de Gaulle porté au pouvoir par les manifestations d'Alger en mai 1958.

Si je parle de 1958, c'est que je pense à toute cette jeunesse étudiante et ouvrière, inquiète de son avenir, qui sut crânement affronter les forces policières, d'abord seule, puis soutenue par tous ceux se réclamant du progrès et finalement trahie, surtout par ces pontifes qui ont le mot « unité » en bouche.

De Gaulle sauvé en mai par les moscovites, alors qu'il était en pleine détresse morale, son pouvoir vacillant, revenu de sa peur, employa tous les moyens : chantage au péril communiste, coercitifs contre les « gauchistes », pour rétablir son autorité.

Depuis juin, son régime est sur le chemin de la déroute économico-sociale, ne résolvant aucun problème, que ce soit celui du coût de la vie, celui du chômage, osant mettre tous les troubles économiques du pays sur le compte des manifestations de mai. Alors que les statisques antérieures à ce mois, reconnaissaient que des centaines de milliers de travailleurs étaient en chômage, les déclarations de Couve, son premier ministre annonçant la diminution de moitié de la production du charbon d'ici quelques années, l'information sur la marine de commerce prévoyant près de 6.000 suppressions d'emploi, ce qui touchera la Bretagne maritime, font la preuve de l'incapacité de ce régime.

Dédaignant ses propres ministres, l'exemple de l'affaire Israël-Liban en est la démonstration éclatante, ces gens ont appris sa décision de la même façon du commun des mortels manquant totalement de dignité, se sont tus et c'est la presse d'information qui le dit et son ministre Le Theule, breton ou d'origine bretonne, s'est fait drôlement secouer par tous les syndicats des journalistes même ceux accrédités près de l'Elysée, à part les communistes toujours asservis à Moscou.

Ne pouvant ou n'osant se rendre à l'étranger, parader, pérorer, il se rabat sur les provinces et il a choisi la Bretagne, Brest et surtout Quimper où il fera un discours, un de plus. Or s'il y a une région où la crise économique sévit à l'état endémique, c'est bien la nôtre, et pour démontrer ce que j'avance, je ne vais citer qu'un numéro du « Télégramme » de Brest, celui des 18 et 19 janvier 1969.

Sous le titre « Regard inquiet sur le Sud-Finistère », il est constaté que la situation de l'emploi se dégrade, même en tenant compte de la débauche saisonnière.

Aux Papeteries de l'Odet, 29 ouvriers sont congédiés à compter du 1er février; 16 autres pourraient les suivre prochainement. L'usine Mather et Platt envisagerait également une compression du personnel. 200 jeunes sténo-dactylos, titulaires de leur C.A.P., sont inscrits comme demandeurs d'emploi. A Douarnenez, par suite de regroupement d'usines, 30 ouvriers seront licenciés. A Concarneau, 77 ouvriers de la Fédécoop le seront aussi et l'inquiétude persiste parmi les 200 employés de la maison « Cérébos », de Pont-Aveu.

D'où l'exode continuel chez les jeunes. Dans les communes du Cap-Sizun, 198 mariages ont été célébrés en 1968. 92 de ces couples ont déjà quitté définitivement leur région.

Irritée, la Chambre de Commerce de Quimper, réunie en assemblée, a décidé à l'unanimité d'ignorer le timbre à 40 centimes; ce qui est une gifle magistrale à un autre Breton : Guéna, ministre des P.T.T.

Les arrestations de membres du F.N.B., décidées par un autre Breton, le trop connu Marcellin, chef de toutes les polices du pays des chouans; remplacez Louis XVI par de Gaulle et vous comprendrez toute la férocité dont peut être capable un émule de ceux qui arboraient le drapeau blanc à fleurs de lys et la croix, n'empêcheront pas la rancœur, la haine qui grandissent dans le monde du travail.

La venue de de Gaulle à Brest le 1er février; à Quimper le 2, devrait déclencher des mouvements de protestation : ouvriers, paysans, marins, travailleurs de toutes professions.

Il y a à craindre que les organisations prépondérantes vont se contenter de déposer des motions, autant en emporte le vent; ce qui manque c'est une véritable organisation de combat : la C. N. T., qui tend avec difficultés s'implanter en Bretagne.

Considérant que la circulaire du secrétaire inamovible, Mauvais, adressée aux responsables des syndicats C.G.T., face à l'activité des éléments « gauchistes » au sein de cette centrale, rend inopérante la conférence des 7 et 8 décembre de Paris, les libertaires et les syndicalistes fidèles aux buts de la Charte d'Amiens vont-ils comprendre que leur place est à la C.N.T., qu'il faut renforcer, en suivant ce que font les Italiens appuyant de plus en plus l'activité de l'U.S.I., sœur des C.N.T.

**A. LE LANN**

ECHOS D'IMPRIMERIE

## QUOI DE NEUF DANS LE LIVRE ?

Depuis la reprise du boulot au mois de juin 68 ?

Les gars du Labeur semblent complètement endormis, ils considèrent la grève de mai-juin comme une défaite. C'est pourtant une grande erreur de parler de défaite. En fait c'est une trahison; une des plus belles à l'actif des seigneurs de la fédération du Livre-C. G. T. à laquelle la C. F. D. T. et F. O. ont emboité le pas. Les bureaucrates de ces fameuses centrales réformistes y ont mis tout leur savoir faire, pour casser cette grande grève, en commençant à séparer Paris de la province. Ils ont ensuite limité la lutte sur un plan local pour isoler les derniers occupants des usines et inciter à reprendre le collier de misère, à seule fin de leur faire avaler la couleuvre des élections. La plus belle trahison enregistrée par les ouvriers du Livre c'est la parution des périodiques qui devaient informer le peuple, mais qui en fait de « l'Aurore » à « l'Humanité » ont tous déformé la vérité. Quand on pense au silence de « l'Humanité » et des autres sur la grève du Labeur ! C'est seulement au bout de la quatrième semaine de grève que « l'Humanité » à parlé de la « Grande victoire » des travailleurs du Labeur. Quelle victoire ? Il n'y a qu'à s'en rapporter à la dernière imprimerie en grève, l'Imprimerie Lang qui a tenu quatre semaines complètes, et qui a obtenu, quoi ? L'ordre de reprise du travail signé entre les syndicats et le patron avec la complicité des délégués, avant que les grévistes aient voté. Le vendredi 14 juin en 5e page dans « l'Humanité » un article de 4 lignes disait qu'il y avait un petit différent chez Lang. Il n'y avait absolument rien d'obtenu, le différent était plutôt grand... En fait, que demandaient-ils ?

Il a été question du retour aux 40 heures, et certains ouvriers en sont partisans, seulement ils jugent qu'il est très difficile de vivre avec 40 heures au taux actuel. Evidemment il est plus facile de faire des heures supplémentaires que de lutter pour obtenir des salaires permettant de vivre avec quarante heures. Attention camarades de chez Lang il serait peut-être grand temps de retrousser vos manches pour entamer la lutte pour l'obtention de salaires qui devront répondre à la journée de 6 heures.

D'après certains échos de couloir provenant de la direction il est question des 4 x 6. Il y a des copains qui font la grimace, et qui préfèreraient voir des camarades aller s'inscrire au chômage, pour mieux conserver leur petit privilège. Chez Desfossés les 4 x 6 sont en application depuis plusieurs années, les ouvriers ne s'en pleignent pas, seulement ils se sont battus bien avant l'application de ces services pour qu'il n'y ait pas de perte de salaire. Dans cette même maison les syndicalistes de l'atelier parlent de rentrer en bagarre pour la semaine de 30 heures avec 200 francs d'augmentation par mois.

Alors les gars du bastion Lang reprenez votre ardeur de mai-juin. Passez par-dessus les bureaucraties syndicales comme vous l'avez alors fait en employant les principes anarcho-syndicalistes et vous n'avez plus à parler de défaite.

## Marxistes d'hier et d'aujourd'hui

### Ce que Jacques Duclos ne dira pas à ses ouailles

L'œuvre de Marx contient deux tendances, l'une révolutionnaire, l'autre évolutionniste. C'est sous le signe de l'évolution que, quinze ans plus tard, le marxisme renaît dans la Deuxième Internationale, qui pendant un quart de siècle domine le mouvement ouvrier en Europe. La social-démocratie allemande lui donne l'exemple d'une politique, apparemment pleine de succès, qui, tout en protestant de sa foi révolutionnaire, est réformiste dans la pratique. Dans un monde où l'exploitation des colonies enrichit toutes les grandes puissances, la part du prolétariat à la richesse générale s'accroît sans cesse, et dans la plupart des Etats il semble que la classe ouvrière obtiendra tout par des moyens légaux. Même en Russie, beaucoup croient qu'il suffira d'atteindre un régime démocratique pour que le prolétariat puisse réaliser toutes ses revendications sans se heurter à la légalité capitaliste. Sauf dans les pays latins et particulièrement en Espagne, les anarchistes tombent alors petit à petit au rang d'une secte, et l'illusion social-démocrate dépouille pour longtemps la controverse entre Marx et Bakounine de tout objet réel.

C'est seulement après la victoire des bolchéviks, rénovateurs des tendances révolutionnaires du marxisme, après la débâcle de la social-démocratie allemande et après les luttes des anarcho-syndicalistes espagnols que le principe de l'action révolutionnaire reprend une force nouvelle et que le grand débat entre le socialisme autoritaire et antiautoritaire redevient actuel.

Bien entendu, le duel de Marx et Bakounine ne finit pas avec le congrès de La Haye. Les invectives réciproques se poursuivent; Marx et Engels se complaisent de plus en plus dans une attitude moraliste du haut de laquelle ils jugent Bakounine comme un criminel de droit commun. « Outine, écrit Engels à un ami (...), nous a raconté encore de nouvelles choses tout à fait extraordinaires sur Bakounine. Le gaillard a très fidèlement appliqué son « Catéchisme » (1) dans la pratique; depuis des années, lui et son Alliance ne vivent que de chantage. (...) Tu ne peux pas te figurer quelle bande de fripouilles sont ces gens-là. » Au cours des années, Marx et Engels ont donc accusé Bakounine d'abord d'être un agent de la police russe, ensuite de vouloir capter l'héritage des prétendus fonds panslavistes mis à la disposition de Herzen, et enfin d'être un escroc et un maître-chanteur.

La réputation de Bakounine n'est pas atteinte par ces calomnies. Mais en introduisant ces méthodes de la lutte fractionnaire dans l'Internationale, Marx crée un précédent qui pèse lourdement sur tout le mouvement ouvrier. Nombre de ses disciples imiteront les bassesses de leur maître, sans avoir l'excuse de son génie.

Il faut dire que les marxistes les plus notables ne manquent pas de blâmer la conduite de Marx. Le père du révisionnisme socialiste, Edouard Bernstein, qui vécut longtemps dans son intimité, écrit : « Dans cette lutte entre Marx et Bakounine, le dernier apparaît, d'un point de vue purement humain, sans conteste dans une lumière plus favorable que son adversaire; même celui qui croit que Marx défendait dans ce différend les intérêts du mouvement ouvrier qui ne permettait pas de concessions sentimentales, ne peut pas ne pas regretter que Marx n'ait pas conduit cette lutte avec d'autres moyens et en d'autres formes. » Et Franz Mehring, l'historien officiel de la social-démocratie allemande, déclare : « Il était inexcusable que l'on ait voulu encore faire perdre à Bakounine son renom d'honnêteté dans les questions du mien et du tien, et malheureusement la faute en fut à Marx. » Mehring observe malicieusement que bien des écrivains n'ont pas accompli des travaux dont ils étaient chargés, sans rendre l'avance reçue, et il constate que la seule personne qui eût vraiment subi un dommage, c'est-à-dire l'éditeur Poliakoff, se désintéressait complètement de toute l'affaire. Mehring aurait pu ajouter que le courroux de Marx était d'autant plus spécieux qu'il s'agissait de la traduction d'un livre à lui.

Citons enfin ce passage dans la biographie de Marx d'Otto Rühle : « Qu'il (Marx) se servit pour triompher objectivement de moyens aussi honteux que de souiller l'adversaire, c'est un geste déshonorant qui ne salit pas Bakounine et qui avilit au contraire son auteur. On voit bien là le trait fatal d'un caractère : ni les questions politiques, ni le mouvement ouvrier, ni l'intérêt de la révolution rien ne passe jamais pour Marx qu'après le souci de sa propre personne. Qu'un concile révolutionnaire international prêt à faire sauter à la première occasion le code de la propriété personnelle et de la morale bourgeoise, ait chassé, proscrit, expulsé, sur la dénonciation de son chef, le plus génial, le plus héroïque, le plus fascinant de ses membres sous prétexte d'une infraction aux lois bourgeoises de la propriété, c'est une des plus sanglantes plaisanteries de l'histoire. »

Pourtant, aucun pas, aucune tentative de réconcillation ne sont faits de Londres. Même la mort de Bakounine ne provoque un seul mot de sympathie de la part de Marx. En 1893 seulement, alors que les deux adversaires dormant depuis longtemps dans la terre d'exil, l'un en Suisse, l'autre en Angleterre, Engels dit à Charles Rappoport, après une longue diatribe contre Bakounine, ces paroles inattendues : « Mais il faut le respecter; il a compris Hegel. »

***

Nous avons été peut-être un peu long, mais nous ne pouvions faire autrement que de donner au lecteur tout un chapitre du livre de H. E. Kaminski, qui nous semble être d'une capitale importance pour avoir une exacte connaissance de ce qui fut la lutte de Marx contre notre Bakounine.

De cette impitoyable lutte qui donna la norme à suivre aux disciples de Marx le teuton se dégagent de très importants enseignements dont les anarchistes d'aujourd'hui devraient bien tenir compte.

Ce sont depuis plus d'un siècle les mêmes accusations, les mêmes calomnies dont se servent les marxistes pour empêcher l'élargissement des idées anarchistes. Mais il est aujourd'hui d'autres raison fondamentales pour que les anarchistes passent sans plus tarder à l'offensive.

Depuis ces controverses fondées, peut-être, dans des principes idéologiques et tactiques, jusqu'à nos jours, le marxisme a été mis en condition de prouver que Marx ne s'était pas trompé. A cent ans de Marx et de Bakounine, le marxisme est aujourd'hui plus incapable que jamais de prouver la justesse de ses théories. La dictature du prolétariat est implantée en Russie depuis 51 ans. L'Etat est-il en voie de disparition ? L'Etat prolétaire que Marx et Lénine disaient destiné à disparaître est plus fort et absorbant qu'il ne l'avait jamais été. L'Etat prolétaire est aujourd'hui plus que jamais « le monstre le plus froid de tous les monstres froids. »

D'autre part, les partis communistes au pouvoir, aussi bien que ceux qui ne sont pas encore arrivés au pouvoir, se sont définitivement convertis, les premiers en véritables états gendarmes, les secondes en véritables partis sociaux-démocrates, avec toutes les sequelles que cela comporte.

Nous allons, donc, voir maintenant, ce qu'il est advenu de la gigantesque révolution russe, et ce qu'est devenu le parti bolchévik de Lénine et de Trotsky. Vu ce que le marxisme a fait de la Première Internationale, nous verrons ce qu'il a fait de l'Etat condamné à disparaître.

**M. OCANA**

*(A suivre).*

(1) *Engels parle des « Règles dont doit s'inspirer le révolutionnaire; appelées souvent « Catéchisme révolutionnaire » et confondu facilement avec le Catéchisme révolutionnaire de la fraternité.*

## Organisation et propagande

Y aura-t-il une nouvelle explosion d'espoir en 1969?

Comment la préparer et se préparer ?

Quel sera le rôle de la C. N. T. ?

Pour répondre à la première question, on ne peut rien affirmer. Pour la seconde, il s'agira de voir la nécessité de la propagande. Pour la troisième, elle se rattache au problème de la propagande. Néanmoins, notre propagande ne prétend pas détenir toute la vérité, apporter toute la lumière à l'exploité. De même, elle ne prétend pas que ce dernier doit suivre aveuglément des ordres tout comme les autres syndicats réformistes à direction hiérarchisée et rétribuée, mais démontrer que le travailleur détient la plus grande partie de la vérité et il suffit de l'éclairer. Pour cela, il existe une nécessité, celle de créer une organisation syndicale plus puissante, tout au moins pour que l'on entende sa voix comme l'autorise (plus ou moins hypocritement) la « Démocratie ».

Cette nécessité répond à l'évidence démontrée qu'une révolution ne peut survivre, ne peut être provoquée sans organisation et union des intéressés (ce qui ne veut pas dire qu'ils subissent » cette organisation et perdent leur autonomie propre, n'oublions pas que les capitalistes de gauche ou de droite, de l'est ou de l'ouest, s'organisent en maffias et ku-klux-klans face à des ouvriers bien supérieurs en nombre mais inorganisés, dupés lorsqu'ils le sont, car ils le sont dans des organisations à la solde du profit). Pour en revenir à l'histoire et plus particulièrement à cette révolution « inconnue », laissons Voline nous parler de ce problème qui fut celui des révolutionnaires russes et ukrainiens de 1917 à 1922, date où ils furent exterminés.

« Certains événements de la révolution nous prouvent qu'en dépit des circonstances défavorables et de l'insuffisance des cadres anarchistes, l'idée eut pu se frayer un chemin et même l'emporter, si les masses ouvrières russes avaient eu à leur disposition, au moment même de la révolution, des organismes de classes expérimentés, éprouvés, prêts à agir de leur propre chef et à mettre cette idée en pratique. Or la réalité fut tout autre. Les organisations ne surgirent qu'au cours de la Révolution. Certes, elles prirent aussitôt numériquement un élan prodigieux. Rapidement le pays entier se couvrit d'un vaste réseau de syndicats, de comités d'usines, de soviets, etc... Mais ces organismes naissaient sans préparation ni stage d'activités préalables, sans expériences acquises, sans idéologie nette, sans initiative indépendante. Ils n'avaient pas encore jamais vécu de luttes d'idées ou d'autres. Ils n'avaient aucune tradition historique, aucune notion de leur rôle, de leur tâche, de leur véritable mission. L'idée libertaire leur était inconnue. Dans ces conditions, ils étaient condamnés à se traîner, dès leurs débuts, à la remorque des partis politiques. Les groupements libertaires ne peuvent être, comme tels que des « postes émetteurs ». Pour que ces idées soient appliquées à la vie, il faut des « postes récepteurs », des organismes ouvriers prêts à capter ces idées-ondes et à les mettre en exécution. »

La C. N. T., par son organisation syndicale, est le seul organisme qui, en France, permet se développer, auprès de la classe des travailleurs, la nécessité de l'action pré-révolutionnaire.

**Helios LOPEZ**

## COMMUNIQUES

LES JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES ET LE GROUPE FA 3 BAKOUNINE DE MARSEILLE

Vous invitent à assister à un Meeting anarchiste et Syndicaliste Révolutionnaire, le 16 février 1969 à 9 h. 30, salle Vicenti, Traverse Vicenti, Marseille-St-Henri.

Sujet : *Participation ou autogestion.*

Orateurs : Maurice Joyeux, Daniel Florac et Pierre Méric.

Vous invitent également à assister à une conférence de Maurice Joyeux sur l'Anarcho-syndicalisme le samedi 15 février à 21 heures, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1°).

17e U. R.

Le groupe J. S. R. 17e U. R. de la C.N.T. invite les jeunes camarades désirant participer à notre action, à venir aux permanences qui ont lieu à notre siège chaque samedi de 11 h. à 18 h. Palais du Travail, salle n° 2. Place de la Libération, 69-Villeurbanne.

COMMUNIQUE

Nous sommes invités à participer largement à la 2e Conférence syndicaliste qui se tiendra à Paris le samedi 22 février de 9 h à 20 h 30, salle L. Jouhaux, annexe de la Bourse du Travail (67 r. Turbigo), métro République, dimanche, 23 février de 9 h. à 19 h., caveau de la Maison Verte, 127, rue Marcadet, métro Marcadet. Joffrin-Poissoniers.

Ordre du jour : Actualités sociales. Informations sur les mouvements étudiants et ouvriers. Situation internationale.

C.N.T.-A.I.T. — U.L. DE MARSEILLE

Camarades : N'oubliez de prendre la carte confédérale 1969 à la Trésorerie de l'U. L., ouverte tous les jeudis et samedis de 18 à 20 h, au siège, salle 3, Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie.

Travailleur ! Qu'importe ton lieu de naissance. Rejoins la C.N.T. dans la lutte pour le bien-être et la révolution !

Pour prendre contact avec les syndicats C.N.T.F. et les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires, s'adresser au siège, tous les après-midi.

Au chantier, à l'usine, faites connaître la C.N.T. autour de vous, renforcez ses syndicats.

## CAISSE DE SOLIDARITE

*Souscription « Solidarité Bordeaux »*

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

*Cenquième liste*

| | |
|---|---|
| Ordonez (Belvèze) | 50 00 |
| Jouli (Paris) | 10 00 |
| F. L. Combs-la-Ville | 75 00 |
| F. L. Paris | 690 00 |
| | 825 00 |
| Listes précédentes | 1 615 00 |
| Total à ce jour | 2 440 00 |

# Area mundial

**ACTUALIDAD LATINOAMERICANA. — DESPUES DEL 20 DE ENERO, ¿QUE RUMBO SE TOMARA?**

ES la pregunta que se formulan, a través de los órganos de expresión, y en muy especial modo dentro esta esfera indoamericana, algunos publicistas ya sea por cuenta propia o en representación de entidades y grupos de presión económicos, cuales serán los caminos por dónde orientará su política la nueva Administración Nixon, frente a la gama de problemas que gravitan sobre este hemisferio y los muy graves que confronta el mundo entero.

Cuando de otras naciones se trata, muy raramente la opinión pública mundial suele tomarse con interés sumo ni siente ansiedad de penetrar dentro las áreas espectantes, dada la tenue influencia en el plano internacional derivada del proceso, una vez electo el gobernante de turno. Sólo Norteamérica, hoy, le cabe este «privilegio» (¡ganado con cuantos artilugios, tretas, sudores y sangre derramada!) Y no hay porque mirar de soslayo lo que resulta evidente.

Miles de megatones de energía nuclear acumulados en sus resguardos; dos cientas bases marítimas y aéreas estratégicamente desparramadas por el mundo y el dólar como signo monetario dirigente dentro las finanzas abonan y respaldan el poderío y ese privilegio de que hemos hecho mención.

Lo importante en estos tiempos no está tan sólo conocer en qué base de criterio operará la Casa Blanca respecto de los problemas latinoamericanos relacionados a préstamos, leyes arancelarias, cuotas y precios de sus productos de exportación, que sin género de duda y por sobre toda otra consideración serían estos acotos, innegablemente, lo que primaría, atendiendo los intereses de los acaudalados de esta parte sur del Continente, como medio de impulsar el desarrollo de estos pueblos y, subsiguientemente, desarrollar, aún más (¡como no! los bolsillos de los dueños de las haciendas, de las minas y de los industriales manufactureros subdesarrollados, sino que, no negando su importancia, lo fundamental estriba en desentrañar el fenómeno por el que se genera, escalonadamente, la cada vez más crítica, y por tanto cada vez más ominosa y criminal competición armamentista, por mor de la no menos detestable competición económica.

En base a este problema altamente conflictivo es que nuestro desdichado mundo hace sus cábalas en vísperas de que los nuevos dirigentes habrán de instalarse en los puestos donde moran los mayores peligros para la humanidad y que, no por flamantes y republicanos, habían de resultar peores ni mejores.

Existe hasta aquí, en materia de competición y de lucha o guerra fría una tendencia que es todo un desmentido cuantas frases dichas y organismos creados diz que para hallar una paz digna y durable. Y esta tendencia, como es de dominio público, data de lejos sin que los años, las élites gobernantes de turno ni el peligro de muerte total que nos acecha han sido capaces de desorbitarlo. Hay razón entonces para creer, dadas las circunstancias presentemente negativas, que la nueva Administración Nixon, de textura política igualmente repelente, ¿tratará de entumecer, dejar inerte la calenturienta, termocéfala postura de sus antecesores? Ni pensarlo siquiera. Y no por el hecho políticamente traumático cuya herida dejada abierta por el partido demócrata resulte ahora, con la venida de los republicanos considerados más reaccionarios que sus contendientes, (no sabemos verle la diferencia) de más opción para agrandar esa herida misma, pues tanto los unos como los otros, no hacen otra cosa que obedecer a un mismo interés, un mismo postulado, a la filosofía del condominio sobre una buena mitad del mundo capitalista, dejando la otra mitad al libre albedrío de los hombres cuyo sistema es el totalitarismo con principios burdamente, fatuamente denominados socialistas.

He aquí, pues, donde radica la real tragedia porque no vemos medios idóneos, disuasivos (dentro el presente «orden» competitivo) humanística y éticamente capaces de glaciarizar tanta energía presta a vomitar...

Se nos habla, sí, prepotentemente y estúpidamente además del poder disuasivo que representa la bomba atómica y el arma microbiológica frente a las otras armas del mismo tipo en poder del enemigo. Si la única salida de ese contexto sin tragaluz residiese en esta concepción aberrante y criminal de los problemas sociales y humanos, ¡pobre humanidad!

Nunca como esta vez se había sentido tanto horror a una más que probable guerra que se avecina, por los medios que existen tan infernalmente destructores, entre lo que se da en llamar Este y Oeste, que es como quien dice entre capitalismo y comunismo, cuando en realidad lo que existe, dentro el mundo dirigido por el poder burgués, idénticamente como ocurre en el mundo comunista, es una fiebre absorcionista de parte del poderoso que postula, mediante el terror atómico, la dirigencia absoluta de los destinos comunitarios, en obediencia, claro está, al poder omnímodo y omnipresente del ego. Enfrentado a este ominoso principio natural, pero rectificable, está el débil que aspira hacerse grande y poderoso, que se apresta, con el no menos terrorífico de los armamentos a una defensa por la sobrevivencia como nación no dependiente, obedeciendo de igual modo los instintos egocentristas.

Mayor caos e incivilidad que todo esto no lo hallaríamos en las márgenes del Amazonas. Y nunca como ahora también nosotros, los que pensamos en un más allá cabal y expresivamente ordenado, en anarquistas, (porque lo de hoy, como venimos diciendo, no es más que un desorden total y completo) nos habíamos sentido tan impotentes, rechazando sin embargo por falsas y oportunistas las expresiones que profirió Haya de la Torre no ha mucho y según las cuales debemos de aceptar el presente estatuído porque por el momento (según él) no existe otra cosa que lo remplace. Si el maestro que fue González Prada renaciera a la vida, con que pena habría de constatar el comportamiento político de sus más conspicuos discípulos.

Que existen fórmulas destinadas a suplantar el presente establecido tan solo podría ser negado por quienes del festín estatuído andan en su torno medrando como si se tratara de una merienda de negros.

**ROMULO CHAVEZ**

**SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA**

A todas las secciones, amigos y simpatizantes de S. I. A.

Todavía tenemos un número elevado de Portecartes dispuestos para su envío inmediato a todos cuantos lo soliciten, seguros de que aquellos que se interesen por su adquisición, quedarán complacidos por su utilidad práctica, su acabado perfecto y la modicidad de su precio.

S.I.A., compañeros, precisa nuestro concurso solidario. Ayudar a S.I.A. es ayudarse a sí mismo, y es ayudarnos todos.

*Por el Consejo Nacional de S.I.A.,*
*Victor Francisco*


MAURICIO CRANSTON

**UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE**

**Carlos Marx y Miguel Bakunin**

Ediciones «UMBRAL»

Precio: 1 franco.


# ANTENA

ESTUDIANTES «SUICIDADOS»

PARIS (OPE). — «Le Figaro» del 27 publica una crónica del señor Georges Dupoy. Se refiere a la trágica muerte del estudiante madrileño Enrique Ruano y dice: «Hace dos años, el primero de febrero de 1967, otro estudiante de la Universidad de Madrid moría en las mismas circunstancias: se tiraba por una ventana para huir de los policías que iban a detenerle.

»Los hechos se repiten. Cada una de las dos muertes ha inspirado la misma emoción y la misma indignación en los medios universitarios para con las fuerzas del orden. Hay una diferencia sin embargo, en 1967, la situación social era tirante en extremo y tenían lugar manifestaciones de excepcional violencia. Hoy día, la situación es relativamente calma. Y son, sin embargo, los disturbios que han seguido a la muerte del estudiante Ruano Casanova, los que han determinado el estado de excepción en todo el territorio por vez primera después de la terminación de la guerra civil.

»La explicación dada por el portavoz del Gobierno según la cual esta decisión habría sido adoptada para reducir «las acciones minoritarias» de estudiantes, parece bastante engañosa, con tanto más motivo por cuanto el mismo comunicado del ministro de Información declaraba: «Gracias a Dios la salud social y política del país, es excelente.»

SITUACION DEL EJERCITO

El ejército comienza a interrogarse sobre las consecuencias de su lealtad y está ya cansado de las eternas palinodias en lo que concierne a la sucesión. Aquél se inquieta seriamente de las represiones que de él se exigen comprometiendo su propio destino político.

Habría que relacionar con estas exigencias actuales del ejército los rumores de golpe de Estado que habían circulado en abril último.

»En esta época se había temido una ocupación del poder por parte de los generales con motivo de los disturbios ocurridos en el País Vasco. Los generales al parecer, habrían impuesto al general Franco un sucesor.

»La escena fracasó entonces. Pero hace quince días una querella entre el conde de Barcelona y su hijo Juan Carlos, planteaba de nuevo el problema dinástico, sin que el Jefe del Estado se pronunciase en ningún sentido.

»¿Se asiste ahora a un desquite de los generales, que cogiendo la ocasión al vuelo, quieren aprovecharse del ambiente de ambigüedad de la coyuntura para plantear ahora con firmeza, el asunto de la sucesión? El estado de excepción impuesto al jefe del Estado paralizando toda posibilidad de reacción popular, facilitaría la solución del problema.»

LAS 300 PERSONAS DETENIDAS EN MADRID PASAN A 2.000

LONDRES (OPE). — «Se calcula que unas 300 personas han sido detenidas en Madrid desde que se declaró el viernes pasado el «estado de excepción» en todo el país — decía «The Times» el 27 de enero en despacho de su corresponsal Peter Strafford —. Se sabe también que han sido practicadas detenciones en Barcelona, Bilbao y Valencia, y se supone que no han faltado detenciones en otras partes.

»Lo que no parece saberse fuera de los círculos oficiales es la causa de que el Gobierno haya impuesto una medida que tiene todo el color de una crisis nacional. Pocas son las personas que creen que la existencia del régimen estaba amenazada por la revuelta estudiantil de estas últimas semanas. Los observadores se inclinan más a creer que el Gobierno ha tomado tal decisión respondiendo al descontento reinante entre los elementos más conservadores del régimen. Se trata aquí de los que se ponen fuera de sí cuando los estudiantes exhiben «slogans» maoístas o trotskistas. Estas gentes montan en cólera cuando al general Franco se le llama asesino y en cuando, como acaba de suceder recientemente en la Universidad de Barcelona, se arranca de su base un busto del general Franco.

Y SIGUE LA BARAJA DE REYES—

LONDRES (OPE). — «The Daily Telegraph» dedicó a los acontecimientos últimos de España dos fotografías y un título en el centro de la primera página que decía así: «El príncipe Juan Carlos «Rey en Abril». Una de las fotos publicada en el centro de la primera página sobre el título indicado, reproducía una manifestación de republicanos españoles frente a la Embajada española de Londres, situada en Belgrav Square. El pie decía: «Estudiantes y trabajdores españoles protestan contra el régimen de Franco y la declaración del estado de emergencia». La otra fotografía, publicada en la página 16, presentaba a un policía sujetando a una muchacha manifestante y decía su pie: «Una manifestante es sujetada por la policía después que los estudiantes y los trabajadores españoles se manifestaron frente a la Embajada de España agitando banderas republicanas y cantando canciones de la guerra civil. Se produjo una lucha con la policía cuando algunos manifestantes intentaron penetrar en la Embajada para pedir la destitución del general Franco.»

El texto de la información de «The Daily Telegraph» decía entre otras cosas lo siguiente:

«El príncipe Juan Carlos, nieto del rey Alfonso XIII es probable que sea coronado rey de España en abril. Vive en Madrid con su esposa, la princesa Sofía, hermana del rey Constantino de Grecia. Se ha declarado en el país un estado de emergencia por espacio de tres meses. Tengo entendido — dice el corresponsal Jonh Ridley desde Madrid — que a la terminación de este período de tres meses, el general Franco renunciará a su cargo y entregará el Poder al Príncipe.

»En el año 1947 se declaró que España seguía siendo una monarquía y que el general Franco designaría a su sucesor. Don Juan, pretendiente al trono e hijo de Alfonso XIII no ha sido nunca un favorito del general Franco, mientras que el príncipe Juan Carlos que vive desde hace años en Madrid, está considerado por el general Franco como su sucesor.»

VARIOS MENORES DE EDAD SON CONDENADOS A LARGAS PENAS DE PRISION EN CONSEJO DE GUERRA

LONDRES, (OPE). — «En consejo de guerra celebrado en Madrid — decía «The Times» el 23 de enero en un despacho de la agencia Reuter — han sido condenados cuatro jóvenes españoles que van de 12 a 25 años, por toda una serie de tentativas de incendio, entre las cuales figura el dar fuego al edificio de la Universidad de Madrid. Se les acusó de haber cometido crímenes de «terrorismo».

El tribunal militar condenó a 25 años de prisión a Leopoldo Redruello, de 19 años de edad, acusado de organizar un «frente revolucionario» de estudiantes para provocar incendios. Juan Manuel Tejeiro, de 20 años, fue condenado a 18 años de prisión; Angel Ayala, de 18 años de edad a 15, y Ernesto Alejarín, de 20 años, a 12. Todos son estudiantes.

Se les ha juzgado conforme a una ley sobre «bandidaje y terrorismo» que fue puesta nuevamente en vigor por el gobierno del general Franco en agosto del año pasado. El Colegio de Abogados de Madrid aprobó la semana pasada el hacer una petición al gobierno para que se anule esta ley y para que todos los crímenes se juzguen en España por tribunales civiles.

El Tribunal de Orden Público condenó ayer a un obrero español a tres años y medio de cárcel por distribuir propaganda de un sindicato socialista clandestino. La policía de La Coruña ha dado a conocer la detención de un sacerdote católico acusado de haber distribuído propaganda «clandestina» de noche.

APERTURA DE CARCELES HACIA ADENTRO

PARIS, (OPE). — El boletín diario «L'Information Latine», publicó el 23 de enero el siguiente despacho fechado en Barcelona:

«Ocho estudiantes de la Universidad de Barcelona, entre los cuales se encuentran dos muchachas, fueron detenidos el día 21 de enero por los incidentes del 17 de enero. La policía tiene orden de detener a 14 estudiantes. En la Universidad, las Facultades siguen cerradas y están guardadas por importantes efectivos de policía. En la Escuela de Estudios Comerciales, los estudiantes han celebrado una «asamblea libre».

AUMENTAN LOS FUNCIONARIOS

Por orden de 19 de octubre de 1968 se reorganiza la Subsecretaría del ministerio de Educación, a base de 27 secciones y tres entidades autónomas. El incremento de funcionarios sobre los que la Subsecretaría disponía al hacerle la última devaluación de la peseta no llega al 26 por 1000, según los cálculos de los entendidos en la materia.

PROTESTA POR EL «SUICIDIO» DE UN ESTUDIANTE

PARIS, (OPE). — El diario »International Herald Tribune» publicó el 23 de enero la siguiente información:

«Varios cientos de estudiantes de la Universidad de Madrid, furiosos por la muerte de un estudiante que la policía dice se suicidó durante los interrogatorios, hicieron en Madrid algunas manifestaciones esporádicas por segundo día consecutivo. Fuertes destacamentos de policía de servicio en terrenos de la Universidad maniobraron rápidamente para dispersar a los grupos que gritaban: «¡Policías, asesinos!» Varios manifestantes fueron derribados a porrazos, mientras otros hacían más ensordecedora la protesta tocando las bocinas de sus automóviles».

«The Daily Telegraph», de Londres, decía el mismo día que los manifestantes fueron unos dos mil, que la policía cargó a porrazos para disolver varias «reuniones ilegales» de los estudiantes, pero que la mayor manifestación del día tuvo lugar en la Facultad de Ciencias Económicas, a la que pertenecían los dos mil manifestantes señalados. Se trataba, al igual que otras manifestaciones anteriores, de protestar contra el veredicto oficial de suicidio sobre la muerte sufrida por un estudiante que estaba siendo interrogado por la policía.

«Después de manifestar en la Universidad, los estudiantes extendieron su campo de acción a diversas partes de la ciudad, parando el tráfico en el paseo de la Castellana. Algunos grupos se metieron en los autobuses y en el Metro gritando: «¡Franco, asesino!»

TIMO DE MISAS

Todos los años solía haber en España algunas misas por Hitler y Mussolini. Este año en Madrid se celebró una misa de requiem por el fascista Codreanu, jefe de los legionarios rumanos, asistiendo el ex ministro Fernández Cuesta, el general Villalba, el conde de Casa Rojas, Nieto Antúnez y Blas Piñar.

«LO QUE HAY QUE RESTAURAR O INSTAURAR EN ESPAÑA ES LA REPUBLICA

PARIS, (OPE). — El profesor Claudio Sánchez Albornoz ha hecho la siguiente declaración:

«Es notorio que una creciente agitación política sacude a España. Grupos diversos se disputan la piel de lobo antes de su muerte. Los clanes monárquicos quieren restaurar o instaurar la Monarquía. Había antaño dos facciones realistas: las carlistas y los alfonsinos. Hoy hay tres, porque a las dos tradicionales ha venido a añadirse la que tiene por bandera la continuación del régimen que hoy gobierna a España. Los tres grupos esperan la próxima apertura de la sucesión del caudillo.

Muchas veces hemos señalado el tremendo error histórico que constituía tanto la restauración como la instauración de la Monarquía en España, corridos ya dos tercios del siglo XX. No comprendemos cómo nadie puede pensar seriamente en la perduración de cualquier tipo de régimen monárquico en nuestra patria. La Monarquía no puede ser en ella sino un interinato que deje vivos todos los graves problemas sociales, políticos y económicos que existen ya en España y que se acumularán sobre ella al terminar el sistema de gobierno que ha mantenido al país política y socialmente aherrojado.

# España

**LOS CAPITALES EXTRANJEROS AUMENTAN**

MADRID. — La Sociedad Permo (aparatos para depuración de aguas), ha aumentado su capital a 25 millones de pesetas con 80 por 100 de participación francesa.

La «Basf Española» (productos químicos) con 75 por 100 de participación alemana, ha aumentado el capital a mil millones.

La Renker Bellpa Española (papeles especiales) con 78 por 100 de participación francesa, ha aumentado su capital a 100 millones.

También han aumentado su capital: la Faesa (accesorios de vehículos), en la que Francia e Italia tienen el 77,3 por 100; La Faema (aparatos de hostelería) con 90 por 100 de capital italiano; la Telemecánica Eléctrica (aparellaje para automoción) con todo el capital francés. Se ha creado la Cornelius (refrigeradores) con capital americano, y la Hispanoalemana Mercedes Benz con .1 por 1000 de Alemania.

«El Economista» comenta «la inusitada frecuencia con que pasan a manos extranjeras las empresas montadas con sacrificio de capitales españoles y compradas como en una almoneda, a favor de las desvalorizaciones y pérdida del poder de adquisición de la peseta».

**FERREA ARMAZON BUROCRATICA**

Decía la revista «El Ciervo» en diciembre pasado: «Se debate y aprueba en el seno del Consejo Nacional el Estatuto Orgánico del Movimiento. Desencanto en quienes esperaban una mayor apertura asociativa: el Estatuto mantiene, como dice «Ya», «la férrea armazón burocrática en que el anteproyecto encerraba la débil avecilla de la representación». El consejero Valero Bermejo levanta un revuelo al acusar a la prensa de hacer «crítica totalmente negativa» y de

# El hombre sin brújula

TRIBUNA JUVENIL

EN el mundo, como en cualquier vulgar gallinero, el cacareo es la nota predominante. Es natural y lógico que así sea, dado que el hombre, cada vez más mixtificado, está perdiendo uno de los atributos básicos que lo debieran caracterizar: su autoformación integral. Es tanta la deformación ética y moral que sufre, gracias a propagandas interesadas, tales como la supeditación a dictadores, a partidos políticos, a burocracias que explotan al Estado en su provecho, mientras menosprecian y deforman toda manifestación de personalidad, todo cuanto enaltece al individuo, que es muy difícil que éste encuentre la ruta de su destino.

A la vez, es tanta y tan dramática la sujeción violenta del hombre al cínico y brutal Estado, que no nos resulta muy fantasioso ver en el jactancioso «homo sapiens» o en el amargado «homo economicus» al futuro «homo fungus»: sin clorófila, preferentemente asexual, por esporas; parásitas, viviendo sobre materias orgánicas en descomposición, con su respectivo micelio con que absorber los elementos orgánicos nutritivos que existen en el medio. Es decir, si oteamos a nuestro alrededor podremos ver que no se requiere de mucha fantasía para observar la impotencia en que se debaten, aun algunos de los resueltos a no entrar en dicha clasificación, y cuanto más no acontecerá con aquéllos que incluso lo perciben con una especie de satisfacción masoquista.

Por lo que antecede, no es cosa fácil que el ser humano, antes de pronunciarse, se acostumbre a la reflexión. Pongamos, por ejemplo, el caso de la discriminación ¿a cuento de qué viene el que se nos quiera malintencionada, perversamente hacer creer que el problema de la discriminación racial tiene su manifestación más destacada en el ominoso hecho del asesinato de tres negros cometido por el gobierno racista de Sudáfrica? ¿Acaso se ignora que la discriminación racial es de uso generalizado, que tiene mil formas de aplicación, como el antisemitismo ruso o la persecución negra en Estados Unidos que simboliza su característica más destacada? ¿Es que puede dejarse de lado la existencia de una discriminación contra la libre expresión (presidio de escritores rusos), la discriminación ideológica, política, económica...? ¿Es que el mundo debe seguir saciando su sed en los abrevaderos de coca-cola, de vodka o de agua bendita, en vez de hacerlo con agua pura y no contaminada?

¿En aras de qué leyes divinas o terrenas debe ver el ser humano, en toda clase de elementos pigmentados, a un hermano, y en cambio incitar al odio y a la violencia contra quien no crea que Marx debe ser nuestro padre Adán? ¿Por qué sigue en pie, en pleno cincuentenario del golpe de Estado leninista, la persecución de toda persona y de toda idea que no sea la de la estatificación soviética? ¿Es que es tan indiscutible la bondad del burocratizado régimen ruso, para llegar a aglutinar el consenso general de la humanidad? ¿Es que al pueblo soviético no le interesa opinar acerca del caos en que se debate su economía? ¿Es que los trabajadores y campesinos rusos no tienen derecho a juzgar a quienes les esquilman y oprimen mediante el terror ejercido por el poder? ¿Es que deben consagrar sus vidas, generación tras generación, a venerar a sus «padrecitos»? ¿Es que acaso eso no es discriminación.

En fin, precisa usar el raciocinio para dejar de hacer de oso de feria, para dejar de hacer el juego a los intereses del imperialismo internacional, llámese soviético, yanqui, chino o vaticanista. Dediquemos nuestras fuerzas a combatir la trapacería gubernamental. Hay que procurar hacer un esfuerzo para que nuestras circunvoluciones cerebrales no correspondan a los llamados de Wall Street, del Kremlin, de Pekín o del Vaticano, y sí a una estructura eminentemente revolucionaria. Para ello es necesario no dejarse encasillar en calidad de peones al servicio de intereses bastardos. Nada de supeditaciones a Johnson, a Mao, a Breshnev ni a Paulo VI, el esfuerzo debe dirigirse a procurar ser uno mismo en su plenitud, al logro de que hombres y pueblos alcancen esta meritoria finalidad.

**Ismael VIADIU**

# Nada menos que un humanismo

*(Viene de la página 4.)*

dividual y socialmente considerado. Esto en cuanto a la teoría del deporte. Pero veamos ahora la praxis, como dicen los cultiniparlas.

Si resulta incongruente decir que el deporte es un humanismo apreciando al primero en su genuina espontaneidad, ¿cómo habrá que calificar lo que realmente ocurre con la práctica del mismo a escala universal? Con excepción del algunos en los que se respeta ciertos principios caballerescos, pero sin olvidar que en ellos los participantes no pueden llegar a una confrontación físicamente hablando, los demás son escenario de verdaderos campos de batalla. Con respecto al fútbol, que es el espectáculo masivo por excelencia, considerarlo un humanismo es algo peor que un sarcasmo: es un crimen. No hablo del boxeo, al que siguen también grandes multitudes, en el que las reglas consisten, por sí mismas, en vapulearse mutuamente dos hombres, dicen que con cierto arte y técnica que no por eso excluyen el salvajismo y la brutalidad; hablo de los deportes en los que los protagonistas, si sufren un encontronazo, o es casual o se debe a la inercia del impulso adquirido, pero siempre y en todo caso sin mala intención, es decir, con toda deportividad. Pues bien, en los campos de fútbol (pongo por ejemplo) ocurre que el hombre va en busca del hombre, no de la pelota; ocurre que, contra toda deportividad, salir vencedores sea como sea es la meta propuesta; ocurre que el árbitro, presionado, sobornado o amenazado, sanciona las faltas según la fuerza de estas imposiciones; ocurre que el público, como atacado de una súbita vesanía, vocifera al árbitro, se pelea entre sí, salta al campo, lanza botellas, piedras y almohadillas a la vez que usa un vocabulario que haría enrojecer a un carretero; ocurre que si ambos equipos contendientes pretenden ganar contra viento y marea, otro tanto sucede con sus seguidores y fanáticos desde las gradas, de donde se sigue una pavorosa ampliación de la catástrofe; ocurre que ese hombre pacífico e innominado que vemos diariamente pasar a nuestro lado y que no tiene valor para defender sus más elementales derechos a vivir frente a sus exactores, de pronto le vemos en el campo de fútbol convertido en un energúmeno, dispuesto a insultar y hasta matar; ocurre que ese mismo hombre que atraviesa por una evidente penuria económica, no tiene escrúpulo alguno en pagar una entrada cuyo valor es la tercera parte del sueldo mínimo establecido por el franquismo, y a veces casi la mitad; ocurre que todo el deporte está sometido hasta la raíz por la venalidad y el mercantilismo, que se dan primas fabulosas a los deportistas si ganan tal o cual partido, que es como incitar a la desintegración física del contrario; ocurre que todo es suciedad, negocio y puerca política.

Por eso cuando oímos decir por la radio y la televisión que «hay que vivir deportivamente», nos quedamos pensativos y un tanto desconcertados. ¿Qué es vivir deportivamente? Es continuar las reglas competitivas de la sociedad ampliándolas al deporte; es machacar al contrario, dándole la mano al final, aunque antes le haya quebrado una pierna; es vivir azacaneado entre el trabajo y el deporte, sin espacio para más; es estar pendientes de unos cuantos hombres ideológica y socialmente neutros, saludables bestias que cobran sumas fabulosas no sólo permitidas, sino alentadas por el propio Estado; es caer en una de tantas y tantas viles servidumbres que el capitalismo sutilmente nos ofrece. Nada tenemos en contra del deporte en su nuda pureza; al contrario, lo enaltecemos como actores y espectadores, siempre que no sea utilizado para fines inconfesables. Pero si alguien creyera que exageramos en cuanto a los métodos usados, nos remitimos al informe conjunto de varios médicos aparecido estos días y en el cual se pone de manifiesto un recrudecimiento de los traumatismos por lesión, muy diferentes a las simples distensiones ligamentosas debidas a posiciones violentas del propio jugador, así como una severa circular de la Dirección General de Seguridad para reprimir toda violencia con el máximo rigor. Pero este es otro cantar. El deporte, en España, con violencia o no, está cumpliendo con el cometido propuesto por el franquismo. Y ante esta panorámica deprimente, hablar del deporte como un humanismo, vale tanto como decir que en Biafra están jugando al ajedrez.

**JUAN ESPAÑOL**

## MI DECIMA

Cuando yo cojo la pluma,
Se me nubla el corazón
Y resuelvo mi opinión,
huyendo de la fortuna.
Pienso que el cielo se hunde
y que aplasta al proletario,
pienso, que todo es calvario
y que la tierra se funde.
La tardanza sólo siento
de ver mi cuerpo aplastado,
el pueblo esclavo incendiado,
y la carne humana ardiendo.
Si fueran mis pensamientos
los que el mundo conquistaran,
veríamos el mundo ardiendo
en continuas llamaradas.
Por ver si en la implantación
de otros conceptos contrarios,
pudieran nacer de nuevo;
seres más humanitarios.

*Pérez Guzmán*

# Juventud y rebeldía

*(Viene de la página 4.)*

cismo reinante en España, la corrupción y perversidad de los elementos que lo sostienen, en nada nos ha sorprendido el «estado de excepción» de que tanto se habla. En ello no vemos nada nuevo. Las medidas tan *extremas* y que tanto comentario han movido, no son ni más ni menos que la continuidad de lo que viene ocurriendo hace ya más de treinta y dos años en el reinado de Franco.

Eso del fuero de los españoles no ha sido otra cosa que un engaña bobos. Nadie que tenga algo de conocimiento lo pudo tomar en serio. Los españoles, desde que Franco dominó el país, no han tenido otros derechos reconocidos por el Estado fascista, que el de pasar hambre, sufrir torturas, aguantar toda clase de vejámenes y morir frente a los piquetes de ejecución en plena vía pública.

La gran tragedia del pueblo español no ha sido todavía bien interpretada en toda su amplitud. Quizás por ser tan inmensa escapa a la comprensión de los demás pueblos del mundo. ¡Ahí estriba la causa principal de tan enorme martirologio!

Se dice que han sido unos cuantos generales reunidos los que exigieron al dictador que proclamara las disposiciones tan draconianas. Tampoco revela nada nuevo el que los militares estén de acuerdo con su «caudillo», que lo apoyen en todas sus manifestaciones. Máxime estando todos comprometidos para llevar a cabo tan nefasta obra.

Si los generales y todos los galoneados españoles no actúan contra el pueblo trabajador, ¿cómo van a demostrar su *bizarría*, su estrategia, su ingenio militar?

España ha sido siempre esclava de la casta militar. La mentalidad castrense ha representado en todas las épocas el freno, la conspiración constante contra todo vestigio de libertad. Su mayor gloria ha sido a través de todos los tiempos y continúa fundamentándose en la imposición, en el despotismo, en la humillación permanente de los humildes. Con festines de sangre llenan sus cerebros enfermos.

Ya lo evidenció bien claro uno de sus más grandes representantes: el general Millán Astray, cuando gritó frente a Unamuno en la Universidad de Salamanca: ¡Muera la inteligencia! ¡Viva la muerte! Aquel terrible gruñido de jabalí enfurecido, puso de manifiesto cual era el propósito que traían los conjurados: Terminar con todo lo que representase un viso de libertad, de cultura, de decencia y de humanismo.

Para amedrantar el espíritu de los estudiantes se han cerrado las universidades en varias capitales españolas. En Barcelona y otros lugares se han concentrado militares y falangistas para jurar su fidelidad a la bandera, símbolo de tanta ignominia, y al sanguinario Franco. Discursos provocadores, llenos de amenazas han lanzado los unos y los otros. Se manifestaron con esa arrogancia, con la soberbia y el orgullo que les caracteriza cuando se dirigen a un pueblo indefenso, abandonado a la brutalidad de sus opresores. No gritarían con tanta altivez si se encontrasen en igualdad de condiciones con el pueblo que explotan y atropellan.

No obstante, el busto del cruel dictador salió disparado por un balcón de la universidad de Barcelona. El descontento crece cada día más. La lucha contra la tiranía se acrecienta. El escándalo atraviesa todas las fronteras. El pueblo entero está en tensión.

Los emigrantes españoles en Francfort se han solidarizado con los que luchan en España. El consulado fascista de Franco y otros lugares donde se cobijan agentes del régimen tan odiado han sentido la disconformidad, el repudio de los trabajadores. En otros países también han habido hechos en solidaridad con los estudiantes y con los trabajadores españoles en lucha.

¡Vaya nuestro emocionado saludo hacia todos los que se preocupan por la libertad de nuestro pueblo, por la libertad del mundo entero! ¡Confianza en la juventud rebelde y digna! ¡Adelante!

**J. HIRALDO**


**CONVERSACIONES LIBERTARIAS**

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

B.D.I.C



# ante el espejo

orientar a la opinión «al revés». Y apunta: «Si el señor ministro de Información no es capaz de conseguir que la verdad se diga en los periódicos de España, que nos lo advierta para que entonces busquemos otra solución». Retrato de un celtibero: un falangista.

### DESTIERRO Y CONFINAMIENTO

SAN SEBASTIAN (OPE). — En una carta dirigida al Obispo de San Sebastián, Monseñor Argaya, desde su confinamiento de Purchena (Almería) el 25 de diciembre, por don Juan Maria Bandrés, uno de los tres abogados donostiarras que han sido desterrados por las autoridades franquistas, se explican las circunstencias de la detención y traslado al lugar de confinamiento en el otro extremo de la Peninsula Ibérica. Hemos recogido de la carta las partes que consideramos más importantes: «El Gobernador Civil de Guipúzcoa — dice la carta del señor Bandrés —, en resolución del 22 de los corrientes ha decretado, al amparo de las facultades que le confiere el estado de excepción, mi confinamiento en Purchena (Almería) durante el plazo de vigencia del indicado estado de excepción.

»En cumplimiento de tal medida, fui detenido por la Policia en mi domicilio de San Sebastián en la madrugada del día 23 y juntamente con otros dos entrañables compañeros — con cuya coincidencia me honro — conducido de modo inmediato al lugar señalado como mi obligada residencia, donde llegué en la tarde del día 24, después de pasar la noche en los calabozos de la Comisaria de Córdoba. Ni que decir tiene que en Purchena, a mi llegada no conocia absolutamente a nadie...

Ignoro oficial y oficiosamente las causas y razones que han determinado la adopción de esta medida. Ni verbalmente ni por escrito se me ha hecho indicación alguna sobre este particular.»

# «Pasión y muerte de los españoles en Francia»

ESTE es el titulo de un ya prócer libro de nuestra Federica Montseny, que ampliado con nuevos documentos, viene apareciendo en folletón en «Espoir» y que una vez completado se aprovechará la composición para imprimir un nutrido volumen.

Pienso que «Pasión y muerte de los españoles en Francia», podria ser « pasión » en todos los caminos del mundo social contemporáneo. Porque si bien la gran mayoria de desastres, luego de la hecatombe ibérica, tuvo lugar en suelo francés; solamente en los tétricos campos de concentración de Hitler, perecieron 12.000. Ignoramos cuántos en los demás feudos nazis, en Rusia, en la campaña del desierto, integrando la división Leclerc, en la Resistencia, en todas las partes del mundo, de este mundo despiadado e inhumano que se retuerce como sanguijuela en una constelación de mentiras y convencionalismos hipócritas. No hablamos de los que pudieron saltar el océano y radicarse en América, porque para éstos pareceria que más bien se trató de un traspaso, desde España, pasando por Francia camino del Nuevo Continente.

Me tocó conocer el libro de Federica, primero en uno de los cuadernos que publicara la colección «Universo». Luego, cuando la autora pretendió darle forma de libro, el texto, más completo, llegó a mis manos con el fin de interesar en su publicación a Americalee, todavia en vida de su fundador, compañero Domingo Landolfi. Allí quedó el manuscrito y no puedo decir si, por determinación de autora y editor, regresó a Francia para servir ahora del nuevo texto que aparece en « Enpoir ».

Como todos los lecotres de «Espoir» saben, se trata de un documento fantásticamente formidable. Es una acusación brutal contra este inframundo del delito organizado, de crímenes colectivos, donde la justicia no tiene asidero. Hemos conversado con el distinguido Manuel de Rivacoba y Rivacoba, que es catedrático de Derecho penal acerca de si no hay, en algún código, en ese alegato un hilo siquiera para levantar un tablado en cualquier zona libre del planeta para administrar justicia. Rivacoba me ha desilusionado. Porque dice que los criminales de este calibre son de tenor juridico y no fisico. La única manera de hacer justicia es impedir el crimen. Y en esto estamos todos en cualquier trinchera.

El libro de Federica Montseny no es un libro más. Es un relato vivo de sucesos que parecen inadmisibles como de una dimensión desconocida, por lo aborrecible, por aberrantes, en toda Europa, bajo el régimen nazifalangista teutónico e italiano, del nazicomunismo ruso. No hay diferenciación en trato ni geografía. Los relatos recogidos por Federica integran el apabullante capitulo exterminador de seres humanos. Y eso no puede olvidarse y su proceso no puede tolerarse.

A juzgar por el número de folletones aparecidos hasta ahora, que ya se cuentan 34, ese material alcanzará a un volumen superior a las 250 páginas. Hemos sugerido a la autora que podria ilustrarse con los dibujos de Bartoli en su álbum de los campos de concentración en Francia. Nada más adecuado ni artísticamente mejor ejecutado porque son el pálido reflejo de aquella antesala al infierno descrito por Dante.

Aparte hemos interesado a la editorial Proyección para que, de común acuerdo entre ambos editores se imprima determinada cantidad de ejemplares con uno y otro pie de imprenta. Ignora si las gestiones han tenido base de tratativas, pero sea lo que fuere, «Pasión y muerte de los españoles en Francia» pone el sello veridico de aplastar los movimientos de resurrección ibéricos. No importa ya la bandera de los heroicos asesinos colectivos. En 1936 y hasta 1945, fueron los gobernantes, dignidades y dignatarios españoles mandados y pagados por sus amos Hitler y Mussolini. Desde 1946 en adelante, prosiguen alimentando la pira para el crimen todos los demócratas. Sin excepción pueden vanagloriarse de cuanto el relato registra en dolor. Sumada al último genocidio de los judios en Europa, ha de figurar esta clase libertaria tan despreciable para los prepotentes asaltantes del poder.

La hora de la resurrección está llegando. Que el ejemplo de tamaño desastre nos ilumine y la razón nos guie para que nunca más sobre la tierra se desate ese huracán de destrucción organizado y de muerte que nos espanta y acobarda.

**CAMPIO CARPIO**

# Imperio prepotencia

ES una «dama» asquerosa, gelatinosa —como un pulpo de ODIO—, de injusticia y de muerte inútil, que, ¡todavía! no ha sido exterminada a causa del barrigón leguleyerismo ambiente.

Los más y hasta los «mejores», sueñan con sacar tajada del monstruo de las INFINITAS cabezas. Sobre y dentro de todos los «campos», se encuentran los ilusos MALDITOS que «piensan»:

— Aquí me las dén todas... El que venga atrás que arree... Siempre y cuando Yo pueda saborear frutas verdes, maduras o entreveradas: para el caso, «igual dá», ¿verdá? YES, YES...).

Adentro, y sobre todos los «campos». ¡Qué horrible cosa...¡

¿Revolución? ¿Reformación? ¿Anacración?

— Siga, siga... (que todo termine en ON y ya veremos lo que pasa al final del C...)

No resta semen, liberatriz, ni rebelde, cuando TODO se va en «chorro» de prepotencia. ¿La SU-ciedad? ¿La presente?

—¡«Mardita zea»!...

Unos comen y otros no; unos trabajan y otros VAGAN, duermen con un ojo enrevesado y «caliente» — soñando con tiroteos sexuales, coma la liebre—. Porque se figuran (y a lo mejor resulta que no te equivocas, protegidos, debidamente, por las leyes en vigor.

¡Vaya usted — y verá cómo le vá en la feria —, a exponerle «legalmente» a uno de esos, lo que es justicia, lo que es verdad, lo que es verdad, lo que es simplemente «manera cierta de existir»!

Al tal «liebrero»—que por vago debiera ser condenado a mil años de prisión, sin pan ni agua —, ¡vaya usted a explicarle que es un miserable mamón, un miserable con todas las letras habidas y por haber en todos y cada uno de los antigüos, presentes y futuros diccionarios de las lenguas del mundo!

¿Qué? ¿Ha dicho algo? ¡Vaya risa que me dá...!

No faltará un leguleyo — un mal juez (que tanto y tanto re-abundan por todas partes), que cuelgue allá por las nubes — como a intocables con balas dum-dum de fusilables perdonados, endiosados y ¡muy rentados! —, a cada uno y todos esos entes malignos afiliados a la innombrable «internacional de los imperialistas de la prepotencia», erigidos en dueños y señores de la presente humanidad digna de la mayor y de la peor de las lástimas. ¡Qué belleza!...

En todos los «campos». (Lo que quiere «insinuar» que ni siquiera el «anar» se escurre, ni se retira por el foro. ¿Cuecen habas — ha dicho usted? — ¡pues ¡claro!: en mi casa... cierre de paréntesis, por si acaso).

¿Ha de continuar la vida siendo una olla de grillos? ¿Ha de continuar la vida siendo un asco incontenible por sobre todos los «campos»? ¡Dejémonos en paz, y veamos cómo aclarar, purificar y revolucionar tanta y tanta podredumbre acumulada en el fondo y superficie de lo que, pudiendo ser ruta, se transforma — por un quitame allí esas pajas —, en charca, laguna, lagunilla, lago infecto, e imposibilidad in-completa de seguir adelante, pese a los bellos, admirables y queridos esfuerzos de los que en verdad de verdades fueron y son capaces de tirar por la borda cuanto lastre podrido supuestas naves airosas pudieran contener en pos de días y de querencias más dignas de mejor suerte!

¡Qué sé yo...!

Aceptemos el estiércol inservible y destructor — por excesivas constancias —, sobre y dentro de todas las prepotencias habidas y por haber en el mundo de los seres humanos sin conciencia ni saber; pero... ¡un momento!: ¿es qué también entre los proclamadores de conscientes sentimientos, pensamientos y acciones de gran altura, el microbio destructor y miserable de la prepotencia insana, habrán de lograr labor? Así no sea, por los siglos de los siglos... Amén.

**COSME PAULES**

# Libros

| | |
|---|---|
| «Los que vivamos», A. Rand.. | 15 00 |
| «Manual del pintor decorador» | 25 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales ..... | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent .... | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) ..... | 8 00 |
| «Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel .... | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro ..... | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux ..... | 11 60 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache ..... | 6 00 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. .... | 5 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) ..... | 12 00 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil .... | 8 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch ..... | 18 00 |
| «Ce n'est que le débout», Ph. Labror ..... | 18 00 |
| «La Chienlit de papa» ..... | 5 40 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni ..... | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Victor Garcia ..... | 8 70 |
| «L'effondrement de la Bible», Lorulot ..... | 8 50 |
| «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ..... | 3 00 |
| «L'Ethique», Spinoza ..... | 5 00 |
| «España invertebrada», J. Ortega y Gasset ..... | 7 50 |
| «Obras Completas», Almafuerte, (cartoné) ..... | 18 50 |
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak ..... | 8 00 |
| «La resaca», Goytisolo (tela) .. | 29 00 |
| «El Portugal de Salazar» .... | 18 00 |
| «Informe sobre la causa económica de la crisis social española ..... | 1 50 |
| «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil ..... | 10 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

# COMUNICADOS

### NOVEDADES EN FOLLETOS

«EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Opúsculo útil para propagar entre los refugiados económicos, y expreso para probar la disposicion de los compañeros para la tarea proselitista. Su precio: 1 franco, con descuento a partir de 5 ejemplares.

### Ediciones A. I. T.

### «HACIA UNA VIDA MEJOR»

### (En la ruta de la C. N. T.)

Con el titulo más arriba indicado aparecerá un libro cuyo autor es el culto militante confederal y libertario, compañero Fontaura.

Constará de unas 130 páginas, con una esmerada presentación y magnifica portada de colores.

Es una sintesis de la historia confederal, destinada a la juventud, y muy particularmente a la del Interior de España.

Desde ahora todos los organismos de la C.N.T., los afines de lengua hispana, compañeros y simpatizantes, todos los amantes de la cultura, pueden efectuar los consiguientes pedidos de ejemplares, cuyo precio se eleva a CINCO francos, a los Servicios de Librería del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse (01), «Le Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (Xe), y al Secretariado de la Asociación Internacional de los Trabajadores, Vieille Bourse du Travail, Salle 3 CNT, 13 rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

CONFERENCIA EN PARIS

Le Groupe Jules Vallès organise un exposé-débat au Café Saint-Séverin le dimanche 9 février à 14 h. 30.

Sujet : « Mai, et après ? »

### CONFERENCIA EN BURDEOS

Domingo 9 de febrero, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, «Conférence-débat» por la compañera Federica Montseny, sobre el tema «Juillet 36 et Mai 68».

Son invitados a este acto los compañeros, trabajadores y cuantos estén interesados en estos actos culturales.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Asamblea extraordinaria para el sábado 15 de febrero a las 5 de la tarde. Presencia indispensable. Asunto importante a tratar.

GESTO A IMITAR

Los compañeros ancianos de la Casa de Reposo de Souppes (Seine et Marne) hacen un donativo de 200 frs. a beneficio de los presos de España.

CONFERENCIAS EN PARIS

Dia 9 de febrero a las 9,30 de la mañana el compañero José Castillo disertará sobre el tema: «En torno al pensamiento libertario español (De ayer y de hoy)».

Dia 16 de febrero, organizada por el grupo «Golem» y a cargo de uno de sus miembros, con el tema; «Socialisme scientifique?»

NOTA ROGADA

Todos los compañeros, y en particular organismos fuera de Francia, que mantienen relaciones con A. Alvaro, tomen nota, para lo sucesivo, que su nueva dirección es:

A. Alvaro, 3-217, rue de Riom (Bellecroix), Metz-Moselle (France).

F. L. DE AUDE

Invita a sus afiliados a la reunión general que tiene que celebrar el día 16 de febrero a las 14 horas en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea para el 23 de febrero a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

EN BURDEOS

Gran fiesta familiar organizada por S. I. A. a beneficio de sus obras, para el dia 9 de febrero, a las 3,30 de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, corriendo a cargo del grupo artistico «Amanecer», poniendo en escena los graciosos juguetes «La real gana» y «Mañana de sol».

### PARADEROS

Se ruega al compañero Juan Agudo del departamento del Aude, se ponga en relación lo antes posible con el compañero Fermin Aliacar: Rochefort. 09-Sanverdun.

— Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, Ginés Morata y José Vidal, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Se trata de algo que interesa a dichos compañeros.

— José Dominguez Fernández pregunta por Francisco Sánchez Cano, quien pueda dar de sus noticias se dirija al nombre arriba indicado: Brosoiville, por Tourneville (27).

### CORREO DE REDACCION

—F. L. de Perpignan. Vuestra nota convocatoria llegó el 31 de enero; demasiado tarde, puesto que vuestra asamblea tenía lugar el 2 de febrero. En adelante, mejor enviarlas directamente a 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

# LIBERTAD

SEGUN la sutil distinción de Erich Fromm, en su conocido libro *El miedo a la libertad*, existe una «libertad de...» y una «libertad para...». La primera, significa la ausencia de toda coerción exterior; es, digamos, la vertiente social y negativa de la libertad. La segunda, expresa la apetencia intima y, tras ella, la voluntad de realización que se traduce en el hecho; es la vertiente individual y positiva de la libertad.

Bien está que el pensamiento pueda expresarse libremente, sin estar sometido a trabas o censuras previas, sea del Estado, sea de la opinión pública; pero lo primordial es que exista dicho pensamiento. No se trata, simplemente, de «decir», sino de tener «algo que decir».

Por lo demás, la ausencia de la libertad externa, no siempre supone un freno absoluto para la libertad interior. Después de todo, no podemol olvidar que la Rusia zarista, por ejemplo, se dio una magnifica pléyade de novelistas, dramaturgos, ensayistas y revolucionarios — todos ellos opuestos al régimen imperante — que conmovió a la conciencia universal en las postrimerias del siglo XIX. Inútiles fueron las prisiones, los destierros a la inhóspita Siberia, las horcas levantadas en toda la vasta extensión del imperio... Según la feliz expresión de Castelao, no eran cadáveres los que enterraban, sino simientes; semillas de ideas fecundas y generosas, cuyo terco germinar hacia vacilar el trono secular, donde el asustado zar espumarrajeaba de furia y de miedo. Frente al absolutismo se erguia, una y otra vez, la indomable voluntad de los apóstoles de la libertad.

Pero el totalitarismo es otra cosa... Menos espectacular, menos detonante que el absolutismo clásico, sus métodos de castración del pensamiento son más refinados, y más crueles. Ya no se conforma con impedir que se oiga la voz rebelde; mucho más eficaz que taponar los oidos, resulta ahogar el grito en la misma garganta y, mejor todavia, hacer innecesaria — por conformismo — la voluntad de gritar... Para conseguir este objetivo se moldea la plástica opinión pública, utilizando la aplicación intensiva de los métodos más modernos y eficaces de la publicidad: la educación escolar, el periodismo, la radio, la televisión, el teatro, el cine, etc.,; propagando siempre la misma cantilena, la versión única, la verdad monopolizada, la consigna esquemática... Todos los dias, a toda hora, incluso las dedicadas al sueño, mediante la diabólica invención de la propaganda subliminar o el infernal «lavado de cerebro». Se instaura una policia del pensamiento que, al comienzo, requiere un aparato exterior, pero luego se instala en la propia cabeza del vigilado y funciona automáticamente, sin molestos chirridos, sin denunciar la formidable presión ejercida en silencio, en absoluto y pacifico silencio... La novela de Orwell — «1984» — es el siniestro anticipo de una humanidad, que ha perdido la apetencia de la libertad. El absolutismo es un látigo; el totalitarismo, es un cerrojo. Y un cerrojo se puede aplicar a todas las puertas, aun a las democráticas.

**Julián A. REY**

### LECTURAS EN CATALAN

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesias formales y satiricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

### LIBRO «CIUDAD CAIDA»

*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnifico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

**Diffusez «LE COMBAT SYNDICALISTE»**

# Antecedentes de la revolución Mexicana

EN unas cuantas lineas es muy difícil dar a conocer los antecedentes fundamentales, los movimientos revolucionarios y los resultados positivos de nuestra gran Revolución; sólo me concretaré a exponer lo esencial.

A mediados del año de 1900, fundó el ingeniero Camilo Arriaga, el Club Liberal Ponciano Arriaga, y en 1901 en el mes de febrero, se celebró por primera vez en el Teatro de la Paz, del estado de San Luis Potosi, una convención en la que se acordaron importantes asuntos de carácter político.

Al año siguiente se volvieron a reunir los miembros de ese club y en vehemencia oratoria en los debates, los señores Ricardo Flores Magón, Praxedis G. Guerrero, Juan Sarabia, Antonio I. Villarreal, Antonio Diaz Soto y Gama y el ingeniero Arriaga; en esa junta no llegaron a ningún acuerdo, por haber sido disuelta por la policia.

Los dirigentes del Club Liberal emigraron a los Estados Unidos, en donde constituyeron en el año de 1905, la Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano, y el 1º de julio de 1906 publicaron un manifiesto en el que protestan por la reelección de Porfirio Diaz a la Presidencia de la República, piden que se suprima el servicio militar obligatorio, y piden además que hubieran libertad de expresión, jornada de ocho horas de trabajo y salario minimo e indemnizaciones para todos los obreros, en los casos de accidentes de trabajo o de cese en sus labores.

Por otra parte, las condiciones infrahumanas y las graves carencias en que se encontraban los trabajadores, dieron origen a la formación de la Unión Liberal Humanidad el 23 de enero de 1906 por los obreros de la Cananea Consolidated Copper Company, en ella se destacaron como dirigentes Manuel M. Diéguez, Esteban Baca Calderón y otros más, habiendo votado por unanimidad la huelga en contra de esa compañia, como protesta por devengar los trabajadores mexicanos salarios menores que los de sus compañeros los norteamericanos. Esa huelga costó pérdida de vidas y encarcelamiento de algunos obreros.

En los primeros meses del año de 1906, José Neira Gómez, ayudado por un buen grupo de obreros, fundó el Gran Circulo de Obreros Libres de Rio Blanco, con el propósito de defender sus derechos como asalariados.

Mientras tanto, en las fábricas de tejidos en el estado de Puebla declararon la huelga sus trabajadores por no aceptar un reglamento interior elaborado por los dueños de las fábricas en el que lesionaban sus intereses.

Como el conflicto no se solucionaba, propusieron como árbitro al general Porfirio Diaz, entonces presidente de la República, quien falló en contra de los intereses de los obreros; y como consecuencia al laudo presidencial, declararon la huelga el 7 de enero de 1907 los obreros de la fábrica de Rio Blanco en la ciudad de Orizaba, estado de Veracruz. Para someter al orden a los amotinados, fueron destacadas fuerzas militares que hicieron muchos muertos y otros confinados a prisión.

**Roberto Ramos Vigueras**

# LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS

## (LES CINQ FACES DE BELLONE)

### par André MAILLE

*(Suite)*

Pour nous, qui ne pouvons oublier que le militarisme a son origine dans l'exploitation de l'homme par l'homme, et qu'il ne peut maintenir sa domination qu'en entretenant ou en suscitant parmi les hommes des sentiments de haine qui dégénèrent trop souvent en violences de plus en plus meurtrières, nous devons regretter que les stigmatisations qui marquèrent l'armée de manière indélébile n'aient pas abouti à la disparition de cette institution. Au contraire, en dépit du Marathon Dunkerque-Bayonne de 1940, qui n'est surclassé que par la fuite éperdue des armées nationalistes chinoises en 1949, le militarisme demeure puissant et a même étendu ses emprises sur des nations que l'on pouvait croire plus pacifiques.

L'appréciation ci-après du courage militaire nous parait édifiante. Passant en revue ses grenadiers devant Voltaire et Maupertius, le Grand Frédéric fit cette savoureuse observation :

« Ma foi, savez-vous ce qui m'étonne le plus? C'est que nous trois, en ce moment faibles sans défense, puissions être en parfaite sécurité au milieu de tous ces pendards armés jusqu'aux dents. Cela est bien extraordinaire, avouez-le et si je n'en avais pas pris l'habitude, je serais d'avis que cela est fort risqué. En vérité. il faut que les hommes soient bêtes. »

Que pourrions-nous dire de l'apostasie sénile de ces politiciens qui n'ont aucune pensée nouvelle et ne demeurent que conceptions du passé? Sur le plan économique, ils sont restés aux premiers chemins de fer; sur le plan social, ils demeurent à la loi Le Chatellier; rien d'étonnant qu'ils aient abdiqué toute autorité entre les mains de la plus sanglante tyrannie que subisse l'humanité.

Non ! la Raison doit l'emporter sur la démence; l'esprit doit vaincre la Bête. La volonté de vivre doit prendre le pas sur le déchainement des forces du mal. Si tous les diplomates et experts avaient pris pour organiser la paix le quart de la peine qu'ils se sont donnée pour l'empêcher de se faire il y a longtemps que le monde serait pacifié. La question primordiale a été écartée avec soin de toutes leurs délibérations.

Le désarmement, condition absolue de la paix, n'est jamais abordé avec la sincérité qu'il requiert. Les efforts des profiteurs de la mort aboutissent constamment à l'ajournement de débats qui seraient préjudiciables à leur profitable négoce. Ne nous laissons plus berner; les responsables qui ont soigneusement et méthodiquement préparé les deux guerres mondiales ont conservé leur puissance; on a abusé de la confiance des peuples en nationalisant les mines de fer et de charbon, mais la puissance occulte des membres de l'ancien Comité des Forges s'allie toujours à la haute finance et à l'état-major.

Vous êtes-vous jamais demandé les raisons de cette constante course aux armements qui consacre la ruine des peuples en attendant de les faire périr dans les affres d'une mort scientifiquement organisée? Francis Delaisi avait répondu comme suit à cette question : « *On arme parce qu'on a peur et c'est parce qu'on est armé qu'on a peur.* »

Nous ne faisons aucune distinction entre la guerre et l'agression; cette conception subtile est la pratique de la facilité qui est le propre des gouvernements actuels, qui ont introduit l'usage de l'agression avant celui de la guerre.

Les esprits à courte vue, dénués de tout bon sens, crient comme des écorchés vifs lorsqu'on leur parle de désarmement. Ils évitent de se pencher sur les conséquences que celui-ci détermine dans les rapports sociaux. Tout d'abord, deux facteurs sont en jeu. Au milieu de l'océan belliciste qui développe les sentiments de haine et de violence, il faut d'abord envisager le désarmement moral qui tendra à pacifier les esprits. Par la raison et par l'amour il est aisé de se débarrasser de la folie et de la haine.

Allant de pair avec cet apaisement nécessaire, le désarmement matériel, libéré de la préparation morale qui le consacre, pourra être réalisé pour le plus grand profit de la masse des spoliés.

Ne perdons pas de vue qu'il faut plus d'héroïsme pour défendre la paix que pour adopter le courage moutonnier de l'enrôlement vers les charniers. La lâcheté qu'on reproche aux pacifistes, n'est-elle pas plutôt chez ceux que la peur jette dans les bras du Moloch. Il faut, sans perdre de temps, faire prendre le pas à la civilisation morale qui doit surclasser la civilisation mécanique génératrice du meurtre et de la servitude. Pour cela, il faut convaincre nos semblables de la possibilité humaine d'assurer la paix. Contre les bellicistes de toute obédience, contre les bellipacistes (1) qui ne sont que des *Vestales de Bellone* il faut opposer un solide barrage qui mettra fin aux inutiles tueries. Le vrai pacifisme est inconditionnel et ne peut en aucun cas, être unilatéral ou de circonstance : *il est absolu.*

Dans de telles conditions, le pacifisme n'a aucun rapport ni avec la sécurité collective, ni avec l'arbitrage que prônent les diplomates. La première demeure illusoire dans l'esprit de ses promoteurs mêmes; elle est une solution de désespoir qui fait perdre le contrôle de leurs actes aux Excellences se prenant au jeu de leur ignorance de leur carence. La seconde est une autre illusion car elle est faussée à la base par la disproportion entre les armements nationaux qui n'ont en vue que de surclasser leurs voisins; il ne saurait y avoir d'arbitrage entre des puissances inégalement armées. Inversez l'ordre des facteurs en mettant le désarmement d'abord, tout s'arrange, les inégalités s'amenuisent permettant l'arbitrage qui à son tour donne la sécurité.

Tels qu'il sont présentés actuellement, les termes arbitrage et sécurité peuvent présenter une subtile distinction; ils n'ont aucune valeur pour le pacifiste qui est depuis longtemps fixé sur le langage menteur des diplomates.

Que penser de l'indépendance nationale qui figure dans les discours officiels en présence de l'asservissement progressif des gouvernements ou des partis à des influences étrangères sans aucun rapport avec les règles de fraternité internationales qui s'établiraient entre peuples s'ils étaient mieux informés ? Quant au pseudo-patriotisme qui se base sur la folle chimère de la Défense nationale, dont le vrai but est avant tout la destruction systématique du patrimoine collectif, ce n'est pour nous qu'une incorrigible aberration.

Il convient de lutter sans répit contre le fanatisme, l'ignorance et la peur qui constituent une grave menace sur la Civilisation de l'Occident dans ce qu'elle a de plus précieux (la liberté de l'esprit).

Cette liberté que des générations de penseurs, de savants, d'artistes ont arrachée à l'ignorance doit être mise à l'abri des outrages à la raison et de l'asservissement qu'on lui prépare.

Nous conclurons par cette citation de Sébastien Faure, remontant à 1933 :

« Le pacifisme sérieux, positif, intégral, celui qui a pour but et doit avoir pour résultat de supprimer définitivement la guerre, a le devoir et se trouve dans la nécessité de lutter sans trêve, ni repos, contre le principe d'autorité, qui régit la société actuelle. Il doit travailler de toutes ses forces à la transformation sociale qui fera table rase de toutes les institutions qui procèdent du Capitalisme et de l'Etat. »

CONCLUSION

Nous avons passé en revue les différentes causes qui contribuent au déferlement des conflits armés et examiné les divers arguments qui édifient nos contemporains sur l'action néfaste des institutions qui ne manqueront pas de conduire l'humanité à sa perte si un sursaut de bon sens ne vient pas provoquer le solennel refus à la perpétuation du crime collectif qui est toujours dirigé contre la volonté de mieux-être recherché par les hommes.

Nous pensons avoir éveillé de salutaires réflexions qui permettront de mieux juger les actes des gouvernants qui s'ingénient à les pousser à des luttes où la haine ne doit plus avoir part. L'esprit de haine fera place, à l'avenir a une atmosphère de compréhension mutuelle qui aboutira à un véritable climat de paix, aussi bien dans le cadre des frontières qu'au delà de celles-ci; il démontrera que l'ère des campagnes d'excitations et de mensonges est close. Les relations fraternelles des hommes élimineront à jamais les ferments de guerre civile et de guerre étrangère.

La paix est l'affaire des peuples et non celle des gouvernements et si la sagesse populaire exerce une constante vigilance sur leurs actes rendus publics, il est permis de fonder de grands espoirs sur la pacification désirée.

*L'affirmation de la paix est le premier des combats*, disait Jaurès qui devait se trouver la première victime de la guerre de 1914 contre laquelle il s'était élevé avec une foi pacifiste qu'il ne put communiquer à ses proches amis. Il est évident que la paix ne se gagne, ou plutôt ne se mérite que par un effort soutenu et un courage persévérant. Présentement, la vraie défense du foyer que l'on inculque aux enfants des écoles, ne peut se concevoir en fuyant ce dernier pour courir à la défense ou à la protection d'illusoires frontières. Il faut prévenir la catastrophe menaçante en dénonçant impitoyablement toutes manœuvres de presse destinées à fonder ou à entretenir une psychose maladive de la fatalité du conflit; il faut accroitre l'esprit de paix en s'inspirant de la justice et en écartant toute passion partisane. Le rayonnement de cette pacification des esprits peut-être, en outre, favorisé par l'enseignement d'une langue auxiliaire qui contribuerait à la rupture des barrières

Il faut demeurer sourd aux appels meurtriers des modernes Gorgones qui, en dépit des sévères leçons d'un passé récent, songent toujours à faire la guerre par personnes interposées, malgré leur grande propension à l'oubli, les populations sont lasses des horreurs vécues et elles entendent demeurer insensibles aux excitations intéressées que Bellone entretient.

Il est opportun de songer à substituer aux menteuses inscriptions sculptées sur les monuments commémoratifs consacrés aux héros de la Patrie, la formule suivante qui stigmatisera la duperie de l'inutile sacrifice des sanglants holocaustes : *Massacrés pour la criminelle sottise des Chefs d'Etat.* »

FIN

*(1) Expression de Romain Rolland.*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
89, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# ACCION SOLIDARIA contra el fascismo español

**UNA nueva oleada de terrorismo oficial se extiende sobre toda España. El «estado de excepción» ha sido proclamado sin tapujos por el franquismo, como si no fuera ya de por sí crónica la excepción de sobrevivencia de un tal régimen, medularmente totalitario, el más vergonzoso de Europa occidental.**

**Treinta años de «paz victoriosa», sacrificando a todo un pueblo, teniéndolo contínuamente amordazado, haciéndolo sangrar sin tregua bajo las más brutales represiones, no han conseguido acabar con su malestar ni tampoco sofocar su rebelión creciente.**

**Pero ya no les bastan a los verdugos del pueblo español los tribunales llamados de «Orden público», los consejos de guerra sumarísimos, las condenas más escandalosas, las torturas más horribles, los más abominables atropellos, las deportaciones, el llenar las cárceles de gente honrada, disconforme con el régimen, los allanamientos de morada, la censura, las multas...**

**Impotentes para contener y ahogar la viril acción protestataria del estudiantado, de las generaciones nuevas, de los universitarios, de las masas trabajadoras en movimiento, gobernantes y jerarquías franquistas, oyendo resonar por las calles los gritos de «¡Asesino, asesino!», dedicados al caudillo, una vez más se lían la manta a la cabeza y, con reflejo patente de pánico, recurren a su arma favorita: la fuerza bruta. Euzkadi, Asturias, primero, hoy toda España, queda sujeta al «estado de excepción».**

**La máscara de pretendida «liberalización» se la arrancan a jirones los hechos al régimen caudillal, el más ignominioso de la Historia de España.**

**Frente al malestar general, ante la agitación popular, el franquismo abre más furioso cada vez las fauces monstruosas y sólo sabe dar dentelladas y zarpazos a los españoles dignos que desafían valientemente sus iras y que no se someten.**

**El famoso «Fuero» con que el franquismo quiso engatusar a la opinión mundial, queda hecho un guiñapo. Bajo el signo de Franco no hay en España más ley que la arbitrariedad y que el despotismo.**

**Estos días centenares de militantes de todas las fuerzas de oposición, de españoles que desean vivir en libertad, que expresan su protesta contra un régimen corrompido, son perseguidos, detenidos, apaleados, martirizados... Las jefaturas de policía, la Dirección General de Seguridad, son nuevos antros de inquisición. Domicilios particulares, universidades, centros «sospechosos», de toda clase se invaden por los reitres del régimen, sin miramiento alguno. Todo se viola. Nada se respeta. La España negra, inquisitorial, prisionera de los mandos militares y demás jerarquías estultas y beocias, resurgen hoy, en pleno siglo XX, como un reto al mundo civilizado.**

**Pero el combate que se libra actualmente en España, no lo ganará el franquismo tambaleante, pese a todo su aparato represivo. Tras ese prolongado martirio, la nueva España del mañana se forja, se templa y se afirma. Su triunfo se avizora ya irreversiblemente.**

¡Trabajadores de todos los países, hombres de conciencia libre, sensibles a las causas justas! Manifestad en todas partes enérgicamente vuestra protesta contra los verdugos de España, vuestra solidaridad moral y efectiva hacia el pueblo español oprimido.

**Compañeros todos : Intensifiquemos nuestra acción y ayuda en todos los órdenes a favor de nuestros compañeros del Interior, que tan valerosamente, en la clandestinidad, siguen manteniendo enhiesto el invicto estandarte de la Confederación Nacional del Trabajo y del anarquismo militante, y prosiguen, en estrecho contacto con el pueblo, el combate que ha de acabar definitivamente con el fascismo y que abrirá vía libre a la nueva España, para que nunca más rebroten en ella injusticias ni tiranías.**

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO DE ESPAÑA EN EL EXILIO
Secretariado Intercontinental

*Exilio, enero* 1969.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL ULTIMO MONO

GENERALMENTE los arreglos, las combinaciones, los acoplamientos entre firmas de solvencia en el mundo de las finanzas, entre los magnates de la industria o del comercio, suelen hacerse en familia. Tras las oportunas reuniones, establecidas las premisas y llegados a una conclusión, anuncian el resultado, manifestando haber llevado a una fusión o combinación de intereses.

Pero, en ocasiones se nota que las cosas no se presentan de manera pacífica, amistosa. Desbordados anhelos de hegemonía, un trasfondo de intenciones que desplacen a quienes de ellas se consideran posibles víctimas; impulso aventurado en unos, retroceso conservador en otros. En resumen que, a la postre, el escándalo sale a la superficie, llega al ambiente de la calle. Y en periódicos, en emisiones radiofónicas, en volanderas hojas impresas, el buen ciudadano que hace su vida, ajeno a chanchullos y encrespadas rivalidades entre adinerados, se entera, gracias al tumulto, de particularidades que le ponen en evidencia vergonzosos matices de la vida social contemporánea.

Se usa en casos como los aludidos de una dialéctica mediante la que se pretende conquistar en sentido determinado a los accionistas de tal o cual Empresa. Sin tapujos, exhortando el egoismo que conlleva el afán de beneficios, se promete la obtención de un tanto por ciento elevado, la seguridad en el rendimiento, la conquista de nuevos y productivos mercados. En suma, unos le dicen al buen burgués que, tranquilo, cómodo en su casa, atiende el reparto de dividendos, que si propicia la fusión que se le brinda el negocio va a redoblar, o triplicar. Quienes controlan el sector opuesto, les dicen a los mismos accionistas que sean cautos, que no se embalen, que se atiendan a lo de que vale más pájaro en mano...

Por supuesto, base sustentadora de todo ese complejo mundo de finanzas; savia vital que da vida y ofrece ocasión a que toda una categoría de personas desocupadas lleven vida regalada, se permitan el lujo y la ostentación, son los obreros, el denominado proletariado. Y tenemos que en tales rivalidades, en el alborozo de discrepancias entre dirigentes y accionistas, el que realmente con su esfuerzo, con su rendimiento lo produce todo, hace el papel del último mono. El obrero no cuenta para nada en tales trifulcas. ¡Es a otros el decidir respecto a los intereses que se originan de su labor! Al obrero solamente, callar, trabajar, obedecer. Además se ha de tener en cuenta que los millones que en sus campañas, en sus pugnas, emplean con fin publicitario unos y otros prepotentes dirigentes, ha de salir de los propios trabajadores. Y es función de los técnicos el poner en juego los sistemas adecuados para obtener mayor rendimiento con menos gastos, para compensar lo invertido en el sentido ya indicado.

Son características del mundo capitalista, que no es menester ser ducho en materia sociológica para comprenderlo. Pero es evidente que en tanto subsistan la ignorancia, la rutina, y el aburguesamiento, proseguirá representando el trabajador el poco envidiable papel de último mono.

### EL PERSISTENTE DIALOGAR

La prensa diaria, los noticiarios radiofónicos y de la televisión, es de comprender que nos ofrezcan pluralidad de detalles, que si bien unos nos son indiferentes, otros nos inclinan a la reflexión. Es aconsejable, es lógico que así sea. De lo contrario no haría falta tener el deseo acuciante de conocer, de saber lo que se hace y lo que no se hace por ahí.

Leemos que los miembros de partidos políticos, de organizaciones de tipo sindical, de sectores religiosos, de organismos deportivos, de entidades culturales, económicas, y de todo lo habido y por haber, se reunen con bastante regularidad, organizando el diálogo con miras a resolver sus problemas, en plan de estudiar sus intereses morales o materiales. Lo adoptan como cosa normal sin necsidad de esperar que transcurran toda una retahila de meses al objeto de dar aire de magno acontecimiento a un comicio determinado. En realidad el que así se haga no es obstáulo para que, dentro de un marco menos ampuloso. se encamine el diálogo, el cambio de impresiones.

Por supuesto, no se trata de ir a remolque de aquello que otros puedan hacer; lo que sí es aconsejable es ver si conviene o no es de importancia hacer entre nosotros, los confederales, algo parecido. En sentido regional, o local, de no hacerlo a escala nacional, para los efetectos de no incurrir en exceso de gastos. Sería de interés organizar cambios de impresiones, coloquios en torno a los temas más diversos susceptibles todos de ser tenidos en cuenta. Inclusive sin dar a la cosa una *oficiosidad* que tuviera que traducirse en lo que denominamos «acuerdos orgánicos», siempre puede representar el cambio de impresiones un sano ejercicio mental. Siempre se puede aprender y enseñar algo por medio de reuniones de esta naturaleza. Solamente aquellos que son ególatras, petulantes, engreidos, creen ya saberlo todo, consideran que nada les hace falta aprender. Y obviado es decir que entre los libertarios lo que menos hace falta son personas engreidas, petulantes, ególatras. Inteligencia y sencillez pueden y deben ir fraternalmente unidas.

Sería ofender el amor propio de la militancia confederal y libertaria creer que en su absoluta mayoría no tiene nada que decir, ningún tema que discutir, ningún problema que dilucidar, ninguna clase de consideraciones a exponer. Ello sería tanto como evidenciar una aplastante ausencia de inquietudes, un inmovilismo mental, un calamitoso anquilosamiento ideológico. Afortunadamente, no es así. Todos hemos tenido ocasión de asistir a reuniones, a coloquios de tipo regional y hasta local, donde alrededor de un tema determinado se han expuesto interesantísimas opiniones, juicios enfocados con visión serena y certera.

Se ha dicho y repetido aquello de que las palabras el viento se las lleva y que, por lo tanto, lo que interesa son las obras, los hechos concretos. Pero no es menos cierto lo de que las personas hablando se entienden. ¡A no ser que haya empeño en enredar la madeja de los razonamientos para promover la confusión! ¡Un puro absurdo!

Existe una particularidad que todos conocemos por haberla comprobado: Cuando ha de tener lugar uno de nuestros comicios regulares, y se procede a la confección de un Orden del Día, notamos que existe plétora de temas para ser puestos a la consideración de la militancia. Suele decirse, y es cierto, que de uno a otro año diversos de los temas se repiten. Puede ser idéntico de uno a otro año el enunciado de un tema, pero distintas pueden ser las características que aconsejan su discusión. Y de ahí se puede partir toda una variedad de planteamientos.

Temas para ser tratados, pongamos por caso en un comicio regular, dentro de doce o catorce meses, son también de actualidad para enfocarlos en el presente entre militantes. Tenemos, pues, que no falta oportunidad ni materia para dialogar. Como también siempre es momento para la actuación si ella es viable, si se estima adecuada, si se está en condiciones de llevarla a efecto. Porque no se puede echar en olvido que si hay abundancia de iniciativas y no se llevan a la práctica no es cosa de que les echemos la culpa a quienes ni son de nuestro ambiente ni maldito lo que se ocupan de nosotros.

### «LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

En ese estilo sencillo, claro, convincente, peculiares al folleto de propaganda, como lo estimaban Malatesta, Sánchez Rosa, Pierre Quiroule y Mauro Bajatierra, se nos ha ofrecido la oportunidad de leer «Las Conversaciones de Wagram»; con el significativo aditamiento en el enunciado de «Emigrados y Confederales». Son 36 páginas de texto apretado y ameno, que dicen mucho en favor de lo que somos y de lo que los confederales deseamos.

Se trata de unos diálogos que siguiendo el discurrir acostumbrado de aquellos a quienes se suele denominar «emigrados económicos», sin forzar la cosa con el repiqueteo de argumentos de *peso plomo sociológico*, se ofrece cauce a la comprensión, se incita a la reflexión, se establecen unas conclusiones lógicas para todo aquel que no tenga el cerebro atrofiado. ¿Qué más se puede desear en un folleto destinado a la propaganda?

Sabemos que hay, particularmente en Francia, una buena cantidad de miles de españoles de ambos sexos. Quedando muy por lo bajo, vamos a suponer que hubieran solamente cien mil. ¿Sería exagerado creer que de cien mil, pueda haber mil que sientan interés y que les resulten provechosas «Las Conversaciones de Wagram» del amigo y compañero que firma J. Coll de Gussem? No, todo depende de la voluntad, del empeño puesto por los compañeros en divulgar un opúsculo que responde adecuadamente a los fines por los que ha sido escrito.

AQUI Y AHORA

# Nada menos que un humanismo

por Juan Español

EL Estado español, entre otras muchas cosas, hace tiempo que viene promoviendo de modo exhaustivo y a marchas forzadas el ejercicio del deporte en todas sus manifestaciones, sin hacer excepción de aquellas que no fueron nunca de la afición española ni aun de las que eran privativas del sector aristocrático de la sociedad. Digamos antes de ir más adelante que esta democratización en los deportes que eran el monopolio exclusivo de los «happy few» de la nobleza y del dinero, no entraña ningún mérito en lo que respecta al Estado español. La difusión del deporte en todos los medios sociales es un fenómeno universal archiconocido para adscribirlo al liberal esfuerzo de un solo país, y cuanto más al español. Es un signo peculiar de los tiempos modernos, que hacen tabla rasa de incontables tabús que antes fueron una de las muchas lacras incrustadas en la sociedad. Pero si esta democratización del deporte se debiera de algún modo al Estado español, sería necesario reconocer que es lo único que ha logrado, o pretende, democratizar. Mas ¿con qué objeto? «That is the question».

La cuestión, sin embargo, es tan evidente como un axioma y casi no precisa demostración. El Estado español se ha propuesto, hace mucho tiempo, hacer del deporte un estupefaciente que, a diferencia de los que generalmente se conocen, es dinámico, no estático. En la quietud al hombre no le queda otro remerio que serlo en una sola dimensión: la mental. Entonces piensa, cavila, imagina, sueña, se da cuenta del mundo exterior, de su contorno y de su circunstancia. Pero eso es altamente peligroso. Cierto es que Descartes estipuló aquello de «je pense, donc je suis», pero hay que entenderlo en el sentido de pensar bien, es decir, «comme il faut», como nos han dicho que hay que hacerlo, como deben hacerlo los buenos chicos, ejemplares y obedientes. Todo lo que no sea éso es salirse de las reglas, actuar peligrosamente contra la sociedad, ser un revolucionario. Para andar por casa no se necesita gran cosa el pensar, entiéndase el pensar profundo, el que busca las causas y los efectos, el que se ocupa de los grandes problemas humanos: eso es cosa de filósofos, de sociólogos, de toda esa gente poco práctica. Por consiguiente el hombre de presa nos propone hacer una pequeña rectificación a la máxima cartesiana, la cual podría quedar así: «Trabajo, luego existo». Cómo se trabaja y pasa quién es algo que al hombre de presa no le conviene aclarar; en qué consiste la vida del que trabaja y cómo llega a dar plenitud a esa entidad llamada hombre, es un asunto que prefiere ocultar celosamente. Porque para llegar a conocer la verdad de todo ello hemos de pensar — ya está aquí el obstáculo —, meditar sobre las cosas, y esto es precisamente lo que hay que evitar a todo trance. Y puesto que el pensar es el obstáculo a mano, se impone buscarle una droga, se necesita inhibirlo, anularlo. Todo el mundo sabe que para ello no existe nada más eficaz que el dinamismo físico, el trabajo de cualquier clase, la ocupación, la actividad. No hay que dejar ningún espacio muerto en el que los fantasmas de la caverna de Platón se enseñoreen del espíritu. Claro que el pueblo trabaja, y trabaja mucho; pero las condiciones de este trabajo son tan inhumanas que antes de constituirse en un elemento de inhibición del pensar, aparece, por el contrario, como su promotor. Entonces se advierte que no sólo es necesario impedir toda actividad mental «per se», sino hallar también un derivativo cómodo y de fácil adaptación a las peligrosas preocupaciones en las que una precaria situación pueden arrastrar al hombre. Al trabajador, por tanto, después de sus ocho, o diez o doce horas de faena agotadora y mal pagada, conviene seguir distrayendo su atención por el medio que sea. Y uno de estos medios es la televisión, este fabuloso descubrimiento que los gobiernos de todos los países han convertido en un infame instrumento de tortura mental, de espiritual envilecimiento, de vehículo tendencioso y partidista, de elemento deformador y gregarista, sacando todo el enorme partido que entraña siempre la plasticidad de la imagen, a la que se agrega la fuerza suasoria y martilleante de la palabra. Otro de los medios, por supuesto, es el deporte, más que nunca difundido hasta los más ocultos rincones del país con la ayuda de la televisión, a base de retransmisiones masivas que agolpan a las multitudes ante la pantalla del odioso aparato en busca de un sedante a su oscura y precaria existencia. Así lo ha entendido el gobierno español, y lo ha entendido bien; esta es la triste verdad. La campaña que ha emprendido hace años no se limita simplemente a la diaria ración televisiva de seporte, sino que se extiende a la financiación de nuevos campos deportivos, nuevas instalaciones; creando nuevas aficiones para nuevos deportes que antes eran desconocidos en el país; haciendo una llamada constante a todos, niños, jóvenes y viejos, con el slogan de «Contamos contigo» y frases como «hay que vivir deportivamente». Por último ha aparecido en televisión un programa titulado: «El deporte, nuevo humanismo».

Hablando del deporte limpia y objetivamente, no entendemos por qué ha de ser un humanismo. Por lo menos en la medida en que siemre se ha entendido al humanismo. Y si de verdad lo es, como pretenden, nosotros preguntaríamos qué cosa existe en el mundo que afiance y armonice las relaciones humanas que no pueda llamarse, con igual motivo, un humanismo. La semántica de esta palabra es claramente alusiva y no pueden ni deben caber falsas interpretaciones. Hasta ahora se ha denominado «Humanidades» a un amplio sector del estudio universitario. En él están comprendidas la sociología, filología, filosofía, etc., es decir, todo aquello que promueve, investiga, exalta y ennoblece el verdadero ser del hombre, los valores que le condicionan y le sitúan dentro de la propia escala humana, por oposición a las fuerzas e influencias foráneas que tratan de despersonalizarlo, cosificarlo y convertirlo en máquina. Decir que el deporte es un humanismo, pues, no pasa de ser una inanidad o la expresión de un siniestro propósito. Un humanismo lo sería, entonces, cualquier manifestación que haga posible cierta convivencia, cierta solidaridad y buen entendimiento, como nos aseguran que puede realizar el deporte. Pero es que también existe la armonía y convivencia de los rebaños, e incluso puede existir la de los robots. Está claro que las premisas que dicen asegurar el acercamiento humano a base de deporte u cualquier otra manifestación superficial descansan sobre una base falsa o meramente hipócrita: la trivialización y tergiversación de los valores intrinsecos del hombre. Este, para afirmarse tal, no debe atenerse a modos y modas de civilidad, de educación y buenas maneras que no ponen de manifiesto más que la mecánica convencional tácitamente admitida del «laissez passer, laissez aller»; su misión está en la afirmación profunda y radical de su esencia, en la sinceridad de su expresión, en la puesta a punto de una sociedad en la cual la convivencia, la fraternidad y la armonía sean consecuencia, y no antecedente, de una revisión total de las premisas básicas que configuran al hombre in-

*(Pasa a la página 2.)*

# El movimiento inmóvil

A cualquier lector poco experimentado en los intringulis del mundillo político español, el espectáculo que ofreció la prensa del país en las últimas semanas del año recién concluído le parecería más propio de una «constituyentes» del siglo XIX que de una dictadura del XX. Con tal de que conociera, eso sí, la clave de la extraña terminología en uso: «contraste de pareceres», «concurrencia de criterios», «aperturismo» «continuismo», etc. Y es que en el fondo de los confusodo en torno a los numerosos problemas del país en todos los terrenos, late en realidad la cuestión fundamental de la sucesión del régimen. Cuestión que una vez más el generalísimo Franco omitió en su discurso de fin de año.

Se da entonces la paradoja de que la Ley Orgánica del Estado, aprobada por referéndum popular hace un par de años y destinada en principio a resolver la cuestión de una vez para siempre, parezca precisamente iniciar su planteamiento. Pero la paradoja es sólo aparente. El actual régimen español, que del fascismo nunca adoptó más que algunos gestos y expresiones puramente superficiales, está mostrando ahora su verdadera esencia: la de una coalición de privilegios e intereses — por añadidura no siempre compatibles — transitoriamente unidos por la obediencia a un jefe común que ya ha cumplido 76 años. Y, al paso de su ineluctable decadencia física, van desgajándose las piezas de la pirámide invertida que él solo sustentaba. Los grupos se descomponen en subgrupos y éstos en tendencias, gracias a lo cual cada una de las grandes fuerzas del sistema puede ir colocando peones en todos los casilleros.

De vez en cuando, sin embargo, se procura dar un repaso a la fachada, aunque eso sólo sirva normalmente para hacer más visible aún la intrínseca incapacidad del sistema para la evolución. Es lo que ha ocurrido con el llamado Estatuto Orgánico del Movimiento, que se presentaba como un intento de institucionalizar y renovar lo que ya no es más que una estructura burocrática de contenido ideológico indefinible en donde se ha diluido la escasa carga doctrinal de la primitiva Falange.

Los contadísimos optimistas que todavía siguen confiando en la posibilidad de una «apertura» próxima lanzaron las campanas al vuelo cuando el pasado día 15 de noviembre el Consejo Nacional del Movimiento aprobaba el artículo 10 del Estatuto, permitiendo la constitución de una especie de asociaciones políticas para «promover el legítimo contraste de pareceres, con plena garantía de la libertad de la persona, en orden a la posibilidad de un análisis crítico de las soluciones de gobierno». Fue la ocasión para recordar el involuntario pareado pronunciado por el jefe del Estado en 1943: «Nuestro Movimiento ha de demostrar su capacidad y su lozanía para renovarse y transformarse de día en día.

La ilusión duró muy poco, porque a los tres días — el 18 de noviembre — ya se aprobaba otra disposición sometiendo las soñadas asociaciones al control riguroso y absoluto se los gobernadores civiles (que a la vez son jefes provinciales natos del Movimiento) y todos los sueños volvían al redil de la realidad, porque el contraste de pareceres con partido único — o sin partidos — nunca será cosa fácil. De este modo, junto con las esperanzas de un pluripartidismo disfrazado se desvanecían también los tenebrosos augurios de la consejera nacional, Pilar Primo de Rivera, hermana de José Antonio, el fundador de la Falange, la cual durante las discusiones del Estatuto exclamó: «que con tanta representatividad no vayamos a quedarnos sin España».

El ministro José Solís Ruiz, secretario general del Movimiento y delegado nacional de Sindicatos, fue, si cabe, más explícito aún: «Aquí no hay borrón y cuenta nueva. Venimos del 18 de julio y no toleramos ningún fraude de fechas. Y estos orígenes nos obligan a varias cosas: a mantener la lealtad a Francos mientras viva y a la obra de Franco más allá de su existencia.»

Con análoga contundencia ha puesto punto final Solís a las especulaciones en torno a la futura Ley Sindical, cuyo proyecto rechaza la representatividad electiva a partir de cierto nivel, con lo que queda desvirtuada, de hecho, en todos los niveles: «llevaremos una representatividad hasta donde convenga», dijo recientemente. Y, por lo visto, el margen se agota pronto. Los procuradores en Cortes por «representación familiar» elegidos hace poco más de un año, careciendo de las posibilidades de coordinación que normalmente suministra el partido político, intentaban suplirlas a base de reuniones periódicas en diversos lugares de España y así tomaban contacto directo con los problemas de cada región.

Sin embargo, y poco después de una insólita prohibición gubernativa para reunirse en Ceuta a fines del pasado septiembre, el presidente de las Cortes les obligaba a pedir permiso previo para sus futuras reuniones, que por otro lado sólo podrán celebrarse en el interior del Palacio de las Cortes. Ni esa pequeña porción de procuradores de elección relativamente directa que constituyen los llamados «familiares» podrá, pues, de ahora en adelante, sustraerse a las limitaciones legales impuestas, con carácter general, a la libertad de reunión.

Ni asociaciones, ni reuniones, ni sindicatos representativos. Triste balance para un año consagrado a los derechos humanos.

*(Extraído de «The Economist»).*

**La represión en España se encarniza con nuestros compañeros. Acudamos en su ayuda urgentemente.**

**Colectemos para engrosar la suscripción Pro - España oprimida.**

**¡Es un deber militante!**

PERFILES

# Juventud y rebeldía

por José Hiraldo

ESPERANZADOR, rico en acciones de rebeldía ha comenzado el año nuevo. La juventud estudiantil del mundo entero se encuentra en completa ebullición. En Checoeslovaquia, Italia, Francia, Inglaterra, España, Pakistán. Manila, Tokio, etc., se realizan grandes manifestaciones de protesta contra los regímenes opresores que sufren, contra las injusticias existentes. Es el mejor mensaje que puede recibir la Humanidad sufriente.

Estas agitaciones de la juventud estudiantil y trabajadora despiertan el interés, la curiosidad de los humanos. Alienta los espíritus, sacude la modorra de los pueblos, rompe la quietud, el conformismo, la mansedumbre de los explotados. Traen la esperanza de un mundo nuevo, jalonan el camino de una sociedad más justa.

Ante tantos acontecimientos como se vienen desarrollando, rebozantes de entusiasmo y de dignidad, no queremos guardar silencio. Y es para manifestar nuestra mayor simpatía, para saludar a esa juventud rebelde y abnegada, que trazamos las presentes líneas.

El trágico suicidio de Jan Palach ha suscitado gran corriente de simpatía hacia el pueblo checo. En ocasión de los funerales de dicho joven, la mentira comunista salió a la luz pública. La inmensa multitud reunida demostró, dolorida, una vez más, su repudio a los invasores rusos. Estos, quizás por la presión moral que reciben del exterior, guardaron silencio, disimularon el despotismo y la soberbia del régimen que representan.

En Hungría, otro joven de 17 años, Sandor Bauer, ha demostrado su disconformidad con la tiranía comunista, poniendo fin a su vida.

También en Madrid, el estudiante Enrique Ruano Casanova se arrojó (?) por el balcón de su domicilio, situado en el séptimo piso, y ante la presencia de la policía franquista.

Otros suicidios, e intentos de realizarlos han tenido lugar en Checoslovaquia, Yugoslavia, Austria, Italia, etc. Todos ellos efectuados por análogos motivos.

Estos hechos nos conmueven en lo más profundo de nuestro ser. Pero, con todo y reconociendo el valor, el espíritu de sacrificio tan grande que debían tener esos jóvenes para quitarse la vida voluntariamente, en los años más florecientes, cuando todo se ve color de rosa, cuando todo es fantasía, esa actitud es negativa, no debe seguirla imitando la juventud revolucionaria, promesa del futuro.

Los jóvenes inmolados merecen digno homenaje. Sin embargo, estamos en completo desacuerdo con ese proceder. La vida, si no se pierde en lucha abierta contra el enemigo, sobre todo la vida de la juventud, debe conservarse para proseguir en el combate.

¿Qué les importa a un Kossyguine, a un Tito, a un Franco, o a cualquier otro tirano, que por repudio hacia ellos, hacia lo que de malo ellos representan, que un joven, diez jóvenes, o miles de jóvenes se suiciden?

Sería algo infantil el pensar siquiera que el sacrificio de esos muchachos pudiera llegar a conmoverlos. Los tiranos, los verdugos de los pueblos no tienen conciencia ni sentimientos humanos. Si algo sale de su interior, es una sonrisa despreciativa hacia las propias víctimas. ¡Cuántos más jóvenes pongan fin a sus vidas, menos enemigos les quedan!

Ha dado motivos de publicidad en la prensa mundial el que el general Franco haya declarado el estado de urgencia en España. Esta medida de represión contra los estudiantes y contra todo el pueblo laborioso han sido interpretadas en el exterior como cosa nueva, como algo excepcional. Con ello no demuestran otra cosa los periodistas y los locutores de la radio que se han interesado por comentar tal noticia, que pura ignorancia de lo que ocurre bajo el régimen franquista, cuando no ganas llenar cuartillas y lanzar palabras al viento.

A los que sabemos lo que es el fas-

*(Pasa a la página 2.)*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

13 FEVRIER 1969
NUMERO 543
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Face à la collaboration des Etats

# Solidarité active envers le peuple espagnol opprimé !

## De l'obéissance à la désobéissance

L'obéissance est soit collaboration, soit soumission. Elle est collaboration, quand le sujet obéit avec l'approbation de sa conscience et sans perte de dignité humaine. Elle est soumission, quand le sujet obéit sans l'accord complet de sa conscience et au mépris de sa condition humaine. Les ouvriers, à des tâches différentes, sont en collaboration, leur effort individuel autorise la production commune, ils obéissent à la nécessité d'assurer l'existence de tous. Le soldat, lui, est en état de soumission permanent. Celui qui obéit pour participer au bien de tous a toujours l'approbation de sa conscience, approbation qui peut être nuancée de regrets devant l'état actuel de civilisation. Celui qui obéit par contrainte résultant de la peur, de la servilité, de la lâcheté, ne peut avoir que le mépris de sa conscience. Celui qui porte atteinte directement ou indirectement à l'humanité, qui ne ressent pas le jugement de sa conscience, est inconscient. La considération de la multitude, qui n'a plus de dignité, est sans valeur comparativement à la paix de la conscience.

L'obéissance est toujours une contrainte, une perte de liberté; mais cette perte de liberté doit être réalisée avec l'accord de la conscience: elle ne doit pas entraîner une atteinte à la dignité de l'homme. Si l'obéissance oblige le sujet à une perte de liberté, non profitable à la collectivité, à l'humanité, alors le sujet doit contester et saper l'autorité, il doit reprendre sa liberté et conserver sa dignité.

Imposer l'autorité aux hommes par la loi, apporte la preuve de la nocivité de l'autorité. Toute autorité qui s'affirme par la loi est en opposition avec la conscience de l'humanité, est en opposition avec la dignité humaine. Quand l'Etat oblige à porter atteinte à l'humanité, il apporte la preuve que ses assises reposent sur la contrainte, sur l'obligation de la reconnaissance de la servitude, l'avilissement de ses sujets. Faire admettre aux peuples que leur bonheur est de se massacrer pour des lignes géographiques de frontières, pour des intérêts capitalistes, ou bien encore pour un patriotisme exacerbé, apporte la preuve de l'enseignement criminel de l'Etat sur l'enfance par ses écoles maternelles, primaires, supérieures, ses collèges, ses lycées, ses facultés.

La jeunesse d'aujourd'hui secoue fortement le cocotier, puisse-t-elle faire tomber à terre tous ces vieillards, tous ces défenseurs du capitalisme, tous ces inconscients, imbus de leur personne, qui prétendent régenter le monde, capables de souscrire à une guerre mondiale pour supprimer, en partie, une jeunesse qui réalise l'incommensurable servitude de leur père, dont l'héritage ne se compose que de soumissions, d'indignités, d'obéissances.

La désobéissance à tout ce qui est injuste et inhumain est le propre de l'anarchie. Prétendre, comme il est enseigné, que l'anarchie mène à l'esclavage, est nier l'évidente réalité, puisque l'anarchiste isolé se libère déjà, lui-même, de toute contrainte, que la société libertaire qui succédera à la société capitaliste qui, présentement, en est réduite à la dernière cartouche : la dictature, apportera à une humanité nouvelle, non pas l'esclavage, mais l'égalité, la participation de tous au bonheur commun. — « Aux yeux de quiconque a lu l'histoire, la désobéissance est une vertu primordiale de l'homme. C'est par la désobéissance que s'est accompli le progrès, par la désobéissance et la révolte.» — *Oscar Wilde.*

On ne peut modifier les conditions de vie et d'exploitation des travailleurs, on ne peut conquérir l'égalité entre tous, par de savants dosages et décrets venant se greffer à des lois basées sur l'injustice. Si la base de l'édifice manque d'aplomb, ce n'est pas en l'élevant qu'elle retrouvera son équilibre. Cette base il faut la changer et cette décision entraîne obligatoirement une action révolutionnaire, celle de ne pas tenir compte de l'erreur passée et de construire dans la vérité.

Dix millions de travailleurs ont pratiqué, en mai 1968, la grève générale et ce n'était pas, uniquement, pour des questions de salaires et de retraites qu'ils occupaient leurs usines, c'était dans l'espoir de conquérir de nouvelles conditions de travail et d'existence qu'ils estimaient nécessaires à leur dignité, à leur esprit de justice et d'humanité.

L'impréparation des mouvements révolutionnaires ouvriers et étudiants, la trahison des syndicats inféodés au pouvoir, la trahison du Parti communiste envers sa clientèle ouvrière, ont permis à l'Etat et au capitalisme de reprendre en mains, par la ruse et la force, l'exploitation des travailleurs. Mai 1968 doit donc être considéré comme une tentative autorisant de se rendre compte de ce que peut donner la grève générale et de ce que pourrait donner, dans l'avenir, une grève générale illimitée et révolutionnaire; il faut reconnaître que, sur ce point, l'expérience a été concluente et que le pouvoir et le capitalisme ont pu se rendre compte que la seule force qui soit réellement valable est celle des travailleurs. La grève générale illimitée, unifiée, est invincible; aucun pouvoir ne peut lui résister. A notre époque d'esclavage déguisé, le jour où, unis dans un syndicalisme révolutionnaire, la majorité des travailleurs se regrouperont, sera celui de la libération de tous les jougs qu'ils supportent.

L'Etat n'ignore pas la fragilité de sa base qui ne peut encore tenir que par la dispersion des mouvements revendicatifs des travailleurs et des étudiants, par l'accroissement de sa force de répression destinée à lutter contre le peuple. C'est ainsi que, depuis les événements de mai 1968, le gouvernement a renforcé les effectifs des mercenaires destinés à combattre les travailleurs par la création de onze nouveaux escadrons de gendarmes mobiles, le retour d'Allemagne de quatre escadrons de gendarmes et, nouveauté, admission d'une première branche de 700 soldats du contingent dans les forces de l'ordre. Ainsi, de déchéance en déchéance, toute morale bafouée, amène-t-on les fils des travailleurs à tirer sur leur père qui revendique pour leur assurer des lendemains de liberté. Quand on pense qu'actuellement il y a 230.000 chômeurs de 14 à 24 ans qui ne peuvent trouver du travail, cela représente, en effectif nouveau, un mercenaire pour la surveillance de quatre jeunes chômeurs. (L'effectif nouveau recruté s'élève à 66.000 hommes, celui des jeunes chômeurs à 230.000).

Force reste à la loi, mais l'utilisation de telles méthodes pour l'imposer justifie l'état de dictature, apporte la preuve que la majorité du peuple supporte, présentement, par l'étalage de la force, le pouvoir, mais cette obéissance passive peut, demain, se traduire par une désobéissance massive. — « Les lois, comme toutes les choses humaines, doivent comparaître devant le tribunal de notre conscience et nous ne devons nous soumettre à elle que lorsqu'elles sont en harmonie parfaite avec la loi morale qui habite en nous; si elles sont en désaccord avec la justice éternelle, il faut leur désobéir. » — *Elisée Reclus.*

**René VILLARD**

## L'anarchiste Bakounine dans la Littérature

*Le cœur humain pourrait être comparé à un livre qui s'écrit de nouveau à mesure qu'on lit et qui ne s'épuise jamais tant qu'il reste vivant. — M. Bakounine. (Lettre à ses parents).*

On comprend aisément que la personnalité singulièrement attachante de Bakounine, ait séduit bon nombre d'écrivains qui l'incarnèrent comme personnage central de leur roman.

Nous n'évoquerons point dans notre étude les sociologues, économistes et autres, qui ont décrit la vie et l'œuvre de Michel Bakounine, homme tout entier voué à la révolution.

Je les cite pour mémoire et plus encore pour leur rendre un hommage mérité, même si j'émets quelques réserves à l'égard de certains : Max Nettlau, Victor Daves, Amédée Dunois, Alexandre Gué, H. E. Kaminsky, E. Porgès, J. Bossu, Hélène Iswolsky, Fritz Brupbacker, E. H. Carr, Nello Rosselli, Albert Richard, Paul Bzuptbacher, James Guillaume, Elisée Reclus, j'en oublie peut-être dans cette sèche énumération. C'est volontairement que j'ai passé les biographes russes sous silence.

A l'origine de la littérature héroïque dans laquelle Michel Bakounine est hissé sur un piédestal, comme un symbole de la pan-destruction, il y a un malencontreux malentendu, une erreur fondamentale dans la projection du personnage, que j'aimerais rectifier. Je sais que ce malentendu est dû à l'interprétation erronée d'un écrit découpé trop adroitement dans son contexte et interprété superficiellement, finissant par créer une légende, qui a fait son chemin.

Si bien qu'aujourd'hui, le révolté, l'iconoclaste qu'est Bakounine, n'est pour beaucoup, qu'un homme d'action, agitateur prestigieux, remueur de foules. Les autres faces de sa personnalité ont été estompées; on s'est plu à conter des anecdotes sur sa vie, échafaudant ainsi sa légende.

Rétablissons un peu de vérité dans ce tohu-bohu de la production littéraire qui a exalté, sinon exploité dans les récits, des intérêts qui dénaturent les idées chez l'homme.

Je ne suis pas loin de penser que cette littérature chez Tourgueniev d'abord, chez Zola ensuite, voire même chez Louise Michel et plus tard, chez Albert Camus, n'ait malgré eux, et à l'encontre de leurs désirs de magnifier le héros, dénaturé l'esprit de Bakounine.

Il en est qui ont confondu le personnage en dépeignant Netchaev, disciple de Bakounine; ce fut aussi le cas pour Dostoïewsky. Bien d'autres ne prirent que quelques traits essentiels de l'un, qu'ils transplantèrent chez l'autre. Aucun n'a fait exception à cette confusion, renouvelant ainsi la mystification qu'accréditait une fois de plus la légende du nihiliste. « Roudine » et « Souvarine », le monde littéraire exploita la formule consacrée à l'époque afin d'élaborer des éléments sensationnels pour frapper l'imagination du lecteur.

Descriptions faciles, certes, aptes à dépeindre avec brio un héros sous les traits d'un immoraliste forcené, ce qui est loin de correspondre à la réalité. Mais il s'agit ici de vies romancées et il faut s'en bien pénétrer, au seuil d'une analyse critique.

Dans le cas de Bakounine, il serait judicieux de rejeter le substantif d' « immoraliste » et de lui restituer celui d' « amoraliste », qui exprime mieux son comportement. Cependant, pour les littérateurs il est certain que Bakounine est devenu le type du révolutionnaire. Il est l'individu des barricades, sans cesse en éveil, qui, aux beaux jours d'une insurrection, devient le personnage dont on parle. On ne peut l'éliminer d'un récit; il est tout entier dans le cadre de l'action.

Si nous approfondissons cette idée et que nous étudions son action sociale, peut-être arriverons - nous à constater que Bakounine fut l'artisan de sa propre légende, propagée en ces termes :

Bakounine lui-même, s'est décrit en ces termes :

« Il y avait toujours dans ma nature un défaut capital : l'amour du fantastique, des aventures extraordinaires et inouïes, des entreprises ouvrant au regard des horizons illimités et dont personne ne peut prévoir l'aboutissement. Dans une existence ordinaire et calme j'étouffais, je me sentais mal à l'aise (...) Mon âme

était dans une agitation perpétuelle, exigeant de l'action, du mouvement, de la vie. » (1).

Et plus loin :

« Chercher mon bonheur dans le bonheur d'autrui, la dignité personnelle dans la dignité de tous ceux qui m'entouraient, être libre dans la liberté des autres, voilà tout mon credo, l'aspiration de toute ma vie. Je considérais comme le plus sacré des devoirs de me révolter contre toute oppression, quel qu'en fût l'auteur ou la victime. Il y a toujours eu en moi beaucoup de Don Quichotte, non seulement en politique, mais encore dans ma vie privée; je ne pouvais voir d'un œil indifférent la moindre injustice, à plus forte raison, une criante oppression; bien des fois, sans avoir la compétence ni le droit, je me suis mêlé de façon irréfléchie, des affaires des autres et j'ai commis ainsi, au cours d'une existence agitée mais vide et inutile, pas mal de bêtises, encouru beaucoup de désagréments et me suis fait plusieurs ennemis, sans haïr pour ainsi dire personne. » (2).

Une telle mise à nu de soi-même est peu courante. Ces paroles extraites de sa « Confession » au tzar sont empreintes d'une humiliation feinte de la part du prisonnier, qui veut tout tenter pour sortir de son tombeau.

On a pu utiliser cette confession pour le salir à nouveau dans le monde révolutionnaire, mais l'histoire a rendu justice à ces calomnies succédant à un tas d'autres, lancées par ses ennemis politiques. (3).

Herzen, qui l'a bien connu et avec qui Bakounine entretint un long échange de correspondance, nous a laissé un portrait psychologique valable du personnage :

« ..Il se débattait, prêchait, commandait, criait, prenait des décisions, apportait des constructions, organisait et excitait à l'action, le jour, la nuit, à chaque minute. Dans ses rares moments libres il s'élançait vers sa table de travail et écrivait à la fois cinq, dix, quinze lettres qu'il envoyait dans tous les pays du monde. » (4).

Mais il n'écrivait pas que des lettres, et celles-ci n'étaient pas que de vulgaires missives. Bakounine écrit et son manuscrit s'allonge; une lettre devient une brochure; la brochure, un livre. Repris par l'action, il abandonne son manuscrit qu'il ne retrouvera plus, ayant oublié de l'emporter. Qu'importe, il recommence l'écrit tout entier, en fait une seconde élaboration, une troisième version parfois; on les retrouve un jour. Des chercheurs se sont mis en chasse et les ont rassemblés. Trois versions différentes sont là à présent, en passe d'être éditées. A la lecture, on constate qu'elles s'accordent parfaitement, s'interpénètrent, car la pensée de Bakounine est le résultat de méditations où la continuité éclate dans un désordre apparent.

Parfois Bakounine commence son écrit, puis, appelé à siéger à un congrès qu'il quitte pour prendre part à une action à laquelle il participe brusquement, désirant se mêler activement aux révoltés et insurrections. Alors, il abandonne l'étude commencée, s'en va prendre part aux côtés des travailleurs qui font le coup de feu aux barricades. Ainsi l'œuvre reste inachevée, ébauchée avec bien des difficultés cependant; la fin mentionnant souvent : ici le manuscrit s'arrête.

Il ne faut pas jeter la pierre à l'écrivain, mais comprendre l'existence instable que mène cet agitateur, ce proscrit. En effet, Bakounine est un homme d'action, et le bureau n'est point son affaire.

De plus, il n'a pas d'argent pour faire imprimer ses feuillets. Le peu qu'il trouve ne suffit pas à établir la mise en route de sa prose incendiaire et il faut vivre.

Cet extraordinaire relâchement n'a pas manqué d'être exploité par des esprits malveillants et son insouciance aidant, les littérateurs ont conclu que le prophète était un fantaisiste, sinon un farfelu. Nous ne le blâmerons pas trop, portés que nous sommes à l'indulgence et puis, faut-il le taire, parce que nous aimons nous retrouver un tantinet dans ce portrait singulier, fascinant autant que prodigieux.

Albert François, dans son étude sur Bakounine fait appel à Perron, qui avait bien connu le révolutionnaire. Il reçut ces quelques détails qui méritent d'être rappelés :

« Je n'ai pas connu d'homme du genre de Bakounine; sa puissance et sa grandeur étaient d'un autre ordre que chez ses collègues de génie. Il n'avait pas de vices, mais des défauts géants, à sa taille. Les biographes n'ont pas su les voir ou, s'ils les ont connus, ils les ont cachés soigneusement, bien que Bakounine ne puisse être expliqué sans eux.

» Je pense qu'il s'est agi pour ses amis de soustraire ainsi la mémoire de Bakounine aux coups de ses adversaires. Malheureusement, en présentant Bakounine en possession des vertus d'un honnête épicier, alors qu'il a toujours tenu en mépris les convenances bourgeoises et même la morale bourgeoise, en le mesurant à la même aune que tout le monde, en un mot, ils l'ont étonnamment défiguré et rapetissé. Et c'est ma foi grand dommage, car son portrait vrai serait un bien original et bien beau document humain. » (4 bis).

*Bakounine fut un destructeur de l'ordre établi.* Sa révolte est grandiose et embrasse l'univers entier. Pour ceux qui ne se contentent point du tout fait et du tout écrit, il reste l'homme d'action, l'animateur d'idées et s'il se révèle un théoricien de l'an-archie, c'est qu'en lui, comme l'a écrit Bielinsky, réside l'éternel mouvement qui gît au fond de son âme, tel un principe impérieux.

Cet éternel mouvement, les romanciers l'ont incrusté dans leur vie de Bakounine; nul n'a échappé à cette emprise et leur héros en est saturé. C'est peut-être là le mérite de leur roman, toutes réserves faites quant aux données développées.

Si Bakounine reste l'auteur qui dressa contre *Dieu et l'Etat*, le plus virulent pamphlet que jamais âme humaine ait enfanté, sa clairvoyance est doublée d'une intelligence éveillée aux choses de l'Etat, de l'autorité, des églises et des religions. Il est celui que jeta à la face du monde, ce fantôme de la divinité engendré pour l'homme créateur des Dieux qui peuplent sont imagination puérile.

Revenons à une phrase de Bakounine qui entraîna tout le malentendu :

« *Le désir de destruction est un plaisir éminemment créateur* » (5).

Ainsi énoncée, cette pensée peut sembler exclusive. Elle laisse l'imagination vagabonder vers les suppositions les plus saugrenues, ce qui n'a pas manqué : Ainsi, l'action même de Bakounine se trouve amputée de sa sève réaliste et constructive. Elle

*(Suite page 2.)*

## L'anarchisme dans la révolution russe

*(Suite)*

Le pouvoir des soviets ne dura, en fait, que quelques mois, d'octobre 1917 au printemps de 1918. Très vite les conseils d'usine furent dépouillés de leurs attributions. Le prétexte invoqué fut que l'autogestion ne tenait pas compte des besoins « rationnels » de l'économie, qu'elle entretenait un égoïsme d'entreprises se faisant l'une à l'autre concurrence, se disputant de maigres ressources, voulant à tout prix survivre, bien que d'autres usines fussent plus importantes « pour l'Etat » et mieux équipées. En un mot, l'on aboutissait, selon les termes d'A. Pankratova, à une fragmentation de l'économie en « fédérations autonomes de producteurs du type rêvé par les anarchistes ». Sans aucun doute, la naissante autogestion ouvrière n'était pas sans reproche. Elle avait cherché péniblement, à tâtons, à créer de nouvelles formes de production qui n'avaient eu précédent dans l'histoire humaine. Il lui était arrivé, certes, de se tromper, de faire fausse route. C'était le tribut de l'apprentissage. Comme le soutenait Kollontaï, le communisme ne pouvait « naître que dans un processus de recherches pratiques, avec des erreurs peut-être, mais à partir des forces créatrices de la classe ouvrière elle-même ».

Tel n'était pas le point de vue des dirigeants du Parti. Ils étaient trop heureux de reprendre aux comités d'usine les pouvoirs que, dans leur for intérieur, ils ne s'étaient que résignés à leur abandonner. Lénine, dès 1918, marquait ses préférences pour la « volonté d'un seul » dans la gestion des entreprises. Les travailleurs devaient obéir « inconditionnellement » à la volonté unique des dirigeants du processus de travail. Tous les chefs bolcheviques, nous dit Kollontaï, étaient « méfiants à lègard des capacités créatrices des collectivités ouvrières ». Au surplus l'administration était envahie par de nombreux éléments petits-bourgeois, résidus de l'ancien capitalisme russe, qui s'étaient adaptés un peu trop vite aux institutions soviétiques, s'étaient fait attribuer des postes responsables dans les divers commissariats et entendaient que la gestion économique fût confiée, non aux organisations ouvrières, mais à eux-mêmes.

On assista à l'immixtion croissante de la bureaucratie étatique dans l'économie. Dès le 5 décembre 1917, l'industrie fut coiffée par un Conseil Supérieur de l'Economie, chargé de coordonner autoritairement l'action de tous les organes de la production. Le congrès des Conseils de l'Economie (26 mai-4 juin 1918) décida la formation de directions d'entreprise dont les deux tiers des membres seraient nommés par les conseils régionaux ou le Conseil Supérieur de l'Economie et le troisième tiers seulement élu sur place par les ouvriers. Le décret du 28 mai 1918 étendit la collectivisation à l'ensemble de l'industrie, mais, du même coup, transforma les socialisations spontanées des premiers mois de la Révolution en nationalisations. C'était le Conseil Supérieur de l'Economie qui était chargé d'organiser l'administration des entreprises nationalisées. Les directeurs et cadres techniques demeuraient en fonctions, en tant qu'appointés de l'Etat. Au IIe congrès du Conseil Supérieur de l'Economie, à la fin de 1918, les conseils d'usine furent vertement tancés par le rapporteur pour diriger pratiquement l'usine, au lieu et place du conseil d'administration.

Des élections aux comités d'usine continuèrent, pour la façade, à avoir lieu, mais un membre de la cellule communiste donnait lecture d'une liste de candidats fabriquée à l'avance et l'on procédait au vote à main levée, en présence des « gardes communistes », armés, de l'entreprise. Quiconque se déclarait contre les candidats proposés se voyait infliger des sanctions économiques (déclassement de salaires, etc.). Comme l'expose Archinoff, il n'y eut plus qu'un seul maître omniprésent, l'Etat. Les rapports entre les ouvriers et ce nouveau patron redevinrent ceux qui avaient existé entre le travail et le capital. Le salariat fut restauré, à la seule différence qu'il prenait désormais le caractère d'un devoir envers l'Etat.

**Daniel GUERIN**

*(A suivre.)*

### JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération, Villeurbanne.

## COMMUNIQUES

### LES JEUNESSES SYNDICALISTES REVOLUTIONNAIRES ET LE GROUPE FA 3 BAKOUNINE DE MARSEILLE

Vous invitent à assister à un Meeting anarchiste et Syndicaliste Révolutionnaire, le 16 février 1969 à 9 h. 30, salle Vicenti, Traverse Vicenti, Marseille-St-Henri.

Sujet : *Participation ou autogestion.*

Orateurs : Maurice Joyeux, Daniel Florac et Pierre Méric.

Vous invitent également à assister à une conférence de Maurice Joyeux sur l'Anarcho-syndicalisme le samedi 15 février à 21 heures, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1e).

### 17e U. R.

Le groupe J. S. R. 17e U. R. de la C.N.T. invite les jeunes camarades désirant participer à notre action, à venir aux permanences qui ont lieu à notre siège chaque samedi de 11 h. à 18 h. Palais du Travail, salle n° 2. Place de la Libération, 69-Villeurbanne.

### COMMUNIQUE

Nous sommes invités à participer largement à la 2e Conférence syndicaliste qui se tiendra à Paris le samedi 22 février de 9 h à 20 h 30, salle L. Jouhaux, annexe de la Bourse du Travail (67 r. Turbigo), métro République, dimanche, 23 février de 9 h. à 19 h., caveau de la Maison Verte. 127, rue Marcadet, métro Marcadet. Joffrin-Poissoniers.

Ordre du jour : Actualités sociales. Informations sur les mouvements étudiants et ouvriers. Situation internationale.

### C.N.T.-A.I.T. — U.L. DE MARSEILLE

Camarades: N'oubliez de prendre la carte confédérale 1969 à la Trésorerie de l'U. L., ouverte tous les jeudis et samedis de 18 à 20 h, au siège, salle 3, Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie.

Travailleur ! Qu'importe ton lieu de naissance. Rejoins la C.N.T. dans la lutte pour le bien-être et la révolution !

Pour prendre contact avec les syndicats C.N.T.F. et les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires, s'adresser au siège, tous les après-midi.

Au chantier, à l'usine, faites connaître la C.N.T. autour de vous, renforcez ses syndicats.

### 2e UNION REGIONALE

Les militants de la 2e Union Régionale sont invités à assister à l'assemblée générale du mois de février, qui aura lieu le dimanche 16, à 9,30 précises au siège confédéral.

Ordre du jour prévu :

1° Nomination du bureau de séance et lecture du compte-rendu de la réunion du mois de février.

2° Préparation du Congrès Confédéral (suite).

3° Information des syndicats et Unions locales.

4° Information du Bureau Régional.

5° Questions diverses.

Vu l'importance de l'ordre du jour, il est recommandé aux camarades d'être présents et de respecter l'horaire prévu. *Le Secrétaire régional*

## Loire Atlantique

Le 19-1-69 les camarades de la Loire - Atlantique se sont retrouvés au siège social « Cordial-Café », rue du Château à Nantes.

Garcia a expliqué la situation de la trésorerie, à savoir, qu'il rayonne Angers, Crozon, Lorient, etc... Des travaux auprès de la S. I. A. et de l'action C. N. T. en Bretagne-Vendée, des rapports avec l'A.O.A. qui tenait ce 19-1-69 une réunion à Angers.

Garcia a expliqué la situation de la trésorerie, à savoir qu'il rayonne sur Nantes, Angers, Lorient. Les copains ont parlé des cartes et timbres 1969.

Provisoirement le camarade Cazè, 3, rue Mathelin Rodier assurera le Secrétariat de la Loire-Atlantique. L'Union Syndicale C.N.T.F. Nantes déposera ses statuts. Une réunion extraordinaire doit fixer les tâches de chacun et chacune. Cazè est désigné comme secrétaire fédéral « Bretagne-Vendée ». Les camarades se devaient ensuite d'aborder la propagande en Bretagne-Vendée. Cela nous permet d'indiquer que la Fédération CNT. a pour animateurs : Auguste Le Lann de Brest, Quendet de Lorient, Garcia de Nantes, trésorier de la Fédération. Yvon Diraison de la presqu'île de Crozon responsable fédérale pour les question culturelles et la propagande auprès des jeunes. Cazè secrétaire fédéral, Biget, l'un et l'autre de Nantes, fédéralement chargés du Service social, de la documentation, de l'information — bien entendu, nous avons des espoirs vers Quimper et Rennes — Sables d'Olonne — les camarades présents furent heureux de constater que les efforts de chacune et chacun portent en Bretagne-Vendée leurs fruits.

Les copines présentes décidèrent de se pencher jusqu'à un véritable résultat sur celui de la jeunesse — il faut que les jeunes viennent apporter un sang nouveau à notre CNTF, nous avons l'expérience, ils ont le courage — nous allons vers la nuit des nuits, ils vont vers l'espérance du plus beau jour, des jours — celui de notre triomphe mutuel — nous, les vieux, pour les jeunes, les jeunes pour les vieux.

*Le secrétaire de Réunion*
*Y. M. BIGET*

# AREA MUNDIAL

## NUEVA VERSION DEL GOLPE DE ESTADO

EL Brasil, por ser el país latinoamericano más poblado y por la inmensidad de su territorio, es como estos super-markets que hallamos en las grandes urbes donde nos podemos proveer de todo, «desde una aguja de coser hasta una locomotora», como rezaba el slogan de Macy's en los Estados Unidos. Para el sediento de noticias el Brasil siempre tendrá una de preparada y para todos los gustos, desde los golpes de Estado al exterminio de una expedición, encabezada por el sacerdote italiano Giovanni Calleri, que corrió a cargo de las tribus Atroari y Waimiri, pasando por la muerte que, por deshidratación, acaban de sufrir decenas de criaturas en São Paulo por el calor excepcionalmente cruel — no se olvide que en el hemisferio Sur es verano actualmente — de este año, el cierre de las iglesias, la detención de sacerdotes franceses acusados de mantener contacto con guerrilleros, etc.

Respecto al golpe de Estado, del que el Brasil pareciera que podía prescindir, pues, sólo contaba con el insólito dado por Getulio Vargas en 1930, el país es presa de uno de ellos y no de los benignos, ya que el golpe, propiamente, dado en 1964 por los militares para derrocar al yerno de Vargas, Jango Goulart, jefe del potente Partido Trabalhista fundado por aquél, se ha visto, en octubre último, reforzado por un «supergolpe» que el presidente militarista Arthur da Costa e Silva diera para fortalecer una dictadura que, a su modo de ver, no era suficientemente rigurosa y corría el peligro de verse erosionada por los políticos derrocados por el golpe de 1964. De esta manera, y siempre llevados los brasileños, en particular por los paoliscas, en ser los que hacen y tienen las cosas «mais grandes do mundo», pueden jactarse de que el Brasil es el país donde los golpistas se encaraman sobre su obra para llevar a cabo el «supergolpe».

Así, mediante un decreto del 13 de noviembre último, el quinto de esta índole promulgado por los golpistas desde que el mariscal Castello Branco cercenara el decorrer «domocrático» en 1964, la continuación brasileña se ve amputada de otras cláusulas más y el ejército puede detener, encarcelar, privar de libertad y confinar a remotas regiones — como ha sucedido con Jango Quadros, ex presidente del Brasil que se viera obligado a ir a radicarse en las profundidades del Matto Grosso — a cuánto individuo considera peligroso. Hasta el propio Carlos Lacerda, el fascista «sui generis» más renombrado del Brasil, director del influyente diario «Tribuna da Impresa» y gobernador del Estado de Guanabara, vese encarcelado a pesar de haber sido un decidido soporte del golpe de Castello Branco en 1964. Su decidida huelga del hambre en la celda de la prisión de Río de Janeiro, ha obligado al gobierno a dejarlo libre bajo libertad vigilada, ya que corría el peligro de morir de inanición. Otro ex presidente, Juscelino Kubitschek, también fue encarcelado, así como una gran cantidad de políticos, intelectuales, periodistas y connotados ciudadanos del país.

Todos los periódicos opositores fueron suspendidos y en algunos de ellos, como el «Correio da Manhá», fueron allanados a tiros y arrestados sus empleados. De esta manera, y siempre «en defensa de los altos intereses de la patria», el ejército va orillando obstáculos a su sed de hegemonía absoluta.

El Brasil dedica el 16,2 por 100 de su presupuesto a la «defensa nacional» y mantiene en las filas armadas más de 120.000 hombres. Sólo Argentina y Cuba tienen un número tan elevado de hombres bajo las armas. México, que es considerado, junto con Brasil y Argentina, como uno de los «tres grandes» de Latinoamérica, mantiene un ejército de 70.000 hombres solamente, número que ha demostrado ser «más que suficiente» para sofocar el gallardo movimiento revolucionario estudiantil.

Porque a esto se limita hoy en día el ejército en la América hispana: a reprimir todo conato de manumisión interno y toda explosión de descontento popular cuando éstos rebasan la capacidad represiva de la policía. El Brasil, en aras a ganarse un galardón, que Colombia también codició, mandó un cuerpo expedicionario a la guerra de Corea y, anteriormente, en la guerra mundial de 1939-1945, también mandó sus efectivos, algunos de los cuales quedaron en Italia, sepultados en la tierra generosa de Pistoia, donde hay un cementerio para ellos. Las aventuras foráneas no fueron más que vanagloria, resultado irrisorio si es comparado con el tributo de vidas humanas dejado en Corea y en la Toscana. De ahí que los ejércitos prefieran dedicarse a otra clase de aventuras. La del golpe de Estado que los sitúa frente a masas indefensas y fáciles de someter.

Existe, por otra parte, entre algunos países de Latinoamérica, un pujilato de celos y envidias muy bien explotado por los Estados Unidos y otras potencias abastecedoras de armas. Los ejércitos del sur del Río Grande son el receptáculo de todas las sobras, materiales decrépitos y descontinuados y toda clase de chatarra reemplazada por armas más modernas en los ejércitos de las grandes naciones encabezadas, éstas, por los Estados Unidos. De ahí el interés de estos países en fomentar la carrera armamentista entre los países de la América hispana y el hábil cosquilleo de la vanidad nacional para que, frente a una adquisición de aviones por parte del Perú haya otro pedido importante, en armamento, por parte de Chile; que a la reciente adquisición, por parte de Argentina, de un portaaviones de Holanda, que eleva el número de sus portaaviones a dos mientras el Brasil no tiene más que uno, ya empieza la presión del ejército brasileño para el logro de un armamento capaz de ensombrecer la presencia del portaaviones holandés en el estuario del Río de la Plata.

Mientras, la economía de estos países va dando tumbo tras tumbo, la inflación, alcanzando grados amenazantes al extremo que el Brasil ha tenido que establecer, como hiciera de Gaulle cuando trató de estabilizar el franco francés diez años atrás, el «cruzeiro duro» mediante lo cual 1.000 cruzeiros de antes pasan a ser un crucero duro de ahora. Desparramada en múltiples direcciones, la actividad productiva del Brasil, ha permitido que se descuidara la inmensa mina de divisas que representa el cultivo del café, habiendo tenido que ceder frente al acoso, en calidad y cantidad, del cafeto colombiano. Al igual que la Argentina de Perón, donde el dictador de los «descamisados», como se hacía llamar, desatendió la riqueza agropecuaria del país — Argentina, que fuera principal abastecedor de carne, lana y trigo de Europa en un tiempo determinado, está ocupando ahora, detrás de Australia, Nueva Zelanda, Canadá, Africa del Sur, un puesto más bien modesto en el escalafón de los países agropecuarios dedicados a los mencionados productos — con deseos de convertirlo, en forma apresurada e irracional, en un gran país industrializado poseedor, inclusive, de la bomba atómica, el Brasil, iniciado el impulso por Getulio Vargas, también se ha empeñado en el mismo camino con resultados todavía indecisos en lo que respecta a su industria, pero abiertamente negativos si a su principal fuente de ingresos, el café, nos atenemos.

Una economía, por otro lado, precisa de otros ambientes que los ofrecidos por una secuencia de gobiernos, demagogos los primeros y ferozmente enemigos de las libertades públicas los otros.

En el Brasil la gente suele decir: «Lo que los políticos destrozan, queman y roban durante el día, la naturaleza lo repone durante la noche». Al paso que vemos ir los eventos bien pudiera ser que la naturaleza no corriera lo suficiente durante la noche para dar alcance a la devastadora obra diurna de sus políticos.

**VICTOR GARCIA**

# Esperanta kroniko

El 41º Congreso de S.A.T., que tuvo lugar en Utrecht (Países Bajos) del 3 al 9 de agosto de 1968, al que participaron 347 esperantistas de 17 países, había sido para la propaganda del esperanto de muy grande importancia.

El cotidiano holandés « Nieuw Utrechts Dagblad » nos dio la bienvenida imprimiendo su primera página enteramente en esperanto; la sesión de apertura fue saludada por el representante del alcalde señor Hessing, en nombre de la municipalidad.

Varias manifestaciones, de las que habló extensamente la prensa local, fueron organizadas y obtuvieron un gran éxito; así fueron la visita solemne del monumento a la memoria de Zamenhof, creador de la lengua universal, el día de la filatelia (venta de sobres «Primer dia»), etc... Numerosos comunicados fueron difundidos por la Unión Neerlandesa de la Radio. Además, el miércoles, una delegación de 54 congresistas de 11 países fue recibida por el señor Jougen, en los estudios de radio de la Asociación Socialista «Vara», en Hilversum, y el viernes tuvo lugar un debate sobre problemas sindicalistas, al que participaron representantes de varios países y los responsables de los sindicatos locales: Van der Linden, Van Holst y Rennes, secretario de la Confederación de los Sindicatos Neerlandeses.

Los trabajos del Congreso fueron repartidos en tres sesiones, en el curso de los cuales los participantes aprobaron a la unanimidad los diversos informes presentados, y discutieron sobre diversas cuestiones reflejadas en la resolución final, la que recomienda entre sus conclusiones de hacer el máximo posible para que pueda en fin ser editado el «Plena Ilustrita Vortaro» (diccionario completo ilustrado); hace un llamamiento a una participación activa de la juventud en las diversas instancias de la Asociación, haciendo alusión a las aspiraciones progresistas de los estudiantes del mundo entero y a la solidaridad hacia todos los hombres de vanguardia que luchan contra todos los militarismos, y para que cesen las guerras. En fin, condenando todas las violencias, la resolución se termina así: ...señala de nuevo el hecho de que una nueva sociedad no podrá ser viable si el problema de la intercomprensión entre los pueblos no está resuelto, e invita a todos sus miembros a demostrar en toda ocasión el valor y el rol del esperanto, en el proceso de unificación de la humanidad.

En el marco de la Universidad Obrera el profesor Minnaerts dio una conferencia (1) sobre «Los contactos internacionales en ciencias y sobre todo en astronomía». La camarada Lecat trató del «Dr. Schweitzer»; el camarada Schalmer, representante de los sindicatos alemanes de «la situación de los sindicatos en España», y el camarada Kunze, de Berlín, habló sobre el tema «¿Puede la bomba atómica garantizar la paz?»

Atestiguando la importancia del esperanto, todos los debates despertaron gran interés. Numerosas fracciones pudieron así reunirse: pacifistas, anacionalistas, libres pensadores, etc. Se reunieron también los miembros de la N. S. B. (Asociación de los Ciegos Holandeses) y los T.A.N.E.F. (Sección Esperanto de la Asociación Turística «Los Amigos de la Natura».

Como es de comprender la parte distracciones no fue olvidada: una excursión a Eindhoven fue organizada, otra a Arnhem y el jueves en fin tuvo lugar la más importante, a Gonda y sus famosas vidrieras. La velada cultural, presentada por el grupo de danzas «Zajednica» y por la orquesta «Balkanski Orchester Makedonia» encantó al público con sus danzas populares de diversos países. Esta velada pareció en verdad demasiado corta. Es igualmente con pesar que el viernes se separaron los congresistas, después de la velada de despedida animada por los camaradas Blomme, Aârse, Geutz y el Coro de Ammersfoort, la cual se terminó con un baile y un «Hasta la vista» — hasta el año próximo en Novi-Sad (Yugoslavia) y... en 1970 en Augsbourg.

(1) Es de notar que todas estas conferencias fueron pronunciadas en esperanto.

Para cualquier informe sobre el esperanto, dirigirse a S.A.T., 67, avenue Gambetta, Paris (tél. 797 87 05).

Para cursos por correspondencia, escribir a Nereida Martinez, 36, rue 4 septembre, 91-Igny.

# L'anarchiste Bakounine...

*(Suite de la page 1.)*

semble même incohérente. Malheureusement, certains adversaires, ne retinrent que ce côté négatif, le diffusèrent avec l'intention de nuire. Cette interprétation triompha au cours des ans, laissant soigneusement dans l'ombre toute autre signification positive. Bakounine apparaît alors comme un esprit destructeur, un homme de désordre, un nihiliste, sans plus.

Qui fait un effort de bon sens, comprendra que la destruction peut être une vertu créatrice en soi.

Ne peut-on transplanter sur un plan de l'esprit, cette affirmation d'une conception de vie qui aide à révolutionner le monde, en se détachant de tout concept social ?

La vie de Bakounine reste malgré tout celle d'un révolté; un révolté, qui désire créer et qu'anime toujours la volonté de porter partout, la révolte de l'homme dressé contre la réaction.

Rétablissons enfin sa pensée :

« *Confions-nous donc à cet esprit éternel qui ne détruit et n'anéantit que parce qu'il est la source insondable et éternellement créatrice de toute existence. Le désir de la destruction est également un désir créateur.* »

Si on rapproche ces notes datant de 1842 de ce qu'il écrit à Richard Wagner, en 1849, on comprend que Michel Bakounine déconcerte certains esprits, par son radicalisme destructeur de cette civilisation européenne qu'il dénonce comme oppressive et source de misère. Il effraie par certains côtés de sa pensée et cependant, n'a-t-on pas dit de lui, qu'il était d'une sensibilité et d'une amabilité extrêmes ? « *Chez cet homme singulier, une barbarie ennemie de toute civilisation s'unissait aux exigences du plus pur idéalisme.* »

A reprendre le personnage dans les écrits de Roudine, de Souvarme du Bâtard impérial, de Siegfried, on saisit l'attrait que Bakounine a suscité chez les romanciers et artistes, au point d'en faire un héros.

Peut-être même, dans les « Possédés ou les Démons », le héros a-t-il été confondu, mais, comme nous l'écrivions précédemment, ce n'est pas toujours la figure vraie de Bakounine qui nous fut restituée, la fiction dépassant la réalité.

Qu'importe, après tout ! Chacun s'est efforcé de buriner cette figure avec sa passion propre, avec amour ou réprobation. Tous furent forcés de s'incliner devant l'énorme bloc de sa personne, celui de ses idées, de son tempérament énergique, de son intrépidité.

A ces titres, nous pouvions nous pencher à notre tour, sur ces œuvres littéraires, afin d'aider à la compréhension de ce qui a pu dépasser une certaine vérité et rétablir dans une norme à la mesure de l'homme qu'il fut, cette vie troublante chez ce personnage déifié dans certains essais romanesques.

**HEM DAY**

*(A suivre.)*

*(1) Cité par H. E. Kaminski. Bakounine, p.* 18.

(2) Cité par H. E. Kaminsky. page 167.

(3) *V. M. Etude sur Bakounine. Cahier de Pensée et Action.*

(4) *Lettre de Perron à Albert François.* 1899-90.

## «EL ESTADO DE EXCEPCION NO SE REFIERE SOLO A LA UNVERSIDAD»

PARIS, (OPE). — El periódico « Combat », que había desmentido una afirmación franquista, desmiente otra. Y refiriéndose a la versión oficial de Madrid de que el estado de excepción se ha declarado tan sólo por los disturbios estudiantiles, escribe:

«Veintidós dirigentes de la Unión General de Trabajadores, organización clandestina española, fueron detenidos el domingo cuando preparaban una jornada de protesta contra los sindicatos gubernamentales».

## SUICIDIOS

PARIS. — Radio Luxemburgo dedicó su comentario político del lunes 27 de enero (8 h. a. m.), a la situación en Checoslovaquia y España, estableciendo un paralelo entre los suicidios de un estudiante checoslovaco y un estudiante español, suicidios que el comentarista situó en un mismo plano..., ya que la dignidad humana no suele ser menos ofendida por la imposición de un ocupante externo que por la imposición de un ocupante interno. A decir verdad, el ocupante de España y colonias es el heredero de una filosofía política criminal que el mundo conoce por fascismo. Y fue el fascismo internacional el que impuso en la Península Ibérica criterios como los que actualmente escandalizan al mundo con las medidas de excepción decretadas por el gobierno del general Franco.

## EL GOBIERNO ESPAÑOL TEME QUE EL TURISMO DECREZCA

LONDRES (OPE). — El corresponsal del diario «The Guardian» en Madrid dio cuenta el 29 de enero de que «la declaración del estado de emergencia decretado por el Gobierno del general Franco pudiera tener como resultados, entre otros, el de que disminuya el turismo extranjero en España y el de que la Gran Bretaña adopte una actitud más firme respecto del problema de Gibraltar.

Tres directores de hotel me han dicho — seguía diciendo el corresponsal de «The Guardian» — que ya han empezado a recibir cancelaciones de pedidos hechos para el verano. Lo atribuyen a que entre los turistas se ha despertado el temor de ir a pasar las vacaciones a un país que podría encontrarse al borde de una grave crisis política.

Por otra parte, se ha sabido que cierta persona próxima a la Embajada británica en Madrid, ha manifestado que las medidas dictatoriales decretadas por el Gobierno franquista prestan fuerza al argumento británico de que no se puede entregar Gibraltar a España contra los deseos del pueblo gibraltareño.»

## SE HABLA DE MILES DE DETENIDOS

PARIS (OPE). — La emisora de esta capital «Franc-Inter» informó el día 31 de enero que la policía española sigue practicando detenciones entre líderes estudiantes. Según las notas oficiales, no pasan de 300 detenidos en toda la Península. La oposición habla de miles de detenidos.

## PERSONALIDADES DETENIDAS EN MADRID

PARIS (OPE). — «Le Monde» (1 de febrero) publica un reportaje de su enviado especial en Madrid señor Marcel Niedergang. Por falta de espacio no recogemos hoy más que las líneas compuestas en forma destacada. Dicen así:

«Once abogados y un profesor de Universidad de tendencia demócrata cristiana o social demócrata, han sido detenidas en Madrid en la noche del jueves al viernes. Se trata de don Gregorio Peces Barba, don Oscar Alzaga, don Fernando Alvarez de Miranda, don Rafael Jiménez de Parga y don Elías Díaz. Todos ellos son amigos personales del doctor Joaquín Ruiz Giménez, abogado, exministro y presidente internacional de «Pax Romana», considerado hoy en día en España, como verdadero líder de la corriente demócrata cristiana. Hay preparada, al parecer, una lista de 80 personalidades, todas ellas, según se dice, tendrían que ser detenidas en seguida y deportadas fuera de la capital, como lo han sido las once personas detenidas la noche del jueves al viernes.

# ANTENA

## LA GUERRITA

BILBAO. — El guardia de la P. Armada, José Tejera Contreras, resultó herido de una cuchillada en una reyerta que sostuvo con unos gitanos.

En la plaza de Arriaga el guardia municipal Antonio López Prado, que se metió en un lío entre taxistas y clientes, recibió tres disparos de pistola que le ocasionaron heridas de pronóstico reservado.

## CONTRA EL DERECHO ESTUDIANTIL

MADRID. — La situación estudiantil en las Escuelas Técnicas sigue igual que antes del cierre. El Politécnico, órgano de todas las Escuelas Técnicas del Distrito de Madrid, ha prohibido todo tipo de asambleas, «sentadas», concentraciones y publicaciones estudiantiles que no se refieran a cuestiones estrictamente académicas.

Se han producido diversos registros en todas las Delegaciones de estas Escuelas Técnicas, incautándose la policía de multicopistas y propaganda subversiva. Se han clausurado todos los locales de estas delegaciones hasta nuevo aviso.

## EL CANDIL RELIGIOSO SE APAGA

BARCELONA.— Examinando la situación «espiritual» del suburvio Torre Baró-Vallbona, a un periodista barcelonés se le escapó escribir:

«En unos barrios sin lugares de esparcimiento para sus habitantes, sin luz hasta el pasado julio, sin zonas de recreo, con problema de vivienda, la religión — entendida ésta en el sentido clásico — no preocupa demasiaso. Los propios vecinos nos dicen que no llega al uno por ciento el número de personas que asisten a misa los domingos. Una asistenta social abunda en este detalle y explica que no más de 10 personas van a misa en el local provisional que sirve de colegio y que los domingos se convierte en casa de Dios. La vinculación de los vecinos de este barrio con la Iglesia se reduce a la forzosa burocracia de los impresos y documentos necesarios para nacer, casarse y morir.»

## MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

ESTOCOLMO. — Un millar y medio de personas, entre ellas antiguos miembros de las brigadas internacionales que lucharon en España, y exiliados españoles portando banderas negras anarquistas y rojas, han realizado una marcha desde el centro de esta ciudad hasta la Embajada española, situada en las afueras, para protestar por las medidas de excepción adoptadas en España.

Los manifestantes trataron de penetrar en la Embajada española, pero se lo impidió las fuerzas de policía que protegían la representación diplomática.

## EN EL PAIS DE LOS VICEVERSA VAN A DENUNCIAR A LOS DENUNCIADORES

MADRID. — El Ministro del interior envió hoy al Fiscal General una carta firmada por 1.500 españoles quejándose de la brutalidad policial, por si procede tomar acción legal por difamación o propaganda ilegal.

Dijo la policía que si el Fiscal estima que procede la acción solicitada, los correspondientes cargos formales se harían contra los responsables de la carta.

Decía la carta que la policía había maltratado a diversas personas detenidas en diversas partes de España, incluyendo la región vasca. Iba aquella firmada por centenares de intelectuales, artistas y educadores. Fue entregada en el Ministerio del interior el pasado día 9.

La agencia «Cifra», al anunciar la decisión del Ministro, no dijo si la acción judiciaria sería contra los firmantes de la carta o sólo contra las personas que se han quejado de mal trato durante su detención, o contra ambos.

La nota del Ministerio dijo que la presentación de los hechos por parte de los 1.500 firmantes es «injuriosa para las Fuerzas Armadas, la Guardia Civil y Policía Armada y para el Cuerpo General de Policía».

«Todo el supuesto testimonio que figura en estas hojas de papel acerca de supuestos malos tratos» dice la nota del Ministerio, «son meras referencias a las declaraciones de las personas detenidas y ya han sido divulgadas por todas las radios, periódicos y medios de información marxista fuera de España».

«En territorio español se ha distribuido clandestinamente un documento y también ha sido expuesto en las paredes de la Universidad de Madrid».

## LA REPRESION

BARCELONA. — Los detenidos que permanecen en la Jefatura Superior de Policía, por sus actividades subversibas son: Francisco Palomino Vera, José María Cadenas Sureda y Teresa Alavernia Doménech.

Estos, han sido puestos a disposición de la juridicción militar.

## CAMPAÑA CONTRA EL HAMBRE

BILBAO. — Entre las sustracciones registradas en las últimas 24 horas, y que han sido denunciadas, figura el robo de treinta jamones en establecimiento bilbaino perteneciente a José Artigas Ruiz.

## CUIDADO CON LOS MUERTOS

BARCELONA. — La caja de caudales que había en la Administración del Cementerio del Sudeste, en Barcelona, fue robada con las 70.000 pesetas que se guardaban en su interior; la denuncia fue hecha en la comisaría de Policía. La caja de caudales se hallaba adosada en la pared.

## EL EJERCITO DE LA MANDANGA

ROMA. — La Iglesia Católica tenía 3.844 Obispos, Arzobispos, Patriarcas y Cardenales el 31 de diciembre de 1968, según anunció El Vaticano.

El Vaticano, que hizo su anuncio el viernes, dijo que esa cifra formaba parte de las estadísticas contenidas en el anuario Pontificio de 1969. El Anuario será publicado en breve.

De los 3.844 prelados, 102 son Cardenales, y 11 son Patriarcas.

En 1968 murieron 10 Cardenales, 12 Arzobispos y 56 Obispos.

## EN VALLADOLID DIOS SE QUITA LA GORRA

VALLADOLID. — Gran parte de la bóveda central de la iglesia del Monasterio de San Pablo, de los Padres Dominicos, se hundió esta tarde, debido al estado ruinoso en que se encontraba, como consecuencia del incendio registrado el pasado mes de septiembre. La zona en que se produjo el hundimiento se encontraba acotada, en previsión de posible accidente.

El estruendo de los cascotes y vigas al caer produjo gran alarma entre el público que transitaba por las inmediaciones del templo, así como entre los padres de la comunidad.

Por ocurrir el hecho en hora distinta al de la celebración de los cultos, el templo estaba vacío. Incluso se da la circunstancia de que no se encontraba ningún visitante, de los muchos que continuamente recorren este monumento nacional.

## EL AGUA PASA DE LARGO

MADRID. — Todavía, pese a los enormes avances registrados en estos años, y según las últimas estadísticas, sólo el sesenta y seis por ciento de las familias españolas disponen de agua corriente en sus domicilios. Si se trata de familias campesinas, el tanto por ciento baja al treinta y ocho.

En cambio, son los empleados agrarios los que están al mismo nivel, casi, que los grandes directivos en lo referente a la existencia de garajes en sus viviendas. Sólo el dos por ciento de las familias españolas disponen de garajes y en el caso de los productores agrícolas, su abundancia se debe a la existencia, en sus viviendas, de instalaciones que son mixtas, de explotación y disfrute, por ejemplo, tractores, cosechadoras, etc.

## CONSUMO DE «OTRAS» CARNES

MADRID. — Durante 1968 los madrileños consumieron 1.918 toneladas de carne de caballo, mulo o asno.

Los especialistas dicen que la calidad nada tiene que envidiar a las carnes vacunas. Además es más barata.

La carne de ternera se vende a 200 pesetas (poco menos de tres dólares) el kilogramo, pero la carne de caballo, de primera, cuesta sólo 33,30 pesetas (medio dólar). El kilo de carne de primera de mulo o de asno cuesta sólo 24 centavos de dólar, es decir, 17 pesetas.

# Decepciones

DESDE la fundación de la C.N.T. en el año 1910, que empecé a militar en la misma, hasta la fecha que escribo las presentes líneas, he tenido muchas decepciones; compañeros de lucha que los consideraba integralmente idealistas y a la par consecuentes con los principios básicos y fundamentales del anarco-sindicalismo, a través de los años, algunos se han pasado a las filas de partidos políticos, algunos se han pasado al campo de los enemigos de los trabajadores y otros se han anulado en el ostracismo. En una palabra, han desertado de las filas de las organizaciones libertarias que luchan para ampliar las fuerzas morales y constructivas del mundo que son las que en un día feliz y venturoso han de conducir a los pueblos a su total emancipación política y económica.

No voy a citar nombres de los que se han perdido para la causa manumisora del pueblo trabajador y por ende de la humanidad toda, ya que la mayoría son conocidos de todos. Siguiendo la retahila de las decepciones, recientemente he sido testigo de una que me ha llegado a lo más hondo de mis sentimientos, no por el hecho en sí, si no porque demuestra de una manera fehaciente la fragilidad de la concienca humana. En efecto, allá por el año 1952, los compañeros de Alés (departamento del Gard) con motivo de la celebración del primero de mayo, organizaron un mitin confederal, en el que participamos el que esto escribe, P. Lapeyre, Raspaud de Narbonne y un joven libertario que empezaba a descollar en la tribuna. El discurso que pronunció el joven de referencia fue vehemente y bien construido de forma y de fondo, lo cual me produjo gran satisfacción al comprobar que de nuestras filas emergían jóvenes estudiosos y capacitados, que oportunamente podrían relevar a los viejos militantes en la propaganda oral y escrita, en la divulgación de las ideas anarco-sindicalistas. Efectivamente, el joven en cuestión, por los anuncios de conferencias y de mitines publicados en nuestra prensa. pronunciaba conferencias de orientación ideológica a las Juventudes Libertarias y en otros actos especificamente confederales en Toulouse, Perpignan y en otras poblaciones de Francia. Recientemente he podido comprobar personalmente, que aquel joven que tanta esperanza me hizo concebir hace más de tres lustros en el mitin de Alés, ha descendido en el terreno de la teatralidad y de la vulgar demagogia. Su personalidad ideológica se ha esfumado por los vericuetos de la más estrecha pequeñez.

La experiencia me ha demostrado que cuando los hombres se dejen arrastrar por los efectos corrosivos del despecho y de los odios grandes o pequeños, inevitablemente se hunden en el abismo donde se pierde hasta la última partícula de conciencia y de seriedad.

¡Qué esta estampa sirva de ejemplo a todos para que no nos desviemos de la senda luminosa y eficaz que nos señala la grandeza moral del ideal que propagamos y defendemos!

**ANDRES CAPDEVILA**

# Trascendencia de los movimientos estudiantiles

LOS movimientos estudiantiles datan de tiempos idos. Lo que en ellos surge de nuevo es un acento más social que por encima de las fronteras los identifica entre sí, como así con el movimiento obrero de influencia anarquista.

Liberarse de la tutela de los Estados para abrir nuevos cauces a las proyecciones del pensamiento, es conquista planteada de las más importantes a lograr. Porque la mayor preocupación de los Estados, en la enseñanza, es la de formar adeptos obedientes a los sistemas de tiranía y explotación a que están sometidos los pueblos. En la lucha por liberar las universidades de la tutela del Estado, la Argentina, sin duda, es el país piloto. Y desde entonces la labor realizada es un ejemplo alentador. Las condiciones que favorecieron esta obra vienen de lejos. De los países que estuvieron bajo el dominio español, en la Argentina, fue en la que la revolución de la independencia rompió más hondamente las tradiciones retrógradas del pasado. Atraídos por la influencia de un ambiente liberal, por espíritu andariego los unos y por verse perseguidos los otros, llegaron a aquel país hombres de gran talento, de temple liberal y libertario que en las universidades y demás lugares de enseñanza fueron bien acogidos. Cuando se implantó la dictadura de Uriburo en 1930, el Dr. George Nicolai, que fue acaso el sabio más anarquista que colaboró con nuestro movimiento, ejercía el rectorado de la Universidad de Córdoba. La reacción sabe la gran obra que estos hombres realizan. Y con ellos el actual dictador se ensañó con una brutalidad sin precedentes.

De 1918, después de largo luchar se consiguió liberar las universidades de la tutela del Estado; la labor liberatriz que éstas realizaron fue inmensa. Se eliminaron los castigos corporales, que en Francia no hace mucho fueron legalmente prohibidos. Se dijo que a estas horas que por el progreso se llegó a domesticar las fieras por las buenas; que los maestros que hacen uso de los puños y las patas para hacerse entender de los alumnos, por más títulos que tengan, no deben ocupar cátedra, sino una plaza de alumnos.

Constatando que las corrientes más retrógradas son las más empeñadas en nutrirse de las universidades, después que éstas se liberaron de la tutela del Estado, la principal preocupación fue el liberarles de las influencias religiosas e impedir que en ellas penetrara la polilla reformista y la degradante doctrina marxista. Se corrigieron los textos, que es obra importantísima a realizar, en todos los países y muy particularmente en los países en los que los alumnos tienen que pasar gran parte del tiempo mascullando sectarismo religioso con los que no se persigue otra finalidad que su embrutecimiento.

En materia de corrección se llegó a fodificar la letra del himno nacional suprimiéndole unas bravatas patrioteras, con las que se humillaba al león que adorna el escudo de España, hecho glorioso que batió el record en las más largas retiradas.

La prédica y el ejercicio de las libertades en la enseñanza despiertan en los humanos aspiraciones que a los que mandan se empeñan en que continúen dormidas. La misión educadora desde el hogar a la universidad: bajo la presión del miedo forja los seres mediocres que José Ingenieros describió tan magistralmente. Una seriedad severa y triste es la careta que oculta las miserias de tal educación.

La labor que pueden hacer las universidades libres de las tutelas estatales más allá de sus muros, es incalculable. Volviendo a la Argentina, recordarán los que vivieron los tiempos heroicos que alrededor de cada universidad se respiraba un alegre ambiente liberal y libertario alentador. Los estudiantes organizaban y participaban en los mitines públicos de carácter libertario como así en las huelgas generales declaradas por la Federación Regional Argentina, por exigencias de carácter trascendental. Libres de la influencia religiosa y toda farsa política, organizaban actos para ridiculizar la una y la otra. En tiempo de elecciones se presentaban con un partido, y sus candidatos que se decían, defensores de los pobres y los imbéciles. Con una plataforma en la que sólo se hacían promesas irrealizables.

La obra emancipadora realizada y de posible realización desde las universidades, depasa todas las proyecciones. Y en ella los anarquistas debemos poner el mayor empeño para evitar que los movimientos estudiantiles sean desviados hacia ese reformismo, que consiste en estar en permanente movimiento sin salir del mismo sitio, cambiando una religión católica por una religión marxista o un partido negro por un partido rojo. El estudiantado como todos los que aspiran a un mañana mejor, deben liberarse de la peste de todas las religiones, de la farsa de todos los colores políticos, como así de los nacionalismos suicidas. En ello los anarquistas sin renuncia a las ideas debemos poner el mayor empeño porque son ellas las que a estos movimientos darán trascendencia social.

**Serafín FERNANDEZ**

B.D.I.C 31.08



# España ante el espejo

**¿Han sido arrestados oficiales del ejército?**

PARIS (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune» publicó el 29 de enero un despacho de Richard Eder (NYT), dando cuenta de que el Gobierno español ha calificado de «ridículas» las informaciones publicadas por la prensa extranjera sobre la severidad de las medidas represivas que está tomando desde que proclamó el estado de excepción. Un funcionario, que dijo que su información se publicará como «de fuente gubernamental», ha declarado que en ningún momento el número de detenidos en todo el país ha alcanzado la cifra de doscientos.

Las autoridades franquistas parecen estar asombradas de la fuerza de la reacción producida en el extranjero por las medidas de emergencia decretadas por el Gobierno franquista, medidas que incluyen la concesión de vastos poderes a la policía y la restauración de la censura, las cuales de acuerdo con esa reacción, han deshecho casi todo lo que los portavoces del Gobierno y la prensa partidaria del régimen habían dado a entender sobre la liberalización del régimen.

Aunque la mayoría de los detenidos son al parecer estudiantes, hay rumores persistentes procedentes de fuentes diversas sobre la detención de oficiales del ejército en diversos lugares. Se ha sabido por una fuente militar, que en Bilbao, han sido detenidos varios oficiales del ejército o han quedado sujetos a una limitación de movimientos. Se dice que se trata de oficiales que simpatizan con el pretendiente carlista Carlos Hugo de Borbón Parma, que fue expulsado de España el mes pasado».

# Notas históricas sobre el sindicalismo menorquín

ES harto sabido. Los primeros brotes de rebeldía y protesta de los trabajadores conscientes contra el despotismo y la intransigencia de la burguesía y del capitalismo, culminaron en la creación de sociedades obreras de resistencia. De ellas nació en España y con más profusión en la región catalana, el sistema cooperativo, desarrollado gracias al tesón de las clases obreras que escribieron muy bellas páginas de heroísmo e inteligencia en su lucha por el bienestar. A esas cooperativas se debe un gran movimiento de solidaridad y el establecimiento de vastas relaciones humanas a través de España. También en Navarra, pese a la potencia reaccionaria y clerical, se crearon cooperativas y también se editaron periódicos contra el clero y el capital.

En Menorca se establecieron en varias ciudades: Mahón, Ciudadela, Alayor y Mercadal, en cuyo seno nació la resistencia organizada para hacer frente a las tropelías y humillaciones de que eran víctimas los explotados de entonces.

Las primeras actividades lograron el objetivo propuesto de separar de la vida civil cuanto podía tener un carácter clerical. Sus inicios se sitúan en el año 1880, alcanzando, no sin esfuerzos — como se señala en otro capítulo — el establecimiento de un cementerio civil.

El despertar de las conciencias, pese a los sacrificios que representaba para muchas familias de condición más modesta el tener que privarse a menudo de lo indispensable para vivir, puso punto final en muchos casos, y en general atenuó en gran escala, las vejaciones de las clases dominantes.

Las cooperativas fundadas en Menorca tenían cada una su nombre propio y en Mahón, la primera se llamó «Paz y Trabajo» — testimonio de los sentimientos humanitaristas de sus fundadores, como los de la segunda «El Porvenir del Obrero», madre del primer diario de combate del mismo nombre. Defensor de los humildes, desde su primer número, que data del 1º de septiembre de 1898; ese Quijote insular rompió todas sus lanzas contra la injusticia de derechas y de izquierdas. Desgraciadamente su vida fue breve. A caballo de dos siglos, los últimos nos. que hemos podido consultar van hacia el final de 1904. Para dar una idea de su nivel intelectual y combativo, leamos algunos fragmentos de un artículo de su primer número, intitulado: «La paz social».

«El nacionalismo es una ficción; no solamente absurda, más también peligrosa. La idea patriótica, como la idea religiosa son supersticiones que la burguesía ha inventado para dirigir y dominar al pueblo. Nosotros, los obreros conscientes, amamos el orden; amamos el ideal de paz. Pero también comprendemos que no existe nada más abominable que la paz sin justicia y que el orden sin derechos. Resignarse a vivir en la miseria, extenuados, despreciados, famélicos, peor que una estupidez sería un crimen que los obreros cometerían contra ellos mismos y contra sus propios hijos.»

«La naturaleza es pródiga, la tierra es fértil, la industria humana bastante inteligente para hacer frente a las necesidades de todos los hombres. Si hay quienes están privados de lo indispensable es porque la sociedad está mal organizada, porque es injusta. Mientras subsista esa injusticia; mientras haya gentes que no pueden satisfacer sus necesidades más perentorias; mientras haya quienes mueren de frío y hombres que ven a sus hijos sucumbir por anemia, no habrá orden ni puede haber paz. Solamente pueden creer en la paz social los opresores que detentan más de lo necesario para vivir holgadamente. La paz vendrá sin tardar a partir del momento en que cada uno tenga asegurado lo necesario para alimentarse y el derecho a vivir dignamente. Todos amaremos el orden que será una condición inherente al bienestar general. Entonces, sin ironía, los hombres podrán llamarse hermanos y la guerra de clases se habrá terminado porque ya no existirán, porque la justicia será una realidad».

.....

Pese al tiempo transcurrido, no ha disminuido para nada el significado de la declaración de la Primera Internacional: «La emancipación de los trabajadores será obra de los trabajadores mismos», como lo afirmaban nuestros predecesores de fines del siglo pasado, respecto de su época. Actualmente, el fracaso del colaboracionismo político sindical nos hace pensar que no será de otra manera.

Haciendo un escarceo llegamos a la conclusión de que la mayoría de obreros, mecidos por la creencia de que el bienestar les será entregado como por arte de birlibirloque, no hacen gran cosa para capacitarse. Pero esa inconsciencia no exime a quienes tienen inquietudes, de continuar en la brecha para hacer comprender que ningún Estado podrá dar satisfacción a los oprimidos.

Podemos decir, sin vanidad, que bajo el punto de vista sindicalista, Menorca se sitúa en las primeras filas de las luchas por la emancipación de la clase obrera.

La constitución de numerosas sociedades obreras desde fines del siglo XIX dio nacimiento — en 1902 — a la que fue Federación de Obreros de Menorca, cuya existencia duró hasta 1918, época en que se constituyó la Federación Obrera de Menorca.

En febrero de 1902, tuvo lugar la reunión preliminar para la fundación de la Federación de Obreros de Menorca. En dicha reunión se recabaron fondos para ayuda solidaria a los obreros presos y perseguidos de la Península. El reglamento de dicha Federación fue presentado a la delegación del gobierno el día 20 re febrero de 1902, y el 18 de marzo siguiente dedicaba su primer acto a una velada en confemoración de la gran gesta del pueblo de París durante las jornadas inolvidables de la Commune. Ante numerosa asistencia se dio un concierto musical con coros cantando himnos revolucionarios, lectura de composiciones poéticas alusivas al hecho histórico que se conmemoraba y explicación a los reunidos del alcance y significado de la gran gesta francesa.

Como por doquier y desde siempre, las diversas corrientes socialistas polemizaron también en Menorca sobre las tácticas y los principios, polémica que tenía ya sus raíces en el último cuarto de siglo pasado. Desde el Continente, la corriente anarquista interpretaba el paso progresista comprobado en la isla como un «renacimiento del espíritu revolucionario», mientras que la corriente republicana insular, celosa en cierto modo de ver que se quería ir más allá de sus propias interpretaciones de la vida social, manifestaba que no se podía hablar de «renacimiento» revolucionario de la isla puesto que, con relación a numerosas zonas continentales, Menorca podía considerarse pueblo consciente y de vanguardia.

Hasta 1903, las sociedades profesionales se constituyeron para hacer frente a las exigencias de los patronos. Como las más consecuentes de entre ellas aparecen las de los zapateros, metalúrgicos y albañiles, sin menoscabo de las otras, que no dejaron de obrar con energía e inteligencia en el curso de su historia.

A medida que las corporaciones obtenían mejoras morales y materiales, otros cuerpos de profesión se organizaban, ingresando, desde 1902, en la Federación de Obreros de Menorca.

Los estatutos eran similares para todos los oficios que se basaban en la sociedad de Obreros zapateros, fundada en 1901, cuyo primer artículo estipulaba que: «El objeto de esta sociedad es el logro del mejoramiento intelectual, moral y material (véase como priman los dos primeros motivos) de los trabajadores y la defensa de los intereses comunes. En su nombre no podrá establecerse comercio ni industria de ninguna clase».

En la empresa propagandística, además de las actividades de cada ciudad o pueblo menorquines, fue de redundancia el mitin celebrado en mayo de 1903, en Ciudadela, en el que, bajo la presidencia de Torres, d dicha ciudad, hablaron R. Cardona, de Mercadal, J. Bagur Aloy y P. Taltavull, de Mahón, resaltando el auge que adquiría en Menorca el movimiento obrero y la necesidad de crear organizaciones cohesionadas en toda la isla para el mejor logro de las aspiraciones sociales.

**Fernando FERRER**

*(Continuará.)*

CAMBIO DE DIRECCION

Habiendo cambiado de dirección el compañero José Xena encarece que todos aquellos que le envían prensa y revistas, lo hagan a su nombre, Apartado de Correos nº 6303 - Caracas (Venezuela).

# Necrológicas

**MANUEL DIAZ**

A los 72 años de edad ha fallecido en Toulouse, el día 10 del mes pasado, este buen amigo y militante asturiano al que en la intimidad todos llamábamos Manolín.

La mayor parte de su vida la pasó en Gijón, foco libertario, donde muy joven abrazó nuestras ideas. A los once años entró a trabajar en el arte de imprimir y hasta la pérdida de Asturias en 1937, perteneció al sindicato de Artes Gráficas. Durante mucho tiempo fue maquinista del periódico gijonés «El Noroeste» y, en Toulouse, ejerció el mismo oficio en los talleres donde se tira «Espoir».

Hombre sencillo y callado, contribuyó siempre, en España y en el exilio, a la lucha por el ideal.

Soportó la enfermedad que le llevó a la tumba con resignación y estoicismo. Sus últimas conversaciones fueron lúcidas, profundas, en las que hubo siempre la reafirmación categórica de la idea.

Al entierro, que se verificó el día 13, acudieron numerosos compañeros y amigos. En el cementerio de Cornebarieu, ante su tumba, un compañero pronunció la siguiente alocución:

Amigos y compañeros:

Despedimos hoy, y para siempre, al que en vida fue nuestro mejor amigo y compañero. Es otro militante que nos deja, como otros tantos que se van todos los días en esta penosa ruta del exilio, triste y amarga, pero que todos soportamos con gran espíritu de abnegación y de optimismo.

Abnegado, optimista y entero, ha sido hasta en sus últimos momentos el compañero Manolín, que ha escalado los años sin desfallecimientos morales llegando a la meta sin renunciar al ideal por el que siempre luchó.

El mejor homenaje que podemos rendirle es el de seguir su ejemplo.

Compañero Manolín: que la tierra te sea leve.

P.

**MANUEL FERNANDEZ**

Después de 27 días de permanente sufrimiento en el hospital de Eloi, de Montpellier, y a causa de una hemorragia interna, dejó de existir a los 56 años de edad, el que en vida fue un buen compañero, militante de la C.N.T., Manuel Fernández, conocido en nuestros medios por «Manolito».

Natural de Roana (Pontevedra). De muy joven abrazó las ideas de emancipación y de acción directa, ideas que conservó hasta el último momento de su vida.

Contra la sublevación fascista de 1936, empuñó las armas en los primeros días y no dejó de luchar hasta que empujado por las bayonetas «nacionales» y extranjeras fascistas (coalición de Franco, Hitler y Mussolini), tuvo que pasar la frontera.

Ya en Francia, conoció como todos nosotros los campos de concentración: Barcarès y Sept-Fonts, saliendo de este último para trabajar en Ferminy (Loire), una vez declarada la guerra.

Ocupada Francia por los alemanes, tuvo que salir carretera adelante siguiendo el desgraciado éxodo que todos conocimos hasta llegar a Agde, donde controlado por los alemanes, igualmente, conoció los sinsabores que tanta llaga han dejado en los cuerpos de los refugiados españoles.

Una vez terminada la guerra y constituída la F. L. de Agde, fue el compañero Manolín uno de los primeros secretarios y después, en varias etapas, fue miembro del comité de esta local.

Su pensamiento fue libre de atavismos y dogmas religiosos. Vivió en perfecta comunión con sus principios. Un nutrido grupo de franceses y españoles le acompañó a su última morada.

Como prueba de su estima general, los obreros de la empresa Caruso (Solatrag), donde trabajó durante 17 años, pararon el trabajo de acuerdo con la dirección para asociarse al duelo de los familiares y asistir al sepelio.

El compañero Ríos dedicó unas sentidas palabras póstumas de despido que arrancaron lágrimas a los presentes.

Esta F. L. de Agde, ante la irreparable pérdida, se asocia al dolor que aflige a su compañera, hijo, hija política, hermanos y demás familiares.

*Por la F. L. de Agde, el secretario*
*Jean Valls*

# COMUNICADOS

F. L. DE ROANNE

*Ciclo de Conferencias*

Esta F. L. cerrará este ciclo el domingo 16 de febrero a las 4 de la tarde con la disertación del compañero Muñoz Congost sobre «Anarquismo y Anarcosindicalismo. La síntesis de sociedad e individuo», en el local de la calle Jean Moulin.

F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Convoca por la presente, a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el domingo 16 de febrero a las 9 y media de la mañana

F. L. DE ORLEANS

A todos los compañeros:

Cada día es más tensa la situación político social española. El estado general de emergencia es un compás de espera con vistas a la sucesión del caudillo. Es opinión repandida que esa sucesión podría ceder el paso a un monarca, heredero de una corona que el pueblo despreció en abril de 1931. Esa no puede ser en manera alguna la solución definitiva. Sería más bien una solución de continuidad del régimen franquista, pronto a desaparecer.

En el momento en que obreros y estudiantes son objeto de persecuciones inhumanas, los exiliados debemos aportar nuestra protesta contra el tirano.

⁂

Los cenetistas de la F. L. de Orléans, son convocados a la asamblea que tendrá lugar el día 16 de febrero a las nueve de la mañana, en la rue des Pensées nº 25.

*El Comité*

REGIONAL CATALANA, PARIS

Asamblea extraordinaria para el sábado 15 de febrero a las 5 de la tarde. Presencia indispensable. Asunto importante a tratar.

F. L. DE AUDE

Invita a sus afiliados a la reunión general que tiene que celebrar el día 16 de febrero a las 14 horas en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea para el 23 de febrero a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE PARIS

Continación de la asamblea el domingo 16 de febrero a las 9 y media de la mañana.

F. L. DE DRANCY

Convoca reunión general para el domingo próximo 16 de febrero.

F. L. DE OULLINS

Esta F. Local se ve en la necesidad de recordar a los compañeros que la componen que, por acuerdo de la misma, se celebra reunión todos los primer domingos de mes en el lugar de costumbre. Si necesidad hubiese de una extraordinaria, ya se convocaría por vía de nuestra prensa.

**NOVEDADES EN FOLLETOS**

«EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Opúsculo útil para propagar entre los refugiados económicos, y expreso para probar la disposición de los compañeros para la tarea proselitista. Su precio: 1 franco, con descuento a partir de 5 ejemplares.

**Ediciones A. I. T.**

**«HACIA UNA VIDA MEJOR»**

**(En la ruta de la C. N. T.)**

Con el título más arriba indicado aparecerá un libro cuyo autor es el culto militante confederal y libertario, compañero Fontaura.

Constará de unas 130 páginas, con una esmerada presentación y magnífica portada de colores.

Es una síntesis de la historia confederal, destinada a la juventud, y muy particularmente a la del Interior de España.

Desde ahora todos los organismos de la C.N.T., los afines de lengua hispana, compañeros y simpatizantes, todos los amantes de la cultura, pueden efectuar los consiguientes pedidos de ejemplares, cuyo precio se eleva a CINCO francos, a los Servicios de Librería del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse (01), «Le Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marthe, 75-París (Xe), y al Secretariado de la Asociación Internacional de los Trabajadores, Vieille Bourse du Travail, Salle 3 CNT, 13 rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

SUSCRIPCION PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

*Tignaux:* Cándido Cacho, 10; *Les Lilas:* Herranz, 5; *París:* Gregorio Ibáñez, 6; Criach, 5; Amelia, 10; Fco Gual, 6; Jeanne George, 42, Renée Pradas, 6; *La Plaine St-Denis:* Soms, 10; *Fresnes:* Torralba, 5; *Canadá:* Orrantia, 58; *Villejuif:* Una maña, 10. TOTAL: 173,00 F.

**PARADEROS**

—Se ruega al compañero Juan Agudo del departamento del Aude, se ponga en relación lo antes posible con el compañero Fermín Aliacar: Rochefort. 09-Sanverdun.

—Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, Ginés Morata y José Vidal, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Se trata de algo que interesa a dichos compañeros.

**En España:** Réplica a Franco. Huelga general en Vizcaya: 50.000 parados voluntarios. Huelga protestataria en Barcelona, principalmente en la industria metalúrgica. Más de 2.000 detenciones de obreros, estudiantes e intelectuales. El espíritu de Bakunin animando la lucha.

¡Ayudemos a España!

*PERFILES*

# Juan Ortega

UN pueblo de la provincia de Burgos en la Ribera del Duero: La Horra. Pueblo pardo, tierra parda: la tierra y el pueblo se confunden; adaptación de la vida y el hombre al paisaje. Campos de color austero con salpicaduras de alegría; el verde de los trigales en primavera y de los viñedos hasta el otoño. Campos de majuelos y de cereales. Paisaje austero, recio, de temperamento. Allí nació y pasó su primera juventud Juan Ortega, hombre austero, recio, de temperamento. Tierra donde crecen las encinas y los olmos, los que semejaba el militante cenetista: carácter de encina, voluntad de olmo. Con ella se fabricaban los carros que inconmovibles rodaban por caminos de pedregal y por senderos de terreno apelmazado donde en tiempo de lluvias torrenciales, las ruedas, que a fuerza de pasar habían grabado su huella profunda se incaban hasta el eje y de allí salían imperturbables tirados por caballos percherones; como Ortega en sus caminos de lucha y de propaganda libertaria.

Nadie sabe, nadie tiene noticia de La Horra ni de su Sindicato de Trabajadores de la Tierra, ni de sus hombres, ni de su ejecutoria colectivista y revolucionaria de antes, mucho antes del 19 de julio.

Labor intensa y callada; de su sentir y practicar, luchar y construir. Anonimato que en su entrega áspera contra viento y marea encontraba la mejor recompensa, sin buscar ni querer. otra: la satisfacción del deber social y humano cumplido. Tan con llaneza, que ni deber se le nombraba: brazos, corazones y cerebros nobles. Juan Ortega los representaba. Era síntesis moral, mental y sensitiva de aquellos campesinos que en el centro de Castilla la Vieja trabajaban con ardor y con cariño la tierra y las ideas libertarias. Ortega fue, en su persona, el reflejo de aquel paisaje y de aquel puñado de libertarios, militantes denodados de la Confederación Nacional del Trabajo.

Como otros de aquellos lugares, un día Ortega llegó a Bilbao empezando su caminar como heraldo de la emancipación obrera. Y la cárcel de Larrinaga se acostumbró a sus estancias periódicas. Su temple de luchador libertario, de cerebro y de acción, no conoció el sosiego. Y fue actor buscado por la «social», en aquel período álgido de conducciones por carretera, de deportaciones y de encierros gubernativos, por su vivir encendido, siempre ardiendo por la Idea; con ideas.

Segunda década del siglo absurdo, el que pasa tambaleándose. Corazón de Bilbao; puente de San Pablo; puente de hierro. De un lado, Achuri, puertas y ventanas cerradas al paso de la guardia civil a caballo con las herraduras haciendo saltar chispas en los adoquines; las siete calles, cuesta de Zabalvide, camino del Calvario de cientos de cristos en cuya cresta se hallaba el tal, la cárcel. Del otro, la calle famosa de San Francisco, plaza de la Luna, plaza de Cantarranas; abajo, Bilbao la Vieja; tiempos de barricadas, efervescencia social. Mineros de la Arboleda, trabajadores de las fábricas de Sestao, de Portugalete... Calle de San Francisco, arteria de la inquietud obrera. Allí, todas las tendencias socialistas, salvo los de la dictadura *sobre* el proletariado que aparecieron ya en la tercera década, como cuña que el martillo moscovita golpeara para hacer que el árbol marxista se abriera, rajándose.

Los «papeles» vendiéndose a voces: «Lucha de Clases», «La Batalla», «Tierra y Libertad», «Solidaridad Obrera», diario de Barcelona, «Solidaridad Obrera», semanario bilbaíno, del cual no puedo afirmar si fue él quien lo fundó, pero sí que de su redacción se encargaba por entero. En la noche. Alumbrado con una vela y teniendo un gato, que, sobre la mesa, acompañaba somnoliento el impetu cerebral de su amigo Ortega, «Solidaridad Obrera», de Bilbao, vibrante vocero de la C. N. T. en sus comienzos, en aquella Torre de Babel del Socialismo que fue el Bilbao del por aquel entonces. Calle de Solocueche, calle empinada cuya calzada estaba (y debe continuar) formada por anchas gradas. Arriba, como una meseta, llana. En escuadra, la calle de Larrinaga en su comienzo. Casa nº 2, planta baja. Un taller de carros con la vivienda. Dos entradas. Una en la calle, otra que daba al portal del edificio. Allí iba a menudo Ortega esfumando el rastro de los sabuesos de la brigada social. Cenaba. Y cuando llegaba la hora de acostarse, se quedaba en la cocina con los brazos sobre la mesa, y sobre ellos su cabeza rubia llena de ideas generosas. Para él no contaba el sosiego de la cama blanda. Si su madre le invitaba a descansar «como todo el mundo», respondía sonriente:

— No. Si «vienen» tendré tiempo de irme por detrás. No quiero que me cojan como un gazapo.

Por detrás era la salida que daba al portal, escurriéndose cuando la «secreta» llamaba y entraba en son de registro.

Los años pasaron. El escenario, diferente. Ciudad de Castilla.

Llegó la República. Nada sabíamos de Juan Ortega. Y, un buen día se presentó en casa; alborozo, abrazos. Nos contó; trabajaba de listero en un tramo del ferrocarril... cuya construcción entonces se inició. Los obreros estaban mal pagados. Ortega les «alentó» a declararse en huelga. Defendiéndolos, la ganaron. Poco después fue despedido. Pasó a vernos de vez en cuando. Llegaba de improviso, de improviso se iba. Era su costumbre de siempre. La última vez nos dijo que pensaba irse a Madrid y que allí se asentaría. Desde entonces, ninguna noticia. Los caminos del vivir se vifurcaron, los escenarios geográficos de acción distintos fueron. Y sólo de oídas me enteré de su vida y actuación durante la guerra social y nada de cuándo y dónde murió.

Juan Ortega, hombre entero, militante ejemplar, forjador de anhelos redentores, puntal firme de la Confederación, sembrador de nobles ideas y de conductas leales.

**Fabián MORO**

**GRAN MITIN INTERNACIONAL contra la represión en España**

Viernes 14 de febrero 1969, a las 9 de la noche en el Anexo Bonvallet de la Bolsa del Trabajo, 29 Boulevard du Temple, metro: République, con intervención de: Eugene DECAMPS, secretario general de la C. F. D. T.; André BERGERON, secretario general de la CGT-FO; Arsenio JIMENO, en nombre de la Alianza Sindical (CNT, UGT, STV); y delegados de la *Confederación Mundial del Trabajo* y la *Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres*.

¡Todos al mitin de protesta!

# Gotas de miel y ajenjo

En el Perú y Panamá, «golpes de Estado», por los militares. Las bayonetas sirven para engrillar y amordazar al pueblo, y desconocer libertades y derechos. Pretextos no faltan para que el cuartel se adjudique la «misión» gubernativa dictatorial, y desplace a los políticos. Esta vez — en el Perú — el pretexto tiene resonancia continental, motivado por negociados millonarios de petróleo, y combinaciones imperialistas de Estados Unidos.

⁂

En medio del desorden del mundo, vienen vientos de rebeldía desde México, con los universitarios en rebelión contra las instituciones vigentes, clases, y el imperativo del Estado. La juventud moviliza su descontento, su inconformismo social, en su anhelo de un mundo verdaderamente nuevo.

⁂

En Uruguay, «las medidas extraordinarias de Pronta Seguridad», equivalen al «estado de sitio»: diarios secuestrados, radios clausuradas, mordazas y prisión. Por la parte del «pueblo», poca voluntad de rebelarse. El «gobierno» se florea con su prepotencia.

⁂

«No puede existir cardenal que merezca respeto» — acabo de leer (expresión de un compañero) —: Doblemente repelente todo miembro de la Iglesia vaticana, hablando en anarquista. Si fuesen *sensibles al dolor del mundo*, no serían industriales y comerciantes de la religión, y tamados políticos: son viles explotadores del hombre en lo espiritual y material, cual ese compañero indica.

⁂

Y él continúa: «Empresa explotadora y comercial, la Iglesia millonaria vaticana»... El párrafo transcripto en la verdad. Lo que propalan cardenales y demás jerarcas, con palabras que les son ajenas, es una simulación farisea de «mercaderes del templo».

⁂

La verdad hiere al que no tiene dignidad, y cultiva la mentira como herramienta de ventaja. El mentiroso, siempre flota, se infla, y asciende; pero al fin cae estrepitosamente o no, pero cae en la más despreciable inmundicia de la vida humana. El avance con la verdad como medio, es lento, pero firme.

⁂

En España, sedicentes militantes — que nunca debimos creer en ellos — se prestan al juego de apuntalar el régimen canibal allí existente desde hace 40 años.

**J. TATO LORENZO**

# Comisión de relaciones Hérault, Gard y Lozère

**Sugerencia a la consideración de las FF. LL. y compañeros en general**

Estimados compañeros: Salud.

Hace ya mucho tiempo, que los compañeros de la F. L. de Montpellier, muchachos inquietos y emprendedores, tienen el propósito de organizar un *Camping*, con el fin de concentrar lo más numerosa posible a la familia Confederal y Libertaria y a los amigos y simpatizantes que cada uno pueda atraer. Lo tienen todo preparado, sólo falta el asentimiento de los compañeros y sus familiares, que cada año tienen la posibilidad de campar durante las vacaciones de verano, se interesen a ese plan, que al mismo tiempo de servir de reposo, tranquilidad y placer de vivir unos días en pleno aire, sol y mar, sirva también, de contacto humano y fermentación de ideas.

Esta C. de Relaciones haciéndose eco de la buena iniciativa de los compañeros de la F. L. de Montpellier, lanza un llamamiento para que todos los compañeros, acepten la invitación y respondan con tiempo, (antes de los meses de verano) para conocer el número de concurrentes, para que los compañeros de Montpellier, tomen las mesidas necesarias al caso.

Dicho lo que antecede, de manera preliminar, copiamos los párrafos más objetivos del proyecto:

«... Para este verano, tenemos un terreno habilitado para *Camping* a 50 metros de la playa (en la playa mismo) con agua potable, wc., en el Grau du Roi. Si garantizamos 30 familias, o 30 plazas, dirigido por nosotros mismos, el precio que nos hacen del terreno nos resulta a 4 f. por plaza o familia por día. Los compañeros los cuales saben lo que es el *camping*, comprobarán existe una diferencia de precio con el de los *Campings* comerciales...

Una aclaración se impone, para obtener la gestión y responsabilidad del *Camping*, necesitamos la aprobación y conformidad de los compañeros que desean campar durante las vacaciones, que nos comuniquen su adhesión lo más tarde, por el último del mes de marzo próximo. Si podemos contar con 25 o 30 adhesiones, podemos comprometernos del 15 de junio al 15 de septiembre, sin perjuicio, que en el mes de julio y agosto, se podrían recibir 100, ya que terreno no nos faltaría, dándonos facilidades para ello.

Toda correspondencia debe dirigirse al compañero Fortea S., av. Louis Ravas «Les Rebes» Bt. 8, Esc. A, 34-Montpellier.

Por la F. L. de Montpellier, *Juan Claramunt*, por la C. de Relaciones, *V. Cruz*.

**BANDERA ROJINEGRA EN EL PALACIO DE LAS CORTES EN MADRID**

La respuesta al «estado de excepción» del régimen franquista, ha sido elocuente y significativa.

A las 10,30 de la noche del 30 de enero pasado, fue colocada una bandera rojinegra en el Palacio de las Cortes de la capital española, burlando la vigilancia de un edificio tan bien guardado como este.

La bandera confederal, era de iguales dimensiones que la que fue colocada en los balcones del Teatro Calderón. No estuvo expuesta mucho tiempo.

Se aprovechó de pasada, para marcar los soportales del edificio con nuestros anagramas.

La censura impuesta por el régimen, impidió todo comentario del hecho por la prensa española. De ello se encargaron algunos corresponsales extranjeros para sus respectivos portavoces.

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«QUINET», 5 frs.

«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.

«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

**LECTURAS EN CATALAN**

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesías formales y satíricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA», impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**

*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# Olvido imposible

**EL Comercio no conoce prejuicios (?) humanistas, los Estados tampoco. La política (que en España pintábamos tan fea) se revela tan impúdica como antaño y digna de las carátulas del bíblico Jano: la formalidad y la decencia le son desconocidas.**

**Todo el mundo sabe que el Estado franquista pudo erigirse sobre la voluntad de los españoles gracias al apoyo directo de Hitler y Mussolini. Todas las diplomacias habidas y por haber conocen la trayectoria nazifascista del general Franco y tratan con él y lo reverencian sin estimarlo, para afincar su respectiva política de influencias en el necesitado país de los españoles. Las democracias en 1945 ganaron la guerra con aplastamiento del fascismo y del nazismo e incluso el de los directores absolutos de ambos movimientos, y lejos de ayudar al pueblo español a quitarse la espina inquisitorial franquista, resolvieron apoyar al nacionalsindicalista a pesar de los ratos de apuro que en 1940-41 Franco les había proporcionado, particularmente a Inglaterra. La bofetada franquista de Tánger (1941), Francia e Inglaterra aún no se la han cobrado.**

**Con ser mucho su orgullo, con ser tan vitoreado su heroísmo, Franco no se atreve a poner pie en el extranjero cual lo hacen los demás jefes de Gobierno, principalmente el general De Gaulle. Franco le debe algo al universo demócrata y no osa encararse con el mismo, aceptando de mil amores que los primeros ministros anti-Eje vayan a la casa que usurpa en El Pardo para ofrecerle tratos comerciales o demandas de alquiler de cachos de patria española. Franco al parecer se humilla sirviendo a sus enemigos de 1940, pero en el fondo se regocija de que los antiguos contrarios vayan a encontrarlo aunque sea en detrimento de esa España que con su maldita guerra dejó moral y económicamente hundida.**

**Franco no sale al extranjero para evitarse anti-hurras y también vuelos aéreos, que tan caros costaron a los generales Sanjurjo y Mola, y al hermanote Ramón Franco. Una vez que en plena euforia nazifascista se atrevió a visitar a su compinche Mussolini en la propia Italia, su viaje engendró una estela de desgracias desde Hendaya hasta Vintimiglia: centenares de españoles refugiados fueron molestados, detenidos y maltratados en el «Midi», registrando, las prisiones del fuerte de Ha, de St-Michel, de Carcasona, Narbona, Béziers, Montpellier, Nimes y en Marsella la Chave y las bodegas de buques surtos en la Joliette, no saliendo de varios de estos encierros sinó para compañías de esclavitud pétainista o para los campos (¡también de la muerte¡) de Vernet de Ariège y Gurs, donde se moría por hambre e inasistencia formal a los reclusos enfermos.**

**Franco aún no sale de cado y ni falta hace que lo haga. Para negociar con los intereses de España, tan ambicionados por distintas naciones, enviados superiores tienen a bien visitarle a domicilio.**

**El sufrimiento del pueblo español, como si no interesara a nadie.**

**Y decir que en 1945 triunfaron las democracias.**

**¡Si llegan a ganar la guerra las autocracias!**

# CHISPAS

*«Malvado viene de malva.» (Supersócrates).*

⁂

*Malvado, hombre malo. Mal-vado. También malvado, persona impersonal, impregnada de malva.*

⁂

*Con malvas se hacen emplastos para patas de banco.*

⁂

*Con malvas, la química corrosiva consigue aplicaciones malvadas.*

⁂

*Mal-vado, vado malo. Mal-va-Do. Que Do Re Ni Fa Sol se corrija.*

⁂

*La malva es planta inofensiva, e inofensivos serían los malvos si no secundaran a los mal-vados.*

⁂

*«Malvaloca», comedia señera de Pérez Galdós.*

*Malvalocos de ahora que sólo sirven para comedias de engorro y fastidio.*

⁂

*Con su inocencia sudorosa, los malvas podrían cubrir el sepulcro de unas ilusiones que perdieron.*

⁂

*Y que nosotros aguantamos frescas lozanas y prometedoras.*

*¡Malvarrosa!*

*CHISPERO*

# Cómo la República española defraudó al pueblo

por **José Viadiu**

NO será por demás tratar de explicar, en breve resumen, cómo se debatía el pueblo español a partir de las luchas que culminaron con el derrumbe de la monarquía. Basta decir que la miseria y el terror predominaban en todos los ámbitos nacionales. El fervor colectivo por un cambio de régimen tenía por la base la esperanza en una transformación global del estado represivo que venía sufriendo. Ansiaba que los nuevos gobernantes republicanos realizaran la revolución democrática y liberal que les incumbía y de la que blasonaban. Mas los advenedizos, dueños del cotarro, se entretuvieron en sostener una pugna entre propias fracciones, intituladas derechas e izquierdas, sin atacar el problema social ni enfrentarse de manera resuelta en destruir la estructura en que se fundamentaba la ponzoña del régimen derruido: militarismo, clero y latifundismo. Los tres enemigos seculares del pueblo español.

Esta conducta amorfa de los dirigentes republicanos fue secundada por los socialistas, ya que éstos nada hicieron que los distinguiera de sus copartícipes en la gobernación del país, ni siquiera intentar poner en práctica los postulados más elementales de su ideología. Desde luego todo se les fue en hablar. Se habló de ciertas reformas educativas; se dispuso que se pasara el sueldo íntegro a los militares que no estuvieran conformes con los ideales republicanos, pudiendo así conspirar a sus anchas sin preocupaciones económicas; se inició un bosquejo de reforma agraria, condicionada a unas cuantas hectáreas sin la menor trascendencia agro-económica; pero todo quedó en palabras, habladurías y simulacros. No obstante, por aquel entonces, se puso en circulación la palabra «juricidad» que sirvió de piedra de toque para reprimir y encorsetar a quienes protestaban y sentían impulsos de acometer empresas que sobrepasaban los lifitados horizontes gubernamentales.

A los fines apuntados no se acomodó la C. N. T. Desde el primer momento el organismo confederal actuó como una catapulta frente a la pasividad y a la cobardía de los gobiernos. En este pleito estuvimos solos, ya que la U.G.T., por sus vínculos con el partido socialista, se comportaba como un apéndice gubernamental por ser ministros sus dirigentes. Por nuestra parte, se hizo lo que se pudo para presionar a las autoridades republicanas a que aceleraran las reformas esenciales que exigía el pueblo. Fueron docenas los episodios reveladores de inconformidad de la clase trabajadora a los procedimientos de las autoridades. Se repitieron los toques de alarma en el campo y en la ciudad que vaticinaban los anhelos populares de que se produjera un cambio de actitud, como lo acreditan el número de conflictos que tuvieron lugar: el asesinato cometido con Seisdedos y sus compañeros; la huelga de Figols que tuvo como epílogo, por disposición del «izquierdista» don Manuel Azaña, la deportación a Bata de unas docenas de confederales, y que en pleno bienio negro tuvo su culminación en la unidad sindical, en el U. H. P. asturiano, de gran significación en las luchas proletarias españolas.

Por su carencia de propósitos sociales y de reformas insoslayables, el régimen republicano iba quedando huérfano de simpatías y a merced del enemigo. Este, cada vez más insolente, provocaba conflictos, adoptaba un léxico y procedimientos más agresivos, hasta llegar al asesinato de figuras representativas de los estamentos oficiales. Todo ello vino a culminar con la sublevación en Sevilla del general Sanjurjo, a quien los republicanos le habían conferido el cargo de director general de la Guardia Civil. Esta sublevación fue sofocada por el gobierno en sus inicios. Si los dirigentes republicanos no hubieran sido unos «señoritos de buena familia», esta feliz conyuntura de aplastar a los militares en plena subversión, hubiera podido representar un cambio de frente, y, con él, la salvación definitiva del régimen. Pero no fue así. Sanjurjo fue indultado y con él todos los jefes felones y perjuros que habían jurado servir la República. A partir de este momento pudo darse ya por liquidado el régimen.

Este proceso nos obliga a pensar qué surgiría del pantano franquista sin una actuación decidida de la clase obrera. A nuestro juicio debe ser el proletariado que marcha a la izquierda del comunismo el que se convierta en gran impulsor del futuro movimiento. Ello, además, responde a la tradición sindical española, puesto que en lapsos pasados cuanto tuvo un distintivo digno y altivo en las gestas ibéricas, procedía de las capas proletarias. En lo que va de siglo, nadie ha contribuído tanto al enaltecimiento de la clase obrera como la conciencia y el pensamiento libertarios que han tenido su expresión en sus luchas sociales. En su proceso actuante los organismos sindicales elevaron el nivel de vida de las clases más necesitadas; les insufla ron un sentido de responsabilidad moral; alentaron su afirmación individual de seres libres; bifurcaron hasta lo más íntimo las promociones proletarias para colocarlas a la vanguardia de las luchas sociales de su época.

Y esto es lo que nos hace pensar, que sólo una organización libertaria puede vivificar y dignificar al pueblo español liberado, puesto que toda concepción dictatorial sería nefasta.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### UN NUEVO ALCOHOLISMO

DEL lejano Oriente, en artes, en literatura, en artesanía, en preceptos morales vinculados a costumbres populares, hemos podido captar y admirar toda una gama de matices de un valor señero. Pero en otras manifestaciones, también de influencia oriental, ha sido notoria y harto justificada la disonancia: Es el caso de las inmolaciones, de los suicidios *protestatarios*. No hace muchos años tenía todavía bastante arraigo en el Japón la práctica del «hara kiri», consistente en el suicidio por el procedimiento de abrirse el vientre. En lo que afecta a los budistas los casos de más ostensible protesta han tenido el trágico y horrible desenlace del individuo que se quema vivo Todo ello derivado de una formación religiosa, de ancestrales influencias cifradas en suposiciones de ultratumba, en remordimientos y expiaciones humanas por influjo divino.

Para cuantos alimentamos convicciones negadoras del valor que sus adeptos confieren a las religiones, para cuantos estimamos el valor trascendental de la vida humana, nos parece lamentable el hecho de que, en plan *protestatario* se llegue a una autoanulación del individuo por conducto del suicidio. Consideramos la protesta encarnada en la lucha del individuo contra el adversario, resistiendo la adversidad, bregando una y otra vez con la dramática tenacidad de Sisifo, haciendo nuestra la estrofa del poeta: «No te des por vencido, ni aun vencido». No faltan quienes no lo estiman así: es el caso del joven checoeslovaco Jan Palach, que llevado de un romanticismo desperado ha creído que anulándose por el procedimiento de los budistas, quemándose vivo, ofrendaba su tributo a la libertad de su país. Y así también lo han creído otros, decididos a usar el mismo sistema.

Se puede estar en desacuerdo con el procedimiento a lo Jan Palach, pero lo que no se puede negar es la valentía, el alto grado de abnegación que ello supone. Ofrecer la vida por un ideal, con el convencimiento de que se contribuye a crear una eclosión de la justicia, de la libertad, es algo que, por lo menos merece respeto, pese al hecho de desaconsejar un procedimiento de tal naturaleza. ¡Ah, pero en Checoeslovaquia, los comunistas invasores y los que obran en función de lacayos del invasor, no lo estiman así! Y han buscado cínicamente desprestigiar los hechos de abnegación juvenil, la expresión de un anhelo de libertades cívicas, aduciendo que ello es un efecto del alcoholismo. ¡Han puesto al nivel de cualquier bestiajo alcoholizado el hecho de ofrecer la vida, quizás con el ingenuo anhelo de conmover la conciencia del adversario!... Que en realidad ha de alegrarse de tales procedimientos, ha de complacerle si nota que ellos se multiplican, buscando además la deshonra de quienes así obren tratándoles de borrachos.

### ACTUALIDAD DE MALATESTA

El leer que se piensa hacer una reedición del folleto de Malatesta «L'Anarchie», cuya difusión, hace ya bastantes años, corrió a cargo de las ediciones de «La Brochure Mensuelle », es algo de que podemos congratularnos. La reedición se hace en lengua francesa. ¡Lástima que no se pueda hacer al propio tiempo en otras lenguas, y entre ellas en español! Es uno de los trabajos de propaganda ácrata que pese al tiempo transcurrido desde que fueron concebidos no han perdido actualidad.

Malatesta ha sido uno de los elementos de un mayor discernimiento con que han contado las ideas anarquistas. Idealista, como el que más, no por ello se desentendía de las realidades que conlleva la vida corriente. Hombre de lucha haciendo frente al adversario y sabiéndole atacar en todos sus reductos, recogía con atención extrema las críticas, y acertando a cotejarlas con las ideas propias, les daba a ellas el máximo robustecimiento. Y esto sin ínfulas de intelectualismo, de superación cultural. De ahí la buena acogida que hallaron en todas partes, en todas las traducciones hechas de la lengua que fueron escritos, el italiano, aquellos folletos que todos conocemos, como son «Entre campesinos», «En el café», y «En tiempos de Elecciones», Lenguaje sencillo, realista, sin ampulosidades de retórica, saliendo al encuentro de las objecciones, dándoles una respuesta plausible, contundente, reforzando con ello las concepciones elementales de aquellos a quienes iba dirigida la propaganda.

Sin desdeñar, como han pretendido algunos, los conocimientos científicos y filosóficos, Malatesta concedía una importancia capital al factor que en sí representa la voluntad. Entendía que ella es la *fuerza motriz*, por así decir, que hace del idealista un valor de primer orden, capaz de actuar en todos los sentidos frente a los inconvenientes aparecidos en la ruta. En la revista por él dirigida, «Pensiero e Volontà», desarrolló con amplitud sus apreciaciones sociológicas, fruto de la reflexión y de una larga experiencia.

El opúsculo «L'Anarchie», uno de sus más extensos trabajos de difusión doctrinal, ofrece, dentro de las características de nuestro tiempo, una idea clara de lo que los defensores del anarquismo pretenden. No ha faltado en el ambiente libertario quien recientemente llegó a desarrollar una campaña para convencernos de la necesidad de anular la expresión «anarquía» y «anarquismo», dado el uso que del concepto suelen hacer los escritores y la prensa de carácter burgués. Malatesta con bastante antelación de años, salió al paso de objeciones de una tal naturaleza manifestando: «El hecho no deja de ofrecer sus ejemplos en la historia de los vocablos. En el tiempo en que los países o el pueblo han creído necesario el gobierno de uno solo (Monarquía), la palabra *República*, que significa gobierno de la mayoría, era tomado en el sentido de desorden y de confusión; aún se halla una tal interpretación en el lenguaje popular de muchos paisses.»

Malatesta analiza en «L'Anarchie», de un modo breve y sustancioso, los orígenes del Estado, su desenvolvimiento y su inutilidad, atacando las concepciones tendiendo a darle transitoriedad, propiciando su destrucción de raíz. Explica la importancia del factor soliadrio y del apoyo mutuo como base fundamental para conseguir la instauración de un ambiente social liberado de hegemonías capitalistas y estatales. Explica las posibilidades de un buen acuerdo y de una estructura federalista para poner en marcha una sociedad de contenido anarquista. Recoge las impugnaciones, las objeciones que suelen hacerse a las ideas anarquistas, y una tras otra, las va anulando con argumentación precisa, impregnada de un buen sentido popular al alcance de la comprensión de aquéllos menos preparados en cuestiones sociales. Y es éste el mérito fundamental de los escritos de Malatesta.

Hoy que la rebelión estudiantil se extiende por todas partes, y que se habla del anarquismo citándose a Bakunin y propiciando la lectura de los escritos de este pensador, también sería adecuado dar a conocer, entre otros de nuestros escritores, a Errico Malatesta. Posiblemente, con este fin se ha decidido la reedición del folleto citado. Interesante también sería la reedición en varias lenguas de los dos volúmenes que al cuidado de Bertoni fueron editados en Suiza. conteniendo trabajos escogidos de Malatesta. Ugo Fedeli le dedicó diversos trabajos, y es de suma importancia el libro «Malatesta» escrito por Luis Fabbri y editado por la editorial Americalée, de Buenos Aires.

### GANDHI CONTRA LA VIOLENCIA

Se cumple este año el centenario de la fecha en que nació Gandhi, el hombre que más pasión puso en combatir la violencia, y que murió asesinado por un fanático, tal vez instigado por otros que quedaron tras cortina. Defensor de las libertades cívicas en la India, dominada por el Estado británico, combatió la miseria, la irritante diferencia de clases pesando particularmente sobre los «parias» y los «impuros». Propició una transformación en las leyes y las costumbres. Y, sobre todo, consecuente con sus ideas, sufrió estoicamente destierros y encarcelamientos.

Empleaba como un slogan: «La noviolencia debe triunfar». Y poco tiempo antes de morir había dicho: «Otros continuarán la lucha no violenta, que triunfara incluso de la bomba atómica.»

Mucho se ha discutido acerca de la violencia: ¿es útil?, ¿es nociva? Posiblemente no pueda aconsejarse una medida general acerca del particular. Quizás ello dependa de circunstancias ambientales y de la psicología de los individuos. También de las formas que se pongan en práctica para combatir el mal.

Sin ser partidarios de la violencia como sistema, no podemos ver con desagrado el hecho de que un país dominado por una oligarquía despótica y sanguinaria trate de liberarse por el impulso de la violencia.

AQUI Y AHORA

# El príncipe que todo lo aprendió en los libros

por **Juan Español**

EN el pasado mes de diciembre, inesperadamente, el príncipe Carlos Hugo de Borbón-Dos Sicilias y Borbón-Parma y no sé cuántas cosas más, fue puesto de patitas en la frontera, sin contemplaciones, por él gobierno de Franco. Bien se advierte que el motivo no ha de buscarse en el piadoso y loable propósito de que pasara la Pascua y el fin de año al tradicional calor hogareño si se recuerda que el mencionado principito es el viviente campeón del carlismo, y que últimamente hizo públicas ciertas demostraciones relacionadas con su intento de restauración monárquica, consistentes en instigación a las facciones seguidoras de Zumalacárregui y Cabrera por medio de conversaciones y manifiestos, así como haciendo ostentación con el tocado de la clásica boina roja. Naturalmente, tales demostraciones en esta hora conyuntural en la que se prevé un inminente relevo de Franco, no podían ser gratas a éste ni a sus pretorianos cuyos proyectos no tienen en cuenta para nada los del recalcitrante pretendiente carlista. No obstante, la aparente evidencia de este «no ha lugar» con respecto al carlismo, graves y sesudos varones de diversa tendencia, incluso de los mismos franquistas, han puesto sobre el tapete la cuestión de la legitimidad. Por ejemplo, hay quien dice que la legitimidad nacional encarnada actualmente por Franco, no es una legitimidad de órigen, sino de ejercicio. A esto contestan otros que tal aseveración es muy discutible, porque no ven qué pueda ser una legitimidad de origen fuera de un poder dinástico, «sancionado por una Constitución vigente», y tienen, además, por evidente, que Franco es heredero, «no sólo de hecho, sino de derecho», de la legitimidad nacional que indiscutiblemente encarnó en la segunda República española, «por lo menos desde 1931 hasta 1934». Hemos de agradecer profundamente a los teóricos legitimistas la generosa concesión que nos hacen al reconocer la indiscutible legitimidad de la República, «por lo menos hasta 1934». Pero es que además apelan a ella con visible desenfado para justificar la de Franco. Argumentan que la segunda República falleció, como la primera, sin testar y, lo que es más grave, sin posibilidad ninguna de otorgar testamento válido. Añaden que se trata, por lo tanto, de una sucesión «ab intestato», pero no por ello menos conforme a derecho; es decir, que el legado que recibió Franco fue de «legitimidad», no de legalidad, y apurando mucho las cosas podría decirse que en julio del 1936 no había ninguna legalidad republicana que guardar «porque la República dejó de ser un régimen de derecho cuando en 1934 se permitió a Companys vulnerar impunemente los preceptos constitucionales», agravándolo dos años más tarde con la expulsión del Palacio de Oriente de Alcalá Zamora, por instigación de una izquierda más «antirrepublicana» todavía que la derecha. Con respecto al carlismo, no se oponen a él más por legitimidad de más o de menos — la debatida Ley Sálica podría ser todavía cuestionable — que por una llamada a la unidad nacional; y el carlismo es una fuerza disgregadora. Así, pues, queda descartado, Afirman que es preciso señalar que es la unidad nacional la condición primera de la legitimidad «sancionada por los hechos», que vale tanto como decir por la opinión solvente del país, tal y como viene sucediendo a través de todas las crisis dinásticas y de régimen por las que ha pasado España desde el último Austria: guerra de Sucesión, guerra de la Independencia, guerras carlistas, crisis cantonal, caída de la primera República, Restauración de 1874 y guerra civil 1936-1939. De todo este galimatías sucesorio se deduce que el fraquismo, muy atento unas veces a las legitimidades dinásticas, se las pasa por el trasero cuando le conviene aduciendo que lo único válido es la unidad nacional de la que él es hoy fuerza viva y aglutinante, por supuesto. Pero no debe estar muy seguro de la legitimidad de esa unidad cuando pretende darle el lustre —y aquí está la contradición— monárquico encarnado por un supuesto legítimo sucesor del último rey, es decir, por el príncipe Juan Carlos. Cosa que tampoco es cierta, ya que el verdadero sucesor habría de ser su padre, el conde de Barcelona. Mas éste resulta un sucesor muy poco grato, ya que para hacerse cargo de la dirección del país siempre ha puesto ciertas condiciones que el franquismo no ha estimado viables ni convenientes, por lo cual se ha visto obligado a plantar sus reales en Estoril. De modo que los legitimistas a ultranza se avienen con toda desfachatez a saltarse a la torera los derechos de el sucesor legítimo sin previa abdicación de éste, por el «simple» hecho de que no quiere aceptar sus imposiciones ni manejos, para poner en su lugar una cómoda cabeza de turco que ha de cumplir con dos condiciones fundamentales: dar apariencia de legitimidad al régimen y dejar manos libres al franquismo.

Tales son los condicionamientos y fuerzas ocultas que nos sitúan en primer plano de actualidad al principito Juan Carlos, hecho a imagen y semejanza de Franco y sus secuaces. El destino de este joven y futuro monarca, de gris apariencia y mirada bovina, corre parejo, en cierto modo, al del duque de Reichstadt, aunque por distinto motivo, distintos propósitos y diferentes medios. «L'Aiglon» fue la presa propiciatoria de Metternich, el cual se dispuso sin pérdida de tiempo a cortar las alas del aguilucho napoleónico en previsión de un posible resurgir del mito del ave Fénix. Anticipándose a los tiempos actuales, le sometió a un lavado de cerebro mediante una educación prusiana capaz de borrar el más sedicente vestigio galo y toda apetencia a seguir la trayectoria paterna. Para ello le concedió una hermosa jaula dorada: el palacio Schoenbrunn; pero a su lado puso al maquiavélico profesor-carcelero Dietrichstein; le concedió los honores de duque, pero estuvo sometido a una férrea terapia de despersonalización. Primero lo convirtió en alemán; después lo enervó en la molicie y por último lo sumergió en el erotismo. Una magnífica obra de destrucción.

Nuestro principito, en cambio, aunque preformado y sometido a oscuras influencias de sin igual sutileza, le fue designado un futuro más venturoso, pero incluso más ridículo, falaz e inoperante: el destino del hombre de paja. Como el aguilucho de Napoleón, tuvo sus educadores, sus maestros, sus mentores todos los cuales le pusieron al corriente de la trascendencia de su futura misión; le fueron imbuyendo la mentalidad de los hombres del «Régimen», la generosidad y legalidad del «Movimiento» y la continuidad de éste mediante la representatividad de su persona, atrapando de nuevo la quebrada línea borbónica; le hicieron ver que, una vez España unida y pacificada gracias al sacrificio de los hombres del «Movimiento, su lugar era el trono y su labor reducida a mantener las ventajas y la paz conseguidas, sin perjuicio, claro es, de continuar el avance en todos los órdenes cuando las circunstancias así lo aconsejaron. Fue y es la figura decorativa de los actos oficiosos y después oficiales, de las conmemoraciones, de las representaciones inaugurales de todo tipo. Se le fue introduciendo lentamente en los entresijos de la política, en los manejos de la diplomacia y en la supervisión de las cuestiones internacionales. Se quiso hacer de él una enciclopedia viviente, como conviene a la educación de un príncipe moderno. Véase si no: hizo sus estudios en la Academie General Militar de la que salió con el grado de alférez; en la Escuela Naval, con el mismo grado de alferez, pero de fragata; en la Academia General del Aire, de la que es alférez de la especialidad; posteriormente le fueron entregados los despachos consiguientes con nombramiento de teniente de infantería y del Aire, así como el de alférez de navío. Más tarde, dicen que cursó estudios en diversas materias en las Facultades de Derecho, Ciencias Políticas y Económicas y Filosofía y Letras de la Universidad de Madrid. Es presidente, nada menos, de la Asamblea de España de la Soberana Orden de Malta, y el gobierno de Franco le concedió el collar de la Orden de Carlos III. Por último es yerno de esa Euménide rediviva que es la reina madre Federica de Grecia.

Este príncipe que todo lo aprendió en los libros y al que podría denominarse también «el príncipe alférez», posee igualmente su Schoenbrunn que es el palacio de la Zarzuela, donde se ha instalado regiamente, o mejor diríamos «donde le han instalado» sin contar con el pueblo, que también es soberano a la hora de decidir.. Y es sobre este pueblo destituido de toda soberanía el que recae el cuantioso dispendio ocasionado por la educación, manutención, boato y tren de vida de un rey inminente que él no ha pedido, ni quiere, ni desea y al que repudia profundamente no sólo por ser rey. sino por serlo impuesto; un rey sin libertad de acción que se ha prestado a servir de fantoche legitimario a la ilegalidad y fraudulencia de un régimen que necesita de él para asegurar una continuidad decorosa que cada día se le hace más problemática. De otra parte tenemos el hecho de que recientemente hizo unas declaraciones a la prensa que han disgustado profundamnte a su ilustre papá el cual se apresuró a enviar una carta a José María Pemán, presidente de su Consejo privado, en la que manifiesta que no sólo no sabía nada de antemano de tales declaraciones, sino que declina toda responsabilidad en su retoño y sus asesores. consciente en todo momento de los deberes que le incumben como legítimo depositario de la continuidad dinástica. En fin, todo este tejemaneje realista hace suponer que tenemos en puertas un relevo de Franco cuyas últimas batallas las está ganando, no diremos muerto como el Cid, pero sí momificado, llevado de la mano por sus pretorianos, principalmente por su eminencia gris, Carrero Blanco. Este relevo les importa mucho que se efectúe antes de que una muerte súbita ponga las cosas más serias de lo que ya están. Podría suceder que en caso extremo los centuriones se vieran obligados a elegir su propio emperador por la fuerza de las armas.

El pueblo español contempla la escena política como quien ve llover. Nada de lo que está ocurriendo le importa, y si le importa de alguna manera sólo es en la medida en que las desavenencias y luchas internas de sus enemigos puedan originar un desequilibrio que permita, de uno u otro modo, que su presencia masiva imponga un rumbo nuevo y esperanzador a la nave española. Sabe sobradamente que un cambio de carácter monárquico, representado por esa marioneta que el franquismo ha preparado concienzudamente, no ha de repercutir en una mejoría general, por lo menos a corto plazo. Mientras el régimen no cambie radicalmente de estructuras —y esto jamás podrá esperarse voluntariamente de sus valedores— el derecho será impuesto por las armas, y ya sabemos en qué consiste su derecho. Por consiguiente el mando será de quien posea el Ejército, al que astutamente pagan bien; asistido por el Clero, al que ladinamente van a aumentar sus ingresos en un cien por cien. Ad majorem Dei gloriam.

## EN TOULOUSE

El día 16 de febrero la VI Unión Regional de la C.N.T. celebrará un

**GRAN MITIN**

denunciando a la opinión internacional la situación impuesta al pueblo español por el franquismo.

Dará comienzo a las 10 horas en la Bolsa del Trabajo Plaza St-Sernin, Toulouse.

Presidirá la VI Unión Regional y participarán los siguientes oradores:

**GUERRERO LUCAS**
**RAMON LIARTE**
**FEDERICA MONTSENY.**

Asistir numerosos a este acto. Vuestra presencia valorará la condena al repudiado régimen franquista por los españoles.

## UMBRAL

**Sumario del número 85**

Lázaro Flury: **HACIA EL CAMBIO.**
R. M. S.: **LOS HEROES DE LA SOCIEDAD FUTURA.**
Víctor García: **LA APOSTASIA DE UN ANARQUISTA. LA INCOGNITA DE LI-PEI-KAN.**
Armando Borghi: **LA CONQUISTA DE LAS FABRICAS EN ITALIA.**
Vladimir Muñoz: **JUAN BOVIO Y JOSE PRAT.**
Emilio Moya: **PREMIOS DE LA LITERATURA ESPAÑOLA.**
Alfonso Rumazo González: **LA OBRA DE ZOLA.**
Langston Hughes: **4 POEMAS NEGROS.**
Fontaura: **EL GOCE DE RELEER.**
Luis Alberto Musso: **LA IRRISION DE LA CIENCIA.**
J. Sevilla: **MOZART, EN EL 177 ANIVERSARIO DE SU MUERTE.**
Del Arco: **INTERVIU A UN ABOGADO.**
Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
José L. Cano: **LA VIDA DENSA DEL POETA LEON FELIPE.**
Ignotus: **LA PICARESCA CATALANA (canción).**
De J. Ortega Gasset: **HOJAS DE OTOÑO.**
V. G.: **1968 EN EL BALANCE.**

**Noticiario, Libros, Retratos, Viñetas, Avisos, etc., 1,50 frs. como de costumbre.**

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

20 FEVRIER 1969
NUMERO 544
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

# L'anarchiste Bakounine dans la Littérature

## Louise Michel et « Le Bâtard Impérial »

Après bien des recherches, pour découvrir le livre de Louise-Michel, j'ai fini par le consulter à la Bibliothèque Nationale de Paris. La lecture de ce roman m'a terriblement déçu; je m'attendais à beaucoup mieux.

Ce roman populaire, *Le Bâtard Impérial*, est dû à la plume de Louise Michel, en collaboration avec Jean Winter, pseudonyme de M. Grippa. C'est à « La Librairie Nationale », rue des Croissants, que fut édité en fascicules, ce gros libre de huit cents pages.

Le personnage central n'est autre que Michel Bakounine. Lorsqu'on connait la vie de Louise Michel, on comprend que son romantisme s'accomode à merveille de cette grandiloquence d'un héros à la mesure de Bakounine.

Des rapprochements évidents viennent à l'esprit pour qui compare ces côtés de leur vie; leur naissance d'abord, leur vie « seigneuriale » bientôt suivie, chez l'un comme chez l'autre, de leur renoncement aux richesses. Tous deux décident d'aller au peuple, mûs par le don de soi se dévouant à autrui.

Aussi foulèrent-ils les mêmes chemins, qui les conduisirent non à la gloire, mais à la misère, à la déportation et à des séjours en prison. Ils trouvèrent tous deux dans le sacrifice de leur vie, une sereine satisfaction profonde dans l'accomplissement du devoir et de la solidarité humaine. Chez l'un comme chez l'autre, on retrouve le même désintéressement, le même détachement des valeurs de l'argent qu'ils recevaient ou quémandaient pour mieux le distribuer à qui en avait besoin, à qui le sollicitait.

« Le Bâtard Impérial » est une description de la misère russe mêlée à l'appel, à la révolte. Le style et la narration étant d'époque, il est indispensable de s'y replacer, si l'on veut goûter toute la profondeur des récits. Complots, émeutes, espionnage, arrestations, exil et prison, auxquels succèdent misère, espoir, amour. Tout s'entrechoque dans ce « Bâtard Impérial », lyriquement populaire. Ce roman eut cependant les honneurs de la Cour de Justice.

Louise Michel raconte dans ses « Mémoires », au chapitre « Digressions », que la 1re Chambre du Tribunal Civil jugea un ouvrage : « Nadine », drame tiré du roman « Le Bâtard Impérial ». Ce nouveau livre fut publié, mais uniquement sous la signature de Louise Michel. La pièce fut jouée aux « Bouffes du Nord », trois fois, puis fut retiré de l'affiche. Or, une certaine Mme Bertre, en littérature, Marie de Besnaray, avait publié en 1884 chez l'éditeur Plon, un roman intitulé « Nadine ». Cette

sorte d'idylle russe n'avait rien de commun avec la pièce de Louise Michel. Seul le titre « Nadine » pouvait les rapprocher. Mais cela parut suffisant à Mme Marie de Besneray, pour intenter un procès, malgré que son œuvre n'exaltait ni le nihilisme, ni la Commune, ni rien du sujet traité par Louise Michel.

D'autre part, Mr Grippa, co-auteur « a prétendu que l'ouvrage de Mme Bertre n'était qu'une contrefaçon, ou au moins une concurrence déloyale faite au drame de « Mlle Louise Michel. »

La demande de dommages-intérêts qui devait être fixée, formulée par Mr Grippa, n'eut pas l'heur de plaire à Louise Michel. Voici le jugement rendu : « Me Leserme a plaidé pour Mme Bertre; Me Caraby a défendu Mr Plon. »

Maître Estibal, plaidant pour M. de Winter, déclare :

« Attendu que Grippa de Winter demande aux défenseurs des dommages et intérêts à fixer par état en réparation de préjudice que lui a causé la publication du roman de « Nadine », dont le titre a été emprunté au drame du même nom, ayant pour auteurs Grippa et Louise Michel (ceci semble une erreur).

En la forme :

« Attendu que le drame de « Nadine » a été représenté et publié sous le nom de Louise Michel seule, que Grippa n'établit pas sa collaboration à cette œuvre: qu'il n'a donc ni intérêt ni qualité dans l'instance, etc.

» Pour ces motifs, déclare Grippa non recevable, en tous cas mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens vis-à-vis de toutes parties. »

» Louise Michel rend justice à M. Grippa de Winter en déclarant qu'il a honnêtement agi en faisant sa part de l'ouvrage et en laissant la (mienne) telle que (je) la laissais. »

Louise Michel s'était refusée à intenter un procès quelconque, pas plus littéraire que d'autres, parce qu'elle répugnait à s'adresser aux tribunaux.

« Je ne disputerais jamais à personne des idées, comme des chiens se disputent un os. »

En effet, Louise Michel estime rester libre et laisser ses collaborateurs libres d'agir comme ils le veulent. « Je conserve les actes qui établissent mes collaborations, afin d'être libre de ne prendre aucune part aux bénéfices ou pertes des procès intentés par mes collaborateurs. »

Telle est la façon de voir et d'agir de Louise Michel qui n'attaque aucun talent, considérant que « cela dépend du plus ou moins d'importance qu'on ajoute aux choses, voilà tout. »

Dans la deuxième partie du livre, au chapitre XXVII, je relève quelques similitudes dans les actes du héros du « Bâtard Impérial » et ceux de Bakounine. L'arrestation de Bakounine décrite dans les pages 480 à 486, est suivie d'un attentat contre le Prince; la mort du bailli est relatée des pages 486 à 488. Plus loin, il est question de Herzen.

« Un certain Bakounine, cet ancien cadet de l'Ecole de Pétersbourg, devenu un révolutionnaire des plus dangereux. » Ici, nul doute qu'il s'agit bien de notre Bakounine, un peu idéalisé, sinon romancé.

Plus loin, Louise Michel nous décrit, à la page 367, la révolte de Cracovie et à la page 366, le Manifeste de Cracovie.

Tel est l'écrit de Louise Michel.

**HEM DAY**

*(A suivre.)*

*LE MALAISE BRETON :*

# Chouannerie ou révolution ?

Les Bretons sont un peuple, d'origine hindo-germanique, qui, il y a un certain nombre de millénaires, émigra d'est en ouest. Les uns poussèrent jusqu'aux Iles Britanniques, où ils constituèrent trois nations, l'Ecosse, le pays de Galles et l'Irlande (l'Angleterre, proprement dite, n'étant pas bretonne). Les autres restèrent sur le continent, et s'installèrent, tant en Ibérie, qu'en Gaule. Ces derniers s'étaient fixés et organisés dans un pays s'étendant de l'Armorique à la Seine et à la Garonne, et, l'on appelait Celtique ou « Gaule Chevelue ». De nos jours, les Celtes ont disparu d'Ibérie et limitent leur présence en France à la seule Armorique (avec des exilés dans d'autres régions, mais nous y reviendrons).

Un Front de Libération de la Bretagne, fait depuis quelque temps parler de lui, et a attiré l'attention sur cette contrée, et... certains ont pris conscience de l'existence de ce qu'ils ont appelé le « problème » breton, ce que nous désignerons plus exactement sous le nom de malaise, ou d'aspect breton d'un problème qui dépasse très largement le cadre de l'Armorique. Laquelle est devenue province de France, en trois étapes. par le mariage du dernier souverain d'Armorique, Anne de Bretagne avec Charles VIII en 1491, puis avec Louis XII en 1499 (tous deux rois de France) et finalement par un édit de François 1er de 1532, qui en faisait un Duché du Royaume de France.

Ces quelques considérations historiques évoquées, nous nous proposons d'examiner la question, successivement, dans ses prolongements économiques, démographiques, sociaux, culturels et politiques.

Pendant des millénaires, et jusqu'à une époque récente, l'activité économique du peuple armoricain était uniquement consacrée à l'agriculture et à la pêche. Ajoutons des industries rudimentaires d'extractions du granit et de l'ardoise. La révolution industrielle amène l'implantation en Bretagne de certaines branches : construction navale (Nantes, Saint-Nazaire), forges (Basse-Indre, Hennebont), papeterie (Scaer), conserverie alimentaire, l'arsenal de Brest, et quelques autres choses de moindre importance. L'agriculture continue, néanmoins à employer la plus grande part des personnes actives. Et progressivement cette situation se dégrade, tandis que l'industrie se développe avec des fortunes diverses, par la mise en valeur d'autres régions (bassin parisien, Lorraine, Nord-Pas-de-Calais, Rhône-Alpes, etc...), elle périclite en Bretagne, en raison de la non-modernisation de cette province. Alors que le réseau ferré français est électrifié sur tous les grands axes, Paris-Sud-Est, Paris-Sud-Ouest, Paris-Est, Paris-Nord, en direction de l'ouest, l'électrification s'arrête au Mans, c'est-à-dire bien avant d'atteindre le territoire breton. Ceci rend les échanges par voie ferrée, plus lents et plus coûteux, situation qui entraîne une mévente des produits de l'agriculture, de l'industrie, de la pêche. Les chantiers navals de Loire-Atlantique connaissent, dans les années 1950 une crise grave qui s'est soldée par de nombreuses suppressions d'emplois.

On expérimentait sur la Bretagne l'automation, sans se soucier du sort des hommes. Les Forges d'Hennebont sont désormais fermées, privant d'emploi, donc de ressources plusieurs milliers d'ouvriers métallurgistes. On commence à électrifier les zones rurales (en 1968 !). Quant à l'adduction d'eau potable, mieux vaut n'en pas parler. Tout comme les routes ! Les usines de conserves alimentaires se transplantent dans la région parisienne (dans l'Oise, notamment) laissant les chômeurs derrière elles.

Les pêcheries connaissent de telles difficultés pour l'écoulement de leur production, que l'on envisage froidement de réduire celle-ci, en supprimant 35.000 emplois de ce côté.

Et l'agriculture ? Aux problèmes techniques : polyculture, superficie faible des exploitations (11,7 ha. de moyenne contre 18 de moyenne nationale) s'ajoutent les effets d'une politique agricole d'un gouvernement favorable aux hoberaux, qui pratiquent la monoculture ou la biculture à grande échelle (300 à 500 ha. par exploitation). En 1962, 42 % de la population active en Bretagne se consacrait à l'agriculture. En 1967 ce pourcentage tombait à 32 % (soit moins de 10 % !). Chaque année, en moyenne 16.000 cultivateurs abandonnent la terre. Comme par ailleurs les suppressions d'emplois dans l'industrie prennent un caractère catastrophique, on peut valablement penser que ce ne sont pas les malheureux 3.600 emplois nouveaux créés annuellement qui pourront endiguer la misère dans cette province.

Et pourtant. On a annoncé à grands renforts de publicité un certain nombre de réalisations en Bretagne. Le barrage marée-motrice à l'embouchure de la Rance n'a apparemment rien résolu. Mais évoquons d'autres « réalisations » :

L'usine de kaolin de Perriel, par exemple. Pour la construire, on a rasé une colline, créé des voies de raccordement pour le chemin de fer, aménagé des routes, englouti des millions. L'usine bien qu'entièrement terminée n'a jamais été ouverte. On a dit que le kaolin n'était pas assez riche, mais on a attendu que tout soit fini pour s'en apercevoir. On pourrait peut-être l'illuminer la nuit pour les touristes. Tout ne serait pas perdu. Et la centrale nucléaire des Monts-d'Arrée, dont la construction a coûté des sommes fantastiques, et qui... ne fonctionne pas plus que ce qui précède. Pourquoi ? Allez le savoir. Le bistrot, sur la place de Brennilis s'appelle désormais « Atomic-Bar ». On n'arrête pas le progrès !

Les pouvoirs publics, corps préfectoral, percepteurs, etc., sont très mal vus par les indigènes, surtout lorsqu'ils sont importés de Paris. Il est vrai que ces messieurs sont d'une telle suffisance avec les autochtones, qu'elle irrite ces derniers. Il faut reconnaître que les préfets sont d'habiles fonctionnaires. Surtout pour jongler avec les chiffres. Ils affirment que l'exode des Bretons vers d'autres contrées plus clémentes serait de l'ordre de 10.000 actifs par an et pourrait prochainement tomber à 2.500 (compte tenu de toutes les réalisations implantées en Bretagne — voir plus haut l'humour de la chose ! —). Alors comment expliquent-ils que la Bretagne comptait 2.600.000 habitants en 1911, 3.133.000 à la fin de la dernière guerre (se répartissant comme suit : 782.000 en Loire-Atlantique; 734.000 dans le Finistère; 591.000 en Ille-et-Vilaine; 529.000 dans le Morbihan et 497.000 dans les Côtes-d'Armor), et 2.468.000 au recensement de 1968 (soit un chiffre inférieur à 1911 !). De 1946 à 1968 nous sommes très loin d'un exode annuel de 10.000 actifs. 665.000 personnes, essentiellement des jeunes se sont exilés, soit annuellement 30.227. Depuis quelques années, environ 40.000 retraités reviennent au pays, comme inactifs. La population de l'Armorique connaît un vieillissement inquiétant et bien plus considérable que partout ailleurs en France.

**Bernard KERVEANT**

*(A suivre.)*

# 12 Février. La C.G.T. lance une journée d'action

L'atmosphère dans les entreprises :
— Les ouvriers sont-ils mobilisés ?
— Leur mécontentement les pousse-t-ils à agir ?
— D'où vient la décision ?

La CGT, indépendamment de la volonté des travailleurs, a décidé cette journée d'action, alors que les ouvriers ne sont pas prêts à agir; ainsi, elle ne risque pas d'être débordée.

— Mai 68 : 9 millions de grévistes, sans mot d'ordre de la CGT.

Son action : Les accords de Grenelle..., il n'en reste rien.

Elle demande que les négociations se fassent sur le plan de l'entreprise, ce qui divise et brise le mouvement.

Elle abandonne l'échelle mobile des salaires avec neuf millions de grévistes; elle n'a rien obtenu.

— Que veut-elle aujourd'hui ? Justifier ses échecs de mai.

Le rendez-vous de mars approche; elle veut faire croire qu'elle aura l'appui des travailleurs...

... Nos revendications ne pourront être gagnées par des pétitions ou des grèves de 1 à 2 heures. Nous ne les obtiendrons que si nous luttons tous ensemble dans une grève comme celle de mai. Ce n'est pas en discutant autour d'un tapis vert que le patron donnera satisfaction à nos revendications.

Nous, Comité d'action révolutionnaire, soutenons l'idée de la grève, mais nous estimons qu'elle doit être active et viser à la création de comités de grève qui ne soient pas subordonnés aux « permanents » syndicaux. C'est nous qui devons décider des grèves et des revendications et non pas les directions syndicales, par la voix des délégués.

*Le chômage doit être supprimé*

— Par « l'échelle mobile » des heures de travail.

— Par la réduction de l'âge de la retraite : 60 ans, immédiatement, comme première étape; puis 55 ans (les fonctionnaires en sont là depuis de nombreuses années, les travailleurs du privé n'ont-ils pas les mêmes droits ?

Assez de division... unité des travailleurs.

*Comité d'Action révolutionnaire du Pré St-Gervais*

# De Gaulle en Bretagne

De Gaulle se rappellera de sa tournée passant par Rennes, Brest, Quimper, qui ne fut pas un triomphe pour lui, loin s'en faut, malgré tous les racontars de la presse écrite et parlée.

Il peut même s'estimer heureux que le mouvement ouvrier soit en partie sous l'emprise du parti prorusse; car ce n'est pas seulement à des groupes de jeunes bien décidés, mais à la majorité du monde du travail. qu'il aurait eu à affronter.

Les photos publiées dans le quotidien local « Le Télégramme de Brest » le montrent bien soucieux, le règne de la mélancolie, et cela est bien compréhensible; conspié à Rennes, à Brest et aussi à Quimper; malgré les forces policières en civil et en uniforme, les tristement célèbres CRS, mercenaires prêts à tout et qui viennent de s'illustrer à Paris en attaquant à la grenade des chirurgiens qui, du haut d'un 3e étage leur reprochaient leur sauvagerie.

Brest fut mis quasi en état de siège : rade consignée jusqu'à la plus petite barque de pêche à qui fut interdit le travail habituel, entrave à la liberté caractérisée, ô Marcellin !, évacuation forcée de nombreuses voitures garées habituellement dans les voies où passait le cortège officiel. soudure des plaques d'égout de ces mêmes lieux, vérification d'identité des habitants avec questions insidieuses sur leur éventuelle possession d'armes, interdiction de monter sur les arbres, les lampadaires, les échafaudages, ordre de l'Inscription maritime aux propriétaires des barques de pêche de pavoiser sous peine de sanctions.

L'on peut se rendre compte de l'état de colère, d'exaspération de la population brestoise et ce n'est pas les curieux et ses partisans massés, mais peu nombreux qui pourront le nier.

Ce n'était que récriminations contre sa venue, avec des qualificatifs très péjoratifs; peu de monde daignèrent se déplacer pour assister au spectacle; dans la rue de Fiam, principale artère de Brest conduisant à l'Hôtel de Ville, le quotidien local écrit que c'était clairsemé et à son arrivée à l'Hôtel de Ville, il fut accueilli par des huées, des cris poussés par un solide groupe de jeunes contestataires : « Libérez la Bretagne », « Nous sommes tous des Québécois », « De Gaulle à l'Asile », mêlés à l' « Internationale », brandissant des parapluies noirs et rouges, surmontés de drapeaux rouges; sur les toits du lycée de Saint-Marc, quartier de Brest, furent hissés des drapeaux rouges dans la nuit de vendredi à samedi et qui continuèrent à flotter malgré la direction de cette école, s'inclinant finalement devant la volonté des lycéens, de Gaulle a pu donc les voir.

Il ne put cacher sa rancœur devant toutes ces manifestations hostiles et quand il prétend que cela ne fut l'œuvre que de quelques centaines de personnes, je peux lui déclarer que des milliers et des milliers de Bretons étaient de cœur avec cette hostilité à découvert.

Quant à ses paroles sur le pourcentage des morts bretons lors de la Guerre de 1914-1918, chacun un peu au courant des choses sait que la Bretagne était mise sur le même plan que le Sénégal, c'est dire chair à canon et il n'y a là aucune gloire, loin s'en faut.

Les contribuables ayant la note de ce voyage à payer, de Gaulle et ses subordonnés peuvent-ils dire quel en sera le montant ? Au moment où Couve de Murville prêche l'austérité aux travailleurs, cela serait intéressant et fort concluant quant au gaspillage des deniers publics par cet homme avide de grandeur éphémère.

Il faut en finir avec cette activité désastreuse pour le pays et pour y arriver une action concertée, énergique de tous, dans l'ensemble du territoire avec des buts bien précis, et cette action sera l'œuvre des syndicalistes libertaires groupés au sein de la C.N.T. renforcée par tous les éléments sains du monde du travail.

**A. LE LANN**

NOTA. — Le vendredi, eut lieu un meeting organisé par la CGT, la FEN et partis politiques réunissant quelques centaines de participants dont un certain nombre, surtout des jeunes, demandait plus d'énergie. Le service d'ordre de la CGT se mit en action à la fin de cette réunion, qui fut une désillusion pour les jeunes y assistant.

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

| | |
|---|---|
| Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... | 2 75 |
| René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... | 1 00 |
| René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. | 5 00 |

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

# Communiqués

U. L. DE PERPIGNAN

Notre Union Locale invite ses membres à l'assemblée générale le 2 mars 1969 à 9 heures au local habituel.

JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

COMMUNIQUE

Nous sommes invités à participer largement à la 2e Conférence syndicaliste qui se tiendra à Paris le samedi 22 février de 9 h à 20 h 30, salle L. Jouhaux, annexe de la Bourse du Travail (67 r. Turbigo), métro République, dimanche, 23 février de 9 h. à 19 h., caveau de la Maison Verte. 127, rue Marcadet, métro Marcadet. Joffrin-Poissoniers.

Ordre du jour : Actualités sociales. Informations sur les mouvements étudiants et ouvriers. Situation internationale.

17e U. R.

Le groupe J. S. R. 17e U. R. de la C.N.T. invite les jeunes camarades désirant participer à notre action, à venir aux permanences qui ont lieu à notre siège chaque samedi de 11 h. à 18 h. Palais du Travail, salle n° 2. Place de la Libération, 69-Villeurbanne.

C.N.T.-A.I.T. — U.L. DE MARSEILLE

Camarades: N'oubliez de prendre la carte confédérale 1969 à la Trésorerie de l'U. L., ouverte tous les jeudis et samedis de 18 à 20 h, au siège, salle 3, Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie.

Travailleur ! Qu'importe ton lieu de naissance. Rejoins la C.N.T. dans la lutte pour le bien-être et la révolution !

Pour prendre contact avec les syndicats C.N.T.F. et les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires, s'adresser au siège, tous les après-midi.

Au chantier, à l'usine, faites connaître la C.N.T. autour de vous, renforcez ses syndicats.

C. N. T. — LORIENT-56

Face à la dégradation économique et sociale des travailleurs, la C. N. T. reste la seule organisation syndicale offrant la possibilité de sortir du marasme.

Ouvriers des champs et des usines, rejoignez ses syndicats et créez-en là où il n'en existe pas.

Quendet, Cité du Bois-huel Lorient-56.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

# Les élucubrations de Môssieur Séguy

Il est curieux de voir à quel point Môssieur Séguy mélange les sauces pour faire avaler les couleuvres aux travailleurs.

Au Caire, notre homme s'est prononcé pour les Etats arabes contre « l'agresseur israélien » et a déclaré que « la CGT ferait tout ce qui est en son pouvoir pour organiser la solidarité morale et matérielle en faveur de la lutte légitime des Arabes. »

Nous, qui n'avons pas plus de sympathie pour l'Etat israélien que pour l'Etat arabe nous croyons qu'il n'est pas utile que les travailleurs soient mêlés d'une façon quelconque à cette dispute de gangsters.

Mais, Môssieur Séguy n'est pas de cet avis. Pour lui l'intérêt des travailleurs arabes ou israéliens passe au second plan. Pour lui seul les gouvernements sont « des interlocuteurs valables ».

Les braves gens de Tel Aviv et du Caire qui travaillent toute leur vie pour fournir des revenus aux maîtres peuvent s'entretuer, Môssieur Séguy s'en lave les mains... Dans le sang des travailleurs.

Il faut bien que Môssieur Séguy noie le poisson pour que les travailleurs oubilent sa trahison de mai.

Il est véritablement fâcheux pour ce bourgeois aux petits pieds qu'un certain nombre de travailleurs conscients aient gardé un peu de mémoire. Juste assez pour se souvenir des événements de ces vingt cinq dernières années.

Il n'est pas un de ceux que vous appelez avec dédain les « gauchistes », les anarchistes, les irresponsables ou les enragés qui ne se rappelle vos lois scélérates sur le travail aux pièces, vos sales exigences de production à outrance et dû retrousser vos manches lorsque vos Thorez, Croizat, Marcel Paul et tutti quanti étaient ministres du général.

Pas un qui n'ait souvenance de votre indécente propagande pour la semaine de 54 heures dans les chemins de fer en 1945.

Et précisément, Môssieur Séguy, c'est cette jeunesse que vous souhaiteriez voir sous votre houlette qui se dresse aujourd'hui face à vous.

En essayant d'étouffer sous de falacieuses augmentations de salaires la revendication essentielle des 40 heures, Môssieur Séguy sait parfaitement qu'il maintient, la partie de la classe ouvrière qui est composée de suiveurs, en conditions pour mettre des bâtons dans les roues à la révolution. Il faut à Môssieur Séguy un Job sur son fumier, à qui jeter les miettes de son festin.

En mai, pour empêcher le triomphe d'une révolution qui n'auraient pas le visa du Parti communiste, Môssieur Séguy a préféré sauver de Gaulle.

Aujourd'hui son discours du Caire le prouve, Môssieur Séguy est décidé à aider les arabes à faire la guerre. Une guerre qui risque de dégénérer en tuerie mondiale.

Cette tuerie mondiale qui ne serait que le sinistre fruit du capitalisme, elle porterait au front la griffe immonde du Parti communiste et de la C. G. T.

De tout cela, Môssieur Séguy s'en moque. Pour lui une seule chose le hante : le pouvoir.

Les anarchistes, les enragés, les « irresponsables » défendent une société civilisée de bien-être et de liberté. Ce que vous défendez vous, Môssieur Séguy ce n'est que les profits louches des antichambres ministérielles, vos faînéantises sacrées et vos petites jouissances.

Vous pouvez bien essayer de rejeter sur nos épaules votre trahison de mai. Trop tard ! On se souvient.

**Pour le bien-être et la liberté : Action d'ensemble**

Il y a 23 ans nous disions : « Toutes les augmentations de salaires sont purement et simplement symboliques, étant donné qu'avant qu'elles soient mises en application, beaucoup des prix ont déjà considérablement augmenté.

En 1947, distribué par la C.G.T. à Sotteville-les-Rouen, disait : « L'échelle mobile. Pure utopie. Danger et recul pour la classe ouvrière. »

Aujourd'hui la C. G. T. déclare que l'échelle mobile est la seule solution.

Ces faits mettent en évidence la veulerie, l'inconscience et l'incompréhension rétrograde des éléments communistes qui dirigent la C.G.T.

En mai 1968, comme en 1947, les chefs communistes de la C. G. T. ont sauvé le système économique honni et malfaisant; ils se sont fait briseurs de grève et diviseurs de la classe ouvrière et des étudiants.

Aujourd'hui leur « revendication » de l'échelle mobile ne trompera personne. C'est de la part de la C. G. T. une perspective de stérilisation de toute activité fructueuse des travailleurs. Car ne l'oublions pas, les résultats des accords de Grenelle ont laissé un malaise et un mécontentement pour les travailleurs conscients. Inévitablement, de nouveaux combats seront à entreprendre et la C. G. T., qui a d'autres préoccupations que le bien-être du peuple emploiera tous les moyens pour briser toutes tentatives de libération et d'émancipation des travailleurs par eux-mêmes.

En mai les communistes et la C. G. T. se sont dressés contre les masses populaires qui étaient dans la rue.

Toute cohabitation avec une C.G.T. qui a rejoint la route des pires réactionnaires est impossible.

Face aux trahisons rejetées d'une C.G.T. devenue auxiliaire permanente du capitalisme et de l'Etat il faut que les travailleurs cherchent une autre voie, celle qui mène à l'union fraternelle de tous les exploités en dehors de toute politique possible.

Aucun salarié, aucun militant syndicaliste, instruit par l'expérience, ne peut avoir la naïveté de croire que la C. G. T. a encore quelque chose de commun avec la classe ouvrière.

Mai 1968 n'était qu'un début.

Soyez attentifs au déroulement des événements et tenez-vous prêts à répondre à l'appel de la révolution.

**Les deniers de Judas de Môssieur Séguy**

Les « syndicats » des cheminots C.G.T. vont bientôt recevoir le prix de leur trahison de mai.

En effet, des accords avec la direction réactionnaire de la S.N.C.F. avec l'appui du pouvoir gaulliste sont sur le point d'aboutir. En reconnaissance de la servilité de la CGT, la SNCF envisage d'octroyer à celle-ci, dans chaque grande gare, dans chaque dépôt, partout où cela sera possible, un local avec téléphone pour installer les « dirigeants » locaux des filiales syndicales du Parti communiste.

Ainsi, la SNCF, avec l'appui bienveillant du pouvoir veut donner à la CGT un monopole du « syndicalisme ». Le Parti communiste et la CGT ne pouvaient espérer tant, ils pourront ainsi agir à leur guise et faire tout le chantage voulu auprès des cheminots hésitants.

Au train où vont les choses on peut s'attendre à ce que la carte de la CGT devienne obligatoire pour travailler à la SNCF.

Devant une telle provocation les cheminots qui veulent encore être libres doivent porter la contestation dans tous les locaux octroyés par le pouvoir à ces syndicats jaunes, à ces officines des larbins du capital, à ces centres de délation et de mouchardage que sont les syndicats CGT.

Une fois de plus Môssieur Séguy a reçu les deniers de Judas.

**R. J. SOURIANT**

# Area mundial

### EL MUNDO SE PONE ROJINEGRO

LA revuelta estudiantil internacional ya es un factor importante en la vida común de Alemania Occidental, Polonia, Francia y España, para no mencionar a los Estados Unidos. Luce tan violenta, tan deslumbrante, tan desorganizada, tan significativamente poética y tan genuinamente izquierdista que amenaza tanto al sistema comunista como al mundo burgués.

No sólo en países comunistas como Polonia, donde la indignación estudiantil hierve sino también en países no comunistas como Francia y en anticomunistas como España, la llamarada está afectando despiadadamente a los mismos comunistas. En Francia, un partido comunista disciplinado, tradicional, ha logrado convertirse en factor importante del sistema y es el más importante dentro de la oposición oficial.

Ahora parece que el sistema, del cual ha llegado a formar parte, al romper con las barreras del aislamiento, se ve amenazado por un conjunto de grupos estudiantiles. Estos «corpúsculos» izquierdistas están obviamente desconectados de la propia maquinaria comunista.

Aquí en Alemania, los estudiantes radicales han sido variadamente descritos como troskistas, anarquistas, maoístas, guevaristas, pacifistas y utópicos — todo lo cual sumado no cuenta nada. El rojo Rudi Dutschke, su líder recientemente herido en Berlín, se llama a sí mismo un revolucionario profesional, lo que en un sentido es lo que siempre son los estudiantes inteligentes. Los estudiantes alemanes despliegan fotografías de Ho Chi Minh, el Che Guevara y Mao y su canto de guerra en Berlín ha sido «Ho, Ho, Ho Chi Minh».

Durante el pasado fin de semana las paredes de Berlín han sido cubiertas con los lemas de algunas nuevas organizaciones, tales como «Juventud Comunista Revolucionaria» y «Comité de Enlace de los Estudiantes Revolucionarios», ninguno de los cuales parece estar atado al comunismo convencional y los cuales todos, en verdad, parecen ser detestados por éste.

Su tendencia política es a la izquierda del comunismo occidental. Aun en España parecen derivar más directamente de las antiguas ideas anarquistas que plantaron raíces profundas en España. En Francia e Italia, donde los partidos comunistas tradicionales son tan poderosos como ambiciosos, lo que más temen es ser separados de la izquierda ahora que ellos han llegado a ser respetables.

Los jóvenes intelectuales parecen estar persuadidos no sólo de que Rusia Soviética sino también los partidos comunistas leales a ella han sido conquistados por el aburguesamiento. Por lo tanto, los jóvenes se están volteando hacia nuevos símbolos.

Hoy día, el verdadero estandart de la intranquilidad en Europa es la bandera negra de la anarquía y no la bandera roja del comunismo, sin importar nada hasta qué punto la jerarquía comunista trate de disfrazar este hecho no prestando la debida atención al zaperoco estudiantil.

Pierre Proudhon y Michel Bakunin han sido resucitados momentáneamente. Cuando los estudiantes aclaman los nombres de Che y de Mao en realidad ellos están diciendo lo que Proudhon dijo: «Todo aquel que ponga su mano sobre mi para gobernarme es un usurpador y un tirano; yo declaro que él es mi enemigo».

Bakunin argumentaba que había la necesidad por una revolución violenta. Su programa era «minar el prestigio de gobierno y levantar de esta manera el sentir revolucionario del pueblo».

Cuando Ravachol fue llevado a la guillotina gritó: «Viva la anarquía», grito desesperado que no es separado de los actuales gritos patéticos de los revolucionarios románticos estudiantiles.

Al considerar la actividad política de las universidades europeas tres cosas deben ser recordadas: 1) Es una de sus más antiguas tradiciones que los estudiantes tienen derechos a gobernarse a sí mismos; 2) En la mayoría de ellos su clamor por mayores facilidades y educación está más allá de las posibilidades; 3) Las sociedades dentro de las cuales viven están más comprometidas que antes jamás en la vida política y las universidades son un aspecto explosivo de este fenómeno.

Las causas por el descontento estudiantil varían inmensamente pero en cada institución existen jóvenes iracundos que rechazan la sociedad que les ha sido impuesta por sus mayores. Ellos buscan un revolucionarismo radical inspirado más por sueños juveniles que por calquier credo en particular.

**C. L. Sulzberger**

*Bonn (Alemania).*


**ACTULIDAD ESTRICTA**

**«CIUDAD CAIDA»**, en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

**«UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN»**, la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

**«PAÑUELO LIBERTARIO»**, rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.


# ANTENA

### EL CIERRE UNVERSITARIO CONTINUA

MADRID. — Los principales centros de enseñanza universitaria del país continúan cerrados. Según el principio dictatorial, la Universidad no debe ser reabierta sin haber operado antes una firme represión en los medios estudiantiles. Consecuente con esta premisa, la policía efectúa centenares de registros en los domicilios de alumnos y profesores sospechosos de antifascismo y capaces de propulsar, tras la reapertura, la liberación verdad de la Universidad española.

Pero más graves que los registros son las detenciones personales que suceden a aquéllos. Como la autoridad no publica los nombres de las personas encarceladas, comprende que éstas suman varios millares en toda España, pese a que los centros oficiales y los agentes de información gubernamental tratan de dar a entender que las medidas represivas tomadas no revisten excepcional importancia. Pero en muchos hogares falta un deudo, las cárceles se hinchan de personal recluso, y en pueblos recónditos se nota la presencia de forasteros con residencia vigilada. La policía y la guardia civil tienen carta blanca sobre los ciudadanos que no dicen amén a Franco, y así los tiempos tenebrosos del 1939 al 1945 prácticamente han resucitado.

### CENTENARES DE OBREROS PRESOS

MADRID. — Hay en Madrid más de 400 obreros de opiniones diferentes detenidos sin formación de causa. Es lo que antaño se calificaba como detención gubernativa. Caso curioso, en general los burgueses no consideran a los obreros detenidos como despedidos del trabajo, sino que les reservan sus plazas para el día en que la autoridad se decida a liberarlos.

Contra la ley de excepción (prácticamente, estado de guerra) unos 15.000 trabajadores de esta capital se hallan en huelga y otro tanto ocurre en Barcelona, donde las detenciones de sindicalistas no verticales son numerosas. En esa ciudad huelga la metalurgia, con asomos de lock-out en varias casas, observándose paro parcial en algunas industrias, cuales las de la construcción y el textil.

La huelga general de Altos Hornos y cuenca minera de Vizcaya se mantiene en la hora que escribimos estas notas, con tendencia a extenderse a otras industrias y profesiones de la provincia y de las otras provincias vascas. En Eibar particularmente, el inconformismo obrero sube de grado. En San Sebastián huelgan los operarios de las casas Michelin, Manufacturas d eHernani y otras empresas menores. También en toda Euzkadi las detenciones de obreros son numerosas.

### LAS BANDAS FALANGISTAS EN ACCION

MADRID. — Un centenar de energúmenos de la Guardia de Franco han asaltado la iglesia del barrio de Moratalaz, parroquia del cura Gamo, detenido procesado por haber firmado el documento de 1.500 artistas, escritores y profesores condenando las torturas infligidas a obreros y estudiantes por la policía. En el interio del templo el comando franquista vapuleó a varios asistentes a la misa dicha en intención de Gamo, molestando de paso al cura oficiante, Carlos Giménez de Parga, a los gritos cavernarios de «Viva Cristo Rey» y «Viva Franco».

### COMPRENDIDO

MADRID. — Tras la visita del ministro francés de Asuntos Exteriores, M. Debré, Franco se prepara a recibir al ministro galo de la Industria. No todo ha de ser cultura, que dijo el otro.

### BARBARIE MONUMENTAL GRIEGA

ATENAS. — Acusados de conspirar contra el régimen fascista que actualmente degrada a la política griega, el tribunal de guerra ha condenado a los militares S. Yatinopoulos (22 años) y Pablo Xironiannis (23 años), a la pena de 22 anualidades de presidio. Por suerte, la dictadura griega no durará tanto como la portuguesa y la española.

### EN EL ESTE COMO EN EL OESTE

VARSOVIA. — Cuatro estudiantes implicados en la protesta universitaria varsoviana del mes de mayo de 1968, acaban de ser condenados a penas oscilando de los tres años a los veintidós meses de prisión firme.

### LA MANCHA DE ACEITE

BUENOS AIRES. — El periódico «LA PROTESTA», que antiguamente fue anarquista, ha publicado unos comentarios acerca del Congreso Anarquista Internacional de Carrara completamente contrarios a dicho Congreso, fundamentando los mismos en falsedades fabricadas con las materias primas del rencor y del despecho. Para mejor despacharse en ofensa contra la delegación española al citado comicio, el o los comentaristas de «La Protesta» se guardan prudentemente de estampar sus firmas al pie del desdichado escrito. ¿Por qué una publicación que se reclama del libertarismo ha de descender hasta la «argumentación» del enemigo?

### ARRABAL, de NUEVO PROHIBIDO

MADRID. — La censura se ha cebado otra vez sobre una obra del dramaturgo español Fernando Arrabal. En efecto, la representación de «Dos verdugos», que debía efectuarse en un escenario madrileño, ha sido impedida por la censura. El motivo oficial de esta nueva polacada es «la presencia en el de elementos extraños en el texto, susceptibles de producir efectos políticos nocivos para la paz española». La «pudibundez» de nuestras autoridades fascistas es de sobra comprendida por el público.

### PREOCUPAN, LOS INSUMISOS

LISBOA. — Son tantos los desertores de la política militar portuguesa, que el gobierno, fingiendo una liberalidad espontánea, ha proclamado una amnistía permitiendo a los prófugos refugiados en el extranjero regresar al país... para cumplir con sus obligaciones militares, evidentemente en Mozambique o Angola, países en situación de guerra. La respuesta de los insumisos es conocida: «Não».

### 40 000 OBREROS VASCOS EN LA JORNADA DE PROTESTA

PARIS, (OPE). — Ampliando la referencia dada en nuestro anterior Boletín, tomando la noticia del «Internacional Herald Tribune», recogemos la información que a «Le Monde» (día 5), le comunica su corresponsal particular en Madrid:

«La factoría Altos Hornos, de Vizcaya, estuvo cerrada el lunes por orden del gobierno. La decisión se adoptó como medida de represalia contra las 6 000 obreros que el viernes y el sábado practicaron la huelga de brazos caídos para protestar contra el estado de excepción.

»Por su parte, los obreros de los astilleros de Sestao, declararon una huelga como solidaridad. En fin, unos 35.000 obreros de Bilbao y otros 6 000 de Eibar, han tomado también parte, el veirnes, en la jornada de protesta.

### PROTESTAS Y DETENCIONES EN PAMPLONA

PARIS, (OPE). — El mismo periódico y de igual fuente informativa, añade:

«El domingo, en la capital de Navarra, varios grupos de estudiantes han quemado ejemplares de periódicos para protestar de la censura en la prensa. Se han practicado doce detenciones. La censura sigue siendo muy severa, y los periódicos no publican ninguna noticia concerniente a las huelgas y a las detenciones.»

### LAS MINAS DE LA MUERTE

OVIEDO. — A consecuencia de un derrumbe de carbón se ha producido un accidente en el «Pozo Moreda», de HURNOSA, en el que hubo que lamentar la muerte de tres mineros.

Los mineros fallecidos son Luis García Iglesias, vigilante, de 37 años de edad, en el que se da la circunstancia de que había contraído matrimonio hace tan sólo quince días; José Bernardo Castañón, de 26 años, picador, soltero, y Juan Criado Fernández, ayudante minero, de 27 años, soltero. José Bernardo es vecino de Pola del Pino y los otros dos de Piñeres.

### NUMEROSOS ESTUDIANTES DETENIDOS EN BILBAO

BILBAO (OPE). — Numerosos son los estudiantes que han sido detenidos por la policía franquista en Bilbao a partir de la declaración del estado de excepción. A causa del cierre decretado por las autoridades franquistas, de la Universidad de Deusto y de otras anormalidades ocurridas en otros centros docentes de esta ciudad, no ha sido posible hasta ahora averiguar el número de estudiantes detenidos, ni sus nombres. Se sabe por el momento que entre los estudiantes detenidos se encuentran Bingen Zubiri, Gotzon Larrañaga (delegado de la Universidad de Deusto) y un tal Mijangos.

### PARO EN UNA FABRICA DE LASARTE

SAN SEBASTIAN (OPE). — Para protestar contra las detenciones y abusos de poder cometidos durante el estado de excepción por las autoridades franquistas, los obreros de la fábrica Michelin de Lasarte pararon durante una hora. La empresa hizo responsable del acto al obrero Florentino Ostolaza y decretó su expulsión de la fábrica. Hay que señalar que Ostolaza ya había sido objeto de una medida de confinamiento por virtud de la ley de excepción. La nueva decisión de expulsarlo ha producido una gran indignación entre sus compañeros de trabajo.

### MICHELIN, ABANDONO DEL TRABAJO EIBAR Y TOLOSA: HUELGA DE BRAZOS CAIDOS

PARIS (OPE). — Su corresponsal particular comunica a «Le Monde», (día 8), que «en la fábrica Michelin, de Lasarte, los obreros han abandonado el trabajo pacíficamente a las doce y media. Ha entrado en ella la fuerza pública. En Eibar y en Tolosa, se fectúa en varios talleres la huelga de brazos caídos. En Bilbao la situación sigue deteriorándose y los mineros de Galdames han comenzado los paros. El jueves cerraron los astilleros navales y diez pequeñas empresas. Los aprendices de la Escuela de Baracaldo, se han declarado en huelga. Todas las localidades fabriles de las cercanías de Bilbao se ven ocupadas por la fuerza pública.»

### MULTAS A PERIODISTAS

MADRID. — Manuel Bonmatí Romaguera, editor de la revista «Presencia», de Gerona, ha sido condenado al pago de 50.000 pesetas por haber publicado el escrito «Carta del estudiante. Universidad y Sociedad». A Bonmatí ya es la sexta multa autoritaria que le ha sido impuesta.

Por motivo parecido fue condenado a 2.500 pesetas de multa José Tous Berberán, por haber inserto en su diario «Ultima Hora», de Palma de Mallorca, un ataque contra el obispo Pino, elemento franquista que había ejercido en Lérida.

### BARBARIE LEGALIZADA Y COMERCIALIZADA

MADRID. — Las normas para la exportación de gallos de pelea se dictan por orden del Ministerio de Comercio, que apareció ayer en el «Boletín Oficial del Estado».

En el preámbulo de la disposición se señala que «las prespectivas de aumento de ventas en el exterior del gallo español de pelea, así como la necesidad de recuperar el elevado prestigio que alcanzó en el mundo por su calidad, porte y bravura, aconsejan que las exportaciones de este animal se sometan a unas normas de calidad comercial que garanticen a los importadores extranjeros unas características mínimas que permitan el incremento de su comercio, máxime teniendo en cuenta la adecuada homogeneización de sus ofertas en cuanto a calidad se refiere».

### LAS RENTAS DEL OBRERO

BILBAO. — En la factoria Euzkalduna estalló un tanque de acetileno, matando a los operarios José Carrera Abizúa, Alejandro Corona y Victor Sarasqueta Rete. Heridos de gravedad lo quedaron sus compañeros de trabajo Joaquín Rubio Fernández, Florentino Martín Merino, y José Buruaga Elustondo. Hay además cinco heridos menos graves.

### CONTRA EL ESTADO DE EXCEPCION

COPENHAGUE. — Sobre mil manifestantes jóvenes hicieron acto de presencia frente a la Embajada franquista con ancartas y banderas, protestando contra la actitud fascista del gobierno de Madrid. Se dieron asimismo mueras contra la dictadura griega.

GINEBRA. — Una manifestación antifranquista, muy nutrida, ha tenido lugar en esta ciudad, organizada, por los sindicatos obreros del Cantón. Hubo discursos y mueras al fascismo español. También en Zurich el pueblo se ha manifestado en favor de la España libre, habiéndose desarrollado la manifestación con unanimidad entre los manifestantes y el público presencial de la misma.

AMSTERDAM. — Ante la Embajada de Franco se estacionaron unos mil ciudadanos para condenar las medidas drásticas con las que las autoridades españolas maltratan a su pueblo. Los gritos de viva la España libre fueron tan ensordecedores que tuvo que intervenir la policía para recomendar calma.

BERLIN. — Un grupo de un centenar de individuos arrojó piedras y granadas lacrimógenas contra los pabellones español y griego de la Feria Internacional de Muestras que actualmente se celebra con motivo de la llamada Semana Verde. Hubo destrozos y lágrimas en ambos «stands», habiendo, la policía, practicado ocho detenciones.

LIEJA. Una nutrida manifestación recorrió las calles más céntricas de la ciudad protestando contra el comportamiento fascista del gobierno de Franco. Se dieron mueras a la tiranía y vivas a la libertad del pueblo español.

PARIS. — Un coctel Molotov fue arrojado contra un centro franquista instalado en la antigua sede del gobierno republicano de Euzkadi, edificio que fue indebidamente cedido al gobierno fascista español. Hubo desperfectos, pero no víctimas.

# La canción protesta

EN qué quedamos: la juventud, ¿está erotizada o, por el contrario, se va indiferenciando y camina hacia un alarmante asexualismo? Hasta hace poco se denigraba a la mocedad por el primer supuesto; ahora parece que se han virado las tornas y la difamación se ha concretado en una imaginaria asexualidad. Y todo porque la juventud, de manera expresa y militante, se ha declarado no belicista y enemiga de las viejas estructuras socio-económicas. Es decir, porque procede con arreglo a conciencia.

En el diario «ABC», el escritor José María Sanjuán es un escritor joven, grave y, por lo que se ve en su escrito, de línea conservadora.

«¿Dónde estamos? — escribe Sanjuán —. Nadie quiere la guerra, nadie desea la muerte. En una sociedad abocada al consumo, estrangulada por la riqueza y el alto nivel de vida, ¿quién desea morir con un fusil en la mano? Para evitarlo se ha inventado la pantomina de la canción protesta, que no es sino un agrio y turbulento cobijo para los cobardes.»

Lo que parece cobarde es todo lo contrario: vivir tranquilamente en una sociedad opulenta, cantar canciones imbéciles y drogarse con la indiferencia del propio materialismo satisfecho. Lo que habría que preguntarse es: morir con el fusil en la mano, ¿en aras de qué; movido por qué ideales?

La canción protesta es un grito que sale de la entraña del fondo noble de la Humanidad; es una llamada de solidaridad por encima, o más allá, de las fronteras; es una forma — casi la única — que la mocedad tiene de rebelión frente a un mundo profundamente injusto. El más injusto e inmoral de los mundos: el que mantiene la guerra. ¿O es que la guerra parece poco?

Dice José María Sanjuán que «lo mínimo que exige la protesta colectiva es que sea equilibrada». Que se proteste también contra los gerifaltes orientales que llevan a sus jóvenes a la muerte. Es de creer que la juventud occidental no sea ni ventajista ni traidora. Opera, naturalmente, en el mundo que le es más afín. Aparte de que la juventud oriental no se mueve precisamente en una sociedad opulenta. Y que de juventud a juventud podría haber un entendimiento que ahora no existe entre los rectores de una y otra. En cualquier caso estimamos que la protesta es contra todas las guerras, sin distinción de áreas. Es la Humanidad la que se rebela, en sus jóvenes, contra la violencia.

**IGNOTUS**

### F. L. DE TOURS

Anuncia asamblea para el 23 de febrero a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

*Perfiles*

# Eduardo Barriobero

DON EDUARDO BARRIOBERO Y HERRAN; hidalgo del espíritu, aristócrata del pensamiento, noble del proceder. Abogado de altos vuelos que siempre voló por las causas justas. Acérrimo defensor de la C. N. T. y de sus militantes en tantos y tan sonados procesos que hilvanaron la historia de aquélla y de éstos. Escritor galano, que aun siendo heredero de la pulcritud del siglo de oro de las letras españolas, él las aderezaba con sal y pimienta de satírico mordaz. Citemos dos ejemplos. El uno escrito, el otro hablado:

Una vez de las que estuvo encarcelado por su razonar justiciero, salió del encierro con el manuscrito de una novela que, inspirada en un cuadro de El Greco, la dio el título del personaje: «Historia ejemplar y atormentada del caballero con la mano al pecho». Describamos de ella lo que, guardado en la memoria, viene a cuento. Y que lo transcribiré a mi manera.

En un pueblo de Castilla vivió san... (bueno, pongamos Sisebuto, ducho en hacer milagros y que llegó a obispo. En un muro de la casa donde vivía, hecha de adobes, hizo un agujero. Por él sacaba, al exterior, su báculo. Quien llegaba y le besaba, de pronto era curado de sus achaques.

La fama de San Sisebuto fue grande. Cuando el santo varón murió, un letrero hecho encima del agujero, en el muro, rezaba. «Por aquí asomaba el báculo San Sisebuto, y quien lo besaba curaba de sus males».

Pasó el tiempo. A fuerza de tocar, urgar y besar los turistas de ocasión, los curiosos y los devotos, el agujero se hizo un boquete, un gran boquete. Un chusco impío tuvo la osadía de borrar de la palabra «báculo», la primera sílaba. De forma que podía leerse y se leía:

«Por aquí asomaba el... culo San Sisebuto, y, quien lo besaba, curaba de sus males».

Relatemos el segundo ejemplo: Uno de los procesos sociales de gran resonancia entre los que Barriobero actuó como defensor, fue el de los Altos Hornos de Vizcaya, cuya causa se vio en Bilbao. En esa época de las primeras décadas del siglo presente, Bilbao era un volcán societario en erupción casi continua. Una de las erupciones de más renombre fue la huelga de Altos Hornos. Pasaba el tiempo con un paro total; y los obreros continuaban con ánimo templado y sin asomo de flaqueza. Visto lo cual, el gerente se dio por vencido, dijo que cedía e invitó a los trabajadores a la vuelta al trabajo, prometiendo que el asunto sería zanjado bajo las bases presentadas. Los españoles de verdad creen siempre en la palabra dada; creyeron en la del gerente. Y volvieron al trabajo. Cuando el comité de huelga le invitó al «recordatorio», es decir, a cumplir la palabra dada, el otro se hizo el sueco, y, encogiéndose de hombros se fue por la tangente. Con sorna le respondió, altanero, que «de lo dicho no hay nada». Era demasiado. Al unísono los obreros dejaron el trabajo y los hornos se pararon. Y ante la negativa a toda discusión, los huelguistas cogieron al gerente de marras llevándolo a la ría. Metieron su cabeza en el agua para refrescar su memoria. Pasado un rato prudencial, la sacaron. Y presentándole las bases:

— Ahora firma — dijeron. Pero el desmemoriado de conveniencia respondió que nones. Vuelta a zambullir su cabeza en el Nervión, vuelta a sacarla, vuelta a presentar las bases:

— ¿Firmas?

— No.

Una vez más los huelguistas encargaron al Nervión la misión de que la razón entrara en la cabeza del terco incorregible. Incorregible por que insistió en su negativa el terco. Tanto el juego fue repetido, que la tacañería por un lado, la indignación por el otro dio como resultado el no sacarlo a tiempo antes de la cuenta, yéndose ría abajo la ánima del gerente, y se perdió en el mar que está cerca. Murió de su testarudez. La Justicia estatal se presentó en su punto y hora en la forma de guardias de seguridad, vulgo «guindillas», vulgo «romanones», cuerpo de inseguridad ciudadana que estuvo en circulación, ya lo sabéis, hasta la llegada de los «angelitos» de Galarza.

Haciendo la redada de rigor, metió un puñado de huelguistas en «chirona» haciéndoles responsables *por que sí* de la muerte del malhadado gerente. Se inició el consabido proceso. Alguno tenía que pagar. El ínclito abogado Barriobero era el abogado. Llegó la fecha de la vista de la causa. El fiscal pidió algunas penas de muerte y, de propina, otras de presidio. El defensor hizo, según cuentan lenguas, una exposición magistral sobre el derecho humano, el derecho obrero y el derecho social. Cuando terminó la defensa de magna factura, dejando su puesto se fue templado a la mesa del tribunal, encendió una cerilla y se puso como a buscar a sus pies en el estrado.

— Qué hace Vd. señor Barriobero — preguntóle inquieto el presidente.

— Busco.

— Qué busca.

— Busco la justicia y no la encuentro.

El jurado se retiró a deliberar. Y después de haberlo hecho, proclamó la absolución.

Dos trazos, solamente, que presentan el perfil del inolvidable Eduardo Barriobero y Herrán, en el que el «don» con que se le antecedía, nunca fue mejor ni a más justo título aplicado.

**Fabián MORO**

### EN MONTPELLIER

El domingo 2 de marzo a las 9 y media de la mañana, *Gran mitin de Alianza Sindical (C.N.T.-U.G.T.)* en protesta contra la barbarie del fascismo español, en la Sala Jean-Jaurès de la Bolsa del Trabajo, 5 rue du Carré du Roi. Harán uso de la palabra oradores de las dos centrales sindicales.

# La Madre Iglesia

*(Viene de la página 4.)*

boración, la Iglesia propaga la mansedumbre en las masas, la resignación bovina. Recíprocamente, el Estado, con la violencia organizada obstruye los dogmas y supercherías tras los cuales oculta la Iglesia el absurdo de su existencia.

Por otra parte, la Iglesia tratará siempre de adquirir riquezas por todos los procedimientos por ruines y monstruosos que sean. Dueña la Iglesia de toda la riqueza social que es su aspiración, convencida (como los hijos de Marx) de que el hombre es un estómago rodeado de órganos auxiliares (esa es la teoría del materialismo «histérico» dicha en lenguaje de Sancho), le dirá al pueblo: «si quieres pan adora a Dios». (Implícitamente a la Iglesia.) Como las provincias del proletariado del Kremlin dicen a los trabajadores, intelectuales y a todo vicho viviente: «si quieres pan adora al Estado». Dios-Iglesia, es la misma cosa. Mejor dicho, son consubstanciales. Así, cuando un Estado surge de una convulsión social y aparece separado de la Iglesia, es fatal que a la corta o a la larga vuelva a refundirse con ella un día. El caso más reciente es el de Moscú y su coqueteo a Roma después de haber fulminado al papado romano durante 50 años. O como dicen algunos (muy pocos) cándidos consignatarios decepcionados: la vergonzosa prosternación al Papa de los redentores del proletariado.

**JOSE VIADIU**

# Esquema de una Conferencia en París

El 9 de febrero ocupó la tribuna de la Local de París, el compañero J. Castillo, con el tema: «En torno al movimiento libertario español». Dijo que cierto enfriamiento que se nota en una parte de la militancia, debido a desavenencias, es lo que le indujo a abordar el citado tema con el fin de hacer revivir las ideas que dieron a nuestro movimiento lucidez y combatividad en toda su trayectoria.

Hizo una breve reseña de la C.N.T. desde sus inicios, inspirada en los principios de la A. I. T. y asimismo de los militantes que por su conducta y coraje combativo se destacaron, desde Bakunin, Fanelli, Lorenzo, hasta Durruti y otros que aportaron al movimiento esfuerzos e ideas para una lucha sin tregua ni desviaciones.

Reseñó cómo la C.N.T. supo comportarse combatiendo una Iglesia ferozmente retrógrada; a un capitalismo semifeudal que, incapaz de evolucionar al ritmo del progreso, trata de regresar a los tiempos del más negro oscurantismo; a un militarismo sanguinario siempre dispuesto a ahogar en sangre todo intento de liberación del pueblo español; a unos gobiernos que sólo evolucionan a la inversa, intentan salir del atolladero. Y fue en medio de semejante baraúnda que la Organización supo luchar y sobrevivir.

Describió el papel desempeñado por las ideas anarquistas para orientar y sobreponerse a tantas y tan penosas circunstancias. Sin la lucidez demostrada, nuestro movimiento hubiera sido uno de los tantos que después de flotar en muchas direcciones ya no se sabe qué orientación llevan ni qué causa defienden. Y esta recta y limpia trayectoria de nuestro movimiento se debió a las ideas anarquistas que lo inspiran. Ninguna otra corriente filosófica fue multitudinariamente interpretada en su integridad, limpia de nebulosidades que enturbien la visión de los militantes.

Manifestó estar en desacuerdo con los grupos al margen que en sus actividades no desentonan con lo que son los principios fundamentales del anarquismo. Porque inspirándose en dichos principios hay campo para desplegar amplias actividades sin ponerse en contradicción con las ideas. Citó un folleto editado por unas Juventudes Libertarias de París, en el que se dice que para la lucha por la liberación del pueblo español debemos unirnos con todos los sectores antifranquistas, incluso con los comunistas. Y en estos momentos en que los comunistas intentan rehabilitar a Stalin, la opinión de tales jóvenes es deplorable. Está hoy más probado que nunca que los comunistas no quieren la libertad de nadie, y en sus maniobras envolventes sólo tratan de aprovecharse de los esfuerzos de sus posibles aliados para implantar sistemas en lo que se suprima la libertad de todos.

Lo relatado es un sucinto reflejo de lo que dijo el orador y al respecto mucho y bueno queda por decir. Hubo opinión de darle publicidad a la conferencia y es problema a estudiar para saber cómo se hará.

*La Comisión de París.*

# DISCOS

*A la campaña contra el hambre sostenida por organismos de caridad oficiales se podría oponer un rotundo «Abrir comedores gratuitos».*

*Drama hay en el hambre, y en las enormes hartaduras que lo motivan. ¿Qué come Franco y qué un gañán de Extremadura? Uno que siega cabezas y otro que siega trigo.*

*Un obispo se atiborra de comida y piensa en los hambreados que no necesitan bicarbonato. Felices de ellos...*

*La sociedad fabrica miles de miserables cada día y reluce caridades pomposas por descargo de conciencia. En tanto el homicidio prosigue.*

*El hambriento roba un kilo de pan y lo encierran.*

*Al rico no, porque el pan se lo traen a casa.*

*En un año pongamos una caridad pomposa y mil arrastres con pompa fúnebre barata.*

*Porque la comida gratuita de Navidad no da aliento para 365 días...*

*El devorador rico se esconde en figón a media luz para un dentelleo de víveres apetitosos.*

*Al pobre invitado una vez al año lo vemos masticar, cohibido, avergonzado, en todas las revistas de lujo y en todas las televisiones. Señalando: «¡A ése, que come por Navidad porque yo cubro el gasto!»*

*¿Cómo terminar con el hambre endémico de los humanos?*

*Liquidando las intendencias abusivas; igualando derechos, entre ellos el de cocina.*

*DISCOBOLO*

# SI EL HOMBRE VA A LA LUNA ¿QUE?

*(Viene de la página 4.)*

de acción, de movimiento y de invención libre, de desinterés, los sufrimientos y privaciones de un Galileo, una María Curie o un Volta, ha venido a ser propiedad del Estado. Los laureles que a ella corresponden se lo otorgan a las ratas experimentales de esos cohetes teleguiados y a las cabinas Apolo, o Minerva, o Venus o Júpiter, que se irán sucediendo. Razón tuvo Unamuno: «¿La ciencia? ¡Que la hagan ellos!»

Pero «ellos», profético Unamuno, resulta ser la humana condición que se estrella contra el muro de su propia inconsciencia, pacientemente, aguantando las tarascadas de un mundo lleno de injusticia y de violencias por la falta, en el hombre, de fe y de voluntad, del sentimiento de su dignidad propia.

Todo es farsa y especulación en lo aparentemente asombroso; todo tiende a restringir el valor ético de los actos y las obras de los hombres libres. Ni las filosofías de Stirner, Kant y Nietzsche, valen hoy un astronauta ruso o americano. Proudhon, Bakunin, Pedro Gori o Max Nettlau, no tienen para la tuna estudiantil revolucionaria el ascendente social que requiere todo revolucionario consciente, no «enragé».

Por otra parte, los espíritus limitados y la hipocresía religiosa, acusaron (y acusan) a éstos, de constreñir la filosofía disminuyendo su campo de acción al obligarla a dedicarse a conseguir la felicidad aquí en la Tierra. Sin embargo, mucho queda por hacer y que hacer aquí, en este horrible muladar que es nuestro planeta. Nada tenemos que hacer en la Luna, y como dijo Sócrates: «*No te inquietes por conocimientos exteriores. Los cuadrados y las hipotenusas no pueden influir en tu felicidad, ni tampoco los dioses o los astros.*»

**J. SEVILLA**

B.D.I.C.



# Notas históricas sobre el sindicalismo menorquín

por **Fernando Ferrer**

*(Continuación)*

El éxito de la Federación no se hizo esperar. Las corporaciones y sociedades independientes ingresaban en ella organizando reivindicaciones que se traducían por fortunas diversas pero siempre favorables al espíritu progresista. Los panaderos, por ejemplo, lograban disminuir la jornada de trabajo a nueve horas y obtenían el reposo dominical. Los zapateros, que debían cumplir jornadas de hasta 14 y 16 horas, las reducían a 10; los albañiles lograban instaurar la jornada de ocho horas en invierno y de nueve en verano, obteniendo además aumentos de sueldo que a menudo se traducían por el doble del salario anterior habida cuenta la reducción del número de horas de trabajo.

Los cargadores de carbón, — tarea muy ingrata y ruda — a pesar de trabajar a destajo jornadas interminables, lograban difícilmente las 4,50 pesetas por día. El destajo fue suprimido, la jornada reducida a nueve horas y el salario aumentado a siete pesetas.

No hay duda que lo logrado se debía a luchas constantes. En el último de los casos citados, tras haber obtenido satisfacción de principio, los obreros tropezaron con la intransigencia de un intermediario. La situación se agravó tanto que el principal de la empresa tomó a su cargo la solución del problema dando satisfacción definitiva a los obreros.

En algunas huelgas, aceptados los nuepos convenios por los patronos se observaba que éstos, — de forma larvada — despedían a los obreros considerados como los instigadores de las reivindicaciones presentadas. La respuesta era espontánea y general: como un solo hombre, los no afectados por la medida extorsiva declaraban de nuevo la huelga hasta obtener satisfacción completa con regreso de sus compañeros.

Saltando un poco la relación, dejamos para luego el relato de una huelga cuya importancia y consecuencias merecen ser señaladas con algún detalle. Digamos ahora que es digna de atención la actitud de la sociedad obrera de Villa-Carlos, cuyos estatutos estipulaban que el comité debía ser mixto, compuesto cada cargo por dos miembros, uno de cada sexo, para que se hiciera efectiva la integración de la mujer al complejo social.

La reducción de las horas de trabajo tropezaba, en Menorca, con las exigencias del mercado, a las que los obreros oponían las de aumento de salario a partir de la novena hora diaria. En este sentido, aunque en nuestros días pueda aparecer como ingenuidad, las conquistas de las modistillas fueron considerables, habida cuenta que debían trabajar 16 horas por día y a veces más aún. Lograron que la jornada no se prolongara más allá de las siete de la tarde. Que si el trabajo lo exigía, se trabajaría tras una hora de descanso (a partir de las ocho de la tarde) pero nunca más allá de medianoche ni tampoco los domingos.

Estos detalles explican que la mujer había sido siempre la mano de obra más explotada y considerada como elemento secundario de la vida social. Su despertar fue consecuente y aunque ninguna ley las protegía y la situación de numerosas familias las había hecho a menudo aceptar condiciones inicuas de trabajo, supieron dignamente hacer frente a situaciones delicadas.

Bien es verdad que en la época actual, que tantos ignorantes ensalzan porque es la de los vuelos planetarios, grandes núcleos obreros de los países adelantados se conforman — a menudo sin un grito de rebeldía — a jornadas tan prolongadas como entonces, con el asentimiento y a veces con el consejo de sumisión de rimbombantes secretarios. Si hace más de sesenta años la clase obrera consciente veía en la máquina un elemento de liberación, el sindicalismo de pacotilla que se sienta en las mesas redondas o cuadradas de los ministerios, ha transformado a los obreros en esclavos de esas máquinas sin la satisfacción de disminuir las preocupaciones para ganar dignamente la vida, ni el número de horas de trabajo, en todo caso, caso, en muy pequeña proporción. Y la indecencia es ilimitada, cuando un secretario sindical cualquiera, cuyo salario puede competir con el de los diputados considera, en nombre de la lucha de clases, que pueden existir obreros que deben conformarse con un SMIG insolente.

Al margen de ciertas luchas para mejorar la situación moral y material, señalemos decisiones espontáneas de algunos empresarios que voluntariamente —, al menos sin esperar la acción sindical — cedían a sus empleados aquellas ventajas que consideraban razonables a tenor de lo solicitado en otras amorosas. Tales fueron los fabricantes de calzado : Coda y Pons, Blanco y Olives, Terrés. Y en la metalurgia los talleres Parpal no opusieron ninguna resistencia a las peticiones de sus obreros.

Un caso un poco especial es el del joyero platero don Lorenzo Tuduri, quien, pocos días después de haber accedido a las exigencias obreras despidió a los tres obreros considerados responsables de las exigencias. Los compañeros de éstos se rebelaron contra la actitud del citado Tuduri, quien volvía a los primeros acuerdos. Pero se supo luego que ese señor había propalado el rumor de haberles readmitido porque habían ido a «humillarse ante él». Entonces los obreros le declararon un boicot tal que, después de haber abandonado el trabajo nadie quiso reemplazarlos en mucho tiempo. Alentados por un elevado concepto de la dignidad humana dejaron a Tuduri muy mal parado al no poder satisfacer los compromisos por falta de mano de obra que logró hallar mucho tiempo después pero sólo en condiciones muy favorables para los obreros.

Los segadores ciudadelanos llevaron a cabo muy inteligentemente una huelga que ganaron por partida doble, como se verá.

Los terratenientes de Ciudadela habían contratado un grupo de segadores de Mallorca, a los que alojaron en la propiedad «Las Truquerias». Enterados de ello los huelguistas les visitaron para explicarles los motivos de su huelga y hacerles comprender cuán vergonzoso debía ser para ellos haberse trasladado desde la isla vecina para servir de esquiroles contra sus hermanos de clase. La reacción de los mallorquines fue tal que se unieron inmediatamente a los ciudadelanos y unidos Mallorquines y Menorquines crearon la primera sociedad de resistencia de Obreros Campesinos de Baleares.

También fue en Ciudadela donde una huelga de más de un mes contra los fabricantes de calzado de Alzina, Moles y Cía. se vio coronada por el éxito.

⁂

Cada año, desde el en que se cometió el crimen de Chicago, en vísperas del 1º de mayo, fecha simbólica de lucha proletaria, las sociedades y luego la Federación, estudiaban las reivindicaciones que debían ser presentadas a la patronal.

A este respecto, nacidas de esa fecha, podría hablar de muchas huelgas. Pero la relación sería pesada. Pasaré por alto los detalles de la que sostuvieron los obreros de la Compañía de Dragado del puerto. Pero debo detallar no obstante, la que opuso los obreros de la fábrica de pastas alimenticias Codina de Mahón, a su propietario. Su importancia reside, entre otras cosas, al hecho que ese señor pertenecía al partido republicano, que fue más tarde el partido de Lerroux (de siniestra memoria). La actitud de ese señor perjudicó mucho a su Partido que en la época gozaba de un prestigio considerable gracias a la probidad de algunos de sus componentes.

Pues bien ; ese señor Codina era republicano, lo que no impidió a los obreros que empleaba en su fábrica de pastas a reflexionar concluyendo en que fabricarlas estaba bien, pero que sería mejor poder comerlas y aliñarlas un poco. Y se decidieron a presentar un pliego de reivindicaciones consistentes en aumentos de salario y disminución de las horas de trabajo. Porque los salarios eran derisorios. Véase: Los obreros ganaban: 2,50; 1,75 pesetas por día. Algunos 1,50 y a un anciano le pagaba 10 pesetas por semana por 12 horas de trabajo diario. Los obreros pedían un aumento de 0,25 pts. por día y la reducción de la jornada a nuevo horas con 0,40 pts. por hora de trabajo extraordinario.

Ante la negativa del fabricante de aceptar esas mejoras, se declaró la huelga en los primeros días del mes de mayo de 1903. Codina los despidió todos. También a su criada, que era hija de uno de los huelguistas.

La huelga continuaba desde hacía un mes. El pueblo mahonés, reputado por su moderación,empezaba a inquietarse. Y la gota de agua que hizo desbordar el vaso fue la presencia de un esquirol, esa categoría de hombres que Menorca consideró siempre como despreciables. Ese desgraciado que se propuso trabajar en el lugar de los huelguistas fue agredido por obreros solidarios de éstos últimos.

La indignación provocada por la actitud del citado Codina llegaba al colmo, como por la del inspector de policía que le aconsejaba de no ceder y de resistir a las exigencias de los huelguistas, procediendo además a la detención de nueve obreros acusados de haber agredido al esquirol.

La obsesión del fabricante era tal, que la intervención del delegado del gobierno en Menorca con vistas a hallar una posible solución con un representante de la Federación no logró convencerle.

*(Continuará)*

## chispas

*Guardémonos, compañero, de dar importancia caudal a la barretina o de sentirnos embobados con sombrero calañés.*

⁂

*Tú, yo, ese y aquél nacimos cada cual en su tierra por mera casualidad, no por elección de nacencia.*

⁂

*De haber visto la luz primera en China, arrastraríamos con naturalidad la coleta.*

*Con más derecho que los comunistas españoles.*

⁂

*Guardémonos, compañeros, de la ponzoña patriótica, pues ella desmiente a los hombres de ideas, dejándoles sin ellas.*

⁂

*De nada sirven los colores banderiles. En casos, se asemejan al signo del borrego.*

⁂

*Se lleva el color del sol en el ánimo, y basta.*

⁂

*Franco es un feroz españolista.*

*Otros, menos francos, lo son igualmente.*

⁂

*¿Vasco, catalán, gallego, canario? Bueno. Personas, al fin y al cabo.*

⁂

*Regalo diez catalanes malos por un castellano bueno.*

⁂

*No acepto diez castellanos malos a cambio de un catalán bueno.*

⁂

*No acepto al anarquista precipitado, mal pulido, inacabado.*

⁂

*Rechazo las banderas por estima a las convicciones.*

⁂

*Mano abierta y mente sin sombra. Chócala, compañero.*

⁂

*Todo dicho.*

*CHISPERO*

# Treinta años de exilio

AL correr de 30 años de exilio, es difícil que exista un solo militante ácrata español que no se haya preguntado con la más íntima inquietud: «¿Vale la pena seguir machacando en hierro frío?»

Contestamos que sí: que es necesario y valioso nuestro esfuerzo. Pero con una condición: la de que nadie pueda demostrarnos palmariamente que el *fachismo* no brincaría de placer con la renuncia de uno cualquiera de nosotros. Mientras ésto no sea demostrado en la forma que exigimos, nuestro deber consciente es seguir, contra viento y marea, hasta el fin. Por mucho que ello incomode — o pudiera incomodar — a tirios y troyanos (que de todo ha de haber en la viña del Señor, según dice el refrán).

El que firma, no tiene miedo de confesar a estas alturas que más de una vez ha titubeado, siquiera fuese por dolorosos momentos. Y, para mayor desgracia personal, no ha sido precisamente el «enemigo», quien le sacara de quicio. Han sido siempre supuestos «amigos de la causa», los que se dieron el lujo de injuriarle, como si de una simple hiena se tratase. Y por cierto que no es asunto de broma el que nos hiere...

Nada tiene importancia, cuando algo se sabe respecto de las debilidades humanas... Pero... (el pero nunca madura).

«Veinte años después» — esa gran obra del estupendo ingenio galo que la escribió —, nos produjo al leerla en la mocedad, una tal impresión de vital tiempo humano que aún nos dura. ¡Veinte años!... para quién aún no los cumple, supone una raíz temporaria asombrosa. ¿Veinte años después? ¿Qué maravillas podría y debiera contener semejante número de días, horas, minutos, segundos de intensa existencia? ¡Todos los mundos pueden contenerse allí!...

Y sin embargo... Un solo mundo de exilio inconcebible pesa sobre los cráneos epidérmicos de cada uno y todos los militantes ácratas de España en la actualidad.

Estamos por creer que no existe tampoco hoy, ingenio francés, inglés, español, etc., capaz de duplicarse — o multiplicarse —, al extremo de ofrecer a la presente «juventud» mundial, una obra que en sus grandiosas páginas indicase la claridad humanitarista de un movimiento que ha sabido sostenerse en la palestra, esperanzado y activo, durante ¡nada menos! que treinta años fuera de su natural campo de acción.

Habría que hincarse de rodillas bajo la ingle de los soberbios, de los impacientados a ultranza, de los simuladores, de los cuentistas que imaginan tener la sartén por el mango, adentro y fuera de España... simplemente, para estar a la moda. Pero, ¡no! Los ácratas no se rinden, ni cuando todos los sintomas señalan que hay que rendirse. Por el contrario: cuando más monstruosa es la falacia, más febrilmente se lanzan los ácratas contra el maldito corazón de la bestia de las mil cabezas.

¿Son locos de atar los ácratas? Así lo badajean las campanas innombrables. (Desde adentro y afuera de la parroquia). ¡Lástima grande que el 19 de Julio no alcanzase a sepultar, de una vez por todas, hasta el último casquete de tan inmundo *material* sonoro!...

Conste una sola cosa — para todos y cada uno de nosotros — titubear, al correr de 30 años, es humano. Pero conste también que más allá del inevitable titubeo, late una meta que ¡es necesario alcanzar por encima de todo! Una meta de bienestar común que, si ninguno de nosotros alcanzase, deberán alcanzar — y alcanzarán —, nuestros anhelados descendientes. Por encima de tirios y troyanos; por encima de malandrines y de malos con descaro. Por encima de todo y de todos. De lo contrario...

¡Oh, pobre humanidad...! Mas, los ácratas, sostenemos, en todo tiempo y lugar, que si la Humanidad es pobre, no es precisamente a causa de ella misma; sino de los envenenados efluvios del pantano *su*-cietario que soportamos y que, más tarde o más temprano, las renovadas energías vitales del hombre y sus maravillas, fumigarán de manera total y consecuente.

**COSME PAULES**

# Parece que ya hay bastante

EL compañero Andrés Capdevila se queja en el número anterior de este semanario de la conducta de un antiguo dirigente de la FIJL, en el cual había depositado su confianza y que, por su conducta actual queda obligado a retirársela, pero inevitable.

El compañero en cuestión ha formado parte de tres comités superiores, no en mando, sino en encumbramiento. El compañero en cuestión, formado durante la guerra y no en nuestras luchas sociales y anarquistas del interior español de antegueerra, puede haberse sentido agigantado, colmado en sus ambiciones representativas, no aviniéndose, ahora, al simple papel de militante que él puede interpretar de «soldado» según el léxico de 1938. Incierto en posición anarquista, carente de sinceridad idealista, pudiendo más en él la circunferencia que la línea recta, no es raro que ahora tome parte en actos organizados por el Partido Comunista a título del dolor de España, del dolor de muelas o de «los» dolores que se tercien. Otros antes que él flirtearon con unos comunistas (suizos) que ahora se proclaman stalinistas rabiosos, y otras incursiones leninistas se han hecho por nuestra prensa sin que una voz de F. L. se haya levantado. Esa ha corrido a cuenta de unos cuantos particulares sin que, al parecer, haya trascendencia.

No hace mucho en una asamblea local se propuso una cooperación con los comunistas para esto o aquello. La proposición fue rechazada, con brío, se nos ha dicho, de lo cual nos alegramos. Pero el fermento comunistoide queda en casa y habrá que pensar en si hay que desarraigarlo o tolerarlo para que, al fin, nos desarraigue a nosotros.

Hartos estamos de frentes únicos capciosos, tendentes a la banca y bolsa comunista. «Contra Franco todos unidos», y ese será el criterio de ahora del antiguo fijlista, que José Borraz se llama. Contra Franco apurarlo todo, desde luego, pero sin apurarnos nosotros, sin abandono de nuestra causa. sin andar del bracete con amigos fingidos, sin pretender el derribo de una dictadura para levantar otra. ¿Pues qué? Franco incomoda a todos, pero mayormente a los hombres de libertad. ¿No serviría, buena parte de la actual recua franquista, para formar parte de la recua comunista? ¿No se agenció el P.C.E. durante la guerra, la adhesión protegida de innumerables «fachas» de nuestra retaguardia? Triunfáramos conjuntamente de Franco con los comunistas y que se impusieran éstos en la gobernación del Estado español, ¿cuántos Berneri, Domingo Ascaso, Aris y diez mil más no volverían a ser asesinados?

Contra Franco todo, menos la pérdida de la dignidad y del futuro libertario del pueblo español.

Este pueblo que con una dictadura ya ha sufrido bastante y, desde luego, demasiado.

JUAN FERRER

# Nocrológica

**FRANCISCO JORNET**

Tras una larga y penosa enfermedad, falleció el día 4 de diciembre de 1968, a los 71 años de edad, el que fue en vida gran luchador cenetista hasta última hora, nuestro querido compañero Francisco Jornet.

Fue en España, desde joven, un luchador consciente en las filas de la C.N.T. y en la F. N. de la Industria Ferroviaria. En el exilio ha luchado sin reservas por la libertad de España y contra la injusticia humana, ostentando cargos en nuestra organización del exilio hasta el año 1967, en que aún era secretario de la F. L. de Rouen.

Su entierro, civil, tuvo lugar el día 7 de diciembre. Los compañeros y amigos del finado, numerosos en Rouen, no pudieron asistir al mismo porque la familia no avisó a esta F. L. Al azar nos hemos enterado de su muerte, y con gran pena no pudimos acompañar al compañero Jornet a su última morada.

Reciban sus familiares nuestro más profundo pésame.

*F. L. de Rouen*

# Enciclopedia anarquista

Si se hiciera una relación de las plumas que colaboraron en la edición francesa, añadiendo las de autores españoles, cuyos textos se incluirán en la edición traducida, observaríamos la gran cantidad de pensadores que han explicado la riqueza del anarquismo.

Si entre la multitud de vocablos que la componen hallamos algunos que deben ser rejuvenecidos y puestos al día, podemos afirmar que en general, son de un valor indiscutible. Citemos hoy las palabras de Kropotkine, que Yvetot comenta en el vocablo «Ayuda mutua». Dice así: «La ayuda mutua es un sentimiento infinitamente más amplio que el amor o la simpatía personal; es un instinto que paulatinamente se ha desarrollado entre los animales y entre los hombres, enseñándoles la fuerza que pueden hallar en la práctica del apoyo mutuo, de la misma manera que las ventajas que podía darles la vida social.»

Este párrafo de Kropotkine se asevera realidad en nuestros medios cuando nos anima el afán de llevar a feliz término una obra como la emprendida. Afán que se manifiesta por el envío de escritos originales, libros de documentación, fondos y una prohibición que aceptamos sin réplica, enviada por un corresponsal, que dice : «Está prohibido a todos los colaboradores de la Enciclopedia Anarquista, enfermar o morir antes de haberla editado».

Correspondencia. — Fumado: De acuerdo en lo que respecta a la edición encuadernada. — Rivera: Va carta aparte. Gracias por tu aporte. — Flores (Millery): Muy bien por tu aportación escrita que será enviada estos días. La fotografía te será devuelta si no puede servir, lo que me temo por parecerme difusa. — Los vocablos, como empiezan con las letras finales del alfabeto no podrán aparecer, en toda caso, hasta el final. Por lo demás, en prensa aparecerán detalles oportunamente.

# COMUNICADOS

F. L. DE QUILLAN

Ruega a todos sus afiliados acudan a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 23 de febrero, a las 9 de la mañana en el sitio de costumbre.

F. L. DE DREUX

El domingo 2 de marzo a las 10 de la mañana, asamblea general, en la sala acostumbrada.

Dada la anormal situación en el Interior y sus posibles repercusiones en el exilio, se pide puntual y numerosa asistencia de todos los compañeros.

Habiendo un punto en el orden del día sobre las prestaciones solidarias y ayuda a las víctimas del fascismo, quedan invitados todos los componentes del grupo Amigos de S.I.A.

VILLE DE PERPIGNAN

Grand meeting anarcho-syndicaliste organisé par l'union locale de la C.N.T.E. le dimanche 16 mars, de 9 h. à 12 h., salle du Cinéma Le Paris.

Prendront la parole : Des camarades pour la F.A.F. ; Alejandro Lamela pour la C.N.T.E. ; Marcel Lepoil pour la C.N.T.F.. Parleront de la paix sociale durable et de la liberté des détenus politiques.

Camarades: Quelle que soit votre tendance politique ou religieuse, nous avons tous l'obligation de proclamer et défendre la liberté et la paix sociale. Venez, donc, apporter votre solidarité au meeting.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 2 de marzo, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Por la importancia del orden del día se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros.

C.N.T.F. UNION LOCAL DE TOURS

La Unión Local de Tours de la C.N.T.F. invita a todos los españoles de la C.N.T. de España en el exilio, y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar el día 9 de marzo a las 9,30 de la mañana en el Café Breton, plaza des Halles.

F. L. DE MONTAUBAN

Asamblea general se celebrará el domingo día 23 del corriente a las 10 de la mañana en el Café de la Comédie.

Quedan invitados todos los compañeros y esperamos su asistencia.

SUSCRIPCION PRO ANCIANOS O INVALIDOS

*Noisi-le-Sec* : Santos, 5 frs ; *Roquefort* : Allende Luis, 10; *St-Chamont* : Flores Antonio, 10; *Roanne* : Antonio López (tres veces), 30; *Aureille* : Vicente Guijarro, 20; *Narbonne:* J. Morelló, 5; *Gabeau* : E. Nadal, 4; *Bordeaux* : Pablo Serrarols, 20; *Toulouse* : G. Samitier, 20; *Suecia* : Palao, 40; *Mulhouse* : José Hernández, 5; *Angouléme* : Pilar Lorenzo, 15; *Nemours* : Severo Urrea, 15; *Peyroles* : Leonor Alvarez, 4,40; *Isseau*, Chiapuzo, 10; *La Charité* : Peincede, 10; Herrera, 10; *Metz* : A. Alvaro, 20; *Combs-la-Ville* : Casals, 50.

Total: 303,40 frs.

S. I. A. — REGIONAL PARISIENSE

Segunda lista de la suscripción extraordinaria:

| | |
|---|---|
| S. I. A. de Thiais ..... | 75 00 |
| Tarrago ..... | 10 00 |
| Venta turrones fiesta Peña R. ..... | 30 00 |
| Mestres ..... | 15 00 |
| Venta de tarjetas ..... | 8 00 |
| Fiesta Peña R. pro-SIA .. | 200 00 |
| Peralta ..... | 10 00 |
| Capella ..... | 10 00 |
| S. I. A. de Dreux: | |
| Landeira ..... | 10 00 |
| Hernández ..... | 5 00 |
| Carrasco ..... | 10 00 |
| Lorenzo ..... | 4 00 |
| Cáceres ..... | 5 00 |
| Landeira, sobrante de turrones ..... | 10 00 |
| S. I. A. Montereau ..... | 100 00 |
| *Suma Primera lista* .. .. | 519 00 |
| Total general: ..... | 1 021 50 |

Los compañeros y simpatizantes de S. I. A. que quieran colaborar en su obra solidaria, dirigirán su ayuda al compañero Llop, con la mención : «Para SIA C. R.. Suscripción extraordinaria.

**NOVEDADES EN FOLLETOS**

«EMIGRADOS Y CONFEDERALES. LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Opúsculo útil para propagar entre los refugiados económicos, y expreso para probar la disposicion de los compañeros para la tarea proselitista. Su precio: 1 franco, con descuento a partir de 5 ejemplares.

CONFERENCIA EN PARIS

El domingo 23 de febrero, a las 10 de la mañana, organizada por el grupo «Golem» y a cargo de uno de sus miembros, con el tema: «Socialisme scientifique ? »

**Ediciones A. I. T.**

**«HACIA UNA VIDA MEJOR»**

**(En la ruta de la C. N. T.)**

Con el título más arriba indicado aparecerá un libro cuyo autor es el culto militante confederal y libertario, compañero Fontaura.

Constará de unas 130 páginas, con una esmerada presentación y magnífica portada de colores.

Es una síntesis de la historia confederal, destinada a la juventud, y muy particularmente a la del Interior de España.

Desde ahora todos los organismos de la C.N.T., los afines de lengua hispana, compañeros y simpatizantes, todos los amantes de la cultura, pueden efectuar los consiguientes pedidos de ejemplares, cuyo precio se eleva a CINCO francos, a los Servicios de Librería del Secretariado Intercontinental de la C.N.T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse (01), «Le Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marthe, 75-París (Xº), y al Secretariado de la Asociación Internacional de los Trabajadores, Vieille Bourse du Travail, Salle 3 CNT, 13 rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).

**ADMINISTRATIVAS**

Germinal García, El Pao (Venezuela), Rdo. cheque 10 d. por conducto del compañero Ferrer.

Antonio López, Roanne (Loire). Con tu giro de 30 frs. pagas «C. S.» por todo el año 69.

Carrasco, Aubervilliers, y González, Drancy (93). Rdo. cheque por conducto del compañero Cuende, de 95 f., pagando suscripciones de «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-69.

Rdos. por envíos «C. S.» y «Umbral» 75 frs. de parte de José Cuevas; Una Española y Antonio Jiménez, de Sydney, (Australia).

**PARADEROS**

—Se ruega al compañero Juan Agudo del departamento del Aude, se ponga en relación lo antes posible con el compañero Fermín Aliacar: Rochefort. 09-Sanverdun.

—Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, Ginés Morata y José Vidal, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort. 31-Toulouse. Se trata de algo que interesa a dichos compañeros.

# Servicio de librería

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan ..... | 24 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz .. | 12 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée ..... | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge ..... | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) ..... | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy .... | 12 00 |
| «La revolución», Landauer .. | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa ..... | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres).. | 22 50 |
| «Mon opinion sur Dieu», idem | 3 00 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián ..... | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues ..... | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme ..... | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker ..... | 2 00 |
| «Los que vivamos», A. Rand.. | 15 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales ..... | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent .... | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) ..... | 8 00 |
| «Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel .... | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro ..... | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux ..... | 11 60 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache ..... | 6 00 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. .... | 5 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) ..... | 12 00 |

**CONVERSACIONES LIBERTARIAS**

Opúsculo de tesis escrito por el compañero Juan Ferrer, imprescindible para intervenir en la defensa de la Confederación y de las ideas libertarias, con síntesis del pasado, el presente y el porvenir del anarcosindicalismo. Precio del folleto: 1,50 frs.,

**LECTURAS EN CATALAN**

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesías formales y satíricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**

*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

| | |
|---|---|
| «Mon communisme», S. Faure | 8 50 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil .... | 8 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch ..... | 18 00 |
| «Ce n'est que le débout», Ph. Labror ..... | 18 00 |
| «La resaca», Goytisolo (tela) .. | 29 00 |
| «El Portugal de Salazar» .... | 18 00 |
| «La Chienlit de papa» ..... | 5 40 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni ..... | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Victor García ..... | 8 70 |
| «L'effondrement de la Bible», Lorulot ..... | 8 50 |
| «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau ..... | 3 00 |
| «L'Ethique», Spinoza ..... | 5 50 |
| «España invertebrada», J. Ortega y Gasset ..... | 7 50 |
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak ..... | 8 00 |
| «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil ..... | 10 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)

C.C.P. 13 507 56.

**TRIBUNA JUVENIL**

**VOCES DE AYER QUE SE ACREDITAN HOY**

# Recuerdos de España

CORRIA el año fatídico de 1939. Las tropas del Ejército Republicano en retirada de los frentes de lucha antifascista recorrían los caminos y carreteras de España en peregrinación forzosa. La tenaz e increíble resistencia opuesta durante 32 meses por las armas del pueblo ante un enemigo magníficamente pertrechado, tocaba a su fin. El hado adverso nos acompañaba hasta en los últimos instantes. La coalición de la reacción internacional decidía el triunfo por la fuerza en favor de los más terribles enemigos de la civilización. Una nueva etapa de cruentas persecuciones empieza, entonces para la triste España.

El terror es el signo del nuevo Estado. La Espada de Damocles pende inexorablemente sobre la cabeza de los españoles dignos. Los campos de concentración de Albatera, Totana; las cárceles de Murcia y Albacete, como tantas otras en la España subyugada, conocen las «carcelencias» del Nacionalsindicalismo.

En sus lúgubres celdas; sobre el frío pavimento de aquellos antros, sucumbieron y sucumben aún en la actualidad, lo más precioso del antifascismo.

Las huestes del «Generalisimo» no conocen la piedad. Hambre y terror lo invaden todo.

Se habla con insistencia de la Patria, la Religión y las pasadas grandezas que un día labraron nuestros antepasados. Los representantes de Dios en la tierra esgrimen maravillosamente la diatriba. Torquemada resurge en el espíritu de la clerigalla española, que sin escrúpulos vitupera todo lo que representa resabio del más tibio liberalismo.

En loco desenfreno los seculares enemigos de la clase trabajadora embriagados en el ambiente infecto que se respira, llegan hasta perseguir y asesinar solapadamente.

No obstante, la altivez ibérica no se doblega frente a sus enemigos.

El resurgir de España se atisba en la lontananza.

GINO

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## LA VIDA LIBRE

IRENE es una muchacha de unos veinte años, hija de padres simpatizando con las ideas libertarias. Ha recibido una educación esmerada, posee idiomas, contabilidad comercial, y todos aquellos conocimientos precisos para poder ganarse la vida en bien retribuídas ocupaciones de oficina. Y así, durante unos años, desempeñó ocupación de secretaria en el despacho de una importante casa comercial. Hasta que, aprovechando las vacaciones, tuvo ocasión de hacer una visita a Israel. El cambiar de horizonte, la modalidad de vida que ha podido observar en aquel país, le han inducido a abandonar las tareas de antes para acoplarse gustosa a las que ahora lleva a cabo.

Se trata de convivir en el seno de un «kibutz» israelí. Una de tantas colectividades como hay en Israel, donde las tareas se hacen en común, en donde no existen jerarquías, en que cada cual puede exponer su criterio con la seguridad de que ha de ser escuchado de los demás. Existencia nimbada de un sentido fraternal, de apoyo mútuo, de humana solidaridad.

Irene ya no quiere volver a la oficina de antes. No quiere sentirse minimizada, inferior, ante el empaque del director, ante el hinchado orgullo de los accionistas. No quiere tener que alternar con compañeros o compañeras de tarea: serviles, tomando aire reverencial ante los «superiores». Se niega a comprobar otra vez el ambiente de frivolidad, de vanidades, y de rutina laboral en que se desenvolvió durante unos años. Le es ya repelente la explotación, el ser asalariada para contribuir al enriquecimiento de otros.

La sensación de libertad en una comunidad fundamentada en el principio de uno para todos y todos para uno alcanza un carácter atrayente para el que no tiene alma de esclavo. Cuando en la conciencia del individuo alienta el sentido de la dignidad, repugna, es odioso, el sometimiento a otros, el tener que respetar jerarquías, el tener que ser anulada la propia voluntad para estar sometido a las órdenes de otro, a directrices ajenas. De ahí la importancia del trabajo en colectividad, la liberación del salariado, el trabajo independiente, sin ser explotado por nadie, y sin tampoco explotar a nadie. Es así como incluso en el seno de nuestra organización social, tan arbitrariamente constituída, puede nacer y desenvolverse a modo de un remanso de felicidad, fundamentada en la independencia, en la libertad.

## LA ALIANZA SINDICAL Y EL FRANQUISMO

El reflexionar, las consideraciones en torno a la situación social de España, es natural que se vayan haciendo desde que el régimen se halla establecido, pero la atención, el interés, se hace más acuciante cuando surgen circunstancias que determinan la agudización del mal que allí impera. Y es ahora, como bien sabemos, que se atraviesa un período crítico. Es de comprender que la tiranía resista a soltar presa. Es natural que, ante el acrecentamiento de la disconformidad, ante los sintomas de rebelión, movilice sus fuerzas represivas y trate de ahogar las manifestaciones de descontento popular. Cabe ahora preguntarse: ¿Qué es lo que se puede hacer por parte de los exiliados españoles para ayudar a quienes en España luchan y padecen? Ciertamente, a fuerza de repetirlo, ello representa a manera de un lugar común al que ya no se le confiere importancia.

Son diversas las actividades que pueden desarrollarse, bien lo sabemos, con miras a contribuir a la acción que contra el fascismo hispano desarrollan cuantos allí sufren de un modo directo sus consecuencias. Pero la acción que contra el fascismo hispano desarrollan cuantos allí sufren de un modo directo sus consecuencias. Pero la acción de más trascendencia desarrollada desde el exterior no cabe duda que podría llevarse a cabo por parte del proletariado internacional, que se halla acoplado en el seno de importantisimas Centrales sindicales. Y es a este respcto que nuestra Alianza Sindical puede, está en el caso de poder presionar para que se haga algo de verdadera importancia. Es lo que esperan los trabajadores y los elementos de formación liberal que en España están enfrentados con el franquismo. Es lo que esperan cuantos se hallan encarcelados y han sido maltratados por la brutalidad policiaca franquista. Unos y otros, a quienes nadie puede decir que confien en que se les saque las castañas del fuego, como vulgarmente se dice, puesto que se ha luchado y se lucha, tienen el derecho de pedir una acción solidaria de carácter eficiente.

Nuestra Alianza Sindical está en el caso de decirles y repetirles a quienes representan a millones y millones de trabajadores, que ya está bien lo de las «protestas enérgicas», lo de las «mociones de censura», lo de los «telegramas condenatorios». Es hora ya de, por lo menos, intentar algo susceptible de repercusiones en el corazón del régimen, echando a rodar lo que no sirve de nada, o sea las inoperantes protestas, que a Franco y sus aliados con seguridad que les mueven a risa. ¿Es que no se puede por parte de las organizaciones sindicales mundiales hacer algo más que repetir las platónicas demostraciones de desagrado?

Cuando se dice y se repite por parte de los responsables de las organizaciones sindicales mundiales que se está con el pueblo español, que se desea su liberación, hay derecho a formular el reproche de que no se lleve a efecto una determinación con resultados eficaces. No es en una crónica periodística que deben de esbozarse los recursos susceptibles de ser empleados a la escala internacional contra el franquismo. Son nuestros delegados en la Alianza Sindical quienes pueden hacerlo de un modo responsable, pidiendo la celebración de una o varias reuniones exclusivamente destinadas al *caso español*.

Tenemos antecedentes de que en España, y en el duro periodo de clandestinidad de antes y de ahora, la Alianza Sindical es de efectos positivos en plan de una aunada acción de voluntades dispuestas para bregar contra el régimen. Y ello es tanto más laudable si se tienen en cuenta las condiciones en que está obligado a actuar, con el peligro acechando por todas partes; habida cuenta de los métodos bestiales que ponen en juego los testaferros del fascismo. La Alianza Sindical se desenvuelve en España a base de verdaderos sacrificios a costa de heroicos esfuerzos. Y ello es cosa que se ha de tener muy en cuenta. Es un deber de los antifascistas exiliados corresponder, de una y de otra forma, al esfuerzo que se lleva a cabo en España por parte de la oposición. Hemos de tener muy en cuenta que por mucho que se haga en el aspecto moral y material, en lo concerniente a la ayuda, a la solidaridad con los antifascistas de España, son ellos quienes, por su esfuerzo, por los peligros que conlleva, desarrollan una acción ejemplar.

Bien que por parte de las organizaciones, de los partidos exiliados se haga, se busque desarrollar, cada uno de por sí, una campaña de repercusión internacional. Todo puede ser conveniente. Mas ningún sector social como la Alianza Sindical en el exilio puede compulsar el sentir de aquellos que representan el conjunto internacional del proletariado organizado. ¿Qué ya se ha intentado hacer lo adecuado? ¿Qué ya conocemos los resultados? ¡Qué importa! Si se persiste en lo de desaprobar al franquismo usando de métodos ineficaces, ¿por qué regla de tres no ha de poder insistir también la Alianza Sindical aduciendo que ante la nulidad de las protestas verbales o escritas importa seguir otros derroteros?

No se debe defraudar a quienes luchan contra el fascismo con actitudes inoperantes. Y ello hay que decírselo a los que tienen buenas entendederas para poderlo cimprender.

## EL CALENDARIO DE S. I. A.

Un año tras otro la aparición agradable e instructiva del Calendario de S. I. A., ofrece margen al comentario. En este 1969 se ha tenido el buen gusto de presentar una serie de reproducciones de pintores de renombre, desde Goya a Matisse, Corot, Pissarro, Wlaminck y Picasso. Unas por su belleza expresiva, otras por el sentido simbólico que contienen, todas las reproducciones son muy estimables.

A la parte artística del Calendario hay que agregarle la selección de efemérides contenidas en las páginas de cada mes. Detalle sumamente instructivo, como son merecedores de reflexión, incitan a meditar, los pensamientos que hay al fin de las efemérides del mes. En suma: ¡Bien hecho el Calendario de S. I. A.!

⁂

*Nota para el compañero J. B.* — Si vuelves a leer de un modo detenido, reflexivo, sereno, la crónica a que te refieres, posiblemente llegarás a comprender que en nada se refiere a lo por ti imaginado. De ahí lo absurdo de considerarte ofendido y salir con talante avinagrado. Es lo que te hubiera demostrado, con precisión de detalles, si a la carta hubieras agregado tus señas domiciliarias. —F.

# Efemérides

**TAN veloz y trágica ha sido nuestra historia, que las tenemos tan abundantes que nos escapan de la memoria.**

**Pero una se nos pone al alcance del recuerdo y vamos a puntualizarla. Brevemente, por supuesto. Contiene tanta desdicha, que después de 30 años aún nos mantiene desdichados: el mes de febrero de 1939, fecha infausta de nuestro abandono de casa, de nuestro hogar, de nuestras esperanzas de paz, libertad y pan para el pueblo que nos es caro.**

**En nuestra huída arrastramos toda la miseria de las poblaciones vencidas, más la vergüenza de dejar a nuestros hermanos del Centro y Levante abandonados a merced del enemigo. La vida, cien veces puesta voluntariamente en peligro, se nos puso conservadora al comprender que la pérdida de la misma no significaba garantía de triunfo. El poder internacional fascista era tan poderoso, como cobarde era la actitud de las democracias que no ayudaron a España por temor a una conflagración que, por irrisión suya, medio año después igualmente estallaría.**

**Columnas enormes de derrotados surcamos los caminos conducentes a la frontera sin temor al hambre, a los bombardeos impunes, al negro interrogante de lo desconocido. Militares, paisanos, heridos, enfermos, mujeres, niños, rucios, carros, automóviles sin gasolina, todo mezclado, superando la trágica procesión pintada por Emilio Zola en «El Desastre». Este era el de Sedán, el nuestro, el de Cataluña; el de otros, más terrible, sería el de Alicante, de Albatera, del Campo de selección para el fusiladero, la plaza de Toros de Valencia, las cárceles de Totana, Albacete, los degolladeros de Madrid, Cuenca, Tarancón, Ciudad Real, etc., etc.**

**Tanto ha sufrido el pueblo español que las crónicas extranjeras prefieren olvidarlo, y así Franco puede aparentar un señorío duro, pero eficaz, ante los personajes diplomáticos que lo visitan. Las cortesías de El Pardo, la monumentalidad del tétrico osario del Valle de los Caídos, las costas veraniegas para goce de extranjeros, el folklore torero, manolo y cabaretero, todo infunde admiración y respeto a las opulentas visitaciones que los países que las envían pudieron anular por rusos y yanquis a toda suerte de Quislings susceptibles de rememorar los trágicos años de la dominación hitleriana sobre Europa. El pueblo español no merece atención — al parecer — como pueblo digno de respeto. El pueblo español debe continuar a merced del nazi-franquismo para que la tranquilidad de Europa sea salvaguardada. Lástima para las democracias transigentes que Franco no se llame Salvador en vez de Francisco.**

**Y es así, por esta causa de riguroso abandono, que la hiel de los campos de concentración, de las Compañías de trabajo esclavo, y del trato sufrido luego en manos del ocupante — nuestro enemigo ya de España — nos sube a la boca. A 30 años vista, la herida recibida no cicatriza todavía, no quedándonos otra esperanza que la de un pueblo que otra vez se bate contra la tiranía, ante la indiferencia letal del mundo civilizado...**

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

## Halte-là! Bourreaux de l'Espagne

La voilà la « libéralisation » du régime franquiste : L'ETAT D'EXCEPTION POUR TOUTE L'ESPAGNE !

C'est-à-dire : Pas de droits, plus de garanties pour aucun des citoyens.

De l'arbitraire. Du despotisme.

En un mot : **LE FASCISME TOUT COURT.**

**Carte-blanche pour les S.S. de la « guardia civil », des « brigades spéciales », de la police armée...**

C'est-à-dire : Détentions sans nombre, tortures, viols de domicile, déportations, tribunaux d' « ordre public », conseils de guerre, multiplication des condamnations aux bagnes, emprisonnements « préventifs ». Censure. Bannissement de la pensée libre, du droit d'association, de réunion, de changement de domicile.

Aujourd'hui, tout espagnol non enrégimenté dans le « movimiento » est un suspect.

Disons tous ensemble, énergiquement : ASSEZ, BOURREAUX DE L'ESPAGNE !

**A BAS FRANCO ET SON REGIME !**

Soyons vigilants, actifs contre l'hydre fasciste ! Soyons sensibles aux malheurs des autres. Solidaires envers le peuple espagnol martyr.

Pas d'indifférence complice !

Solidarisons-nous avec ce peuple vaillant qui bouge dans la quête virile de ses libertés, malgré la rageuse répression du franquisme aux abois. **EN FINIR AVEC LE FASCISME EN ESPAGNE, C'EST ECARTER SA REMONTEE EN EUROPE.**

**Le Secrétariat de l'A.I.T.**

Marseille, 31 janvier 1969.

# LA MADRE IGLESIA

por JOSE VIADIU

LA Iglesia romana se liberaliza. Los acuerdos tomados en el último mitin celebrado en el Vaticano (aunque aplazada «sine die» la puesta en práctica de tales acuerdos aun dentro de su ambigüidad); el reciente manifiesto de Montini, alias el Papa «Popularum Progressio», reedición del anterior «Pacem in Terris» de su antecesor Juan XXIII en pro de la paz, la justicia y la pitanza para medio mundo famélico, es una prueba de ello. El Santo Padre Montini, recorre, vuela, millares de kilómetros en esas máquinas del demonio (herencia de los antiguos sabios herejes cuyas alfas hubo de purificar la Iglesia por el fuego) predicando la paz (escondiendo sus armas homicidas) y suplicando a los opulentos de la Tierra pan de tahona para los hambrientos, complemento indispensable del plan eucarístico, vulgo hostias benditas, único alimento que la Santa Madre Iglesia suministra gratuitamente a sus feligreses.

La prensa seria, las clases privilegiadas jalean a toda orquesta estos generosos esfuerzos del Santo Padre y sus ayudantes, y al mismo tiempo finge escandalizarse ante tanta liberalidad y altruísmo. Pero los herejes de siempre, los cerebros sin telarañas, sin la modorra del opio religioso, opinan muy diferentemente. Piensan que todos esos gestos y melíflua verborrea del Santo padre, no son más que tramoya, teatro impuesto por las circunstancias; porque el pueblo, no solamente el pueblo llano, el trabajador, sino elementos de todas las clases sociales, jornaleros de sotana inclusive y tal cual que otro jerarca de la misma Iglesia, se descarrian de la Santa Madre a paso acelerado.

En efecto, la Iglesia romana sigue siendo inspiradora y cómplice de todos los tiranos del mundo. El pueblo no amodarrado por el opio religioso, no puede olvidar que Benito, alias el Duce, consiguió la complicidad de la Iglesia para escalar el Poder y establecer el funesto régimen totalitario. Y el tránsfuga marxista recompensó después a su cómplice con el oprobioso Tratado de Letrán, en virtud del cual, con el territorio cedido por el megalómano camisa negra, se constituyó el Estado Vaticano; además de gratificarle con unos cuantos millones para gastos de organización, y la exención de tributos al Estado italiano por todas las propiedades y negocios de la Santa Sede. A menos de padecer una amnesia total, todos recuerdan, saben, la complicidad de la Iglesia romana con los felones militares españoles «alzados» contra la República, que ensangrentaron toda la nación, con la guerra civil (o incivil mejor dicho) que la misma Iglesia española llama cruzada. La Santa Iglesia fingiendo siempre pobreza solemne, «autorizó» a los «alzados» a pignorar, a convertir en máquinas homicidas de factura italiana y alemana, las joyas de enorme valor que visten los sagrados fetiches de algunas catedrales españolas. El delegado apostólico del Papa bendijo mil veces las tropas facciosas sin sentir escrúpulo alguno por las hordas musulmanas reclutadas, confundidas con las cristianas, puestas en cabeza como punta de lanza para asesinar al pueblo español. El telegrama que Pío XII envió al führer hispano después de «consumado el crimen», es elocuente: «Levantando nuestro corazón a Dios, nos congratulamos con Vuestra Excelencia por la ansiada victoria de la España Católica», etc. Después, el monstruoso concordato con el Vaticano perpetrado por el hombúnculo fascista que convierte en siervo de Roma a todo el pueblo español, y al mismo Caudillo en obediente monaguillo. La misma complicidad tuvo la Iglesia romana con el monstruo nazi y los verdugos a su servicio, como el croata Ante Pavevic declarado hijo predilecto de la Iglesia. El papado fue indiferente a las siguientes matanzas de hebreos, gitanos y aun de cristianos no sumisos a los hunos modernos. El bondadoso Pablo VI no ha derogado ni mucho menos, los monstruosos pactos perpetrados por sus antecesores Pío XI y Pío XII. Ni oculta las concomitancias que tiene con todos los actuales tiranos. En Fátima, Lisboa, el padre Montini bendijo al sanguinario O. Salazar, que trata a los irredentos angoleses como Johnson a los de Vietnam, después de haber enviado al Caudillo desde el aire al cruzar España, un cordial saludo. Y mientras aboga aparentemente por la paz en Vietnam, el cardenal Spellman se muestra más belicoso que Napoleón sin que Pablo VI le dirija el menor reproche.

En cuanto a su prédica contra la pobreza de los pueblos, la hipocresía vaticana rebasa los límites de lo inconcebible. En tiempos pasados, cuando un rico no daba a la Iglesia el caudal que ésta exigía, la Inquisición le acusaba de hereje y una vez purificada su alma en el fuego, sus bienes pasaban a poder de la Santa Iglesia. Hoy que la fatídica institución ha perdido el predominio, se alía con el tirano de turno para, entre otros fines, acrecentar sus riquezas, bendiciendo y participando en los despojos y latrocinios que los sátrapas hacen a los pueblos. Mussolini le otorgó el Pacto de Letrán, por el cual, la Iglesia italiana está exenta de tributos al Estado italiano. La Santa Sede dueña de cuantiosas industrias y explotaciones de todas clases en la nación, elude al Estado tributos por valor de diez mil millones de liras anualmente. A favor de esas exenciones que le permiten competir ventajosamente con los explotadores no vaticanistas, aumenta incesantemente sus riquezas. Los financistas internacionales según datos que se dejan traslucir a través del secreto con que opera la administración vaticana, calculan su riqueza en Italia entre los 15 y los 20.000 millones de liras. Hasta en la despiadada Unión Minera del Congo tiene acciones el bendito Vaticano.

Respecto a España, el Opus Dei, fraguado después de «consumado el crimen» (esto es, la victoria fascista), organización católico-financiera sancionada por el Papa, poco a poco o mucho a mucho, va apoderándose de toda la riqueza social española a favor de las concesiones escandalosas y privilegios que la misma organización se otorga, siendo algunos de sus miembros simultáneamente ministros del dictador hispano.

En América, empezando por Estados Unidos, ocurre cuatro cuartos de lo mismo, en lo que a la Iglesia se refiere. La Iglesia Católica está exenta de tributos, aunque, es justo señalar, que las otras iglesias o sectas gozan de la misma exención. (Poco se benefician con ello puesto que su poderío económico es insignificante.) El ex-obispo de la Iglesia Episcopal de S. Francisco, James A. Pike, dice en «Playboy» de abril último, que los bienes de la Iglesia Católica en EE. UU., ascienden a 44 millones de dólares. La Iglesia no paga un céntimo al Estado por sus propiedades y explotaciones.

Existe, como es sabido, en EE. UU. la tenebrosa organización católica-capitalista: «Caballeros de Colón», que se rige para imponer su poderío económico y físico por unos estatutos tan alevosos y criminales como la mónita secreta de la fatídica Compañía de Jesús, y manejan una riqueza superior a 200 millones de dólares. Esta ignominiosa organización existe con la bendición del papado a cuyo Tesoro contribuye pródigamente. De los EE. UU. para abajo, en toda la buena sociedad con la plutocracia yanky a los pueblos cada día más empobrecidos. Para terminar, basta citar el caso de Colombia. No hace mucho tiempo, según la revista «Senda de Lcz» de Bogotá, un llamado «movimiento liberal», denunciaba que las propiedades del clero en Colombia valen treinta y seis mil millones de pesos, o sea, diez mil millones de pesos más de lo que valen los bienes del Estado colombiano. Y agregaba que la Iglesia y su clero tienen universidades, colegios y escuelas que les producen cuantiosas rentas, sin pagar impuestos. Antes bien, reciben millones de pesos del Estado con destino a tales establecimientos de enseñanza comercializada.

Así más o menos en todo el munro católico, la Iglesia romana no se liberaliza. Ante el avance de la Razón, de la luz del entendimiento que desvanece el oscurantismo, recurre a parodias y marrullerías bien orquestadas. La Iglesia hace como aquel cuento, que se ponía delante del que corría para hacer ver que a él le seguía el otro. Con la diferencia en este caso, que la Iglesia se pone delante de los que corren para frenarlos y si puede hacerlos retroceder a la época de las carvernas.

La Iglesia no puede liberalizarse. Una liberalización progresiva sería su excinción. La Iglesia se fundó con la ayuda del Estado. En estrecha cola-

*(Pasa a la página 2.)*

## *A vuela pluma*

# Si el hombre va a la Luna ¿qué?

por J. SEVILLA

*Una cosa es que el hombre vaya a la Luna*
*no importa cuándo,*
*y otra que esté en la Luna,*
*sabiendo tanto...*

VALDRIA la pena dedicar unos instantes a descubrir la cantidad de sufrimientos humanos que representa esa experiencia de Apolo 8, dándole diez vueltas a la Luna para este resultado. «*Esa inmensidad de «nada» en negro y blanco, donde no existe un sitio en que se pueda vivir y trabajar.*» Palabras transmitidas por uno de los cosmonautas de la cabina Apolo 8, en su evolución alrededor de la Luna.

Pero... ¿acaso no dijo esto ya Galileo en 1632? Y... ¿cómo puede ser que el hombre, conocedor científicamente de todo lo que le rodea, no tenga aún una idea aproximada de lo que él es, de las energías que desarrolla en pro del mal, que desconozca lo que podría hacer en los derroteros que le conciernen de suyo aquí en la Tierra y continúe estando en la Luna esperando (como en lo social y lo humano), en el caso que nos ocupa, a que tres ratas experimentales de la ciencia, la técnica y la mecánica, digan del satélite de la Tierra, lo que ya se sabía desde Galileo, Kepler y Newton? Y sin ser sólo los astrónomos los que lo apuntaron ¿no lo dijo también, y en términos comparativos, nuestro gran prosista Baltasar Gracián, y quizás replicando las fantasías de «*Los estados e imperios de la Luna*», de Cyrano de Bergerac, cuando el magistral libro «El Criticón», nos dice: «Pero lo más digno de notarse es que la Luna es claro espejo del hombre y de sus imperfecciones; ya crece, ya mengua, ya nace, ya está en su lleno, ya en su *nada*; nunca permaneciendo en un estado fijo, no tiene luz de sí, participa del Sol; eclipsa la Tierra cuando se le interpone; muestra más sus manchas cuando está más lúcida; es el ínfimo de los planetas en el puesto y en el ser; puede más en la Tierra que en el cielo; de modo que es mudable, defectuosa, manchada, inferior, pobre, triste, y todo se le origina de la vecindad de la Tierra.»

Sí, la Luna; este mundo imaginario que fue para Julio Verne; fantástico para Cyrano de Bergerac; comparable a los otros planetas para Godwin en su libro «*El hombre de la Luna*»; no lo era para Galileo ni para Kepler ni para Newton; no lo fue tampoco para Baltasar Gracián, que vieron justo lo de una inmensidad de *nada*». Y no sólo vieron justo, sino que lo dieron a ver y conocer con dibujos primero y fotografías después, tomadas desde los Observatorios. Pero, el hombre del siglo XX, en ayunas durante trescientos treinta años. En ayunas de eso y de lo otro.

Existe la creencia de que, en la antigüedad, después de Hiparco, nada produjo entre los antiguos la idea del movimiento de la Luna y de la Tierra porque jamás los astrónomos de entonces la tomaron en consideración formalmente: su adopción con Galileo inaugura la época de la astronomía moderna. Lo que hizo Galileo fue imposible antes de Ptolomeo, no lo pudieron hacer ni Aristarco ni Filolao ni Seleuco, puesto que no disponían de tablas de los movimientos planetarios. He aquí lo que le debe hoy la técnica y la mecánica a Galileo, Kepler y Newton.

Y en las ciencias en general, no es sólo esto lo que que se le debe a su perfección y progreso. El asombroso descubrimiento de la desintegración del átomo se ha producido paso a paso, tras un laborioso proceso de trabajos aislados en todas las latitudes con más de cincuenta años de penalidades para descubrirlo. Sin las aportaciones de los franceses Henri Becquerel y Pierre Curie; de la polonesa María Skadowska, más bien conocida por María Curie; del ruso Kapitza; del danés Bohr; del alemán Einstein; del inglés Rutherford; de la austriaca Lise Meitner; del italiano Fermi y de los americanos Camptor y Lawrence, tal desintegración, y por tanto, el invento de la bomba atómica y el empleo de esta fuerza en combustible a impulsión, no hubiera sido posible.

¿De los aparatos electrónicos modernos, ordinadores, máquinas a ecuación, coordinadores, etc.,? Sin la aportación de Humphy, Davy, Galvani, Volta, Vatt, Ampère, Marconi, Torres Quevedo y de Malus, no hubiera sido posible llegar a estos resultados.

Pero el hombre de hoy en general, encontrando todo esto fácil, desacostumbrado al estudio y a que todo se lo den hecho en forma de leyes de protección o de expansión, lo olvida todo, hasta lo que es y lo que vale, no dándose cuenta de que sigue siendo el Simplicio de los «*Didlogos*», de Galileo, es decir, que está en la Luna.

¿Y las ciencias?... La ciencia, antes perseguida por la Iglesia, los príncipes y reyes de todas las naciones que veían en ella el derrumbamiento de su poderío, se ha convertido en estamento de los Estados pudientes, apoyando así su poderío y ayudando a que éstos dispendien sumas fabulosas en aparatos mortíferos y en experimentos espaciales para ir en busca de la *nada*, mientras todo está por hacer aquí, en la Tierra infeliz, desventurada, llena de injusticia, de hambre y de violencia, y sumiendo al ser humano a no ser ni humano ni hombre, ni nada.

Mientras se le ponen diques y reparos a las corrientes ideales del hombre, mientras un tercio del mundo muere de hambre, de miserias y enfermedades, mientras los Estados y el capitalismo subvencionan, alientan e impulsan exploraciones científicas, por otro lado mantienen guerras atroces y alumbran otras para darle salida al material mortífero de salido de las experiencias científicas. Y esa misma ciencia, vendica a los Estados y ordenada a la cadena, sin respeto a la personalidad, sin humanismo, sin piedad para los seres vivientes; y ella misma despersonificada, habiendo perdido su libertad

*(Pasa a la página 2.)*

**UMBRAL**

**Sumario del número 85**

Lázaro Flury: **HACIA EL CAMBIO.**
R. M. S.: **LOS HEROES DE LA SOCIEDAD FUTURA.**
Víctor García: **LA APOSTASIA DE UN ANARQUISTA. LA INCOGNITA DE LI-PEI-KAN.**
Armando Borghi: **LA CONQUISTA DE LAS FABRICAS EN ITALIA.**
Vladímir Muñoz: **JUAN BOVIO Y JOSE PRAT.**
Emilio Moya: **PREMIOS DE LA LITERATURA ESPAÑOLA.**
Alfonso Rumazo González: **LA OBRA DE ZOLA.**
Langston Hughes: **4 POEMAS NEGROS.**
Fontaura: **EL GOCE DE RELEER.**
Luis Alberto Musso: **LA IRRISION DE LA CIENCIA.**
J. Sevilla: **MOZART, EN EL 177 ANIVERSARIO DE SU MUERTE.**
Del Arco: **INTERVIU A UN ABOGADO.**
Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
José L. Cano: **LA VIDA DENSA DEL POETA LEON FELIPE.**
Ignotus: **LA PICARESCA CATALANA (canción).**
De J. Ortega Gasset: **HOJAS DE OTOÑO.**
V. G.: **1968 EN EL BALANCE.**

**Noticiario, Libros, Retratos, Viñetas, Avisos, etc., 1,50 frs. como de costumbre.**

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«QUINET», 5 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

27 FEVRIER 1969
NUMERO 545
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

B.D.I.C

# Sécurité de l'emploi

**Si l'on en croit les représentants du CNPF et ceux de la CGT, CFDT, FO, CGC et CFTC, l'accord sur la sécurité de l'emploi signé le 10 février à 12 h 45 par les centrales précitées, doit « inaugurer une nouvelle phase de l'action du syndicalisme ».**

**Nous ne mésestimons pas l'importance du problème de l'emploi et nous n'avons cessé de mettre en relief le drame de ces centaines de milliers de familles acculées à l'indigence à cause du non-emploi; mais n'est-ce pas un peu simpliste que de vouloir régler une question aussi complexe avec l'apposition de quelques signatures au bas d'un protocole qui risque de n'être respecté que par les ouvriers ?... N'est-ce pas là choisir la solution de facilité qui ne peut mener nulle part ?**

**Nous avons trop souvent entendu les représentants des centrales de « dialogue » se plaindre de l'inconstance du patronat et de l'Etat en matière de droits ouvriers. Les partis dits de gauche se joignent eux aussi régulièrement à ce concert de lamentations et nous avons pu constater que quand la CGT dit : « Patronat et pouvoir, jugeant insupportable leur défaite de mai, tente de « récupérer » par des hausses systématiques des prix, des tarifs et des impôts... », le parti communiste reprend comme un écho : « Le gouvernement et les monopoles essayent de reprendre d'une main ce qu'ils ont dû céder de l'autre : Ils augmentent les prix et les impôts; ils réduisent les crédits des services publics indispensables à la population... » Etrange ressemblance n'est-ce pas ? En tous cas, ils sont d'accord comme les autres pour dire que les droits des travailleurs ne s'obtiennent que par la lutte... Encore faut-il définir la forme de lutte et celle-ci ne peut en aucun cas se limiter à de simples pétitions signées ou des arrêts de travail de quelques heures.**

**Qu'en pensez-vous camarades adhérents de ces centrales ?**

**N'allez surtout pas dire qu'il n'y a pas d'autre solution dans l'immédiat et qu'il vaut mieux un protocole d'accord sur la sécurité de l'emploi que rien du tout. D'abord, les travailleurs n'ont pas à demander la sécurité de l'emploi; ce qu'il nous faut c'est la sécurité des ressources. LA SATISFACTION DES BESOINS. Là encore il ne suffit pas de signer des parchemins pour obtenir gain de cause; ce serait une forme de « participation » que les travailleurs ne peuvent pas accepter. Comme l'a si bien dit le Comité d'Action Etudiants-enseignants de Vincennes : « Le gouvernement sait que nous ne participerons pas.**

**La lutte contre le chômage doit figurer dans les premières revendications des travailleurs mais elle ne peut en aucun cas être dissociée d'autres revendications immédiates comme l'abaissement de l'âge de la retraite avec revalorisation substentielle de celle-ci et la réduction de la durée du travail.**

**Tout ceci, nous le répétons, doit se faire dans l'immédiat mais la mission du syndicalisme est beaucoup plus importante.**

**« Véritable organisme de défense et de lutte de classes, le syndicalisme est, en dehors de tous les partis politiques et en opposition avec eux, la force active qui doit permettre à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux.**

**« Nous inspirant de la situation présente, nous devons nous préparer sans délai à l'organisation de la vie sociale et économique de demain et devons en examiner tout de suite le fonctionnement général »...**

**Mais surtout bannissons de notre esprit toute idée de partage des privilèges ou du pouvoir ainsi que celle des nationalisations. L'abolition du chômage et la garantie des resources ne seront obtenues qu'à cette condition.**

**De nombreux jeunes l'ont déjà compris et c'est un grand bien pour l'humanité.**

LES ACCORDS SUR LA GARANTIE DE L'EMPLOI

# L'IMPOSTURE

Le 10 février 1968, le Conseil national du Patronat français, la Confédération des petites et moyennes entreprises, d'une part, et la Confédération générale du travail (CGT), la Confédération française et démocratique du travail (CFDT), la Confédération générale du travail Force ouvrière (CGTFO), la Confédération française des travailleurs chrétiens (CFTC) et la Confédération générale des cadres (CGC), ont conclu un accord sur la sécurité de l'emploi. Qu'ils disent. La CNT n'a pas participé, n'ayant pas été invitée, d'abord, et ne tenant pas à se compromettre, ensuite, à de telles forfaitures.

Voyons de plus près le contenu de l'« accord ». Le préambule définit les intentions des deux parties qui seraient de « promouvoir une politique active de l'emploi, dans une économie en mouvement et prévoyant de nouvelles négotiations sur la formation professionnelle et l'assouplissement de l'âge de la retraite ». On y fait aussi référence aux accords de Grenelle et on se limite à trois problèmes : reclassements, commissions paritaires, délai d'information. Autrement dit, il n'est toujours pas question de supprimer le chômage, mais d'informer à l'avance les futurs licenciés et de se perdre dans d'interminables bavardages dans des commissions paritaires, nationales, régionales, etc. Il y en a dix-sept pages comme ça, plus les signatures. Et après on claironne à tous vents qu'on a réglé le problème de l'emploi ! Il n'y a plus de place à Ville-Evrard ?

Les commissions nationales de l'emploi devront être constituées pour le 31 mai au plus tard, dans chaque groupe professionnel (et par la suite des commissions régionales interprofessionnelles). De la paperasserie et de la bureaucratie en perspective, quant aux solutions... Ces organismes seront paritaires, c'est-à-dire qu'ils comporteront autant de représentants des syndicats patronaux que des syndicats ouvriers. La participation est en bonne voie, comme on peut le constater. Que feront ces commissions ? Elles auront pour fonctions : l'information réciproque, l'étude de la situation, l'évolution prévisible, la participation à l'étude des moyens de formation et de réadaptation et à leur développement, l'examen des moyens de reclassement ou de réadaptation existants (s'il en existe !) et la recherche de leur meilleure utilisation possible, la liaison avec les organismes publics ou paritaires déjà chargés de l'emploi (mais que faisaient-ils donc ceux-là, déjà ?) Or, s'informera, on étudiera, on examinera, on recherchera, et on participera !

L' « accord » interdit-il au patronat de licencier, sans, préalablement, fournir un emploi équivalent au travailleur ? Absolument pas. L'entreprise devra informer le Comité d'Entreprise (mais ça n'existait pas déjà ? Quels résultats obtenait-on ?). Le délai d'information, en cas de licenciements collectifs, entre la convocation du Comité et la *décision définitive de l'employeur (car c'est lui qui décide*, qu'est-ce que vous croyez ?), et si les suppressions d'emplois sont dûes à une mauvaise conjoncture économique, varie de huit jours à un mois suivant le nombre de licenciements prévus. S'il s'agit de fusion ou de concentration d'entreprise, ce délai sera d'un à trois mois.

Comme on le voit, les licenciements, donc le chômage, ne sont nullement écartés, quoiqu'on en dise, et, en principe les déclassements doivent être évités. Ce qui fait qu'un des points les plus importants du texte prévoit... les droits des travailleurs mutés ayant subi un déclassement. Le travailleur déclassé continuera à percevoir son salaire antérieur... pendant deux mois. Ensuite pendant quatre mois, son nouveau salaire augmenté d'une prime dégressive représentant 80, 60, 40 et 20 % de la différence entre son ancien salaire et le nouveau. A la condition qu'il subisse une perte d'au moins 10 % et qu'il justifie de deux ans d'ancienneté dans l'entreprise.

Ajoutons que les licenciés gardent pendant un an (mais pas plus) un priorité de réembauchage et nous aurons fait le tour de la grrrrande « victoire » de MM. Séguy, Descamps, Bergeron, Sauty et autres, de ce fameux texte que les patrons se sont empressés de signer, afin d'avoir au plus vite les mains libres pour se les frotter en signe de grand contentement. *Ce texte ne remet nullement en cause leur « indispensable coussin de quelques centaines de milliers de chômeurs ». On ne supprime pas le chômage, on s'intalle dedans !*

La critique est aisée dira-t-on et la C. N. T. n'a jamais obtenu, ne serait-ce que ça. Nous répondrons que si la C. N. T. avait les effectifs de certaines centrales syndicales réformistes, elle n'irait pas perdre son temps dans de graves parlottes avec les patrons. D'ailleurs le problème de l'emploi, comme beaucoup d'autres, serait réglé depuis longtemps. Par le moyen de grèves générales illimitées et expropriatrices des parasites capitalistes. C'est avant mai et juin derniers que des mouvements de cette ampleur auraient abouti à l'autogestion de la société et notamment de l'économie.

Mais puisque la C. N. T. n'a pas ces millions de syndiqués que d'autres démobilisent, par des pétitions, grèves tournantes, grèves rotatives, et autres journées d'inaction, c'est à la classe ouvrière de les lui donner. Non pas de lui « faire confiance », de démissionner en lui déléguant les pouvoirs de la classe, mais en utilisant l'organisation syndicaliste révolutionnaire comme instrument de combat de la classe des travailleurs et en participant à son action :

— pour la semaine de 30 heures (sans réduction des salaires) ;
— pour les 6 semaines de congés annuels ;
— pour la retraite à 55 ans ;
— pour la gestion ouvrière de l'automation ;

seules revendications susceptibles, une fois arrachées, de supprimer le chômage existant et de garantir les salariés contre sa renaissance.

**Bernard KERVEANT**

P.S.—La répartition des bénéfices revenant aux ouvriers des Ateliers de Serrurerie de la Seine, à Ste-Florine (Hte-Loire), au titre de la participaton, a été d'UN FRANC DIX (1,10 F) par ouvrier, pour 1968 ! Quand on vous dit que l'avenir est à nous.

# Où en sommes-nous ?

Où en sommes-nous ? Ebranlé par les événements de mai, l'Etat capitaliste a lancé deux offensives parallèles pour écraser en même temps l'élan revendicatif des travailleurs et la poussée révolutionnaire des étudiants, lycéens et groupes d'extrême-gauche.

Après avoir paru céder du terrain aux accords de Grenelle qui, comme c'était à prévoir, se sont révélés n'être en définitive qu'une duperie, le pouvoir capitaliste s'est arrangé pour que les travailleurs se retrouvent au même point, c'est-à-dire cherchant à « joindre les deux bouts » toutes les fins de mois. Les augmentations ont été rapidement absorbées par la hausse des prix à laquelle s'est ajoutée la majoration d'un certain nombre d'impôts indirects. Avec la complicité de la presse bourgeoise, l'Etat a également brandit le spectre de la dévaluation, assurant que les difficultés économiques et financières du pays étaient dues exclusivement aux événements de mai. Or, quelque temps avant, les économistes bourgeois s'étaient laissés aller à avouer que les grèves de mai-juin 1968 avaient finalement eu un effet salutaire sur l'économie française en permettant la liquidation des stocks et en relançant la production par une augmentation (très éphémère, on le sait) du pouvoir d'achat des masses laborieuses. Aujourd'hui, le patronat et l'Etat parlent de bloquer les salaires.

Parallèlement, l'Etat capitaliste lance une offensive pour parfaire l'« intégration » des syndicats et paralyser le mouvement ouvrier en utilisant comme intermédiaires les bureaucraties syndicales. Cette tentative de « nationaliser » le syndicalisme ouvrier et d'en faire une sorte de pendant au syndicalisme patronal s'est manifestée concrètement par un certain nombre de mesures : loi sur les droits syndicaux dans l'entreprise, mise en place de la participation aux résultats de l'autofinancement, accord récent sur l'indemnisation du chômage qui n'est en définitive que la reconnaissance officielle, par les syndicats réformistes, du chômage comme « nécessité » inéluctable alors que leur action devrait tendre au contraire, à imposer la suppression du chômage et la réduction effective des horaires de travail. Enfin, le pouvoir prépare, avec le référendum prévu, la mise en place, au niveau régional, des organismes de collaboration de classes afin de mieux « ligoter » l'action des travailleurs.

Au niveau des étudiants et lycéens, on retrouve le même schéma : répression et, parallèlement, tentative d'intégration au moyen de la réforme Edgar Faure « participationniste ». Cette réforme, qui prétend accorder aux étudiants une participation dans la gestion des universités est fondée sur un principe essentiel clairement exposé dans ses premiers articles : subordonner l'enseignement aux besoins des grands capitalistes en « personnel d'encadrement », préparer les étudiants au rôle de « chien de garde » du système capitaliste qui leur est dévolu. Il s'agit, par la participation, d'amener les étudiants à cautionner ce rôle de l'université par leur simple présence dans les organismes paritaires de gestion. Les étudiants d'extrême-gauche ont tout de suite pris conscience de ce piège et ont appelé au boycott des élections universitaires malgré la tentative de chantage des autorités qui menaçaient de suspendre les cours si le pourcentage de 60 pour 100 de votants n'était pas atteint. Or, malgré les chiffres optimistes annoncés par le ministre de l'Education nationale, ce chiffre n'est pas atteint. Le pouvoir abandonne cependant sa menace. Cette épreuve de force, dont les étudiants sortent en définitive vainqueurs, montre au moins une chose : c'est que, malgré ce que prétend le pouvoir et ce que répand la presse bourgeoise, les étudiants contestataires sont loin d'être « quelques dizaines d'enragés ». Aussi, le grand problème pour le pouvoir demeure de briser la révolte étudiante. Fort heureusement (et malheureusement pour lui) les moyens qui lui restent, c'est-à-dire la provocation et l'usage du terrorisme policier, sont plutôt susceptibles d'unifier et de renforcer dans la lutte contre la répression une majorité d'étudiants prenant au fur et à mesure conscience d'un certain nombre de problèmes politiques. Les lycéens, de leur côté, avec toute la fougue dont ils sont capables, ont assumé pleinement leur rôle révolutionnaire : maintenir, depuis leur rentrée jusqu'à celle des universités, la lutte contre la répression autour du thème de la liberté d'expression politique.

Loin d'être jugulée et malgré la répression policière croissante, le mouvement révolutionnaire de mai 1968 demeure en pleine montée du côté des minorités d'extrême-gauche. Le point capital réside maintenant dans les rapports entre la lutte de la jeunesse révolutionnaire et l'action des syndicats. On sait quelle est la position réactionnaire des bureaucraties syndicales réformistes. C'est donc au niveau de la base que la partie se joue. Malgré les « mises en garde » et les calomnies lancées par les bureaucraties syndicales et les dirigeants des partis politiques, les travailleurs et les jeunes révolutionnaires maintiennent un contact fructueux au niveau des entreprises. Il n'est pas rare de voir des travailleurs réclamer que de jeunes « gauchistes », étudiants ou non, viennent discuter avec eux. Il ne faut pas se faire trop d'illusions : l'appareil bureaucratique et réformiste, allié de fait aux capitalistes, conserve la mainmise sur la plupart de « ses » syndiqués. Tôt ou tard cependant il sera placé au pied du mur, choisir entre le syndicalisme révolutionnaire et la trahison avouée des luttes ouvrières. Les travailleurs comprendront alors enfin qu'ils n'ont qu'une chose à faire : prendre en main leurs propres luttes.

S. Y.

# Association Germinal

Constituée en 1966, l'Association Germinal s'était assigné pour mission l'organisation de loisirs culturels ; elle semblait, de ce fait, vouée à une popularité saine et exaltante. Ses projets étaient multiples : organisaton de colonies de vacances pour enfants, centres de plein air pour jeunes gens et adultes et même (pourquoi pas) centres de rencontre et de repos pour personnes âgées désireuses de se retremper dans une atmosphère saine et fraternelle, à l'écart de toutes les contraintes de la société de consommation qui nous emprisonne.

Les pionniers de ce mouvement ont donc tracé un plan de travail et se sont attelés sans tarder à une besogne de longue haleine. Il serait peut-être prématuré de vouloir déjà tirer des conclusions de ce qui a été réalisé mais on peut affirmer que les perspectives pour 69 sont constructives et dénotent un bon moral d'ensemble.

Le seul regret que nous puissions manifester c'est de constater le nombre de copains qui tout en connaissant l'existance de « Germinal », n'en sont pas moins ignorants du but poursuivi par l'assocation et des structures qui la régissent. Aussi, le bureau d'administration, profitant de l'assemblée générale annuelle qui se tiendra le 9 mars prochain à Montargis, et à laquelle sont invités les adhérents et tous ceux qui contribuent ou pensent contribuer aux réalisations en cours, demandera à l'assemblée de se prononcer sur l'éventuelle préparation d'une journée d'information.

De plus, l'un des membres de l'association fera une déclaration très importante pour le développement de l'œuvre et il est indispensable que tous ceux qui se sentent concernés par cette réalisation, soient présents et donnent leur appréciation.

En outre, il sera procédé au renouvellement du bureau et à la création d'une commission de travail, ce qui revient à dire que la journée sera chargée en discussions. Nous espérons que les décisions prises en cette occasion seront fructueuses à brève échéance et que l'enthousiasme qui nous a donné le courage d'entreprendre une telle réalisation n'en sera que plus renforcé.

P. S. — Pour tout renseignement complémentaire veuillez écrire à : Association Germinal, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

# COMMUNIQUE

U. L. DE PERPIGNAN

Notre Union Locale invite ses membres à l'assemblée générale le 2 mars 1969 à 9 heures au local habituel.

# L'anarchiste Bakounine dans la Littérature

## Bakounine, de Dimitri Merejkowsky

Ici, aucun doute n'est possible : la pièce en quatre actes porte le nom même du héros qui y est dépeint.

L'action se passe en 1838, à Premoukhino, propriété des Bakounine, dans le gouvernement de Twersk et à Louganovo, propriété des Diakov, dans le même gouvernement.

Traduite par Michel de Grammont, la pièce n'apporte pas grand-chose comme introspection dans la vie du grand agitateur révolutionnaire.

Publié en 1922 aux Editions Bossard. Dimitri Merejkowsky nous décrit un drame de famille sans plus, avec quelques heurts qui bouleversent la vie des personnages.

Ce sont, bien entendu, les bakouniens qui font les frais des situations. Les autres personnages y sont mêlés par alliance, mariage d'une fille, sœur de Bakounine et quelques amis qui fréquentent les propriétés des parents et du gendre. Les lieux dépeints rappellent ici et là, ceux où a vécu le jeune Mikhaël Bakounine.

C'est le déroulement d'une vie à la campagne, où les seigneurs se laissent aller au gré des vents. Nous sommes en Russie, en 1838. On joue aux échecs et au canneberge ; on boit, on perd de l'argent, on paresse sans trop réfléchir. Mais, dans ce milieu, assez paradoxalement, Mikhaël risque quelques réflexions ; prodigue des conseils de tempérance à son beau frère. Ce dernier n'en a cure et envoie tout au diable. Quelques autres conversations évoquent Schelling et son système de l'idéalisme transcendantal que Mikhaël lit si bien qu'un dialogue s'ouvre entre le lecteur et un propriétaire ruiné... qui s'est fait bouffon plutôt que valet. Rien à retirer des conversations entre les jeunes filles, entre femme et mari entre père et mère.

Tout ce monde ne raconte que du déjà dit, réflexions sans valeur, Lieux communs, mots et toujours mots, rien que des mots.

De ce drame de la mésentente familiale, il n'y avait lieu de susciter un Bakounine. Mais peut-être ce nom fut-il un attrape-nigaud, pour attirer les spectateurs.

Et voici Bakounine qui informe les siens, du désir de se rendre à Moscou, de fréquenter l'université, de se préparer au professorat pour poursuivre par-après ses études à Berlin.

Le goût de la connaissance s'est emparé de la jeunesse qui cherche son salut dans le savoir. Bakounine n'y échappe pas.

Ici surgit le dialogue entre le père et le fils, où il s'agit de l'avenir du jeune homme. Celui-ci veut abandonner cette vie oisive de seigneur et vivre selon sa conscience. La révolte gronde en lui. Son père craint qu'il n'entraîne ses frères et sœurs dans ces faintaisies Saint-Simonienes. En effet, le père s'est rendu compte que sa fille aînée, mariée et mère de famille est gagnée par les paroles de Mikhaël.

Peut-être ici, Merejkowsky veut-il faire allusion au grand amour qu'éprouva Bakounine pour sa sœur.

La colère grandit entre père et fils. Dans ces passages, nous retrouvons quelques échos des pensées qui bouillonnent dans l'âme de Mikhaël Bakounine (p. 303).

Le père conclut à la révolte et le fils de se renchérir, de la sainte révolte pour la vérité divine.

Suivent les dialogues entre la mère et le fils, les fils et les sœurs, car l'heure de la grande séparation a sonné. Il faut être dignes « de nous-mêmes et de notre amour ». Mikhaël s'en va, proclamant sa foi, sa décision prise contre toutes les tromperies, les mirages, la morale à bon marché, le devoir d'esclavage.

« A bas toutes ces chaînes maudites », s'écrie-t-il, précisant ses intentions de ne pas se résigner ni s'abaisser.

Il ne faut pas souffrir les bras croisés, « mais faire descendre ce paradis, ce ciel sur la terre. Elever la terre jusqu'au ciel, tel est notre but et le but de toute l'humanité. »

Voilà bien notre Bakounine. Mais malgré ces quelques belles envolées, l'auteur semble traiter le sujet avec un peu trop de désinvolture.

L'acte II se poursuit sur le même ton, avec ce mélange mi-sérieux de conversations entrecoupées de réflexions plus ou moins judicieuses. Puis, c'est la rupture entre la femme et le mari.

Dans l'acte III, se déroulent quelques scènes sans grande importance.

Eclate alors la querelle opposant père et fille, où se précisera la position de Mikhaël se dressant contre l'autorité paternelle, lui criant sa malédiction. Son père lui dit : « ...Tu finiras mal... Tu deviendras un scélérat, un monstre pire que Robespierre et Marat, un rebelle à toutes les lois humaines et divines. Reviens à toi, humilie-toi, tant qu'il n'est pas encore trop tard. »

Mikhaël ne le peut, puisqu'il s'est dressé aussi contre Dieu. Refusant de s'humilier, il est chassé de chez lui. Ce sera le départ, mais avec lui partira Varenka, sa sœur mariée. Et c'est la scène d'adieu. Le fils débite quelques tirades, loue Don Quichotte, encense les romantiques ; les gens du départ vaincront, face au soleil du grand jour. Mikhaël exalte encore l'épouse, la mère, sa sœur, l'épouse hier encore esclave enchaînée et demain délivrée, libératrice du monde.

La réplique qui termine l'acte III peut être rapportée :

— On lève la coupe !

« Non pas à moi, mais à ce que j'aime plus que moi-même, à la vérité qui rend libre. Vous vous rappelez ce que je vous disais. L'extase de la destruction est l'extase de la création. A la vérité destructive et créatrice — soleil de tous les soleils ! »

Dans ce même acte, ajoutons que Dimitri Merejkowsky a placé un dialogue entre Savichna, la vieille nourrice, et Fenia, la fille de chambre au service des Bakounine. La jeune fille fait part à sa mère de ce que le jeune maître Michel, est franc-maçon. Et la vieille nourrice d'expliquer à Fenia ce que sont les francs-maçons :

«... des maîtres qui ont lu trop de livres, qui ont perdu le sens, ne croient plus en Dieu, ne respectent plus les autorités, vivent contrairement à la nature, pire que des païens. »

L'acte IV est assez décevant. L'auteur, par l'un des personnages fait allusion à un écrit — une lettre de Bielensky à Botkine sur Bakounine. « J'ai aimé cet homme plus que tout au monde, mais maintenant, il est pour moi une énigme déchiffrée. »

La pièce se termine d'une façon bouffonne et on ne sait si l'auteur a voulu ridiculiser son héros, ou le tourner en déraison. Cette finale : « Vivat Mikhaël Bakounine », le laisse supposer.

La lecture de cette pièce laisse un malaise certain. L'on y trouve un mélange de vérité et d'imagination, mais toujours un à peu près, où on devine un manque d'objectivité qui frappe ceux qui connaissent la vie et les écrits de Bakounine.

L'auteur s'est érigé en censeur d'une vie, sans qu'il ait pu en saisir la trame et la tragique beauté. Le héros de sa pièce était bien au-dessus de ces mièvres dialogues sans profondeur et lorsqu'il a été question d'idées, elles furent déformées, pour ne pas dire davantage.

**HEM DAY**

*LE MALAISE BRETON :*

# Chouannerie ou révolution ?

Les conflits sociaux qui se déroulent en Bretagne y prennent une violence rare ailleurs. Périodiquement les agriculteurs manifestent leur colère, barrages de routes et de voies ferrées, occupations de préfectures, de sous-préfectures, câbles téléphoniques sectionnés, poteaux télégraphiques sciés, etc. Les ouvriers, principalement dans le complexe industriel de Nantes, Saint-Nazaire, Basse-Indre ne sont pas en reste, avec les grèves sauvages de 1953, 1955, 1968 (rappelons, qu'après que les étudiants de Nanterre aient mis le feu aux poudres dans l'université, ce sont les ouvriers de Sud-Aviation de la banlieue de Nantes qui déclenchèrent l'action ouvrière, en occupant l'usine et en y enfermant le directeur). Pourquoi ?

Depuis des années (près de 20), les licenciements dans les chantiers navals, dûs à l'automation, ont créé un chômage endémique dans cette région. Quand Watermann installe une usine à Saint-Nazaire, la société offre 800 emplois et voit se présenter 3.500 demandeurs, ce qui illustre bien ce qui précède. Des conserveries situées dans le Finistère, ferment et s'installent dans l'Oise où elles trouvent la main d'œuvre locale. Les papeteries Bolloré, à Scaer, ont pu ne pas fermer grâce à une reconversion partielle de la production, quelques centaines d'ouvriers n'en furent pas moins licenciés. Et nous pourrions poursuivre une énumération fastidieuse de quantités de cas analogues.

Les bretons sont des sauvages ; ceci est dit et répété d'une façon stupide, par ceux qui tout aussi bêtement affirment qu'il y a toujours eu des patrons (ce qui est faux) et qu'il y en aura toujours, ce qui n'est pas démontré (et ça ne l'était guère en mai-juin 1968). La « preuve », ils mangent à même la table, dans des trous creusés (oh, connerie !) L'art breton se manifeste sous différentes formes. Il y a la musique, la poésie en langue celte, le mobilier sculpté (lit clos, buffet avec des galeries pour y mettre précisément les assiettes debout), la vaisselle de style (le Quimper), etc. Des assiettes et des buffets pour les y mettre. S'ils mangent à même la table, dans des trous, que peuvent-ils bien faire de ces assiettes ? Parions qu'ils s'en servent comme suppositoires contre l'insomnie. Au reste, quelques-uns de ces sauvages sont restés célèbres. Des marins, navigateurs, explorateurs : René Duguay-Trouin. (Surcouf) ; Jacques Cartier (St-Malo). Des hommes de science : le docteur Laennec (inventeur du stéthoscope) ; le docteur Broussais (qui a découvert un système physiologique fondé sur l'irritabilité des tissus) — ces deux hommes ont donné leur nom à des hôpitaux parisiens ; Félix Le Dantec (biologiste), respectivement de Quimper, St-Malo et Plougastel — Daoulas. Des hommes de lettres : Chateaubriand (St-Malo) ; Max Jacob (Quimper) ; l'abbé Lammenais (Saint-Malo) — qui rompit plus tard avec l'Eglise —; Villiers - de-l'Isle - Adam (St-Brieux) ; Jean Guéhenno (Fougères) ; Jules Verne (Nantes) ; Ernest Renan (Tréguier) ; Jules Vallès (Nantes). Sait-on que Louis Jouvet était de Crozon ?

Les Bretons ont même poussé le sens de l'humour jusqu'à refiler aux autres Français des politiciens comme Aristide Briand (Nantes) ; Marcel Cachin (Paimpol) ; René Pléven (Côtes-d'Armor) et l'actuel président du Sénat (2e personnage de l'Etat, s'il vous plait, ce qui fait une belle jambe aux Bretons) et qui est originaire de Brest. Comme on le voit, les Armoricains ont largement contribué aux arts et aux sciences français.

Nous ne voyons pas d'inconvénients

*(Suite page 2)*

# AREA MUNDIAL

## DESPERSONALIZACION DEL HOMBRE

DE Bélgica viene la noticia. Se dice que allí cada ciudadano va a tener un número fijo como signo distintivo de sus relaciones con el Estado. En vez del nombre, un número. Las relaciones Estado-individuo son muchas: tarjeta de identidad, contribuyente, carnet de conductor, etc., etc. En todos esos documentos siempre iba el nombre del interesado, acompañado de otras circunstancias personales, en lo sucesivo — en cuanto a Bélgica se refiere —, irá únicamente el número.

Si esa medida fuera sólo adoptada en Bélgica, su importancia sería muy relativa, pero es que puede predecirse que tarde o temprano, irá implantándose en todos los países. Lo cual da al hecho mucha más grande trascendencia.

Designar a un individuo con un número, en vez de con su nombre, significa despersonalizarle, algo así como si de lo concreto pasáramos a lo abstracto.

El nombre tiene mucha importancia y significación. Va de la historia a la realidad del individuo, de la familia que se expresa en los apellidos, al nombre propio que es lo personal de cada hombre o mujer. Después del matrimonio, la mujer cambia de apellido, puesto que cambia de familia; el hombre lo que hace es fundar una propia.

El nombre es, pues, aquel signo que expresa la envoltura entrañable del hombre respecto de sus más próximos allegados, sumada a una alusión puramente personal. Hay que ser honorable para no manchar el nombre que hemos heredado y que pasará después a nuestros descendientes y cuando desaparezcamos de este mundo, sólo quedará tras de nosotros un nombre que velará durante algún tiempo nuestro sueño eterno y una descendencia unida a nosotros por ese lazo nominal que irá transmitiéndose.

Pero si el nombre le cambiamos por un número, resultará que nos sumergimos en la masa, como en un pozo sin fondo. Una especie de naufragio irremediable. Mas el Estado, siempre asentimental y expeditivo acabará empleando los números como distintivos, con lo cual facilitará extraordinariamente su labor. No sólo en las personas, sino en multitud de objetos: un automóvil para su dueño es un vehículo de tal marca y tales características, para el Estado es un número de matrícula. Igual hace el Estado con las personas, cuando las saca de la sociedad y las sitúa aparte, tal como sucede con los delincuentes. Ya se sabe que un preso tampoco es otra cosa más que un número sobre la espalda. Meditando sobre esto diríamos que para separar a una persona de la sociedad, basta sencillamente, con quitarle el nombre. Es una manera de que se sienta perdido y desamparado.

Por eso la numeración referida a los hombres ha sido, hasta ahora, un indicio de que ha habido una elevación o un descenso sobre la persona propiamente dicha. Al delincuente se le separa de la sociedad y en vez de un nombre se le conoce por un número; a los reyes también se les numera, puesto que son más que una persona, son un símbolo.

Esta manera numeral de designar a los ciudadanos será inevitable en un futuro más o menos próximo, debido, principalmente, a la intervención de los computadores. ¿Cuál es nuestro lazo de unión con las máquinas, en general, y con los computadores en particular? El lazo de unión son las matemáticas o sea los números. A un computador el nombre de Fulano de Tal, por muy ilustre que sea, por distinguido y notable, no le dice nada; sin embargo, dar a un computador un número es suministrarle su alimento ideal.

Si aludíamos antes a esa innovación de Bélgica, de introducir la numeración para identificar a toda la población, podríamos aludir ahora a diversos países de Europa que ya están lanzados por el camino de los computadores electrónicos.

Los más rápidos empleados de la administración son los computadores. Ya se sabe que para manejar estas máquinas electrónicas sólo hay una dificultad: traducir a su idioma propio, formado únicamente por abstracciones nuestro complejo idioma de imágenes y alusiones concretas. Es decir, ir de los nombres a los números.

La primera operación poética que realizó el hombre fue la de dar nombre a las cosas. Nombrar por primera vze una cosa es inventarla. Después de eso, los nombres de las cosas más bellas, como estrella, sol, flor, etc., pasaban a las personas. En especial, naturalmente, a las mujeres. Es decir, cuando de una cosa bella se traía el nombre a una mujer — por ejemplo estrella —, lo que se pretendía era arrastrar con el nombre parte de la cosa.

Los primeros seres humanos que llegaron a la tierra, deslumbrados, sin duda, por el maravilloso espectáculo, fueron poetas, después van a acabar, por fin, siendo exclusivamente científicos. Menos belleza, aunque incomparablemente, más eficacia.

Masa y supremacía del Estado. Dos características de nuestra época presente. No queda más si queremos conservar algo de nuestra personalidad humana, que dejar al Estado que se desenvuelva como quiera y cultivar nosotros personalmente ese estrecho círculo de convivencia en que cada uno somos un ser concreto, humano y único. Es decir, un nombre. Sólo tras un nombre puede haber una personalidad.

*C. Delgado Olivares*

# La tragedia del pueblo español

DESDE hace más de tres decenios las víctimas de la vesanía franquista de dentro y fuera de España, a menudo comprobamos con asco y repugnancia que a pesar de que el fascismo falangista, en el curso de la última Guerra Mundial estaba incondicionalmente al lado de las naciones totalitarias del Eje Roma-Berlín, que los súbditos de las naciones aliadas que entraban en la Península Ibérica para incorporarse a las fuerzas de liberación que se organizaban en Inglaterra, eran detenidos y conducidos a los campos de concentración bajo la vigilancia de los fascistas falangistas, que a la caída del frente francés que abrió las puertas a la invasión a las divisiones alemanas, las fuerzas militares españolas alevosa y cobardemente ocuparon Tánger, a la par que reivindicaban a voz en grito Gibraltar, el Marruecos francés y el Rosellón que debían ser solemnemente incorporados a la bandera imperial del yugo y de las flechas. Además las costas mediterráneas españolas aprovisionaban a los submarinos piratas alemañes, y para colmo de la desfachatez, el gobierno del caudillo organizó la desgraciada División Azul, compuesta de franco-tiradores que combatieron en el frente ruso al lado de las divisiones invasoras alemanas. Los gobiernos de las naciones aliadas que conocían sobradamente hasta los más mínimos detalles la actuación beligerante del franquismo a favor de Hitler y de Mussolini, cuando firmaron el Pacto del Atlántico, afirmaron solemnemente ante la conciencia universal, que una vez derrotado el fascismo, la democracia sería restablecida en todas las naciones que sufrían la dictadura totalitaria. Se terminó la guerra y las naciones que firmaron dicha pacto, en vez de restablecer en España la justicia y la libertad dieron el espaldarazo a la dictadura franquista para que pudiera continuar sádicamente martirizando al pueblo español. Los intereses industriales, bancarios y vaticanistas son los que en realidad explotan y dominan el mundo, de consiguiente la tragedia permanente e inconmensurable que por espacio de treinta años vive el pueblo ibérico con toda su escuela de represiones, de martirios y de víctimas, no dice nada a los corazones petrificados de los ministros de las naciones que estuvieron en guerra contra los bárbaros fascistas, que periódicamente van a rendir pleitesía al dictador autoritario y cruel que tanto daño hizo a las naciones aliadas. La presencia del fascismo español en el poder, es un insulto y una traición a los millones de soldados, entre ellos, millares de españoles que ofrendaron generosamente, heroicamente, su vida pensando que defendían la justicia y la libertad de los hombres y de los pueblos.

Con supina hipocresía diferentes veces se ha dicho que el problema de liberar España corresponde sólo y exclusivamente a los españoles; sin embargo, cada día comprobamos que el capitalismo mundial no tiene fronteras, las grandes potencias intervienen descaradamente en todas partes donde están en juego los intereses industriales, petroleros, agrícolas, estratégicos, etc.

En los países iberoamericanos, los americanos del Norte no solamente explotan inicuamente inmensas extensiones fruteras y mineras, sino que los militares estadounidenses profesionales de la antiguerrilla instruyen y arman a las fuerzas reaccionarias que combaten a los guerrilleros. En España los americanos han prestado al franquismo centenares de millones de dólares que le han permitido soslayar momentos difíciles, han alquilado pedazos del territorio para instalar bases militares y han armado el ejército con toda clase de armas convencionales para masacrar al pueblo español en caso de que un día, cansado de sufrir se lance a la revuelta para liberarse de la esclavitud totalitaria.

Actualmente, los reaccionarios, los obispos cavernícolas y los militares de alta graduación responsables de más de un millón de muertos, rabiosos de las protestas y huelgas que en el curso de los últimos meses han tenido lugar en Asturias y en las provincias vascongadas, han obligado al gobierno franquista a decretar el estado de excepción én todo el territorio nacional. Hay quien duda de que los militares hayan contribuído a exigir al caudillo anular el Fuero de los Españoles; los que hemos sufrido en nuestra carne la acción intolerante y sanguinaria de ciertos generales no nos extrañamos de nada. Martínez Anido, Arlegui y Milans del Bosch, fueron los organizadores y protectores de las bandas de pistoleros que a la salida de las fábricas y de los talleres con una patente de corso en el bolsillo, asesinaban impunemente a los trabajadores confederales, además del verdugo de Cuba, general Weyler, siendo capitán general de la 4a Región, con motivo de una huelga general que los trabajadores declararon en Barcelona, declaró a los periodistas que le interrogaron lo siguiente: «He dado la orden de cerrar los hospitales y las cárceles. Sólo quedarán abiertos los cementerios.» Con tales antecedentes y otros muchos que podríamos sacar a colación no podemos extrañarnos de que el vicealmirante Antonio González, por el mero hecho de haber sido parado su coche por los estudiantes, dirigiera al gobierno telegramas de protesta y de indignación, y que el general Viñete Pérez, capitán general de la Región catalana, exigiera responsapilidades contra los estudiantes que echaron por la ventana el busto del general Franco. Así es que los jerifaltes de la situación que por la violencia represiva permanente detentan los puestos clave del Estado fascista español, no es sorpresa alguna que hayan exigido la proclamación del estado de excepción.

Después de más de cincuenta años de experiencia de lo que representa para los pueblos la barbarie fascista, es necesario que tengamos en cuenta el amaño monstruoso que se está preparando mundialmente contra la libertad. El problema de España, de Portugal, de Grecia y de los países de la América latina, no es específico de las naciones que sufren la lepra totalitaria, por lo que es imprescindible que los trabajadores, los estudiantes y los intelectuales de todas las naciones, formemos el cuadro y con decisión y espíritu valiente acabemos para siempre con todos los regímenes totalitarios. Si dispersamos nuestros esfuerzos, si malgastamos nuestras energías en pequeñeces de poca monta, si no procuramos estar a la altura de las circunstancias, el fascismo acabará universalmente con todo vestigio de justicia y de libertad.

**Andrés CAPDEVILA**

# ANTENA

PRESUPUESTO DE GUERRA EJEMPLAR

ANDORRA. — Los andorranos han recibido noticia del presupuesto de guerra de su país para 1969 (300 pesetas) con signos de conformidad, puesto que no tienen ambiciones de poderío militar y atómico. Sus siglos de paz ininterrumpida les sientan mejor a los andorranos que todas las vanidades mundanales y patrióticas. Las 300 pesetas indicadas serán empleadas en cartuchos disparables en salvas, en ocasión de probables visitas de personajes, por 20 soldados ocasionales.

La «nación andorrana» es tomada a chacota, mas los bromeados se libran de las absurdas y espantosas guerras que periódicamente sostienen las naciones «bromistas»!

IGLESIA OCUPADA

PARIS. — Un centenar de españoles católicos ocupó durante los días 15 y 16 de febrero, la iglesia española de la calle de la Pompe, en signo de protesta contra la ley de excepción que rige en España. En una declaración escrita, los protestatarios denuncian la posición pro franquista del episcopado español, sostenedor consciente del estado de tiranía que sufre. hace 30 años, la población española.

LAS DETENCIONES

MADRID. — El ministro por gracia de Franco, Fraga Iribarne, ha declarado que «el estado de excepción durará los tres meses prometidos y un año más si conviene». Las detenciones siguen al orden día, pero el número de las mismas no es conocido a causa del riguroso silencio que la autoridad observa con respecto a las mismas. El régimen inquisitorial es perfecto, con torturas y todo, pero entre muros y una cortina de silencio absoluto. No obstante se sabe que la represión mayor la han sufrido los estudiantes de Madrid y Barcelona, particularmente los designados como bakuninistas, a los cuales la policía trató de desacreditar atribuyéndoles incendios de buzones postales, miseria cerillera que actualmente ejecutan agentes del gobierno vestidos de persona, con el «pacífico» fin de que la opinión se vuelque contra los estudiantes perseguidos, encarcelados, apaleados y calumniados, pero amantes de la anarquía.

HERMANDAD APLAZADA

BRIVE. — El gemelaje proyectado entre Brive y Toledo ha sido aplazado por el ayuntamiento brivense, debido al estado de excepción que rige en España. En una declaración del alcalde de Brive se dice que las relaciones entre gobierno y gobierno es una cosa, pero que el trato desde el plano popular es muy otra. En concreto, que mientras la voluntad democrática del pueblo español no sea respetada, no habrá mandanga gemelista entre la villa francesa de Brive y la ciudad española de Toledo.

PROGRESO CONTRA EGRESO

MACON. — La bóveda de la iglesia de St-Pierre de Sallutre se ha desplomado aplastando el órgano, vidrieras coloridas, estatuas, ornamentos, bancos, confesionarios, etc. Los sallutrinos creyentes estiman que esa catástrofe se debe a los repetidos «bang» producidos por la aviación supersónica.

# Las manifestaciones de Hannover (Alemania)

Organizada por la colonia española de esta ciudad, con la colaboración de la D. G. B. (Sindicatos Alemanes) y la participación de grupos de estudiantes alemanes, griegos y otras nacionalidades, tuvo lugar esta manifestación de solidaridad al pueblo español. Puede decirse que al iniciarse la manifestación que salió de la plaza frente al edificio de la D. G. B., los manifestantes pasarían de los 1.500. Encabezaba la manifestación una representación de los sindicatos alemanes acompañados de algunos miembros de la comisión organizadora (españoles). El acto había sido anunciado pacífico y los españoles nos mantuvimos en esa postura, considerando que las pancartas hablaban por nosotros; no así los jóvenes estudiantes alemanes que al parecer no estaban de acuerdo con la marcha ordenada de la comitiva, y en ciertos momentos trataron de encabezar la manifestación, lo que produjo un pequeño barullo. Esos manifestantes, al pasar por las calles más céntricas de la ciudad en dirección al Consulado, abuchearon a los representantes de la D. G. B., pero ante la intervención de los españoles volvieron a ocupar su puesto en la misma; solamente un grupo de aquéllos jóvenes (unos 100) se adelantaron solos, pero un poco más adelante se volvieron a unir al grueso de la comitiva, y de forma bastante ordenada se llegó, por fin, al consulado, donde se protestó con gritos de «Muera Franco», «Abajo el fascismo», «España sí, Franco no», etc.

Hasta aquí todo fue bien; pero a los pocos minutos de nuestra estancia frente al consulado y mientras nosotros veíamos como nos obsevaban a través de los visillos los ocupantes del consulado (suponemos los empleados del mismo) de repente y sin que nadie hubiera tomado actitud agresiva hicieron su aparición policías y más policías, por lo menos 200 más un coche en una calle cercana que no llegaron a usar. Esto motivó una protesta general, con abucheo para la policía, formando ésta barrera para defender el consulado (que nadie atacó). Daría risa si no fuera el asco que produce ver como las *democracias* defienden al fascismo. Un grupo de unos 200 jóvenes estudiantes alemanes con algunos españoles (bastantes mujeres) rompieron varias veces la barrera, y en uno de estos barullos la policía detuvo un español. Rápidamente corrió la voz, clamándose por la libertad de nuestro compatriota; la policía no parecía muy conforme y entonces se lanza el ultimatum: o nuestro compañero queda libre o asaltamos el consulado. Nuestro compañero fue automáticamente puesto en libertad; la policía nos ruega calma; la comisión considera logrados los objetivos de la protesta y da por terminada la manifestación.

Pese al mal tiempo de frío intenso y nieve y los pequeños jaleos de estos valientes jóvenes alemanes, la manifestación fue un éxito, juntándonos frente al consulado más de mil manifestantes, en mayoría españoles. Tal és en resumen lo ocurrido en Hannover en la tarde del sábado 16 de febrero.

UN EMIGRANTE

MAS DETENCIONES

BARCELONA. — La policía ha procedido a la detención de veinte antifranquistas, 18 trabajadores, un profesor y un traductor de editorial, en mayor parte jóvenes, acusándoles de asociación ilícita y manejos subversivos.

NUEVA VERSION DE LAS FALLAS

VALENCIA. — En la noche del 17 al 18 de febrero estallaron dos bombas en esta ciudad, una en la Casa de América y otra en el Gobierno Militar. Sin víctimas, pero con desperfectos.

*España por dentro*

# Nivel de confort

AMIGOS, hay frío en España. Tal vez Europa se extienda a través de los Pirineos debido a la industrialización del país, pero ésta no calienta los hogares españoles. Solamente un 1 por 100 del personal que trabaja en las granjas españolas tiene calefacción central en sus hogares y solamente el 8 por 100 del resto de los trabajadores tienen la posibilidad de mantener sus hogares calefaccionados.

Esta estadística del frío surgió durante la primera encuesta nacional de equipos para el hogar y el nivel cultural español hecho por el Instituto Nacional de Estadísticas.

Si se cree que los españoles se han incorporado completamente al siglo XX échese un vistazo:

Actualmente el 13 por 100 de todas las familias españolas tiene un automóvil pero solamente un 8 por 100 de las familias campesinas poseen un auto. Y lo que es más, el 80 por 100 de los campesinos españoles que trabajan los campos y viven en las aldeas cercanas, le dijeron al Instituto que ellos no precisaban autos.

A los fabricantes de automóviles en España, quienes entregan 450.000 unidades anuales, les gusta pensar que ellos pueden cambiar el parccer de los campesinos a este respecto.

El 21 por 100 de las familias españolas tienen los tres equipos básicos en el hogar — refrigerador, lavadora y televisión —. Pero según demostró la encuesta, la brecha entre el peón de la finca y el jefe en la ciudad es muy grande.

Los hogares en los campos tienen los tres equipos en sólo un 2 por 100 de los casos. El resto de los trabajadores tienen los equipos en un 23 por 100 de los casos.

La imagen es un poco más clara si Vd. piensa en términos de aparato preferido de los españoles, la máquina de lavar. De todas las familias españolas el 39 por 100 tiene una lavadora, pero, nuevamente los peones de las granjas se encuentran al final, con 17 por 100 contra 47 por 100 del resto de las familias obreras.

El próximo aparato en importancia es el refrigerador, aunque a los españoles les gusta el vino tinto a temperatura ambiente. Aproximadamente el 35 por 100 de las familias españolas tienen refrigerador.

Esto tal vez no sea tan terrible como parece, ya que el 68 por 100 de todas las familias campesinas dijeron que ellos no precisaban esos aparatos. Pero lo que en verdad dijo este 68 por 100 es que «si no tenían electricidad, agua caliente u otros servicios elementales, el pensar en un refrigerador es algo un poco fuera de lugar».

Las estadísticas demostraron que ninguna familia campesina tiene aspiradoras y solamente un 5 por 100 de todas las familias españolas la tienen. El punto es que las familias campesinas no tienen alfombras que limpiar.

Pero vayamos a un instrumento que nos trae los resultados del último juego de balompie y la respuesta es diferente. De todas las familias españolas el 76 por 100 posee un aparato de radio, ya sean regulares o a transistores y no hay diferencia entre las zonas urbanas y rurales. El balompié y las noticias no conocen las barreras sociales.

Por otra parte, solamente un 38 por 100 de las familias españolas tiene televisor, y solamente un 13 por 100 de las familias campesinas.

La cifra es mucho menor para los tocadiscos. Solamente un 8 por 100 tiene uno y un 87 por 100 de las familias dijeron que no lo necesitaban.

Los teléfonos solamente han alcanzado un 20 por 100 de los hogares españoles, dividido en un 3 por 100 de las familias campesinas y 26 por 100 para el resto.

Los españoles obtienen la calefacción de la electricidad, carbón, gas, leña y otros medios. Solamente 3 por 100 de ellos usa la electricidad, informó la encuesta, mientras que el resto usa leña y otros medios.

Las dificultades que se ven en las sociedades que emergen están plagando a España; la escasez de sirvientas. Solamente un 3 por 100 de éstas tienen servicio.

Vd. no lo creería si fuese a Madrid en agosto, el tradicional mes de vacaciones, pero solamente el 29 por 100 de las familias españolas toman vacaciones y solamente un 7 por 100 de ellas las pasan en hoteles o pensiones.

Pero de todas formas en comparación, si tal estudio se hubiese llevado a cabo una década atrás, los resultados hubiesen sido sorprendentes, debido a que a pesar de las estadísticas el progreso se está esparciendo a través de España.

**Ken Davis**

# Chouannerie ou révolution ?

*(Suite de la page 1.)*

à la sauvegarde des langues basque, provençale, catalane et autres. Au respet de l'histoire de chacun de ces peuples et de leur culture propre. Mais nous serions enchantés qu'il en fut de même avec notre langue celte, notre histoire celte, notre culture celte.

Voyons maintenant les courants politiques bretons, ce qu'ils préconisent et d'où ils viennent.

Le fameux F. L. B., d'abord. Ce Front de Libération de la Bretagne est dirigé depuis le sol irlandais (le seul pays qui le reconnaisse officieusement), par Yann Goulet (condamné à mort en 1945 pour sa participation active au nazisme), Alan Louarn (idem) et une vingtaine d'autres du même jus. En France, parmi les personnes arrêtées figure en bonne place un certain Jean Renaud, de Nantes, ancien agent des services de renseignements (espionnage) de l'armée allemande (Abwheir). Plus quelques curés, fantômes de la chouannerie, des Cadoudals ressuscités. Le F. L. B. n'est que le prolongement de l'ancien Parti national breton de triste mémoire. Il revendique l'indépendance de la nation bretonne, qu'il oppose à la nation française, au nom de théories qui ressemblent étrangement à celles des nazis. Ce sont des nationalistes qui, s'ils parvenaient à leurs fins, plongeraient la Bretagne dans une misère qui est aujourd'hui celle de l'Irlande.

Ne parlons pas de gaullistes de l'Union des jeunes pour le progrès (U. J. P.). Ces jeunes gens « croient utile de rappeler... que les Bretons ne paient que 2 400 millions de francs d'impôts, alors que la part de la Bretagne dans le budget est double». Ce qui démontre, l'impôt étant indexé sur le revenu, que celui-ci serait plutôt faiblard chez les maos. Quand à la part du budget consacrée à la Bretagne, la manière dont elle est utilisée fait que les intéressés qui assistent à ces gaspillages, finissent précisément par se demander si on ne se paie pas un peu leur tête. Et ils se fâchent !

# Juventud marchita

TRIBUNA JUVENIL

JUVENTUD es la palabra más hermosa que pronuncian los labios.

A ella se confía lo más árduo y difícil, y en ella se cifran las esperanzas del porvenir.

Los poetas dedican estrofas en su labor y la humanidad entera se prosterna para alabarla. La senectud le brinda su experiencia traducida en hermosas páginas de libros inmortales.

Todo cuanto se diga y escriba en su honor será poco siempre que la juventud sea merecedora de tales elogios.

Sería injusto pretender enjuiciar el conjunto de jóvenes, que, aunque tales, deberían conceptuarse de muy diferente manera. El mundo moderno proporciona fáciles medios de corrupción y vanos entretenimientos que los mantienen en ostracismos cuando se refiere a otras actividades más saludables y provechosas al espíritu, y por lo tanto, más en consonancia con los intereses vitales de la humanidad.

Necesariamente tal alejamiento conduce fatalmente a un desnivel de cultura sensiblemente ostensible en jóvenes proletarios que, ineludiblemente, repercute en detrimento con referencia a los intereses de la propia juventud.

Por otra parte hemos de convenir que vivimos una época sumamente trascendental en la que la juventud juega un papel importantísimo, y que sería imperdonable desaprovechar. La caída vertical del sistema totalitario con su secuela de fracasos y errores, nos plantea a la juventud infinidad de problemas que habrá que ir dilucidando paulatinamente si no queremos incubar en el embrión de esta nueva era el monstruo que nos ha de devorar más tarde. El origen de los males pasados radica en la despreocupación y el abandono secular del más importante y trascendental problema: el de la cultura. Sin ella todo son tinieblas. El hombre no busca en la ignorancia el origen de las cosas; la complicación de los fenómenos nos encuentra en el estudio de la filosofía; como encuentra la belleza en el estudio del arte; y la perfección en las obras maestras de la antigüedad.

Quienes no tienen alma porque carecen de sus elevadas y sublimes aspiraciones, ni han sentido jamás el latido de su corazón agitado por la emoción de un ideal de justicia y amor, es que no tienen tampoco savia ni substancia ya que en el vivero humano no se nutrieron de cuanto constituye el alimento espiritual de la humanidad.

Como decíamos, la juventud tiene que jugar un papel vitalísimo en el futuro. En el porvenir de España nuestra organización particularmente como aglutinante de jóvenes ácratas.

Aparte otros aspectos de interés colectivo que no atañen a nuestro desenvolvimiento interno, sino a la conservación — por decirlo así — de nuestro movimiento específico juvenil, nos incumbe particularmente velar por la integridad y pureza de los principios básicos que nos informan.

Subsistiremos y nos sobrepondremos a todos cuantos intenten desviar la esencia pura y neta de nuestras doctrinas y a cuantos pretendan enturbiar las aguas que refrescan la mentalidad de la juventud libertaria.

Sabemos que tenemos que luchar con denuedo en esta nueva etapa de la historia; pero por nuestro propio interés no desdeñaremos sacrificios, como jamás los hemos rehusado cuando los imperativos lo han exigimo.

Nuestra estancia en Francia toca a su fin y pronto volveremos al centro de nuestras actividades. A ella, a España, iremos más impetuosos.

El completo reajuste de nuestros cuadros juveniles ha de ser tarea primordial de la militancia juvenil libertaria. ¡No lo olvidemos!

GINO MAZA

LE GROUPE LIBERTAIRE « LOUISE MICHEL »

Organise une conférence publique et contradictoire, le vendredi 28 février à 21 h. précises à la salle de la Maison Verte, 127 rue Marcadet, Paris (18). Métros, Marcadet, Joffrin, Poissonnière.

Sujet : Le Gaullisme.

Orateurs : Maurice Joyeux et Maurice Laisant.

Entrée libre.

# INSISTENCIA

SE ha callado demasiado y es hora de arrojar la vajilla al aire y caigan los tiestos donde hallen natural caída. El dengue leninista se va infiltrando en nuestro hogar libertario y es caso de fumigarlo, de disiparlo, de extinguirlo, si no se quiere que esa ridícula cuán enojosa enfermedad prenda en la familia, la malee y extermine. Que es la consecuencia lógica de las tolerancias absurdas y, a veces, incomprensibles; o que se comprenden demasiado.

En nuestro número 544 hemos insertado una nota antibolchevique que salió defectuosa por accidente fortuito. La cosa sería sin importancia si la sinrazón careciera de dientes para el mordisco, o cara-cuero para un sonreír histérico. Lo que no haría oscilar, ni en lo mínimo, el péndulo del razonamiento expuesto. En la C.N.T., en el acratismo, no caben intromisiones ni mixtificaciones que irían, indefectiblemente, a la desfiguración y a la corrupción de ambos valores. Nuestro anarcosindicalismo resulta un espejo para reflejo de hombres formales, nunca un reproductor de vanidades, de tortuosos, de aventureros, de logreros o, simplemente, de equivocados impenitentes. La C.N.T. y su elemento inspirador pudieron ser y siguen siendo, gracias a un ideal concreto y a una trayectoria consciente y consecuente. Otro género de conducta, imposible observarla en casa.

Se aduce, para el combate contra el franquismo, la necesidad de unirnos con los demás sectores «antifranquistas». Hay propagandas de lo que resta de la FIJL, recomendando que en esa unión figuren también los comunistas. ¿Su razonamiento? Este: Existe alianza con socialistas, republicanos y católicos; igual puede haberla con comunistas.

Argumento ingénuo o taimado, más taimado que ingénuo. Argumento tibio, aguado, si no artero. No se va contra Franco específicamente, sino contra la dictadura que acaudilla; se va por la libertad de los españoles, que cada aliado nuestro considera a su guisa: la de «ellos» constitucional, la nuestra anarquista, entera. Se va a la destrucción de la dictadura, no a derribar solamente una personalidad odiosa. Se va al descuartizamiento del absolutismo franquista tratando de evitar, al mismo tiempo, el despotismo comunista. Nuestros aliados, cada uno a su manera, son antiabsolutistas, no meramente «antifranquistas». Barrer un despotismo sin abrir cauce a otro.

Contactando con el exilio constitucional y democrático, somos fieles a nuestra trayectoria de empujar el progreso y contraria al absolutismo que tanto afea a la historia cívica española. En 1909 los ácratas recogimos el sentir popular republicano y obrerista en las barricadas; en 1917 anduvimos complicados con políticos republicanos y con la U.G.T. para derribar la Monarquía; en 1930 y antes nos confabulamos con militares republicanos, con políticos a lo Sánchez Guerra, Marcelino Domingo, Indalecio Prieto, etc., en un nuevo intento — a la postre afortunado — de destronar a Alfonso XIII. Durante la guerra de 1936-39 nos aliamos con todo bicho viviente para no perderla, y no obstante la perdimos tras un esfuerzo tremendo y un coste más tremendo todavía. ¿Los comunistas? Los tuvimos de nuestro lado, pero, ¡a qué precio! De pocos, pasaron «a mayoría» cobrándose con personal, exacciones e imposiciones, el material que la URSS enviaba a precio de oro. Combatíamos a la dictadura de enfrente, y sufríamos otra en la retaguardia. Miles de compañeros nuestros perecieron asesinados en unidades militares con mando comunista y en las delegaciones dirigidas por un estado mayor policíaco ruso. La semana de mayo (1937) de Barcelona tuvo por motivo la impertinencia reaccionaria comunista. La muerte de Ferrer Guardia fue refrendada entonces por los comunistas matando alevosamente a un nieto del fundador de la Escuela Moderna, hijo, aquél, de Trinidad, la hija mayor de Ferrer. El despotismo comunista manifestado a todo lo ancho del frente común antifranquista, perdió la moral combatiente de nuestros hombres y de la ciudadanía joven enrolada en las divisiones militares con mando comunista. Por lo visto, la guerra debíamos perderla por abandono de los países democráticos e intromisión abusiva de la URSS. Y 30 años después el pueblo español sigue pagando la terrible factura.

Ahora andamos comprometidos con socialistas y católicos vascos antidictatoriales, no solamente antifranquistas; y por poco que fueran estos elementos, los comunistas dictatoriales son muchísimo menos.

Además, nuestros pactos con políticos son transitorios, de circunstancias, no comprometiendo al abandono de las aspiraciones confederales y anarquistas. Combate de ahora contra el enemigo de todos; sólido emplazamiento en nuestra posición libertaria, una vez recobrado el terreno en 1939 perdido.

Con comunistas del brazo no se recobraría nada. Ellos van a lo suyo: a la dictadura del Partido, y no pueden engañar a nadie. Hay que dejarse engañar voluntariamente, con respecto a ellos.

Por esto repudiamos con fuerza indignada el viraje pro comunista de ex jóvenes que aún se reclaman libertarios; por esto manifestamos nuestro recelo cuando crónicas de Abraham Guillén, leninista manifiesto, invaden las columnas de «Espoir», «Cenit» y «Tierra y Libertad».

Porque la C.N.T. y el acratismo disfrutan de seriedad y lógica, nos opondremos a que el dengue comunista trate de ocasionar estragos en la Casa de la Libertad Integral que es la nuestra.

Por rayos y centellas que se nos disparen.

Juan FERRER

B.D.I.C

# Carta abierta

**A LA ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA C.N.T.-U.G.T.-S.T.V. EN EL EXILIO**

Estimados compañeros:

De todos es conocida la situación excepcional que sufre en estos momentos el pueblo español, singularmente la clase trabajadora. Como si fuera poco el régimen opresivo normal, los procedimientos entrados en vigencia lo acentúan considerablemente. Ante ello es lógico el preguntarnos: ¿Qué es lo que cabe llevar a efecto para demostrar de un modo claro y real nuestra acción de ayuda, de solidaridad al respecto de cuantos en España sufren las consecuencias de la terrible represión que allí se lleva a cabo con un brutal ímpetu acrecentado?

Creemos que ahora más que nunca importa tomar una posición frente a las circunstancias que experimenta nuestro país. La Alianza Sindical Española puede y debe presentar el caso de España a las centrales sindicales internacionales que tienen contacto con ella. Ante unas características excepcionales hace falta poner el mayor empeño en solicitar la ayuda de quienes en tanto que obreros y antifascistas pueden y están en el caso de darla, máxime contando como cuentan con una considerable cantidad de efectivos que representan en lo moral y en lo material una fuerza de potencialidad sin igual.

Sugerimos que con toda urgencia, se lleve a cabo por parte de A.S.E., o sea, quienes la representan y las representaciones de las organizaciones aludidas, una reunión exclusivamente destinada a estudiar qué clase de acción internacional se puede realizar en favor del proletariado y de cuantos en España sufren el estado de excepción allí imperante. Hace falta señalar de un modo preciso que la acción de protesta platónica, hecha ahora por las centrales sindicales: telegramas de protesta, notas en la prensa repudiando el régimen, etc., en casi nada perjudican ni debilitan la fuerza opresiva del Estado franquista. Ello debe de ser motivo para aconsejar algo de mayor eficacia. Es preciso decirles a quienes representan millones y millones de productores que las simples protestas verbales o escritas no ofrecen resultado. Si existen otros medios que pueden ser más contundentes contra el franquismo, el boicot de mercancías, la crítica y repudio del turismo que produce divisas al Estado español, el poner todos los obstáculos al desenvolvimiento del régimen hispano.

Hace falta puntualizar a quienes tienen contacto con la Alianza y aducen querer ayudar al proletariado español que la ayuda no puede cifrarse en meras expresiones de simpatía, o alguna que otra cantidad de dinero. Es de necesidad realizar algo de más envergadura. Ni se quiera que nadie nos saque las castañas del fuego, como vulgarmente se dice. Pero cuando el sacrificio de la resistencia es un hecho real y heroico, deber del proletariado internacional es hacer algo de resultados positivos.

Está expresada, con lo dicho, nuestra sugerencia. No pretendemos decir nada nuevo ni aleccionar a nadie. Simplemente dar fe de una intensa preocupación al respecto del infortunado proletariado español, al que todos los antifascistas tenemos el deber de ayudar e nlo que se pueda.

Fraternalmente vuestro.

*Por la F. Local C.N.T. de Oullins, el secretario*

Lyon febrero 1969.

PROFESORES DETENIDOS

PARIS (OPE). — En despacho de la A.F.P. «Le Monde» (día 13) consigna que en el frente obrero la situación sigue estacionaria, pero en el conflicto estudiantil se observa cierta mejora en relación a días anteriores. Los exámenes de fin de febrero prosiguen normalmente pero «dos profesores de Tarragona al parecer han sido detenidos y se ignora la causa de tal medida», y «las autoridades están prestas a cualquier eventualidad». «En Barcelona la Universidad está cerrada, pero se cree saber que en fecha breve se abrirá para permitir el curso de los exámenes».

# Notas históricas sobre el anarquismo menorquín

*(Continuación)*

**por FERNANDO FERRER**

Por solidaridad, las corporaciones más o menos afectadas — transportistas — por ejemplo, se negaban a cargar mercancías de la casa Codina.

En tal contexto, «El Porvenir del Obrero», que defendía los intereses obreros con mucha valentía, atacaba los artículos aparecidos en «El Liberal», órgano de los republicanos de Mahón, que condenaba la acción de los huelguistas con verbo completamente opuesto al utilizado en manifestaciones electorales. Y, claro está, el diario conservador «El Bien Público», aprovechaba la coyuntura para mantener una actitud mesurada, con ribetes de parcialidad favorable a los explotados, sin, no obstante, descubrirse sinceramente.

Los días pasaban. La inquietud aumentaba. En fin, se declaró el boicot. Las formas eran diversas: las tiendas que vendían productos Codina amanecían con pancartas en las que se leía: «Aquí se venden productos Codina. ¡No compréis!» Como consecuencia inmediata, también las tiendas declaraban el boicot. Si, por azar, durante la noche la fábrica expedía productos, los obreros los interceptaban y los sembraban por las calles.

En estas circunstancias los huelguistas eran llamados a comparecer ante el juez para tomarles declaraciones, en el momento en que, por otra parte, se organizaba un mitin para reforzar la protesta y amplificar el boicot.

En «El Porvenir del Obrero», firmado por una «M», bajo la que se adivina el estilo de Juan Mir y Mir, el autor da un toque de atención sobre el trabajo antiliberal de los republicanos de Mahón, en su actitud contra la clase obrera y el derecho de huelga. Y declara:

«En ocasión de las campañas electorales adulan a las clases obreras haciendo hincapie en sus derechos, responsabilizan de todos los males y de la desigualdad económica a los gobernantes monárquicos, y cuando los obreros quieren poner en práctica — como en el caso de la huelga de la casa Codina — los derechos que los republicanos afirmaban que eran los suyos, no quieren entonces saber nada y se oponen de forma tan reaccionaria como los monárquicos a partir del momento en que sus intereses económicos están en juego. Ninguna otra denominación puede darse al señor Codina quién, en una nota dada por él a la prensa local, muestra a las claras su indignación de ver que los obreros que él empleaba han osado presentarle un carnet de reivindicaciones y sobre todo, que hayan osado organizarse para hacerlo.

Si los republicanos en su prensa se lamentan porque la Federación de Obreros de Menorca se aparta de los demócratas republicanos de la isla, será justo recordar que los obreros menorquines no se han sometido jamás a los políticos republicanos, aunque en el seno de la Federación haya obreros de ideas republicanas.»

Al final exhorta a la clase obrera a que no se deje llevar por los políticos, porque su emancipación debe ser su propia obra.

En las pequeñas ciudades vecinas de Mahón — San Luis y Villa-Carlos — se celebraban reuniones públicas muy animadas para sostener a los huelguistas.

Por su parte, Codina no cejaba en su empeño. El 10 de junio de 1903 regresa de un viaje a Barcelona, donde fue « a buscar obreros» e incluso fue hasta Madrid, al parecer con el fin de hallar un apoyo directo del gobierno.

En la mente de muchas personas. el objetivo de todos esos rumores de viaje y diligencias era sembrar el desánimo y la duda sobre si verdaderamente podían venir obreros catalanes. Pero nadie cambió de actitud. La huelga y el boicot continuaron manifestándose de tal manera que en toda la isla no se consumía ninguno de los productos Codina.

El movimiento continuaba desde hacía más de dos meses. El 16 de julio de 1903, los obreros encartados desde el principio eran condenados a penas reducidas, relativamente, negándose a apelar, aunque la condena reposaba erclusivamente sobre las solas declaraciones del esquirol. Para los condenados era opinión que la clase obrera no podía ni debía esperar nada por vía legal, puesto que la ley prevé precisamente la persecución de quienes se rebelan contra las injusticias sociales.

En estas circunstancias hubo un momento de indecisión por parte de la Federación. En su seno, la interpretación de una acción de masas era diferente según los grupos. Unos eran partidarios de la declaración de la huelga general de solidaridad y de protesta en toda Menorca el día en que serían conducidos los condenados a la cárcel. Otros pensaban que las consecuencias de un tal movimiento podían ser peligrosas y pretendían que la huelga fuera pacífica. No pudiendo llegar a un acuerdo, se limitaron a un mitin en el Circo Colón, de la calle Roig, donde se manifestaron las más vivas protestas.

Pero Codina, antes que ceder, viéndose moral y materialmente perdido, prefirió cerrar definitivamente su industria.

Otro conflicto importante en la vida social de la isla, es el que opuso patronos y empleados de la compañía Anglo Española hacia los años 1910-1911.

La Anglo Española, conocida en Menorca como Talleres del Cos Nou, era una sociedad de bastante importancia, fundada por un inglés y un grupo de catalanes. Empleaban buen número de personal en la construcción de calderas a vapor, motores de explosión y construcción de pequeños buques de coraza yarmazón metálica.

Es quizá la más violenta de las huelgas conocidas en Menorca hasta entonces. Las fuerzas armadas de caballería no titubeaban en atacar a los huelguistas y compañeros solidarios, cebándose a sablazos.

Los huelguistas se defendían como podían condenando a los esquiroles al desprecio de la población.

Como se ha dicho, en 1902, alimentada por las sociedades de resistencia, nacía la Federación de Obreros de Menorca con carácter estrictamente sindicalista. En su seno desaparecían todas las interpretaciones políticas, para reunir, dentro de la diversidad de pareceres, la unidad de acción para la obtención de un objetivo: mejoras materiales, morales e intelectuales; lucha por la obtención de la jornada de ocho horas, desaparición del trabajo a destajo, creación de escuelas, grupos de afinidad, creación de bibliotecas, etc.

Esta Federación, que durante 15 años sostuvo luchas con fortuna diversa, pero favorables siempre, sin duda alguna al despertar de las conciencias y del progreso de la clase explotada, cedía su plaza a la Federación Obrera de Menorca, que nacía solemnemente el 10 de julio de 1918. Su primer comité fue constituído por Lucas Pons Castell, presidente; Antonio Gomila Pons, vicepresidente; Rafael Vidal Massa, secretario; Bernardo Llopis Taltavull, contabilidad, y Leonardo Calleja, tesorero.

P. S. — En sucesivos trabajos desarrollaremos éste y otros aspectos históricos sociales de la vida menorquina.

# COMUNICADOS

**MITIN EN BURDEOS**

Gran acto público para el domingo 2 de marzo, a las 10 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, organizado por la Alianza Sindical Española (U.G.T.-C.N.T. y S.T.V.).

Presidencia, J. H. Laffont, secretario general de F. O.

Oradores, Rodolfo Llopis, U.G.T.

Alejandro Lamela, C.N.T.

Españoles: En solidaridad con el pueblo español; por la libertad y la justicia social, acudid al acto.

F. L. DE IVRY

El domingo 2 de marzo, en el lugar y hora de costumbre, se invita a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. a la asamblea general; rogamos la asistencia de todos por tratarse de asuntos de importancia.

PROSIGUE LA HUELGA

BILBAO. — El Ramo metalúrgico continúa totalmente parado, tanto en la extracción de material como en las factorías. Entre la cuenca minera, Altos Hornos y las factorías Balcook y Wilcox y la Constructora naval, hay por lo menos 40.000 huelguistas. Esta tenacidad admira a la población y a los observadores extranjeros, por tratarse de un paro por motivos antifranquistas y para la excarcelación y reposición en su trabajo del delegado obrero Basilio Montes, despedido de Altos Hornos y encarcelado como elemento «subversivo». Los huelguistas aprovechan el conflicto para provocar la derogación del actual contrato colectivo e imponer otro que mejore notablemente las condiciones de respeto y económicas de los trabajadores.

Siendo de advertir que en este movimiento huelguístico para nada intervienen los comunistas y las comisiones obreras, por ser conducido por las sindicales clásicas.

F. L. DE DREUX

El domingo 2 de marzo a las 10 de la mañana, asamblea general, en la sala acostumbrada.

Dada la anormal situación en el Interior y sus posibles repercusiones en el exilio, se pide puntual y numerosa asistencia de todos los compañeros.

Habiendo un punto en el orden del día sobre las prestaciones solidarias y ayuda a las víctimas del fascismo, quedan invitados todos los componentes del grupo Amigos de S.I.A.

**VILLE DE PERPIGNAN**

Grand meeting anarcho-syndicaliste organisé par l'union locale de la C.N.T.E. le dimanche 16 mars, de 9 h. à 12 h., salle du Cinéma Le Paris.

Prendront la parole : Des camarades pour la F.A.F.; Alejandro Lamela pour la C.N.T.E.; Marcel Lepoil pour la C.N.T.F.. Parleront de la paix sociale durable et de la liberté des détenus politiques.

Camarades: Quelle que soit votre tendance politique ou religieuse, nous avons tous l'obligation de proclamer et défendre la liberté et la paix sociale. Venez, donc, apporter votre solidarité au meeting.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 2 de marzo, a las 9,30 de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Por la importancia del orden del día se recomienda la puntual asistencia de todos los compañeros.

C.N.T.F. UNION LOCAL DE TOURS

La Unión Local de Tours de la C.N.T.F. invita a todos los españoles de la C.N.T. de España en el exilio, y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar el día 9 de marzo a las 9,30 de la mañana en el Café Breton, plaza des Halles.

**EN MONTPELLIER**

El domingo 2 de marzo a las 9 y media de la mañana, *Gran mitin de Alianza Sindical (C.N.T.-U.G.T.)* en protesta contra la barbarie del fascismo español, en la Sala Jean-Jaurès de la Bolsa del Trabajo, 5 rue du Carré du Roi. Harán uso de la palabra oradores de las dos centrales sindicales.

CONFERENCIA EN PARIS

El domingo 9 de marzo de 1969, el compañero Fabián Moro disertará sobre «Las Juventudes Libertarias en España».

LES AMIS DE SEBASTIEN FAURE

*(Ruche Culturelle et Libertaire)*

Organisent leur fête annuelle au profit de leur caisse de solidarité, le dimanche 2 mars, à 14 h 30, salle des Fêtes, Mairie du Pré St-Gervais.

Au programme : Mouloudji, Rosalie Dubois, Patrick Raynal, M. T. Orain, Pepe Núñez, etc... Prix d'entrée : 6 francs. (Métros : Pré-St-Gervais, Porte des Lilas, Hoche).

F. L. DE PARIS

Asamblea general el día 2 de marzo de 1969.

FALLECIMIENTO

Ha muerto Rafael Tomás. El sábado 1 de marzo, a las 7 y media de la mañana, salida del cadáver del depósito del Hospital Tenon, 47, rue Belleport, metro Belleport o Gambetta.

# En torno al pensamiento libertario

El domingo 9 de febrero con buena asistencia continuó el ciclo de Charlas y Conferencias inaugurado por la Sección de Propaganda del nuevo Comité Local.

Su titular compañero Tomás en breves y certeras palabras hizo la presentación del «orador» y del tema, subrayando la importancia que hoy tiene el análisis y la discusión de todos cuantos aspectos se relacionan con la formulación de la doctrina ácrata y su contacto eficaz con las realidades sociales de la calle y del hombre.

El conferenciante compañero Castillo empieza haciendo un esbozo crítico del ideal anarquista que «en esencia — recalca — no es otra cosa que el antípoda natural del despotismo». Refiriéndose a los problemas militantes de hoy se lamenta de la apatía y la disonancia que se manifiestan en ciertas zonas del Movimiento Libertario «como consecuencia de haberse roto los tenues hilos de la cordialidad y el entendimiento, condiciones éticas sin las cuales la actividad y la fuerza de nuestras organizaciones se deterioran sensiblemente. Hay que descender un poco de la suficiencia y el empaque de «la vieja gloria» y el Comité, acercándose, fundiéndose y confraternizando con la militancia media, tanto adulta como joven, principalmente con la menos vieja». En su opinión muchos de los problemas que nos atosigan son problemas artificiales que hacen el efecto de mangas de humo tapando y desfigurando la esencia de las necesidades reales, de cuya solución depende el presente de la C.N.T. y el vigor y la integridad prometedora de las ideas anarquistas en el futuro de España.

Hace historia de la «Sección Española de la Internacional» intercalando a Lorenzo, Fanelli y Bakunin en un proceso de loables intenciones fundacionales que determinaron la aparición histórica de lo que había de ser la «CNT-FAI» de nuestros días.

De Anselmo Lorenzo dice que es el prototipo de la honestidad, la inteligencia, y sobre todo la audacia y la prudencia perfectamente dosificadas y combinadas. Sin él, la sección española anarcosindicalista hubiera dejado mucho que desear. Su obra «El Proletariado Militante» si no es un dechado de literatura (1) posee la calidad de ser el documento más vivo y veraz de toda la historia obrera de España en el siglo pasado.

En tono emocionado y lírico el conferenciante hace la apología de Fermín Salvochea, verdadero apóstol ácrata del campesinado irredento de Andalucía. Jamás se ha visto en la historia un caso tan completo de comunión sentimental entre un hombre y un pueblo. Salvochea y Andalucía era la imagen misma de un espejo idealista y social que nadie ha superado.

Aclara con razonamientos sólidos el concepto algo viciado que se tiene del llamado «sindicato único» confederal, y cita pasajes muy salientes del histórico «Congreso de la Comedia» en el que se declaró «amarillos» a ciertos elementos reformistas de la época. Anecdóticamente refiere la polémica que sostuvieron en la cárcel de Barcelona García Oliver y un cura que gozaba fama de orador y polemista. Al final de ella, éste, dándose por vencido exclamó: «Si no fuera por los hábitos ahora mismo me declaraba anarquista.»

Al final de la conferencia, que agradó mucho, intervinieron diversos compañeros formulando preguntas y exponiendo impresiones personales sobre el tema. Como colofón el Delegado de Propaganda anunció para los primeros días de la primavera un importanto acto cultural: «Don Quijote visto por Fernando Valera».

UN ASISTENTE

(1) Anselmo Lorenzo fue uno de los más pulcros escritores del movimiento anarcosindicalista español. — *Observación del redactor F.*

# Servicio de librería

**LECTURAS EN CATALAN**

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesías formales y satíricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres).. | 22 50 |
| «Mon opinion sur Dieu», ídem | 3 00 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 |
| «Los que vivamos», A. Rand.. | 15 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 |
| «Une révolution du XX^e siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache | 6 00 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) | 12 00 |
| «Mon communisme», S. Faure | 8 50 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil | 8 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch | 18 00 |
| «Ce n'est que le début», Ph. Labror | 18 00 |
| «La resaca», Goytisolo (tela) | 29 00 |
| «El Portugal de Salazar» | 18 00 |
| «La Chienlit de papa» | 5 40 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Molliterni | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Victor Garcia | 8 70 |
| «L'effondrement de la Bible», Lorulot | 8 50 |
| «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau | 3 00 |
| «L'Ethique», Spinoza | 5 50 |
| «España invertebrada», J. Ortega y Gasset | 7 50 |
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak | 8 00 |
| «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil | 10 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13 507 56.

## Análisis espectral de Franco

ROMA. — En un libro publicado por el periodista Barbieri, se pone de relieve que el sector que él llama oligárquico-terrateniente, se opone a la incorporación del país a Europa, especialmente en el mercado común, ya que desde más allá de los Pirineos llegaría una corriente que la barrería tarde o temprano. Y ese sector — antiliberal y anticonciliar —, aunque no es fuerte, pesa mucho porque Franco piensa como ellos. Entonces acaece en España lo extraordinario: el régimen no tiene apoyo de la falange, de la iglesia, y hasta de una parte de la oligarquía. «Del franquismo... ha quedado solo Franco». Todos saben que con la muerte de Franco — dice Barbieri —, se derrumba también el franquismo. Nadie, o casi nadie, espera que se derrumbe antes que Franco desaparezca de la escena».

La última parte del libro está, por lo tanto, dedicada al caudillo. El autor le reconoce «habilidad maniobrera» y astucia. «Ha sido fascista, pero no hasta las extremas consecuencias. Ha sido católico beato, pero también aquí sin ir hasta las extremas consecuencias. Ha sido falangista y tampoco hasta las extremas consecuencias. Ha sido militarista, pero no extremista. Se ha ligado a los Estados Unidos y sin embargo no a fondo». Según Barbieri, su técnica del poder consiste en abrir una esperanza a todos «dentro y fuera del régimen», sin que, naturalmente, la alcancen nunca. Ha tenido la habilidad de «quemar» a los candidatos a reemplazarle, y ha comprendido que «una dictadura personal no debe ser hereditaria si quiere conservarse».

Los hombres del régimen «le abandonan, conscientes de haberle sido útil, sin que él lo fuese para ellos». Franco suscita ahora la indignación de la misma gente y los adversarios le tienen menos odio, ¿y cuál es el motivo? «Ellos saben que después de él llegará su momento. Y sus partidarios están amargados porque él ha hecho del franquismo un régimen que no sobrevivirá a Franco.

**Ignotus**

## DISCOS

*En la «Telé» pasaron, en 10 de febrero, una película antigua: «Nuestro pan de cada día», vista en España en 1930. Una visión de trabajo libertaria que se adelantó en seis años a nuestras realizaciones colectivistas del 1936.*

*Películas como esa entran pocas en la balanza cienmatográfica, tan sobrecargada de producciones soporíferas, anodinas, cuando no nefastas. «Nuestro pan de cada día» se alinea con los filmes de realización feliz, entre los que constaron «Topaze», «Sombras blancas», «Carbón», «Viva la libertad», y otras de igual encomio.*

*En 1928 hubo, en Estados Unidos, una crisis terrible: trabajos parados, quiebras, ricos empobrecidos, cuponistas miserabilizados, obreros sin pan ni esperanza.*

*Así las cosas, nuestro héroe del filme no se amilana. Por arte de parentesco consigue una hacienda, derruída y yerma. Nada conoce de la tierra, pero esa huída país adentro le libra de acreedores inoportunos. La inmensidad da respiro. Ya se vería como comer, algún día.*

*El y su animosa compañera tratan de domeñar la tierra: dura y polvorienta tierra, sin agua, sin aliciente. No obstante, el suelo abandonado da raíces salvajes que constan como alimento.*

*La propiedad es grande y la pareja asocia gente igualmente desastrada: un albañil, un carpintero, un campesino, un granjero, un músico, un arriero, un fugitivo, un ambulante, un sepulturero... Con mujeres y niños, inclusive. Y cada cual aportando al colectivo su escaso bien y un entusiasmo entero que vale por levantar un hermoso campo maícero... pronto comprometido por una subasta, inesperada, del terreno. Consternación, seguro. Pero el fugitivo es hombre de recursos, y una finca tasada en 4.000 dólares ha de ser vendida por 1,85. ¿Cómo se consigue eso? La rotativa de «Soli» de Barcelona fue recuperada en subasta judicial, con 20 pesetas. Postores ricos nunca faltan; si bien ceden bajo ciertas silenciosas presiones. Así en «Nuestro pan de cada día», y así en la calle del Consejo de Ciento.*

*Luego faltó agua en los maíces y se fue a buscarla a tres kilómetros pico y pala en manos. Reguero hecho, la abundancia coronó el esfuerzo de los bravos colectivistas.*

*Que es lo que habría sucedido en España de no haber, nosotros, perdido la guerra.*

*DISCOBOLO*

# Enciclopedia anarquista

Algunos suscriptores solicitan detalles acerca del destino que se dará a los fondos que fueron vertidos para la adquisición de los cuadernos de la edición castellana cuando para la misma no se había hallado la posibilidad de edición en tomos encuadernados. Esos fondos serán tenidos en cuenta para pago de los volúmenes, a medida que se editen, previniéndoles oportunamente para que puedan añadir la cantidad que falte según lo adelantado, o bien que se retenga para los tomos sucesivos, la cantidad excedente con relación a un solo volumen. Tomen nota todos los interesados.

Por otra parte, todos los suscriptores que han enviado fondos a esta corresponsalía, están ya en posesión del respectivo comprobante. Y para que todos sepamos como están las cuentas, ahí va la nota:

En francos actuales: Rivera, 500; J. P., 1 000; Castillo, 20; Flores, 100.

Correspondencia: Aguilera, Castelljaloux: No va inserto tu envío por no haberle recibido aún. Desde la aparición del primer volumen todos los suscriptores serán simultáneamente servidos.

Quert, Laleu: Veremos de enviarte algo que puedas hacer. Gracias por tu ofrecimiento. Me ocuparé de los cuaderno.

Ayora, Agde: Tomaré contacto con interesados. Se tendrá en cuenta.

Martin, La Rochelle: Llevo tiempo esperando noticias tuyas.

Todos los envíos deben hacerse a Fernando Ferrer: 10, rue Fauconnerie, 45, Orléans. C.C.P. 1331 48-La Source.

*Fernando Ferrer*

**PLUMAS DE AYER Y DE HOY**

# Corral de comedias

CUANDO los jurisperitos de la romanidad legislatosa idearon la pacción de mandato, no previeron la fortuna que esa navaja de afeitar paletos iba a hacer en las ferias del Derecho Privado y del Derecho Público.

Casi toda la mercuriesca de nuestro tiempo se desenvuelve bajo el signo de la constelación jurídica que integran el agente, el corredor, el comisionado, el zurupeto, y toda la gama celestial de la ganancia y la venalidad más o menos amorosa.

Pero donde la tercería de la representación lo domina todo, es en el guiñol de la Zoopolítica; Trianón en el que los catetos y canelos de todo pelaje no dejaremos de hacer el titere, hasta que la conciencia ciudadana eche a rodar los palitroques del tenderete de Maese Ginés de los luengos pasos.

Cada vez que un bifacial o bifronte incorregible, tramposo de oficio, le pide el sufragio a un tramposo crónico para representarle en los Comunes, se le debería de mandar al idem; o mejor aún, a la mina, al surco, al yunque o al telar, a cualquiera de los lugares de trabajo en que el obrero hace heroico acto de presencia diaria desde el zofras de Adán.

Pero nunca he visto una chaqueta de buen corte que solicite encargos de esa sustancia; ni, afortunadamente, una blusa que no sea un mandilón y esté por completo vacua de hombría, que los dé.

No se labra la tierra por procuración o interpósita persona y por medio de testaferros de cara de fierro. Ni conozco candidatos de cuello de pajarita de las nieves, a la carpintería de santo José, a la divina albañilería y a la carga y descarga de vapores de siete pisos en los muelles de los puertos.

Pues en ningún otro sitio tiene nada que hacer la acción directa de los hombres laboriosos. En los Parlamentos no se le ha perdido nunca al contribuyente otra cosa que la bolsa o la vida. A los tribunales no va si no lo llevan a ellos de los cabezones la Gestapo. Respecto a toda clase de Presidencias, Secretarías de cámara o de gobierno y administraciones metropolitanas o coloniales, sabemos muy bien a que atenernos hasta los más topos.

En resumen. Las comedias de espada, que nos dejan sin capa y sin caspa, no son más que carambolas de histriones. La lidia de fieras usurarias y la brega por pegarles la estoca, da en la cruz al pan de los hijos, dista mucho de parecerse a películas cocinadas en las guisanderías de Hollywood. Pues vean ustedes si ha llegado la hora de pegar fuego a todo el celuloide con que se nos amarga un existir que, sin tanto figurante teatral, fuera cajeta pura y leche de Celaya.

**Angel Samblancat**

# NECROLOGICAS

**JOSE VIDAL**

El lunes 10 del mes en curso dejo de existir en el hospital de Chartres el que en vida fue compañero José Vidal, a los 65 años de edad. Era natural de Almunia de San Juan Calde Monzón (Huesca).

Fue querido de cuantos le conocieron por ser un compañero correcto, valiente y desinteresado. Un hombre. Pertenecia a la F. L. de Paris.

En España ocupó muchos cargos de responsabilidad cuando el movimiento y en la colectividad dio siempre el buen ejemplo tanto para trabajar como en el terreno solidario y orgánico, así como en los cargos que ocupó en el batallón confederal de Aragón, o sea con Ramiro; muchos compañeros le recordarán.

Según nos dijo su primo Carlos, que vive en Sainville, estuvo tres meses sin poder hablar ni comer a causa de un envenenamiento de gas carbónico, producido por el fuego hecho en una estufa con los tubos viejos; se acostó y al día siguiente le encontraron inerte y le trasladaron al hospital antes mencionado. Su patrona nos dio la misma explicación.

De Paris hemos ido al sepelio el día 13 del corriente el compañero José Porquet, de Monzón, y el que os hace este tan pequeño recordatorio. Habiendo sido siempre ateo, el entierro se hizo civilmente. Hubo unas 30 personas y las autoridades civiles del pequeño pueblo de Gomonerville.

Dejó un recuerdo inolvidable por ser querido de todos cuantos le conocieron, tanto en el pueblo como en los alrededores, por haber sido un hombre sencillo, entero y de un gran corazón.

*Pedro Escuder*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# Comicio en puerta

**PARA el próximo verano que entre las nieves de ahora tanto anhelamos, se anuncia la celebración de un comicio que los cenetistas organizados en el extranjero deberán decidir si será Congreso de Federaciones Locales o Pleno de Núcleos Regionales, es decir, si deberá ser una gran reunión en la que todas las agrupaciones tengan opción directa, o una asamblea restringida a organismos representativos de los grupos regionales. Tengan presente los compañeros que van a intervenir en la fijación del carácter del comicio, que Congreso establece acuerdos básicos, y que Pleno es ejecutivo de aquéllos, además de previsor, actualista y de fuerza administrativa. Siguiendo el ritmo de libertad absoluta característico de la Confederación Nacional del Trabajo, cada Federación Local se manifestará por su preferencia congresil o plenista.**

**Como es fácil de comprender, a la redacción de LE COMBAT SYNDICALISTE no le compete pronunciarse por una u otra modalidad asambleística. Le incumbe, sí, destacar la importancia de las grandes reuniones cenetistas por ser en ellas que se centra el deseo colectivo y donde se aguza el interés general por las realizaciones nuevas y desbroza de impurezas el camino del porvenir que los grandes maestros del anarquismo trazaron, y que nosotros hemos sabido poibilitar con las revoluciones sociales de los años 1909, 1917 y 1936.**

**Lo importante de cada comicio, mayor o no tanto, es el acuerdo renovador, impulsivo, que de él o ellos emane. Por ejemplo, el Congreso de 1910 dio nacimiento a la C. N. T. movida por el resorte de la Acción Directa, aglutinando en su seno a una dispersión de sociedades obreras españolas que no sentían inclinación hacia una U. G. T. empotrada en la Base Múltiple en la que figuraba la intervención en la política militante. En el Congreso Regional de Sans (Cataluña) se impulsó la extensión del famoso Sindicato Unico que en la época hizo temblar a la burguesía española y puso en inseguridad la existencia de la institución gubernamental. En el Congreso del Teatro de la Comedia (Madrid, 1919) se estudió el problema de la revolución inmediata y se inició el tema de las Federaciones de Industria. En el Congreso de 1932 se puso un valladar a la corriente suavizadora aparecida en el seno confederal con motivo de la desaparición de la Monarquía y en presencia de una República que no debía neutralizar la fuerza reivindicativa de la Confederación, como neutralizó la de la U. G. T., organismo obrerista con miembros en el gobierno. De hecho, este penúltimo Congreso de la C. N. T. en España evitó que el ideal de redención auténtica del proletariado quedara eliminado en el país, cuyo agro, principalmente, exigía una transformación profunda que la Reforma Agraria no aportaría.**

**Del Congreso de mayo de 1936 obtenemos la cristalización ideológica del comunismo libertario que unos meses más tarde en la agricultura y en la industria nos cupo aplicar a título de Colectividades revolucionarias. El entusiasmo de Zaragoza, compañeros, fue el punto de partida del fervor revolucionario del 19 de Julio, puesto que en el Iris Park se aceptó el reto del falangismo organizado.**

**En 1945 el comicio de París rescató el anarcosindicalismo de la política, afrontando el cisma conocido. En 1962 la gran reunión de Limoges determinó resultados amargos con la creación de un sistema mal calculado, con repercusión en el Congreso de Montpellier (1965); Congreso que tuvo la virtud de establecer un apartamiento absoluto de la tentativa royanista, y en el cual el propio Royano no osó presentar su esquema de colaboración con el sindicalismo verticalista. ¿Marsella? Esto fue un Pleno administrativo, mas con un acuerdo mayúsculo: el de redactar la Historia de la C. N. T., decisión que vale para dejar constancia del Pleno de Marsella, pese a sus sistemáticos impugnadores.**

**Que el comicio que se avecina sea también constructivo, es nuestro deseo.**

HACE TREINTA AÑOS

*Yo, tú, aquél, los embarcados, los vencidos, los ya difuntos... ¡Y los constantes!*

*ESPAÑA ANTE EL ESPEJO*

# El por qué de una medida

El gobierno español, adelantándose a los signos más y más evidentes de oposición, restauró la censura de prensa levantada hace tres años, y declaró el estado de emergencia. Después de una reunión matutina presidida presidida por Franco, el Ministro de Información anunció que España se encontraba bajo el Estado de Emergencia, según el cual se suspenden cinco artículos de la Constitución.

Esta acción concede a la policía la facultad de practicar arrestos, requisitorias, interrogar sospechosos y el traslado de personas desde sus hogares a otras partes del país.

El Estado de Emergencia fue decretado por tres meses, pero el Ministro de Información, Manuel Fraga, indicó que podía ser mantenido durante todo el tiempo que el gobierno lo considere necesario.

Uno de los artículos suspendidos, garantiza la libertad de expresión a todos los españoles.

Desde que la censura fue suspendida, los periódicos no estaban obligados a presentar su material previamente. La censura no afecta a los despachos de los corresponsales extranjeros, dice el Ministro. Al mismo tiempo, culpó por las nuevas medidas a los desórdenes estudiantiles, durante los cuales se produjeron ocupaciones de las aulas, la quema de banderas españolas, demostraciones, y el intento de lanzar al Rector de la Universidad de Barcelona por la ventana de su oficina.

Comentando el decreto respecto a la prensa, Fraga denunció lo que llamó «una estrategia que utiliza la generosa ingenuidad de nuestra juventud para lanzarla a una orgía de nihilismo», y agregó, en una referencia a los desórdenes franceses en la primavera pasada: «Es mejor prevenir que curar. No vamos a esperar otro «Mayo», porque el remedio sería más difícil y costoso».

A pesar de que se recalcó que los objetivos primordiales eran evitar nuevos disturbios estudiantiles, fuentes oficiales dijeron que se jugaba mucho más que eso. La actividad estudiantil en España está muy por debajo de la alcanzada en cualquier parte de Europa.

«La gente creía que la autoridad en España se estaba debilitando», expresó un funcionario. «Pues bien, la autoridad no se debilitará». El punto muchas veces recalcado por fuentes oficiales, fue el que el gobierno debía evitar mostrar señales de debilidad. Un informe expresó que «la policía estaba realmente preocupada cuando vio cómo estudiantes rompían vidrios y escribían: «Franco Asesino» sobre las paredes.

Es sin embargo evidente que el gobierno aprovecha los disturbios para decretar medidas que exceden ampliamente a sus causas. Un número creciente de ataques políticos contra las decisiones del gobierno, ha dado fuerza a grupos importantes dentro del gobierno, que siempre habían rechazado intentos de liberalización.

Ahora, Franco, evidentemente está con los «duros» — entre ellos Camilo Alonso Vega, Ministro del Interior —, cierto número de Generales y miembros de la burocracia falangista, que decían que los principios autoritarios del régimen estaban seriamente amenazados.

De los muchos incidentes que pusieron al régimen en la defensiva, dos pudieron haber sido los más importantes: El llamado que hizo el Colegio de Abogados de Madrid en favor de la abolición de las Cortes Políticas y Militares. El llamado fue apoyado por las Asociaciones de Abogados de Barcelona y San Sebastián, y la grave disputa originada por la muerte de un estudiante que *cayó* de la ventana de un balcón mientras estaba siendo interrogado por la policía.

La prensa —especialmente el «Diario Nuevo» y «SP» —, ha dado — mediante los reportajes — la impresión de que el gobierno, o bien es tonto, o bien se equivoca.

Tanto los partidarios, como los opositores, estuvieron de acuerdo que la suspensión de la Ley de la Censura fue la liberalización más importante del régimen de Franco, que va para treinta años. Permitía una crítica del corte autoritario del régimen, y reflejaba el deseo del pueblo de alguna forma de democracia.

*R. E.*

*Madrid.*

*AQUI Y AHORA*

# Es cosa de hombres

**por Juan Español**

ES ciertamente curioso el que la televisión española, puesta al servicio de la planificación espiritual del pueblo y fomentadora del borreguismo social bajo la batuta del dinámico Fraga Iribarne, ofrezca a menudo motivos que se prestan a una doble intención crítica para quien, como los españoles, siempre con la mosca en la oreja y prestos a huir del agua como gato escaldado, hallan frecuentes ocasiones de devolver la pelota envenenada que les lanzan desde cualquier ángulo de tiro. A esto se le llama vulgarmente «sacar punta», y lo hacen tan bien y de modo tan concienzudo, que no se salva ni la aparente inanidad de los anuncios comerciales. Naturalmente hay veces en que se va directamente al grano, aunque echando mano de una parodia que resulte muy conocida. Así, por ejemplo, tenemos el caso de una reciente manifestación estudiantil que se proponía criticar los altos sueldos de que disfrutan las clases del ejército por oposición a los salarios misérrimos de los trabajadores. Los manifestantes decidieron parodiar a los niños del colegio de San Ildefonso los cuales, como es bien sabido de todos los españoles, se encargan de pregonar los números y premios correspondientes de la lotería de Navidad, usando un estribillo o especie de monótona cantilena que ha quedado ya como típica y peculiar. Uno de ellos canta el número y el otro responde con el premio. Pues bien, los estudiantes, desfilando de dos en dos y enarbolando sendas pancartas, comenzaron su labor. En dichas pancartas podía leerse, formando pareja, lo siguiente: Un sargento 15.000 pts.. Un capitán, 20.000 pts. Un comandante, 25.000 pts. Un coronel, 32.000 pts. Un general, 50.000 pts. Francisco Franco, ¡El Gordo! Hay que advertir que, además de la expresividad bien elocuente de las pancartas, los manifestantes entonaban la misma melopea antes mencionada de los niños cantores. Innecesario es aclarar que la inusitada procesión acabó como el rosario de la aurora gracias a la contundente «colaboración» de las fuerzas del orden que no permetieron continuar aquella extraña sinfonía que no estaba programada en ninguna actuación de la Sinfónica nacional. Claro que esto nada tiene que ver con los métodos directos y expeditivos de los estudiantes de Barcelona que pretendían defenestrar al rector de la Universidad, que lanzaron el busto de Franco por la ventana, que arriaron la bandera nacional e izaron la roja revolucionaria. Cierto que no tiene tanta gracia, pero en cambio ha sido de una eficacia demoledora, como lo prueban las medidas de excepción que a causa de esto y «otras cosas», el gobierno adoptó.

Pero ahora, yo, en celtíbero como otro cualquiera, también me siento impulsado a la tarea de sacar punta; pero eso sí, sin gracia ni sal. De la sal ática, si alguna queda en terreno hispano, estoy totalmente despojado. Baste decir, por añadidura, que me está prohibido el cloruro de sodio a causa de una úlcera en el duodeno. Se trata de una breve disquisición acerca de la palabra «hombre». El tema me lo brinda un simple anuncio televisivo que ofrece las excelencias del coñac «Soberano». Quien nos invita a degustar tal licor, casi huelga decirlo, es una jovencita minifaldera que, según los castizos, está «pa comérsela», ya que bebérsela sería algo más difícil y no tan canibalesco como entraña toda apetencia sexual, explícita o larvada. La jovencita en cuestión empezó por ponernos ejemplos gráficos en los cuales se ve a los hombres afanados en actividades que siempre se consideraron típicamente masculinas, viriles o brutales, según los casos, pero con la advertencia de que estas actividades eran siempre deportivas, detalle éste de sugestiva significación si se tiene en cuenta lo ya por mí comentado con relación al deporte en general y en España en particular. De modo que después de una breve secuencia fílmica en la que vemos aporrearse a dos boxeadores, por ejemplo, aparece nuestra ninfa y repite una vez más el estribillo que ya se ha hecho célebre: «Es cosa de hombres. Y los hombres toman «Soberano» porque «Soberano» es cosa de hombres». Pero nunca hemos visto a un labrador empuñando la esteva o a un jornalero armado de pico y pala en incongruente conexión con las delicias de un coñac muy caro que no está al alcance de sus callosas manos. Sería algo deprimente para el anuncio y para el coñac, el cual se ha hecho para los paladares exquisitos, y la miel no la liban las abejas para la boca del asno. Pero después de una larga temporada, y quizá en evitación del cansancio de los televidentes, el radio de acción de las manifestaciones humanas consideradas como cosa de hombres, se amplió. De modo que ya era cosa de hombres la galantería, la cortesía, la ayuda mutua, la simpatía, la caridad y varias clases de empresas de las que ponen de manifiesto la bondad y el progreso del espíritu humano.

La primera fase del anuncio era característica: venía a ratificar la tan extendida teoría del machismo como expresión superior y unívoca del ser del hombre y que culmina en el popular saludo barriobajero, tan elocuente, de «¡Hola, macho!». Según esta teoría el hombre viene definido, en última instancia, por una diferenciación estrictamente animal: el sexo. Para ello se atiene a este falso silogismo: la Humanidad está dividida en machos y hembras; el hombre es un macho, luego todos los machos son hombres. Genéricamente es cierto, sin lugar a dudas; pero la falsedad del silogismo se advierte en cuanto se entiende al hombre en su complejidad superior de ser inteligente, pensante, consciente. Así considerado, el concepto hombre es la instancia última, el grado supremo de un ciclo vital evolutivo que en él halla su culminación perfectiva. De aquí se deduce que si un hombre no ha alcanzado ese superior desarrollo, si no potencia totalmente esa dimensión que le caracteriza como ser de excepción, ciertamente que será un macho, pero no será necesariamente un hombre en el sentido cabal de la palabra. Llega un momento en que los conceptos de macho y hombre se enfrentan en términos dialécticos: el hombre se independiza, se eleva y pierde contacto con el macho a quien permanece unido solamente, pero también de modo inevitable, por el cordón umbilical del sexo. El saber popular, tan contradictorio a veces, sitúa sin embargo la cuestión en sus justas coordenadas: de un hombre éticamente imperfecto dice «no es un hombre»; pero de aquel cuya virilidad, en sentido estricto, está en entredicho, dice «no es un macho». Se ve, por consiguiente, que tras la aparente imbricación del complejo macho-hombre existe cierta independencia entre ambos conceptos o valores que no amengua, no obstante, la armónica y mutua relación que los configura en la entidad total «hombre».

Los afiliados al machismo que creen, empleando una alusión sexual nada académica pero muy expresiva, que para ser hombre es preciso tener los así de gordos, caen en la contradicción de adscribir a éste funciones, modos y actitudes que más bien son privativas del macho. Este, en su enfrentamiento con la hembra, considera la posesión como objetivo único. Pero a pesar de ello adorna y embellece el imperioso deseo subyacente con exteriorizaciones escenográficas de buen ver y buen tono encaminadas a cautivar a la hembra. Y así tenemos que a los adjetivos cortés, galante, simpático, educado e incluso mujeriego, a nadie se le ocurre anteponer el sustantivo macho, sino el de hombre. Eso es tanto como reconocer que, aun en funciones mediatamente sexuales propias del macho, el hombre impone su mandato usando de ingeniosos subterfugios que anteponen a las relaciones sexuales un sabroso y sublimado juego preliminar. Entonces resulta que todo ese vago pansexualismo viriloide en que el machismo parece consistir, no es más, en último extremo, que la realización plena y auténtica de lo que el hombre debe y tiene que ser en su doble acepción de macho y ente racional. Cabe decir, por otra parte, y con respecto a nuestra oponente la hembra, que si bien es cierto que entre hombre y mujer existen diferencias somáticas evidentes, las variaciones en planos superiores se hacen mínimas de modo notable. Tenemos en cuenta las certificaciones de la ciencia según las cuales las glándulas endocrinas — incluidas las sexuales — secretan sus hormonas específicas que son las que tipifican y caracterizan las peculiaridades de uno y otro sexo. A tenor de esto la secreción testicular en el hombre sería la causa eficiente de las características que tradicionalmente se le reconocen, tales como la agresividad, el valor, la audacia, la decisión, etc. Mas con ser importante la diferenciación biológica entre ambos sexos, no lo es menos el estudio de su conducta y comportamiento, y en fin de cuentas, es preciso atenerse al dicho de «dime cómo actúas y te diré quién eres». El comportamiento de los dos sexos sabemos con certeza que obedece, más que a la sincera expresión de la interioridad, a un conjunto de reglas y usos de valor eminentemente convencional, sobre todo en la mujer. Pero dejemos a ésta en plena libertad de decisión, despojada de tabús y prohibiciones, y entonces veremos si no posee audacia, iniciativa, valor y demás atribuciones masculinas. Actualmente puede verse ya en gran parte la veracidad de este fenómeno a medida que la emancipación de la mujer va en aumento; y si echamos una mirada retrospectiva veremos que en la lucha de sexos, donde el hombre, por consenso común, siempre ha sido el atacante, el comportamiento de la mujer fue siempre de una audacia y atrevimiento increíbles, aparentemente atenuados bajo una estrategia sorprendente de «camouflage» impuesta por la rigidez de la moral vigente. Si merced a una extraña decisión hipotética, la mujer renunciara al placer de la cópula — lo cual no significaría renunciar a la maternidad, puesto que existe la inseminación artificial —, el hombre quedaría reducido a representar un papel desairado, y el mito de su superioridad y hegemonía vendría a ser la nostálgica ruina de un glorioso pasado.

Lo que al hombre, en sentido genérico le ocurre, no es cosa de hombres ni de mujeres por separado, es cosa de ambos en común; es cosa de seres humanos. Pero si por un momento nos adherimos a la creencia de que todo cuanto acontece en el mundo es cosa de hombres, ¿qué cosa es ser hombre cuando el mundo siempre ha discurrido por caminos de vileza y embrutecimiento, por senderos de crimen e hipocresía, por vías de destrucción y exterminio? ¿Qué significa ser macho si no es la emersión más repulsiva del matonismo en los poderosos y una ridícula entelequia en los sometidos? Y yo, un simple ciudadano que desde que nació está pisando el ruedo ibérico, al contemplar la panorámica actual de España, no puedo por menos que pensar que los machos, cuando lo son, no lo son más que en la cama y con la posible insatisfacción de sus hembras; y que los hombres, entes de inteligencia y de razón, utilizan a éstas como armas de opresión contra sus semejantes, todo ello adornado y sazonado con alharacas dialécticas, filosóficas, poéticas, sociales y sindicalistas; con el florilegio estallante de palabras bonitas como orden, libertad, paz, progreso. De esto no nos dice nada la jovencita que nos brinda coñac encandilándonos los ojos con su «sex-appeal». No nos dice que, si lo que ocurre en España es cosa de verdaderos hombres, nos vamos a tener que quedar sin coñac «Soberano»; y que es ella, en realidad, lo único que es cosa de hombres.

# CHISPAS

*Con frecuencia se lee en nuestra prensa: «Libres opiniones».*
*El resto, ¿son opiniones esclavas?*

⁂

*En toda ocasión, nuestras páginas son escritas libremente.*

⁂

*Por tiranía la del pensamiento, cuando éste falla.*

⁂

*Escribir para ilustrar, para decir, para impulsar, para construir.*

⁂

*Cuando un pensamiento sale feo, ver de sacarlo mejor, pues «Pared mal hecha no aguanta derecha.»*

⁂

*Si se escribe mal no creer que se escribe bien, y si duda queda reflexionar a pie de buzón antes de echar la carta.*

⁂

*Todos tenemos derecho a manifestar nuestras opiniones.*
*Pero claras, precisas, y dentro del objetivo libertario.*

⁂

*Aire a la prosa airada.*
*Rechinar con los dientes, no con la pluma.*
*No hay valentía detrás de un seudónimo.*
*Franqueza, y ganas de que el periódico aporte nuevas adhesiones a la causa.*

⁂

*Las buenas intenciones mal pergeñadas son corregibles.*
*Incorregibles lo son los individuos que se engañan a sí mismos.*
*Y los que con buena letra descubren su mala vocación y sus enfermizas vanidades.*

⁂

*«Libres opiniones», con papelera al alcance.*
*Por si acaso.*

*CHISPERO*

## Palacio de la Mutualidad

PARIS

**Para el 20 de abril se anuncia la acostumbrada JORNADA CONFEDERAL con MITIN por la mañana y ESPECTACULO por la tarde.**

**En números sucesivos del «C. S.» se irán dando detalles.**

A la «Mutualité», con lluvia o sin ella.

*COLUMNA DEL EMIGRADO*

# Actividad que se impone

OBSERVAMOS con cuanta lentitud la fuerza confederal y libertaria se emplea en el quehacer de atracción de españoles acudidos a Francia por mero asunto económico. Con esta desatentada conducta damos a comprender, parece, que el afán proselitista no atrae demasiado.

Antes era común la discusión afanosa del compañero con trabajadores ajenos a nuestra idea. Nos movía un interés directo para el engrosamiento de los sindicatos y la fortificación de grupos y ateneos, con obreros influenciados por nuestras palabras y nuestros hechos. Hoy palabra exacta y hechos ilustradores de la misma los tenemos más que nunca, y sin embargo nos domina la apatía, en vista de lo cual una pregunta se impone: ¿Qué se alcanza no activando?

Que sepamos, cara al refugiadismo económico solamente consta la evidencia de algunos compañeros diseminados que se preocupan de constactar trabajadores españoles ayunos de ideología. El esfuerzo de estos buenos compañeros, muy loable, queda reducido, sin embargo, a su área personal estricta, no teniendo repercusión mayor por causa del abandono general insinuado, en vista de lo cual los compañeros todos hemos de reaccionar favorablemente dedicándonos, cada cual por sí, a reflexionar el caso y acto seguido superarlo en la medida de lo posible, pensando siempre que en España obrábamos en la medida de lo imposible, puesto que el entusiasmo por las ideas era así de veraz y productivo.

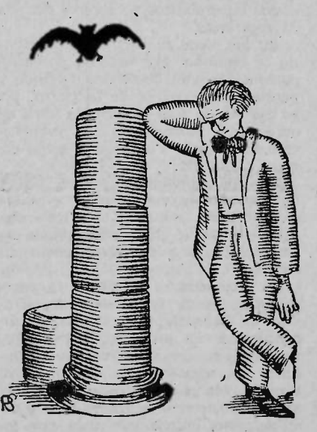
Cuando nos ocupamos de este asunto con compañeros, en muchos casos se nos asegura que la emigración económica está dura de mollera, que está imposible, que se trata de una masa amorfa que no siente nada más que el dinero y la pequeña comodidad que en Francia puede haber logrado, ante cuya argumentación preguntamos: ¿Es que un libertario se consigue de la noche a la mañana? ¿Es qué los anarquistas de ahora no fueron personas inconscientes antes de adquirir condición libertaria? ¿Es qué la capa de ignorancia observada en españoles de hoy, hay que considerarla, un triunfo de la corrupción franquista, válido además para la degeneración comunista del actual pueblo español?

Hay que hacer, sin que se haga lo debido, tesitura negativa, suicida, que contrasta, en grado superlativo, con la conducta dinámica, desinteresada de este puñado de compañeros que prodigan horas y dinero en la siembra de ideas en el que se considera páramo improductivo: la refugianada «insolvente» española. ¿No nos damos cuenta, acaso, que regresados a España cuando sea, tendremos que habérnosla con este mundo trabajador de aquí, hermano gemelo del de allá? ¿O es que en el interior también renunciaremos al esfuerzo proselitista, so pretexto de que a los explotados de todas las regiones no merece la pena contactarlos?

En pocos casos el anarquista ha salido de la persona misma. Ha necesitado, generalmente, el contacto ilustrador de un idealista abnegado, ejemplar en palabra y conducta. Por su canal nos hemos adentrado al movimiento libertario y confederal, y de la misma manera que «hemos venido», procuramos, en aquel tiempo, que vinieran otros. Esa es la cadena y ese es el acierto. Permanecer estáticos, indiferentes ante la gran tarea que ahora mismo nos incumbe, es renunciar a la verdad libertaria del mundo, al futuro anarquista, a la firmeza ácrata con la cual hemos ilustrado la historia moderna de España.

Hay un boletín en Provenza — «Hoja del Emigrado» — y un folleto circulante — «Emigrados y confederales. Las conversaciones de Wagram» —, que dan pábulo maravilloso para la difusión de nuestro criterio, y a nuestro saber, ambos recursos no son lo debidamente apreciados. Son intentos acertados merecedores de seria acogida y que, además, cortan el argumento de la indiferencia que expresa que «no hay elemento escrito para dirigirse a los emigrados ideológicamente sordos». Pues sí, amigos, lo hay, sin que sea debidamente aprovechado.

Para el verano próximo se anuncia la celebración de comicio regular convocado por el Secretariado Intercontinental de la C.N.T., siendo previsible que una o varias FF. LL. incluyan en el temario del Pleno o Congreso — lo que resulte — el de «Cómo atraer a la Confederación al mayor número de emigrados económicos españoles».



Sería deplorable que este tema resultara ausente del Orden del Día que se está forjando.

ROVELLAT

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

6 MARS 1969
NUMERO 546
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Le rendez-vous est là!

« — Préparons tous ensemble le rendez-vous de mars ! »

**C'est la G. G. T. qui s'exprime en ces termes; il faut croire que leur journée d'action du 12 février dernier n'a pas été le succès que ses dirigeants souhaitaient...**

**Et le rendez-vous de mars, que donnera-t-il de mieux ?**

**Rien, et nous nous expliquons.**

**Même si le « dialogue de sourds » ne domine pas la rencontre, il sera fait état de l'intérêt « national », de la nécessité d'expansion de la production française, du retard provoqué par les événements de mai, etc., et les « représentants » de la classe ouvrière finiront par admettre qu'il faut encore se retrousser les manches et serrer la ceinture. D'ailleurs, ceux qui s'aviseraient de manifester un autre point de vue seraient accusés par leurs propres camarades d'« aventuristes » qui cherchent à diviser la classe ouvrière.**

**Oui, cette classe ouvrière qui sut retrouver son unité le 13 mai dernier (sans le concours de ses dirigeants serait donc menacée par l'activisme des gauchistes, aventuristes et autres anarchistes. Or, comme le nombre de ceux-ci semble aller en augmentant, les « représentants » des travailleurs ont bien raison d'être inquiets. La C. G. T. et le P. C., qui ont été les premiers à donner l'alarme pour stopper la nouvelle vague « gauchiste », en sont apparemment les plus menacés. Barjonet, Herszberg, etc., sont actuellement des déserteurs à « éliminer » et nous voyons mal comment concilier ces désertions le divorce de la C. F. D. T. et de la C. G. T., les attaques répétées contre les groupes révolutionnaires, etc., avec le « Préparons tous ensemble...»**

**De toutes façons la grosse majorité des salariés reste assez sceptique quant au résultat de ce rendez-vous.**

**Attendons-nous à de mini-augmentations de salaire dans le cadre de la sacro-sainte hiérarchie; augmentations qui seront vite dépassées par la hausse des prix. Peut-être entendrons-nous parler de l'avancement de l'âge de la retraite mais de façon bien timide et simplement sous forme de projet qui se dessinera dans un horizon lointain.**

**Les centrales syndicales, nous dit-on, veulent en faire leur cheval de bataille, mais après les dialogues de Grenelle et les résultats obtenus, gageons que la parité avec les fonctionnaires n'est pas pour cette année. Il est vrai que les privilégiés du régime, les cadres par exemple, ne sont pas pressés de prendre leur retraite. François Lagandré, président du syndicat C.F.D.T. des cadres invoque qu'un accroissement des retraités provoquerait l'augmentation des cotisations de 13 pour 100, ce qui diminuerait, dit-il, le pouvoir d'achat et l'épargne et par conséquent la création d'emplois.**

**C'est à notre avis, la conclusion la plus aberrante qu'ait jamais donnée un syndicaliste à propos de la retraite.**

**Si nous voulions pousser son raisonnement jusqu'au bout de l'absurde nous devrions en conclure que le plein emploi ne sera possible qu'en supprimant la retraite. Mais que fait-il donc de tous ces milliers de chômeurs qui n'ont plus le pouvoir d'achat décent ?**

**Nous comprenons qu'un ministre comme M. Schumann déclare que : « C'est une erreur de croire que la mise à la retraite d'un homme âgé donne automatiquement du travail à un jeune... ». C'est le rôle du ministre de cacher la vérité aux travailleurs... mais pas celui d'un vrai syndicaliste. Mais le 4 mars les vrais syndicalistes ne seront pas au rendez-vous. Ils seront dans les usines, les ateliers où les champs préparant d'autres rendez-vous avec toute la classe ouvrière unie dans un même combat qui nous conduira vers l'abolition des classes et des privilèges; un ultime combat pour l'égalité économique et sociale.**

## Les «vandales»

L'opinion bourgeoise s'est émue parce qu'à la fin du mois de janvier 1969 des étudiants qui avaient envahi le Rectorat de la Sorbonne ont osé placer quelques inscriptions sur les tableaux « décorant » ce local. Pendant quelques jours, le Richelieu attribué à l'école de Philippe de Champaigne, a été l'objet de la sollicitude de ceux pour lesquels il avait, pour un moment, supplanté les mésaventures sentimentales de Johnny Halliday ou la santé d'Onassis.

A ceux qui se sont émus, à ceux qui ont vitupéré contre les « vandales » du Rectorat, nous demandons : qu'est-ce que l'art en société bourgeoise et capitaliste ?

— Les productions d'art sont, en système bourgeois, une *marchandise* comme une autre qui obéit en particulier aux lois de l'offre et la demande et à l'orientation de la production créée par la publicité. L'art n'est donc pas une création « libre » dans laquelle s'épanouirait la personnalité créatrice. Les productions artistiques qui « plaisent » et qui se vendent sont seulement celles qui ont pu bénéficier d'une certaine publicité et comme dans ce domaine la publicité se fait payer très cher, la « réussite » d'un artiste se résume à une vaste opération financière qui doit « rapporter » parce que des capitalistes ont placé leur argent dedans. Il en résulte que le « goût esthétique » d'une époque n'est que la résultante d'un certain nombre d'opérations financières ;

— les œuvres d'art « consacrées » par le « bon goût » bourgeois sont toujours *décadentes* parce qu'une œuvre n'est consacrée et réputée valable qu'à partir du moment où elle est entrée dans le circuit commercial. L'art devient alors réactionnaire, un facteur de « maintien de l'ordre » dans le domaine de la création esthétique. Toute création artistique « révolutionnaire », dans laquelle l'auteur s'exprime véritablement et spontanément ou bien demeure inconnue ou bien est annexée par les capitalistes dans un but lucratif et perd, dès lors, son caractère révolutionnaire ;

— l'artiste n'est *rien* dans la société capitaliste (comme l'étudiant d'ailleurs). Il n'a pas le droit de vivre sauf s'il « réussit » mais il n'est alors plus créateur mais bien un simple instrument de production aux mains du capital ; deux solutions pour l'artiste : crever ou devenir une « valeur commerciale », c'est-à-dire, se détruire en tant qu'artiste ;

— aux mains des financiers et bourgeois, l'art devient un instrument de *répression*. Il est une voie de garage qui recueille la révolte, le besoin « d'autre chose », et qui la désamorce en lui permettant de se réaliser abstraitement. La bourgeoisie applaudit à une musique ou une peinture « révolutionnaire » (ce mot revient constamment pour qualifier toute œuvre d' « avant-garde »). Elle applaudit à la révolte se perdant dans l'art au lieu de se manifester *concrètement*. Mais toute tentative révolutionnaire qui s'attaque au *réel* est sauvagement réprimée. En ce sens, toutes les créations spontanées de mai 1968 (affiches, grafittis sur les murs, etc...) ont énormément plus de sens que les plus « belles » œuvres d'art consacrées parce qu'elles sont des créations qui tendent à modifier *réellement* la société.

Aussi, les inscriptions sur le portrait de Richelieu c'est tout simplement *l'art vivant*, la créativité spontanée, sur l'art mort, c'est la révolution créatrice s'opposant à l' « ordre établi » réactionnaire. L'art rempli les mêmes fonctions que la religion : protéger la société bourgeoise et l'exploitation de l'homme par l'homme. Ceux qui crient au « vandalisme » lorsqu'on touche à une vieille « croûte » sont ceux-là même qui pratiquent journellement le vandalisme contre les individus en gaspillant les richesses naturelles et les forces productives, en gaspillant la vie des travailleurs. Ce vandalisme là ne s'attaque pas à ce qui est mort et périmé mais à ce qui est vivant.

La société capitaliste est une société de vandales et de gaspillage. Nous n'avons pas à tenir compte de ses normes esthétiques et morales. Elle érige le Beau en principe parce qu'elle a, par le système de l'exploitation et du profit, supprimé le beau *dans la vie réelle*.

Le « vandalisme » dirigé contre les institutions bourgeoises est pour nous une nécessité révolutionnaire.

**SEVY**

## CHEMINOTS ! Le 12 Mars, vous ne voterez pas

Une nouvelle fois, les organisations officielles à la solde de la direction de la S. N. C. F. vous demanderont de voter le 12 mars prochain pour élire les prétendus « délégués »

Le 12 avril 1967, lors de la dernière mascarade électorale, 37 549 cheminots en ne votant pas avaient déjà manifesté leur dégoût pour cette grotesque pantomime.

Rappelez-vous, camarades cheminots, toutes les promesses fallacieuses faites à la veille des élections d'avril 1967 par toutes les organisations dites «représentatives» : CGT, FO, CFDT, CFTC, etc. Toutes organisations recevant des avantages financiers et matériels du pouvoir gaulliste et de la SNCF parce qu'elles ont, en signant les conventions collectives, accepté de légaliser l'esclavage des cheminots.

Rappelez-vous qu'aucun de ces organisations « représentatives » n'a au rendez-vous pompidiste de Grenelle réclamé les 40 heures.

Rappelez-vous que c'est la CGT et la CFTC qui, en 1945, réclamèrent le travail aux pièces et les primes à la production, formes modernes de l'esclavage.

C'est pour faire face à tant de trahison que les cheminots révolutionnaires, fraternellement unis vous appellent à l'abstention massive.

Le 12 mars, cheminots, ne votez pas.

*La Fédération des Travailleurs du Rail CNT. —L'Alliance Syndicale des Cheminots Anarchistes AOA. — Les Comités d'Action Cheminots*

## Le malaise breton — Chouannerie ou révolution ?

*(Suite)*

Le Mouvement pour l'Organisation de la Bretagne (MOB), demande pour sa part, non plus l'indépendance, mais une autonomie régionale, une sorte de France fédérale, avec : une région équilibrée, homogène et humaine, comprenant les cinq départements bretons ; une assemblée régionale élue au suffrage universel direct, à la représentation proportionnelle, disposant de pouvoirs réels dans les domaines économiques, sociaux et culturels ; un exécutif élu démocratiquement après suppression du corps préfectoral. La Bretagne historique quoi et.. parlementaire. Ce qui n'arrangerait pas grand chose, surtout que la Bretagne ne possède pas les mines de charbon et de fer, ni les aciéries de l'Ecosse. Qu'elle pourrait peut-être se permettre le luxe de l'indépendance après la longue expérience de semi-indépendance qu'elle s'offre depuis longtemps (allez donc payer quelque chose en Ecosse avec de l'argent anglais ! On n'y accepte que la monnaie écossaise. Pas fous !)

Le Comité d'études et de liaisons des intérêts bretons (CELIB), présidé par M. René Pléven, député, ancien président du gouvernement français, il estime que la centralisation doit faire machine arrière et pense que la régionalisation gaulliste peut être une étape dans l'amélioration du sort de la Bretagne. Ces gens-là ont été, de tous temps, trop près du pouvoir (celui-ci et les précédents) pour que l'on puisse conserver quelques illusions sur eux.

L'Union démocratique bretonne (UDB), qui affirme que c'est en devenant socialiste que la Bretagne deviendra bretonne, met en lumière le caractère colonial de l'administration préfectorale et de la gestion économique de la province, condamne le FLB (enfin !) et en souligne l'immaturité politique et les séquelles nazies.

Enfin lors de son récent voyage, le président de Gaulle a promis que nous resterions Français. C'est bien ce qui nous inquiète. Il l'avait aussi promis aux Algériens.

Quelle peut être notre attitude face à ce problème ? Comparons la France à un homme et la Bretagne à sa jambe droite. L'indépendance serait l'amputation du membre, lequel, n'étant plus alimenté, mourrait immédiatement. Bien sûr, l'homme survivrait, mais des béquilles lui seraient désormais nécessaires pour prouver le mouvement en marchant. Non, la solution ne réside ni dans l'indépendance, ni dans l'autonomie régionale. Bretons et autres Français sont condamnés. Condamnés à vivre. Et condamnés à vivre ensemble. Sur un pied d'égalité, et dans le confort, la liberté et la paix. Voilà.

Le malaise breton est en fait l'aspect breton d'un problème, français, européen et mondial.

Il faut que l'Armorique voit sa culture, sa langue, son histoire respectées.

Mais l'essentiel réside dans le domaine économique. Les solutions les plus urgentes et les plus radicales consistent en :

— l'aménagement de Brest en port pétrolier pour pétroliers géants, avec la mise en place dans le secteur, d'industries pétrochimiques, à partir du raffinage du précieux liquide sur place.

— l'aménagement de la métropole Nantes-St-Nazaire pour adapter la construction navale régionale à celle de pétroliers de 250 000 à 500 000 tonnes.

— le développement de l'équipement hôtelier et touristique, permettant de créer de nombreux emplois et d'importantes entrées de devises (ce qui ne serait pas favorable qu'à la seule économie régionale mais à tout l'ensemble français) ;

— la mise sur pied d'une industrie de transformation des produits de la mer ;

— le regroupement à caractère fédératif des petites exploitations agricoles, pour faciliter leur équipement et leur modernisation.

— la mise en place d'organes de commercialisation des produits de l'agriculture et de la mer sous la responsabilité gestionnaire des intéressés ;

— adaptation du réseau routier aux exigences d'un pays civilisé ;

— électrification, non plus seulement des centres urbains, mais aussi des vastes zones rurales, encore dépourvues d'électricité et d'eau courante !!

Le système capitaliste, soucieux de la rentabilité de ses capitaux en vue du profit de ses parasites, est-il en mesure de réaliser ce seul programme minimum ? De toute évidence : Non !

Alors, les Bretons, comme les Lorrains, les Normands, les Auvergnats, les Bourguignons, les Provençaux, les Basques, les Aquitains, les Parisiens, etc... Ouvriers, paysans, universitaires entreprendrons de nouveaux « mai-juin 68 » pour abattre le capitaliste et édifier une société communiste Libertaire.

Car la Bretagne ne sera vraiment Bretonne que lorsqu'elle sera Anarchiste. Les autres aussi, d'ailleurs, ne seront libres qu'à ce prix !

**Bernard KERVEANT**

## Participation quand même...

Comment apparaît, à travers les événements des derniers mois, la stratégie officielle des centrales syndicales réformistes ?

Au mois de mai, on a vu les bureaucraties syndicales freiner la poussée revendicative des travailleurs et, finalement, briser la grève générale en fractionnant l'action de la base et en poussant un peu partout à la reprise du travail.

Aujourd'hui au contraire, alors que les travailleurs sont démobilisés et que la répression s'installe un peu partout d'une façon permanente, la C.G.T. — par exemple — brandit le mot d'ordre de l' « échelle mobile des salaires », revendication que l'on pouvait mais qu'on n'a pas voulu faire triompher en mai 1968.

Ainsi apparaît toute la différence de volonté et de tactique qui sépare le sommet, les bureaucrates syndicaux, de la base, travailleurs syndiqués ou non.

Il est clair aussi que la spontanéité des masses s'organisant par elles-mêmes « sur le tas » en vue d'une action revendicative de grande ampleur va beaucoup plus loin que la stratégie timorée des bureaucrates. Entendons-nous : la spontanéité des masses ne signifie pas n'importe quelle action à n'importe quel moment et déclanchée n'importe comment, comme semblent le croire les fanatiques de l'organisation et de l'avant-garde. Elle signifie la capacité qu'ont et qu'ont toujours eu les travailleurs de saisir le caractère révolutionnaire d'une situation et de déclancher eux-mêmes les actions susceptibles de mettre à profit cette situation pour faire triompher les revendications les plus audacieuses.

Qu'en mai 68 le « détonateur » ait été constitué par une minorité « gauchiste » ne justifie en rien la théorie de l' « avant-garde prolétarienne » menant les travailleurs vers « sa » révolution. En mai 68 les « gauchistes » n'ont eu à aucun moment l'intention de « diriger » les masses laborieuses. Bien au contraire, ils ont favorisé tout ce qui tendait à amener les travailleurs à prendre la direction collective de leur propre lutte.

Les accusations portées contre les étudiants révolutionnaires d'avoir cherché à « dévoyer » les travailleurs sont, par contre, portées par des bureaucrates qui, depuis des dizaines d'années, enlisent le mouvement ouvrier dans les voies du réformisme, de la subordination du syndicalisme aux institutions bourgeoises créées précisément pour intégrer le mouvement ouvrier à l'Etat bourgeois et désamorcer la révolte des travailleurs.

La « participation » à la mode gaulliste ne date pas d'aujourd'hui. Elle n'est en fait qu'un aspect de la collaboration de classes instaurée lorsque les bureaucraties syndicales ont troqué la grève générale contre la discussion « au sommet » avec les représentants de l'Etat et du Capital, coupant ainsi les travailleurs de leurs propres luttes.

Aussi n'est-il pas étonnant que, dans le cadre de cette politique antirévolutionnaire, les dirigeants bureaucrates de la C. G. T. aient finalement sauvé en juin 1968 le gaullisme de l'effondrement en brisant la grève générale. Ils en ont été d'ailleurs récompensé : en 1969, la CGT touchera 76 millions d'anciens francs, contre 26 millions et demi en 1968, pour l'encouragement à la recherche sociale et à la formation ouvrière». (sic).

**S.**

## L'anarchiste Bakounine dans la littérature

### ROUDINE, D'IVAN TOURGUENIEV

C'est dans « Roudine » que Tourgueniev nous a campé l'agitateur révolutionnaire Michel Bakounine, l'homme des barricades et des émeutes qu'il décrit à sa façon.

Il faut savoir que Tourgueniev fut en relations très amicales avec Bakounine ainsi qu'avec Herzen, qui dirigeait à Londres, la revue « La Cloche », et qu'il appelait « le brave Herzillon », dans une lettre datée du 25 février 1857. Chose confirmée dans « La Psychologie des Romanciers russes », de Ossip Lourié.

Dans le roman « Les récits d'un chasseur », l'auteur brosse des scènes originales de la vie provinciale de la Russie, et les mœurs populaires des différentes provinces. Pourquoi ce titre? Tout simplement parce que ce seigneur des lettres nous conte les récits recueillis en parcourant, le fusil sur l'épaule, les différentes contrées de son pays natal.

Ce qui peut sembler paradoxal dans la vie de l'œuvre de Tourgueniev, c'est qu'il aime Bakounine et l'aidera. Pourquoi alors, le dénigrer à quelques temps de là dans son nouveau roman « Roudine » ?

Ce mystère reste entier et l'éclaircir offre bien des difficultés. Ce que nous savons, c'est que Bakounine, ayant pris un jour connaissance de ce livre, se fâcha et rompit toute relation avec son auteur. Et pourtant, les deux hommes se connaissaient de longue date. Malgré les précédentes démonstrations d'amitié entre eux, celle-ci s'effrita avec fracas.

Ivan Tourgueniev note quelque part : « Je rencontrai Bakounine le 20 juillet 1840. Je ne désire pas garder d'autres souvenirs de ma vie. » Ceci est assez ambigu. Que s'était-il passé, en fait ? On sait que Tania, la sœur de Bakounine, s'était éprise passionnément de Tourgueniev, lors de son retour en Russie. C'est lui, paraît-il qui se récuse dans cette tentative de liaison. Bakounine ne s'est même pas douté de cette tragédie dont sa sœur fut le mobile.

Entre temps, après un périple européen, Tourgueniev arrive à Berlin, où il trouve Bakounine.

Il faut le rappeler, puisque c'est une vérité, l'amitié de Tourgueniev pour Bakounine est vraie et réciproque, comme l'écrit Hepner.

Par ailleurs, dans son livre sur « Bakounine », H. E. Kaminski raconte :

« Tourgueniev, l'ami fraternel de leurs années d'étudiants à Berlin, lui envoie des livres et use de son influence pour demander sa grâce. Mais en même temps, il publie un roman « Roudine », où il décrit le cercle de Stankievitch. Bakounine y apparaît sous la figure d'un fantastique fainéant et bavard, ce qui provoque des sévères remontrances de la critique. Alors seulement Tourgueniev change la fin du roman et fait mourir Roudine sur une barricade en héros. (P. 169). Stankekievitch nous a unis et la mort ne nous séparera pas. »

Cependant, la séparation survint un jour, alors que Bakounine s'attendrissait en se penchant sur cette amitié.

« Roudine » date de 1856 ; c'est incontestablement une œuvre de tendance sociale qui marque son auteur. On ne peut qualifier Tourgueniev de révolutionnaire, sans apporter quelques réserves sérieuses, et il faut admettre franchement que dans l'ensemble de ses écrits, il apparaît tout au plus comme un esprit démocrate qui surveille sans cesse l'ensemble de l'expression de sa pensée, afin qu'elle ne déborde sur un plan subversif. Rien dans ses récits ne se présente comme tel et ils ne peuvent donc trouver auprès des autorités, motif à des sanctions ou à des mesures disciplinaires. C'est du bel ouvrage littéraire, sans plus.

Tourgueniev se joue peut-être la comédie révolutionnaire, c'est d'époque et de mode, mais il n'a aucune des qualités requises pour figurer dans un de ces rôles. L'étoffe et le tempérament lui manquent.

C'est ce qu'a très bien compris Ossip Lourié qui, après avoir comme d'autres, identifié « Roudine », le principal personnage du roman, révèle le vraisemblable, même si maints côtés du récit manquent de couleur.

Tourgueniev n'a pas saisi son personnage. Ossip Lourié nous dit :

« Roudine », le principal personnage du roman de ce nom est un hâbleur de haute envergure. « Roudine » ne sait pas causer, raconter, ses descriptions manquent de couleur, mais il sait généraliser, esquisser des tableaux en traits larges et énergiques. Tenir cercle est son affaire. Plus d'un auditeur ne le comprend peut-être pas parfaitement, car il y a du vague dans ses paroles, mais ce vague même ajoute encore au charme particulier de son discours. Il semble qu'une trop grande richesse d'idées empêche « Roudine » de s'expliquer avec exactitude et précision. Les images succèdent aux images, les comparaisons naissent les unes des autres, tantôt pleines d'une hardiesse inattendue, tantôt empreintes d'une vérité saisissante. Il ne cherche pas ses expressions. Les mots viennent d'eux-mêmes sur les lèvres obéissantes et l'on dirait que chacun d'eux s'exhale droit de son cœur, tout brûlant encore du feu de sa conviction. « Roudine » possède au plus haut degré ce que Tourgueniev appelle « la musique de l'éloquence ». Il lui suffit de toucher à une des cordes de l'âme pour les faire vibrer toutes. Debout, ne regardant personne, il parle, il parle encore, il parle toujours, inspiré par un rien. L'attention générale lui est acquise. Entraîné par sa propre émotion, il s'élève jusqu'à la poésie. Le son bas et concentré de sa voix augmente encore le prestige. On dirait que ses lèvres expriment des choses supérieures auxquelles il ne s'attend pas lui-même. »

Cette analyse de « Roudine », quoique assez objective, appelle toutefois quelques réserves, justifiées par la connaissance plus approfondie du personnage que nous aimerions identifier.

Evidemment, de ce portrait ainsi tracé, il nous est difficile de ne pas reconnaître Michel Bakounine. Mais il faut, bien entendu, laisser à Tourgueniev toute la responsabilité de ses confrontations, ne retenir que les grandes lignes et penser que même lorsqu'il décrit la vie de l'un de ses concitoyens, l'écrivain se laisse bercer par une imagination fertile, l'entraînant dans des envolées littéraires que contredisent à la fois les passions et les idées de son héros, dans la réalité. Ossip Lourié a trop généralisé en identifiant de trop près, le héros réel du personnage de la création littéraire façonné par Tourgueniev.

Kaminski, lui, trace de Tourgueniev le portrait suivant :

« Entretemps, Tourgueniev est devenu lui aussi un homme célèbre, mais à l'opposé de Herzen et de Bakounine, il ne peut jamais se décider à prendre une position ferme. Il est contre le servage et il ne libère pas ses serfs ; il déteste l'absolutisme et il courtise le tsar ; il passe la plus grande partie de sa vie à l'étranger et il ne devient jamais un émigré ; il fréquente les révolutionnaires et il est en bonnes relations avec la réaction ; il aide Bakounine et il l'a dénigré dans son « Roudine ». Oscillant ainsi entre les extrêmes, en opposition contre l'autocratie sans la combattre, adversaire des privilèges, tout en en profitant, l'auteur des « Récits d'un Chasseur » reflète parfaitement l'état d'esprit d'une large couche de l'aristocratie russe pendant les années 60. Aussi est-il étonné, irrité et assez ému, lorsque, un peu plus tard, Bakounine, ayant pris connaissance de « Roudine », rompt avec lui. (6).

« Révolutionnaire, Tourgueniev ne le fut jamais, il fut libéral ou plutôt occidental », écrit Ossip Lourié. Cependant — c'est Lavrov qui le révèle à la mort de l'écrivain — il aida la rédaction socialiste et revolutionnaire. « En Avant », publiée à Zurich, puis à Londres, par des versements annuels et ce, durant plusieurs années.

Ecrivain d'esprit, certes, mais non un caractère ; il n'eut jamais de convictions nettes et surtout, le courage de l'engagement, évitant ainsi les ennuis pouvant nuire à sa réputation d'homme.

Avait-il toujours en mémoire son emprisonnement de 1852? L'histoire rapporte en effet, que pour avoir salué Gogol de grand homme, il fut arrêté et mis aux arrêts dans une maison de police par ordre de l'empereur. Pourtant, son article était insignifiant ; mais on le soupçonnait d'être mêlé à certaines relations non autorisées par les seigneurs et les grands de la Sainte Russie.

Tourgueniev était un génie à sa façon, cerveau supérieur d'un tiers du poids moyen du cerveau humain. Encore ne faut-il point généraliser.

Ossip Lourié a encore écrit de lui : « Grand seigneur, n'ayant jamais connu la vraie lourdeur de la vie, l'existence dure et peu tranquille d'un révolutionnaire russe ne lui souriait guère. Son exquise nature de poète n'était pas faite pour la lutte politique, souvent âpre et aride. »

Il manquait à Tourgueniev, la connaissance du milieu dans lequel vivait et se démenait Bakounine ; il était imperméable aux idées du héros qu'il voulait dépeindre. C'est pourquoi son « Roudine » n'est qu'un pâle reflet de l'âme de son modèle.

Tourgueniev est sensible ; enfant, il aimait la nature ; adolescent, on le place dans un pensionnat ; les universités allaient lui décerner le titre de licencié. Si le panslavisme le laisse indifférent, si les idéalistes l'attirent, il ne sera jamais un convaincu de l'idée, mais un démocrate.

Quelqu'un a écrit que Tourgueniev a pu observer, apprécier, deviner et combler par des conjonctures, les manquements de ses informations. Il avait en lui, l'art d'heureuses combinaisons. Mais, hélas, la vérité lui échappait en plus d'un point et son « Roudine » le prouve singulièrement.

**HEM DAY**

(6) Kaminski : « Bakounine ». (Pages 189-190).

## COMMUNIQUE

UNION LOCALE DE MARSEILLE

L'A. G. de l'U. L. de Marseille s'est tenue à la Vieille Bourse du Travail le 22 février. Les problèmes locaux ont été envisagées et diverses décisions ont été prises.

Il a notamment été décidé de faire campagne pour qu'un plus grand nombre de camarades adhèrent à la C. N. T.

Le secrétariat à la propagande demande à tous les camarades travaillant dans diverses usines et entreprises de le tenir régulièrement au courant de ce qui s'y passe, en vue de l'édition de tracts et de bulletins.

Nous avons enfin pris la résolution, de faire plus souvent des meetings et des conférences C. N. T. à la Bourse du Travail.

La date d'une nouvelle assemblée générale a été fixée pour le 8 mars 1969 à 18 h 30 précises au local. Les problèmes nationaux y seront traités, notamment :

— Le Congrès confédéral : proposition d'O. du jour.

— Les J. S. R.

— La propagande française. « Le Combat Syndicaliste ». Rédaction, diffusion.

Plusieurs adhésions ont été enregistrées, notamment dans le bâtiment. Mais un certain nombre de camarades n'ont pas encore pris la carte, mais espérons que cela ne saurait tarder.

Nous souhaitons également que les jeunes copains travaillant dans l'industrie, se syndiquent tous.

Venez nombreux le 8 mars. Prenez votre carte. Faites connaître la CNT autour de vous.

# Area mundial

### CIVILIZACION PRECARIA

NO llegamos a comprender que un banal atentado en un centro oficial de Madrid, una simple e inofensiva explosión, costara la vida por agarrotamiento a dos anarquistas, Delgado y Granados, sin haberse siquiera probado la culpabilidad de ambos condenados. El mundo democrático no promovió estruendo para señalar este acto de sañuda barbarie. Franco permitía negocios peninsulares y no había que disgustarlo.

No alcanzamos a comprender cómo una bomba incipiente de marca anarquista pueda multiplicar por mil el ruido protestatario de las agencias gubernamentalizadas, en tanto el terrorismo contra aparatos aviatorios, tan peligroso, es tan escasamente combatido que ya parece tolerado.

En la pugna entre árabes y judíos se registran atrocidades que a toda persona con sentido humanitario contrarían, pero que a los Estados dejan insensibles, y aun en estado de goce, si la barbaridad del momento comercialmente les resulta favorable.

Si hay palestinos sin hogar ni trabajo, es lógico que dispongan de uno y otro. Si hay judíos con derecho a permanecer en Palestina, que queden en ella. Si hay problema de intercomuidad arréglese racionalmente el mismo, sin recurrir a la irracionalidad de la guerra, al ancestralismo nacionalista, al odio de razas. Sobran, en el Oriente Medio en llamas, Jehová, Alá y Dios. Sobra todo conato de feudalismo, de burguesismo, de patriotismo. Cuanto contribuya a envenenar las relaciones de los hombres, debe ser abandonado, destruído, pulverizado. El problema de Oriente Medio no es militarista, sino revolucionario. Estos socialismos de miseria y horca son una mentira, y lo prueba que un matamoros como el general Franco los aplauda. Los ahorcados de Bagdad, expuestos en racimos para entusiasmo y frenética alegría de una multitud borracha de música militar, de ignorancia y fanatismo, nos da una pena inmensa, por la multitud y por la humanidad entera, obligada a soportar esa lacra de la muerte provocada como una gloria nacional, como un galardón — negro — de la patria.

Cuando el fascismo católico, apostólico y romano se declaró en España, un diputado republicano fue toreado a muerte en la plaza de Toros de Badajoz ante una multitud de soldados, moros y falangistas ebrios de fervor tabernero, diocesano y y alarida, y sediento, sobre todo, de sangre y sufrimiento humanos. Cuando el propio fascismo en 1939 se apoderó de toda España, paseó en camiones por las calles de las grandes poblaciones miles de condenados a muerte para que la canalla pública y privada se recreara con la vista de unos seres humanos conducidos, sin apelación, a la muerte.

Esa fiesta macabra de Bagdad tiene similitud notoria con los terribles jolgorios homicidas franquistas.

Los asesinos falangistas y carlistas que arrojaban los cadáveres de sus víctimas a las cunetas, tenían un resto de pudor efectuando sus horribles misiones sin organización de espectáculo previo. Asimismo, las grandes matanzas hitlerianas (diez millones de hombres, mujeres y niños asesinados friamente e implacablemente) fueron cumplidas con sordina, sólo dejando entrever lo que la conciencia nazi no podía exponer por tratarse de la indignidad mayor de todos los siglos, los bárbaros incluídos.

En el propio toril badajocense, 2 000 hombres fueron inicuamente asesirados por no creer en la trilogía Hitler-Mussolini-Franco. En Francia los boches levantaron varios trágicos Oradour-sur-Glane, y de Katín diez mil cadáveres de polacos Hitler los atribuyó a Stalin y Stalin a Hitler. Acción discutida, con muertos efectivos.

Con todo su drama, la guerra árabe-israelí no llega, por ahora, a esos extremos. Aparte la ceguera de los atentados y esa nota vergonzosa de la plaza mayor de Bagdad, el drama no parece tan sañudo. Sobran, con toda evidencia, los gobiernos, y falta la entente entre los pueblos comprometidos en el litigio. Por encima de los odios y de las cerrilidades (plantas del desierto del fanatismo) los israelíes han dado la pauta constructiva a seguir en aquellas soleadas y ásperas tierras: la fraternidad en el trabajo. Los kibutz que estúpidamente los fedayin ametrallan, entrañan la solución del problema de indigencia y atraso que durante siglos padeció todo el Oriente Medio. Desiertos tradicionalmente hollados a pata de camello, ahora son vergeles ricos en vida y colorido, y lo que actualmente está pobre y mortífero en Gaza, Sinaí y Cisjordania, con buena entente entre árabes y judíos, entre seres humanos en definitiva, podría convertirse en una región ejemplo en productividad, satisfacción, comprensión y armonía.

Las músicas, los trapos patrióticos y los programas de asalto a la finca del vecino, son meras calamidades y las calamidades, humanas o naturales, se pagan caro. Reconciliando a los pueblos, enviando jefes y líderes al cuerno del toro o de la luna, anulando la programática nacionalista de unos y otros, es decir, cumpliendo una revolución sagaz y profundamente social y humana, Oriente Medio podría hallar la paz y el sosiego que inútilmente a tiros reclama, y, además, ser un ejemplo de unidad y cordura, una conquista de la fraternidad con la que asombrar a esos pueblos mayores que, en la cúspide de la Civilización moderna, les plugo salvajear, enormemente, en Badajoz, Oradour-sur-Glane, Buchenwald, Kattin, y extensiones.

# ANTENA

EXPEDIENTE ADMINISTRATIVO CONTRA «LA ACTUALIDAD ESPAÑOLA»

MADRID. — Un expediente administrativo ha sido incoado contra el director del semanario «La Actualidad Española», José Antonio Vidal Cuadras, por la Dirección General de Prensa.

El expediente está motivado por la contestación de don Pedro Altares a la encuesta de «L. A. E.», «Quince comentaristas políticos, ante una posible crisis», que pueden suponer una falta de acatamiento a las leyes fundamentales y constituir, por tanto, una infracción al artículo 2 de la ley de Prensa e Imprenta...

PETARDOS EN DOS ESTABLECIMIENTOS

PARIS. — En la fachada de las oficinas de la RENFE, Avenida Marceau, la policía retiró dos petardos que, por supuesto, no llegaron a explotar.

En cambio, frente al Banco de Bilbao, sito en la Avenida de la Opera, otro petardo estalló derribando un cristal de grandes dimensiones.

A ambos atentados la prensa les da carácter antifranquista.

LA UNIVERSIDAD EN ESTADO DE SITIO

MADRID. — La Universidad, reabierta por las autoridades, está prácticamente invadida por la fuerza armada y pululada por numerosos agentes policiacos que importunan a los estudiantes sospechosos de antifranquismo. Como antifranquistas los estudiantes lo son el 999 por mil, es de suponer el maremagnum que se arma, frecuentemente, en la Ciudad Universitaria.

Los guardias no cesan de arrancar pasquines protestatarios y los alumnos no paran de colocar otros. Los autoritarios gritan triunfo, pero la pelota está en el tejado.

POLVORA EN SALVAS

GINEBRA. — La comisión internacional de juristas, con fecha del 18 de febrero, ha declarado que el estado de excepción decretado en España el 24 de enero, viola la convención europea para la protección de los derechos del hombre. Semejante rechazo de los principios democráticos y la recaída en los métodos dictatoriales más acentuados y anticuados, reafirma a la España franquista en su condición de país retrógrado, como la Grecia actual y las antiguas naciones fascistas.

La declaración, buena; pero la sordera universal, incurable.

¿COINCIDENCIA?

MADRID. — Ha sido objeto de acervos comentarios la condena a 7 meses de cárcel infligida por el TOP al ciudadano que hace unos meses reclamó públicamente la celebración de elecciones libres, condena que los comentaristas aparejan a la recaída (un año de cárcel) en Moscú contra la joven Irina Belgorodskaya, acusada de haber solicitado la libertad de su pariente Anatoly Marchenko, condenado a su vez a cuatro años de presidio siberiano por delito de opinión.

LA GUERRITA

CADIZ. — En el cuartel de Tarifa estalló una espoleta, matando al soldado de artillería Luis Pérez García e hiriendo de gravedad a los también artilleros Juan Pulido Gutiérrez, José Santos Gallego y Manuel Peña Pelayo, que seguidamente fueron trasladados al hospital militar de Algeciras.

En cuanto a los daños sufridos por el cuartel de Tarifa, no han sido tarifados.

MORIMOS COMO MOSCAS

PAMPLONA. — Un escape de gas ocurrido en Industrias Pomere ha determinado la muerte por asfixia de los operarios Jesús Muneta Maeztu y Lucio Sanz Arcona. Hay, además, media docena de empleados hospitalizados, si bien parece que mejoran.

AHORA «CIUDAD DE LOS ANCIANOS»

MADRID. — La Diputación Provincial ha anteproyectado la erección propagandística de una llamada «Ciudad de los Ancianos» en la que tendrían cabida unas 200 personas de 75 años por arriba. La institución sería dotada de capilla, comedor, celdas individuales, piscina, basquet-bol, gimnasio, atracciones Walt-Disney y salón de naipes.

UN DRAMA MAS

MADRID. — Según estadística del Instituto de Sociología Aplicada, en España nacen anualmente (año base: 1968) 270.000 niños subnormales, no estando atendidos debidamente más que el 6 % de los mismos.

¿AY-UNTAMIENTO O NO?

IRUN. — El alcalde se tira de los pelos por temor a quedar solo en la responsabilidad municipal. En efecto, de 17 concejales que deben constituir la plantilla edilicia solamente quedan 4. Motivo de las ausencias: desgana, temor al descrédito público, enfermedades supuestas, y lo poco que el cargo rinde.

SIGUE LA BARBARIE TRIBUNALICIA

MADRID. — Los ciudadanos José Ma García Pérez, Juan Ma Morales Santana, Manuel Morales Macías, Juan Morales Ruiz y Manuel Caballero Figueras, todos de Las Palmas, han sido sentenciados a penas que van de 4 años de prisión a seis meses de cárcel por haber intervenido en una huelga el día 9 de febrero de 1968 en la propia ciudad de Las Palmas, bella ciudad canaria que el TOP ha convertido en las palmas del martirio.

ROBO CON VIOLACION SACRA

BARCELONA. — Unos ladrones anónimos penetraron de noche en la capilla del convento del Beato Claret, de Sallent, violando el sagrario, del que rompieron el cáliz (de metal invendible), se llevaron las sagradas formas, y cepillaron el dinero de los cepillos. Para agravar su horrendo atentado, dejaron inscripciones alusivas a San José Florido y a la Virgen Generosa.

LO QUE CAE DEL CIELO

SEVILLA. — Mientras los fieles de la ermita de Alpaida de Aljarafe impetraban del Cielo bienandanzas para andar por la tierra, se hundió la bóveda del templo atrapando a seis fieles de los veinte que había en el mismo. Sacados del manto de piedra y polvo en el que estaban envueltos, los seis heridos fueron conducidos a un hospital de Sevilla. Particularmente la feligresa Rosario García Rodríguez, inspira inquietudes por su estado gravísimo.

UN ESCOGIDO DE DIOS

MARTOS (JAEN). — En accidente de automóvil resultó muerto el párroco de la localidad de Jamiliena, Domingo Pérez Moral. La víctima se dirigía al indicado pueblo en el coche de su propiedad y al llegar al kilómetro 67 de la carretera Ubeda-Málaga, lugar conocido por «Santo Nicasio», a tres kilómetros de Martos, chocó con el camión conducido por Felipe Cruz Illana, vecino de Martos, que salió ileso. Acompañaban al sacerdote sus sobrinas Salomé Pérez y Ana Jiménez, que sufrieron contusiones leves.

GOLPE A LA PROPIEDAD PRIVADA

BARCELONA. — Juan Cucurella, cajero de Constructora Sala Amat, circulaba por la calle D de la Zona Franca en compañía de un escolta, cuando fue atracado por tres individuos que le exigieron al cajero la cartera. Dispuesto a resistir, éste fue herido y despojado de 521 000 pesetas que llevaba para efectuar pagos.

COSAS VEREDES...

IGUALADA. — Como datos anecdóticos derivados de la revisión y clasificación de reclutas del reemplazo de 1969, señalamos que entre los 210 mozos presentados no figura ningún analfabeto. Diez fueron declarados prófugos y cuatro considerados inútiles para el servicio militar. Uno declaró pertenecer a la religión budista y otro al grupo confesional de «Testigos de Jehová».

LA REPRESION

MADRID. — Un centenar de estudiantes han sido detenidos en Madrid y Valencia, con mentira oficial de que se trata de comunistas.

En Barcelona han ocurrido últimamente 43 detenciones de obreros y universitarios a los que a la policía conviene motejar de comunistas.

En Madrid el T.O.P. ha condenado a siete meses de prisión firme y a 10 000 pesetas de multa al escritor Gonzalo Arias por haberse paseado por la calle de Alberto Aguilera con una pancarta solicitando libertades públicas para los españoles.

LA BUENA VECINDAD

MADRID. — Los intereses franceses se van asentando en España. La casa Citroen va a levantar una sucursal constructora de gran capacidad en unos terrenos adquiridos en las afueras de esta villa. Es de notar que la Citroen ha colocado 40.000 coches en España durante el ejercicio comercial de 1968.

INTELECTUALES NORTEAMERICANOS EN RUEGO A LA ONU

PARIS. — Treinta intelectuales de los Estados Unidos han enviado al señor U Thant, secretario general de la O.N.U., un telegrama pidiendo que la Comisión de Derechos del Hombre examine inmediatamente las medidas adoptadas por el gobierno español contra 18 miembros de la oposición al objeto de ver si las autoridades de Madrid violan o respetan los derechos de los detenidos.

«El gobierno español ha obligado recientemente a residencia vigilada, en lugares aislados, a dieciocho personalidades opuestas al régimen.

»Al pedir la intervención de la Comisión citada las treinta personalidades recuerdan que España forma parte de la O.N.U. y que se ha comprometido a respetar las libertades fundamentales y los derechos del hombre.»

DOS NOTICIAS

PARIS, (OPE). — El boletín diario de esta capital «L'Information Latine» publicó el 19 de febrero los siguientes despachos fechados en Madrid:

«Doscientos dieciséis obreros metalúrgicos fueron detenidos la semana pasada en Bilbao, donde se hallan en huelga 18 000 obreros desde el 31 de enero pasado. Esta huelga se ha declarado para protestar contra el estado de excepción y en demanda de una nueva convención colectiva. Siguen cerradas las empresas más importantes de la región. En San Sebastián, donde existe el estado de excepción desde hace seis meses, sigue estacionaria la situación, sin que por ahora hayan reanudado el trabajo.

— En Barcelona, el gobernador civil ha recibido instrucciones del gobierno para que ordene el cierre de todas las empresas en que se produzcan desórdenes, independientemente de la actitud que adopten las direcciones de los establecimientos industriales. Ha sido detenida en la capital catalana la maestra Antonia Boter. Con esta detención suman 18 los profesores y profesoras de institutos o establecimientos de enseñanza privados que han sido detenidos en Cataluña.

ESPAÑA UNA Y COMPRIMIDA

— Se habla en Madrid de la creación por el gobierno español de una «provincia de Gibraltar» que tendría por capital a Algeciras y haría la número 52 del país.

## Las elucubraciones de Frane Barbieri

*(Viene de la página 4.)*

Con respecto al mito de la seguridad social, no pasa de ser eso: un mito. Actualmente, el trabajador jubilado percibe un emolumento como para arrastrar su miseria gloriosamente. La totalidad de él viene del montepío y la previsión social, siendo la parte del primero proporcional a los años de servicio. Un obrero cuyo sueldo sea de 3 060 pesetas mensuales, que es el mínimo últimamente acordado, puede retirarse con una jubilación de 1 650 pesetas aproximadamente. Si se tiene en cuenta que el alquiler de un piso no baja hoy de 800 a 1 000 pesetas, considérese qué es lo que le resta para las demás necesidades. Esto en cuanto al obrero industrial, a los empleados de la Administración y otras actividades que siempre estuvieron mejor atendidas. Pero pensemos en el del campo y los pescadores, por ejemplo. Estos constituyen una masa marginal a toda clase de seguridad. Y es ahora, precisamente ahora, cuando el gobierno está empezando a considerar el problema con el intento de hacer algo positivo. El seguro de desempleo, como le llaman con toda suavidad, viene a reducirse a la percepción de un jubilado; pero hay que tener en cuenta que un parado es un hombre joven con familia, incluso con familia numerosa, mientras que las necesidades de un jubilado, por comparación, han de ser naturalmente más reducidas. En cuanto al seguro de enfermedad, tan cacareado, el obrero español lo considera como el botiquín de urgencia para las primeras necesidades. En principio los medicamentos eran gratis, pero con la contrapartida de que el seguro poseía una lista petitoria reducidísima de ellos. Entonces se daba el caso de que si un enfermo necesitaba una medicina de las caras y además trascendente para una enfermedad grave, el usuario tenía que rascarse el bolsillo y comprarla en la farmacia fuera de seguro. Ahora parece ser que ya no hay restricción de fármacos, pero en cambio el asegurado ha de pagar una cantidad por cada uno de ellos que en ningún caso ha de sobrepasar las 50 pesetas. Con el seguro de enfermedad ocurre como con el INI: es una madriguera adonde van a parar todos los incapaces e ineptos seguidores de Galeno que no tienen consulta abierta y un buen momio adicional para los que sí la tienen. En media hora de consulta en el ambulatorio despachan a 50 o 60 pacientes, resultando que más que un consultorio aquello parece el tubo de la risa. El médico, en este caso concreto, no es el culpable. A la gente que espera ha de dársele una satisfacción inmediata a su caso, y no puede decirsele que vuelva dentro de cuatro días porque hay mucha concurrencia. Pero en cambio, el trato humano que dispensan es francamente desolador. El que va allí, aun sabiendo que paga su cuota mensual correspondiente, lleva consigo irremediablemente el complejo de paria o mendicante. Pero esos mismos médicos, en su consulta particular, son capaces de magrear a cualquiera durante una hora, con atenciones y palabras melifluas, para justificar la exorbitancia de sus honorarios. El obrero español piensa del seguro de enfermedad lo que pensaba de la ONU aquel payaso de circo: «Quien te puso Salvaora, qué poco te conocía». Es posible que en ciudades grandes como Madrid y Barcelona esté mejor atendido y con mejores instalaciones, mas sólo con vistas a la galería. Yo puedo asegurar que la generalidad de los trabajadores que tienen la desgracia de estar aquejados por dolencias de cierta gravedad, se gastan su dinero, si lo tienen, en consulta particular porque desconfían totalmente de la eficacia del seguro, y que éste se toma cierto interés por los casos graves en la medida que representa un objeto de estudio para los médicos, es decir, en cuanto uno se constituye en cobaya propiciatorio. Lo único que aparece como más urgente y eficaz es que mientras está de baja el obrero, cobra la integridad de su salario hasta séis meses como máximo, volviendo a disfrutar las mismas ventajas en la próxima anualidad.

Decir que la Organización sindical es un logro excepcional del régimen no sólo es una mendacidad certificable en todo momento, sino la expresión de una intencionalidad tendenciosa y retorcida cuyos alcances son fáciles de intuir. El obrero español, para quien desee saberlo y verificarlo, se siente totalmente desasistido y sólo frente a la brutal exigencia patronal en la lucha de sus reivindicaciones económicas; y no hablemos de las políticas y sociales por la sencilla razón de que no existen. El hecho de que el secretario nacional sea un ministro del gobierno (¡y de qué gobierno!), ya es algo nunca visto en la estructuración de sindicatos; el que los presidentes de los mismos en la totalidad de las provincias y en los ramos respectivos del trabajo sean, precisamente, los magnates o patronos de dichos ramos, constituye una ratificación de la novedad del sindicalismo español. El destino de los derechos del trabajador, como se ve, está en buenas manos. Pero eso sí, en cada población capital de provincia cualquiera puede ver que el sindicato se aloja en edificios grandiosos de ocho, diez y doce pisos, en los cuales se entroniza la mayor burocracia desnués de la de la Administración; donde pululan asesores técnicos, jurídicos, abogados, etc., con sueldos de despilfarro; por donde el obrero deambula como perdido y en corral ajeno, en busca de un golpe de buena suerte, embarullado por la palabrería legal de tanto jurídico y abogado, empachado de promesas y buenas palabras, pero desalentado y vacío, traicionado y frustrado en sus profundas y legítimas aspiraciones. En las empresas han creado un llamado Jurado de Empresa que es un lastimoso remedo de aquellos comités de fábrica o trabajo de otros tiempos, compuesto por unos cuantos trabajadores inermes, atemorizados por las represalias; un Jurado cuyo presidente y secretario son el ingeniero y administrador de la empresa, respectivamente; un Jurado que ha de decir amén, borreguilmente, a todo cuanto dice su presidente, en previsión de futuros disgustos. ¡Qué diferencia entre estos sindicatos ubicados en resplandecientes rascacielos, con decenas de secretarías y secretarias, bien pertrechadas de máquinas de escribir, de calculadoras, multicopistas, dictáfonos y aire acondicionado, con su plantilla de personal tan numerosa como la de un ministerio, pero cuya eficacia es nula en la defensa de los derechos del trabajador, y aquellos otros de gloriosos tiempos, instalados en locales antihigiénicos cuando no en verdaderas espeluncas a tenor de las posibilidades económicas, sin cargo retribuible alguno, pero cuya fuerza y capacidad resolutivos radicaban en su libertad, en el apoyo mutuo de sus componentes, en la unanimidad de sus aspiraciones, en la comunidad de objetivos y en la inexistencia de mediadores que no fueran los propios trabajadores.

Desde estos sindicatos que son una dependencia estatal de hecho y de derecho; con un sistema político que no admite la existencia de partidos e ideologías como oposición operante y coaccionante y donde la huelga está fuera de la ley; desde un gobierno que últimamente ha subrayado y ratificado su decisión de impedir todo conato de imposición que tienda a destruir el edificio que tan bella y dolorosamente han levantado, aunque todo ello sea mencionado falazmente por virtud de las gestiones de un Estado arbitrario y despótico, sino alegando la fuerza legítima de una apertura socializante; desde estas premisas y estos supuestos es de donde Barbieri y Juan López piensan integrar los trabajadores de dentro y de fuera con objeto de preparar, desde dentro, la trayectoria sindical postfranquista que ha de liberar al pueblo español. Cómo ha de efectuarse esta utopía, con qué garantías y qué plazo es el previsto para tal evolución evolutiva es cosa que no nos han dicho todavía. Llevamos treinta años de evolución hacia la democracia y estamos como al principio. ¿Habremos de esperar un siglo para que nuestra redención venga por cauces de legalidad y orden? «Muy largo me lo fiáis», que diría Don Juan Tenorio. Que un comunista como Barbieri se proponga tales objetivos, es algo que no nos coge desprevenidos, pues el comunismo, como Fausto, siempre estuvo dispuesto a pactar hasta con el mismo Satán con tal de satisfacer sus ansias de dominio; pero que un cenetista como Juan López alimente los mismos propósitos rebasa incluso los límites del revisionismo para caer en la defección total. Nosotros, los españoles de dentro, no queremos una república de Cocagne ni una democracia de mandarines.

**Juan Español**

COLUMNA DEL EMIGRADO

# La voz de los emigrantes españoles en Australia

En Sydney fue divulgada la siguiente hoja:

«El pueblo español necesita vuestra solidaridad.

»El Consejo de ministros del gobierno franquista, reunido el 24 de enero acordó por unanimidad declarar el «estado de excepción» durante tres meses en todo el territorio español.

»Eso quiere decir que a partir de dicho día, todas las garantías jurídicas y todas las libertades que figuran en el Fuero de los Españoles — que los franquistas exhiben en los medios internacionales para demostrar que el régimen no es totalitario sino democrático — han quedado suspendidas. A partir del 24 de enero los españoles no podrán expresar su pensamiento, ni elegir su residencia, ni asociarse, ni impedir que la policía, a cualquier hora del día o de la noche, allane su domicilio y lo registre, se lo lleven detenido a la comisaría y acaben metiéndolo a la cárcel, donde permanecerá todo el tiempo que las autoridades quieran. A partir del 24 de enero, en España no hay más ley que el capricho del gobierno. Para completar tan democrática operación, se ha restablecido la censura previa para la prensa, para las informaciones hacia el extranjero y para todas las publicaciones, sean del género que sean.

»Este decreto lo pasa el gobierno franquista a pesar de la monstruoso legislación represiva de que dispone y que venía aplicando abusivamente, esto es, la llamada Ley de responsabilidades políticas; el inhumano decreto-ley para reprimir el «bandidaje y el terrorismo», las jurisdicciones especiales de los Tribunales de orden público y de los Tribunales militares y la famosa Ley de prensa que tildaron de «liberal» y que para que dejara de ser liberal la mutilaron con la reforma del Código penal y con la Ley de los secretos de Estado.

»En el preámbulo del decreto-ley de 24 de enero, se afirma que nace para impedir que puedan producirse nuevamente «acciones minoritarias, pero sistemáticamente dirigidas a turbar la paz de España y su orden público».

»¿Cómo podrá creerse que un Estado totalitario fuerte, que hace unos días el propio caudillo, en su discurso de fin de año, aseguraba que todo marchaba bien y que España no tenía problemas, hasta el punto de ofrecerla como ejemplo al mundo, ahora, de la noche a la mañana, para acabar con las perturbaciones que provocan unas «acciones minoritarias» necesita privar a todos los españoles de sus derechos inalienables y llenar las cárceles de personas honradas?

»Que no se olvide que también en Guipúzcoa se decretó el «estado de excepción» para acabar con las actividades de unos grupos activos. Se decretó por tres meses, a partir del 4 de agosto de 1968, se ha prorrogado ya por otros tres meses más, y hoy no sólo no se han liquidado esas acciones «minoritarias», sino que ante las atrocidades cometidas por el gobierno, la inmensa mayoría de la población está, si no al lado de los «minoritarios», sí en contra del gobierno. Y lo que ha pasado en Guipúzcoa puede también ocurrir a escala nacional.

»Pero España vive desde el 24 de enero en «estado de excepción». Las escasas libertades y los escasos derechos que a costa de grandes sufrimientos ha logrado conquistar el pueblo español, han quedado suspendidos. La arbitrariedad ha sido erigida en norma de gobierno. Y en nombre de esa arbitrariedad, las cárceles españolas se han llenado de honrados trabajadores, que nó renuncian a tener un ideal, a proclamarlo y a defenderlo; se han llenado de estudiantes, de abogados, de escritores, de intelectuales, de sacerdotes, de todos los que no han abdicado de sus convicciones ni de su sentido de responsabilidad.

»El deber nuestro, como españoles residentes en este país que todavía conserva las libertades fundamentales del hombre, es de demostrar nuestra solidaridad con el pueblo español en su lucha contra las brutalidades del régimen, de demostrar la repugnancia que nos produce esta acción inmoral del régimen franquista.»

A raíz de este manifiesto se originó una manifestación el sábado, 15 de febrero por la mañana, la cual recorrió las calles Fuente «El Alamein», Fitzroy Gardens, esquina Maclay St. Darlinghurst, Rd. Kings Gross, dirección al consulado general de España en Double Bay, donde la policía del país atacó a los manifestantes para dispersarlos, cosa que no logró porque éstos se defendieron con la energía necesaria.

El suceso fue comentado por la prensa local, aumentando con ello el volumen de la protesta.

# NECROLOGICA

### JUAN GONZALEZ DIAZ

Después de larga y penosa enfermedad y tras haber sufrido dos operaciones en el hospital de Pourpan de Toulouse, falleció el día 14 de Enero del presente año, a la edad de 60 años, el estimado compañero Juan González.

Era natural de Nija (Almería) pero de muy joven emigró a Cataluña y fijó su residencia en Moncada (Barcelona), donde trabajó en la fábrica de cemento. Allí ingresó sin pérdida de tiempo en nuestra amada C. N. T., que jamás abandonó hasta que le llegó la muerte.

El 15 le acompañamos a su última morada, civilmente, al cementerio de Condat, pueblecito cercano a Fumel. La manifestación de duelo, bastante numerosa, la componían españoles y franceses que tenían en estima a nuestro querido compañero.

El compañero Sordete dedicó unas palabras de agradecimiento en nombre de los hijos del difunto, así como en nombre de los compañeros de la Federación Local de la C. N. T. de Fumel y amigos de S. I. A.

Compartimos el dolor de sus hijos Juan, Henriette, María, Gérard, Lolita y Roland y de sus nietos que él tanto amaba.

Descansa en paz en tu sueño eterno y hasta siempre, compañero Juan González.

Por la Federación Local de la CNT de Fumel, *M. Sanjuan.*

# Sinfonía desacorde

Correspondiendo a un suelto inserto en «C. S.» en el que se aludía directamente a José Borraz con motivo de un mitin habido en Perpiñán y en el que el comunicante tomó parte, hemos recibido de éste una carta irreproducible a causa del vocabulario sucio que en ella abunda.

Sin embargo, puesto que le hemos atacado, justo es que se le conceda derecho a defensa. Millanastranerías aparte, José Borraz concreta:

«1º — Que el mitin de Perpiñán, en el que yo intervine el día 26 de enero, estaba organizado por todos los partidos políticos franceses de la oposición, por los sindicales más representativas y por varias agrupaciones humanitarias y progresistas (20 en total, puedo facilitar la lista) NO POR EL PARTIDO COMUNISTA.

2º — Que en nombre de todos esos partidos y organizaciones intervino el Presidente de la Liga de los Derechos del Hombre.

3º — Que quien presidió el acto fue la Federación de la Educación Nacional.

4º — Que los instigadores y animadores del acto fueron compañeros libertarios, con residencia en Perpiñán, que son quienes me invitaron a participar en él.

5º — Que el mitin tenía por objeto solidarizarse con las víctimas del franquismo y, muy especialmente, con los presos de la cárcel de Soria que habían declarado la huelga del hambre para que les fuera reconocida su condición de presos políticos, gesto que tan reducido eco obtuvo en la prensa del exilio, pese a que entre los firmantes figuraba el nombre de compañeros de la C. N. T.

6º — Que si bien es cierto que en el léxico del tercer orador que intervino, en calidad de ex-preso político en España, se adivinaba su condición «china», sin que en ningún momento se reclamara representante del Partido, yo no podía saber de quien se trataba, por lo menos antes de oirle.»

# • DISCOS •

*Hoy nos hemos detenido un poco en la meditación de la palabra «Compañero». Visto el diccionario, compañero no va más allá de compañía. Los soldados de Compañía igual resultan compañeros. Por más desolación, el libro de la dicción deriva el compañero en camarada, y como las cámaras se rigen por dueños, ya nos tenemos ayudas de cámara. Salvo escape por el foro, que es lo que hacemos.*

*Compañero es algo tan importante, y tan íntimo, que escapa a los hombres de la Academia Lenguaruda. Compañeros, hay que verlos en la CNT en valor oro. Compañeros en aprecio, en dedicación generosa. En la C.N.T. cuando te encuentras solo y desgraciado, cuando te consideras en olvido de los propios; en la hora negra y crítica, el Compañero te visita, y se conmueve, y te brinda, total, su apoyo. ¿Cómo se llama, el Compañero? ¡Quien sabe! Es tal vez inconocido, pero la estima, el nexo del compañerismo lo acercó al lado del compañero hundido, para, en moral y energías, levantarlo.*

*Compañero, en casa nuestra es sinónimo de hermano, no de camarada. En anarquía no hay cámara porque lo que hay es calle, con gente vibrante. En anarquía de verdad existe, inmenso, el Compañero, no importando que el descompañerismo haya sacado brote en nuestro arroyo. Uno bueno, vale por cien malos; es sabido.*

*Cuando los pistoleros libreños quisieron asesinar al compañero Albericias, el heroico Salvadoret les opuso su pecho para proteger al hermano, al Compañero. No consiguió salvarlo, porque, con frecuencia, la maldad consigue más que la hermosura humana.*

*Cuando observo detalles descompañeriles en camaradas, pienso en Salvadoret y mi sangre expele su vinagre.*

*DISCOBOLO*

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

B.D.I.C



# Ante todo, casa limpia

NADIE en casa confunda sociedades con suciedades ni gestión con digestión. De la misma manera, no hay que interpretar anarquismo como capricho de uno mismo.

En cierta ocasión abuelo Lorenzo definió un caso baladí de persona que se introdujo en nuestros medios para perjudicarlos: «No sirviendo más que para monaguillo quiso meterse a anarquista.»

¿Qué pensar de gentes que hasta ayer mismo nos acompañaron en la penosa marcha del exilio vomitando estridencias y royendo hierros oxidados, para terminar renunciando a su furia radicalista y sumarse al capricho de los vientos, esos mismos que conducen a no importa dónde? ¿Qué crédito van a cosechar los compañeros que, tras diez, veinte, treinta o cuarenta años de criticar acervamente al comunismo, ahora le pasan la simpatía que a sus compañeros de hasta aquí les niegan?

Es el mismo caso, o parecido, de los Royano, Iñigo, Nadal, Carrasquer, etc..., que, tras haber sufrido años de presidio franquista ahora se proclaman presidiarios voluntarios del franquismo sirviéndolo cerca del sindicalismo oficial verticalista.

Cuando el individuo pierde seriedad y aplomo, ¿qué queda del individuo? Si el comañero pierde la fe en las ideas y trata de aparentar que aún las conserva, ¿cómo idealizar el traje, cómo repintar la personal fachada?

Se puede contemporizar con contrarios, a condición de creerlos nobles, formales o sinceros. Se puede pactar con el contrincante mínimo (los otros refugiados antifranquistas) a condición de no renunciar a nuestra trayectoria. No se puede pactar con Franco para el hecho antifranquista, ni con el comunismo que no anhela sino fusilarnos «si no claudicamos» el día que se impusiera en España.

Para jefes o maleados definitivos nada diríamos en estas páginas. Para los que siguen, para los inconscientes de «viento conduce si idea no luce», una pregunta puede sernos permisible. ¿Habéis meditado en la pésima situación «coletuda» en que los dirigentes os meten? ¿Ayer «¡sus y a ellos!» y hoy con ellos? Tanto tenerlos en maldición y ahora «con ellos» a partir un piñón? ¿No recordáis, o ignoráis, o no os importa, la obra contrarrevolucionaria cumplida por los comunistas españoles a las órdenes del Kremlin, destruyendo las colectividades revolucionarias, imposibilitando el establecimiento de otras de tipo industrial desde los gobiernos de Madrid y Barcelona negando validez legal a las mismas, e imposibilitando el funcionamiento de las nacidas al calor del 19 de julio regateándoles materias primas y abonando poco o nada los productos manufacturados destinados a guerra o a servicios públicos?

Ahora que los republicanos de todos los matices ven claro que la política comunista de durante la guerra los absorvió peligrosamente al punto de dejarlos anulados y desacreditados, y comprometidos en la bárbara represión sufrida por aguerridos hombres de la C. N. T., del socialismo y del poumismo; ahora que el comunismo venal está desconsiderado y sin esperanza positiva en España sin el acodo de otros sectores, principalmente del franquismo vergonzante que le abrió la puerta de los sindicatos verticales y de ese desgaje de los mismos que supone el «comisionismo obrero»; ahora, repetimos, ¿han de ser sedicentes libertarios los que les han de secundar en el sucio juego de encaramarlos al poder para que su dictadura «popular democrática» se implante en el país, para reemplazar la dureza gubernamental del también «popular y democrático» y «revolucionario» franquismo?

Sería esta una farsa más que anotar a la lista de farsas inaugurada por el royanismo adscrito al sindicalismo de Franco, y ya estamos pensando en un complot enemigo tratando de arriar pabellón cenetista y arrastrarlo por todos los barros; pues nos salen por ahí cenetismos espúreos para sazonar el caldo de nuestros peores enemigos, que son el franquismo y el comunismo. Ya hemos dicho que la base de la dictadura actual, o poso de fango de la misma, sostiene a Franco como sostendría al poder de Tiago Carrillo, como aguantaría la situación de un gobierno cardenalicio «liberalizado» por el Vaticano, esa misma institución que nos impuso la muerte trágica de dos millones de españoles para establecer en nuestro terreno la paz de los cementerios. ¡Atención, asimismo, a la sacristía «revolucionaria»!

Hay que barrer la casa, compañeros, y ello no se consigue durmiendo, tolerando, o que la limpien otros. Porque, ¿quiénes son los «otros», cuando todos somos unos? Todos estamos obligados a velar por la dignidad y la decencia del Movimiento Libertario Español, y si callar es codescender, cómplices somos de las debilidades de prensa que, tras costarnos inaudito esfuerzo sostenerla, la cedemos en parte al enemigo solapado para que escriba comunisterías, cuando en las publicaciones comunistas no admitirán jamás una sola línea de favor al anarcosindicalismo, puesto que a los «camaradas» que nos sonrien les importa un salivazo el criterio ajeno, y a su manera hacen bien.

Observando la terminología marxista y el leninismo expuestos con toda franqueza en parte de nuestra prensa, se nos ocurre pensar en lo que quedaría de nuestro M. L. E. dentro de unos años si esta conducta de «primos» se prolongara, y si los trapisondas entrados en amores con los comunistas continúan actuando en nuestro interior a título de cenetistas y libertarios. Observando la blandenguería de algunos compañeros que no aceptan extorsiones, pero que toleran que el mundillo «que se va» jalee a las comisiones sobreras (anti-Confederación indudable) y a los «camaradas» desde «presencias» globistas o trapeciales, hay para temer que la ponzoña antilibertaria escampe paulatinamente en nuestro elemento merced a esa resignación, a ese bonachonismo, a esa blandenguería que vibra más en lo personal que en lo firme de la posición libertaria.

Que el POUM, por ejemplo, sienta atracción por el comisionerismo obrero se comprende, pues, al igual que el comunismo pasionario, jamás ha podido disponer de una central obrera al servicio de su partido. Sin embargo, el POUM se guarda bien de familiarizar con la rusofilia porque, como nosotros, tiene la piel chamuscada por la inquisición bolchevique.

Guardia pues al neo-comunismo, y guardia a nosotros mismos. En Argelés nos despiojamos y en Barcarés nos despulgamos.

Políticamente, ahora estamos en ambas necesidades.

**JUAN FERRER**


# Servicio de librería

**LECTURAS EN CATALAN**

*De Joan Ferrer:*

«GARBUIX POETIC», poesías formales y satíricas, 2 frs.

« INTERPRETACIO LLIBERTARIA DEL MOVIMENT OBRER CATALA». Datos para la historia anarcosindicalista de Iberia. 1,50 francos.

«DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA». Anecdotario de una vida dedicada a la defensa anarquista del proletariado. 10 frs.

*De Roc Llop:*

«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Víctor Serge | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 |
| «Mon opinion sur Dieu», idem | 3 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres) | 22 50 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 |
| «Los que vivimos», A. Rand | 15 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 |
| «Une révolution du XX^e siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache | 6 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13 507 56.


*Plumas de ayer y de hoy*

# El desfiladero de Pierre-Lys

**por ALBERTO CARSI**

ESTAMOS ante una de las maravillas naturales más notables del mundo. Así, del mundo. El desfiladero de Pierre-Lys, la depresión gigantesca de Quillán, y todo el valle del Aude en conjunto, son esa maravilla. Axat es la clave de un museo de la naturaleza; sus alrededores son cátedras de enseñanzas superiores magníficas.

∴

Situemos nuestro espíritu.

Pensemos que en la mente del vulgar todo es vulgaridad. En la del político, todo es arte de gobernar. En la del economista, todo es dinero. En la del poeta, todo es verso y ritmo. En la del científico, todo es ciencia, es decir, realidad y variaciones sobre esa realidad, que siempre es maravilla.

Observando sobre un mapa la orografía de los departamentos de Pirineos Orientales y del Aude, vemos con sorpresa que, desde Axat a la costa, por St-Laurent de la Salanque, paralelo al camino, existe el río Agly en dirección de los paralelos, es decir, del Oeste al Este. Y que en cambio, desde las proximidades del Pic de Madrès (2.471 m.), surge el río Aude formando un ángulo recto con el río anterior, siendo su dirección, sensiblemente del Sur hacia el Norte.

Recordando la bravura de los desfiladeros, porque en la región que estudiamos pasan los referidos ríos, y recordando también la depresión enorme que constituye el emplazamiento del pueblo de Quillán, vienen a nuestra mente enormes cataclismos geológicos, como si una vez constituídos aquellos bancos calizos, una serie de hundimientos, de dislocaciones y rupturas las hubiesen quebrantado como se quebranta y se rompe una placa de cristal al golpe de martillo.

Estos desfiladeros son los caminos que recorrieron los hombres de presa llamados guerreros, en los tiempos históricos. Estos desfiladeros, son los caminos que reocrren hoy las rutas de la paz y del trabajo, del estudio y de la cultura. De no haber abierto estas rutas la dinámica natural, esos bellos parajes no hubiesen podido ser conocidos, y menos frecuentados por el hombre, pobre hormiguita que no puede vagar sino por donde la naturaleza le abre paso, y le da, galante, su permiso.

Quillán, en razón de su constitución geológica y geodinámica, es hoy, en Francia, un vértice de su gran perímetro minero-petrolífico del Mediodía: Quillán, Albi, Agen, Mimizan, Bayona, Pau, Lannemezan, Montesquieu, Foix, Quillán; de cuyo subsuelo se espera un porvenir altamente bienhechor para Francia.

¿Significa esto que la superficie esculturada por las fuerzas naturales corresponde a un rico subsuelo? Así es, en efecto. El geólogo nada espera de la quietud, del sosiego y ociosidad de las fuerzas naturales, y lo espera todo de los parajes castigados y curtidos, desfigurados por la fatiga del trabajo de creación y transformación; igual, exactamente igual, que opina sobre las cosas de los hombres; la holganza no le dice ni promete cosa alguna; el trabajo, la virtud, se lo prometen todo...

Y todas estas bellezas, todas estas esperanzas de ópimos frutos, están encuadradas en los más estupendos espectáculos que el hombre puede admirar.

Un amigo suizo de quien esto escribe, me decía visitando este maravilloso desfiladero: «En Suiza, por ser Suiza, la famosa en panoramas únicos, no existe un paraje que pueda competir, en salvaje bravura, con éste de Pierre-Lys.» Y nosotros añadimos, que es bello y es grande. De cualquiera de sus pequeñas prominencias o rugosidades pétreas se sacarían materiales para edificar un pueblo; y del volumen total de rocas que constituían el complemento del hueco que observamos, podrían edificarse todas las pirámides de Egipto, toda la famosa muralla de China, y aún sobrarían bloques para constituir un nuevo París y un modernísimo Nueva York. Podríamos añadir que el desfiladero de Pierre-Lys es el corte inicial de la cantera ciclópea para empezar a construir una escalera para subir a la estratosfera o para bajar al fondo del océano.

A este propósito tal vez preguntéis: ¿Y quién, y cómo, y cuando, arrancó el material que falta, y dónde hubo que conducirlo?... Y la ciencia contesta categóricamente diciendo que apenas faltan materiales; solamente pequeños arrastres y leves rozaduras, pues este desfiladero se formó por hundimientos laterales, formándose como se forma la ruptura de un listón de madera que rompemos sobre nuestra rodilla apretando lateralmente por ambos extremos. A esto se le llama en Geología, *tectónica*, la cual va siempre acompañada de irrupción de aguas calientes, como, en efecto, está bien provisto todo el valle del Aude, recuerdo del valle de Vichy y de otros valles por el estilo. Fuentes termales, y por tanto mineralizadas, las cuales sacan al exterior el misterio de la brase interna que existe en las entrañas del planeta Tierra.

∴

Las fuentes termales las explica la existencia de esa brasa o núcleo de fuego, que es el corazón de nuestro mundo planetario. Pero ¿y las fuentes intermitentes?, ¿y esas fuentes que manan unas horas y después se secan, y vuelven a verter agua y se vuelven a extinguir, y así sucesivamente, cual es buen ejemplo la famosa fuente intermitente de Fontestorbe y como lo son a su vez los célebres *geisers* de Islandia?

Pues sencillamente, se trata de un aparato de física natural: de un sifón; en forma que nosotros en nuestros laboratorios podemos fácilmente reproducir el curioso fenómeno de las fuentes intermitentes. Y no solamente este experimento es fácil, sino que todos los que nos ofrece la naturaleza en sus innumerables maravillas; por esto decimos que la naturaleza no tiene secretos absolutos y quien busca la explicación de ellos la encuentra con bastante facilidad. Al alcance de todos los estudiosos están los fundamentos de dichas maravillas.

Y lo más grande de estos espectáculos es su sencillez y su discreción. Ellos se desarrollan sin propaganda ni orgullo, ejemplo elocuente para el hombre que sepa leer en los mismos y amoldar su conducta a la de la naturaleza. El hombre, generalmente, no comprende esta sencilla majestad y esta modesta grandeza, que no se proclama, ni se expresa, ni blasona su poder y su importancia. Es cuando el hombre se acerca a estos ejemplares y se compara con ellos cuando reconoce su pequeñez, que jamás confiesa, pero que en el fondo de su alma, en el espejo de su espíritu, estrecho y mezquino, ve reflejada la magnitud de lo que él no hizo, ni pudo hacer, ni hará jamás, a pesar de su orgullo ficticio y sus procedimientos de descomposición de la materia; y esto es porque erró su camino, yendo hacia la *descomposición* cuando debió ir, sin vacilar, sólo y exclusivamente hacia la *composición*, la unión de todo y de todos, hacia la grandeza del hacer, y no hacia la pequeñez del deshacer.

∴

Dichosos de vosotros, compañeros y amigos, que en el Desfiladero de Pierre-Lys podéis gozar un día de la compañía de la naturaleza. Yo estoy amarrado a los pies de la cama de mi compañera enferma, cuyo espíritu selecto y elevado va también con vosotros, como otras veces fue conmigo a contemplar esas rocas, esas moles, esos ríos, esa poesía gigantesca que nos llena el corazón de fortaleza, pero que nos produce dolor cruento cuando no podemos seguir en su estudio, que es el de nuestra cuna y el de nuestro último destino; pues somos ramillas endebles, flores de un día, que perdemos el tiempo en querellas estériles, olvidando que la roca es nuestra hermana con el agua y el aire, sostenido todo por ese aglutinante incomprensible de la eternidad.

Interpretarme siempre vuestro, de la libertad y de la ciencia, queridos amigos.

*(Trabajo leído en la excursión de las Juventudes Libertarias efectuada en agosto de 1947 al lugar que el título indica.)*

# COMUNICADOS

**MEETING A PERPIGNAN**

Grand meeting anarcho-syndicaliste organisé par l'union locale de la C.N.T.E. le dimanche 16 mars, de 9 h. à 12 h., salle du Cinéma Le Paris.

Prendront la parole : Des camarades pour la F.A.F.; Alejandro Lamela pour la C.N.T.E.; Marcel Lepoil pour la C.N.T.F.. Parleront de la paix sociale durable et de la liberté des détenus politiques.

Camarades: Quelle que soit votre tendance politique ou religieuse, nous avons tous l'obligation de proclamer et défendre la liberté et la paix sociale. Venez, donc, apporter votre solidarité au meeting.

C.N.T.F. UNION LOCAL DE TOURS

La Unión Local de Tours de la C.N.T.F. invita a todos los españoles de la C.N.T. de España en el exilio, y simpatizantes, a la reunión que tendrá lugar el día 9 de marzo a las 9,30 de la mañana en el Café Breton, plaza des Halles.

CONFERENCIA EN PARIS

El domingo 9 de marzo de 1969, el compañero Fabián Moro disertará sobre «Las Juventudes Libertarias en España». A las 9 de la mañana.

REVISTA «UMBRAL»

Por enfermedad del compañero redactor, suscriptores y paqueteros habrán recibido con retraso el número 85, correspondiente a enero. En lo sucesivo iremos recuperando tiempo.

AMIS DE HAN RYNER

Réunion dimanche 9 mars, à 14 h 45, Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard, sous la présidence de Marcel Renot, Vice-Président des A.H.R. Causerie de M. A. Missenard : « Le Dr Alexis Carrel, sa vie, son œuvre ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants.

∴

Le nº 92 des « Cahiers de Han Ryner » est paru (3, allée du Château, 93-Pavillons s-Bois). Au sommaire : Les Amis de Han Ryner ont 50 ans. Centenaire d'Emile Masson. Georgette Ryner : « J'ai redécouvert *Les Pacifiques* ». Alain Mercier : « Une correspondance idéaliste; Lettres d'Han Ryner à Aurel et Alfred Mortier ». Han Ryner : J. H. Rosuy aîné, *l'Appel du bonheur*. Le peintre Franz Van Montfort, etc.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el domingo 30 de marzo en el local de F. O., a 9 horas exictas. Se ruega la máxima asistencia para tratar asuntos importantes para nuestra organización.

F. L. DE ARGENTEUIL

Celebrará asamblea General, el segundo domingo de mes, en el lugar y hora acostumbrado, para tratar de los próximos Comicios de la C. N. T.

La relación y cotización, continúa en la fecha de costumbre.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 9 a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

CONFERENCES A. LAPEYRE
à TOULOUSE

Mardi 25 mars 1969 à 21 heures Salle Sénéchal, 17, rue de Rémusat.

à AGEN

Mercredi 26 mars 1969, à 21 heures, Salle Chaudordy, rue Chaudordy.

Sujet : Ce que nous contestions et ce que nous contestons.

S. I. A. DE MONTAUBAN

Invita a todos sus adherentes y amigos a la asamblea ordinaria que tendrá lugar el domingo día 9 de marzo a las 9,30 de la mañana en el Café de la Comedia. Dada la importancia de la misma, rogamos la asistencia de todos los compañeros.

CONFERENCIA EN MARSELLA

Las Federaciones Locales de St-Henry y de Marsella invitan a todos los compañeros a que asistan a la Conferencia-debate a cargo del compañero Progreso Marín, que disertará el tema «Exigencia Revolucionaria». Tendrá lugar el domingo 9 de marzo 1969 a las 10 de la mañana en la Vieja Bolsa del Trabajo, 13, rue de la Academie, Marseille (1).

**PARADERO**

Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, José Vidal y Enrique Obac, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Se trata de liquidar la deuda que con ellos tiene contraída la antedicha Colectividad.

**CORREO DE REDACCION**

—Por imposibilidad física del redactor queda correspondencia para contestar.

—Quedan igualmente, originales compuestos para el próximo número.

—A cuantos compañeros solicitan el libro de Fontaura «Hacia una vida mejor. En la ruta de la C.N.T.», les advertimos que aún no está editado, y que cuando lo esté les será servido.

# Socialisme scientifique ?

(Texte intégral de la conférence prononcée par le jeune A. M. F. et recueillie sténographiquement par Mlle M. G.)

Cette conférence, ou plutôt, ce qui serait plus intéressant, une conférence-débat, a pour titre le socialisme scientifique. A titre purement spectaculaire, on y met un point d'interrogation : comme cela on fait semblant de ne pas résoudre par avance les problèmes qu'on se propose d'étudier. C'est un conventionnalisme comme un autre, comme c'est un conventionnalisme de prétendre établir un débat puisqu'en fait, on sait très bien que le véritable dialogue n'existe pas dans une conférence, qu'elle soit immédiatement suivie de débat ou non; en fait, une conférence c'est toujours un individu qui parle et un certain nombre d'autres auxquels on ne donne pas le temps de réfléchir. C'est là toute la différence entre une conférence et un article ou un livre. Ceci dit, venons-en au fait.

Le problème qui se pose et qu'il m'intéresserait de traiter, c'est de répondre à la question : Existe-t-il un socialisme scientifique? Cette question a deux sens très différents suivant que l'on donne la primauté au terme socialisme ou au mot scientifique. Une étude complète exigerait que l'on définisse exactement le socialisme. Je ne le ferai pas, car cela nous prendrait trop de temps d'une part, et de l'autre, il est bien évident qu'il est pratiquement impossible de définir des idéaux, d'autant plus que chacun d'entre nous, au nom de sa propre autonomie, en a une conception différente. Revenons à la question : Existe-t-il un socialisme scientifique? Comme je l'ai déjà dit, cette question a deux sens bien différents : le premier c'est de savoir si le socialisme est une science; le second consiste à se demander si le socialisme emploie une démarche de penser, des méthodes qui soient scientifiques. A la première question, à savoir si le socialisme est une science, je réponds non, car pour qu'il y ait science il faut qu'il y ait prédiction et qu'aucun socialisme, quel qu'il soit, n'a jamais rien prédit. Je vais m'étendre un peu plus longuement sur ce terme de prédiction, et pour l'expliquer davantage, je vais prendre un exemple puisé dans le domaine scientifique : lorsque Newton a décrit la loi de la gravitation, il a été en mesure de calculer après l'énoncé de cette loi, combien de temps mettrait une pomme pour tomber d'un arbre, c'est-à-dire qu'avant même que la pomme ne tombe, il pouvait savoir à quel moment elle arriverait par terre. Avant que l'événement ne soit terminé, on en donne le résultat : c'est à cela que l'on reconnait une science. De plus il faut remarquer que les sciences sont systématiques et que pour cela, elles se produisent. Il va sans dire que les « prédictions » du socialisme ont toujours été dues au hasard et qu'en conséquence, il serait vain d'en vouloir faire une science...

Cependant la seconde question reste toujours sur pieds : le socialisme emploie-t-il une démarche de pensée qui soit scientifique ? A cette autre question, je réponds oui a priori et c'est la justification de cette affirmation qui va être la matière de cet exposé.

Cependant avant d'aborder le fond du sujet, je voudrais exposer brièvement le plan et l'objet de ce qui va suivre... Il est bien évident que le fait d'établir un parallèle comme je vais tenter de le faire entre les méthodes purement scientifiques et les méthodes socialistes, ne répond pas à un caprice intellectuel. Ce parallèle n'aura de sens que s'il débouche sur un résultat pratique. Ce résultat pratique, c'est d'envisager enfin les problèmes du socialisme autoritaire et du socialisme libertaire sous un point de vue qui ne soit pas celui de l'habituel affrontement bassement idéologique, ne serai-ce que parce que le véritable socialisme (qu'il soit autoritaire ou libertaire) est ou devrait être exactement le contraire d'une idéologie... D'habitude, les socialistes libertaires et autoritaires s'excommunient réciproquement sur deux plans bien différents. Sur le plan théorique, les partisans de l'un des deux systèmes de pensée condamnent l'autre au nom d'arguments et de principes puisés dans leur propre théorie, ce qui est parfaitement ridicule puisqu'en aucun cas cela ne peut céer un dialogue fertile et que tout au plus cela consiste-t-il à concrétiser l'existence de deux théories différentes. On ne peut pas avancer par ce chemin parce qu'on se cantonne au domaine des théories, c'est-à-dire au résultat d'une pensée, sans étudier le cheminement de cette pensée, c'est à dire la méthode qui aboutit à la théorie. Ce défaut est dû à l'impossibilité où nous sommes d'établir un débat politique dénué de passion. Il est bien évident qu'à partir du moment où on oppose une idée que l'on a, à une idée que l'on n'a pas, la victoire doit immanquablement revenir à l'idée que l'on a (sans quoi, on aurait choisi l'autre)! Quant à vouloir poser le problème sur le plan pratique, cela tourne toujours autour de problèmes tout aussi insolubles : les autoritaires avancent la révolution bolchevique et les libertaires le soulèvement ukrainien. Cela ne les avance à rien puisqu'il est bien évident qu'aujourd'hui, pas plus en Ukraine qu'en aucun autre lieu du globe, le socialisme n'a été créé et maintenu.

Puisque j'ai fait allusion depuis quelques instants déjà aux socialistes autoritaires et libertaires, il serait bon que je définisse, de manière non exhaustive bien sûr, les différents courants de pensée qui se rangent sous l'une ou l'autre de ces théories. Passons rapidement sur les socialistes réformistes qui, pour être autoritaires, n'en sont pas moins morts. Cette tendance (représentée en France par la SFIO) ne représente plus rien. Elle n'est qu'une façade (en voie de décomposition) qui n'intéresse désormais plus personne. L'autre branche autoritaire, la branche « révolutionnaire » a, au contraire, toute la force d'un appui quantitatif énorme, et se définit exclusivement par rapport au marxisme avec tous les adjectifs qui le précisent (?) : léninistes, trotzkistes de tous crins, maoistes, castristes, moscovites, etc... Les libertaires, sous le nom générique d'anarchistes ne se divisent pas en moins de catégories ou de variantes : collectivistes, communistes, individualistes, nihilistes mêmes etc...

Ces quelques précisions apportées, voyons pourquoi je crois qu'il est important d'établir un parallèle entre la pensée politique et sociale et la pensée scientifique. La raison essentielle est que le domaine scientifique est bien évidemment dénué de toute passion et que par conséquent nous pourrons l'étudier en toute quiétude et en voir les différentes méthodes, leurs défauts et leurs qualités respectives. Ensuite nous reporterons ces conclusions au domaine politique. En plus de cette absence de passion, le domaine scientifique est très facile à étudier car il est facilement intelligibles et que de nombreux scientifiques se sont efforcés d'établir une classification très rigoureuse des différentes méthodes de pensée, classification que nous reprendrons à notre compte.

Par ailleurs, il ne faut pas croire que ce parallèle (c'est d'ailleurs bien plus qu'un parallèle) entre pensée scientifique et pensée politique soit une idée personnelle. Cette idée d'unifier la description de la nature (la physique) et la politique a été le grand problème que ce sont posés un très grand nombre de philosophes. Plus particulièrement, ce problème a été une des grandes préoccupations de Karl Marx, qui l'a, dans la pratique, par sa construction théorique partiellement résolu. C'est pour cela que sa théorie a été appelée, par lui-même, socialisme scientifique et que tous ses admirateurs se sont, et continuent de se dire socialistes scientifiques. Il est remarquable que les libertaires, quant aux premiers d'entre eux (Bakounine en particulier) n'aient jamais employé ce vocable en parlant d'eux-mêmes. C'est, à mon avis, un tort car ils ont été eux aussi scientifiques à leur manière. Mais, comme on le verra, ils l'ont été dans un domaine scientique totalement différent (bien que complémentaire) de celui de Marx... ceci expliquant cela.

Où en est aujourd'hui la pensée scientifique ? Quelles en sont plus exactement les méthodes ? Voilà ce que je vais tenter d'expliquer. Pour cela je vais prendre un exemple parfaitement clair : la physique.

Nous allons essayer de dégager quels sont les traits essentiels, d'un point de vue théorique, des méthodes qu'emploie cette science... Aujourd'hui, et pour des raisons qu'il est inutile d'évoquer ici, la physique se trouve être la matière scientifique à la fois la plus avancée et la plus intelligible d'un point de vue méthodologique...

Depuis longtemps (en fait depuis l'antiquité) les hommes qui ont tenté de décrire l'univers, les physiciens, se sont divisés en deux grandes écoles qui elles-mêmes correspondaient à deux méthodes de pensée diamétralement opposées. On peut remarquer cependant que depuis Thalés et Aristote (qui appartenaient respectivement à l'une et l'autre école) cet antagonisme subsiste sans que pour autant, l'une des deux tendances ne prenne le pas sur l'autre...

La première de ces méthodes est la méthode analytique c'est-à-dire une méthode qui a pour base l'analyse. Comment emploie-t-on la méthode analytique? Comment se développe-t-elle? Ce que fait avant toute chose l'analyste, c'est de rassembler tous les éléments connus sur un même problème, sur un même phénomène. Il observe les événements, les faits, les phénomènes; qui se déroulent autour de lui; il les contemple, il les voit et ensuite, il déduit (ou plus exactement, on le verra ensuite, il induit) un système structuré qui relie ces différents phénomènes, il établit une relation entre ces phénomènes... L'exemple le plus communément employé pour illustrer cette méthode est celui de la découverte de la loi de la gravitation par Newton qui, voyant tomber une pomme d'un arbre, en induisit sa fameuse théorie. Cet épisode est ridicule, c'est une légende, mais il nous donne bien l'idée de ce qui se passe. Newton a observé de nombreuses fois des corps qui tombaient. Il a fait des mesures, des expériences de laboratoire. Enfin il a trouvé la loi qui expliquait tous les phénomènes observés à la fois : c'était la loi de la gravitation; dans le cadre du problème de la chute des corps, tous les phénomènes étaient reliés entre eux. Voici sommairement expliqué ce qu'est la méthode analytique. Quels en sont les avantages? L'avantage essentiel est celui de l'objectivité, c'est-à-dire que l'on n'invente rien on ne fait que voir et observer le réel. En un mot, on est dans une position parfaitement objective, au sens où Marx l'entendait; on ne se sert que de l'observation concrète... L'inconvénient de cette méthode, c'est qu'à chaque fois qu'un nouveau facteur intervient, il perturbe toutes les relations qu'avaient les phénomènes entre eux. Cette difficulté est facilement démontrable par un exemple. Jusqu'aux environs des années 1930, tous les phénomènes qu'on connaissait faisaient apparaître que la lumière se propageait en ligne droite et on avait construit toute une optique, toute une physique autour de ce grand principe : les rayons lumineux sont des droites. Vers 1930, on s'est aperçu que la lumière ne se propage pas en ligne droite, qu'elle suit au contraire des lignes courbes. Toute la théorie précédente était détruite par suite de la découverte de ce nouveau phénomène. (Bien que fausse, on continue, dans la pratique de se servir de cette ancienne théorie). Il fallait établir une connexion entre les anciens phénomènes et le nouveau... Mais là n'est pas l'unique difficulté qui guette la méthode analytique. Il en est une autre que redoute par dessus tout l'analyste : c'est celle qui tient au choix des phénomènes liés entre eux. Si, par exemple Newton avait voulu lier la chute des pommes à l'âge du capitaine, il ne s'en serait jamais sorti, car, de toute évidence ces deux phénomènes ne sont pas liés entre eux. Inversement, le fait de méconnaitre un seul phénomène (courbure de la lumière par exemple), peut également conduire à des erreurs capitales. On voit la complexité du problème : il faut choisir tous les phénomènes liés entre eux, sans en oublier un seul et sans en mettre un de trop, sans pour autant connaitre la loi qui les lie. C'est l'empirisme de ce choix qui a conduit l'école de Conpenhague à effectuer des calculs pendant des années avant de s'apercevoir que les phénomènes qu'elle essayait de relier entre eux n'avaient absolument aucun rapport. Et pourtant cette école de Copenhague, qui est à l'avant-garde de l'école analytique, est composée de certains des plus éminents physiciens de notre époque, comme par exemple Heisenberg et Bhor qui ont donné des théories tout-à-fait remarquables sur la description de l'atome en particulier. (Ce nom d'école de Copenhague vient du fait que pratiquement tous ses membres en sont des nordiques et que leur chef de file vivant est Heisenberg, qui est danois). Aux yeux du «grand public», cette école analytique a pratiquement été éclipsée par les physiciens de l'autre école (écoles synthétique); cependant, c'est les résultats de la physique analytique que nous utilisons constamment dans la pratique. C'est que les lois qui relient un petit nombre de phénomènes, dans un domaine particulier sont très claires et facilement utilisables. Ce n'est que lorsqu'on veut par cette méthode relier un grand nombre de phénomènes qu'elle devient rapidement inextricable et d'une lourdeur excessive dans la formulation.

*(A suivre...)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# La pendiente fatal

**CREEMOS usar, en esta ocasión, un título caro a Rodolfo Rocker que este querido maestro utilizó en circunstancia parecida a la que nos anima a escribir este « edito ». Se trata del descenso vertiginoso de individuos que fueron compañeros.**

**Sentimos profundamente — ¿por qué no confesarlo ? — que antiguos militantes de nuestra Organización, a la cual dedicaron lo mejor de sus años y de sus entusiasmos, caigan, a la postre, en brazos del enemigo vencidos física y anímicamente. El desastre moral sufrido por el denominado « grupo de Madrid » tal vez no tenga precedentes en la fastidiosa historia de las claudicaciones en casa resentidas. Sin ser disculpables ni mucho menos los casos de ex compañeros pasados al comunismo, al republicanismo o al ostracismo remunerado, no tienen punto de comparación con el de las personas que se prestan a servir al nacionalsindicalismo a título vergonzante de cenetistas. Si ese grupo de confederales apóstatas deseaba apearse de un vehículo de lucha que frecuentemente se transforma en coche celular, nada les impedía poner pie a tierra para quedar «neutrales», y nada — a no ser los garbanzos indignamente ganados — les obligaba a subir en la carroza franquista a título — ¡aún! — de la opinión que abandonaban.**

**Estas reflexiones se nos acuden tras haber leído una declaración hecha por Francisco Royano, al parecer líder de la traición, ante un Pleno, «con motivo de la dimisión de su cargo de** secretario general **de la C.N.T.», presentada en la reunión ésa. En dicho documento Royano no tiene la sinceridad que a todo hombre honra cuando reconoce su falta. En dicho documento Royano insiste en proclamarse libertario y cenetista, para abocarse a un final catastrófico solicitando de los reunidos la integración definitiva al sindicato único conseguido — ya se sabe cómo — por Francisco Franco Bahamonde. Para remozar su «cenetismo», el hombre no encuentra otros argumentos que «los errores de la C.N.T.», consistentes en sus fiebres revolucionarias, en sus impreparaciones, en sus improvisaciones, en su aceptación tardía de las Federaciones de Industria. Royano ignora o presume ignorar la vigencia de las Nacionales de Industria del Vidrio, del Fabril y Textil, de la Telefónica, de la Federación Nacional de la Industria Ferroviaria. Royano soslaya asimismo los enormes inconvenientes opuestos por el burguesismo comunista durante la guerra o mientras acaparó la dirección del Estado republicano, causa principalísima del funcionamiento irregular de las grandes industrias regidas por los sindicatos de la Confederación Nacional del Trabajo.**

**Es comprensible que en decires un ex compañero que «ya ha sufrido lo bastante» y debe vivir el resto de sus días a expensas de quien fuere, aunque sea del enemigo falango-verticalista, se ensañe contra lo que ayer defendía, puesto que si esa miseria indigna a los antiguos compañeros, en cambio es observada con buenos ojos por los enemigos convertidos en amigos. En amigos, pero no perdiendo, como reza la doctrina de los desvergonzados.**

**El caso de esos seres pasados del cenetismo al verticalismo no puede preocupar mucho, a pesar de todo. Desgajados siempre los hemos tenido y las puyas que al respecto nos dirigen franquistas y pasionarios carecen de significado por venir de quienes vienen. Sin embargo, el caso de estos ex compañeros es digno de ser meditado por los compañeros inexpertos, en el sentido de que, cuando el individuo desciende un peldaño del abandono a título de reforma, puede resbalar y caer hasta el fondo de la negación de sí mismo sin necesidad ya de escalera alguna.**

**El «grupo de Madrid» quedará absorbido y deglutido por el «vertical» dentro de poco, y al verticalismo la «inyección confederal» mejor le servirá de veneno por las impurezas que contiene.**

**A pesar de que una suciedad no difiere de la otra.**

TRIBUNA JUVENIL

# Empecemos de nuevo

MIENTRAS España no sea liberada; en tanto nuestros hermanos que en la otra parte del Pirineo sufren el acervo rigor de la desventura no puedan saborear el delicioso néctar de la libertad, nosótros, ingente porción de la mole libertaria, repitamos con Malatesta: «Empecemos de nuevo».

Frase repleta de convicción, cuajada de dinamismo, alentadora. En su más honda acepción, el «burlador de todas las policías de Europa» como le llamaba Fabbri, buscaba continuar, como toda su vida lo hizo, la obra interrumpida por la represión.

A nosotros nos toca en nuestra calidad de desterrados, proseguir también la obra que en España ardorosamente desarrollamos. Amplias perspectivas se nos ofrecen.

El régimen falangista deja tras sí un piélago de odios y rencores.

La España honesta y decente se ha convertido, por obra y gracia de sus actuales gobernantes en algo que hiere a nuestro orgullo.

¡Pobre España!

Hoy vive nuestro pueblo aciagos días de íntimo dolor, callado a duras penas por la fuerza de las bayonetas. La luz portadora de la mañana, llevó muchos años cortejo tricorniano, fatal engendro de la España reaccionaria. Siniestras madrugadas ensombrecieron los días, viendo caer junto a las tapias de los cementerios a los mejores hijos del pueblo.

El joven militante del acratismo, artífice de la sociedad futura, esforzado luchador de los ideales ácratas, conoce estas experiencias por el estudio y la observación, la certidumbre de una verdad inconcusa. La falsa organización social que gobierna al mundo forma su caracter irreductible y rebelde, y ante el voluble y caprichoso vaivén de las circunstancias exclama con el gran Malatesta: «Empecemos de nuevo».

Que si la evolución humana experimenta retrocesos más o menos sentóricas, el progreso incesante de la vida no se detiene por tales motivos.

La noche del exilio ha de parir un día iluminado por un sol de libertad, pero eso no quiere decir que los tiranos no intenten de nuevo resurgir.

Hagamos de la organización jusibles en determinadas épocas hisvenil el útil ideal del movimiento libertario.

**Gino Maza**

# JORNADA CONFEDERAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

## ARRANQUE DEL FESTIVAL

con la presentación del rapsoda

## JOEL AYMERIC

y su conjunto, original trío dado al comentario donoso y a la vez poético, de la canción popular francesa.

El mérito de JOEL AYMERIC radica en la interpretación *sui generis* de los temas tradicionales, modernizándolos, recobrándoles la gracia y el sabor que las décadas sucesivas quitan a las genialidades de nuestros antecesores.

Habrá que ver al rapsoda AYMERIC y a sus guitarristas, para convencerse de lo extraordinario de este número.

Para el próximo COMBAT SYNDICALISTE: sorpresa de gran tono artístico.

En cuanto a la organización del MITIN, se está activando lo necesario para que resulte tan magnífico como el del mes de octubre de 1968. ●●●●●●●●●●

# BRIZNAS

El mundo está como está por dos clases de ciegos de entendimiento y los ciegos de conveniencia. Los que no saben ver y los que no quieren ver.

⁂

Nos encontramos en un tiempo donde la sociedad está tan evolucionada que puede permitir a los esclavos el disfrute de la libertad condicionada.

⁂

El arte puede ser una técnica. Indudablemente lo es. Pero la técnica, por mucho que se quiera nunca será un arte. Como no sea el arte de embrutecer o de maquinizar al individuo. Porque entre el arte y la técnica hay una montaña que los separa. La montaña de la sensibilidad, que es privativa del hombre... Del hombre sensible.

⁂

Una de las enfermedades mentales que más se extiende y perdura en el humanoide, es la de ocuparse y preocuparse con más ahinco del *parecer* que del *ser*. No ocuparse de arreglar el ser por hacerlo con tenacidad y perseverancia, en las perseverancias.

⁂

Hay quienes callando dicen la mar de cosas.

Hay quienes hablando la mar, no nos dicen nada.

Hay silencios elocuentes. Y discursos sin recurso que no saben como decir que no dicen nada.

⁂

En Barcarés, comer un arenque resultaba un banquete de fecha memorial. Después, un banquete político marcando fecha, tiene, por lo general, la forma, el gusto y el color del arenque.

*Fabián MORO*

CUELGAMUROS

*Ya no se trata de colgar nada. Se trata de enterrar al régimen*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL FRANQUISMO Y LA IGLESIA

UNA vez más se ha puesto de manifiesto la complicidad de la Iglesia con el fascismo hispano, con el régimen abyectamente policíaco que en España prepondera. Las altas jerarquías del clero, cuya máxima representación asume el superreaccionario arzobispo Morcillo, ya es sabido que han aprobado las medidas de excepción impuestas por el gobierno. Medidas que, a la postre, no hacen otra cosa que acentuar un poco más los procedimientos fascistas predominantes desde que el régimen existe.

No escapa, por supuesto, al ambiente popular el abyecto, el denigrante papel desempeñado secularmente por la Iglesia en España. Siempre al lado de los explotadores, siempre al lado de los tiranos, siempre predicando la cobarde resignación de los oprimidos. A la postre aquéllos que declaradamente, en tanto que *clase*, son enemigos del pueblo productor, lo hacen sin caretas, abiertamente. La hipocresía de la Iglesia es más dañina, por el hecho de fingir anhelos de fraternidad y de justicia, estando del lado de quienes precisamente medran a costa de la injusticia. Siendo así, ¿cómo ha de causar extrañeza que en las algaradas, en las conmociones de tipo revolucionario, el pueblo incendie y destruya iglesias y conventos, viendo en ellos el símbolo de un enemigo perjuro y engañador en cuanto cabe?

El cinismo de los jerarcas de la Iglesia en España ha alcanzado tales proporciones últimamente, ha sido de tal magnitud la torpeza, que se notan las discrepancias entre el clero. Están los partidarios de la diplomacia hábil, del buen amaño en hacer las cosas, frente a quienes brutalmente tienen tomada posición junto al franquismo. Y frente a unos y otros, hay una minoría de sacerdotes, jóvenes casi todos, que pretenden hacer compatible el dogma eclesiástico con las premisas de un socialismo cristiano.

Como peones en un tablero de ajedrez ya hemos podido notar que andan repartidos buen número de sacerdotes dondequiera hay emigrados económicos de nacionalidad española. Es un intento de perseverar en lo de tener contactos con el ambiente popular. Dadas las características cívicas de los países en los cuales hay mano de obra española, es comprensible que los aludidos sacerdotes se presenten con un acentuado liberalismo. En unos puede ser algo natural, en otros puro fingimiento. A unos y a otros cabe darles el consejo de que, si como manifiestan, están del lado de la justicia, lo que deben hacer es romper sus relaciones con la Iglesia, quemar los negros hábitos que visten y hacer que se transforme en realidad en ellos mismos aquella máxima tantas veces predicada a los demás: «Ganarás el pan con el sudor de tu frente».

### ALGO MAS SOBRE LA ALIANZA SINDICAL

El tema es de importancia, se trata de una cuestión candente, por lo cual reincidir en ella tiene clara explicación. Es de trascendencia ocuparnos de la Alianza Sindical puesto que en ella se han cifrado y se cifran esperanzas, pese a las decepciones experimentadas.

Nosotros, los libertarios, por lo menos en su gran mayoría, enfocamos los problemas de un modo *directo*, sin circunloquios, llamando al pan, pan, y al vino, vino. Hemos dicho y repetido que la Alianza Sindical tenía una importante tarea a realizar en el hecho de hacerles ver a los representantes de las Centrales sindicales que todo el sistema *protestatatario* condensado en notas de prensa, en telegramas, y en manifiestos, resultaba letra muerta, de la cual se reían los franquistas. Algunas veces al manifestarnos en un tal sentido se nos ha contestado con una sonrisa escéptica, dándonos a entender que pediamos demasiado, queriendo significarnos que íbamos muy lejos... Se nos ha querido apaciguar con el hecho de admitir dejar las cosas como están comunicados y telegramas de *enérgica* protesta, algo de ayuda económica, y ¡a conformarse!

Hemos podido leer estos días en la prensa diaria la reseña del mitin antifranquista celebrado en la Bolsa del Trabajo de París. Hablaron en tanto que secretarios de las organizaciones sindicales CGT-Force Ouvrière, y CFDT, André Bergeron y Eugène Descamps. Vale la pena subrayar la nota simpática ofrecida por el primero al preconizar sin embages, el *boicot político y turístico* al régimen fascista de España. ¡He ahí algo de importancia capital, trascendente que sobrepasa a la habitual costumbre de los telegramas protestatarios y a las declaraciones impresas sobre papel blanco! Algo también más eficaz que los mitines acó o acullá: ¡el boicot político y turístico! Es en este sentido que se debe plantear el problema de España. Es por ahí que la Alianza Sindical hará bien de centrar sus actividades.

Lo dicho por el representante de una Central sindical a la que, ciertamente, no se le puede tildar de extremista, tiene un valor excepcional, ya que el autor de la proposición es de comprender que habrá medido sus palabras y sabrá que no es descabellado lo expuesto. ¿Qué piensa de ello nuestra Alianza Sindical? No se trata de querer dar lecciones a nadie, lo hemos dicho otras veces; pero ante una situación política como la que sufre España, como la que sufren compañeros nuestros en las cárceles, es deber de todos preocuparnos en sentido de mitigar el dolor moral de los que padecen; deber de ayudarles a recobrar la libertad.

Sabemos la importancia en todos los órdenes que tiene la Alianza Sindical en España. Allí el peligro es constante, la relación, el contacto, la cohesión de esfuerzos es tarea difícil en extremo. De ahí que a ellos puedan serles justificadas las omisiones y hasta los errores si los hubiera. La Alianza Sindical fuera de España tiene amplio y expeditivo campo para poder manifestar sus puntos de mira. Puede sin obstáculos tomar contactos con elementos u organizaciones cuya influencia pueda ser efectiva en lo referente el *torpedeo* contra el fascismo español. De no poner empeño en algo importante, eficaz, ¿para qué serviría fuera de España la Alianza Sindical? ¿Para preseverar en un algo simbólico? ¡Con organismos simbólicos no se va a ninguna parte!

Por el camino de lo expuesto públicamente por el representante de una importante Central sindical francesa, es como ha de ser posible contribuir al quebrantamiento del régimen franquista. A los representantes de las Centrales sindicales mundiales se les puede decir que nada se ha hecho ni se ha probado en un sentido de empeño radical. ¿Por qué no ensayarlo? ¿Por qué no articular todo un sistema de bloqueo y boicotajes que puedan dañar directamente como impacto al corazon del franquismo?

Y se ha dicho y repetido: Pese a las excepcionales condiciones en lo que a bestialidad policíaca se refiere, el proletariado español durante más de treinta años viene batallando. Sería una ignominia decir que las masas productoras y liberales del país buscan que se les saquen las castañas del fuego. Mil veces si es preciso se les ha de decir a quienes representan el contingente obrero mundial que un pueblo que, casi inerme, ha luchado durante tres años contra las coaligadas fuerzas del fascismo; un pueblo que no agacha la cerviz y no se da por vencido, bien vale que se le atienda, bien merece que por él se busque la manera de ir más allá de los procedimientos de una *literatura protestataria* que el viento se la lleva.

### EL TALENTO AMORAL DE ALBERTINA SARRAZIN

El criterio de Guyau respecto al valor y a la influencia que se le debe dar a la educación se revela en casos como el de Albertine Sarrazin, una muchacha de incuestionable talento, cuya existencia de golfería, creó en ella un concepto amoral de la vida. Sus libros evidencian claramente su manera de ser, en particular «L'astragale», de las que se han hecho varias ediciones y una reposición cinematográfica. Su muerte prematura, a los ventidós o venticuatro años, ha cercenado un talento que podía haber dado bastante de sí.

En las novelas autobiográficas de la Sarrazin descuella una completa despreocupación de lo que son principios morales. Impera un desgaire edonista de la existencia. Solo cuenta el placer de los sentidos, lo que se compra con dinero, el bien comer y beber, el disfrutar en el impulso sexual, la buena vida. Pero todo ello dicho de un modo literario atrayente, sugestivo, con juvenil viveza de imágenes, de sensaciones. ¿Cómo se hubiera manifestado el talento de Albertina de haber vivido en otro ambiente más sano, menos grosero y sucio que el que ella conoció? Como ella, desde luego, han habido muchos. Un escritor los definia diciendo que eran «flores de estercolero». ¡Lástima de Albertina Sarrazin, muchacha de talento, viciada por la vida de prostitución, de robo, y de taberna!

*Aquí y ahora*

# Las elucubraciones de Frane Barbieri

## por Juan Español

HARA unos dos meses que he tenido noticia de la aparición de un libro cuyo autor es el periodista yugoslavo Frane Barbieri, oriundo de la antigua Dalmacia italiana, y hasta creo que diputado en su tierra. Este «experimentado periodista», al decir de los españoles de pro, estuvo en España durante varias semanas con objeto, aseguran las malas lenguas, de sondear las posibilidades de un primer puente informativo estable y duradero entre Madrid y Belgrado. Pero inmediatamente antes estuvo en Méjico donde mantuvo amigables conversaciones «nada tópicas» con algunos exiliados españoles de cuyo nombre es mejor no acordarse, aunque no habrá más remedio que citar, por vía de ejemplo, a Juan López, mi caro tocayo, especialista en parches y componendas con el régimen franquista, ya sea a través de Solís Ruiz o del arzobispo de Madrid-Alcalá. Dichas conversaciones mejicanas, o mejor dicho, con ciertos exiliados en Méjico, probablemente estarían encauzadas a tender otra cabeza de puente con España, todo lo cual demuestra que poseen una innegable vocación de pontoneros; y si bien es cierto que sería exagerado incluirlos en la escala de ingenieros de caminos canales y puertos, podríamos situarlos por mérito propio en la de los albañiles remendones.

Pero volviendo a nuestro insigne yugoslavo diremos que su libro se titula «Dopo Franco» (Bajo Franco). Título muy sugestivo y sugerente, como puede verse, en su espartano laconismo. Sin embargo, el subtítulo con el que se presenta al mercado, le sobrepasa en significación y magnificencia: «En primera edición mundial, la España de hoy contemplada sin prejuicios por un escritor comunista». Los españoles que, sensu stricto, nos consideramos «dopo Franco», ya en principio nos resulta altamente sospechoso el que un comunista (que así se autoadjetiva no sabemos por qué, aunque sus razones tendrá) nos venga a hablar de algunas de las excelencias del franquismo y de lo mucho aprovechable que ofrece con vistas a una socialización del país; que el libro haya sido acogido por aquél con cierta benevolencia salvo inexactitudes y prejuicios que fácilmente podrían orillarse; y que, por último, un doctrinario comunista que lo anuncia a bombo y platillo, se pasee impune y libremente por el feudo franquista como Perico por su casa, algo que les está vedado a los propios españoles.

La explicación a lo que antecede puede verse en los enjuiciamientos que sobre España hace el camarada Barbieri. Dice que es el país occidental con mayor posibilismo socializador, y tras sus escarceos de Méjico, en particular con Juan López, y sus estudios en propio solar ibérico, llega a la conclusión de que nuestro sistema político ha construido, sobre todo, tres instrumentos con un formidable potencial de auténtica y positiva capacidad socializadora: la Organización Sindical, la muy moderna y avanzada Seguridad Social y el Instituto Nacional de Industria. Barbieri simplifica y reduce las tensiones políticas que se generan alrededor de esas tres realidades a un único, decisivo y fundamental enfrentamiento: la batalla entre la camarilla capitalista y una amplia mentalidad socializadora que asienta sus bases futuras en aquellos tres positivos logros. Todas las demás manifestaciones externas de la política española las considera casi siempre anecdóticas y accesorias. Para cierto comentarista español, Barbieri arriesga un juicio desconcertante para los italianos, que según él están habituados a la literatura oficial del «antifascismo». Veámoslo.

Todos los grupos políticos o político-confesionales que, desde dentro y fuera de España, pretenden establecer «después de Franco» una solución democrática, conspiran consciente o inconscientemente en favor del triunfo de la oligarquía capitalista; y por el contrario, trabajan en favor de una moderna y plausible democracia socializada aquellos que se esfuerzan por mantener, potenciar y dinamizar aquellas tres sustanciales conquistas del régimen y las acciones políticas paralelas a la filosofía de la que emergen. (Aquí se ve la impronta, varias veces remachada, de Juan López.) Este juicio sobre España da pie, por deducción analógica, para medir por el mismo rasero la situación política de otros países en los cuales, determinados movimientos progresistas que se anuncian como tales presuntuosamente, se manifiestan en realizaciones de verdadero carácter reaccionario; mientras que otras que llevan el marchamo conservador, exhalan un saludable e insustuible aliento reformista, y si se llaman conservadores «acaso es tan sólo por mantenerse en el cuadro legal del sistema».

Partiendo de este inusitado punto de vista, según el cual ahora los revolucionarios son los retrógrados y los conservadores se destapan como extremistas (fantástica innovación en las luchas sociales), el comunista Barbieri, después de sus ponderadas conversaciones con Juan López, argumenta que «si bien no se puede todavía hablar de una evolución ideológica, la experiencia de los sindicatos del régimen y de los sindicatos de la emigración han abierto hoy la posibilidad de convergencia y de diálogo. El diálogo se encamina hacia la formación de un sindicato unitario, que no sería sólo un instrumento de reivindicaciones materiales y salariales, sino el núcleo del nuevo del nuevo sistema de poder». Y el mismo Juan López apostilla: «Si aplazásemos cualquier iniciativa para llegar a un acuerdo hasta que fuese instaurada una democracia representativa, con tal de consentirnos operar libremente, ello significaría inmovilizarnos por nosotros mismos. Significaría no participar a la preparación del postfranquismo, ignorar la dura realidad del momento y, lo que es peor, demostrar que no habíamos aprendido nada del pasado». El cenetista López dice que frente a este posibilismo hacia un nuevo sistema se alza una operación de la izquierda..., conducida paralelamente por comunistas y católicos. «Ambos grupos, añade, contrariamente al intento de los sindicatos de transformarse en poder político, se proponen convertir al sindicato en un importante instrumento para la realización de sus respectivas concepciones partitocráticas del poder».

Barbieri, por otra parte, cree descubrir cierta analogía entre la Falange de los primeros años y el movimiento guerrillero iberoamericano para él fue una fuerza revolucionaria, y hoy mismo existe una Falange nueva y decantada que trata de volver por los fueros integrales que informaron sus principios, dispuesta para una evolución del régimen hacia un socialismo democrático o socialismo de la libertad mediante los tres pilares mencionados anteriormente. Por último, las conclusiones a que llega el periodista yugoslavo después de la panorámica ibérica que nos ofrece pueden resumirse así: son colaboradores o lacayos del estamento capitalista todos aquellos que, con absoluta independencia de su marchamo formal o distitivo ideológico, trabajan por el pruralismo sindical, la erradiación de la esencia de la seguridad social, la conversión del INI en entidad privada, el pluripartidismo y la vuelta a las fórmulas del liberalismo democrático; y por el contrario, demuestran ser verdaderamente progresistas, con alentadoras promesas de un futuro mejor, todos aquellos que impugnan tan equivocas formas de oposición manteniendo, aun desde dentro del sistema, los anhelos de una legítima evolución hacia estructuras avanzadas de democracia social.

Examinemos brevemente los tres famosos pilares del régimen. El Instituto Nacional de Industria, más que un logro positivo del régimen, constituyó y constituye un organismo de defensa contra la poderosa y absorbente fuerza del capitalismo. La posición de éste es demasiado sabida para gastar papel en su crítica. Y el capitalismo español es un caso particular del capitalismo en general. El capitalismo español es cerril, obtuso, provinciano, y no ve más allá de sus narices. Su política puede traducirse por embolsar lo más posible y de modo inmediato con el menor riesgo para sus intereses. No entraña proyección futura alguna, no siembra para recoger, no es audaz ni emprendedor, no adapta sus posibilidades al mantenimiento de la gallina de los huevos de oro: voraz como un usurero y como él retardatario e inmovilista, se limita a matar la gallina donde la ve, sacar los huevos de su tripa, y dejar tras de sí un rastro de desolación y carroña, para cuyo aprovechamiento todavía quedan muchas hienas en acecho. Ante este conservadurismo financiero el Estado tuvo que proveerse de sus propias armas, y como era incapaz de poder detraerlas de un capitalismo que le sostuvo hasta la victoria y que se alzaba omnipotente después por sí solo, las adquirió a costa del pueblo trabajador. Seamos objetivos hasta las heces: ante un país en ruinas, ni el trabajador puede inhibirse en la tarea de recuperación, y de él se espera siempre sangre, sudor y lágrimas. Pero que sea él precisamente, único desahuciado de la sociedad, quien cargue con el inmenso gravamen de tan colosal faena mientras que el mundo de los poderosos trafica con su miseria como el más abyecto de los negreros, es algo que sólo una imaginación sádica puede concebir. Sin perder de vista que el INI nació como un instrumento de autodefensa y sobrevivencia del régimen, concedamos que, de rechazo, plasmó en realidades ciertos avances en el campo de la economía. Pero bien caros costaron al pueblo. Toda la importación de utillaje y maquinaria fue a cambio de divisas. Por si esto fuera poco el INI se convirtió en el albergue masivo de ingenieros y peritos cuyo número era tan alto como el de los obreros; como organismo dependiente directo del consejo de ministros, es decir, del Estado, los sueldos de los técnicos eran, y son, los más altos de España; se les enviaba en remesas numerosas en plan de estudios al extranjero con dietas exorbitantes, aunque a la hora de los montajes eran extranjeros los técnicos inmersos en la tarea, cuyos sueldos, a su vez, eran fabulosos al cambio de la moneda; el INI era un campo abonado para señoritos aristócratas ineptos donde el dinero se derrochaba sin miramientos y donde si una cosa salía mal se rehacía de nuevo, todo lo cual hubiera sido inadmisible en una empresa privada. El INI, a trancas y barrancas, montaba los complejos industriales y los explotaba; después dejó la explotación de los mismos a las entidades privadas, vencido el escollo del principio y el riesgo de la inversión. Y así continúa.

*(Sigue en la 2a página)*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

13 MARS 1969
NUMERO 547
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## A propos d'une manifestation

Les communistes staliniens du P.C. se sont ennorgueilli un peu vite d'avoir osé organiser la manifestation du samedi 1er mars à Paris contre la visite du fasciste Nixon et contre la guerre du Vietnam. Le « courageux », parti de la classe ouvrière s'est en fait comporté comme il fallait s'y attendre, réservant ses coups pour les « gauchistes » et, par contre, se débandant comme une volée de moineaux à la vue de quelques CRS sur le pied de guerre. Si l'on veut bien rétablir la vérité travestie par la presse bourgeoise, la manifestation comptait sans doute au moins trente mille personnes dont dix à quinze mille « gauchistes », ce qui fait un rapport de forces qui devait donner à la manifestation un tout autre caractère que celui que revêtent habituellement ce genre de « promenade » organisée. Il n'était pas question, pour le service d'ordre de la CGT et du PC, aussi bête et discipliné qu'il fût, de « rentrer » dans les gauchistes. Aussi s'est-il contenté de quelques coups quand il se sentait assez fort pour frapper et des injures habituelles. Arrivés en vue de la place de la Nation, les « costauds » du PC, officiels en tête, se débandèrent à la vue d'un cordon de CRS et refluèrent au pas de course sur les trottoirs sous les lazzis des « gauchistes », qui continuaient à avancer. Dès lors, la manifestation, drapeaux rouges et emblèmes du Vietcong mêlés, perdit son caractère de promenade et parcourut les rues de Paris, passant par un long itinéraire de la rive droite à la rive gauche, appelant *réellement* l'attention de la population, quelles que soient ses réactions, sur le problème vietnamien et replaçant ce thème dans son contexte : la lutte révolutionnaire internationale contre les exploiteurs capitalistes. Ce n'est qu'après avoir été chargée à plusieurs reprises par les « forces de l'ordre » que la manifestation se dispersa.

Au-delà de l'événement, la journée du premier mars est significative à plusieurs points de vue. Quelle est la tactique du « parti d'avant-garde de la classe ouvrière » ? Attendre que le moment soit venu de retirer les marrons du feu mais, en aucun cas, affronter réellement, dans la rue, le pouvoir bourgeois et ses flics. Dans la rue, le « parti d'avant-garde » se retrouve à l'arrière-garde. Il est prêt, par contre, à tirer un profit « politique », parlementaire, de la lutte des travailleurs eux-mêmes, particulièrement des jeunes travailleurs et étudiants. Jouant sur la crainte qu'ont les privilégiés des « extrémistes » anarchistes et autres, il attend son tour pour devenir le grand parti bourgeois d'avant-garde, ralliant tous les « modérés », ceux qui veulent une nouvelle révolution bourgeoise mettant au pouvoir une caste de privilégiés à la place d'une autre mais ne changeant rien à l'exploitation de l'homme par l'homme : c'est ce que la direction du PC appelle un « stade avancé de démocratie ». C'est comme cela que, depuis des milliers d'années, les véritables révolutionnaires, ceux qui descendent dans la rue et prennent les coups, ceux qui se battent effectivement, les « gauchistes » de tous temps, se retrouvent frustrés de leur révolution et assujettis à une exploitation de plus en plus dangereuse au fur et à mesure qu'elle se pare d'un « degré » de démocratie ».

Pourquoi le PC n'est-il plus capable de mobiliser les masses dans la rue ? Pourquoi se retrouve-t-il dans la rue à peu près en nombre égal avec les « quelques dizaines d'enragés » qu'il abreuve d'injures à la grande satisfaction des bourgeois ? Parce qu'il s'est appuyé de plus en plus sur des catégories sociales qui ne veulent pas de la révolution socialiste, qui veulent tout au plus une opposition parlementaire « de gauche ». L' « avant-garde » a toujours pactisé avec certaines couches bourgeoises « avancées » parce qu'elle vise elle-même à devenir une bourgeoisie, une élite se plaçant *au-dessus* des travailleurs et prête à recueillir les rênes du système d'exploitation.

Pour les « gauchistes », il s'agit de tout autre chose. Il s'agit de réaliser effectivement la société socialiste et cela ne peut se faire que si les travailleurs eux-mêmes sont les constructeurs des nouvelles structures sociales, que s'ils prennent eux-mêmes en main, dès à présent, leurs propres luttes : chaque fois qu'ils l'ont fait, chaque fois qu'ils ont agi en anarchistes, le pouvoir bourgeois a été à deux doigts de s'effondrer car il peut s'entendre avec une « avant-garde » qui recherche le pouvoir et les privilèges mais il est désarmé face à une vague de fond qui met en place les organismes à la base instaurant dans les faits l'égalité économique et sociale. Ces organismes de base sont en train de se renforcer : ce sont les comités d'action d'une part, les syndicats révolutionnaires d'autre part.

Rejoignez le syndicalisme révolutionnaire.

Rejoignez la CNT.

## L'acide qui ronge

Il est malheureusement trop peu fréquent de prendre plaisir à écouter la voix de la Raison comme ce fut le cas le 27 octobre dernier où au cours de l'émission *Divers aspects de la pensée contemporaine* sur France-Culture. Il nous fut excessivement agréable d'entendre M. Gilbert Brunet nous permettre d'apprécier une opinion qui se répand assez fréquemment, au grand dam de nos croyants, dont l'hypocrisie est incommensurable.

Nous rappelons ci-après quelques-unes des pertinentes appréciations de l'auteur sur les croyances répandues en France. Tout d'abord une constatation : les gens qui ne croient pas sont légion ; si l'on observe que dans les grandes villes, Paris, Marseille, Toulouse, il n'y a que 10 à 15 pour 100 de la population qui demeurent attirés par les offices du dimanche, nous ne pouvons considérer comme croyants ceux qui écoutent les sermons diffusés à profusion au détriment du bon nombre de quelques informations plus substantielles.

Pour la majorité de nos contemporains, nous observons que la croyance est presque nulle ou du moins pas suffisamment forte pour être mise en pratique. Certes, l'étiquette de la religion paraît conservée aux grandes époques de la vie de l'homme (baptême, eucharistie, mariage, décès), mais elle demeure ignorée pendant tout le reste du temps.

Mais au fond d'eux-mêmes ces gens croient-ils vraiment ? Il est permis d'en douter.

Car ne pas se soumettre à la volonté de Dieu, n'est-ce pas au fond ne pas y croire sincèrement ; il faut en arriver à ne plus se livrer davantage au sentiment qu'à la raison.

Nous distinguerons trois aspects de la croyance habituellement admise. D'abord, cette croyance à éclipses de longue durée que nous venons d'évoquer.

Ensuite celle des déistes qui envisagent quelque chose au-dessus de nous et tentent un essai de conciliation entre la foi aveugle et le raisonnement. Cette catégorie admet un créateur tout en laissant prudemment dans l'ombre les conditions de ses rapports avec ses créatures.

Enfin, la foule des incroyants de tous ordres : athées, matérialistes, libres-penseurs, en un mot ceux qui se réfèrent au rationalisme. Sur les preuves de l'inexistence de Dieu, la raison expose que ce n'est pas à elle de prouver que celui-ci n'existe pas ; une inexistence ne souffre aucune démonstration.

On ne croit plus aux dieux de la mythologie indienne ; pas davantage à ceux de la mythologie grecque ou romaine dont l'existence n'a jamais été clairement démontrée. Seul le transformisme, en révélant l'évolution progressive de *l'homo sapiens*, qui n'est qu'un animal progressivement perfectionné, est susceptible de vous affranchir des croyances en des forces occultes.

Si rien n'arrive en ce monde sans l'ordre de Dieu ou sans sa permission, nous voyons là une preuve que l'on devrait se garder de rappeler, car elle est à la fois une injure à l'idée, à la volonté divine et aux malheureux de ce monde. La révélation de Dieu apportée aux hommes aux dires de l'Ecriture sainte apparaît aujourd'hui la plus faible de toutes les fantasmagories à la lumière des nombreuses études effectuées au cours du dernier siècle écoulé, révélant au contraire qu'il ne faut voir là qu'un tissu de fables éhontées.

Parmi les incroyants, les uns ont été élevés sans religion et n'ont par conséquent pas eu à faire le moindre effort pour oublier celle-ci ; mais la plupart des autres, persistant à demeurer étrangers aux rites traditionnels, s'efforcent de remonter la pente où ils se trouvent entraînés. Ces nombreux individus constituant une majorité appréciable gardent en propre le fait que rien ne peut limiter l'exercice de la raison.

Petit à petit, les hommes n'hésitent pas à porter la main sur les valeurs considérées jusque-là comme sacrées ; le rationalisme s'oppose au spiritualisme et par surcroît à la croyance en Dieu en dénonçant les erreurs des dogmes que l'on voudrait continuer à enseigner.

Terminons en rappelant cette pensée exprimée par Robert Chauvelot dans « Le Japon souriant » : « Le raisonnement est un acide qui ronge l'effigie des dieux. »

**A. MAILLE**

## Après Antigone

Désirant démontrer que les objecteurs de conscience doivent être considérés comme civils et non comme des militaires cinq jeunes gens, dont trois objecteurs de conscience, viennent de faire la grève de la faim à Lyon, dans un local 6, rue de Sévigné, à quelques pas de la préfecture. Après avoir lutté pour ne pas être affecté dans le service de Protection civile, organisation para-militaire, et avoir obtenu d'accomplir le temps de service pénalisé dans des formations à caractère civil ou international, les objecteurs de conscience estiment rester en dehors de toute force de militarisation. Leur point de vue est indiscutable du fait, qu'au début de l'année 1969, la responsabilité des objecteurs de conscience en service, a été transférée au ministère des Affaires sociales.

Faisant suite à cette grève de la faim, au douzième jour de celle-ci, les objecteurs de conscience Gillet Ott et Jean François Lefebvre ont été arrêtés par la gendarmerie nationale pour « désertion ».

En protestation de ces arrestations, quatre lyonnais ont renvoyé leur livret militaire et se sont enchaînés le huit février aux grilles de la préfecture. Une pétition signée de plus de 500 protestataires fait connaître au public et aux autorités qu'il y a encore à Lyon des hommes prêts à coordonner leurs efforts pour obliger le gouvernement au respect des droits de l'homme.

A Orléans, trois lieutenants de réserve, après avoir renvoyé leur livret militaire au ministre des Armées, viennent d'être condamnés par le Tribunal militaire d'Orléans, à 3 mois de prison avec sursis, 1.000 francs d'amende et 5 ans de privation de droits civiques. L'un des objecteurs, l'abbé Perrin, a précisé au tribunal ce qui avait déterminé sa décision :

« — Au cours d'une opération pendant la guerre d'Algérie et l'arrestation de trois suspects, on les interrogea et on les tortura, comme il devenait impossible de les relâcher, on les emmena en forêt et on les a abattu. Parmi ceux-ci il y avait un jeune garçon de seize ans. J'ai voulu rendre mes galons, on me muta dans un autre corps. Aujourd'hui j'estime que cet épisode détermine ma décision. »

Nous saluons, nous, anarcho-syndicalistes, tous ceux qui s'élèvent et protestent contre la violence imposée de peuple à peuple ; violence qui est le fait de la politique capitaliste de ceux qui régentent le pays. Nous reconnaissons la valeur de protestation révolutionnaire de l'objection de conscience dont la généralisation peut affaiblir les forces des Etats et préparer plus rapidement la libération des peuples des jougs qu'ils supportent.

En plus de la portée morale pour l'individu, l'objection de conscience est, sur le plan social, un pas nécessaire à l'action révolutionnaire contre le pouvoir des Etats. Car les Etats et le régime capitaliste ne peuvent plus imposer leur injustice et leur violence qu'en se reposant sur cette force destructive, antisociale et inhumaine : le militarisme. « Pour un homme qui ne triche pas, ce qu'il croit vrai doit régler son action. » (Albert Camus).

**René VILLARD**

## Les larbins du capitalisme

Les officiels du « syndicalisme » n'en manquent pas une pour signaler leur volonté « d'unité » du prolétariat.

Le 17 février à la gare de l'Est, deux dirigeants de la section CGT collaboraient activement avec les flics et la hiérarchie SNCF pour dénoncer et faire coffrer les étudiants qui arrivaient par les trains de banlieue pour manifester. La presse, en particulier « Le Monde » et « Le Canard » semblaient étonnés de cette collaboration. Pour nous, cheminots, qui avons affaire chaque jour à nos cocos cégétistes, nous ne sommes pas étonnés outre mesure. Combien de nos camarades ont fait les frais des mouchardages des bolchos de la CGT, qui partout dans la SNCF sont les précieux auxiliaires des patrons. En effet, il n'est pas de jour où nos cégétistes ne dénoncent aux chefs de la SNCF un de ces « gauchistes » où un de ces anarchistes qui arrivent cinq minutes en retard au boulot ou qui essayent d'en faire pas trop, de boulot, pour donner le moins possible de leur sueur au patronat et à la hiérarchie. Car il paraît que si un de ces « gauchistes » ou anarchistes ne fait pas de rendement, nos braves cocos cégétistes doivent travailler davantage pour que les cadences au profit du capital ne diminuent pas.

On ne fait pas mieux comme dégueulasses.

D'ailleurs nos officiels en veulent à tous ceux qui ne leur ont pas permis de faire avaler leur trahison de mai. A Lille, le SNE-Sup voulait organiser une réunion à la bourse du travail le 22 février. Ce syndicat s'est heurté au vets de la CGT et de FO. Ce qui prouve la conception particulière que ces gens-là ont de la liberté d'expression.

Bernard Herszberg, secrétaire général du SNE-Sup a déclaré au cours de la réunion qui s'est tenue dans une autre salle : « On dresse autour de nous, avec la complicité de « la presse et de la radio une ceinture de silence et les organisations ouvrières n'ont pas compris le sens de nos luttes. »

Précisément, camarade Herszberg, ceux que tu appelles « organisations ouvrières » n'ont rien de commun avec la classe ouvrière. Ce sont cette CGT, cette FO, cette CFDT des rouages de la « société de consommation » que vous condamnez, vous au SNE-Sup.

L'unité des véritables forces syndicales peut se faire, mais pas avec ces gens-là ; elle peut se faire entre révolutionnaires, avec les ouvriers de la CNT, avec les ouvriers anarchistes qui eux, malgré la ceinture du silence de la presse et de la radio n'ont jamais abandonné la lutte.

**R. J. SOURIANT**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

## L'anarchiste Bakounine dans la littérature

### GERMINAL, d'Emile Zola

Dans son roman « Germinal », qui reste à distance, l'œuvre la plus remarquable, la plus réaliste, Zola dépeint la vie des mineurs. Sous les traits de Souvarine, il décrit un personnage, agitateur et révolutionnaire, inspiré par Bakounine.

Certains critiques d'art ont affirmé que l'écrivain a voulu un tel rapprochement, tout comme dans son livre « Paris », il a présenté Elisée Reclus.

Dans « Germinal », il n'y a aucun doute, Souvarine, c'est Bakounine. Zola l'affirme lui-même dans une polémique qu'il eut avec le critique Albert Wolff, qui traitait son « Germinal », la pièce que Zola venait de tirer de son roman, de vieux mélodrame.

La censure venait d'en interdire la représentation, la pièce offrant de grandes chances de perturber l'ordre.

Nous étions en 1885 ; l'œuvre était socialiste et le socialisme était condamné comme doctrine subversive, par le gouvernement républicain.

Il faut lire dans « Mélanges » d'Emile Zola, les visites de l'écrivain au ministère de l'Instruction publique, afin d'apprendre de quoi il retournait. Mais en ces temps héroïques, le ridicule était roi chez messieurs les ministres, et la pièce ne put avoir les honneurs des feux de la rampe, tout au moins, sous ce ministère.

Mélodrame, sans doute, d'après quelques critiques ; vieux mélodrame pour une presse à cinq centimes ; pièce de mauvaise action, dans laquelle le socialisme de Zola paraissait vieux jeu, pour d'autres. Mais l'auteur se défend et rétorque :

« Il est aussi vieux jeu que la misère, c'est vrai. En tout cas, il n'est pas plus vieux jeu que le socialisme contenu dans le roman ; et l'on a bien voulu convenir que le roman posait la question sociale dans toute sa redoutable actualité. »

Emile Zola ajoutait, pour mieux confondre ses critiques :

« Vous trouvez Souvarine vieux jeu, vous êtes bien dégoûté ! Que vous faut-il donc, si Bakounine ne vous suffit plus ? Car je vous dirai que la plupart des phrases de Souvarine sont des phrases de Bakounine. »

Cet aveu ne laisse plus aucun doute sur l'identité des rapprochements.

Et Zola, de poursuivre :

« Et vous m'égayez beaucoup lorsque vous nous demandez si nous apportons une solution. Où avez-vous vu que les écrivains aient à apporter une solution ? Ils exposent le mal, c'est à la nation de se guérir. »

Voici quelques données fournies encore par E. Zola, le 9 septembre 1884, à propos de « Germinal », à un homme de lettres hollandais, Mr. M. J. Van Santen Kolff :

« Il est parfaitement vrai que mon prochain roman « Germinal » est l'étude d'une grève dans le cadre d'une mine de houille. Je suis, en effet allé à Anzin et les quelques lignes que vous avez lues dans les « Victimes du devoir » étaient prises à mes notes. Le roman commencera à paraître dans le « Gil Blas », vers le 25 novembre et durera jusqu'en février, car il sera, je crois, un de mes plus longs. Ce sera une étude populaire, un pendant à « L'Assommoir », mais sans les crudités de ce dernier. J'en suis assez content, mais cette question sociale est fort dure à étudier. »

Zola s'est attardé à la Bibliothèque Nationale ; il y travaille et y potasse. « L'Origine des espèces », de Charles Darwin ; « Le Traité de l'hérédité naturelle », du Dr Lucas ; « L'Introduction à la médecine expérimentale », de Claude Bernard. Il vient de remettre « au bureau », ces trois volumes, car l'heure de la fermeture de la Bibliothèque a sonné.

« En se dirigeant vers la sortie, il laisse échapper une brassée de papiers. Un petit vieillard l'aidant à les ramasser, lui demande :

— Tiens, vous faites des études de généalogie ?

Ce que le petit vieillard tient à la main, c'est la première ébauche de l'arbre généalogique des Rougon-Macquart.

Il approche la feuille de ses yeux myopes, l'examine, et d'une voix crachotante, interroge :

— Tiens, la famille Rougon-Macquart, connais pas..., connais pas... C'est tout à fait inconnu. »

Cette anecdote est contée par Bertrand de Jouvenel dans sa « Vie de Zola ». Elle nous livre un Zola bûcheur, se documentant pour construire son épopée humaine, réaliste et vivante. Avec l'écrivain, s'affirmera le naturaliste littéraire.

A son sujet, voici ce que Laurent Tailhade écrit dans ses « Petits mémoires de la Vie ». (1) :

« Avec un sens très juste, Zola se contente d'enregistrer la monographie et l'histoire intime d'une seule race. Les portraits de famille qu'il trace d'une main ferme et d'un esprit clairvoyant sont la peinture d'une société, de ses lois intérieures et des compliqués ressorts qui lui donnent le mouvement.

En effet, sous la pression des forces collectives, l'histoire se construit par individu : c'est la revanche du tableau de mœurs sur les annales oratoires, de l'anecdote sur les fastes solennels. »

« Avec « L'Assommoir », avec « La Terre » et « Germinal », Zola découvre le monde obscur des prolétaires, des travailleurs de l'usine, des champs, de la fabrique ; il célèbre le paysan, le mineur et l'ouvrier.

Ses détracteurs l'accusent naturellement de calomnier le peuple, de pousser au noir les images redoutables de la misère, des mœurs que font aux exploités le régime et les lois capitalistes. » (P. 221-222).

« L'Assommoir », premier volume de la série des Rougon-Macquart est une étude des faubourgs, tandis que « Germinal », le troisième, est celle de la population d'un grand centre minier. Zola y aborde carrément la question sociale, le conflit du travail et du capital. A ce propos, Zévoès écrit avec raison :

« Il faut arriver jusqu'à l'œuvre maîtresse de Zola, pour que les inévitables antagonismes de classes trouvent leur expression dans la littérature pour que le problème social, avec son âpreté et ses angoisses y soit résolument abordé. »

Zola ne cache point les difficultés qui l'assaillent pour élaborer son livre, besogne terrible, signale-t-il à un correspondant. Dans une lettre du 15 octobre, il parle de la fièvre qui le tenaille, des doutes qui naissent en lui et de la hardiesse de son œuvre. Dans sa pensée, « Germinal » signifie « ce qui germe en terre, la poussée de la société future, la révolution fatale qui doit encore transformer notre société. »

Mais, pourquoi Germinal ?

« Des hommes poussaient une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissait pour les récoltes du siècle futur et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. »

Ces dernières lignes fixeront définitivement le titre du roman après bien d'autres projets : Coup de pioche ; La maison craque ; Le grain qui germe ; Moisson rouge ; Le Feu qui couve ; Le sol qui brûle ; Le feu souterrain.

Mais Zola restait inquiet même après son choix. Allait-on comprendre « Germinal » ? Il s'en explique :

« Je cherchais un titre exprimant la poussée d'hommes nouveaux, l'effort que les travailleurs font même inconsciemment pour se dégager des ténèbres si durement laborieuses où ils s'agitent encore. Et c'est un jour par hasard que le mot Germinal m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique, mais il représentait ce que je cherchais : un avril révolutionnaire, une envolée de la société caduque dans le printemps. Et peu à peu, je m'y suis habitué, si bien que je n'ai jamais pu en trouver un autre. »

Pour l'élaboration de ce roman ne cesse de lui donner du fil à retordre. Il s'installe pendant une quinzaine de jours à Anzin, cette région minière lui sert pour Montson, y cueille des impressions courtes et vives pour y camper l'atmosphère principale de son livre.

Le sujet des mines et du socialisme lui semble bien ingrat et il craint que Germinal ne soit pas compris.

Dans une lettre du 28 février 1889, il reparle de ses appréhensions ; ce grand et lourd travail lui donne une peine infinie. Mais il exprime son bonheur et son espoir de trouver quelques lecteurs aussi compréhensifs que son correspondant.

Octave Uzanne rappelait que le titre de « Germinal » signifie également le septième mois du calendrier républicain, du 15 mars au 15 avril. Est-ce pour cette raison, se demande Uzanne, qu'Emile Zola « a fait commencer son roman dans un vent de tempête de mars et qu'il l'a clos par une matinée radieuse, ensoleillée, pleine de promesse d'avenir d'avril ? »

Tout ce que Zola n'a pu écrire dans « L'Assommoir », l'étude du rôle politique et surtout social de l'ouvrier, il l'intégrera dans « Germinal ». Ainsi est née cette fresque dramatique et grandiose de la grève décrite avec tout le relief qui en fait un chef d'œuvre du genre jamais dépassé.

Rappelons brièvement le thème de « Germinal » :

Avec une richesse de détails qui caractérise son style, Zola décrit la vie des mineurs. Il dépeint le rude labeur de ces hommes enfouis sous terre dans d'étroites failles de minerai, leurs souffrances, leurs vices, leurs colères et leurs amours.

Et voici les personnages : D'abord, Etienne Lantiez, fils de Gervaise. Il a été renvoyé de son atelier et doit chercher de l'embauche, ce qui n'est guère facile, lorsqu'on est socialiste. Il faut aller vers les mines. Lautier trouvera du travail à Montsou. Là, grâce à son instruction, il gagne un ascendant extraordinaire sur les autres mineurs. Une grève éclate. Lautier cependant prêche la modération ; il soupèse trop les conséquences désastreuses pour ses compagnons, qui seront acculés à la misère.

Mais ceux-ci ne l'écoutent plus ; la révolte s'est emparée d'eux ; les fosses sont détruites ; les hommes s'en prennent aux machines et les brisent. La direction est assiégée et l'huissier Maigrat, individu mal embouché, est assassiné. Dans leur folie, les victimes de l'usurier l'ont horriblement mutilé.

La fusillade fera le reste, si bien que vaincus par la force des choses, les mineurs s'en retournent au travail, résignés, certes, mais non matés. Alors survient Souvarine, ce nihiliste que Zola a dépeint sous les traits de Bakounine, trouvant dans les écrits de l'agitateur russe, de quoi étayer les raisons de l'action. Souvarine, c'est la révolte, c'est l'action, c'est une silhouette d'anarchiste, une manière de nihiliste.

Or donc, Souvarine fait sauter la mine qui se trouve submergée par les eaux. Le travail ne peut reprendre... La note romantique apparaît alors : une jeune ouvrière qu'aimait Lautier, meurt, ce qui va le déterminer à quitter le pays.

Saison nouvelle, saison prochaine, le rêve de « *Germinal* ». Zola y clame le droit à la vie et au bonheur pour tous les hommes.

**HEM DAY**

*(A suivre.)*

(1) Edition G. Grès. 1921. Pages 218-219.

## LE COURRIER A DEUX VITESSES

Un lecteur de Paris n'est pas satisfait de la manière dont a été mis en place le courrier à double vitesse :

Qui peut bien avaler la fable du courrier « accéléré », avec laquelle on veut nous endormir, pour faire passer l'augmentation de 10 centimes des tarifs postaux ?

D'ailleurs, les PTT ne créent pas un circuit nouveau.

Nul ne se fait donc d'illusion : la suppression du tarif dit « imprimés », c'est l'enfouissement de nos lettres à 30 centimes dans le flot des prospectus distribuables sous quinzaine.

Donc, dans un bref délai, tout le monde timbrera à 40 centimes. Passez muscade... L'augmentation sera avalée et rien ne sera changé aux difficultés réelles des postiers, chargés d'acheminer un flot sans cesse croissant de courrier avec un effectif insuffisant...

On se moque de nous, et c'est cela le pire, car c'est cela qui démolit dans le peuple le climat de confiance et de crédibilité dont, à terme, des gouvernants ne sauraient se passer.

Si l'on nous avait dit qu'il était nécessaire d'augmenter les recettes des PTT parce que les traitements, les transports, les frais généraux ont augmenté, comme chacun le sait, nul ne s'en serait étonné. Mais que l'on nous monte, à cette occasion, une histoire à la Rocambole !...

Tout d'ailleurs, dans cette affaire, me laisse rêveur.

1° Le transport du courrier, depuis son invention, est rémunéré à la pièce. On nous assure que ce trafic a plusieurs fois décuplé depuis vingt ans. Toute affaire industrielle privée normale se frotterait les mains ; puisque c'est la quantité qui abaisse le prix unitaire. A en croire notre ministre, pour ses services, c'est le contraire.

2° Nos petits géants de l'industrie française s'entredévorent pour se concentrer, pour rester moins nombreux sur le marché et augmenter leurs profits. Que penser des PTT, dotés d'un monopole jalousement sauvegardé, et qui devraient, en demandant un juste prix, gagner de l'argent ?

3° Nous avons, en France, cinq cent mille chômeurs, dont près de deux cent mille jeunes. Et l'on est, paraît-il, dans l'impossibilité de recruter les « manuels » indispensables aux manipulations complexes du courrier, malgré les progrès de l'automation.

Un lecteur du Rhône se plaint du retard excessif apporté à la distribution des lettres timbrées à 0,30 F.

J'ai lu avec intérêt votre article relatif à la lettre à 0,40 F car j'allais justement vous écrire pour vous faire part de mon indignation au sujet des retards volontaires apportés aux lettres affranchies à 0,30 F.

L'Etat devient un commerçant malhonnête et menteur, car il a signalé que les lettres affranchies à 0,30 F ne seraient pas acheminées par les voies les plus rapides, mais par les voies ordinaires ne dépassant pas deux ou trois jours.

Or, il se fait que depuis, toutes les lettres que j'ai reçues arrivent le lendemain si elles sont affranchies à 0,40 F et dix jours après si elles sont affranchies à 0,30 F. Une lettre mise à la poste en Côte-d'Or le 10 est arrivée le 20. Une lettre mise à la poste à Lille le 13 est arrivée le 22. Enfin, une lettre à destination du collège de mon fils, à 18 kilomètres, est arrivée douze jours après. Une postière m'a dit que les lettres à 0,30 F étaient mises de côté comme les rebuts.

VIAJE EN TORNO A MI BIBLIOTECA

# Anarquismo

*Carta a Alonso H. Delgado*

CASI todos los domingos y fiestas de guardar, nos reunimos en la casa del maestro Miguel Giménez Igualada. El maestro no profesa lección ni cátedra alguna, pero continúa siendo maestro. Lo es por la elocuencia que se desprende de su existencia limpia y cristalina.

Miguel Giménez Igualada — oriundo de Castilla, vale decir dueño de recio estilo de escritor castellano — es anarquista y aunque con decir esto debiera entenderse la cabal connotación, la única, por culpa de los diccionarios y del pésimo empleo que se hace de esta palabra, y habiendo en pugna términos que disputan la propiedad del anarquismo, agregaremos — sólo por esta fuerza — que es un anarquismo individualista—el de Max Stirner —; el colectivista de Kropotkin y de Bakunin, y todavía un anarquismo cristiano que pudiera ser el de Tolstoi.

Hay más; algunos teóricos — Daniel Guérin, por ejemplo, en su libro «L'Anarchisme» — asegura que «el anarquismo es una rama del árbol del socialismo; una rama en la que predomina el culto a la libertad y que presupone la abolición del Estado».

Por principio, Miguel Giménez Igualada niega categóricamente que los socialistas puedan ser anarquistas; niega que esté bien empleada la fórmula « comunismo libertario » o esta otra: « socialista libertario ». Para él no hay más que una sola clase de anarquismo y un solo tipo de anarquista: el que vive en anarquismo, es decir, en armonía.

El anarquismo, para Giménez Igualada es fundamentalmente una conducta. El anarquista es un hombre en ejercicio de su hombría de bien. No puede ser anarquista, por principio, quien preconiza una forma de Estado, quien ejerce autoridad, quien organiza estructuras de gobierno, sean de la índole que sean, y niega la individualidad del hombre como medida de todas las cosas, como ser único, original e inconfundible.

(Los diccionarios — digamos de paso — definen la anarquía como el imperio del caos, del desorden. Anarquía quiere decir simple y llanamente, por su etimología: sin gobierno, sin autoridad; el individuo que es quien es, que se autodetermina, con bondad y con belleza).

El anarquista repele el uso de la violencia. El socialismo, el colectivismo y el comunismo son programas, sistemas; el anarquismo, atrevidísima concepción de vida libre, está por encima de todos los programas que sujetan la vida a una fórmula. «La violencia es insurrecta, pero no anárquica, así como las revoluciones, sean quienes fueren los revolucionarios que las llevan a cabo, adoloran y oprimen, no abuenan ni libertan, por lo que entre un revolucionario violento y un anarquista hay un mundo moral de por medio...» (Libro «Anarquismo», de Miguel Giménez Igualada, recién aparecido, en la editorial de Costa Amic).

Adelantamos una opinión: es cierto que el creador teórico del anarquismo individualista es Max Stirner : « El Unico y su propiedad»; pero digamos, grosso modo, que Stirner es violento y Giménez Igualada es bondadoso. alérgico a toda violencia. Hay otro gran escritor insigne, limpio y anarquista, E. Armand, cuyo texto, «El anarquismo individualista», lo que es puede y vale, constituye un análisis exhaustivo de la naturaleza del anarquismo y formula las bases de lo que pudiera ser, mañana la existencia anarquista. El maestro Giménez Igualada, más consecuente consigo mismo, no define la vida del futuro ni la preconiza, ni la aconseja. Sabe que ningún hombre de hoy tiene derecho a señalar normas de conducta a los hombres libres de mañana; sería tanto como atentar contra su libertad y además, sabe que si todo está en transformación continua — el hombre, principalmente — mal haríamos obra de insensatez en normar la existencia del hombre futuro cuando no tenemos ni visión de lo que será o podrá ser entonces. Dijo en su obra «Caminos del hombre »: «El anarquista confiesa no haber llegado todavía a descubrir las infinitas armonías humanas que actualmente se viven o pueden ser vividas, por lo que no le hace a sus hermanos, como el comunista libertario, el semi regalo de un sistema de vida, ni les habla de una doctrina salvadora en la que deben creer, sujetando su vida y subordinándola a normas trazadas de antemano.»

Dice Giménez Igualada: «El anarquista crea esencias de humanidad, sabe que las unidades humanas con brillante ética, no sólo no se dejan gobernar, pero que tampoco quieren gobernar. La labor anárquica — cultivo de valores humanos — es la de hacer sentir a todos el vehemente anhelo de elevarse a la hombría, pues cuando un hombre se eleva, cuando se siente excelso, no desciende jamás.., cuando cerebro y corazón, pensamiento, sentimiento y carne cincelaron la obra humana excelsa, mi cuerpo se llenó de un sano regocijo. A esa honda emoción vital es a lo que yo llamo sentimiento anárquico del que se deriva la conducta anarquista; mente, corazón, palabra y obra en perfecta coincidencia. Deberemos tener como irrefutable verdad que anarquista y humano son cabalmente sinónimos..., un anarquismo revolucionario, guerrero, torturado y sin risa, que sólo ha sentido hasta ahora la alegría de morir matando.., y un anarquismo pacífico, poético, creador de bondad, de armonía y de belleza, cultivador de la sana alegría de vivir en paz..., todo el que sea desarmónico (violento, guerrero), todo el que pretenda dominar a uno cualquiera de sus semejantes, no será anarquista...

Es tarea difícil espigar en este bello libro, «Anarquismo», del maestro. Libro que acaba de salir a la luz, editado por Costa Amic. El campo queda para la conversación, la meditación, el diálogo a que invita amplio y sugiriente. El maestro vive su conducta buena, anarquista.

**José Muñoz Cota**

México, enero 1969.

# ANTENA

SE PROHIBE LA PRENSA EXTRANJERA EN ESPAÑA

LONDRES (OPE). — «The Daily Telegraph» publicó durante febrero el siguiente despacho de su corresponsal en Gibraltar: «Desde el restablecimiento de la censura sobre la prensa, la radio y las televisiones extranjeras en España, se han hecho más severas las medidas tomadas al principio con tal fin. A los turistas británicos que procedentes de Gibraltar han entrado en España les han dicho las autoridades aduaneras de La Línea y Algeciras que no metan en el país publicaciones británicas o de cualquier otro país que no sea España.

A los trabajadores que van todos los días a trabajar de España a Gibraltar se les ha hecho saber que no se les entregará el permiso de trabajo si meten en España publicaciones extranjeras.»

PERDIO HUERTO, CAMPO Y VIÑA

BADAJOZ. — Manuel de la Riza y Zambrano, secretario general técnico del ministerio de Agricultura, murió en accidente de circulación en el término de Villafranca de los Barros.

LA COLA — SANGRIENTA — DE LA GUERRA

OVIEDO. — En Pola de Lena, Julio Boada Boada, muchacho de 17 años, recogió en el río Lena un artefacto que, al examinarlo, le explotó en las manos. Gravemente herido, expiró en el hospital provincial de esta ciudad.

Es la segunda vez que ocurre accidente parecido en el río Lena. Según indagaciones, se trata de granadas explosivas abandonadas a la intemperie por los soldados de la Cruzada.

JESUS Y MARIA DE VIAJE

PALENCIA. — El cura párroco de Osornillo ha denunciado a la policía que han desaparecido del grupo escultórico de Santa Ana, Santa María y el Niño Jesús. Dicho grupo está alojado en la ermita de Nuestra Señora del Barrio, y a Jesús y María no se los ve en el barrio ni en ninguna parte. Cura y Guardia civil se preocupan de eventuales secuestradores.

TEMEN QUE SE VAYA

SEGOVIA. — La Hermandad Provincial de Alféreces Provisionales Victoriales ha enviado un telegrama al caudillísimo Franco para que continúe ejerciendo las funciones de jefe de Estado.

HUELGA DE VIENTRES

LISBOA. — El diario católico «Novidades» lanza un grito de alarma a causa del descenso de la natalidad que se observa en Portugal desde 1960. La población envejece, particularemnte en Lisboa y en las provincias del sur. El clero se hace vivo eco del problema, y en sermones parroquiales insiste a sus oyentes para que no olviden las «sagradas obligaciones de la procreación», a razón de lo cual los maridos temen que los páters se metan más directamente en el asunto.

LA PROCESION DEL SILENCIO, UN ESCANDALO QUE DESAPARECE

BARCELONA. — La tétrica «procesión del silencio», de aire inquisitorial y mortuorio, este año no tendrá efecto por carencia de medios económicos, decadencia, y contraste con la vida civilizada. Los viejos feligreses se tirarían de los pelos si la calvicie no les traicionara.

CRECE LA IMPORTANCIA DE UN PUEBLO

BARCELONA. — Igualada, población olvidada en la estribación oriental de la Segarra, empieza a recobrar la notoriedad perdida, entrando en la sección de «Sucesos» de los periódicos. Efectivamente, de las oficinas del Ayuntamiento han desaparecido unos sobres conteniendo la paga de los funcionarios. La lealtad no funciona, o la función al cabildo le va a costar cara: 350 000 pesetas probablemente irrecobrables. No todo han de ser noticias de misa y olla.

HUYEN DE LA QUEMA

TENERIFE. — Para el próximo día 6 se espera la llegada del barco «Ciudad de Pamplona», con 450 pasajeros a bordo procedentes de Río Muni. Se espera también para unos días más tarde la llegada del buque «Ciudad de Toledo», procedente de Bata, puerto en donde se encuentra en la actualidad.

Las líneas marítimas españolas han asegurado así el transporte a territorio nacional de cuantos súbditos españoles deseen abandonar la zona continental de Guinea Ecuatorial.

¿INDEPENDENCIA O DEPENDENCIA?

SANTA ISABEL. — Por haberse tomado demasiado en serio lo de la independencia nacional de la Guinea «española», o Ecuatorial, el presidente de la misma, Francisco Macías N'Guema ha presentado denuncia a la O. N. U. contra España por intromisión abusiva de ésta en los asuntos del país. Para evitar los desmanes de la fuerza militar española estacionada en los puntos estratégicos de Río Muni y de esta isla, Macías N'Guema ha pedido al secretario Thant el envío de «cascos azules». Virtualmente Bata está tomada militarmente por las tropas de Franco, y en los puntos más visibles de la localidad éstas no toleran que la bandera guineana ondee al lado de la española, exigencia que ha ocasionado peleas y el incendio de un trapo rojigrana franquista, por cuyo incidente Madrid ha enviado más tropas y tres buques de guerra para «proteger a la población española».

LA CUESTION SOCIAL

BILBAO, (OPE). — Noticias de Madrid indican que entre los acuerdos que están pendientes de resolución figuran el colectivo interprovincial de las industrias del frío industrial, el de los distribuidores de películas, el de los metalúrgicos de Vizcaya (que al parecer ha quedado resuelto en lo que concierne a 70 000 trabajadores de 2 650 empresas, con validez de un año). Se mencionan también acuerdos para las industrias químicas de Bilbao, las fábricas de curtidos y para la sociedad Nexa-Química y Elevación y Maquinaria.

Pero los principales problemas no resueltos todavía son los de la industria pesada vizcaína (Altos Hornos, Babcock-Wilcox, etc.), aparte de los doscientos obreros que fueron despedidos de Laminación de Bandas.

Consignemos que estas informaciones se han recogido a comienzos de la segunda quincena de febrero.

SACERDOTE AGREDIDO

PARIS, (OPE). — De «Le Monde» (1 de marzo) en despacho de su corresponsal particular:

«El R. P. Francisco Vergés — que fue juez del Tribunal Eclesiástico de Barcelona, fue raptado en la capital catalana, el jueves, por unos desconocidos, los cuales, después de haberle sometido a un largo interrogatorio sobre la «revolución clerical» le han golpeado dejándole abandonado en la calle.

Este sacerdote, de 54 años, regresaba a su domicilio después de haber dado una conferencia en un centro religioso. Unos individuos con el rostro cubierto le obligaron a subir a un automóvil, le vendaron los ojos, le llevaron a una casa y allí le interrogaron y le golpearon bárbaramente. Sus agresores le obligaron, además, a firmar una declaración y le abandonaron de madrugada en la calle atado los brazos hacia la espalda.

Parece que la responsabilidad de esta agresión incumbe a un grupo falangista que se cree incendió el auto del cura Bigorda y las barracas de un estadio dependiente de un colegio religioso de la Asunción. También había amenazado al capellán Casimiro Martí, conocido por sus ideas progresistas.

Se cree saber, además, que monseñor Guix, obispo auxiliar de Barcelona, ha sido amenazado de muerte en varias ocasiones.»

LAS BASES NORTEAMERICANAS EN ESPAÑA

MADRID, (OPE). — Entre los temas que destacan en las conversaciones en los círculos diplomáticos y periodísticos, figuran preferentemente los rumores relativos al despido masivo de personal español de la base aérea norteamericana de Torrejón, cerca de Madrid. Por ello se estima que el gobierno de Washington no parece interesado en seguir disponiendo de tres bases aéreas en territoria del Estado español, y que el interés se concentra en la marítima de Rota, incluso en el caso de que se prorrogara o reorganizase el acuerdo de defensa que ha dejado de estar en vigor o va a estarlo en breve.

CONFIRMACION DE SENTENCIA

MADRID (OPE). — El capitán general de la VI Región militar ha hecho firme la sentencia dictada por el Consejo de guerra que juzgó en Pamplona a Francisco Javier Izco y Gregorio López Irasuegui, que intentaron «asaltar» la prisión provincial de la ciudad, decía «ABC» el 9 de febrero en un despacho de la agencia Europa Press fechado en Pamplona.

Como se sabe, el Consej ode guerra se celebró el pasado día 1 de este mes, y la sentencia condenaba a Francisco Javier Izco por diversos

Como se sabe, el Consejo de guerra de 30 000 pesetas de multa, y Gregorio López fue condenado a diez años y medio de prisión y al pago de 20 000 pesetas de multa.

# NECROLOGICA

**RAFAEL TOMAS**

El sábado 1 de marzo tuvo lugar el entierro de este malogrado compañero. Antes de partir el féretro para su destino, el compañero Ramón Alvarez leyó la siguiente y emocionada dedicatoria:

«He regresado con su heroica imagen en el corazón y, pese a todos los pesares, no puedo evadirme de su torturadora presencia. Magnífico contraste, porque al lado de su inmenso dolor hay no sé qué de reconfortante en su sufrido silencio. Tan sufrido que ni el más leve gesto denuncia su terrible drama. Solo concibo en las naturalezas heroicas esa manera de sufrir. » Así comenta otro gran corazón, el envidiable coraje de nuestro «Falo» frente a la muerte.

»Por eso quiero despedirle, en nombre de sus incontables amigos, leyendo estas cuartillas, temeroso de que me falle la serenidad y la improvisación me impida llenar esta obligada misión con el mismo valor que él perdió el desesperado y último combate.

»Rafael Tomás merecía ser perfecto, si la condición humana no estuviese limitada por los defectos que vienen a ser la sombra moral de nuestras vidas. Era hombre enterizo, que había hecho una religión inviolable de la lealtad; brutal a veces para denunciar la hipocresía de las gentes mediocres que no soportan los desniveles creados por su falta de hombría. Asumió íntegras las responsabilidades dimanantes de sus convicciones, y, cuando la defensa de sus ideales o la estrategia para hacerlos progresar se situaban en los peligrosos caminos de una España amordazada por treinta años de implacable censura y de vigilancia policíaca, técnicamente calcada en los métodos gestapistas, no era necesario indicarle por donde le llamaba el deber. Peregrino de ese gran sueño que a todos nos ilumina, atravesaba el Pirineo, arriesgando su libertad y comprometiendo la tranquilidad de su compañera enferma, silueta familiar para todos los militantes asturianos que iniciaron, allá por el año 1944, la colosal tarea de reanimar el cuerpo abatido de la Confederación Nacional del Trabajo y que, en un domicilio prestado, la encontraban medio paralítica y siempre sonriente.

»Palabras y hechos... Hechos y palabras estrechamente asociados esmaltan la agitada existencia de Rafael Tomás, quien, al lado de otros inolvidables compañeros que quedaron cercados en las accidentadas montañas de Asturias cuando entraron las tropas franquistas, prosiguió la lucha hasta que cayó prisionero y fue condenado a muerte. Todos los ecos percibidos de su vida carcelaria reafirman un alto sentido de la solidaridad en las relaciones con los demás presos en los días negros de las «sacas» espantosas. Ese ejemplar comportamiento creó en torno a él un clima de confianza que se tradujo más tarde en precioso elemento de colaboración para contactar a la militancia que integró los primeros cuadros clandestinos de la C. N. T. en nuestra región.

»No acabaríamos... Y sin embargo, hemos de terminar: Fue Rafael un explorador optimista de senderos inseguros, que se jugaba la vida para echar los sólidos puentes sobre los que pudiéramos marchar los demás sin riesgos. Quien sabe si el destino ha querido confiarle, ahora, la última misión, abriéndonos las puertas de nuestra España. Nuestra porque será libre.»

*París, 1 marzo 1969.*»

# DISCOS

*Hay demasiados entierros, y el entierro peor es el de las propias ilusiones.*

*Hay demasiados entierros, y ellos sorprenden a quienes, con años, no hemos abandonado ni por esas el estadio de la juventud. Las ideas continuan vírgenes y pristinas y el impulso imperecible. Uno se siente de acuerdo consigo mismo y con juventud primera no desmentida. Es importante.*

*Lo que pasa es que la defunción de un compañero obliga a pensar que la vida de la persona no es para siempre. Pero nos habíamos acostumbrado tanto a vivir, e intensamente, que se nos había olvidado que los años, peligrosamente, se amontonan y nos desmoronan.*

*Lo cual no da miedo; lo cual no exige heroismo cuando el fenómeno del ser y el desaparecer se ha comprendido serenamente. El «después de ser» se iguala al «antes de nacer», haciendo inútiles el discurso metafísico y la meditación egoísta del religioso. El elixir de la vida eterna no existe y el infundio del Cielo no prolonga vida. Vivir siempre en estado de conciencia en la tierra sería horrible por la faz que pondríamos a los 200 años nuestros, y cielificados, o disecados en alma con cara de niño, de joven, de sesentón o monagenario, representaría un desconcierto celestial, un depósito inmenso de carátulas y de bobadicones sin objetivo de nada, sin necesidad de lucha, de amor machihembrado, de dormir, comer, discutir, futbolear, leer. Volar, ni pensarlo, si el Estado-Dios sólo concede derecho de alas a los angelitos.*

*El derecho de ultratumba sólo consta en las molleras enfermizas, valiendo la pena de construir un Cielo en la tierra, pero fraternal y vigoroso, para habitarlo magníficamente los años que permanezcamos en estado de antifiambre.*

*DISCOBOLO*

# Máximas y reflexiones

— La modestia debe ser la compañera del valor; hay que dejar a los demás el cuidado de alabarnos.

— Es menester olvidarse completamente cuando se quiere instruir y educar a los hombres, y sólo tener en vista la verdad.

— Batirse por un ideal que se quiere vivir, no por prejuicio. Uno plana, el otro se arrastra. Uno quiere la libertad, el otro la servidumbre. Uno es una unidad humana, el otro una sombra.

— El interés en el hombre inteligente es deseo de justicia; justicia que es también bondad. Las ilusiones de óptica pueden engendrar en las épocas violentas la brutalidad lo que condena grandes corazones a ser pequeños espíritus.

— Para que la libertad no muera del todo será menester que quede un número de hombres celosos de su personalidad y rebeldes a toda humillación y servilismo.

— ¿Cuál será el próximo tirano?

— La amargura de las heridas no es la desesperación.

— Los votos son el juramento de la esclavitud.

— Lógicamente un cristiano debería ser un mal soldado, o que un soldado hiciera un mal cristiano.

— Si uno de los mandamientos de Dios dice: «No matarás», hacer un ejército de cristianos es una contradicción en los términos. Menos se comprenderá esto cuando se dice de tender la otra mejilla cuando se ha recibido un cachete.

— La sociedad es justa cuando hay armonía.

—Se da el caso en esta sociedad, que dos hombres que parecen de opiniones diferentes, habrían pensado igual si hubiesen sido igualmente libres.

— No se conoce ningún hombre que se aliste en un regimiento para defender la virtud.

— Se critica con razón a los gobernantes. Si siquiera supieran gobernar, es decir, gobernarse a sí mismos.

— Se dice que la razón debe de ser la regla de un Estado. Es verdad. Es la «razón de Estado».

— Es cierto que a un capitalista americano no le gustaría vivir en Rusia, pero no es menos cierto que un proletario ruso preferiría vivir en los Estados Unidos. Mas ¿qué país escogería un hombre cuerdo, libre y sin prejuicios?

— Se cree con una fe viva todo lo que la religión católica, apostólica, enseña sobre la eucaristía, sin comprender una sola palabra.

— Equivoco: La palabra *espíritu* sirve para expresar viento, extracto, pensamiento, aguardiente rectificado, aparición de un cuerpo muerto.

— Algunas veces los soberanos han empleado el equivoco tanto como los dioses. Un tirano, habiendo jurado a un cautivo de no matarlo, ordenó que no le dieran nada de comer, diciéndo que le había prometido no hacerlo morir, pero no de contribuir a hacerlo vivir.

— La esclavitud es tan antigua como la guerra, y la guerra tan antigua como la naturaleza humana. Se estaba tan acostumbrado a esta degradación de la especie, que Epicteto, que seguramente valía más que su amo, jamás se extrañó de ser esclavo.

— M. Perry decía que los mosovitas se vendían fácilmente; se conoce bien la razón, es porque su libertad no valía nada.

— El espacio puro, se dice, no puede ser ni materia ni espíritu; ahora bien, en el mundo no hay más que materia y espíritu; así pues, no hay espacio.

— Quien no puede sobresalir por un pensamiento, quiere hacerse notar por una palabra.

— Nada es más capaz de inducir a error a la juventud, que de citar las faltas de los buenos escritores como ejemplos.

— Los grandes genios pueden tener el espíritu falso sobre un principio que han recibido sin examen.

— Los espíritus difieren más que los rostros.

**Juan Buscador**

# Tribuna juvenil

## Los curas «revolucionarios»

PARA todo revolucionario consciente del proceso de explotación y represión por el cual ha atravesado el género humano, desde que tenemos noticia sociológica de ello, uno, y el más importante, de los eslabones de la cadena de la esclavitud que debe combatir, con todo su esfuerzo y todas sus pasiones, es el religioso.

La concepción religiosa que se generó en nuestros primeros abuelos, dignos y perseverantes huéspedes de la caverna, convirtióse en un engranaje, al correr de las edades, que impidió al Hombre presenciar el descubrimiento del átomo o de América durante el Imperio Persa o bien, la existencia de un Einstein con teoría de la Relatividad y todo en el siglo I de nuestra era cristiana. La religión ha frenado, aunque así no lo quisiesen o deseasen sus más notables representantes, el progreso libre — como debe ser todo progreso — de la especie a la que pertenecemos.

A la par con el anti-progresismo inherente a toda religión — sea ella de la Iglesia que fuere — existe la creencia en *algo* superior a las fuerzas físicas, psíquicas y morales del ente de carne y hueso que, a pesar de lo que muchos se imaginan, es el aspecto más negativo e irracional de las creencias religiosas. Porque consume en el Hombre todas las energías que se desatan en su personalidad al sentir la Libertad anárquica; destruye los ímpetus libertarios del «yo» stirneriano; coarta la marcha de la familia concebida como agrupación de seres libres para engendrar hijos aún más libres que sus progenitores y mata el amor natural convirtiéndolo en *amor a Dios sobre todas las cosas*; por último, «Dios», es la negación de la voluntad humana, es el conformismo psíquico-social de las masas, es la antítesis de la rebeldía innata al ser humano, aunque éste haya nacido entre incienso, sotanas y santos.

Sea el «hombre religioso» científico o literato, técnico o artista, toda su obra, toda su investigación, aunque ella fuera importante para el desarrollo de determinada rama de la ciencia, de la técnica o de las artes, estará mediatizada por el absurdo de las abstracciones negativas al progreso social; serán aportes no a la Libertad sino a la Autoridad; no a la Cultura, sino al Estado; no a los pueblos para liberarlos sino a las clases y castas, aliadas y dominantes, para que los sometan aún más. Será en definitiva la anti-cultura al servicio del Poder terrenal y por extensión al celestial.

Esa creencia en *un ser todopoderoso* del cual cree haber sido producto, como lo es hoy el robot de él, hacen del Hombre un esclavo de su propia creación: porque fueron nuestros antepasados quienes crearon a «Dios». Acostumbrados a adorar algo que no ve, termina por idolatrar al «Dios» de carne y hueso: al sacerdote, al Papa y al político: al Emperador teocrático, al Rey, al Presidente de la República, «quienes resolverán sus problemas como hombre social»; al Estado, al gobierno que tiene la solución a todas las cosas y todos los casos; al patrón, ya que si no fuese por su generosidad perecería de hambre; a la Civilización Cristiana y sus valores; y más modernamente, aún disfrazándose de ateo, al camarada del Comité Central, al Partido y a sus aliados circunstanciales, al Estado Socialista y a la U.R.S.S. «por sobre todas las cosas»; al profeta del «materialismo histórico» y al «diositu» Mao.

La estrecha conexión entre el Poder espiritual y el terrenal es evidente. Así como para toda Iglesia sus fieles necesitan pastores asimismo para toda organización social el «hombre religioso» desea amos, directores, en fin, un hombre que todo lo puede, que obtiene la iluminación divina para abarcarlo y poderlo todo. Y, las masas, crearon así a Hitler como los romanos a sus augustos emperadores. Gracias todo ello a la creencia del Hombre en que es un reducto de polvo celestial y que vive por obra y gracia del soplo divino y que hay otros señalados para conducirlo por el camino del Bien. Eso es ser esclavo; y la esclavitud no tan sólo humilla sino que también pervierte toda salud sentimental.

Hoy en el mundo la mecánica revolucionaria cobra bríos no tanto en el interior de aquellos sectores que hace apenas cincuenta años todavía libraban ardua batalla en contra de la represión de la sociedad antihumana sino, además, en sectores que, también ayer, se veían con malos ojos por los revolucionarios de la época. Todas las instituciones sufren la crisis: el sistema económico donde la huelga general sumada a la autogestión dará paso al Comunismo Libertario; la Universidad, que es hoy la fábrica de los profesionales del sistema y que, gracias a la aplicación de las tácticas, principios y finalidades del Sindicalismo Revolucionario al movimiento estudiantil, se convertirá, tarde o temprano, en el faro que ilumine las inteligencias de nuestros jóvenes, en la aspiradora que limpie el polvo caído sobre la Cultura y la mente humana por tantos siglos de haber seguido caverna adentro y no el sendero contrario y, sobre todo, en una dinámica colectividad de confrontación de ideas y pareceres, necesarias para el progreso social, y que hasta hoy por el simple hecho de expresarse, iban, sus sostenedores a parar a los oscuros calabozos de una vulgar comisaría policial; y también el partido comunista sufre la crisis; y la familia en su forma actual, donde los hijos son como herederos de la personalidad de sus padres y luego, lo que parecía increíble de sufrir crisis interna alguna: la Iglesia y sobre todo la católica, apostólica y, ya sabemos, romana.

El mundo en convulsión que es el de nuestros días nos presenta este fenómeno: el de los curas «contestatarios» al sistema y contestones y *rebeldes* a la Roma-pulpo, al Vaticano. Camilo Torres y Helder Cámara son variantes: el primero, guerrillero, concebía su lucha contra el Papado como la concibieron Lenin o Guevara contra el Capitalismo. «La Iglesia está en poder de los ricos, de los explotadores»; «El Estado, el gobierno, está en poder de la burguesía». «La Iglesia tiene que ser de los pobres»; «El Estado tiene que ser del proletariado». ¡Cuándo se acaben los pobres y el proletariado seguiremos con Estado e Iglesia! Estos curitas los asemejamos a los marxistas de la Primera Internacional que deseaban el Poder sobre todas las cosas, ¡pobres dialécticos! Ahora ellos quieren la Iglesia para el proletariado; el poder de la Iglesia que seguirá siendo Iglesia, sirviéndole a su Dios y a sus fieles, en el socialismo marxista-cristiano que pregonan también. Y el otro, Cámara, y como él muchos más, organizan desde sus parroquias la *participación* degolista o rockefelleriana, *hobby* de los estadistas de nuestra época.

La oposición de estos «contestones» contra la Iglesia y las desigualdades sociales pecan de reformistas y contrarrevolucionarias. Y digo esto porque el mal no radica en los hombres que están al frente de esas instituciones sino en ellas mismas. Y quienes proceden como ellos, apuntalan a la Iglesia aún más. Además, nuestra concepción revolucionaria es atea de convicción por lo que apuntamos al principio de este trabajo y no la confundimos con el anticlericalismo de las barriadas obreras sino que sostenemos que para lograr la completa emancipación del Hombre éste debe abandonar concepciones producto de su imaginación gestada en las cavernas. Porque creer en Dios es matar al Hombre, al rebelde permanente, al que no se arrodilla ante imagen alguna, ni ora... aunque ara. Porque si yo creo en *algo* superior a mí quiere decir que yo soy inferior a *todo* porque es creado por el *algo* y yo, miembro de una especie animal desarrollada a través de evoluciones sucesivas que estudiamos con detenimiento y perseverancia, considero que no hay nada por cima de mí y que debo, antes que nada, desarrollar al máximo mi felicidad — animal y psíquica — en mi ciclo vital ayudándome y ayudando a quienes me rodean; participando en la elaboración sistemática del orden de nuestros conocimientos e investigaciones, como entes racionales, a través de las edades; contribuir al máximo al bienestar y la felicidad de todos sin que tenga yo — ni otro — que someterme a fuerzas que supongo superiores a mí; *vivir* es lo que quiero y lo que quieren todos en la Tierra.

Y como revolucionario estoy en abierta oposición a toda transformación social que pretenda someter al Hombre a ilusiones sin base alguna, a idolatrías dañinas a su completa libertad; por eso, todos esos «creyentes», esos curitas «revolucionarios», lo que propugnan por un lado es la «revolución estomacal» y por otro una federalización — estilo yanqui — de la Iglesia y su alianza, santificada y casi consagrada, con el marxismo-leninismo que viene de vuelta de lo que creyó hacer en 1917.

**Floreal CASTILLA**

## LA AÑAGAZA COMUNISTA

*(Viene de la página 4.)*

¡Pobre España! Pobres también los demás pueblos del mundo que se liberen de una tiranía y caigan bajo la órbita del Kremlin! La decepción sería terrible. Los sacrificios realizados y la sangre derramada habría sido estériles. El porvenir que les ofrezcan los nuevos dominadores será negro, inseguro y lleno de ignominias.

Por eso los libertarios no hacen distinción de las dictaduras. Con la misma entereza combaten la tiranía negra que la roja. Ambas son igual de perniciosas.

**J. HIRALDO**

*Rappelons-nous de*

**S.I.A.**

**Solidarité Internationale Antifasciste**

B.D.I.C



# COLUMNA DEL EMIGRADO

*AMIGOS de LE COMBAT SYNDICALISTE. Salud y suerte. Un servidor emigró a América y en ella se defiende algo mejor que en la patria. Hay despatriaciones que alimentan, se lo digo. Pero a veces las procacidades antiespañolas me irritan, sobre todo si se ensañan con el atraso, cierto o pretendido, de los españoles sin mucha escuela. Sin embargo, en este cambio de aires aprendo cosas, siendo una de ellas el « atraso » doctoral de nuestro país. Así es que hallo una prueba de ello y se la envío por si quiere utilizarla. Que la suerte le proteja, como a todo compatriota con ruedas en la maleta. Suyo affmo.: J.R.S.*

### ERRORES INVEROSIMILES

Hoy no va a ser la excepción del proverbio. Usted irá hoy a dormir sabiendo algo que desconocía; de cada cuatro holandeses, uno es una vaca.

Al menos, eso es lo que se puede leer, entre otras muchas barbaridades, en los exámenes de reválida de cuarto curso de la segunda enseñanza española.

La pintoresca colección de errores, muchos de ellos plenos de gracia, acaba de publicarla el Instituto Asturiano. Es un trabajo árduo pero de gran amenidad.

A buen seguro que su perplejidad no tendrá fin si — como lo han dicho algunos estudiantes españoles — alguien le dice que su encéfalo es una de las partes del sistema nervioso, rodeado por las costillas y el esternón o que los músculos son fibras textiles dotadas de energía.

Las «perlas», que así llama el Instituto Asturiano a los disparates de su sabrosa colección, aparecen publicados bajo el título de «Calabazoscopio». Y ya se sabe que en muchos órdenes de la vida la calabaza equivale a un «no» tan grande como la más voluminosa de aquéllas.

A continuación algunas de las «perlas» que valieron a sus autores, además de la risa de los tribunales examinadores, el suspenso más rotundo:

«La columna vertebral es un hueso que abarca la parte anterior del hombre, va desde el cuello hasta el ano; por eso se dice que el hombre desciende del mono».

Mientras una de las papeletas de examen afirma que la médula espinal «es una vértebra que nos permite doblarnos», otra amplía la explicación diciendo que «sirve para hacer el movimiento del cuero cabelludo».

También tiene su poco de guasa la definición que un estudiante hizo de la época cuaternaria que «se caracteriza por la llegada del hombre, antes llamado del Neandertal, muy peludo y de costumbres bruscas; luego vino el «Homo Sapiens», que era más humano y menos peludo».

En el campo zoológico hay respuestas tan rotundas como la de afirmar que los animales polares son «la Osa Mayor y la Osa Menor» o que «el caballo y el burro son rumiantes caseros».

El ocurrente estudiante que descubrió una vaca entre cada cuatro holandeses, explicó así su pintoresca respuesta: «En Holanda, de cada cuatro habitantes uno es vaca». A lo que otro, refiriéndose al mismo animal, añadió: «La vaca es un animal mamífero con cuatro patas que le llegan hasta el suelo.»

Parece ser que las películas de dibujos animados han sido una buena fuente de inspiración en cuanto a explicarnos cómo es un gato. Un estudiante no tuvo ningún reparo en decir que «el gato es un mamífero de cuatro patas: las de delante sirven para correr y las dos de atrás para frenar».

La discrepancia en cuanto a describir los genes es total. Para un estudiante «son los que llevan las leyes heréticas». Para otro «son restos que se encuentran para indicarnos la presencia de animales y la época en que vivieron. Un tercero dijo que los genes «son los órganos masculinos con los cuales trabajó Mendel hasta el fin de sus días».

La botánica también aportó sus sorpresas en la calenturienta imaginación de los estudiantes. Los helechos, por ejemplo, sabemos ahora que «se alimentan de lo que encuentran», que los vegetales sin flores son «los que viven en el agua encharcada de los ríos, se multiplican por metámorfosis sencilla y son resistentes a los agentes meteorológicos», y que la clorofila «es una especie de tapón de botella que tiene la planta».

Para los que quieran saber más sobre geología y física, que tomen buena nota de las siguientes respuestas:

«Hay algunas rocas que se forman al rozarse con el mar y se llaman rocas eruptivas. Hay otras que ya nacen por sí solas de la naturaleza y se llaman rocas sedimentarias».

«El vulcanismo es la erupción de los volcanes arrojando escrementos».

«En el centro de la Tierra está la magma incandescente en continuo movimiento, que da lugar a las eras geológicas. Algunos de estos movimientos fue tan terrible que en Siberia se encontró un mamut con la boca llena de hierbas tropicales».

Y en «preceptiva» literaria e histórica los estudiantes también tienen algo que «enseñar» al que aprender quiera.

Por ejemplo se «sabe» ahora que «Moratín era contemporáneo de Sófocles y Eurípides», que un grito de agonía «es el que da un hombre después de muerto» o que «Cervantes (Miguel de Cervantes) perdió una pierna en la batalla de Lepanto y por eso le llaman el manco de Lepanto».

He aquí una explicación de la crucifixión de Jesucristo tal cual ha sido encontrada al final de un examen de Historia Sagrada:

«Jesús, en el Calvario, se encuentra con los otros dos ladrones. Pero Pilatos, queriendo hacer otra tentativa para salvar a Jesús y acordándose de Carrasplas... pero ya crucificado, dice a la Virgen María: «Madre mía, me muero...» después de la flagelación Pilatos presentó a Jesús al pueblo: «Este ya no dice más bobadas...»

«Entre los Ministros (de la Iglesia) inferiores está el alcohólico, que es el encargado de llevar las vinajeras y ponerlas en su lugar».

Ustedes quizás tampoco sepan, como en España lo ha explicado algún estudiante de cuarto año de bachillerato, que «Caín mató a Abel con una molleja de burro» y que «a los Papas Gregorio VII y Enrique IV les sucedieron sus hijos Gregorio VIII y Enrique V».

Hasta aquí un resumen de un estudio «cultural» que a buen seguro, y sin proponérselo, va a estar entre los «best sellers» de España.

Emilio MOYA

# El sindicalismo en Menorca

LA Federación de Obreros de Menorca dejó pues de existir en 1918 para dar paso a la Federación Obrera de Menorca. El sindicalismo de aquella había sido de acción directa. En su seno habían hallado asiento las más diversas interpretaciones político-sociales y filosóficas, y una unidad que proscribía toda acción política dando a su realización el cariz de un sindicalismo que estudiaba, para el porvenir, posibles soluciones a los problemas económicos y culturales.

El primer congreso de la Federación Obrera de Menores se reunió en los salones del Casino «17 de Enero», de Ciudadela, el 18 de mayo de 1919. Presidía el bueno de Lucas Pons Castell, con quien compartimos la paja y la arena de los campos concentracionarios galos y que murió de pena y de miseria en una cárcel española. El representaba Mahón. Juan Juaneda y Jacinto Gutiérrez representaban Ciudadela y Juan Pons y Miguel Mascaró, Alayor.

En el Orden del día figuraban los temas siguientes:

«Instrucción y Educación. — Sociedades obreras menorquinas. — La Tuberculosis en Menorca. — El alcohol y el juego. — La jornada de ocho horas. — Sindicalismo rural. — Sociedades cooperativas. — Crítica de los gobiernos españoles. — El interés público y las industrias del calzado».

Todos esos temas fueron expuestos por las personas más idóneas para cada materia y respectivamente: Pedro Ametller, Jaime Torres, Lorenzo Sintes, Rafael Vidal Massa, Gaspar Ibáñez, Juan Fluxá, Francisco Pons Carreras, Miguel Gelabert, A. Gomila y Lorenzo Sintes.

Citemos brevemente el fondo de algunos temas. El de «Instrucción y Educación», tratado con conocimiento profundo de la materia, denunció con mucha lógica y raciocinio la ignorancia y falta de cultura, debidos a un sistema secular de dogmatismo, reclamando, tras un canto que recuerda el « mens sana in corpore sano », la creación de escuelas y centros de ilustración asequibles a la clase obrera.

La tuberculosis era un flagelo en Menorca. Los sindicalistas hallaron en el eminente doctor D. Federico Llansó, una acogida muy cordial ,colaborando con un interesantísimo informe publicado posteriormente en edición especial, en la que se da constancia del rico aporte del anciano sindicalista Lozano y del militante Paul, ambos de Alayor.

En general, todos los temas fueron tratados con elegancia y hasta con donosura. La exposición de G. Ibáñez, defendiendo la tesis de la reducción a ocho horas de la jornada de trabajo, apuntaló la base de nuevas reivindicaciones, hallando entre la clase obrera de la isla una acogida entusiasta.

Desgraciadamente, este espíritu de lucha, que se mantenía al margen de las incidencias puramente políticas, fue degenerando y acusó rudos golpes que la debilitaron.

Personas que anteriormente manifestaban su aprobación a las teorías y también a las actitudes de vanguardia, aprovechando tal o cual otra circunstancia fueron soslayando sus compromisos y, sin hacer una oposición abierta a los conceptos anarquizantes de la época, acentuaban la adhesión a supuestas posibilidades que la experiencia demostró no eran realistas para mejorar su situación individual adaptándose a disciplinas de carácter político con, en la circunstancia, un tinte revolucionario.

Juan Manent, que fue redactor de «El Porvenir del Obrero», Lucas Pons Castell, que había asumido su dirección, se pasaban respectivamente al Partido Radical y al Partido Socialista. Mir y Mir, que defendió con tanto cariño los intereses de la clase trabajadora, los huelguistas de toda época y muy especialmente a los de la casa Codina, asqueado por múltiples circunstancias, se retiraba completamente de la vida pública, para no ocuparse ya de nada. Gomila, Fluxá, Lorenzo Sintes y Pons Carreras, junto con otros responsables de la Federación Obrera de Menorca, entre ellos Francisco Mercadal, formaron la armazón del Partido Socialista.

En tal contexto, los obreros de tendencia abiertamente inconformista, entre ellos G. Ibáñez, Sotero Pons y Valentín Elías (muerto en el exilio), observando que la F. O. de Menorca tomaba un ascendente contrario al sindicalismo apolítico, tomaron sus disposiciones para no ser víctimas de las mayorías y el 19 de noviembre de 1920 creaban la sociedad de obreros afines «La Altruista», cuyo local social fue establecido en el nº 103 de la calle Cifuentes, en el domicilio del citado Sotero Pons.

La adhesión al Partido Socialista y a otras tendencias políticas de la España pre - Primo Riverista, fue un rudo golpe asestado a las aspiraciones de los trabajadores inquietos. Si hasta entonces se habían hallado soluciones a los problemas planteados desde el punto de vista social y económico, a partir del momento de la politización sindical, se observó una tendencia conformista que daba visos de normalidad a la intervención de intermediarios influyentes, por su personalidad política o bien por sus relaciones privadas.

En realidad, algunas de esas personas lograron mejorar su situación personal. Otras, en cambio, creyendo honradamente en la posibilidad de una evolución favorable a la clase obrera mediante la intervención política revolucionaria, se preparaban para hacer frente a acontecimientos ulteriores, que se produjeron mucho más tarde que sus previsiones y no les dieron satisfacción.

En muchas mentes, la proclamación de la República , — que llevaba años esperando «detrás de la Mola», — debía resolver todos los problemas de orden social. Pero, esa supeditación al evento hipotético, se tradujo por la negligencia que ahogó numerosos movimientos reivindicativos, gracias a un romanticismo a menudo rayano en la candidez. Por ejemplo, cuando Primo de Rivera creó los Comités Paritarios. En realidad, el objetivo era dar a la nación la convicción de que la única y verdadera justicia social es la que emana de la colaboración entre los interesados por los problemas de carácter público, descartando a la C.N.T., cuya actitud revolucionaria la alejaría de esos comités, negándose, efectivamente, a colaborar en ellos, por considerarlos ventajosos para los patronos, en detrimento de los obreros.

Podemos afirmar a «posteriori» — aunque sea siempre azaroso juzgar épocas dadas —, que ninguna organización obrera de vanguardia ha obtenido jamás provecho alguno de los contactos con los gobernantes. Y cuando se ha logrado algún provecho, ha sido siempre a condición de pagarlo con creces, sobre todo moralmente. Y hemos observado siempre, y que ahora con más acuciamiento quizá que nunca, que los partidos políticos de todos los países y de todas las denominaciones, hacen lo imposible para presentarse favorables a las masas obreras y a sus organismos, con soluciones que apuntan al estómago para satisfacerlo y al cerebro para velarlo.

**Fernando FERRER**

*(Continuará.)*

## chispas

*Los americanos se acercan a la Luna.*
*Los rusos ambicionan Marte.*
*Vayan allí y se queden felices.*

⁂

*«Franco es un cuco. Les sacó jugo a los nazis y lo saca a los yanquis.» Es un triunfador a su manera. Se venga de Cavite y Santiago de Cuba cediendo al Tío Sam los puertos marítimos y aviatorios de España.*

⁂

*«Vale más honra sin barcos que barcos sin honra.» (Almirante Cervera).*

*Las vidas de 3.000 marinos Cervera no las cotiza.*

⁂

*«Vale menos panadero que Tesoro con dinero.» (Pillo Caudillo).*

⁂

*En 1939 lo dijo Béria: «Piérdese Iberia pero no Siberia».*

⁂

*«La URSS lo inventa todo»... menos el lápiz Bille.*

⁂

*Moscú prefiere Marte a la Luna.*
*Budapest y Praga conocen algo de eso.*

⁂

*«Los yanquis poseen tres coches para cada cuatro ciudadanos.» Con cien para Carnegie y uno para cien negros.*

⁂

*En Francia los peatones pierden camino.*

⁂

*La España de Dios carece de observatorio para identificar el vuelo de los ángeles.*

⁂

*Los americanos acuden a hacer la América en Europa.*

⁂

*Y los españoles acudimos al extranjero para proclamar la orgullosa miseria de España.*

*CHISPERO*

# COMUNICADOS

### MEETING A PERPIGNAN

Grand meeting anarcho-syndicaliste organisé par l'union locale de la C.N.T.E. le dimanche 16 mars, de 9 h. à 12 h., salle du Cinéma Le Paris.

Prendront la parole : Des camarades pour la F.A.F.; Alejandro Lamela pour la C.N.T.E.; Marcel Lepoil pour la C.N.T.F.. Parleront de la paix sociale durable et de la liberté des détenus politiques.

Camarades: Quelle que soit votre tendance politique ou religieuse, nous avons tous l'obligation de proclamer et défendre la liberté et la paix sociale. Venez, donc, apporter votre solidarité au meeting.

### F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el domingo 30 de marzo en el local de F. O., a 9 horas exictas. Se ruega la máxima asistencia para tratar asuntos importantes para nuestra organización.

### CONFERENCES A. LAPEYRE à TOULOUSE

Mardi 25 mars 1969 à 21 heures Salle Sénéchal, 17, rue de Rémusat.

à AGEN

Mercredi 26 mars 1969, à 21 heures, Salle Chaudordy, rue Chaudordy.

Sujet : Ce que nous contestions et ce que nous contestons.

### PARADEROS

Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, José Vidal y Enrique Obac, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Se trata de liquidar la deuda que con eelos tiene contraída la antedicha Colectividad.

### CONFERENCIA-DÉBATE EN BURDEOS

El día 16 de marzo 1969, se celebrará una conferencia-debate en Burdeos en la sala de actos de la Bourse du Travail, a las 9,30 de la mañana.

Iniciará la discusión, que se desarrollará en francés, el joven profesor y compañero P. Marín, sobre el tema:

«L'EXIGENCE REVOLUTIONNAIRE»

Quedan fraternalmente invitados todos los jóvenes obreros y estudiantes franceses, que son asistentes asiduos de estas conferencias-debates, que tanto éxito están obteniendo.

Esperamos asistencia numerosa y puntual, a fin de que quede tiempo para amplia discusión.

### AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca sus componentes y simpatizantes a la reunión que tendrá lugar en el sitio y hora acostumbrados el domingo 16 de marzo.

### REGIONAL CATALANA

*Agrupación de París*

Reunión el sábado 15 de marzo a las 5 de la tarde.

**Sumario del número 186:**

Editorial. — *Ramón Liarte:* La tarea de los anarquistas. — *Severino Campos:* Influencia social del movimiento obrero. — *M. Escuderi:* Goya, León Felipe y la nueva poesía española. — *Larra:* Modos de vivir que no dan de vivir. — *Floreal Ocaña:* Asesinato de Miguel de Unamuno. — *Eugenio Relgis:* Viejos apuntes para mi hijo. — *V. Muñoz:* En la lucha por la igualdad. — *Moisés Martín:* Juventud y madurez. — *J. Sevilla:* En torno a la obra de Albert Camus. — *Carlos Brandt:* Voltaire y la filosofía de Spinoza.

Pedidos a: 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Puede adquirirse en todos nuestros puestos de venta a 1,50 frs. el ejemplar.

## Los acontecimientos de Guinea

En Antena habrán encontrado nuestros lectores referencia a sucesos recién acontecidos en Guinea Ecuatorial, léase Isla de Fernando Poo y territorio de Bata. La intemperancia de la fuerza militar franquista ha perdido para siempre la influencia comercial e idiomática que España podía ejercer en su preciosa ecolinia. Para agravar la situación, agentes franquistas urdieron un complot contra el presidente guineano Francisco Macías, complot que fracasó, determinando la muerte de los dos personajes mayúsculos de la revuelta : N'Gongo, candidato derrotado a la presidencia, y el diplomático Ibongo.

Contrariado, el gobierno de El-Pardo ha enviado a toda prisa a Fernando Poo el crucero «Canarias», un petrolero, y dos transportes de tropas, cuyas unidades navales se añadirán a las tres que anteriormente había destacado a aquellas aguas. Para disimular el fracaso de su intromisión, el gobierno franquista aduce sentimientos humanitarios que jamás ha demostrado hacia los republicanos españoles. Sus buques de guerra acuden a la Guinea ex española para proteger a la colonia hispana y evitar escenas de brutalidad contradictorias de la civilización, etc., etc. Simula, la «tesis» franquista, que la lucha guineana que la provocación española ha originado, adquiere carácter racista contra los blancos, dando como prueba «la posibilidad» de que 300 españoles habitando el interior de Río Muni y doce periodistas también españoles en visita a Santa Isabel, pueden estar en manos de los negros en calidad de rehenes.

Suposiciones. Mas lo cierto es que el periodista Novais, corresponsal de «Le Monde» de París y de varios diarios sudamericanos, ha sido detenido en Madrid, en cuya capital gestionaba pasaporte para Fernando Poo a fin de obtener información fidedigna de cuanto en la Guinea Ecuatorial ocurre...

# Fomento de la Cultura Libertaria

Todo proyecto registra aceptaciones y contrariedades, toda persona intuitiva recoge aplausos y vapuleos, y en el caso del F.C.L. no podía ocurrir de otra manera. Con haber nacido «ahora mismo», el F. C. L. ya tiene férvidos sostenedores y manifiestos opositores. Quiérese decir, que la obra tiene arranque accidentado, y, por ende, comentado. Lo que enoja es el silencio letal que agrisa y pudre a toda empresa.

Los compañeros que consideran necesaria la publicación ininterrumpida de folletos de propaganda libertaria están con nosotros, y otros se van sumando por no aceptar la escasez de material propagandístico que el MLE resiente. El opúsculo inicial: «Emigrados y confederales. Las conversaciones de Wagram», ha tenido buena aceptación en muchos compañeros, si no en los organismos. El 80 % de la edición ya está colocada, y su contenido fácil, asequible, está trabajando campo emigrado.

Los dos próximos folletos que impulsaremos estarán redactados en francés y serán, igual que «Las conversaciones de Wagram», inéditos. Uno se debe a la pluma del compañero André Maille y otro a la capacidad del joven Amado Marcellán. El F.C.L. dará pábulo a ambas publicaciones no importándole que ellas sean editadas por LE COMBAT SYNDICALISTE. No existe, en el F.C.L., pretensión, ni afán de negocio, pero sí ferviente deseo de salir del marasmo propagandístico en el que M.L.E. está sumido. Toda iniciativa es buena, proceda de donde proceda.

Quienes comprendan y deseen cooperar, que nos escriban. Quienes sientan al revés, permanezcan con sus manos en los bolsillos. Solamente.

Indistintamente, a todos nuestro fraternal saludo.

Por el F. C. L., *Juan Ferrer.*
24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

---

Luis Prieto, La Rochelle. Recibido importe de los 15 ejemplares. El dinero sobrante, para ancianos.

Soteras, Brienne-le-Château. En nuestro poder los 10 frs. Gracias por tu estímulo.

Regional Catalana, Paris. Plácemes por haber enviado folletos a España.

Reg. C.N.T. de Provenza. Servido pedido.

## Número extraordinario de « UMBRAL»

PARA celebrar la aparición del número 100 se está preparando un número de gran relieve en el que constarán un mínimo de 50 firmas de autores clásicos y actuales, unos 25 grabados y cubierta a tricromía. Fuera de texto incluiremos un hermoso retrato de Bakunín ejecutado a pluma por el acreditado artista y amigo nuestro Mario Zaragoza.

La fecha de salida de este número verdaderamente extraordinario la fijamos para abril de 1970, englobando al número celebrador, los correspondientes a los meses de enero, febrero, marzo y abril.

Este extra será denso y las colaboraciones variadas, alcanzando la importancia de un libro voluminoso. En cuanto al formato, vacilamos entre el actual u otro más reducido, pero éste con más de las 100 páginas previstas.

Colabórese con nosotros y entre todos lograremos presentar una revista digna de las ideas y de nuestra estima por la ilustración y la emancipación de las clases populares.

Nuevas suscripciones serán bien recibidas, fijas o solamente para el extraordinario.

Dirección: «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e), Francia.

★

### ENCICLOPEDIA ANARQUISTA
(Edición castellana)

Notas de correspondencia:

Flores. — Millery. — Todo recibido y enviado inmediatamente. — Recibirás directamente algún trabajo, más reducido, que me enviarás tan pronto esté terminado. Buena labor.

Marquina: Coiffy. — Pronto recibirás trabajo que harás según indicaciones que te llegarán adjuntas.

Teruel: Istres: Oportunamente se darán todos los detalles que solicitas.

París: París. — Todos esos problemas están en estudio. Oportunamente se verá cómo resolverlos, lo que sería muy interesante en todos los aspectos. — Recibidos los 50 frs.

Correspondencia a F. Ferrer. — 10, rue Fauconnerie. 45-Orléans. — C.C.P. 1 351 48. La Source. *F. Ferrer*

# Socialisme scientifique ?

*(Suite du texte intégral de la conférence prononcée par le jeune Aimé M. et recueillie sténographiquement par Mlle Marina G.)*

L'autre méthode que je me propose d'étudier, et qui n'est pas moins scientifique que la première, est la méthode synthétique, c'est-à-dire une méthode qui a pour but l'unité de tous les phénomènes qu'elle décrit.

Comment procède-t-elle ? Tout comme la méthode analytique, elle se fait en deux étapes. La première consiste à découvrir un principe universel qui explique l'univers, de telle sorte que tous les événements physiques qui y ont bien ne soient que des cas particuliers d'application de ce grand principe. Depuis la fission de l'atome jusqu'au mouvement des planètes, tout doit être résumé dans cette loi-univers. Il faut bien remarquer que l'énoncé d'une telle loi, pour le synthéticien, ne résulte pas d'études en laboratoire, ou de l'observation de la nature. Elle est une invention à l'état pur, une intuition géniale. Cette intuition étant posée comme vérité absolue qui explique tout l'univers, il faut ensuite en déduire, par le calcul, toute une série de lois qui ne sont que des aspects particuliers du principe fondamental, lesquelles expliquent avec précision les phénomènes particuliers.

Ceci dit voyons quels sont les avantages et les inconvénients de cette méthode. On pourrait presque dire qu'elle a les défauts des qualités de la méthode analytique et inversement. Plus précisément, il faut remarquer que, contrairement à la méthode analytique, qui est entièrement bouleversée à chaque fois que l'on découvre un nouveau phénomène, la méthode synthétique résiste fort bien à la nouveauté. On peut dire que la méthode synthétique présuppose des places vides, c'est-à-dire qu'il y a des endroits dans cette théorie où il n'y a rien, mais on découvre 20 ou 30 ans plus tard le phénomène qui doit occuper cette place. Il est curieux de constater que malgré l'absence de phénomène, on a déjà la théorie qui explique ce phénomène... pour l'instant inexistant ! Cela paraît un peu difficile à comprendre abstraitement, mais avec un exemple, nous verrons tout à l'heure que tout s'éclaire.

Ayant vu cette incontestable qualité de la méthode synthétique, quel en est le défaut majeur ? C'est bien évidemment au niveau du choix du principe univers que nous le trouverons. En effet, puisque le choix de ce principe est parfaitement subjectif, on peut très bien se tromper et choisir un principe qui n'explique rien du tout. C'est d'ailleurs ce qui historiquement s'est passé puisque dans l'antiquité, ce principe univers a été successivement la terre, le feu, l'eau, etc. Le seul fait qu'il aie changé prouve, si l'on peut dire la « relativité » de ce principe « absolu »...

Aujourd'hui, ce principe « absolu », c'est l'espace-temps, mot composé qui a donné son nom à toute une théorie, la théorie de l'espace-temps ou autrement dit la théorie de la relativité. De l'école relativiste on ne connaît guère qu'un nom, celui d'Albert Einstein. Il est en effet l'exemple le plus remarquable d'esprit synthétique que l'on connaisse. Voyons, au travers de sa découverte de la théorie de la relativité, quels sont les grands traits de la méthode synthétique.

En premier lieu, Einstein s'est donné un principe universel, celui d'espace-temps, qui se trouve concrétisé dans la formule (1) E=mc2, formule qui indique que tout dans l'univers n'est qu'énergie et que les différences observables entre les phénomènes ne tiennent qu'à une disposition différente de l'énergie. On peut remarquer que cette formule qui s'écarte radicalement de tout ce que l'on pouvait savoir en 1905, date à laquelle elle a été énoncée n'a pas été découverte alors qu'Einstein travaillait dans un gigantesque laboratoire. Bien au contraire, il n'était alors qu'un obscur gratte-papier au bureau du dépôt des brevets à Zurich. Travaillant exclusivement dans son bureau poussiéreux, il envoyait de temps à autre un article à une revue scientifique spécialisée. Un de ces articles fut le texte de la théorie de la relativité restreinte ! Deux exemples montrent bien l'aspect secondaire de l'observation des phénomènes dans cette méthode. Jusqu'en 1905 (et même aujourd'hui, c'est ce qu'on apprend à des bacheliers) on croyait vraie la loi de Lavoisier qui disait : « Dans une réaction chimique, la somme des masses des corps produits est exactement égale à la somme des masses des corps consommés » ; ce qu'il résumait par la belle formule : « Rien ne se perd, rien ne se crée ». Or, une des conséquences les plus immédiates de la formule E=mc2, c'est que dans toute réaction chimique, l'énergie produite peut être calculée à partir de la perte de masse des corps produits par rapport aux corps consommés ! Un autre exemple, carrément utilisé, est celui de la théorie de la « lumière courbe ». Toutes les expériences individuelles semblent nous prouver que la lumière se déplace en ligne droite. Et bien, Einstein a déduit de sa théorie dès 1905 que les rayons lumineux n'étaient pas des droites, mais des portions de courbe. Ce n'est que vers 1930 que cela a été prouvé expérimentalement. A cette date, trois astronomes anglais qui observaient une éclipse de mercure par le soleil constatèrent qu'alors que Mercure était derrière le Soleil, des rayons parvenaient jusqu'à la terre. On avait donc la preuve matérielle que la lumière ne suivait pas des trajectoires droites. Quand on lui apporta ces résultats, Einstein ne manifesta aucune émotion, sinon pour les données numériques qui concordaient avec les siennes : cela prouvait qu'il ne s'était pas trompé dans ses opérations. Pour ce qui est du principe lui-même, il ne s'en souciait pas. Il savait qu'il était vrai, la vérification expérimentale lui importait peu... Cela nous donne une idée de la puissance de l'intuition qui lui avait fait découvrir cette théorie : il était capable de se passer de la réalité elle-même !

Il est maintenant intéressant de donner quelques indications sur ce qu'il est convenu d'appeler l'aspect esthétique de ces deux méthodes. La première remarque qui s'impose à propos de la méthode analytique est sa discontinuité. Elle n'explique que les phénomènes qu'on connaît. C'est une science qui est exactement superposée aux phénomènes connus ; comme on ne connaît pas tous les phénomènes, il y a des « trous » dans cette science. Et même il y des théories contradictoires comme le sont par exemple, la mécanique newtonnienne et la mécanique atomique. Les formules, déduites par méthode analytique, de la mécanique des corps pesants à notre échelle se révèlent fausses lorsqu'on sort de cette échelle « moyenne » pour aller dans une échelle atomique ou céleste... Ce sont ces distorsions entre les résultats qui nous permettent de dire que la méthode analytique conduit à des résultats incohérents, sans aucun rapport entre eux. (Il faut néanmoins remarquer que ce n'est pas la méthode qui est incohérente, mais son aboutissement). Dans la méthode analytique, la théorie suit la pratique, c'est-à-dire qu'avant d'énoncer une loi, il faut que l'on ait pu observer les phénomènes auxquels elle se rapporte. La méthode analytique implique un ordre chronologique rigoureux entre le phénomène et la théorie qui en découle : on peut dire qu'à partir de cette méthode, la théorie est toujours en retard sur la pratique.

A l'opposé, la méthode synthétique est très continue car elle explique tout l'univers, y compris les phénomènes que l'on ne connaît pas encore. Elle est par conséquent plus complète, plus formée sur elle-même, esthétiquement plus « jolie » à voir. Cette « explication des phénomènes que l'on ne connaît pas encore » correspond exactement à ces places vides dans la théorie dont nous parlions tout à l'heure. Quand on les découvre, ces phénomènes se placent directement dans la case qui leur correspondait et qui avait été prévue par avance dans la théorie.. C'est pourquoi les synthéticiens n'hésitent pas à formuler des théories sur des phénomènes qu'eux-mêmes n'ont jamais été constatés. C'est exactement ce qu'a fait Einstein avec sa théorie de la lumière courbe : il a énoncé des lois sur des phénomènes encore inconnus. C'est en cela que l'on peut dire que la méthode synthétique dépasse nettement la pratique, qu'elle est en avance sur elle. De fait, cette avance n'est pas mécanique comme l'était le retard de la méthode analytique, elle est purement fortuite. Ce que l'on peut dire c'est que la méthode synthétique, étant une élaboration purement intellectuelle, n'est jamais à la remorque de la réalité. Elle ne fait que trouver en elle sa vérification.

Il faut remarquer que, malgré les incontestables oppositions des deux méthodes tout à fait différentes, l'une partant du particulier pour aller au général et n'y arrivant que très rarement (analytique), l'autre partant du général pour aller au particulier et n'y arrivant pas toujours (« places vides » de la théorie synthétique), celles-ci n'en sont pas moins complémentaires.. Cela veut dire tout simplement que l'analyste remplit les places vides laissées par le synthéticien dans se théorie. Einstein fabriquait sa théorie sur un tableau noir ; les astronomes anglais la vérifiaient à l'aide d'un télescope... Il y a donc une incontestable collaboration entre les deux méthodes...

Dans la pratique quotidienne, et même pour des problèmes aussi compliqués que le vol des fusées balistiques, on se sert exclusivement de la méthode analytique et de ses résultats. Ce n'est que pour des problèmes échappant complètement à notre entendement, comme la mécanique céleste ou la description de l'atome qu'on se sert de la méthode synthétique et de son résultat, la mécanique relativiste. C'est donc que les physiciens, pour la résolution de leurs problèmes immédiats acceptent de se servir d'une méthode qu'ils savent incohérente et incomplète pour autant, et c'est cela qui est fondamental, que cette méthode, incohérente et incomplète, s'applique dans un domaine où elle ne soit pas contredite pas les résultats obtenus par voie synthétique. C'est-à-dire qu'à tout moment, l'analyse est un instrument simplificateur de la synthèse dans les domaines qu'elle a particulièrement explorés. La méthode analytique nous donne une forme approchée mais utilisable simplement des lois complètes mais trop précises et compliquées dans certains domaines. de la méthode synthétique. Le choix de l'application de l'une ou de l'autre méthode dépend essentiellement du domaine où elle doit agir (la méthode analytique est inutilisable dans ses discontinuités) et du degré de précision que l'on veut obtenir.

*(A suivre)*

(1) Energie = masse × carré de la vitesse de la lumière.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

## JORNADA CONFEDERAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

Queda el acontecimiento anunciado en reserva, pero la presentación de hoy vale un Perú por tratarse de una ferviente amiga de la casa y además distinguida artista:

YVONNE SOLAL

Graciosa y deslumbrante presentadora de nuestros espectáculos, los cuales ha alternado con Simone Chobillon. YVONNE, por unos años ausente de nuestra calurosa fiesta anual, sentia nostálgia de la misma y asi el año pasado nos lo dijo, quedando también muy gozosa en éste por poder comunicar nuevamente con nuestro público.

Y es que nuestro Festival es esto: arte y fraternidad, no solamente un mero pasatiempo con miras fanáticas a la taquilla. Lo que ésta recoja en limpio, bueno será para propagandas y solidaridades, pero el *clou* de la fiesta radica siempre en las horas de ferviente amistad a las que sólo nuestra gente sabe librarse.

Asi, pues, queda entendido: YVONNE SOLAL estará con nosotros, con toda la euforia de que es capaz, para conducirnos el espectáculo.

***

Para el próximo anuncio: El maestro guitarrista MANUEL CARRION, con su programa de clásico.

## EL CASO ESPAÑOL

**HEMOS observado que la prensa de las naciones democráticas tratan al régimen español con guante blanco. Jamás lo acusan de totalitario y si se meten a criticarlo lo hacen en tono comedido, como para no perder intereses «españolizados» de los países que representan.**

**Que «el negocio es el negocio» no hay nada, por ahora, que lo desmienta. España es un país subdesarrollado y su desarrollo puede importar pingües negocios a grandes firmas internacionales. De ganar Hitler la guerra, a estas horas España estaría industrial, comercial y moralmente germanizada. Franco se confió a los Estados Unidos y los productos americanos abundan en suelo español en cantidad importante, aunque no en exclusiva. Motivo para que los demás países aventajados traten de afincar su comercio en lo que se dice ser nuestra patria. La economía española está en subasta.**

**Y como el negocio es el negocio, los «prejuicios» morales ya no rigen como en 1945 regían, al extremo de provocar un cierre de frontera pirenaica por parte de Francia. Andando el tiempo, Franco no ha rectificado su política nazi-fascista, pero los poderes exteriores dan a entender que sí que ha rectificado algo. Prueba este criterio la consideración de Estado legalizado que al de España se le dio universalmente entrándolo, con el voto contrario de Méjico, en la desacreditada O.N.U. Franco no ha rectificado. En todo caso, es el avance de los tiempos quien lo rectifica.**

**«Allà los españoles con su política interior», repiten con frecuencia las cancillerías. Como si la política de España no tuviese más significación exterior que interior. Franco nos fue impuesto por Hitler anegando la energía del pueblo español en un mar de sangre, y ahora no se sabe claro si una subversión antifranquista no sería contrarrestada por las fuerzas yanquis según su estilo de Guatemala y República Dominicana. Puede ser una presunción exagerada, podría no serlo. Pero los intereses norteamericanos en España son importantes.**

**Otros países esperan importanciar los suyos, ya introducidos en la península, anhelando trato de favor que les permita ópimo desarrollo. Bien se ve la competencia a que los países comerciales e industriales se libran en España y sin creer en Franco, pero necesitando de Franco, una resurrección del pueblo español podría, a todos ellos, convenirles menos que la continuación del franquismo con o sin Franco. Imaginemos lo que habría sido de Francia con un pétainismo permanente, y Noruega con un quislingismo inderrocable, y tendremos la imagen de una España franquista que ya dura hace más de 30 años, pese a las tumbas ya amarillentas del nazismo y el fascismo.**

**Las democracias tratan al franquismo con guante blanco a pesar de no creer en el mismo. Razón de más para que el guante blanco provoque en España la reaparición de la bandera negra... avivada con rojo.**

## MITIN EN LYON

Organizado por la Federación Local de Lyon conjuntamente con los compañeros franceses e italianos, se celebrará un Mitin el domingo 23 de marzo en la Sala de la Alcaldil del distrito sexto.

Dado al interés que a organizar el acto prestamos, hacemos un llamamiento a los compañeros de la Región, para que con su presencia podamos demostrar, una vez más, lo que nuestra organización representa muy a pesar de los largos años de exilio.

De la estación de Perrache, los tranvías 4 y 7 van cerca de la Sala donde el acto se celebrará.

Nota adicional: Si tenemos tiempo, será comunicado en la prensa el nombre de los compañeros que intervendrán en el acto. De lo contrario se hará por conducto de las Federaciones Locales.

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### COMISIONES OBRERAS

CUANDO un estado de represión ayudado de los más abyectas recursos policiacos se mantiene un año, y otro, y otros, como es el caso de España, queda evidenciado que toda oposición activa ha de pasar por serias dificultades. Fallan, quedan yugulados no pocos recursos de los que se trata de hacer uso. Aquello de ir siguiendo el filo para captar todo el ovillo, es de comprender que lo hayan tenido en cuenta los fascistas españoles. Se puede citar, a título de ejemplo, el de una importante localidad levantina en donde la policía localizó a un obrero que tenía en su poder una hojilla, escrita a máquina, exhortando la hostilidad al régimen. Con el recurso de unas palizas bestiales, la policía localizó una red de treinta personas que habían leido el escrito aludido. De ahí que ante un perruno afán perquisitorio y unos procedimientos inquisitoriales, la necesidad de ensayar métodos, de poner en práctica procedimientos en evitación de dar carne a la fiera.

Las denominadas «comisiones obreras» no representan un conjunto homogéneo con unos principios y una orientación global. Y no pueden ofrecer tales características por el hecho de que en cada localidad y en los diversos lugares de trabajo, dentro de la oposición al régimen, varían las interpretaciones. Y las posibilidades para confrontar criterios y establecer serenos debates, en asamblea abierta, no son posibles. Es un estado de rebelión clandestina que trasciende como buenamente puede y a tono con el empeño que desarrollen unos u otros. No puede ser más que una *acción provisional*, hasta que las características sociales del país varíen completamente abriendo cauce a las libertades cívicas que posibiliten libertad de expresión y libertad de reunión. Entonces lo provisional cederá plaza a lo efectivo. Y efectivo está, evidentemente, llamado a serlo aquello que en el orden de lucha emancipadora, tiene un historial de sangre de mártires, con ideas claras abiertas al progreso humano cifrado en el porvenir.

Cunde, en circunstancias excepcionales, la acción de los pescadores en río revuelto, los que *van a lo suyo*, poniendo en juego toda suerte de recursos. Saben que en un ambiente de clandestinidad no es empresa fácil la de señalar de un modo contundente y a la luz del sol lo que es y lo que busca cada uno. Pero todo llega a su día. Y ha de llegar la ocasión de que el proletariado español sepa bien a que atenerse respecto a la política de quienes se hacen solidarios del brutal imperialismo ejercido por los rusos en Checoslovaquia; la política de quienes destruyeron las colectividades en la España revolucionaria del 1936, solidarios de la política reaccionaria, con máscara obrerista, de China y de Cuba. Mala cosa sería si la política, al amparo de las circunstancias, acentuara su influencia en el seno de comisiones obreras.

### ¿ESTABLECER EL ANARQUISMO?

Se ha señalado y se repite el hecho de que se nota actualmente una acuciante curiosidad con referencia a las ideas anarquistas. Lo endeble de la demagogia comunista ante la realidad de los hechos comprobados; el aburguesamiento de la mayor parte de los sectores políticamente izquierdistas, ha motivado la curiosidad hacia unas concepciones que de un modo sistemático, sin ser conocidas eran tildadas de utópicas. Hay una juventud estudiosa que pone particular empeño en leer textos de aquellos escritores anarquistas cuya labor proselitista llegó a un mayor ascendente antes de las guerras de nuestro siglo y de la epidemia fascista que tantos estragos causó y que no ha desaparecido aún del todo. Se buscan las obras de Bakunin, de Kropotkin, de Reclus, de Faure. Se desea conocer a fondo el contenido de las concepciones ácratas.

No faltan aquellos que, dominados por una concepción burguesa de la existencia humana, estiman inadecuado todo lo que se aparte del ritmo tradicional y así emiten juicios de tono escéptico cuando se les menciona una ideología como la anarquista que va a las raíces de las estructuras imperantes para poner de manifiesto su contenido arbitrario. Se ha pretendido desvirtuar el valor de las ideas anarquistas aduciendo la dificultad de poderlas «establecer»; la dificultad de instaurar una «sociedad anarquista». Se olvida, o se pretende no tener en cuenta el curso evolutivo de las estructuras sociales. Posiblemente en la antigua Roma no faltarían los escépticos empeñados en negar toda transformación de tipo social. Debieron haber escépticos también durante el período del feudalismo en que los señores eran dueños de vidas y haciendas. Y bien: el curso de los siglos transformó unas estructuras sociales que pudieron parecer inamovibles. ¿Es qué pueden aducirse razonamientos de carácter científico, apreciaciones sociológicas que aseguren está ya cancelado el curso de la evolución? ¿Por qué no ha de poder ir el curso de la Historia hacia formas de convivencia hermanadas a las que el anarquismo propicia?

Pero, independientemente del rumbo que pueda llevar la civilización, al margen de los factores históricos, el que *siente* las ideas ácratas, el que las lleva apegadas a la sensibilidad, piensa y actúa, *en el presente* sin el embeleco del religioso que espera alcanzar la «gloria celestial». Se es anarquista por el placer de serlo sean unas u otras las características del vivir social. Se es anarquista por propia convicción, independientemente del comportamiento que otros tengan en la vida de relación. De ahí que no sean las debilidades ajenas, las inmoralidades, las inconsecuencias, motivos para hacer vacilar la convicción idealista de aquel que la ha cimentado en sólidos razonamientos.

Vínculos de afinidad pueden establecerse entre los afines de un mismo ideal. Pequeños núcleos de compañeros ácratas pueden tener lazos de convivencia en el orden moral e incluso material. Armand, en un aspecto, y Gustavo Landauer, en otro sentido, fueron pensadores anarquistas que puntualizaron la conveniencia y la posibilidad de poder vivir *en anarquistas*, dentro de la sociedad actual. Albert Camus se refirió también a los «islotes» existentes en el *océano* de la sociedad contemporánea.

Se va, por parte de los anarquistas, hacia una civilización más humana, más justiciera que la actual. Pero, *sobre la marcha*, sin la mesiánica espera del mañana, se pueden poner en práctica, entre anarquistas *que lo son de verdad*, las prácticas de apoyo mútuo, de afecto fraternal, de relaciones sentimentales, la práctica de las virtudes morales que son y han sido la base de las ideas. Relaciones de orden cultural y económico, vínculos solidarios, todo es posible llevarlo a efecto en el curso de la vida cotidiana. Obrar con el ejemplo, y esparcir las ideas como esparce el grano el sembrador.

Lo dicho es algo que puede servir de contestación a los que con semblante irónico pretenden minimizar el valor de las ideas ácratas. Y puede también ser referencia inicial para los que, determinados por un incentivo de curiosidad, alentando un concepto de la dignidad humana, quieren conocerlas.

### JASPERS Y LA CRISIS DE VALORES MORALES

A la avanzada edad de ochenta y seis años, ha fallecido el filósofo alemán Karl Jaspers, uno de los pensadores más eminentes de nuestros días. Como en las obras de Ortega y Gasset, de Camus, de Bertrand Rusell, de Herbert Read, de Fromm, y de otros, en los libros de Jaspers hemos notado singular riqueza de pensamientos, siempre en pos de la superación humana.

En los desorbitados egoísmos y afán de goces materiales señalaba Jaspers la crisis moral de nuestro tiempo. Como otros pensadores de aquellos que han acertado a recoger la herencia espiritual de los antiguos humanistas. en varios de sus libros se esfuerza en presentar razonamientos claros, serenos, para despertar las conciencias adormecidas. A una de sus últimas obras le puso por título: «La Bomba Atómica y el porvenir del Hombre». En ella se esfuerza en demostrar que nadie puede ser indiferente a las injusticias sociales, una de las cuales es la existencia de los Estados, con sus poderosos medios de destrucción. Manifestaba que ante la extraordinaria potencia destructiva de la bomba atómica, nadie podia considerarse en seguridad. La amenaza — razonaba — pesa sobre el idealista del pacifismo al igual que sobre el individuo indiferente a los ideales de redención humana. De ahí la conveniencia, para la salvaguardia de todos, de tomar posición frente a las guerras y los móviles que las originan.

Defensor de la libertad individual y colectiva, Jaspers atacaba los argumentos dictatoriales del marxismo. De ahí que en sus libros se hallen no pocos argumentos que robustecen las concepciones que defendemos los libertarios.

## Area mundial

### MOSCU Y PEKIN, NUEVAMENTE A LA GREÑA

NO hay, entre ambos comunismos, el chino y el ruso, disparidad ideológica, sino rencillas de orden nacionalista. El carácter internacionalista del comunismo se va desmintiendo, en casos trágicamente como aconteció en Berlin Este, Budapest y más recientemente en Praga. Los tanques pesados, extraordinarios vomitadores de fuego, se confirman más convincentes que las teorías marxistas.

Si el bolchevismo hubiese sido en realidad una fuerza proletaria antinacionalista y dedicada a la paz social y humana de los pueblos, habria sido normal que conservara líneas fronterizas con las naciones burguesas; pero nada explica que las divisiones territoriales sigan existiendo entre países que fueron capitalistas tradicionales y ya no lo son. No se trata aquí de una absorción de pueblos en beneficio del ruso, sino de una entente normal entre países emancipados del capitalismo y de prejuicios patrióticonacionalistas, a título de la cual la avenencia entre asociados debia establecerse en absoluta igualdad de condiciones. Sin embargo no ha sido así: Polonia, Hungría, Checoslovaquia, Bulgaria, Rumanía, China, Yugoslavia y Albania han de ser (debian ser, habida cuenta de la disención de tres naciones) tributarias del Imperio Comunista Moscovita. Y como quiera que las rebeldías han, naturalmente, aparecido, la situación político-militar de los países de órbita comunista es tan tirante o más que la de los países con Estado capitalista clásico.

No bien sometida la nación checoslovaca, los fuegos en vela de la frontera ruso-china parecen recobrar vivacidad, pues tal ha sido el caso de los encuentros sangrientos sostenidos por comunistas chinos y rusos en las orillas del rio Osuri y en cuyas aguas parece que los soldados de Pekín intentaron el asalto de una pequeña isla. Pese a la reserva de ambos contendientes, se sabe que cada uno de ellos ha enterrado más de una treintena de victimas propias.

Ante este resultado negativo del internacionalismo comunista; ante esta desdichada fritura de la Paloma de la Paz que pictóricamente simbolizara Picasso, cabe preguntarse que cara pondria Marx ante la faz sonriente de su rival Bakunin, caso de que ambos pudieran salir, por un instante, de sus tumbas para sacar comentario de la actualidad «socialista» de nuestros días.

Más de una vez hemos escrito en esta misma sección que China y la URSS han heredado las rencillas patrióticas, acervamente nacionalistas, de los emperadores de Pekín y de San Petersburgo. Por mucho que lo oculten los partidos comunistas de todos los países, hoy es público y notorio que Mao Tsé Tung se ha destapado para pedirles sin rebozo alguno a los marxistas del Kremlin la devolución de la región de Frunzé, cercana a las poblaciones rusas de Semipalatinks y Tachkent, más la inmensa y rica región del Amur, en uno de cuyos extremos se encuentra Vladivostok, (importante puerto del Pacífico) tan ambicionado y discutido por chinos, japoneses y rusos.

Pero, por importante que sea la posesión de Vladivostok (cara a la inmensidad oceánica cuyos caminos dirige, proa a todo el mundo) no lo es menos la región amurense contenedora de grandes tomas de agua para logro de fuerza hidroeléctrica permitiendo la industrialización en grande escala de un país que hace cincuenta años era un frío y desolado desierto. ¿Y Funzé? Pues se trata, nada menos, que de una región en la que los rusos tienen establecidas las bases atómicas más importantes, circunstancia — junto con las otras — que explica la resistencia total del Kremlim a ceder, a las Siete Puertas, los terrenos hoy substanciales que los zares cercenaron a la amplia nación de los emperadores chinos, hace algo más de cien años.

El conflicto ruso-chino podria degenerar en conflagración espantosa, puesto que ambos comunismos han llegado a tratarse con descaro. Acontecimiento que al proletariado mundial desagradaria enormemente, como le desagradó que dos revoluciones triunfantes degeneraran en poderes nacionalistas y explotadores sin que diferencia notable les distinga de las naciones burguesas y patrioteras.

*Perfiles*

## La añagaza comunista

**por J. HIRALDO**

MAS de medio siglo data la revolución rusa; esa revolución que tanto entusiasmo y tantas esperanzas de liberación despertó en el mundo del trabajo. Esperanzas y entusiasmo que después fueron truncados por la traición de los comunistas, que, al adueñarse del Poder, ahogaron en sangre los anhelos de libertad del pueblo ruso, destruyeron la obra revolucionario hecha a base de luchas y de sacrificios inmensos. Para imponerse sobre la voluntad del pueblo, de las masas trabajadoras, exterminaron despiedadamente a los verdaderos revolucionarios, a todos cuantos habian forjado la revolución y se preocupaban por encauzar la misma hacia la libertad y el progreso social. Para destruir la resistencia de los marinos de Cronstadt y las colectividades campesinas de Ucrania que luchaban por un sistema de convivencia social justo y libre, los bolcheviques emplearon toda la fuerza militar a sus órdenes. El trato que recibieron los vencidos superó en ferocidad al que solian emplear los antiguos zares contra los esclavos insurreccionados.

Con tales procedimientos, practicados en nombre de la libertad y del socialismo, llegaron los comunistas a imponer el régimen más despótico e inhumano que imaginarse pueda.

Panait Istrati que fue invitado de honor de los moscovitas, seria uno de los hombres primeros que se dieron cuenta de la añagaza comunista. Para evidenciarlo y poner en guardia a los que de buena fe se entregaban a la propaganda bolchevique, escribió «Rusia al desnudo» obra documentada y que tantos disgustos le causó a su autor, al que nunca perdonaron los dirigentes rusos.

A medida que han transcurrido los años, centenares de obras se han escrito contra el régimen de opresión imperante en Rusia. Testigos presenciales como Vicente Pérez Combina, en «Un militante de la C. N. T. en Rusia», Kravchenco en «Yo busqué mi libertad», Voline en 'La Revolución desconocida», Vicente Monclús en «18 años en Rusia», Andrée Soterenne en «18 ans dans les camps de concentration de l'U.R.S.S.», Valentin González (El Campesino) en «La Vida y la Muerte en la U.R.S.S.», Jesús Hernández en «Yo fuí ministro de Stalin», y muchos más que sería largo y pesado de enumerar aquí, confirman, aunque tratando diferentes aspectos del comunismo ruso, el martirologio, la crueldad monstruosa del régimen que se cubre con la bandera roja adornada con la hoz y el martillo.

Desde que se impuso en Rusia «la dictadura del proletariado» el Partido Comunista de todos los países del mundo, obedeciendo instrucciones del Kremlin, hacen de contrarrevolucionarios en todas cuantas insurrecciones llevan a cabo los trabajadores. Los movimientos revolucionarios que ellos no pueden dominar, que escapan a su artificio prefieren traicionarlos antes que triunfe la clase trabajadora y los deje desplazados, sin la dirección exclusiva del nuevo sistema de vida que pueda darse.

De esto tenemos amarga experiencia los revolucionarios españoles que fuimos traicionados por la U.R.S.S. y por el Partido Comunista Español durante la contienda española. Sabido es que las armas y los tanques que recibían los comunistas españoles de Rusia, pagadas con el oro del país, las emplearon muchas veces contra los verdaderos revolucionarios, contra los que luchaban por la libertad de todos en los frentes de combate, arrancándole las armas al enemigo para poder defenderse.

Entre tanto, los comunistas se dedicaban a controlar los puestos de mando. A organizar sus fuerzas para asegurar mejor la contrarrevolución y servir los intereses políticos de sus amos rusos. De ahí que jefes comunistas como Modesto, El Campesino, Lister y otros emplearan las fuerzas que mandaban en destruir las colectividades campesinas de Aragón, fusilar los hombres responsables que estaban al frente de las mismas, cargos que ocupaban por la voluntad mayoritaria de los propios colectivistas, y entregaban las tierras a los elementos reaccionarios y fascistas.

Luego de nuestra derrota, siendo ellos los principales responsables, cuando en el ambiente internacional se cernía inevitablemente la conflagración mundial que tantos millones de vidas costara, vino el pacto amistoso de Stalin con Hitler. Polonia y otros países sufrieron las consecuencias de la amistad establecida entre los dos dictadores. En la España franquista pudimos presenciar, con honda pena por nuestra parte, como los fanáticos comunistas se regocijaban cuando las fuerzas alemanas ocupaban Paris. Al ir del brazo entonces los dos tiranos, el ruso y el alemán, aquellos desgraciados creían que la invasión de Francia por los nazis era una victoria del comunismo ruso.

En todos los países de América Latina han colaborado los comunistas con los dictadores de turno. Lo hicieron con Perón en la Argentina, con Batista en Cuba para luego apoyar a Castro, traicionar la revolución cubana y eliminar todos cuantos revolucionarios, todos cuantos hombres de espiritu libre tuvieron la desgracia de confiarse al nuevo régimen o sin poder escapar cayeron en sus manos.

Victor Alba, en su documntada obra «Le Mouvement ouvrier en Amérique latine» demuestra ampliamente todo el artificio, las bajas maniobras y traiciones perpetradas por el Partido Comunista de todos los países ubicados en el extremo Sur del continente Americano.

También Gaston Leval en «La Falacia del marxismo», libro que no se divulga ni se lee con la amplitud que merece, evidencia las contradicciones del comunismo, el peligro que representa para la libertad del mundo el infierno totalitario que alimentan los bolcheviques, así como la monstruosa cantidad de victimas que depasa los *treinta millones*, de muertos se comprende. Por demás, el compañero Leval profundiza en las raíces del marxismo para poner a descubierto la mentira, los juegos sucios y las muchas traiciones de que está llena la historia del totalitarismo ruso y marxista.

Recientemente, el dia 13 de febrero del año que transcurre, la radio checoslovaca retransmitió, en lengua española, unas declaraciones que había hecho en Bohemia el actual secretario del Partido Comunista Español, Santiago Carrillo.

Este *héroe de retaguardia*, después de «criticar» al franquismo de una manera *suave* para no hacerse enemigos en las filas franquistas, ya hablando del futuro del pueblo español, manifestó:

«Si cuando muera Franco el pueblo vota mayoritariamente por la restauración de la monarquía, el Partido Comunista respetará la voluntad del pueblo.»

Esto de inclinarse y respetar la voluntad del pueblo está bien. Nada diriamos si el Partido Comunista practicara tanta tolerancia y tanta generosidad con el pueblo. Pero, ¿por qué no respetan la voluntad del pueblo, de todos los pueblos, cuando éstos se manifiestan por la libertad? Cuando esto ocurre como es el caso de Hungría, y más recientemente el de Checoslovaquia, entonces no es — dicen los comunistas — la voluntad del pueblo. Es la reacción y los elementos terroristas que tratan de imponer el desorden. Y para bien de la democracia hay que aplastarlos (aunque tengan ocho o menos años) sin miramientos de ninguna clase.

No es un secreto para nadie la actitud del Partido Comunista y la C.G.T. en Francia durante los acontecimientos de mayo y junio del año pasado. Viéndose desbordados por las agitaciones estudiantiles, dieron órdenes a los trabajadores que controlan para que éstos no secundaran a los estudiantes en sus manifestaciones. Para desvirtuar el movimiento tan tremendo que se les vino encima, trataron de irresponsables, de terroristas a la juventud obre y estudiantil que tan abnegadamente luchaban por darle a la sociedad nuevas estructuras.

Se ha demostrado infinidad de veces de que las banderas negras y los que las siguen, las ideas progresistas, amedrantan más a los comunistas que a los propios burgueses.

De ahí que cuando les oimos hablar de unidad obrera, de hacer un frente unido para combatir a Franco u a otro tirano cualquiera, nos causen sus peroratas el mismo efecto, las mismas náuseas que cuando los fascistas, los verdugos de los pueblos nos incitan para luchar contra el comunismo. Por más que nos preocupamos en deslindar los campos, en buscar las diferencias, no las encontramos entre el comunismo y el fascismo. Ya que los procedimientos, el sistema de vida que imponen donde dominan, se confunde el de los unos con el de los otros. Sólo la etiqueta o el color de la bandera es lo que cambia.

Con motivo del «estado de excepción» declarado por Franco hemos podido ver grandes titulares en la prensa comunista pidiendo solidaridad para los estudiantes y los trabajadores españoles en lucha contra el fascismo y libertad para el pueblo español. ¿Cómo ordenan a los trabajadores comunistas y de la C.G.T. francesa que no sigan a los estudiantes franceses en sus manifestaciones, y al mismo tiempo piden solidaridad para los estudiantes franceses en sus manifestaciones, y al mismo tiempo piden solidaridad para los estudiantes que luchan en España? ¿Es qué la causa que defienden, la dignidad, la libertad no es en un país lo mismo que en otro? ¡El cinismo y las contradicciones de los comunistas no tienen limite!

Hablan también de liberar al pueblo español del régimen franquista. ¿Qué clase de liberación es la que pretenden los comunistas? ¿Arrancar al pueblo de las manos de Torquemada para entregarlo en las de Rasputín?

*(Termina en pág. 2)*

## Gran Mitin en Avignon

EL DOMINGO 30 DE MARZO, a las nueve de la mañana, en la SALA DE FIESTAS DE LA MAIRIE.

El acto está organizado por la Zona «B» de propaganda del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, y patrocinado por la Libre Pensée.

En dicho acto harán uso de la palabra los compañeros siguientes:

P. MERIC, por las J. S. R. francesas.

Nicole ROUSSEL, de la F. A. F.

Aristide LAPEYRE, en nombre de la Libre Pensée.

J. MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el Exilio.

¡Compañeros, antifascistas, acudid todos al acto de solidaridad con las agitaciones estudiantiles del mundo entero y para protestar de los crímenes que diariamente viene cometiendo el fascismo español contra el pueblo indefenso!

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

20 MARS 1969
NUMERO 548
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# La prochaine fois faites appel aux troupes du Pacte de Varsovie... ou défilez-vous comme à Dijon !

## Le blocus de Tilsitt

En 1807, Napoléon et le tsar Alexandre se mettaient d'accord à Tilsitt pour organiser le blocus de l'Angleterre.

En 1969, rue de Tilsitt, à Paris, gouvernants et « syndicalistes officiels » montaient de toutes pièces une mascarade pour organiser le blocus de la révolution.

En organisant cette conférence de Tilsitt à grand renfort de propagande le pouvoir gaulliste savait parfaitement ce qu'il faisait. Par tous les moyens il veut arrêter toute nouvelle explosion révolutionnaire et ne pouvait trouver de meilleurs alliés que dans les centrales officielles qui ont une peur bleue d'être débordées par l'union des ouvriers et des étudiants.

Dés l'ouverture de la conférence de la rue de Tilsitt les gens en présence n'avaient pour intention que de présenter l'échec sous une forme qui permettrait aux « officiels » et particulièrement à la C. G. T. de redorer son blason. Avant même d'entrer en séance, Séguy avait déjà lancé la date du 11 mars pour un arrêt de travail. Il ne pouvait pas choisir d'autre issue car depuis le début mars des grèves chez Renault au Mans et à la SNCF risquaient de créer une situation plus révolutionnaire que celle de mai 1968, et Séguy sent bien qu'un rien peut faire déborder le vase et lui faire perdre le controle de la situation. C'est ce contrôle de la situation que le pouvoir gaulliste tient à voir reprendre en main par les « officiels » ; il a joué le jeu, il a misé sur la carte Séguy.

C'est donc lui, maintenant, qui a pour tâche d'étouffer la combativite et d'organiser le blocus de la révolution en faisant miroiter les fallacieux prétextes d'augmentations de salaires.

Dans l'argumentation de la CGT il n'est question que de cela : de salaires, d'indices, de statistiques. A aucun moment le retour immédiat aux 40 heures n'a été mis en avant, à aucun moment le système de profit et de hiérarchie n'a été mis en cause.

Mais quoi que fasse l'empereur Charles et le tsar Séguy, leur blocus contre la révolution ne servira à rien, il se terminera comme le blocus de Napoléon et Alexandre contre l'Angleterre, par un fiasco. Car les travailleurs sans Dieu ni Maître forment un bastion inexpugnable d'où partira la révolution.

**R. J. SOURIANT**

Selon le correspondant particulier de « Le Monde » à Dijon, « Un meeting des organisations syndicales a réuni une assistance nombreuse. Un défilé était prévu à travers la ville, mais à la sortie de la Bourse du travail, un groupe d'étudiants ayant déployé des drapeaux rouges et noirs, les organisateurs ont annulé ce défilé et sont revenus dans les locaux de la Bourse, devant laquelle les étudiants ont manifesté pendant une heure et demie.» (13 mars 1969).

## Les chiens aboient, la caravane passe...

*(Texte d'un tract distribué à Lyon, à la sortie des usines Richard-Continental)*

Le mardi 7 janvier, le PCF, section de Villeurbanne-Nord, a distribué un tract, tiré à 1 300 exemplaires et réparti au personnel de l'entreprise Richard-Continental. Ce tract a pour titre : « Le gauchisme, qu'est-ce que c'est ? » Il met en cause tous les travailleurs qui ne sont pas « communistes » et qui n'appartiennent pas à la CGT. Les anarcho-syndicalistes ne sont pas oubliés dans ce tract.

En ce qui nous concerne, précisons que le rédacteur de ce tract fait erreur quand il précise que l'action syndicale CNT est le fait d'une seule minorité. Non, camarade, le syndicalisme révolutionnaire de la CNT prend la décision de son action à la base, ce qui, évidemment, n'est pas le cas de la CGT. Il est écrit encore : « ...Dans le passé ceux que l'on appelait anarcho-syndicalistes... » Il apparaît, camarade, que tu vas vite en besogne, les anarcho - syndicalistes existent toujours, ils ne possèdent pas, certes, un budget de propagande comme possède le Parti communiste ; ils ne reçoivent pas, non plus, de subventions pour la formation de cadres comme en perçoit la CGT.

Chez-nous, camarade, on ne reçoit pas d'argent de ceux que l'on prétend combattre et on ne trahit pas la classe ouvrière que l'on prétend défendre. La minorité ouvrière et militante que nous sommes poursuit sa besogne d'affranchissement des travailleurs. Un jour, nos camarades d'esclavage se rendront compte à quel point ils sont bernés, ce jour-là, camarade, ils ne feront plus confiance à des intermédiaires qui font du syndicalisme et de la politique un métier ; ce jour là, camarade, ils réaliseront que seule leur union fraternelle est leur force et ils imposeront leur droit à l'égalité. Tout le reste n'est que verbiage.

« Que les hommes libres entrent donc dans le syndicat et que la propagation de leurs idées y prépare les travailleurs, les artisans de la richesse, à comprendre qu'ils doivent régler leurs affaires eux-mêmes, et à briser, par suite, le jour venu, non seulement les formes politiques existantes, mais toutes tentatives de reconstitution d'un pouvoir nouveau. » *Fernand Pelloutier.*

A bas toutes les dictatures syndicales et politiques ! Vive le syndicalisme révolutionnaire !

*Pour le bureau de la 17e Union de la C. N. T.*, A FORGUES

## En plein œcuménisme

La multiplicité des questions s'imposant parmi le chevauchement des sujets qui préoccupent les rencontres interconfessionnelles, de plus en plus fréquentes en ces temps d'œcuménisme, est de nature à révéler l'inquiétude qui règne dans les milieux religieux.

Le prodigieux développement des sciences au cours du dernier siècle surtout dans le domaine géologique, cause de profonds troubles dans les consciences chrétiennes. Nous ne sommes plus au temps où Mgr Dupanloup s'indignait qu'on puisse établir un lien de parenté sinon une filiation entre le singe et l'homme en se référant à la Bible qui apprend à l'enfant l'origine sublime de l'homme.

Dans « Origine et destin de la vie », paru aux Editions ouvrières, M. Bergougnoux, de l'Institut catholique de Toulouse fait état de ses opinions sur la question de l'évolution qui fut si formellement condamnée par l'Eglise au début du siècle.

On trouvera ci-après un résumé de son œuvre qui est consacrée par le *Nihil obstat* et *l'Imprimatur*.

« Depuis plus de trois milliards d'années la vie a émergé de la matière. Mystérieusement elle s'est frayé un chemin toujours difficile : elle a connu de terribles échecs, rencontré des difficultés insurmontables. Tous les obstacles ont été victorieusement franchis et après la mise en place des grands groupes la vie a débordé il y a plus de 500 millions d'années dans le clan des vertébrés que devait un jour couronner l'homme. Ce que nous appelons l'évolution n'est pas autre chose que l'histoire de la vie racontée en tenant compte des données concrètes fournies par les fossiles, reliques d'un monde à jamais disparu. »

N'y a-t-il pas là la plus grande démonstration de l'impudence de monseigneur Dupanloup, qui récusait la valeur de la raison et de la science et qui révèle que c'est la science d'ignominie qui a triomphé.

En éliminant la croyance de la création du premier couple humain disparait ipso facto la notion du péché originel en même temps que celle de la création du monde en six jours. Un écroulement en entraîne plusieurs autres et la théologie a fort à faire avec la révision qui s'impose relativement aux choses révélées si fréquemment démenties.

On ne peut reconnaître aucune valeur aux manifestations de piété que l'on a monté en exergue au cours des déplacements de Paul VI en terre soi-disant sainte, à Fatima ou à Bogota. Elles nous paraissent inadmissibles du fait qu'elles trahissent la vérité ; ce n'est pas en cultivant la superstition que l'on parviendra à élever l'humanité mais au contraire la maintenir dans un état de déplorable dépravation.

Ces diverses observations nous conduisent à parler de la crise de la Foi qui préoccupe les sphères du Vatican. Entre l'enseignement scientifique dispensé objectivement au cours des études secondaires et l'enseignement religieux, reçu simultanément, des problèmes se posent à l'esprit de nos étudiants.

Le miracle est ignoré par la science, mais par contre la religion qui est le produit de la Révélation atteste son existence ; comment concilier deux points de vue si opposés. N'y a-t-il pas incompatibilité entre la théorie de l'évolution poursuivie pendant trois milliards d'années et l'apparition du premier couple humain signalé par la Genèse. Au cours du développement de la vie animale estimé à 500 millions d'années, caractérisé par une longue succession de transformations qui ont passé en une ou plusieurs formes successives qui de la forme simiesque a abouti à *l'homo sapiens*.

Où conduira l'aggiornamento à travers le dédale des diverses opinions qui se font jour dans les centres religieux. L'Esprit critique était jusqu'ici banni dans ces milieux où l'on soumettait tout au principe d'autorité et à la tradition ? Où prendra-t-on le mandat d'enseigner et de sanctifier qui fut donné par le Seigneur aux apôtres d'abord, à leurs successeurs ensuite quand on observe la désacralisation croissante de la vérité.

Le plus grand obstacle à la réunion des Eglises chrétiennes est l'infaillibilité que s'est octroyée il y a cent ans le Vatican. Entre l'esprit démocratique qui règne aussi bien dans le protestantisme que dans l'orthodoxie et l'autocratie absolue qui est l'apanage de l'Eglise catholique il n'y a pas de conciliation possible. D'autre part la crise de la Foi, tout comme celle des vocations conduit à l'aveu de faiblesse enregistré dans le recrutement des prêtres d'ailleurs plus sensibles chez les catholiques que chez les protestants.

Pour terminer cet exposé il est indispensable de mettre l'accent sur la dernière encyclique de Paul VI qui au mépris des douloureuses épreuves subies par la moitié du genre humain prétend perpétuer les souffrances dont elle est accablée. C'est sur un sentiment d'indignation que nous formulerons notre solennelle réprobation qui marque une regrettable ignorance des conséquences qui peuvent en résulter ; il manifeste là une insensibilité qui n'est pas pour nous surprendre devant les soucis provoqués chez les femmes trop fréquemment appelées à respecter la loi divine du « Croitre et multiplier ».

Comme nous sommes loin des adoucissements proposés à cette trop rigide doctrine par plusieurs membres du Concile !

Au temps de la procréation sans limite il convient de se garder d'un surpeuplement dangereux qui compromettrait le genre humain, a dit à peu près Mgr Léger de Montréal.

Il est indispensable d'éviter avec soin que la femme affolée par une grossesse indésirable se jette dans les bras d'un praticien marron guidé par l'appât du gain non justifié par des connaissances médicales indispensables.

Les régions catholiques de l'Amérique du Sud où règnent à l'état endémique des famines imposées à des populations vivant dans un état d'atroce misère n'ont pas été sans alarmer des prélats qui observent que sur quatre enfants un seul a des chances de survivre jusqu'à vingt ans.

Des appels à la sagesse auront-ils raison des décisions autoritaires prises par le Pape ? C'est une application de l'aggiornamento que nous souhaitons vivement.

**A. MAILLE**

## De l'unité à la hiérarchie

Les syndicats réformistes prêchent à tout vent la nécessité d'une union des travailleurs, seul moyen possible pour en finir avec l'exploitation dont ils sont l'objet. Mais pendant les événements de mai 1968, ces mêmes syndicats ont amplement démontré de la nécessité qu'il y avait pour eux de diviser tous les travailleurs.

Leur prise de position réactionnaire et réformiste a été inspirée par le désir de maintenir la hiérarchie, les salaires différentiels, la division de la production en catégories professionnelles.

C'est bien là, en vérité, éveiller chez les individus des sentiments de jalousie, de rivalité, d'égoïsme, de division, sentiments en contradiction avec l'esprit de solidarité nécessaire à une unité quelconque. L'unité doit, avant tout, avoir pour base la justice dans l'économie, ainsi peut se développer la fraternité et l'entraide, qualités nécessaires pour grouper les hommes dans un combat commun, celui de la libération de leur esclavage déguisé représenté par l'Etat.

Les syndicats qui viennent prétendre, aujourd'hui, faire campagne pour l'unité se moquent des travailleurs, alors que ceux-ci avaient créé en mai 1968, par une grève générale groupant dix millions de travailleurs, cette unité recherchée. Comment faire confiance à leur prétention nouvelle, alors qu'ils ont brisé cette unité, réalisée par le travailleurs, sans le concours des syndicats ?

En vérité, ces fonctionnaires syndicalistes qui décident des campagnes à mener auprès des travailleurs, jouent sur deux tableaux. D'une part, ils sont les valets de l'Etat, et d'autre part, ils prétendent défendre les travailleurs. Le syndicalisme, pour eux, est un gâteau, la suppression de la hiérarchie et des divisions seraient préjudiciables à leurs intérêts. L'unité des travailleurs sera, un jour, effective par la grève générale illimitée, contre la volonté des syndicats réformistes. Défendre la hiérarchie, c'est trahir le prolétariat.

**ARTHUR ROMERO**

## CAISSE DE SOLIDARITÉ

*Souscription « Solidarité Bordeaux »*

Les souscriptions sont à adresser à la Confédération Nationale du Travail — 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e), CCP Paris 20.990-10. Indiquer « Solidarité Bordeaux » sur le talon du mandat.

*« Solidarité Bordeaux »*
*6me liste*

Hemi, 20 frs ; Albert J., 10 ; González A., 12 ; Balaguer J., 10 ; Ordoñez, 10 ; U. L. de Puteau, 50 ; F. L. de Drancy, 60 ; F. L. de Garges, 115 ; Cacho Cándido (Cerf), 10 ; F. Gual (Paris), 10 ; Alonso (Bordeaux), 155 ; R. Hazas (Lille), 10 ; F. L. de Lille. 50 ; SIA de Brest, 60 ; A. Usachs (Amiens), 5 ; M. Joly, 25 ; M. Durán (Tournefeuille), 10 ; M. Pross (Pannes), 10 ; U. L. de Puteaux, 100.

Total de la 6me liste : 732 frs.

Total des listes précédentes : 2 440 frs.

Total des souscriptions comptabilisées : 3 172 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). CCP Paris 20 990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

## L'anarchiste Bakounine dans la littérature

### GERMINAL, d'Emile Zola

« Germinal » n'a pas vieilli, il reste vivant parce qu'il est toujours vrai, bien charpenté, d'une documentation technique et d'une exactitude parfaites pour l'époque. Les personnages y sont pris sur le vif et le caractère de Souvarine n'est point anachronique en 1869.

Le problème social y est situé magistralement ; les revendications sociales, réelles ; la documentation économique, exacte.

Son drame nourri de bonnes intentions, reste une bonne action. Zola veut proclamer la vérité aux puissants, éveiller l'attention de la nation sur la sombre vie des mineurs.

Mais il est avant tout un cri de pitié, un cri de justice. Sa correspondance le confirme : « Des larmes dans tous les yeux, devant une si douloureuse existence de parias. » C'est comme l'a écrit un critique, « une merveilleuse clameur de miséricorde, cette magistrale épopée de la pitié. »

— « C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu ; et si je n'ai rien caché, pas même les déchéances du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fut complet avec ses abominations. »

Zola ne consacre point son « Germinal » à quelques ouvriers, mais il brosse le tableau de la masse ouvrière, de l'armée des salariés qui se bat et se débat, tantôt dans les entrailles de la terre, tantôt en surface, de ces esclaves modernes qui luttent contre le grisou, les éboulements, les voies d'eau. Il fallait y penser !

C'est par un curieux stratagème, a-t-on écrit, que Zola a pu arriver à approcher les mineurs en grève. Ce serait un député radical Alf. Giard, qui l'aurait présenté à ses électeurs, comme son secrétaire. Ainsi trouva-t-il l'occasion de suivre à chaud, en pleine bagarre, la grève d'Anzin, du 21 février 1884. L'écrivain en tira des visions tragiques, fresques grandioses de masses d'hommes, s'arrachant à la résignation, pour courir à la révolte.

Les notes qu'il griffona dans son carnet pendant cette grève, sont empreintes de révoltes, d'amour pour ces mineurs grévistes irrités par tant d'injustice et de misère.

Mais Zola ne s'arrête pas là. Il décrit ici un meeting, là un cortège, puis encore des bagarres et des charges de cavalerie, car l'armée est venue renforcer l'ordre et protéger les détenteurs de richesses.

De plus, il descend dans le puits, afin de mieux y étudier la vie du mineur. Il enregistre, se renseigne, noté les modes de travail, interroge hercheurs, haveurs, galibots, porions. En un mot, il s'intègre à cette existence dure et sombre.

« Une œuvre morte », a écrit un jour Léon Daudet. Or, tandis que toute l'oeuvre de ce dernier est tombée dans l'oubli le plus complet, on réédite toujours Emile Zola ; si on ne prononce plus le nom de Léon Daudet, qu'à de rares, très rares occasions, celui de Zola au contraire, reste vivace en la mémoire des écrivains et des penseurs.

Léon Daudet, ce pamphlétaire au service des camelots du roi, a manqué totalement de psychologie, en écrivant cette bourde — qui ne fut d'ailleurs pas la seule !

Mais voici le jugement de Laurent Tailhade, qui dépasse ce petit esprit d'Action française :

« L'oeuvre entière de Zola n'est qu'un acheminement vers cette conclusion magnanime de sa vie. Il entasse les merveilles, il dote d'un souffle épique les récits empruntés aux gestes de son temps. Acharné à produire, sans hâte ni défaillance, il érige cette pyramide cyclopéenne des Rougon-Macquart et des Trois Villes. Il ajoute pour couronnement à l'édifice le requisitoire sacré les phrases sibyllines qui frappèrent au coeur les lâches, les imposteurs et les bourreaux. » (7).

(7) Laurent Tailhade. Petits mémoires de la vie. Ed. G. Grès. 1921. P. 207-208.

Et plus loin, se comparant aux autres écrivains, Tailhade écrit :

« Zola est un grand peintre de milieux ; ses personnages, types représentatifs de chaque manière de vivre imposés par le destin ou conquise par la culture, ne sont pas, comme ceux de Balzac, des personnes mues par les passions ; la conformité de leurs mœurs intimes à la loi sociale circonscrit ses héros. Pour cela, seul en France, il mérite le nom de poète épique. Son œuvre est une longue succession d'épopées ; car l'épopée décrit un siècle et découvre aux yeux les rouages de son organisme. C'est une frise continue, amenant à la profondeur, non de statue, mais de relief, et déroulant en mélopées les figures de la vie conventionnelle, avec le mouvement propre à leur date, les sciences, les arts, les préjugés qui précisent leur atmosphère et limitent leur décor. On a parlé d'Homère, thérapeute, d'Homère géographe. » (219-220).

Cet éloge méritait d'être rappelé, d'autant plus qu'il est exprimé par un écrivain qui avait l'art de découvrir les vraies valeurs humaines dans notre monde en folie.

Et voici enfin, pour conclure, ce que disait Zola un jour, dans une causerie :

« J'ai toujours consacré dans mes ouvrages, une part au socialisme. Je n'ai pas fait un livre sans parler de cette question, sans la faire intervenir dans le drame, dans l'étude, dans l'observation. J'ai considéré et je considère aujourd'hui plus que jamais, que tout l'avenir est contenu dans ce mot : socialisme. C'est la pierre d'achoppement où viendra se heurter brusquement la société actuelle. »

Il est indéniable que tout ceci aide à comprendre l'homme, l'écrivain, son œuvre, héritage merveilleux d'une situation sociale d'une époque.

Les témoignages qu'il a reçus prouvent le rayonnement d'une pensée qui force l'admiration, puisqu'elle est généreuse et pleine d'espoir en faveur de la libération du monde du travail.

On a écit que « Germinal » était animé d'un souffle épique et cependant Emile Zola ne croit guère à l'influence de son livre dans les milieux ouvriers. Il ajoute que les agitateurs socialistes affichent généralement un vif dédain pour la littérature. Il reconnait toutefois que « La Terre » et « Germinal » avaient été « un peu plus lues que ses précédentes œuvres, dans les centres industriels et miniers. »

Et d'ajouter : « Cependant, la curiosité seule a poussé ces derniers à lire ces livres et l'enseignement qu'ils peuvent en avoir tiré est nul. »

Un tel aveu est peut-être décevant pour un écrivain. Mais si là est la vérité ?

**HEM DAY**

## L'anarchisme dans la Révolution russe

*(Suite)*

Les soviets n'eurent plus qu'une fonction nominale. Ils furent transformés en institutions de pouvoir gouvernemental. « Vous devez devenir les cellules étatiques de base » déclara Lénine, le 27 juin 1918, au congrès des conseils d'usine. Ils furent réduits, selon les termes de Voline, au rôle d' « organes purement administratifs et exécutifs, chargés de petites besognes locales sans importance, entièrement soumis aux « directives » des autorités centrales : gouvernement et organes dirigeants du Parti ». Ils n'eurent même plus « l'ombre d'un pouvoir ». Au IIIe congrès des syndicats (avril 1920) le rapporteur, Lozovsky, avoua : « Nous avons renoncé aux vieilles méthodes de contrôle ouvrier et nous n'en avons gardé que le principe étatique. » Désormais ce « contrôle » était exercé par un organisme de l'Etat : l'Inspection ouvrière et paysanne.

Les fédérations d'industrie, de structure centraliste, avaient, d'abord, servi aux bolcheviks à encadrer et à subordonner les conseils d'usine, fédéralistes et libertaires par nature. Dès le 1er avril 1918, la fusion entre les deux types d'organisation était un fait accompli. Désormais les syndicats, surveillés par le parti, jouèrent un rôle disciplinaire. Celui des métallurgistes de Pétrograd interdit les « initiatives désorganisatrices » des conseils d'usine et blâma leurs tendances « des plus dangereuses » à faire passer aux mains des travailleurs telle ou telle entreprise. C'était là, disait-on, imiter de la pire façon les coopératives de production « dont l'idée avait, depuis longtemps, fait faillite » et qui ne « manqueraient pas de se transformer en entreprises capitalistes ». « Toute entreprise laissée à l'abandon ou sabotée par un industriel, dont la production était nécessaire à l'économie nationale, devait être placée sous la gestion de l'Etat. » Il était « inadmissible » que les travailleurs prissent en main des entreprises sans l'approbation de l'appareil syndical.

Après cette première opération d'encadrement, les syndicats ouvriers furent, à leur tour, domestiqués, dépouillés de toute autonomie, épurés, leurs congrès différés, leurs membres arrêtés, leurs organisations dissoutes ou fusionnés en unités plus larges. Au terme de ce processus, toute orientation anarcho-syndicaliste fut anéantie, le mouvement syndical étroitement subordonné à l'Etat et au Parti unique.

Il en fut de même en ce qui concerne les coopératives de consommation. Au début de la Révolution, elles avaient surgi de partout, s'étaient multipliées, fédérées. Mais elles avaient le tort d'échapper au contrôle du parti et un certain nombre de social-démocrates (mencheviks) s'y étaient infiltrés. On commença par priver les magasins locaux de leurs moyens de ravitaillement et de transport, sous le prétexte de « commerce privé » et de « spéculation », ou même sans le moindre prétexte. Ensuite furent fermées d'un coup toutes les coopératives d'Etat. Le décret du 20 mars 1919 absorba les coopératives de consommation dans le commissariat au ravitaillement et les coopératives de production industrielle dans le Conseil Supérieur de l'Economie. De nombreux coopérateurs furent jetés en prison.

La classe ouvrière ne réagit ni assez vite ni assez vigoureusement. Elle était disséminée, isolée dans un immense pays arriéré et en grande majorité rural, épuisé par les privations et les luttes révolutionnaires, plus en-

*(Suite page 2)*

# Contrarrevolución bolchevique

TRIBUNA JUVENIL

NOSOTROS, libertarios, creemos que la Revolución para llamarse auténticamente Revolución debe llevar en sí los gérmenes de su propia realización; o sea, no podemos supeditarla a intereses económicos y políticos de los países constituídos, porque sería tanto como traicionarla en aras de un mixtificado e irreconocible socialismo estatal, que no pasa más allá de ser un simple imperialismo en cuanto a sus asuntos externos y un vulgar capitalismo de Estado en su aspecto interno, sin el menor asomo de socialismo, ni de libertad, ni de justicia social, ni de intervención obrera ni campesina en los asuntos puramente económicos, o en cualquier otro aspecto vital. Decíamos que podemos supeditarlo a los intereses estatales del mundo mal llamado socialista, ya que sabemos y estamos comprobando con los hechos diarios que tan necesitados andan de una verdadera revolución éstos como los países capitalistas.

La revolución, para serlo, no puede estar fomentada por contrarrevolucionarios tan prominentes como Mao- Tse tung, Ho-Chi minh o Fidel Castro, cuyos propios pueblos padecen las manías de sus sueños napoleónicos, y que después de años de poder no se vislumbra el menor asomo de libre gestión de sus mediatizados súbditos.

La revolución verdadera, la que requiere el mundo para su libre desarrollo, es la de las comunas, donde los problemas los ventilan los propios interesados, sin creación de inútiles, por ineficaces y crueles, aparatos estatales, que han demostrado mil y una veces, en el mejor de los casos, su incapacidad, y en todos ellos la voracidad inmoderada de sus gobernantes, siempre más preocupados en el fortalecimiento político de su gavilla que en el interés general. Vemos, hasta el hartazgo, que el hombre no puede delegar sus responsabilidades a pandillas de arribistas que no ven el gobierno más que una fuente de prebendas y riquezas. Y que no se me diga que todo esto es sinónimo de mal gobierno, pero que el bueno... No; todo esto, en mayor o menor escala, es inherente a todo gobierno. Se nos habla de gobernar para el pueblo, servir al pueblo; pero la realidad es que se sirven del pueblo para sus vidas inútiles.

Creemos que la revolución parisiense, la de los estudiantes, lleva los gérmenes necesarios para que se desarrolle en plenitud la revolución. El estudiantado libre de lastres marxistas, que degeneran el verdadero contenido de una revolución, deberá ser auténticamente anarquista.

Por eso esos seudorrevolucionarios «juveniles» que portan cartelones con Ho-Chi minh, Mao-Tse tung, Castro Ruiz, se levantan con fuerza irresistible los que repudian lo caduco por el porvenir, que reniegan de un pasado oscuro de guerras fratricidas por un porvenir sin fronteras, sin fanatismos.

El mensaje de esa juventud — que lucha junta, pero no revuelta — con esa otra «juventud» — la continuadora del culto de la personalidad a grado mítico —, es claro, hermoso y profundamente revolucionario. Sus acciones, sus palabras, rebosan porvenir, dejan para objetos de museo el jactancioso cientificismo marxista. Luchan contra lo gregario, contra esa mansedumbre — no por violenta lo es menos — consustancial a la fiel oveja marxista o vaticanista. Arrincona en el oscuro desván el clásico golpe de Estado bolchevique como táctica revolucionaria. El fruto de esa acción juvenil sería otro si no fuera por esa masturbación psicológica que sufre, hoy por hoy, tanto mediatizado por la pretensa objetividad marxista, que a la larga no ha conducido más que a todo ese encumbramiento de la «élite» del proletariado, que sin más pasa a ser tan sólo un señor de horca y cuchillo.

Los conocedores de las auténticas necesidades, tanto espirituales como económicas — las mentes más esclarecidas y más honradas, y en su fuero interno las mayorías —, descartan, por no conducir a nada superior el sistema de la antigüita: el golpe de Estado bolchevique. Es el pueblo en pleno, como un solo hombre, el que debe demostrar que está maduro para crear derroteros de paz y justicia.

La lucha se avecina cruenta, pero debemos procurar resultados revolucionarios, verdaderamente revolucionarios; sin éstos no alcanzaremos justificación ante nuestros contemporáneos ni menos ante las futuras generaciones. El mundo requiere de faros de justicia, de libertad, de armonía social, sin los cuales dejaremos el mañana en las mismas tinieblas en que venimos vegetando hoy.

Reiteramos, no nos pueden servir de modelo — ni menos convertirnos una vez más en sus conejitos de Indias — países eminentemente esclavizadores de pueblos como es la Rusia actual, digna heredera de la zarista (el gendarme de Europa), donde 200 millones de esclavos reciben órdenes de apenas unos 20 millones de miembros de la actual burocracia de partido; ni China, ni Cuba, ni ningún país de corte bolchevique dan la imagen de una revolución triunfante, pues no nos cansaremos de repetir que mientras no sea el pueblo el amo de sus acciones no existirá asomo alguno de revolución. El hecho de que una propaganda omnipresente nos quiera hacer ver como verdaderos revolucionarios a los Castro los Mao-Tse tung y los Ho-Chi minh, no nos ofusca como para que no veamos que son tan sólo líderes de un nueva religión (el opio de los pueblos).

**Ismael VIADIU**

# ANTENA

### LA PUERTA EN LAS NARICES

PARIS, (OPE). — Hemos leído en «Metal», periódico que el Sindicato Industrial Metalúrgico edita en Frankfurt para los trabajadores españoles.

«Después de la visita de Kiesinger a España, creyeron los políticos oficiales españoles que Alemania está a su favor. El hecho es que hace poco vinieron unos cuantos de ellos y se llevaron un chasco. Vinieron por lana y salieron trasquilados». A Berlín llegó una delegación de las Cortes españolas invitada por el gobierno alemán, pero allí se encontraron que Sicker, presidente del Parlamento berlinés no les quiso recibir. Declaró más tarde: «No había tenido tiempo para recibir a los delegados fascistas».

### ANTIMILITARISMO PRACTICO

ALBACETE. — Fueron declarados prófugos 97 mozos: 60 de la capital y el resto de distintos pueblos. Se supone que la mayoría son emigrantes que trabajan en el extranjero.

### DE UNA PROTESTA

LONDRES, (OPE). — Leído en «The Daily Telegraph» del 24 de febrero: «Una delegación fracasó ayer en su intento de entregar en la Embajada española en Londres una protesta escrita contra la política del general Franco en España. Unas 300 personas, en su mayor parte estudiantes pasando el período reglamentario y cuyo número se calcula en unos 30 españoles, marcharon desde Marble Arch, pero encontraron cerrada la puerta de la Embajada. Una muchacha vasca, de 21 años de edad, portadora de la protesta, gritó: «¡Asesinos, matásteis a mi padre!» Los manifestantes llevaban carteles en los que se podía leer: «Pecado y bocadillos en la Costa Brava, pero torturas en Madrid». y «Luchemos contra el fascismo franquista».

### DETENIDOS EN LA CARCEL DE BILBAO

BILBAO, (OPE). — Con excepción de los que se encuentran en celdas hombres y mujeres, disponemos de la lista nominal de todos los detenidos políticos encarcelados en Vizcaya en la fecha 12 de febrero. La lista contiene 126 nombres. A los que han de agregarse los de las comisarías y otros centros.

Hay 14 mujeres, y entre ellas una Josefina Prasta Martín, de 42 años de edad, que ya ha sido procesada «por asociación ilícita y propaganda ilegal». La edad de las demás oscila entre los 19 y los 33 años, habiendo seis que tienen 21 años.

Entre los hombres de la lista hay 83 obreros de Altos Hornos de Vizcaya y 17 de la Constructora Naval. Los demás detenidos se reparten entre las siguientes localidades: 15 de Bilbao, 4 de Ondarroa, 1 de Santurce, 3 de Baracaldo, 1 de Guernica, 1 de Deusto y 1 de Vitoria. Las mujeres pertenecen 3 a Baracaldo, 2 a Bilbao, 1 a Durango, 4 a Guecho, 1 a Marquina, 1 a Santurce y 1 a Ondarroa.

### UNA ORGANIZACION CLANDESTINA AYUDA A ESCAPAR DE ESPAÑA A UN SUBDITO BRITANICO

LONDRES, (OPE). — «The Daily Telegraph» publicó el 3 de febrero una información según la cual John Shaw, un joven de 22 años, del Condado de Middlesex, había podido escapar de España con la ayuda de una organización clandestina, para no cumplir una pena de ocho meses de prisión que se le había impuesto por haber insultado a un policía en Algeciras cuando estaba esperando la llegada de una embarcación para trasladarse a Gibraltar.

Shaw se encontraba en libertad provisional hasta la confirmación de la sentencia cuando hizo la fuga ayudado por una orgánización clandestina, de la cual no quiere decir nada para no comprometer a nadie.

### ORWELL Y EL SANTO SINODO BOLCHEVIQUE

MOSCU. — Es sabido que Georges Orwell, autor de «Homage to Catalonia», «Animal Farm» (antidictatorial mirando al Este) y «1984» (anatema contra todos los regímenes absolutistas modernos), fue excolmugado en vida por el Santo Sínodo del Kremlin, prohibiéndose, por consiguiente, la difusión de la obra orwelliana en todos los países comunistas sometidos a la férula de Moscú.

Ahora el disco cambia y de Orwell ya se puede leer algo, puesto que el famoso autor está ausente del mundo de los vivos.

### ABEJAS ANARQUISTAS

NUEVA DELHI. — En el Estado indostánico de Madhya Pradesh un enjambre de abejas atacó al consejo de ministros, haciendo huir a sus componentes, más o menos despavoridos. Tres ministros resultaron cariabollados y la guardia había huido derrotada antes de que los anárquicos animalitos la emprendieran contra los altos consejeros.

### LAS AGUAS VUELVEN A SU CAUCE

BARCELONA. — La ridícula interpretación falangista de la nomenclatura catalana va quedando en desuso en razón a lo extemporáneo del léxico anticervantista y antifabriano impuesto en 1939 por los victoriales. Por ejemplo, Terrassa ya no la llaman *Tarraza*, ni Hospitalet *Hospitalito*, ni Garraf *Garrafón*, ni Tous *Blandos*, ni Castelldefels *Castillo de Hieles*, ni Torregrossa *Torre Gorda*. Y así sucesivamente.

### CASAMIENTO RETRASADO

SAN JUAN DE COSTA RICA. — José Nestor Mourelo Aguilar presentó una tesis sobre el Anarquismo en la Universidad costarricense, en cuyo «introito» se puede leer la aberración siguiente: «Hoy es vital para la causa revolucionaria el tratar de reconciliar a Marx y Bakunin, de acuerdo con las ideas del escritor y economista Abraham Guillén.»

Trate primeramente el joven Mourelos, de atar dos moscas por el rabo para que, una vez conseguida la hazaña, el escritor indicado saque sus acostumbradas deducciones trascendentales.

### CONDUCTA NAZIFRANQUISTA

BILBAO. — La policía persiguió y detuvo a cinco estudiantes protestatarios de la Universidad de Deusto, cazando uno de ellos a tiros. Fue recogido ensangrentado. Presas de indignación, los demás alumnos abandonaron unánimemente las clases pero la policía se dedica a recogerlos en sus domicilios para reintegrarlos a Deusto a viva fuerza. A raíz de estos escandalosos atropellos el pueblo vasco esta indignadísimo. ¡Escenas semejantes no se dan ni en la selva africana! — exclama, con razón, la gente.

### ¿LELO?

SAN SEBASTIAN. — De una carta que circula clandestinamente, atribuida a un médico cercano a la familia Franco, extraemos lo siguiente:

«Por lo que respecta al paciente de El Pardo, su estado general sigue el curso previsto. Es sensible la alteración que ha sufrido últimamente en su carácter y sobre todo desde el verano pasado. Aparte de los lapsus, errores y faltas de juicio que pudieran achacarse a su edad, son fácilmente apreciables — y hasta yo, que no estoy precisamente todo el día a su lado, lo he notado — sus bruscos cambios de opinión y de juicio y un constante estado de depresión y alejamiento de todo lo que le rodea y aún le es familiar. Yo no aseguraría que ya ha entrado francamente en psicosis presenil, pero lo cierto es que nuestro común amigo, tan elogiado en Madrid, París, Viena y Buenos Aires (Luis le llama en broma Dr. Freudez) cada vez le visita con más frecuencia...

»En cuanto a la movilidad, su cara lo dice todo: es la imagen del parkinsoniano típico. Da dolor contemplar sus facies y observar su rigidez, sobre todo a quienes conocimos tan intimamente su fácil expresividad y movimiento de hace años. El temblor y la akinesia están más controlados, pero son notorios sobre todo en privado. La conversación con él, antes tan ágil, es hoy monótona y pesada, su facies en máscara y su misma posición hacen de ella algo incómodo y deprimente a la vez. Cada discurso en público representa un tormento para él y mucho trabajo para quienes cuidan de su salud y apariencia.»

### FIN DE UN SECUESTRO

MADRID. — Joseph Antoine Novais, corresponsal del diario «Le Monde» en esta capital, ha sido puesto en libertad después de cinco días de permanecer secuestrado en la Dirección General de Seguridad. Como adelantamos, la retención de Novais obedeció al deseo de la autoridad de impedirle el viaje a Fernando Poo para que no dijera la verdad de los acontecimientos de la Guinea Ecuatorial recientemente provocados por agentes franquistas.

Por otra parte se sabe que el personal español de Río Muni y Fernando Poo está evacuando el país rumbo a España. A enemigo que huye puente de plata.

### RACHA DE MILAGROS

Ademar de Barros, ex gobernador de Sao Paulo (Brasil), ha fallecido en París a consecuencia de una enfermedad contraída durante su última peregrinación a Lourdes.

Manuel Lozano, sacristán mayor de la basílica de Lourdes, ha sido detenido en Irún y entregado a las autoridades francesas bajo inculpación de haber, durante diez años, sustraído 500 000 francos de los cepillos de la Virgen milagrosa. Pero el «chivato» no ha sido ella, sino el capellán moyor de la basílica.

### LA COLERA DE DIOS

SEVILLA. — La torre campanario de la iglesia parroquial de Utrera está en peligro de desplome a consecuencia del seísmo del 28 de febrero. Imágenes en miniatura se desprendieron de los muros, los cuales están cada vez más agrietados. El cura mayor dice «si Dios agrieta el pagano suelte la peseta».

### UN METRO DE 85 KM. Y MEDIO

BARCELONA. — Ha sido aprobado el proyecto de construcción de los 13,5 kilómetros de nuevas líneas de Metro que harán ascender la longitud total a 54 kilómetros dentro del trazado previsto en el plan de 85 720. lo cual permitirá atender, prácticamente, el eficaz desplazamiento de la población con estaciones situadas a una distancia aproximada de 400 metros, con un contingente diario de 1 350 000 pasajeros, con lo cual la red del Metro de Barcelona se situará entre las mejores de Europa.

En cuanto al ramal que enlazará la Sagrada Familia con el Paralelo, han sido ya iniciadas las obras en la Sagrada Familia, para seguir después por el paseo de San Juan, cruzando la Diagonal hasta la plaza de Tetuán y siguiendo por la avenida de la Granvia hasta la plaza Universidad y por las Rondas de San Antonio y San Pablo hasta la avenida del marqués del Duero, donde enlazará con la línea Liceo-Pueblo Seco, cuyas obras ya están casi terminadas, funcionando ya el servicio hasta la estación de Atarazanas.

En estos días han finalizado las obras de unión entre dicha estación y la calle Conde del Asalto, junto a la estación del funicular de Montjuich, con lo que se ha reanudado el tráfico por la superficie desde la Puerta de la Paz.

### OBRAS DE FELIPE ALAIZ

«QUINET», 5 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# Tango de Libertad Lamarque

«La Argentina y sus vaquillones» es el título que debió dar Blasco Ibáñez al libro que nos endilgó, con un epitafio sin valencianía, para ahogar en coba a los platudos del Plata. Y debió además, Blasco, si por lo nasón no hubiera sido un Ovidio, enchilar su obra con considerandos del temor de los que van a leerse:

Argentina es una víctima de los pesos que abarrotan sus cofrefuertes. Mientras fue un país económicamente modesto y que apenas se llamaba Ernesto, Buenos Aires era el faro espiritual de Vespucia. No alumbraba con mechero propio, pero reflejaba a cegar la fluorescencia de los soles que proyectaban más luz Neón del Viejo Continente.

Mas empezó la pampa del linyera y de Martín Fierro a preocuparse de tesaurizar y de llenar la gaveta y, ¡vidalita!, pringamos de puré de espinacas el chiripá.

Se hace uno rico muy llanamente. No hay más que liquidar las existencias de escrúpulos y esharse una damita la hoja de parra por las orejas. El crédito y los millones llaman a la puerta de la desaprensión y del iglú esquimal con premura de policías, que van a practicar un registro a casa de un rojo no rabanovich: chileno por fuera, café con leche por dentro.

Explotando al gaucho, al gringo y al gallego hasta hacerles sacar un palmo de penca por la boca, la rastacuera Argentina improvisa una fortuna agropecuaria de «Las Mil y una Noches». Rebaños, con que ni Camberra cuenta hoy. Océanos de cerealia, como sólo existen en el Canadá.

Y ya tenemos al nuevo rico chambón, más inflado que un pavo relleno de ciruelas, insultando a la España aborigen y promulgando leyes sociales esceleratas, con nombramiento de jefes de policía como Falcón, más apto para charcuteros que para columnas de orden público.

La inflagaitación de unos trajo como consecuencia el desinflamiento, a lo fuhda de clarinete desechada, de otros. Y a medida hue el fuego diamantino de coscolinas y pichicuaracas ardía más escandaloso en la Avenida de Mayo y en Florida, hambre más negra baldaba al changador de la Boca.

Vinieron los dinamitazos terroristas con la misma fatalidad con que descarga en forma de exhalación el fluído acumulado en el caño de la nube, que arropa los quintos pisos de la atmósfera. La flatulencia de bolsistas y chacareros reventó entonces como una cloaca, exigiendo con ferósticos aullos contra el desborde de los pechos vengativos el corsé de una dictadura.

La clásica nave del Vellocino — única patria de hacendados y almaceneros — hacia agua. El precio del maíz y del trigo se derrumbaba en Lonja. Las industrias no atravesaban crisis porque eran una inexistencialidad. Pero las quiebras comerciales se sucedían enganchadas las unas a las otras por el rabo, como las guindas. Breve. La carda latrocinia se desarrollaba en rosca. Ushuaia y Martín García tenían hambre de Radowisquis. Y se echó mano de Perón, porque no había en disponibilidad otro hombre fuerte de más verga.

Ya tiene la Argentina su puma gamada criolla. Llega a la farsa del progrom con retraso, como a Barbastro el tren de Selgua. Llega ese Hitlerúnculo cuando todo el orbe está de vuelta de la hora H de la totalitaridad. Pero, siempre queda algún huesillo que roer, un judío que llevar al grillaje.

Al precio que paga el capricho de esa «super-revue», va en el negocio a perder cuartos la empresa de music-hall.

La Misia porteña, que tuvo ayer un alma fosforecente, se gasta hoy una panzorra como el dombo de San Vital de Rávena, y un panderón, que de tanto que la lastra, no la deja remontar la ola. ¡Triste destino, el del cuero argentino! Eso, aunque dicho en aleluyas, es una verdad del tamaño del Incahuasi, aunque no de tanto bulto como las jorobas que Franco y Perón lucen sobre sus ballestas de camello.

(1947) Angel SAMBLANCAT

# L'ANARCHISME DANS LA REVOLUTION RUSSE

*(Suite de la page 1.)*

core, démoralisée. Ses meilleurs éléments, enfin, l'avaient quittée pour les fronts de la guerre civile ou avaient été absorbés par l'appareil du parti et du gouvernement. Cependant assez nombreux furent les travailleurs qui se sentirent plus ou moins frustrés de leurs conquêtes révolutionnaires, privés de leurs droits, mis en tutelle, humiliés par l'arrogance ou l'arbitraire des nouveaux maîtres, et qui prirent conscience de la véritable nature du prétendu « Etat prolétarien ». Ainsi, au cours de l'été 1918, des ouvriers mécontents élurent, dans les usines de Moscou et de Petrograd, des délégués pris dans leur sein, cherchant ainsi à opposer leurs authentiques « conseils de délégués » aux soviets d'entreprises déjà captés par le pouvoir. Comme en témoigne Kollontaï, l'ouvrier sentait, voyait et comprenait qu'il était mis à l'écart. Il put comparer le mode de vie des fonctionnaires soviétiques avec la façon dont il vivait lui — lui sur lequel reposait, au moins en théorie, la « dictature du prolétariat ».

Mais quand les travailleurs virent tout à fait clair, il était déjà trop tard. Le pouvoir avait eu le temps de s'organiser solidement et disposait de forces de répression capables de briser toute tentation d'action autonome des masses. Au dire de Voline, une lutte âpre mais inégale, qui dura quelque trois ans et resta à peu près ignorée hors de Russie, opposa une avant-garde ouvrière à un appareil étatique qui s'obstinait à nier le divorce consommé entre lui et les masses. De 1919 à 1921, les grèves se multiplièrent dans les grands centres, à Petrograd, surtout, et même à Moscou. Elles furent, comme on le verra plus loin, durement réprimées.

A l'intérieur même du Parti dirigeant, une « Opposition ouvrière » surgit qui réclama le retour à la démocratie soviétique et à l'autogestion. Au X^e^ congrès du Parti, en mars 1921, l'un de ses porte-parole, Alexandra Kollontaï, distribua une brochure qui demandait pour les syndicats la liberté d'initiative et d'organisation ainsi que l'élection par un « congrès de producteurs » d'un organe central d'administration de l'économie nationale. L'opuscule fut confisqué et interdit. Lénine fit adopter par la presque unanimité des congressistes une résolution assimilant les thèses de l'Opposition ouvrière aux « déviations petites-bourgeoises et anarchistes » : « Le « syndicalisme », le « semi-anarchisme » des oppositionnels était, à ses yeux, un « danger direct » pour le monopole du pouvoir exercé par le Parti au nom du prolétariat.

La lutte se poursuivit au sein de la direction de la centrale syndicale. Pour avoir soutenu l'indépendance des syndicats par rapport au Parti, Tomsky et Riazanox furent exclus du présidium et envoyés en exil, tandis que le principal dirigeant de l'Opposition ouvrière, Chliapnikov, subissait le même sort, bientôt suivi par l'animateur d'un autre groupe oppositionnel. G. I. Miasnikov. Cet authentique ouvrier, justicier en 1917 du grand-duc Michel, qui comptait quinze années de présence dans le parti et, avant la Révolution, plus de sept ans de prison et soixante-quinze jours de grève de la faim, avait osé, en novembre 1921, imprimer dans une brochure que les travailleurs avaient perdu confiance dans les communistes, parce que le Parti n'avait plus de langage commun avec la base et qu'il tournait maintenant contre la classe ouvrière les moyens de répression mis en œuvre, de 1918 à 1920, contre les bourgeois.

**Daniel GUERIN**

*(A suivre)*

# DISCOS

*A un ciudadano infortunado el perro Delicioso (nombre registrado) había adquirido la discutible costumbre de orinarle cada mañana la puerta ante la mirada inefable de su dueño. Al cabo de quince meses de tal oficio indivino, Infortunado aplicó un leñazo a Delicioso, y no lo repitió sobre las costillas de Inefable porque éste tomó las de Villadiego, menos por él que para preservar al perro de otra «caricia».*

*Presentada denuncia contra el partidario de las puertas limpias, éste fue condenado a tres meses de libertad condicional y a la equivalencia de 1.200 pesetas de multa.*

*De lo que se deduce que razón la tienen los animales, cuando así lo entiende la justicia. Razón la tienen los inefables y las monísimas señoritas que sostienen cadena mientras Delicioso se ensucia deliciosamente y beatíficamente en la acera, en el quicio de una entrada, en todas partes menos en el arroyo. La Protectora de Animales vela por la salud de los cuadrúpedos sin importarle la criatura humana.*

*Antes que un niño de familia indigente están el perro, el gato, el loro, el ratón, la cucaracha.*

*A saber si los entes de la Protectora adoran las pulgas y los piojos que terminarían por comerlos.*

*DISCOBOLO*

# AREA MUNDIAL

## ORIENTE MEDIO

(Criterio aparecido en «La Vanguardia» de Barcelona, en muchos puntos parecido al nuestro).

«LOS FEDDAYIN. — ¿Murió Levi Eshkol a consecuencia de un ataque cardíaco o del bombardeo que Al Fatah proyectó sobre el «kibutz» de Degania y su casa? Los proyectiles de los comandos fueron lanzados el martes. Se dijo que Eshkol no se hallaba en el Valle del Jordán, sino en Jerusalén. Al Fatah calló. El miércoles, apenas anunciado el fallecimiento del primer ministro israelí, la organización palestina proclamó que su ataque tenía por objetivo a Eshkol, el cual había caído bajo las bombas. ¿Cuánto hay de verdad y de fantasía disparatada en el comunicado guerrillero? ¿Cuál es la potencia real de los feddayin y cuánta es la palabrería inútil que emiten? Cara al futuro más o menos inmediato ésta es, probablemente, la máxima cuestión del conflicto árabe-israelí: conocer la situación exacta de los comandos palestinos.

Un hecho evidente en la lucha contra Israel es que los Gobiernos árabes han desarrollado una política y una acción bélica prácticamente desastrosas, llegando a un extremo dramático y paradójico: mientras los gobernantes en sus discursos persisten en su frenética actitud antijudía e intentan un movimiento panarábico de revancha, en la práctica limitan sus reivindicaciones a las fronteras de antes de junio de 1967. Es decir: han ido olvidando las tierras que les arrebataron los judíos con motivo de las dos guerras anteriores. Una política irreal y nebulosa que mientras por un lado exige la destrucción — imposible — de Israel, por otro abandona las posibilidades — reales — de impedir el expansionismo y robustecimiento sionistas. Tan sólo un planteamiento concreto de los fenómenos políticos es capaz de promover su solución. Los Estados árabes han pretendido desencadenar guerras y crear doctrinas políticas descuidando el fortalecimiento de sus propias estructuras socio-económicas y el conocimiento del enemigo.

Israel, por su parte, no ha sabido, ni quizás haya podido, llevar a cabo una política de entendimiento judeoárabe. Por necesidad imperiosa ha tenido que montar un Estado potente, eficaz, el cual, por gravitación lógica, ha impuesto una política de fuerza basada en el militarismo. Si los árabes iniciaron la primera guerra, los hebreos han suscitado las otras dos. Las tensiones internas israelíes han impedido, después de la victoria de los seis días, hallar y ofrecer un plan de paz aceptable, aunque fuese a regañadientes, por los árabes. Los cuales han continuado con su incapacidad para enfrentarse con los hechos y problemas concretos. No era de extrañar que Nasser o Hussein siguieran debatiéndose entre impotentes contradicciones. Era de desear, e incluso de esperar, que los Eshkol, Eban, Dayan, Sapir y hasta Ben Gurion o Golda Meir encotraran fórmulas de negociación.

Este doble impasé tenía que dar necesariamente vía libre a una tercera fuerza, a otro factor que entrara en la primera línea del juego. Durante meses se creyó que los Estados Unidos y la Unión Soviética presionarían sobre cada bando. De las Naciones Unidas, organismo de mero peso moral, o de Francia, apoyada sólo en el estéril engreimiento gaullista, había poco que esperar. Pero las dos superpotencias se han revelado incapaces de obligar a establecer una paz, en Oriente Medio o en Vietnam, cuando ambos contendientes la rechazan, encastillados en razones irreconciliables.

Y la tercera fuerza surgió por donde menos se esperaba y por donde la misma naturaleza de las cosas la hizo brotar: entre los palestinos, casi dos millones de seres divididos y arrinconados en los horribles campos de refugiados, en los territorios ocupados por Israel o de jurisdicción jordana. Los palestinos, ciudadanos de segunda en Jordania, en Egipto y en Israel, o miserablemente hacinados en los ghettos de Gaza, de Cisjordania y de Transjordania, sus tierras expoliadas por los judíos y su hambre explotada políticamente por los Gobiernos árabes. Antes de la guerra de los seis días, los palestinos organizados militarmente evolucionaban con tanta nebulosa inseguridad como los demás árabes, comandados por aquel personaje inútil, venal y cínico que era Ahmed Chukeiri. Los seis días, con la enorme derrota árabe y, el subsiguiente callejón sin salida en el que se debaten unos y otros, cerró una etapa del conflicto y barrió posiciones intermedias. Los palestinos, el pueblo desheredado, es quien ha levantado la cabeza lentamente y ha comenzado a dejar oír sus razones, las únicas auténticas e insoslayables igualmente dentro del mundo árabe que cara a Israel.

Los judíos se niegan a negociar, sin embargo, con los palestinos. Mejor dicho, con Al Fatah u otra organización situada en territorio árabe. A los del interior del Estado hebreo intentan, en cambio, captarlos con buenas maneras, mejoras económicas y diversas prerrogativas legales. Pero la operación ofrece un flanco inaceptable: deben ser también, los palestinos, ciudadanos de segunda, una minoría gobernada por la mayoría hebrea. Dayan ha consentido, como máximo, en tratar con Al Fatah en el futuro, como elemento de segundo orden en una mesa presidida por Estados soberanos. Alegan los judíos que los guerrilleros son grupos incontrolados, sin representación nacional. El argumento es pobre: desde finales de siglo hasta 1948 fueron los mismos judíos, que se arrogaban el derecho a una tierra y a un Estado independiente. Los palestinos, establecidos en el país con anterioridad a los judíos, ¿sólo son, en cambio, vagabundos armados? Pero las razones del rechazo de Israel son otras: admitir el diálogo con los palestinos equivaldría a reconocerles unos derechos sobre Palestina idénticos a los del pueblo hebreo.

Los guerrilleros, por otra parte, hasta hoy apenas si se habían limitado a bombardear los «kibutz» desde la otra vertiente del Jordán, al sur de Tiberiades, instalados en las abruptas y peladas montañas jordanas. Ha sido con Yasser Arafat con quien ha nacido un nuevo planteamiento. Arafat se halla en vías de unificar todos los grupos residentes y guerrilleros y pretende sólo atacar objetivos militares israelíes y no al pueblo judío, con el cual espera convivir mañana en alguna forma de Estado bipartito — o, creo yo más viable, en el seno de una confederación de gran elasticidad —. De ahí la implícita condena que ha hecho Arafat de los atentados de Atenas, de Zurich y del supermercado de Jerusalén: son objetivos civiles que apenas dañan a Israel, pero que solivianta la opinión judía y la mundial contra los palestinos. Pero el ala izquierda, marxista, del Frente Popular de Liberación de Palestina, acaudillada por Moshen Ibrahim y Nayel Awatmeh, repudian Al Fatah y las ideas de Arafat: no quieren ser absorbidos por un líder y un movimiento a los que tachan de connivencia con los notables palestinos, ansiosos de un pacto con Israel y no de echar a los judíos al mar. Ibrahim y Awatmeh creen que la desaparición de Israel es capital, desde luego, pero uno de los factores, solamente, de la transformación del Islam, donde los Gobiernos reaccionarios, «podridos» para ellos generalmente todos, deben ser decapitados, permitiendo el acceso de las masas al poder. En rigor, durante los pasados meses de diciambre y enero, intentaron provocar revueltas en Kuwait y en los emiratos petrolíferos del Golfo Pérsico. Fracasaron.

Yasser Arafat sabe que sus guerrillas apenas si tienen que ver con las del Vietcong o las de Argelia, donde toda una población nativa lucha y luchaba en su país contra ejércitos extranjeros expedicionarios, recios aunque lejos de su patria, e inferiores en número de hombres. Los israelitas son superiores en número a los palestinos y están en su casa: son los otros los apátridas, cuando menos de hecho. El ensueño taumatúrgico del Frente de Liberación está a nivel de los gigantescos y vagos propósitos de los Gobiernos árabes. Los objetivos de Al Fatah — constante hostigación contra puntos militares, montar una campaña diplomática, negociar con Israel — encajan mucho mejor en la tortuosa configuración del conflicto, pueden ser un camino. En la actualidad, quizás el único moderadamente posible. ¿Aceptará Israel? Hoy por hoy, no: Dayan opina, erróneamente, que la diferencia entre los palestinos y los vietcong equivale a la ineficacia de aquéllos. Es absurdo, porque aunque Israel firmara tratados de paz por separado con los países árabes, los dos millones de palestinos rabiosos y paupérrimos continuarían ahí, en su constante y agresiva desesperación.

Pero, ¿qué ocurrirá? La pregunta continúa totalmente sin respuesta, solitaria. — *Baltasar Porcel.*»

B.D.I.C



# Máximas y reflexiones

—Existe una espantosa costumbre que consiste en ligarse al género de vida rutinario que se lleva; de darse cadenas perpetuas; de despojarse religiosamente de la naturaleza humana, cuyo principal carácter es la libertad; de hacer, en fin, lo que llamamos *votos*.

— No es una prueba de la verdad de las religiones que unos mártires hayan muerto por ella.

— Es una cosa propia del género humano el exagerar.

— El jefe de una nación ha condenado un hombre virtuoso, un ciudadano útil: he ahí hombres desesperados, si son sensibles. Su conciencia les persigue; nada más verídico; y es el colmo del dolor. Ya no quedan más que dos partidos, o la reparación o la persistencia en el crimen. Todas las almas sensibles buscan el primer partido, los monstruos toman el segundo.

— El espíritu débil recibe las impresiones sin combatirlas, abarca las opiniones sin examen y se deja llevar por los que lo gobiernan.

— Ninguna obra filosófica es débil, cuando el razonamiento es justo y profundo.

— No es menester juzgar los usos antiguos por los modernos.

— El gusto da preferencias, el fanatismo da exclusiones.

— Se disputa todos los días, si en las enfermedades, la naturaleza obra más que la medicina para curar o para matar.

— Fácil no significa solamente una cosa fácilmente hecha, sino aún, que parece serlo. A veces las cosas que parecen fáciles son las que han sido hechas con más dificultad. También se puede decir: las cosas malas que haces, las haces abominablemente bien.

— Se puede tener partidarios por su propio mérito, por el número de amigos, sin ser jefe de partido.

— Un jefe de partido es siempre un jefe de facción.

— Se entiende por fanatismo una locura sombría y cruel. Es una enfermedad del espíritu que se extiende como las viruelas. El fanatismo es a la superstición lo que el arrebato es a la fiebre, lo que la rabia es a la cólera.

— Existen personas, que por muchas toneladas de flores que les echen encima, siguen respirando tan bien o mejor que antes.

— La firmeza es el ejercicio del valor del espíritu; ella supone una resolución clara; la terquedad, al contrario, supone obcecación.

— Estilo figurado: «los pensamientos se van de las dilatadas costas de la memoria, se embarcan en el mar de la imaginación, arriban al puerto del espíritu, para ser registrados a la aduana del entendimiento».

— Se puede concluir en que sabemos muy poco de las cosas del pasado; que conocemos bastante mal el presente, y que no sabemos absolutamente nada del porvenir. A no ser que tengamos que recurrir a Dios, amo de estos tres tiempos y de la eternidad.

— El orgullo de los pequeños consiste en hablar siempre de sí mismos; el orgullo de los grandes es el de no mencionar jamás su nombre. Este último orgullo es infinitamente más noble; pero es, a veces, un poco insultante para la compañía.

— Un hombre herido de veinte tiros en una batalla no se encoleriza; pero un doctor herido por la repulsa de un sufragio se vuelve furioso e implacable.

— No hay ninguna medicina que no sea un veneno cuando la dosis es demasiado fuerte.

— La religión teológica es la fuente de todas las necedades y de todas las confusiones imaginables; es la madre del fanatismo y de la discordia civil; la enemiga del género humano.

— No se hace desaparecer de espíritus duros todas sus costumbres a la vez; no se llega sobre un peñasco escarpado de un salto, sino arrastrándose paso a paso.

— Es menester que el oro y la plata acuñados y hasta sin acuñar sean una receta infalible para poner al que no los tiene en la dependencia absoluta de aquél que ha hallado el secreto de amontonarlos. También es muy verosímil que después de todas las revoluciones que sufrió nuestro globo, fue el arte de fundir los metales que hizo los reyes, como son hoy los cañones que los sostienen.

— Hay, es cierto, muchas clases de vanidades; pero la más hermosa es aquella que, sin arrogarse ningún título, pone las demás en ridículo.

— Se sabe bastante que el viento sopla a donde quiere, y que la gracia cae sobre el terreno, en el más árido como en el más fértil.

**Juan Buscador**

## chispas

*El franquismo no amplía el diccionario: lo reduce.*

⁂

*Según su léxico, los vocablos «trabajador», «operario» y «obrero» huelgan. Con decir «laboral» basta.*

⁂

*«Labor prima virtus». La labor es la virtud primera.*

*Pero no existiendo virtud en Franconia, los franconios no se aplican en labores.*

⁂

*Trabajador, obrero y operario, son voces que recuerdan el pasado. Y para situarse en el presente, Franco no ha encontrado salida mejor que desgarrar páginas del Diccionario.*

⁂

*Y así andan los periodistas de la situación retorciéndose, cada uno, el pescuezo: «Ayer unos laborales abandonaron la laborización de sus labores.»*

⁂

*Otro gargantismo asfixiante: «En un laboratorio de labor unos laborales antilaboriosos cometieron depredaciones para impedir la labor de laborales laboriosos.»*

⁂

*El cura dijo: «Laboremus» y los feligreses se fueron al trabajo y el cura a la siesta.*

*Porque cada día le resulta fiesta.*

⁂

*«La laborización». ¿A cuándo la ruborización?*

*CHISPERO*

# Tres precisiones

1a No ignorábamos que toda oposición a los vicios de consuetud atrae malhumores y... conformidades. Por cosas anteriormente dichas, aquéllas han abundado mucho más que los rechingos. Lo que pasa es que éstos han sido, además de escasos, horrísonos. Notas agudas que, por venir de donde vienen, nos han dejado insensibles.

Otros amigos han mediado... para reflexiones, cabiendo decirles que primero habíamos reflexionado nosotros. Con mal de higado pusimos en solfa a tres queridas publicaciones, pudiendo así decirlo por ser colaboradores directos de una e indirectos de las dos restantes. Mas era precisa una voz de alarma para evitar que la buena fe degenere en exceso.

Referente a la política de aproximación a los comunistas para un frente común antifranquista — propósito que ha sido leído en dos ocasiones, pero no aceptado, en una F. L. cenetista — seguimos considerándola, con miles de compañeros, francamente perniciosa. No hemos ahorrado argumentos precisos, y ya que alguien insiste en «olvidar lo pasado» (los excesos sangrientos y colectivicidas del P. C. durante la guerra), significaremos que la estela brutal de los rusófilos del caso se proyectó en Francia a raíz de una sedicente Unión Nacional ferozmente stalinista a pesar del enunciado fraternal propio para cazar incautos, que nunca faltan. ¿Vamos a recordar un resultado — uno entre varios — que abona, dramáticamente, nuestra tesis de desunión obligada, y salutífera, para con los pasionarios? Pues el asesinato alevoso de una familia confederal en el Alto Ariège, de la cual se salvó el marido, no así la mujer y los hijos, ninguno de ellos adulto. No faltan compañeros que recuerdan los nombres de las víctimas, pero a nosotros acude el apellido del compañero Gracia, asesinado junto con la familia en cuestión por haberse negado, como ella, a ingresar en la fementida unión nacional. Precisemos a continuación que este compañero Gracia era oriundo de San Vicente de Castellet (Barcelona), y en 1938 reemplazó al malogrado Cots (el que atentó contra el comandante Campoy) en el comisariado del 4o batallón de la 119 B.M., división 26.

No se trata de pulsar, con estas veridicas notas, la cuerda sensiblera, sino de demostrar a los inexperimentados u olvidadizos, que el comunismo, como el franquismo, no ha abandonado las tácticas del disimulo y de la agresividad ventajosa. Ante el comunismo, o nos dejamos absorber o nos aplastará si puede.

2a Un ex amigo nuestro nos la guarda, al parecer, porque no bailamos en la cuerda floja. Y tiene cosas a decir de nosotros y ya ha dicho una que merece ser replicada, máxime expresando un pensar concordante con el que nos ha manifestado un compañero más cercano a nosotros.

Veamos: «...el mitin tenía por objeto solidarizarse con las víctimas del franquismo y, muy especialmente, con los presos de la cárcel de Soria que habían declarado la huelga del hambre para que les fuera reconocida su condición de presos políticos, gesto que tan reducido eco obtuvo en la prensa del olvidadizos, *pese a que entre los firmantes figuraba el nombre de compañeros de la C.NT.*»

Uno, que sepamos: el del compañero Luis Edo. Pero sus amigos íntimos y él no estiman LE COMBAT SYNDICALISTE; no quieren que en él se defienda a unos presos — que, por serlo, son los nuestros —, puesto que sistemáticamente se abstienen de servirnos información para proceder a la defensa de tales compañeros. Y es más: gran parte de los refugiados españoles conocen un documento firmado por el compañero Edo y otro preso de la citada penitenciaría. Se publicó inicialmente en «España Republicana» de Nueva York por haberlo preferido así el compañero Edo. Siendo confederal él y siéndolo nosotros, tuvimos que copiar de «Esp. Lib.» el citado documento defensivo de los presos de Soria, ya que, de lo contrario, quedábamos sin informar a nuestros lectores.

Repetidamente hemos solicitado datos sobre presos de allá desde estas páginas, y quienes pueden darlos callan para luego poder decir que «el (C. S.» no se preocupa de nuestros presos».

No obstante, estas páginas siguen dispuestas a preocuparse de ellos.

3a El compañero Maurice Joyeux ha publicado un bien intencionado artículo en «Le Monde Libertaire» glosando la actualidad revolucionaria española. Empeño loable. Sin embargo, nos choca que el citado autor haya escrito la reflexión que sigue: «La C.N.T. deberá escoger en el arsenal confederal sus medios de lucha apropiados a la coyuntura, y sus medios no serán forzosamente los empleados hace treinta años. Ciertamente, la C.N.T. empleará la acción directa, pero acción directa no es necesariamente la lucha armada; acción directa también lo es el enfrentamiento directo en todos los terrenos apropiados, con los trabajadores representados por sus organismos, y explotar las posibilidades al margen de las intermediaciones estatales o políticas. Se trata, para el caso, de una reconversión difícil, habiendo, los militantes mejores, operado en la clandestinidad. Pero esta reconversión es indispensable.»

No se vaya a creer que del 1910 al 1936 los cenetistas nos lo hayamos pasado de una barricada a otra, de un tiroteo a otro. No se crea que los anarcosindicalistas españoles desconocemos la práctica de la acción recta sin disparos obligados, puesto que hemos actuado durante 26 años y antes, en pleno desconocimiento de autoridades, comités paritarios y toda suerte de «mediadores». Tanto es así, que la acción directa en España consiguió la jornada de 8 horas antes de que la «concediera» el Parlamento; por la acción directa (huelgas de solidaridad) se han arrancado presos sociales de manos de la justicia con minúscula; se rechazó en 1929 el impuesto sobre los salarios, ganándose asimismo infinidad de mejoras de todo orden para el campo del trabajo.

Luchas de barricada las hemos sostenido en julio de 1909, en agosto de 1917, en enero de 1933 y en julio de 1936, graves episodios que no llenan, sin embargo, toda la historia de la C.N.T.

En España el sindicalismo confederal conoció a Pelloutier, a los Ivetot (con su ABC sindicalista), a Pouget, a Griffuelhes y a Pierre Besnard, más que en Francia se conoció a Anselmo Lorenzo, José Prat, Salvador Seguí, José Negre, Vicente Ballester y Juan Peiró, igualmente teóricos del sindicalismo libertario.

El artículo del compañero Joyeux está bien; pero esta precisión nuestra no está mal.

Juan FERRER

# Esperanta kroniko

*Mensaje de Jean Rostand al Congreso de S. T. E. L. O. (1)*

*Jean Rostand*

¿Quién no conoce el gran biólogo Jean Rostand? Tanto en sus libros como en sus conferencias J. Rostand despierta en nosotros el interés, el deseo de saber más y la simpatía. Hombre integral, él lleva en todas sus obras, científicas, literarias o humanas, siempre el mismo respeto de la verdad, el mismo entusiasmo juvenil.

J. Rostand, gran humanista es uno de los hombres que honran nuestra época, por la diversidad de sus conocimientos, su pasión por la vida y por los seres, su generosidad sin límite. Para convencernos de ello basta leer su mensaje al congreso de S.T.E.L.O. que damos a continuación:

«Yo saludo fraternalmente, — si, al menos, ellos autorizan el uso de es adverbio a un septuagenario, — a los estudiantes esperantistas reunidos para el IIIer Congreso de la Liga Mundial.

Para el Esperanto, como para lo demás, nosotros tenemos mucho a esperar de la osadía, del coraje y de la libertad de espíritu de los estudiantes.

Mejor aún que sus mayores, ellos deben comprender que el uso de una lengua universal viene a ser cada vez más necesaria para facilitar, entre los trabajadores intelectuales, el intercambio de informaciones, la discusión de los resultados obtenidos, la confrontación de las hipótesis y opiniones, el planteo en común de las «contestaciones».

Cuando la verdad, para nacer, tiene necesidad de todos, importa que ella halle, para expresarse, un lenguaje que sea comprendido por todos.

Yo pienso que la adopción de un tal lenguaje se halla en el sentido de la evolución histórica de nuestra especie, la que, a despecho de los desacuerdos y conflictos temporales, debe ir unificándose cada día más.

Todo hombre de razón está de aquí en adelante convencido de que la supervivencia del «Homo Sapiens» exige el renunciamiento a los nacionalismos y separatismos generadores de masacres.

Si nosotros queremos evitar el autogenocidio con que nos amenaza la apocalipsis atómica, nos es pues preciso ser todos, mañana, Ciudadanos del Mundo. Un pensamiento, un ideal, una conciencia, una moral planetaria, requerirán el empleo de un lenguaje planetario.

Jean ROSTAND.»

(1) S.T.E.L.O.: Liga Mundial de Estudiantes Esperantistas.

⁂

Para todos informes respecto al Esperanto dirigirse a:
SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, Paris (20).

Para los cursos por correspondencia en lengua española escribir a Nereida Martinez, 36, rue du 4 Septembre, 91-IGNY.

CONGRESOS DE ESPERANTO

Paris, 5-8 de abril 1969.
Novi-Sad (Yugoslavia), 3-8 de agosto 1969.

S.A.T - AMIKRO y S.A.T. (Sennacieca Asociotutmonda - Asociación Nacional Mundial) asociaciones esperantistas de doctrinas obreras y anacionalistas, organizan en el curso del año 1969 dos congresos de Esperanto:

El primero se celebrará en Paris del 5 al 8 de abril (S.A.T Amikaro).

El segundo en Novi-Sad (Yugoslavia) del 3 al 8 de Agosto (S.A.T.).

# COMUNICADOS

**RUEGO DE LA REDACCION**

A partir de este aviso TODA LA CORRESPONDENCIA PARA LA SECCION ESPAÑOLA de este semanario deberá ser dirigida a la imprenta, 6, rue Chevreul, 94-Cholsy-le-Roi. Tomen buena nota las FF. LL. si quieren que sus comunicados sean publicados con la puntualidad requerida.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el domingo 30 de marzo en el local de F. O., a 9 horas exictas.

CONFERENCES A. LAPEYRE
à TOULOUSE

Mardi 25 mars 1969 à 21 heures Salle Sénéchal, 17, rue de Rémusat.
à AGEN

Mercredi 26 mars 1969, à 21 heures, Salle Chaudordy, rue Chaudordy.
Sujet : Ce que nous contestions et ce que nous contestons.

F. L. DE MARSELLA

A fin de asistir al Mitin que la «Zona B de Propaganda» del Núcleo celebrará en Avignon el domingo día 30 de marzo 1969, organizamos un desplazamiento colectivo en autocar.

Precio de la plaza 8 francos ida y vuelta.

Después del acto se efectuará un recorrido turístico como en años precedentes.

Inscripciones en nuestro local social. Quedarán cerradas el día 26. La hora de salida será las *siete de la mañana* del Cours Saint Louis, La Canebière.

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL
LA LIBRE PENSEE DE LA REGION PARISIENNE

Organisent sous la présidence de Jean Cotereau-Viala, vendredi 21 mars 1969, à 21 heures précises Palais de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris (5), une conference publique avec Aristide Lapeyre. Sujet : Ce que nous contestions. Ce que nous contesterons.

F. L. DE PARIS

Anuncia conferencia a cargo de Francisco Olaya para el primer domingo de abril. Tema: «España y su futuro».

F. L. DE OULLINS

Se recuerda que esta F. Local celebra reunión todos los primeros domingos de mes, a las 9,30 en 23, Quai Victor Augagneur, Café du Rhône. Si hubiese necesidad de una extraordinaria, se haría convocatoria por vía de la prensa. Esperamos que todos los compañeros de darán por enterados y harán acto de prsencia este día.

ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista imprescindible el sábado 22. Comunicación importante.

**EN MONTAUBAN**

*Gran Mitin de afirmación confederal y antifascista.*

Organizado por la Federación Local de Montauban, y la Comisión de Relaciones. Patrocinado por la Confédération Nationale du Travail. El domingo 30 de marzo, a las 10 de la mañana, MITIN en la Casa del Pueblo.

Oradores: Ramón LIARTE, por la C.N.T. de España en el Exilio. Federica MONTSENY, por Solidaridad Internacional Antifascista. Un orador por la C.N.T.F., cuyo nombre se dará a conocer en el próximo número.

Antifascistas. Por la libertad de España, manifestad con vuestra presencia, un total repudio al régimen fascista que impera en España.

**PARADEROS**

Quien pueda dar noticias sobre el paradero de los compañeros Vicente Soria, José Vidal y Enrique Obac, que escriba al Secretariado Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio, 4, rue Belfort, 31-Toulouse. Se trata de liquidar la deuda que con ellos tiene contraída la antedicha Colectividad.

— Rafael Vidal, de Fuente Palmera (Córdoba). Pregunta por él su hijo. Dirigirse a Antonio Rojas, 4, rue Téheran, 93-Bobigny.

# Acto simpático en México

Organizado por el comité de la C. N. T. de España en México tuvo lugar en el salón del Orfeó Catalá un homenaje a los compañeros con más de 70 años a cuestas, entre los cuales recordamos a P. Navarro, H. Plaja y su compañera Carmen, J. Gené, L. Calleja, F. Carbó, L. Castro, J. Viadiu, Yáñez y hasta 20. Pedro Vallina, invitado, no pudo asistir desde Veracruz, donde se encuentra afectado de imposibilidad; pero se adhirió al acto.

El compañero Subirats, secretario confederal para este país, hizo la oferta del homenaje, correspondiéndole el compañero Viadiu con palabra emotiva en nombre de los agasajados, al propio tiempo que recordó las tremendas luchas y las duras vicisitudes sostenidas y soportadas a través de tantos años, con un saldo eminentemente favorable para la dignidad y los derechos de los trabajadores. Terminó deseando un próximo resurgir del pueblo español, que éste deberá, sin duda, al empuje de la juventud.

A continuación fue leída una carta del S. I. enviada desde Toulouse (Francia), en la que, además de hacer constar su simpatía por el homenaje que se estaba celebrando, enteraba a los reunidos que en cuantos movimientos protestatarios ocurren en España intervienen compañeros anarquistas y de la C. N. T. Esta misiva fue acogida con entusiasmo, al punto de que la juventud presente emprendió espontáneamente una colecta pro compañeros de España, recogiéndose entre la concurrencia más de 1500 pesos, considerando que allí han caído muchos compañeros en las últimas redadas efectuadas por la policía.

En este simpático homenaje, concurrido por más de 200 comensales (entre los que figuraba Abel Velilla, abogado de la C. N. T.), el entusiasmo de «los de siempre» renovó la llama, y muchas energías alentargadas despertaron para una situación de más provecho.

En cuanto a los jóvenes, estuvieron presentes y dinámicos, como se ha insinuado. Con ellos, los días brillantes de la C. N. T. como si reverdecieran.

Que no haya alto en el camino reemprendido. — J. G.

*México D. F.*

## Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) | 12 00 |
| «Mon communisme», S. Faure | 8 50 |
| «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil | 8 00 |
| «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch | 18 00 |
| «Ce n'est que le début», Ph. Labror | 18 00 |
| «La resaca», Goytisolo (tela) | 29 00 |
| «El Portugal de Salazar» | 18 00 |
| «La Chienlit de papa» | 5 40 |
| «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, Ph. Johnsson, Claude Moliterni | 12 00 |
| «Escarceos sobre China», Victor Garcia | 8 70 |
| «L'effondrement de la Bible», Lorulot | 8 50 |
| «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau | 3 00 |
| «L'Ethique», Spinoza | 5 50 |
| «España invertebrada», J. Ortega y Gasset | 7 50 |
| «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak | 8 00 |
| «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil | 10 00 |
| «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache | 6 00 |
| «Mon opinion sur Dieu», idem | 3 00 |
| «Los que vivamos», A. Rand | 15 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

**«LA PENSEE POLITIQUE D'ALBERT CAMUS»**

«Editions des amis de Cenit» anuncia la aparición de «La Pensée politique d'Albert Camus», de Progreso Marin.

Precio: 3 frs. en esta Administración.

*(Suite du texte intégral de la conférence prononcée par le jeune Aimé M. et recueillie sténographiquement par Mlle Marina G.)*

# Socialisme scientifique ?

Ayant expliqué ce que sont les méthodes employées par les scientifiques, on peut essayer d'établir un parallèle entre le domaine scientifique et le domaine politique ou social.

Voyons la méthode analytique d'abord. Elle est essentiellement représentée de manière notable par le marxisme. En effet, Marx a été un des seuls théoriciens analytiques de la pensée politique moderne. C'est du moins celui que l'on connaît le mieux. Il offre en tout cas l'avantage non négligeable d'avoir produit une œuvre qui soit en même temps une théorie complète. Exceptés quelques points d'importance secondaire rien ne doit être ajouté à l'œuvre de Marx pour que l'on aie devant soi la pensée analytique parfaitement appliquée au domaine politique. On peut se demander pourquoi je classe arbitrairement Marx parmi les penseurs analytiques alors qu'en cherchant bien on trouverait dans son œuvre des passages qui prouvent que son esprit a pu, quelquefois, être synthétique. Cependant, ce ne sont là que des cas isolés ne mettant pas en question l'essentiel. En tout cas, l'œuvre essentielle de Marx est sans aucun doute « Le Capital », et cette œuvre est incontestablement une étude analytique car elle a pour objet la description d'un phénomène réel : le capitalisme et ses mécanismes.

Quel était le but de Marx ? Quelles en étaient les méthodes ?

Ce qui intéresse Marx, c'est les phénomènes historiques. Il veut étudier ces phénomènes et en déduire (plus exactement : induire) des lois et des théorèmes qui les expliquent. Pour étudier ces phénomènes, il faut bien essayer d'être objectif et ne pas faire de métaphysique. Alors Marx emploie une méthode, qui est aussi une théorie : le matérialisme historique. De l'histoire, des phénomènes historiques, il ne retiendra que les faits objectifs, que les faits réels ; c'est-à-dire qu'il ne s'occupera que des richesses, leur production, leur consommation et leur utilisation. En un mot, il ne s'occupera que des grandeurs réelles qu'on peut chiffrer, palper, dont on est sûr de l'authenticité. Par là-même, il est emmené à utiliser la méthode analytique...

Mais de même que le physicien se donne des instruments de mesure qui sont en fait les « moyens » de la découverte, Marx se donne un outil de pensée : la dialectique. Marx n'est pas l'inventeur de la dialectique. Avant lui Hegel en a donné une théorie déjà très complète. Mais c'est Marx, par l'utilisation systématique qu'il en a fait qui lui a donné ses titres de noblesse. Je ne voudrais pas m'attarder longtemps sur ce point précis parce qu'en fait il est très compliqué et qu'une étude complète demanderait bien plus qu'une simple conférence. Cependant, puisqu'on se fait des idées souvent très fausses de la dialectique, il convient d'en donner deux définitions succintes qui serviront à illustrer ma pensée. Je précise : « deux définitions », car il en existe des dizaines qui ont donné lieu à des exégèses sans fin... La première est celle qu'en a donné Hegel : devant deux termes contradictoires, le penseur dialecticien doit s'élever d'un niveau, c'est-à-dire que de deux idées contradictoires on induit une idée générale qui contienne ces deux idées contradictoires comme cas particuliers. C'est ce que l'on résume par la formule « thèse - antithèse - synthèse ». La seconde définition de la dialectique, qui est plus « statique » que la première n'est pas tant l'énoncé d'un procédé que celui d'un principe. Elle dit que tout terme, toute pensée contient implicitement son contraire. Par exemple, quand on dit qu'un homme est bon, il n'en est pas moins vrai qu'il contient en lui tous les éléments qui pourraient faire de lui un homme mauvais. Simplement les éléments « bons » sont plus forts que les éléments « mauvais ». On dit que les premiers sont « dominants » par rapport aux seconds, qui sont « récessifs ».

Termine cet apparté que je voulais faire sur la dialectique, c'est-à-dire sur l'outil qu'a employé Marx, on peut facilement voir la théorie de l'histoire que donne Marx est elle-même dialectique. Par conséquent on peut dire que la dialectique est à la fois le moyen et la fin de son étude.

En étudiant les phénomènes historiques objectifs, Marx induit le moteur de l'histoire, le principe qui l'explique (car pour lui, l'histoire a un sens). Ce principe général qui explique l'histoire, c'est la lutte des classes. Et toute l'œuvre de Marx consistera à montrer :

1° Que c'est effectivement la lutte des classes qui est le moteur de l'histoire.

2° Les moyens qui serviront à dépasser cette lutte des classes.

Pour montrer comment Marx s'est servi de la dialectique et comment il explique l'histoire par la lutte des classes, prenons un fait historique précis : la révolution française de 1789 et donnons-en l'analyse qu'a fait Marx.

Pour cela il faut remonter au Moyen-Age. A cette époque il y a une classe dominante, la noblesse, qui fonde sa domination sur une valeur objective, la possession des terres et des serfs qui les habitent, et sur deux valeurs subjectives : la force des armes et la foi.

Ces trois valeurs et leurs importances respectives sont parfaitement visibles dans les grandes épopées du Moyen-Age que sont les croisades. Les croisades, c'est en effet le mélange apparent de la foi et de la force des armes pour aller délivrer le tombeau du Christ des mains des Maures. La réalité est toute différente : les Maures avaient des richesses immenses et tout simplement, la noblesse s'est inventé un prétexte pour aller les conquérir. Ce prétexte, c'était le tombeau du Christ dont ils se foutaient éperdument... D'ailleurs, l'évolution de la noblesse nous le prouvera. Peu à peu, elle perd ses valeurs subjectives et spirituelles et en particulier la force des armes. Alors qu'à l'origine les seigneurs étaient effectivement des guerriers, peu à peu, la noblesse en arrive à trouver plus commode de payer des mercenaires qui iront se faire tuer à leur place. Et on arrive ainsi à passer de Saint-Louis, qui était un authentique guerrier à Louis XVI, qui ne faisait que chasser aux environs de Versailles... Il va de même pour l'autre valeur subjective, la foi, qui va en se dégradant avec l'apparition des nobles libertins et la décrépitude des mœurs et du mode de vie monastique. On n'a qu'à lire les romans de Diderot, « La Religieuse », par exemple, pour s'en rendre compte...

Simultanément à ce dépérissement des valeurs subjectives la valeur objective, la richesse, prend de plus en plus d'importance en même temps qu'elle change de forme. Exclusivement fondée d'abord sur la propriété foncière, elle devient plus raffinée. Le noble passe du château-fort lugubre à la somptueuse demeure du Val-de-Loire. Il achète à prix d'or des pièces de joaillerie, des tapisseries des Gobelins, etc. En même temps il paye des roturiers pour assurer l'administration de leurs biens : ce sont par exemple, les fermiers généraux qui, quand le roi leur demande de ramasser 50 000 louis sur un territoire donné, en ramassent 100 000 et gardent la différence pour eux. Ainsi de fil en aiguille, ils en viennent à être plus riches que le roi lui-même. Alors tous ces « sans-nom », ces bourgeois s'aperçoivent que l'unique valeur sur laquelle s'appuie la noblesse pour exercer le pouvoir politique, c'est la richesse. Mais cette richesse, ils en sont soit les producteurs (artisans, manufactures, etc.), soit les principaux détenteurs (fermiers généraux, etc.). Ils décident donc de s'emparer du pouvoir politique. C'est ce qu'ils feront en 1789, en délestant la noblesse de l'unique pouvoir qui lui restait, le pouvoir politique. (Il y avait longtemps que le pouvoir spirituel et celui des armes ne lui appartenaient plus). Et ce fut l'instauration de la république bourgeoise que nous connaissons encore aujourd'hui en France, sous des formes sensiblement différentes. Mais l'écrasement d'une classe, la noblesse, et la volonté d'accroître plus rapidement encore ses richesses, conduira la bourgeoisie à faire éclore une autre classe : le prolétariat...

Voilà donc montré, par un exemple, comment Marx explique l'histoire à partir d'une méthode analytique. Ainsi Marx arrive à donner par ce procédé une description complète de l'histoire et il peut dire que, puisque la lutte des classes explique effectivement tous les phénomènes historiques, elle est le principe qui donne un sens à l'histoire. On peut penser tout ce que l'on voudra du marxisme, mais il faut reconnaître que le fait de relier entre eux tous les phénomènes historiques passés au sein d'une même théorie, représente en soi une belle performance. Ce qui n'empêche pas que l'on puisse se demander si l'explication de l'histoire est notre but... En tout cas c'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Ayant vu la méthode analytique des socialistes autoritaires et de Marx, voyons maintenant la méthode synthétique des socialistes libertaires, c'est-à-dire des anarchistes.

Ici, nous nous heurtons à une difficulté qui tient au fait qu'à l'encontre des socialistes autoritaires, les socialistes libertaires ne peuvent pas se référer à un seul et même penseur. Cela est dû au fait qu'aucun penseur n'a fait en définitive une œuvre complète, aucun n'aura décrit l'anarchisme de but en but, ce qui est fort heureux, car sans cela nous aurions un bréviaire... Le fait est particulièrement remarquable pour Bakounine, qui est aujourd'hui le plus « moderne » des penseurs anarchistes du XIXe siècle et dont nous ne possédons que des extraits de correspondance, des articles, des ébauches de livres, mais aucune œuvre complète...

Ceperdant, on peut tout de même suivre une certaine, et non seulement une certaine, mais une réelle évolution de la pensée anarchiste à travers l'œuvre d'un certain nombre de penseurs. Ainsi ce ne sera plus une étude au travers d'un seul homme mais au travers d'un ensemble d'hommes qui seront classés dans un certain ordre. Cet ordre sera l'ordre chronologique, aussi bien pour respecter la vérité historique que pour une plus grande compréhension de l'évolution de la pensée anarchiste. Nous verrons ainsi clairement qu'elle suit une méthode synthétique.

*(A suivre)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Actualidad de Anselmo Lorenzo

**CUANDO los historiadores tratan de indagar el contenido efectivo del proletariado emancipador de nuestro país, recurren a la fuente generosa del maestro Anselmo Lorenzo. Cuando los intelectuales objetivos inquieren la capacidad y la claridad expositiva de los portavoces del acratismo y del anarcosindicalismo de nuestra tierra, tienen que detenerse, con admiración y respeto, ante la maestría de las plumas que animaron Anselmo Lorenzo, Ricardo Mella, José Prat y Fernando Tarrida del Mármol. Otras plumas pristinas y aceradas han acreditado nuestro movimiento libertario, dando, ellas, referencia a Pedro Esteve, Juan Montseny, Teresa Mañé, Pedro Llunas, Pellicer Paraire y no acaba aquí el florilegio de capacidades que han dotado a la Organización que nos es propia de una fuerza espiritual indestructible, y para ilustrar el caso citamos al compañero V. Orobón Fernández. El enorme cuerpo trabajador cenetista, pese al origen profundamente proletario del mismo, ha sido, ideológicamente, bien revestido.**

**El mérito de nuestros intelectuales ha sido inmenso. Frente al comodismo, a la aclimatación general de la gente de profesiones liberales al medio ambiente, ellos echaron por la calle de en medio afrontando todas las rutinas y desafiando peligros de persecución y miseria. No todos procedían de casas ricas, pero transigiendo, ricos habrían podido ser. Tarrida fue de familia acomodada, como Morral, como Salvochea y algunos más. Pero la atracción de la lucha igualitaria pudo más que el atractivo de la «buena vida», y por todos ellos el proletariado español posee teorías propias que ninguna doctrina hasta aquí ha superado. Cierto que Proudhon y Bakunin informaron al mundo exactamente contra el conservadurismo y las fórmulas sociales engañosas. Pero sin nuestros pensadores propios, Iberia careceria del poderoso reflejo libertario que ha llegado a ser, anegando a la socialdemocracia y al bolchevismo, en luz cegadora, apta para conciencias despiertas, molesta para la miopía de masa.**

**Volviendo a nuestros cuatro caballeros de la anarquía, vamos a reconocer en Mella al pensador agudo posesor de un léxico preciso, exacto; en Prat constataremos la presencia de un polemista asombroso servido, en toda ocasión e instante, de la palabra convincente y del documento aplastante; Tarrida, elemento de alta cultura, utilizó ecuaciones y argumentaciones matemáticas, pero con lenguaje claro, sencillo, y jamás engorroso como lo es esa pétrea «dialéctica marxista - leninista» que refleja más la pedantería de los «dialécticos» que la objetividad de sus prédicas.**

**Lorenzo es el expositor, el doctrinario, el narrador por excelencia. Su castellano, puro como el acero de Toledo (ya que crónicas afirman que lo era) fluye como un manantial salido de roca, se da prístino y convincente y se hace leer con placer, a mil leguas del cansancio. La pulcritud de estilo de nuestro Lorenzo es proverbial en nuestros medios, y por si refrendos exteriores faltaran, ahí estuvieron Francisco Pi y Margall y Benito Pérez Galdós reconociendo, ambos, el valor literario del anarquista de Toledo, habiendo añadido, el primero: «Lo que sé en socialismo lo aprendí de Anselmo Lorenzo.»**

**Para aludir la producción lorenzana y el valor de la misma, hay que haberse detenido, concienzudamente, en la lectura y análisis de «Justo Vives», «Vida anarquista», «El pueblo», «Hacia la emancipación», «El proletariado militante»; y de sus numerosos folletos, sus incontables artículos (insertos en mayor parte en «Tierra y Libertad» y en «Solidaridad Obrera»); en sus traducciones para la Escuela Moderna, entre ellas «La gran revolución», de Pedro Kropotkin y «El Hombre y la Tierra», de Elíseo Reclus, dos dechados más de perfección idiomática.**

**Repetimos: cuando los historiadores de hoy tratan de beber en las fuentes originales del movimiento obrero español, tienen a gala recurrir a la obra de Anselmo Lorenzo, circunstancia que a los compañeros nos honra y favorece por lo mucho que tenemos de hijos espirituales del maestro.**

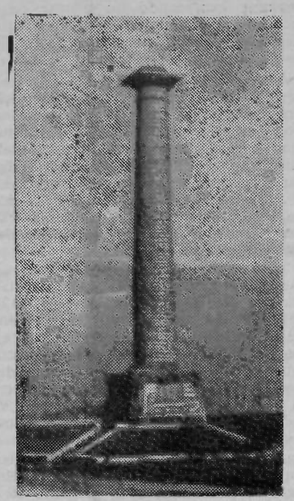
# Columna del emigrado

CIUDADANO director del COMBATE SINDICALISTA, yo no le paso mi nombre, aunque sí mis impresiones por si usted las admite. Uno lleva el susto arraigado y aunque fuera de alcance nunca sabe uno cómo han de girar las cosas. Es un «por si acaso».

Centremos. Nacido en la provincia de Cuenca oí cosas feas de ustedes, los republicanos, que allí llaman rojos. Mis padres, sin duda conocían hechos y cosas, pero callaron siempre y yo comprendí su silencio. En favor de ustedes nadie podía pronunciarse sin exponerse ni exponer a los suyos.

A son de corneta marqué el paso, en chavalillo enrolado que era. De un Franco nos hacían gritar tres y de España había que decir que una, grande y libre, ocurriendo que uno de mi vera deslizóle así: España, una grande liebre. Me chocó tal interpretación sólo musitada, y nos hicimos amigos yo y el osado ocurrente, quien me dijo en dias sucesivos que el orgullo español está por los suelos como un estropajo, que las victorias de la España moderna son pirrescas (luego me explicó quién era Pirro); que su hermano mayor, español, fue asesinado por moros en Tarancón; que la actuación de nuestro ejército invencible fue catastrófica en Filipinas y Cuba, y en Africa en diversos periodos; que la España negra se atreve con los españoles mal armados pero nunca con los extranjeros bien dotados. Franco, el invencible, el invicto, el mayestático, no pudo sostenerse en Tánger, no pudo aguantar el Rif, no aguantará Río de Oro, se le va totalmente Fernando Póo y Río Muni, teme por Melilla y Ceuta e Islas Canarias y no puede con Gibraltar, pero guarda mano segura y dura para perseguir y atropellar a los propios españoles que ahora, en mi mayoría de edad, considero víctimas y merecedores de mejor trato.

En justicia social no veo ventaja franquista que no sea en favor de



los adictos. Yo gañán porque en el campo no se puede ser otra cosa, tuve el jamón alejado y pan duro y ennegrecido. De cuatro hermanos uno solo queda en casa y los tres restantes damos vuelo incierto, uno en Bilbao, otro en Barcelona y yo en Francia. ¿Nos reencontraremos? Difícilmente. El batacazo de la miseria es fuerte, y cuando el padre ya no existe y el nexo familiar se diluye por casamiento del mayor, con la madre en remolque, más la llanura patria gritando hambre, en la patria no se cree aunque se ame. Tampoco inspira España una, grande y libre que nos dispara en *liebres* a los desposeídos, los que de la patria nos hacemos un montón de tristezas y más desagrados.

Se dice de nosotros que hemos venido aquí en buscadores de oro, en amontonadores de francos que serán pesetas. Tal vez, pero criterio nace, o criterio ha nacido. No todas las mentes están tapiadas ni todos los corazones «palurdos» han dejado de latir ante la perspectiva, cercana o no, de una España unida, justa y humanizada.

Suyo affmo.,

MINGLANILLO

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### CULTURA POPULAR

LA ojeada a una nueva revista de divulgación cultural, a la que le han puesto un título publicitario de vasta ambición, (¡casi nada lo de adjudicarle el denominativo que, traducido del francés, nos la presenta como «Llaves de los Conocimientos»!) nos ofrece margen para la reflexión. Y bueno es el congratularnos de que, independientemente de los propósitos comerciales, busquen ir tomando vuelo diversas publicaciones al servicio de la cultura popular.

Hay en Francia, y sabemos se editan también en otros países, cuadernos y revistas en los cuales de un modo sencillo, ameno, acompañado de sugestivos grabados, se difunden toda una gama de conocimientos enciclopédicos. Reflejan un horizonte cultural asequible para todos. Va en ello implícito aquello de «instruir deleitando». Y en efecto, dadas las formas de presentación de los conocimientos, es un placer estético el ir cultivándose el individuo. Claro que ello no supone, en profundidad y en amplitud, el valor de la enseñanza universitaria, pero facilita el desarrollo de la inteligencia y abre cauce a la observación veraz y real de las cosas, propiciando plausibles deducciones en torno a los diversos problemas de la vida corriente.

Harto sabido es lo que representa la incultura para el individuo y para la colectividad. Las causas del malestar social todos sabemos que se derivan de la incultura secular que ha predominado entre la gran mayoría de los seres humanos. La gran mayoría que, de tener conciencia del propio valor, de su fuerza social, no se hubiera dejado sugestionar por los hábiles engaños de las minorías, componentes de la plutocracia en sus distintos matices.

De un carácter opuesto a las aludidas publicaciones dedicadas a la cultura popular hay una cantidad exorbitante de literatura chabacana: novelas policíacas, de espionaje, novelas eróticas, o de un sentimentalismo ramplón. Todo ello constituye un *pasto mental* cuya resultante no es otra que la de embrutecer la sensibilidad. ¡Y lo lamentable es que tan despreciable bazofia resulta lo que mayormente abunda!

Vale la pena de aprovechar aquello que, dentro de la vigente organización burguesa, plagada de defectos, es merecedor de estimación. De ahí que ojeando publicaciones destinadas a la cultura popular, posiblemente en alguna pueda hallarse a modo de una senda luminosa, facilitando la más laudable de las riquezas, como lo es la de la inteligencia.

### VOTO EN FAVOR DE UN CONGRESO

Obviado es decir que quienes formamos parte de la Confederación Nacional del Trabajo estamos bien lejos de admitir todo aquello que, en forma más o menos velada, tenga semejanza con el uso de los métodos *dirigistas*, esto es, de inspiración «superior», emanando de comité o comisión representativa. Todos sabemos que hay sectores político-sociales cuyas características a este respecto suelen ser bien diferentes.

Habida cuenta de que cada cual, cada militante, es libre para expresar su punto de vista, su criterio personal, y dado también que sabe el militante lo que puede ser expuesto, e incluso debatido, en nuestras publicaciones, diferenciándolo de aquello propio de un comicio o asamblea, algo ha de poder manifestarse en relación al comicio normal que ha de celebrar nuestra Organización en el curso del año actual. Queda tiempo para la sosegada reflexión, para que del sereno intercambio de opiniones brote una plausible resolución. Resolución que lo ideal sería pudiera contentar a todos.

Hay ahora la primordial cuestión de examinar la convivencia de hacer del próximo comicio un Pleno, o bien un Congreso. Allá quienes opinen lo contrario, a la postre con el mismo derecho que tiene el firmante para abogar en favor de que se haga un Congreso. Y se estima así porque ello facilita de un modo amplio y concienzudo el que cada Federación Local exponga su sentir y que la Organización en su conjunto tome acuerdos, adopte resoluciones de trascendencia para su propio desenvolvimiento, El Pleno, por su propia naturaleza, restringe, limita, cosa que no ocurre con la celebración de un Congreso. Tengamos en cuenta que todas las resoluciones de mayor envergadura que ha adoptado la C. N. T. a lo largo de su historial han sido obra de los congresos, cosa muy comprensible.

Juega en los individuos el temperamento y la inteligencia. Necesitan los ideales, al no ser anacrónicos o anquilosados, ser compulsados con la vida real, con los hechos que cada día se van enlazando a la Historia. Encogerse de hombros y exclamar: «¡Bah, no hay nada nuevo! ¡Todo sigue igual!», puede ser un criterio tan respetable como se quiera, pero no puede negarse que tiene poco de *dinámico;* no incita a la actuación en busca de problemas resueltos o por resolver. ¡Es así como se entra en la apatía, en el desinterés por la marcha de un organismo social!

Todo militante que conoce a fondo lo que es la C. N. T. sabe que sus principios arraigan en una serie de apreciaciones de carácter sociológico. Y la Sociología, como un cuerpo viviente, se alimenta de los hechos sociales que acontecen a lo largo de los días. El año que no hace mucho hemos dejado atrás ha sido pródigo en acontecimientos de orden social que son vivero de enseñanzas. La situación político-social de nuestro país de origen ofrece facetas que hemos de tener muy en cuenta. El estado psicológico de la juventud contemporánea no puede dejar de afectarnos. El problema del proselitismo cenetista en el exilio y en España es algo vital. Y no vale salirse por la tangente aduciendo que es lo de siempre. Si es lo de *siempre* y ello anda *sin resolver*, es que es cosa de *ahora*. Si se alega que «existen acuerdos», puede aducirse también que es fundamental examinar la *viabilidad* de los acuerdos, pues la lógica de las cosas indica que todo lo que sea un acuerdo ha de ir forzosamente enlazado con su viabilidad. ¿Qué se saca de tomar acuerdos si *a priori* se sabe que no han de ser cumplidos? ¡Y con ello tenemos otro problema para resolver: el sentar acuerdos viables por sus posibilidades morales y materiales!

Si al buen entendedor pocas palabras le bastan, las que se han expresado en favor de un Congreso pueden ser lo suficientes, no diré para convencer, pero sí para incitar a la reflexión. No faltan quienes cuando se pone en el dilema la cosa de escoger, aducen que un Pleno ocasiona, en el sentido material, menos gasto del que se deduce de un Congreso. No es este un argumento sólido si tenemos en cuenta el valor moral y resolutivo de un comicio como el aquí propugnado, máxime si se tiene en cuenta que a la militancia de la Organización no le duelen prendas cuando se trata de tareas de un interés capital.

Evidentemente, al franquismo no se le derrumbará a fuerza de discursos elocuentes, pero ellos tienen su valor desde el punto de mira de la propaganda. La propaganda abarca diversos matices, todos merecen atención. Y así ha de acontecer con todos los puntos que puedan inspirar el temario que se presente al conjunto de la Organización en su próximo comicio. Sabemos, a fuerza de experiencia de años, las deficiencias y los defectos, a veces producto de características temperamentales, que brotan en nuestras reuniones. Pero es la parte constructiva la que interesa resaltar. Y para darle una mayor eficiencia es menester que cuantos militantes acudan a nuestros comicios vayan con la predisposición de que no todo está igual, de que no cabe decir nada nuevo... ¡Importa acudir con el pensamiento puesto en abrir nuevos caminos, nuevas esperanzas puestas en el porvenir!

### ANTONIO MACHADO EN EL RECUERDO

En las páginas literarias de «Le Monde» se han publicado recientemente unos cuantos artículos destinados a estudiar de un modo conciso la personalidad moral e intelectual de Antonio Machado. De Machado «el Bueno», como solía decirse en España, para destacarlo bien de Machado «el Malo», presente en todas las cabalgatas y carnavaladas del franquismo, al igual que Pemán y Marquina.

Poeta y humanista lo fue Antonio Machado de un modo natural y profundo. De ahí que al paso del tiempo ni sus versos ni sus apreciaciones filosóficas estén llamadas a diluirse en el olvido, como ocurre con aquello que está cifrado en la inconsistencia de las modas. Se le ha catalogado entre los de la denominada «Generación del 98». De ser así destaca y supera moralmente a sus *colegas* de generación: Azorín, Baroja, Unamuno, Maeztu. El uno adulando a tipos de la categoría de March y La Cierva; el otro humillándose cobardemente para que el Gobierno franquista le dejara permanecer en España; Unamuno, en Salamanca, durante el régimen franquista (¿Hubiera reaccionado en contra si los franquistas le hubiesen adulado?) Maeztu fascista hasta la médula. Tan solo Antonio Machado tuvo una posición moral firme, consecuente. Vale la pena recordarlo.

*Desde Barcelona*

# Carta abierta a don Heleno Saña

**por NANO DEL CLOT**

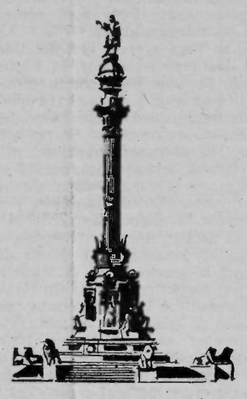
HABIENDO leído su escrito inserto en la revista «Indice», en su número 238, correspondiente al mes de diciembre de 1968: «La C.N.T. y la F.A.I. en la guerra civil», me siento obligado a hacerle unas objeciones a su «joya literaria», aunque reconozca en ella la existencia de pasajes imparciales y objetivos, pero considerando la tal «joya» como un pretexto para hacer vender la mayor cantidad posible de la revista en cuestión, cosa posible dado el prestigio que siguen gozando en España las organizaciones confederal y anarquista entre el pueblo trabajador.

Los españoles siempre hemos tenido fama de formales aceptando las responsabilidades contraídas, unos por convicción cristiana, otros por convicción filosófica y humanista, procurando en todo caso no echar tierra sobre el vencido, y menos cuando éste carece de posibilidad para responder en igualdad de condiciones y exponer su punto de vista sobre lo que se arguye en bien o en mal con respecto a sus obras y a su pensamiento.

Desgraciadamente he de inclinarme a no incluirle en tal nobleza de conducta, y conste que lo siento. Que un plumífero llegue a conclusiones como las de usted se me antoja inconcebible, aunque yo sea poco culto y usted un empollado, quedando la desproporción en contra mía por obligación de responderle por escrito, no a la cara, y con la agravante de tener que recurrir al extranjero para colocar mis líneas de contestación.

Usted pone en entredicho la honradez de los anarquistas considerándolos con procedimientos de los bajos fondos sociales, dándome a entender que confunde manías con realidades. Ningún trabajador ni observador imparcial desconoce la inmensidad de sacrificios y altruismos consentidos por los hombres de la C.N.T.-F.A.I. (dos organizaciones que se complementan) en favor de los desheredados. Si usted fuese historiador imparcial en lugar de tendencioso, su juicio aparecería más claro, es decir, sin las nebulosas de que adolece. ¿Qué barbaridades han cometido los libertarios españoles? Tratemos de contactarlas.

La violencia en la que se han visto envueltos los anarquistas no tiene otro motivo que el de la legítima defensa, más que para ellos, para el pueblo explotado. De siempre los hombres de trabajo fueron sometidos a duras jornadas de labor, al clásico «pan y agua», a desprecio y a malos tratos. El arsenal de la Carraca, una vez caída la primera República, fue un cementerio de prisioneros internacionalistas, hombres generosos con un enunciado que, por igualitario, indignó grandemente al capitalismo reaccionario: «No más deberes sin derechos, no más derechos sin deberes». A los campesinos andaluces, tan necesitados de conmoción social, se les mataba sin celebración de juicio, por indicación de caciques, por la mano de obra gubernamental llamada Guardia Civil. Los supliciados de Jerez de la Frontera a título de la «Mano Negra», inventada por los terratenientes, y los agarrotados por un conato de revolución social ma-



quinado por un agente provocador ido a Cádiz desde Madrid, no podían sino soliviantar a los anarquistas, menos preocupados por la venganza que por la justicia. La bomba de Pallás contra el general Martínez Campos, vencedor de la República, derrotando al valeroso guerrillero Xic de la Barraqueta en las estribaciones del Tibidabo, fue nada más que la respuesta del pueblo contra la reinstauración de la Monarquía caciquil y cavernaria. Los explosivos del Liceo respondieron al fusilamiento de Pallás, y cuenten los reaccionarios quienes de entre ellos prepararon la farsa sangrienta de Cambios Nuevas en busca de licencia para destruir al elemento anarquista, torturando y matando en Montjuich de la forma más salvaje posible. Cánovas pagó con la vida esa inquisición suya.

En cuanto a la Confederación Nacional del Trabajo difícilmente ha encontrado un lapsus de dos años para desarrollarse normalmente. Su primera clausura tuvo lugar en 1911, un año después de haber sido creada, con centenares de compañeros encerrados gubernativamente. Sus huelgas fueron sistemáticamente contratadas a trancazos, intervenidas parcialmente por la Guardia de Seguridad y la Guardia Civil. Los jueces y los inspectores de policía en todo tiempo se han dedicado más a encartar y a perseguir libertarios confederales que a molestar a los pillos de baja y alta estofa. Los criminales de derecho común siempre han gozado de mejor trato en las comisarías que los idealistas de la C.N.T. y la F.A.I.

La caída mortal de Canalejas fue precipitada por el fusilamiento del fogonero naval Sánchez Moya, sublevado en 1912 por la República, además de un castigo por haber instituído el brazal militar para reventar la huelga de M.Z.A. Dato cayó fulminado como presidente del Consejo de ministros, cuyo gobierno sostenía la política de asesinatos que en Barcelona y provincia costó la vida de más de 500 compañeros nuestros. ¿El inicio de aquella campaña terrorista? Búsquenlo en el asesinato del cilindrador Tero y del curtidor Segura, a eso del 1918, a cargo de las bandas Kœnig y Bravo Portillo, éste último jefe de policía y al propio tiempo espía de los alemanes en guerra contra Francia e Inglaterra. La propia muerte del fabricante Barret (1917) se debe al hecho de fabricar pertrechos de guerra destinados a los franceses.

La ley de fugas, el señor Heleno no la ha sufrido, pero su señor padre pudo haberle explicado la verdad de la misma. En tiempos de Maura, esa ley salvaje no fue aplicada, con todo y ser, el jesuita Maura, causante de la estúpida ejecución de cinco hombres en 1909, entre ellos el pedagogo Ferrer Guardia. Tuvo que ser Dato quien tolerara tal barbaridad para que los anarquistas se cobraran el delito de la forma que lo hicieron. ¿Pretende el señor Heleno que los anarquistas ofrezcan la mejilla izquierda cuando el enemigo le ha abofeteado la derecha, bochorno que ni los clericales soportan, todo y siendo los propagandistas de las ideas cristianas?

Por hoy cortamos, pero seguiremos.

Inscribiéndonos en

nos ayudaremos a nosotros mismos, puesto que la ayuda ajena brilla por su ausencia

# JORNADA CONFEDERAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

Hoy nos cumple anunciar un acontecimiento artístico que dará satisfacción a los amantes de la música clásica. Se trata de la inclusión en nuestro Programa del compositor, musicógrafo y concertista de guitarra:

MANUEL CARRION

ventajosamente conocido en los medios artísticos y populares de París por sus conciertos de sala y por su labor grabada en discos. Nuestros íntimos confederales conocen el valor estilista del amigo CARRION por haberle visto actuar en una sesión de la Peña Racionalista, en la cual dejó un sabor tan grato que resultó difícil disipar. Tanto es así que fueron varios los concurrentes a la fiesta que decidieron «prolongar» el concierto hasta lo infinito adquiriendo, en la tienda, el disco que contiene el programa que CARRION desgranó en la Peña.

Por fortuna, el 20 de abril lo volveremos a tener entre nosotros. Con él, este Programa se enriquece.

# Gran Mitin en Avignon

EL DOMINGO 30 DE MARZO, a las nueve de la mañana, en la SALA DE FIESTAS DE LA MAIRIE.

El acto está organizado por la Zona «B» de propaganda del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, y patrocinado por la Libre Pensée.

En dicho acto harán uso de la palabra los compañeros siguientes:

P. MERIC, por las J. S. R. francesas.

Nicole ROUSSEL, de la F. A. F.

Aristide LAPEYRE, en nombre de la Libre Pensée.

J. MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el Exilio.

¡Compañeros, antifascistas, acudid todos al acto de solidaridad con las agitaciones estudiantiles del mundo entero y para protestar de los crímenes que diariamente viene cometiendo el fascismo español contra el pueblo indefenso!

# Briznas

EL comunismo marxista es un feudalismo político, social y económico. El tecnicismo, al paso que va, se presenta como un feudalismo social, industrial y económico. Convergiendo, los dos feudalismos modernos se confabulan para establecer el nuevo servilismo.

***

El comunismo marxista, que de comunismo no tiene nada, si no pensamos en el cuartel, y de marxismo su mito usado, usado de tanto como es frotado para hacerlo brillar, habla con la boca llena de su sedicente realismo socialista y de su socialismo, real y todo. Sin ir más lejos hace unos días, una señora se desganitaba desbordada como un torrente rodando por peñascos, en la radio, que el régimen soviético es la sociedad perfecta, «¡anda, ridiós!», que diría un baturro. Porque es un secreto a voces que nada hay menos real ni menos social ni menos perfecto que esa realidad socialista de tramoya. En su «tupé» sin baburas retuercen el realismo hasta descoyuntarlo, ajustándolo a su dogma, sin parar en mientes ya que está lejos él, de todo dogma. Y yendo más lejos que la absurdidad de la divina encarnación, pretenden (y lo chocante resulta que lo consiguen en gran manera) hacer tragar en comunión despampanante las más grandes ruedas de molino que el absurdo humano y el social (absurdo por lo mentiroso) haya podido fabricar. ¡Oiga, de qué clase de cemento está hecha su cara!

Oh, sí. Ya comprendo. Su filosofía está hecha para uso de cortos de entendederas.

Pero lo chocante es que haya filósofos de oficio que con aguerrida desenvoltura dicen ser avanzados... Y poseedores de la *revelación* en su materialismo total. La religión roja tiene, además de su paraíso y de sus pontífices, sus adivinos: cáscara de nuez vana. Y dicen: «¡Fíjaros qué bonita es y qué dura». ¿Cuál, la nuez o la cara?

**FABIAN MORO**

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

**Combat Syndicaliste**
39, Rue de la Tour d'Auvergne - PARIS-9

Dispensé du timbrage

LE CONSERVATEUR DE LA
DOCUMENTATION INTERNATIONALE
5, RUE AUGUSTE VACQUERIE
P A R I S XVI - 3 2 4

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

B.D.I.C

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

27 MARS 1969
NUMERO 549
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# DU REGIONALISME AU FEDERALISME

**Bien qu'il ne soit pas indispensable de préciser la position de la C. N. T. vis-à-vis du référendum sur la régionalisation, nous pensons qu'il n'est pas superflu de mettre en relief la duplicité employée pour nous faire croire à une véritable modification des structures actuelles.**

**Disons tout de suite que notre Confédération, structurée sur le principe des régions, expression même des Unions Locales qui sont, elles, l'émanation de la volonté de la base, ne peut accepter qu'on accorde à la régionalisation des vertus sociales quand le grand maître à penser et à décider n'est autre que le préfet (après l'Etat).**

**C'est vrai que la régionalisation est au domaine social ce que la participation est au domaine économique; mais c'est précisément la raison pour laquelle les travailleurs, dans l'ensemble, ne veulent pas souscrire à ces réformes bourgeoises qui ne visent qu'à limiter tous les jours un peu plus le droit réel de l'ouvrier dans la gestion de la société.**

**S'il était vrai que les classes dominantes et au premier chef l'Etat, avaient l'intention d'instaurer une véritable participation, si la régionalisation n'avait d'autre objectif que celui de décentraliser le pouvoir, alors il ne fallait pas se contenter de demander au peuple de se prononcer par un simple oui ou non dans l'urne.**

**Si la participation et la régionalisation concernent tous les Français alors nous aurions dû tous nous sentir concernés dès le début. On aurait dû demander préalablement au peuple les formes de structure qu'il jugeait les plus appropriées pour sortir le pays de l'ornière économique dans laquelle il se trouve.**

**Peut-être va-t-on nous dire que le bon** populo **n'est pas encore mûr pour ce genre de consultation et qu'il faut laisser aux technocrates le soin de régler les détails; mais, alors nous posons une autre question : « Quelle peut être la valeur d'une consultation qui s'adresse à des diminués sociaux, à des êtres qui, incapables de déterminer leurs options sociales, seront inaptes, demain, à réaliser un programme qui leur est étranger ? » Et encore nous ne cherchons pas à soulever le rideau des corruptions officielles, si nombreuses de nos jours...**

**De nombreux travailleurs ne participeront donc pas à la consultation sur la régionalisation; mais ce n'est pas pour cela qu'ils se désintéressent des problèmes économiques et sociaux du pays. La contestation estudiantine a gagné certaines zones de la production, elle ira s'emplifiant pour démontrer que les travailleurs ont atteint leur majorité et qu'ils veulent des structures sociales correspondant à des besoins humains qui seraient satisfaits sans l'ingérance des politiciens de tous bords.**

**Les travailleurs ne peuvent accepter d'autre forme de régionalisation que celle basée sur le fédéralisme et qui veut que la commune libre et fédérée sur le plan régional et national, s'occupe de tout ce qui intéresse l'individu : Production, enseignement, logement, aménagement, hygiène, loisirs, etc..., et ce, dans le plus grand respect de la base qui s'exprimera dans la libre discussion des assemblées générales et accomplira dans la discipline librement consentie les décisions prises par les majorités.**

**Les moyens techniques aidant, ce sera alors l'ère de l'abondance dans une société où auront disparu les spectres de l'incertitude et du chômage, ceux de la haine et de l'agressivité, ceux de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ce sera la fin de la société du crime et de la mendicité.**

# Du « Gouvernement des Gens » à l'« Administration des Choses »

Qu'entend-t-on par « gouvernement des gens » ?

Un pouvoir, un Etat imposé à une communauté ethnique, ou élu par les membres de cette communauté, pour exercer l'autorité sur des sujets divisés par des intérêts multiples et contradictoires.

On peut dire aussi que le « gouvernement des gens » est une superstructure politique chargée de maintenir les hommes dans un cadre de « droit inégal », ce qui permet aux plus forts d'exploiter « juridiquement et socialement » les plus faibles.

On peut dire encore, que l'économie politique est une science se proposant de fournir à l'Etat les moyens les plus efficaces pour maintenir les hommes dans l'inégalité des conditions, cette inégalité étant la condition de la survie de l'Etat, de tous les Etats, qu'ils soient rouges, verts ou bruns.

Donc, quand des philosophes ou des politiciens proposent aux foules la recherche de la liberté sociale par des structures politiques, c'est-à-dire en utilisant un « Etat-idéal », pas comme les autres, chacun de ces charlatans sait fort bien — ou c'est un imbécile — que nul Etat ne saurait enfanter la liberté individuelle et sociale.

Quand certains étudiants contestent le pouvoir, le « système », tout en préconisant un autre pouvoir d'Etat, ils devraient savoir que, jusqu'à ce jour, aucun Etat, quel qu'il soit, n'a accordé l'autonomie réelle à l'université, ni l'autogestion réelle aux travailleurs des entreprises.

Il est dans la nature de l'Etat, dans son essence et dans sa volonté de survie, de ne pouvoir réaliser l'égalité économique et sociale.

Toute action politique est donc une marche dans les ténèbres.

Comment nos jeunes camarades, aidés par les enseignants, ont-il pu croire que l'action politique, qui est et ne peut être autre chose qu'une quête plus ou moins ambitieuse et autoritaire vers un système d'Etat, de pouvoir civique plus ou moins concentré, pourrait consentir à dépouiller le « gouvernement des gens » du privilège vital d'intervention — directe ou sous-jacente — dans la formation des esprits et l'orientation des caractères, alors que privé de cet attribut, cet Etat, quel qu'il soit, rouge, blanc ou vert, ne saurait plus assurer ni sa fonction, ni sa survie ?

L ' autogestion des entreprises, croyez-vous qu'un Etat puisse la couver sans en faire un rouage de son pouvoir ?

Regardez la carte du monde... Partout, même en Yougoslavie, vous ne trouverez nulle part une expérience valable de l'autogestion réelle, libre.

Des écrivains, à la suite d'Engels et dans le sillage de Proudhon, ont pu rêver d'un Etat à ce point sublime qui se forcerait à dépérir pour la joie et la liberté de ses sujets : autant en emporte le vent. ,

Toute solution politique ayant échouée, il s'agit donc de passer du « gouvernement de gens » à l'administration des choses, c'est-à-dire à une organisation sociale fédérant les deux grands services de la vie, les seuls utiles et nécessaires : production et distribution.

Il ne s'agit plus de faire appel aux passions partisanes, naïves et vaines mais de réaliser l'égalité économique et sociale sur les ruines du profit et de l'Etat. Toute transition est un piège politique, comme toute « valeur argent » est ferment de corruption : il faut vivre la liberté pour apprendre à l'organiser.

## JEUNESSE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Un groupe de jeunes camarades de Lyon et de sa banlieue prépare la formation d'un groupe de Jeunesse Syndicaliste Révolutionnaire de la 17e Union de la C. N. T. Prière aux jeunes intéressés par la création de ce groupe, de contacter le camarade Helios López, le samedi, de 16 à 18 heures. local de la C.N.T. Palais du Travail, place de la Libération. Villeurbanne.

# Les possibilités révolutionnaires libertaires

La révolte des étudiants, si théoriquement et socialement, elle ne satisfait pas totalement nos données positives et concrètes, a déterminé un traumatisme mental dans les esprits qui oblige ces derniers à réviser certains concepts, et à rechercher des voies nouvelles favorables à des projets plus étoffés.

...Nous voyons surgir d'une masse intellectuelle et militante en effervescence des bulletins, des journaux où chaque groupe s'efforce de démontrer que sa propre mixture conditionne l'avenir, ou que, plus radicalement, rien ne sert de prévoir, « frapper est l'essentiel ».

Ce qui nous a frappé, c'est que toutes ces bonnes volontés ne semblent pas tenir compte des possibilités contre-révolutionnaires du conservatisme social. Or, pour prévenir cette action fasciste qui n'attendra pas le dernier quart d'heure (Debré-Franco) pour combattre par la violence la volonté révolutionnaire du prolétariat : que faut-il faire ?

A notre avis, il nous faut acquérir la sympathie des travailleurs lucides, en vulgarisant dans les entreprises les données sociologiques qui rendraient possible une révolution constructive et libertaire.

Les étudiants eussent gagné en confiance chez les travailleurs, en les invitant à s'emparer de l'abondance et de ses moyens, non. Pour gaver les ventres, mais afin d'établir un plan de « production - distribution » au sein duquel régnerait l'égalité économique, et où seraient vulgarisées les techniques de régulation des naissances... Contester tout pour changer de gouvernement, d'Etat, est une entreprise irréfléchie...

Le maintien du salaire propage dans les masses, chez les intellectuels comme chez les manuels, la notion de profit individuel, et non le sentiment d'une participation au bonheur individuel et collectif.

Quelle que soit l'imagination d'une organisation socialiste étatiste, toute ouverture vers l'égalité économique et sociale, se trouve obstruée par l'inégalité des rétributions et le complexe salarial...

La société ne peut se placer au service de l'individu que si ce dernier abandonne toute appropriation personnelle.

Après analyse des systèmes et des expériences, on peut affirmer que l'homme ne peut jouir des richesses de la civilisation que par la consommation et l'usage libres de la production communautaire

Tout intéressement financier, comme en Russie, aboutit à la reprise des données financières de l'économie capitaliste. En Tchécoslovaquie, il a provoqué un recul révolutionnaire camouflé sous le cri de ralliement « du socialisme dans la liberté ».

Le pays avait réussi à réduire les différenciations entre les rémunérations des intellectuels et des ouvriers spécialisés, ce qui semblait intolérable aux premiers qui n'acceptaient pas d'être traités sur un pied d'égalité.

Il est également certain que la dictature pesait sur les esprits, que la censure, les représailles, les crimes du pouvoir révoltaient les consciences et que ces abus d'autorité entraînaient les volontés vers plus de liberté, et par aveugle contradiction, vers un retour à la « démocratie politique ».

Les dictatures bolchevistes ne peuvent que provoquer la rétrogradation de la pensée socialiste : l'hydre capitaiste attend alors ses victimes pour broyer leurs cerveaux sous la masse des profits.

Revenons aux révoltes étudiantes afin d'en tirer quelques conclusions :

Les étudiants révolutionnaires allemands lancèrent une action très étudiée et préparée dans un pays dont les deux vertus principales sont : l'organisation et la soumission. Ce fut une bombe qui venait troubler tout un pays dans son art de produire et d'obéir.

Ce fut un événement sans précédent : oser défier les forces d'autorité en trouvant en soi des raisons de désobéir... : kolossal et humain.

L'erreur de ces étudiants fut de croire que la classe ouvrière, embrigadée dans les syndicats, satisfaite de sa participation gestionnaire (un mythe) dans la grande industrie, ferait chorus avec leurs contestations.

Comment admettre qu'une masse aussi domestiquée aurait pu se joindre à une révolte qui ne lui apportait aucune donnée sur la manière dont elle vivrait après le grand soir ?

L'incertitude dans l'avenir engendre toujours une paralysie dans l'action.

Le « mouvement du 22 mars », qui fut l'animateur de la révolte des étudiants en France, participa de la même illusion : « attendu que notre action se propose de créer les conditions révolutionnaires pour un changement de civilisation favorable à tous les travailleurs (mais lequel ?), ces derniers ont donc intérêt à participer à notre révolte, à seule fin que la « brèche ouverte par les étudiants devienne le départ d'un assaut général contre l'économie capitaliste. »

Certes, le caractère frondeur des Français les prédispose à la révolte, mais dans une société qui les assure encore aujourd'hui d'un standard de vie passable et humiliant, comment ces travailleurs auraient-ils pu se joindre aux étudiants sans connaître quelque peu les schémas de reconstruction révolutionnaire que l'on se proposait de réaliser ?

Les divagations littéraires sur le spontanéisme révolutionnaire des masses (quelle facilité !), sur leur faculté créative, alors qu'elles vivent dans une ignorance quasi complète de ce qu'elles sont, de ce qu'elles peuvent faire, n'ont pas cessé d'apporter à des exaltations irresponsables, de bonnes raisons pour mettre dans les « mots » ce qu'elles sont incapables de construire.

Les travailleurs allemands et français se sont donc refusés à une bagarre qui, dans le meilleur des cas, n'aurait pu déterminer qu'un changement de gouvernement, pareillement attaché au profit et à l'inégalité économique et sociale que le précédent, fut-il de l'est ou de l'ouest.

La religiosité politique des masses ne permet pas encore d'envisager le « passage du gouvernement des gens à l'administration des choses », mais c'est pourquoi il est grand temps de se mettre à l'ouvrage.

La révolte des étudiants — par une déformation de ses propres données analytiques a voulu prouver que la créativité du peuple était fonction de son impréparation sociologique. En Allemagne comme en France, c'est exactement le contraire qui fut prouvé.

On pourrait exprimer ainsi la conclusion provisoire qui se dégage de ces actions : « Il y a intérêt à ce qu'une minorité intellectuelle et manuelle (la plus large possible) soit toujours en état pré-révolutionnaire dans un syndicalisme libertaire, afin de prendre des initiatives susceptibles de frapper les esprits, et d'amorcer les grandes mutations de civilisation en apportant aux travailleurs une plus « grande confiance dans leur « pouvoir faire » et le sens de leur dignité. Ces actions directes ne sauraient toutefois entraîner les masses que si, au préalable la vulgarisation des théories libertaires sur le « passage du gouvernement des gens à l'administration des choses » avaient été vulgarisées par des militants et des groupes représentant une homogénéité parfaite. »

*(A suivre)*

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

## LE COMBAT SYNDICALISTE

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

Date à retenir:

Le Dimanche 20 Avril

Grande Journée de Solidarité au

PALAIS DE LA MUTUALITE

à PARIS

Le matin à 9 heures : **Grand Meeting Antifasciste, de soutien et de solidarité envers les étudiants et travailleurs d'Espagne,** avec la participation de camarades affinitaires et marquantes personnalités du monde des lettres et du barreau.

L'après-midi à 14 heures : **Grand Gala de la Solidarité,** avec un programme de choix.

C'est une organisation C. N. T. française.

# *L'anarchiste Bakounine dans la littérature*

VI

## « Le Siegfried », de Richard Wagner

Pour faire diversion à ses préoccupations, Wagner ébauche des drames nouveaux durant l'été 1848. C'est ainsi que « La mort de Siegfried » (1) est achevé à la fin de l'année, ainsi qu'un drame historique, « Frédéric Barberousse », figure qu'il écarta « comme trop contingente ».

« Siegfried, écrit Jacques Mesnil, représentait à ses yeux, l'homme dans toute sa force, dans toute sa spontanéité primordiale, l'homme libre qu'aucune loi extérieure, aucune convention ne comprimait, ni ne dénaturait encore : en lui l'amour n'était point voulu, n'était point le résultat de la réflexion, il était le ressort de la vie, il était la vie même. »

Wagner a pour Michel Bakounine une admiration qui va jusqu'à l'exaltation. Laissons-le parler :

« Tout en lui était colossal et d'une force naïve. Je ne crois pas qu'il se soit jamais soucié de moi : au fond il ne cherchait plus guère les intellectuels. Ce qu'il voulait c'était des natures énergiques et prêtes à l'action. » (2)

Plus loin, il ajoute :

« Cet anéantissement de toute civilisation excitait son enthousiasme; pour y arriver, il voulait user de tous les leviers politiques possibles et cette utopie formait le sujet de sa conversation, où parfois se mêlait une gaieté ironique. » (3)

Et poursuivant la description et les souvenirs de sa rencontre avec cet « homme sensible et aimable » qui prenait part « à toutes (mes) préoccupations et à toutes (mes) inquiétudes », Wagner parle d'abondance de Bakounine. Toute sa vie d'ailleurs, le compositeur gardera la nostalgie des croyances héritées de Bakounine; dans toute son œuvre, il ne s'en départira pas.

Hanté par les aspirations de l'anarchiste russe, Wagner ne cesse d'amalgamer à ses poèmes un peu de la doctrine du nihiliste, et c'est pourquoi il clame : « La seule et unique joie digne de l'homme et de la vie c'est l'amour. »

Tout cela se retrouve avec quelques réticences dans « Ma vie ». Sans doute, Wagner y met-il des formes. Il ne faut pas oublier que ce n'est qu'après coup qu'il dicte ces pages de sa vie à sa femme. Elle sont un peu arrangées pour la postérité. L'artiste est parvenu au sommet de la gloire. Il veut survivre au-delà de cette société qui l'a enfanté dans des heures de luttes, de souffrances et de révolte, qui l'on forgé tel qu'il est devenu. Ces souvenirs ne doivent pas lui faire honte et ne peuvent lui porter ombrage. Mais certains pourraient les utiliser pour flétrir l'homme et son œuvre. Wagner ne le sait que trop.

Il sait également qu'on peut trouver dans l'arsenal de souvenirs d'une vie mouvementée, des aventures qui, exploitées avec destérité, pourraient le dénigrer. On ne s'en est point privé.

C'est dans une lettre écrite de Zurich, le 14 août 1851 à son ami Roeckel, qu'il nous parle de son jeune Siegfried :

« Mon héros a grandi sauvage dans les bois. »

Zurich, pour Wagner, c'est l'exil, mais pour le poète délié de ses obligations par ce mandat d'arrêt lancé contre lui, détaché de la servitude professionnelle, « délié de son serment au roi », et libéré de sa femme, c'est la liberté. Mais hélas, c'est aussi la misère, car la ville n'a guère d'orchestre, guère d'opéra qui lui permette de gagner sa vie. Il ne tardera pas à s'en aller vers la « Babylone moderne ». Liszt lui prépara les voies de Paris.

Que penser de ce rappel de R. Wagner, lorsqu'il se sent baigné de bonheur sur le sol helvétique ?

« Rien ne peut être comparé au sentiment de bien-être qui me pénétra lorsque je me sentis libre... Aucune considération ne m'attachait plus à aucun mensonge... Je pouvais crier au monde que moi, l'artiste, je le méprisais du plus profond de mon cœur... Pour la première fois de ma vie, je me sentais libre envers et contre tous, sain et joyeux, bien que je fusse incapable de dire où je devrais me cacher le lendemain, où je pourrais respirer l'air du ciel. »

Cette page aurait pu être signée de Bakounine, tant elle correspond à l'état d'âme du proscrit qui, chassé de pays en pays, retrouve à chacune de ses haltes, un havre où se reposer quelques instants, des rigueurs des lois.

Dans son livre remarquable, Henry Malherbe écrit : « Richard Wagner révolutionnaire, l'un des plus actifs, des plus indomptables révolutionnaires de son temps. »

On ne peut l'ignorer, Richard Wagner compose son « Tannhauser » « en haine contre le monde », et l'esprit du peuple, il le voit en Elsa, lorsqu'il compose son « Lohengrin ».

« Elsa, la femme, cette expression la plus fatale de la fatalité sensuelle, a fait de moi un révolutionnaire total. »

Pour comprende l'état d'esprit de Wagner, il faut savoir qu'à Paris le 22 février 1848, éclate la Révolution qui sera « une traînée de feu » de Vienne à Berlin, de Hambourg à Dresde et développe un esprit de révolte. La contagion est indéniable et l'histoire ne la conteste pas.

Wagner s'enflamme pour les idées révolutionnaires et plaide les thèses les plus extrémistes. Un bouleversement social seul, à ses yeux, répond à ses aspirations.

Privilèges et privilégiés sont balayés en son esprit et, son talent aidant, il signifie à ces mauvais maîtres, la fin de leur raison d'être, de leur corruption et de leurs jouissances.

Sans doute peut-on rétorquer qu'il a tiré profit des favoris, mais ce faisant, Wagner n'a jamais pris pour eux. (5)

Tel est le personnage et selon lui, l'humanité ne sera sauvée que par l'amour, la haine n'étant que le second visage de l'amour, peut-être un visage désenchanté, peut-être un visage profané de l'amour.

Qui nous dira la pensée intérieure de ce génie qui vibre dans la grandeur de l'homme ? Pour la réaliser, cette grandeur, Wagner n'hésite pas à tracer le chemin à coups de hache, mais il en subira les contre-coups. Si son imagination poétique lui inspire quelques poèmes révolutionnaires, les pouvoirs publics, eux, lui retirent « Rienzi » du répertoire du Théâtre Royal. La presse a fait sa besogne délatoire.

Cela ne peut l'arrêter dans ses élans révolutionnaires, car en lui, la révolution triomphe et c'est elle qu'il veut servir.

Wagner est un intuitif. Toute sa vie, il subira l'influence du milieu ambiant. Il n'a jamais été un théoricien abstrait. Si, comme certains l'ont écrit, il ne peut puiser des idées dans les gros livres d'autres théoriciens, il n'ignore point Bakounine, Proudhon, Lamenais et même Weitling. Sa spontanéité et sa philosophie naturelle entrent de plein fouet dans son génie, qui grandit avec ses propres expériences. Et pourtant...

Il prêche la révolte avec une exaltation rare qui fait toute la valeur de son œuvre. Si dans son orchestre on entend mugir les roulements d'une guerre civile, l'architecte scelle une aventure en une œuvre puissante et pleine d'ambition.

N'a-t-on pas dit que « La Walkyrie » et « Sieggried » étaient les parties les mieux venues de la Tétralogie ?

Pour Wagner, il faut « jeter bas les barrières pour retourner à l'innocence primitive, à l'innocente pureté, à la candeur première. »

Ainsi se fait jour chez lui, cette grandiose révolte qui veut dévaster le monde. Dans sa pensée se précise le songe qui l'obsédera et dominera son art. Sa musique, sa poésie seront l'aboutissement de ses tourments, jusqu'au soir de sa vie.

Œuvre libératrice s'il en fut, Wagner exaltera ses idées incendiaires dans une production débordante de force, de beauté et d'amour. C'est le message d'un artiste contre une prétendue civilisation; ce sont les cris passionnés d'un être dévoré de justice et de droit, d'un homme qui veut l'égalité sociale entrevue au travers des contacts humains.

Nous dirons, pour préciser, que Wagner affirme et crie sa foi d'anarchiste, mais peut-être est-il un anarchiste qui s'ignore.

Comment alors ne pas saisir toute la propulsion de la pensée idéalisée de Bakounine dans l'œuvre de Wagner, lorsqu'il jette l'anathème aux chefs qui font « régner un régime d'oppression, de rapine et de ruse ? ?

Wagner n'a de cesse de briser les cadres de la société où il se voit dans l'obligation de vivre. L'influence de Bakounine se manifeste alors avec une rare intensité. Il proclame des vérités et des espérances identiques à celles du rebelle, du proscrit.

« La Tétralogie » ou « L'Anneau du Nibelung » (6) es la forme employée par Wagner pour servir la grande cause qui doit bouleverser et rénover le monde. Sa manière est d'autant plus forte et persuasive, qu'il y mêle sa révolte qu'il veut communiquer aux hommes.

Il faut avant tout, s'imprégner de cet état d'âme chez Wagner, et se rappeler que la Révolution fait rage à Dresde dès 1849 et qu'il y adhère de corps et d'esprit. Il écrit :

« La musique ne doit jamais, soit en elle-même, soit dans les combinaisons où elle entre, cesser d'être l'art d'être l'art suprême et rédempteur. »

La signification révolutionnaire de « La Tétralogie » n'est plus contestée par les critiques et les admirateurs du génial musicien. Si certains veulent accepter la rénovation du drame lyrique, ou, non moins importantes, les modifications hardies introduites dans l'harmonie musicale et dans l'orchestration, libre à eux de se soustraire à la réalité, en se drapant dans l'incompréhension. Relevons dans « Art et Révolution » :

« La beauté et la force comme fondements de la vie sociale ne peuvent créer un bonheur durable que si elles appartiennent à tous les hommes ».

Ensuite :

« Mais ils méconnaissent la véritable nature du grand mouvement social; ce qui les égare, ce sont les théories en vue de nos socialistes doctrinaires, qui veulent conclure d'impossibles pactes avec la société actuelle; ce qui les trompe, c'est l'expression immédiate de la colère de la partie la plus souffrante de notre société, colère qui, en vérité sort d'un instinct naturel plus profond, plus noble : l'instinct de jouir dignement de la vie, dont l'homme ne veut plus payer péniblement l'entretien matériel en dépensant toutes ses forces vives, mais dont il veut goûter la joie en homme, en réalité, l'instinct de se dégager du prolétariat pour s'élever à l'humanité artistique, à la libre dignité humaine. »

Wagner nous dit encore :

« On ne crée rien dans l'histoire; toutes les choses se font d'elles-mêmes selon leur nécessité intérieure. Mais il est impossible que l'état, le but auquel le mouvement aura un jour abouti, ne soit diamétralement opposé à l'état actuel, sans quoi toute l'histoire ne serait qu'un tourbillon tumultueux et confus et non un fleuve qui, malgré ses méandres, suit toujours sa direction principale. »

Enfin, citons ce passage du « Droit à la vie » :

« Lorsque le but de vivre de notre homme libre de l'avenir ne cessera d'être l'acquisition des moyens de subsistence, et lorsque l'industrie, au lieu d'être notre maitresse, deviendra notre servante, nous mettrons ce but dans la joie de vivre et nous nous efforcerons de donner à nos enfants la capacité et la force de jouir de cette joie le plus effectivement possible. »

**HEM DAY**

*(A suivre.)*

(1) « La mort de Siegfried » est le titre primitif de la première ébauche de « L'Anneau de Sibelung ».
(2) « Ma vie ». T. II. P. 266.
(3) « Ma vie ». T. II. P. 268.
(4) Partie de « Mein Leben » (Ma vie). 1813-1842. Tirage hors commerce destiné à des amis. 1870.
(5) Les lettres de Wagner à son roi sont cependant curieuses...
(6) « L'Anneau du Niebelung ». Certains écrivent des Niebelungen.

# COMMUNIQUE

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Retrouve ta dignité d'homme en brisant l'esclavage déguisé que tu supportes.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

INFORMATION CONFEDERALE

Afin de ne pas retarder les préparatifs du prochain Congrès Confédéral qui se célèbrera les 24-25-26 mai prochain, nous informons les syndicats que la date limite pour adresser vos suggestions à présenter à l'ordre du jour du congrès reste fixée au 12 avril. Passée cette date, les circulaires seront établies en fonction des textes reçus et adressés à la base.

*Le bureau confédéral.*

## Gran Mitin en Avignon

EL DOMINGO 30 DE MARZO, a las nueve de la mañana, en la SALA DE FIESTAS DE LA MAIRIE.

El acto está organizado por la Zona «B» de propaganda del Núcleo de Provenza de la C.N.T. de España en el Exilio, y patrocinado por la Libre Pensée.

En dicho acto harán uso de la palabra los compañeros siguientes:

P. MERIC, por las J. S. R. francesas.

Nicole ROUSSEL, de la F. A. F.

Aristide LAPEYRE, en nombre de la Libre Pensée.

J. MUÑOZ CONGOST, por la C.N.T. de España en el Exilio.

¡Compañeros, antifascistas, acudid todos al acto de solidaridad con las agitaciones estudiantiles del mundo entero y para protestar de los crímenes que diariamente viene cometiendo el fascismo español contra el pueblo indefenso!

## ALLEGRO MA NON TROPPO

*(Viene de la página 4)*

bemos por qué. Dicen sus cositas mordaces, más bien por mantener la fachada de antifranquismo, cosa que está muy bien vista en todo el mundo, que por sincera convicción y repugnancia dictatorial. En todo caso zascandilean por todas partes con su proverbial espíritu acomodaticio, en busca de popularidad que más tarde ha de repercutir en los éxitos editoriales de sus libros, Las manifestaciones de García Márquez en la revista «Indice» son un claro exponente de lo dicho y que contradice la esencia de lo por él manifestado. A cierta pregunta de su interlocutor contesta de este modo: «Mira, aquí los periodistas te joden menos. Yo he visto a Vargas Llosa, en Lima, y a Cortázar, en Buenos Aires, descuartizados y tratados como Sofía Loren...» Entonces, ¿es que busca climas más benignos y teme a la crítica demoledora de sus compatriotas? ¿Huye de un claro enfrentamiento con las responsabilidades que su condición de intelectual le acarrean? Añade que los intelectuales, tanto de dentro como de fuera, han traicionado la revolución cubana, cosa por demás cierta, y que para Cuba este es el momento difícil y no el de la Bahía de los Cochinos. Según él Fidel Castro ha resistido el cerco de USA, pero se le hace muy difícil aguantar el de la URSS, la cual, para mantener y extender sus mercados, pacta con los gobiernos oligárquicos iberoamericanos. Sigue diciendo que con la muerte del «Che» Cuba ha perdido su Vietnam. Los campesinos y obreros latinoamericanos lo ignoran todo de Cuba, pues los diarios funcionan para cerrar el paso a toda información sobre la isla. Los intelectuales engañaron a Castro ocultándole esta situación, y éste está harto de ellos, ya que no le sirven para nada. Pasan quince días en La Habana viviendo a cuerpo de rey en magníficos hoteles, a costa de la Revolución, y luego firman un manifiesto; pero no cogen un fusil... Cree que los iberoamericanos necesitan líderes y que suponen haberlos encontrado en los escritores. Suposición justa y lógica, porque si no, a ver, ¿para qué sirven los escritores? «A todos los coloquios que asisto — prosigue — sólo se me hacen preguntas políticas. ¡Vamos a por el poder! ¿No? El peligro está en que cuando se den cuenta de que un escritor es sólo un escritor, se sientan decepcionados y nos apedreen. Los jóvenes piensan que tenemos poder y dicen: Pues si tienen poder y cojones, que se queden aquí, con nosotros». La juventud americana de habla española tiene toda la razón. El escritor que se precie de tal no sólo tiene contraída una responsabilidad revolucionaria, sino una gran responsabilidad que se centra en su papel de instigador, orientador y doctrinario. ¿Qué quiere decir eso de que «un escritor es sólo un escritor»? ¿Quiere decir, acaso, abandonar América donde tanto hay que hacer, como las ratas abandonan el barco náufrago, deambulando por las capitales europeas en busca de aplauso, a escribir sus novelas en lugares «climatizados», como Vargas Llosa en Mallorca, como el desertor de la revolución cubana Cabrera Infante, y como él mismo en Barcelona? ¿A qué se debe esta unánime desbandada migratoria de uno a otro continente? Por eso García Márquez, al igual que la mayoría de sus colegas, no nos convence; y no nos convence ni siquiera cuando intenta sus pequeños alegatos cáusticos en contra de sus compañeros españoles y del régimen español. En último extremo, ¿qué autoridad moral les asiste para impugnar a los intelectuales hispanos, cuando su propia conducta como tales deja tanto que desear? He aquí una de sus recientes manifestaciones que puede servir de paradigma: «La acogida dispensada a nuestros libros en España prueba hasta qué punto nuestros problemas y nuestras obsesiones son idénticos que los de los españoles. La parálisis actual de la literatura española no se explica teniendo en cuenta que las últimas obras maestras de España han sido escritas bajo la Inquisición». Cierto, muy cierto que la inquietud espiritual nunca ha encontrado trabas insalvables para su expansión. Pero, ¿qué hay que entender por una obra maestra? Si por tal se considera una obra estilística, estética y literariamente hablando, sin más, no creemos que ninguna Inquisición le ponga muchos peros. Otra cosa ocurre cuando la obra, además de los atributos citados, lleva en su seno el germen innovador, subversivo y revolucionario. Entonces es cuando hay que arriesgarse; entonces es cuando, además de inteligencia y fantasía, es preciso tener cojones, para decirlo con el mismo grafismo de García Márquez. Pero es escritor colombiano debe saber muy bien que las glándulas testiculares es muy frecuente que una gran mayoría de hombres las lleve de corbata. Y sálvese quien pueda.

### UN EXTRAÑO DEFENSOR DE LA LIBERTAD

Creo que dije más de una vez que la capacidad de asombro es algo que está desapareciendo con la celeridad del rayo de la mente humana. Tantas cosas increíbles se ven y tantas cosas absurdas se oyen al filo de los días. Pero ante algunas de ellas, no sé si por algún rescoldo que siempre queda o por una indefinible ingenuidad de adolescente, el caso es que uno no puede impedir el que los ojos tiendan a desorbitarse más por un mecanismo instintivo reflejo, que por un proceso de elaboración mental, pues tal es la fuerza del impacto que la repulsa del instinto de defensa hace casi inútil, por rapidez automática, la intervención intelectiva.

Tenemos, pues, que el Sr. Garrigues Walker (Don Joaquín), un prohombre de las finanzas, en un coloquio celebrado en el Centro de Estudios Contemporáneos sobre el tema «La solución del capitalismo en España», ha dicho nada menos que en España el capitalismo tiene mala prensa (¿quién habría de suponerlo, Don Joaquín?) y que ésta colabora a crear un clima anticapitalista en España (francamente desolador, Sr. Garrigues); que nuestro país marcha equidistante del socialismo y del capitalismo (sí, pero menos), lo cual es causa de que en España no existan empresas de categoría mundial, y que el capitalismo, junto con la democracia (extraño maridaje, Sr. Garrigues, pero no inviable), nació en defensa de la libertad. Pasemos por alto eso de que el capitalismo tiene mala prensa en España, y de que ésta equidista entre socialismo y capitalismo, cosas ambas tan difíciles de digerir como las piedras de molino. Lo que más nos ha llegado al alma, sin embargo, es lo de que el capitalismo nació en defensa de la libertad, aunque para ello condescienda, como algo accesorio, a reconocer la ayuda de la democracia. El Sr. Garrigues ha de perdonar la crasa ignorancia en que estábamos sumidos, pues hasta ahora nosotros creíamos que ocurría todo contrario, es decir, que el capitalismo era la conditio sine qua non de la existencia de la libertad. Quizá haya un malentendido en eso de apreciar de qué clase de libertad se trata. ¿Se refiere el Sr. Garrigues a la del propio capitalismo, a los capitalistas y detentadores del monopolio del dinero? ¿O acaso se refiere a la libertad que tiene el obrero a morirse de hambre, a cambiar de empresa cuando es despedido sin contemplaciones, a la libertad de que goza para luchar con la lengua fuera en busca del pan nuestro de cada día, a la de comerse y reconcomerse su dolor, su rabia y su impotencia de dientes para adentro por miedo a esa libertad de expresión que sólo permite declaraciones tan relevantes como las del Sr. Garrigues? Creemos sinceramente que el Sr. Garrigues está algo desplazado en el tiempo. La Edad Media sería su ubicación ideal: un señor feudal de horca y cuchillo con derecho de pernada por si fuera poco.

**Juan Español**

## chispas

*«La Iglesia quiere ser servidora de la humanidad.»*

*Desapareciendo, lograría su objetivo.*

∴

*«John Wyndham, escritor del género ciencia-ficción, ha fallecido.»*

*Por esta vez no hay ciencia fictiva que valga.*

∴

*Rumor madrileño:*

*«Para las recepciones de El Pardo fotografiadas, se utiliza un Franco de madera.»*

*Así «el otro» no sufre desgaste.*

∴

*«El teniente coronel Espáriz Villaverde disertó sobre* El Pirineo catalán *y sus pasos, y al terminar fue felicitado y propuesto para la Medalla de la Orden del Contrabando».*

∴

*En docta conferencia, don José Sans responderá (en Barcelona) a la pregunta: «¿Por qué un Mercado Común Europeo?»*

*Suponemos la respuesta: Para que España vaya de compras al mismo.*

∴

*«A eso del mediodía, el tráfico en Madrid es imponente.»*

*Ya barruntábamos que, merced al amparo del régimen, en Madrid y fuera de él el número de traficantes es inmenso.*

∴

*En el «intercambio cultural» sostenido en Madrid entre los ministros de Asuntos Exteriores de España y Francia, monsieur Debré no logró que la «Estación de Francia» de Barcelona recobrase este nombre que borró el franquismo cuando en 1939 se apoderó de la capital catalana.*

∴

*En Sevilla el mes pasado hubo terremoto, y en Sevilla hay un periodista muy sagaz que se apellida Sagazo y usa lentes. Pues durante el seísmo en Sevilla hubo rotura de cristales y a Sagaza se le rompieron los suyos.*

*Por consiguiente, el sagaz periodista no «vio» el terremoto y no informó del mismo.*

# ANTENA

### MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID. — En el período de enero a septiembre de 1968 el valor de las letras protestadas subió nada menos que a 76.000 millones de pesetas (1.085 millones de dólares), con aumento del 14,99 por ciento sobre los efectos protestados en el mismo período de 1967.

### YA EMPIEZA

LOGROÑO. — En los primeros días del mes de mayo próximo, el obispo de la localidad logroñesa de Calahorra concelebrará con ocho párrocos una misa solemne en el templo calagurritano de los Santos Mártires, acto religioso que será amenizado con música moderna, interpretada por dos conjuntos «ye-yes».

Bueno, calagurritano,
bien lo ves:
lo que decían profano
no lo es.
¡Ye-Yes!

### SINTESIS INFORMATIVA

VITORIA. — Representantes de las diputaciones de Vizcaya, Guipúzcoa y Alava se reunieron por asuntos «coordinacionales», y según el reportero de Cifra la noticia podría darse así de abreviada: «La tri-delegación diputacional se reunió en la Dip. Provincial con carácter informal en cambio de impresiones inicial para evitar la acción interferencial.» ¡Movimiental!

### NO HAY HUELGA

MADRID. — No la hay en el Tribunal de Orden Público, por supuesto. La semana pasada el director de «Destino», Néstor Luján, ha visto confirmadas en el Supremo las dos multas de 50.000 (y pago de las costas de la reclamación) según condenas impuestas al reclamante por el T.O.P. en 1968.

Rechazo supremático parecido lo ha sufrido Antonio Herrero Losada, director de la «A.E.P.», que deberá pagar las 50.000 pesetas que el T.O.P. le impuso por «información abusiva».

El fiscal del T.O.P. solicita que éste imponga al canónigo malagueño José Mª González Ruiz la pena de tres meses de cárcel firme y multa de 10.000 pesetas, convicto y confeso de haber publicado un escrito no concordante con el dogma franquista.

Por haber presidido una reunión en Filosofía y Letras de Madrid, el propio fiscal repite su deseo de condena a tres meses de arresto y las diez mil del ala, contra el estudiante Pedro Giral Pascualena.

Por haber colocado pasquines que expresaban «Liberdade pra Galicia» y «Viva Galicia socialista y libre», el T.O.P. ha condenado a José Mª Alvarez González a seis meses y un día de prisión y 2.000 duros de multa.

### LA JARANA

BARCELONA. — La policía asaltó el ex monasterio de San Pablo del Campo, sito en la parte superior de la calle de dicho nombre, y dice que en el interior encontró a dos comunistas del P.S.U.C. imprimiendo papeles clandestinos en multicopista. El arzobispo no niega la existencia del «delito», pero exime de culpas al clero de la casa, quejándose al propio tiempo de que la autoridad verifique registros en los templos sin advertir siquiera a la potestad eclesiástica.

### ACCIDENTE DEL TRABAJO

BRESCIA (Italia). — El fiscal en jefe de los tribunales de Brescia, Agostino Pianca, murió poco después, a consecuencia de una brutal agresión de que había sido víctima en su propio despacho. Un hombre se presentó en el Palacio de Justicia y pidió hablar con el magistrado. Una vez introducido, el visitante, sin decir palabra, sacó una pistola y disparó a bocajarro cuatro tiros contra el fiscal. Fue llevado en gravísimo estado al hospital, pero falleció poco después. Tres de los disparos le habían alcanzado el rostro y el otro penetró en el corazón. El agresor, Loris Guizzardi, de 64 años, fue arrestado. Al parecer, había salido hacía poco de la cárcel y el motivo del crimen fue la venganza contra quien había pedido su condena.

### RISCOS, RIESGOS Y ABANDONOS

BARCELONA. — En la parte alta del poniente barcelonés existe un pueblo llamado Rubió solamente famoso por ser la cuna del bandido Casulleres, muy renombrado en las primeras décadas del siglo XIX. Rubió es poco más que un caserío entre rocas, pinos y lagartos, con mala comunicación y en pleno desconocimiento por parte del Estado, excepto el cobrador de contribuciones. Y es el caso que Rubió necesita 5 kilómetros de carretera para conectar con la general cercana, a cuyo efecto hace años aportó 40.000 pesetas a Hacienda, visto que tan mínimo proyecto carreteril Madrid lo había aprobado. Mas la carretera no viene y los vecinos se van, hartos de inconvenientes e incomodidades. Efectivamente, hace unos días una lluvia pertinaz desbordó el Torrent del Bosc, manteniendo al vecindario completamente aislado durante cinco días. Tan indignado está éste, que a viva voz propala que lo más honrado de España parece ser el destripador Casulleres.

### LA PERDIDA ABSOLUTA DE GUINEA

MADRID. — En opinión de los españoles (los franquistas son otra cosa), la arrogancia del Gobierno ha perdido la Guinea para España. Con el pretexto de entrenar a la gendarmería guineana, Franco envió a Fernando Poo y a Bata centenares de guardias civiles, esa fuerza represiva odiada de cuantas poblaciones la han conocido y sufrido. La interferencia de la bandera franquista en los lugares públicos indignó a los nativos tanto como la insolencia de los residentes colonialistas españoles. Cualquier nación que no hubiese sido la nuestra habría guardado saludable ascendiente en el país, declarado independiente, ofreciendo colaboración económica, cultural y comunicativa en lugar de arrogancias inútiles y tricornios provocadores. Y así tenemos que la política de banderas pierde para España el idioma castellano en Guinea ecuatorial, y, las facilidades comerciales y de relación fructuosa en el aspecto social y humano.

Otro país más avispado que el nuestro recogerá el fruto guineano que El Pardo ha, estúpidamente, perdido.

### RAMILLETE MARROQUI, NEGRO

SEVILLA. — Un avión militar marroquí surcaba cielo andaluz al parecer con autorización de Franco; pero al sobrevolar la Sierra de Cabra el aparato capotó por causas desconocidas. Balance: siete militares moros muertos, que fueron rápidamente trasladados a Rabat en avión llegado exprofeso de la propia capital marroquí.

### AMENAZA

LA CORUÑA. — Ante 15.000 falangistas acudidos a Villagarcía de Arosa de todos confines gallegos y de Asturias, Castilla, etc., para completar el lleno, José Solís Ruiz, ministro, falangista nº 2, virrey del sindicato «vertical» y protector de antiguos sindicalistas claudicantes, ha proferido la amenaza siguiente: «El día en que por desgracia Franco no esté con nosotros, exigiremos la justicia y nuestra doctrina con mayor rigor.»

### FIN DEL ESTADO DE EXCEPCION

MADRID. — Fraga Iribarne ha anunciado el fin del estado de excepción que el propio individuo proclamara en 24 de enero por orden de Franco. El móvil de esta medida obedece al miedo a plantearle dificultades al turismo extranjero, a la inseguridad capitalista internacional para emplear fondos en España, y a la necesidad de presentarse sin camisa... totalitaria en Washington para el alquiler de España al Pentágono.

En El Pardo, los españoles siguen siendo considerados prescindibles y menospreciables.

### UN PROFESOR COMPARECERA ANTE EL TRIBUNAL MILITAR

PARIS (OPE). — «Le Monde» (día 18):

«El señor Jordi Solé Tura, profesor de Derecho Político de la Universidad de Barcelona, detenido el 2 de febrero, comparecerá en breve ante el Tribunal Militar. Se le acusa de «incitación a la violencia». Había pronunciado una conferencia — autorizada por las autoridades — sobre la situción en España.»

### SOLIDARIDAD DICTATORIAL

En el Juzgado número 10 de Madrid se han iniciado los trámites para la posible extradición del súbdito portugués Eduardo Pons de Cruceiro, que ha sido solicitado por su Gobierno, en base a un presunto delito de deserción durante el cumplimiento del servicio militar en Guinea Portuguesa.

## ¿Camilo José Cela, maestro del lenguaje?

*«Voto a Dios que me espanta esta grandeza y que diera un doblón por describilla...» —*

M. de Cervantes

CONSIDERANDO que la novela tiene estómago de avestruz, opino que cada novelista puede hacer de su capa un sayo, puesto que la novela lo traga todo. Ahora bien. Lo que no estimo hacedero es, cuando el estómago del novelista traga todo lo que a su alrededor acontece, y como el avestruz, aguante con el pico bajo el ala, tormentas, pesadumbres, palos y coces, censuras, y multas, procesos y prisiones sin gritar una vez tan sólo ¡basta!..., o cuando menos dejar ver una exaltación, un flujo de conciencia, una indignación en cualquier relato, en una narración, o simplemente, ver en el novelista la voluntad de querer o apuntar algo de lo mucho que acontece en el cotidiano vivir de un pueblo que, como el suyo, el español, desde hace treinta años, está reclamando justicia y libertad.

Camilo José Cela apareció en el firmamento de las letras en el año 1943, en una época de total indigencia de la novelística española, y su primera obra, «La familia de Pascual Duarte», (que vio la luz ese mismo año), levantó muchas esperanzas, y Cela fue saludado como el escritor que venía a renovar la novela española. Desde entonces acá el renovador flamante ha escrito unas cincuenta obras, abarcando diferentes temas, desde el romancesco al poético, del ensayo al cuento y los viajes, todas ellas publicadas con permiso y aquiescencia de la censura española.

Modosito y buen chico durante todo el tiempo que va de 1939 a 1968, el escritor Cela, el hijo de Iria-Flavia, sólo ha pensado en él, sin ese amor a la belleza ni esa solera poética de su paisana Rosalía de Castro, ni esa gracia vitriólica del otro gallego, Valle Inclán. No. El autor de «La Colmena», el hombre avestruz, como corredor y de hermosa pluma en la cola (no en las alas), no ha visto o no ha querido ver la tormenta que sobre la inteligencia y la libre expresión se ha cernido sobre España durante toda su ascendente carrera intelectual, y por todo ello, fue recompensado con un sillón en la Real Academia de Franco (sí, de Franco, no Española, hoy, querido Antonio Otero Seco), y desde el apoltronado sillón de esa Real Academia franquista, Cela ha dado a la publicidad su última obra, «Diccionario secreto».

Con motivo de la aparición del «Diccionario secreto», Antonio Otero Seco, ensalzando la figura de Camilo José Cela escribe en «Le Monde» del 24-8-68, lo que sigue: «Es Cela un escritor « maestro del lenguaje », « duende del lenguaje », y no sé cuántos galimatías más, para terminar diciendo: «Es un escritor difícil de clasificar».

Entiendo para mí que la novela ha pasado por etapas diferentes, por épocas y transiciones que han dado por llamárseles época romántica, realista, naturalista, surrealista, etc., y que el monólogo interior de la novela de hoy queriendo modernizar hasta el lenguaje, sea otra cosa. Pero, ¿en cuál de estas épocas o etapas clasificar las obras de Camilo José Cela? ¿Ha creado un nuevo estilo el «maestro del lenguaje»? A mi entender, sí. Ha creado el «*Camuflismo*», seguido de cerca del «*Insustancialismo*», dos nuevos sistemas creados por los escritores que como Cela, se evaden de su tiempo, no son testigos de su época, amoldándose a los sistemas políticos en que se desenvuelven, queriendo vivir o fingiendo vivir fuera de todo dolor, de toda la opresión que les rodea, de toda aberración tiránica que sin cesar les envuelven. Escritores sin ternura, puesto que la ternura es indignación. Con razón decía Zola, que: «para escribir bien, le hace falta al escritor estar encolerizado, compararse al menos, a Jeremías». ¿Y es que Camilito, el «duende» del lenguaje se indigna o se lamenta? No. Cela ni se indigna ni se lamenta. Es el caso de Leandro Fernández de Moratín del período Carlos IV, Godoy y Fernando VII, que se repite en Camilo José Cela con Franco y Falange.

Ni Moratín, huidizo, llorón, implorando puestos a Godoy, a José Bonaparte (el botellas) y a Fernando VII, doblándose y plegándose como una marioneta, ni Cela, sin llorar pero plegado así también con humildad y resignación al régimen que le mima, no son escritores testigos de su tiempo. ¿Qué pasa en España desde 1939? En España no pasa nada desde Fernando VII a Franco, y sin embargo, no hay gran diferencia en el retrato político y social de hoy al de la España de Fernando VII, como idéntica (con muy pocas variantes) es, la actuación como escritor del autor de «La familia de Pascual Duarte», con el de «El sí de las niñas».

Es una delicia vivir sin ver, y más delicia aún, usar la maestría del lenguaje para decir: *Me considero el más importante novelista español desde el 98, y me espanta el considerar lo fácil que me resultó.*

¿El más importante novelista español desde el 98? ,

Alto ahí, Camilo José Cela. Eso son ochos y nueves... ¡Sin abuelas!

∴

¿Olvida el duende del lenguaje que después de la generación del 98, y la que precedió a la que él disfruta hoy, hubo un Dionisio Pérez (Martín Avila) un admirable Gabriel Miró, un inquieto, fantástico y formidable Jacinto Grau, más leído en el extranjero que en España; un Gómez de la Serna; un Eduardo Marquina y un Pérez de Ayala, entre otros? Un poco más de modestia, no estaría de más, Sr. catedrático.

En cierta ocasión y en conversación con Ignacio Iglesias, allá por el año 1960, decía Cela: «Creo que uno de los papeles del novelista, tampoco el único, es el de denunciador de las lacras de la sociedad en que vive.» De acuerdo, pero es justamente el único papel que no ha empleado Cela. ¿Cómo hubiera sido académico de haber denunciado las lacras de la sociedad fraquista-clero-falangista de la sociedad en que vive?

En sus declaraciones a Iglesias, se hace él mismo su retrato. Dice Cela: «El novelista debe señalar el mal, pero no tiene por qué proponer soluciones: no es su oficio.» ¡Claro! esto no es oficio del autor y confeccionador del «Diccionario Secreto», no sólo de proponer soluciones ni aún siquiera de señalar males y marrullerías. ¿Qué los señale Galdós, o Larra, u Ortega. ¿No es así, benemérito académico?

Otra de las patochadas de Cela, es cuando dice: «No es función del novelista el defender ésta o aquélla postura ideológica», y a continuación, esta otra en previsión a veleidosas pasiones del escritor. «A mi me parece que el intelectual de nuestro tiempo es demasiado humilde y se resigna, con harta facilidad, a seguir el camino que el político le traza.» ¡Qué ironía!...

Ni más ni menos puedo decir,
ni más ni menos puedo explicar.
Ese camino seguí
falangista clerical...
¡Sin chistar!

∴

Creo sinceramente que, los escritores tienen un objetivo distinto y más elevado. Trabajar sobre las ideas, los móviles, las imágenes rectoras que le rodean, ocuparse del mundo espiritual y social que nos es común. Todo lo demás es novelar a lo Perogrullo, y no decir nada.

Hay una parte del genio novelesco, que sólo tiende su esfuerzo por imponer a los gritos de las pasiones de unos el orden del lenguaje puro. Pero como dice Stendhal: «Si no soy claro, todo mi mundo queda aniquilado», y el duende del lenguaje es de los que no son claros; y claro, nos deja aniquilados, aniquilándose él y su obra. ¡Si al menos le doliera España como a Unamuno! Quizás hubieran escapado sus novelas al encoramiento fastidioso y al camuflaje de tanto dolor.

No somos críticos, y menos aún lectores de la enorme cantidad de novelas para nosotros sin ideas, sin programas ni arbitraje de los acontecimientos y sus necesidades, y que no obstante alimentan hoy la imaginación de miriadas de lectores, entre las cuales se encuentran acogidas las de Camilo José Cela.

**J. SEVILLA**

## Deshielo inevitable

A estas alturas sería incurrir en pecado de torpeza e ingenuidad admitir sin reservas las expresiones que salen de los labios de los comunistas en relación a los intentos de rebeldía e independencia de los apéndices checos y poloneses. Sí, precisa de cautela ya que son diestros en el arte de falsear el sentido de las palabras, en tergiversar la realidad de los hechos y en mentir ante sucesos claros e irrefutables. Por ejemplo, a la disputa callejera por la conquista del poder, le llaman «revolución cultural»; al subvertir el orden en los países que no confiesan con su credo, lo amagan con llamarse «defensores de la paz»; al hecho de incitar a los pueblos a rebelarse, bajo el signo de que luchan en favor de «su independencia», no persiguen otro fin que el de convertirlos en satélites de su imperialismo, y a las estructuras de sus estados, eminentemente dictatoriales y totalitarias, las califican de «democracias populares».

Hay que reconocer que en esta jerigonza palabrera y falaz quedan muy atrás Marx y Engels con toda su engolada filosofía, puesto que sus discípulos les sacan ventaja en metamorfosear sus intenciones y propósitos, ya que es visible que en las trifulcas actuales que les dividen predomina ante todo el morbo nacionalista y la idea de convertir al antiguo imperialismo, al servicio de la plutocracia capitalista, en provecho de los burócratas, de la nueva élite que rige los destinos del superestado comunista. La prueba está en que los afanes imperialistas perseguidos por Pedro I y los zares que le suceden jamás habían tenido un alcance tan promisorio y una prepotencia más efectiva que bajo el dominio bolchevique del Kremlim. Todo eso viene ocurriendo mientras el ideario socialista queda relegado al olvido y no tiene más atributo que ser usado en el exterior como medio de soliviantar a otros pueblos, ya que en sus dominios mantienen a trabajadores y campesinos a niveles de vida infrahumanos, e invierten toda la riqueza lograda por el esfuerzo muscular y mental de los productores, en satisfacer a las minorías directoras, en la creación de fuerzas militares y a fines técnicos de su industria bélica.

Pero, al parecer, la aplicación de esta política absorbente (que presupone sacrificios y sujeción de sus satélites) está haciendo quiebra, puesto que son varias las naciones sometidas que tratan de desprenderse del «paternalismo» ruso. Este impulso, desde luego ha surgido del afán de libertad que sienten las multitudes, hartas de soportar una existencia vegetativa y sin horizonte, sometidas a toda clase de sujeciones en lo económico, en lo moral y en lo físico. De ahí el cambio que muestra la rosa de los vientos y que bien podría ser el principio del fin de una situación hegemónica deprimente y despótica. El resultado es que cada pueblo reclama su derecho a vivir su propia vida, así el nacional comunismo yugoslavo, el regionalismo polaco, la independencia occidentalizante rumana, a la que pretende sumarse el movimiento comunista checoslovaco, cuyo presidente, Dubcek, declaró:

«Nuestra sociedad se halla libre para adoptar la democracia socialista».

De hecho, de confirmarse esta evolución (cuya discusión entre los grupos oponentes se ha salpicado de pus y sangre) hacia normas democráticas y más humanas vendría a reafirmar el aserto de nuestra concepción libertaria, o sea que el socialismo no radica en vitalizar al Estado ni en establecer una institución policíaca, sino en minimizar todos los actos del poder central dándole un cariz federalista y popular donde el hombre pueda expresarse libremente sin injusticias ni privilegios. De ahí que siempre hemos pensado que el mejor sistema social y económico será el que ofrezca la mayor posibilidad, el clima oportuno, para que el hombre pueda realizar sus anhelos y propósitos lo más plenamente posible.

Desde luego no es cosa de cantar victoria, pero sí destacar los hechos que vienen a converger con nuestra orientación ideológica y en lo que venimos machacando todos los días. Vale la pena consignar que a un régimen donde predomina la silueta omnipotente del dictador, como amo absoluto de vidas y haciendas, es preferible otro tipo de socialismo liberalizante que finque su existencia y desarrollo en las raíces de las personas que trabajan y sufren. También este proceso podría ser el inicio de que ningún ser humano, en nombre de un egoísmo particular o por conveniencias de Estado, pueda ser convertido en una bestia de carga o en una especie de robot bajo la presión del aparato estatal...

Aspiración clave de nuestros anhelos y de nuestras luchas.

**José VIADIU**

## EN MONTAUBAN

*Gran Mitin de afirmación confederal y antifascista.*

Organizado por la Federación Local de Montauban, y la Comisión de Relaciones. Patrocinado por S.I.A. Domingo 30 de marzo, a las 10 de la mañana, MITIN en la Casa del Pueblo.

Oradores: Ramón LIARTE, por la C.N.T. de España en el Exilio. Federica MONTSENY, por Solidaridad Internacional Antifascista. Un orador por la C.N.T.F., cuyo nombre se dará a conocer.

Antifascistas. Por la libertad de España, manifestad con vuestra presencia, un total repudio al régimen fascista que impera en España.

∴

Por la tarde, a las 15 horas:

GRAN FESTIVAL ARTISTICO, organizado por S. I. A. con el Grupo «Terra Lliure» de Toulouse, que representará la zarzuela «La Canción del Olvido», del maestro Serrano.


## Ediciones «SOLI»

| | |
|---|---|
| Rafael Barret: **Obras completas (tres tomos)** | 22,50 NF. |
| Voline: **La revolución desconocida** ..... | 18,00 » |
| Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ... | 18,00 » |
| M. Dommanget: **Historia del 1º de Mayo** .... | 12,00 » |
| Antologías: **El Amor y La Amistad** ..... | 5,00 » |
| — **Cultura y Civilización** ..... | 5,00 » |
| — **La Historia** ..... | 5,00 » |
| — **La Libertad** ..... | 5,00 » |
| Felipe Alaiz: **Quinet** ..... | 5,00 » |
| Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra** ..... | 3,50 » |
| Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario.** | 3,00 » |
| J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares** | 2,00 » |
| Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal** ..... | 1,00 » |
| J. Ferrer: **Vida Sindicalista** (agotado) | |
| Víctor García: **Raúl Carballeira (ídem)** .... | 1,00 » |

**EDICIONES « UMBRAL »**

| | |
|---|---|
| Felipe Alaiz: **Tipos españoles** (2 tomos) .... | 14,00 » |
| J. Carmona Blanco: **Ciudad Caída** ..... | 10,00 » |
| M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunin** ..... | 1,00 » |
| Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** .. | 1,00 » |
| J. Ferrer: **Conversaciones Libertarias** («CNT») | 1,50 » |

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

B.D.I.C



# Area mundial

### SINFONIA INACABADA

A raiz del Congreso de federaciones anarquistas celebrado en 1969 en Carrara, la internacional del grito pelado ha elevado su voz mediante los micrófonos del mundo a su alcance. No tratando de deshacer lo por otros realizado, lo mejor para esa discolomanía era hacer algo por su cuenta sin enturbiar el panorama libertario internacional más de lo que antes de agosto de 1968 lo estaba. Lo que podria abonar la conducta de los frenéticos del «anticongreso», seria la concreción laudable de algo suyo que beneficiara a las ideas y coadyuvara a desarrollar el movimiento anarquista internacionalmente considerado. Contrariamente a este deseo (nuestro, no de ellos), una disposición normal en campo «anti Carrara» no se observa. Sin embargo, la gritería inútil, o perniciosa y de ataque personal, ésa se manifiesta con sistematismo agudo. ¿Es el camino? Dudamos que lleguen a parte alguna.

Si unas federaciones decidieron efectuar un cónicio por su cuenta por razones que nosotros encontramos justificadas, nada impedía ni impide que las individualidades y los grupos quedados fuera de Congreso prepararan otro suyo para aglutinar fuerzas dispersas y emplearlas en labores constructivas. Que no va a ser así, que se va al choque irreflexivo, lo atestigua la campaña pertinaz, a veces insidiosa, contra cuantos compañeros participaron constructivamente en dicho comicio carrareño.

Uno de los «argumentos» que se emplean para desvirtuar la importancia de la reunión de Carrara, es la presencia de «una delegada que fue ministro durante la guerra de España.» Ahí cumple citar, come ejemplos de lo «bien intencionado» del propósito, la expresión del compañero Ilario Margarita : «... la buena F. M. dijo que «para defender la revolución hay que ir al Gobierno» (carta a Chispero, 1-6-69) ; «Dio como ejemplo la F.A.I., representada por la ex ministro F. M...» (palabras atribuídas a Stuard Christie por un corresponsal de «La Protesta» que no da la cara, puesto que no expone su firma) ; «Y no hablemos de la publicación en lengua española de Tolosa, que está bajo la influencia de la ministra de Largo Caballero...» («L'Adunatta dei Refrattari», 1-2-69, Nueva York).

¿Qué resultado se espera, qué finalidad se persigue con esta campaña torpe, sino la liquidación del esfuerzo notable de Carrara, más la agravación de las diferencias entre libertarios, precisamente en una época en la que el anarquismo se abre crédito en los medios intelectuales de todos los países? De prosperar, ¿a dónde nos conduciria la gritería insulsa, la protesta sistemática, sino a la anarquia cual la entienden los gobernantes y no tal como la entendieron Malatesta, González Pacheco y Pedro Esteve?

Nosotros — a los que honradamente nadie puede achacarnos la condición de subordinados a nadie — estamos en condiciones de afirmar que esa campaña de agresión a personas «representativas» *no adictas*, se hace con fines de disasociación, de sagregacibn del cuerpo libertario concreto. F. M. fue enviada al Congreso de Carrara, junto con dos compañeros más, por una asamblea anarquista responsable, es decir, que F. M. no estuvo sola en Carrara sino con otros dos compañeros de delegación (uno de ellos venido de España), constando además, detrás de ellos, la organización que deliberadamente los habia enviado al Congreso. ¿Que la compañera F. M. fue ministro? Lo fueron también los compañeros Peiró, García Oliver, J. López y Segundo Blanco, a los cuales jamás se menciona por no ser de utilidad para el actual reventismo. Hay que hundir a los «ingratos», no importando si el resultado alegra al enemigo.

Por lo que sigue, ¿quién de la C.N.T. durante la guerra no fue ministro, o consejero, o militar, o comisario, o juez, o alcalde, o portero de oficina oficial? ¿Quién, en la circunstancia, podria tratarle de tú a otro? Importa — principalmente entre compañeros españoles — discutir, analizar serenamente el porqué y las consecuencias de aquella concesión al Estado. Importa comprender y rectificar un mal paso entre nosotros, haciendo caso omiso de los dicterios y las sornas de compañeros exteriores que no sintieron en su piel la quemazón lacerante de la coalición nazifalangista.

Los compañeros Margarita, de «La Protesta» y de «L'Adunata dei Refrattari», por respeto a las ideas y a si mismos no deberian incurrir en ligerezas que, por lo personalistas, triviales y desdeñosas, comprometen la seriedad anarquista en unos momentos en que somos interesadamente observados por gentes más interesantes que los agentes de la autoridad.

∴

Por haber puesto el índice en el peligro de infiltración marxista en el seno de la Organización libertaria española, hemos recibido muestras de adhesión completa y demostraciones — pocas, lo dijimos — de que los buenos modales en ciertas personas no rigen. Seres que en España perdieron la guerra como nosotros, tratan de «ganarla» en el exilio renunciando a su seriedad ideológica y enfadándose porque no renunciamos a la nuestra. Cuestión de temperamento en ellos ; de convicciones en nosotros. Quedando cada cual en su elemento y, de no mediar ruindades, el problema quedaría así resuelto.

Ello en cuanto a los perdidos o «perdibles», pero, ¿y los otros, los que quedan?

Es en éstos que radica el mayor peligro ; son ellos quienes, consciente o inconscientemente abren las puertas de la familia confederal-libertaria a la corriente marxista. En ocasiones — como la de «Espoir» y « T. y L.» — la oreja marxista que asoma el colaborador A. Guillén. puede inclinar su hélice hacia la Habana ; en otras, el canal de introducción puede referirse a una incitación franca de colaboración con grupos y grupitos comunistas en camuflaje y a la doración de la malgustante píldora «comisiones obreras», y conste que en la coyuntura aludimos a una sedicente «Agrupación anarquista» y a una revista «Presencia» con ribetes de juventud libertaria aunque en ideas sufra de ancianidad perniciosa.

Aquí el problema suscitado es el de formalizar publicaciones, el de concretar posiciones y concertar eficazmente el superávit de individualidades libertarias resultante.

...Con extensión a la Argentina, a Italia, a Suecia, y a cuantos países la polilla antilibertaria trate de minar la solidez de nuestro cuerpo social.

Juan FERRER

---

«LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Participamos que este folleto de utilidad propagandistica cara a la emigración económica se va agotando, siendo necesario que cuantos organismos o compañeros deseen que les destinemos equis ejemplares deben escribirnos, al efecto, cuanto antes. El precio sigue siendo de 1 franco con el descuento correspondiente a partir de 5 ejemplares

Al compañero J. A. P. de Suttgart (Alemania) le participamos haberle enviado 15 ejemplares por encargo de H.

Los compañeros que nos adeuden algo por papel de ese enviado, harán el favor de ponerse al corriente caso de hallarse en condiciones de hacerlo. Piénsese que el F. C. L. ha de quedar bien con la imprenta.

### S. I. A., ORLEANS

Esta sección convoca a todos sus afiliados a una asamblea, que se celebrará el sábado dia 29 de marzo a las 9 de la noche, en el lugar de costumbre.

Al mismo tiempo se comunica, que con motivo del festival que se celebra todos los años en Paris, se organiza un viaje, para el dia 20 de abril, que es la fecha de este año.

Los compañeros que quieran pueden hacerlo, dirigiéndose a los compañeros siguientes: Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, López, 41, rue Tudelle. Parra, 37, rue de Joie.

A TITULO INFORMATIVO

# Situación interior de la Iglesia española

LOS obispos de la Iglesia Católica Romana, no acostumbrados a la rebelión familiar, en todos tiempos se enteran del creciente coro de criticas de parte de varios sacerdotes jóvenes, que con el tiempo pueden resonar como el fin de su dominio por mandato.

A los jóvenes sacerdotes liberales les interesa el futuro de la Iglesia y sus miembros. Un joven sacerdote explica asi uno de los aspectos de la situación :

«Actualmente existe un tercer mundo en España. Anteriormente solia haber dos, los tradicionalistas, que amaban a la Iglesia y seguian sus preceptos sin disentir y los anticlericales, que odiaban a la Iglesia y sus disciplinas».

«Ahora tenemos aquí el tercer mundo : la gente joven, que ha recivido la influencia eclesiástica de sus madres y el sentimiento antieclesiástico de sus padres. Se encuentran destrozados entre dos influencias y no saben hacia dónde se dirigen».

Otro joven clérigo, atento y preocupado, dijo que el Papa Paulo VI era un cautivo de los conservadores del Vaticano, pero añadió :

«Comparados con la Iglesia española estos conservadores son liberales».

El periódico matutino madrileño «Nuevo Diario», hizo notar recientemente en un articulo editorial la creciente correspondencia de criticas tanto de laicos como de clérigos, y dijo :

«La jerarquia eclesiástica tendrá que adoptar algunas actitudes totalmente nuevas, puesto que no existen precedentes y sencillamente no se les puede encontrar de buenas a primeras».

Unos cuantos dias más tarde, Casimiro Morcillo, arzobispo de Madrid, dijo : «Existen algunos pequeños grupos de fieles cristianos que con poca o ninguna humildad se consideran desligados de toda clase de relación con el sucesor de los apóstoles y con el sucesor del propio Pedro».

Al salir en defensa de su actitud eclesiástica, Morcillo exhortó a estos grupos no identificados a arrepentirse, diciendo : «No existe nadie que pueda tener un testimonio profético si se oponen a los maestros y a la autoridad del Papa y de los apóstoles».

El fermento dentro de la Iglesia — y fuera de ella — ha sido tremendo en los meses recientes y crece casi diariamente.

El obispo de San Sebastián, Lorenzo Bereciartúa, acusó abiertamente al Gobierno de haber violado el concordato entre España y el Vaticano al arrestar a sacerdotes vascos y ordenar el registro de edificios eclesiásticos en el norte de España.

El Gobierno inmediatamente desmintió la acusación, pero se han acelerado las pláticas sobre el concordato, el cual es visto por los sacerdotes jóvenes como una oportunidad para que la Iglesia se desligue del Gobierno del general Francisco Franco.

Según una fuente informativa del clero, una comisión de la Iglesia y otra del Gobierno, tendrán una reunión para iniciar las negociaciones, que pueden tardar varios años para concluir.

Seiscientos treinta sacerdotes españoles dieron a la publicidad una carta, hace unas cuantas semanas, en la que se pide a los obispos que no reciban más subsidios del Gobierno. especialmente en salarios de sacerdotes.

Los sacerdotes dijeron que la aceptación de salarios del Estado los hacia ver como funcionarios oficiales, que ante los ojos de los fieles no aparecian en una situación adecuada de independencia y desinterés y que muchos de los fieles los criticaban como si estuviesen viviendo sin trabajar.

Cincuenta y cuatro de los sacerdotes renunciaron a sus ingresos del Estado a la publicación de la carta ; 310 dijeron que deseaban renunciar a los salarios pero que no contaban con medios para sostenerse, y 266 apoyaron la idea y dijeron que confiaban en encontrar algún medio de sostenerse.

Aun cuando esto está muy distante de ser una separación de la Iglesia y el Estado, muchos lo ven como la cuña que empieza a introducirse.

Lo que los sacerdotes parecen estar diciendo con su carta, y muchos lo expresan en forma privada, es que desean que la Iglesia se lave las manos de cualquier conexión con el Gobierno del general Francisoo Franco. Desean cortejar al tercer mundo sin politica alguna, y temen no poder hacerlo si conservan su membrete de conservadores.

Aunque los 630 sacerdotes trataban de escapar a la política, varias veintenas de sacerdotes en la región vascongada de Bilbao desafiaron a su fallecido obispo, Pablo Gurpide, quien les ordenó sujetasen sus sermones a las normas suyas, en un intento por acabar con la práctica de hablar de política en los sermones dominicales. Los sacerdotes efectuaron paros tanto en las oficinas diocesanas, como cuando ocurrió el fallecimiento de Gurpide, unas semanas más tarde en el seminario Derio, y no hicieron caso alguno a la orden de suspensión del obispo de sus funciones sacerdotales.

«Esos sacerdotes», dijo un joven clérigo, que no es vasco, «se comportaban en un 95 por 100 como sacerdotes preocupados y 5 por 100 como vascos».

Ninguno de los sacerdotes, quienes en sus sermones predicaron el separatismo vasco, en realidad esperaban separar al País Vasco de España, dijo él, aunque algunos jóvenes sacerdotes vascos han dado asilo a algunos separatistas que no son clérigos, según se ha sabido.

El concordato establece los reglamentos entre el Estado y la Iglesia en estos dias. A cambio del control en la designación de los obispos escalan un importante control politico que ejerce el general Franco, el Gobierno español subsidia a la Iglesia católica con edificios, salarios, beneficios sobre impuestos y honorarios clericales provenientes de tribunales civiles y garantiza la inmunidad de los edificios eclesiásticos.

A la Iglesia la agradaria que el general Franco le devolviese el derecho de escoger a los obispos españoles, algunos de los cuales han venido arrastrando sus pies para obtener mayores reformas de carácter liberal del Vaticano.

«La Iglesia ahora comienza a obtener algo de esto», dijo un sacerdote, «al designar a obispos auxiliares que no tienen que ser aprobados por el general Franco. Ya comienza a ejercer un poder efectivo en el manejo de la Iglesia».

Los sacerdotes jóvenes temen la alineación de la feligresia española bajo un estado subsidiado. El profundo sentimiento antieclesiástico que persiste en las regiones empobrecidas del pais fue señalado durante la guerra civil española, cuando miles de iglesias fueron quemadas y centenares de sacerdotes inmolados.

«El sentimiento antieclesiástico es peor en Andalucía», dijo un sacerdote-trabajador, «pero surge en todas las regiones pobres. En el norte las cosas marchan mejor.»

Ha habido algunos cambios extraños y poco conocidos en cuanto a la Iglesia. Para ilustrar este punto, un sacerdote dijo que él había tenido la oportunidad de hablar con un grupo de monjes trapenses que llegaron al auditorio con las caras ocultas en sus capuchones.

«Me puse a pensar qué cosa podía decirles sobre el mundo y le pregunté a uno de los monjes : ¿De qué cosa habláis vosotros? El me contestó : «Bueno, hablamos de todas las cosas en un lenguaje común».

«No obstante, yo me dije que no era éste un lugar apropiado para hablar sobre el control de la natalidad y sobre la píldora. Después de la sesión matutina y el almuerza, un monje se puso en pie y dijo : «Padre, todavia no habéis mencionado nada sobre *humanæ vitæ*».

La Iglesia está cambiando, aun en España, pero un sacerdote-trabajador manifestó : «Pasarán dos generaciones para que la Iglesia cambie en España».

C. D.

*Madrid.*

# COMUNICADOS

### RUEGO DE LA REDACCION

A partir de este aviso TODA LA CORRESPONDENCIA PARA LA SECCION ESPAÑOLA de este semanario deberá ser dirigida a la imprenta, 6, rue Chevreul, 94-Choisy-le-Roi. Tomen buena nota las FF. LL. si quieren que sus comunicados sean publicados con la puntualidad requerida.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a sus afiliados a la reunión que se celebrará el domingo 30 de marzo en el local de F. O., a 9 horas exactas.

F. L. DE PARIS

Anuncia conferencia a cargo de Francisco Olaya para el primer domingo de abril. Tema : «España y su futuro».

F. L. DE OULLINS

Se recuerda que esta F. Local celebra reunión todos los primeros domingos de mes, a las 9,30 en 23, Quai Victor Augagneur, Café du Rhône. Si hubiese necesidad de una extraordinaria, se haría convocatoria por via de la prensa. Esperamos que todos los compañeros se darán por enterados y harán acto de prsencia este dia.

ARTE Y LETRAS, PARIS

La entrevista del sábado anterior fue suspendida por causa de otras reuniones. Sin falta la nuestra la celebraremos el próximo 29 de marzo a las 5 exactas de la tarde.

F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea para el domingo 6 de abril. Documentación cara al Pleno regional. No faltar.

TOMBOLA DE «SOLI» 1969

Tenemos a disposición de paqueteros, corresponsales y abonados los billetes. Pueden ser pedidos colectiva e individualmente. Los lotes son interesantes.

*La Administración*

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 6 de abril 1969 en nuestro local social, a las 9,30 horas en punto. Encarecemos a todos los compañeros a que hagan acto de presencia por la importancia del temario a discutir.

CORREO DE REDACCION

Queda compuesto para el próximo número : La reseña de la conferencia del compañero B. Esteve, un llamamiento de los compañeros andaluces de Inglaterra, una necrológica y «El Sindicalismo en Menorca».

Los avisos en francés recibidos a última hora no pueden ser publicados en primera página.

F. L. DE BURDEOS

La F. L de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, 30 del corriente, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande. Por la importancia a tratar se ruega la puntual asistencia de los compañeros.

DISTRIBUCION DE TURRONES

BALANCE

Ingresos venta, 6.811,30 frs.

Gastos : Pagos compras, envíos, transportes y diversos, 5.342,10 frs.

Producto neto pro compañeros ancianos, 1.469,20 frs.

Paris, marzo 1969.

*El Administrador*

DESDE BARCELONA

# Carta abierta a don Heleno Saña

*(Continuación y fin)*

CUANDO empezó la sublevación clerical — que no cristiana —, el que esto escribe tenia diez años y, por consiguiente, no estaba en edad de opinar. No obstante, tuve pronta consciencia del acto traicionero que la Iglesia, el Capitalismo y el Cuartel habian cometido contra el Pueblo que, voluntariamente o no, los mantiene.

Durante aquellos meses de violencia los anarquistas pudieron cometer errores que nada abultan comparados con el sacrificio y la obra de emancipación popular que cumplieron. Reorganizaron el trabajo en sentido equitativo, se preocuparon de la cultura, salvaron joyas de arte, prosiguieron y ampliaron su labor ateneista y racionalista de anteguerra, más pronunciada, siempre, que el estruendo callejero al que el enemigo atacante y represivo obligaba. Por afirmarse hombres libres y desinteresados la sociedad caduca los trata de bandidos, y los bandidos de verdad, parapetados tras el escudo de la moralidad oficial, se atribuyen fama de personas honestas y sociables.

A los españoles exiliados les conozco aunque yo radique en esta España emporio de la inmoralidad y de la violencia que a mi, más que a usted, disgusta. Ellos abandonaron esta tierra de oprobio, dada al genocidio, más por repugnancia al fascismo que a la muerte misma. En los primeros tiempos anduve con mis padres en rodeo por Francia, y en todas partes estimaban como trabajadores y de buena moralidad a los que a su entrada en el país se les tenia — ¡también ! — por bandidos. La leyenda escampada por el fascismo mundial contra los refugiados españoles habia prendido incluso en elemento liberal, y asi anda usted aún de confundido cuando se ocupa del «bandidaje anarquista». Y cuente que miles de entre ellos forman parte de ese ejército del trabajo que tan excelente rendimiento dio durante la guerra contra Hitler, y sigue rindiéndolo actualmente.

Para estar en la F. A. I., señor Heleno, no precisó carnet alguno sino convicción elaborada. Nunca fue una organización multitudinaria, con puerta abierta a los aventureros, sino una entidad militada por hombres convencidos de la idea. La F. A. I. nunca fue equiparable a un partido politico y la ambición personal no cupo en ella por vocación a la redención de todos y por espiritu de sacrificio que ni el enemigo niega. No obstante, usted le opone regateos siendo persona ilustrada.

La siembra a voleo de carnets correspondió al P.S.U.C. y al P.C. en la España republicana, lo que implicó un camuflaje escandaloso de franquistas en un sector que presumiblemente era antifascista. Coincidente con la actitud de la F. A. I., la sindical C. N. T. no tuvo mano abierta para el enemigo disfrazado de oveja, concurriendo además el temor del contrario a pisar suelo cenetista con las pocas ganas que tenia de ser descubierto. Poco conoce Heleno Saña las organizaciones confederal y anarquista de España, aunque, erróneamente, haya tenido el atrevimeinto de ocuparse de las mismas.

Pero si de terrores quiere referencia, ahí tiene las barbaridades de la plaza de toros de Badajoz, con personas lidiadas a muerte ; ahí tiene Torrero en Zaragoza, el barranco de Víznar en Granada, con García Lorca en el ingente montón de asesinados (más de 5.000) ; las brigadas de saque en las madrugadas en toda la España caida, causantes, durante años, de más de 500 asesinatos diarios. ¿Cuánta humillación y cuánto pánico ante la degeneración falangista tuvieron que soportar los infelices españoles de izquierda en las zonas inmediata y mediatamente caidas en la dominación franquista? ¿Qué justicia va a compensar ese Himalaya de cadáveres, de inaguantables sufrimientos? ¿Qué Heleno Saña ha de ser capaz de demostrar que la violencia anarquista determinó la criminalidad que el reaccionarismo español lleva en la sangre?

Sin la rebelión clérigo-militarista de 1936 los fusilamientos luego registrados en zona republicana no hubieran tenido efecto. Mirese por el lado que se quiera, la iniciativa de la orgia de sangre corresponde a la «gente de orden» que reprime y explota al pueblo español hace ya más de 30 años, y en honor a la cual Heleno Saña desliza un agrado al facilitarle la excusa de una supuesta predilección anarquista por el sacrificio de entidades humanas.

Matando sin escrúpulo alguno a españoles que no piensan como ellos, los fascistas de casa arguyen defensa de la patria. Por lo visto el país lo interpretan exclusivamente suyo, lo cual les da derecho a someterlo periódicamente a guerras intestinas espantosas, cual las guerras carlistas y la de 1936-39, más la represión sangrienta y cobarde de seis años sucesivos a la última. Pero Heleno Saña no dirá nada de ello, aunque de ello tenga consciencia. Es más cómodo cargar la culpa sobre los vencidos, los que no tienen defensa.

¿Una España grande y libre? Una patria para su uso exclusivo de vencedores para venderla ora a Italia y a Alemania, ora a Norteamérica, por vesania, por cobardía, y siempre por dinero. Pero por favor, don Heleno, no escriba eso. Publique que los anarquistas son feos y agresivos y el orden le dejará tranquilo.

Los treinta años de paz varsoviana, de los cementerios, han adelantado tanto a la nación que ésta ya exporta en grandes cantidades... trabajadores del pais al extranjero. No entra ello en las reglas del Mercado Común, pero si en las cuentas bursátiles de los jerarcas del sistema que nos rige. Es una contrariedad para la familia española, pero asimismo un beneficio para los todopoderosos que don Heleno Saña ha de respetar para evitarse disgustos. Agredir a los anarquistas, esto ya es más factible y aun dando agrado a la autoridad franquista puede darlo igualmente a los comunistas.

Si algún sector está verdaderamente opuesto a la violencia física es el anarquista. Ella motiva réplicas y venganzas ; pero cuando se asesina a Evelio Boal, a Sabaté (Tero), al Noi del Sucre, a Francisco Layret, abogado de cenetistas, al anarquista no se le admite defensa.

¿Es ésa la «moral» que pretende imponernos, don Heleno?

Pues es la misma de nuestros enemigos.

Rectifique, o no se preocupe más de nosotros. Y así logrará, tal vez, treinta años de paz... para su conciencia.

**NANO DEL CLOT**

---

**Festival del 20 de Abril del 1969**

—F. Local de Montargis (Loiret). Reservadas las 70 entradas solicitadas.

—F. Local de Combs-la-Ville. Las 30 pedidas están reservadas.

—Igual aviso para los compañeros que las han encomendado.

—F. Local de Orléans. Pasada nota para el viaje que tenéis proyectado para el mitin y festival. Guardamos cantidad prudencial de invitaciones hasta que fijéis la cantidad.

—Las FF. Locales del exterior deben solicitar con tiempo para lograr buenas localidades.

### S. I. A., BREST

Importante réunion à Lorient le 30 mars. Les camarades de Brest, Nantes, Angers, Lorient s'étant mis d'accord pour réunir en cette dernière ville, le 30 mars, un appel pressant est adressé à tous les amis de l'Ouest pour qu'ils se mettent en rélation avec J. Queudet, 42 D, rue Général Frébault, 56-Lorient. Les camarades de Rennes, St-Nazaire, centres importants sont invités à faire tout leur possible pour y participer.

Les camarades de la S.I.A. de Brest sont avisés que le 6 avril, à 10 heures, Maison du Peuple, aura lieu l'assemblée générale du mois. Ordre du jour très important.

# Socialisme scientifique ?

*(Suite du texte intégral de la conférence prononcée par le jeune Aimé M. et recueillie sténographiquement par Mlle Marina G.)*

Le premier des penseurs anarchistes que je me propose d'évoquer dans cette étude (beaucoup trop sommaire) de la pensée libertaire, c'est Max Stirner. Je sais que les polémiques autour de l'œuvre de Stirner ne sont pas épuisées et qu'il fait un peu figure d'écrivain maudit dans les milieux anarchistes. C'est pourtant à ce « météore » de la pensée socialiste (il n'a écrit qu'un seul livre : « L'Unique et sa Propriété ») qu'il faut sans cesse se référer pour saisir les fondements de l'anarchisme. Il ne s'agit pas pour nous ici de faire une analyse complète de l'œuvre de Stirner, mais on peut dire que, grosso modo, Stirner a, le premier, d'une manière concrète défini ce qui reste aujourd'hui encore (et pour longtemps) le principe fondamental de l'anarchisme, c'est-à-dire la primauté absolue de l'individu sur tout autre chose. Au centre de toutes nos préoccupations, il doit y avoir l'individu, ce qui, en appliquant cette préoccupation à soi-même, débouche sur l'égoïsme dont Stirner dit qu'il est un principe universel, auquel personne n'échappe. Stirner étant le premier des penseurs modernes à poser ce principe, on peut se demander de quelle manière il a été emmené à le définir.

A la lecture de « L'Unique et sa Propriété », il apparaît que cette affirmation repose sur un choix subjectif. Stirner sent en lui-même, instinctivement, cette volonté d'auto-émancipation. Ce choix n'est pas un devoir mais une volonté. Bien sûr, Stirner essayera de justifier son affirmation, c'est-à-dire qu'il donnera une explication de l'évolution de la pensée humaine vue au travers de son égoïsme ; mais, si l'on veut, cette explication restera toujours soumise au principe qu'il affirme vrai sans nul besoin de justifications extérieures...

Peu après Stirner, deux penseurs à peu près contemporains, qui sont Bakounine et Proudhon, donnent les grandes lois de l'organisation sociale libertaire que sont la non-hiérarchie et le fédéralisme. Ces deux lois n'avaient pas été énoncées explicitement par Stirner, car il ne s'est préoccupé que de l'individu et relativement peu des groupements d'individus (autrement que pour les combattre). Que faut-il dire de ces deux lois : en premier lieu, il faut remarquer que ce sont deux principes déduits du premier ; je veux dire par là que ce sont deux principes qui permettent effectivement d'assurer la primauté de l'individu et son accomplissement. En fait, nous sommes partis du principe de base, puis nous descendons, nous déduisons (contrairement à la méthode analytique où l'on induit, c'est-à-dire où l'on monte) du principe fondamental des principes secondaires qui s'appliquent à tel ou tel phénomène. La non-hiérarchie et le fédéralisme, par exemple, s'appliquent aux groupements d'individus. D'autres penseurs, Kropotkine et Malatesta, à la fin du XIX siècle, ont donné une théorie qui justifie l'application de la non-hiérarchie dans une perspective progressiste de l'humanité. Chez Kropotkine cette théorie, c'est celle de l'appui-mutuel ; chez Malatesta, celle de la solidarité. Solidarité et appui mutuel permettront aux sociétés de progresser mieux que ne progressent les sociétés d'aujourd'hui basées exclusivement sur des antagonismes...

On peut se rendre compte que l'on était parti de Stirner, l'individu ; on est passé par Proudhon et Bakounine, le groupement d'individus ; et on arrive à Kropotkine et Malatesta qui, par l'appui mutuel et la solidarité expliquent la dynamique des sociétés... Dans cette énumération, il manque un élément, qui dépend de tous les autres à la fois, c'est celui de l'organisation révolutionnaire, de la pratique révolutionnaire des anarchistes.

Ce qu'il est essentiel de remarquer c'est que de haut en bas. du principe général aux principes particuliers, tous sont déduits les uns des autres. A aucun moment, on saute par-dessus un seul principe si bien que quand on arrive tout en bas de l'échelle, l'organisation révolutionnaire, le grand principe de base est encore vivant. Dans cette structure en escalier, on peut dire qu'il y a une relation exacte entre le premier étage et le dernier, c'est-à-dire qu'il n'y a contradiction entre aucun des niveaux proposés. On va du général au particulier ; c'est ce qui fait d'ailleurs que les gens, même ceux qui ne se disent pas ouvertement anarchistes remarquent l'extrême cohérence de l'anarchisme... Aujourd'hui, il y a des gens qui font de la cohérence une théorie, c'est-à-dire qu'en plus de bases théoriques de l'anarchisme, qu'ils acceptent en général, ils en ont une autre : la cohérence qu'ils ont élevée au rang de théorie alors qu'elle n'était qu'implicite dans la méthode anarchiste (synthétique). Je ne vais pas m'étendre sur cette théorie de la cohérence, qui est tout à fait moderne, mais je veux simplement signaler que cette cohérence de l'anarchisme va plus loin que le domaine théorique. En effet, comme nous allons le voir, alors que le marxisme a de très grandes difficultés avec l'avenir socialiste, pour les anarchistes, le futur s'inscrit dans la perspective du principe d'aujourd'hui : tout pour l'individu. Tout est à l'intérieur de ce principe : on peut dire que c'est un « principe universel »...

Voyons maintenant quelles sont les objections à faire à l'une ou l'autre de ces deux méthodes et aux théories qui en découlent. Tout n'est pas en effet dans la description ; il faut aussi critiquer pour pouvoir tirer des leçons qui nous soient profitables.

Quelles objections peut-on faire au marxisme ? En premier lieu, et je ne cache pas que cette critique est passablement sévère, Marx a prétendu (à tort, nous allons le voir) que les lois du passé étaient valables dans l'avenir. Je vais le montrer par un exemple capital où Marx étend ses lois plus loin qu'il ne devrait. En effet, il a affirmé que les lois de la lutte des classes qu'il a constatées dans le passé seraient valables dans la révolution socialiste future. On peut se rendre compte en effet, que dans l'histoire de la lutte des classes, un bouleversement (une révolution) qui met au pouvoir une classe nouvelle n'implique absolument pas que l'ancienne classe dominante soit écrasée immédiatement. Par exemple, l'accession au pouvoir de la bourgeoisie n'a pas signifié dès 1789 la mort de la noblesse et de sa puissance. Ce n'est que par l'exercice du pouvoir que la bourgeoisie est parvenue à ses fins... Ce fait s'étant répété dans toutes les occasions, Marx prévoit qu'il en sera de même pour la révolution socialiste et que celle-ci sera impuissante à éliminer la bourgeoisie, ce qui implique que le prolétariat s'instaure classe dominante et écrase, à l'aide de l'appareil d'Etat, la bourgeoisie. C'est la théorie de la dictature du prolétariat... Cette extension du passé dans l'avenir n'en constitue pas moins une erreur théorique énorme. En effet, Marx suit une méthode analytique. Or, la méthode analytique consiste à étudier le réel, à être « objectif ». Ce point acquis, de deux choses l'une : ou l'histoire est un perpétuel recommencement, et dans ce cas le socialisme est impossible car il y aura toujours des classes antagonistes, ou elle n'est pas un éternel recommencement et dans ce cas il faut bien admettre qu'interviendront dans son cours des événements, des faits nouveaux. Ces faits nouveaux étant inconnus, par définition, il est impossible de les analyser et par conséquent donner une théorie qui soit valable dans l'avenir. C'est une erreur monumentale que de vouloir analyser un phénomène qui n'existe pas encore. En fait, nous sommes dans une discontinuité, dans un « trou » de la pensée analytique. Le marxisme permet donc d'expliquer le passé (même très proche), mais certainement pas l'avenir...

Marx s'est d'ailleurs peut-être rendu compte de cette ambiguïté, car pour résoudre le problème créé par la dictature du prolétariat, il abandonne tout d'un coup la méthode analytique, la dialectique et ce que l'on pourrait dire son mécanisme pour devenir tout d'un coup volontariste. Il camouflera d'ailleurs cette transformation de sa pensée en disant que lorsque tous les restes de bourgeoisie auront été balayés, l'Etat, privé de fonction, dépérira. Ce raisonnement est évidemment faux puisque cette fonction ne disparaîtra que lorsque l'Etat, muni de tous les pouvoirs cessera de s'en fabriquer une, ainsi qu'a pu le démontrer Staline en ne cessant de s'inventer des ennemis imaginaires qui ont été le prétexte du renforcement continuel de l'appareil d'Etat. Ce réflexe est d'ailleurs tout à fait normal. Quand on veut couler un bateau, on ne monte pas dessus. Il en est de même pour ceux qui sont partie prenante de l'Etat : comme ils en tirent un certain bénéfice (ne serait-ce que celui de la puissance) il est tout à fait improbable qu'il veuillent, à quelque moment que ce soit, tuer le « veau d'or » qu'est l'Etat. C'est en tout cas ce qui est arrivé à ceux qui ont voulu instaurer la dictature du prolétariat... Ce sont ces considérations qui nous permettent de dire que le marxisme est essentiellement une science du passé, ce qui évidemment ne plaît absolument pas aux marxistes bon teint !...

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'il n'y a que le marxisme qui soit criticable et que par voie de conséquence le socialisme libertaire soit absolument parfait. Beaucoup d'erreurs guettent les anarchistes, et historiquement, ils n'ont pas manqué d'y tomber.

Ces erreurs sont dues à la nécessité d'efficacité causée à la fois par notre impatience et par l'obligation de lier notre pratique à notre théorie. Cette efficacité nous impose l'étude du présent, du réel, c'est-à-dire de la situation politique dans laquelle nous nous trouvons afin de découvrir les moyens les plus efficaces, dans une situation donnée, d'arriver à nos fins.

*(A suivre)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# PIEDRA HITA

**SE acerca el mes de abril y con él nuestro alto de Primavera, no un alto con silla, sino un parón de la existencia rutinaria, un esquinazo a la obligación de cada día. Durante el año la Organización se presiente, nos aseguramos que existe, por la reunión local periódica y por el recibo de la prensa, afortunadamente aún numerosa y variada pese al desgaste de los años. Son ya 30 que estamos exiliados, con sus 360 meses, y sus 10 830 días. ¡Es mucho tiempo el que llevamos «perdido», considerando la mayor utilidad que tendríamos aplicados al resurgir libertario de España!**

**Cierto que no hay mal que cien años dure, no siéndolo menos que la naturaleza humana no alcanza el siglo. Echando escrúpulos franquistas aparte, Menéndez Pelayo probó la suerte y se quedó en los 99 años, y fue esa gran suerte suya. Nosotros, expuestos a pésimos avatares, nos silicosa la mina, nos expele el andamio, nos agota el hacha, nos desarticulan el pico y la pala, nos exprime el surco; y cuando en casos aprendemos el dibujo lineal, más remunerador y descansado, nos fulmina, en pleno vigor personal, el cáncer. Ejemplos nos acuden a flor de lengua...**

**Mas, colectivamente seguimos existiendo, y es que la C. N. T. se asemeja a una fuerza ingénita, y, por tanto, imperecible. Porque si los múltiples accidentes de la vida no fueran suficientes, ahí están las discordias por tal o cual motivo. Motivo caudal unas veces, trivial en otras. Y así y todo, el cuerpo confederal se mueve y agita potente.**

**A nuestra vista está una carta frescamente venida de Méjico, país que, mirado desde nuestra lejanía, se nos antoja confederalmente atomizado. Pues no: en reciente fiesta dedicada a los compañeros setentones, hubo poca sala en el Orfeón Catalán para contener al mundo confederal acudido. Habría romanticismo en ello, ganas de refrescar la memoria en una ducha de juventud; pero habría, sin dudarlo, sentimiento de ideas, resabio — cuando menos — confederal y anarquista; ganas de ser por haber sido, y hambre de continuar siendo.**

**Pues bien, nuestro abril parisino (de un París confederal que irradia en un círculo de 200 kilómetros) ofrecerá, como cada año, un punto de convergencia en piedra hita confederal-libertaria, en punto de reunión y reencuentro fraternal para verse, hablarse y sonreírse los compañeros, para comprobar el cuerpo sólido que somos, la familia extensa y cordial que formamos.**

**Hay algunos compañeros a quienes la soledad, el aislamiento pueblerino desespera y seguidamente se enfrían, llegando incluso al abandono de lo que considera ya no existe. Existen, sí, cábalas y preocupaciones en su mollera porque lo que no «ve» ni «palpa» le parece fantasmagórico, y él vive de «realidades». Pues si esta clase de compañeros alternaran, siquiere fuese una vez al año, con los centenares de afines que acostumbran a concentrarse para Mitin y Espectáculo en el Palacio de la Mutualidad en París, o en el Palacio de los Deportes en Toulouse, es seguro que cogería ánimos y recobraría el sentido de hermandad que nos une a los confederales, no importa si viviendo en la ciudad, en el pueblo, en el monte o en la llanura.**

**Por lo de octubre último los organizadores confesamos medio fiasco. Existieron, sí, las incomprensiones, pero en mayor causa las lejanías, las obligaciones, el interés hogareño de evitar dispendios. Nuestra economía es limitada y nuestras abnegadas mujeres saben sacar las cuentas. Octubre del 68 nos dio el mejor acto y la mejor fiesta; todo corazonador y provechoso, pero con saldo deficitario observando la taquilla. Pero ello pasó y ahí está el renacimiento primaveral, con su día 20 del Germinal revolucionario, que nos reunirá en el acostumbrado número de 2.000 compañeros y compañeras para patentizar el fervor libertario que sigue animándonos, mejor hoy que ayer, por caldearse el mundo intelectual y proletario al soplo de nuestras ideas, ¡tan firmemente reactualizadas!**

**Compañeros: La Jornada Confederal de ogaño se aproxima. Habrá Mitin bueno, y Espectáculo solidario inmejorable. Mas, por encima de todo, constará la inmensa satisfacción colectiva por el nuevo contacto de nuestra amplia y fraterna familia.**

COLUMNA DEL EMIGRADO

## Haya Monte

ES la aspiración — imposible — de todo personal del llano, diríamos de la sabana. Los de la altura suspiran por lo plano, y los de la bajura por el monte. Ayamonte, mi cuna, delira por una salida tierra adentro puesto que sus aguas muchas se han vuelto pobres.

Estamos en la orilla izquierda del rio Guadiana al entregarse éste en brazos del proceloso Atlántico. Antes de la guerra civil dicen mis padres que todo era tránsito y vida en esta bajura compartida, en la otra orilla, por la nación portuguesa. Los barcos sardineros «nuestros» no bajaban de la docena y del mar río arriba enfilaban cargos conduciendo mercancías y materias primas tierra adentro para descender repletos de minerales, maderas, conservas y otras riquezas españolas destinadas a la exportación. Capitalistas de Vigo habían aposentado en Ayamonte sus industrias conserveras y ello, con la pesca propia y el incentivo de un puerto de escala y tránsito era bueno y saludable para todos, o casi. Casi, porque la lepra de la pobreza en todo lugar español parece inextinguible.

Frente a la industria privada Madrid impuso el Consorcio Almadabrero, trust de la pesca favorecido por las alturas oficiales. Fue particular que semejante trust fuese impulsado por José Calvo Sotelo sin sufrir cortapisa por parte de la República. Con el bien entendido de que la Cruzada, aherrojada en Madrid, aceptó la vigencia de tal Consorcio aunque fuese sin Calvo Sotelo, «sotelado» (así se dice) por unos guardias de Asalto antes de la rebelión de los militares y gentes de derecha.

Como en todo lugar caído en manos de los insurrectos, Ayamonte sufrió mordeduras sangrientas, con gente borracha de triunfalismo y varios ciudadanos sacrificados bárbaramente por motivo político. La Cruzada se asentó cómodamente en el pueblo con moros y cristianos unidos, y españoles desunidos, en mayoría aterrorizados. En esto el triunfalismo fue degenerando en despreocupación y haraganería, y la barra, tradicionalmente cuidada, dragada a parte media entre españoles y portugueses, fue dejada en abandono cruzándose en ella insalvables bancos de arena que han llegado a imposibilitar el tránsito marítimo. Tal vez sea por otro fenómeno — éste imputable a la naturaleza — los criales de sardina han desaparecido coincidentemente con la entrada en Ayamonte de las tropas de Franco, derribando de un golpe la industria pesquera en la que tanto confiaban las familias ayamontesas. Por puerto prácticamente cerrado, las flotas industriales y pesqueras que subían y bajaban el Guadiana, dejaron de presentarse, contribuyendo en dejar esos meandros en desesperante silencio. Incluso la industria del atún, que dio en explotar el Consorcio Almadabrero, ha periclitado totalmente, y de los industriales viguenses no digamos, pues los no absorbidos por el Consorcio «plegaron velas» hace años, dejando tras si una estela de miseria.

Ahora se habla de fomentar el turismo como medio de sacar Ayamonte de su angustioso marasmo: tender un puente de unión con la orilla portuguesa, convertir en puerto frutero el que siempre lo ha sido de pesca, sanear las playas, levantar hoteles, montar un sistema de excursiones, armonizar la isla Canela, establecer tabernas típicas, fomentar el folklore provincial, etc., etc., todo lo cual a los ayamonteses no rentistas les suena a lírica inútil, a canción que sin pan nadie aguanta.

Entretanto, los brazos útiles de la capa hacen un sayo y ahí se les tiene andantes y campantes por el mundo en demanda de un lugar menos entonado, «menos patria», pero en el que la sopa humee agradable y la dignidad del hombre tenga mejor aprecio que en su lugar de obligado abandono. Entre cuya resaca, amigos mios, un servidor se encuentra.

José MONTE HAYA

*Finisterre.*

## DISCOS

*En París empieza a hablarse de una limitación de diferencias, de un intento de aproximación entre compañeros por equis causas distanciados; eso mismo que en 1916 Barcelona y Gijón llamaron «desarme de los odios». Pero, ¿es que odios existían entonces, y odios existen ahora?*

*No lo creímos, ni lo creemos. Antaño las apreciaciones sobre la Guerra Europea nos separaron. Y como en español las diferencias se establecen gruñendo más que argumentando, las pólvoras personales se inflamaron causando estragos pirotécnicos. Basta que una situación de lucha común se presente, para que las rencillas se atenúen, y, en casos, desaparezcan. Lo que no impide, desgraciadamente, que amanezcan otras.*

*Así como en 1916 la simpatía pro Aliados en guerra afectó singularmente a Gijón y a Mahón, en el caso de 1936 la entrega a la corriente guerrera gubernamentalizada nos afectó a todos. Nadie se salvó de la quema, y conste que no desechamos disculpas... que todos necesitamos.*

*Sin embargo, en 1918 «unos y otros» nos hermanamos de nuevo por causas superiores, mas en 1969 arrastramos aún las diferencias surgidas en 1945 al tratar de analizar, conjuntamente, nuestro resbalón o acierto (según interpretaciones) de haber colaborado con el Estado en 1936 y años (dos) sucesivos.*

*En el fondo, el apartamiento producido en el Congreso de París por lo de España es lo que perdura, no importando el tejido de dimes y diretes monstruoso que se eleva, con el tiempo, contra personas por la posición mantenida por las mismas. Si tal compañero no «piensa» como nosotros es feo y no se le aprecia; o es «pájaro carpintero» como se insinuara, o «pájaro de cuenta» según se socarroneara, todo ello en ambos ambientes. Pero odio, ¿realmente ha existido, o existe odio? Pájaros carpinteros está probado que los había «allá» y «acá». De cuenta, salvo raros casos, en parte alguna.*

*Tal como se ofrece la situación, el desarme de lo que sea puede conseguirse previas duras condiciones: Renunciar al amor propio, a la acritud, al desplante, al clan, a nuestra importancia cargosa (de cargos) en España, a toda propensión antilibertaria por leve que sea, a todo confusionismo velado o destapado, al abandono de la propaganda y de la solidaridad cenetistas; sin cuyas condiciones previas no habría mesa redonda, oval o angulosa que valiera.*

*En el terreno anarcosindicalista es donde todos los compañeros hemos de reencontrarnos, a poder ser, con la mano tendida.*

*Para estrechárnosla, no para ofrecer ni recibir caridades.*

*DISCOBOLO*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA JUSTICIA QUE MANDAN HACER

NO se trata de pedir la cabeza de nadie. ¡Bien lejos de querer justificar la denominada pena del Tallón! Simplemente, se trata de comprobar, una vez más, las argucias, la falsedad, el fondo arbitrario del Derecho Penal. Como todas las leyes jurídicas que se han ido codificando, a la postre no puede ser otra cosa más que el reflejo de la estructura social, atrabiliaria en cuanto cabe. Y ello ha quedado evidenciado en el proceso del asesinato de Martin Luther King.

Como en el caso de Kennedy, se ha ido escamoteando la verdad; tapando en *cortina de humo* de papeleo, la realidad y los realmente responsables. Son hechos tan escandalosamente evidenciados que no hace falta ser muy perspicaz para comprender que ha habido trampa, y no pequeña. Un tipejo vulgar, un desgraciado producto del hampa, ha representado el papel del último mono en la comedia procesal. Se ha dejado entrever que había otra figura, también secundaria, pero superior en *rango* al tal James Ray, a quien el Tribunal ha condenado a noventa y nueve años de prisión. Más: del otro elementejo no se ha recogido el rastro. Y, naturalmente, menos aún se ha descubierto el de quienes fraguaron la intriga del asesinato.

Si tenemos en cuenta como es la encopetada dama Justicia, en países que, como Estados Unidos, prodigan por todo el orbe fulgores de *liberalismo;* pretenden dar lecciones de *democracia,* ¿qué será la Justicia en países de retrógrado régimen fascista, como España y Portugal? Toda *acción justiciera* dimanando de fuente estatal no puede reflejar un fiel concepto de la equidad, puesto que la propia existencia del Estado refrenda la injusticia.

Aquel conocido precepto popular que asevera la de «por sus frutos los conoceréis», tiene perfecta aplicación al examinar las distintas disposiciones legislativas. Es cierto que en algunos casos la habilidad consigue el cubrir las apariencias. Pero en otros casos las artimañas puestas en juego son tan burdas que facilitan de un modo claro, contundente, la crítica demoledora en contra del Estado, y frente a los códigos nuevos y viejos.

### NOTABLE OBRA DE CULTURA Y DOCUMENTACION

Ya se ha hablado alguna vez de lo relacionado con la C.I.R.A. (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) radicado en Suiza, y en la ciudad de Lausana.

Por su importante Biblioteca, por el acopio de publicaciones libertarias redactadas en diversos idiomas; por el Boletín en donde se insertan trabajos documentados en torno al anarquismo, por todo cuanto reciben en materia de libros, folletos, revistas, diarios, antiguas colecciones, etc., constituye el C.I.R.A. una entidad de suma importancia para todos aquellos elementos estudiosos, sean o no anarquistas, que con ella tengan relación. A disposición de los lectores hay en el local donde está radicada la entidad, sala de lectura y estudio, con facilidades para consultar el material de que se dispone. Quienes, por no residir en Suiza, por no tener ocasión de visitar el Centro, desean que se les faciliten obras, o publicaciones en general de las que tienen en existencia, hay un servicio internacional de préstamo de material. Una simple carta postal con la indicación de la obra que se desea y el autor de ella es suficiente, lo mismo para lo relativo a otras publicaciones. Atenta, diligentemente, la responsable del Centro, compañera Marie-Chr. Mikhailov, hace el envío a la localidad y al país que sea.

Mediante una módica cotización anual se puede formar parte de CIRA lo que supone la ventaja de poder recibir el préstamo de obras en especiales condiciones, el recibir el Boletín, donde, el margen de los artículos de carácter documental hay la relación del material en existencias, así como las nuevas adquisiciones, a base de compras, donativos, etc. Pero particularmente es de interés para los compañeros de formación anarquista el formar parte de la entidad por el plausible motivo de que se contribuye en el apoyo, en el sostenimiento de un organismo social que tiende a realzar las ideas, a darles personalidad, a que puedan ampliar conocimientos aquellos que por el anarquismo tengan cariño, manifiesten simpatía. Pocos centros tenemos, aparte el citado y el de Historia Social, de Amsterdam, que de un modo serio, eficiente, den a conocer a propios y extraños lo que son y lo que representan nuestras ideas. De ahí que podamos bien congratularnos de su existencia y desenvolvimiento. Creo adecuado a todos los efectos, indicar las señas para cuantos deseen tomar contacto con una tan importante obra de tipo cultural y sociológico. Son las siguientes: C.I.R.A., Avenue Beaumont 24—Lausanne (Suisse).

He ahí, tomadas del número 17 del Boletín de C.I.R.A., unas líneas transcritas del resumen de actividades del Centro, que hace la compañera M. C. Mikhailov:

«La tendencia libertaria que ha acentuado las manifestaciones universitarias en el mundo, también ha despertado interés por la literatura anarquista. Nuevos miembros se han inscrito a nuestro Centro. El préstamo de libros ha aumentado. Amigos, llegados de Francia, nos han traído documentación relacionada con las jornadas de mayo. Las vacaciones del pasado verano, ofreciendo oportunidad para los viajes, facilitaron la visita de amigos, que nos ayudaron a escoger periódicos y establecer colecciones.»

«La responsable de C.I.R.A. asistió al Congreso Internacional de Federaciones Anarquistas, celebrado en Carrara a fines del pasado agosto. Ella pudo establecer relación e informar a quienes lo ignoraban, de la existencia del Centro y de su Biblioteca. Hizo un llamamiento que fue reproducido por algunos periódicos. De una tal oportunidad han surgido promesas de colaboración, algunas de ellas estando en vías de realización. Otros proyectos, en parte producto de nuestra experiencia, serán realizados: se trata de la creación, en diversos lugares, de bibliotecas destinadas a prestar obras de carácter anarquista. De ello volveremos a hablar cuando la cosa esté en camino, para lo que se pedirá que cada uno se esfuerce en aportar su ayuda a los nuevos centros.»

Procedentes de compañeros residiendo en unos y otros países, el C.I.R.A. recibe notables aportaciones, ya en el orden material, o económico, bien en el sentido intelectual. Será de estimar no solamente la perseverancia de tales aportaciones sino inclusive su mayor acrecentamiento. Ello favorece en alto grado las ideas que defendemos. Cosa que bien merece que la tengamos en cuenta.

### ANDRE SALMON, UN CRONISTA DE LA «BELLE EPOQUE»

A la avanzada edad de ochenta y siete años ha fallecido en un pueblecillo de la costa provenzal, Sanary, donde residía, uno de aquellos raros elementos intelectuales de polifacética actividad. En efecto, André Salmon había sido periodista, novelista, poeta, historiador, crítico de arte, biógrafo. En cada una de tales actividades ponía cariño, pericia, afinada sensibilidad. Fue amigo de artistas y poetas, así como de escritores de vanguardia, y sociólogos de temple libertario. Con un criterio independiente; poniendo en sus escritos la sal de un estilo atrayente, era grato leer sus artículos y sus libros.

Existía en los buenos tiempos juveniles de André Salmon, esa especie de vaho espiritual de romanticismo, propio de la «belle époque». Flotaba en el ambiente un anhelo de ideal. Todavía habían poetas, periodistas, pintores, que rehuían la popularidad y el dinero conseguidos a base de procedimientos adulatorios, descendiendo a lo gregario, a la banalidad bien cotizada. Había anarquistas que haciendo frente a todas las circunstancias vivían *por las ideas.* Salmon conoció a unos y a otros. Y de unos y de otros escribió páginas emotivas.

Uno de sus libros: «L'air de la Butte», reflejaba toda una gama de artistas «montmartrois», en su manera de vivir, unos soñadores, nimbados de ilusiones, como los bohemios de Murger; otros realistas, fríos calculadores, como el personaje balzaciano que buscaba conquistar París. Pero la obra de André Salmon que ha sido más comentada es sin duda alguna el grueso tomo que lleva por título: «La Terreur Noire—Chronique de l'Action Anarchiste». Con una copiosa documentación, apoyado en lo que vieron sus ojos, y los datos facilitados por amistades sinceras dentro del ambiente libertario, Salmon buscó reflejar el aspecto dramático de la acción anarquista, pero sin omitir, como han hecho deliberadamente otros, la parte profundamente humanitaria y justiciera que, ayer como hoy, es razón de ser de las ideas libertarias. De ahí el fondo de simpatía que siempre mantuvo André Salmon relacionada con la vida de los «vieux anars» de ayer, como en relación a los de hoy, con el nombre de uno de los cuales va concluyendo el libro, llamándole el más bueno y sincero de los hombres.

**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs.

Descuento a paqueteros.

## JORNADA CONFEDERAL

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

El Programa se va perfilando. Artistas excelentes y de variados géneros lo afirman. Es el éxito seguro de cada año, que no lo fraguamos nosotros, que lo produce la simpatía que los buenos artistas sienten por la causa de libertad que representamos; por la carne viva de esa misma libertad que los libertarios aherrojados somos.

Hoy tenemos la satisfacción de presentar a

**PIA COLOMBO**

que se ofrece para nuestro Festival de la solidaridad hispano francesa, y decir PIA COLOMBO es mentar la canción viril perfectamente interpretada; es mencionar el arte de la canción en su mejor estilo; es acudir al teatro con la seguridad de oir una cancionista que jamás decepciona y siempre sorprende con una nueva faceta enaltecedora de la dicción y de la harmonía cantábiles.

*Aquí y ahora*

# Allegro ma non troppo

*por* **Juan Español**

ENTRE los muchos e insignes exiliados españoles que pululan por el mundo después del comenzo de la era franquista es preciso contar, cómo no, a Salvador de Madariaga, destacado ensayista y sociólogo que nos ha seguido iluminando con sus esclarecidos trabajos ya desde Francia, ya desde Inglaterra, país este último en el que más a gusto parece hallarse, bien ubicado en las cátedras de la vieja universidad de Oxford, más apacibles y conservadoras que las de la Sorbona, Nanterre o Berkeley, en las que los problemas suscitados sobrepasan con mucho la sempiterna dicotomía política anglosajona entre «tories» y «whigs». Que Madariaga se adscriba a una u otra tendencia o a ninguna de las dos es algo que habría que deducir de la lectura de su copiosa obra, pero en todo caso una tarea semejante caería fuera de la brevedad de este comentario. Lo que sí se podría afirmar con un mínimo margen de error es que a Madariaga le gusta la paz y la serenidad de las pequeñas ciudades inglesas, con la vetusta apariencia que la pátina del tiempo en ellas ha depositado, con sus jardines y plazas recoletas, con su circundante e idílica campiña en la que el estallante colorido de su «green grass» está pidiendo a gritos el rojo contraste de las casacas de aristocráticos jinetes en el noble y viril ejercicio montero de la caza del zorro, mientras que las perrunas jaurías forman la ruidosa y veloz avanzada del abigarrado conjunto venatorio. Madariaga nos parece reencarnar, de este modo, el espíritu bucólico y sin estridencias de Horacio; un espíritu que ama la terneza en los tonos, el bajo nivel de las interferencias, la ecuanimidad de las expresiones sin correr el riesgo (ojo, mucho ojo) de caer, a fuerza de difusión colorista, en la mediocridad irreparable del gris. Su sensible retina se extasía ante la suavidad tonal de los lienzos de Constable, pero sus ojos parpadean y sus iris se contraen ante la agresividad hiriente de los rojos, azules o amarillos de los de Van Gogh; sus timpanos modulan fácilmente la música de Mozart o Cimarosa, pero vibran doloridos ante los impactos orquestales de Beethoven o Wagner; en fin, su armonía interior semeja constituir un trasunto fiel del equilibrio cósmico. Por eso nos hemos sentido un poco desconcertados al leer en «ABC» hace pocos días ciertas expresiones que casi rayan en exabrupto. Porque Madariaga se digna honrar las páginas transidas de monarquismo del diario madrileño, cosa que nos hace pensar que si está en el exilio no será por razones de ostracismo político voluntario o impuesto, sino por muy otras que él debe de saber bien y que nosotros suponemos. El ilustre escritor, entre otras cosas, dice en su artículo algo como lo que sigue: «¿A quién si no a Dios se le ocurriría crear cosa tan graciosa, absurda e inverosímil como un ateo? Porque un ateo, encaramándose sobre su inteligencia para negar a Dios, poco más o menos como una pulga encabritándose de Leibniz para negar el cálculo infinitesimal, ¿no es cosa que pide una fantasía sobrehumana?» Lo verdaderamente decepcionante, más que fantástico, es que un pensador de la talla de Madariaga se exprese como un cura de aldea ante catecúmenos infantiles con argumentos tan simplistas que, en todo caso, presuponen la fe como condición previa, y la fe, tal como dijo Vargas Vila con gran acierto, es la única razón posible a los ignorantes, o una especie de razón sin dignidad.

Por lo pronto, y en principio, ser ateo o creyente no es lo mismo que ser albañil o republicano, como vía de ejemplo. El ateísmo o la religiosidad se reducen a una simple actitud mental, pertenecen a la intimidad personal, son totalmente subjetivos y por consecuencia ahistóricos y asociales. Así entendidos, en su pura esencia, religiosidad y ateísmo son valores que no debieran tener conexión alguna con no importa qué credo político o social o con cualquier filiación imaginable. Ambos valores son perfectamente válidos como expresión genuina de la interioridad, aunque uno y otro sean discutibles y cuestionables desde un punto de vista objetivo. Pero el mundo en que vivimos es un mundo sociohistórico, estamos inmersos en él, e incluso las vivencias más íntimas pierden su independencia y subjetividad para mezclarse, imbricarse y mutuamente influenciarse en la gran maraña de las relaciones sociales, económicas y políticas. Y así es como el espíritu religioso, de una creencia extrahistórica y extrasocial, ha evolucionado hasta convertirse en un tinglado fuertemente estructurado, en un instrumento de dominio y coacción moral, política y económica; en una clase, un partido o una facción en los que la religiosidad ha quedado relegada al papel de mascarón de proa. De este modo el ateísmo se ha visto forzado a adoptar una postura decididamente anticlerical, que no es lo mismo que antirreligiosa, encuadrándose históricamente en los movimientos de vanguardia que luchan por el establecimiento de un mundo libre, limpio de cualquier lacra que entorpezca la marcha hacia su manumisión. Si el ateísmo y la religiosidad, no la religión, se detraen puros de su implicación sociohistórica, considerándolos como genuina expresión de la interioridad, ¿a qué queda reducida la senil pirueta verbal de Madariaga? En el supuesto de que la inexistencia de Dios no sea demostrada por los ateos, tampoco su existencia lo es por los teológos, en cuyo caso cada uno es libre de interpretar la cosmogénesis y la teología a su modo y manera. ¿No es francamente revelador que Madariaga, a sus 83 años, es decir, con un pie casi en la fosa, se preocupe tanto de hilvanar argumentaciones escatológicas?

### GARCIA MARQUEZ Y LA INQUISICION

Gabriel García Márquez es un colombiano que le gusta escribir y para quien la fama ha repicado sus más sonoras campanas recientemente con motivo de ver la luz pública su novela «Cien años de soledad». La crítica europea le ha sido muy favorable, además de la americana, y le fue adjudicado en Italia el premio Chianciano, en su vigésima edición, entre cuyos miembros del jurado se hallaba Peter Weis, el discutido y famoso autor de «Marat-Sade» y otras publicaciones que están teniendo gran resonancia mundial. Antes de este éxito editorial García Márquez cultivó un poco la bohemia más o menos forzada, recorriendo casi toda Europa, tanto oriental como occidental, en la arriesgada tarea periodística. Ahora anda por España, fijando transitoriamente su residencia en Barcelona. Naturalmente él tiene su opinión sobre España. en general, y sobre los literatos españoles en particular. Pero claro, no puede ser muy explícito y sincero en sus manifestaciones públicas, si bien de vez en cuando deja en libertad ciertas expresiones que son ciertamente, del agrado de sus colegas y de algunos más que no lo son. Casi todos los escritores iberoamericanos hacen su escapada a España por un tiempo más o menos prolongado, aunque no sa-

*(Termina en la página 2)*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C 3429

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

3 AVRIL 1969
NUMERO 550
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# INTOX

Les émissions radiodiffusées n'ont qu'un but : orienter les esprits dans le sens voulu par les défenseurs du capitalisme, des privilèges, de l'inégalité sociale. Avant les événements de mai-juin 1968, c'était manifeste mais cependant certains postes non directement soumis au contrôle de l'Etat se targuaient encore d'une certaine objectivité. En juin 1968 on a vu tous les postes, d'Etat ou non, se concerter pour mener une vaste campagne d'intoxication en vue d'amener, par la répétition de fausses informations, la reprise progressive du travail. Depuis lors, les postes qui se disaient les plus « libres », tel qu' « Europe n° 1 », se livrent à une propagande effrénée en faveur des thèses gaullistes et des objectifs capitalistes.

Prétendant à la « libre discussion », se targuant de vouloir « donner la parole aux auditeurs », on organise des émissions pendant lesquelles des « personnalités » répondent en direct aux questions qui leur sont posées par téléphone. Ainsi la radio peut-elle faire la preuve de son objectivité. Or que se passe-t-il en réalité ? Tout d'abord, les « personnalités » interrogées sont neuf fois sur dix les porte-paroles du gouvernement, les dirigeants politiques « bien-pensants » de droite ou de gauche ou encore des « patrons de combat », représentants du C.N.P.F. ou « bonzes syndicaux » qui ne manquent pas, bien entendu, à la grande satisfaction des bourgeois, de dénoncer amplement les exactions « gauchistes ». Par ailleurs, pour « participer » à ces émissions, poser une question, il faut posséder le téléphone et pouvoir y rester suspendu un bon moment, ce qui limite déjà le nombre et la position sociale des participants. Enfin, le « meneur de jeu » possède tout un tas d'astuces pour éviter que des vérités trop dures à entendre pour certains ne passent à l'antenne. Lorsqu'une question embarrassante est posée, on abrège la réponse (qui est d'ailleurs en général « à côté » de la question) sous prétexte que le temps presse ou encore, prétextant que le correspondant n'est pas très audible, le « meneur de jeu » se charge lui-même de répéter sa question en la déformant totalement sans avoir l'air d'y toucher. Aussi, en fait d' « objectivité », ces émissions n'ont qu'un résultat : permettre un « bourrage de crâne » inlassable pour persuader les auditeurs que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, que le gouvernement fait vraiment tout ce qu'il peut pour améliorer la condition des travailleurs et que tous leurs maux sont dûs exclusivement aux « agissements d'une poignée d'enragés ». Après cela, pour « élever le niveau intellectuel des auditeurs » on vous propose d'écouter avec attention l'horoscope du jour établi sur ordinateur.

Ainsi, au lieu de servir à diffuser des connaissances et des informations authentiques, à stimuler l'intelligence, la radio est devenue le véhicule de l'obscurantisme, de la propagande orchestrée, du viol des consciences. Son objectif : « conditionner » l'individu, le consommateur, le citoyen, et, finalement, en faire un simple objet plié aux exigences du profit et de la domination d'une minorité d'exploiteurs.

Contre cette intoxication, il faudrait porter un coup efficace à la fois contre le profit et contre l'intoxication : ne pas payer sa redevance annuelle à l'O.R.T.F. en déclarant ne plus avoir l'intention d'ouvrir son poste de radio pour entendre des fadaises ; stopper les achats des postes de télévision, boycotter ce moyen qu'on utilise pour nous intoxiquer. Mais ce n'est certainement pas les syndicats réformistes, intégrés à l'Etat capitaliste, qui voudront déclencher une telle campagne car ils font volontiers de la publicité dans leur presse à leurs propres exploiteurs.

Plus les techniques de diffusion de la parole et de l'image se développeront et plus il deviendra capital de lutter contre l'intoxication sous peine d'en arriver à un stade où chacun sera tellement conditionné qu'une révolution de masse deviendra pratiquement impossible. Il serait temps d'y penser sérieusement.

SEVY

CHEZ LES CHEMINOTS

## Après la grève des roulants Sud-Ouest

A la mi-mars, les « roulants » de la région Sud-Ouest se mirent spontanément en grève pour protester contre les conditions de travail imposées par la S.N.C.F.

Ces conditions de travail, qui ne sont pas particulières aux « roulants » de la seule région Sud-Ouest, auraient pu rapidement s'étendre à l'ensemble des cheminots. Mais dès les premières heures, les organisations syndicales officielles, et en particulier la C. G. T., accordèrent leur « soutien » avec beaucoup de restrictions. Les propagandistes C.G.T. déployèrent toute leur activité pendant les premières heures à persuader les cheminots en grève qu'en agissant en dehors des « ordres » de la C.G.T. ils faisaient le jeu des gauchistes et autres anarchistes.

Devant l'obstination des grévistes, la Fédération cégétiste, à grand renfort de publicité déclara alors qu'elle prenait l'affaire en main, et espérant que la grève était à bout de souffle, puisque les propagandistes C.G.T. l'avaient empêchée de se développer, les organisations officielles n'hésitèrent pas à donner un ordre de reprise le mardi 18 mars à 20 heures.

Cependant, l'ordre fut sans effet et la grève continuait. Ce que voyant la C.G.T. retourna une nouvelle fois sa veste et le 16 au matin elle publiait un communiqué affirmant sans honte bue que c'était elle, la C.G.T., qui avait durci le mouvement, cependant qu'elle s'employait à persuader les grévistes à reprendre le travail.

Elle parvint enfin à briser la grève par de fallacieuses promesses à la suite des discussions avec la direction. Et le travail reprenait le 22 mars sans que les grévistes n'aient obtenus des avantages substantiels.

On voit donc clairement, une nouvelle fois, le jeu étrange qui est celui de la C. G. T. Par tous les moyens elle s'emploie à briser toute action unie des travailleurs qui risquent de mettre en cause le régime.

Mais la lutte n'est pas terminée. Elle reprendra et s'étendra. La meilleure preuve c'est, les dernières élections des délégués le prouvent, que la C.G.T., qui depuis vingt ans a le monopole à la S.N.C.F., est en perte de vitesse.

Chaque jour, de nouveaux cheminots comprennent que leur émancipation sera leur œuvre propre et ne pourra pas venir des bonzes syndicaux, qui sont les meilleurs défenseurs du pouvoir gaulliste.

R. J. SOURIANT

## On nous communique

Vendredi 21 a Censier vers 20 h 15, plusieurs vagues d'une centaine de personnes âgées de 30 à 45 ans — au total entre 300 et 500 selon les appariteurs — ont envahi la Faculté, armées de barres de fer.

Ils ont, guidés par un indicateur, ratissé les couloirs, insulté et menacé étudiants et professeurs, tailladé méthodiquement le visage d'un étudiant à l'aide de lames de rasoir, menacé de faire lécher le mur à d'autres.

Après avoir fait régner la terreur et repéré les locaux syndicaux, ils ont quitté la Faculté vers 21 h 30.

# L'anarchiste Bakounine dans la littérature

*(Suite)*

## « Le Siegfried », de Richard Wagner

A. de Malander, dans une brochure consacrée à la signification révolutionnaire de la Tétralogie, écrit :

« Wagner comprend la crainte de certains : celle qu'on fasse du travail une nouvelle religion imposée à tous. »

Ce qu'il faut faire ressortir, c'est la thèse générale développée dans cette œuvre :

« Les richesses sont symbolisées par l'or et le pouvoir par un anneau issu de l'or, forgé de cet or corrupteur. Au cours des quatre pièces, bien d'autres tendances néfastes, telles que le réformisme, sont attaquées et bien des préjugés, tels que le sacrement du mariage et l'horreur de l'inceste sont combattus. Mais toujours, le thème principal revient et domine : tous ceux qui ont touché le pouvoir, quoi qu'ils fassent, si purs que puissent être leurs intentions, ont scellé leur perte. »

Et de poursuivre :

Maintenant que l'or, symbole de la richesse, et l'anneau, symbole du pouvoir, l'un corrupteur et l'autre frappé d'anathème, ont fait retour au sein de la Nature après le terrible drame qui vient d'être évoqué, que pourra-t-il advenir ? La Tétralogie n'a pas donné la réponse à cette question, pas plus, du reste, que ne l'a donné l'Edda de Saemund dont Wagner s'est visiblement inspiré pour écrire la fin du « Crépuscule des Dieux ». La Voluspa, l'un des chapitres de cette Edda, décrit le cataclysme universel dans lequel périssent tous les Dieux et les créatures mythologiques qui peuplent l'œuvre du poète : la Terre même est ravagée par des fléaux, le feu, la fumée et le soufre qui stérilisent le sol. Mais une des strophes demande :

Les champs non ensemencés
Reverdiront-ils ?
Tout le mal qui fut,
Sera-t-il réparé ?
Hodr et Balder (dieux de bonté)
Viendront-ils occuper les salles des [dieux ?
Savez-vous ce qu'il adviendra ?

L'Edda ne répond pas.

Mais nous pouvons répondre, d'accord avec « L'Art et la Révolution », de Wagner : Oui, quoiqu'il arrive, les champs reverdiront ; oui, tout le mal sera réparé ; oui, les fils de Balder (l'humanité tout entière) viendront un jour habiter les salles des dieux, car l'or corrupteur ayant disparu et le pouvoir maudit s'étant évanoui, la haine cessera de ravager le monde. »

Si l'on veut rechercher chez les biographes et musicologues qui se sont penchés attentivement sur l'œuvre de Richard Wagner, aucun doute n'est possible : tous confirment les dires de Mathilde Wessendonck :

« Il apporte partout la révolution avec lui. »

Or, cette révolution à l'époque est personnifiée par Bakounine. C'est pourquoi, Wagner ne peut que le rejoindre.

Laissons là « L'Or du Rhin », « La Walkyrie », « Le Crépuscule des dieux », de l' « Anneau du Niebelung », pour nous arrêter à « Siegfried », où la pensée dramatique déborde de lyrisme. Ici, l'influence de Bakounine, et même celle de Proudhon est incontestable. Ce poème entier est axé sur l'idéal de ces penseurs.

Vraisemblablement, Wagner porte en lui son Siegfried avant de rencontrer Bakounine. Il a déjà esquissé le drame dans « La Mort de Siegfried », qui est devenu « son refuge contre les misères professionnelles, lorsque par son travail il cherche à écarter de sa pensée, ses déboires et ses préoccupations politiques. »

Wagner n'est pas resté indifférent à cette traînée de poudre qu'est la révolution.

Nous lisons chez Lichtemberger :

« Que va devenir l' « Anneau » ?

Siegfried saura-t-il le restituer aux ondines du Rhin ? Ou se laissera-t-il arracher ce gage de la suprême puissance par le fils d'Alberich, le sombre et haineux Ragen ? L'univers appartiendra-t-il à l'humanité libre ou subira-t-il à jamais la théorie de l'or ? Tel est le grand débat dont les péripéties se déroulent sur la terre et sur lequel le dieu prêt à mourir concentre son attention. » (1)

Et l'auteur de poursuivre :

« Il est bien difficile — et sans doute assez vain aussi — de prétendre résumer en une formule simple le sens dernier de ce drame immense. Les commentateurs en ont donné les interprétations les plus diverses. L' « Anneau », disent les uns, est avant tout un drame socialiste dirigé contre le pouvoir maudit de l'or et qui conclut par la destruction de la société capitaliste. C'est, pour d'autres, plutôt une pièce à tendances anarchistes qui montre le représentant de la loi, Wotan, vaincu par le jeune anarchiste Siegfried, et l'avènement glorieux de l'humanité libre. D'aucuns font ressortir les tendances « païennes » et « optimistes » d'une pièce qui exalte en Siegfried, la joie de vivre et conclut par la défaite des puissances de haine et le triomphe de l'amour.

» D' autres, au contraire, soulignent le côté « chrétien » et « pessimiste » d'une œuvre qui décrit la rédemption du monde et l'abdication et l'égoïsme dans le cœur de Wotan.» (2)

Dans « Siegfried », Wagner trace donc la vie exaltée, pleinement épanouie « l'image idéale de l'homme libre, toujours prêt à la guerre et aux aventures, inaccessible à la crainte, insoucieux de la mort, ne reconnaissant point de maître ni de dieu au-dessus de lui. »

C'est un Wagner tout autre qui succédera à ce « Crépuscule des dieux », renoncement, ascétisme ; voici l'homme qui rend hommage au dieu « qui promet à l'homme pécheur, la rédemption. »

Marcel Doisy, éminent musicologue belge, écrit :

« Il est indiscutable que le mythe de Siegfried a eu pour Wagner, à l'époque où il commença d'y songer, une signification sociale. Wotan symbolisant la décadence d'une société basée sur l'égoïsme et la propriété, et faisant place à l'homme libre de l'avenir. » (3)

On peut penser vraisemblablement à Bakounine à travers cette citation :

Henry Malherbe a écrit judicieusement et non sans ironie :

« J'ai toujours été étonné par l'admiration passionnée que le public des amateurs riches témoigne à l'audition de « Siegfried ». Car, jamais la doctrine révolutionnaire n'a été enseignée d'une voix plus violente que dans cette œuvre. On se rappelle que le poème de la Tétralogie a été écrit en 1848, « dans la tempête de la révolution européenne. »

» Bakounine, Proudhon, Roechel Ruge, Louis Feuerbach avaient trouvé un disciple ardent, agissant en Richard Wagner. Rien n'est plus transparent que cette longue et furieuse intrigue de Siegfried, qui célèbre, de l'aveu même de Wagner « la guerre au capital ». On ne saurait, d'une emphase plus mordante, avec plus d'opiniâtreté, flétrir « la perversité de la civilisation, la servitude de l'or. » Extrême dans ses opinions et leurs conséquences, Wagner ne songe qu'à glorifier l'instinct brutal et l'anarchie. Il se déclare, sans détour, païen, anti-chrétien, athée. Le plus curieux de l'affaire est que Siegfried a été dédié au roi Louis de Bavière. On n'est pas galant à ce point dans la dédicace d'une œuvre révolutionnaire sans être suspect de malice. » (4).

**HEM DAY**

(1) H. Lichtemberger «Wagner», p. 158.
(2) Lichtemberger « Wagner », p. 159-160.
(3) M. Doisy. « Wagner », p. 61.
(4) M. Malherbe « R. Wagner révolutionnaire », p. 72.

# Les possibilités révolutionnaires libertaires

*(Suite)*

Certes, le syndicalisme réformiste ou politique d'obédience F. M. ou P. C., courroie de transmission des partis politiques genre U. G. T., a joué au cours des événements — ce qu'il recommencera demain — un rôle écœurant... Mais cette attitude répondait à la plasticité des masses, à leur lâcheté en France, à leur religiosité politique, puisqu'elles se sont retrouvées collectivement dans une épreuve électorale qui devait les ramener devant leurs rateliers.

Cet échec du syndicalisme réformiste a remis en branle tous les partisans des conseils ouvriers comme unités révolutionnaires facilement mobilisables, parce que jamais figées en des structures organisationnelles en tous points paralysantes.

Il est certain que le syndicalisme même révolutionnaire, comme nous l'avons connu autrefois, ne répond plus, par ses structures et sa bureaucratie aux nécessités du temps présent et futur.

Mais les conseils ? Tels qu'on nous les présente, qu'ont ils pu faire dans un passé proche et que pourraient ils faire dans l'avenir ?

Disons tout d'abord, pour écarter des passions partisannes, que partout où les conseils sont apparus, partout, ils réclamèrent, comme les syndicats, le droit de gérer toute l'économie dans une autonomie toujours mal explicitée.

Les conseils russes, héritiers de l'infrastructure des Mirs, n'ont jamais considéré l'abolition de l'Etat, comme opération préalable à une institution sociale nouvelle. Ils désiraient gérer et contrôler l'économie dans le cadre d'un Etat socialiste ou vaguement démocratique. La maknovtshina fut la seule exception.

L'opposition syndicale disait : « Le communisme ? C'est nous », tout en acceptant la possible instauration d'une démocratie politique, d'un Etat. Les conseils autrichiens se dispersèrent rapidement, parce que les tendances politiques, donc étatistes, minaient leur unité économique.

Les conseils allemands — j'ai fait partie de l'un d'eux — n'avaient jamais envisagé la possibilité d'abolir l'Etat, mais ils désiraient que ce dernier fut socialiste.

L'anarcho - syndicalisme espagnol fut le seul à rompre avec l'étatisme, et s'il y participa plus tard, c'est qu'il avait opté pour un principe qui limitait ses possibilités révolutionnaires dûes à une erreur d'appréciation.

Sur le plan libertaire, conseil ou syndicat, s'ils ne sont pas résolus, au départ, à une notion antipolitique, à repousser l'usage de l'Etat comme période transitoire pour passer du « gouvernement des gens à l'administration des choses », alors tous les mots qu'ils peuvent utiliser comme moyens de séduction et de recrutement, ne sont et ne seront que pièges démagogiques.

Si les libertaires partisans ou des syndicats, ou des conseils, se livraient à des recherches objectives, à des analyses sévères et impartiales avant de prendre des décisions ; s'ils voulaient bien penser à cet axiome tant de fois répété « que les moyens déterminent les buts », ce qui suppose que chaque but tracé il reste l'essentiel à faire, c'est-à-dire choisir les moyens qui permettront de le réaliser et de l'atteindre. Toute maladresse, toute insuffisance dans le choix ou la sélection condamne les efforts à l'inefficacité (ce qui se produit depuis 50 ans).

Imaginez que les étudiants révolutionnaires aient été conviés à des dialogues sur les possibilités révolutionnaires ouvertes à un prolétariat abêti par la religion politique, et sur les thèses bien charpentées du communisme libertaire, quel service c'eût été leur rendre !

*Conseils, syndicats et syncrétisme.*

Les partisans des conseils s'efforcent d'accréditer la thèse absolument fausse que les conseils, en Russie, sont apparus par simple genèse spontanée. Il s'agit d'une sottise scientiste facilitant l'expression littéraire.

Tous les ouvriers de St-Pétersbourg et de Moscou étaient d'anciens moujiks, dont la plupart avaient vécu sur les Mirs, c'est-à-dire sur de terres qu'ils administraient en commun, chacun disposant d'une parcelle proportionnée à l'importance de sa famille. Périodiquement, le partage était réajusté selon les variations démographiques par un conseil formé de tous les intéressés.

Les « artels » étaient des associations d'ouvriers qui entreprenaient les travaux les plus divers, sortes de compagnies de tâcherons s'administrant collectivement par des conseils de fait auxquels chacun participait. Ces conseils séculaires avaient une origine qui se perdait dans la nuit des temps. Ils avaient façonné l'entraide... Et des camarades voudraient nous faire croire que ces pratiques séculaires n'ont pas été suffisantes (ils ont été mal renseignés) pour provoquer l'éruption des soviets ?

L'avantage du conseil d'entreprise (qui devrait devenir le premier souffle de l'organisation syndicale) c'est alors que les divisions syndicales de pouvoir déterminer une action collective intra-muros assez rapide, c'est-à-dire une autogestion de fait mais dans quel sens si elle ne s'articule pas dans le syndicat qui en généralise l'efficience ? Dans quel but constructif si les uns sont des « politiques » ralliés à des partis (mangeurs de pouvoirs), et les autres sont des libertaires poursuivant l'abolition de l'Etat ?

Il apparaît donc nécessaire, sur ce terrain, que la vulgarisation de l'économie libertaire ait été préalablement entreprise.

Nous voyons les syndicats révolutionnaires gérés par des conseils d'administration qui sont, en fait, de véritables gouvernements, où le secrétaire est un premier ministre, un bonze. (Certains journaux aussi).

Les congrès sont d'ailleurs assez espacés pour laisser toute initiative à ces gouvernements : toute gestion directe ou autogérée se trouve écartée. L'infrastructure syndicale est périmée, négative de toute action directe. Le syndicat ne devrait représenter que les entreprises. Son administration devrait être un conseil formé — à jets continus — de délégués des conseils d'entreprises indéfiniment renouvelés par les assemblées générales d'entreprises.

*(A suivre.)*

# Bureaucratie = Trahison

Les grèves et les divers mouvements sociaux déclenchés à la base par les travailleurs depuis le début de l'année annoncent clairement que la combativité des travailleurs, la volonté de se battre pour des objectifs qui en vaillent la peine, demeure très forte malgré les machinations du pouvoir (participation, référendum, etc...) et celles des bureaucraties syndicales. On est obligé, officiellement, de se demander si les bureaucraties syndicales sont encore capables de jouer pleinement leur rôle de protecteurs de la société bourgeoise, si elles peuvent encore « tenir en main » les travailleurs pour les empêcher de porter atteinte au capital et à l'Etat. C'est une question que se posent couramment et devant le public les représentants du gouvernement, ceux du patronat, les économistes bourgeois et les bureaucraties syndicales elles-mêmes.

La tactique classique de désamorçage des luttes ouvrières a été récemment appliquée par les « bonzes » syndicaux. Effrayés par quelques grèves « sauvages » qu'ils ne parvenaient pas à maîtriser, ces derniers ont profité du « rendez-vous » de mars pour « défouler » les travailleurs. La grève générale du 11 mars avait pour but avoué d'appuyer les revendications ouvrières aux pourparlers de Tillsit. Or, la suite des négociations a tourné à la retraite précipitée des dirigeants syndicaux devant le patronat et l'Etat : les menaces qui avaient précédé la grève de déclencher un vaste mouvement revendicatif ont été totalement oubliées et, finalement, les négociations de Tillsit ont été, comme il fallut s'y attendre, un échec pour les travailleurs. D'une négociation globale ayant pour base l'évolution du pouvoir d'achat on est passé, comme l'exigeaient les représentants patronaux, à la négociation branche par branche, entreprise par entreprise dans laquelle le patronat est sur des positions fortes. On s'est privé ainsi volontairement du seul moyen de pression efficace que possèdent les travailleurs : leur force collective dans la grève générale.

Aussi est-on obligé de reconnaître qu'une fois de plus les bureaucraties syndicales ont parfaitement rempli leur rôle de valets du capital et de l'Etat et ont donné un sérieux coup de main pour sortir ceux-ci d'une situation dangereuse juste avant le référendum.

En faut-il davantage pour que les travailleurs comprennent que, tant qu'ils ne prendront pas eux-mêmes en main leurs propres luttes, ils seront toujours bernés.

Il devient de plus en plus clair que les partis politiques et les bureaucraties syndicales ne servent qu'à une chose : protéger l'Etat et les capitalistes contre les assauts possibles des masses exploitées. Sous prétexte d'éviter les « aventures », les directions syndicales condamnent et répriment tous mouvements partis de la base susceptibles de faire effectivement aboutir les revendications en exerçant une pression réelle et non plus purement verbale sur le patronat et l'Etat. Pourquoi ? parce que, pour se maintenir en selle, le patronat et l'Etat ne peuvent pas donner satisfaction aux travailleurs. Toucher au profit sacro-saint ce serait déjà toucher au principe capitaliste lui-même) faire un pas vers l'égalité sociale et économique. C'est pourquoi les revendications immédiates (augmentation de salaire, etc...). lorsqu'elles aboutissent, sont tout de suite annulées par les capitalistes.

On se trouve donc devant cette alternative : ou bien continuer à lutter pour rien comme engagent à le faire les bureaucraties syndicales,

*(Suite page 2.)*

# COMMUNIQUES

UNION LOCALE DES SYNDICATS DE PUTEAUX (CNT-AIT)
Rue Roque-de-Filliol, Bourse du Travail de Puteaux

Permanence : les lundis de 18 à 19 heures (Informations, Relations, Cotisations, Adhésions, Journaux, Bibliothèque).

PERPIGNAN

Conférence publique à la salle Arago, le 16 avril 1969 à 20 heures précises, organisée par la Section de Culture et Propagande de la Fédération Anarchiste, en participation du camarade orateur bien connu,

*Aristide LAPEYRE*

nous parlera de la « Révolution fiction et la Pratique révolutionnaire ».

Problème d'actualité très confus et mal compris par les classes laborieuses, qui depuis longtemps sont soumises à la démagogie des politiques au profit des exploiteurs et d'un Etat autoritaire plus ou moins tolérable lorsque le peuple se soumet aux autorités des nouveaux patrons.

Nous nous refusons catégoriquement à ces réformes revolutionnaires, car nous sommes convaincus que toute révolution qui n'apporte pas une profonde réforme sociale, morale et économique au peuple en général c'est un crime qui remplace un autre crime.

INFORMATION CONFEDERALE

Afin de ne pas retarder les préparatifs du prochain Congrès Confédéral qui se célèbrera les 24-25-26 mai prochain, nous informons les syndicats que la date limite pour adresser vos suggestions à présenter à l'ordre du jour du congrès reste fixée au 12 avril. Passée cette date, les circulaires seront établies en fonction des textes reçus et adressés à la base.

*Le bureau confédéral.*

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Retrouve ta dignité d'homme en brisant l'esclavage déguisé que tu supportes.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

**LE COMBAT SYNDICALISTE**

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

**Date à retenir:**

## Le Dimanche 20 Avril

**Grande Journée de Solidarité au**

## PALAIS DE LA MUTUALITE

**à PARIS**

Le matin à 9 heures : **Grand Meeting Antifasciste, de soutien et de solidarité envers les étudiants et travailleurs d'Espagne,** avec la participacion de *Yves Dechezelles, Raymond Berthou, Henri Boyé, Michel Foucault, Daniel Guérin, Un étudiant, Francisco Isgleas et Federica Montseny.*

L'après-midi à 14 heures : **Grand Gala de la Solidarité,** avec un programme de choix.

C'est une organisation C. N. T. française.

# Area mundial

### PORTUGAL A LA VISTA. GAETANO SUCESOR DE SALAZAR

LA postración supina en que se encuentra el ex dictador Oliveira Salazar por la disposición divina de la Virgen de Fátima, implica ciertamente algún cambio en la política portuguesa. Cambio de fachada, desgraciadamente, mas no por ello desesperanzador. Al perder «de facto» a su jefe absoluto, la reacción lusa se siente algo agobiada, insegura. Y es que en dictadura personal no hay bloque granítico que valga. Un incidente de salud afectando al «jefe amado» vale para descohesionar totalmente o en parte el sistema, y para exponer a la luz del día las ambiciones personales escondidas. Sobre el cuerpo quejoso e idiotizado del que fue temible Oliveira, se han urdido las más inverosímiles conjeturas y desarrollado las más apetitosas conjuras. De todos modos ha privado el interés general reaccionario en el sentido de no dar pábulo al renacer popular que visiblemente acecha. Los herederos del poder salazarista han sido lo suficiente cuerdos para concretar en la persona de Marcelo Gaetano el interés antirrevolucionario de la Iglesia, el Capitalismo y el Estado. Situación provisional si se quiere, pero que tiende a coagularse en espera de una petrificación obtenible mediante el ingrediente «liberalista».

En efecto, Gaetano, presidente electo por la plutocracia, trata de acallar el ansia natural del pueblo con promesas de libertad gradual; pero la actividad represiva de la PIDE, policía política, le impide aparentar un levantamiento de telón de la dictadura. Caetano, poder impersonal por voluntad omnímoda de las fuerzas subterráneas que durante 40 años vienen manteniendo al pueblo portugués esclavizado, no es otra cosa que un nexo de la reacción, suma personal de complicidades criminosas, fenómeno político-fascista que se concreta también en la figura del español Franco Bahamonde. Para aguantar la situación, Caetano señala liberalismos «a venir»... nunca presentes. Con más de medio año de presidencia caetana, las libertades públicas no han sido restablecidas. Tal vez los peligros de deportación hayan sido aminorados, pero no abolidos. Mientras tanto, el espectro de Tarrafal subsiste en el ánimo ciudadano y la muerte alevosa y clandestina que sigue a los secuestros personales de la PIDE no deja de asustar en los hogares.

Caetano está seguro de la postración definitiva de su antecesor en la presidencia; y más lo está aún de que es preciso, absolutamente, obedecer al jesuitismo, a los generales, a los accionistas con intereses voluminosos en Mozambique y Angola, a las entidades capitalistas Espíritu Santo, Banco Nacional de Ultramar, C.U.F. y Banca internacional, más la presión moscovita tratando de meter baza en el comercio, en la industria y en la política del país moviendo, para el caso, los peones comunistas de que dispone en la península más que en las colonias.

Con tanto barullo la labor a Caetano se le revela dura. Fingir no es concretar, prometer no es satisfacer. Por un lado la exigencia de una clase media modernizada, «ex salazarista», más el despertar de los universitarios: de otro las ataduras al pasado exigidas por la tradición esclavista del fascismo salazariano. En cuanto al pueblo ignorante y sencillo, el que suele aguantar malas situaciones seculares, deviene discolo por espíritu de conservación, siendo ya muchos miles los padres que inducen a los hijos a la deserción para evitarles la desaparición o la muerte en las colonias de «irás y no volverás». El capitalismo portugués, insuflado por la Banca exterior, se aferra en la posesión de unas colonias insostenibles, por lo caras que resultan en hombres y de las que el erario público saca más pérdidas que ganancias. No queriendo reconocer la verdad de los tiempos (tan opuestos a la retención de los países hasta ayer alegremente explotados y esclavizados) la reacción portuguesa trabaja en su contra, prepara ciegamente la tumba que no esperaba, pero que acusa su inminencia. Cediendo Mozambique y Angola a «mozambiqueiros» y a angolanos, su liberalismo de fachada adquiriría algún fondo. Aguardando el desplome del sistema portugués de ultramar, los escombros de las colonias le caerán encima, quedando, la reacción, cogida en la propia sepultura peninsular que se habrá torpemente abierto. Incluso en las islas atlánticas de las Azores y Madera asoma la «hidra separatista».

Frente a una situación fascista que lentamente, pero inevitablemente se descompone, la Iglesia saca su señuelo social-cristiano, en tanto los organismos políticos se van concretando, aun vacilantes, en especies moderadas, liberales, republicanas, socialistas, populares (comunistas camuflados), izquierdistas «infinitos» con base estudiantil o intelectual poderosa en Coimbra; sindicalistas apolíticos como resonancias de la antigua C.G.T. portuguesa, y entreluces anarquistas manifestándose con cierta timidez en Oporto y también en Lisboa.

La situación política del país desde luego es confusa, igual que la trayectoria del presidente Caetano, lo que no niega, ni mucho menos, que el porvenir de Portugal despierte muchas voluntades a la esperanza.

Deber de nuestros compañeros es el no desaprovechar las situaciones.

**Joao F. Vieytes**

## Bureaucratie = Trahison

*(Suite de la page 1.)*

dans le cadre des institutions et lois du système établi, ou bien préparer la révolution sociale qui brisera ce système.

Les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. ne se laissent pas leurrer. Ils savent depuis toujours que seul un bouleversement radical de la société peut amener l'émancipation des travailleurs. Prétendre que le capitalisme peut améliorer le sort de ceux-ci, c'est trahir la cause du travail. L'amélioration de la condition des travailleurs a seulement pour cause le développement inéluctable des techniques de production encore que celui-ci soit volontairement freiné par les capitalistes.

Nous n'obtiendrons jamais que ce que nous arracherons, par la lutte collective, aux capitalistes. C'est clair et toute l'histoire sociale est là pour le prouver.

Emancipons-nous de la tutelle des bureaucrates car ils sont les alliés, conscients ou non, du capitalisme. Organisons-nous nous-mêmes dans le cadre du syndicalisme révolutionnaire. Nous n'avons pas à discuter avec nos exploiteurs, nous avons a les combattre par tous les moyens, qu'ils soient « légaux » ou non. Qu'est-ce en effet que la « légalité » ? Un ensemble de règles, les « règles du jeu » fixés par les capitalistes eux-mêmes pour se préserver contre les travailleurs et maintenir leur exploitation. La « règle du jeu » est faussée au départ. Nous n'avons pas à la suivre. Nous avons, seulement à déterminer quels sont les moyens les plus efficaces dont nous disposons pour lutter et qui sont toujours des moyens d'action directe.

Préparons la grève générale insurrectionnelle et gestionnaire !

**YVES**

## Del homo faber al homo ludens

*(Viene de la página 4.)*

dividual. En primer lugar hace extrañas entre sí la vida genérica e individual; en segundo término convierte a la primera, en abstracto, en fin de la última, igualmente en su forma extrañada y abstracta. La actividad vital consciente distingue inmediatamente al hombre de la actividad vital animal. Justamente, y sólo por ello, es él un ser genérico, o dicho de otro modo: sólo es ser consciente, es decir, sólo es su propia vida objeto para él, porque es un ser genérico. Sólo por ello es su actividad libre. El trabajo enajenado invierte la relación de manera que el hombre, precisamente por ser un ser consciente, hace de su actividad vital, de su esencia, un simple medio para su «existencia». A nuestro entender los alegatos del joven Marx son irrecusables e irrebatibles, si bien están esquemáticamente glosados en razón de la brevedad de este comentario.

Los tiempos del ocio serán los de la libre actividad, entendiendo al hombre como un ser activo que se realiza y perfecciona continuamente en lucha constante con la naturaleza. La perspectiva de una civilización del ocio dentro de los sistemas actuales es inadmisible por cuanto se atiene a los principios corruptores de la sociedad actual y por ella condicionados. Así considerado, el ocio será un elemento estéril de disuasión, una pérdida inútil de tiempo, un falso instrumento de cultura, pero nunca será lo que debe ser: un fermento eficaz y radical para la afirmación del hombre total socialmente hablando, y una base segura para el pleno desarrollo de la subjetividad. En rigor el ocio no es un tiempo sobrante que se llena con ocupaciones subsidiarias representadas por cualquier violín de Ingres, ni mucho menos un tiempo muerto o perdido, ni siquiera un lapso de descanso. El hombre o está en actividad o está en reposo, y éste no hay que confundirlo con el ocio. Actividad y reposo son dos categorías bien definidas que no necesitan demostración. Mientras se duerme se está en absoluto reposo, y aún cabe reposar dentro del ocio y de la actividad si las circunstancias así lo requieren. Fuera del reposo expresamente deseado no existe más que actividad, afán, quehacer, debidamente canalizados en orden a la afirmación y superación del hombre. Aquí y ahora el ocio, por contraposición al trabajo, es donde el hombre se emplea con verdadero placer vocacional: cultiva su jardín o su huertecito, se ocupa de labores caseras, se sumerge en sus variadas aficiones, hace música o la interpreta, lee o escribe, estudia lo que le agrada. Entonces es cuando realmente se siente protagonista, se siente él mismo como tal, autor y artífice, ampliamente gratificado ante la presencia de su propia creación, de su obra, libremente aceptada, libremente conseguida. Y tan cierto es esto, es decir, esta ansia de ser sí mismo, que en algunos países como USA, sobre todo, se ha extendido el slogan de «do it yourself» (hágalo usted mismo), y en consecuencia se ha puesto en marcha una masiva fabricación de elementos prefabricados «para montar en casa» o de fácil aplicación en tareas caseras. En este caso, si el hombre no crea ni imagina, por lo menos alimenta la ilusión de que así es y, por lo pronto, representa un derivativo, cosa de la que se da cuenta el capitalismo muy sagazmente. El ocio, por tanto, es la genuina dimensión en la que el hombre se expansiona y configura, o si se quiere, el ocio es la actividad libremente admitida en una sociedad libre. Pero el ocio dentro del capitalismo no nos conducirá más que a la consecución de un sucedáneo humano y a una civilización de pacotilla.

**Juan Español**

# ANTENA

CASTIELLA EN WASHIGTON

MADRID. — Franco se hizo el farruco frente al Pentágono amenazando con rescindir el contrato de alquiler de bases españolas a los norteamericanos. Escrúpulo patriótico el «caudillo» no lo tuvo, sino afán de encarecer el alquiler de unos cachos de patria hasta el precio de un millón de dólares anuales. Respuesta norteamericana: el desmantelamiento paulatino de la base aviatoria y «espionica» de Torrejón de Ardoz. Terminado el contrato de cinco años, Franco ha enviado a Washington a Castiella para ver en qué para eso del millón dolarino. La impresión es que el ministro de Franco, en la Casa Blanca ha adquirido el rango de Mendigo Ilustre.

EL LEVANTAMIENTO DEL ESTADO DE EXCEPCION

MADRID. — Con fecha 22 de marzo se publicó el decreto-ley restableciendo las tristes libertades públicas, bajo el siguiente articulado firmado por Franco y su delfín Carrero Blanco: «1º. — Se levanta el estado de excepción en todo el territorio nacional, restableciéndose la vigencia de los artículos 1º, 14, 15, 16 y 18 del Fuero de los Españoles. 2º. — El presente decreto-ley entrará en vigor el día siguiente de la fecha de su publicación en el Boletín Oficial del Estado.»

PEINANDO EL GATO

MADRID. — Entre los coleccionistas de monedas antiguas, una efigie oro de José Bonaparte, emperador, se cotiza a 110 000 pesetas, y una «perra gorda» (diez céntimos) emitida en 1938 por el gobierno republicano, vale dos mil duros.

SINCERIDAD AGRADECIDA Y MISERIA AL CANTO

PALENCIA. — Ante un posible cierre de las «Minas de Barruelo», el presidente gubernamental del sindicato ha respondido a los mineros lo siguiente: «Sí, queridos camaradas, la Administración está decidida, como siempre, a obrar en interés de España, aunque sea, lamentablemente, contrariando a los españoles. Ven ustedes que soy sincero. La Administración está decidida a cumplir lo que ha dictaminado, es decir, el pozo «Peragido» se cerró el día 15 de enero; a éste le seguirá el «San Rafael» a mediados de mayo, y el pozo «Calero» se cerrará a fines del año 1970. Tiene que producirse un milagro que dé un giro completo a la política energética española para que no se lleve a cabo el cierre de las minas.»

Seguidamente los mineros de Barruelo agradecieron al jerarca seudominero su claridad, o sea la misma que les había ensombrecido el ánimo cuando habían ido a pedir orientación sobre el futuro a la dirección del sindicato.

«LABOR NON VIRTUS»

MADRID. — T. O. P. a la vista: Petición de tres meses de arresto contra los sindicalistas Juan Romero. Deogracias Abellano, Doroteo Carrillo y Raimundo J. Díaz por reunión clandestina.

Dos meses de arresto a José Elorriaga, de Portugalete, por haber gritado en la calle «Gora Euzkadi Azkatuta».

Cuatro meses de cárcel a Francisco Javier Díaz Martincorena, por haber — según el fiscal — repartido hojas invitando a una manifestación en honor de un joven asesinado por la Guardia Civil.

A Juan I. Sardá Antón y Luis Avilés Farré, abogados barceloneses, el fiscal topense trata de gratificarlos con dos años de prisión y multa conjunta de 25 000 pesetas por habérseles encontrado unas hojas clandestinas en sus oficinas. Por delito parecido, un año de prisión y 10 000 pesetas de multa al obrero Angel Cañamares Oller.

Y la juerga judicial prosigue.

CON LAS FAUCES ABIERTAS

SANTANDER. — La reapertura del Gran Casino del Sardinero constituiría un nuevo aliciente para la atracción de turistas a la capital montañesa, según un concejal del ayuntamiento santanderino asiduo asistente a diversas convenciones internacionales de turismo.

Contestando a una encuesta realizada por el «Diario Montañés, dicho concejal se pronunció en favor de la iniciativa de reabrir el citado casino, situado al pie de la playa del mismo nombre, con juegos de ruleta y naipes, con lo que según él, el número de forasteros que visitan Santander se vería notablemente incrementado.

LA POLITICA DE LOS HUESOS

ROMA. — Todas las iglesias están en alarma ante la desaparición en menos de una semana de tres importantes reliquias: el cráneo de San Silvestre Papa, el pie derecho de Santa Teresa de Avila y el cráneo de San Crisógeno, por obra al parecer de un maniaco religioso.

SEO DE URGEL-PEKIN

LERIDA. — Es objeto de sabrosos comentarios la presencia de una bandera de Mao-Tsé-tung en un «camping» de la Seu d'Urgell, en tanto la bandera catalana no es admitida bajo ningún pretexto.

Entre banderas — y lavanderas — anda el juego.

LA IGLESIA Y FRANCO

MADRID. — Casimiro Morcillo, arzobispo de Madrid, ha dimitido el cargo de procurador de las Cortes de Franco, pues prefiere procurar por la Corte del Vaticano. Esta dimisión lleva implícita la de consejero del Régimen.

Por otra parte, de Barcelona indican que Cassià Just, abad de Montserrat, ha recibido una filípica amenazadora del Gobierno a causa de las declaraciones anti-régimen que Just hizo en la Televisión alemana.

LA SITUACION EN GUINEA ECUATORIAL

MADRID. — Contra las aseveraciones del Gobierno franquista, ni en Santa Isabel ni en Río Muni los súbditos españoles han sufrido ataques ni vejación alguna, quedando injustificada la presencia de la Guardia Civil en ese país que ya no pertenece a España. Sin embargo, el general Franco ha confirmado al presidente guineano. Macías, que él no retirará sus tropas de Fernando Póo y de Río Muni para proteger a los súbditos españoles que no deseen abandonar la antigua colonia hispana.

Al parecer, Franco espera la ocurrencia de sucesos desagradables en Guinea para justificar la presencia de fuerzas españolas represivas en esas tierras que se le escapan de la manos.

MANIFESTACIÓN AGREDIDA

BAYONA (OPE). — «Basque Eclair» (19 marzo) publica con título a dos columnas, la información de la Agencia France-Press sobre lo ocurrido en la Facultad de Ciencias de la Universidad de Deusto, consignando «el desfile de 150 estudiantes pronunciando frases condenatorias del régimen y reclamando la libertad de los detenidos. Y también que la policía abrió fuego, resultando herido un estudiante de 24 años.

CON ESTADO DE EXCEPCION HUBO HUELGAS

PARIS, (OPE). — El corresponsal particular de «Le Monde» (23-24 marzo) ha enviado amplia crónica a su periódico sobre el cese del estado de excepción. Dice entre otras cosas:

«Los resultados obtenidos durante los 59 días de excepción no parecen muy importantes a primera vista. La policía ha pasado por el tamiz a todos los hombres de la oposición. Según se dice, varios miles de ciudadanos de la oposición han sido interrogados, detenidos o deportados. Los obreros, los estudiantes y los intelectuales han sido objeto principal de tales medidas. Pero el estado de excepción no ha sido obstáculo para las huelgas de Vizcaya y Guipúzcoa y solamente ha temperado los intentos de rebelión de los estudiantes. La censura ha permitido que pasaran en silencio las huelgas del país Vasco, las divergencias en el seno de la Conferencia episcopal y el problema de la Guinea española...»

LA PELOTA Y LA BANDERA

BRUSELAS. — La revista «Información Española», publicó en la portada de su número de la primera quincena de marzo una foto representando una parte del público que asistió a un partido de fútbol jugado en Bélgica entre el equipo de este país y el de España y en cuyo pie decía lo siguiente: «La bandera republicana reemplaza a la de Franco.

Por primera vez, desde que existe la tiranía franquista, se ha jugado un encuentro internacional del equipo de España bajo los colores de la República Española. Banderas tricolores ondeaban al viento en lo alto de las torres de hierro a ambos lados de la tribuna oficial.»

DETENCIONES Y MALOS TRATOS

SAN SEBASTIAN, (OPE). — La policía político-social va realizando una campaña de terror por los pueblos de Guipúzcoa, sin más finalidad que la de intimidar a la juventud patriótica y sofocar la propaganda que espontáneamente se hace en todas partes contra el régimen, a partir sobre todo del comienzo del estado de excepción. La operación de terror policíaca se hace a riesgo de producir un mayor endurecimiento en la oposición y provocar graves acontecimientos de violencia.

En Deba, los policías procedieron a varias detenciones a domicilio. En una de sus intervenciones, un joven se lanzó desde un tercer piso a la calle, rompiéndose una pierna. Detenido y sometido bárbaramente a tortura, sus explicaciones han dado lugar a detenciones en Eibar de jóvenes afectos a la sindical clandestina de inspiración cristiana y vasca Solidaridad de Trabajadores Vascos.

También en Zumaya se han producido detenciones en circunstancias parecidas. Así como en Rentería, por no citar más que los casos más recientes; la policía ha practicado unas doce detenciones en esta última redada.

Unos malos tratos dados por la policía en los interrogatorios a estos detenidos tienen características de barbarie y ensañamiento inauditos.

# Contrastes y coincidencias

**por José VIADIU**

EL tristemente célebre carnicero, el «bello Adolfo», habrá podido reunir las más viles condiciones que ser humano haya podido tener (si excluimos a Stalin); pero tuvo una virtud: no traicionó, no engañó a sus víctimas. Todos los países que invadieron sus hordas y subyugaron, así como todos aquellos que se propuso someter a su bárbaro dominio, lo anunció previamente en su libro *Mein Kampf:* los Sudetas, Austria, Polonia, etc.

El Estado «proletario» ruso, sin previo aviso, fingiendo por el contrario fraternidad, ayuda y defensa contra el imperialismo, invade países, deporta sus habitantes, algunas veces en condiciones dantescas, aprisiona y extermina. Ejemplos: Lituania, Estonia, Letonia, Polonia, Hungría, Checoslovaquia...

En todos los Estados árabes el Partido Comunista está puesto fuera de la ley y sus adictos perseguidos sañudamente, a pesar de la protección que les dispensa Rusia (por lo menos en armamentos). El único país del Medio Oriente donde el Partido Comunista funciona a la luz del día con toda seguridad es Israel, al cual aborrecen tanto los árabes como Rusia.

El único país donde existe la pena de muerte para el que se mofa de la religión es Rusia. A pesar de aquello de religión igual a opio, que dijo el profeta. Stalin estableció dicha pena cuando disolvió con los procedimientos más expeditos las Ligas de los sin Dios. No parece que en el día de hoy se haya derogado esa ley, por cuanto se van registrando delitos de subversión contra el Estado, pero nadie insinúa el menor ataque o mofa a la religión.

El papa de los católicos se opone con todo su poder al control de la natalidad. Abogan por el control todos los hombres de mediana cultura para arriba: economistas, educadores, jurisconsultos, etc. Hasta multitud de católicos recriminan al santo padre por esa tozudez de maldecir el control. Lo defienden casi todos los gobiernos. Hasta el reaccionario gobierno de Franco ha legalizado la píldora anticoptiva. Pero en Rusia, esta castigado el aborto y todos los procedimientos de restringir la natalidad.

En los países capitalistas, imperialistas inclusive, como los EE. UU. o Inglaterra, los trabajadores, cuando se reúnen en las manifestaciones y cualquier acto obrero cantan la «Internacional». En la «patria del proletariado» está prohibido el himno de los trabajadores del mundo, así como la huelga, el traslado de la ciudad donde uno vive a otra y... rascarse el occipucio el obrero que está manejando una máquina. Esto es un sabotaje a la producción socialista.

⁂

El gran mandarín amarillo Mao recrimina también a los sátrapas rusos por la invasión de Checoslovaquia. El motivo de la rivalidad del déspota chino anteriormente, parecía ser un supuesto grado de liberalización producido a la muerte de Stalin. La desaparición del terror de aquella época, Mao la denominó «revisionismo», con lo que no estaba de acuerdo. Si aquello fue revisionismo la evolución de Checoslovaquia en estos últimos tiempos sería superrevisionismo. No obstante, Mao ataca a los jerarcas rusos. Luego eso del revisionismo de los rusos era un falso pretexto para justificar la pugna. El móvil, ya lo hemos dicho, es la ambición de la supremacía sobre el mundo llamado comunista.

⁂

Las noticias que se filtran de Haití, sobrecogen el ánimo del más fuerte. El tirano Duvalier asesina, tortura y entierra en vida desenfrenadamente. El terror se pinta en las caras de todos los habitantes de la semi-isla. El criminal tirano muchas veces aplica terribles suplicios con sus propias manos a los detenidos, que lo son frecuentemente porque así lo quieren sus esbirros para hacer méritos ante el tirano.

Y se nos ocurre una pregunta. A países como Haití, Nicaragua, Paraguay, por ejemplo, donde imperan tiranos como Duvalier, los Somoza, Stroessner, etc., Castro Ruz y sus amos rusos no mandan guerrillas. Las envían y sostienen en países donde si no hay medianas democracias, los regímenes son mil veces menos inhumanos que los mencionados. ¿Por qué esa desconcertante actitud tan diferente en cada caso?

⁂

Pablo VI estuvo en Colombia, la finca de más rentabilidad del Vaticano para frenar a sus huestes que reunidas en asamblea piadosamente subversiva, han tenido el valor de decir y constatar que las oligarquías latinoamericanas y los negocios de EE. UU. han creado una situación de violencia. Así decía un documento de convocatoria, que el santo padre rogó a los obispos que no lo hicieran público, pero que no lo consiguió. Y decía más el documento: «El dilema de hoy es: cambios sociales pacíficos o cambios sociales por la violencia.»

El bondadoso padre se condolió de la miseria de los pueblos hispanoamericanos. Como remedio les recomendó oraciones y hostias benditas. Bendijo a los potentados y a los representantes de las oligarquías americanas allí reunidos. Y combatió denodadamente la violencia. No la violencia de las oligarquías y las castas privilegiadas, sino la violencia de los pueblos cuando se hartan de tanta ignominia de los de arriba.

De regreso al gigantesco antro de Roma, al pasar sobre España, envió su bendición al enemigo público número 1, alias Franco, caudillo de España por la gracia de dios (léase Vaticano), Hitler, Mussolini, Stalin, y las democracias masoquistas. Contra la pobreza de los pueblos y las guerras, el santo padre seguirá rezando, y... bendiciendo las armas y los tiranos, mientras el Vaticano se hace dueño de toda la riqueza social.

⁂

La presencia de Che Guevara en Bolivia, forzosamente, se debió a una de estas dos razones: era opositor irreconciliable con la dictadura de Castro Ruz o quiso hacer de Bolivia otra pequeña Rusia; otra Cuba. En el primer caso, su valentía es más que dudosa. Debió probar su valor enfrentándose a Castro Ruz con todas sus consecuencias; que habrían sido la eliminación de uno u otro. En el segundo caso, su valentía no es digna de alabanza. El valor al servicio de una causa noble, altruísta, es loable. Al servicio de la tiranía, del fratricio humano, es abominable. Los gángsters de Chicago y Nueva York son valientes. Nadie les bendice ni levanta altares. La historia nos refiere multitud de valientes que dieron su vida (quitando otras) al servicio de príncipes y magnates de toda laya. El Estado les rinde culto y los presta como ejemplo a seguir por las sucesivas generaciones. El ejemplo es la matanza, el fratricidio humano. Tienen monumentos y templos; pero los hombres cultos, altruístas, que anhelan la fraternidad universal, abominan de esa valentía. Un objetor de conciencia, que se niega a ingresar en el cuartel, la escuela del crimen, arrostrando la prisión o la muerte, según los tiempos (de guerra o de paz) es mil veces más valiente que un tirano en capullo, como el Che Guevara. Con suficientes objetores, la humanidad se salvará de su destrucción. Con unos cuantos Guevaras la humanidad va al abismo.

C. N. T. A. I. T.

## A la militancia confederal y anarquista de la Regional de Andalucía y Extremadura

Estimados compañeros:

El grupo de andaluces residente en Inglaterra, preocupado siempre con los problemas que afectan a nuestra Regional, viene desde hace años poniendo el máximo interés y esfuerzos en aunar criterios y opiniones entre los compañeros todos, con el fin de estrechar las relaciones entre los andaluces del exilio y los del interior.

Durante estos últimos meses, este grupo ha tenido varios y muy valiosos contactos con los compañeros de España y ha podido reforzar su opinión en la creencia de que nuestra Regional mantiene vivo y en la brecha, a pesar de las cruentas dificultades que el régimen franquista ha presentado y sigue presentando, el espíritu anarquista que engendró y dio vida a la Confederación Nacional del Trabajo.

No cabe duda de que esta noticia, si es que puede llamársele tal para algunos compañeros del exilio, contribuirá a destruir el estancamiento de ideas y de ánimo que ha creado en ellos la dejadez, la abulia e inoperancia social que se han creado con los interminables años de exilio, los cuales han conseguido, muy a pesar de todos, el que muchos de nosotros no miremos hacia España con la certidumbre de un retorno a ella en un futuro más o menos lejos, aunque real.

Afortunadamente podemos afirmar que este caso de indiferencia hacia las ideas que a todos nos unen, no se ha dado entre la militancia que quedó en España. Esta no ha tenido tiempo donde solazarse. Sus luchas, tanto económicas como sociales, desde que terminara la guerra civil, no han tenido «mañana» donde relegarlas, y los problemas que han afrontado y afrontan aún, son perentorios y acuciosos, los cuales no aceptan solución a largo plazo.

No vamos a negar que al interior ha llegado y llega la ayuda moral y material desinteresada de los andaluces del exilio, pero ésta no consigue hacer el impacto que sería de desear, ya que arriba de una forma esporádica y sin método; y por este motivo se revela insuficiente para dar al movimiento del interior una confianza de continuidad regular y sistemática.

Queremos significar con esto que no existe en los compañeros andaluces exiliados una coordinación de esfuerzos que encauce estas actividades generosas, pero aisladas las unas de las otras, que no nos llevan más qua a dualidades de acción que, al fin y al cabo, no consiguen otra cosa que mostrar nuestro desorden en lo que de manera alguna debiera existir.

Por las razones arriba expuestas consideramos que se impone como necesidad imperiosa la confrontación de la militancia andaluza y extremeña, por lo que es necesario trabajar con entusiasmo y buena voluntad por la pronta reunión de los militantes exiliados en un pleno o asamblea magna. A este pleno, al cual deben ser invitados todos los militantes, debiéramos ir con el firme propósito de superar la situación y corregir errores si los ha habido. A este fin los militantes andaluces y la Comisión actual de la Regional de Andalucía y Extremadura tienen la palabra.

Por lo que a nosotros se refiere, no regatearnos esfuerzos y pondremos todo nuestro empeño en que la Regional funcione mejor que hasta ahora, y ese será uno de los mejores y más útiles servicios que habremos prestado a la organización y a esos bravos amigos nuestros que mantienen una fe inquebrantable en los valores del anarquismo.

Esperamos que este fraternal llamamiento tenga la virtud de encontrar buena acogida entre la militancia y de interesarla más intensamente en los problemas de nuestra Región.

Os saluda fraternalmente, *El Grupo de Inglaterra de la Regional de Andalucía y Extremadura.*

3, Croft Road, Norbury, Londres, S.W. 16—Inglaterra.

# Resumen y comentarios a una conferencia

El 26 de enero, organizada por la C. de Cultura de la F. L. de París, se llevó a cabo una conferencia a cargo del compañero R. Esteban. Por su contenido, actualidad y la discusión final, el acto tuvo una marcada importancia.

El conferenciante dijo sentirse inquieto porque, dada la situación anormal en que transcurre el Movimiento, se va olvidando lo que fueron y deben de ser sus ideas básicas, dando lugar a que se nos infiltren ideas y corrientes de pensamiento que no pertenecen a la familia. Puso de relieve lo mucho que se habla y se elogian las colectividades de Yugoslavia, Israel y de Argelia, que no pocos confunden con las colectividades que se ensayaron y vivieron en España, lo que produce un estado de confusión que se debe evitar porque ello nos hace perder el sentido del colectivismo que practicamos y al que siempre aspiramos.

Unas y otras colectividades son, e incluso los falangistas se esfuerzan por organizar las suyas. Mas para nosotros lo más importante es el rol que aquéllas desempeñan como factor de emancipación humana. Explicó con aportes de experiencia vivida lo que costó pasar de la teoría a la práctica aun en aquellas zonas en que nuestras ideas habían sido profusamente divulgadas, Valencia una de ellas. Recordó cómo grupos locales que habían expropiado riquezas se sentían propietarios de las mismas con olvido del resto de la población y de las necesidades regionales; y cómo las colectividades que les había tocado en suerte una industria próspera o una tierra fértil, se apartaban de las que trabajaban tierras míseras o en industrias incipientes, de escaso rendimiento. Relató cómo las reservas ideales y humanas con que contaba el Movimiento supo poner orden a aquel estado de cosas reuniendo a todos los organismos en lo que el conferenciante llamó Federación de Industria, la cual, inspirada en el sentido solidario que es la razón de nuestro movimiento, organizó para un fin común los esfuerzos y disipó las diferencias fomentadoras de nuevas clases. Así, los que tanto hemos luchado por llegar a una convivencia colectivista a tono con las ideas, no podemos entusiasmarnos con las colectivizaciones por decreto o por su gestión en fallo de una base idealista y del sentido solidario que debe reunirnos en mútua convivencia.

Al final de la peroración se abrió debate habiendo intervenciones que agregaron algo a lo dicho por el orador. Se hicieron también aclaraciones sobre diferentes puntos de vista. Un compañero que estuvo en Yugoslavia y se preocupó por conocer las colectividades reglamentadas y controladas por el Estado, en nada habían resuelto la desigualdad social. Una numerosa burocracia creó el espécimen del nuevo rico. El sentido de solidaridad que debe alejar la injusticia social no ha renacido. Las colectividades en tierras fértiles e industrias prosperas nada ayudan a las colectividades que vegetan en tierras pobres e industrias atrasadas. Y en las propias colectividades prósperas rige la diferencia de salarios, por lo que las condiciones de vida reflejan una desigualdad notoria.

En líneas generales, entre lo expuesto por el orador y las intervenciones hubo afinidad de criterio, conviniéndose en que debemos rechazar el colectivismo estatal para afirmar, seguidamente, el colectivismo libre, esto es, al margen del Estado. — *S. F.*

## MITIN EN LYON

Organizado por la Federación Local de Lyon conjuntamente con los compañeros franceses e italianos, se celebrará un Mitin el domingo 20 de abril en la Sala de la Alcaldía del distrito sexto.

Dado al interés que al acto prestamos, hacemos un llamamiento a los compañeros de la Región para que con su presencia podamos demostrar, una vez más, lo que nuestra organización representa a pesar de los largos años de exilio.

De la estación de Perrache, los tranvías 4 y 7 van cerca de la Sala donde el acto se celebrará.

Nota adicional: Los nombres de los compañeros oradores serán oportunamente anunciados.

B.D.I.C.



# Olvido que no se justifica

NO es la primera vez que lo afirmo: uno de los motivos principales que me decidieron a pertenecer a la Confederación Nacional del Trabajo de España (CNT), fue el carácter solidario que siempre la animó. La solidaridad es un sentimiento tan natural, tan lógico, tan necesario, que sin él nuestra Organización perdería una buena parte de su razón de ser y existir. Y sin embargo, por toda una serie de motivos que serían largos de explicar, parte de nosotros parece que con el tiempo pasado en el exilio hayamos olvidado esa norma, ese deber, que nadie nos impuso, pero que todos parecía habíamos aceptado casi como primordial, ya que sin ese aliciente nuestras luchas emancipadoras, nuestras luchas contra el capitalismo y el Estado, contra el militarismo y la Iglesia, todos ellos enemigos declarados del que todo lo produce aunque aparentemente no lo parezca y hasta traten de demostrar todo lo contrario, nuestras luchas, insisto, hubieran sido poco menos que imposibles.

Era de ver que cuando uno o muchos compañeros por su actuación social caían en manos de la justicia, o se veían impelidos a abandonar hogar y trabajo y, huyendo de la persecución y de la cárcel, tenían que irse a otra población o provincia y a veces al extranjero, la solidaridad jamás faltaba, voluntaria; sin abundancia excesiva cierto, y que ninguno hubiera aceptado, pero sí lo suficiente para salir del paso y para que sus familiares no sufrieran más de la cuenta a causa de ello. Y no crean quienes por su edad no vivieron aquello que era por esa razón, la de saberse ayudados en caso de caer por lo que los idealistas sinceros actuaban. Su convicción era más fuerte. El militante de la C.N.T., cuando se entregaba a la Organización, a la lucha, lo hacía con todas las consecuencias — como lo sigue haciendo hoy — exponía su vida y su libertad a sabiendas de que ello le proporcionaría simplemente la satisfacción del deber cumplido.

Ahora todo parece indicar que hay quienes, acaso contaminados por un ambiente que en poco o nada se parece al nuestro, o cansados de esperar algo, que en su fuero interno les hacía soñar con situaciones de bienestar personal y que se guardaban muy bien de exteriorizar, han ido prefiriendo acercarse «al son que más calienta», allí donde el sacrificio es menor, o nulo del todo. O se han aburguesado de tal manera, que ya hasta sus propios progenitores tendrían suma dificultad para reconocerlos e identificarlos. No van para todos ésos las líneas que siguen. Que con su pan se lo coman los nuevos ricos, los que andan camino de llegar a tales, los ruines de corazón y de bolsillo, cuantos de una u otra forma han al fin descubierto su alma de taimados y de llorones cocodrilos, yéndose al fangal de la política o haciendo de mil maneras el caldo gordo a los profesionales de ese arte de engañar y sujetar a los pueblos.

Aparte de los insinuados, quedamos todavía los suficientes para demostrar que no se ha evaporado en nosotros el sentimiento solidario. Ahí están patentes algunas suscripciones cual la de pro-España.

Sin embargo se notan fallas. Una, el semiabandono, por no decir más, en que tenemos a los mutilados de la guerra-revolución de España (1936-1939). Sobre ellos, algunos datos que recientemente nos han llegado. En la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio están representados TODOS los mutilados e inválidos, siendo éstos en la actualidad alrededor de mil cien (1 100) afiliados a la misma, buena parte de los cuales, debido a su incapacidad física y a que la mayoría son ya ancianos, viven en un estado de suma necesidad.» «No dispone (la Liga) de ninguna subvención oficial y si sólo de pequeñas ayudas benévolas, desgraciadamente en número y cantidad muy reducidos, a pesar de todos los esfuerzos hechos dirigiéndonos constantemente a unos y otros amigos del antifascismo español, por lo que no es posible ayudar ni a los más necesitados de entre ellos...»

Como a la propia Liga, nos es doloroso constatar esa falla, ese abandono de quienes en la lucha contra el franco-fascismo dieron cuanto podían dar. Y decimos que nunca es tarde para que algunas conciencias que parecen dormidas despierten a esa realidad: la de la tristeza y miseria en que se desenvuelven nuestros mutilados. Trabajando, en el exilio, se puede acudir, se puede aportar, obrar en su ayuda; es cuestión de voluntad más que de otra cosa, lo cual no creo que nadie podrá negar razonadamente. Añadimos esto siempre pensando en lo expuesto al comienzo de estas cuartillas, pensando en que el sentimiento solidario, cuando está bien arraigado, nada ni nadie puede ya arrancarlo, separarlo de nosotros. La Liga de Mutilados ha fracasado en sus diversas llamadas a los partidos políticos, a los que detentan y usufructúan el tesoro de la República Española y a las centrales sindicales internacionales, puesto que no han respondido como fuera su deber. Ya puede decirse que sólo han de confiar en nosotros, en los que sentimos verdaderamente su situación, en aquéllos cuya voluntad se demuestra con actos patentes y no sólo con palabras.

Hay olvidos que no se justifican. El que sufren los mutilados, nuestros mutilados, es uno. El que también padecen en parte nuestros ancianos y enfermos, es otro. No basta con decir que tienen el recurso de acogerse — unos y otros — a cualquier asilo u hospital. La libertad de acción, nuestro temperamento individualista suele rechazar esa solución parcial cuando más. Tampoco cabe decir que todo explotado tiene su problema económico. Razonar de esa manera es salirse por la tangente, o algo así.

Como idealistas, como antifascistas, como simples compatriotas, veamos de tener en cuenta que cuando tantos bien situados se ríen de la miseria de los demás, es, ha de ser, para nosotros una gran satisfacción el poder decir que, en la medida de nuestras fuerzas, prescindiendo de algo superfluo, acudimos en ayuda de quienes por su situación no pueden subvenir por sí mismos a cubrir sus perentorias necesidades.

**Julián FLORISTAN**

*Francia, marzo* 1969.

---

La ayuda a los mutilados e inválidos, puede enviarse a:

«Ligue des Mutilés et Invalides de la Guerre d'Espagne en Exil». — 64, rue Borie. — 33 - Bordeaux. — C. C. P. 474 33, Bordeaux.

La correspondencia a nombre de: E. Guillamon. — 36, rue Molière. — 33-Pessac.

Por su parte, LE COMBAT SYNDICALISTE tiene abierta una suscripción permanente en favor de nuestros ancianos y enfermos.

# El sindicalismo en Menorca

*(Continuación)*

EN lo que concierne la isla, hay un concepto que no debe descuidarse y al que los hombres «públicos» deben prestar mucha atención. Es el de la honestidad.

La reducida población menorquina permite conocer los defectos y virtudes de las personas desarrollando una actividad pública, política, social, u otra. Por consiguiente, el factor moralidad juega un papel importante. Y si debemos confesar que los creadores de «La Altruista» eran pocos y de un nivel intelectual muy primario e inferior al de la mayoría de militantes de la Federación Obrera de Menorca, que fue luego filial de la U.G.T., no es menos cierto que su honradez y su personalidad lograron más tarde crear un Sindicato de Oficios Varios que adhirió a la C.N.T. Los militantes que la componían, agrupando un máximo de 200 afiliados en épocas anteriores a 1936, lograron no obstante, pese a su número reducido, movilizar en varias ocasiones toda la clase obrera de la isla, sin el beneplácito de los dirigentes de la organización mayoritaria.

De todos modos, a fuer de objetivos, no debemos olvidar que la Federación Obrera de Menorca jugó siempre un papel importantísimo en las lides económico-político-sociales de la isla. Y debemos rendir testimonio de simpatía a numerosos de sus militantes, que en circunstancias cruciales aportaron una gran riqueza de ideas y de actividades.

∴

Los acontecimientos más preponderantes de los años 20-30 pueden resumirse por la reacción de la patronal del calzado, oponiéndose a la disposición ministerial de M. Cañal, prohibiendo las exportaciones de calzado menorquín, lo que representaba un rudo golpe para la industria menorquina más desarrollada.

La isla abastecía desde muchos años antes el mercado cubano del calzado. Desaparecida Cuba de la carta geográfica española a fines del siglo XIX después de sus heroicas luchas contra la monarquía de nefanda memoria, este mercado desapareció también para los insulares que hallaban dificultades de competición con la industria continental que lograba ofrecer precios en un 20 % inferiores.

Para mantener la industria en pie, el presidente de la patronal de Fabricantes de calzado, señor Frech, hizo una llamada a sus asociados, pidiéndoles consintiesen reducir sus beneficios, y a los obreros para que aceptaran salarios inferiores. Lógica y evidentemente, estos últimos rechazaron tales proposiciones, actitud que influenció el gobierno anulando la orden citada en abril de 1921. Los obreros cortaban corto, con tal actitud, la posibilidad de nuevas exigencias patronales, si por desgracia hubieran aceptado dicha primera proposición.

En junio de 1923, la Empresa de Dragado del puerto de Mahón, pretendió someter sus empleados a condiciones draconianas. Por ejemplo: sólo cuatro días por año serían considerados festivos. Los obreros deberían trabajar los días que la empresa les señalaría y toda avería o deterioración de máquinas y utensilios serían pagados por ellos. Los obreros rechazaron tales pretensiones, respondiendo con bases propias de trabajo mediante la Federación, bases que la empresa quiso ignorar, encastillándose además en no reconocer como vis a vis a la Federación. La Empresa se dirigía individual y directamente a cada uno de los obreros, con el fin de hallar, por medios coercitivos, soluciones favorables a la empresa. Pero ésta tropezaba con la actitud decidida de los obreros, quienes rechazaban de plano toda sugestión sin la intervención del organismo de clase, sóla entidad responsable para resolver en su nombre.

Por otra parte, habiéndose servido la empresa de ciertas formas de chantaje, entre ellas la de afirmar hallarse en posesión de inventados documentos que no fueron presentados a las reclamaciones de los obreros y al propio tiempo persistir en su política de ignorancia de la Federación, toda negociación fue interrumpida. El conflicto llevaba ya casi dos meses en pie cuando, acuciada la empresa, y habiendo obtenido los obreros las promesas de solución del conflicto de forma favorable dadas por el señor Catalá. asegurando la reanudación del trabajo, la dirección general, mediante un súbdito francés llamado Floch, ordenó el cese de toda actividad en el dragado del puerto de Mahón.

En esta situación sindical menorquina, el general Primo de Rivera asumía el gobierno de la nación tras su golpe de Estado. En esas circunstancias, la que había sido separación de grupos inconformistas creando la «Altruista», se convirtió en escisión en el seno de la F. O. de Menorca, adhiriendo ésta a la U. G. T. y los escisionistas a la C. N. T., que pasó su local social a la calle de la Reina, mientras que la U. G. T. se mantenía en el nº 8 de la calle del Angel.

De todas maneras, la vida de ambos organismos durante el periodo de la que ahora podemos llamar «dictablanda», tras las experiencias soportadas, se desarrolló en condiciones difíciles, especialmente para los íntegrales. El dictador estableció los comités paritarios que fueron contrarios a los trabajadores conscientes en los conflictos que los oponen al capitalismo.

En Menorca fueron los representantes de la U.G.T. los que colaboraron en los mismos. La C.N.T. permaneció al margen de los tales. Varios de sus militantes emigraron hacia el Continente, radicándose la mayoría en Barcelona, debido en gran parte a persecuciones que tomaban la forma del loock-out. No obstante la vigilancia de que eran objeto lograban manifestar sus inquietudes y su repulsión contra la dictadura, organizando una muy importante huelga, a la que se unieron los zapateros de la U. G. T. al margen de los organismos directivos, adoptando la tesis del sindicalismo directo y ganando ese movimiento.

En tal contexto, no teniendo posibilidades de prensa propia para pronunciarse directamente, la prensa republicana adoptó actitudes favorables a los sindicalistas, por oposición a la dictadura. Y en los conflictos diversos señalados y otros, los republicanos aportaban su óbolo al sindicalismo para atacar a la dictadura y crearse, eventualmente simpatías en los medios sindicalistas.

Los acontecimientos insulares han acusado siempre una relación más o menos directa con la vida del resto de España. De ello es ejemplo vivo el proceso de los detenidos de La Mola y otros que podemos hallar recorriendo la historia de los 30 primeros años del siglo actual. Y a pesar de la considerable mayoría de adherentes de que disponía la U. G. T., el recuerdo de la sección española de la Primera Internacional vivía en la mente de minorías activas según la línea trazada por la C. N. T. desde su constitución en 1910.

La lucha qu soportaban en la Península los sindicalistas revolucionarios repercutía en la conducta de los militantes insulares, condenando vicios, denunciando injusticias, acusando a los administradores de los bienes comunes cuando se mostraban incapaces, lo que constituía un aporte considerable en una isla de reducida población para la cual, la conducta individual es primordial, traduciéndose por el hecho de que el hombre, carpintero, zapatero o albañil, de cualquiera profesión que fuera, tenía audiencia atenta, incluso si no sabía expresarse con galanura, a partir del momento en que se le sabía persona honesta. Actitud que persistió hasta la proclamación de la segunda República y que continuó siendo un factor esencial en las luchas que se desarrollaron durante el periodo que vivió la República, cuyos ecos tuvieron resonancia y actividad propia en diversas ocasiones, especialmente en 1934 y luego, en 1936.

**Fernando FERRER**

# NECROLOGICAS

### FRANCISCO SORDIA GONZALEZ

El 22 de febrero falleció en Castres el compañero Francisco Sordia, natural de Cangas de Onís (Asturias) a la edad de 55 años.

El compañero Sordia fue uno de los tantos militantes anónimos de la región asturiana que luchó en las Milicias Confederales durante toda la guerra civil en que el pueblo español tuvo que afrontar la sublevación de la Iglesia, el militarismo y los representantes de las finanzas.

En 1939, exiliado en Francia; después de pasar por los campos de concentración y para hacer frente a las necesidades de la vida, se empleó en el trabajo duro y penoso de los «barrages» donde contrajo una de esas enfermedades profesionales que, después de muchos sufrimientos, no perdonan, llegando la muerte con premura.

El compañero Sordia no se separó nunca de la Organización confederal, demostrando siempre sentimiento y voluntad por la misma, cumpliendo con ella en todos los casos que se le requería.

El entierro fue civil, con gran asistencia de ciudadanos franceses, españoles emigrados y exiliados de diferentes tendencias.

El compañero Valentín García, en nombre de los compañeros de la F. L.-C.N.T. de España y «Amigos de S.I.A.» de Castres, y de la familia del difunto, dedico unas breves palabras de agradecimiento a todos los asistentes, compartiendo el dolor de su compañera e hija. Palabras finales: Descansa en paz en tu sueño eterno, compañero Francisco Sordia.

*Por la F. L. de la C. N. T. en Castres, J. Puerto.*

### CLEMENTE MANGADO

En el sanatorio de Clairvivre (Dordogne) ha fallecido este viejo militante.

Para la vieja militancia aún les resultará familiar el nombre de Mangado, que oriundo de un pueblecito de Castilla la Vieja, Murillo de Roisera, debió de incorporarse muy joven al movimiento libertario, pues por los años 1922-1924 lo encontramos cumpliendo condena por actos sociales en el penal de Cartagena, donde convive con Msachs, con los presos de Cenicero, con Pedro Mateu, Damians y muchos otros.

Con aficiones literarias colaboró en algunas publicaciones de la C.N.T. y por los años de la dictadura publicó un librito que nos parece recordar se titulaba «Dardos».

Cuando estalló la guerra Mangado salió con la primera columna al frente de Aragón. Luchó en la «Roja y Negra» y cayó herido en el frente de Igriés al norte de Huesca. A su muerte aún conservaba un casco de metralla en su cuerpo.

Fue miembro del Comité Nacional de Sanidad.

En 1939 en Francia conoció varios campos de concentración y para escapar a ellos se alistó voluntario en servicios auxiliares — debido a su salud deficiente — en una unidad militar.

Más tarde combatió en el seno de la Resistencia en la zona del Macizo Central.

Con la salud muy quebrantada por una vida de dificultades y persecuciones ingresó tuberculoso en el sanatorio de Clairvivre (Dordogne) en el cual ha pasado los últimos once años, hasta el 19 de febrero que ha fallecido a los 69 de edad.

Hasta sus últimos momentos ha conservado una moral elevada como lo acredita su último manuscrito inédito, «Cartas al nieto», donde en más de 300 folios relata su vida inquieta y dolorosa y su fe inquebrantable en los ideales libertarios a los que ha dedicado esa vida. — *J. M.*

### RUEGO DE LA REDACCION

A partir de este aviso TODA LA CORRESPONDENCIA PARA LA SECCION ESPAÑOLA de este semanario deberá ser dirigida a la imprenta, 6, rue Chevreul, 94-Choisy-le-Roi. Tomen buena nota las FF. LL. si quieren que sus comunicados sean publicados con la puntualidad requerida.

# Sinfonía sin afonía

EXISTE en nuestros medios una organización que se considera libertaria, sin otro parentesco ideal con la FIJL de 1945 (que tanto valor desplegó contra Franco y contra el comunismo pasionario) que la similitud anagramática. Y hacen mal, estos compañeros. O al vado o a la puente, que dijo el clásico. O con los comunistas o lejos de ellos; con los autoritarios o con el M. Libertario. Con el fracaso de Suiza debían tener bastante: sus aliados de Frente Revolucionario «etincélico» se han revelado fanáticos stalinistas y racistas feroces (pro árabes y tragajudíos). Todo un fracaso que debía valer por una rectificación que no se ve en parte alguna. Las Comisiones Obreras alientan a comunismo y a catolicismo, a más anticeneté que a antifranquismo. Como ASO, como el royanismo, abogan por una unidad proletaria en la que la C.N.T. sea desconocida. Tocante al comunismo estricto, éste anhela derribar una dictadura ajena para establecer la propia. Gente, pues, que no puede ser aliada nuestra; gente antilibertaria por excelencia, cuando nosotros sin libertad a rajatabla no nos casamos con nadie.

Libertad, esa «consigna» que no dan nunca ni los dueños del Kremlin ni los sátrapas de El Pardo.

∴

Las JJ. LL. de antes eran hermosas. Cuando los pasionarios asesinaron a un compañero socialista en Toulouse, fueron nuestros jóvenes quienes dijeron a los jefes pasionarios: «Si cae una vida más no queda entero ni uno solo de vosotros.» Y se paró la hemorragia fraticida.

En la plaza St-Sernin, de la misma ciudad de las violetas, dos compañeros franceses vendían « Le Libertaire»; frente a la Bolsa del Trabajo, y entre vendedores ambulantes. A los «chinos» españoles no les plugo que unos franceses divulgaran una hoja que no era comunista, y asaltaron la mesa libertaria. Ambos compañeros se defendieron, y unos comerciantes los defendieron. Pero los «chinos» eran 30 y obedecían a una voz de mando. «¡Venceremos!», gritaron desaforados, pero no vencieron: retrocedieron arrollados y abollados. ¿Sabéis por qué, los olvidadizos? Porque habían acudido a la pelea un par de docenas de aguiluchos verdaderos, que se abatieron sobre los soldados de doña Pasionaria con los picos y las garras afilados.

El día siguiente la Prensa tolosana — aparte «Le Patriote» — comentaba socarronamente la hazaña comunista que tan mal sesgo había tomado.

∴

La verdad a medias no da buen resultado. La inocencia fingida, tampoco.

El mitin antifranquista de Perpiñán en que tomó parte un compañero en nombre de un grupo de compañeros... y en cuyo compañerismo la C. N. T. no contó para nada (afortunadamente), se nos disfrazó en estas mismas páginas de la siguiente manera: «1º Que el mitin de Perpiñán en el que yo intervine el día 26 de enero, estaba organizado por todos los partidos políticos franceses de la oposición, por las sindicales más representativas, y por varias agrupaciones humanitarias y progresistas (20 en total, puedo facilitar la lista) NO POR EL PARTIDO COMUNISTA.»

Bueno. De manera que «todos los partidos políticos franceses de la oposición», y la lista se puede dar, pero no se da. Estaban también «las sindicales representativas», y ellas fueron la C.G.T. entre otras, no estando la C.N.T. francesa, por no constar, para J. B., como entidad representativa... Además en la tribuna de tal acto estaba directamente representado el PARTIDO COMUNISTA FRANCES (ver «L'Independant» del día siguiente) además de perorar desde la misma UN COMUNISTA ESPAÑOL, y lo anotamos con mayúsculas para que se vea que a nosotros también nos gusta que lean los miopes.

En concreto, que el tal acto estuvo en la línea colaboracionista establecida por unos «jóvenes libertarios»: alianza antifranquista contra un Franco que flirtea con los comunistas que, en nombre de la URSS, han condecorado al médico mayor del Caudillo y al yerno del mismo generalote.

Y en espera de mayor baraunda, instrumento a la funda.

**JUAN FERRER**

# COMUNICADOS

### S. I. A., ORLEANS

Este organismo comunica, que con motivo del festival que se celebra todos los años en París, se organiza un viaje, para el día 20 de abril.

Los compañeros que quieran pueden hacerlo, dirigiéndose a los compañeros siguientes: Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, López, 41, rue Tudelle. Parra, 37, rue de Joie.

### REGIONAL CATALANA, PARIS

Convoca a sus afiliados a la reunión ordinaria que tendrá lugar el sábado día 5 de abril a las 5 en punto de la tarde en el local de costumbre.

### F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca a todos sus adherentes a la asamblea general extraordinaria, que tendrá lugar el sábado día 19 de abril a las 9 de la noche, en el local social de la C.N.T. (Bolsa del Trabajo).

Por los asuntos interesantes del temario, que debemos discutir y determinar interesa la asistencia de todos

### F. L. DE PARIS

Anuncia conferencia a cargo de Francisco Olaya para el primer domingo de abril. Tema: «España y su futuro».

### F. L. DE OULLINS

Se recuerda que esta F. Local celebra reunión todos los primeros domingos de mes, a las 9,30 en 23, Quai Victor Augagneur, Café du Rhône.

### F. L. DE DRANCY

Anuncia asamblea para el domingo 6 de abril. Documentación cara al Pleno regional. No faltar.

### TOMBOLA DE «SOLI» 1969

Tenemos a disposición de paqueteros, corresponsales y abonados los billetes. Pueden ser pedidos colectiva e individualmente. Los lotes son interesantes. *La Administración*

### F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 6 de abril 1969 en nuestro local social, a las 9,30 horas en punto.

### F. L. DE DREUX

Quedan invitados los compañeros y jóvenes libertarios que piensen en las finalidades orgánicas en la recuperación de España y en la ayuda a los presos sin discriminaciones, a la asamblea del domingo 6 de abril.

### F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general, el día 13 de abril, a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

### F. L. DE SAINT-DENIS

Convoca a los compañeros afiliados a esta Local, a la reunión que tendrá lugar el día 6 de abril a las 9 de la mañana precisas, en el lugar de costumbre.

### ADVERTENCIA DE REDACCION

El folletón «Socialisme scientifique?» de nuestro joven colaborador Amado M., tendrá continuación en el número próximo.

### F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo 13 de abril a las 9 de la mañana. Discusión Informe Pleno Regional.

### FEDERACION NACIONAL INDUSTRIA FERROVIARIA

Convoca a todos los compañeros de Paris y pueblos limítrofes a la reunión que tendrá lugar el domingo 13 de abril a las 9 de la mañana para informar de asuntos importantes de nuestra Federación.

# DISCOS

*La Naturaleza descuidada contiene silencios trágicos señalándose, enjutos, a las nubes pasajeras: los árboles muertos.*

*Asemejan cadáveres insepultos; almas disecadas, y apolilladas.*

*Arboles muertos, muchos constan en la selva humana. Andando como seres vivos, vistiendo la Muerte a la moda,*

*Entre el verde de los pinos, unos brazos secos pidiendo clemencia a los astros, al baño de luna.*

*En la sociedad de los hombres, el cementerio mezclado entre los mismos.*

*Ese que grita más que los otros trata, desesperadamente, de convencerse de que está vivo.*

*Un bosque inmenso de pinos, con indices de ciprés que lo subliman. Y unos lauros; y una encina solitaria al vértice del camino. Sencillo y hermoso.*

*Una multitud calma, sin contorsiones ni aullidos. Parca en gestos y voces. Sincera y sonriente. Más hermoso todavía.*

*La tragedia del hombre es que el árbol muerto permanece más tiempo erguido que la persona despalabrada.*

*Arboles, hombres. ¡Quién fuera el pino inmenso que en Sta. Cristina preside cielo y mar siglo y medio hace!*

*La verdad es la Naturaleza, y el heredero de ésta, el Hombre.*

*... Si no estuviese desnaturalizado.*

*Sea el Dromedario nuestro afortunado heredero.*

*Pese al castigo inmerecido de su jiba, él, que es la Bondad Serena del Desierto.*

*DISCOBOLO*

# Servicio de librería

DIVERSOS

«Asi asesinaron a Trotski», (L. A. S. S.) .. .. .. .. .. .. 5 00
«Historia de los crimenes de Stalin», A. Orlov .. .. .. 6 00
«Las Ultimas Banderas», Angel Ma de Lera .. .. .. .. .. 30 00
«Checoslovaquia-1968», (Documento) .. .. .. .. .. .. .. 10 00
«La Buena Tierra», Pearl Buck 14 00
«Dictadura y Revolución», Luigi Fabbri .. .. .. .. .. .. 16 00
«Los que vivimos», Ryn Rand 15 00

*Obras en catalán:*

*De Joan Ferrer:*

«Garbuix poètic», 2,00; «Interpretació Llibertària del Moviment Obrer Català», 1,50; «De l'Anoia al Sena sense pressa», 10 frs.

*De Roc Llop:*

«Poèmes de Llum i Tènebra», 8 frs.

*D'Ambrosi Carrion:*

«La Companyia Invisible», 10 frs.

*De Coloma Leal:*

«Poèmes», 6 frs.

*De Lluis Capdevila:*

«L'Alba dels Primers Camins» (Història de la meva vida i dels meus fantasmes o les memòries d'un escriptor català), 35 frs.

*De Pompeu Fabra:*

«Gramàtica Catalana», 9,50 frs.

### «LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Participamos que este folleto de utilidad propagandística cara a la emigración económica se va agotando, siendo necesario que cuantos organismos o compañeros deseen que les destinemos equis ejemplares deben escribirnos, al efecto, cuanto antes. El precio sigue siendo de 1 franco con el descuento correspondiente a partir de 5 ejemplares

Los compañeros que nos adeuden algo por papel de ese enviado, harán el favor de ponerse al corriente caso de hallarse en condiciones de hacerlo. Piénsese que el F. C. L. ha de quedar bien con la imprenta.

# chispas

*La angustia en versos:*

*Tu que te crees lumbrera*
*porque peinas pelo albo,*
*debes tener en procura*
*el no quedar nunca calvo.*

∴

*Siendo joven de verdad*
*y yo viejo con apaños*
*te diré menor de edad*
*y a mi menor de 100 años.*

∴

*Por ser chaval pretensioso*
*a mi me importas un haba;*
*yo iré un dia al foso,*
*tú al Hospicio de la Baba.*

∴

*Uno trepa vida arriba*
*porque el llano no le gusta.*
*Otro se curva la jiba*
*porque la altura le asusta.*

∴

*Esos van a las ideas,*
*luego las huyen, cansinos;*
*cuando se apagan las teas*
*se alumbran los intestinos.*

*CHISPERO*

# Castiella en el país del dólar

EL franquismo aspiraba al marco-oro, y el oro del marco resultó barniz de baratillo. El soplo aliado de 1945 dejó la vil madera al descubierto y al caudillísimo de todas las Españas habidas y por haber más feo y desmontado que el marco de Hitler. Por consiguiente, Franco, tolerado por el yanqui y pegado a la poltrona del Estado merced al mismo, olvidaría (a la fuerza ahorcan) al Herr, y lo que debían ser reichmarks serían dólares, convenientemente mendigados y... correspondidos.

Correspondidos, ¿y cómo? Pignorando cachos de patria que Tío Sam escogería en Valenzuela (Aragón), Torrejón de Ardoz (Castilla la Nueva), Morón y La Rota ,Andalucía). En total tres bases aéreas y una submarina, con aparatos espías y depósitos atómicos incluidos. Ahí es nada.

Con eso la Casa Blanca salvó la economía franquista y si el ejército dicho español presume es porque el Pentágono le cede armas para defender la patria... dejando hollar la patria por el dadivoso.

Pues el plazo del alquiler de España parece haber vencido, y ante la petición de aumento de alquiler por Franco exigido, el rico inquilino dijo que nones y el Franco sin franqueza concedióle cinco meses para pensarlo. Tío Sam lo pensó, para decirle al vendepatrias que con los misiles se lo pasaría sin bases, a cuya réplica se debe el envío de Castiella a Washington por aquello de que de lo perdible saca lo que puedas.

El Pentágono paga por el alquiler de España 700 millones de dólares anuales, siendo la exigencia elpardina de 1.000, más otro pico en armamento. Castiella habrá salido ya de Norteamérica con la caridad que Tío Sam se haya dignado concederle, y así las bases americanas de España se quedarán en el país cinco años más y lo que te rondaré morena... si el pueblo — que ya protesta en el arroyo — no pone coto al desafuero hispano-estadounidense en vigencia.

# NOTICIAS PRECIPITADAS

En Madrid, Barcelona, Valencia y otras ciudades hay manifestaciones callejeras contra el apoyo militar y financiero que la U.S.A. concede al régimen franquista.

— La duquesa de Medinasidonia ha ingresado a la cárcel para cumplir el año de cárcel que el T.O.P. le impuso por la manifestación ilegal por lo de Palomares y por haber escrito dos libros, uno contra la miseria de la gañanía andaluza y otro contra la intromisión atómico-militar del yanqui en España.

— Bombas en Bilbao y otros ocho pueblos vizcaínos contra cuarteles de la G. C. y sindicatos verticales.

Y no es esto todo.

# UMBRAL

Sumario del número 86:

Fabián Moro : **ISAAC PUENTE.**

Arnold Toynbee : **FUTURO PREVISTO DE LA HUMANIDAD.**

J. F. : **COMENTARIO A «DE TRES MUNDOS»** (Libro).

Luis Capdevila : **LA ESPAÑA NEUTRAL.**

Diego San José, Alvaro Ortiz, Francisco Villaespesa, Enrique de Mesa, Dictinio de Castillo, en **POESIA DE SIEMPRE.**

Juan Español : **ENTRE EROS Y TANATOS.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

María Lacerda de Moura : **LITERATURA BURGUESA Y LITERATURA REBELDE.**

V. Galindo Cortés : **LA POESIA PURA DE GUSTAVO ADOLFO BECQUER.**

F. Miomandre : **TRIPTICO BALEAR.**

De Rabindranat Tagore : **VALOR DEL ARTE.**

J. Sevilla : **EN EL 177 ANIVERSARIO DE LA MUERTE DE MOZART.**

Vladimir Muñoz : **WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**

De Angel Samblancat : **VIVIR DESPUES DE REINAR.**

Anónimo : **CANÇO de BARRI** (La picaresca catalana).

Luis Alberto Musso : **LARTET, Y LA NAVEGACION AEREA EN RIO DE LA PLATA.**

Noticiario, Número 100 de «Umbral», ilustraciones, notas, libros, etc. Siempre al precio de 1 50 frs.

Cada amigo de esta revista debería procurarnos un suscriptor.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## Pleno Intercontinental de la C. N. T.

**ESTE año habrá Pleno confederal, y no Congreso como en cierto ambiente nuestro se suponía. Las Federaciones Locales «plenaristas» han sido mayoría y ante la expresión general hay que inclinarse. No es que un Pleno de Regionales no pueda dar resultados. Pruébalo que el Pleno de hace dos años en Marsella sacó el acuerdo de publicar una Historia de la C. N. T. y los trabajos para redactarla ya están en marcha. La buena voluntad es la que valoriza nuestras reuniones.**

**El último Congreso celebrado por la Organización es el de Montpellier, datando del 1965. Cuatro años nos separan, pues, de aquel bullicioso comicio, que si no tuvo la virtud de edificar obra nueva por causa de obstáculos intervenidos, sí que la tuvo para rechazar la corrupción royanista en el preciso momento en que ésta intentaba prender entre los compañeros del exilio, poco conocedores entonces de lo que en Madrid se tramaba. Contra todo lo que ahora se manifiesta, el contubernio C. N. T.-Verticalismo que en 1965 se estaba fraguando, quedó cortado y fracasado en el momento congresil de Montpellier, no luego.**

**Siguió dos años después el Pleno de Marsella con su carácter «contencioso - administrativo ». Cola de un desacuerdo «montpelleriano» que motivó nueva pérdida de tiempo. Sin embargo, ahí fue el sosiego con sus horas laboriosas para acuerdos excelentes, como arriba queda indicado.**

**Cuatro años después de Montpellier había que imaginar conveniencia de Congreso. No para revivir el malentendido de aquel comicio, sino para recoger la conseja de los tiempos. Tema «gordo» constructivo abonando el criterio congresil lo había, pero si las FF. LL. en mayoría han dispuesto Pleno habrá que resignarse a celebrarlo, y, a empujarlo cuanto se pueda a fin de que resulte máximamente constructivo.**

**Una nota solamente bastaba para concretar la importancia del comicio de este año: el renacer libertario de la juventud escolar, y en parte la asalariada; renacer que afecta a Europa y América sobre todo, sin olvido de la ola bakuninista que se manifiesta en la Universidad española. Nos quejamos de nuestra vejez, de nuestra ineficacia como refugiados; pero ahí está traspasada a la juventud la llama viva que los desterrados escasamente representamos, pero en cuya labor redentora podemos cooperar con nuestro esfuerzo aún efectivo. Llevamos muchos días a cuestas, pero vigor queda, y experiencia, y concreción ideológica. Estamos firmes e indesmentidos, y cuantos iniciaban el regreso hacia el conservadurismo a título de que «las barricadas y la acción directa han pasado a la historia», en mayo de 1968 debieron suspender su criterio y apechugar con la categoría de malos pronosticadores.**

**Habrá Pleno y no Congreso este año, pero tema señero hay con exigencia de ser bien tratado: «Cómo reintegrarse a la corriente libertaria de la época, cómo atraer al elemento joven a la C. N. T. y al estamento anarquista.»**

**Pleno o Congreso, debe sernos indiferente. Importa sí, y mucho, la objetividad y el acierto de los delegados.**

## JORNADA CONFEDERAL DE LA SOLIDARIDAD OBRERA

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

Se acerca el día del Festival y la curiosidad del lector discurre por este punto «festero» de nuestra cuarta página para ver qué novedad ofrece. Por esta vez, novedad ninguna pero sí satisfacción de todos, pues los trepidantes y buenos para todo

### LOS MUCHACHOS

estarán nuevamente con nosotros para satisfacción propia — que no esconden — y para gusto nuestro, que tampoco escondemos. Decir LOS MUCHACHOS es nombrar color, canto, música y dinamismo, cuatro excelentes condiciones que, como el año pasado, van a convertir la sala entera en alegre e inmensa muchachada.

Para el número próximo: Jehan Jonas y Dominique Grange.

*AQUI Y AHORA*

## Del homo faber al homo ludens

por **Juan Español**

RECIENTEMENTE un articulista de la prensa española pedía una aclaración de conceptos sobre muchas de las frases hechas que han invadido el campo sociopolítico. Y en la que él cargaba el acento era en la «sociedad de consumo». Añadía que somos muy proclives a hablar ligeramente de lo que en esencia desconocemos y que estamos dispuestos siempre, a tenor de los tiempos modernos, a proclamarnos «antitodo» sin más. E inocentemente se preguntaba qué es lo que hay que entender por «sociedad de consumo». Con no menos candidez y simplismo continuaba diciendo que si por tal hay que entender el que unos consuman cuanto desean mientras otros carecen de lo necesario, estaba contra ella; pero si por el contrario hay que entender una sociedad en la que cada uno consuma lo necesario para satisfacer todas sus necesidades de cualquier orden, entonces estaba con ella contra toda la filosofía que tratara de oponerse. Vistas así las cosas de modo tan abstracto, nosotros nada tenemos que oponer. Nuestras aspiraciones convergen, precisamente, no en una denominada y mal denominada sociedad de consumo, sino en una sociedad sin adjetivos pero en la que el hombre pueda realizarse dentro de normas de libertad y de justicia. Que el hombre que todo lo produce ha de consumir subsiguientemente, y con igualdad de oportunidades, es un argumento que nos induce a pensar en el descubrimiento actual del mar Mediterráneo. Y pensamos que el articulista de marras, ante el esfuerzo efectuado para tan profundo razonamiento, se habrá quedado calvo. Pero si consideramos a la «sociedad de consumo» como lo que es, es decir, un parto deslumbrante de la tecnocracia y el capitalismo, terriblemente injusto y ficticio por cuanto pretende desarrollarse desde ya en un mundo cuyas dos terceras partes vive en condiciones infrahumanas y al que deliberadamente está dejando al margen de sus gloriosas conquistas; si se la considera en profundidad, a parte de su escenografía superficial de bienestar, como la detentadora de aquellos bienes que, a diferencia de los que satisfacen las necesidades, proporcionan el poder sobre el conjunto de los demás, como la propiedad de los medios de producción, la acumulación del capital y por ende la imposición de una minoría en las decisiones trascendentes, tanto en la guerra como en la paz, ejerciendo su dominio real y psicológico a través de todos los medios de expresión sobre las multitudes, en tanto que al pueblo se le deja en libertad de decidir sobre la marca de sus neveras o sus televisores, decisión ésta que ni siquiera es personal porque está fuertemente influenciada por una propaganda exhaustiva hasta el colapso nervioso; si la sociedad de consumo es, en realidad, todo esto, entonces es preciso luchar contra ella atacando sin excepción todos sus supuestos básicos. El hombre que siempre ha sido bestia de carga ahora se pretende que cambien de signo convirtiéndolo en bestia de consumo, animal bien cebado (aunque todavía esto sea privilegio de los menos), pues que los avances de la tecnología industrial presuponen un incremento de la producción, y la producción ha de agotarse para mantener los precios en términos adecuados de competición mercantil. Hasta ahora el hombre se proponía, como meta previa e inmediata de sus aspiraciones, la mera supervivencia, la satisfacción de sus necesidades primarias, y esto se le negaba contra todo derecho humano y divino; y si a partir de ahora puede ser realidad esa aspiración por la evolución natural de los acontecimientos en el general encuadramiento histórico, las fuerzas de la opresión se imponen la tarea de que tales aspiraciones no desborden el estrecho límite de un estómago bien repleto. Pero una sociedad de estómagos bien repletos no implica, necesariamente, ni postula la libertad y la justicia de esa sociedad; la consecución de un estado tal de euforia económica, actualmente, puede realizarse incluso dentro del fuerte contexto represivo de una dictadura a poco que ésta se lo proponga. Pero se tiene el hecho simple, pero fundamental, de que el hombre es algo más que estómago y que éste es la base, precisamente, desde donde se ha de partir para lograr lo que el hombre debe y tiene que ser, libre de todo condicionamiento coactivo que no sea el propio que nace del respeto a la libertad y el derecho de los demás.

El continuo, creciente y acelerado proceso de las ciencias y las técnicas nos proponen otra frase hecha que ya es moneda corriente en los mercados sociales de todo el mundo: se trata de «la civilización del ocio». En efecto, si las máquinas han de relevar casi totalmente las funciones humanas en el trabajo, se entiende que la tarea laboral ha de acortarse, y el hombre, libre en su mayor parte de la tiranía del esfuerzo estipendiado, gozará de un mayor espacio de tiempo vacante que podrá dedicar a varias actividades según gusto y vocación. Pero, ¿cuál será el destino de una humanidad cuya jornada de trabajo quede reducida a veinte horas semanales, por ejemplo? Esta es la pregunta que se hacen muchos economistas y sociólogos, con la angustia y el pavor en el alma. Hubo alguno de ellos que dijo que no se atrevía siquiera a pensar lo que podría suceder en un mundo casi enteramente vocado al ocio: al igual que el visionario de Patmos vaticinaba la molicie corruptora de las delicias de Capua, la degradación crapulosa de los últimos tiempos del Imperio Romano, el fin de las civilizaciones, pero no en una trayectoria cíclica como auguraba el teutón Spengler, sino al fin total e irreversible. ¿Qué ocurrirá cuando el «homo faber», el cantado y glorificado y ennoblecido hombre del trabajo, ascienda a la categoría de «homo ludens» el hombre del juego, de la diversión, del libre ejercicio vocacional?

El trabajo, como normalmente se entiende esta palabra, en lugar de ser un elemento, además y primero de sustentación vital, capaz de dignificar al hombre, ocurre por el contrario que ha sido y es un factor primordial de su envilecimiento. Trabajo, sin lugar a falsa interpretación, puede admitirse estrictamente como sinónimo de esclavitud. Por el trabajo el hombre no se redime, como afirman los teólogos, los sicarios y los explotadores, sino que pierde su condición de humano para ingresar en la de la bestia. La misma semántica de la palabra trabajo tiene un origen abyecto y puede traducirse por suplicio. Y en efecto, según Hicter, trabajar viene del latín vulgar «tripaliare», es decir, torturar con un «tripalium», un artefacto compuesto por tres barrotes puntiagudos «a los que se ataba a los recalcitrantes para hacerles conocer la alegría del trabajo y obligarles a tener más respeto a la sociedad». De ahí que en francés haya esas diferencias gramaticales que consisten en que la palabra trabajo tenga dos plurales: «travails» y «travaux». Y no está demás decir que el mencionado instrumento todavía se usa en ciertas aldeas para sujetar a los caballos mientras se les hierra. Por otra parte, y según Jousselin, en todas las lenguas occidentales, antiguas y modernas, dos palabras designan las actividades profesionales del hombre que se distinguen por su dignidad o degradación: opus y labor, werk y arbeit, work y labour, obra y trabajo, del latín, alemán, inglés y español respectivamente. Según esto trabajo expresa la sujeción incondicional a la tarea, en tanto que obra pone de manifiesto el resultado feliz y satisfactorio del trabajo. Y así ocurre que los grandes músicos como los pequeños, al final de sus horas de febril actividad inspirativa en la que volcaban sin trabas la más sincera expresión de su interioridad, ponían sobre el papel pautado «Opus», es decir la obra fruto de sus esfuerzos, la obra feliz gratificadora por sí misma, la obra que consistía en una parcela de su ser, libremente sentida y conscientemente liberada como proyección externa de su actividad. El trabajador, pues, no conoce el resultado de su esfuerzo, la obra felizmente conseguida, la gratificación vital de sus afanes; el trabajo no ha sido un elemento formativo ni tampoco la expansión de la personalidad; por el contrario, el trabajo ha sido el vehículo del embrutecimiento, la obediencia ciega, la rutina, la despersonalización, el gregarismo y la cosificación del hombre. En su mayor parte el trabajo está concebido, dirigido y organizado sin intervención alguna del obrero, el cual queda reducido a un autómata, a un robot que sigue las prescripciones preestablecidas por un computador; y así el buen operario no es el que piensa, idea y siente su esfuerzo como la expresión de su personalidad, sino el que presta la colaboración mecánica de sus músculos o su memoria a un quehacer que le es indiferente y del que se considera totalmente enajenado. Por el trabajo, en su doble condicionamiento de actividad y actividad pagada, el hombre entra de lleno en la alienación y el extrañamiento, según la certera afirmación de Marx; pero no el Marx dogmático ni el del Manifiesto, sino el Marx de los Manuscritos de 1844, el Marx influenciado por Bakunin. Esta alienación, enajenación o extrañamiento consiste, siguiendo a Marx, en que el trabajo es «externo» al trabajador, es decir, no pertenece a su ser; en que en su trabajo, el trabajador no se afirma, sino que se niega; no se siente feliz, sino desgraciado; no desarrolla una libre energía física y espiritual, sino que fortifica su cuerpo y arruina su espíritu. Por eso el trabajador sólo se siente «en sí» fuera del trabajo, y en el trabajo «fuera de sí». Su trabajo no es, así, voluntario, sino forzado, «trabajo forzado». En consecuencia no es la satisfacción de una necesidad, sino solamente un *medio* para satisfacer las necesidades fuera del trabajo. Su carácter extraño se evidencia claramente en el hecho de que tan pronto como no existe una coacción física o de cualquier otro tipo, se huye del trabajo como de la peste. El trabajo externo, aquél en que el hombre se enajena, es un trabajo de autosacrificio, de ascetismo. Para el trabajador se muestra la exterioridad del trabajo en que éste no es suyo, sino de otro, que no le pertenece; en que cuando está en él no se pertenece a sí mismo, sino a otro. La actividad del trabajador no es su propia actividad; pertenece a otro, es la pérdida de sí mismo. Como quiera que, continuando con Marx, el trabajo enajenado convierte a la naturaleza en algo ajeno al hombre, lo hurta de sí mismo, de su propia función activa, de su actividad vital, también hace del «género» algo ajeno al hombre; hace que para él la «vida genérica» se convierta en medio de la vida in-

*(Pasa a la página 2.)*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA NORMAL BRUTALIDAD REPRESIVA DEL FRANQUISMO

ES necesario entenderse, puntualizando bien las cosas. Como los que más hayan podido hacerlo, nosotros, elementos de la C.N.T., dentro de nuestras posibilidades, a tenor de nuestros limitados medios, hemos señalado y censurado las características del denominado «estado de excepción» impuesto por el franquismo. Hemos dicho y repetido que con las medidas tomadas por el Gobierno en el curso del pasado mes de enero, la brutalidad represiva se había acentuado, que el cinismo de los métodos fascistas había alcanzado mayores proporciones. Es una realidad incontestable contra la que, desgraciadamente, quienes podrían hacer mucho apenas si hacen nada.

Mas, a fuerza de prodigar alusión a lo *excepcional*, parece que algunos sientan nostalgia, se hallen a punto casi de ensalzar lo *normal*, el funcionamiento de la *vida normal del franquismo*. Parece que se quiera dar la sensación de que lo de antes — dentro del franquismo — estaba bien, y lo de ahora está mal. Parece que algunos quieran dar a entender, de la forma que enfocan el problema de España, que si el Gobierno levanta las medidas de «excepción», se tendrá en el ambiente social la satisfacción de la liberación, como una sensación de apartarse un duro peso de encima. Y es contra una tal apreciación que importa reaccionar.

Ahora, como hace tres, seis, doce, veinte meses; ahora, como desde que impera en nuestro país el fascismo franquista, los recursos coactivos, la enconada represión, todo ello ha constituido un *clima social normal*. Persecuciones, apaleamientos, encarcelamientos, suspensión de publicaciones, denuncias, prohibición de las más elementales libertades cívicas; todas estas consecuencias propias de los regímenes fascistas y comunistas, han sido la cotidiano, lo normal. Bien está el protestar, el hacer presión contra la acrecentada situación represiva, pero que no se nos venga con expresiones dando a entender casi una nostalgia de la *normalidad* franquista.

A los paniaguados del régimen puede interesarles, una vez queden levantadas las actuales medidas excepcionales, dar la sensación, con miras al exterior, de que en España se goza, en cuanto a libertades cívicas, del normal desenvolvimiento que caracteriza a los países no totalitarios. Impostura que importa denunciar en todos los tonos. Señalar que si el pueblo español consigue gozar de una normalidad efectiva ha de ser a base de la desaparición del franquismo y de todos los detestables miasmas que conlleva el fascismo.

### LA HIEL DE LAS PASIONES NOCIVAS

Los libertarios en general, como seres humanos que somos, es natural que nos ocurra, como al resto de los mortales, o sea que en ocasiones, en lo íntimo de nuestro ser, una u otra pasión intenta dominarnos, casi zarandearnos. Claro que contra tal aberración, la educación, la conciencia de lo que es nocivo, nuestra formación ética, pueden llegar a ser factores determinantes para atenuar o evitar lo que se reconoce como pernicioso. Pero en ello difícilmente puede haber una regla absoluta. Además se ha de tener en cuenta otra notable particularidad: El ser libertario, o anarquista, si nos parece mejor expresado, no es igual que llamarse así, que colgarse un tal denominativo. En realidad cuesta muy poco decir: «Yo soy anarquista». Pero tener la sensibilidad, los sentimientos, la conducta moral, la ejemplaridad a tono con el concepto que se tiene formado del anarquista, puede ser bastante diferente. Si todo esto lo tuviéramos en cuenta, el proceder peculiar de algunos ya no nos causaría extrañeza.

En ambiente de libertarios se habla de transformar la sociedad; de fomentar en las conciencias el anhelo de emancipación; de abrir brecha contra las injusticias; de resistir los embates del enemigo; de difundir la ética mediante la cual la armonía entre los seres humanos puede ser viable. ¡Nobles, bellas ideas saturadas de excelsa ejemplaridad! Quienes así piensan, quienes sienten en lo íntimo de su ser la magnificencia de tan laudables conceptos, es de comprender que han de experimentar, como expresaba el poeta Antonio Machado, el goce de ser buenos...

Y entre hombres buenos, entre idealistas de formación ácrata, se ha de hacer lo posible para que existan vínculos de cálido compañerismo, de fraternidad, de apoyo mútuo, de lealtad, de alteza de miras en el libre examen de los problemas. Las pugnas, los enconos, la cizaña de los personalismos, mírese como se quiera, no es nada edificante. Bastaría el acertar a crear un clima de lealtad para superar los escollos. Entereza, sinceridad, claro discernimiento, para cortar la propensión al sectarismo, a la tozudería dogmática, causantes de tantas y tantas desavenencias. Haría falta dar prueba de sencillez para eliminar la pedantería, la encorsetada egolatría, los pujos de suficiencia. Si nos tomamos el trabajo de leer las conferencias de Eliseo Reclus, de Kropotkin, de Han Ryner, entre otros que por su formación eran verdaderamente intelectuales de solera, notaremos su llaneza expresiva, su ausencia de ínfulas de superioridad, su franqueza, tan lejos del hueco engolamiento de algunos, que al parecer no tienen noción de lo que representa el ridículo.

A la postre no deja de ser también una ridiculez el hecho de que haya elementos que, manifestando un deseo de querer nada menos que redimir a la humanidad, carezcan de condiciones para superar los impulsos de pasiones nocivas. El clima de armonía que se desea establecer por doquier, no cabe duda que, ante todo, conviene establecerlo en la propia casa, entre la propia familia, denominando como familia al conjunto de los afines a una general interpretación idealista.

Si los enconos toman virulencia, entre bandos, fracciones, capillitas; si la serenidad está ausente del cerebro de algunos, lo plausible ha de ser, por lo que atañe a quienes hayan logrado por el razonamiento evitar el caer en posiciones tendenciosas, aportar imparcialmente su consejo, manifestando el anhelo de concordia. Evitar echar más leña al fuego de las pasiones es la posición más estimable. Todo lo que no sea así, como decía el «Hamlet», de Shakespeare, no son más que «palabras, palabras, y palabras». Y siempre se ha dicho que las palabras el viento se las lleva...

### EL DOCTOR VALLINA EN SUS «MEMORIAS»

Hay personas de una vida agitada, dinámica, que diríase han nacido para vibrar perennemente en plan de aventuras. Poseedores de una voluntad de acero, de una energía indomable, diríase que nada ni nadie les arredra, antes, al contrario: las vicisitudes que hallan en el camino templan con mayor dureza su voluntad. Es el caso del compañero Pedro Vallina. Hermanada su profesión de médico con su sensibilidad de anarquista, ambas características aunadas a un firme temperamento de refractario y luchador, han hecho que sea su larga vida pródiga en acontecimientos. Es la suya una «vida llena», como diría Alaiz. De ahí el que, no obstante el haber referido profusión de detalles acerca de su vivir; no obstante el haber ofrecido en diversas ocasiones relatos autobiográficos, siempre halla en los recovecos de la memoria *retazos* que no ha dado a conocer. Es lo que se puede comprobar con la lectura del volumen «Mis Memorias», editado simultaneamente, en Méjico y Caracas por los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad», y por el compañero Vicente Sierra y familia, en su «Editorial Tierra y Libertad» de Caracas, con domicilio en calle Principal de Altavista nº 27.

Pasan de tres cientas cincuenta las páginas del libro. Edición cuidada, con la particularidad de llevar profusión de grabados, conseguidos gracias al archivo del compañero Plaja. En la portada, trazada al carbón, la efigie de Vallina, por Ana Sierra. Se inicia la obra con un «Prólogo» del compañero Paulino Díez quien nos dice hace más de cuarenta y cinco años que conoce al autor de «Mis Memorias», el cual pasa ya de los setenta y nueve años.

Promete Vallina una segunda parte de «Mis Memorias». El tomo aparecido se refiere a los años de infancia, a su etapa de estudiante, a sus luchas, persecuciones, encarcelamientos, etapas de exilio, hasta llegar a la entrada de la República, en el 1931. En el segundo volumen aduce que se ocupará del fracaso de la República, y de lo relacionado con la entrada y las características del franquismo.

Figuras del anarquismo conocidas internacionalmente, hechos de resonancia social acaecidos a lo largo de la vida de Vallina, desfilan por las páginas de «Mis Memorias» en relato ameno, vivaz, aleccionador. Es la obra de quien, como dice Paulino Díez, «un hecho tiene más valor, es más importante que cien discursos».

COLUMNA DEL EMIGRADO

## CARA AL 20 DE ABRIL

NUESTROS actos son, ciertamente, de fraternidad, sin descuido, por eso, del proselitismo. Verse y recoger unos dineros solidarios está bien, pero aumentar la familia es una labor que no merece abandono, y menos en un ambiente de calvas y sepelios como ya empieza a ser el nuestro. En París bien se da el caso de un renacer juvenil frente al abandono de una juventud que en doble sentido deja de serlo. Pero no es esto todo: La emigración económica, muy poderosa, debe ser seriamente contactada, debemos renunciar al «dolce farniente» italiano o al «ja farem» catalán; debemos actuar con mejor brío en la captación de nuevos allegados, puesto que material humano lo hay en abundancia, en lo que a lo español y portugués se refiere. Los comunistas, con ser también españoles los que aludimos, no se cansan de atraer gente a sus espectáculos, gente de aluvión, que es la que actuará mañana en España por razones de generación nueva. Pues nosotros no hacemos como los émulos de Doña Dolores y así nos luce el melón. Si algún español no compañero se acerca por nuestros locales y nuestras fiestas, suele ser por iniciativa propia, para «ver lo que allí ocurre», tal vez por no sentirse a su guisa en los espectáculos escénicos y políticos de los comunistas, gentes que se mueven en dirección única, que repiten todos los mismos gestos, las mismas palabras y los mismos guiños, cosas amañadas y aprendidas que, por su insinceridad, por su burda comedia, no agradan a los españoles con carácter.

Queremos decir, que en el Festival y en el Mitin del 20 de abril próximo a celebrar en el Palacio de la Mutualidad de París, debemos concurrir todos los compañeros, sí, incluso con nuestras familias; pero no debemos nigligir la presencia de otros españoles que nosotros, que nos vamos reduciendo un poco más cada año por desaparición o vejez mal remunerada. Cierto que ambos actos son de organización francesa, mas ello no importa estando concurridos por todos nosotros, que damos ambiente hispano, o, en todo caso, de fraternización entre obreros y estudiantes de diversos países, puesto que un cupo — aunque reducido — de italianos, búlgaros y demás, nunca nos abandona.

Nuestra razón, por evidente, no merece insistencia. A todos se nos alcanza que en el lleno previsible de la Mutualidad en las circunstancias de mañana y tarde, se deberá a los compañeros franceses, españoles y etc., de París y su Radio. Pero la eclosión de sala, el desborde de la misma (que en fin de cuentas es lo que se busca) depende de los españoles que, sin ideas, pero con ganas de vida y de desprenderse del agobio franquista, han acudido al extranjero, donde coincidir con nosotros; nosotros, que hasta aquí no hemos sabido sacar provecho de una situación altamente favorable.

A ver, pues, si esta vez nos enmendamos, esto es: nos comportamos sabiendo llenar esta cara (en doble sentido) sala mutualista con aportación de nuevo elemento español... y portugués (¡porqué no, caralho!)

Reitero el ruego: Compañero, en el trabajo, en el establecimiento, en la calle, en donde sea que relaciones con emigrados económicos iberos, trata de convencerles para que se acerquen a la C. N. T., tanto da si gala como hispana. El hogar es grande y la cordialidad establecible. Un espectáculo es una diversión, un gancho, en el mejor sentido de la palabra...

¡Compañeros! No dormirse en las pajas del exilio, que, por viejas y removidas, no atraen a nadie, ni a nosotros mismos. Reencontrando a la España nueva, también podríamos renovarnos algo nosotros.

**ATICO**

TRIBUNA JUVENIL

## Ojeada a la actualidad

OBSERVANDO el panorama juvenil libertario del exilio el ánimo no rebosa entusiasmo. Pesimismo tampoco. Hay disgregación y elemento positivo. Existe algo que se va y cosa que se aposenta. Todo tiene contrapeso.

De la antigua F.I.J.L. hay una parte en dispersión y otra en promesa de actuación inequívocamente libertaria. El error de unos no lo comparten todos. Si varios se empeñan en actuar desbalazados, en enfado permanente con los amigos y sonrientes con otros que no son sino especuladores del antifranquismo, allá ellos con su responsabilidad y su conciencia. Lo sano sería que cortaran divisiones y confusiones, que se reintegraran, seriamente, al elemento original, que es el libertario sin descuento. De no hacerlo, no quedará otro recurso que lamentarlo y seguir adelante.

En el sudeste quedan Juventudes Libertarias enhiestas y al margen de las confabulaciones, siempre onerosas y comprometedoras. En Languedoc, en el Estuario girondino, en el Pirineo Oriental y en la región parisina, existen grupos juveniles independientes cuyo signo de salud debe ser el de la entente, el de la relación estrecha, que podría resultar fecunda. Hay ya realizaciones de actividad fraternal y propagandista que compete, por ahora, a un solo grupo. ¡Cuán beneficioso sería aunar la acción proselitista y amical entre diez, doce o veinte grupos, convenidos, cohesionados!

En todo esto cabe puntualizar que los compañeros «antiguos» hechos y derechos a la española en razón a su amarillenta fe de bautismo, tendrán que atemperar para la aceptación de un idioma que por naturaleza no es el suyo, ya que sus hijos tienen, por causas de un desplazamiento trágico, dos naturalezas: la de la sangre y la de adopción. Lo español y lo francés idiomáticamente andan compartidos en nuestros hogares, pero la extensión escolar a los retoños les resulta molieresca y la aplicación del Pirineo a los Alpes ha de ser gala, igual que del Pirineo a Portugal ha de resultar hispana, correspondiendo una y otra actividad a los jóvenes y a los maduros, respectivamente.

Lo cual no ofrece inconveniente alguno mediando en todos nosotros la convicción internacionalista.

Además de que Cervantes y Molière se hubiesen entendido perfectamente, por elevación de miras e interés de la cultura europea, en caso de haberse podido entrevistar encima de fronteras y épocas.

**UN AGUILOTE**

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. — A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

10 AVRIL 1969
NUMERO 551
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A. I. T. - Confédération Nationale du Travail - A. I. T.

## Vive le Syndicalisme !

« Véritable organisme de défense et de lutte de classe, le syndicalisme doit, en dehors de tous les partis et en opposition avec eux, rester la force active qui permette à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux. »

Bien sûr, le P. C. F. ne l'entend pas ainsi et il n'est pas content quand ses « adversaires » affirment que : « Le P. C. n'est plus le parti de la classe ouvrière. » Ce fut le cas de l'U.D.R. quand elle célébra son congrès à Lille, prouvant ainsi qu'elle n'a même pas la reconnaissance des services rendus ; car en toute justice, sans la politique de ce parti qui se veut « des travailleurs », la défaite du patronat et du pouvoir aurait été totale.

La classe ouvrière n'a pas été dupe et dans de nombreuses entreprises elle a créé des comités d'action pour dénoncer la trahison. (Vive réaction du P.C. contre les «calomnies»). Pour ne citer qu'un exemple, dans une entreprise de La Courneuve, la Babcok-Atlantic, la base s'étant manifestée par tract et la G.G.T. étant en perte de vitesse, c'est le P. C. qui s'est insurgé contre ceux qui prétendent venir donner des leçons de lutte à des travailleurs qui se battent depuis des années et ont les « organisations les plus fortes ».

De là à dire que le pouvoir fabrique de toutes pièces les Cohn-Bendit, Sauvageot et autres Geismar en leur offrant des heures d'émissions télévisées, il n'y a qu'un pas que le P.C. a franchi en prenant bien soin de laisser sous silence les heures qui sont accordées à Séguy et autres Frachon... Mais laissons ces scènes de jalousie...

*Que veulent les communistes ?*

Ménager la chèvre et le choux. Ils promettent à la classe ouvrière une bonne petite démocratie et ils escomptent y parvenir par les dialogues de sourds (hisser des drapeaux rouges et noirs dans un meeting ou une manifestation, c'est de la provocation qui fait échouer le dialogue).

Sous prétexte que le socialisme n'est pas « mûr » et qu'en dehors de ce qui est possible aujourd'hui, tout n'est que paroles en l'air, ils veulent freiner le mouvement révolutionnaire qui leur échappe.

Les travailleurs veulent, dans l'immédiat, la diminution de la durée du travail et l'abaissement de l'âge de la retraite pour absorber le chômage.

De plus toute augmentation de salaire doit être inversement proportionnée de façon à comprimer l'évantail hiérarchique.

C'est aux syndicalistes qu'il appartient, en s'inspirant de la Charte d'Amiens, de préparer sans délai, les cadres complets de la vie économique et sociale de demain et doivent en examiner tout de suite les caractères possibles et le fonctionnement général.

## L'anarchiste Bakounine dans la littérature

### « Le Siegfried », de Richard Wagner

*( Suite et fin )*

Mon ami De Malander a passé une partie de sa vie à écrire un ouvrage remarquable, qu'il put heureusement faire imprimer quelques années avant sa mort. Sa « Bible d'un anarchiste » est une somme de recherches qui tendent vers une explication anarchiste de toute l'œuvre de Richard Wagner.

Avec quelle passion De Malander s'est acharné à disséquer sur des textes originaux, les multiples exposés wagnériens. Cette passion, il la communiquait à chacun de ses amis, avec une ferveur qui n'a d'égale que le désir d'amener l'interlocuteur à communier avec la pensée de Wagner. Il se peut que des wagnériens trouvent son exaltation déplacée. A l'analyse cependant, tout apparaît valable et sans faille.

Thomas Mann, dans son étude pénétrante et si pronfondément psychologique « Souffrance et grandeur de Richard Wagner », écrit que le talent dramatique de Wagner apparaît incontestablement dans « le héros de sa période révolutionnaire », dans Siegfried.

Voici le thème de « Siegfried ». Il mérite qu'on s'y attarde, car de sa compréhension surgira l'enthousiasme en faveur d'une pensée fraternelle et sociale :

« La troisième pièce nous montre Siegfried adolescent. Siegfried, fils de Siegmund et de Sieglinde, que celle-ci, mourant en couches, confia au forgeron Mime, le frère d'Albérich, en même temps que les deux tronçons du glaive Nothung. Mime le Gnôme, envieux et pusillanime, élève Siegfried avec l'espoir qu'au moyen de l'épée reforgée, le fils de Siegmund vaincra Fafner, la brute inintelligente, qui ne sait ni jouir de ses richesses, ni se servir de son pouvoir et qui s'est transformée, grâce au beaume magique, en un dragon effroyable, végétant vautré sur ses trésors. Mime, bien entendu, compte bien se débarrasser ensuite par la ruse du vaillant Siegfried qu'il a élevé.

Ainsi, après la tentative infructueuse de Wotan, est né et a grandi sans son aide, un héros, libre de toute loi et de toute contrainte et, par conséquent, apte à réaliser ce que conseilla Erda : restituer au Rhin l'or corrupteur qu'Albérich lui arracha. Mais la malédiction d'Albérich est inéluctable. Même le héros pur qui ignore la puissance de l'anneau sera frappé par l'anathème fatal quand, inconsciemment, il aura touché le symbole du pouvoir.

Mime, le nain, cherche en vain à reforger l'épée brisée, la force qui doit abattre tous les obstacles à ses ambitions, mais qui, pour l'humanité nouvelle que représente Siegfried, pourrait instaurer la félicité : *cette force, si l'on veut comprendre le symbole, c'est la révolution.* Le gnôme, qui ne poursuit que des buts égoïstes, ne peut reforger le fer ; les tronçons, mal soudés, se détachent au premier choc. *Ceci signifie clairement que l'édifice social ne peut plus être fondé sur l'égoïsme et ne peut pas être rapiécé : il doit être démoli et reconstruit entièrement.* Siegfried, la force juvénile sans compromissions, a compris la tâche qui lui incombe. Pour reconstituer l'arme, il la réduit en limaille, la fond, la coule, la forge et la trempe. L'épée est enfin reconstituée. Avec elle, Siegfried abat le dragon. Mime veut empoisonner le vainqueur pour s'emparer de l'anneau et du heaume. Siegfried le tue.

Guidé par un oiseau, Siegfried se dirige vers le roc entouré de flammes où dort Brünnhilde. Wotan veille sur la route. Il sait que Siegfried approche, mais il veut d'abord demander une dernière fois à Erda, la Terre, comment les dieux pourraient encore se sauver. La déesse le renvoie successivement aux Nornes, les Parques de la mythologie nordique, qui ne peuvent que filer inexorablement le fil du Destin, et à Brünnhilde, sa propre conscience, qu'il a châtiée pour l'acte que, lui, le dieu, aurait voulu accomplir. Wotan sait que sa fin est inévitable et il abdique en faveur de Siegfried, le héros qui est sans peur, exempt d'envie et de convoitise et qui, dans l'esprit du dieu, peut, de ce fait, braver l'anathème d'Albérich.

Siegfried arrive et Wotan soumet le héros à une dernière épreuve. De sa lance, il lui barre le chemin qui doit le conduire vers la vierge endormie. Mais l'acier est maintenant d'une autre trempe et *l'arme de Wotan, symbole des lois, vole en éclats sous les coups du glaive Nothung.* Le dieu disparaît et le héros, traversant les flammes qui représentent les épreuves redoutables dressées sur la voie de la révolution découvre Brünnhilde. *Alors, lui qui, jamais, ne connut la peur, est saisi de frayeur à la révélation de l'amour.* Il réveille la vierge qui bénit le jour, le soleil et la terre d'avoir exaucé ses vœux, et l'acte s'achève par *un impressionnant hymne d'amour du couple humain* parfait dans lequel s'unissent le désintéressement, la bravoure, l'amour et la conscience.

Wagner mêle les éléments populaires et intellectuels dans une même figure poétique.

« Qui méconnaîtrait la grande ressemblance de ce Siegfried avec le polichinelle du théâtre forain ? »

Ce sont là des souvenirs, et déjà son essai « Schauspieler und Sänger » conte son ravissement.

« Il n'en est pas moins en même temps fils de la lumière, mythe solaire du Nord, ce qui ne l'empêche pas d'être en troisième lieu, une chose très moderne du XXe siècle, l'homme libre, le destructeur des anciennes tables, le rédempteur d'une société corrompue, Bakounine, comme a coutume de l'appeler simplement le rationalisme souriant de Bernard Shaw. Oui, il est à la fois guignol, dieu de la lumière et socialiste révolutionnaire anarchisant, le théâtre ne peut rien demander de plus ; et cet art de la mixture ne fait qu'exprimer la nature de Wagner, mixte et prêtant en tous points à double entente. Ce n'est pas un poète, pas un musicien, mais une troisième chose en laquelle les deux qualités se fondent d'une façon jusqu'alors inconnue, un Dionysos du théâtre qui sait donner à d'inouïs phénomènes d'expression, un fondement poétique, et dans une certaine mesure, rationnel aussi. » (P. 159-160).

En conclusion :

Wagner a représenté Bakounine sous les traits de son Siegfried.

« Bien entendu, écrit Pierre Kropotkine, ce n'est pas Bakounine en particulier qui est ainsi représenté, mais un révolutionnaire en général, plein de courage et d'audace. Mais il est hors de doute que l'influence de Bakounine a été énorme sur Wagner. »

De son côté, Bernard Shaw, sous une forme humoristique « The perfect wagnerite », représente Wagner comme ayant décrit un Siegfried emprunté aux traits de Bakounine.

Ce sont vraisemblablement les plus judicieux rapprochements qui justifient l'intention qui nous a guidé dans cette étude.

**HEM DAY**

## Pas de compromissions

Le dimanche 30 mars s'est tenue à Paris une Conférence nationale des anarcho-syndicalistes. On s'attendait à ce que l'action menée par la C.N.T. occupe une place importante dans une telle manifestation et qu'au moins on en parle avec objectivité. Or il n'en est rien. La simple évocation du sigle C.N.T. paraît déclencher chez certains une véritable animosité. Pourquoi ? Nous nous posons encore la question.

Ce qui est remarquable, c'est que le but avoué de cette Conférence, qui réunit périodiquement des militants anarchistes travaillant au sein de syndicats réformistes, est tout simplement de coordonner l'action des anarcho-syndicalistes dans le but de déboucher sur la création d'un syndicat révolutionnaire, c'est-à-dire une autre C.N.T.

Le grief que les « anarcho-syndicalistes de F. O. » font généralement à la C.N.T. ne s'appuie ni sur une analyse véritable de la situation actuelle, ni sur une connaissance ne serait-ce qu'élémentaire de l'action menée par les camarades de la C.N.T. Ce grief tient en un mot : la C.N.T., c'est de l' « utopie ». Quand on a dit cela, on croit avoir tout dit. Mais alors, il n'est pas moins « utopique » de vouloir s'orienter vers la création d'un autre syndicat révolutionnaire. On finit par se demander ce que veulent réellement les anarcho-syndicalistes de F. O. si ce n'est conserver, pour certains, la position qu'ils occupent dans un syndicat qui, pour comporter quelques fédérations assez « révolutionnaires » n'en est pas moins, sur le plan global, une confédération franchement inféodée à l'Etat.

La position de l' « entrisme » qui est celle de ces camarades me semblerait plus logique s'ils essayaient d'infléchir dans la C.G.T. qui regroupe la majorité des syndiqués. Evidemment, cela n'apparaît guère possible et nous le savons fort bien. Mais alors, cela signifie qu'on ne peut « redresser » le syndicalisme de l'intérieur et qu'il faut s'orienter vers d'autres voies, celles de la création d'un noyau syndicaliste révolutionnaire agissant comme un catalyseur du mouvement syndical. Et ce noyau, pourquoi ne pas le construire en se servant de ce qui existe déjà, c'est-à-dire les quelques sections syndicales de la C.N.T.? Entre ces deux solutions, l' « entrisme » à la C.G.T. et le renforcement de la C.N.T., la plupart des camarades réunis à Paris le 30 mars ont choisi, à mon avis, une solution bâtarde : « pouvoir s'exprimer » dans un syndicat hybride, réformiste, et parfois franchement anti-révolutionnaire mais « noyauté » d'un peu partout et offrant cet étrange spectacle d'une direction franchement réformiste et de fédérations ou syndicats « en pointe » par rapport à la C.G.T. ou la C.F.D.T. Où cela peut-il mener ? A notre avis, à cause de ce caractère hybride, F. O. pourra difficilement se maintenir en place tel quel parce que nous vivons une période marquée par les événements qui obligent le clivage entre réactionnaires et révolutionnaires. Il est vraisemblable qu'une partie des syndicats F.O. se tourneront un jour vers la C. F. T., ce syndicat fanchement étatiste. Ce qui restera de F. O. restera, je pense, entre les mains des divers groupes trostskystes, beaucoup mieux préparés et organisés pour le « noyautage » que les anarchistes. Je ne suis pas devin et il est possible que les choses demeurent en l'état actuel encore longtemps.

Mais pendant que certains anarchistes se débattent dans les contradictions et les compromissions qu'entraîne fatalement leur travail à F. O. la C.N.T., franchement syndicaliste révolutionnaire, lutte résolument et, bien entendu, dans les pires difficultés. Son existence pose le problèmes au grand jour : le patronat et l'Etat ne veulent pas admettre une centrale syndicale résolument révolutionnaire parce qu'elle ne cache pas ses objectifs : les travailleurs que nous touchons se trouvent d'emblée placés au cœur du problème en constantant que les syndicats réformistes et le patronat oublient leurs différends face à la C.N.T. et se liguent pour lutter contre son implantation ; pourquoi ? parce que même numériquement faible, elle est une menace pour l'ordre capitaliste auquel elle refuse de s'intégrer en participant aux différents organismes de collaboration de classes.

A travers les événements de mai 68, la C.N.T. aurait pu s'imposer définitivement et cela aurait été une grande victoire pour le syndicalisme révolutionnaire ; quelques usines, dans la région parisienne et en province, se sont mises en grève en mai 68 en hissant le drapeau noir et rouge de l'anarcho-syndicalisme. Bien entendu, on n'en a pas parlé et la C.G.T. s'est empressée de déléguer ses troupes de choc contre ces bastions syndicalistes révolutionnaires. Qu'est-ce qui nous a manqué à cette époque pour gagner la bataille, pour remettre sur pied le syndicalisme révolutionnaire ? précisément les camarades anarchistes qui, le 30 mars ont plus parlé du Congrès de F.O. que du syndicalisme révolutionnaire.

Cela ne nous décourage pas pour autant. Nous poursuivons la lutte sans nous dissimuler derrière un paravent branlant comme F. O. mais au contraire en affirmant hautement nos principes d'action et nos buts.

**SEVY**

## Les possibilités révolutionnaires libertaires

*( Suite et fin )*

Les possibilités libertaires, actuellement, ne sont que des aperçus théoriques donnant lieu à des tâtonnements sans fin, et qui dureront aussi longtemps que des exaltés, des ambitieux ou des malins voudront parler de liberté sans être capables de l'organiser, dissimulant leurs ambitions ou leur incapacité derrière le mythe de la spontanéité ou celui d'un fédéralisme qui peut recouvrir les meilleures données comme les plus douteuses. Si la C.N.T. espagnole est passée, durant la révolution, de la formule « le syndicat suffit à tout » à la participation gouvernementale, c'est que, à n'en pas douter, et malgré son prestige, cet organisme ne pouvait embrasser tout le social, car comme P. Besnard, elle disait :

« Si on peut coopérer pour produire, parce que produire est un acte positif, créateur, on ne peut par contre s'associer, s'entraider, coopérer en un mot pour consommer, parce que consommer est un acte personnel, négatif et destructeur, bien qu'indispensable. »

Voici ce que répondit la 12e Région (CGTSR) dans une brochure (1932) :

« Consommer, c'est produire l'énergie nécessaire à toute activité, c'est créer, fortifier le muscle et la pensée, la technique et la science. Produire n'est que la condition de la consommation et de l'usage.

» Aussi, dans la commune il n'y a pas des tâches économiques et d'autres politiques : il n'y a que l'administration générale de l'économie et du social par deux grands services exclusifs : « Production plus consommation ou distribution. L'administration de la commune se réalise dans le conseil syndicalo-coopératif. »

Ce que nous poursuivons, aujourd'hui, c'est pour demain la fusion des classes dans l'égalité économique et sociale. Or, en France, on compte 20 millions de personnes actives sur 50 millions d'habitants. C'est-à-dire que le nombre des consommateurs est beaucoup plus important que celui des producteurs. Une révolution libertaire ne pourrait laisser des millions d'adolescents et d'adultes dans l'indécision. Alors que les uns seront des producteurs responsables, il serait indispensable que tous participent à la gérance de la distribution devenant ainsi des communistes « à part entière ».

Le fédéralisme syndical, tout comme le fédéralisme coopératif ont dégénéré en « centralisations corporatives », parce qu'ils voulaient s'ignorer. Dans la société d'administration des choses, chaque service jouira de l'autonomie mais les deux participeront à l'élaboration du « plan de production et d'usage ». Il y aura fédéralisme réel quand les deux Unions locales s'associeront dans le conseil syndicalo-coopératif de la commune.

Le fédéralisme syndical dégénérerait en totalitarisme s'il n'était absorbé dans le conseil syndicalo-coopératif. G. Valois, aventurier de génie avait fini par comprendre cette affinité économique et sociale des deux grands services mais voulant rester maître de ses œuvres, il conçut la république des consommateurs.

Nous assistons, depuis la révolte des étudiants à une pénétration des milieux libertaires par des éléments syncrétistes qui voudraient marier un marxisme édulcoré aux aspirations hétérogènes de nombreux anarchistes. Leur action porte surtout sur la nécessité d'une période transitoire entre le régime capitaliste et la société libertaire. Ces nouveaux apôtres ne parlent pas d'Etat, tout en sachant que toute transition signifie poursuite ou reconstruction de l'Etat.

D'autres, obsédés par les rapports de marché et les relations financières ne conçoivent pas une société libertaire privant chacun et tous d'une rémunération du travail et des services. Les étudiants ne semblent pas préoccupés par les conditions économiques à élaborer en vue d'un passage de l'économie privée à l'économie communautaire. Des égaux ou des privilégiés ? Des politiciens ou des libertaires ?

Voyons les choses et les hommes tels qu'ils sont :

« La fameuse période transitoire révolutionnaire s'est soldée par un fiasco général. Cet échec a une valeur expérimentale dont il faut tenir compte, soit pour avancer, soit pour reculer.

» D'autre part, il est raisonnablement impossible de croire que l'homme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, puisse passer à une économie des besoins sans avoir été convaincu que la gratuité dans la consommation et l'usage est une possibilité pratique.

» Tout intéressement financier, comme en Russie, aboutit à la reprise des données financières de l'économie capitaliste.

» Dans le système de libre entreprise, l'investissement, facteur essentiel du développement économique, se réalise par accumulation de plus-value, par prélèvement sur le travail. sur la consommation.

» En Russie, l'accumulation de capitaux se réalise actuellement par l'impôt sur le chiffre d'affaires des entreprises et sur les bénéfices de ces entreprises.

» Autrement dit : quelles que soient les assertions de certains théoriciens, là où la valeur financière demeure aucune société libertaire n'est possible.

» Mieux ou pire encore, toutes nos sociétés ou notions capitalistes ou marxistes ne connaissent de difficultés réelles qu'à cause des investissements. Elles ne peuvent surmonter ces difficultés — qui ne doivent pas mettre le profit en péril — que par une savante exploitation du travail humain... Sous régime libertaire, l'abondance de la main d'œuvre permettrait toujours de substituer le travail des hommes et des machines à des calculs financiers.

» Le syndicalisme révolutionnaire doit toujours proposer aux travailleurs la grève générale pour mise en gratuité des services publics. Si on parvenait à faire passer à l'usage gratuit deux ou trois services tels que la médecine, les transports et l'enseignement, on disposerait de deux ou trois exemples pour démontrer que cette limitation de la gratuité peut être dépassée jusqu'à devenir générale.

» Nous estimons que cette action doit être entreprise sans se laisser décourager par l'ignorance des travailleurs. »

Alors que les services seraient devenus gratuits, quelle monnaie serait nécessaire ? Comment éviter l'épargne, la capitalisation, la spéculation ? Par une allocation unique et uniforme à chacun et à tous, sorte de monnaie fondante permettant à chacun d'en disposer selon ses goûts et ses penchants.

D'autre part toutes les économies capitalistes et marxistes connaissent les mêmes problèmes à l'égard de la paysannerie : il est impossible d'assurer une égalité des revenus entre l'exploitation industrielle et l'exploitation paysanne. Pire, il est encore plus impossible d'égaliser les revenus paysans tant la qualité des exploitations diffère.

L'économie libertaire est encore une fois la seule capable, par le syndicalisme agricole prenant en charge toutes les exploitations agricoles sous le contrôle communal de ses membres d'assurer à chacun le droit de consommation et d'usage aux richesses communes.

Il est impossible d'avancer sur le chemin de la liberté si l'on conserve salaires, revenus et profits.

**Diffusez**
**« LE COMBAT SYNDICALISTE »**

## MISE AU POINT...

### ou RÉPONSE A QUELQUES MENSONGES SUR LA GRÈVE DES NORMALIENS

Un tract titulé « Mise au point », paru sous le sigle des sections de Seine-et-Marne de la F.E.N. — mais qui, nous en sommes persuadés, pour l'honneur du syndicat, n'est dû qu'à la plume de quelques uns de ses dirigeants affirme :

« La grève illimitée des normaliens de l'Ecole normale de Melun est une action anti-syndicale que le Syndicat National des instituteurs et la Fédération de l'Education nationale désavouent formellement »...

Ils mentent...

Mensonges... Le Congrès de la Section académique parisienne du SNES (le second syndicat de la F.E.N.) vient d'adopter à l'unanimité moins une abstention et un refus de vote un texte de soutien à la grève des normaliens, affirmant notamment :

« Le Congrès affirme son soutien à la lutte des normaliens contre le démantèlement des Ecoles normales d'instituteurs (en particulier la suppression des classes de seconde à la rentrée prochaine (1) et pour l'amélioration du statut de ces E.N. (...) Il appelle la F.E.N. à soutenir le mouvement jusqu'à ce que le ministre prenne l'engagement de ne pas supprimer de classe dans les Ecoles normales. »

Le Congrès de SNESUP (FEN) a décidé à l'unanimité d'affirmer, lui aussi, son soutien à la grève et de demander à la F.E.N. d'apporter l'aide nécessaire à la victoire des normaliens.

Le Bureau départemental du S.N.I. du Val-de-Marne « demande au Bureau national d'apporter aux normaliens en grève le soutien de toute l'organisation syndicale... »

Etrange désaveu...

Mais qui a mandaté BOSC pour accomplir son acte antisyndical de briseur de grève ?

*Le Comité de grève des Ecoles normales de Melun*

(1) Le Congrès, on le voit, ne partage pas l'optimisme mensonger du tract antisyndical de Bosc, qui fait référence à un « BO déjà paru »... mais se garde bien d'en donner le numéro, pour affirmer que les classes de seconde ne seront pas supprimées.

## A bas le bulletin de vote
## Ne votez pas

### Vive l'action directe révolutionnaire

Depuis 1789, le peuple français qui se croit le plus spirituel de la terre s'absorbe dans des recherches les plus vaines et les plus ridicules.

D'élections en élections, de constitutions en constitutions, de référendum en référendum, depuis bientôt deux siècles, les fils des sans culotte ne sont pas parvenus à sortir de cette impasse.

Le référendum d'avril illustre avec éclat l'impuissance de la politique à venir à bout de problèmes qui la dépassent.

Pour la politique, il faut voir là une querelle d'influence, sans plus.

Anarchistes, nous nous moquerions éperdument de ces niaiseries. Mais il y a... un mais : le travail continue de payer une lourde dîme au capital, l'Etat comprime toujours et la loi triche de plus en plus.

Gouvernement, patronat, partis et syndicats officiels sont acquinés dans la plus infâme des coalitions pour pressurer et faire crever le prolétaire pour se procurer les divines devises contre quoi on obtiendra avions superoniques et bombes atomiques en vue de la prochaine sarabande des macchabées.

La plupart de nos politiciens ne voient dans le référendum d'avril qu'un heureux malentendu à exploiter pour le plus grand profit de leur parti.

Les partis d'opposition ont invité les électeurs à voter non, se refusant à plébiciter De Gaulle, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient farouchement opposés à un système parlementaire régional qui, malgré tout leur permettrait de placer certains de leurs hommes dans les bonnes places.

En ce qui nous concerne, nous anarchistes, nous ne voterons pas et nous invitons tous les hommes et femmes de ce pays à faire de même.

Notre abstention sera l'affirmation que nous n'avons rien de commun avec le système gouvernemental. Parce que le gouvernement qu'il soit parlementaire ou personnel, central ou régional est impossible.

Le gouvernement c'est l'organisation du désordre.

Il faut aller au delà.

Au delà, c'est le non-gouvernement, c'est la révolution sociale, c'est l'anarchie.

Le 27 avril prochain, les travailleurs marqueront leur volonté d'en finir avec l'autorité et les hiérarchies en NE VOTANT PAS.

*L'Alliance Ouvrière Anarchiste, section d'expression française du Mouvement Anarchiste International.*

**Date à retenir:**

## Le Dimanche 20 Avril

**Grande Journée de Solidarité au**

## PALAIS DE LA MUTUALITE

**à PARIS**

Le matin à 9 heures : **Grand Meeting Antifasciste, de soutien et de solidarité envers les étudiants et travailleurs d'Espagne,** avec la participation de: *Yves Dechezelles, Raymond Berthou, Henri Bouyé, Michel Foucault, Daniel Guérin, Un étudiant, Francisco Isgleas et Federica Montseny.*

L'après-midi à 14 heures : **Grand Gala de la Solidarité,** avec un programme de choix.

C'est une organisation C. N. T. française.

## CAISSE DE SOLIDARITÉ

*Souscription « Solidarité Bordeaux »*

7e liste

Quête gala, 691 50 ; C.N.T. Toulouse, 750 ; S.I.A. Toulouse, 250 ; S.I.A. Nièvre, 100 ; Maten (Cordes), 15 ; Toulouse Balma, 100 ; Ferrer (Labourguière), 10 ; U.L. Narbonne, 100 ; Jean Valls (Agde), 140 ; U. L. Perpignan, 208 50 ; Conepos (Nantes), 32 ; Evrard (Sceaux), 10 ; Esteber (Ste - Livrade), 10 ; Parejo (Ste-Livrade), 5 ; Roig (Ste-Livrade), 5 ; Charmonneau (Villeparisis), 15 ; Etudiant anonyme (Paris 15e), 10 ; Lopez (St-Chely d'Apcher), 20 frs.

Total de la 7e liste : 2 472 00 frs.
Total de listes précédentes : 3 172 00 frs.
Total de souscriptions comptabilisées : 5 644 00 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne. Paris (9e). CCP Paris 20 990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

# La irrupción del anarcosindicalismo en la contienda española

A partir de la primera dtcada de este siglo, juzgar los acontecimientos desarrollados en España dejando de lado a la C. N. T., equivale a tener la pretensión de representar *Hamlet* eliminando la actuación del protagonista. El gran revulsivo de la vida social y política peninsular, el cambio de hábitos y costumbres tradicionales, la elevación del nivel de vida de las clases depauperadas, la siembra de nuevas inquietudes, la transformación operada en el pueblo español en sentido progresivo y libre, a partir de ondear la bandera roja y negra en los sindicatos confederales, se debe, en especial, a la obra heroica, a la intervención activa del proletariado.

Un breve resumen de la situación española en el lapso indicado nos dará la pauta de la aseveración que acabamos de hacer. Por aquel entonces aún retumbaba la frase de Francisco Silvela: «España es un pueblo que ha perdido el pulso», cuando el destacado político conservador equivocaba el diagnóstico. Quienes no tenían pulso, ni entonces ni ahora, eran las clases dirigentes españolas, las oligarquías predominantes, el triunvirato compuesto por clérigos, militares y aristócratas, los políticos gubernamentales, que se repartían el disfrute del poder, ignorando y desatendiendo las necesidades seculares y elementales de sus moradores.

Por aquel entonces la monarquía había perdido el ritmo que tuvo con sus partidos encabezados por Cánovas y Sagasta. El régimen alfonsino era una nave desvencijada que subsistía por las leyes de inercia y por incapacidad y convencionalismo de los hombres de la oposición. Los jefes republicanos, divididos por apetencias personales y afanes de mando, rivalizando unionistas contra federales, disputándose entre sí la ficción de una jefatura, claudicando cuando les convenía para cambiar el escaño de la oposición por otro ministerial, más seguro y provechoso, no representaban el menor peligro. Monárquicos y republicanos — salvando algunas individualidades dignas: Nakens, Costa, Pi y Margall, etc. —, tenían establecido una especie de «statu quo» que iba dando largas al caciquismo, a la explotación deshumanizada de la clase obrera y a la permanencia del régimen monárquico.

Pero al margen de la España oficial y burocrática y también de un socialismo ramplón y acomodaticio, irrumpía en la vida social una fuerza nueva: la clase obrera organizada bajo el signo de la acción directa impregnada de vigor y decisión para hacer triunfar su causa. Hasta este momento, el llamado Juan Lanas, el pueblo, permanecía estático, se le prodigaban unos cuantos elogios interesados en momentos de elecciones, que a veces costaba la vida a electores apasionados, para, terminado el episodio, caer de nuevo en su existencia negativa, en el abandono más absoluto.

Fueron los sindicatos obreros quienes realizaron el milagro de la resurrección del Lázaro español. Las capitales dan la pauta. Barcelona, Valencia, Madrid, Zaragoza, Bilbao, etc., empiezan por aglutinar en los organismos sindicales a gran cantidad de trabajadores. De estos puntos neurálgicos se diseminan por todo el país propagandistas y emisarios que fundan sindicatos rurales, que inculcan a los trabajadores el anarcosindicalismo, que fustigan al Estado como elemento opresor, que les hablan de su redención, que les dicen que la liberación de la miseria y de la esclavitud es, exclusivamente, obra suya, de su ímpetu, de su espíritu indomable de luchadores sociales.

Una vez realizada esta tarea es cuando la clase obrera se convierte en una fuerza activa y permanente en el estadio de las luchas nacionales, ocupando el primer plano, situando en calidad de apéndices las trifulcas de carácter político y desempeñando el papel más activo y trascendente de los acontecimientos que tienen lugar en tierras hispánicas. Los episodios de la intervención cenetista pueden señalarse a partir de la Semana Trágica, de Barcelona, en 1909, hasta el movimiento revolucionario de 1917, y su culminación en la magnífica acción combativa contra el nazifascismo internacional y en sus realizaciones sociales que encuentran su expresión en las comunidades agrarias y en los consejos de empresa.

Pues bien, seguir este norte, infundir este ánimo en los luchadores de hoy, pretender empalmar el futuro de España, con el ayer descrito, creemos que son las rutas del porvenir de las luchas libertarias.

**JOSE VIADIU**

## F. E. D. I. P.

27, *rue de Léningrad. Paris (VIII)*

vous prie d'honorer de votre présence l'inauguration du Monument érigé à la mémoire de tous les Espagnols morts pour la liberté au cours de la Guerre 1939-1945, le *dimanche* 13 *avril* 1969, *à* 10 heures, au cimetière du Père-Lachaise.

*Rendez-vous à 9 h. 30, à l'entrée du cimetière, boulevard de Ménilmontant.*

RECHAZAN LA AMNISTIA

PARIS, (OPE). — «Combat» (día 31) anuncia que «los republicanos españoles exiliados en Méjico rechazan la anunciada amnistía y la califican de demagógica y de falsa.»

COLUMNA DEL EMIGRADO

## Canción del Alba

Con la vieja en el calvario,
con miseria en el armario
y deudas y obligaciones
huí del Contribuciones,
y para darme otro agrado
me fugué de ser soldado.
La patria que tanto exige,
la patria que siempre rige
me niega paz y dinero...
que busco en el extranjero
con españoles a miles
muy lejos de los «civiles»
muy próximo a la morriña
en el tajo o en la viña,
bastante desplazadote
con la angustia como dote
y un azar de amigotes
y danzas de papelotes
que no entiendes un adarme
pero que entiende el gendarme
para glosas o rencillas
para sonrisas o anillas,
pero ya estoy tolerado
con la calle a mi lado
para un amor, un relajo,
un alojar, un trabajo
— un trabajo muy pesado,
un poco o más pagado —
un trabajo que si daña
no se encuentra en España,
un trabajo que fatiga
que se diga o no se diga,
un trabajo obediente,
y en lengua muy diferente,
hecho siempre, en todas veces,
entre obreros franceses
marxistas de todo modo
mas franceses ante todo,
que tengo más en obreros
que en buenos compañeros,
y que en junteros de arada
me llaman de camarada
que de eso nada tengo:
para ello aquí no vengo
pues son otros alicientes
los que busco, y no los dientes
o las uñas del obrero
que prefiero compañero
para cosa que no engaña
cual se dice que en España
fue en un julio soleado
que la historia no ha olvidado
y que en mi me penetra y salva
y lo entono en el alba.

MERO CANTERO

# ANTENA

FRANCESES DETENIDOS

GERONA. — Pierre Molino, profesor, y Didier Lepêtre, estudiante, ambos de Montpellier, han sido detenidos en la frontera portadores — según la policía franquista — de cien kilos de hojas subversivas. Estos turistas tempranos están alojados en el hotel-cárcel de Gerona en espera de que Francia imponga a su vecina España el sentido político común en Europa.

ABSURDIDAD FALANGISTA

PARIS. — En el anochecer del 2 de abril fue jugado un partido de fútbol en el Parc des Princes, de París, entre el Real Madrid y un equipo nacional francés. El resultado del encuentro fue de 5 a 3 en favor de los galos, pero, peloteo aparte, elementos hispano - falangistas enarbolaron un letrero estúpido en el que estaba inscrito: «Viva el Real Madrid a pesar de su presidente, un catalán.» O sea, la camisa sucia de casa exhibida impúdicamente en el extranjero.

LADRONES DE BAJA ESTOFA

PARIS. — En la estación de Austerlitz un ave de rapiña con figura humana tenía por costumbre aguardar la llegada de trabajadores portugueses procedentes de su país, a los cuales fingía ser enviado oficial para trasladarlos a lugares donde encontrarían ocupación y hospedaje. Embarcados en taxis cuyos chóferes eran cómplices del sinvergüenza, los portugueses eran abandonados en puntos lejanos de la capital francesa tras haberles despojado con engaños del dinero que llevaban encima.

EN EL PAIS DE LA SEQUIA

MURCIA. — A fines de marzo heló terriblemente en la comarca. En Cehegín las pérdidas por fruta malograda se elevan a muchos millones de pesetas. En albaricoques solamente se han perdido 24 millones de kilos, y en almendras, melocotones y otras frutas, además de las verduras, las pérdidas son cuantiosas. El Movimiento se ha reunido, pero en vistas de que con el cielo no puede ha regresado a la cama. En Homblanca, Jumilla, Moratalla, Cieza, Lorca, Caravaca, la catástrofe adquiere el mismo dramatismo que en Cehegín. Sólo la comarca de Cartagena ha quedado indemne de las tremendas heladas.

LA MARQUESINA

ZAMORA. — La marquesina central de la estación ferroviaria por fin va a ser reconstruida... a causa de haberse derrumbado sobre los pasajeros, ocasionando un muerto y un herido grave.

GUINEA ECUATORIAL

MADRID. — Las tropas españolas evacuaron la ex colonia el día 28 de marzo junto con los últimos súbditos españoles voluntarios para la evacuación. Ello referente a Río Muni; pero dentro de unos días en Fernando Poo va a ocurrir lo propio.

Despechado, el servicio de prensa del Movi-miento circula noticias falsas sobre la muerte «misteriosa» de los personajes que subvencionados por el fondo de los reptiles del Estado franquista dieron un golpe de Estado en Bata, el cual les fracasó. Son Molubela, Ondo y Ndongo. Extrañamente, no se habla de Mondongo. Pudieron, estos, morir a bala o machete en el día de autos, mas la prensa franquista prefiere insinuar crueldades, ya que las denunciadas a la O.N.U. afectando a súbditos españoles, resultaron burda invención para justificar la presencia de la guardia civil en Guinea.

CAMBIARON DE MANO

SANTANDER. — Un robo de joyas por valor de 4 500 000 pesetas ha sido perpetrado en Torrelavega en perjuicio de la Platería Saiz Pisano.

LA NAVE (DEL SEÑOR) SE HUNDE

SALAMANCA. — La catedral nueva está amenazada de derrumbamiento en la techumbre de su nave principal, a consecuencia del temporal de lluvia que últimamente afectó a esta ciudad. El mal estado en que se encuentra la cubierta del bello ejemplar del gótico tardío salmantino, ha hecho que el agua se filtrase a través de artesonados y górgolas e incluso llegase a caer sobre los fieles que en distintas capillas asistían a los cultos habituales.

—Esto ocurre en la catedral nueva. ¡Si llega a ser la vieja!

MISA ARDIENTE

NUEVA YORK. — David Brawn junior, de 19 años, y Kirkwood Hall, de 24, se encuentran desde ayer detenidos en el cuartel de policía de Detroit por haber tomado parte en el tiroteo organizado por un grupo de negros reunidos en una iglesia de esta ciudad en la madrugada del domingo pasado.

El incidente costó la vida al policía Michael Czapski, de 22 años, y su compañero Richard We. Worobec resultó herido bajo una lluvia de balazos cuando intentaban comprobar las actividades de unos negros que habían llevado rifles a la entrada de una iglesia.

ESTUDIANTINA

PARIS, (OPE). — De «Le Monde» (día 26) en despacho de su corresponsal en Madrid:

«A las dos horas de la reapertura de la Facultad de Ciencias Económicas y Políticas, cerrada desde el 24 de enero al proclamarse el estado de excepción, los estudiantes de ambas asignaturas han tenido que ser desalojados por los agentes. El lunes a las once de la mañana se reunieron un millar de universitarios gritando: «¡Fuera la policía!», «¡Libertad!». La fuerza pública estacionada en el exterior penetró en la Facultad acudiendo en ayuda de algunos compañeros. Seis detenciones.»

«En la Facultad de Filosofía un centenar de estudiantes «ha ocupado» la Biblioteca e intentado manifestarse por los pasillos, pero la policía que mantiene el orden en el interior, ha cargado dispersando a los grupos. Durante la jornada se han repartido numerosas octavillas en ambas Facultades.»

A este despacho añade el periódico: «De todas las Facultades de la Universidad de Madrid, cerradas con motivo de las amnifestaciones de enero, tan sólo la de Ciencias Económicas y Políticas no había sido abierta. Antes de proclamarse el estado de excepción era el mayor foco de agitación estudiantil.»

EL TRIBUNAL SUPREMO

PARIS, (OPE). — El diario «International Herald Tribune», de esta capital, publicó el 31 de marzo el siguiente despacho de la agencia Reuter fechado en Madrid:

«El Tribunal Supremo de España, rechazando un veredicto dictado anteriormente, condenó el 29 de marzo a seis meses de prisión a un sacerdote católico, a quien se acusa de haber insultado al partido política del general Franco, el Movimiento Nacional. Esta acusación se basa en un artículo del padre Víctor Manuel Arbeloa, en el que se refirió a las matanzas hechas por los franquistas durante la guerra civil.

El padre Arbeloa, de 33 años de edad, fue absuelto hace dos años por el Tribunal de Orden Público, el cual aceptó los argumentos de la defensa de que el procesado sólo había querido manifestar la repugnancia que sentía por toda clase de actos violentos. Pero el fiscal recurrió al Tribunal Supremo, el cual acaba ahora de anular la sentencia absolutoria y de establecer que el padre Arbeloa es culpable de haber insultado gravemente al partido político de Franco.

ECONOMIA INVERTIDA

MADRID, (OPE). — No vamos hacia arriba: O si se quiere, la guerra de 1936-1939 sigue pesando y no acabamos de superar sus estragos. Al menos en el terreno de la ganadería.

Acaban de recogerse por el ministerio de Agricultura los datos del censo ganadero. Y de ello resulta lo que sigue:

Número de cabezas de ganado vacuno año 1932: 4 163 000; año 1968: 4 021 000.

Número de cabezas de ganado lanar año 1932: 17 526 000; año 1968: 16 726 000.

Pero en 1930 la población española era de 23 844 796 habitantes y en 1966 se elevaba a 31 870 943.

En el año 1932, entre 57 españoles disponían de diez vacas, bueyes o terneras; en 1961, sólo 79 españoles han tenido a su disposición una de tales cabezas de ganado.

En 1932 tenían 10 ovejitas cada 13 españoles y ahora son 17 los españoles que podrán contar con ellas.

LA CAMPAÑA DE BOMBAS

BILBAO, (OPE). — Al conocerse el anuncio del levantamiento del estado de excepción, estallaron varias bombas en Valencia. Poco después, el mismo día del levantamiento del estado de excepción, hicieron explosión cuatro «cocktails» Molotov frente a edificios que pertenecen a las empresas norteamericanas «Minnesota» y «General Electric». Lo singular de este segundo caso es que el hecho se atribuye a un «comando urbano» formado por un centenar de obreros y estudiantes, que realizó la operación en un santiamén, después de parar la circulación en una parte de la avenida del Generalísimo, de Madrid, casi en frente del ministerio de Información y Turismo. Los del «comando urbano» portaban una bandera roja y lanzaban gritos de «libertad». No se practicó ninguna detención.

Tampoco se practicó ninguna detención en Valencia, ni se ha practicado ninguna detención en Bilbao al producirse otra serie de explosiones en esta villa el día 27. Son cinco las bombas que estallaron aquí, y se dice que otras cinco bombas colocadas en diversos lugares de la provincia de Vizcaya han podido ser inutilizadas antes de que hicieran explosión.

Considerada la circunstancia de que en ninguna de las tres ciudades indicadas no se ha detenido a nadie, pese al hecho de que en Madrid se realizó la operación a la luz del día, con bandera y gritos, la gente no puede menos de preguntarse quién es el autor de estos atentados. ¿Son los «duros» del régimen — se preguntan muchos — a quienes el levantamiento del estado de excepción un mes antes de la fecha prevista parece no haber dejado en buen lugar?

# Area mundial

LOS TRASPIES DEL COMUNISMO

EL Partido Comunista chino celebra Congreso nacional después de un período de cinco años entregado a otras labores, una de ellas la espectacular y drástica «revolución cultural». Para importanciar el Congreso el gobierno pekinés ordenó la formación de grandes manifestaciones «populares» enarbolando millares de pancartas de adhesión al régimen. Esta clase de manifestaciones no sorprenden a nadie por entrar en la táctica de los dueños de la situación maoista. Chinos los hay en extrema abundancia y con la credulidad de siempre. En los días de las refriegas chino-rusas de la cuenca del Amur, de una sola manifestación china los peritos multitudinarios nos dieron la cifra de dos millones de «partidarios» protestando en Pekín contra el «imperialismo soviético».

Según noticias, el Congreso chino-comunista de ahora obedece a la fijación de una conducta «de defensa» ante la «agresión del zarismo rojo»; al recuento de los beneficios aportados por la revolución cultural; al estudio y mejoración de la economía; a la situación internacional; a la afirmación del poder de Mao, etc.

Los chinos, por tradición prudente, no adelantan a la curiosidad pública propósitos, acuerdos ni sus informaciones. La U.R.S.S., interesada en conocer qué partidos comunistas se hallan presentes en la Congreso de Pekín, no lo sabrá si no ejerce el espionaje en el interior del mismo o fuentes allegadas.

Lo que trasluce, sin embargo, es el afianzamiento de la posición Mao Tse-tung, con el consiguiente sacrificio de los opositores; el empeño decidido de recobrar las regiones más ricas de Siberia, usurpadas por los zares y mantenidas por los actuales dueños de Rusia; la voluntad de introducirse en los P. C. de todo el mundo para disgregar una fuerza política mundial obediente, hasta aquí, a Moscú. En el asunto Rumania-Checoeslovaquia, es público y notorio que China se opone al avasallamiento moscovita por táctica, haciendo ver que el régimen de Pekín reconoce la autonomía de cada país comunista «por derecho marxista establecido», tesis ésta que afecta a Rumania y Checoeslovaquia, a Yugoslavia y Albania. Inútil significar al lector la incongruencia aparente de la posición chino-comunista en tal aspecto, dadas las diferencias a señalar entre los comunismos de los cuatro países citados. La sinceridad china es reconocible en cuanto a Albania, ya que, referente a la característica yugoslava, checa y rumana, el asunto se presta a sabrosas divagaciones. Ello no obstante, la presión china podría beneficiar a Belgrado, a Praga y a Bucarest, países malmirados por Moscú por la «insolencia» de ellos en cuanto a la política imperialista rusa.

Por su parte, el colegio del Kremlin acoge el Congreso chino con desagrados y denuestos, irritado por la no invitación de Pekín y porque la oferta moscovita de tratar sobre el conflicto del Osuri arriesga ser desconsiderada por la dirección Mao. Entrado en desafuero, Moscú acusa al IX Congreso del P. C. chino (el que se celebra) de estar fuera del ámbito comunista, a cuyo apelativo, por su actitud nacionalista y disgregadora, no tiene derecho. Por consiguiente, el P. C. (b) considera al P. C. con sede en Pekín, fuera de la Internacional comunista, excomunión que será correspondida, sin duda, por el santo sínodo pekinés «expulsando» a los moscovitas de la comunión marxista.

Todo juego los orientales saben convertirlo en complicado, cabiendo esperar que las sutilezas y las presiones rusas no alcanzarán a desarmar a la diplomacia china, de formación milenaria.

En substancia, chinos y rusos están metidos en un maremágnum del que asoman evidencias de matiz nacionalista naturalmente imperativas.

De qué hacerles caer el pelo a esos millones de comunistas mundiales con Suma Sede en Moscú unos, con Sumo Pontífice en Pekín, otros.

Ante tanta vacuidad y molicie, es una dignidad y una belleza quedar fuera de rebaño.

LA U.R.S..S CONTEMPORIZA

CARACAS (Corresponsal). — El presidente electo, Caldera, ha ofrecido la paz a los guerrilleros Bravo, Petkov, Sibada y cuadrilleros respectivos, habiendo éstos al parecer, aceptado la oferta de trato. Caldera reintegraría a todos los díscolos a la vida civil, a condición de que en adelante se sometieran a la misma. Si el convecino de paz se concluye, la Organización Latino-Americana de Solidaridad con sede y dirección en La Habana, sufrirá un fracaso más que agriará al jefe indiscutible, Fidel Castro, ya inclinado a suponer a la U.R.S.S. jugadora de ventaja en contra de los intereses comunistas americanos. Verazmente, en el asuntillo interviene la delegación de la URSS en Venezuela, la cual está en gestiones con el gobierno para establecer en este país un centro comercial ruso que será el preludio del restablecimiento de relaciones diplomáticas entre la URSS y Venezuela. De dónde la exigencia preliminar de Caldera para que las guerrillas sean retiradas... seguidas del contrapeso ruso consistente en que el P.C.V. sea legalizado.

*Del confederal al emigrado económico:*

LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM

Precio: 1 franco.

TRIBUNA JUVENIL

# La última aventura de su majestad

DEL Canal de la Mancha al de la Mona hay agua, mucha agua, bendecida unas veces por nuestros sobrios y creyentes pontífices — políticos y religiosos — y otras, por los cañones de la temida armada de su majestad la reina. Cuando hacía falta calmar los ánimos de las razas inferiores que habitaban las Antillas, o quizá las de aquéllas que para llegar a ellas había que doblar el Cabo de Buena Esperanza, Londres no vacilaba en enviar primero a su «diplomatic-man» y luego, como para avalar con la conocida «razón» británica los argumentos del sir, aparecían por el horizonte las más razonables tesis del imperio: las quillas de sus barcos de guerra. El negro era bruto, oriundo de razas aún más brutas, y con brutalidad había que responderle; ésta era la concepción de la corte y de los lores.

Diferente fue la actitud de su majestad frente a las Trece Colonias o al Sudáfrica del «apartheid», y frente al nuevo «apartheid»: el rhodesio. Todos ellos son hijos legítimos, caballeros dignos de la orden real, notables descendientes de la democrática y liberal disciplina británica. Para Wilson, para los conservadores que todavía no se han despertado del desastre del caso Profumo, cuando una monumental rubia rivalizó con Isabel por el trono del imperio, para todos ellos, es más temible Webster que Ian Smith. Temen más la rebeldía del negro que la del blanco, porque conocedores son de la historia criminal escrita por su majestad y saben muy bien que entre los numerosos factores que intervienen en la actual posición del mundo negro se encuentra aquél que ya es imborrable, el de que el inglés imperialista ha sido el principal opresor de esos pueblos.

También lo sobe el yanqui, el hijo bastardo del inglés. Oprimir al latino no es más que la concepción americanizada de la vieja y nueva tesis inglesa. Y, para demostrarlo, está la acusación que sobre la colonización del Amazonas brasileño se está haciendo últimamente; donde el imperialismo yanqui, el capitalismo voraz del rockefelleriano Nixon, aliado con la Iglesia de Spellmann y de Paulo VI, están llegando al genocidio de la esterilización en masa de las mujeres indias y brasileñas que habitan ese sub-continente porque de no ser así engendrarían tipos humanos inferiores que no estarían capacitados para el desarrollo preconizado por la sociedad de consumo que se presta, como digo, a consumirse definitivamente el valor mineral y estratégico de la cuenca del caudaloso río latinoamericano. El yanqui, digno sucesor de los valores éticos y morales de su majestad la reina, no hace más sino aplicar todo lo que de ella aprendió.

Cuando seis mil anguileños quieren organizarse libremente; cuando un puñado de seres humanos, cuyo único delito es haber nacido con la piel oscura, y haber nacido «ingleses», cuando todo esto acontece, su majestad, apoyada por la bandolera de los mares, su armada, holla impunemente el solar isleño que ha levantado la bandera de su libertad, como ellos la ven sin hacerle daño a nadie. Los cobardes diplomáticos del Foreign Office que retrocedieron cual gallinas ante la actitud del pequeño Hitler de la Rhodesia martirizada y «racificada», que han aceptado la división de los hombres según su color en donde hace un año se hizo la llamada proeza de nuestro siglo: el trasplante del corazón; temerosos de perder su maldita fama, decidieron vengarse en una zona que ni siquiera sale en el mapa. Aventurillas sin mayor importancia, donde habrá pretexto para gastar algunos miles de libras en mantener a las tropas. Porque si el hijo invadió criminalmente a La Española, ensangrentando las calles de Santo Domingo revolucionario bajo la bandera de la O.E.A. (ministerio de colonias de Nixon) ¿por qué el padre, que le enseñó a matar y a robar a los pueblos del mundo, por qué, me pregunto, su digna madre, llena de joyas y lujos absurdos, por qué, ca...rrizo, su majestad la reina no puede invadir a Anguila?

**Luis J. Alcas**

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

*Edición Castellana*

Como todos los afanes constructores del anarquismo, la edición castellana ha hallado sus opositores dificultando la obra emprendida. Pero esos maleficios se han estrellado, como se irán estrellando, contra el anarquismo consecuente y consciente, todos los intereses de personas que mejor formarían en la acera de enfrente.

La labor que se lleva a cabo está por encima de incidencias vacías de ideal y no arredran el espíritu educador del grupo editor, que dará a luz pública el primer resultado de sus desvelos.

En efecto, el material del primer volumen está en vísperas de ser entregado a la linotipia. Vencidas las últimas dificultades, a fines de abril podremos ponerlo al servicio de los interesados. Sólo faltan pequeños detalles de orden económico que serán satisfactorios para los presentes y futuros suscriptores.

Estudiados todos los pormenores, podemos anunciar que se darán las máximas posibilidades a todos los interesados. Todas las personas cuya situación económica no les permita desprenderse del valor íntegro de la obra en una sola vez, podrán hacerlo en dos o tres pagos por volumen. Todos los a quiénes interese y nos escriben sobre la cuestión, pueden continuar enviando fondos a su guisa ya que un crédito prudente les será otorgado, como por otra parte a los libreros que puedan ayudarnos en la labor de venta.

Pensamos que para mayo el primer volumen cruzará el mar vía Europa.

*Correspondencia:*

—A. Panchaud, Mulhouse. Lettre a été adressée aux éditeurs pour que le necessaire soit fait.

— Gli italiani interessati per la nostra edizione in lingua spagnuola, possono indirizarci a noi.

— Redondo, Labastide. Toma nota del presente escrito. Di cómo puedes ayudarnos.

Los fondos a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans. C. C. P. 1 351 48 La Source.

# Reflexiones sobre el socialismo libre

HACE unos meses conversando con un profesor de matemáticas él me dijo ser numerosos los estudiantes de matemáticas que durante un cierto período de tiempo, bajo la influencia del pesimismo piensan que no llegarán nunca a dominar los signos algebraicos para poder combinarlos con soltura y competencia; sin embargo, sino se desmoralizan, si tienen voluntad para seguir adelante, el día menos pensado, les llega el ansiado momento que se les abre una grandiosa perspectiva, y aquello que les parecía un mundo insoluble de tinieblas, lo ven tan claro y diáfano que la combinación de signos algebraicos y el planteamiento y solución de ecuaciones se les convierte en un estímulo de la inteligencia y en un regalo del espíritu.

He expuesto este ejemplo, porque en el estudio de la sociología y por ende en la interpretación del Comunismo Libertario, sucede algo parecido al estudio de las matemáticas, ya que son numerosos los estudiantes que estudian en todas las disciplinas del saber, como así mismo profesores, técnicos, hombres de ciencia, etc., que no llegan a comprender que pueda ser factible que las sociedades humanas puedan organizarse a base del socialismo libre. De todas maneras, se comprende que los que en la sociedad actual gozan de una situación de privilegio que les permite vivir una vida de abundancia, de lujo y de boato no les preocupe el estudio y la posibilidad de que se pueda llegar a la implantación de una forma de convivencia social solidaria, igualitaria y libre.

En efecto, en el curso de los primeros años de nuestra juventud cuando entramos en la vorágine de la vida social, debido a la enseñanza interesada y oscurantista que se daba desde la escuela elemental a la universidad, a la influencia maléfica de la tradición y de las costumbres rutinarias ambientales, difícilmente los trabajadores llegaban a comprender que las sociedades humanas puedan organizarse, administrarse y desenvolverse sin Estado, sin gobierno y sin explotadores. Además la mayoría de gente que por falta de luces no piensa por su propia cuenta y que de consiguiente no pone en movimiento su imaginación para desentrañar los vergonzosos e inhumanos contrastes que nos ofrece la sociedad entre la opulencia insultante y la miseria embrutecedora, estancándose en un conformismo suicida que anula su personalidad. Por contra, los obreros, los idealistas que fruto del estudio y de la experiencia de las luchas contra la autoridad y el privilegio, exponemos al pueblo de una manera clara, razonada y sencilla que podemos vivir normalmente, concienzudamente hermanados y solidarios en asociaciones de productores libremente organizadas, por falta de cacumen y de educación social, nos replican con supina ignorancia que soñamos en fantasías que en el terreno de la realidad nunca tendrán efectividad.

Frente a la ignorancia, a la incomprensión, a los groseros egoísmos y el espíritu maligno de los que comprendiendo la bondad y la grandeza moral de la finalidad que perseguimos nos denigran sistemáticamente, los trabajadores que desde el alba de nuestra existencia, sentimos germinar en nuestra conciencia la protesta contra la explotación y la injusticia, ingresamos con ímpetu humanista en las filas del sindicalismo revolucionario, no solamente con la finalidad de mejorar la condición material y moral de los explotados, sino también para acabar con los privilegios, la mentira y el robo legalizado, a la par para encauzar nuestras actividades sociales y culturales hacia la emancipación política y económica de los pueblos, hemos robado horas al sueño y al descanso, hemos luchado permanentemente contra las fuerzas del mal y hemos formado parte de ateneos libertarios que eran el Agora donde se discutían con calor y vehemencia los problemas de cultura, de justicia y de libertad, y por ende también nos hemos formado en la escuela del dolor al ver infinidad de buenos y abnegados compañeros detenidos, encarcelados, deportados, asesinados por los esbirros a sueldo de la patronal y de la reacción. De esta manera, a base de luchas, de estudio y de sacrificios hemos llegado al convencimiento y a la conclusión de que solamente la sociedad comunista libertaria puede dar satisfacción a las necesidades materiales, intelectuales y morales de los pueblos en el ámbito universal.

Para comprender las ideas de emancipación política y económica que preconizamos y defendemos, es necesario que los hombres renuncien al autoritarismo y a toda clase de privilegios y prebendas que siempre redundan en perjuicio de la comunidad. De lo expuesto se infiere que si el movimiento obrero, el estudiantil y el intelectual en el área internacional, contestan la sociedad capitalista de consumición y sienten y comprenden la necesidad de cambiar la estructura económica y social de la forma de convivencia en que vivimos, por otra más justa y más libre, han de tomar por guía a los sabios, sociólogos y humanistas que como E. Reclus. Bakunin, Kropotkine, Tolstoi, Max Nettlau y tantos otros que renunciaron a toda clase de privilegios para ser consecuentes con los ideales de emancipación y de libertad que en su época preconizaron y defendieron. El ejemplo de los idealistas que renuncian a todas las prebendas innecesarias a una conducta consecuente y moral es una demostración evidente que la conducta y la acción de los hombres y de las colectividades no deben quedar reducidas a simples desahogos callejeros ni a banal palabrería, si los deseos de justicia y libertad no tienen por complemento una ética respansable, complemento una ética responsable, nalidad, pasados los primeros momentos de euforia y de contagio psicológico, todo queda reducido a fuego de virutas. Durante los últimos tiempos muchas veces me he preguntado: ¿Es que los estudiantes que en la calle y en las universidades contestan las estructuras de la sociedad capitalista, cuando tengan en su poder el diploma de médico, ingeniero, arquitecto, físico, químico, profesor, etc., con su acción, saber y desprendimiento generoso contribuirán conjuntamente con el sindicalismo revolucionario al establecimiento de una forma de convivencia social, en la cual todos los hombres puedan libremente satisfacer sus necesidades físicas, intelectuales y morales en igualdad de derechos y de deberes? Aunque creo que se ha dado un paso adelante, no puedo hacer ninguna afirmación; sin embargo, dudo que los estudiantes de hoy, cuando hayan terminado la carrera y tengan ingresos mensuales de medio millón a un millón de francos viejos, voluntariamente acepten ponerse al nivel del proletariado en general.

La aspiración a una sociedad libremente organizada solamente puede ser una realidad si la conciencia social del hombre predomina sobre el interés material, si el hombre en su acción cotidiana no empequeñece el tiempo, el espacio, la belleza y la vida, combinando, transformando y encauzando las energías de la naturaleza, cumple con tales premisas a la evolución económica y social de la humanidad.

Pero hemos de reconocer y afirmar que el hombre es grande, inmenso e inconmensurable cuando, elevándose permanentemente por las más altas y puras regiones del ideal, del amor, de la bondan y de la libertad, va revelando su potencia hasta encontrar la verdad, que es cuando llega a concebir con claridad meridiana la concepción ideal y constructiva de una sociedad libre que será la eclosión de un hermoso ideal que organizará la humanidad futura de un inmenso abrazo de igualdad, de fraternidad y de libertad.

**ANDRES CAPDEVILA**

B.D.I.C



# Tribulaciones tronísticas del Conde de Barcelona

LAS declaraciones pronunciadas a la prensa española por Juan Carlos, hijo de Juan de Borbón, el 5 de enero, consistentes en que «ante la lealtad hacia a su padre y a la que debía ante la patria en cuanto a aceptar el trono real, adoptaba por esta última lealtad», representarán para los observadores hispanos y extranjeros el primer paso «oficial» para ser reconocido por el generalísimo como principe heredero del trono español, sucesor a la vez del caudillo.

Contribuye a esta «certeza» observativa la visita de 48 horas hecha por este favorito del jefe supremo a Barcelona durante la semana anterior al 19 defebrero en pleno auge represivo del régimen franquista mediante el estado de excepción, siendo en la Ciudad Condal recibido por las autoridades civiles y militares con los honores y medidas de seguridad habituales sólo correspondientes al jefe del Estado, siendo, además, acompañado por cinco ministros al aeropuerto de dicha capital catalana a su regreso a Madrid.

De donde o por lo cual dan comienzo las tribulaciones del conde de Barcelona, consistentes en reafirmarse único y legal principe heredero del trono de España, quien acto seguido procederia a consultar a los 90 miembros de su Consejo de sucesión de si debia renunciar o no a sus derechos dinásticos previstos. Según los medios bien informados a la consulta contestaron 60 miembros aconsejando a Juan de Borbón no renunciar al trono, 25 lo hicieron ambiguamente, y 2 le recomendaban abdicara. A renglón seguido el presidente de ese Consejo privado, José María Pemán, dirigía una carta a todos los «miembros» de dicho Consejo en la que don Juan «reafirmaba la voluntad permanente de principe heredero en tanto que jefe de la dinastía, cuyos deberes le ligaban al pueblo español». Mientras tanto, los observadores anunciaban ser posible que durante el mes de abril Juan Carlos sucederia a Franco, entonando a la vez loas a éste.

Insistiendo en su empeño de eterno heredero del trono, muy pocos días antes de que el caudillo proclamara «benignamente» el fin terrorífico del estado de excepción (sobre el papel sin duda), don Juan se encontraba en un magnífico chalet denominado «El pequeño Versalles», sito a 20 kilómetros de Roma, alquilado (gratuitamente, a fe), por la familia real griega desde que ésta huyera de Atenas.

Siguese afirmando que, pese a ser «familiar» la visita del conde de Barcelona, lo era directamente a Frederika para inducirla a persuadir a su hijo, Juan Carlos, yerno de aquélla, para que desistiera de aceptar el trono cual públicamente habia anunciado y Franco tenía en cartera «para el mes de abril». Breve: Pasando por alto los pormenores y pormayores sobrevenidos durante la conversación (por no importarnos un bledo) diremos que la prusiana Frederika se llamó andana en cuanto a los deseos del conde, asestándole con altivez «soberana» lo siguiente: «Nosotros, los Hohenzollern, sostenemos el futuro de la dinastía por encima de toda consideración personal.»

Sin embargo, informaremos a quienes pudieran no estarlo, que Juan de Borbón recibió parecida evasiva de parte de Pablo VI, quien le recibió poco después en audiencia vaticana «para tratar asuntos personales y privados», siendo lo cierto que el «heredero único y legal» regresó a su residencia lusitana completamente defraudado de una y otra entrevista, sin esperanzas de que su hijo desista en su empeño de aceptar el trono, y menos aún de «convencer» al caudillo que es él, don Juan, conde Barcelona, el único y legal heredero al trono real de España.

Entretanto, todo parece estar dispuesto, pues pese a la oposición blanda y mullida de los no «continuistas» a que con Franco y sin Franco continúe vigente el régimen franquista mediante un rey fantoche encarnado en la operista persona de Juan Carlos con, a su diestra, un rígido ministro «continuista» con plenos poderes gubernativos por un período de cinco años, sin contar ni antes ni después para nada con la opinión, voluntad y decisión del pueblo en general, y de los trabajadores y asalariados en particular.

En razón de que sabemos a qué atenernos como hombres amantes de la libertad, como revolucionarios libertarios y en cuanto a acción y actividad contra tanto embrollo tronístico y contra todo régimen impuesto por la reacción imperante y de los «continuistas» descubiertos y encubiertos, no digo más y a tí, lector, te toca enjuiciar tantos anacronismos e injusticias anejas y el repudiable afán de poder y riqueza a costa del pueblo laborioso y de la ciudadanía española en general.

A. LAMELA


**UMBRAL**

Sumario del número 86:

Fabián Moro : **ISAAC PUENTE.**

Arnold Toynbee : **FUTURO PREVISTO DE LA HUMANIDAD.**

J. F. : **COMENTARIO A «DE TRES MUNDOS»** (Libro).

Luis Capdevila : **LA ESPAÑA NEUTRAL.**

Diego San José, Alvaro Ortiz, Francisco Villaespesa, Enrique de Mesa, Dictinio de Castillo, en **POESIA DE SIEMPRE.**

Juan Español : **ENTRE EROS Y TANATOS.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

María Lacerda de Moura : **LITERATURA BURGUESA Y LITERATURA REBELDE.**

V. Galindo Cortés : **LA POESIA PURA DE GUSTAVO ADOLFO BECQUER.**

F. Miomandre : **TRIPTICO BALEAR.**

De Rabindranat Tagore : **VALOR DEL ARTE.**

J. Sevilla : **EN EL 177 ANIVERSARIO DE LA MUERTE DE MOZART.**

Vladimir Muñoz : **WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**

De Angel Samblancat : **VIVIR DESPUES DE REINAR.**

Anónimo : **CANÇO de BARRI** (La picaresca catalana).

Luis Alberto Musso : **LARTET, Y LA NAVEGACION AEREA EN RIO DE LA PLATA.**

Noticiario, Número 100 de «Umbral», ilustraciones, notas, libros, etc. Siempre al precio de 1 50 frs.

Cada amigo de esta revista debería procurarnos un suscriptor.


### S. I. A., ORLEANS

Este organismo comunica, que con motivo del festival que se celebra todos los años en Paris, se organiza un viaje, para el día 20 de abril.

Los compañeros que quieran pueden hacerlo, dirigiéndose a los compañeros siguientes: Ferrer, 10, rue de la Fauconnerie, López, 41, rue Tudelle. Parra, 37, rue de Joie.

# Impresiones de un lector

**A raiz de una «HISTORIA DE LA MEVA VIDA I DELS MEUS FANTASMES. L'ALBA DELS PRIMERS CÀMINS», por Lluís Capdevila, Editorial Andorra S. L., Andorra la Vella.**

Al empezar la lectura de este libro autobiográfico escribimos más o menos asi a su autor: «Hemos vacilado en el rellano. Luego la vorágine nos ha arrastrado piso adentro.»

Ocurrió que, una vez en el interior supuesto, la panorámica se abrió insolente dejándonos en terreno conocido, hollado, y con «fantasmas» conocidos, y aun otros pululando en la intimidad que nos alienta. «La persona sin recuerdos vivientes es nula», viene a decir Capdevila, y así pensamos los enfervorizados por el mañana enraizados en el ayer. El hoy, — este «hoy» deplorable — lo resistimos por la fuerza vital de nuestro pasado que vale por un siglo, pese a la conducta «fantasmagórica» que observáramos y que, por contraste, tan positiva y determinante se ha revelado.

Capdevila nos propone y sumerge en un ambiente cuyas almas en acción se agitaron, curiosa y excéntricamente, ante los escasos espectadores que supimos ser. Exóticos nosotros mismos, pero más «comprometidos» y «directos» en la lucha feroz contra el mundo reaccionario, pudimos observar con simpatía, no exenta de recelo, la trepidante surgencia del grupo que en 1915 se concretara en una obra: «Los Miserables» diario, máquina recolectora de denuncias fiscales, a veces cinco por dia. Afirmaciones individuales aparte, este conglomerado de personas rebeldes — rebeldes al Poder y a las reglas políticas y sociales — se valorizó por ese grito estentóreo de «Los Miserables» que colaboró en sacudir el sopor político de la época, esfuerzo a lo mayo estudiantil 1968 que resquebrajó la rutina social por lo menos de Europa. Consten ambas alusiones a favor de Barcelona y de Paris, en la parte que les corresponde.

Fue fuerte todo aquello, lo nuestro, lo de todos. Es bello aquel sol de los años 10 posándose sobre el verde de la juvenil esperanza. Es emocionante ver reproducido, aunque sea en letra sobre papel — ya que , ¡ay!, no puede ser de otro modo — lo cordial y violento de una época desaparecida que, sin embargo, se sobrevive por los «fantasmas» que quedamos en vigencia, más los relativos y muy amados que de vez en cuando resucitamos, y que gracias a nosotros quedarán para estudio y ejemplo de varias generaciones. La tarea de Capdevila es grande por la nobleza y la justicia que entraña. Grandeza pulida — no aminorada — por el reconocimiento implícito de ciertas debilidades inherentes a toda conducta generosa arrojada al oleaje bravio de las pasiones.

Todo esto, que tanto hemos comprendido y asimilado por haberlo vivido, aunque en distinta esfera, nos ha sumergido — repetimos — en las páginas de «L'alba dels primers camins», desbaratándose nuestra regularidad de trabajo, parándose nuestro cronómetro laborista, de cada semana y de cada dia, defecto montañoso que el trabajador embrutecido que nos mueve superará con horas extras que el burgués legalista paga al 50 %, pero que los trabajadores libres nos «cobramos» con una minúscula pérdida, ya perceptible, de salud, sin que ello importe. Entraña, la obra en comentario, un tema *mascle* («macho», más grosero y menos afirmativo), el desarrollo de una época opaca con estallidos impensados de chispas «nucleares», el todo descrito con lenguaje tan claro y firme, sin adobe de confitería académica ni otra, que uno se resigna al reloj de sol que de nada sirve entelado de nubes o burlado por la luna.

El mundillo abigarrado entre el cual Luis discurre, no nos coge de sorpresa por ese Mateo Santos que acudió al pueblo a sacar mujer que lo sosegara; por el Luis Capdevila que vino a nuestros lares para apreciar la integralidad del federal Poldo Sàbat y la fuerza popular dels Grallers del Vendrell; por el Angel Samblancat que fue también nuestro amigo; y el Joan Tomás que mandó al cuerno su carrera y nuestra Rambla pueblerina; y el Susanna que nos abandonó igualmente tras el intento frustrado de «L'Iconoclasta» (un solo número); y F. Pintado, y Diego Ramón y el Carreño que a la postre se incorporarán a los medios anarcosindicalistas; más Iribarne, el David Copperffield de «Solidaridad Obrera», fantasmas simpáticos de nuestros días (aparte Capdevila, por fortuna viviente) que rindieron, *a pesar de todo*, visible provecho a la consagración de la época que significa un 19 de Julio que en nuestro corazón reverenciamos permanentemente.

A Plató Peig de los textos explosivos, un tanto lerrouxistas de primera hora, se le olvida en absoluto, y bien hace el libro arrojándonos a Peig como pimienta a los ojos. A Salvat Papasseit, nacido anarquista al influjo del sangriento castillo de Montjuich que daba sombra al buque «Asilo Naval» que lo acogía, la actualidad lo disfraza, lo acaramela, lo aburguesa, ocultando lo más posible su poesía «comprometida». «Apa», incomprendido al fin — o casi siempre — del mundo económico que le rodeaba, o asfixiaba, terminó por acudir a nosotros para emanciparse malamente de la dádiva de los López.

Pero el conjunto, amigo Capdevila, a los entregados en cuerpo y alma a «la social», vuestro movimiento, con sernos simpático, se nos antojaba energía perdida, apoteosis de pólvoras inflamadas en mil colores para un resultado de humo. La bohemia ramblera, cafeteril y en intento periodístico de aquellos días, fue un reflejo conseguido del pulular montmartrés reseñado por Mürger, pero sin músicas de Puccini ni de nadie. Vuestro deambular bajo las luces lunares y cabareteras valió para un estudio de costumbres y un análisis de los vicios, que se comprenden mejor habiéndolos catado. La injusticia social pudistéis certificarla en el burdel frecuentado por ricos y en las barracas estuche de la más degradante miseria. Pero la bohemia tan gritona como sincera no rendia la eficacia antiburguesa y antigubernamental del sindicato anarquizado, nuestra barricada cerca de la cual la bohemia transcurría semiindiferente. Para que Samblancat, olímpico enemigo nuestro, se aproximara a nosotros, tuvo que ver solamente anarquistas en las barricadas sedicentemente republicanas de 1917, en Gracia y en el distrito quinto. Para rehabilitar Barcelona del vil pecado lerrouxista, fué preciso que el anarcosindicalismo reconquistara las bulliciosas barriadas de Pueblo Seco, Sans, Barceloneta, Clot-San Martin-Pueblo Nuevo...

Nos emociona, recordando los suburbios del Este barcelonés, que el autor haya coincidido por nuestros caminos. De la Rambleta al Parque de la Ciudadela se va por la calle Wad-Ras, teniendo, al fondo, el asilo de la calle Igualdad que dobla hacia Pedro IV. (Este asilo se caracteriza por tres semi-torres de fachada muy pareja a la del edificio que se nos enfrenta cuando de la imprenta vamos a tomar el tren de Paris en Choisy). Sólo que yendo a pie obviase la linea del tranvia de Igualdad para atravesar — entonces — el descampado del Bogatell, traviesa obligada para alcanzar la puerta del Parque en la calle de Sicilia. Conocemos bien la *drecera* Pueblo Nuevo-Barcelona, la misma de Capdevila y de la hermosa y valiente muchachada que cuando en la barriada habia tumbado todos los tranvías, quemado la iglesia de Sant Pere y ahuyentado a los G. C. del cuartel del Cànem, acudia decidida y presurosa a ayudar a los barricadistas del Centro, vestida de azul y usando gorra y pañuelo de seda. No se andaba por tal camino con falta de objetivo en los momentos históricos.

La bohemia barcelonesa no reparaba en el fermento revolucionario, siempre latente en las barriadas, tanto como en el «barrio chino» que ennoblecían los obreros conscientes de Cirés, Cadena, San Rafael, Carretas, San Olegario, etc. En 1915, cuando el autor de «L'Alba dels primers camins» cobijaba a precario en Pueblo Nuevo y, por consiguiente, sentía prisas de traslado para alcanzar el «Bar del Centro», la obrerada consciente preparaba días mejores en la Rodona, Els Federals, en las cooperativas Artesano, La Económica, Flor de Mayo; en el Café de cal Sisco o de ca l'Enric, en los bares con pianola *(le piano du pauvre* de aquellos sagrados tiempos, caro Léo Noel) en los que era dable oir el Claro de Luna beethoveniano, las rapsodias húngaras de Litz, los pedazos más selectos de la zarzuela española. Frecuentando el figón «L'Infern» de la Carretera de Mataró, que fundara el anticlerical Cristóbal Litrán, nos resultó posible descubrir el escondrijo de un Lleó Ferré, discípulo de Tárrega, que despachaba vinos y leche en una suerte de boliche en la solitaria extinción de la calle Aragón, en cuyo cobijo de bebidas y arte Ferré rememoraba a su maestro con aladas pulsaciones y palabras de estima al Tárrega que le había precipitado a la miseria y dejado con medios guitarristas para deshacerse de la misma. En el Cine Triunfo presenciamos el drama de Brieux «Els tarats», traducido al catalán por el inmerecidamente olvidado Felip Cortiella, anarquista superviviente de la tragedia del Corpus de 1896 (año de nuestro nacimiento) y componente destacado del meritísimo grupo anarco-literario «Avenir». Aquella fiesta teatral estuvo presidida por Soledad Villafranca, mujer que sabía que el fervor por Francisco Ferrer Guardia estaba allí, entre obreros, base concreta e inextinguible del anarquismo en su doble acepción de motinero y humanista.

Son objeciones amistosas y necesarias éstas que nos sugiere el bienvenido libro de Capdevila. Son caminos diversos — pese a la concordancia de sendero en el Bogatell — que nos han conducido al exilio por la defensa de un ideal que cada persona — no cada partido — concibe a su guisa. Ideal diversificado, pero en todo caso brillante y generoso.

Y aun poblado de ilusiones y «fantasmas» de emoción y, por tanto, de estima obligada.

Pese a la irrisión «refugiada» de la hora presente.

JUAN FERRER

# Necrológicas

### MARIA GARCIA DE MONTIEL

El lunes 24 de febrero, en el cementerio de Villemur (Hte-Gne), fue enterrada nuestra inefable María. Aquélla que en sus decires y sus alegrías daba una permanencia viva y optimista del sol y el concepto libertario tan pronto a las gentes de su estirpe y de su generación. Pues María era libertaria y andaluza, de una sola pieza, hasta el punto deser imposible separar estos dos rasgos de su personalidad, siquiera fuera para análisis somero de su carácter y de su temperamento.

Su carácter andaluz era contagioso y raros serán los amigos que al contacto con ella no se hayan sentido algo así como cautivados por él. No es difícil, en general, sentirse subyugados por la Andalucía del sentimiento, del colorido, de la espontaneidad en el decir, de la riqueza en el pensar. Si todo ello se encontraba reunido en el carácter de María; era fácil y lógico sentirse, a su lado, penetrados del alma de aquella región, que ella encarnaba por todos los poros de su ser. Porque era andaluza y libertaria, era generosa y fraternal; por ello era, también, poeta en sus frecuentes momentos de inspiración. Cualquier motivo que la inspirara simpatía y amistad bastaba para dar rienda suelta a sus inclinaciones poéticas, como si versificar fuera para ella la expresión más elevada y deferente hacia el objeto o ser a quien ella distinguía particularmente.

Los amigos andaluces consideraban como algo propio, como una especie de embajadora de su sol y de su alegría, de su suelo y de sus esperanzas de regreso a la tierra natal. En este aspecto su personalidad sobrepasaba los límites ideológicos o políticos y, todos cuantos la conocieron y frecuentaban la rue Raspail, se han sentido en su casa, incluso aquéllos que hemos nacido en otras regiones de España nos sentíamos en nuestra casa; en su pequeñina Andalucía.

Todos estos dotes personales, siempre dentro dentro de límites de modestia acogedora propia de su formación moral e ideológica, son imposibles de glosar en unas simples líneas. Y salir de la simplicidad equivale a una desconsideración a su memoria pues, ella, probablemente estimaria que estas modestas líneas fuesen un exceso de mi parte, una glosa inmerecida. Tan era así su modestia que su entierro civil fue casi un acto clandestino, ignorado por todos, incluso los más próximos; fue un entierro de las modestas dimensiones de la personalidad de María, porque sin duda así lo quería ella y, consecuentemente, así lo quisieron nuestros amigos, sus familiares.

A título de epilogo a esta nota hemos de señalar, en nombre de nuestra F.L., a nuestro buen amigo y compañero Juan Montiel, a sus hijos, nietos y demás familia, nuestra entera e incondicional simpatía y solidaridad en este penoso trance. Nuestro buen Juan no ignora nuestro afecto, como sabe que la vida es un pasaje hacia la muerte. Mitigar con palabras el vacio que provoca la desaparición de un ser querido es tarea inútil. Pero afirmar y reafirmar nuestra afección personal y fraternal al compañero y amigo es una necesidad, un desahogo moral, una manera de llorar en común al ser que ha muerto y que, a diferentes titulos, nos comunmente querido y será inolvidado.

R. SANTAMARIA

*Marzo de* 1969.

### AUREA CUADRADO

Hemos recibido con sentimiento la noticia de la muerte — por enfermedad — de la compañera Aurea. Perdió la vida andando por esos mundos, arrastrada, como nosotros, por el vendabal gélido, febrerino, del aciago 1939.

Aurea militaba en la C. N. T. desde siempre. Salió a la calle ya en los días candentes, y un algo cándidos, del verano del 1916, cuando a la Organización le dio por lanzar una campaña contra el hambre y el agiotismo. Se estaba en plena Guerra Europea y a los acaparadores les pareció opiparo provocar una carestía de harina y carbón. En las expendedurías de pan, pastas para sopa y del negro combustible, aparecieron carteles indicando un repajolero «No hay existencias», cuando la realidad era que en almacenes ellas abundaban sin que los almacenistas las «liberaran» para provocar un alza injustificada, tanto más por cuanto España, lejos de estar en la guerra, beneficiaba, comercialmente, de la misma. Y ello fueron los asaltos a tiendas, hornos y carros transportando esos materiales de boca y fuego, costando a la autoridad una suma de esfuerzos el «restablecer el orden». Allí apareció Lola Ferrer como heroína, y allí estuvo la jovencita Aurea Cuadrado.

Después de ello Aurea militó en el Sindicato del Vestir por su cualidad de modista, siendo bien conocida de las compañeras Dolcet, Ródenas, Balbina Pi, Maria Prats, Teresa Claramunt y otras militantes de la época. Durante la guerra Aurea Cuadrado fue una de las fundadoras de Mujeres Libres, tomó la responsabilidad de la Maternidad de Barcelona, y constó también en el Consejo Nacional de S. I. A.

En concreto, una vida de mujer emancipada muy activa y cumplida. Revienta que a estas alturas solamente tengamos que registrar pérdidas así de sensibles, en vez de comprobar la surgencia de nuevos y positivos valores.

¿A cuándo «los valores positivos» que tanto se complacia en reclamar Salvador Seguí? — J. F.

## MITIN EN LYON

Organizado por la Federación Local de Lyon conjuntamente con los compañeros franceses e italianos, se celebrará un Mitin el domingo 20 de abril en la Sala de la Alcaldía del distrito sexto.

Intervendrán: Maurice LAISANT, por la F.A.F., Progreso MARIN por la C. N. T.

Dado al interés que al acto prestamos, hacemos un llamamiento a los compañeros de la Región para que con su presencia podamos demostrar, una vez más, lo que nuestra organización representa a pesar de los largos años de exilio.

De la estación de Perrache, los tranvías 4 y 7 van cerca de la Sala donde el acto se celebrará.

# COMUNICADOS

### F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca a todos sus adherentes a la asamblea general extraordinaria, que tendrá lugar el sábado dia 19 de abril a las 9 de la noche, en el local social de la C.N.T. (Bolsa del Trabajo).

Por los asuntos interesantes del temario, que debemos discutir y determinar interesa la asistencia de todos

### TOMBOLA DE «SOLI» 1969

Tenemos a disposición de paqueteros, corresponsales y abonados los billetes. Pueden ser pedidos colectiva e individualmente. Los lotes son interesantes. *La Administración*

### F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general, el día 13 de abril, a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

### F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo 13 de abril a las 9 de la mañana. Discusión Informe Pleno Regional.

### FEDERACION NACIONAL INDUSTRIA FERROVIARIA

Convoca a todos los compañeros de París y pueblos limítrofes a la reunión que tendrá lugar el domingo 13 de abril a las 9 de la mañana para informar de asuntos importantes de nuestra Federación.

### ARTE Y LETRAS, PARIS

Entrevista el 12 de abril. Motivo: «Vera Primavera». Quien no acuda se acusará de prosaico.

### F. L. DE COMBS-LA-VILLE

Quedan invitados todos los compañeros a la reunión general que tendrá lugar el domingo día 13 a las 9 y media de la mañana en el sitio de costumbre. Problemas importantes a tratar.

# Socialisme scientifique ?

*(Suite du texte intégral de la conférence prononcée par le jeune Aimé M. et recueillie sténographiquement par Mlle Marina G.)*

Les libertaires doivent se situer dans le monde réel et ils y doivent lutter. Cela leur impose l'étude du réel et par conséquent l'analyse de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Et cette analyse ne pourra se faire valablement que si elle est marxiste. En effet, il n'existe aucune méthode d'appréhender le réel qui ne soit dialectique.

Il ne faut d'ailleurs pas avoir peur des mots; le marxisme est pris ici en tant que méthode et non en tant qu'idéologie. Cet emploi du marxisme est dû au fait que si, dans le domaine subjectif, l'anarchisme est tout à fait complet, dans le domaine objectif il éprouve de grandes difficultés à s'adapter. Nous sommes dans ces fameuses « places vides » de la méthode synthétique. La méthode analytique (marxisme) nous permet de les combler.

Il est bien évident que cette obligation où nous sommes d'utiliser des méthodes dont nous avons vu par ailleurs qu'elles sont très différentes, nous entraîne (ou a entraînés) les anarchistes à commettre de nombreuses erreurs dans l'histoire.

En effet, il faut, à tout moment peser l'analyse du réel et la subjectivité de notre jugement. C'est-à-dire que le danger est dans le fait qu'un de ces deux termes prenne le pas sur l'autre. Pratiquement, cela peut se concrétiser par le fait que les résultats de notre étude du réel soient en contradiction avec nos principes théoriques généraux. Si nous faisons une analyse de la situation actuelle, on peut constater, par exemple, que nous sommes effectivement dans un contexte de lutte des classes. Par conséquent, on est emmené à s'organiser en classes, donc en syndicat. Et on dote intérieurement ce syndicat de structures qui ne soient pas hiérarchiques, etc. Jusque là, nous sommes dans le cas où il n'y a pas contradiction entre analyse et synthèse. Mais, prenons un autre exemple; celui par exemple d'un référendum ou de quelque autre élection. Si on analyse la situation, on peut se dire, et nombre de prétendus marxistes ne se privent pas de le dire, que le plus logique, c'est de voter. Le vote, ou plus exactement la délégation de pouvoirs, étant le symbole même de l'aliénation, on peut en conclure que notre analyse en ce cas contredit la synthèse et plus particulièrement son principe fondamental : la primauté absolue de l'individu.

Les exemples historiques démontrant la difficulté d'utilisation simultanée de ces deux méthodes ne manquent pas. Il n'est pas moins vrai cependant que nous ne pouvons absolument pas nous passer de l'une ou de l'autre. si nous voulons vaincre un jour. L'exemple russe est suffisamment significatif à cet égard. Il est historiquement certain que la révolution russe de 1917 a été spontanément libertaire. Cependant, faute d'avoir su organiser cette spontanéité libertaire, l'ensemble du mouvement a prêté le flanc à la contre-révolution des bolcheviks qui, bien que peu nombreux, ont pu, grâce à leur structuration interne, imposer leurs vues à la majorité. Dans ce cas on peut dire que les libertaires russes n'ont pas suffisamment analysé la situation dans laquelle ils se trouvaient, et en conséquence, n'ont pas su trouver les moyens qui leur auraient permi d'assurer et de maintenir leurs succès initiaux. Dans ce cas on peut dire que l'analyse a eu un poids trop faible par rapport à la synthèse. Le cas contraire s'est produit en Espagne, où le poids de l'analyse a été trop grand par rapport à celui de la synthèse. Tout le monde connait les éléments d'une polémique qui dure encore au sujet de la participation gouvernementale de certains anarchistes. Il est bien certain que dans ce cas, la situation (lutte contre le fascisme, nécessité d'unité « de la gauche », menace communiste...) a imposé un certain nombre d'actions qui étaient manifestement en contradiction avec les principes et les finalités de l'anarchisme.... Ce qui serait vain aujourd'hui, c'est de vouloir faire le procès de cette participation gouvernementale sans considérer l'ensemble du problème. En effet l'anarchisme espagnol a échoué (dans une certaine mesure) en s'emparant d'une parcelle du pouvoir, mais l'anarchisme russe n'en a pas moins échoué en laissant le chemin du pouvoir ouvert aux communistes totalitaires.

Voilà donc exposée la principale objection que l'on peut faire à l'anarchisme considéré sous son aspect synthétique.

Après être remonté à ce que l'on pourrait appeler les « sources » de l'anarchisme et du marxisme, voyons ce que sont devenues aujourd'hui ces deux théories.

En premier lieu ce qu'il faut remarquer c'est que si Marx vivait aujourd'hui, il aurait de nouveaux éléments pour déterminer sa méthode et ses résultats, il aurait des faits nouveaux à analyser. C'est pourquoi, sans aucun doute, ses résultats, ses conclusions seraient tout à fait différents de ce qu'ils ont été au 19e siècle. Ce point est absolument indiscutable car nous l'avons vu, la méthode analytique est soumise au réel et que par conséquent toute variation du réel entraîne une variation de la théorie qu'on a construite sur lui. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de dire que tous ceux qui prennent pour du pain bénit les paroles et les conclusions de Marx, sont de parfaits imbéciles. Il n'est que de voir la prose des « staliniens » de tous poils (du P. C. aux gauchistes, maoïstes, castristes ou autres) pour se rendre compte qu'il ne font référence à Marx et Lénine qu'en tant qu'ils considèrent que ceux-ci ont énoncés des « vérités » ! Par là-même, ils négligent ce qu'il y a d'essentiellement bon dans l'œuvre de Marx, c'est-à-dire sa méthode. Ce qu'il y a d'ailleurs de paradoxal, c'est que Marx lui-même ne l'a pas employée convenablement cette méthode (du moins dans ses écrits de vieillesse !) Ce qui aujourd'hui serait une manière intelligente d'être marxiste, c'est d'appliquer la méthode (et non pas les dogmes) marxistes à la réalité d'aujourd'hui.

J'ai dit qu'il y avait certains phénomènes qui étaient apparus dans la réalité sociale du XXe qui permettaient de réfuter non pas la méthode marxiste mais ses résultats. Un libertaire a fait sur ce sujet une étude assez anodine par la quantité mais très remarquable quant à la qualité. Il s'agit d'Ernestan et de sa brochure « La contre-révolution étatiste ». Voici l'essentiel de son argumentation : Marx considérait, à juste titre, car c'était la vérité de l'époque, qu'il y avait d'une part la classe bourgeoise, classe dominante, et d'autre part l'Etat, c'est-à-dire le domestique de la bourgeoisie. Il n'était pas question de pouvoir confondre le flic et le bourgeois dans la mesure où l'un était le mercenaire de l'autre : ces deux forces étaient indépendantes. Cette indépendance de la bourgeoisie et du capital porte un nom : c'est le capitalisme libéral. Ce système laisse les coudées franches aux capitalistes en cantonnant l'Etat à un rôle de répression envers le prolétariat indocile. Bien qu'il laisse la plus entière liberté au capitalisme ce système laissait à désirer à cause de deux raisons essentielles : la première c'est qu'en l'absence de tout contrôle la concurrence effrennée risquait bien de détruire le capitalisme lui-même, enserré dans ses contradictions; la seconde c'est que l'Etat, unique possesseur de la force brute (l'armée, la police) risquait, à un moment donné de prendre son indépendance au sérieux et de se retourner contre ses maîtres : les bourgeois. C'est d'ailleurs sur ce dernier point que se basait Marx pour sa théorie de la dictature du prolétariat. Il affirmait en effet que le prolétariat devait conquérir révolutionnairement l'Etat, et à partir de là, abattre la bourgeoisie. Malheureusement pour lui, le capitalisme a compris et, par conséquent, résorbé cette contradiction dans sa praxis. Aujourd'hui le capitalisme et l'Etat ne sont plus qu'une seule et même chose. Ainsi la bourgeoisie accepte l'arbitrage de sa quintessence qui est l'Etat en même temps qu'elle est sûre de sa fidélité inconditionnelle.

Dans l'avenir, par conséquent la conquête (ou la destruction) de l'Etat entraînera inéluctablement la chute de la bourgeoisie, ce qui, évidemment rend la dictature du prolétariat tout à fait innécessaire...

D'ailleurs Marx aurait eu un autre élément d'appréciation : c'est bien entendu celui des républiques dites socialistes. Il se serait en effet rendu compte que la dictature du prolétariat au lieu de combattre le capitalisme à partir de l'appareil d'Etat, n'avait fait en réalité que se transformer en capitalisme elle-même. Ce que nous appelons capitalisme d'Etat est un capitalisme au sens même où l'entendait Marx. En effet, du point de vue économique, la collectivité qui détient l'appareil d'Etat (soi-disant au nom du prolétariat) est chargée d'acheter la force de production des travailleurs et de vendre les produits. Or il se trouve que l'Etat a besoin, pour entretenir ses forces répressives, d'une certaine somme d'argent qui ne peut lui être fournie qu'en vendant les produits plus cher qu'ils ne lui ont coûté; il y a donc plus-value et la dictature du prolétariat est bien un capitalisme...

On voit donc que le problème reste entier et qu'il faut bien admettre que la dictature du prolétariat ne mène pas au socialisme et qu'en conséquence il faut trouver d'autres moyens qui y mènent effectivement.

Ce sont ces contradictions dans l'application de la méthode marxiste qui aujourd'hui, amènent certains à se déclarer sincèrement anarcho-marxistes. De fait, ils prétendent qu'une application rigoureuse du marxisme permet d'arriver aux mêmes conclusions que l'anarchisme, c'est-à-dire passage au socialisme par voie révolutionnaire, sans dictature du prolétariat. C'est-à-dire qu'en suivant la méthode analytique, ils arrivent aux résultats de la méthode synthétique. En soi, cette convergence n'a rien que de très normal; cependant, elle nous oblige à être très prudents car, si dans la méthode synthétique, la cohérence est un impératif théorique (bien que non explicité), dans la méthode analytique le problème de la cohérence ne se pose pas en soi (pour qu'il se pose il faut que quelqu'un le pose). Cette objection n'a l'air de rien, mais elle pourrait déboucher sur un problème pratique assez grave. En effet les anarchistes qui suivent la méthode synthétique sont obligés en toute circonstance, et en particulier dans la société aliénée, d'établir des rapports entre eux qui répondent à leur principe général : primauté absolue à l'individu, alors que les anarcho-marxistes ont ce principe comme finalité (au terme de leur analyse) et non pas comme principe-finalité. Ils risquent donc de s'organiser et d'agir suivant des schémas eux-mêmes aliénés, ce qui de toute évidence serait un obstacle à la réalisation du socialisme...

Pour conclure, il est nécessaire de faire une dernière remarque. Les méthodes analytiques (l'une d'elles étant le marxisme) ont pour objet un ensemble de phénomènes qui forment dans le cas qui nous préoccupe, l'histoire. La méthode synthétique n'a elle qu'un objet : l'individu pour les anarchistes ou l'univers pour les physiciens. Marx étudie l'histoire des hommes, les anarchistes les hommes dans l'histoire.

Cela nous aidera à montrer comment ces deux méthodes scientifiques étant de conceptions différentes et n'ayant pas même un objet commun sont si faciles à opposer en apparence et sont si complémentaires dans la réalité...

La conclusion de cette étude c'est évidemment qu'il n'y en a pas. Le débat reste donc ouvert à toutes les conceptions et à toutes les opinions.

FIN

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Amnistiados

**LA vesanía de Franco va al extremo de amnistiar a sus víctimas. Nadie de nosotros, los de hace treinta años, se da por amnistiado por saber que, en todo caso, quienes merecen amnistía son el propio Franco y sus cómplices de crimen de lesa humanidad, y se observará que no decimos de patria por no ser patriotas. Franco en su fuero interno, a no ser malvado impenitente, o tremenda excepción en la especie humana, debe solicitar el perdón de un millón y más de madres a las que a fuego y acero les mató los hijos. Franco, el culpable escogido por la reacción española, Hitler, Mussolini y el Padre Santo (¡qué poca santidad, aquel señor « padre »!) debiérale implorar perdón al Pueblo, esa gran criatura española, esa inmensa humanidad tan bien dotada para el trabajo y la estima, y que tantas ofensas y martirios ha venido recibiendo a partir de los Reyes Católicos, los más bárbaros, los más ambiciosos y sádicos de cuantos reyes hayan existido, y cuya concreción moderna ha recaído en la triste figura de este Franco Bahamonde.**

**Franco y sus consejeros están incapacitados para amnistiar a nadie. Sus crímenes, inconfesados, pero conocidos de la Civilización mundial y en todos los hogares de la nación española, no les permiten dictar normas de justicia ni de clemencia, sino derechos de suicidio propio, por avilantez y maldad atizadas hasta el último grado de furor. Franco y los suyos no pueden amnistiar a su millón de muertos en la guerra por ellos infamemente provocada; ni a sus 200 000 fusilados luego de ser torturados moral o físicamente. Las «sacas» significan el borrón más infamante en la conducta del régimen de «paz y caridad» que tales triunfadores del Mal se dieron en 1° de abril de 1939.**

**Franco y los suyos apresaron violentamente la voluntad popular de España para, con daño carnal y espiritual deformarla a su manera. La «adhesión» de los españoles a la causa Franco-hitlero-mussolinista es asaz conocida para que la humanidad en general se dé por convencida a pesar de la conducta confusionista, frecuentemente embustera, de diarios, revistas, radios y televisiones universales. La peseta, la más inferior de las monedas, aún tiene penetración en los corazones — caja de caudales de la publicidad absorbente.**

**Franco pretende absolver a sus víctimas por crímenes cometidos. ¿Por quién, por quiénes? ¿Manos sucias de sangre? ¿Ha mirado bien las suyas? ¿O es que cree que existe jabón cómplice para lavar manos homicidas y conductas bochornosas? El estaría en carácter sentándose en el banquillo de los acusados ante el Tribunal del Pueblo, donde solicitar clemencia, favor, indulto; donde entonar el mea culpa, donde solicitar un salvoconducto para dirigirse al panteón inolvidable (en el peor sentido) y en él descansar de su hórrida labor de muertes a millares al lado de sus compinches Adolfo y Benito. «Aquí yacen Adolfo, Benito y Paco». Paco necesita reposo y olvido, favores difíciles de conseguir y que debiera implorar de «su» Pueblo.**

**Porque si no lo hace y cree, verdaderamente, en su vocación cristiana, ahora que el cuerpo le cede y la faz se le cadaveriza un poco más cada día, tendrá que preguntarse cómo presentará la defensa de sus horrendos pecados ante el Ser Supremo de los católicos al que dentro de poco tiempo tendrá que presentarse.**

**En conclusión, allá Franco con su supuesta conciencia, su catolicidad y su jocosa montaña de condecoraciones. Allá él con sus amnistías y las imposibilidades morales para aplicarlas. Los del 1936-39 no nos damos por favorecidos, pues aún no se ha dado el caso en la historia de España de que las víctimas pidan perdón a sus victimarios, y no vamos a ser nosotros quienes sentemos tan cobarde como indigno precedente.**

## ★ chispas ★

*Maomarxismo.*

⁂

*Si los hombres te llamaran resalao, ¡Mao!*

⁂

*¿No se cura el constipao? Mao.*

⁂

*Si el «poli» te mirara de relao, ¡Mao!*

⁂

*Si tu esposa pariera un achinao, Mao.*

⁂

*Si cayeras de nariz, o de lao, Mao.*

⁂

*Si te quedas atontao, Mao.*

⁂

*Si nadando resultas ahogao, Mao.*

⁂

*Si el médico te salva de un mal dao, también Mao.*

⁂

*Si encarece el bacalao, Mao.*

⁂

*Si tu número lotero es premiao, Mao.*

⁂

*«Libro Rojo» dejándote atontao, Mao.*

⁂

*Si la China te obsequia con cacao, Mao.*

⁂

*Si el Partido te estimura renegao, Mao.*

⁂

*Si las balas te dejaran perforao, Mao.*

⁂

*¡Ay del chino sin Hong-Kong o sin Macao! ¡Mao!*

⁂

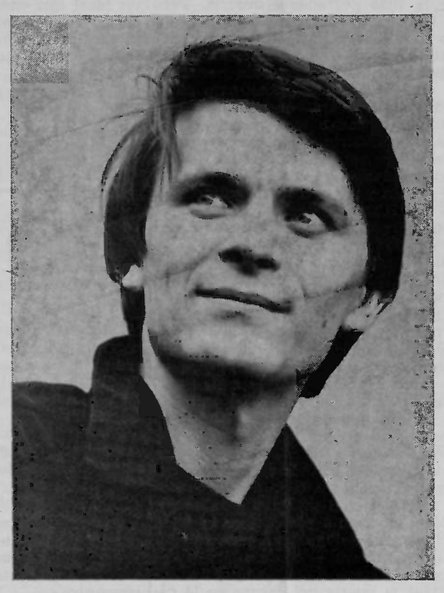
*Si eres gato o pecista achinao : ¡Mao, Mao, Mao!*

*CHISPERO*

## JORNADA CONFEDERAL

**En el Palais de la Mutualité de París el día 20 de abril, a las 9 (mitin) y a las 14 (espectáculo).**

DOMINIQUE GRANGE



JEHAN JONAS

Compositora ella, compositor él; letrista él, letrista ella. Y no para canciones banales, pastoriles, blandengues. Cantos fuertes, inconformistas, claro está, cada uno por su lado.

Se pide juventud para nuestros actos: Ahí la tenemos; para una lírica de la verdad, para un agrado superior al de pasatiempo.

Todos los compañeros apreciarán y aplaudirán, convencidos, el arte, y el empuje de DOMINIQUE GRANGE y JEHAN JONAS.

Para completar el Programa (ver número próximo) : Pedro Martí, Ana Calí y sus acompañantes, para baile calé; Paquita de Málaga, cantaora, y el rapsoda PACO IBAÑEZ.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA DEGRADACION SEXUAL

TODO evoluciona, incluso de mal en peor. La civilización, nos dicen los sociólogos, puede dar vida a matices de un desarrollo evolutivo de perfección ética, así como se halla en el ocaso de gestar otros que, de más en más, marchan hacia una manifiesta corrupción. Hace ya años el conocido escritor rumano Panait Istrati se escandalizaba de los factores de perversión que notaba en materia sexual. Señalaba casos concretos, analizaba consecuencias. Hoy todo aquello ha sido casi relegado al olvido, como todo lo que ya no se le concede importancia.

Hoy, desde el punto de vista financiero, el erotismo produce beneficios considerables, que al parecer tienden a incrementarse. Se habla de que la gerencia de una de esas publicaciones especializadas en el género, y que disfruta de un mayor ascendiente, «Playboy», ha cancelado sus cuentas relativas al año transcurrido con un beneficio neto que asciende casi a los siete millones de dólares. Y tengamos en cuenta que se editan en diversos países una crecida cantidad de publicaciones pornográficas, bastantes de ellas con tiraje que alcanza al millón y hasta le supera, en ejemplares mensuales. Y las referencias de estadísticas aducen que una tal literatura marcha en progreso creciente.

En plan de incitar a los sentimientos más libidinosos, en los grabados, en los relatos, se llega a las más inverosímiles fantasías. Incluso se ha buscado recordar y presentar, corregidos y aumentados, los recursos de aquel famoso Marqués de Sade, que con sus refinadas extravagancias matizadas de crueldad, dio nombre a la expresión conocida con el denominativo de «sadismo». No faltan quienes, invocando la libertad sexual, ponen empeño en justificar toda una serie de aberraciones que no sabemos que relación pueden guardar con el amor libre.

Nadie como los libertarios ha defendido la libertad en las relaciones amorosas. Escritores, médicos, pedagogos, pensadores, han escrito obras que han alcanzado crecido ascendiente. Bastará citar al escritor Charles Albert y su libro «El Amor Libre», al doctor Marestan y su obra «La Educación sexual», a la profesora Magdalena Vernet y sus dos versiones del opúsculo «Amor Libre», al pensador individualista E. Armand y su obra «La camaradería amorosa». Unos y otros han hablado del amor sin trabas, sin convencionalismos. Libertad para la unión, para las relaciones sexuales; libertad para, de un común acuerdo, prolongar o cesar en una posible convivencia. Pero, ni unos ni otros han propiciado lo que en realidad es un relajamiento de las costumbres, un embrutecimiento de la sensibilidad, que incluso por el camino del erotismo conduce a un desenfreno cuyas consecuencias son la locura.

### FALLECIMIENTOS EN LA FAMILIA

Se ha dicho al respecto de los anarcosindicalistas que se es como parte integrante de una familia; de una gran familia aunada por idénticos objetivos. Estimándolo así ha de doler el comprobar como, hoy uno, mañana otro, el fallecimiento de miembros de la familia. Las notas necrológicas, que uno lee con singular atención, dentro de su acostumbrada concisión, tienen un singular poder evocador: nos ponen en antecedentes de lo que fue, de lo que anheló, y del mundo material en que se desenvolvió uno de los nuestros.

Hay una copla popular que tiene un final un tanto desolado, lo de expresar:

*... Y nosotros nos iremos*
*y no volveremos más.*

Es cierto que no se vuelve más, pero existe la *inmortalidad* del recuerdo. Del amigo, del compañero desaparecido, queda como una estela sentimental, que consiste en recordar los hechos que llevó a cabo, las confidencias que nos hizo, el impulso que dio a su vivir en tanto que individuo idealista. Ello no muere, no desaparece; puede incluso tener un valor de ejemplaridad. Constituye un factor altamente aleccionador.

Exclamaba el poeta romántico Gustavo Adolfo Bécquer en uno de sus poemas:

*¡Qué sólos se quedan los muertos!*

Depende. Si tenemos la convicción de que por nuestras actividades, por nuestro ejemplo, ha prendido en otros algo de nuestro pensar, de nuestro sentir, cuando llegue la hora suprema, al aproximarse el momento de que quede cortado el hilo de nuestra existencia, nos puede quedar a cada uno la certidumbre de haber sido útiles, en tanto que elementos progresivos; la íntima satisfacción de no haber vivido en vano. La convicción de no haber llevado una existencia puramente vegetativa, como tantos y tantos. La satisfacción de una rectitud de conciencia, sin abdicaciones, sin cambiar de pensar, por oportunismo, por cobardía, por aburguesamiento, como algunos que llegaron a blasonar de un idealismo *químicamente puro.*

Originan las anteriores reflexiones el haber tenido noticia del fallecimiento del compañero Juan Rueda Jaime, en Méjico, y a la avanzada edad de ochenta y cinco años. Si es que en los últimos momentos el sufrimiento no ha nublado sus facultades mentales; si ha tenido la suerte de fallecer en instantes de calma, de serenidad, habrá sentido en lo íntimo de su ser la convicción del apagarse una existencia bien aprovechada para un anarquista de la «vieja guardia».

Por tierras de Levante; por los pueblos de Valencia, Alicante, Murcia, la voz clara, emotiva, sencilla, de Juan Rueda Jaime se había dejado oír en las tribunas donde se defendían los principios del anarquismo y de la C.N.T. Rueda era el prototipo del orador popular. Hombre del pueblo, salido de la entraña de las masas anónimas, conocía y usaba el lenguaje de aquellos a quienes se dirigía; conocía los problemas del hombre del campo, como los del de la ciudad. Y de ello hablaba con naturalidad, presentando como soluciones viables, de una lógica aplastante, las ideas, las teorías libertarias. De ahí que se le tuviera en mucho aprecio y en los actos públicos en que estaba anunciado como orador acudieron multitud de obreros y obreras que, llevados de caluroso entusiasmo, le aplaudían con cariño.

Rueda era de los hombres enamorados de las ideas, convencidos del ideal. Tenía esa mística del luchador dispuesto para afrontar todas las adversidades con voluntad templada, con decisión inquebrantable. Así había resistido las persecuciones, los encarcelamientos, el trato grosero, brutal, de los policías, a quienes apodaba de «mastines de la burguesía». Y una tal característica se notaba enseguida por su habitual sencillez, por su vida frugal, por su conversar franco y leal.

Han pasado los años, nos hemos enterado que en tierras lejanas ha fallecido uno de los buenos. Otros han caído, otros caerán, mas, así como hay una ley física que nos asegura que en la materia universal nada se pierde, también en el orden moral, perdura, no se pierde, la bondad de los idealistas.

### AIRES DEL ROSELLON

De tierra fronteriza, de la vera de ese Pirineo que en blanca cordillera nos separa de España, nos ha llegado un libro que contiene gratos aspectos evocadores. Se trata de: «El Rosellón, o los nietos de Pere Pinya», del cual es autor el compañero José Molina, editado en la Imprimerie du Vallespir, en Ceret, (Pirineos Orientales). Algo de ello habíamos leído en «Espoir», pero ahora en volumen el texto resulta más completo, luego, tras el dibujo simbólico de la sardana, que bellamente ilustra la portada, podemos admirar los grabados que contiene el opúsculo: paisajes, detalles del arte regional, incluso la fotografía de Pablo Casals, ese genial *rosellonés* de adopción.

Molina, encariñado con el Rosellón, ama sus campos, sus costumbres populares, el encanto de una tierra cuyos hijos son en su mayoría de un espíritu liberal. Y nos ofrece, hilvanándolos con amenidad, datos y más datos que se remontan a las añejas tradiciones, de las que tanto sabía el poeta Jacinto Verdaguer. Desgrana, página tras página, referencias históricas, hasta llegar a esos años de amargura que han conocido el éxodo de los antifascistas españoles. Pero, los días han eliminado el amargor de ciertos momentos. Y el compañero Molina nos muestra como se puede amar una tierra que es bella, que es acogedora, que es amiga de las libertades cívicas.

DESDE LA PUERTA DEL SOL

# Apostillas al aire

ACABA de aprobarse el II Plan de Desarrollo. La agricultura se trata en él como sector prioritario, a la espera de soluciones prácticas y objetivas, que no llegan nunca a realizarse porque es una cosa que no conviene a los señores fabricadores de planes hechos exprofeso para llenarse los bolsillos a gusto. Así se han hecho grandísimas fortunas pelagatos que no tenían donde caerse muertos, sólo por el mero hecho de estar bien con el dictador y menear el rabo a tiempo. Por lo que aquí no se hacen planes de desarrollo, sino de desenrollo. Se hace un fabuloso presupuesto, de miles de millones; ya hecho, se ponen a tirar del hilo unos cuantos mandones, con el beneplácito del cabecilla de la Cueva... y en cinco minutos queda el ovillo deshecho. Y aquí no ha pasado nada, porque lo que hace el hijo del alcalde, bien hecho está.

El sector agrícola está hecho polvo y cada día que pasa se arruina más. El éxodo de los agricultores que huyen del campo hacia el extranjero y a las capitales del interior de España es inmenso. Hay muchos pueblos en que ya no queda ni un alma. Huyen porque no pueden vivir. Se les exprime demasiado y acaban por echar la casa por la ventana. No es que la tierra sea improductiva como dice algún fátuo como el conde de Montarco. No hay tierra improductiva. Hasta inclusive la roca viva es productiva. Lo que ocurre es que juega más el papel de la conveniencia que el papel justo y real.

El conde de Montarco no es partidario del minifundio agrícola. Quiere latifundios, grandes empresas. Pero pasa que yo no soy partidario ni de una cosa ni de la otra, por el supuesto de que la tierra no pertenece a nadie; de hecho natural, debe ser de todos y para todos. El señor conde, no quiere pequeños empresarios y que son un estorbo y encarecen las cosas, ni explotación familiar campesina, ni que los obreros que trabajan el campo tengan acceso a la propiedad. Lo quiere todo para él. No le importa tampoco que marchen todos los obreros del campo, excepto una minoría de ellos válidos técnicamente, que sepan conducir una máquina, y fijos en una empresa, para que ésta se aligere de lastre y vaya mejor, en aumento de sus producciones gananciales, con menos gastos por su parte. Pero si no viene un cólera para que se lleve y acabe de una vez con todo el material sobrante humano, ¿dónde acoplarlo? La poca industria destartalada que tenemos en España, no puede aglutinar ni dar empleo a todo ese material humano sobrante de la agricultura como quiere el conde de Montarco, con la agravante de que los industriales españoles ya no quieren obreros que tengan 40 años. Cosa que nos da la razón a los anarquistas, cuando decimos que el régimen burgués, ni quiere ni puede resolver las injusticias sociales, ni menos hacer de la humanidad un mundo feliz. «El Estado no invierte nada o muy poco. En buenas palabras y propósitos, sí. Esto, más parece una constitución que un Plan. En principio, la orientación es muy buena; lo que sucede es que luego se han puesto tales condicionamientos, que es muy difícil cumplirlos», dice Montarco.

Para los españoles que conocemos el paño y no comulgamos con ruedas de molino, no pueden vendernos gato por liebre. Sabemos de buena tinta que el segundo Plan de Desarrollo sigue el mismo camino del primero, y que va de tropezón en tropezón, y de desastre en desastre, porque los miles de millones de pesetas, que salen de las espaldas del pacienzudo Juan Lanas, van a caer en la misma hoya de siempre: a llenar los bolsillos de unos cuantos desvergonzados, ratas insaciables, hinchadas como los sapos, de detestable avaricia. Conocemos bien a toda esta gentuza. Sabemos de donde vienen y a dónde van. Son los de siempre, gusanos roedores y leprosos que van comiéndose el tejido celular del cuerpo social.

El conde de Montarco y sus acólitos, son de los primeros que pusieron el grito en el cielo, cuando la república elaboró el primer decreto-ley de reforma agraria. Tantas maniobras hicieron y protestas esta gente, que la república, — cosa muy mal hecha — hizo marcha atrás, modificando en sentido retrógrado, dicho decreto-ley en beneficio de estos señores feudales del agro español, y que tampoco se conformaron con ello, por lo que continuaron minando y socavando los cimientos de las res-pública, hasta tumbarla patas arriba, con la ayuda extranjera de Alemania e Italia, y con el beneplácito de las demás naciones, que veían con malos ojos de que en España se implantase una república social. Por eso mismo, siendo como son los mismos perros de entonces, poco pueden dar de sí todos los planes que estos felinos hagan.

**FEDERICO BOLERA**

# Curémonos de la «Comunistitis»

DECIAMOS en las columnas de «T. y L.» de Méjico que, — como decía un anarquista vendedor de sandías en la populosa Milano —, «anche senza di te l'Anarchia non muore»...

Hemos observado, en personas pertenecientes a nuestra organización (escisionistas morales de la misma algunos, aunque se mantengan con el carnet), un acentuado gusto por el diálogo con los comunistas. No hemos publicado nuestra opinión sobre cosas que hemos tenido el disgusto de escuchar, considerando que haberla dicho directa y personalmente a los interesados debía ser suficiente para hacerles pensar que la acción larvada no es en ningún modo propio de idealistas.

Que los políticos traguen cada mañana su ración de sapos para inmunizarse contra los ataques de sus adversarios (políticos también), es cosa que les concierne. Entre ellos sabrán a qué atenerse al respecto. Pero que haya quiénes, por no haberse hallado en el podium de la publicidad nos lo quieran hacer tragar a todos es lo que no se comprende. ¿Tienen atragantado — acaso — el de sus dudas acerca de si son o no lo que pretenden ser? Obras son amores... Toda propaganda en torno a tal o cual compañero que «no actuó antaño como anarquista en tal o cual circunstancia» pero que sin embargo ha sabido a través de más de treinta años revalorizar sus ideas, significa el olvido de las más elementales consideraciones.

Con deseos de cooperación, el diálogo con todo lo que sienta a autoritarismo será lo que se quiera, menos anarquista.

Deberían recordar a Hildegart los que esgrimen sin ton ni son alabanzas a lo que condenó aquella muchacha en su libro: «¿Se equivocó Marx»? Hoy, 35 años después, no sólo podemos afirmar la equivocación del ilustre alemán, sino que además podemos afirmar que se equivocan los que, ansiosos de ver degenerar el anarquismo, esgrimen la necesidad de «comprender», de «estudiar» lo que representa el marxismo, porque del mismo se pueden sacar conclusiones *favorables al anarquismo.* (sic).

A partir del momento en que el anarquismo se ponga en relación con una corriente autoritaria cualquiera (lo demuestra la vergonzosa marcha de arrastrados que responden al nombre de López y compañía), no tendrá nada que ganar. Siempre perderá.

Cuando se hace lo que no se debería, utilizando argumentos que ponen en evidencia a personas «non gratas», no se debería olvidar que hasta los Estados liberales y burgueses dan derecho de prescripción a no importa qué clase de delito. Acusar por querer aparecer sin mácula es una ingenuidad si no una malevolencia. ¿No habrá acaso algún criticón que se duerma, de vez en cuando, viendo balancearse en el aire, las estrellas, el bastoncito y hasta el fajín de general? Como hay quién sueña estrellas rojas de Comisario y prerrogativas de gobernador.

No se trata de hacerse la boca agua atacando una idea que defiende el espíritu de libertad del individuo y de la colectividad. Hay que apuntar bien alto y no dejarse llevar de entusiasmos hueros. Es falso el anarquismo que da armas alenemigo común. Y el comunismo autoritario, pese a lo que quieran decirnos hoy día de su evolución, es el enemigo del anarquismo, como es su enemigo el franquismo pese a su «evolución» que se traduce por el permanente estado de alarma debido a la sublevación muda de unos y abierta de otros sectores de la vida nacional española. Al concordato con el Vaticano no puede suceder el concordato con el Kremlin. No se trata de escoger la fuerza que debe matarnos, sino el esfuerzo que debe liberarnos. Ese camino no es la coalición, abierta o larvada con las fuerzas autoritarias, sino la unión que se esfuerza por la libertad adquirida por convicción de ideas, y no una libertad o semblante de libertad, otorgada a condición de mantener el silencio, y arremangada para trabajar como Stajanof a su favor.

Para que el anarquismo se desarrolle, necesita de todos los que le quieran defender y no de aquellos que buscan alianzas dónde no se puede hallar más que opresión. Estos no le son necesarios, porque sin ellos la anarquía «non muore».

Compañeros: Hay que curarse de la «comunistitis».

**FERNANDO FERRER**

*Estos que no pudieron fusilarnos ahora nos indultan*

ACORDEMONOS DE

**S.I.d.**

# DISCOS

*El mercado al por mayor de París ha sido disuelto. Hay otro nuevo en las afueras, que de Rungis le llaman. La novedad ha levantado problemas sociales, que han sido pacientemente resueltos, excepto uno: el de los vagabundos.*

*Y ahí los tenemos desorientados, anhelantes de una readaptación que no encuentran. No se trata de reintegrarse a la industria, al comercio o a la empleomanía; nada de eso. Se trata, si, de reutilizar sus harapos, su mugre, su indolencia en un medio parisino privado de su «vientre» clásico. Las Halles han muerto en los tres distritos primeros para no renacer: para dejar sitio a otras, lejos, a quince kilómetros de su lugar clásico.*

*Hasta aquí el «clochard» parisino no padeció hambre. Servía incluso para descargar camiones a cambio del importe de un par de «litres» de rojo. Los respiros del Metro ofrecían calor en sus parrillas a ras de suelo, representando la pausa «clocharda» con fin a las 2 nocherniegas, su hora del desperezo. A esta hora — media más, media menos — todos los recovecos, los sota-arcos, los soportales, las bocas metropolitanas, se vaciaban de contenido humano en demanda de plátanos, manzanas, dátiles, y toda otra fruta no estrictamente jugosa. La banana, por ejemplo, contiene pan y azúcar. Provisión hecha, a ver ya qué camionero... para el asunto vino.*

*En lluvia, cada «clochard» conocía rincón cubierto. Con un billete mendigado, conseguía el fondo acogedor del Metro. En suma, comida, bebida, y confort relativo. En las Halles nuevas, paredes lisas, frialdad, y desamparo. El problema social de la «cloche», en lugar de extinto, queda agravado.*

*Si un morir de la vagabundancia actual valiera, los diputados no tendrían que devanearse los sesos. Pero, fabricando la sociedad nuevos pobres, los tejedores de leyes no se molestan tampoco.*

*Con entierros gratuitos, la sociedad se considera eximida de más justas soluciones.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

17 AVRIL 1969
NUMERO 552
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Syndicalisme révolutionnaire

Qu'est-ce que le syndicalisme ouvrier ?

Pour répondre à cette question nous allons être amenés à considérer deux formes de syndicalisme, deux façons de concevoir la lutte syndicale :

— le syndicalisme réformiste,
— le syndicalisme révolutionnaire.

La première de ces formes (syndicalisme réformiste) étant représentée par le syndicalisme « officiel » en France, c'est-à-dire par les appareils bureaucratiques des grandes centrales : CGT, CFDT, FO, CFTC, et apparaissant comme le résultat d'un pourrissement du syndicalisme authentique, révolutionnaire, représenté par des minorités syndicales organisées, telle la CNT, et aussi par certaines formes d'action ou d'organisation, par certaines revendications qui se dégagent des travailleurs eux-mêmes dans les périodes de conflit aigu : en mai 1968, par exemple, les mots d'ordre de « gestion ouvrière » ou « autogestion » lancés par les travailleurs à la base et non repris par les bureaucraties syndicales étaient des mots d'ordre syndicalistes révolutionnaires ; de même les occupations massives d'usines avec séquestration de la direction étaient des formes d'action directe syndicalistes révolutionnaires.

Les définitions que donne le dictionnaire des mots « syndicat » et « syndicalisme » reflètent cette opposition entre syndicalismes réformiste et révolutionnaire et permettent de cerner l'opposition fondamentale qui sépare ces deux conceptions et dont le point de départ réside dans le but assigné à l'action syndicale :

— un « syndicat » serait un « groupement formé pour la défense d'intérêts économiques communs : syndicalisme corporatif... »
— le « syndicalisme » constituerait une « théorie » politique sur le principe « syndicaliste ».

Entendons-nous tout de suite sur le qualificatif de « politique » appliqué à la théorie syndicaliste. Ce terme n'a rien à voir, précisons-le bien, avec l'ensemble des institutions parlementaires du système bourgeois qui conduisent à constituer des partis menés par des politiciens professionnels, à désigner des députés occupés à faire carrière et se préoccupant peu de leurs électeurs et à mener une lutte pour la conquête du pouvoir politique par une minorité qui, par le biais du gouvernement conquis légalement entend substituer sa propre domination à celle existant auparavant.

Non, le terme de théorie politique appliqué au syndicalisme signifie qu'ayant compris précisément que les partis politiques ne visent qu'à assurer leur propre pouvoir sur les masses laborieuses, les travailleurs ont conçu le projet de s'organiser eux-mêmes non pas comme parti pour conquérir le parlement bourgeois par la voie d'élections truquées par définition, mais pour assurer matériellement la transformation radicale du système économique et, par là même, le bouleversement des structures politiques. Le syndicalisme, ce sont les travailleurs qui, délaissant les partis politiques bourbeux, prennent en main leurs propres affaires, se coalisent entre eux pour constituer des groupements de lutte qui visent à transformer radicalement leurs conditions de vie, à supprimer leur condition d'exploités.

La société dans laquelle nous vivons, la société capitaliste, est fondée sur l'intérêt financier, sur le profit pour quelques uns et, par là même, restreint les possibilités de consommation et de confort des travailleurs. Dans une telle société, les groupements professionnels ont des intérêts opposés parce que, les capitalistes cherchant toujours à sauvegarder le taux de profit, ce que les uns obtiennent comme avantages immédiats (augmentations de salaire, etc...) est nécessairement pris sur le dos des autres travailleurs. A la limite, ce qu'un groupement professionnel peut obtenir comme avantages est pris sur son propre dos : par exemple si les syndicats des transports ferroviaires obtiennent une augmentation de salaire importante, celle-ci va se répercuter sur le prix de transport des marchandises et va aboutir à une hausse de certains produits (qui peut d'ailleurs entraîner une hausse générale des biens de consommation) ce qui fait que ce qu'on obtient en tant que producteur nous est repris en tant que consommateur.

Le rôle du syndicalisme ne peut donc résider dans la défense d'intérêts professionnels, d'intérêts particuliers mais bien dans une contestation globale de la société de profit parce que le seul intérêt véritablement commun à tous les travailleurs c'est l'abolition du profit et du salariat et la mise en place d'une économie visant à satisfaire les besoins de tous avec le minimum d'efforts. Dans cette optique, qui est celle du syndicalisme révolutionnaire, se trouve véritablement réalisée l'unité des travailleurs, de tous les travailleurs.

Bien entendu, cela ne signifie pas que le syndicalisme devrait être organisé en dehors du cadre professionnel du lieu de travail. Le syndicalisme est précisément le regroupement des individus en organes de défense sur le lieu de travail pour un certain nombre de raisons à la fois d'ordre tactique et d'ordre théorique. Mais, à travers la situation particulière dans une entreprise, le syndicalisme authentique doit viser la dénonciation de l'ensemble de l'organisation sociale et préparer à la lutte non pas pour obtenir des avantages particuliers à l'entreprise mais pour transformer les structures sociales et, par là même, la situation dans l'entreprise.

## Bonne réunion à Lorient

Cette réunion tenue le 30 mars avec la présence de camarades nantais, vannetais, lorientais et brestois fût intéressante ; avec toutefois un regret de constater l'absence des Rennais ; mais nous espérons que ce n'est que partie remise et que la prochaine fois, ils seront des nôtres et pas eux seuls, mais avec d'autres camarades de villes comme Saint-Nazaire.

Elle se déroula en deux parties. La première consacrée à la S.I.A., la seconde à la CNTF. Concernant la SIA, pour permettre une meilleure coordination des activités des sections et individualités de l'Ouest, fut constitué un comité régional laissant à chaque section le soin de prendre toute initiative. Des adresses furent fournies au camarade désigné. Deux motions furent adoptées :

La première saluant les opprimés du monde entier et invitant tous les amis de cette région à unir leurs efforts de solidarité ; l'autre sous la forme de lettre adressée à l'Union locale CGT de Lorient, protestant contre la brutalité de son service d'ordre contre des manifestants arborant des drapeaux noirs et rouges le 11 mars, lui faisant remarquer qu'ils furent les emblèmes des martyrs de Chicago d'où partit le 1er Mai et des fondateurs de la CGT (1895) (1906) et que la charte de la CGT admet la diversité d'opinions dans son sein.

La deuxième partie fut consacrée à la CNT. Les camarades nantais et lorientais qui y sont déjà affiliés en partie, ceux de Brest parlèrent de la décision du bureau confédéral de la CGT dictant à ses hauts fonctionnaires d'agir contre les éléments « gauchistes » dans leur partie respective, ce qui suppose des exclusions accompagnées d'épithètes coutumières.

Les choses se présentant plus nettement, il est admis que tout doit être fait pour l'implantation et le renforcement de la CNT en notre région. Ce sera une question d'énergie, de volonté pour chacun, car il faut s'attendre à des attaques injurieuses de la part des suppôts des « tzars » moscovites, qui sentent faiblir leur influence dans tous les secteurs.

Une décision fut prise de se réunir de temps en temps à Lorient, considéré lieu le plus central.

**A. LE LANN**

Nota. — Le sieur Jacques Duclos, membre influent du PC, président des « Amis de la Commune », à l'occasion du 18 mars et du référendum, n'hésite pas à salir les « gauchistes » en insinuant qu'ils sont managés par le gouvernement et se permet d'attaquer vilement les « communards » se réclamant de Proudhon.

Dans un numéro récent du « Monde Libertaire », le camarade Berthier l'a secoué vigoureusement ; il sied mal à un pareil individu se déclarant ami de la « Commune » de baver sur ceux qu'il veut paraître glorifier.

Autre chose : Concernant l'éperonnage du porte-avions « Foch » de l'îlot « Les Parquettes », le 17 mars, ce n'est que 15 jours après, le 1er avril que dans la presse locale, l'Amirauté brestoise informa la population qui le savait d'ailleurs, de ce qui était arrivé à ce navire, mais disant n'avoir pas de commentaires à faire.

Contribuables : vous avez le droit de payer les « conneries » de ces messieurs, sans avoir des explications. Les officiers de marine se vengeront sur leurs subordonnés ; un béret, une coupe de cheveux et autres leur serviront de prétexte pour assouvir leur dépit de n'avoir pu étouffer l'affaire du « Foch ».

## Le rôle des anarchistes

Dans ce drame, où une révolution de type libertaire fut transmuée en son contraire, quel rôle jouèrent les anarchistes russes ? La Russie n'avait guère de traditions libertaires. C'était à l'étranger que Bakounine et Kropotkine étaient devenus anarchistes. Ni l'un ni l'autre ne militèrent jamais comme anarchistes en Russie. Quant à leurs œuvres, elles avaient paru, au moins jusqu'à la Révolution de 1917, à l'étranger, souvent même en langue étrangère. Seuls quelques extraits en avaient été introduits clandestinement, difficilement, en Russie, en quantités très restreintes. Toute l'éducation sociale, socialiste et révolutionnaire des Russes n'avait absolument rien d'anarchiste. Tout au contraire, assure Voline, « la jeunesse russe avancée lisait une littérature qui, invariablement, présentait le socialisme sous un jour étatiste ». L'idée gouvernementale habitait les esprits : la social-démocratie allemande les avait contaminés.

Les anarchistes n'étaient « qu'une petite poignée d'hommes sans influence » ; tout au plus quelques milliers. Leur mouvement, toujours selon Voline, était « encore bien trop faible pour avoir une influence immédiate et concrète sur les événements ». En outre, ils étaient, pour la plupart, des intellectuels, de tendances individualistes, trop peu mêlées au mouvement ouvrier. Nestor Makhno, qui, avec Voline, fit exception et, dans son Ukraine natale, œuvra au cœur des masses, écrit, sévèrement, dans ses Mémoires, que l'anarchisme russe « se trouva en queue des événements et même parfois tout à fait en dehors d'eux ».

Pourtant il semble y avoir quelque injustice dans ce jugement. Le rôle des anarchistes ne fut nullement négligeable entre la Révolution de Février et la Révolution d'Octobre. Trotsky en convient à plusieurs reprises au cours de son *Histoire de la Révolution russe*. « Hardis » et « actifs » malgré leur petit nombre, ils furent des adversaires de principe de l'assemblée constituante à un moment où les bolcheviks n'étaient pas encore antiparlementaires. Bien avant le parti de Lénine, ils inscrivirent sur leurs drapeaux le mot d'ordre : *Tout le pouvoir aux soviets*. Ce furent eux qui animèrent le mouvement de socialisation spontanée du logement, souvent contre le gré des bolcheviks. Ce fut en partie sous l'impulsion de militants anarcho-syndicalistes que les ouvriers s'emparèrent des usines, avant même Octobre.

Pendant les journées révolutionnaires qui mirent fin à la république bourgeoise de Kerensky, les anarchistes furent à la pointe du combat militaire, notamment au sein du régiment de Dvinsk qui, sous les ordres de vieux libertaires tels que Gratchoff et Fedotoff, délogea les « cadets » contre-révolutionnaires. Ce fut l'anarchiste Anatole Gelezniakoff, avec l'aide de son détachement, qui dispersa l'assemblée constituante : les bolcheviks ne firent que ratifier le fait accompli. De nombreux détachements de partisans, formés par des anarchistes ou conduits par eux (ceux de Mokroussoff, de Tcherniak et autres), luttèrent sans trêve contre les armées blanches, de 1918 à 1920.

Il n'y eut guère de ville importante qui ne comptât un groupe anarchiste ou anarcho-syndicaliste diffusant un matériel imprimé relativement considérable : journaux, magazines, tracts, brochures, livres. A Petrograd deux hebdomadaires, à Moscou un quotidien avaient un tirage de 25.000 exemplaires chacun. L'audience des anarchistes s'accrut au fur et à mesure que la Révolution s'approfondit, puis se détacha des masses.

Le 6 avril 1918, le capitaine français Jacques Sadoul, en mission en Russie, écrivait dans un rapport : « Le parti anarchiste est le plus actif, le plus combatif des groupes de l'opposition et probablement le plus populaire (...). Les bolcheviks sont inquiets. » A la fin de 1918, affirme Voline, « cette influence devint telle que les bolcheviks, qui n'admettaient aucune critique, et encore moins, une contradiction, s'inquiétèrent sérieusement». Pour l'autorité bolchevique, rapporte Voline, «tolérer la propagande anarchiste équivalait (...) au suicide. Elle fit son possible pour empêcher d'abord, interdire ensuite, et supprimer finalement, par la force brutale toute manifestation des idées libertaires».

**DANIEL GUERIN**

## ASSEZ !

Merde, merde, merde ! Allons-nous continuer comme cela longtemps ? Allons-nous plus longtemps nous laisser berner, manœuvrer ?

Nous vivons dans un monde absurde où le chômage et la pénurie de main d'œuvre se cotoient, où l'abondance et la disette vont ensemble, etc. Pour justifier ces contradictions, on construit de savantes théories : les économistes bourgeois s'en donnent à cœur joie : ils érigent en lois immuables ce qui n'est que la logique sordide du profit, l'appétit de puissance financière de quelques uns.

A tous les niveaux on nous appelle à participer à cette absurdité : au niveau de l'appareil d'Etat par les élections législatives, au niveau régional (référendum), au niveau des entreprises par la participation à un syndicalisme de dialogue qui n'est qu'une caricature du véritable syndicalisme.

Quel est le rôle du syndicalisme « officiel » ou réformiste ? Adapter les travailleurs aux exigences des exploiteurs, du patronat et de l'Etat, s'interposer entre la volonté de lutte des exploités et les exploiteurs eux-mêmes, éviter les heurts violents qui pourraient remettre en cause le système d'exploitation lui-même. C'est bien le rôle qu'il a joué en mai-juin 1968 et qu'il continue à remplir sous l'impulsion de quelques bureaucrates qui ont déjà leur place dans le système d'exploitation.

Assez !

Le syndicalisme, ce n'est pas cela, ce n'est pas un dialogue sans fin entre prix et salaires, une tentative toujours avortée de grignoter les profits... Le véritable syndicalisme s'en tient à cette constation fondamentale : la société capitaliste ne peut profiter qu'aux capitalistes : vouloir la réformer ne peut mener à rien ! Il faut la détruire si l'on veut supprimer l'asservissement des travailleurs au profit.

Quelques bureaucrates syndicaux, jugés par l'Etat comme « représentatifs » de la classe des exploités, ergotent incessamment avec les exploiteurs pour savoir si la prochaine augmentation générale des salaires atteindra 2 ou 2 et demi pour cent ; à quoi cela sert-il puisque les travailleurs savent fort bien, surtout depuis mai 68 que les prix sont tout prêts à rattraper et dépasser toute augmentation de salaire... Cessons ce jeu absurde dans lequel le travailleur a l'impression de lutter contre le vide.

Nous possédons la force collective qui nous permet, quand cela nous plaît, d'arrêter le travail, de stopper notre propre exploitation ; cette force, utilisons-là. C'est notre seule arme efficace mais elle est réellement efficace, on a pu s'en apercevoir en mai-juin 1968 quand le patronat s'est précipité pour négocier devant la poussée des travailleurs.

Mais l'arrêt de travail pur et simple n'est que l'aspect négatif de la grève : il signifie la volonté des travailleurs de ne plus travailler dans l'exploitation mais rien de plus et, faute d'aller de l'avant, le mouvement s'éteint. Il faut aller au-delà : les usines appartiennent à ceux qui les font marcher, les usines appartiennent à tous : pour passer du capitalisme au socialisme, de la grève purement négative à la grève constructive il faut remettre en marche les usines sur d'autres bases de fonctionnement et pour un autre but que le but capitaliste de la réalisation du profit :

Aussi, lors de prochaines grèves : assemblée générale des travailleurs de l'usine,

— pour la désignation d'un comité de gestion ouvrier chargé de remettre en marche l'établissement dans le but de satifaire les besoins de tous,
— pour la mise en place d'un système d'auto-défense destiné à résister non seulement aux forces capitalistes (CRS, etc.), mais aussi aux tentatives des bureaucrates de restituer l'établissement à ses fonctions capitalistes.

**YVES**

## AGIR

Aujourd'hui, les bureaucrates syndicaux, qui ont accaparé les directions des syndicats « représentatifs », déconseillent toutes formes d'action à la veille du référendum gaulliste. Hier, il ne fallait rien faire avant le « rendez-vous de mars », les négociations de Tillsit qui, comme on le sait, n'ont rien donné.

En mai 1968, alors que tous les travailleurs, mobilisés à la base et unis, pouvaient vaincre, les bureaucraties syndicales, inféodées aux bureaucraties politicardes, se sont arrangées pour désamorcer le mouvement, briser petit à petit la grève générale.

Allons nous longtemps jouer à ce petit jeu : hausse des salaires, hausse des prix, négociations au sommet qui ne débouchent sur rien de positif, actions sans lendemain tout juste bonnes à décourager les travailleurs ?

La preuve est amplement faite que les exploités ne peuvent espérer améliorer leur situation en conservant le système actuel fondé sur la recherche du profit, organisant le gaspillage systématique pour conserver les marges de bénéfices pendant qu'une partie de la population (jeunes chômeurs, retraités, etc...), n'a pas le strict nécessaire.

Négocier dans ces conditions c'est trahir, c'est mettre les travailleurs sans défense entre les mains des capitalistes, et de l'Etat qui manient prix et salaires comme ils l'entendent et s'arrangent toujours pour qu'en définitive rien ne soit changé.

Que font les bureaucraties syndicales en négociant et en interdisant aux travailleurs d'agir ? Elles apportent au capitalisme les justifications dont il a besoin vis-à-vis de la population ; elle l'aident à surmonter ses propres contradictions, à s'adapter à chaque situation explosive sans pour autant renoncer au profit : devant des centaines de milliers de chômeurs par exemple, au lieu d'imposer le plein emploi, la réduction des horaires de travail sans diminution du pouvoir d'achat et amener ainsi les travailleurs à bénéficier réellement des progrès techniques dont ils sont les principaux artisans (automation) ; les bureaucraties syndicales, au lieu de cela acceptent de considérer le chômage comme un fait accompli, comme quelque chose de normal et ergotent sur des indemnités de chômage qui font des travailleurs sans emploi de véritables mendiants, à la charge de la société, alors qu'ils ne demandent qu'à travailler mais pas à n'importe quelles conditions.

Au début du siècle, lorsque le syndicalisme n'était pas encore pourri par la bureaucratie, les travailleurs trouvaient d'eux-mêmes les formes de lutte adaptées : pour obtenir la journée de huit heures ils savaient qu'il n'y avait qu'un moyen : la prendre soi-même et au lieu de discuter sans résultat, ils abandonnaient tous ensemble chaque jour le travail au bout de huit heures : c'est cela l'action directe et c'est la seule arme que puissent utiliser efficacement les travailleurs.

**SEVY**

## CAISSE DE SOLIDARITÉ

« *Solidarité Bordeaux* » (8e *liste*)

U. L. Limoges, 60 ; D. Montagut (Sens), 20 ; J. Alvaro (Sens), 10 ; J. Toledo (Nîmes), 100 ; U. L. Béziers et un groupe de jeunes, 240 ; R. Aguilas (Mazamet), 59 ; Sveriges Arbetares Centralorganisation (Stocholm), (500 curonnes suédoises) 478 93 frs.

Total de la 7e liste : 967 93 frs.

Total des listes précédentes : 5 644 00 frs.

Total des souscriptions comptabilisées : 6 611 93 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). — CCP Paris 20.990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

## Môssieur Séguy, sénateur en puissance

Môssieur Séguy tente de se servir des événements de mai 68 pour diviser un peu plus les travailleurs. Il procède avec l'aide de la propagande du pouvoir gaulliste à faire diffuser, par la radio et la télévision, ses discours comme celui de Pamiers déclarant que les « gauchistes » sont de sombres provocateurs.

Séguy reprend la sempiternelle rengaine que « l'unité ouvrière n'est possible que dans la CGT ».

Nous faisons simplement remarquer que l'unité était en marche en mai 1968 et que c'est lui, Séguy, uniquement lui, qui a tout mis en œuvre pour la briser parce que cette unité se faisait par-dessus, en dehors et contre lui.

Partout depuis mai 68 la CGT a laissé des plumes et ce n'est pas uniquement par l'activité des « gauchistes » et des anarchistes. mais surtout parce que Môssieur Séguy a orchestré les tripatouillages de Grenelle pour briser l'élan révolutionnaire du prolétariat.

Les travailleurs qui réfléchissent un peu ont jugé la CGT de Môssieur Séguy. Le patronat et le pouvoir gaulliste sont heureux de maintenir au sein du mouvement syndical français une centrale comme la CGT aux ordres du P.D.-G. Séguy fixant son orientation sur les nécessités politiques imposées par Moscou avec laquelle il est possible de combiner sur le dos des travailleurs.

Aujourd'hui la CGT appelle à dire NON au référendum gaulliste mais si le OUI l'emporte, Môssieur Séguy sait parfaitement qu'il aura son fauteil de senateur.

Camarades qui êtes encore à la CGT, cela ne vous donne pas envie de degueuler?

**R. J. SOURIANT**

## A bas toutes les prisons !

La société moderne de consommation construit, paraît-il des prisons modèles ! La construction de ces lieux est plus rapide que celle des logements.

Dans ce monde de fous la prison est devenue une institution, une raison d'Etat des puissants.

Il ne passe pas une journée sans jeter en prison des centaines d'individus. Les uns pour raison politique, les autres pour ce qu'on appelle le droit commun.

Dans un cas comme dans l'autre quelle qu'en soit la raison invoquée, la prison ne peut être admise comme une solution.

La prison politique est la preuve de l'incapacité, de l'inutilité, du nonsens des gouvernements de toutes couleurs. On voit souvent ceux qui étaient en prison hier prendre le pouvoir et mettre à leurs places ceux qui les y avaient mis et aussi, bien souvent, d'autres qui avaient protesté simplement contre l'emprisonnement des uns et des autres.

On a même vu, en particulier, des chefs d'Etat africains qui firent un séjour dans les prisons de l'Etat français reçus par la suite, par le ministre qui les avait fait enfermer, avec « les honneurs dus à leur rang ».

La prison de droit commun est aussi une preuve d'incapacité de la société de profit. Nous n'évoquerons pas le cas de l'assassin sadique ou du truant meurtrier dont le cas relève uniquement de la médecine psychiatrique. Examinons seulement le cas de la vie courante. L'homme qui tue par accident, c'est le cas du garde-barrière qui s'est endormi, est immédiatement jeté en prison, isolé de ses amis et de sa famille, qui pourraient le conseiller et l'aider à réparer son instant de faiblesse. Mais si la faiblesse est humaine, pour les maitres de la société elle n'est qu'un prétexte de vengeance et de profit.

Un individu qui passe des jours, des semaines ou des mois en prison ne peut pas être en mesure de réparer son erreur, si erreur il y a, ou son instant d'inattention ; il en sortira profondement humilié ou animé d'un désir de vengeance. Dans bien des cas, son absence plongera sa femme et ses enfants dans la misère, sans pour cela redonner vie à la victime.

Mais la société, elle, se sera bien vengée. Elle poursuivra cet homme pendant toute sa vie, en le maintenant sous la peur de retourner en prison, elle en fera un robot, un esclave qui naura plus que le droit d'obéir.

Et que dire de l'homme jeté en prison pour avoir fait des dettes qu'il n'a pas pu payer ?

La prison est comme la syphilis de la société.

Nous devons lutter pour la suppression des prisons, de toutes les prisons, vestiges immondes d'une société moyen-âgeuse.

Un pays qui entretien des prisons, qui en construit de nouvelles est un pays décadent.

A bas toutes les prisons !

**JEAN ARGENCES**

**Date à retenir:**

## Le Dimanche 20 Avril

**Grande Journée de Solidarité au**

## PALAIS DE LA MUTUALITE

**à PARIS**

Le matin à 9 heures : **Grand Meeting Antifasciste, de soutien et de solidarité envers les étudiants et travailleurs d'Espagne,** avec la participation de: *Yves Dechezelles, Raymond Berthou, Henri Bouyé, Michel Foucault, Daniel Guérin, Un étudiant, Francisco Isgleas et Federica Montseny.*

L'après-midi à 14 heures : **Grand Gala de la Solidarité,** avec un programme de choix.

C'est une organisation C. N. T. française.

## COMMUNIQUE

Appel à tous syndicalistes, anarchistes, libres-penseurs et toutes personnes d'esprit libre de l'Ouest.

Le 30 mars, à Lorient, des militants de la Solidarité Internationale Antifasciste (SIA), de Nantes, Vannes, Brest, Lorient, après avoir fait le point de la situation tant en France que dans le monde entier, saluent toutes les victimes des gouvernements, du patronat, du militarisme. surtout les peuples luttant contre le pouvoir totalitaire, dont Franco, à nos portes donne un exemple.

Dans les circonstances présentes, nul être humain digne de ce nom, ne peut rester insensible à tous les appels lancés par les persécutés.

De notre cohésion doit jaillir un renouveau de cette puissance qui fit reculer bien des gouvernants dans leurs agissements criminels ; les cas d'Elisée Reclus, de Dreyfus, de Rousset, d'Ascaso, Durruti, Jover, de Maxime Gorki, de Maria Spiridinova sont des exemples historiques.

Si, en France, de Gaulle et consorts parlent haut, c'est uniquement en raison de la faiblesse de réaction contre leurs procédés arbitraires. Il est temps que chacun de vous tous prenne conscience du rôle imparti à chaque individu, homme ou femme.

La SIA, organisation de solidarité et de combat, par-dessus frontières et races, vous appelle à grossir ses rangs. Là où elle n'existe pas, avec vos amis locaux, cantonaux, voire départementaux, concertez-vous pour la constituer. Là, où elle existe, venez la renforcez, apportez votre soutien.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire du Comité Regional : Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde ; 29N Brest.

**Editions A. I. T.**
**Le Syndicalisme révolutionnaire**
**Biographie d'Emile Pouget**
**En vente : C. N. T. Prix, 1,80**
**C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris**

# Area mundial

### ISLA ANGUILA

EN 1967 el poder inglés declaró en independencia vigilada el triángulo isleño Kitts-Nevis-Anguila (Pequeñas Antillas), con gobierno asentado en Kitts presidido por el tostado Bradshaw, con sujeción no prescrita, pero efectiva, de las mini-islas Nevis y Anguila. Toda aportación y toda iniciativa inglesa Tostado Bradshaw las aplicaba con abuso a su Kitts, dejando Nevis y Anguila en condición de parientas pobres. En marzo último Anguila se rebeló declarando, a su vez, su independencia frente a la dependencia a que la sometia Bradshaw. El hombre visible de Anguila ha sido Ronald Webster.

Tostado Bradshaw recurrió a la nación «protectora», Inglaterra, y hi corto ni perezoso el gobierno de Su Graciosa (no tanto como eso) Majestad, procedió a la invasión armada de la isla insurgente ocupándola «heroicamente» para avasallar a sus 8.000 habitantes (ni uno más) en provecho de la Federación tripartita dominada por la corte tribal de Kitts. Como es de prever, los negros anguileses repugnan el dominio del Tostado a través de los «dreagnouts» ingleses.

Por tratarse de un problema cuantitativamente mínimo, la prensa mundial da color zarzuelero al asunto. Sin embargo, y dimensiones territoriales aparte, en el aspecto humano el caso liberador de Angulla tiene importancia, y la moral que del mismo podría sacarse no está lejos de ser ejemplarisima. Un derecho tanto valor guarda en un individuo como en mil individuos, y un anhelo de independencia razonada tanto vale en Anguila (8.000 habitantes) como en Cuba (8.000.000 de habitantes) ponemos como ejemplo. Y si importante es el derecho inglés con todo su atuendo guerrero, importante es el derecho del anguilano con sólo su lanza de bambú.

Bien sabemos que la argumentación civilizada quiere que las naciones no se disgreguen, no se minimicen a fin de evitar el caos. Lo que no demuestra la civilización esa, es la disposición de las patrias mayores a entenderse entre ellas a fin de evitar injusticias en su mismo seno y eso frecuente de agredirse salvajemente y espantosamente unas a otras por dificultades de frontera o por ambiciones comerciales y políticas. Una guerra mundial cuesta 50 millones de vidas y un promedio de 200 millones de heridos, amén de las pérdidas industriales, y las urbanas que se pueden cifrar en 25 Londres enteros. En cambio, una «conflagración pequeño antillana, con ser necesariamente evitable, podría ocasionar la pérdida de 50 vidas y el incendio de unos aduares de barro y paja, dos dramas estúpidos de la humanidad, pero de proporciones materiales incomparables.

Si los pobladores de Anguila se declararan por la vida libre, nuestra simpatía seria total para ellos. Si su estado de independencia se confirmara pese a la intervención inglesa, y adoptaran, los anguileses, la viciosidad de la vida estatal, lo sentiríamos por ellos, pues la redención del hombre está en la vida nueva, libre, llevada en común, no en la sujeción a la existencia fracasada del capitalismo y del comunismo autoritario.

### DEFECCION DE UN GUERRILLERO

Las agencias de información internacionales han dado excesiva extensión al hecho de que uno de los lideres de la insurrección mozambiqueña, Lázaro Cavandame, de la tribu Maconde, se haya entregado «incondicionalmente» a las autoridades portuguesas del puesto militar de Nangade, cercano al rio Rovuma que establece frontera entre Mozambique y Tanzania. Según parece, la defección de Cavandame ha sido seguida por varios notables de la rebelión pertenecientes a dicha tribu, circunstancia que no acredita, empero, la rendición de los 60.000 hombres que Cavandame acaudillaba.

De las declaraciones de este jefe arrepentido se deduce que ha sufrido un serio desengaño a causa de furiosas disensiones existentes entre las fuerzas populares dispuestas a batir al ocupante portugués por todos los medios. El Frente común («Frelimo») va siendo minado por las intrigas comunistas, cuyo partido, como en todas las partes del mundo donde se pelea a una dictadura, va por derrocar a la presente para establecer la suya propia, en cuyo caso — asaz repetido — los rebeldes por la causa de la libertad se ven constreñidos a combatir por una idea que no es la suya, a trabajar, exponiendo la vida, por el triunfo que puede serlo de Mccú o de Pekin, pero no del pueblo alzado en armas contra la tirania del lugar.

Por lo visto, Cavandame quedó muy afectado por el asesinato del doctor Morlane, otro insurrecto notable, perpetrado por la fracción comunista es Daar el Salaam. El lider maconde observó, además, que todas las operaciones sangrientas, de desgaste, el Frelimo las confiaba a la tribu Maconde, concluyendo Cavandame, en sus reflexiones, que el comunismo trataba de anular a su fuerza para, una vez impuesta una paz victoriosa a los portugueses, imponer la ley marxista en lugar del régimen de vida escogido por los mozambiqueños.

El pensamiento de Cavandame es justo. Lo que no va a eximirle, empero, de culpas ante la población insurrecta a causa de una defección que los comunistas explotarán aviesamente como sólo ellos saben hacerlo. Ellos han colocado a Cavandame y a sus seguidores en el impase para luego explotar la circunstancia a favor suyo. Mas lo cierto es que este personaje ya fue, antes de la rebelión declarada en 1957, un elemento de prestigio en socialismo libre y autóctono, cosa que se demuestra citando las realizaciones de trabajo colectivista en los terrenos de la poderosa tribu Maconde. Fundado el «Frelimo», se integró a él a invitación de sus fundadores, por creer que el Frente común de la rebelión acreditaría la obra social maconde mejor que los ocupantes portugueses. Al verse «utilizado» con los suyos con riesgo de perder... en plena victoria, Cavandame se ha desanimado y enfriado negociación secreta con el enemigo, no en plan de reconocimiento de la ocupación lisboeta, sino por abandono de una ambición popular que el marxismo hace imposible.

Cuanto se diga ahora desde Moscú, Pekin y Lisboa, puede resultar amañado y falacioso.

# ANTENA

### LLUVIA SANA

SEVILLA. — A causa del mal tiempo, no sacaron la Macarena a la procesión del viernes santo. Como salieron otras cofradías, el vulgo cree que el encierro viernesantista de la «Maca» no se debe al miedo de que se enfrie, sino de que la despojen de las joyas tal como ocurrió hace dos años.

CADIZ. — La procesión de la «buena muerte» fue anulada a causa de la lluvia. La verdad es que la gente prefiere la vida mala a la muerte buena.

GERONA. — Llovió a torrentes y la procesión negra tomó pánico, pues el rio Oñar, peligrosamente desbordado, iba a su encuentro. La teateria regresó a casa remojada y temblorosa.

BARCELONA. — A la procesión de la muerte ajena asistieron 4.000 paraguas sostenidos por fieles que murmuraban del cielo.

MALAGA. — Procesión para turistas con atracciones medievales. Contra lluvia, los conductores del paso Cristo del Amor y María Santisima tomaron ron, y por haberse caído con el tabernáculo éste fue retirado antes de tiempo. Arremetió la lluvia, y los seis pasos restantes precipitaron los mismos, y la fiesta se cerró con grave desencanto y desorientación de forasteros. Moraleja: la fe no resiste remojones.

### MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID. — Ciento setenta empresas o empresarios españoles se han declarado en suspensión de pagos a lo largo de todo el pasado 1968, según los ultimos datos del Instituto Nacional de Estadística. De ellas, 89 eran individuales y 75 anónimas. La causa principal de la suspensión ha sido la falta de liquidez (en 84), seguida de la insolvencia temporal. La actividad económica a la que se dedicaban la mayoria (90) era las industrias manufactureras, seguidas de las del comercio.

Durante el año 1968, 51 empresarios o empresas se declararon en quiebra en España, en cuatro más hubo conclusión de quiebra.

### MENOS ESPAÑA

SANTA ISABEL. — Continúan las operaciones de embarque de súbditos españoles. Tras la salida del buque «Ciudad de Toledo», que zarpó de este puerto con mercancia y 160 pasajeros, permanecen aquí los barcos «Villa de Bilbao» y «Ernesto Anastasio», que se espera transporten 400 españoles más.

Se calcula que, una vez realizados estos embarques, permanecerán voluntariamente en Fernando Poo unos 600 españoles.

Por su parte, la compañía «Iberia» mantendrá servicios regulares con Guinea Ecuatorial y asegurará los vuelos entre Santa Isabel y Bata. A partir del lunes próximo continuarán los vuelos Madrid-Santa Isabel, que saldrán de Barajas por la noche para llegar a Fernando Poo en la mañana del martes y regresar el mismo día.

### DE LA MISMA CAMADA

MADRID. — El presidente del Istiqlal, Allai El Fassi, ha ofrecido una recepción en su domicilio al teniente general García Valiño, ex alto comisario de España en la Zona Norte, que se encuentra en visita privada en Marruecos acompañado de su esposa.

Asistieron al acto numerosas personalidades políticas, entre ellas Si Mohamed Charkaui, ex ministro de Asuntos Exteriores y de Economía y ex embajador en Paris; Si Abdelkeoir El Fassi, ex embajador en Moscú y otros, así como varios miembros del Consejo ejecutivo del Istiqlal.

### CRISTO ARRIBA Y ALMENDRA ABAJO

LERIDA. — Fuertes preces hubo en la provincia a principios de marzo y fuertes heladas desató el cielo a fines del propio mes tercero; al extremo de haberse perdido un 95 % de la cosecha de almendras en Tárrega, Borjas Blancas, Juncosa, Granadella, Pobla de Ciérvols, Cervià, Vilosell, etc. Luego se ha presentado la lluvia persistente e impertinente que acaba de hacer más trágico el desolado panorama de nuestra agricultura.

### DEL NARANJAL A SUS LABIOS

MADRID. — La reciente medida adoptada por el Mercado Común para rebajar en 40 por 100 los aranceles comunitarios a las naranjas españolas, «representará un alivio para nuestras exportaciones», dice «Valencia Fruit» y añade: «Pero queda bien entendido que sólo un alivio. Primero, porque existen países terceros que gozan de «preferencias» mayores, como Marruecos. Ello, sin hablar de las posiciones más preferentes de quienes son miembros, como Italia o asociados, como Grecia. Y, segundo, porque nuestros problemas naranjeros, en su vertiente exterior, no dependen sólo — ni en su mayor parte — de las posiciones que se adoptan en Bruselas, sino de las que se adopten en Madrid y en Valencia».

### QUE VENGAN LOPEZ Y ROYANO Y LO VEAN

MADRID. — Los empleados de la central y otras dependencias del Banco Hispano Americano de Madrid realizaron en la mañana del dia 5 una concentración simultánea de quince minutos, protestando la intransigencia manifestada por las empresas bancarias en las deliberaciones que vienen desarrollándose para concertar un nuevo convenio colectivo sindical. Una hora después, los mismos empleados guardaron unos minutos de silencio en señal de protesta por lo que consideran desafortunada actuación de los representantes sociales en la negociación del citado convenio, que fue denunciado hace seis meses ya que — nos dicen — no han alcanzado los niveles de mejoras conseguidos en otras ramas laborales.

### EN EL MUNICIPIO Nº 1 DE ESPAÑA

MADRID. — Croquis de una sesión municipal servido por el diario «Arriba» del 6 de abril:

Algunas sesiones municipales — y particularmente la sesión celebrada el pasado viernes — se han desarrollado a un nivel ínfimo, de tertulia de casino o de asamblea circense. No exagero ni un ápice; en la última reunión, un edil solicitó el uso de la palabra para hacer un chiste en público. Y, además, malo. Unicamente para eso. No sé si a esta utilización de la asamblea podrá llamársela o no abusiva. Lo que no parece discutible, en cambio, es que el nivel de una Corporación que representa a la capital de España, debe alcanzar una mayor jerarquía.

### LA EVACUACION DE FERNANDO POO

SANTA ISABEL DE FERNANDO POO. — El sábado, 5 de abril, finalizó la evacuación de las fuerzas españolas que se encontraban destacadas en la Guinea Ecuatorial, con la salida de las últimas unidades de la Guardia Civil de Santa Isabel.

También se ha realizado la salida de los últimos españoles civiles que voluntariamente han deseado regresar a la patria.

Con anterioridad había finalizado dicha evacuación, tanto de las citadas fuerzas como de los paisanos que residían en la zona continental de Bata, en Río Muni.

Sólo ha quedado un grupo de españoles que, de manera voluntaria ha decidido permanecer en Guinea Ecuatorial.

La Guardia Civil embarcó en el barco «Ernesto Anastasio» con destino al puerto de Cádiz, vía Canarias.

### ESTALLIDOS

MADRID. — En las afueras de esta ciudad estalló un coche «Morris», muriendo dos jóvenes que se encontraban dentro del mismo. La autoridad atribuye la desgracia a la explosión fortuita de un artefacto, y de ahí a considerar terroristas a las dos víctimas no media ni un centímetro. Los dos infortunados jóvenes se llamaban Joaquín Artajo Garro y Alberto Asurmendi Arina.

En San Sebastián una bomba hizo explosión en una subcentral eléctrica de Izarte. Daños por valor de un millón de pesetas.

### TRIBU SUPRE IGUAL A TOP

MADRID. — El Tribunal Supremo ha aprobado tres sentencias políticas del Tribunal de Orden Público, a saber: Contra el estudiante barcelonés Nicolás Pastor Gallego por haber asistido a una pequeña manifestación contra la guerra del Vietnam. Tres meses de arresto. Contra Gerardo Iglesias, Manuel García, José González, Manuel Valentín, Higinio González y Joaquín Oscar, Martín Fraga y Alfonso Ballina, por haber participado en la huelga minera de enero de 1967, penas de dos años y 10 000 pesetas de multa, a 4 años, dos meses y un día de prisión. En fin, por propaganda ilegal («Libertad para Galicia») seis meses y un día de prisión y 15 000 pesetas de multa al ciudadano que divulgó la hoja.

Ante lo cual, ¿quién niega la existencia del fascismo en España?

### SIN EL ESTADO DE EXCEPCION CONTINUAN ASALTOS DOMICILIARIOS

SAN SEBASTIAN, (OPE). — Una semana después de haber sido levantado el estado de excepción, continuaban los registros domiciliarios en Guipúzcoa.

El estado de excepción, como se sabe, fue impuesto en Guipúzcoa en agosto del año pasado, a raiz del asesinato del policía torturador Manzanas, y oficialmente fue levantado el día 26 de marzo lo mismo en Guipúzcoa que en el resto de los territorios del Estado español. Pero si quiza en otras partes la policía ha puesto fin a sus actividades «excepcionales», respetando el sagrado de los domicilios, en Guipúzcoa continúan los registros domiciliarios, a tal punto que en sólo Alegria de Oria fueron allanados en solo dia, el 3 de abril, los domicilios de los siguientes jóvenes patriotas vascos: José Luis Aguirre, Miguel Elola, Juan Antonio Azpilgain, Jesús M. Otaño, Ceferino Balerdi, Modesto Olabe y Miguel Angel Echeverría.

La Guardia Civil, autora de estos allanamientos, no encontró en ninguna parte nada que pudiera comprometer a nadie. Como tampoco viene encontrando nada en otros registros que constantemente practica acá y allá.

### BARRANCA ABAJO

OVIEDO. — Una tremenda tragedia de la circulación acaba de desarrollarse en el Puerto de Pajares. Un autobús contratado por religiosas de Cristo-Rey de Madrid, conduciendo 29 alumnas y cinco monjas, cayó en un fondo de 30 metros, muriendo de momento cuatro muchachas, además del conductor del coche. Hay además numerosas pasajeras heridas, algunas de ellas en estado crítico. La G. C. se presentó en el lugar del suceso. La Providencia no.

### ESTUDIANTINA

MADRID. — Sendos grupos de estudiantes repartieron en el Congreso Internacional de bioquimica (que registra la presencia de 8 premios Nobel) un manifiesto denunciando la represión policiaca y la falta de libertad en España.

### CESION DE IFNI A MARRUECOS

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» pubicó el 22 de marzo el siguiente despacho fechado en Madrid: «Una comisión de las Cortes — el Parlamento español — ha dado su aprobación a un tratado por el que se cede el «enclave» de Ifni, en la costa noroeste de Africa, a Marruecos después de haber estado ocupado por España por espacio de treinta y cinco años.»

autoritarias y viceversa. Sócrates, ne-

### ¿500 MILLONES DE PERDIDAS?

MADRID, (OPE). — El Boletín Económico Financiero, recogiendo cálculos de círculos privados, de la cifra de 500 millones de pesetas de pérdidas, causadas «por un mes de huelgas en las acierias del Norte». Desde luego se trata de factorias vascas, principalmente las de Altos Hornos. En dicha cifra parecen incluirse los jornales no devengados.

**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs.

Descuento a paqueteros.

# Polémica entre jóvenes y viejos

LA polémica entre jóvenes y viejos data de tiempos lejanos. Y para aclarar lo que distingue a los hombres en las distintas edades una continua discusión clarificadora es necesaria. Hombres de talento, entre ellos Unamuno y Marañón, sobre tan importante problema escribieron libros. Eliminar las diferencias que ocasionan los malentendidos debe ser la primordial preocupación en tan delicado tema, pues las razones más valables de los viejos por ser viejos, y los jóvenes por ser jóvenes, no siempre tienen el valor que unos y otros les atribuyen. Lo que constituye una verdad tangible es independiente de las edades. Que física e intelectualmente los jóvenes sean más ágiles que sus antepasados está en la lógica. Pero hacer de ello cuestión para justificar diferencias de categoria entre militantes que persiguen la misma finalidad, es rematadamente ilógico.

Los esfuerzos grandes y pequeños entre militantes que persiguen la misma finalidad deben asociarse, so pena de que se quiera distinguir con premios a la virtud como se hace en las congregaciones religiosas.

La polémica, como se ha dicho, viene de lejos, y lo que más la enturbia no son las buenas intenciones, sino las razones poco elaboradas. Se oye decir que tales o cuales tiempos están depasados e incluso las ideas que en dichos tiempos se elaboraron y propagaron. Se comprende que sin tiempo no se puede forjar ninguna idea, ni llevar a cabo ninguna obra; pero también se ha de comprender que no es el tiempo de por si que la realiza, sino el permanente esfuerzo y la orientación que se le da al esfuerzo. Las mejores condiciones de vida entre personas y pueblos se deben a los esfuerzos personales, colectivos y a la orientación establecida.

El ansia de justicia y libertad en que se inspiran las ideas anarquistas no es clasificable por edades; es un fruto de la conducta humana, y por lo tanto de todas las edades. La diferencia está en el mayor o menor apogeo de las ideas libertarias sobre las gando la existencia de los poderes divinos, aun hoy está en actualidad frente a los que ejercen poderes absolutos por manto divino sin otro sostén que la violencia, al estilo de Franco, Stalin y demás tiranos.

En las desavenencias entre jóvenes y viejos desempeña gran papel la euforia modernista que produce grandes mareados entre los jóvenes de hoy y los que lo fuimos ayer, porque no se quiere comprender, o se comprende mal, que el modernismo trae en sus entrañas de bueno y de malo. Y para los que pretendemos ser los mejores la principal preocupación debe ser el saber distinguir. El cáncer es de revelación casi moderna. Las doctrinas marxistas como algo moderno están en gran apogeo. Y lo que contiene de bueno lo uno y lo otro no lo desean, seguro, los seres anormales que se recrean con los sufrimientos de sus semejantes.

Dividir por edades lo que hay de mejor o peor en los humanos es una equivocación lamentable. Los que asesinaron a Garcia Lorca y en general la juventud de las diversas sectas franquistas, no palpitan mejores sentimientos, y acaso peores que los de sus antepasados. La preocupación de los dictadores rojos, blancos y negros para infiltrar sus nefastas doctrinas en la juventud, se debe a que no temian ni tienen confianza en los viejos para cometer los crímenes que los llevaron y sostienen en el poder.

La inquietud por un resurgir en periodos de depresión que nos saque de un rutinario patinar, es de necesidad permanente, porque como mínimo mantiene la fragua encendida. Lo lamentable es constatar que los impulsos no orientados con la debida lucidez idealista, a menudo hacen perder el equilibrio y marchar en dirección contraria a la meta deseada. De ello hay amarga experiencia. Terminada la guerra del 14, el resurgir de la juventud libertaria en Francia, Italia y otros países causó gran optimismo en la militancia y cierto pánico en las altas esferas. Pero la euforia comunista que tuvo una fuerza de arrastre no registrada en ninguna otra corriente, se llevó gran parte de la juventud que se había iniciado como libertaria, y también a no pocos maduros que habian sido sólido material y que en adelante utilizarían los comunistas. Y lo más penoso es constatar que tan amarga experiencia fue poco aleccionadora. Aun hoy no son pocos los jóvenes que, después de eludir piruetas y equilibrismos, inician la marcha de regreso y terminan por incorporarse a una u otra rama marxista.

Los que también hemos sido jóvenes y llevamos unos cuantos días en el anarquismo, comprobamos que muchos desvarios juveniles son preludio de lo que se llamó «el salto mortal», consistente en no perder tiempo fortaleciendo ideas, propagarlas y organizar movimientos reivindicativos, sino en preparar una acción que de un salto nos conduzca al final de nuestras aspiraciones sin preparación libertaria del pueblo. Pues si en los que hemos pasado por tanta fase histórica sin vislumbrar un final conveniente no primara una sólida formación ideológica, ya nos hubiéramos arrojado bajo las ruedas de ese tren que nunca llega a la estación deseada. Pero el razonar, la experiencia y la esperanza nos han demostrado que las ideas y la causa que defendemos no es flor de un día, sino de todos los días, de todos los tiempos. Y sus perfumes los respiran los que no se encierran en cotos cerrados y viven en contacto con la naturaleza, animados por el espiritu de justicia y el ansia de libertad para todos los hombres.

**Serafín FERNANDEZ**

TRIBUNA JUVENIL

# El desertor: héroe de nuestro tiempo

EN esta época de enajenación, manifestación más elevada del capitalismo, donde el hombre se convierte en inanimada particula de la sociedad estatificada, cuando la voluntad parece alejarse cada vez más del esfuerzo humano para caer en el poder de las grandes campañas publicitarias, de las instituciones guerreras, del nacionalismo antihumano y de las religiones, como siempre, fanáticas, el rebelde, el que se subleva contra todo lo existente aunque lo manifieste en una parte, se transforma en el moderno héroe, en el Espartaco de la historia que escribimos, y, entre los sublevados, el desertor, el que abandona el frente de guerra o se niega a ser reclutado para las campañas belicistas de los Estados, merece capítulo aparte y extenso en el que resalten sus valores morales.

Quizá, hoy en día, la cualidad más importante de todo hombre no estribe en «lo que es capaz de hacer» sino «a lo que es capaz de negarse», ante lo que es voluntarioso para rebelársele. El valor revolucionario de nuestra época, frente a la «dictadura de la máquina» es la negación; ante la alarmante perspectiva de que seamos todos, tarde o temprano, la huida, la deserción, porque no parece que tengamos otros medios, son las formas más viables de la protesta y de la dignidad humanas. Estos hombres-actitudes son los brotes externos de lo que toda la sociedad ha sentido y siente contra el sistema.

Ante las matanzas oficiales como la del Viet Nam o bien como la del Oriente Medio, la actitud del desertor es una forma de rebelión que adquiere dimensiones de epopeya, porque ante el creciente conformismo de las masas (conformismo éste que es sólo superficial ya que depende exclusivamente del avasallamiento de los más elementales valores de la sociedad humana ante el Estado) la actitud de uno, dos, o diez hombres aquí, allá, o acullá, negándose a realizar todo lo que no consideran salido de su conciencia, es el embrión, la célula, digámoslo así, de un movimiento anticonformista y netamente revolucionario capaz de realizar todos los esfuerzos posibles para acabar de una vez y para siempre con una actuación insoportable que nos retrocede al estado de la bestialidad.

Desde luego, que un movimiento de este tipo, cuyo origen será la protesta contra la guerra, la asociación internacional de los desertores, chocaria irremediablemente, pueril seria negarlo, con lo que precisamente combate. El germen de él debe estar en las grandes masas militarizadas — los ejércitos —; su frente de combate en las trincheras de todo el mundo, donde hoy se fragua, como ayer, el tercer gran crimen de alcances más catastróficos que los dos anteriores. El soldado, que no ha logrado eludir la recluta, debe, por elemental sentimiento humano, negarse a disparar, a movilizarse, a arrojar una bomba, una granada, en fin, ¡la huelga de los soldados! Empero, esto parece un sueño.

Para que este sueño se convierta en realidad revolucionaria, la «propaganda por el hecho» debe ser la táctica de la asociación internacional de desertores que existe cual espectro de los altos mandos en todos los ejércitos del mundo. El desertor, pues, es el propagandista número uno, el rebelde con causa, el hombre que ha elevado a su máxima expresión el valor de su voluntad. Cuando un estudiante de Los Angeles o de Detroit rompe, en acto público, su cartilla militar está acusando de crimen al «orden», la «disciplina», el patriotismo, a la U. S. Air Force, la U. S. Army, a Mr. Presidente, al Pentágono y a la Casa Blanca.

Cuando veo que de cada mil soldados yanquis en Vietnam 14 desertaron en 1966 y que esa cantidad va en aumento — 1968: 29,1 por mil — confirmo que, en realidad, el desertor, en contraste con la heroicidad oficial de la historia patria, es el verdadero héroe de nuestro tiempo.

**Luis J. Alcas**

# CHISPAS

*Grave: la Mancomunidad Sabadell-Tarrasa ha quedado sin terrenos para edificar esto y lo otro.*

*Venda la Mancomunidad esto y lo otro, para adquirir los terrenos.*

⁂

*El arzobispo de Barcelona pronunció el sermón «de las siete palabras» ...en 20 minutos. ¡Calmoso!*

⁂

*«España tiene una renta «per cápita» de 530 dólares».*

*España tal vez sí; pero españoles los hay «capiteados» a 50.000 y a 0,50.*

⁂

*Franco fue de pesca, Carmen a misa y Carmelita de compras.*

*Luego direis que España no es noticia.*

⁂

*«Madrid. — Se espera un ligero descenso en el precio de los automóviles...»*

*Y un aumento considerable en el precio de la gasolina.*

⁂

*«Hay ya un centenar de asociaciones estudiantiles en España, de acuerdo con las disposiciones legales.»*

*Lo que pasa es que no hay estudiantes en ellas.*

⁂

*España evacua gloriosamente Santa Isabel y Bata.*

*La gloria está barata.*

⁂

*Noticia caliente: «El Japón podrá construir armas nucleares.»*

*Y los japoneses aguantar sus efectos.*

⁂

*«La economía checoeslovaca en período grave.»*

*Tal vez esa gravedad sea un lenitivo para la moribunda economía española.*

⁂

*Si quieres ser feliz como deseas, las «noti» del franquismo no las creas.*

*CHISPERO*

### HACIA LA ANULACION DE LA ESTACION DE FRANCIA

BARCELONA. — El Boletín Oficial de Madrid anuncia la celebración de un concurso para la construcción en Sans de la estación ferroviaria más importante de Barcelona, la cual, supliendo a la clásica de Francia (ahora apodada Terminal), permitirá la liberación de la calle de Aragón, de la plaza de las Glorias Catalanas y de los terrenos de la estación «vieja». El presupuesto fijado es de 1 040 913 744 pesetas y el plazo de ejecución de las obras será de tres años.

# LECCION MEJICANA

*De izquierda a derecha, compañeros Liberto Callejas, Domingo Rojas, Patricio Navarro, César Subirats, José Viadiu (leyendo), Juan Font, Hermoso Plaja y su compañera Carmen.*

EN el número 548 del «C. S.» los lectores pudieron apreciar la importancia de una reunión-homenaje a los compañeros ancianos habida en un popular Centro de la capital de Méjico. Pese al estado deplorable de la demografía «refugiada» (¡tantos fallecimientos, tan poco aporte nuevo, y la escarlatina anticonfederal de unos sistemáticos!), la concurrencia a tan simpático acto alcanzó el número de 230 comensales, que habrían llegado a 300 de haber, el local, dispuesto de mayor cabida.

La reunión plena del cenetismo actuante, causó sorpresa, no exenta de admiración, en los sectores socialista, republicano y de la Esquerra. Nadie de estos ajenos consideraba a la C.N.T. con tanta vitalidad en Méjico, y es que este mundo político había sido convencido por el grupo desconfederal de que «dos napoleones eran ellos». Huelga decir que el éxito de nuestros compañeros mortificó a estos ex que mucho bracean, maniobran y ensordecen para darse una idea de que, en verdad, son el epicentro del mundo, y que sin ellos la C.N.T. no existe, cuando lo cierto es que nuestra sindical existe mejor y más sana sin elementos que la contrarien.

Después de treinta años de exilio nefasto representa una hazaña extraordinaria conseguir un número así elevado de adhesiones. Y más entusiasma la cosa al considerar que muchas rencillas pueden haberse fundido al calor fraternal del encuentro, y que varios entusiasmos enfriados han caldeado de nuevo. La delegación de la C.N.T. exiliada en Méjico va a conocer otro periodo de animación optimista por causa de este rayo de sol que aclaró no existir diferencias notables entre compañeros, ni separación absurda entre «viejos» y «nuevos» ni entre machos y hembras ni entre sanos y enfermos.

Tras un ciclo lamentable de preocupaciones desfavorables, la tea encendida de los constantes, de los de siempre, ha conseguido reanimar el calor ácrata y confederal provisionalmente acantonado en la tierra azteca.

Tanto como el enemigo, los sacerdotes del Despellejo van a sentirlo.

R. RONDA RONDINA

B.D.I.C



# Los ancianos protestan contra la insuficiencia de prestaciones

CUANDO se declaran huelgas de cierta envergadura, crisis monetarias provocadas por la especulación bancaria u otros trastornos de carácter económico-social, entre los periodistas que habitualmente informan en la televisión, surge algún economista considerado competente en cuestiones económicas, para que con su dialéctica de prestidigitador, con sus combinaciones estadísticas y la presentación de gráficos, dore la píldora destinados a los usuarios para hacerles engullir gato por liebre, dándose el caso lamentable que si la exposición del sedicente economista es hecha con elocuencia de charlatán la mayoría del público la acepta como artículo de fe. Sin embargo, la realidad es otra, tanto los economistas consagrados por la televisión, como los capitostes políticos de toda laya y los funcionarios salidos de las grandes escuelas de comercio con un diploma en el bolsillo, que prestan sus servicios en los ministerios y en las administraciones. para hacer méritos ante sus superiores, se exprimen el cerebro buscando rendijas y recovecos para aumentar los impuestos para exprimir cada día un poco más a los contribuyentes y controlar meticulosamente los más mínimos recursos de los ciudadanos que no manejan la banca y las grandes industrias; por contra y a sabiendas, soslayan los centenares de miles de ancianos que no pueden subvenir a sus necesidades más perentorias debido a las irrisorias prestaciones que les atribuye el Estado.

Causa asombro la frescura, el cinismo y la carencia de sentimientos humanitarios de los gobernantes, burócratas y administradores vis a vis de los jubilados que durante decenios de años solamente han trabajado para sostener el tren de vida del Estado y el de las clases privilegiadas.

En efecto, el día 25 del mes de marzo pasado, a las 5 de la tarde, en la Sala Arago de la Alcaldía de Perpignan, centenares de ancianos de ambos sexos se reunieron para exponer públicamente ante la opinión pública, que con el irrisorio subsidio de 7,20 francos, diarios que les atribuye la Seguridad Social, dada la carestía de las subsistencias y los precios elevadísimos de los alquileres, del agua, del gas y de la electricidad, han de desenvolverse en un abismo de miseria y de desesperación. Después de haber expuesto los representantes de la Asociación de Jubilados de Francia, la situación de agobio y de miseria de los viejos asalariados a causa de la exigüedad de prestaciones, presentaron a la consideración y aprobación de los reunidos una lista de reveindicaciones (por cierto muy moderadas) que fueron aprobadas por aclamación por los asambleistas que llenaban por completo la gran Sala de la Alcaldía.

Acabada la reunión, los ancianos formaron una manifestación que recorrió las calles céntricas de Perpignan y con sus cuerpos cansinos y doblados por años y años... de trabajo y de privaciones, con sus rostros arrugados por la pátina del tiempo y por el sufrimiento físico y moral, lanzaban una acusación vehemente y contundente contra una sociedad de consumo civilizada y cristiana, sociedad de explotadores y aprovechados, que hace con los viejos trabajadores lo que hacen los mercaderes sin entrañas, que después de haber explotado un caballo por espacio de veinte años lo llevan al matadero para que sirva de pasto a las fieras de los circos y de los parques. Los que por la astucia, la fuerza y las malas entrañas se atribuyen la parte del león, aunque no lo digan públicamente, piensan que los que a su mal juicio son una carga para la sociedad, cuanto más pronto desaparezcan del mundo de los vivos mejor.

La situación precaria y difícil de los jubilados de todos los países, debe ser un ejemplo para estimular a los trabajadores que todavía están en condiciones físicas de trabajar, para que mediante una lucha tenaz y persistente exijan de los explotadores y de sus servidores los gobiernos, garantías suficientes para que el día de mañana no se encuentren en una situación de abandono y de miseria como los ancianos que viven en el momento actual.

**ANDRES CAPDEVILA**

---

«LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Participamos que este folleto de utilidad propagandística cara a la emigración económica se va agotando, siendo necesario que cuantos organismos o compañeros deseen que les destinemos equis ejemplares deben escribirnos, al efecto, cuanto antes. El precio sigue siendo de 1 franco con el descuento correspondiente a partir de 5 ejemplares

Los compañeros que nos adeuden algo por papel de ese enviado, harán el favor de ponerse al corriente caso de hallarse en condiciones de hacerlo. Piénsese que el F. C. L. ha de quedar bien con la imprenta.

# Rincón del bibliófilo

por Vladimir MUÑOZ

1. — *¿Sabes en qué libro de Rafael Altamira hay un capítulo sobre Kropotkin?*

— En *Cuestiones Obreras* (Valencia: Editorial Prometeo, 1911), págs. 205-215. Se titula el capítulo «Un libro es un trabajo favorable al gran teórico ruso del anarquismo, en el que leemos: «Hay algo de mi vida que me liga personalmente con este libro. Hace algunos años, poco después de publicar mi *Historia de la Propiedad comunal*, recibí en Madrid una carta firmada por persona desconocida, en que se me pedían noticias históricas acerca del colectivismo español, aludiendo a un estudio que preparaba entonces Kropotkin». Tal estudio era *El Apoyo Mutuo*.

2. — *¿En qué fecha y en qué lugar nació Jean Grave?*

— El 16 de octubre de 1854, en Brouil, departamento de Isère, Francia.

3. — *¿Cuándo y en qué lugar apareció la revista libertaria «Prismas» que se publicaba en idioma español?*

— El mes de mayo de 1927, en Béziers, departamento del Hérault. Francia.

4. — *¿Cuándo y dónde murió Saverio Merlino?*

— El mes de junio de 1930 feneció en Roma. Durante quince años de actividad, este compañero italiano, fue uno de los intelectuales más prestigiosos del anarquismo.

5. — *¿Cuál fue y dónde se publicó el último ensayo libertario de Herbert Read en una revista no libertaria?*

— *Anarquismo Pragmático* y se publicó en la revista mensual londinense *Encounter* (Encuentro) con fecha enero de 1968.

6. — *¿Quién fue José Llunas?*

— José Llunas Pujals fue un compañero que nació en Reus, provincia de Tarragona y que murió en Barcelona en 1905. Su obra principal es *Estudios Filosóficos y Sociales* (Barcelona,1883). A él se debió principalmente la realización y la publicación del *Primer Certamen Socialista* (Reus: Centro de Amigos, 1885).

7. — *¿Dónde, cuándo fue escrita y en qué lugar se desarrolla «La Nueva Utopía» de Ricardo Mella?*

— Se terminó de escribir en Sevilla (agosto de 1889) y su desarrollo tiene lugar en un lugar del Canábrico, frente al mar.

8. — *¿Cómo y cuándo murió el anarquista alemán Reinsdorf?*

— Murió decapitado, bajo el hacha del verdugo, el 7 de febrero de 1885. Fue uno de los precursores del anarquismo en Alemania.

9. — *¿Cuál fue la primera revista libertaria que publicó Adrián del Valle en Cuba?*

— *El Nuevo Ideal*. Apareció en La Habana en 1899.

10. — *¿Cuándo y dónde se publicó el hermoso folleto «A los Jóvenes» de Kropotkin, en idioma árabe?*

— En 1885 el periódico de Tánger titulado *Al Mogreb Al Ansa* lo publicó en sus columnas e hizo una edición aparte como folleto.

11. — *¿En qué periódico de Centro América colaboró asiduamente Anselmo Lorenzo?*

— En *Renovación*, de San José (Costa Rica), cuyo primer número apareció el 15 de enero de 1911.

12. — *¿Quién era el suscriptor uruguayo que en 1877 recibía el «Boletín Jurasiano»?*

— Pedro Bernard. Vivía en la calle Convención nº 101, en Montevideo. Era el único suscriptor que recibía tal publicación en América del Sur.

13. — *¿En qué fecha se embarcó Bakunin en San Francisco rumbo al Canal de Panamá?*

— El 21 de octubre de 1861, a bordo del vapor «Orizaba».

14. — *¿Cuándo apareció la revista libertaria «Acracia» de Barcelona?*

— La revista sociológica «Acracia apareció de enero de 1886 a junio de 1888.

15. — *¿Cómo se titulaba la publicación libertaria que en 1928 se publicaba en Vigo?*

— «¡Despertad!»

16. — *¿Como se llamaba el folleto que escribió e imprimió James Guillaume en 1876?*

— «Ideas sobre la Organización Social» y fue publicado en francés.

17. — *¿Cuándo apareció «Le Libertaire» en Francia y por quién fue fundado?*

— La publicación semanal «Le Libertaire» (órgano de la Federación Comunista Libertaria Francesa) apareció el 16 de noviembre de 1895. Fue fundado por Sebastian Faure, Luisa Michel y Matha.

18. — *¿Cuál fue el periódico libertario que en el año 1849 aparecía en Toulouse?*

— «La Civilization» y era publicado por Anselme Bellegarrigue.

19. — *¿Quién editó y como se llamaba el periódico libertario más antiguo de Europa?*

— Lo publicó Ramón de la Sagra, discípulo de Proudhon, en La Coruña, y se llamaba «El Porvenir», año 1845.

20. — *¿Cuándo fue editada, dónde y cómo se titulaba la utopía de Alba, no Rosell?*

— Se editó en 1928 en Barcelona y se llamaba «En el país de Macrobia».

21. — *¿Cuando murió el anarquista suizo Antoine Gagliardi?*

— El 6 de mayo de 1927. Era un destacado militante de Bellinzona.

22. — *¿Cuándo apareció «El Productor»?*

— El diario «El Productor» apareció en Barcelona el 1 de febrero de 1887.

23. — *¿Qué compañero catalán propagó las ideas anarquistas en el Uruguay y la Argentina, en 1872?*

— Carlos Sanz.

24. — *¿Cuándo ocurrió la insurrección libertaria en Chalco, en México?*

— En mayo de 1869.

25. — *¿Cuál fue la publicación libertaria, en idioma francés, que primero se publicó en América?*

— «La Question Révolutionnaire», redactada por Joseph Dejacques, apareció en Nueva York el año 1854.

26. — *¿Qué discípulo de Charles Fourier publicó «La Atracción» en España?*

— Fernando Garrido publicó el periódico socialista «La Atración» en Madrid el año 1846.

27. — *¿Qué delegados españoles fueron al Congreso de la Internacional en Basilea?*

— Asistieron al Congreso de la Internacional de Basilea (Suiza) en 1869, el Dr. Gaspar Sentiñón y Rafael Farga Pellicer.

28. — *¿Cuándo apareció le revista libertaria francesa «L'Idée Libre»?*

— El 1 de diciembre de 1911, en París, y era redactada por André Lorulot.

CON MOTIVO DEL FESTIVAL «EUROVISION»

# Canciones

OBSERVE con mansa estupefacción, por espacio de un par de horas, lo que es capaz de producir la Eurovisión en el momento de celebrar su más espléndido festival de canción. Yo nunca había visto esas galas y cuando oía hablar del asunto siempre pensé que la cosa tendría sus más y sus menos, pero sin salirse de los carriles de una cierta dignidad. Sin embargo, la otra noche, ante un aparato televisor y contemplando lo que acontecía en Madrid, asistí a la audición de una serie de canciones notablemente mediocres, cuando no ínfimas. Canciones montadas sobre el sentimentalismo más primario, de virtudes musicales raquíticas, se iban sucediendo en medio de una atmósfera de deslumbrante y estereotipada lujosidad.

Me dicen, en descargo, que el festival es de canción ligera. Quisiera saber lo que significa con exactitud ese término. Y me aclaran que es un tiánico tinglado comercial, montado por las casas de discos, para promocionar canciones que se conviertan durante unos meses en las preferidas de la inmensa mayoría de europeos occidentales. Lo que equivale exactamente, a afirmar que estos ciudadanos de la Europa libre — los ciudadanos que no han podido acceder a un estadio cultural medio o elevado, susceptible de educar su sensibilidad artística y su inteligencia, es decir, realmente la inmensa mayoría de europeos — quedan automáticamente excluidos de convertir en sus «ídolos» a los cantantes provistos de una calidad musical y un contenido humano, desde Charles Aznavour a Joan Baez, pasando por Raimon, Brel o Brassens. Claro está que cualquier persona puede acercarse a una tienda de discos y adquirir uno de ellos, que previamente habrá oído por la radio o por la misma televisión. Pero esto forma parte de las mil y una incitaciones «pasivas» que recibimos a lo largo del día, confundidas las unas con las otras. Las incitaciones «activas» — un gran concurso, una gigantesca campaña de propaganda... — son, en cambio, las más eficaces, y su presión aumenta cuanto más actúa sobre mentalidades escasamente educadas. El Festival de Eurovisión resulta, entonces, la incitación con mayor poder sugestivo que en el campo de la canción emiten los países de la Europa del Oeste.

Y creo que es grave que las televisiones de Alemania, Bélgica, España, Finlandia, Francia, Holanda, Irlanda, Italia, Luxemburgo, Mónaco, Noruega, Portugal, Reino Unido, Suecia, Suiza y Yugoslavia — éste, por excepción del Oeste — cometen conscientemente este fantástico acto de desprecio social. ¿Es que las masas económicamente débiles, culturalmente débiles, deben ser marginadas del proceso evolutivo? La revolución industrial ha generado un mundo de riqueza material y cultural evidentemente considerable, a la par que día a día, a medida que se logran nuevas conquistas, ensancha todavía más el campo de futuras posibilidades. Es la teoría de Marcuse relativa al «final de la utopía»: la opulencia que existe ya y la que todavía podemos obtener puede, administrada de otra forma, acabar con la pobreza, la esclavitud, la injusticia, en el mundo contemporáneo. Acontecería, entonces, la instauración de un tiempo de «absoluta felicidad», que hasta hoy se había considerado utópico. Pero si el postulado marcusino pertenece aún al universo precisamente de lo utópico, es real y urgente, necesario, que esta sociedad de consumo en la que vivimos, y que nos encadena a trabajar sólo para consumir y no para gozar, para ser más libres, que esta enloquecedora carrera sea frenada, so pena de caer en el caos colectivo. Entonces ¿son las televisiones europeas medios — y los más importantes medios de comunicación del presente, por si fuera poco — que actúan a favor de la emancipación y el enriquecimiento del hombre, o por lo contrario, agentes principalísimos de su somnolencia, incluso de su embrutecimiento?

Sostener que la llamada canción ligera debe mantenerse en las zonas más primarias e inútiles, evasionistas, es tan absurdo como lo sería propugnar que la medicina, la enseñanza, la política, que deben ser proporcionadas a la gran masa que constituye la base del cuerpo social sean, igualmente, productos flacos e inanes. Una mentalidad, en definitiva, oligárquica. Excitar conscientemente a que se aplauda un programa de esa índole es casi incomprensible. La cultura, el bienestar, la libertad de opción, son, sin la menor excusa racional, un patrimonio de todos.

Y, sin duda, es triste y alarmante que estas verdades esenciales deban ser, todavía, invocadas. Es como si nos halláramos cien años atrás, cuando esta fraseología era aún una herramienta nueva, brillante, de eficacia hirviente. Cuando deberían quedar ya, polvorientas e ingenuas, en el desván de la prehistoria.

«Vivo cantando», «Un jour, un enfant», «Boom bang-a-bang», «Due grosse lacrime bianche»... En fin...

**Baltasar Porcel**

*(De «La Vanguardia», de Barcelona)*

# COMUNICADOS

## MITIN EN MONTPELLIER

*Gran Mitin de afirmación anarcosindicalista para el 1º de Mayo* organizado por el Núcleo del Herault Gard y Lozere de la CNTE el cual se celebrará en *Montpellier* en el local *Pavillon Populaire* (en la Esplanada) a las 9 horas, con la participación de los oradores siguientes: Mauricio JOYEUX por la F. A. F., Ramón LIARTE por la C.N.T.E. Presidido por un miembre de la C. de Relaciones.

Por la tarde, Varietés estilo flamenco. Concurso infantil de poesías y recitaciones en francés y español.

Contra el Fascismo de España. Contra la injusticia de la explotación Capitalista y Estatal. Por Solidaridad a todos los Presos y Perseguidos Sociales del Mundo: *Todos al mitin.*

F.L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 27 de abril, a las 9 y media de la mañana en la bolsa del trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

NUEVA DIRECCION

Todos los compañeros que sostenian correspondencia con Mariano Ocaña, de Bezons, deberán dirigirse en adelante a las señas siguientes: Ocaña Mariano, 5, rue Viollet-le-Duc, 11-Carcassonne, siempre que estén interesados por mantener dicha correspondencia.

**PARADEROS**

—Se desea conocer el paradero de los compañeros siguientes originarios de la localidad de la Torrasa (Hospitalet): Adrián, Nicolás, Sotillo, Esparza. Dirigirse a S. Hernández y Fernando su hermano, 237, Jules Auffret Bt. D, esc. 24, 93-Drancy.

## MITIN EN LYON

Organizado por la Federación Local de Lyon conjuntamente con los compañeros franceses e italianos, se celebrará un Mitin el domingo 20 de abril en la Sala de la Alcaldía del distrito sexto.

Intervendrán: Maurice LAISANT, por la F.A.F., Progreso MARIN por la C. N. T.

Dado al interés que al acto prestamos, hacemos un llamamiento a los compañeros de la Región para que con su presencia podamos demostrar, una vez más, lo que nuestra organización representa a pesar de los largos años de exilio.

De la estación de Perrache, los tranvías 4 y 7 van cerca de la Sala donde el acto se celebrará.

**MAS ANTENA**

¿GARCIA VALIÑO EN DESGRACIA?

MADRID. — El «Diario Oficial» del 11 de abril da cuenta del cese del general Rafael Garcia Valiño como inspector general del ejército. Se atribuye este castigo al haber declarado, Garcia Valiño, en Rabat, que España es favorable a la entrega de Ifni a Marruecos.

SIGUEN LAS CONDENAS

MADRID. — Trece obreros de Sabadell han sido condenados por el T.O.P. a penas oscilando de seis meses a cuatro años y dos meses de cárcel por haber participado en una manifestación de 1º de Mayo en 1967.

Por haberse ocupado de cuestiones sociales en una pequeña reunión en Puente Vallecas (Madrid) cuatro trabajadores se han visto imponer cinco meses de arresto por el T.O.P.

# Servicio de librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 | «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 | «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Víctor Serge | 21 00 | «L'Imagination au pouvoir», (Ilustré) | 12 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 | «Mon communisme», S. Faure | 8 50 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 | «La Révolte Etudiante», J. Sauvageot, A. Geismar, D. Cohn-Bendit, Dutheuil | 8 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 | «Le Piéton de Mai», J. Claude Kerbaurch | 18 00 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 | «Ce n'est que le début», Ph. Labror | 18 00 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres) | 22 50 | «La resaca», Goytisolo (tela) | 29 00 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 | «El Portugal de Salazar» Ph. Johnsson, Claude Moliterni | 18 00 12 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 | «Escarceos sobre China», Víctor García | 8 70 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 | «La Chienlit de papa» | 5 40 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 | «Paris Mai-Juin 68», E. Dejay, «L'effondrement de la Bible», Lorulot | 8 50 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 | «Socialismo autoritario y Socialismo libertario», Dr. Max Nettlau | 3 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 | «L'Ethique», Spinoza | 5 50 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 | «España invertebrada», J. Ortega y Gasset | 7 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 | «U.R.S.S. un Etat-patron tout puissant», Zemliak | 8 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 | «España en la Cruz. La España dolorida y sangrante está muerta», Felisa Gil | 10 00 |
| «Une révolution du XXº siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 | «Les Citations de la Révolution de Mai», recueillies par Alain Ayache | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 | «Mon opinion sur Dieu», idem | 3 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 | «Los que vivimos», A. Rand | 15 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xº)
C.C.P. 13 507 56.

# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

por FABIAN MORO

La vida, el vivir, en el humanoide, es un continuo aprender. Oficio que nunca se acaba; en el que muy corrientemente problemas inesperados se presentan a los que se impone dar una solución lúcida, correcta, apropiada e inmediata. Y el que dice saberlo todo nada sabe ni aprendido, engreído en su pedantería. Y se aparta con sofismas, parándose confuso en la estacada de su campo mental limitado, dentro del cual se encerró. Y una de dos: o vive dando vueltas en torno a la empalizada mental y social, expandiéndose como los carneros vigilados por el pastor; o se empeña en hundir la valla con el testud lanzándose ciegamente, como los bovinos. Si ocurre que a golpes insistentes de testa consigue abrir brecha, se encontrará en otro campo tan vallado como el anterior y con vaqueros en espera que lo domesticarán y lo guardarán. Seguirá su vivir rutinario siguiendo tras los «mansos».

Cuando a vivir se empieza y no se quiere copiar al toro o al carnero, es obligación y deber emplear la facultad mental para discernir y solucionar el problema del vivir; ante sí mismo y ante la sociedad en que se encuentra, que esto sea sin querer o queriendo. Problema psico-sociológico que se presenta como una aventura en su arranque, aventura apasionante que debe, sin embargo, ser llevada con pasión frenada dirigida por la reflexión. La meditación pues, se impone.

Dícese que no hay mejor estímulo para la juventud que aquél del relato, del conocimiento de los hombres, que por sus dichos o por sus hechos edificantes descollaron del común de los mortales. Si hay algunos que salvados del olvido continuaron viviendo después de muertos, estimulando la aventura del vivir a los que ganas de vivir tuvieron. Hablamos del vivir consciente, transcendente y actuante, del militante del vivir. Y no del vivir vegetativo, pasivo.

Otros, muchos, la gran mayoría de entre los militantes del vivir, quedaron olvidados bajo la losa común del tiempo. en el anonimato, aun siendo los artífices directos y verdaderos, los obreros constructores de la sociedad y de la vida personal. Se fueron con la sola satisfacción, sola pero total, de haber vivido su vida espiritual, activa, militante, de acuerdo consigo mismo, amplia, intensamente. Su persona no dejó rastro, su nombre se olvidó. Pero en ella su nombre perdura de la mejor de las maneras: por su huella. De éstos que la Historia habla, la Historia quedó marcada en sus raíces; y de su savia, generación tras generación las colectividades humanas se nutren en el ascenso hacia su superación. Y las nuevas generaciones y las nuevas colectividades tienen, como obligación moral y deber social e individual, hacerse dignas de las precedentes, continuando su pauta y su ejemplo en aquello que se presenta como contenido inmutable y básico: la conciencia.

Fueron ellos los que hicieron posible y tangible el progreso en lo que como tal puede aceptarse en todos sus aspectos, los que desinteresadamente hicieron realidad para los que vinieron, aquellos sueños que vivieron en su cerebro. En la continuación impulsiva, al tiempo que perspicaz, de cada juventud en su época, primera etapa en el ciclo que cada generación cumple. En razón es, o debería ser, ascensión hacia la cúspide del Himalaya ideológico-humanizante en satisfacción del vivir personal y del vivir social, del vivir y del convivir. Sin embargo, no siempre fue así ni es así por la concomitancia torcida de la tónica en presencia, de la educación parcial y partidista, medio y cultura de las que no tuvo interés de desencadenarse la juventud, por carecer de ese sentido profundo del vivir, el sentido y el sentimiento trascendental del pensamiento.

Sucedió, a veces, que la sucesión... digamos cronológica, marca su pauta ascendente y en este caso la obra de los antecesores se ensanchó porque sintiendo el problema humano y el social de la misma forma y con la misma intensidad sensitiva, se identificaron en pensamiento y en acción por el cauce de sus líneas fundamentales, resultando por consecuencia el engrandecimiento de la misión universalista a realizar. Se «conocieron», sin conocerse, los que se fueron el deber moral cumplido y los que llegaron aceptando de corazón y de cerebro misión y reemplazamiento. Hubo identificación de forma y de fondo. O, si no de forma porque el medio de acción o las realidades ambientales no fueron las mismas, de fondo sí, por ser en suma lo que les identificaba al hermanarlos en un pensamiento común. Se identificaron en esencia y en presencia. Esencia de la idea madre, presencia de la obra y lucha por su plasmación. Cuando esta continuación se hace sentido y realidad psico-doctrinal, la fuerza o energía impulsora se impone en el seguir del tiempo y con el deseo de su realización camino del norte de sus concepciones que deben ser concordantes para que sean fructíferas. Las generaciones se «galvanizan» con el mismo fuego espiritual en el crisol de la doctrina. Entonces, y sólo entonces, la idea y la idea finalista que les ha movido y que los mueve se presentará como una promesa formal, siendo las emulaciones estímulo hacia la realidad universalista que buscan y por la cual viven; y entonces viene el comprender que la vida es digna de ser vivida. Con un mismo pensamiento, aunque sea ataviado con nuevo vestido fraseológico.

Pero si no es así, si los que vienen se desparraman en bifurcaciones y snobismos de pseudo modernismo, ampulosos y vacíos, guiados por una brújula saltarina y caprichosa, inconscientes y pedantes, que no ven por qué identificarse con la esencia y aun la presencia espiritual y moral de ese anonimato de heroísmo tranquilo, de ejecutoria leal y grande en su sencillez; ni con los que por sus enseñanzas y por su obra en el pasado continúan siendo faro y síntesis de los inamovibles; sí, inamovibles valores humanos, queriendo ampulosamente enmendar la plana de lo que expusieron o realizaron en los fundamentos de lo que sedicentemente les identifica, la doctrina se seca, el pensamiento enfermo de anemia espiritual se anquilosa y después se extingue. O lo que es peor, es tomado como a guasa y después se le adultera de tal manera que ni de sus padres fuera reconocido. Nobleza y lealtad de forma y de intención es lo que a la juventud la hace superior, mejor, en su actuación y en su sentir. Sin ello, la juventud moderna y modernista mueve a añorar la Edad de Piedra.

Al querer rememorar la acción, presencia y espíritu animador del movimiento juvenil libertario en España en su época inicial y primera, no lo haremos dentro de un cuadro contemplativo ni en el engranaje cronológico de estadísticas, nombres, fechas y comicios, que son el aparato; lo haremos siguiendo su impulso vital, la constancia de su alto empeño, el espíritu, sentido y realizante, su llama sentimental, acompañándolo en la convicción certera de la cierta superación en el ser dentro del cual arde, y en la de la sociedad donde actúa para su mejor desenvolvimiento y vivir.

Altamira ha definido la historia y vida de un pueblo como su psicología en acción. Parangonándolo podemos a nuestra vez decir que la vida y actuación de un movimiento juvenil es su psicología en acción; así en su carácter continual, papel que jugó en la historia que con su actuación escribió, sitio que ocupó entre las inquietudes en presencia, valor del mismo en la aportación al común de la humanidad en su marcha incierta hacia el logro de su plenitud omnivalente. Incierto caminar, en razón, que es sinrazón, de los altibajos, de las bifurcaciones, por las añagazas de quienes buscaron siempre en su implenitud, en su *impercatación*, la forma de explotarla mejor en provecho concupiscente propio, el individuo, la clase o el partido político. De esta manera siempre pagó y paga en su conciencia ciega, en su esfuerzo y en su credulidad. Sólo cuando la sociedad particular etnológica o la sociedad en su forma global fue guiada por la nobleza de intención o la lealtad de actuación, dio un paso hacia adelante.

Trazaremos pues aquí la acción psicológica del movimiento juvenil de referencia y el medio donde se desenvolvió. Acción y obra eficiente y eficaz que fue cortada por los nuevos vándalos que resucitaron la España visigoda. Obra y acción que quedará, empero, como ejemplo. Ejemplo, acaso singular, ya que convergieron en ella los más puros y altos valores de la persona humana, de la personalidad individual (sin aparato de cultura) y del fin y término que le sirvió de acicate, de motivo. Altura en el pensar, altura en el obrar, altura en los fines.

Representaron las juventudes libertarias de aquel tiempo una dinámica cerebral y sensitiva de acuerdo con su razón de ser, de acuerdo con sus aspiraciones, definida en su concepto del hombre y de la sociedad. Y esto adquiere valor comparativo, al tiempo que concreta la acción del presente, maduro para los que fueron jóvenes en aquel tiempo y para los que jóvenes en el presente quieran y busquen comprender y actuar, orientando con acierto el porvenir.

Lo que de anecdótico pueda relatarse al correr de esta retrospectiva, resultará referencia expresiva de la que se alza un reconfortable estímulo moral, sensitivo y espiritual, factores propulsantes de toda acción pensante o actuante, intelectual o ideológica.

En el Movimiento Juvenil Libertario de España cuenta la juventud mundial con una referencia histórica sólida y singular. Con sus errores, que los hubo, y con sus aciertos, que es lo que cuenta, ocupa un puesto de relieve en el continuo impulso superador de la consciencia humana. Los hechos pasan, la consciencia que los mueve continúa. Por ella fraternizamos con el pasado en su esencia, afianzando nuestra personalidad, inquieta, sin embargo, porque los interrogantes no deben cerrarse, campos del saber, campos del conocer, en los que no hay límites. Y establecemos así sólida conexión entre el mundo colectivo y doctrinal al que queremos ser útiles y la justificación de la entidad pensante. Por eso, toda retrospectiva histórica debe ser acompañada de una conclusión a deducir o una enseñanza a recoger. Esta expresión, que es válida para todas las ramas del conocimiento, lo es más para un movimiento juvenil que resulta vanguardia por definición. Tanto más si por añadidura es animado de aspiraciones libertarias. Porque lleva consigo un deber de todo conocer, un espíritu de investigación en los parajes sociológicos y en los filosóficos, para poder afirmar y defender los postulados que encarna, enriquecer su bagaje intelectual, madurar la conciencia. Porque si esta corriente sociofilosófica que es la anarquía, corriente activa y viviente fue hecha suya, lleva en sí, junto al amplio principio de la renovación social y moral continua, la empresa de valorizar el respeto al hombre en tanto que ente independiente, libre ante los otros aunque no siempre sea libre ante sí mismo. En este caso, encauzar sus inquietudes mentales, si las tiene, a aprender el camino que le llevará a esa libertad de sí mismo, con la cual defenderá y alcanzará su independencia y su libertad social.

Por ello, enseñanzas y deducciones de la historia adquieren para nosotros un doble sentido: renovación enfocada hacia la liberación social por la anulación del Estado, caja de Pandora que las colectividades nacionales guardan y adoran con cariño de alineadas, y educación del individuo unidad, dejando de ser cero. Las dos se complementan. Y esto tiene importancia singular en el momento moderno y actual, al ver el empeño loco o inconsciente, con la tecnocracia despuntando en el horizonte estatal, que junto con todas las corrientes político-sociales modernas sacrifican cada vez con mayor sadismo «específico» al hombre-entidad en beneficio total de la entidad social a la que se adhiere para mejor ser anulado en el engranaje del maquinismo mecánico y de maquinismo psicológico donde entra para ser definitivamente una pieza en el total estatal.

En estos tiempos, que anuncian otros peores, de absorción del valor hombre en beneficio del valor rendimiento, anulando su autonomía determinativa que se nos presenta como un alevoso secuestro de la personalidad humana, el pensamiento libertario afirma ésta en su historia, en sus aspiraciones, en su ejecutoria. Por ello, he aquí que la rememoración de las juventudes libertarias en España es como un contraste percutante con la realidad de hoy, resultando de un interés palpitante.

*(Continuará.)*

B.D.I.C
2104

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## 20 de abril de 1969:

*Cita de honor en la « Mutualité » de París. Ningún libertario puede quedar en casa si en él alienta la conciencia libre y regeneradora de siempre. Para este día no hay excusa; toda obligación material debe ser suspendida para acudir al mitin y a la fiesta. Se trata de un recuento de fuerzas, de un examen de nuestras posibilidades humanas. Quedar en casa en ese dia seria una deslealtad, un atentado contra la fraternidad y las posibilidades libertarias de España. Acúdase unánimemente, y a poder ser, en compañia de amigos y emigrados económicos.*

*El 20 de abril será de prueba.*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LAS HIENAS EN LA GRECIA DE ESQUILO

NOS es tan conocido el caso de España que por analogia podemos tener una idea de lo que ha de ser el régimen de la Grecia actual, sometida al atropello constante de una escogida hez policiaca. Las noticias coincidiendo de distintos conductos todas hacen referencia a la ola de represión allí desencadenada desde el advenimiento del llamado régimen de los coroneles. Con el apoyo, como en el caso de España, del Gobierno norteamericano, la reacción más enconada hace de las suyas.

En carta abierta dirigida a «Le Monde», alguien a quien no ha de poder tacharse de comunista, el clérigo R. P. Bruchberger, dice así: «La Grecia vive actualmente en un terror policiaco que recuerda detalle por detalle al que de ella ha tenido la experiencia, el de la Gestapo. Habla de asaltos domiciliarios, detenidos a los que se hace desaparecer, delaciones e inculpaciones arbitrarias. «Los griegos - dice - viven en una total inseguridad.» Refiere lo que ha visto y lo que le han referido amistades suyas de allí durante una breve estancia en Grecia.

También el poeta griego Georges Seferis, Premio Nobel de Literatura, hizo recientemente unas declaraciones a la prensa extranjera. Ha manifestado: «Soy un hombre que no tiene ningún compromiso político y hablo sin temor y sin pasión. Mas veo ante nosotros el precipicio hacia el cual nos conduce la opresión que cubre el país.» Habla de que todos los valores intelectuales de sentido liberal han sido ahogados, lamentando: «Es este fin trágico el que nos atormenta consciente o inconscientemente, como en las antiguas tragedias de Esquilo.»

He ahí una tarea inmensa que queda por realizar: el que la clase obrera del mundo y los intelectuales que en verdad se consideran de ideas progresivas lleguen un día a tomar conciencia y unificar voluntades para poner un freno por lo menos a los casos de más ostensible condición reaccionaria. ¿Una utopia? Es posible, pero lo que de estimable puede haber en la humanidad se ha obtenido gracias a los que han batallado soñando en destinos tildados de utópicos por las mayorías.

### ¡ADELANTE CON LA ESTRATEGIA REVOLUCIONARIA!

Nos importaría un pito, hablando claro y breve, que ciertos conceptos aparecieran en publicaciones marxistas, leninistas, maoistas, castristas, y demás familia. Pero no es así. Y entonces quienes ya llevamos buena sarta de años escribiendo contra tirios y troyanos es comprensible que un tanto escamados, por si se nos quisiera hacer pasar gato por liebre, de vez en cuando pongamos algo de atención en lo que dice tal o cual colaborador de prensa libertaria, ya harto conocido, y señalemos lo que nos parece incongruente se ponga empeño en hacérnoslo aceptar. No es la primera, ni la segunda, ni la tercera vez que hablo de ello con pelos y señales. Otros compañeros han hecho lo propio, entre ellos, el compañero responsable de este semanario.

Veamos lo que nos parece el siguiente parrafito: «La juventud tiene que pasar de una forma de saber subjetivo a una forma de poder objetivo, como dijo Clausewitz el gran teórico de la guerra. Ello supone que el saber tenga el poder y no a la inversa; pero para eso la juventud insurgente debe aprender estrategia, táctica, y política combinadas, en forma de guerra revolucionaria...»

Claro, en toda esa *combinación* lo de menos es saber lo que se quiere, conocer qué clase de finalidad se persigue. Para el caso ya están los *dirigentes*. Y, por supuesto, los factores morales no tienen nada que hacer con la política, la táctica, y la estrategia...

Escojamos otro fragmento: « ¡Sea todo nuevo, jóvenes! Vuestra consigna debe ser: ¡Todo o nada! Sois la generación de la crisis. No os dejéis pisotear por la plutocracia como los esclavos del mundo antiguo por la aristocracia pagana. Preferid la muerte antes que seguir viviendo una mala vida. No temáis a los tanques, cañones, acorazados, aviones, ametralladoras, soldados, cipayos y «marines»; si sabéis combatir con el arte magistral de la guerra revolucionaria, que movilice a todo el pueblo en defensa de sus derechos y libertades inalienables.»

Con seguridad que un lenguaje parecido debió usar aquel famoso Capitán Araña de cuando la guerra de Cuba. Iba al puerto, embarcaba a la gente, les decía que fueran valientes, que no había que temer la muerte... ¡Pero él se quedaba en tierra, y los demás marchaban a dejar la piel y los huesos en tierras lejanas!

El autor del párrafo citado, que nos ha venido demostrando cada dos por tres ser un estratega de marca mayor, a lo menos en teoría, consecuente con sus conceptos, y a sabiendas de que no hay que temer a los aviones ni a ninguna clase de armamentos habidos y por haber, ¿qué menos que tratar de emular, en las guerrillas, al famoso «Che» Guevara, al ex-curita Camilo Torres y a otros que, comunistas o no, en la lucha de guerrillas dejaron el pellejo? Naturalmente, el aludido elemento, que en política, en técnica, y en estrategia es verosímil que debe superar a los citados, es de creer que en la lucha de guerrillas no tendría, por sus conocimientos, un fin trágico como los citados. Pero... ¡por si las moscas!, es mejor teorizar sentado confortablemente, y al abrigo de lo que se dice a los demás que no deben temer.

Y voy a transcribir un último párrafo: «Sólo en la alianza de los obreros, los estudiantes, y los campesinos reside el secreto de la estrategia brillante que puede dar la victoria revolucionaria al pueblo, como en el caso de la lucha revolucionaria de Fidel Castro contra Batista.» Cabe ahora una pequeña aclaración: que el pueblo dio la sangre para que triunfara la revolución es cierto; pero que Fidel Castro buscó encumbrarse como dictador, incluso anulando a buenos amigos de la primera hora, también lo es. Y esto, en sus artículos, no hemos acertado a leérselo al estratega en cuestión.

En definitiva, pese a sus copiosas colaboraciones en prensa libertaria el conocido economista y estratega de las guerrillas, Abraham Guillén, no ha llegado a convencernos.

### ALGO MAS ACERCA DE CAMILO JOSE CELA

El buen amigo y compañero José Sevilla hace unos días, aludiendo a unos elogios desmesurados, prodigados en «Le Monde» por Antonio Otero Seco al respecto del escritor Camilo José Cela, publicó en este semanario uno de sus bien perfilados artículos poniendo unas salvedades a los elogios de Otero en relación a Cela. Sevilla se refiere al «estómago de avestruz» del citado escritor y académico, puesto que le permite ir *tragando* todas las ignominias del régimen franquista sin «gritar una vez tan sólo: ¡basta!» ¿Cómo ha de decir «basta» a la tirania un escritor como Cela que fue a lamerle los zancajos al que fue odiado tirano de Venezuela, Marcos Pérez Jiménez, a cuenta de quien escribió una novela «La Catira», pretendiendo reflejar el espíritu nacional del país, por cuya *faena* fue tratado a cuerpo de rey por el dictador, cosechando el desprecio, la crítica incisiva de los escritores y de toda la intelectualidad liberal de la América latina? La «notable cantidad de dólares suministrados por el presidente venezolano», como dice Baltasar Porcel, le permitió establecerse en Mallorca como un potentado, poseyendo en la bahía de Palma una finca suntuosa, que le sirve también de redacción de su revista «Papeles de Son Armadans». Si tenemos en cuenta aquello de que «quien hace un cesto hace cien» seguramente que si Franco le encomendara un trabajo literario no tendría escrúpulos en realizarlo. De modo es que el autor de «La familia de Pascual Duarte» no es de los que dicen « ¡basta!». Pertenece más bien a la categoría moral de los que dicen: « ¡venga!» con buen *buche* para engullir dinero, sin importarle la procedencia.

Baltasar Porcel, que en sus entrevistas pone el singular talento de calar hondo en la psicología del personaje entrevistado, dijo en la revista «Destino», con fecha 27 de abril del pasado año: «Es un tipo directo, Camilo José Cela, que va a la suya con decisión arrolladora, sin mirar atrás ni aún a derecha ni a izquierda.» En resumen: lo que llamamos una veleta. Si soplan vientos de impulso liberal, ¡a estar bien con ellos! ¿Qué son de índole reaccionaria? ¡Pues a vivir cómodamente a su amparo!

He ahí un criterio de Cela, que subrayo en el texto de la entrevista citada: «Hay tio que oye la palabra política o libertad y piensa en seguida en volcar tranvías y romper cristales. Los anarquistas no pasaron de ahí, ¡caramba!» Y ahora los comentarios hágalos el lector.

JEAN EDOUARD

Cantor actualista para notas fuertes. La juventud en vilo. El hombre y su guitarra en vibraciones de época. Jean EDOUARD es todo esto exactamente. Como sus congéneres en arte, este muchacho no pierde el tiempo entonando elegías a la Luna, ese «queso» que el capitlismo ya tiene casi al alcance de la mano.

CONFÉDÉRATION NATIONALE DU TRAVAIL
39, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE – PARIS (9°)

PALACIO DE LA MUTUALIDAD
24, RUE ST-VICTOR, PARIS (V).
Metro Maubert-Mutualité

FESTIVAL DE VARIEDADES

dentro del cuadro de la **Jornada Confederal de Solidaridad del 20 DE ABRIL DE 1969**, a las **2 y media de la tarde**, con el siguiente

PROGRAMA

que, en garbo de juventud, origina un espectáculo superior artístico y variado, al gusto de todo el mundo.

Manuel CARRION — GUITARRA CLASICA
Les AVON — RITMO MODERNO
Pia COLOMBO — DE LA CANCION FRANCESA
Joël AYMERIC — RAPSODA
Jean EDOUARD — ACTUALISTA
Los MUCHACHOS — CANTO, MUSICA, DINAMISMO
Dominique GRANGE — TODA LA CANCION INCONFORMISTA
Jehan JONAS
Paco IBAÑEZ — CANTOR ESPAÑOL EN VOGA
Pedro MARTI y Ana CALI
Paquita de MALAGA — TODO EL FOLKLORE ESPAÑOL EN BAILE Y CANTE

Presentadora: **YVONNE SOLAL** Régie: Suzy Chevet

Para invitaciones: 24, rue Ste-Marthe, París (X) y 39, rue de la Tour d'Auvergne, París (IX). Y en la taquilla del teatro el día del espectáculo, al precio de **10 Francos.**

A las **9 de la mañana**, del mismo día y en la misma sala: **MITIN**, con Yves DECHEZELLES, Raymond BERTHOU, Henri BOUYE, Michel FOUCAULT, Daniel GUERIN, Un ESTUDIANTE francés, Francisco ISGLEAS y Federica MONTSENY.

En la librería del vestíbulo, pídase **LE COMBAT SYNDICALISTE** y la revista **UMBRAL**.

*Columna del emigrado*

## Trabajadores españoles

LOS de la Confederación Nacional del Trabajo os saludamos. Aunque nuestra situación en Francia no iguale a la vuestra, no por ello nos despreocupamos de vosotros. Somos del mismo país, somos víctimas de pareja injusticia, y por ello os tendemos, fraternalmente y sin pensar escondido, nuestra callosa mano.

Vosotros abandonasteis España por necesidades que el franquismo no os resolvía. Nosotros abandonamos nuestra tierra incapaces de resistir la tiranía que el vencedor fascista-franquista de 1939 impuso por armas, no por justicias, en todo lo ancho del país. Dos graves delitos de la reacción franquista, que a dos generaciones españolas nos ha hecho coincidir en el extranjero donde la distancia de tiempo y la diferencia de preparación política y social, al parecer, nos mantienen distanciados.

Y sin embargo, motivo no existe para permanecerlo. Los de la C.N.T. somos trabajadores como vosotros y, por ende, sujetos a los mismos problemas y necesidades que vosotros. Los de la C.N.T., en España o fuera de ella, estamos en la vanguardia social y de las ideas redentoras del proletariado, de todo lo cual sabemos mucho más que los comunistas que os bombardean con propagandas ruidosas, frecuentes y costosas, por formar parte, ellos, del partido político más acaudalado del mundo, un hecho indiscutible que les permite gastar docenas de miles de pesetas o de francos en propagandas favorecedoras de su causa, no de la causa libertadora de la clase obrera. Nosotros, cenetistas estilo español, sindicalistas libertarios entregados plenamente a la causa de los trabajadores, estuvimos, en el país, en el índice de las luchas reivindicativas, tanto huelguísticas como de barricada. La ambicionada jornada de 8 horas, que en 1900 parecía de logro imposible en España, en 1918 ya se había generalizado merced a las luchas directas, de obrero a patrono, sin intervención de políticos ni del Estado, entabladas en todo el perímetro español por la Confederación Nacional del Trabajo, entidad genuinamente obrera, sin directores, concejales ni diputados; entidad regida únicamente por explotados para el logro de mejoras importantes del momento, más con un prefijo final: el comunismo libertario, sin gobierno, con municipios libres y sindicatos predominantes en el desarrollo del trabajo, el intercambio, y el reparto equitativo de los bienes de la producción. Cuando oigáis hablar de C.N.T. y de comunismo libre pensad en una sociedad sin burgueses, sin gendarmes capitalistas o comunistas; pensad en un régimen de igualdad y libertad regido por vosotros mismos, por todos nosotros, hijos del trabajo, sin inmiscuición de burócratas, jefes de célula, celadores del gobierno ni otros agentes de la autoridad y de la haraganería oficial, dos pésimos factores muy al uso en países capitalistas o comunistas. El Estado y la explotación eterna del obrero: he ahí nuestros comunes enemigos. La Dictadura del proletariado: he ahí el enemigo en ciernes. Vayamos a la aniquilación del poder franquista, pero con la íntima seguridad de que a la dictadura franquista no la sucederá la dictadura marxista. Cara al enemigo Franco, seguro. Pero con el pan, la libertad y la dignidad de los españoles por encima de todo.

## DISCOS

*La Primavera marca bien en París — 22 grados sobre 0 — y el sol se abate, lleno de gracia, sobre los tejados de René Clair y los arroyos de Gavroche. El París de los grises sedosos se ha escondido por unos días y mejor sería que no reapareciera, que esa seda se apolillara y el clima de Mediodía se estabilizara en esta suerte de Medianoche.*

*París actual, de ahora mismo, está lleno de vida por el baño de espléndida naturaleza que recibe, y mirando nuestro Calendario — tal vez el de SIA, o el de las realizaciones cenetistas — el buen tiempo va a continuar, si no por la verdad climatológica, si por aquello de «a mal tiempo buena cara», que, en definitiva, es la que oponemos a la realidad desde el exilio empezado en febrero de 1939.*

*Tenemos que la alegría natural es imposible con la España en duelo supino, pero cuando lo natural es imposible lo artificial se posibilita. La muerte de la madre, con ser tan dura, no acarrea la muerte necesaria del hijo, el cual hará otra madre de la mujer de sus ensueños para que la vida se eternice entre dolores y satisfacciones.*

*Ello, o algo así, vienen a representar nuestros actos, que a veces parecen fiestas. Cada año aquí o allá del destierro nos acumulamos, sonreímos y abrazamos, en Toulouse, en el Gard, en Provenza, o en París mismo, deseándonos, en cada encuentro, que este acto de aquí sea el último y que el venidero tenga lugar en España. Mas los hados adversos disponen lo contrario y en este mes de abril, en esta Primavera en curso, tan al baño de sol... por ahora, volveremos a hallarnos en el gran caserón de la plaza Maubert para seguir tejiendo nuestra grandeza moral, y continuar conservando nuestra grandeza física, que, no importando los fallecimientos y las deserciones, aún existe y existirá hasta lo infinito.*

*Porque lo finito, la muerte en vida, es el abandono, el hundimiento moral de la persona, la renuncia a la historia más importante del individuo. Se puede morir corporalmente sin excusa. No hay excusa posible para la muerte civil libremente aceptada.*

*En esta nueva reunión de París, la ausencia del compañero fallecido será cordialmente sentida, deplorada. La deserción del compañero que ya deja de serlo, que lleva la muerte en las convicciones, sería una veracidad que el vigor compañeril recibiría con un silencio significativo.*

*Sol lo hay en París — +22 a la sombra — pero mayor sol alumbra en el ánimo de los constantes.*

*Puede entonces apagarse Helios parisino; que el Sena reimponga sus sedas grises. Sol poseemos en la mente para alumbrarnos a nosotros mismos.*

*DISCOBOLO*

PEDRO MARTI Y ANA CALI

con el guitarrista PEPE ARO

Toda la sal — coreográfica — de la tierra.

MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

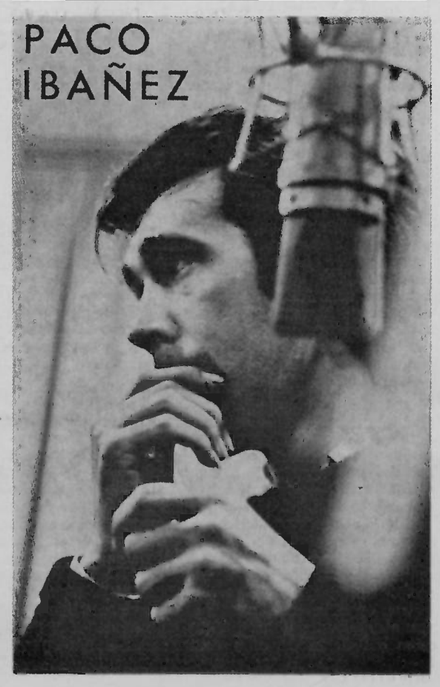
Un folleto de actualidad estricta. Precio: 1 franco.

Le Directeur de la publication :
YVES OBŒUF

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

★

Hombre para la canción de nuestros días. Poeta para la elevación del pueblo, músico para asociar el pulso moderno de España a la canción protestataria general. Cantor de poetas magistrales que interpreta magistralmente, como en el caso Brassens...



PACO IBAÑEZ

3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

24 AVRIL 1969
NUMERO 553
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Abstention, action directe

Le prochain référendum a suscité bien des prises de position ambiguës. Chez les agriculteurs, par exemple, le C.N.J.A. (Centre National des Jeunes Agriculteurs) a récemment critiqué violemment la politique agricole du gouvernement et, en particulier, la concentration des exploitations agricoles «entre les mains des seuls détenteurs de capitaux». En ce moment en effet, de nombreux industriels ou même de riches membres des professions libérales, se lancent dans l'achat et la mise en valeur de vastes domaines agricoles pour faire « fructifier » leurs gains acquis sur le dos des travailleurs. Cette pratique a souvent pour effet de mettre en difficultés ou même ruiner totalement par la concurrence les petits exploitants qui, parfois, réagissent violemment, comme savent le faire les paysans, en passant à l'action directe (destruction de plantations, etc.).

Cependant, malgré ses vives critiques, le C.N.J.A. a précisé qu'il n'envisageait pas pour l'immédiat des manifestations paysannes qui, pour reprendre ses propres termes, pourraient être interprétées comme une incitation à voter « non » au référendum.

Cette position, comme beaucoup d'autres, nous paraît tout à fait inconséquente. Comment la justifier ? La politique agricole du gouvernement n'est que le reflet, dans un secteur donné, de sa politique générale et le mécontentement agricole devrait logiquement déboucher sur une condamnation de cette politique à travers l'attitude des paysans vis-à-vis du référendum. En fait, la seule réponse possible, serait l'abstention et la mise en œuvre de vastes manifestations à caractère gestionnaire.

En effet, que veut-on nous inciter à penser par des prises de position telles que celle du C.N.J.A. ? Que le référendum est axé sur un problème purement technique : celui des structures régionales et qu'il faut dissocier ce problème des questions politiques. C'est la position soutenue par tous ceux qui protestent contre la « politisation » ou « dramatisation » du référendum.

Il est pourtant évident qu'on ne peut séparer les problèmes « techniques » de gestion de la société des principes de base qui régissent cette gestion. L'important à l'heure actuelle n'est pas tellement de savoir quelles structures régionales formelles seront mises en place : l'important est de savoir que le contenu de ses structures ne changera pas pour autant et qu'il sera constitué en régime capitaliste, demain comme aujourd'hui, par l'exploitation de l'homme par l'homme et axé vers la recherche du profit maximum pour quelques uns. On voit où veut en venir le cartel des possédants lorsqu'il refuse que le référendum soit « politisé » : il s'agit d'amener la population à répondre oui à une question d'ordre technique pour pouvoir considérer ensuite ce oui comme une approbation de la politique générale de l'Etat capitaliste. D'ailleurs, le gouvernement lui-même reconnaît implicitement le caractère global de cette consultation par la voix du chef de l'Etat qui a déclaré ouvertement que le référendum mettait en cause son propre mandat.

Dans ces conditions, la prise de position abstentionniste des anarchistes et des anarcho-syndicalistes apparaît comme la seule réponse conséquente. Nous ne répondons ni oui ni non parce que nous contestons l'objet même de cette consultation et les conditions dans lesquelles elle a lieu, parce que nous nous opposons aux termes mêmes de la question. On nous demande d'approuver des structures alors que le problème véritable qui nous intéresse tous est le problème fondamental de la gestion. Nous voulons poser quant à nous, par l'action directe, le problème de la production et de la répartition des richesses. Répondre par oui ou par non serait admettre implicitement que nous acceptons l'organisation actuelle de la société, que nous souscrivons à un système basé sur le gaspillage, l'exploitation et l'abrutissement des masses laborieuses, la recherche du profit individuel au détriment de l'ensemble des travailleurs.

A cette société, nous voulons en substituer une basée sur l'égalité sociale et économique, la solidarité effective entre les individus, entre les régions etc., et fixer comme but à la production la satisfaction des besoins réels de tous.

Quiconque combat le capitalisme ne peut accepter de se prononcer sur une question de structures internes du capitalisme sans justifier par là même le système qu'il déclare vouloir abattre.

Revenons à l'agriculture : quelle est la politique actuelle de l'Etat ? Le problème essentiel qui se pose au capitalisme occidental en cette matière actuellement est un problème de surproduction. Les progrès dans le domaine agricole liés à la coordination européenne au sein de la C.E.E. amènent une véritable ère d'abondance. Les marchés sont inondés. Logiquement, les denrées alimentaires agricoles (fruits, légumes, viande etc.), devraient subir des baisses de prix spectaculaires, la consommation devrait augmenter dans chaque ménage. Or ces produits sont toujours aussi chers (notamment la viande) et presque aussi rares. Pourquoi ? Parce que, pour éviter une baisse des prix, l'Etat, à la solde des capitalistes, s'est fixé pour objectif essentiel d'organiser la rareté dans l'abondance. C'est ainsi qu'on assiste à une augmentation constante des stocks qui, lorsqu'ils sont trop anciens, sont détruits, à des destructions systématiques de denrées diverses. On en est plus à encourager pour produire, on en est à donner des primes pour détruire, arracher les plants... Les ministres européens s'arrachent les cheveux devant les excédents qui s'accumulent.

Excédents ! Bien des ménages n'auraient pas à s'arracher les cheveux pour savoir quoi faire des excédents des fruits ou de viande s'ils en avaient : ils les consommeraient tout simplement. Malheureusement, ils ont, plutôt à faire des trous supplémentaires dans leur ceinture. L'organisation du transport et de la distribution gratuite de ces excédents reviendraient sans doute moins cher et poseraient moins de problèmes que leur stockage et leur destruction ultérieure. Mais les prix s'écrouleraient et les gros propriétaires verraient leurs profits fondre.

Ainsi, pour satisfaire quelques capitalistes, on n'hésite pas à détruire des milliers de tonnes de marchandises alors que la faim tenaille le tiers-monde et que, en France même comme aux Etats-Unis, une partie de la population ne mange pas à sa faim.

Voilà le système qu'on nous demande de cautionner. Quelle peut être notre réponse ? Elle s'impose d'elle-même. Pas de participation aux mascarades électorales. Par contre, devant l'abondance à portée de la main et que quelques financiers ventripotents nous interdisent d'atteindre, organisons la prise de possession collective des richesses et leur distribution gratuite. Que les paysans s'emparent de la terre et se groupent pour la mettre en valeur, qu'ils réunissent le matériel agricole d'une commune pour procéder à l'exploitation rationnelle des terres. Que les ouvriers s'emparent des usines, qu'ils créent des comités de gestion. Que les échanges d'organisent entre les villes et les campagnes.

Pour préparer cette appropriation collective, une seule voie : le syndicalisme révolutionnaire. Balayons les bureaucrates qui sclérosent le mouvement ouvrier. Passons à l'action directe !

**YVES**

## Meeting 1er Mai à Paris

La 2e Union Régionale de la C. N. T. française organise à la Maison Verte, 127, rue Marcadet, métro Marcadet, le 1er Mai à 9 h., un Meeting anarcho-syndicaliste et de contestation.

Les valeurs de l'autogestion et du fédéralisme y seront réaffirmées ; une large place sera faite aux problèmes de la jeunesse et des jeunes monteront à la tribune pour exposer ce que sont leurs inquiétudes et leurs espoirs.

Sous la Présidence de Gérard CONTE, interviendront les camarades :

KERVEANT Bernard, LE MAREC Michel, CAVALLIER Michel, VIDAL Georges, T. M. MARTINEZ, CAPELLAS Helenio.

Nous attendons la présence de tous nos camarades et sympathisants, pour au même temps conmémorer cette date si significative dans l'histoire des luttes ouvrières.

# Non, au référendum

Le 27 avril, par la volonté d'un seul homme, le général de Gaulle, les travailleurs seront conviés aux urnes pour approuver ou désapprouver la loi référendaire relative à la réforme du Sénat et à la réorganisation du territoire. Il n'est pas question de critiquer ici ces deux réformes, les anarcho-syndicalistes ont leur opinion faite sur toutes les propositions soumises à un peuple par un gouvernement, qu'il se prétende libéral ou qu'il soit la caricature d'une dictature.

Ces consultations, plus exactement ces référendums, auxquels les travailleurs sont invités à participer périodiquement, ont pour but principal de redonner force d'autorité et de pouvoir à un gouvernement prédictatorial chaque fois qu'il se sent en perte de vitesse. Le truquage, toutes les formes de propagande au service exclusif de l'Etat, autorisent un succès d'autant plus assuré, que le pouvoir ne craint pas de provoquer une atmosphère prérévolutionnaire, apportant la crainte de troubles, redoutés par une masse d'électeurs disposés à la soumission et à l'esclavage.

Pour nous, anarcho-syndicalistes, nous estimons que nous ne pouvons répondre à un référendum proposé par un Etat dont l'existence même repose sur sa reconnaissance par la masse prolétarienne. Nous devons, tout au contraire, combattre le référendum qui s'avère une tromperie, destinée à faire croire à la multitude des travailleurs qu'ils possèdent une autorité quelconque. Répondre au référendum, autorise le pouvoir à gouverner avec l'autorité qui lui convient ; la participation au référendum n'est-elle pas l'abandon, par le travailleur, de tous ses droits à la liberté et à la justice sociale ?

Pour une multitude de travailleurs, pour les soumis et les esclaves du capitalisme, voter est encore un devoir civique autorisant de participer au fonctionnement du pays. Depuis l'enfance, depuis « la communale », les cours « d'instruction civique » pétrissent la cervelle des enfants du peuple pour les amener à la reconnaissance de l'Etat qui a besoin de ce blanc-seing, le bulletin de vote, déposé dans l'urne, pour exploiter à sa guise le peuple soumis qui, périodiquement, apporte des verges aux maîtres des Etats qui auront charge de les cravacher, de les exploiter et d'extraire une part de plus en plus importante de leur travail.

Ne pas participer au référendum apparaît, même aux yeux de certains « révolutionnaires » comme une faute impardonnable ; c'est, pour eux, une infamie, une trahison. Ils oublient que pour le référendum du 27 avril, même si le non l'emportait, le pouvoir personnel resterait entre les mains du même homme, ce que le ministre de l'Information, Le Theule, n'a pas craint de déclarer dans une récente émission télévisée.

La cérémonie du vote du référendum ne changera absolument rien à la condition de soumission des travailleurs. Ils ont plus d'avantages a conserver intacte leur dignité d'homme en ne s'abaissant pas à une complicité qui, en définitive, se révèle contraire à la progression de l'affranchissement des travailleurs, affranchissement qui est la pièce maîtresse de la révolution émancipatrice de demain. Ne pas voter n'est pas le rejet d'une prise de position, c'est, tout au contraire, la manifestation la plus forte qui porte au pouvoir le coup le plus rude : le mépris.

Nous vivons, présentement, sous le signe de la mystification idéologique et l'Etat apparaît comme une des valeurs suprêmes de cette mystification, comme le pilier de toute vie sociale. On oublie que l'Etat n'existe que par l'abandon des hommes de leurs plus belles qualités, par leur crainte de leur émancipation, par leur veule soumission aux mensonges et à l'autorité, par l'absence de courage à revendiquer leur droit intégral à la vie et d'assurer par une civilisation nouvelle, reposant sur une plus grande fraternité, le bonheur et la joie de vivre pour tous.

La force de l'Etat réside en ce que le travailleur-esclave ne voit la société qu'au travers de l'écran de l'Etat, en ce que toute action du travailleur doit être sous le contrôle de l'Etat, en ce que le travailleur ne réalise pas que l'Etat exige tout de lui, de la soumission au crime, et en ce qu'il tremble devant toute initiative qui pourrait le conduire à la liberté, qui le mettrait dans la possibilité de ne plus être un vil sujet soumis à l'Etat.

Les syndicalistes révolutionnaires ont un sens profond de l'antiparlementarisme, ils refusent de s'en remettre à des personnes interposées du soin de décider de leur sort. Ils considèrent qu'ils ne parviendront à l'émancipation qu'en la méritant par leur action personnelle, par leurs sacrifices, par leurs efforts. — « Il n'est pas croyable comme le peuple, dès lors qu'il est assujetti, tombe soudain en un tel et si profond oubli de la franchise qu'il n'est pas possible qu'il s'éveille pour la ravoir, servant si franchement et si volontairement qu'on dirait à le voir, qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa servitude. » — *Etienne de la Boétie.*

**René VILLARD**

# L'anarchisme dans la Révolution russe

## LE RÔLE DES ANARCHISTES

*(Suite)*

Le gouvernement bolchevique « commença par fermer brutalement les sièges des organisations libertaires, par interdire aux anarchistes toute propagande ou activité ». C'est ainsi que dans la nuit du 12 avril 1918, à Moscou, des détachements de gardes rouges, armés jusqu'aux dents, nettoyèrent, par surprise, vingt-cinq maisons occupées par les anarchistes. Ceux-ci, se croyant attaqués par des gardes blancs, ripostèrent à coups de feu. Puis, toujours selon Voline, le pouvoir passa rapidement « à des mesures plus violentes : la prison, la mise hors la loi, la mise à mort ». « Quatre ans durant, ce conflit tiendra en haleine le pouvoir bolchevique (...) jusqu'à l'écrasement définitif du courant libertaire *manu militari (fin* 1921). »

La liquidation des anarchistes put être menée d'autant plus aisément qu'ils étaient divisés en deux fractions, l'une qui refusa d'être domestiquée, l'autre qui se laissa apprivoiser. Ces derniers invoquèrent la « nécessité historique » pour faire acte de loyalisme vis-à-vis du régime et approuver, au moins momentanément, ses actes dictatoriaux. Pour eux, il s'agissait, d'abord, de terminer victorieusement la guerre civile, d'écraser la contre-révolution.

Tactique à courte vue, estimèrent les anarchistes intransigeants. Car, précisément, c'était l'impuissance bureaucratique de l'appareil gouvernemental, la déception et le mécontentement populaires qui alimentaient les mouvements contre-révolutionnaires. En outre, le pouvoir finissait par ne plus distinguer l'aile marchante de la Révolution libertaire, qui contestait ses moyens de domination, des entreprises criminelles de ses adversaires de droite. Accepter la dictature et la terreur, c'était, pour les anarchistes, qui allaient en être eux-mêmes les victimes, une politique de suicide. Enfin, le ralliement des anarchistes dits « soviétiques » facilita l'écrasement des autres, des irréductibles, qui furent traités de « faux » anarchistes, de rêveurs irresponsables n'ayant pas les pieds sur la terre, de stupides brouillons, de diviseurs, de fous furieux et, finalement, de bandits, de contre-révolutionnaires.

Le plus brillant, donc le plus écouté, des anarchistes ralliés fut Victor-Serge. Employé du régime, il publia, en français, une brochure qui tentait de le défendre contre la critique anarchiste. Le livre qu'il écrivit plus tard, *L'An I de la Révolution russe* est pour une large part, une justification de la liquidation des soviets par le bolchevisme. Le parti — ou plutôt son élite dirigeante — y est présenté comme le cerveau de la classe ouvrière. C'est aux chefs dûment sélectionnés de l'avant-garde de découvrir ce que peut et doit être le prolétariat. Sans eux les masses organisées dans les soviets ne seraient « qu'une poussière d'hommes aux aspirations confuses traversées de lueurs d'intelligence ».

Victor-Serge était trop lucide, certes, pour se faire la moindre illusion sur la nature véritable du pouvoir soviétique. Mais ce pouvoir était encore tout auréolé du prestige de la première révolution prolétarienne victorieuse ; il était honni par la contre-révolution mondiale ; et c'était une des raisons — la plus honorable — pour lesquelles Serge — comme tant d'autres révolutionnaires — crut devoir mettre un bœuf sur sa langue.

Au cours de l'été 1921, il confia, dans le privé, à l'anarchiste Gaston Leval, venu à Moscou, dans la délégation espagnole, pour le IIIe Congrès de l'Internationale communiste : « Le parti communiste n'exerce plus la dictature du prolétariat mais *sur* le prolétariat. » De retour en France, Leval publia dans *Le Libertaire* des articles, où, s'appuyant sur des faits précis, il mit en parallèle ce que Victor-Serge lui avait glissé à l'oreille et ses propos publics qualifiés de « mensonges conscients ». Dans *Living my life*, Emma Goldman, la libertaire américaine qui le vit à l'œuvre à Moscou, n'est pas non plus tendre pour Victor-Serge.

## LA « MAKHNOVTCHINA »

Si la liquidation des anarchistes urbains, petits noyaux impuissants, devait être relativement aisée, il n'en fut pas de même dans le sud de l'Ukraine où le paysan Nestor Makhno avait constitué une forte organisation anarchiste rurale, à la fois économique et militaire. Fils de paysans pauvres ukrainiens, Makhno avait vingt ans en 1919. Tout jeune, il avait participé à la Révolution de 1905 et était devenu anarchiste. Condamné à mort par le tsarisme, sa peine avait été commuée et les huit années qu'il passa, presque toujours aux fers, à la prison de Boutirki, avaient été sa seule école. Avec l'aide d'un codétenu, Pierre Archinoff, il combla, au moins en partie, les lacunes de son instruction.

L'organisation autonome des masses paysannes dont il prit l'initiative, au lendemain d'Octobre, couvrait une région peuplée de 7 millions d'habitants, formant une sorte de cercle de 280 kilomètres de hauteur sur 250 de large. A son extrémité sud elle touchait à la mer d'Azov, où elle atteignait le port de Berdiansk. Son centre était Gulyai-Polyé, un gros bourg de 20 à 30 000 habitants. Cette région était traditionnellement rebelle. Elle avait été, en 1905, le théâtre de troubles violents.

Tout avait commencé avec l'établissement, en Ukraine, d'un régime de droite, imposé par les armées d'occupation allemande et autrichienne et qui s'était empressé de rendre à leurs anciens propriétaires les terres que les paysans révolutionnaires venaient de leur enlever. Les travailleurs du sol défendirent leurs toutes récentes conquêtes les armes à la main. Ils les défendirent aussi bien contre la réaction que contre l'intrusion intempestive, à la campagne, des commissaires bolcheviques, et leurs trop lourdes réquisitions. Cette gigantesque jacquerie fut animée par un justicier, une sorte de Robin des Bois anarchiste, surnommé par les paysans : « Père » Makhno. Son premier fait d'armes fut la prise de Gulyai-Polyé, à la mi-septembre 1918. Mais l'armistice du 11 novembre amena le retrait des forces d'occupation germano-autrichiennes, en même temps qu'il offrit à Makhno une occasion unique de constituer des réserves d'armes et de stocks.

Pour la première fois dans l'histoire, les principes du communisme libertaire furent mis en application dans l'Ukraine libérée et, dans la mesure où les circonstances de la guerre civile le permirent, l'autogestion pratiquée. Les terres disputées aux anciens propriétaires fonciers furent cultivées en commun par les paysans, groupés en « communes » ou « soviets de travail libres ». Les principes de fraternité et l'égalité y étaient observés. Tous, hommes, femmes, enfants, devaient travailler dans la mesure de leurs forces. Les camarades élus aux fonctions de gestion, à titre temporaire, reprenaient ensuite leur travail habituel aux côtés des autres membres de la commune.

Chaque soviet n'était que l'exécuteur des volontés des paysans de la localité qui l'avait élu. Les unités de production étaient fédérées en districts et les districts en régions. Les soviets étaient intégrés dans un système économique d'ensemble, basé sur l'égalité sociale. Ils devaient être absolument indépendants de tout parti politique. Aucun politicien ne devait y dicter ses volontés sous le couvert du pouvoir soviétique. Leurs membres devaient être des travailleurs authentiques, au service exclusif des intérêts des masses laborieuses.

Lorsque les partisans makhnovistes pénétraient dans une localité, ils apposaient des affiches où l'on pouvait lire : « La liberté des paysans et des ouvriers appartient à eux-mêmes et ne saurait souffrir aucune restriction. C'est aux paysans et aux ouvriers eux-mêmes d'agir, de s'organiser, de s'entendre entre eux dans tous les domaines de leur vie, comme ils le conçoivent eux-mêmes et comme ils le veulent (...). Les makhnovistes ne peuvent que les aider, leur donnant tel ou tel avis ou conseil (...). Mais ils ne peuvent ni ne veulent en aucun cas les gouverner. »

**Daniel GUERIN**

*(A suivre.)*

# Restons vigilants

Pour convaincre le peuple d'éviter le renouvellement des événements de mai-juin 1968 on n'hésite pas à falsifier la vérité et on s'acharne à détourner son attention par le bluff de la réforme régionale et on espère éviter par ce subterfuge une jonction, à nos yeux salutaire, des étudiants et des travailleurs ; celle-ci n'a pu être que momentanément écartée par la trahison de quelques bonzes, mais elle demeure latente.

Revenons sur le passé récent qui attribue la crise monétaire aux événements qui ont consacré les pourparlers trompeurs de Grenelle. N'a-t-on pas vu le manque de civisme du premier magistrat de la République s'octroyer un viatique substantiel pendant que le *vulgum pecus* était réduit à la portion congrue.

Que dirons-nous des évasions massives de capitaux en octobre et novembre derniers qui pensaient spéculer grâce aux subventions sans contrôle offertes aux gros industriels ? Nous continuerons à ignorer les noms des parlementaires qui ont de leur côté, fait passer leurs capitaux dans les banques hospitalières de la Suisse.

Nous devons nous montrer vigilants sur l'attitude des gouvernants qui reconnaissant leur faiblesse relative n'osent attaquer simultanément les ouvriers et les étudiants et s'efforcent de diviser ceux-ci qui persistent à ignorer que seule l'unité désirable de leurs revendications est capable d'assurer une défaite complète du système que nous déplorons.

La solidarité entre les ouvriers et les étudiants est la seule façon de mettre un frein à la vindicte policière et permettra de s'imposer énergiquement en passant par-dessus les secrétaires confédéraux de quelque obédience que ce soit. La démagogie doit faire place à une position objective qui doit solutionner toutes les questions non résolues afin de réaliser un peu plus de justice sociale.

Seule l'union des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes

**A. MAILLE**

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

# Exploit de la Marine française

A l'instar de son patron, qui se fit remarquer par sa fougue à envoyer son corps d'armée se faire décimer lors de la bataille de Morhange, août 1914, le porte-avions « Foch », dans ses évolutions au large de Brest, en attendant Couve de Murville, venu en visite le 17 mars en notre ville, se lança aussi fougueusement à l'assaut des « Carpettes », îlot rocheux bien connu des navigateurs, repérable par sa signalisation, figurant aussi sur les plus modestes cartes marines. Le choc eut lieu à la vitesse de 26 nœuds : 48 km. H.

Le roc breton surpris repoussa son agresseur, qui s'en retourna vers sa base, justement avarié ; sa coque, son appareil d'écoute sous-marine, au moins une hélice endommagés, il est en cale sèche à Laninon, et sa remise en état est évaluée entre 1 à 2 milliards d'anciens francs.

Couve de Murville, venu à Brest pour se renseigner, a pu s'apercevoir de la haute valeur de ses officiers de marine, ainsi d'ailleurs que leur ministre Mesmer, car l'embarquement eut lieu après l'éperonnage.

Ce qu'il y a d'étrange dans cette affaire, c'est le silence le plus complet dans la presse d'information locale, nationale et à l'O.R.T.F., qui parlèrent longuement du déplacement de ces deux messieurs, nécessitant l'envoi de C.R.S. en quantité appréciable ; à l'hôtel, il y avait 10 cars et certainement ils n'étaient pas les seuls.

Les autorités diverses pensent-elles cacher au public ce qui aurait pu être une catastrophe, si ce bâtiment d'environ 260 mètres de longueur et comprenant un nombreux équipage avait coulé, comme ce fut le cas du cuirassé « France » en 1922, heurtant une roche, près de Quiberon ?

De plus, à Laninon, où travaillent de nombreux ouvriers, son passage au bassin ne pouvait passer inaperçu, avec ses importantes avaries.

Pourquoi ce silence ? Répondez, messieurs de Gaulle, Couve de Murville, Mesmer, de l'Amirauté.

**A. LE LANN**

## COMMUNIQUES

Les militants des syndicats et les Unions Locales de la 2e Union Régional sont informés qu'en occasion du meeting au Palais de la Mutualité, la réunion mensuelle est reportée au 27 avril à 9 heures très précises au siège.

*Le secrétaire*

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

**Oui** ou **Non,** pas de changement dans l'exploitation, le gaspillage, l'aliénation, etc.

Volonté de changement du système social avec l'**abstention massive.**

# ANTENA

GLORIA NACIONAL EN ARRESTO

MADRID. — Sobre las cinco de esta madrugada fue detenido en el Corral de la Morería — un «tablao flamenco» enclavado en las proximidades del viaducto — el torero Manuel Benítez, «El Cordobés».

El diestro se encontraba en el museo de dicho «tablao» con un grupo de artistas y amigos cuando hizo su aparición la policía, que, prontamente, solicitó la documentación a los presentes. «El Cordobés», que al parecer no la llevaba consigo, opuso ciertos reparos a la actuación de la policía, que había acudido al lugar con nueve coches.

En vista de la actitud de resistencia adoptada, al parecer, por el torero de Córdoba, se procedió a su detención y fue trasladado a la comisaría de policía del distrito de La Latina, en donde permaneció hasta las nueve de la mañana.

Posteriormente, «El Cordobés» ha sido trasladado al Juzgado de guardia, que instruye las diligencias oportunas.

EL DRAMA DE LA GUERRA

LEON. — Cuatro niños de la localidad de San Miguel de Montaña encontraron una granada enterrada desde la guerra civil y se pusieron a jugar con ella, golpeándola con piedras. El artefacto hizo explosión, produciendo heridas graves a Silvino Vallejo Vallejo, de diez años, y leves a los otros tres.

UNA CONFERENCIA DE DON PIO

BARCELONA. — Pío Cabanillas dio una conferencia sobre «La empresa periodística», en el curso de la cual afirmó que: «La empresa periodística, industria del pensamiento, posee una bandera: la de la libertad».

Pero, de momento, la mantiene arriada.

MOVIMIENTO BURSATIL

LA HAYA. — Hoy se inauguran ante el Tribunal Internacional de Justicia de La Haya las sesiones orales del proceso que se desarrolla ante la alta instancia jurídica internacional y en el que desde 1962 se oponen los gobiernos belgas y español a propósito de la quiebra de «Barcelona-Traction».

Esta sociedad, fundada en 1911 con sede en Toronto (Canadá) fue declarada en quiebra en 1948 por decisión de un juzgado de Reus (Tarragona) a petición de acreedores españoles de dicha sociedad.

El gobierno belga entiende defender ante el Tribunal de justicia internacional los intereses belgas, a los que la declaración de quiebra causó — ésta es la tesis — un grave perjuicio económico.

Pero el problema va más allá, puesto que ante el tribunal han sido emitidos ya conceptos que ponen en duda la dignidad del Estado español y de su administración judicial, siendo éste el punto que el gobierno español protesta.

MISA NEGRA EN AVILES

OVIEDO. — Por primera vez en Asturias se está celebrando los domingos una misa cantada con música «pop». Con este motivo, la parroquia de San Nicolás de Bari, en Avilés, registra un lleno absoluto durante la misa de las 11,30 de a mañana. Colaboran con el sacerdote José Antonio Montoto, pionero de esta reforma litúrgica en Asturias, 13 jóvenes (7 muchachas y 6 muchachos) que cantan y tocan las guitarras eléctricas. Las canciones están inspiradas en los espirituales negros.

HUELGA EN ASTURIAS

OVIEDO. — En el pozo «San José», de Turón, de la empresa Hulleras del Norte, S. A., han entrado a trabajar en la mañana de hoy solamente 4 productores de los 297 que integran la plantilla del relevo.

Los motivos de este paro son que los ayudantes mineros han tenido noticias de que por la dirección de la empresa se está haciendo una revisión de los precios que beneficiaría a picadores y destajistas de la explotación. Los ayudantes pretenden que esa mejora se extienda a ellos mismos y al resto del personal de interior de la mina.

SE INCREMENTA EL PARO

OVIEDO. — El número de mineros en paro a las doce del día 15 en las explotaciones carboníferas asturianas ascendía a 458. En la tarde de ayer faltaron al trabajo los del segundo relevo del pozo «San José», de Turón, donde ya por la mañana se había planteado un conflicto al pretender los ayudantes mineros que se les concedan las mismas mejoras que la empresa Hunosa estudia para picadores y destajistas.

En la mañana de hoy ha persistido el conflicto en el pozo «San José». El paro se ha extendido también a los pozos «San Víctor» y «Santa Bárbara», ambos Hunosa.

SINDICALISTAS DETENIDOS

BARCELONA. — Seis obreros fueron detenidos y encarcelados en Sabadell con vistas a ser entregados al T.O.P. Se llaman Ramón Ruaix Montaña, Antonio Farrés Sabater, José Torres Ventayol, Alvaro García Tribanca, Antonio Martínez Gutiérrez y Francisco Ortiz Núñez.

EL T.O.P. SIGUE TRITURANDO

MADRID. — Pena de siete meses de prisión y 10.000 pesetas de multa a cada uno de los juzgados Cándida Fernández y José A. Millano, por propaganda clandestina.

Condenado Antonio Sánchez Sánchez a seis meses y un día de prisión y multa de 10.000 pesetas, por un delito de propaganda ilegal.

SUPREMA INJUSTICIA

Antonio Alvarez Herrera, Cándido Aguilar Campos, Manuel Fernández Rojas y José-Luis Villanueva Muñoz — según el Tribunal de orden público — participaron en una manifestación que el 17 de marzo de 1968 se celebró en Jerez de la Frontera, integrada por más de 400 personas, las cuales recorrieron, sin autorización, importantes calles de la ciudad.

Los manifestantes protestaban por el desarrollo y resultado de las deliberaciones sobre el convenio colectivo que afectaba a los obreros de la vid. Y en su recorrido — decían también en su sentencia los magistrados del Tribunal de Orden Público — produjeron interrupciones del tráfico y alteraciones en el orden público.

Cada uno de los procesados fue condenado a dos meses de arresto como autores de un delito de manifestación no pacífica. Los condenados recurrieron contra la sentencia y la sala segunda del Supremo, al dictar ahora su resolución en el recurso, lo ha desestimado, confirmando todos los pronunciamientos del texto judicial recurrido.

## DISCOS

*La reina Victoria ha fallecido. Como reina dejó de serlo y victoria jamás la tuvo. El cadáver de esa señora concreta, simplemente, toda su historia.*

*De haber nacido fregona, la publicidad no se hubiese preocupado de ella. Y fregonas pudo haberlas más inteligentes que la Victoria.*

*Su papel en la escena política española se redujo al de dama bonita prendida del brazo de un rey vulgar que firmó empresas de cataclismo y penas de muerte deprisa y corriendo, a fin de que no se le enfriara el almuerzo. En lo que destacó el 13 de Alfonso de la dinastía, fue en el caló de Triana, no en las purezas lingüísticas de la entonces Real Academia.*

*En su juventud Victoria era bonita, pero inapta para competir con las mujeres de un país que las tiene pobres pero muy hermosas. Destinada a magnificar al nada magnífico 13, fue cargada con joyas y perifollos y fotografiada millón y medio de veces. Con tanto «réclame» cualquier mediocridad femenina alcanza notoriedad entre ambos populachos: el callejero y el palaciego.*

*Victoria no debía moverse de Inglaterra. El rey gitanero de España no le convenía por marido. Mateo Morral se lo advirtió a bombazos, y así quedó en su país de adopción más extranjera que nunca a pesar de sus mil fotógrafos y su medio millón de aduladores de oficio.*

*Y ahora Victoria ha fallecido en Lausana de mejor muerte que le hubiera reservado el trágico país que llaman España.*

*DISCOBOLO*

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

AQUÍ Y AHORA

# PREGUNTAS

— Como cronista de la « Imaginated Press », y cumpliendo con mi ingrata tarea, me veo en la obligación de hacerle ciertas preguntas que espero de su amabilidad me serán contestadas con sinceridad. Y la primera es ésta: ¿No cree usted, como anarquista, que el anarquismo goza en general actualmente de «buena prensa» y particularemnte en España, donde tan duramente ha sido comprimido?

— Considero que a nivel internacional el anarquismo nunca ha tenido mala prensa en general, y si la ha tenido ha partido siempre de aquellos núcleos más reaccionarios y totalitarios de los que nunca ha podido esperarse otra cosa mejor. Posiblemente, si en los medios liberales no ha tenido buena prensa en ciertas épocas, se debe al hecho de que el anarquismo ha echado mano de métodos demasiado expeditivos en su lucha contra el capitalismo y que éste ha calificado de «terroristas». Pero esto no debe inducirle a error. La parte terrorista que se le suele adjudicar al anarquismo, además de constituir una etapa accidental ya superada, fue una eclosión marginal a la verdadera esencia ácrata y a sus métodos genuinos de lucha, debida a la vehemencia irreflexiva de algunos de sus hombres. De otra parte ha de tener en cuenta que cuando el terror ha adquirido facetas de acción masiva por parte del anarquismo, éste no hacía más que apelar al instinto de conservación y había de replicar al terror con el terror si no quería ser aplastado y aniquilado, y ahí está el salvajismo de los pistoleros de los «sindicatos libres» para atestiguarlo, una banda de asesinos a sueldo creada por la patronal y firmemente respaldada por el barón de Koenig (estafador y espía alemán, expulsado más tarde por el Gobierno), el comisario Bravo Portillo (al que también se le procesó por espionaje), Miláns del Bosch, el general Arlegui y por último Martínez Anido. En cuanto a la buena prensa actual en España es algo que me huele a incienso de «Requiem».

— ¿Qué quiere usted decir?

— Quiero decir, salvo ligeras excepciones, que pretenden hacer la apología del difunto: en vida puede usted ser un perfecto facineroso, pero puede estar seguro de que cuando haya fallecido habrá canto gregoriano pregonando sus excelencias, aunque haya pequeñas concesiones a pecaditos de menor cuantía que nunca pondrán en candelero el acceso al paraíso. Y ocurre que muchos de los críticos de la España franquista se muestran elegiacos ante la supuesta tumba del anarquismo.

— Entonces, ¿cree usted que no existe objetividad y sinceridad en esos juicios críticos?

— Insisto en la gratuidad e impunidad de los juicios críticos cuando el objeto de ellos acontece que es un supuesto difunto. No niego que exista objetividad y sinceridad al criticar al enemigo cuando se considera a éste en su propia trayectoria y actuación, pero niego que la haya en cuanto éstas últimas se enjuician en conexión con las nuestras. Se puede decir, como se ha dicho en muchas ocasiones por sus detractores, que los anarquistas son sinceros y consecuentes con sus postulados, que son generosos, comprensivos, insubornables; que han sido en España una fuerza social indiscutible, que han sido traicionados por socialistas y comunistas, que ha representado el único esfuerzo eficaz en el mejoramiento de la clase trabajadora, aunque también digan que son unos exaltados, utópicos e incluso místicos. Ahora bien, todo eso no obsta para que a la primera ocasión les pongan la bota en el cuello; es decir, se les contempla y amonesta con cierta condescendencia como a muchachos discolos en cuanto no entran en flagrante colisión con los intereses opuestos. Uno se puede permitir el lujo de ser objetivo con algo que consideramos fuera de nosotros, ajeno a nosotros, extraño a nuestro modo de hacer y actuar, expulsado de nuestras propios fines y metas. De este modo llegamos a la conclusión de que para todos los regímenes actuales el anarquismo viene a ser considerado como el «enfant terrible» de las luchas sociales y de las revoluciones. Los reaccionarios saben que han de enfrentarse con él por modo insoslayable, y su tarea consiste en reprimirlo cuando no aniquilarlo; los extremistas de toda laya también están convencidos de que han de contar con él, pues saben que es el primero en acudir a la brecha, y entonces se aprovechan de su concurso y ayuda, luego le traicionan y más tarde le aplastan sin compasión si ello está en sus manos. En resumidas cuentas, todo el mundo trata de aprovecharse de él para luego apartarle a un lado de un modo o de otro. Y esto constituye una lección que el anarquismo nunca ha acabado de comprender y asimilar.

— ¿Se refiere usted a una situación concreta?

— Lo digo en términos generales. Pero si hubiera que referirse a un hecho concreto y decisivo para el futuro del pueblo español habría que volver a nuestra guerra civil. En ese crucial evento el anarquismo se dejó arrebatar lo que por derecho propio le pertenecía, y lo que es peor, con las armas en la mano. Es increíble admitir que la C.N.T., dueña absoluta de la región catalana, se viera despojada de su tradicional feudo de lucha; que con ocasión de los sucesos de mayo de 1937 los comités responsables aconsejaran la prudencia y la comprensión a sus compañeros en contra de los deseos de los comités de base y acción, en tanto los comunistas iban copando posiciones sacando provecho evidente de la vacilación de sus oponentes, y mientras que García Oliver, con una complacencia y comprensión no se sabe si de santo o de suicida, clamaba que «por la unidad antifascista, por la unidad proletaria, por los que cayeron en la lucha, no hagáis caso de provocaciones...». Es increíble el que la C.N.T., que puso en marcha triunfante la colectivización de la industria catalana, del campo aragonés y catalán, con una clarividencia una responsabilidad y una capacidad admirables, permitiera que destruyeran su mejor logro a base de decretos emanados del poder central y del de la Generalidad, abierta o larvadamente en manos de los comunistas, cuando la mayoría de sus afiliados. arma al brazo y a regañadientes, se sometían mohínos a las arengas apaciguadoras de sus más preclaros compañeros; una conquista tan brillante que hizo decir a un alemán que vivió de cerca la experiencia, Agustín Souchy, en su libro «Noche sobre España»: «No es exagerado considerar el proceso de colectivización de España como el experimento social más importante del siglo XX». Y un comentarista español actual, entre otros, agrega: «Que la C.N.T. estaba práctica y técnicamente preparada para asumir la dirección del sistema de producción, quedó demostrado al estallar la guerra civil en España... A pesar del problema de la guerra, de la falta de capital, de la escasez de materias primas, de la inflación y de la huida al extranjero de un gran número de empresarios, la C.N.T. mantuvo en pie y mejoró en parte el formidable complejo industrial de Cataluña. Con todos sus defectos, el experimento realizado por la C.N.T. durante la guerra civil, demostró que una economía puede funcionar perfectamente sin accionistas ni capitalistas». Los anarquistas no necesitamos de esta sanción aprobatoria para estar convencidos de la viabilidad de nuestras estructuras, pero el reconocimiento por parte de los adversarios es un punto de referencia digno de tenerse en cuenta.

Entonces, ¿cómo conciliar esta objetividad del franquismo respecto a un movimiento sobre el que ha desencadenado tan terrible represión?

— Todo consiste en un problema de egoismo y de mala entraña. El capitalismo sabe perfectamente que la sociedad marcha a la perfección sin su concurso, pero no se resigna a perder sus privilegios ni a tener la sartén por el mango en la gestión directiva. Por otra parte — y como táctica estratégica de su «modus operandi» — no desprecia en ningún momento la oportunidad de integrar el movimiento obrero en general dentro de su programa, a base de supuestas concesiones y componendas, porque ante el movimiento obrero cada vez más fuerte, cohesivo y capaz no le quedan más que dos caminos: o enfrentarse con él (y esto ya no da resultado), o tratar de canalizarlo con vistas a sus propios intereses. Díganlo si no los coqueteos de Pestaña con el fundador de la Falange durante la República, y los más recientes de Juan López con el «sindicalista» Solís Ruiz, nuestro flamante ministro-sindicalista. Con una masa obrera en constante progreso técnico, social y cultural, pero mediatizada y sobornada, se pueden hacer grandes cosas desde el trampolín de la política. Mas he ahí cómo una masa obrera culta y capaz debe ser incompatible, precisamente, con tal clase de amasijo que conspira contra la realización de sus más caras y genuinas aspiraciones. Además, para intentar un cometido de tal envergadura, deberían empezar por permitir la libertad de expresión, si no la de acción, como condición ineludible de toda posible «entente». Y esa libertad no existe ni siquiera para los textos de información histórica del anarquismo. Todas las fuentes en que abrevan los teóricos del franquismo se reducen a las de Abad de Santillán, Pestaña, Peiró, Juan López y José Peirats, es decir, toda el ala moderada del anarquismo; y esos textos pertenecen a sus bibliotecas privadas, como es de suponer. En diciembre del pasado año Ediciones Halcón, de Madrid, emprendió por su cuenta y riesgo la publicación de la «Cartas y documentos» de Che Guevara, y el «Congreso constitutivo de la C.N.T.». Nada más salir a la calle la edición fue

TRIBUNA JUVENIL

# Un día de doble luto

por FLOREAL CASTILLA

FUE el día 4 de abril de 1968: el terrorífico sonido del estampido de un rifle y, en el frío suelo del balcón del motel de Memphis, quedaron silenciados para siempre treintinueve años de vida recta, de vida entregada a una idea noble y justa, libertaria y revolucionaria: habían asesinado a Martin Luther King, el líder de la no-violencia negra contra la discriminación racial. Un hombre que de habérselo propuesto hubiera escalado posiciones de poder y riqueza, porque, al menos para el 10,5 % de los norteamericanos — proporción de la raza negra —, era más que un líder, más que un «negro», era un *Cristo de carne y hueso*.

Por otro lado también en este día — 4 de abril de 1969 — se celebran los veinte años de la cristalización de una alianza militar, con fines criminales, con agentes secretos y espías, dispositivos nucleares, laboratorios de investigación, ejércitos de todos los colores, armamentos convencionales y atómicos: el vigésimo aniversario de la Organización del Tratado del Atlántico del Norte (OTAN), o del Atlántico septentrional (OTAS) o bien, en sus siglas en inglrs, como también se la conoce, NATO. Una organización netamente violenta, propiciadora de atentados colectivos, aunque, en verdad, no es sino una pantalla del Pentágono en Europa.

Qué ominosa ley, qué maldita casualidad, qué absurdo destino, serán los factores que se reúnen para que un solo día sea de luto doble, de doble dolor, de doble crisis de principios humanos. Por paradojas de la vida, en el mismo día que se cumple el primer año de la desaparición del crucificado de Memphis, un hombre que entregó lo mejor de su vida y su capacidad para que los hombres no se trataran cual bestias, no se discriminaran por el accidental color de la piel, que «marchó» y manifestó por miles de calles de las principales ciudades norteamericanas levantando la tolstoyana y gandhiniana bandera de la no-violencia, se conmemora, asimismo, los veinte años de la santa alianza ofensiva, de la abominable OTAN donde los hombres que la sirven no son más que insignificantes partículas sin vida, manejadas al antojo por los altos mandos militares. ¿Será James Earl Ray — «Eric Starvo Galt» o «Ramón George Sneyd» — un hombre de confianza de la OTAN?

Las dependencias encargadas de dirigir la violencia estatal, como es el caso de la que nos ocupa, necesitan para su administración, dirección y funcionamiento, y para la ejecución de los planes de dominio o represión, no de hombres sino de bestias con rasgos humanos. Preclaros hombres como King no sólo no serían aceptados en semejantes antros de guerreros sino que, de ser necesario y existir posibilidades deberían de ser eliminados.

La naturaleza revolucionaria del negro norteamericano le impulsaba a no temer a la acción represiva de los poderosos que desde hace siglos vienen chupando la sangre y viviendo del sudor de la población negra que ha oscilado de la plantación al ghetto, de la cárcel neoyorquina al cementerio californiano. A él le era igual un Premio Nóbel de la Paz, el que le fue otorgado en 1964 por la «infalible» academia sueca, que ir por las calles de Memphis, abrazado con sus compañeros, protestando por el mal trato de que eran víctimas los trabajadores de la limpieza pública, en su mayoría de piel oscura. Era hombre de tregua y combate; hombre de paz y lucha.

El militarismo no ha podido ni podrá tener nunca en sus filas hombres de esa talla. Para ellos es mejor un Eichmann o un Queipo de Llano, o un turco «etílico», Nahit Imre, clave en el mecanismo de seguridad de la OTAN, sujeto éste que protagonizó un escándalo mayúsculo de espionaje y bajas pasiones a finales del año pasado, donde estuvieron complicados además altos jefes militares de los ejércitos europeos y norteamericano. Rodeado de su amante y de sus aduladores, logró burlar el dispositivo aliado de seguridad dándole a los rusos secretos de suprema importancia.

Los casos de «suicidios» de importantes jefes militares germano occidentales, alguno de ellos viejos nazis — contralmirante Herman Lüdke, encontrado muerto en extrañas circunstancias en un coto de caza cerca a Trier, en las montañas Eifel, trabajaba para el servicio de espionaje y contraespionaje de la OTAN, tenía acceso a importantes «ultrasecretos» militares de la marina alemana; general de división Horst Wendland, subjefe del Servicio de Inteligencia de Alemania federal, se «suicidó», según la versión oficial, de un tiro en la sien sentado en su escritorio; colgado del techo de su departamento, en Colonia, apareció el doctor Hans-Heinrich Schenk, de 40 años, alto jefe del Ministerio de Economía, al parecer no tenía ninguna relación con los servicios de inteligencia pero frecuentemente asistía a reuniones de altos jefes militares; aparece muerto, en idénticas condiciones a como apareciera Wendland, el teniente coronel Johannes Grimm, de 54 años, dejando una nota que decía: «Lamento irme de este modo...» y otros significativos casos — estuvieron ligados al nombre y las actividades del perdido Nahit Imre, «hombre de confianza de la OTAN».

La «seguridad» de la *civilización occidental* está en manos de semejantes sujetos. Y, sin embargo, de acuerdo con los planes militares de los dos bloques que se disputan la supremacía mundial, esta clase de seres hacen cada día más falta; hombres para los que un dólar o un rublo vale muchísimo más que la vida de un miserable cualquiera. Detrás de los nombres citados arriba hay una historia de espionaje y bacanales donde el hombre no sirve para nada que no sea obedecer a los intereses de dominio y de poder económico y militar de las grandes potencias. Qué asco da al observar que con discursos y reafirmaciones militaristas, guerreras y belicosas, celebran los dirigentes del «mundo libre» los veinte años de semejante «tratado».

A pesar de todo esto, de como la humanidad va aceleradamente cada día hacia la hecatombe termonuclear, la megatónica locura de nuestros amos no para en confeccionar planes militares, fabulosas compras de nuevos tipos de armamentos, construcción de nuevos proyectiles más destructivos que los construidos apenas el año pasado, y de planificar en el mapa del Orbe enajenando nuevas zonas de «guerras localizadas». El Medio Oriente y Vietnam debe movernos a grotesca risa delante de lo que el en el Kremlin o en el Pentágono existe como «proyectos». Ya las bombas de hidrógeno son artefactos nucleares anticuados ante los cohetes antibalísticos de la administración Nixon o los SS9 de Moscú.

La OTAN, un monstruo de 20 años, no es una agrupación de entes sanos, de mentalidades demócratas o algo por el estilo. Todo lo que le dio vida es hueca palabrería, puro blá-blá que tapa la terrible verdad. Está ahí para comenzar o ayudar a empezar una tercera guerra mundial: el miedo a la expansión militar de los comunistas ya no es hoy pretexto serio; para eso han rearmado a los exnazis alemanes que por cierto traen excesivamente preocupados a los gobernantes rusos. La OTAN está ahí para asegurar que no haya revoluciones — ¿cuáles son las relaciones del «tratado» con Franco y Salazar, las hienas de Iberia, amigos y aliados importantes de la seguridad de la democracia atlántica? ¿qué papel habrán jugado los hombres de la OTAN en el golpe de estado de los militares griegos?

El destino ha querido ser cruel. Ha puesto en el calendario dos efemérides en un mismo día que entristecen a cualquier hombre libre. Hace sólo un año mataron a Luther King. ¿Quiénes fueron sus verdaderos criminales? ¿quién manejó los hilos del títere Ray? ¿la CIA? ¿los comunistas? ¿el Ku klux klan? ¿no se sabrá nunca? Y, hace veinte años, se organizó una alianza, un tratado, para guerrear, para continuar desvalorizando en la Bolsa de nuestra época la personalidad humana. Una institución de la actual sociedad que nos prepara otra hazaña de la democracia. Por eso, en este día de doble luto, grito, para no asfixiarme en el conformismo generalizado, aquello que leí una vez en un folleto de Pedro Gori; *¡Guerra a la guerra! ¡Suprimamos el militarismo!*

## Columna del emigrado

HABLANDO con uno de ustedes fuí casi increpado por la volubilidad que distingue a la emigración española voluntaria. Según este ocasional amigo los súbditos españoles desperdigados por Europa, y entre los cuales me encuentro, somos más fáciles para la sacristía y el enganche al comunismo, que no por los asuntos del pensar y de las ideas.

Visto el panorama que me rodea, pienso afirmar que, en parte, la razón está en el saco de mi enfadado amigo; pero hay otra mitad adversa a la cual voy a sacar relieve.

Trátase, pues, de que agentes de la calle de la Pompe y del comunismo español los encontramos en todos nuestros trabajos, incluso en nuestros asuetos, ocurriendo que el cenetismo no nos sale al paso nunca, y si alguna vez lo hace es para gruñir un poco.

Periódicos, hojas de propaganda y fiestas de sabor español, los agentes del consulado franquista y del partido comunista nos inundan los bolsillos y nos recrean ojos y sentidos, y cuando un periódico de ustedes se nos alcanza vemos tanto francés en él que el interés de lectura se nos va a los pocos instantes. Yo, la verdad, me detengo en las páginas españolas y ciertos contenidos llego a asimilarlos. Otros no tienen la curiosidad mía y sueltan el papel que — a su parecer — les exige sin ayudar nada.

Ya sé que de España mentalmente acudimos hueros, no siendo nuestra la culpa, sino de los directores españoles actuales. La educación política allí es regimental solamente, y en lo que toca a preparación social, ésa en el país no existe. Hay todo un trabajo para adaptar las generaciones de tras guerra a la situación de sindicalismo libre y emancipador que ustedes han conocido.

Impónganse — y se lo digo para su gobierno — de que el emigrado económico que le llamáis, es ferozmente positivista, única razón que le ha inducido a traspasar la frontera. Quiere dinero, que ahorra si no es disoluto. Quiere facilidades y no ama las obligaciones. A ese respecto religiosos y comunistas saben atraer a nuestra gente con informaciones precisas sobre trabajo, alojamiento, beneficios legales, estatuto de extranjeros, deberes y derechos, consultas para desvanecer dudas, etc., etc.. Ustedes, españoles como nosotros, no disponen de facilidades para atraer nuestro mundo, o al menos así parece. Si la C. N. T. francesa que os da acceso al semanario dispusiera de un servicio de información para trabajadores extranjeros, les aseguro que serían bastantes los compañeros míos que lo utilizarían, porque las exigencias políticas de «la Pompe» y de los moscovitas les disgustan a pesar de los favores, por lo demás interesados.

Hay mala madera en ciertos desterrados voluntarios. En otros la hay mejor. Moral existe en la mayoría, tocando a ustedes el saber descubrirla, pulirla y valorizarla.

Vuestro amigo, que lo es sinceramente,

**Remigio LOPEZ**

## MITJN EN MONTPELLIER

*Gran Mitin de afirmacion anarcosindicalista para el 1º de Mayo* organizado por el Núcleo del Herault Gard y Lozere de la CNTE el cual se celebrará en *Montpellier* en el local *Pavillon Populaire* (en la Esplanada) a las 9 horas, con la participación de los oradores siguientes: Mauricio JOYEUX por la F. A. F., Ramón LIARTE por la C.N.T.E. Presidido por un miembre de la C. de Relaciones.

Por la tarde, Varietés estilo flamenco. Concurso infantil de poesías y recitaciones en francés y español.

Contra el Fascismo de España. Contra la injusticia de la explotación Capitalista y Estatal. Por Solidaridad a todos los Presos y Perseguidos Sociales del Mundo: *Todos al mitin.*

**EL CORREO VA MAL**

**Muchos compañeros se quejan porque reciben LE COMBAT SYNDICALISTE con muchos días de retraso. Como nosotros depositamos las ediciones del periódico en Correos TODOS LOS MARTES, (excepto si hay alguno festivo) la culpa no es nuestra. Reclame cada cual en Correos que nosotros en París haremos lo propio.**

# Rincón del bibliófilo

por Vladimir Muñoz

29. — *¿Cuándo se fundó la hermosa revista «Les Humbles»?*

— «Los Humildes», fundada por un grupo de maestros, apareció en Roubais (Francia), en octubre de 1913, siendo su redactor principal Maurice Wullens.

30. — *¿Quién fue William C. Owen?*

— Un compañero inglés que murió el 9 de julio de 1929 a la edad de 75 años, en el hospital de Worthing (Inglaterra). Colaboró en «Regeneración» de México. Dejó numerosos folletos y algunos libros, entre éstos «El Anarquismo frente al Socialismo.

31. — *¿Qué revista libertaria famosa apareción en Madrid el año 1881?*

— «La Revista Social». Duró hasta 1884.

32. — *¿Qué hermoso libro escribió Jonathan Swift en el que hay pensamientos libertarios?*

— «Los Viajes de Gulliver».

33 — *¿Quienes fueron los «Diggers»?*

— Antepasados ingleses del anarquismo. Empezaron cn sus teorías en 1648 y un año después (1639) pasaron a la acción. Su figura más destacada fue Gerrard Winstanley. Estos «Cavadores» intentaron un experimento de comunismo libertario en St. George's Hill (Iglaterra).

34. — *¿Qué publicación libertaria se publicaba en Igualada el año 1883?*

— «La Federación Igualadina» apareció en Igualada (Cataluña) el 9 de febrero de 1883. Duró hasta 1885.

35. — *¿Cuándo se fundó la famosa «Revue Anarchiste» de Francia?*

— El primer número de «La Revista Anarquista», que mensualmente aparecía en París, fue fundada por Sebastien Faure en enero de 1922.

36. — *¿Cuándo nació y cuando murió Emilio López Arango?*

— Nació en Cudillero (Asturias) el 25 de mayo de 1894 y murió en Buenos Aires el 25 de octubre de 1929. Colaboró asiduamente en «La Protesta».

37. — *¿Qué periódic anarquista se publicaba en Buenos Aires el año 1895?*

— «La Unión Gremial». Duró hasta 1896.

38. — *¿Cuándo se fundó «La Protesta Humana»?*

— Se fundó en Buenos Aires el 13 de junio de 1897.

39. — *¿Qué era la FORP y qué órgano publicaba?*

— La Federación Obrera Regional Paraguaya publicaba en Asunción del Paraguay su órgano «El Despertar». cuyo primer número apareció el 10 de mayo de 1906.

40. — *¿Dónde escribió Federico Urales sobre el movimiento obrero en España?*

— En «La Revista Blanca» del 1 al 15 de junio de 1926. Su valioso trabajo se titula «Reseña Histórica del movimiento obrero español».

42. — *¿Quién escribió sobre la revista «Acracia» y el diario «El Productor»?*

— Palmiro de Lidia, en la misma «Revista Blanca» de Barcelona. Se titula su notable trabajo: «Evocando el Pasado» (15 de julio, 1o de agosto, 1 y 15 de setiembre de 1927).

43. — *¿Qué libro de Anselmo Lorenzo prologó Kropotkin?*

— Pedro Kropotkin escribió un prefacio en Londres, en octubre de 1907, para el libro «El Pueblo» de Anselmo Lorenzo, que fue editado por la Editorial F. Sempere, de Valencia (España) antes de 1910.

44. — *¿Cuándo se editó por primera vez en España el libro de Herbert Spencer titulado «El Hombre contra el Estado» y quién fue su traductor?*

— Solamente en 1945 apareció esta obra en español cn el título de «El Hombre contra el Estado» (Buenos Aires: Ed. Yerba Buena). Con el título de «El Individuo contra el Estado» fue por primera vez publicada en Sevilla (España) en 1885 por la Imprenta y Litografía de José M. Ariza. Su traductor fue Siro García del Mazo.

45. — *¿Cuál fue la primera publicación libertaria que apareció en Argentina en idioma español y cuál en idioma francés?*

— El 18 de mayo de 1890 apareció en Buenos Aires en español «El Perseguido» y el 23 de enero de 1893 se publicó en francés «La Liberté» (La Libertad).

46. — *¿Qué importante obra de Jean Grave se publicó ei Madrid el año 1895?*

— «La Sociedad Futura», editada por «La España Moderna», en su importante «Biblioteca de Jurisprudencia, Filosofía e Historia», siendo su traductor el Dr. Luis Marco.

47 — *¿Cuál fue la primera publicación libertaria de Chile?*

— «El Oprimido», cuyo primer número apareció a principios de 1893, en Santiago.

*(Continuará.)*

B.D.I.C



# Y RESPUESTAS

confiscada y puesta a disposición de la autoridad judicial.

— Todo el mundo habla ahora del resurgimiento del anarquismo. ¿Quiere decir esto que ha estado sumido en una profunda crisis?

— Yo diría que el anarquismo, como todo movimiento renovador, ha de pasar por épocas de transición debidas más a factores externos (políticos, represivos, tanto nacionales como internacionales, etc.) que a su propia evolución interna. Lo que ocurre es que hay demasiados interesados en propalar su crisis, si bien no están muy seguros de que se haya constituido en un estado de latencia, mucho más peligroso por cuanto no se puede prever su manifestación en un momento dado. Además tenemos el hecho de que en los últimos años ha surgido un movimiento juvenil revolucionario que, si no puede inscribirse totalmente en las directrices del anarquismo, está inspirado fuertemente por él y es como su avanzadilla. Ante el aburguesamiento del comunismo y sus reiteradas traiciones al proletariado internacional, el capitalismo ya ve en él más a un aliado que a un enemigo. Ahora los bárbaros ya no proceden de las estepas rusas y de las barbas de Lenin; ahora son los anarquistas de Iberia, de Europa occidental, de Iberoamérica e incluso de Africa. Y así se pueden leer trozos como éste en la prensa española: «La huella ibérica (o iberoamericana, o del Tercer Mundo en mayor escala) se ha hecho presente como esa amenazante — y esperanzante — invasión bárbara: se distingue con el nombre del movimiento catalizador—«22 de marzo»— y en el hombre mítico — Guevara —, en la *insólita* reaparición del anarquismo rojinegro. (No es Carrillo: es Federica Montseny la que comprende lo que pasa. ¡Terrible aldabonazo también para nuestros intelectuales!)»

— El apoliticismo es una de las premisas fundamentales del anarquismo. Este apoliticismo, ¿es un medio o un fin?

— Por su interacción e interdependencia puede decirse que son ambas cosas a la vez mutuamente. Puestos en plan de filosofar es preciso reconocer que existe una diferenciación clara y tajante entre medios y fines. El fin es la premisa universal y los medios son el vehículo que debe conducirnos a ella. Ahora bien, los anarquistas estamos seguros de que no todos los medios, éticos o no, conducen al fin deseado. El hombre, modelado durante siglos interminables dentro de un ámbito de corrupción, se ve ante la imposibilidad casi constitutiva y psicológica de reaccionar ética y razonablemente a los estímulos que halagan sus apetencias básicas. Atrapado en la tupida maraña de aquéllos, se anquilosa y estratifica en los medios, siendo éstos convertidos en fines. El anarquismo, convencido de que, salvo raras excepciones, el hombre responde con reacciones iguales a estímulos iguales, se propone soslayar esta dificultad proponiéndose los medios como fines: puesto que nuestra meta aspira a una sociedad sin políticos y sin autoritarismos, seamos ya desde ahora apolíticos y antiautoritarios, evitando el riesgo de caer en la misma ciénaga.

— Entonces, ¿cómo explica usted el hecho de que los anarquistas participaran en la gestión gubernamental durante la guerra civil?

— Esperaba su pregunta como consecuencia lógica. En primer lugar es la primera fisura en la trayectoria apolítica del anarquismo, y en segundo fue adoptada en una situación de verdadera emergencia y únicamente con carácter fugaz, tan fugaz como se creía que la duración de la guerra fuese. Sin embargo, tan excepcional decisión costó mucho tiempo de deliberaciones y vacilaciones, y aun después de consumado el hecho los anarquistas nos sentíamos roídos por un oscuro y profundo remordimiento como dicen que debieron sentir Adán y Eva después de haber pecado y perdido el paraíso. Nosotros no estábamos haciendo «nuestra revolución»: éramos parte de un conjunto de fuerzas de variado matiz político y social que luchaba aparentemente al menos contra un enemigo común. Pero no sólo no estábamos haciendo nuestra revolución, sino que la parte que en la de todos nos hubiera correspondido se nos empezó a negar desde el principio mediante la presión de los distintos grupos en lucha, sobre todo de los comunistas, a base de un copo masivo de los puestos responsables y directivos dentro del aparato gubernamental, militar y civil. Se pretendía eliminarnos paulatinamente bien amparados y favorecidos por nuestro apoliticismo, y volver las armas contra ellos era tanto como dejar el campo libre al fascismo. Era una trágica disyuntiva para los anarquistas los cuales, a lo largo de la contienda, dieron pruebas más que suficientes de colaboración y comprensión a costa de perder posiciones con vistas a un futuro próximo. Por eso, la amable requisitoria que Sebastián Faure dirigió a los anarquistas españoles con motivo de su participación política, la considero procedente pero injusta. Procedente porque nunca se es demasiado severo a la hora de recriminar claudicaciones, aun transitorias y tácticas, pues constituye un revulsivo moral; injusta porque el hombre lo es, precisamente, por y con las circunstancias que le rodean, y éstas son a veces tan inextricables que toda capacidad discriminativa queda en suspenso, y el hombre se ve impelido a tomar decisiones que, aun en el caso de prosperar, siempre serán reprobables desde una ética de principios. Dice Faure que «si la realidad contradice los principios, es que son falsos y es preciso abandonarlos». Ciertamente, pero la realidad acorde con los principios es una realidad histórica, una ley general de la historia que se estructura dentro de una conducta normativa, dentro de las cuales y para confirmarlas, caben las excepciones. La inflexibilidad de ciertos principios considero que pretenden llevarse hasta extremos casi suprahumanos, y la verdad es que estamos contendiendo con hombres, no con dioses. La rigidez del principio de apoliticismo es totalmente válida y admisible en cuanto se intente hacer de la política una norma deentro del orden establecido para la consecución de nuestras aspiraciones. He aquí la realidad histórica que marcha de acuerdo con nuestro principio. Pero un cúmulo de acontecimientos excepcionales, que ni siquiera han sido previstos ni deseados pero que nos desbordan y se nos imponen, exigen también medidas de excepción sin que por eso desmientan la ley general y sin que tal cosa constituya un motivo para hacer púdicos aspavientos de doncella desflorada. «Nosotros no somos un movimiento de vírgenes — dijo Cohn-Bendit en el congreso de Carrara —, sino un movimiento político que también ha hecho marranadas que habrá que analizar. Pero creemos que, por querer ser demasiado puro, el movimiento libertario se ha quedado mustio. No somos dogmáticos. No excluimos a nadie. Lo que nos interesa es la práctica, no la ortodoxia.» No suscribimos enteramente estas manifestaciones, pero la verdad es que hay mucho de cierto en ellas. Algo parecido ocurría con Saint-Just, cuando de él decía Danton con cierto humor: «Je n'aime point cet extravagant. Il veut apporter à la France une république de Sparte, et c'est une république de Cocagne qu'il nous faut».

— Por último, ¿qué tiene usted que decir en contra de los que consideran al anarquismo, y sobre todo al anarquismo español, como un fenómeno místico y religioso?

— Que son unos hipócritas y que la envidia les corroe. Es cierto que en principio el anarquismo partió de unas premisas idealistas, filosóficas y sentimentales exacerbadas hasta el límite, pero hoy constituye un movimiento afincado en la realidad histórico-social, con metas bien definidas y métodos de acción que responden eficazmente a las exigencias de esa realidad. Sus enemigos odian ese profundo sentido de la ética, de la solidaridad y del compañerismo tan arraigado en los anarquistas, porque ellos son incapaces de sentirlo y actualizarlo; lo consideran demasiado puro para ser humano, y como ellos entienden que la perfección trasciende de las posibilidades humanas para concebirla únicamente en el seno de la divinidad; he ahí por qué nos asimilan a los místicos y mártires del cristianismo. Ellos no se explican la autenticidad ontológica del anarquismo sin ese substrato inconsciente de la religiosidad, y creen que esa enorme capacidad de resistencia para sobrevivir a toda clase de crisis y persecuciones se debe en gran parte a ella. Esas pobres gentes hablan así porque desconocen lo que es la firmeza y la lealtad a unas convicciones que están en la base de toda comprensión humana; porque desconocen lo que es la decencia, el decoro y la ética, categorías de las que están blasonando a cada momento con perfecta desfachatez. «Hay desde luego en el anarquismo español una fuerza elemental y primaria que no se deja reducir a meras categorías ideológicas, una dramaticidad existencial que se diferencia tanto del tono «mesurado» del socialismo como de la *glacial* eficacia del comunismo». Expresiones como ésta, viniendo de un enemigo, nos honra antes que nos denigra. Como la que sigue de Ilia Ehrenburg: «El anarquismo de los sindicalistas no es el anarquismo de los literatos de café que mezclan a Bakunin con Stirner, a la anarquía con el erotismo, a la libertad con el libertinaje. Los anarquistas españoles acuden al banco de trabajo. Sus líderes no beben ni frecuentan los tugurios del barrio chino: el anarquismo español es una especie de orden religiosa de observancia severa». Pero un viejo anarquista y propagandista galo remacha el clavo con acierto: «Conozco un montón de intelectuales fatuos que merodean en torno al movimiento igual que las prostitutas dan vueltas alrededor de los bares.» Y yo agrego que, de todos modos, los anarquistas no debemos estar dispuestos a representar el desairado papel de José en casa de Putifar.

**por Juan Español**

# La dialéctica de la Revolución Cultural

LAS noticias que se filtran entre la cortina de bambú muestran que la «revolución cultural» ha tascado el freno por el momento. No sabemos qué clase de cultura habrán querido engendrar los revolucionarios «guardias rojos», pero lo que sí se sabe ya, es que esas hordas juveniles de Mao, han perpetrado gigantescas matanzas. Consecuencias de esas carnicerías, parece ser, ha sido la infección de las aguas y pescados de la bahía de Hong Kong, por la cantidad enorme de cadáveres hasta allí arrastrados procedentes de la «revolución cultural».

Y como consecuencia, la llamada gripe de Hong Kong, que está azotando varios países. Después del fracaso del Paso Adelante concebido en el meollo del mandarín marxista, que se convirtió en un paso atrás, mucho más atrás de lo que estaba en el punto de partida, el prestigio del jefazo descendió casi a cero. (El Paso Adelante de Mao, fue semejante a los Planes quinquenales de la portentosa *inteligencia* de Lenin y compañía; planes para industrializar el país, teniendo como objetivo final, asegurar la pitanza a todos los ciudadanos. Una vez el estómago lleno o medio lleno de todos los ciudadanos, el socialismo sería una realidad. El hecho de que los trabajadores se extenúen para que el Estado les arrebate la plus valía tan vorazmente como los capitalistas de los países idem, se lo arrebatan a sus asalariados, no desmiente que «aquello» es socialismo. Para los marxistas, el socialismo es la solución del problema gastronómico. En Rusia, pues, como ese problema está resuelto, como todos más o menos comen, hay socialismo.)

El Paso Adelante, de Mao, fue un paso de cangrejo. La situación moral y económica del pueblo chino, después de 15 años de terribles sacrificios, ha empeorado fatalmente. El descontento con el jefazo, la oposición más o menos abierta comenzó en todo el país por 1965. En el mismo seno de la oligarquía dirigente, vulgo Comité Central del Partido, se manifestó abiertamente la oposición a Mao. Y fue entonces que el gran mandarín marxista decidió jugarse el todo por el todo. Por si los presuntos purgados se ponían en plan de purgadores de Mao, éste abandonó el puesto de mando de Pekín y se trasladó a Shanghai en septiembre de 1965. Desde allí procedió a telepurgar a todos sus opositores. Destituyó a las primeras autoridades de Pekín y eliminó a la mayoría del Comité Central del Partido, sustituyéndola por incondicionales suyos de servilismo bien acreditado. Y disolvió la Federación China de Sindicatos adicta a Liu Shao-chi.

Pero la resistencia en el grueso del Partido no fue fácil de vencer. Fue entonces que Mao planeó la «revolución cultural». Y lanzó como verdaderas hordas de Gengis Kan millones de estudiantes, hijos de proletarios demagógicamente preparados contra toda organización u organismo, institución, bando o personalidades inconformistas acusadas de «revisionistas». Los atropellos en los campos, centros industriales y en las mismas universidades; los saqueos y asesinatos adquirieron proporciones gigantescas. Multitud de técnicos, profesores universitarios, médicos, intelectuales de todas clases, se suicidaron por no poder soportar los vejámenes y torturas de los «guardias rojas», así llamadas las hordas juveniles de Mao. (Esto es. la ley de la dialéctica hegel-marxista: la revolución cultural destruyendo todo signo de cultura.)

Pero el degradado presidente de la República, Liu Shao-chi, no se conformó con la degradación consumada por Mao, y levantó bandera de combate contra el jefazo. Al comienzo de 1967 Mao controlaba únicamente Pekín, Shanghai y cuatro provincias más. En todo el resto del país dominaban las huestes de Liu Shao-chi. Fue entonces cuando el ejército, hasta aquí aparentemente neutral, decidió intervenir y poner freno a las hordas juveniles de Mao con la fuerza de las armas, lo cual consiguieron fácilmente. Regresados a sus puntos de partida la mayor parte de las «guardias rojas», los militares organizaron camités revolucionarios como órganos de poder local, que poco a poco fueron integrados por los mismos militares exclusivamente. Y el ejército, sea porque considere que un pueblo tan enorme no puede gobernarlo un hombre solo o tal vez porque juzgue descabellado el sueño de Mao de lanzar contra el mundo occidental 600 millones de súbditos para que se destrocen con otros tantos occidentales y quedar él árbitro del mundo, o por otra causa, le ha impuesto a Mao una banda de furibundos y moderados, entre ellos cuatro jefes militares que en realidad son los que sujetan hoy a Mao y a toda su cohorte. Es posible que Mao muera envenenado por su propia bilis, viendo restringir su autoridad, otrora omnímoda. Ahora bien, los jerarcas rusos lanzan andanadas de diatribas contra Mao, motejándolas de traidores a la revolución social, revisionistas, antimarxistas, antileninistas, etc. «Allí — dicen — no hay nada parecido al socialismo. (Decía la sartén al cazo: «Apártate que me tiznas»).

Es comprensible, fatal, ineluctable, que con semejantes materiales humanos, con las mismas fórmulas o teorías sociales que la *intelligentzia* bolchevique ha construído su monstruoso régimen actual, Mao y su banda tenían que construir un régimen parecido más funesto. Sin embargo, algunos intelectuales, no pocos, sobre todo algunos de ésos que se titulan economistas, repudian el actual régimen ruso y aseguran que Mao ha establecido el socialismo en China. Es explicable que algunos párvulos destetados en mundología con cuatro «consignas rupestres», aclamen con alaridos al déspota chino. Es candidez propia de la edad. Pero que lo aclamen hombres de edad madura que presumen de inteligencia, es incomprensible, pues no es necesario mucho intelecto para establecer que con los mismos ingredientes y procedimientos, resulta siempre el mismo pastel. Unica explicación del «fenómeno»: servilismo innato, fetichismo político crónico y sugestión canina por la fiera autoritaria que la estulticia y la maldad universal deifican.

J. V.

# COMUNICADOS

F. L. DE MONTAUBAN

Anuncia reunión general para el 27 de abril a las 9 y media de la mañana y en el Café de la Comedia.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L. convoca a todos sus adherentes a la asamblea general extraordinaria, que tendrá lugar el sábado día 19 de abril a las 9 de la noche, en el local social de la C.N.T. (Bolsa del Trabajo).

Por los asuntos interesantes del temario, que debemos discutir y determinar interesa la asistencia de todos

TOMBOLA DE «SOLI» 1969

Tenemos a disposición de paqueteros, corresponsales y abonados los billetes. Pueden ser pedidos colectiva e individualmente. Los lotes son interesantes. *La Administración*

F. L. DE MELUN

Se convoca a la reunión extraordinaria que tendrá lugar el día 27, a las 2 de la tarde, en Melun y en el lugar de todos conocido, a todas las FF. LL. limítrofes de Seine et Marne. Se ruega la puntual asistencia de todos. Temario de suma importancia.

F.L. DE TOURS

La Federación Local de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 27 de abril, a las 9 y media de la mañana en la bolsa del trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

GROUPE LOUISE MICHEL

Celebrará GALA ARTISTIQUE el 9 de mayo a las 20,45 en la sala mayor del Palais de la Mutualité, con excelente programa.

**EN BURDEOS**

GRAN MITIN el día 1º de Mayo en el Cine ABC, calle Ste-Catherine, a las 9 y media de la mañana, en conmemoración de los mártires de Chicago. Harán uso de la palabra los compañeros

J. MUÑOZ CONGOST

MARCEL LEPOIL, y

FEDERICA MONTSENY

Todos los compañeros de la capital y la región harán acto de presencia.

# Area mundial

**LA SITUACION LIBERTARIA**

UNA ojeada sobre la situación actual del acratismo en el mundo es suficiente para que pongamos esperanza en la actuación de la C.R.I.F.A. (Comisión de Relaciones Internacionales de las Federaciones Anarquistas), organismo coordinador emanado del Congreso de Carrara. Frente a las posiciones negativas de diversos grupos e individuos; y ante la tesitura absurda de elementos sedicentemente libertarios, en realidad neutralizados por corrientes adversas, la C.R.I.F.A. y con ella las federaciones que la sostienen, abren una perspectiva amplia y sana al anarquismo, hoy más que nunca necesitado de claridad y rectas intenciones. De dejar prosperar actuaciones y prédicas de escritores, oradores y gentes de maniobra, todos tendentes al caos o al descrédito de la anarquía en favor de estamentos contrarios a la misma, los días de la doctrina más libre y noble del universo estarían contados.

Conversando con un compañero español de los de barranca abajo, tuvimos a bien preguntarle dónde estaría la C. N. T. de no haber existido los grupos intransigentes anarcosindicalistas. Noblemente reconoció, tras los naturales titubeos, que sin una oposición al reformismo — para el caso de hoy, deformismo — a estas horas nuestra acreditada sindical habría perdido conducta, moral y esencia ideológica, quedando transformada en tono menor o desaparecida. En lo que el compañero, huelga decirlo, estuvo muy exacto. La degeneración A.S.O. (organismo compuesto por militantes que fueron de la C.N.T.) se dirigía a la anulación de las centrales sindicales hispano-clásicas en aras a una unidad sindical a la manera franquista, más o menos la misma tesis unitaria sostenida con más desvergüenza por la fementida C.N.T. de los Royano, Iñigo, López y su triste compañía. Aceptada la transigencia que los grupos reformistas proponen en cada situación «nueva»; bajando un peldaño más conducente al sótano de la política de partido y de la colaboración de clases, la Confederación, que tan firme precedente libertario sentó en la historia contemporánea de España, se iría — moralmente — disgregando, minimizando, en beneficio del sindicalismo capitalista americano, del republicanismo hispano, del comunismo autoritario, del sindicalismo neutro, del societarismo de obediencia gubernamental, del sindicalismo franquista, según opciones, convirtiéndose en una pobre cosa, en una veleta girando al impulso de cualquier soplo, no importando que fuese impuro, de apestoso aliento.

Con el anarquismo gitanescamente interpretado, ocurriría lo propio que en la C.N.T. se impide ocurra, ello si se diera pábulo a las interpretaciones caprichosas, frecuentemente personalistas, de tal agrupación o tal caudillaje. La oposición al Congreso de Carrara, en sus tres cuartas partes fue insana o conscientemente entorpecedora. Unos acudieron allí de buena fe para hacer algo. Otros, para «acusar su personalidad» trataron de deshacer la obra impersonal de compañeros mejor intencionados que ellos. Por suerte, varios de los interruptores del Congreso, a estas horas ven más claro que en agosto de 1968, conviniendo en que, de repetirse el comicio en 1970, su actiud no será la misma, en cuyo caso queda por lamentar que la reflexión no les haya venido antes.

A nuestro modo de ver, el inicio de organización mundial anarquista que administra e impulsa la CRIFA tiene un vasto campo de desarrollo ante sí, y siendo la perspectiva bastante favorable, tendremos todos que trabajar intensamente en dos direcciones: una, hacia el ensanchamiento de la relación anarquista, pasando, del nexo federativo, al estadio general de la asociación de FF., grupos e individuos, ello hecho escalonadamente, racionalmente, a fin de evitar la infiltración de entes fatuos y discursivos, cuando no ambiciosos, y la intrusión de pequeñas colectividades más propicias para la interrupción que para la labor positiva. Otra dirección, por cierto ópima, nos la ofrece la constitución de un comité de relaciones anarco-esperantistas, hermosa garantía internacionalista que puede precipitar la integración a nuestro movimiento internacionalista de innúmeros compañeros de todos los continentes que viven aislados por imposibilidades geográficas o de orden totalitario. Vista la oportunidad de esta coyuntura, a la CRIFA compete entablar tal contacto, a cuyo efecto estamos prestos para servir de intermediarios si ello precisa.

Otro cometido de la relación anarquista promete ser duro, si bien necesario. Nos referimos a las conductas antilibertarias de los frívolos o interesados en serlo que, sin apearse del crédito de anarquistas que antiguamente disfrutaron, ahora «trabajan» por el capitalismo internacional, o por el comunismo autoritario a título de «revolucionarismo» moderno; o que conceden más amistad, más proximidad a individuos u organismos letales (calificativo leve) que a los compañeros sin cuya intransigencia la A. I. T. y el acratismo naufragarían ahora mismo.

Hay mucho trabajo a cumplir, y para «dar el callo» la C.R.I.F.A. puede contar con nosotros.

## chispas

*En la Mutualidad, para mútuas expansiones.*

⁂

*— ¡Ola, compañero! ¡Cuánto tiempo sin vernos! Se te ha arrugado la cara.*

*— La cara, bueno; pero no las ideas.*

⁂

*— ¿Te ha gustado el mitin?*

*— Sí, pero más la librería. Es el mitin de todo el año.*

⁂

*— Buenas atracciones.*

*— La atracción mayor, la de compañero a compañera.*

⁂

*Otro mitin de todo el año: LE COMBAT SYNDICALISTE.*

*— ¿Y «Umbral»?*

*— Eso es escuela, no tribuna.*

⁂

*Hay rostros que no los ves en la hora confusionista, y siempre en los sesenta minutos de claridad idealista.*

⁂

*El espectáculo mejor: Ver a tantos hermanos reunidos.*

*¿Los hermanastros? Lógicamente ausentes.*

⁂

*Color, palabra, sones.*
*Aún alientan, los corazones.*

*CHISPERO*

**JIRA DE 1º DE MAYO EN EL AUDE**

Organizada por la F. L. de Perpiñán a Carcasona (y no en Quillán como se había proyectado).

Invitación fraternal a todos los compañeros del Aude y Pirineos Orientales, y a los compañeros de todas partes en general.

**JIRA DE CONFERENCIAS A. LAPEYRE**

Sobre el tema: *Qu'est ce que c'est l'Anarchie ?*

29 de abril a 20 h. en St-Etienne.
30 de abril a 20,30 h. en Roanne.
1 de mayo en Clermont-Ferrand.

Interesa la asistencia de todos los compañeros, simpatizantes y demás personas evolucionadas: *La Comisión.*

# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

**por FABIAN MORO**

La historia del Movimiento Juvenil Libertario hispano en la época que podemos definir como inicial y primera, que termina con la catástrofe social, política, espiritual y cultural de España en el 39, es corta pero intensa. Exuberante de acción espléndida en pensamiento, se nos presenta como una promesa formal de eclosiones y de realizaciones del hombre en sí mismo y de la colectividad en lo social por el camino del mejoramiento. Febrilmente estudiosa, la juventud libertaria resulta uno de los rasgos más salientes de ese período de expansión y resurgimiento societario en el interregno republicano 31-36 de amago caricatural de revolucioncita político-social.

El advenimiento de la II República fue para el país una etapa que se creía importante para su resurgir de las tinieblas de la Monarquía, que tan amargos sinsabores le había proporcionado a través del siglo XIX, sin ir más lejos. Resurgir de su decadencia tras las sacudidas sin resultado a lo largo del siglo susodicho. La República de abril de 1931, proclamada sin derramamiento de sangre, fue un momento de espera del capitalismo y de la alta burguesía. ya que se quedó con el terreno a mano, donde podría hacerla caer con una zancadilla. El famoso conde de Romanones, político sagaz, tío con vista, abrió la puerta de salida a la Monarquía al tiempo que la entrada a la República a la vista del resultado de las elecciones municipales del 12 de abril, suerte de plebiscito antimonárquico. Así que, Romanones, director de la orquesta política de por entonces, hizo de comadrón, muy a su pesar, para que viera la luz la Segunda República. Alzándose al poder, la *mesocracia*, que resultó «mediocracia», se proponía hacer una revolución tímida y pacífica, que por ser de aquella manera no fue posible, no podía ser posible que fuera de ésta. Los espadones fueron puestos al retiro... voluntario y pagado, y no eliminados; desenvainándose a las primeras de cambio, contra ella. A penas la «niña» empezó sus tímidos balbuceos, que ya los retoños reaccionarios gesticularon, escanciando en su contra los estribillos de su muerte; los trabajadores la defendieron; y en en pago, la «niña» les baldó a palos. De ahí que pronto fue desbordada por las justas exigencias del pueblo trabajador, al ver que le habían dado gato por liebre, al tiempo que por su falta de entereza y de sentido realizador y realizante que lo que representaba, se dejó acogotar por las fuerzas que en la sombra seguían teniendo en mano el control de la cosa pública y la dirección del país: la finanza, el clero y el generalato. Un mejor vivir no llegó para los trabajadores, que creyeron llegada la hora de las transformaciones sociales. Y la República fracasó al darles plomo en lugar de pan, y por sus intenciones timoratas de reforma general. Ondeaba la bandera de la reforma agraria, y no hubo otra reforma agraria que aquélla impuesta enérgicamente y en acción directa por los campesinos, poniéndola en vía oficial de hecho cuando una vez más los trabajadores en armas salieron contra los que la atacaban, en julio de 1936.

Esta realidad social de paliativos que continúan siendo anacrónicos, exigía, para ser superada, audacia, energía y decisión comprensiva. A falta de espíritu elevado y revolucionario echa mano de la represión más desconsiderada y ella la da el desprestigio antes de que alcanzara el prestigio. El entusiasmo desbordado de los primeros días muere pronto, y el ritmo de los acontecimientos definirá el deseo de los explotados de hacerse dueños de su propio destino. Y viéronse en la ciudad y en el campo actos de rebeldía y de justicia directa; actos rebeldes y justicieros que no son otra cosa que el impulso reactivo, en respuesta a la defraudación estatal.

Ya la C.N.T. ha vuelto a la palestra, después de siete años de dictadura primorriverista, de clandestinidad y de exilio. Ha vuelto a su desarrollo y función normal y con rapidez va creciendo y adquiriendo envergadura societaria y prestigio, merced al esfuerzo sin regateos de sus militantes. Ha vuelto con esa moral fraterna, con esa solidaridad sin tasa y sin tacha, con esa generosidad admirable y ejemplar que, en la lucha, de inmediato emprendida, hace quebrar, sin mella en ella, los amantes de la legalidad republicana gubernamental, esa legalidad, pusilánime en las reformas, enérgica hasta la crueldad en la represión. Aun con ésta y a su pesar ese auge confederal libertario no se debe tan sólo, en mi entender, a su espíritu decidido de acción reivindicativa frente a la rapiña patronal de tradición, y frente a la ofuscada contra gubernamental. Además y sobre todo, al doctrinal-ideológico, alma y nervio de la acción, a su finalidad programática, que se identifica con la manera de ser y comprender la vida social y personal que el ibero tiene, realidad reflejada en su historia, con sus anhelos o con sus prácticas, con sus rebeliones o con sus realizaciones, con sus teorías o con sus ilusiones, plasmadas en obras literarias en prosa o en verso; que de todo hubo, siendo guiado por su particular subconsciente colectivo. Y vemos y constatamos que lo que en el mundo contemporáneo se extiende y teoriza con el nombre de «socialismo» tuvo sus raíces en el mundo particular ibérico y su primera inspiración de especulación filósofo-doctrinal en los cabales caletres ibéricos. En su práctica por el concepto de dignidad humana que Eliseo Reclus con deleite y justeza describió en su monumental «Geografía universal»; en lo social por la práctica del colectivismo, que después dimos en llamar libertario. Tienen España y el mundo en Juan Vives un entusiasta doctrinario de la igualdad social, un precursor del socialismo en sus exposiciones que pueden encuadrarse en la filosofía natural.

Tienen España y por ella el mundo en Alonso de Castillo, anteriormente citado en fecha, un teórico de relieve entre los precursores del comunismo libertario. Traspongamos un pasaje de su pensar de entre lo que de él Costa cita en «El colectivismo agrario de España»:

«En 1521, en los mismos días en que el estado llano (pueblo) perdía la desastrosa batalla de Villalar acababa de imprimirse en Burgos un tratado de República compuesto en lengua romance por fray Alonso de Castilla, fraile trinitario, cuyo sentido puede resumirse — salvo sus contradicciones frecuentes — en estas dos palabras: Comunista y republicano. (Téngase en cuenta que fue publicado en el siglo XVI y en la sacudida políticosocial más importante que el pueblo español desencadenó en su historia con pleno conocimiento de causa antes del 19 de julio de 1936).

»Todos los hombres, dice. nacen iguales y libres: de consiguiente, por ley natural, ninguno tiene derecho a mandar sobre otro; pero ya que, perdida la inocencia del mundo, se ha introducido por la fuerza y por la ley positiva que haya superiores e inferiores, haciendo a la naturaleza el agravio de que un hombre obedezca y consienta ser gobernado por otro, no le agravemos con un nuevo tal como el de que un gobernante ejerza el oficio a perpetuidad por derecho propio sin rendir cuentas de su gobierno a los gobernados.» ¿Quién habría dicho que es el caso de un ahora que dura más de treinta años en la misma España?

Para no hacernos interminables con nombres y notas que, por otra parte, salieran del tema, paremonos aquí.

Hay pues en España y en su historia, que hechos y dichos lo demuestran, un concepto del hombre y su sociedad de particularidad libertaria, maleado o adulterado por influencias ajenas a su ética etnológica, a su somática social colectiva. Así, la «vertebración» libertaria de la C.N.T. se presentaba entonces (y en todo tiempo pasado, presente o futuro), como polo de atracción de esa perenne tendencia conceptual. En ella tenía florecimiento y expansión. De ahí viene que respondiendo a una psicología colectiva y por consiguiente personal esencialmente ibérica, la Confederación habría de conocer en esa etapa un potencial de primera importancia social y moral tal, que, de no haberse producido el levantamiento clero-militar-fascista del 18 de julio de 1936, bría llegado a proporciones definitivas de influencia determinante. Influencia y expansión en el componente hispano, como lo prueba el hecho de que en vísperas de la insurrección clero-militarista de marchamo fascista (y que en el fondo por ello se produjo) contaba con un millón de afiliados en una población de 20 o 30 millones de habitantes en la época, pudiendo calcular, sin hipérbole, la cantidad de simpatizantes en seis millones.

La República había reinstaurado la libertad de expresión. Limitada en la práctica, porque los tribunales regulares como los de excepción y los gobiernos civiles, se encargaban de coartarla y de coaccionarla hasta los límites de la legalidad y más allá. Pronto se encontró lejos la «Unión sagrada» del pacto de San Sebastián. Sus militantes, hemos dicho, han vuelto del exilio y se han reintegrado a la lucha social-ideológica. Los Orobón Fernández han adquirido una personalidad de primer orden en todos los ámbitos por su cultura y por su lógica expositiva, dando carácter y prestigio al movimiento anarcosindicalista en el mundo del trabajo y en el intelectual, aunque en éste con parsimonia de expectativa. Al mismo tiempo, el signo organicionista de la civilización moderna (se ha dicho con razón que nuestro tiempo es el de la organización y el de los organizadores ha llegado hasta los anarquistas integrales que han fundado la F.A.I., que actúa intensamente. Grupos y sindicatos únicos van apareciendo con una rapidez de vértigo. De entre sus componentes descuella con vitalidad, número y promesa, el elemento joven, animoso de comprender y de ser útil a una causa altamente humana, o, como hoy se dice, humanista. En muchos es una entrega total, de cuerpo y de espíritu, y ello es elocuente para definir aquel momento español, testimonio precioso para darse cuenta de la envergadura y camino que tomaba el resurgimiento que hemos señalado antes. Por él vemos que la juventud, en gran porcentaje, opta por el sentido trascendental del vivir, entregándose a él con fervor, con la dinómica propia a la edad, y quiere adquirir consciencia y voluntad en su misión de altos vuelos; y para cumplirla no regatea esfuerzos, movido por una generosidad inagotable. Nos dice Guyau que los actos generosos son realizados por el individuo en razón de una como necesidad natural de expansionar y aplicar su vitalidad desbordante obrando por el impulso moral en bien de los otros, de la colectividad. Tenemos necesidad de acción, porque el exceso de energía, de vida, debe «gastarse» y de ahí surge, si el estímulo es de principio alto, el desinterés con sus grandes acciones en bien de una causa, de una colectividad, de una persona o de un motivo. Colectivo es el caso que nos acupa, fenómeno mental y sentimental de una juventud que, volviendo la espalda a la banalidad, a la noñez, al snobismo de baile o de pandereta, a la vida estéril, mental y socialmente estéril, a la tontería gamberril, se penetra en la decisión de dar significación altruista y pensante a su existencia.

*(Continuará.)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# C.N.T. LA MAGNIFICA JORNADA DEL 20 DE ABRIL EN PARIS A.I.T.

## PREAMBULO

*Mañana al velo de nubes; secas y juguetonas, sin malicia lluviosa. Toda nariz al asomo comprende que no recibirá mojadura. El termómetro así de clemente, con fresca distante del frío. Se puede salir a la calle alegre y confiado, como en la ciudad del caso. En las puertas de la Mutualidad los que nunca pierden el Metro, el tren o el autobús, ya esperan. El grueso de amigos, irá llegando.*

*Y va ocurriendo lo que cada año, y que dure, si Franco dura. Sorpresas de reencuentro, con gritos y abrazos. La gente de la C.N.T. se quiere, y por ello nunca se olvida. Más pesadez en las piernas, más canas en la personal cúspide, pero en el corazón juventud eterna. Quienes nos contemplan bien lo comprenden, y, en francés, como si se dijera, en aparte: «Español hay que ser para apreciarse como eso».*

*Esta vez, ¿habrá gente? Es la incógnita. ¡Mueren tantos amigos en el transcurso de un año! Y tantos viejos «nuevos» como van resultando del incesante vaivén de los péndulos. Pero caras «vistas» van llegando, entre ellas las conocidas: de ti, de mí, de este, del otro, del de más allá. Los compañeros no se desmienten. Sufrirán — algunos — privaciones durante un mes, pero hoy han cogido el tren o el autobús dirección Lutecia (las Arenas tales, cercanas al M. Maubert-Mutualité). Otros, parisinos bordes (que somos) nos asomamos a la Mutualidad primero curiosos, luego sonrientes. ¿Cien estacionados? Sea, pero en preludio de mil butaqueros, de dos mil, tal vez, dispuestos a aguantar sentados el desborde oratorio de la tribuna. Tribuna de tribunos, sin embargo, no de «tribunalistas». Nuestro gran Felipe interpretaba que el designado de «mitin monstruo» descubría la monstruosidad oratoria, cabiendo añadir que de los mitines a lo terrouxista, a lo «baladrerista». Los actos nuestros rebosan voluntad, sinceridad y desprendimiento en lo alto y en lo bajo, en el estrado y en la sala. Hay comunión de espíritu entre verbo y auditorio, lo presente y magnificente en toda gran reunión cenetista. De asambleas como la de hoy, y mil anteriores, resultó la eclosión antiestatal, revolucionaria de un 19 de julio. De las ferias políticas, siempre orquestadas y abultadas, de un gran ruido resta, siempre, un silencio de nada realmente pavoroso.*

*Entramos. En el vestíbulo hombres y mujeres hablándose animados, mientras otros — muchos — revuelven piezas de convicción literaria en la librería ocasional dispuesta por nuestro infatigable Roque, el Poeta. Los libros que se van dejan pequeños vacíos en las estanterías mientras ingresan en bolsos, cestos o bolsillos. Pero suenan las diez y la oratoria es inminente. Acudamos al mitin para, una vez comidos, acudir al espectáculo.*

*Como quien dice, todo un día de trabajo, más agradable que el de la fábrica.*

## EL ACTO

Característica del mismo: la presencia de numerosa juventud en la tribuna y en el auditorio. Soriano, que en nombre de la CNTF preside, rompe la tardanza del acto leyendo una calurosa adhesión de la Local C.N.T. de Dreux. En la presidencia observamos también al Comité Regional y al Local cenetista de París. Toda la gran casa reunida.

SORIANO prosigue, exaltando ya la hora prometedora que el proletariado y el estudiantado atraviesan, interesándose el orador por la conjunción de fuerzas sociales verdaderamente izquierdistas. La sociedad nos tiene abocados a un triple problema de contestación, solidaridad y responsabilidad que no puede eludir el proletariado consciente. La C.N.T. al respecto está en su puesto, y dispuesta a acoger a los hombres a quienes el pensamiento anarcosindicalista no asuste.

RAYMOND BERTHOU, joven libertario francés, se explica contra las medidas autoritarias y la persistencia de la explotación del hombre por el hombre. Se preocupa por la libertad de los países esclavizados al ejemplo de España, Portugal, Grecia y países americanos. Cree fundadamente que para establecer el derecho libertario hay que romper todo lazo con la sociedad presente. No hay bien humano sin libertar al hombre y a su economía, sin acabar con las diferencias sociales. El Sí y el No de estos días carecen de sentido práctico; son puro pasatiempo político. La lucha hay que restablecerla desde el sindicalismo revolucionario para una esencial transformación, no para una reacomodación. Contra el Estado para favorecer la sociedad sin clase; para ello los estudiantes ya están en concordancia con el obrerismo consciente. Los anarquistas comprenden el fenómeno y se agregan al Movimiento Sindicalista Revolucionario. Rebátese al mismo tiempo que a la sociedad burguesa, al comunismo autoritario, nueva concreción del estatismo furioso. Revolución social constructiva como en España, fiel a la Primera Internacional.

LEBEL, estudiante. Este compañero expone con facilidad y elocuencia el árduo problema de la Universidad, señalando la contextura burguesa de la misma, defecto tradicional que justifica la posición revolucionaria del estudiantado. (Este discurso podrá leerse en el número próximo del «C. S.», 1a página).

DECHEZELLES, abogado: Proclama la solidaridad de los pueblos, tan necesaria para contrarrestar a las dictaduras de España, Grecia, Portugal, Checoslovaquia, etc., que tanto afean al panorama político del mundo. Siente nostalgia de la España de la revolución única, amplia y generosa, popular, constructiva e innovadora en procederes de igualdad e ingenio para vencer las situaciones tremendas. Para ludibrio esta España nueva fue traicionada por los partidos marxistas y republicanos del mundo que prefirieron ver derrotado a un pueblo empecinado y realizador, aunque ello implicara la victoria del franquismo. Así se impusieron el yugo y las flechas y la cruz gamada en la piel de toro ibérica. A un Malraux antifranquista y luego tolerante del franquismo la lógica no lo acepta. Hoy, por encima de las conveniencias políticas, se soporta la libertad y el derecho pisoteados, con millones de republicanos muertos en combates, asesinados, torturados, encarcelados, sometidos a trabajos forzados y a destierro. Drama que dura hace más de 30 años para señalar que no hay justicia en España, la España sujetada en nombre de Dios para servir a la funesta causa de Franco. Para sonrojo de las naciones democráticas funciona en España un tribunal prácticamente militar represor de las manifestaciones cívicas del pueblo. Cita el orador párrafos de leyes y decretos corrosivos. La pena de muerte aparece esencial en la actual legislación española, quedando el súbdito español aplastado y humillado. Opinar allí es un delito que se castiga con mayor dureza que la delincuencia común, pues sólo pedir indulgencia al Jefe del Estado los peticionarios lo pagan con 2 años de cárcel como lo han comprobado en su piel unos intelectuales. Abogados protestando contra el atentado de derecho de gentes son asimismo condenados. Incluso la moderación en España es crimen. Cita el derecho de protesta y de huelga de obreros y universitarios, sancionado por el T.O.P. a cuatro o más años de prisión. Sin embargo, la protesta sigue firme, con huelgas de hambre en las cárceles y paralizaciones unánimes en los trabajos. Incluso la libertad provisional ha sido suprimida, y la redención de penas por el trabajo en los presos políticos. El orador señala la ocupación de iglesias por mujeres de presos, la resistencia cristiana y la popular en la calle.

Un período nuevo se abre en España. Arremete contra la sociedad de consumo, engendradora de pequeños burgueses y contra el sistema carcelario general, sujeto a condiciones primarias, mas replicado con revueltas en Italia, en EE. UU. y en los penales españoles. Termina reclamando solidaridad completa para el pueblo español, tan necesitado de ella.

HENRI BOUYE. Hay que plantear lucha decidida y terminante contra toda dictadura, particularmente la española. Se declara satisfecho de la exposición precisa, documentada, del abogado Dechezelles, la cual abona una vez más nuestro combate confederal y aitista contra los despotismos, incluídos los de factura comunista. Nuestra posición es lógica, meritoria además por lo desconsiderada que la tienen otros estamentos. A no tardar todos los sectores de opinión verdaderamente libre se unirán contra las situaciones opresivas del Oeste y del Este, puesto que el daño que ambas causan a la humanidad es semejante.

En general el sindicalismo amorfo se contenta con paliativos y complicidades con menosprecio de la acción directa de los trabajadores, quedando automáticamente opuesto al plan de redención integral del proletariado. Aumentos de salario y llenar domicilio con aparatos domésticos no es solución, es paliativo, un cebo para aburguesar a los trabajadores en conducta, ya que no en lo monetario. Todo el interés del capitalismo y del comunismo estatal se cifra en evitar que el proletariado se dirija a la transformación radical de ambos sistemas, ya caducos.

Se considera al fascismo como una exacerbación del patronalismo, pero el fascismo es más ambicioso: va a la supresión de la voluntad y la dignidad del individuo. Por la vía del conformismo el totalitarismo franquista puede incluso aspirar a ser justificado merced a ligeras concesiones de orden «democrático».

Se refiere al conflicto de los comerciantes franceses, motivado por los impuestos excesivos y ciertas disposiciones legales estimadas injustas. Si la clase media se siente incómoda en la sociedad de hoy, que no ocurrirá en los medios trabajadores.

Existe fascismo clásico, rojo, burgués y aparentemente democrático (unas voces trostskistas exigen que el orador cite los EE. UU., a lo cual éste no opone inconveniente). Pero cuando un pueblo pasa por encima de todo prejuicio y temor, es capaz de liquidar los sistemas estatales (sean cuales sean sus etiquetas) para fines igualitarios y de libertad sin regateos que se habrá impuesto. Confía Bouyé en el espíritu de extrema izquierda resurgido a raíz de no lejanos acontecimientos.

La revolución rusa del 1917 fue defendida por el proletariado organizado de todo el mundo, pero al fin, y desgraciadamente, tan gran acontecimiento no respondió al interés de la revolución social. Tras la guerra del 39-45 siguieron la pauta rusa otros comunismos, quedando la revolución auténtica más comprometida que nunca. Tampoco el comunismo chino ha dado satisfacción al mundo proletario al encerrarse en una dictadura atroz presidida por un ídolo que no se avergüenza de serlo.

Contra toda dictadura, contra todo vestigio de fascismo, contra el Estado en todas sus formas, y por la libertad económica y política de los pueblos, vivan la A. I. T., el socialismo federalista y la anarquía.

GUERIN, escritor de avanzada. Los acontecimientos primaverales que todos recordamos y que repercutieron en todo el mundo, han revalorizado la posición revolucionaria del socialismo y del anarquismo. La acción directa se enfrentó ya en España contra el fascismo y sus ametralladoras. En su primer triunfo los revolucionarios sociales implantaron las colectividades de trabajo libres, dejando en ridículo al sindicalismo podrido de la burocracia que aquí conocemos. Ya en la Commune y en el 19 de Julio español los anarquistas fueron combatientes y organizadores de primera fuerza. Cita a Volin, compañero de Makno, y por tanto buen conocedor de las realizaciones revolucionarias, plasmadas en comunas libertarias en el agro ukraniano. En Rusia como en España, la revolución chocó con la dificultad autoritaria, siempre atravesada a la organización social por la base. No obstante, y pese a su fracaso, la «maknovitchina» y el 19 de Julio del 36 se mantienen en presencia indestructible. Son dos experiencias para el porvenir. Ya el Congreso confederal de Zaragoza previó dos meses antes de la revolución la aplicación del comunismo libertario, luego convertido en realidad siempre digna de estudio. Y es que el acierto vino de una fuerza adquirida: la CNT, y de otra fuerza menor, pero inteligente: la organización anarquista, todo lo cual explica un éxito revolucionario que habría dado luz al mundo de no haberse aplicado todos los sistemas estatales contra la revolución española.

Guerin reclama organización libre, no autoritaria; rechazo del culto a la personalidad. Y como broche final dedica un elogio a un compañero estudiante merecedor de la solidaridad de los hombres libres en los momentos de contrariedad que está atravesando.

FRANCISCO ISGLEAS, por la CNT regional. Será breve (si se acuerda). España, antes del régimen de excepción los españoles inconformistas eran encarcelados, y con la excepción establecida ocurrió lo mismo. Levantado el decreto, la persecución prosigue, y es que desde 1939 el estado de excepción en España rige furioso e ininterrumpido.

En otros ambientes donde la libertad legalista está en boga, se somete a nuestra C.N.T. a silencio por boicot a nuestra propaganda, al tiempo que se hincha la importancia — siempre relativa — de los sindicalismos comunista, reformista y cristiano para que prosperen por daño de los trabajadores.

No puede haber libertad en países regidos por democracias moralmente decrépitas o dictaduras burguesas o marxistas, y para impedirlo el pueblo español se levantó en armas probando que el absolutismo renaciente puede ser batido. Por desgracia, la cizaña reaccionaria a veces logra infiltrarse en la sociedad devenida libre tal como nos ocurrió en España, donde los sectores autoritarios, validos de la situación de guerra y de las exigencias materiales de la misma, consiguieron incluso limitar o aniquilar nuestro sistema de colectividades populares.

Mirando a la juventud hay que declararla, más que nunca, esperanza de un mañana inminente. Por su conducta de hoy, y por los conocimientos aplicables que va adquiriendo en las Universidades. Si los jóvenes revolucionarios e instruídos continúan en su lugar incluso una vez asentados en su puesto profesional, la entente entre la Inteligencia y el Trabajo dará fruto social maravilloso motivando una transformación profunda en la sociedad. Menciona la autogestión de Yugoslavia, que considera nula por diferencias esenciales de director a peón, que es el caso mismo de la organización laboral capitalista. Es el pueblo y no el Estado el indicado para organizar el trabajo, la distribución y consumo de los productos; son los sindicatos de orientación libertaria y los municipios libres los verdaderos fautores del funcionamiento equitativo de la economía. Que el error transigente de la revolución española no sea repetido, que en toda revolución nueva todo intento gubernamental sea desconsiderado. Nuestra experiencia puede aprovechar a los pueblos destinados a la consecución de su libre destino. Nuestra amargura debe ser la última. También las revoluciones rusa y china han sido desvirtuadas, tocando a los pueblos de todos los países formalizar sus propósitos revolucionarios para alcanzar la sociedad libre e igualitaria que los grandes teóricos han diseñado.

FEDERICA MONTSENY, en nombre del Secretariado Intercontinental de la C.N.T., alude a la campaña desatada por elementos disgregadores contra la «ministra» que participó en el Congreso Anarquista de Carrara, dejando bien sentado que en el ministerio, en el ejército, en los comisariados, en las alcaldías y en todas partes, la organización, globalmente, estuvo comprometida, y no hay para cargar el delito colectivo sobre una sola persona. Por lo demás, el traspiés de durante la guerra está rectificado en el Congreso confederal del 45 en París, circunstancia que los malintencionados nunca mencionan.

Se refiere a la repercusión de los recientes movimientos juveniles, con derivación en España y de consecuencias ideológicas aun no exactamente definidas. Pero la juventud se indaga, anhela romper moldes y establecer una sociedad nueva. Por esta causa la resurrección del anarquismo es evidente en Europa y más allá de la misma. Es un botón de fuego que se ha impreso en la epidermis de los pueblos; o es un reguero de luz, de esperanza incluso en países donde el anarquismo jamás había sido considerado. Es innegable que nuevas y valiosas conciencias han despertado. En Venezuela y otros países americanos el anarquismo ha irrumpido en las Universidades en hecho nuevo. Y es que la gente se percata de que el anarquismo posee soluciones y principios reemplazantes de la sociedad con Estado. Todo el mundo está convencido en que socialismo sin libertad es inconcebible, no quedando más solución que el convivir social en plena libertad. El país más oprimido, España, es el que el interés por la anarquía es más intenso. Edición sobre la C.N.T. o el anarquismo que se publica, edición que inmediatamente se agota. Por esta observancia, la represión franquista ya cunde peligrosamente sobre la cabeza de la intelectualidad independiente.

Para contrarrestar esta visible apertura de horizonte, todas las fuerzas estatales se emplean contra el renacer ácrata. La prensa española, fiel servidora de su dueño de El Pardo, calla por sistema cuanto favorece a la Confederación y a la F.A.I. tanto como divulga las actuaciones comunistas, de comisiones obreras, de las Hermandades, etc. Incluso la férvida lucha que la Alianza Sindical sostiene en Vizcaya el oficialismo publicitario la atribuye a las comisiones obreras por miedo a confesar que en la Alianza se manifiestan las sindicales clásicas de España, entre las que consta la C.N.T. Es la conspiración del silencio, que a la postre quedará rota por la evidencia de los hechos. El estallido popular inevitable se encargará de que sordos y ciegos recuperen los sentidos ante la Confederación voluntariamente renunciados.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL PODER ENTENDERSE

De entre el conjunto de fábulas que hay en la «Biblia» esta aquella que hace referencia a la torre de Babel. Entre los humanos había el propósito de levantar una torre, tan alta, que subiendo y subiendo se pudiera llegar al cielo, hasta poder llegarle a ver las narices al mismísimo «Dios Padre Todopoderoso, creador del cielo y de la tierra». Pero el tal creador, temiendo posiblemente que pudieran verle los seres humanos en paños menores, hizo que un conjunto de idiomas encarnaran entre aquellos que iban subiendo los muros de la torre. ¡Y ya no hubo manera de entenderse, quedando todo paralizado!...

Es curioso y resulta agradable comprobar como un conjunto de personas procedentes de distintos países: alemanes, ingleses, belgas, españoles, holandeses, indios, franceses, italianos... en un ambiente de cortesía y camaradería pueden conversar animadamente en torno a los temas más dispares, usando para ello una lengua auxiliar. Es lo que hemos podido comprobar durante las sesiones del Congreso celebrado en París por los esperantistas de SAT-Amikaro.

Indudablemente, el polizonte que con oficiosidad perruna, sirviendo a quienes le pagan, detiene al idealista, es natural, que se hace entender. Sabemos que perseguidos y perseguidores hablan un mismo idioma. Las guerras civiles han tenido y tienen lugar generalmente entre quienes hablan una misma lengua. Pero es innegable que en el aspecto internacional, en pos de anular los prejuicios nacionalistas, en plan de crear corrientes de compañerismo, el uso de una lengua para todos sería de un valor formidable. Es en este sentido que trabajan un conjunto de esperantistas que van más allá en sus convicciones de lo que tiene un carácter de relaciones turísticas.

Hace unos cuantos años existía entre el ambiente esperantista mundial una fracción libertaria; las guerras y el fascismo de una parte quebrantaron seriamente dicha organización. Ocurrió también lo que suele acontecer cuando la pasividad, la abulia, anulan las energías de las gentes, los propósitos iniciales decaen, por bellos, por laudables que hayan sido; y así fenece lo que hubiera podido tener vida próspera.

Convencidos de que las ideas ácratas, hoy más que nunca tienen razón de ser, un conjunto de esperantistas libertarios se han propuesto levantar lo que no debía de haberse dejado caer. Y en el curso de los tres días primaverales de abril en que se ha desarrollado el comicio esperantista, con numerosa asistencia de libertarios y simpatizantes, tuvo lugar la reunión mediante la cual quedó constituída la Sección Libertaria en el seno de la organización esperantista SAT-Amikaro.

### LOS EJEMPLOS DE UNA REVOLUCION

Siempre se ha dicho que la Historia es pródiga en enseñanzas. Comprobar hechos, estudiar las consecuencias, analizar los motivos esenciales, todo ello da margen para la reflexión, enseña y sugiere. Es la apreciación, sacada una vez más, al releer la obra: «Ideologías y tendencias de la Comuna de París», que escribió el compañero Heinrich Koechlin, de Basilea, y que publicó, traducida al español, hace tres o cuatro años, Editorial Proyección, de Buenos Aires.

Koechlin hizo un estudio minucioso, documentado, de lo que fue la Comuna de París del 1871. Consultó una cantidad considerable de obras históricas haciendo referencia a tal acontecimiento; pudo examinar periódicos de la época, visitó archivos, recogió, en suma, una cantidad enorme de datos, y con el criterio sereno, meditado, del observador que busca desentrañar la verdad sin caer en parcialismos, muestra las diversas tendencias de tipo social que en aquel París revolucionario se manifestaron. Analiza el pensamiento y los hechos de figuras de un rol destacado, como lo fueron Luisa Michel; Reclus, Delezcluze, Lissagaray, Varlin. Señala las contradicciones, los errores, las deficiencias de unos y de otros contrastándolo con los aciertos, con las opiniones plausibles, ajustadas a los principios de una anhelada transformación social como en sus obras la habían definido los Fourier, Proudhon y otros escritores de arraigadas convicciones humanitarias y justicieras.

La aportación de Koechlin permite comprender como y porque tomaron cuerpo las influencias autoritarias, y de qué manera se creó, frente a una corriente de tendencia anarquista la propensión a la dictadura, hablándose ya entonces de darle un carácter «provisional». Se glosa la nefasta influencia del militarismo en el conjunto de la Comuna y las características del complicado problema de la violencia en la revolución.

Estamos acostumbrados a que casi siempre se hable en tono de panegírico de nuestras cosas; se ensalza, se glorifica, se cae en el concepto de la «grandeur», todo lo cual, de cara a la galería, no puede estar del todo mal. Pero *inter nos* deberíamos poner empeño en una cierta objetividad. Examinar y valorizar los aciertos, pero sin que por ello se dejen de estudiar las fallas. Koechlin, que ama las ideas anarquistas, que muestra su adversión al respecto del marxismo y de todo cuanto suponga autoritarismo, no deja de señalar lo que estima deficiencias entre los libertarios. El, como Max Nettlau en sus enjundiosos estudios, se aparta de toda apreciación unilateral, partidista. Así en el último capítulo de la obra escribe:

«Igual que la Gran Revolución Francesa, también la Comuna ha demostrado a la humanidad, en forma drástica, los efectos antilibertarios que comporta toda aplicación de la violencia física. Esta lección fue desaprovechada por los comunalistas, tanto los autoritarios como los libertarios. Los primeros, que tenían fe en la fuerza, fueron llevados por ese conocimiento a postergar el reinado de la libertad para un futuro muy lejano; prácticamente, a renunciar a ella. Los otros arribaron al convencimiento de que la revolución tendrá que mantener el empleo de la fuerza, en aras de la libertad, dentro de los límites muy reducidos. Critican todos los excesos de la violencia, pero no encuentran solución a los problemas prácticos de poder con los que se ven enfrentados.»

Problemas análogos sabemos que se presentaron en la etapa revolucionaria del 1936. Existe una «sociología de las revoluciones» nutrida de ejemplos, rica de las experiencias recogidas. Valdría la pena, cuando tantas cosas se escriben sin salir de los caminos trillados, abordar con proyección al mañana las características que pueden derivarse de una revolución, señalando los escollos en los que se puede tropezar. Francia, Rusia, España, China, entre otros países, han vivido intensas conmociones de tipo revolucionario. Mucho se ha dicho, mucho es lo que se ha escrito, mas ocurre como la perspectiva en la pintura: a cierta distancia el cuadro aparece con más acusada precisión en sus detalles.

En «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» su autor, quizás a fuerza de ser realista, parece bordear el oscuro pesimismo. Pero a fuer de idealista, mantiene en su fuero interno la luz de la esperanza. Y escribe en el «Prólogo» a la edición castellana de la obra:

«¿Podremos abrigar la esperanza de que el «mundo subdesarrollado» sepa diferenciar la verdad y el error de nuestra historia, y de que en su evolución quiera infundir nueva vida a nuestros viejos ideales?

«España fue en un tiempo la vanguardia de Europa, con sus verdades y sus errores.

«¿Le estará reservado al habla española el reconstituir la síntesis que para lo futuro necesitamos?»

### LA SOLEDAD DE BERLIOZ

Para quienes la mayoría de las obras de Wagner no llegan a convencer, dada la sonoridad pujante, la grandilocuencia de los temas elegidos, el acopio instrumental, ocurre algo parecido con respecto al compositor Hector Berlioz, de cuyo centenario se habla ahora, y cuyo rostro pintado a la manera de Delacroix, recordándonos al infeliz Chopin, aparece en las publicaciones de arte. En su «Sinfonía Fantástica», en «La Condenación de Fausto»; en «La Sinfonía Triunfal» diríase que aturde la impetuosidad de su música, el impulso sonoro con prodigiosa riqueza de matices.

Berlioz fue un romántico, un descontento, un rebelde. Y como acontece con todo aquel que es artista, se veía impulsado a expresar sus inquietudes espirituales, su desasosiego temperamental, en lo que era su razón de vivir: la Música. Incomprendido de unos, desdeñado de otros, sin hallar los rasgos sinceros de la amistad en la mayoría de quienes se tildaban de amigos suyos, su vida transcurrió en una intensa soledad, incluso cuando el barullo de los éxitos cosechados parecían brindarle la felicidad. Era la suya la soledad del idealista constreñido a vivir en un ambiente hostil o indiferente.

Para demostración de este juicio la oradora recuerda el silencio criminoso de la prensa tanto española como exterior cuando el franquismo ejecutó, por delitos de nada, a nuestros compañeros A. Franco, A. López, Granados y Delgado, y lo mucho que toda la propaganda universal atronó los espacios por la muerte dada también por Franco al comunista Grimau, muerte igualmente injusta, pero desorbitadamente aprovechada para los fines de propaganda indicados.

Y es que, en fin de cuentas, todo Estado prefiere que le suceda otro Estado en vez de un sistema libre como el que nosotros propiciamos.

Referente a la autogestión, de la que ahora tanto se habla, en España la tuvimos auténtica con las colectividades libertarias. Trenes, industrias, tierras, sanidad, todo funcionó sin regencias burguesas o estatales, conducido por el tesón y la inteligencia de los productores. Es esta actitud esencialmente constructora la que salvó a la España antifascista del colapso provocado por la sublevación franquista. Pero ocurrió que los partidos autoritarios fueron reconquistando posiciones, siendo su labor más acusada la de destruir lo que los sindicatos habían elaborado. Mientras la Organización confederal procedía constructivamente, los partidos encaramados oponían dificultades políticas y de suministro hasta conducirnos a la situación de desastre a la que en 1939 todos fuimos abocados.

Y bien, se perdió la Revolución entonces, pero el espíritu revolucionario resurge de nuevo. Nuevas promociones avanzadas van emergiendo, y si nosotros por edad no rendimos el esfuerzo de antes, no regatearemos la energía que nos queda al hecho renovador que se avecina. Hecho que se producirá inevitable. ¿Cuándo? Es el tiempo quien dará su respuesta.

Antes de terminar el acto un joven estudiante francés dio lectura de unas cuartillas, hecho lo cual esta reunión mañanera quedó disuelta enmedio de gran entusiasmo.

## EL TEATRO

*Gentio igual al de la mañana. Tanto público tardista como mañanero, con haber sido éste importante: Entre las matas de pelo blanco, cabezas hirsutas y rostros barbados. Muy halagador e importante. La juventud se acerca, española o francesa que sea. El cenetismo galo está radiante. Soriano, fatigado, promete no reincidir en la organización próxima; y al indicarle la cura de 12 meses de semireposo, asiente con una sonrisa. ¿Qué remedio, si la juventud, aunque ruidosa, asiste? Militar es estar, estándose por algo que el magin traduce en idea. Idealistas, pues, y al tajo, compañero.*

*El público bulle y las acomodadoras — francesas — pierden seguridad profesional tratando invitados españoles. ¿Las reglas? Sí, hay que observarlas por urbanidad, por todo lo que se dice, pero hay que saltarlas a la torera muchas veces.*

*Cuando se levanta el telón un cuarto de público no ha dado con su asiento. Yvonne Solal emplea todo su gracejo para darnos a entender que la función ha empezado. Viste así como rojo y negro, igual que nuestras intenciones. Jean Edouard la sucede para una audición de cantos actualistas enriquecidos con acordes melódicos, cuajantes para una rebeldía plasmada en la letra.*

*Dominique Grange... ¡Ah!, con esta cuidado. Tiene arranque, verbo, y vibración rebelde. Es la juventud viva, la simpatía revolucionaria. Es el presente vigoroso que canta, el arte que arrollador — con algo de arrullo — se manifiesta. Dominique se metió el público en el corazón por haber conseguido entrar en el corazón del público. Siguió las trazas de ella Joël Aymerich, guitarra en ristre, como sus anteriores, para cantar las verdades a todo dios con el arte de Aristides Bruand. Buena escuela de canto, literatura candente, partitura emotiva. Verbo y música reunidos para echar una vocación adelante.*

*Pedro Martí, Ana Calí, para «calé», junto con Paquita de Málaga, famosos en revoloteos, ceñidos y repicados de la tierra sin mariasantísima, pero con garbo y flor femeninos y furia coreográfica masculina. Punto y sigue y semifusas andaluzas; y sudores justificados y aplausos frenéticos «publicanos». No podía ser menos. Así el tocaor y el cantaor que participan también del favor unánime del respetable, al que unimos el aplauso redactivo nuestro.*

*Paco Ibáñez certificó el sentir que de él teníamos. Cantor digno de la poesía española y de la francesa cervantizada. Emite la voz del bardo, tal vez futurista, esperanzador de un inmediato mañana. El arte permite exclamar con donosura y verdad los sentimientos ocultos del pueblo.*

*Johan Jonas certificó su crédito de cantor fuerte capaz de recoger las grandes situaciones para incrustarlas, por medio del arte, en el alma del pueblo. Jonas es la tradición parisina que, viniendo de la Commune, va derecha al comunismo libre, único verdaderamente revolucionario.*

*Irrumpieron Los Muchachos en escena, y por diabólico dominio del público nos convirtieron a todos en enorme muchachada. Sus ritmos criollos, rusos e hispánicos, fueron palmeados o punteados por la concurrencia, bella eclosión de la escena con el público. Comunidad en el arte y en el deseo. La humanidad, estilizada, no es bestia como parece serlo. Bien por Los Muchachos... y por los que ya no lo somos.*

*Queda Pía Colombo, serena, muy en lo suyo, vivida en su arte, mirificada por sus acompañantes. Cantos serenos, cadencias armónicas, bien logradas y estucando necesarios decires. Es la canción inconformista de nuestros días, la de ayer y que será de mañana. Es lo común, lo que no tiene puerta de salida al aire. La demanda de libertad con dignidad siempre tendrá vigencia.*

*¿Qué más? Nada. Que nuestras obras sociales salgan beneficiadas de estos dos magnos encuentros del día 20 abrileño. — F.*

Nota Bene: *A la salida del mitin la concurrencia cedió para obras de solidaridad y gastos de la Jornada la suma de 1.600,00 frs.*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs.
Descuento a paqueteros.

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

1er MAI 1969
NUMERO 554
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Premier Mai de l'espoir

**Le 1er Mai 1969 ne peut plus être comme les autres. Les sanglantes émeutes de mai-juin 68 ont enfin brisé le masque de folklore qui cachait le vrai visage du 1er Mai.**

**Le sang versé par nos jeunes a rappelé à la classe ouvrière que d'autres générations ont dû payer elles aussi le lourd et cruel tribut de la lutte pour la liberté et pour la justice.**

**1886 marquait comme 1968, un tournant dans l'histoire des hommes. Le progrès des techniques, le machinisme, comme on disait à l'époque, met en lumière les contradictions du système capitaliste et l'imposture des classes dominantes. Ce qui devrait être source de bien-être devient motif à conflits et engendre la misère.**

**Comme de nos jours, le chômage était en 1886 le chancre d'une civilisation incapable d'équilibrer la répartition en fonction des possibilités croissantes de la production. Comme de nos jours, les patrons préféraient freiner la production plutôt que d'accentuer le pouvoir d'achat, donc de consommation, des travailleurs. Cette odieuse conception de la vie en société n'a pas fait de gros progrès puisque de nos jours on se complaît à détruire des denrées de première nécessité comme le blé et le sucre alors que de nombreux petits vieux se trouvent dans une détresse inhumaine.**

**Pourtant, les partis politiques de « gauche », ainsi que les centrales « représentatives » s'en sont bien accomodés jusqu'en mai 68. A tel point que même dans les milieux libertaires certains avaient perdu tout espoir de revoir une future prise de conscience des classes laborieuses.**

**Ce sont des périodes difficiles pour les véritables révolutionnaires. De désertion en désertion on ne peut plus guère compter que sur ceux qui pensent toujours que les martyrs de Chicago ne sont pas morts en vain.**

**Non, nos malheureux camarades ne sont pas morts en vain, et nous sommes nombreux à le penser.**

**Assez nombreux pour faire démarrer une grève qui sans l'avis ni l'autorisation des bonzes, a pu regrouper plus de neuf millions de grévistes. De plus, l'idée d'abolition des classes et des privilèges a pu remonter en surface; l'autogestion, l'organisation libre de la production et de la répartition a été présentée comme une forme rationnelle de société. Bien sûr, nombreux sont encore les travailleurs et surtout les jeunes qui, par manque de préparation à la gestion directe et peu familiarisés aussi avec la signification des mots, comettent des écarts de langage. Ils parlent de « pouvoir » ouvrier comme si tout pouvoir n'était pas maudit; ils réclament des conseils ouvriers comme si le syndicat (dans sa forme authentique) ne pouvait pas remplir intégralement la fonction sociale qu'il s'était tracé à ses débuts ?**

**Nous sommes persuadés qu'il ne s'agit là que d'écarts de langage et qu'en fait ils seront d'accord avec nous pour admettre que la meilleure garantie pour les libertés humaines c'est de n'accorder aux hommes que des responsabilités mais pas de privilèges.**

**Jeunes travailleurs et étudiants, vous avez compris que la société de consommation doit être contestée en permanence et c'est là que vous rejoignez les véritables syndicalistes. Sur cette voie nous pouvons forger un monde meilleur, plus humain et plus juste. C'était le rêve des martyrs de Chicago... En avant. Place à l'espoir.**

# La conférence anarchiste d'Essen

C'est à Essen, ville industrielle de la Ruhr, qu'un certain nombre de camarades allemands avaient décidé de se réunir afin d'étudier les mesures à prendre pour donner plus d'homogénéité et de cohésion aux actions anarchistes, en Allemagne Fédérale.

Trois délégués du Secrétariat de la Commission de Relations de l'Internationale de Fédérations Anarchistes, représentaient l'I.F.A. à cette réunion.

La conférence avait lieu dans l'arrière salle d'une brasserie de la ville. Le congrès, commencé le 3 avril, interrompu le 4, reprit le 5 au matin. Nous assistâmes à une séance à laquelle participaient des représentants des groupes de Dortmund Mülheim, Berlin, Dusseldorf, Essen, etc. Des camarades belges étaient repartis la veille, mais un camarade suédois prenait part aux débats.

Durant cette séance, plusieurs points de l'ordre du jour furent abordée. Le secrétaire général de la C.R.I.F.A. présenta, comme le lui avaient demandé les congressistes, un rapport sur le congrès international de Carrare, et sur ce qu'il représenta pour le mouvement anarchiste international.

Ce rapport fut suivi d'une longue discussion, au cours de laquelle les camarades allemands décidèrent la nécessité d'une réorganisation du mouvement anarchiste international sur des bases idéologiques et tactiques précises. C'est à la réalisation de cette grande tâche que participent les fédérations unies dans l'Internationale issue de Carrare. Les conséquences de ce premier débat furent qu'on aborda l'un des problèmes qui divisent le plus profondément le mouvement anarchiste allemand : Doit-on ou ne doit-on pas procéder à la création d'une *Deutsche Anarchistische Föderation?* Essen, qui présentait le projet d'une fédération allemande, exposa ses arguments en faveur d'une telle entreprise. Mülheim et Dusseldorf, quoique pour des raisons différentes, s'opposèrent à la création d'un tel organisme. Dusseldorf expliqua, selon lui pourquoi ce projet manquait de réalisme. Le mouvement anarchiste allemand présente un visage très particulier : d'un côté, les vieux militants qui ont échappé aux persécutions nazies, et de l'autre des jeunes gens, universitaires pour la plupart, que Dusseldorf désigne par le terme général « anarchoïdes » et qui, indéniablement, représentent un potentiel libertaire.

Entre ces générations, c'est le grand vide creusé par la guerre et la repression nazie. Ces deux générations étaient représentées au congrès d'Essen, et elles ne purent se comprendre. Elles parlaient, visiblement, un langage différent.

Dusseldorf fit une proposition qui ne manqua pas de surprendre. Il s'agissait, dans un premier temps, et afin d'éviter le conflit qui ne manquerait pas de surgir si un groupe prenait la responsabilité d'être à la base de la nouvelle F. A., de placer, tout simplement, cet essai de regroupement sur un terrain neutre, à Paris, sous l'égide du mouvement anarchiste français.

Cette proposition, assez insolite, rencontra de nombreuses oppositions. Le camarade Fritz Baare, de Dusseldorf, qui avait présenté et défendu ce projet, ne voyant, quant à lui, d'autre solution satisfaisante que celle qu'il proposait et se refusant à admettre l'utilité d'une Fédération anarchiste allemande ayant son siège en Allemagne, décida alors de ne plus participer aux débats, entraînant par cette attitude la dissolution du congrès et le départ des congressistes. C'est regrettable.

Un conflit larvé opposa les vieux militants du mouvement allemand (W. Huppertz, Rudolf Krell, etc), de formation strictemente anarchiste aux militants plus jeunes, étudiants pour la plupart et qui, selon l'expression de Fritz Baare (qui d'ailleurs n'a pas encore pu se dégager d'une phrséologie marxiste) « ont fait leurs premières expériences dans les rangs marxistes, avant d'évoluer vers l'anarchisme ».

Bien sûr, il existe en Allemagne, cela est insémiable, un fort mouvement « antiautoritaire » et « antiparlementaire » composé de jeunes hommes souvent issus du bolchevisme. Cela est indéniable, certes, mais cela ne suffit pal. Fritz Baare, qui pense pouvoir réaliser « l'amalgame » de ces deux pôles du mouvement allemand, grâce au « climat » du mouvement anarchiste français, doit bien comprendre que, sous peine d'une rupture définitive, il est indispensable que ces problèmes soient clairement exposés, sans arrière pensée, et loyalement discutés par l'ensemble des intéressés. Je pense, personnellement, que la solution qui consiste à « exiler » le mouvement anarchiste allemand à Paris est irréaliste et qu'elle ne peut cacher, malgré son apparente facilité, une certaine impossibilité de nos camarades allemands à résoudre leurs différents et, c'est ce qui importe avant tout, à les résoudre comme des militants anarchistes.

En conclusion, la conférence d'Essen, qui aurait pu être le point de départ d'un regroupement nécessaire, ne fut que l'énoncé d'irréconciliables antagonismes. Nous souhaitons que nos camarades tirent la leçon de cette expérience malheureuse et parviennent, prochainement, à donner au mouvement anarchiste allemand l'unité dont il a besoin.

**Guy MALOUVIER**

A. I. T. – ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS – A. I. T.

# AUX OUVRIERS DE TOUS LES PAYS AUX PEUPLES ET A L'OPINION MONDIALE

LA LUTTE CONTINUE

Si le 1er Mai a une valeur transcendante dans l'histoire, c'est dans le sens d'affirmation de la lutte sociale, de sa persévérance obstinée pour établir un monde meilleur et par la contribution morale stimulante dans la continuité du combat que les travailleurs du monde soutiennent, jour après jour et année après année, pour atteindre leur réelle émancipation et obtenir la libération de l'humanité toute entière.

Depuis mai 1886, où le prolétariat américain revendiquait la journée de 8 heures de travail, jusqu'à ce mai de 1969, la marche en avant réalisée par les peuples et les incontestables avantages, obtenus à travers de sanglants efforts, des plus dramatiques explosions de révolte, des actions héroïques, des plus grandes convulsions sociales et révolutionnaires, le bilan général de tout ce qui a été conquis à ce jour, ne peut être considéré comme satisfaisant.

OPPRESSION ET EXPLOITATION, CAPITALISME ET ETAT SUBSISTENT TOUJOURS

Dans toutes les nations, que ce soit dans celles régies par des régimes politiques de démocratie bourgeoise ou de la dite démocratie populaire, marxiste-léniniste, ou bien dans celles où règnent effrontement d'autres formes de dictature, les travailleurs et les citoyens en général sont emprisonnés dans les engrenages caractéristiques du système imposé prédominant. Leur aliénation est évidente. Ils sont maintenus de fait, dans la condition d'esclaves modernes.

SITUATION DANGEREUSE ET INSOUTENABLE

Elle peut être considérée comme si l'existence du genre humain était à la merci du hasard, d'intérêts qui lui sont étrangers, de la voracité ou de la démence de quelques uns, érigés à travers les plus divers et compliqués pièges en maîtres et seigneurs des peuples. Féodalismes et esclavage, tyrannies avec façades modernes, s'intronisent éternellement. Il faut en finir, une bonne fois pour toutes, avec cette hallucinante et tragique situation insoutenable pour le bien et la santé morale et physique des hommes et des peuples. Elle menace de tout détruire dans la plus immense des catastrophes.

SYMPTOMES PLUS QU'ALARMANTS

C'est au vu et au su de tout le monde, que l'on donne la main a l'Espagne franquiste, avec un sans-gêne insolent, les Etats-Unis, la France, l'Angleterre et même l'U.R.S.S.

Il est facile de prouver comment les grandes puissances apportent leur appui à la dictature portugaise. Et comment ils utilisent leurs grandioses moyens économiques, financiers et le matériel de guerre, pour continuer à exercer sur les pays les plus déshérités, les moins développés techniquement et industriellement et par là sans défense, le chantage le plus éhonté et les pressions les plus révoltantes. La menace larvée de néo-fascismes, va s'accentuant en Allemagne de Bonn, dont le réarmement se réalise secrètement, en Italie, en France et en d'autres lieux du globe. L'U.R.S.S., avec la complicité de ses satellites, impose, sans égards, sa volonté impérieuse au digne peuple tchécoslovaque.

L'Etat soviétique et l'Etat chinois, formés sous les auspices de la même idéologie dogmatique, que le schisme et les réalités fissurent, entrent en collision en revendiquant des frontières que l'internationalisme marxiste-léniniste n'a pas su abolir. Au Viet-nam, les Etats-Unis du dollar et du Pentagone, soutiennent le plus horrible des génocides. Ainsi que le font au Biafra, indirectement, la Russie soviétique, la Grande Bretagne, avec son gouvernement laboriste, et d'autres Etats. Les uns et les autres dans les immenses territoires d'Asie, d'Afrique, des Amériques, tissent des intrigues conflictives; alimentent les haines et la psychose.

LE MONDE EN CONVULSION

Etats, gouvernements, capital et classes dominantes ont amené le monde à la plus chaotique des situations. Ce qu'ils prétendent sauver et conserver, est irremédiablement condamné. Ils se rendent compte qu'il ne leur sera pas possible d'arrêter la marche des hommes et des peuples vers la Liberté, vers la Justice, vers des systèmes de vie et de sociétés humaines plus rationnels et parfaits. Mais ils réagissent toujours de façon identique en essayant d'étouffer par la ruse et la force, en employant les brutalités et les moyens les plus immoraux, les plus nobles désirs des peuples, les plus justifiées des aspirations des masses. Pour-pouvoir les contenir lors de manifestations protestataires et rebelles, ils veillent au perfectionnement de leurs appareils policiers et à l'intensification des lois et mesures répresives.

Dans les moments d'épreuve décisive, lorsque les travailleurs et le peuple en rébellion descendent dans la rue et manifestent leur mécontentement, on peut contempler l'écœurant spectacle de presque tous les partis politiques de droite et de gauche, les communistes inclus, se rangeant du côté du pouvoir constitué et adoptant une attitude de complicité, par peur de la révolution.

L'ERE REVOLUTIONNAIRE NE SERA CLOSE NI PAR LES TRAHISONS NI PAR LES REPRESSIONS NI PAR LES DESPOTISMES

Etats bourgeois et Etats prolétaires, ainsi que le capitalisme et toutes les formes d'exploitation de l'homme par l'homme, doivent tomber un jour plus ou moins proche, sous la pression écrasante des peuples conscients et de l'essor dynamique et indomptable de la jeunesse et des générations nouvelles.

Il est de bonne augure l'espoir qu'a fait naitre le vaste et formidable mouvement populaire qui se produisit en France en mai 1968, débordant l'Etat, les centrales syndicales réformistes et les partis politiques parmi lesquels fut bien mise en évidence la position et l'attitude de trahison du Parti communiste.

Constituent également un espoir, le réveil, l'action, les manifestations rebelles de la jeunesse, s'affrontant ouvertement et avec courage aux pouvoirs constitués et à leurs appareils répressifs, dans une bonne partie du monde, en condamnant sans appel la dite société de consommation dans laquelle l'humanité entière s'asphixie.

Ni les promesses, ni les simples réformes ne suffisent plus. Les ridicules panacées de la tant vantée participation et de la cogestion, par le maintien des structures des systèmes étatiques et capitalistes, ne peuvent rien remédier.

Les travailleurs de chaque pays, les jeunesses inquiètes et audacieuses, les hommes dignes et anxieux de liberté doivent prendre conscience de ce que la *grande révolution* sociale émancipatrice se fait de plus en plus nécessaire.

Il faut travailler pour elle, tous les jours sans repos, avec audace et résolution, lucidité, efficacité et réalisme.

Devant la faillite des Etats, des totalitarismes et du capitalisme c'est vers les réalisations constructives du socialisme intégral, de l'anarchisme social, créateur et constructif, du communisme libertaire, objectif finaliste de l'A. I. T., que nous devons donner l'impulsion nécessaire à la marche des multitudes laborieuses et aux générations en révolte de tous les pays.

NI Moscou, ni Pékin ne peuvent être les guides de l'action émancipatrice du prolétariat international. Ni les Etats-Unis, avec leur C. I. A. et leur Pentagone ne peuvent offrir une garantie de véritable liberté pour les peuples.

NOTRE APPEL

Travailleurs de tous les pays : Votre émancipation doit être l'œuvre de vous-mêmes. Celle des peuples le sera de leur essor libérateur.

Que ce 1er Mai soit une journée de révolte et d'action conscientes de toutes parts. En les intensifiant en tout temps en tout lieu, en orientant avec lucidité nos efforts et en les solidarisant à l'échelle locale, nationale et mondiale, en refusant jougs et tutelles de tout genre nous arriverons ainsi à la fin à triompher. Et notre triomphe sera celui de l'humanité.

Venez grossir les rangs de l'anarcho-syndicalisme, en y apportant votre concours de militant enthousiaste et direct.

Vive l'Association Internationale des Travailleurs !

*Le Secrétariat de l'A.I.T.*

France, mai 1969.

## LES OUBLIES

*August Spies, Louis Ling, Albert Parsons, Georges Engel et Adolf Fischer, exécutés. Oscar Neebe, Samuel Fielden et Michel Schwab, condamnés au bagne.*

# Il n'y a pas d'autres moyens que l'union et l'action

C'était à Mondeville au mois de mars dernier à la suite de la grève de la S. M. N. et l'appel était lancé par le syndicat C.G.T. Ce syndicat demandait par ailleurs aux travailleurs de décider eux-mêmes, ensemble, des formes de lutte les mieux appropriées, les plus efficaces, celles qui feront le moins mal à leur portefeuille et le plus mal au coffre-fort du patron.

C'est ce que firent les travailleurs. Ils se lancèrent dans la grève illimitée pour forcer la direction à plus de compréhension. Mal leur en prit. La C. G. T. lança aussitôt un tract faisant appel à la vigilance : « Travailleurs de la S.M.N., dit ce tract, nous vous demandons d'être très attentifs aux positions qui seront prises par la C.G.T., car nous savons que nous aurons à faire face à d'autres provocations efficaces ou révolutionnaires. »

Ainsi, une fois de plus, la C.G.T., qui se veut la seule centrale représentant les travailleurs, essaie de faire échouer une action qu'elle ne peut contrôler. Après avoir dit hypocritement aux travailleurs de décider eux-mêmes elle calomnie ceux qui veulent aller jusqu'à la victoire; elle demande à ces mêmes travailleurs d'adopter les formes d'action limitées dans le temps... pour faire échouer « la provocation ».

Mais à la S.M.N., la base ne s'en laisse pas conter et après avoir dénoncé la scandaleuse position de la C. G. T., qui frise la trahison, 83 ouvriers de cette entreprise ont riposté dans un tract que nous reproduisons pour vous permettre de juger en toute impartialité.

*Les travailleurs de l'agglomération ne peuvent pas se taire. Ils prennent donc leurs responsabilités*

Devant les nombreuses calomnies qui ont été répandues tout au long de leur grève de 13 jours, et qui ont été imprimées au cours de ces jours derniers par un tract odieux mettant en cause un des camarades qui les a aidés, les travailleurs de l'agglomération ne peuvent pas se taire. Et pour dire ce qu'ils pensent, ils n'ont besoin de personne, ce qui veut dire qu'ils ont pris l'initiative eux-mêmes de dire ce qu'ils ont sur le cœur.

Ils paient donc en conséquence de leur poche les frais de ce papier et en assurent eux-mêmes la distribution aux portes de l'usine.

Voici ce que nous avons à dire :

1° Nous avons pris entre nous, avant la grève, et tout au long de celle-ci, toutes les décisions que nous estimions les meilleures. Nous avons nous-mêmes, par un vote secret, pris la décision de reprise du travail. Donc, tout s'est passé démocratiquement. En conséquence, nous n'admettons pas de voir notre mouvement qualifié d'aventure par un syndicat qui écrit à tout bout de champ « qu'il appartient aux travailleurs eux-mêmes de prendre les décisions à propos de l'action nécessaire ».

2° Nous ne pouvons admettre que cette organisation syndicale, la C.G.T., puisse prendre tranquillement aujourd'hui, de telles positions alors que son représentant dans le secteur, Lusseau, a été répéter partout dans notre secteur dans les jours qui ont précédé la grève, que seule l'action pouvait apporter une solution aux revendication posées. S'il voulait nous embarquer pour une grève de 24 heures par exemple, pourquoi ne pas l'avoir dit dès le début. Nous aurions alors pu lui préciser que nous n'étions pas assez naïfs pour croire qu'une telle action pouvait avoir une efficacité quelconque, et que nous n'avions aucun goût pour les actions folkloriques.

3° Nous tenons également à dire notre stupéfaction d'avoir vu, à peine le conflit commencé, des responsables de la C.G.T., au lieu de nous apporter des éléments d'analyse de la situation, se livrer à une véritable entreprise de sabotage du moral des grévistes. Nous pouvons donner des noms s'il le faut et nous disons qu'une pareille attitude n'est pas digne de syndicalistes puisqu'elle a pour résultat de renforcer la position du patron, qui, il ne faut pas en douter, était forcément au courant.

4° Nous tenons aussi à affirmer que le comportement des camarades de la C.F.D.T., qui nous ont aidés, à commencer par le camarade Robert, si odieusement mis en cause, a été, du début à la fin, d'un comportement honnête. Ils ont apporté constamment les éléments d'information et d'analyse les plus sérieux et toutes considérations syndicales mises à part, nous sommes bien obligés de dire que s'ils n'avaient pas été à la hauteur de leur tâche, l'action engagée aurait débouché sur une situation catastrophique puisque la direction aurait vraiment eu tous les atouts en mains pour casser la grève au détriment de tous dans l'usine. Or, il lui a manqué un atout, et il faut remercier ceux qui ont sauvé l'honneur... et aussi un certain résultat, dans des circonstances très difficiles pour eux.

5° Encore ceci : Camarades de la S.M.N., ne nous laissons pas prendre à l'hypocrisie du syndicalisme de paroles et de slogans du genre « Front syndical commun » et « Unité de tous les travailleurs ».

Qu'est-ce que signifient ces formules séduisantes dans la mesure où ceux qui les emploient font tout pour briser l'action des travailleurs dans la mesure où elle ne correspond pas exactement à leur façon de voir, ou aux ordres qu'ils reçoivent de l'extérieur.

6° Sans vouloir donner des conseils nous attirons l'attention de tous les travailleurs de la S. M. N. sur une nécessité :

Lorsque vous estimez devoir passer à l'action et que vous avez obtenu « le soutien » des syndicats pour démarrer, assurez-vous bien que vous ne serez pas soutenus comme la corde soutient le pendu... Faites prendre des engagements, c'est plus sûr...

Le 24 mars 1969.

Ceux qui douteraient de la validité des noms figurant au bas de cette feuille, peuvent venir consulter à l'Agglomération le papier d'origine contenant nos signatures.

*(Suite en page 2.)*

## Meeting 1er Mai à Paris

La 2e Union Régionale de la C. N. T. française organise à la Maison Verte, 127, rue Marcadet, métro Marcadet, le 1er Mai à 9 h., un Meeting anarcho-syndicaliste et de contestation.

Les valeurs de l'autogestion et du fédéralisme y seront réaffirmées; une large place sera faite aux problèmes de la jeunesse et des jeunes monteront à la tribune pour exposer ce que sont leurs inquiétudes et leurs espoirs.

Sous la Présidence de Gérard CONTE, interviendront les camarades :

KERVEANT Bernard, LE MAREC Michel, CAVALLIER Michel, VIDAL Georges, T. M. MARTINEZ, CAPELLAS Helenio.

Nous attendons la présence de tous nos camarades et sympathisants, pour au même temps conmémorer cette date si significative dans l'histoire des luttes ouvrières.

**A MARSEILLE**

MEETING INTERNATIONAL ANARCHO-SYNDICALISTE

Le 11 Mai 1968 à 9 h 30 du matin à la Salle Francisco Ferrer, Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, avec la participation des orateurs suivants :

Alain DREYFUS des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires.

Alfonso FAILLA de l'Union Syndicale Italienne.

Joseph SORIANO de la Confédération Nationale du Travail.

Guerrero LUCAS de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio.

Nous invitons tous les camarades à assister nombreux à ce meeting international qui coïncidera avec la commémoration du Premier Mai et le premier anniversaire des événements révolutionnaires de Mai-Juin 1968.

Adhérez à la Confédération Nationale du Travail

39, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE - PARIS (IX)

# Premier Mai de revolte

Le Premier Mai n'est pas la fête du travail et ne le sera jamais, tant que les fruits du travail apporteront force et profit au capitalisme et à l'Etat.

Tous les travailleurs, conscients ou inconscients de leur servitude, sont dans l'obligation d'être les complices directs ou indirects du capitalisme, de l'armée, de l'Etat.

Tous les consommateurs, même non producteurs, deviennent, par leur participation aux impositions et taxes qui frappent toute marchandise, les complices de l'Etat et des actions nuisibles et crimes dont il est responsable.

Ce premier Mai n'est pas pour nous, travailleurs, la fête du travail mais un jour où nous devons exprimer bien haut notre révolte contre les atteintes à l'humanité et au bonheur du peuple, que nous sommes, malgré nous, dans l'obligation de supporter.

En ce premier Mai, en souvenir des martyrs qui ont été sacrifiés par la force criminelle des Etats, nous devons sentir en nous, le souffle de la révolte et le communiquer à tous les esclaves qui, inconsciemment, considèrent cette journée comme une fête, alors qu'elle doit être, tout au contraire, un rappel à la lutte révolutionnaire à laquelle nous devons participer pour la libération de la classe prolétarienne.

Quand nous assistons aux démonstrations des politiciens et de l'Etat honorant ce jour, quand on nous accorde cette journée chômée et payée, ces manœuvres ne sont faites que pour détourner les travailleurs de leur véritable mission en cette journée de souvenir aux victimes du capitalisme et de l'Etat.

La journée chômée et payée du Premier Mai n'est pas un cadeau du capitalisme, car le montant de cette journée est compris dans la masse salariale annuelle du travailleur. Le patronat fait donc au travailleur un cadeau pris sur le salaire de celui-ci et il n'y a pas là motif de reconnaître une victoire à la classe prolétarienne. Le capitalisme, représenté par tous les patronats et l'Etat ne fait jamais de cadeau aux travailleurs et ces derniers n'en auront jamais, car la mission du patronat et de l'Etat a pour base, visible ou déguisée l'exploitation des travailleurs. Tout ce qui est attribué aux travailleurs provient de leur travail et les générosités du capitalisme et de l'Etat envers la classe prolétarienne sont des mystifications.

Cette journée du Premier Mai est surtout profitable aux politiciens qui ne manquent pas de pratiquer une facile démagogie envers les travailleurs, lesquels, éternels exploités, ne réalisent pas que leur veule soumission a accepter tous les mensonges et les hypocrisies des politiciens, en font les complices de l'éternel état d'esclavage déguisé qu'ils supportent.

Sachons donc, en ce Premier Mai, nous détourner des manifestations publiques patronnées par ceux qui tirent bénéfice de notre exploitation; méprisons les farces hypocrites de ceux qui prétendent honorer le travail, mais qui ne sont que les vils profiteurs du nôtre; revendiquons contre toutes les servitudes, toutes les complicités criminelles; militons pour l'avènement de la révolution prolétarienne de demain, la seule qui apportera à tous, bonheur et liberté. En ce Premier Mai, pour honorer les martyrs de la défense de la classe prolétarienne, clamons la vérité, afin que la révolte gronde dans les cœurs et autorise, par l'union de tous les travailleurs, la libération de toutes les injustices, toutes les inégalités, tous les esclavages.

« L'ouvrier a beau souffrir, l'habitude l'avachit, il se laisse rouler sur la pente, l'effort lui pèse, l'inconnu lui fait peur comme a un vulgaire bourgeois, et il se résout à ne plus dire toutes ses colères, toutes ses rancunes; le paysan plus rusé, les cache encore davantage et se résigne encore mieux. Mais tout cela n'est qu'une surface trompeuse. Sachez faire appel à toutes ses passions, contenues uniquement par les gendarmes, la loi, l'armée, la lâcheté; frappez les premiers coups, donnez l'exemple; ayez non seulement l'audace, mais la haine tenace qui ne désarme jamais, et vous verrez jaillir la révolution aussi bien dans les campagnes que dans les villes. » — *A. Richard.*

**René VILLARD**

# Les premiers Mai se suivent

*Premier Mai* 1886 : Une manifestation ouvrière déchaîna la hargne du capitalisme U.S.A. Deux jours plus tard, nouvelle manifestation ouvrière à lieu pour protester contre la cruauté des policiers. Ce jour-là cinq anarchistes syndicalistes furent arrêtés et puis assassinés par les forces de repression du pouvoir; ils menaient, avec les travailleurs de Chicago, une lutte de revendication dont l'objectif principal était la journée de 8 heures. En France et dans le monde, des manifestations similaires se déroulent et sont reprimés dans le sang.

*Premier Mai* 1968 : « Avec calme et dignité les travailleurs ont participé au défilé du Premier Mai ». (« La Montagne », 2 mai). Après la révolution verbale des orateurs (responsables syndicaux) le cortège se mit en branle, escorté par le service d'ordre syndical et la flicaille. Il est vrai que beaucoup se sont fleuri au passage et que la présence de vendeurs de muguet n'avait rien de déplacé, dans cette *manifestation folklorique.*

Après avoir récité les slogans à l'ordre du jour, inscrits sur les tracts C.G.T..., certains « manifestants » ont pu participer aux festivités syndicales : rallye-promenade, bal populaire made in (U.D.-C.G.T.).

Voilà ce qu'ils font le Premier Mai depuis que Pétain l'a baptisé « fête du travail ».

En accordant aux ouvriers la journée chômée et payée le Premier Mai, on transformait une journée de lutte revendicatrice en journée folklorique.

Contentement casi général : Le pouvoir et ses valets ont la paix; certains ouvriers ont la conscience d'avoir fait quelque chose.

A Clermont-Ferrand nous étions présents ce jour mémorable, pour diffuser notre presse; quel ne fut notre surprise quand un délégué C.F.D.T. nous expulsa de la Place de la Liberté, sous prétexte « que nous ne faisions pas partie de la... manifestation ».

Vers la fin du défilé, un crétin hargneux autant que bête veut nous arracher nos journaux, tout en nous débitant ses titres de vieux militant.

*Premier Mai* 1969 : « Les dés ont tourné ».

Il y a eu mai et juin 68 avec les engagés, les contestataires, les gauchistes, enfin tous ceux qui pensent encore que les martyrs de Chicago ne sont pas morts en vain et que leurs revendications pour l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme doivent continuer. Toute cette masse de révoltés et de révolutionnaires a mis a jour l'imposture des fonctionnaires du syndicalisme de collaboration et de dialogue.

Ils ont fait que le Premier Mai 69 ne soit plus une fête folklorique pour les travailleurs, mais une journée de protestation, de contestation et de condamnation du système capitaliste et oppressif.

Maintenant nous pouvons avoir confiance dans l'avenir du prolétariat; sa prise de conscience est la preuve que le sang versé si injustement par nos camarades de Chicago, Fourmies, etc., a, enfin, fait germer les idées justes et humaines pour lesquelles ils étaient morts.

*Un groupe Anarchiste de Clermont-Ferrand.*

# Verbalisme ou action

Depuis le mois de mai 1968, l'anarchisme est à l'ordre du jour. Cela se traduit de deux façons tout à fait différentes. D'une part, c'est là ce qui est important pour notre lutte, les organisations anarchistes se sont développées en même temps qu'elles se sont épurées des éléments plus ou moins petit-bourgeois qui, en définitive, ne veulent pas de la révolution. D'autre part, l'anarchisme est à la mode, ce qui signifie essentiellement qu'il est devenu, pour un temps objet de spéculation, source de profits. Des éditeurs léninistes ou tout simplement bourgeois, alors qu'ils ne voulaient pas enfendre parler de publitations libertaires avant mai 1968, se sont précipitées sur la publication d'ouvrages anarchistes en escomptant réaliser de substantiels bénéfices. L'anarchisme se vend bien. Un certain nombre d'opérations crapuleusés ont été menées de main de maitre : certains ouvrages, presque épuisés, ont disparu en quelques mois des librairies ou bibliothèques des organisations anarchistes pour reparaître aussitôt à la devanture de librairies « engagées », (engagées dans quoi ?, dans la spéculation financière sans doute...) qui les revendent quatre fois plus cher qu'ils ne les ont achetés. Le système employé est typiquement capitaliste : organiser la rareté et s'assurer le monopole de façon à pouvoir sans crainte de la concurrence hausser les prix. Que ceux qui spéculent ainsi récoltent ce qu'ils ont semé : nous ne les plaindrons pas s'il leur arrive quelques mésaventures.

Ceci dit, dans la mesure où les théories anarchistes sont à l'ordre du jour, le mouvement anarchiste s'est agrandit de tout un tas d'éléments plus ou moins confusionnistes. L'intérêt que nous y voyons c'est que cela va obliger les organisations anarchistes traditionnelles à préciser leur idéologie et leur tactique et à procéder à leur auto-épuration si elles ne veulent pas sombrer dans les voies petites-bourgeoises d'un anarchisme purement verbaliste. Les mots ne servent à faire la révolution que pour autant qu'ils précèdent immédiatement ou explicitent l'action. Le reste n'est que littérature.

On nous dit, au nom d'un néo-anarchisme quelconque, que le syndicalisme révolutionnaire est dépassé, que seul son isolement l'empêche de s'intégrer au système capitaliste. Que nous propose-t-on à la place ? des mots, rien que des mots. On se figure qu'en remplaçant le terme syndicat révolutionnaire par celui de conseil ouvrier, on donne un nouvel essor au mouvement révolutionnaire des masses exploitées. Cette pirouette intellectuelle traduit tout simplement l'impossibilité dans laquelle se trouvent ceux qui l'exécutent d'agir efficacement contre les structures bourgeoises. Les mots, nous nous en foutons à moins qu'ils n'expriment un progrès réel dans la tactique révolutionnaire ou qu'ils ne servent à dénoncer non pas des phantasmes, mais les mécanismes effectifs de l'exploitation bourgeoise sous toutes ses formes, démocratiques, bourgeoises ou léninistes. Que les organismes de masse, éphémères ou durables, structurés ou non, créés par les travailleurs eux-mêmes pour la prise en main de leurs propres luttes se nomment syndicats révolutionnaires ou conseils ouvriers ou tout autre chose encore, nous importe peu.

Ce qui nous importe c'est que des intellectuels petit-bourgeois ne tentent pas de paralyser l'action au nom de la spéculation abstraite. Dans la rue, un pavé s'appelle un pavé. Ce n'est pas parce qu'on lui trouvera un épithète plus « élaboré » qu'il pésera plus lourd en arrivant sur la gueule d'un flic.

Dans la mesure où il est encore numériquement très faible, le syndicalisme révolutionnaire se définit négativement précisément par son refus d'intégration aux structures bourgeoises de la société, par sa dénonciation permanente des pratiques réformistes. Comment pourrait-il un jour s'intégrer aux structures capitalistes puisqu'il se fixe pour but la destruction globale de ces structures, puisqu'il considère le système actuel comme un tout ?

Etre révolutionnaire, ce n'est pas vouloir transformer le vocabulaire. Etre révolutionnaire, c'est agir pour transformer matériellement, par l'action directe sous toutes ses formes, les structures économiques et sociales. C'est aussi accepter comme valable toute forme d'organisation qui tende vers ce but et qui résulte de la volonté directe des exploités.

Nous ne troquerons pas l'action contre les mots.

**YVES**

# Le vrai visage du 1er Mai

Pour le prolétariat mondial le Premier Mai ne doit pas être une journée de fête et de rejouissances mais au contraire une journée d'affirmation des luttes émancipatrices pour honnorer la mémoire des martyrs de Chicago.

Qui étaient ces martyrs et pourquoi furent-ils assassinés ?

Le 1er Mai 1886 une manifestation ouvrière fut organisé à Chicago afin d'obtenir la journée de huit heures.

La journée de huit heures !

La bourgeoisie de cette époque qui considerait cette revendication comme inadmissible et illégale (1) fit appel à la police. Quand celle-ci s'attaqua aux manifestants une bombe éclata...

Ceci fut le prétexte à une féroce répression de la part des autorités et du capitalisme yanqui afin d'étouffer une fois pour toutes les aspirations légitimes des travailleurs et faire avorter ce beau mouvement.

A la suite de ces faits les militants ouvriers furent traqués et cinq des plus en vue, des plus dévoués aux luttes pour l'émancipation des travailleurs (tous les cinq étaient des anarcho-syndicalistes) furent emprisonnés et assassinés quelques mois plus tard. On les pendit sur la place publique le 11 novembre 1887. Trois autres furent également condamnés à la peine capitale, celle-ci fût ensuite commué en réclusion perpétuelle. D'autres furent condamnés à la prison.

Le seul, le grave et impardonnable délit de ces travailleurs, martyrs de la classe possédante, fut d'avoir osé exiger la journée de huit heures (sur la petition qu'ils avaient faite ils reclamaient : 8 heures pour travailler, 8 heures pour s'amuser et s'instruire et 8 heures pour se reposer).

En réalité ils furent pendus afin d'étouffer les idées généreuses déjà immortelles qui germaient et pour lesquelles ils s'étaient battu toute leur vie : le socialisme et l'anarchie.

Leur revendication aussi révolutionnaire que juste et humaine fut considerée par les autorités américaines et par les patrons comme un acte criminel de rebellion. Par conséquent les responsables de tels actes devaient souffrir tout le poids de la loi.

Ce fut ainsi que ces travailleurs, ces syndicalistes, ces idéalistes, hommes magnifiques et généreux donnèrent leurs vies; pour permettre à toute l'humanité de connaitre la fin de leur misère ou tout au moins de meilleurs moyens d'existence.

En effet après ce brutal et monstrueux assassinat il y eut une vigoureuse réaction d'indignation de la part de tous les travailleurs du monde entier qui comprirent alors la nécessité pour tous les exploités de s'unir au sein d'un syndicat, exclusivement représenté par eux et pour eux, afin de construire la force nécessaire, capable d'exiger de l'Etat et du Capital la reconnaissance de leurs droits à l'existence.

Non ! leur sacrifice ne fut pas vain; partout les travailleurs réclamaient la journée de travail de huit heures; partout les travailleurs s'organisaient dans leurs syndicats; qui étaient à cette époque autèntiquement libres, non politisés, ce qui n'est pas le cas de nos jours.

Mais, la Confédération Nationale du Travail reste fidèle à ces vieilles revendications syndicalistes qui, réprises plus tard par Pelloutier, Pouget, Grifuhelles, etc., restent encore aujourd'hui d'une brûlante actualité.

Notre organisation, anarcho-syndicaliste, attachée à la tradition révolutionnaire et qui n'a d'autre but que l'émancipation totale des travailleurs, déclare en ce 1er Mai 1969 que le syndicalisme révolutionnaire reste la forme vivante d'organisation de la classe ouvrière en marche vers la satisfaction des besoins de l'humanité.

A bas les privilèges !

Vive l'égalité économique et sociale !

**M. F.**

(1) Elle est restée longtemps considérée comme une utopie par les champions de la défense des travailleurs et « du retroussez les manches ».

**Il n'y a pas d'autres moyens...**
*(Suite de la page 1.)*

Merci, camarades, pour votre solidarité financière, qui va nous donner un coup de main pour boucler.

Planchon, Larabourg, Daigrémont, Guyot, Warchot, Hector, Areski, Laisney, Wiacek, Santos, Marie L., Casrouge, Pillet, Lerouge, Laouar, Gouin, Daigrémont, Marie R. A., Clausse, Peijat, Bloyet, Langrais H., Bellamy, Liénard, Binet, Bastian, Dalibert, Munoz, Guilaume, Faurel, Brochus, Chaib, Robin, Lacroix, Aumond, Huet J. H., Marie P., Marie A., Rozier, Huet A. L., Gonidec, Ponts, Haize, Rivoalen, Habit, Lafontaine, Martin J. L., Lecomte, Lemaître, Nardecchia, Gilbert B., Burek T., Vesque, Tirard, Rattier, Novince, Ivon, Leroyer M., Herbillon, Guérin, Hébert, Lécluse, Renouf, Patry, Diavet, Beaupérain, Aissa, Quesnel, Castel, Kijas, Vaubrun, Burek Z., Harache, Cadot, Lémarie, Szalka, Lefevre J., Moussaoui, Simon L., Jouin, Lepont, Volant, Bedel.

Quelques autres camarades n'ont pu être touchés étant absents pour des motifs divers.

La situation des travailleurs de la S. M. N. reste incertaine, il faut s'attendre à d'autres mouvements désavoués par la C. G. T., mais nous sommes certains que même sans l'appui des bonzes de cette centrale, leurs revendications aboutiront parce qu'ils ont choisi la meilleure forme de lutte: l'action directe, ce qui n'est en aucun cas de l'aventure.

En tout cas, travailleurs de la S. M. N., LE COMBAT SYNDICALISTE plaide votre cause et vous servira dans votre action. C. S.

## COMMUNIQUES

S. I. A. DE BREST

Attention. L'assemblée générale du 4 mai est reportée au 11 mai, 10 h., Maison du Peuple 1er étage, bureau 10. Une causerie sur les origines du Premier Mai aura lieu.

D'autre part la propagande sur les plans local et régional sera l'objet d'un examen approfondi.

Que tous les camarades fassent un effort pour y assister et y amener des amis.

PRIERE

Toute personne susceptible de fournir des documents concernant les « Collectivités espagnoles de 1936 à 1939 » est priée de s'adresser à : Alvarez Violette. 33, rue d'Armagnac. 31-Toulouse, qui fait un travail sur ce sujet, à la Faculté de Toulouse.

S. I. A. - LORIENT

Nous avons le regret de vous annoncer la mort de notre camarade Georges Louis, membre de la Section de Lorient.

# ANTENA

TREINTA Y DOS AÑOS ESCONDIDO

PARIS (OPE). — De «Le Figaro» (día 15) en despacho de Reuter: «Don Manuel Cortés Quero, republicano, se ha presentado a la policía en Málaga después de permanecer encerrado en su casa 32 años, es decir, desde que el general Franco ocupó el poder.

«Al declararse la guerra civil, era alcalde de Mijas (Málaga); cierto dia desapareció. Los vecinos le creyeron muerto o exiliado. Durante estos años, su esposa y su yerno atendieron a sus necesidades. Al publicarse la amnistía sus familiares han logrado convencerle de que se presentara».

NO HUBO DECRETO DE AMNISTIA

BRUSELAS (OPE). — La revista «Información Española» ha publicado en su edición de la primera quincena de abril el siguiente comentario:

«Sobre la base de informaciones de agencias internacionales, en despachos fechados en Madrid, se habló, en un primer momento, de que, con motivo del 30 aniversario del fin de la guerra, el gobierno de Franco había decretado una amnistía general que comprendía cualquier género de responsabilidades por hechos derivados de la guerra civil.

Los observadores y comentaristas internacionales hicieron observar, sin embargo, que esa «amnistía» no significaba el libre retorno a España de los exiliados que hubieran mantenido una posición política pública contraria al régimen, pues se les inculparía de actividad subversiva, contraria al régimen, etc.

Pero la verdad era aún mucho más restrictiva. No ha habido amnistía. El ministro de Turismo, Fraga Iribarne, no utilizó la expresión «amnistía» al informar a los periodistas. Lo único que ha hecho el gobierno, en un pomposo decreto que falsea la historia y sigue calificando de «cruzada» lo que fue una sublevación fascista contra el régimen constitucional de España, es registrar una realidad judicial. En virtud del Código Penal, todo género de delito (¿delito defender la República contra el fascismo?) prescribe a los 20 años de su comisión; a los 30 años los que caen bajo las disposiciones del Código Militar. Los 20 y los 30 años se han cumplido. Y lo único que se le ha ocurrido a Franco, en un espíritu de «hermandad española», que dice él, es confirmar lo que los Códigos Civil y Militar establecen: la prescripción. Y aún ésta habrá que ver como va a ser respetada.»

IFNI, VALINO Y EL FOSFATO

Después de haberse concedido la independencia, recientemente, a la Guinea Ecuatorial, Río de Oro es la última posesión, y posiblemente también la más rica (1), del antiguo imperio colonial español. Madrid por su parte, desea conservar la posesión de esta colonia, si bien se dice que a sus habitantes se les irá preparando poco a poco para la independencia. El hecho es que en 1963 los geólogos españoles descubrieron grandes depósitos de fosfato a unas 40 millas del mar, depósitos que se cree son los más importantes del mundo, pues se calcula que hay en ellos más de 1.300 millones de toneladas de fosfato de una pureza que oscila entre el 62 y el 75 por ciento. Hay unos 20.000 soldados de tropa en Río de Oro, sin contar las tropas paracaidistas con bases en las Islas Canarias.

La semana pasada fue destituido de su cargo de inspector jefe de las Fuerzas Armadas españolas, el general Rafael García Valiño, que a la sazón se encontraba visitando en Rabat al ministro marroquí de Defensa, el general Mizzian. El motivo para tal destitución ha sido una declaración hecha por el general español, publicada en Marruecos e ignorada en España, según la cual Marruecos es de los tres países (2) que aspiran a la posesión del Río de Oro el que más razón tiene. Esta declaración ha causado «gran indignación en los círculos políticos españoles».

(1) Aún quedan Ifni y las plazas de Melilla y Ceuta.

(2) Los otros son Argelia y Mauritania.

CASTIELLA CON FEZ Y CHILABA

MADRID. — Para «armonizar puntos de vista» y proclamarse, una vez más, africanista y antijudaico, Franco ha ordenado a Fernando M. Castiella que de un rodeo por Libia, Argelia, Túnez y Turquía. Pocas esperanzas de éxito, sin embargo. Y, por si acaso, el caudillísimo envía a otro por lo de «más seguro en mi fundo que andar por el mundo».

160 TESTIGOS DE JEHOVA DETENIDOS

LONDRES (OPE). — «La policía española ha detenido en Sevilla a 160 Testigos de Jehová procedentes de diversos países cuando intentaban celebrar una reunión en Sevilla. Entre los detenidos había mujeres y niños. La reunión fue declarada ilegal por las autoridades españolas. Por otra parte, la secta en cuestión no está reconocida en España», decía «The Daily Telegraph» el 17 de abril. «La mayor parte de los detenidos fueron puestos en libertad seguidamente, pero 17 de ellos tendrán que comparecer ante un juez. Cuatro de éstos son extranjeros.»

El diario «The Times», refiriéndose a esta noticia, añadía este comentario de la agencia Reuter: «Por lo menos 67 Testigos de Jehová han sido encarcelados en España en los últimos años por negarse a hacer el servicio militar. Según las leyes españolas, podrían quedarse toda la vida en la cárcel, ya que indefinidamente se puede renovar la pena por el mismo delito.»

LA DANZA DE SENTENCIAS

MADRID. — El periodista Alfonso Carlos Comín envió un artículo de actualidad política española a la revista francesa «Témoignae Chrétien», el cual fue publicado. Por este «delito» Comín fue condenado por el T.O.P. a un año y cuatro meses de prisión. Entablado recurso ante el Supremo, éste ha reincidido en la suprema injusticia del T.O.P. dando por buena la condena.

Por haber marcado una inscripción subversiva en una pared de la Universidad barcelonesa, un estudiante ha sido condenado por el T.O.P. a seis meses y un dia de cárcel y 10.000 pesetas de multa.

También en el T.O.P., María Begoña Azpiazu ha sido sentenciada a cuatro meses de prisión por haber manifestado en Ondárroa en favor de un cura detenido.

GESTION DE BUENA VOLUNTAD

MADRID. — Las comisiones de trabajo dedicadas al estudio del preso político y a la unificación de jurisdicciones han entregado ya a la junta de Gobierno del colegio de Abogados de Madrid sus concretas peticiones.

La comisión que ha estudiado el proyecto de estatuto del preso político ha entregado a la Junta de Gobierno, entre otras, la petición de que gestione la concesión para los detenidos y presos políticos de que sea retirado el sistema de micrófonos recientemente implantado en sus comunicaciones y que vuelvan al anterior medio tradicional de locutorios.

Entre las peticiones hechas a la Junta de Gobierno por la comisión encargada del estudio y asesoramiento para la unificación de jurisdicciones figura la solicitud de que gestione del Tribunal de Orden Público la aplicación de beneficios de libertad provisional y condicional a los detenidos y condenados en la referida jurisdicción. Y se ha ocupado también de que no sea modificada en los procesados la situación de libertad cuando hacen uso del derecho de recurso.

También esa misma comisión ha solicitado de la Junta de Gobierno que gestione ante la autoridad jurídico-militar el deseo de que tal jurisdicción se inhiba en el conocimiento de los delitos políticos que no estén tipificados expresamente en el Código de Justicia Militar.

# Area mundial

## EL CUARTO MUNDO

En nuestra millonaria civilización, donde el hombre se desenvuelve entre el cronométrico ruido de las máquinas y de las sirenas de las fábricas y el ajetreo del «ir a almorzar» a casa a través del sofocante ir y venir de coches, tranvías y autobuses, basta tener el *papel* (denominado por la burocracia universitaria «título» o «diploma»), aunque se sea un jumento con orejas de humano, para que se le otorgue el honorífico «don» o el sambenito de «doctor». El «don» es abogado; el «Dr.» es economista; «el hijo de misia Petra se graduó de ingeniero y está ganando tres mil y pico»; ¿te acordás de Fulgencio? Si, ché, el hijo de fulanito: ha salido de la Universidad con el título de filósofo y está trabajando en una petrolera, aunque en verdad ya no sé para qué en el negocio del petróleo hacen falta filósofos. La loca carrera por el dinero que otorgará el título, el *papel*, nos ha transformado en máquinas «traga-diplomas», en energúmenos letrados en bárbara competencia monetaria.

Para el egresado, para el profesional universitario, para el intelectual que, luego de haber leído y releído sobre lo de aquí y allá, nos escribirá crónicas, folletos o libros relatándonos cómo una mujer quechua es violada por un blanco altanero o, según y como sea el tema predilecto de los consumidores de literatura del momento, refirirá sus escritos a la forma desvergonzada que utiliza el drogómano de Los Angeles para seducir a una chica rubia que, creyendo entrar al mundo ansiado de los *hippies*, no ha hecho sino pisar firme en el alucinante universo de las drogas; para todos los que «se han quemado las pestañas», consumado el primer objetivo, al abandonar ya, definitivamente, esas aulas donde el estudio es una tortura, comienza ahora la otra perspectiva anhelada: el coche, el apartamento y la novia, futura mujer y madre de sus hijos. Luego viene el segundo acto del teatro que vive la ultramoderna civilización: sacarle el mayor provecho al título, porque para eso «me maté estudiando».

Cómodamente colocado, ahora la otra meta a conseguir difiere según los gustos y la publicidad: qué le agradaría a Ud. más, un cabaret neoyorquino o uno de París (recuerde que, antes que nada, Ud. es un «hombre de mundo» y que, además, tanto New York como París se distinguen por tener los cabarets más famosos y distinguidos del mundo); para ello, tome nota de esto: entre los night clubs elegantes y caros le recomendamos el *Blue Angel* (152 E55th. St.), o prefiere quizá, un ambiente con música de estilo moderno, entonces le será a su medida, sin duda alguna, *The Embers* (161 E. 54th. St.) — carne asada y música; excelentes improvisaciones de jazz; los martes en la noche actúan músicos visitantes. Pero, si le agradan las ruinas antiguas, recuerde que la entrada a *El Foro Romano* vale apenas 200 tristes liras, aunque tiene la desgracia de estar cerrado el martes. ¡Quién lo aguantaría a Ud., frente a sus amistades, al verse fotografiado con el fondo de *Las Termas de Caracalla*, por la irrisoria suma de 100 liras al entrar! Recuerde que Roma es la cuna de la civilización — la cuna de la civilización se la disputan un puñado de ciudades y países —, y nada mejor para recordarlo que, tomarse, en plena *Piazza del Popolo*, un Campari-soda de la pastelería *Rosati* por tan sólo 320 liras.

Hay que huir de la locura del trabajo diario, y para ello nada mejor que entregarse a la vida del rebaño que, dócil y resignadamente, va engrosando las listas de mártires que dejará, como triste recuerdo, la carnicería atómica. En la esfera de los «no-marginados», en las capas de la clase media, en las castas universitarias, del primero, segundo y tercer mundo, la idea general es vivir (?) la vida, como si nos estuviésemos consumiendo por la fiebre del ocio improductivo o de la insensatez de bestias con corbata.

Un jet cubre, en corto tiempo, la distancia más larga que nos imaginemos. Ya el «Apolo-11» parece ser la primera «Santa María» espacial que toque suelo lunar. Pero, ante tanta belleza, sueños de Julio Verne convertidos en asombrosa realidad, nos queda todavía tarea ardua por realizar a lo ancho y largo del planeta donde creemos que aparecimos y que por los momentos habitamos. Sabemos, por medio de la información del mastodonte de periódico que leemos en la introducción de nuestras siestas, que en Diciembre no debemos perdernos las exhibiciones navideñas del *Rockefeller Center* y, aunque vivamos en la zona geográfica denominada Tercer Mundo y con nuestros propios ojos lo veamos, parecemos ciegos robots al ignorar que nada más en el Gran Buenos Aires hay 700.000 «villeros» (habitantes de las «Villa Miseria») y que, entre los 4.320.000 cariocas de Río de Janeiro un 20 % son «favelados», viviendo en la miseria más espeluznante, con organizaciones sociales propias del feudalismo. Y, ante nuestra conformista visión, aparecen los cerros de Caracas plagados de «renchos» donde viven — ¡sobreviven! — miles de seres que no son, para nuestra sociedad, sino votos que cada cinco años se disputarán los políticos. Eso no es nada — diréis — es producto de la secuela que el progreso — y su Alianza — deja a los países subdesarrollados; pero los planes de desarrollo, la ALALC, Mr. Nixon y Mr. Rogers, la IPC y Velasco, Frei y Caldera, Lombardo Toledano y Castro, Rockefeller y Pan American, todo, todo lo «bueno» de nuestra civilización ayudará — conjuntamente con Galo Plaza como Merlin del Pacto Andino — a resolver, con métodos democráticos, estos problemas.

Sin embargo, dejad al Tercer Mundo con sus guerrillas, sus Tito, sus represas de Asuán y sus OEA, OCAM, ODECA, OUA, SEATO, ASEAN, CENTO — organismos donde se tiende la mano para mendigar empréstitos con altos intereses —; porque, en realidad, únicamente se suscribe a las grandes ciudades, selvas de asfalto, *buildings* y concreto, donde conviven, en solidaria esclavitud, los privilegiados de las clases media, alta y proletaria, los marginados de la «favela», del «rancho» y de la «Villa Miseria», el médico blanco de Leopoldville y su sirviente negro, el guerrillero y el demócrata. El Tercer Mundo que mendiga, que, altaneramente, llega a exigir, que chantagea al yanqui con el ruso o viceversa, que tiene sus Ongania y sus Tshombé, sus Boumediana y sus Ho-Chi-Min. El tercer Mundo, que más que hambriento es mendigo, «sentado sobre sus sacos de oro», como decía Barrett al referirse a la Argentina.

Que mientras ese desválido, indigente, pordiosero, pobre y vagabundo Tercer Mundo ruega por su salvación, mientras todos esos líderes y políticastros abren la boca para decir que tienen hambre, mientras tanto, los borucas, cabécares y guatusos (8.000 indígenas costarricenses), los goajiros, icas y motilones (80.000 indios colombianos); los 100.000 macúes, waicas, maquitares, etc., venezolanos; los 150.000 jicaques, mosquitos, payas, ramas y sumos de Honduras y Nicaragua; los hotentotes, habitando hoy en su eterna casa, el desierto de Kalahari, en la hoy República de Botswana, estarán y serán indiferentes a todo lo «civilizado» que les rodea, a todo lo «moderno» que no saben como ha llegado hasta ellos. Sin comprender siquiera como es posible que, aislados durante milenios del recorrido histórico de la humanidad europea, aparezcan ante sus ojos automóviles, aviones, refrigeradoras, todas, en fin, las maravillas de la sabia magia del hombre blanco. Pero de todo lo que prefieren es aguardiente y tabaco, ni siquiera su religión les es simpática. Mejores son sus ídolos y sus danzas, sus correrías por la selva, o por el Amazonas, cazando o pescando, que ser víctimas de la «tiranía de la Técnica» y de la «dictadura del dinero». Para un watuzi será más atractivo su milenaria «danza del león» — expresión del arte africano primitivo — que agitarse bailando la última canción de los Beatles en el salón de un suntuoso *Hilton*. Que el Tercer Mundo pida, que a ellos ni les va ni les viene. Que los dejen en sus selvas, a la orilla de sus ríos, aspirando el aire de la naturaleza primitiva, que los dejen doparse con los «mejores» inventos del blanco: el licor y el tabaco empaquetado, porque no quieren saber nada ni de bombas «H», ni de agencias de turismo, ni de economía, ni de nada «civilizado».

¡Qué les importa a los 40.000 aguarunas, boras, shapras, ticunas y cocamas; a los 16.000 amueshas y shipibos y a los 44.000 mashcos, piros, guarayos y culinas del Perú que a Mr. Irwin le dé por acabar con la cuota azucarera por lo de la IPC o le pida al Pentágono que invada al país! Y, a los 40.000 indios del Paraguay, nada les quita que Stroessner sea un lacayo de Costa e Silva... A ellos, acostumbrados desde Colón a sufrir los rigores de la explotación humana, muy poco les interesa las mentiras de los «civilizados». Ellos viven su mundo, del cual nunca han salido para aceptar ser robots, ni bestias «tragadiplomas», ni huéspedes de un *Sheraton*, ni viajeros lujuriosos a los cabarets parisinos. Muy poco interesante para los 367.000 indios norteamericanos, encarcelados en las «reservas», luego de habérseles prohibido continuar viviendo libremente en los valles y estepas en que vieron por vez primera la luz, resultará saber que un *valiente* general, llamado Eisenhower, ha muerto en la cama. Ellos están sumidos aún en la etapa histórica en que se les apareció el blanco, llevándoles whisky y armas, y guerreando contra ellos.

Todos ellos, los indígenas de Asia, Africa, Oceanía y América, que no *dos*, son los habitantes del Cuarto Mundo, el que se negó o no pudo entrar en la civilización de la que se enorgullecen el abogado limeño, el médico sudafricano y el oficinista caraqueño. El mundo «salvaje», el indio, que tiene su arte y sus costumbres, un mundo que, al verlo, y al ver, con él, al niño indio desnudo y víctimas de los mosquitos (o a la mujer oyana, rostro de una belleza indescriptible y de una mueca impenetrable — que ni Vargas Vila podría describir —, que sería codiciada presa de los empresarios de night clubs), nos vemos retratados; observamos ahí todo un maravilloso — y hasta poético — resumen de la historia del hombre. Si el Tercer Mundo, formado por embriones de Estado, por caciques y líderes, mundo oficial de la ambiciosa diplomacia, si ese mundo es un mendigo lleno de avaricia por los millones del primero y segundo, éste, el Cuarto Mundo, no es más que el terrible testimonio de la animalidad con que el género humano se ha tratado a si mismo, gracias al Estado, aquello que una vez nuestros antepasados creyeron era la solución a sus problemas.

**FLOREAL CASTILLA**

B.D.I.C



# ANTENA

ESTUDIANTE FRANCES MALTRATADO POR LA POLICIA ESPAÑOLA

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (día 18), en despacho de su corresponsal en Montpellier: «El señor Didier Lepetre, uno de los dos universitarios de Montpellier detenidos en España el 22 de marzo ha relatado en el gran anfiteatro de la Facultad de Ciencias de dicha ciudad, el trato que les dieron los policías españoles a él y a su compañero señor Pierre Molino. Presidía la reunión el señor Jacques Moret, secretario del S.N.E.S. (Sindicato Nacional de Enseñanza Superior) de la Facultad de Ciencias.

«Ha dicho que fue ampliamente interrogado por cuatro policías que turnaban en su misión. El y su compañero fueron golpeados incluso con una porra y una barra de hierro. Se trataba de obtener de ellos las direcciones de sus cómplices y de que «confesaran que habían sido pagados para transportar pasquines comunistas.»

«Además, ha precisado, que, contrariamente a las declaraciones de la policía española, en el automóvil no había ningún pasquín, sino solamente libros de economía, de sociología y de política, como también obras de Lenin traducidas al español y otros libros que se pueden adquirir libremente en Francia.»

«Le Monde» añade que el señor Pierre Molino, maestro de conferencia de la Facultad de Ciencias de Montpellier, continúa encarcelado y a disposición del Tribunal de Orden Público.»

MUCHOS DETENIDOS EN EUZKADI

PARIS. — Según «Le Figaro», un centenar de personas han sido detenidas en varios puntos del País Vasco con motivo de una operación contra la organización clandestina ETA. Se les acusa de preparar actos terroristas. Según el periódico «Pueblo» (órgano de los Sindicatos oficiales) 24 «activistas» han conseguido pasar a Francia y a Bélgica.

33 AÑOS ESCONDIDO

MADRID. — Los diarios más importantes del país publican la foto del antifranquista Pedro Perdomo Pérez, de Lanzarote, que ha permanecido oculto, desde el triunfo de las armas fascista en Canarias, hasta ahora que ha aparecido con motivo de la sedicente amnistía. La mentira oficial hace decir a esta prensa que Perdomo se escondió por miedo a que se le juzgara como comunista, siendo la realidad que el ahora reaparecido se evaporó para no ser asesinado por los verdugos de Falange. Pedro Pardomo actualmente es hombre de 63 años.

MAS CONDENAS

MADRID. — Por asociación «ilícita» José M. Aguirre ha sido condenado a 4 años de prisión y 10.000 pesetas de multa; por propaganda «ilegal» (hojas) 3 años de prisión y otras 10.000 pesetas de multa; por utilización de un coche ajeno 2 años de presidio, y por colocación de placa supuesta, otro año de presidio y 10.000 pesetas de multa. Total, 10 años de encierro y 30.000 pesetas de multa por oposición al régimen. A María Izaskún, el tribunal le impuso en resumen de «delitos similares», 12 años de presidio y 10.000 pesetas de multa. A José M. Machiain, 2 años y seis meses y 20.000 pesetas de multa. A Tomás Trifol, las mismas condenas que a Machiain. A Eugenio Camino nueve meses de cárcel y 10.000 pesetas de multa. A José Bernardo Jáuregui, menor de edad, diez meses de arresto y 10.000 pesetas de multa, y por último, a Eugenio Jiménez, por haber hecho un donativo a la resistencia vasca, nueve meses de cárcel y 10.000 pesetas de multa.

Todos estos condenados procedían del juzgado de Bilbao.

Por haber divulgado en Vallecas (Madrid) una hoja titulada «Derecho de huelga», Demetrio García Grana ha sido represaliado con seis meses y un día de prisión con pago de 10.000 pesetas, y por el mismo «delito» su compañero Tomás Herranz Sánchez, casi un niño, podrá quedar libre previo «donativo» al TOP de 10.000 pesetas.

LA PROTESTA

MADRID. — En vista de que las gerencias financieras de Albacete no se avienen a discutir nuevas condiciones de trabajo, los empleados de Banca y Bolsa han decidido presentarse a las oficinas sin afeitarse durante siete días. Los «peludos» alcanzan el número de 800 en toda la provincia.

JUICIO CONTRA UNOS SIN JUICIO

BARCELONA. — En la Audiencia tiene lugar un juicio contra seis presos recluídos en el pabellón de enfermos mentales que el día de la Merced se sublevaron e hirieron a un guardia y mataron a un compañero que no quiso sumarse a su rebeldía. El fiscal ha solicitado duras penas contra los procesados, alegando que no están tan locos como parece. ¿Y si al fiscal le aplicáramos la misma lógica, pero a la inversa?

DETENCION ACCIDENTADA

BILBAO. — La autoridad pierde la «chaveta» y ya da palos de ciego. Ahora ha detenido al vicario general de esta diócesis, José Angel Urbieta, especie de intermediario entre el obispo Girarda y los curas «liberales». Cuando la policía se llevaba a Urbieta, Girarda, cogiéndolo de un brazo, se lo arrebató violentamente al inspector que tiraba del vicario. Ello no obstante, Urbieta tuvo que presentarse en la Inspección, donde quedó detenido junto con seis curas más, acusado, como éstos, de simpatizar con ETA.

Parece que en Roma el arresto de Urbieta ha causado mella, esperándose un desenlace favorable al retenido... sin dejar en mal lugar a los servidores de Franco.

DIOS Y MAHOMA PETROLEAN

MADRID. — Pese a que Madrid y Argel están de «morros», Castiella ha visitado a Bumediana para concertar un tratado comercial-político, cuyas referencias son: gaz butano, petróleo y amoniaco argelino para España a cambio de aparatos agrícolas, trabajos públicos y barcos pesqueros para Argelia, con la adición de que Madrid no se comprometa a ceder Ifni a Marruecos, posesión que, aparte Mauritania, Argelia también ambiciona.

De manera que García Valiño ha sido sacrificado con la pérdida de su cargo militar preeminente, por un asunto de cuentas, y por su cuento favorable a los marroquíes.

LA INJUSTICIA Y LA VENGANZA, CONCORDES

OVIEDO. — La dirección de las «Hulleras del Norte», siguiendo el odioso ejemplo de «Hulleras Hunosa», tras las últimas huelgas mineras ejecuta una campaña de represalias contra los trabajadores, dejando a centenares de ellos sin empleo y en la más negra miseria. El último despido afecta a 155 mineros del pozo «San Víctor», de Turón. Inútil añadir que en estas draconianas medidas colabora el sindicato oficial, de pertenecencia obligada.

BAJO EL SIGNO DEL YUGO Y DE LAS FLECHAS

MADRID. — Pandillas de protegidos por el régimen fundan sociedades irresponsables para «construir viviendas». El truco consiste en establecer oficina vistosa, atraer clientes que satisfacen cantidades fuertes para que se les reserve un piso de propiedad, y luego — los promotores — largarse con el santo y la limosna. «La Nueva Esperanza» estafó por este procedimiento a 400 familias, y ahora otro ladronicio parejo se anuncia, sin que, por el momento, se hayan dado detalles. ¡No queda esperanza!

CANTO TRISTE

PAMPLONA. — El compositor hispano-alemán Cristóbal Halfter estrenará a primeros del mes de mayo una composición suya que titula «Cantata sobre los Derechos del Hombre». ¿No habrá Halfter escrito, en realidad, el «Requiem a los Derechos del Hombre?

# Rincón del bibliófilo

por Vladimir Muñoz

48. — *¿Qué libro tradujo y prologó en París el libertario español Valeriano Orobón Fernández?*

— «Realismo e idealismo mezclados» por E. Armand. Fue editado por la «Librería Internacional» antes de 1929.

49. — *¿Cuál fue el primer libro de E. Armand publicado en España?*

— «El Anarquismo Individualista, lo que es, puede y vale». Fue editado por la imprenta «Germinal» de Barcelona en 1916 y traducido por Costa Iscar.

50. — *¿Cuál fue el primer periódico anarquista del Uruguay?*

— «El Derecho a la Vida», cuyo primer número apareció en Montevideo el 16 de septiembre de 1893.

51. — *¿Qué libro de Anselmo Lorenzo está prologado por Fernando Tarrida del Mármol?*

— «Vía Libre» que, además, contiene otro prólogo de J. Mir y Mir. Fue publicado por la editorial Granada, de Barcelona, el año 1905.

52. — *¿Quién fue Voltairine de Cleyre?*

— Una anarquista norteamericana cuyas enseñanzas fueron muy valoradas por Max Nettlau. Nació el 17 de noviembre de 1866 en Leslie (Michigan) y murió en 1912. Alejandro Berkman publicó en 1914 sus *Obras Escogidas* editadas por la Editorial «Madre Tierra». Tradujo al inglés «La Sociedad Moribunda y la Anarquía» de Jean Grave y «La Comuna» de Luisa Michel.

53. — *¿Cuál fue la primera publicación libertaria en idioma latino publicada en Estados Unidos de Norte América?*

— «El Despertar», que apareció en Nueva York en 1890.

54. — *¿Cuándo y dónde se publicó la Bibliografía de l'Anarchie por Max Nettlau?*

— En 1897 en Bruselas. La «Bibliografía de la Anarquía» es una obra de 294 páginas.

55. — *¿Quién publicó en Montevideo el periódico «La Voz del Trabajador»?*

— Esta publicación fue fundada en Montevideo por el compañero catalán Rafael Roca en 1889.

56. — *¿Cuál fue el primer libro de Eliseo Reclus publicado en Cuba?*

— «Evolución y Revolución» que editó «El Productor» de La Habana en 1880.

57. — *¿Cuál fue el folleto de Eliseo Reclus que en francés se publicó en Buenos Aires el año 1872?*

— «A mon Frère le Paysan» (A mi hermano el Campesino), editado por «La Liberté».

58. — *¿Quién fue la persona que en París publicó en 1939 una biografía sobre Bakunin?*

— H. E. Kaminsky escribió el libro «Bakounine, la Vie d'un Révolutionnaire».

59. — *¿Quién fue el Dr. John Creaghe?*

— Un irlandés que en Buenos Aires fue redactor de «La Protesta», persona muy apreciada por Max Nettlau. Murió el 19 de enero de 1920.

60. — *¿Cuándo empezó a publicarse «Solidaridad» de Montevideo?*

— El 15 de julio de 1912.

61 — *¿Cuál fue el primer periódico libertario de Bolivia?*

— «La Aurora Social» de Tupiza, que apareció en 1906.

62. — *¿En qué lugar de Bolivia y por quién fue publicado por última vez «El Apoyo Mutuo» de Kropotkin?*

— También en Tupiza, los cuadernillos «Inquietud» publicaron en 9 cuadernos «El Apoyo Mutuo». La edición es más bien reciente, aunque no se da fecha de publicación.

64. — *¿Cuándo apareció el primer periódico libertario ecuatoriano y cómo se llamaba?*

— El 15 de abril de 1922 en Guayaquil y se llamaba «¡Redención!»

65. — *¿Cuál fue el primer libro de Jean Grave publicado en América y en español?*

— «La Sociedad Moribunda y la Anarquía» fue publicado por «El Despertar» de Nueva York en 1893.

66. — *¿Cómo se llamaba el periódico anarquista que en 1926 se publicaba en Barranquilla?*

— Se llamaba «Vía Libre». Un año antes también había aparecido en Colombia, esta vez en Santa Marta. (8 de enero de 1925) el periódico libertario «Organización».

67. — *¿Cuándo murió E. Armand, cómo se llamaba en realidad y que edad tenía al fenecer?*

— Murió el 19 de febrero de 1962 en Rouen (Francia), se llamaba Ernest Juin, y como había nacido en París el 26 de marzo de 1872, al fenecer contaba, pues, noventa años.

68. — *¿Cuál ha sido la última publicación de Stirner en América?*

— El Falso Principio de nuestra Educación, o Humanismo y Realismo». Fue publicado en 1967 en Colorado Springs (Estados Unidos de Norte Amrrica). Se trata de un folleto de 28 páginas.

69. — *¿En qué libro de Vicente Blasco Ibáñez se escribe una «historia novelada» de Fermín Salvochea?*

— En «La Bodega». Fermín Salvochea aparece con el nombre de Fermín Salvatierra. Se trata de una novela favorable a las ideas y a la personalidad del biografiado.

70. — *¿Y cuál es el libro de Pío Baroja favorable a las ideas anarquistas?*

— «Aurora Roja».

71. — *¿Quién fue el profesor racionalista colombiano que en «Los Angeles» publicó un periódico libertario?*

— Fue Juan Francisco Moncaleano, quien en 1911 fundó «Pluma Roja» en Los Angeles (California).

72. — *¿Qué utopía libertaria tradujo y prologó Anselmo Lorenzo?*

— «En Anarquía», por Camille Pert. Fue publicada en Barcelona (no se menciona editorial: Balmes nº 62) el año 1903.

COLUMNA DEL EMIGRADO

## UN GRUPO DE EMIGRANTES Y YO

EL 22 de septiembre de 1968, al subir al tren en Montpellier, con dirección a Avignon para asistir al mitin que se celebró en esta misma fecha en una de las grandes salas de dicha ciudad (que por cierto se encontraba con un llenazo de compañeros y compañeras), donde se pasó unas horas de emoción y de satisfacción por las intervenciones de los compañeros Daniel Florac, Daniel Guérin y Federica Montseny, me encontré con unos que venían de España, región valenciana. El grupo se componía de muchachos y muchachas, el que más de 25 años.

Iban destinados a la recolección de frutos y otros trabajos para ganarse el pan que el caudillo de España es incapaz de poderles dar. Sus conversaciones yo las escuchaba con mucha atención, toda vez que hablaban mal de los anarquistas.

Por fin tuve ocasión para intervenir y decirles: «Creo, estimados jóvenes, que a los anarquistas les conocéis poco y mal. Estoy seguro de que no es culpa vuestra, porque en España, todos los que viven del actual régimen y chupan la sangre de los productores os han hecho creer que los anarquistas sabían asesinar, robar y violar. Esa gentuza franquista induce y obliga a todos a hacer propaganda antianarquista. Televisión, radio, revistas, libros, periódicos; maestros, alcaldes y hasta los barrenderos son utilizados para difundir la mentira de millones de calaveras resultantes de la sublevación fascista ... cargables a la cuenta de los anarquistas, siendo por eso que vosotros habláis así, pues sostener lo contrario atrae castigo. Así es que yo, en este momento tengo ocasión de explicaros la verdad exacta, ya que mi edad y mi actuación me han permitido estar al alcance de los hechos. Los franquistas, para salvar su responsabilidad de todos los crímines que han cometido, siempre han dicho que los anarquistas son espíritus quiméricos; son locos, soñadores, utopistas, peligrosos, malhechores sistemáticos, brutos, ignorantes, odiosos, violentos y dementes.

Pero esa propaganda la hacen a sabiendas de que es mentirosa y vosotros, como habéis nacido después que Franco está en el poder merced a los alemanes, italianos, moros, etc., estáis obligados a aceptar el infundio franquista.

»Apreciados jóvenes, los anarquistas son los únicos que permanentemente iluminaron el camino que la religión, la autoridad y explotadores y agiotistas han oscurecido siempre, sembrando la ignorancia, la miseria, la opresión, la falsedad, la hipocresía, la inquietud y el odio. Con su verdad los anarquistas quieren que la humanidad comprenda la razón de una sociedad de bienestar, libertad, belleza, sinceridad, justicia, fraternidad y estimación entre todos los seres.

»Si los que viven a costa de los productores tratan de utópicos a los anarquistas, es porque éstos están de acuerdo con la evolución que sigue su curso igualitario y progresista y que convertirá a los productores en seres libres, dichosos y fraternales.

»No, los anarquistas no son utopistas, ni soñadores ni locos. La prueba que la autoridad, enemiga del pueblo productor, les persigue, los encarcela y mata, para que no puedan dar ejemplo. El anarquista medita, se instruye cada día más. Cree que nunca sabe bastante. Cuanto más aprende, más se complace en saber.

»Todos los anarquistas son propagandistas; sufrirían si callaran sus convicciones, y su mayor alegría consiste en ejercer en cualquier circunstancia el apostolado de sus ideas.

»No es cierto que los anarquistas sean rencorosos y violentos. Pero sus críticas son razonadas y necesarias. Odian a la servidumbre por amor al trabajo y al hombre libre; odian a la mentira y la combaten para restablecer la verdad; execran la iniquidad por culto a la justicia, y odian la guerra por deseo de paz.

»No son rencorosos los anarquistas y son odiosos los que ordenaron las guerras, los que mantienen en eterna miseria a los productores. La violencia legalizada es la regla establecida por los dominadores contra los dominados, al estilo de España. Los anarquistas quieren establecer la sociedad libre de tiranos y explotadores, de guerreros y vividores.»

Cuando terminé estas manifestaciones, todo el grupo quedó muy pensativo.

Y seguidamente, me doy la libertad de invitar a todos los compañeros y antifascistas en general, para que se interesen en hacer llegar a manos de esa juventud de emigrados económicos, el folleto escrito por J. Coll de Gussem, *Las Conversaciones de Wagram* ya que es muy especial para ellos, dándoles a conocer la realidad de lo que pasó en España, y en la forma que a ellos les tienen engañados.

Por mi parte lo he juzgado tan útil y preciso para la propaganda, que en Montpellier ya llevo 70 ejemplares vendidos, y con interés y voluntad de colocar muchos más. Para cumplir este trabajo bien y deprisa, es preciso que se haga como se ha hecho aquí en Montpellier. Unos cuantos compañeros se me han quedado cinco ejemplares cada uno para repartirlos gratis, y una compañera que se quedó con 10 para hacer lo mismo. Así compañeros, a poner todos manos a la obra, y que cunda el buen ejemplo.

**Miguel FOZ**

## Asociación Cultural Armonía - Casablanca

# CARTEL

La Asociación Cultural Armonía de Casablanca organiza un certamen literario en Lengua Española, abierto a todos sus miembros así como a los miembros de Agrupaciones fraternales o afines, como el Círculo Cultural y Artístico de Rabat. También podrán participar aquéllos que, residiendo o no en Marruecos, sean invitados por algún socio de una de dichas asociaciones.

Dicho certamen será completamente libre en cuanto al contenido y extensión de los trabajos presentados. Estos últimos deberán ser inéditos y los originales quedarán de la propiedad de la Asociación Cultural Armonía, que se compromete a no hacer uso lucrativo de los mismos.

Con vistas a una mejor distribución de premios, los trabajos quedarán separados en las secciones siguientes:

1º Cuentos, novelas y narraciones.
2º Sociología, exposiciones sobre temarios sociales.
3º Poesía.
4º Escenas teatrales, pasos de comedia.

A cada una de estas secciones corresponderán las citaciones de 1º, 2º y 3º premio de honor, en certificados que serán extendidos por la Asociación Cultural Armonía.

Los participantes podrán, cada uno, concurrir con uno o varios trabajos.

*Presentación de las obras literarias*

Todas las piezas literarias podrán ser mecanografiadas o manuscritas (en este último caso muy claramente) pir una sola cara y serán firmadas con seudónimo.

En sobre aparte cerrado, los participantes escribirán sobre una hoja de papel: el nombre, las señas y residencia, y el seudónimo.

Estos últimos sobres no serán abiertos hasta después de la deliberación del jurado y atribución de los premios.

*Composición del jurado*

El jurado estará integrado por el presidente, el secretario y un vocal de la junta directiva de la Asociación más tres miembros de esta última, que serán designados posteriormente.

Los miembros del jurado quedan excluidos de calificación o mención, en el caso de participar en el certamen.

*Refrendo del fallo*

Los participantes estarán autorizados a asistir a las reuniones del jurado y a sus deliberaciones.

En el caso de que alguno de los concursantes estime que el fallo del jurado no se ajusta a la realidad, podrá proponer la celebración de un festival de la Asociación, como cierre del certamen, en el que se solicite el refrendo de los miembros asistentes.

*Depósito de trabajos y cierre del certamen*

El certamen queda abierto y los trabajos podrán ser entregados a partir del 1º de enero de 1969 directamente en secretaría o por correo a las señas siguientes: Asociación Cultural Armonía, 41 y 55, calle Claude Bernard. Casablanca.

El depósito de sobres cerrados conteniendo el seudónimo, el nombre y las señas del participante podrá hacerse, a elección de los concurrentes, simultánea o posteriormente a la entrega de los trabajos.

La fecha de cierre del certamen queda fijada para el 30-9-69, admitiéndose aquellos trabajos que hubiesen sido echados al correo hasta la citada fecha inclusive, siendo la fecha del matasellos la que dará fe.

# COMUNICADOS

GROUPE LOUISE MICHEL

Celebrará GALA ARTISTIQUE el 9 de mayo a las 20,45 en la sala mayor del Palais de la Mutualité, con excelente programa.

**PARADEROS**

— Se desea saber la dirección de José Ocaña, de Ciudad Real, que hataba en Toulon en los años 1945, 46 y 47. Pregunta por él Mariano Fernández, 1, Av. du Professeur Leriche, 91-Palaiseau.

— Marín Basiaio, 38, rue Désaugiers, 42-St-Etienne, desea conocer el paradero de Francisco Roca. En 1948 residía en Montbrison y después en París.

**CORREO DE REDACCION**

Por exceso de material (francés) colocado, quedan para el número próximo varios artículos y necrológicas compuestos.

**CARRARA**

**Dos discos « Congrès International de FF. AA. » :**

**Están en venta en LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 30,00 frs. Por tratarse de una existencia limitada es recomendable solicitarlos cuanto antes. Ambos van en un solo estuche y al precio indicado.**

**Pedirlos a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.**

ARTE Y LETRAS

Pleno de adherentes para el 10 de mayo para articular actividades y lectura de un pasaje de la obra de E. Aboud: «La nariz de un notario».

**« MEMORIAS »**

del compañero Pedro Vallina han llegado. Pídase al precio de 20 frs. a esta Administración. El producto total de la venta está destinado a Pro-compañeros Ancianos.

# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

por FABIAN MORO

*(Continuación)*

Corría el año 1932. Sale a la luz en Madrid el semanario anarquista «El Libertario», que abre una sección para los jóvenes, en la cual tienen cabida sus inquietudes ideológicas y sus expansiones de empiece literario. Nace, después, la idea de fundar un movimiento juvenil, algo así como una antesala de preparación a las ideas libertarias. Algunos entienden, empero, que la juventud libertaria puede muy bien continuar en los sindicatos, siendo éstos fortalecidos con su presencia. Los partidarios de formar un movimiento autónomo defienden su punto de vista y entre otras consideraciones hacen la de que es más fácil y oportuno para un joven desenvolverse en un organismo y ambiente adecuado a su edad, donde, al ir sin tener concreción doctrinal puede penetrarse allí en ella, al tiempo que ese compañerismo particular a la edad se hace más íntimo, más «cercano», más comunicativo, mejor para la adaptación ideológica. Y así nace en Madrid en el año citado, la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias; la F.I.J.L. La tónica será en Cataluña y por el momento, algo diferente en su estructura, continuando, por una parte como juventudes organizadas dentro de los sindicatos de ramo, en Barcelona, por la otra como Juventudes Autónomas, que después tomaron el nominativo de Juventudes Libertarias, con el anagrama de JJ. LL. De forma que en Barcelona y su radio, corazón y columna vertebral del Movimiento Juvenil de Cataluña, adoptaron el nombre de JJ. LL. y en el resto de España el de F.I.J.L. Sin olvidar la fracción que continuó dentro de los Sindicatos Unicos o de los Sindicatos de Ramo, como ya hemos apuntado. Las Juventudes Libertarias de Barcelona y sus alrededores se presentaban como «integralistas», como retoños de la F.A.I., fracción vinculada a la misma. Hasta que en última instancia, por acuerdo mayoritario, todas se fusionaron en la Federación Ibérica de Juventudes Libertarias.

Pronto el movimiento juvenil libertario toma vuelos, y con su huella de entusiasmo y de rebeldía la sociedad española en general y la de los trabajadores en particular. Ahora bien, lo mismo que la fracción libertaria, las demás que componían la vida política y societaria tuvieron o formaron su apéndice juvenil. Nuevo fenómeno social a la sazón; tendencia colectiva organicionista que tiende al desdoblamiento de los movimientos de opinión. Desdoblamiento y concreción a un mismo tiempo, dando personalidad a la edad temprana y su período inicial representativo. Movimientos juveniles correligionarios, caracterizados, como de suyo se comprende, por un mayor dinamismo, entusiasmo y audacia. Ya Marañón había escrito en uno de sus primeros libros, allá por las primeras décadas del siglo, que a la juventud le estaba todo permitido y justificado, hablando de las audacias revolucionarias o simplemente rebeldes. Naturalmente, el elemento juvenil, siempre ha actuado según su psicológica predisposición. Se ha manifestado, ha actuado, a veces diluído en individualidades, a veces compacto de propósitos o de tendencias o por convergencia de criterio o circunstancia. Famosos fueron, por ejemplo, los «Jóvenes bárbaros», o «Jóvenes turcos», lerrouxistas, porque seguían al tramposo Lerroux, el más pillo y malabarista político con que la política republicana contaba antes y durante el régimen republicano. Pero es a partir del advenimiento de la República del 14 de abril cuando aparece la «reivindicación» de su personalidad orgánica colectiva.

Apenas se habían apagado los clamores victoriosos el nacimiento de la «niña», que vió la luz en un alumbramiento sin dolor, cuando la juventud monárquica empezó a gritar, manifestando, su odio hereditario de casta, con léxico tremebundo y ruido, en aquel tiempo, de hojalata. Fue a fuerza de choque reaccionaria, clamando la revancha y de la que más tarde formóse los primeros cuadros dirigentes de Falange, radicando en Valladolid los elementos más absorcionistas, violentos, intransigentes. El famoso arlequín, Albiñana, médico y aventurero, se hizo capitán y amaestrador de las fuerzas de choque de los conservadores, con designios ultrareaccionarios. Albiñana, médico de cabecera del dictador Primo de Rivera, recibió de éste su último suspiro en París, y, acaso, el testamento político y el encargo de hacer algo por su prestigio. Como quiera que fuere, el enfático Albiñana publicó un libro que fue algo así como un cajón lleno de basura, y de halago al fenecido dictador: «Los Cuervos sobre la Tumba», de prosa babeante e intenciones lucrativas con vistas a la mina de los reaccionarios en desgracia. Nadie le hizo caso. Ni a él ni a su libro. Y la edición fue repartida gratis como confetis en carnaval o bombones en bautizo, amontonada en un camión y repartidos los libros por los jóvenes de la caverna, los cavernícolas. Organiza las «Juventudes Nacionalistas», continuadora de los requetés tradicionalistas. Que de seguido se desdobló o de ella salió la J.O.N.S. Junta de Ofensiva Nacional Sindicalista, que, como todo el mundo sabe, vino a ser con el tiempo, primer y principal soporte de Franco. El otro fue la F. E., Falange Española; de gran boga y mano en el descuartizamiento del país y de su sociedad, durante el compadrazgo con Hitler y Mussolini. Al fusionarse dieron ese monstruo de alma y de cuerpo que cuyo nombre es: «Falange Española y de las Juntas de Ofensiva Nacional Sindicalista».

Las Juventudes Socialistas existían antes, acaso fundáronse al tiempo mismo que la República se promulgó. Lo cierto es, en testimonio mío, que muy pocos días después del celebrado 14 de abril, un mi amigo me invitó a formar parte de las mismas. Estaba en el período de fijación de orientación y de inquietud cerebral, pero ya en mi incipiencia no tenía atracción por el socialismo estatal. Esto le respondí. Insistió asegurándome que podía ser libre de alejarme si ése era mi querer. Acepté entonces y me llevó a la Casa del Pueblo, donde se encontraba la sede o sitio del Partido y de la U.G.T. Me presentó al secretario, que se llamaba Revilla, diciéndole que el compañero Moro quería hacer parte de las Juventudes Socialistas. Me extendió el carnet de cartulina, carnet que olvidé de inmediato.

La presencia y acción de las Juventudes Socialistas se manifestó más tarde; es de cajón. Por lo tanto, es de este tiempo del que podemos hablar y señalar como existencia actuante en el tablero del ajedrez político-social; y dan señales de vida las Juventudes republicanas y las comunistas. Aquéllas de una blandura acomodaticia y en vistas a prebendas venideras, éstas de un dogmatismo remachado, recitando lecciones aprendidas de memoria en un léxico estereotipado, marcando el paso al son de la «Joven Guardia», marchando por la adoración de Lenin y Estalin. (Estalin, nombre españolizado, castellanizado por mejor decir, que entonces se escribía y pronunciaba).

En aquellos tiempos sólo los libertarios ponían al descubierto la verdadera catadura de los comunistas. El resto los miraba con aire dulzón, dejándose engatusar sin pena, encajando sus mentiras, alegres y confiados; las juventudes socialistas picaron en el anzuelo. Fuerza influyente del ala izquierda socialista adoptaron por líder a Largo Caballero, del que el famoso Samper decía en uno de sus picantes chistes: «De Largo tiene poco, pero menos de Caballero», antiguo consejero del general y dictador Primo de Rivera y uno de los artífices del Comité paritario, entonces, inspirado en la legislación mussoliniana, que la República adoptó después. Las J. S. aceptaron el noviazgo político que las comunistas le ofrecieron; la unión, dejándose embaucar con sus subterfugios. Inclinada hacia simpatías volcheviques, éstos, con sus argucias introdujéronse con la plataforma de la Unificación, dando nacimiento a las Juventudes Socialistas Unificadas, que provocan la división; y más tarde la del P. S.; y más tarde la de la U.G.T. Una vez más fue ejecutada al pie de la letra la consigna jesuíta permanente: «Divide y vencerás». Largo Caballero (y con él las J. S.) tenía como portavoz «Claridad». El taimado socialdemócrata Prieto, ala derecha, hizo salir «Democracia». Largo Caballero llevaba el sobrenombre de «El Lenin español», que aceptaba gustoso, y ello nos dice las tendencias de por entonces en las J. S. Centralistas, psicología de «masa», propaganda de tipo mesiánico. Como ocurría con las republicanas o con las comunistas, la educación de la conciencia y el despertar de la independencia individual fue en las socialistas algo muy secundario o inexistente en forma global y colectiva, primando el amaestramiento, la formación deformada con vistas a seguir un jefe, un líder, un charlatán con «vista», fácil en el manejo de tendencias políticas generales de oportunidad donde el Partido socialista se debatía, en soporte principal de la mesocracia en el poder. La educación social y societaria personal se orillaba, de donde vino el fruto del esquirolaje en beneficio de sus amos de grado, los gobernantes, o de sus explotadores consentidos, los patronos, frente a las reivindicaciones obreras cenetistas.

El ambiente y la morfología psico-social de las Juventudes libertarias fueron muy otras. Uno de los rasgos más saliente estaba en su deseo y voluntad constante de la superación personal y colectiva, otro su amor al estudio por sí y por algo más alto que sí al mismo tiempo; su empeño en desentrañar y conocer los problemas sociales y humanos, acicate sugestivo a su curiosidad. Fue aquél un clima vehemente en el que las conciencias en agraz tenían prisa por llegar a la madurez, como para ganar el tiempo perdido por la dejadez gubernamental para difundir la cultura popular; que siendo esquivada, daba por ello a su pesar un sesgo diferente y mejor, en su fondo, del que hubiera resultado con la cultura modelada a su interés de clase. Por ello resultó herramienta útil y apropiada a un pensamiento que como el libertario, abría al espíritu las puertas de un mundo maravilloso de elevación moral y de justicia social sin equívocos. Había mucho de sueño y de ilusión. Y es esto precisamente lo que daba más voluntad y más estímulo para sobreponerse a una realidad ambiental y social de medios precarios, para adquirir cultura y conocimientos por sus propios medios. En ningún caso mejor que en éste puede ser citada la definición de Masson-Oursel: «No se nace voluntario, se alcanza por ejercicio». De ahí el apogeo de los autididactas, que en ciertos casos, hay que decirlo, caían en la pedantería por asimilación insuficiente o torcida; en el chabacanismo de la fraseología retorcida, churrigueresca, o en la autosuficiencia. Son los lados pintorescos del todo. Ello no restringe en nada el conjunto de una obra colectiva digna entre todas.

Los casos de psicopatía se dan en todo tiempo, lugar y medio colectivo. El ridículo era el remedio en los casos leves; el aislamiento en los radicales. En líneas generales podría verse la formación y el cultivo de consciencias sin prejuicios y, en el conjuito una fuerza moral y espiritual, además de la societaria, singular en las colectividades humanas en general y en las juveniles en particular. Vamos a aclarar esto, que a simple vista parece exageración, afirmación malsonante.

*(Continuará.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## Cara a la propaganda

**EL domingo 20 de abril en París tuvimos tres éxitos, y que nadie se extrañe porque son ciertos: el del Mitin, el del Festival y el de la Librería. Nuestros compañeros y compañeras supieron demostrar, esta vez como otras, que saben oír, disfrutar, y estimar la lectura. El librero no salió mal contento de su puesto de la antesala.**

**A decir verdad, la gente de casa siempre ha tenido un flaco por la lectura. Quien más quien menos de nosotros se ha afanado por recuperar, en lo posible, el grado de instrucción que la sociedad le ha negado. Nuestra ambición de saber, claro está, no fue alcanzar lo que se llama una carrera, pero sí la de saber leer y comprender por cuenta propia, afirmar el carácter, adquirir consciencia del estado de hombre, facultad que no consiguen, en general, los doctorados con ganzúa, los que todo lo subordinan a un deseo de bienestar personal o de familia y «a los demás que los parta un rayo».**

**Cuando el compañero se siente definido y asaz orientado, en vez de encerrarse en su torre de marfil o en su arnés para conquistas, se le amplian los horizontes culturales y la voracidad de leer se le despierta irresistible. Y no sólo eso, sino que necesita que lean los otros, sus compañeros de labor o de coincidencia. En cada domicilio de compañero registrado y, con frecuencia, detenido, la policía ha encontrado una biblioteca que perder, un centenar o dos de libros que maldecir. Raros son los cenetistas molestados por la autoridad en España que no hayan tenido que reconstituir su modesta biblioteca dos o más veces, sin que ello sea todo: el compañero ha tenido necesidad de apoyar o instituir editoriales para la publicación de folletos — estos libritos de fácil circulación — y aun libros de rango modesto en encuadernación y formato, pero de un contenido tan tremendo que sirve de base al porvenir del mundo en gracia a las ideas que contienen. « La conquista del pan », « Palabras de un rebelde », « En el Café », « Ideario », « La sociedad moribunda y la anarquía », « Tierra libre », « Entre campesinos », « La anarquía ante los tribunales », y un centenar más de libros y libritos edificantes, han tenido la virtud de desintoxicar los ambientes conformistas, religiosos, políticos, y ferozmente dineristas, a fin de que el pueblo, y de entre el mismo las minorías sensibles y generosas, se apartara de la vulgaridad ambiente y enfocara por la vía suelta para los destinos esenciales de la humanidad verdaderamente libre y reencontrada.**

**Nuestra gente leyó, y sigue leyendo y haciendo leer, pero ahora se halla falta de elemento. Desvanecida la quimera de un pronto retorno a España, que tantas ocasiones ha malogrado en nuestro campo; presentada la labor obligada de ilustrar anárquicamente a las nuevas generaciones españolas, tan necesitadas de elevación y alteza de miras, la Organización debe acudir en ayuda de nuestros propagandistas, de nuestro voluntariado, poniéndoles a su alcance el material de propaganda necesario. Importa que cuando en nuestras administraciones se solicite tal libro o cual folleto, que la respuesta del responsable no sea constantemente derrotista: «No existe eso, se agotó eso, no se halla en ninguna parte eso». Es preferible afrontar situaciones de déficit que incurrir en constante déficit propagandista. Cierto que el papel impreso cuesta dinero, pero también el pan, la estancia, la ropa, el mueble, la distracción, el tabaco, los pequeños gustos del individuo. Mucha exigencia para el peculio modesto, mas no obstante el idealista de casa sabe encontrar un hueco, o una supresión, para llenar la necesidad de una biblioteca para sí y un recurso generoso para extender las ideas libertarias donde la semilla pueda dar resultado.**

**Sembrar, he aquí el problema de siempre. En España supimos resolverlo, y en el exilio lo resolveremos también, con miras a este exterior ya denso en españoles y un «interior» que tanto espera de nosotros.**

## CHISPAS

*A la Jornada Confederal del 20 de abril acudieron compañeros de Vierzon, Orleans, Caen, Burdeos y La Rochela. Compañeros de localidades más próximas se revelaron ausentes por tener las piernas más cortas.*

⁂

*Nuestro amigo Carrión no pudo asistir por imposibilidad irrecusable, y nosotros nos vengamos de la circunstancia oyéndole los discos que dan fe del valor del hombre y su guitarra.*

⁂

*El compañero La Sala situó a un joven en la tribuna mitinera.*
*Comprensivos, nosotros aplaudimos.*

⁂

*En el número 552 LE COMBAT SYNDICALISTE vació el capazo de la propaganda pro Jornada. Esta era para el 20 y el periódico llegó a París el día siguiente. El tiempo nos fue favorable; Correos no.*

⁂

*El ambiente de la sala era eufórico, razón por la cual no comprendimos el nerviosismo de unos compañeros. La fiesta mayor era para todos.*

⁂

*El compañero Pablo perdió el paraguas, y al salir pensó: «No importa perder cuando la Organización gana.»*

⁂

*El mitin enteró a los revolucionarios máximos de hoy, que la revolución máxima fue cumplida en España hace 33 años.*
*En la Universidad no se aprende todo.*

⁂

*El joven A. ha rechazado su propio trabajo por estimarlo insuficiente.*
*Contraste con los insuficientes que se pagan de suficientes.*

⁂

*Nuestro 20 de abril ya pertenece al pasado.*
*Lo que importa es seguir presentes... y futuros.*

*CHISPERO*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### TURISTAS SENSIBLES

LEYENDO unas impresiones de viaje escritas por Maurice Toesca uno puede captar la penosa impresión que tuvo el escritor citado en tierras de Portugal. Vio a lo largo de las carreteras, en los campos, en bastantes poblaciones, niños, mujeres, ancianos, andando descalzos. Percibió el estado de miseria en que se desenvuelven quienes, en virtud de su condición social, más se ven constreñidos a trabajar.

La situación precaria en el sentido económico, las limitaciones en lo relativo a libertades cívicas, son características que fácilmente pueden observarlas aquellos que en plan turístico viajan por España y Portugal. Son detalles que, como suele decirse, saltan a la vista. Pero la sensibilidad de muchos que van de un país a otro, en pos de pasar unas agradables vacaciones, suele ser un tanto particular: Si, si, notan detalles que evidencian pobreza; se percatan de características mediante las que se refleja la acentuada injusticia de los gobernantes. Comprenden esos pacíficos turistas que ni una cosa ni otra son justas. Pero, ¡bah, ellos han ido a Portugal, o a España, para tomar baños de mar y de sol! A ellos lo que mayormente les interesa es que la cuenta de hotel y de fonda no resulte muy exagerada...

No es frecuente notar por parte de los turistas que regresan de España o de Portugal el que difundan a los cuatro puntos cardinales lo que han podido conocer de injusto, merecedor de ser censurado. Y si se tratara de una exclusiva categoría de turistas compuesta de modestos rentistas, de orondos tenderos, de engreídos funcionarios, tendría su explicación, ¡pero la gran mayoría de los turistas actualmente está compuesta de trabajadores en plan de gozar de unas vacaciones pagadas!

¿Qué queda del famoso lema: « ¡Trabajadores del mundo, unios!»? Existen terribles paradojas en el «ambiente proletario» que dentro y fuera de los sindicatos se han de señalar. Importa ser incansables señalando lo que son monstruosas contradicciones. Se ha de decir y repetir la verdad, por dura que sea, por más que pueda dolerles a quienes, a la postre, con todo y ser «proletarios», parece que la grasa y el dinero les hayan adormecido la dignidad, aletargándoles en la conciencia los más elementales sentimientos humanitarios.

### ¿PARA QUIENES SE ESCRIBE?

En la tertulia de amigos no deja de aparecer en ocasiones el que aludiendo a nuestras cosas, propias del ambiente idealista en que nos desenvolvemos, se muestre displicente. Y puesto a criticar, o a denostar inclusive, aduzca con acento categórico: « ¡Nuestra prensa no dice nada!» Hay la variante que consiste en decir: « ¡Nuestros periódicos dicen siempre lo mismo!» En cuanto a opiniones cada hijo de vecino se ha dicho siempre que tiene un perfecto derecho a exponer la suya. Pero cabe igualmente el opinar alrededor de las opiniones ajenas.

Jean Paul Sartre escribió un volumen de cerca de cuatro cientas páginas para definir lo que es la literatura. Con seguridad que de haberse propuesto comentar lo de: *¿para quiénes se escribe?* le hubiera incitado a llenar tantas, o más. Es natural que quienes estamos lejos de ser o de pertenecer a la categoría de los filósofos de relumbrón nos contentemos con mucho menos...

Cuando Nietzsche declaraba que solamente le complacía aquello que estaba escrito con sangre, refiriase, por supuesto, a que, quien escribe debe *sentir*, debe expresar algo que late en su fuero interno. Escribir para expresar la idea que «brota con el esfuerzo del parto», como decía Ganivet. Es para quedarnos pasmados al notar la facilidad que tienen algunos para escribir. Antes de nuestra revolución, había en Valencia un compañero argentino que decía: «Tomo un papelillo; lo pongo en la maquinilla, ¡y sale un articulillo!» En Barcelona había otro compañero que le pasaba como al maño de la copla, en lo de:

*Tengo mi cuerpo de coplas*
*que parece un avispero.*
*Se empujan unas a otras*
*por ver cual sale primero.*

Así debía pasarle al compañero de referencia con los artículos. Los hacía uno tras otro con una fogosidad despampanante. Llegó a publicar dos y tres a la vez en las páginas de nuestro diario «Solidaridad Obrera». Usaba tres o cuatro seudónimos. De cualquier cosa sacaba tema para un artículo: que un perro corría furioso detrás de un gato, ¡artículo al canto! Que un tipo, habiendo bebido más de la cuenta, le daba por echar discursos, ¡adelante con un artículo! Si no lo eran, él les sacaba punta para darles un tono social. ¡La cosa era hacer artículos! Otro compañero un tanto zumbón decía del *articulista* que tenía «diarrea periodística». Siempre los hay que adolecen de este mal...

En lo relativo a nuestras publicaciones, para contentar a todos, descontados aquellos empeñados en no hallar nada bien hecho, lo ideal sería que se pudieran enviar redactores en plan de hacer reportajes sobre la vida, las costumbres, las características sociales de unos países y otros. Poder hilvanar informaciones bien documentadas en torno a diversas materias. ¡Ah, pero nuestra prensa tiene que desenvolverse materialmente de un modo bien modesto! Ello pueden hacerlo, y *a su manera*, los «magazines» que manejan millones y millones.

No obstante, es bueno tener en cuenta que un semanario no es para tener el carácter de una revista, adecuada para trabajos mesurados en cuanto a la seriedad expositiva, documentados, y redactados con cierta extensión. De un modo particular nuestros semanarios tienen una misión a cumplir: difundir ideas con propensión al proselitismo. Para el militante de veterania la crítica demoledora contra el Estado no le dice nada nuevo. Tampoco el hecho de que se combata la religión, el militarismo, la explotación capitalista, la magistratura. Pero son temas que pueden interesarle al lector neófito, que nada, o casi nada, conoce de las apreciaciones que defendemos. No debemos echar en olvido que la mayoria de quienes llevamos ya buena cantidad de años ojeando cosas nuestras, nuestra iniciación se debió gracias a la lectura de esos artículos que hoy ya no nos dicen nada nuevo.

Admitamos que, en pos de la variedad, nuestra prensa debe ofrecer materia de lectura para el principiante y para el veterano. Creo que bastante se hace en un tal sentido. Pero admitiendo que se pueda hacer más, que haya facetas dignas de tenerse en cuenta; que hay cosas nuevas, inéditas, interesantes, que no se publican, que no se las tienen en cuenta, entonces cabe preguntarle al amigo lector disconforme: ¿cómo es, en definitiva, que desearias fuese redactada nuestra prensa? No he hallado director, o responsable, de publicación libertaria, que fuera tan limitado de horizonte mental como para negarse de un modo sistemático a tomar en consideración cualquier plausible iniciativa.

Hay dos modalidades en la crítica: la del individuo inteligente, estudioso, inquieto capaz de enmendar errores, deficiencias, señalando con seguridad y claridad los pormenores. Es el que hace crítica sana y constructiva. Está la de aquel que tiene un criterio estrecho; que la vida le ha zarandeado agriando su sensibilidad: crítica, censura, maldice. ¡Pero no es capaz de expresar, de definir con prolidad de detalles aquello que esté llamado a superar lo que encuentra mal! Es la crítica corrosiva, estéril, decadente.

### HABLAR DE MARCUSE

Es algo que podríamos llamar de moda el hablar del profesor Marcuse, unos para elevarlo hasta las nubes; otros para vituperarle situándole entre lo peor de lo peor. Y es que lo mismo hay fanáticos para condenar que para elogiar. Se va de uno a otro extremo, sin sopesar en las ideas el pro y el contra. Como en el caso de Nietzsche, o del mismo Unamuno, Herbert Marcuse no es un pensador del que se pueda emitir un juicio apresurado, superficial. Precisa conocer sus libros y analizar sus ideas con alguna detención. Ver en ellos lo que se puede aprovechar y dejar lo que no interese. Mucho es lo que se puede dejar leyendo su obra «Razón y Revolución», centrada en torno a la personalidad intelectual de Hegel. Hay mucho de interesante, en su obra «El marxismo soviético». Leyendo su crítica sagaz nadie se atrevería a tildar de marxista al autor.

Marcuse no nos aparece como engolado «magister» difundiendo opiniones categóricas, concluyentes. Reflexiona, duda. En un libro titulado «El fin de la utopía», dice Marcuse: «Se han de descubrir mecanismos gracias a los cuales aquellos que han militado en la oposición durante sus estudios puedan permanecer en ella más tarde». Aunque no lo hubiera dicho Marcuse, para los idealistas la cosa merece reflexión, como otras de sus ideas.

*AQUI Y AHORA*

## De acá y de allá

por Juan Español

LA oratoria del ministro de Trabajo, señor Romeo Gorría, es de una pedantería tal que es como para ruborizarse. Cuando perora no sólo escucha el auditorio, sino que él mismo se escucha con regodeo y fruición de sibarita. Puede decirse que en él nace y en él se agota el manantial de su elocuencia. Sus manos se mueven con lentitud y suavidad de caricia; se detienen de pronto, como planeando sobre un abismo inabarcable, y después reanudan su morosa evolución. Su voz adquiere tonalidades de terciopelo en principio; suben el ritmo y la entonación lentamente, se embala luego en un crescendo que todo el mundo espera que finalice en una explosión postrera en la que el auditorio busca el desahogo catártico de un « ¡Ah!» liberador; pero no, pues súbitamente enmudece, el silencio se hace casi ominoso, el suspense paraliza los corazones, la incertidumbre pone un nudo en las gargantas; y cuando todo el mundo espera un estallido estentóreo, nada ocurre de tal; el orador vuelve a coger el hilo de su disertación con su suavidad de terciopelo y en tono de «largo» de Beethoven. Sus explosiones son imprevisibles, y sus auditorios están sometidos a un duro aprendizaje masoquista en el sufrimiento de la expectación. En uno de sus últimos discursos nuestro flamante Demóstenes ha dicho, entre el temor y el temblor, «que hay que socializar la libertad». Y fue dicho de modo tan patético, con tan espectacular «striptease», que España entera creyó ver hasta el fondo la sincera desnudez, la casta desnudez de su alma. Y se estremeció. Pero nosotros, algo andróginos para esta clase de espectáculos, podemos ver con cierta objetividad lo que sucede. Y lo que sucede es esto: se pueden socializar la producción y los medios de producción, se puede socializar cuanto sea socializable, siempre que exista algo que socializar; pero, ¿cómo se ha de socializar algo que no existe? Además, entendemos que la libertad es única e indivisible, y se tiene o no se tiene. En España la libertad es el privilegio de una minoría que somete a una mayoría esclava. Deducida esta minoría de los 32 millones de españoles, el reparto se plantea así: cero libertad dividida por 30 millones, igual a cero.

⁂

En España se maneja la estadística con harta frecuencia, y ya se sabe que es el arte de enjabelgar las fachadas de edificios ruinosos, o la ciencia que trata de demostrar lo indemostrable. Que nadie se sorprenda si la estadística española ha convertido ya el postulado euclidiano de las paralelas en un axioma. Por un punto exterior a una recta sólo se puede trazar una sola paralela a esta recta. Este autoritarismo matemático viene muy bien en consonancia con el lenguaje a que nos tienen acostumbrados: sólo esto, sólo aquello, sólo lo de más allá. No importa que las geometrías no euclidianas hayan desterrado este postulado como inservible y falso para la interpretación del cosmos; el caso es que les sirve para «su interpretación» de lo que la vida ha de ser. A base de estadísticas el mundo ha de comprender que los españoles vivimos en Jauja. Las particularidades, claro es, son tediosas y no disvirtúan la ley general. La estadística se caracteriza por evidenciar verdades tan inconcusas como ésta: si dos personas adquieren un pollo en comunidad económica, y una sola de ellas es la que lo come, la estadística demuestra que a cada una de ellas ha correspondido medio pollo.

⁂

Se proclama siempre aquello de que se carece. El hecho de que el pasado año se haya proclamado como el Año de los Derechos Humanos es una prueba evidente de que el Derecho se asienta sobre la Fuerza, y la Humanidad sobre el salvajismo organizado. Lo cual viene a constituir un oprobio para el Derecho y para la Humanidad.

⁂

Llamar *convenio* colectivo al supuesto pacto entre empresarios y obreros es algo que desafía con toda impudencia la acepción lexicográfica de la palabra convenio. Convenir, según el diccionario de la lengua española, es «Ser de un mismo parecer o dictamen. Importar, ser a propósito, ser conveniente. Coincidir dos o más voluntades causando obligación». Pues bien, un convenio colectivo tal y como se efectúa en el ámbito del trabajo español, es ni más ni menos que un contrato arbitrariamente unilateral, en el que la empresa pone sus condiciones y el trabajador ha de acatarlas, porque si no pueden ocurrirle cosas muy desagradables. Y el Estado, como Júpiter Tonante desde su trono, contempla con sonrisa beatífica los efectos saludables de esa libertad que ha concedido a todos, empresarios y obreros, para que mútuamente se convengan como caballeros sin roces y sin conflictos.

⁂

La jurisprudencia española, después de profundos estudios sociales, en los que se incluyen como factor básico la subversión y el terrorismo, se ha pronunciado de hoz y de coz por sutiles diferenciaciones. Y así establecido un distingo tajante entre «huelga» y «conflicto colectivo». Por el primero ha de entenderse todo movimiento social «politizado» cuyo fermento entraña la revuelta, principalmente fomentada por elementos extranjeros, ya que en España todos somos y estamos muy tranquilos dentro de una paz octaviana; por el segundo se entiende todo problema genuinamente laboral prefigurado por puras tensiones económicas. La primera, como principio demoledor que ataca al orden establecido, queda al margen de la ley; el segundo no queda al margen de la ley, sino preso en su maraña disgregadora y en manos de organismos arbitrales que hacen de su capa un sayo cuando y como les viene en gana. La jurisprudencia española, como se ve, se mete en toda clase de divagaciones antes de dar su brazo a torcer y llamar pan al pan y vino al vino. Y la ruda realidad es ésta: que el trabajador se halla a merced del capitalismo, forzado a aceptar lo que éste buenamente quiere darle y corriendo el riesgo diario de verse lanzado a la puñetera calle. Sin contemplaciones.

⁂

El Libro Blanco confeccionado por el ministerio de Educación y Ciencia para la reforma educativa es tan blanco que casi se puede decir que tira francamente a rosa. Al decir de los medios informativos españoles, en la UNESCO ha sido leído con verdadera delicia, lo cual demuestra una de estas dos cosas: o que la información es pura falacia, o que la UNESCO tiene unos gustos literarios a nivel de portera. Hacer literatura buena o mala, a fin de cuentas, es una cosa bastante fácil cuando se trata de teorizar con vistas a la galería; lo difícil es plasmar en realidades los devaneos teóricos, y eso en el caso de que exista la intención deliberada de realizarlos. La masa estudiantil, en todo caso, le ha dispensado una acogida que pudiéramos calificar de poco calurosa, si bien esta expresión es un eufemismo piadoso. Porque tanto en las aulas como fuera de ellas se oyen gritos como «Nos limpiamos el culo con el Libro Blanco, que es para lo que sirve», «No nos moverán de nuestras posiciones ni los lacayos de Franco ni los sicarios de Carrero Blanco y Alonso Vega». Todo esto ante la mirada bovina de los «grises», los cuales parece que tienen orden de no intervenir hasta que las cosas pasen a mayores.

⁂

Los mayores y únicos triunfos internacionales de España se deben a las actuaciones de sus cantantes «ye-ye» Massiel y Salomé en los festivales de Eurovisión, y a alguno que otro film televisivo de Ibáñez Serrador. Esto ya constituye una demostración palmaria de los grandes avances de la revolución franquista. El caso es que son jaleados como si de verdad se tratara de colosales conquistas del régimen. Quince días antes del festival la televisión abrumó al pueblo español con noticias masivas, anodinas y estúpidas sobre el mismo; nos hicieron la historia del Teatro Real, en el que se desarrolló; decoraron aquél con una fastuosidad sin precedentes en la que invirtieron un montón de millones; nos hablaron hasta la saciedad de cosas tan importantes como el vestido que había de presentar Massiel, la ganadora del año anterior en Londres, valorado en millón y medio de pesetas, etc. España ya es alguien en el concierto de las naciones. En este desgraciado Ruedo Ibérico, que tan bien describió Valle-Inclán, ganas dan de gritar: « ¡Viva mi dueño!»

⁂

En un artículo titulado «¿Por qué se exilian los escritores latinoamericanos?», un tal J. M. Oviedo dice cosas tan peregrinas como que los escritores quieren, sencillamente, ser escritores antes que nada y que Europa es quien mejor les garantiza el ejercicio profesional de su arte; que el escritor sabe que su primera obligación es con su propio oficio y que si lo inmola a otra causa (por buena que ella sea) está traicionando su vocación profunda, la literatura y los valores que dice estar consagrado; que el exilio les aleja de todos los líos de la política, de los partidos, de las capillas literarias, de los credos ideológicos, etc. Por último añade que «en Europa se encuentran con una especie de campana al vacío que los aísla de *esos vanos trajines* (el subrayado es mío), y los concentra profundamente en los temas que los preocupan y los fascinan». Estupenda teoría la de J. M. Oviedo. Si le parece poco una campana al vacío se podría intentar meterlos en una máquina autoclave para desinfectarlos y esterilizarlos como a los instrumentos operatorios de un quirófano, bien alejados del contacto de esta apestosa humanidad restante que no tiene la suerte de saber escribir. ¿Qué extraña fauna espera J. M. Oviedo que prolifere dentro de una campana neumática? Ni siquiera la visión teratológica de un humúnculo. ¿O es que no sabe que todo bicho viviente necesita oxígeno para respirar y que el oxígeno, en este caso, lo constituye la inmersión en la entraña de todo lo que es humano, con sus angustias, sus problemas y sus esperanzas? En una palabra: J. M. Oviedo me da náuseas. Me enjugaré la boca después de pronunciar su nombre.

⁂

Hace poco el diario «Informaciones» resumía con estas palabras un sesuso editorial: «El pueblo tiene la palabra». Una hermosa y lapidaria frase digna de esculpirse en el plinto de una estatua levantada en honor del sarcasmo y del cinismo.

## QUEMA TUS FLORES, MAYO

Mientras los Ogros continúen «ordenando» la vida, ¡quema tus flores, Mayo!

Mientras la blanca rosa del ideal de los Mártires, siga siendo violada, ¡quémala Mayo!

Mientras la sangre persista en destilar su vital jugo, ¡quémala!

Y en tanto el negro tulipán del dolor proletario, siga siendo símbolo de explotación humana, ¡quémalo también!

¡Que tu aniversario se cobije — de una vez todas —, bajo el hermoso tul de la acción humanitarista, rebelde y prometeica!

No permitas, Mayo, ninguna otra mentira floreada. Las flores — con ser en tí naturales —, se convierten en el hazme reir de los ogros, cuando:

La explotación del hombre por el hombre en todas sus formas, ¡sigue siendo verdad!

Las masas borreguiles — olvidando a sus héroes —, continúan atadas al carro del Estado y del Capitalismo (en todas sus formas también).

Los discursos de líderes batracios prometen — para ellos solos —, «un porvenir mejor».

La guerra y el crimen de lesa humanidad brotan, como setas malignas, casi en todos los campos de la «ducha social».

Supuestas revoluciones se mecen al compás de la música marcial de prepotencias insanas, de hegemonías egolátricas, de ocultas intenciones — más negras que el peor de los inviernos —:

¡Oh, Mayo!...

Gori renace sin cesar, y, sin embargo...

¡Cuántos malandrines no aprovechan sus ideas para sacarles la savia!

El día — próximo o futuro —, aquél en que tus mártires renazcan también con todo el brío colosal de sus monumentales enterezas, proclamaremos la rosa blanca de Martí, como única y sola, en el concierto de la fraternidad humana. ¡Esos serán otros tiempos! Otros tiempos de pureza inmaculada, de amor, de solidaridad, de efectiva organización obrera al servicio de sí misma: de los que trabajan, efectivamente, en labores útiles para todos y cada uno en la Tierra. (No, como ahora, donde la mayoría muere y se esfuerza en favor de los Ogros de todas las categorías malignas habidas y por haber: al servicio de los potentados «proletarios», de los potentados «capitalistas», de los potentados «clasistas», de los potentados «socialistas», mejor dicho: de los «iváñes-terribles» que como sanguijuelas succionan el sudor y la sangre de los más, en exclusivo servicio de los menos, los más malos, ¡los más repugnantes del género humano!

Alguien escuchará todo ésto, como un discurso, nada «objetivo», y, ¡mucho menos aún, práctico! Porque existen siempre los entes tirados a lo que «sirve», según ellos, para enmendar rutas torcidas; pero, ignoramos cómo puede ser enmendada una ruta si no es metiéndole la picota hasta el fondo, removiendo todo escombro posible — hasta la misma raiz —.

Los ácratas no podemos codearnos con lo descolorido: o ¡somos! O simplemente no somos (ni ¡cuando nos ahorcan!). ¿Estamos?

Por eso — este día aniversario de las Horcas de Chicago —, nos obliga a recordar millones de horcas que clamaron en sus tumbas rebeldías destructivas — removedoras de estiércoles —, para poder construir. (No hay modo de hacerlo de otra manera).

Mata tus flores Mayo... ¡quémalas! (Para que los Ogros de todas las categorías no puedan continuar riendo con tus rotas bellezas: tus bellezas acaparadas; tus amores muertos en medio de tanta y tanta podredumbre explotadora del hombre y sus maravillas. ¿Qué se han creído?)

Un paso más, hacia el abismo entreguista, y, ¡habremos arribado al borde mismo de la acción estúpida que nos conduce al matadero!

**COSME PAULES**

*Del confederal al emigrado económico :*

LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM

Precio: 1 franco.

## DISCOS

*«El sindicalismo de hoy es más moderno que el de ayer», oímos decir con frecuencia. Los embudos de hoy son más nuevos que los de ayer, por no haber sufrido deterioro alguno. Entra en la lógica por la puerta grande.*

*Una de las novedades del sindicalismo cegetista, fuerza obrera y empuje cristiano, es la de devengar religiosamente el impuesto sobre salarios al Estado. Antes sólo el rico y el comerciante pertenecían a la encopetada Clase Contribuyente. Mas hoy, siguiendo el signo modernista de los tiempos, la sufrida clase obrera ha subido de rango entrando en la «honrosa» consideración de Contribuyente Directo del Estado. Una bicoca, una especie de marquesado, que deja más empobrecido de lo que se estaba.*

*Los antiguos, con nuestras manías de atraso — casi diríamos cavernarias —, jamás aceptamos el honor que el Estado nos proponía: pasar, de la categoría proletaria, a la categoría Contribuyente. Y no es que escasearan en los medios sindicales elementos comprensivos que, tesonera y generosamente, nos ilustraran en lo tan nuevo (como los embudos recién salidos de fábrica) de las juntas de reformas sociales, los tribunales industriales, las comisiones mixtas, paralelas y gemelas; el fomento de las leyes sociales que fabrica un Parlamento, en el cual hay que mandar camaradas diputados que sepan defender con elocuencia los derechos del obrero, entre los cuales figura el de contribuir al Estado para que el Estado nos señale a los obreros el camino de la Oficina de Contribuciones.*

*Siempre en antropoides, los afectos a la C.N.T. propugnamos por el boicot contra un impuesto que nos imponía el Estado español, con riesgo de ser el asombro, o el hazme reir, de los sindicalismos civilizados, esos que cuanto más va más se civilizan quedando sujetos, fusionados, desaparecidos en los Estados totalitarios, y consentidos, reconocidos y burocratizados en las naciones de abolengo democrático.*

*Hoy, para ser sindicalista moderno hay que estar doctorado en leyes, saber discurrir entre las mallas de las disposiciones legales, para no pagar cuotas, ¡impuestos sobre los salarios, los alquileres, los muebles, el uso de las aceras y la protección a los canes.*

*O que lo pagan todo, cobrando antes triple o quintuplicado de la gran masa sindicalista moderna que, gracias a sus líderes, ha ascendido ya a la honrosa y magnífica categoría de Contribuyente Directo, sin olvido de las contribuciones indirectas.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

8 MAI 1969
NUMERO 555
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Dans la rue !

Le pouvoir n'était pas vacant, dimanche soir, depuis plus de quelques minutes, la victoire du « non » ne faisant mathématiquement plus de doute que des meutes de politiciens professionnels tiraient des plans sur la comète, se plaçaient sur les rangs, supputaient des intrigues parlementaires, remuaient la puanteur de la marmite électorale. Les uns parlaient déjà de « désastre », de « troubles », se livrant ainsi à une véritable provocation. Les autres se voyaient déjà en train de se partager la galette du pouvoir et les avantages qui en découlent pour ceux qui, placés à la tête de l'Etat, ont toujours eu et auront toujours pour mission de défendre les intérêts des privilégiés et de maintenir en place toutes les formes de repression dirigées contre les travailleurs.

Tous s'accordaient au moins sur ce point : maintenir à tout prix l' « ordre public » jusqu'aux prochaines élections présidentielles, jusqu'à ce que le pays soit à nouveau doté d'un chef tout-puissant. En un mot, les politiciens professionnels déclarent aux électeurs : « Nous avons eu besoin de vous, de vos votes, pour chasser de Gaulle. Mais à présent, vous n'avez plus qu'à la fermer. Vous aurez seulement le droit de choisir vos nouveaux maîtres. »

C'est bien là que se situe le problème essentiel. En démocratie bourgeoise, la seule faculté que possède le citoyen est celle de porter son choix sur telle ou telle personnalité à choisir parmi la meute des politiciens professionnels. Le reste, c'est-à-dire tout ce qui intéresse la vie économique, politique et sociale est l'affaire des « spécialistes ». Un « non » n'est rien de plus qu'un « non »; les sociaux - démocrates bourgeois qui se préparent à se vautrer dans les bonnes places du pouvoir auraient tort de l'oublier et de conclure trop vite que les électeurs ont dit « non » à de Gaulle avec l'arrière-pensée de leur dire « oui » à eux. De Gaulle, Mitterrand, Pompidou, Waldeck-Rochet, etc..., ne sont rien de plus que des noms, des pantins qui gesticulent pour attirer sur eux le regard des électeurs et celui des financiers et autres exploiteurs. Parmi les travailleurs qui ont voté « non » ou qui se sont abstenu, il y en a beaucoup qui n'ont rien à faire avec ces pantins et qui pensent que le problème n'est pas tant de trouver un « successeur » au chef de l'Etat que d'innover une nouvelle politique sociale, une nouvelle organisation de la production et de la distribution rompant définitivement avec le passé, avec un système fondé sur l'exploitation des masses et dans lequel les masses n'ont d'autres droits que ceux de choisir leurs propres exploiteurs.

La parole est maintenant aux travailleurs et à eux seuls. Elle n'est pas aux politiciens professionnels qui ne feraient d'ailleurs rien d'autre que répéter les âneries avec lesquelles, depuis toujours, ils bernent les travailleurs.

Le non au régime gaulliste a pu s'exprimer par les urnes mais le oui au socialisme ne peut s'exprimer que dans la rue et dans les usines parce que la question fondamentale de l'organisation de la société ne sera jamais posée sur le plan parlementaire, le parlementarisme bourgeois ne pouvant avoir pour objectif que l'organisation de la société bourgeoise, capitaliste.

C'est donc une supercherie que d'inviter les travailleurs à patienter calmement jusqu'au moment où ils pourront à nouveau voter. Et c'est une supercherie soutenue par tous les professionnels de la politique, de droite comme de gauche, qui voient leur intérêt personnel dans le maintien d'un système pouvant apporter une position privilégiée.

Maintenant, si les travailleurs ne veulent pas à nouveau être bernés, ils doivent agir, et agir là où leur action est payante, c'est-à-dire dans la rue, par des manifestations de masses et sur les lieux de travail, par la grève générale gestionnaire.

Ne laissons pas le temps à de nouveaux chefs de s'emparer du pouvoir pour se mettre aux ordres des capitalistes. Le pouvoir nous appartient à tous. Organisons-le à la base. Que voulons-nous ? Voir quelqu'un d'autre se vautrer sur les coussins de l'Elysée ou construire une autre société dans laquelle égalité économique et sociale, et justice, ne seraient pas de vains mots mais la réalité ? Si nous voulons substituer le socialisme égalitaire au gaspillage capitaliste, nous n'avons qu'un moyen de le réaliser : le construire nous-mêmes et tout de suite. Aucun décret ne nous donnera les usines et la terre avant que nous ne nous en soyons emparé. Lorsque les politiciens de gauche déclarent que, dans le nouveau régime, l'Etat tiendra compte largement des revendications des travailleurs cela signifie simplement que l'Etat sera l'arbitre entre les travailleurs et les capitalistes et que, comme toujours, il défendra les intérêts des seconds. Nous savons ce que vaut cet « arbitrage ».

La voie parlementaire ne conduira jamais qu'au replâtrage du système capitaliste et ce système les travailleurs n'en veulent plus. Les urnes se sont tues, la parole est à la rue.

**YVES**

# LETTRE OUVERTE A M. MESSMER MINISTRE DES ARMEES

Le 2 juillet 1968.
37, Bd de Port-Royal. Paris (13e)

Monsieur,

Il est des jours où les compromis sont des trahisons. J'ai longuement hésité, mais à la suite des événements de ces jours derniers je me vois dans l'obligation de vous renvoyer mon livret militaire et de me déclarer hostile au service armé.

Car je refuse à quiconque le droit de disposer de ma vie, de disposer de ma liberté pour m'imposer seize mois de caserne. Je le refuse d'autant plus que le gouvernement dont vous êtes membre a mis hors-la-loi les groupes politiques en lesquels je me reconnais, ce qui suffirait à me délier de toute obligation envers ce que vous appelez la nation, puisque ce gouvernement rejette hors de la communauté ces groupements libertaires.

Encore faudrait-il que je me reconnaise des obligations vis-à-vis d'une nation. Il se trouve que par les hasards de ma naissance j'ai reçu l'étiquette de Français, ce qui me vaut d'être considéré comme un sale roumi dans les pays arabes, ce qui me vaut d'être cordialement détesté en Amérique du Nord, et d'être emprisonné en Bolivie. Et pourtant je me sens à l'aise dans les rues de New York, sur les rives de Bénarès, sur la place Rouge ou sur le sable de Copacabana tout aussi bien qu'au bistrot du coin, tout aussi bien que chez mes amis polonais, colombiens ou scandinaves.

Aussi dois-je dire que je me considère comme un homme libre avant de me considérer comme Français. Aussi dois-je dire que le nationalisme me laisse indifférent, ou plutôt m'exaspère, n'étant trop souvent que le ciment fictif et négatif utilisé par les dictateurs de tout acabit, les Barrientos, les Duvallier, et autres pour unir autour d'eux un semblant de majorité. Je croyais que le nationalisme était la maladie infantile des Etats nouvellement indépendants, qui devaient s'opposer pour s'imposer, qui devaient crier à l'unité nationale pour se cacher leur faiblesse intérieure. Or, depuis le 30 mai, ce nationalisme vient de prendre des proportions inquiétantes dans votre gouvernement, au point d'aller jusqu'aux expulsions, aux gardes-à-vue arbitraires, à un début de chasse aux sorcières, et à un anti-communisme primitif, digne des juntes militaires sud-américaines.

Or, pour ma part, étant absolument allergique aux levées de couleur, aux hymnes à la nation, et à tout le folklore des croix de Lorraine et Légion d'honneur, je ne vois aucun attrait à defendre l'armée, dont toute la symbolique est basée sur des éléments aussi contestables.

Je ne vois aucune raison pour rejoindre un groupement dont la force est basée sur la discipline qui, selon les termes d'Einstein, réduit l'homme à un être sans cerveau.

Or il me semble aussi que votre gouvernement a reconnu ces jours-ci le droit à la participation, le droit à la contestation, le besoin de réformer certains « grands corps impuissants ». Hélas, je n'ai jamais entendu une allusion à la réforme de ce grand corps qu'est l'armée, grand corps qui est resté à l'arrière de ce mouvement de réveil des consciences politiques, grand corps qui fut placé à l'avant dans l'étouffement du mouvement : le président de la République a déclaré : « La République et la liberté seront assurées »; j'ose penser que cela ne signifie pas l'interdit et l'emprisonnement de ceux qui n'ont pas ses conceptions, mais le respect des minorités, respect du droit des gens à disposer d'eux-mêmes, droit qui fut l'un des credos du président lorsqu'il proclamait l'auto-détermination.

Je sais que dans ce refus d'obéissance je suis le plus faible. Aussi ai-je essayé de tourner le problème en demandant une place de professeur pendant le temps d'appel, malheureusement ayant reçu l' « ordre » de rejoindre un corps d'armée le 2 juillet, avant même la réponse à ma demande de poste enseignant, je me vois donc obligé de choisir la voie la plus difficile, celle du refus, et vous trouverez ci-joints mon livret militaire et mon ordre d'appel.

Veuillez agréer, monsieur, mes salutations.

*HENRI VIAL*

# Comité d'objection à l'ordre militaire

A l'occasion d'un meeting sur l'emprisonnement des objecteurs de conscience qui a eu lieu à St-Etienne le 10 mars, a été évoqué le cas d'Henri Vial. Le comité d'objection à l'ordre militaire qui a été constitué à l'issue de ce meeting, a décidé pour sa première action, d'informer le plus grand nombre de milieux possibles sur le cas d'Henri Vial, emprisonné depuis juillet 1968 pour refus de service armé.

Jusqu'à son procès, quatre mois plus tard, son avocat avait recommandé à ses amis de ne rien ébruiter afin de faciliter la procédure. Le résultat fut que le tribunal prononça la peine de 14 mois de prison ferme. Seul le journal « Le Monde » en a, à l'époque, publié un communiqué. La presse locale, sous l'influence de ses amis, nous en a informé voici une quinzaine de jours. Depuis, bien que réformé pour inaptitude, il doit continuer de purger sa peine sous le régime de droit commun; son courrier est censuré, il ne peut correspondre qu'avec sa mère, deux lettres par semaine. On lui a retiré les bouquins qu'il avait été autorisé à recevoir, parce qu'il en avait prêté un à un collègue de prison.

Il est donc urgent si l'on souhaite alléger sa peine (bien que nous agissions avec un long retard) de faire connaitre son cas au plus grand nombre possible d'organisations, de mouvements et des personnes sympathisant afin de développer une campagne de soutien à travers le pays tout entier; que son cas soit signalé dans les meetings et manifestations, les publications, les actions entreprises auprès des pouvoirs publics.

Henri Vial est étudiant en Philosophie. Globetrotter il fut emprisonné en Bolivie pour le port de la barbe, libéré sur la demande du gouvernement français. Recevant son appel à l'armée il envoie la lettre ci-jointe au ministre des Armées, Mr Messmer. Il est mis en prison quelques jours plus tard.

Pour son soutien moral, il est important de lui écrire à l'adresse suivante :

H. VIAL, 58, Bd Jacques Cartier
35-Rennes

L'action du Comité d'Objection à l'Ordre militaire se fixera pour but ces mêmes bornes d'action si l'un de ses membres subit des pressions de la part des autorités militaires ou des pouvoirs publics.

*COMITE D'OBJECTION A L'ORDRE MILITAIRE*

# Vive la liberté d'expression

Il y aura bientôt un an, dans un meeting célébré au Gymnase municipal d'Albi, au mois de mai 1963, par le comité de grève intersyndical où ont pris la parole les responsables des organisations syndicales C.G.T., F.O., C.F.T.D. et un représentant des étudiants, j'ai demandé la parole pour exposer mon point de vue, et j'ai eu la désagréable surprise de me voir refusé à la tribune, ce qui à mon point de vue était contraire à la liberté d'expression.

Voici le texte que j'avais l'intention de lire à ce meeting; un an après il reste toujours d'actualité.

Chers camarades :

Nous devons nous réjouir en constatant que neuf millions de travailleurs sont en grève pour manifester leur mécontentement légitime. Devant la grave situation des travailleurs, des étudiants en France, mais aussi dans d'autres pays comme l'Espagne, l'Italie, etc. Il est indispensable de renforcer l'unité d'action et la solidarité nationale et internationale pour faire face aux dangers qui menacent tous les prolétaires et en tant qu'exploités nous devons considérer que nous appartenons tous à la même famille par-dessus les idées philosophiques ou confessionnelles, par-dessus les frontières. Tous les exploités doivent se considérer comme frères et, tous ensemble, nous devons faire la véritable union avec le but essentiel de faire disparaître pour toujours l'exploitation de l'homme par l'homme, qui est l'injustice la plus grande que souffre l'humanité.

Pour faire face aux dangers qui menacent tous les travailleurs, tous les hommes libres, il est indispensable de garder notre sang froid et faire l'unité d'action, fraternellement, sans arrière-pensée, en respectant les idées de chacun, dans le seul but d'arracher ce que nous réclamons, et pour défendre surtout notre liberté menacée.

CAISSE DE SOLIDARITE
« *Solidarité Bordeaux* »
9e liste

S.I.A Tarn-et-Garonne, 100; F. Local de Macau, 30; Amis de Belarga, 40; F. L. de Fourques, 56; F. Local de Carpentras, 50; F. L. de Villeneuve-sur-Lot, 60; F. L. de Lunel, 50; Llamazares (Marignane), 60; Melle Covec (Lorient), 20; F. L. de Thuir, 45; C.N.T. de Villeurbanne, 25; Julian de Royan, 10.

Total de la 9e liste : 546 frs.
Total des listes précédentes : 6.611,93 frs.
Total res souscriptions comptabilisées : 7.157,93 francs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). CCP Paris 20 990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T. Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

Dans notre intérêt il faut faire une analyse de certaines erreurs du passé, pour que cela puisse nous servir de leçon pour corriger les défauts et stimuler tout ce qui est progrès, pour pouvoir transformer une société qui ne peut nous offrir que le chômage, la misère et la guerre.

Devant ces tristes perspectives que nous offre la société actuelle, je pense que les travailleurs manuels et intellectuels ne peuvent pas rester séparés. Il faut choisir ensemble le chemin de la liberté.

Souvenons-nous de tous les événements tragiques qui se sont déroulés depuis l'arrivée au pouvoir du fascisme en Italie et le nazisme en Allemagne et puis en 1936 Franco avec l'aide du nazisme hitlerien et le fascisme mussolinien. Avec l'aide militaire d'Hitler et son valet Mussolini, le 18 juillet 1936, la guerre civile éclate en Espagne et des millions d'antifascistes sont tombés dans les champs de bataille et devant les pelotons d'exécution. Combien de mères après 30 ans de régime de terreur pleurent leurs fils qui sont exilés dans plusieurs pays d'Europe et d'Amérique.

Camarades, nous ne pouvons l'oublier. Aujourd'hui la situation est très grave et on peut la comparer à celle de 1936. Il faut sans tarder former l'unité d'action avec tous les hommes libres du monde entier avant qu'il ne soit trop tard pour défendre la dignité et la liberté.

Mais avant tout respectons la liberté d'expression.

M. CAMPO

# Célébration d'un grand criminel de guerre

Le coup d'envoi est lancé pour célébrer l'un des plus grands criminels de guerre de tous les temps, Napoléon Bonaparte, puisqu'il faut le nommer, et parce qu'il est lancé par André Malraux (ancien combattant antifranquiste, auteur de « La Condition humaine » et de « L'Espoir ») glissant sur la voie du reniement de ses aspirations de jeunesse, tombé à tel point qu'on pourrait le surnommer « La Déchéance humaine ».

Si le pauvre Victor Hugo revenait sur terre, lui, l'auteur des « Châtiments », qui dans son « 18 Brumaire » asséna de coups terribles à ce Bonaparte et à son neveu surnommé « Badinguet », lui et bien d'autres républicains seraient révoltés de voir cette glorification de l'homme qui renversa le Directoire, faite par des gens se déclarant être républicains, à commencer par celui de l'Elysée.

Cela rappelle les mascarades qui eurent lieu au temps du Bloc national pour célébrer le centenaire de sa mort en 1921, ce qui suscita bien des protestations, voire des manifestations comme celle de Brest, qui fut chargée par la gendarmerie à cheval et dont certains participants furent condamnés, tous anciens combattants de 1914-18.

Mais avec de Gaulle, militariste dans l'âme, les choses sont faites en grand. Jusque dans les écoles on introduit le culte du tyran corse. Aucune pudeur de la part de nos officiels, gouvernants et autres. Rien ne les arrête dans leur œuvre d'intoxication de l'enfance, de la jeunesse.

Il y a heureusement des ripostes cinglantes à cette honteuse propagande : l'article de P. V. Berthier paru dans « Liberté », octobre 1968, qui mériterait d'être cité en grande partie; l'anecdote citée par Morvan Lébesque dans « Le Canard Enchaîné » du 9 avril.

J'en extrais certains passages et je citerai des écrits de contemporains de ce monstre, en espérant que les lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE pourront en tirer profit, dans leur activité de paix.

Lors de la campagne d'Egypte, il envoie des ordres à Kléber, à Marmont, à Verdier, à Dugua, à Desaix, à Reynier, à Murat, à Poussielgue, qui ne sont que des appels à la répression, à la mort.

A Dugua, je cite P. V. Berthier, il ordonne de faire fusiller tous les Mangradins et Mecquents venus de la Haute-Egypte, qui ont porté les armes contre nous. « Vous ferez, écrit-il, trancher la tête à abdallah Agar, ancien gouverneur de Jaffa, vous ferez fusiller les 8 mamelucks » dont il cite les noms. « Faites fusiller les prisonniers qui feront le moindre mouvement. »

Au même général il ordonne de brûler le village de Loubat et pour soumettre les provinces de Damiette et de Mansurach, « il faut, écrit-il, des têtes coupées, des otages. »

A Murat, il ordonne de se diriger vers le village de Gamasé, où se trouvent deux tribus. « Vous leur prendrez tous leurs chameaux, bestiaux, femmes, enfants, vieillards. Vous tuerez tous les hommes que vous ne pouvez amener. »

« Le Crapouillot » (juillet 1935) reproduit des scènes de carnage froidement perpétrées par Bonaparte. Je cite quelques passages. Après la prise de Jaffa, il ordonne à Berthier de prendre vingt officiers principaux parmi les canonniers et les conduire à un village. Puis de faire fusiller tous les canonniers et autres Turcs pris les armes à la main à Jaffa, au bord de la mer, en prenant toutes précautions de manière qu'il n'en échappe aucun.

Autre passage d'une lettre d'André Peyrusse participant à cette campagne : « Trois jours après l'assaut de Jaffa, on a eu la froide barbarie de faire poignarder 3.000 hommes qui se sont livrés à notre bonne foi; la postérité fera, sans doute, justice de cette atrocité et *ceux qui auront donné l'ordre, auront leur place parmi les bourreaux de l'humanité.* On a eu la férocité de les tuer à coups de baïonnette; *on a trouvé beaucoup d'enfants qui, en mourant, s'étaient attachés aux corps de leurs pères.* »

Le colonel Vigo-Roussillon, parti comme volontaire à la suite de Bonaparte en Egypte, confirme dans ses « Mémoires », le fait cité plus haut : « Il (Bonaparte) prit une résolution terrible; ordre fut donné de passer tous les prisonniers au fil de la baïonnette. Il fallait ménager les cartouches. On partagea les prisonniers, la veille du départ, entre les demi-brigades. On fit former les carrés face au dehors. Puis on attaqua à la baïonnette les masses vivantes; on tua tout; l'armée obéit, mais avec une sorte de dégoût et d'effroi. »

Après avoir semé l'horreur, il abandonna cette armée française (Kléber) pour s'en retourner en France afin de perpétrer de connivence avec son frère Lucien le renversement du Directoire.

P. V. Berthier montre l'ignoble mentalité de cet homme devenu empereur, ses arbitraires en Autriche, en Italie, et venons à l'Espagne où l'armée française s'est couverte de honte par ses cruautés illustrées par le célèbre peintre Francisco Goya,, dans ses croquis groupés sous le titre « Les désastres de la guerre », dont certains sont réproduits dans le calendrier S.I.A. de 1969.

Maurice de Tascher, cousin de l'impératrice Joséphine, dans son « Carnet de route », le 6 juin raconte la prise de Valdepeñas : « Toutes les maisons qu'on enfonçait étaient sur le champ livrées aux flammes, et ceux qu'elle renfermaient égorgés; tout ce qui voulait se sauver à la campagne était sabré; le lendemain, y étant retourné, il *revit avec horreur les maisons en cendres, les femmes, les enfants, les animaux égorgés, sous leurs débris, des paysans, des soldats, des chevaux étendus çà et là dans les rue ! Une bande de scélérats étrangers (les soldats français sous-entendus) à ce village sont la seule cause (secondaire) de toutes ces horreurs*, écrit-il.

Le même parle du spectacle qui s'offrit à ses yeux à El Viso, ville de 3 à 4.000 habitants, En parcourant l'antique château, il trouva seulement 3 femmes de plus de 70 ans avec leur frère âgé de plus de 80 ans. Tout le reste avait fui laissant leurs biens au pillage des soldats français. C'est l'invasion de Rome par les Gaulois.

Malheureux Français, écrit-il, nous inspirons donc bien de l'horreur ! Partout où passaient les armées napoléoniennes ce ne fut que pillages, massacres...; je crois que c'est Léon Tolstoï qui déclara que l'on reconnaissait le quartier général de Davoust, un des principaux généraux de Bonaparte, à l'importance du nombre de pendus qu'on y voyait.

Lors de la retraite de la Russie, le comte de Ségur raconte les scènes de pillage tant à Moscou que dans le parcours, au point qu'une partie du trésor de la Grande Armée fut pillée par ses propres soldats, auxquels se mêlèrent des Russes sans être reconnus, tellement était grande l'avidité des Français.

Son mépris pour le genre humain était inouï. Sa boutade sinistre le soir d'une bataille, devant les morts est restée célèbre : « Bah !, une nuit de Paris réparera tout cela. » Morvan Lebesque rappelle que le 8 février 1807 à Eylau, un de ses généraux lui fit remarquer le nombre élevé des morts français. Il retourna du pied un cadavre en disant : « Bah !, c'est de la petite espèce. »

Ses méfaits et ses crimes sont si nombreux pour satisfaire son ambition démesurée qu'il est indigne de la part de gens se prétendant républicains, qui ont constamment le mot « paix » dans leurs discours — n'est-ce pas Mr de Gaulle ? — de l'encenser à ce point, celui qui de l'extrême Sud-Ouest de l'Europe à Moscou fit de cette riche contrée un immense cimetière.

Rien ne l'arrêtait; ses démêlés avec le pape de l'époque sont archi-connus; avec quel mépris il en parlait ! P. V. Berthier cite des passages suffisamment éloquents de ses lettres, ce qui n'empêchera pas les prélats catholiques de ce pays à participer aux mascarades officielles.

Pour sa famille, il créa les royaumes de Hollande, de Westphalie, d'Espagne, de Naples, celui-ci pour son beau-frère Murat, qui l'abandonna par la suite, comme la plupart de ses maréchaux, dont il fit des ducs, des princes. Il fit de son fils, à peine né, roi de Rome, dont le pape était le souverain.

Les intellectuels, les journalistes qui ne se pliaient pas à ses volontés furent persécutés, bannis, assignés à demeure.

Doit-on s'étonner que les peuples soumis à son joug, se soulevèrent et rejoignirent les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, après la débâcle de la Russie ? Nullement. On vit même l'un de ses ex-maréchaux. Bernadotte, devenu roi de Suède, s'allier avec ses ennemis.

Les répercussions de son passage au pouvoir sont terribles. C'est en se revendiquant de son oncle que Napoléon III prit le pouvoir. Pour le conserver, il déclencha la guerre de 1870-1871, terminée par la perte de l'Alsace-Lorraine. Ces deux provinces servirent par la suite aux menées revenchardes des Déroulède, Poincaré et autres Delcassé aboutissant à la guerre de 1914-18.

Non, mille fois non; nous n'avons aucun motif, aucune raison à glorifier ce Bonaparte ruinant la France, la laissant plus petite qu'avant son arrivée au pouvoir. De son vivant, d'autres hommes universellement connus : Schiller, Gœthe, Beethoven méritent par leur savoir, et leur génie d'être admirés. Pablo Casals ne disait-il pas que la Xe Symphonie, hymne à la paix et à la fraternité des peuples devait être jouée partout ?

Devant le déploiement éhonté de l'encensement d'un Bonaparte, nous devons réagir chacun selon ses possibilités. Montrons à la population, en brisant le clinquant entourant l'idole des militaristes, ce qu'il fut réellement, sans pour autant négliger d'autres individus aussi criminels tels qu'Hitler, Staline, Franco.

En la circonstance, il est suffisamment édifiant de voir les relations très amicales que de Gaulle et consorts entretiennent avec les dictateurs Franco, Salazar, ceux de la Grèce, ceux de l'Irak. Ces derniers viennent d'autoriser les avions d'Air-France à réaterrir sur leurs aérodromes, tout en faisant pendre leurs opposants, avec les cordes de chanvre achetées en France, et massacrer les Kurdes avec le matériel français.

**Editions A. I. T.**
**Le Syndicalisme révolutionnaire**
**Biographie d'Emile Pouget**
**En vente : C. N. T. Prix, 1,80**
**C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris**

# Réunion gaulliste à Brest

Le 21 avril eut lieu à Brest cette réunion avec la présence de Bourges, l'illustre pourfendeur du film « La Religieuse », et avec la présence également de forces de police importantes pour le protéger dans cette réunion où pour entrer, il fallait montrer patte blanche et à laquelle ne furent même pas autorisés les journalistes.

Malgré cela, de nombreux curieux et antigaullistes se rendirent aux portes, mais ne purent y stationner, les policiers faisant dégager continuellement les alentours de la salle, sans ménagement et empêchant tout attroupement.

Que penser de ces méthodes ? Qu'il faut que leur popularité soit bien basse et leur mentalité à ce niveau pour agir de la sorte. Tenir réunion sous la protection d'un service d'ordre renforcé ne démontre pas une conscience tranquille, un courage même moyen; cela frise même la lâcheté.

Ce qui s'est passé à Brest, doit avoir lieu ailleurs dans les mêmes conditions quand un ministre doit parler. Quel régime et combien sont vils ses courtisans !, telle est la conclusion de ce passage à portes fermées de Bourges à Brest.

**A. LE LANN**

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

# COMMUNIQUÉS

S. I. A. DE BREST

Attention. L'assemblée générale du 4 mai est reportée au 11 mai, 10 h., Maison du Peuple 1er étage, bureau 10. Une causerie sur les origines du Premier Mai aura lieu.

D'autre part la propagande sur les plans local et régional sera l'objet d'un examen approfondi.

Que tous les camarades fassent un effort pour y assister et y amener des amis.

PRIERE

Toute personne susceptible de fournir des documents concernant les « Collectivités espagnoles de 1936 à 1939 » est priée de s'adresser à : Alvarez Violette. 33, rue d'Armagnac. 31-Toulouse, qui fait un travail sur ce sujet, à la Faculté de Toulouse.

**«LA PENSEE POLITIQUE D'ALBERT CAMUS»**

«Editions des amis de Cenit» anuncia la aparición de «La Pensée politique d'Albert Camus», de Progreso Marin.

Precio: 3 frs. en esta Administración.

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

# El Tío Sam y el Tío Tom

*(Viene de la página 1.)*

¿compromisos políticos, económicos y financieros de orden internacional? Nada. ¿Pactos de ayuda mutua en conflictos diplomáticos? Nada. ¿Posible acceso a la OTAN? Ni olerlo. ¿Integración en el mercado común europeo con el apoyo patriarcal USA? Ni hablar. ¿Dar un empujoncito a la ONU en el caso gibraltareño con Inglaterra? Ni quito ni pongo rey. ¿Ayuda «desinteresada» dentro del plan Marshall? Que si quieres arroz Catalina. ¿Sometimiento de las fuerzas USA en España al estatuto jurídico nacional? Nada. Claro que dicen que no era un pacto, sino un convenio; es decir, un acuerdo a estilo compadre. Pero es que aun entre compadres, y de forma verbal, existe un mínimo de decencia, de dignidad, de ética, y tanto más relevantes cuanto que no se atienen a la rigidez de una firma contractual, sino a la libre y espontánea honradez que fluye de la interioridad, sin más. ¿Qué clase de convenio es éste en el que una de las partes, con evidente abdicación de su soberanía, se somete al carro triunfal de la otra, corriendo riesgos y avatares sin comerlo ni beberlo? ¿Y qué vela le han dado en este entierro al pueblo español que es el que, a fin de cuentas, ha de pagar los platos rotos? Pues una vela procesionaria.

Sin embargo, el tío Tom, (en este caso el franquismo) siguiendo las enseñanzas de Luther King y Stokely Carmichael, también ahora hace amagos subversivos y se permite el lujo, dentro de ciertas limitaciones, de enfrentarse con tio Sam, diz que por mor de que éste pretende continuar reservándose la parte del león a la hora de renovar el convenio. El franquismo supone — y sus razones tendrá — que su situación en la esfera internacional le garantiza de alguna manera la adopción de más severas medidas contra la extorsión norteamericana, al mismo tiempo que, como buen oportunista, aprovecha las coyunturas políticas difíciles por las que USA puede atravesar para sacar tajada de su omnipotente allada. Pero resulta que ésta tampoco es lerda cuando se trata de buscar la ocasión propicia para deducir el máximo beneficio del satélite subyugado a su campo gravitacional. Y así ocurre que ha logrado prorrogar la renovación durante un año a base de moratorias más o menos justificadas, cuando en realidad las bases debían estar desmanteladas a la hora actual. Ambos buscan los eventos políticos internacionales favorables a su causa con objeto de hacerse «chantaje» mutuamente. El acercamiento de Rusia a USA hace depreciar y restar interés a las bases, y frente a la dura crítica interior contra éstas, Nixon puede estar dispuesto a sacrificarlas con tal de que le permitan carta blanca en el asunto del Vietnam y en la defensa anticohete. Por su parte el gobierno español pretende jugar a la baza europea, acercándose a Francia y Alemania occidental, sacudiéndose el yugo yanqui; y por si esto fuera poco — ¡quién lo habría de decir! — está dispuesta a coquetear hasta con la mismísima URSS. Sabido es que ésta no dispone actualmente en la esquina mediterránea más que del puerto de Gibraltar, cuyo tráfico acapara en dos terceras partes. ¿Qué le parecería al tio Sam y, sobre todo, a John Bull, si los barcos soviéticos fueran amigablemente acogidos en Cádiz, tan cerquita de Rota, Valencia, Barcelona, Alicante o Canarias? Pero el franquismo no desea tal cosa con sinceridad: lo utiliza tan sólo como elemento de fuerza en la disputa con su oponente americano. Su deseo es continuar del brazo norteamericano, pero exigiendo unas migajas más del embarrado y estrellado coloso. En Washington la opinión se divide en dos bandos: uno es el de los que consienten conceder algo más a base de mantener a España sujeta a su carro; el otro es el de los que piensan que, visto el acercamiento de la URSS a su política, no es necesario gastarse un dólar más en el suelo ibérico.

Para la renovación del acuerdo las exigencias españolas se cifran de este modo: Aviones «Phantom» y material modernos por valor de 1.200 millones de dólares; el cambio del estatuto jurídico de los militares americanos en España, de forma que queden sujetos a la jurisdicción criminal española; la retirada de España de la lista de países «desarrollados», para que pueda seguir recibiendo créditos americanos, pese a las últimas medidas restrictivas del presidente Jhonson; el apoyo americano en el pleito gibraltareño y la «revalorización» política de los acuerdos, de forma que queden más claras las «obligaciones» americanas respecto a España. A los U. S. A. les interesa, en particular, la base de submarinos atómicos de La Rota; al gobierno español, repudiado en el concierto europeo y fuera de la O. T. A. N. y del Mercado Común, le interesa mantener este único lazo yanqui que, de algún modo, hace ver someramente que en el mundo hay un país llamado España. Es preciso insistir aquí una vez más que toda la ayuda económica que las bases aportan a la nación española es totalmente invertida en la remoción y pertrechamiento del ejército; que este ejército se supone ha de ser uno de los muchos puntales en la defensa de Occidente, cuando en realidad es Franco el apuntalado, y que, en todo caso, tanto si se defiende a Occidente como a Franco, el pueblo español se ve arrastrado y comprometido en sucios problemas presentes y futuros para los cuales nadie se ha tomado la molestia de consultarle. Cualquier riesgo bélico de tipo atómico, y aun convencional, en el que U.S.A. se embarque, ha de repercutir necesariamente en el solar español, donde un gobierno ilegítimo y fraudulento ha permitido que otro exhiba su potencia militar con la intragable excusa de la defensa de Occidente, cuando Occidente ya tiene bastante con defenderse de sus propias lacras, limpio de las cuales ya no tendrá por qué defenderse de nadie.

El pueblo español, ni nadie con sentido común, habrá de caer en la estupidez de creer que el ejército español es reforzado para defender a Occidente. La realidad es muy otra. La realidad es que España, llegado el caso, será una inmensa base de operaciones en la que ha de evolucionar libremente el poderío militar norteamericano que ha de defender, no a Occidente, sino a su propio imperio. Y Norteamérica, en compensación, reafirmará la posición militar franquista con la que ha de continuar sojuzgando al pueblo español. Y tan cierto es esto, que hace pocos días la Comisión de Relaciones Exteriores del Senado norteamericano se ha encargado de confirmarlo, quizá un poco a la ligera, debido a la irritación suscitada por la resistencia y exigencia del gobierno español. Dicho organismo, presidido por el señor Fulbrigt, hace hincapié primeramente en la estrecha relación que, según la constitución, ha de existir entre los poderes ejecutivos y legislativos del Estado, y en consecuencia critica acerbamente los convenios ejecutivos con España como ejemplo de adquisición de compromisos internacionales a espaldas del poder legislativo. En uno de sus pasajes, el informe del Comité de Relaciones Exteriores dice algo tan sustancioso como esto: «...en la práctica, el auténtico significado de nuestra presencia física en España constituye un cuasi compromiso para la defensa del régimen de Franco, posiblemente aun en contra de desórdenes internos.» Esto es cierto, pero también lo es el que U.S.A. ha encontrado un magnífico «boyscout» para sus planes militares. Ante estas manifestaciones del Comité, la prensa española ha estallado en una algarabía infernal, en la que ha vuelto a relucir la «soberanía», la «independencia», etc., añadiendo que aquí no hay nada que defender porque afortunadamente España es una unidad armónica que vive y se desarrolla en paz, pero que si no fuera así jamás recurriría a una potencia extranjera para solventar sus asuntos internos. Bueno, creo que esto es algo que ya hemos oído muchas veces para que pueda causarnos algún efecto. Son los latiguillos obligados en casos semejantes. Lo evidente en todo esto es que tan repelente es el cinismo y la hipocresía en el señor como en el lacayo. Pero hablando a nivel de ambos es preciso reconocer lo increíble de la posición U. S. A. dada la facilidad con que podría salir airosamente del paso, pues sin comprometerse políticamente en nada, tan sólo abriendo un poco más la mano en dólares, seguiría teniendo en el bolsillo a esta infausta España. La intransigencia de que está haciendo gala puede crearle una mala prensa, en tanto que su colono y esclavo puede ganar en prestigio, aun a base de ese prestigio conmiserativo que toda esclavitud sugiere. U. S. A. puede convertirse en un amo tiránico frente a un sufrido servidor. Y puede que de España se diga, como cuentan que las gentes decían del Cid: «Dios, qué buen vassallo si oviesse buen señor!»

JUAN ESPAÑOL

# ANTENA

CONDENADO A UN AÑO DE CARCEL

PARIE, (OPE). — En despacho de la U. P. I. y de la A. F. P., escribe «Le Figaro» (día 28): «El Tribunal Supremo ha confirmado la sentencia del de Orden Público condenando al dirigente de las Comisiones Obreras, Marcelino Camacho y a Jorge Martínez Cava, a un año de cárcel y 15.000 pesetas de multa y a tres meses de cárcel por delito de manifestación no pacífica respectivamente.

»Según el veredicto, Camacho dirigió el 27 de enero de 1967 una manifestación de trabajadores de la casa «Perkins Hispania», de Madrid. Fue dispersada por la fuerza pública. El señor Martínez Cava participó el mismo día en otra manifestación en el *centro de la capital en la que los manifestantes apedrearon a los policías.*

EXTRADICIÓN DE UN ANTISALAZARISTA

PARIS, (OPE). — De «Le Monde» (27-28) en despacho de Madrid: «El Tribunal, reunido desde el 8 de abril, ha resuelto el caso del súbdito portugués Eduardo Pons de Cruseiro, condenándole a un año de cárcel, que deberá cumplir en Madrid. Fue detenido en agosto de 1968. La acusación es «detención de armas y uso de pasaporte falso». Las autoridades portuguesas habían pedido su extradición como criminal de derecho común. En realidad le busca la P.I.D.E., policía política portuguesa, como formando parte de la oposición al régimen portugués. Será objeto de extradición.»

NO SE ACLIMATAN

MADRID. — Bastantes familias que, presas de pánico oficial se habían ausentado de Sta. Isabel y Bata, al ver que tal prevención fue inmotivada han iniciado la corriente contraemigratoria hacia aquellas ex posesiones españolas. En efecto, los indígenas guineanos no han sido agresivos contra la colonia española a pesar de los desafueros de la guardia civil.

VICARIO EN LIBERTAD

PARIS, (OPE). — De «Le Figaro» (día 28):

«Las autoridades militares españolas se han inclinado ante los términos del Concordato entre el Vaticano y el Gobierno español, y han liberado al canónigo detenido el miércoles por complicidad con los nacionalistas vascos. Se trata del nanónigo José Angel de Ubieta, vicario general de la Diócesis de Bilbao, detenido el miércoles por haber acogido a una nacionalista vasco herido y acusado de la muerte de un chófer de taxis.

CEREMONIA FASCISTA

MADRID. — Para conmemorar el 24 aniversario de la muerte de Benito Mussolini el 28 de abril se dieron cita en la iglesia La Milagrosa, fascistas italianos y españoles, figurando entre estos últimos Pilar Primo de Rivera, el general García Rebull y el consejero Jesús Suevos. En la puerta del templo los reunidos entonaron «Cara el sol» y «Giovanneza» y eruptaron los sonidos rituales de «Franco, Franco, Franco» y «Benito, Benito, Benito».

OCURRIO EN CORDOBILLA

BADAJOZ. — En el municipio de Cordobilla de Larea Anotio Garnacho sostuvo discusión con la brigadilla de obreros municipales que obstruyeron la salida de su domicilio con obras que efectuaban sin previamente consultarle. Enterado el alcalde envió al lugar al guardia municipal Fermín Franco, quien terminó la cuestión matando a Garnacho de un disparo de escopeta. El agresor alega que su contrincante lo amenazó con un hacha y el alcalde remacha la acusación de su subordinado diciendo que Garnacho estaba loco. La justicia, pues, terminará con un trabajo de sepulturero.

LA BARBARIE CASTRENSE

BARCELONA. — En el Consejo de Guerra celebrado el pasado sábado en el Gobierno Militar de Barcelona contra seis personas acusadas de rebelión militar, se ha dictado la siguiente sentencia:

Angel Abad Silvestre, es condenado a ocho años de prisión; Jesús María Iodés, a tres; Angel Luis Aragües, a dos y seis meses; Angel González Valiente, a dos años, y don Jorge Juan Sánchez y don Jesús Condra, a un año y seis meses cada uno.

Sus cuatro abogados defensores han presentado un escrito en el Juzgado Militar por el que se muestran en desacuerdo con la sentencia. El escrito ha sido trasladado al capitán general de la Región, quien, en cualquier caso, es la persona que debe confirmar las penas acordadas por el Tribunal.

ESTUDIANTINA

MADRID. — Los estudiantes de la Facultad de Arquitectura se reunieron en un aula de la misma para protestar unas reglas establecidas por el rectorado sin haberles consultado. La policía atacó bruscamente a la asamblea, originándose una pelea que duró 35 minutos. Resultaron de la misma docenas de contusos por ambos bandos, parte del material docente destrozado, los agentes del gobierno invectivados sin respeto, y tres estudiantes detenidos.

PRELUDIOS DEL 1º DE MAYO

BARCELONA. — Centenares de jóvenes se manifestaron el 26 de abril por la tarde en el paseo de Valle de Hebrón, en dirección a la barriada de Monbau. A su paso lanzaron numerosas octavillas y gritos relacionados con el 1º de mayo.

Por otra parte, a últimas horas de la tarde del domingo, otro grupo, recorrió unos trescientos metros de la avenida de Abad Marcet, en Tarrasa. Llevaban algunas pancartas y distribuyeron octavillas alusivas al 1º de Mayo.

CONTRA EL DERECHO DE GENTES

El Tribunal de Orden Público ha comunicado su resolución sobre nueve procesados a los que se acusa de delito de asociación ilícita y dispone la libertad provisional de los siguientes, con la correspondiente fianza: Miguel Coll Alemany, José Comet Calón y Jorge Rigau Vinyals, con 75.000 pesetas cada uno; Francisco Tey Vizcaín, con 50.000 pesetas; Antonio Quijada y Elena Fortuny Castellet, con 30.000 pesetas, y Manuel Collell Palá, con 10.000 pesetas. Para los encartados Ramón de Alós Moner y Juan Carlos Sabater Andreu, se ha dictado auto de procesamiento sin fianza.

PROBLEMAS NUESTROS

# Opiniones acerca del Congreso

CON sentido del deber y de la responsabilidad por las cosas que de modo directo nos atañen y, de rebote, a la humanidad toda, queremos dejar expresa constancia por lo que supongo de entrañable interés nuestro en conocer, oficialmente, (de ahí nuestra demora en comentar) las resoluciones adoptadas en aquel avento de cuya trascendencia e intrascendencia nos proponemos sustanciar en este reducido espacio publicitario.

De la lectura del folleto intitulado: *Congreso de Federaciones Anarquistas de Carrara*, que nos llegó no hace mucho, sacamos, como material valable para nuestro comentario, dos aspectos distintos de los problemas que nos ocupan, uno lo referimos al preocupante y cuán candente tema de la guerra atómica a cuyo estudio para los efectos proselitistas de una parte y el sentir humanista de otra; en la contribución para el fortalecimiento de una paz verdadera, notamos como el Congreso de Carrara, juzgando por la lectura mencionada, no consagró el tiempo ni el interés que demandan los acontecimientos preguerreros que nos toca enfrentar. El otro enunciado del problema se refiere al estudio, llevado a debate, de la misión de los anarquistas y el movimiento obrero.

En el primer caso, lamentamos muy de veras el error de óptica en que se incurre al no calibrar en sus verdaderas dimensiones el peligro en ciernes de una posible guerra nuclear, o bien quizás había incidido el casi soslayo del problema, un optimismo exagerado, desorbitado diríamos, que influiría en nuestros compañeros hasta adentrarse en la creencia de que el hombre ha dejado de ser feroz desde el momento en que hicieron aparición (terriblemente proliferadas hoy) las armas atómicas y microbiológicas.

El tan difundido sonsonete de: «no habrá guerra porque esta vez habríamos de pasar todos, lobos y corderos», nos parece (con perdón de los que así opinan) de una puerilidad asombrosa.

Creemos obstinada y firmemente que en tanto subsistan las concepciones de vida basadas en la competición y el negocio en lo económico, las jerarquías en lo moral y el autoritarismo prepotente en lo político, de signo capitalista y marxista todo ello, la ferocidad ingénita en nosotros no podría por ello jamás quedar yerta.

El hombre y con él las naciones, no importa que condición social sustente, cuando se ve impelido a defender lo que cree suyo y de los suyos, con incesante tendencia al aumento, y en caso contrario, cuando se autoexige por razones obvias a tomarse por la tremenda lo que necesita para subsistir más y mejor él y los suyos, el choque produce ese enfrentamiento no se mide por el miedo. Ni por la calidad de los armamentos.

Se lucha a muerte y nada más, y las consecuencias (si es que el adjetivo es correcto al hablar de consecuencias) pues a lo sumo de lo que se trataría quizás es de la obediencia a leyes biológicas que nos obligan a luchar, para dejar establecido en eslabón tras otro en la escalada del progreso, cuyas reformas e innovaciones que jamás satisfacen lo bastante, nos fuerzan a exclamar que maldita la gracia que nos hace cuando apercibimos que el precio a pagar haya sido tan elevado.

Pues bien, lo que queremos manifestar en torno al problema es que el Congreso de Carrara no supo medir la importancia que el tema de la guerra ofrece, en circunstancias como las actuales, al anarquismo, mundialmente organizado, la oportunidad para abrir una campaña antiguerrerista que cubriera anchas y largas zonas del ámbito universal, no dudando del éxito en la empresa, contribuyendo por tal forma al mantenimiento de la paz, que es lo que el mundo reclama, al tiempo que nos agenciaríamos una simpatía de parte de las grandes mayorías. Y la puesta a punto del dispositivo que haría reunir los multitudinarios conglomerados humanos prestos a la protesta por el asesinato masivo que se prepara, serviría para poner de relieve no la clásica y harto infundida, erróneamente «verdad», según la cual tan sólo los señores tales y las naciones cuales serían responsables directos de que sucedan y se mantengan las guerras, sino la tónica que no resiste réplica: la denuncia lógica y cabal de la concepción de vida que nos rige y ha regido siempre en sus diversas formas, todas ellas condominantes, y la más dañina es aquella que postula, invariablemente, el detestable principio egocentrista, generador de la lucha entre los hombres.

Convencidos estamos que de seguir desoyendo un clamor que desespera generalmente cual es el espectro de una guerra atómica, el anarquismo dejaría para la posteridad el rescoldo de una crítica por cierto nada favorable. Por eso es que insistimos por enésima vez (en dos oportunidades lo hemos dejado establecido en estas mismas páginas) sobre la importancia que supone, a los efectos proselitistas, humanistas y manumisores, el que la voz de los anarquistas con su verbo cálido, vigoroso y sincero, retumbara a través de océanos y cordilleras, como eco generado por los grandes mitines que sin más demora deberían organizarse en diversas capitales de Europa y de América.

Ojalá esta sugerencia repetida lograra hacer impacto en los buenos deseos y mejores propósitos de la Co-

REALIDADES HISTORICAS

# Stalin protector del fascismo español

EN los primeros años de nuestro exilio teníamos la convicción de que con la derrota militar de Alemania el fascismo estaba condenado a desaparecer de España, como fue eliminado de Italia y de Alemania con la muerte justiciera de sus criminales dictadores.

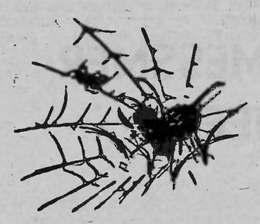
Fue en el año 1945 que se celebró en Yalta (Crimea) una conferencia internacional donde se reunieron los tres más grandes protagonistas de la guerra contra Alemania: Roosevelt, Churchill, Stalin, tres apellidos que representaban en la época a que nos referimos, el potencial político y militar más grande del mundo entero.

En aquel entonces Stalin gozaba de un gran prestigio internacional, en particular por parte de los americaos, ya que Roosevelt, que le tenía en mucho aprecio llamaba a Stalin «el Tio Joe». Los antagonismos que más tarde dividieron a rusos y americanos con la llamada «guerra fría» no se reprodujeron sino unos dos años después por la pugna entre los dos imperialismos referente al problema de Berlín.

Es pues en Yalta, en las orillas del mar Negro, que estos tres hombres se jugaron la suerte de Europa y de Asia, o del mundo entero. Al dictador Stalin no le regatearon nada de cuanto pidió, concediéndole los países bálticos: Estonia, Lituania y Letonia, con la entera ocupación de Polonia, Checoslovaquia, la mitad de Alemania, Hungría y casi todas las naciones balcánicas: Albania, Rumania y Bulgaria.

Como Stalin había formulado a Roosevelt y a Churchill que se debía liberar a todos los países sometidos al fascismo, el americano y el inglés pensaron que era natural que Stalin quisiera liberar a España para vengar a los rusos asesinados por la División Azul, que combatió en el frente ruso con las formaciones de la sanguinaria Gestapo, asesinas de más de dos millones de paisanos. Es por estos motivos que en la conferencia de Yalta se pensaba que Stalin pediría la condenacibn del general Franco como criminal de guerra, por ser enteramente responsable de las hobles matanzas ejercidas contra el pueblo republicano español.

Pero Stalin no resolvió salvar España del vandalismo católico-fascista; sus agentes comunistas se habían llevado durante la guerra una gran parte del oro español; igualmente la vida del proletariado ibérico no le interesaba por haber éste demostrado poco entusiasmo por el comunismo marxista.



Siendo así que Churchill y Roosevelt, que pertenecían a unos partidos de la derecha democrática, no quisieron ser más exigentes que Stalin y abandonaron España a su mala suerte.

Con la relación de estos hechos, que son verídicos, se puede afirmar sin exageración que Stalin, jefe del comunismo internacional, fue la providencia de Franco y el responsable de la permanencia del fascismo en España. Esta es la verdad histórica.

LE COMBAT SYNDICALISTE ha publicado un artículo de Juan Ferrer, el cual compañero se sorprende de que en nuestros núcleos libertarios exista todavía algún elemento que por sus marañas perturbe a la marcha del conjunto con sus proposiciones de colaborar con los comunistas so pretexto de combatir al franquismo. Es una vergüenza que en nuestros medios se puedan tolerar ciertas zorrerías que nos desacreditan.

Sólo basta recordar los resultados de una colaboración entre la C.N.T. y el P.C. y cuales fueron las fechorías comunistas después de 1936. En primer lugar fue la criminal intentona del 3 de mayo del 37, para destruira la C.N.T. en su obra y en sus vidas, ya que en la calles de Barcelona las balas comunistas mataron a muchos trabajadores confederales.

Siguieron después la destrucción de las colectividades de Aragón por las tropas de Líster; sólo en Caspe fueron asesinados más de 200 compañeros, cuya campiña de olivares estaba leena de cadáveres, cuyos esqueletos (los hemos visto) salían al aire destapados por la lluvia y por los perros.

En Barcelona fueron igualmente muchos los militantes anónimos de la base sindical, que por la noche eran tirados a la cuneta de las carreteras, particularmente la de Pedralbes, torturados y baleados.

No hay que olvidar que el comunismo marxista es tan liberticida, hipócrita y homicida como el propio fascismo. Este no engaña a nadie, se presenta como es: retrógrado, nacionalista, autoritario, enemigo de las libertades sociales. Por contra, el comunismo, por su demagógica propaganda, promete la emancipación social del proletariado contra la explotación capitalista, cuando es notorio que en los países donde impera no existe ninguna libertad social, ni de prensa de libre opinión, ya que el proletariado vive sometido a las nuevas castas parásitas o tecnocracia dictorial. Los trabajadores no sólo no pueden formular ninguna crítica, sino que se encuentran en peores condiciones morales y económicas que en las naciones de democracia capitalista y de economía liberal.

Para refrescar la memoria de ciertos compañeros extrañamente ilusos que creen todavía que el comunismo puede ser un medio revolucionario de progreso humano, basta poner en evidencia lo que sucedió en Rusia durante los tiempos de la dictadura de Lenin y Trotsky, que hicieron exterminar a los librepensadores y a los verdaderos revolucionarios socialistas que se negaron a aceptar la dictadura marxista. Que a más de exterminar a los discípulos de Tolstoy, Bakunin, Kropotkin, etc., todas las otras literarias, filosóficas y sociales que estaban en contradicción con el dogma marxista, fueron destruidas con intolerancia y fanatismo propios de los frailes del Santo Oficio que perseguían la herejía; o sea el exterminio de las ideas y los hombres que se permitían oponerse a los dogmas de la Iglesia.

**F. Durán Esquius**

# Declaración suscrita por organizaciones políticas y sindicales de refugiados españoles en Gran Bretaña

HACE más de 30 años — tres antes de que oficialmente estallara la II Guerra Mundial — España fue el primer país agredido por el fascismo, conjurado éste con una interior sublevación militar. El pueblo español fue el único que luchó rigurosamente solo y el que jamás fue liberado, ni siquiera ayudado en sus esfuerzos manumisores.

La mal llamada «política de no intervención» no impidió que Hitler y Mussolini intervinieran descarada e impunemente con tropas, aviones y demás armamentos: lo único que consiguió fue que la Sociedad de Naciones abdicara su deber de intervenir para restaurar el derecho y la paz.

España estaba ya siendo gradualmente entregada a Hitler, mucho antes de que se le sacrificara Checoeslovaquia. Las bombas que destruyeron Coventry alcanzaron la sede del parlamento en Westminster e incendiaron la City fueron previamente ensayadas sobre piedras, carne y sangre españolas. Mucho antes de la inmolación de Lidice fue la aniquilación de Guernica. El pueblo español, aliado heráldico de las democracias, jamás fue oficialmente reconocido como tal por los aliados subsiguientes. Pero éstos contaron, para prepararse a defenderse, con todo el tiempo que les regaló la prolongada agonía popular española. Centenares de comentaristas, caricaturistas e historiadores, y millones de almas sensitivas por doquier, ofrendaron a la España mártir sus tributos de admiración y gratitud. De entre los Estados del orbe entero solamente uno hizo otro tanto: México.

El régimen que, surgido de magno fratricidio y auspiciado por el Eje, fue impuesto sobre el pueblo español a raíz de la inmolación de la República, subsiste tal cual era. Con blasonar de «sólo responsable ante dios y la historia», ha venido eludiendo su tétrica responsabilidad ante la patria y la humanidad. Y afanoso de preservar su impunidad, pugna por pervivir indefinidamente, «sucediéndose a sí mismo».

Es un régimen consustancial con la conculcación de los derechos humanos. Y su reciente proclamación de un marcial estado de excepción no es sino reaserción de su inalterada esencia originaria.

En esta hora crucial — de iniciación de ocaso para la satrapía opresora de nuestro pueblo — agrupaciones de españoles refugiados en el Reino Unido cumplimos ineludible deber de conciencia al recabar, de mentes y corazones honestos, férvida simpatía moral hacia los actuales pacientes de la exacerbada y preagónica sevicia.

Todas las efervescentes protestas laborales, estudiantiles, forenses y eclesiásticas — éstas irradiándose desde el País Vasco — convergen en una aspiración única: derrocamiento del régimen degradante, recuperación de dignidad nacional.

Confederación Nacional del Trabajo, Unión General de Trabajadores, Acción Republicana Democrática Española, Partido Sociallsta Obrero Español, Solidaridad de Trabajadores Vascos, Juventudes Socialistas, Federación Ibérica de Juventudes Libertarias.

# Rincón del bibliófilo

por **Vladimir Muñoz**

73. — *¿Cuándo se publicó por primera vez «La Conquista del Pan» en Buenos Aires? ¿Y cuándo por última vez?*

— Primera: «La Conquista del Pan (Buenos Aires, Grupo comunista anárquico, 1895). Ultima: «La Conquista del Pan (Buenos Aires: Ediciones Acracia, 1957).

74. — *¿En qué ensayo de Antonio Zozaya se compara a Don Quijote como «anarquista»?*

— En uno contenido en su hermoso libro «El Huerto de Epicteto» (Valencia: Editorial F. Sempere, 1910) págs. 45-53.

75. — *¿Qué otro ensayo importante se escribió en este sentido*

— Fue el de Anselmo Lorenzo, titulado «El Quijote Revolucionario» (De la interpretación del Quijote, Crítica Social, Idealismo y Realismo).

76. — *¿Cuándo y dónde nació el famoso anarquista norteamericano Albert R. Parsons?*

— El 20 de julio de 1848 en Montgomey (Alabama). Fue uno de los Mártires de Chicago.

77. — *¿Qué libro de Kropotkin se publicó en Polonia en 1920?*

— Traducido al polaco se publicó «La Ciencia Moderna y la Anarquía» en 1920, en la ciudad de Lemberg.

78. — *¿Qué aristócrata húngaro se hizo anarquista?*

— El conde Ervin Batthyany. Fue amigo de Kropotkin, y como Tolstoi, distribuyó todas sus heredades entre los campesinos. En la ciudad de Szombathely, editó el periódico libertario «Tersverseg» (Fraternidad) y en Budapest (1907) el semanario «Tarsadalmi Forradalom» (La Revolución Social).

79. — *¿Qué escritor checoslovaco fue influenciado por el anarquismo?*

— Franz Kafka (1883-1924), escritor de ascendencia judía que nació en Praga.

80. — *¿Quién fue el anarquista rumano que legó su valiosa biblioteca a la Universidad de Sofía (Bulgaria)?*

— Stoyanov Parachkef. Fue, después de Panait Musoiu, el anarquista rumano de más renombre. Nació el 30 de enero de 1871 en Giurgiu (Rumania) y murió en Bulgaria en noviembre de 1941. Era profesor de cirujía en la Universidad de Sofía.

81. — *¿Cuál fue el centenario libertario búlgaro que publicó no hace mucho un libro?*

— Nicolás Stoinoff. Nacido en Choumen (Bulgaria) el 19 de diciembre de 1862. Este «patriarca del anarquismo búlgaro» feneció en Bulgaria el año 1963. Este mismo año se publicó en París, en idioma francés, su libro «Un Centenario Búlgaro Habla» (Ed. «Notre Route»).

82. — *¿En qué año se publicó en Suecia «La Gran Revolución» de Kropotkin?*

— Con el título de «Franska Revolutionen 1789-1793» (Estocolmo: Brand 1925).

83. — *¿En qué libro se escribe que el documento oficial del gobernador Altgeld perdonando a los Mártires de Chicago circuló por España?*

— Lo dice en una nota marginal el traductor A. López Rodrigo, en el libro de Carlos Malato titulado «Revolución cristiana y Revolución social» (Barcelona: Centro-Editorial Presa, sin fecha). En la p. 185 puede leerse: «En 1893, tres años después de escrito este libro, fueron puestos en libertad Fielden, Neebe y Schwab, por la gobernador del Estado de Illinois, John P. Altgeld, después de revisado el proceso. El documento oficial, publicado por el predicho gobernador, prueba con abundancia de hechos, que todo fue friamente premeditado, sobornados testigos y jurados. Este documento ha sido traducido y publicado en castellano por la biblioteca de «El Ideal», y ha circulado profusamente por España y América; nosotros mismos tenemos un ejemplar a la vista».

84. — *¿Dónde se publicó por primera vez en nuestro idioma el documento de Altgeld y dónde por última vez?*

— Primera: «Documento Oficial en que el gobernador John P. Altgeld, de Illinois, otorga la libertad absoluta a Samuel Fielden...» (Brooklyn: Biblioteca del Ideal, 1893). Ultima: «El crimen de la plutocracia yanqui. ¿Un error judicial? ¡No! Una monstruosidad jurídica. El gobernador John P. Altgeld de Illinois, descubre la conspiración de los capitalistas que llevaron a la horca a los Mártires de Chicago.» (Buenos Aires: Suplemento Semanal de La Protesta, nº 43, año 1922).

85. — *¿Existe en nuestro idioma algún esbozo biográico de John P. Altgeld?*

— La revista «Reconstruir» de Buenos Aires (nº54), mayo-junio de 1968, publicó el ensayo «John Peter Altgeld», por Ludwig Lore.

86. — *¿Qué día escribió Anselmo Lorenzo una carta al director de «El Progreso»?*

— El 10 de abril de 1898. En ella relata su encarcelamiento en Montjuich (siete meses) y su deportación a Francia (donde pasó diecisiete meses justos).

87. — *¿Cuál era la publicación libertaria que en 1905 aparecía en la isla de Puerto Rico?*

— «Voz Humana», en la localidad de Caigües.

88. — *¿Qué revista italiana se publicaba en San Pablo (Brasil) en 1892?*

— «Gli Schiavi Bianchi» (Los Esclavos Blancos).

89. — *¿Qué doctor libertario alemán y en qué año fundó una colonia en Santo Domingo?*

— El Dr. Goldberg, en 1929. Ya había fundado una en los alrededores de Berlín.

90. — *¿Cómo se llamaba en realidad Neno Vasco y cuál fue la publicación libertaria que primero redactó en el Brasil?*

— Se llamaba Nanziano de Vasconcellos y era un joven abogado lusitano que en 1902 redacto «O Rebate» (El Rebato). Más tarde ese mismo año también redactó «O Amigo do Povo» (El Amigo del Pueblo).

91. — *¿Cuál fue la comunidad anarquista más importante de la América Latina?*

— «Anarchia» (Anarquía). Fue fundada a no mucha distancia de Coritiba (Brasil) por el Dr. italiano Giovanni Rossi. Su periodo abarcó de 1890 a 1893. También se la conocía como «Colonia Cecilia».

B.D.I.C



# de Carrara

misión Internacional de Federaciones Anarquistas, con sede en Paris.

Como he dicho al comienzo, el otro aspecto que nos mueve a comentar es el que hace referencia a la misión de los anarquistas y el movimiento obrero. Al respecto, una verdad fluye en nosotros al manifestar que si bien en el punto anterior (tema de la guerra) esperábamos del Congreso una dinámica ámplia y superior del problema, a tono con las circunstancias de la hora. Aquí en este punto no ha existido, por las resoluciones tomadas, ni asombro ni pena ninguna por nuestra parte, pues teniamos para nosotros que la opinión que prevaleceria en el Congreso seria una reafirmación del concepto anarcosindicalista, como el método más eficiente y conveniente para lucha frente al enemigo y también manumisora.

Hemos pensado al efecto, tan luego entramos en conocencia del acuerdo en referencia, que posiblemente habria influido en alguna medida en el ánimo de los delegados los acontecimientos de mayo en Francia, que en cierto modo, discutible desde luego, podriase justificar la resolución susodicha, más nuestras dudas de una tal eficiencia en lo mediato, no obstante el referido justificante, fluyen sin doblez y al hacerlo patente lo sintetizamos asi:

Todo rasgo histórico nos viene demostrando con lujo de detalles que la génesis de una existencia tan infeliz como esta que le toca soportar al género humano, fue el error de principio, de esencia, al fundamentarse las relaciones inter-individuales e intercomunitarias bajo el signo del dominio, del condominio, del engaño, de la coacción, del terror y de la violencia, en suma, como un modo de alcanzar las apetencias generadas por el Yo-individuo y el Yo-nación.

Estas execraciones, corregidas y aumentadas, andando los milenios nos llevarian a una situación de incertidumbre tal ante la que ya se hace difícil asignar de si habrá o no sobrevivencia de la especie humana. El fracaso pues, de esos sistemas de competición y de intimidación es patente, total, indefendible...

No descubrimos nada nuevo afirmando el hecho fatal. Ahora bien, si la quiebra de valores totales, económicos, politicos, filosóficos y religiosos encarnados en esas sucesoras diligencias postulatorias del ego que, como dicho, genera la lucha del hombre sobre el hombre, emanan de este engendro, la única filosofía de reserva que le queda a la humanidad destinada a conjurar los males que nos agobian, mal se podrian enmendar, pienso yo, con seguimiento de ideas y de premisas extremo violentas.

Una tal inconsecuencia de nuestra parte, pese a quien pesare, conspiraria en contra de la integridad moral del Ideal y por tanto habria de acusar grave deterioro en las bases mismas que regulan esa ética que, respetándola cabal y profundamente y considerándola inviolatoria, no cabe duda que los resultados habian de ser siempre óptimos.

Con el eximio José Ingenieros diremos que «la violencia es a veces un mal necesario pero que siempre no haria otra cosa que acrecentar este mismo mal».

Peor aun, contrariando la opinión de muchos alucinados pero no lo bastante advertidos, si los sindicatos de raigambre revolucionaria fuesen poseedores de arsenales con bombas atómicas, para imponer la revolución, pues es obvio que en lugar de producirse una solución de los problemas sociales y humanos, visto el potencial bélico del capitalismo y del marxismo, lo que surgiria de ello es un total acabamiento de todo signo de vida superior y, junto a ello, la de otras especies irracionales.

*EN PARIS*

# Mitin del 1° de Mayo

Atentamente invitados, el dia 1 de Floreal nos trasladamos a la Maison Verte de Montmartre, donde nuestros amigos de la C.N.T. francesa celebraban un acto alusivo a la fecha. Entre el público pudimos constatar la presencia de muchos compañeros franceses, españoles, y un número apreciable de búlgaros, italianos y portugueses. De hecho, un mitin internacional verdadero.

Presidió GROSBERTIN, quien, tras la presentación de consuetud, cedió la palabra a

LEMAREC, el cual aludió el ejemplo de los compañeros de Chicago que en 1887 proclamaron la Jornada de 8 horas, especie de utopia en la época, conquista ya depasada actualmente. Glosó el sacrificio de ocho de aquellos compañeros, pasando luego a actualizar su discurso abogando por la gestión directa en las empresas como preparación de la dirección obrera de la sociedad.

HELENIO le sucede en nombre de la F. Local de París, C. N. T. española, indicando que el sindicalismo reformista desvió el sentido emancipador del 1° de Mayo, fecha que ha convertido en piélago de la calma, en fiesta consagrada por todos los legalismos. Incluso Franco la declara festividad de San José Carpintero y excepcionalmente Moscú no militarizará el uno de Mayo con su acostumbrado aparato guerrero. Por suerte el proletariado se desentumece y devuelve a la lucha el origen de Chicago. No cree ya en las comisiones paritarias, sino en su esfuerzo propio. Conoce por amarga experiencia que los aumentos de sueldo son anulados acto seguido por el encarecimiento de la vida. Conviene, por encima de los paliativos, la transformación social, y si postulados serios existen son los de la A.I.T. Es evidente que el reformismo atrae un retroceso. El recurso está en la acción directa y en la total emancipación de los trabajadores.

VIDAL historia el caso de Chicago, relatando aquella lucha ejemplar en la que por las 8 horas ofrendaron su vida los compañeros Spies, Lingg, Parsons, Engel y Fischer. Estima que el movimiento social galo ha degenerado desde que se renunció a las teorias de Pelloutier. La CGT, FO y CFDT son organismos amorfos. Sin intromisión de libertarios, los sindicatos quedaron a merced de los partidos politicos, sedicentemente de tendencia social. El sindicalismo actual es como una mercancia. Expone, el orador, la situación actual de una juventud revuelta, en proa a determinaciones revolucionarias, pero confiada a lo espontáneo. Cita el ejemplo del comunismo libertario experimentado en Ukrania, que los bolcheviques eliminaron. Insiste en la perspectiva social-revolucionaria y considera absurdo levantar otro organismo sindicalista revolucionario existiendo la C.N.T. en funciones. El no fortalecimiento de ésta permite que el capitalismo vulnere el horario con horas extras, que humille la condición obrera con primas de producción y eternice la desigualdad de trato con pagas máximas y mínimas. Para contrarrestar esos obstáculos recurramos a la propaganda y a la demostración. Demostremos que el hombre es superior a la máquina y que no es un instrumento de consumación sino un ser capaz y con dignidad. Conduzcamos al proletariado a su emancipación real.

CAVALLIER. Ofrece el sostén de la juventud anarquista a la C.N.T., asegurándola de su presencia activa. Insiste a su vez en rememorar el 1° de Mayo, con héroes anarquistas que en las manifestaciones de sindicalistas consentidos jamás son nombrados. Se refiere a una reciente demostración electoral, asegurando que las elecciones son un camuflaje para ocultar intenciones desviacionistas y hacer perder interés revolucionario a los obreros. Hay que rechazar las comedias politicas y reafirmar la condición integral de la lucha de los trabajadores.

TOMAS, por la C.N.T. española, afirma su presencia y la de otros compañeros para significar su simpatia a los compañeros franceses. Queremos, con éstos, colaboración estrecha por afinidad de ideales y fusión de causa. Hay soluciones libertarias para los problemas candentes de la sociedad; los jóvenes han de saberlo. No deben ser sólo objeto de activismos, sino de convicción también. Hay que estar capacitados para desarrollar la sociedad futura, sin cuya garantia fracasan las revoluciones. Cierta juventud de hoy no conoce aún la sujeción al salario, y por tanto las interioridades del trabajo y los inconvenientes de la sujeción al patrono. Les falta experiencia sindical y en la C. N. T. se les ofrece esta coyuntura. En el sindicato hay entrenamiento para las soluciones económicas y morales. Sin organización la violencia es esporádica e infecunda, y urge comprender que la transformación social pasa por la producción y la conciencia igualitaria de los individuos. Termina Tomás con un saludo de la C.N.T. española a su homónima francesa y a todos los reunidos.

KERVEANT. Rememora también la lucha y la tragedia de Chicago. Otros olvidan aquellos acontecimientos prosiguiendo su primero de mayo en fiesta del trabajo, del lirio del valle o de San José del Cuerno. Otro mayo sentó hito mejor con la primavera revolucionaria que aún perdura, y que recuerda irresistiblemente a la Commune de Paris. Refiérese a la huelga general espontánea que tanto asustó a los lideres sindicales y a la burguesia. La clase obrera reacciona, exigente de mejoras cada vez más atrevidas y contraria a la monotonía de las soluciones legales. Aumento de salario, igual a nada por encarecimiento de la vida. El sindicalismo al uso está desnaturalizado, no comprende la sociedad sin dueños ni Estado, siendo el problema de emancipación total. El reformismo es voluntarismo por la cadena. El reformista prefiere las elecciones politicas a la huelga. Al No sistemático de la patronal y el gobierno, el proletariado ha de oponer su acción. El No a un general presidente no apaña nada, aunque Seguy afirme lo contrario. Los paros de dos o tres horas con brindis y todo, son inocentes. El obrero es menos apreciado que la máquina, y más maleable porque no cuesta caro como los hierros. La colaboración de clases nació con la desviación marxista de 1874 y aún hoy se toca el nefasto resultado. Saludemos a esta C. N. T. bien orientada, finalista total en la industria, en el campo, en la técnica, en la sociedad toda. Participación, sí, a parte entera, sin obstáculos capitalistas y estatales. Sobra la burocracia sindical como la oficial. Sólo el sindicalismo clásico es actual, no el reformista, extremadamente caduco. Combate directo para alcanzar mejoras de paso; de paso para la sociedad emancipada. Además el reformismo facilita el terreno a los totalitarismos frenando el empuje revolucionario. Tal se vio en Rusia, en España, ahora en Grecia. El sindicalismo es fuerza viva o no tiene razón de existencia.

RAMON. Se ocupa de una manifestación que la C.G.T. ha suspendido por temor a verse desbordada. Si comunistas y reformistas entraran en un gobierno emanado del No, impedirian las huelgas, de serles ello posible.

SORIANO. Sigue la esperanza obrera radicada en el 1° de Mayo. La C.G.T., que ha anulado su demostración pública, celebrará reuniones mayistas en sus locales. No puede pasarse de un 1° de Mayo que es nuestro, que es libertario. La A.I.T. pesa aunque no se la mencione. La C. N. T. se mantiene en su puesto en espera de su hora. La C. N. T. es comprendida cuando explica su opinión sobre la gestión directa en los trabajos, cosa que no consiguen los reformistas con sus definiciones confusas. La solución anarcosindicalista es igualitaria y de libertad para todo el mundo. Nuestro 1° de Mayo es el de la confianza en el porvenir, de la emancipación total, contrariando el espiritu conformista elaborado por el reformismo sindicalista, por las CGT, FO, CFDT y *tutti quanti*, sindicales que con toda su prestancia publicitaria no significan ni la mitad del proletariado. La C.N.T., sindical pequeña en número, goza de un alto valor representativo que el proletariado irá comprendiendo a medida del fracaso absoluto del sindicalismo politizado. Ni el reformismo sindical ni el capitalismo son capaces de conducir los trabajos sin la disposición práctica de los trabajadores. Estos no son anarquistas en potencia, mas en el fondo lo son en esencia; siendo el inmovilismo y la negatividad en que los mantienen los lideres lo que les hará comprender la via directa que la C.N.T. les tiene trazada. Exalta el hecho de la revolución social española y la experiencia colectiva de los kibutz, y pide el fortalecimiento de nuestra sindical anarcosindicalista para demostrar, al fin, que el principio de la verdadera gestión radica en la base, en el proletariado consciente de sus derechos y sus deberes. Y de su fuerza.

GROSBERTIN hace un somero resumen y da por terminado el mitin. La concurrencia, satisfecha, no cantó. Porque sin cuplets «revolucionarios», o de espectáculo, los actos terminan mejor. — F.

Sin desestimar en su totalidad la metodologia de lucha según cánones sindicalistas o clasistas, estimamos como valor real aunque tal vez de efectos más lentos en la consecución de nuestras finalidades previstas, pero no dudamos que de más seguridad y eficiencia, por hermanarse consecuentemente con nuestros ideales, toda realización en los diversos planos de la actividad intelectual, educativa, que aconseje descartar la iniciativa propia, nuestra, por los actos intimidatorios, más que demostrativos.

**Rosendo Serrarols**

# NECROLOGICAS

### FRANCISCO ESPURY

El dia 16 de marzo pdo. nos dejó para siempre el que en vida fue un gran luchador cenetista durante toda su vida, compañero Francisco Espury.

Su entierro celebrado el dia 18 de marzo, fue civil, concurriendo al mismo numerosos amigos y compañeros franceses y españoles.

Hijo de Fraga (Huesca) desde muy joven se trasladó a Madrid donde actuó como militante en las filas de la C.N.T. y en el sindicato de Oficios Varios. Fue el compañero Espury uno de esos anónimos y sin jactancia, pero firme en el ideal que ha conservado hasta última hora.

Que la tierra le sea leve al compañero Espury, y sus familiares reciban el sentido dolor de sus compañeros de esta F. L. sumados a ella.

*Por la Federación Local de Rouen, el Secretario.*

### RAMON MARIN

El viernes dia 17 de abril 1969, a la edad de 58 años, falleció en St-Denis, nuestro buen compañero Ramón Marin, después de una larga y penosa enfermedad, que la ciencia hoy en dia es impotente de vencer.

Era natural de Mazarrón, provincia de Murcia. De muy joven sus padres se trasladaron a Barcelona, donde se formó espiritualmente al calor de la C.N.T., militando en la misma y aportando lo mejor de si mismo con su innata rebeldia que le caracterizaba en la lucha social y solidaria, en defensa de las ideas anarcosindicalistas.

Al finalizarse la contienda antifascista española, pasó al exilio, sufriendo las vicisitudes de los campos de concentración, como hombre «libre», sin que ello mermase su confianza en el porvenir futuro de la España Libertaria.

Habia sido un compañero entero y afable, siendo apreciado por la militancia que le tenian tratado; confiaba volver a su Barcelona, como él solia decir, esperando aportar su concurso a «Solidaridad Obrera» donde siempre habia trabajado con entereza y responsabilidad en bien de las ideas de nuestro paladin Confederal.

Marin llevaba unos 20 años residiendo en St-Denis, donde era estimado por sus compañeros de trabajo y afines. Su preocupación fuera del trabajo, era su familia, aportando todo su calor a sus hijos y a su compañera Pilar, sin olvidarse de la gran familia libertaria, donde ponia todas sus esperanzas sociales.

Al reconstituirse la F. Local de St-Denis, a pesar de su estado de salud bastante precario, quiso ser uno de los primeros en decir «presente»; aconsejando a su hijo Ramón para que hiciese lo propio.

El entierro fue civil y tuvo lugar el sábado dia 19 por la mañana, acompañándolo a su última morada un grupo de compañeros de la localidad.

La F. Local de St-Denis, expresa su más sentido pésame a su compañera Pilar y a sus hijos, y demás familiares.

*Por la F. L. de St-Denis, el Secretario.*

### CARRARA

**Dos discos « Congrès International de FF. AA. » :**

**Están en venta en LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 30,00 frs. Por tratarse de una existencia limitada es recomendable solicitarlos cuanto antes. Ambos van en un solo estuche y al precio indicado.**

**Pedirlos a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.**

### LIBRO NUEVO

« MIS MEMORIAS », de Pedro Vallina.

Trescientas sesenta páginas de texto, profusión de ilustraciones, retazos de historia anarquista, infinidad de anécdotas, experiencias, etc.

Precio 20,00 francos. El producto de la venta será destinado a los compañeros ancianos por expresa voluntad de los editores.

Pedirlo a esta Administración.

# COMUNICADOS

### A NUESTROS PAQUETEROS Y SUSCRIPTORES

Docenas de compañeros de toda Francia se quejan a esta Administración del «C. S.» por recibir el periódico con mucho retraso. No siendo nuestra la culpa, aconsejamos a los compañeros perjudicados por el mal funcionamiento de Correos, efectuar reclamación a la «Poste» de su pueblo o barrio. Exijan formulario de quejas, pudiendo asegurar en él que la expedición del «C. S.» es efectuada el martes de cada semana.

### AMIGOS DE S. I. A., PARIS

Recuerda a todos los compañeros y amigos la necesidad de acudir a la reunión que tendrá lugar el dia 18 de mayo a las diez de la mañana en nuestro local social.

### ARTE Y LETRAS

Pleno de adherentes para el 10 de mayo para articular actividades y lectura de un pasaje de la obra de E. Aboud: «La nariz de un notario».

### GROUPE « LOUISE MICHEL »

Anuncia un extraordinario Gala Artistico para el 9 de marzo a las 20,45 h. en el Palacio de la Mutualidad de Paris, con LEO FERRE y otros celebrados artistas. Presentará Simone Chobillon.

Espectáculo que recomendamos a los compañeros.

### AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a los compañeros y simpatizantes, a la reunión que se celebrará el domingo 18 de mayo a las nueve de la mañana, en el sitio acostumbrado.

Esperando la asistencia de todos, recordamos que las reuniones ordinarias, se celebran el tercer domingo de cada mes.

### REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia reunión general para el 17 de mayo. Orden del dia de sumo interés.

### VELADA DE SOLIDARIDAD EN PERPIÑAN

Organizada por la Liga de Mutilados de la Guerra de España y en colaboración de los Amigos del Cinema, tendrá lugar una gran Velada Cinematográfica en el Cine Le Nouveau Théâtre de Perpiñán el martes dia 13 de mayo y a las 20 h. 30 de la noche con el interesante programa:

«La Guerre est Finie» de Alain Resnais y «El Polaco».

Por tratarse de una Velada Solidaria y por lo interesante de las peliculas se ruega a todos los compañeros y demás personas de sentimientos humanitarios, su asistencia al acto.

### EN BURDEOS

Gran fiesta familiar para el domingo, dia 11 del presente, a las 3 y media de la tarde, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue Lalande, poniéndose en escena, por el Grupo Artistico «Amanecer», los juguetes: LA CRIATURA y SE HABLA ESPAÑOL, finalizándose con recitaciones de poemas, cantos y otras diversiones.

Acudamos todos a esta fiesta de solidaridad, compañeros.

### F. L. DE LIMOGES

Celebrará Asamblea General el dia 11 de mayo, a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

### CORREO DE REDACCION

Queda mucho material en cartera. Que ningún colaborador se impaciente.

### ADMINISTRATIVAS

—Juan Garcia Vidal, Brou (69). Recibido giro 45 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» hasta 31-12-69.

—Granero, Agde (34). Recibido giro 16 frs. para pago «C. S.».

—Del Olmo, Liège (Bélgica). Recibido giro 52 frs. pago «C. S.» números Marzo-Abril.

—España, Marsella. Recibido giro último 216,80 pagando «C.S.» hasta el n° 586 y «Umbral» n° 85.

### PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

*Sarragamines* : Ballesta, 10; *Roanne* : Antonio López, 10; *St-Amand* : Bolea, 5; *Local Paris* : Sobrantes de una cuenta, 2,50; *Bernay* : Juan Candelas, 10; *Paris* : Jaime Casellas, *10; F. L. Drancy* : 30; *Fresnes* : Torralba, 5; *Paris* : Manuel Soriano, 6; *Vitry* : Sanahuja, 10; *Paris* : Criado, 5; Pradas, 5; *La Rochelle* : Luis Martin, 4; *Paris:* Maria Homs, 10; *St-Ouen* : Juan Ferrer, 10; *Paris* : Berthe et Jacques, 20; *Lima (Perú)* : R. Serrarols, 25,15; *La Charité (Nièvre):* Peincede, 15.

Total : 194,65.

# SERVICIO DE LIBRERIA

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

### DIVERSOS

| | |
|---|---|
| «Asi asesinaron a Trotski», (L. A. S. S.) | 5 00 |
| «Historia de los crimenes de Stalin», A. Orlov | 6 00 |
| «Las Ultimas Banderas», Angel Ma de Lera | 30 00 |
| «Checoslovaquia-1968», (Documento) | 10 00 |
| «La Buena Tierra», Pearl Buck | 14 00 |
| «Dictadura y Revolución», Luigi Fabbri | 16 00 |
| «Los que vivimos», Ryn Rand | 15 00 |

*Obras en catalán:*

*De Joan Ferrer:*

«Garbuix poètic», 2,00; «Interpretació Llibertària del Moviment Obrer Català», 1,50; «De l'Anoia al Sena sense pressa», 10 frs.

*De Roc Llop:*

«Poèmes de Llum i Tenebra», 8 frs.

*D'Ambrosi Carrion:*

«La Companyia Invisible», 10 frs.

*De Coloma Leal:*

«Poèmes», 6 frs.

*De Lluis Capdevila:*

«L'Alba dels Primers Camins» (Història de la meva vida i dels meus fantasmes o les memòries d'un escriptor català), 35 frs.

*De Pompeu Fabra:*

«Gramàtica Catalana», 9,50 frs.

**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs. Descuento a paqueteros.

# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

por FABIAN MORO

*(Continuación)*

A través de la vida de los pueblos hubo sacudidas bruscas, espontáneas, cuando el abuso y el aguante rebasaban los límites de lo posible, que por los principes o por los potentados fueron aplastadas, pagando ciento por uno, o si la sacudida social arrasó privilegios otros nuevos llegaron para imponer al pueblo vencedor (?) nuevos yugos ataviados con aderezos diferentes. Fueron circunstancias ocasionales y pasionales, por un estallido protestatario pero invertebrado. El pueblo, jamás educado, requeria el derecho colectivo y humano salido del sentimiento nato de dignidad que atizaba la rebelión en el estimulo de la justificada revancha. Era el despertar de la conciencia igualitaria, el despunte de la justicia social, pero en donde se mezclaba ese anhelo de moral social que el cristianismo habia planteado timidamente por vias de quienes lo interpretaron en su justo sentido. O bien, más tarde, siempre brotado de la misma raiz, el planteamiento de conclusiones morales universales, que despertaron una más elevada condición del vivir, aun sin tocar el tuyo y el mio; exigencia parcial del progreso general. Sea por tendencias naturales, sea por el agente catalizador de individualidades de vanguardia en el pensar, aisladas, o por grupos cultivados entregándose a la causa del pueblo y de la dignidad humana, la voluntad de un mejor vivir en los explotados, en los esclavos catalogados como tales o no, aparece como une reacción brusca, esporádica, sobre conclusiones elementales, nada más que elementales en el concepto del mejoramiento material y social. Los conocimientos, el para el pueblo trabajador, misterio de la cultura es siempre cosa vedada. Y los mil sueños incubados, disecados en anhelos imposibles, por mucho en razón del interés que en ello tenian clases y gobernantes, lideres o pastores, morian en el pecho del desheredado de la fortuna. Tan sólo aqui y allá florecen como plantas exóticas y singulares los casos personales de voluntad y perseverancia, que, por su cerebro privilegiado rompen la barrera y descuellan en el saber, adquiriendo conocimientos y posibilidades de difundirlos. Conocimientos cientificos o sociales, filosóficos o morales, explicando el bien y el mal en el convivir de los hombres.

Un movimiento colectivo, premeditado, sistemático, definido y concreto para adquirir por sus propios medios (nulos o escasos) elementos de cultura, de conocimiento, de percatación, a los fines de elevar su propio ser, de desentrañar el conocimiento de si mismo y de las cosas hechos y desenvolvimiento de lo que le circunda y al mismo tiempo que aplicarse a propagar y llevar a vias de hecho un pensamiento definido de la envergadura del libertario, sólo se ha dado, salvo prueba y demostración de lo contrario, en el movimiento juvenil libertario español, con hasta cierto punto hermano gemelo, el Ateneo libertario. Como otras juventudes, otros ateneos hubo, claro está. Pero aquéllas no tuvieron ni la idiosincrasia ni la envergadura polivalente y funcional de las libertarias; y éstos, los ateneos no dependian de orientación filosófica determinada. Ateneos de municipio o de cabeza de provincia, habia. Y dejando de lado los eclécticos que, como el de Barcelona, era dirigido por libertarios u otros en otros lugares por socialistas, la siembra de lugares de cultura que elaboraban la cultura amplia, desinteresada, continua y libre fue obra social, baluarte del espiritu que busca su libertad y su afirmación y galardón por ello del pensamiento libertario en España.

El hecho de que una organización juvenil, sin otro apoyo o subvención que el de su peculio de trabajador y su amor al estudio para llegar a la superación personal con la intensidad y la extensión que el libertario lo hizo, podemos catalogarlo como una página singular en la historia de los trabajadores en la peninsula ibérica. Y bien podemos decir fuera de ella. Página que por su mérito debe ser analizada con interés, capitulo que estimule a la emulación a la continuación en los tiempos que vendrán.

De suyo se comprende que en los hechos de la lucha social manumisora, parcial e inmediata, como en la finalista, norte de sus postulados, la juventud libertaria ocupó siempre el puesto de vanguardia. En aquélla contribuyendo al triunfo de las huelgas cenetistas en las que las mejoras acompañaban siempre a las materiales siendo a veces las solas, en éstas resultando el fermento de los ensayos revolucionarios o insurgentes, que antes del 36 se expresaron con mayor o menor envergadura, pero siempre con entusiasmo y desprendimiento sin tasa ni medida. En consecuencia el carácter se templaba en la persona, siendo en lo colectivo ejercicio preparatorio de promesa segura en pos del triunfo de la revolución social en España, de indiscutible tónica libertaria. Se templaba en las persecuciones y en las cárceles. Y ese ardor psico-idealista tan peculiar en aquella juventud consciente de su misión y papel jugado en el teatro del mundo, daba como resultado que las mazmorras se convertian en aulas autodidácticas, vivero de rebeldes, de espiritu y de obra, que sabian por qué lo eran, aprendiendo, además, a acrecentar su personalidad y los empleos que de ella tenían que hacer, motivo de su deber moral. Pero no era eso todo, con ser mucho. Se debe añadir, que los sentimientos naturales de desprendimiento, de compañerismo, de confianza en si y en los otros, de amistad y de generosidad, móviles primeros de incorporarse a la causa libertaria, eran afianzados, acrecentados y expandidos, no sólo por los preceptos y enseñanzas sociales y morales de ella en si, sino en consecuencia del aprendizaje del pensar, fomento que aumentaba las cualidades ciertamente humanas del ser. De ahí se desprende que la adversidad por ser buscada y premeditada es tomada en broma, el riesgo de la vida y la muerte, accidente previsto y sin importancia, el ser privado de libertad, sosiego impuesto para la meditación y el estudio, resultando el presidio, ya lo hemos dicho, tomado como escuela y alto preparador de nuevas luchas espirituales y sociales. ¡Cuánto sacrificio se prodigó! ¿Sacrificio? No. No era tal, pues considerado el esfuerzo y el riesgo necesidad intima moral y el contratiempo previsto, se cumplia con naturalidad y sus consecuencias de la misma forma y manera. La entrega altruista era ejecutada sin medir consecuencias, pues, siendo el motivo de su vivir, de su existir, corroborando en la práctica los estudios de Guyau, plasmando su teoría sin conocerla. De igual manera el rasgo, y otro tal, del movimiento juvenil libertario fue la solidaridad. Solidaridad en todas sus acepciones, solidaridad fraterna y completa. La fraternidad no se formulaba: se practicaba. Y he aquí que se puso en práctica de forma anterior, a la moral humana del futuro, el triptico que Kropotkin expresara en su fórmula moral: Solidaridad, Justicia, Generosidad. Y dicen por ahí historiadores calificados de sagaces y filósofos de renombre, al estudiar el «caso» español, que si la España contemporánea se encuentra en el estado miserable que se ve es a causa, en su primera condición, del carácter abúlico y perezoso del español, viniendo de ahí su retraso. ¡Cuán lejos están de la verdad al falsearla!

En lo que se refiere a la actividad de reivindicación inmediata, insistimos, aquella acción en aquel tiempo nos muestra la juventud libertaria con una vitalidad a veces desbordante. Esa entrega sin tasa, sin parar mientes a los riesgos y las vicisitudes de la lucha social, viene a ser el resultado y complemento de las dos condiciones indispensables y dinamismo. La acción no debe interpretarse siempre como sinónimo de violencia. Ni que una táctica sea siempre acertada aun con las cualidades señaladas. Puede venir el exceso de confianza en si mismo, o una visión inadecuada sobre las posibilidades del medio en que se actúa y de los medios con que se cuente. Los medios exteriores y el medio local, provincial o general sobre el que se quiere influenciar no siempre responderá como la imaginación quiere y busca. Sin estas premisas de importancia determinante se incurre en error que la realidad, después, hará comprender y rectificar. Es cuestión de ponderación y de cálculo clarividente. El dinamismo, como se sabe, no se expresa tan sólo por la ejecución de la fuerza material. Sin la fuerza moral y persuasiva del ejemplo, aquélla no va muy lejos. Es acción y dinamismo también, trabajar por expandir y afianzar la influencia moral esencial y social, el conocimiento societario y el filosófico-doctrinal en el conjunto de la sociedad parcial donde se vive, sin volver a la redundancia de su expansión en el área nacional y mundial. Acción es atraer la simpatia en el medio dentro del cual se actúa. Que aun sin que se consiguiera la mayoria proselitista en el sentido numeral, se consigue la moral, forma también eficaz de proselitismo. La violencia circunstancial, provocada, no se discute. La violencia a ultranza, sí. Aquélla es eficiente. Esta, aun con la simpatia que despierta la ejecución de un acto llamativo por su «plástica social» o su ética individual, no. Fogata es que pronto olvidan quienes tienen el contento ficticio de acariciar la epidermis de los actos violentos por su riesgo y su audacia, sin ocuparse de su entraña, como en el caso de quien ha adquirido el rescoldo caliente de la simpatia moral. Relatemos pasajes que respaldan lo que acabamos de decir.

En una ciudad de Castilla la Vieja, cuyo nombre es lo de menos, se habia fundado el Sindicato Unico en junio del 31, y las Juventudes Libertarias en el 32. Localidad reaccionaria que veia con espanto tal cosa. Fueron 50 al empezar. Un año después llegaron a 160. En el 36, antes de la sublevación clérigo-militar-fascista, contaba el Movimiento con 500 afiliados, en su mayoria militantes. A pesar de la U.G.T., el control de la vida del trabajo local estaba en sus manos. La ciudad tenia de 29 a 30.000 habitantes. La simpatia era general, aparte ya se comprende, los carcas y los patronos. Prueba: En la mañana de un domingo, la Confederación y las Juventudes iban a celebrar un acto. La gente, endomingada, deambulaba como de costumbre, por el paseo principal, en uno de cuyos dos extremos se encontraba el teatro donde el mitin iba a tener lugar. Yendo hacia allí oí este diálogo entre dos dependientes de comercio:

— Hay mitin hoy — dijo el uno.

— Sí — respondió el otro.

— ¿De quién es?

— De los libertarios.

— Entonces vamos a él. Si fuere de los comunistas o de los socialistas no vale la pena.

Y aquella mañana, como cada vez, el teatro estaba lleno a rebosar.

Otra citación:

Los comunistas de la localidad, que contaban con una célula de escaso contenido, se propusieron dar un mitin ayudados por los correligionarios de Santander y Bilbao. El teatro, sin estar repleto, tenia nutrida concurrencia. A lo largo de su peroración, el primer orador nombró a la C.N.T., atacándola con golpes bajos, como de costumbre. Uno de las Juventudes Libertarias se levantó y saltó:

— Pido la palabra.

Ni el orador ni el presidente del acto se dieron por enterados. Habían pasado unos cuantos minutos. Una voz salió de las primeras filas de butacas:

— Un compañero ha pedido la palabra. Si no se le concede, no continuará el mitin.

El que presidia, lanzando una mirada de puñal al joven y primer interceptor, anunció que eran concedidos diez minutos de controversia. Al lado del joven estaba Miguel González Inestal, quien circunstancialmente se encontraba en la ciudad y juntos acudieron al mitin. Los dos subieron a las tablas esperando, tras los bastidores, la señal.

— ¿Quién pasa el primero? — inquirió Inestal.

— Hazlo tú — respondió el otro.

— Con la mitad del tiempo tasado tengo bastante.

Y así fue. Cinco minutos no habian pasado al hablar, que los asistentes se levantaron de sus asientos desfilando hacia la salida y pronto el teatro se vació. El orador que dio el mal paso y el que presidia, se desgañitaban pidiendo a los asistentes que se sentaran y escucharan. Hablaban, hablaban, sin que nadie les escuchara. Y el mitin comunista terminó, no como el Rosario de la Aurora, lo cual hubiera llevado el agua a su molino, sino como quien sabe a qué atenerse. Terminó el orador y el mitin al mismo tiempo, dirigiéndose a los incondicionales que quedaron y que se podrían contar con los dedos de una mano.

*(Continuará.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Floreal

**ESTAMOS, de nuevo (y las veces que estaremos) en el mes de Mayo, el de la luz cristalina y los colores, quintaesenciado, todo ello, en los jardines. Es el Mayo del sentir humano y de la Naturaleza. En la magnitud del hombre libre, en la tierra feraz y desatada se cumple una anarquía enteriza. ¿Quién lo duda? Los ojos en un jardín florido se llenan de gozo, aunque el perímetro floral sea limitado. Pero el hombre se extasía en el prado inmenso, sumergido en un océano de hierbas quemantes de luz y belleza, en rapsodia infinita de colores de fuerte contraste y con perfume de selva.**

**En este baño de generosidad de todo; en esta estación fulgente y desbordante de la Vida, es dable considerar la bondad y la majestad del ser humano. Es fácil y permitido, olvidar el daño que el hombre se irroga a sí mismo manteniendo la irracional sociedad presente. Es conveniente, y no del todo absurdo, creer en la inteligencia y en la buena disposición libertaria de una colectividad que nos aprisiona, aprisionándose ella misma. Y es exacto considerar que Mayo, presenciado y sentido fuera de los amontonamientos urbanos, es apto para perfumar y ennoblecer las almas a la longitud de todo el año. En realidad, la anarquía está a nuestro alcance, siendo el drama que no la percibimos. Se es, al respecto, corto de vista y de alcance. En el asfaltado ciego de luces de fábrica donde se mata la gente a golpes de coches y de locas ambiciones, se llega a ignorar el humilde cuan inmenso tomillo, planta que adoraríamos siendo salvajes en mejor sentido que el salvajismo ciudadano.**

**Estamos en Mayo, atravesamos Mayo, el de las flores multicolor y multiperladas, y el de la flor roja — roja de sangre — de los mártires de Chicago, los 8 Olvidados que con razón adujo la C. N. T. francesa en su primera página primomayista; el 1° de Mayo de las 8 horas, y de las 8 mandangas de hoy que ostentan en rebaño los sindicalismos aburguesados y los totalitarios en las vías públicas, camino de las Cancillerías do mendigar 8 limosnas y donde patentizar 8 indignidades.**

**El 1° de Mayo, verdadero y clásico, es el de los cinco anarquistas ahorcados en Chicago, ésos mismos que el sindicalismo amorfo, o menos que eso, jamás menciona. El 1° de Mayo que dio origen al despertar mundial del proletariado es el de la emancipación total, por encima de los tres horarios de un viejo día proletario: 8 horas de trabajo, 8 de estudio, 8 de descanso, programa infantil, invidente, por más que sea excelentemente intencionado. Tres ochos como calabaza dulce partida en tres pedazos. ¡Ah!, pero la Vida es sinfonía, concierto armónico, amplio, infinito y sin solfa. La palabra es Libertad, libertad para uso de la criatura humana, con el día cumplido a su guisa y sin más límite legal que el que la salud moral imponga. No 8 horas de trabajo para el burgués o el Estado, que con ellas no han dejado de ser propietarios ni brote de autoridad. No 8 horas de cultura con palmeta ni 8 más para un asueto cronometrado. La ingenuidad de nuestros abuelos fue insigne, tanto como bellaca es la procesión primo-mayista de los sindicalistas «modernos» que en Moscú arrastran cañones, en Pekín pendonean Mao, en Nueva York consumen whisky, en Berlín cerveza Krupp, en París vino tinto y en Madrid boboliquea franquismos bajo la adoración cornuda del San José Obrero que sólo se aguanta al filo de las bayonetas.**

**El sindicalismo doméstico, gregario, abyecto, de nuestros días, ha vomitado todo el alcohol ingerido por líderes y masas sobre la pureza del 1° de Mayo idealista; ese sindicalismo que en sus tribunas pregona sumisión y se entrega a los Estados, que silencia y oculta el verdadero sentido del Mayo único de los trabajadores; que olvida adrede a los Spies, Lingg, Parsons, Engel y Fischer que, por encima de los tres ochos, iban a la emancipación total de los trabajadores. Por encima de los tres ochos, del rebañismo sindical, y del whisky, la cerveza y el vino tinto, y de las biblias marxistas y charangas militares y políticas que eternizan al proletariado en una sucesión interminable de Estados en los que la explotación del débil y la fabricación de artefactos de guerra no terminan nunca.**

**Compréndase de una vez el olvido interesado del significado exacto del 1° de Mayo, con la necesidad imperiosa de oponer los Mártires de Chicago a esa inmunda comedia de los primeros de mayo peticionarios, vinateros, cañoneros e idolátricos.**

**ACTUALIDAD ESTRICTA**

«**CIUDAD CAIDA**», en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

«**UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN**», la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

«**PAÑUELO LIBERTARIO**», rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.

# Estela del 20 de abril

*Una vista del mitin confederal celebrado en Paris.*

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# La oración del vagabundo

MENDIGAR no es de hombres, ya lo sé. Vivir de la jeremiada y del pordioseo, de llorarle al prójimo con la mano tendida, comer pan besado, es una afrenta.

Pero ¿qué hay que hacer? ¿Robar? ¿Matar? Se necesita patente o título, esto es, dinero. Y las plazas de matarife y de volatilizador de caudales o transformista financiero o político están cubiertas.

Trabaje usted, alega el clero, responden esos trabajadores incansables que se levantan a las diez y se acuestan a las otras diez o doce.

¡Trabajar! Se dice pronto.

¡Trabajar! ¿Dónde? ¿Cómo? ¿De qué?

Yo, a lo que hacen los intelectuales que nos recetan esas curas de laboriosidad, me agarraría en seguida.

Pero abrazarse a un pico, a una azada, a un martillo, ya es cosa de pensárselo más detenidamente. Eso ya son palabras mayores. Con abrazos bien distintos sueño yo. La industria pesada no me prueba.

Yo soy un filósofo peripatético y había nacido para orador, para señor. Pero la literatura tampoco es alimenticia. Y si para cinchar como un bestia se necesita una recomendación del obispo, ¿qué no hará falta para forzar la puerta de una redacción o colarse en el ayuntamiento?

Hay que desengañarse. El único derecho del hombre y del ciudadano verdad, que no es pura filfa, es el de palmar de inedia.

Me gusta el letrerito ése, que me sugiere las presentes reflexiones amargas: «Se prohibe la mendicidad en este término municipal».

¡Están buenos mis mandatarios! ¿Por qué no ponen que está vedado perecer de inanición?

Si yo fuera concejal tampoco mangaría, si no es para llevar a cabo una nueva exposición, urbanizar el Sahara o tender un puente colgante entre las dos orillas del Atlántico.

Pero antes que hurgar en las basuras y disputar a los perros las peladuras de las patatas, prefiero poner la gorra en el suelo y escribir en la acera: «Solidaridad, Humanidad, Deber».

La caridad no la invoco, porque de Cristo en la tierra se ha perdido hasta el recuerdo.

¡Qué miseria la que me acogota! Ninguna de las prendas de ropa que llevo la he estrenado yo. Los pantalones son de un notario; los zapatones de un magistrado, la camisa, por lo corta, parece de una cupletista. No es mío más que mi infortunio y la ptiriasis que me atormenta.

Pido un trabajo dignamente retribuído y que no sea muy pesado y cansado, y no me lo dan. Me dan morcilla.

— ¿Canonjías a estas horas — me contestan pitorreándose —, cuando hay quien saca las perras de los charcos y de las alcantarillas con los dientes? Para pintarla y vivir del tipo me basto yo.

Pues ¿de qué he de pasar? ¿Del aire? ¿De qué manduco yo? Luego se quejarán si hay limpia de terrados y gallineros.

¡A rebelarse tocan! ¡Liberales, radicales, a defenderse!

Ejerzo la legítima defensa. Me encuentro en guerra con todo el mundo. La sociedad rompió las hostilidades. Toda la tierra me es enemiga.

Los payeses me azuzan el perro. Los comerciantes me miran de reojo.

Los municipales me echan de los pueblos, y la Guardia civil me saca a culatazos de debajo de los puentes.

No se puede dormir en un banco ni en una cueva. En los quicios de las puertas ponen púas para que yo no me recoja en ellos.

Me detienen por indocumentado, por vagabundaje, y me pegan de cuando en cuando una paliza. Es muy sano esto. Te cuesta luego un año para poner cada hueso de tu cuerpo en su lugar.

Y ¡ay si se comete un crimen grande y no se encuentra el autor! El autor seré. «Convenientemente interrogado» me habré de declarar autor de la fechoría, si no quiero morir. Si me resisto a que me empalen en público, me ahogarán en privado en mi propia sangre, apareceré un día en el calabozo ahorcado con mis propios andrajos.

Soy el humillado y el ofendido de Dostoiewski, el vejado y el befado eterno. Soy el protagonista de la comedia de Andreiew, el que recibe siempre las bofetadas.

Toda la vida es un insulto a mi orfandad, a mi pobreza y desnudez, a mi vencimiento, a mi desastramiento crónico.

Los que antes me debían el sudor me desprecian, no contestan mi saludo.

Zorras o sotas que viven de lo que los chotos, me hacen ascos — ¡ellas! — y vuelven la cara por no verme.

Hasta la luz del sol me avergüenza, ladra a mis harapos, gruñe como un dogo a mi pauperie, suena el alalí contra todos los que no tenemos hogar, nos sujeta como un guardia, parece que chilla: ¡a ese!

— ¡Maldita sea hasta la hora en que nací! ¿No tenían mis progenitores algo más útil en que ocuparse el día que fabricaron este amasijo de penas y de aburrimiento que yo soy? Hacerme a mí si que fue hacer un crimen. Hacer parias lo es siempre.

¿Por qué procrearán los que trabajan? La religión diputa el trabajo un castigo, la sociedad una afrenta. En realidad, es una esclavitud.

Y el ultraje mayor no me lo hace el rico cuando me tutea y me abofetea con su lujo insolente.

La injuria más insufrible es la del sacerdote, que me dice que soy imagen de Dios. ¡Bonita cara fuera la que ese señor tendría! ¡Hay que verme sin afeitar!

Cuando pienso en esto me dan ganas de descomerme en mí mismo, de mirarme a un espejo y escupir.

**Angel SAMBLANCAT**

*Madrid*, 1931.

AQUI Y AHORA

# El Tío Sam y el Tío Tom

por **Juan Español**

EL tío Sam — casi resulta innecesario aclararlo — es ese sujeto caricaturesco que nos presentan vestido de frac, bastón y sombrero «haut de forme» y que simboliza la prepotencia universal de los llamados Estados Unidos; el tío Tom, quizá algo olvidado pero también incrustado como un maligno forúnculo en la geografía norteamericana, es aquel buenazo, sufrido y apaleado negro que vivía en una tosca cabaña y que inmortalizó Beecher Stowe. Los términos en que estaba planteada la problemática convivencial entre Sam y Tom huelga recordarla porque está en la mente de todos y porque continúa siendo problemática en la actualidad, pero con el dramatismo y la virulencia de los planteamientos que exigen una solución perentoria por vías de justicia y de derecho en cuanto a las aspiraciones, por senderos de fuerza y de violencia cuando aquellos son sistemáticamente negados en el momento de constituírse en una realidad operante y viva. Por aquel entonces el tío Sam casi se limitaba a imponer su dominio feudal en la esfera restringida del mundo negro bien encaramada en dos supuestos básicos: la inferioridad racial de los africanos y el beneficio económico de ellos sustraído. Pero a medida que su fuerza financiera iba en aumento, la connotación feudal se reducía a una sola coordenada: el poderío económico. Provisto de colosales recursos naturales se hizo a la idea de que su país podría llegar a ser Jauja, y en un mundo todavía dividido en compartimentos estancos y de restringidas esferas de influencia a escala universal, pensó con evidente egoismo, y a cubierto de todo riesgo exterior, que América sólo debía ser para los americanos, entendiendo por América los Estados Unidos. Para el resto del mundo tenía en reserva una frase: «Je m'en fous». Pero la historia se encargó de demostrarle que este cochino planeta en que vivimos, que parecía tan inabarcable y extenso, podría llegar a convertirse en un reducido pañuelo en el que cada vecino, aun situado en los antípodas, era un peligro potencial digno de tenerse en cuenta. Después de diversos avatares vino a caer en la cuenta de que el aislacionismo es una pura utopía, que estamos embarcados en la misma nave, inmersos en la misma contienda, y que teniendo en cuenta la conclusión sartriana de «l'enfer c'est les autres» y por ella misma, es necesario aprestarse a comer antes de ser comido. Entonces ideó un plan genial: las armas, sí, son excelentes llegado el caso; mas lo importante y más viable es dominar en plan de amigo, de padre protector, aunque esa protección lleve implícita, cuando no explícitamente, la previsión bélica frente a un posible o real enemigo que él se encarga de indicar generosamente a su incauto aliado. Y así fue como el tío Sam, de un problema casero, hizo otro a escala mundial: el tío Tom dejó de ser un esclavo radicado en Norteamérica y se extendió por el resto del nuevo continente, por Europa, Asia, Africa y Oceanía. Y así fue como la España de Franco, a pesar de sus jipíos sobre soberanía nacional e independencia ingénita del pueblo español bien acreditado en los fastos de la historia, cayó en la miserable condición de tío Sam de turno.

Hace 16 años que USA propuso a España la instalación de bases militares en su territorio. No se necesitaba ser un lince de la política y de la diplomacia para prever que España era terreno bien abonado para la especulación de todo tipo. Sam sabía que Tom estaba en una situación comprometida: instalada en una ficticia seguridad interna que sólo era mantenida — y es — por la razón de las bayonetas; económicamente abocada al desastre; con fuerzas sociales externas minando su supuesta estabilidad política y deshauciada del consorcio internacional por un repudio casi unánime que le vedaban todo acceso político y económico en la marcha evolutiva del resto de las naciones. Tío Tom era el árbol caído del que el tío Sam iba a hacer buena leña. Las proposiciones norteamericanas, que para cualquier otro hubieran sido inaceptables, fueron acogidas por el franquismo como agua de mayo. Lo que a éste le importaba, sobre todo, era hacer ver al mundo entero que tenía un pretendiente de campanillas a cuyo brazo podía colgarse con abandonos querendones de prostituta callejera, sin parar mientes en que este flamante galanteador la esperaba en la puerta de servicio, apartándola de las lujosas avenidas para llevarla a las oscuridades de laberínticas callejuelas donde podía refocilarse en el sucio y apresurado placer de un compromiso a desgana, no por menos deseado más generosamente pagado. ¿Dónde estaban, en aquel trance, los pujos de independencia y soberanía de que tanto se hacía alarde, equivalentes en este caso a las prerrogativas de una concubina de alto copete? Se habían esfumado, o peor aún, habían sido pisoteadas con deliberación y alevosía. Pero si una manceba no puede aspirar al amor, al respeto y la consideración de una esposa, sí puede aspirar a que sus encantos sean cotizados según su rango. Porque como dice el refrán, para ser puta y no ganar nada, más vale ser mujer honrada. Así, pues, Sam se limitó, como estaba previsto, a hacerle ofrenda de ciertos regalitos de bisutería barata que eran acogidos — a regañadientes o no — como si vinieran directamente de Tiffany's, en la Quinta Avenida. Todo el material de desecho de las fuerzas armadas norteamericanas venía a reforzar al ejército español, lo cual equivale a decir que le vendían chatarra a un precio de escándalo que sabía agradecer en lo que valía el Departamento del Tesoro yanqui. Pero como el armamento del ejército español podía parangonearse al de los tiempos de Vercingetorix, resultaba que el americano era aceptado como de último modelo. Pero, además,

*(Pasa a la página 2)*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

**UN PERIODICO AMIGO**

CUANDO tantas y tantas publicaciones circulan por ahí con carácter informativo, sin que para nada se ocupen de la situación social que padece España; cuando las hay que con aire adulón, reverencial, les hacen el juego a quienes en España gobiernan; cuando percibimos la inconsistencia moral de aquéllos que dando una de cal y otra de arena, tan pronto ensalzan como censuran al franquismo, es alentador comprobar cómo hay publicaciones que mantienen una posición antifascista noble, leal. Destaca entre éstos últimos el semanario parisino « Le Canard Enchaîné ». Haciendo honor al ponderado «esprit» francés, del que Rabelais fue maestro genial, burlando ataca las empingorotadas instituciones, y arremete contra todas las injusticias.

Unas veces en serio, otras empleando la sátira, sacando al sol lo más grotesco del franquismo y su cabecilla, el simpático « Canard » ha derrochado ingenio diciendo lo que otros, de cacareadas ínfulas de antifascismo, no han llegado a decir. El cinismo demostrado con la tan orquestada «amnistía general» le ha brindado ocasión para pegar firmemente a los de allá e incluso a quienes, desde otras partes, con ellos andan en tratos deferentes.

Pero ya al margen de la comicidad de las caricaturas y de la burlesca crítica incisiva, nos ha complacido leer, destacado en primera página del popular semanario, un llamamiento hecho a los turistas, explicando con abundancia de incontrovertibles pormenores las razones para que, de tener un rasgo de dignidad, no deben ir a la España franquista. Pero ya no solamente piden que se haga el vacío en lo que afecta a nuestro país, sino inclusive a los otros que se hallan bajo la hegemonía fascista o comunista: Portugal, Grecia, Checoeslovaquia.

¡Buena, excelente lección les da « Le Canard Enchaîné » a esos «camaradas sindicados» que nos *quieren* tanto! Si lo expresado por el estimado semanario, lo manifestaran en cuatro o cinco idiomas y lo difundieran entre sus millones de afiliados quienes ostentan cargos representativos en las potentes centrales sindicales, otra cosa sería. Mas, por lo visto, el pretender algo así es como pedirle peras al olmo. Y a la mente acude aquella palabra que tanto se prodigaba en las novelas folletinescas de antaño: « ¡Misterio! »

**LA EXPERIENCIA REVOLUCIONARIA DE VOLIN**

Otro motivo para sentirnos complacidos los libertarios: En el diario «Le Monde ha aparecido hace pocos días un anuncio a cuenta de Editions Pierre Belfond, 4, rue Guisarde, Paris (6). Se trata de una edición en francés del libro de Volin: «La Revolución desconocida». Dice el editor en el anuncio: «La obra fundamental sobre la participación anarquista en la Revolución rusa». Para nosotros se trata de una obra ya conocida, tanto en edición francesa como en la española. Pero la nueva edición anunciada puede, como en el caso de las obras de pensadores anarquistas que se han ido editando en estos últimos tiempos, captar la atención de elementos estudiosos, ajenos a nuestros medios. Y ello tiene una indudable importancia.

Como tantos otros elementos rusos que llegaron a sentir simpatía por el anarquismo, Volin descendía de familia pudiente y poseía una sólida formación intelectual. De muy joven intervino en empresas conspirativas en contra del zarismo. Sufrió como otros camaradas suyos universitarios la racha de persecuciones y encarcelamientos, consecuencia de los acontecimientos del año 1905. Conoció las vicisitudes del exilio, sin dejar de actuar en favor de la liberación del pueblo eslavo, hasta que, en vísperas de la revolución del 1917, volvió a Rusia para desarrollar allí una intensa acción de propaganda en diversas publicaciones libertarias. Si en la primera fase de la revolución los bolcheviques toleraban la propaganda anarquista y sindicalista, ya cuando se consideraron dueños del Poder buscaron anular los sectores sociales que hacían oposición a sus designios dictatoriales. Vino la supresión de la prensa anarquista y la detención de militantes. Y tan mal, o peor, que lo había sido por el zarismo, fue tratado por los comunistas. Habiendo conseguido salir de la prisión se unió a las fuerzas de Makhno, ocupándose en misión de cultura y de propaganda. Eliminada la heroica resistencia de los anarquistas frente a la tiranía bolchevique, sorteando múltiples dificultades, y accediendo a la invitación que le hizo Sebastián Faure, pudo llegar a Francia. Los encarcelamientos — estando en una prisión de Moscú sufrió una grave afección tifoidea — las persecuciones, las privaciones de todo especie minaron su salud, y la tuberculosis contraída lo eliminó a la postre.

Pocos como Volin han conseguido el tener una experiencia revolucionaria como la suya. Además de ser hombre inteligente y cultivado, lo que le permitía tener una clara intuición de los acontecimientos, era el elemento que vive los hechos, que no se alimenta de digresiones ajenas. De ahí que su obra «La Revolución desconocida», que pudo concluir estando en Francia, y poco antes de morir, es de un valor incontestable, como obra de un testigo de actividad descollante. Y le confiere más valor todavía el hecho de que Volin no es el hombre de inclinación partidista, de visión unilateral, empecinado en ver solamente virtudes en los de la rama — anarquista — con la cual se sentía identificado. Volin es sincero, y muestra la suficiente objetividad para señalar virtudes sin olvidar los defectos.

Quebrantada su salud, a sabiendas de que la muerte le acechaba de un momento a otro, Volin tiene fe arraigada, el optimismo del idealista firmemente convencido. En su opúsculo «La Revolución en marcha», dice: «Observad bien en torno vuestro. El fascismo es un hecho, se propaga, pero no es una solución. No ha de poder sostenerse mucho tiempo. Lleva en su seno la revolución. El bolchevismo es un hecho. Se propaga. Ciertamente no es una solución, no podrá durar mucho tiempo; lleva la revolución en su seno.» Había en él un profundo convencimiento de las mutaciones que experimenta la vida social. Consideraba que a la corta o la larga los sistemas más arbitrarios se desmoronan.

Sebastián Faure pudo contar con la colaboración de Volin en la redacción de la «Encyclopédie Anarchiste». En ella tiene publicados documentados estudios, como por ejemplo los destinados a definir las palabras «Estado», «Autoridad», «Biología», etc. Ya al margen de su obra fundamental, se podría hacer un volumen interesante recogiendo los trabajos que publicó ya en la revista rusa de Nueva York, «Golos Truda», bien en «La Revue Anarchiste», de París. En esta última publicación aparecieron una serie de trabajos con el título de «Cosas vividas», que constituyen un complemento, por así decir, de su obra «La Revolución desconocida».

**LA HILARIDAD DEMOLEDORA DE CHAPLIN**

En ocasión de cumplir sus ochenta años el popular Charlot, un conjunto de asociaciones francesas, artísticas y culturales, han enviado a la residencia de Charles Chaplin, en Suiza, un mensaje de felicitación, a la par que una demanda: Le piden que haga lo necesario para que en el corazón del parisino Quartier Latin, donde brujulea juventud de todo el mundo, pueda crearse una sala cinematográfica en la cual se proyecten todo el año sus películas, las conocidas y aquellas que guarda inéditas.

¿Quién no ha reído contemplando un film de Charlot? En los felices años de la niñez las «charlotadas» promovían nuestra hilaridad. Era el hombre, en sus gesticulaciones, con sus muecas, con sus excentricidades, el que promovía nuestra hilaridad, como reíamos también al leer las despampanantes aventuras del cervantino Caballero de la Triste Figura. Ya con los años, al ver de nuevo las películas de Charlot hemos hallado tras la comicidad de ellas, como en las páginas del «Quijote», su aspecto moralizador y sus características demoledoras. Ahora Charlot nos hace reír al notar como ridiculiza el aire seriote y envarado de los polizontes, «guardadores del orden»; reímos cuando notamos que con su aire de perdulario pone en ridículo a esos personajes lustrosos, opulentos, enlevitados e hinchados de orgullo. Nos reímos cuando en películas como «Tiempos Modernos», ridiculiza nuestro actual sistema social, que tiende a hacer del hombre un «robot». Nos reímos cuando en «El Dictador» ridiculiza el autoritarismo en sus múltiples variantes. Nos reímos cuando en «La fiebre del oro» pone en solfa las nefastas ambiciones humanas.

Y también Charlot ha sabido emocionarnos cuando en películas estilo «Las luces de la ciudad», o en «Candilejas», excita las fibras de nuestra sensibilidad, ya que este gran artista de la pantalla es profundamente humano.

## chispas

*Según el cegetista Seguy, la caída de cierto presidente es un triunfo obrerista.*

*Tixier Vignancour reclamará título de obrero.*

⁂

*El naufragio de un «Titanic» hizo olvidar el hundimiento anterior de barcas pescadoras.*

*En el caso español, las barcas de pescador infortunado se llamaron «CNT», «El Socialista» y «Solidaridad Obrera».*

⁂

*En España no disuelven manifestaciones haciendo llorar a los manifestantes.*

*Los «tiros a la barriga» son anteriores, y posteriores, a los desbarrigamientos de Azaña.*

⁂

*Méjico salvó las Olimpiadas comportándose lo menos olímpicamente posible con los estudiantes.*

⁂

*Los «demócratas populares» perturbaron en París un acto republicano antifranquista con berridos de «¡Democracia popular!» semejante a la establecida en Checoslovaquia por los rusos.*

⁂

*El general De Gaulle sometió su poder a plebiscito ciudadano.*

*Franco no necesita hacerlo. Sus dos millones de muertos le mantienen el poder asegurado.*

⁂

*«España roja».*

*Roja de vergüenza de soportar a Franco, no por otra causa.*

⁂

*Moscú celebró el 1 de Mayo sin exhibición de cañones.*

*Mas los cañones existen, almacenados.*

⁂

*Castro dispuso que los trabajadors cubanos celebraran el 1 de Mayo... trabajando y cantando.*

*Cantar, también lo hacen los burócratas, con las piernas estiradas sobre el escritorio.*

⁂

*Salazar ha aparecido en la televisión portuguesa para dar las gracias... al sepulturero por el «sursis» que le ha concedido.*

*CHISPERO*

# DISCOS

*Si eres patriota sin enojos,*
*si crees en las glorias de Pelayo,*
*mastica tus piojos*
*gualda-rojos,*
*y celebra el 2 de mayo.*

*Mas si vienes obcecado o tesonero*
*no me salgas con ideas de tu ayo:*
*el sentir de todo obrero,*
*muy sincero,*
*es de 1° de Mayo.*

*Si prefieres aplaudir a Menelao*
*o uncirte en el carro del rey Cayo*
*u ofrecerte en bacalao*
*al dios Mao,*
*olvida el Uno de Mayo.*

*Si lo banal te arroba, amigo,*
*si carrillista o alvarico del Vayo,*
*entonces bien te lo digo,*
*y redigo:*
*eres el tonto de mayo.*

*Te barrunto propicio para el tedio,*
*sin arranque ni montado en potro ba-*
*Así no habrá medio* [yo.
*ni remedio*
*para entrarte en nuestro Mayo.*

*Cuando en la tierra, Pompilio,*
*te fulminen con el hambre y con el* [rayo,
*ofrécete un auxilio:*
*el exilio*
*en nuestro Uno de Mayo.*

*Repito que venir al extranjero*
*se hace convirtiendo capa en sayo,*
*y en siéndose obrero,*
*y hombre entero,*
*obtendrás goce de Mayo.*

*Llegado que serás pon el sentido*
*en ver y comprender a todo payo*
*palurdo o distinguido,*
*o bandido,*
*del tuyo jardín de Mayo.*

*Llegado que serás se acabó el ente;*
*ni «célula» ni «mec» ni papagayo:*
*individuo independiente*
*y valiente*
*para un 1° de Mayo.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

15 MAI 1969
NUMERO 556
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## LAISSONS-LES SE CHAMAILLER POUR L'ELYSEE

## EMPARONS-NOUS DES USINES !

Que signifie le « non » au référendum ? Pour le P. C. et, en général, pour la gauche non révolutionnaire, il s'agirait d'une « grande victoire populaire ». Nous ne le pensons pas et nous estimons bien plutôt qu'il s'agit d'un épisode de la lutte entre les fractions bourgeoises au pouvoir. C'est d'ailleurs pourquoi on a toutes les chances de se retrouver demain sous la coupe de Pompidou, ce qui voudra dire que rien n'a changé si ce n'est que le régime se durcira vraisemblablement vis-à-vis de la classe ouvrière.

En effet, le « non » l'a emporté de très peu et il n'a fallu qu'une faible fraction des électeurs pour faire pencher la balance. Cette faible fraction qui a fait la décision, il est manifeste qu'elle réside dans ce qu'on appelle le « centre ». Ce sont bien les « centristes » et une partie des « giscardiens » qui ont arbitré le référendum et on dit non à une certaine politique gaulliste en matière économique et sociale et en matière de politique internationale. Or, que sont les « centristes » ? : Certainement pas des gens de gauche mais ce qu'on appelle communément des « bourgeois libéraux ». Ce qui les caractérise essentiellement c'est qu'ils défendent le point de vue du « libéralisme économique », c'est-à-dire la liberté totale des chefs d'entreprise et exploiteurs divers en matière de politique économique, le libre jeu de la concurrence étant à leurs yeux une règle d'or. Par là même ils s'opposent à toute intervention autoritaire de l'Etat pour régulariser l'évolution économique, pour jouer sur les marchés, les prix, les salaires, etc... Or, en ce domaine l'Etat gaulliste faisait preuve d'un certain « dirigisme » qui pouvaient d'ailleurs passer aux yeux de certains pour une politique « sociale » et qui en était d'ailleurs effectivement une mais de type national-socialiste franchement orientée vers le fascisme (mise en place de tout un système de collaboration de classes, « participation », etc.). Cette politique ne convenait pas aux bourgeois libéraux qui, vraisemblablement, avaient depuis longtemps sondé Pompidou et décidé d'en faire le remplaçant de De Gaulle.

On peut donc présumer que le nouveau gouvernement inaugurera sa politique en matière économique et sociale en libérant les prix, en jetant les entreprises dans une concurrence effrénée qui aboutira rapidement, par l'élimination des entreprises les moins « compétitives », à de nombreux licenciements et à l'aggravation du chômage. Un volant de chômeurs suffisamment important, la menace du chômage pour les autres travailleurs permettront sans doute de bloquer plus ou moins les salaires. Il sera d'ailleurs facile au nouveau gouvernement de faire passer la pilule de l' « austérité » en rejetant sur de Gaulle la responsabilité de cette austérité.

Que pourrait d'ailleurs faire d'autre même un gouvernement de coalition des gauches traditionnelles ? On ne peut pratiquer une politique socialiste, on ne peut installer une « démocratie avancée » dans les structures d'un système capitaliste. Les grands capitalistes n'admettraient pas qu'on touche à leur marge de profits. On retomberait dans une politique d' « austérité » telle que celle que se voit obligé de pratiquer le « travailliste » Wilson en Grande-Bretagne.

Alors ? Que faire ? Le socialisme, nous le répétons, ne peut naître de réformes successives apportées au capitalisme. Il nécessite que, d'un seul coup, soient brisées les structures capitalistes et aboli le principe du profit. La voie vers le socialisme est donc une voie foncièrement révolutionnaire dont le but ne peut être repoussée par une quelconque « période transitoire » mais doit être réalisé d'un seul tenant : expropriation des capitalistes et prise en main collective de l'économie.

Aussi le résultat des prochaines élections présidentielles nous importe peu. Au lieu de cette mascarade électorale, nous préconisons la grève générale gestionnaire, les manifestations de rues, la révolution sociale.

# LES CANUTS

Les 21 et 22 novembre 1831, les canuts descendaient, en armes, les pentes de la Croix Rousse, ils portaient un drapeau noir, sur lequel était inscrit :

« Vivre libre en travaillant
ou mourir en combattant ».

Ces révoltés, las de l'oppression du patronat, las de la misère et du travail forcé de 18 heures par jour, étaient des anarchistes sans le savoir ; ils se révoltaient sous les plis du drapeau noir, comme les terrassiers de la Guillotière l'avaient fait quelques mois plus tôt. Le drapeau noir signifiait, pour tous ces exploités, la révolte contre la misère et les conditions d'esclavages imposées aux travailleurs par ceux qui possédaient ce droit divin d'exploitation et de servage dénommé capitalisme. Ils engageaient le combat contre l'injuste société, contre le patronat, contre l'Etat. Ils créaient une société de défense et proclamaient :

« Nous apprendrons que l'homme pauvre n'est pas un pauvre homme. Quand nous serons tous pénétrés de notre dignité d'homme, les autres habitants de la cité dont, sans nous douter, nous faisons depuis longtemps la gloire et la richesse, cesseront d'employer le mot « canut » dans un sens railleur ou injurieux. »

Fin octobre 1831, une commission rédige un rapport adressé au préfet, dans le but d'obtenir une réunion pour discuter entre ouvriers et patrons ; ces derniers refusent tout contact avec leurs exploités. En vain, le préfet adjure le patronat de céder ; cependant, un tarif est voté, mais ne sera pas appliqué par les maîtres. Des pressions faites à Paris par ces esclavagistes, font que le préfet est blâmé par le président Casimir Périer. Ainsi l'Etat, comme toujours, méprise le travailleur au profit des exploiteurs. Rien n'est changé et, de nos jours, nous assistons, sous le régime gaulliste, au même mépris de l'Etat envers les travailleurs.

N'obtenant aucune satisfaction, les canuts se retranchent sur le plateau de la Croix Rousse et commencent à fabriquer des cartouches. Ce sera, quelques jours plus tard, la descente du plateau vers la place des Terreaux, les combats, les morts, la prise de l'Hôtel de Ville. Tout cela, malheureusement, insuffisamment organisé, sans soutien du reste du prolétariat de l'ensemble du pays, devait se traduire par l'enregistrement d'une sanglante défaite, face à des troupes fraîches envoyées, en renfort, par le gouvernement de Paris.

Un dernier soubresaut, de quelques jours, en 1834, dans le vieux Lyon, où on jugeait au Palais de Justice, les responsables de la revolte de 1831, fut le baroud d'honneur de la révolte des canuts. Tout était consommé et la honte de ce jugement ne faisait que s'ajouter aux crimes du capitalisme.

La révolte des canuts fut le fruit de l'exploitation des travailleurs de la soie, par la classe bourgeoise lyonnaise qui, en refusant le salaire nécessaire au minimum vital des ouvriers, volait le fruit de leur travail, pratiquant la plus basse, la plus vile, la plus dégradante exploitation envers ceux qui produisaient.

Que la révolte des canuts soit une leçon salutaire pour tous. Pour les capitalistes : qu'ils pensent bien que les canuts ont apporté la preuve qu'un peuple en révolte peut vaincre la troupe chargée de l'anéantir. Certes, les armements ne sont plus les mêmes, mais ce qui existe pour les forces du capitalisme, peut exister, également, pour les forces des insurgés ; en plus, ceux-ci possèdent la foi et le courage de la révolte. Il faut retenir que le courage est insuffisant dans la révolution, si on ne dispose pas des moyens d'assurer des lendemains de liberté aux combattants. Faute de ne pas respecter ce principe, on est assuré de l'échec le plus cruel et on est condamné, comme le furent ces malheureux canuts, à se soumettre, à nouveau, devant les exploiteurs. Les expériences cruelles doivent porter fruits, la révolution de demain, grâce à l'émancipation des travailleurs, s'accomplira à son heure, avec le minimum de violence. Le syndicalisme révolutionnaire justifiera de sa nécessité, face aux forces nuisibles qui, présentement, abaissent les travailleurs à l'état de servitude.

Mais notre règne arrivera
Quand votre règne finira
Alors nous tisserons
Le linceul du vieux monde,
Car on entend déjà la révolte qui [gronde !
Complainte des canuts.

**René VILLARD**

## HALTE AUX PROVOCATIONS FASCISTES

Le vendredi 2 mai une cinquantaine d'énergumènes armés de matraques et de barres de fer ont fait irruption au lycée Louis le Grand. Ceux-ci commencèrent à monter dans les étages et à matraquer tout ce qui leur paraissaient louche. Les lycéens prévenus de leur présence essayèrent de les rejeter en dehors du lycée. Mais à l'encontre d'un couloir un groupe de lycéens se trouva face à un jeune fasciste portant un engin explosif dans les mains. Celui-ci n'hésita pas à l'amorcer et à le projeter sur le groupe.

L'un de nos camarades lycéens essaya d'intercepter le projectile ; il y parvint mais le projectile explosant au même instant lui déchiqueta la main. Un autre, atteint à l'œil par des éclats risque de le perdre. Au total il y eut une quinzaine de blessés.

Il est à signaler que les services de police n'intervinrent pas pendant toute la durée de ces événements et laissèrent les fascistes, toujours armés, s'enfuir, sauf l'un d'entre eux.

Ceci tend à prouver une fois de plus la compassion entre les nervis d'extrême droite et la police.

La fascisation grandissante du pouvoir leur donne de plus en plus d'audace. La campagne référendaire et son résultat a encore renforcée cette audace surtout lorsque l'on constate la faillite des partis de gauche qui laissent leurs militants à la merci de ces assassins « officiels » par pure démagogie afin de ne pas sortir de la légalité vis-à-vis de l'opinion publique sans pour autant préparer celle-ci à lutter contre la recrudescence fasciste.

Depuis trente ans on les entend proférer : le fascisme ne passera pas. Et depuis trente ans les pouvoirs successifs ont largement permis son expansion.

Il ne passera pas. Du moins nous l'espérons, car si la gauche traditionnelle les dénonce elle préfère s'associer, indirectement soit, avec les fascistes contre ceux qu'elle nomme les «gauchistes», qui sont les seuls pourtant à mener une lutte anti-fasciste et anti-capitaliste réelle.

Chaque lycée, chaque quartier a ses fascistes ; il nous faut parer à leurs actions en nous unissant pour la lutte anti-fasciste à l'intérieur de nos lycées et des entreprises.

Etudiants, travailleurs tous unis dans un même combat. Contre le capital et sa pègre.

*Comité d'Action Lycéen de Noisy-le-Sec.*

### DU MEETING DE LA C. N. T. À LA MUTUALITÉ LE 20 AVRIL 1969

# Texte lu par J. J. Lebel

Chers camarades de la C.N.T.,

J'ai toujours cru qu'il était ridicule et inutile de parler dans un meeting, surtout à cette tribune de la Mutualité du haut de laquelle tant de professionnels de « la politique » nous ont infligé leurs discours. Peut-être avais-je raison mais si j'ai accepté en accord avec mes camarades de répondre à votre fraternelle invitation, c'est pour lire ici une déclaration que mes camarades et moi avons mise au point collectivement. Attention ! Je ne suis pas un professeur, ni un orateur et si ce que je dis vous embête, faites-le savoir immédiatement afin que s'engage une discussion.

Ce texte a pour objet de dénoncer le mythe d'un soi-disant « mouvement étudiant révolutionnaire » massif, organisé et cohérent.

Donc, un an après mai 1968, le « mouvement » s'est re-groupusculariséd, s'est atomisé. C'est-à-dire que pour l'instant il n'existe pas à proprement parler en tant que mouvement. Très peu d'étudiants ont une pratique qui pourrait honnêtement être qualifiée de révolutionnaire. L'idéologie bourgeoise continue de dominer la masse des étudiants là où ils sont, c'est-à-dire à l'université. Rares sont ceux qui ne tombent pas sous la coupe du crétinisme universitaire. Rares sont ceux qui ont compris que la révolution prolétarienne exige plus que jamais des fils de la bourgeoisie qui veulent contribuer énergiquement à la révolution, qu'ils aident, par tous les moyens, à détruire la classe dont ils sont issus.

Pour un étudiant qui déchire les rideaux neufs de la faculté expérimentale d'Edgar Faure et les transforme en drapeaux noirs, il y en a trois qui tremblent de peur qu'on leur refuse un diplôme sanctionnant leur nullité ; pour un étudiant qui comprend ce que disait Artaud dans sa lettre aux recteurs des universités européennes — « le plus petit acte de création spontanée est un monde plus complexe et plus révélateur qu'une quelconque métaphysique » — il y en a une tonne qui ne pense qu'à profiter de ses privilèges de classe et à se dire « étudiants » pour échapper, grâce aux Clubs Méditerranée et aux drugstores, à ce qui pourrait les remettre en question ; pour un étudiant qui comprend que la fin de la classe des propriétaires passe par la fin de l'université, la fin du pénitencier de luxe, la fin de l'ennui organisé, il y en a beaucoup qui demandent des professeurs et des réformes, crétinisés qu'ils sont et incapables de mettre en doute globalement le système de production et de diffusion du savoir marchandise auquel ils sont attelés comme des bœufs à peine mécontents. Non seulement ces imbéciles croient encore au « savoir », mais ils croient encore à sa transmission par le « prêtre », par le « maître », par l'adjudant spécialisé, comme si tout ce qui pouvait se « savoir » ne nous venait dans l'éclair de la pratique plutôt que d'une absorption par en bas, d'une Vérité (avec un grand V) tombée d'en haut, tombée du ciel, c'est-à-dire de la classe dirigeante. A l'université, c'est un fait, on n'apprend que deux choses : à se soumettre et à s'intégrer. Ce qui est en cause c'est le crétinisme spécialisé fabriqué et consommé dans l'université bourgeoise, ce n'est pas seulement le fonctionnement de l'université, c'est la fonction. Abolir le salariat, oui, cela va sans dire, mais aussi abolir le savoir marchandise. C'est en cela que les lycéens révolutionnaires, les adolescents, ceux qui n'ont pas encore été laminés par l'idéologie dominante sont plus à même d'investir leur énergie et leur désir dans la revolution totale de l'homme et de la société. Le désir est toujours révolutionnaire, surtout lorsqu'il se heurte délibérément au principe d'autorité, surtout lorsqu'il transgresse par son explosion même *l'idée de péché* qui reste l'idée fondamentale de la civilisation du profit. Les lycéens, plus que quiconque en ce moment, font que la *crise de l'autorité* ne peut plus être réduite au silence et cela absolument partout où la dictature du capital se fait sentir. On a dit qu'il n'y avait plus de problèmes personnels, mais des problèmes politiques et c'est vrai. car chaque fois qu'un groupe de lycéens tient en échec l'autorité paternelle de l'Etat, chaque fois qu'ils se révoltent contre un prof, un proviseur ou plutôt contre un aspect du système de domination capitaliste, ils portent un coup à ce système là où précisément il est le plus vulnérable, c'est-à-dire dans l'exercice direct et avoué de la *coercition du père* par les chiens de garde du vieux monde. Qu'un nombre d'adolescents de plus en plus énorme, partout dans presque tous les pays, rejette la morale des maîtres, c'est un signe indiscutable de ce que la révolution avance.

Ce que la bourgeoisie nomme avec horreur la « gangrène morale des jeunes » en parlant de la tendance révolutionnaire des C. A. L. et de leurs activités dans les lycées, n'est autre chose que le refus de l'écrasement et l'éveil de la rage contre l'oppression permanente dont ils sont l'objet. Le système d'éducation et de production, le mode de vie que la bourgeoisie tient pour « normal », donc obligatoire, leur apparaît irrecevable et irréformable. Ils le refusent en bloc et totalement ; c'est en cela qu'ils sont révolutionnaires. Il n'y a pas de pédagogie non-répressive — je me demande si une telle chose pourrait co-exister avec le système capitaliste — car seule une coupure absolue avec tout ce qui sert à adapter l'individu à la civilisation du profit pourrait nous permettre de mettre au point un système de communication et d'enseignement non répressif. Il faudrait que la révolution commence bien avant le lycée, d'ailleurs. Dès qu'on oblige presque de force un enfant à apprendre à lire, dès qu'on veut réduire son délire à quelque chose de compréhensible d'acceptable et de légal, on l'oblige déjà à tenir compte de l'idéologie dominante, voire à s'y soumettre. C'est en élevant les enfants de manière radicalement différente et en n'essayant pas de les plier au système de valeurs de la bourgeoisie que nous trouverons peut-être une solution à ce problème politique fondamental : la destruction du principe d'autorité.

La classe dominante est prise d'une véritable panique devant la révolte des lycéens et on sent que pour une société fondée sur *l'avoir* et qui s'est donné pour règles le travail, la famille et la patrie, la crise de l'autorité porte sur l'essentiel. Dans un article intitulé « Alerte sur les lycées », publié dans un des hebdomadaires du grand capital, « Entreprise », un des pontes de la technocratie française, Michel Drancourt, écrivait récemment ceci : « Il faut que les parents se décident à rétablir la notion d'autorité chez eux pour ne pas avoir demain à la sauver dans la rue. Il faut que dans les lycées, les responsables et les professeurs s'efforcent de faire preuve d'autorité.»

D'autre part, il y a une Confédération des groupes autonomes de l'enseignement, ultra - réactionnaire, bien entendu, qui déclarait ceci : « la mise en œuvre de la réforme doit sauvegarder l'autorité des chefs d'établissement et celle des enseignants. Elle doit respecter l'autorité et la responsabilité de la famille. » Voilà le nœud du problème. Comme l'a montré Reich, la famille est *l'usine idéologique de la répression*. C'est en obligeant les enfants et les adolescents, d'abord en famille, ensuite à l'école et au lycée à *intérioriser cette répression*, que la classe dominante rend possible la dictature de la violence et du refoulement qu'elle exerce ensuite sur l'ensemble des groupes sociaux. Quand Marx dit que le capital, en soumettant l'être à l'avoir, ravale les individus au rang de masques, de personnifications de rapports économiques, il présuppose que ces rapports économiques sont eux-mêmes l'effet d'une structuration inconsciente du champ humain, en deux zones, celle des maîtres et celle des esclaves. C'est justement cette organisation répressive-là que la révolution libertaire, la révolution *par en bas*, veut détruire.

*(A suivre.)*

**LE COMBAT SYNDICALISTE**

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

## La foire d'empoigne

Nous avons bien raison, nous, anarchistes et anarcho-syndicalistes de ne jamais voter. Le référendum du 27 avril dernier est la preuve éclatante que le bulletin de vote ne résoudra jamais les problèmes économiques et sociaux.

Depuis mai 68, les politiciens de tous poils ingurgitent aux veaux des doses de plus en plus fortes de bulletins de vote dans le but d'endormir toutes velléités de colère.

Pour tous les politiciens la trouille de la révolution égalitaire les entraîne à toutes les compromissions, à tous les reniements.

En annulant leur procession habituelle du premier mai, les communistes de la C.G.T. ont démontré d'une façon éclatante leur incapacité et leur imposture. Monsieur Séguy ne voulait à aucun prix gêner les mouvements de la flicaille et des C.R.S. avec l'espoir que les révolutionnaires seraient assez cons pour se faire matraquer.

Mais les démagogues de la politique savent bien que l'impossibilité de gouverner est de plus en plus évidente. Chaque jour, un peu plus d'hommes et de femmes comprennent que, quel que soit le régime et le gouvernement le peuple sera toujours mangé.

De Gaulle sentait peser cette impossibilité de gouverner et s'il fut sauvé de justesse en mai 68 par Pompidou et Séguy il savait parfaitement que ses jours étaient comptés.

Ne pouvant décemment abandonner brutalement le pouvoir, il organisa le référendum du 27 avril pour créer le prétexte. Si le oui l'avait emporté il passait le pouvoir à son dauphin Pompidou ; le non l'ayant emporté. Pompidou prendra le relai d'une manière qui paraîtra plus logique aux incrédules.

Le processus est pourtant simple et aucun politicien de « gauche » n'a cherché à l'expliquer. Au contraire, ils semblent pris de court par le résultat du référendum et se demandent bien comment ils s'en sortiraient si le pouvoir tombait entre leurs mains.

Il est certain que nous entendrons à nouveau le fameux slogan coco de « retrousser vos manches » et que nous aurons à faire face à une nouvelle période d'austérité.

Et pourtant, direz-vous, si ni la droite, ni le centre, ni la gauche, ne peuvent gouverner, il faudra bien en sortir.

Oui, il faut en sortir par le non-gouvernement, par le triomphe de cette société anarchiste qui fait tant peur aux profiteurs du centralisme républicain.

Ce que nous appelons société anarchiste se résume à ces termes : Communes libres, fédéralisme syndical, coopération, réciprocité dans l'égalité économique et sociale par la suppression de toutes formes de hiérarchies.

Il y a dans la solution anarchiste, la seule voie de salut pour le peuple.

Le peuple qui n'a rien à gagner dans les foires électorales, pourra montrer, dans les jours qui viennent, qu'il en a assez de tous les guignols.

En toutes occasions le geste logique c'est l'abstention. Cette abstention qui est la contestation permanente et généralisée de l'homme libre.

Face à la foire d'empoigne de tous les candidats au pouvoir, la lutte continue.

**R. J. SOURIANT**

# COMMUNIQUÉS

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

PRIERE

Toute personne susceptible de fournir des documents concernant les « Collectivités espagnoles de 1936 à 1939 » est priée de s'adresser à : Alvarez Violette. 33, rue d'Armagnac. 31-Toulouse, qui fait un travail sur ce sujet, à la Faculté de Toulouse.

CAISSE DE SOLIDARITE

*Dixième liste*

Florián Ortiz (Amiens), 6 ; F. L. de Melun, 65 ; Peña Racionalista de Paris, 168,11 ; Luquine (Paris), 5 ; Cardona (Auch), 20 ; F. L. de Thiais, 66,40 ; Antonio Riba, 10 ; Segura (Thionville), 5 ; SIA de Montereau, 150 ; F. L. de Bernay, 25 ; F. L. de Vierzon, 50.

Total de la 10e liste ..... 570,51
Total des listes précédentes 7.157,93

Total à ce jour ..... 7.728,44

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). CCP Paris 20.990-10. Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

## L'anarchisme dans la Révolution russe

### LA « MAKHNOVTCHINA »

*(Suite)*

Quand, plus tard, à l'automne de 1920, les hommes de Makhno furent amenés à conclure, d'égal à égal, un accord éphémère avec le pouvoir bolchevique, ils insistèrent pour l'adoption de l'additif suivant : « Dans la région où opérera l'armée makhnoviste, la population ouvrière et paysanne créera ses institutions libres pour l'autoadministration économique et politique ; ces institutions seront autonomes et liées fédérativement — par pactes avec les organes gouvernementaux des Républiques soviétiques. » Abasourdis, les négociateurs bolcheviques disjoignirent cet additif de l'accord, afin d'en référer à Moscou, où, bien entendu, il fut jugé « absolument inadmissible ».

Une des faiblesses relatives du mouvement makhnoviste était l'insuffisance d'intellectuels libertaires dans son sein. Mais, au moins par intermittence, il fut aidé, du dehors. Tout d'abord, de Kharkov et de Koursk, par les anarchistes qui, à la fin de 1918, avaient fusionné en un cartel dit *Nabat* (le Tocsin), animé par Voline. En avril 1919, ils tinrent un congrès où ils se prononcèrent « catégoriquement et définitivement contre toute participation aux soviets, devenus des organismes purement politiques, organisés sur une base autoritaire, centraliste, étatique ». Ce manifeste fut considéré par le gouvernement bolchevique comme une déclaration de guerre et le *Nabat* dut cesser toute activité. Par la suite, en juillet, Voline réussit à rejoindre le quartier général de Makhno où, de concert avec Pierre Archinoff, il prit en charge la section culturelle et éducative du mouvement. Il présida un de ses congrès, celui tenu en octobre, à Alexandrovsk. Des *Thèses générales* précisant la doctrine des « soviets libres » y furent adoptées.

Les congrès groupaient à la fois des délégués des paysans et des délégués des partisans. En effet, l'organisation civile était le prolongement d'une armée insurrectionnelle paysanne, pratiquant la tactique de la guérilla. Elle était remarquablement mobile, capable de parcourir jusqu'à cent kilomètres par jour, non seulement du fait de sa cavalerie, mais grâce aussi à son infanterie qui se déplaçait dans de légères voitures hippomobiles, à ressorts. Cette armée était organisée sur les bases, spécifiquement libertaires, du volontariat, du principe électif, en vigueur pour tous les grades, et de la discipline librement consentie : les règles de cette dernière, élaborées par des commissions de partisans, puis validées par des assemblées générales, étaient rigoureusement observées par tous.

Les corps de Makhno donnèrent du fil à retordre aux armées « blanches » interventionnistes. Quant aux unités de gardes-rouges des bolcheviks, elles étaient assez peu efficaces. Elles se battaient seulement le long des voies ferrées sans jamais s'éloigner de leurs trains blindés, se repliant au premier échec, s'abstenant souvent de rembarquer leurs propres combattants. Aussi inspiraient-elles peu de confiance aux paysans qui, isolés dans leurs villages et privés d'armes, eussent été à la merci des contre-révolutionnaires. « L'honneur d'avoir anéanti, en automne de l'année 1919, la contre-révolution de Denikine revient principalement aux insurgés anarchistes », écrit Archinoff, le mémorialiste de la *makhnovtchina*.

Mais Makhno refusa toujours de placer son armée sous le commandement suprême de Trotsky, chef de l'Armée Rouge, après la fusion dans cette dernière des unités de gardes-rouges. Aussi le grand révolutionnaire crut-il devoir s'acharner contre le mouvement insurrectionnel. Le 4 juin 1919, il rédigea un ordre, par lequel il interdit le prochain congrès des makhnovistes, accusés de se dresser contre le pouvoir des Soviets en Ukraine, stigmatisa toute participation au congrès comme un acte de « haute trahison » et prescrivit l'arrestation de ses délégués. Inaugurant une procédure qu'imiteront dix-huit ans plus tard, les staliniens espagnols contre les brigades anarchistes, il refusa des armes aux partisans de Makhno, se dérobant au devoir de leur porter assitance, pour ensuite les accuser de « trahir » et de se laisser battre par les troupes blanches.

Cependant les deux armées se retrouvèrent d'accord, par deux fois, lorsque la gravité du péril interventionniste exigea leur action commune, ce qui se produisit, d'abord, en mars 1919 contre Denikine, puis au cours de l'été et de l'automne 1920, quand menacèrent les forces blanches de Wrangel que, finalement, Makhno détruisit. Mais, aussitôt le danger extrême conjuré, l'Armée Rouge reprenait les opérations militaires contre les partisans de Makhno, qui lui rendaient coup pour coup.

A la fin de novembre 1920, le pouvoir n'hésita pas à organiser un guet-apens. Les officiers de l'armée makhnoviste de Crimée furent invités par les bolcheviks à participer à un conseil militaire. Ils y furent aussitôt arrêtés par la police politique, la Tchéka, et fusillés, leurs partisans désarmés. En même temps une offensive en règle était lancée contre Gulyai-Polyé. La lutte — une lutte de plus en plus inégale — entre libertaires et « autoritaires » dura encore neuf mois. Mais, à la fin, mis hors de combat par des forces très supérieures en nombre et mieux équipées, Makhno dut abandonner la partie. Il réussit à se réfugier en Roumanie en août 1921, puis à gagner Paris, où il mourut plus tard, malade et indigent. Ainsi se terminait l'épopée de la *makhnovtchina*, prototype, selon Archinoff, d'un mouvement indépendant des masses laborieuses et, de ce fait, source d'inspiration future pour les travailleurs du monde.

**Daniel GUERIN**

(A suivre.)

# El absolutismo, nace y se hace del servilismo

*(Viene de la página 4.)*

Esta es la labor de los dictadores, de los hombres endiosados por las masas. Querer detener el tiempo, retenerlo cuando menos. El soberbio despotismo que les ciega no les deja ver que, siendo el tiempo el medio de la vida, el principal cauce por donde ella se desliza y marcha, no se le puede parar como en los tiempos gloriosos e inocentes de Jericó, cuando Josué paró al Sol. No; no se le puede parar y es vano empeño quererlo retener en vez de saber transitar por él, convertirlo en camino de libertad. Esto lo saben los intelectuales que se suman al coro que vitorea a los dictadores, que los sostienen a sabiendas de que, a la par de querer retener el tiempo, matan el alma de la cultura y del pensamiento comprendidos en ese tiempo que retienen, violando libertades y ocultándole al pueblo los conocimientos de los hechos.

Quiéranlo o no, los intelectuales que se suman tácitamente o por el halago de una limosna a los regímenes totalitarios o de partido único, obran a lo celestino, con vocación o sin ella, puesto que ellos mismos son víctimas a la larga, de lo que políticamente abrazaron como una solución de aguante o de progreso, según el caso situacional. Además, escribir y hablar en dictadura es realizar un monólogo triste y desesperante; es llorar.

Cada pueblo tiene su alma en su lengua y en su cultura, y lo primero que hace todo dictador (no importa cual) es arrancarle al pueblo su alma. ¿Qué es lo que ha hecho la U. R. S. S. desde Stalin con los pueblos subordinados al Kremlin, lo que desde 1929, con los pueblos del Este de Europa y lo que hoy mismo está llevando a la práctica con Checoeslovaquia y más aún con los judíos prohibiéndoles su habla y su literatura en la U. R. S. S. y en Polonia? Después de haberlos sometido a una vida llena de zozobras, angustias y opresión, les arranca su alma en su literatura y su lengua. Sí, la cultura, que es, aquel diseño de vida total que un pueblo se ha forjado a través de generaciones y que orienta e interpreta su vida, es el alma de ese pueblo.

Cuando al pueblo catalán, al pueblo vasco se les quiere arrancar su lenguaje, expresión de las más bellas culturas y del alma misma, se les quiere arrebatar esa alma en nombre de un Cristo traicionado y abofeteado por la propia Iglesia franco-falangista. Es el proceder dictatorial, es el absolutismo tratando de matar al pueblo catalán y al pueblo vasco en su alma, que es su lenguaje, y en su cultura, antes de fusilarlos. Y como dice Victor Hugo: «Morir no es nada, lo horrible es no vivir.» Y este nuevo poeta chileno, Miguel Arteche, que en un bello poema titulado «Hablando de violencia», escribe esto:

«Hay la violencia
que la inminencia
trae la Bomba de gran potencia,
de gran terror.
Y hay la insolencia
del que elimina sin resistencia
cuando se trata del propio *yo*.»

La razón se ha de inscribir en el siempre, en el ayer, en el hoy, en el mañana. Y esa razón la tendrá el pueblo que sepa eliminar de una vez y para siempre, todos los absolutismos. Entonces, y sólo entonces, el hombre habrá dejado de ser un animal *servil*, forjador de cadenas de opresión, pasando a ser un alma libre, amando mejor la muerte que la lisonja, la pobreza que la servitud y combatiendo por los derechos de la humanidad.

J. SEVILLA

**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs. Descuento a paqueteros.

**S.I.A.**

# De la influencia comunista y otras hierbas

NO teníamos intención de seguir aplicando puntas de fuego, pero las epidermis han reaccionado fuerte obligando al firmante a la insistencia. Uno tampoco es de mármol, y lo por él dicho tiene justificación positiva, como la tendrá lo que vaya añadiendo, si precisa.

Por estrategia personal podíamos no firmar claro y por franqueza no lo hicimos. ¿Consecuencia? Que el mundo tanto rechaza o aprueba lo visto o leído, con firma o sin ella. La verdad sea dicha, para que cada cual lá interprete a su guisa.

Para satisfacción de compañeros que han aceptado nuestros argumentos, como los menos que los han regateado con razones confusas, cuando no ofensivas, diremos, al margen de la novedad, que acoger en nuestra prensa escritos de procedencia leninista es incauto, y propagar «juvenilmente», «libertariamente», una aproximación con el P. C. rusófilo o maoísta, es una ligereza y un peligro. Desde la I Internacional a nuestros días el marxismo no ha estimado nunca a los libertarios, que él llama bakuninistas. El odio cerval, ininteligente que Karl Marx sintió por esa corriente que no se sometía a su férula, fue heredado por la socialdemocracia resultante del primer marxismo, y luego por el rebrote comunista autoritario resultante de la corrupción de la Revolución Rusa. Aliarse con los comunistas no importa con qué pretexto, es dar por buena la aniquilación de los anarquistas rusos perpetrada por Lenin, Trotski y Stalin; es estar de acuerdo con las represiones sufridas por los pueblos de Kronstad, Ukrania (la makhnovitschina), Varsovia, Berlín, Budapest, Praga... Es estar conforme con el sacrificio de millones de prisioneros políticos en la gélida Siberia norteña, y dar por bien muertos a más de mil compañeros durante la guerra en España, amigos sacrificados por mandato de la policía rusa; es convenir en la fatalidad de la pérdida de la guerra y en el «decoro» de la URSS al abandonar a toda la población española al inminente peligro del terror franquista. Ningún buque ruso se presentó en las costas levantinas para evacuar cuando menos una parte de la multitud republicana agolpada en los puertos de Valencia, Gandía, Alicante, etc. También la emigración política de Cataluña tuvo que ser absorbida por Francia (y un algo por Méjico) y todo el mundo sabe en que pésimas condiciones. Contemporizar, favorecer al marxismo equivale a dar por bien fusilados y condenados a muchos compañeros en Cuba, y anulados políticamente, cuando menos, en China. En ninguna parte de su universo el comunismo no concede cuartel a los militantes de la A. I. T. y del acratismo, y su intolerancia asesinó a nuestro compañero Nialet, compañero curtidor de Vich, en el exilio alojado en la Manutención de Bram (Aude). ¿Es novedad sana contactar con los comunistas, tomar parte en actos antitotalitarios junto con ellos, que en el día de su regencia social nos sacrificarán si no nos amoldamos a su política?

Fácil que haya compañeros (vacilantes, transigentes, pero compañeros) capaces de indulgencia y olvido. Pero cuando se observa que ¡ahora mismo! la conducta comunista es impositiva cual siempre lo ha sido, a nosotros, los que la Confederación y el anarquismo son nuestra vida, no nos place esa confusión libertario-comunista que no tendría otro resultado que el de desaparecer, como entidad y como seres pensantes, cubiertos de ridículo.

Hay una carta en nuestra Redacción indicando que en un partido de balompié disputado en Bruselas entre belgas y españoles, unos comunistas hispanos trabajando en Alemania acudieron al estadio del caso provistos de una bandera suya a la cual trataron de atraer por sorpresa o a la fuerza, al resto de compatriotas que también de Alemania acudieron al partido de Bélgica. Validos de su superioridad numérica los comunistas agredieron a unos pocos compañeros nuestros rehacios a todo rebaño, al punto de que tuvo que cubrirles la retirada la propia policía del país. Y aquí precisa añadir el caso de un compañero que ya había sido violentamente atacado en Alemania por ser lector de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir».

¿Moraleja? Aproximarse a los comunistas es entregarse bobamente o arteramente a ellos.

**JUAN FERRER**

# Estela

**TRIBUNA JUVENIL**

ES un hecho, y una lástima, que la FIJL actual haya confundido su objetivo libertario. No vamos a suponer mala voluntad o torcidas intenciones. Toda actuación tiene accidentes y quebrantos imprevistos que se curan y rectifican si buena voluntad queda.

El mal ha sido la impreparación ideológica, como el bien ha sido una demostración de virilidad irrecusable.

Importa conservar la fuerza fijlista por lo que fue (léase a Moro), és, y será siendo. Con la adición de que curemos al organismo de enfermedades, no infantiles, sino viejas y, por ende, experimentadas.

El combate contra el franquismo es lógico y obligado sostenerlo, pero no en contubernio con elementos sin otro porvenir que la dictadura, esto es, con guerra a la dictadura franquista para favorecer la comunista. Ello es claro y no hay joven compañero que no lo comprenda.

Nuestro camino anda entre abrojos; es el sendero de la descubierta, no el camino asfaltado de los partidos. Nuestra vocación ha de estar con los afines, los concordantes, con los cuales será cuerdo liquidar malentendidos y reanudar lazos amistosos. Somos afines, y entre afines no caben más diferencias que las de orden secundario.

Entre los entrevistados del caso esta preocupación fue visible en muchos, inexistente, acaso, en varios. El ambiente se estimó inacorde, aunque, por lo vivido en común, el conjunto prevaleciera. Hay errores en presencia que exigen ser desvanecidos — tal fue la voz de un sector importante de las Juventudes. No hay yerro, según compañeros que pugnan por seguir adelante ciegamente, con riesgo de darse de cabezazos contra su muro de intransigencia, y dar el resbalón que la mayoría teme. Algunos piensan — es su derecho — que una inclinación divergente es la solución posible, en tanto otros, con obcecación o no tanta, estiman que la FIJL debe constar ante todo.

Aquilatado el problema, vemos que la disyuntiva se bifurca: unos hacia el salga como salga, y otros firmes en la posición ácrata que dio origen a las JJ. LL.

Si nos equivocamos; si el desconcierto se apodera de la batuta, no por ello los jóvenes libertarios carecerán de nexo. Con la FIJL una necesidad histórica fue establecida, luego acreditada. No queremos más que la lección que nos ha dado el tiempo se acredite lo máximo en sentido favorable. El porvenir libertario del pueblo y el sacrificio de nuestros compañeros caídos en el Interior, exigen este sentir y tal firmeza de conducta.

Gesto, si ha de haberlo; mas idea y corazón que no falten.

JUANITO GARCÍA J.

# ANTENA

### AYUNO PROTESTATARIO

LA FELGUERA (Oviedo). — Los empleados administrativos de la factoría en esta localidad de la Unión Siderúrgica Asturiana (Uninsa) permanecieron hoy 4 de mayo, de 13 a 15 de la tarde en sus puestos de trabajo, sin marchar a almorzar, en señal de protesta por el sistema de incentivos recientemente establecido por la empresa.

Los disconformes, en total unos 120, estiman injusta la discriminación que se ha hecho en la distribución de estos incentivos, que en algunos casos sólo suponen 60 pesetas mensuales.

### LA PAZ BANCARIA, SACUDIDA

MADRID. — Al concluir su jornada de trabajo los empleados de Banca de Madrid se dieron cita en la calle de Alcalá, donde radican varias entidades bancarias, y en número superior de 4.000 avanzaron en dirección a la glorieta de la Cibeles. Intentaron dar la vuelta a la plaza a los gritos de «Convenio, convenio» y al llegar a la altura del paseo de Recoletos fueron dispersados por la fuerza pública.

Dichos empleados se manifestaron como protesta por la ruptura y aplazamiento que viene sufriendo la negociación del convenio colectivo.

Por otra parte, la totalidad de la plantilla del Banco Hispano Americano, que se aproxima a 2.000 empleados, permanecieron cobijados bajo sus paraguas por espacio de un cuarto de hora ante la sede de dicho Banco en señal de disconformidad con la lentitud con que se llevan las conversaciones para la conclusión del convenio de la Banca privada.

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA. — Durante diez minutos — de 8 a 8,10 de la mañana — efectuaron un plante los empleados del Banco de Vizcaya, pararon en sus labores, o mejor dicho, las iniciaron esta mañana con diez minutos de retraso. Previamente, a las 7,55 se habían reunido todos frente a la oficina principal de la entidad, sita en la calle del General Primo de Rivera, del puerto de La Luz.

No se produjeron incidentes.

### ENCARCELADO POR NADA

BILBAO. — Ingresó en la prisión de Basauri, por orden del juez militar que instruye el sumario relativo a las actividades terroristas, el médico bilbaíno José María Arenaza, que había sido detenido dos días antes.

Parece que el doctor Arenaza fue requerido para que curara a Miguel Echevarría Iztueta, presunto asesino del taxista don Fermín Monasterio. El doctor Arenaza se negó a ello, pero tampoco dio cuenta a las autoridades de dicho contacto.

### INJUSTICIA (NO DEL TODO) RECTIFICADA

BARCELONA. — Treinta y ocho obreros de la CAMPSA fueron falsamente acusados de hurtos y encubrimiento de los tales por la gerencia «campsiana». Los hurtos supuestos debían ser de gasolina y los procesados eran chóferes y ayudantes. El tribunal los ha absuelto, pero los empleos los afectados los han perdido.

### LA CARLISTADA

PAMPLONA. — Cada año los carlistas celebran una victorcita que tuvieron sus bisabuelos en el Montejurra, de Estella, sobre un batallón liberal en mayo de 1873, sin mención — naturalmente — de la derrota definitiva que experimentaron en la Seu d'Urgell en 1874.

Este año la celebración se hizo bajo signo protestatario por la expulsión del pretendiente Javier Borbón Parma, según orden emanada del general Franco.

Pues el día 5 de mayo la carlistada (diez mil boinas) se dio cita en Estella para las 5 de la tarde. No había acto político (según convenio con el gobernador de Pamplona), pero se improvisó una manifestación con cornetas y tambores y cantar de «mari, maricaudillo», muy intencionado, seguido de improperios contra Franco y reniegos contra el Movimiento que, en verdad, dinásticamente los dejó parados, o apeados. Vitorearon a Javier y a Carlos Hugo hasta enronquecer, y no cesaron en sus protestas e insultos. Como es de suponer, por tratarse de cofrades no hubo intervención de la policía ni de la Guardia civil, cuyas fuerzas se encontraban acuarteladas, hasta que se produjo la provocación por parte de algunos carlistas. En aquel momento hicieron su aparición los guardias civiles, soltaron tres descargas al aire y despejaron algunas calles y plazas, hasta llegar a la de los Fueros, produciendo un gran torbellino de carreteras. Las gentes se refugiaron en cafés y bares, completamente llenos.

En Estella se practicaron varias detenciones de jóvenes, sorprendidos cuando pintaban los muros con frases subversivas o insultantes para la regencia franquista.

### LA PARODIA

MADRID. — Al periodista canario José L. Martínez Albertos fue castigado por el TOP con una multa de 50.000 pesetas por haber publicado en el diario «Las Provincias» un artículo titulado *Crisis de confianza*. Como quiera que el Tribunal Supremo ha dado por buena la multa, la crisis de confianza continúa.

También el TOP ha condenado, recientemente, a Pedro Berria Atagortua, cura de Amorebieta, por haber escrito conceptos antifranquistas a unos concejales, añadiendo en el texto que dichos ediles, más el alcalde, todos juntos no valen ni media misa. Dos dichos sin más importancia que Berrio pagará con un año de cárcel y 10.000 pesetas, si la providencia no acude en su socorro.

### LAS BASES, LA DEMOCRACIA Y EL FASCISMO

WASHIGTON. — Para vergüenza de la nación americana, el representante Robert Sikes, demócrata por Florida, dijo en un discurso ante la Cámara de Representantes norteamericana que «Estados Unidos necesita las bases de España».

«Las negociaciones están progresando entre los gobiernos norteamericano y español. Estas negociaciones no tratan de si los Estados Unidos necesitan que continúen las bases en ese país, sino sobre la compensación que se debe dar a España por el uso de las bases», añadió Sikes.

«Mientras estas negociaciones se llevan a cabo ha habido muchas críticas respecto al hecho de que los Estados Unidos deseen continuar con sus bases en España. Para mí estas críticas no tienen sentido. Ignoran principios importantes relativos a la defensa de los Estados Unidos y del mundo libre. *Ignoran que España es uno de los más fuertes bastiones en contra del comunismo en todo el mundo.*»

«Ignoran — siguió diciendo el citado congresista — el hecho de que España tiene un gobierno estable y que es uno de los pocos países que ha demostrado a los Estados Unidos que desea tener sus bases.»

### BOMBA FALANGISTA EN UN CONVENTO

SAN SEBASTIAN (OPE). — La sospecha tan extendida en el Pueblo Vasco de que no todas las manos que ponen bombas hoy en día en Euzkadi «son santas» ha tenido plena confirmación con un suceso que se ha producido en la villa industrial de Eibar, donde han sido sorprendidos dos jóvenes en acto de colocar una bomba en el convento de los Padres Carmelitas.

Ciertos ruidos que hicieron al penetrar en el convento los delató, y cuando algunos religiosos acudieron al lugar de donde procedían, se encontraron con dos jóvenes, uno de los cuales pudo huir. El otro, aprehendido por los Padres de dicha Orden, confesó pertenecer a la Guardia de Franco. Examinado el lugar inmediatamente, pudo verse que dichos jóvenes acababan de colocar una bomba dentro del convento.

### OPINION SAGAZ

MEJICO. — «Durante dos años, ocho meses y diez días, una Europa atemorizada y sin moral contempló un drama insólito: la guerra monstruosa del ejército español contra su propio pueblo, guerra que se prolongó hasta el 28 de marzo de 1939 — decía el semanario «Tiempo», de esta capital, en su edición del 31 de marzo —. En dicha fecha, 200.000 soldados del ejército franquista entraban en Madrid. Por primera vez en siglo y medio, el ejército español ganaba por fin una guerra... contra su propio pueblo y con la ayuda de 100.000 soldados italianos y 20.000 técnicos de la Legión Condor alemanes.»

Y 60.000 rifeños, añadimos nosotros.

### HAY EN LA CARCEL DE SAN SEBASTIAN MUJERES PRESAS POR «DELITOS POLITICOS»

SAN SEBASTIAN (OPE). — En la cárcel de Martutene, próxima a esta ciudad, hay 17 mujeres presas: cuatro por delitos comunes y trece por «delitos políticos. Dos o tres de éstas se hallan sometidas a proceso y las demás sufren prisión subsidiaria por no haber querido pagar las multas gubernativas que se les impusieron por haber asistido a actos de carácter político.

Hay también en la cárcel de Martutene unos doscientos presos varones, de los cuales una buena parte son políticos.

### DISTURBIOS EN LAS VILLAS

PARIS (OPE). — Su corresponsal en Madrid comunica a «Le Monde» (día 3) que «las manifestaciones ilegales del Primero de Mayo no han dado lugar a movimientos de masas considerables comparables con los de años anteriores. Pero numerosos «comandos» formados en su mayor parte por obreros jóvenes y estudiantes, llevaron a cabo los días 30 y primero de mayo acciones de una violencia hasta ahora desconocida. Dice que uno de los «comandos» tuvo en jaque a numerosas fuerzas de las que patrullaban por la capital, y añade: «En 36 horas se han practicado 200 detenciones. Los manifestantes han repartido en grandes cantidades hojas mientras daban gritos de «¡Abajo la dictadura!» y «¡Viva la Libertad!» y agitaban banderas rojas y republicanas. Han lanzado varios explosivos «Molotof» contra autobuses, han incendiado buzones y lanzado piedras contra los escaparates».

### 150 DETENIDOS

En Barcelona y sus alrededores han dado lugar manifestaciones parecidas a las de Madrid. Se han practicado en total, unas 150 detenciones.

### POR DELITO POLITICO

BARCELONA. — En Consejo de guerra celebrado en Barcelona se ha dictado sentencia a ocho años de cárcel contra: Jesús María Rodes, y otras de menor duración contra don Angel Luis Aragües, Angel González Valiente, Jorge Sánchez y Jesús Condra.

### LA GUERRITA

LAS PALMAS. — Dos automóviles conducidos por militares chocaron de frente con el empuje peculiar en los soldados del invencible Ejército español. En el brutal encontronazo perecieron instantáneamente ambos conductores: el capitán de Infantería José Martínez y el sargento de Aviación Joaquín Fernández. La esposa del primero salió del accidente gravemente herida.

### LIBRO «CIUDAD CAIDA»
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

# Máximas y reflexiones

— No hay derecho a hacer un pequeño mal para un gran bien.

— No hay otra cosa peor que es tener siempre razón con gentes que no la tienen nunca. Sin embargo, sabemos muy bien que toda la razón no habita en una sola cabeza. También ocurre a veces que la razón no está de un lado sino la sinrazón en todas partes.

— Una razón sola, según la ley de las mayorías, tiene siempre culpa ante la unión de todos los errores.

— De todas las supersticiones la más peligrosa es la de odiar a su semejante por sus opiniones.

— Menos dogmas, menos disputas. Sería el colmo de la locura el pretender conducir todos los hombres a pensar de una manera uniforme.

— El eterno geómetra nos ha permitido calcular, medir, dividir, componer, pero para los primeros principios de las cosas se puede creer que se los ha reservado.

— Vale más corregirse que contestar a un amigo con injurias.

— Es una execrable heregía el querer atraer por la fuerza, por los golpes, por los encarcelamientos, aquéllos que no se ha podido convencer por la razón.

— La exacción forzada de una religión es una prueba evidente que el espíritu que la conduce es un espíritu enemigo de la verdad.

— La violencia puede hacer hipócritas; no se persuada nunca cuando se hacen retumbar en todo lugar las amenazas.

— La experiencia nos enseña que la violencia es más capaz de irritar que de curar un mal que tiene su raíz en el pensamiento.

¿Por qué fatalidad, por qué inconsecuencia desmentiríamos nosotros en la práctica lo que defendemos todos los días?

— Cuando nuestras acciones desmienten nuestra moral, es que creemos que hay alguna ventaja para nosotros de hacer lo contrario de lo que enseñamos.

— Es menester que los hombres para merecer la tolerancia empiecen por no ser fanáticos.

— Tal pastor, tales ovejas.

— Los individuos esclavos del espíritu de partido, prodigan la alabanza o el vituperio, según los prejuicios que han adoptado.

— Todo lo que está contra la verosimilitud debe por lo menos inspirar dudas, pero lo imposible no debe ser jamás escrito.

Para todos los pueblos de hoy, el arte más grande es el de la guerra; como todos están bien armados, todos son, por turno, vencedores, derrotando así todos los principios de moral, justicia y libertad.

— Parece como si la naturaleza hubiese querido castigar a los hombres dándoles ideas y haciéndoles pensar a pesar suyo. En efecto ¿no se dice que los que no piensan son los más felices?

— No es menester juzgar con demasiada severidad a un escritor arrastrado por la fuerza de su asunto que le hace pasar los límites ordinarios. A veces es difícil evitarlo. Hay que dejar al lector el cuidado de observar por sí mismo las bellezas y los defectos.

— La fábula es la hermana mayor de la historia.

— Se puede erigir una estatua, más por amor al arte escultural que por el deseo de ilustrar la memoria de un personaje.

— Es difícil presentar nuevas ideas sobre un asunto que parece agotado.

— Es poco posible alcanzar la perfección. Las dificultades del arte y los límites del espíritu se manifiestan en todas partes.

— Cuando otros piensan de otro modo que yo, sólo puedo dejarlos en su opinión, pero siento que no me es posible sacrificarles la mía.

— ¿Se puede acaso admitir algo sobre lo cual no se tiene ninguna idea?

— Cualquier tortura que impongamos a nuestras ideas ¿encontraremos jamás una sola palabra abstracta que pueda significar substancia?

— Todas nuestras disputas, ¿acaso no provienen del abuso que hemos hecho de las palabras, y de la costumbre que tenemos de tomarlas como cosas?

— Entre tantas opiniones diversas, la falta más nociva es la intolerancia.

— Emblema: Figura, alegría, símbolo, etc.; resultado: borregos de Panurgo.

— Según varios filósofos, el más bello de todos los emblemas es el de Dios, que figuran con esta idea: «un círculo cuyo centro está en todo lugar y la circunferencia en ninguna parte.»

— En metafísica, en moral, los antiguos lo han dicho todo. Nos encontramos con ellos, o los repetimos. Todos los libros modernos no son más que repeticiones.

— De las costumbres. Pasad solamente de Gibraltar a Mequinez; la decencia, el decoro, ya no son los mismos; dos leguas de mar lo han cambiado todo.

— Vivimos en un mundo donde se miran, hasta los pensamientos, puramente, como un objeto de comercio.

**Juan Buscador**

# DISCURSO DE

Un saludo fraternal para todos los hombres de buena voluntad, sin distinción de matices ideológicos ni de raza, que a través de todos los tiempos cayeron luchando contra el despotismo y la tiranía. Y otro, no menos fraternal, para cuantos se hallan en las cárceles y presidios de los cinco continentes, por la misma razón. Y para la gesta que estamos conmemorando, símbolo señero de rebeldía y protesta, y para los pensadores ejecutados después, el mejor de nuestros pensamientos y el más bello de los laureles (creemos que ha cosechado algunos) a la Confederación Nacional del Trabajo de España en exilio, quebrantada, pero no extinguida.

Y ha de ser así, especialmente para aquellos anarquistas de una sola pieza, porque además de la antorcha luminosa que lucían en las sienes, dieron un ejemplo único, pues tuvieron la hombría de subir al cadalso sin pedir clemencia a sus verdugos. Y no la pidieron, por la sencilla razón de que corría por sus venas la sangre de una estirpe de recio abolengo, que tiene sus raíces en la primera injusticia. Para nosotros, todo aquel hombre que lucha por una idea elevada, que es condenado por ella y que aún al pie del sepulcro desdeña la piedad de sus jueces, es dos veces hombre. Dos veces hombre, pues, fue aquel sencillo obrero vidriero llamado Juan Peiró, a cuya grandeza ética ofrecemos, en este día, un saludo cariñoso. Y afirmamos además, que si fuese posible constituir un tribunal compuesto por hombres de conciencia pulcra, es seguro, segurísimo, que se pondrían de acuerdo en sentenciar que toda la España negra, con su «glorioso Movimiento» sin brillo ni gloria; con todas sus camisas viejas, remendadas y de dudosa limpieza, no sirven, ni para descalzar a ningún trabajador de la talla moral del compañero cuyo nombre acabamos de tener la honra de citar. Si le quitaron la vida por no querer traicionar sus ideales, no le quitaron el honor. Su honor y su hombría lo tienen, sin mácula, sus descendientes en línea recta por los vínculos de la sangre, es decir, sus hijos, y el anarcosindicalismo español.

Nuestro deseo, el de la C. N. T., sería poder dedicar la mayor parte de nuestra intervención a enaltecer la memoria de aquellos idealistas tan dignos como enterizos. Sin embargo, lo haremos con brevedad, pues nuestra misión exige que nos ocupemos de algunas cosas de hoy. De todas formas, seamos extensos o concisos, honra no les faltó nunca ni les faltará jamás, a quienes subieron al patíbulo sin doblar la cerviz por defender la libertad, que ya es algo, que es mucho.

La tragedia de Chicago, compañeros, no fue otra cosa que un crimen alevoso; grotesco en la forma y odioso en el fondo. Se ha demostrado mil veces, se demostró entonces y se demostró después, que la bomba arrojada en Haymarket no pudo ser lanzada por ninguno de los acusados porque se hallaban alejados del lugar de la explosión. Como tampoco se pudo demostrar que ni Granado ni Delgado cometieron el delito por el que se les suprimió en la España de las sombras y de la rabia. Fue tan sólo por el odio feroz que los potentados sienten contra la emancipación del trabajador que la república Norteamericana que tanto alardeaba de liberal y civilizada; que aquella república, madre de la de hoy, que tenía la pretensión de ser el espejo y el molde del progreso social del mundo, cercenó la existencia de aquellos escultores del anarquismo.

Los gobernantes de ese pueblo que diera tantos hombres ilustres y humanistas; los gobernantes descendientes de aquellos malos pastores que ahogaron en sangre aquellas conciencias universales, están demostrando hoy (hace un año hicimos idéntica afirmación) que son dignos de sus ancestros. ¿La prueba por si alguien lo ha olvidado? El crimen horrendo que están cometiendo contra ese desdichado pueblo asiático, por el sólo delito de no querer someterse al imperio del dólar, como se ha sometido Franco sin pizca de rubor, convirtiendo el solar hispano en una colonia yanqui. Porque, vamos a ver; hablando en palabras oro de ley o hablando en plata que es más clara: si la doctrina de Monroe establece que América tiene que ser tan solo para los americanos, ne vemos ninguna razón para que Asia no sea tan sólo para los asiáticos. Como tampoco vemos razón alguna, ni con gafas ni sin ellas, para que los cañones de los tanques rusos impidan que los húngaros y los checoeslovacos se den el sistema político que les dé la real gana.

Compañeros: los hombres que nos hallamos en esta tribuna, somos los representantes de Alianza Sindical Española. Clásica, romántica o moderna, la Alianza se creó para luchar contra la España del látigo y del fanatismo. Tiene por lema la defensa de todos los trabajadores y por divisa, acabar con ese régimen de usurpadores que holla la libertad del pueblo español desde hace más de tres decenios. Por ser esto así, añadiremos: todo cuanto se haga y se diga en París, en Toulouse, en Londres o en Andorra, es demagogia de la más barata, si no va seguida de una ejecutoria en el corazón de España. Digamos también unas palabras destinadas a quienes creen que nosotros solos tenemos la clave de la solución del problema español. Unidos todos los sectores que luchan por la libertad, se puede lograr mucho. Desunidos, atomizados, tenemos franquismo para treinta años más. Es necesario, pues, que mediten aquellos que, sistemáticamente, por razones que escapan a nuestro análisis, se pronuncian tesoneramente en contra de la Alianza.

Hay quien dice, con una frivolidad espantosa, que el sindicalismo clásico está depasado. Eso habrá que demostrarlo, pues una afirmación, si no se demuestra, no merece crédito alguno por frágil e inconcreta. Nosotros, la C. N. T., vamos a contestar públicamente ya que esa afirmación se hizo en otra reunión también pública. ¿Depasados? Bueno. Pero, ¿por qué clase de sindicalismo? Si es por ese que determina desde las cumbres, llamado vertical y que no se tiene de pie: con ministros, agentes delatores al servicio de Solís y con jurados mercenarios, el bagaje no es muy alentador ni saludable para los trabajadores. Y si se trata de ese otro, compuesto por sindicalistas profesionales, que no tiene en cuenta al hombre ni a la libertad; que no se llama vertical, pero que tanto monta, nosotros nos quedamos con nuestro sindicalismo, aunque no tengamos ni millones, ni edificios suntuosos ni piscinas, pues nos bañamos en las aguas limpidas de la dignidad y del decoro.

Hagamos algunas precisiones para hoy y para mañana: Al anarcosindicalismo no se le ha parado el reloj de la historia social, ni están enmohecidos sus engranages, ni mucho menos depasados. Quienes dicen que nuestros moldes resultan inservibles para la época de la contestación, les diremos que la C. N. T. tiene la garganta ronca de tanto contestar, y que eso son coplas de ciego sin métrica ni sonoridad. Que yerran del todo o bien — esto sería peor para quienes nos califican de estar fuera

# chispas

*La falta de franqueza favorece a Franco.*

⁂

*Fraternidad no es solo una palabra.*

⁂

*Sinceridad no es brutalidad.*

⁂

*Actos, más que actas.*

⁂

*Nuestra palabra no es exigente de notario.*

⁂

*El odio se desarma tirando la pistola del rencor.*

⁂

*La reconciliación por la conducta.*

⁂

*No es ingenioso que el mono se ría del oso.*

⁂

*Mirar de soslayo no afina intenciones.*

⁂

*Estrechón de manos, sin estrechez de criterios.*

⁂

*Darse en corazón, no en espectáculo.*

⁂

*Mesas redondas o angulares. Mudas y frías sin el calor humano.*

⁂

*Séase en verdad compañero, para no degenerar en camarada.*

*Ahí es nada.*

*CHISPERO*

# 1° DE MAYO (1)

de órbita — que obedecen a consignas de esas que se pagan con pesetas, con rublos o con dólares. Ellos tienen la palabra.

No. La C. N. T., vieja o joven, de ayer o de hoy, soñadora o realista, no tiene ni reuma en las vértebras, ni en el corazón ni en el cerebro. Sigue tan lozana y tan ágil en su esencia como cuando dio sus primeros pasos allá en sus albores. Lo afirmamos nosotros que conocemos sus veneros y su linaje. Y para demostrar que no somos hombres mordidos por el dogmatismo; si hay algún otro sindicalismo, flamante o añejo, que haya bebido en manantiales más puros y ostente títulos más nobles y eficaces, que nos lo demuestre. No con retóricas ampulosas o dialécticas sin lógica, no; sino con pruebas, que siempre son amores. Si nos lo demuestran, que trabajo tienen, nosotros les dejaremos el paso libre. Si no es así, si lo que se pretende es el desprestigio de nuestra sigla — federalismo y respeto infinito hacia el hombre — para sustituirlo por otro de viejo o de nuevo cuño que parte desde las cimas de las jefaturas, ahí va nuestra réplica: el sindicalismo revolucionario, impregnado de savia anarquista; el que se batió en los cuatro puntos cardinales de la Península ibérica antes; y más tarde, contra los mayores enemigos de la libertad, en las áridas estepas africanas y en las fértiles llanuras galas frente a las hordas hitlerianas; que se batirá seguramente mañana al lado de quienes estén más cerca de nuestros ideales (lo recuerda el Ebro, Guadalajara y Madrid) además de haber bebido en fuentes puras y cristalinas y de haber logrado, a fuerza de sangre y de desgarros, el blasón de la lealtad y de la auténtica nobleza por su ejecutoria en contra de la tiranía, está construido con metales acerados que forjó un herrero tenaz. Y siendo rigurosamente cierto que el acero se rompe pero no se dobla, quienes quieran retorcerlo para domarlo, tendrán que truncarlo. Y no se trunca cuando se quiere, sino cuando se puede.

⁂

Españoles: Vamos ahora a dedicar unos momentos, pocos, a los últimos acontecimientos de mayor relieve habidos en la España donde tantos toreros sobran y tantas escuelas faltan. ¿Orígenes de la ley de excepción, según nuestra opinión y la de algunos observadores de la política internacional? Pues sencillamente, el pánico que sienten los califas del régimen viendo que se les acerca la hora del juicio final. Por un lado, los fermentos protestatarios en mayor o menor escala de los obreros; por otro, las presiones estudiantiles apoyadas por los profesores de conciencia; y luego — esto significa por ahora la mayor preocupación del régimen — las actividades en la sombra de las tres corrientes monárquicas, astutas y poderosas, que buscan neutralizar al caudillo, para ceñirse en las sienes una corona sin prestigio que, al igual que el yugo y las flechas, sería de espinas para todo español que piensa hondo y mira alto.

¿El otro acontecimiento de relieve? Sin duda, el que ha establecido que en virtud de los treinta años transcurridos, quedan anuladas las responsabilidades derivadas de la guerra civil. Antes de contestar a esto, con dos precisiones elementales, diremos, por si alguien lo ignora, que los refugiados continúan bajo la amenaza de ser condenados por sus actividades desde el extranjero, orales o escritas. No había que esperar otra cosa. El falangismo no se ha distinguido nunca en cuanto a generosidad se refiere. En cambio, no hay quien le haya podido ganar jamás a rencoroso. En algo tenía que ser el primero.

Ahí van las dos precisiones: la primera, es que nosotros no hemos solicitado ni la caridad ni el perdón de quienes no queremos ni su agua ni su sal. Y la segunda, que los solos responsables y los únicos culpables de aquella tragedia que hizo derramar la sangre a torrentes, fueron aquellos que, después de prestar juramento de lealtad a la República en nombre de la hidalguía de la raza, arremetieron contra el pueblo y escribieron así, en las páginas de la historia del Universo, el mayor atraco social-político del siglo: Esto es así. Nadie que no tenga alma de tahur o el cerebro carcomido por el fanatismo puede negarlo.

Entonces, ¿por qué han de erigirse en jueces quienes merecen ser juzgados por alta traición y genocidio? ¿Por qué han de ser los amos del solar donde nacieran Cervantes y Machado, unos centenares de hombres — hombres con letras muy chicas — que no hicieron otra cosa de provecho en la vida, sino postrarse de hinojos ante el sepulcro del Cid? ¿Por qué ha de triunfar la espada del libro, las tinieblas de la luz, la holgazanería del trabajo y la fuerza bruta del civismo? ¡No! Los españoles vencidos pero nunca convencidos; los que fueron cercados y derrotados militarmente por las potencias del Eje en los umbrales del año treinta y nueve, abandonados por los unos y por los otros, no aceptan la limosna de un perdón que nada tiene de piadoso. Guárdense pues, sus indulgencias, y sus títulos de hermano aquellos que nunca supieron lo que es la fraternidad. A nosotros nos basta y sobra con nuestra conciencia para vivir o morir cuando nos llegue la hora, antes que someternos al yugo de un régimen escarnio del mundo y deshonra de Iberia.

⁂

Y ya, compañeros, vamos a contestar, siempre en nombre de la F. L. de París, a una cuestión, fresca aún, que nos plantearon unos hombres del exilio en recientes diálogos, celebrados en un Ateneo prestigioso y prestigiado de esta ciudad.

Se desea conocer cual es nuestra opinión sobre el futuro del sindicalismo español, y vamos a darla: nadie puede predecir, sin exponerse a error, lo que va a suceder en ese orden ni en otro con exactitud, si podemos regresar a España el día que desaparezcan quienes hoy la degradan. Sin embargo, podemos asegurar, que la pluralidad de centrales sindicales deberá ser respetada. Esa, al menos, es nuestra opinión. En cuanto al sindicalismo del mañana no vemos el *Neo* milagrero por parte alguna, pues la síntesis armoniosa se halla en el particular de los vascos, en el demócrata de la U. G. T. y en el libertario de la C. N. T.

No creemos haya más semilla en los graneros del sindicalismo terrenal si no es el de los tres grados de obediencia, coletudo o tonsurado. Nosotros, los libertarios, seguimos afirmando, con la fuerza y la tenacidad que concede la razón, que el federalismo, la emancipación completa de los trabajadores y la libertad total, forman nuestra trilogía. Ahí van otras precisiones, con la claridad del Sol, pues no somos amantes de eufemismos: si un día vuelve a España la C.N.T. extinguido el Francofalangismo; si hay que hacer frente a una situación excepcional por lo transitoria, no somos nosotros, el París confederal, quien ha de hacer afirmaciones en un todo, sino el congreso que en su día tendría lugar. Y en ese comicio, igual se estudiaría la conveniencia o no de hacer modificaciones en los procedimientos empleados hasta hoy, ya que el principio y el fin son inalterables. En cambio, si podemos hacer otra afirmación sin dejarla para después: la C. N. T., en período de transición o sin él; quebrantada o vigorosa, rica o pobre cuantitativamente hablando; se le despoje o no del derecho que tiene a defender sus ideales, nunca se hará cómplice de ningún atropello. Y otra aclaración, la última, en torno a los diálogos citados: Si en épocas ya pasadas en que la bandera tricolor era el emblema del régimen español, vióse la C. N. T. empujada por la fuerza hacia la senda que conduce a la violencia, búsquense sus orígenes — la historia está hecha — en la carencia de visión política de los gobernantes de entonces, quienes trataron con medidas drásticas y radicales a los obreros, y con guante de terciopelo a los mismos que más tarde asestarían a la república por la espalda, la puñalada picaresca. Craso error, pues sea cual sea el gobierno de un país (diremos una vez más que la C. N. T. es apolítica) si gobierna contra el pueblo escribe su impopularidad, y como consecuencia su marcha fúnebre a corto o a largo plazo. Pues el primer caballero de una nación, igual ayer como hoy y mañana también; lo mismo en la época de la contestación como en la época del conformismo, es el campesino o el minero que más callosas tiene las manos y más arrugado el rostro; y no un general como Sanjurjo o Mola, que nunca supieron qué color tiene la lealtad ni el honor.

Compañeros: He aquí nuestras últimas palabras: Afirmamos que todavía, pese a nuestras cicatrices, que no son pocas, nos queda aliento suficiente para decir que fuimos ayer, somos hoy, seremos mañana y siempre, empecinados enemigos del látigo que azota a la humanidad desde hace siglos, y que la esclavitud, se imponga en nombre de un dictador con bandera roja o roja y gualda, de un presidente, de un rey, de dios o del ateísmo, es un atropello infame contra los derechos del hombre; y a todo lo que contenga el germen de la injusticia, contestaremos siempre que no. La C.N.T. clásica piensa así

**José CASTILLO**

(1) Pronunciado por el compañero Castillo en el mitin de Alianza Sindical Española celebrado en 1° de Mayo último en París.

REFLEXIONES

# Preguntas y respuestas

En trabajo aparecido en LE COMBAT SYNDICALISTE me sugiere las siguientes reflexiones: Habla el trabajo de lo que se ha dado en llamar tener «buena prensa» para el anarquismo, en España y otros lugares del mundo, incluso en Africa.

Sin tener que decir nada del artículo en cuestión, que me parece bien, me creo en la obligación de poner mi granito de arena exponiendo mi punto de vista.

Para mí el anarquismo es un fenómeno natural que tiene su base en la misma vida social de los pueblos. No es el remedio milagroso, pero es la solución obligada frente a todas las injusticias e incluso contra las mismas que podría cometer un Estado que se diera en denominar anarquista y no practicara la justicia social.

Esto quiere decir que el anarquismo estará presente siempre que resten en pie la injusticia y la opresión. porque representa la eclosión de una fuerza natural que exalta la sensibilidad humana.

No es un problema de época ni de organización, ni tan siquiera de propaganda, de la cual no está nunca sobrante. Es un proceso de incubación que tiene su base en la injusticia.

Apartada la era de terror en España, que se sobrevino al terminar la guerra civil y la del mundo, por el abandono de las democracias. Terminado el efecto del espejismo liberatriz que produjo la victoria aliada sobre el nazifascismo alemán e italiano. Descubierto el verdadero cariz de las llamadas democracias populares (comunismo). Traicionados los pueblos por el verborreo del socialismo mundial, los hombres y los pueblos se encuentran frente a los mismos problemas que se han encontrado todas las generaciones pasadas en su lucha por la libertad y por el bienestar social. Sin otras fórmulas para resolver su problema que las soluciones intangibles que presenta el anarquismo a través de igualdad y fraternidad humanas.

En eso reside, según mi juicio, lo que hoy pretenden algunos se trata del resurgir del anarquismo. No hay tal resurgir, ni tal «buena prensa». Es la reacción natural ante el crecimiento cada vez mayor del potencial militar que conduce a los pueblos quieran que no, a su exterminio. Es la protesta contra la eterna división por las mentidas fronteras. Contra la destrucción sistemática de los alimentos tan necesarios para matar el hambre de centenares de millones de criaturas humanas que no comen.

Es el grito normal de la rebelión de la juventud contra un mundo concebido para la lucha contra el semejante. Contra la falsedad de los sistemas de enseñanza oficiales. Contra la represión policíaca. Contra todo lo inhumano e injusto.

Los pueblos fatigados, eternamente vendidos, tropiezan con la única solución factible. Las soluciones de fraternidad y de apoyo mutuo. Pero soluciones reales. No verborrea, como hoy encontramos por doquier en la boca y en la prensa de los tiranos. Los pueblos se vuelven hacia sí mismos y entonces encuentran que las soluciones están en ellos mismos. Y esas soluciones son anarquistas.

El capital lo sabe, porque el capital, aunque es una concepción malvada no es torpe. Lo prueba que él mismo reconoce sus faltas. Sólo pide tiempo para «resolverlas». Hipócritamente se lamenta, mientras se pertrecha militar y económicamente. El se rodea de falsa prensa. El promete cínicamente todas las reformas salvadoras. El se hace eco de todas las aspiraciones, y mientras tanto fomenta la división y la confusión de los trabajadores creando cada día nuevas teorías que adoptan la forma de soluciones mágicas, que mientras duran entretienen la imaginación de las gentes simples e impresionables.

Es por eso que cuando los anarquistas quieran formar una Internacional surgirán treinta interpretaciones que darán lugar a otras tantas Internacionales, que con las mejores «intenciones» impedirán la buena entente entre trabajadores. Y hasta el mismo grito de «Libertad» servirá a los tiranos y financieros para asestar puñaladas traperas a las fuerzas del trabajo.

Pero nada de esto tiene que ver con el anarquismo. El anarquismo da soluciones reales, sin las cuales los problemas sociales estarán siempre presentes. Y los gérmenes de la rebelión permanecerán intangibles. Por eso podemos ver que a los treinta años de dictadura brutal y sangrienta el anarquismo se encuentra en España en primera línea de combate, porque nadie sincera o insinceramente puede hablar de justicia social, sin tener que echar mano a las fórmulas concebidas por el anarquismo a través de sus luchas en todos los tiempos contra los imperialismos y contra las dictaduras más o menos encubiertas, aunque se llamen comunistas.

Concretando diremos que el anarquismo, para sobrevivir y vivir, no necesita la apología de sus teóricos. El anarquismo es parte integrante de la vida de los pueblos, y aparece con mayor pujanza, públicamente o en la clandestinidad, cuando mayor es la crueldad y la injusticia de los que gobiernan.

**HORIZONTES**

# Olvido subsanado

**MANUEL SIRVENT**

A la edad de 78 años, y después de larga y penosa enfermedad (parálisis) falleció en noviembre de 1968.

Conocí al compañero Sirvent por el año 15 o 16 en Barcelona. Pertenecíamos ambos a la Sociedad La Armonía, que los zapateros sostenían ya entonces; era conocido como militante activo no sólo en Barcelona sino también en la región Levantina, principalmente en Elda, provincia de Alicante, su pueblo natal, pues ya entonces aunque joven, propogaba las ideas no sólo en los sitios de trabajo, sino también en la tribuna.

Su labor en Barcelona fue continua y de hombre convencido y amante de las ideas. Representó a la organización en sus diferentes organismos, o sea local, regional y nacionalmente.

Fue perseguido y encarcelado varias veces y en los tiempos fatídicos de Anido y Arlegui fue deportado por carretera a un pueblo mísero de Extremadura.

Fue también un militante muy activo en los grupos anarquistas y tomó parte activa en la organización y fundación de la F.A.I. en el año 27.

Durante las jornadas del 19 de julio de 1936 formó en las barricadas hasta que en Barcelona se abatió al enemigo.

Al socializarse la industria del calzado formó parte del comité de empresa en calidad de secretario responsable.

Al pasar a Francia, junto con la avalancha de fugitivos, pasó, como todos a los campos de concentración. En Rennes (Bretaña) fue requisado junto con otros compañeros e internado en una isla, donde estuvo trabajando en la reparación de calzado para el ejército a la liberación. Pasó a radicar de nuevo en Rennes, donde junto con otros compañeros formaron la Local y también logró junto con el compañero Villarrupla y quizás algún otro, sacar el periódico semanal «Libertad», en el cual realizaron buena labor de proselitismo.

En el 45 representó dicha Local en el congreso de FF. LL. celebrado en el mes de mayo, en París, formando parte en alguna de las comisiones deliberativas. En París encontró a varios compañeros del sindicato de la Piel, de Barcelona, que le requirieron para que se trasladara a la capital, donde le sería más fácil trabajar en su oficio.

Yo, por mi parte, también animado por estos compañeros, vine a París en enero del 48 y aquí nos reunimos de nuevo, pues desde la guerra de España no nos habíamos visto. En los momentos de mi llegada a París encontré al compañero Sirvent algo retraído, pues atravesaba esta Local una de esas crisis que le han caracterizado, y me extrañó que él, tan activo siempre, no interviniera en las asambleas. Le requerí a tal efecto, y me contestó que debido al ambiente que aquí se respiraba había tomado la resolución de no intervenir porque le disgustaba aquella atmósfera. Ello no obstante, hacía acto de presencia en todas las reuniones.

Por el contrario, formaba parte de la específica, y ahí sí que desarrolló sus actividades y desempeñó varios cargos.

Me he creído en la obligación de ocuparme de Sirvent, dada nuestra añeja amistad y por ser compañeros en ideas, y más teniendo en cuenta las muchas amistades de viejos compañeros que seguramente no son conocedores de la buena calidad del compañero desaparecido, para que se informen de ello por esta necrológica.

Reciban sus hijo, hijas y nietos mi más sentido pésame, y me asocio al dolor que les aflige por tan irreparable pérdida.

*Aurelio HURTADO*

París, 16-4-69.

# Festival en Toulouse

La F. Local de Toulouse organiza un gran festival de carácter solidario en beneficio de los compañeros jóvenes presos franceses el día 18 de mayo en la sala del Cine Espoir a las 15 horas.

En dicho festival el grupo artístico «Terra Lliure» presentará varios números de canto y bailes regionales y la famosa zarzuela «La canción del olvido».

Visto el carácter solidario del festival, confiamos en que los compañeros de Toulouse, de todo el Núcleo, de los departamentos limítrofes y los españoles solidarios todos, asistirán el día 18 al Cine Espoir a las 15 horas, pues tenemos la seguridad de que el festival será del agrado de todos.

# COMUNICADOS

**JIRA EN PERPIGNAN**

Esta Federación Local invita a todos sus afiliados y simpatizantes a la jira que tendrá lugar el domingo día 25 de mayo en el pintoresco sitio de Vernet-les-Bains (P. O.). Salida a las 7 de la mañana de la plaza Arago. Para inscripciones autocar dirigirse todos los domingos por la tarde al compañero Carbó en el Café Continental.

Además se invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 1 de junio en el sitio y hora de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los compañeros en general dada la importancia de los asuntos a tratar.

**CONFERENCIA EN PERPIGNAN**

Organizada por la C. N. T. francesa, en la sala París el día 17 de mayo a las 20 h. 30, a cargo del compañero Progreso Marín, profesor de la Universidad de Toulouse, con el tema « L'exigence révolutionnaire ».

En conferencia debate.

Cordial invitación a todos los hombres amantes de la cultura y de la libertad.

**ADMINISTRACION DEL «C. S.»**

Para evitar inconvenientes de tipo oficial no enviar nada a nombre del que fue nuestro compañero Aguilar. No se podrán retirar los objetos a su nombre.

Los que hayan dado la dirección de Ste-Marthe, para correspondencia y giros que no sean orgánicos, mejor se la hagan dirigir a sus respectivos domicilios.

RUEGO

Para todo cambio de dirección, agradeceremos se nos dé la vieja residencia, para evitar el doble envío.

*El Administrador.*

F. LOCAL DE MARSELLA

Convoca todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 1 de junio de 1969 en nuestro local social. Ella dará comienzo a las 9,30 horas. Se encarece la máxima puntualidad y asistencia de todos.

COMISION DE RELACIONES DEL HERAULT, GARD Y LOZERE

Esta C. de R. pone en conocimiento de los compañeros adquiridores de números de la Tombola Pro-presos, realizada en la tarde del 1° de Mayo en Montpellier que, hasta la fecha, no han sido reclamados los premios Primero y Segundo, notificando que los números premiados son:

1° Aparato fotográfico, gana el número 1, serie D.

2° Juego de Arte, Collar y demás, gana el número 10, serie D.

Se ruega a los compañeros poseedores de los números agraciados que lo notifiquen a esta C. de R. dando nombre y dirección para los efectos de envío.

Dirigirse a: V. Cruz, 16, rue Sargent Bobillot, 34-Béziers.

**A NUESTROS PAQUETEROS Y SUSCRIPTORES**

Docenas de compañeros de toda Francia se quejan a esta Administración del «C. S.» por recibir el periódico con mucho retraso. No siendo nuestra la culpa, aconsejamos a los compañeros perjudicados por el mal funcionamiento de Correos, efectuar reclamación a la «Poste» de su pueblo o barrio. Exijan formulario de quejas, pudiendo asegurar en él que la expedición del «C. S.» es efectuada el martes de cada semana.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 26 de mayo, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Orden del día muy importante.

AMIGOS DE S. I. A., PARIS

Recuerda a todos los compañeros y amigos la necesidad de acudir a la reunión que tendrá lugar el día 18 de mayo a las diez de la mañana en nuestro local social.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a los compañeros y simpatizantes, a la reunión que se celebrará el domingo 18 de mayo a las nueve de la mañana, en el sitio acostumbrado.

Esperando la asistencia de todos, recordamos que las reuniones ordinarias, se celebran el tercer domingo de cada mes.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Anuncia reunión general para el 17 de mayo. Orden del día de sumo interés.

«LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Participamos que este folleto de utilidad propagandística cara a la emigración económica se va agotando.

Los compañeros que nos adeuden algo por papel de ese enviado, harán el favor de ponerse al corriente

**CARRARA**

**Dos discos « Congrès International de FF. AA. » :**

**Están en venta en LE COMBAT SYNDICALISTE al precio de 30,00 frs. Por tratarse de una existencia limitada es recomendable solicitarlos cuanto antes. Ambos van en un solo estuche y al precio indicado.**

**Pedirlos a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE.**

**«LA PENSEE POLITIQUE D'ALBERT CAMUS»**

«Editions des amis de Cenit» anuncia la aparición de «La Pensée politique d'Albert Camus», de Progreso Marín.

Precio: 3 frs. en esta Administración.

# Gran Jira inter-regional

Domingo 8 de junio en la *Colonia Germinal* (Montargis).

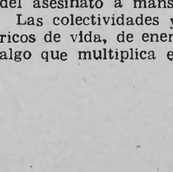
Organizada por las FF. LL. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Auffer-ville, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de París, deseosos de asistir, pueden retener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia) habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.

En números próximos se darán más detalles. El 8 de junio todos a la Colonia Germinal.



# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

por FABIAN MORO

*(Continuación)*

Y fue que desde San Sebastián a Cádiz, desde La Coruña a Barcelona, desde Santander y Victoria a Valencia y Alicante, desde Madrid a Málaga, desde Gijón a Zaragoza, en las ciudades como en los pueblos, villas y villorrios, puñados de jóvenes aquí nutridas agrupaciones allá, vivían y actuaban con entusiasmo de contagio por y para un pensamiento alto de lealtad, nobleza y generosidad. Algido período de fecundo florecimiento de consciencias, de juventud que tomaba la vida en serio cuando a vivir empezaba, que buscaba ser libre en toda su plenitud y concepción. Y creo poder aseguraros que la reacción cavernícola asolando a España, las fuerzas del mal dominando, hicieron más daño a la península ibérica y al mundo por cortar y arrasar lo que estaba en promesa firme de fruto óptimo y sano, que por lo que arrasó, asesinó y destruyó durante su avance apocalíptico en la guerra civil, con ser esto incalculable. A tientas y a conciencia supieron bien lo que hacían contra el progreso del espíritu contra la libertad, la justicia social y la conciencia.

Y fue que, con paso seguro, la extensión de simpatías, de proselitismo, de leal ejecutoria, determinaba que el pensamiento libertario entraba en la psicología social colectiva para conectar con el fondo antepasado, con los ingredientes psíquicos que formaron la conciencia colectiva del pueblo español. Por ello se extendía al todo global. La juventud libertaria era ariete y acicate, voluntad y ejemplo, conciencia y presencia de aquel momento sin par; fuerza impulsora de primer orden en pos de la superación social y económica como de la espiritual y personal. Momento estelar de la juventud que supo por intuición y aprendió de cerebro y de corazón cuál es su verdadera y más alta misión a cumplir en su ciclo cronológico. Desparramar el impulso vital por una causa vital para el vital avance de los hombres y su sociedad hacia un término de vital importancia. Vitalísimo definitivo en el pensar y en el actuar en la teoría y en la práctica fue el lema sin palabras de las Juventudes Libertarias en España. Y los ejemplos pueden desgajarse por centenas, de la historia, llena de sencillez, de aquel tiempo.

Desde aquellas primeras andanzas dominicales en las que por caminos vecinales o por carretera, yendo por cerros y oteros, a pie, un grupo de jóvenes libertarios llegaba a la aldea lejana aprovechando el jolgorio de la fiesta mayor y allí entablaban conversación con jóvenes campesinos al socaire del baile en las eras y uno de entre los forasteros les anunciaba la nueva libertaria en lenguaje llano, hasta la ostentosa rebeldía de las Juventudes de Haro, que, una semana después de haber sido sofocada la insurrección libertaria de Aragón y La Rioja iban cantando en alta voz ante los tricornios por las calles de la villa, su continuidad con canciones anarquistas; siempre el mismo tesón y el mismo espíritu para avanzar por el camino escogido, siempre la misma generosidad de alma y de obra, siempre entusiasmo y simpatía.

Mucho se puede contar de aquel período de sólo cinco años tan sólo y largo como un siglo por su intensidad de vida y de movimiento, de acontecimientos y de sentimientos. Se nos puede antojar una generación espontánea dentro de la era contemporánea al contemplar el valor y el carácter singular de la consciencia juvenil en él florecida. Y por lo tanto nada espontánea era esa generación, puesto que fue consciente. Contagio de nobleza y lealtad de alma, del alto pensar y de conciencia reflexiva, pensante y actuante, poniendo en práctica una moral y una filosofía universalista. A este universalismo práctico y practicado, de las Juventudes Libertarias en España, se añade su individualidad, que no es, lejos de ahí, individualismo racial de errónea interpretación. Individualidad del fondo psicológico ibérico que muchos pseudoanalizantes vienen a mal interpretarla como individualismo (y que Altamira pone al descubierto en sus estudios históricos hispánicos).

Esa individualidad marcada, al lado de la fuerte tendencia comunalista de su colectivismo y de su «sociabilidad» de «corazón en la mano», que son las constantes de los libertarios que de verdad lo son, fue la tónica, en consecuencia, de las Juventudes Libertarias y dones esenciales necesarios a la madurez de la hombría en sentido aceptable. Ello nos explica lo que hasta aquí vamos exponiendo: la singular contextura de aquel momento y de aquel movimiento juvenil que tuvo expansión y actuación con su floración de valores personales y constantes.

La envergadura, la importancia de las Juventudes Libertarias alcanzan proporciones mayúsculas en todos los sentidos a la víspera del huracán exterminador de julio del 36. Habían pasado cinco años. Cinco años tan sólo en los que la marejada libertaria, de la juventud en primer lugar, barría con su impulso irreversible los prejuicios, las injusticias, los falsos valores y la falsa cultura: la base de una sociedad inicua. Las olas en la pleamar avanzaban tenaces y la resaca iba limpiando la orilla de un nuevo mundo. Las olas al avanzar iban dejando huella a su paso, en todas las playas de la península, en el pentágono irregular geográfico y en sus 3.144 kilómetros de costa española; avanzaba la nueva libertaria a través de su meseta y de sus cordilleras tierras adentro, por caminos fluviales y por caminos de herradura, cuestas arriba páramos adelante. Nada más seguro que esta realidad que se veía con los ojos de la cara y con los del entendimiento.

En enero del 32, en diciembre del 33, en octubre del 34, siempre, aunque frenada, la revolución social en España avanzaba de sacudida en sacudida hacia su destino realizante, con sus artífices más notorios, los jóvenes libertarios. Ibanse demoliendo cada vez con mayor empuje los diques retrógrados. Con más consciencia, con preparación más eficiente. Y aquí estriba el fenómeno. Los días, los meses, los años de rebelión proletaria fueron siempre acompañados de madurez de cultura y del ardiente sentimiento íntimo, de conciencia en el motivo en sí y de la misión grabada con el fuego del corazón y del cerebro. Fue como una penetración en la psicología colectiva ibérica, puesta en movimiento, con la pasión del joven que adquiere la madurez temprana del campo mediterráneo, que se propagara, valga la expresión, por las tierras altas de Castilla y de Aragón, de las playas de Andalucía a los páramos manchegos, de la huerta valenciana a los montes de Soria, del Tibidabo a los Monegros, de las planas del Llobregat a las riberas del Ebro alto y medio y las del Duero. La ciudad y el campo iban saturándose de ambiente libertario, transformándolo en fuerza social, en concienzuda energía.

Quien vio y pulsó el entusiasmo de los mineros libertarios de La Felguera o de Figols las Minas, quien vio y pulsó el entusiasmo de los obreros de Logroño, de Zaragoza, de Barcelona o de La Coruña, quien vio y pulsó el entusiasmo libertario de los campesinos de Andalucía y de Aragón, de los huertanos de Gandía y los de Santo Domingo de la Calzada, de Haro, de Casalarreina, de Briones, Labastida y Cenicero en las tierras fértiles y rientes de La Rioja, no puede dudar; el sueño de una sociedad mejor y del hombre libre, dueño de su destino como tal, y como trabajador seguro de su trabajo que controla, como el empleo de su producto, el productor, estaba cerca. Aquellos fueron momentos de la Historia, que, en las tinieblas de la represión, una vez parados por la fuerza de las armas los ensayos de rasgar la noche para dar paso a la aurora, fueron incontinenti reemprendidos, pasos hacia el alba que les alumbraba dentro, ignorando, de intención, la tenebrosidad de palizas o de encarcelamientos, de la muerte en la demanda o del asesinato a mansalva.

Las colectividades y los hombres que obran pletóricos de vida, de energía cerebral, de entusiasmo por algo que multiplica esa energía, no se preguntan ni miden fuerzas. Obran a impulsos de la generosidad en su más firme acepción, obran con esa consciencia moral superior, con ese desbordamiento vital creador con el que hacen Historia los hombres y los pueblos.

Y así llegamos a octubre del 34. Obvio ocuparse de la Revolución de los mineros asturianos, cuando tanto ya se ha hablado y por sí sola clama, aclama y reclama. A la juventud de Asturias le tocó la vez de su presencia, el turno histórico y la magnificación de la gesta. Los socialistas se habían despertado. La alianza C.N.T.-U.G.T. movió brazos, corazones y cerebros, uniéndoles. De los comunistas mejor será no hablar. No es lugar ni propósito.

Y llegamos al 19 de julio. Las fuerzas retrógradas, reaccionarias hacía mucho tiempo que preparaban de manera subterránea el golpe que debía desquiciar el coloso social y consciente que avanzaba sin equívocos. El ambiente les asfixiaba, la luz hacía mal a los murciélagos, los deshauciaba de sus cavernas. Bien visto y sabido lo tenían. El movimiento libertario iba camino de conseguir la totalidad de la opinión en el mundo del trabajo. Las juventudes libertarias eran promesa formal de un futuro próximo para la llegada del Día. El ambiente nacional estaba electrificado. El levantamiento militar ya tenía fecha, fecha que fue aplazada. Todos lo sabían; todos menos los gobernantes republicanos guardadores del orden y de la legalidad republicana. Mientras, el pueblo organizado, el pueblo militantes, el pueblo que piensa, estaba en guardia y hacia la guardia. Y de entre ese pueblo, el libertario, y, entre éste, las Juventudes. ¿Quiénes vigilaban y esperaban con calma y serenidad el arranque de la sublevación clérigo-militar-fascista? Las Juventudes Libertarias. ¿Quién en Barcelona hacía una semana que no dormía esperando en las Ramblas cada noche el momento en el que las fieras saliesen de sus guaridas, los cuarteles?: el movimiento juvenil libertario.

Y así fue que en la madrugada del 19 de julio de 1936, al tiempo mismo que el alba despuntaba, el alba de un nuevo mundo social rasgó las tinieblas. Después entre el Día y la Noche hubo un equinoccio. El Día hizo mutis, y la Noche extendió su manto negro.

Y así fue que en la madrugada del 19 de julio de prolongándose, cuando el día aparecía.

⁂

*(Continuará.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## De puertas adentro

**ACABAMOS de presenciar un cambio de impresiones entre delegados de una cierta región confederal, y, a la verdad, hemos quedado bien impresionados del encuentro. Todos los escollos han sido evocados, todas las diferencias han sido tratadas. Ningún laudo hase establecido, ningún apasionamiento ha sobresalido. Cada cual quedó fijado en su posición respectiva, la mayoría no quiso pesar como tal ni la minoría redujo su derecho expositivo o determinativo. Con encono podía llegarse hasta la línea extrema, y ni unos ni otros lo han hecho. Muy importante. Argumentos han fluído a borbotones, y, aunque en mayor parte conocidos de tirios y troyanos, algunos hubo recién salidos de fragua que dieron a pensar a los reunidos. Las intransigencias — ¿quién lo duda? — hallaron sitio en la asamblea, pero asimismo las comprensiones, y el respeto a «los de enfrente», que no son enemigos, que son compañeros, y de los cuales puede que nos separen malentendidos. He aquí la palabra, he aquí el punto neurálgico del problema, ese problema que parece distanciar por pruritos personales, por infundios nacidos nadie sabe cómo, por naderías, por superficialismos..., en cuyo caso — auténtico — ¿quién condena a quién? ¿Quienes, ante el imperativo confederal - unitario, podrán estimarse gananciosos del encuentro? Respóndase cada cual a sí mismo.**

**Tenemos la impresión de que todo lo no confesado allí a voz pública, los delegados se lo dijeron, cada uno, íntimamente. En el corro afín el vocerío resbala, la especie se encrespa en yesca frotada. Ante el contraste opositor, los fuegos pueden quedar fatuos, igual que los criterios duros pierden piedra visto el interés de mantenernos unidos.**

**Si tras esta reunión se creyera que unos salieron desmerecidos, otros engallados, y otros más escépticos por la resultante, opinamos que nos engañaríamos conscientemente, deliberadamente. Toda acusación tuvo su réplica, todo equívoco su mote aclaratorio. Hubo, además, silencios elocuentes, e impulsos contenidos. Nadie confesó error, nadie, en fin, se cebó contra nadie. Mas no hubo un solo participante, creemos, que luego de cuatro sesiones caldeadas, agotadoras, no regresara a su casa preocupado, meditativo, comprensivo de cosas y hechos que dos días antes interpretaba a rajatabla, sañudamente.**

**Y es que la comprensión se abre vía, compañeros. Elucubrar de espaldas es derroche palabrero para decires impunes. Conversar cara a cara ya no es lo mismo, puesto que el contraste de pareceres queda establecido. Repetimos, que la confrontación del 4-5 mayista dejó la simiente de la buena voluntad enterrada en el surco.**

**De todos depende el que la siembra — no importa si efectuada a contrapunto — fructifique. Ello depende de la conducta inteligente que en adelante se observe, de la sencillez de trato de cada uno de nosotros; no de una pragmática reunionista en la que el empaque es capaz de malograr lo que la sonrisa sana consigue.**

## DISCOS

*La trilla.*
*Cincuenta trilladores en sala cerrada, con cien gavillas amontonadas.*
*Ya, ceremonia, actitud y esfuerzos cruzados.*
*Tal vez labor, tal vez torneo para labores.*
*Braceos enérgicos y derroche de energías.*
*Fuerte dinamismo y electricidad en los gestos.*
*Polvareda de palabras y propósitos contabilizados.*
*Apunta, secretario, y no yerres. Para que la era no te caiga encima.*
*La paja se amontona y la parva vuela y cae lenta, como nube de mariposillas muertas.*
*La buena voluntad, independiente del trasiego, la separa del grano que se tiende, indolente, sobre el blanco enlosado de las actas.*
*La trilla ha sido seca, dura, ruidosa y extensa.*
*Bajo un sol alimentado de pasiones tropicales.*
*Poca mies para tanto hércules en mangas de camisa.*
*Poca mies, pero que responda.*
*Para el pan candeal de las ideas, tan buenas — ellas — como el pan de los excelentes propósitos.*

*DISCOBOLO*

*Estudio*

## EL ABSOLUTISMO, NACE Y SE HACE DEL SERVILISMO

*Escucharé a mi razón, siempre que sea bien cierto que yo la escuche.* *Han RYNER.*

ANTE el umbral infranqueado aún del absolutismo; antes de que se hayan disuelto y borrado las huellas de todos los absolutismos vividos y padecidos, habría de estudiarse este fenómeno e inocularle un virus vivo al procedimiento, para exterminarlo de una vez antes que aparezca otra nueva forma de absolutismo.

Nació el absolutismo del ensueño del cristianismo, y ha sido en Europa donde esta voluntad o esperanza para la religión se transformó en apasionamiento y desembocó en endiosamiento, padre a su vez del despotismo intransigente.

Pedro Lain Entralgo, en su artículo «Consecratio Mundi», aparecido en la revista «Cuadernos» nº 77, dice: *Una doctrina gravemente errónea puede dar lugar a «iniciativas» valiosas para los hombres. Nada en el mundo es «mal absoluto» ni «error absoluto» cuando se le considera en su integridad, y no según deformaciones ocasionales y tácticas.*

Puede ser una doctrina errónea susceptible de iniciativas para enmendarla — ¿ cómo no ? — Pero estas iniciativas de enmienda han tropezado siempre con la fuerte oposición de esa otra que, tomando las directrices de un absolutismo implacable, como director de pueblos o conductor de masas, como una estructura sacrificial de esos pueblos o de esas masas que a ese absolutismo se abrazaron por grado o por fuerza, no pensaron ni respetaron a aquellos otros hombres que no la han aceptado por no creer o no obedecer a una doctrina. Y esto ha ocasionado trastornos insuperables en el desenvolvimiento de la sociedad y en el hombre en particular, puesto que el absolutismo funciona como instrumento, y medio no de voluntad, sino de poder, de fuerza y terror del hombre contra el hombre.

Se quiere contrapesar el despotismo oriental con el absolutismo occidental. No hay comparación posible y hay mucho apartamiento entre el uno y el otro. Uno y otro son productos de un ensueño cuando de aplicarse a creencias divinas se trata. Tales fueron en este sentido Lao-Tse y Confucio en China, Budá en Indias, Zoroastro en Persia y su equivalente Osiris en Egipto. Pero el absolutismo occidental, pasa de ensueño a una realidad tiránica cuando de fuerza y no de grado se impone, porque el hombre occidental no se ha identificado con entera claridad a esos personajes de ensueños o de realidades. Tal fue el primer caso que se dio en Europa con Felipe II, de España, que, creyéndose elegido por la providencia divina, quiso (o intentó) hacer el mundo a imagen de su cristianismo triste y sombrío como toda su obra que culmina en el Panteón de San Lorenzo del Escorial con el fanático anhelo de hacerlo el ombligo del mundo.

Ese culto absoluto a la unidad, ha sido el sueño de la realidad católica, y ha perseguido ese sueño, abarcar la unidad y reducir la vida entera, la personal, la social y la histórica, a un servilismo espantoso.

Surgió la idea en Ignacio de Loyola, que — pese a Maurice Barrès al decir que, «entre todos los místicos Loyola había demostrado el más alto genio», — no fue más que un pobre hidalgo cojo, fanático y déspota, — la encontró buena y hacedera Carlos V, y la quiso imponer desde el Escorial su hijo Felipe II. Todo esto como puede verse, es sueño imperial, sueño de imperio de la fe y de imperio terrestre, o imperio del hombre.

Pero, todo este sueño hijo directo del ensueño que para el hombre o para un solo hombre, (llámese Carlos, Felipe o Ignacio) es soñar en dios o en la emanación divina, tuvo sus repercusiones después en lo social y en lo político, en las estructuras y formas de convivencia implantadas por aquellos que, apoyados por una minoría de hombres serviles, se erigieron en dictadores absolutos y déspotas. Salta a la luz que, el absolutismo y despotismo político-social y dictatorial, ha sido producto de ese otro religioso, solo que la forma y aplicación, una vez puesta la tesis por el dictador y convertida en ley de Estado, es más directa para todos los hombres en ella incluidos, aún para aquellos que no la hayan aceptado.

¿Cómo puede haberse experimentado tal fenómeno? Primeramente por el *servilismo* de unos, y segundo, porque vemos al mismo tiempo a gente de buena fe considerar que sólo un mecanismo autoritario puede lograr energía y acción suficiente para realizar en un país cualquiera los cambios que demanda el desarrollo.

Existe en el hombre la voluntad de creer, (no cabe ninguna duda); pero el creer es un vehículo del querer, no así el hacerse creer queriendo o no, aunque el que se hace creer se haya servido del instrumento o de la máscara de cualquier filosofía.

El gobierno del hombre sobre el hombre es la dervidumbre, — había dicho Proudhon —, pero el gobierno del hombre dictador, endiosado y absoluto, es falacioso, criminal y loco, porque se basa siempre en los hombres de pasión desesperada, apoyados por el halago, el engreimiento y la ayuda de una minoría cándida y servil que le proporciona los medios de imposición, de fuerza y de terror con que se sirve al creerse maliciosa y perversa. ¿Cómo pudieron haberse encumbrado hasta el endiosamiento Hitler, Mussolini, Franco, Mao Tsé-Toung y Castro, sin ese servilismo que les apoyó?

No existe ninguna forma de pen-

**por J. SEVILLA**

samiento filosófico que apoye la existencia del absolutismo ni político ni religioso. Y aunque se diga por parte de algunos (que no han comprendido la filosofía de Nietzsche) que Hitler, se apoyó en ella, esto no pudo ser porque fue inasequible a su acefalia. No. Hitler se apoyó en la filosofía del «servilismo», en la furza de aquellos que le sirvieron y admiraron, y en la flaqueza de un pueblo que, como el alemán de entonces (y quizás de ahora si se le deja rienda suelta) es propenso a entusiasmos patrióticos, de poderío y de grandeza.

Afirma Fichte, (el filósofo alemán del ideal absoluto), que el «*yo pienso* precede a cada una de nuestras representaciones.» Esto puede darse en el contexto de una filosofía del *yo soy*, o del *yo quiero llegar a ser*.» Pero este *yo soy* o *quiero llegar a ser*, en proporciones premeditadas de querer llegar a dominarlo todo, poder, autoridad absoluta y manejar masas y pueblos a su antojo y capricho, esto, no puede hacerlo un hombre solo por muy *yo quiero llegar a ser* concebido en una sien calenturienta o filosóficamente, sino existieran cándidos preocupados en querer ser tiranizados, y el servilismo de otros que le apoyan y le miman, servidos por otra parte, por la moda intelectual que, una gran parte de ella se decanta por los regímenes autoritarios y de partido único. Como ejemplo, sólo citaremos tres de los muchos que podíamos anotar. El servilismo de Curzio Malaparte en Italia con Mussolini; de Louis-Ferdinand Céline en Francia con la ocupación alemana durante 1940-1945, y José María Pemán en España con Franco. ¿Es que estos intelectuales no se dan cuenta de que el incubamiento de este *yo* absoluto en una sola persona hace conducir por doquier (tanto al que quiso llegar a ser y lo fue, como a los que le sirvieron a que fuera), a conducirse con espíritu apasionado, distatorial y violento? Una mirada retrospectiva no muy lejana, y encontramos este fenómeno en Stalin, Hitler, Mussolini, Trujillo; y en nuestros días Mao, Fidel Castro, Franco, Nasser.

Los antropólogos y sociológos dicen que el poder se hace derivar del misterio y de la inventiva. A mi ver, la realidad es muy otra, porque si buscamos el punto profundo en donde germina, vemos que éste proviene del vientre del pueblo, del apoyo que le suministran y de los que se prestan a servirle. Bien que un sujeto en la antigüedad apetecía ser divinizado, si con talento y fe se la inventaba. Así hicieron Moisés, Confucio, Zoroastro, Buda, Numa... Después, muchos siglos después, esta inventiva pasó con el cristianismo al culto de lo absoluto de la unidad, una unidad obediente y sumisa que lo abarcara todo. Craso error del cristianismo de los Carlos, Felipes y de la Iglesia misma, porque este absoluto de unidad, iba directamente a la supresión de la gran cuestión que al hombre se le presentó desde el comienzo de la historia agudizándose cada día más en una cultura que se declara deliberada y apasionadamente humanista: el tiempo. El tiempo, que lo devora todo, que es a la vez el laberinto por donde los héroes, los dictadores, los déspotas y los absolutistas se extravían.

*(Pasa a la página 2)*

RECORDATORIO

## Así mueren nuestros hombres

*Hecho público en París el 4 de mayo de 1947, por la Federación Local CNT.*

Amador Franco y Antonio López fueron a España por imperativo de conciencia, por impulso ideal, para cumplir la misión que la Organización les había confiado.

Cumplieron como buenos. Su obra da y dará fruto.

En Irún, hará cosa de un año, hicieron frente ellos dos, durante toda una mañana, defendiéndose bravamente, a todos los sicarios que los acosaban. Agotado el último cartucho, fueron apresados.

Los martirios que se les ha inflingido, son inenarrables. Los soportaron con estoicismo, con entereza ejemplar, sin soltar palabra, admirando a sus propios verdugos.

La prensa franquista, ha silenciado el asesinato, no ha dado los nombres. Las cancillerías internacionales, tampoco se han enterado...

Llegado el enlace del Interior, nos dá las siguientes precisiones. Han muerto como hombres enteros que eran.

El sábado día 19 de abril, les comunicaron la pena de muerte.

El 20 les ofrecieron una bazofia extraordinaria, que despreciaron dignamente. Se les presentó el cura para confesarlos. Se negaron, haciendo afirmación de sus convicciones libres.

AMADOR FRANCO

ANTONIO LOPEZ

Un Teniente Coronel y la Policía armada, se niegan a fusilarlos. Por ello están sufriendo arresto. El lunes día 21 a las cuatro de la madrugada, fueron llevados a Pasajes, en un lugar donde desde hace tiempo no se fusila, en un lugar para perpetrar alevosamente el asesinato, sin que la opinión pública pudiera manifestarse.

Se les quiso vendar los ojos. No quisieron. Y, mirando de frente a sus asesinos, con desprecio a los tiranos que los hacían ejecutar, de pie, cayeron heroicamente gritando: «Viva la anarquía», «Viva la Confederación Nacional del Trabajo». Han caído como los mártires de Chicago el 1887.

Como los hombres del Movimiento Libertario Español que no reniegan de su ideal y que muestran con ejemplo de lo que son capaces.

La campaña internacional a su favor no ha conseguido salvarlos. Franco y sus esbirros retan al mundo y al Movimiento Libertario Español. La respuesta no se dará con palabras. La dará la acción cotidiana.

El dolor de la familia libertaria del mundo es intenso por la pérdida de estos compañeros y otros que caen diariamente. Este sacrificio no será estéril. Lucha a muerte contra Franco y Falange, contra el fascismo internacional, sin claudicación alguna, sin renuncia alguna a la realización de nuestro ideal.

El M.L.E.-C.N.T. en Francia, sin palabras, demostrará la contundencia de su acción.

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### DECIR LA VERDAD

AIRES de revuelta agitan el ambiente social de la Irlanda. Como en todos aquellos países de arraigados principios tradicionalistas, las pugnas toman un cariz apasionado, y no pocos de quienes se baten por las ideas más sanas y plausibles llevan entreverados conceptos imprecisos, e incluso de índole retardataria.

Se habla, en comentarios de prensa, de la joven que, en representación de los escasos de fortuna de su tierra de origen, ha sido impulsada a tomar un puesto en el Parlamento británico. Al parecer esa Bernardette Devlin, a la que llaman la «Juana de Arco celta», tiene una pasmosa facilidad de palabra. Y con impulso vehemente, en sesión parlamentaria, puso el dedo en la llaga al señalar las calamidades sociales de que es víctima la clase menesterosa irlandesa. Después de trazar un cuadro descriptivo de la situación de los «humildes, los humillados, los oprimidos» destacando la tremenda «miseria humana» imperante, aludió a la tradicional brutalidad policíaca. El proceder de unos tipos que gritan como indios salvajes, a fin de acentuar el terror sobre aquellos que tratan de aporrear bestialmente, en la calle, e incluso en los propios domicilios de las víctimas.

Decir la verdad; señalar las arbitrariedades que emanan de la plutocracia, luchar contra ello es tarea relevante. Pero no es en el Parlamento el lugar más apropiado. No es dejándose llevar por las vías de la política, por radical que pretenda ser, como ha de poder desarrollarse obra contundente. La experiencia de las conocidas actividades centradas en la política enseña que el Parlamento limita, restringe, anula a poco de haber entrado en su sistema, incluso los anhelos condicionados de buena intención.

Es al margen de la política donde puede hallarse camino para desarrollar actividades eficaces. Bernardette comprenderá, o de ello se percatarán quienes con buena intención la impulsaron a la política, que no es por ahí que se pueden hacer progresos eficaces en el sentido social. Es lo que saben muy bien los anarquistas irlandeses, que han *brotado ahora* en el país. Los primeros y los únicos que fuera de la política y sus añagazas, se disponen a combatir en pro de la libertad del país.

### EL ANARQUISTA EN LA SOCIEDAD DE CONSUMACION

Aducía un escritor, de cuyo nombre no quiero acordarme, que después de Platón nada, o casi nada, han dicho de nuevo los filósofos que han ido sucediendo. Discutible o no, el caso es que de vez en cuando aparecen nombres en torno a los cuales, por sus apreciaciones, se levanta barullo de discusión. Suena ahora por doquier el nombre de Marcuse. En sus obras: «Eros y Civilización» y en «El Hombre Unidimensional», ha planteado el mecanismo psicológico que induce al individuo, en las sociedades industriales desarrolladas, a ser parte integrante del sistema funcional del capitalismo, absorbido por la denominada «sociedad de consumación». Algo de ello, antes que Marcuse, dijo Raymond Aron en una de sus obras, creo que en «La lucha de clases». Hablaba incluso de «la muerte de las ideologías», englutidos los antiguos sentimientos protestatarios por la consecución de un acrecentado bienestar económico.

Si nos referimos a la denominada «masa inconsciente», a la inmensa variedad de aquellos a los que Ingenieros adjetivaba de «hombres mediocres», en efecto, las apreciaciones de Aron y Marcuse se justifican. Pero ya en lo relativo al que es idealista, y concretamente al *idealista anarquista*, no es igual. Para aquel que *siente*, que lleva el ideal en la entraña de su yo, no cuentan las características que pueda ofrecer la estructura social. No es la posibilidad económica, más o menos floreciente, lo que puede hacer variar su sentir.

No ha hecho falta llegar a la «sociedad de consumación» para que algunos que de anarquistas blasonan, tan pronto se les presentó una *situación brillante* dieron de lado el anarquismo y se aburguesaron hasta la médula. Y ello desde el que pudo adquirir una tienda, tener una colocación con rumbo jerárquico, poseer una industria, vivir de la renta de las propiedades, etc. Y entre tales tránsfugas los ha habido desde el considerado como «militante anónimo» hasta el que ha andado por ahí dando mitines y conferencias, colaborando en nuestra prensa, e incluso dirigiendo alguna de nuestras publicaciones. Podría dar nombres, pero el lector avisado sabe bien que es cierto lo expresado, y con seguridad que conocerá más de uno de tales elementos.

Y es que el ser anarquista no es tan fácil como a simple vista puede parecer. No es una cuestión de cultura, de más o menos inteligencia o preparación intelectual. Es cosa de sensibilidad, de sentimientos. Armand, que no pocas veces daba en el clavo, aducía que el anarquista es como si formara parte de una *fauna particular*, que se diferencia de los demás. No es cosa de ostentar un carnet, de ser el responsable de un sello en cauchú, que acredite al grupo tal o cual; no estriba en el hecho de que se hable con más o menos elocuencia en una reunión o asamblea, en un acto público. Se es idealista en tanto que se *sienten las ideas*. Pero, — ¡y ahí está el quid de la cuestión! — para demostrar que se *sienten* hay que tener el valor de *rehusar* cuando hace falta aquello que no cuadra con las ideas. Rehusar el *hacerse una situación*. ¡Ahí está lo fundamental!

Compañeros han habido y hay que podían *situarse* y no lo han hecho. Dieron con la piedra de toque de la oportunidad: oportunidad de hacer fortuna, de asegurarse una situación material privilegiada, y no lo hicieron. Consideraron que ello les apartaría del ideal y rehusaron. Y como siempre conviene señalar casos concretos, es bueno tomarlos de entre los más conocidos; de aquellos cuyas características biográficas han sido ensalzadas por su valor aleccionador. Hombres que por el ideal *rehusaron situarse* están los rusos Bakunin y Kropotkin, los alemanes Landauer y Mühsam, los austriacos Nettlau y Ramus, los italianos Cafiero, Malatesta y Fabbri, los españoles Prat y Tarrida del Mármol, el holandés Domela, los franceses Luisa Michel y Faure. Y así podríamos ir citando, de entre los más conocidos. Luego está la enorme cantidad de los excelentes compañeros anónimos. Unos y otros han tenido el *digno valor de rehusar*. ¡Es así como se puede ser anarquista sin trampa ni cartón!

Estamos en una sociedad, en un sistema de civilización donde para vivir se necesita dinero. ¡Ah, pero una cosa es usar del dinero y otra es tener ambición de dinero! ¿Por qué se habla del «egoísmo desenfrenado de la burguesía»? Por el motivo de que el noventa y nueve por ciento de los capitalistas no se conforman con tener, en tanto que capital, lo que les ha de permitir vivir holgadamente todo el curso de su existencia. ¡Quieren más y más, y nunca tienen bastante! ¡Es la ambición materialista que les domina! Como el Shylock de la inmortal obra de Shakespeare «El Mercader de Venecia», viven con la preocupación constante de los beneficios. Y el pensar en los beneficios materiales les aleja de los sentimientos morales.

Ahora y antes de hablarse de la «sociedad de consumación», han habido y hay, en lo que a nuestras ideas se refiere, los que *dijeron ser*; los que *manifestaron sentir*. En realidad no eran nada. ¡Idealistas de chicha y nabo que tan pronto pudieron comprarse una tienda, tener una plaza respetable; en suma: ganar y acumular dinero, se acabó el idealismo! Eso sí, como aquellas prostitutas que llaman putas a las demás, para que las demás no se lo digan, los elementos en cuestión, *ellos que por el dinero dejaron las ideas*, critican a organizaciones donde hay, donde están, quienes poseen lo que ellos no han demostrado tener: vergüenza y dignidad.

### BERTRAND RUSELL EN LA BRECHA DE LA DIGNIDAD HUMANA

Cuando un hombre, a sus noventa y siete años, escribe, comenta, emite juicios punzantes como dardos contra los prejuicios sociales, es que vale, es que se hace digno de la mayor estima. Se halla desde hace poco en las librerías el primer tomo de sus «Memorias». La vida de un casi centenario que con sencillez, sin ínfulas de suficiencia, ha demostrado ser sabio entre los sabios; pero ha sido algo más que la mayoría de los que pasan por sabios: valiente, desenfadado para enfrentarse a todo lo que ha considerado injusto. Noble, leal, para expresar y confiar sus opiniones incluso a los anarquistas.

Mucho es lo que tiene escrito Bertrand Rusell. Hace ya tiempo, en otra crónica tuve ocasión de mencionar algunos de sus libros más asequibles al lector no preparado para lecturas centradas en el mundo de las matemáticas. Amigo de la justicia y de la libertad, en sus obras queda confirmado el valor de sus apreciaciones, coincidentes con las nuestras.

## UMBRAL

Sumario del número 87:

Abel Salvat : **VOCES AMIGAS.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Miguel Giménez : **CUMBRE DEL MERCEDARIO Y SIERRA DE CALAFATE.**

Vladimir Muñoz : **GEORGE WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**

Luis Capdevila : **UN REY, UN GENERAL y UNA TRAGEDIA.**

Manuel J. Reis : **LA FABRICA.**

Juan Ferrer : **MUSA IBERICA. ALBENIZ Y GRANADOS.**

Volga Marcos : **PAGINAS DEL EXODO.**

Eusebio C. Carbó : **LUISA MICHEL Y LA «COMMUNE» DE PARIS.**

Varios : **HERBERT READ EN EL RECUERDO.**

Cassià Just : **DECLARACIONES.**

Luis de Zulueta : **EL ANARQUISMO ESPAÑOL VISTO POR AMERICO CASTRO.**

P. C. : **MARIANO JOSE DE LARRA.**

Fabián Moro : **ISAAC PUENTE EN UN ESCUETO RECORDAR.**

Noticiario. Avisos, Libros, Conceptos, Pensamientos, grabados, etc. 1,50 frs.

Se admiten suscripciones para el número extraoridnario de 100 páginas (abril de 1970). Precio del número: 4 00 frs. Los suscriptores de todo el año lo recibirán como un número normal de tantos.

LIBRO NUEVO

## MIS MEMORIAS

Libro original del compañero Pedro Vallina, en el que relata las incidencias, luchas y aventuras de su larga vida, y sus contactos con la mayor parte de los maestros internacionales del anarquismo.

Es, el libro MIS MEMORIAS, complemento del opúsculo, también debido a su pluma, MEMORIAS DE UN REVOLUCIONARIO, editado por «Solí».

MIS MEMORIAS contienen cerca de 400 páginas, muchos grabados y cuesta 20,00 frs. El beneficio de la venta está destinado a los compañeros ancianos.

## Columna del emigrado

PAISANOS, no soy nuevo en las reuniones cenetistas, pero ya descarrio en algo de lo que abulta en vaciedad de conducta. Yo en realidad soy un poca cosa, pero en mí experimento un renacer que me transforma, poco a poco. Uno ha subido como ente y se le hace difícil formarse, rápido, una conciencia. Infancias como la mía han sido trabajadas por el cura, doña Miseria, y el temor de los padres. «No vayas a resultar como tu tío. Sembró en los aires y recolectó un rayo.» Siempre el miedo al guindilla, el pavor a la muerte. Y morir es lo que nos aguarda, y gozar la vida es lo que nos toca.

Siendo en este punto que aparecen las contradicciones. Existir, ¿en qué consiste? ¿En darse a la bebida, a la comida, al jolgorio, al exceso, hasta el momento del parón de todo por obligaciones familiares contraídas?

Luego no es vivir, sometido siempre a estrecheces y a públicas y privadas sujeciones. En España, por ejemplo, no nos ocurre nada en tanto se és eso: un nada. Si, por contra, te despabilas en criterio, si osas forjarte una opinión, puedes considerarte perdido. No opinar, pues, es cobarde e incómodo, y hacerlo es de hombre que atrae, involuntariamente, el peligro, cosa que poco gusta. Existir en esas condiciones, es complicado.

Estando en el soto, noticias llegan, sin embargo. Vecinos de aquí o de allá informan del extranjero que la vida es dura, pero menos que en la patria. Se gana mejor que en el lugar de nacencia, y con fuertes pagos incluso, un dinerillo puede ahorrarse. Incluso el ambiente es menos enrarecido, siéndose extranjero se percibe un bienestar invisible, una descoacción del ambiente, que debe ser lo que los republicanos, o ustedes, llaman libertad, cosa que no se palpa, pero que alicienta.

Yo me convencí de la conseja y di, a mi vez, el gran salto, y si en la tierra no di con ese ejemplo de hombre llamado idealista (otra ilusión, como la libertad misma), en trabajos y otros contactos he observado conductas estrictas que me han descubierto el espécimen del hombre pensante y generoso que Franco ha extinguido en España y que en ésta ya perece una quimera, lo cual da asomo a una pregunta: ¿Por qué la existencia de estos hombres? ¿Por qué un millón — tal vez escaso — de ellos, prefirieron morir antes que aguantar un régimen de religión, chulos y chanchulleros como el que yo, resignadamente, he soportado?

He aquí la curiosidad con qué me asomo a vuestros actos; he aquí la razón por la que observo y estudio, con mis pocas luces, el comportamiento de ustedes que en los burgos míos consideran fuera de la realidad y del tiempo, puesto que el Don Quijote del que tanto se habla y monumenta, no significa más que pura novelería. Mas, novela no la hay en la forma de ser de ustedes. A su manera son positivistas y disfrutan de la existencia de otra manera que yo encuentro sorprendente. Pero entrar en ella cuesta, para un palurdo como el que firma:

BENITEZ

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge.. »
Michel Bakounine.

22 MAI 1969
NUMERO 557
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Qu'est-ce que l'« ordre public »

L'attaque, par un commando d' « Occident » du Lycée Louis-le-Grand, au cours de laquelle un camarade du CAL a été sérieusement blessé par un engin explosif, a permis aux bourgeois de rappeler qu'ils s'opposaient à toutes violences « d'où qu'elles viennent ».

On voudrait nous faire croire à une sorte de neutralisme pacifique de la part de ces hypocrites. On voudrait nous faire croire qu'il existe un « ordre démocratique » dans lequel chacun pourrait s'exprimer et qui offrirait la possibilité à toutes les tendances de faire valoir leurs points de vue par le jeu des règles normales du parlementarisme bourgeois. On voudrait enfin nous faire croire que l'Etat et son appareil bureaucratique et policier est le garant et le protecteur de cet « ordre démocratique » agissant pour le bien de tous et sans parti-pris.

Première remarque : les démocrates de l'UDR et d'ailleurs sont en contradiction avec leurs propres conceptions puisqu'ils ne conçoivent pas le chef de l'Etat et l'Etat lui-même comme un « arbitre » suprême, au dessus des luttes de classes, mais comme un dirigeant orientant la vie politique, économique et sociale du pays. L'Etat ne peut d'ailleurs en aucun cas être l'arbitre des conflits sociaux (rôle qu'il est par exemple censé jouer dans les conflits sociaux opposant syndicats et patrons) parce qu'il est l'émanation de la classe dominante et qu'il ne saurait entrer en contradiction avec l'intérêt des privilégiés sans être remanié par la classe dominante. L'Etat, c'est l'Etat bourgeois et capitaliste et, en ce sens, il est partie prenante dans les antagonismes sociaux.

L'Etat est donc amené à mettre la force armée, l'influence, les capitaux dont il dispose au service des catégories sociales privilégiées contre les exploités et non pas pour assurer le maintien d'un « ordre public » qui n'est qu'une fiction. L'ordre que défend l'Etat, c'est l'ordre bourgeois et capitaliste. Il n'est plus dès lors cet arbitre idéal qu'on veut nous faire croire mais un simple instrument d'oppression aux mains de la bourgeoisie.

L'Etat est « engagé » dans les luttes sociales et politiques et la « force publique » (flics, CRS, gardes-mobiles, etc...) qui est entretenue financièrement par l'ensemble des citoyens, il la met au service de certaines catégories sociales pour défendre l'ordre établi par les exploiteurs.

Pendant la campagne pour le référendum, l'Etat gaulliste a donné quelques exemples pratiques de cet « engagement » : A Marseille où un colleur d'affiches de gauche a été roué de coups et délesté de son portefeuille par des membres de l'UDR. (Or, à cette époque, l'Etat c'était l'UDR), où la Cité Universitaire a été attaquée par un commando armé de poignards et de revolvers, où un membre du Comité d'Action Civique gaulliste s'est tué (bien fait pour lui !) en voulant dégainer son revolver ; A Drancy où un colleur d'affiches du PC a été sérieusement blessé à coups de couteau par un commando parmi lequel figurait un ex-candidat UDR aux législatives. A Rambouillet où une quinzaine de coups de feu ont été tirés, etc...

Or que déclarent à propos de ces faits les détenteurs du pouvoir, les participants de l'Etat ? Le conseiller général de Villemomble, député-maire U. D. R. disait, à propos de la tentative d'assassinat de Drancy : « C'est la règle du jeu ». Alors, qu'on ne vienne pas maintenant faire de la morale et déclarer l'Etat défenseur des citoyens « contre tous les extrémistes ». L'Etat, le gouvernement capitaliste ne reprochent sans doute qu'une chose au commando d'« Occident » : celle de n'avoir pas été assez discret et de s'être fait prendre.

Combien de fois les « forces de l'ordre public » ont-elles fermé les yeux sur les agissements d'extrême-droite ? Combien de fois ont-elles prêté main-forte aux « services d'ordre » de l'U.D.R. contre les « gauchistes » ou présumés tels. Là encore, de nombreux exemples pourraient être trouvés dans la campagne pour le référendum, notamment à Rennes. Faut-il aussi rappeler les brutalités policières de mai 1968 ?

C'est vrai, l'Etat hésite sans doute à employer la force armée pour défendre les intérêts des capitalistes pour la bonne raison que cela ne lui fait pas une très bonne publicité. Mais ne dispose-t-il pas de bien d'autres moyens de coercition, plus discrets, parmi lesquels les bourrages de crâne par la presse, la radio, la télévision sont les plus importants et les plus pernicieux.

Aussi, qu'on nous comprenne bien : lorsque nous préconisons l'organisation de l'auto-défense des lycéens, des étudiants, des travailleurs, ce n'est pas seulement contre les commandos d'extrême - droite, c'est aussi et surtout contre l'Etat lui-même, contre son appareil policier et répressif mis au service de la bourgeoisie. Dans la guerre sociale qui s'annonce, les commandos d'extrême-droite ne sont que des partisans plus ou moins bien contrôlés : l'ennemi principal, c'est l'Etat bourgeois lui-même, ses institutions et son appareil répressif. Les CRS à Flins l'ont suffisamment démontré : « maintenir l'ordre public » c'est laisser aux travailleurs le droit d'être exploités et de se taire, c'est, si besoin est, violer la loi bourgeoise elle-même pour sauvegarder les intérêts bourgeois.

Ces mêmes fascistes d'Occident que l'Etat bourgeois condamne verbalement aujourd'hui au nom de l'« ordre public », ce sont ceux-là même qu'il a à plusieurs reprises rétribué pour servir de « commandos de choc » lorsqu'il voulait briser les grèves, lors de la campagne électorale pour les législatives, lorsqu'il a décidé de recruter des « apparitеurs musclés ».

Contre les mercenaires de l'Etat lui-même organisons matériellement notre auto-défense.

**SEVY**

## Napoléon, lui-même...

Cela paraîtra peut-être bizarre, mais ce qui s'est passé hier, dimanche 27 avril, me fait penser à Napoléon.

Napoléon le Grand, bien sûr, ainsi que ses laudateurs (et cette année il y en a !) le désignent pour le bien distinguer de l'autre, le Petit, si cher à Victor Hugo. Notons en passant que la similitude du comportement de Badinguet et de celui de notre général-président est devenue un bien commun. Et gageons que de nouveaux « Châtiments » seraient déjà à l'impression si Victor Hugo était encore de ce monde.

Toujours en passant, notons encore qu'il est assez difficile d'expliquer l'espèce d'admiration que l'auteur de l' « Année terrible » semble avoir vouée à ce massacreur de génie qu'était le Corse aux cheveux plats.

Pourtant, ce génie tant vanté, admiré et même adoré, tant haï aussi, disons-le, ce génie n'a pas empêché notre grand homme d'Etat et de guerre réunis de faire des conneries. Des conneries à sa mesure, c'est-à-dire monumentales, et pas toujours glorieuses, l'ambition et l'orgueil ne faisant pas toujours bon ménage avec l'intelligence.

Faut-il rappeler l'assassinat du duc d'Enghien, l'expédition de Russie, le retour de l'île d'Elbe ?

Mais tout cela c'est le passé. Pour le présent, il y a de Gaulle, homme grand et, pour certains, grand homme et presque Dieu, qui vient d'être déboulonné de dessus son piédestal, à cause d'une connerie aussi monumentale, dont tout un chacun se demande quelle en est la raison.

Paternaliste - dictateur, disposant d'un pouvoir pratiquement illimité, décidant et tranchant de tout selon son bon plaisir, qu'avait-il besoin de ce « Référendome », ainsi que se plaît à écrire le «Canard Enchaîné » ?

Avec un semblant de débat à l'Assemblée, et sans que personne puisse s'y opposer, il eut, sans douleur ni difficulté aucune, réussit à refaire la France monarchique dont il avait, semble-t-il, rêvé.

Mais il y a parfois loin du rêve à la réalité, et le peuple français, peu sensible à ses appels à la mendicité des OUIS, vient de le lui faire sentir.

Quand je dis le peuple, ce n'est, en réalité, qu'une partie de ce peuple, tant est minime la marge qui existe entre le nombre des partisans du OUI et celui des partisans du NON. Surtout si l'on considère que De Gaulle, mis à part les gaullistes inconditionnels, avait pleinement réussi à mécontenter tout le monde.

La preuve en est le rassemblement assez hétéroclite des groupes divers (et même totalement opposés) qui ont réuni leur hargne et leur grogne pour finalement déposer dans l'urne le même bulletin négatif.

On y voit, en effet, que les hommes se disant « progressistes » ont fraternisé allègrement, en cette occasion, avec les pires réactionnaires. Lesquels, en bonne logique, auraient dû, faisant taire leurs mesquines rancœurs, voter OUI à De Gaulle (1).

Quoi qu'il en soit, ce dernier doit avoir commencé de faire ses valises. Un homme d'Etat s'en va, grand par la taille et aussi, disent certains, par la valeur. Un autre homme d'Etat va lui succéder, tant est que le peuple est encore bien éloigné de penser que l'on puisse vivre sans Etat, et, partant, sans chef d'Etat.

Pour ma part, je souhaite, car il faut toujours chercher à limiter les dégâts, que celui qui viendra soit plutôt petit de taille, dépourvu de toute ambition tant personnelle que nationale, plutôt avare de nos deniers et peu enclin à entreprendre de longs voyages par le monde.

J'aimerais bien, encore, qu'il ne se croit pas obligé de s'affubler d'un quelconque uniforme, non plus que de se coiffer d'un képi.

Enfin, si vous voulez connaître le fond de ma pensée, je le voudrais bonhomme souriant, capable de faire son marché lui-même, circulant par le Métro et se retournant sans vergogne au passage d'une jolie fille.

Où peut-on le trouver cet oiseau rare ?

Et, s'il existe, saura-t-il se garder de l'emprise de tous ces politiciens professionnels que l'on voit déjà à l'affût, guettant le moment de la curée ?

**BLANQUET**

(1) Plus que jamais, à cette occasion, l'on doit regretter que le principe d'abstention, un instant préconisé par une partie des hommes du P. S. U., n'ai pas été adopté. Imagine-t-on l'effet spectaculaire produit par une déclaration commune des partis dits de gauche décidant le boycott du référendum ? Et, pour cela les prétextes ne manquaient pas, et les feuilles de l'opposition n'ont pas manqué de les faire connaître. Gageons que notre général-président, devant une abstention massive, ne se serait pas montré tellement enthousiasmé.

Le référendum adopté dans une proportion de 90 à 95 % mais avec seulement la participation de la moitié environ des électeurs, est-ce que cela n'aurait pas été cent fois plus valable que ce gain de 2 ou 3 % acquit aux NONS par le scrutin de dimanche ?

Quand donc les militants de base, tant dans les syndicats que dans les partis politiques comprendront-ils cela ?

**LE COMBAT SYNDICALISTE**

Afin d'éviter tout retard dans la parution des textes, adressez-les mardi au plus tard à : Joseph Soriano. — 94-Fontenay-s/Bois.

## Après de Gaulle

Le référendum du 27 avril s'est traduit par l'expression de mécontentement de l'ensemble des travailleurs envers l'autorité du chef dictatorial qu'il s'était donné. Le chef de l'Etat congédié, le prolétariat ne devrait pas oublier que tout pouvoir a pour but de maintenir son état d'esclavage. On ne gouverne pas sans violence et sans mépriser tous principes d'humanité et de fraternité. Celui qui prétend gouverner, imposer, représenter la loi, est forcément un monstre, un malfaiteur. — « Nul ne peut régner innocemment. » — *Saint-Just.*

Le pouvoir a pour but de disposer des richesses de production du peuple pour en faire bénéficier une classe qui entend profiter de cette inégalité à son profit. Toutes les richesses de la nature sont au service de tous les hommes et doivent leur apporter le bonheur ; en détourner une partie constitue un vol, plus le pouvoir devient autoritaire, plus il devient nuisible et criminel. Il n'est pas possible de trouver excuse ou pitié envers ceux qui détiennent un pouvoir édifié sur la contrainte du peuple. Le pardon n'existe pas, car il autorise, pour l'avenir, le renouveau du pouvoir, son autorité, s'ils pardonnent aujourd'hui, les travailleurs retrouveront, demain, le crime du pouvoir autoritaire intact. L'homme civilisé préfère la plus orageuse liberté à un assujettissement tranquille.

L'état des choses évolue nécessairement par tout changement. Toute action révolutionnaire, si petite et si insignifiante qu'elle puisse paraître, donne force au courant de la révolution, qui, un jour, apportera la liberté aux travailleurs. L'opposition à la révolution est un crime envers l'humanité, l'indifférence une complicité, le militantisme un devoir.

Le terrorisme d'Etat entre les mains de quelques hommes, parfois sous l'autorité d'un seul, est le fruit des lois et de l'abandon des plus belles qualités que devraient posséder tous les travailleurs, de leur mépris de la liberté. La servilité du peuple dénote son inconscience ; son absence de révolte, sa lâcheté.

Tout esclave porte une part de responsabilité du mal qu'il supporte et du mal qu'il transmet. La révolution est le bien, elle est la tentative de libération du mal. L'avenir apportera la révolution, car il est manifeste que nous assistons à un éveil des consciences parmi les hommes épris de liberté et de fraternité.

C'est en faisant table rase de quartiers aux maisons insalubres et vétustes qu'il est permis d'édifier, en place, des immeubles sains, aérés, disposant d'aménagements qui sont les fruits du progrès. Il en est de même du crime étatiste et de la contrainte de la liberté ; c'est en faisant, également, table rase d'un passé et d'un présent qui sont une insulte à la raison, qu'il sera possible d'apporter à tous la joie de vivre. Détruire ce qui existe, qui est criminel, oppressif, est une manifestation créatrice, humaine, nécessaire à l'établissement de la société future.

L'histoire a pour but de prolonger le règne de l'esclavage en glorifiant les crimes les plus horribles commis sous le couvert de la reconnaissance de la patrie. Si l'histoire enregistre les révolutions, elle sait en détourner le but par sa partialité mise au service du pouvoir, du capitalisme, de l'Etat. Si on écrivait la vérité sur les actions reconnues glorieuses par l'histoire, tout honnête homme refuserait, à jamais, de compulser ses pages. L'histoire n'est pas au service du progrès, de la liberté, du bonheur futur possible des hommes, mais tout au contraire, au service d'une bande de malfaiteurs qui exploitent, par le mensonge, les travailleurs et le peuple.

Luttons pour la suppression des classes, pour l'égalité de tous devant les besoins de la vie ; l'égalité des classes apportera la justice et la fraternité ; elle condamnera le pouvoir devenu inutile et cette monstrueuse machine dénommée Etat cessera de fonctionner. Au gouvernement des personnes s'édifiera, en place, l'administration des choses. Ce sera la fin du gouvernement bourgeois, des dictatures capitalistes ou prolétariennes ; ce sera l'administration des besoins de tous par l'anarcho-syndicalisme.

La tête sous l'aile, à la façon des autruches, s'efforçant de ne pas voir l'évidence de la réalité, le peuple votera demain pour se donner un nouveau maître en remplacement de celui qu'il a congédié, sans vouloir admettre que la période présente est manifestement une période prérévolutionnaire et que ce n'est pas en votant pour un politicien de droite ou de gauche, un homme qui, de toute façon, entend proroger l'exploitation du peuple, qu'il facilitera et autorisera plus aisément la révolution.

Le plus grand danger qui menace le travailleur, est la croyance, la soumission, l'obéissance passive dont il fait preuve envers ce monstre Etat ; c'est son manque de dignité qui donne force et pouvoirs à tous ses oppresseurs. L'abandon de sa qualité d'homme, ne saurait abandonner en fait un bon esclave, un bon contribuable, un bon héros assassin. L'homme libre qui respecte sa qualité d'homme, ne saurait abandonner ses droits à la liberté, ne saurait se rendre complice de tous les crimes présents et futurs de l'Etat ; il ne vote pas. — «Ne voyez-vous pas le processus paradoxal et tragique de l'étatisme ? La société, pour vivre mieux, crée comme ustensile, l'Etat. Ensuite l'Etat prédomine, et la société doit commencer à vivre pour l'Etat. — *José Ortega y Gasset.*

**René VILLARD**

**CAISSE DE SOLIDARITE**

« *Solidarité Bordeaux* »
Onzième liste

C.N.T. bulgare en exil, 150 ; Joaquim Amela (Paris), 100 ; F. L. de Sète, 50 ; Rivera (Caltelsarrasin), 100.

Total de la onzième liste : 400 F.
Total des listes précédentes : 7.728,44 francs.

Total des souscriptions comptabilisées : 8.128,44 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris-9, C.C.P. Paris 20.990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

FAISONS LE POINT

Après la condamnation de nos camarades de Bordeaux, nous avons entamé un pourvoi en cassation. Cette procédure devrait permettre l'annulation d'un jugement contre la sévérité duquel nous nous sommes toujours élevés. Logiquement nous devrions être très prochainement informés des suites de la procédure actuellement en cours.

Grâce aux souscriptions adressés par les lecteurs du « C. S. » et à une avance du Secrétariat International de l'A.I.T. nous avons pu faire face aux dépenses occasionées par le premier procès. Quelques secours ont été envoyés aux détenus.

Notre souscription (qui se poursuivra tant que nos camarades auront besoin de notre aide et de notre soutien) a fait la preuve que la solidarité n'est pas un vain mot chez les anarcho-syndicalistes. Que tous ceux qui ont participé à la souscription *Solidarité Bordeaux* soient remerciés au nom de la Commission Juridique de la C.N.T. française. Que ceux qui n'ont pas encore souscrit nous adressent leur versement au plus tôt pour que nous puissions poursuivre une action que ne peut être interrompue sous peine d'être inefficace.

**G. CONTE**
*Trésorier Confédéral*

## L'ELECTORITE

L'électorité est une maladie vénérienne, comme la vérole. Les politiciens de « gauche » qui ont en mains les destinées des grandes centrales syndicales ont décidé de mobiliser les travailleurs pour élire le *saigneur* président.

Il ne faut pas bouger un poil, il faut éviter de faire peur, nous disent les bonzes syndicaux,

Et pendant ce temps les travailleurs doivent accepter les coups de pied au cul avec le sourire.

Les travailleurs seront-ils des éternels dindons ?

En mai 68, ils furent dupes et vendus par les politiciens, qui leur injectèrent ce virus qu'est l'électorité.

Les travailleurs veulent le bien-être et la liberté ; on leur offre des bulletins de vote.

De Pompidou à Duclos la même rengaine continue : demain on rasera gratis.

Et pendant ce temps la hiérarchie triomphante plastronne et impose sa loi aux travailleurs.

Quant un peuple tombe assez bas pour accepter cela on ne doit pas s'étonner que 99 % du peuple allemand était pour Hitler. S'il n'y prend garde le peuple français prend le même chemin.

Heureusement qu'il y a encore outre une minorité de travailleurs qui voit clair ; une jeunesse qui n'a pas dit son dernier mot. Cette jeunesse révolutionnaire fut abandonnée en mai par la même lâcheté qui fit que les peuples dit libres abandonnèrent la révolution espagnole il y a trente ans.

On serait en droit de se demander si les prolétaires de ce pays méritent une vie heureuse.

Mais même si une majorité se plaît dans sa merde, ce n'est pas une raison suffisante pour que les autres les suivent.

La loi de la majorité, on s'en fout.

Si un exploité doit faire vivre 99 exploiteurs c'est une nécessité impérieuse pour cet exploité de se révolter.

C'est pourquoi plus que jamais nous devons nous serrer les coudes pour ouvrir la voie à la révolution.

A cette révolution qui jettera bas toutes les contraintes et toutes les hiérarchies.

Les travailleurs doivent pouvoir choisir leur travail et aussi leurs journées de repos comme bon leur semble. Le salarié est l'esclave moderne.

Attention, messieurs, ceux qui n'ont rien à perdre peuvent être terribles lorsqu'ils se révoltent.

Mettez-vous bien cela dans la tête, Pompidou et vos coffres-forts, comme Duclos et votre « retrousser vos manches ».

**R. J. SOURIANT**

DU MEETING DE LA C. N. T. A LA MUTUALITÉ LE 20 AVRIL 1969

## Texte lu par J. J. Lebel

*(Suite)*

Je suis persuadé que le déchaînement de la haine et la peur panique qu'on peut observer non seulement au P. C. F., mais dans toute la vieille gauche réactionnaire qui s'est intégrée à la structure autoritaire du pouvoir capitaliste, le déchaînement de haine et la peur panique à l'endroit de tout ce qui est « gauchiste » vient de ce que l'existence du « gauchisme » pose la question de la légitimité du rapport dirigeant - dirigé, exploiteur - exploité, gouvernant - gouverné comme une menace radicale et irrécupérable non seulement à l'encontre de la droite réactionnaire qui se proclame telle mais aussi à l'encontre de cette vieille gauche putassière qui lui sert de partenaire. Cette impulsion révolutionnaire *par en bas* contre tous les appareils bureaucratiques qui servent d'écran protecteur au système d'exploitation capitaliste, voilà l'apport fondamental du mouvement libertaire à la révolution. Encore une fois, si la presse des patrons et celle de la vieille gauche désigne avec les mêmes épithètes haineux « d'anarcho-maoïste » ce courant, ce n'est pas par hasard. Cronstadt et la Makhnovtchina ne sont pas si loin que ça lorsque Waldeck Rochet affirme, comme il l'a fait en juillet dernier que pour son parti « le danger le plus pressant est aujourd'hui le gauchisme » et qu'il fallait déchaîner contre lui « l'effort principal ». Camarades, préparez-vous à empêcher de nouveaux massacres de Cronstadt si le social-démocrate Waldeck Rochet nous en prévient ainsi. Il faut que nous soyons prêts à affronter victorieusement à la fois les milices fascistes du pouvoir capitaliste et celle des bureaucrates qui exercent leur dictature sur le prolétariat. La moindre naïveté envers ceux qui ne se cachent même pas d'être les liquidateurs de la révolution serait suicidaire. Le capital a fait écraser Spartacus par son valet social-démocrate Noske, ne l'oublions pas. Et les Noske, ce n'est pas ça qui manque dans la vieille gauche réactionnaire en France. Le rôle principal que l'Etat bourgeois leur assigne est soit d'empêcher, soit de liquider tout effort révolutionnaire des masses. C'est leur travail, c'est leur fonction dans la société d'exploitation. Ils les remplissent bien. Souvenez-vous aussi, camarades, de la campagne de pendaisons des bureaucrates et des complices de l'Etat, à Budapest, en 1956. Nous aurons à nous en inspirer si nous ne voulons pas que la révolution prolétarienne soit bloquée et récupérée au profit du capital, par les partis et les syndicats qui sont devenus les chiens de garde de ce capital. La démocratie ouvrière directe exige le dépassement de tous les modèles aliénants que nous impose la bourgeoisie. Elle exige, comme l'écrivait André Breton, que l'on change non seulement les pièces du jeu, mais le jeu lui-même.

Les seules instances que nous reconnaîtrons comme authentiquement révolutionnaires ne seront ni des partis, quels qu'ils soient, ni des bureaux politiques avant - gardistes et manipulateurs du prolétariat, mais les conseils ouvriers. Leur première tâche sera de vaincre le stalinisme sous toutes ses formes.

Ce combat là ne fait que commencer et il n'en tient qu'à nous de ne pas nous laisser écraser par les C.R.S. de « gauche ». Car dans ce domaine aussi la réalité quotidienne dépasse la fiction. Le 5 décembre, le jour où Renault-Billancourt était en grève, l' « Humanité » publiait la photo des représentants du patronat de l'industrie automobile, dont 2 de chez Renault, qui étaient reçus, tenez-vous bien, à un cocktail dans les bureaux de l' « Humanité ». On reçoit donc, un verre de whisky à la main, ceux contre qui précisément les travailleurs se battent et pendant qu'ils se battaient. Il n'y a pas de syndicalisme de participation, pas de syndicalisme de non-lutte des classes qui soit assez servile pour ces « communistes »-là. Il faut encore qu'ils invitent les patrons à un cocktail ! C'est précisément ce double jeu des organisations ouvrières intégrées et réformistes que le mouvement de mai a démasqué. Et s'il est un acquis de mai qui soit inaliénable c'est bien celui d'avoir arraché son masque au P. C. F. et à la vieille gauche, un masque qui ne pourra jamais être remis. Des millions de travailleurs et d'étudiants ont appris à leurs dépens ce que c'était que les chiens de garde soi-disant communistes du système capitaliste. Partout, la pourriture de la vieille gauche est manifeste, partout elle est dénoncée. Il y a quelques jours, à Battipaglia, où la situation économique et sociale est purement et simplement féodale, après avoir bloqué l'autostrade et la gare et saccagé un commissariat, les émeutiers ont pris à parti un député du P. S. I. U. P., qui s'est réfugié tout droit dans les bras de la police. Le mouvement révolutionnaire n'a que faire des députés, bureaucratiques d'appareil et dirigeants professionnels et c'est pour cette raison que ceux-ci font toujours front commun idéologiquement et politiquement avec les forces de l'ordre et avec l'Etat bourgeois lui-même. Dès que les travailleurs ou les étudiants prennent le contrôle de leurs propres luttes comme au début à Battipaglia, comme en ce moment en France et en Italie, où dans beaucoup d'entreprises éclatent des grèves sauvages, l'autodétermination et l'autogestion des luttes sont férocement combattues par les hommes d'appareils. Il y a quelque temps un membre du bureau politique du P. C. F. affirmait que les étudiants « veulent que l'U.N.E.F. redevienne la grande organisation de défense des étudiants capable de diriger correctement leurs luttes. » Toute la crise révolutionnaire qui secoue actuellement le vieux monde tient dans ce *diriger correctement* par lequel ce bureaucrate du P. C. F. indique qu'il ne peut concevoir de combat qui remette en question le principe même de la société d'exploitation. Que les étudiants et les travailleurs rejettent de plus en plus ce type de syndicalisme de non lutte des classes, ça aussi c'est un signe que la révolution avance, *le combat anti-autoritaire et la guerre des classes étant un seul et même combat.*

De plus en plus les moyens de lutte directe, extra - parlementaire apparaissent comme les seuls capables de faire reculer la bourgeoisie. Chez Peugeot, à Sochaux, les travailleurs s'associent sur la chaîne, persuadés que les bavardages des bonzes syndicaux avec les patrons sur les cadences infernales ne mèneraient à rien. Le mouvement ouvrier et étudiant redécouvre toutes les formes, je dis bien *toutes* les formes de l'action directe des plus classiques, celles qui font boum ! à celles qui pour apparaître au premier abord délirantes n'en sont pas moins très efficaces. On l'a vu en mai, on continue à le voir tous les jours, c'est par l'action directe que l'imagination prend le pouvoir et pas autrement. A l'intention de ces messieurs de la la police, qui sont certainement quelque part dans la salle en train de prendre note, précisons que nous entendons par action directe *aussi* ce par quoi le pouvoir créateur de chacun arrive à éclater fusse avec la plus grande violence physique ou psychique, là où cela gêne le plus, là où ça empêche le sabote le fonctionnement « normal » des institutions répressives. Prenons un exemple entre mille, celui des étudiants de la Reed University, aux U.S.A. qui exigeaient de l'administration des dortoirs mixtes où garçons et filles pourraient vivre librement. Complètement effaré par cette exigence le doyen de l'Université convoquait une assemblée enseignants-étudiants pour que ces derniers s'expliquent sur leur demande. « Vous nous demandez pourquoi, répondirent les étudiants, eh ! bien, voilà » : ils se déshabillèrent et se mirent à faire l'amour séance tenante, pensant que l'acte serait plus « explicatif » que la parole. Ce style d'intervention directe, en dehors de toute référence à la politique traditionnelle et à ses méthodes revendicatives inefficaces, est le type même d'action exemplaire à laquelle le doyen aurait sans doute préféré une grande manifestation pacifique, voire même l'explosion d'une bombe ce qui eut été moins humiliant pour les autorités et pour lui. La bombe, en l'ocurence était psychique.

*(A suivre.)*

17e UNION C. N. T.

Travailleur : Tu es la base de la société. Sans toi, elle n'est rien.

Lutte pour l'égalité de tous.

Rejoins le syndicalisme révolutionnaire en adhérant à la Confédération Nationale du Travail (C. N. T.).

17e UNION de la C. N. T., Région Rhône-Alpes. Palais du Travail. Place de la Libération. Villeurbanne.

Permanence, tous les samedis, de 16 à 18 heures.

PRIERE

Toute personne susceptible de fournir des documents concernant les « Collectivités espagnoles de 1936 à 1939 » est priée de s'adresser à : Alvarez Violette. 33, rue d'Armagnac. 31-Toulouse, qui fait un travail sur ce sujet, à la Faculté de Toulouse.

# ANTENA

36 MUJERES ENCARCELADAS EN MARTUTENE

SAN SEBASTIAN (OPE). — A fines de abril se hallaban en la cárcel de Martutene las siguientes mujeres:

De Elgoibar: Miren de Araberri, Petra de Barrenechea, Arantxa y Nieves de Iriondo, Begoña de Astigarraga, Rosita de Barrenechea, Ana Mari de Churruca, Nieves y Concha de Gabilondo, María Isabel Vázquez González, Juanita de Etxabe Garate, Maite de Ajuria Leizaristi, Belén de Elorza Arrieta, María José de Arakistain Oñaederra, María Angela de Larrañaga Etxeberria, María Dolores Canales Vallejo, María Dolores Urkidi Iriondo, Begoña de Badiola, María Luisa de Garate de Aginano, María Juli Conde, Raquel de Ondarra, Andresa de Oñaederra, Lourdes de Belategi, Maite de Arozena, Belén de Belategi.

De San Sebastián: Conchita de Odriozola, María Paz de Balenziaga y María Paz de San Sebastián Illargi.

De Urnieta: Arantza de Echeberría y Carmen de Garmendia.

De Oñate: Arantza de Aramburu Urtara.

De Mondragón: Elisabete de Zubiaga.

De Eibar: Estíbaliz de Gorrochategui Elorza.

De Deba: Itziar de Aizpurua.

De Zarauz: Elisabete de Rekondo.

Y de Aspe-Marzana ((Vizcaya): Amaia de Oguiza Jayo.

RIÑEN, PERO NO SE MUERDEN

MADRID. — Las oficinas de la comunión tradicionalista situadas en las calles Marqués de Valdeiglesias y Hermanos Becquer, han sido clausuradas por orden judicial a causa de un registro policíaco efectuado el 10 de mayo. Algunos carlistas notorios fueron interrogados, pero sin consecuencias.

UN REVOLUCIONARIO CON SOTANA

MADRID. — Se habla mucho de los atrevimientos curescos tan frecuentes en nuestros días. Ahora uno de estos «avancistas» clericales, Amadeo de Fuenmayor, especialista en concordaterías, ha tenido frases tremebundas: «El nuevo sistema de subvenciones al clero deberá hacer tabla rasa de cualquier fórmula que suene a privilegio.» Por lo que se refiere a las excenciones tributarias, «algunas deberán suprimirse de plano; las demás — aquellas que se estimen justas — serán aplicables por igual a todas las confesiones. (...) La dotación económica del Estado en favor de la Iglesia deberá tener como respaldo, como título legítimo, *que el servicio religioso es un valor muy importante para el bien de la sociedad.*»

Quedamos, pues, donde estábamos.

MISA YE YE EN EL PARDO

MADRID. — Un grupo de once jóvenes de ambos sexos interpretó el 12 de mayo y con música ye-yé, los salmos cantados en la misa de la una de la tarde celebrada en la iglesia de El Pardo llamada de Nuestra Señora del Carmen. A tal misa asistieron la Carmen, la Carmencita, carmelitas descalzas y carmelitos calzados, ignorándose el papel que pudo desempeñar en la comedia Francisco Franco, el Carmenizado.

HUELGA MANTENIDA

BILBAO. — Sigue la huelga declarada por los obreros de la empresa alemana Krug S. A. por despido de doce obreros españoles. Para agudizar el conflicto la gerencia ha declarado en suspensión de empleo y sueldo a 70 huelguistas. Con el visto bueno del caudillo, las potencias industriales extranjeras pueden ir colonizando cachos de España.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — Por haber tomado parte en una manifestación no autorizada, unos obreros sevillanos: José Gómez Rosso, Antonio Gascó, Alfredo Gascó, Antonio Mesa, José Payán y Gualterio Bellamy, han sido «gratificados» por el TOP con dos meses de cárcel.

Por propaganda ilegal (sólo es legal la del gobierno) pasaron por el TOP José Jiménez Quesada, 17 años, y Santiago Rodríguez Alemán. En concreto, ambos difundieron un manojo de octavillas contra los militares americanos en una calle de Las Palmas. El fiscal reclama para el menor de edad dos meses de arresto y 5.000 pesetas de multa, y para su compañero siete meses y dos mil duros de multa.

Por haber formado parte de una manifestación estudiantil barcelonesa en noviembre de 1966, Antonio Moraga Spa y Vicente Tort Arnau fueron castigados por el TOP con cinco meses de prisión firme. Entablado recurso, el Supremo ha dado por buena la sentencia por haberse concretado que el crimen de ambos procesados radica en haber proferido las voces nefandas de «Libertad sindical sí, detenciones no».

ESPAÑA, REFUGIO PARA TIRANOS

MADRID. — Llegó a esta capital Marcos Pérez Giménez, dictador que fue de Venezuela. Va acompañado de su familia, y piensa quedar establecido en Madrid hasta el día en que pueda regresar a su país.

EL ESTADO SE COMPRA A SI MISMO

MADRID. — La empresa estatal «Pegaso» ha sido escogida por el Estado para que facilite al ejército español camiones todo terreno «Pegaso-Daf». Estatales y paraestatales se felicitan calurosamente por tan patriótico acierto.

POR 21 AÑOS DE SERVICIOS A LA PATRIA

ROMA. — La viuda de Benito Mussolini percibirá una pensión del Estado italiano de 142.000 liras mensuales según el cálculo hecho por la Administración central, después del veredicto favorable dado por el tribunal de cuentas.

Rachele Mussolini había presentado, en 1961, un recurso en el que se solicitaba el pago de una pensión, ya que Benito Mussolini había prestado servicio al Estado durante casi 21 años como presidente del Consejo de Ministros. Después de un largo periplo judicial y burocrático, a la viuda del «Duce» le fue reconocido el derecho a la pensión, con efectos retroactivos a 1961, por lo que deberá percibir, en concepto de atrasos, una cantidad aproximada a los 13.000.000 de liras.

Nada tiene de particular la nota que reproducimos de la Prensa italiana. Recuérdese que las deudas de guerra contraídas por Franco con el Estado fascista fueron pagadas hasta el último céntimo por el «caudillo» a la República italiana... que ahora paga pensión a la viuda del Duce, ese sujeto que tan inmensos servicios» rindió a su país y a España...

SANTOS DE CAPA CAIDA

ROMA. — Lo intangible se desmorona. 150 santos y santas han sido expulsados del Paraíso, o del Calendario, entre ellos Pablo el Ermitaño, Mauro, Martina, Bonifacio Tarso, Venancio, Modesto, Prudenciana, Alejo, Susana, Hipólito, Lucía, Cipriano, Plácido, etc., etc. La causa el Santo Sínodo la explica: «Por haberse comprobado que nunca existieron o porque sus historias son pura leyenda.»

Por bien que la leyenda no alcance al propio Jesucristo...

## NO CONFUNDIR VERDAD CON MENTIRA

Si es verdad que cada ser
engendra a su semejante
con amor no hará nacer
comunismo maleante.

El comunismo es estima,
libre compenetración,
y es seguro que nos tima
quien se sale de razón.

La dictadura es terror
contra la hora futura.
Es escarnio, es horror,
es la muerte prematura.

El que afirme que la fuerza
tiene resultado bueno,
el razonamiento tuerza,
es ave de mal agüero.

Es imposible creer
con juicio despejado
que lo redondo, a la vez
sea del todo cuadrado.

Por eso yo, compañeros
siento un desprecio profundo
por el comunismo inmundo
que no es el libre y justiciero.

DELAL

# La verdad

Habiendo una sola verdad todo quisque quiere establecer la suya, y aquí aparecen el eclesiástico, el banquero, el político, el militar, el comerciante. Cada uno proclama que la suya es única, y sin embargo hay una sola y sin perifollos: la Verdad pura y simple; la que no se alquila, ni vende ni presta; la que no necesita venda, ni espada ni balanza.

Verdades menudas, agusanadas, las hay tantas como dioses, sectas, religiones, partidos y partidas. Hay la razón de Estado, que conduce al cadalso, la más típica de las verdades impuestas por la violencia. Todo cristo presume su verdad microscópica, todo cristo miente «verdaderamente» y se encrespa cuando su verdad es objeto de regateo. «Cantando verdades se pierden las amistades»... El refrán lo dice.

Así los mentirosos osan acorazarse en su verdad y se irritan cuando los libertarios les oponemos la nuestra: la anarquista, verdad válida, no para el ambicioso o para el clan, sino para todos los hombres. Con interés humano, o por nobleza de raza, la anarquía sería aceptada por ser verdad de todos, ahora y en lo futuro. El Yo egoísta desaparecería en pro del Yo individual, cultivado; en bien del Yo personal y colectivo.

La verdad es como el Sol, que en nuestro sistema — el que nos sostiene — sólo hay uno. No hay soles como estrellas en el firmamento, y menos en el firmamento impuro de la sociedad presente.

— Si he de hablarte en verdad...

— No, que me engañarías.

Es así que en arquía nos desenvolvemos con verdades de capricho y de perversión personales porque la mayoría teme aún la verdad única: la anarquista.

JOSE CERDEIRA

RECUERDO

# La República en Menorca

por **Fernando Ferrer**

«TRAS La Mola está» — se decía pensando en la República — sueño dorado que, al realizarse, terminaría con las miserias de la pobre España. Los ancianos, ricos de experiencia, también decían, para dar una imagen de sus deseos y esperanzas, que «la República está junto a La Mola, en la bocana del puerto de Mahón».

Adolescentes en la época próxima a la proclamación de la República, los libros hallados en la biblioteca de la «Casa del Pueblo», sita en la calle de Pi y Margall, despertaban en nosotros un sentimiento inconcreto de libertad.

Podría sintetizar el pensamiento y las inquietudes de liberales, republicanos y progresistas de los años próximos a la República en la persona de tía Mariana. Una anciana con alguna migaja de parentesco con mi familia. Todos la llamaban con ese apelativo familiar y con grande respeto que despertaba en nosotros todos su simpática vivacidad que la hacía hablar del pasado con cierta pena y del porvenir con mucha esperanza. Hablando del pasado hacía descubrir y comprender ese sentimiento que sorprendía nuestra imaginación, casi infantil aún. Insistía a menudo sobre un hecho dado, conocido por ella, sin perder detallé de múltiples aspectos. Admiraba, — con emoción casi devota —, a Mariana Pineda, «esa dama que — decía —, mataron los cavernícolas por haber bordado una bandera republicana». Evidentemente, Mariana Pineda estaba lejos de su vida (1804-1831), a más de medio siglo de sus recuerdos de infancia, a los que parecía querer asociar a la dama granadina, como a Pi y Margall y a Salmeron «ese hombre que prefirió perder el Poder antes que tener sobre su conciencia una sentencia de muerte». Hablaba también de Canalejas, recordando la copla que se cantó por España, tras el fusilamiento del maestro de Alella: «Si España hubiese tenido — Canalejas al Poder, el día 13 de octubre, no hubiera muerto Ferrer». Mi mente se llenaba de nombres y de hechos, alguno de los cuales tía Mariana no conoció ni vivió, aunque los explicara con tanta vehemencia que parecían sucesos de la víspera. Uno de los grandes valores de la humanidad — decía y en eso no se equivocaba —, era ese ruso de blancas y luengas barbas, de lentes diminutos, que había estado a punto de venir a Mahón, con Eliseo Reclus, que se llamaba Kropotkin y de quién J. Mir y Mir había prologado su «Dinamita cerebral». En realidad, ese libro no era exclusivamente de Kropotkin, sino de varios escritores internacionales, entre ellos Tolstoi. Uno de los trabajos que Mir y Mir publicó, fue el prefacio a las «Palabras de un Rebelde». Pero, para tía Mariana, con algunas variantes, la personalidad del ruso era superior a cualquiera otro escritor, lo que no la impedía adorar a Blasco Ibáñez, «ese escritor liberal y valiente, que no contaba ya los años de destierro ni los procesos ni las lanzas rotas contra la monarquía». Sin embargo, más de una vez he pensado que tía Mariana sentía una predilección casi amorosa por Ferrer Guardia. Ella es la que me enseñó aquél canto dedicado al mártir: «Has muerto, muerte ilusoria; vivirás eternamente, etc.» Indignada, recordando el asesinato alevoso, se insurgía contra la casta militar y cavernícola que segaba los hombres que eran la esperanza para el porvenir de España. Y así, de hito en hito, tía Mariana, que conocía muchas cosas y que además sabía embrollarlas con mucha simpatía y mucha gracia, me explicaba todos los hechos y la aventura sin par corrida por Salvador Seguí (Noi del Sucre) y sus compañeros, encerrados en el fuerte de La Mola en los años 1921-22; y de «El Porvenir del Obrero» y de cuantos elementos constituían en su mente un paso hacia el objetivo que debía materializar el ensueño republicano. Como todos los liberales, se irritaba con sólo el recuerdo de la Inquisición, «que los franceses abolieron para que la restableciera ese renegado de Fernando VII». En fin, tía Mariana era parte integrante de esas minorías románticas que mezclaban el republicanismo federalista, con los republicanos centralistas, dando a los primeros cierto agradable sabor anarquizante, cuando pasaba revista a todas esas vidas para así ilustrarme e inclinarme hacia ideas honradas.

∴

Las fuerzas político-sociales de la tercera década del siglo que corre fueron: Partido Republicano, con su portavoz «La Voz de Menorca» en Mahón y «Nuevo Rumbo» en Ciudadela, los conservadores con «El Bien Público» y los anarquistas que añadían a la propaganda peninsular, un boletín editado en Villa-Carlos, cuyo objeto era la denuncia de los vicios y la llamada a la probidad. En 1919-20, se constituyó el Partido Socialista de Menorca que publicaba un semanario intitulado «Aires de Fuera». Así pueden definirse las corrientes político-sociales de la isla a lo largo de las tres primeras décadas, con, a la derecha, un grupo restringido de ultra reaccionarios, que a caballo de los años 1920-21, constituían en Mahón una fuerza paramilitar denominada «Somatén Urbano», bajo las órdenes de D. Pablo del Amo Gómez (teniente coronel retirado del arma de infantería) que fue designado por el Comandante del Somatén Urbano de Menorca. Esas milicias se reclutaban entre lo más recalcitrante de las clases conservadoras. Personas de dudosa moralidad hallaban asiento en su seno y facilidades para actividades más o menos extra-legales. Primo de Rivera halló en esas fuerzas la base de su Unión Patriótica, Partido Unico en el que quiso agrupar todas las tendencias derechistas desde los conservadores liberales, hasta los reaccionarios extremistas. Hasta principios de la tercera década, no hubo en Menorca prácticamente más que dos partidos: Conservadores (negros) y los Republicanos (blancos), según expresión popular, con alternativas diversas, especialmente relativas a la interpretación administrativa de los municipios. Es al activo del citado somatén que se cuentan en Menorca actos perpetrados contra personas honradas y valientes que denunciaban las injusticias. 1934-36 y luego 1939, de los que se hablará más tarde, fueron los que en sus desafueros alcanzaron el punto culminante.

Ello no obstante, las actividades de las izquierdas eran constantes. Sobre todo durante los años 20-30, traduciéndose en la isla por protestas contra la guerra de Africa, reclamando la reintegración de las tropas a sus hogares, el restablecimiento de las garantías constitucionales y la libertad para todos los presos políticos y sociales. Cabe señalar el trabajo realizado por los Ateneos Populares, integrados por personas de diversos horizontes, animados mayormente por la tendencia socialista con V. Rotger, B. Sintes, A. Pons, J. Gomila, M. Gelabert, M. Ponsetí y los republicanos T. Motta y Adrover Olives, impresionando sus exigencias de responsabilidades por los desastres de Marruecos, siendo presidentes del gobierno Allende Salazar y Maura.

En la mayoría de ayuntamientos, por poco que las elecciones se celebraran con un mínimo de libertad, las izquierdas salían victoriosas. En 1922, la derrota infligida a las derechas fue considerable. En Mahón, el Ayuntamiento contaba con un socialista, siete conservadores y trece republicanos, cuyos personajes más relevantes era D. Pedro Pons Sitjes (Murillo), alcalde en numerosas ocasiones, y Juan Manent, antiguo director de «El Porvenir del Obrero», director luego de «La Voz de Menorca», excelente orador político y estilista de envergadura. Ambos, en sus primeros pasos por los senderos de la vida pública, habían sentido inquietudes y aspiraciones anarquizantes. El primero, influenciado por el autor de «Las Nacionalidades», que fue, como se sabe, uno de los hombres más interesantes de la historia de España.

Séame permitido abrir un paréntesis para apuntar mi testimonio del último acto revolucionario de su vida, acto simbólico, desde luego, pero con un fondo marcado de protesta.

*(Continuará)*

# El más importante de los españoles

por **Floreal Castilla**

NO creáis que es el Caudillo: su himalayesca pequeñez le impide serlo. Hace mucho tiempo que «cruzó el Ebro». No produce nada a no ser decretos de segunda categoría para que los lea a través de radio y TV el intelectual oficial de España: Fraga. A veces le da por hacer excepciones y prescripciones: el Generalísimo tiene una pasión que siempre ha sido su lado débil, cada vez que ha celebrado la bendita y sagrada Victoria le ha dado por amnistiar a todos los «pobres» que no pudieron derrotarle porque el Caudillo siempre contó con la ayuda de tres mentalidades sin paralelo en la Historia: Mussolini, la madre, Hitler, el padre y Dios, el padrino. Su diversión favorita ha sido decretar estados de excepción, agarrotar a jóvenes libertarios (cada vez que me acuerdo de Delgado y Granado, de Carballeira y Peiró una lágrima infinita detiene mis educados y cristianos modales), apalear estudiantes, vascos y obreros. Pero el pobre anciano ya ni eso hace. Ya no tiene fuerzas ni para ordenar un despreciable fusilamiento. (Según las malas lenguas ya ni manda, ¿será Carrero, el nuevo caudillo?) En verdad, el otrora glorioso Caudillo por la gracia de Dios y las bayonetas del siempre bien respetado ejército español (generalotes con tres metros de barriga) de importante ya no tiene nada.

Ni tampoco es, aunque así parezca, el señor Castiella. ¿Habéis visto la foto en la cual aparece hablando con Nixon — míster, por si acaso? Parece que le pidiera, por favor, en la forma más baja que un hombre puede pedir un favor: «Richard, majo, firma el convenio porque o si no se nos hunde el Movimiento con fundamentales y todo.» Y Nixon le mira con una sonrisa de buey cansado y parece decirse para sus adentros: «Si éste no me regala una bota de buen vino, acompañada de una foto de Lola Flores, no le firmo un carrizo.» Si, Castiella, el mismo que ha dicho que gracias al déficit de la balanza de pagos española la economía estadounidense no ha caído en un estado de desgracia; el que ha recalcado que España, a pesar de apoyar a los árabes — viejo fundamento del Movimiento llamado antisemitismo — en su conflicto con los israelíes, es el mejor aliado que Estados Unidos tiene en todo el Mediterráneo. ¡Somos mejores aliados que los griegos! Y Patakos no sabe si reír o morderse los labios para no soltar un consabido coño con sabor español. Fernando María, pues, no es el más interesante de los españoles, a pesar del papel de payaso que hace entre Madrid y Washington en el gran circo donde Rota y Torrejón son las dos entradas y las dos únicas salidas.

Mucho menos es el personaje el mon (o) — señor Morcillo, arzobispo de Madrid-Alcalá quien ha renunciado a sus puestos en las Cortes y en el Consejo del Reino; para Morcillo eso de estar — dándole — consejos al Caudillo le ha parecido una atribución que no debe tener cualquier español y menos uno como él que ahora se dedicará a hacer morcillas y pajaritas de papel en la Conferencia Episcopal Española. Son más saludables, desde luego, las siestas que se echan en los intermedios o mientras un alto prelado se lanza uno de esos discursos que hacen bostezar hasta al portero, en las sesiones de la Conferencia que estarle aguantando las rabietas a Francisco y a su «carrera» blanca cada vez que a un estudiante le da por gritar: ¡Muera Franco! ¡Saludable decisión la de monseñor!

El más importante de los españoles es sobre el que descansa toda la riqueza nacional. Son muchos, miles, que cuando llega Raquel Welch al hotel de Málaga, o Brigitte Bardot a Barcelona, les salen al paso a los enviados del ministerio de Asuntos exteriores o del de Turismo y escoltan a las famosísimas señoras hasta sus habitaciones intercambiando risitas apasionadas y frasesitas en los idiomas más extraños. Son ellos los que mueven con su trabajo el diario sostén de miles, ¡millones! de españoles. Son seres inteligentes, valiosos hombres jóvenes que escriben con su presencia la historia española de los últimos veinte años. Gracias a ellos España es un jardín perfumado y por eso siempre andan con la sonrisa a flor de labios. *A first class ticket to...* aúlla el turista y sale él corriendo, cruza avenidas rellenas de *Mercedes* y *Fiats*, y compra el billete de primera para la playa andaluza o valenciana. *Porter! Porter!* grita la dama norteamericana que apenas ha comenzado a usar su *Max Factor* para salir luego a buscar a los pescadores de la Duquesa roja, hombres que son el lujurioso chisme de la nobleza hispano-europea, y ahí va él corriendo, sube las escaleras y ¡aquí estoy! dispuesto a servirle. *I want a room*, exclama el recién llegado y ya está lo mejor de España subiéndole las maletas para que su señoría, el turista, pueda descansar a sus anchas en una habitación con vista a las playas mediterráneas.

Son hoy más importantes, más interesantes, de mayor valor social que *El Empecinado*, Luis Candelas o Cervantes en su tiempo. Si no fuera por la dedicación que le imprimen a servirle al turista, España sería hoy una despreciable ruina. *At what time is lunch ready?* gruñe el millonario inglés y sale él de lo más seguro de su «inglis» a trastornar la armonía del castellano con un «tuelf o clok». Tiene, eso sí, que dominar varias lenguas: inglés, sueco, francés, italiano, ruso y chino. Por ello, cuando termina su día de trabajo le da la impresión de que él es el turista y no los otros, es extranjero en su propia patria. Tiene que entender sin ofender: *Where is the bath room?* o *Y a-t-il une slle de bains?* y debe señalar como Colón hacia el lugar pedido; pero, si por una de esas amargas situaciones que la vida nos presenta, la ataviada dama parisina exige servicio a domicilio él debe correr con las consecuencias.

Hay de todo en su profesión: la más remunerada de la España de hoy. El dólar o la libra de propina se convierten en 70 ó 140 pesetas para comprar un kilo de carne y otras cosas más. Si resulta que el turista cansado desea amar en España hay para elegir: una moza gallega o una gaditana, una barcelonesa o una madrileña, una valenciana o una vasca, cuántos dólares será y la respuesta es: va en la cuenta del hotel. Si no fuera por él España hoy no sería la tierra más bella del mundo, con las mejores playas, los mejores paisajes, las mozas más bonitas y los hombres más serviles y trabajadores. Sus servicios para el beneficio del invitado oficial o del particular que paga su billete en Iberia será recordado siempre en toda la historia española.

No cabe la menor duda que el más importante de los españoles de hoy es él, por él y para él, para la Patria y el Movimiento y sus fundamentales, para Luca de Tena, Juan Carlos, Santiago Carrillo y Carrero Blanco es su sudor, sus esfuerzos en aprender el inglés y el francés; su nombre quedará grabado con letras de oro en la moderna historia de España: el botones, que ha servido a la Patria mejor que cualquier otro pero siempre menos que el Caudillo.

# CHISPAS

*En Méjico los compañeros han obsequiado a los amigos setentones.*

*Entre ellos el ochentón Callejas, que conoce toda calleja y vericueto para esquinar a la Fea, o sea a la Parca.*

∴

*Los sesentones estaban unánimes en la fiesta.*

*No para prever su festival de «Diez años después», sino para tejer, inacabable, la tela de una década más.*

∴

*Gené me habló, no ha mucho, de los 73 años del «patriarca» Anselmo Lorenzo. ¡Y cuán lejano lo veíamos, al viejo!*

*Es extraño, pero ya lo hemos, en años, atrapado.*

∴

*Lo que pasa es que los queridos — y lejanos — pensadores, viven por la obra que legaron.*

∴

*Más mortal que la muerte misma: que acto seguido del entierro uno queda de olvidado.*

∴

*Martínez Anido pervive por su maldad, y muere, en cada amanecer, sumergido en maldiciones.*

*...Su hijo se llamó Baldric, no Martínez, en poema de castigo al padre insoportable.*

∴

*Ferrer Guardia fue inmolado por la inquisición española a los 50 años.*

*Merced a Maura y a Lacierva, Ferrer Guardia ya cuenta con 110 años de existencia.*

∴

*En Méjico los compañeros «históricos» son estimados de los jóvenes.*

*Más cuerdo que estimarse — los jóvenes — a sí propios.*

∴

*Despreciando a los «antiguos», los modernos se menosprecian a sí mismos.*

∴

*¿Quién es capaz de detener la carrera del tiempo?*

*Los que mueren — en moral — prematuramente.*

∴

*Jóvenes, maduros, viejos. La misma especie.*

∴

*De imbéciles están llenas todas las edades del hombre.*

*Huir de la imbecilidad en la edad que sea.*

*CHISPERO*

LIBRO NUEVO

## MIS MEMORIAS

Libro original del compañero Pedro Vallina, en el que relata las incidencias, luchas y aventuras de su larga vida, y sus contactos con la mayor parte de los maestros internacionales del anarquismo.

Es, el libro MIS MEMORIAS, complemento del opúsculo, también debido a su pluma, MEMORIAS DE UN REVOLUCIONARIO, editado por «Soli».

MIS MEMORIAS contienen cerca de 400 páginas, muchos grabados y cuesta 20,00 frs. El producto TOTAL de la venta está destinado a los compañeros ancianos.

# Gran Jira inter-regional

Domingo 8 de junio en la *Colonia Germinal* (Montargis).

Organizada por las FF. LL. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Auffer-ville, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de Paris, deseosos de asistir, pueden retener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia) habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.

En números próximos se darán más detalles. El 8 de junio todos a la Colonia Germinal.

# Seamos incansables

Y que no se extrañen los cansados si rechazamos la silla holgazana que nos ofrecen. Hay que ser incansables en la propaganda de las ideas sentidas, igual que lo somos para librarnos de tales o cuales enfermedades o de los múltiples inconvenientes que nos opone la sociedad para dificultarnos la vida. Hay que ser y sentir; de lo contrario, el hombre resulta un farol de ornato público, pero sin luz ni gracia nocherniega.

Queremos decir, que la iniciativa de Fomento de la Cultura Libertaria fue recibida en frío. «¿Qué será ese nuevo tópico?» Y no fue tópico, sino propuesta firme y sencilla. En Francia respondieron algunos compañeros, en Venezuela uno. Y cierre usted la puerta. El folleto inicial (económico, setenta céntimos salido del horno): «Las conversaciones de Wagram» para emigrados españoles, fue acogido excelentemente por una docena de compañeros y — ¡no faltaba más! — por las librerías de «Espoir» y LE COMBAT SYNDICALISTE. Insistimos varias veces para que se nos efectuaran otros pedidos, mas los compañeros fueron tardos, tanto, que reducimos nuestra ambición de buena tirada. Se ha visto el folleto, se ha estimado útil, y ahora que llegan pedidos en el orden general la edición ya está agotada. Quedan solamente ejemplares en «Espoir» y en el «C. S.» en débiles cantidades.

Y aquí una lección de aritmética simple. Si el compañerismo en general se hubiese demostrado solícito en primera hora, el folleto que aludimos se hubiese podido expender, desde la imprenta, a 0,50 ó a 0,40 frs.; mas ahora, perdida la facilidad que tuvimos, de componer de nuevo dicho opúsculo no podría ser vendido, al por mayor, a menos de 1,00 franco. La sigla F.C.L. no debía asustar a nadie por no tratarse de una empresa marginalista, sino de una actividad destinada a paliar la falta de folletos de propaganda. Sin la sigla tal han aparecido el trabajo «L'Anarchie», que se vende mucho; las ediciones A.I.T., y sin título editorialista F. Moro y S. Fernández han publicado sus folletos. Dentro de poco aparecerá el del compañero André Maille y en preparación tenemos «A los jóvenes» de Kropotkin, y cuando logremos un ejemplar de «En el café» de Malatesta, los compañeros dispondrán del mismo para los fines de propaganda.

Repetimos, que «Las conversaciones de Wagram» han terminado por ser un éxito, y a la buena suerte de «L'Anarchie» hay que añadir el agotamiento fulgurante de la edición del «Congreso de Carrara». Hay buena disposición, lo comprendemos; pero más cohesionados iríamos más lejos.

Quedan «rincones» de folletos inapreciables como el «Diálogo imaginario entre Marx y Bakunin» de Cranston, trabajo enjundioso que no comprendemos queden aún reservas. Considérese que el tema «está de moda» y que este folleto entre la juventud española caería como lluvia de oro. Otros «rincones» quedan a los que iremos dando salida (en cuya tarea, sea dicho de paso, coadyuva la Regional Catalana). ¡Nada de rincones!, pero ¡ah!, nada tampoco de estanterías vacías.

Fuera de la silla apática, y a propagar, compañeros. Cual lo hacíamos en España. — F.

## Lenin, Trotski y Stalin verdugos de la revolución rusa

Acabamos de leer la obra de Boris Levoytzkij: «La inquisición roja. De la checa al NKVD», y no voy a contradecir el libro de este hombre, al contrario, me placería que lo conociese la juventud, principalmente la universitaria, como así todo hombre que se interese por la libertad, pues hay que conocer a fondo la obra de todos los dictadores, fascistas, comunistas o lo que se denominen, sin disculpa para las fracciones comunistas china, cubana, yugoslava, no importa, puesto que ninguna de ellas, como la rusa, no respeta la libertad.

Lenin, Trotski y luego Stalin desviaron el sentido libertario de la revolución rusa, y para lograrlo emplearon las prácticas brutales caras al zarismo y a toda la reacción mundial. Exterminaron a sangre y fuego los ensayos populares de convivencia intentados por los marinos de Kronstadt y las fuerzas anarquistas ukranianas, y para apagar todo rescoldo de libertad en el país los anarquistas rusos fueron sistemáticamente exterminados a balazos, en campos de concentración y trabajos forzados siberianos de los de «irás y no volverás». En Karkov había convocado un Congreso anarquista, a eso del 1921, y por mandato de Lenin y Trotski todos los delegados fueron detenidos y enviados a distintos lugares de perdición. La fracción libertaria de la revolución rusa fue sistemáticamente liquidada para que no pudiera influir favorablemente en el destino del pueblo ruso, logrando así, los nuevos sátrapas del Palacio de Invierno, o del Kremlin, que la idea de dictadura «del pueblo contra el pueblo» por miedo e ignorancia populares se asentara en la política «revolucionaria» rusa.

Cincuenta años después, el desvanecimiento de la dictadura no se ha producido, como se ve en la propia URSS y sigue viéndose en Hungría, Checoslovaquia y demás países supeditados al oso bolchevique.

De lo que resulta que es una mentira que el Estado sea un mal necesario con vistas al comunismo libre. Con el comunismo de Estado la dictadura, o la opresión de la tiranía clásica, se eterniza.

JOSE M. GINE FOLCH

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«QUINET», 5 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

B.D.I.C



# Area mundial

## El crimen de la calle, en los EE. UU.

VIVIMOS en la actualidad en los Estados Unidos bajo la voluntad férrea y cruel de una mafia doblemente desalmada que la que hace años había sido denominada la mafia de Al Capone.

Existe el peligro permanente de que todo el que haga uso de su derecho a exponer su modo de pensar acerca de la barbarie permanente llevada a cabo con toda la brutalidad existente, sea acribillado a balazos.

No existe seguridad ni dentro del propio hogar para ningún ciudadano que tenga el atrevimiento de exponer su verdad públicamente. Existe, idénticamente, el peligro de ser eliminado al ciudadano o político con alguna vergüenza que se atreva a combatir el despilfarro de millones de dólares sin saber en qué son empleados.

La prensa ha insinuado que en unos tres meses se han gastado 80 millones de dólares misteriosamente, pero que se dijo que en material guerrero. Se dijo también que hay almacenado material bélico para sostener una guerra en gran escala durante 8 años, y que todo este material será reducido a chatarra inservible. Mejor.

El pueblo paga, y el que se queje será ametrallado en la calle como lo fueron los dos hermanos Kennedy, el pastor King y los que no se sabe.

Desde la tierra al espacio todo está sembrado de espionaje, y la cola de esta serpiente está enroscada en la capital del Estado, y las consignas son impartidas desde las altas oficinas del Pentágono; pero siempre con consentimiento de las altas jerarquías, del patrón que tiene las riendas de todo el ejército de tierra, del aire y del mar.

Verdad inconcusa, dijo una vez el Dr. Radiji en la Cámara de los diputados de Teherán: «Un médico puede cometer un error y morir un solo paciente; pero un mal gobernante, al cometer un error puede hundir en la ruina a toda una nación.»

Ahí está, pues, en los Estados Unidos el error de Mr. Lyndon y su camarilla a las órdenes brutales de esa serpiente venenosa que se denomina la C. I. A.

Ha habido un alto periodista de coraje y valor, Mr. Pablo Goodman. Aunque según nuestros datos no son cuatrocientos los socios de la C.I.A., y si cuatro mil esparcidos a través de todo el mundo. No son solamente las compañías que menciona el valiente periodista, sino todas las industrias, lo mismo las del acero que las de las armas y todos los laboratorios. Estos mataperros aparecen en el extranjero como empleados del Estado, con sus correspondientes títulos y pagas.

¿Se quieren noticias más concretas que las dadas por el asesino del senador Roberto Kennedy? Al ser interrogado el asesino ha dicho: «Tenía órdenes de matarlo antes del día 15, y estábamos a prinicipios del mes». Los socios de esta mafia están distribuídos así: Los más inteligentes son mandados fuera del país, cada uno a donde entienda bien el idioma de donde es destinado. Y los que disponen de alguna inteligencia llevan el encargo y las instrucciones de trabajar para derribar presidentes cuando éstos se oponen al alguna compañía de los Estados Unidos. Los más estúpidos e ignorantes son empleados para cometer el crimen de la calle por regla general degenerados, carentes de sentimientos humanos.

Después de todo esto, es asombroso que aún haya periodistas adulones, que no saben despacharse en sus charlas y comentarios sin que califiquen de anárquico cualquier acto de reclamación de los oprimidos. Pero cuando se cometen crímenes como los que nos ocupan, cierran el pico como castrados, a excepción de unos pocos.

Esperamos ver. dado que la atmósfera empieza a clarear y algunos ya dijeron que ellos no eran.

*Nueva York.* DE LA CAMPA


**UMBRAL**

Sumario del número 87:

Abel Salvat : **VOCES AMIGAS.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Miguel Giménez : **CUMBRE DEL MERCEDARIO Y SIERRA DE CALAFATE.**

Vladimir Muñoz : **GEORGE WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**

Luis Capdevila : **UN REY, UN GENERAL y UNA TRAGEDIA.**

Manuel J. Reis : **LA FABRICA.**

Juan Ferrer : **MUSA IBERICA. ALBENIZ Y GRANADOS.**

Volga Marcos : **PAGINAS DEL EXODO.**

Eusebio C. Carbó : **LUISA MICHEL Y LA «COMMUNE» DE PARIS.**

Varios : **HERBERT READ EN EL RECUERDO.**

Cassià Just : **DECLARACIONES.**

Luis de Zulueta : **EL ANARQUISMO ESPAÑOL VISTO POR AMERICO CASTRO.**

P. C. : **MARIANO JOSE DE LARRA.**

Fabián Moro : **ISAAC PUENTE EN UN ESCUETO RECORDAR.**

Noticiario. Avisos, Libros, Conceptos, Pensamientos, grabados, etc. 1,50 frs.

Se admiten suscripciones para el número extraoridnario de 100 páginas (abril de 1970). Precio del número : 5 00 frs. Los suscriptores de todo el año lo recibirán como un número normal de tantos.


COLUMNA DEL EMIGRADO

## UNA CURIOSA ENCUESTA ENTRE LOS EMIGRADOS SOBRE LA MUERTE DEL MONSTRUO ESPAÑOL

ERA una mañana dominguera, fresquísima, pero el sol, que brillaba resplandeciente dando vida, luz y color convidaba a dejar el nido casero para salir a la calle y olvidar por unas horas el monótono y duro trabajo de la semana. Así lo enetendieron los emigrados españoles que residen en nuestra ciudad y sus alrededores, alojados muchos de ellos en barracones sobre el mismo tajo, y en el lugar acostumbrado — un céntrico paseo donde se reúnen los días de fiesta si el laboreo del campo lo permite — los encontramos discutiendo de nada haciendo solamente comentarios a su situación.

Nos acercamos al corro, que lo componían unos veinte. Algunos de ellos recordaban, con amarga pesadumbre, lo felices que se encontrarían en aquellos momentos al lado de sus familias, de sus hijos, de su esposa, a quienes han tenido que abandonar para llevarles el mendrugo. Los había de varias regiones, en particular del Sur y de la Mancha. Fornidos y jóvenes, oscilando su edad entre los veinticinco a los treinta y cinco años. Ninguno, en uso de razón, había sufrido la experiencia de la pasada tragedia española, pero todos habían tocado terriblemente las consecuencias.

No pudimos resistir más a la tentación y curiosos nos mezclamos entre el grupo.

— Permitid, amigos compatrotas nuestra intromisión en vuestras conversaciones, vuestras cuitas que son también las nuestras. Hicimos la presentación y añadimos: En treinta minutos que llevamos a vuestro lado, observando y escuchando, no hemos oído a ninguno lamentarse del precario estado de salud y vejez que carcome lentamente la vida de aquel tirano que se ha hecho llamar caudillo, generalísimo y salvador providencial de España y que por culpa suya os encontráis aquí como nosotros. Hemos oído hablar mucho y leído en la prensa, de supuestas estadísticas favorables en un porcentaje muy elevado, que los españoles sentirían que a Franco, agotado por el mal que sufre en lo físico y en lo moral ya que las pesadillas nocturnas sobre su conciencia deben ser crueles, se lo llevará el Señor a su lado, pero esto, al parecer, dicho con todo el dolor del alma por considerar que es el único capaz de mantener la paz en aquél pedazo de tierra.

Creemos — continuamos diciendo — que lo que generalmente se dice es de boca para fuera, pero que en el interior es otra cosa lo que se siente.

Notamos que al grupo le interesa nuestra presencia y nos atrevimos a interrogarles sobre el particular, reservándonos hasta el último momento la nuestra, para que ello no signifique coacción o influencia. Vosotros, recién llegados de allí, ¿podriais darnos vuestra opinión al respecto? ¿Sentiríais que Franco muriera?

Estáis fuera de España. Sois libres para contestar lo que os dicte el corazón con la palabra de honor de que vuestros nombres no serán conocidos. Y respondieron:

Emigrado 1º: «Que sea cuanto antes mejor». Emigrado 2º: «No me interesa su vida». Emigrado 3º: «No tenía que haber nacido». Emigrado 4º: «Ya tengo la promesa hecha: una vela al diablo y una buena paella». Emigrado 5º: «Quedaría cerrada una etapa de crimenes». Emigrado 6º: «No soltaría una sola lágrima». Emigrado 7º: «Ni yo haría un rezo por su alma». Emigrado 8º: «No se perdería ningún talento». Emigrado 9º: «No la sentiría sino que la deseo». Emigrado 10º: «Preguntas así están fuera de lugar». Emigrado 11º: «Lo celebraría con una de Jerez». Emigrado 12º: «Quemao» y «aventáas» sus cenizas». Emigrado 13º: «Que sea pronto «pa celebrarlo». Emigrado 14º: «Yo, luto no me pondré». Emigrado 15º: «Un día u otro tiene que ser y que yo lo vea». Emigrado 16º: «Aquél será un día de júbilo». Emigrado 17º: «No habrá bastantes organillos». Emigrado 18º: «Llorarán las beatas y los *enchufaos*». Emigrado 19º: «Yo, francamente, no lo sentiría». Emigrado 20º: «Pues yo, discrepando de todos mis paisanos, sentiría una gran pesar y hasta vergüenza de que Franco se muriera. Guardo la esperanza y así lo deseo de ue Franco no se morirá. Franco, por su obra realizada, no debe morir como las demás personas. Además ningún buen general debe morir en la cama. Estaba yo aún en las entrañas de mi madre cuando Franco hizo fusilar a mi padre porque era republicano. No pienso que fusilar a F. sea delito. ¿Vosotros creéis que un hombre así debe morir? No, hombres así no pueden morir como los demás. Debe vivir, debe vivir hasta el día de su San Martín».

Un criterio escueto, el del último emigrado, que compartimos por entero. Sería — como dice él — una lástima que el dictador español muriera.

Desde Paulino a nuestros días habríamos perdido tres cuartos de siglo de historia justiciera.

Con este porcentaje a cero a favor de la longevidad de Franco se derrumba todo el andamiaje de embustes circulados. Nadie lo quiere.

Reconocidos por su sinceridad nos despedimos de todos con un: Salud y hasta la próxima.

*(De «La Hoja del Emigrado»)*

# COMUNICADOS

SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

*F. L. de Aufferville: Detalle de una suma ya registrada:*

Habiendo tomado la F. L. el acuerdo de hacer una subscripción pro España, los compañeros residentes en la «Casa de Retiro» llamada la «Garenne», haciéndose solidarios de la misma, responden con sus escasas economías con la cantidad siguiente:

De la Cruz, 5 frs.; Valdeneu, 5; Terradas, 5; Romero, 3; Gomis, 10; Fernández, 5; Bilbal, 5; Mme Medina, 5; Clerambó, 10; Serra, 5; Avila, 5; Teruel, 5. Total, 68 frs.

Enero 1969:

F. L. Paris, 500 frs.; Muñoz, 20; F. L. Combs-la-Ville, 60; F. L. Thiais, 26; Compañeros ancianos de Casa Reposo de Souppes, 200.

Febrero 1969:

Llobet de Coudelles-s-Seine (Eure), 55; Fernando Guillén, camping 94, 30; F. L. Argenteuil, 60; M. Arenas y Vera, 5,65; F. L. Ivry, compañero Segura, 50; Berthe et Jacques, 10; Maria Valls, 10; Vicente Bielsa, 5;

Marzo:

F. L. Ivry, Gutiérrez, 20; F. Local Houilles, 127,50; F. L. Thiais, 79,30; Marquise Prasban Le-Bains, 10; Bueno, de Perpignan, 10; Boatell Weston, Canadá, 192; Luis Mirabeut de la Vega, 70.

Abril:

F. L. Saint-Denis, 28; F. L. Drancy, 70; F. L. Argenteuil, 75 frs.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 1º de junio a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Orden del día muy importante.

**JIRA EN PERPIGNAN**

Esta Federación Local invita a todos sus afiliados y simpatizantes a la jira que tendrá lugar el domingo día 25 de mayo en el pintoresco sitio de Vernet-les-Bains (P. O.). Salida a las 7 de la mañana de la plaza Arago. Para inscripciones autocar dirigirse todos los domingos por la tarde al compañero Carbó en el Café Continental.

Además se invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo día 1 de junio en el sitio y hora de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los compañeros en general dada la importancia de los asuntos a tratar.

F. LOCAL DE MARSELLA

Convoca todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 1 de junio de 1969 en nuestro local social. Ella dará comienzo a las 9,30 horas.

**A NUESTROS PAQUETEROS Y SUSCRIPTORES**

Docenas de compañeros de toda Francia se quejan a esta Administración del «C. S.» por recibir el periódico con mucho retraso. No siendo nuestra la culpa, aconsejamos a los compañeros perjudicados por el mal funcionamiento de Correos, efectuar reclamación a la «Poste» de su pueblo o barrio. Exijan formulario de quejas, pudiendo asegurar en él que la expedición del «C. S.» es efectuada el martes de cada semana.

JIRA EN EL TARN

El núcleo confederal del Tarn organiza para el día 8 de junio una jira en el bello y simpático embalse de Labessonnié.

A la misma quedan cordialmnte invitadas las Comisiones de Relaciones, Federaciones Locales y compañeros de los Núcleos limítrofes.

CONFERENCIA EN CLERMONT-FERRAND

El día 25 de mayo a las 10 de la mañana en la sala nº 2 de la Casa del Pueblo de Clermond-Ferrand, la compañera Federica Montseny pronunciará una conferencia sobre un tema de actualidad.

F. L. DE ST-DENIS

Celebrará asamblea el domingo día 25 de mayo, a las 9 de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que tendrá lugar el día 25 de mayo a las 9 horas.

F. L. DE DRANCY

Reunión general para el próximo domingo 25 de mayo, con impresión del último Pleno en el orden del día.

REGIONAL CATALANA, PARIS

Por considerarse imprescindible la asistencia de compañeros de la C. de R. regional, la asamblea del 17 de mayo fue aplazada para el 14 de junio.

F. L. DREUX

Convoca a asamblea general para el día 1 de junio, local y hora de costumbre.

F. L. DE PARIS

Asamblea general para el 25 de mayo por la mañana, con lectura de circulares y correspondencia e informe de la delegación al Pleno.

# El festival del «Louise Michel»

EL Gala del Groupe Louise-Michel se desarrolló como es costumbre en esta época, el viernes 9 de mayo, en una Mutualité abarrotada de gente joven en su inmensa mayoría joven. Y en un espectáculo de calidad sino de cantidad. Sí; una parecida afluencia era digna de admiración y de recompensa, ampliamente el esfuerzo de los organizadores en bien de las obras altruistas, por las cuales nuestros actos se organizan, estábamos en derecho de pensar por la simpatía que dicho público despedía, por sí mismo, y hacia las ideas anarquistas, que dicha juventud, si bien algo alborotada, ¿porque no?, no era la misma que esa juventud histérica que llena el Palais des Sports y aúlla detrás del ídolo. Defraudados estuvimos, pues a lo largo del espectáculo, el comportamiento de la sala fue irrespetuoso hacia los números, podríamos decir menos talentudos; y aborregado para consagrar los ídolos en el más puro estilo burgués.

Dicho comportamiento nos apenó y lo consideramos inadmisible en nuestros medios. Y quisiéramos decir a todos esos jóvenes tan «contestataires» y tan gritones y aplaudidores (?) a la evocación de anarquía, libertad, etc., que nos gustaría, para ser un poquitín lo que quieren aparentar. nos gustaría, repetimos, verlos concurrir a nuestros mitines y conferencias en donde brillan por su ausencia y decirles también que todo artista en escena merece respeto, como cualquiera otra persona que trabaja, sea cual sea el género en que se emplea y más a los que concurren en nuestros actos, los cuales en su mayoría, vienen benévolamente.

Dicho esto pasemos al espectáculo propiamente dicho. En escena : « L'ensemble Gal Neguin », con cantos de Israel, que hubiéramos comprendido por la presentadora. Jóvenes chicos y chicas llenos de buena voluntad no se dejaron atolondrar por los alborotadores.

Karen, fantasista de cabaret, con fineza, saber y sangre fría.

*Marc Augeret* y *Pierre Provence*. tuvieron la adhesión del público. El primero con sus canciones serias y su bien timbrada voz; el segundo fantesista e imitador de talento.

No pretendemos hacer aquí la alegoría de *Jean-Marc Tennenberg;* bastante conocido, pero como era la primera vez que lo veíamos podemos decir que nos entusiasmó por su presencia en escena, por su inmenso talento y sensibilidad en recitar Prevert, con un natural sin concesión.

En segunda parte, Léo Ferré, siempre fiel a si mismo y a su repertorio, y al que en el más perfecto plan amical tenemos que decir que debe hacerse algo, desde el plano estrictamente anarquista para destruir la idolatria que en la masa pueda crearse por falta de cultura revolucionaria.

Todo su repertorio excelentísimo, pero nosotros hemos apreciado sobremanera «Franco, la muerte». «El anarquista», y «Ni Dios ni Amo».

*Francisca Francitorra*

# Los que vamos perdiendo...

**Agustín Navarro y Peralta**

El pasado lunes, día 5 de mayo, por la tarde, un número importante de compañeros y de amigos franceses acompañamos los restos mortales hasta el cementerio de la ciudad de Argenteuil, del que fue un sencillo y magnífico compañero, Agustín Navarro y Peralta. El acto, como se puede suponer fue civil. Numerosos fueron los ramos de flores naturales, con sentidas dedicatorias, que familiares y amigos — y como tributo y homenaje a su memoria — adornaban el féretro.

Agustín Navarro y Peralta, que había cumplido sus 75 años de edad, era natural del pueblo de Ontiñena (Huesca). Desde muy joven se fue a trabajar a Barcelona. Pocos años después se trasladó a la ciudad de Tarrasa, trabajando en la industria fabril y textil. Como tantos miles y miles de aragoneses que de muy jovencitos se fueron por las tierras catalanas, Agustín Navarro y Peralta en seguida se ambientó en los sindicatos obreros de la C. N. T. y abrazó las ideas libertarias. Ostentó y desempeñó varios cargos en el Sindicato habril y textil de la industriosa ciudad egarense. En todos ellos cumplió con honradez y hombría. Creó un hogar. De él nacieron dos hijos, los cuales y por las enseñanzas que recibieron de su padre abrazaron también nuestras ideas libertarias.

Al finalizar la guerra pudo llegar hasta Francia. Conoció los campos de concentración de Argelés-sur-Mer, Saint-Cyprien y Vernet. Más tarde vino a la región parisina y desde hacía años, conjuntamente con sus familiares, vivía en Argenteuil. Militó siempre en la Federación Local de la mencionada ciudad y soñando siempre, como todos nosotros, en poder regresar un día a nuestro país y poder respirar en él los aires puros de la libertad.

No podemos por menos que transcribir una cuartilla que un familiar suyo nos leyó en el cementerio, ante el féretro, y con una acusadísima emoción:

«Navarro, es duro sentir la incapacidad de poder expresar los sentimientos que nos ocasiona tu pérdida.

Te diré, si puedo, que te has ido demasiado pronto y puesto que es así quiero solamente cubrir tu cuerpo inánime en estas cálidas y sentidas palabras.

Compañeros y amigos: En Navarro estaban reunidas las prendas más apreciadas del ser humano: la modestia. la bondad, la honradez y el sentimiento puro de un ideal.

Y te llevas contigo, lo sabemos, la doble nostalgia de no ver realizadas tus aspiraciones de fraternidad humana y no haber podido de nuevo pisar tu terruño natal.

Los que aquí estamos y hemos venido a acompañarte hasta tu última morada estamos de ello completamente persuadidos.

Descansa en paz, Navarro. Tú te vas. pero tu recuerdo nos queda para siempre vivo y eternamente.»

El mismo familiar dirigió unas palabras en francés dedicadas a agradecer la asistencia en el acto de muchos amigos franceses y dirigidas también a los amigos y compañeros que estuvieron presentes.

Y no nos queda nada más que decir, como remate de esta nota necrológica, que lo siguiente: descansa en paz, querido compañero. De tu sencillez, que tanto te caracterizó en la vida y de la bondad de que estabas poseído, será siempre para nosotros una gran enseñanza.

Y vosotros, queridos amigos Isabel y Navarro, hijos políticos, nietos y demás familiares, os deseamos que tengáis la necesaria entereza y coraje para soportar el inmenso dolor que os embarga en estos momentos y que os aseguramos que también es el nuestro. — *Manent.*

Mayo 1969.

# Infamia consumada

El asesinato del general Delgado y de su secretaria perpetrado en tierra española por esbirros afectos a la PIDE (policía política portuguesa) ha resultado delito impune en nuestra nación gobernada por un general fascista apellidado Franco. Sin embargo, cuanto de abusivo y de escarnio al derecho de gentes se presenta, Franco le da curso para beneficiar a las autoridades — también fascistas — y para el caso portuguesas.

Nos mueve a escribir estas líneas el caso del súbdito portugués Eduardo José Pons Queiroz do Cruzeiro, desertor del ejército portugués y refugiado en una población española, para su desdicha. Por desertor y contrario a la dictadura de su país, (dos «delitos» esencialmente políticos), la PIDE solicitó del gobierno franquista la entrega de Eduardo Queiroz como malhechor peligroso.

En concreto, la delincuencia del portugués Queiroz se reduce a haber desertado del puesto militar de Bissau, Guinea dicha portuguesa. Sometido el caso al tribunal español correspondiente, éste acordó, en abril de 1969, conceder la extradición de Queiroz solicitada por la policía política del país vecino. Estamos a mediados de mayo, y como ningún abogado ha establado recurso contra la decisión brutal del tribunal hispano, es casi seguro que a estas horas el ciudadano Eduardo Queiroz do Cruzeiro haya sido librado a las garras de la PIDE a los efectos de tortura, vejación y muerte.

Hay en este mundo varios organismos de defensa de la integridad moral y física del hombre, mas como si no los hubiera. Todo mentira.

COUCEIRO


**IMPORTANTE**
**para la propaganda**

Acaba de ser puesto a la venta el folleto

**L'ANARCHIE**

de Enrique Malatesta, en edición « Golem ».

Sesenta y cuatro páginas, 3 frs. Descuento a paqueteros.


# Las Juventudes Libertarias en España

## (ANALISIS HISTORICO)

### por FABIAN MORO

*(Continuación)*

Ser bueno por naturaleza, por no poder ser de otra manera, tiene un valor personal relativo. Ser bueno por convicción, por análisis introspectibo con miras a la sociabilidad, ser bueno por conciencia y convicción del camino escogido, es, a mi entender, el verdadero estado de ser bueno. Cuando grupo o persona se encuentra ante un dilema, y escoge rectificación al darse cuenta del yerro, nos encontramos ante alguien, grupo o individuo, no solo leal si que además en el estado verdadero de ser bueno. Veamos el porqué de esta reflexión.

Corría el mes de septiembre de 1936. Se celebraba en la sala del Cine América sito en el Paralelo, arteria clásica de Barcelona, un comicio extraordinario, en vistas a determinar el papel y estructura que debían tener los Ateneos en la nueva sociedad que a la sazón se encontraba en sus albores. Acudieron con sus acuerdos delegados de Sindicatos, de Grupos, de Ateneos libertarios y de Juventudes. Fuimos Deltell y yo como delegados de Hospitalet del Llobregat, en reemplazamiento de cierto delegado oficial que queriendo estar como Dios, por todos los sitios, y no pudiendo, hubo de recurrir a nosotros, miembros de las juventudes libertarias de la barriada de Sta-Eulalia, Provenzana en aquel tiempo; y de su Ateneo libertario, «Luz y Amor».

Huelga decir que los acuerdos eran defendidos por cada delegación con calor y vehemencia como es de costumbre. Como es de costumbre, igualmente, el calor en las discusiones subió de grados, hasta llegar al momento en que el ambiente vehemente, impedía que se hiciera entender quien no tenía pulmones robustos y voz prepotente. El delegado de un grupo juvenil de barriada se propuso usar de la palabra que el presidente de mesa le había dado. De entre esa balumba discordante, una voz suave, al oído, tímida, como afeminada, quiso exponer y defender los acuerdos que llevaba. Salía esa voz como el canto de un julguero de entre la profundidad de un robledar sacudido por el viento. Comprendí de quien se trataba por el timbre de su voz, y me produjo la impresión de una mora solitaria campando en un enmarañado zarzal. Y en verdad, como mora cubierta por el ramaje de la zarzamora se vio de pronto, a pesar de su saber, de su personalidad. Un delegado salta a la derecha, tres a la izquierda, cinco detrás, al fondo. La cálifa delegante arreció su estentor exuberante. De nada sirvió la voz mesurada, conciliante, de Puig Elías que presidía, ni su figura hebraica con sus largas melenas y su espesa barba de la negrura de la endrina. Se puso de pie y parecía un personaje salido del Viejo Testamento para presidir la llegada del Apocalipsis según San Juan. Aquello fue más pintoresco que «La Casa de la Troya» pero menos edificante que una novela de Carretero, carrero, «El Caballero Audaz», que nada tenía de audaz y menos de caballero.

¿A quién correspondía la voz que el tumulto apagó? A Martí Ibáñez, cohibido como caperucita roja ante el Ogro. El enfado retenido se movía en mis adentros por aquel contraste sin ribetes. Cuando me llegó el turno me expliqué poco más o menos, guardando lo esencial en la memoria, de esta manera:

«Venéis aquí, compañeros, en representación de los Sindicatos, de los Grupos, de los Ateneos, de las Agrupaciones juveniles. Habéis sido elegidos por ser, en principio, los más capaces, los que mejor interpretan el sentir libertario y su letra. Sois, pues, algo así como la crema del anarquismo en Barcelona y su radio. Sabéis bien, claro está, que el anarquismo es un ideal de amor y tolerancia y vosotros sus militantes. ¿Cómo compaginar la contradicción de lo que decís ser y representar y vuestro proceder de este momento en esta sala? ¿Cómo representando la tolerancia os manifestáis tan intolerables? ¿Cómo propagadores de la transigencia en la opinión de los otros sois aquí intransigentes? ¿Cómo siendo libertarios vuestra conducta se manifiesta tan antilibertaria? Dejad hablar a quien discrepe con vuestros acuerdos. Dejad hablar a quienes no tienen vuestra voz estentórea ni vuestro ímpetu sin freno. Usad de la palabra cuando os toque y exponed argumentos convincentes en lugar de voces destempladas y a destiempo.» Dije acaso más que no me acuerdo.

El caso fue que con las primeras palabras se había apagado el clamor; y después de algún susurro, un silencio total, un silencio de cementerio le reemplazó. Cohibidos estaban la voz y quien la emitía. Algo muy profundamente se había clavado en todos y cada uno de los asistentes. Ellos estaban coaccionados. yo también, cada lado por motivo diferente. No sabía como escapar del efecto que mis palabras había producido. Eché mano con prisa de los acuerdos, cambiando el sesgo. Desde tal momento el ambiente y el coloquio (ya que fue un deslizar de justas oratorias) cambió de extremo a extremo de tal manera que alguien propuso:

— Que haga uso de la palabra el compañero Martí Ibáñez.

— Sí, que hable; tiene derecho.

— De acuerdo, de acuerdo: que hable.

Y Martí Ibáñez ante un silencio de Academia leyó, argumentó y defendió los acuerdos que llebaba.

Digo bien de extremo a extremo porque la Sesión aprobó (no digo por unanimidad por que no estoy seguro) los acuerdos expuestos por Martí, uniéndolos a los de Hospitalt del Llobregat que llevaba puntos coincidentes, fusionándolos en uno.

La anécdota tiene un indiscutible valor de análisis psicológico, ante un trance de coacción moral del que salió la bondad consciente, bastante superior a la del carnero, la comprensión reflexiva y el optar superior y sincero. En ella se ve reflejada la reflexión anterior. Y además: el individuo influenciando en la colectividad, la colectividad influenciando al individuo. Para lo mejor unas veces, para lo peor otras. Ello depende de los sentimientos tanto como de los factores intelectuales guiados por la consciencia moral. De ahí que las juventudes libertarias en España en auel tiempo tenían por divisa sin palabras ni aparato: los anarquistas sin anarquía íntima, sentida, no son anarquistas; el ideal libertario es un sentimiento actuante que refleja, no sólo una teoría en su letra, sí que encima y sobre todo, su esencia, su espíritu, su contenido representativo en la conducta y el proceder; sin ello, nos encontraremos con anarquistas de fuegos fatuos, o con anarquistas de fuegos artificiales.

⁂

El lema-motivo de actuación y de inquietudes del movimiento juvenil nihilista, el verdadero y auténtico, fue: «Ir al pueblo, sed pueblo», ejecutado en la letra con sentir y con sentido practicista. Un movimiento, en Rusia, de los hijos de la nobleza que optaron de forma radical por la nobleza pensante y sentimental, en total desinterés, acompañado del interés de educar al pueblo que trabaja queriendo despertar en él anhelos de justicia social, de libertad política, de ayuda a salir por los fueros de la dignidad obrera y la humana. El movimiento juvenil nihilista fue así el epicentro de difusión, del cual salió al propagarse, el ambiente y la preparación propicios, culminando por su raiz en la revolución del 17, violada y traicionada al nacer.

El movimiento juvenil libertario en España fue centro de expansión del alto sentir del vivir, epicentro de difusión de consciencia humana y de libertarismo, del cual fue marcada la sociedad española en uno de sus momentos de transición transcendental dentro del cuadro contemporáneo. La metrópolis hispánica quedó marcada en sus raices psicológicas y morales, sociales y conceptuales, y esas raices harán rebrotar nuevos arbustos que reverdecerán. Pero entonces eran cimiento y levadura a un mismo tiempo de una revolución original. Los cimientos fueron desarticulados por tirios y troyanos con la guerra social y civil. El terremoto arrastró en el torrente aluvial lo que de los cimientos quedó, cascotes se desparramaron por todos los campos del mundo y que se amontonaron sin argamasa consistente, o quedaron sueltos, lejos de su centro y de su epicentro. Y la levadura se agrió.

Pero la ejecutoria leal y desprendida con los riesgos que se afrontaban sin darles importancia por que la importancia mayor y principal era el motivo: levantar el monumento social y personal de una humanidad mejor, construcción penosa sin pena por ser trabajo agradable y hondamente sentido, se quedó en ejemplo que legaron a las generaciones venideras las Juventudes Libertarias en España. Se darán cuenta ellas, que fue la sincronización capital del sentir y del hacer, de la vida cerebral y sensitiva. Se darán cuenta que esa plural sincronización fue el carburante espiritual que movía las ideas-fuerza, que tuvieron en vilo a la sociedad española de cabo a cabo.

⁂

El goce del vivir en el más profundo sentido, es la segunda parte del mensaje; el mejor ejemplo de cómo en cada generación en la primavera de la vida, se disfruta de los años y de forma intensa dándoles sentido de pensar y de actuar. No sólo a causa de un motivo idealista que da de sí el desprendimiento por naturaleza. Además encontrarán para uso y empleo de sus energías materiales y espirituales mentales y físicas el mejor y más intenso de los placeres, en la más alta satisfacción, en el goce supremo: encontrarse en sí, hallarse en sí mismo; justificación de su juventud; haber sido útil para algo fuera de lo banal a su paso por el camino de la vida.

El contrapeso de ambientes impropicios y extraños, nos hace zozobrar a veces, y nuestros conceptos morales, como la herencia del sentir y del actuar oscila, alejándose de la pureza, de su penetración sensitiva, de la simbiosis del decir y del hacer. Pero el militante libertario sobre todo si es joven, tiene el deber de no olvidar aquello que fue un mensaje sin par enviado a los que piensan y obran para que los hombres y los pueblos, la Sociedad y sus componentes sean como tienen que ser. Mensaje sin par y ejemplo estimulante, que los jóvenes libertarios de aquel tiempo envían a todos los jóvenes de este tiempo y del que vendrá, cualquiera que sea la lengua que hablen o el lugar donde se encuentren.

FIN

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX*) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X*)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# El Pan de la demagogia

«La Habana. — *El pan ha sido racionado. Antes que en La Habana ya lo estaba en el resto de la isla.*» (De los diarios del 14 de mayo 1969.)

DANZON CUBANO. «*De la caña que sale el azúcar, del azúcar que sale del coco, que sale muy poco...*»

**HABRIA que saber hasta cuando los pueblos pequeños deberán ser conducidos, inducidos, y a la postre utilizados, por las naciones grandes. Cuba revolucionaria vio malogrado su triunfo por un clan que se atribuyó todos los méritos de la gesta, pero que, en presencia de factores exteriores (desde luego adversos) la sociedad naciente la inclinarían hacia el comunismo ruso.**

**Frente a las exigencias del Estado norteamericano, Castro y los suyos se dieron a la gritería, y, también, a la amenaza olímpica. Los altos desesperos espartanos renacían y al mundo sensible de los humildes le pareció que el Yanqui tomaría miedo. Desconocimiento del nido de serpientes que es la diplomacia.**

**EE. UU. no quiso provocar una guerra directa contra un país pequeño, por guardar las formas. Mejor le convenía un Tercio cubano-sudamericano que trabajara por cuenta del Pentágono en la Bahía de los Cochinos, por ejemplo. Tuvo que haber desembarco — y bien se sabe cuán desafortunado — porque EE. UU. fue fiel a sí mismo no ofreciendo a los rebeldes su base directa de Guantánamo.**

**El ruso se envalentonó y quiso hacerse presente con su flota en el mar de las Antillas. Ahora sí: la Casa Blanca podía meterse en jarras porque el enemigo llegante era robusto y, por ende, peligroso.**

**La marina bolchevique retrocedió y Moscú y Washington entraron en pacto. Hubo incluso teléfono (hilo rojo) entre el Kremlin y la Casa Blanca. Actualmente hay tres, lo que indica que las conversaciones secretas suben de grado.**

**La URSS mira a China y EE. UU. aquilata ambos peligrosos: el menor es el del Oso blanco; el peor el Oso amarillo. Rusia y Norteamérica se toleran porque un día pueden necesitarse, ante cuya necesidad posible, ¿qué pintan Cuba, España, el Vietnam y el resto de nacioncitas intervenidas o comprometidas? Nada. Rusia apoya a Castro, a los árabes, a los indo-asiáticos con armas y demagogia, y EE. UU. lo sabe, pero deja hacer. Lo importante son los pactos secretos de potencia a potencia, no las angustias de las naciones «secundarias».**

**Es así como EE. UU. permite toda clase de excesos palabreros a Castro, los cuales, por otra parte, van menguando. «Cual grita este maldito», pero que grite... y experimente, cada día más, la dureza del bloqueo económico. Castro tiene caña, que consume el comunismo, y que paga, éste, con propagandas y cañones, no con trigos de la fértil cuan inmensa Siberia, quedando, Cuba, a merced del hambre que poco a poco establece el Yanqui en el contorno e interiores de la Isla. 500 discursos de Castro de 4 horas de extensión cada uno, no dan el resultado de una espiga, y todas las alabanzas de los visitantes extranjeros bien comidos y bien gozados, no arreglan ni así el estado depredativo afincado en las aldeas y en los bohíos.**

**El Yanqui priva de pan y el Ruso no lo envía. ¡Eh, cubano! Se trata de un enemigo y de un amigo que, en el resultado — desastroso — se equivalen. La revolución rusa, muerta en su cuna hace medio siglo, se iguala a la revolución americana terminada en reacción implacable con la muerte de Lincoln y la de los cinco anarquistas de Chicago. Con igual velo negro para la revolución cubana, tan popular, tan hermosa en su alba, y tan triste y empobrecida a partir del momento en que se confió a un falso amigo tratando de huir de un enemigo declarado.**

**Castro castró... al pueblo cubano y le perdió al país una ocasión hermosamente libertaria.**

**Defecto que trata aún de paliar con discursos que, once años después, determinan una falta grave de nutrición en un pueblo que sólo conoce una hartura: la de aplaudir un torrente inagotable de palabras.**

# Significación del 1° de Mayo

por **Serafín Fernández**

SOBRE el significado del 1° de Mayo mucho se lleva escrito y mucho habrá que escribir para que, en medio de tantas mentiras y desviaciones en que se debate el movimiento obrero, esta fecha conserve el sentido anárquico y revolucionario que le es propio.

Antes de los acontecimientos de Chicago en 1886, clérigos y políticos, con sus oraciones y discursos, se ocupaban de la dolorosa situación de los trabajadores. Pero, sin la gesta revolucionaria iniciada el Primero de Mayo, con continuación, el rebaño humano hubiera seguido siendo trasquilado y desollado por el voraz capitalismo, y prisionero de los Estados, sin defensa ni posibilidad de mejora alguna.

Las ideas que animaron y orientaron a los mártires en la lucha habían sido propagadas por la A.I.T., cuyas primeras agrupaciones en Estados Unidos datan de 1871. Y en los acontecimientos que se recuerdan en esta fecha se trazó la ruta que sirvió de orientación al proletariado moderno combatiente; en la trayectoria hasta nuestros días los mártires que cayeron son incontables. En esta fecha sin lamentos funerarios ni festejos bullangueros se les recuerda a todos. Y los que se sienten sus continuadores reafirman su propósito de continuar la lucha en la inconfundible orientación y las aspiraciones que animaron a los mártires.

Considerando como tales los que se jugaron la vida por el bien de todos, contarlos o clasificarlos con etiquetas partidistas sería injusto. Entre los mártires reivindicados por el movimiento anarquista, se encuentra el diputado socialista Federico Adler, que en pleno parlamento austriaco ajustició al conde Carol, por haber firmado éste la rotura de relaciones con Serbia, firma que dio origen a la guerra del 14. Este gesto bien distinto al de la gran cantidad de diputados socialistas que en diversos países votaron la guerra, es lo que identifica la acción de Adler con nuestras aspiraciones antimilitaristas.

En los albores del movimiento obrero moderno, conmemorar el 1° de Mayo con otros sectores era aun posible; porque si bien en la acción no se juegan la vida como los anarquistas, no rechazaban la acción revolucionaria como lo hacen en nuestros días. Y no se daba el caso penoso de que en una misma tribuna lo que dice un orador lo desdice otro que habla a continuación.

Desde la fecha trágica de Chicago mucho ha llovido. A pesar de ello, hay quien no se ha lavado la cara, y menos aun la conciencia. Y las esperanzas que se pusieron en que el moderno capitalismo cuando nadara en la opulencia haría un reparto más equitativo y que los gobiernos, cuando triunfaran los partidos de izquierda serían más justos y menos represivos, fallaron al cien por cien. Los partidos reformistas, desde los republicanos a los socialistas, en lo que se esforzaron fue por el logro de votos, y, los partidos comunistas lo máximo que conceden en bien de los trabajadores es el derecho a respirar si éstos los apoyan. En suma, que la clase obrera organizada o no, despojada de visión idealista y espíritu revolucionario; que mendiga mejoras o confía lograrlas por intermediarios y no por su propia acción, no está en condiciones de rememorar a los mártires de Chicago y los que a continuación cayeron por la causa que aquéllos defendieron.

Neutralizado el espíritu revolucionario del movimiento obrero por los políticos reformistas, los marxistas y los profesionales del sindicalismo, el capitalismo adquirió excelentes condiciones para amasar fortunas a costa de la miseria del proletariado, y los Estados lograron excelentes condiciones para reprimir y destrozar el poco movimiento que aún queda en pie. Y si la represión no basta para contener un progreso que empuja hacia el abismo todo lo podrido: el capitalismo y los Estados, queda la declaración de guerras que siembran los campos de cadáveres. Con victorias o retiradas heroicas las naciones guerreras se «cubren de gloria», los militares profesionales de condecoraciones y altas pagas, los capitalistas de uno y otro bando se atribuyen fabulosas ganancias. Y los Estados recuperan su autoridad para seguir sometiendo los pueblos.

Desviado el proletariado de la orientación que trazó la A.I.T. (que tuvo su estallido con repercusiones internacionales en los sucesos de Chicago) hoy el capitalismo y los Estados están en excelentes condiciones para declarar guerras porque las centrales obreras, con excepción de la A.I.T., están adheridas a los gobiernos para los siniestros fines, y terminada la matanza se comprometerán a exigir de los trabajadores un doble esfuerzo para pagar los gastos que ocasionó la guerra terminada y la nueva en preparación.

Con desfiles militares, lamentos, rezos y procesiones de arrepentidos, no se conmemora a los mártires; porque éstos no marcaron el paso, no mendigaron mejoras, no se arrepintieron, no se doblaron, lucharon de pie hasta el último aliento. El momento que nos toca vivir es de decrepitud, y ello es motivo para afirmar con más firmeza y alteza las ideas, el valor de los mártires para no confundirnos con los renunciantes.

# Divagación sobre la violencia

por **José Viadiu**

ES tema propio de nuestros días discurrir acerca de la rebeldía juvenil en un plano internacional y el polemizar sobre la eficacia de tal proceder. Por lo general, las oligarquías gubernamentales y la gran prensa acometen con críticas acerbas, con represiones despiadadas toda acción de protesta llevada a la calle; toda aspiración exigida tumultuariamente es ahogada por la fuerza pública, mientras que las peticiones aisladas o en forma pasiva no consiguen el menor eco. Los resortes gubernamentales en seguida divulgan que se trata de movimientos caóticos y que son dirigidos por elementos irresponsables mientras esconden o silencian las verdaderas causas y razones que motivan tales estallidos colectivos.

La verdad es que las acciones violentas no se producen por generación espontánea, ya que siempre es más propicio y deseable resolver los problemas mediante el diálogo que recurrir a la pistola. También opinamos que toda manifestación colectiva lleva en su entraña diversos y claros motivos que la determinan. Pensamos que la rebeldía siempre tiene una base que la justifica, dado que por lo común es una consecuencia del abuso de poder de las clases dirigentes, de la irritante desigualdad distributiva existente y de la perenne injusticia que soportan los desheredados.

Ello nos hace recordar que las soflamas actuales, que las patrañas y las monsergas de «paz y orden» o de «la ley ante todo», puestas en circulación por los mandatarios en turno, ya aturdían nuestros oídos allá en los lejanos días de nuestra mocedad. Es decir, los amos del cotarro en todos los tiempos, y en no importa qué ideología, llámense comunistas o capitalistas, sean burócratas, militares, clérigos, banqueros, políticos, o capitanes de industria, una vez encaramados en el poder, sienten horror a la palabra rebeldía, que por otra parte ellos estimulan al negarse a hacer la menor concesión a las clases menesterosas, al revestirse de indiferencia cómplice ante la miseria de las multitudes o al negarse a que éstas puedan vivir de acuerdo con sus aspiraciones de libertad y justicia.

Ello es una realidad de ayer, de hoy y de siempre. Nosotros, la militancia cenetista, también fuimos calificados con todos los dicterios más ofensivos y denigrantes: ladrones, partidistas, vividores, explotadores de obreros, etc.; sin embargo, juzgamos que sería difícil encontrar un movimiento obrero más puro que el nuestro, formado por legiones de luchadores que más allá de su propia vida anteponían su firmeza moral y sus convicciones.

Si, en nuestras luchas corrió la sangre, mucha sangre, pero jamás hemos creído que fuese un producto morbológico, sino consecuencia del cerrilismo despótico de una burguesía primitiva de franca mentalidad feudal, vinculada con autoridades bárbaras. La historia de la violencia en las luchas sociales es larga y dramática. Sólo entre los años 1919 y 1923 suman centenares las víctimas confederales; pero tal estallido violento no puede juzgarse como derivado de una táctica cenetista, ni como una consecuencia de la ideología ácrata, sino como resultado de una provocación de autoridades y patronos, como así fue.

Además, el devolver golpe por golpe fue obligado por la ley de supervivencia, lo mismo como individuos que para salvar a la C. N. T., nuestro organismo de lucha. Ello implicaba una cuestión de hombría y dignidad en no dejarse vencer. Vino a representar el derecho ineludible que tiene todo hombre que se siente acorralado en apelar a su defensa personal. Fue precisamente este forcejeo constante contra un medio hostil, contra todas las fuerzas regresivas, lo que motivó la eclosión de una calidad de combatientes abnegados y con un sentido heroico que no tienen par en las luchas internacionales para la implantación del socialismo.

Del resultado de esta experiencia deducimos que si no hay una firme presión de los de abajo, los bien situados no conceden un ápice. Además que es muy ingrato tener que dar las gracias por lo que nos corresponde en derecho. La consecuencia es que estas contiendas vinieron a confirmar que las clases laboriosas lograron mayores beneficios en unos años de insurgencia que en un siglo de solicitudes humillantes, que las multitudes insatisfechas progresaron más en unos lustros de acción directa sindical que en todas las incursiones politiqueras y electorales.

Lo dicho nos obliga a formular algunas preguntas: ¿Qué procedimientos deben seguir las clases explotadas para acabar con la insensibilidad, el egoísmo y el abuso de los poderosos? ¿Cómo violentar el «statu quo» que protege al parasitismo dorado, enaltece la vagancia y la explotación, mientras condena a muerte por inanición a los verdaderos creadores de riqueza, campesinos y proletarios de no importa qué tiempo, país y latitud? ¿Cómo negar el derecho a la agitación y a la protesta a los estudiantes que reclaman nuevos horizontes culturales y a los pueblos que aspiran a ser independientes y libres?

De ahí que afirmemos que hoy, igual que en los tiempos de Prometeo, la lucha por la libertad y por la dignidad humana consiste en que los insatisfechos, los parias, los hambrientos, si quieren elevar su nivel de vida, si quieren extirpar la injusticia de la tierra, no les queda más recurso que cifrar sus esperanzas en la rebeldía liberadora.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL COMPRAR LIBROS

LOS responsables de la organización de un reciente festival se congratulan de que, en ocasión del mismo, se hubieran vendido bastantes libros de los que había en un puesto de venta habilitado al efecto. Un escritor contemporáneo ha dicho que el rango moral de un pueblo habrá de poder medirse si sus componentes llegan a considerar el libro como artículo de primera necesidad.

La vida corriente está constituída por una serie de factores que determinan el uso habitual de no pocas cosas de las que sin lugar a dudas se podría prescindir. Incorporados al vivir cotidiano están lo que llamamos pasatiempos, las distracciones. Si queremos esquematizar lo que son estrictas necesidades, tendremos que en el comer y en el beber, aparte de lo que es imprescindible en tanto que alimentación, hay artículos que se comen y se beben de los cuales se podría prescindir. Pero, con miras a la variedad, y a lo que vulgarmente se llama «dar gusto al paladar», se come y se bebe. Ya en un plan parecido, los espectáculos, las distracciones podrían soslayarse...

Pero topamos ahora con una verdad sacada de la entraña popular: «no sólo de pan vive el hombre». En efecto: no se hace la vida puramente vegetativa acudiendo a las estrictas necesidades fisiológicas: hay «necesidades espirituales»; importa buscar distracciones, se necesita la variedad en las comidas, se va incluso tras un cierto refinamiento en el vestir, en el cuidado exterior de la persona.

Y admitiendo lo expresado, ¿cómo no admitir el valor de los libros en nuestra vida corriente? ¿Qué mejor que la lectura para instruirnos, para deleitarnos, para, si se quiere, hacernos pasar el tiempo? Desde Bernardin de Saint Pierre que decía lo de «un buen libro es un buen amigo», ¡cuántas y cuántas máximas aleccionadoras podríamos citar en favor de los libros! Incluso para comprender el modo de ser de una persona podríamos hacer uso de una expresión harto conocida: «Dime lo que lees y te diré quien eres».

Se lee menos, pero mucho menos de lo que debería leerse. Y no son solamente los ignorantes, los analfabetos, aquellos que no leen. Saber leer y no leer diríase que es una paradoja; no obstante es así. Incluso elementos que aducen amar el progreso, la cultura, ni siquiera se toman el trabajo de mirar las tapas de un libro: les falta curiosidad cultural. Y es el caso que así como dicen que el apetito viene comiendo, también se puede ir tomando cariño a la lectura empezando a leer. ¡Buena tarea la de llegar a incitarle a un amigo, a un conocido, o a un desconocido apático para leer, a que compre un libro y lo lea de cabo a rabo!

### LOS ACRATAS DE ALEMANIA Y LOS DE OTRAS PARTES

En la parte francesa de este semanario se habló recientemente del comicio anarquista que tuvo lugar en Essen, y al cual asistieron delegaciones de los grupos de diversas ciudades alemanas. De una manera objetiva, imparcial, uno de los compañeros que asistieron en tanto que delegados de la Internacional de Federaciones Anarquistas, relató en términos generales, como se desenvolvieron los debates, así como el resultado obtenido.

Es merecedora de estima la serena objetividad en todo aquello que de cerca o de lejos pueda afectar al ambiente ideológico dentro del cual nos desenvolvemos, con más o menos variantes interpretativas pero en un fondo de convergencia común. ¿Qué se saca de andar evocando espejismos, describiendo lo que no guarda relación con la realidad? Si entre los compañeros de Alemania, infortunadamente no existe por ahora la cohesión necesaria para emprender de común acuerdo la tarea proselitista, la actividad general que haría falta, ¿vamos a callarlo, o a desfigurar la verdad? No, con Cervantes consideramos que «la verdad adelgaza, pero no quiebra». Como si manifestáramos que la verdad puede de golpe resultar amarga, dura, pero luego ha de producir el efecto de un saludable revulsivo. Mirar cara a cara las deficiencias, con inteligencia y alteza de miras, puede ser ya el procedimiento más conveniente para resolverlas. Quizás no haya otro mejor.

La información aludida concluye con las siguientes palabras que traduzco: «Nosotros deseamos que nuestros compañeros saquen la lección de esta experiencia desdichada y lleguen, en breve, a dar al movimiento anarquista alemán la unidad de que tiene necesidad». Exacto. Es un deseo que no puede dejar de tenerlo todo aquel que en verdad siente las ideas.

Pero que se trate de los compañeros de Alemania, o de los de otras partes, ya que hay un refrán que dice lo de «en todas partes cuecen habas», lo necesario, lo fundamental, y que por ser *fundamental* no ha de dejarse estancado, pues hay cuestiones que como las aguas estancadas, de no buscarse el moverlas y adecentarlas tienden a corromperse, es crear un clima de fraternal comprensión, eliminando *inteligentemente, lealmente*, los móviles que puedan ser factores de desavenencias.

Todos tenemos archisabido el que para arreglar, o para contribuir al arreglo del mundo, se ha de empezar por tener arreglada la propia casa. Y como que es una de aquellas verdades tan conocidas que no admiten discusión, lo lógico es proceder al arreglo, a la normalización ambiental.

Entre *libertarios probados*, no cabe establecer la diferencia entre *buenos* y *malos*. Se trata más bien de móviles determinados por el apasionamiento puesto que, a la postre, como seres humanos que somos, poseemos las virtudes y los defectos a que aludía Pascal. El apasionamiento crea la obcecación, nubla la inteligencia. Y de ahí se derivan toda una serie de lo que definimos como «personalismos».

Pero en un ambiente donde son bastantes los que en su seno conviven es de comprender que no todos en general han de experimentar iguales características de apasionamiento, de obcecación. Los ha de haber más serenos, más comprensivos, más inteligentes, más capaces de dominar los impulsos primarios. Son esos los más apropiados para terciar en lo que sean discrepancias, llevadas de un mayor o menor encono. ¿Cómo no creer que el hombre capaz de razonar pueda a la postre vencer obstinaciones ajenas, induciendo a que otros lleguen a razonar, eliminando el virus de los apasionamientos?

Nosotros nos diferenciamos de los políticos en el hecho de que no andamos a la greña en plan de arrebatar la mejor tajada. En nuestro ambiente no hay *motivaciones* que determinan la ambición, el medro personal, la vanidad de atrapar una jefatura, el soborno, la mistificación. Entre nosotros no se incuban para sacarles fruto las miserias morales que son como lacras de la sociedad en que vivimos. Por este motivo ha de ser más fácil el entenderse, el llegar a una situación de concordia.

No ha de faltar un lector que diga con mueca displicente: «¡Bah, todo esto lo sabemos!» Y entonces cabe replicar: «¡Lo sabemos! ¿Pero es que todos hacemos lo necesario, en la medida de nuestras posibilidades, para generalizar un clima de fraternal camaradería entre libertarios?» ¡Tal es la cuestión!

### TRAVEN, EL REFRACTARIO FAMOSO Y DESCONOCIDO

El fallecimiento, en Méjico, del escritor Bruno Traven ha inducido, una vez más, a enlazar comentarios en torno al misterio de su vida. Con ser mucha la fama de sus novelas, singularmente «El barco de los muertos» y «El tesoro de la Sierra Madre», ambas traducidas a todas las lenguas cultas, y particularmente la última filmada por prestigiosos artistas de la pantalla, el interés más acuciante ha sido centrado en torno a su vida. Y ha sido su vida lo que Traven ha querido mayormente reservar de la popularidad. En cierta ocasión un editor alemán le propuso que escribiera su autobiografía, y Traven contestó: «Mi historia personal no decepcionaría a mis lectores. Pero esto es asunto mío... No soy más importante que el que encuaderna mis novelas, que la mujer que las envuelve, o que la que barre la oficina.»

De ahí que para la gran mayoría de lectores de sus obras, Traven ha resultado un autor desconocido. Se ha dado la paradoja de amar los libros del que apenas nada se ha podido obtener de su biografía. Posiblemente, con ser interesantes sus novelas, el relato de su vida hubiera alcanzado mayor interés. Se ha dicho que a la manera de Gorki, de Jak London, o de Panait Istrati, corrió mucho mundo y desempeñó varios oficios. Se ha dicho también que sus amigos eran anarquistas, y que él sentía dichas ideas. Es de creer que fuera así puesto que en sus novelas ataca los prejuicios y las instituciones estatales.

# MAXIMAS Y REFLEXIONES

— Tratar de la idea y olvidar la etiqueta. No tratar de la etiqueta y olvidar la idea.

— Determinar de antemano lo que será mañana es soñar. Pues es mañana cuando se completará lo que hagamos hoy. Lo que hemos preparado ayer.

— El problema es la increíble falta de energía de la multitud en general, y de los trabajadores en particular.

— Nuestra miserable especie es de tal suerte hecha que los que andan por los caminos trillados acusan siempre a los que enseñan una nueva senda.

— En tiempos de la Santa Inquisición casi todo el mundo estaba ciego; ahora empezamos a abrir un ojo, pero a veces se encuentran hombres que gozan de empleo, que ni siquiera quieren permitir que uno sea tuerto.

— La desgracia más grande de un literato no es quizá ser objeto de envidia de sus colegas, es desprecio de los poderosos de este mundo; es la de ser juzgado por necios. Los necios van muy lejos a veces, sobre todo cuando el fanatismo se junta a la inepcia, y la inepcia al espíritu de venganza.

— Si tenéis un proceso, vuestro bien, vuestro honor, hasta vuestra vida, dependen de la interpretación de un libro que no habéis leído jamás.

— Podéis escribir todo lo que os dé la gana, so pena de ser castigados si abusáis demasiado de vuestro derecho natural de pensar.

— Los que sacrifican su sangre y su vida no sacrifican del mismo modo lo que ellos llaman su razón. Es más fácil llevar cien mil hombres al combate que someter el espíritu de un convencido.

— Se ha dicho que los librepensadores eran intolerantes; lo que es absurdo, puesto que libertad de perder y tolerancia son sinónimos.

Se ha dicho también que eran peligrosos porque formaban una secta: esto es también absurdo. No pueden formar secta, puesto que su primer principio es que cada cual debe estar libre de pensar y de profesar lo que quiere, pero se reúnen contra los perseguidores; y no es formar secta lo de ponerse de acuerdo para defender el derecho más noble que el hombre haya recibido de la naturaleza.

— Todavía quedan algunos países donde se dice: «Cree o te aborreceré; cree o te haré todo el mal que pueda. Monstruo, no tienes una religión, es pues menester que estés en horror de tus vecinos, de tu ciudad, de tu provincia».

— Existe más cantidad de gentes crédulas que de libres pensadores, entre los hombres que cometen crímenes.

— Extrañará el encontrar la más grande tolerancia en medio de horrores, los más bárbaros. Es una contradicción, es verdad; casi todos los pueblos se han gobernado por contradicciones. Feliz aquélla que traiga costumbres dulces cuando se tienen leyes de sangre.

— Si Jesucristo pareció temer la muerte, si la angustia que resintió fue tan extrema que le produjo un sudor mezclado de sangre, que es el síntoma más violento y más raro, es que se dignó humillarse a toda la debilidad del cuerpo humano que él había revestido.

— Hacer un voto para toda su vida es hacerse esclavo. Prometer a Dios por juramento que seremos hasta la muerte, jacobino, jesuita, o capuchino, es afirmar que pensaremos siempre en capuchino, en jacobino o en jesuita. Es gracioso el prometer para toda su vida lo que ningún hombre está seguro de cumplir de la noche a la mañana.

— No hay sacristán ni barrendero de iglesia que no persecutara si lo pudiera.

*Juan BUSCADOR*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C
3428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

29 MAI 1969
NUMERO 558
0,60 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Notre combat

**Au terme d'une campagne électorale dans laquelle tous les candidats se sont battus pour plus de bien-être et plus de prospérité (c'est du moins ce qu'ils en disent), les éternels bernés attendent avec impatience le miracle de l'urne.**

**Au moins, disent les uns, que ce ne soit pas Pompidou car nous nous retrouverions avec le même mal du gaullisme que nous avions terrassé avec le référendum...**

**Surtout, diront les autres, pas un président qui nous ramène aux contradictions et aux crises de la « quatrième »...**

**Il y a aussi ceux répudiant toute ouverture vers une « démocratie populaire » qui nous entraînerait vers une répétition du « printemps de Prague »...**

**Et ce qu'il y a de plus triste c'est que tous ont raison et malgré cela tous attendent le sauveur suprême.**

**« Il n'est pas de sauveur suprême », disait Eugène Pottier dans l'Internationale...**

**Et il ne peut en être autrement puisque les « élus » du peuple, à quelque échelon que ce soit, ne le sont que pour gérer une société capitaliste, donc les intérêts des exploiteurs. Imaginez un peu la réaction d'un patron qui aurait embauché un contremaître qui, trop soucieux des difficultés des travailleurs, agirait dans un but altruiste et au détriment des profits de son maître...**

**Bref ! Nous l'avons déjà dit mainte fois, notre combat ne doit pas s'orienter vers un changement de maîtres (notre ennemi c'est notre maître, nous a dit La Fontaine sur le banc de l'école); c'est vers la prise de conscience, vers notre émancipation en profondeur qu'il doit nous conduire et cela en dehors de toute inféodation aux partis ou aux sectes.**

**Les travailleurs ont leur propre combat à mener au sein d'un mouvement qui soit celui des travailleurs; un véritable organisme de défense et de lutte de classe, une force active qui permette à tous les travailleurs de défendre leurs intérêts immédiats et futurs, matériels et moraux.**

**Dès maintenant, la classe ouvrière doit se regrouper autour d'un programme commun qui veut que :**

**Les progrès de la science et des techniques modernes permettant la transition vers l'ère de l'abondance, donc de la satisfaction des besoins;**

**Les structures de la société capitaliste (qu'il s'agisse du capitalisme concurentiel ou du capitalisme d'Etat) ayant fait la preuve de leur incompétence ou leur adversité à la réalisation d'un programme social et humain;**

**Les jeunes ayant démontré qu'ils sont disposés à rompre avec le carcan de la société « de consommation », ce qui est pour le monde du travail la meilleure raison d'espérer;**

**Notre combat doit se poursuivre jusqu'à la réalisation d'une société humaine et harmonieuse; une société où la réconciliation sera issue du travail de tous dans une égalité totale tant économique que sociale.**

**Les anarcho-syndicalistes, hardis pionniers d'une transformation sociale dont les agents d'exécution œuvreront dans le cadre du véritable syndicalisme, désirent que leur mouvement, vivant reflet des aspirations et des besoins matériels et moraux de l'individu, devienne la véritable synthèse d'un mécanisme social où tous trouveront les conditions organiques, idéalistes et humaines qui permettent le plein épanouissement de leur personnalité.**

**Notre Congrès National qui se tient à Paris les 24, 25, 26 juin ne manquera pas de réaffirmer la ligne de ce combat.**

**Que tous les travailleurs en prennent acte et, si rien de fondamental ne nous sépare, nous pourrons, tous ensemble, engager le vrai combat.**

# Le bourbier électoral

L'opinion publique est toute entière orientée, dans la période actuelle, sur la bataille électorale pour les « présidentielles ». Presse, radio, télévision sont axées sur cette « course à l'Elysée » et orientent les esprits des lecteurs, auditeurs, téléspectateurs vers ce pôle unique. Quelle image offre cette course électorale au travailleur ? celle de tripatouillages, de prises de contact, de ruptures de négociations, de sondages, d'appels de pieds discrets ou pas; en un mot, d'image d'une minorité de politiciens professionnels qui s'agitent, se rencontrent, s'évitent, s'engueulent, se lancent à la tête des accusations ou plus discrètement insinuent que ceci ou cela... Un bourbier, un marais grouillant où les vieilles rancunes personnelles se déchaînent, où la vérité, qui ne peut être que simple, est totalement absente. Surtout à gauche, parce qu'à droite on est plus discret, les élections sont un vaste brassage de merde. Devant ce brassage puant, le travailleur se bouche le nez parce qu'il a nettement l'impression de n'y rien comprendre et qu'une meute de chiens voraces se disputent le gâteau du pouvoir.

Ce qui est grave, c'est que le travailleur se dit alors : « la politique, moi, je n'y comprends rien », et qu'il est tout disposé alors à voter pour celui qui l'aura le mieux baratiné en estimant qu'il faut laisser le soin d'y comprendre quelque chose à ceux qui ont l'habitude de patauger dans cette merde électorale, aux « professionnels de la politique », à ceux qui en font une « carrière ». Ainsi la population se laisse peu à peu gagner par l'idée que la « politique » c'est l'affaire de spécialistes et qu'aux autres il reste la télé, le bulletin de vote, la pêche à la ligne...

Certes, laissons le brassage de la merde électorale aux professionnels de la politique. C'est là leur domaine, ils s'y sentent bien et il nous importe peu à nous d'avoir un poste au cabinet ministériel ou de devenir le torche-cul du président de la République.

Mais disons-nous aussi que la politique c'est bien autre chose lorsqu'on descend des hautes sphères parlementaires, où paradoxalement l'air n'est pas du tout pur, sur les lieux où la lutte pour l'égalité économique et sociale nous appelle tous, sans distinction, au même titre : dans les usines et dans la rue. C'est là qu'est la vérité, c'est là qu'est le combat réel, c'est là et là seulement que nous pourrons apprendre à vaincre. Là, tout devient clair : P. C., P. S. U., F. G. D. S., centre, droite, gauche, des sigles et des nuances à n'en plus finir qui n'ont pour effet que de perdre le travailleur dans le marais de la politicaillerie, tout cela disparaît. Il reste des exploiteurs et des exploités, des gens qui travaillent à perdre leur vie et d'autres qui gaspillent le travail d'autrui à se construire une vie en or. Là, dans la rue, sur les lieux de travail, les rapports entre exploiteurs et exploités, sont clairs et évidents : ce sont des cadences infernales, c'est la gueule de flic taré des garde-chiourmes du patronat, ce sont les coups de matraque sur la tête lorsqu'on en a marre et qu'on descend dans la rue. C'est les pavés qui s'entassent et la révolution qui se fraye un chemin à travers les saloperies de la bourgeoise.

Les élections bourgeoises dispensent généreusement les travailleurs du souci de s'occuper de leurs propres affaires. Le gouvernement s'en occupera pour eux, au mieux des intérêts bourgeois et s'ils ont des velléités de protester, la trique est là pour leur rappeler qu'en votant ils se sont prononcés pour « le respect de la légalité et de l'ordre » et que cet ordre, qui est l'ordre bourgeois parce que les moyens de production appartiennent à la bourgeoisie, exige qu'ils se tiennent maintenant bien sages en attendant qu'on trouve quelques « aménagements » à leur exploitation si toutefois le gaspillage auquel se livrent les capitalistes le permet.

Nous nous prononçons contre l'ordre et contre la légalité qui, pour nous, ne sont que la sanction officielle de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'ordre et la légalité, ce ne sont pas des absolus : ce sont seulement l'ordre et la légalité d'un certain système. Nous voulons un ordre qui ne soit pas l'organisation des inégalités sociales et du gaspillage. Nous voulons une légalité qui ne soit pas la justice et la loi au service exclusif d'une minorité d'exploiteurs.

Cet ordre nouveau ne dépend pas de quelconques élections bourgeoises truquées. Il est à construire à la base en commençant par la destruction de l'ordre ancien. Il suppose que chaque travailleur puisse prendre part activement à la construction de la société. Cet ordre-là passe, bien sûr, par les barricades, mais il passe aussi par la mise en place de structures de base qui, d'organes de lutte révolutionnaire, se transformeront en organes de gestion directe.

Créons des Comités d'action syndicalistes révolutionnaires. A la duperie électorale opposons l'organisation à la base des travailleurs et la préparation de la grève générale gestionnaire.

YVES

# Un aveu de taille

Je l'ai entendu cette nuit même, cet aveu, pendant le compte-rendu de Paris-Inter concernant les résultats du scrutin du référendum. Il est venu de Moscou, cet aveu, et en voici la teneur :

« Les Russes sont fort étonnés du comportement des Français. Ils ne comprennent pas qu'après avoir élu une majorité de gaullistes à l'Assemblée, les électeurs de la France signifient au général - président qu'il doit s'en aller. Pourtant, de Gaulle est un grand homme d'Etat, qui a su relever la France et surtout préserver son indépendance. Il a toujours agit en pacifiste, et c'est le premier parmi les chefs d'Etat qui a voulu et su comprendre les pays socialistes de l'Est, et recherché leur amitié. »

Ces quelques lignes, que l'on peut considérer comme reflétant l'opinion des milieux gouvernementaux, nous en dit long, en vérité sur le comportement du Parti communiste français. Celui-ci, en effet, quoiqu'il en ai prétendu, a toujours soutenu le général de Gaulle, et ce, depuis la Libération. Ne revenons pas à cette époque, car il se peut très bien qu'à ce moment-là il n'y avait pas d'autre façon d'agir. Mais depuis, et encore l'an passé, pendant et après les événements de mai?

Bien sûr, cela ne se faisait pas ouvertement, mais depuis le fameux « Retroussons nos manches », de Maurice Thorez, jusqu'au « Non aux groupuscules gauchistes et aux aventuriers », de Rochet et Séguy, en mai dernier, tout s'est passé comme si l'on ne voulait susciter à de Gaulle aucun ennui majeur. N'était-il pas devenu le contestataire des U.S.A., et aussi de l'Angleterre; ne paraissait-il pas décidé à se rapprocher des Russes, ainsi que des autres pays dits de démocratie populaire en Europe de l'Est; enfin, et cela plus récemment, ne venait-il pas de se déclarer pour les pays arabes et contre Israel ? (1)

Bien sûr, entre temps il y a eu Budapest et, encore maintenant, il y à Prague. Mais sur ces deux questions, de Gaulle ne s'est pas indigné outre-mesure, et le P. C. F. en bon inconditionnel, n'a pas manqué de bonnes raisons pour justifier les deux agressions.

Bref, il paraissait y avoir, entre ces deux prétendus adversaires, de Gaulle et le P. C. F., comme une entente tacite leur permettant, aux yeux de leurs partisans respectifs, de sauver les apparences.

Mais, aujourd'hui, un changement apparaît. Avant même le référendum, de Gaulle, dans ses deux ridicules interventions à la Télé, a stigmatisé durement ceux qui veulent installer chez nous un régime totalitaire. Pareillement, le P. C. F. proclame avec force avoir depuis 11 ans, toujours combattu la politique capitaliste du gouvernement gaulliste, basée sur l'appui des banques et contraires aux véritables intérêts des travailleurs. Il est, paraît-il désireux, ce fameux P. C. F., de changer tout cela et préconiser l'installation et le fonctionnement d'un véritable régime démocratique, lequel ouvrerait pour le plus grand bonheur de la classe laborieuse du pays, en même temps que seraient sauvegardés les libertés essentielles.

Acceptons-en l'augure, tout en sachant pertinemment que ce ne sont là que « paroles verbales », la constitution d'un nouveau Front populaire ne paraissant guère possible actuellement. Je dirais même, et sans doute beaucoup de camarades seront de mon avis, les cocos du carrefour Châteaudun doivent être passable-

(Suite page 2.)

## GREVE DE LA FAIM A LA SANTE

Nous venons de recevoir la lettre suivante de nos camarades de Bordeaux internés à la Santé à la suite des événements de mai 1968, et nous nous empressons de la rendre publique pour qu'on sache bien que la C. N. T., qui s'est toujours battue contre les injustices sociales, n'abandonnera pas ces jeunes gens à la répression, pas plus celle du gaullisme que celle des éventuels successeurs.

Comme nous l'avions dit dans de précédents articles, il est inadmissible que l'on emprisonne nos jeunes camarades, détruisant ainsi les plus belles années de leur vie, alors que d'autres ont été amnistiés pour des motifs analogues.

Ceux qui avons assisté au procès, avons eu conscience que les délits qui leurs étaient imputés ne méritaient pas une telle peine. Nous nous sommes même demandé si les juges n'ont pas obéi à des ordres plutôt qu'à leur conscience.

En tout cas, vous allez le voir par la teneur de la lettre, nos jeunes camarades sont prêts à défendre courageusement leur liberté et nous voudrions qu'ils sachent que dans ce combat, ils ne seront pas seuls... La C. N. T. est avec vous, camarades.

⁂

**J. M. LAGARDE.**
**Prévenu politique 1.77. N° 134316.**

**Paris, le 19 mai 1969.**

**Chers camarades,**

**Mes camarades et moi-même tenons à vous informer qu'à compter de ce jour, 19 mai 1969. nous commençons une grève de la faim pour exiger notre libération immédiate.**

**Nous tenons à vous rappeler combien nous avons été sensibles au soutien que vous nous avez apporté au moment où notre action était dénigrée et après que le silence se soit fait autour de nous.**

**Aujourd'hui, les mesures d'apaisement se multiplient en faveur de mouvements dont les actes sont incommensurables aux nôtres. Nous demandons à bénéficier nous aussi de ces mesures d'apaisement et nous protestons contre la répression et le caractère discriminatoire de cette répression.**

**Nous sommes conscients de la gravité de notre décision et nous nous engageons à la poursuivre jusqu'au bout.**

**Nous demandons une fois de plus, au nom de la solidarité et de l'internationalisme prolétarien. de nous soutenir.**

**Mes camarades se joignent à moi pour vous envoyer leurs salutations les plus cordiales.**

**Syndicalement vôtre.**

# Rencontre à la Colonie «Germinal»

Comme nous vous l'avons déjà annoncé, une rencontre champêtre aura lieu le dimanche 8 juin à la Colonie « Germinal » près de Montargis.

A cette occasion, un car spécial partira de Paris. (Inscriptions au Groupe « Golem », 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), le samedi après-midi).

Pour ceux qui comptent se rendre sur place par leurs propres moyens nous rappelons l'itinéraire à suivre pour atteindre le point de rencontre.

En voiture et venant de la région parisienne : Il faut aller jusqu'à Montargis; prendre la route d'Orléans et à une dizaine de kilomètres, 500 mètres avant d'arriver au village de St. Maurice, vous prenez la petite route sur votre gauche qui indique « Chevillon ». Suivre cette route tout droit pendant quatre kms. environ; celle-ci devient alors un chemin de terre et vous êtes dans la forêt. Vous devez alors tourner à gauche au premier chemin et 100 mètres plus loin encore à gauche; la colonie est là, à trente mètres devant vous.

Pour ceux qui préfèrent le train, il y en a toutes les deux heures pour Montargis et des « Michelines » qui font Montargis-Orléans et font arrêt à St-Maurice-Fessart. Si les organisateurs sont informés de votre arrivée, une voiture pourra aller vous chercher à St-Maurice.

Nous vous souhaitons à tous une bonne journée dans l'amitié traditionnelle de l'ambiance libertaire.

DU MEETING DE LA C. N. T. A LA MUTUALITE LE 20 AVRIL 1969

# Texte lu par J. J. Lebel

*(Suite et fin)*

Il est évident aussi, que plus la révolution avance ici ou là à travers le monde, plus on parle de révolution sexuelle, comme s'il pouvait y avoir une révolution qui soit sexuelle ou culturelle sans être totale, sans être simultanément économique et sociale. La façon dont le néo-capitalisme pose, pour l'avenir proche et déjà le présent, le problème de ce qu'il appelle les « loisirs » indique que la solution qu'il veut imposer sera concentrationnaire; bientôt il y aura des *camps* où seront parqués ceux qui ont fini de travailler et où ils seront contraints de faire semblant de s'amuser. Ces camps tiendront à la fois du drugstore, de l'école, de la caserne et de l'église; on y incercérera des millions d'individus qui seront forcés de faire du tennis, du football ou qui sait, même on leur fera peut-être jouer en vase clos « à la politique », ce sport spectaculaire.

Toutes les grandes agglomérations auront à l'extérieur leurs camps de loisir comme elles ont déjà leurs asiles psychiatriques, leurs prisons et leurs universités. On sait déjà que l'écrasante force aliénante de l'ennui est maniée de la façon la plus stratégique et la plus efficace par les dirigeants de la société marchande; bientôt le monde du travail et le monde des loisirs se vaudront. Et le désir dans tout cela ? Surtout qu'on n'en parle pas, c'est la seule chose qui ne soit pas récupérable, la seule force qui en fin de compte ne se plie jamais entièrement au principe de rendement. D'où il ressort que la notion de fête totale est toujours subversive, car la révolution n'est pas seulement ce par quoi l'extraordinaire devient quotidien, c'est aussi ce qui fait que tous peuvent jouir sans entraves. La jouissance doit être vécue par tous et non par un; voilà ce que nous a appris mai. L'idéologie contre-révolutionnaire selon laquelle il faut un chef, un parti, une église pour donner au mouvement de masse révolutionnaire le « but » ou le « sens » qu'il serait incapable de « trouver » en lui-même et par lui-même, ne tient compte ni du désir, ni de la jouissance, qui sont deux éléments sans lesquels il ne peut y avoir de révolution antiautoritaire. Mais, répondent les grands bourgeois et les staliniens : « Jouir n'es pas un but; cela n'a pas de sens ». En effet, pour certains esclaves, le flic est tellement bien ancré dans la tête, l'auto-censure et l'auto-castration est devenue si « normale », qu'il n'y a plus besoin de C. R. S. ou de D. S. T. ou de C. I. A. pour faire régner la terreur, l'ordre et l'ennui. Jouir, dans quelques années si le capitalisme n'est pas détruit de fond en comble, il n'en sera même plus question.

Même jusque dans ce « Mouvement » fantomatique qui se dit révolutionnaire, il y a certains curés, certains boy-scouts qu'on appelle « militants » — sans parler des staliniens déclarés — qui tiennent à perpétuer l'idée de péché. Ceux-là n'ont même pas encore coupé le cordon ombilical qui les rattache au vieux monde, et ils s'affirment seuls détenteurs de la vérité révolutionnaire, seuls représentants du « Mouvement ». Ils sont tristes et gris. Ils veulent que tout soit triste et gris. La bourgeoisie est enchantée de voir que certains de ces boys-scouts continuent de vouloir imposer jusqu'à l'intérieur du « Mouvement » des valeurs morales qu'elle, la bourgeoisie, tient pour sacrées. Un certain tract rose, orchestré par un hebdomadaire bourgeois et quelques bureaucrates qui ont signé « Coordination des comités d'action », et maintenant un certain chapitre concernant les *katangais* du livre intitulé « Vers la guerre civile », voilà de beaux exemples de ce puritanisme et de cette peur panique de la révolution totale qui paralyse encore certains qui se disent révolutionnaires sans oser remettre en question leur mode de vie, de penser, de sentir, sans prendre conscience de ce que leur vie quotidienne est aussi sinistre que celle des bourgeois qu'ils combattent et auxquels finissent par ressembler comme des frères. Contrairement à ce que veulent nous faire croire certains dirigeants de groupuscules et autres bourgeois d'extrême-gauche, la révolution ne passe pas par le respect, conscient ou inconscient, des interdits que la classe dominante veut imposer.

Ce n'est pas par hasard si la presse du grand capital et la presse du parti dit « communiste » ont parlé ensemble de « déprédations » et de « délits » lors des actions directes commises contre la Samaritaine, des bureaux d'I. B. B., l'American Express, le Hilton, etc., lors de la visite à de Gaulle de Nixon-la-Peste. Evidemment la presse bourgeoise, comme la presse révisionniste, qui est aussi profondément bourgeoise que l'autre, ont pour mission de défendre la propriété privée et les intérêts de la classe des propriétaires. *Evidemment, il faut à tout prix que l'idée de péché soit maintenue pour que l'ordre capitaliste règne.* Et quand quelque enragé génial défigura le portrait de ce con de Richelieu, dans le bureau du flic en chef de la Sorbonne, les staliniens et les possédants orchestrèrent la même indignation contre cette atteinte au « patrimoine culturel », contre ce « nihilisme insensé », etc., car, pour eux, l'industrie culturelle qui perpétue la domination de l'homme par l'homme est sacrée. Seuls ceux du drapeau noir reconnurent en ce geste créateur et sacrilège, un acte exemplaire : Oui, l'art est mort, et bien mort et, avec lui le péché. Comme l'a écrit le camarade Sévy dans le journal de la C. N. T. : « La société capitaliste est une société de vandales et de gaspillage. Nous n'avons pas à tenir compte de ses normes esthétiques et morales. Elle érige le Beau en principe parce qu'elle a, par le système d'exploitation et de profit supprimé le beau dans la vie réelle. Le « vandalisme » dirigé contre les institutions bourgeoises est pour nous une nécessité révolutionnaire ».

Aujourd'hui, en période de référendum, c'est-à-dire de foutaise, Malraux, le préposé au lyrisme, répète le couplet qu'il récitait le 21 juin dernier devant la dernière période électorale, c'est-à-dire de négatifs, le vieux nihilisme, tout à coup reparu avec son drapeau noir, et qui n'a plus d'espoir que dans la destruction. Nous ne sommes pas en face de besoins de réformes, mais en face d'une des crises les plus profondes que la civilisation ait connues... » Pauvre Malraux, sa civilisation de la marchandise, de la misère et de l'ennui organisé, ça fait longtemps qu'elle pourrit à l'intérieur. Il faut vraiment être psychologue de l'art et aveugle comme lui pour ne pas se rendre compte que si l'art est mort, c'est parce que le vieux monde fondé sur la spiritualité de l'esclavage, est en train de s'écrouler. Chaque fois qu'un B52 est abattu au-dessus du Vietnam, chaque fois qu'un commissariat est mis à sac à Paris ou à Battipaglia, chaque fois qu'une usine est occupée ou une prison démolie, une victoire est arrachée, par l'action directe des masses, et cette civilisation du malheur à laquelle Malraux s'accroche désespérément comme à une bouée, coule un peu plus, s'effrite un peu plus. Il est si hypnotisé, le ministre des Affaires « culturelles », par le spectacle de ce naufrage qu'il ne le voit pas. Lui, qui posait pour les photographes pendant la guerre civile espagnole, avec un air intellectuel, et qui se disait combattant contre la dictature, il lui en faut des discours pour couvrir l'ordure de sa Ve République d'une enveloppe lyrique, surtout lorsque la grenouille Debré va parler business avec le rat Franco, car « faire l'Europe », n'est-ce pas ?, c'est faire un marché commun de la dictature, et de la connerie. Ce n'est pas une loi d'exception fasciste de plus ou moins qui gênera un ministre gaulliste, lorsqu'il s'agit des « intérêts supérieurs de la France », à savoir, le commerce et le profit.

La lutte acharnée que mènent nos camarades espagnols montre que même les pires dictatures militaires ne peuvent garantir éternellement l'ordre capitaliste. A l'inverse de ce que prétendent ceux qui son incapables de concevoir d'autre révolution que celle de par en haut, sur les vieux modèle léniniste et autoritaire, nous savons, nous, en Espagne, en Italie, aux Etats-Unis, en France, en Amérique Latine, au Japon, qu'il s'agit de faire triompher un mouvement par en bas dont les forces vives ne sont plus des spécialistes de la politique mais de jeunes révolutionnaires qui n'ont à perdre qu'une existence de robots et qui, en revanche, savent qu'il y a un monde nouveau à gagner au bout du fusil.

*¡Viva la lucha revolucionaria de los obreros y estudiantes españoles contra el Estado!*
*¡Viva el poder internacional de los Consejos obreros y Comunas federadas!*

# Salariat et révolution

La condition de l'ouvrier en usine est présentement faite de la perte totale de sa liberté, d'obéissance passive, d'abandon total de sa personnalité; à ces conditions dégradantes affectant sa dignité humaine, s'ajoute l'insécurité de l'emploi, la crainte du chômage.

Le salaire de l'ouvrier est en fonction stricte de la quantité et de la qualité de sa production; son salaire horaire est souvent modifié par un travail au temps. Dans ces conditions, le travailleur non seulement abandonne toute liberté à son employeur, mais encore, il devient, en fait, le prolongement complémentaire de la machine. Le travail abrutissant d'une production à un rythme calculé sur un rendement maximum, retire à l'ouvrier toute personnalité, toute initiative, toute possibilité de rendre le travail moins pénible, moins oppressif. Il semblerait qu'à l'examen des conditions de travail imposées présentement dans l'industrie, le salaire devrait tenir compte des conditions pénibles et dégradantes imposées à la réglementation du travail dans les usines.

Le mercenaire qui, au mépris de toute dignité, a pour mission de représenter la force, d'utiliser la violence envers les travailleurs qui revendiquent, pour obtenir des conditions plus humaines de travail et d'existence, touche un salaire élevé destiné à monnayer son abandon de conscience, sa soumission effective au capital; pourquoi, alors, l'ouvrier travaillant en usine, qui abandonne, lui aussi, sa dignité d'homme, fait preuve de soumission envers le capitalisme, ne touche-t-il pas, également, un salaire tenant compte de l'abandon des plus belles qualités humaines?

Cette injustice, destinée à reconnaître l'abandon de toute fraternité et d'humanité du mercenaire, ne sert, en réalité, qu'à éloigner, plus encore, la classe prolétarienne de ce bas complice du capitalisme. Cette situation est la preuve que toute participation violente contre les travailleurs est rétribuée généreusement par l'Etat, défenseur du capitalisme, qui maintient en esclavage déguisé les travailleurs qui n'ont pas le courage de la révolte. Sous les vains prétextes de la morale et de l'ordre, mais qui sont, en fait, le fruit d'un atavisme, les travailleurs supportent de siècles en siècles, autorisent et justifient, la violence de la police et des mercenaires.

L'état d'injustice permanent du prolétariat est un facteur nécessaire à la révolution de demain. Un peuple heureux et libre ne se révolte pas. L'injustice des lois favorables au capitalisme et la menace permanente de l'application de la violence envers les travailleurs, créent un malaise parmi le salariat, malaise pouvant se transformer demain en révolte puis en révolution. Il est bon, il est juste, de faire la plus large propagande de cette situation auprès des travailleurs qui ne peuvent honnêtement en contester l'exactitude et de les amener ainsi à un état de révolte, autorisant le regroupement de tous les exploités face à tous les exploiteurs, regroupement de forces prérévolutionnaires qui autorise pour l'avenir la possibilité de la révolution libératrice.

L'industrie basée sur l'exploitation, le commerce basé sur la fraude, la domination de ceux qui représentent l'Etat, ne peuvent coexister avec nos principes de morale, basées sur la solidarité de tous. La solidarité entre le travailleur et l'exploiteur est impossible, seule la révolution, seule la création d'une société nouvelle autorise la justice et la liberté pour tous, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le problème des travailleurs révolutionnaires est de préparer une nouvelle page de l'histoire universelle, d'élaborer un ordre nouveau basé non plus sur l'autorité mais sur la solidarité et l'égalité de tous. Ce problème est immense, mais ce n'est pas en cherchant à l'amoindrir d'avance que les travailleurs trouveront les forces nécessaires pour le résoudre; c'est tout au contraire, en le concevant dans toute sa grandeur, en puisant l'inspiration dans les difficultés de la situation du prolétariat, qu'ils trouveront le génie nécessaire pour vaincre et se libérer de la vile soumission qui est présentement leur état.

« Il y a des époques dans la vie de l'humanité, où la nécessité d'une secousse formidable, d'un cataclysme, qui vienne remuer la société jusque dans ses entrailles, s'impose sous tous les rapports à la fois. A ces époques, tout homme de cœur commence à se dire que les choses ne peuvent plus marcher ainsi : qu'il faut de grands événements qui viennent rompre brusquement le fil de l'histoire, jeter l'humanité hors de l'ornière où elle s'est embourbée et la lancer dans les voies nouvelles vers l'inconnu, à la recherche de l'idéal. On sent la nécessité d'une révolution immense, implacable, qui vienne, non seulement bouleverser le régime économique basé sur la froide exploitation, la spéculation et la fraude, non seulement renverser l'échelle politique basée sur la domination de quelques uns par la ruse, l'intrigue et le mensonge, mais aussi remuer la société dans sa vie intellectuelle et morale, secouer la torpeur, refaire les mœurs, apporter au milieu des passions viles et mesquines du moment, le souffle vivifiant des passions nobles, des grands élans, des généreux dévouements. » — *Pierre Kropotkine.*

**René VILLARD**

PARA QUE CONSTE

# ACCION ANTIFRANQUISTA EN VENEZUELA

DESDE el descubrimiento de América hasta la guerra civil de la primera mitad de este siglo, jamás los españoles tuvieron que afrontar tarea tan ardua, sangrienta y constante como la lucha contra una dictadura que los humilla, quitándoles el natural derecho a vivir en libertad sin estar sometidos a nada ni a nadie y el no menos natural derecho de organización de tú a tú entre todos los sectores latentes de su medio social así como la organización federalista del pais.

El combate contra el franquismo cruza las fronteras de los pueblos ibéricos y llega hasta donde haya un español digno de llamarse tal y solidario con los suyos que afrontan todos los peligros habidos y por haber en la digna lucha por la Libertad y los derechos humanos. Trabajadores del brazo y del intelecto, estudiantes, sacerdotes, trabajadores del campo, en fin, todos aquellos que protestan por los desmanes anti-humanos de la política de un régimen que no tiene razón ni jurídica ni popular de ser, son reprimidos, encarcelados, juzgados «ilegalmente», condenados, asesinados.

En estos últimos meses la represión se ha acentuado en el País Vasco. Y como eco solidario a la titánica actividad de los revolucionarios de Euzkadi un grupo de sus paisanos en Venezuela ha realizado un acto propagandistico sin precedentes dentro de las diversas actividades que en otros tiempos llevara a cabo el exilio español residente en este país; los vascos venezolanos declararon la huelga del hambre.

Aparentemente, la acción es mundial. Vascos residentes en diferentes puntos del globo permanecen en la misma situación, en Francia, en Bélgica, etc. Y, tomando — como siempre — la iniciativa, los vascos de las cárceles de Euzkadi y de toda España y quién sabe si hasta en los pueblos de las provincias vascas, la huelga del hambre se convierta en un instrumento de protesta como tantos otros utilizados ya por ellos.

En Caracas, los vascos — «hambrientos» por que quisieron — se situaron en la sede de la Asociación Venezolana de Periodistas (A. V. P.) durando la misma desde las ocho de la mañana del sábado 1º de marzo hasta las ocho de la noche del domingo 2, cuando culminarán frente a la Plaza Bolivar en pleno centro de la capital venezolana.

Seria obvio preguntarse los motivos de esta acción vascongada; sin embargo, nunca está de más saberlos: «porque cesen las deportaciones masivas del Pueblo Vasco», «por el cese de las torturas», «porque se reconozca el 'estatus' de presos políticos». Aunque esta última consigna, o motivo, no nos cae bien no queremos quitarle el brillo que se merce: qué 'status' ni qué 'status' de los mil demonios, en España no debe haber presos políticos — cualquiera sea su ideología — y se acabó.

A la par con la acción de los vascos que tenemos no pasará de ser una llama que se apagará al instante de finiquitar su «huelga de hambre», otros grupos exiliados han dejado constancia de su voz en manifiestos e intervenciones radiales. La Federación Local de San Félix-Pto. Ordaz de la C.N.T. logró deslizar a través de los micrófonos de Radio Caroni, en el Estado Bolivar, un manifiesto condenatorio al estado de excepción implantado en España, así como un llamado a la solidaridad de los demócratas y revolucionarios venezolanos para con la lucha del pueblo español.

Por otro lado, una especie de alianza de anagramas (C.N.T., local Caracas, U. G. T., Alianza Sindical, Partido Socialista O. E., A. R. D. E. y P. R. D. F.) firman un interesante documento que ha sido repartido y dirigido «a la opinión pública» pero que a nuestro entender no ha penetrado suficientemente en los mejores vehículos de información que hay en este país: radio y televisión.

Sin embargo, toda acción contraria a la dictadura existente en España, viniera de donde viniese, merece siempre aplauso y aliento. A pesar de ciertos defectos, apartando toda parcialidad ideológica, estas agrupaciones de viejos militantes han respondido, deficientemente a nuestro entender pero algo han hecho.

A decir verdad, consideramos que lo que se hace es poco ya que dado el número de emigrados residentes aquí, las posibilidades de una Federación Local de una organización de carácter revolucionario como es la C.N.T., en Caracas, que estuviera interesada en organizar y vertebrar un movimiento antifranquista capaz de responder a todo lo que le pertenece al franquismo: manifestaciones frente a la Embajada, huelgas de hambre en el consulado de Caracas y en cada uno de los del interior del país, y — por qué no — alguna que otra acción, previa actuación de una F. Local combativa que ha caido por el suelo por las maniobras anticonfederales del señor representante de la ASO y sus amigotes así como otros que aplaudieron a los traidores perros que pactaron en Madrid con el sindicalismo de billete.

A pesar de nuestro pesimismo sobre lo que se hace lo reseñamos para información de todos vosotros.

**Isidro Maltrana**

## Un aveu de taille

*(Suite de la page 1.)*

ment enquiquiérés. Je ne crois pas me tromper beaucoup en avançant qu'ils ont dû être les premiers surpris de la victoire des partisans du NON. Et qu'il leur sera difficile, en l'absence d'hommes nouveaux capables de se dégager quelque peu du carcan imposé par Moscou, de promouvoir un mouvement allant dans le sens d'une transformation de la société actuelle. Mais en ont-ils encore le désir ?

BLANQUET

(1) D'aucuns prétendent même que le P. C. F., à l'occasion de telles élections ou de tel référendum, aurait donné à ses militants des consignes secrètes afin d'inciter les gens de la base à soutenir le général-président. De cela, il n'y a sans doute aucune preuve, mais grande probabilité, vu les résultats obtenus en certaines circonstances, lesquels résultats ne pouvaient résulter que de l'application de ces consignes, qu'elles aient ou non existé. L'on ne peut oublier, non plus, certains désistements contraires aux ententes entre les partis de gauche, lors de différentes élections législatives. Enfin, il y a l'attitude conjuguée du P. C. F. et de la C. G. T., en mai dernier, attitude que l'on ne peut sérieusement qualifier de révolutionnaire.

## DISCOS

*En más de una ocasión nos hemos librado olímpicamente a la Maldición de los Padrinos. Ahora la Santa Sede se asocia a nuestras irreverentes fulminaciones.*

*San Ambrosio, por ejemplo, ha sido violentamente arrojado del Calendario católico. ¿Qué delito cometió el Ambrosio ése? El nefando de no haber nacido, y de haber aplicado su nombre inexistente a personas existentes. ¿Cómo hacer, desnombradas ahora, las personas ambrosiadas al nacer por sus temerarios padrinos? ¿Ambrosio?, ¿Ambrosia? Y ahora, nada.*

*Conozco a una mujr llamada Aldegundis y a un hombre cristianizado Sandalio que a la carga de los años deben aguantar la infamia de sus nombres que, según parece, al Vaticano no le ha dado la gana de borrar del cartapacio santero. A la iracunda y eterna maldición a los padrinos, Aldegundis y Sandalio deberán añadir un terno hediondo afectando a Pablo 6 de Roma.*

*En nombres no todo está escrito ni descrito. «¿Conoces a Siracuso? —No, pero conozco a Sallagardo».*

*¿Cómo te llamas? —No me llamo: me llaman.*

*Cómo répica al acta de nacimiento, Sinesio García puede llamarse Diego Abad de Santillán, y Gaietano Rapagneta con la misma licencia pudo atribuirse el rótulo de Gabriel d'Anunzio.*

*En mi pueblo a tres mil nos titularon Juan y a uno solo Pendencio. Los 3.000 nunca nos entendimos y Pendencio jamás se peleó con nadie ni consigo mismo.*

*No menciono a Sósima, bautizada por su padrino con vistas a 55 años de fealdad fielmente cumplidos. Soltera obligada, se confió a la Iglesia, a cuyo amparo murió en hedor de santidad.*

*Otra opción, Sósima no pudo tenerla.*

*DISCOBOLO*

# ANTENA

RAU, RAU

MADRID. — Un personaje oficial de Egipto (R.A.U.), Mohamed Hassan El-Zayyat, de visita a España, ha declarado a la prensa que «A España nada tenemos que pedirle y si mucho que agradecerle. Está dando ejemplo de coexistencia de todas las culturas y así obtiene importantes frutos *para la civilización moderna*. El desarrollo de este país, que cuando venimos aquí comprobamos, es una victoria de las cooperaciones y de la lucha del pueblo español por su resurgimiento.»

OPORTUNISMO FRANQUISTA

MADRID. — La prensa del régimen reproduce una fotografía sacada en 1959 en El Pardo con motivo de una visita que el político francés Alain Poher hizo al «generalisimo» Francisco Franco. Con la insistencia de que en 1967 el propio monsieur Poher repitió la visita al caudillísimo de las ex-Españas.

ACCIDENTE TURISTICO

PALMA DE MALLORCA. — Obedientes al reclamo internacional «Sol y alegría de España», dos jóvenes suecas vinieron a Palma para gozar las delicias prometidas por la Agencia turística española. Ambas muchachas (de 17 años) frecuentaron bailes, playas, bares y cabarets, terminando una de ellas, Ann Birghite Larsson, estrangulada en un intento de violación que sufrió en un descampado.

Sombra y tristeza de España.

TURISTAS DECEPCIONADOS

MADRID. — En el barrio de las Ventas, de León, riñeron dos familias gitanas, resultando varios heridos a navajazos. En un segundo encuentro murió degollado otro gitano de las tribus contendientes, causando en la población la consiguiente alarma un tal estado de cosas.

Pero el turismo anglo-holando-sajón no ve la cosa con el mismo prisma que los leoneses. Al efecto, son algunos los extranjeros curiosos que han lamentado que tal clase de sucesos — que interpretan «típicos de España» — se desarrollen sin que el turismo consiga aportar sus testigos presenciales.

CONDENA POLITICA

MADRID. — T.O.P., el tribunal político de Franco, ha condenado al ciudadano vasco Jesús Araiz Araiz a cuatro meses de prisión por reunión ilegal, y a un año de igual pena por «agresión a la autoridad».

En realidad, Araiz asistió a una misa recuerdo del joven Elhevarrieta Ortiz, muerto a balazos por la guardia civil, habiendo sido atacado por ésta — junto con la gente que salía de la iglesia — a culatazos, pero atribuyendo a Araiz la acción de arrojar una piedra a los guardias. Así es que, misa clandestina, agresión a la fuerza armada, y 14 meses de detención contra un joven que, sin el entrometimiento de la guardia civil, hubiese pasado el día tranquilamente como de costumbre.

LAS HUELGAS

MADRID. — Huelgan por condiciones irresueltas los mineros asturianos de la Hunosa, pozos «Sotón», «San Luis» y «Nicolasa».

En Gijón hay conflicto en la cristalería «Bohemia Española S. A.», que empezó en lentitud de labor para paralizarse completamente.

Previa promesa de arreglo, los trabajadores de la casa «Super Ser» de Pamplona se han reintegrado al trabajo.

En la propia población navarra han reanudado el trabajo los obreros de la casa «Eaton Ibérica». Estos habían solicitado de la Empresa una prima mensual de mil pesetas, habiendo respondido aquélla con el despido del personal y cierre del establecimiento. Transformado el lock-out en huelga, los huelguistas se han reintegrado al trabajo previa obtención de 800 pesetas de las 1.000 que exigian.

A última hora se nos comunica que el pozo «San Luis», de la Hunosa (empresa gubernamental) ha sido definitivamente cerrado. Solamente los escasos esquiroles existentes tendrán derecho a percibir el seguro de desempleo, quedando, los huelguistas, abandonados a su suerte.

En tiempos de la C. N. T. esta injusticia no hubiera prevalecido.

BAJON INDUSTRIAL EN MIERES

OVIEDO. — En el término de dos años las factorías UNINSA (concretamente, la casa alemana Krupp) irán cerrando sus trabajos en el grupo industrial de Mieres, afectando una plantilla de 2.200 obreros. Los últimos empleados serán los afectos a las baterías de cok, pero estando, igualmente, destinados a quedar en la calle.

RESPIRAR POR LA HERIDA

MADRID. — Perdida en absoluto la influencia española en la Guinea Ecuatorial debido a la torpeza diplomática franquista, ahora la información oficial se libra a una campaña de descrédito del régimen independiente guineano inventando sucesos y ocurrencias que «Cifra» y «Efe» fundamentan en los consabidos «parece», «según rumores», «se dice», «se cree», «tal vez», «desde luego», y eche usted inconcreciones a la caldera.

FIRME SOLIDARIDAD DE MEJICO

MEJICO (OPE). — «Durante el banquete conmemorativo del treinta y ocho aniversario de la proclamación de la República Española — leemos en el semanario «Tiempo» del 28 de abril —, banquete que fue servido el domingo 20 en el Centro Republicano Español de la ciudad de México, se reanudó la fraternidad republicana mexicano-española.

Fue invitado de honor el representante presidencial Licenciado Agustín Yáñez, Secretario de Educación Pública, quien pronunció un discurso memorable. Dijo que el Presidente Díaz Ordaz le había encomendado reiterar a los republicanos españoles la solidaridad de México con la lucha de aquellos por la libertad. Rindió tributo a los republicanos españoles llegados a México hace 30 años, al reconocer que han ejercido una influencia saludable en la vida nacional, señaladamente en el orden de la cultura. Y recordó emocionado a los españoles republicanos desaparecidos, entre ellos al poeta León Felipe, que halló en México casa amorosa y sepultura.»

LA C. N. T. Y EL PRIMERO DE MAYO

PARIS (OPE). — Con motivo de la Fiesta del Trabajo y organizado por la C. N. T. tuvó lugar un importante mitin que atrajo gran concurrencia. Participaron oradores de las C.N.T. francesa y española. Bajo la presidencia de Grosbertin ocuparon sucesivamente la tribuna Le Marec, Helenio, Vidal, Cavallier, Tomás, Kerveant, Ramón y Soriano. Fogosos discursos todos ellos que fueron aplaudidos con entusiasmo y que constituyeron decidida defensa de los trabajadores en el marco de los postulados defendidos por la C. N. T.

DIRECTOR DE TEATRO MALTRATADO Y ENCARCELADO

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (día 6): El director del Teatro de Cámara de Zaragoza, Juan Antonio Hormigón, detenido a los dos días de proclamarse el estado de excepción, sigue en la cárcel. Su organización constituia una experiencia de teatro popular. Tuvo vivo éxito y se creó un grupo de estudiantes, intelectuales y obreros. Las autoridades españolas estimaron que todo ello era «sospechoso». Y lo disolvió el 26 de enero. El 12 de marzo, Hormigón, que afirma haber sido torturado, fue conducido a la Dirección de Policía de Zaragoza. Y tuvo que firmar una «declaración» para evitar que su prometida, la muchacha María Rosa Menes, fuese maltratada. Sigue en la cárcel, pero no se ha formulado contra él ninguna inculpación.»

MISAS HITLERO MUSSOLINIANAS

BARCELONA (OPE). — «La Vanguardia» informa que «la delegación en España del Movimiento Social Italiano dispuso la celebración de la misa. Su junta rectora estuvo presente, también la delegada nacional de la Sección Femenina de Falange doña Pilar Primo de Rivera y los consejeros nacionales del Movimiento señores García Rebull y Suevos». A su terminación se cantó el «Cara al Sol» y el «general García dio los gritos de ritual».

«Le Soir» de Bruselas, día 9, en despacho de la D. P. A. desde Madrid: «A propuesta de «un grupo de españoles reconocidos» un joven sacerdote ha dicho una misa de requiem a la memoria de Adolfo Hitler, exactamente a los 24 años de su muerte. Han asistido unas doscientas personas que llevaban la cruz gamada en el reverso de la solapa. Incluso uno de los presentes ostentaba un brazal con dicho distintivo. Los miembros de la División Azul lucian sus condecoraciones. La policía estaba allí, pero no ha ocurrido ningún incidente.»

La España de Franco es así.

SE MATAN ENTRE ELLOS

Segundo Urteaga Unzueta, sospechoso de pertenecer a un movimiento separatista vasco, ha sido muerto por la policía en Urabain (Alava). La excusa es que intentó resistir a los agentes que se disponían a efectuar una operación contra los nacionalistas vascos de la localidad.

NOTA OFICIAL DEL GOBIERNO CIVIL DE ALAVA

VITORIA. — El Gobierno Civil de Alava, ha facilitado la siguiente nota: «En relación con el triste suceso ocurrido el pasado día 15, en el pueblo de Urabain, este Gobierno Civil desea hacer constar:

1º Don Segundo Urteaga Unzueta, muerto por los disparos del subinspector de Policía don Fernando Montelio Millán, no estaba implicado en las actividades terroristas que motivaron el servicio policíaco establecido, sino, por el contrario, era persona de orden con antecedentes favorables demostrados en su incorporación al glorioso Movimiento Nacional, donde combatió en distintas unidades durante toda la Cruzada y en su posterior nombramiento de alcalde pedáneo de Urabain. Su matador ha sido detenido.»

MANOJO DE NOTICIAS

300 sacerdotes reunidos en Vich han declarado que quieren «seguir separados de todo conservadurismo egoista, de todo silencio ante las injusticias sociales y de toda alianza con los poderes de la plutocracia».

Pues que se separen.

Un centenar de detenidos políticos observan desde hace cuatro días la huelga del hambre en la cárcel de Carabanchel, como protesta por la transferencia de 35 de ellos a la zona ocupada por los detenidos de derecho común.

A raiz de esta arbitrariedad, la Unión de Mujeres Francesas ha dirigido una carta a la Embajada de España en París pidiendo que se reconozca a los 25 presos políticos de la cárcel de Las Ventas que hacen la huelga del hambre, el derecho a recibir visitas y paquetes.

2.200 trabajadores de las minas de Hunosa (Asturias) se han declarado en huelga: piden aumento de salarios para ciertas categorías de trabajadores.

# Area mundial

CUANDO LA VERBORREA PERICLITA

LA tremebunda acusación de que se nos hiciera objeto: inmovilistas, ha bajado, visiblemente, de tono. El tiempo puede más que las griterías, además de levantar el velo a impúdicas insolvencias. El latón queda por mucho que reluzca.

También el combate contra el Congreso de Carrara amaina, y a tenor del ruido que desaparece y de la atmósfera que se aclara, la obra iniciada en la ciudad de los mármoles, los oidos y los ojos del entendimiento la van percibiendo. El Boletín de la C. R. I. F. A. último que ha llegado a nuestras manos así lo acredita.

Dice la redacción del mismo que no perderá hálito de tiempo en responder a quienes nada hacen ni dejan hacer, a quienes interesa mejor escandalizar que realizar. Constante con su criterio, la C.R.I.F.A. (Comisión de Relaciones Internacionales de Federaciones Anarquistas), compuesta de elementos jóvenes, ilustrados y dinámicos, se emplea en su Boletín en la difusión de noticias, proyectos y situaciones internacionales del movimiento anarquista, sacando, el lector atento, gran provecho de esta publicación interna que, por su ejemplar contenido, mereceria mayor divulgación y una colaboración total, sin regateos, de toda colectividad o de todos los individuos anarquistas.

Si el movimiento se demuestra andando, ahí está el activismo del comité relacionador emanado del Congreso de Carrara, actividad que no se detiene, que se acrecienta, a pesar de los obstáculos que infructuosos y amargados españoles, italianos, franceses, alemanes y argentinos les oponen. ¿No es conducta ejemplar, constructiva, echar adelante en la labor haciendo caso omiso al destejer de obreros a la inversa?

Nosotros, que prevemos la organización del todo libertario mundial (el proyecto eterno de los anarquistas), vemos con simpatia el estoicismo de estos jóvenes de la C. R. I. F. A. empeñados en el ensayo de Federación de entidades anarquistas para llegar (fatalmente, ése ha de ser el intento) a la cohesión universal de los elementos afines, no importa si federados, agrupados o solitarios, propósito hasta ahora inconseguido debido a la impenitencia oratoria de unos y a la vocación disgregadora de otros, todos ellos compañeros con afanes de notoriedad, de discutir sin cansancio, capaces de consumir seis días de Congreso sin dejar a éste adelantar un paso, para que el encuentro internacional no consiga un propósito efectivo. ¿Es que se cree que el anarquismo es pura divagación, o mero pasatiempo de desocupados? ¿Es que se estima que el anarquismo ha de ser conducido por ciertos, en lugar de conducirse a si propio por intermedio relacionador de una comisión en la que, por primera vez, no constan viejos? ¿Paso a la juventud? Esta vez lo tiene, y no entorpecerla y cooperar con ella es nuestro sino de libertarios bien intencionados.

Los anarquistas españoles tenemos establecidas sendas diferencias con parte del acratismo internacional, y todo y reconociendo ciertos errores nuestros, podemos oponer la página de realizaciones resultante de nuestra conducta de idealistas prácticos, es decir, no empíricos, cual no dejan de serlo, de empíricos, los que desde el columpio en que se mecen tienen críticas a formular contra nuestros andares. Pero, sin agriarnos, sin querer agriar a nadie, podemos afirmar que el crédito actual que el anarquismo goza en todo el mundo procede de las realizaciones libertarias ensayadas con éxito por los anarquistas ukranianos y españoles en sus respectivos países en las dos revoluciones populares que más han conmovido y sacudido a la sociedad de los hombres.

Es por esta razón de posibilitadores de la anarquía que somos, que nos daña la posición irreflexiva del habladurismo incansable y, a la postre, inútil. Es por esa razón practicista que a la oratoria de Puteaux lamentablemente extinguida en Londres, optamos por la actitud trabajadora de los muchachos de la C.R.I.F.A.

Y aún añadimos: Toda vez que una Comisión anarco-esperantista en funciones y en éxito creciente aparece tan bien intencionada, ¿qué inconveniente tendría la C.R.I.F.A. en obrar de acuerdo con aquélla?

Nos parece que el actual momento se ofrece ópimo para provocar un potente renacer anarquista.

## COLUMNA DEL EMIGRADO

Formas de penetración en la masa emigrada española «no politizada».

1a. — Darle trato de igualdad, no presentarse superiores a ella.

2a. — Trato llano, amical, de compatriota amigo.

3a. — Inducirla, como si tal cosa, a que se preocupe por el bien de todos en lugar de interesarse por si misma, exclusivamente.

4a. — No emplear ante ella vocablos «cañoneros», fuertes, aunque se trate del general Franco. Ello la mete en temor y la hace escurrir conversaciones.

5a. — No considerarla peor que la masa obrera de 1935.

6a. — Cuando un español emigrado demuestre más interés que otros en conocer nuestras opiniones, no abrumarle con papeles de lectura que no esté a su alcance, ni con pedidos de dinero cuya aplicación, no estando iniciado, desconoce.

7a. — No ostentar desprecio hacia españoles que no nos presten oidos y se alejen recelosos, pues no dejan de ser campo abonable por mediación de compañeros suyos un algo emancipados.

8a. — Hacerles pasar, a tales españoles, lecturas simples pero expresivas, por ejemplo la «Hoja del Refugiado», de Provenza, «Entre campesinos», de Malatesta; el «Primero de Mayo», de Gori; «Las conversaciones de Wagram», de Coll de Gussem, y artículos buenos y a propósito sacados en hojas.

9a. — No llevar a ningún elemento de esa masa a reuniones nuestras consideradas «tempestivas».

10a. — Por el contrario, recrear un clima de fraternidad en nuestros centros en los que aquella, momentáneamente, haya desaparecido. Esta medida vale igualmente para la juventud no avezada a las apasionadas discusiones.

11a. — Introducir a la masa (en tajos, corros, cafés, bailes, etc.), periódicos nuestros y escribir en ellos datos, propósitos y sucedidos que desconocen. Y,

12a. — Considerar que la masa económicamente huida de España es parte del pueblo español aproximada a los idealistas exiliados.

*Puig d'Aguilera*

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

# Tres notas

**Contra la represión franquista**

PARIS. — Simone de Beauvoir, Jean Cassou, François Châtelet, Marguerite Duras, Etiemble, Max-Pol Fouchet, Paul Fraisse, Gisèle Halimi, Wladimir Jankélévitch, Monique Lange, Me. Leclerc Plorence Malraux, Robert Misrahi, Maurice Nadeau, Alain Resnais, Christiane Rochefort, Claude Roy, Jean-Paul Sartre y Leurent Sckwartz, intelectuales franceses, han publicado un mensaje de protesta concebido en los siguientes términos:

«Hace más de un mes que el estado de excepción fue levantado en España, y pese a las afirmaciones de las autoridades españolas quedan numerosos casos de personas asignadas a residencia forzada, encarceladas o perseguidas en virtud de disposiciones inherentes a dicho estado de excepción.

»Uno de los casos más significativos lo es el del profesor de Derecho político de la Universidad de Barcelona y ensayista, José Solé y Tura, detenido durante el mes de febrero. Según informes dignos de crédito, un tribunal militar se apresta a juzgarlo en virtud de la ley excepcional sobre «banditismo y terrorismo», cuando toda la actividad del profesor Solé y Tura se ha desarrollado dentro del cuadro universitario e intelectual de la renovación catalana. Este procedimiento tan escandaloso como excepcional no puede sino levantar nuestra más viva indignación. De todas maneras pedimos con el máximo apremio la aplicación estricta de los derechos acordados por las jurisprudencias civiles.»

**También los juristas demócratas internacionales**

ROMA. — Bajo los auspicios de la Asociación Internacional de Juristas Demócratas tendrá lugar en esta ciudad, los días 24 y 25 de mayo, una conferencia en la que tomarán parte abogados, profesores de Derecho y varias personalidades de otros países europeos occidentales, para examinar la violación de los derechos del hombre en España.

Esta reunión es organizada por M. Boucheron, abogado general de la Corte de Casación; Albert Brunoir, «bâtonnier» de Paris; Maurice Cornil, ex «bâtonnier» de Bruselas; Henri Laugier, ex secretario adjunto francts en la O. N. U.; Pierre Lavigne, profesor de la Facultad de Derecho de Paris; Gunnar Myrdal, ex ministro sueco; Ugo Natoli, profesor en la Facultad de Derecho de Pisa; Guglielmo Nocera, decano de la Facultad de Derecho de Perusa, y Joë Normann, abogado de la Corte de Paris y secretaria general de la Asociación Internacional de Juristas Demócratas. Los participantes expresarán su voluntad de ayuda a los Colegios de Abogados españoles que recientemente han reclamado en su pais garantías para el derecho de la persona humana, y un estatuto para la protección de las personas politicas.

**Lemnitzer, buen fascista**

ATENAS. — El general Lemnitzer, comandante supremo de la N.A.T.O. se encuentra aquí en visita de despedida, pues deja el cargo tras seis largos años de servicios.

Muchas palabras bonitas han escuchado los coroneles griegos de este archigeneral norteamericano mientras mundo adelante se les considera bestias. El primer «miles atlánticus» juntamente con su esposa está siendo aquí objeto de calurosos homenajes y él parece que no quiere dejar su puesto sin dar nuevamente un solemne espaldarazo a los coroneles.

# Los cuentos de la abuelita

*(Viene de la página 4.)*

que empezase por sentar las premisas de equidad y justicia que hicieran factibles los primeros pasos para ese ansiado cambio. Por lo demás es evidente que el hombre está sumergido hasta el fondo en un mundo en que los sistemas de relación están presididos por el lucro, el triunfo, el éxito, el llegar a la cumbre, la oferta y la demanda, la compra y la venta; donde cualquier esfuerzo espera una compensación crematística porque para vivir se necesita dinero; donde cualquier actibidad, por excelsa que sea, ha de hacerse «para ganarse la vida», con la consiguiente corrupción, venalidad y mercantilismo. En estas circunstancias el hombre no puede realizarse, es incapaz — como deseaba Nietzsche — de «ser lo que tiene que ser» porque la sociedad, como un pulpo elástico absorbente, anula todo esfuerzo individual que tienda a extenderse y hacerse cohesivo. Al contrario de lo que cree Moure-Mariño, nuestra sociedad es la expresión libérrima de la personalidad en todos los aspectos del humano ser. En ella el hombre, libre del yugo ominoso del dinero y de la mercancía como lucro personal; asegurado un medio de vida humano que le libere de la inseguridad vital y la esclavitud; con tiempo suficiente para exteriorizar sus vocaciones profundas y sinceras, desconocerá la sordidez del mérito estipendiado que le enajena de sus semejantes, e incluso desconocerá lo que es el mérito como factor destacable, pues en una sociedad en la que todos trabajan para todos el premio individual ha de ser la propia satisfacción de la obra realizada, grande o pequeña, trascendente o no, porque el gozo y la satisfacción son únicos, indivisibles, unívocos en cada persona, con independencia absoluta de lo creado. La obra, pues, será el premio al esfuerzo. Porque como decía Gœthe, citado por Ortega, «que es el canto que canta la garganta — el premio mayor para el que canta.»

**OREMUS**

Sabido es que en España se vienen celebrando misas por el eterno descanso del alma de un desalmado que se llamó Hitler. En los aniversarios de la aparatosa muerte de este indiferenciado sexual en el bunker berlinés, en compañía de su perversa coima Eva Braun, todavía hay gentes que en virtud de no sé qué extraña y bastarda piedad, se sienten inclinadas a rogar perdón ante las barbas del Altísimo. Ante hecho tan inusitado uno se pone a cavilar sobre los misterios insondables del alma humana, y como español, uno piensa seriamente sobre ese slogan turístico tan sobado que dice: «España es diferente». A lo mejor es cierto eso. A lo mejor resulta que, en verdad, España es diferente. Por lo menos la España actual. Pero ¿a qué abismos de diversidad nos llevará? Nada más hay que pensar un poco en el hecho que nos ocupa. Estos días pasados, en una destacada iglesia madrileña, se celebró una misa, como queda dicho, por el alma de Hitler. Ciertos informadores de la prensa hicieron acto de presencia allí. No fueron bien acogidos, e incluso alguno de ellos, perteneciente a la agencia «Europa Press», salieron malparados. Aseguran que la mayoría de los asistentes eran jóvenes. Previamente se habían distribuido esquelas mortuorias por las que se invitaba a asistir al acto religioso y en las que se aseguraba que Hitler había muerto «en defensa de la civilización cristiana y occidental». A la salida de la misa se cantó el «Cara al sol». Esta es la noticia escueta.

Para que nadie me tache de intolerante y de tirano de las conciencias, voy a adimtir respetuosamente que haya gentes sinceras, con verdadera fe religiosa, que se sientan inclinadas a rogar por un alma que, (si de verdad las hay necesitadas de la ayuda de los vivos, ésta es una de ellas, y negras han de verse para salvarla), debe ser igual ante Dios, ya que entre los hombres es francamente dudoso. El cristiano, pues, asistido de su fe, intercede ante la divinidad por un alma que considera en gravísimo peligro, y tanto más fervoroso debe ser su ruego, cuanto más grave es el peligro y más negra es el alma. Y ya está bien de concesiones. Pero que se diga que tal individuo murió «en defensa de la civilización cristiana y occidental», y que después, por añadidura, se entonara el «Cara al sol», esto, amigos míos, sobrepasa todo lo imaginable. Recordamos que el himno falangista, por disposición legal, tiene rango oficial o nacional. ¿Debe entenderse que lo ocurrido posee marchamo oficial? Y si no lo tiene, ¿por qué se permite entonces semejante acto capaz de ruborizar a un hipopótamo y levantar ampollas en la conciencia del mismísimo Hitler? Cierto es que de los hombres se puede esperar todo, hasta lo más abominable, pero uno no se resigna cuando está ante el hecho consumado. Uno piensa en la frase de Macbeth: «Life is a tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing.» O como diría un flamenco: Este mundo es un fandango, cantado por un malaje, lleno de bullanga y mala uva, y que no vale maldita la cosa.

JUAN ESPAÑOL

B.D.I.C



# Deportistas o autómatas

TRIBUNA JUVENIL

EL 16 de febrero, por la noche, me quedé en casa. Cómodamente sentado en la mecedora, fumando una pipa, vi uno de esos contados espacios de vardadero interés que nos ofrece nuestra televisión. El programa en cuestión, titulado «Nuevas gentes», se pasa con una periodicidad semanal y lleva la sana intención de aportar una visión nueva y distinta, dentro d enuestro general panorama televisivo. Asi, de la mano de la presentadora — Natalia Figueroa —, del guionista — Joaquín Parejo-Diaz — y del realizador — Agustín Navarro —, se nos presentan semanalmente unos personajes que, a pesar de sus innegables cualidades profesionales, a pesar de su real transcendencia dentro de nuestro vivir colectivo, no son conocidos del gran público nacional. Esas «nuevas gentes» son, por regla general, unos personajes relativamente jóvenes — menores de cuarenta años —, que merecen ese público reconocimiento. Como se lo merece, por ejemplo, ese joven y gran atleta que es Luis Felipe Areta, a quien pudimos ver el domingo pasado por la noche en el citado espacio, hablándonos de si mismo y del deporte, con algunas atinadas observaciones de diversos compañeros suyos y de gentes con él relacionadas.

Luis Felipe Areta es, según dicen los expertos en la materia, nuestro un muchacho inteligente, como lo ha demostrado y está todavia demostrándolo, con una serie de interesantes articulos sobre el atletismo que viene publicando en las páginas del semanario «Mundo joven». Y es precisamente por eso por lo que me sorprendió mucho más que fuese él quien dijese, el pasado domingo por la noche, algo asi como que los «atletas son unas máquinas que deben trabajar a la perfección, al máximo rendimiento, como los coches de carreras». Realmente, la afirmación es un tanto fuerte y rotunda. Quisiera creer que a Luis Felipe le pareció ésta la mejor fórmula para hacer comprender algo mucho más complejo y difícil de explicar. Sin embargo, como sea que el mismo Areta ha escrito palabras muy semejantes a éstas en la revista antes citada, y como sea también que en más de una ocasión se habla y escribe asi al respecto, me agradaria, desde aquí, intentar aportar ahora mi opinión, sincera e inexperta, sobre este tema.

¿Hombres o máquinas? ¿Máquinas u hombres? ¿Qué son los atletas? ¿Qué deberian ser? ¿Qué es el deporte? ¿Qué deberia ser? Porque, claro está, si se nos dice que un atleta es como una máquina, si se nos le compara con un coche de carreras, de inmediato cabe plantearse si el deporte constituye un elemento humanizador o deshumanizador, liberador o enajenante. El deporte es — deberia ser — un fenómeno de cultura física, puesto al servicio del hombre, con una orientación lúcida, de diversión, y formativa. Como ha dicho el doctor Dumas, médico del «Tour de France» y de la «Ecole d'Educación Physique», «el deporte ha de estar al servicio del hombre; si es el hombre el que está al servicio del deporte, éste se convierte en una profesián, perdiendo, por consiguiente. su eficacia formativa y de diversión». Entonces, ¿qué ocurre cuando se trata de maquinizar al atleta, al deportista, de convertirlo en una máquina, en un aparato, en un coche de carreras? Como dice Georges Magnane en su tan interesante «Sociologia del deporte», «es necesario admitir que el juego deportivo que, en su pureza original, aparece como la actividad liberadora por excelencia, puede ser falseado, brusca o gradualmente, a través de caminos acerca de los cuales el sujeto toma conciencia tan sólo de una forma imperfecta o no la tenia en absoluto, hasta presentar los principales caracteres de las conductas alienantes.»

Semanas atrás, un reputado periodista deportivo de nuestra ciudad escribió un breve comentario titulado «La juventud perdida», en el que dejaba constancia del desinterés y la deserción constante de buena parte de nuestra juventud para con el deporte, el fútbol en especial. ¿No será más bien que esa juventud desea encontrar — en el deporte como en todo — las fórmulas auténticas, y rehuye por un igual del inoperante espectáculo deportivo y del cada dia más maquinizado deporte de competición? Si «vivir deportivamente» significa «vivir como una máquina»», sinceramente, que «no cuenten conmigo»...

J. G. S.

*Barcelona.*

## SOLIDARIDAD PARA LOS TRABAJADORES Y LOS ESTUDIANTES DE EUZKADI REBELDE

Desde el mes de enero, los trabajadores y los estudiantes de Bilbao y su radio están en constante lucha.

Las cárceles están abarrotadas de compañeros antifranquistas víctimas de la más abyecta tirania de los tiempos actuales.

Vasconia entera mantiene su protesta en huelgas y en hechos de temple rebelde. Sin descanso ni flaqueza. Los obreros parados y activos a un mismo tiempo, en la factorias bilbaínas, perennes en su propósito de libertad conquistada y de una mejor realidad social y económica para ellos y para los obreros de España entera, os piden solidaridad.

Nosotros, en su nombre, decimos: La lucha constante contra la tirania y por el progreso social y humano es un derecho. El más firme de los derechos.

Para que ella continúe hasta lograr el propósito alto y entero, la solidaridad es un deber: el más justo y firme de los deberes.

Nos lo exige nuestro sentir. Nos lo impone nuestra dignidad obrera, nuestra dignidad española.

Solidaridad. Solidaridad para el trabajador y el estudiante vascos; frente avanzado, hoy contra el oprobio de la sociedad española; vanguardia de su redención.

Lucha rebelde y solidaridad constante, confabuladas, darán al traste con la confabulación del régimen dictatorial y el capitalismo rapaz e insolente.

A la insolencia, la protesta; a la lucha, la solidaridad.

Giros.....

Envios a: Villar Matias, 16-18, Place de la Chapelle, Paris (18).

*El Grupo Vasco de la Confederación en Paris*


**LA SABIDURIA RIENTE**

de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.


# COMUNICADOS

## GRAN JIRA DEL NUCLEO DE PROVENZA

Organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio (Asociación Internacional de los Trabajadores) tendrá lugar el domingo dia 22 de junio de 1969 en el espacioso y sombreado sitio de la Fontaine Mary-Rose, ubicada en la carretera departamental de Bouches-du-Rhône, entre Miramás y Salon-de-Provence.

Habrá música variada, juegos infantiles, radio-crochet, bebidas frescas, charla después de la comida campestre.

Fraternal invitación a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares, simpatizantes y emigrados, para que asistan numerosos a pasar una agradable jornada en plena naturaleza y libertad.

¡Todos a la gran jira de confraternidad confederal y libertaria!

*Nota:*

Se recomiendo a todas las Federaciones Locales del Núcleo que, además de la fecha arriba señalada, reserven las siguientes:

Domingo dia 20 de julio, gran jira Inter-Regional con los compañeros del Hérault-Gord-Lozère, en el Vieux-Moulin, cerca de Alès.

Domingo dia 31 de agosto, jira solidaria en la playa de Hyères.

En caso de modificación por conducto orgánico se informará a su debido tiempo, como asimismo por mediación de la prensa de la Organización.

## F. L. DE BURDEOS

Convoca a todos sus afiliados a la asamblea que se celebrará el domingo, 1º de junio a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande. Orden del dia muy importante.

## F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. L. invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el domingo dia 1 de junio en el sitio y hora de costumbre. Se ruega la asistencia de todos los compañeros en general dada la importancia de los asuntos a tratar.

## F. LOCAL DE MARSELLA

Convoca todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo 1 de junio de 1969 en nuestro local social. Ella dará comienzo a las 9,30 horas.

## JIRA EN EL TARN

El núcleo confederal del Tarn organiza para el dia 8 de junio una jira en en el bello y simpático embalse de Labessonnié.

A la misma quedan cordialmnte invitadas las Comisiones de Relaciones, Federaciones Locales y compañeros de los Núcleos limitrofes.

## F. L. DREUX

Convoca a asamblea general para el dia 1 de junio, local y hora de costumbre.

ADVERTENCIA

El compañero Serafín Bueno, paquetero en Perpignan, comunica que habiendo tenido necesidad de ingresar de urgencia en la clinica St-Roch para una grave operación, los que reciban la prensa habrán encontrado alguna anomalía al recibirla. La causa es debida a dicho motivo.

## F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar en el local de costumbre a las 9,30 de la mañana el domingo 1 de junio.

Se ruega la asistencia de todos los compañeros y la aportación de sugerencias para el pleno regional.

## EL DESBARAJUSTE DE CORREOS

Efectuadas algunas reclamaciones parece que el reparto de LE COMBAT SYNDICALISTE se va normalizando.

No obstante, si algunos suscriptores o corresponsales siguen registrando retrasos en la recepción del semanario, harán bien en reclamar en la Poste de su residencia.

## «LAS CONVERSACIONES DE WAGRAM»

Se advierte a los compañeros que la edición está agotada, quedando sólo ejemplares en las librerias de LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir».

Los compañeros deudores con la editorial del folleto se servirán liquidar cuentas a *Jean* Ferrer, C.C.P. 22 864-24, Paris.

## FEDERACION LOCAL DE OULLINS

Convoca a reunión para el domingo 1º de julio a las 9,30 de la mañana, en el lugar de costumbre. Documentación recibida aconseja la presencia de todos los compañeros.

## F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que se celebrará el domingo 15 de junio a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar, se ruega puntual asistencia.

## F. L. DE MARSELLA

Comunica a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, que quieran asistir a la *Jora Nuclear en la Fontaine Mary-Rose de Grans* que se celebrará el Domingo dia 22 de junio 1969, pueden inscribirse todos los dias laborables en nuestro local social, 12, rue Pavillon, 2º piso, al objeto de poder contratar los Autobuses. El cierre de las inscripciones se hará el dia 19.

Precio de la plaza ida y vuelta 7 francos.

La salida de los autobuses a las seis y media de la mañana del Cours Saint Louis.

## F. L. DE PARIS

Domingo 1 de junio de 1969, conferencia por el compañero F. Olaya.

Tema: «España del futuro».

## NUESTRA PRENSA AUMENTA DE PRECIO

### «Le Combat Syndicaliste»

Debido al encarecimiento de los materiales, correos, etc., nos vemos obligados, conjuntamente con «Espoir», a subir el precio de nuestro semanario a 0,75 frs. ejemplar. Las suscripciones quedan establecidas a 10,00 frs. trimestre, 20,00 semestre y 39,00 anuales.

### «Umbral»

Para posibilitar la subsistencia de nuestra revista el ejemplar se venderá a 2,00 francos, siendo las suscripciones establecidas en 6,00 frs. trimestre, 12,00 semestre y 24,00 anuales.

DICHOS AUMENTOS EMPEZARAN A REGIR EL 1º DE JUNIO DE 1969.

*RECUERDO*

# La República en Menorca

por **Fernando Ferrer**

*(Continuación)*

Estaban los militares y conservadores de la C.E.D.A. de la isla en posesión de todos los puestos de mando y de todos los medios de hacer triunfar sus propósitos, cuando, trabajando yo el 19 de julio con los excelentes amigos que fueron el matrimonio Pedro Pons, conocidos por su probidad y espiritu solidario, encargados a la sazón de la Conserjeria de la «Liga Maritima», el citado (Murillo), subiendo la escalinata que del muelle conduce hasta la terraza de los locales de dicha entidad, paróse ante una placa en la que en grandes letras habia la inscripción: «Prohibida la entrada al que no sea socio». Pidió un destornillador para quitarla. Alguien quiso ayudarle. «Déjame — dijo — que tenga antes de morir, el gusto de derribar un prejuicio. Que entren los que quieran, y el que no esté contento, que rabie.» Aquella sociedad era coto cerrado de una clase. Su gesto barria esa clase y su coto.

Prosigamos. El segundo, tras haber dado sus primeros pasos por los senderos románticos de principios de siglo, se pasó al Partido Radical del que era jefe A. Lerroux, quién, en ocasión de un viaje a Menorca en compañia de D. Emiliano Iglesias, adivinó sus aptitudes politicas.

El Partido Radical no tardó en perder influencia en la isla a causa de Lerroux quién, al socaire de discursos incendiarios escondia su verdadera personalidad y, llegado el caso, no titubeaba en traicionar.

Los años próximos anteriores a la República y sobre todo el periodo republicano, hicieron desvanecerse las simpatias que hubiera recogido en Menorca al exponer las opciones de su Partido.

Si se habia pasado la mano en cierto modo sobre su actitud turbia de 1909 en la revuelta provocada por la mobilización militar contra los africanos y el recuerdo de su posición frente al proceso Ferrer Guardia y aún durante la huelga general de «La Canadiense», que en 1917 desafió todas las autoridades españolas, su vida, en general, habia sido la de un charlatán. Si, pese a ello, el Partido Radical mantenía en la isla cierta influencia, era debido a que en la localidad, habia hombres de reputación de probidad dentro el complejo politico y por comparación con los conservadores. Además, el gobierno central cometia errores que apuntalaban a los republicanos, como fue el que decidió, en 1923, la destitución por real orden del alcalde republicano de Mahón, D. P. Pons Sitjes, elegido en las elecciones de 1922, al que debia sustituir, mediante la citada orden real, D. Mateo Seguí, de extrema derecha. A la decisión del gobierno liberal — que obraba dictatorialmente, lo que demuestra la paradoja absurda de la politica, que obra en sentido inverso de lo que declara ser — se opuso la protesta del pueblo mahonés.

Cuando, el dia 11 de julio de 1923, D. Mateo Seguí se dispuso a tomar posesión del consejo municipal, el público, que habia invadido los salones, le manifestó su hostilidad, mostrando su simpatia hacia el alcalde republicano depuesto. D. Mateo, apoyado en la autoridad que le otorgaba la orden real, provocó actos de violencia al ordenar la evacuación de la Casa Consistorial.

Invadida de nuevo al reanudar la sesión, no se apaciguaron los ánimos hasta que fue aprobada la sugerencia de D. Ramón Carreras Hernández, declarando el sentimiento de la municipalidad por la destitución de D. Pedro Pons y pidiendo fuera reintegrado en sus funciones.

Esta declaración, adoptada por los Ateneos Populares y en el Senado defendida por D. Antonio Pou, senador por Baleares, fracasó a causa del golpe de Estado de Primo de Rivera en septiembre de 1923. Al reformar la ley de Municipios, se nombró a los alcaldes por decreto, eligiéndolos entre los mayores contribuyentes, siendo el primer nombrado D. Antonio Victory, coronel retirado del arma de Infanteria, y del que se hablará en otra crónica.

* * *

Los dos años que precedieron a la proclamación de la República fueron ricos en motivos de repudio de la monarquia y de acrecentamiento de decisión, de superación moral y de exigencias de tipo social, que aumentaban las dificultades para resolver el problema del paro forzoso. Se observaba, además, un acercamiento entre la juventud obrera inquieta y la de extracción acomodada, formada por estudiantes y empleados, que se mostraban solidarios de las aspiraciones liberadoras del momento. La critica se generalizaba, no perdiendo ocasión de criticar la vergonzosa situación española, llevando la contradicción hasta en los lugares frecuentados por los conservadores acérrimos.

La actitud de los opositores al régimen, desde los más moderados hasta los más irreversibles, auguraba sensibles posibilidaades de realizaciones atrevidas a partir del momento en que la situación facilitara el logro de las mismas.

En ese ambiente de aversión hacia la monarquia, fue acogida con esperanza la caida de Primo de Rivera cuando en enero de 1930 entregó sus poderes al general Berenguer. La guarnición de la isla se hallaba a menudo en estado de alarma y se sabia del deseo de algunos oficiales de ayudar a que el cambio se produjera. Era señal de que, aunque problemática, se avecinaba la instauración de esa tan deseada República que estaba allá, en la bocana del puerto, tras La Mola.

La sublevación de Jaca marcó hondo en la mente de todos los menorquinos enemigos de la dictadura. Pese a la derrota del momento, los isleños no se dejaron intimidar y propulsaron el ambiente que debia colmar sus inquietudes, siendo Menorca uno de los primeros lugares de España en que fuera proclamada la República el dia 12 de abril de 1931.

Los cuatro meses que mediaron entre el fusilamiento de los capitanes Gaarcia Hernández y Fermin Galán hasta la proclamación de la República fueron decisivos para convencer a los más escépticos liberales de tipo conservador. La actitud del rey fusilando dos hombres un dia dedicado al Señor, fue muy criticada por los creyentes, porque al parecer nunca se habia dado el caso en la historia de España, de obrar asi en dia tan marcado. Es claro que en aquella circunstancia los creyentes adoptaron una actitud que podria interpretarse como pre-defensiva. No es el caso ahora de criticar aquella actitud, aunque todos sabemos el espiritu que guió al clero español desde hace por lo menos dos siglos y no es desbaratado suponer que entonces, como se ha visto en otras tantas ocasiones, reculara para mejor saltar en el momento preciso.

Los detalles afluian respecto de la epopeya aragonesa, en la que tomaron parte activa personas de todas las tendencias antifascistas, mostrándose ejemplares los hombres de la C.N.T., que, como siempre, pagaron caro su idealismo. A los jóvenes, idealistas en ciernes, admiraba la actitud de Galán durante el consejo de guerra respondiendo al general Burguete, que presidia, cuando éste le conminó que fuera deferente con sus superiores, respondiéndole: «Aquí no hay superiores ni inferiores. Aquí solo hay hombres: A. Garcia Hernández que me acompaña como reo, y yo. Y traidores que sois vosotros.» Y es sabido que, efectivamente, el general Burguete traicionó a los sublevados.

Esa actitud de hombria, unida a todos los detalles que iban llegando sobre las incidencias de la ejecución, eran un acicate que hacia esperar con más ansia el resultado positivo de tanto sacrificio y de tanto idealismo. Pronto se borrarian de la historia de España las épocas ignominiosas, convirtiéndola en un pueblo que pronto se hallaria a la vanguardia del progreso, gracias a la libertad que daria la República que se avecinaba. Ella seria el punto de partida de un renacimiento insólito que daria singular relieve a todos los valores del pueblo español. Sin conocer la historia de nuestro pais, o conociéndola mal, los jóvenes vivíamos convencidos de que algo grandioso se produciria. El miedo en que se habia sumido a España gracias a los procedimientos totalitarios y a la ley de fugas, a la ausencia de las más elementales garantias individuales, se iba perdiendo paulatinamente. Por todos lados se hostigaba al Estado y a la Monarquia, siendo Menorca el eco fiel de los clamores que por toda España se levantaban.

Cuando Berenguer sucedió al almirante Aznar y a éste Portela Valladares, Menorca pareció despertar de una enorme pesadilla.

*(Continuará.)*

# Servicio de librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «Problemas del Sindicalismo» J. Peiró | 1 00 | «Los amantes de Verona», Jean Godeau | 5 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 | «América-Hoy», V. Garcia | 10 00 |
| «El anarquismo» | 1 50 | «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 | «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| «Riquiqui» (cuentos infantiles) | 1 00 | «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| Sebastián Faure (Son œuvre) | 1 00 | «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 | «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «Factores en sociologia», G. Leval | 1 50 | «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 | «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 | «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 | «Animas benditas», Elías Castelnuevo | 2 00 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 | «Anatomia Artistica» Duval | 7 50 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 | «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 | «Anarquia y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 | «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 | «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 | «Antología de la poesia amorosa universal» | 6 00 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 | «Antología de la poesia occidental», Sosa López | 20 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 | Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 | «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 | Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 | Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 | Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 | Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «La alegria de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 | | |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 | | |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 | | |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 | | |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º). C. C. P. Paris 13507 56

# Córcega en actualidad de vacaciones

SE conoce la existencia de esta gran isla situada a 170 kilómetros de las costas francesas, a 83 kilómetros de Italia y a 12 de Cerdeña. Es una de las tres grandes islas del Mediterráneo occidental, con 183 kilómetros de longitud y 83 de anchura, con una superficie total de 8.720 kilómetros.

Posee una población de 280.000 habitantes (censo 1962) y una tercera parte aproximadamente está concentrada en las dos ciudades principales: Bastia y Ajaccio.

Sus alturas montañosas se elevan a 2.000 metros y su altura media es de 700 metros.

Sus costas se desarrollan sobre más de 1.000 kilómetros.

El turismo francés la presenta, quizá con razón, como la isla ideal para vacaciones, con lógica intención de retener el turismo que sale de la metrópoli a diferentes paises y al propio tiempo acrecentar los medios de existencia de los habitantes de la isla.

He salido de Paris por Le Bourget a las 9 mañaneras y en dos horas y media hemos atravesado parte de la metrópoli y 170 kilómetros de mar; de cuyo trayecto aéreo poco se puede decir por la rapidez y la altura. Es por ello que sólo nos ocuparemos en turistas de la isla ornada con galas primaverales con su magnifica flora muy variada en especies y colores. Para comprobar si tan magnifico paisage se extiende a toda la isla salimos de primera hora en un car de Castellane di Casinea hasta Bonifacio, una de las ciudades más antiguas de la isla, con su puerto y monumentos históricos, entre ellos la casa de Carlos V y la escalera del rey de Aragón.

Su proximidad a Italia hace que los habitantes de esta isla mezclen a la lengua francesa un remarcable acento italiano, siendo de notar asimismo la existencia de una variación de razas étnicas entre los pobladores, junto con variedades de tipos humanos, costumbres y dialectos.

En el trayecto que vamos recorriendo de Norte a Sud en dirección de Bonifacio, contemplamos los campos que constituyen un magnifico e inmenso tapiz de flores con sus gratos perfumes y la abundante gama de sus encantadores colores.

Completan el encanto de la flora las abundantes viñas, los árboles frutales: cerezas, albaricoques, etc., etc., y apreciable abundancia de naranjos. Sus bosques se componen de las especies de pino, castaño, carrasca, alcornoques, sin olvidar los olivares, cubriendo el espacio medio de la superficie de la isla.

La agricultura, en términos generales está poco desarrollada. Existen algunas explotaciones de alguna importancia con empleo de maquinaria moderna, y modernos son los edificios de habitación, pintados por profesionales con colores bien combinados. Pero concretamente puede decirse que a los corsos no les gusta el trabajo de la tierra, cosa que nosotros, refugiados, pudimos comprobar por el gran número de gendarmes nativos de esta isla destacados en los campos especiales que conocemos, y que se distinguieron, esos corsos, por su memoria para conocer a los internados españoles por sus nombres. Otras minorias corsas se han establecido en bares y restaurantes, y otras en otros medios de ética vacilante, en todas las grandes ciudades de la metrópoli, mayormente Paris.

Tanto al Este como al Oeste los rios que desembocan al Mediterráneo son numerosos. En nuestro paso hacia el Sud, siguiendo el Sud-Oeste, encontramos cinco rios, de más o menos importancia, de Bastia a Bonifacio: el Golo, que desemboca en Casamozza; el Tivignano, en Aleria; el Fium Orbo, en Ghisonaccia; el Solenzora en el pueblo de este nombre y el Stasiacco, en Porto-Vecchio, ciudad de 18 Region, muy transformada, en via de desarrollo por haberse instalado en la misma una minoria de repatriados de Argelia, visiblemente pequeños contratistas de construcción.

Sin grandes cálculos se puede llegar a la conclusión de que la población de la Isla, es insignificante para el territorio de la misma. Esta población, al amparo de la propaganda turistica, se dispone a sacar partido impulsando los transportes, los hoteles y restaurantes, y el comercio relacionado con el turismo. La mano de obra, mayormente el peonaje, es de origen africano: de Argelia o de Marruecos.

El desarrollo industrial es restringido. El tabaco ha impulsado la manufactura Job-Bastos en Bastia, que ha celebrado este mes el segundo centenario de su existencia.

La propaganda tendente a hacer de la Isla un lugar ideal para las vacaciones, será un medio modesto, puesto que esta Isla, a pesar de los encantos naturales que encierra, no atraerá a los forasteros que frecuentan la Costa Azul, Douville y otros lugares ya tradicionales, ese mundo dorado del turismo que gasta millones obtenidos con el esfuerzo ajeno.

Posiblemente otros organismos similares a la Caja de Retraites du Bâtiment, que ha adquirido un amplio terreno y construido una Colonia de vacaciones modelo para los obreros de esa industria, seguirán la iniciativa de ese organismo, aportando un turismo sobrio en costumbres y con una moralidad superior al turismo que representa la vagancia y la inmoralidad en orden general.

DELHI

*Castellare di Casinca (Córcega), Mayo* 1969.

# Penumbra

*Hace treinta años*

Mesetas castellanas
brisas de Levante
crearon perfumes
y braseros de arte.

Nacistes tan pura
hermosa y clara,
que distes nobleza
a través de tu alma.

Espigas brotaban
atadas al suelo,
y las amapolas
miraban al cielo.

Se fue la primavera
por rojo camino,
sin dejar una rosa
prendida en tu vestido.

Un trino de promesas
por nuestro lado pasó,
hoy escucho el eco
que mi juventud soñó.

Corrientes humanas
como rios surgieron,
rompiendo murallas
con ideas de acero.

Abrióse la tierra
en espasmo de ira,
y de un vientre preñado
nació la mentira.

El viento sonaba
sus rudas campanas,
pájaros de miedo
plegaban sus alas.

Huellas de caballos
con sangre en sus cascos,
invadieron mi tierra
sembrando el espanto.

Lobos hambrientos
asaltaron aldeas,
grabando la muerte
en falsas banderas.

Cuervos mal nacidos
hambre de carroñas,
clavaron sus garras
en turbias auroras.

España en penumbra
ciega claridad,
mutilada en tu cuna
privada de verdad.

Noches de silencio
por caminos perdidos,
el hombre y su sombra
retenian un suspiro.

Partieron sin rumbo
la rima, la visión,
y su huella lejana
marca la pasión.

Quedaron sin vida
la justicia y el amor,
con un puñal al cuello
y otro en el corazón.

Treinta años pasados
en las negras tinieblas,
hoy la lucha resurge
rasgada la niebla.

**F. Roldán**

# Burbujas

*Dicen que los «policemen» ingleses no llevan pistola, y que ayudan a recobrar a las encajadoras de parque el punto perdido.*

⁂

*Hay policias de nacencia que por necesidad ingénita escudriñan, espian, se hacen el amigo, y delatan.*

*Asco de bestezuelas con dos patas.*

⁂

*Antes de la República el guardia no encontraba mujer para casarse en Cataluña.*

*Republicanamente, a la mujer catalana le sajó alma de Mozo de Escuadra.*

⁂

*Un delator en la familia, hunde moralmente a la misma.*

⁂

*¿Por qué la izquierda politica ha desarrollado el sentimiento policiaco en gentes de moral sencilla?*

⁂

*La avalancha comunista, con miles de camaradas policias y delatores, ha despertado en los pueblos el sentimiento de inseguridad que experimentaron en las épocas feudalistas e inquisitoriales.*

⁂

*Hermosa la conducta silenciosa, de moral acrisolada.*

⁂

*Hermosos tiempos aquéllos en que se sufria antes que denunciar a quien fuera.*

⁂

*Mirada cinica, ojos de espia, lengua incontenible, orejas de lobo.*

*Callemos. Un «camarada» pasa.*

⁂

*El espionaje aguanta a Franco como aguantó a Stalin.*

*Lo que no aguanta con espias, es la decencia.*

⁂

*El espia, el delator, el policia, se encuentran en todas partes, incluso en el servicio de ferrocarriles.*

⁂

*Ese que me despojó de mi escaso dinero a titulo de denuncia, le llaman «camarada» en el sindicato obrero.*

*CHUMBO*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# Gestión prolongada

**EN la C. N. T. no hay cargos vitalicios ni direcciones establecidas. En nuestro mundillo regional ello se ha, una vez más, comprobado.**

**Cada año la gestión de los comités y de los responsables de publicaciones pasa por el tamiz de los confederados. La actuación de cada cual es analizada, incluso, alguna vez, con acrimonia. Ningún defecto es tolerado, y cuando una reelección interviene es seguro de que el o los reelegidos han dado prueba fehaciente de haber cumplido con su cometido.**

**Pasando por alto lo pertinente a otros cargos, la responsabilidad de la redacción, en su reinicio de cargo, quiere comunicar, directamente, con sus lectores. Una vez al año esta licencia debe sernos permitida.**

**Por pura fórmula, anualmente se nos concita a presentar informe a las Federaciones Locales de Zona Norte y Normandía referente a lo actuado en las publicaciones que nos incumben. Por atención a las reglas establecidas y sin contrariedad alguna lo hacemos, aunque en verdad consideramos que el «libro» de nuestra actuación se abre cada semana y cada mes a título de 52 números de LE COMBAT SYNDICALISTE (en la parte que nos corresponde) y de 12 números de la revista. Todo lo bueno, medrano o malo que pudiera aparecer en ambos papeles, queda a la vista y a la apreciación, no sólo de las FF. LL. directamente afectadas, si que también de los miles de compañeros de fuera del ámbito regional Z. N.-Normandía que nos leen y siguen con el mismo interés que se hace en las provincias citadas. El encargo cada vez recibido es el de sacar tres páginas semanales puramente anarcosindicalistas, y veinte páginas mensuales relevando preocupaciones literarias, científicas, artísticas y libertarias inherentes a nuestro movimiento confederal exiliado. ¿Se cumple la premisa? ¿Se ajusta el redactado a las aspiraciones de los afiliados y a las exigencias de la propaganda?**

**La revista no tuvo discusión, y el redactado español del semanario la tuvo por asuntos nimios, y aun referentes al informe suplementario, no al contenido masivo del periódico. Por lo tanto, LE COMBAT SYNDICALISTE cumple su cometido y la revista también. ¿Inmejorablemente? Decimos no, rotundamente. Toda labor es superable. Lo confesamos nosotros, que no somos engreídos, que estamos aquí para una labor de ideas y de proselitismo en favor de las mismas y no por el condumio. Nadie es suficiente en nuestro ámbito libertario, donde las flores hediondas de la vanidad, del liderismo, del jefaturismo, no encuentran atmósfera propicia. La voluntad de uno, por templada y voluntariosa que fuese, no podría sino producir uniformismo, cayendo divinamente sobre nuestras páginas las aportaciones de colaboradores de mucho aprecio, cual lectores advertidos nos han comunicado. Como todo hecho escrito, el «C. S.» podría ser superado. Pero, con menos fervor de la redacción y la colaboración, también podría ser menos de lo que resulta.**

**Entre las opiniones vertidas en la reunión regional citada, figuró otra de aporte material consistente en una variación de formato que cambiara la presentación clásica del semanario y diera facilidades de expansión al mismo en los campos de expresión francesa y española. ¿En qué ha de consistir la variación propuesta? Concreciones no faltaron, mas una reunión, por plenaria que sea, no puede determinar un asunto que corresponde ser técnicamente zanjado. Hay cosas y casos que no pueden emanar de un acuerdo, sino que deben ser analizados y definidos por personal conocedor de la materia. La idea de reforma del semanario fue presentada y bien recibida, cabiendo, la materialización de la misma, ser conseguida por una comisión de la que formarán parte la C.N.T. gala, la administración de la imprenta, delegados de las CC. de Relaciones Zona Norte y Normandía, más el administrador y el redactor responsables del semanario.**

**En resumen, LE COMBAT SYNDICALISTE sigue en su orientación anarco - sindicalista (orientación en menos no la admitiríamos), «Umbral» depende de un examen de cuentas para que quede en mensual o pase a bimestral (la idea de un número extraordinario la redacción la mantiene), quedando el asunto reforma del «C. S.» a discreción de la comisión de estudio nombrada.**

**El resultado de todo ello el propio año 1969 lo mostrará por conducto de los hechos.**

# Rincón del bibliófilo

*(Véase el número 555 del «C. S.»)*

92. — *¿Quedó algún documento sobre esta colonia?*

— El libro *Utopie en expériment* (Utopía en experimento) por el mismo Dr. Rossi (Zurich, 1897).

9A. — *¿Qué joven anarquista francés se internó en las selvas del Brasil para convivir con los indígenas?*

— Paus Berthelot, quien en 1911 publicó en San Pablo (Brasil) el hermoso librito *O Evangelio da hora* (El Evangelio de la hora).

94. — *¿Qué libro tradujo y prologó Anselmo Lorenzo que hace «pendant» con la obra «Etica», de Kropotkin?*

— *Historia de las ideas morales (Las grandes épocas hasta el siglo XIX)*, por Paul Gille (Valencia, Editorial F. Sempere, 1910).

95. — *¿Qué folleto se editó en Nueva York conmemorando el veinte aniversario de la muerte de Emma Goldman?*

— *Emma Goldman, rebelde anarquista.* En idioma inglés. «In memoriam. El Club del Libro Libertario publica este folleto como tributo a la memoria de nuestra valiente compañera Emma Goldman, que murió el 13 de mayo de 1940...»

96. — *¿Qué año se publicó la correspondencia de Elíseo Reclus, en francés?*

— Los tomos uno y dos de su *Correspondance* (Paris, Libreria Schleicher) se publicaron en 1911. El tercer y último tomos (Paris, editor Alfred Costes) se publicó en 1911.

97. — *Se publicó alguna vez en nuestro idioma dicha correspondencia?*

— Se publicó una selección de ella en un volumen titulado *Correspondance*, por Eliseo Reclus (Buenos Aires, Ediciones Imán, 1943). La selección estuvo a cargo de Luce Fabbri y la traducción fue hecha por Horacio E. Roqué.

98. — ¿Cuándo se publicó *Mi tío Benjamín*, en español?

— La fecha exacta no se sabe (a principios de siglo), por la famosa casa editora escocesa Thomas Nelson, de Edimburgo. Fiel traducción de Rafael Mesa y López de esta gran obra del humorismo libertario escrita por Claude Tillier.

99. — *¿Cuándo en nuestro idioma se publicó por primera vez la gran obra «Gargantúa», de F. Rabelais?*

La primera versión castellana fue hecha por E. Barriobero y Herrán, siendo editada por el editor López del Arco, en Madrid, el año 1905. En el capítulo LVII, la célebre regla de la Abadía de Telema: «Haz lo que quieras».

100. — *¿Quién tradujo y quién editó en nuestro idioma la magna obra de Eliseo Reclus titulada «El Hombre y la Tierra»?*

— Su traductor fue Anselmo Lorenco. Versión revisada por el profesor Odón de Buen. Editada por la «Escuela Moderna» en seis tomos. Publicada en Barcelona. Primero y segundo tomos: 1906. Tercer tomo: 1907. Cuarto y quinto tomos: 1908. Sexto tomo: 1909.

*Vladimir MUÑOZ*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### VIDA DE NEGROS

LAS informaciones, los reportajes hechos en torno a la terrible guerra civil nigeriana, evidencian hasta que extremo puede llegar la crueldad, el instinto de la bestia que habita en el fondo del ser humano. Cuentan y no acaban quienes refieren la masacre, la terrible sangría que prepondera en la zona de Biafra. La Muerte, incansable, siega con su guadaña millares y millares de vidas. Ya no es solamente el hecho de los cuerpos destrozados a causa de la fratricida brutalidad de la lucha, o de los bombardeos constantes. Son también las enfermedades, las epidemias, el pauperismo originado por la desnutrición. Tres y cuatro días transcurren sin que, en algunas zonas, muchos miles de militares y civiles, niños, mujeres, ancianos, tengan nada para comer... Mientras tanto la propaganda aturde los cerebros, exhortando a esos infelices negros de Biafra a resistir, a ofrecer la vida, a sacrificarlo todo... ¿Para qué? ¿Para quiénes?

Hay riquezas naturales en esos países tropicales, que vivirían felices dada la fertilidad de su suelo, de no andar de por medio el virus de las ambiciones malsanas, y la gangrena del autoritarismo. Hay pozos de petróleo, existen minas de aluminio y de otros preciados metales. Son territorios que representan lugares estratégicos. ¡Y eso es lo que anda en juego! Rusia, Inglaterra, y otros países son los que atizan la hoguera, los que facilitan armas, a unos o a otros contendientes, para que la masacre prosiga con vistas a obtener lo que les interesa. Es la tradicional ambición del colonialismo que subsiste, pese a los protocolos de autonomía e independencia, otorgados a todos esos países ayer sometidos al vasallaje.

Se ha dicho que la tragedia de Biafra es la vergüenza del Africa entera; de todas esas naciones de una misma raza que nada hacen por poner coto a la cotidiana carnicería nigeriana. Ello, por supuesto, tiene su explicación en el hecho de que unos y otros obran teleguiados por las grandes potencias, que en la sombra dirigen todo el cotarro. Hay que puntualizar que ya no se trata de un caso de vergüenza para el Africa. Es vergonzoso para Europa; lo es para el mundo entero, en el caso mencionado, y en el de tantos otros, vergüenza de la especie humana.

### UNA ENCUESTA DE RELGIS

Presentación esmerada, fotografías de la mayor parte de colaboradores, Ediciones «Tierra y Libertad», de Méjico, ha editado un libro preparado por nuestro amigo Eugen Relgis. Se trata de una «Encuesta América-Europa».

Uno conoce el temario, por el motivo de que buena parte de la Encuesta en cuestión apareció hace unos años en «Nervio», aquella revista suramericana de grato recuerdo. Bastantes fueron los que entonces contribuyeron opinando en torno a los cuatro puntos del temario propuesto por Relgis. Posteriormente hizo otras consultas. De todo el conjunto es una selección lo presentado ahora en el libro. Se trata de veinticinco opiniones. Ello aparte la presentación y el resumen hecho por el compilador. Opiniones todas ellas estimables, por supuesto, entre las que, por ser conocidos internacionalmente, destacan las expresadas por E. Armand, Ugo Fedeli, Juan Grave, Joseph Ishill, Dr Juan Lazarte, Maria Lacerda de Moura, Max Nettlau, Prof. Geor-Fr. Nicolai y Upton Sinclair.

He ahí los cuatro puntos del Cuestionario:

«1° ¿Cómo considera usted la posición de América con relación a Europa y viceversa? (La respuesta puede abarcar cualquier punto de vista: social, económico, político, literario, estético, etc., según su especialidad o preferencias.)»

«2° ¿Puede observarse una misión específica de la América del Sur (civilización latina) y de la América del Norte (civilización anglo-sajona) y técnica? ¿Cuál es el papel que desempeña la América en la síntesis de la cultura universal?

«3° En el concurso de las corrientes sociales, económicas, etc., de tendencia universalista ¿cómo piensa usted que se podría realizar el puente de unión, por encima del Atlántico, entre el antiguo y el nuevo Continente?

«4° ¿Cree usted que una nueva Europa encontrará su resurgimiento gracias a los manantiales de energía material y espiritual del Continente americano, y especialmente de la América del Sur? ¿O bien renacerá por sus solas fuerzas, en la gran lucha social y moral en que el mundo está empeñado?»

Con criterio ecuánime, tras el sentir de los colaboradores, Relgis resume el contenido de la «Encuesta», y fija como fundamento concluyente el criterio de Max Nettlau. En efecto, nuestro conocido historiador y pensador libertario, entre sus serenas consideraciones, manifestó que «la evolución progresiva crea entre todos los hombres relaciones basadas sobre la igualdad, la reciprocidad, la solidaridad, interpretados en el sentido de equidad y de tolerancia». Podrá la Historia, como decía Pompeyo Gener, dar en algunos períodos «un paso atrás», mas pese a no pocos hechos censurables que hoy podemos comprobar, en su sentido general, la Humanidad ha progresado sobre la etapa de esclavitud que la Historia nos recuerda al hablarnos de la antigua Roda. Como de aquel penoso vivir de los siervos en la ominosa etapa feudal. ¡Y la Historia marcha y marcha sin cesar! Agregaba Nettlau: «Cualquier criterio que separe europeos y americanos pertenece a esos obstáculos que los factores interesados — prejuicios, tradiciones, ignorancia —, saben poner entre los humanos».

Al hacer suyas las apreciaciones de Nettlau — ampliándolas a base de comentarios ceñidos a la realidad —, Relgis enfoca un corolario observando el *panorama* actual al hablarnos de países latinoamericanos que han conocido «más pronunciamientos que verdaderas revoluciones, y cuyos progresos técnicos («el barniz de la civilización») no cubren ya los defectos profundos, sociales y políticos, que todavía atrasan el ciclo cultural de América, anunciado por los realistas lúcidos y por los visionarios idealistas.»

A mi manera de ver, al planteamiento del «Cuestionario» — y el propio Relgis, en sus conclusiones a la «Encuesta», aduce un criterio convergente en opiniones de Germán Arcieniegas — puede, en *nuestros días*, enfocarse diferenciando convenientemente los aspectos de cultura y civilización. Lo primero, evidentemente, en su sentido humanista, espiritual, o ético. Lo segundo en tanto que progreso técnico, económico, material. Examinando así, notaremos que como civilización, ciertos países de América, singularmente Estados Unidos, andan hermanados con diversos países europeos: Suecia, Holanda, Suiza, Alemania, etc. ¡Ah, pero ya en el plan cultural no es lo mismo! El adelanto considerable de la técnica sabemos que no guarda relación con el progreso moral, con un elevado concepto de la dignidad humana. Prepondera en los países más «adelantados» de América y Europa el «hombre robot», el individuo que no tiene otra preocupación que la de *vivir de un modo tranquilo*, dejando pasar, dejando hacer, metido en el *cascarón*, como el caracol. El hombre que, como ha dicho Fromm, «tiene miedo a la libertad», o sea el tomar responsabilidades, el actuar, el ser factor determinativo. ¡Es el aburguesamiento de las masas! ¡He ahí el peligro! Si, todavía queda mucha miseria, muchos países subdesarrollados. Pero ¡cuidado con la civilización, sin entraña, sin contenido moral!

He ahí el problema de nuestra época. Problema que no es de creer se pueda resolver invocando el «imperativo categórico» de que hablaba Kant. Sociólogos, pensadores, elementos de ideas libertarias, para todos queda abierto un interrogante: ¿Cómo combatir la propensión al aburguesamiento?

### NORA, LA HEROINA DE IBSEN

Recientemente, un autor escandinavo ha montado una obra teatral tomando como figura central la tan discutida Nora, que Ibsen hizo figurar en su drama: «Casa de muñeca». En la nueva obra, Nora, pugnando por su independencia, rechazando ser la «muñeca» de un tipo egoista y de abolengo burgués, se une al movimiento sindical. Se siente idealista, y lucha en pos de la emancipación social. Quiere tener una misión en la vida.

Ibsen planteó el problema de la incompatibilidad en el seno del hogar. Ella puede ofrecerla el hombre con respecto a la mujer, o viceversa. La mujer, o bien el hombre, puede ser idealista, tener una aspiración no compartida. Cabe y puede conseguirse el respeto de las ideas de uno por parte del otro que no las tenga, ya sea el hombre, bien se trate de la mujer. Hay así muchísimos casos. Ello no priva que vivan con armonía, ya que la vida del hogar abarca diversos detalles. Ahora bien: cuando el egoismo, la obcecación, los celos, se imponen y amargan cada dos por tres las relaciones hogareñas, por sensible que ello resulte es preferible romper una convivencia moralmente dolorosa.

AQUI Y AHORA

# Los cuentos de la abuelita

por Juan Español

LOS cuentos de la abuelita que todos conocemos o hemos conocido alguna vez ya se sabe en qué consisten: son esas narraciones fantásticas e increíbles, repletas de inefable candor, en las que el mal siempre es vencido por el bien y en las que todo transita ineluctablemente hacia un «happy end» que los niños suponen y desean, si bien las peripecias de la acción se suceden dentro del más estricto marco de los convencionalismos que condicionan la vida de los mayores. Pero acontece que el repertorio de las abuelitas no es muy extenso y se ven obligadas a repetir una y otra vez las mismas historias ante la voraz insistencia de los infantes. Los infantes, por otra parte, empiezan a manifestar muy pronto señales inequívocas de un claro síndrome de hastío que se extiende no sólo a la clase e índole de las historias, sino a su mismo proceso reiterativo. Los niños se cansan, pierden interés, y llega un momento en que oyen hablar a la abuelita como quien oye llover, coaccionados y a desgana. Se impone, por tanto, un nuevo tipo de narraciones en consonancia con la evolución biológica e intelectual de los oyentes, cosa que la abuelita parece desconocer, bien aferrada y encastillada en un punto muerto del espacio y el tiempo.

Pues bien, aunque parezca mentira, una actitud tal no sólo es privativa de las abuelas, sino también de los políticos y de cierta laya de intelectuales, doctrinarios sociales, hombres de sistema y, para decirlo de una vez, de hombres maduros capaces de pensar y entender, capaces de ofrecernos la inteligibilidad de un mundo mejor. Esta clase de hombres es tan innumerable que basta extender el brazo para toparnos en seguida con uno de ellos. Y este es mi caso actual, pues ojeando un diario madrileño, me encuentro con un artículo de Luis Moure-Mariño que puede muy bien adherirse a la ortodoxia de los antes mencionados cuentos de la abuelita. El articulista en cuestión empieza por hilvanar su disertación tomando como base a los universitarios italianos, los cuales han escrito en muchos de los centros docentes frases como «¡Abajo la meritocracia!». Haciendo un balance retrospectivo considera que el hombre se ha liberado, primero, del yugo de la esclavitud (lo cual ya es mucho decir) con el auxilio del cristianismo (obviamente incierto y tópico, además), haciendo pie en el ideal religioso que postula la igualdad de las almas ante Dios (pero no ante los hombres). Después el hombre vence las ataduras feudales con la revolución francesa, conquistando un serie de libertades que nos hacen a todos (¿a todos?) iguales ante la ley. Por último, una vez conseguidas las libertades públicas, el hombre se propone una tercera meta consistente en superar la desigualdad económica. Para el articulista, sin embargo, es evidente que ni aun llegando al comunismo puro — la igualdad económica — podría desterrarse el desequilibrio en los méritos. Considera que aun con la supresión de la propiedad privada vivirían hombres con diferencias fundamentales que son las que, en definitiva, establecen una jerarquía social de valores. Con objeto de dejar bien patente la mentalidad de Moure-Mariño sobre lo que se entiende por una sociedad igualitaria desde su punto de vista y desde el plano de refutación a los que aspiramos a ella, permítaseme copiar uno de sus párrafos, quizá algo extenso, pero que no deja lugar a dudas. «En la sociedad ideal comunista — dice tomando al comunismo por sociedad ideal — habrá, por fuerza, hombres inteligentes, normales, subnormales y superdotados; hombres trabajadores y refractarios al trabajo; artistas tocados por el halo divino del genio — músicos, escultores, pintores — y hombres vulgares, insensibles a las expresiones del arte; hombres estudiosos, investigadores, científicos y sabios, e individuos incapaces de alcanzar un nivel medio de cultura; héroes y seres abnegados en contraste con sujetos cobardes y egoístas y, en fin, para terminar, habrá individuos incapaces de alcanzar un nivel medio de cultura; héroes y seres abnegados en contraste con sujetos cobardes y egoístas y, en fin, para terminar, habrá individuos fuertes, voluntariosos, con capacidad de mando, seres incluso perfectos en lo físico, hermosos, frente a enfermos, indolentes y marcados con estigmas físicos... ¿Cómo será posible que seres con cualidades tan diferentes ostenten el mismo rango en la vida social?» «Hay desigualdades — prosigue — que vienen dadas por la naturaleza y que no hay modo de superar. Puede establecerse coactivamente la igualdad económica, pero no hay modo de hacer hombre inteligente del idiota ni de convertir en hermosura la fealdad. Y todavía más: esas desigualdades que fijan el nivel del mérito son indispensables para el progreso social, pues a la sociedad le importa aprovechar sus miembros mejor dotados para lograr sus ideales de progreso.»

La visión que de una sociedad igualitaria tiene el articulista sobrepasa los límites del simplismo hiperbólico. Por lo que se ve pretende argüir que nosotros aspiramos a una sociedad de robots en la que los hombres los fabriquemos a troquel, como las piezas mecánicas, o bien hechos a molde, como los ladrillos; que desterraremos la fealdad mediante extraños manejos ¿eugenésicos? ¿mendelianos?, para que el feo no tenga envidia del guapo ni éste se ensoberbezca y llegue a constituir clase, la clase de los guapos, cuya divisa sería «¡que se mueran los feos!»; que por miedo a la constitución de nuevas clases hemos de hacer un tipo de hombre común que, por otra parte, habría de ser de una perfección monstruosa, pues en él cabrían todas las aptitudes y toda clase de expresiones, desde las artísticas a las científicas, de modo que el mérito estuviera distribuido por igual sin temor alguno de desequilibrio social; que pondremos mucho cuidado en que no haya idiotas ni subnormales — cosa que la ciencia puede alcanzar en cierto grado, dicho sea de paso, y a eso vamos —, ni siquiera mediocres, pues a ver ¿qué sucedería con los inteligentes y los listos? Pues que se agruparían también en clase, la de los listos, los cuales pretenderían que a los tontos, a ejemplo de Hitler, podría llevárseles a las cámaras de gas ya que no sirven para otra cosa, etc.

La sociedad igualitaria que nosotros pretendemos, pues, el profundo pensador que es Moure-Mariño la ve estructurada a base de una igualdad biológica e intelectual inexorable, y una visión tal es la que se le ocurriría no ya a un hombre mediocre, pero a un subnormal. Con esa clase de raciocinio no es extraño que el articulista adjetive de utópica una sociedad enmarcada dentro de tan increíbles perfiles. Lo primero que tiene que hacer Moure-Mariño es dejar de pensar en esa sociedad desde las prefiguraciones de la actual que no logra abandonar por muchos esfuerzos de abstracción que haga. Por ejemplo, habla de la supresión de la propiedad privada, pero no entra en sus preocupaciones restrictivas la eliminación del dinero como factor corruptor necesario y suficiente, origen y causa de todo desequilibrio no solamente social, sino simplemente humano. Ninguna egolatría es capaz de subsistir si el mérito causante de ella no es gratificado con dinero de modo directo, o con una posición cada vez más relevante que le conducirá al mismo fin indirectamente, sin perder de vista que la ocupación de puestos gradualmente más altos por este medio lleva adscrito indefectiblemente el manejo del poder, que es otra clase de gratificación tan poderosa como la del dinero, tan enajenante como él y ambas cooperantes e interdependientes. Hacer hipótesis sobre una sociedad futura igualitaria sin apostatar previamente de las lacras y egoísmos de la presente, es tan inútil como la tarea de Sísifo, y revela desde ya ideas preconcebidas, falta de buena voluntad y un deseo subyacente de no abandonar los privilegios que están en el origen de toda posición injusta. Una buena prueba de ello es que el articulista ya juzga como utópica la igualdad económica y la abolición de la propiedad privada, basando su argumentación sobre supuestos, y si admite como posible la igualdad económica en un cierto estadio la supone apriori bajo condicionamientos «coactivos», todo lo cual ya no es válido puesto que no se halla inscrito en la libertad.

A lo que nosotros propendemos en vistas a la sociedad igualitaria es a un cambio profundo en la mentalidad del hombre que ha de presidir, como trasfondo y substrato, cualquier vicisitud o actividad exterior perentoria, incluso cuando éstas, por la fuerza de las circunstancias o la rapidez del cambio y por modo transitorio, no sean una emanación directa y genuina de aquella mentalidad. No se nos moteja de utópicos porque nuestras aspiraciones son irrealizables, sino porque con aviesa intención se nos exige, además de la revolución económica, un cambio súbito en la mentalidad del hombre que ha de ser el cimiento de nuestra sociedad actuando en libertad completa. Es decir, hemos de ser taumaturgos si queremos dejar de ser utópicos. Ciertamente no poseemos dotes taumatúrgicas, pero entendemos y entendemos bien que si un cambio en la mentalidad humana se impone con caracteres inexcusables, no ha de ser desde esta sociedad donde hemos de partir - eso sería lo utópico —, sino de otra

*(Pasa a la página 2)*

# Recto camino

A lo largo de su historial, la Confederación Nacional del Trabajo ha sido siempre la bestia negra, la pesadilla, para aquéllos cuyo afán e interés es mantener al proletariado y pueblo español sumidos a la explotación y opresión del capitalismo y del Estado.

No es extraño, pues, que continuamente se haya tratado de comprometer a la central sindicalista de matiz anárquico por cuanto ella representa el último baluarte de defensa de la clase explotada y oprimida ante las embestidas del capitalismo y del Estado modernos.

Ni los Estados ni cuantos partidos políticos y organizaciones han claudicado ante éstos, se resignan a aceptar el hecho de que una organización sindicalista obrera, que ya sólo por su fuerza numérica fue la primera en España, se mantenga en sus principios revolucionarios y métodos de acción directa cuando en la época en que vivimos hoy no existe ya ningún movimiento llamado de clase que no haya sido desvirtuado en sus orígenes y reformado intencionadamente por la máquina estatal.

La C. N. T., en tanto que organización, ha sido siempre impermeable a cuantos ofrecimientos se le han hecho, tendentes todos ellos a llevarla por senderos tortuosos que de ningún modo podían cuadrar con sus aspiraciones de clase pero sí de alejarla de los fines que persigue.

Porque, al contrario de los demás sectores políticos y sindicales, en nuestra organización no se toleran los líderes profesionales, esos dirigentes «clarividentes e infalibles» que quedan en permanencia, rebasando hasta el cuarto de siglo, encaramados en los altos cargos de sus organizaciones «defendiendo los intereses y el servicio de sus afiliados».

Por esto, en nuestra organización, ganarse la simpatía y hasta la cooperación de algunos de sus adherentes no puede conllevar automáticamente la colaboración de la organización en general.

La C. N. T. es una organización dirigida de abajo arriba, y en la cual todos los acuerdos son tomados por la base. Los comités superiores dentro de nuestra organización no tienen otra función que la de tratar de llevar a la práctica los acuerdos tomados por la base. En la C.N.T. no hay comités ejecutivos, no hay comités centrales que puedan hacer y deshacer a su antojo y a conveniencia personal.

El sindicalismo revolucionario, del cual se reclama la C.N.T., es opuesto a todas las tendencias de organizaciones inspiradas en el centralismo y el Estado, y todo aquello que puede servir para prolongar la vida del Estado y de la autoridad y que pueda ahogar sistemáticamente el espíritu de iniciativa y de independencia del pensamiento.

A la C.N.T. la caracteriza el recto caminar; quienes se adhieren a ella acatan sus principios, medios y finalidades. Sus estatutos son claros y límpidos no dejando lugar a dudas. Los marrulleros que coquetean a diestra y siniestra no tienen excusa válida alguna. Que se lo tengan por dicho. — C. D'EGARA.

*(Del Boletín de la «C.N.T.» de Bruselas)*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

# Gran Jira inter-regional

Domingo 8 de junio en la *Colonia Germinal* (Montargis).

Organizada por las FF. LL. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Auffer-ville, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

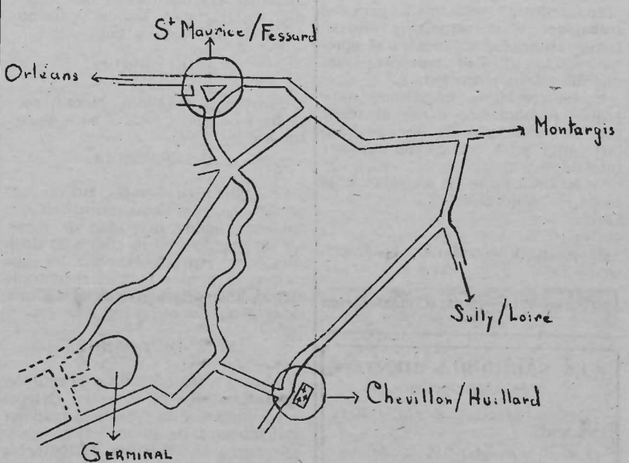
Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, así como a las FF. LL. limítrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de París, deseosos de asistir, pueden retener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión en París.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia) habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.

En números próximos se darán más detalles. El 8 de junio todos a la Colonia Germinal.

*A 12 kms. de Montargis, cruce izquierda (antes de St-Maurice) y seguir indicación del plano, hasta penetrar en el bosque unos 500 ó 600 metros.*



3429

B.D.I.C

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

5 JUIN 1969
NUMERO 559
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Révolution et conformisme

Dans mon article : « Etre révolutionnaire », réservé au numéro du 1er mai 1954 du « C. S. », je m'exprimais ainsi : « Ecartons d'un geste la masse moutonnière que ne sait que déclarer : « Il faut que ça change » sans bouger le petit doigt, car ce simple geste suffirait à troubler une existence parfaitement conformiste — verbalisme pur — et essayons d'aller au fond du débat.

« Etre révolutionnaire, c'est non seulement sentir la classe ouvrière, faire corps avec elle, mais encore reconnaître ses besoins, ses aspirations, son histoire, ses luttes, ses défaites, ses redressements insoupçonnés, et avoir une claire vision de l'état social de demain.

« Etre révolutionnaire, c'est encore accomplir parfaitement son métier ou sa tâche, avec une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge : dans la révolution, il n'est pas de place pour les fainéants...

« Etre révolutionnaire, c'est avoir une vie d'homme privé ou d'homme public irréprochable, ceci simplement et gravement à la fois, pour servir d'exemple.

« Etre révolutionnaire, c'est penser à un plan de remplacement de la société actuelle, basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme, sur l'injustice et l'oppression, par une autre société où tous les besoins de l'homme et toutes ses libertés seront assurés.

« Mais surtout, surtout, être révolutionnaire, c'est travailler sans relâche à la réalisation pratique de cette révolution... »

Si le cadre d'un article, même aussi étendu qu' « Etre révolutionnaire », n'a pas permis d'y faire entrer tous les développements nécessaires, il ne faut pas oublier que l'essentiel de notre tâche de militants consiste à éduquer le peuple, la masse. Eduquer : *ex ducere*, conduire en dehors de soi-même : permettre à l'être de se rendre compte de toutes les possibilités extérieures, assurer ainsi sa richesse en connaissances, et, par là même, amener la confrontation de ses pensées et de ses actes.

Dès la parution de l'article « Etre révolutionnaire », j'ai reçu des lettres qui m'ont demandé de préciser et développer cette notion : « unité de vie ou de conduite » dont il est question dans les paragraphes de l'article cité ci-dessus. Je le ferai bien volontiers avec toute l'objectivité nécessaire, demandant simplement à chacun de réfléchir à la valeur des arguments fournis.

Nul être humain n'est parfait. Il n'empêche que le révolutionnaire, le vrai, celui qui est défini par mon propos, est voué par une acceptation volontaire et formelle, à une discipline sticte, par lui librement consentie. Nous voulons changer la société d'accord ! Conduisons-nous alors comme si la nouvelle société, voulue par nous, était déjà réalisée.

Le spectacle de la vie quotidienne nous apporte la révélation de toutes les turpitudes ou de toutes les faiblesses et nous met en présence de tout ce que nous devrons, sans nul regret, supprimer ou transformer.

Je pose la question aux camarades sincères. Que devraient-ils penser d'un prétendu révolutionnaire qui, en actes et en paroles, sur les plans familial, économique et social, se conduirait, en tout ou en partie, dans la vie quotidienne, comme, hélas, tant de conformistes purs ?

1° *Sur le plan familial :*

— boirait une part importante de sa paie et laisserait ainsi femme et enfants se débattre dans la misère,

— se conduirait vis-à-vis de sa femme et de ses enfants en véritable maître, commandant sa compagne qui n'aurait qu'à se soumettre, sanctionnant la moindre faute de ses enfants par des punitions et même par des coups.

2° *A l'atelier, au chantier, aux champs, à l'usine :*

— sous prétexte qu'il est en lutte contre l'Etat ou le patronat, représentants du capitalisme, prétendrait qu'il en fait toujours assez pour l'argent qu'il gagne, reléguant comme le dernier de ses soucis toute manifestation de conscience professionnelle,

— qui se servirait de toutes les occasions pour, même sur le dos de ses amis, « monter », grimper un échelon de plus, encore un autre, et prendre ainsi place dans le système hiérarchique, ne poursuivant que son propre intérêt, même s'il n'use pas comme le cas est fréquent, de la délation ou de bassesse pour « parvenir ».

3° *Dans tous les actes de la vie quotidienne en société :*

— qui, s'il est propriétaire de sa petite maison, acquerrait, par le fait même, la fonction créant l'organe, le détestable esprit « propriétariste », plaiderait à tout bout de champ pour un arbre qui dépasse la limite, pour un mur mitoyen, et porterait plainte contre les poules du voisin ou les voleurs de pommes, se servant ainsi de tout l'appareil de justice — pardon, de répression — contre lequel il est censé avoir toujours lutté ;

— qui, bien que n'allant pas à la messe et se déclarant hautement libéré de tout dogme, religion, superstition et préjugé, n'en laisserait pas moins baptiser et communier ses enfants après s'être lui-même (Paris vaut bien une messe !) marié à l'église, pour finir par être enterré religieusement. Tout cela en n'ignorant pas que l'Eglise, avec ses écoles dites « libres », n'est que le plus vaste consortium d'exploitation de la crédulité humaine, par « la lumière sous le boisseau » et l'allié le plus puissant et le plus sûr du capitalisme profondement haïssable qu'il prétend combattre ;

— qui, enfin, n'étant pas maître de ses réactions, se laisserait aller à la violence de langage individuelle qui conduit très vite à l'acceptation de cette violence matérielle collective qu'on appelle la guerre et contre laquelle, sous quelque forme qu'elle apparaisse, tous prétendent se dresser.

C'est aux « vrais » révolutionnaires que j'ai posé la question. La réponse est déjà certainement venue : ils condamnent les pratiquants totaux ou partiels de ce conformisme pur qui est le seul « reçu » non seulement dans la société « bien-pensante », mais encore dans la société « tout court », comme il l'a d'ailleurs toujours été.

C'est là, précisément, que, personnellement, j'interviens.

J'attire l'attention sur la difficulté qu'il y a pour chacun de nous, y compris les meilleurs, à réaliser cette unité de vie, cette logique de la ligne de conduite choisie, dégagée du conformisme et de ses servitudes.

Nous sommes, comme tous les autres, de chair, de sang, de cellules nerveuses aux réactions extrêmement diverses. Nous venons au monde avec tout cela, sans que notre comportement futur soit assuré, avec aussi, peut-être, bien qu'il soit nié par certains savants, un « acquis » antérieur, une hérédité dont il faudra, s'il est mauvais, nous libérer plus tard et avec quelle peine !

Pourtant, peut-être par l'instinct (dispositions de l'individu), sans doute davantage par l'instruction, la confrontation des thèses économiques et sociales, par nos études psychologiques, tout cela mis en ordre et contrôlé par la raison, nous sommes devenus des révolutionnaires. Bien que coudoyant chaque jour la masse moutonnière — l'homme est un animal sociable —, et étant les témoins de son conformisme, nous avons gravi le chemin abrupt, hérissé de difficultés semblant insurmontables qui mène à la plateforme d'action que nous avons choisie.

Nous y maintiendrons-nous ? N'aurons-nous pas, un jour ou l'autre, la tentation ou l'envie de nous plier aux obligations que la masse approuve par ces formules : « c'est bien », « ça se fait », « il faut bien faire comme tout le monde ! » ? Surtout, saurons-nous échapper à l'emprise du « ne pas faire », toujours justifié comme à plaisir ? Ah ! ce « ne pas », comme il est facile, comme il est séduisant ! N'en citons que quelques exemples :

Ne pas aller au travail parce qu'on a la flemme.

Ne pas rentrer à l'heure du repas du soir, alors que toute la famille attend parce qu'on boit et blague avec les copains.

Ne pas assister à la réunion du syndicat parce qu'on est fatigué ou qu'il pleut !

Ne pas se montrer, en cas de grève, à une manifestation publique parce que le patron...

Ne pas envoyer ses enfants à l'école laïque pour avoir la paix dans le ménage.

Ne pas, ne pas, ne pas... parce que « les autres », les copains, ceux de l'équipe, les dévoués, le feront bien...

A mesurer tous ces faits, ces menues tentations quotidiennes, ces trébuchets toujours tendus, on s'aperçoit qu'être révolutionnaire : je n'écris pas : « se dire révolutionnaire » est un fait extrêmement grave. Il implique vis-à-vis de soi-même une discipline de fer, l'acte déterminé par la volonté selon la ligne générale fixée devant toujours (je dis : toujours) être accompli, sans tenir compte des contingences. Il exige une surveillance permanente, une autocritique renouvelée, un contrôle constant, le rappel toujours présent à l'esprit des conditions formulées au début de cet article.

Ceci explique que, s'il est en France 42 millions de conformistes, nous ne sommes, bien qu'ayant raison, que quelques milliers de purs, d'irréductibles. Est-ce à dire que nous rejetterons de notre noyau celui qui aura commis ce que nous considérons comme une erreur ou une faute ? Non !

Je l'ai dit et je le répète : nous sommes des hommes et des femmes faits d'os, de chair, de sang, etc..., donc imparfaits, mais perfectibles. Un autre argument également s'impose : nous aussi, nous sommes venus de la masse. Avant d'arriver à la cime conquise, nous avons longtemps buté contre les pierres du chemin. Notre devoir sera donc d'essayer de faire reprendre à celui qui s'est trompé ou a failli, la véritable route. S'il dévie de nouveau, nous l'abandonnerons à son sort. Car nous n'avons pas de temps à perdre. D'autres tâches nous appellent. La révolution ne nous a pas attendus pour se mettre en route, mais elle n'a et n'aura jamais besoin pour la servir que des vrais, des purs révolutionnaires.

En dehors des buts déjà définis et qui ne font pas partie de cet article, nous ne saurions mieux lui frayer le chemin qu'en combattant le conformisme sur tous les plans développés, et à chaque instant du jour et de notre vie. En effet, le conformisme a toujours été et reste la plus invisible des forces réactionnaires, ou, si l'on veut, contre-révolutionnaires, le plus sûr soutien de ce qui constitue : Etat, Capitalisme Argent, Armée, Magistrature, Eglise, etc..., l'armature détestée de la société vouée par nous à la disparition.

Il ne saurait être question d'amodiation, de composition, de tractation entre la Révolution et le conformisme. Au conformisme, nous réserverons tous nos coups. Nous veillerons surtout à nous en débarrasser complètement nous-mêmes. Là sera sans doute le plus difficile de notre tâche.

Heureux sont ceux qui y sont déjà parvenus, car, libérés, ils peuvent marcher vers de nouveaux destins.

L. L.

*Septembre*, 1954.

# Anarchisme et terrorisme

A propos des... bombes d'aujourd'hui, deux mots aux copains.

Déclarons d'abord que nous ne pouvons pas oublier que la société présente, en tant qu'autoritaire, est basée sur la permanente violence spirituelle, légale et armée, entretenue par l'Eglise et par l'Etat, qui ne peuvent survivre que par la sus-dite violence et que c'est seulement la violence révolutionnaire qui pourra la détruire.

Mais chaque fois qu'une explosion de dynamite ruine quelques bâtiments officiels ou réduit en morceaux quelques bourreaux couronnés, cette vieille tragédie de l'histoire donne prétexte à la propagande officielle d'agir sur l'opinion publique pour déverser sur les anarchistes des flots de poison.

Et comme les anarchistes ont toujours été les seuls à frapper en face les représentants du despotisme c'est à eux que l'opinion publique est immédiatement disposée à attribuer tous les actes de révolte baptisés « terrorisme ». Ce qui permet à toutes les polices du monde de se livrer à de féroces répressions contre l'anarchisme,

L'Etat policier invente alors les plus ténébreux complots pour épater « l'honnête, tranquille et exemplaire citoyen » dans son existence moutonnière, conformiste et servile, qui prie et vote régulièrement comme l'exigent l'Eglise et l'Etat.

En face de l'actuelle *découverte* de la police milanaise et italienne qui a conduit à l'arrestation de certains jeunes qu'elle définit comme « anarchistes ou anarchoïdes » nous devons dire que nous ne savons pas à qui imputer les attentats contre les immeubles de villes italiennes.

Sous peine d'incohérence et de reniement de nos idées anarchistes nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas repousser ou condamner aucune des actions révolutionnaires armées, accomplies par un seul copain ou par une collectivité que les autoritaires définissent avec légéreté comme « anarchiste ».

L'anarchie comme idéologie est essentiellement contre la violence. Chaque action de violence accomplie par les anarchistes dans cette société autoritaire a toujours été une action d'auto-défense dans le but précisément d'éliminer la violence.

Exemples historiques : Ravachol entreprit sa propre action violente à la suite de la répression sanglante exercée par le gouvernement français ; Casario venge tous les anarchistes férocement guillotinés, comme Auguste Vaillant, qui n'avait ni blessé ni tué. Carnot restant sourd et dédaigneux à la demande de grâce présentée par Victor Hugo avec plus de quarante mille signatures. Alors Caserio trouva un poignard pour fendre ce cœur de pierre. Angiolillo vengea les anarchistes torturés et garrotés à Xérés. Bresci, par son régicide, retarda de plus de 14 ans le premier massacre mondial que Humberto Savoia, lié par le traité de la triple alliance avec l'empereur des pendus François Joseph d'Autriche et l'autre bourreau Guillaume d'Allemagne, avaient déjà tramé dans l'ombre de leurs palais sanglants.

Antoine d'Alba, en tirant le 14 mars 1912 sur le lâche Victor Savoia, voulu protester contre la guerre de Tripoli.

Ces attentats anarchistes, parce que œuvre héroïque et volontaire de certains des nôtres, nous les revendiquons avec fierté, parce que ces nobles camarades frappèrent l'ennemi en face n'hésitant pas à payer de leur personne même si la meute autoritaire les considère dans le plus rapide et bénévole des jugements comme des « terroristes anarchistes ».

Cependant, sur les dernières inventions fabuleusement découvertes par la police milanaise, nous devons nous exprimer franchement pour éviter tous malentendus.

1°) Nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas, vu notre mentalité et notre conception de la liberté la plus totale empêcher quiconque de se qualifier d'anarchiste. Nous ne serons jamais ni une caserne, ni une église, ni un parti donnant à ses adeptes une carte, un signe distinctif ou autre document d'affiliation.

2°) Nous ne voulons contester à personne, individuellement ou en groupe le droit d'accomplir des « actes » qu'eux-mêmes veulent exécuter.

3°) Nous ne sommes pas disposés à boire les yeux fermés toutes les sornettes policières arrangées de légendes fantastiques plus ou moins sensationnelles.

Ceci dit, nous n'ignorons pas que le système social dans lequel nous sommes forcés de vivre, malgré nous, puisse engendrer des révoltes absurdes, aveugles, ridicules et criminelles. Constatons que la police aussi rapide et prodigue à « découvrir » les prétendus dynamiteurs anarchistes alors que de graves attentats par centaines se déroulent depuis des années (bombes, incendies, blessures, tueries des avant-gardes : tout œuvre des fascistes) n'a jamais arrêté un seul fasciste.

Et pourtant cette police n'ignore pas les dépôts d'armes détenus par les fascistes bien connus !

Les « attentats » de ces prétendus « terroristes anarchistes » découverts par la police milanaise ont un résultat complétement négatif.

Bombes déposées en cachette sur le seuil d'une porte secondaire d'un ministère, d'une banque, d'une exposition (ne parlons pas de celle déposée dans une bibliothèque, comble de l'absurde).

Quels avantages pouvaient apporter de tels actes à l'affirmation révolutionnaire et au développement des idées anarchistes ?

Les institutions sont incarnés par des êtres humains, jamais par des choses inanimées. C'est clair.

Ces bombes déposées en cachette, selon le lâche style fasciste pouvaient simplement blesser ou tuer des innocents sans risquer de toucher les responsables. Cette mise en scène a pour but de développer une violente campagne anti-anarchiste et innocenter toutes les bandes fascistes et réactionnaires.

L'anarchiste, au contraire, est toujours, en face de n'importe qui, responsable de sa pensée et de ses actes. L'histoire est là pour le démontrer de façon irréfutable. L'anarchiste qui frappe ne se cache pas et frappe à la tête parce qu'il est convaincu que la propagande par le fait vaut plus que cent meetings ou cortèges et qu'elle est un exemple pour tous les opprimés.

Si ces jeunes pensent vraiment être des anarchistes, (si ce n'est pas une fable de la police) ils ont sacrifié inutilement leur jeunesse allant à la rencontre d'années de prison, pour quel résultat ? Zero !

*(Suite en page 2.)*

# L'anarchisme dans la Révolution russe

## CRONSTADT

Les aspirations des paysans révolutionnaires makhnovistes étaient assez semblables à celles qui poussèrent conjointement à la révolte, en février-mars 1921, les ouvriers de Petrograd et les matelots de la forteresse de Cronstadt.

Les travailleurs urbains souffraient, à la fois, de conditions matérielles devenues intolérables du fait de la pénurie de vivres, de combustibles, de moyens de transport et d'un régime de plus en plus dictatorial et totalitaire, qui écrasait la moindre manifestation de mécontentement. A fin février, des grèves éclatèrent à Petrograd, Moscou et dans quelques autres centres industriels. Les travailleurs, marchant d'une entreprise à l'autre, fermant les usines, attirant dans leurs cortèges de nouveaux contingents d'ouvriers, réclamaient pain et liberté. Le pouvoir répondit par une fusillade, les travailleurs de Petrograd par un meeting de protestation, qui rassembla 10 000 ouvriers.

Cronstadt était une base navale insulaire, à trente kilomètres de Petrograd, dans le golfe de Finlande, gelé en hiver. Elle était peuplée de matelots et de plusieurs milliers d'ouvriers occupés dans les arsenaux de la marine militaire. Les marins de Cronstadt avaient joué un rôle d'avant-garde dans les péripéties révolutionnaires de 1917. Ils avaient été, selon les termes de Trotsky « l'orgueil et la gloire de la Révolution russe ». Les habitants civils de Cronstadt formaient une commune libre, relativement indépendante du pouvoir. Au centre de la forteresse une immense place publique jouait le rôle d'un forum populaire pouvant contenir 30 000 personnes.

Certes, les matelots n'avaient plus, en 1921, les mêmes effectifs ni la même composition révolutionnaire qu'en 1917 ; ils étaient, bien plus que leurs prédécesseurs, issus de la paysannerie ; mais ils avaient conservé l'esprit militant, du fait de leurs performances antérieures, le droit de participer activement aux réunions ouvrières de Petrograd. Aussi envoyèrent-ils aux travailleurs en grève de l'ancienne capitale des émissaires, qui furent refoulés par les forces de l'ordre. Au cours de deux meetings de masses tenus sur le forum, ils reprirent à leur compte les revendications des grévistes. A la seconde réunion, le 1er mars, ils étaient 16 000 présents, marins, travailleurs et soldats, et nonobstant la présence du chef de l'Etat, le président de l'exécutif central, Kalinine, ils adoptèrent une résolution demandant la convocation, en dehors des partis politiques, dans les dix jours suivants, d'une conférence des ouvriers, soldats rouges et marins de Petrograd, de Cronstadt et de la province de Petrograd. En même temps ils exigeaient l'abolition des « officiers politiques », aucun parti politique ne devant avoir de privilèges, ainsi que la suppression des détachements communistes de choc dans l'armée et de la « garde communiste » dans les usines.

C'était bel et bien le monopole du parti dirigeant qui était visé. Un monopole que les rebelles de Cronstadt n'hésitaient pas à qualifier d'« usurpation ». Feuilletons, pour le résumer, le jounal officiel de cette nouvelle Commune, les *Izvestia*, de Cronstadt. Laissons parler les matelots en colère. Le Parti communiste, après s'être arrogé le pouvoir, n'avait, selon eux, qu'un souci : le conserver par n'importe quel moyen. Il s'était détaché des masses. Il s'était révélé impuissant à tirer le pays d'un état de débâcle générale. Il avait perdu la confiance des ouvriers. Il était devenu bureaucratique. Les soviets, dépouillés de leur pouvoir, étaient falsifiés, accaparés et manipulés, les syndicats étatisés. Une machine policière omnipotente pesait sur le peuple, dictant sa loi par des fusillades et la pratique de la terreur. Sur le plan économique régnait, au lieu et place du socialisme annoncé, basé sur le travail libre, un dur capitalisme d'Etat. Les ouvriers étaient de simples salariés de ce trust national, des exploités, tout comme naguère. Les sacrilèges de Cronstadt allaient jusqu'à contester l'infaillibilité des chefs suprêmes de la Révolution. Ils se gaussaient, avec irrévérence, de Trotsky, et même, de Lénine. Au-delà de leurs revendications immédiates : restauration des libertés, élections libres à tous les organes de la démocratie soviétique, ils visaient un objectif d'une portée plus lointaine et d'un contenu nettement anarchiste : une « troisième Révolution ».

Les rebelles, en effet, entendaient demeurer sur le terrain révolutionnaire. Ils s'engageaient à veiller sur les conquêtes de la révolution sociale. Ils affirmaient n'avoir rien de commun avec ceux qui auraient voulu « rétablir le knout du tsarisme » et, s'ils ne cachaient pas leur intention de renverser le pouvoir des « communistes », ce n'était pas pour que « les ouvriers et les paysans redeviennent esclaves ». Ils ne coupaient pas non plus tous les ponts entre eux et le régime, avec lequel ils espéraient encore « pouvoir trouver un langage commun ». Enfin, s'ils réclamaient la liberté d'expression, ce n'était pas pour n'importe qui, mais seulement pour des partisans sincères de la Révolution : anarchistes et « socialistes de gauche » (formule qui excluait les social-démocrates ou mencheviks).

Mais l'audace de Cronstadt allait beaucoup plus loin que ne le pouvaient supporter un Lénine, un Trotsky. Les chefs bolcheviks avaient identifié, une fois pour toutes, la Révolution avec le Parti communiste et tout ce qui allait à l'encontre de ce mythe ne pouvait être, à leurs yeux, que « contre-révolutionnaire ». Ils virent toute l'orthodoxie marxiste-léniniste s'effilocher. Cronstadt leur parut d'autant plus effrayant qu'ils gouvernaient au nom du prolétariat et que, soudain, leur pouvoir était contesté par un mouvement qu'ils savaient authentiquement prolétarien. Au surplus, Lénine s'en tenait à la notion quelque peu simpliste qu'une restauration tsariste était la seule alternative à la dictature de son Parti. Les hommes d'Etat du Kremlin de 1921 raisonnèrent comme, plus tard, ceux de l'automne 1956 : Cronstadt fut la préfiguration de Budapest.

Trotsky, l'homme « à la poigne de fer », accepta de prendre personnellement la responsabilité de la répression. « Si vous persistez, on vous canardera comme des perdreaux », fit-il savoir, par la voie des ondes, aux « mutins ». Les matelots furent traités de « blanc-gardistes », de complices des puissances occidentales interventionnistes et de la « Bourse de Paris ». Leur soumission serait obtenue par la force des armes. Ce fut sans succès que les anarchistes Emma Goldman et Alexandre Berkman, qui avaient trouvé asile dans la patrie des travailleurs, après avoir été déportés des Etats-Unis, firent valoir, dans une lettre pathétique adressée à Zinoviev, que l'usage de la force ferait « un tort incalculable à la Révolution sociale » et adjurèrent les « camarades bolcheviks » de régler le conflit par une négociation fraternelle. Quant aux ouvriers de Petrograd terrorisés, soumis à la loi martiale, ils ne purent se porter au secours de Cronstadt.

Un ancien officier tsariste, le futur maréchal Toukhatchevsky, fut chargé de commander un corps expéditionnaire composé de troupes qu'il avait fallu trier sur le volet, car nombre de soldats rouges répugnaient à tirer sur leurs frères de classes. Le 7 mars commença le bombardement de la forteresse. Sous le titre : « Que le monde sache ! » les assiégés lancèrent un appel ultime : « Le sang des innocents retombera sur la tête des communistes, fous furieux enivrés par le pouvoir. Vive le pouvoir des Soviets ! » Se déplaçant sur la glace du golfe de Finlande, les assiégeants réduisirent, le 18 mars, la « rébellion », dans une orgie de massacre.

Les anarchistes n'avaient guère joué de rôle dans l'affaire. Cependant le comité révoluionnaire de Cronstadt avait invité à le rejoindre deux libertaires : Yartchouk (animateur du soviet de Cronstadt en 1917) et Voline ; en vain, car ils étaient, à ce moment, détenus par les bolcheviks. Comme l'observe Ida Mett, historienne de *La révolte de Cronstadt*, l'influence anarchiste ne s'y exerça « que dans la mesure où l'anarchisme propageait lui aussi l'idée de la démocratie ouvrière ». Mais, s'ils n'intervinrent pas directement dans l'événement, les anarchistes s'en réclamèrent : « Cronstadt, écrivit plus tard Voline, fut la première tentative populaire entièrement indépendante pour se libérer de tout joug et réaliser la Révolution sociale : tentative faite directement, (...) par les masses laborieuses elles-mêmes, sans « bergers politiques », sans « chefs » ni « tuteurs ». Et Alexandre Berkman : « Cronstadt fit voler en éclats le mythe de l'Etat prolétarien ; il apporta la preuve qu'il y avait incompatibilité entre la dictature du Parti communiste et la Révolution. »

**DANIEL GUERIN**

*(A suivre.)*

## Grévistes de la faim à la Santé

### Déclaration des prévenus de Bordeaux

Le 14 juillet 1968, un groupe de jeunes travailleurs issus du « Mouvement de Mai », a été arrêté à Bordeaux. Son but était la dénonciation de l'injustice sociale par la publication d'un journal et l'action spectaculaire. C'est à la suite d'une de ces actions que les membres de ce groupe ont été arrêtés.

Le 18 décembre 1968 la Cour de Sûreté de l'Etat condamnait ces derniers à de lourdes peines (2, 3, 4 ans de prison ferme). Après ce procès qui fut, en réalité, celui du « Mouvement de Mai » et au cours duquel notre action a été dénigrée, nous avons introduit un pourvoi devant la Cour de Cassation qui ne l'a toujours pas examiné.

Nous constatons que les activités des commandos fascistes ou gaullistes restent généralement impunies : R. Holleindre a été remis en liberté récemment. Nous constatons aussi que Nicoud, responsable de la mise-à-sac d'une perception et de vol de documents, a été libéré. Nous constatons que les activistes bretons, dont les actions sont incommensurables aux nôtres, sont remis en liberté un à un.

Nous nous élevons contre la répression discriminatoire dont nous sommes les principales victimes. Nous nous élevons contre le silence qui s'est fait autour de nous depuis près d'un an. Nous nous élévons contre l'injustice sociale.

Nous exigeons notre libération immédiate et commençons à compter ce jour lundi, 19 mai 1969 une grève de la faim jusqu'à l'obtention de notre liberté.

Paris, le 19 mai 1969.
(Transmis le 22 mai).

*Comité pour la liberté et contre la Répression*

« *Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot.* »

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T.

Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

**Editions A. I. T.**
**Le Syndicalisme révolutionnaire**
**Biographie d'Emile Pouget**

**En vente : C. N. T. Prix, 1,80**
**C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris**

## Caisse de Solidarité

« *Solidarité Bordeaux* » (12e *liste)*

S. I. A. St-Henri (Marseille), 210 ; M. Molina (Carmaux), 95 ; F. L. de St-Etienne, 155 ; R. Aguilar (Bessan), 10 ; B. Sancho (Bessan), 10 ; F. Arbiol (Bessan), 5 ; A. Vidal (Bessan), 5 ; J. Cl. Brillaud (Boulogne), 10 ; A. Villaverde (Pamiers), 5 ; A. Gainzarain et Pequina (Pamiers), 10 ; R. Mitja (St-Girons), 20 ; J. Brugnes, 5 ; S.I.A. de Nîmes, 500.

Total de la 12e liste : 1 040 frs.

Total de listes précédentes : 8 128 44 frs.

Total des listes précédentes : sées : 9 168 44 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e). — C. C. P. Paris 20.990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

# Rencontre à la Colonie «Germinal»

Comme nous vous l'avons déjà annoncé, une rencontre champêtre aura lieu le dimanche 8 juin à la Colonie « Germinal » près de Montargis.

A cette occasion, un car spécial partira de Paris. (Inscriptions au Groupe « Golem », 24, rue Ste-Marthe, Paris (X), le samedi après-midi).

Pour ceux qui comptent se rendre sur place par leurs propres moyens nous rappelons l'itinéraire à suivre pour atteindre le point de rencontre.

En voiture et venant de la région parisienne : Il faut aller jusqu'à Montargis ; prendre la route d'Orléans *et à une dizaine de kilomètres*, 500 mètres avant d'arriver au village de St. Maurice, vous prenez la petite route sur votre gauche qui indique « Chevillon ». Suivre cette route tout droit pendant quatre kms. environ ; celle-ci devient alors un chemin de terre et vous êtes dans la forêt. Vous devez alors tourner à gauche au premier chemin et 100 mètres plus loin encore à gauche ; la colonie est là, à trente mètres devant vous.

Pour ceux qui préfèrent le train, il y en a toutes les deux heures pour Montargis et des « Michelines » qui font Montargis-Orléans et font arrêt à St-Maurice-Fessart. Si les organisateurs sont informés de votre arrivée, une voiture pourra aller vous chercher à St-Maurice.

Nous vous souhaitons à tous une bonne journée dans l'amitié traditionnelle de l'ambiance libertaire.

# Los crímenes del franquismo

ESPAÑA, 26 mayo 1969. Compañeros del «C. S.», Paris.

En Llerena, pueblo de la provincia de Badajoz, han sido hallados un centenar de esqueletos en la subplanta de la torre de la iglesia parroquial. Al ser derribado un tabique tuvo lugar la macabra descubierta.

Según expresiones de médicos y vecinos, se trata de republicanos bárbaramente inmolados por los cruzados al quedar dueños de estas tierras. Por las actitudes crispadas de los esqueletos, se comprende que los cien mártires antifascistas fueron emparedados vivos. El sacrificio data del segundo semestre de 1936.

Llerena tiene la triste virtud de ser tradicionalmente inquisitorial por obra de furibundos elementos derechistas. Durante la guerra civil, como era de suponer, este pueblo encabezó lo trágico para el izquierdismo de toda la comarca, y, Badajoz aparte, de toda Extremadura. Fugitivos de Burguillo, Fuente de Canto, Fregenal de la Sierra (el pueblo de nuestro malogrado Delgado), Calzadilla, etc., fueron cazados como alimañas y cruelmente inmolados al dios de la venganza cristera.

En septiembre del 1936 una comitiva de evadidos perseguida por el batallón de legionarios a las órdenes del comandante Castejón, fue detenida en Llerena cuando se disponia a alcanzar la zona libre en Azuaga. Todos los componentes de la comitiva fueron asesinados a mansalva por católicos llerenenses y legionarios. Entre estas victimas y las anteriores quedó lleno el campo santo, lo que podría explicar el recurso de emparedamientos en el sótano de la torre campanario del templo aludido.

Cuando se conozca en toda su amplitud la magnitud del genocidio emprendido por el franquismo para hundir España en las tinieblas en las que aún se encuentra, el mundo civilizado no encontrará animalidad comparable si no se remite a los campos de la muerte establecidos en Alemania, Austria y Polonia por el nazismo.

Compañeros exteriores: Ayudadnos a difundir la terrible verdad que os notificamos. — *Corresponsal.*

## COLUMNA DEL EMIGRADO

*Carta así versificada que dirijo a Camarada.*

Conoces mis aficiones
guitarreras.
Conozco tus aficiones
tostoneras.

Tus papeles me aburren
como males
y tus gritos me aturden
como tales.

Razones nunca las tienes
ventajosas:
siempre palabrejas benes,
ripiosas.

La lección que aprendistes
en el coro,
la repites te repites
como un loro.

Siempre resultas lo mismo:
tostonero;
mas no trago comunismo
ratonero.

No logrando convencer
armas cisco,
no alcanzando a comprender
tu mal disco.

¿Democracias populares
en evento?
¿Lenines y otros tales?
Mucho cuento.

Democracia de invención
sin verdad;
jamás, nunca una mención
de libertad.

Eres amigo precario,
mal dotado;
eres nabo voluntario,
o soldado.

Bien maldices al franquismo
por maligno
teniendo tu comunismo
igual signo.

Quieres librarnos de una
dictadura
para imponernos la tuya
también dura.

No vengas más con papeles
ni tostones
pues que no somos peleles
ni cabrones.

RAYO DE MAYO

## CARTA SIMPATICA

Al director del «C. S.».

Estimado compañero:

De nuestra cuenta Corriente Postal hemos hecho un traspaso a la vuestra por valor de 250 frs. como donativo que hace el Consejo Nacional de SIA al COMBAT SYNDICALISTE teniendo en cuenta que nuestros enfermos y necesitados muchos de ellos leen gratuitamente nuestra prensa a pesar de que la situación económica, tanto en el «Espoir» como en el «C. S.» sea poco brillante.

En esta ocasión podemos hacerlo gracias a haber efectuado algunas, aunque pocas economías, en estos últimos meses con el traslado de nuestra oficina a este nuevo local.

También giramos a vuestro C.C.P. los 50 frs., producto de los boletos que hemos vendido por vuestra cuenta.

Te enviamos un saludo fraternal.

Por el Consejo Nacional de S.I.A, el Secretario.

## ANARCHISME ET TERRORISME

*(Suite de la page 1.)*

Schirru sur la place de Sienne à Rome n'usa pas de bombes pour tuer l'infâme bourreau de Predappio, justement pour ne pas frapper les femmes et les enfants qui entouraient Mussolini ! Et pourtant la disparition du dictateur valait la chandelle !

Et je me dis : aujourd'hui nous sommes à l'époque de la bombe atomique et les petites... bombes font rire de compassion et ne servent que les abjects buts secrets de la réaction policière et gouvernementale. Les anarchistes d'aujourd'hui, plus que ceux d'hier doivent être des « terroristes intelligents » !

J'ai voulu dire ma pensée pour que les copains réfléchissent et sachent me comprendre.

Ennio MATTIAS
Groupe Anarchiste de Rome

*Rome, 5 mai 1969.*

# ANTENA

### JUICIO MOVIDO

MADRID. — Once sindicalistas de las comisiones obreras han pasado por el TOP para responder de las acusaciones de organización y reunionismo ilegales. Alguno de estos hombres lleva ya 19 meses encarcelado. Ariza negó que las C. O. sean de orientación comunista, siendo replicado violentamente por el presidente, abusón de su cargo. Las penas que el fiscal reclama van de tres a diez años de presidio, oscilando las inevitables multas, de 10.000 a 35.000 pesetas.

### LAS HUELGAS

OVIEDO. — Tras el cierre del pozo «San Luis», la Hunosa ha suspendido indefinidamente la explotación del pozo «San Nicolás», también como represalias contra los huelguistas. Los mineros afectados por esta segunda polacada son 800.

SAN SEBASTIAN. — Paro en la fábrica de muebles «Alfa», en Zarauz. La casa emplea a 280 obreros, 250 de los cuales son pequeños accionistas. En renovación de convenio la empresa trata de reducir la participación de los operarios, de donde la causa de la huelga, empezada el 20 de mayo.

PAMPLONA. — El conflicto de la «Super-Ser» se ha reavivado. La empresa regatea a varios obreros la concesión de la prima de 800 pesetas mensuales convenida en el último laudo intervenido. Sin formalidad del despacho, no habrá formalidad de trabajo.

### POR DELITO DE IMPRENTA

ORENSE. — Por falsificar billetes de loteria premiados ha sido detenido el ciudadano José M. Guerra Martínez. Guerra tiene escaso sueldo (es telegrafista en Verin), esposa y dos hijos y parientes enfermos, habiéndole dicho al señor juez que para ahuyentar la miseria falsificar no es delito.

### FERNANDEZ, CONFESADO

SANTANDER. — Al alcalde de La Aguilera un desconocido lo mató de un balazo a medianoche, y la autoridad sospechó del vecino Julián Fernández. Sometido a interrogatorio intensivo — siete días con siete noches — Julián se ha rendido: «Soy el asesino», murmuró transido de dolor y de sueño. Tras lo cual la prensa diaria aún lo ha tratado de cinico.

### LA BURLA

PUERTOLLANO. — Los mineros «azogados», o «modorros», hasta aquí han percibido un retiro de enfermos cifrado en cien pesetas mensuales. Como tamaña injusticia clamaba al cielo, la pensión les ha sido mejorada hasta mil pesetas, cantidad también insuficiente. A los azogados les queda el «recurso» de morir cuanto antes.

### BARBARIE JURIDICA

MADRID. — El 26 de mayo hubo consejo de guerra contra nueve estudiantes, tres de los cuales fueron absueltos. Los delitos enumerados por el fiscal debian ser como sigue (debian, puesto que de hecho no han existido): incitación a la rebeldia, colocación de banderas pecaminosas en la Ciudad Universitaria, cerrar puertas del Metro con candados, incendiar dependencias universitarias, disparar cohetes desde la tal Ciudad, arrojar piedras con palabras insultantes inscritas contra la policia, estropear semáforos, romper escaparates, dañar los edificios de la Telefónica y del Ministerio del Aire, y (tal vez) doblar en pliegues de libro el paseo de la Castellana. Por estos terribles excesos intencionales descubiertos por la fina policia, Javier A. de Sebastián Palomares carga con la pena de 6 años de prisión; Dario Puertas Hernández, José L. Ibáñez Sierra y Bernardo Terrel Lamela salen del banquillo con 4 años de cárcel cada uno, y María Dolores Canales Bustamante y Mariano Yagüe con uno.

### LAS GANANCIAS OBRERAS

MALAGA. — Tres obreros han perecido asfixiados en un depósito de aceites de los «Establecimientos Moro», situados en el paseo de Los Silos. Pésames, lamentos, discursos, y Moro aumentando sus recursos.

### DEL ANTERIOR VIAJE A LA LUNA

WASHINGTON. — Momentos después de poner pies a tierra, Borman, uno de los tres ocupantes de la cabina «Apolo IX» (vuelo de fin de año 1968), hizo unas declaraciones muy atinadas, si bien matizadas de amargura. Dijo, entre otras cosas: «La Tierra, vista de lo alto, resulta muy pequeña. Es muy impresionante verla disminuir progresiva y rápidamente mientras el cohete se aleja de su superficie. Las contiendas humanas se comprenden, desde allá arriba, tan ridículas como incomprensibles.»

Lo malo sería que después del vuelo lunar del «Apolo XI» que el «Apolo X» ha preparado, las contiendas humanas se extendieran al satélite de la Tierra por nuevas ambiciones «territoriales».

### GOLPE DE ESTADO EN SUDAN

KARTUM. — El revolucionario Abu Bakr Audallah ha derribado fácilmente al gobierno reaccionario que presidiera Mohamed Mayub. El consejo revolucionario ha proclamado el «socialismo sudanés» anulando a todos los partidos, excepto el suyo, lo que da ventaja. De hecho, una nueva dictadura copiada de la egipciaca. Abu Bakr ha tronado contra Israel y por la libertad de los palestinos, coartando la libertad de los sudaneses, particularmente los de raza negra.

Estas revoluciones personalistas no incitan a sacar las manos de los bolsillos para el aplauso.

### ARRIBA ESPAÑA

VITORIA (OPE). — En Llodio y por causas cuya naturaleza no se ha fijado exactamente en los primeros momentos, se notaron sacudidas anormales en un bloque de viviendas. Rápidamente salieron los habitantes de 18 casas. Las 24 restantes no estaban ocupadas. Poco después se derrumbaban las cuarenta y dos casas provocando un inmenso montón de cascotes y polvareda.

No ha habido victimas. A los siniestrados se les ha facilitado alojamiento provisional. Se instruyen diligencias.

### LO DE MONTEJURRA

PAMPLONA. — La represión contra los carlistas protestatarios de Montejurra 1969, se ha reducido al pago de unas multas que van de 500 a 5.000 pesetas afectando a una cincuentena de boinas. Ultimamente han pasado por el juzgado cinco multados, del que salieron más aligerados que cuando entraron.

### EXPLOTA UN ARTEFACTO

SAN SEBASTIAN. — En la madrugada del dia 25 de mayo explotó un petardo de regular potencia en la parte trasera del cuartel de la guardia civil de Beasain. Daños materiales solamente.

### FUEGUITO

MADRID. — Ardió por sabotaje un buzón de Correos instalado en el paseo de las Delicias.

En Tarrasa (Barcelona) se registró un suceso parecido hace unos dias.

### LA BANDERA

MADRID. — Juicio contra un vasco que en San Sebastián injurió a la bandera franquista, con siete años de presidio que el fiscal le pidiera.

El hecho de autos es como sigue: Un turista francés enfermo de banderitis se paseaba por la Concha vestido con los colores de la bandera actual de España. Un joven vasco que acertó a pasar no pudo reprimir una frase común: *¡Qué porqueria!* La policía entendió que puerca lo era la bandera, mas el joven procesado insistió en el TOP que no se refirió a la bandera ni a la lavandera, sino al francés que se viste con unos colores que no le importan. Oido lo cual, su tierno acusador transformó en meses lo que habia resumido en años. El TOP dirá la última palabra.

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**

*(Les cinq faces de Bellone)*

Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.

Precio del ejemplar: 1,50 francos.

Descuentos a corresponsales.

# Cosas vividas

SI Mallorca no era propia para grandes rebeldias, no por ello el mallorquin dejaba de responder cuando era debido, pero en general los isleños eran más decididos fuera. Cuando preguntaba por la causa o motivos de ello, nadie me respondia con razonamientos convincentes.

Corria el otoño de 1933. Como ciertos lectores recordarán todavia, nuestra organización habia acordado que si las derechas tomaban el poder, la C. N. T. se lanzaria a la revolución con todas las consecuencias y no precisamente para respaldar a las izquierdas, que en el orden represivo poco o nada se llevaban ni tenían que envidiar a la reacción, siendo tal para cual.

Por entonces, el gremio o Sociedad de zapateros de Palma de Mallorca, adherido a la U. G. T. de Baleares, sostenía un conflicto con la patronal del ramo desde hacia varias semanas, cuya solución no se vislumbraba. Nosotros estábamos al corriente del movimiento y todos sus pormenores, ya que el presidente de dicho gremio y otro compañero, pertenecian al mismo tiempo a Oficios Varios de la C. N. T., siendo militantes activos de la misma. Como allí en la isla no contábamos con fuerza y ambiente necesario (especialmente fuera de la capital) para el caso de declararse un movimiento revolucionario general fuimos preparando las cosas de tal forma, que logramos arrastrar a todos los capitostes de la U. G. T. poniéndole ante el dilema de que, o declaraban ellos una huelga general de solidaridad con los compañeros zapateros, o lo haciamos nosotros. Como les faltaba confianza en el éxito de la misma, prefirieron organizar una asamblea general en la Casa del Pueblo que, ¡oh ironía!, la habia hecho construir el famoso March — considerado y no sin razón como el último pirata del Mediterráneo — cuyo reglamento interno exigia no tuviera cobijo en la misma más que una sociedad de resistencia o sindicato de cada oficio, ramo o industria y como ellos, la U. G. T., se habian agenciado la casi totalidad, de nuestra organización sólo dos estaban allí domiciliados: la del vidrio y el textil, con contadisimos compañeros militantes activos en los mismos.

La asamblea magna tuvo lugar con afluencia de trabajadores jamás conocida allí. El local, abarrotado; teatro, palcos y plateas, pasillos, vestíbulo, entradas y hasta la calle, contenian sin exageración más de cinco mil personas. Caldeado el ambiente por la intervención de compañeros previstos y bien distribuidos por toda la sala, fue cosa fácil el acordar la huelga general. Huelga que nosotros tratamos se llevara a cabo en noviembre, que es cuando debia declararse también en la península la huelga general revolucionaria, que se fue retardando como se recordará, sin que al fin tuviera lugar — y muy esporádicamente — en contados lugares, como la Rioja, el Bajo Aragón y pocos más. Lo que no fue óbice para que en Palma se mantuviera durante una semana, para lo cual hubo que desplegar una actividad permanente, ya que la U. G. T. seguia fria, enviando al comité de huelga delegados indecisos, aparte alguno que simpatizaba con nosotros, por lo que a la hora de actuar, apenas si se podia contar con ellos.

Nadie se explicó cómo ni por quién fue llevada a cabo la voladura de un poste eléctrico transformador, situado a orillas del mar y que surtia de energia a algunas industrias y especialmente a la estación-depósito de tranvias, por lo que éstos no pudieron funcionar. Y sabido es que una capital privada de transporte urbano, da la sensación que corresponde a un paro general. Con la particularidad de que el tal transformador estaba custodiado en permanencia, dia y noche por guardias de Asalto, que nadie se explicó tampoco cómo pudieron salir indemnes de la explosión, que fue oida a muchos kilómetros.

Durante la semana que duró la huelga, los propios zapateros organizaron una manifestación que partiendo de la Casa del Pueblo, habia de dirigirse al gobierno civil y entrevistarse con el gobernador, que la habia autorizado, pero al acercarnos al mercado, cuando habiamos pasado el domicilio de la Banca March, los guardias de Asalto nos esperaban, nerviosos, o mejor dicho, rabiosos, y apenas habian dado la orden de no continuar, cuando el presidente de los zapateros se volvió para contener y calmar los ánimos, una descarga cerrada, a bocajarro nos hizo comprender que los esbirros galarcistas cobraban por eso. Resultado: dos heridos graves, el citado presidente, con una bala incrustada en la columna vertebral; el otro en una pierna. Y si el primero no murió lentamente en el hospital a causa de elo, se debió a que aun en contra de ciertas opiniones y hasta de fuertes presiones, se le trasladó a una clinica particular especializada y que dirigian dos médicos hermanos, bastante liberales, cuya suerte en 1936 ignoro cual fue.

Diariamente publicaba «Solidaridad Obrera» de Barcelona amplia información sobre nuestra huelga general, por lo que su llegada y puesta en venta eran esperadas con sumo interés. Varias veces fue por ello recogida, lo que no impedia que el paquete nos llegara igualmente... Incluso el corresponsal informativo fue procesado por el contenido de algunas crónicas, sin mayores consecuencias, ya que la Amnistía conseguida, le evitó el pasar ante el tribunal.

La huelga de zapateros se terminó como pudieron, sin conseguir gran cosa. El efecto de la huelga por solidaridad hacia ellos, duró algún tiempo. La política rastrera, de capilla hizo hasta lo imposible por desvirtuarlo, sin conseguirlo enteramente. Cuando la política se mezcla con lo social y sindical, malo, sus consecuencias son irremisiblemente nefastas. Actualmente podemos comprobarlo sin ir muy lejos. Que cada cual observe y saque las conclusiones correspondientes.

**JULIAN FLORISTAN**

## ★ chispas ★

*La vida prieta.*

∴

*Cojo billete para el trabajo. Cola en la taquilla.*

∴

*Domingo dia de asueto. Me llevan en coche por carretera atascada, taponada, imposibilitada.*

∴

*La gente es su freno.*

∴

*Tren de vacaciones. Billete a tomar ocho dias antes, para hacinarme en cualquiera de los veinte vagones.*

∴

*Baños de mar, con agua invisible. Carnaza humana para pánico de tiburones.*

∴

*Solarium público, donde cien mil personas se dan sombra de sudores.*

∴

*Visita de lugares que Propinero explica para que el turista no los comprenda por su cuenta.*

∴

*La hora del refresco, derretido al calor humano.*

∴

*La hora del paseo — gentiado — con paso cohibido. Talones delante, taloneado detrás.*

∴

*Religioso extravagante te da un prospecto: «Pace».*
*No dándose cuenta de que también está en el impace.*

∴

*¿Demasiada gente? No: apelotonamiento, entreguismo, gregarismo.*

∴

*El mundo es grande. Sólo que el individuo se ha perdido en la masa.*

*CHISPERO*

# Gran Jira inter-regional

Domingo 8 de junio en la *Colonia Germinal* (Montargis).

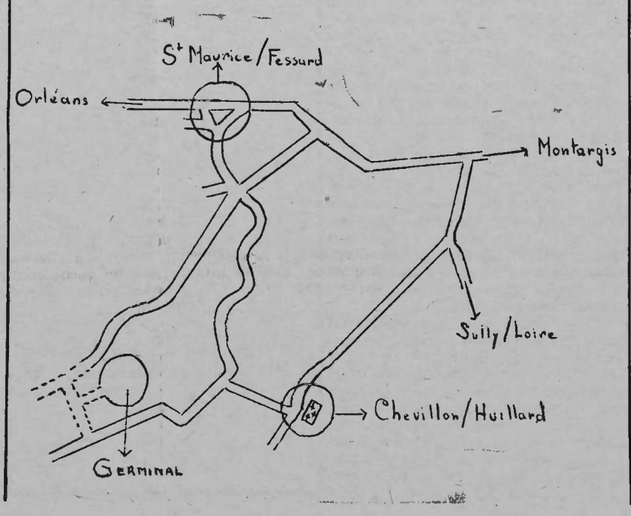
Organizada por las FF. LL. de Montargis, Melun, Combs-la-Ville, Aufferville, Fontainebleau, con la colaboración del Grupo «Golem» y la Comisión de Relaciones Zona Norte.

Invitación a todos los compañeros, simpatizantes y familias, asi como a las FF. LL. limitrofes y especialmente a las de Orléans y Vierzon.

Los compañeros de Paris, deseosos de asistir, pueden retener plaza en el autocar que el Grupo «Golem» organiza en esa ocasión en Paris.

Durante la jornada (techo asegurado en caso de mal tiempo en la propia Colonia) habrá juegos, charlas, espectáculo espontáneo, etc., para todos los gustos. Será una jornada excepcional.

*A 12 kms. de Montargis, cruce izquierda (antes de St-Maurice) y seguir indicación del plano, hasta penetrar en el bosque unos 500 ó 600 metros.*




RECUERDO

# La República en Menorca

*(Continuación)*

Comprometidos por la sublevación de Jaca, en La Mola se hallaban internados numerosos militares. Entre ellos, el teniente Salinas y el capitán Sediles.

La proclamación de la República fue, hasta entonces, el acontecimiento más esperado y eminente de la historia de la isla. Los que asistimos al mismo no podremos olvidarlo nunca.

Radiante, el sol daba a todos los seres la alegria de vivir tan hermoso dia. Toda idea de maldad parecia ausente de las mentes y ese renacimiento de todo un pueblo auguraba las más elevadas y dignas pasiones. Reinaba la alegria. La multitud entonaba himnos de circunstancia. La «Internacional», de los Comuneros de Paris alternaba, ora en lengua de Castilla, ora en lengua vernácula: «Alça't productor de la Terra, unit a la Internacional; condemna al que viu de la guerra com a factor criminal. Si una llei, dictada amb malicia, de miseria lo Mon ha omplert, caigui, amb ella sa injusticia, i el malvat quedi al descobert. — Obrer, ostenta la blusa, dignifica lo treball; deixa't d'esser enclusa, arramengat i convertit en mall». Y sucedia luego a ese canto de lucha, el otro canto que pertenecia a los veteranos románticos que en sus luchas de juventud mecieran sus ensueños en el mar armonioso de una visión de paz. «No más cañones ni fusiles, abajo el arte destructor. — No más cantos ni gritos de guerra, que despiertan el odio feroz. — Fraternidad santa y querida en el mundo debe reinar, no, no más guerras, somos hermanos. — Al ruido del cañón, obreros, contestad: Unión, unión, hasta obtener el triunfo de la paz.»

A todos esos himnos, a las alocuciones de los hombres que habian luchado para realizar ese dia, los mártires presentes y los pasados tomaban relieve sin par. La República llegaba...

Se habian levantado las anclas que la mantuvieron prisionera durante más de medio siglo. Ahora abandonaba La Mola para entrar en el puerto. Sus portaestandartes eran los reclusos del fuerte, representados por Salinas y Sediles, a los que fueron a liberar y acoger los representantes de todas las fuerzas antimonárquicas de la isla. Ya estaba aquí, poniendo en tierra firme, en el mismo instante en que miles de palomos eran liberados de sus jaulas para dar la bienvenida a los forjadores de la libertad de España.

Toda la población isleña se habia concentrado en Mahón y desde el andén de Levante hasta el ayuntamiento, pasando por Independencia, Miranda, Abundancia, etc., aquella marea humana imponia por su comunión con la victoria lograda. Desde lo alto del balcón de la alcaldia, los representantes de la República presidieron las alocuciones de los militares Sediles y Salinas, recientemente liberados, quiénes, con profunda emoción, rindieron homenaje a la valentía y al ideal de sus compañeros y al espiritu solidario menorquin, que, como en todos los casos de su historia, habia probado su profundo amor hacia los perseguidos, diciendo su promesa de amor y de fidelidad hacia una España de progreso y de paz.

En su plaza, el busto del almirante Miranda volvia las espaldas a la Base Naval con que habilitó al puerto de Mahón cuando fuera ministro de Marina, disminuyendo el atractivo natural del lugar con sus máquinas de guerra que es lo que no necesita el hombre para ser feliz.

Entre la multitud, admirada de tanta belleza y fraternidad que anunciaba un porvenir preñado de promesas, Tia Mariana lloraba, silenciosa. Ella también habia soltado sus palomas...

∴

Si las manifestaciones se prolongaron durante algunos dias con su natural euforia, haciendo visitar a los ex prisioneros los lugares más señalados de la Isla y todas las ciudades y pueblos, era no obstante necesario activar cuanto podia tener relación con la vida colectiva de la isla. Los problemas planteados esperaban solución sobre el tapete. Si se consideró un paso necesario hacia adelante el cambio de nomenclatura de calles y plazas, dándoles nombres de personas o de hechos acordes con el momento que se vivia, no era suficiente. Que el buque recién botado de los astilleros peninsulares y ostentando el nombre del ex dictador cambiara por el de «Ciudad de Mahón», diera satisfacción a los autores de la idea y al gallardo que, subido por la maroma de amarre, inscribió el titulo; que el nuevo grupo escolar se llamara J. Ma Quadrado, era muy simpático y lógico, como que lo era también el nombramiento de republicanos y socialistas en los puestos de dirección y Juan Manent primer delegado del gobierno de la República en Menorca, en pago a su constante lucha contra la monarquía. Era el pago de Lerroux y de Iglesias, parte integrante, ambos, del primer gobierno.

Hay un hecho, no obstante, que fue en Menorca, como en toda España un factor de desaliento que hace pensar que la única noción de lucha de republicanos y socialistas fuera el logro del triunfo. Ahí pareció que se parase el tiempo para explotarlo poniendo en práctica los programas (demasiados), establecidos previamente. Como todos los politicos, dudaban de la eficacia de hechos y realizaciones sin previo programa, pero se embrollaron con todos sus programas sin realizar ningún hecho, o poco menos. Pecaron los nuevos administradores de romanticismo legalista, ante un enemigo que nunca ha sido ninguna de ambas cosas.

Olvidaron también los triunfadores, uno de los factores esenciales del triunfo; a saber: que los enemigos se esconden, pero no desaparecen, prometiéndose además, dificultar la obra que se esperaba emprenderian los republicanos. También olvidaron los republicanos o no conocieron, ese fenómo que cosiste en que, si los que prometen pueden hallarse sin la posibilidad de cumplir, los a quiénes se ha prometido no olvidan fácilmente, añadiendo al recuerdo de sus esperanzas frustradas, la duda de si las promesas pasadas podian obedecer a fines personales y que, en fin de cuentas, habian sido engañados puesto que no se ponian en práctica los numerosos proyectos esgrimidos.

Por otra parte, y en otro aspecto, los ancianos que habian sufrido los vejámenes de la Iglesia, esperaban una decisión rápida que la pusiera al margen del Estado, esperanza compartida por la juventud que sabia de la actitud negativa del clero respecto a las clases menesterosas.

El desencanto empezó al observar que se comprometian todas las posibilidades por no proceder rápida y radicalmente, como si se esperase un milagro desde los escaños del congreso o desde las oficinas ministeriales. La interpretación de la legalidad republicana daba armas a los enemigos y oponia el pueblo a sus nuevos gobernantes. Sin grandes esfuerzos, las derechas, — sin recuperar adeptos —, recuperaban fuerzas porque los republicanos las perdian.

Por otra parte, la actividad contra los sindicatos obreros, especialmente cuando se trataba de la C. N. T. o cuando alguna sección de la antigua Federación salia por los fueros de su espiritu primerizo, hacia que en Menorca, reflejo continental, se empezara a dudar de obtener más amplia libertad y más agudo sentido común de la administración politico-social. Se acusaba la ausencia de sentido común tan necesario en la vida de los pueblos, cuando se observaba que se rompian lanzas en favor de leyes que, so pretexto de apuntar contra los parásitos de la sociedad, caia sobre las espaldas de los explotados. Descontento y escepticismo aumentaban. De todas las manifestaciones que apoyaban moralmente a la joven República, la expresión que marcaba las aspiraciones de la juventud en particular, era el pensamiento de Cervantes, esgrimido con razón: «Grande es la victoria que se obtiene sin sangre.» Pero, ¿era acaso una victoria para el pueblo, esa República que le seguia condenando?

En una población cuyos sentimientos de libertad están profundamente arraigados, y en cuyo seno el principio moral reposa sobre los hechos de la cosa que se dice defender, causó pésima impresión la visita del Presidente de la República, D. Niceto Alcalá Zamora, quién, antes de dirigirse hacia el municipio republicano asistió al rito religioso. Fue una befa que nunca se olvidó. ¿En qué república se vivia? ¿Serian enemigos de la libertad los que denunciaban las fallas de los nuevos gobernadores? Precavidos, los ancianos justificaban ciertas actitudes, pero no hallaban ningún hecho que denotara lo que esperaban: hacer justicia. En cambio, sólo se veia algún cambio en el personal adicto, ocupando cargos de mediana o muy limitada responsabilidad, a la par que concedia a los militares la posibilidad de complotar sin peligro alguno contra la república, mientras los obreros se veian asediados por las nuevas fuerzas de represión. Y hay que constatar otro error, que más que del romanticismo se desprende de la ingenuidad de pensar que los militares conservadores retirados se dormirian a la bartola. Los que así lo hicieron fueron los cándidos republicanos que se dejaron prender pagando con la vida su ingenuidad e incipiente republicanismo.

**FERNANDO FERRER**

*(Continuará.)*

## GRAN JIRA DEL NUCLEO DE PROVENZA

Organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio (Asociación Internacional de los Trabajadores) tendrá lugar el domingo dia 22 de junio de 1969 en el espacioso y sombreado sitio de la Fontaine Mary-Rose, ubicada en la carretera departamental de Bouches-du-Rhône, entre Miramás y Salon-de-Provence.

Habrá música variada, juegos infantiles, radio-crochet, bebidas frescas, charla después de la comida campestre.

Fraternal invitación a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares, simpatizantes y emigrados, para que asistan numerosos a pasar una agradable jornada en plena naturaleza y libertad.

¡Todos a la gran jira de confraternidad confederal y libertaria!

Se recomienda a todas las Federaciones Locales del Núcleo que, además de la fecha arriba señalada, reserven las siguientes:

Domingo dia 20 de julio, jira en la playa del Etang de Berre (St-Mitreles- Remparts).

3 de agosto, Jira Inter-Regional con los compañeros de Hérault-Gard-Lozère en el Vieux Moulin, cerca de Alés.

Domingo dia 31 de agosto, jira solidaria en la playa de Hyères.

En caso de modificación por conducto orgánico se informará a su debido tiempo, como asimismo por mediación de la prensa de la Organización.

B.D.I.C



# Asociación Cultural «Armonía» de Casablanca

La Asociación Cultural «Armonía» de Casablanca organiza un Certamen literario en lengua española, abierto a todos sus miembros así como a los miembros de Agrupaciones fraternales o afines, como el Circulo Ibérico Cultural y Artistico de Rabat. También podrán participar aquéllos que, residiendo o no en Marruecos, sean invitados por algún socio de una de dichas asociaciones.

Dicho certamen será completamente libre en cuanto al contenido y extensión de los trabajos presentados. Estos últimos deberán ser inéditos y los originales quedarán de la propiedad de la Asociación Cultural Armonía, que se compromete a no hacer uso lucrativo de los mismos.

Con vistas a una mejor distribución de premios, los trabajos quedarán separados en las secciones siguientes:

1º Cuentos, Novelas y Narraciones.
2º Sociología, Exposiciones sobre temarios sociales.
3º Poesia.
4º Escenas teatrales, Pasos de comedia.

A cada una de estas secciones, corresponderán las citaciones de 1º, 2º y 3º Premio de Honor, en certificados que serán extendidos por la Asociación Cultural Armonia.

Los participantes podrán, cada uno, concurrir con uno o varios trabajos.

*Presentación de las obras literarias*

Todas las piezas literarias podrán ser mecanografiadas o manuscritas (en este último caso muy claramente) por una sola cara y serán firmadas con un seudónimo.

En sobre aparte cerrado, los participantes escribirán sobre una hoja de papel: el nombre, las señas y residencia, y el seudónimo.

Estos últimos sobres no serán abiertos hasta después de la deliberación del Jurado y atribución de los premios.

*Composición del Jurado*

El Jurado estará integrado por el Presidente, el Secretario y un Vocal de la Junta Directiva de la Asociación, más tres miembros de ésta última que serán designados posteriormente.

Los miembros del Jurado quedan excluídos de calificación o mención, en el caso de participar en el Certamen.

*Refrendo del fallo*

Los participantes estarán autorizados a asistir a las reuniones del Jurado y a sus deliberaciones.

En el caso de que alguno de los concursantes estime que el fallo del Jurado no se ajusta a la realidad, podrá proponer la celebración de un Festival de la Asociación, como cierre del Certamen, en el que se solicite el refrendo de los miembros asistentes.

*Depósito de trabajos y cierre del Certamen*

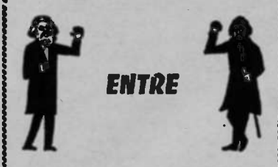
El Certamen queda abierto y los trabajos podrán ser entregados a partir del 1º de enero de 1969 directamente en Secretaría o por correo a las señas siguientes: Asociación Cultural Armonia, 47 y 55 calle Claude Bernard, Casablanca.

El depósito de sobres cerrados conteniendo el seudónimo, el nombre y las señas del participante podrá hacerse, a elección de los concursantes, simultánea o posteriormente a la entrega de los trabajos.

La fecha de cierre del Certamen queda fijada para el 30-9-69, admitiéndose aquellos trabajos que hubiesen sido echados al correo hasta la citada fecha inclusive, siendo la fecha del matasellos la que dará fe.


MAURICIO CRANSTON

UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE



Carlos Marx y Miguel Bakunin

Ediciones «UMBRAL»

Un folleto de actualidad estricta.
Precio: 1 franco.


# Liberecana Frakcio de S.T.A.

## Nuestro fraternal saludo.

Es por conducto de la prensa libertaria internacional que ponemos en conocimiento de todos los afines en ideas de la reorganización, en el seno de la Sennacieca Asocio Tutmonda, de la Fracción Libertaria. Coincidiendo con el Congreso de SAT-AMIKARO, que tuvo lugar en Paris en las fechas del 5 al 8 del pasado mes de abril, por parte de algunas individualidades de formación ácrata, se consideró de importancia el hacer revivir un movimiento que antes contó incluso con prensa propia, y que, particularmente a consecuencia de las guerras y de los totalitarismos fue decayendo.

Saludamos a los esperantistas libertarios que residen en unos y otros paises, haciendo extensiva nuestra salutación a los grupos e individualidades ácratas en general. Va con este saludo el anhelo de contribuir, con nuestro esfuerzo y posibilidades, a la acción de propaganda y captación que conlleva nuestro ideal, hoy más que nunca con razón de ser ante las nefastas derivaciones del mundo capitalista, y el rotundo fracaso de todos los sectores politicos, desde los de marchamo democrático hasta los de totalitarismo fascista y marxista.

Saludamos a quienes, por sostener ideas de renovación social, sufren privación de libertad en cárceles, presidios, o campos de concentración. Saludamos a los perseguidos y a quienes luchan en la clandestinidad dentro de los paises totalitarios. A cuantos, en suma, llevados de un espiritu humanitario y justiciero, batallan en favor de una organización social más equitativa que la presente.

Queremos que nuestras ideas dejen huella en el dilatado campo del esperantismo mundial. Buscamos que prenda la semilla libertaria en el seno de la juventud obrera y universitaria. Queremos unir a las concepciones de los pensadores más intelectualmente representativos que posee el anarquismo, todo cuanto de progresivo, en lo moral y en lo material, aliente en el ambiente de la cultura contemporánea. Y, sobre todo, deseamos que entre los libertarios prepondere un clima de fraternidad, de ese apoyo mutuo que magistralmente supo definirnos Kropotkin, y sin el cual ninguna tarea de importancia ha de poder realizarse.

Estimamos que solamente así la actividad, la acción tenaz, constante e inteligente, puede ofrecer resultados fecundos, haciendo que las inciativas sean algo vivo, real, dentro del ambiente en que nos desenvolvemos.

Quienes, esperantistas libertarios, residiendo en unos u otros paises, estimen que sumando sus esfuerzos a la Liberecana Frakcio de S. A. T. pueden hacer labor útil dentro del ideal que nos es querido, con afecto fraternal serán acogidos. Es con el decidido empeño y colaboración entre idealistas libertarios que nuestras apreciaciones han de poder tomar incremento y eficacia.

Por la relación en la Liberecana Frakcio y cursos español-esperanto: Nereida Martinez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny.

Para los cursos francés-esperanto: M. René Durel, 3, Allée du Quercy, 31-Toulouse.

# Necrológica

## TRINO CAZORLA

Otro compañero que nos deja.

El dia 15 de mayo tuvimos el dolor de conducir a su última morada al que en vida fue compañero Trino Cazorla, el cual nos dejó para siempre a la edad de 52 años victima de una crisis cardiaca.

Era natural de Santa Cruz (Almeria), pero desde muy joven emigró a Tarrasa (Cataluña), donde empezó a frecuentar nuestros medios y a forjarse en las ideas ácratas que jamás abandonó. Perteneció al Sindicato de Trabajos y Obras Públicas y al iniciarse el levantamiento fascista no dudó ni un momento en enrolarse en las primeras centurias que salieron para el frente de Aragón. Una vez terminada la guerra, como todos, sufrió los campos de concentración y las compañias de trabajo, pero no por ello claudicó de los ideales que defendia.

El entierro fue civil, viéndose concurrido por numerosa asistencia perteneciente a diversas partes sociales así como por sus compañeros de trabajo y población francesa, prueba de la estima y aprecio de que gozaba el compañero Cazorla.

El compañero Sanjuan dirigió a los asistentes unas breves y sentidas palabras en nombre de esta F. L., dando las gracias a la numerosa asistencia y haciendo remarcar los valores morales e ideológicos del compañero que nos deja, que hasta su último momento fue un defensor de la causa de la C. N. T. en todos sus aspectos.

Esta F. L. se asocia al dolor de sus familiares, y su compañera Teresa e hijos Violeta y Jazmin, saben que siempre pueden contar con el apoyo y el aprecio de todos los de esta F. Local.

*F. L. de Fumel.*

# España ante el espejo

## El caso de los gastos mínimos

No hay nada más fácil, según parece, que gastar más; y nada más difícil que gastar menos.

El marido pregunta a la mujer: «¿No podriamos gastar menos? . La mujer contesta que no. Y respalda su respuesta con abundancia, variedad y contundencia de datos y argumentos. Si es preciso — no suele ser preciso — saca las cuentas con deslumbrante rapidez mental. Más aún, invita al marido a echar mano de lápiz y papel y sumar por sí mismo. La conclusión es sencilla: no es posible gastar menos.

La conclusión es, incluso, paradójica: se gasta menos de lo menos que se deberia gastar. El marido, en vista de ello, renuncia a preguntar más. Renuncia con prontitud, porque si no se puede gastar menos, y si encima se gasta menos de lo menos que se deberia gastar, la conclusión práctica, la moraleja familiar es que se deberia ganar más. Y para evitar la pregunta: «¿Y no podriamos ganar más?» — la mujer es discreta y utiliza la primera persona del plural —, el marido se levanta y enciende la televisión.

Como lo difícil no es gastar más, sino menos, hay gabinetes de estudio que se preocupan de qué es lo menos que se puede gastar. Periódicamente se da cuenta de las conclusiones a que llegan los expertos respecto a lo menos que puede gastar un matrimonio con dos hijos. Buscan un alquiler baratito, imaginan una alimentación modosita, suponen una salud más bien satisfactoria, y llegan a la conclusión de que un matrimonio frugal, ordenado, sin caprichos ni desgracias no puede tener un presupuesto menor de... 285,78 pesetas, todo comprendido.

Estos son los datos que el «Boletin de Informaciones Sociales» ha dado para Madrid. Las cuentas desglosan gastos de alimentación, vivienda, combustible, vestido y aseo y varios; y distinguen entre ciudad y ciudad. Veamos qué es lo menos que necesitamos sólo para comer: 144,84 pesetas en Barcelona, 149,37 en Bilbao, 138,33 en Gijón, 143,22 en Oviedo — un durito en pocos kilómetros —, 140,80 en Sevilla y 134,23 en Madrid. Con menos pesetas, según los estudiosos, estas cuatro personas modestas, frugales y sanas no pueden comer.

Ahora que en eso de los mínimos siempre hay hondos, insondables misterios. Lo menos que una familia necesita para comer es ya más, bastante más, que lo menos que se necesita pagar a un trabajador: el presupuesto mínimo de alimentación para cuatro personas es, por sí solo, mayor que el salario mínimo.

No se puede decir que sea este un problema mínimo, ni siquiera menor.

*(Extraido de «La Vanguardia» de Barcelona.)*

# UMBRAL

**Sumario del número 88:**

Lázaro Flury: **ALBERTO GHIRALDO.**
P. Bosch Gimpera: **LOS GRIEGOS Y LOS IBEROS.**
Li-Pei-kan: **LOS MARTIRES DE TOKIO.**
Luis di Filippo: **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
Juan Louis Jacquet: **ESPAÑA, EL EMBROLLO DINASTICO.**
Silvia Diana Brengio: **HOJAS AL AIRE (poemas).**
Volga Marcos: **A TI, MINERVA.**
Max Nettlau: **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**
Eugen Relgis: **EL PESO DE LA DIPLOMACIA.**
Espigador: **ESPIGANDO (Manojo de pensamientos).**
De Juana Ibarbourou: **LA HIGUERA.**
De Rubén Darío: **LA CANCION DE LOS PINOS.**
Francisco Donnez: **RABELAIS PRECURSOR.**
J. F.: **MARGARITA XIRGU.**
Vladimir Muñoz: **GEORGE WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**
Campio Carpio: **BUENOS AIRES, EN EL MERIDIANO CULTURAL DE AMERICA.**
De J. M. Gabriel y Galán: **LAS HORMIGAS.**
J. Muñoz Congost: **EL CERTAMEN LITERARIO DE LA ASOCIACION «ARMONIA».**
**Notas, avisos, libros, ilustraciones, etc.**

Precio del ejemplar: 1,50 F.

# COMUNICADOS

## COMISION DE RELACIONES ZONA NORTE

La Comisión de Relaciones Zona Norte, recuerda a todos los compañeros y militantes que los acuerdos en vigor libremente tomados por nuestra organización en lo que a solidaridad y ayuda a nuestros compañeros del interior se refiere, han sido nuevamente ratificados por el Pleno Regional de la Zona; y que a tenor de ellos, toda la ayuda y solidaridad es un deber canalizarla a través de los organismos que de ello han sido encargados.

Nuestros compañeros de España, TODOS necesitan nuestra ayuda y solidaridad. La suscripción Pro-España está permanentemente abierta para que ese sentimiento que siempre fue nuestro signo distintivo pueda manifestarse.

Participad a la suscripción pro-España enviando los fondos a través de vuestras FF. LL. únicamente; los organismos encargados harán llegar vuestra solidaridad a TODOS los necesitados sin distingo preferente.

*Por la C. de RR. Zona Norte, El Secretariado.*

## UNION LOCAL C. N. T. DE PERPIGNAN

Invite tous ses adhérents et sympathisants du Mouvement Libertaire à la réunion qui aura lieu le dimanche 8 juin à 9 h 30 au nouveau local 29, rue Déncalse, Perpignan.

## F. L. DE DRANCY

Reunión de segunda convocatoria para el 15 de junio. Muy importante asistir por la documentación recibida y un proyecto de propaganda.

## REGIONAL CATALANA
*(Agrupación de Paris)*

Asamblea el dia 14 de junio para dar a conocer y discutir una circular de la C. de R., y otros puntos de interés. Imprescindible la asistencia de todos los afiliados.

## F. L. DE CARCASSONNE

Organiza un mitin anarquista al cual invita a todas las FF. LL. del departamento y a sus afiliados, más las F. Locales de P. Orientales y otros departamentos vecinos. En un proximo comunicado se dará el nombre de los compañeros oradores y la fecha precisa del acto.

## JIRA EN EL TARN

El núcleo confederal del Tarn organiza para el dia 8 de junio una jira en en el bello y simpático embalse de Labessonnié.

A la misma quedan cordialmente invitadas las Comisiones de Relaciones, Federaciones Locales y compañeros de los Núcleos limítrofes.

## F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general ordinaria que se celebrará el domingo 15 de junio a las 9,30 de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar, se ruega puntual asistencia.

## F. L. DE MARSELLA

Comunica a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, que quieran asistir a la *Jira Nuclear en la Fontaine Mary-Rose de Grans* que se celebrará el Domingo dia 22 de junio 1969, pueden inscribirse todos los dias laborables en nuestro local social, 12, rue Pavillon, 2º piso, al objeto de poder contratar los Autobuses. El cierre de las inscripciones se hará el día 19.

Precio de la plaza ida y vuelta 7 francos.

La salida de los autobuses a las seis y media de la mañana del Cours Saint Louis.

## NOTA ADMINISTRATIVA

Estando cercana la fin del 1er Semestre del 69, agradeceremos a los suscriptores se pongan al corriente de pago de sus suscripciones. A los que no hayan pagado aún el 68, que lo hagan lo antes posible por sernos de necesidad recuperar los envios. A los atrasados la instancia es más apremiante. El mismo encarecimiento hacemos respecto al Servicio de Libreria, con el fin de recuperar los envios pendientes de pago.

DISCOS DOMINIQUE GRANGE

Se dispone en esta Administración discos de Dominique Grange que contienen las canciones de su creación sobre los hechos de Mayo 1968 y que tan magnifico éxito obtuvieron en el Festival de la Mutualité del 20 de abril de este año.

Se venden al precio de 3 francos en esta Administración, aumentados de los gastos de envio si debe hacerse por correo.

## NUESTRA PRENSA AUMENTA DE PRECIO

### «Le Combat Syndicaliste»

Debido al encarecimiento de los materiales, correos, etc., nos vemos obligados, conjuntamente con «Espoir», a subir el precio de nuestro semanario a 0,75 frs. ejemplar. Las suscripciones quedan establecidas a 10,00 frs. trimestre, 20,00 semestre y 38,00 anuales.

### «Umbral»

Para posibilitar la subsistencia de nuestra revista el ejemplar se venderá a 2,00 francos, siendo las suscripciones establecidas en 6,00 frs. trimestre, 12,00 semestre y 24,00 anuales.

DICHOS AUMENTOS EMPEZARAN A REGIR EL 1º DE JUNIO DE 1969.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el dia 8 de junio, a las 9 de la mañana en el local de costumbre.


*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.


## MUERE EN LA CARCEL UN PRESO POLITICO

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (dia 30) en despacho de la A.F. P. de Madrid: «Don Mario Diego Capote, de 34 años, preso politico, ha fallecido en la cárcel de Segovia. Sufria, aparentemente, de los efectos de una huelga de hambre declarada a principios de año. La Comisión de Abogados del Colegio de Madrid, encargada de los presos politicos, ha abierto una información que se enviará al Ministerio de Justicia. La Comisión insiste principalmente en el hecho de que no habia sido convenientemente asistido en la cárcel de Segovia que es un edificio viejo e insalubre.»


# Servicio de librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «Problemas del Sindicalismo» J. Peiró | 1 00 | «Los amantes de Verona», Jean Godeau | 5 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 | «América-Hoy», V. Garcia | 10 00 |
| «El anarquismo» | 1 50 | «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 | «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| «Riquiqui» (cuentos infantiles) | 1 00 | «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| Sebastián Faure (Son œuvre) | 1 00 | «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 | «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «Factores en sociologia», G. Leval | 1 50 | «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «Manantial», Moratin y Alarcón | 3 50 | «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 | «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 | «Animas benditas», Elias Castelnuevo | 2 00 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 | «Anatomia Artistica» Duval | 7 50 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 | «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 | «Anarquia y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 | «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 | «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 | «Antología de la poesia amorosa universal» | 6 00 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 | «Antología de la poesia occidental», Sosa López | 20 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 | Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 | «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 | Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 | Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 | Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 | Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «La alegria de Vivir», O. Swejt Marden | 5 50 | | |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 | | |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 | | |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 | | |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º).
C. C. P. Paris 13507 56


# A los jóvenes

## por PEDRO KROPOTKIN

Aéstos me dirijo; que los viejos — los viejos de corazón y de espiritu — no se molesten en leer lo que no ha de afectarles en nada.

Supongo que tenéis dieciocho o veinte años, habéis terminado vuestro estudio o aprendizaje y entráis en el gran mundo; supongo también que vuestra inteligencia se ha purgado de las imbecilidades con que han pretendido atrofiarla y oscurecerla vuestros maestros, y que hacéis oidos de mercader a los continuos sofismas de los partidarios del oscurantismo; en una palabra, que no sois de esos desdichados engendros de una sociedad decadente que sólo procuran, por la buena forma de sus pantalones, lucir su figura de monos sabios en los paseos, sin haber gustado en la vida más que la copa de la dicha, obtenida a cualquier precio... Todo al contrario de esto, os juzgo de entendimiento recto, y sobre todo, dotados de un gran corazón.

La primera duda que surge en vuestra imaginación es ésta: «¿Qué voy a ser?» Esta pregunta os la habéis hecho cuantas veces la razón os ha permitido discernir.

Verdaderamente que cuando se está en esa temprana edad en que todo son sueños de color de rosa, no se piensa en hacer mal alguno. Después de haberse estudiado una ciencia o un arte — a expensas de la sociedad, nótese bien — nadie piensa en utilizar los conocimientos adquiridos como instrumento de explotación y en beneficio exclusivo, y muy depravado por el vicio debiera estar en verdad el que siquiera una vez no haya soñado en ayudar a los que gimen en la miseria del cuerpo y la miseria de la inteligencia. Habéis tenido uno de esos sueños, ¿no es verdad? Pues estudiemos el modo de convertirlo en realidad.

No sé la posición social que ha precedido a vuestro nacimiento. Quizá favorecidos por la suerte habéis podido adquirir conocimientos científicos, y sois médico, abogado, literato, etc. Si es así a vuestra vista ábrense vastisimos horizontes y se os ofrece un porvenir sonriente, quizá dichoso. O, por el contrario, maldito de la suerte, sois hijo de un pobre trabajador, y no habéis tenido otros conocimientos que la escuela del dolor, de las privaciones y sufrimientos...

Establezcamos el primer caso; habéis cursado medicina; sois, pues, un facultativo. Un dia un hombre de mano callosa, cubierto con una blusa, viene a buscaros para que asistáis a una enferma, conduciéndoos a casa de la paciente por una interminable serie de callejuelas, cuyas casas trascienden a pobreza.

Llegáis, y os es forzoso casi encaramaros por una estrecha escalera, cuyo ambiente está cargado de hidrógeno, por las emanaciones que despide la torcida de un farol cuyo aceite se ha agotado (1).

Después de salvar dos, cuatro o treinta escalones, penetráis en la habitación de la pobre enferma. Como vuestra alma está aún pura, el corazón os late con más violencia de la acostumbrada al contemplar aquella infeliz tirada sobre un mal jergón, y... aquellas cuatro o cinco criaturas, lividas, tiritando de frio, acurrucadas al lado de su pobre madre, a fin de recoger el calor de la fiebre, ya que allí huelga todo abrigo. Los infelices, a quienes la desgracia ha hecho suspicaces, os contemplan asustados y se arriman más y más a su madre, sin apartar sus grandes ojos espantados de vuestra persona.

El marido ha trabajado durante su vida muchas horas diarias, pero ahora está de más hace tres meses, lo cual no es raro, pues se repite periódicamente. Antes no se notaba tanto su falta de trabajo, pues cuando esto acontecia su mujer iba a lavar — ¡quién sabe si habrá lavado lo vuestro! — para ganar una peseta al día. Pero ahora, postrada en el lecho del dolor hace dos meses, le es imposible, y la miseria más espantosa cierne sus negras alas en aquel hogar.

¿Qué dispondréis a aquella enferma, doctor? Desde luego habréis comprendido que allí reina la agonía general por falta de alimentación. ¿Prescribiréis carne, aire puro, ejercicio en el campo, una alcoba seca y bien ventilada? Esto sería irónico. Si hubiera podido la enferma proporcionarse todo esto no hubiera esperado vuestro consejo.

Esto no es todo. Si vuestro exterior revela franqueza y bondad, os referirán historias tanto o más tristes: la mujer de la otra habitación, cuya tos desgarra el corazón, es una planchadora; en el tramo de abajo todos los niños tienen fiebre; la lavandera que ocupa el piso alto no llegará a la próxima primavera: ¡ah!, y en la casa de al lado, en la otra, la situación es peor.

¿Qué pensáis de todos estos enfermos? Seguramente les recomendaréis cambio de aire, un trabajo menos prolongado, una alimentación sana y nutritiva, pero no podéis, y abandonáis aquellas catacumbas del dolor con el corazón lacerado.

Al siguiente dia, y cuando aún no habéis desechado la preocupación de la vispera, un compañero os dice que ha venido un lacayo en carruaje para que fuérais a visitar al propietario de una casa, donde habia una señora extenuada a fuerza del insomnio, cuya vida está consagrada a visitas, afeites, bailes y disputar con su estúpido marido.

Vuestro compañero le ha prescrito hábitos más moderados, comida poco estimulante, paseos al aire libre, tranquilidad de espiritu y ejercicios gimnásticos en su alcoba, a fin de sustituir un trabajo útil: una muere porque ha carecido de alimento y descanso durante su vida, y la otra sufre porque nunca ha sabido lo que es trabajar.

Si sois uno de estos repudiables seres que ante un espectáculo triste y repugnante se consuelan con dirigir una mirada de compasión y beberse una copa de coñac, os iréis acostumbrando gradualmente a esos contrastes y no pensaréis sino en llevaros a la altura de los satisfechos para evitar tener que rozarse en lo sucesivo con los desgraciados.

Pero si al contrario, sois *hombre;* si el sentimiento se traduce en voluntad y la parte animal no se ha superpuesto a la inteligente, volveréis a vuestra casa diciéndoos: Esto es infame; esto no puede continuar así por más tiempo. Es menester evitar las enfermedades y no curarlas. ¡Abajo las drogas! Aire, buena alimentación, y un trabajo más racional; por ahí debe comenzarse; de otro modo, la profesión de médico sólo es un engaño y una farsa.

En ese mismo instante comprenderéis el anarquismo y sentiréis estímulos por conocerlo todo; y si el altruismo no es una palabra vacia de sentido; si aplicáis al estudio de la cuestión social las rigidas inducciones del filósofo naturalista, vendréis a nuestras filas y seréis un nuevo aporte a la revolución social.

Quizá se os ocurra: «Al diablo las cuestiones prácticas. Como el filósofo, el astrónomo, consagrémonos a las especulaciones científicas.» Esto seguramente puede producir un goce individual, una abstracción de la sociedad y sus males. Pero siendo así, yo pregunto: ¿En qué se diferencia el filósofo dedicado a pasar la vida todo lo agradablemente posible, del borracho, que sólo busca en la bebida la inmediata satisfacción de un placer? Indudablemente el filósofo ha tenido mejor acierto en la elección del goce, que es más duradero que el del borracho; pero ésta es la sola diferencia: uno y otro tienen la misma mira egoista y personal.

Pero no deseáis hacer vida semejante, y si, por el contrario, trabajar en bien de la humanidad; entonces saltará en vuestro cerebro una formidable objeción, y por poco aficionado a la crítica que seáis, comprenderéis perfectamente que en esta sociedad la ciencia no es otra cosa que un apéndice de lujo que no sirve sino para hacer más agradable la vida de los menos, permaneciendo inaccesible a los más.

Ahora bien: Hace más de un siglo que la ciencia ha establecido sobre bases sólidas, razonadas nociones cosmogónicas cuanto al origen del universo. ¿Cuántos las conocéis? Algunos miles solamente, desperdigados entre centenares de miles sumidos aún en supersticiones dignas de los salvajes, y por consiguiente dispuestos a servir de lastre a los impostores religiosos.

O bien, lanzad una mirada sobre lo que ha hecho la ciencia para elaborar las bases de la higiene física y moral: ella os dice cómo debemos vivir para conservar la salud del cuerpo y mantener en buen estado las numerosas masas de nuestras poblaciones. Pero todo esto es letra muerta, porque la ciencia sólo existe para un puñado de privilegiados, y porque las desigualdades que dividen a la sociedad en dos clases — explotados y detentadores del capital — hacen que las enseñanzas racionales de la existencia sean la más amarga de la más amarga de las ironías para la inmensa mayoría.

Aún podria citar más ejemplos, pero no lo juzgo imprescindible, puesto que la cuestión no es amontonar verdades y descubrimientos científicos, sino extender hasta lo infinito los ya adquiridos, hasta que hayan penetrado en la generalidad de los cerebros. Conviene ordenar de tal suerte las cosas, que la masa del género humano pueda comprenderlas y aplicarlas; que la ciencia deje de ser un lujo; todo al contrario, que sea la base de la vida de todos. Así lo exige la justicia.

De este modo no ocurriría, por ejemplo, lo que pasa hoy con la teoría del origen mecánico del calor, que enunciada el siglo pasado por Hir y Clausius, ha permanecido durante más de ochenta años enterrada en los anales académicos hasta que la desenterraron los conocimientos de la física extendidos lo suficiente para formar parte del público capaz de comprenderla; han sido necesarias tres generaciones para que las ideas de Erasmo y Darwin sobre la variabilidad de las especies fuesen acogidas y admitidas por los filósofos académicos, obligados por la opinión pública. El filósofo, así como el artista y el poeta, es siempre el producto de la sociedad en que se enseña y se mueve.

Si os persuadís de estas verdades comprenderéis que es de todo punto imprescindible cambiar radicalmente un tal estado de cosas que condena al filósofo a repletarse de conocimientos científicos y al resto del género humano a permanecer en la misma ignorancia que hace diez siglos, esto es, en el estado de esclavitud y de máquina incapaz de asimilarse las verdades establecidas. Desde el momento en que os hayáis persuadido de estas profundas verdades iréis poco a poco odiando la inclinación a la ciencia pura y trabajaréis por buscar el medio de efectuar esa transformación social; y si inauguráis vuestras investigaciones con la misma imparcialidad que os ha guiado en los estudios científicos, abrazaréis sin remedio la causa del socialismo. Haréis, en una palabra, tabla rasa de todos los sofismas y engrosaréis nuestras filas, cansados de procurar placeres a esa minoría que tanto disfruta, y pondréis todo vuestro valer al servicio de los oprimidos.

Estad seguro de que entonces el sentimiento del deber cumplido y la perfecta relación entre vuestras ideas y acciones os demostrarán una existencia nueva que os es desconocida; y cuando el dia, día que indudablemente se aproxima — con permiso de vuestros profesores — se haya realizado el fin de lo que os proponíais, las nuevas fuerzas del trabajo científico colectivo, con la poderosa ayuda de ejércitos de trabajadores que vendrán a prestarle su concurso, harán que la ciencia dé un paso hacia adelante, comparado con el cual el lento progreso del presente parecerá simple juego de niños.

Entonces gozaréis de la ciencia, y este goce será para todos.

*(Continuará.)*

(1) Este trabajo data de fines del siglo XIX. (Nota del editor).

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 8 F
Six mois ..... 16 F
Un an ..... 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# EL COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Utilidad del excursionismo

**SE acerca el tiempo de los grandes calores y con él el renacer anual del excursionismo. El logro de las vacaciones obreras agobia los servicios ferroviarios, de carretera y de fonda, tanto como paraliza, en un 80 %, el ritmo de vida de las zonas industriales y comerciales. La gente liberada transitoriamente del trabajo se entrega a los placeres de la desocupación que la sociedad ha establecido para multitudes abstraíbles de sus preocupaciones políticas o sociales de durante once meses. Incluso parece que en los medios revolucionarios la revolución está de asueto para dar margen a una tranquilidad calendariana que en la mayor parte de los casos termina en el fastidio y el desdineramiento de gran número de familias. El aserto de la revolución en vacaciones lo fundamentamos en la facilidad de adaptación de compañeros al «no hacer nada», o a esa nota del periódico anarquista que se toma dos meses de desaparición en prueba de adhesión a la rutina holgazanista.**

**No criticamos el descanso de quienes siempre trabajan. Contrariamente, consideramos el mes de fiesta anual como una gran conquista del mundo explotado. Lo que disconforma, lo que desagrada, es la facilidad con que el proletariado entra en el canal turístico y de olvidos preparado por la burguesía en forma de campos de reposo y demás lugares de abulia que, al tiempo que establecen una situación provisional de renuncia y el atropamiento turístico, aumentan considerablemente los dividendos de los explotadores de lo que podríamos llamar Huelga Oficial de Verano.**

**En cuanto a la masa justificando más en la política que en el sindicato, sus paseos sudorosos y cansinos por playas y parques prefijados por el común comercial son comprensibles, aunque no aceptables. Lo que no tendría justificación ninguna sería el abandono de la lucha social durante esa suerte de Pascua de la Calma organizada por los Estados con el avieso fin de pasmar y enternecer a gran parte del proletariado sensible a las comodidades burguesas y alérgico a las soluciones finales, liberadoras, del enfrentamiento social.**

**Con todo lo cual no pretendemos que en su mes de holgar los trabajadores conscientes queden en casa contando su escasa moneda ni rehuyan placeres por temor a aparecer como seres apoltronados; nada de eso. Los compañeros estamos en derecho de descansar, ya que la sociedad nos impone el cansancio. Inactivos del taller, del tajo o de la oficina, debemos permanecer activos para el inaplazable asunto de la fraternidad y del proselitismo conjuntivos. Acercándose los días del gran sol con horas libres, nada nos impide continuar la campaña veraniega de excursiones nuestras, de reuniones importantes efectuadas en bosques, campos y playas a los efectos de reencuentro confederal y como recurso atractivo de ajenos. Nosotros, los de siempre, nos reconocemos en jiras cada vez un poco más aviejados, con más canas que en el último encuentro, pero en la confrontación fraternal de «un año más» los corazones se nos rejuvenecen, y al tiempo que rememoramos a los amigos que en el trayecto anual «se han ido», comprobamos la eternidad de nuestra razón libertaria por la presencia, en la jira, de elemento joven y, en muchos casos, de españoles expatriados por razones de trabajo y otras, gustosos, éstos también, de estar en nuestra compañía por lo mucho que les suena «eso» de la Confederación Nacional del Trabajo.**

**La concentración juliana de Toulouse es de enorme utilidad para la causa del exilio libertario, como lo son también las excursiones que el Mediodía confederal y ácrata efectúa en el Gard, Les Aygades, y en otros sitios corazonados en el Languedoc. Las salidas campestres que SIA, los jóvenes, la Peña Racionalista y la Organización confederal preparan para diferentes fechas y en lugares afectos a la región que podríamos llamar del Sena, pueden ofrecer ópimos resultados de reorganización e incrementación, por poco calor que presten a esas excursiones los compañeros. También Perpiñán y Carcasona se mueven en este sentido — igual en otros —, siendo posible que en esta rápida revista olvidemos algunas predisposiciones.**

**Vernos alguna vez, o frecuentemente, es sembrar fraternidad, idear y unificar esfuerzos. Es abrir la puerta a las realizaciones; es darnos a conocer de quienes barruntan, pero ignoran. Es sembrar con sonrisas, estrechones de manos, periódicos, folletos, libros, canciones, proyectos, ilusiones y perspectivas.**

**Es, descansar y aprovechar, gracias o a pesar de las vacaciones veraniegas.**

*Auge de la economía española*

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# La obsesión sexual

EN la sección de anuncios de todos los diarios hemos leído frecuentemente la palabra «Novias», escrita con titulares gruesas y entre signos admirativos, y a continuación: «Camas doradas, colchones magníficos, a precios increíbles, etc.»

Y a nosotros, que observamos una moral bien distinta, por cierto, de la muy hipócrita y casuística moral católica, nos ha chocado, mejor dicho, nos ha ofendido la inmoralidad evidente de ese anuncio que descubre al observador todo un horizonte ético.

¿Por qué los fabricantes de camas ofrecen preferentemente su mercadería a las muchachas que van a casarse?... Más honesto sería que la advertencia, dada la intimidad del servicio a que alude, se la hiciesen al galán. Nada tendríamos que objetar si viésemos que a las novias, al par que lechos cómodos donde dar reposo y venturas a su carne, se las brindaran cuadros, objetos de arte y libros con que ensanchar y recrear su espíritu. Desgraciadamente no es así, y el anuncio zafio, lleno de injuriosa insidia, a que nos referimos, significa: o que las futuras buenas casadas piensan en «eso» más que nosotros o que el matrimonio debe reducirse para ellas a los quehaceres cocineriles y al cotidiano atropello legal del sexto mandamiento.

Esta ineluctable preocupación sexual fija uno de los aspectos más notorios, más retardatables y más desagradables de la vida española. De ella nacen esa basura callejera que llamamos «piropo», y la torpe inclinación a lo feo y a lo obsceno que distingue el vulgacho. El niño, apenas aprende a manejar un lápiz, se acerca a una pared, a la pared más blanca — dijérase que su limpieza le molesta —, y escribe: «Puta»... «Maricón»... Lo hace maquinalmente, sin razonar su acción, quizás por ser estas las dos palabras que sus familiares repiten con mayor frecuencia. Por su parte, el mozo de la panadería o «el chico de la tienda», que ya son zagalones, llaman a primera hora de la mañana a nuestra puerta, y el tiempo que la sirvienta tarda en salir a recibirles lo emplean en pintar sobre el muro un sexo de hombre o un sexo de mujer...

Nada semejante ocurre en ningún país civilizado; esta obsesión enfermiza del instinto genésico — de la que todos debemos sentirnos avergonzados — no se produce más que aquí, y es una de las consecuencias o derivados peores de la enseñanza clerical. La Iglesia, que elevó la castidad a la categoría de virtud — cosa de la que el calumniado Jesús no habló nunca —, ha llenado nuestras costumbres de disimulo y melancolía. Perseguido, vilipendiado, castigado con las penas eternas más crueles, avergonzado, en fin, el genio de la especie no osa manifesarse sanamente. Mas no por esto desaparece, y en lo profundo de nuestras entrañas brama y se retuerce insepulto. El instinto genesiaco es el que dicta al fabricante de camas el anuncio libidinoso, que hemos comentado, y el que mancha las paredes de palabras y figuras groseras, porque es algo represado y maldito que, late en la subconciencia del niño y necesita manifestarse de algún modo.

Como todos los ríos, antes o después, paran en el mar, así todos los vicios básicos de nuestras costumbres vuelven a su origen, que es el cura. ¡No nos cansaremos de repetirlo! El cura que al imponerse el celibato se colocó fuera de la Naturaleza, es el responsable único de que el amor relinche en nosotros con todas las muecas de la grosería. El cura al hacer el mundo «un valle de lágrimas», tiene la culpa de que nos bañemos un poco, y de que nuestros hijos no sepan reir bien, y de que nuestras mujeres, aunque vivan junto a nosotros, no nos acompañen. La clerecía simboliza el quietismo, la anquilosis, el renunciamiento, la rutina embrutecedora, la esterilidad; la clerecía es el ácido útico del cuerpo social, es el carbono, es la carreta, es «el enemigo». En España no existiría la obsesión sexual si al cura se le hubiese echado ya de la escuela.

**EDUARDO ZAMACOIS**

*Madrid*, 1931.

*Compañeros: Impulsemos la Suscripción Pro España*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

**SOBRE EL PELIGRO DE GUERRA**

HOMBRES de diversa condición social, en encuesta llevada a cabo por una revista americana, han coincidido en lo de ofrecer la nota optimista de que el mundo, dadas las cada vez más perfeccionadas aportaciones de la maquinaria, tiende a liberar al ser humano del trabajo pesado, agotador. Los descubrimientos hechos en lo relativo a la energía atómica consideran que podrían ser aplicados para ir en pos del bienestar de la humanidad. Aducen que ello entra en el orden de las posibilidades. Pero también se coincide en comprender que de no poner freno a la carrera de los armamentos atómicos y los estatales afanes de predominio, la catástrofe puede producirse de un modo inevitable.

No faltan aquéllos que diríase siguen la táctica del avestruz, que se cuenta pone la cabeza bajo el ala cuando ve en ciernes el peligro. Y así se considera libre de todo lo desagradable. Gentes que enfrascadas en sus negocios, solamente les preocupa comprobar el mayor rendimiento. Otros, viviendo en el ambiente obrero, estiman que su mayor preocupación ha de quedar centrada en el hecho de trabajar y trabajar, ir anotando horas suplementarias para que al fin de la quincena la hoja de paga muestre un sensible aumento de entradas en lo relativo al sueldo. Se hallan los que dan rienda suelta a las frivolidades, como si el mundo fuera motivo de juerga constante. Unos y otros diríase que no alcanzan a sospechar que tal y como está el poderío militar de algunos Estados depende del humor, de la disposición mental de una minoría, el que la terrible calamidad se produzca. Y entonces la muerte con todo su horror nos ha de alcanzar a todos, a los buenos y a los malos, a los despreocupados de problemas sociales y a los idealistas más fervientes.

De ahí que, como bien aducía Karl Jaspers, uno de los más clarividentes pensadores de nuestro tiempo, todos, todos, hemos de tener interés en lo que hoy no pasa de amenaza: la destrucción de la especie humana por la bomba atómica, no llegue a cuajar en la realidad. Para ello hemos de unir voluntades con miras a disuadir de ejecutar una horripilante acción criminal a los que pueden llegar a ser el brazo ejecutivo de elementos embrutecidos por la insaciable sed de poder.

**UNAS JORNADAS DE ESTUDIO EN ITALIA**

Complace notar la actividad, el empeño en la propaganda anarquista que ponen los compañeros italianos. Leyendo los periódicos « Umanita Nova », « L'Adunata del Refrattari », « L'Internazionale », así como la excelente revista « Volontà », podemos percatarnos del acierto que tienen en el enfoque de la propaganda. Es también digno de toda estima comprobar el sentido medular que alcanzan bastantes trabajos periodísticos enfocando en plan analítico los temas que mayormente guardan relación con el anarquismo. Tribuna para difundir ideas; tribuna igualmente, o ágora, para discutir, para cambiar impresiones alrededor de cuanto en el orden interno de nuestras concepciones vale la pena de ser examinado a fondo, en sus raíces, en su sentido vital.

De ahí que podamos congratularnos de las jornadas de estudio, o coloquios que van a tener lugar en Turín durante los días 5, 6 y 7 del mes de diciembre del año en curso. La organización de ello correrá a cargo de la « Fondazione Luigi Einaudi », y va a ser uno de sus más activos animadores el compañero Gino Cerrito, catedrático en la Universidad de Florencia.

Por los temas anunciados puede colegirse la importancia que pueden tener los debates si, naturalmente, se enfocan con un sentido reflexivo, como requiere todo cuanto es materia de estudio, y por lo tanto lejos de la rimbombancia retórica, que nada tiene que hacer en coloquios de orden analítico y cultural. He ahí la relación de los aspectos que serán examinados:

1) Balance y problemática del anarquismo.

2) Interpretación actual de los clásicos del anarquismo (Proudhon, Bakunin, Kropotkin), el pensamiento anárquico italiano.

3) El anarquismo en el sentido del individualismo, colectivismo y comunismo.

4) Bolchevismo y anarquismo.

5) Problemas del anarquismo español.

6) El pensamiento del anarquismo contemporáneo.

7) El movimiento anarquista internacional en su estructura actual.

Indudablemente cada uno de los temas citados da motivos para reflexionar y compulsar matices interpretativos. Lo que es menester en estos casos es atinar a tener serenidad de juicio para plantear el pro y el contra. No se puede — y uno lo ha dicha ya muchas veces — establecer una homogeneidad de lenguaje entre lo que se dice o se puede decir al que es neófito en las ideas y lo propio para ser manifestado en ambiente de militantes.

Tomemos como ejemplo lo que afecta a las colectividades, de las que tantos ensayos se hicieron en nuestra etapa revolucionaria del 36. Si nos dirigimos al público en general, ya en sentido escrito, bien en exposición oral, es de comprender que realcemos sus méritos, puesto que méritos hubo en ellas. Pero, ya en el plan de militantes, al examinar sus características es aconsejable profundizar hasta el extremo de comprobar los aciertos y los errores, que de todo hubo. De no hacerlo así se cae en apreciaciones unilaterales, que no pueden por menos que inducir a una falsa visión de los problemas.

Al igual que los compañeros italianos han tenido la iniciativa esbozada en esta crónica, sería interesante que en otros países se hiciera lo propio. Y hasta convendría no querer de un golpe abarcar demasiado. Cada uno de los siete temas que se piensan debatir en los coloquios de Turín es de notable importancia. Es natural que las opiniones sean abundantes y contradictorias inclusive. Haciendo bueno que «de la discusión viene la luz», de un debate prolongado alrededor de un tema puede llegar la concreción necesaria.

El recargar un temario de puntos y apartados para ser dilucidados uno tras otro, la experiencia nos enseña lo que puede ocurrir: Se comienza con ánimo decidido, con la cabeza despejada; los primeros temas se discuten con ritmo normal, luego viene el cansancio, hay prisas, y se termina con cierto apresuramiento que ha impedido discutir los temas postreros al ritmo que lo fueron los primeros. Lo más indicado es que las reuniones de la naturaleza aludida se hagan con cierta frecuencia, y en lugar de siete, ocho, o más temas, limitarse a uno o dos solamente. Ello tiene una explicación más lógica si partimos del principio que al tener carácter de jornadas de estudio, como en el caso de lo que en Turín se piensa organizar, no es con marcha acelerada, sino con detenimiento y tomando apuntes que reuniones así deben de celebrarse.

**UNA INTERPRETACION DE MARGARITA XIRGU**

Ha fallecido en Suramérica una gran actriz. Podía haber muerto en España, rodeada de honores, ensalzada por todas las grandes figuras del retablo franquista. Pero Margarita Xirgu demostró ser una mujer de dignidad. No quiso volver a España en tanto el franquismo cercenara las libertades populares. Por algo ella cantó la libertad con versos del poeta asesinado, excelsa intérprete de las obras de García Lorca.

De muy joven puso a prueba sus cualidades artísticas. Pero era difícil alcanzar el dominio escénico que le permitiera encarnar aquellas heroínas que tanto la seducían. Las que destacaban en el teatro de Ibsen, de Suderman, de Mirbeau, de Galdós... Y estudió las obras de los más relevantes dramaturgos, puso fe, corazón, en sus interpretaciones; desarrolló su talento, fue incansable y no vaciló en representar papeles que no la complacían con tal de ir adquiriendo maestría, seguridad en la escena. Y la muchacha que empezó trabajando en los teatrillos de las barriadas de Barcelona llegó a mujer y consiguió con su voluntad ser una gran artista. La actriz más apreciada de España y de Suramérica. Valle Incián. Galdós, Guimerá, los más grandes dramaturgos europeos, los clásicos griegos tuvieron como heroína de sus obras a Margarita Xirgu. En el recuerdo quedan escenas radiantes interpretadas por la gran actriz: «Terra Baixa», «Electra», «Salomé», «Magda»... Pero sobre todas el recuerdo guarda la impresión de «Mariana Pineda», la obra maestra de García Lorca. Nadie como ella encarnó el papel de Marianita, dulce y heroica, víctima de los reaccionarios, sacrificándose por la libertad:

«¡Libertad! Porque nunca se apague tu alta lumbre — me ofrezco toda entera. ¡Arriba, corazón!»

# Rincón del bibliófilo

II

1. — *¿Dónde fue enterrado Francisco Ferrer?*

— En el Cementerio Nuevo de Barcelona, cercano al fatídico Castillo de Montjuich.

2. — *¿Hubo alguna inscripción en su tumba?*

— Sí, en el año 1936 figuraba en un cuadro la siguiente inscripción: «Querido hermano; querido tío: Un anciano, un niño, una niña, sangre de tu sangre, se acercan a tu sepulcro, manifestando el amor que te profesaron y ofreciéndose en tu nombre a la Humanidad, a la que quieren amar con la intensidad, con el espíritu de sacrificio con que tú la amaste. Como tú querías, quieren para ella la paz, justicia, felicidad. Ante tu tumba pronuncian la sublime palabra: Libertad. — José Ferrer, José Ferrer y Alba Ferrer.»

3. — *¿En qué diario dominical de Londres se publicó el año 1968 un artículo favorable al anarquismo?*

— En «The Sunday Telegraph (El Telégrafo del Domingo) del 25 de agosto, página 9. Su autor, Jill Tweedie tituló su trabajo «Caution! Anarchists at Work» (¡Cuidado! ¡Esto es obra de los anarquistas!) Título irónico, pero texto luminoso sobre los juegos libres de la infancia.

4. — *¿Cómo se llama el periódico libertario israelita que se publica en Buenos Aires?*

— «Freie Wort (La Palabra Libre).

5. — *¿Quién escribió un artículo sobre el encierro de Fermín Salvochea en el penal de Burgos?*

— José Gardeñes. Se titulaba «Don Fermín». Fue publicado en la revista «Estudios» (Valencia: nº 116, abril de 1933). Interesante trabajo que no podrán pasar por alto los futuros biógrafos de Salvochea.

6. — *¿Quién fue el socialista español que escribió un artículo altamente elogioso del anarquismo?*

— J. J. Morato en «El Heraldo de Madrid» (octubre de 1919). Max Nettlau anota que este mismo autor escribió en el diario matritense «El Liberal» (1927) otro trabajo similar: «Los Redentores del Obrero».

7. — *¿Cuándo empezó a publicarse el semanario «El Combate Sindicalista» en España?*

— En febrero de 1933 y en Valencia.

8. — *¿Dónde estaba Volin cuando estalló la Revolución Rusa de marzo de 1917?*

— Vivía en Estados Unidos. Partió de Chicago en junio de ese año hacia Rusia, haciéndolo con otros refugiados en tren hasta Vancouver. Atravesó el Pacífico a bordo del paquebote «Empress of Asia». Durante la travesía (10 días) colaboró en el periódico efímero «La Boya» y dio varias conferencias. Desembarcó en Yokohama y luego reembarcó hacia Corea. Llegó a Rusia por tren atravesando Corea y Manchuria.

9. — *¿Qué otro famoso anarquista ruso regresó también entonces a Rusia desde París?*

— Apolonio Karelin, descendiente, como Kropotkin y Tcherkesoff, de la aristocracia zarista. Nacido en 1863 murió en Moscú el año 1926.

10. — *¿Se intentó publicar alguna vez en España «La Enciclopedia Anarquista»?*

— Sí, en el año 1933. Proyecto de traducción y edición por fascículos mensuales, a cargo del Centro Cultural Enciclópedico de Madrid.

11. — *¿Vivió Joseph Ishill además de en su nativa Rumanía en algún otro país europeo?*

— En 1907 trabajó como tipógrafo en la ciudad de Czernowitz (Austria).

12. — *¿Cuál fue el libro de Eliseo Reclus que publicó la «Colección Cibeles» de Buenos Aires?*

— «La Atmósfera», traducción de Roberto Robert, revisión de Horacio E. Roqué. Prólogo de Luce Fabbri. Edición de Americalee.

13. — *¿Qué publicación libertaria se publicaba en Oslo a fines del siglo pasado?*

— «El Anarquista» (1898-1899). La publicaba el anarquista noruego más prominente de entonces, Kristofer Hansteen, quien feneció en 1906.

14. — *¿Cuándo y dónde empezó en realidad la Revolución Rusa de 1917?*

— El 8 de marzo de 1917 en Petrogrado y fue motivada por la gran manifestación de mujeres que gritaban «Dai Khleb! (¡Queremos pan!)

15. — *¿Qué quiere decir entonces la «revolución de octubre»?*

— En Rusia no hubo nunca tal revolución debido a que el calendario ruso a la sazón estaba más adelantado que los usuales en Occidente. El 7 de noviembre ruso los bolcheviques dieron un «golpe de Estado» apoderándose del poder. Tal fecha ocurrió en el octubre occidental y de ahí la expresión.

16. — *¿Fue en realidad una revolución dicho golpe de Estado?*

— Según palabras textuales de Kropotkin al doctor Atabekian, fue «la tumba de la revolución».

17. — *¿Quién fue Boris Yelensky?*

— Boris Yelensky aun vive: nació en Krasnodar (Rusia) el 17 de febrero de 1889. Fue la persona más destacada en la ayuda económica a los perseguidos y encarcelados anarquistas de Rusia y otros países; animador principal de una especie de Cruz Roja Anarquista. Asimismo escribió en yiddish importante obra sobre la Revolución Rusa: «En la Tormenta Social».

19. — *¿Qué interesante folleto de Felipe Alaiz se publicó en Barcelona el año 1933?*

— «Cómo se hace un Diario (Ediciones Horizontes).

**VLADIMIR MUNOZ**

*(Continuará)*

# Area mundial

**EL PETROLEO PERUANO**

LA atención de Indoamérica está fija en el Perú desde el 3 de octubre del año pasado, fecha en que fuera depuesto Fernando Belaúnde, su presidente constitucional, por un grupo de militares encabezado por el general Juan Velasco.

Los pueblos de este continente están acostumbrados a los cambios de gobierno como resultado del tan popular «Golpe de Estado» y no habría razón en que la última asonada del Perú acaparara la atención de todos como acabamos de decir de no presentar, las características del «golpe» que señalamos, rasgos algo distintos a los que siempre caracterizan el «cuartelazo» periódico del ejército.

La prensa está introduciendo, inclusive, un adjetivo nuevo en la política continental: «el nasserismo», vocablo que hasta hace poco era genuinamente afro-asiático. Vale decir que el ejército, tan cuidadosamente amamantado por el Polígono para que defendiera, en lo que Washington llama su «corral trasero» y que todo el mundo conoce como Latinoamérica, sus intereses que, al parecer, andan hermanados con los de la «cultura occidental», se declara mayor de edad y se sacude la tutela del Tío Sam, no ya para ir por otros derroteros que los trazados por los Estados Unidos sino para interponerse a los propios intereses estadounidenses como veremos de inmediato.

No se trata del primer síntoma de «independencia» de los ejércitos del Sur de Río Grande, puesto que todavía anda fresco el revuelo que levantara, el Perú precisamente, cuando desobedeciendo la presión norteamericana se dirigió a Francia donde adquirió los aviones de guerra «Mirage» para su aeronáutica. Sin embargo, una cosa es no seguir el consejo y otra el atacar los sacrosantos intereses de los accionistas del Norte y más cuando estos intereses son los de la todopoderosa Standard Oil Company of New Jersey.

El 9 de octubre, a los seis días del golpe solamente, la junta de generales peruana ordenó que cuatro mil soldados, protegidos de tanques, ocuparan los yacimientos petrolíferos de la «Brea Parinas», así como la importante refinería de Talara. No se trataba de un hecho espontáneo, sin ramificaciones con el pasado, sino de algo ya remoto y que el Perú lleva, desde siempre, clavado como un dardo ponzoñoso, Precisamente fue Belaúnde, el presidente derrocado quien avivó la herida en 1963 cuando con motivo de su campaña electoral para el logro de la presidencia, se autodenominaba el «gran reformista» porque incluía en su programa, el *lavado de la mancha* que para el país significaban las condiciones en que la Standard Oil — que en el Perú y para los yacimientos y refinería citados pasa a ser International Petroleum Company — explotaba el subsuelo y la industria de los hidrocarburos. Ganadas las elecciones y como sucede siempre en esta regla sin excepción que es el incumplimiento de las promesas de los políticos vencedores, Belaúnde no lavó ninguna mancha; por el contrario, la hizo todavía más grande al firmar, poco antes del golpe de octubre, un compromiso en el que nada alteraba los privilegios de la I.P.C.

Para hacer historia diremos que en 1924 y para convenir a sus intereses, la Standard Oil fundó, con dinero estadounidense, la «International Petroleum Company» en el Canadá. La I. P. C. pasó, de inmediato, a adquirir 4.614 «pertenencias» (parcelas de 4 ha. cada una) a la «London and Pacific Petroleum Company» que había logrado dicha superficia al serle favorable un juicio internacional sobre el caso. América tiene mucha y amarga experiencia de estos arbitrajes internacionales y como resultado de uno de ellos ahí tenemos a Venezuela discutiéndole a la Guyana independiente cerca de 80.000 kilómetros cuadrados que aquélla estima como usurpados. Arbitraje parecido fue el que nos ocupa y debido a ello el Perú no lo aceptó. A pesar de ello, y debido al peso que suele tener siempre Washington sobre los gobiernos del sur de Río Grande, la I. P. C. ha explotado desde el primer día sus «concesiones» ocasionando, según los peritajes objetivos, una pérdida al fisco de unos 80 millones de dólares.

Esta cantidad de 80.000.000 de dólares, a la que hay que sumar 15.000.000 más que la Empresa Petrolera Fiscas (del Estado) está reclamando por la venta de productos derivados adquiridos por la I. P. C., es el motivo de la expropiación de la I. P. C. por parte de la junta militar. Los bienes de la I. P. C. se valorizan en unos 200 millones de dólares pero la I. P. C., si se niega a pagar lo que la hacienda peruana estima como suyo, podría ser expropiada definitivamente sin indemnización de ninguna clase.

Los Estados Unidos, por su parte, distan de estar con los brazos cruzados. La Standard Oil es demasiado poderosa para permitir que las cosas queden de este tamaño y el senado de Washington se propone aplicar la sanción conocida como «Enmienda Hickenlooper», la cual sólo visa a los países productores de azúcar, o dicho en otros términos, se trata de una sanción «especial» sólo destinada a los países de Latinoamérica.

La sanción puede empezar a partir de los seis meses en que un país productor de azúcar expropia, sin indemnización, bienes norteamericanos y para el Perú la fecha álgida sería el 9 de abril de 1969. En 1968 el cupo de azúcar peruano para el mercado de los Estados Unidos fue de 500.000 toneladas significando un ingreso de 45 millones de dólares. Paralelamente el Perú recibió 15 millones de dólares como ayuda relacionada con los programas de la Alianza para el Progreso. El receso de la industria azucarera acarrearía, por otra parte, el paro de unos 12.000 obreros y campesinos empleados en el cultivo, zafra y producción del azúcar.

Los Estados Unidos estiman que con semejante espada de Damocles sobre su cabeza, los peruanos tendrán que hacer marcha atrás en su desafío contra la omnipotente Standard Oil Co. of New Jersey y sus 900.000 accionistas, pero no escapa a los altos políticos de Washington, que con presiones parecidas arrojaron a Castro a los brazos de Rusia y que con militares «nasseristas» en el poder el riesgo podría ser el mismo en el Perú. De ahí que, como decimos al comienzo, la atención de Indoamérica está fija en el Perú. El 9 de abril está próximo y a los Estados Unidos no les está permitido otro paso en falso como el dado en Cuba. Esto lo saben muy bien, tanto en la Casa Blanca como en la plaza de Armas de Lima, donde radica la junta peruana que, además, recibe elogios a manos llenas de las masas peruanas y de la opinión internacional.

**VICTOR GARCIA**

# DISCOS

*Vives entre nueve millones de personas y estás solo. Deambulas por lugares de rutina sin ver a nadie, aunque ese «nadie» te envuelva. La ciudad es inmensa, brumosa, y si alguien te saluda no llegas a creerlo. ¿Conocidos, aquí? Es el mirlo blanco que se pasea — que vuela — por donde menos supones.*

*En el torbellino ciudadano indiferente, si no hosco, puedes caer derribado por un mordisco de entraña, y la gente pasará ciega, afanosa de sus cosas. Cosas de cada uno que nada tienen que ver con las ajenas. El caído puede ser un farsante, un bebido, un rechazado de los hospitales. Tras el hospital está el cementerio, y nadie debe perturbar el orden establecido al respecto.*

*Tal vez tus labios dibujen una mueca dolorida, impotencia de náufrago en el mar proceloso, implacable, de la sociedad humana. Tal vez te contemple uno, y serán diez o doce luego, rodeándote, impidiéndote la respiración, que más necesitas que «ellos» los tomates, el «rosbif» y el litro de tinto. Acudirá un policía, y tras él el coche de socorro.*

*Reacciono y me levanto. No llego a comprender el humanitarismo en uniforme. Rechazo el favor de una sociedad uniformada.*

*Afortunadamente, todo eso que explico es un sueño, mejor: una pesadilla.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
**YVES OBŒUF**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

19 JUIN 1969
NUMERO 561
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## S'abstenir c'est agir

Il faudrait s'entendre messieurs les chefs du P. C. F.

Après avoir calomnié les anarchistes auprès des travailleurs en affirmant, dans le but de les nuire, que s'abstenir c'est faire le jeu des forces réactionnaires, il est doux de vous entendre prononcer leurs propres paroles. nous ne sommes pas sectaires, encore moins rancuniers, cependant on peut analyser, sur le plan idéologique, sans calomnies (nous ne pouvons les tolérer) les raisons de cette abstention.

Ainsi, alors que de tout temps vous vous fîtes les boucs émissaires de l'anti-abstentionnisme auprès des travailleurs, alors que, malgré la médiocre audience que pouvait avoir le P. C. F. à ses débuts auprès du peuple français, vous haranguiez les travailleurs pour les pousser à voter alors que vous n'étiez qu'une minorité non représentative de la masse des électeurs à faire machine arrière en inscrivant sur votre emblème ces paroles d'anarchistes, abstentionnistes en puissance : *s'abstenir c'est agir*.

Faut-il croire à la reconnaissance, tardive, certes, mais effective, que vous venez de faire de la valeur de ce point de vue, ou faut-il au contraire, à notre grand désapointement constater qu'il ne s'agit là que d'une tactique, que d'une façon inavouable de laisser à Pompidou le siège de l'Elysée, que de toute façon vous ne pouviez avoir en aucune manière. Bien sûr, Pompidou sera un dauphin mal élu, mal soutenu, à la grande joie de Poher, mais un réactionnaire au pouvoir à votre place parce que la puissance de travailleurs qu'est censé représenter le P.C.F. a été détournée vers les urnes par vos soins, messieurs, alors que le combat était ailleurs, dans les syndicats.

S'abstenir c'est agir, certes, nous ne le contestons pas, mais ne l'entendons pas de la même manière et il est bon de préciser ce que nous entendons par là nous autres, syndicalistes.

C'est agir, effectivement, mais pas comme un symbole de contestation, comme une marque de contestation par la pratique d'actions visant à démolir ce qui nous astreint à cette abstention, c'est-à-dire le capitalisme avec lequel nos voies n'ont de lien que dans le désaccord qu'elles feraient apparaître, démolir ce suffrage que l'on dit universel et qui n'est en fait que l'expression de la coalition de personnes souvent antagonistes contre un ennemi commun qui a cependant la majorité.

S'abstenir c'est agir parce qu'ainsi nous nous déclarons prêts à agir contre l'un quelconque des « veaux » qui aurait la prétention de s'alouer les droits au détriment du plus élémentaire des nôtres, notre responsabilité individuelle dans tous les actes de la société, qu'en votant nous serions supposés lui léguer.

S'abstenir pour vous, messieurs les chefs du P.C.F., c'est agir contre l'un des courants réactionnaires qui restent en liste et qui a de grandes ouvertures vers l'Amérique (à savoir, Poher), pour l'autre courant qui, bien que comme vous l'avez rappelé pendant la campagne électorale de Mr Duclos, avait été condamné en mai et juin 1968 et mis en minorité le 27 avril a, lui, des ouvertures on pourrait dire des liaisons bien soudées avec l'U.R.S.S.

Ainsi, messieurs, le masque dont vous vous couvrez, vous ressemble si bien qu'il ne peut vous dissimuler. En poussant les électeurs à vous choisir comme veaux de tête, vous espériez établir une politique démocratique avancée, une espèce de socialisme dans l'indépendance nationale que vous n'êtes même pas capables d'instaurer par l'action directe.

En les poussant maintenant à s'abstenir, bien que vous disiez qu'ils agiront ainsi contre les deux candidats réactionnaires, vous les invitez en fait à voter Pompidou, pour la réaction, contre le socialisme, pour la dépendance nationale envers l'U.R.S.S., car c'est la seule chose qui vous préoccupe, à savoir les échanges, les liens culturels avec cette dernière.

Dans votre cas, messieurs, s'abstenir c'est avoir la chance mathématique de ne pas avoir à dire au second tour : votez Pompidou.

Travailleur, l'abstention est un devoir. Par les urnes vous déléguez vos responsabilités.

Dans les syndicats vous affirmez vos responsabilités et votre volonté d'agir.

## Gestion directe

### Quand l'électoralisme amènera les candidats à proposer aux travailleurs de se gérer eux-mêmes ? Jamais, ça ne fait aucun doute

Pourtant il transparaît, à travers tous les exposés faits, toutes les questions posées aux différents candidats à la présidence de la République, que tous les maux imposés à la société viennent, dans leur ensemble, des abus que certains tirent de la loi, et du manque de combativité des autres pour exiger que ces lois soient abrogées ou transformées afin qu'une justice plus grande et plus efficace règne.

Si les uns disent clairement aux travailleurs ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire l'action directe, dont ils doivent harceler le capital (Krivine, candidat trotskiste). D'autres, à l'opposé, mais toujours pour le même poste dans l'Etat, ont, tout en prenant le soin qui les caractérise, afin de ne pas effrayer l'électorat bourgeois et capitaliste qui les appuie, énoncé succintement que : « Pour que les travailleurs ne soient plus l'objet d'excès, il est nécessaire qu'ils agissent eux-mêmes par le biais de leurs syndicats, contre ces excès, afin que les gouvernants, *à leur tour* (c'est ces trois petits mots qui sont les plus importants) puissent agir, fort de l'appui des syndicats, donc des travailleurs qui les composent, contre ces excès. Il est toutefois à noter que les exigences font que... » (suit l'exposé traditionnel qui détruit tout ce qui a précédé). Extrait d'une des nombreuses allocutions pompidiennes.

Ou, toujours du même Pompidou : « Les femmes ont droit à un salaire égal, les femmes au parlement, au gouvernement, etc., je suis absolument d'accord ; d'accord que pour un travail égal elles touchent un salaire égal à celui de l'homme, mais... (et on retrouve le même raisonnement que précédemment) il est nécessaire que les femmes agissent elles-mêmes directement au travers de... afin que les gouvernements *à leur tour* (encore les trois fameux petits mots) etc. En tout cas, tous sont d'accord pour que nous allions voter...

Voter à gauche ?

Puisque le travailleur est reconnu comme étant le premier intéressé pour les décisions à prendre dans l'entreprise, c'est le travailleur qui, organisé, va faire pression sur le patronat pour obtenir ce qu'il estime être nécessaire. Ceci non seulement dans son entreprise mais encore dans son quartier, sa commune, en coordination avec les autres travailleurs dans les départements, les régions, et jusqu'à l'échelle internationale.

En tout état de cause, il est inutile qu'il vote pour un gouvernement de partisans qui reconnaît d'avance qu'il peut commettre des erreurs et qui de surcroît reconnaît que seul le travailleur est habilité à prendre des décisions. ce qui est en contradiction avec sa propre existence.

Il reste de tout cela, que le travailleur votera juste pour désigner dans ses conseils d'usine, de quartier, de commune, etc., ceux qui seront chargés non plus de gouverner, mais d'administrer, c'est-à-dire de coordonner, de veiller à l'exécution de ce que chaque travailleur aura décidé lors des réunions des conseils d'entreprise, etc., ils seront chargés de faciliter la tâche des travailleurs au service desquels ils seront, par les liens qu'ils auront à entretenir avec les autres entreprises, et auront le devoir de suggérer, soit au travailleur en particulier, soit au conseil, en proposant une réunion, ou lors d'une réunion précédemment décidée, des possibilités d'amélioration ou autre.

Autrement dit, les travailleurs ne désigneront plus de chef d'Etat, ni de suppléant, ni de ministre et autres technocrates ignorant et passant outre les problèmes humains ; ils désigneront, parmi eux, ceux qui seront chargés de faire la coordination de ce qu'ensemble, dans leurs conseils ils auront décidé de faire, tout en ayant la possibilité de les révoquer à tout instant s'ils ne remplissent pas les fonctions qui leur seront assignées correctement.

Voter à droite ?,,,

Puisque, eux aussi, tout en employant un langage technocratique différent, signalent, le plus rapidement possible, « qu'à leur tour, après que, comme précédemment le travailleur ait exigé et appliqué, sans préavis, ce qu'il jugeait comme étant nécessaire, en se coordonnant au niveau des syndicats, ils leur sera possible d'agir contre certains excès.

La réponse est la même que précédemment, à savoir : à quoi servirait-il qu'ils agissent, (les gouvernants) puisque les travailleurs auraient déjà agi ; tout juste à faire les « larbins », en notifiant un fait accomplit, qu'on leur impose. Ainsi « leur tour », comme Pompidou le nomme si bien, ne sert strictement à rien !

Ainsi est établi le véritable fond de leurs idées, au nom desquelles ils s'évertuent à intéresser le maximum de nigauds et se proposent tout naturellement comme leurs chefs de file.

Pour les uns, commençons par Pompidou et consort, de la droite au centre, comme ils se situent d'eux-mêmes, il s'agit de profiter d'un niveau d'inconscience de la classe ouvrière duquel tous les partis n'ont jamais cherchés à la sortir. Et comme la conscience dicte, que pour y aboutir du moins, il faut l'appui des travailleurs, n'hésitent-ils pas à dévoiler un petit peu de la réalité, dans la mesure où leurs adversaires vont eux, la dévoiler, chacun bien sûr selon son intérêt propre, en s'empressant tout de suite après, de renverser le problème selon des vues diamétralement opposées, afin de renforcer ou du moins d'entretenir, ce qu'ils appellent, l'inconscience des travailleurs.

Pour les autres (les gauches) Duclos, Deferre, Rocard, Krivine, si le problème se présente à eux différemment c'est néanmoins le même problème ; à savoir que, on avoue hiérarchiquement selon que l'on est Social-capitaliste (S.F.I.O.) ou capitaliste d'Etat avec des nuances (P.C.F. et P.S.U.) ou petits conseils municipaux d'entreprises (trotskistes) ces derniers étant le dernier maillon de la gent réformiste ; que c'est la classe ouvrière qui est à même de prendre toutes décisions utiles à la bonne marche de la société au sein d'un Etat différent, chaque fois qu'il s'agit de l'un ou de l'autre des candidats et de plus en plus inutile. Mais, après avoir salué en quelque sorte la classe ouvrière, comme force décisive, ils font tous machine arrière, en s'arrêtant plus ou moins vite, pour dire que, devant l'incapacité notoire dans laquelle se trouve celle-ci, il est nécessaire que l'Etat soit là pour chapeauter le tout. Cependant les trotskistes qui sont les plus près d'une société sans état, sans gouvernement central, ne voit pas le ridicule de leur Etat ; car, tout en reconnaissant que le pouvoir de décider reste aux travailleurs, ils nient du même coup l'utilité de cet Etat, en reconnaissent eux-mêmes. Sa technocratie, lorsqu'ils disent qu'il sera la cause d'erreurs, contre lesquelles les travailleurs devront encore prendre des sanctions et décider par l'action directe, de la suppression des dites erreurs.

Il est notoire que par ces partis de gauche l'Etat n'aura d'efficience que dans le maintien de la classe ouvrière dans ce qu'ils appellent son incapacité (en excluant toutefois, les trotskistes qui eux, ne croient pas en cette incapacité mais ont toutefois le mauvais goût de penser qu'ils auront besoin de l'Etat). C'est la raison pour laquelle il ne font pratiquement rien pour leur émancipation, qu'il la reporte au temps où ils auront enfin pu installer l'Etat dont ils rêvent et qui selon eux, est appelé à dépérir au fur et à mesure que la classe ouvrière verra ses facultés de responsable, l'acculer à ce dépérissement : les expériences sont multiples en ce domaine, la Hongrie en 1956 et la Tchécoslovaquie en 1968 et cette année encore sont bien là pour confirmer le dépérissement du dit Etat.

En attendant d'avoir la possibilité de fonder ce pouvoir de « gauche », afin d'éduquer les travailleurs, les intéressent-ils à leur syndicat, les aident-ils au sein de leur entreprise à prendre conscience de la lâcheté, du défilement ou plus exactement du désintéressement que même la droite se permet de dénoncer chez les travailleurs (ex. : Pompidou) ? Au sujet des revendications des réalités sociales, de leur place effective face aux responsabilités qui sont les leurs, leurs donnent-ils les moyens d'agir dans leurs entreprises ? Non ! Sauf toutefois pour certains qui depuis mai 68 ont compris que la seule voie vers l'émancipation des travailleurs c'est de s'immiscer dans leur problème afin de les aider à trouver la solution la plus efficace et au fur et à mesure des résultats obtenus ils prendront d'eux-mêmes de plus en plus d'assurance donc seront de plus en plus aptes à remplir leurs responsabilités dans la société ; contre celle qui les opprime d'abord, puis pour créer eux-mêmes la société qu'ils désireront et non celle que pourrait leur proposer un quelconque parti de gauche ou de droite.

Une seule issue s'offre donc aux travailleurs, c'est le syndicalisme révolutionnaire, l'anarcho-syndicalisme, qui sans le secours d'aucun parti, pourra mener à cette société que toutes les gauches admettent une fois l'Etat disparu, mais s'empressent de calomnier comme n'étant qu'une utopie représentée par on ne sait qui et on ne sait quoi. Pour eux certes, pas pour les travailleurs conscients, libres et responsables, prêts à appliquer par l'action directe ce que les différents candidats ont largement diffusé sur les antennes. Poher lui-même, a reconnu que derrière un Non majoritaire, une élection qui désignerait Pompidou comme président, lui permettrait pendant quatre ans, de continuer une politique récusée par la majorité des français auquels ils ne resteraient (toujours selon Poher) plus que la rue pour imposer ce que précédemment ils avaient exigé. Donc pour lui aussi la lutte contre les excès ne peut se passer de ce pouvoir de la rue, en un mot de l'action directe qui est l'appanage des anarchistes tant de fois dénigrés, c'est-à-dire des travailleurs non contraints à l'idée d'un état et d'un quelconque ' gouvernement ».

**Michel LE MAREC**

## QUE DEVIENDRIONS-NOUS, BRAVES GENS, SI NOUS N'AVIONS UN PRESIDENT ?

*(Suite)*

Me voici arrivé, maintenant, à la candidature Pompidou. Pompidou, c'est l'homme des banques, le politicien avide de pouvoir, l'arriviste, l'Auvergnat matois qui emploie la ruse lorsque la force échoue, l'alter égo du général en vacance en Irlande, le responsable n° 1 de tout ce qui va mal dans notre pays, le futur homme fort qui saura mettre de l'ordre dans le chaos, fut-il nécessaire, pour cela, d'employer les moyens de Cavaignac, de Thiers où, plus près de nous, de Clémenceau ou de Marcellin. C'est, du moins, ce qu'affirment les aigris et les mal-lotis de ce pays ; c'est ce que colportent les mauvaises langues, qui, on le sait, s'efforcent toujours de dénigrer l'honnêteté, la vaillance, et la noblesse des sentiments. Personnellement, je n'en crois rien, me référant simplement, pour cela, aux affirmations parlées et écrites de l'éminent personnage.

Voici donc, en gros, ce qu'il affirme, Monsieur Pompidou : « Il faut protéger et développer les petites et moyennes entreprises. » Qui donc l'accuserait d'être l'homme des trusts ?

« Il faut réexaminer le régime d'assurance maladie des artisans et commerçants... Il faut supprimer la taxe complémentaire et obtenir le salaire fiscal... Il est urgent de simplifier la T. V. A. et lutter contre d'abusives tracasseries administratives. »

Mais il ne faut pas croire que cet homme célèbre dans le monde entier ne songe qu'à améliorer le sort des artisans et petits commerçants. Ce serait mal le connaître. Il veut aussi sauvegarder les institutions de la Ve République... rechercher l'ouverture ainsi qu'une large union. Il désire que le gouvernement et l'administration se tiennent près des réalités quotidiennes, et il recherche le dialogue. Son gouvernement sera, en matière économique et sociale, un gouvernement de progrès. Au sujet de l'Université, voici ses propres paroles :

« Il faut offrir à la jeunesse non pas des rêves anarchistes, où s'entrecroisent drapeaux rouges et drapeaux noirs, mais un avenir digne d'elle et de notre pays... Il faut lui proposer, sur le plan moral, la défense des idées de liberté politique, de justice sociale et de paix, que la France a apportées au monde. »

Enfin, voici ce qu'il pense au sujet de la politique étrangère : En politique extérieure, la voie est tracée : préserver l'indépendance de la France si difficilement conquise, lui conserver sa dignité et le respect des autres nations, défendre la paix, maintenir nos alliances, pratiquer une politique de rapprochement avec tous les peuples. »

N'est-ce pas là de bonnes paroles ? Et qui donc pourrait suspecter celui qui les a prononcées ou écrites de ne vouloir, s'il est élu, faire en sorte qu'elles ne restent point paroles, mais se concrétisent dans les faits. Pas moi, surtout, à qui M. Pompidou a fait l'honneur de m'expédier, sous pli affranchi à 0,30 (il n'y a pas de petites économies) une petite brochure à feuillets multicolores, dans laquelle se trouvent même des feuillets détachables, destinés à lui faire connaître mes suggestions. Ce que j'ai fait illico. Mais vous m'avez sans doute compris, cet homme de grande valeur (en banques) m'a subjugué et décidément, c'est pour lui que j'ai voté. Toutefois, il reste encore deux autres candidats, et il serait injuste de les passer sous silence : Michel Rocard, secrétaire national du P.S.U, candidat du Socialisme. Voici son opinion sur la situation actuelle de notre pays :

« La réalité est la nécessité d'effectuer des réformes fondamentales de la société ; on constate en effet, que des millions de Français sont mal logés parce que la spéculation a été tolérée, voire encouragée. Les équipements nécessaires aux familles, aux personnes âgées, aux handicapés sont insuffisants parce que les besoins collectifs sont passés après les intérêts privés et après la force de frappe. L'inégalité des revenus et des salaires est de plus en plus profonde, et la discussion refusée. L'accès à la culture et à la connaissance est encore limité à quelques classes privilégiées. Le droit syndical est encore bafoué par le patronat. 80.000 jeunes se demandent chaque année s'ils auront un métier et du travail. Les petits commerçants et artisans sont menacés par la concentration. Les petits paysans doivent subir la loi des grands trusts ou partir dans des villes qui ne les attendent pas. Des régions entières dépérissent faute d'avoir les moyens de se développer. La monnaie est à la merci des spéculateurs. Les grandes firmes internationales imposent de plus en plus leur contrôle à l'économie française. L'Etat reste dirigé par un nombre restreint d'individus issus d'une bourgeoisie qui décide tout et centralise tout à Paris. Les moyens d'information sont pour la plupart entre les mains des hommes d'affaires.

C'est contre tout cela que des millions de salariés, d'étudiants et d'enseignants, de paysans et de cadres ce sont insurgés en mai 1968. »

Mais après ce constat de faillite Michel Rocard indique ce qu'il faut faire pour trouver une solution à tous les problèmes qui préoccupent les Français. Voici :

« Une solution neuve, la solution socialiste. Dans aucun pays nous ne trouvons un modèle exemplaire. C'est à la France de trouver sa manière propre. La nationalisation des firmes qui contrôlent l'économie est nécessaire. Tout ce qui constitue notre vie quotidienne, au travail comme hors du travail, doit être décidé sous le contrôle des intéressés. C'est le sens même du socialisme. L'Etat doit devenir la chose de tous. Il faut supprimer les services de répression et soumettre les forces de police à un contrôle démocratique. Les travailleurs d'aujourd'hui sont éduqués, responsables et organisés. C'est à eux de contrôler les décisions qui les concernent à chaque niveau. De même les paysans associés doivent contrôler le circuit de transformation et de distribution de leurs produits. De Gaulle a bloqué toute la vie démocratique du pays. Pour refaire la démocratie, il ne suffit pas de faire confiance à de nouveaux notables liés aux mêmes groupes. C'est dans l'entreprise, le quartier, le village, la région, que se fonde la démocratie. »

Voici qui me paraît très bien. Serions-nous là en présence d'un véritable socialiste ? Tout le laisse supposer et, pour ma part, j'en suis convaincu. Aussi j'ai voté pour lui. Sans trop d'espoir tout de même, car les Français et surtout les Françaises, ignorant à peu près tout de ce que doit être le socialisme, n'en veulent pas. Rien d'étonnant, car, du socialisme, tant en France qu'à l'étranger, ils n'en ont aperçu que la caricature.

Mais me voici arrivé au septième de la liste, le dernier. Il a nom Alain Krivine, il est jeune, dynamique, et tous ceux qui l'on entendu et vu à la Télé le trouvent fort sympathique. Et, de même que le précédent, possède la foi. Une foi solide qui ne paraît pas encore avoir été en contact avec les combines plus ou moins louches qui forment la trame de ce que l'on est convenu d'appeler « la politique ».

C'est un communiste, et son papier est frappé de la faucille et du marteau, mais présentés de façon différente et il n'a absolument rien à voir avec le stalinisme de notre P. C. F. C'est ce qui ressort de ses déclarations entendues à la Radio, ainsi que de son programme, que j'ai devant les yeux. En voici quelques extraits, parmi les plus significatifs :

« Une élection ne règle rien. Le parlement est au rancart. La bourgeoisie gouverne à coup de commissions spéciales, instaurées dans les coulisses de l'Etat. L'électoralisme est de plus en plus une impasse. Seule la lutte sur le terrain des usines et dans la rue permet aux voix ouvrières de se compter et de mesurer leur force. Le pouvoir que nous voulons ne se délègue pas à un quelconque parti ou à un quelconque président. Il est ce pouvoir des travailleurs, né des usines et de la rue, que nous avons entrevu en mai... La remise en marche au compte des travailleurs de certaines entreprises, l'organisation du transport avec le matériel disponible dans l'industrie automobile, l'aménagement du ravitaillement en coopération directe avec les paysans et les coopératives fermières, les commerçants, au tarif de gros, en supprimant ainsi les intermédiaires montre quelles étaient les possibilités réelles de ce mouvement... Le pouvoir était vaquant. De Gaulle et ses ministres l'ont reconnu eux-mêmes après mai. La place était à prendre et les travailleurs l'auraient prise si la voie leur avait été tracée. Par l'occupation, les travailleurs résistent aux fermetures d'usines et aux licenciements. Dans cette voie seule réside la seule solution : développer les luttes de classe. Les travailleurs savent que pour transformer leur condition, il leur faut s'emparer du pouvoir politique, car il s'agit de se débarrasser du pouvoir de la bourgeoisie. Ce pouvoir ne surgira pas des urnes... Il repose sur les organes de lutte que se donnent les travailleurs : les conseils ouvriers d'entreprises et de localités contrôlant la production avant d'exproprier le patronat et de gérer directement l'économie planifiée. Un tel pouvoir est apparu en mai 68 à la faveur des occupations d'usines. Il représente la base d'une authentique démocratie ouvrière radicalement différente des sinistres caricatures du socialisme que donnent l'U.R.S.S. et les démocraties populaires. C'est pour un tel pouvoir que nous combattons. »

Voilà qui est précis, net, sans bavures et profondément révolutionnaire. Voilà assurément le langage vraiment sans ambiguïté qui devrait être celui de tous les candidats. Hélas, ce n'est pas le cas, et seul Alain Krivine l'a tenu. Sans doute parce qu'il n'a rien à perdre, parce qu'il est persuadé qu'il ne sera pas élu. Ce langage, nous le tenons nous-mêmes, libertaires de toutes les tendances, si nous faisons abstraction de ce qu'il appelle la « prise du pouvoir ». Mais que deviendrait donc réellement ce pouvoir politique face à une solide organisation des travailleurs contrôlant et distribuant la production de tout le pays face aux spéculations de toutes natures, face aux polices et toute autre moyen de répression, face à la hiérarchie tant de salaires que de valeurs privilégiées. Il faut des savants, quoique l'on puisse dire que nombre d'entre eux se sont révélés, à l'usage, franchement dangereux ; il faut aussi des éboueurs ; mais que faire d'un président ?

**BLANQUET**

Ortega y Gasset avait prédit dans son livre « La révolte des Masses », publié en 1930, que les sociétés libres finiraient par craindre leur police. « Ceux qui comptent sur la police pour maintenir l'ordre sont des imbéciles s'ils s'imaginent qu'elle va se contenter de maintenir... l'ordre (tel qu'il est défini par le gouvernement). Inévitablement, ils (la police) finiront par définir et juger eux-mêmes de l'ordre qu'il convient d'imposer, celui qui naturellement leur convient le mieux. » Dans quelques villes des Etats-Unis, les chefs des organisations de la police ont menacé ouvertement de désobéir aux ordres de mansuétude envers les manifestants noirs ou étudiants. Le chef de l'Association des Agents de Police de Boston déclara que la police appliquerait la loi quel que soit l'avis des politiciens. Le président de l'Association bénévole des Agents de Police de New-York a également annoncé que ses membres « appliqueraient la loi jusqu'au bout », même lorsqu'il leur serait ordonné de ne pas le faire.

*Seymour Martin Lipset « La Politique de la Police », (Le New Society du 6-3-1969.)*

**Editions A. I. T.**
**Le Syndicalisme révolutionnaire**
**Biographie d'Emile Pouget**
**En vente : C. N. T. Prix, 1,80**
**C. C. P. Soriano - 14 10362 - Paris**

## COMMUNIQUES

CAISSE DE SOLIDARITE
« Solidarité Bordeaux »
*14e liste*

Antoine Turmo (de la part de l'U.L. de Toulouse), 400 ; M. et Mme Alvarez (Toulouse) 20 ; Floreal Samitier (de la part de la F. L. de Balma), 85 ; Sébastian Mur (Bagnols-sur-Cèze), 15 ; Bagés (Paris), 10 ; Groupe Aurore (Caen), 20 ; Georges Viel (Paris), 10 ; Jean Casals (Combs-la-Ville), 50 ; Salvador Lopez (Paris), 10 ; Antonio Serrano González (Caracas, Venezuela), 24,50.

Total de la 14e liste : 644,50 frs.

Total des listes précédentes : 10 306 14 frs.

Total des souscriptions comptabilisées : 10 950 64 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail ; 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e) ; C. C. P. Paris 20.990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

## Encore une victoire de la C.G.T.

Un ouvrier anarchiste de Marseille, Paul L., qui travaillait à Coder depuis 2 ans, vient d'être licencié avec comme motif « fautes graves ».

En fait sa seule faute vient de ce qu'il a été exclu de la C. G. T. peu après la parution de la fameuse circulaire de Léon Mauvais.

Les faits suivants le prouvent.

Mis à pied quelques jours pour s'être assis pendant son travail, dès sa réintégration on lui donne l'ordre d'exécuter une tâche qui selon ses propres paroles était faite pour lui couper la main ou le tuer tout simplement.

Il a refusé.

Comment ne pas soupçonner certains membres de la C. G. T. d'y être pour quelque chose. D'autant plus que seuls les délégués F. O. du comité d'entreprise ont voté contre l'exclusion ; les délégués C. G. T., très majoritaires, ont, bien sûr, voté pour.

Ce camarade étant exclu pour « fautes graves » n'a pas droit au chômage et actuellement les offres d'emplois sont pratiquement inexistantes à Marseille. Comment assumer son rôle de père de famille dans ces conditions-là ?

Nous ne devons pas nous satisfaire de belles paroles, mais matérialiser ce que nous entendons par solidarité, par organisation de l'auto-défense. Et comment le faire sinon en soutenant chaque camarade victime de la répression, fidèles en cela à la motivation même de l'existence du syndicalisme.

Adresser les fonds à Pierre Méric ; C.C.P. 1.849,93, Marseille.

Camarades :

Afin de faciliter la correction et la mise en page de notre journal, je vous demande de me faire parvenir vos articles en français à l'adresse suivante : Michel Le MAREC, 28, rue G. Péri, 93-Le Pré-St-Gervais.

U. L. MARSEILLE

Le samedi 21 juin, Assemblée Générale, au 13 rue de l'Académie à 18 heures. Ordre du jour : Réorganisation syndicale ; Organisation du Conseil juridique de l'U. L. ; Continuation de la collecte.

La présence et la participation de tous les adhérants et sympachisants est indispensable.

UNION LOCALE C. N. T. (A. I. T.) DE PUTEAUX
(Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol ; 92-Puteaux (Hauts-de-Seine)
*Communiqués*

Assemblée générale, le premier dimanche de chaque mois à 9 h. 30.

Réunion du bureau local, le lundi de chaque mois à 18 h. 30.

Syndicat des Métaux de la Région parisienne, réunion générale, le troisième samedi de chaque mois à 17 heures.

Permanence : (Relations, adhésions, cotisations, journaux) à la date et heure des réunions mensuelles.

SYNDICAT DES METAUX C. N. T. DE LA REGION PARISIENNE
(Bourse du Travail de Puteaux)
*Convocation*

Camarades : La prochaine assemblée générale de notre syndicat aura lieu à la Bourse du Travail de Puteaux, le samedi 21 juin 1969 à 17 heures.

Ordre du jour : 1°, désignation du bureau de séance ; 2°, situation du syndicat ; 3°, nomination du bureau syndical ; 4°, questions diverses.

Tous les ouvriers métallos, amis de l'A. I. T. et sympathisants, sont invités à assister à l'assemblée.

RECUERDO

# La República en Menorca

*(Ver el número 559.)*

Los hechos que hasta octubre de 1934 son más relevantes, fueron el acrecentamiento de adhesiones a los sindicatos. Algunas huelgas de poco interés, a menos de pensar que lo tuviera la de zapateros ciudadelanos que tuvieron que obrar directamente, pero sin que se prolongara el movimiento y los beneficios morales y materiales obtenidos por la sección de camareros al lograr la supresión de propinas como modo de vida.

El acuerdo fue adoptado en 1932 y logrado pese a la oposición de algunos patronos de los muchos bares, sociedades y casinos de la isla, como también de hoteles. La aspiración tenía dos objetivos: 1º Mejorar el concepto de la profesión, abandonando su aspecto de sumisión al cliente para obtener propina con atenciones hipócritas. 2º Evitar el hallarse con ganancias irrisorias al fin de jornadas extenuantes.

Hay una anécdota que refleja con humor el drama moral de los camareros antes que se suprimiera la propina.

«El Consey» es el más vasto de los casinos de Mahón, gracias a sus terrazas contiguas al paseo de la Libertad, que le separa de la plaza de la Explanada, dónde se decidió la suerte de Menorca el 21 de julio de 1936, cuando todo amenazaba la ruina de los antifascistas.

«Es Besó», uno de los camareros que allí servían tuvo, en ocasión de grandes fiestas, el mayor número de clientes que se puedan servir durante varios días. Sus ganancias fueron reducísimas. Sin embargo, como para celebrar supuestas y abundantes ganancias, un asiduo del casino le dijo: «Mucha gente, esos días, ¿verdad?» A lo que, con irónica sonrisa contestó «Es Besó»: «Si, mucha gente, pero pocas personas.»

Llevadas a cabo las diligencias oportunas, los camareros obtenían, en sustitución de las propinas, el beneficio del 10 % sobre las bebidas y el 20 % sobre servicios de restaurante. El más joven del ramo, de 16 años a la sazón, no pertenecía a ningún sindicato. El fue quién sirvió el vino de honor a toda la sección de Mahón, para celebrar el acontecimiento en el citado casino «Consey», cuyo presidente fue para felicitarles. Era ese presidente D. José Gomila, hombre liberal y culto.

Con aquella reivindicación se volvía la hoja de muchos años de esclavitud moral para el hombre que sirve y que es tomado como un inferior. Sus autores, entre otros fueron Teodoro Pons, del «American Bar», Antonio Caules Juan, del «Consey» y su hermano José, del casino «Dels Senyors».

La «Bolsa del Trabajo» del ramo funcionó siempre. Más tarde, el muchacho que sirviera el vino de honor, perteneciente por sus ideas a la CNT, a la que había ingresado, nunca pudo observar la más ligera sombra de desfavor. Siempre se le procuró el trabajo que le permitiera vivir decentemente. El último lugar en que trabajó fue al servicio de veteranos socialistas, con simpatías para los anarquistas. Regentaban la Liga Marítima y tuvieron para su empleado atenciones muy marcadas. Dieron a su hijo el nombre de Kropotkin, en memoria del autor de «El Apoyo Mutuo», de cuya probidad y vasta cultura hacían el elogio.

El Partido Socialista editaba su nuevo semanario «Justicia Social». La C.N.T. y los Ateneos Racionalistas que acusaban avances considerables, con grupos en varias ciudades y pueblos de la isla, publicaban «Fructidor», cuna en la que templaron su péñola numerosos obreros con la que alternaban sus herramientas de taller, de oficina o de obra, llegando a ser un muy formal defensor de los conceptos anarquistas y anarco-sindicalistas. La casa en que se alojaba el Sindicato Unico, en la antigua calle de la Reina, contigua a la de J. Mir y Mir, se convertía en morada de buenas costumbres. Los hombres y mujeres que a ella acudían respiraban un ambiente de franca y fraternal cordialidad.

En fin, las Juventudes socialistas tomaban una fuerza preponderante en el ambiente menorquín y sus componentes, procedentes la mayoría de medios obreros y liberales acomodados, con un promedio cultural muy interesante, constituían cuadros de estudios, en los que alternaban los conceptos marxistas, crítica de ideas y proyección económica hacia el porvenir.

∴

«March, NO». Así rezaban unas pancartas que los obreros esgrimían en el puerto de Mahón, una mañana del verano de 1933. Menorca no quería que su suelo fuera pisado por Juan March y Ordinas, el último pirata del Mediterráneo. El hombre más rica quizá, de España, no logró su propósito de instalarse unos días en Menorca para llevar a cabo negocios que, como todos los suyos, eran sucios.

En el «Bellver», procedente de Palma, llegaba el multimillonario. Pero cuando pensaba que acaso lograría su propósito, las maromas de amarre del buque fueron cortadas a hachazos. El barco fue a la deriva y entonces se dirigió hacia la parte más ancha del puerto, a la altura de Cala Figuera. Desde allí, bajando por una escalinata, tomó plaza dentro de una embarcación a motor. Numerosos jóvenes, sobre todo estudiantes que se estaban bañando acercáronse a la citada embarcación para mejor hostigarle. Visto ese estado de ánimo, el contrabandista célebre, autor de muchos crímenes que permanecieron impunes, pensó que sólo le quedaba una vía para agenciarse las simpatías del pueblo menorquín : hacer intervenir a uno de sus representantes de la Transmediterránea. Un coche le transportó a las oficinas de esa sociedad, situada en la calle de Mir y Mir. Pero, la hostilidad se hizo sentir de nuevo. March no pudo salir del coche y protegido por las fuerzas de Seguridad, logró embarcar de nuevo en la embarcación que le transportó al barco de la compañía de la que era el mayor accionista.

March, con todos sus millones, sus barcos, sus propiedades, sus influencias en todos los ámbitos de las administraciones españolas, no pudo quedarse en Menorca, ni tan siquiera unas horas. Era el ser aborrecido, cuyas hazañas rezumaban sangre, odio, soborno e inmoralidades de todas clases. Uno de sus deseos más queridos había sido siempre, durante el período republicano, pasearse por la isla, como desafiando a los que le habían siempre mostrado su hostilidad. No lo logró. Su venganza se tradujo por la muerte del que había cortado las amarras. Poco después de esos hechos, relatados sucintamente, el autor tuvo necesidad de trasladarse a Mallorca, de donde desapareció sin que nadie supiera qué había sido de él. Los secuaces de March, sí, hubieran podido decir dónde lo enterraron.

El último pirata del Mediterráneo murió unos 30 años después, de la muerte más cruel que pueda tener un hombre cuyas riquezas le permitieron todo, desde el control de la mayor riqueza española, hasta la satisfacción de todos sus deseos y vicios. Murió de hambre. Ni la ciencia, ni la riqueza, ni el cariño de sus familiares, ni el interés bajuno de los que le rodearon y le temieron, pudieron apaciguar sus dolencias, su desespero. Como Midas, lo hubiera dado todo con tal de hallar un poco de bienestar. Y ese hombre a quien todo le sonriera durante su vida, ante quien se sometían ministros y generales; ese hombre que no tenía más que insinuar un deseo para satisfacerlo, ese hombre, acostado en lecho de oro, murió de hambre...

FERNANDO FERRER

# ANTENA

GIBRALTAR

MADRID. — La prensa española grita victoria por el cierre de la frontera con Gibraltar, calamitosamente ordenada por el gobierno. Por este «arranque» patriótico cinco mil familias del Campo quedan, económicamente, comprometidas. Para paliar esta situación, El Pardo ha prometido a los obreros damnificados que los salarios ingleses que pierden serán españolamente devengados mientras carezcan de empleo. ¿Cuánto durará este auxilio? ¿Dos, tres meses? En el Peñón no les ofrecían auxilio, sino trabajo, pagado en moneda fuerte, no en livianas pesetas. El establecimiento de industrias en el Campo de Gibraltar va para largo y la creación de una provincia de este nombre no entusiasma a nadie porque dejará la situación en la misma miseria.

CONTRA LA LIBERTAD DE TRABAJO

CADIZ. — Los obreros del Campo de Gibraltar privados de trabajo por el gobierno, que no les permite ganarse la vida en el Peñón, comparan ese hecho de fuerza con las represiones que el propio gobierno ejerce contra huelguistas a título de protección de la libertad de trabajo. El comentario más usual en estos días es el que termina con el «aquí faltan muchos Táguas» (1)

(1) Tágua era un anarquista alzado en armas contra el franquismo, que en 1948 murió baleado por la guardia civil en un intento de desembarco en la playa de Algeciras. *(N.D.L.R.)*.

LA MENTIRA OFICIAL EN EVIDENCIA

MALAGA. — Llegó, procedente del Campo de Gibraltar, Jesús Posada Cacho, director general del Trabajo. Preguntado por la situación de los 5.000 obreros impedidos de trabajar en la Roca por orden del gobierno, aseguró que ella es satisfactoria en la medida de lo posible. A partir del 20 de junio todos los afectados por la medida percibirán salarios que van de 1.100 a 1.300 pesetas semanales, recurso de prudencia, no definitivo, puesto que el gobierno en ningún modo trata de favorecer la holganza. Para especializar a esta mano de obra gibraltareña ahora desocupada, después de las vacaciones se abrirán cursos de formación profesional para irla ocupando en quehaceres industriales o de la tierra. Las primas de antigüedad estos obreros van a perderla por «rotura de contrato», contingencia que el ministerio de Trabajo estudiará y que, probablemente, quedará en estudio.

(Nueva N.D.L.R.) Según la información gubernamental, sin la mano de obra española los servicios de Gibraltar quedaron paralizados, principalmente las panaderías, la edificación, los hospitales, la tipografía, el comercio, etc., de lo que se colige que en vez de aprender de nuevo a trabajar, esos 5.000 sin trabajo podrían enseñar profesiones al excelentísimo enchufado Jesús Posada Cacho.

LA MENTIRA OFICIAL NO SURTE EFECTO

ALGECIRAS. — La mentira «informativa» cocinada en Madrid produce aquí honda amargura. Invirtiendo la realidad, la prensa dirigida se ocupa de «un clima de desolación e incertidumbre imperando en la Roca.» Como error de cálculo la noticia podría pasar, puesto que la desolación y la incertidumbre halla cobijo en 3.500 hogares andaluces y no en la población gibraltareña. Dichos diarios insinúan que los 5.000 obreros españoles eran los únicos que trabajaban en el recinto calpense, cuando aquí nadie ignora que dentro de él quedan más de 8.000 operarios ingleses, malteses, españoles, africanos, italianos, naturales, etc. Además, mano de obra que supla a la española no faltará existiendo la reserva de un Portugal cercano. El doble drama será que si un día a Franco se le ocurre echar marcha atrás, los 5.000 impedidos de trabajar en el Peñón se van a encontrar con las plazas ocupadas. He aquí la principal fuente de la desolación y la incertidumbre que la prensa idiotista atribuye a la población calpense.

FELICITAN A FRANCO

LA LINEA. — Ha sido cursado falsamente en nombre de esta población, el siguiente despacho: «A Excelencia Jefe de Estado: Nombre mío y Corporación, sentimientos adhesión y entusiasmo por medidas que liberan esta ciudad servidumbre colonial que serán punto de partida trabajo y prosperidad, esperanzas y prometedor futuro; etc., etc.»

Huelga decir que ese alcalde tiene los garbanzos asegurados y las rodillas peladas de tanto restregarlas por el suelo.

LA GUERRITA

MADRID. — Obligando a los chóferes a bien conducir, el motorista de la G. C. Ramón Adrián Torres, se olvidó de hacerlo él, motivando un accidente que le causó la muerte.

LAS HUELGAS

IRUN. — El conflicto que los obreros sostienen con la Compañía Auxiliar de Ferrocarriles de Beasaín tiende a agravarse por tozudez de la Compañía. Bajo laudo provisional los huelguistas, en número superior a 2.000, el lunes 9 de junio se reintegraban al trabajo; pero al ver que siete compañeros quedaban despedidos y a seis se les rebajaba de categoría, la totalidad de obreros se retiró, quedando reproducida la huelga.

PAMPLONA. — La situación huelguista de la factoría «Super Ser» se mantiene sin posibilidades de solución por ahora. Los obreros imponen la base de que sean readmitidos los 520 compañeros despedidos.

OVIEDO. — Con el fin de que sean de nuevo ocupados dos compañeros represaliados por la empresa, más de 2.000 obreros de la Uninsa (Altos Hornos de Gijón) se niegan a reintegrarse al trabajo.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — En el TOP estamos.

Por haber gritado antidinastismos y antifranquismos ante una iglesia de Alicante, Juan Cadenas Carrero arriesga endosar sobre sí la pena de cinco meses de arresto.

Por haber tomado parte en la manifestación de 1º de Mayo del 68 en Elda, a los obreros Alfonso Almendros Sirvent y José Bailén Mirete se les ha impuesto la pena de tres meses de arresto a cada uno.

Por «propaganda ilegal» (legal sólo lo es la franquista), ha sido condenado a medio año de cárcel y 10.000 pesetas de multa, Manuel Orue-Mazaga y Baceta, de profesión sacerdote.

Por último, la revista «Indice» ha sido secuestrada por la autoridades en su número del 1º de junio de este año por haber publicado unas declaraciones del republicano Claudio Sánchez Albornoz.

EL VALOR RELATIVO DE LA ESTADISTICA

MADRID. — Según datos estadísticos, cada madrileño consume diariamente 167 gramos de pan. Lo que ignora u olvida la Estadística, es que más de 100.000 madrileños consumen 100 gramos o menos de pan por día, mientras una porción de ricos ineducados lo arrojan a la basura por kilos.

TRIANA, 1869

SEVILLA. — Procedentes de la playa dos muchachas españolas descendieron de un auto y penetraron en un café de la calle Evangelistas, del barrio de Triana. Como iban en bikini y eran bien modeladas, causaron admiración entre el elemento masculino. Corrida la voz de ventana a ventana, llegó la noticia al cuartelillo de policía próximo, procediendo los agentes a la detención de las despreocupadas muchachas, obteniendo — los policías — el aplauso caluroso de las mujeres más feas y sudorosas de Triana.

SERVICIO TREMENDO

BARCELONA. — La policía ha servido a la prensa una relación tremebunda con motivo de la detención de nueve estudiantes que ella califica de comunistas. Entre otros delitos la «poli» carga a cuenta de los detenidos (José Pérez García, Joaquín Berenguer Clariá, Antonio Ruiz López, Antonio Albareda Tiana, Federico Sánchez Juliachs, Carmen Perramón Homs, Casilda Rodríguez Bustos, Máximo Arias Solano y Miguel Inglés Pedrero) robos con resultados de 2.016.000, y 300.000 pesetas, el asalto al Rectorado de la Universidad con arrojo a la calle del busto del caudillísimo y ultrajes a la bandera franquista, detención de armas, libros pecaminosos, documentos comprometedores y propósitos homicidas contra elementos de su mismo partido...

Opinión de la gente, es que la policía trata de resarcirse, con esta polacada, de las ignorancias supinas que ha venido padeciendo, según Gobernación de Madrid.

POR SOLIDARIDAD A LOS CINCO CURAS DETENIDOS EN BILBAO

BARCELONA. — Los seis sacerdotes que el pasado viernes iniciaron una huelga de hambre en el seminerio proseguían ayer en su actitud. Un grupo de unas doscientas personas, sacerdotes y seglares, se reunió de una a dos de la tarde en el patio del palacio episcopal, permaneciendo todos en silencio. A las dos menos cuarto una representación, compuesta por sacerdotes y seglares, fue recibida primero por monseñor Torrella y después por el arzobispo.

Esta comisión expuso al doctor González Martín los motivos de su presencia silenciosa en el palacio episcopal: significar su solidaridad con los sacerdotes que han iniciado la huelga de hambre en el seminario: manifestar al señor arzobispo su disconformidad con la orientación y el tono de la nota publicada en los periódicos del domingo.

OTRO QUE SALE DEL ESCONDRIJO

PARIS (OPE). — «Le Monde» (10 de junio), en despacho de la Associated Press dice que «después de haber estado escondido durante 33 años en una bodega de un vecino, don Manuel Piosa Ramírez beneficiándose del decreto del 1 de abril que amnistía los delitos políticos de la guerra civil, se ha presentado a la policía en Moguer (Cádiz). Ha quedado inmediatamente en libertad. Tiene 58 años y ha dicho que durante su encierro no requirió ni una sola vez la asistencia facultativa.

Con este son ya cuatro los españoles que salen de su escondite con motivo de la publicación del decreto citado.»

PETICION DE CUATRO PENAS DE MUERTE

BAYONA (OPE). Personas llegadas de Bilbao han informado que se tiene la impresión en Vizcaya de que en los consejos de guerra que se celebren contra el centenar de resistentes vascos que han sido recientemente detenidos, se pedirá cuatro o cinco penas de muerte. Se señala concretamente que una o dos de las peticiones de penas de muerte recaerán sobre los detenidos en Potes (Santander).

Se ha sabido, por otro lado, que han sido detenidas en la frontera de Irún por la policía española dos chicas de Ortuella, apellidada Abarrátegui la una y Domínguez la otra. Al parecer, estas dos muchachas eran portadoras de algunos efectos para un refugiado político.

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**
*(Espíritu y materia)*
Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*
El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

## chispas

*Fiebre anunciadora.*

∴

*«Casa y terreno le ofrecemos atentos.»*
*Y si hay engaño no se vaya con cuentos.*

∴

*«¡No tire usted el dinero!*
*Se lo quito con esmero.»*

∴

*«Compre muebles Yo Le Fio.»*
*(Con tu piso amueblo el mio.)*

∴

*«Consuma licor Excelente.*
*Su borrachera es decente.»*

∴

*«Agencia Fiel sirve, segura,*
*ante todo la factura.»*

∴

*«Excursiones al Gran Delta»...*
*sin seguridad de vuelta.*

∴

*«Doy felicidad en lote*
*a cambio de que me vote.»*

∴

*«Compre Salud Permanente»,*
*y si muere usted dispense.*

∴

*«En relojes Marcador*
*tendrá la hora... peor.»*

∴

*«Maletas de Tutiplén*
*si quiere perder el tren.»*

∴

*«Saldo de pías virtudes*
*vendo a putas y tahures.»*

∴

*«Vendo todo, vendo Emilia,*
*vendo toda la familia.»*

∴

*«Vendo mil cosas y pico;*
*el caso es hacerse rico.»*

∴

*«Vendo cinismos y humo*
*y la sociedad de consumo.»*

∴

*Escapa de este avispero :*

*CHISPERO*

# Máximas y reflexiones

## por Juan Buscador

— No hay nada que tenga tanto éxito como las tonterías de los devotos y calumniadores.

— La ignorancia y la mala fe de los críticos sirven a veces para esclarecer las verdades.

— El crítico ha de procurar tener siempre razón.

— No se concibe cómo nos atrevemos, después de los horrores sin cuento de que hemos sido culpables, llamar a ningún pueblo con el nombre de bárbaro.

— Todo sirve de pretexto a los malos.

— En la duda, si una acción es buena o mala, abstente.

— Existen personas cuya más grande locura consiste siempre en querer figurar, cuando hay tantas razones por las cuales tendrían que esconderse. (Recordar la mosca de Esopo cuando dijo: «Hay que ver el polvo que levanto».)

— El fruto podrido no pudre el árbol. Cae.

— Podéis escribir todo lo que os dé la gana, so pena de ser castigados si abusáis demasiado de vuestro derecho natural de pensar.

— «Nuestro padre que estás en los cielos». Proposición oliendo a herejía, puesto que Dios «está en todas partes».

— ¿Escucharéis a un hombre que predica la humanidad haciéndose llamar monseñor y la pobreza voluntaria, acumulando los beneficios?

— Todo hombre tiene orgullo; todo hombre es sensible. El más hábil es aquél que mejor sabe esconder su juego.

— ¡La historia! ¿Acaso la historia de cada nación no comienza ella por fábulas? ¿No son ellas inventadas, por la ociosidad, la superstición, o el interés?

— Enfin, los hombres se ilustran un poco por el cuadro de sus desgracias y de sus necesidades. Las sociedades llegan con el tiempo a rectificar sus ideas; los hombres aprenden a pensar.

— Todas las veces que los hombres tienen la libertad de discutir, la verdad acaba sola por triunfar.

— El análisis es importante contra el fanatismo. La sola arma contra ese monstruo, es la razón. La única manera de impedir a los hombres de ser absurdos y perversos, es la de ilustrarlos.

— Verdad es que en todas partes y todos los tiempos donde se ha predicado una reforma, los que la anunciaron fueron perseguidos y entregados al suplicio.

— Es imposible que la revuelta no haya comenzado por la persecución. No está en la naturaleza humana que el pueblo se subleve contra sus magistrados y los degüelle cuando no ha sido acosado.

— Hemos visto en el «Siglo de Luis XIV», más de cuatro mil fanáticos perecer por la rueda y en las llamas, y lo que es muy notable, no hubo uno solo que no muriera bendiciendo a Dios.

— El género humano parecería demasiado odioso si se dijera todo.

— ¡Hay de los vencidos! Benditos sean los victoriosos. He ahí la divisa del género humano.

— Toda secta, en cualquier género que pueda ser, es la reunión de la duda y el error. Cuando la verdad es evidente, es imposible que se erijan partidos y facciones. Jamás se ha disputado si es día al mediodía.

— Secta y error son sinónimos. Declararse por la opinión de un hombre contra la de otro hombre, es tocar partido como en una guerra civil.

— Decir, este hombre no tiene sentido común, es una grave injuria, pero decir este hombre tiene el sentido «común» es también una injuria; eso quiere decir que no es completamente estúpido, pero que le falta opinión propia.

— La superstición pone el mundo entero en llamas, la filosofía las apaga. Notad que los tiempos más supersticiosos han sido los de más horribles crímenes.

— Después de la maledicencia, nada hay que se comunique más prontamente que la superstición, el fanatismo, el sortilegio y los cuentos de los espectros.

— ¿Por qué la libertad es tan rara? Porque es ella el primero de los bienes.

— La metafísica, he ahí donde se puede saber todo sin jamás haber aprendido nada; y por poco que se tenga el espíritu un poco sutil y bien falso, se puede estar seguro de ir lejos.

— Llamar tirano al soberano que no conoce más ley que su capricho, que toma los bienes de sus súbditos y que luego los alista para ir a tomar los de sus vecinos.

— ¿Bajo qué tiranía desearía usted mejor vivir? — Bajo ninguna. — ¿Pero si fuera menester escoger? — Yo aborrecería menos la tiranía de uno solo que la de varios. Un déspota puede tener algunos buenos momentos; una asamblea de déspotas no los tiene nunca.

— ¿Es virtud creer? O lo que tú crees te parece verdadero, y en este caso no hay ningún mérito en creerlo, o te parece falso, y entonces es imposible que tú lo creas.

— El Salvador, el Mesías, a menudo no es más que un dependiente, un criado.

— Puede uno ser, sin duda, fastidioso, escribiendo bien, pero lo es mucho más escribiendo mal.

— Veneraban la voluntad de las masas y esta voluntad se reveló el suicidio y la muerte. Encontraban el capitalismo cosa vieja e hicieron todo para cambiarlo contra una versión hipermoderna de la esclavitud.

— El Estado moderno será un Estado mecánico que mecanizará los hombres con el fin de entronizar una nueva servidumbre mecánica.

— Una dictadura es un estado de guerra donde cada ciudadano es un soldado cuyo deber es el de «obrar y morir», pero no de razonar.

— Todo sistema social encuentra hombres adaptados a sus necesidades.

# DISCOS

*Aquello del «proletariado consciente» que tanto remachó Anselmo Lorenzo, no parece ser del agrado de los dueños de la sociedad que se suceden. La inconsciencia del proletariado es más fructífera, más confortable para el escalafón institucionalista del Estado, mejor dicho, para los que, sucesivamente, lo representan.*

*En un ayer no excesivamente lejano, la masa asalariada debía dejarse explotar resignadamente, perrunamente, puesto que «dios se lo premiaría en el cielo». Los representantes del mito diocesano en la Tierra se daban muelle vida en la misma por si lo del cielo resultara mentira.*

*Cuando el «prole» empezó a pegar fuego al templo — lo que indicó claramente haberse salido del mismo — aparecieron los políticos arregla-situaciones, con leyes de milagro con pan y peces. Cautivado, el proletariado volvió a sus preces, ahora paganas, pero preces.*

*Frente a un nuevo desengaño («Años pasan que credulidades se llevan»), eso que un propio Marx llamó «marxismo», intervino para salvar las urnas, por dentro de las cuales debían pasar las revoluciones. A semejanza del clericalismo español de ahora, que está y no está con Franco, de Marx se encontraron pelos en las pugnas electorales y en las revoluciones victoriosas, no en las fracasadas, puesto que los dioses, barbudos o barbilampiños, no pueden fracasar nunca. «El jefe nunca se equivoca», que Gil Robles dijera.*

*Las revoluciones españolas todas fracasaron porque los comunistas no estuvieron en ellas. La revolución del 1936 se ganó en 19 y 20 de julio y no en el 30 del mismo mes, que fue cuando los comunistas aparecieron. Lo que no impide que sus crónicas de crónicos embustes les coloquen en la cima del triunfo y a los revolucionarios del 19 y 20 en la responsabilidad de un 1º de abril de 1939, año nefasto por excelencia.*

*Porque así los dispone la Pensionaría (a) Pasionaria, que cosecha el premio — por lo demás pateable — de su mendacidad «histórica», asilada en la Unión soviética.*

*¿Y el proletariado, entretanto? Bien, por ahora. Con nevera cristiano-marxista para enfriar el mini-entusiasmo revolucionario que le queda.*

*DISCOBOLO*

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**
*(Les cinq faces de Bellone)*
Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.
Precio del ejemplar: 1,50 francos.
Descuentos a corresponsales.

# Columna del emigrado

Diálogo cazado al vuelo:

*Nigulis.* — ¿Por qué estás en Francia?

*Nógulis.* — Por lo mismo que tú.

*Nigu.* — ¿Por qué no regresas a España?

*Nógu.* — Por lo mismo que te quedas tú.

*Nigu.* — Es que yo pienso marcharme.

*Nógu.* — Igual que yo no pienso quedarme.

*Nigu.* — ¿Qué haremos allá?

*Nógu.* — Lo mismo que aquí.

*Nigu.* — Con el condumio más escaso.

*Nógu.* — Porque allí nos casaremos y aquí estamos solos.

*Nigu.* — Aquí, alquilar mujer cuesta caro.

*Nógu.* — Soy abstemio.

*Nigu.* — Hablo por lo que alquilan otros.

*Nógu.* — Regresarán en cueros.

*Nigu.* — Dicen que viven.

*Nógu.* — Digo que mueren.

*Nigu.* — ¿Y nosotros?

*Nógu.* — Vegetamos.

*Nigu.* — Nos sale musgo tras las orejas.

*Nógu.* — Somos tristes.

*Nigu.* — Somos piedras.

*Nógu.* — Josefa se me burla. Ella las balla todas.

*Nigu.* — Pepa me llama sonso. Va al cine, y yo cuento.

*Nógu.* — No vamos a ninguna parte; ni al Arco del Triunfo.

*Nigu.* — Porque cuesta billete de Metro, y medimos.

*Nógu.* — Somos laborales españoles.

*Nigu.* — No somos nada, ni seremos, si no variamos.

*Nógu.* — Los «rojos» tendrán que hacer otra revolución para despertarnos.

*Nigu.* — Que la hagan, para ver si con ellos rendimos provecho.

*Nógu.* — Así sea.

Amén.

LINO CAVERO

El impulso propagandístico

# Les sources des conflits guerriers

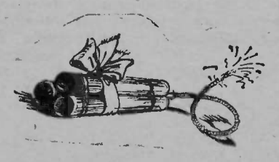
## (Les cinq faces de Bellone)

Se trata de un folleto del inteligente compañero André Maille, discípulo de Sebastián Faure y actualmente uno de los animadores del grupo parisino del mismo nombre.

Los lectores de este semanario deben conocer el texto que el folleto presenta por haberse publicado aquí en folletón durante siete semanas. Ellos, pues, pueden juzgar el valor de dicho opúsculo, dado a la crítica profunda de la pasión guerrera, de la contribución capitalista en el engendro de conflictos armados, de la cooperación secular de la religión con el militarismo, de la supercheria política que da a creer que la sangría periódica de las guerras es necesaria para regularizar la ascendente demografía humana. La mentira patriótica dispone de sostenes múltiples dispuestos por instituciones de origen mítico, estatal y fiduciario, necesitadas de un elemento «moral» poderoso para asegurar sus poderes permanentes, esto es, para imprimir eternamente la fuerza del Poder sobre el pueblo del trabajo, esa única fuente de energía, sometida y explotada «in eternum» por los fautores de la gran injusticia que rije la sociedad de nuestros días.

El trabajo de Maille tiene un interés considerable para desvelar la verdad y como vehículo de propaganda. Relegado el folletón en folleto, todo compañero deseoso de contribuir a la difusión de nuestras verdades tendrá ocasión de hacerlas llegar al gran público.

«Les sources del conflits guerriers» cuesta 1,50 frs. y puede servirlo nuestra Administración, a la cual se debe la edición del folleto.



# España ante el espejo

LONDRES (OPE). — El diario de esta capital «The Daily Telegraph» publicó el 3 de junio un artículo de Harold Sieve sobre cierta impaciencia que en España deben sentir los gobernantes por motivo de no haberse concertado después de tanto tiempo ningún acuerdo sobre las bases norteamericanas en territorio español. En los párrafos finales del mismo se decía lo siguiente:

«El no llegar a ningún acuerdo con Washington no implica, sin embargo, ningún desastre militar. Francia no se ha dormido y una importante misión de los Servicios españoles ha visitado recientemente las fábricas de armas de Francia. La pregunta que salta espontáneamente a la pluma, a la vista de todas estas circunstancias, es la siguiente: ¿Para qué quiere España todas las armas que desea adquirir? No se encuentra frente a una amenaza externa, aun cuando los cruceros rusos naveguen por el Mediterráneo. La verdad es que su desmesurado ejército de reclutas — 230.000 en total — no está desplegado a lo largo de sus fronteras, sino sirve esencialmente para salvaguardar la seguridad interna.

Por supuesto, a un ejército moderno se tiene en estos momentos por una señal de desarrollo, especialmente en un lugar tan orgulloso como en España. Esta clase de prestigio también tiene su importancia cuando se trata de un país que cuenta con un número tan grande de oficiales, pues sólo los generales en servicio o en la reserva suman 1.100 y los tenientes generales son no menos de 117.

Quizás sirvan también las armas para tranquilizar a los jóvenes oficiales, de mayor tendencia tecnocrática, cuya promoción está bloqueada a causa de la masa de enmedallados militares que ocupan los puestos cimeros y a los cuales Franco está todavía pagando deudas de gratitud contraídas durante la guerra civil.

Pero, como todo lo demás de España, los problemas de los militares — y de las bases — dependen en última instancia del gran imponderable que contiene esta pregunta: ¿Qué pasará cuando se vaya el «Caudillo?»

B.D.I.C



# Necrológica

**MARIANO OCAÑA**

La emoción nos gana al darnos cuenta del inmenso vacío que nos deja la desaparición del compañero que durante largos años convivió con nosotros, contribuyendo sin descanso a las tareas orgánicas, compartiendo la esperanza de ver un día un resurgimiento vigoroso de la C.N.T. en España.

Mariano Ocaña fue un hombre de temperamento fuerte. Era un compañero al que difícilmente se le podrá olvidar por las relevantes dotes que poseía, entre las que sobresalían la moralidad, la hombría y la nobleza. Su vida social firme y fecunda, la consagró entera desde muy joven. a la lucha contra la reacción y el absolutismo, males bien arraigados en la región que le vio nacer y en donde pasó sus años mozos. Ya desde entonces sus puestos de combate estuvieron en la C. N. T. y en el M. L. en su conjunto. De espíritu inquieto, de ánimo decidido, asimilando completamente la lucha social como medio para la obtención total de la emancipación de los explotados. se lanzó a la pelea, siendo uno de los artífices en la formación de las JJ. LL. de Valladolid, ciudad ésta en la que vio la luz. De profesión ferroviario participó también a la creación de la sección ferroviaria de la C. N. T. en Valladolid, en donde fue seleccionado y perseguido por hechos de huelgas. Cuando el levantamiento fascista del 36 cumplió en cargos de responsabilidad hasta que marchó al frente.

Luego, como para todos nosotros, fueron los campos de concentración, las compañías o grupos de trabajadores extranjeros y los sinsabores crueles del exilio.

Su actitud dentro de la C. N. T. en Francia no ha podido ser más positiva, desempeñando cargos orgánicos en la F. L. a que pertenecía, en el núcleo y en la región. Queda también marcado su paso en la Federación de la Industria Ferroviaria y en la Regional del Centro. Su capacidad de trabajo era inagotable, la cual puso con su férrea voluntad al servicio total de las ideas. Gravemente enfermo desde hacía ya varios años, no por ello menguó en su continuado esfuerzo orgánico. Al contrario, no parecía sino que el mal que en él se iba ensoñereando era un aliciente más, que le empujaba a redoblar a pasos de carga el combate que libraba al servicio de la C. N. T. y de la Anarquía; como si hubiera temido que la muerte llegara antes de haber cumplido con un compromiso moral que él voluntariamente se hubiera impuesto. Pluma meritoria, todos hemos podido apreciar leyendo en nuestra prensa su estilo particular, la honradez de una exposición y lo fundado de su tesis Hombre al que se le podía otorgar la máxima confianza por su clara inteligencia y certera visión, formó parte de la comisión preparatoria del Congreso anarquista de Carrara, en donde sostuvo y defendió los puntos de vista del movimiento anarquista español velando a salvaguardar la pureza de sus principios.

Ultimamente, viéndose ya a las puertas de la muerte decidió trasladar su residencia a Carcassonne, en donde creyó que con el cambio de clima poder prolongar un poco más su vida, continuando así, dando el resto de sus energías al estudio de los problemas de nuestras organizaciones libertarias.

Con la desaparición prematura del compañero Ocaña, 59 años de edad, pierde el M. L. español un valor inestimable y los compañeros que le conocimos y le apreciamos, perdemos un amigo leal, sincero, desinteresado y presto siempre hasta el máximo sacrificio personal.

El entierro civil tuvo lugar el lunes día 9 de junio de 1969 en Carcasonne, en donde además de los compañeros y amigos de la localidad, acudieron también compañeros de Perpignan. Igualmente asistieron al sepelio una delegación de Toulouse, otra de Burdeos y otra de Houilles.

Con una sincera congoja damos nuestro más sentido pésame a su compañera Palmira, cuya abnegación fue un poderoso aliciente en estos últimos años de lucha contra la muerte. Por el gran bien que le hiciste sin descanso, ejemplar y admirable compañera, te rendimos todos pleitesía.

*F. L. de Houilles*


**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.


## A 20. Km de Auch

La Federación Local de Auch organiza una jira interdepartamental para el día 22 de junio en el lago de Susson, a 20 kilómetros de Auch, ruta de Tarbes. Sitio pintoresco para pasar una jornada alegre en la campiña, en el cual no faltan distracciones para chicos y grandes, y medios de abastecimiento.

Como quiera que la entrada al recinto donde se encuentra dicho lago es pagando, excepto los niños, la comisión hace gestiones para una posible reducción del precio de entrada.

Esperando una buena acogida a este acto, que como otros muchos dentro de nuestros medios son todo muestras de fraternidad, quedan invitadas todas las Federaciones Locales del departamento y limítrofes, como así los compañeros y simpatizantes que deseen pasar un día agradable en nuestra compañía.

Un autocar saldrá de Auch, de la *Patte d'Oie* y pie de la escalera monumental, a las 9 de la mañana. Para inscripciones dirigirse a los compañeros Oro y Cartagena.

AREA MUNDIAL

# «Nasserismos» en América

EL vocablo nasserista se viene propalando en esos últimos tiempos cada vez que un cuartelazo hace trizas a todo el carácter y contenido de una constitucionalidad que aquí, en esos países en vías de desarrollo y dependientes en medida y formas ominosamente subyugantes por la minoría de naciones poderosas, los políticos profesionales siempre por norma a la caza del voto, que se traduce por la toma del poder en que el compromiso adquirido y los millones volcados en apoyo de sus candidatos, habrán de significar ineluctablemente el respaldo a una política económica y financiera que favorezca a los magnates que operan desde el exterior y a los grupos de financistas del interior, como signo invariable de todos los tiempos, que hace difícil enconces poder establecer planes de amplio desarrollo socio-económico, como así lo demandan las necesidades de esos pueblos de vida infrahumana.

De ahí es que nace la concepción que se le ha dado en llamar nasserista. Una fórmula donde el militar evolucionado, abrazando la causa nacionalista y con una dosis de sensibilidad social, luego de haber barrido con el político de profesión que opera casi siempre en función de su yo, sin preocuparse ni poco ni mucho si los procedimientos empleados marchan cónsonos con la decencia, trata de aglomerar en su torno por la fuerza de las armas, que no por la persuasión si ésta no responde, y no responde casi nunca más que en mínimas particulas, según ideales esencialmente patriotas y con la mirada fija en el hallazgo de las técnicas, los elementos y la ayuda foránea, no excesivamente interesada por lo onerosa, que haga posible el desarrollo económico y cultural de la nación, de su territorio tan solamente...

Porque lo que cuenta en esencia y presencia en ese conglomerado humano a que nos referimos, es el espíritu nacionalista como principio y sustancia, arraigado profundamente como se demuestra; cuyos sentimientos a los valores cultural, étnico e idiomáticos, perdurables hasta lo infinito, podrían ser alegatos que en este renglón concreto y no otro podría resultar fácil hacer convergieran los integrantes de un determinado país. Lo difícil para esos militares golpistas, alucinados por un ideal que rompe con el tradicional cuartelazo, es lograr la unidad nacional dentro del marco de los problemas económicos, que son en gran medida y volumen los que generan las situaciones de violencia más graves.

Así lo vamos viendo ya en este Perú (que en todo lo que va de su historia postcolombiana no le ha tocado más que ser «mendigo sentado en su propio banco de oro») y sin haber mediado por el momento ningún estado de violencia para dirimir los problemas por los que motivaron el golpe, se mira con gran interés lo que más tarde podría resultar de las expresiones del abate Pierre ante un centenar de jefes y oficiales del ejército peruano, con aplausos por parte de éstos hasta el frenesí y de cuya sinceridad no había por qué dudar. Pero se hace, no obstante, dudose el que pueda existir un criterio multimayoritario capaz de hacerse suyas, con valor y fuerza de convicción a toda prueba, las siguientes manifestaciones del monje francés, en su peroración sobre «Revolución y humanismo»: «La verdadera revolución — dijo — se hará el día en que el ejército comprenda que no debe continuar siendo el protector de los ricos abusivos, ciegos e indiferentes a la miseria que vive el pueblo.» «El ejército nunca debe estar al servicio del poder económico ni de los propietarios abusivos.»

Si estas revelaciones magníficas y simpáticas de suyo fueron ovacionadas por decenas de jefes militares (nasseristas) con significativo gesto no menos simpático, «por contra y con una diferencia de tres días otro expositor, esta vez el general a cargo del portfolio de Agricultura, recibía los aplausos de otros asistentes pertenecientes a la Sociedad Nacional Agraria, (terratenientes) y de la sociedad de pesquería, visibles y poderosos hombres de negocio del campo y del mar.». «La exposición del titular de Agricultura ha sido interpretada por casi todos los observadores como sintoma de un posible y serio cambio en la línea de gobierno y, sobre todo, como evidencia del predominio de los sectores conservadores dentro de la junta militar.»

Somos conscientes de la inmadurez del tiempo como propulsor en su fuerza determinativa para influir en la siquis de la gente de jerarquía dentro de los institutos armados que les haga comprender la cabalidad la misión de un rol que la historia se va encargando de poner en sus manos, pero aun y con eso y de acuerdo con el abate Pierre, sin la intervención valerosa, decidida y con ideales renovadores de ellos, la revolución difícilmente podría ponerse en marcha.

Ahora bien, importa precisar sin embargo que aun existiendo el supuesto de una toma de posición sincera y operante según el postulado llamado nasserista, en esos países subdesarrollados, siendo ello de algún mérito al subir un peldaño más en la escalada del progreso, beneficiando en alguna medida a las clases menos favorecidas, lejos se estaría, lejísimo, de alcanzar metas que acusaran satisfacción, ni medianamente siquiera, en favor y provecho de las grandes mayorías que apetecen tanto de un mayor reparto de la riqueza nacional entre sus miembros cuanto de una seguridad de existencia en la plena paz y en la libertad permanentes, imposible de hacerse asequibles tales alegatos mediando como median los sitemas de competición y de negocios. Y esto es lo que en mayor profusión enturbia y desvanece toda ilusión de cuantos, al conjuro de la nacionalidad del socialismo dirigido desde el Estado o partiendo de los cuartos de banderas, creen factible mancomunizar a la humanidad, con el empleo de las armas cuando ello dé lugar. Craso error.

La intimidación y la fuerza logran a veces un determinado cometido pero jamás por tal procedimiento podríase solucionar el gran problema creado en el mundo: el armamentismo atómico, por cuya evitación de su empleo haría falta algo sustancialmente previsto que ningún «Nasser» se atreve a proponer su abolición: la existencia del dinero.

Si el nasserismo, como venimos diciendo, por la fuerza de sus armas puede unificar, sin resultados satisfactorios a una nación imponiendo normas que en cierto modo logra acrecentar el desarrollo de su pueblo y con ello un mayor bienestar, ¿podría hermanar, de otro lado, con teorías así de impositivas y egocentristas a los países con armamento nuclear?

A un planteo más o menos de tal guisa un jefe militar peruano, respondiendo a un diálogo que sostuvo con un ciudadano español con amplias simpatías por el anarquismo, formuló la siguiente pregunta: ¿Quien va a ser entonces el «Nasser» y dónde hallarlo que sea capaz de evitar el empleo de las armas atómicas? A lo que nuestro eximio paisano y amigo, muy sabiamente, respondió: «Sí, existe, no cabe la menor duda; pero se llama anarquismo...»

**ROMULO CHAVEZ**

## Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres).. | 22 50 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 |
| «Une révolution du XX° siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# COMUNICADOS

**F. L. DE DREUX**

Esta F. L. invita a sus componentes a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 6 de julio a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

**REGIONAL CATALANA**
*(Agrupación de París)*

Asamblea el día 21 de junio para dar a conocer y discutir una circular de la C. de R., y otros puntos de interés. (Observación: fecha rectificada.)

**F. L. DE MARSELLA**

Comunica a todos los compañeros, familiares y simpatizantes, que quieran asistir a la *Jira Nuclear en la Fontaine Mary-Rose de Grans* que se celebrará el Domingo día 22 de junio 1969, pueden inscribirse todos los días laborables en nuestro local social, 12, rue Pavillon, 2° piso, al objeto de poder contratar los Autobuses. El cierre de las inscripciones se hará el día 19.

Precio de la plaza ida y vuelta 7 francos.

La salida de los autobuses a las seis y media de la mañana del Cours Saint Louis.

**F. L. DE ST-DENIS**

Anuncia asamblea general para el 22 de junio a las 9 de la mañana y en el local de costumbre.

**F. L. DE THIAIS**

Celebrará asamblea general el domingo 22 de junio a las 9 de la mañana en el lugar de costumbre.

**F. L. DE COMS-LA-VILLE**

Por la presente esta F. L. convoca para el día 22 de junio 1969 en el lugar y hora de costumbre.

**F. L. DE MARSELLA**

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 13 de julio 1969 en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 horas.

**F. L. DE PARIS**

Anuncia asamblea general para los domingos 22 y 29 de junio y 6 de julio. En debate, el Orden del Día del próximo Pleno Intercontinental.

**F. L. DE IVRY**

Tendrá asamblea el 6 de julio en el lugar y hora de costumbre.

**CULT. Y PROP. DEL S.I. PIDE:**

A quien o quienes pudieren proporcionárselos, los libros siguientes: «Los victimarios», de Ramón Sempau, con prólogo de Max Nettlau; «Montjuich», de Ignacio Bo y Singla, edición de la Escuela Moderna; y «En el café», de Malatesta.

Envío u ofrecimientos a Antonio León, 4, rue Belfort, 2e étage; 31-Toulouse.

**« CAHIERS DES AMIS DE HAN RYNER »**

Le n° 93 des « Cahiers » des « Amis de Han Ryner » est paru. (3, allée du Château, 93-Pavillons-sous-Bois). Au sommaire : V. Muñoz : « Bibliographie de Han Ryner dans la « Revista Blanca ». Han Ryner : « Lamartine, Sainte-Beuve, Louis Pergaud. Critique littéraire. Zola et son œuvre. Pythagore. Articles et réponses à des enquêtes. Jean Thogorma : Les Ecrivains et la presse, etc. Le numero : 3 francs.

**C. DE RR. ZONA NORTE**
*Suscripción Pro-España*

F. L. de Garges-les-Gonesse, 184; F. L. de Aufferville (compañeros de la Casa de Reposo de la Garenne), 68; F. L. de Thiais, 70; F. L. de Ivry: Montoliu, 20; Bernard, 15; Jaime Palau, Versailles, 50; F. L. de Combs-la Ville, 100 F.

Total, 507,00 F.

**GRAN JIRA DEL NUCLEO DE PROVENZA**

Organizada por la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el exilio (Asociación Internacional de los Trabajadores) tendrá lugar el domingo día 22 de junio de 1969 en el espacioso y sombreado sitio de la Fontaine Mary-Rose, ubicada en la carretera departamental de Bouches-du-Rhône, entre Miramás y Salon-de-Provence.

Habrá música variada, juegos infantiles, radio-crochet, bebidas frescas, charla después de la comida campestre.

Fraternal invitación a todas las Federaciones Locales, afiliados, familiares, simpatizantes y emigrados, para que asistan numerosos a pasar una agradable jornada en plena naturaleza y libertad.

¡Todos a la gran jira de confraternidad confederal y libertaria!

***

Se recomienda a todas las Federaciones Locales del Núcleo que, además de la fecha arriba señalada, reserven las siguientes:

Domingo día 20 de julio, jira en la playa del Etang de Berre (St-Mitreles- Remparts).

3 de agosto, Jira Inter-Regional con los compañeros de Hérault-Gard-Lozère en el Vieux Moulin, cerca de Alés.

Domingo día 31 de agosto, jira solidaria en la playa de Hyères.

En caso de modificación por conducto orgánico se informará a su debido tiempo, como asimismo por mediación de la prensa de la Organización.

**ADMINISTRATIVAS**

Durán, Tournefeuille (31). Recibido mandat-carte 40 frs. Pago «C.S». y «Umbral» 30-6-69. Los 15 frs. restantes pasan a Pro Presos Bordeaux, como indicas.

Cortes, Marsella. Rdo. mandat-carte 16 frs. Pago e stre «C.S.».

**CORREO DE REDACCION**

—M. F., Montpellier. Recibido giro. Pasará a Ancianos.

— A. M., Aubervilliers. Tu carta ya viaja. El tamaño del «C. S.» está en estudio y tu deseo seguro que tendrá cumplimiento aunque en menor tamaño.

**PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS**

*Angulema* : Vandellós, 15 francos; *Roanne* : Antonio López, 10; *Lyon* : Gabriel Navarro, 10; *Montpellier* : Pascual, 5; Augusto Covilnes, 10; Miguel Foz, 10; *Roanne* : Antonio López, 10; Cobrados en *Paris:* : Donativo, 3; Criach, 15; Ramón Bermejo, 15; Jaime Palau, 20; Juan Casals, de *Combs-la-Ville* : 50; Torralba, de *Fresnes* : 5; Jiménez, de *Choisy-le-Roi: 10;* Sanahuja, de *Vitry*, 5.

Total: 183 francos.


**ACTULIDAD ESTRICTA**

**«CIUDAD CAIDA»**, en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

**«UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN»**, la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

**«PAÑUELO LIBERTARIO»**, rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.


# Esperanto y enseñanza

HACE 80 años, cuando fue revelada al mundo la lengua internacional concebida por el Dr. Zamenhof, se podía con derecho reprochar al esperanto su carácter artificial. Los escépticos, que eran numerosos, predijeron su muerte en breve plazo. Pero los primeros partidarios («samideano»), bella palabra mucho más expresiva que el término «partidarios», por el cual se pretende traducirla) entusiasmados por las cualidades intrínsecas de este nuevo medio lingüístico, no tardaron en utilizarlo en los más variados y extensos dominios. Lingüistas de reputación mundial compartieron su fe; citemos solamente a Antonio Meillet, quien escribía en su libro «Las lenguas en la nueva Europa»: «Toda discusión teórica es vana; el esperanto ha funcionado».

«Porque ha servido eficazmente en las relaciones entre hombres pertenecientes a todos los grupos lingüísticos del mundo, el esperanto es actualmente la lengua viva de un pueblo cada vez más extenso».

Por otra parte, los numerosos maestros de todos los países que extendieron su conocimiento y su uso entre sus colegas, e incluso en sus clases, no tardaron en reconocer al esperanto su innegable valor pedagógico y educativo.

Desde hace más de medio siglo yo he seguido este movimiento y esta ascensión de la lengua internacional. Mi fe en su valor pedagógico y humano no ha cesado de crecer y fortificarse.

Resultaba necesario demostrar esta cualidad del esperanto a los maestros quedados aparte de esta prodigiosa experiencia lingüística y social.

He aquí lo expuesto en el prólogo de «El esperanto en la enseñanza» por el señor Ernesto Natalis, emérito profesor de la universidad de Liège (Bélgica), Instituto de psicología y de ciencias de la educación.

Para todos informes sobre el esperanto, escribid a

S. A. T. — 67, av. Gambetta, Paris (20e). Teléfono 797 87 05 (Francia).

Para los cursos por correspondencia en español, dirigirse a

Nereida Martínez; 36, rue du 4 Septembre; 91- Igny (Francia).

*(Continuación)*

# A los jóvenes

por PEDRO KROPOTKIN

HAY que romper sin vacilaciones ese lecho de Procusto; hay que caminar adelante; o con la burguesía, que os paga malamente vuestros servicios y os relega eternamente a intoxicar cerebros infantiles con los venenos de la autoridad, la religión y la propiedad, o al campo anarquista a trabajar con los revolucionarios para educar a la juventud en el verdadera camino de la emancipación del hombre, en las sanas doctrinas de la equidad, la solidaridad y la libertad.

Y por último, vosotros, jóvenes artistas, escultores, pintores, poetas, músicos, ¿no veís que el sagrado fuego que inspiró a vuestros predecesores ha desaparecido hoy día, que el arte vulgar, supeditado a los prosaicos gustos de la burguesía adocenada, hace imperar en absoluto, la medianía? Y no puede ser de otro modo: la inspiración de descubrir un nuevo mundo y bañarse en las fuentes de la naturaleza que creó las obras maestras del Renacimiento, se ha agotado en nuestros tiempos. El ideal revolucionario no le ha dado calor hasta ahora, y a falta de este ideal, única racional y verdadero, las artes han supuesto un bastardo realismo que consiste en fotografiar trabajosamente la hoja de rocío en la hoja de la planta, imitar los músculos de la pata de un cornúpeto o descubrir en prosa y verso el aire asfixiante del salón de una meretriz de alto rango.

Pero si esto es así, me preguntaréis, ¿qué es lo que debemos hacer?

La contestación es muy sencilla; si el fuego sacro que decís poseer es únicamente un fuego fatuo, entonces continuaréis como hasta aquí, y todo vuestro gusto artístico, o vuestra inspiración, degenerará rápidamente en decorar tiendas, proveer de libretos de operetas de tercera clase y hacer cuentos para las veladas de nochebuena: muchos váis descendiendo por esta pendiente con gran rapidez.

Pero si vuestro corazón late verdaderamente al unísono con el de la humanidad; si como verdadero poeta os ocupáis de las realidades de la vida, ¡ah!, entonces, contemplando ese mar de tristezas, frente a frente de personas que perecen de hambre; a la vista de esos cadáveres amontonados en las minas y esa aglomeración de cuerpos mutilados en las barricadas; viendo esas interminables cuerdas de deportados que van a enterrarse en las perpetuas nieves de la Siberia (2) o en los pantanos tropicales; ante esta desesperada lucha sostenida entre los gritos de dlor de los vencidos y las orgías de los vencedores: entre el egoísmo contra la cobardía, y entre la noble resolución y la despreciable astucia, no podéis permanecer neutrales y vendréis a colocaros al lado del oprimido porque sabéis que lo hermoso, lo sublime el espíritu mismo de la vida están al lado de aquéllos que luchan por la luz, por la humanidad.

Ya os oigo interrumpirme de nuevo: Si la ciencia abstracta es un lujo y la práctica de la medicina una farsa; si la ley excluye la justicia y las invenciones mecánicas no son sino instrumento de robo; si la escuela, sin la idea revolucionaria sólo puede degenerar, ¿qué me queda a mí que hacer?

Os lo diré: un trabajo vasto e importantísimo, en el cual estarán vuestras acciones en completa armonía con vuestra conciencia; una empresa capaz de elevar los caracteres más nobles y generosos.

¿Qué trabajo? Voy a deciroslo: o capituláis con vuestra conciencia y decís al fin: «Perezca la humanidad con tal que yo tenga muchos placeres y pueda gozarlos por completo, toda vez que la gente es bastante necia para permitírmelo», o, una vez más, se os presentará la inevitable alternativa de tomar parte con los revolucionarios y trabajar con ellos por la completa transformación de la sociedad. Tal es la irrefragable consecuencia del análisis que acabamos de hacer; ésta es la lógica conclusión a que todo hombre inteligente ha de llegar sin remedio, con tal de que razone con lealtad sobre lo que pasa a su alrededor, descartando los sofismas que su educación privilegiada y el interés de los que le rodean han deslizado en su oído.

Llegando a esta conclusión la pregunta ¿qué ha de hacerse? se presenta espontánea, siendo, la respuesta, fácil: dejad el medio en que estéis colocado y en el cual es moda decir que el pueblo no es más que un puñado de brutos; venid a mezclaros con este pueblo y la contestación surgirá por sí sola. Veréis que en todas partes: Inglaterra, Francia, Alemania, Italia, Rusia, Estados Unidos, allí donde hay una clase privilegiada y otra oprimida, existe un gran movimiento en el seno de la clase trabajadora, cuyo objeto es romper para siempre la esclavitud impuesta por el feudalismo capitalista, y echar los cimientos de una sociedad establecida sobre la base de la justicia y la igualdad. Ya no es suficiente al hombre del pueblo manifestar sus dolores en uno de esos cantos cuya melodía os traspasa el corazón, como los que cantaban los siervos del siglo XVIII y cantan todavía los aldeanos eslavos; ahora trabaja con sus compañeros por su emancipación, con conocimiento de lo que hace y contra todos los obstáculos que encuentra en su camino. Su pensamiento está en constante ejercicio, considerando qué es lo que debería hacerse a fin de que la vida, en lugar de ser una carga para las tres cuartas partes de la humanidad, pueda ser una verdadera satisfacción para todos; se ocupa de los más arduos problemas de sociología y procura resolverlos con buen sentido, espíritu de observación y mucha experiencia; con objeto de ponerse de acuerdo con otros tan miserables como él, trata de formar grupos, organizar; forma sociedades sostenidas con dificultad por pequeñas suscripciones; procura hacer pactos con sus compañeros del lado allá de la frontera y prepara el día en que las guerras internacionales y locales sean imposibles de un modo más eficaz que el usado por los fríos filántropos que ahora nos aburren con sus tonterías sobre la paz. A fin de conocer lo que hacen sus hermanos y para tener con ellos conexión más íntima y elaborar sus ideas, sostiene, ¡pero a costa de cuantos sacrificios y cuantos incesantes esfuerzos!, su prensa trabajadora.

Al fin, cuando la hora llega, se levanta, y enrojeciendo el movimiento de las barricadas con su sangre, se lanza a conquistar esas libertades que los poderosos y satisfechos sabrán después cómo corromper y cómo volver contra él de nuevo.

¡Qué interminable serie de esfuerzos! ¡Qué lucha tan incesante! ¡Qué trabajo vuelto continuamente a empezar, unas veces para llenar los huecos ocasionados por las deserciones, resultando del cansancio, corrupción y persecuciones; otras para reunir las quebrantadas fuerzas diseminadas por los fusilamientos y las matanzas a sangre fría; otras, en fin, para reanudar los estudios bruscamente interrumpidos por el burgués en grande escala!

Los periódicos se establecen por hombres que se han visto obligados a privarse del sueño y de alimento a fin de poder arrancar a la sociedad los conocimientos más preciosos; la agitación se sostiene con céntimos deducidos de la cantidad necesaria para adquirir lo absolutamente indispensable para la vida, y todo ello bajo la constante amenaza de ver a su familia reducida a la más cruda miseria tan pronto el patrón y la policía sepan que este trabajador está tocado de socialismo.

Esto es lo que veréis si os mezcláis con el pueblo. Y en esta lucha incesante, cuantas veces no se ha preguntado inútilmente el trabajador, al par que caminaba bajo el peso de su yugo: «¿Dónde, pues, está esa gente joven a quien se ha enseñado a nuestra costa, esos jóvenes a quienes alimentamos y vestimos mientras estudiaban? ¿Dónde están aquellos para quienes hemos edificado, con nuestros hombros agobiados bajo el peso de nuestras cargas y con nuestros estómagos vacíos, esos colegios, esas salas de conferencia y esos museos? ¿Dónde están los hombres para cuyo beneficio nosotros, con nuestros rostros pálidos y demacrados hemos impreso esos hermosos libros, muchos de los cuales ni siquiera podemos leer por inasequibles? ¿Dónde están esos profesores que pretenden poseer la ciencia y para quienes la misma humanidad no vale tanto como un insecto raro? ¿Dónde, los que siempre están hablando en favor de la libertad y nunca tratan de conquistarla, viéndola constantemente pisoteada bajo sus pies? ¿Dónde esos escritores y poetas, esos pintores y músicos? ¿Dónde, por último, está toda esa falange de hipócritas que habla del pueblo con lágrimas en los ojos, pero que jamás por ningún concepto se encuentra entre nosotros ayudándonos en nuestro trabajo?

¿Dónde están en verdad?

Unos se entregan al descanso con la más cobarde indiferencia; otros, la mayoría, desprecian a la sucia multitud y están dispuestos a lanzarse sobre ella si se atreve a tocar uno solo de sus privilegios.

Es verdad que de cuando en cuando viene a nosotros algún joven que sueña con tambores y barricadas y busca impresiones fuertes; pero que deserta la causa del pueblo en cuanto percibe que el camino de la barricada es largo, el trabajo pesado y las coronas de laurel que han de ganarse en esta campaña están cubiertas de espinas. Generalmente son ambiciosos especuladores sin trabajo, quienes, no habiendo podido hacer nada en otro sentido, tratan de sorprender a la gente por este medio, y que serán, poco después, los primeros en denunciarla cuando el pueblo desee aplicar los principios que ellos mismos habían profesado. estando tal vez hasta dispuestos a volver sus armas contra la vil multitud si se atreve a moverse antes que ellos hayan dado la señal.

Agregad a esto bajos insultos, desprecio completo y viles calumnias de parte de la gran mayoría, y sabréis lo que el pueblo puede esperar hoy de la mayor parte de los jóvenes de las clases privilegiadas en concepto de ayuda para la revolución social.

Pero aún preguntáis: ¿qué haremos? Cuando todo está por hacer, cuando un ejército entero de gente joven encontraría bastante en ocupar todo el caudal de su viril energía y toda la fuerza de su inteligencia y talento para ayudar al pueblo en la vasta empresa que ha acometido ¿preguntáis qué haréis? Escuchad: vosotros, amantes de la ciencia pura si estáis penetrados de los principios del socialismo, si habéis comprendido el verdadero significado de la revolución que hoy llama a vuestras puertas, ¿no véis que toda ciencia debe ser reconstituída a fin de ponerla en armonía con los nuevos principios; que os corresponde realizar en este terreno una revolución mucho más grande que la que tuvo lugar en todos los ramos de la ciencia durante el siglo XVIII? ¿No observáis que la historia, que hoy no es más que un cuento de viejas sobre grandes reyes, grandes hombres de Estado y grandes Parlamentos; que la historia misma tiene que volverse a escribir desde el punto de vista del trabajo hecho por las masas en la larga evolución del género humano? ¿que la economía social que hoy es puramente la santificación del robo por el capital tiene que reconstruirse de nuevo, lo mismo en sus principios fundamentales que en sus innumerables aplicaciones? ¿que la antropología, sociología y ética deben ser completamente refundidas, y que las mismas ciencias naturales miradas desde otro punto de vista deben sufrir una profunda modificación, lo mismo en lo que se refiere a la concepción de lo fenómenos naturales que respecto al método de exposición?

Siendo, pues, así, poneos a trabajar; colocad vuestra capacidad al servicio de la buena causa; ayudadnos especialmente con vuestra clara lógica a combatir las preocupaciones y a establecer con vuestra síntesis los cimientos de una civilización mejor; más aún: enseñadnos a usar en nuestros argumentos diarios el valor de vuestras verdaderas investigaciones científicas, y mostradnos, como hicieron nuestros predecesores, de qué modo los hombres se atreven a sacrificar hasta la vida misma, por el triunfo de la verdad.

Vosotros, los doctores, que habéis aprendido el socialismo por una amarga experiencia, no os canséis nunca de decirnos, hoy y mañana, en todo tiempo y lugar, que la humanidad misma marcha rápidamente a su degeneración si permanece en su condición actual; que todos vuestros medicamentos contra las enfermedades han de ser impotentes mientras la mayoría del género humano vegete en condiciones absolutamente contrarias a aquellas que la ciencia os dice son necesarias a la salud; que las enfermedades es lo que se debe desarraigar, y qué es lo que debe hacerse para conseguirlo.

Venid con vuestro escalpelo y disecad para nosotros con mano firme nuestra sociedad que rápidamente marcha a la putrefacción, y decidnos lo que podría y debería ser una existencia racional; insistid, como verdadero cirujano, en que un miembro grangrenado debe amputarse cuando puede contagiar al cuerpo entero.

Vosotros, que habéis trabajado por la aplicación de la ciencia a la industria, venid y decid francamente cuál ha sido el resultado de vuestros descubrimientos; convenced a aquellos que no se atreven a marchar hacia el porvenir y hacedles ver cuantas nuevas invenciones lleva en su seno el conocimiento adquirido hasta el día; qué podría hacer la industria bajo mejores condiciones y cuanto podría el hombre producir fácilmente si trabajase con el fin de favorecer su propia producción.

*(Continuará y terminará en el próximo número.)*

(2) Hazaña zarista actualmente renovada. (N.D.L.R.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# El derecho a la constancia

**LOS hay que reclaman el derecho a disentir. Ya hablaremos del mismo. De momento nos interesa mejor el derecho a la constancia, tal vez, la obligación de ser constantes. Somos libertarios y como tales procedemos, y pobre de magin sería quien tratara de afearnos tal conducta.**

**Constante, el que se ciñe a sus ideas en todos los actos, en su conducta. Constante el que acoda las realizaciones del organismo que alienta y defiende. Constante quien estimula la propaganda oral, escrita y de presencia con su óbolo y su entusiasmo. Constante el que, partidario del libre examen, de la palabra libre, no cede al contrario rico en elementos de defensa y ataque, sus tribunas que aguanta con sacrificios y dificultades. Puede ser muy libertario ceder habitación a un intruso; pero cuando éste se revela aprovechador y con infulas de propietario, al libertario le es necesario caerse del burro de la candidez.**

**Hay derecho a la constancia incluso para sanear la casa, para aligerar de preocupaciones a la familia, para que los bienes que con tantos afanes nos creamos no peligren por mor al malentendido de la hospitalidad indiscriminada. Nadie, libertario o no, se meterá a sabiendas el lobo a domicilio; nadie se expone a un peligro que toda mente despejada evita.**

**La casa limpia es constancia higiénica. Hay bichos que al percibir olor a zotal se marchan solos. Pero otros existen, tan tenaces, tan resistentes a la asepcia, tan duros de cuero, bien capaces de hacer buena la gracia de guerra: «Churchill, Blum y Franco apostaron sobre quién más resistiría dentro de una pocilga en la que una puerca criaba. El inglés y el francés poco pudieron aguantar, y al esperar que saliera triunfante Franco, vieron con sorpresa que quien aparecía era la marrana, que no podía resistir el hedor a caudillo.» Póngase a Stalin en lugar de Paco Medallas y obtendremos la misma moraleja.**

**Los comunistas nos gritaron arteramente: «¡Unión nacional!» y no picamos. La Falange comunicó al Congreso confederal de Zaragoza «puntos de coincidencia», que fueron reídos. Castro nos ha decepcionado fusilando y encarcelando anarquistas, y lo hemos despreciado. He aquí constancia, o constancias. Que el derecho a disentir cada cual puede ejercerlo por sus propios medios.**

**Nadie se lo priva.**

C. N. T. A. I. T.

# Confederación Nacional del Trabajo

## COMITE NACIONAL

**A la militancia confederal**

Estimados compañeros:

Si fuese factible, hoy, poder consultar a cada militante confederal consecuentemente responsable y debidamente informado para que expresara un juicio sereno, analítico y objetivo, sobre la situación actual de la Confederación Nacional del Trabajo, el resultado sería altamente positivo, ya que, félizmente la inmensa mayoría reconocería como una realidad evidente que desde la implantación en España del régimen fascista de Franco, nuestra Organización había presentado un cuadro sólido, monolítico y vertebrado a escala nacional como el que ofrece en este decisivo momento histórico.

Esto se pudo conseguir merced a la ininterrumpida lucha que han llevado a cabo, desde 1939, con la fraternal e inestimable ayuda de nuestros compañeros del exilio, unos hombres abnegados, llenos de un entusiasmo idealizado, de amor por la libertad, que sentían en lo más profundo de sus corazones los humanísimos sentimientos de nuestras sublimes ideas. Estos heroicos hombres del Movimiento libertario, con su admirable y ejemplar conducta, demostraron que a la C. N. T. no la pueden asesinar ni enemigos ni traidores, pues como la fabulosa ave Fénix, renace de sus cenizas.

Muy elevado ha sido el tributo en sangre, tormentos y privaciones de toda clase que hemos pagado hasta llegar donde hoy nos encontramos, y muchas serán todavía las penalidades que nos toca padecer hasta que veamos a nuestra entrañable C.N.T., con todo su potencial moral y humano, ocupar el puesto determinante que, por derecho histórico y por razón de su infatigable lucha por la libertad le corresponde, cuando suene la hora de decidir el futuro de España. Indiscutiblemente ella estará siempre a la vanguardia en la lucha por la emancipación de los trabajadores, creando con su acción permanentemente revolucionaria las bases de una sociedad libre, donde todos los hombres seamos iguales y garantizando al sufrido pueblo español que jamás volverá a padecer las feroces consecuencias de una dictadcra, cualquiera que sea el color de ésta.

Para conseguir este importantísimo objetivo, es absolutamente indispensable que todos los militantes confederales contribuyamos — superando las posibles y naturales diferencias de interpretación personal — en la medida de nuestras posibilidades y con la fraternal solidaridad que nos caracteriza, a robustecer y ampliar la base orgánica, que, con emocionada satisfacción, vemos aumentarse cada día con hombres de las nuevas generaciones, que, decidida y conscientemente, vienen a formar parte integrante de la gran familia confederal.

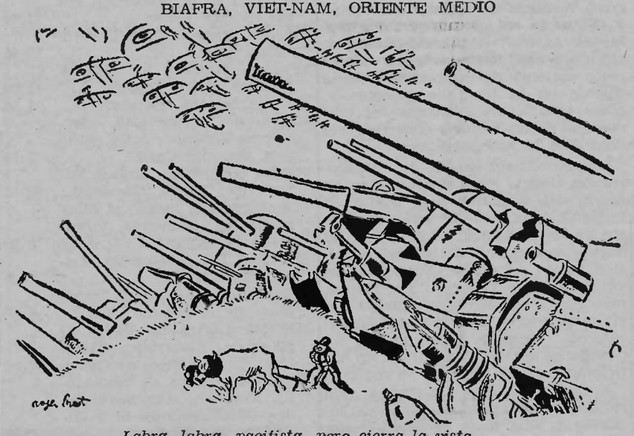
Como libertarios que somos respetamos y reconocemos fielmente el legítimo derecho de todo militante, no sólo a exponer sus opiniones, sino a ofrecer ideas y sugerencias que a su juicio tengan la sana intención de armonizar criterios diferenciados o en defensa de los principios anarcosindicalistas sobre conceptos orgánicos. Todo ello deberá canalizarse a través de las respectivas Regionales y de los CC. RR. que, conjuntamente con el C. N. las estudiarán con todo interés para que, dentro de las actuales limitaciones, y refrendadas debidamente por los Plenos Nacionales, de acuerdo con su probada eficacia, se lleven a la práctica.

Así es como ensendemos que se debe trabajar hoy para que muy pronto la C. N. T. vuelva a tener todo el prestigio y esplendor de los mejores y más gloriosos momentos de su historia y hasta que se celebre un Congreso nacional que determinará atentos siempre a las realidades de la posición y actuación de la C. N. T. cara al futuro, conservando toda la esencia y sustancia Anarcosindicalista del pasado. Por lo tanto, todo cuanto se haga o pretenda hacer al margen de este responsable y consecuente razonamiento orgánico, no sería más que una lamentable forma de llevar la confusión entre los militantes y de perder un tiempo precioso, que debería emplearse, si de verdad se ama a la C, N. T., en algo positivo y útil, que pueda redundar en beneficio de todos, y por consiguiente de la Confederación Nacional del Trabajo.

Fraternalmente os saluda, el *Comité Nacional*.

*España, junio de* 1969.

BIAFRA, VIET-NAM, ORIENTE MEDIO



*Labra, labra, pacifista, pero cierra la vista.*

# El Turismo, producto de la sociedad de consumo

por **Víctor García**

LO más difícil, para un país que decide establecer la *industria* del turismo en forma lucrativa e intensiva, resulta siempre la salvaguarda de sus valores aborígenes que son, por otra parte, los atractivos que habrá que poner de relieve para atraer al visitante. Una cosa es la irrupción de un viajero descarriado, fácilmente contrarrestable en medio de la multitud local, como ocurría antaño, cuando el turismo no se había «inventado», y otra cosa resulta el alud de visitantes que sumerge a esta misma multitud anfitriónica. En la segunda o tercera embestida aquellos valores aborigenes ya andan resquebrajándose y aparecen aspectos que no son locales ni tienen que ver con el bagaje que carga el extranjero a cuestas, son aspectos híbridos, resultante del encontronazo de dos deseos: el del turista que exige confort, facilidades, atenciones, y el del habitante del país que acomoda, facilita y atiende en aras al logro de su sustento y al de los suyos. El turismo resulta, en ese aspecto, la avanzadilla de esta niveladora que es la «sociedad de consumo» la cual tiende a uniformar al mundo por el entrecruce de costumbres que todas las coordenadas geográficas realizan entre sí.

Al turista, además, no le importa mayormente dar con valores históricos, folklóricos o sociales si ello entraña excesivo esfuerzo físico o ausencia visible de comodidad. Dispone de unas jornadas y las quiere disfrutar sin complicaciones de ninguna clase. Para esto están las agencias de viajes que le confeccionarán un programa exhaustivo que será su cayado desde el momento que deja su hogar hasta el día en que volverá a integrarse a él. La técnica del programa es la facilidad: facilidad en el pago de los gastos, facilidad en llegar a todos los lugares, facilidad en comprar ocasiones y «souvenirs», facilidad en la comunicación con las gentes del lugar, facilidad en todo. El turismo, sin la facilidad no se concibe. El turismo nos facilita un hotel en mitad de las ruinas de Palmira o en las cercanías del Macchu Picchu, un ascensor para llegar a lo alto del castillo de Osaka, un *trailer* refrigerado para llegar al oasis de Gadames, una carta de crédito, un intérprete, un cicerone, un auto con chófer.

El turismo puede ser intensivo o extensivo, prolongado o breve, nórdico o tropical. Todo depende de la habilidad de las agencias de viaje, los ministerios de turismo, las necesidades de ciertos países y, naturalmente, de las condiciones de los candidatos según dispongan de mucho o poco tiempo, de bastante o mínimas reservas económicas, de salud, relaciones, etc. Habrán programas que permitirán, en un día, visitar El Cairo, Luxor y el Valle de los Reyes mientras que otros reclamarán, para ver los mismos lugares, un mes. El museo del Louvre podrá ser visto en una mañana o en una semana. Los escandinavos descenderán hasta las costas de Berberia para solearse en las arenas de Hammamet mientras que los libios irán a Estocolmo a sentir el latigazo del frío. Los Europos y los americanos compramos estatuítas de marfil y de jade en Hong Kong muñecas de Fukuoka en Tokio y *saris* de seda en Calcuta mientras que los japoneses, chinos, indostánicos y orientales en general se regresan de su turismo con miniaturas de la Torre Eiffel, el Empire State Building, una bota de vino española o una pipa rústica holandesa.

El turismo resulta, más allá de todo lo dicho, una fuente de ingresos que, para muchos países, llega a rebasar el aporte hecho por el resto de sus industrias. Túnez, España, Marruecos, Italia, Yugoslavia y buena parte de los países de la cuenca mediterránea perciben jugosos beneficios como resultado de los millones de visitantes que cada año invaden sus playas, sus caminos y sus ciudades. México logra buena cantidad de divisas por el mismo concepto. Hong Kong, Japón, India, Kenya, las islas del Caribe, por donde posemos la vista sobre el Mapa Mundi vemos nombres que nos recuerdan algún *slogan* inventado por la industria del turismo y que nos ayuda, junto con la filatelia... y las guerras, a mejor conocer la geografía de nuestro convulsionado planeta.

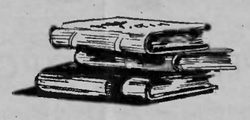
Ya no les sería posible, hoy en día, a Marco Polo, a Humboldt y a Eliseo Reclus, transitar durante jornadas enteras sin cruzarse con alguna excursión organizada. La Tierra se ha poblado tanto que la individualidad, en el viajero, no resulta posible. Uno puede sentirse solo en la multitud y cada ser continúa siendo un mundo que la psicología se afana en clasificar; sin embargo ya no hay aislamiento físico. La industria del turismo debe su origen a esta presencia multitudinaria sin la cual no se concibe. Ya no se puede viajar para buscar la soledad.

Tampoco se precisa del viaje para aprender, como ocurría antaño. Hasta nuestros hogares llegan las imágenes de los rincones más apartados de la Tierra, el discurso del guri himalayo, el «tzan-tzá» del jíbaro ecuatoriano, el sacrificio del dayak indonésico o el «sakura» del cerezo japonés. A lo máximo, el viaje puede justificar, en el aspecto didáctico, el logro de la visión de primera mano y en otro importante aspecto, la satisfacción de «haber estado allí». Al fin y al cabo la *sociedad de consumo* no nos ha orillado, todavía, estos atisbos de vanidad que intermitentemente asoman en los mortales.

El turismo, facilitando el viaje a todo el mundo, lo ha *democratizado*. Ha convertido el privilegio de unos pocos en patrimonio de todos. Ello entraña ventajas y desventajas. Es magnífico el que un obrero pueda, mediante el pago de módicas cuotas, contemplar el Taj Mahal, la Acrópolis o los templos de Nara, que el estudiante pueda verificar los pasajes del Mahabarata en los bajos relieves de Ankor Wat, o los mausoleos rosáceos de Petra; sin embargo, y ahí radica la desventaja, también resulta menos deseada toda la belleza que los hombres y la naturaleza han profusamente creado en el mundo cuando la misma no puede admirarse en la soledad o en la única compañía de los seres afines.

Hasta aquí; porque sospesar ahora las ventajas y las desventajas ofrecidas por *los viajes al alcance de todos*, es decir, el turismo, nos llevaría muy lejos.

# Rincón del bibliófilo



44. — *¿Cómo se titulaba el libro sobre Kropotkin que se publicó en Madrid el año* 1931?

— «El Anarquismo expuesto por Kropotkin». Su autor fue Edmundo González-Blanco y fue editado por la «Agencia General de Librería y Artes Gráficas».

45. — *¿Cuándo y dónde nació Francisco Pi y Margall?*

— Nació el 27 de abril de 1824 en Barcelona. Su padre se llamaba Francisco Pi y su madre Teresa Margall.

46. — *¿En qué periódico de Montevideo escribió Pi y Margall?*

— Envió correspondencias quincenales para *El Siglo* de Montevideo, a partir de 1866.

47. — *¿Qué libro de María Lacerda de Moura se publicó en España traducido al castellano?*

— «Amaos y no os Multipliquéis». Fue publicado por la Editorial «Estudios» de Valencia, en 1937.

48. — *¿Cómo se titulaba y por quién fue escrito el primer artículo sobre la Revolución Española en la revista «Estudios»?*

— Al estallar la Revolución del 19 de julio de 1936, la hermosa revista valenciana «Estudios» hacía catorce años que venía publicándose mensualmente. Su número 155 apareció a principios de julio. Debido a los acontecimientos revolucionarios, en agosto no apareció dicha revista, retomando contacto con sus lectores en septiembre con su número 156. El primer artículo (que lo era también de cabecera) se titulaba «Actualidad» y estaba firmado por Dionysios. Estas eran las dos primeras frases: «Ya está aquí la revolución. Una revolución social.»

49. — *¿Cómo se titula el segundo tomo de las Obras Completas de Ricardo Mella?*

— «Ensayos y Conferencias». Solamente se publicaron dos tomos («Ideario» era el primero). Este segundo y último tomo se publicó en Gijón (Asturias) por la «Imprenta la Industria» y contiene un prólogo sumamente interesante de Eleuterio Quintanilla. Fue editado en 1934.

50. — *¿Qué importante libro de E. Armand se publicó ese mismo año en España?*

— «Historia de las Experiencias Sexuales y Económicas de la Humanidad o Formas de Vida en Común sin Estado ni Autoridad». Madrid: Ediciones Orto.

51. — *¿Cuándo se publicó por primera vez en España «El Origen del Hombre» de Carlos Darwin?*

— En 1909, pero con el título «El Pasado y el Porvenir de la Humanidad». Fue editado en Barcelona por la «Librería de Feliu y Susanna» en su colección «Biblioteca Roja». Esta obra de Darwin (como también «El Origen de las Especies» del mismo autor) deben estudiarse para mejor comprender la magna obra de Kropotkin titulada «El Apoyo Mutuo».

52. — *En el libro «Un Centenario Búlgaro Habla» de Nicolás Stoinoff (París: Ediciones «Notre Route», 1963), este autor dice que el educador francés C. A. Laisant influyó en su juventud. ¿Se publicó alguna obra de Laisant en España?*

— Se publicó su grato libro «La Educación fundada en la Ciencia» a principios de siglo en Barcelona, editado por Ramón de S. N. Araluce. Prólogo de Alfredo Naquet. Traducción de Eusebio Heras.

53. — *¿Qué importante libro del anarquista Jacques Mesnil se publicó en Bruselas el año* 1897?

— «El Movimiento Anarquista». Fue editado en idioma francés por la «Biblioteca de los Tiempos Nuevos».

54. — *¿Cómo se tituló primeramente el hermoso folleto de Eliseo Reclus conocido en nuestros tiempos por «A mi Hermano el Campesino?*

— «Algunas Palabras sobre la Propiedad». Fue editado en francés el año 1873 en Saint Imier.

55. — *¿Qué escribió Bakunin sobre Eliseo Reclus en una carta fechada en Locarno el* 11 *de enero de* 1873?

— «... es preciso que no olvide a este excelente Eliseo Reclus, que ha venido a verme, hace tres o cuatro semanas, y con quien me entiendo cada vez más. Es un hombre modelo, puro, noble, sencillo y modesto. Es un amigo preciso, seguro, serio, sincero y muy nuestro».

56. — *¿Qué periódico anarquista en idioma italiano se publicó en El Cairo el año* 1903?

— «El Mañana», saliendo el primer número el 4 de abril.

57. — *¿Qué ocurrió el* 14 *de julio de* 1881 *en Alejandría?*

— En esta importante ciudad marítima egipcia, en la Plaza de los Cónsules, más de doscientos anarquistas hicieron ondear la bandera rojinegra.

57. — *¿Publicaron los libertarios italianos otros periódicos en el idioma de Dante en la antigua tierra egipcia?*

— Publicaron varios, siendo uno de ellos «El Trabajador», cuyo primer número apareció también en Alejandría el 11 de febrero de 1877.

58. — *¿Cuándo empezó a publicarse el «Boletín de la Federación Jurasiana de la Asociación Internacional de los Trabajadores?*

— Apareció en Sonvillier (Suiza) el 15 de febrero de 1872. Solamente se publicaron doce números: el último salió el 25 de marzo.

59. — *¿Cuándo empezó a publicarse el famoso periódico de Kropotkin titulado «Le Revolté»?*

— Apareció en Ginebra el 22 de febrero de 1879.

60. — *¿Quién presidió la histórica reunión donde se fundó la llamada Primera Internacional?*

— El ciudadano inglés Edward Spencer Beesly, partidario de Comte en Inglaterra. Como se sabe esta histórica reunión tuvo lugar en la sala «Saint Martin's Hall» de Londres, el 28 de septiembre de 1864.

61. — *¿Cuándo se celebró el primer Congreso de la Primera Internacional?*

— Se celebró en Ginebra del 3 al 8 de septiembre de 1866.

62. — *¿Qué Congreso presidió el gran poeta francés Victor Hugo en Suiza?*

— El Congreso de la Liga de la Paz y la Libertad que tuvo lugar en Berna del 21 al 25 de septiembre de 1868, al cual asistió Bakunin como miembro del Comité Central. Garibaldi tomó parte en sus deliberaciones.

63. — *¿Quién fundó en Suiza la primera sección helvética de la Internacional?*

— El Dr. Pedro Coullery el año 1865 en La Chaux-de-Fonds.

64. — *¿Cuándo se publicó un «Cancionero de la Guerra Civil Española» en Montevideo?*

— En 1937. Selección y prólogo de Ildefonso Pereda Valdés. Edición de Claudio García.

65. — *¿Cuándo se publicó la primera edición del difundido folleto «La Peste Religiosa» de Johann Most?*

— Primera edición en alemán: Nueva York, 1883. Primera edición en inglés: Nueva York, 1884. Primera edición francesa: Ginebra, 1888. Primera edición en español: Montevideo, 1889. Primera edición en italiano: Marsala, 1892.

**Vladimir Muñoz**

*(Continuará.)*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## EL DAR LA VIDA

NADA como la propia evistencia puede sernos querido. No obstante, infinitos casos se han dado de ofrecer la vida por algo que se tenia en estima. Ha habido la ofrenda de lo más preciado: sacrificio con miras a salvar a otro; por ir en pos de una experiencia de orden científico; en holocausto de un ideal; con ánimo de hacer justicia, etc. A sabiendas de que ya su existencia quedaba truncada, revistiéndose de valor, el individuo ha llevado a cabo su propósito. Con su idea fija incluso ha rechazado, en no pocos casos, el que se intentara disuadirle.

Estos días pasados pudimos leer en los periódicos el caso de un estudiante de la Universidad de Colombia, un muchacho de veinte años, que para protestar de la guerra en el Biafra, en los jardines de la O.N.U., en Nueva-York se roció de gasolina, se prendió fuego, pereciendo en muerte terrible a causa de las quemaduras. A su lado había depositado un cartel en donde se leía: «¡Detened el genocidio en el Biafra! ¡Salvad a nueve millones de seres!» Al ofrecer su vida quiso conmover la sensibilidad de las gentes. Usó el procedimiento de protesta que se ha visto emplear por parte de no pocos budistas.

Hay que reconocer la enorme fuerza de voluntad que hace falta; el valor formidable que se necesita para inmolarse, como en el caso del aludido estudiante norteamericano. Pero lo triste es comprobar la inutilidad de dar la vida, como en el caso citado. Durante unos días habrá suscitado el comentario de los compañeros de estudio; familiares y amistades habrán experimentado el dolor moral del hecho. Pero, evidentemente, no ha conseguido hacer cambiar el curso de los acontecimientos.

Si en un individuo existe el valor heroico de dar la vida, por lo menos que sea por algo de resonancia, que revista ejemplaridad. La Historia registra hechos, ejemplos de elementos que dieron la vida para anular a un tirano, para vengar una injusticia notoria. Sabían que morirían como consecuencia de matar a un tirano, de alguien responsable de hechos alevosos, pero ofrecían su propia existencia a cambio de anular la de aquel que hacían responsable de hechos arbitrarios. Angiolillo sabía que iba a morir, tras de haber dado muerte a tiros a Cánovas del Castillo, pero daba a gusto su vida considerando que anulaba al más directo responsable de los horribles tormentos contra inocentes obreros, cometidos en el tétrivo castillo de Montjuich, por los esbirros de uno de los gobiernos más reaccionarios que España ha sufrido.

No se puede aconsejar a otros que ofrezcan su vida, cuando el que aconseja no da el ejemplo. Si bajo el impulso de una obstinada voluntad hay quienes lo hacen, no cabe duda que ha de ser lo más lamentable el que resulte, como en el caso del estudiante americano, un sacrificio estéril.

## SOBRE OPINIONES DIVERGENTES

Nos place la claridad; y el deslinde, por consiguiente, de aquello que, por efecto temperamental quizás — lo de que «el estilo es el hombre» — toma un aire anfibiológico, esto es: algo oscuro, confuso, propicio a distintas interpretaciones. Así, en buena lógica, por el hecho de hacer objeciones a lo que pueda expresar alguien que colabore en un periódico — en el que por otra parte uno también colabora — de nuestro campo, no se puede decir, a lo menos en opinión del que suscribe: «Ciertas opiniones divergentes manifestadas con repetición insistente, han visado a uno de nuestros órganos de expresión, que cargado de prestigio circula, y que en la página cuestionada ha mantenido una ténica de altura que engarzaba el conjunto sin opacar el resto ni sufrir merma en su contexto.» Cuando en un periódico alguien de sus colaboradores expone ideas, con las que se puede o no estar de acuerdo, en todo caso, se podrán *visar* las ideas en cuestión, sin que para ello se trate de hacer lo propio con la «tónica» del periódico harto conocida al tratarse de los *nuestros*. ¡No vale confundir ni suponer que otros confundimos una cosa con la otra!

Como quien más estimarlo pueda, uno aprecia el libre examen y se está disconforme con el criterio cerrado, autosuficiente, de manifiesta modalidad sectaria. Es criterio apreciativo que conlleva el aceptar divergencia de opiniones que pueden ofrecer un valor positivo, para ir a una robustecida concreción. Ello de no haber de por medio, en la divergencia de opiniones, una diferencia interpretativa que equivalga a la negación o reafirmación de lo que es vital para el ideal dentro de cuyas modalidades se discute. Hemos podido comprobar como acentuando lo de que «todo es relativo», se ha buscado eliminar lo que para un anarquista tiene de nociva la apreciación estatal para estimar posible convivencia entre autoridad y libertad. Tratar, en suma, de colocar en un mismo nivel, hermanados, marxismo y anarquismo. En los casos que hemos observado lo que estimamos antagónico hemos sido de los que hemos expuesto consideraciones, diferenciando conceptos.

En anarquistas, — y se trata de una observación harto elemental — de un todo, de una concepción sociológica que se estima nociva, no se puede hacer dos partes, dando la primera como mala, y teniendo por buena la segunda. Por ejemplo: Lo que entraña de nocivo la existencia del capitalismo, no se puede circunscribir a, pongamos por caso, la estructura económica de Norteamérica, o bien Inglaterra, sin hacer presión en lo que son los demás países. ¡Hay que generalizar! En el orden político, si se denuncia por sus arbitrariedades, una potencia de tipo marxista, como es Rusia, hay qu atacar al propio tiempo las otras modalidades estatales, también de raigambre marxista, ya se trate de Cuba, de China, o de otro país. Es esto lo que se arguye cuando se hacen objeciones a las que nos parecen apreciaciones unilaterales.

Y no vale sacar las cosas de quicio; no se trata de desmerecer comentando, aquello en lo que un individuo haya podido especializarse y adquirir competencia más o menos. La C.N.T. ha tenido en sus filas unos; y otros estando con ella vinculados, elementos de acusada personalidad intelectual. Así: Comás Solá, en Astronomía; Gonzalo de Reparaz, en Historia; Alberto Carsí, en Geología. Respetábamos, apreciábamos sus conocimientos, de los cuales mucho habíamos aprendido. Mas ello no hubiera sido obstáculo para que si, al margen de su especialidad, hubiesen manifestado opiniones contrarias, o *confusas*, al respecto de nuestro ideal, hubiéramos tenido que callarnos... Ricardo Mella nos dejó como herencia espiritual, por así decir, su réplica contundente al célebre criminalista César Lombroso, que con sus caprichosas interpretaciones *científicas*, quiso desvirtuar el valor del anarquismo.

Quien ha actuado en ambiente libertario, sabe, o pued saber muy bien, lo que es esencia de dichas ideas; de ahí lo improcedente de presentar opiniones que son antagónicas. Lo de, como suele decirse: «dar una de cal y otra de arena». Nos place aquel modismo popular que asevera lo de: «al pan, pan y al vino, vino». No cabe en el caso que nos ocupa sacar a colación los niveles de observación en lo de la captación óptica, ni el grado de cultura. De la cultura que tenemos en estima como el que más pueda esimarla. Y ya al referirnos a la Cultura, así, puesta con C mayúscula, convendría que algunos no echaran en olvido el que hombres que actualmente por sus obras pasan por ser *valores intelectuales* de primer orden, llevados de su formación liberal, de su mentalidad moralmente progresiva, nada quieren saber del marxismo. Y es, en todo caso, de ellos que más hemos de poder aprender los libertarios.

## FERMIN SALVOCHEA RECORDADO

Un muchacho andaluz, de Cádiz. Como tantos y tantos miles de españoles que acuden a Francia para vencer la miseria que les atosiga en la tierra madre, ha salido del pueblo. Pero nos ha complacido, diferentemente de la mayoría, notarle una propensión a la reflexión; una inclinación a la rebeldía. Su padre y su abuelo le han hablado del hombre que en la campiña andaluza se recuerda con fervor casi: Fermin Salvochea.

Han pasado los años; los acontecimientos han dejado honda huella de exterminio, de dolor. Mas en la entraña popular queda el recuerdo del que dio ejemplo de idealismo con su vida, con su conducta. Y esto es lo que vale; lo que más llega a convencer. Es satisfactorio observar como también entre la gente moza se tiene idea de un hombre que lo dio todo por el bien de la humanidad. El muchacho nos dice, ateniéndose a lo que le han dicho: «¡Salvochea fue un santo!» Y nosotros le decimos que fue algo más que «un santo». Y poco a poco el mozo comprende que, en efecto, fue más que un santo: fue un idealista de corazón, de pies a cabeza.

SANTA EGOLATRIA

*Media un abismo que lo adore el pueblo o que lo adore él mismo*

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428
B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

26 JUIN 1969
NUMERO 562
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## La peste et le choléra

Que de fois n'avons-nous pas dit que notre adversité pour les urnes était motivé par un dégoût profond pour les choix absurdes. Nous n'avons jamais voulu choisir entre la peste et le choléra et cela nous a attiré les foudres des petits dieux de la politique, qui ont vu dans notre comportement le début de leur déchéance. Funeste présage pour les politiciens quand le peuple s'avise à déserter les urnes de façon consciente et organisée ; où allons-nous si les travailleurs se refusent au choix de leurs maîtres ?

Peut-être faut-il voir là les raisons des nombreuses attaques, des insultes, des calomnies dont nous sommes l'objet dans toutes les campagnes électorales. Pour ceux qui convoitent nos voix, le fait de s'abstenir équivaut à faire le jeu de l'ennemi ; ils vont même jusqu'à faire courir le bruit de certaines relations secrètes avec ceux que nous disons combattre. Bref, les attaques de certains politiciens contre les « gauchistes » n'étaient pas une nouveauté pour les anarcho-syndicalistes. Les soi-disant représentants de la gauche ont toujours employé à notre égard le même vocabulaire.

Pour être justes, reconnaissons que si tous les travailleurs votaient pour un seul candidat disant les représenter, l'issue ne ferait aucun doute ; il y a tout de même plus d'exploités que d'exploiteurs. Mais la réalité veut, depuis un certain temps, que les candidats dits « de gauche » aillent de défaite en défaite. Et voilà que pour la première fois dans l'histoire de la politique, des partis, qui prétendent être les seuls représentants des travailleurs, considèrent qu'il ne faut pas choisir « entre la peste et le choléra ». Ils préconisent l'abstention parce que, disent-ils, les deux candidats en présence sont pour défendre les intérêts du capitalisme. Qu'on nous permette une parenthèse pour poser une question : « A-t-on jamais vu, dans une société capitaliste, même quand c'est un capitalisme d'Etat comme en Russie, un gouvernement disposé à gérer les intérêts des travailleurs ?

En tous cas nous devrions nous réjouir de cette position abstentionniste qui nous réhabilite aux yeux de la masse moutonnière qui a applaudi quand on nous traînait dans la boue pour avoir déserté les urnes ; et bien, non ! nous n'apprécions guère un appui, même involontaire, venant de gens qui n'hésitent devant aucune combinaison pour se hisser au pouvoir. Nous aurions préféré que cette détermination abstentionniste vienne directement du peuple. A défaut de cela, espérons que ce même peuple saura s'unir dans l'unique combat qui vaille la peine d'être engagé ; celui qui nous conduit vers l'abolition des maîtres, des profiteurs, des exploiteurs. Un combat qui n'aura d'autre issue que celle de la transformation des structures sociales et l'instauration de l'autogestion. Un combat qui ne peut être mené que par le mouvement ouvrier.

## Les 30 heures

La semaine de 30 heures est une solution réaliste, face au développement du chômage, dû à l'automation, à la récession économique découlant du 5e Plan, et, à l'arrivée sur le marché du travail de nombreux jeunes qui éprouvent de grandes difficultés pour trouver un emploi.

C'est aussi une solution humaine, qui permettrait aux hommes de consacrer davantage de temps aux loisirs, et, de réaliser un meilleur équilibre entre leurs différentes activités.

Ce serait, en créant des besoins nouveaux, créer aussi des emplois nouveaux, des industries qui prendraient un nouvel essor.

Ce serait aussi un geste de solidarité à l'égard des chômeurs en leur restituant un emploi, et, un moyen sûr pour éviter de les rejoindre dans leur actuelle tragique situation.

Cette revendication que la C.N.T. met en avant, est mobilisatrice de la classe ouvrière et unificatrice de son action. Elle pourra donc être déterminante dans un proche avenir.

Les 40 heures furent possible en 1936. En raison de l'important progrès technique réalisé depuis 30 ans, les 30 heures s'imposent en 1969.

Il est parfaitement démagogique d'affirmer qu'une réduction d'une heure est une victoire pour les travailleurs. C'en est une pour les patrons puisque ça ne remet pas en cause les « coussins » de plusieurs centaines de milliers de chômeurs, indispensable à la bourgeoisie. Automation, chômage, durée du travail sont les 3 aspects d'un seul problème : celui de la garantie de l'emploi. Le patronat l'a bien compris. Les réformistes aussi, qui ont signé des accords sur l'indemnisation du chômage, s'installant dans celui-ci. Il est vrai qu'il est difficile de siéger dans des organismes de collaboration des classes et défendre en même temps les travailleurs !

La C. N. T. n'a pas ces drames de conscience. La bataille des 30 heures doit être gagnée ou c'est la soupe populaire !

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

SIA

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus, — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

**Syndicat des Agents de Sécurité Sociale, d'Allocations Familiales et de Mutualité de la Région Parisienne (déclaré sous le n° 14024)**

## Oui à l'ordre !

Rien de cohérent, de stable, d'efficace, ne peut être édifié, et à plus forte raison, maintenu et amélioré, dans le désordre.

Si la guerre du Viet-Nam se poursuit, c'est essentiellement parce que grâce à elle les cours mondiaux de matières premières, comme l'acier, le pétrole, le caoutchouc restent très élevés. On détruit des denrées alimentaires pour empêcher leur prix de baisser, et, pendant ce temps la famine règne dans une grande partie du monde. On fournit des armes au Biafra, pour que la guerre et les bénéfices des marchands de canons continuent, et ceux-là même qui sont la cause de cette situation, s'apitoient hypocritement sur le sort de leurs victimes et quêtent l'argent des «smigards » pour venir en aide aux Biafrais. Le progrès, loin d'améliorer le sort des hommes, les asservit encore davantage en engendrant le chômage. Le « plan de stabilisation » d'un ancien ministre des Finances porte ses fruits et, met le franc et l'économie de ce pays, au bord de la crise et, en tout cas en pleine récession, depuis plusieurs années (ce qui n'empêche pas gouvernement et patronat de rendre, le mouvement de mai-juin, entier responsable d'une situation qui lui est antérieure de deux ans au moins). La presse, la radio, la télévision, qui pourraient être de merveilleux instruments de culture, sont livrées à la publicité et ne servent en fait qu'à l'abrutissement des foules. Le travail du genre humain est en grande partie utilisé à fabriquer des engins destinés à sa propre destruction. Les ordonnances d'août 1967 amorcent une liquidation de la Sécurité Sociale et sacrifient une politique de la santé, pourtant timide, à la sacro-sainte « force de frappe ». Voilà l' « ordre » bourgeois ! Celui que nous contestons.

Ce désordre, élevé à la hauteur d'une institution, ce triomphe de l'absurde c'est la société capitaliste, privée ou d'Etat. Nous contestons globalement cette pagaïe organisée, et nous poursuivrons le combat pour abattre ces structures économiques et politiques, par le moyen, comme au printemps dernier de l'action de classe en faveur de la révolution sociale aboutissant à l'ordre, dans une société nouvelle, faite par l'homme et pour l'homme.

C.N.T. — A.I.T.

## Union Locale de Marseille

Notre Union Locale a tenu son assemblée générale le 7 juin 1969. Les décisions du XIIIe Congrès confédéral exposées par les délégués ont été approuvées à l'unanimité. Les moyens d'informer et de diffuser le COMBAT SYNDICALISTE nouvelle formule ont été envisagés, ainsi que la réorganisation de l'action syndicale.

Dans le cadre de la propagande anarcho-syndicaliste et pour le renouveau du syndicalisme dans la région marseillaise, il est demandé aux camarades des diverses corporations (bâtiment, métaux, ports et docks, etc.), d'entrer en contact avec le secrétariat à la propagande ; tous les soirs, au siège de l'U. L. à la Vieille Bourse du Travail, de 18 h. à 20 h. en vue de communiquer des informations qui serviront à la rédaction de tracts, d'affiches, de bulletins syndicaux locaux et à l'information du COMBAT SYNDICALISTE, et d'étudier les possibilités de propagande et d'action sur les lieux de travail.

La confection d'une affiche syndicale contenant le texte suivant a été décidée.

Camarades,

Pour arracher des conditions de travail meilleures (retour immédiat aux 40 heures et préparation des 30 heures, suppression de la hiérarchie des salaires, retraite à 50 ans) ; pour lutter contre la répression, le chômage et l'exploitation ; pour réaliser leur émancipation par la destruction du capitalisme et de l'Etat et la construction d'une société nouvelle basée sur l'auto-gestion de la production et de la distribution.

Les travailleurs s'organisent dans les syndicats ouvriers révolutionnaires de la Confédération Nationale du Travail.

Notre libération sera notre œuvre. Par notre lutte quotidienne et notre volonté de réaliser une société libre, et non pas celle des politiciens qui demande nos suffrages sous n'importe quelle étiquette, et nous divisent au gré de leurs intérêts.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Il apparaît aussi qu'un gros effort de propagande est de la plus haute nécessité, ainsi une collecte a été décidée. Nous espérons que tous les camarades y participeront. Les versements de fonds doivent être effectués à la trésorerie de l'U.L. les jeudis et samedis de 18h. à 20h.

La première liste est de 120 frs. Il importe que le total dépasse les 500 frs rapidement (d'ici la fin juin).

Une Section Syndicale C. N. T. est actuellement en cours d'organisation à la Caisse Centrale d'Allocations Familiales de Paris. Tous les camarades qui voudraient y participer sont invités à prendre contact avec le syndicat, assez rapidement, au siège, 39, rue de la Tour d'Auvergne.

Quelques nouvelles adhésions sont enregistrées. Une action dans le bâtiment est envisagée à court terme. Nous rappelons à tous les militants de la région qu'ils doivent adhérer à la CNTF et constituer des syndicats et unions locales.

La présence et la participation de tous les adhérents et sympathisants est indispensable.

Adhérez à la C.N.T.F.

Au chantier, à l'usine, faites-la connaître. Diffusez sa propagande.

## Eléments de droit syndical

De nombreux camarades ont pris contact avec notre Confédération depuis les événements de mai 1968 et la majorité d'entre eux manifestent le désir de rejoindre les syndicats C. N. T.

Comme l'implantation de notre organisation est loin d'être complète sur le plan national, il y a des régions où les syndicats C.N.T. n'existent pas. Il faut donc les créer, mais la création et le fonctionnement d'un syndicat obéissent à des règles très strictes, pour la plupart logiques, et il est nécessaire de les connaître si l'on désire éviter des ennuis souvent inutiles. Notre action syndicale, pour être efficace, doit connaître la législation bourgeoise, d'une part pour pouvoir bénéficier au maximum des rares avantages que les travailleurs ont pu obtenir pour la reconnaissance de leurs droits syndicaux. d'autre part pour connaître aussi exactement que possible les embûches, les difficultés et les risques que l'on rencontre quotidiennement dans l'action syndicale et les moyens de les éviter et enfin pour savoir exactement où, quand et comment commence l'action illégale. Savoir prendre ses responsabilités, avoir réellement le courage d'entamer telle ou telle action ou procédure n'est possible et efficace que lorsqu'on en connaît tous les risques. Nous nous proposons donc d'inaugurer une série d'articles exclusivement consacrés à la législation syndicale. Nous prendrons le problème dès son début et nous verrons successivement la constitution d'un syndicat (avec la chronologie des principales formalités à accomplir), son fonctionnement (administration et comptabilité), son rôle sur le plan professionnel et ses moyens d'action sur les lieux de travail. Nous ne saurions trop conseiller à tous nos camarades de conserver cette série d'articles et de prendre, le cas échéant contact avec nous pour avoir tel ou tel éclaircissement. Pour plus de clarté, chaque grand paragraphe a été numéroté de façon à faciliter les renvois.

I

*La création d'un syndicat*

1. La création d'un syndicat n'est possible que s'il traduit la volonté de plusieurs travailleurs de se grouper pour défendre des intérêts économiques, industriels, commerciaux ou agricoles (article 1er du Livre III du Code du Travail).

Cette définition du syndicat en précise les limites : il s'agit d'un groupement de travailleurs et dans l'esprit du législateur la notion de travailleur correspond à celle de professionnel. Pour pouvoir adhérer à un syndicat — et à plus forte raison, pour pouvoir en envisager la constitution — il faut exercer une profession ou l'avoir exercée pendant un an (art. 7 du Livre du Code du Travail).

Un syndicat professionnel ne pouvant défendre que des intérêts économiques, industriels, commerciaux ou agricoles, il ne peut grouper que des travailleurs exerçant une profession identique ou des professions connexes (c'est-à-dire liées les unes aux autres) pour la fabrication ou l'établissement d'articles déterminés. En fait, cela interdit la création d'un syndicat interprofessionnel qui ne peut être légalement envisagé que dans le cadre d'une même entreprise. Un syndicat interprofessionnel du personnel des Ets Dupont-Gonzalez and Cie est parfaitement légal puisque le personnel quelle que soit sa qualification professionnelle) travaille à la fabrication d'un produit précis : ce syndicat peut donc admettre tous les salariés des Ets Dupont-Gonzalez and Cie y compris les retraités et les anciens salariés sous la seule condition qu'ils aient travaillé chez Dupont-Gonzalez and Cie au moins un an. Le syndicat peut même admettre l'employeur surtout si, comme le cas est fréquent (gérant d'une S.A.R.L., par exemple) il se « salarie ». Il faut donc être prudent et prévoir une clause restrictive sur ce point (voir plus loin).

2. Les étudiants sont donc exclus du cadre des syndicats professionnels car ils n'exercent pas de profession — être étudiant est un *état* et non un *métier* —. Les syndicats d'étudiants, tels que l'U.N.E.F., ne sont pas des *syndicats professionnels*, mais des *associations* régies, elles, par une autre loi : celle du 1er juillet 1901. Le problème est identique pour les malades et les invalides qui peuvent constituer des groupements de défense de leurs intérêts dans le cadre d'une association mais non dans celui d'un syndicat.

Il est de fait que certaines associations prennent le nom de syndicat et entretiennent par là une certaine confusion. Un « syndicat libertaire des étudiants en pharmacie, de Dijon », par exemple, peut légalement se créer mais seulement sous la forme d'une association.

3. L'acte de naissance d'un syndicat professionnel est constitué par une réunion de travailleurs qui manifestent leur désir de se grouper en syndicat. Cette réunion porte le nom d'assemblée constitutive et elle doit répondre à deux conditions :

a) Ne grouper que des travailleurs n'exerçant que la même profession ou exerçant des professions connexes (voir paragraphe 2).

b) Grouper au minimum trois Français majeurs et jouissant de leurs droits civiques (être électeurs et éligibles) ; ces trois personnes devant constituer le bureau.

Un problème se pose pour les étrangers récemment naturalisés français, car l'article 81 de l'ordonnance du 19 octobre 1945 prévoit que l'étranger naturalisé est soumis à certaines incapacités temporaires (délai de 10 ans pour être éligible, délai de 5 ans pour être électeur).

Un étranger naturalisé français depuis moins de cinq ans peut-il devenir responsable syndical ? Il semble que nous puissions répondre par l'affirmative mais à notre connaissance, il n'y a aucun texte prévu pour ce cas. Il semble que le législateur ait voulu écarter de la responsabilité syndicale les personnes ayant subi certaines condamnations et non restreindre le droit des Français naturalisés. Nous avons une fois de plus posé la question à l'administration et nous communiquerons la réponse que nous recevrons.

**CONTE**

*(A suivre)*

## Sur la personnalisation

La personnalisation d'un mouvement, d'une idée, d'une organisation a toujours été une arme employée par la bourgeoisie (et par d'autres aussi, hélas !). C'est un excellent moyen pour les vider de tout contenu idéologique. C'est aussi une méthode qui permet ensuite de mettre en cause personnellement la « personnalité » en question. Alors, il devient facile d'esquiver le débat, la confrontation ; il devient évident « qu'on ne discute pas avec ces gens-là », etc... Les choses n'y gagnent pas en clarté, mais on évite ainsi de mettre en cause les tabous, affirmations gratuites et les résultats d'une politique désastreuse. C'est bien commode.

Ça traduit aussi l'incapacité congénitale de quelques uns à comprendre que nous sommes différents d'eux. Que nous nous passons aisément d'un crédo pour penser, d'un parti pour agir, ainsi que de chefs. Qu'il est par conséquent parfaitement stupide de donner le nom de notre camarade X, Y ou Z à notre syndicat C. N. T., au sein duquel il assume certaines responsabilités, mais pas un rôle de leader, incompatible avec une éthique libertaire et une conception de l'organisation qui est la nôtre (et la sienne).

### COMMUNIQUE

Camarades :

Afin de faciliter la correction et la mise en page de notre journal, je vous demande de me faire parvenir vos articles en français à l'adresse suivante : Michel Le MAREC, 28, rue G. Péri, 93-Le Pré--St-Gervais.

UNION LOCALE C. N. T. (A. I. T.) DE PUTEAUX

(Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol ; 92-Puteaux (Hauts-de-Seine)

*Communiqués*

Assemblée générale, le premier dimanche de chaque mois à 9 h. 30.

Réunion du bureau local, le lundi de chaque mois à 18 h. 30.

Syndicat des Métaux de la Région parisienne, réunion générale, le troisième samedi de chaque mois à 17 heures.

Permanence : (Relations, adhésions, cotisations, journaux) à la date et heure des réunions mensuelles.

19e REGION. — UNION LOCALE DE MARSEILLE

*Syndicat du Bâtiment. — Travaux publics. — Matériaux de construction de la région marseillaise*

Réunion de réorganisation du Syndicat le 28 juin au siège, 13, rue de l'Académie, salle 3, à 18h..

Permanence du Syndicat et conseil juridique syndical tous les mardis et vendredis de 18h. à 20h.

## Les détails d'une bonne journée

Nous savons très bien que les travailleurs, surtout ceux des villes, ont une idée fixe tout au long de la semaine : arriver au samedi pour partir loin des contraintes du « boulot », pour s'évader de cette vie « moderne » qui n'est faite que de bruits et de règlements, pour échapper à un rythme de mouvements de plus en plus infernal.

Nos bons exploiteurs diront qu'il n'y a plus la conscience professionnelle d'antan, que les ouvriers n'ont plus l'amour du travail, mais à qui la faute ? Une société basée sur le profit peut-elle développer l'émulation et le goût de l'œuvre accomplie ? En tous cas il est à noter que ce sont toujours ceux qui vivent du travail des autres qui sont les premiers à se plaindre du manque d'enthousiasme du prolétaire quand il s'agit de la prospérité de son maître.

En ce qui nous concerne nous applaudissons des deux mains et nous applaudirions encore plus fort si, dans ce désir d'évasion, le travailleur ne se laissait pas aller à son instinct égoïste. Trop souvent las d'une société qui l'écœure, il fonce, sa semaine finie, vers sa retraite du dimanche sans penser qu'il est un peu responsable lui aussi quand il n'utilise pas un certain temps de ses loisirs à améliorer la société.

Améliorer la société !... C'est le souci majeur d'un véritable syndicaliste et nous pensons que même dans le domaine des loisirs il y a beaucoup à faire. C'est ce qui explique le penchant de nombreux de nos camarades pour les sorties collectives.

Pour ne citer qu'un exemple de la joie, la détente et les enseignements que nous pouvons puiser dans nos sorties fraternelles, nous relaterons la journée de plein air organisée à la colonie « Germinal », dans le Loiret par les jeunes de Paris avec l'appui de toutes les F. L. limitrophes.

Plusieurs centaines de camarades et amis, jeunes et moins jeunes étaient au rendez-vous ; Paris s'était déplacé avec deux cars et les voitures particulières y étaient au nombre de 45.

Après une visite à la construction de ce que sera la colonie pour enfants, ce qui surprit agréablement ceux qui en ignoraient le stade de la réalisation ; après une agréable promenade dans les bois ; après un déjeuner de circonstance où les « paellas » rivalisaient avec les grillades et les poulets froids, on en vint aux causeries « sur l'herbe ».

La première qui avait pour but de divulguer l'idée des camarades qui avaient entrepris la construction de « Germinal », ne souleva aucune controverse. Les « Ruches » de Sébastien Faure furent évoquées et on souligna la nécessité d'alerter le plus grand nombre de camarades afin d'accélérer cette réalisation. La deuxième, de par le thème choisi (il s'agissait des valeurs de l'anarcho-syndicalisme présentées par des jeunes de la C. N. T.) fut beaucoup plus animée. La présence d'un « communiste-marxiste », cégétiste de surcroît, bien qu'apparemment un peu jeune pour être un travailleur, dévia un peu le sujet qui se voulait d'analyse et non de polémique. Certains de nos camarades, allergiques à toute dialectique paralysante, n'appréciérent guère son intervention, mais, que diable, ne sommes-nous pas prêts à semer nos idées dans les terrains les plus incultes ?

La troisième conférence fut en espagnol, à la satisfaction de nos camarades Ibériques venus nombreux à cette rencontre. Ayant vécu les moments historiques de leur révolution de 1936, ils recherchent mieux qu'aucun autre peuple, ce genre de journées récréatives. D'ailleurs quand le moment des chansons et des bonnes histoires arriva, ils ne furent pas les derniers à y apporter une spiritualité et une bonne humeur toute quichottesque.

Le temps et l'espace nous manquent pour énumérer toutes les petites anecdotes qui firent le piquant de cette journée si agréable, mais nous avons la certitude que chacun quitta « Germinal » avec une pointe de regret.

**J. SORIANO**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

## Organisation à la base

Les bourgeois se rassurent et se congratulent. Mai 1968 n'est plus qu'un mauvais souvenir enterré dans les urnes. Le train-train de la démocratie bourgeoise dans laquelle se drape l'exploitation capitaliste reprend tant bien que mal. Retour à la normale.

Retour à la normale, et pas seulement pour les politiciens bourgeois mais également pour tous ceux pour qui la révolution est une affaire d'organisation, de parti, de mots d'ordre d'un comité directeur quelconque. En un mot, une affaire de bureaucrates.

La politique était descendue dans la rue. La politique était devenue l'affaire de tous et par là-même elle n'était plus la politique bourgeoise et parlementaire mais la politique de l'action, de la démocratie directe.

Les formes d'organisation traditionnelles et sclérosantes refleurissent. Des « partis révolutionnaires » se constituent sur les dépouilles de mai 1968, c'est-à-dire sur le cadavre de la révolution véritable qui se fait par la base. Chaque organisation se félicite d'avoir « récupéré » quelques adhérents à la suite des événements de mai. Encore quelques poussées révolutionnaires du même genre et les bureaucrates pourront encadrer, diriger, commander et, surtout, bureaucratiser, tenir en laisse le mouvement révolutionnaire. Mais leur joie sera de courte durée. Les organisations se vident dès qu'elles n'agissent plus et n'ont plus pour but que d'enrégimenter.

Or une organisation qui s'inscrit dans le cadre de la légalité bourgeoise ne peut agir que dans la mesure où elle possède un certain nombre d'adhérents car, pour être efficace son action doit être une action « de masses ». On sait à quelles compromissions et à quelles aberrations cela a conduit le P.C. ou la C.G.T. Dans une société bourgeoise, une organisation de masse, un parti de masse ne peut être bourgeois parce que l'idéologie prédominante est l'idéologie bourgeoise et que, pour « recruter », l'organisation traditionnelle doit fatalement faire entrer plus ou moins cette idéologie bourgeoise dans sa propagande.

Les formes traditionnelles d'organisation ne peuvent plus en conséquence conduire à la révolution mais seulement au réformisme. Ou bien elles demeurent inefficaces ou bien elles deviennent efficaces et réformistes. Elles donnent alors priorité aux intérêts (mais illusoires) des travailleurs sur leur intérêt historique qui est tout simplement d'agir en vue de provoquer d'une façon ou d'une autre l'éclatement de la révolution sociale même s'il faut pour cela aller à l'encontre des intérêts matériels immédiats (il est évident qu'on ne peut empêcher une baisse du niveau de vie immédiatement après la révolution).

La propagande révolutionnaire ne saurait cacher ce problème, même s'il est particulièrement gênant. Il en va du succès même de la révolution.

Nous n'avons pas le droit de « promettre » quoi que ce soit et de sous-entendre : notre organisation vous amènera telle et telle chose. Ce ne pourrait être là que de la vulgaire publicité bourgeoise.

Si les travailleurs doivent s'organiser eux-mêmes à la base c'est avant tout parce que la révolution sociale ne peut être qu'une œuvre collective de construction à la base. Mais c'est aussi parce qu'ils doivent se sentir eux-mêmes responsables des échecs et des difficultés comme des succès.

Les révolutionnaires n'ont pas à prendre en main, encadrer, diriger le mouvement spontané des masses. Ils n'ont pas non plus à proposer aux masses une forme d'organisation de lutte prédéterminée. Leur rôle est d'une part d'inciter à la création d'organes de base mis sur pied par les travailleurs eux-mêmes, d'autre part de créer les conditions dans lesquelles ces organes peuvent être amenés à agir, c'est-à-dire de travailler, par tous les moyens, à la destruction des institutions bourgeoises de la société. L'œuvre révolutionnaire de destruction des structures bourgeoises suppose une ou plusieurs organisations de combat structurées en fonction du but à atteindre. Par contre, l'œuvre constructive ne peut naître d'une organisation quelconque mais seulement de l'initiative créatrice de tous.

Il faut donc que se multiplient les organes de base des travailleurs, dont la forme ne peut être fixée que par eux-mêmes afin que chacun d'eux soit un foyer complet de discussion et d'action et pas seulement l'appendice d'une organisation centralisée et d'une bureaucratie.

**YVES**

AREA MUNDIAL

# La conferencia comunista de Moscú

HEMOS practicado una ojeada sobre las conclusiones principales de la Conferencia, y nos hemos dado cuenta de que la redacción de las mismas, reflejo de la voluntad rusa, entrañan el maquiavelismo bolchevique acostumbrado. La letra no obedece claramente al espíritu, el documento no quiere decir y dice. La necesidad de una diplomacia activa ha sucedido a la brutal franqueza del comunismo de los tiempos de Lenin, Trotski y Stalin.

La novedad de esta Conferencia radica en la conducta insumisa de algunas delegaciones. Si la invasión imperialista del Berlín Este en 1956 y la de Hungría en 1958 no suscitaron mar de fondo en la Internacional comunista (aparte Yugoslavia), en cambio la ocupación militar, a lo nazi, de Checoeslovaquia, motivó un estado de recelo en la Conferencia que el santo sínodo del Kremlin creyó esfumar pasando por encima del escrúpulo, principalmente manifestado por Italia. Por consiguiente, la declaración final de que cada partido comunista es dueño de sus destinos suena a falso. El Partido comunista checoeslovaco no estuvo admitivo en la Conferencia, puesto que la sedicente representación de Praga la sostenía una delegación apócrifa impuesta a checos y eslovacos por el poder aún omnímodo de Moscú. Además, ¿A santo de qué 200.000 soldados rusos con gran atuendo guerrero, permanecen en el interior de Checoeslovaquia? ¿Por qué regla de tres Rusia mantiene, a título de Pacto de Varsovia, una presión de asfixia en todas las fronteras comunistas con Checoeslovaquia? La contradicción es tan evidente, que el malhumor reinó en la Conferencia cada vez que la sombra del país «hermano» invadido y oprimido cruzaba por la sala. El gesto despótico del Presidium no haciendo constar en acta las voces disonantes por la sujeción de Praga, ha dejado latente el malestar que a raíz de los sucesos de 1968 se infiltró en la precaria Internacional comunista.

Tampoco convenció la contradictoria actitud rusa concerniente a una dureza de actitud contra el «imperialismo reaccionario» (obsérvese que los rusos ya no se ocupan de *capitalismo*, puesto que existe el suyo de Estado) seguidamente desmentida por la tesis de «no proliferación de las armas atómicas para preservar la paz del mundo», tesis que, evidentemente, ata a la U.R.S.S. al poder militar de Estados Unidos, cuya tolerancia (léase protección) Moscú puede necesitar en caso de conflicto armado con Pekín. Recuérdese que Washington, Londres y Moscú tienen firmado contrato de no proliferación del armamento atómico, salvo en las experimentos subterráneos, de expansión menor que los aéreos, quedando fuera del club atómico Francia y China, dos naciones nuclearmente menos desarrolladas. No entrando Francia en el caso, China merece suma atención de parte del Kremlin y de la Casa Blanca a causa de lo que pesa Pekín en Asia ante un Japón militarmente handicapado. Con armamento parejo China puede vencer a la U.R.S.S. y cobrarse los agravios de los zares (los rojos incluidos), y, dominante en el Japón, mirar Océano adentro con miras imperialistas en América, donde Pekín observaría a un solo enemigo: Yanquilandia. La preocupación — seguida de trato secreto, de teléfono rojo — de la U.R.S.S. y Estados Unidos es justificada. Consiguientemente, ¿cómo atar cabos en eso de la lucha antiimperialista, si el imperialismo a lo burgués los comunistas de todo el mundo lo significan en la figura del Tío Sam? La necesidad de una demagogia se resiente en la entraña misma del comunismo estatal, elemento espúreo que ha venido a perturbar la trayectoria finalista del proletariado anteponiendo el principio de autoridad al de libertad. La conexión del comunismo con el capitalismo clásico no puede ser más evidente, pues salvando la fórmula del capitalismo privado (burguesía) por el interés global en favor del Estado pululado por burócratas (la nueva burguesía), la continuidad del Estado explotador, militarista y obsorbente queda, en intento, asegurada.

La Conferencia reciente de Moscú, previa abstracción de declamaciones y verdades figuradas, deja a la colectividad comunista anclada en el terreno de siempre: imperialismo moscovita, o dependencia a Moscú; posición sometida de Checoeslovaquia; cohibición de Bulgaria, Polonia y Hungría; no condenación contra China, con vigencia del problema de fronteras entre naciones comunistas; conservación del espíritu nacionalista; sindicalismo sometido; la libertad siempre proscrita; división de la sociedad comunista en clases, es decir, que la desigualdad capitalista puede ser sucedida por desigualdad idéntica etiquetada de comunista, dejando, la revolución, las cosas, como estaban gracias al marxismo-leninismo-borreguismo.

# ANTENA

LA PROMESA

PARIS. — Un joyero muy enfermo prometió a dios elevarle preces en la iglesia más alta de la villa si se dignaba curarle. Dios lo curó por intermediación de los médicos, y para cumplir su promesa el joyero oró ante el altar mayor del templo del Sacré-Cœur, situado en la cúspide de Montmartre. Terminadas las preces el beneficiado del cielo se dio cuenta de la desaparición de un bolso conteniendo preciosismos por valor de 100.000 francos, que llevaba consigo. Alguien, más apegado a la tierra que al cielo, se lo había sustraído.

LOS ANGELES DE SAN RAFAEL

SEGOVIA. — San Rafael es un pueblo de esta provincia encaramado en el monte Guadarrama. Pues en SanRafael, sitio pintoresco frecuentado sobre todo por madrileños domingueros, una entidad comercial levantó un palacio de fiestas y recreos cuya sala mayor era capaz para miles de concurrentes. Pues en el día de inaugurar la casa se iba a nombrar las majas de Madrid, del Centro y de Castilla. La concurrencia estaba en jolgorio cuando el piso de la gran sala cedió, cayendo buena parte de la concurrencia abajo con un resultado provisional de 60 muertos y numerosos heridos. Falta añadir que a este fugaz palacio sus promotores le habían puesto el nombre de Los Angeles.

LAS CORTES PREOCUPADAS

MADRID. — Un representante a Cortes ha formulado en sesión de éstas algunas quejas sobre el encarecimiento de la vida, revelando sus palabras la preocupación de muchos cortesinos por el mismo motivo. El representante en cuestión ha preguntado al gobierno: «¿Qué medidas se van a tomar para impedir que el alza de los precios al por mayor repercuta en los precios que ha de pagar el consumidor?»

El gobierno se hizo el interesante pero no respondió palabra, estando en la conciencia de todos que las verdaderamente preocupadas son las amas de casa, puesto que ante el encarecimiento constante del elemento de vida los salarios permanecen rigidamente bloqueados.

LOS MOROS INVADEN GIBRALTAR

EL PEÑON. — La presencia de 1.500 moros en esta plaza da la sensación a los turistas que esos mahometanos invaden este terreno autónomo, pero no como lo hicieron en la España de 1936 a las órdenes del general insurrecto Francisco Franco. Estos 1.500 marroquíes han venido en plan de trabajadores para compensar la mano de obra española sustraída a Gibraltar por el mismo general Franco.

CARABELA O VELA CARA

NUEVA YORK. — Para llamar la atención sobre España el gobierno empresario de este país envió a aguas del Hudson la tercera imitación de la carabela «Santa María» en la que navegara Colón en su descubrimiento de América. A las autoridades municipales les estorba esa pretendida antigualla y piden al consulado español que la retire a otra parte. Recién había sido montada Nueva York para asombrar a los americanos; mas, por lo visto, como atracción la carabela de Colón los yanquis no la aprecian.

JUSTICIA DE ZOCO

MADRID. — Raimundo García Domínguez era periodista en «El Correo Gallego» y «La Noche», de Santiago de Compostela. Eso en 1965, año en que fue despedido por la «Editorial Compostela S. A.». El escritor perjudicado reclamó juridicamente una indemnización de 985.000 pesetas, pretensión que fue rechazada por el juzgado compostelano. Entablado recurso en la Audiencia Territorial de La Coruña, García Domínguez obtuvo la promesa de 702.000 pesetas; pero llevado el asunto al Supremo por la empresa, éste ha resuelto el chalaneo en 318.000 pesetas.

MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID. — Por fraude al fisco y demás combinaciones se impuso a unos inculpados las siguientes penas:

A John Fischell, Kur Kochel (juzgados en rebeldía) y Ramón Torra Margenat, comerciante, vecino de Barcelona, con domicilio en avenida del Generalísimo, número 407, multa de 1.347.000 pesetas a cada uno de ellos; a Luis Martín Walter, súbdito alemán, casado, industrial, vecino de Barcelona, con domicilio en paseo de Gracia, número 120, multa de 641.000 pesetas; a Heriberto Fortuny Mateu, casado, representante, vecino de Barcelona, con domicilio en Vía Layetana, número 36, multa de 338.000 pesetas, y a Adolfo Haendler Alonso, súbdito alemán, casado, comerciante, vecino de Madrid, con domicilio en calle Olivos, número 8, multa de 368.000 pesetas.

FALLECIO MARIETA

MEJICO. — La famosa y cantada guerrillera Marieta (María del Cormen Rubio de la Llave) ha fallecido en edad avanzada. Fue soldadera famosa en los años diez y pico, unas veces al lado de Pancho Villa y otras en compañía de Emiliano Zapata. Fue mujer corajuda que, por la libertad y la aventura, le agradó correr la pólvora.

REVUELTA ESTUDIANTIL EN COIMBRA

LISBOA. — Los estudiantes de la universidad de Coimbra boicitearon los exámenes finales en la segunda semana de protesta contra la suspensión académica de ocho dirigentes estudiantes.

Alrededor de 5.000 estudiantes determinaron el viernes continuar el boicot en una manifestación con pancartas. Se manifestaron en el centro de la ciudad llevando pancartas en las que se leían frases como éstas: «Fuera el decano», «Fuera el ministro de Educación», «Universisad libre».

Coimbra, hasta ahora centro tradicional de la enseñanza superior en Portugal, se ha convertido en la vanguardia de la protesta estudiantil desde el mes de abril último, cuando las autoridades acordaron la suspensión académica de los líderes de la asociación estudiantil como responsables de los incidentes producidos durante la inauguración de una nueva Facultad de Matemáticas.

TORPES Y FARSANTES

MADRID. — La prensa dirigida se relame de gusto en vista de que «Gibraltar carece de mano de obra». «Los ingleses solamente han conseguido reponer 1.500 plazas de las 5.000 que *abandonaron* los trabajadores españoles.»

A la torpeza manifestada de que en el Peñón carecen de brazos... por unos cuantos días, esos diarios añaden la frase de mal gusto que insinúa que los obreros impedidos autoritariamente de ir a trabajar en el Peñón, *abandonaron* esa ocupación que, por culpa de Franco, perderán definitivamente. La maldad y la mentira, he aquí el fuerte de la política franquista.

CARO Y DOLOROSO

BARCELONA. — En el titulado «Día de la Seguridad», celebrado en la Feria de Muestras, el director general de Previsión, Guerra Zunzunegui, declaró que los accidentes del trabajo cuestan al país más de cien mil millones de pesetas al año y que durante el 1968 los obreros muertos por accidente del trabajo sumaron 2.562. Luego, tocado de buenas intenciones prosiguió: «Es pues, indudable que para salir de tan abrumadora pesadilla de dolor y de muerte y para reducir al límite de lo rigurosamente inevitable los accidentes del trabajo — añadió —, un sentido de solidaridad, de humanidad y de justicia exige luchar con todas nuestras fuerzas y poner en práctica cuantos medios preventivos, la técnica y la ciencia modernas, han puesto a la disposición de los hombres.»

De mantener este principio firmemente, tendrá guerra Zunzunegui.

LOS ESPAÑOLES NO PUEDEN COBRAR SUS PENSIONES

LONDRES (OPE). — Unos dos mil españoles de la ciudad fronteriza española de La Línea se han quedado sin sus pensiones de ancianidad al ordenar el general Franco el bloqueo del Peñón — decía «The Daily Telegraph» el 12 de junio en un artículo de Harold Sieve —. Muchos de estos pensionistas se encuentran ahora en una situación desesperada, pues hay entre ellos hombres y mujeres de más de ochenta años de edad. Hasta la semana pasada podían cruzar la frontera una vez al mes para cobrar sus pensiones. Pero al cerrarse la frontera, el paso se ha hecho imposible, pues incluso se ha prohibido a los españoles utilizar el ferry de Algeciras para ir a Gibraltar. Se ha estudiado la posibilidad de pagar las pensiones a través de un Banco español, pero la legislación vigente establece que tal cosa no se puede hacer más que dentro de la colonia.

A VUELA PLUMA

# Cadaqués, «Le rachdingue» y François Rey

*«El hombre sin ternura es un imbécil.»* — F. REY.

ME ha picado la curiosidad de leer «Le rachdingue» de Henri François Rey, por la crítica que se ha hecho de esa novela y las manifestaciones que su autor ha mantenido sobre su obra en la prensa, radio y televisión, al mismo tiempo que su manera de ser y de pensar. Y he sacado la conclusión de que las intenciones que abriga esa crítica van encaminadas a asesinar la imaginación del escritor François Rey.

No me sumo al clamor de los críticos ni pretendo ser crítico de la novela «Le rachdingue», pero sí quiero aportar aquí la necesidad de un observador que vé y siente otro clamor que ha saltado de su conciencia, de circunstancias y panoramas donde esa novela ha sido inspirada, y aun así y todo encontrarla agradable.

Según su autor, «Le rachdingue», es una palabra, un nombre imaginario: y por el contrario, su literatura no es así, porque se descubre en ella la realidad viviente del hombre, el monólogo interior que le alimenta incesantemente en un mundo que quiere que sea hecho para él y que aún le tiene plegado como cosa, como papel o cartón después que ha pasado el tiempo de Dios, de la razón y de la ciencia.

El autor de «Los pianos mecánicos», premiado con el Gran premio «Interaliado», se ha inspirado para escribir «Le rachdingue», en la apacible y sonriente pequeña villa española entre el cabo Creus y la Escala de la provincia de Gerona, cerca de la frontera francesa, Cadaqués, la antigua Caldeya, donde se establecieron los antiguos Focenses venidos de Focina, comarca griega, y donde desembarcaran después las legiones romanas al mando de Lucio Marcio. Entre Cadaqués y La Escala, se extiende el impresionante campo de ruinas de Ampurias, donde estuvo asentada la antigua «Emporio» griega. El espectáculo que representan los vestigios en mosaicos, muros, calles, columnas y estátuas que en ruinas aún perduran, nos recuerdan que, griegos y romanos aportaron a España los fundamentos de la cultura clásica, como así también fue Cadaqués muchos siglos después, donde hiciera escala la escuadra española que traía prisionero de Italia a Francisco I, rey de Francia.

He aquí Cadaqués y su comarca donde dice Francisco Rey «no hay cabarets»: donde los viejos del pueblo son «olivos despegados de la tierra» y los jóvenes son «demasiado jóvenes para tener el aire de olivos, pero que se presienten en sus signos que pronto ellos también serán vegetales». Donde gracias a *La Vanguardia*, España es para él un teatro de sombras y marionetas», donde pasan muchas cosas dignas de saber (que no dice) y donde reina la soledad necesaria al novelista para escribir y a Salvador Dalí para pintar sus antiartísticos lienzos.

En ese universo cerrado que es Cadaqués para el escritor francés, la soledad, el ambiente del pueblecito sin cabaret y con el rum... rum... del Mediterráneo, le ha inspirado esa obra audaciosa entre realista a lo Zola. Maupassant y Dostoievski y a lo romántico a lo Hugo; buscando, a la vez que la ternura del hombre para los hombres, como Camus, (sin Dios) y como Augusto Blanqui, (sin maestro), la voluntad monstruosa de salirse de sí mismo y de la sociedad que le ahoga.

El personaje de la obra, Martin Lanier, no es otro que el propio Francisco Rey que pasa el invierno en el pequeño pueblo marítimo español sin turistas. Ha buscado evadirse de París y ha escrito esa vida imaginaria que le ha proporcionado el ambiente, las costumbres de sus habitantes, las siluetas y las sombras del conjunto pueblerino, los chafardeos, intrigas y comidillas femeninas y todo aquello que en Cadaqués, como en Barcelona y en España toda, se puede hoy hablar en alta voz.

En ocasión de encontrarse en París dirigiendo los ensayos de su obra «Opera para un tirano», ha suscitado esta obra con «Le rachdingue», doble crítica e interviús en revistas, diarios y televisión. En todas sus declaraciones, Rey demuestra querer evadirse de la sociedad, ser libre, una flor exótica en el jardín humano corrompido por el escándalo de la política de los pueblos, barajando la actual situación de la China de Mao, del Vietnam, de Cuba y de América del Sud, con Stalin, Che Guevara y los negros americanos que se «desenvuelven mal», según Rey. Y, en contrapartida, guarda respeto a un tirano, (que se desenvuelve peor que los negros de América), por aquello de amar a Cataluña y ser Cadaqués el villorio que le proporciona material de inspiración y sosiego para escribir.

Ni como contestatario de todo un mundo político y social desconectado de la razón y del buen sentido cívico y humano; ni como viejo anarquista que se dice él mismo ser; ni como escritor de gran imaginación sabiendo que el «hombre sin ternura es un imbécil», y que hay que matar el poder por la irrisión, Francisco Rey no puede excluir a una parcela de tierra europea que se extiende del Cabo Creus a Finisterre, de Punta Tarifa a Irún, no teniendo nada que decir de Francisco Franco, porque... «es un principio, de no hacer política en un país donde yo soy huésped».

Sí; huésped de honor y libre. No sujeto a contrariedades e imposiciones de expatriación ni obligado refugio; libre de ir y venir, de no ir si así le place, y si el único que ha tenido para Rey una dimensión dramática entre todos los tiranos ha sido Stalin (bien medida por cierto), hemos de advertirle, mida bien las dimensiones que le alcanzan a Franco con el mismo nivel de proceder y el mismo culto a la personalidad.

Llámese viejo anarquista; que la anarquía es demasiado orden y bondad; soñar con matar el poder irrisoriamente; no hacer la guerra, sino el amor, y que el hombre sin ternura es un imbécil, todo ello de una filosofía admirable y soñadora, pero muy lejos de la literatura de «Le rachdingue» y más lejos aún, para el que siente como anarquista, viejo o joven; lo mucho que pasa en cosas de por allá y lo que se aprende en Cadaqués, en Cataluña y en ese Madrid que se ha quedado para Rey como «el París de Balzac», no soñar con matar el poder irrisoriamente, sino contribuir a matarlo seriamente; ser tierno, y con amor, tratar a esos viejos olivos que marchan sin rumbo y sin raíces a causa de ese otro pueblo de sombras y marionetas con entorchados y casullas, reprobando y condenando a Franco y toda su política, que es a mi ver como se le puede tener amor a Cadaqués, a Cataluña y a España.

No creo ame más a España Henri François Rey que el que estas líneas escribe. Sin embargo, hace ya treinta años que no la ha visto, no la disfruta ni la ama porque no quiere verla, disfrutarla y amarla plegada como papel o cartón, como cosa.

Aparte esta gran diferencia entre su obra y lo por él manifestado, «Le rachdingue» me ha interesado por lo mucho que en ella busca (manejando ideas), la inexistencia entre lo malo y lo bueno, entre el tiempo y el espacio, ya que no hay literatura que no esté al servicio del hombre, aun aquellas negativas que solo tratan de las sombras que concurren a revelar los contornos, las masas, el bulto de las cosas.

**J. SEVILLA**

# Rincón del bibliófilo

*(Viene de la página 4.)*

78. — *¿Qué escrito de Jean Grave se difundió más y cuándo se publicó por primera vez?*

— *Al otro día de la revolución.* Fue publicado en el periódico libertario *El Derecho Social* (Le Droit Social) de Lyon, desde el 9 de abril al 22 de septiembre de 1892. Fue traducido a numerosos idiomas y luego incluído en su gran obra *La sociedad futura.*

79. — *¿En qué discurso bosquejó Eliseo Reclus su gran libro «Evolución y revolución?*

— El título completo de este libro (uno de los más fundamentales de la filosofía anarquista) es en idioma francés *Evolución, revolución y el ideal anarquista.* Se basa en una conferencia que Eliseo Reclus pronunció en Ginebra el 5 de febrero de 1880.

— *¿Qué día fue desterrado Eliseo Reclus de Francia a causa de los acontecimientos de la Comuna?*

— El 15 de noviembre de 1871, el 7º consejo de guerra condenó a Eliseo Reclus a la deportación. Muchos científicos europeos solicitaron la gracia (entre ellos Carlos Darwin). Su pena fue conmutada por la del destierro el 4 de enero de 1872.

81. — *¿Cuál fue la más importante antología libertaria que se publicó en España?*

— El hermoso libro *El anarquismo, sus orígenes, sus doctrinas, sus objetivos,* compilado y redactado por Dionysios (Barcelona: Ediciones Culturales Iberia, 1934).

82. — *¿Cuáles fueron los libros de P.-J. Proudhon traducidos por Francisco Pi y Margall?*

— *Filosofía popular, Filosofía del progreso o sistema de las contradicciones económicas,* y *Del principio federativo.*

— En su obra póstuma «Historia de España en el Siglo XIX». Esta obra fue continuada por su hijo Francisco Pi y Arsuaga.

84. — *¿Hubo algún otro hijo de Francisco Pi y Margall que escribiera libros?*

— Su hijo Joaquín Pi y Arsuaga compiló escritos de su padre, los cuales fueron publicados en el volumen «Lecciones de Federalismo» que en España apareció el año 1931.

85. — *¿Cuál es el libro más importante y a la vez más reciente sobre los Mártires de Chicago?*

— «Historia de los Acontecimientos de Haymarket» por Henry David. Publicado en Estados Unidos en idioma inglés.

86. — *¿Qué dijo el crítico libertario Sam Wiener sobre el libro «El Anarquismo» de George Woodcock?*

— «El libro de Woodcock es el testamento político de un hombre desilusionado.»

87. — *¿Cómo se titulaba el libro de Kropotkin que publicó el «Centro Editorial Presa» de Barcelona a principios de siglo?*

— «Los Tiempos Nuevos». Fue traducido por Juan J. Rubio.

88. — *¿Cómo se titula la hermosa sátira en forma de libro que escribió George Orwell contra el bolchevismo?*

— «Animal Farm», en idioma inglés. Traducido a nuestro idioma con el logrado título de «Rebelión en la Granja», versión castellana del Dr. Abraham Scheps, ilustraciones de Lino Palacio, primera edición de Editorial Kraft (Colección Vértice), Buenos Aires, 1948.

89. — *¿Cuál ha sido el primer gran libro póstumo de Herbert Read?*

— Como se sabe el gran crítico de arte Herbert Read, anarquista por reflexión, ha sido una de las personas contemporáneas que más ha prestigiado al anarquismo. La Editorial londinense «Faber and Faber» publicó en el otoño de 1968 su obra «Culto a la Sinceridad», en idioma inglés.

90. — *¿Cuál fue el libro más importante de Rudolf Rocker publicado en España?*

— «Ideología y Táctica del Proletariado Moderno», traducido por Diego A. de Santillán. Fue editado en Barcelona por «Publicaciones Mundial». Sin fecha de edición.

91. — *¿Qué notable ensayo escribió Stefan Zweig sobre Tolstoi, recalcando el anarquismo de este pensador ruso?*

— Su introducción al libro «El Pensamiento Vivo de León Tolstoi (Buenos Aires: Editorial Losada, 1939).

92. — *¿Qué gran obra del profesor suizo E. Merusier se publicó en España?*

— «Enfermedades del Sentimiento Religioso» (Barcelona: editores F. Granada y Cía, a principios de siglo). Traducida por Florencio Sebastián Yarza.

# Máximas y reflexiones

— La verdadera crítica es la de la obra misma, no la del autor o del medio.

— El sentido de la permanencia domina en el hombre de convicciones un sentimiento de continuidad que le hace conservar sus horizontes ideales.

— Lo coherencia es el efecto de la atracción.

— La sinceridad es el principio de toda emoción, de toda simpatía, de toda vida, porque ella es la forma proyectada por el fondo en virtud de un desarrollo natural, que va del interior hacia fuera, del inconsciente al consciente. Vivir es obrar, es traducirse, expresarse, poner en armonía los órganos interiores y exteriores de sí mismo.

— El artista es tanto más grande cuanto más nos hace adivinar más cosas bajo cada palabra que pronuncia, majo cada objeto que nos muestra. Todo habla y todo merece ser oído: lo difícil es saber oír. El arte expresa lo que la naturaleza sólo balbucea, y le grita: «He ahí lo que tú querías decir».

— El empuje hacia la libertad de discusión y de acción se ha enfriado, parece que el torrente de las ideas audaces ha desaparecido bajo tierra. Es un error el de mostrarse más indulgentes para los reformadores políticos.

— Las opiniones diferentes engendran fácilmente sospechas, y no hay sospecha que el prejuicio y la envidia no cambian en certidumbre.

— La contradicción apegada a la especie humana parece ser la base de nuestra naturaleza.

— El historiador político Polybe decía: «El infierno es inútil para los sabios pero necesario al populacho insensato.»

— Un cura de pueblo, habiendo sido injuriosamente robado por sus «ovejas», les dijo en su sermón: «No sé en qué pensaba Jesucristo de morir por canallas como vosotros.»

— Le tendría que disputar mucho para saber si todos los resucitados mueren de nuevo antes de subir al cielo.

— El único dios moderno en el cual hoy se tiene fe, es el dinero, con toda su potencia. Ahí los sentimientos no ocupan ningún lugar, donde la vida es puramente material.

— Adaptar un ideal racional a la mediocridad general de los hombres es casi una labor sobrehumana en esta época de «robots».

— Para muchos el autor del milagro ya no es dios, es el progreso, es la ciencia, la materia organizada por el hombre, el satélite que se pasea por el cosmos.

**Juan BUSCADOR**

# Necrológica

**JUAN PARDO**

Falleció en Montevideo, el 6 de febrero de este año.

Aquí había llegado allá por 1912, provinente de Valencia — nació en Gabarda, Alberique, el 23 de septiembre de 1893 —, y en los muchos años de oficio de pintor fue puliendo su disposición por las artes plásticas.

Fue un autodidacto, si se exceptúa los dos momentos en que su impulso estético acuerda con las orientaciones del maestro Torres García, y después con el ceramista Collell, ambos en Montevideo.

Como integrante del Taller del primero, intervino en una exposición de obras de esa Escuela, y colaboró en los murales constructivistas del Hospital «Saint Bois». Consecuente adepto de las ideas del Maestro catalán, ajustó sus creaciones más meditadas al desarrollo bidimensional; pero, excelente dibujante y grabador, con sentido práctico de la realización artística, no desperdiciaba los trazos que dan la ilusión óptica de la perspectiva.

De ideas ácratas, su vinculación y amistad con compañeros y simpatizantes le llevó a ilustrar obras literarias que se producían en esos ambientes. Gran amigo de Cristóbal D. Otero, sus grabados, dibujos a pluma, etc., en «El Auto Uruguayo» confirieron a esta revista una calidad estética característica; asimismo ilustró obras de aquél. En toda la prensa anarquista uruguaya, y aun argentina, de este último cuarto de siglo se hallarán sus producciones.

Aunque libertario convencido, su ánimo no le inducía a la lucha, ni en los hechos ni en las palabras. Su habla pausada, su argumentación suasoria antes que polemista, su bondad de corazón — que le enringlerarían entre los ácratas evangélicos, al estilo de Gualterio Marinelli, asesinado el año 1930 por los sayones de Irigoyen —, su disposición docente hacían de él más un explicador o narrador que un expositor. Recordamos una conferencia — no le atribuyó él esta calidad; aclaró antes que nada que se trataba de una mera charla — pronunciada en la Casa de los Libertarios, sobre el contenido filosófico de las nuevas corientes artísticas, sobretodo del constructivismo torresgarcista, y allí constatamos esas calidades de su espíritu fraterno, frente a algún asistente afanoso de figuración, que sin atender ni la intención de la charla, ni el ambiente cordial, ni la bonhomía del disertante, al habla llana, clara y directa de Pardo opuso un lenguaje rebuscado, efectista, enredado con artilugios escolásticos. Pardo no replicó al ocasional contrincante, pero quienquiera pudo ver el profundo dolor que le causaba no ser comprendido en su canto al Ideal, que lo fue de consuno al Arte y a la Acracia.

Esa sinceridad y dignidad reservasa signan su persona, la actitud relativista y pragmática de sus actos, la tensión creativa y experimental que empeñosamente cultivó, en cuyo cumplimiento abarcó todas las ramas de las artes plásticas: dibujo, pintura, grabado — en los más diversos materiales —, talla, escultura, y finalmente cerámica y alfarería. En las últimas décadas de su vida, ya retirado de la actividad profesional, no cejó ni un instante en su impulso productor; ensayaba las más diversas técnicas y materiales, y logró combinaciones que ya quisieran para sí muchos nombres cotizados del arte contemporáneo.

Ya con achaques físicos, la muerte de su compañera le sumió en un dolor que afectó más su salud; igualmente sintió la de Otero, con quien había vivido profundamente compenetrado en actividades artísticas, y con el que mantenían una fraternal amistad. Así fue agrandándose la llaga de su dolor, hasta que, casi inadvertidamente, se perdieron sus días...

*Montevideo.* A. R.

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

# Gran Jira
## DEL NUCLEO DE PROVENZA

En conmemoración del XXXIII aniversario de las históricas jornadas de Julio de 1936. Tendrá lugar en el pintoresco y agradable bosque de «Les Cèdres» en Cabrières d'Avignon (Vaucluse) el domingo día 20 de Julio de 1969.

La Comisión de Relaciones del Nucleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo (A.I.T.), invita fraternalmente a todas las Federaciones Locales, compañeros, familiares, simpatizantes, emigrantes y antifascistas, para que acudan masivamente a rememorar el justo valor humano de la lucha del pueblo español contra el nazi-falangista Franco y sus secuaces militaristas y reaccionarios.

Un competente compañero glosará la gesta antifascista, revolucionaria y libertaria española.

¡Todos a la Jira regional de la C. N. T.!

¡Por la libertad de España!

## DISCOS

*El chófer ha suplido al carretero, la selfactina mató a la rueca y la máquina de escribir a la caligrafía. El «bulldozer» arroja picos y palas al almacén de los trastos viejos y las repúblicas han amontonado coronas en armarios especiales para lo inservible.*

*La existencia del caballo está seriamente comprometida, igual que la bicicleta, dos elementos que para subsistir tienen necesidad de competiciones de pista o carretera. La vida moderna les reserva un puesto en las exposiciones.*

*La cabeza humana está indecisa entre la boina, la gorra o el sombrero. Sostiene el todo eso variadamente, prueba de la duda que la embarga. También esos cubre-pomos están condenados a ser prendas de museo. Las cabezas, veremos.*

*Los animales dañinos vanse extinguiendo a medida que el hombre se adueña de la selva. También las especies indias y a las fieras se les destinan reservas o parques, equivalencias del museo.*

*El juego de barajas dominador a principios de siglo, ha caído verticalmente empujado por la ruleta y las carreras de caballos. El coche rascasuelos se anulará a sí propio invadiendo masivamente las vías públicas, y las aceras con las chatarras resultado del desgaste. Las ingentes multitudes automovilistas hinchan el ánimo viajero de muchos que llegarán a ser multitud en los aires desertando en avión y helicóptero del atasco mecánico de la bajura... espesando luego la circulación mecánica de la altura. Abajo los aparatos rodadores se entrechocan y arriba ocurrirá lo mismo. Los países se cubrirán de chatarra para solaz y gloria de quienes antaño denominamos traperos, pero que ya señalamos como plancheros o descacharreros.*

*Si este mundo loco no se enmienda o desaparece, serán los pasos, los clavos, las aceras, las zapaterías, los semáforos quienes desaparecerán, quedando tal vez algún peatón para el museo, do irán a admirarlo los gatos, los perros y las serpientes, animales que se adaptan a todo y, por consiguiente, son inmortales.*

ACORDAOS DE

S.I.d.

B.D.I.C



## Tierra y Libertad

# ENCLOPEDIA ANARQUISTA

*(Edición Castellana)*

Desde Méjico, el Grupo Anarquista «Tierra y Libertad», comunica lo que sigue:

«A cuántos se interesan en la publicación de la E. A. (edición castellana): Después de innúmeras complicaciones, entrelazadas con enojosos incidentes, el Grupo Tierra y Libertad de México y el compañero Germinal Gracia, así como diversos compañeros esparcidos por diferentes países — cuya labor y dedicación, realizada en casi un total anonimato, nos hace sentirnos orgullosos de ser anarquistas — hemos tomado la determinación de editar dicha Enciclopedia en México, bajo el control, supervisión y responsabilidad del Grupo mencionado.

La citada obra se compondrá de cuatro tomos de aproximadamente setecientas páginas cada uno, con medidas de veintiuno por veintiocho centímetros, en papel de excelente calidad y debidamente encuadernados en tela, de manera que su exterior no desmerezca de su contenido.

Si en el plan laboral la obra emprendida no afecta nuestro entusiasmo, si nos encontramos con el valladar de las complicaciones inherentes al sistema capitalista en que nos vemos obligados a vegetar. Actualmente se encuentra en la imprenta el material para el primer tomo, cuyo costo de impresión y encuadernación calculamos en tres mil dólares, que habrán de ser abonados al recibir la edición.

Como no queremos que la publicación de la Enciclopedia interfiera en nuestra labor de seguir publicando el periódico y la revista, cuya vida en lo económico es bastante precaria, lanzamos a la consideración de nuestros compañeros y amigos estas dos sugerencias:

a) Que cuántos compañeros deseen la Enciclopedia editada en México y se hallen en posibilidad de hacerlo, nos remitan, en una o varias remesas el precio del ejemplar que deseen adquirir, cuyo coste será de 150 pesos mexicanos, o doce dólares yanquis, en la seguridad de que a su debido tiempo recibirán el ejemplar, o los ejemplares pagados.

b) Para aquellos cuyas posibilidades económicas no les resulte gravoso y consideren que la labor en que estamos abocados lo merece, nos pueden brindar su ayuda en forma de préstamo, reintegrable según vaya reuniéndose el dinero producto de la venta, para cuyo efecto se les extenderá su correspondiente recibo de garantía.

*Grupo Anarquista «Tierra y Libertad.*

∴

Durante unas semanas no hemos publicado ninguna nota acerca de la E. A., precisamente esperando esta nota aclaratoria precedente, en la que se sitúa la actualidad de nuestras actividades, coste de los ejemplares, etc. En lo sucesivo iremos teniendo al corriente al público del desarrollo de nuestral labores.

Entre la aparición de la última nota y esta presente, numerosas personas han debido recibir correspondencia nuestra que ha sido enviada directamente.

Agradecemos el envío de las revistas que nos han llegado: «Inédito» de Buenos-Aires. «Befreiung», de Alemania Federal, revista de relación anarquista y, con retraso «El Demócrata», de Bexley (Australia), a cuyos saludos correspondemos, esperando continuar recibiendo la publicación.

— Flores: Enviado el material. Bien y adelante. «T. yL.» de México, publica, en su número de mayo, tu trabajo sobre R. V. Capdevila y «T. y L.». Se puede solicitar si no lo tienes.

— Dagonnier, Bélgique. — J'attends votre decision au sujet des premiers quinze cahiers de la E. A. dont je vous ai parlé recemment.

Llamamos la atención de todas las personas susceptibles de ayudarnos en el trabajo de traducción para que se ofrezcan y así acelerar la obra emprendida.

**Fernando FERRER**

*Un libro de gran actualidad:*

**HACIA UNA VIDA MEJOR**

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración.

Su precio: 5,00 francos.

## S.I.A.

*Compañero antifascista:*

Hoy tú, mañana yo; todos un día u otro podemos sentir la necesidad de una ayuda moral o material que nos libere del peso de una injusticia, o el afecto sincero de un amigo que nos sirva de consuelo en nuestros momentos de aflicción.

*Solidaridad Internacional Antifascista,* nació a impulsos de esta necesidad.

Cuando el furor del fascismo internacional se ensañaba en España sembrando sus campos de cadáveres, entre los que abundaban los niños y los ancianos, se oyó en esta tierra Gala como en otros países el grito de solidaridad que partía de allí y halló eco favorable entre las clases oprimidas del mundo entero dando a conocer el dolor inmenso de nuestro pueblo invadido y saqueado por los bárbaros modernos.

Aquel grito debe estar permanentemente en nuestro corazón porque no ha terminado aún nuestro drama y no olvidar que los que fuimos las víctimas de entonces, tenemos el deber de alimentar con nuestro ejemplo solidario la llama de la rebeldía que haga posible entre otras cosas, el retorno y restablecimiento de una vida normal y tranquila en España. Entre tanto, mientras llega esa hora, actuemos como hombres solidarios dispuestos a ayudarnos mútuamente o compartiendo nuestro infortunio. ¿Cómo mejor hacerlo?

INGRESANDO EN S. I. A.

ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

# Al socaire de los «25 años de paz»

*Leído en la prensa española del 15 de junio:*

La sala segunda del Supremo ha dictado sentencia en el recurso interpuesto por varios de los condenados en el famoso suceso del alcohol metílico, que causó 50 muertos, cegueras y otras intoxicaciones menos graves.

Juzgados los delincuentes por la Audiencia Provincial de Orense, los magistrados declararon probado que Rogelio Aguiar Fernández, propietario de la industria «Bodegas Aragón» de Orense, dedicada a almacén de alcoholes y a la fabricación de aguardientes y licores, conocedor de la existencia de alcoholes industriales a precios que oscilaban entre 9 y 13 pesetas el litro, cuando el precio del alcohol vínico estaba entre 28 y 32 pesetas litro, ideó y llevó a la práctica la adquisición de los primeros con el propósito de revenderlos puros, rebajados o mezclados con otras sustancias por él elaboradas.

A tales efectos, Rogelio se puso en contacto con la casa Aroca, de Madrid, a la que adquirió, de 1960 a 1961, más de 33.000 litros de alcohol isopropilico, que ofreció a diferentes fabricantes de Vigo y Coruña, los cuales lo adquirieron para utilizarlo en la fabricación de licores y vinagres. Pero se quejaron los clientes del mal olor y sabor de los productos, y Rogelio gestionó otras posibilidades, enterándose en la casa Aroca de la existencia del alcohol industrial llamado metílico, extraido de la hulla, que ataca al sistema nervioso y principalmente al nervio óptico, hasta llegar a producir ceguera y muerte, pero que presenta un aspecto que le hace parecer vínico.

Hecho el descubrimiento, Rogelio adquirió a la casa Aroca, entre 1962 y 1963, 64.000 litros de alcohol metílico a 10,50 pesetas litro. En los envases, la casa Aroca hacía constar: «Mercancía de libre circulación, venta y precio. No apta para el consumo de boca.»

Cuando la mercancía llegaba a los almacenes orensanos de Rogelio éste mezclaba el alcohol en distintos porcentajes, tarea en la que era ayudado por su esposa, María Ferreiro Sánchez, que estaba en el secreto de todo, hasta el extremo de que a veces llevaba la iniciativa, ya que Rogelio se encontraba ausente con frecuencia.

En 1963 se conocen las primeras víctimas por consumo de bebidas directamente despachadas al público por María y Rogelio. Los muertos suman

Al encubridor, José-Ramiro, le es modificada la pena en la cuantía de veintiuno. Hay, además, dos ciegos y dos casi ciegos.

Rogelio entonces se preocupa de que desaparezca todo lo que le pueda comprometer. A estos fines se pone de acuerdo con su amigo y consejero José-Ramiro Nova Ramírez, licenciado en Derecho, que venía asesorándole en la marcha de todo.

En los manejos de Rogelio se complican Román-Rafael Saturno Lago-Cabral y Román-Gerardo Lago Alvarez, propietarios de una industria licorera en Vigo, quienes, conscientes de lo que hacen, adquieren a Rogelio alcohol metílico, confeccionan con esto sus licores y aguardientes y los envían a sus clientes de Canarias y Galicia. Estos productos de los Lago causan veintitrés muertos, e igualmente provocan cegueras.

Miguel-Angel-Sabino Basail Infante y Alberto Lombán Gnzález, de Burgo (Coruña), hacen lo mismo que los Lago, y su conducta produce dos muertos más.

Hay otros industriales que se comportan de igual manera: Luis Barral Iglesias, Ricardo Deben Gallego, Francisco-Emilio López Otero y Manuel López Valeiras Souto, todos de Orense. Los dos primeros provocaron nuevas muertes con su conducta; Francisco-Emilio, una ceguera; de Manuel López no descubrieron víctimas.

La sentencia orensana declara igualmente que Rogelio tenía antecedentes penales por delito de apropiación indebida.

En el fallo eran condenados: Rogelio como autor de un delito contra la salud pública y otro de imprudencia temeraria, a 20 años de reclusión y 25.000 pesetas de multa; María Ferreiro, Román-Gerardo, Luis Barral y Ricardo Deben, a doce años y un día de reclusión, 5.000 pesetas de multa y seis meses de prisión cada uno; Román Rafael, a dieciocho años de reclusión y 20.000 pesetas de multa; Francisco-Emilio, a cuatro años de prisión y 5.000 pesetas de multa, y José-Ramiro, como encubridor, a un año de prisión y 10.000 pesetas de multa.

Sólo por delito contra la salud pública eran penados: Manuel López a un año de prisión y 10.000 pesetas de multa; Miguel Angel-Sabino, a quince años de reclusión y 15.000 pesetas de multa y Alberto Lomban, a doce años y un día de reclusión y 5.000 pesetas de multa.

En la vista del recurso, los abogados de los condenados por delitos mantuvieron que los hechos podrían constituir un delito contra la salud pública o un delito de imprudencia, no los dos, y el Supremo, de acuerdo con esa tesis ha modificado la sentencia recurrida, condenando definitivamente:

Por delito contra la salud pública, a Rogelio, a diecinueve años de prisión y multa de 25.000 pesetas; a María, a doce años y un día de reclusión y 5.000 pesetas de multa; a Román-Rafael, a diecisiete años de reclusión y 25.000 pesetas de multa; a Román-Gerardo, Luis Barral y Ricardo Deben, a doce años y un día de reclusión y 5.000 pesetas de multa cada uno; a Miguel-Angel-Sabino, a quince años de reclusión y 10.000 pesetas de multa, y a Manuel López, a un año de reclusión y 10.000 pesetas de multa.

Y por delito de imprudencia temeraria son penados Alberto Lomban a seis años de prisión, y Francisco Emilio a tres años de privación de libertad.

la multa. Es definitivamente condenado a un año de cárcel y a una multa de 5.000 pesetas.

No varían las indemnizaciones a pagar entre todos los delincuentes a los herederos de los fallecidos y a las víctimas que han quedado con vida, que suman un total de 18.939.350 pesetas. — *José Martín Morales.*

# Dos víctimas más de la violencia franquista

BILBAO (OPE). — En esta ciudad se ha producido otro hecho trágico del que han resultado víctimas dos jóvenes vascos. Después del tiroteo de Artecalle, del tiroteo a un joven estudiante en las cercanías de la Universidad de Deusto, del asesinato todavía no esclarecido de un taxista en un lugar próximo a esta ciudad y de varios actos de fuerza, a tiros, realizados por las «fuerzas del orden» sobre gentes sospechosas de resistencia vasca — la muerte de Batarrita ha quedado ya muy lejos —, se ha registrado ahora, frente al cuartel de Garellano un nuevo «hecho de armas» que el pueblo comenta ahora.

Un soldado vasco que se hallaba preso en el cuartel de Garellano, intenta huir en un automóvil ayudado por un amigo. Disparan sobre ellos los soldados que hacen guardia. Los dos reciben varias heridas. El generoso compañero del soldado que huye cae gravemente herido y es conducido al hospital de Bilbao; el otro, el soldado preso que busca la libertad en la huída, también recibe varios tiros y al parecer es conducido a la enfermería del cuartel.

La orden, como vemos, es disparar en todo momento contra cualquiera que sea. La lista de las víctimas comienza a adquirir grandes proporciones.

# COMUNICADOS

**F. L. DE DREUX**

Esta F. L. invita a sus componentes a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 6 de julio a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

**F. L. DE MARSELLA**

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 13 de julio 1969 en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 horas.

**F. L. DE PARIS**

Anuncia asamblea general para los domingos 29 de junio y 6 de julio. En debate, el Orden del Día del próximo Pleno Intercontinental.

**F. L. DE IVRY**

Tendrá asamblea el 6 de julio en el lugar y hora de costumbre.

**CULT. Y PROP. DEL S.I. PIDE:**

A quien o quienes pudieren proporcionárselos, los libros siguientes: «Los victimarios», de Ramón Sempau, con prólogo de Max Nettlau; «Montjuich», de Ignacio Bo y Singla, edición de la Escuela Moderna; y «En el café», de Malatesta.

Envío u ofrecimientos a Antonio León, 4, rue Belfort, 2e étage; 31-Toulouse.

**DE INTERES PARA COMPAÑEROS**

Dos meses de verano en Montpellier. Dos habitaciones para dos parejas a 200,00 frs. por mes cada habitación. A 15 minutos del centro de la villa. Edificio moderno, confort, garage. Escríbase a ésta Redacción, que relacionará.

**F. L. DE BURDEOS**

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el sábado 28 del corriente mes, a las 6 y media de la tarde, Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

**CONFERENCIA EN DIJON**

El Nucleo de Dijon-Nevers de la C.N.T. de España en el Exilio anuncia conferencia en Dijon a cargo del compañero Muñoz Congost.

Organizada por la F. L. de Dijon se celebrará esta Conferencia el día 13 de julio en la Sala de Reuniones de la C.G.T.-F.O., Caserne Dampierre, a la que quedan invitadas todas las FF. LL. del Nucleo a las que oportunamente se les enviará un comunicado que recibirán por conducto orgánico.

**F. L. DE OULLINS**

Esta F. L. convoca reunión para el domingo 6 de Julio, a las 9,30, en el lugar de costumbre.

**F. L. DE TOURS**

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el Domingo 6 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Discusión del Orden del Día del Pleno Intercontinental de Nucleos.

**C. N. T. - Seine et Marne**

Confrontación de las FF. LL. limítrofe a Melun, el domingo 6 de julio, en el lugar que ya se conoce y a las 2 de la tarde.

Temas que recaban la presencia de todos.

**A las FF. LL., a los compañeros:**

El «C. S.» se afana en editar folletos para que la propaganda no falle. Recientemente hemos sacado «Les Sources des conflits guerriers» de A. Maille y pronto presentaremos «A los jóvenes» de Kropotkin. Si comités y compañeros decidieran concretar pedido de «A los jóvenes» podríamos regularizar la tirada. Así evitaríamos quedarnos cortos como en otras ocasiones.

**LA REDACCION A LOS COLABORADORES**

Teniendo que adelantar unos números a causa del cierre — por vacaciones — de la imprenta durante el mes de agosto, estimaríamos de nuestros compañeros colaboradores que nos hicieran llegar su acopio de cuartillas lo antes posible para posibilitarnos la tarea.

**F. L. DE DRANCY**

Celebrará asamblea de segunda convocatoria el 29 de junio para terminar el examen del Orden del Día del Pleno Intercontinental. Esperamos la asistencia de los compañeros afiliados.

**«MIS MEMORIAS»**

De este interesantisimo libro del doctor Pedro Vallina, el compañero Miguel Foz. de Montpellier, ha vendido cinco ejemplares. de «T y L.», de Caracas, y habiendo renunciado (como en él es costumbre) al tanto por ciento de librería, la suma total de estos cinco volúmenes vendidos pasa integra al fondo Pro Compañeros Ancianos o Inválidos del S. I.

**En Tolosa, el 29 de junio**

**XVIII° APLEC DE LA SARDANA**

El domingo 29 de junio se celebrará en Tolosa el XVIII° «Aplec de la sardana». Nadie ignora que se trata de una manifestación organizada por las entidades de catalanes exiliados en Francia, cuyo sentido profundo es el de una expresión de solidaridad hacia todos los que luchan en España, y en particular en Cataluña, contra el régimen franquista.

La sardana simboliza para los catalanes, a través de su expresión coreográfica y del encanto de su música, la fraternidad de los hombres libres y la voluntad de ver a Cataluña — al mismo tiempo que a los demás pueblos del conjunto hispano — libre de decidir de sus propios destinos en el seno de una peninsula ibérica fraternal y respetuosa de la personalidad de cada una de sus familias étnicas y culturales.

El programa de sardanas correrá a cargo de la cobla Combo-Gili y debutará a las 10 de la mañana, y por la tarde a las tres. A las cinco y media de la tarde, el grupo «Les Amis de la sardane» de Carcasona ofrecerán al público un espectáculo de bailes folklóricos catalanes. *Corresponsal*

# Servicio de librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 | Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 | «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 | «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 | «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «Riquiqui» (cuentos infantiles) | 1 00 | «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| Sebastián Faure (Son œuvre) | 1 00 | «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 | «Angustia, tensión y relajación», Dr. Kraf | 5 40 |
| «Factores en sociologia», G. Leval | 1 50 | «Animas benditas», Elias Castelnuevo | 2 00 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 | «Anatomia Artistica» Duval | 7 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 | «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 | «Anarquia y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 | «Antologia poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 | «Antologia poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 | «Antologia de la poesia amorosa universal» | 6 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 | «Antologia de la poesia occidental», Sosa López | 20 00 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 | Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 | «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 | Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 | Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 | Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 | Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 | «Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros | 4 50 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 | «El dominico blanco», Gustavo Meyrich | 4 00 |
| «La alegria de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 | «Dostoiewsky», Dimitri Merenjkoswky | 5 00 |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 | «Las dos hermanas», S. Zweig | 5 50 |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 | «El Drama del amor y de la muerte», Carpentier | 6 50 |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 | «El drama de los humildes», Albert Halper | 5 00 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | 5 00 | «Don Segundo Sombra», Ghiraldo | 7 50 |
| «América-Hoy», V. García | 10 00 | | |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 | | |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 | | |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10°).
C. C. P. Paris 13507 56

# A los jóvenes

por PEDRO KROPOTKIN

*(Conclusión)*

Nosotros, poetas, pintores, escritores, músicos: si comprendéis vuestra verdadera misión y el exacto interés del arte mismo, venid a nosotros; poned vuestra pluma, vuestro lápiz, vuestro cincel y vuestras ideas al servicio de la revolución; presentad con vuestro elocuente estilo y con vuestros expresivos cuadros la lucha heroica del pueblo contra sus opresores; encended el corazón de nuestra juventud con ese glorioso entusiasmo revolucionario que inflamó el pecho de nuestros antecesores; decid a las mujeres qué carrera tan gloriosa es la del marido que dedica su vida a la gran causa de la revolución social.

Mostrad al pueblo cuán triste es su vida actual, y hacedle tocar con la mano la causa de su desgracia. Decidnos cuán racional sería la vida si no se encontraran a cada paso las locuras e ignominias de vuestro presente orden social.

Finalmente, todos los que poseéis conocimientos, talento, capacidad, industria, si tenéis un átomo de simpatía en vuestro corazón, venid y poned vuestro servicio a disposición de aquéllos que más lo necesitan. Y tened presente si venís, que no lo hacéis como amos, sino como compañeros de penas: que no váis a gobernar, sino a fortaleceros en una nueva vida que se eleva constantemente hacia la conquista del porvenir; que más que a enseñar venís a recoger las aspiraciones de los más; a elevarlas, a darles forma y a trabajar constantemente con todo el fuego de la juventud y el juicio de la edad madura para hacerlas posibles en el momento actual; entonces, y sólo entonces, seguiréis una conducta verdaderamente noble y racional, viendo así que cada esfuerzo vuestro en este sentido produce frutos en abundancia; y una vez establecida esta sublime armonía en vuestras acciones y lo que os dicta vuestra consciencia, obtendréis facultades que nunca soñasteis pudieran dormir latentes en vosotros mismos.

Luchad incesantemente por el triunfo de la verdad, la justicia y la igualdad entre los hombres, cuya gratitud ganaréis. ¿Qué carrera más noble que ésta puede desear la juventud de todos los países?

Tiempo he necesitado para mostraros a vosotros que pertenecéis a las clases acomodadas, que, en vista del dilema que os presenta la vida, os veréis obligados, siendo honrados y sinceros, a venir a trabajar con los anarquistas y defender con ellos la causa de la revolución social. ¡Qué claro y sencillo es todo esto! Pero cuando uno se dirige a aquéllos que no han sufrido los efectos del medio en que vive la burguesía, ¡cuántos sofismas hay que combatir!, ¡cuántas objeciones interesadas hay que desechar!

Hoy no es fácil ser uno breve al dirigirse a vosotros, jóvenes del pueblo; la fuerza misma de las cosas os impele a ser anarquistas, por poco que tengáis para obrar y razonar.

Salir de las filas del pueblo y no dedicarse, a ser posible, al triunfo de la revolución, es desconocer el verdadero interés y abandonar su causa y su verdadera misión histórica.

¿Recordáis la época en que niños aún fuisteis una tarde de invierno a jugar en vuestra oscura callejuela? El frío os penetraba a través de vuestros ligeros vestidos y el fango hacia lo mismo por los agujeros de vuestros viejos zapatos; aun entonces, cuando visteis a esos rollizos niños, ricamente vestidos, pasar a cierta distancia y miraros con desprecio, comprendisteis bien claramente que esos muñecos, vestidos de punta en blanco, no eran iguales a vosotros ni en inteligencia ni en energía; pero más tarde, cuando os visteis obligados a encerraros en una sucia fábrica desde las cinco o las seis de la mañana para permanecer diez o doce horas al lado de una máquina, y convertidos en otra; obligados a seguir día tras día sus movimientos incesantes o monótonos, pudisteis comprender que mientras tanto los otros iban tranquilamente a aprender en hermosas academias, escuelas y universidades; y ahora esas mismas criaturas, menos inteligentes, pero más instruídas, han venido a ser vuestros amos, y gozan de todos los placeres, de los beneficios de la cotización. Y a vosotros, ¿qué suerte os espera?

Volvéis a una habitación pequeña, oscura y húmeda, en la que se encuentran reunidos en un espacio bastante pequeño cinco o seis seres humanos, y en la que vuestra madre, cansada de la vida, envejecida más por los cuidados y fatigas que por los años, os ofrece pan duro y un poco de agua sucia llamada por ironía café; y para distraer vuestra imaginación tenéis presente la siguiente pregunta: ¿Cómo se podrá pagar mañana al panadero y al casero al día siguiente? ¡Cómo! ¿Habéis de arrastrar la misma desgraciada existencia que arrastraron vuestros padres durante treinta o cuarenta años? ¿Habréis de trabajar toda la vida para proporcionar a otros todos los placeres del bienestar, de la ilustración y del arte, y guardar para vosotros únicamente constante ansiedad respecto a encontrar mañana un pedazo de pan que llevaros a la boca? ¿Abandonaréis para siempre todo lo que hace la vida agradable, para dedicaros a proporcionar comodidades sin fin a un puñado de holgazanes? ¿Os aniquilaréis trabajando para recibir en cambio menos de lo indispensable y ser víctima de la miseria cuando sobreviene una de estas crisis que por desgracia son tan frecuentes? ¿Es ésta la clase de vida a que aspiráis? ¿Os daréis tal vez por vencidos? No viendo modo alguno de salir de vuestra situación, tal vez os digáis: «Generaciones enteras han sufrido la misma suerte, y yo, que en nada puedo variar lo existente, debo someterme también; sigamos, pues, trabajando, y procuremos vivir lo mejor que se pueda.»

Perfectamente; en tal situación, iluminar vuestro entendimiento será poco menos que imposible. Pero llega un día en que se presenta una crisis de ésas que no son ya fenómenos pasajeros, como antes sucedía, sino que destruye toda una industria, que aniquila a familias enteras; lucháis como los demás, contra la calamidad; pero pronto véis cómo vuestra mujer, vuestros hijos enferman poco a poco a causa de las privaciones, y desaparecen tal vez a causa de la falta de alimentos, de cuidados y de asistencia médica, o van a concluir sus días en un asilo de pobres mientras que la vida del rico se pasa alegre y gozosa en las grandes ciudades, brillando a la luz del sol y permaneciendo completamente extraño e indiferente a los gritos de angustia de los que perecen.

Entonces comprenderéis cuán repugnante es esta sociedad; reflexionaréis sobre las causas de estas crisis, y el examen llegará hasta el fondo mismo de esta abominación que pone a millones de seres humanos a merced de la brutal ambición de un puñado de explotadores; entonces comprenderéis que los anarquistas tienen razón al decir que nuestra sociedad actual puede y debe ser reorganizada de pies a cabeza.

Mas pasando de las crisis generales a vuestro caso particular, suponemos que un día, cuando vuestro patrón trate por medio de una nueva reducción del jornal sacaros algunos céntimos con el fin de aumentar más su fortuna, protestáis; a lo que os contestará con altanería: «Idos a comer hierba si no queréis trabajar por el precio que os ofrezco.» Entonces comprenderéis que vuestro patrón no sólo trata de esquilaros como a un animal inferior; que no contento con teneros sujeto en sus garras por medio del sistema del salario, trata además de haceros un esclavo en todos los conceptos. Entonces os rebajaréis ante él abandonando toda idea de dignidad humana y concluyendo por sufrir todas las humillaciones posibles, o la sangre os subirá a la cabeza; os detendréis en la odiosa pendiente en que váis resbalando, y encontrándoos despedido y en la calle sin trabajo, comprenderéis cuánta razón tienen los anarquistas cuando dicen: «¡Rebelaos, levantaros contra esta tiranía económica, porque ella es causa de toda esclavitud!» Entonces vendréis y ocuparéis vuestro puesto en las filas de los revolucionarios y trabajaréis con ellos por la completa destrucción de toda esclavitud económica, social y política.

Otro día oiréis referir la historia de aquella encantadora muchacha cuyo carácter alegre, francas maneras y animada conversación tanto habéis admirado. Después de haber luchado durante años contra la miseria, abandonó su pueblo natal por la capital: Bien sabía que allí la lucha por la existencia debía ser difícil, pero esperaba al menos poder buscarse la vida honradamente. Pues bien, ya sabéis cuál ha sido su suerte: galanteada por el hijo de un tendero se dejó engañar por sus dulces palabras, se entregó a él con toda la pasión de la juventud, y se vio después abandonada con una criatura en brazos; siempre valerosa, nunca cesó de luchar, pero se destruyó en esa desigual lucha contra el hambre y el frío, yendo a concluir sus días en uno de esos hospitales cuyo nombre nadie recuerda... ¿Qué haréis? Una vez más se os presentan dos caminos que seguir: o tratáis de desechar tan desagradable recuerdo con la siguiente estúpida frase: «Ella no fue la primera ni será la última», y tal vez hallándoos alguna noche en la taberna con otros ultrajéis la memoria de la infeliz muchacha con algún cuento repugnante; o, por el contrario, el recuerdo del pasado os llegará al corazón; trataréis de hallar al infame seductor para escupirle al rostro, y reflexionando sobre las causas de estos males que ocurren diariamente, comprenderéis que nunca cesarán en tanto la sociedad esté dividida en dos campos: en el uno los desgraciados y en el otro los perezosos, las fieras con dulces palabras e inclinaciones bestiales. Comprenderéis que es ya tiempo sobrado de concluir con esta diferencia y volaréis a colocaros entre los revolucionarios.

Y vosotras, mujeres del pueblo, ¿habéis oído sin conmoveros la triste relación de esta historia? Mientrais acariciáis la linda cabeza de esa criatura que duerme en vuestros brazos, ¿no habéis pensado nunca en la suerte que le espera si no se cambian las presentes condiciones de la sociedad? ¿No reflexionáis sobre el porvenir reservado a vuestras hermanos y a vuestros hijos? ¿Queréis que éstos también vegeten como vegetaron vuestros padres, sin más ocupación que la de buscar el pan de cada día ni otro placer que el de la taberna? ¿Deseáis que vuestro marido y vuestros hijos estén siempre a merced del primer advenedizo que haya heredado de sus padres un capital con que poder explotaros? ¿Os avendréis a que sigan siendo siempre esclavos de un amo y materia dispuesta para servir de abono a los prados de los ricos explotadores? ¡No, nunca!

Bien sé que se os ha encendido la sangre al oir que vuestro marido, después de haber entrado en una huelga lleno de entusiasmo y determinación, ha concluido por aceptar con el sombrero en la mano las condiciones dictadas por el orgulloso burgués en un tono altamente despreciativo. Sé que habéis admirado a esas mujeres españolas que en un alzamiento popular han presentado el pecho a las bayonetas de los soldados en las primeras filas de la insurrección. Estoy seguro de que mencionáis con reverencia el nombre de la mujer que atravesó con una bala el pecho de aquel rufián que se atrevió a ultrajar a un prisionero anarquista en su calabozo. Y estoy persuadido de que vuestro corazón late con más violencia cuanto más leéis cómo se reunían bajo una lluvia de balas las mujeres de París, para animar a los hombres y estimularlos a ejecutar actos de heroísmo.

Repito que sobre todo esto no abrigo ningún género de duda, y por esto estoy convencido de que también concluiréis por reuniros a aquéllos que trabajan por la conquista del porvenir.

Cada uno de vosotros, pues, jóvenes honrados, hombres y mujeres, trabajadores del campo y de las fábricas, artesanos y soldados, comprenderéis cuáles son vuestros derechos y os vendréis con nosotros, a fin de trabajar con vuestros hermanos en la preparación de esa revolución que, barriendo todo vestigio de esclavitud y gastadas tradiciones, abra a todo el género humano un nuevo y ancho campo de feliz existencia, estableciendo al fin la verdadera libertad, igualdad y fraternidad en la sociedad humana. Que no se diga que nosotros, siendo un grupo relativamente insignificante, somos demasiado débiles para conseguir el magnífico fin a que aspiramos: contad y ved cuántos somos los que sufrimos esta injusticia.

Nosotros, los trabajadores del campo, que trabajamos para otros y mascamos la paja mientras que nuestros amos se comen el trigo; nosotros solos somos millones de hombres, tan numerosos, que formamos la masa del pueblo.

Nosotros, los obreros de las fábricas, que tejemos terciopelos y sedas para cubrirnos de harapos, también somos gran multitud, y cuando el ruido de la fábrica nos deja un momnto de reposo, invadimos las calles y plazas como el mar en las granses mareas de verano.

Si, todos juntos, los que sufrimos y somos diariamente vejados y utilizados, formamos la multitud que ningún hombre puede contar; somos el Océano que lo abarca e invade todo.

Nos basta querer para que se haga la justicia y todos los tiranos de la tierra muerdan el polvo.

Nos basta querer para que la revolución social acabe con todas las infamias y todos los privilegios.

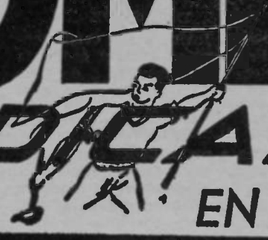
B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE



3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Los impresionables

**CREEMOS más en las convicciones que en las improvisaciones y los arrebatos. Creemos más en la luz entrada en las conciencias que en las ráfagas pasionales, fugaces como nubes veraniegas.**

**Por eso no compartimos el pesimismo — asaz precipitado — de quienes, con una insistencia insensata, sacan balance negativo de los últimos acontecimientos juveniles que tanto han sacudido al mundo adormecido, en el Oeste como en el Este. Para medir el resultado de la explosión principalmente juvenil en todo el orbe, precisa atender, esperar a que las consecuencias se hayan manifestado. La revolución casi mundial del año 1968, por significativa de un estado de evolución en la gente joven, no podía desembocar en un acontecimiento caudal, definitivo en el sentido material de la palabra. Por corazonadores que hayan sido los meses de mayo y junio del año mentado, ellos significaron un inicio de era nueva, un principio de esperanza, no una explosión popular como las de Francia en 1789 y 1871, de Rusia en 1917 y de España en 1936, tan mortíferas, tan removientes, tan señeras.**

**¿Qué esperaban los impresionables, los precipitados, de la revolución sesentaiochista? ¿La dimisión pura y simple de los poderes retardatarios? Las dictaduras orientales y la de España — hoy acercada por la de Grecia —, más los regímenes liberales de tales y cuales naciones, según la lógica histórica no podían abdicar de sus principios autoritarios sin previa derrota aplastante, definitiva, puesto que autoritariamente cualquiera que sea la graduación política, el Estado es un poder sin transigencias ni vacilaciones, sosteniéndose, en demócrata o en totalitario, sobre la base del todo o nada. ¿Cómo podía renunciar el Estado francés, por ejemplo, a seguir existiendo, si el empuje revolucionario de la juventud no logró más que contrariarle, en vez de mellar o agotar sus clásicas defensas? ¿Cómo podía quebrar el Estado mejicano por la revuelta esporádica, no animosa para una transformación total aunque sí para un acto de protesta? Que la actitud francesa fuera insangrienta y la mejicana dolorosa por muchos muertos y heridos, tiene explicación diferencial por la serenidad de la nación europea y el azoramiento de un gobierno que temió la pérdida de unos juegos olímpicos en cuya celebración había fundado esperanzas económicas y de prestigio. Dos democracias y dos estilos, concurriendo en la expresión de ambos, factores diversos, de azar o de lejanía. Lo que no se comprendería es un Barrio Latino 1968 incruento en Rusia y en España, pues sabemos lo que dan de terrible en esos casos las probadas dictaduras.**

**Insistimos en que los meses de mayo y junio no podían producir conclusiones revolucionarias materiales por no tratarse de un movimiento popular integral, indotado además de elemento filosófico concreto. ¿Quién se imaginó entonces, incluso entre los individuos más comprometidos en la protesta, una revolución definitiva? Vióse que el estudiantado no pudo arrastrar más que una parte ínfima del obrerismo, culpa del valladar comunista, opuesto a la expansión renovadora, cual corresponde a la revolución degenerada, dormida, comunista autoritaria, inconscientemente confundida con la concepción tradicional de la gobernación burguesa.**

**Quienes indican ahora con estrépito que la protesta de 1968 ha descendido a cero resultado, se precipitan de nuevo. Claro que no contar beneficio inmediato desagrada; pero: ¿y si la asonada de 1968, general en todo el mundo, ha roto el cristal de la indiferencia, ha despertado convicciones, ha arriconado valores viejos, ha producido sobresalto en esta sociedad de rutina? Alegar una pérdida total del movimiento juvenil en cuestión denota irreflexión y preludia inconstancia, esa doña de prosapia conservadora. Ninguno de los gobiernos que se han sentido afectados por aquel huracán inconformista cree en el fuego de virutas que los impresionables refieren, sino que, por el contrario, los mandamases del caso tienen muy en cuenta el tremendo aviso recibido, igual que la Santa Sede comunista de Moscú ha comprendido, sin que lo confiese, que su fuerza ha devenido conservadora, que se ha desplazado internacionalmente de la izquierda al centro - derecha por presentar, el Estado comunista, la cabal característica autoritaria, de imposición y negación de los derechos del pueblo, exactamente lo que ocurre en los países dominados por el capitalismo. Jamás el moscovismo rojo se ocupa de libertad; igual el franquismo, igual el maoismo. Es en las naciones dichas democráticas donde la libertad es manoseada, pero insignificantemente aplicada.**

**A la pesantez, a la asfixia social de los Estados viejos se ha añadido la carga absolutista de las naciones «nuevas» del Este, introduciendo la desesperanza en las generaciones modernas que tanto habían esperado de la revolución rusa. Que ello es cierto lo demuestra el hecho concreto de que en las barricadas de mayo y junio el comunismo estuvo ausente, ya que, por ley de afinidad o conveniencia, se sentía más atraído por la conservación que por la revolución.**

**La juventud irreverente en 1968 dio un paso adelante desconociendo convencionalismos y trabas. ¿No es ello importante? ¿No es un gaje para el futuro, que anhelamos próximo, esa rebeldía estudiantil y en parte obrera, contrarrestada por los agentes del orden en la calle, y contenida, combatida y falazmente desmerecida en el interior de los sindicatos de ordeno y mando marxistas?**

**El Estado discutido, el comunismo autoritario apartado, y el futuro libertario abriéndose paso en muchas conciencias. He aquí premisa.**

**¿No es ella una victoria conseguida sobre una sociedad plagada de jefes, líderes, comisarios... y bandadas de eunucos?**

Aquí y ahora

# Algo que libera, algo que esclaviza

por **Juan Español**

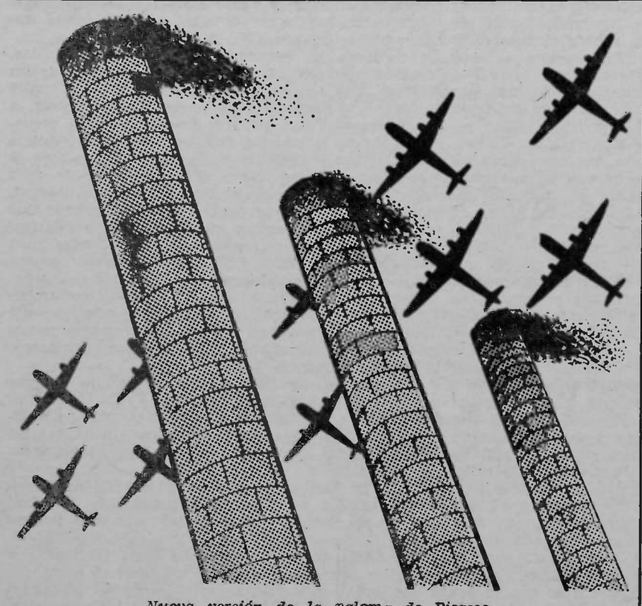
DESEO decir en seguida que no se trata de dos cosas distintas, como muy bien pudiera sugerir el título de este comentario. Se trata de un sólo concepto, de una sola categoría de tan peligrosa ambivalencia que puede conducirnos, y de hecho ya nos conduce, a los extremos de la escala antropológica, uno de los cuales nos sitúa en la cúspide de la libertad; la convivencia y el buen entendimiento, y el otro nos retrograda al estadio de los primates, a la destrucción y a la esclavitud. Me refiero, sin más, al lenguaje.

En principio no creo que exista por parte de nadie ambigüedad alguna al considerar e interpretar lo que el lenguaje es y en lo que consiste. Está claro que sin él no habríamos salido aún de los límites de la animalidad, y que nuestra inteligencia lo es en tanto se perfila como una inteligencia expresiva, comunicable a los demás mediante el lenguaje articulado. Lo que somos lo somos en virtud de nuestro encuentro con un «tú» o con el «otro», que aparece como nuestro límite, pero que a la vez afirma nuestra personalidad y nuestro yo de «ser-para-el-mundo». El lenguaje se constituye entonces en un factor decisivo y casi único de la inteligibilidad entre los seres humanos, lo cual viene a ser igual a erigirse en el factor social por excelencia, pues solamente existe sociabilidad cuando hay comunicación, entendimiento; y apareciendo éstos queda ya prefigurada y establecida la convivencia y la comunidad de intereses y objetivos que nos habrán de llevar a la plenitud de una vida armónica. Para ello, sin embargo, el lenguaje ha de estructurarse de modo tal que no sólo tenga como base la sinceridad expresiva de nuestra interioridad, sino también la común coincidencia de significados que de mutuo acuerdo decidimos dar a cada palabra con vistas a una perfecta inteligencia entre lo que se dice y lo que se desa significar, o en otras palabras, la exacta adecuación entre la idea y el hecho real. Todo lo que no sea asentar el andamiaje de nuestro medio de expresión sobre estas premisas equivaldrá a despojarle de su característica principal, el entendimiento humano, base y raíz de cualquier edificación racional ulterior, para lanzarnos dentro de un inmenso quid pro quo en el que la ininteligibilidad, intencionalmente suscitada, sirve de instrumento de dominio a las oligarquías opresoras.

Y esto es lo que ha ocurrido siempre, y esto es lo que ahora ocurre con más intensidad que nunca. La política ha manejado en todo tiempo el lenguaje en provecho de sus intereses, y lo que debe ser un medio de acercamiento y comprensión se ha convertido en un mero instrumento de poder estatal mediante la insidiosa y sistemática sofística política que nos ha lanzado en el más aterrador barullo semántico de todos los siglos. A nuevos tiempos, nuevos medios. Por la palabra y su mixtificación el político se afianza en el poder, se justifica por encima de todas las casuísticas, se asiste de razón contra todo derecho, proclama la libertad encadenándola, se siente justo pisoteando la justicia. La palabra ha perdido su poder racional y reflexivo: es música, sonido, magia, taumaturgia. Se escucha, se oye, pero no se comprende nada. La propaganda se asienta sobre un fenomenal tinglado lingüístico bien manejado por los prestidigitadores de la oratoria, en el que los conceptos, con música de otros tiempos, van preñados de distinta significación; en el que las palabras, aparentemente innocuas, van cargadas de dinamita, mientras que, por el contrario, otras que solían aparecer como peligrosas, aparecen como inofensivas. Léxicos que fueron abandonados por inoperantes salen de nuevo a la luz, pero con distintas acepciones; en cambio, nuevas expresiones de las que cabría esperar nuevos significados, se atienen a la carga conceptual de otros tiempos. La palabra se alza modernamente como un arma de las más poderosas y eficaces, tan eficaz y poderosa como la misma policía y el ejército, cuando no los sobrepasa. Los Estados se crean su propio diccionario de acuerdo con la impronta que su política pretende dar a cada país; la justicia se administra según la misma terminología y el derecho subyace aprisionado por las nuevas definiciones. Internacionalmente los Estados no se ponen de acuerdo sobre lo que significa una misma palabra; cada cual tiene «sus» razones que derivan, sin embargo, de la misma etimología; la justicia, la razón, el derecho, la libertad y otras palabras que sería largo de citar, son entendidas de distinto modo según las latitudes terráqueas. Todo está montado, preparado y organizado para sostener el poder político a base de no querer entenderse con nadie echando mano de la magia de la palabra, de la propaganda, de los latiguillos, de los slogans. El lenguaje es deformado y retorcido, y con él quedan retorcidas y deformadas tanto la semántica como las conciencias. Nada se atiene a la claridad y a la sinceridad: todo son velos, eufemismos, tácticas disuasorias, «camouflages» tras lo cual sólo se ve el servicio al poder establecido, la demagogia de los líderes, la mentira de los sistemas, el desprecio a la dignidad humana, la educación política por medio de la coacción, la unilateralidad de las formas expresivas que mantiene una férrea censura. Todo ello bajo la apariencia de la libertad, de la humanidad y de la justicia, como si no hubiese más instrumentos de esclavitud que la cárcel y los fusiles; como si la propaganda y la mixtificación del lenguaje no fueran los más terribles enemigos con los que el espíritu se encuentra, contra los que apenas puede luchar ya que no atacan de frente y de modo ostensible, sino de manera reptante y aparentemente imperceptible, de modo que la conciencia vaya buscando acomodo insensiblemente a la nueva situación, y se anquilose, y se estratifique, y muera como un fósil.

Países totalitarios y países democráticos usan de la misma tiránica ley monopolística del lenguaje el cual, como cabía esperar, ya no es el vehículo genuino de las ideas que nos acercan, que nos hacen sentirnos hermanos, por las que nos comprendemos en un mismo afán de libertad y en una comunidad de destino, sino que representa una ominosa arma al servicio del confusionismo ideológico, a la tergiversación de las ideas, al servilismo intelectual y al adormecimiento del espíritu en provecho exclusivo de las organizaciones políticas, y con ello, al poder omnímodo del Estado. Los servicios de información de los países se perfilan como los medios más poderosos de dominio nacional e internacional a base de un lenguaje expresamente creado para cada circunstancia, eficazmente extendido e incrustado en las mentes por medio de una propaganda exhaustiva, rápida y sistemática que impide casi toda reacción mental. Palabras de tan honda raigambre humanística y de tan evidente y unívoca significación como justicia, democracia, libertad y derecho, han perdido su substrato etimológico radical; ahora se matizan, se desvirtúan, se condicionan, se difuminan. Ya no es la libertad única e indivisible e irrevocable: ahora es la libertad de este modo o el otro, según este lugar o el de más allá; la justicia ya no es la justicia inapelable y nuda, sino la justicia mediatizada por uno u otro condicionamiento sofístico, de orden progmático o ideológico; las democracias ya no son la democracia, según su clásico y pristino significado, sino subyugadas a extrañas adjetivaciones como «orgánica», «corporativista», «cristiana», «popular»; el derecho ya no es el derecho universal emanado de una justicia universal, sino el derecho propio a cada Estado, a cada facción política e incluso a cada individuo. ¿Podrá negarse, como ejemplo clarísimo, que el régimen hitleriano estaba asentado sobre un lenguaje y una terminología de fuerza de dominio, parte de los cuales, sin discriminación y con alevosía, fueron adaptados de los de Nietzsche? ¿Podrá negarse que las democracias, las grandes democracias sobre todo (y no por la excelencia democrática, sino por su poder) adoptan el léxico apropiado a las nuevas modalidades opresivas capitalistas, tecnocráticas e incluso científicas?

Es preciso estar alerta. Nos estamos jugando la libertad, la justicia y la paz universales. Se nos está ofreciendo no los conceptos, sino la abstracción de los conceptos. Es preciso que veamos claro en este barullo semántico, que no nos dejemos arrastrar por esta insidiosa palabrería. Atengámonos a que el movimiento se demuestra andando, y que la libertad lo es realmente cuando realmente el hombre se seinte libre. Todo lo demás es pura demagogia.



*Nueva versión de la paloma de Picasso*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### FANATISMO

EN el número de abril de la revista «Les Temps Modernes», que dirige Jean-Paul Sartre, hay una amplia referencia del llamado proceso de Zurich. De él hablaron los periódicos, destacando sus más descollantes aspectos. La revista ofrece profusión de detalles, mostrando las características psicológicas de todos los que intervinieron en los hechos. Comparecieron en tanto que principales acusados, un sacerdote y una exmonja, quienes hacían vida común y tenían fundada una especie de secta religiosa, integrada por unos cuantos fieles de ambos sexos. Entre los componentes de la secta en cuestión se efectuaban una serie de prácticas de ritual, entre ellas la flagelación. El escándalo tomó inusitadas proporciones al descubrirse que una adolescente que se hallaba en tal ambiente, murió a causa de los repetidos azotes de que era víctima, los cuales tenían por objeto el «santo» propósito de quitarle el demonio del cuerpo. El demonio «que se había apoderado de ella».

La mente resiste a creer que en los tiempos que atravesamos, y en países existiendo un alto grado de civilización, se den casos que evidencian un fanatismo, una obcecación de signo religioso propia de la época medieval. Y así es. No hace mucho se comentaba en los periódicos el proceder de los componentes de una secta extendida por diversos países, singularmente por Francia, Italia, e Inglaterra. Creo se denominan sus componentes devotos del Cristo de Montalemberc, o algo parecido. Se habló de una criatura, hija de un matrimonio perteneciente a la secta en cuestión, que habiendo enfermado, sus padres rehusaron aplicarle remedio alguno, juzgando que su destino dependía de la voluntad «divina». Y por ausencia de atenciones, la infeliz criatura falleció.

En Barcelona, y en el 1937, en tertulia de amigos, comentábamos lo relacionado con la influencia religiosa. Alguien dijo que ella había ya desaparecido, que ya no existía. El poeta Joaquín Montaner manifestó: «No lo creais así. Anda soterrada, que no es igual». Y la Historia nos enseña que dentro el marco de las religiones caben las mayores aberraciones. De ahí que si en países de manifiesta formación liberal es necesaria la acción antirreligiosa, el difundir ideas que con solidez de razonamientes tiendan a demostrar lo que son las religiones, juzguemos lo que hará falta, en tanto que esfuerzo redoblado de campaña antirreligiosa en un país que, como España, la religión ha constituído una verdadera infección social.

### LAS IDEAS CLARAS

Las concepciones políticas de carácter comunista, pese a que podemos notar andan divididas, dado el cesarista afán de hegemonía que prepondera en los más encumbrados dirigentes de los países de mayor importancia, como es el caso de Rusia y China, sabemos que todas ellas parten de la raíz marxista, suyas premisas son harto conocidas. Anuladas las libertades cívicas para un *«periodo transitorio;* adoptada la imposición estatal, también con supuesta *interinidad,* por doquiera el carácter de régimen comunista se manifiesta idénticos son los resultados: afianzamiento de lo que se dijo implantar de modo «provisional». ¡Y no se quiere que se empleen medios evolutivos, susceptibles de aligerar las estructuras coactivas para conseguir libertades cívicas! El caso de Checoslovaquia es harto elocuente.

Ante la realidad politicosocial del comunismo, es de comprender que reaccionen en contra cuantos, sea uno u otro el estrato social en que se desenvuelvan, mantengan un criterio liberal, amen en verdad la justicia y la libertad. No valen doctrinas; no bastan las argucias de la dialéctica para encubrir lo evidenciado por los hechos. De ahí que la crítica en contra del comunismo resulte fácil, sea uno u otro el ángulo desde el que se haya enfocado.

Pero, los servicios de propaganda de los países comunistas es harto comprensible que han de desarrollar el máximo de interés en enredar la madeja, en tergiversar las cosas, en tratar de poner blanco lo que es negro. Es natural que para una tarea semejante se emplee dinero, y en abundancia. Y no faltan gentes bien pagadas para predicar la «buena nueva» del comunismo; incluso no ha de extrañarnos que traten de filtrarse, o se filtren, en sectores de opinión que en principio, siendo de formación izquierdista, son contrarios al marxismo. Y de ahí surge la confusión, el desbarajuste ideológico, que es lo que interesa a quienes en política se atienen al lema conocido de «a mar revuelto, ganancia de pescadores»...

Barullo, confusión, por la intromisión de influencias marxistas lo ha habido en el seno de la organización anarquista japonesa; barullo y confusión lo hubo en Holanda entre los «provos», muchos de los cuales habían manifestado claramente sus concepciones libertarias; barullo y confusión hemos notado en publicaciones que, al aparecer, tenían inconfundible tono libertario; barullo y confusión han originado reuniones, coloquios iniciados en plan de sembrar maremagnum de ideas anarcomarxistas. Puede que vaya también de por medio el «divide y vencerás», norma harto conocida y que se atribuye a los jesuítas.

No se trata de tomar aires de vestal, para guardar «las puras esencias del Ideal», según frase estereotipada, antes bastante en uso en prensa nuestra; pero el militante que se toma las ideas en serio, independientemente del grado de inteligencia, de los conocimientos acumulados, es de razón que procure que las ideas libertarias se capten *con claridad;* deben de exponerse también de un modo que no ofrece lugar a dudas, evitando todo punto oscuro que de margen a interpretaciones erróneas.

Si otros esiman que Marx, Engels, Lenin y Trotsky representan el alfa y omega, lo mejor de lo mejor, en tanto que concepciones sociológicas, nosotros, los libertarios, mostrando la *panorámica* del comunismo en el mundo, podemos evidenciar los *méritos* de todo el amasijo de teorías marxistas. Podemos demostrar el valor moral de nuestras ideas; el hondo sentido de libertad y de justicia en ellas existente, con citas de Godwin, de Bakunin, de Kropotkin, de Mella, de Malatesta... Y así de otros, ¡qué dilatada es la bibliografía del pensamiento libertario!

Las argucias para introducir el marxismo, como una cuña, en nuestros medios, son variadas: Se ha dicho, en plan de ensalzar a Carlos Marx, que el propio Bakunin había elogiado los méritos de Marx. Es cierto; pero quienes así se manifiestan se guardan muy bien de explicar que ello fue cuando el autor de «Dios y el Estaso» era joven, y todavía no había tenido ocasión de ser objeto de las maquinaciones, de la deslealtad del autor de «El Capital». Se ensalza la obra de las colectividades en España, pero se oculta el nombre de aquellos que mayor empeño pusieron en destruirlas. Se ensalzan, como *algo fundamental,* los factores de tipo económico, dejando de lado lo que es fundamento ético. Quizás por el hecho de que para conducir dictatorialmente a las masas sobra la ética... ¡con obedecer y callar ya es bastante!

Ideas claras, oteando el horizonte del pensamiento universal, captando lo que tienda a engrandecer los sentimientos de fraternidad humana, de justicia para todos. Y es menester que la claridad descubre y evidencie, en donde quiera que esté, lo que ha sido, es, y ha de ser, contrario a los sentimientos libertarios.

### EL SENTIR DE MARIA CASARES

Con la gran actriz, una de las mejores intérpretes del teatro contemporáneo, tuvo recientemente uno de sus «encuentros» el joven escritor Baltasar Porcel. A continuación algunas de las opiniones de María Casares:

«El mundo cambia. Cambia. Me da esa impresión. Ya no se sabe dónde está... El momento es complejo y creo que va a durar largamente, que esa situación de cambio va para largo. No es ya un cambio político, sino de civilización. Vamos, pienso yo. Algo como huir de una barbarie, acabar con tabús y tradiciones que no corresponden a nada. Y eso en el mundo entero, aunque en los distintos países se tenga un tiempo histórico diferente: en unos se tiene hambre de comer y en otros hambre espiritual. En todas partes hay un ahogo. Quizás no se produzca una revolución, pero sí una transformación... En mayo del año pasado yo estaba optimista: había una búsqueda sincera, en todo aquello. Y a la gente sencilla, tradicional, se le abrieron los ojos: vio que algo pasaba, que algo nuevo se necesitaba... Este movimiento que se agita en todas partes no creo que sea político. Si acaso, contra la política...»

# Rincón del bibliófilo

66. — *¿Cuál fue el libro del filósofo alemán E. Bauer, cuya primera edición fue completamente secuestrada por las autoridades?*

—?«Comentario y Crítica de la Iglesia y del Estado», en idioma alemán. Se publicó en Berlín el año 1843.

67. — *¿En qué libro publicado en Austria hay una bibliografía de todas las publicaciones libertarias prohibidas el siglo pasado en dicho país?*

— En «Catalogus Librorum in Austria prohibit (en idioma latino). Se editó en Viena el año 1896.

68. — *¿Cuándo y dónde apareció el primer número del periódico «Freiheit» de Johann Most?*

— Se publicó en Londres el 3 de enero de 1879.

69. — *¿Cómo se titulaba el periódico anarquista que apareció en Toulon (Francia) el año 1895?*

— «El Cristo Anarquista», en idioma francés.

70. — *¿Qué librito de Federico Urales se publicó en Buenos Aires el año 1882?*

— Sin emplear su seudónimo, es decir, con su nombre, Juan Montseny, se publicó *La religión y la cuestión social* (editado por la «Biblioteca de Cuestiones sociales).

71. — *¿Cuándo se publicó por primera vez la hermosa utopía «Noticias de ninguna parte», de William Morris?*

— Se publicó en idioma inglés en la revista «El bien público» (The Commonwealth), del 11 de enero al 4 de octubre de 1890. Al año siguiente se publicó en forma de libro.

72. — *¿Cuál fue el libro de Charles Albert sobre el amor?*

— *El amor libre,* en idioma francés (París: Ed. Stock, tercera edición 1899).

73. — *¿Cuándo se publicó la primera edición de «El dolor universal», de Sebastián Faure?*

— En idioma francés, *El dolor universal, filosofía libertaria,* se publicó en París el año 1895 (Editor Stock).

74. — *¿Quiénes formaban parte del comité para bosquejar y aplicar un programa de enseñanza anarquista y dónde existió dicho comité?*

Formaban parte de él las siguientes personas: Eliseo Reclus, Luisa Michel, Jean Grave, J. Ardouin, Carlos Malato, E. Janvion, L. Matha, J. Degalves, León Tolstoi, A. Giraud, Pedro Kropotkin, J. Ferrière y L. Malquin. Empezó a deliberar en París el año 1898. Publicó el folleto en idioma francés *La libertad por la enseñanza (La escuela libertaria),* editado también en 1898.

75. — *¿Cuál fue el libro más revolucionario del libertario francés Ernest Cœurderoy?*

— *De la revolución en el hombre y en la sociedad.* En idioma francés. Bruselas, 1852.

76. — *¿Qué folleto de Ricardo Mella se publicó en Sabadell el año 1892?*

— *Evolución y revolución* (discurso pronunciado en el Círculo Federal de Vigo).

77. — *¿Qué folleto de Ricardo Mella se publicó este mismo año (1892) traducido al italiano?*

— *La anarquía* (Prato: Biblioteca de la Plebe).

*(Pasa a la página 2)*

# CHISPAS

*Bandera. En mi pueblo llamaban así a la mujer que se entregaba a cualquiera.*

∴

*Por una bandera quieren que me mate. Que lo hagan los banderófilos.*

∴

*«La bandera es un símbolo».*
*Perezca el símbolo y quede la vida efectiva y afectiva.*

∴

*Los colores. Bonitos en el prado florido. Perversos en un trapo encubridor de pésimas intenciones.*

∴

*La bandera es signo de patria.*
*El símbolo y lo simbolizado, no valen lo que un hijo de madre.*

∴

*— ¿Qué es la patria?*
*— Tu tierra.*
*— No tengo, en ella, ni un palmo de suelo.*

∴

*— ¿Qué es la patria?*
*— El suelo, el aire, los pájaros, el habla, las casas, los niños, la bandera...*
*— Y la miseria, la explotación, el guardia civil, las contribuciones, las vallas, la beata maldiciente, el cementerio, la sinvergüencería, de lo cual hay en todas las patrias.*

∴

*— La patria, la ley, la bandera, la historia...*
*— Y Franco y toda su noria.*

# RECORDANDO A LEON FELIPE

*«Eterno caminante peregrino*
*siempre por caminos nuevos*
*Cantos de sangre y dolor,*
*con luz, llanto, brasa y fuego.»*

FUE el 12 de septiembre de 1939, que en el Palacio de Bellas Artes de México ante un público de españoles exiliados, León Felipe leyó la introducción a su obra *Español del éxodo y del llanto.* Fragmento de aquella lectura, es esta página maestra que transcribo de un artículo de Bertram D. Wolfer, aparecido en la revista «Mundo Nuevo», de junio 1969.

**Pero, ¿Porqué habla tan alto el español?**

«... Este tono levantado del español es un defecto, viejo ya. Viejo e incurable... Hablamos a grito herido y estamos desentonados para siempre, para siempre porque tres veces, tres veces, tres veces tuvimos que desgañitarnos en la historia hasta desgarrarnos la laringe.

»La primera fue cuando descubrimos este Continente y fue necesario que gritásemos sin ninguna medida: ¡Tierra! ¡Tierra! ¡Tierra! Había que gritar esta palabra para que sonase más que el mar y llegase hasta los oídos de los hombres que se habían quedado en la otra orilla. Acabábamos de descubrir un mundo nuevo, un mundo de otras dimensiones al que cinco siglos más tarde, en el naufragio de Europa, tenía que agarrarse la esperanza del hombre. Había motivos para hablar alto. Había motivos para gritar.

»La segunda fue cuando salió por el mundo, grotescamente vestido, con una lanza rota y con una visera de papel, aquel estrafalario fantasma de la Mancha, lanzando al viento desaforadamente esta palabra olvidada por los hombres: ¡Justicia! ¡Justicia! ¡Justicia!... También había motivos para gritar.

»El otro grito es más reciente. Yo estuve en el coro. Aún tengo la voz parda de la ronquera. Fue el que dimos sobre la colina de Madrid, el año 1936, para prevenir a la majada, para soliviantar a los cabreros, para despertar al mundo. ¡Eh! ¡Que viene el lobo! ¡Que viene el lobo! ¡Que viene el lobo!...

»Nadie le oyó. Nadie. (...) cerraron todos los póstigos, se hicieron los sordos, se taparon los oídos con cemento y todavía ahora no hacen más que preguntar como los pedantes, pero ¿por qué habla tan alto es español?

»Sin embargo, el español no habla alto. El español habla desde el nivel del hombre, y el que piensa que habla demasiado alto es porque escucha desde el fondo de un pozo.»

*Por la transcripción, J. S.*

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

37428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

3 JUILLET 1969
NUMERO 563
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# LE FERMENT

Quand le peuple se révolte, il se révolte contre le destin qu'il s'est forgé, il se révolte contre des minorités à qui il a donné tous pouvoirs autorisant celles-ci de le duper, de le diriger, de le représenter, de l'organiser, de l'exploiter. Quand le carcan serre trop, le travailleur tente alors de se dégager, il se révolte. La révolte des travailleurs se traduit par la violence révolutionnaire qui, face a la violence permanente du capitalisme et de l'Etat, est une action de légitime défense. L'affranchissement des travailleurs et la violence, sont les leviers de libération autorisant un sort meilleur de tous les exploités. On l'a bien vu en Mai-Juin 1968.

Mais ce que l'on a vu aussi, est la perte des avantages conquis par la grève générale des travailleurs qui ont, à tort, fait confiance à des politiciens. On ne traite pas avec les exploiteurs du peuple, il n'est pas possible de prendre en considération des accords pris avec des politiciens dont le rôle est de maintenir l'Etat, qui est le défenseur du capitalisme et nécessairement dans l'obligation de réduire les travailleurs à l'état d'esclavage. On se refuse, également, à l'obéissance d'ordres de syndicats qui sont à la solde de l'Etat et dont le rôle consiste à dérouter les travailleurs des voies de la libération totale auxquelles ils pourraient parvenir, sans l'abandon de leur liberté qu'ils ont fait à ces mystificateurs. En vérité, tant que les travailleurs accorderont confiance à des représentants du peuple, à des représentants de syndicats inféodés à l'Etat, ils forgeront, par cet abandon de courage, de clairvoyance, de conscience, de dignité, leur destin d'esclave, voué à toutes les servitudes, tous les crimes.

Si la violence des travailleurs autorise leur libération, par contre, la violence de l'Etat et du capitalisme peut se traduire négativement, car les exploités, qui sont les véritables producteurs permettant à la société son existence, sont les seuls, à posséder une arme à laquelle les exploiteurs et les détrousseurs du peuple ne peuvent résister, cette arme est la grève générale illimitée et il faut reconnaitre que si les travailleurs savaient l'utiliser, ils gagneraient leur liberté.

Tous les peuples colonisés par des puissances capitalistes et qui ont su se regrouper, constituer une force de révolte, ont pu se libérer du joug de l'étranger; ils ont, en réalité, simplement changé de maîtres, car ils n'en sont qu'au premier stade de libération. Mais les peuples plus instruits des réalités et disposant d'une civilisation plus avancée, doivent e' peuvent passer au stade de leur libération totale. Ceci, pour affirmer que c'est la volonté seule du peuple qui autorise son destin et non la force de l'Etat, du pouvoir, du capitalisme, qui s'imposent par le mensonge, la crainte, la peur, les tribunaux, les prisons, la démonstration de force des mercenaires.

L'Etat est une machine formidable, aux multiples leviers commandés par quelques privilégiés, il peut, en quelques instants, briser une révolution, mobiliser toute une jeunesse pour une grande tuerie; mais cette machine, bien organisée, et qui fonctionne pour le plus grand profit du capitalisme, est en réalité, beaucoup plus fragile qu'on veut bien nous l'affirmer; car la promptitude de sa manœuvre et son efficacité, dépendent du consentement des travailleurs; que ceux-ci ne l'oublient pas.

L'Etat, pour le travailleur, influencé, dès son enfance, par une propagande qui ne l'abandonnera jamais, est l'organisme qui prévoit, pour lui, toutes difficultés de vie commune entre les hommes; l'Etat, pour le bon citoyen, résout, pour lui tous les problèmes économiques, sociaux, nationaux; par l'aliénation de son droit à la liberté, il donne délégation à un tiers, par le bulletin de vote, de la possibilité de prendre, pour lui, toute décision capitale relative à sa vie, à sa liberté. Cet abandon est la preuve qu'il est inconscient de sa qualité d'homme et qu'il ne réalise, pas encore, les bienfaits que peut apporter la liberté.

L'affranchissement d'une partie des travailleurs a pour résultat une plus grande contrainte de l'Etat qui resserre, plus encore, le peu de liberté accordé aux producteurs. Lois, décrets, règlements pleuvent, l'Etat est partout et les travailleurs sentent sur leurs épaules le poids de son autorité. C'est bien là un jeu dangereux du pouvoir qui se veut excessif, car un sursaut de dignité peut être possible d'une fraction d'étudiants et de travailleurs, ce qui pourrait entraîner une prise de conscience du peuple.

En période électorale, tous les candidats, indistinctement, de droite ou de gauche, font des promesses, reconnaissent les injustices passées, s'indignent même des erreurs de gestion commises; mais ces promesses ne sont qu'hypocrisies, car tous, une fois au pouvoir, continueront à exploiter la classe des travailleurs. En réalité, la réglementation de la vie commune des travailleurs doit revenir aux travailleurs, à tous les travailleurs. Il est juste que ceux qui produisent s'organisent librement, sans le concours d'intermédiaires improductifs et profiteurs sans droits. Aux travailleurs, par leurs syndicats anarcho-syndicalistes, d'assurer la gestion des fruits de leurs travaux. Ce sera la fin du gouvernement des gens qui devra faire place à l'administration des choses.

L'étatisation de la vie est la plus grande aliénation de la liberté. L'interventionnisme de l'Etat dans la vie privée de l'individu est un viol. Le citoyen insconscient dit: « L'Etat c'est moi », alors que les profiteurs et les privilégiés, parlant du peuple et de la foule des travailleurs disent : « Notre Etat », exactement comme le fermier parlant de son cheptel dit : « Notre troupeau ». De Gaulle ne comparait-il la population de la France à « quarante millions de veaux » ?

La propagation de la liberté est interdite par les manœuvres hypocrites de l'Etat, dans tous les domaines, et il faut un concours de circonstances pour faciliter le développement de la révolte, redonner force et courage aux travailleurs, faire la révolution. Pour faire la révolution, il faut établir préalablement un climat prérévolutionnaire qui soit admis par la majorité de la classe des travailleurs qui doivent s'attacher à transformer cette minorité en majorité.

La bureaucratisation, la militarisation, sont des chancres qui absorbent une grande partie des forces de production des travailleurs, mais sans bureaucratisation et militarisation, la dictature de l'Etat ne pourrait s'appesantir sur les épaules de ces derniers. Plus l'Etat redoutera le danger de la libération des travailleurs plus le joug de la bureaucratisation et de militarisation sera lourd à porter, plus la journée du producteur sera longue, car ce sera toujours les travailleurs qui assureront l'existence de ceux qui ont pour mission de porter atteinte à leur liberté. C'est ainsi que le travailleur devient le complice d'un Etat qui est dans l'obligation, jour après jour, pour assurer sa sécurité, tenter sa survie, de réduire les quelques libertés que possèdent encore les producteurs. Mais après avoir légiféré, décrété, menacé, condamné, emprisonné, quel mal pourra encore faire l'Etat ? Dans sa défense devant l'évolution des travailleurs vers la liberté, l'Etat arrive obligatoirement au pouvoir dictatorial. L'augmentation de la compression de la liberté de l'individu par l'Etat ne fait que précipiter la chute de celui-ci, sa politique générale autodestructive en fait le ferment de la révolution de demain. Les excès de l'Etat, sa violence permanente, frappe l'individu dans sa dignité, sa conscience se révolte. — « Il ne peut y avoir révolution que là où il y a conscience. » — *Jean Jaurès.*

**René VILLARD**

# Eléments de droit syndical

*(Suite)*

4. L'Assemblée Constitutive, si elle respecte les conditions prévues au paragraphe 3, peut bien entendu, accepter des participants de nationalité étrangère. Un travailleur étranger peut — s'il est salarié ou ancien salarié — légalement adhérer à un syndicat professionnel. Certains étrangers (italiens, allemands, belges, hollandais et luxembourgeois) bénéficient depuis la création du Marché Commun de certains avantages qui sont refusés aux autres étrangers. Nous les étudierons ultérieurement.

Il n'en demeure pas moins vrai que le militant syndical de nationalité étrangère doit souvent limiter au maximum son action pour des raisons faciles à comprendre...

5. C'est durant l'Assemblée Constitutive que l'on discute de la rédaction des statuts du syndicat. Il est prudent d'en avoir rédigé les principaux articles à l'avance : de cette manière, la discussion peut se faire article par article et les travailleurs présents peuvent, s'ils le désirent, demander toutes les explications nécessaires et proposer toutes les rectifications qu'ils jugent utiles. Il ne faut jamais perdre de vue que c'est une Assemblée qui décide des statuts et que seule une autre Assemblée peut ultérieurement les modifier. Il serait dangereux d'accorder à une simple commission la posibilité de modifier selon ses propres conceptions ce qui légalement et logiquement doit servir de règle à tous.

6. Dans la pratique, il est exceptionnel d'assister à une Assemblée Constitutive réunie spontanément. Il est infiniment plus fréquent de voir des travailleurs se réunir à l'appel d'un petit groupe de militants. C'est généralement ce groupe de militants qui rédige à l'avance les statuts pour les soumettre à l'approbation de l'Assemblée. Son premier travail sera de faire élire un bureau de séance, chargé d'assurer le bon ordre de l'Assemblée. Ce bureau peut servir de base pour la constitution ultérieure du premier Bureau Syndical, mais ce n'est pas une obligation.

7. Les statuts doivent être discutés article par article. Certains d'entre eux ne méritent qu'une simple lecture sans discussion : ils doivent néanmoins nécessairement figurer dans les statuts pour des raisons administratives, légales ou simplement de bon sens. D'autres, au contraire, doivent être commentés par tous car ils risquent de mettre en cause la bonne marche du Syndicat ou sa politique.

Les statuts ont force de loi en cas de litige (sauf, bien entendu, s'ils sont contraires à la Législation Sociale en vigueur !!!) et on ne saurait trop conseiller aux futurs adhérents d'un Syndicat de les lire le plus attentivement possible. Nous allons prendre des statuts-types qui peuvent fort bien convenir à n'importe quel syndicat et les étudier point par point.

8. Le premier article des statuts concerne généralement la dénomination du Syndicat. Il est utile de choisir un titre qui précise la profession et la zone de l'influence syndicale envisagée. Par exemple « Syndicat des Ouvriers du Bâtiment » est un titre maladroit : d'une part, ce syndicat exclu les employés (Syndicat des *Ouvriers*) d'autre part il n'est pas précisé la ville (ou la région) intéressée. Il est préférable de choisir un titre comme « Syndicat des salariés des Entreprises du Bâtiment de la région de Marseille ».

Il est quelquefois prudent — pour une plus grande efficacité ultérieure — de « caler » le syndicat sur une région bien précise en raison de la division administrative existante. Le plus pratique est souvent de prévoir l'existence du syndicat sur le plan départemental (ou sur le plan de l'arrondissement). En reprenant notre exemple, on pourra donc avoir intérêt à créer un « Syndicat des salariés des Entreprises du Bâtiment des Bouches-du-Rhône (ou de l'Arrondissement de Marseille)».

Donc : Article 1. — Le Syndicat prend la dénomination de « Syndicat... »

9. Le siège social est au Syndicat ce que le domicile est à l'individu. C'est là que le courrier lui est adressé. Il faut donc posséder au moins une boite aux lettres et s'assurer que le courrier ne risque pas de s'égarer. On peut domicilier un syndicat pratiquement n'importe où : chez un particulier, dans un café et même, pour un Syndicat d'Entreprise, au siège de cette entreprise (avec l'accord de l'employeur). Cette dernière éventualité n'est pas sans inconvénient en raison du risque toujours possible d'interception, volontaire ou non, du courrier par l'employeur.

Le siège social se réduit donc dans la pratique à une simple boite aux lettres car les réunions du Bureau Syndical, les diverses Assemblées peuvent fort bien se dérouler en un autre lieu. Il importe toutefois de signaler que c'est à la mairie dont dépend le siège social que doivent s'effectuer les démarches relatives à la déclaration. Ainsi un syndicat dont le siège social se trouve à Villeurbanne ne peut se déclarer à la Mairie de Lyon mais seulement à celle de Villeurbanne. La réforme administrative qui a affecté les anciens départements de Seine-et-Oise pose un problème particulier que nous aborderons ultérieurement.

Il peut parfois être nécessaire de changer de siège social et souvent d'une manière rapide. Les statuts doivent prévoir cette éventualité et généralement on admet qu'une simple décision du Bureau Syndical suffit et qu'il n'est pas nécessaire de prévoir une Assemblée dont la convocation peut demander plusieurs semaines.

Donc : Art. 2. — Le siège social du syndicat est fixé à... rue... Il pourra être transféré (dans les limites du département de...) par simple décision du Bureau Syndical.

**G. CONTE**

*(A suivre.)*

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

# La vérité

« Nous ne voulons pas vous apporter des solutions techniques, mais seulement des solutions politiques. »

Vous l'avez deviné, cette vérité appartient au représentant de l'Etat yankee en mission en Amérique latine ou, pour être plus explicite, en reconnaissance dans les colonies des maîtres de Washington. Oui, c'est Rockefeller qui, au nom du gouvernement Nixon, s'est exprimé en ces termes et en idiome local, ce qui ne laisse aucun doute dans l'esprit de tous ces peuples sous-développés de cette contrée du monde.

Aucun doute si on admet que les Etats-Unis ont suffisamment de moyens techniques pour satisfaire les besoins de toute l'humanité; aucun doute si on considère que les peuples ont plus besoin de pain que de vaines paroles. Si la politique n'était pas l'art de « gouverner » le peuple, nous dirions que la meilleure politique que pourrait faire Nixon, c'est de mettre à la disposition des peuples sud-américains toute cette technique dont il fait si mauvais usage tant au Vietcong que dans d'autres contrées où la présence américaine est synonyme de guerre et de contrainte. Mais alors ce ne serait plus de la politique, puisque l'art de gouverner un peuple signifie que toute une classe soit maintenue en état de besoin permanent pour permettre la spéculation de toute sorte aux nantis du système. On n'hésite pas à créer une raréfaction artificielle même en détruisant des denrées jugées excédentaires.

On peut nous rétorquer que la chose n'est pas typiquement américaine et que le procédé est identique dans notre bonne vieille France qui a pourtant fait la Révolution de 1789, sans compter les trois glorieuses et la Commune. C'est vrai; mais c'est vrai aussi que ces sursauts de colère du peuple français n'ont pas réussi à détruire dans ses racines les causes du mal: Le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est là une vérité aussi fondamentale que celle de Rockefeller quand il offre la solution politique plutôt que la technique. Equiper techniquement tous les peuples serait aussi nocif pour le capitalisme que de détruire toute source de profit et d'exploitation avec la seule différence que cette dernière solution est plus directe, plus sûre.

Une des raisons majeures de notre obstination dans la lutte pour l'égalité économique et sociale réside dans le fait que les progrès de la science et ses techniques bouleversent tous les desseins et toutes les combinaisons d'hommes politiques. Nous sommes de plus en plus convaincus que l'ère d'une société meilleure, plus juste et plus égalitaire d'une société comme en avaient rêvé les « utopistes » à travers les siècles, cette ère que certains rêveurs avaient situé vers l'an 2000, devient de plus en plus indispensable pour le salut de l'espèce humaine. S'il fallait que le progrès serve les intentions criminelles de désaxés qui ne rêvent que de rivières de sang, alors c'est toute l'humanité qui en périrait; mais non, la transformation sociale saura nous préserver de tout cela et il y a assez de bonnes volontés dans le monde pour y parvenir.

Quant aux moyens, nous n'insisterons jamais assez sur le rôle que doit jouer le syndicat. Etant le mouvement de la classe ouvrière en marche vers son émancipation, il reste la force vive qui doit satisfaire les besoins de la population; mais il est aussi cet élément moteur capable, par sa force d'inertie, par la grève générale, de paralyser toute tentative de génocide.

Pour une telle mission, les travailleurs ont besoin d'une grande formation sociale et d'un haut degré de dignité, ce qui ne s'acquiert que par un gros effort et une volonté indéfectible. Soit, mais le but à atteindre n'en vaut-il pas la peine?... L'effort fourni actuellement pour échapper aux difficultés sociales est plus intense et les résultats n'en sont pas pour autant ceux escomptés parce que chacun veut s'en tirer tout seul. Alors ? eh ! bien unissons nous au sein du syndicalisme authentique de la C.N.T. et en avant... vers des temps meilleurs.

**J. SORIANO**

# Caisse de Solidarité

*« Solidarité Bordeaux »*
15e Liste

Gracia, Cobos et Tellez (Castelnaudary): 30. Tomás Fabrega (Exonlombre-les-Bains par Axat) : 30. Henri Bouve (Logny par Genille) : 100. Manuel Gómez Morales (Avignon) : 45. Antonio Riba (Barretali) : 10. Venancio Oliach (La Motte) : 20. F. L. de Beaucaire : 60. René Segouffin (Portet-s-Garonne) : 20. Marie-Anne Guilbaud (St-Germain en Laye) : 100. Librairie Publico (de la part de Jean Magdinier d'Amélie-les-Bains) : 250. Paul Dhermy (La Rochelle) : 5.

Total de la 15e liste : 670,00 F.
Total listes précédentes : 10.950,64 F.

Total à ce jour : 11.620,64 F.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). C.C.P. Paris 20.890-10. Prière s'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

*Rectificatif à la 12e liste. Le règlement de 95 Frs. effectué par le camarade Miguel Molina concerne la F. L. de Carmaux.*

Chez les cheminots

# L'heure de la lutte

Le système féodal qui régit la S.N.C.F. aggrave sans cesse les conditions de vie des cheminots.

L'automation a fait que la vie qui était encore tenable il y a vingt cinq ans pour les cheminots est devenue de plus en plus insupportable et inhumaine.

La cause de cette dégénérescence des conditions de travail des cheminots est consécutive aux méthodes sociales et économiques de l'Etat qui comprime de plus en plus et de la loi qui triche toujours davantage.

Mais l'Etat serait impuissant si la domination moyenâgeuse qu'exerce la hiérarchie sur la vie des travailleurs du rail n'apportait sa pierre à l'édifice d'exploitation de l'homme.

Jamais comme aujourd'hui la nocivité de cette hiérarchie n'est apparue aussi clairement.

Depuis plus de vingt-cinq ans, pour se faire valoir elle travaille d'arrache-pied à la compression des effectifs, imposant ainsi des cadences de plus en plus infernales.

Par cette compression des effectifs dont la première et la seule responsable est la hiérarchie, les congés annuels des cheminots ne peuvent même pas être honorés.

Chaque jour des atteintes à la liberté individuelle par suppression des repos et distribution de ceux-ci à la discrétion des chefs constituent un climat de plus en plus intolérable. Atteinte aussi aux libertés individuelles que l'interdiction pour les cheminots de choisir librement leur médecin, ils doivent se soumettre, comme dans l'armée, au bon vouloir du « major ».

Les cheminots comprendront-ils qu'ils doivent réagir rapidement et avec violence contre cette vie qui leur est imposée s'ils ne veulent pas être réduits à l'état d'esclaves.

Les syndicats officiels qui n'ont pour seul souci que de placer les leurs aux meilleurs postes de la hiérarchie — on voit où ça mène depuis 25 ans — ne se préoccupent pas de la vie des travailleurs du rail. Ils discutent depuis des années pour des augmentations illusoires de 0,34 % sur les salaires.

De qui se moquent-ils ?

De vous camarades cheminots. En mai 1968, les jeunes sur le pavé de Paris vous ont montré la seule voie à votre libération, vous étiez restés lâchement à jouer aux boules dans les cours de gares et de dépôts.

Allez vous continuer longtemps à vivre d'abdication en abdication.

Les dernières élections vous ont montré que la lutte est ailleurs que dans les urnes.

L'heure est à l'action !

En avant pour la grève générale expropriatrice et gestionnaire.

**R. J. SOURIANT**

# L'anarchisme dans la Révolution russe

## L'ANARCHISME MORT ET VIVANT

Bien que les anarchistes n'aient pas joué un rôle direct dans le soulèvement de Cronstadt, le régime profita de son écrasement pour en finir avec une idéologie qui continuait à les effrayer. Quelques semaines plus tôt, le 8 février, le vieux Kropotkine était mort sur le sol russe, et sa dépouille avait été l'objet de funérailles imposantes. Elle fut suivie par un immense convoi d'environ cent mille personnes. Mêlés aux drapeaux rouges, les drapeaux noirs des groupes anarchistes flottaient au-dessus de la foule et l'on pouvait y lire en lettres de feu : « Où il y a autorité il n'y a pas de liberté. » Ce fut, racontent les biographes du disparu, « la dernière grande manifestation contre la tyrannie bolchevique et bien des gens y prenaient part autant pour réclamer la liberté que pour rendre hommage au grand anarchiste ».

Après Cronstadt, des centaines d'anarchistes furent arrêtés. Quelques mois plus tard, une libertaire, Fanny Baron, et huit de ses camarades, devaient être fusillés dans les caves de la prison de la Tchéka, à Moscou.

L'anarchisme militant avait reçu le coup de grâce. Mais, hors de Russie, les anarchistes qui avaient vécu la Révolution russe entreprirent le vaste travail de critique et de révision doctrinales qui revigora et rendit plus concrète la pensée libertaire. Dès le début de septembre 1920, le congrès du cartel anarchiste d'Ukraine, dit *Nabat*, avait rejeté catégoriquement l'expression « dictature du prolétariat » qu'il voyait conduire fatalement à la dictature sur la masse d'une fraction du prolétariat, celle retranchée dans le Parti, des fonctionnaires et d'une poignée de chefs. Peu avant de disparaître, dans un *Message aux travailleurs d'Occident*, Kropotkine avait dénoncé avec angoisse la montée d'une « formidable bureaucratie » : « Pour moi, cette tentative d'édifier une république communiste sur des bases étatistes fortement centralisées, sous la loi de fer de la dictature d'un parti, s'est achevée en un fiasco formidable. La Russie nous enseigne comment ne doit pas s'imposer le communisme. »

Dans son numéro des 7-14 janvier 1921, le journal français *Le Libertaire* faisait publier un appel pathétique des anarcho-syndicalistes russes au prolétariat mondial : « Camarades, mettez fin à la domination de votre bourgeoisie tout comme nous l'avons fait ici. Mais ne répétez pas nos erreurs : ne laissez pas le communisme d'Etat s'établir dans vos pays ! »

Sur cette lancée, l'anarchiste allemand Rudolf Rocker rédigea, dès 1920, et publia, en 1921, *La Banqueroute du Communisme d'Etat*, la première analyse politique qui ait été faite de la dégénérescence de la Révolution russe. A ses yeux, ce n'était pas la volonté d'une classe qui trouvait son expression dans la fameuse « dictature du prolétariat », mais la dictature d'un parti prétendant parler au nom d'une classe et s'appuyant sur la force des baïonnettes. Sous la dictature du prolétariat s'est développée en Russie une nouvelle classe, la commissarocratie, dont l'oppression est ressentie par les larges masses tout autant que jadis celle des tenants de l'ancien régime. » En subordonnant systématiquement tous les éléments de la vie sociale à la toute-puissance d'un gouvernement doté de toutes les prérogatives, « on ne pouvait qu'aboutir à cette hiérarchie de fonctionnaires qui fut fatale à l'évolution de la Révolution russe ». « Les bolcheviks n'ont pas seulement emprunté l'appareil de l'Etat à l'ancienne société, ils lui ont donné une toute-puissance que ne s'arroge aucun autre gouvernement. »

En juin 1922, le groupe des anarchistes russes exilés en Allemagne, sous la plume de A. Gorielik, A. Komoff et Voline, publia à Berlin un petit livre révélateur : *Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*. Une traduction française, due à Voline, en parut au début de 1923. On y trouvait, classé alphabétiquement, un martyrologe de l'anarchisme russe. Alexandre Berkman, en 1921 et 1922, Emma Goldman, en 1922 et 1923, publièrent coup sur coup plusieurs brochures sur les drames auxquels ils avaient assisté en Russie.

A leur tour, les rescapés du makhnovisme réfugiés en Occident, Pierre Archinoff et Nestor Makhno lui-même, produisirent leurs témoignages.

Beaucoup plus tard, au cours de la deuxième guerre mondiale, furent rédigés, avec la maturité d'esprit que conférait le recul des années, les deux grands ouvrages libertaires classiques pour la Révolution russe, celui de G. P. Maximoff, celui de Voline.

Pour Maximoff, dont le témoignage a paru en langue anglaise, les leçons du passé apportent la certitude d'un avenir meilleur. La nouvelle classe dominante de l'U.R.S.S. ne peut et ne doit vivre éternellement. Le socialisme libertaire lui succédera. Les conditions objectives poussent à cette évolution : « Est-il concevable (...) que les travailleurs veuillent le retour des capitalistes dans les entreprises ? Jamais ! Car c'est précisément contre l'exploitation par l'Etat et ses bureaucrates qu'ils se rebellent. » Ce que les travailleurs veulent, c'est remplacer cette gestion autoritaire de la production par leurs propres conseils d'usine, c'est unir les conseils en une vaste fédération nationale. Ce qu'ils veulent, c'est l'autogestion ouvrière. De même les paysans ont compris qu'il ne saurait être question de revenir à l'économie individuelle. La seule solution, c'est l'agriculture collective, la collaboration des collectivités rurales avec les conseils d'usine et les syndicats : en un mot, l'expansion du programme de la Révolution d'Octobre dans la liberté.

Toute tentative inspirée de l'exemple russe, affirme hautement Voline, ne pourrait aboutir qu'à un « capitalisme d'Etat basé sur une odieuse exploitation des masses », le « pire des capitalismes » et qui n'a absolument aucun rapport avec la marche de l'humanité vers la société socialiste ». Elle ne pourrait que promouvoir « la dictature d'un parti qui abouti fatalement à la Répression de toute liberté de parole, de presse, d'organisation et d'action, même pour les courants révolutionnaires, sauf pour le parti au pouvoir », qu'à une « inquisition sociale » qui étouffe « le souffle même de la Révolution ». Et Voline de soutenir que Staline et le stalinisme ne sont, à ses yeux, que la conséquence logique du système autoritaire fondé et établi de 1918 à 1921. « Telle est la leçon mondiale de la formidable et décisive expérience bolchevique : leçon qui fournit un puissant appui à la thèse libertaire et qui sera bientôt, à la lumière des événements, comprise par tous ceux qui peinent, souffrent, pensent et luttent. »

**DANIEL GUERIN**

*(A suivre.)*

# COMMUNIQUÉS

Camarades :

Afin de faciliter la correction et la mise en page de notre journal, je vous demande de me faire parvenir vos articles en français à l'adresse suivante : Michel Le MAREC, 28, rue G. Péri, 93-Le Pré-St-Gervais.

UNION LOCALE C. N. T. (A. I. T.) DE PUTEAUX

(Bourse du Travail de Puteaux, 21, rue Roque-de-Fillol; 92-Puteaux (Hauts-de-Seine)

*Communiqués*

Assemblée générale, le premier dimanche de chaque mois à 9 h. 30.

Réunion du bureau local, le lundi de chaque mois à 18 h. 30.

Syndicat des Métaux de la Région parisienne, réunion générale, le troisième samedi de chaque mois à 17 heures.

Permanence : (Relations, adhésions, cotisations, journaux) à la date et heure des réunions mensuelles.

PRIERE

Toute personne susceptible de fournir des documents concernant les « Collectivités espagnoles de 1936 à 1939 » est priée de s'adresser à : Alvarez Violette. 33, rue d'Armagnac. 31-Toulouse, qui fait un travail sur ce sujet, à la Faculté de Toulouse.

UNION LOCALE DES SYNDICATS C. N. T. (A.I.T.) DE PUTEAUX

21, *rue Roque-de-Fillol*, 92-*Puteaux*.

Assemblée générale : le premier dimanche de chaque mois à 9 h. 30.

Réunion du bureau local : le dernier lundi de chaque mois à 18 h. 30.

Syndicat des métaux de la région parisienne, réunion générale : le troisième samedi de chaque mois à 17 h.

Permanence (relations, adhésions, cotisations, journaux) : à la date et heure des réunions mensuelles.

# CUANDO EL NEGRO NO LLORA

TRIBUNA JUVENIL

*Si aquéllos de nosotros que hoy ponemos en práctica la acción directa no-violenta sómos acusados por nuestros hermanos blancos de ser «alborotadores» y «agitadores exóticos», si nuestros hermanos blancos se niegan a apoyar nuestros esfuerzos y nuestros objetivos no-violentos, entonces podemos estar seguros de que el verano de 1965 no será menos largo y caluroso que el de 1964.» — Martin Luther King.*

EL continente americano ha vivido en estos últimos meses una atmósfera de violencia que quizá no tenga precedentes en las luchas de los pueblos. No ha sido violencia contra Nelson Rockefeller como muchas veces fue, ni tampoco orquestada y dirigida por los partidarios de la hoz y el martillo, pretexto ya gastado, sin fundamento, al que parecen haber renunciado los oligarcas locales para desatar la violencia represiva. El verano a que alude King se ha extendido hasta la universidad de Córdoba y Tucumán, donde la matanza de obreros y estudiantes por parte del ejército cerril argentino ha tranquilizado a los burgueses y a los alineados, a esos anónimos personajes del pueblo que ven en la protesta estudiantil «deseos de no estudiar». La violencia ha sido contra el sistema social, contra la economía del subdesarrollo, contra la burocracia estatal, por la democracia directa, la ayuda mutua y la igualdad entre los hombres. Tanto el estudioso de Platón como el reciente lector de Keynes han coincidido en la calle, conjuntamente con el obrero metalúrgico o el albañil, frente a la sociedad «acéfala», frente, en definitiva, a los cascos de la policía militar de Ongania.

A pesar de la represión contra el estudiantado argentino no ha existido en las altas esferas de la oligarquía un temor de dimensiones tan amplias como cuando un tumulto obrero desató una insurrección ue hizo temblar los cimientos de la Monarquía holandesa: los negros curazoleños han incendiado media Willemstad, escandalizando a los tranquilos turistas que disfrutaban de los bajos precios y del producto del sudor de los 132.000 nativos. Ese mismo sudor que crea riquezas, que ha servido para comprar las joyas de la reina Juliana; porque desde estas tierras calientes también los florines no han dejado de cruzar el Atlántico para satisfacción de la nobleza holandesa, a la que no ha tocado jamás en su lomo un solo rayo de sol, de ese sol que «tuesta y suda negros», como decía Andrés Blanco, el poeta venezolano.

Una tienda que arde, el comerciante que huye, los *marines* en el puerto, 100 vehículos quemados, los soldados holandeses, la refinería de la Shell, el humo negro de la rebeldía que estalla: un panorama sombrío, oscuro, tan oscuro como esa piel que le repugnó al colonizador cristiano y que ha sido esclava del barbarismo del Estado europeo. Esa piel que hoy ha querido convertirlo todo de su mismo color; negros escombros de la sociedad capitalista, negros golpes al rostro del policía que viene a reprimir; la multitud negra, caminante decidida a destrozar hasta las más mínimas bases de la explotación. El «largo y caluroso verano» ha hecho exudar, por primera vez en su vida, al conde holandés.

He aquí lo que vive América: la sociedad del «apartheid» no ha sido oficialmente establecida nunca en estas coordenadas, pero siempre, subterráneamente, ha existido; los prejuicios raciales han hecho víctimas hasta a los revolucionarios por snobs.

No sólo es aquél o el otro, es el que se llama revolucionario y cree serlo al que repugna la piel del negro... ¡Ay, vieja negra carioca que voceas tu estampa del candombé, cuánto te quiero! ¡Ay, reductos del africanismo criollo, parecéis ser los verdaderos bastiones de la revolución! ¡Ay, cuánto daría por ser negro! Quisiera que se descubriese el trasplante de la piel, para ver mis pigmentos trastocarse en su apariencia y cimentarse en su esencia. Y ese mulato habanero, viciado por la marihuana del yanqui de Miami, que le corta la caña al amo ruso, también, en las noches estrelladas de su divagar sin fronteras, quisiera ser más negro que la piel de la negra Cristina, que la piel del negrito que gatea, que tiene la desgracia de no ser hijo de Carlo y de Sophia, pero, a punto ya de cerrar los ojos para recomenzar al día siguiente el trabajo voluntario, quisiera ser tan negro como el último producto de las funerarias. ¡Ay, negro, lo tuyo no es *ná!* Lo tuyo ni es tango, ni es mambo, ni es guaracha. Lo tuyo es la antorcha en la izquierda y en la diestra la lata de la gasolina que refinas y por la cual la Shell te paga lo que le vale al chaval tejano una cajita de chiclets. Lo tuyo es la violencia que mata y que crea, que cura y que enferma; lo tuyo es enseñar los dientes y morder y arrancarle al sistema la tajada que te pertenece... ¡Quema, negro, quema, que cuando todo arda habrás alcanzado la verdadera libertad! ¡Libertad, cuántas polkas se bailan en tu nombre!

Si, al sistema social actual le causa más pánico y más daño económico lo que han hecho esos rebeldes curazoleños que las agitaciones de la misma Francia. Y es que cuando el explotado, el obrero, ése mismo que con sus duras manos mueve el diario progreso de la humanidad toda, ése que comprende la diferencia entre el precio del kilo de azúcar hace un año y el de hoy, cuando el trabajador se insurge de esa manera tan violenta, como si sintiera en lo más recóndito de sus entrañas lo violento de la vida en esta sociedad de bestias y magos, entonces la burguesía mide la magnitud del peligro con otra vara muy diferente. Ella guarda el secreto, sabe y entiende que es más peligrosa una huelga de 100 obreros que una manifestación de 1.000 estudiantes. La oligarquía continental teme que lo de Curaçao se repita: lo mismo sucedería en las plantaciones bananeras de Costa Rica, Guatemala o Ecuador, o entre los negros brasileros que luego de embriagarse en los fastuosos carnavales de Río piensan en la revolución.

Los «hermanos blancos» no sólo no han comprendido sino que parecen no querer comprender nada. La actitud de la humanidad frente al cáncer racista es cada vez más angustiosa; el «largo y caluroso» verano ni siquiera se avecina, está ya aquí entre nosotros. El negro ya no llora entre cadenas, el negro ya no se conforma; lo que opina Stockell Carmichael no es ni siquiera subversivo delante de lo que en verdad siente el explotado. Ya no es Detroit ni el Congo; ahora es Curaçao, una isla perdida en la inmensidad oceánica. La miopía del capitalismo que se niega a desaparecer para dar paso a una sociedad basada en la solidaridad y la ayuda mutua reviste importancia catastrófica. El crimen social exige venganza; la mafia social extiende sus tentáculos. Ya el negro no llora entre cadenas, esta vez las lágrimas son cortas y lentas, pero son de rabia que tiene el negro al conocer por fin lo desgraciado de su existencia.

**FLOREAL CASTILLA**

*EL CONGRESO ANARQUISTA DE CARRARA*

*En dos discos bien estuchados. Precio 30,00 francos en esta Administración.*

# ANTENA

ESPAÑA SIGUE ALQUILADA

MADRID. — El arriendo de las bases de La Rota, Torrejón, Zaragoza, Sevilla, etc., ha sido ratificado en Washington a condición de aumento de 50 millones de dólares sobre la factura que hasta aquí los yanquis venían devengando. Pese a los alardes patrioteros de la gente oficial, ningún español ignoraba que Franco no podía pasarse de la caridad norteamericana y que con un sobreplus de dólares todo se arreglaría.

CONSIDERACIONES SOBRE UNA CESION

MADRID. — Hace años un intento de independencia de los ifnies fue sofocado con sangre por las tropas franquistas. Ahora El Pardo ha cedido graciosamente Ifni a Rabat satisfaciendo el deseo de los naturales de separarse de España para fundirse con poblaciones de su raza. ¿Por qué Franco ha adoptado, en diez años, dos políticas sumamente contradictorias? Porque en los años 50 campeaba aún la política del «orgullo español» a ultranza, orgullo al que Castiella acaba de arrinconar en Washington alquilando trozos de patria metropolitana por unos miserables dineros. Y otro motivo: El sonsonete del día es de «Gibraltar para España», pero como La Rota es un Gibraltar para los americanos y Ceuta y Melilla son dos Gibraltares españoles en Marruecos, la cosa, de por sí complicada, exige silencio franquista por La Rota y marroquí por los presidios... No obstante, váyase a saber si Hassan II se dará por satisfecho con la obtención de Ifni, quedando en situación irredenta dos puntos importantes cual lo son las dos cabezas de puente ceutí y melillense.

MAREJADA ESTUDIANTIL

PAMPLONA. — Para las autoridades la huelga de estudiantes de la Universidad de Navarra no existe. Para yugularla no hallaron otra solución que adelantar la época de las vacaciones escolares. Sin embargo, un fuerte grupo de alumnos ocuparon las oficinas del rectorado, y como quiera que el conflicto había motivado la detención de 17 compañeros suyos, no se avinieron a desalojar la sede rectoral sin promesa de libertad para los detenidos. Obtenida esa garantía, los ocupantes abandonaron su encierro voluntario, motivando este éxito una reunión general de estudiantes, cuyas conclusiones fueron firmadas por todos los asistentes.

ENTIERRO A LO FASCISTA

MADRID. — Habiendo sufrido la equivocación de morir, el periodista regimental Ismael Herraiz ha sido enterrado en La Almudena con todos los pronunciamientos retóricos del fascio-falangismo: saludos a la romana, vítores triplicados, presentes, ausentes, y el minuto de silencio que para Herraiz ya es eterno.

AHORA APOSTOLADO GITANO

MADRID. — Nueve rom, veinte romíes y una treintena de churumbeles, han asistido a la sesión de apostolado gitano dirigida por el curazo Torrella, previa bonificación en especies para asegurar la concurrencia. Monseñor Bruno Nicolini habló a los gitanos en latín y en italiano, teniendo que ser traducido por Torrella al castellano, habiendo, también, precisión de un gitano ilustrado para traducir el calé al español a fin de que Torrella se enterara de las aspiraciones de los apostolados. Y vista la exigüedad de los obsequios recibidos, la tropa gitana se retiró del Apostolado murmurando «Ora pro nobis».

NOTICIA LEONADA

CACERES. — Una leona escapada de un circo ha hecho aparición en las inmediaciones de Acebo. Rogado el cura para que convenza al animal con rezos, aquél se ha negado so pretexto de que las fieras no entienden latines. Mientras tanto, la leona se mantiene con asnos, ovejas y cuanto animal le viene al hocico.

NUEVA FLOR DE LOS 25 AÑOS DE PAZ

MADRID. — Hallándose en paz con dios y el régimen, dos perillanes llamados Vicente Seoane y Juan Ballester montaron una oficina para colocar trabajadores y distribuir viviendas previa deposición de garantías de 25.000 pesetas en el primer caso, y de 50.000 en adelante en el segundo. Por supuesto, ninguno de los clientes obtuvo satisfacción en su demanda, y cuando se dirigían a la oficina para la reclamación, se encontraban con que los pájaros se habían ausentado sin olvidar el alpiste ajeno. Entonces cambio con nueva apertura de oficina relumbrante y nuevos engaños. Y así durante dos años porque la autoridad no se da cuenta de nada cuando los «infrascritos» están inscritos en la lista de honor de los 25 años del cuento pacista.

CORRIDA EN LA VIA PUBLICA

MALAGA. — Porque un chusco le recriminó su actuación en la plaza de La Malagueta, el torero Curro Romero las emprendió a trompazos con el indiscreto, el cual se defendió como un toro. El escándalo fue mayúsculo, tanto por el lugar en que se desarrollaba como por el público que se acumuló para presenciar el lance.

Este terminó por cansancio — media hora de pelea — y la policía no se enteró de nada. Por ello la enteramos desde aquí.

EL T.O.P. RECTIFICADO

MADRID. — El estudiante de Filosofía y Letras, Alejandro González Martínez, fue condenado por el T. O. P. a nueve meses de cárcel y a 10.000 pesetas de multa por asociación clandestina, reunión ilegal no pacífica, y desorden público por haber arrancado un banco — según el fiscal — que otros estudiantes arrojaron contra los agentes de la autoridad. Analizado el proceso, el Supremo ha desechado el cargo de asociación ilegal, admitiendo solamente al asunto «bancario», conclusión que le importa a Alejandro una disminución considerable de pesa: fuera de cárcel y pago del banco con las 10.000 pesetas consabidas.

OTRA BARBARIDAD EN CIERNES

MADRID. — Por haber convocado una reunión en la Universidad de Granada para comentar la Carta de los Derechos del Hombre, para los estudiantes Mohamed Ben Abdelkader Ahmed y Antonio Nadal Sánchez, el fiscal del T. O. P. solicita, para cada uno, la pena de nueve meses de encierro y 10.000 pesetas de multa.

LA ASAMBLEA

BARCELONA. — El 22 de junio la celebró la entidad Cooperativa Obrera de Viviendas del Prat, entidad protegida por el gobierno y bendecida por el cura. Habían circulado candidaturas contrapuestas y documentos firmados, dividiéndose los coop-obreros viviendistas en Juntarrectoristas y Vigilancistas. La junta rectora exigía más prerrogativas a costa de las de los socios, y los oponentes vigilaron la palabra y las conclusiones de los juntero - rectoristas. Arbitró la contienda el jefe de la Unión Territorial de Coop. de Viv. llamado Joaniquet. Dándose lectura al acta, alguien rompió el sistema eléctrico, callando el altavoz y apagándose las luces. Griterío y denuestos. Aumentando el desorden (al cual todos los cooperativistas cooperaron), el presidente disolvió la asamblea.

Las disputas continuaron en la calle.

LA POBLACION DEL MUNDO

NUEVA YORK. — A 3.420.000.000 de habitantes se elevó el censo mundial de población, según las últimas estadísticas realizadas a mediados de 1967, lo que representó un aumento de 516 millones en relación a la población mundial de mediados de 1958, de acuerdo con lo estimado por la Organización Internacional de las Naciones Unidas.

Excluyendo a la Unión Soviética, Asia posee la mayor población por región con 1.900.000, de los cuales 720 millones se calcula viven en China y 511 millones en la India.

LA MALA LECHE

MURCIA. — El número de enfermos humanos por brucelosis — fiebre de Malta — ha aumentado de forma destacada en esta capital y provincia, según se ha puesto de manifiesto en fuentes autorizadas. Desde primeros de año a finales de mayo pasado los casos registrados oficialmente han sido cincuenta y cinco.

Una reciente circular gubernativa ante la mayor incidencia en los casos de brucelosis humana, dice que el porcentaje mayor señala casos de enfermedad por consumo de quesos frescos elaborados con leche sin higienizar. En la circular se dice también «que no se ha inscrito en el registro correspondiente ninguna industria de fabricación de queso en esta provincia», cuya fabricación y venta en fresco se prohibe si no se han observado en su elaboración los requisitos pertinentes dictados.

LA POBLACION RECLUSA EN ESPAÑA

MADRID. — En el pasado mes de marzo la población reclusa ascendía en España a 13.557 personas, de las cuales 721 eran mujeres y el resto hombres, según los últimos datos elaborados por el Instituto Nacional de Estadística. De esa cantidad, 6.468 hombres y 299 mujeres eran penados y 6.368 hombres y 422 mujeres, procesados y detenidos.

En febrero la población reclusa era de 13.366 personas y en enero del mismo año — 1969 — de 12.885 personas. En marzo de 1968 los reclusos eran 12.109. En años anteriores la población reclusa fue: en 1967, 10.929; en 1966, 10.765; en 1965, 10.622 y en 1964, 11.126.

La estadística olvida añadir que toda España es una cárcel.

UN CONSEJO DE GUERRA

PARIS, (OPE). — El diario «Le Figaro» publicó el 23 de junio el siguiente despacho de la agencia France-Press:

«Ciento cuarenta personas, doce de las cuales sacerdotes, van a ser juzgadas próximamente en consejo de guerra en Burgos acusadas de pertenecer al movimiento revolucionario vasco «ETA». Todas estas personas han sido detenidas en los meses de abril y mayo.

Los detenidos han sido procesados conforme a la ley sobre «bandidaje y terrorismo». Su juicio tendrá lugar a puerta cerrada».

Para algunos el fiscal solicita 25 años de presidio.

COACCIONES MORALES Y FISICAS A DOS DETENIDOS

PARIS. — «Le Monde» (día 23) en despacho de su corresponsal particular en Madrid: «En presencia de numeroso público ha tenido lugar la vista de la causa por el tribunl de Orden público contra Juan Antonio Hormigón y Juan González, dos médicos jóvenes animadores del Teatro de Cámara de Zaragoza. El fiscal ha pedido condenas de siete meses de cárcel para cada uno por asociación ilegal. El defensor señor Rato, la absolución.

Los procesados, encarcelados desde fines de enero han entrado en la sala esposados. Hormigón es uno de los directores teatrales de más prestigio. Premio nacional de Escenografía y miembro de la Comisión permanente del Teatro, habrá de presidir este año el Coloquio Internacional; en Annecy no asistió por estar encarcelado.

# Hablando de economía

¡LA economía se hunde! ¡La economía está enferma! Que malita está la economía. Nadie la puede salvar. Ojalá que no la salve nadie. ¿Qué más puede desear el que se ve esclavizado por ella y no tiene donde agarrarse en el naufragio?

Hablar de economía es hablar de la miseria del pueblo, porque es el pueblo, el trabajador quien la crea y la alimenta, quien la favorece a todo precio y a ninguno.

Cuando un Gobierno lanza el grito a las nubes pidiendo protección, auxilio a los contribuyentes y éstos se le dan, seguramente es el miedo a perder o el deseo a ganar. Esta norma de ver la economía, es la forma de ver el robo, porque todo el que piensa en salvar la economía gubernamental o del Estado, es que tiene parte también en ella y, antes de que la tormenta barra con todo, se presta a defender sus intereses, que también son intereses ajenos, pero suyos, según las leyes establecidas o hereditaria, porque una ley llega a envejecer y pasa de generación en generación, apoyada fatalmente — para la gente menesterosa, que es de donde proceden todas sus riquezas — por los jerarcas de todos los calibres y condiciones, agarrados fuertemente a las tetas de la Nación correspondiente, sin que nadie les obligue a soltarlas, a pesar de cuantas catástrofes surjan de su mantenimiento en plaza.

Podemos admirar, a través de las tumultuosidades callejeras, con ojos de observador y de análisis psicológico, lo que son capaces de realizar es un momento de efusión subversiva, y lo que no realizan, por no aceptar la responsabilidad o las consecuencias de un estado efervescente, nacido de una causa injusta, por parte de los que les ha llevado a proclamar la protesta, como único medio más aficaz de resolver esta y otras cuestiones de carácter netamente social.

Pero, cuando se empieza a divagar, a no decidirse, poca cosa favorable lograrán obtener los componentes de esas tumultuosidades populares, terminando todo como humo de paja.

No vale la pena mencionar aquí lo que todo el mundo sabe. Es tiempo perdido, siembra sin resultados fructíferos, pero sacar consecuencias no es lo mismo, sino lo más acertado para determinar después en el camino iniciado, dando de lado al pesimismo que pudiera existir en este laberinto de calamidades.

Soy amante del optimismo, y rechazo la oscuridad como campo abonado para la siembra. Me place verme rodeado de la sana alegría, que cortejado por el dolor y las lágrimas, ya que consisero que un minuto de bienestar vale mucho más que la ambición de ser rico.

Hemos andado bastante en la senda de la libertad a pesar de los muchos impedimentos hallados, y esta condición nos estimula a seguir adelante, caminando por ella, porque llegar a esta conclusión es percibir de cerca la ilusión de acariciar la felicidad soñada, inspiradora de nuestras mejores acciones.

Claro que todo esto se aparta de lo que hemos iniciado tratar aquí, pero si bien lo analizamos, no se aleja tanto, porque la economía capitalista de la actual sociedad, podemos decir, es el termómetro del hogar del trabajador. Sometido éste a sus efectos, se ve completamente encadenado a las exigencias de aquélla, y en lugar de trabajar por despenderse de ellas, hace todo lo contrario, esclavizándose más y más a sus caprichos o conveniencias. Por estas deducciones, que me parecen lógicas, acuso a todos los sistemas de gobierno, ya que todos, sin excepción, — aunque para algunos parezca extraño —, emplean los mismos métodos de represión contra los hombres que no comulgan con ruedas de molino, sino con la verdad acrisolada: símbolo de dignidad y de vergüenza.

Quizás se exagere un poco la nota, se cargue demasiada tinta sobre lo que tratamos de demostrar a la luz de todas las luces e inconvenientes; pero lo cierto es, que la economía no está floreciente, como quieren hacerlo comprender sus administradores, cosa que a nosotros debe de darnos más ánimos, con el propósito de acabar en el plazo más corto posible con ella.

Pobre del obrero que piensa con la cabeza del explotador, porque nunca podrá pensar por sí mismo ni por los otros. Desgraciado el pueblo que trata por todos los medios de sostener la economía capitalista. Dichoso aquél que lucha con fervor y entusiasmo por hacer desaparecer tal economía capitalista, causa principal de los incontables desastres sociales.

Parece mentira, pero es verdad, que haya todavía en el cerebro humano canalizaciones de naturaleza verdaderamente conservadora, es decir, prioritaria, por un bienestar independiente, sin tomar en consideración la desigualdad existente en los otros, comparándolos con la suya. Esto, también es producto de la economía, porque tiene más valor el dinero que el trabajo, porque los deberes son muchos y los derechos son pocos, y la balanza pesa más a un lado que a otro. Todo, producto del egoismo personal, alimentado por el interés capital, pero lo quieran o no quienes confían la salvación de la humanidad en una buena administración económica, sin reformas ni estructuras, es decir, el fondo de sus estructuras, el mundo marcha hacia la anarquía más aceleradamente que en el siglo pasado, ya que el progreso, aunque quieran ponerle fronteras, rebasa todas y continua andando, andando y salvando los obstáculos.

Sin que seamos profetas ni excesivamente ilusionistas, la economía burguesa toca a su fin, porque ya ha llegado a sus límites y se ve imposibilitada para mantenerse como antes, en el pedestal omnipotente de su poderío. Lo que estamos presenciando cada día nos lo denuncia y debemos alegrarnos de tal situación.

El reflejo de los acontecimientos pasados y presentes no lo desmiente. La economía capitalista-estatal pasa por una crisis muy grave. No olvidemos esta realidad y trabajemos asiduamente para que su derrumbamiento total sea un hecho. Ojalá lo sea, para bien de la humanidad, de toda la humanidad y de todos los pueblos sometidos al yugo de la explotación.

**MINGO**

## La mecánica operatoria del capitalismo español

*(Viene de la página 4.)*

cuenta que un gran número de españoles necesitan de recomendación para poder trabajar, que es frecuente que no se les interrogue nunca en torno a su experiencia reflexiva, y que actúa sobre ellos la coacción del despido (o el peligro de que se les haga la vida imposible e incluso de que se les desacredite), con sus atributos de miseria, caos familiar y degradación social, no es sorprendente que, salvo raras excepciones, se aferren a sus puestos de trabajo y renuncien a sus mejores ideales con tal de sobrevivir. En este marco, basta con elegir un cuadro jerárquico de hombres «leales y duros» a los que se les recompensen sus «servicios», para que la máquina empresarial no cree demasiados problemas a sus «rectores». Esta dura realidad, esta desastrosa realidad trata de enmarcarare con programas tan mendaces e insolventes como 1º, el obrero accionista (es decir, una limosna a la cual puede acceder, más o menos, cualquier español que tenga algún dinero para comprar acciones, o aceptarlas como préstamo que ha de amortizar ¿cuándo? Pero ¿qué posibilidad tiene de influir en la marcha de la sociedad o participar en las mil formas de ingreso que antes hemos visto son privativas de sus rectores?); 2º la incorporación del trabajador a los consejos de administración. (Que nos digan para qué, a no ser para estatua sedente.); 3º, un sindicalismo tan especial y revolucionario que no está activado y dirigido por los propios obreros, (pero que sin embargo es enarbolado como panacea de todos nuestros males), y 4º, diversos sistemas de préstamos, (que convierten al obrero en un «deudor vitalicio» y refuerzan su dependencia al puesto de trabajo.) ¿Cómo va a ser posible conjuntar y armonizar la mentalidad de un obrero con la de un director de Banco, uno de los cuales ha dicho recientemente «mientras esté en este sillón no puedo tener ideales. Yo no he creado esta sociedad. O me atengo a su juego o me hundo»?

Tras esta farsa del desarrollo y del milagro económico se esconden muchas verdades, como por ejemplo, carencia absoluta de investigación «porque no conviene»; concentración del poder económico consecuente a la concentración del poder político; creación de un falso aparato productivo, cuya rentabilidad «necesita» del desorden y del caos político; atribución de una falsa capacidad de «demanda», por medio del envilecimiento del dinero y del divorcio entre los flujos de bienes y servicios y los flujos monetarios; la inutilidad total de poner remedio a un desorden económico en tanto subsista un caos socio-político.

Pero aún hay mucho más que esto; y lo que hay es que España, económicamente (dejemos ahora otros aspectos), es una colonia norteamericana, y en menor cuantía, de otros países, es decir, del capitalismo de otros países. Y si no, pruebas son amores. La United Europe Management Consultants, con sede en Ginebra y sucursal en Madrid, acaba de publicar un informe, de negocios sobre el Mercado Común que se refiere a las inversiones extranjeras en España de excepcional significación. Según dicho informe, de un total de más de 80 grandes Empresas «españolas», 50 de ellas tienen autorizado un 100 % de capital extranjero, y las otras 30 oscila entre un 90 y un 100 %. De las que tienen autorizado más de un 60 puede decirse que constituyen el resto de las Empresas «nacionales». A la vista de estos datos tan contundentes uno se pregunta qué clase de soberanía reivindica el franquismo con respecto al árido y minúsculo peñón de Gibraltar, cuando la nación entera rinde vasallaje a potencias extranjeras sin que esa llamada soberanía se sienta vulnerada y escarnecida. Pero esto debe pertenecer a los insondables misterios de la hermenéutica franquista.

JUAN ESPAÑOL

AREA MUNDIAL

# Sobre los recientes acontecimientos de la Argentina

CON lo que informan las agencias que se enriquecen diciendo mentiras, más los desniveles de civilización, resulta difícil comprender los motivos de los movimientos insurreccionales de la Argentina y demás Repúblicas hermanas desde Europa. Los que hemos sido testigos de acontecimientos análogos en aquellos terrenos, aclararlos en lo posible es nuestro deber.

Los gobiernos fuertes, los golpes y contragolpes de Estado para acabar con los movimientos sociales y los gobiernos insumisos a las oligarquías financistas, en las repúblicas de Indoamérica vienen de lejos.

Por factores varios, la revolución que libró la Argentina del dominio español tuvo un marcado acento social. Rotas las tradiciones que encadenaban el pueblo a sistemas esclavistas antiguos, a hombres que tenían más de sociólogos que de políticos (entre ellos Faustino Sarmiento) les fue posible iniciar un sistema de convivencia con proyecciones liberatrices, cuya trayectoria fue interrumpida por la dictadura sanguinaria del general Rosas (1835 a 1851). Vencida esa dictadura tras cruentas luchas, se reemprendió el camino de la civilización burguesa. Con empréstitos de las bancas europeas bien remunerados se desarrollaron las diferentes ramas de la producción. En materia educativa, la enseñanza primaria fue preocupación marcada. En instrucción popular y en recreo, se alcanzó un volumen que en cantidad y calidad pocos países en igualdad de habitantes y situación, habrán alcanzado. Además 15 universidades, un vasto y variado periodismo. Todo lo cual para la emancipación de los humanos no valió porque fueran buenas letras, periodismo y volumen universitario, sino por las corrientes liberatrices que en todo ello palpitaban. En ese ambiente el movimiento anarquista, aun siendo lo mejor en la obra emancipadora, cabe reconocer que no estaba solo.

A los consorcios prestamistas y los nuevos ricos, cuando sus riquezas alcanzaron alturas cordilleranas, el movimiento de influencia anarquista con su lucha les obligó a entablar diálogo. Pero en la medida que vieron crecer la riqueza creció en esos potentados la soberbia, y no cosforméndose con el tanto por ciento de ganancias, van a por el todo. Para barrer todos los obstáculos gastan millares. El movimiento anarquista fue aniquilado por medio de mercenarios bien pagados. Para dar golpes de Estado y derribar gobiernos no obedientes gastaron millones. Y los militares, que aparecen en escena blasonando ser gobiernos fuertes, hacen el triste papel de sirvientes de las oligarquías financieras.

En la Argentina, a los 79 años de caída la dictadura de Rosas, se implantó la dictadura del general Uriburu. Después de un breve intervalo, la dictadura «democrática» del general Justo, que fue acaso la que hizo derramar más sangre libertaria. Poco después sobrevino la dictadura de Perón, y actualmente Ongania se revela el más torpe y no menos brutal de los dictadores. Juró que respetaría la Constitución, y para calmar los movimientos civiles de protesta implanta tribunales militares. Prometió respetar las condiciones de vida logradas por los trabajadores, y tras bloquear los salarios autorizó a los comerciantes el aumento del coste e la vida.

En las universidades, que luego del 1918 lograron independizarse de la tutela del Estado, se había forjado una acentuada personalidad social. Esa condición, junto con el movimiento de finalidad anarquista, resultaba la garantía más sólida contra los abusos del poder y las dictaduras. Actualmente el movimiento anarquista que no ha sido desviado en su estructura moral, orgánica, puede considerarse sacrificado. Para la lucha contra las dictaduras el foco que quedaba en pie eran las universidades. Cultivar la obediencia y no el saber es el fin que persiguen los dictadores que se suceden. Para ello Perón empleó la policía y el actual dictador emplea el ejército. La primera medida de Ongania fue la destitución de los catedráticos que no creen en Dios ni en el Estado — según me escribe un compañero — los cuales son tratados por la soldadesca como vulgares delincuentes. El teatro refractario a las dictaduras está reducido a la mínima expresión. El periodismo que se deja vivir es el que hace el papel de sirviente. Las bibliotecas (algunas de las más importantes ya fueron incendiadas por las hordas peronistas) están reducidas a una vida raquítica.

A pesar de todo, hay motivos para confiar en que el actual dictador caerá como sus antecesores. No puede confiar, como Perón, en la clase obrera, a la que llenó el estómago, Ongania la reduce a la más extrema miseria y ello hará que el obrero recuerde los tiempos heroicos. Según «Le Monde» del 31 de mayo, una parte del movimiento obrero se plegó al estudiantil planteando problemas reivindicativos desobedeciendo a los jerarcas encargados de apagar las rebeldías. También informa dicho diario de las aspiraciones de los pescadores en río revuelto. Los peronistas y los comunistas iban a por un cambio de dictador y de dictadura. Estos partidos que están en el llano hicieron la declaración de que ellos no se hacen responsables de los acontecimientos subversivos de Córdoba, con lo que una vez más dan la medida de su baja talla moral. A tumbar la actual dictadura contribuirán por sus acervadas ambiciones, no por otra causa. Se propone el actual dictador hacer desaparecer un nivel de civilización, aun estando muy lejos de ser lo que anhelamos los anarquistas; limitar las ambiciones de las jerarquías financieras que explotan al país y a su población productora. Hacer descender el nivel de civilización fue ambición peronista, y esto fue lo que puso contra él y pondrá contra el actual dictador a todos los que no quieren retroceder a un oscuro pasado.

**Serafín FERNANDEZ**

# DISCOS

*Mi amigo Delejos me imparte de sus opiniones prestadas. Es comunista ortodoxo, confesional moscovita.*

*— Mosco... vita.*

*— Moscovita, soldado.*

*— Soldado moscovita.*

*— No me importa que así lo interpretes, ello me honra. Mi Stalin era inmáculo y a fuer de antifascista conferenció con Hitler. Estuvo con éste a partir un piñón llamado Polonia. Mi dueño se desentendió del Führer cuando éste se desentendió de Moscú declarándole la guerra. Hoy se és amigo y al día siguiente no. La División Azul fue a atacarnos en Leningrado y en 1945 Stalin no reclamó a esos prisioneros para kattinarlos. Humanismo le sobró. Con Franco era otra cosa, pues nunca le perdonó que nos ganara España, y para vengarse estableció con Madrid relaciones comerciales bajo mano para mejor molestar al franquismo. Táctica perfecta fuera de nuestro alcance. Para mayor fastidio del Caudillo, Stalin no votó contra su admisión en la ONU, dejándole así chascado. Avergonzadamente agradecido, el Ferrolano I protegió a nuestro Partido propagándolo intensamente. Ningún opositor existía en España que Franco no le extendiera carnet del P. C. Gracias. Pero entretanto Stalin murió de un exceso de bondad y los queridos stalinófobos que le sucedieron dieron por buena la política de atracción del franquismo arrepentido o arrepentible, aumentado las relaciones de comercio de Madrid con nuestro rojo Oriente. Ahora las cosas van de viento en popa puesto que el mercado político roji-gualda parece que, es decir, que suponiendo declaraciones pro-contrarias de mis hoy adorados jefes, mañana no tanto, y considerando...*

*(La voz de Delejos vacila, palidece, perece. El tabarrón se fue y un silencio benefactor queda, y yo, plácidamente, en él me quedo. ¡Qué descanso!).*

*DISCOBOLO*

B.D.I.C



ACTIVIDADES

# Reunión en Provenza

LA Comisión de propaganda de la Zona A, celebró una reunión que se puede calificar de importante. Importante porque se trataba de analizar una labor que se viene realizando desse hace más de diez años con espiritu de continuidad, y al mismo tiempo hacer un examen critico de la misma. Habia otros motivos que justificaban la reunión. Después de la creación de la Zona A se imponia la necesidad de hacer un alto en el camino, para hacer el balance de sus actividades y corregir los fallos y errores que se hubieran cometido. Como toda obra humana, la Zona A no es una creación perfecta. Pero si bien los ambiciosos proyectos iniciales de sus fundadores no han podido realizarse por completo, no por ello ha sido poca la labor propagandistica que se ha venido realizando en el seno de las FF. LL. que la componen.

Considerando que la labor a efectuar en sus respectivas Locales no podia ser mucha debido al poco número de afiliados existentes en la Local, y deseando hacer la máxima labor posible en pro de las ideas que nos son queridas, es por lo que la creación de Zonas de Propaganda germinó en la mente de los compañeros. Dicha proposición, presentada a estudio en un pleno del Núcleo de Provenza fue aprobada. Y a partir de entonces, desde el momeno de su creación, la labor de la Zona no ha menguado. A pesar de los años transcurridos, de las dolencias fisicas y de las vicisitudes de la vida cotidiana, incluso las compañeras que forman parte de la Zona A y que asisten numerosas a dichas reuniones, decidieron encargarse de hacer la comida colectiva, pagada luego a prorrateo por los comensales para que los gastos del desplazamiento y comida, fueran lo más mínimos posibles. Siendo, pues, una de las costumbres clásicas de la Zona, la comida en común. Agapes sencillos, en donde reina la fraternidad y la armonia.

Seria largo y prolijo enumerar los diferentes temas que se han debatido en las reuniones de la Zona. Ellos han sido expuestos por el malogrado compañero Luis Trenc, por los compañeros Cristóbal Parra, Juan de Orán, José Pérez, Rafael Adell, José Hiraldo y otros. Prueba de que las preocupaciones espirituales e ideológicas no se han dejado de lado.

En este mismo sentido, la creación de una biblioteca circulante ha permitido realizar una labor de educación ideológica, poniendo al alcance de todos infinidad de libros que son de adquisición dificil para los bolsillos individuales.

En el orden de solidaridad material de la Zona A también ha contribuido con sus aportaciones para ayudar al Fondo Pro España, S.I.A., Pro Ancianos y a otras necesidades que se han ido presentando en el transcurso del tiempo.

En los dos aspectos, espiritual y material, existe un balance, si se quiere modesto, pero positivo.

Hay un detalle que no hay que dejar pasar por alto y que a él solo justifica lo bien fundado de la creación de la Zona. Las Locales que la integran, compuestas todas de un número reducido de compañeros, distantes unas de otras de varios kilómetros no podian realizar aisladas la labor propagandistica a que aspiran sus componentes. Por el contrario, agrupadas, les ha sido posible hacer un trabajo mucho más efectivo.

Como resumen de lo expuesto diremos que los compañeros reunidos tomaron los siguientes acuerdos:

1º Continuar manteniendo la Zona A de Propaganda con la misma estructura y objetivos de siempre.

2- En los meses de verano, sincronizar la labor, como se he venido haciendo hasta ahora, con la de la Secretaria de cultura y propaganda del núcleo de Provenza.

3º Destinar una parte importante de sus fondos para la adquisición de folletos y repartirlos gratuitamente. Como principio de esta labor hacer un pedido del folleto «L'Anarchie», editado por el Grupo « Golem ».

*CORRESPONSAL*

# Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio

**Comité Nacional — Burdeos**

A todos nuestros compatriotas y amigos:

DE todos es sabido que la resistencia contra el régimen franquista toma cada dia más auge en las filas de las nuevas generaciones y que la vieja militancia del antifascismo español prosigue sin descanso su lucha clandestina en defensa de las aspiraciones por las que combatió nuestro pueblo. El régimen, desacreditado y odiado, va entrando en su linea de declive y todo nos permite esperar que su hundimiento definitivo no está muy lejano. En esta coyuntura favorable, estimamos necesario expresar de nuevo nuestros sentimientos, que en sus lineas generales coinciden con los que se ponen de manifiesto en nuestro país.

La linea de conducta de los mutilados e inválidos que escogieron el exilio, no ha sufrido ninguna alteración en el curso de los años. Combatieron para defender la libertad, la justicia social y la democracia y continúan firmes en su puesto sin concesiones de ninguna clase, esperando que los anhelos que guiaron sus pasos se transformen en la realidad deseada por millones de ciudadanos.

Es indiscutible que los mutilados e inválidos figuran en el grupo de los que más han sufrido en el exilio. Que se trate del primer periodo (campos de refugiados, ocupación alemana, deportaciones, etc.), o del que le siguió y que todavia estamos viviendo, el disminuido fisico ha debido enfrentarse con infinidad de problemas que no amargaron la existencia de quienes podian valerse por si mismos. Su hogar, de tenerlo, fue siempre menos próspero, gozó de menores posibilidades para encontrar un trabajo adecuado; tropezó con mil inconvenientes cuando quiso seguir cursos de formación profesional y sus condiciones de vida se desarrollaron, por regla general, en un ambiente extraordinariamente precario. Ello implica el que muchos mutilados e inválidos hayan pasado largos años de su exilio en Centros de Asilo (Hospicios u Hospitales) y que tantos otros deban vivir de pensiones o de subsidios con los que sólo pueden atender muy dificilmente sus más imperiosas necesidades.

El exilio español ha atravesado periodos de entusiasmo y de desencanto; ha conocido la defensa colectiva de sus ideales y el olvido que paulatinamente se abria en sus filas; ha vivido la época heroica de una Resistencia que implicaba la permanencia en tierras extranjeras y la que vio a miles de refugiados franquear la frontera pirenaica, reconociendo al régimen franquista el derecho de juzgarlos. Entre los mutilados e inválidos de nuestra guerra estos altibajos hicieron poca mella, pudiendo constatar, con la consiguiente satisfacción, que por encima de corrientes negativas y actitudes discutibles prevalecian los sentimientos antifascistas, precisamente en quienes más razones tenian para quejarse de la vida que el exilio les deparaba.

Fraternalmente unidos, siempre hicieron oir su voz en defensa de un entendimiento colectivo, como garantia de la continuidad de una lucha en la que nunca se consideraron vencidos. Pocos, muy pocos, fueron los que arriaron bandera, y muchos más, casi todos, los que se quedaron en el exilio, aceptando todos los sacrificios que ello entrañaba. Semejante actitud merece el respeto y el aplauso de quienes siguen confiando en el porvenir.

Por su parte el franquismo, que ahora quiere aparecer ante el mundo con un disfraz liberal, ofreció recientemente a los mutilados e inválidos en el exilio, por conductos más o menos oficiales, la posibilidad de obtener una importante ayuda regular que les seria abonada por personas u organismos allegados al régimen en el poder. En contraste a esta proposición el gobierno franquista sigue ignorando a los miles de mutilados e inválidos que residen en España y que lucharon en las filas del ejército de la República, que después de treinta años continúan estando completamente abandonados, situando irremisiblemente en la miseria a miles de familias, a millares de niños inocentes que no habian cometido ningún «crimen» y que pagaron con inauditas privaciones y hasta con la vida, la falta de sentimientos y de generosidad que caracterizó a los responsables de la monstruosa tragedia que continúa sufriendo nuestro país. La respuesta de la Liga de Mutilados en el Exilio, pese a la situación en que se desenvuelven sus afiliados, no ha dejado lugar a dudas: ninguna concomitancia con los responsables de la tragedia del pueblo español, con los enemigos de ayer, de hoy y de siempre, a los que ha de combatirse hasta que triunfen en nuestro país los ideales y las aspiraciones por los que luchó y murió lo más sano y más honrado de la ciudadania española.

Los mutilados e inválidos de nuestra guerra siempre se atuvieron a la linea de conducta que guió sus pasos durante el combate; no puede haber «abrazo de Vergara», ni olvido ni tregua. Ha de continuarse el combate, confiar en el futuro y vivir para que renazcan en nuestras tierras las libertades y los derechos sojuzgados por el franquismo. Esta es su actitud y tales son sus esperanzas.

El último intento del régimen español para terminar la resistencia exterior, ha sido el de ofrecerles un indulto o amnistía colectiva. Así creyó que volverian al redil parte de los miles de compatriotas esparcidos por el extranjero, poniéndose desgraciadamente de relieve que no iba totalmente desencaminado en sus cuentas. No faltan efectivamente los «refugiados» que se amparan en esta «ley» para regresar definitivamente o como turistas al país, olvidando que con su actitud ofrecen al régimen franquista los argumentos que les permiten hablar de «convivencia nacional» y de la desaparición de los «refugiados politicos». Existen, claro está, los compatriotas que se marcharon a España y allá continúan su lucha contra el franquismo, a éstos nuestra gratitud y nuestra adhesión. Los mutilados e inválidos en el exilio nos reafirmamos en nuestra posición y también esta vez, como siempre lo hicieron en el pasado, sobreponen el interés colectivo por encima de toda consideración personal, estimando que debe proseguirse la lucha y dar un mentis a los que se irrogan el derecho de indultar a quienes tendrán en su dia el de juzgarles.

Ya sabéis, pues, estimados compatriotas y amigos, cual es la actitud de los mutilados e inválidos. Estiman que la lucha debe continuar para que la bandera del antifascismo español siga enhiesta en el exilio, en espera de verla de nuevo ondear en nuestras tierras.

El Comité Nacional de la Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio se honra en daros a conocer una actitud que valoriza nuestra causa, rogando a cada compatriota y amigo que la calibre en lo que vale.

Bordeaux, junio 1969.

*EL COMITE NACIONAL*

# Rincón del bibliófilo

93. — *¿Qué obra inédita dejó entre sus papeles el libertario estaunidense J. William Lloyd, considerada por algunos criticos como la mejor utopia anarquista?*

— En inglés: «Story of Delgar» (Historia de Delgar). Joseph Ishill que leyó el manuscrito, escribió: «Se trata de la narración de una sociedad *libre* imaginada por un poeta y adentrándose mucho en el futuro de la Humanidad».

94. — *¿Quién fue Salomón Resnik?*

— Un compañero judio que actuó mucho en Argentina en la década de 1920. Lamentablemente murió joven (49 años) de un ataque al corazón. Tradujo al castellano el libro «Artistas y Rebeldes» de Rudolf Rocker y «Los Ideales y la Realidad en la Literatura Rusa» de Pedro Kropotkin.

95. — *¿Y quién fue Walter Starrett?*

— Walter Starrett (Van Valkenbourgh), fue un gran escritor libertario estadounidense que actuó en las décadas de 1920 y 1930 en Estados Unidos. Principal redactor de la gran publicación libertaria neoyorkina «Ruta de Libertad» (The Road to Freedom).

96. — *¿Qué revista publicó en España el gran libertario argentino Alberto Ghiraldo?*

— «Ideas y Figuras» (Madrid: 1918-1920).

97. — *¿Qué hermoso libro antimilitarista escribió la escritora austriaca Berta de Suttner?*

— « ¡Abajo las Armas !» (En alemán: «Die Waffen Nieder!) Esta hermosa obra apareció por primera vez en 1890 y fue laureada con el Premio Nobel de la Paz en 1905.

98. — *¿Quién era A. Sarro Magallán?*

— Un descargador del puerto de Barcelona en 1870 que, en realidad, se llamaba A. Marsal Anglora. El libertario Adolphe Royyannez escribió el siguiente folleto: «La Revolución en España (Carta de un Revolucionario Francés a un Revolucionario Español, el ciudadano A. Sarro Magallán. delegado de los obreros en los Congresos de Lieja y Bruselas». Se editó en Paris el año 1868.

99. — *¿Quién formuló las tres famosas resoluciones del Congreso Antiautoritario de Saint Imier y cuáles eran dichas resoluciones?*

— Las escribió el anarquista suizo Adhémar Schwitzguébel. Las tres resoluciones fueron las siguientes:

1º Que la destrucción de todo poder politico es el primer deber del proletariado.

2º Que toda organización de un poder politico, aunque se llame provisional y revolucionaria para ejecutar dicha destrucción, no puede ser sino un fraude más, y seria taan nocivo para el proletariado como los gobiernos actualmente existentes.

3º Que rechazando todo compromiso para llegar a alcanzar la Revolución Social, los proletarios de todos los países deben establecer, fuera de toda politica burguesa, la solidaridad de la acción revolucionaria.

100. — *¿Cuándo se vio por primera vez la bandera negra de los anarquistas?*

— El año 1831 en Lyon. La enarbolaban los obreros cavadores de un lugar de trabajo conocido por «La Guillotière». **Vladimir Muñoz**

# Gran Jira
## DEL NUCLEO DE PROVENZA

En conmemoración del XXXIII aniversario de las históricas jornadas de Julio de 1936. Tendrá lugar en el pintoresco y agradable bosque de «Les Cèdres» en Cabrières d'Avignon (Vaucluse) el domingo dia 20 de Julio de 1969.

La Comisión de Relaciones del Nucleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo (A.I.T.), invita fraternalmente a todas las Federaciones Locales, compañeros, familiares, simpatizantes, emigrantes y antifascistas, para que acudan masivamente a rememorar el justo valor humano de la lucha del pueblo español contra el nazi-falangista Franco y sus secuaces militaristas y reaccionarios.

Un competente compañero glosará la gesta antifascista, revolucionaria y libertaria española.

¡Todos a la Jira regional de la C. N. T.!

# COMUNICADOS

LA REDACCION A LOS COLABORADORES

Teniendo que adelantar unos números a causa del cierre — por vacaciones — de la imprenta durante el mes de agosto, estimariamos de nuestros compañeros colaboradores que nos hicieran llegar su acopio de cuartillas lo antes posible para posibilitarnos la tarea.

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a sus componentes a la asamblea general ordinaria que celebrará el domingo 6 de julio a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 13 de julio 1969 en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 horas.

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el sábado 5 de julio a las cinco de la tarde y el domingo 6 de julio. En debate, el Orden del Dia del próximo Pleno Intercontinental.

F. L. DE IVRY

Tendrá asamblea el 6 de julio en el lugar y hora de costumbre.

DE INTERES PARA COMPAÑEROS

Dos meses de verano en Montpellier. Dos habitaciones para dos parejas a 200,00 frs. por mes cada habitación. A 15 minutos del centro de la villa. Edificio moderno, confort, garage. Escribase a ésta Redacción, que relacionará.

**CONFERENCIA EN DIJON**

El Nucleo de Dijon-Nevers de la C.N.T. de España en el Exilio anuncia conferencia en Dijon a cargo del compañero Muñoz Congost.

Organizada por la F. L. de Dijon se celebrará esta Conferencia el dia 13 de julio en la Sala de Reuniones de la C.G.T.-F.O., Caserne Dampierre a la que quedan invitadas todas las FF. LL. del Nucleo a las que oportunamente se les enviará un comunicado que recibirán por conducto orgánico.

F. L. DE OULLINS

Esta F. L. convoca reunión para el domingo 6 de Julio, a las 9,30, en el lugar de costumbre.

F. L. DE TOURS

La F. L. de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea que tendrá lugar el Domingo 6 de julio a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

Discusión del Orden del Dia del Pleno Intercontinental de Nucleos.

C. N. T. - Seine et Marne

Confrontación de las FF. LL. limitrofe a Melun, el domingo 6 de julio, en el lugar que ya se conoce y a las 2 de la tarde.

Temas que requieren la presencia de todos.

F. L. DE LIMOGES

Excepcionalmente la Asamblea ordinaria se celebrará el domingo 6 de julio, a las nueve de la mañana, en el lugar de costumbre.

F. L. DE PERPIÑAN

Esta F. L. celebrará asamblea general el dia 6 de julio, a la hora y lugar de costumbre. Esperamos que todos los compañeros asistan a la misma, pues deben tratarse asuntos de máxima importancia para la C.N.T.

⁂

Además todos los compañeros que deseen asistir al Mitin del dia 20 de julio en Toulouse, pueden dirigirse a los compañeros Blanco y Carbó, en el Café Continental todos los domingos por la tarde. Salida del car a las 5 de la mañana. Todos los compañeros debemos asistir como un solo hombre, para patentizar nuestra firme voluntad de lo que somos y deseamos. El dia 20 todos a Toulouse.

F. L. DE AUCH

La F. L. de Auch hace saber a sus afiliados que el dia 13 de julio celebrará una reunión general para tratar asuntos de gran interés, por lo cual, ruega a todos la más puntual asistencia. La reunión dará comienzo a las 2 y media de la tarde en el local de costumbre.

⁂

Cos motivo del acto de Aniversario de la Revolución Española que se celebrará en Toulouse el dia 20 de julio, esta F. L. organiza un «Car» para trasladarse a la misma y tendrá la salida de la Plaza de la Patte d'Oie a las 8 de la mañana el mismo dia.

Para inscripciones, dirigirse a Oro y Cartagena.

# Necrológica

**JOSE LUIS CHAMORRO**

Otro compañero que ha dejado de existir en tierras del exilio.

En esta ocasión nos ha dejado el compañero José-Luis Chamorro Castro que, nacido en La Coruña y a la edad de 68 años ha fallecido casi repentinamente en un Albergue de Ancianos Exiliados de la localidad de Tribomont en Bélgica.

A pesar de que, desde largo tiempo este compañero sufria penosa enfermedad su aspecto era de vivir aún largo tiempo, pero la falta de estrecha vigilancia por parte de la dirección de dicho Centro y falta de cierta voluntad del interesado para combatirla ha producido este desagradable acontecimiento.

Desde muy joven se incorporó al Movimiento Libertario, siendo un activo militante de la Regional Galaica donde en todo momento contribuyó a la defensa y robustecimiento de nuestra Organización, como consecuente miembro del Transporte Terrestre y Maritimo Nacional.

A su paso por los países latino-americanos y más concretamente en la Argentina su labor fue constante y fructífera dentro de la F.O.R.A., dejando constancia en su propagación y defensa, para mayor y mejor bienestar de los trabajadores de aquel país, al propio tiempo que, más amplia libertad para el pueblo en general.

En otros lugares de dichos países, también tomó parte activa en la formación de Organizaciones obreras dentro de nuestros postulados libertarios y por sus sentimientos solidarios de idealista y humano adquirió grandes gestos de simpatia por propios y extraños.

Su entierro fue civil, y al despido póstumo acudieron buen número de compañeros y de la U.G.T. como bastantes amigos de la localidad de Verviers, a los que quedamos profundamente reconocidos.

Queremos hacer remarcar nuestro sentido pésame de condolencia a sus familiares en España y Francia.

*Federación Local de Lieja.*

# Histoire du chant de l'Internationale

*I. — Le chant de l'Internationale*

*«... L'Internationale est devenue un chant universel, parce qu'il a dans ses chants la sublimité d'un profond et délicat sentiment humain et la clameur des peuples en souffrance. »*— Xavier GUILLEMIN. (« La Muse Rouge », num. 4, 3e année).

C'était pendant les sombres journées de l'occupation nazie en Belgique et ailleurs. Nous venions d'écouter les radios de Londres et de Moscou, et nous n'étions pas encore remis de notre surprise, encore que nous devions nous attendre à tout avec cette drôle de guerre qui fut celle de 1939-44.

N'empêche : Radio Moscou avait rayé de ses émissions le chant de l'Internationale, qui clôturait ses informations étrangères, on nous servait en remplacement un chant patriotique dont les paroles faisaient envie aux nationaux royalistes les plus fervents d'Angleterre, de Hollande et de Belgique, et il n'était jusqu'aux républiques bourgeoises de France et d'Amérique qui ne se réjouissaient de cette métamorphose spirituelle.

A quel mobile avait-on obéi au Kremlin ?

Vraisemblablement aux sentiments exprimés et aux désirs sollicités par les chefs capitalistes, de ne point provoquer des heurts dans l'union de nationaux afin de sauvegarder l'unité, consolider ce pacte des Nations Unies, dans leurs luttes contre ce qu'elles étaient censées d'appeler fascisme ou hitlérisme.

Par ces concessions on se donnait des airs de savoir-vivre. Prétentions polies qui révélaient le désarroi dans lequel pataugeaient les nations dites unies qui faisant flèche de tout bois essayaient de galvaniser les esprits pour faire mieux accepter par leur population réciproque les sacrifices demandés pour la continuation de la guerre jusqu'au bout.

Cela réussit à merveille puisqu'il n'y eut guère de note discordante, tout au moins en apparence. Les hostilités plus ou moins terminées chacun se replia sur ses positions utilitaires et opportunistes.

Une fois de plus la classe ouvrière internationale avait été jouée par les batteleurs des gouvernements. L'union sacrée, cette sacrée union avait donné à plein rendement si bien qu'un jour le monde se réveilla en présence d'une victoire sans lendemain.

C'était sinistre et lamentable. La guerre faite à grands renforts de slogans pour tuer le fascisme n'avait en rien liquidé la bête, au contraire, il fallut vite déchanter lorsqu'on s'aperçut que ce qu'on devait tuer était resté plus vivant que jamais dans l'esprit de beaucoup de monde. En fait ce fascisme s'était installé de maitresse façon dans les nations qui se disaient vainqueurs parce que démocratiques.

Ainsi se précise l'histoire...

L'édition de « La Librairie de Propagande Socialiste » du chant de l'Internationale, texte et musique, s'était vue jadis amputée du cinquième couplet. Ceci se passait bien avant l'entre-deux guerres, et l'édition à laquelle je me rapporte est antérieure à la première guerre mondiale.

En ces temps, la « Librairie de Propagande Socialiste » se situait au 60 du boulevard de Clichy, à Paris; la couverture de l'édition à laquelle je fais allusion est illustrée d'un dessin de Steinlein. Sur les drapeaux qu'agitaient des manifestants, le dessinateur avait inscrit : American Party of Labour, Parti Socialiste, Social Demokratie, Parti Ouvrier.

Voici les huit vers du couplet rayés dans cette édition :

« Les rois nous soûlaient de fumées
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons nos rangs !
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils *sauront* bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux ».

Ceci est pour le moins étrange. Il s'agit d'éclaircir ce mystère, sinon de tenter de l'expliquer aux jeunes générations, qui ignorent tout des subtilités de l'opportunisme politique.

Peut-être même, que les anciens ne manqueront point de se souvenir des faits qui seront rapportés. Ainsi les uns et les autres seront à même de tirer l'enseignement que comporte l'amputation volontaire de ce couplet de l'Internationale.

Mais il n'y a pas que cela, puisque nous essayerons de conter la vie d'Eugène Pottier, auteur parolier de l'Internationale et de Degeyter, qui en composa la musique.

« L'Internationale est devenue un chant universel. Il était utile qu'on en fixe l'histoire et l'évolution afin que « la clameur des peuples en souffrance » ne se perde point lamentablement en des litanies qu'on se plairait à psalmodier certains jours de cavalcades comme cela, hélas, s'est généralisé et plus encore depuis que la journée du Premier Mai, a été décrétée fête nationale dans certains pays démocratiques.

Rappelons-le au seuil de ces pages d'histoire du chant de l'Internationale. Nous reviendrons sur cette stance qui marque l'essentiel de la lutte ouvrière contre les tyrans, et qui affirme également en un raccourci saisissant l'esprit antimilitariste et de révolte qu'on se doit d'entretenir dans la classe ouvrière.

Autrement on reprendrait avec beaucoup d'à propos pour le compte de l'Internationale, ce que Jules Vallès écrivait pour la « Marseillaise :

« Elle me fait horreur, votre « Marseillaise » de maintenant. Elle est devenue un cantique d'Etat. Elle n'entraine pas de volontaires, elle mène des troupeaux. Ce n'est pas le tocsin sonné par le véritable enthousiasme, c'est le tintement de la cloche au cou des bestiaux. »

**par HEM DAY**

Cette comparaison est pertinente, et combien elle est vraie, puisque les pontifiards, les hommes d'Etat, les ministres sénateurs et députés ont déjà fait de cette Internationale, un chant romantique de victoire, sans esprit de révolte.

Heureusement, les paroles sont là, qui viennent démentir l'humiliation et l'insulte.

*II. — Le parolier de l'Internationale :*

*Eugène Pottier*

« C'est la lutte finale
Groupons-nous et, demain
L'Internationale
Sera le genre humain !

C'est à Eugène Pottier que l'on est redevable de la poésie qui allait devenir un jour le chant de combat de la classe ouvrière : l'Internationale.

Qui était Eugène Pottier ?

Lui-même, dans sa demande d'adhésion à la loge « Les Egalitaires », loge fondée à New-York par un groupe de proscrits de la Commune, donne sur ses origines ces quelques indications :

« Je suis né à Paris, le 4 octobre 1816, d'une mère dévote et d'un père bonapartiste. A l'Ecole des frères jusqu'à dix ans et à l'Ecole primaire jusqu'à douze ans, c'est à mes lectures de jeune homme que je dois d'être sorti de cette double ornière sans m'y embourber.

» En 1832, j'étais républicain, en 1840 socialiste. J'ai pris une part obscure aux révolutions de 1848 : février et juin.

» Du coup d'Etat au 4 septembre, je demeurai intransigeant : participer avec les assassins du droit, c'est se prostituer.

» Après plus de trente ans de prolétariat, je m'établis dessinateur en 1864; les dessinateurs industriels n'avaient pas alors de chambre syndicale. A mon instigation, ils en fondèrent une qui comptait cinq cent membres avant la guerre et qui adhéra en bloc à la fédération de l'Internationale.

» C'est à ma coopération à ce mouvement que je dus d'être élu membre de la Commune dans le IIe arrondissement. Jusqu'au 28 mai j'y exerçai les fonctions de maire, après la prise de la mairie par les versaillais je me repliai sur le XIe arrondissement.

» J'avais accepté sans réserve le programme de la révolution du 18 mars .

» Autonomie de la Commune, émancipation des travailleurs ».

Voilà Eugène Pottier. J'ajouterai que durant cette période il croyait avoir accompli son devoir. Il s'estimait favorisé, puisqu'il avait conservé sa vie et sa liberté à l'encontre de beaucoup de ses concitoyens, qui avaient perdu l'une et lautre.

Eugène Pottier, avant de se rendre à New-York avait passé deux ans d'exil à Londres, et deux autres années à Boston.

» C'est à Paris, dans les derniers jours de la lutte, quand j'ai vu, au milieu des transports d'enthousiasme, le spectacle grandiose de la Maçonnerie adhérant à la Commune et plantant ses bannières sur nos murailles éventrées d'obus; c'est alors que je me suis juré d'être un jour un des compagnons de cette phalange laborieuse.

» Je me présente à son chantier : Embauchez-moi ! »

Ainsi donc, Eugène Pottier, que la mort avait épargné, lors du massacre ignoble de la semaine sanglante, offrira à la classe ouvrière son ardent amour qu'il n'avait cessé de témoigner aux humbles. Il va chanter pour le peuple et dénoncer les préjugés qui divisent les nations et fait reculer les haines et lève l'étendard d'une révolte saine et juste.

Contre cette trinité oppressive, qui courbe l'homme, en fait trop souvent un résigné, il va lui, avec ses chants, réveiller les endormis, flageller les endormeurs et dresser une protestation vigoureuse contre la religion, le militarisme et la propriété individuelle. Il va chanter la révolte, dénoncer les imposteurs et préparer l'avènement d'un monde meilleur.

De lui Jules Vallès écrira dans le « Cri du Peuple » :

« Celui-ci est un vieux camarade, un camarade des grands jours. Il était du temps de la Commune. Il a été exilé comme le fut Victor Hugo. Comme Hugo, il est poète, mais poète inconnu, perdu dans l'ombre.

» Ses vers ne frappent point sur le bouclier d'Austerlitz ou le poitrail des cuirassiers de Waterloo; ils ne s'envolent pas d'un coup d'aile sur la montagne où Olympio rêve et gémit. Ils ne se perchent ni sur sur la crinière des casques, ni sur la crête des nuées; ils restent dans la rue, la rue pauvre.

» Mais je ne sais pas si quelques-uns des cris que pousse, du coin de la borne, ce Juvénal de faubourg, n'ont pas une éloquence aussi poignante, et même ne donnent pas une émotion plus juste que les admirables strophes des *Châtiments*.

» Certes, il n'y a pas à comparer ce soldat du centre au tambour-major de l'épopée; mais sur le terrain, un petit fantassin qui, caché dans les herbes, tire juste, vaut mieux qu'un tambour-major qui tire trop haut.

» Puis, par la largeur même de son génie, Hugo est trop au-dessus des foules pour pouvoir parler à tous les coins de leur cœur.

» Il faut la voix d'un frère de travail et de souffrance.

» Celui dont je parle a travaillé et souffert; c'est pourquoi il a su peindre, avec une déchirante simplicité, la vie de peine et de labeur.

» C'est de cet autre côté maintenant qu'il faut tourner ses regards et sa pensée — du côté de la grande armée anonyme que le capital acule dans la famine et dans la mort.

» Laissez là les porteurs d'armure et les traineurs de tonnerre; on a assez léché leurs éperons ! Parlons de l'atelier et non de la caserne, ne flattons pas la croupe encore fumante des canons, mais escortons de nos clameurs de piété ou de colère ceux que la machine mutile, affame, écrase — ceux qui ne peuvent plus trouver à gagner leur pain; parce que leur métier est perdu ou parce qu'on les trouve trop vieux quand ils demandent, comme une aumône, le droit de crever à la peine.

» Pottier, mon vieil ami, tu es le Tyrtée d'une bataille sans éclairs qui se livre entre les murs d'usine calcinés, et noirs ou entre les cloisons des maisons gâtées, où le plomb à ordures fait autant de victimes que le plomb à fusil.

» Reste le poète de ce monde, qui ne fait pas de tirades et se drape dans des guenilles pour tout de bon, et tu auras ouvert à la misère murée un horizon et à la poésie populaire un champ nouveau.

» Elle est là, cette poésie, sous la casquette du vagabond qui finira au bagne, ou sous la coiffe honnête de la mère qui n'a plus de lait pour nourrir son petit; crime et détresse se coudoient dans la fatalité sociale. Crie cela aux heureux et jette, comme des cartouches, tes vers désolés dans la blouse de ceux qui, las de subir l'injustice et le supplice, sont gens à se révolter, car ils ont besoin qu'on les encourage et méritent qu'on les salue pendant qu'ils combattent et avant qu'ils meurent ! »

Mais peut-être serait-il intéressant de fixer quelques traits de ce petit bonhomme au regard vif et perçant. Empruntons à Ernest Museux ce portrait vivant :

« Ses yeux noirs, à demi cachés sous ses sourcils dénotaient par leur scintillement toute l'intelligence de son âme. Un pli très accentué à la jointure du nez et au front probant de la volonté et du courage.

» Il avait la voix douce et le sourire affable. A première vue, on n'eut pas soupçonné qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand poète, énergique tout dévoué à la classe ouvrière. Lui seul savait fouiller dans les replis du cœur du misérable pour y trouver les causes de sa souffrance. Ajoutez à ces qualités mâles une grande timidité qu'il conserva toute sa vie » (1)

Voilà l'homme, voyons l'œuvre.

*(A suivre.)*

(1) Ernest Museux : *Eugène Pottier*. Portrait d'hier. P. 37.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Aire libre

**LA Organización multiplica las jiras y las excursiones. Cabe consultar nuestra sección de Comunicados para convencerse de ello.**

**Es una práctica, la del aire libre, saludable y de efectos positivos que ya en España se practicaba. Cuando compañeros de antaño se reencuentran por este exilio, no olvidan rememorar sus días de juventud plena al baño del sol, del aire vivo y — ¿por qué no? — a veces con raudales de lluvia.**

**No es bueno quedar empotrados en salas o cafés para tertulias y reuniones. El encierro y su aire enrarecido agrían el carácter y malogran, con frecuencia, la predisposición para las buenas acciones. Siempre rodeados de paredes suciamente vidriadas se llega a padecer reunionitis con tendencia a deformar problemas que en el campo, o bajo el techo espacial, se tratarían más objetiva y acertadamente. No es que propiciemos asambleismo sobre hierba; pregonamos salir al gran espacio de vez en cuando para reanaturalizarnos, para reacompasarnos a la realidad de la vida, para examinar, con calma serena, la importancia de nuestras aspiraciones.**

**Porque tomando sol lejano, inacostumbrado, dejamos de vernos siempre nosotros mismos; advertimos la presencia de caras nuevas (¡qué importa si arrugadas o lisas!), de otras personas inopinadas, nuevas, removedoras. Porque cuando uno se ha estancado para veinte o veinticinco años en un mismo sitio ya conoce la sonrisa, la cara hosca, el decir, el pensar y el dialectar de ése, el otro, el que llega, el que queda y el que se va, igual que ellos conocen hasta la saciedad el comportamiento y el hablar nuestro. Nada varía o renueva entre los de siempre y en el mismo sitio, de dónde la amistad por costumbre, el trato de consuetud, la fricción, la sonrisa estereotipada, las simpatías fuertes (las que menos abundan) y los enojos inevitables; y las reuniones cansinas o precipitadas, y aun las conferencias a veces desasistidas por lo de «qué va a decir ése que yo no sepa».**

**En el campo, ¡ah, en el campo!, la perspectiva escénica y humana cambia totalmente, la conversación adquiere interés por lo espontánea y la charla originada fuera de programa reúne un público atento, y el que no lo sería se holga en corrillos o saltando a la comba. Los jóvenes que no gustan oír a los sapientes se aglomeran entre ellos, y los que gustan del hablar « viejo » se nos acercan sin sombra de fastidio. En el campo — sala sin cementos ni vidrieras — quedan aventados los formulismos, se procede por capricho momentáneo, lográndose un goce, una labor, un sonreír, un establecer, una nueva amistad, y un propósito de altura que nos pueden beneficiar grandemente.**

**Un símil: si el compañero serio se pone a cantar de súbito entre paredes, causa extrañeza. Hará lo mismo a los cuatro vientos, y su expansión se nos antojará naturalísima.**

**Más contacto con la Naturaleza, compañeros.**

# La ruta fraternal de la humanidad

TODOS los hombres tienden naturalmente a ser libres. La pasión por la libertad es la más noble condición humana.

La libertad igualitaria de los hombres es la fraternidad. En ella no existe el quién es más y quién es menos. No hay motivo de conflicto. Es la convivencia armoniosa de los seres humanos.

En la fraternidad, no tienen espacio las divisiones y las oposiciones artificiales de clases, de razas y de naciones. Todos los seres humanos son miembros de una misma familia.

En esta concepción tan sencilla fue situada la idea de una humanidad futura, federativa y trabajadora. Es la conjunción de todos los progresos humanos, en la ruta no autoritaria. Natural es la hermandad de los hombres por el trabajo, el amor y el pensamiento.

Lo autoritario divide, separa, crea antagonismos. De la autoridad provienen las guerras, se generan las codicias que animan los conflictos y los odios de unos hombres a otros. En lo libertario están las normas naturales. En lo autoritario, lo arbitrario y complejo, que anima resistencias, divisiones y oposiciones en el seno de la humanidad.

Lo libertario es el anhelo del «bastarse a sí mismo», del hombre sin dioses, sin sacerdotes, sin caciques, ni jefes ni amos. Lo autoritario es lo opuesto, la tragedia de la esclavitud y de la servidumbre en el pasado, y del alquiler de cerebros y brazos — el asalariado — en la época actual.

Lo libertario es el hombre creador, el productor de lo necesario para todos. Lo autoritario es apropiarse por astucia y violencia de lo creado, de lo producido por la ciencia, la técnica y el trabajo; y el consumir y no crear, holgar y no trabajar, pero consumir en exceso con ansias de lo superfluo, lo que no le pertenece. No es un trabajador el político, ni el financista, ni el mercader, privilegiado del círculo de lo autoritario.

Lo libertario está en la raíz de la sociedad, si lo que se quiere es el vivir fraternal en el amor y la paz. En los años de la primera mitad del siglo pasado, nos decía el sociólogo y filósofo francés Proudhon de tratar de «encontrar cómo crear una organización social que no sea gregarismo ni despotismo, ni fragmentación, ni caos, sino libertad bien comprendida, independiente en la unidad»...

Es decir, una colmena de seres libres e iguales. Todos trabajadores y procreadores, sin zánganos ni reinas, o sea la federación de las gentes humanas, unidas por el trabajo, por el amor, que es pensamiento y sentimiento fraternal.

Lo libertario preside las normas de la justicia que es, también, la moral verdadera. Lo autoritario es vigencia de las cadenas y mordazas, y de la desigualdad inhumana y antisocial. Bien sabemos, por experiencia, a dónde conduce lo autoritario y cuán necesario es construir un nuevo vivir libertario.

Confiamos en la posibilidad de un mundo federalista libertario, animado por la asociación igualitaria de los hombres de ciencia, los técnicos y los trabajadores manuales. Conocemos el poder de la solidaridad revolucionaria del trabajo. Por otra parte, alienta nuestra esperanza, en vivir libertario, el progreso de la inteligencia de los seres humanos, el avance de la cultura que va acrecentando los valores de la rebeldía consciente y la voluntad de independencia del hombre.

En la ruta autoritaria crece la codicia de la burocracia y de la política. Se desacredita cada día más la organización del Estado. La humanidad acrecienta su inconformismo con los dioses y los gobernantes, temerosa de ser impulsada por la religión y el Poder hacia la destrucción con una tercera guerra mundial nuclear.

Es que en el clima autoritario se multiplican los factores que causan conflictos entre pueblos y los juegos de la codicia y del imperialismo.

Los hombres empiezan a pensar por su cuenta. ¿Quién es el que no ve el hambre que padecen más de la mitad de los habitantes del mundo? Es una elocuente prueba del fracaso de la civilización autoritaria. El sistema social autoritario es el desorden, la ineficiencia, la desorganización y la ausencia de valores auténticos en la humanidad. Ni libertad ni justicia ni moralidad.

En el monstruoso sistema del Estado, del capitalismo y del comunismo estatal, crecen el déficit y las deudas. Los gobernantes se mueven dando «manotazos de ciego». No razonan ni encauzan su nación, por la ruta de la verdad. Cuando más predican la paz, más acrecientan los medios de la guerra.

El camino libertario no es fácil. El autoritarismo aún tiene hondas raíces en el vivir de los pueblos. Pero la dignidad humana anima el esfuerzo del hombre para una organización colectiva con el ritmo fraternal. El mundo nuevo de los hombres creadores está en marcha. No nos adaptaremos nunca a la sujeción autoritaria. Estamos en el camino libertario y no cesaremos en nuestro avance.

**J. TATO LORENZO**

# CHISPAS

*Manitas de Plata, la Baker y Michel Simon han tenido conflictos graves con el fisco por desconocer las exigencias «legales» de la sociedad.*

*Si ello no es anarquismo, lo parece.*

⁂

*El torero El Gallo también era despreocupado. Ni en tiempos de Franco se preocupó de papeles de identidad, y cuando un agente del gobierno le preguntó por su filiación, extrañado por la impertinencia del policía le espetó:*

*«¿Tan inorante es ozté que no zabe que soy Er Gayo?»*

⁂

*Los máximos adoradores del Estado son los que mejor conocen las maneras de soslayar sus exigencias.*

⁂

*Quien no cree en el Estado y se sujeta estrictamente a las leyes para evitarse perjuicios, el fisco no le deja levantar cabeza.*

⁂

*El policía se considera con más derechos que el simple ciudadano, aunque diga que es protector de los derechos del mismo.*

⁂

*El Estado se mete en la vida interior del individuo, y en la bolsa del mismo.*

⁂

*Antes la bolsa te la quitaban. Ahora tienes que entregarla.*

⁂

*Sin Estado nos encontraríamos en mejor estado.*

⁂

*Existe ya un sindicalismo de Estado.*

*En cuyo caso el Estado queda solo y satisfecho.*

⁂

*Hay sindicatos de Agentes del Orden en sindicales marxistas.*

*«Camarada policía: ¿A qué cárcel me llevas?»*

⁂

*Hay artistas con más dignidad de hombres que dentro de los sindicalismos serviles.*

*CHISPERO*

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**

*(Les cinq faces de Bellone)*

Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.
Precio del ejemplar: 1,50 francos.
Descuentos a corresponsales.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

**LA OPOSICION OBRERA EN CHECOSLOVAQUIA**

LA Historia nos enseña que los triunfos obtenidos con el impulso de la brutalidad, por la razón de la fuerza, a la larga redundan en prejuicio de los mismos que la fuerza bruta han empleado. La torpeza se signo imperialista llevada a cabo por el comunismo ruso al invadir Checoslovaquia, país «hermano», ha abierto los ojos a unos millones de trabajadores, muchos de los cuales habían llegado a creer en la monserga de que la U.R.S.S. representaba el papel benefactor de madre del proletariado redimido. El engorro persistente de la propaganda así lo daba a entender. Pero en carne propia han podido comprender los checos la falacia y el cinismo escondidos tras las bambalinas propagandísticas y el vocerío demagógico.

Saben muy bien los trabajadores checos el alcance de la mentira esparcida por los «camaradas» rusos al pretender justificar su acción reprobable aduciendo que al invadir Checoslovaquia pretendían detener, oponerse al «nacionalismo-burgués». Los obreros, los estudiantes, los intelectuales checoslovacos saben muy bien a que atenerse con referencia a los procedimientos empleados por los fascistas comunistas en pos de deformar la verdad. Y la verdad se deforma aduciendo que quienes han pretendido ir limando y limando el cerco de acero de la ortodoxia marxista, buscando medios de convivencia más en consonancia con la libertad, realizaban labor reaccionaria de la peor especie.

Siempre y en todas partes hay gentes a las que se puede comprar; elementos capaces de desempeñar los más viles menesteres. Buscando bien, a un precio y condiciones cuya cuantía sería difícil comprobar, la URSS ha podido hallar en Checoslovaquia los tipos apropiados para poner en marcha la maquinaria estatal. Y entre traidores de un lado, y amenazas de otro, allá va el pueblo checo siguiendo su destino. Mas singularmente entre los trabajadores, la dignidad, el anhelo de justicia, van ensanchando una oposición inteligente y tenaz. En torno a la actitud de los productores, en oposición al dogmatismo del Partido, y a la hegemonía estatal hemos podido leer estos días sustanciosos trabajos. De ellos brota la coincidencia afirmativa de que el ejemplo oposicionista que se va desarrollando entre los trabajadores checos, como mancha de aceite consiga extenderse y despierte a la razón y a la oposición a masas obreras de otros países del mundo comunista. A la postre queda probado aquello se que no hay mal que cien años dure.

**OCAÑA Y EL ESPERANTISMO LIBERTARIO**

La del fallecimiento de Mariano Ocaña fue una de aquellas noticias que, como suele decirse, se reciben como un mazazo. Ya se ha hablado de sus condiciones en tanto que hombre y como militante libertario. Caben en este último aspecto la añadidura de unos párrafos más.

Por parte de quienes se ha pretendido levantar y poner en marcha la Internacional Esperantista Libertaria, se contaba con Ocaña en tanto que uno de los pilares necesarios para sostener el conjunto de proyectos en vías de realización. Considerraba que en el dilatado campo del esperantismo mundial se había descuidado por parte de los libertarios el extender la propaganda de nuestras ideas. Y en cooperación con los demás participantes del mismo criterio se hallaba dispuesto a trabajar.

Minado por grave dolencia, en prevención de que el inestable clima de París y aledaños pudiera serle fatal, había decidido vivir al contacto del sol del Midi. Prescripciones facultativas le habían aconsejado reposo, extremada limitación de actividades. Mas en su fuero interno latía una voluntad tesonera en pos de contrarrestar el influjo de la dolencia. Prometía, para el caso de ponerse bueno, redoblar sus actividades. Pero la inercia le resultaba repelente. Y con destino al esperantismo libertario engarzaba una tarea y luego otra.

Consideraba, al igual que los otros miembros iniciadores de la *Liberecana Frackcio de S. A. T., que* era menester crear una organización limpia de morbosidades pasionales, pugnas internas, de atolladeros orgánicos, que son siempre perjudiciales puesto que frenan la obra vital a realizar, siendo como un cáncer que corroe y trastorna el organismo social que con fines de proselitismo se ha creado. Estimaba que todo dependía de la estructura que se diera a la organización: ausencia del menor centralismo, renovación periódica en las funciones administrativas; acuerdos tomados sin fuerza impositiva de número de votantes, buscando el libre acuerdo a base de madurez deliberativa. En suma: cuidado de detalles encaminados a evitar roces, antagonismos, fraccionamientos, todo lo que entorpece y traba cualquier laudable tarea.

Había coincidido con los demás compañeros anarco-esperantistas en la necesidad de afianzar la organización a base de elementos físicamente jóvenes; contar con una muchachada animosa para las tareas, juventud, promesa para el futuro. Para conseguirlo creía de necesidad organizar fiestas folklóricas, certámenes, concursos, exposiciones, viajes, espectáculos; idear motivos para atraer a la gente moza, que no falta si se sabe ir a buscarla. No faltan esperantistas que se hallan en la feliz etapa primaveral de la existencia.

También habíamos cambiado impresiones en torno a la necesidad de *cultivar nuestro jardín*, tomando la feliz expresión de Voltaire. Estaba convencido de que el militante no debe dejar jamás de cultivarse, sea cual fuere su edad y sus conocimientos. De ahí que le causara risa unas veces y otra veces lástima notar ese énfasis almidonado, hueco y estirado, de algunos que ya creen saberlo todo y poder dar lecciones a los demás, cuando tanto les falta aprender... Esto le inducía a desear que la organización libertaria esperantista, por la ecuanimidad de sus componentes, mereciera el respeto y la consideración de los afines y de los que no lo fueran.

Hemos perdido un buen elemento. Se ha ido uno de esos compañeros de voluntad templada, con los que a veces no se podrá estar de acuerdo, pero que se ha de reconocer obran como sienten. Y sobre todo Ocaña — sus últimas cartas lo evidenciaban — era hombre de tal firmeza de ánimo que incluso al borde de la muerte guardaba la esperanza de volver a ser útil en tanto que idealista. Vale la pena de hacerlo resaltar habida cuenta de los que andan por ahí, en buena salud, mas, desde el punto de vista idealista, parecen blandengues y acogotados.

**MAQUIAVELO Y SUS DISCIPULOS**

Cúmplese este año el quinto centenario del nacimiento de Nicolás Maquiavelo, el célebre escritor y político italiano cuyo apellido dio motivo a una expresión, el «maquiavelismo», que consta en el diccionario de todas las lenguas. Nació en 1469, en Florencia. Al parecer, se piensa en su villa natal conmemorar a Maquiavelo en tanto que escritor, artífice del idioma, historiador notable, y poeta distinguido. Indudablemente sus obras más conocidas: «Historia de Florencia», «La Mandrágora», «Décadas de Tito Livio», «El arte de la guerra», «Poesías», y «Cartas», hacen que destaque como valor intelectual de primer orden. Pero su fama, el ascendiente del «maquiavelismo» en tanto que expresión corriente, se halla en su obra «El Príncipe». ¡Ahí está el quid de su nefasta filosofía!

Maquiavelo, en la obra citada, simula dirigirse a un príncipe, a quien ofrece con detenimiento los consejos más apropiados para bien gobernar un país. Es todo un repertorio político donde está ausente la noción de ética, de nobles sentimientos, aconsejándose la astucia, la hipocresía, el engaño, e incluso la crueldad. Importa el prometer, fingir, asegurar las mejores cosas, las más estimadas, con tal de conseguir el objetivo que se persigue. Luego, el príncipe no ha de tener reparo en desentenderse detodo lo prometido...

¡El clásico maquiavelismo que tan bien han aprendido los gobernadores de todo pelaje!

Algunos biógrafos de Maquiavelo han dicho que el maquiavelismo, o sea el arte de gobernar empleando el engaño y el crimen inclusive, no fue exclusivo invento suyo, puesto que antes lo pusieron en práctica Luis XI, Alejandro Borgia, Fernando el Católico, e incluso Luis XII. Pero seguramente que nadie puso en tales consejos el refinamiento, la cínica maestría de Maquiavelo.

*Aquí y ahora*

# La mecánica operatoria del capitalismo español

por **Juan Español**

COMO ya dije en otra ocasión — cosa que, por lo demás, ya lo saben hasta los chinos y los maoris —, la economía española está en manos de cinco o seis entidades bancarias que monopolizan y mangonean toda la actividad nacional, sea de la clase que sea.

Como se sabe, la función de un Banco es promover la economía mediante sus préstamos a Empresas privadas independientes, de cuyo ejercicio retira considerables ganancias cargadas al capítulo de intereses del capital prestado. Ahora bien, ocurre que el Banco, en realidad, se presenta como cabeza de un complejo de Empresas que él se encarga de financiar y cuya «liquidez» mantiene. Los fondos conseguidos por el Banco se distribuyen así: un 50 % queda «afecto» al negocio bancario como operaciones activas, y el otro 50 % se destina a negocios «por cuenta propia» en el complejo de Empresas antes mencionado. Pero la verdad es que el dinero invertido por el Banco en negocios por cuenta propia se «camufla» a través de consejeros y hombres de paja que son los que aparecen como suscriptores del capital de las Empresas. Por medio de esta argucia se consiguen dos cosas: demostrar «contablemente» el pequeño porcentaje de recursos bancarios destinados a los propios negocios del Banco, y que los consejeros puedan «quedarse» con los que resulten buenos, permitiendo a los peores que sigan siendo del Banco. La estrecha dependencia de las empresas respecto al Banco se pone de manifiesto: 1º Porque parte de ellas ha llegado a ser del Banco en pago de créditos concedidos a clientes que, por variadas razones, quedaron en la ruina. Otras nacieron sobrecargadas de costes para «ayudar» a personas «situadas» políticamente, en pago de favores recibidos o esperados. 2º Empresas con inmovilizaciones de «cientos de millones» tienen un capital escriturado de «tres millones» (del que no se desembolsó nada) y un préstamo del Banco por «cientos de millones». Esto representa un fraude flagrante si se piensa que en el ordenamiento jurídico un Banco comercial no puede prestar dinero a plazos largos y que sólo puede tener negocios por cuenta propia en forma limitadísima. No obstante, el primer escollo es vencido mediante la renovación ininterrumpida de las pólizas, con lo cual un préstamo a seis meses se convierte en uno a diez, veinte o más años; el segundo se soslaya echando mano de los «hombres de paja», que permiten al Banco reflejar como «préstamos» lo que son realmente «inversiones» suyas. 3º Como la mayoría de las empresas no tienen «disponible», funcionan a través de «descubiertos» en el Banco, burlando con ello una vez más la ley vigente. 4º Si en esta gama de empresas se advierte en seguida su mal planteamiento y financiación, todavía es mucho peor su dirección. Como carecen de «capital propio» y su liquidez depende del Banco, nunca sabrán si han de poder hacer frente a los pagos a una fecha tan larga como es el día siguiente. Al no existir ni caber una «programación» de la vida de cada empresa con vistas a su específica problemática, ya que están a merced de las fluctuaciones del Banco, se da por imposible hasta una medianamente dirección racional de las mismas. 5º Aun dejando aparte los efectos de la inflación sobre el «inmovilizado», las empresas reflejan pérdidas año tras año, si bien la consideración de estas pérdidas sufre un trato variado. A veces se las «ignora», considerándolas como un aumento de las inversiones, o también se las «enjuga» veladamente en la medida que lo permiten las «ventas de activos», revalorizados por la inflación. Dado que la relación Banco-Empresas se esconde bajo la figura de préstamo, la comedia puede representarse de modo indefinido. De lo que antecede se desprende un hecho de gran trascendencia, y es que dejando al margen las fabulosas ganancias de los consejeros, se alza la nuda realidad que representa el hecho de mantener empresas antieconómicas a nivel social que operan como verdaderas fábricas de destrucción de los recursos nacionales, mientras crean una aparente y falsa imagen del complejo productivo del país. De cuanto hay en esto de atentatorio a la dignidad humana y al crecimiento económico, más vale no hablar.

La figura tradicional del capitalista queda borrada en la configuración de la moderna sociedad neocapitalista. No existe relación entre el capital «propio» del capitalista y las grandes masas de dinero que manejan a través de los Bancos o la ayuda estatal. Lo que importa ya no es el dinero propio, sino el «cargo». Las ventajas de éste no sólo radican en las decenas de miles de millones que permiten manejar, sino en que el dinero manejado es dinero «ajeno» cuyo envilecimiento lo sufren los demás. De ahí la razón de que en tanto los consejeros hacen grandes fortunas, las empresas se arruinan y la nación continúa su marcha hacia el desastre. Se dio el caso de que una empresa, por irregularidades internas, anunció cuantiosas pérdidas. Se paralizó y se entabló procedimiento judicial. Pero entre la iniciación de éste y su fallo llegó a revalorizarse tanto su «inmovilizado», que no solamente pudo absorber las pérdidas, sino que dio incluso beneficios. La inflación produce el efecto mágico de borrar huellas de cualquier conducta económica o de gestión irresponsable y hasta de convertir a muchos irresponsables en los hombres más opulentos y admirados del país.

Ante panorama tal, hablar de «productividad del trabajo», «exceso de demanda», «política de rentas» y «milagro económico» es algo inaudito que desafía incluso a la mente más retorcida y criminal. Existen todavía gentes tan estúpidas que creen, con evidente criterio simplista, que los capitostes de la economía ganan buenos sueldos, sí, quizá muy elevados, sí, pero inherentes a su cargo y a sus responsabilidades. La verdad es que no sólo ganan elevados sueldos, sino que se llevan toda la economía del país tras sus huellas de Atila. ¿Qué cómo sucede esto? Pues por medio de fáciles e ingeniosas maneras: sueldos, gratificaciones, dietas y comisiones; ventas de bienes propios (a precios muy superiores a su valor real) a empresas del Complejo que dominan; reparto de beneficios ficticios, intercambio de puestos bien retribuidos entre «complejos», compra de valores a los que va a hacerse subir, detracción de fondos a justificar, a propiación de empresas del complejo que marchen bien, diferencias de «cambios» en operaciones en el extranjero a través de cuentas con nombres supuestos manejadas por ellos; creación de empresas en el extranjero con capitales españoles sacados subrepticiamente, que invierten después en España con las garantías y facilidades otorgadas al capital extranjero, etc.

Dentro de esta camarilla de hombres de presa que monopolizan al país se pretende, no digo ingenua, sino maliciosamente, incrustar una pequeña parte del elemento obrero para que «participe» en la gestión económico-directiva, para que sea un cogestor. Quisiera que se me explicara qué es lo que va a hacer un hombre del trabajo en un Consejo de Administración, un hombre que, cuando no es impuesto por la propia empresa con objeto de que diga amén (en el caso de que supiera decir algo más) a todo cuanto allí se acuerda, resulta que es un pobre hombre totalmente ayuno en la complicada técnica capitalista del fraude, del disimulo, de la ocultación; un hombre que si logra ver algo es tan sólo lo que le presentan; un hombre que está previamente maniatado, coaccionado y amenazado. Pero la buena política franquista, para mantener su fachada democrática, no sólo llama a los trabajadores para que participen, sino que les inculpa de falta de colaboración y de visión política, de falta de ideales y de buenos propósitos. «Teniendo en

*(Pasa a la página 2.)*

# Conflictos sociales por doquier

BARCELONA. — Del día 19 de junio y según fuente informativa: «Desde hace cuatro días huelgan 150 trabajadores de la casa «Balay S. A.» de Zaragoza, protestan del aplazamiento del convenio colectivo. Piden 36 por 100 de aumento del convenio colectivo. Piden 36 por 100 de aumento en sus salarios, cuando el máximo autorizado es el 5,9 por 100. Otros 450 trabajan al ritmo normal, en espera de la respuesta definitiva.

— Los trabajadores de «Manufacturas metálicas Madrileñas» — la empresa de la que durante muchos años fue presidente del Consejo de administración Nicolás Franco Bahamonde, que luego fue puesta en liquidación e incautadas por el Estado, pasando una parte de las instalaciones a las «Manufacturas Hispano-Suiza de Refrigeración — se quejan de no haber percibido los atrasos del 5,5 por 100 correspondientes al rejuste sindical aprobado por la autoridad laboral para la industria siderometalúrgica de Madrid, relativos al primer trimestre».

Además, un grupo de obreros de la empresa citada se han presentado en el sindicato del ramo metalúrgico de Madrid anunciando su disconformidad con el cambio de fechas en el descanso anual reglamentario, considerando que estas fechas se habían ya concretado con la empresa saliente.

— Con el anunciado cierre, por tiempo indefinido, de la «Sava» (de Madrid), se ha publicado una nota de la dirección anunciando «que no se trata de una suspensión de actividades sino de un conflicto laboral originado por una sanción impuesta a tres trabajadores. Después de informada la autoridad competente la dirección anunció que el personal abandonase el recinto antes de la hora habitual y anunció el cierre de la factoría para solucionar el conflicto *lo más pronto posible.*

*Si es Dios quien encarece las acelgas es injusto que el obrero haga huelgas.*

# UMBRAL

**Sumario del número 89**

Juan Ferrer : **LA BARBARIE BLANCA.**
Max Nettlau : **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**
Luis Capdevila : **VOCES AMIGAS. PAULETTE SERRADET.**
Roberto Baeza : **MUNDO** (poesía).
M. Masriera : **LOS COMPUTADORES.**
Pedro Bosch Gimpera : **LOS GRIEGOS Y LOS IBEROS.**
J. F. : **LOS LIBROS. «HACIA UNA VIDA MEJOR».**
E. Armand : **UN RETRATO.**
V. Botella Pastor (interviú a) : **EN LA UNIVERSIDAD DE NANTERRE.**
Vladimir Muñoz : **GEORGE WOODCOCK Y EL ANARQUISMO.**
T. y L. : **EL NOVELISTA BRUNO TRAVEN.**
Víctor García : **CHELLA Y LAS CIGUEÑAS.**
Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**
Pedro Kropotkin : **CARTA A LENIN.**
Eugen Relgis : **DOS PARABOLAS.**
Nano de Sabadell : **MARGARITA XIRGU.**
M. Costa Llobera : **EL PI DE FOMENTOR** (poesía).
Fontaura : **LETRAS ECUATORIANAS.**
Noticiario, ilustraciones, librería.

**EL REPLIEGUE DE ESPAÑA**

MADRID. — Mientras a la patria la ceden en cachos al dólar, al marco, a la libra esterlina y al quien dé más, España se va replegando sobre sí misma... en lo que le queda.

Después del arrío de bandera de la Guinea Ecuatorial ha intervenido recientemente el abandono de la «provincia» africana de Ifni. El 22 de junio una columna de tropas marroquíes entró en Sidi Ifni, ocupando los edificios oficiales y estableciendo los servicios públicos a la manera mora. Otras fuerzas marroquíes hacen movimiento hacia aquella tierra, entre las cuales, al parecer, estará Hassan II para tomar posesión del terreno «cedido» por España.

En el mundo diplomático hay curiosidad para ver la reacción de Argelia y Mauritania con respecto a la integración de Ifni a Marruecos, considerándose cada una de aquellas naciones con derecho a primacía en el asunto.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

10 JUILLET 1969
NUMERO 564
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Organisation ou désordre

**Si nous admettons avec E. Reclus que l'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre, si nous voyons, avec Pelloutier, dans l'organisation et dans la force des syndicats ouvriers un moyen de contraindre la société bourgeoise à capituler, alors nous ne pouvons être que pour l'organisation de la classe ouvrière dans les syndicats.**

**La C. N. T. fut constituée et reste depuis animée par des militants qui admettent les définitions d'un Reclus et les espérances d'un Pelloutier. Aussi, à un moment où toute une jeunesse s'interroge sur la voie de l'avenir, notre organisation se doit de réaffirmer ses principes et ses buts.**

**Cela nous amène évidemment, à désavouer toute propagande sur la spontanéité dans la lutte. Mais qu'on ne nous fasse pas dire ce que nous n'avons pas dit. Il reste bien entendu que toute action qui tend à diminuer les prérogatives et les privilèges des classes dominantes doit avoir l'appui total des militants de notre organisation; mais ceux-ci ne peuvent pas se contenter d'appuyer l'action, ils doivent aussi servir une cause. Oui ! servir leur cause, notre cause devant tous les travailleurs et qui consiste à orienter les actions vers des solutions révolutionnaires, sociales. Bref ! le militant de la C. N. T. est en tout moment le ferment, le pionner de structures sociales qui permettent vraiment l'émancipation totale des travailleurs.**

**Pour ne citer qu'un exemple : Lors des événements de Mai 68, nous avons pu noter une renaissance sensible de notre théorie sur le collectivisme et l'autogestion; or notre organisation a mainte fois été sollicitée pour définir les lignes générales d'une société autogestionnaire. Pouvions-nous nous rétracter lâchement sous prétexte que nous ferions alors de la vulgaire publicité bourgeoise, laissant ainsi libre champ aux diffamations de ceux qui pensent que l'autogestion est une formule creuse ?**

**« S'inspirant de la situation présente, la C. N. T. déclare vouloir préparer sans délai les cadres complets de la vie économique et sociale de demain dont elle tient à examiner tout de suite les caractères possibles et le fonctionnement général. »**

**« Considérant que pour atteindre ce but, de toutes les formes de groupement, le syndicat est la meilleure, elle invite tous les producteurs à s'unir en son sein pour y préparer les plans économique et social de la société idéale. »**

PLAN ECONOMIQUE

a) Par localités, par la constitution de syndicats d'industrie chargés d'organiser la production dans cette sphère : l'institution dans chaque entreprise, quelle qu'en soit sa nature, de conseils d'entreprise appelés à remplacer les conseils d'administration de l'économie capitaliste.

b) Par régions, par la constitution de fédérations d'industrie ; ces fédérations étant nettement délimitées et caractérisées par ses ressources, pour organiser l'économie régionale.

c) Dans le cadre national, l'organisation de l'économie générale est établie par les congrès de tous les syndicats d'industrie et contrôlée par une commission administrative avec l'aide des conseils économiques.

d) Ces conseils économiques constitués dans chaque localité, région ou pays sont chargés de communiquer les besoins de la population et renseigner les rouages industriels correspondants sur la quantité et la diversité de la production à obtenir et des besoins à satisfaire.

PLAN ADMINISTRATIF

a) La constitution de communes, véritables centres vivants, ayant pour délimitation la sphère d'activité des syndicats industriels de la localité.

A ces communes, qui seront administrées par des représentants élus par l'ensemble de la population, contrôlés et révocables par elle à tout instant, sera dévolue la tâche d'administrer la chose publique, de prendre toutes mesures propres à assurer le bien-être et la sécurité de tous.

Elles devront travailler en accord étroit avec l'union des syndicats de la localité et assurer, par le jeu de leurs services qualifiés, la répartition et la distribution de tout ce qui est nécessaire à la vie.

b) la fédération des communes, sur le plan régional, pour résoudre d'un commun accord tous les problèmes et exécuter tous les travaux intéressant toutes les communes de la région ou seulement plusieurs d'entre elles, pour organiser entre les localités, avec l'aide de leurs offices spéciaux, les échanges-marchandises nécessaires et établir les voies de communication indispensables à la vie de la région.

L'étendue de la fédération régionale de syndicats, afin de maintenir une liaison et une collaboration constantes et complètes entre ces deux organismes.

c) La confédération générale des communes, pour le plan national, réunira les fédérations régionales, pour étudier et résoudre les questions qui intéresseront toutes les régions.

PLAN SOCIAL

Afin de donner au nouvel édifice social toute sa solidité, de bas en haut, il convient d'en assurer, avec l'harmonie dans l'ensemble, l'équilibre et l'homogénéité entre les parties.

Pour atteindre ce résultat absolument indispensable, nous vous proposons donc de traduire sur le plan social les préoccupations des travailleurs, cellules économiques, et des individus, composants sociaux. Nous sommes convaincus qu'il suffira d'instituer, sur le plan local, régional et national, les grands services suivants :

a) Distribution des vivres, effets et objets de toutes sortes ; b) Education et loisirs ; c) Assistance sociale et santé publique ; d) Statistique, dans tous les domaines ; e) Travaux publics ; f) Habitation ; g) Sécurité individuelle et collective ; h) Création et entretien des voies de communication ; i) Relations extérieures ; j) Arts et Sciences.

## Grève surprise à la R.A.T.P. sur la ligne num. 11

Surprise pour les dirigeants de la R.A.T.P., mais aussi pour moi-même et bien d'autres personnes qui empruntons cette ligne.

J'ai voulu en connaître les raisons. Les voici :

L'ensemble du personnel roulant de la ligne num. 11 (Châtelet Mairie des Lilas) ce qui ne veut pas dire tout le personnel roulant, a décidé lundi 23 juin de faire grève. Grève de courte durée, puisqu'elle n'a duré qu'une partie de la journée et qu'après des accords verbaux entre les dirigeants syndicaux et la R.A.T.P. le personnel a repris son travail.

Ce travail consiste, du fait de l'exploitation automatique de la ligne, de faire à un ce qui se faisait précédemment à deux (un conducteur et un chef de train), ceci depuis le dimanche 27 avril. Mais si le personnel a de suite eu à mettre en pratique le 27 avril le nouveau service, la R.A.T.P n'avait, bien sûr, pas de son côté, contacté les agents intéressés afin de voir dans quelle mesure le personnel allait pouvoir être allégé d'une partie de son travail par une réduction du temps de travail naturellement et d'une révision des salaires, bien que ce dernier point ne soit pas le plus important. C'est pour cette raison que le personnel s'est mis en grève et a réclamé ces réajustements.

Quand une amélioration dans les conditions de travail permet de diminuer le nombre des employés pour un même nombre d'heures, l'harmonie sociale veut que dans un même temps, ce ne soit pas le nombre des employés qui soit diminué, mais le nombre d'heures effectuées par chacun d'enre eux. De plus ceci ne devrait pas être mis en pratique (en tout ou en partie) au moment où les employés se mettent en grève mais dans le même temps que cette transformation entre en vigueur, ce qui suppose au préalable de les avoir étudiées parallèlement ; mais bien entendu, comme partout, dans les entreprises privées ou d'Etat, le problème est le même. La gestion qui n'est que le reflet de la société d'exploitation, capitaliste de surcroît, n'a que faire de se soucier de réorganiser, de répartir les améliorations permises par l'automatisation (puisque c'est ce dont il s'agit ici) selon des normes qui permettraient à chaque travailleur d'en profiter également. Il est bien plus « normal » pour ces messieurs de se partager entre eux, selon la hiérarchie en vigueur les bénéfices ainsi réalisés afin de faire prospérer leurs privilèges au détriment des travailleurs.

Il est donc normal que les travailleurs conscients, réellement désireux de ne pas se faire berner réagissent par la grève ou toute autre forme de lutte anti-abusive.

A 17h.30 l'ensemble du trafic de la ligne num. 11 avait repris, sans qu'il n'y ait eu d'autre accord que des paroles en l'air et un délai d'attente d'une quinzaine qui devrait permettre à la direction de la R.A.T.P. de donner satisfaction (selon son plaisir, puisque naturellement les travailleurs de cette ligne ne sont pas invités aux discussions, encore moins aux décisions) aux revendications de ses employés.

Il va falloir attendre le 8 juillet afin de savoir si le nombre d'heures de travail sera modifié notablement, si le salaire sera réajusté convenablement mais ce qu'on ne saura pas c'est si à l'avenir on pensera à réajuster de la même manière et dès l'entrée en fonction de l'automatisation les conditions de travail des employés de la ligne 4 (Porte de Clignancourt - Porte d'Orléans) et puis des autres lignes, puisque l'automatisation doit profiter à tous, même à ceux qui non pas encore la possibilité d'en voir les bienfaits.

Comme les travailleurs de la ligne Châtelet - Mairie des Lilas j'attendrai donc les résultats ou une nouvelle « surprise » si le 8 au matin je me trouvais dans l'impossibilité de prendre ce gadget pour « prolos » qu'est le métro.

**Michel LE MAREC**

## Nouvelle trahison de la C.G.T. chez Richard Continental

A la suite d'un projet de reconversion dans la fabrication, la direction a décidé d'abandonner l'usinage des tracteurs à chenilles et de se consacrer au matériel Renault (non propriétaire, mais actionnaire majoritaire).

Cette décision aura pour conséquence le licenciement de la moitié du personnel. Les ouvriers qui sont le plus spécialement visés sont les p.2 et les p.3 pour ne garder qu'une minorité de p.1 et d'O.S.

Le principe du paiement mensuel semblant déplaire également à la direction, 200 personnes ont été tellement malmenées professionnellement (mutations, etc.) qu'elles ont « démissionnées ».

Le 6 juin, après une entrevue paritaire stérile avec la direction, la C.F.D.T. et F.O. ont proposé une grève.

La C.G.T. a refusé et donné l'ordre à ses militants de voter non. Après le vote une majorité de dix ouvriers l'a emporté en faveur de la grève.

Selon les camarades travaillant à Richard Continental la C. G. T. aurait refusé le mouvement pour lutter contre la cellule maoïste.

Une délégation des syndicats est montée voir la direction à Paris en vue d'une rencontre qui paraît, elle aussi, stérile (P.J. l'article du progrès 21.06). La situation est inquiétante.

Il semble qu'au niveau de l'entreprise des contacts éventuels seraient possibles avec les sections (assez dures) de la C.F.D.T. et F. O. pour opposer à la C.G.T. un front plus important.

Pour nous donner une idée de l'ambiance qui règne dans l'entreprise, la C. G. T. n'a pas eu le courage de répondre au dernier tract de la C. N. T.

Nous demandons que tous les ouvriers non organisés et sympathisants écœurés par la lutte syndicale réformiste de venir nous rejoindre à la permanence au Palais du Travail de Villeurbanne, salle 2, tous les samedis de 16 à 18 h.

*Section C.N.T. Richard Continental*

IMPORTANT POUR LA PROPAGANDE

Vient de paraître la brochure :

**L'ANARCHIE**

d'Errico Malatesta, en édition « Golem ».

Soixante quatre pages, 3 frs
Remises aux distributeurs.

## Eléments de droit syndical

10. Les statuts doivent également prévoir la durée du syndicat et comme c'est très exceptionnellement qu'un syndicat soit créé pour un nombre d'années déterminé (trois ans, dix ans, etc.), on peut, dès sa fondation lui prévoir une durée illimitée. Cela entraîne comme conclusion logique qu'un syndicat, même s'il est tombé en sommeil depuis plusieurs dizaines d'années, possède toujours une existence légale. On aura donc soin, en choisissant le nom du syndicat (voir paragraphe 8) de retenir un titre qui n'a pas encore été pris. On peut se renseigner à la mairie (ou, pour Paris, à la préfecture de Paris) sur ce point avant le dépôt des pièces. Donc, art. 3. La durée du syndicat et le nombre de ses adhérents sont illimités.

11. Pour se différencier des associations, les syndicats doivent préciser très complètement leurs buts qui doivent être conformes à l'article 6 du livre III du code du Travail. On aura soin de les rédiger avec le maximum de précaution. Il est bon de se rappeler qu'un syndicat ne peut avoir, en aucune façon, ni une activité spécifiquement politique, ni une activité commerciale. L'activité syndicale doit également se borner à la défense des intérêts professionnels mais il faut prendre le mot « intérêt » dans son sens le plus étendu. C'est ainsi qu'un syndicat défend les intérêts professionnels.

— en recherchant l'application de la législation sociale,

— en faisant respecter les règles de sécurité et d'hygiène dans le travail,

— en organisant des élections de délégués du personnel.

— en créant des habitations à bon marché.

— en achetant des terrains pour jardins ouvriers, éducation physique ou hygiène (art 12 du livre III).

— en se portant partie civile devant toutes les juridictions (=devant tous les tribunaux) relativement aux faits portant préjudice direct ou indirect à l'intérêt collectif de la profession qu'ils représentent (art. 11 du livre III).

12. Pour contrebalancer cette limitation dans le choix des activités syndicales le législateur a accordé par ailleurs aux syndicats des droits beaucoup plus étendus qu'aux associations. C'est ainsi qu'ils ont le droit d'acquérir sans autorisation à titre gratuit comme à titre onéreux (don ou achat) des biens meubles ou immeubles (art. 10). Les immeubles et objets nécessaires à leurs réunions, bibliothèques et cours d'instruction professionnelle sont insaisissables (art. 13). Les syndicats peuvent acheter pour les louer, prêter ou répartir entre leurs membres tous les objets nécessaires à l'exercice de leur profession, matières premières, outils, instruments, machines, engrais, etc.

13. On aura donc soin de rédiger dans les statuts deux articles distincts, l'un précisant les buts, l'autre les moyens.

Donc, art. 4. Le syndicat a pour but :

— de relever le niveau moral et économique des travailleurs de toutes catégories exerçant la profession de... (ou « travaillant dans l'entreprise... »),

— la défense des intérêts généraux et particuliers des salariés de cette profession,

— de resserrer les liens de solidarité en vue de l'union de ces mêmes salariés,

— et généralement par tous moyens légaux jugés utiles, l'amélioration des travailleurs adhérents.

Art. 5. Pour réaliser ce but, le syndicat pourra notamment :

— créer tous moyens d'information et d'études : bulletin, brochures, bibliothèques, cours professionnels, etc.

— mettre en œuvre tous les centres d'action pour la défense des intérêts professionnels devant le patronat, les pouvoirs publics, les administrations, promouvoir tous textes de progrès social et faire exécuter ceux en vigueur.

— utiliser tous les moyens admis par les lois et règlements en vigueur pour développer la profession et assurer le bien-être des travailleurs, soit par lui-même soit en se concertant avec tout autre syndicat, soit en adhérent à toute union, fédération ou confédérations constituées pour la défense des intérêts qu'il représente.

14. Les termes de ces deux articles ont été volontairement rédigés d'une manière très vague tout en laissant une grande latitude d'interprétation. Signalons qu'un syndicat, s'il le désire, peut inclure dans ses statuts (à l'article 5) d'autres moyens d'action qui sont parfaitement en accord avec la loi. C'est ainsi qu'il peut gérer un office de renseignements pour les offres et demandes de travail, constituer entre ses adhérents une caisse de prévoyance, de retraite ou de secours mutuel (caisse de grève), s'intéresser financièrement aux organismes HLM, subventionner des coopératives (de production comme de consommation), etc.

15. Le syndicat devant rester essentiellement sur un plan professionnel, il est bon de se garantir contre certaines déviations qui peuvent l'amener à entreprendre une activité contraire à la loi. C'est pourquoi, pour plus de sécurité, les statuts peuvent mentionner :

Art. 6. Le syndicat s'interdit dans ses réunions toute discussion d'ordre politique ou confessionel. Il se refuse à cautionner toute position qui serait contraire à ce principe de liberté.

Reconnaissons qu'il est souvent difficile de séparer ce qui est politique de ce qui est professionnel et que souvent les deux sont intimement liés l'un à l'autre. On aura donc intérêt à étudier très minutieusement toute position prise par le syndicat et qui risquerait d'être interprété comme une action politique déguisée. Toute action qui serait étrangère à la défense des intérêts professionnels économiques, industriels, commerciaux ou agricoles) pourrait entraîner des condamnations très sévères (de 500 à 3 000 frs d'amende) pouvant aller jusqu'à la dissolution du syndicat (ou de l'union de syndicats). C'est le seul cas de dissolution judicaire qui soit prévue par la loi (art. 54).

**G. CONTE**

*(A suivre).*

## La solidarité : une exigence théorique

Nos camarades de Bordeaux sont libres. Un décret présidentiel aura donc défait ce qu'un autre gouvernement avait imposé. Cet heureux épilogue nous permet de faire le point dès à présent sur un problème qui a préoccupé certains d'entre nous...

En effet, la manière dont nous avons, malgré toutes nos faiblesses, décidé de défendre ces gens que nous ne connaissions qu'à peine a surpris ceux qui ne savent pas ou qui ont oublié ce que nous sommes... Du strict point de vue de l'efficacité il peut en effet sembler paradoxal que nous utilisions une très importante proportion du peu de moyens dont nous disposons à aider ceux dont toutes les organisations « gauchistes » ou autres se désintéressent. Nous sommes, disent-ils, les bonnes poires qui ont le cœur gros comme ça et que l'on plume comme des pigeons... Ne nous disent-ils pas non plus, que nous avons une conception « chrétienne » de la charité ?... Tout cela, ce sont des mots, des affirmations gratuites qu'il s'agit de justifier. N'en doutons pas, cette justification ne viendra pas d'autant que, pour nous, la solidarité est, en plus d'une pratique quotidienne, une exigence théorique.

Que sont nos positions d'anarcho-syndicalistes ? Sont-elles un privilège, un passe-droit ? Sommes-nous fondamentalement différents de l'ensemble du prolétariat ? Il est bien évident que non. La théorie qui anime notre action n'est que la forme explicitée de la réalité future du prolétariat. Celui-ci contient en lui-même tous les éléments de son propre dépassement ; la société capitaliste contient déjà en germe les bases de la société socialiste qui l'anéantira. Quand on est, comme aujourd'hui dans une société où il y a une classe qui produit toutes les richesses mais qui n'en jouit pas et une autre qui ne produit rien mais profite de tout, il est indéniable que cette situation constitue une contradiction qui ne peut se résoudre que par l'autogestion généralisée, à tous les niveaux, de l'ensemble du prolétariat. Nous ne sommes, en tant qu'anarcho-syndicalistes, que des gens qui se proposent d'accélérer ce processus inéluctable. Etre anarcho-syndicaliste, c'est choisir le moyen le plus efficace de réaliser rapidement le socialisme. La C. N. T. n'est, et ne peut être, que le cadre qui doit permettre à tous les prolétaires, avec des principes qui soient en accord avec ses finalités, d'exprimer sous une forme explicite ce que par ailleurs, et à cause de leur nature de prolétaires, ils savent implicitement. La preuve en est que le prolétariat, quand il se dégage de sa condition de classe exploitée et aliénée trouve spontanément le chemin de ce qui est son devenir en accomplissant tous les gestes radicaux et révolutionnaires qui nous laissent admiratifs.

C'est dire que nous ne sommes pas essentiellement distincts du prolétariat et qu'au contraire nous ne faisons qu'expliciter de l'intérieur ses propres aspirations. Cela implique inéluctablement que nous exercions notre solidarité envers tous ceux qui souffrent d'un système que nous abhorrons. Nous n'avons pas le droit de laisser croupir dans les prisons ceux qui se sont battus maladroitement contre le pouvoir. Nous avons l'avantage de disposer d'une théorie cohérente : en aucun cas cet avantage ne doit se transformer en privilège. Comment pourrions-nous combattre pour une société sans classes en établissant dès aujourd'hui des distinctions et des séparations entre ceux qui demain lutteront ensemble ?...

Dire que les efforts et les moyens financiers que nous utilisons à des fins solidaires paralysent notre action dans le domaine purement révolutionnaire, c'est prétendre que le triomphe, sur un plan abstrait et général, de nos idées peut passer par la misère des existences particulières. Ce point de vue est totalement erroné : jamais nous ne serons libres tant qu'il y aura des prisons dans le monde. Nous sommes concernés par toutes les faiblesses et toutes les catastrophes qui affligent ceux qui objectivement, sont auprès de nous, dans le même combat...

D'ailleurs, le simple fait que nous soyons les seuls qui la pratiquions effectivement doit nous prouver le caractère absolument révolutionnaire du concept de solidarité. Et il n'est pas vain de penser que l'ampleur de notre action solidaire a été et sera proportionnelle à notre force dans tous les autres domaines...

Substituer l'insertion directe de l'ensemble du prolétariat à l'isolationnisme dédaigneux et impuissant, remplacer la solidarité réelle de toutes les victimes des différents systèmes capitalistes au pinaillage exclusiviste et dogmatique sans pour autant renoncer à rien de ce qui fait la force de notre théorie, telle est la nature et la grandeur de notre combat.

**A. M. FRANCITORRA**

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

## Activité de la Section S. I. A. de Brest en 1968

Pour démontrer aux amis du Mouvement Libertaire, aux syndicalistes, à tous ceux qui lisent le « Canard Enchaîné » et qui approuvent son combat, l'utilité de la S. I. A., à titre d'exemple voici une rétrospective dressée sans prétention de son activité en 1968 :

Aider l'Espagne de l'Intérieur par une souscription. Le 27 mai, devant plus de 10.000 manifestants, faire lire une protestation en faveur des emprisonnés de Soria et des 73 étudiants madrilènes poursuivis devant les tribunaux. Ecrire au haut commissaire de l'O.N.U. à Bruxelles et au ministre de la Justice de Belgique en faveur d'Octavio Alberola, menacé d'expulsion.

Evénements de mai-juin. Le 13 mai parution dans la presse locale d'un communiqué de la S.I.A. se solidarisant avec les étudiants ; quelques jours plus tard communiqué dans le même sens pour les travailleurs en lutte ; le 1er juin, dans un quotidien, communiqué sur le drapeau noir indiquant qu'il fut l'emblème de martyrs de Chicago, des fondateurs de la C.G.T. et du plus prestigieux militant syndicaliste que Brest ait connu. Communiqué dans la presse locale protestant contre l'arbitraire de de Gaulle interdisant divers groupements. Adhésion au Comité local de lutte contre la répression.

Cas Jaunès, haut fonctionnaire des P.T.T., sanctionné pour avoir dévoilé les trafics sur le matériel acheté. Ecrire directement à de Gaulle protestant contre cette sanction, ce qui nous valut les félicitations de la rédaction du « Canard Enchaîné ».

Affaire Tchécoslovaquie - U.R.S.S. Protesté par lettre à Zorine, ambassadeur russe et communiqué en la presse locale contre l'envahissement du premier pays.

Octobre : causerie sur Francisco Ferrer ; novembre : causerie sur la Guerre de 1914-1918 pour répondre à la publicité éhontée faite pour le cinquantenaire de l'armistice de 1918.

En chaque assemblée lecture d'informations nationales et internationales intéressant le mouvement ouvrier. Liaison avec les sections de la région de l'Ouest.

Cette activité nous a valu des adhésions et la S.I.A. pourrait œuvrer davantage si tous les camarades en France sont décidés à la renforcer.

## Caisse de Solidarité

« *Solidarité Bordeaux* »
(16e liste)

C.N.T. de Caen, 60 ; Corredor (Béziers), 100 ; F. L. Argenteuil, 10 ; F. L. de Garges-les-Gonesses, 10 ; C.N.T. Argentine, 65 ; Duran (Tournefeuille, 15 ; Berthe et Jacques, 10 ; Eguilez (Draveil), 10.

Total de la 16e liste : 280 00 frs.
Total des listes précédentes : 11 620 64 frs.
Total des souscriptions comptabilisées : 11 900 64 frs.

La souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour-d'Auvergne ; Paris (9e) C.C.P. Paris 20 990 10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

AREA MUNDIAL

# Los viajes calurosos de Rockefeller

En su peregrinación por las repúblicas sud y centro americanas, el enviado diplomático del presidente Nixon recoge más repulsas que aclamaciones. Es el rico que va a ofender a los pobres con su opulencia y sus dádivas especuladas. En su periplo americano, la acogida oficial la tiene asegurada y el runruneo más o menos popular previsto. No hay sorpresa en el gran viaje de exploración yanqui.

No hay sorpresa, porque incluso las manifestaciones de ira son prefabricadas. Son de orden político, no fruto de la espontaneidad. Hay multitud abusada. A cada anuncio de próxima presencia del delegado de la Casa Blanca, los clanes marxistas se reúnen en secreto para estudiar las normas opositoras del viaje llegadas de La Habana, de Pekín o de Moscú. Explotando una justa causa, los rectores de la política internacional marxista utilizan a las fuerzas callejeras de Indoamérica en calidad de «peonada». A pesar de la dialéctica-estratégica-infalible, costaría demostrarnos la veracidad popular de los comités de partido, movilizadores de multitudes cuando ello les es posible.

Que se escandalice a los enviados del multimillonarismo americano desde la miseria y el hambre reivindicativa de los pueblos, está en su lógica. Pero cuando se grita «abajo el imperialismo» se es ilógico, y más que sospechoso resulta señalar insistentemente a uno de ellos y echar, a la vez, un velo piadoso sobre otros imperialismos a los que visiblemente se obedece. No basta atronar los espacios con consignas desaforadas, olímpicas. Precisa honradez de propósitos, convicción antiimperialista y de libertad, esa palabra que tanto molesta al fascismo como al comunismo. Que Norteamérica acogota a los pueblos indoamericanos con opresiones económicas y, en caso de necesidad, con golpes de Estado fascistas e intervenciones militares directas, es una realidad histórica fuera de duda. Pero que abusando de la necesidad liberatirz de estos pueblos los aventureros de la política roja tratan de suplantar el imperio del dólar por la dictadura total del comunismo, es otra verdad no menos patente que motiva pena por esa ciudadanía doblemente explotada en su físico por Wall Street, y en sus sentimientos por el jesuitismo rojo.

Creyendo así no ignoramos que la furia teatral del marxismo totalitario (Moscú, Pekín, La Habana, ¿qué importa?) se tira de los pelos y chilla traiciones, ventas y otros excesos, guardándose muy mucho de descubrir su destino dictatorial para cuando el poder del dólar sea suplantado por el del rublo, el tael o el peso cubano, y la fuerza brutal de los tiranos criollos al servicio del Pentágono resulte sucedida por el totalitarismo marxista que, como el fascismo, no da opción al uso de libertades.

Que la presencia de Nelson Rockefeller, enviado de Nixon, motive incendio de coches, derribo de faroles e incluso levantamiento de barricadas lo comprendemos nosotros, españoles, tanto como los guatelmatecos y dominicanos por haber, la intrusión económica de los presisentes Kennedy, Johnson y Nixon, consolidado la posición de la tiranía franquista. Asco por la inmiscuición irregular y popularicida de Wall Street en los asuntos de España, que se extiende hacia los sindicalismos «libres» que en los países capitalistas secundan a sus gobiernos, y que en las naciones comunistas actúan como piezas necesarias al aparato represivo del Estado. Ninguna fuerza política o sindical del mundo ayuda al pueblo español, como tampoco a los pueblos indoamericanos, a los cuales. se explota en todo sentido.

En el combate contra el imperialismo económico de los U. S. A. podemos ocupar nuestro puesto de primera línea; pero no al lado de quienes tratan de destruir un poder para mejor establecer el suyo, mediante el cual ni la semi-libertad americana regiría.

Bien se habla de socialismo y de democracia en guisa de pez para cazar incautos. Socialismo imperialista en la U. R. S. S., socialismos, nacionalistas en Africa, socialismos gregarios en todas partes, dando motivo a que los Rockefeller y Carnegie puedan usar asimismo de un socialismo sedicentemente libertario mediante la función «cultural» de ex compañeros adaptados a la vida muelle.

Contra viento y marea; frente a los voceras de la revolución, de la democracia y del popularismo: revolucionarios conscientes y, por encima de todo, libres de toda influencia monetaria y autoritaria.

# ANTENA

SIGUEN ARDIENDO BUZONES

MADRID. — En las calles General Ricardos y Alondra han ardido tres buzones de Correos. Recuérdese que caprichosamente acusados de tal delito cumplen condena seis jóvenes anarquistas. Nosotros seguimos pensando en cerillas o colillas encendidas por falangistas.

LA G. C. SIGUE MATANDO

PONTEVEDRA. — La guardia civil se empeña en detentar el campeonato del furor homicida. Porque un contrabandista chófer, José Iglesias Pazos, no quiso detenerse a la voz de «alto», una pareja de Salvatierra de Miño lo mató a tiros.

«UN CLAVO SACA OTRO CLAVO»

MADRID. — El gobierno ha impuesto un recargo de 0,50 pesetas sobre cartas y cartas-postales «para ayudar» a los obreros obligados a suspender su trabajo en Gibraltar. Las dislates del gobierno tiene que sufragarlos con dinero el público español.

PISTOLERO ABSUELTO

MADRID. — El supremo ha confirmado la sentencia de la Audiencia provincial absolviendo al matador de José Ma Salamanca González por disparo de pistola en ocasión de que lo estaba persiguiendo. Ambas «justicias» decidieron que al acusado Rafael Tomás Rubio, la pistola se disparó sin apretar el gatillo. Para mayor aclaración, Rafael Tomás es inspector de Policía y la víctima era un español de tercera.

EL ESCANDALO DE LAS PATATAS ARROJADAS A LA BASURA

BARCELONA. — La opinión sigue escandalizada a causa de unas toneladas de patatas arrojadas al fondo de un barranco en Mataró para encarecer el producto en el mercado. Los productores del Maresme aseguran que este género despreciado no era suyo, luego se afirmó que el tal tubérculo procedía de Granada y ahora se aduce — siempre para confundir a la opinión — que aquella cantidad de patatas procedía de Holanda en estado incomestible. Por otra parte siguen llegando importantes cargamentos de patata rusa y en muchísimos hogares españoles se vive a media ración por carencia de recursos.

BUSCANDO CONFLICTO

MADRID. — La RENFE ha rebajado la prima de productividad que concedía a los operarios de los talleres de Santa Justa y Rufina, de manera que el salario mensual sufrirá una merma de 700 pesetas. Por consiguiente hay marejada en metalurgia ferroviaria.

ROSARIO DE CONDENAS

MADRID. — José Sánchez Barragá, obrero zapatero de Elda, fue condenado a pasar un año y medio de prisión y a 10.000 pesetas de multa, por intento de manifestación de 1º de Mayo.

Para los vascos José M. Ibagucho, Luis M. Arpurúa y Francisco Joca el fiscal del T.O.P. (¡naturalmente!) recaba la pena de 8 años de presidio y 15.000 pesetas de multa a cada uno, por supuestos delitos de sabotaje, propaganda ilegal y respirar aire de la calle sin permiso del gobernador.

Igualmente a cuatro estudiantes madrileños el fiscal topense quiere que se les condene a un año y tres meses se cárcel, más las 10.000 pesetas de multa por el horrible delito de haber sido posesores de impresos marxistas sobre cuya teoría trataban de informarse.

A un mendigo que en Alicante fue amonestado por la policía replicándoles él que a la Ibárruri la encontraba guapa, el T.O.P. lo ha domiciliado en la cárcel para una estancia de cinco meses.

Por ofensas al Movi. Naci. vulgo Movimiento Nacional, ha sido refrendada por el Supremo la pena de cinco meses que el T.O.P. infligió a Antonio Alvaro Campos, de Campello (Alicante).

Juicio topista contra ocho trabajadores de Mataró por intento de manifestación del 1º de Mayo. Un año de encierro y 15.000 pesetas de cárcel para dos de los procesados y tres meses de arresto para los restantes.

Acto seguido el T.O.P. condenó a nuevo obreros zaragozanos yendo de tres meses a un año de cárcel, por reunión clandestina.

LA «HUIDA» DE LOS FISICOS

MADRID. — Es estudiada, con cifras, por «Gaceta Universitaria». Resulta que el 68 % de los 2.400 físicos españoles. han emigrado al extranjero, y de los 800 que quedan en el país, sólo 102 trabajan profesionalmente en la industria.

LA LLAMADA DE LA SELVA

Bitsie (Donald), un joven indio navajo de 25 años de edad, pasará cinco años en una reserva de su tribu, por hacerse negado a obedecer las leyes norteamericanas sobre reclutamiento militar. El indio presentó como argumento el texto de un tratado que EE. UU. firmó con los navajos hace casi cien años y en el que se dice: «Los navajos nunca matarán o cortarán la cabellera a los hombres blancos, ni intentarán causarles daño alguno».

LA ARENA SIN CEMENTO NO RESISTE

GERONA. — En el Grupo Escolar Mosén Juan Batlle, enclavado en Blanes y de reciente construcción, se han producido unos derrumbamientos que ha afectado parte del techo.

Afortunadamente, no se encontraba presente ningún alumno en aquellos momentos, por lo que no hubo que lamentar ninguna desgracia personal.

No obstante, y dado el poco tiempo transcurrido desde la construcción de dicho Grupo, son muchos los blanenses que se preguntan qué ha pasado en dicho centro escolar.

DESPEDIDOS POR FALTAR AL TRABAJO MIENTRAS ESTABAN DETENIDOS

BILBAO. — Ha quedado vista para sentencia la demanda por despido presentada por nueve trabajadores de la empresa «Altos Hornos de Vizcaya, S. A.», cuya vista ha tenido lugar en la Magistratura número uno de Bilbao.

La tesis del abogado defensor de la empresa demandada se basó en la existencia de jurisprudencia, tanto del Tribunal Central de Trabajo, en la que se admite como causa de despido la inasistencia al trabajo cuando los despedidos se hallan detenidos.

VENGANZA CAPITALISTA

OVIEDO. — A partir del 1 de junio, Hunosa ha decidido suspender las ayudas económicas que se ofrecían a las esposas o familiares directos de aquellos productores mineros que resultaban muertos en accidente laboral en la mina.

Hunosa había concedido un plazo de sies meses, que ahora expira, para estudiar si esta ayuda económica resultaba efectiva, a fin de lograr que no se parase en el pozo donde ocurría un accidente mortal, como es tradicional en la minería asturiana.

Hunosa concedía a la esposa del minero muerto en accidente laboral, una cantidad que se aproximaba a las 300.000 pesetas, recaudadas al 50 por ciento, entre empresa y trabajadores. Esta cantidad estaba condicionada a que en el pozo donde hubiese ocurrido el accidente mortal no parasen en ese día más de 500 productores.

A lo largo de estos seis meses, en las minas de Hunosa donde han ocurrido accidentes mortales, en la mayoría de los casos ha parado toda o casi toda la explotación.

SIEMPRE EN LA COLA. ESPAÑA Y LA O. I. T.

MADRID. — En la fecha de su creación — 1919 —, España ingresó en la O. I. T. Después, tras nuestros años de aislamiento internacional, reingresada España en las Naciones Unidas, se volvió a incorporar en la O. I. T. aceptando un buen número de compromisos. Como observa «Mundo», la «mayoría de convenios suscritos por España son aspectos parciales de las reivindicaciones sociales, pero permanece sin aceptar los que afectan a aspectos globales de la justicia y los derechos sociales». No ha aceptado, por ejemplo, el que trata de libertad sindical y protección al derecho de sindicación, aunque sí el convenio sobre derecho de sindicación y de negociación colectiva».

HEROICIDAD TRIBUNALICIA

MADRID. — La sala segunda del Tribunal Supremo, ha confirmado la sentencia del de Orden Público que condenó a María Jesús Cuesta Villa, a tres meses de arresto mayor por un delito de manifestación, a seis meses y un día de prisión menor por atentado a agente de la autoridad y a cinco días de arresto y represión privada por una falta de lesiones.

## Folleto « A los jóvenes »

**De Pedro Kropotkin, muy indicado para la propaganda. Próximo a aparecer en edición común « Espoir » - LE COMBAT SYNDICALISTE.**

**Federaciones Locales y corresponsales deberían formular desde ahora sus pedidos para formalizar la tirada. El precio del ejemplar será tanto o más económico según sea la importancia de aquélla.**

# Rincón del bibliófilo

III

1. — *¿Cuál fue el primer periódico anarquista que se publicó en Madrid?*
— *La Solidaridad*, que apareció el 20 de enero de 1870.

2. — *¿Cómo se titulaba un importante semanario anarco-colectivista que también se publicó en la capital de España el siglo pasado?*
— *La Bandera Social*, que apareció del 15 de febrero de 1885 hasta el 21 de enero de 1887. En total se publicaron 96 números.

— *¿Quién fue Giordano Bruno?*
— Un librepensador que fue acusado de ateo en Roma por el Tribunal de la Inquisición, sienso condenado a la hoguera y quemado vivo el 16 de febrero de 1600.

4. — *¿Cuál fue el primer núcleo de la Internacional en España?*
— El Club Antón Martín, fundado en Madrid, el 24 de enero de 1869.
— El Club Antón Martín, fundado en Madrid, el 24 de enero de 1869.

5. — *Ahora que la Iglesia revisa el proceso de Galileo, absolviéndole de toda culpa «post-mortem» sería interesante saber cuándo nació y por qué fue acusado.*
— Nació el 18 de febrero de 1564 y fue acusado debido a su teoría de la rotación de la rotación terrestre.

5. — *¿Quién fue Juan Galán?*
— Un obrero andaluz que fue ajusticiado el 19 de abril de 1884 como presunto complicado en la «Mano Negra».

7. — *¿Qué congreso celebróse en mayo de 1872 en Barcelona?*
— El 7 de dicho mes celebróse el Congreso de la Unión de los Obreros Manufactureros de la Región Española.

8. — *¿Cuál fue el congreso que en la misma ciudad se celebró al año siguiente?*
— Tuvo lugar el 19 de mayo de 1873 el segundo Congreso de los Trabajadores del Campo.

9. — *¿Cuándo nació el socialista inglés Robert Owen?*
— El 21 de febrero de 1771.

10. — *¿Cuándo se proclamó la Comuna de París?*
— El 18 de marzo de 1871.

11. — *¿Qué día el tribunal de Lyon condenó a diversas penas a los anarquistas, entre los cuales figuraba Pedro Kropotkin?*
— El 16 demarzo de 1883.

12. — *¿Qué día fueron fusilados en Barcelona los anarquistas Ascheri, Molas, Alsina, Nogués y Más?*
— Lo fueron a causa de los célebres sucesos del Corpus, el 4 de mayo de 1897.

13. — *¿Cuándo fueron expulsados los judíos de España?*
— El decreto de expulsión data del 31 de marzo de 1492, promulgado por Isabel de Castilla y Fernando de Aragón (fundadores por más señas del Tribunal de la Inquisición).

14. — *¿Y cuándo fueros expulsados los jesuitas de España?*
— La Compañía de Jesús fue expulsada de España y de todos los territorios de ultramar, el 2 de abril de 1767, por Carlos III. El contingente jesuítico español fue desembarcado en Civittavechia y puesto a disposición del Papa.

15. — *¿Fueron a la sazón los jesuitas expulsados de otros países?*
— En 1759, Pombal los expulsó de Portugal y sus dominios; mientras que en 1762, Mme. Pompadour y Choiseul seguían este ejemplo en Francia.

16. — *¿Qué periódico anarquista suspendió el gobierno de la Primera República en Barcelona?*
— *La Federación*, ocurriendo el hecho el 20 de mayo de 1873.

— 16. — *¿Cuándo ocurrió exactamente la insurrección de Benevento en Italia?*
— El 4 de abril de 1877. Esta revolución (*¡Viva la Rivoluzione Sociale! ¡Abasso i signori ladroni!*) tuvo lugar principalmente en el pueblo de San Lupo.

17. — *¿Por qué encarcelaron a internacionalistas en Valladolid el año 1871?*
— Por haber publicado el 23 de mayo un «Manifiesto a los Trabajadores» fueron encarcelados tres internacionalistas y perseguidos otros veintidós.

18. — *¿Cuándo murió Fernando Garrido?*
—El 31 de mayo de 1876 en Córdoba.

19. — *¿Quién «excomulgó» a Fernando Garrido y por qué?*
— El obispo de Barcelona le excomulgó por su obra *La humanidad y sus progresos.*

20. — *¿Qué otros libros importantes dejo Fernando Garrido?*
— *Historia de los crímenes del Despotismo, Historia de las Asociaciones Obreras de Europa, Historia de las Clases Jornaleras, etc.*

21. — *¿Cuándo ocurrió el célebre levantamiento de las Comunidades de Castilla?*
— El 5 de junio de 1520. El 24 de abril de 1522 fueron decapitados los comuneros Padilla, Bravo y Maldonado.

22. — *¿Quién fue André Bastélica?*
— Un francés que murió en París el 8 de junio de 1885. Este compañero anarquista refugiado en Barcelona, habló en francés en la sesión isaugural del Primer Congreso Obrero Español que se celebró en el Teatro del Circo Barcelonés en junio de 1870.

23. — *Los trágicos sucesos de Montjuich, de resonancia internacionas, ¿por qué fueron motivados?*
— Por los sucesos de la calle Cambios Nuevos de Barcelona (7 de junio de 1896) motivados por las mismas autoridades, las que aprovecharon la trama para fusilar a cinco anarquistas, procesar a 97 y desterrar a 276.

24. — *¿Por qué fueron ajusticiados los hermanos Corbacho?*
— Debido a los sucesos de la «Mano Negra» (otra de las invenciones de las autoridades españolas). El 14 de junio de 1884 eran injustamente ajusticiados en Jerez de la Frontera.

25. — *¿Qué mitin masivo se celebró en Madrid en pro de los condenados de Monjuich?*
— Tuvo lugar en 1889 en el Frontón Central. No puedo precisar día y mes.

26. — *¿Cuántos anarquistas fueron desterrados a Inglaterra debido a los sucesos de Montjuich?*
— Sólo sé decir que partieron para Inglaterra a bordo del vapor «Isla de Luzón» zarpando desde el puerto de Barcelona, 28 anarquistas.

27. — *¿Qué periódico socialista revolucionario se publicó en Málaga el año 1882?*
— El 28 de julio apareció «El Trabajo».

28. — *¿En qué fecha se constituyó en Valencia el Centro Federal de las Sociedades Obreras?*
— El 26 de septiembre de 1869.

29. — *¿En qué fecha el pueblo de Lisboa derribó al tirano Costa Cabral?*
— El déspota Costa Cabral fue derribado de su férrea dictadura al sublevarse el pueblo de Lisboa el 8 de abril de 1851.

30. — *¿Cuál era la Columna que derribaron los Comunalistas de París?*
— La «Colonne de Vendôme» (símbolo del militarismo de Napoleón). Fue erigida de nuevo en la plaza Vendôme de Paris.

32. — *¿Qué importante acto se celebró en la capital de España para protestar contra las calumnias que el gobierno lanzaba acerca de la Internacional?*
— El 23 de octubre se celebró en el ya desaparecido teatro Rossini de Madrid, en el año 1871, una reunión de más de cuatro mil personas, como acto de desagravio contra las calumnias de las Cortes.

33. — *¿Cuál fue el primer periódico de la Internacional en Bilbao?*
— «La Voz del Trabajador». Apareció el 24 de noviembre de 1870.

34. — *¿Con qué prominentes anarquistas se entrevistó en Francia el insigne pensador español Francisco Pi y Margall?*
— Con Proudhon y los hermanos Elías y Eliseo Reclus.

**Vladimir MUÑOZ**

# Alberto Martín en el recuerdo

Los años han transcurrido desde su muerte en Nueva York. Causas ajenas a mi voluntad me impidieron ofrecerle esta ofrenda recordatoria.

Conocí a este compañero hace muchos años, cuando yo era muchacho. El maestro Pedro Esteve me lo presentó haciendo de él merecidos elogios. En aquellos días Alberto no residía en Nueva York, pero dentro de poco se integraría a la mastodóntica urbe y Esteve me lo comunicaría. Así fue y yo me trasladé a la redacción de «Cultura Obrera», periódico que el propio Esteve redactaba y confeccionaba.

Alberto Martín era joven, de talla muy alta, y lucía un bigote respetable. Desde entonces quedamos amigos, escribiéndonos asiduamente. Cuando la campaña pro Sacco y Vanzetti tomamos parte, juntos, en varios actos. Alberto sobre todo, recorrió gran parte de la nación llevando la voz de protesta por la injusticia de muerte que se proyectaba perpetrar contra aquellos compañeros. En el Estado de West Virginia en varias ocasiones tuvimos que dar los mitines en las orillas del río Ohio, dado que en las poblaciones las autoridades nos prohibían hacerlos. Alberto llevó el peso más fuerte de la campaña, en español, a favor de los dos mártires de Boston. Luego, aparte del Comité, publicó en 1922 la revista «América» dedicada por completo a la defensa de Sacco y Vanzetti, demostrando en ella que el jurado que condenó a éstos fue azuzado, coaccionado por el propio juez instructor de la causa, Webster Thayer. Efectivamente, en su arenga a los jurados ese leguleyo mal intencionado dijo: «Tengan en cuenta que estamos juzgando a dos anarquistas, y además extranjeros».

El compañero Martín hizo durar su campaña siete años, señalando que existía *cerciorari* (falta de pruebas) en el caso. Sin embargo, al cabo de siete años de estar condenados Sacco y Vanzetti fueron ejecutados.

Después del crimen judicial estuve varias veces con Alberto recordando las incidencias de las famosa campaña. Alberto se había desgañitado contra la infamia que se cometía con ambos compañeros italianos, cuyo delito no fue otro que el de haber organizado a los obreros de la fábrica de calzados Borcester (Massachusets), siendo un infundio lo del atraco. En aquellos tiempos aún se azotaba a los presuntos delincuentes en la plaza pública de la ciudad de Dower (Delaware) a requirimientos del juez. Otra enemiga del juez Webster contra Sacco y Vanzetti fue el haber descubierto que el compañero Salcedo fue arrojado a la calle desde un 33 piso por la policía, más el encarcelamiento del compañero Elía (todos ellos italianos) amigo íntimo de Andrés Salcedo.

En su «América» el compañero Alberto Martín amontonó datos de esta naturaleza, sin que los mismos hubieran surtido efecto a causa de la sordera interesada de la «justicia». Alberto era muy solidario, muy desprendido, no dudando en exponer su tranquilidad para las causas de justicia. Murió en combatiente libertario, dejando trazo para el porvenir nuestro.

Nuestro deber es imitarle.

**R. LONE**

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# El nuevo rico de ultramar

El platudo americano es el nuevo rico pasado por la alquitara. El nuevo rico se diferencia del viejo en que sus robos no peinan nieves y no datan de los merovingios o de los tiempos del rey Arturo. En el fondo, tan descastados son el uno como el otro. Nada más que el ricacho de última hornada tiene menos experiencia y revienta más de prisa que se corta los guantes con las uñas. Los ingleses de Westminster dicen que los anglosajones de América descienden de los forzados y de las Flores de Mayo con pintas, que la metrópoli enviara a echar el alma por el ano a las plantaciones de las dos Carolinas, la del Norte y la del Sur.

El gachupinaje mexicano lo integran en gran parte hijos de pastores de puercos de Extremadura, de pastores de vacuno cántabroastures y de pastores de patos gallegos. Algunos de esos patanes conservan como un recuerdo la aguijada y las chaparreras de sus abuelos, y exhiben los retratos de tan insigne ascendencia en escritorios y burós. ¡Mal empleada la bellota que, a cuartales no pocos de ellos se comen!

Al nuevo rico le llaman en Francia rastacuero o arrastracueros. La palabra es de etimología arriscada. Como a la fauna a que se aplica, su cuño no puede ser más irregular y pintamonesco. Es una retoñación espúrea del lenguaje. El nuevo rico lo primero que os dirá, cuando le abordéis, es lo que le cuesta la casa, el automóvil, la querida, la mujer, todos los troncos de carrasca a que la vida lo ha uncido. Un puente, un ferrocarril, un monumento, no tienen más valor que el que se expresa en libras, en pesos o en dólares. Lo que la esterlina o el duro no tasan, lo arroja él a la lata de los detritus.

Eso es lo que le ocurre con unos cuantos tomos de ciencia, con que el tapicero tuvo la ironía de revestir un muro de la mansión que el «nabab» deshonra con su incultura. Cada vez que el gran hombre va a ensuciar el baño, los libros lo pagan. Cuando emprende un viaje, lo hace en avión, no porque tenga prisa ni porque le guste el vuelo, sino porque es más caro el pasaje por aerovia que en «pullman» o en «steamer». Y porque ya excursiona la roña en turismos de docenas de caballos.

Ofrece nuestro despiojado asturlunchazos y refrigerios a sus relaciones, no por gentileza, sino por petulancia. Para que su costilla muestre pulseras como grilletes de los baños de Argel, con un kilo de oro cada una. Para servir un flan de setenta huevos, de setenta pares de huevos. ¡Y de avestruz! Como pelotas de fútbol. Y para pregonar que la paella está hecha con diez clases de carne y diez de pescado. El fanfarrón, la noche de la convivialidad, no dormiría si no hubiese repartido entre sus huéspedes cigarros como trompetas del Juicio Final, con una vitola dorada que ostenta en «offset» el vulgar Pérez con que se honra el anfitrión, y si los vinos con que se regó el salmón de Alaska no fueran de los de más precio. (De setenta machacantes la botella).

Cierto día le nació a su esposa un niño en el Sanatorio Español. Con este motivo, tiró el mamarracho del presunto padre el hotel por la ventana. Iba por los cafés convidando sin ton ni son a la clientela del establecimiento: «Tomen Fundador o lo que quieran. Todo está pagado.» Para rodear de ruido el fausto suceso, se hizo brindar un toro en la plaza de la Ciudad de los Deportes. Celebróse el bautizo con rumbo. Repartió el responsable legal del natalicio monedas de oro al clero y entre las señoras. Y circuló el talonario de cheques entre los caballeros águilas, con las hojas firmadas y la cifra en blanco, a fin de que cada convidado escribiese la suma que se le antojara. Ordenó que al chófer que estaba con el «Rolls-Royce» de guardia en la puerta de la calle, se le llevara una caja de botellas de «Tres cepas», para que fuera invitando a los transeúntes de su simpatía. Al cuarto o quinto coponazo, el chófer ya perfinaba a gritos que el chico era suyo y que la mamasita lo había cosechado a la sombra de un cine o de uno de los gigantes vegetales del Bosque de Chatultepec.

A los pocos días, el San José de la criatura recibía disecada la cabeza del toro que le habían brindado en la Ciudad de los Deportes, con dos astas como dos partesanas de las que hicieron primores en la batalla de Muhlberg.

**Angel SAMBLANCAT**

**GRAN JIRA**
**del Núcleo del Hérault, Gard y Lozère y Provenza**

En conmemoración del Aniversario del 19 de julio del 36, Gran Jira que tendrá lugar el domingo 3 de agosto próximo, en el espléndido y sombreado sitio, que domina el valle del Gardon, « Le Vieux Moulin », Pont des Tavernes (Gard).

La C. de R. del H., G. y L.C.N.T., invita a los compañeros, familiares y simpatizantes a vivir un día de confraternización en plena naturaleza.

Un compañero competente, historiará la gesta heroica del pueblo español y en particular la intervención de la juventud en los combates contra el fascismo.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

ACTUALIDAD

# La U.R.S.S. o el ocaso de una influencia

En momentos en que proyectamos la redacción de esta crónica se estará realizando en Moscú la Asamblea Mundial Comunista, la misma que, según los cables, fue suspendida por dos veces, lo que denota la existencia de un malestar profundo dentro del mundo comunista, afectando en primer lugar a la nación-líder por su posición, interpretamos nosotros, individualista, egocentrista, que desmentiría, en favor propio, la esencia misma del marxismo ortodoxo. Es verosímil pensar que en este evento referido, de cuya realización tan solo nos interesa sustanciar como factor crítico, de los problemas que en torno al mismo andan sumidos, las críticas más agrias, acervas y denostantes lloverán sin duda sobre los dirigentes máximos del Kremlin, por varios representantes de los 70 partidos comunistas que, como se ha hecho público, acudirían, no tan sólo y específicamente por la agresión cometida sobre el pueblo checoslovaco, que constiuyendo ello no obstante un baldón de ignominia a los sagrados principios de la soberanía y de la dignidad y que por su sola acción desmedidamente prepotente sería suficiente para las más duras denostaciones, otros planteos y efectivizaciones de política general, acometida por la U. R. S. S. y en especial modo la parte que corresponde a la coexistencia con norteamérica, habrá de constiuir, pensamos, lo más espinoso a enfrentar.

Porque de toda evidencia los problemas más graves radican en las zonas premeditadamente establecidas, como manzana de discordia, y que responden a los nombres de Vietnam, Oriente Medio, Corea, Berlín y Cuba, que andan barajándose con insano propósito especulativo, tendiente a unos logros que favorezcan los planes emanados por el falso principio del yo-nación, ya nadie de esas élites participantes a la reunión que hacemos referencia se pueden llamar a engaño.

Nos adentra en el problema, materia de este comentario, una información de última hora, muy significativa por cierto, que vendría a reforzar, por si fuera poco, nuestra creencia en el derrumbe progresivo de la influencia rusa sobre el comunismo mundial. Nos referimos a la proclama de la dirigencia del partido comunista francés, tan luego terminada la primera vuelta de las elecciones a nivel presidencial, que tuvieron lugar en Francia el 1º de junio y según la tal revelación los cuatro millones y pico de votos comunistas o, para ser más exactos, sufragios en favor de Duclos, no se sumarían, obedeciendo a un abstencionismo insólito, a los alcanzados por el Sr Poher, en el segundo comicio a realizarse el día 15. ¿Qué indicaría un gesto de tal naturaleza tan inesperado como inadvertido? Veamos.

Ateniéndonos a las informaciones periodísticas el actual presidente de Francia, Sr. Poher, había manifestado su intención, en política extranjera, *de aliviar las tensiones mundiales*, caso de triunfar sobre los otros candidatos. ¿Y cuales son las tensiones que más agitan las aguas haciéndolas tan turbulentas que ya se hace difícil asegurar si habrá o no sobrevivencia del género humano?

Los problemas del armamentismo atómico europeo y chino, sin género de duda, y sus proliferaciones posibles más allá inclusive de esas fronteras serían la causa, en cuya exitación andan empeñados con tenacidad indesmayable y con sacrificio de vidas los dos colosos del orbe: EE. UU. y Rusia, coexistentes en el cometido. (Ahora ya los hay quienes emplean el vocablo cohabitación).

Sin cambios posteriores, es decir, sin alterarse lo revelado y que conocemos hasta ahora, a falta del apoyo comunista a Poher que, como hemos manifestado antes, postula el plan de alivio de las tensiones mundiales, favoreciendo por tal circunstancia las apetencias ruso-yanquis, el triunfo del Sr. Pompidou parece indiscutible. Y, como ya es del dominio público, ello sería la continuación de la política independiente llevada a cabo por De Gaulle, que tanto viene irritando a los dos grandes, con sus intentos de monopolio frustrados hasta aquí para ambos lados, en materia de artefactos atómicos para fines bélicos.

La posición, pues, del partido comunista francés, contrariamente a lo que se esperaba, en esta ocasión se presenta inequivocadamente como postura antirrusa, (que no antimarxista, no se confunda) porque cuidando celosamente de no perder el hilo de la trama, bien cabría aquí suponer, y no exento de algún fundamento, que entre escoger el seguir apoyando una causa sedicentemente revolucionaria donde el beneficiado por excelencia resulta ser siempre la nación-líder en todas las partes, con sus acotos de doble filo hasta llegar a la traición solapada pero no por ello menos visible o quedar sumido bajo el peso (y pesa) emanado del sentimiento de patria, que toma más consistencia, más fuerza a medida que la desilusión, por unos anhelos contrariados, va cobrando volumen, la vacilación en es orden parecería estar fuera de todo análisis.

Creo que a los líderes comunistas franceses no les precisará dialectar mucho rato para comprender el fenómeno que les plantea la nueva situación, abriéndose para ellos un paréntesis complejo y contradictorio donde el miedo, de otro lado, de verse minimizados paulatinamente, en número y en moralidad, (suceso compatible con una toma de posición que contrariaría los sentimientos patrióticos de la generalidad de los franceses) el postular, una vez más, por razones de disciplina e ideológicas, la ayuda indirecta pero efectiva a Rusia.

Se ha dicho infinidad de veces (y conviene repetirlo hasta el hartazgo) que la vía seguida por el marxismo en el dominio político (dejando aparte lo que contiene de bueno de su fundamento filosófico) es falsa de toda falsedad, porque descansa sobre una egolatría feroz, niega la libertad, una aspiración suprema en el hombre, y cuando los rasgos solidarios se hacen presentes, no son sinceros ni altruistas. De ahí el fracaso inexorable de esa concepción de vida.

**ROMULO CHAVEZ**

*(Crónica del Perú recibida con retraso.)*

# COMUNICADOS

### ADMINISTRATIVAS

Estando en período de reclamaciones hasta el final del primer Semestre del año en curso, si la reclamación se cruza con el giro, los compañeros que lo consideren pagado y no la tengan en cuenta.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la Asamblea general que se celebrará el domingo 13 de julio 1969 en nuestro local social. Dará comienzo a las 9,30 horas.

### CONFERENCIA EN DIJON

El Nucleo de Dijon-Nevers de la C.N.T. de España en el Exilio anuncia conferencia en Dijon a cargo del compañero Muñoz Congost.

Organizada por la F. L. de Dijon se celebrará esta Conferencia el día 13 de julio en la Sala de Reuniones de la C.G.T.-F.O., Caserne Dampierre, a la que quedan invitadas todas las FF. LL. del Nucleo a las que oportunamente se les enviará un comunicado que recibirán por conducto orgánico.

F. L. DE PERPIÑAN

Comunica a los compañeros que deseen asistir al Mitin del día 20 de julio en Toulouse, pueden dirigirse a los compañeros Blanco y Carbó, en el Café Continental todos los domingos por la tarde. Salida del car a las 5 de la mañana. Todos los compañeros debemos asistir como un solo hombre, para patentizar nuestra firme voluntad de lo que somos y deseamos. El día 20 todos a Toulouse.

F. L. DE AUCH

La F. L. de Auch hace saber a sus afiliados que el día 13 de julio celebrará una reunión general para tratar asuntos de gran interés, por lo cual, ruega a todos la más puntual asistencia. La reunión dará comienzo a las 2 y media de la tarde en el local de costumbre.

***

Cos motivo del acto de Aniversario de la Revolución Española que se celebrará en Toulouse el día 20 de julio, esta F. L. organiza un «Car» para trasladarse a la misma y tendrá la salida de la Plaza de la Patte d'Oie a las 8 de la mañana el mismo día.

Para inscripciones, dirigirse a Oro y Cartagena.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

*Aix-en-Provence* : Juan de Orán, 10 frs. ; *St-Sébastien* : Uson, 10 ; *Göteborg (Suecia)* : Palao Saavedra, 22 ; *St-Florentin (Yonne)* : Ramis, 10.

*París* : Berthe et Jacques (2veces 10 frs.), 20 ; Equiluz, de *Draveil*, 10 ; Sanahuja, de *Vitry*, 10 ; Familia Faro, de *París*, 10 ; Francisca Vega, de *Le Perreux*, 5 ; Joaquín Latué, de *Le Perreux*, 5.

Total, 112 80.

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

## Gran Jira
## DEL NUCLEO DE PROVENZA

En conmemoración del XXXIII aniversario de las históricas jornadas de Julio de 1936. Tendrá lugar en el pintoresco y agradable bosque de «Les Cèdres» en Cabrières d'Avignon (Vaucluse) el domingo día 20 de Julio de 1969.

La Comisión de Relaciones del Nucleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo (A.I.T.), invita fraternalmente a todas las Federaciones Locales, compañeros, familiares, simpatizantes, emigrantes y antifascistas, para que acudan masivamente a rememorar el justo valor humano de la lucha del pueblo español contra el nazi-falangista Franco y sus secuaces militaristas y reaccionarios.

Un competente compañero glosará la gesta antifascista, revolucionaria y libertaria española.

¡Todos a la Jira regional de la C. N. T. !

REMEMBRANZAS

# Lo vivido en la 25 División en el final de la guerra

SE trata de la continuidad de la División confederal CNT-FAI concretada en las tres Brigadas Mixtas 116, 117 y 118.

Fue el 28 de marzo de 1939, cuando de vuelta de Valencia subimos a recorrer las trincheras, yo, de Intendencia, y el compañero Eleuterio Bayarri, de La Naja (Castellón), después fusilado por los franquistas. Habiamos estado dos dias en Valencia con permiso especial librado por el comandante de nuestra Brigada (la 117) Gerardo Baldris, y por el comisario Salvador Pons, de Alcañiz, también fusilado por el enemigo.

Estando en la citada capital levantina nos citó a entrevista un soldado de la Compañía a la cual yo pertenecía, llamado I. B. B., recomendándonos urgente presencia en la calle del Grabador Esteve, 4, 2º piso. De ahí pasamos al 1 de la plaza de Navalcerrada, donde se nos comunicó que teniamos que salir precipitadamente hacia el P. de M. de la Brigada y después recorrer los batallones en la linea de avanzada, parapeto por parapeto, para indagar el estado moral de las fuerzas y ver si quedaba capacidad de resistencia al enemigo, pues Madrid se había rendido. Al propio tiempo teníamos que recoger algunos datos sobre el comportamiento del 22 Cuerpo de Ejército, el cual se había puesto al servicio exclusivo del partido comunista, en oposición al Consejo Nacional de Defensa. Este Cuerpo 22 había sido designado para relevar el 21 Cuerpo, y por tanto se encontraría al flanco derecho de nuestra 25 División, hasta la costa de Sagunto, aproximadamente. Efectuadas las gestiones, por la noche debíamos estar de nuevo en Valencia para dar cuenta de las mismas.

Salimos con dirección al frente, y era al oscurecer que habiamos terminado con nuestro cometido, regresando por Andilla (puesto avanzado de Intendencia) donde nos esperaba un coche mediante el cual llegamos al lugar prefijado. Ahí jefe y comisario de la Brigada nos tomaron declaración informativa, pero observándonos que la misma ya no era necesaria por haber, las fuerzas del 22 Cuerpo, abandonando su posición vecina a la nuestra. Por consiguiente era cosa de apremio. A la altura de la División se había acordado reunir a todos los más comprometidos de las tres Brigadas en la Comandancia de Casinos, situada frente al 13 Cuerpo de Ejército a la sazón mandado por un compañero de la 118 B. M. A la concentración se acudiría con medios de transporte para facilitar el desplazamiento. Tal se había decidido, contra el parecer de varios que preferíamos la guerrilla con la práctica de la tierra quemada. La mayoría no opinó así y nos resignamos.

LA RETIRADA. Acto seguido nos pusimos en contacto telefónico con los Batallones y las pequeñas unidades según contraseña convenida, efectuándose el repliegue de las personas más comprometidas en la guerra, dejando a los soldados de quintas a su libre albedrío. El convoy partiría del cruce de carreteras que van una para Andilla y otra para Pobleta. Todo estaba preparado en Cuerpo de Tren y armamento. A medida que los interesados acudían iban ocupando los vehículos que se les destinaba. Se iba bien pertrechado con fusiles ametralladores con la dotación municionera correspondiente ; además fusiles, pistolas de buen calibre y bombas de mano. Según informes, Valencia podia estar ya infestada de fachas gracias al abandono de la vigilancia del sector costero perpetrado por el 22 Cuerpo de Ejército, pudiéndose, pues, presentar el caso de una pelea con el enemigo.

Archivo, fichas y demás documentación de la Brigada fue quemado, e incluso destruidas las máquinas de escribir, detalle que sentimos mucho, pero había que aligerar la impedimenta. Esta precisión es muy importante por haberse dicho en el puerto de Alicante que el archivo de la 117 había quedado intacto en Chiva, pues en previsión de un movimiento comunista se había acumulado todo ese material en dicho pueblo, y suerte de que no hubiera caído en manos de los comunistas del 22 Cuerpo sublevado contra el Consejo cuando aquél ocupó la plaza de Chiva, camino de Valencia. Siendo ya inexistente el archivo, no pudo caer en manos de comunistas ni de fascistas, y esto puedo afirmarlo alto y claro por haber sido testigo presencial y activo en la liquidación de todos aquellos papeles.

EN MARCHA. Serían más de las 12 de la noche del 28 de marzo del fatídico año de 1939 cuando, tras un lleno de gasolina, iniciamos la marcha con todos los vehículos dispuestos uno tras otro. Varios de Intendencia nos habíamos adelantado hasta nuestro Puesto de Mando, (situado a unos 3 kilómetros del cruce citado) para hacer provisión de víveres que teníamos preparados para un caso de guerrillas, plan con el que varios nos habíamos encariñado. Destruímos también el archivo de la unidad y pusimos al corriente a los soldados de la situación de desastre que se nos echaba encima. En pocos minutos terminamos nuestra tarea, saliendo con mucho avituallamiento, contándose en el mismo unos cuatro mil panes de los dichos de munición. Todo arreglado, partimos para la gasolinera del empalme carreteril de pasado el Villar, y una vez perdida una hora en ese imprescindible cometido seguimos hasta Casinos, donde llegamos cerca de las 2 del día 29. Llegados, nos encontramos con la divisionaria, la 118, y en espera de los de la 117, que no podían tardar en acudir. También quiso la suerte de hallar a muchos compañeros conocidos de antes de la guerra y otros conocidos en el transcurso de la misma, cambiando entre todos impresiones, particularmente con el compañero valderrobrense A. L. y dos más, los cuales, provistos de una excelente carta topográfica, proyectamos refugiarnos en el monte por desconfianza a los barcos que se decía iban a venir para recoger a las fuerzas republicanas batidas.

Estando en Casinos, llegaron dos compañeros de Valencia asegurando que dicha capital aún era nuestra. Se telefoneó a dicha ciudad y respondió Luis Montoliu, del Ministerio del Transporte en el Consejo Nacional de Defensa, y además miembro del sub-Comité Nacioinal de la C. N. T. por la Regional de Aragón y Navarra, el cual nos dijo que no era prudente que nos dirigiésemos al Grao de Valencia por estar abarrotado de personal, y que, aunque llegasen barcos (en el momento no había ni uno) sería totalmente imposible que todo el mundo cupiera en ellos. Se le indicó que íbamos bien armados y que si no había posibilidad de salir mar adentro que se nos fuese claro, pues optaríamos por el monte para fraguarnos otra salida, arrostrando los peligros que fueran. Nuestra División había sido de machos y en la desgracia bien podríamos mantener la condición citada. Después de todo, sólo hacia 4 horas que nuestra unidad se había desarticulado.

Tras una discusión bastante agria sostenida con nuestro comunicante, se nos indicó que la 118 pasara a Valencia, la divisionaria a Cheste y las 116 y 117 a Chiva. A las 3 de aquella madrugada cada grupo tomó camino de su destino.

Nosotros llegamos a las 4,30 a la Comandancia de la 118 en Cheste, de donde — se nos dijo — los soldados se habían ido, unos a la ventura y otros hacia los puertos con deseos de abandonar España. Comisario y Comandante de la 116 se habían llegado a Valencia para ver como estaba el asunto embarque. Visto el abandono del personal de los cuerpos, nosotros, los de Intendencia, hicimos distribución de víveres por medio de los camiones disponibles, junto con ropa y demás efectos, quedando un grupo con una reserva en previsión de una actiitud fuerte a tomar. Cinco compañeras se agregaron a nosotros, — una de ellas la mía — sin que nada valiera para hacerlas desistir de su empeño, pues preferían morir con nosotros si el caso llegara. Hay que consignar que estas mujeres durante la revolución y la guerra habían cumplido con su deber.

Regresados de Valencia, los enviados de la 116 D. M. nos enteraron de que — según se les había asegurado — en el puerto de Alicante serían embarcados todos los militantes del antifranquismo que quisieran abandonar el territorio español. Recelamos por los casos de engaño ocurridos cuando la evacuación de Asturias y Santander. Ello — manifestamos — nos olía a encerrona, cosa que por desgracia así sucedió. Sin embargo, todos nos pusimos en marcha hacia el puerto alicantino.

JULIO AYORA

*(Continuará.))*

# Necrológicas

### VICTORINO BELTRAN

El dia 14 de junio dejó de existir nuestro compañero Victorino Beltrán. La noticia infausta nos llegó escueta, fría. Resentimos todos quienes le conocíamos una inmensa pena. Su muerte fue silenciosa, como silenciosa ha sido su vida.

Perteneció al sindicato del Gas de Barcelona, militante que contribuyó a su mantenimiento hasta el curso de 1948 y por cuyas actividades clandestinas tuvo que refugiarse en Francia.

Su labor fue siempre eficaz y anónima. Perseveró tenaz en los ideales libertarios y fue siempre una constante en la lucha contra el fascismo. La guerra civil, la represión franco-falangista y el exilio fueron tres fases episódicas de la consagración de este militante confederal.

Siempre fiel y a la hora exacta estaba presente en mitines y reuniones, manifestando una actividad ponderada por propios y extraños. La apatía, esa palabra que gana a no pocos, no formaba parte de su diccionario. La vejez, alimentada por el idearío, le conservaba mozo y jovial en espíritu. Su voz era suave y dulce, reposada y serena, certera y eficaz, cuyos juicios eran siempre firmes y positivos.

Tenía nuestro común compañero Beltrán, 64 años de edad. Cuando nadie lo esperaba su vida cedió por una crisis cardiaca, sin que sus familiares y la ciencia médica pudieran evitar el desenlace fatal. Le falló el corazón quizá por haberlo usado demasiado. Porque su rebeldía contra las injusticias de la sociedad iba mezclada de bondad y generosidad para los explotados.

Su entierro fue civil. El féretro iba cubierto de flores y coronas, en la que destacaba una grande de su compañera y sus hijos. Delante dos compañeros de la Alianza Sindical llevaban otras coronas de la C. N. T. y de la U. G. T., seguidas de una tercera de los compañeros de trabajo que habían asistido unánimes al sepelio por haber parado los trabajos la empresa para asistir a la última despedida al exilado español. El director de la empresa, Antonio Dalla, se hallaba también presente entre una muchedumbre compuesta de nacionalidades diferentes, entre las que destacaban las española, italiana, portuguesa y francesa.

El compañero J. Delcante, de la F. L., leyó la siguiente cuartilla exaltando la personalidad del desaparecido, en nombre de la familia, de la C. N. T. y de la Alianza Sindical, que refleja la síntesis de un hombre consagrado a los ideales de libertad y de justicia social.

Compañeros, amigos y compatriotas :

He recibido el encargo doloroso de pronunciar estas palabras de homenaje último al amigo entrañable, al compañero y al compatriota. Tu vida, consagrada íntegramente al trabajo fue la de un hombre que durante medio siglo luchó en defensa de la redención social y humana. Leal con todos, respetando opiniones diferentes, defendiste las tuyas. Tu vida fue un ejemplo. Has sido un buen compañero. Abandonaste España violentando tu conciencia, dejando allí todo, compañera e hijos. Reorganizaste tu hogar en estas tierras del exilio, y cuando ya estabas ganando un reposo merecido, la muerte brutal e inesperada te lleva de nosotros para siempre.

Si nosotros perdemos al compañero y amigo ideal, tú, Felisa, pierdes el compañero de tu vida, y vosotros, hijos, al padre cariñoso. Hoy, Victorino, nos despedimos de ti en tu sueño eterno. Vas a reposar en estas tierras amigas, pero extrañas. El homenaje que recibes es un homenaje español. Pero está presente en tu última morada, esa sociedad que tú aspirabas humana y fraterna. Franceses, italianos, portugueses y españolés nos inclinamos con respeto ante tu cuerpo. Os agradecemos a todos vuestra presencia aquí y os testimoniamos la gratitud dolorosa de sus familiares y las nuestras.

Y tú, querido Beltrán, descansa en paz.

*F. Local de Montceau-les-Mines.*

### PEPITA MONTERO

Después de una penosa enfermedad dejó de existir el día 4 de junio en Doue-le-Ventaires, Pepita Montero Arroyo.

Todos sus amigos nos asociamos al dolor de su compañero, Aurelio Arroyo.

Es una pérdida más que sufrimos en este calvario del exilio.

# El hombre respetable

*(Viene de la página 4.)*

cias, territorio, poder mezquino». La mayoría de los hombres respetables, dice, creen en la socialdemocracia, la libertad, el parlamentarismo, etc. ; sin embargo, lo único que para ellos cuenta es la avaricia personal o los intereses comunes de su grupo de privilegiados. Dicen creer en Dios y niegan al hombre. «Es un hecho económico innegable — y por lo tanto, un hecho político — que para conseguir sus objetivos sucios y despreciables el hombre respetable debe excluir de su paraíso a millones de hambrientos y desesperados. Si los oprimidos se rebelan, el ejército y la policía los ametralla hasta someterlos o aniquilarlos ; si todo sale bien y nadie se rebela, el complejo financiero e industrial que protege los intereses del hombre respetable, el sistema entero en verdad, explotará legalmente a los oprimidos. Este es el hombre respetable — termina —. Ha llegado la hora de que desaparezca. Cada vez somos más los que emplearemos los medios precisos para que pase a la historia.»

«El Enano Negro», aunque no desea ni quiere adherirse a ningún santón mítico, no niega su irresistible proclividad hacia Che Guevara, pero de lo que éste pretende adoptar no es tanto su trayectoria ideológica como su actuación práctica. En general, la juventud pretende espigar algo en todos los campos extremistas, y así ocurre que toman ideas de Marx, pero del Marx bakuninizado, del propio Bakunin, (la mayoría), y de Mao. De alguno de ellos siguen ciertas teorías, de otros ciertas tácticas, todo ello conjuntado según la impronta que desean dar a su movimiento. Pero protestan en cuanto se les acusa de tenerlos por jefes, o de que tengan una total influencia sobre ellos. «El Enano Negro», por ejemplo, dice que considera reaccionarias las ideas de Marcuse, «que, digan lo que digan en contra los comentadores, no han tenido ninguna influencia real ni en la teoría ni en la táctica del movimiento revolucionario juvenil.» Y Peter Sedwick, en un artículo de la misma publicación, estima contrarevolucionaria la filosofía del profesor de la universidad de California.

¿Pensarán lo mismo los jóvenes italianos ahora que Marcuse ha iniciado su periplo de conferencias en su propio país? Ocasión tendremos de saberlo.

JUAN ESPAÑOL

# Servicio de librería

| | |
|---|---|
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Riquiquí» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| Sebastián Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Factores en sociología», G. Leval | 1 50 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 |
| «La alegría de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | — 5 00 |
| «América-Hoy», V. García | 10 00 |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |

Giros y pedidos a : Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º).

C. C. P. Paris 13507 56

# BUENAS NOTICIAS

El sábado próximo pasado tuvimos el gusto de estrecharles la mano a los nueve muchachos que quedaban en la cárcel por sucesos ocurridos en Burdeos en julio de 1968. Recién salidos de su encierro quisieron rendir visita a la organización única — la C.N.T. de la Tour d'Auvergne — que se preocupó de su defensa. Estos jóvenes están agradecidos a los abogados, a la comisión jurídica, y a los confederales, encargándonos dar públicas gracias a cuantos compañeros les han prestado solidaridad y afecto.

Aprovechamos esta nota optimista para notificar, con algún retraso, que el compañero Antonio Cañete, no hace mucho liberado de la ergástula española, se ha reincorporado a la C.N.T. radicada en el exilio.

Igual suerte que la de Cañete deseamos para los compañeros que siguen prisioneros de la justicia de Franco.

# Histoire du chant de l'Internationale

## par HEM DAY

*Poète de la vraie race*

On a coutume de médire des paroliers. Souvent on leur trouve peu de talent. Il faut avouer que dans l'ensemble la médiocrité est grande. Trop souvent, il nous est offert, sous prétexte de chansons, une suite de strophes dont la valeur poétique est des plus contestables. Sans doute, peut-on pour certains, — il s'agit ici du chansonnier — excuser la légèreté de la composition, obligés qu'ils sont de plier la beauté ou la richesse de leurs vers aux nécessités de l'actualité et dame, il faut parfois que quelques concessions soient faites sans pour cela trop nuire à l'ensemble du sujet parolier.

Cette remarque, empressons-nous de l'ajouter, ne s'applique point à Eugène Pottier, non pas que tout soit parfait chez lui. Son œuvre généreuse est comme toute celle qui doit son inspiration au fil de la vie, parsemée de quelques faiblesses, de quelques lacunes mais l'ensemble atteste un artisan farouche qui a su dépeindre l'existence du monde des travailleurs.

On a dit d'Eugène Pottier qu'il a été l'incarnation du « poète du peuple » et Henri Avenel a magnifié celui qui léguait à son insu ce chant de l'Internationale en lui donnant dans son livre : ' Chansons et chansonniers » la première place parmi les poètes révolutionnaires.

George Pioch a écrit au sujet de Pottier :

« Pottier fut pourtant un poète. Il a fait mieux qu'exprimer le génie d'une race, il a contenu et projeté l'âme d'un monde, et du plus intéressant : le prolétariat. Il a œuvré des sanglots, des râles, de la misère. Il est un chansonnier plus admirable encore que l'admirable Pierre Dupont. Et il me siérait de le comparer à cet avant-coppée, à ce bourgeois de Béranger. Il ne s'embarrase pas de littérature. La beauté des mots le séduit moins que la force des idées. Son vers frustre, toujours éloquent, atteint souvent, sous l'impulsion de l'indignation, à un lyrisme de véhémence insurpassable.

» Il peint l'image. Mais elle ne surgit, toujours puissante que pour intensifier l'Idée et non comme un agrément ou une équivoque de sensibilité. Les sommets d'une inspiration sobre s'embellissent d'une forme verveuse et sonore. Les iambes valent, pour la virulence, celles de Barbier et de Chénier. »

Cet hommage rendu d'un poète, au poète est une parfaite approbation d'Eugène Pottier poète de la vraie race.

Nadaud, ce « chansonnier » de profession, comme l'écrit Jacques Chailles dans « La Chanson populaire française », à qui certains reprochaient la couleur politique de Pottier répondit : « Ne le boudons point parce qu'il est rouge ; c'est sa couleur à cet homme, nous n'y pouvons rien. Il était déjà rouge en 1848, quand je l'ai connu il n'a pas déteint, c'est une qualité. »

Heureuse époque où l'on savait être tolérant à suffisance envers un confrère de l'autre bord, lui reconnaître du talent, au point de faire les frais d'un recueil de ses chansons.

Bourgeois, repu et délicat, Nadaud fit un sort aux chansons de Pottier en éditant « Quel est le fou ? » Ce « Maître en l'art du couplet » qu'était Nadaud avait su découvrir tout ce que contenait l'œuvre du chansonnier.

Eugène Pottier consignait George Montorgueil, à l'époque : « Etait bien né poète celui-là », et quoique son livre encore aujourd'hui manuscrit, n'ait été communiqué que confidentiellement à un très petit nombre d'amis, certaines pages se sont envolées au-delà du cercle intime et quelques hommes, dont la parole et la plume font autorité, pourraient confirmer mon jugement.

Eugène Pottier composa sa première chanson en 1831. Il avait quelque chose comme 24 ans.

Les idées de liberté se pressaient confusément en son esprit. « Vive la liberté ! » fut son chant de départ. La révolution de février lui donnera l'occasion de s'affirmer dans « Le peuple » :

« Lorsque tombait la pluie fine et qu'un manteau de [glace
semblait peser sur tout Paris,
que les pieds dans la boue et la mitraille en face,
.....

Il y a quelque chose dans cette composition qui annonce quelqu'un.

Ce quelqu'un, va mêler la pensée et l'action et prendre part au coup de feu, aux barricades :

Poète et citoyen de France,
Aux Palais de Tyrans, de sa main amaigrie,
Il a gravé ces mots : « Vivre libre ou mourir ! »

Eugène Pottier chante : « Les arbres de la liberté », « J'ai faim », « Le petit oublié », « La mort du Globe », « Les buveurs de sang vont naître ».

Pottier fréquente un cénacle de la chanson où se rencontrent Gustave Mathieu, Pierre Dupont, Gustave Nadaud. Ce dernier, après avoir entendu un soir Pottier chanter une de ses œuvres, fut fort ému de la fierté et de la véhémence de ses couplets révolutionnaires, et sans être entraîné par la doctrine racontait :

« Je me passionnais pour le talent de cet homme qui se révélait soudainement. »

Pierre Dupont ce même soir répondit à Nadaud, qui lui demandait son avis : « C'est un qui nous dégote tous les deux ».

Ainsi se précise la valeur de l'œuvre d'Eugène Pottier.

Un jour que des amis s'étaient présentés chez lui pour lui offrir aide et assistance, le poète indigent fit choix sans hésitation :

« Qu'on publie mes œuvres, et que je meure de faim ! »

Ainsi vit le jour « Quel est le fou ? », la première chanson qui ouvre le recueil qui datait 1849, nous étions en 1884.

Trois ans après, par les soins de ses anciens collègues de la « Commune de Paris » fut publié « Chants révolutionnaires ». Henri Rochefort écrivit la préface, de laquelle j'extrais ces lignes :

« Le poète, disons-le, le grand poète dont vous allez lire les chansons, n'a pas eu à se défendre, n'ayant jamais été attaqué » et le fameux pamphlétaire d'avouer « qu'il ignorait Eugène Pottier, que des amis, anciens compagnons d'exil, exaltaient comme un admirable chansonnier « d'une grandeur » et d'une pureté de style qu'on essayerait en vain d'extraire des flacons d'orgeat que Béranger a servis pendant vingt cinq ans à ses contemporains. »

Rochefort connaît maintenant Pottier. Il fait amende honorable devant cet écrivain de race et rappele en des lignes de belle envolée, les désillusions, les déboires, les déconvenues :

« Pour Pottier, toute sa vie s'est écoulée dans l'attente d'une réparation que nous lui devons tous, et que, pour ma part, aussi coupable que les autres, je lui offre bien sincèrement. »

*III. — Querelle de boutique*

Dans le Grand Dictionnaire Socialiste du Compère Morel, qui fut édité après la première Guerre mondiale, nous trouvons au mot « l'Internationale » ces quelques lignes : « Chant officiel des socialistes dont le texte est d'Eugène Pottier et la musique d'Adolphe de Greyter, composé en 1871, l'Internationale fut éditée en 1894. »

Nous étions à quelques années de cette paix malpropre qu'a été celle du Traité de Versailles. De ci de là, quelques socialistes avaient été membres des gouvernements démocratiques, certains mêmes occupaient ou avaient occupés le ministère de la Défense Nationale.

La chose est pour le moins troublante et il est autorisé d'en faire certains rapprochements.

D'autre part, l'on ne doit pas ignorer que l'édition de 1894 fut poursuivie et l'éditeur condamné pour provocation à la désertion, à la désobéissance et au meurtre dans l'armée.

Compère Morel ne devait cependant pas craindre semblable mesure. Placé dans un « Dictionnaire », le texte entièrement reproduit ne pouvait être poursuivi. Il n'y a donc eu de sa part que pusillanimité de ce qui est impardonnable, pour quelqu'un qui prétend fixer dans un dictionnaire l'histoire et les faits du mouvement politico-économique national et international du socialisme. C'est un véritable abus de confiance, une contre vérité qui mettent en doute la science, la sincérité et les connaissances de celui qui prend semblable responsabilité, le parti pris de Compère Morel est d'ailleurs proverbial et maints articles et études du « Grand Dictionnaire Socialiste » sont très contestables tant au point de vue historique que véridique.

Mais ce qui ne manque pas de saveur, ce sont les réflexions que publiait le journal « Le Peuple », de Bruxelles, organe du Parti Socialiste Belge, dans son numéro du 1er mai 1948.

Relevant du « Chant » que le « Drapeau Rouge », organe central du Parti Communiste de Belgique avait publié le 30 avril, la veille de 1er mai 1948, dans l'intention que l'Internationale jaillirait des milliers de poitrines enthousiastes qui défileraient derrière « les fiers et rouges étendards ouvriers qui claqueront dans le vent », l'échotier du journal « Le Peuple » écrivait : « Pour le 1er mai les staliniens épurent l'Internationale », et d'ironiser au sujet de cette Internationale épurée : O démocratie, ô « résistants ».

Pudiquement ajoutera ce journaliste : « Le Drapeau Rouge » censuré :

« S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux. »

Pour l'échotier du « Peuple » cette suppression serait le fait que les communistes staliniens ne désirent plus s'attaquer aux généraux, et autres maréchaux puisque cela devient embarrassant pour un parti qui utilise « la soldatesque pour imposer aux ouvriers de l'Europe un régime qui n'est ni moins brutal ni moins criminel que le régime hitlérien. »

On cacherait aux ouvriers les dures paroles du cinquième couplet de l'Internationale et il ajoutait : « Et demain on leur demanderait de ne plus le chanter du tout ».

L'échotier du « Peuple » termine son papier :

« Comme en U. R. S. S. précisément où la vieille Internationale a été supprimée par décret et remplacée par un hymne national odieux de chauvinisme.

» Mais que les staliniens belges se soient prêtés à ce truquage, voilà qui montre jusqu'où va leur servilité à l'égard de leurs maîtres, les dictateurs du Kremlin. Voilà qui prouve aussi combien nous avons raison de dire que nous n'avons rien de commun avec eux. »

Il se peut que notre journaliste ait l'excuse de l'ignorance de la « jeunesse », ce qui l'autorise avec une naïveté déconcertante à s'en prendre à ses confrères communistes staliniens.

Mais force nous est de lui conseiller avant de se lancer dans une polémique de consulter le « Grand Dictionnaire Socialiste » du fameux Compère Morel. Avant d'écrire, trempez sept fois votre plume dans l'encrier, cela évitera bien des bévues, car il y a belle lurette que les socialistes, eux, ont supprimé le dit couplet.

Mais puisqu'on cache aux ouvriers certaines « dures paroles » de l'Internationale, puisque pour les prolétaires, les partis socialistes et communistes déforment la vérité et n'hésitent point à faire une entorse à un texte selon les besoins de l'heure. Analysons donc le contenu de cette Internationale afin de lui restituer, aux yeux des travailleurs, sa véritable signification qui fut celle qu'Eugène Pottier lui imprima en la composant, la situant dans l'atmosphère.

Voici ce qu'écrivait Fernand Després dans un article publié dans le journal « L'Humanité » du 7 mai 1923 sous le titre « Eugène Pottier et l'Internationale » :

« Dans Paris en ruines montait la pestilence des cadavres. La soldatesque cherchait de nouvelles victimes.

» Les communaux qui avaient pu échapper au massacre étaient obligés de se cacher pour fuir, à la première occasion, la ville infestée de délateurs et de sicaires.

» Eugène Pottier, traqué comme tant d'autres vaincus d'un grand conflit social, écrivit dans cette heure douloureuse son immortelle Internationale. »

*(A suivre.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## Lo «laboral», lo «sindical» y lo piramidal del sindicalismo con argolla

**PASAN los años y el sindicalismo español resta inexistente a pesar de los millones de afiliados que el verticalismo aduce. No se trata de afiliados, sino de sujetados. Disuelta la situación franquista, ese sindicalismo se desvanecería como humo en el espacio.**

**Mientras tanto el sindicalismo de oficio trata de justificarse con proyectos — nada más que proyectos — beneficiosos para los que trabajan, para los «laborales», para las personas sujetas a régimen «salarial», según la jerga burdamente inventada por los «triunfales». Frecuentemente nos vienen los tales con propuestas de renovación de contratos, de superación de leyes sociales, de mejoración de la economía hogareña en cuanto al «productorado» se refiere. El «salarialismo» debe ser reivindicado y otras hierbas, pero lo que en lo positivo se concreta es el bloqueo de salarios. Se liberalizará, se aflojará cuanta disposición dificulte el desarrollo de la contabilidad burguesa, burocrática o pasiva. Pero el obrero tendrá que soportar, sin derecho a protesta, el encarecimiento de la vida, que no conseguirá afrontar con el magro peculio que saca de los despachos «empresariales».**

**El último disco esperanzador que da vueltas en el aparato fonográfico verticalista salió de un Pleno Nacional de Trabajadores (existe un Consejo Nacional de Trabajadores (CNT) del que forman parte royanistas) consignando la posibilidad de establecer en España la jornada legal de 44 horas, en lugar de la de 48 que teóricamente rige ahora. ¿44 horas semanales? Sí, con obligación de trabajar más para que el hogar obrero pueda disponer de cocina económica, tele y frigorífico. Pero ¿es que no se está en eso, hoy, ayer y siempre, dentro del régimen franquista? ¿Qué obrero, con o sin utillaje moderno en casa, puede dispensarse de trabajar diez, once y doce horas diarias para lograr el pan entero de la familia?**

**«El trabajador español viste bien y su porte salutífero es satisfactorio», dicen algunos turistas. Sin embargo, puede cruzarse España de Norte a Sur, de Este a Oeste, y no ver ni comprender la situación española. El forastero contempla la geografía humana de nuestro terreno con ojos prestados por la agencia de viajes. Cabarets y tauroffilias los han establecido en todas partes para engañar al viajero lejano, al punto de hacerle confundir San Feliu de Guíxols con el Sacro Monte granadino. El meritísimo grupo «Les compagnons de la chanson» usa tenora y barretina para el flamenco, e igual podría puntear la sardana bajo sombrero calañés. La ingenuidad humana es infinita, en lo folklórico como en la realidad de la vida. El joven obrero español puede incluso usar automóvil de segunda mano y lucir mofletudas mejillas porque el cobro de jornadas de 12 horas (72 a la semana) le permite cumplir necesidades perentorias y otras suplementarias. Pero esta actividad inhumana conlleva serio desgaste, y el mismo personaje entrado en los 40 años tiene que reducir impulso y sujetarse a sus posibilidades físicas y someterse a régimen de privaciones, que es el que «regula» — éste — la vida del 65 % de la población obrera española.**

**Proponer leyes beneficiosas para el obrero cuando se le mantiene imposibilitado para alcanzar mejoras por su propio pulso, es sencillamente un escarnio, y a más decir, una indignidad, puesto que con ley o sin ella, el estado deprimente de la economía obrera obliga al «económicamente débil» a no reparar en horarios llamados legales y disponerse a derrochar salud en trabajos excesivos para aportar a los deudos el derecho a la existencia del cual él se priva. Insinuar disposiciones que acorten las duraciones de jornada sabiéndose de antemano que el salario corto no hay operario que lo resista, es una bestialidad (así, con la gravedad del vocablo) por el desprecio que conlleva por la entidad humana. Un hombre no es una bestia de tiro, un objeto sanguíneo menos importante que un hierro o una correa. Esta dignidad que actualmente se le niega al trabajador en España, antes del 1936 ya la teníamos ampliamente conquistada, y cuando la jornada era de ocho horas era realmente de 8 horas, con salario correspondiente al que hoy se consigue en el tajo trabajando diez y más horas.**

**Reducir la jornada de trabajo en España y en todos los países, ha sido la obra directa de los trabajadores. Cuando la jornada normal era de 11 horas aparecieron los anarquistas de Chicago lanzando al mundo obrero la consigna de las 8 horas, por cuya reivindicación, en aquel tiempo atrevida, sacrificaron la existencia. De esta gesta importante en los anales del proletariado consciente, fascistas, demócratas y comunistas no se ocupan, mas la conquista de las 8 horas resultó efectiva. Surgieron nuevos anarquistas que saltaron la valla «infranqueable» de las 8 horas, y en España a eso del 1935 ya disfrutábamos la semana de 42 horas, o sea uno de los motivos de la sublevación urdida por religiosos, militares y capitalistas. El avance de las reivindicaciones obreras los ejércitos de no importa qué régimen suelen ahogarlo con sangre humana.**

**Y ahora en nuestro país el enemigo sale con el sonsonete de las 44 horas. Si en 1935 estábamos en las 42, ¿qué es lo que ha adelantado el sindicalismo franquista durante sus 31 años victoriales? Nada; ha ido p'atrás, y no podía ocurrir de otra manera. Y romos y estúpidos de solemnidad serían los «laborales» que creyeran en esa patraña sindical - franquista por mucho que ignoraran a la España sindicalista de 1936, la que llegó a implantar la igualdad entre los hombres. Con disposiciones « legales » o sin ellas, el proletariado español bajo el régimen fascista está constreñido a trabajar sin descanso para poder subsistir, en tanto las fuerzas físicas se lo permitan. Bajo la pata militar del sistema, al trabajador hispano no le queda otra esperanza que morir pronto, una vez la juventud le haya abandonado por desgaste prematuro.**

**De lo contrario, un nuevo 19 de Julio se impone.**

*Aquí y ahora*

## El hombre respetable

por **Juan Español**

DIGASE lo que se diga, lo cierto es que la juventud revolucionaria es iconoclasta y antimesiánica en el sentido humano. No admite rectores, ni santones, ni dioses doctrinarios. Es constitutivamente heterodoxa. No se aviene a ningún dogma por mucha racionalidad que éste composte, ni acepta directrices unívocas y monolíticas por mucha carga social de que sean portadoras. Es verdad que, por el contrario, hay quien adscribe a esta juventud a mitos personificados como Mao o Marcuse, y en perspectiva más lejana a Bakunin, pero la realidad es que no adhieren al mito personal, sino al método de lucha y a la eficacia de su planteamiento sin que esto suponga la aceptación total de las premisas, antes bien escogiendo las que les parece más estricta adecuación a la realidad vital y desechando por inútiles o superadas las demás. En tiempos pasados, no sólo la juventud sino la masa total de seguidores de no importa qué credo político o social, sentía un sagrado respeto por los hombres más representativos. Venían a constituir algo así como un artículo de fe casi indiscutible, y cualquier intento de desacato o impugnación era sentido previamente por el propio autor con tonalidades de herejía. Claro que en la mayoría de los casos, esta ciega sumisión a los rectores venía condicionada por la ignorancia de las masas, primero, y por la buena fe puesta en aquéllos, después. De donde se deduce, una vez más, que sólo la ignorancia es capaz de crear dioses, diosecillos, mitos, servilismo y envilecimiento. Pero a medida que las masas han ido adquiriendo cultura, ya sea como autodidactas, ya por medio de los centros docentes, el respeto a los jefes y rectores se ha ido perdiendo por completo, y en la actualidad los prohombres de los partidos y de las ideologías han de sufrir los ataques inmisericordes, pero sinceros, de cualquier espectador de última fila. Estos ataques, preciso es decirlo, no siempre consisten en poner en candelero cuestiones de relativa trascendencia, pues en ocasiones se dirigen a la raíz del conjunto doctrinario, poniendo en tela de juicio sus mismos fundamentos. Que estos ataques posean viabilidad dialéctica y se asienten sobre una verdad más o menos relativa es algo que hay que admitir como cuestionable si se piensa que nadie es detentador de la verdad absoluta.

Pero lo que sí es innegable es su postura indiscutiblemente humana y racional, pues si el hombre se entiende como un ente de razón e inteligencia, está en su perfecto derecho de afirmarse como tal contra todo dogmatismo y servidumbre, vengan de donde vinieren. Se impone, por consiguiente, la racionalización universal de las mentes en contra de la sacralización de los prototipos; es necesario que los hombres piensen por sí mismos sin dejar este quehacer a los elegidos; hay que abandonar toda clase de mesianismo que nos hace siervos de las «élites» dirigentes; hay que perder el ominoso miedo a caer en el pecado de herejía; en una palabra, tenemos que ser hombres.

La juventud, por lo pronto, nos ha traído esta aura vivificante y dinámica que tiende a destruir el inmovilismo, las posturas rígidas y el jacobinismo militante. Las estructuras sociales, como las células, envejecen, pierden disponibilidades para renovarse, para insuflar nueva savia promocional; hasta el mismo universo, esclavo a las leyes de la termodinámica, experimenta un aumento de su entropía que tiende a llevarlo a la uniformidad, y con ella, a la detención de todo movimiento de fe, erradicando las imposiciones y jefaturas, actúa, cuando menos, como un estimulante; opera sobre el cuerpo social y las ideologías, despertando impresiones cenestésicas que avivan la acuidad de los sentidos, la claridad de la percepción y el vigor racionante. Nos hace sentirnos vivos en toda la latitud de la palabra. No puedo por menos de adherirme a esta nueva juventud, y no por lo que postula (aunque acepte alguno de sus postulados), sino por lo que promueve; no por lo que nos trae, sino por aquello a que nos puede conducir. Es un elemento catalizador del proceso que, a veces, suele asumir la dirección del proceso mismo, de constituirse en proceso, cosa que conviene no echar en saco roto ni olvidar.

Por eso recuerdo con gran simpatía cuando, el 1° de junio del pasado año, la juventud revolucionaria inglesa lanzó a la luz el primer número de « The Black Dwarf », muy semejante en formato y tipografía a «Action», que apareció en París durante la revolución de mayo. La portada del primer número de «El Enano Negro» esplendía con los colores rojo y negro y donde, en grandes caracteres, podía leerse: «Lucharemos. Venceremos. París, Londres, Roma, Berlín». Al pie podía verse un grupo de jóvenes en la cima de un promontorio, bajo el ondear de varias banderas. Más tarde, en el número 6 (15 de octubre), y en su portada también, se lanzaba esta consigna: «Trabajadores y estudiantes: no pedid, ocupad vuestras escuelas, vuestras fábricas». No obstante, recuerdo como muy memorable el editorial del primer número, titulado «Respectable man». En él los tiros implacables se dirigían certeros a la oronda barriga del «hombre respetable», ese hombre que sin pudor alguno denomina a la juventud revolucionaria « chusma », « pègre », «scum» y otros apelativos no menos soeces, y siempre integrada por extranjeros y maleantes. Y así como los estudiantes franceses se hacían eco de Cohn-Bendit al gritar «Nous sommes tous des Juifs allemands», los de «El Enano Negro» exclamaban a los cuatro vientos : «we are all foreign scum» (Todos nosotros somos escoria extranjera) durante la gran manifestación pro-Vietnam de octubre pasado. «Por todas partes — decía el editorial — los ciudadanos respetables están desconcertados, intranquilos, asustados o furiosos, o una combinación de las cuatro cosas, que es lo más frecuente. Son los sólidos ciudadanos respetables los que reclaman que se tomen las medidas autoritarias más severas contra los estudiantes. Son ellos los que apoyan en Inglaterra el extremismo racista de Enoch Powell, que representa la intolerancia y los prejuicios raciales propios de la condición de la respectabilidad.» Para «The Black Dwarf» el hombre respetable no es un producto exclusivo de la sociedad capitalista, si bien en ella se dan las condiciones más aptas para su proliferación. Por eso existen hombres respetables en la U.R.S.S. y en las repúblicas socialistas del centro y del este de Europa, hombres y mujeres en buenos puestos, que se aprovechan del sistema para su provecho personal. «Vivimos, al parecer, en un período en el que varias corrientes importantes de la historia están confluyendo». Para «El Enano Negro» la revolución soviética, por unas u otras razones, no ha conseguido revolucionar las relaciones humanas ni alcanzado los objetivos comunistas de la revolución, aunque haya puesto las bases «materiales» para un régimen socialista. A su vez, el capitalismo de la posguerra ha fabricado una sociedad que repugna a todo el que tenga un mínimo de decencia humana, pues se basa en la explotación material, mental y espiritual de grandes sectores del propio país y, en mayor medida, en la explotación sistemática, imperialista, de los pueblos oprimidos del «tercer mundo». «El hombre respetable vive sin ser molestado y a todo lujo, mientras que la mayoría de la población del mundo vive oprimida y en la miseria. El buen ciudadano vota por su sistema, porque su sistema le da todo lo que quiere». Cuando las cosas vienen mal dadas el hombre respetable siempre halla un chivo expiatorio: son los negros o los judíos, agentes extranjeros o jóvenes anarquistas; lo interesante es continuar sacando dinero de cualquier forma y de cualquier parte. «El hombre respetable saca dinero de todo y de todos, dada la oportunidad, y no retrocede ante los medios de destrucción más salvajes. Consume a tontas y a locas. Levanta ciudades monstruosas y contamina el aire con sus ambiciones miserables: ganan-

*(Pasa a la página 3.)*

ETICA DE MENDIGO. — Su parte, la comparte.

C. N. T. A. I. T.

## XXXIII Aniversario de la Revolución Española, 19 de Julio de 1936

La 6e Union Régionale de la C. N. T. (Sección Francesa de la A. I. T.) organiza un **GRAN MITIN** el día 20 de julio, en el Palais des Sports — Place Dupuy, TOULOUSE — a las 9 horas, con la participación de los siguientes oradores:

**MOISES MARTIN**
**DANIEL FLORAC**
**FEDERICA MONTSENY**

**Presidirá MARCEL LEPOIL (6e Union Régionale).**

Son invitados cordialmente todos los afiliados de la C.N.T. francesa y española, así como los simpatizantes y todos los antifascistas en general y amigos de la libertad y de la justicia. Esperamos serán numerosos en el Palais des Sports, el día 20 de julio de 1969.

•

**En la misma fecha que el mitin se celebrará un GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES. El mismo dará comienzo a las 15 horas en punto.**

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### GUERRILLEROS EN DISCORDIA

SI, conformes con el clásico, nada humano no es ajeno, mucha es la importancia que ha de revestir para nosotros, libertarios, cuanto tienda a manumitir de la agobiadora explotación a las masas productoras. Y es motivo para congratularnos el hecho de comprobar cómo el inconformismo y los destellos de rebelión brotan y se propagan en los países de la Amtrica latina. A ello contribuye, en más o menos intensidad, y en unas más que en otras zonas, la semilla anarquista que sembraron los Flores Magón y tantos otros que con el verbo y con los hechos dieron ejemplo de firme rebeldía, de austeridad, de nobles sentimientos.

Pero con demagógica sonoridad el comunismo estatal sabemos que brujulea por doquier. Mas el desprestigio respecto a guerrillas y guerrilleros se deja sentir. La discordia promavida por luchas internas hace estragos, evidenciando lo que se puede esperar de quienes se mueven teleguiados por las ambiciones del imperialismo comunista — tan malo como el execrado imperialismo capitalista — ya provenga de Moscú, de La Habana o de Pekín. Entre los grupos comunistas el encono anda desatado, acusando unos a otros de corrupción, de desviacionismo, de rigidez militarista, de falta de competencia política. Los «hermanos de ideas» son a manera de clanes enemigos. ¡Y luego se quejan de que las masas productoras no les hagan caso!

Las pugnas, las discrepancias, ya no son solamente entre los guerrilleros, se perciben igualmente entre los intelectuales marxistas que de cerca o de lejos han intervenido en la lucha armada promovida por el comunismo. Un joven intelectual brasileño, Marcelo de Andrade, ha publicado recientemente en la revista «Les Temps Modernes» un extenso trabajo refutando las concepciones acerca de la táctica revolucionaria expuestas por su camarada de ideas Regis Debray, en su libro «Revolución en la revolución». Acusa a Debray el autor del trabajo aludido de ser excesivamente partidario de la acción militar sin conceder la debida importancia a la previa captación de orden político.

En el «Diario» de «Che» Guevara trasciende con frecuencia la inquietud de este jefe guerrillero ante la indiferencia, ante el despego predominantes entre los campesinos. Aducía que con la actitud de éstos respecto a los combatientes de las guerrillas, a lo sumo venía a ser idéntica a la de la plebe romana cuando alentaban a los gladiadores en el circo... Ocurre que la realidad no se puede ocultar, pese a que en torno a ella se busque bordar toda suerte de fantasías. Si los trabajadores perciben que estando en régimen comunista han de vivir igual o peor que bajo el régimen capitalista, ¿cómo van a confiar en lo que les digan unos jefes de guerrillas comunistas que ni siquiera entre sí andan de acuerdo?

### LOS IMPRESCINDIBLES

El espíritu de capilla siempre nos ha parecido contraproducente. Se expone, se defiende un ideal; lógicamente se ha de tener el anhelo de que tome el mayor desarrollo, la máxima expansión. Mas acontece con el sistema del capillismo que todo gira en torno de un individuo, del *factotum*. Todo depende de él, sin estar él ya la obra queda paralizada. Es lo que se ha reprochado no pocas veces a los compañeros franceses en general: el mantener en ambiente de formación ácrata la propensión a las «chapelles».

Vienen a cuento las anteriores consideraciones a tenor de una noticia leída en el último número del periódico mensual «Liberté», que dirige el compañero Luis Lecoin. Se dice en la noticia en cuestión que debido a tener que hospitalizarse el director la publicación dejará de aparecer durante el período de tres meses. Y ahí entramos de lleno en lo pernicioso del sistema consistente en mantener capillas: Falta Lecoin, pues ya no hay periódico. Si está tres meses, o seis, o más, pues el periódico sin salir. Fallece, supongamos, Lecoin — ¡cosa que, evidentemente, no deseamos! — y muere también con él «Liberté». Esto es lo lamentable de que se creen individualidades *imprescindibles*, sean cuales fueren sus cualidades.

Volviendo al caso de Lecoin: Cuenta «Liberté» con diversos y bien preparados colaboradores, tiene profusión de amigos; no es una publicación como la citada, complicada, difícil, engorrosa de preparar. Le ahí que uno crea que «Liberté» hubiera podido seguir apareciendo, incluso estando Lecoin hospitalizado. Pero el vicio de origen, el *capillismo*, es lo que prepondera. Y no se trata de querer desmerecer el valor de un compañero que durante su larga vida ha batallado siempre, ha permanecido en la brecha; dispuesto de nuevo al combate tras sus frecuentes estancias en las cárceles. Un compañero que, pese a no ser su fuerte el escribir a no ser lo que se dice un hombre de pluma, ha sabido ingeniarse para fundar publicaciones libertarias, como en el caso de «Défense de l'Homme» y últimamente «Liberté», buscando cada vez colaboradores competentes. Pero sin dejar de reconocer sus méritos, cabe desaprobar el hecho de que, con miras a la propaganda, no haya buscado la manera de dejar de ser *imprescindible*, como lo son los santones que meten dentro de una capilla.

Las personas al diferenciarnos en lo físico es de comprender que exista igualmente una diferencia mental, una desigualdad en el grado del conocimiento, en la capacidad otorgada por la naturaleza. No vale la buena voluntad si las aptitudes no acompañan. No obstante, y admitidas las diferencias naturales, en lo que a nuestras obras de idealistas se refiere, en nuestra acción de libertarios, importa siempre la continuidad. Son diversas las tareas que competen al que en verdad siente el ideal; no queramos minimizar unas para dar considerable realce a otras. Todos podemos ser útiles, igual el que escribe en un periódico que el encargado de difundirlo; el que toma parte en un mitin, o pronuncia una conferencia que el compañero que cuida de que la organización de un acto público ofrezca el mayor resultado. Utiles los que hacen labores administrativas, como los que en la charla cotidiana, en la vida de relación, difunden nuestras ideas, o combaten lo que es la vida social en nuestro mundo capitalista o estatal. En cada cosa puede haber quien sobresalga por sus méritos particulares. Ahora que en todo se ha de buscar el que cada uno puede sustituirse si las circunstancias determinan una ausencia temporal o definitiva.

Afortunadamente en el ambiente que nos es propio, y en relación al periodismo, el *capillismo* ha tenido poco ascendiente. Acude ahora a la memoria que en Nueva York, durante una serie de años se publicó un semanario en español, « Cultura Obrera », a cargo de un compañero de reconocida capacidad como lo era Pedro Esteve. Falleció dicho compañero, pero con más o menos condiciones intelectuales, otros compañeros ocuparon la plaza vacante. En España el semanario anarquista «Tierra y Libertad» cambió varias veces de dirección, pero siempre se hallaba en pie de propaganda a cargo de uno o de otro compañero en su redacción.

También, allá en «nuestra tierra», cuando alguien se consideraba el ombligo del mundo se solía decir con sorna: « ¡Don Preciso ya murió!» No hay que minimizar el valor de nadie; se ha de reconocer lo que cualquiera haya hecho, haga, o pueda hacer. Mas, si el que sea toma aires de suficiencia hasta querer que se le considere un «Don Preciso»; si alguien va en busca de *incondicionales* para que en torno suyo se forme a modo de una capilla, por dignidad, por amor propio, convendrá decirle que se vaya con la música a otra parte, pues entre libertarios auténticos sobran los santones y también los feligreses.

### LA VIBRANTE SINCERIDAD DE BERNANOS

Al leer la selección de artículos de Georges Bernanos, que en su colección «Idées» ha publicado la editorial Gallimard, no se puede por menos que reconocer la nobleza de sentimientos del autor de «Los grandes cementerios bajo la luna», páginas de contundente acusación contra el franquismo y contra las jerarquías de la Iglesia por los crímenes cometidos en Mallorca, la secular «Isla de la Calma», «La Isla Dorada», cantada por los poetas. Bernanos era más bien *del otro lado* católico, amigo de rancias tradiciones. Pero odiaba el crimen, la hipocresía, la deslealtad. Vivía en Mallorca cuando el franquismo desencadenó su tormenta de terror sobre la isla. Fue testigo de la brutalidad de los «salvadores de España» empleada contra seres inermes. Comprobó la hipocresía del clero al disimular una situación ignominiosa. Y la elocuencia de su acento indignado al lanzar al mundo su denuncia, quedará en la Historia, perdurable.

Sin compartir todas las apreciaciones de Bernanos, nos place su posición clara, frente a los totalitarismos fascistas y comunistas. Y su airado discrepar de una civilización como la nuestra, que tiende a hacer del individuo un robot, sin conciencia ni dignidad.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**
*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

## España ante el espejo

Reproducimos de «La Vanguardia» de Barcelona:

### «Sentencia del Tribunal de Orden Público confirmada

Don Gonzalo Arias Bonet, residente habitual en Francia, publicó en el vecino país un libro titulado «Los Encartelados», que calificaba su autor de «novela-programa»

En el prólogo de la obra su autor decía que se proponía iniciar en persona la ejecución del primer capítulo de la novela el 20 de octubre de 1968.

Efectivamente, ese día, don Gonzalo, a las 12, como indicaba en la novela, cubrió su tórax con dos carteles, en los que solicitaba unas concretas elecciones y desde la Moncloa partió por la calle Princesa, de Madrid, en dirección de la plaza de España.

Don Gonzalo despertó la curiosidad del público y fue detenido a la altura de la calle Alberto Aguilera.

Juzgado don Gonzalo por el Tribunal de Orden Público, los magistrados declararon en su sentencia todo lo anterior y también que don Gonzalo había cometido un delito contra las Leyes Fundamentales, por lo que le condenaron a siete meses de prisión y multa de 10.000 pesetas.

Recurrió don Gonzalo contra esa sentencia y el Supremo, al dictar ahora su resolución en el recurso, lo ha desestimado confirmando la sentencia recurrida. — *J. M. M.*

### Hassan II visitó a Franco

MADRID. — Ambos jefes de Estado se reunieron durante dos horas en un salón de El Pardo. El asunto abordado — después de haber dado el rey moro las gracias al caudillo por la cesión del territorio de Ifni — fue el problema de Río de Oro, Ceuta y Melilla, que, como se sabe, forman parte del territorio natural de Marruecos. El resultado de la entrevista públicamente no es conocido, mas se supone que ambos jerifaltes estuvieron lejos de formalizar un acuerdo. Las ciudades ceutí y melillense son importantes y gravitan en el área militar española desde hace — Ceuta por lo menos — tres siglos y medio, y civilmente el Estado franquista considera provincias españolas a ambos «presidios». En cuanto al Sahara dicho español, se trata de una extensión territorial de 300.000 k.c., y de páramo que era puede convertirse modernamente en emporio de riqueza por haberse descubierto en Bu-Kraa un enorme yacimiento de fosfatos, posición que ambiciona desaforadamente la nación mauritana, cuya frontera orilla casi el citado punto de Bu-Kraa.

Terminada la entrevista, Franco convidó a comer a su interlocutor Hassan. El ambiente fue de cortesía, pero «la procesión iba por dentro».

## DISCOS

*En Franconia anhelan un hartazgo de figuras. Les falta crédito moral y lo buscan. El crédito fiduciario Tío Sam se lo facilita; en moneda anti-humana, que es la verdaderamente falsa.*

*Ahora ha conseguido atraer a Eduardo Zamacois, el bohemio centenario, o poco le falta. Treinta años atrás, lo hubieran hecho trizas.*

*Era, entonces, la política del cadáver. Calaveras, cozis, fémures, y rezos. España de paredón, de torturas, vejaciones y cementerios bajo la luna, y a la luz del día. Días sombríos aquellos.*

*De esa tiniebla espantosa huyó el mundo ilustrado en un setenta por cien. Los tiros sufridos por García Lorca dieron el campanazo de salida...*

*Luego fue la campaña recuperadora. Falla se había fugado del antro, y Jiménez, y Casals, y Picasso... A los dos primeros los regresaron en esqueletos, y a los dos últimos se les aprovecharía la piel arrugada para pregonar la «bondad» del régimen. Pero no van al espectáculo deprimente; lo ha hecho nuestro amigo Eduardo.*

*A Picasso le ofrecen media sala de museo para que la llene a su libre antojo. Incluso le tolerarían la exposición de su dramático «Guernica» con licencia caudillísima...*

*La desfachatez del triunfalismo corre parejas con la falta de dignidad que le caracteriza.*

*Irá o no irá Picasso. Pero el régimen, una vez más, ha abdicado a pesar de sus bayonetas.*

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

3.42A

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

17 JUILLET 1969
NUMERO 565
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Bonnes vacances... en Espagne

Amis Français, l'Espagne vous attend. Trente années de paix ; ici la chienlit ne viendra pas vous importuner. Le seul problème que vous aurez à vous poser, c'est de trouver une plage où l'on peut se vautrer tranquillement sans que vous soyez incommodés par la « racaille » indigène qui travaille.

Amusez-vous, ne pensez à rien, oubliez vos problèmes, surtout les problèmes politiques. Ne faites pas attention aux « campesinos », qui cultivent les champs dénudés, sous le beau soleil des après-midi d'août ; ils ne sont là que pour travailler et c'est tout. Ils sont tout juste bon à être photografiés de loin, avec le paysage, si pauvre, si typique.

D'ailleurs, ici, les travailleurs ne sont guère amusants, vous vous en rendrez compte rapidement. Ils ne sourient guère depuis trente ans. A croire qu'ils ne comprennent rien à ce que Franco a fait pour eux ! On a eu beau emprisonner tous les « brigands » révolutionnaires, torturer, exécuter à tour de bras : ils vous regardent toujours de travers ou vous importunent avec des souvenirs de révolution, ou de moments pénibles qui ne peuvent qu'indisposer des touristes « honnêtes ».

Enfin, l'Espagne de toujours vous attend. avec ses pénitents, ses crucifix d'or, son archaïsme si folklorique.

Quelque chose vous gêne pour photographier ce monument ? Ah !, ce sont ces petites mouchettes. Oh !, ce n'est rien qui vaille la peine de s'arrêter ; juste les quelques milliers de balles ou autres projectiles que la troupe a dû tirer pour déloger les cénétistes de l'*ayuntamiento*.

Que voulez-vous, on ne peut pas tout reboucher. Les plaies sont trop profondes souvent. Trop profondes les blessures : villages, hameaux rasés dont il ne reste que quelques pans de murs, où l'emplacement de chaque fenêtre apparaît encore, meurtrières déformées par les mitraillages qui entamèrent si durement la pierre. Penseriez-vous, d'ailleurs à tout cela, chers touriste ?

Ne demandez pas pourquoi la terre est si rouge ici.

Ne demandez pas non plus pourquoi l'herbe est si jaune, moins jaune parfois pourtant que les cultures.

Ne posez pas se genre de questions.

Plus généralement ne vous demandez rien. Etalez-vous sur les plages et c'est tout. Un touriste n'est fait d'ailleurs que pour cela. Et puis la guerre est finie depuis si longtemps ! Mais, à propos, a-t-elle jamais existé réellement pour vous ?

**Michel FABRE**

## Ouvrez les yeux

Les premiers congrès ouvriers établirent que le syndicalisme devait combattre jusqu'à l'abolition des classes et des privilèges en dehors de tous les partis politiques, et en opposition avec ceux-ci, afin que la société nouvelle soit l'œuvre des forces productrices et créatrices, associant harmonieusement les efforts de tous les travailleurs, orientés vers le progrès et le bien-être collectif.

Ces principes fondamentaux restent pour la C. N. T. les meilleurs garants de l'émancipation de la classe ouvrière.

A l'heure actuelle, tous les partis politiques, toutes les centrales syndicales réformistes savent bien qu'il ne peut exister d'accord avec les syndicalistes révolutionnaires, que nous nous refusons à toute complicité avec les profiteurs de l'apparente soumission des travailleurs, que nous sommes irréductibles et incorruptibles, que jamais nous ne pratiquerons, ni ne favoriserons l'autorité sur nos frères de misère.

Halte et honte à tous les syndicats réactionnaires, qui à l'exemple de la C. G. T. (à l'origine syndicat révolutionnaire), sont devenus des organisations politisées, qui enrayent et paralysent tous les mouvements de grève des travailleurs, si ces mouvements risquent de nuire aux intérêts du patronat. Militants trompés de toutes ces organisations qui perpétuent l'exploitation de l'homme par l'homme, C. G. T., C. F. D. T., F. O. et Cie. rejoignez nos rangs, ne restez pas des moutons que l'on conduit à l'abattoir. Jetez bas les masques des dirigeants syndicaux, gardiens de l'Etat et du patronat.

A l'ère de l'automation des attitudes passives ne font que précipiter les travailleurs dans l'inquiétude du lendemain et épuisent leur combativité.

Face à la menace d'une automation uniquement au service des exploiteurs, et qui accentue le chômage, les masses laborieuses doivent opposer la gestion ouvrière des moyens de production et de distribution. La réduction importante de la durée du travail qui en découlerait, permettrait d'équilibrer plus harmonieusement les rapports humains et laisser aux loisirs et à la culture la place qui leur revient.

Camarade : Par la faute d'une société qui t'opprime physiquement et mentalement, qui oblige ta compagne à partager ton dur labeur afin de boucler le budget familial, qui interdit à ton fils, à ta fille de choisir la vie qu'ils souhaitent, du fait d'une université de classe, *révolte-toi*.

Rejoins-nous à la Confédération Nationale du Travail, et lis le COMBAT SYNDICALISTE.

∴

Texte d'un tract composé et distribué par les J.S.R. de la 2e U. R. de la C.N.T. (Jeunesses syndicalistes révolutionnaires)

Tous les jeunes désireux de nous contacter peuvent le faire tous les jeudis soir au local de la C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne.

## Eléments de droit syndical

*(Suite)*

16. Après avoir précisé les caractéristiques du syndicat, les statuts se doivent de définir les conditions requises pour en devenir membre. En principe, sur le plan légal, deux conditions sont exigées : il faut exercer la profession défendue par le syndicat et avoir plus de 16 ans. En effet, un mineur de plus de 16 ans peut adhérer à un syndicat sans que l'autorisation de ses parents soit nécessaire (ce n'est généralement pas le cas pour une association). Il est bien entendu que ceux-ci peuvent s'y opposer mais ils doivent alors le notifier par écrit au syndicat. Inutile de signaler que ce fait est rarissime.

Il peut être utile de prévoir un bulletin d'adhésion, le travailleur manifestant ainsi par écrit sa volonté de se syndiquer. Si ce n'est absolument pas obligatoire il faut toutefois fortement le conseiller car ainsi l'appartenance à un syndicat peut ultérieurement être prouvée. En effet, la carte de syndiqué (qui appartient à l'adhérent) peut être égarée ou volée et la qualité de syndiqué ne peut plus être prouvée si le syndicat ne possède pas dans ses archives un bulletin signé attestant l'adhésion.

Donc : Art. 7. Peuvent adhérer au syndicat tous les travailleurs exerçant la profession de... (et résidant à... ou dans la région de...) sans distinction de sexe, ni de nationalité à condition d'être âgé de plus de 16 ans.

Les personnes qui ont cessé d'exercer la profession peuvent continuer à adhérer au syndicat si elles ont exercé cette profession pendant au moins un an (on peut prévoir une durée plus longue, un an étant le minimum fixé par la loi).

Le cas échéant, on peut ajouter à cet article : « Toute demande d'adhésion doit être formulée par écrit au secrétaire du bureau syndical.

Par précaution, il peut être judicieux de préciser : « Le bureau syndical a tous les pouvoirs pour admettre, ajourner ou refuser définitivement toutes demandes d'admission sans qu'il soit tenu de motiver sa décision. »

Egalement, le travailleur devra certifier qu'il n'adhère à aucun autre syndicat professionnel au moment de sa demande d'adhésion.

17. Les syndicats peuvent parfaitement refuser l'adhésion à plusieurs catégories de travailleurs. On peut donc mentionner dans les statuts toute clause restrictive jugée nécessaire. Un syndicat peut refuser d'accepter dans ses rangs tout travailleur qui a été patron, militaire de carrière, membre d'un service de police, d'un parti politique, condamné de droit commun, etc.

18. Les statuts ayant expliqué comment on pouvait devenir membre d'un syndicat, ils doivent maintenant préciser comment on peut perdre la qualité d'adhérent.

Il y a trois cas, qui sont : le décès, la démission et la radiation (= l'exclusion). Si le décès ne soulève aucun problème particulier, les formalités pour la démission et l'exclusion doivent être bien définies pour éviter toute contestation ultérieure. Rappelons que la plus grande liberté est laissée aux syndicats. On peut proposer l'article suivant :

Art. 8. — La qualité d'adhérent au syndicat se perd par

— le décès,

— la démission écrite adressée au secrétaire du bureau syndical,

— la radiation prononcée par le bureau syndical pour motif grave. Par motif grave, il faut entendre toute activité contraire aux présents statuts et tous cas ou un membre du syndicat porterait, par ses agissements, un préjudice matériel ou moral au syndicat. En aucun cas la décision ne sera prise sans que l'intéressé ait été invité à présenter sa défense. Lorsque le membre est administrateur (= membre du bureau syndical) l'organe compétent pour statuer est l'assemblée générale, qui peut le révoquer de ses fonctions. On peut ajouter : Tout adhérent devenant patron et exploitant une entreprise à un titre quelconque sera démissionnaire de plein droit.

**G. CONTE**

## La Faculté de Vincennes attaqué par les staliniens

Encore un grossier mensonge de la presse bourgeoise. En effet, de « Minute » à « L'Humanité » on s'indigna une fois de plus des violences gauchistes.

Mais, ce qu'elle ne nous dit pas, c'est qu'après le boycott actif des élections universitaires du 18 juin, Marcellin n'a pas eu à envoyer ses flics, il a envoyé son P.C.F. pour assurer le déroulement normal du deuxième tour le jeudi 26 juin.

Le mercredi 25 vers 19 heures, des commandos des jeunesses communistes dirigés par Pierre Juquin (ex-député du P. C.) investissent la faculté. Ils sont environ 250. Armés de barres de fer et de manches de pioches, ils prennent alors position ; à partir de ce moment, on aurait pu s'imaginer être revenu dix ans en arrière, au moment des ratonnades dans les quartiers nord-africains, organisées à l'époque par les flics et l'O.A.S.

Les militants gauchistes, trop peu nombreux et trop surpris pour organiser leur défense à cette heure tardive, étaient désignés aux nervis du P. C. Flic par le secrétaire général de l'U.E.C. Jean-Michel Cathala : pourchassés, ils étaient glorieusement passés à tabac à un contre dix. L'un de nous, étudiant en urbanisme et anarchiste, fut traîné dans le bois qui entoure la faculté et torturé pendant plus d'une heure (brûlures de cigarettes, coups de bottes, cassage de dents).

Les nervis staliniens dirent eux-mêmes : « Nous venons pour assurer demain la sécurité et l'organisation du vote ». Alors, ils campèrent là toute la nuit. Remarquons que la police ne vint pas les déloger bien qu'ils eurent occupé la faculté ; j'aurais aimé voir la réaction du pouvoir si les gauchistes en avaient fait autant.

Coïncidence encore étrange : ce soir-là la station périphérique Europe nº 1 annonça que c'étaient les gauchistes qui occupaient la faculté ; des camarades téléphonèrent pour protester et on leur répondit : « Nous avons reçu les ordres de ne pas démentir cette information. »

Le lendemain matin les sbires du P. C. étaient toujours présents ; 250 à « protéger » les urnes ; en début de matinée, ils interdirent l'accès de la faculté aux étudiants connus pour leurs opinions anti-staliniennes ; ceux-ci durent arriver en bloc pour éviter de nombreux passages à tabac.

L'U.E.C. et la J. C. se réfugièrent alors dans le bâtiment du vote et le fortifièrent contre environ 1500 étudiants qui étaient prêts à leur faire subir ce que nos camarades avaient enduré la veille au soir.

Mais grimper dans des escaliers défendus par des cocktails Molotoff staliniens n'est pas toujours facile, même à 1.500. D'autre part des militants du P.C.F. et de la C.G.T. se rassemblaient autour de la faculté et dans les taillis du bois de Vincennes et nous avons craint alors de nous trouver pris entre deux feux. Notre inorganisation était trop évidente pour que nous puissions risquer l'affrontement ; réunis en assemblée générale, nous décidâmes de quitter la faculté en masse et de laisser le P. C. seul. Les « stals » avaient si mal manœuvré que tous les étudiants avaient compris l'alliance effective de la bourgeoisie et du parti social-fasciste ; selon les chiffres officiels, il n'y a eu en effet que 9 % de suffrages exprimés, ce qui nous permet de ne pas tenir compte de l'existence de l'organe collaborationniste qui est l'assemblée constitutive de la faculté et que se partagent d'une part les fonctionnaires de l'Etat et d'autre part les « élus » du P. C. Flic.

## FRACHON-POMPIDOU-SEGUY-CHABAN BLANC BONNET et BONNET BLANC

En sortant de chez Chaban-Delmas, Frachon a benoîtement expliqué que « les avantages acquis sur les salaires se sont trouvés amputés depuis Grenelle ».

Ce n'était pas la peine évidemment, comme dit la chanson.

On se souvient en effet que le tandem Frachon-Seguy s'étaient servi du prétexte des « avantages acquis ! » à Grenelle pour entraîner les travailleurs à cesser la grève et pour briser l'élan révolutionnaire de mai 68.

Après cela, les travailleurs qui suivent encore la C. G. T. se montreront sans doute satisfaits de la façon avec laquelle les deux larrons qui dirigent la C. G. T. défendent les intérêts de la classe ouvrière.

Nous avions donc raison de dire que Grenelle était une trahison et que les « avantages acquis » de la poudre aux yeux.

Ce que Frachon et Seguy ont traité à Grenelle l'année dernière ce n'était qu'un pacte de coexistence pacifique avec Pompidou qui préparait déjà son entrée à l'Elysée et qui désirait la neutralité bienveillante du Parti Communiste. Moyennant quoi Pompidou s'engageait à orienter la politique extérieure dans le sens favorable à Moscou.

Les travailleurs ne furent que les pions de la conférence de Grenelle où il ne fut pas question un seul instant du retour immédiat aux 40 heures, pas plus d'ailleurs que dans la rencontre de Chaban-Delmas avec « ses amis » de la C. G. T. le 4 juillet.

Frachon l'a dit en sortant : « Vous les voyez, ces confrontations sont loyales et tranquilles : on ne tape pas du poing sur la table... »

On ne leur fait pas dire à Seguy et Frachon, ils le disent spontanément, pour eux le pouvoir des « banques et des monopoles » est dirigé par des hommes loyaux.

Pour Seguy et Frachon, les interlocuteurs valables sont ceux qui tiennent la queue de la poêle.

Les travailleurs et les étudiants qui manifestent à tout bout de champ sont les « irresponsables ».

Seguy et Frachon savent choisir leurs amis, ils peuvent parler « en toute loyauté, franchise et clarté » avec Pompidou et Chaban-Delmas.

On a les interlocuteurs qu'on mérite.

Seguy et Frachon ont montré leur vrai visage, celui de la trahison, du marchandage, de l'imposture. Ils n'ont que dédain pour les révolutionnaires qui leurs rendent bien en leur crachant leur dégoût à la gueule.

**R. J. SOURIANT**

## Les mouvements sociaux

Débrayage des travailleurs des usines Ducellier en vue d'obtenir la réintégration de trois des leurs, syndicalistes, qui ont été mis à pied (le « Monde » du 4-7-69).

Depuis quelque temps les usines Ducellier, de Sainte-Florine, en Haute-Loire sont le siège de mécontentements de la part des travailleurs.

Début juin les travailleurs de cet établissement, après de multiples débrayages avaient déclenché une grève pour obtenir une augmentation des primes sans accroissement de la productivité. Ils avaient, pour obtenir gain de cause, envahi l'usine et occupé celle-ci au nombre de sept-cents environ. Trois membres de la direction avaient été retenus dans leur bureau, ce qui amena la direction à porter plainte pour séquestration arbitraire.

Suite à ces événements neuf délégués syndicaux étaient mis à pied, avec avis favorable de licenciement pour trois d'entre eux, de l'inspection du Travail.

C'est alors que les débrayages reprirent afin de protester contre cette mesure et une journée d'action vient d'être organisée dans ce but. Un mouvement plus important est envisagé. Il pourrait avoir lieu le 13 juillet. La C. G. T. (l'Union départementale) de cette centrale exige la cessation des atteintes portée aux libertés syndicales, l'annulation complète de la sanction touchant les responsables syndicaux. Ce sur quoi nous ne pouvons que les appuyer. Mais les discussions concernant l'ensemble des revendications des travailleurs des usines Ducellier, ne pourraient être portées dans leur totalité que si ces travailleurs pratiquent la grève du zèle en réduisant leur production de façon proportionnelle à leurs revendications.

Le patronat perd beaucoup plus, le travailleur résiste mieux quand il diminue la production d'une usine qui n'est rentable que si elle produit suffisamment que lorsqu'il cesse toute activité comme pour partir en vacances par exemple. L'usine se repose, le patron prend du retard, mais il reste le maître, car le travailleur ne peut pas résister longtemps faute d'un salaire même minimum.

Pas de revendications (par pétitions, discussions, accords) sans action directe pour les obtenir.

**Michel LE MAREC**

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

## COMMUNIQUE

UNION LOCALE DE PUTEAUX

Chers camarades : Une fois de plus, l'Union locale de Puteaux, voulant amplifier la propagande des idéaux de l'A.I.T., lance un appel auprès de tous les camarades de Puteaux et de la région pour

— le renforcement des syndicats C. N. T.,
— la réorganisation de sections syndicales sur les lieux du travail,
— la capacitation de la jeunesse ouvrière et étudiante,
— l'adhésion de tous les travailleurs anarcho-syndicalistes et syndicalistes révolutionnaires et sympathisants, à la section française de l'Association Internationale des Travailleurs,
— une plus grande diffusion du journal confédéral LE COMBAT SYNDICALISTE et un soutien pratique au comité du journal.

Le samedi, 19 juillet, à 16 heures, l'Union locale de Puteaux organise à la Bourse du Travail de Puteaux, un débat public sur les sujets : *Les problèmes de la jeunesse ouvrière et étudiante. L'esclavage, le fédéralisme et l'autogestion des travailleurs.*

L'annonce de cette réunion publique, nous l'initions en adressant cette invitation aux amis de l'A.I.T. Nous publierons un tract à tous les travailleurs.

Le débat public du 19 juillet réaffirmera la présence anarcho-syndicaliste de la C. N. T. dans la lutte commune.

IMPORTANT POUR LA PROPAGANDE

Vient de paraître la brochure :

**L'ANARCHIE**

d'Errico Malatesta, en édition « Golem ».

Soixante quatre pages, 3 frs
Remises aux distributeurs.

## Caisse de Solidarité

*Solidarité Bordeaux*
(17e Liste)

Camarades de Suède : 500 + 200 = 700 ; Jean Alarcon (Riom) : 60 ; Sola Rodrigues (Romorantin) : 10 ; Enrique Guiot (Nîmes) : 20.

| | |
|---|---|
| Total de la 17e liste : | 790,00 F. |
| Listes précédentes : | 11.900,64 F. |
| Total à ce jour : | 12.690,64 F. |

Nos camarades viennent d'être libérés. Grâce à la souscription que nous avons lancée dans les colonnes du COMBAT SYNDICALISTE, grâce au soutien de plusieurs sections de l'A.I.T. et à l'appui de plusieurs formations affinitaires, nous avons pu faire face à tous les frais occasionnés par le procès. Il nous a été également possible de verser à tous les libérés une aide immédiate. Pour plusieurs d'entre eux, elle est insuffisante et devra se renouveler prochainement car cette période de l'année n'est guère propice à l'embauche professionnelle.

Notre souscription va être close très prochainement puisque notre but a été atteint : nos camarades sont en liberté. Que ceux qui n'ont pas encore adressé leur souscription, que les groupements qui n'ont pas encore répercuté les sommes qu'ils ont en dépôt pour la souscription « Solidarité Bordeaux » le fassent le plus rapidement possible, un dernier effort restant à accomplir.

Que tous ceux qui se sont associés à ce geste de solidarité soient d'ores et déjà remerciés, sans leur soutien nous n'aurions pu faire face à nos obligations.

Pendant les vacances donc la souscription continue. Les versements doivent être adressés à la Confédération Nationale du Travail, 39, rue de la Tour d'Auvergne Paris (9e), CCP Paris 20.990-10.

Prière d'indiquer sur le talon du mandat : « Solidarité Bordeaux ».

∴

Une lettre de nos camarades de Bordeaux nous a été envoyée quelques heures avant leur libération de la prison de la Santé. En voici quelques extraits :

« ... A la veille de notre libération nous nous sommes réunis pour discuter des problèmes matériels. Nous avons constaté qu'il y a eu trois organisations qui nous ont aidé : la C. N. T., le Comité pour la Liberté et contre la Répression, le Comité de Soutien de Bordeaux. La question se présente sous deux aspects : d'abord faire le bilan des soutiens qui nous ont été accordés, ensuite faire état des besoins immédiats de certains d'entre nous. Nous sommes conscients du caractère de solidarité que revêtent ces soutiens et nous n'envisageons la question que dans l'optique où nous serons en état, d'une part de rembourser les sommes que nous avons touchées et d'autre part de manifester à notre tour notre solidarité : pour nous le combat ne s'arrête pas à notre libération...

... En ce qui concerne nos problèmes immédiats, nous venons à l'instant de recevoir un télégramme du camarade Daniel Guérin qui nous informe que le Comité met à la disposition de chacun d'entre nous cent francs. Il est bien évident que cette somme suffira à la plupart d'entre nous qui pourront se réintégrer assez rapidement. En conséquence nous nous adressons à vous pour que vous essayiez d'aider plus particulièrement les camarades suivants : Jacques Langlois, Henri Dubourdieu, Joël Guinard et Jean-Michel Lagarde.

Il est bien entendu que ces camarades ont certains handicaps particuliers mais ils considèrent que ce soutien ne saurait être qu'un prêt.

Sur les quatorze camarades qui ont été arrêtés, cinq ont été libérés et un a été tranféré. Sans nouvelles de ces camarades nous ne pouvons nous prononcer en leur nom. Pour des raisons diverses plusieurs camarades présents ne pourront se présenter à vous.

Au moment où nous allons nous séparer, nous tenons à vous dire encore une fois combien nous avons été sensibles au soutien que vous avez manifesté et combien ce séjour nous a été profitable du point de vue de la réflexion.

Nous ne manquerons pas de garder un contact avec vous.

Acceptez, chers camarades, nos salutations les plus cordiales. »

Signé : *Langlois, Gherroia, Guinard, Garrigue, Lagarde, Lueza, Jarry, Dubourdieu.*

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C.N.T.

Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

CHEZ LES CHEMINOTS

## Le libre choix du médecin

Le libre choix du médecin ou du praticien est garanti par l'ordonnance de 1945 sur la Sécurité Sociale. Or il est habituel de voir les employés des mines, de l'E.D.F., de la R.A.T.P., de la S.N.C.F. se voir refuser ce droit sous prétexte qu'ils sont soumis à un régime spécial.

Le régime spécial ne garantit uniquement que le remboursement à 100 pour 100 des frais médicaux et pharmaceutiques.

Le régime général de la Sécurité Sociale garantit le remboursement aux taux général de la S. S., soit environ à 70 pour 100.

L'agent de la S.N.C.F. ou de la R.A.T.P., qui veut choisir librement son médecin, en a donc parfaitement le droit, étant entendu que dans ce cas il sera remboursé au tarif général de la S. S.

Mais les dirigeants des administrations de la S.N.C.F. ne l'entendent pas ainsi et eux, si respectueux des lois, n'hésitent pas à les violer au détriment des travailleurs.

En 1953 un agent de la R.A.T.P., M. Masse, ayant estimé que le libre choix du médecin lui était garanti par l'ordonnance de 1945, s'était fait soigner par un praticien de son choix et avait demandé le remboursement comme les assurés du régime général. Le remboursement lui fut refusé. M. Masse poursuivit l'affaire devant les tribunaux et la Cour d'Appel d'Orléans a estimé en 1961 que le libre choix du médecin appartenait à tous les travailleurs, qu'ils soient ou non bénéficiaires d'un régime spécial et donna raison à M. Masse.

Il convient donc aux camarades de la S.N.C.F., de la R.A.T.P. et de toutes les administrations à régime spécial de se référer à l'arrêt de la Cour d'Appel d'Orléans pour exiger le libre choix du médecin.

Nous recommandons toutefois à nos camarades de faire soit une photocopie, soit une copie conforme de leur feuille de remboursement avant de les envoyer, car il n'est pas douteux que les administrations chercheront toutes les tracasseries possibles pour décourager ceux qui choisiraient librement leur médecin, et invoqueront souvent la disparition des pièces.

Et pour pouvoir poursuivre l'affaire il faut avoir tous les éléments en main.

En multipliant les demandes dans ce sens, nous parviendrons à obtenir que le libre choix du médecin devienne une réalité.

**R. J. S.**

# ANTENA

EL ALGODON
SE VUELVE BORRA

BARCELONA. — Vista la crisis algodonera, el gobierno ha dispuesto que a partir del año próximo sólo estén en funciones en toda España 1.970.000 husos y 50.000 telares, lo que representa una merma de 324.000 husos y de 10.340 telares. En consecuencia, la industria algodonera tendrá que desprenderse de 6.400 hiladores y de 8.900 tejedores.

Juiciosamente, ya no se habla de suficiencia española.

TRIGO ABUNDANTE

CIUDAD REAL. — La cosecha triguera se presenta hermosa en esta provincia, previéndose una cantidad equivalente al llenado de 17.000 vagones.

Y como el trigo está puesto de antemano sobre rieles, los braceros de aquí ya pueden disponer las alforjas para ir a alcanzar el pan en las lejanías.

TRIBUNALERIAS

MADRID. — Sala del crimen. TOP. Juan A. Hormigón Blázquez y Eduardo González Carriedo, de la Facultad de Medicina de Zaragoza, han sido condenados a siete meses de prisión por asociación clandestina. Públicamente tampoco les era permitido asociarse.

También por asociación «ilícita», Andrés Medina López y José L. Gómez Antolín, de Valladolid, han cargado con dos años de cárcel y 10.000 pesetas de multa.

ARMONIA HISPANO-YANQUI

SAN SEBASTIAN. — En la madrugada última fueron detenidos siete individuos, entre los que se encuentra una individua, a consecuencia del gran escándalo que organizaron unos 200 extranjeros en la primera rotonda de la playa de La Concha, a la altura del Hotel de Londres. Según parece celebraban la fiesta de la independencia de los Estados Unidos. Acudió la Policía Armada, a la que arrojaron botellas, varias llenas de vino. La Policía Armada detuvo a seis norteamericanos llamados John Casey Waters, Franz Muller, Michel Leger, Robert Caucause, José Antonio Aguirre — con pasaporte americano — y la súbdita de la misma nacionalidad Kathleen Stewart, así como el español Fermín Muñoz Sarabia, de 35 años, natural de San Sebastián.

Los detenidos pasaron a disposición judicial. El escándalo pudo ser definitivamente sofocado sobre las cuatro de la madrugada. El sargento que mandaba la fuerza pública resultó herido al recibir un botellazo.

CONFLICTOS MINEROS

OVIEDO. — Por disconformidad con los precios de las tareas a destajo huelgan los trabajadores de las minas de Tormaleo. Este conflicto ya tuvo chispa a fines del mes de junio.

También se hallan en situación de huelga los mineros de la plantilla de la Sociedad Ibérica del Nitrógeno, en La Felguera, por idéntico motivo que sus compañeros de Tormaleo.

LA AVICULTURA
EN CRISIS

VALLADOLID. —«La avicultura española todavía no ha superado la grave crisis que atraviesa, ha declarado a los periodistas locales un conocido avicultor y veterinario vallisoletano.

Añadió Luis García que la avicultura representa el 14 por 100 de la renta nacional y que tiene más importancia que la industria del automóvil. Por otra parte se calcula que las pérdidas actuales son del orden de los 350 millones de pesetas diarios.

Para Valladolid, estas pérdidas son cuantiosísimas. Terminó manifestando que si en los próximos meses no se resuelve satisfactoriamente esta crisis, se cerrarán más de cien granjas, que supone más de un millón de ponederos, con una inversión directa de unos 400 millones de pesetas.

EXPULSION
«POR DERRIBO» APLAZADA

MADRID. — El juez número 26 de primera instancia ha estimado la demanda presentada por un grupo de vecinos del barrio de Pozas y declara no haber lugar al lanzamiento de las viviendas y locales de negocios que ocupan como inquilinos y arrendatarios, lanzamiento dictado por el ayuntamiento.

Es la sentencia se requiere al ayuntamiento para que en lo sucesivo se abstenga de cometer estos actos u otros que manifiesten el mismo propósito.

Por su parte, y al margen de la carta, los vecinos han expresado al periódico que únicamente desean una vivienda digna a cambio de la que dejan en el centro de la ciudad. «Hay que tener en cuenta que el solar que abandonamos alcanza una cifra fabulosa y a nosotros se nos quiere indemnizar con una cantidad que sólo puede cubrir los gastos de entrada de un piso mediocre en una zona muy alejada.»

Con relación a las 200.000 pesetas que se asegura van a darles como indemnización, aparte de una nueva vivienda, los vecinos aseguran que no se les ha comunicado nada, no habiendo recibido ni el dinero ni el piso los que han abandonado ya su vivienda del barrio de Pozas.

LA ODISEA DE
UN CANTANTE

MADRID. — Juan Manuel Serrat, considerado cantor protestatario (se negó a representar a España en un concurso radiofónico internacional por habérsele prohibido cantar en catalán) fue abroncado e incluso arrestado en esta capital so pretexto de haberse presentado con una hora de retraso, por otra parte, imputable al avión que lo trajo a Madrid desde Málaga, en cuya población Serrat también fue abucheado por una minoría del publico.

Ya en la calle, Serrat ha declarado a la prensa: «No es verdad que en Málaga me arrojaran una botella. Tanto en Málaga como en Madrid fueron sólo grupos los que escandalizaron. No deseo conocer indicio alguno que me descubra que todos estos escándalos están preparados. Me resisto a creer que la gente sea tan ruin.»

ENFERMEDAD
ANTITURISTICA

TARRAGONA. — Habiéndose publicado en la prensa inglesa que en esta provincia se han registrado casos de poliomielitis, la autoridad sanitaria ha declarado que esa noticia es falsa.

No obstante, la propia autoridad indica que se están realizando investigaciones para aclarar la etiología de los casos de enfermedad enigmática presentados en el barrio tarraconense de Bonavista.

En resultado, que «mielitis» existe. Queda por ver si ella es antecedida o no por el «polio» para quitarles la duda a los turistas ingleses. No sea que éstos consideren a Tarragona culpable de lo que ocurre en Gibraltar.

AYUDA MUTUA
FASCISTA

MURCIA. — Un periodista ha interviuvado al almirante portugués jefe de la Marina de Guerra de su país, con motivo de la construcción de cuatro corbetas en los astilleros de Cartagena. Dicho jefe marino, Roboredo, ha confirmado que estos barcos de agresión van destinados a aguas africanas para cooperar en la represión de las rebeliones de Angola, Mozambique y otras. Con respecto al «contacto de codos» entre las dictaduras ibéricas existentes, Roboredo ha expresado:

«Hace varios años que se vienen estudiando planes de defensa entre ambos países y de colaboración íntima entre los ejércitos de tierra, mar y aire. Desde luego, que lo que conozco mejor es el aspecto de la armada. Tenemos todos los años un ejercicio conjunto, tenemos también un intercambio importante entre oficiales de las dos armadas, siguiendo cursos en las escuelas de ambos lados, y este año hemos tenido, por primera vez, un ejercicio trilateral con buques de los Estados Unidos de Norteamérica, españoles y portugueses, que ha sido el primero y ha sido un señalado éxito.

»La importancia de esta colaboración es total. Creo que siendo ambos países soberanos de la Península y constituyendo el baluarte más firme de la civilización cristiana y anticomunista, tenemos que estrechar las manos y vivir en sincera amistad preparando nuestros planes de defensa...»

Esta importancia ya se vio en los primeros meses de la guerra de España, cuando la guardia portuguesa cazaba a tiros a los republicanos españoles que intentaban evadirse atravesando a nado el río Miño; se vio también cuando el asesinato del general Delgado y su secretaria en tierra española, crimen que el franquismo ha dejado impune. ¡Y en tantos otros detalles!

MOVIMIENTO
BURSATIL

MADRID. — La ejecutiva de la empresa metalúrgica Uninsa estima que sus dividendos debieran ser más substanciosos, a cuyo efecto proyecta conectar un tubo aspirador en la caja del Estado. Consecuente con esta opipara idea, el presidente «uninsano», Miguel Salis Balzola, ha, enfáticamente, declarado: «Razones financieras justifican una creciente intervención del Esado en el sector siderúrgico. Llegaremos a la semi-nacionalización, a una especie de empresa mixta, pues el dirigismo estatal existe incluso en los Estados Unidos.»

Con mar llana o en grande ola, sabe pescar, el Balzola.

## Aquí y ahora
por JUAN ESPAÑOL

# Soberanía y Solidaridad

RECIENTEMENTE tuve ocasión de comentar los terribles avatares que el lenguaje sufre bajo la presión de los Estados y la instrumentación política. Decía que vivíamos dentro de un caos semántico en el que las palabras pierden todo su sentido de relación humana al servicio expreso de la confusión, la intención malévola, el dominio despótico y la servidumbre ideológica. Y he aquí que, con motivo del llamado problema de Gibraltar, el franquismo nos propone un claro ejemplo de lo que entiende por soberanía y solidaridad.

Por el primero se estipula y reconoce como parte del territorio español el duro peñasco gibraltareño por encima de lo que digan olvidados y polvorientos tratados, punto de vista éste que no es, precisamente, el de su graciosa majestad británica. Pero no se trata aquí de discutir la razón o la sinrazón de cualquiera de las partes en litigio, si bien pienso que cada cual ya tiene formado y bien definido su criterio al respecto. No obstante, demos por aceptado que la reivindicación española es totalmente justa, ya que este prejuzgamiento de la cuestión no interviene para nada en lo que vamos a tratar de demostrar. Y lo evidente, en este caso, es que el gobierno franquista aplica la palabra a las situaciones de conveniencia, y la olvida por completo en aquellas otras en las que la coyuntura momentánea prescribe un astuto y ominoso silencio. Resulta altamente paradójico que el gobierno español sea tan susceptible al diminuto expolio de Gibraltar (que, dicho sea de paso, resolvía los garbanzos a cerca de cinco mil españoles que, de otro modo, probablemente estarían peregrinando en los ghettos alemanes), y en cambio no considere atentatorio a su soberanía el que España sea una sumisa colonia del poderío económico norteamericano, sin olvidar el militar, mediante la instalación de las bases y la financiación al 100 % de casi todas las Empresas españolas. las cuales de españolas sólo tienen el nombre, como es de suponer. Resulta «francamente» sospechoso el que el gobierno español posea una epidermis tan delicada con respecto al minúsculo alfilerazo que representa una roca inservible y desértica, mientras que hace gala de piel de elefante en lo que se refiere a la casi total hipoteca del territorio nacional a potencias extranjeras, con la agravante de que esta sumisión es querida y aceptada, en tanto que aquella es impuesta incluso por la fuerza de las armas, de donde se desprende una clara inclinación a su favor nacional e internacionalmente, siquiera por el hecho primario de que toda imposición por la fuerza ya resulta odiosa e injusta. El peligro, entonces, está en esta extraña paradoja, supuesto el caso de que todas las paradojas no sean extrañas: Mientras que el problema de Gibraltar no sugiere más que una cuestión de «honrilla» y no resuelve nada a la administración nacional (al contrario, pues los cinco mil trabajadores crean ahora una difícil papeleta que «todos tenemos que resolver»), elevándola al rasgo de conflicto internacional en el organismo de la ONU con pronunciamientos favorables, la servidumbre económica de la nación, el colonialismo extranjero a que España está sometida es algo que pasa inadvertido y que no cuenta para nada a la hora de airear la palabra soberanía. La actitud internacional, en este caso, no tiene voz ni voto oficialmente, como es claro. Si España desea ser sometida voluntariamente, ¿en qué iba a basarse cualquier oposición foránea? Pero la paradoja continúa todavía, pues en tanto que el caso Gibraltar, por mor de ese atávico diablillo chauvinista que todos, o casi todos llevamos dentro, arrastra la simpatía de un gran sector y es «visto» nada más abrir los ojos, nuestra dependencia económica, y hasta política, pasa inadvertida para la mayoría de la gente, quizá porque la desconoce, quizá porque no se preocupa, o bien porque no anuncia ningún «casus belli», por lo menos inminente. El español medio, es decir, el español que no piensa, el español camarón que se deja arrastrar por la corriente, reacciona de modo mecánico y favorable a cualquier estímulo que provenga del lado patrioteril. Y de estos resortes, todavía infalibles, se aprovecha cumplidamente el Estado para sus fines ofensivos o simplemente disuasorios. La soberanía, en tanto, es un concepto proteico y multiacepcional.

Veamos ahora lo que ocurre con la solidaridad. Ante el cerrojazo inesperado de la frontera con Gibraltar, cinco mil trabajadores se han quedado a la luna de Valencia. Estos trabajadores, ni que decir tiene, se han visto de pronto entre la espada y la pared. ¿Qué actitud tomar? Quedarse, supuesto el caso de que se lo permitieran, representaría un futuro muy incierto teniendo en cuenta la problemática internacional sobre Gibraltar. Vuelto éste a España en un porvenir próximo les colocaría en una posición desairada; serían tratados como reos de alta traición, o en el mejor de los casos, como esquiroles y antipatriotas. En consecuencia, serían represaliados y vistos como apestosos. Los trabajadores optaron, si no por lo más seguro, por lo más airoso, teniendo en cuenta que se les ha ofrecido el oro y el moro. Se les ha ofrecido, de momento, ser pagados en la totalidad de sus haberes mientras se les busca un acomodo en el área nacional. Tal medida, así, de pronto, pareció humana y solidaria. Los españoles pensamos, por un momento, que el gobierno iba a deducir de lo mucho que roba y defrauda al pueblo una parte para sostener a estos trabajadores. ¡Ilusoria idea! El gobierno echó mano del siguiente sofisma: lo de Gibraltar es un problema de soberanía nacional, es decir, que afecta a todos los españoles; por lo tanto somos la totalidad de los españoles los que hemos de resolverlo. En su virtud, teniendo en cuenta la decidida simpatía y colaboración del pueblo en este caso, bien probada a lo largo de tantos años, las tarifas postales quedan aumentadas en 0,50 pts., sin perjuicio de otras medidas que puedan adoptarse, en pro de los trabajadores de Gibraltar. En el mes próximo se pondrán a la venta sellos especiales para este propósito, si bien la medida entra en vigor el 23 de junio. A esto es a lo que el franquismo llama solidaridad, y un gran sector de opinión así lo cree. No obstante, en España hay decenas de miles de obreros en huelga que luchan por sobrevivir y para los cuales no existe solidaridad alguna; que existen otras tantas decenas de miles de parados cesantes que no cobran nada o si cobran es una cantidad irrisoria; que no sólo el gobierno, sino un gran sector del pueblo español oye hablar de huelgas y de obreros parados como quien oye llover, como si le estuviesen hablando de los antípodas; que el gobierno no sólo no ayuda a enjugar la indigencia de esos hombres, ni permite que los demás se solidaricen con ellos social y económicamente de manera expresa y pública, sino que alienta y sanciona las medidas represivas de las Empresas para que castiguen tanta insubordinación y tanta insolencia; que el sindicalismo hace su aparición fantasmal de buen mediador en cuantos problemas se suscitan, pero cuya eficacia es totalmente nula y que, a pesar de todo, hay Empresas cuyos obreros tienen arrestos suficientes para declarar la huelga en solidaridad con sus compañeros de otros centros de trabajo. ¡Ah! pero los españoles del rebaño, los españoles patriotas, los españoles soberanos que aplauden la medida del gobierno, aun siendo impuesta coercitiva y arbitrariamente, pregonan su solidaridad mezquina y sin riesgos consistente en el «gran» desembolso de tres o cuatro pesetas que es a lo que puede ascender el importe de su correspondencia mensual. Y si alguien, con mucha más amplitud de miras y viendo más allá de las narices, se le ocurre hacer objeciones a esta clase de solidaridad, entonces le miran por encima del hombro como a un ser despreciable, anticívico y antisocial, por no decir antihumano. En cambio, para los españoles que arriesgan el todo por el todo al plantear sus huelgas y aquellos otros que también las plantean en su auxilio, perdiendo días y aun meses de salario sin recuperación posible, para ellos no hay más que castigo, reprobación, ignorancia o a lo sumo indiferencia. El valor de su solidaridad queda minimizado ante sus objetivos de revuelta e insubordinación; el riesgo que corren carece de importancia y, además, lo tienen bien merecido; de otra parte es gente revolucionaria, profesional del motín y de la huelga, financiada por el extremismo internacional. La solidaridad del régimen franquista, como se ve, tiene más caras que Jano, igual que la soberanía. Sólo se trata de adaptarla a cada momento preciso. La solidaridad, en España, se impone por decreto. Como el estado de excepción.

COLUMNA DEL EMIGRADO

## AL ESPAÑOL CANTIMPLORA

Amigo, aquello resultó fuerte, y de estar tú, con la moral de ahora no lo hubieses resistido. Primero yo y después yo. Ante el que explota y paga amén y bueno, y ante el sable que corta aires mientras no halla cuellos la política del avestruz: cabeza gacha debajo el ala.

La gente del 36 no era como la del 69, o sea treinta y tres años que han dejado al español en camisa corta. Luces las había en las entendederas y ardor en los corazones. Se vibraba. Ahora esto, y en «esto», tú, estás apagado.

Ogaño se cuenta en «calderilla» y antaño con la plata de la conducta. Y el oro de la dignidad. Un general no abatía rostro paisano y el amo dejaba de serlo. El cura mordía su rabia, impotente para imponernos el credo. El mundo evolucionaba, es decir, revolucionaba.

Cuando los brutos organizados trataron de imponerse se alzó, unánime, el pueblo. Ahora contigo el pueblo no existe. Eres español de la otra especie: la que aguanta mecha.

La patria calentó, en aquellos días. Ardor de hombres, energía de machos. Lo vuestro, es triste.

Trabajadores como tú, mejores que tú, perecieron a centenas de miles, y no perdieron. Con Franco tolerado sin disputa habrían muerto igualmente: de asco. Pero no esperaron a ser asqueados; asquearon a «ellos», que creían en victorias fáciles. Muy arrogantes, muy invencibles, muy péreos, los milicos. Mas el pueblo les conocía la maldad y la arcilla. Con Norteamérica (esa que ahora te da botes de leche como en Santiago de Cuba ofrecía chuscos a tus abuelos) no pudieron en Cuba; con los rifeños no pudieron en el barranco del Lobo y con la morisma toda no pudieron en Annual y Monte Arruit. El nombre de Krimo aún les mete temblores y el de Durruti les asusta. Por ello no los mencionan.

Con el pueblo español tampoco podrían, pero ahí estuvieron Hitler y Mussolini para ayudarles y presumieran, alguna vez, una victoria contra los españoles mismos. Más que nunca importa saber que sin participación nazi-fascista esa militarada que oprime y devora a España habría mordido el polvo de la derrota.

¿Franco? Bueno, pero también Goded. Faja y caja. ¡Cuántas «reformas» ciudadano-arquitecturales ha emprendido el franquismo para borrar del mapa español vestigios de su derrota! Así se escribe, y así asusta, la historia.

Tú has nacido tarde y has encontrado a España aplanada, sumisa, calvariada. Has mirado breve los días pasados sin comprnder apenas, o sin comprender nada. Y como un topo, o un lagarto, vas vegetando, peseta más peseta menos.

Contémplate en el espejo, español, y comprende de una vez la forma de levantar cabeza.

PANCHO MILLA

# Barcelona, 19 de julio de 1936

por Vladimir Muñoz

EN mi correo de hoy encuentro el hermoso libro *Paradigma de una Revolución* por Abel Paz (Francia: Edición de la Asociación Internacional de los Trabajadores, febrero de 1967). Prefacio de Federica Montseny. Esta obra de 185 páginas consta de una introducción, nueve capítulos y un apéndice titulado «Documentos». Tiene ilustraciones y facsímiles de las primeras páginas de *Solidaridad Obrera*, de los días 19, 20, 22, y 23 de julio.

Va dedicada: «A todos cuantos entregaron su vida por la causa de la Libertad... A la presente generación y a las futuras para que estudiando el 19 de julio, comprendan que una revolución siempre es posible realizarla cuando exista la voluntad de iniciarla y el coraje de hacerla.»

Memorable fecha en los anales de la historia de España y del mundo. En mis manos tengo ahora la hoja correspondiente a la misma, del *Almanaque de Estudios para el año* 1936. Procede de la prestigiosa editorial valenciana *Estudios*, que marcó una esplendente época en el Arte libertario de España. Hojita de 93 x 132 milímetros en donde en cifras rojas (de seis centímetros) se destaca el número 19. Con gusto la reproduciríamos aquí:

JULIO, 19, DOMINGO. Sol: 5,1 a 19,42. Luna: 5,36 a 19,50.

1838. Muere Dulong, descubridor del cloruro de azoe, impulsor, por consiguiente, en más de un sentido, de los adelantos llevados a cabo desde entonces en la química.

En el reverso hay la siguiente poesía:

LLANTO INFANTIL

Sol entre nubes,
llovizna benéfica.
¡Crece, arbolillo
recién plantado en tierra!
¡Hinchate de savia!
¡Llénate de fuerza
para la hora
de las tormentas!

*Enrique Díez-Canedo.*

⁂

Fecha importantísima que, sin embargo, se nos hace saber en el prólogo: ¡Hay hoy miles, millones de jóvenes de ambos sexos, para los cuales todo cuanto se produjo en torno a los días 18 y 19 de julio, es algo tan misterioso y tan lejano como la batalla de las Termóphilas o la ejecución de Holofernes».

Si consideramos a la juventud en escala mundial, tiene bastante de verdad esta afirmación. Creemos, no obstante, que particularmente la juventud estudiantil de la España actual, tiene *grabada* razonada o instintivamente, esta fecha en su conciencia.

En el mismo prólogo, asistimos luego a la nota optimista: «El 19 de julio, en la historia de España, será lo que fue el 14 de julio en la historia de Francia y la revolución de octubre en la revolución rusa.»

Acá también hay el «por y el contra» que fácilmente se puede elucidar. En efecto, el 19 de julio se puede muy bien comparar al 14 de julio de 1789, cuando el pueblo de París asaltó la Bastilla, símbolo del absolutismo real. Nuestros precursores han hecho suya esta magna fecha, particularmente Pedro Kropotkin quien, en 1909 vio publicada en Londres su concienzuda obra *La Gran Revolución Francesa*.

El involuntario error está en comparar al 19 de julio con la «revolución bolchevique de octubre», que, en realidad, no fue una revolución, sino un «golpe de Estado», y que tampoco tuvo lugar en octubre, sino que, debido a las variantes del calendario ruso, ocurrió exactamente el 7 de noviembre. Los libertarios, por supuesto, hacen también suya a la Revolución Rusa de 1917, que se inició el 8 de marzo, y que detalló como nadie nuestro compañero Volin en la gran obra *La Revolución Desconocida* (Buenos Aires: Editorial Americalee, 1954).

A continuación una cronología sumaria sobre esta Revolución:

Marzo 8. La chispa de la Revolución surge en San Petesburgo en la gran manifestación del «Día de las Mujeres».

Marzo 9. Se extiende la Revolución en San Petesburgo y los cosacos se niegan a tirar contra las multitudes.

Marzo 12. Las guarniciones de San Petesburgo (ya Petrogrado) se unen a los insurgentes. Sesiona temporalmente la Duma.

Marzo 15. Abdica el zar Nicolás. El «gran duque» Miguel se niega a reemplazarlo.

Marzo 16. Lucha entre la Duma y otros políticos para consolidar el poder estatal.

Abril. 16. Retorna Lenin y son rechazadas sus «Tesis de Abril».

Mayo 1. La Duma hace una declaración impopular para continuar la guerra hasta el fin.

Mayo 18. Nueva coalición gubernamental dominada por Kerensky.

Julio 16 y 17. Insurrección antigubernamental ahogada en sangre.

Agosto. Kornilov intenta implantar un gobierno derechista.

Noviembre 7. Los bolcheviques se adueñan del poder.

Diciembre 20. La policía secreta de Lenin se consolida y el régimen bolchevique se afianza.

El autor asevera lo antedicho cuando escribe: «... la revolución española se sitúa como la forma más acabada de una revolución obrera. La revolución rusa no tiene semejanza con la española» (p. 12).

Pasemos de la fecha a la ciudad: Barcelona.

Rafael Barrett en la carta Nº LXII de su libro *Cartas Intimas* (Montevideo: Colección de Clásicos Uruguayos, volumen 119, febrero de 1967) escribe a su compañera:

«22 de septiembre de 1910».

«Adorada mía: Acabo de llegar a España, de la cual lo primero que he visto de cerca es el castillo de Montjuich. ¡Lo echaremos abajo! Pero esta Barcelona es admirable. Me recuerda París, no es española en nada. La he recorrido en coche, y de vuelta al hotel he querido decir, enseguida a mi Chita, que éste es uno de los puntos del mundo en que se puede vivir y donde hay mucho que hacer; esta ciudad me parece una magnífica herramienta. Aquí estallará la revolución que transformará a toda la península...» ¡Palabras proféticas! Abel se encargará en detallar minuciosamente tal acontecimiento, ocurrido veintiséis años más tarde.

¿En qué basaba Barrett tal aseveración? Posiblemente en la cultura libertaria de la gran ciudad mediterránea. En efecto, podemos leer en el hermoso libro *La Campaña del Progreso en favor de las víctimas de Montjuich* (Barcelona: Editores Tarascó, Viladot y Cuesta, s. f., página 85), lo siguiente:

«Barcelona es precisamente, una de las ciudades más cultas y trabajadoras, y cuyo elemento obrero ha dado en todas ocasiones singular muestra de reflexión y juicio».

Es esta obra de 767 páginas, un documento de incalculable valor para la historia del movimiento libertario español y para la misma historia de España. El ejemplar que yo tengo fue el enviado por Sebastián Suñé a América del Sur, y en blanca página situada en el umbral del libro, puede leerse con su letra manuscrita: «Se recomienda la mayor conservación de este libro, medida ésta que creo se la tomarán con interés cuantas personas lo lean. Conserva las infamias de Montjuich.»

Recomendamos, pues, la amena y cautivante lectura de este hermoso pequeño gran libro de Abel Paz sobre la gran fecha de la historia de España: «El 19 de Julio de 1936» en la libertaria ciudad de Barcelona. Lo hace el autor con lujo de detalles, siguiendo paso a paso, hora a hora, el emocionante desarrollo de los acontecimientos.

En la mente del lector se plantean, luego de su lectura, dos cuestiones importantes: ¿Cuál es el saldo positivo de la Revolución Española? ¿Qué factor primordial débese tener en cuenta para proyectarla hacia el futuro?

Tratemos de aclarar estas interrogantes:

1º El saldo positivo reside en las realizaciones campesinas y obreras, en ciudades o campiñas donde se estableció principalmente el comunismo libertario. Hay documentos importantes dispersos sobre tales realizaciones, siendo uno de los más valiosos, el libro «Entre los campesinos de Aragón» (el comunismo libertario en las comarcas liberadas), por Agustín Souchy Bauer (Barcelona, Ediciones «Tierra y Libertad», 1937). Obra ilustrada de 123 páginas prologada por E. López Alarcón.

2º El factor primordial que se debe tener en cuenta para continuar la Revolución Española, proyectándola hacia el porvenir, básase primordial y principalmente en estas líneas de Abel Paz: «.. a medida que el Estado recobraba sus prerrogativas la resistencia obrera decaía — lección a retener —, pues si se hubiese hundido totalmente el Estado no cabe duda que la humanidad hubiera asistido a una revolución sin precedentes en la historia de las civilizaciones humanas» (páginas 12-13).

Este último caso ha sido estudiado en un documento muy valioso por el militante forista (de destacada actuación en Argentina y Uruguay) Manuel Azaretto, en su libro «Las pendientes resbaladizas» (título éste tomado del editorial de «Tierra y Libertad» de mayo de 1936 en España). Publicado en Montevideo: Editorial Germinal, 1939. Obra de 253 páginas prologadas por José A. Barrionuevo.

Terminamos esta reseña cambiando del condicional al indicativo la última transcripción que hemos hecho de Abel Paz, aseverando que, a pesar de todo, *no cabe duda que la humanidad asistió* (con la Revolución Española) *a una revolución sin precedentes en la historia de las civilizaciones humanas.*

(Ext. de *Solidaridad* de Montevideo.)


**UMBRAL**

**Sumario del número 90**

Luis Capdevila : **ADIOS A MARGARITA XIRGU.**

Víctor García : **JERBA, INSULA DE LA CONVIVENCIA.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Fernando Valera: **LA FILOSOFIA ESPAÑOLA CONTEMPORANEA.**

Nicolás Estévanez : **CONTRASTE.**

Max Nettlau : **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**

Jorge Pioch : **SEBASTIAN FAURE, HAN RYNER Y EL ACRATISMO ESPAÑOL.**

P. Bosch Gimpera : **LOS SOLDADOS IBERICOS AGENTES DE LA ROMANIZACION. (II).**

Renée Lamberet : **LOS ARCHIVOS DE BAKUNIN.**

Vladimir Muñoz : **BIBLIOGRAFIA DE MAX NETTLAU EN LOS SUPLEMENTOS SEMANALES Y QUINCENALES DE «LA PROTESTA» DE BUENOS AIRES.**

De Antonio Machado : **JUAN DE MAIRENA.**

**Noticiario, Notas, Librería y profusión de grabados.**

**Los amigos de UMBRAL obrarán bien aportando suscriptores y direcciones de suscriptores posibles.**


**GRAN JIRA**

**del Núcleo del Hérault, Gard y Lozère y Provenza**

Organizada por las Comisiones de Relaciones de los Núcleos del Hérault-Gard-Lozère y de Provenza, tendrá lugar el domingo 3 de agosto de 1969, en el mismo lugar del año pasado, tan pintoresco, agradable y espacioso, como es el «Vieux Moulin», a orillas del río Gardon.

Recomendamos a todas las Federaciones Locales de ambos Núcleos la rápida organización de desplazamientos colectivos con objeto de dar el realce necesario al éxito de la misma, primera Jira del exilio en ambiente y concurrencia.

— Música variada retransmitida por potentes altavoces.
— Juegos infantiles.
— Radio «crochet».
— «Buvette».
— Tómbola pro-España oprimida.
— Charla.

La C.N.T. de España en el Exilio — A. I. T. — por mediación de los Núcleos organizadores, invita a todos los compañeros, familiares, simpatizantes, emigrados y antifascistas en general, para que acudan numerosos a la salida campestre de confraternidad confederal y libertaria.

*¡Todos a la Jira del 3 de Agosto 1969!*

# Gran Jira
## DEL NUCLEO DE PROVENZA

En conmemoración del XXXIII aniversario de las históricas jornadas de Julio de 1936. Tendrá lugar en el pintoresco y agradable bosque de «Les Cèdres» en Cabrières d'Avignon (Vaucluse) el domingo día 20 de Julio de 1969.

La Comisión de Relaciones del Nucleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo (A.I.T.), invita fraternalmente a todas las Federaciones Locales, compañeros, familiares, simpatizantes, emigrantes y antifascistas, para que acudan masivamente a rememorar el justo valor humano de la lucha del pueblo español contra el nazi-falangista Franco y sus secuaces militaristas y reaccionarios.

Un competente compañero glosará la gesta antifascista, revolucionaria y libertaria española.

¡Todos a la Jira regional de la C. N. T.!


**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

**3,50 F.** ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.


C. N. T. A. I. T.

## XXXIII Aniversario de la Revolución Española, 19 de Julio de 1936

La 6ª Union Régionale de la C. N. T. (Sección Francesa de la A. I. T.) organiza un **GRAN MITIN** el día 20 de julio, en el Palais des Sports — Place Dupuy, TOULOUSE — a las 9 horas, con la participación de los siguientes oradores:

**MOISES MARTIN**
**DANIEL FLORAC**
**FEDERICA MONTSENY**

**Presidirá MARCEL LEPOIL (6ª Union Régionale).**

Son invitados cordialmente todos los afiliados de la C.N.T. francesa y española, así como los simpatizantes y todos los antifascistas en general y amigos de la libertad y de la justicia. Esperamos serán numerosos en el Palais des Sports, el día 20 de julio de 1969.

●

**En la misma fecha que el mitin se celebrará un GRAN FESTIVAL DE VARIEDADES. El mismo dará comienzo a las 15 horas en punto.**

# Enciclopedia Anarquista

*A los compañeros que están colaborando con la «Enciclopedia Anarquista en castellano:*

Recientemente ha llegado a mi conocimiento que la edición de la Enciclopedia Anarquista en castellano será efectuada bajo el esfuerzo propio del Movimiento Anarquista (leído en «Tierra y Libertad» de México, LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir» de Francia); es decir, que ni Cajica ni ninguna editorial burguesa habrán de intervenir en la elaboración de la obra. Ello me ha llenado de satisfacción. Ignoro los motivos que hayan inducido al Grupo Tierra y Libertad de México a tomar esa decisión; pero por mi parte aplaudo, a pesar del sacrificio económico que ello representa, pues será un orgullo y una gran satisfacción para todos que la obra sea efectuada bajo el esfuerzo propio del Movimiento Anarquista, sin necesidad de recurrir a editoriales capitalistas.

Por mi parte, me adhiero, y a tal efecto, renuncio a reeditar por fascículos la Enciclopedia Anarquista en castellano, a fin de no constituir un obstáculo para la edición que va a efectuar México.

Repito que ya no habrá intervención de ninguna editorial capitalista, y debemos de comprender el esfuerzo que representa para el Grupo Tierra y Libertad de México y de todos sus colaboradores, quienes por encima de las diferencias de criterio habidas en notas, por mi parte jamás he guardado rencor a nadie y considero que el Movimiento Anarquista tiene que abocarse, al máximo posible, a todo lo que sea beneficioso a nuestros ideales. Creo, compañeros, que tenemos que prestar toda nuestra colaboración para la edición de esta obra en castellano, a fin de que sea introducida entre la juventud rebelde de universidades, centros de trabajo, etcétera.

En cuanto a la edición de los fascículos de la Enciclopedia Anarquista en francés, hasta los momentos actuales llevo sacados quince cuadernos, habiendo tenido que suspender nuevamente dicha impresión por la imposibilidad de abrir una cuenta bancaria en Francia (por medidas gubernamentales recientes) y después por no haber logrado ningún compañero que pudiera encargarse de la recepción del dinero de los suscriptores, debido a las divergencias que habían surgido entre México y Caracas. Sin embargo, el compañero Fernando Ferrer, de Orleans, se ofreció para seis meses solamente, lo cual no es solución, ya que se requiere la colaboración hasta el fin de toda la edición.

Por mi parte, formulo las siguientes proposiciones.

Primero, que el compañero Fernando Ferrer, representante en Francia de la Enciclopedia Anarquista en castellano, se haga cargo también de la francesa hasta su terminación.

Segundo, que él se encargue de recoger el dinero de todos los suscriptores de edición francesa y que con dicho dinero recaudado vaya cubriendo la cuenta de todos cuantos compañeros estaban ya suscritos a la edición en castellano y que estaban de acuerdo con la reedición por fascículos y que ahora manifestaren su conformidad a que la edición se haga en México, y en caso contrario, que se les reintegre el dinero a aquellos que así lo deseen.

Tercero, como por mi parte sólo necesito cubrir los gastos de material de la edición francesa y los gastos de correos, el dinero restante se quedará para financiamiento de la Enciclopedia Anarquista en castellano, de la cual deberán estar a mi disposición una cantidad de tomos por un valor equivalente al dinero que se vaya recaudando después de deducidos los gastos mencionados, con la finalidad de que algunos tomos sean destinados a universidades, centros culturales y algunas bibliotecas, donde suponemos será respetada y leída dicha obra.

Fraternalmente vuestro y de la Anarquía.

Por la Editorial de Tierra y Libertad de Venezuela, *Vicente Sierra-Ruiz.*

NOTA: A todos los compañeros que se suscribieron a la edición por fascículos y confiaron su dinero en mis manos, les agradeceria que me comunicasen su opinión al respecto y sus deseos, bien sea de suscribirse a la obra que se edita en México, o bien que se les devuelva directamente el dinero que tengan enviado.

*Caracas, 1 de julio de 1969.*

# Servicio de Librería

*Un libro siempre actual*

PARADIGMA DE UNA REVOLUCION

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres) | 22 50 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 |
| «Une révolution du XX^e siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13 507 56.

REMEMBRANZAS

# Lo vivido en la 25 División en el final de la guerra

*(Continuación)*

DIRECCION ALICANTE

Seguidamente se comunicó a los camionistas que se situaran es la carretera que empalma con la de Alicante, por Real de Montroy, y poco después la caravana se puso en marcha. Entre las 12 y las 13 del día había pasado la 118 B. M., más la divisionaria, a las cuales seguíamos nosotros. El camión en que yo iba sufrió un reventón en una rueda delantera, y por la serenidad del chófer y la llaneza de la carretera nos ahorramos una posible catástrofe. Nos distribuimos en los demás vehículos.

Proseguimos viaje con normalidad; pero al llegar a Alcira el último camión y la camioneta que transportaba la reserva de gasolina por haberse quedado rezagados fueron interceptados por una banda de falangistas armados, por lo cual nuestros compañeros tuvieron que abrirse paso a balazos y con bombas de mano. El camión-grua lo perdimos, según me contaron compañeros que iban en el mismo.

TIROTEO EN GANDIA

Al llegar a esa población nos encontramos con una manifestación monárquico - falangista. Esta gente ya procedía a detenciones y al cierre de centros de izquierda y sindicatos obreros. Resultaba que el comandante republicano de la plaza se había puesto de acuerdo con el enemigo y procedido a armar a los franquistas de la localidad con fusiles rusos y correajes todo enteramente nuevo. Siendo numerosos en Gandía los afiliados al comunismo, aún están a tiempo de explicar el porqué el arsenal que detentaban no sirvió para la guerra y hubo de aparecer en el momento más crítico para las fuerzas antifascistas. El jefe de la plaza era comandante de carabineros. ¿Estaba o no adherido al P. C.? A nosotros se nos afirmó que sí.

Puedo asegurar que se trataba de armamento ruso inédito porque a un grupo de atacantes lo reducimos y desarmamos. A más de cuarenta fachas de ésos los tuvimos cara a la pared al otro lado del puente de la carretera de Alicante, y todos llevaban brazalete y armamento «comunistas». Quien pueda que aclare esa circunstancia.

Otros compañeros fueron tiroteados desde algunos balcones, replicando aquéllos con descargas de fusil ametrallador. Esto y lo nuestro fue lo suficiente para liquidar la agresión falangista, pudiendo, antes de proseguir viaje, recuperar dos camiones nuevos abandonados en la vía pública.

En estos trances nos encontramos con el compañero Delgar y otros dos del Comité Peninsular, más una mujer. Delgar nos manifestó que durante los sucesos relatados había quedado abandonada una camioneta conteniendo documentación de la F.A.I. El chófer de la misma y cinco compañeros de la brigada fuimos a recuperarla, cosa que conseguimos, depositándola en el Grao de Gandía. A este respecto el propio Delgar nos interesó para que nadie de nosotros pasara de Gandía, pues en su puerto estaba un buque de guerra inglés en el que tenían que embarcar Segismundo Casado, el general Miaja y otros personajes, además de la 40 división de Carabineros, que iba llegando en aquellos momentos. Era, pues, cuestión — ya que íbamos bien pertrechados — de situarnos en el puerto y embarcarnos todos. La sugestión de Delgar fue aceptada; pero estando una comisión nuestra entablando gestiones en tal sentido, nadie sabe quien dio la consigna de proseguir hasta el puerto de Alicante, de manera que cuando regresó a Gandía la comisión, sólo estábamos en la espera el personal de tres camiones y un autocar. Por su parte, el mando del barco inglés había dado su palabra de honor de que nos embarcarían en Alicante, donde el navío tenía que completar las plazas que le quedarían disponibles. Pero Delgar se quedó en Gandía, al propio tiempo que, receloso, nos aconsejó quedar ahí. Temiendo un engaño, proyectamos un asalto al barco, y al repasar nuestros efectivos nos dimos cuenta de que muchos habían abandonado. La decisión fue seguir resignados hacia el puerto de Alicante, como todo el mundo.

LAS DESERCIONES

El comisario de la división, Saturnino Carod, nos dejó de lado. Era de Moneva (Zaragoza) y pertenecía al ramo de Construcción. Llevaba el pulgar de una mano completamente amoratado, y más en cambios de temperatura. Pretextando una misión, Carod fue a Valencia. Como la empresa le salió mal, volvimos a encontrarlo, pero en el fatídico puerto de Alicante.

Por no haber entregado unos comunicados a quien debía, Carod se hizo culpable de que cien compañeros quedaran en tierra. El cuerpo de ejército había reservado 25 plazas de embarque a cada una de las tres Brigadas y otras 25 para la divisionaria. Sólo la 116 estuvo en antecedentes, pero en vista de que las otras tres fracciones de unidad debían quedarse en tierra, los compañeros de la 116 se picaron de amor propio y, a pesar de nuestros ruegos, se negaron a ir a puerto para tomar barco. La mayor parte de esos compañeros fueron fusilados por los fascistas.

El buque inglés de Gandía salió, y más tarde supimos que se llevó a los personajes y carabineros citados, poniendo rumbo hacia Inglaterra con 700 plazas vacías. A los pocos días la prensa franquista de Alicante publicaba lo siguiente: «Llega una nave extranjera de España al puerto de Marsella. Se trata de un barco hospital de nacionalidad inglesa. Han llegado a dicho puerto de Marsella el general Miaja con toda su familia, el coronel Segismundo Casado y todos los miembros del Comité Peninsular de la F.A.I.» Mas yo afirmo tratarse de un buque de guerra y no de un barco hospital.

Entre cuatro y cinco de la tarde proseguimos marcha, llegando a destino al oscurecer. En pueblos anteriores ya había controles monárquico-falangistas que desarmaban a quienes se dejaman desarmar, pues incidentes no faltaron.

Nuestros camiones, que se habían adelantado pasaron con todo el armamento y sólo algunos de los rezagados cedieron algunas armas, y al puerto alicantino se llegó con ellas por si acaso. Los del grupo convenido escondimos cuatro mosquetones con la dotación correspondiente, antes de pasar por el control del puerto. Como el asunto embarque se ponía negro, quedaba la posibilidad de acudir al monte. El mapa lo guardamos y el grupo quedó apegado en medio de la balumba de republicanos en derrota.

LA LLEGADA AL PUERTO

Nuestro autocar fue de los últimos en penetrar en el reducto portuario. Durante el trayecto orientamos a muchos sobre lo que tenían que declarar en su beneficio en caso de que nosotros nos pusiésemos a salvo hacia el monte. Pero llegamos a puerto y otros compañeros de la División nos enteraron de la disposición de nombrar dos delegados por compañía y batallones de todas las Brigadas para hacer un recuento de todo el elemento de la unidad. De noche se procedió de nuevo a confeccionar una lista de los compañeros más comprometidos, sin consideración de jefes ni soldados. Alguna opción para mujeres. El resto de la noche cuatro compañeros lo pasamos buscando a otros cuatro de responsabilidad divisionaria, los cuales parecían haberse evaporado en Valencia en momentos en que se necesitaba de todos para todos. Con argucias pudimos localizarlos en la comandancia del puerto. Se trataba, entre otros, de los compañeros Joaquín Gasión y Custodio Gracia. Nos habían ocultado la verdad a los de primera línea. No tuvieron suerte y ambos fueron fusilados por el enemigo en Zaragoza junto con otros que les habían secundado en el propósito de procurar solamente para ellos. Abona este criterio nuestro el saber que en dicha comandancia se distribuían boletos de embarque a personas escogidas. El compañero que descubrió a Gasión y Gracia exigió boletos para las tres Brigadas, consiguiendo 27 para dos y 26 para la restante. Por mi parte obtuve de otra repartición de boletos 52 de éstos para repartirlos. Todo ello costó forcejeos en la puerta (guardada por carabineros armados) de la comandancia, y con los compañeros distribuidores de papeles de «salvación», creciendo no obstante el descontento y el recelo de miles de hombres enfocado contra el personal (de diversos sectores) dirigente de la comandancia, decidiéndose crear una comisión de embarque que comprendiera representaciones de todos los partidos y sindicales. Según ella, cada región presentaría su lista de embarque, declarando nulos los boletos de la comandancia. A la nueva comisión se la llamó junta, y sus miembros realizaron gestiones cerca se los consulados de Francia, Inglaterra, Méjico y Estados Unidos a fin de que proporcionaran barcos para trasladar personal español apurado a los países citados. Al parecer esas representaciones extranjeras querían salvarnos; en realidad, quedaríamos hundidos.

**JULIO AYORA**

(Continuará.)

# Rincón del bibliófilo

35. — *¿Cuándo ocurrieron las célebres Germanías de Valencia y a qué fueron debidas?*

— Terminó la insurrección de las Germanías valencianas el 4 de diciembre de 1552. Fueron una especie de fraternidad gremial fundada por el obrero Juan Lorenzo.

36. — *¿Cuál fue el más famoso ateneo de España?*

— El Ateneo Científico y Literario de Madrid fundado el 6 de diciembre de 1835. Todos podían ser socios y expresar libremente sus ideas.

37. — *¿Cuándo se publicó el primer manifiesto de la Internacional en España?*

— Se publicó en Madrid el 24 de diciembre de 1869.

38. — *¿Qué ocurrió el año 1481 en Sevilla?*

— El 6 de enero fueron quemadas «oficialmente» las seis primeras víctimas de la Inquisición en España.

39. — *¿Qué anarquistas fusilaron en Barcelona el 21 de mayo de 1894?*

— En este mismo día que guillotinaban en París a Emile Henry perdían sus vidas en Barcelona por ser anarquistas los compañeros Archs, Bernat, Codina, Cerezuela, Sabat y Sogas.

40. — *¿Cuándo y por qué condenaron a doce años de presidio a Fermín Salvochea?*

— El 2 de febrero de 1893, en Cádiz, por su supuesta participación en los Sucesos de Jerez.

41. — *¿Cuándo ocurrió la insurrección de Jerez de la Frontera?*

— El 8 de enero de 1892.

42. — *¿Cuáles fueron las primeras víctimas anarquistas de los sucesos de Jerez de la Frontera?*

— El 25 de enero de 1892, el «consejo de guerra» de Jerez, condenó a la última pena a los anarquistas Lamela, Zarzuela, Busiqui y Lebrijano, los cuales fueron «agarrotados» el 10 de febrero de dicho año.

43. — *¿Cuál fue el primer periódico bakuninista publicado en España?*

— «El Condenado», apareció el 22 de enero de 1872.

44. — *¿Quién fue el escritor libertario que escribió las más importantes efemérides anarquistas en España?*

— En realidad fue una escritora, Soledad Gustavo (Teresa Mañé), a partir del nº 18 de «La Revista Blanca» (Sardañola-Barcelona, segunda época, 15 de febrero de 1924).

45. — *¿Dónde y cuándo murió el consecuente internacionalista Severino Albarracín?*

— Murió en Barcelona el 8 de febrero de 1878.

46. — *¿Cuándo se inauguraron en Madrid las célebres conferencias públicas de la Internacional?*

— El 18 de febrero en Madrid. Dieron conferencias las personas más relevantes del federalismo (Pi y Margall, Garrido, etc.).

47. — *¿Cuándo murieron los célebres comunalistas Delescluze y Dombrowski?*

— Murieron detrás de una barricada de la Comuna el 27 de mayo de 1871.

48. — *¿Cuántos tomos se publicaron de «La Revista Blanca en su primera época?*

— Siete tomos. «La Revista Blanca» (primera época) apareció en Madrid.

49. — *¿Consideras importante a esta publicación?*

— Francamente y considerándola globalmente con su segunda época (cuyo primer número apareció en Barcelona-Sardañola el 1º de junio de 1923), entiendo que fue la más importante revista libertaria en lengua española.

50. — *¿Qué prominentes plumas del exterior colaboraron en la primera época de «La Revista Blanca?*

— León Tolstoi, Pedro Kropotkin, Eliseo Riclus, Emilio Zola, Octavio Mirbeau, Laurent Tailhade, Carlos Malato, etc.

51. — *¿Qué prominentes plumas españolas la hicieron estonces?*

— Federico Urales (Juan Montseny) y su compañera Soledad Gustavo (Teresa Mañé), Francisco Pi y Margall, Francisco Giner de los Ríos, Dorado Montero, Joaquín Costa, Gumersindo Azcárete, Fernando Tarrida del Mármol, Anselmo Lorenzo, Fermín Salvochea, González Serrano, Sánchez Pérez, etc.

52. — *¿Quién publicaba «La Revista Blanca» entonces?*

— Antonio Marzo, un impresor aragonés residente en la calle Apodaca de Madrid. Imprimió toda la colección de dicha primera época.

53 — *¿Quién fue Narciso Monturiol?*

— Un joven que junto con sus amigos Rovira, Pagés y Montaldo fundó en Barcelona un periódico comunista libre titulado *El padre de familia,* cuyo primer número apareció el 20 de febrero de 1846. Fue suprimido en 1848 y Monturiol tuvo que exilarse en Perpignan.

54. — *¿Qué famoso programa tenía el periódico internacionalista* El Orden *y cuándo apareció?*

— *El Orden,* que apareció en Córdobo el 14 de junio de 1873, tenía este programa: «Verdad, libertad, ciencia, arte, racionalismo, justicia, igualdad, anarquía, colectivismo, derechos, deberes, moral, solidaridad, virtud, trabajo y asociación».

55. — *¿Cuál fue el primer semanario anarquista español «sin adjetivos»?*

— «Bandera Roja», que apareció en Madrid el 15 de junio de 1888. Hasta entonces todos los demás semanarios se subtitulaban «colectivistas».

56. — *¿Quién era Serrano Oteiza y cuál fue su famosa publicación?*

— El suegro de Ricardo Mella. Empezó a publicar en Madrid la gran «Revista Social» cuyo primer número apareció el 11 de junio de 1881.

57. — *¿Quién fue Pierre Simon Ballanche?*

— Filósofo francés, que murió el 16 de junio de 1847 y dejó una importante obra titulada «Ensayo sobre las instituciones sociales», pudiéndosele considerar como un precursor del socialismo.

**VLADIMIR MUÑOZ**

# COMUNICADOS

F. I. DE TOULOUSE

Este secretariado, por lo que le concierne a la suscripción solidaria en pro de los compañeros presos de Burdeos, pertenecientes a nuestra hermana C. N. T. F., precisa que, con tal fin solidario, la F. I. de Toulouse contribuyó rápidamente con un donativo de 300 francos, más 460,10 recaudados en el festival organizado por esta F. I. Lo que hace un total de 766,10 francos.

Dichas cantidades fueron hechas efectivas en la persona del compañero secretario de la 6e Union Régionale de la C. N. T. F.

Lo que hacemos constar para conocimiento de la Organización y efectos oportunos, al igual que para satisfacción de los compañeros adherentes a esta F. I. y para cuantos a nuestra llamada de solidaridad asistieron al festival del 18 de mayo, contribuyendo con su presencia moral y material, a enaltecer las ideas de apoyo mutuo, de unión y fraternidad que son las de la C.N.T.

Por la F. I.: *Juan Perelló.*

**JIRA EN EL MACIZO CENTRAL**

Organizada por el Núcleo del Macizo Central, se celebrará la jira anual, al Lago de Chancelade, el 20 de julio del mes en curso, en conmemoración de la Revolución Española.

Quedan invitados todos los compañeros y simpatizantes

REGIONAL CATALANA, PARIS

Celebrará reunión el sábado 19 de los corrientes a las 5 de la tarde en el local de costumbre, para tratar del Pleno regional a celebrar próximamente.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

# Histoire du chant de l'Internationale

## par HEM DAY

*IV. — Voici le texte en entier de l'Internationale avec commentaires*

C'est en juin 1871 qu'Eugène Pottier rime les couplets de ce chant, au lendemain de cette répression sauvage qu'illustrera la défaite des communards, alors que dans Paris, il cherchait à se soustraire aux conseils de guerre versaillais.

Mais il fallut attendre, la fin de 1887 pour que fut publiée « L'Internationale » dans un recueil de chants révolutionnaires où Rochefort en fit la préface.

Entre-temps Pottier, était rentré en France après l'armistice de 1879. S'il n'adhère à l'époque à l'une des organisations socialistes constituées, c'est qu'il lui semble difficile de faire un choix.

Par sympathie il se sent attiré vers Guesde et le Parti Ouvrier, cependant il ne cesse de collaborer au « Socialiste » qui, à l'époque est l'hebdomadaire central du Parti Ouvrier Français.

Le 6 novembre 1887, Eugène Pottier meurt. Paris lui fait des funérailles grandioses. Dix mille personnes, des centaines de drapeaux, suivent le corbillard. Au cimetière ce fut une avalanche de discours : Eugène Fournière, Edouard Vaillant, Louise Michel y prirent la parole.

Certes on peut contester une certaine valeur littéraire de « L'Internationale », cette poésie n'est d'ailleurs pas la meilleure des chansons de Eugène Pottier, mais cela ne nous préoccupe pas outre mesure.

Ce qu'on ne peut discuter, c'est la caractéristique que « L'Internationale » présente au point de vue de propagande. C'est pourquoi, il ne s'agit point de clamer ce chant en ignorant la valeur des paroles que l'on crie. Il faut s'en pénétrer, en saisir la portée et en connaissance de cause, alors l'affirmer comme un chant de révolte, de revendications, d'espoir et d'espérance.

« L'Internationale » c'est un poème qui exprime en ces six couplets les conceptions essentielles du monde socialiste. L'amputé d'un, en changer le texte, c'est commettre une goujaterie sans nom envers son auteur et envers l'idée qu'elle représente dans ces strophes où Eugène Pottier a condensé le meilleur de son idéal de socialiste et de révolté.

Voici tout d'abord l'appel à l'action. La classe ouvrière doit prendre conscience de sa force et agir en conséquence.

I

« Debout les damnés de la terre,
Debout les forçats de la faim;
La raison tonne en son cratère,
Cest l'éruption de la fin.
Du passé, faisons table rase :
Foule, esclave, debout, debout,
Le monde va changer de base,
Nous ne sommes rien, soyons tout. »

Eugène Pottier, est un ancien communard. Il n'ignore point que déjà les belles idées et associations, sont utilisées ou encombrées par des arrivistes qui essayent d'utiliser le dynamisme de la classe ouvrière pour des fins contestables et s'efforcent de la détourner des véritables chemins de la libération.

II

Il n'est pas de sauveurs suprêmes,
Ni Dieu, ni César, ni Tribun,
Producteurs sauvons-nous nous-mêmes,
Décrétons le salut commun.

Erreur voulue ou non, l'Internationale, publiée en ce 1er mai 1948 par le Parti communiste de Belgique portait *ni Roi...* au lieu de *ni Dieu.*

L'opportunisme politique jouait-t-il en l'occurrence ?

On sait qu'à l'époque la question royale préoccupait les esprits en Belgique. Il s'agissait de juger du comportement du roi Léopold III, de Belgique vis-à-vis de l'occupant et son attitude trouvait force réprobation dans les milieux socialistes et communistes, voire libéraux.

D'autre part, on ne pouvait négliger la clientèle électorale, catholique ou chrétienne; le *ni Dieu* pouvait nuire au recrutement clérical chez les croyants.

Pourtant, on ne devait point s'y méprendre.

La trinité était d'une signification symbolique, et Eugène Pottier avait synthétisé dans cette strophe « Ni Dieu, ni César, ni Tribun » l'essentiel des manifestations autoritaires que les producteurs se devaient de combattre pour leur salut commun.

Le Dieu représentait la religion, le César personnifiait le gouvernement, tandis que le Tribun avait trait à la politique.

Encadré de ces strophes :

Il n'est pas de sauveurs suprêmes,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes,

la confusion n'était guère possible.

Cette trinité : Dieu, César, Tribun, c'était à l'époque où Eugène Pottier composa son « Internationale » le leitmotif de tout ce qu'exprimait le « programme » revendicatif des luttes pour la délivrance du genre humain, esclave du monde capitaliste qui feposait son autorité sur la religion, le gouvernement ou l'Etat et la politique que servaient les valets qui s'étaient vendus corps et âme au régime d'iniquité qui tolérait et justifiait l'exploitation de l'homme par l'homme.

Dans une poésie — parmi ses œuvres inédites — voici « Simples conseils », de laquelle je retiens la seconde strophe :

Dans l'Etat, le pouvoir se fonde
sur les méfaits, sur les forfaits.
Faut-il donc faire un nouveau monde-?
— Fais !

Eugène Pottier, ici encore dénonce *l'Etat;* l'Etat que, G. Clémenceau, au Sénat français, le 17 novembre 1903 accusait en ces termes:

« L'Etat a une longue histoire toute de meurtre et de sang. Tous les crimes qui se sont accomplis dans le monde, les massacres, les guerres, les manquements à la foi jurée, les bûchers, les tortures, tout a été justifié par l'intérêt de l'Etat, par la raison d'Etat.

» L'Etat a une longue histoire, elle est toute de sang.»

Par d'ailleurs dans sa critique de l'Etat Eugène Pottier ne précisait point le genre d'Etat auquel il faisait allusion.

Comme il avait raison et comme il fut prévoyant et l'Internationale reste éternellement vraie face à l'Etat, quelle que soit la structure dont on cherche à l'accommoder.

III

L'Etat comprime et la loi triche,
L'impôt saigne le malheureux.
Nul devoir s'impose au riche,
Le droit du pauvre est un mot creux.

Dénonçant, l'exploitation du régime capitaliste Eugène Pottier résume en six strophes l'économie inhumaine qui frustre le travailleur de son labeur.

Hideux dans leur apothéose
les rois de la mine et du rail
ont-ils jamais fait autre chose
que dévaliser le travail ?
dans les coffres-forts de la bande
ce qu'il a créé s'est fondu.

Mais Eugène Pottier affirmera dans les deux strophes qui terminent ce quatrième couplet, la « légalité » de la reprise par les travailleurs de ce dont ils ont été dépouillés, c'est en quelques mots la légitimité de l'expropriation par la révolution.

En décrétant qu'on le lui rende,
Le peuple ne veut que son dû.

Et nous voici à ce fameux couplet qui est devenu promettant pour nos socialistes comme pour nos communistes embourbés dans le parlementarisme, la dictature et tous les compromis qu'implique cette politique réformiste, ni chair ni poisson.

La proclamation de l'internationalisme a dû être remisée avec des sous-entendus, des réserves qu'impliquaient ces collaborations nationalistes et ces fantaisies du socialisme ou communisme nationaux.

La haine à la guerre s'est sensiblement transformée. Du bout des lèvres on murmure bien encore quelques imprécations contre le dieu Mars, mais des résolutions viriles auraient pu arrêter les massacres, tout a été abandonné; la grève aux armées la crosse en l'air, thèmes désuets depuis que tous et chacun ont accepté de se battre pour la défense des régimes capitalistes qui pour mieux avaler « la couleuvre » entouraient les guerres de beaux mots : liberté, justice, civilisation !

Les rois nous soûlent de fumée,
Paix entre nous, guerre aux tyrans.
Décrétons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons nos rangs.

C'était net au moins, à force d'être clamés ces mots d'ordre, auraient pu devenir une réalité. Pourquoi alors ralentir l'élan spontané des masses entraînées par le subvertivisme de ces quatre strophes.

Oui, pourquoi ? La peur des responsabilités ? Peut-être, mais ne fallait-il pas donner des gages pour participer dans les gouvernements de ces sociétés anonymes policées et ordonnées.

S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Pourquoi cette jeunesse anti-militariste a-t-elle été dévirilisée semblablement par les aînés qui acceptaient leur sacrifice, mais se refusaient, eux, à sacrifier quoi que ce soit de leur quiétude ?

Enfin Eugène Pottier affirme dans son poème l'espoir pour le monde des travailleurs d'une libération prochaine. Leurs efforts conjugués chasseront les exploiteurs pour faire régner la paix sur la terre.

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs.
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent ?
Mais si les corbeaux, les vautours
Un de ces matins disparaissent,
Le soleil brillera toujours.

Après chaque couplet, Eugène Pottier avait trouvé pour le refrain quelques strophes laconiques, pleines de ferveur et de fermeté et d'allant :

C'est la lutte finale,
Groupons-nous et, demain,
l'Internationale
Sera le genre humain !

Il faut avoir entendu, repris par des milliers de voix ce refrain pour se rendre compte du dynamisme qu'il transporte. Encore faut-il, que ceux qui le chantent en aient compris la signification et l'ayant comprise, désirent sincèrement réaliser ses aspirations !

Après plus de soixante quinze ans, il faut bien le constater, hélas, les désirs exprimés par Eugène Pottier, dans son poème l'Internationale, sont loin d'être réalisés.

Trahie, déformée par une armée de saltimbanques de la politique d'arrivistes et de faux frères, la pensée exprimée dans son chant l'Internationale, s'en est allé à vau-l'eau.

Cette Internationale n'est plus pour beaucoup qu'un chant du souvenir que l'on ressort les jours de fêtes officielles ou de réceptions ouvrières et ceux qui l'entonnent le font sans foi ni espérance, sans conscience ni conviction. Rares sont ceux qui continuent à lui donner sa signification réelle et profonde d'un hymne superbe que renferme en même temps que les rancœurs toutes les aspirations des déshérités et fait d'Eugène Pottier le poète révolutionnaire par excellence. *(A suivre.)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

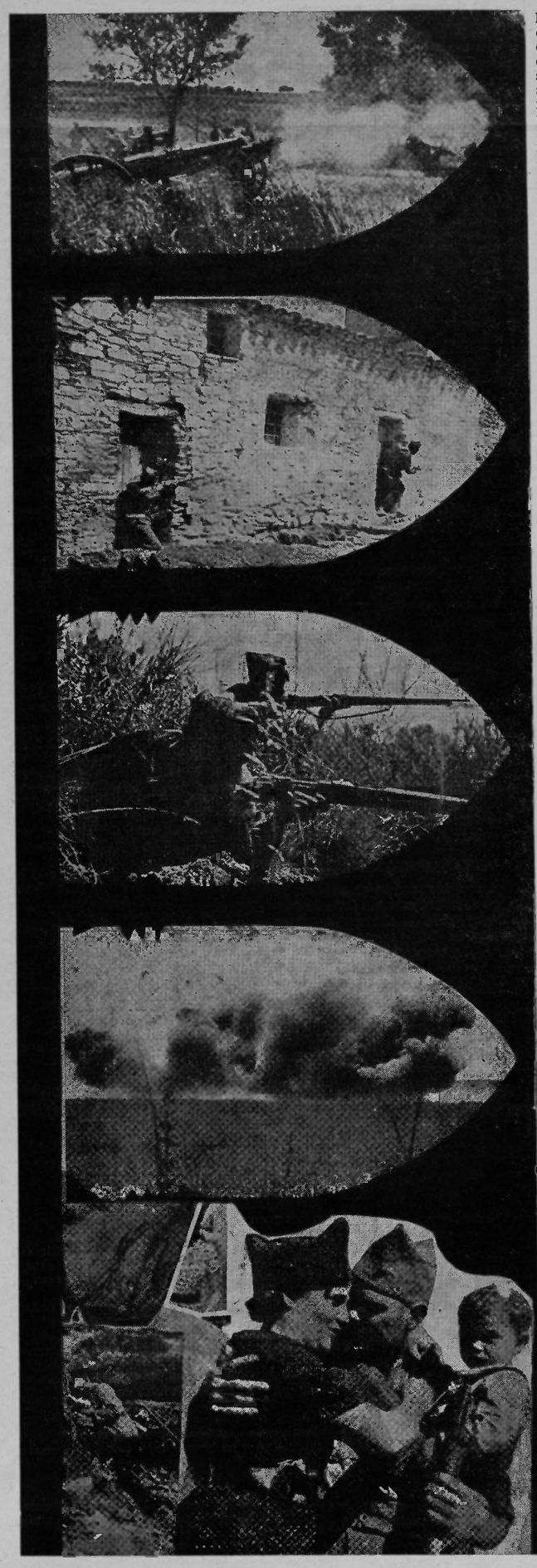
Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

# XXXIII Aniversario de la Revolución de Julio de 1936



**LOS siglos llueven historia y en la reciente consta la nuestra. No porque los contrarios los silencien nuestros hechos quedarán olvidados.**

**ASTURIAS 1934. Contra el bienio negro la población española se declaró en huelga revolucionaria, y Asturias en situación revolucionaria, social ante todo. La Confederación estuvo en ello ocupando el lugar pechero y de sacrificio que le correspondía. Mas la Regional cenetista astur jamás negó la participación de los demás sectores avanzados. En la brega y en la hora dura del fracaso todos estuvieron. Más que del enemigo, el fracaso de la revolución asturiana vino de la política general de izquierdas. El gran esfuerzo de aquella brava gente fue malogrado por la indecisión y las contradicciones de los demás ámbitos regionales de la Península.**

**Cataluña estuvo en el delito. con ser revolucionaria impenitente. La Confederación secundó la huelga general sin acogerse a las armas cual correspondía a su tradición insurgente. El catalanismo de izquierda había acaparado la situación apoyado por una Alianza Obrera compuesta por marxistas, «autónomos» y grupúsculos aunados para un daño a la Confederación más que para empujar afuera a la burguesía. Nuestros sindicatos permanecían clausurados por Gobernación de la Generalidad y un intento «ilegal» de reabrirlos fue impedido a tiros en la propia mañana del 5 de octubre. «Solidaridad Obrera» fue clausurada, los fusiles de la G. de A., del somatén y de los «escamots», apuntaron, estúpidamente, al pecho viril de la Confederación. Fue un triunfo de la inconsciencia y una risa escondida — en los cuarteles — del militarismo fascista. Al día siguiente, sin Confederación en apoyo, la gran balumba catalano-aliancista fue disuelta con unos cañonazos por un general Batet, que lo hizo sin entusiasmo. La República Catalana, proclamada también de mala gana por Luis Companys ante doscientas personas solamente, había pasado a mejor vida. Y Jaime Compte el coloso, también. El grupo que se hizo matar en el Centre de Dependents salvó del ridículo una revolución que, por su cariz tragi-cómico, no adquiriría la envergadura de la insurrección asturiana.**

**Con la Confederación en las barricadas, el asunto catalán se habría desarrollado de otro modo. En Julio de 1936 esta suposición se confirmaría.**

**EL ALZAMIENTO FASCISTA. El ejercicio revolucionario constante de la Confederación y del elemento anarquista, pese a ciertos escrúpulos de la Generalidad, se revelaría eficaz en la hora del estallido fascista previsto: centenares de «Winchester» abandonados por los «escamots» en 1934, habían sido recuperados por los compañeros y ahora se hacían presentes. Estos fusiles, que en aquel desdichado 6 de octubre habían apuntado a nuestros pechos, ahora, en manos seguras, apuntaban a la cabeza del enemigo. Ya en la «débâcle» octubrina citada, con esas mismas armas los compañeros de Villafranca del Panadés y de Granollers habían implantado — no importa si fugaz — el comunismo libertario. Esta vez la cosa iría de veras y las fuerzas izquierdistas oponentes serían más comprensivas de lo que lo habían sido dos años antes. En verdad, la euforia entre atacantes quedó automáticamente establecida en las barricadas y en las luchas a pecho descubierto. Al lado de anarquistas y confederales combatían guardias de Asalto, poumistas, «esquerristas» y elementos política o socialmente dispersos. Comunistas, muy raros, y por ello el Partido tuvo que lanzar en pancarta gigantesca, «para ciegos», la figura de una mujer suya caída en el Norte: Lina Odena. La Guardia civil quedó en suspenso, y cuando apareció al lado del Pueblo había comprendido de qué parte caía la balanza. El P.S.U.C., organismo antirrevolucionario por excelencia, acudió al «palenque de la lucha» seis días después del 19 de julio...**

**Porque nadie nos gana en nobleza, jamás hemos negado la participación de elementos ajenos (incluso hostiles a la Confederación) en la resistencia y ataque contra el fascismo desatado. Repetidamente en estas páginas nos hemos ocupado de la valiosa cooperación revolucionaria de los Farrás, de los Colldeforns, padre e hijo, de los bravos de Asalto, de los poumistas y de cuantos participaron con exposición de sus vidas al éxito verdaderamente popular de aquellos álgidos días. Pero, sin la intervención decisiva de la C.N.T. y los anarquistas, ¿se habría ganado Barcelona a los fascistas? No exigimos una respuesta pública, pero que cada cual se la dé en su fuero interno.**

**Ahora un ruego a los compañeros de otras Regionales: Se habla del hecho de Barcelona porque, habiéndose producido en 19 de julio, posibilitó igual óptima ocurrencia al día siguiente en numerosas ciudades importantes de España. A más decir, nosotros asociamos mentalmente Barcelona con Madrid y Gijón, tres puntos neurálgicos que catalizaron la resistencia de media España contra el fascismo internacional agazapado, por desgracia, en la otra media.**

**EL FRENTE. Si el fascismo hubiese batido en toda la amplitud y anchura del país, el comunismo libertario habría sido generalmente implantado. Era la hora de la Confederación, de la igualdad tanto tiempo prevista y deseada, ni las capas socialistas revolucionarias habrían opuesto inconveniente en ensayar un régimen equivalente en los lugares de su influencia. La Confederación no iba a imponer un régimen que beneficiara exclusivamente a sus adeptos, sino que, como siempre ha preconizado, comprendiera un bienestar y una participación directa extensivas a todo afecto a la situación nueva.**

**Pero el drama de la nación partida impidió la euforia realizadora. Gentes de barricada no servíamos para la trinchera. Repuestos de la emoción de un descalabro, los militares sublevados se emplearían como profesionales de la guerra. Duchos en el arte de matar, y contando con la asistencia total de Alemania, Italia y del capitalismo internacional, podrían planear a su guisa la forma de vencer a los profesionales de la paz que son los mineros, los carpinteros, los albañiles, los panaderos, los obreros todos...**

**Aquéllos con artefactos invulnerables y el pueblo con fusiles y pecho para aguantar adversidades, era fatal un retroceso diario, un descenso de entusiasmo en la retaguardia, donde llovía metralla arrojada por una aviación cobarde enviada por el nazi y bendecida por el Papado.**

**La degeneración del 19 de Julio en guerra de posiciones, debía lógicamente dejar al Pueblo inferiorizado, a merced del potencial militar hitleriano, tanto más positivo por cuanto Francia e Inglaterra nos abrumaron con su indiferencia «no intervencionista». Para agravar los sinsabores, acudió la U.R.S.S. a España, no para proteger la revolución auténtica del Pueblo, sino para rusificar el país, someterlo a su influencia, sin cuya garantía a Stalin le importaba un bledo que el fascismo acabara con la libertad de España. El material de ensayo que la U.R.S.S. nos trajo hubimos de pagarlo con abandonos funestos, cuando en español se combatía para librarse de totalitarismos. Al influjo de la participación soviética en el desarrollo de la guerra, nuestro país, que en 1935 no registraba un censo comunista de más allá de 15.000 afectos, el P. C. llegó, durante la guerra, a dirigir la mayor parte de Divisiones republicanas, a imponerse desde el Gobierno, y a presumir, en resultado, una cifra de adherentes superior a los 200.000... entre los cuales abundaban los coaccionados, los temerosos y, sobre todo, los cavernarios embadurnados, estratégicamente, de rojo...**

**Si de golpe la revolución se impone en toda España, la fisionomía política del mundo podría haber cambiado. El nazifascismo habría vacilado y el comunismo también por haber sido neutralizado en Europa con la presencia física de otro tipo de socialismo: el libertario.**

**Sin vacilar afirmamos que el fascismo en primer lugar y el comunismo en segundo, precipitaron a España en un precipicio de dolor e impotencia en el cual sigue yaciendo.**

**LA OBRA. Ella se refleja en las colectividades obreras y campesinas. Tal organización del trabajo tuvo muchos detractores en su tiempo, y si ahora no los tiene obedece al plan de que el olvido borre toda traza de la misma. Aparte varias entidades sociales afectas a la U.G.T., ¿qué fuerza antifascista se ocupó del problema de la producción una vez los técnicos de la burguesía la hubieron abandonado? ¿Qué clase de ausentes eternos del trabajo puede entrar en regateos anticolectivistas si, a falta de las colectividades que espontáneamente nacieron, la producción en zona leal habría quedado absolutamente paralizada? ¿Cómo pudieron zánganos más o menos manifiestos, oponerse con todos sus aguijones al desarrollo de la acción creadora de nuestros sindicatos, si a falta de ésta a la sociedad antifranquista no le quedaba vida ni para sesenta días?**

**Los frentes de guerra se cubrieron con un valladar de pechos obreros, y los trabajos de retaguardia los re-crearon los operarios con ingenio y esfuerzos. El pan de la zona antifascista lo proporcionaban las colectividades agrícolas, en tanto los talleres se adaptaban a la industria de guerra para proveer de elemento de defensa y acometida a los milicianos. Tenemos, pues, que en la guerra, en el campo y en la industria los trabajadores jugaron un papel de primer orden como lo habían jugado en las barricadas en los días 19 y 20 de Julio. ¿Qué les debe entonces la Historia a los entrometidos, a los encumbrados, a los engreídos, a los refectoristas, a los dirigentes tardíos, a los de la División de fuerzas, división no de empuje, sino del «divide y vencerá el enemigo»? Nada.**

**O tal vez la pérdida de la guerra civil española.**

**LA PERSPECTIVA. No la consideramos buena ni mala. La voluntad de un Pueblo ha sido adulterada por el ejercicio de 30 años cumplidos de régimen absolutista. En los contemporáneos de la guerra el pánico ha sido inevitable por presencia de un estado de inquisición que no ha ahorrado torturas, vejaciones ni muertes a centenas de miles. La generación nueva lleva la secuela del susto, si bien parece eliminarla. Queda la marca de una educación falsa, deficiente, secularmente décimo - octava, con la conclusión (momentánea, afortunadamente) de una juventud de cortos alcances y acusada fiebre materialista. No negamos la presencia de jóvenes generosos, cultos y atrevidos. Son, precisamente, la base de nuestra esperanza.**

**Mas el anarcosindicalismo ha sufrido un rudo golpe. Queda allí mucha gente nuestra, pero «quemada». Si algo instantáneo ocurriera, seguro que sacudiría su polvo de ceniza. Pero el caudillísimo puso sañudo interés en matar a la C.N.T., tanto en organización como en personas. A la C. N. T. la impide incluso en recuerdo, y por eso durante dédécadas nuestra sigla ha sido prohibido mencionarla. Sólo ha «existido», durante 25 años de regencia franquista, comunismo y comunismo, propaganda que las «repúblicas democrático - populares» pueden compensar de alguna manera. Manifiestamente, a Franco se le ocurre alguna vez asesinar a un Grimau, en víctima que será ruidosamente adscrita al martirologio comunista internacional. Lo silenciable, lo escondible al Pueblo actual es el sacrificio de hombres libertarios, o héroes de la Libertad, al estilo de Amador Franco, López, Carballeira, hermanos Sabaté, Ramón Vila, Facerías, Julio Rodríguez, Paco Martínez y un centenar más de ellos.**

**Se nos agobia con el silencio. Ya volveremos a agobiar con nuestro ruido.**

# CHISPAS

*La guerra perdió a la revolución, compañero.*

⁂

*No pienses más en tus galones, compañero. Están, afortunadamente, oxidados.*

⁂

*Déjate caer la guerrera de comisario, compañero.*

⁂

*Confederales de anteguerra, compañeros, si se trata de recobrarnos.*

⁂

*La moral anarquista no lleva el paso.*

⁂

*Jefes debe haberlos en todas partes, menos entre libertarios.*

⁂

*Nos militarizamos para ganar la guerra. Nos desmilitarizamos para quedar en lo que fuimos.*

⁂

*Con charreteras y todo perdimos la contienda. Doblemente, contra una los partidos.*

⁂

*En la C. N. T. no caben soldados rasos ni mandones.*

⁂

*Abdiquen los ministriles, los jefes de despacho, los alcaldes, los comisarios, los cabos de intendencia, el soldado primero.*

*Queda un título honroso: Compañero.*

⁂

*Hoy, 19 de Julio. Vibremos... y olvidemos el resto del Calendario.*

⁂

*Hoy, 19 de Julio.*
*El del valor y de la Idea.*
*El resto, prescindible.*

*CHISPERO*

## Folleto « A los jóvenes »

**De Pedro Kropotkin, muy indicado para la propaganda. Próximo a aparecer en edición común « Espoir » - LE COMBAT SYNDICALISTE.**

**Federaciones Locales y corresponsales deberían formular desde ahora sus pedidos para formalizar la tirada. El precio del ejemplar será tanto o más económico según sea la importancia de aquélla.**

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## EL ESTOMAGO Y LA RAZA

INDUDABLEMENTE, Juan, Pascual, Bartolo, Matías, ellos y la familia, han *progresado*. Salieron de España cargados de bultos, unas maletas de cartón atadas con cordeles, vestidos oscuros, ropa barata de confección, rozada por el uso. Rostros escuálidos, mirada entre recelosa y atemorizada. Habían marchado a la aventura. Entraban en un país nuevo, vivirían otras costumbres, chocarían con un idioma diferente: ¿Cómo se les presentaría el futuro? Pero ya encaminados al engranaje de las tareas cotidianas; estando acostumbrados al trabajo duro, se fueron amoldando. Su explotador apreció la capacidad de resistencia que les era característica, la sobriedad de costumbres. Y, sobre todo, se percató de que aquellos hombres, habituados a la miseria, tenían anhelos de ganar dinero. Atento a la ley económica del mayor rendimiento facilitador de más beneficios, les ofreció aumentar las horas de trabajo: diez, doce, catorce horas de jornada. ¡Lo esencial acrecentar los ingresos!

Y bien: si esos millares y millares de trabajadores: alemanes, holandeses, franceses, ingleses, americanos, escandinavos, cuyos países de origen alcanzan un cierto nivel cultural, cuya educación escolar ha sido llevada con cierto esmero; si ellos, contando con dichas particularidades, se aburguesan, llevan sus preocupaciones al nivel del estómago, ¿cómo extrañarnos de que esos emigrados españoles, la mayoría analfabetos, procedentes de las regiones de España de mayor atraso cultural, se hallen en posición mental parecida a los primeros?

Pero en todas partes, en todas las épocas, han habido quienes han concedido a las necesidades del estómago la estricta atención encaminada a la propia conservación. A las necesidades materiales han concedido la atención debida, pero estimando de importancia suma el razonamiento en torno a los hechos de la vida social. Han estimado que el comer y el vestir no lo son todo. Y han puesto proa a las injusticias sociales: la explotación del hombre por el hombre, las guerras, la miseria en muchas zonas del mundo, la alienación de la voluntad por parte del Estado, para crear en los individuos una vida de castración moral, de conformismo de rumiante.

Afortunadamente, incluso de entre los emigrados españoles destacan algunos que van más allá de lo que son apetencias de estómago. ¡Sería bien triste de no ser así!

## JULIO DEL 1936-MAYO DEL 1968

Todavía no han concluído las máquinas de imprenta de producir libros en torno a lo que fueron en tierra francesa los hechos de mayo del año pasado. Se explican, se comentan, se justifican o se vituperan determinadas actitudes de lo que resultaron aquellos acontecimientos en las jornadas de mayo y junio. Por supuesto, cada uno busca llevar el agua a su molino.

Para nosotros, los que tuvimos la oportunidad de vivir la etapa revolucionaria que en España iniciaron los acontecimientos de julio del 1936, se nos ofrece oportunidad de llevar adelante un interesante estudio comparativo en torno a unos y otros hechos capitales. No cabe duda que han de poder establecerse interesantes deducciones de una y otra naturaleza.

Son los aludidos fenómenos sociales de los que no se muestra pródiga la Historia. Pasan los años sin que circunstancias favorables presenten oportunidad de facilitar una profunda mutación, ello independientemente de que por motivos de una u otra índole no se alcance a plasmar — como en los casos de España y Francia — lo que pudo ser honda transformación revolucionaria.

De los acontecimientos que en Francia, y en la etapa aludida, acaecieron, se puede sacar la consecuencia de que incluso un país donde en su estructura económica la denominada «sociedad de consumo» tiene acentuado arraigo puede darse el hecho trascendental de una paralización total de impulso revolucionador. De por sí ello nos induce a ser optimistas, puesto que se ha partido casi siempre en el orden de lo sociológico del punto de mira consistente en creer que solamente por acuciantes necesidades de tipo económico se podría llegar a una huelga susceptible de una intensa convulsión en las estructuras de la vida corriente. Los hechos han demostrado de un modo bien elocuente que no pueden establecerse al respecto criterios concluyentes.

Cabe preguntarnos: ¿Qué derivación hubiera tenido en Francia la huelga general emprendida de haber existido en la entraña popular la propaganda que existía en España al respecto de las posibilidades del comunismo libertario? Si entre la minoría dinámica de las masas laboriosas francesas hubiera latido la idea de una efectiva transformación; de haber habido en este sentido una clara orientación, es indudable que la oportunidad se ofrecía magnífica, y nada podía vencer la fuerza arrolladora de todo lo más vital del país. Podemos igualmente preguntarnos: Si en España el movimiento hubiera abarcado todo el conjunto de la producción, si ello hubiera sido general en todo el país, ¿cuáles hubieran podido ser los resultados?

No pocas son las enseñanzas que cabe sacar de los dos acontecimientos enumerados. Una de ellas es que precisa tener una constancia indomable en lo relativo a orientar a las masas en torno a las posibilidades que se pueden sacar de una huelga general de tipo revolucionario. Señalar soluciones, presentar modalidades que indiquen la posibilidad de una general puesta en marcha de todos los factores de la producción. El desenvolvimiento y control de las fuerzas productivas por parte de los obreros en su conjunto de manuales e intelectuales. Ello puede ser factor decisivo para correr la aventura de una transformación social con todas las consecuencias. Cuando en un país están en la calle ocho o diez millones de productores, nada pueden hacer las fuerzas opresivas, ni el ejército, (al fin y al cabo hijos del pueblo), ni los polizontes. El Estado, en tales condiciones nada ha de poder contra el conjunto coaligado de los productores.

La falta de una preparación mental para llevar por delante todo el complejo organismo social, no puede por menos que malograr un esfuerzo se consideración como es el de una huelga general. Otra cosa sería de proceder a una ocupación e incautación activas. Evidentemente, ¿de qué puede servir tener una fábrica, un taller, una mina incautados si los productores se cruzan de brazos? En España, con antelación a la etapa del 1936, hubo en ciertas comarcas incautaciones de tierras, la tenacidad, el decidido empeño de todo un pueblo obrero campesino, que, como en el caso de Caudete de las Fuentes, en la provincia de Albacete, venció el aparato represivo, favorable a los terratenientes.

El hecho de *programatizar* las características sociales de una transformación social, como, por ejemplo el comunismo libertario, no supone que todo lo que sea proyecto ha de pasar por las normas que a priori se hayan delineado. En lo que atañe a España, pudo comprobarse que definiciones de sistemas hechas sobre el papel, en libros y folletos, no correspondían exactamente. Se comprobó el que, sobre la marcha, hizo falta improvisar a tenor de circunstancias ambientales. Pero lo cierto es que en líneas generales se tenía hecho un planteamiento de posibilidades para dar vida a una nueva estructura social. El hecho es que se había dicho y repetido innumerables veces la conveniencia de proceder a la puesta en marcha de la vida económica por los productores tan pronto las circunstancias fueran favorables.

Vale la pena examinar a fondo las distintas características de los hechos sociales habidos en España y en Francia en las fechas aludidas. Lo merecen las enseñanzas que ofrecen y por el hecho de que, cara al porvenir, dejan abierto el optimismo de la esperanza.

## EL RELEER A DOSTOIEWSKI

En reciente y bien cuidada edición hemos podido reller la obra maestra de Fedor Dostoiewski. «Crimen y castigo». Y como siempre, hemos captado con inefable aprecio el mérito genial de uno de los escritores — quizás el que más lo ha logrado — que con más acuidad se adentraron en la conciencia humana, analizando el revuelto conjunto de influencias que laten en el fondo de cada uno. Pasan los años, cambian las modas en literatura, pero quienes en sus obras, como en el caso de Dostoiewski, supieron reflejar, con magistral intuición, todo cuanto de bueno y de malo subsiste en la entraña psicológica de los individuos: Cervantes, Shakespeare, Balzac, Dickens, Dostoiewski, ellos son siempre de *actualidad*. No cansa el releer sus obras, como fatigante es la lectura de aquellos autores que, en pos de originalidad, caen en lo superficial, en lo amanerado y baladí.

# DISCOS

*Hay quienes suponen insensibles a los españoles «nuevos». Son refractarios a las ideas — se indica —. Son hijos de la necesidad extrema porque el mundo los ha parido así. El mundo franquista, concretamente. Son así, más no tirables. Habría que ver si son intratables o si somos nosotros quienes no los queremos tratar.*

*Hay galvana para la propaganda, cuando tanta gente necesita ser propagada. ¿Que el mundo español es estúpido? Pues en esa estupidez estuvimos nosotros cuando teníamos cerradas las luces. Puestos a pensar, a sentir y a comprender, evolucionamos. Igual capacidad evolutiva podría revelarse en los nuevos si se les despertara como se nos despertó a nosotros. Al fin y al cabo, del mismo bosque y de la misma madera.*

*Bien sé que la revolución de Julio nuestra les deja mohínos. Temen represalias incluso en el extranjero; no por aquí, sino por cuando regresen. Se les pegara el anarquismo, y ese pánico desaparecería.*

*Ya: lo difícil es que se les pegue.*

*Sí, sí: Lo difícil será hacer la nueva revolución sin ellos.*

*Vale la pena, pues, ir a encontrarlos.*

*Aunque de 1.000 salgan 999 negativos.*

*Porque con nuestra conducta del día, la negativa es entera.*

*DISCOBOLO*

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)

B.D.I.C 32428

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

24 JUILLET 1969
NUMERO 566
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# Panoramique social

Il faut revenir sur l'éternel problème du chômage, et puis voir, puisque ce sont les seules sources officielles, quelles sont les valeurs données par les statistiques.

Le nombre de demandes d'emploi non satisfaites était, au début du mois de juin, de 224.200, ce qui représentait une légère augmentation par rapport au mois précédent, où ce chiffre était de 221.600. Cependant, en appliquant les coefficients de correction utilisés par les services gouvernementaux, le nombre réel était de 360.000 (chiffres pris dans les *Echos* du 23-6-69).

En portant à la connaissance de ses lecteurs habituels des chiffres à peu de chose semblables, *France-Soir* trouvait cependant le moyen de titrer, chose qui pourra sembler étonnante, qu'il n'existait pas de chômage en France, qu'il n'y avait que des chômeurs. Incohérence a priori, cette information, cependant, n'est pas déplacée du point de vue patronal. S'il y a effectivement 360.000 chômeurs en France, il n'en n'est pas moins tout aussi certain que 76.2000 offres d'emploi n'ont pas été satisfaites ces temps derniers (*Le Monde* du 27-6-69).

Donc, rien d'anormal, conformément aux dires de *France-Soir*, tant que l'on accepte de considérer ce phénomène sous l'optique capitaliste, c'est-à-dire de voir dans l'ensemble des chômeurs un réservoir où il est possible de puiser le nécessaire au bon fonctionnement de l'entreprise. Dans ce cas, le fait de n'y pouvoir trouver ce que l'on désire, entraîne comme une conclusion immédiate l'absence de chômage. Quoi de plus naturel ? Or il se trouve que sur le marché du travail se manifeste un manque de plus en plus accentué de personnel qualifié. Un employeur peut, sans trop de difficultés, trouver ou embaucher des employés de bureau, parce que toute personne ayant un C.E.P., B.E.P.C., B.A.C., peut le devenir, aux divers échelons correspondant à la connaissance acquise ; mais les ajusteurs, tourneurs, ou autres ouvriers qualifiés, cela est un autre problème, bien peu, comparativement à la demande, se formant de nos jours. Et dans le niveau supérieur le problème est encore plus critique.

A ce sujet, il faut remarquer que, en dehors des plus de 60 ans et des inadaptés, qui en représente un fort pourcentage, le contingent de chômeurs est essentiellement le fait de jeunes sans profession. Cela aussi a une raison relativement simple.

L'enseignement technique, en exceptant celui donné par les grandes écoles, qui est plus particulièrement réservé aux fils de l'élite bourgeoise et ceux de la nouvelle génération de technocrates, a été jusqu'à ce jour considéré comme une branche vile de la formation individuelle ; et même l'éducation dans son ensemble a été vue rarement comme un des plus indispensables investissements, mais plutôt comme une perte d'argent totalement déplacée.

Fait particulièrement remarquable, les centres d'apprentissage qui, lors de leur création, étaient considérés par ceux que l'on a l'habitude d'appeler Français moyens, comme un équivalent des centres de réadaptation réservés aux inadaptés sociaux de ce temps, ont vu leur appellation transformée en collèges techniques, les anciens collèges techniques devenant lycées techniques. Changement de nom, mais pas de fait, car il nous faut insister sur un petit détail : ceux qui avaient une telle idée des centres d'apprentissage n'avaient finalement pas tellement tort, à cette différence près, cependant, qu'il ne s'agit pas dans les collèges de redresser, mais tout simplement de dresser en vue de servir dignement le maître.

L'ensemble de ces faits, ainsi que l'éventuelle répercussion sur la vie sociale due à l'existence d'une masse de chômeurs axée sur deux pôles bien précis, à savoir les plus de 60 ans et les jeunes sans profession ; le fait qu'un jeune représente à la fois un potentiel de travail qui est immobilisé, donc inexploitable, et en même temps un potentiel de révolte qui doit à tout prix être contrecarré par un intérêt individuel dont on s'efforcera de lui faire prendre conscience, et également la crainte de voir se développer, au-delà des limites acceptables, une curieuse démangeaison face à l'autorité, ont amené le patronat à des déclarations du type de celle faite par M. François Ceyrac, vice-président du C.N.P.F. aux *Echos* du 23-6-69 :

« Rien n'est plus important pour le progrès économique et social dans notre pays que la formation : formation générale, scolaire et universitaire, formation économique, élément capital de l'instruction civique, formation professionnelle au départ et tout au long de la vie active. C'est l'investissement num. 1... »

Et plus loin :

« La paix sociale dépend plus que jamais d'un équilibre d'ensemble entre plusieurs facteurs : évolution des salaires et des prix, développement normal des procédures collectives, recherche et respect de la règle du jeu. »

Qu'est-il possible de déduire de tout cela ?

Au moment où Chaban-Delmas mettait au point son gouvernement, une série d'articles, déclarations, interventions, affirmaient, tout au contraire de la thèse officielle, qu'il n'existait pas de surchauffe de l'économie. La vente dans les hypermarchés, par exemple, qui par une progression forte aurait pu être un signe évident de cette surchauffe était bien au contraire en pénible stagnation, surtout en ce qui concerne le matériel d'équipement. Le gros électro ménager a vu ses ventes progresser de 15 % en janvier 69 (taux comparés à 1968) puis passer à 7 % en février, 5 % en mars, 15 % en avril, et la tendance va s'accentuant (les *Echos* 1-7-69).

Le déficit de la balance commerciale semble avoir une autre origine que cette consommation des Français moyens que le gouvernement envisage de freiner. Il semblerait plutôt que les chefs d'entreprise ont acheté du gros matériel industriel pour se garer d'un éventuel effondrement du marché de l'argent, et comme ce matériel est fabriqué en quantité insuffisante dans notre pays, les achats ont eu lieu à l'étranger, ce qui a provoqué le déficit.

Depuis la formation du nouveau gouvernement ce genre d'analyse a pratiquement disparu pour faire place à un acquiescement dilué et à des conseils et avertissements donnés à Giscard d'Estaing.

Tout se passe comme si le patronat prenait conscience d'un problème social dépassant la simple lutte pour la subsistance. Et, pour renforcer cette impression, je me permets de citer un extrait d'article de Rolland Malet (les *Echos*, 30-6-69) :

« Avec les nombreuses grèves qui ont éclatées au cours de ces derniers mois sur la seule initiative de la base, les représentants syndicaux sont souvent relégués au rang d'arbitres chargés de compter les points. Au rythme où vont les événements, ils ne sont pas certains de disposer de toute l'autorité nécessaire pour temporiser l'ardeur des troupes si le besoin s'en faisait sentir. Quelques satisfactions sur le plan social permettrait la pression de monter. Pour les dirigeants syndicaux il y a urgence. »

Un relent de revendications semble monter aux narines patronales. La classique revendication ventrale a changé de caractère. La révolte intellectuelle prend conscience à son tour des problèmes du bien-être, refusant la « bohème », et du confort ménager. Car en tant qu'homme, celui qui se révolte contre la société existante se doit de vivre une vie pleine, d'où la nécessité de son intérieur. La tentative que tente de mettre sur pied le capital, consiste à geler ce mouvement naissant en lui accordant un semblant de pouvoir, ce qui revient à reconnaître pour fondé l'un des principes fondamentaux des révoltés de tout temps le droit d'agir par eux-mêmes, mais cela est accepté à la condition que ce changement ne se produise pas hors du cadre de l'organisation capitaliste, ce qui est assez délicat et exige se fameux respect de la règle du jeu. D'autre part, l'augmentation sensible du niveau de vie est envisagée par l'intermédiaire d'une action sur les prix industriels.

**Valerio VIDAL**

*(A suivre.)*

# Où en est l'Union Soviétique

1

Le dernier « Entreprise » titre : « Quand les lois économiques s'imposent à Karl Marx », et en tête d'article : « L'Union Soviétique sera-t-elle communiste dans quinze ans ? »

Avouons que cela laisse rêveur. Où est la vérité. Et en premier lieu quelle est la situation sociale, politique, économique du pays « Fer de lance » de la révolution communiste dans le monde, du moins le seul dont il nous soit possible d'analyser l'évolution 52 ans après la révolution politique d'octobre ; le seul où la théorie marxiste puisse être jugée dans le temps.

En raison de sa superficie — 22 millions de km2 pour 234 millions d'habitants —, d'une politique économique qui a balayée les inégalités historiques fondamentales (grandes propriétés, etc...), d'un fort dirigisme étatique, d'une bureaucratie toute puissante ; bref de tout ce qui caractérise le saint principe de la dictature du prolétariat, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques est la deuxième puissance industrielle mondiale. Deuxième puissance, mais avec en corollaire, un produit national brut par tête d'habitant qui ne dépasserait pas 6 500 F, contre 11 000 à la France.

Face à un immense développement économique (on jugera plus loin ce qu'il en est vraiment), le développement social est loin de subir cette remarquable progression.

Et cette constatation est d'une importance capitale pour la compréhension de la suite de l'exposé.

2

Une des thèses de la doctrine marxiste affirme que le taux de croissance de l'économie dans un pays socialiste est continu. Or, les dirigeants soviétiques se sont aperçus que chez eux, ce taux au lieu de progresser, commençait à baisser ; dans les années 1958 il se chiffrait à 7 % par an en moyenne ; dans les années 1958 à 1964, il n'a atteint que 5,3 %. De même le taux de profit global de l'industrie est passé de 14,8 % en 1963, à 13 % en 1965.

Quel est le phénomène qui a conduit à cette extrémité ?

Si l'on s'en réfère aux seuls critères de l'analyse marxiste, ce sont les bases mêmes du système qui ont conduit l'économie russe à cette catastrophe, qui sera évitée de justesse.

3

Le système soviétique peut se définir par une négation (du moins théorique) du capitalisme. Pour cela, il refuse :

— la propriété privée,

— le principe du marché (offre et demande).

— le caractère concurrentiel de l'économie.

De façon à éviter ces trois embûches, il a fallu trouver un remède.

Et ce remède, c'est la toute puissante bureaucratie hiérarchisée russe. Au sommet de la hiérarchie planificatrice : le Gosplan (ministère du plan). Les directives qui partent de ses bureaux de Moscou — cœur réel de la Russie — recouvrent toute l'Union Soviétique dans les moindres détails. C'est ainsi que la vie du sovkhoze, ou de l'usine est détaillée au microscope. Le plan fixe par ailleurs pour chaque usine, une production (à ne jamais dépasser), et des prix qui sont établis en dépit de toutes connaissances économiques, le plus souvent sur de simples bases théoriques. Face à cette rigidité qui condamne les entreprises au rôle de producteur (sans initiative), que leur impose l'Etat, des erreurs, des pertes énormes de capitaux ont lieu presque quotidiennement, car l'intérêt du plan interdit que l'on signale les erreurs.

Malheureusement, la population en contre partie, ne ressent aucune amélioration du niveau de vie. Et cette stagnation dure depuis déjà de nombreuses années. Par ailleurs, l'afflux croissant des touristes occidentaux (les autorisations étant plus nombreuses), a provoqué chez le citoyen russe un profond mécontentement ; par simple comparaison des niveaux de vie. Mécontentement accentué par le spectacle des défilés militaires, autres expériences spatiales, dépenses de prestige « aux pays frères », et fiascos économiques, quand la « Pravda » les signale. Aggravant cette liste, le nombre des chômeurs tend à augmenter ; et les principes stackhonovistes et supers-stackonovistes (système Taylor perfectionné), ne font rien pour arranger le climat social. Climat qui sans être explosif (en raison de la toute puissante police politique russe, la meilleure du monde), n'en est pas moins alarmante pour les dirigeants russes.

Pour remédier à cet état de fait, l'Etat a pris quelques mesures qui remettent en cause de façon fondamentale, les bases même du régime en pays communiste.

4

Le système économique soviétique a beaucoup évolué ces dernières années, surtout depuis la réforme économique de septembre 1965. Abandonnant le principe d'une rigidité absolue dans la planification, la réforme a introduit, ce qui ne s'était pas vu depuis la N. E. P., (Nouvelle Economie Politique), de 1925 à 1928, une certaine souplesse dans la gestion de l'entreprise soviétique, en apportant à la Russie, cette notion prodigieuse (sic), le profit.

En raison du retard accumulé, cette réforme ne peut suffir. Et il convient de rappeler l'article de l'économiste russe Yevsel Grégorievitch Libermann qui paru dans la « Pravda » en 1962, pour voir quelle direction prendra l'Union Soviétique dans les années à venir. Un article dans lequel on pouvait noter les points suivants :

— réduire au minimum les obligations du plan général, et accorder à l'entreprise un maximum d'indépendance.

— reconnaitre le rôle du profit comme principale mesure de rendement et comme stimulant des producteurs.

— lier plus directement la rémunération du travail à la fois au rendement individuel et au rendement de l'entreprise.

Et « Entreprise », le journal de conclure, les thèses de Libermann sonnent de façon révolutionnaire.

Après une révolution sociale trahie par les bolcheviks, voici ce qu'est devenu le pays héritier des idées de Marx et de Lénine ; pays du socialisme et de la liberté (sic), qui s'envole vers le capitalisme.

Peut-on expliquer cette dégénérescence ?

5

La vie dans une société marxiste-léniniste est essentiellement liée et assujettie aux impératifs du plan.

C'est ainsi jusqu'à ces derniers temps, dans les sovkhozes, le paysan ne percevait d'indemnité de l'Etat que si la productivité du lopin de terre dont il avait la charge correspondait à celle fixée par le plan.

Depuis l'éviction de Kroutchev, la situation a considérablement évoluée. On assiste en fait à un abandon plus ou moins tacite, dans le secteur agricole des théories marxistes.

Dans les kolkhozes (coopératives) : on a instauré un régime de salaire mensuel garanti. Par ailleurs il a été décidé de soumettre les sovkhoses (fermes d'Etat), aux principes qui régissent depuis 1965 la gestion de l'entreprise industrielle ; ces fermes d'Etat fonctionnent désormais sous le régime de l'auto-gestion économique ; les objectifs de profit remplacent ceux de production. La réforme donne des résultats positifs ; amélioration sensible du niveau de vie du paysan russe.

6

Ainsi même en Union Soviétique, qui jusqu'à présent ne considérait le citoyen russe que comme un rouage du mécanisme planificateur — un robot au service de l'effort collectif —, on assiste à ce bouleversement profond du mode de vie, bouleversement déjà ressenti dans les pays capitalistes : la considération de l'homme comme élément important de la société. Elément important, ou plutôt machine ayant son importance. En fait la similitude entre le caractère homme et machine, peut être poussée plus loin.

La Russie, qui vient de découvrir cette vérité fondamentale du système capitaliste moderne, par la même occasion se trouve confrontée au revers de la médaille de ce problème : si l'homme machine est une pièce importante, il faut l'entretenir. C'est-à-dire le graisser, le polir, le bichonner ; lui offrir une vie où l'on se sente bien. Et cette vie, c'est la société de consommation qui peut l'apporter. Société de consommation aliénante, pesante, dont les rouages nous broient le cerveau.

**Jordi VIDAL**

*(A suivre.)*

# Concorde ? Un gadget pour milliardaires !

Ça y est ! « Concorde » a effectué son premier vol et son essor au Bourget a été accompagné d'un concert assourdissant de cocoricos qui ont pu nous donner un avant-goût du bruit que fera l'appareil lorsqu'il atteindra ses vitesses supersoniques ; la bêtise chauvine des menteurs-à-gages de la presse bourgeoise a pu se défouler à plein dans une admiration béate pour cette réalisation de la technique franco-britannique qu'elle présente évidemment comme un grand progrès profitable à tous ; en somme, la France sert l'humanité en prenant à sa charge la construction d'un appareil si utile à chacun, et le travailleur français doit être reconnaissant à son gouvernement et à son patronat d'avoir réalisé avec son travail et ses privations une machine dont il ne sera jamais l'utilisateur, direct ou indirect.

En effet, quel est l'avantage principal de cet avion ? Il s'agit essentiellement de sa vitesse, qui lui permettra de traverser l'Atlantique en trois heures et demie, au lieu des huit heures nécessitées par les appareils actuels ; mais à qui profitera cet avantage ? Sûrement pas à l'ensemble de la communauté. Car « Concorde », qui effectuera à un tarif encore plus élevé des voyages déjà actuellement très coûteux, ne sera évidemment utilisé que par une minorité de riches passagers : hommes d'affaires, politiciens, vedettes, bourgeois de tout poil. « Concorde » est donc un produit de luxe, et d'un luxe particulièrement coûteux, dont les frais, plusieurs centaines de milliards, sont supportés par l'ensemble des travailleurs, de même que les conséquences fâcheuses : bruit infernal aux abords des aérodromes, qui sont évidemment situés au voisinage des banlieues ouvrières et fort loin des quartiers résidentiels de la bourgeoisie.

Qu'on ne nous accuse pas d'être les ennemis du progrès techniques ; bien au contraire, nous sommes ses plus farouches partisans ; mais pour nous « Concorde » est tout le contraire du véritable progrès, qui consiste à mettre les découvertes techniques au service de tous. En matière de transports aériens, le progrès consisterait à construire des appareils de grande capacité au meilleur compte et en grand nombre, afin de faire baisser le coût des voyages et de les mettre à la portée des travailleurs ; là serait la véritable utilisation des nouvelles possibilités de la technique et de l'industrie. Quant à la plus grande vitesse, elle pourrait venir après, comme le superflu après le nécessaire. Car lorsqu'on a la possibilité d'effectuer la traversée de l'Atlantique en huit heures, en économiser la moitié apparaît vraiment comme un avantage superflu, et il faut vraiment ne pas savoir quoi faire de son argent pour être prêt à payer un gros supplément pour cet avantage.

En regard de l'intérêt général, l'avantage de cet avion est nul : pour les rares cas où un transport ultra-rapide peut s'avérer nécessaire, il existe déjà des appareils de plus faible capacité, et les travailleurs n'ont rien à gagner à ce que les « personnalités » puissent voyager un peu plus vite : les informations, de leur côté, peuvent de toutes façons être transmises intantanément ; et d'ailleurs, ce gain de temps apparaît négligeable en regard de l'attente au départ et de la durée des transports au départ et à l'arrivée.

En fait, la seule raison pratique qu'on puisse trouver à l'heure actuelle pour une telle réalisation est la suivante : on s'ennuie durant les voyages aériens, et la clientèle bourgoise, qui voyage beaucoup, est prête à imposer d'énormes efforts à la communauté pour s'ennuyer un peu moins longtemps, faisant ainsi preuve de la même mentalité que le Roi-Soleil. Et puis, il y a évidemment l'aspect de prestige imbécile, faire n'importe quoi de grandiose pour exalter le chauvinisme et tenter de faire oublier sa misère à la population en la faisant rêver devant le spectacle du bel avion qu'elle ne prendra jamais.

C'est donc là la même politique égoïste, cynique et arrogante d'exploitation sans merci que pratique la classe dirigeante lorsqu'elle étale sous nos yeux les résidences de luxe qu'elle met en chantier tandis que les travailleurs connaissent les pires difficultés pour se loger ; les ouvriers français et anglais doivent se serrer la ceinture d'une douzaine de milliards de francs lourds afin d'économiser quelques heures d'ennui à leurs dirigeants et à leurs patrons, pour que la femme de leur P. D. G. se fatigue un peu moins lorsqu'elle ira s'acheter des gadgets outre-Atlantique ou participer à un safari en Afrique du Sud, pour que l'homme d'affaires américain puisse aller un peu plus vite conclure un marché en sablant le champagne au milieu des putains de luxe dans une « boîte » des Champs-Elysées.

Un tel exemple de gaspillage capitaliste au détriment des travailleurs nous montre une fois de plus que pour mettre fin à l'exploitation au service des caprices de la classe dirigeante. pour mettre le progrès technique au service de tous, il n'y a qu'une solution : la destruction du pouvoir de la classe dirigeante, la révolution sociale.

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

## A chacun sa vérité

A ceux qui vitupèrent contre les travailleurs, qui « viennent voler le travail des Français », selon leur expression, nous demandons de prendre connaissance de l'identité des six mineurs ensevelis le 5-2-69 à Gardanne :

Roger Garcia, Antoine Marques Fernandez, Jean Garibian, Mohamed Kaceb, Emile Saez, Georges Thedosius.

Que dire, sinon que les travailleurs étrangers sont ceux qui trinquent, qui payent souvent de leur vie, épargnant celles des ouvriers français, les profits de notre patronat national.

## La Révolution inconnue (1917-1927)

de VOLINE

Un document d'importance capitale sur la participation anarchiste à la révolution russe. Indispensable pour comprendre les sources historiques des courants révolutionnaires actuels.

700 pages. 35 F franco de port.

Bon de commande :

Nom :

Prénom :

Adresse :

désire recevoir ..... exemplaires, du tirage spécial réservé aux lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, du livre « LA REVOLUTION INCONNUE », au prix de 35 F. Ci-joint le règlement :

= Chèque bancaire.
= Chèque postal (1).
= Mandat (1).

(1) A établir à l'ordre de N. O. E. Diffusion - CCP 16 971.80 Paris.

# La lutte des groupes affinitaires

**FOIRE-EXPOSITION DE PERPIGNAN**
**Journée franco-espagnole (dimanche 22 juin 1969)**

Congratulations, mondanités, serments d'amitié éternelle... hypocrisie. Les porte-parole de l'Espagne franquiste et les dignes représentants de la «démocratie » bourgeoise française se proposent d'intensifier les rapports commerciaux entre nos deux pays ; mieux encore, ils parlent d'échanges « culturels » et de « fraternité ». Bref, pour les capitalistes et leurs laquais, tout ce qui n'est pas profit ne vaut pas la peine qu'on s'y attarde.

A 17 h. cinq jeunes anarchistes s'attachent au moyen d'une chaîne et d'un cadenas autour d'un pylône électrique dressé en plein centre de la Foire. Cette manifestation ayant la forme d'un happening. Quelque cinquante autres jeunes anarchistes forment un cercle en scandant des slogans franquistes et en faisant le salut fasciste, puis récitent en chœur les lois fondamentales du « Fuero de los españoles » et des citations du livre de Frédéric Rossif « Mourir à Madrid » tandis que les enchaînés les conspuent et les insultent. La foule, déconcertée, les regarde avec curiosité.

Quelques agents de police tentent d'intervenir mais ils ne savent pas trop comment s'y prendre et sont vite débordés. Les jeunes libertaires en profitent pour distribuer des tracts dénonçant le régime tyrannique de Franco et appelant à l'internationalisme prolétarien pour en finir avec toutes les formes d'exploitation de l'homme par l'homme ; ils réussissent également à amorcer le dialogue avec les spectateurs, les obligeant à se prononcer pour ou contre la manifestation, pour ou contre le franquisme. Des banderoles révolutionnaires et antifranquistes ayant été déployées, les flics les arrachent et pourchassent les manifestants.

Pendant ce temps, un individu jouant le rôle d'indicateur et de provocateur sous le regard complaisant de la police frappe à droite et à gauche sans obtenir ce qu'il cherchait : faire dégénérer en bagarre et en incidents graves une manifestation qui devait garder un caractère non-violent du début jusqu'à la fin.

Au moment où arrivent des renforts de flics et de C. R. S., les cinq enchaînés se couchent sur le sol. Sous les huées d'une grande partie de la foule, les « flics » traînent les jeunes gens, toujours attachés les uns aux autres, et les embarquent avec brutalité dans le panier à salade. Désignés par l'indicateur, une quinzaine de copains sont également arrêtés ainsi qu'un spectateur qui protestait contre les procédés policiers ; plusieurs personnes qui s'indignaient plus discrètement se virent menacées d'arrestation.

A noter aussi l'arrestation d'un copain qui ne participait pas à la manif mais prenait des photos des flics au boulot. Il fut pris à partie par l'indicateur, amené au poste de police installé à l'intérieur de la foire et, après confiscation de son appareil, sauvagement frappé. Enfin et surtout, il faut signaler qu'un jeune inconnu, excédé par l'ignoble conduite de l'indicateur, se jeta sur celui-ci et lui asséna quelques coups de poing magistraux, ceinturé par des policiers en civil, il parvint à frapper un inspecteur dans le poste de police.

En fin de compte, tous les détenus ont été emmenés au commissariat central, questionnés puis relâchés quelques heures après... à l'exception de l'inconnu ; on suppose qu'il a été dirigé vers les services de la D.S.T.

Le choix de la non-violence et du dialogue avec le public a permis à celui-ci de participer à l'action, de prendre parti et, en particulier, de réagir contre les « forces de l'ordre » qui étaient visiblement embarrassées sur le mode d'action à suivre. Il faut dire toutefois que certaines personnes ont insulté les manifestants et se sont réjouies au spectacle de la répression, quelques-unes n'avaient même pas remarqué qu'ils étaient français et elles ont crié stupidement « à Moscou ! », « allez faire cela à Moscou ! » ; ou encore : « retournez en Espagne ! » Mais, dans l'ensemble, les gens se sont élevés contre les brutalités de la police.

Cette action des groupes anarchistes du Sud-Ouest a montré que les libertaires sont capables d'autodiscipline sans avoir recours à un chef ou à un organisme de direction révolutionnaire rigidement structuré, elle a montré leur sens de l'organisation librement déterminée par la base et leur volonté de dénoncer les manœuvres du capitalisme international, l'oppression sous toutes ses

*(Suite en page 2.)*

C.N.T. A.I.T.

Confederación Nacional del Trabajo

## A LOS TRABAJADORES - AL PUEBLO ESPAÑOL - A LOS JOVENES

EL día 19 de Julio se cumplieron 33 años de la grandiosa epopeya con la que el Pueblo español conmovió al mundo, ganándose para siempre el cariño, la admiración y el respeto de todos los hombres y pueblos amantes de la libertad. Nuestro heroico pueblo, consciente de su responsabilidad histórica, sabiendo lo que se jugaba en aquél crucial momento, se lanzó a una lucha titánica, para defender los derechos y libertades que legitimamente habia conquistado, con el sacrificio generoso de sus mejores hijos, y que una confabulación monstruosa de las castas más reaccionarias en complot militar-clerical-fascista, querian arrebatarle. El pueblo, sin más armas que las de la poderosa razón, que las de los pechos de sus bravos hijos, estimulado por su ardiente e inquebrantable amor a la libertad y a la justicia, se echó a la calle, asaltando cuarteles, guaridas y fortalezas de sus enemigos y aplastó en la mayor parte del suelo hispano a las fuerzas militares, reaccionarias y fascistas que habían salido a la calle, después de ser perjuras a un régimen, nacido de la libre voluntad popular, al que habian jurado fidelidad, bajo palabra de honor, que luego traicionaron.

El triunfo del pueblo, en las poblaciones más importantes de España, sobre esas fuerzas de mentalidad primitiva y perversa, uniformadas o sin uniforme, enemigas encarnizadas de toda evolución y progreso, se debió a la magnifica organización de los trabajadores, encuadrados en sindicatos auténticos, libres de influencias extrañas a sí mismos, sobre todo en los de la combativa en invicta CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO, organización anarcosindicalista, cuyos militantes, con su indomable espíritu de lucha por la libertad y la emancipación y transformación social, se destacaron con ejemplar bravura, escribiendo con su conducta libertaria las páginas más brillantes y gloriosas en aquel 19 de Julio imperecedero, así como durante todo el curso de la guerra civil y de la Revolución española.

Treinta años de calvario viene padeciendo el sufrido Pueblo español, soportando una ignominiosa esclavitud, bajo un forzado silencio, impuestos por una dictadura totalitaria surgida de la guerra civil con la ayuda masiva de Hitler y de Mussolini, del nazi-fascismo, y a la que el Vaticano, cubriéndose de oprobio, por enésima vez, calificó de cruzada o guerra santa.

Con motivo de este nuevo aniversario de aquella gloriosa fecha, la *Confederación Nacional del Trabajo* hace un vibrante llamamiento al Pueblo en general, a los trabajadores, y a la juventud en particular, para que, a nuestro lado, prosigan e intensifiquen la lucha y las manifestaciones de rebeldía, expresando con actos y con hechos, con una actitud colectiva e individual entera y digna, rotunda y categóricamente, su más absoluto desprecio y repulsión al régimen más funesto y nefasto que ha tenido España en su larga historia.

¡Volvamos a conmover al mundo con nuestra acción! Demostremos que somos lo que fuimos siempre, hombres que no nos resignamos a vivir esclavos, y que las nuevas generaciones son descendientes dignas de cuantos en tierra española han sido precursores y luchadores denodados por la libertad y la justicia social. Demostrémoslo combatiendo abierta y permanentemente al régimen, encarnación de la más absoluta regresión, conculcador de los más elementales principios de derecho y de respeto humano.

En el campo, en las fábricas, en los institutos, obras, talleres, oficinas y universidades, en cualquier lugar donde se encuentren hombres que sientan la dignidad de si mismos y que amen la libertad, intensifiquemos la lucha contra la tirania, contra el régimen corruptor que deshonra y arruina a España y le impide abrirse paso libre hacia el progreso y hacia un venturoso porvenir.

Para que esta lucha tenga la máxima eficacia, debe tener una expresión clara, sólida y coherente, y esta claridad, solidez y coherencia únicamente se conseguirán a través de los sindicatos exclusivamente de los trabajadores, sindicatos libres, democráticos, libertarios.

La *Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.)*, que no ha cejado ni cejará jamás en su lucha para acabar con la tirania, que sigue actuando en la clandestinidad, desde los lugares de trabajo y en todas partes donde el pueblo labora, extiende bien abiertos sus brazos para acoger fraternalmente a cuantos estén dispuestos a luchar y a romper todas las cadenas.

¡Adelante, trabajadores, juventud, bravo pueblo!

¡Viva la libertad!

¡Viva la C. N. T.!

*Confederación Nacional del Trabajo*
Comité Nacional.

*España, Julio de 1969.*

## chispas

*Nada más vergonzoso que un león domesticado.*

⁂

*El gato se deja mimar de ti; pero atención: cierra el armario.*

⁂

*El perro ladra a la luna porque no vé a su amo en ella.*

⁂

*El ruiseñor entona árias que nunca mencionan la jaula.*

⁂

*El lobo muerde para comer, el hombre para dañar.*

⁂

*El castor construye y el hombre destruye (Guernica, Oradour-sur-Glane, Hiroshima).*

⁂

*Horrible el niño español destrozando nidos y asesinando pájaros.*

⁂

*Una formación de cigüeñas se asemeja a otra de aviones.*

⁂

*Con la diferencia de que una va a dar vida y otra a sembrar la muerte.*

⁂

*No hay dios que justifique la existencia de bestias carniceras y gacelas indefensas.*

⁂

*Imbécil el hombre que justifique la existencia del Estado para ser victima del mismo.*

⁂

*La persona es una de las raras especies animales que se devoran a si mismas.*

⁂

*El macaco como escarnio permanente a la importancia del hombre.*

⁂

*Cuando nos ocupemos de animales inferiores, no nos asomemos al espejo.*

*CHISPERO*

DESDE LA PUERTA DEL SOL

## APOSTILLAS AL AIRE

RASGUEMOSLE un poquito la piel a modo de comentario al condenado *mito* de la ley de la «oferta y demanda». La ley de la oferta y demanda se la juzga con carácter absoluto, cosa que no tiene. Generalmente no es el hecho producción quien regula el precio del artículo o mercancia en el mercado, sino la especulación. La especulación es la base fundamental del comercio. Si no hubiera especulación no existiria el comercio. La especulación es grave y onerosa para el consumidor, porque su única misión en el mercado es la de gravar la producción varias veces en su camino, desde su punto de arranque, a su punto de destino, siempre empujada por un ave de rapiña llamado comerciante, que va amasando foruna sobre fortuna en detrimento del consumidor.

La especulación es un arma injusta, es el robo legalizado; pero inherente a la actual sociedad montada sobre un pie falso e injusto. La especulación se acabará cuando vivamos en anarquia.

La especulación tiene un campo muy ancho. No sólo especula el alto financiero, no; especulan el gran comerciante y el pequeño. Se especula en la ciudad y en el campo. En todos los sitios en donde hay lugar para poder hincar el diente, allí asoma el hocico de un especulador alto o bajo.

El gran especulador aprovecha la oferta para acaparar, comprando abajo precio. Si por una de aquellas casualidades se equivoca y no tiene medios para capear el temporal y salir indemne, recurre a la estrategia de destruir la mercancia, para mantener el precio a un nivel renumerado y no cogerse los dedos, lo que se hace por todos los sitios del mundo sin ninguna clase de miramiento entre la gente especuladora y sin miedo al castigo de la ley, que este *mundillo* se pone por montera.

Se tiran los plátanos al sumidero, la sardina al mar; se quema el café en el Brasil y la carne en la Argentina; y entre unos y otros, agarrotan a la ley de «oferta y demanda», para que no pueda moverse. Unica forma de exprimir a gusto el bolsillo del consumidor, pobre y apaleado.

Ahora mismo tenemos un caso aqui en Madrid que prueba clarividentemente el mito o falacia de la ley de «oferta y demanda».

La avicultura atraviesa una situación gravísima. Tres importantes grangeros abastecedores de Madrid, han quebrado. Venden los huevos, en relación al costo de producción, a un precio catastrófico, de trece pesetas para abajo la docena, y hubo uno que se puso a vender a duro la docena, para demostrar a la faz del mundo el ahogo de la avicultura española, bien cacareada, y de la mano con el desarrollo español agrícola. Sólo los comerciantes detallistas, riéndose de la ley de la «oferta», se han aprovechado de la sobre-producción de huevos, haciendo un buen agosto, y demostrando a la vez de que la ley de la oferta y demanda no regula los mercados, ni puja ni baja los precios donde existe la especulación, veneno corrosivo que perfora y destruye el tejido celular del cuerpo social.

Todos estos males, que son cosecha propia de la actual sociedad, no puede acabar con ellos ningún estamento social que no sea el anarquismo, que hace tabla rasa de todo lo caduco montado sobre pilares falsos y bases injustas y comerciales, con privilegios, jerarquias y clases sociales, manenidas a punta de espada, con el fruto artero de mantener en pie la explotación del hombre por el hombre, cosa antinatural y arrebatadamente inicua.

**Federico BOLERA**

*Madrid* 1-VI-69.

# ANTENA

POLITICA
DE OPERETA

MADRID. — Para vaciar de población el reducto de Gibraltar, Franco ha firmado un decreto declarando españolas las personas nacidas bajo el Peñón, invitándolas acto seguido a abandonar su lugar de residencia y añadirse al via-crucis que se les presenta a los 5.000 españoles que tuvieron que abandonar su trabajo calpense por orden de la autoridad franquista. Como era de esperar, los gibraltarenses se llaman andana, pues prefieren el rincón roqueño que les sustenta en condición de personas libres, a entrar en España en condiciones de mendigos, desplazados y oprimidos. Si Franco no se ingenia otra cosa mejor para despoblar Calpe, arriesga haber ofrecido argumento a los productores de sainetes.

SIGUE LA POLITICA
DE OPERETA

MADRID. — Para el dia 22 de julio próximo está fijada la ceremonia en la que el tirano Franco designará a Juan C. de Borbón como sucesor suyo en caso de muerte del mencionado Franco. Se ignora si lo titulará rey o regente de la corona. La comedia tendrá lugar en el palacio del Congreso para contar con la claque de 563 «procuradores».

LA FERIA

EL FERROL. — Para impulsar el agro, la marina y la industria de Galicia, se está celebrando la Feria de Muestras gallega adscrita al Plan de Desarrollo estatal. De hecho sólo concurren firmas de Barcelona, Madrid y Vascongadas, siendo la participación gallega menos que escasa. Indignadas por el fiasco, las autoridades organizadoras dijeron y repitieron escandalizadas: «No hay plan, no hay plan».

Ni Plan ni Desarrollo.

ACTO
NAZIFRANQUISTA

MADRID. — Más de quinientos ex combatientes de la División Azul y numerosos familiares de caídos en el frente de Rusia durante la segunda guerra mundial asistieron a una misa de campaña, celebrada en el Paseo Moret, frente al cuartel del regimiento Inmemorial núm. 1, al cumplirse el veintiocho aniversario de la salida hacia Rusia de la primera bandera de dicha división. En sitiales preferentes se encontraban el ex ministro Ramón Serrano Suñer; el segundo teniente de alcalde del ayuntamiento de Madrid, general Ricardo Villalba Rubio; el vicepresidente de la Hermandad de la División Azul, Antonio Martínez Catano; el presidente del Sindicato de Hosteleria, José Maria Gutiérrez del Castillo y, entre otras personalidades más, varios dirigentes sindicales y miembros de la Anciana Guardia. Concluido el acto religioso, organizado por la Hermandad de la División Azul, los asistentes entonaron el «Cara al Sol», dando seguidamente los gritos de ritual Serrano Suñer.

Los comentarios giraron en torno a la ausencia del general Muñoz Grandes, jefe que fue de la expedición militar franquista para ayudar a las fuerzas hitlerianas en el sitio de Leningrado.

CARCELERA

MADRID. — En septiembre se 1967 la «Gaceta Universitaria» publicó una caricatura alusiva a los sucesos de la Ciudad Universitaria en la que se leia: «Amados súbditos alumnos, creo que exageráis. Aún debéis dar las gracias a que la policia no haya utilizado napalm en la universidad.» Esa gracia y otras del mismo matiz no causó gracia ninguna a las autoridades, de suerte que el director de la «Gaceta Universitaria», Andrés Garrido Tortajada, fue condenado por el ministerio de la Información al pago de una multa de 50.000 pesetas. Interpuesto recurso, el Consejo de Ministros dio por buena la sentencia.

En enero de 1969 un grupo de estudiantes se personó ante la redacción del diario «Correo Gallego», de Santiago de Compostela, que habia publicado un escrito infamatorio para los estudiantes. Entre gritos de protesta el grupo — ¡más de dos mil universitarios! — quemó varios ejemplares del «Correo», *delito* que las autoridades han centrado sobre la persona del estudiante Alberto Reverter Pérez, condenándole — el TOP. — a cinco mess de arresto por agresión, incendio, alteración del orden público y otros excesos. Habiendo recurrido ante el Tribu. Supre., éste ha considerado que el T.O.P. ha obrado angélicamente.

Por haber tomado parte en una imponente manifestación antifranquista en el pueblo de Villafranca de Oria, los vecinos Martin J. Garin Urquiola y Fernando Gárate Elizondo fueron «topeados» cada uno a medio año y un dia de cárcel, pena que el Tribu. Supre. ha encontrado maravillosa.

Tribunal y Tribunal, tal para cual.

RECONCILIACION,
PARECE

MALAGA. — Habiendo el empresario que contrató al cantor José Manuel Serrat (cuyo recital en la plaza de Toros terminó airadamente por culpa de un grupo provocador franquista) abonado a Serrat la contrata de 150,000 pesetas, el propio cantor se ha ofrecido al empresario en cuestión para actuar durante hora y media en Málaga mismo sin cobrar, y en beneficio del Centro de reeducación de niños subnormales,

BANDERILLA
DE FUEGO

MADRID. — El primer espada Curro Romero ha manifestado lo que sigue a la «Hoja del Lunes»: «En conversaciones sostenidas con mi apoderado Domingo, «Dominguín», he decidido rescindir todos los compromisos contraídos y retirarme definitivamente del toreo, ante la anormalidad existente y la desagradable pugna de varios sectores, que no benefician en nada a nuestra incomparable fiesta nacional y que han servido para desmoralizar a muchos de los que en ella tomamos parte.»

CONSEJOS DE GUERRA
EN BURGOS

BILBAO, (OPE). — El dia 15 recomenzaron en Burgos, los consejos de guerra por hechos ocurridos en Guipúzcoa, Vizcaya y Santander a consecuencia de los sumarios tramitados por los cuatro juzgados militares que funcionan aquí y en Guipúzcoa desde el levantamiento del estado de excepción.

El primero de los tales fue el que se celebró recintemente contra cinco sacerdotes que declararon la huelga del hambre en el obispado de Bilbao a los que se les condenó a 12 y 10 años de cárcel después de sacarles violentamente de dichos locales.

Los tribunales de guerra van ahora a ocuparse, en primer término, de los casos de menor gravedad y son en número de tres, según aparece en la prensa. Se persiguen en ellos los delitos de propaganda ilegal y las penas pedidas oscilan entre 4 y 8 años de prisión.

Pero la opinión está pendiente del momento en que se celebrarán las vistas por hechos para los que se piden sanciones mucho mayores. Estas se cree llegarán hasta la pena de muerte para tres de los acusados, a uno de los cuales se le pedirá triplemente la pena citada.

YA LO VAN DICIENDO

«El Norte de Castilla» observa en la televisión triunfalismo excesivo en los discursos de los hombres públicos, mucho autobombo, narcisismo y psicología infantil, pues somos «los primeros», «los mejores» y «el no va más» en cada plano de la vida hasta que la realidad nos despierta con su brutal presencia. «Tan idilica y unilateral es la información que sobre el interior del pais se nos suministra, haciendo además contraste con las espesas sombras y desastres que cada dia también nos cuentan de más allá de nuestras fronteras.»

RESTABLECIMIENTO
DE RELACIONES
DIPLOMATICAS
ENTRE ESPAÑA
Y POLONIA

PARIS, (OPE). — «Le Monde» (dia 16) publica un extenso despacho del corresponsal en Madrid que lleva el titulo citado. Las primeras frases son las siguientes: «El acuerdo firmado el lunes entre España y Polonia, en virtud del cual se restablecen las relaciones diplomáticas y comerciales, no ha causado ninguna sorpresa en Madrid. Este acuerdo estaba ya previsto desde hace dos años.»

ESTUDIANTES EXPULSADOS
DE LA UNIVERSIDAD

PARIS, (OPE). — De la misma fecha y fuente informativa:

«Ciento cincuenta estudiantes han sido expulsados de la Universidad Católica de Navarra, que pertenece al «Opus Dei». El rector ha comunicado que no podrán inscribirse para el nuevo curso ya que se les considera indeseables.

«Esta actitud ha provocado violenta reacción entre los estudiantes y en el curso de las últimas semanas han tenido lugar, en dicho centro docente, manifestaciones, huelgas y escnas de violencias. Alguno de los expulsados no habia cometido en el plano universitario nada que justificase la medida adoptada contra él. Pero la mayor parte de ellos son conocidos por sus opiniones socialistas, liberales o nacionalistas vascos.

La decisión del rectorado ha sido criticada por la prensa de Pamplona, falangista o carlista. Los estudiantes expulsados han sido recibidos por el arzobispo, que les prometió hacer una gestión en su favor. Pero el rector se mantiene firme en su decisión.»

BARBARIE
JUDICIAL

PARIS, (OPE). — El diario «International Tribune» publicó el 10 de julio un despacho de la agencia UPI fechado en Madrid, que decia así:

«En consejo de guerra han sido condenados dos estudiantes a penas de prisión de ocho y tres años acusados de haber participado en un ataque hecho el 31 de octubre del año pasado contra la Facultad de Derecho de la Universidad de Madrid

A Fernando Sánchez Pintado se le ha impuesto una pena de ocho años por el «delito de rebelión militar». A Abilio Villena Pérez se le impusieron tres años de cárcel por el mismo motivo.

El fiscal militar dijo que los acusados habian destrozado objetos de propiedad de la universidad, como un retrato del generalísimo Franco, y que habian arrojado un cocktail Molotov» contra un coche de la policia, hiriendo a uno de sus ocupantes.»

## La lutte des groupes

*(Suite de la page 1.)*

formes et la collusion des grandes puissances, les pays de l'Est y compris, pour sauvegarder l'ordre établi même s'il a nom *fascisme*. Les anarchistes sincères ne se contentent pas de discours et de critiques faciles dans un coin de bistrot, ils agissent et prennent leurs risques sans sombrer pour autant dans un activisme échevelé qui ne tient pas compte des réalités concrètes du moment.

*Un groupe de libertaires*

## Moza que cayó en castilla

Moza que cayó en Castilla
por aquel mozo labriego
que se remontó a la sierra
¡cuando llegaron los «negros»!
¡Moza que murió ultrajada
por llevar rojo el pañuelo;
rojo igual que la amapola
que le da el campo triguero!
Moza bonita y morena,
tan bonito y tan moreno
su rostro, que era una rosa
de trigo todo su cuerpo.
Se hizo la rosa trigo
con el amor molinero,
entre amapolas y espigas,
rizada rosa de fuego.
Se hizo, cuando la ultrajaron
— rosa de canción de pueblo —
una rosa amoratada
de impotentes odios. Luego,
se hizo rosa de sangre
deshojada en el sendero.
Lágrima y sangre en los ojos,
arrebatado el cabello,
rasgada la vestidura,
cortado de un tajo el seno,
agarrotadas las manos,
la cara al aire, y al cielo,
hombres que se dicen hombres,
tres dias muerta la vieron.
¡Que no quieren enterrarla,
dicen que para escarmiento
de otras mozas de Castilla
que amen a mozos labriegos
y se adornen de amapolas
y lleven rojo el pañuelo!
Revolando entre encinares
lejanos pasaba un cuervo
y antes de llegar al llano
se oyó un tiro y cayó muerto.
Sin poder bajar del monte
por la rosa de su sueño,
el arma, cruz en los brazos,
vigila el mozo labriego;
— ¡Ay!, mi cadáver de trigo,
sin llevarte al cementerio;
mientras me quede una posta
no habrá urraca ni cuervo
que te arrebaten los ojos,
ojos que la luz me dieron,
ojos — ¡lo sabe la gente! —
que eran las lunas del pueblo.

Hombres que se dicen hombres
y que dejaron de serlo,
sin llevarla al campo santo
tres dias muerta la vieron.
Quiso ocultarla el Pisuerga
y — el aire gondolero —
la llevó corriente abajo
y, allá lejos,
¡el rio vistió por ella
luto de chopos y almendros¡

A ella la vistió de luna
y así la encontraron luego,
cuando se acercó a enterrarla
la piedad de los labriegos.
Moza que cayó en Castilla
por tener mozo en el pueblo
y adornarse de amapolas
y llevar rojo el pañuelo:
¡ya te vengarán mañana
los hombres del Manzanares!
Ya te están vengando ahora
sobre la linea de fuego
¡los hombres del Manzanares
y los rifleros del Ebro!

ALFONSO CAMIN

## DISCOS

*Hoy, completamente desnudo en casa, pienso en el beneficio de la libertad. Ningún cinturón, ninguna estrechez, ninguna preocupación impide el gozoso desenvolvimiento de la persona. Caida la ropa, fuga de prejuicios. En verano comprendemos al selvático integral y al nudista civilizado.*

*Esta libertad veraniega ya la habiamos observado en las excursiones libertarias. El libro abierto de la naturaleza (hojas vegetales) a b r i a nuestros corazones. Si caía la hoja de parra, era igual. Y si la franqueza juvenil conducía en casos al lecho de musgo, sería el mismo caso del lecho casero. No era ocasión — y sigue no siéndolo — de echar las mujeres por la izquierda del pueblo y los hombres por la derecha, cual dicen ocurre en pueblos católicos del Norte de España. Aunque el instinto natural pudiera dar encuentro de las mujeres del Lugar A con los hombres del Lugar B. Al fin y al cabo se ha venido al mundo por ello, y sin ello no hay mundo — humano — posible.*

*El matrimonio y sus hijos se observan igual vestidos que desvestidos. Lo mismo ocurre en las poblaciones bosqueras de Amazonia.*

*Ya la gente va comprendiendo y las playas desbordan mujeres y hombres casi desnudos. Diez años más, y el desnudismo integral se habrá impuesto en la civilizacitn... de verano.*

*Al triple baño de sol, agua y aire, la persona se tonifica e higieniza. Con el simple abandono de la gorra, los poderosos ejércitos de piojos de antaño batieron en retirada.*

*Quien no crea en todo esto es un hipócrita previsto, ya que en la intimidad se encuentra como todos sus semejantes. Si la ropa es moral y la piel indecencia, que se pegue piezas de nilón al cuerpo igual que se empapela un tabique. DISCOBOLO*

AREA MUNDIAL

# En las pro

EL comunismo mundial está, ahora, en guerra civil; los dos hermanos mayores, el uno, blanco, y el otro, amarillo, se pelean, dejando de lado las discusiones « dialécticas » y utilizando un lenguaje más sonoro: el de las ametralladoras. Las batallas que se han librado recientemente por la disputa de las islas Chenbao, china, o la isla Damansky, rusa, que viene a ser el mismo pedazo de tierra — o de hielo —, situada en el afluente del rio Amur, el Ussuri, allá, en la Manchuria china o Siberia soviética, no son otra cosa que la llegada a la meta en que tenian que desembocar las ambiciones chinas de dominio del resquebrajado bloque de paises comunistas, enfrentadas al derecho, conseguido por cincuenta años de traición y sabotaje a las verdaderas revoluciones en los otros paises del globo, de los soviéticos en mantenerse a la cabeza del Pacto de Varsovia y Comecón, y, todavia más, en continuar siendo el pais modelo para la *construcción* del «socialismo» entendido marxista.

Pero, este hecho no pasaria de ser un simple incidente fronterizo entre dos potencias militares, uno más sumado a los 5.000 denunciados por Kruschev unos dias antes de que fuera *invitado* a dejar el poder y reafirmados luego por Chen Yi, el canciller de Mao, si no tuviese repercusiones más profundas, sobre todo después de la reciente (fresca está todavia en la memoria de los hombres verdaderamente libres) invasión del imperialismo ruso a Checoeslovaquia, deteniendo las adelantadas reformas de Dubceck y los suyos. Y, si este incidente sangriento no pudiera ser, primero, pretexto para desencadenar otra matanza (entiéndase guerra) en el sufrido continente asiático o, segundo, motivo para que Mao Tse-tung, en su insano culto a su personalidad, decretara una segunda sesión de la Revolución cultural («lucha - crítica - transformación» al decir de los propagandistas maoistas) que esta vez tuviera como escenario, no sólo el vasto territorio de la república popular, sino que, saltando las fronteras, llegara a la India, Tailandia, Malaya, Indonesia o Birmania y agravara aún más la matanza del Viet-nam. De todas formas, con lo que ha pasado en el rio Ussuri, el primer beneficiario es Mao, que asi reafirma y consolida su posición dentro del partido y el ejército frente a Liu Shao-shi, firme partidario de la «coexistencia pacífica».

Lo cierto es que el mundo, los pueblos de todas las coordenadas, las masas adormecidas por la droga del confort, están en peligro de perecer irremediablemente por la locura satánica desatada por el odio acumulado por los camaradas y los deseos de predominio de chinos y rusos. China es un hongo nuclear sostenido por 700 millones de pares de manos que a su vez han sido víctimas de la fanática campaña de «propagación del pensamiento del presidente Mao». Y, con estos últimos sucesos, se remueven los odios entre naciones que ya creíamos enterrados en el montón de la historia; cierto: la «agresión de la renegada camarilla revisionista soviética» ha sido comparada, por los mecanismos propagandísticos del partido comunista chino, con los despojos sucesivos de que fue víctima el territorio chino, antes de que los comunistas tomaran el poder, por parte de los zares rusos. Así, por ejemplo, en un editorial reciente de «Renmin Ribao» leemos: «Incluso según el Tratado chino-ruso de Pekin, tratado desigual impuesto al pueblo chino por el imperialismo ruso zarista en 1860, la zona de la isla de Chenbao también pertenece a China» (la consigna, difundida por el citado portavoz es: «¡Abajo los nuevos zares! ¡Abajo el socialimperialismo revisionista soviético!») Resaltando el nacionalismo que mancilla la individualidad de los hombres, los chinos y los rusos plantean ahora sus tesis sobre lo que debe ser el socialismo y sus relaciones con los paises capitalistas, en la trinchera guerrerista entre dos naciones, con sus patriotas de ambos bandos. El ejército rojo y el ejército popular de liberación, el primero inspirado por el pensamiento marxista del «gran» Lenin y, el segundo, por el también marxista de «nuestro gran líder el presidente Mao» («larga, larguisima vida para él» dicen, desde Lin Pia para abajo, todos los chinos de cerebro inferior al del líder) se encuentra, por esas paradojas de la historia sangrienta escrita por el abominable Leviatán de nuestra época: el Estado, en lados definidos — y contrarios — de la trinchera improvisada en las heladas zonas de Siberia y Manchuria. Pero, China y Rusia, en caso de guerra, ¿pelearán solas o acompañadas con aliados?

Lo que apuntara Djilas, el arrepentido comunista yugoslavo, en un articulo publicado en el diario milanés «Corriere della Sera», de que «es más posible de que Rusia o China comunista intenten obtener apoyo de Occidente» en el conflicto del Ussuri, se hace verdad para Moscú. El significativo hecho de que, por primera vez, en las relaciones soviético-occidentales, el Kremlin informe detalladamente a la Casa Blanca y a Bonn acerca del incidente y de la actual situación militar china (cuestión que los rusos deben conocer muy bien dado el voluminoso número de *expertos* que tuvieron en China hasta hace dos años) le da al problema tonos aún más sombríos desde el punto de vista militar y más luz desde el punto de vista, digamos, político. De hecho, militarmente, para la U.R.S.S., frente a China sus más preciados aliados son los paises capitalistas, pero, económicamente, no es el Comecón lo que busca como salida a sus problemas, sino el sistema capitalista como tal, el sistema económico de la propiedad privada disfrazado, si fuese necesario, con la consigna de «propiedad sacialista». Y, este hecho económico es un problema politico necesario de disfrazar (y que los chinos señalan agudamente) ya que podria desilusionar — perdiendo, así, su reconocida fama, a fuerza de mentiras, y su patria potestad del socialismo — a los pocos camaradas convencidos de las *verdades proféticas* del marxismo-leninismo y que son valiosos agentes del P.C.U.S. en Asia, Africa, Europa y Latinoamérica. Y, así sucede. Los rusos han perdido la fe en el comunismo marxista — ¿alguna vez la tuvieron? — en lo que Marx dijo hace más de un siglo y, hoy, el fracaso del sistema es tan estrepitoso que no se les enreda la lengua (sobre todo, al economista marxista ruso Libermann) cuando, para enfrentar el fiasco, el revés de la criminal centralización politica y económica (a propósito del adjetivo criminal, recuerden — los de buena y mala memoria — la colectivización forzada realizada bajo la égida de Stalin y a la que se opusieron viejos bolcheviques como Bujarin), la apatia de las masas para la superación productiva, la baja creciente de la productividad y el estancamiento económico, han tenido que recurrir a los incentivos de toda clase y el del beneficio, en particular (véase en «Pekin Informa», núm. 9, 5 de marzo, el articulo titulado «Los mercados libres inundan la Unión Soviética»), regularizando, ahora, los planes económicos del Estado «socialista» de acuerdo con las exigencias del mercado, construyendo, en vez del cacareado comunismo — como etapa siguiente al socialismo — su versión de la «sociedad de consumo» occidental con sus mismos — o más acentuados — vicios.

Y quienes han advertido esta variante (?) dentro del campo comunista, además de China y Castro (confiérase el discurso de éste sobre la invasión soviética a Chevoeslovaquí) — aunque Castro está más atado a los rusos que la propia Checoslovaquia, tiene la gran ventaja, que reconoció, por fin, de equidistar geográficamente más de Moscú que de Washington — son los comunistas italianos los que en su último congreso de Bolonia aceptaron, sin mucha discusión, como en la época de Togliatti — el principal agente soviético que perpetró la artera traición contra la Revolución española — la «vía italiana para el socialismo» lo que significa independencia total del P. C. I. frente a las lineas, anteriormente acatadas sin chistar, incubadas en las oficinas del Kremlin.

La Union Soviética va a toda marcha hacia el capitalismo. El fracaso


**UMBRAL**

**Sumario del número 90**

Luis Capdevila : **ADIOS A MARGARITA XIRGU.**

Víctor García : **JERBA, INSULA DE LA CONVIVENCIA.**

Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTICA DEL REFRANERO.**

Fernando Valera: **LA FILOSOFIA ESPAÑOLA CONTEMPORANEA.**

Nicolás Estévanez : **CONTRASTE.**

Max Nettlau : **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS EN LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**

Jorge Pioch : **SEBASTIAN FAURE, HAN RYNER Y EL ACRATISMO ESPAÑOL.**

P. Bosch Gimpera : **LOS SOLDADOS IBERICOS AGENTES DE LA ROMANIZACION. (II).**

Renée Lamberet: **LOS ARCHIVOS DE BAKUNIN.**

Vladimir Muñoz : **BIBLIOGRAFIA DE MAX NETTLAU EN LOS SUPLEMENTOS SEMANALES Y QUINCENALES DE «LA PROTESTA» DE BUENOS AIRES.**

De Antonio Machado : **JUAN DE MAIRENA.**

**Noticiario, Notas, Librería y profusión de grabados.**

**Los amigos de UMBRAL obrarán bien aportando suscriptores y direcciones de suscriptores posibles.**

B.D.I.C D.I.G.S



# fundidades del Ussuri

**por Floreal Castilla**

de las teorías socialistas estatistas es hoy una realidad más clara, más apreciable, no sólo en el plano de la lucha revolucionaria — donde ya no son los partidos oficiales los que llevan la voz cantante — sino en el plano de la edificación social preconizada por todos los hombres convencidos de la necesidad apremiante de transformar el sistema capitalista antes de convertirnos en robots o locos. Frente al malogro de las tesis — hasta ayer, intocables — del marxismo - leninismo en la U.R.S.S., Mao, en Asia, y Castro, en América (¿quizá, Albania en Europa?) intentan *crear* desde arriba, desde las ciegas alturas del poder, la espontaneidad creadora del pueblo; el «trabajo voluntario» en Cuba es la versión oficial del trabajo creador logrado «gracias al glorioso partido único y a la clarividente dirección del comandante Fidel Castro, líder de la Revolución». Pero ¡qué trágica es la realidad! El trabajo voluntario de tal no tiene nada. Lo mismo en China, la toma de conciencia de las masas del poder creador del proletariado ha sido teóricamente, la finalidad de la Revolución cultural proletaria. Sin embargo, la realidad, la repugnante realidad, es otra. Tanto en Cuba, como en China, lo que existe son tiranías — ¿fascismos de izquierda? — criminales, como todas, e ideológicas, que son las peores. Tratando de resolver los problemas planteados a la humanidad por el sistema capitalista, desde el Estado, lo único que han logrado — los marxistas-leninistas rusos — es dar la vuelta en redondo para retornar al sistema, disfrazados. Y lo mismo sucederá con China y Cuba.

Pero, el regreso al capitalismo de la U.R.S.S no significa que hará un pacto específico con los yanquis (tema explotado por la ciencia-ficción) para que la humanidad viva sin peligros de guerra. Quien razone así, observará en primera instancia que es un estúpido o se chupa el dedo, una de las dos. Al contrario, los militares rusos han tomado tanto control de su propio partido y del poder civil del Kremlin como sus colegas del Pentágono en la Casa Blanca. Tanto la U.R.S.S. como U.S.A. son, primordialmente, potencias militares y, como tales, han de buscar su extensión y, sobre todo, sostener, por todos los medios posibles, su esfera de acción — y de dominio — en determinadas zonas del globo. El caso checoeslovaco es la comprobación de ello. Checoeslovaquia quería hacer su transformación del socialismo autoritario marxista al capitalista, o bien a un socialismo menos rígido pero donde se jugara libremente en el mercado económico, con el capitalismo, fuera de la tutela soviética, es decir, que no estuviera colonizada económica y políticamente por los rusos. Fuera, en fin, de la esfera de acción del imperialismo soviético. Significativo es el siguiente párrafo del «Manifiesto de las dos mil palabras», difundido el 27 de junio de 1968 y firmado por setenta personalidades checas: «Prácticamente, la futura democracia dependerá de lo que sean las empresas y de lo que suceda en ellas.

»En todas nuestras discusiones, los economistas se han impuesto. Es preciso buscar buenos directores y asegurarles excelentes situaciones. Es cierto que estamos mal pagados en comparación con los salarios de los países más desarrollados. Podríamos reclamar más dinero y sería posible imprimir más billetes de banco, pero su valor disminuiría. Es preferible preguntar a los directores y presidentes qué es lo que quieren fabricar y a qué precio; y en cuanto a lo que sea beneficio, qué parte del mismo será invertido en la modernización de la producción y qué parte será posible distribuir» (añádase a esto el dato que, paralelamente a las crecientes inversiones occidentales en Yugoslavia y los medios de seguridad para esas inversiones que da el régimen de Tito a los capitalistas occidentales, un trust petrolero italiano está construyendo una fábrica de productos químicos en Checoslovaquia). Los rusos invadieron Checoslovaquia no porque, como señalaran las campañas propagandísticas de Moscú, Dubceck y Svoboda fueran instrumentos del «revanchismo germano» para atacar a los «países socialistas» sino porque, de lograr sus objetivos los dirigentes checos, los intereses vitales del imperialismo ruso se hubiesen afectado muy seriamente. Porque la vida — económica y política — de todos los países del Pacto de Varsovia está determinada por lo que afecte o no, a los intereses del naciente capitalismo soviético.

China, por el contrario, es un gigante, «armado con el invencible pensamiento del Presidente Mao», que señala claramente las desviaciones del sovietismo. El fanatismo — la religiosidad, sería mejor — de los comunistas chinos no quiere reconocer que ellos, inevitablemente, seguirán el camino trazado por sus camaradas soviéticos, sobre todo, cuando desaparezca el hoy septuagenario Mao Tsé-tung. Pero, mientras, lo que suceda en el Ussuri — o a lo largo de los 6.000 kilómetros de frontera chino-soviética —, como termine este encuentro entre «hermanos», puede darle a los pueblos del mundo la oportunidad de volver a suspirar en paz o bien, la posibilidad de que la espada de Damocles nuclear nos corte a todos la cabeza.

REMEMBRANZAS

# Lo vivido en la 25 División en el final de la guerra

*(Continuación)*

FORMACION DE LA JUNTA. — Como queda dicho, una vez formada la Junta y comenzadas las gestiones antedichas, vinieron al puerto alicantino los cónsules de Francia, Inglaterra y Méjico. Los dos primeros y un miembro de cada organización y partido dirigieron la palabra a los reunidos, dando palabra de honor de que todos los antifascistas incursos en responsabilidades en la defensa de la parte republicana de España, se les pondría a salvo. Sobre las 3 de la tarde volvieron a dirigirnos la palabra, esta vez los miembros de la Junta más algunos diplomáticos de esos, aconsejando a todos los aglomerados en el puerto que creyeran en la realidad de que su vida no peligraba, o sea que los no incursos en los delitos que Franco tenía clasificados debían ausentarse del puerto, ya que no les ocurriría nada; y es más: afirmaron que en los gobiernos Civil y Militar les extenderían pases de garantía y en los mismos camiones que les habían llevado al puerto podrían ausentarse hacia sus provincias respectivas.

Seguidamente de haber formulado dirigentes y diplomáticos estas promesas, muchos optaron por tomar camino de sus lares creyendo en las palabras que habían oído. Así el puerto quedó bastante descongestionado.

Por nuestra parte creímos que todo aquello resultaría una suerte de selección del movimiento antifascista para fusilar «el grano» sin formación de causa.

Conseguida la ausencia de los «no responsables» se nos instó a los que quedábamos el hacer las listas definitivas con vistas al embarque, puesto que en aquel momento acababa de llegar un barco, el primero de los que debían ir llegando.

LLEGADA DEL DESTROYER. — Estábamos varios compañeros terminando de confeccionar las dichosas listas al oscurecer del día 30 de marzo, cuando vienen a buscarnos a mí y a otro compañero para decirnos que teníamos que dejar todo y pasar los primeros, puesto que a las 10 de la noche teníamos que embarcar en el destroyer «600», y en el barco siguiente que no tardaría en venir pasarían a bordo 8.000 escogidos. Costó localizarnos con mi compañera, pero conseguido ello (igual que mi compañero con la suya) ambos les indicamos que cruzaran la frontera francesa, que en el extranjero nos reuniríamos de nuevo. Y si por un azar previsible incluso nosotros quedáramos en tierra, intentaríamos por todos los medios también ganar el exterior no importa si a pie, puesto que no estábamos dispuestos a morir como ganado. Si en Valencia me había negado a embarcar era por confianza en mis piernas. Hasta siete meses más tarde no tuve noticias de mi compañera.

MOMENTOS DE ANSIEDAD. — Al poco rato de haber pasado el primero y el segundo cordón de carabineros, y aún nos faltaba el tercero y último, acudió uno de la Junta para decirnos que todo el mundo se echase cuerpo a tierra o bien sentarnos sin que nadie se exaltase o perdiese la serenidad, pues se iban a disparar unas salvas de artillería desde el Castillo para saludar al buque que llegaba. Luego debíamos enterarnos de que no se trataba de estallidos saludadores sino de la posibilidad de que la División Littorio, que estaba penetrando en Alicante, bombardeara el puerto por saberlo ocupado por republicanos. Al parecer no se atrevieron a un tal exceso por miedo de que en nuestro desespero la empresa les resultara desfavorable.

LLEGADA DE LA DIVISION LITTORIO. — Estando nosotros en comprensible silencio, empezaron a llegar camiones cargados de enemigos cuyos ocupantes entonaban marchas guerreras en italiano y dando, además, vivas a Franco. Era la famosa División Littorio que estaba ocupando los puntos estratégicos de Alicante.

Al poco tiempo de la llegada de la Littorio al puerto y tras haberse parlamentado con sus jefes, por palabra dada por éstos se protegería la salida de España a cuantos republicanos estaban escogidos para el embarque, declarando, al efecto, Zona neutral la zona portuaria, la cual desaparecería una vez todo el personal embarcado. Vino uno de cada sector español a cantar los nombres de los que teníamos que ir pasando para una situación de salida, cosa que se realizó por grupos. Una vez dentro de la zona de seguridad se puso a llover, molestia que tuvimos que soportar toda la noche, pues las mantas quedaron empapadas de agua. Al apuntar el día vimos al destroyer «600», anclado fuera de puerto. Unas horas más tarde se presentó el otro barco que se nos había indicado, el cual ancló igualmente en el oleaje. Por prudencia callo la nación a que pertenecían ambas unidades marítimas. Al poco tiempo de llegado el «nuevo» barco salió hacia él y el «600» una gasolinera, cuyo personal habló con los comandantes de ambas naves, resultando que éstas levaron anclas para tomar una dirección por nosotros desconocida, marchándose de vacío... Este desprecio a los desesperados del puerto de Alicante ocurrió sobre las 11 de la mañana del 31 de marzo de 1939.

LLEGADA DE LA ESCUADRA FACCIOSA. — Viendo desaparecer «nuestros barcos protectores» recibimos el nuevo disgusto de ver entrar el crucero «Canarias» seguido de otras dos grandes unidades y alguna otra más pequeña, escuadra que se colocó en situación de ataque frente al puerto de Alicante. Allí permanecieron estos barcos distanciados uno de otro con los cañones apuntando hacia tierra y en situación de desembarco de tropas. puesto que los que nos encontrábamos al borde del agua podíamos distinguir fácilmente los cargamentos de tropas de infantería.

En estos momentos sí, perdimos todas las confianzas de embarcar. El instante era peligrosísimo como se pudo deducir del litigio surgido entre littorios y falangistas por tratar, los últimos, de fusilarnos a todos y querer los primeros proteger nuestra opción a embarcar para el extranjero. Serían las 3 de la tarde del 1º de abril cuando penetró en aguas del puerto el «Canarias» seguido de alguna otra unidad, situándose en el ala izquierda del puerto, el lado opuesto al que nosotros ocupábamos. Las tropas que llevaban pusieron pie a tierra y, formadas, desfilaron por las calles de Alicante, y durante cuyo desfile parlamentaban con las autoridades militares de la ciudad, la Junta y algunos cónsules, más una representación de la Littorio. Los italianos parece que llegaron a ofrecer barcos para sacarnos; el cónsul mejicano ofreció asilo en su país para todos nosotros, pero no habiendo reconocido el gobierno mejicano al gobierno franquista, el cónsul mejicano fue rogado de retirarse de la entrevista, cosa que éste hizo. Pero acto seguido se personó en nuestro grupo (unos 600 hombres) para decirnos lo que ocurría incitándonos a que cada uno se hiciera cargo de su mala suerte, pues entendía que seríamos librados al enemigo sin ninguna suerte de garantía, que fue lo que en realidad trágica ocurrió.

EL DESARME. — El desarme de todos se realizó a cargo de la junta formada por las sindicales y los partidos. Había sido ruego de las comandancias de los dos buques extranjeros «protectores», pues con armas — aseguraron aquellos mandos — no aceptarían a nadie a bordo. Las armas fueron entregadas con grave disgusto de todos nosotros arriesgando ser entregados como borregos al enemigo. Algunos compañeros como Máximo Franco, de la división Ascaso, y Viñuales, guardaron las pistolas, que sirvieron para el caso trágico de sus respectivos suicidios.

Lo lamentable fue que todos los representantes de la junta no fueron valientes para confesarnos la verdad antes de nuestro desarme, falta de franqueza que conservaron hasta el último instante, derivando ello en colosal tragedia que tantas víctimas ocasionó, entre ellas varios de los propios participantes de la Junta. Perdidos por perdidos podíamos jugarnos la vida a cara o cruz, y tal vez con este rapto de desespero muchos más habríamos quedado vivientes. La Junta temía la agitación propalada por lo que ella llamaba «los desmonterados», encontrándome yo entre los así calificados.

Sería sobre las 9 de la mañana cuando el mismo diplomático mejicano se personó de nuevo ante nosotros para rogarnos que nos fugáramos rápidamente, pues de esperar el control fascista nadie se salvaría.

**JULIO AYORA**

*(Continuará.)*

# La humanidad está loca

En esta sociedad del orden, donde la justicia está tan bien organizada, lejos de detenerse las guerras en vigor acaba de estallar otra, ésta en países hermanos de raza y costumbres cual lo son El Salvador y Honduras, dos nacionitas de Centro América.

El Salvador cuenta con más de 3 millones de habitantes sobre un perímetro nacional de 21.393 k. c. Honduras contiene 2.445.000 habitantes en 112.088 k. c. Ambos países trataron repetidamente de unirse, cosa que impidieron ambiciosos caudillos de una y otra parte.

El Salvador rebosa gente y 300.000 salvadoreños laboran tierras hondureñas considerándose en su casa. Ello enoja a los patriotas de Honduras, que incomodan a su vez a los salvadoreños en lo que pueden. En lugar de convenir en medios de vida y en relación sin fronteras, los patrioteteros de ambas naciones se agrian con sarcasmos y futilezas, llegando al extremo de causarse muertes en un partido de «football» jugado en Tegicugalpa. A ello siguieron escaramuzas de frontera y dicterios de prensa y radio que encresparon las pasiones. Considerada nación fuerte, El Salvador invadió Honduras por El Poy, aventajando a los sorprendidos hondureños. Seguidamente bombardeos idiotas recíprocos, causando víctimas inocentes. Muertes y destrozos para aparentar una guerra «seria». Absurdidez de dos pueblos hermanos que debieran quererse y ayudarse para un resurgir moral y económico conjunto.

Si a los gustosos de las patrias les regocija el nuevo espectáculo criminal, que «dios se lo pague», que a nosotros nadie nos la pega.

# COMUNICADOS

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

*Rueil - Malmaison* : J. Castillo, 16 frs. *Roanne* : López, Antonio, 10; *Royan* : Nieves y Julián, 10; *St-Florentin* : Ramiro, 10; Yon de Murguía, 5. Total 51 frs.

Producto venta del libro de Vallina, «Mis memorias», total 490 frs.

A deducir: 9 frs. de gastos y un libro defectuoso (14,00 frs.) 23. Total Neto: 467,00 francos.

Total de la suscripción de hoy: 518 frs.

F. L. DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados, familiares y simpatizantes a que asistan a la jira inter-nuclear que se celebrará el día 3 de agosto de 1969 en el Vieux Moulin, a orillas del río Gardon, Pont des Tavernes (Gard.

Se puede inscribirse para los autocares todos los días de 8 a 12 y de 16 a 19 horas, en nuestro local social, 12, rue Pavillon, 2º piso. El cierre de las inscripciones se efectuará el día 1 de agosto.

Precio de la plaza (ida y vuelta), 10 francos.

La salida de los autocares se hará desde le Cours St-Louis, a las 6,30. Se ruega la máxima puntualidad por lo largo del trayecto.

F. L. DE NIMES

Esta F. L. tiene a bien de dar a conocer a toda la militancia en general y particularmente a todos sus afiliados de la misma F. L. que los 100 francos que figuraban de donativo pro «Solidarité Bordeaux» en el nº 552 de LE COMBAT SYNDICALISTE correspondiente al 17 de abril del año en curso y que venía a nombre de J. Toledo. Hacemos constancia que es donativo de la F. L. de la C.N.T. de Nimes.

Esperamos de que todos los compañeros nos daremos por satisfechos con la presente aclaratoria.

Este secretariado recuerda y ruega a todos los compañeros y simpatizantes que desean ir a la jira confederal y de confraternidad que debe tener lugar el domingo 3 de agosto próximo, pueden hacerse inscribir para el autocar dirigiéndose al conserje de S.I.A., 1, rue St-Rémy, o bien en C.N.T. los domingos, de 10 a 12 de la mañana; igual a los compañeros que fueron delegados para dicha organización del viaje.

F. L. DE PERPIGNAN

Organiza para el día 15 de agosto y en el pinar de la playa de Argelès sur Mer una salida. Quedan invitados a la misma todos los afiliados y simpatizantes, como asimismo las F. L. limítrofes y compañeros en vacaciones que se encuentren en dicha playa y sus alrededores un día de confraternización libertaria entre todos.

Los autocares saldrán a las 7 de la mañana, de la plaza Arago, pudiendo tomar también los de la línea Pousati. Para inscripciones los compañeros Carbó y Jiménez todos los días.

Además esta F. L. invita a todos los compañeros y simpatizantes a la Jira que los compañeros de la F. L. de Canet tienen organizada para el día 27 de julio detrás del camping «Brasilia» en Canet-Plage, al lado del mar.

Para inscripciones, a los compañeros Carbó y Jiménez, todos los días. Los cares saldrán a las 8 de la mañana Plaza Aragó.

**ADMINISTRATIVAS**

Cabcerrada, Gaguy (93). Rdo. giro 24-12-68, 45 frs., pagando «C. S.» y «Umbral» año 69. Faltarán ahora sólo aumento ambas publicaciones.

José Llasat. La Nouvelle (Aude). Rda. la tuya. Lamentamos error. No debes nada en Librería. Ultimo pago 5,70 frs. 13-3-67.

Sánchez, Dolores. Seguret (84). Rda. carta giro 10-2-69, 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» año 69. Faltará sólo aumento. El giro estaba anotado a Díaz. Arreglado para evitar confusiones con los dos nombres.

Expósito, Agde (34). Rda carta con aclaración; giro 30 frs. el 21-1-69. Pago «C. S.» 31-12-69. Faltará sólo aumento.

**GRAN JIRA**

**del Núcleo del Hérault, Gard y Lozère y Provenza**

Organizada por las Comisiones de Relaciones de los Núcleos del Hérault-Gard-Lozère y de Provenza, tendrá lugar el domingo 3 de agosto de 1969. en el mismo lugar del año pasado, tan pintoresco, agradable y espacioso, como es el «Vieux Moulin», a orillas del río Gardon.

Recomendamos a todas las Federaciones Locales de ambos Núcleos la rápida organización de desplazamientos colectivos con objeto de dar el realce necesario al éxito de la misma, primera Jira del exilio en ambiente y concurrencia.

— Música variada retransmitida por potentes altavoces.
— Juegos infantiles.
— Radio «crochet».
— «Buvette».
— Tómbola pro-España oprimida.
— Charla.

La C.N.T. de España en el Exilio — A. I. T. — por mediación de los Núcleos organizadores, invita a todos los compañeros, familiares, simpatizantes, emigrados y antifascistas en general, para que acudan numerosos a la salida campestre de confraternidad confederal y libertaria.

Acertijo de la 4a página: *Francisco Layret, abogado de compañeros, asesinado por los pistoleros del general Martínez Anido.*

# Servicio de librería

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**

*(Les cinq faces de Bellone)*

Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.
Precio del ejemplar: 1,50 francos.
Descuentos a corresponsales.

| | |
|---|---|
| «El laberinto español», Gerald Brenan | 24 00 |
| «El saqueo del tercer mundo», Pierre Jalée | 15 00 |
| «El año I de la revolución rusa», Victor Serge | 21 00 |
| «Hitler», Alan Bullock (2 volúmenes tela) | 69 00 |
| «Franco, Hitler y los Estados Unidos», E. N. Dzelepy | 12 00 |
| «La revolución», Landauer | 7 50 |
| «Oligarquía, caciquismo, colectivismo agrario y otros escritos», Joaquín Costa | 7 50 |
| «Obras completas», Rafael Barret, tres tomos, (los tres) | 22 50 |
| «Cómo gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «El Opus Dei en España», Daniel Artigues | 21 00 |
| L'Education Sexuelle et Amoureuse de la Femme | 7 50 |
| «De las Cortes de Cádiz al plan de desarrollo» (1808-1966), I. Fernández de Castro | 36 00 |
| «Páginas selectas de Multatuli», Rasgos y selección de Felipe Alaiz, apuntes biográficos de R. Rocker | 2 00 |
| «Les Barricades 68», ilustraciones murales | 9 00 |
| «Un mois de mai orageux», 113 étudiants parlent | 9 50 |
| «La Iglesia contra la República española», Joan Comas | 22 00 |
| «Le reveil de la France» (Mai-Juin 68) | 8 00 |
| «Une révolution du XXe siècle», «Les journées de Mai 68», Jean Bloch Michel | 6 00 |
| «Les Barricades de Mai», Philipe Labro | 10 00 |
| «Les journées de Mai 68 (Rencontres et Dialogues) par J. Durandeaux | 11 60 |
| «Le Livre Noir des journées de Mai», UNEF-SNE-Sup. | 5 00 |
| «Corriente alterna», O. Paz | 12 00 |

*Un libro de gran actualidad:*

**HACIA UNA VIDA MEJOR**

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

**Folleto « A los jóvenes »**

**De Pedro Kropotkin, muy indicado para la propaganda. Próximo a aparecer en edición común « Espoir » - LE COMBAT SYNDICALISTE.**

**Federaciones Locales y corresponsales deberían formular desde ahora sus pedidos para formalizar la tirada. El precio del ejemplar será tanto o más económico según sea la importancia de aquélla.**

**ACTUALIDAD ESTRICTA**

**«CIUDAD CAIDA»**, en llama permanente de la Revolución Española. 10 francos.

**«UN DEBATE IMAGINARIO ENTRE MARX Y BAKUNIN»**, la gran polémica reactivada por los acontecimientos del Barrio Latino. 1 franco.

**«PAÑUELO LIBERTARIO»**, rojinegro, con efigies queridas, emblema de la Revolución de Julio de 1936. Oriflama de nuestras jiras veraniegas. 10 francos.

Pedir todo ello a esta Administración.

# Histoire du chant de l'Internationale

**par HEM DAY**

*V. — L'auteur de la musique de l'Internationale*

*Pierre ou Adolphe ?*

*« La chanson appartient surtout au peuple. C'est dans le cœur et dans l'âme des travailleurs, des foules plus ou moins malmenées et opprimées des campagnes et des villes, qu'elle a trouvé ses plus forts et plus beaux accents. Il semble que la souffrance et les aspirations des masses s'expriment surtout dans ces cris de musique ou dans ces brèves plaintes mélodieuses que sont les chansons. Dans le trésor artistique il n'est rien de plus précieux que l'ensemble des chants de révolte, de résignation, de douleur ou de douceur qui sont nées spontanément, semble-t-il du sein de la multitude.* » — Henri Barbusse. — (Lettre à la « Muse Rouge ».

Le chant de l'Internationale a été interprété pour la première fois le 8 juillet 1888. Eugène Pottier est mort le 6 novembre 1887. Il n'a donc jamais entendu chanter son poème.

Ce fait extraordinaire autant qu'étrange méritait d'être signalé. On doit savoir qu'Eugène Pottier publia ses chansons en deux recueils. Le premier fut édité en 1884 sous le titre « Quel est le Fou ? ». Le second est daté de juin 1887, il s'intitulait « Chants révolutionnaires ». Il est préfacé par Henri Rochefort.

De cette préface nous cueillons ces quelques lignes : « Qu'on dégote ces quelques strophes du premier morceau Jean Misère. N'est pas profond comme Lammenais et coloré comme Ribeira. »

Jugez-en par ce premier et ce dernier couplets :

Décharné, de haillons vêtu,
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,
Jean Misère s'est abattu.
Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ?
Ah ! mais...
Ça ne finira donc jamais...
A la morgue où coucha son corps
Et tous les jours, dalles de pierre,
Vous étalez de nouveaux morts.
Les otages de la misère.
Ah !, mais...
Ça ne finira donc jamais...

« Après les massacres de 1871, écrit Rochefort, le vieux combattant a senti la poudre et tout le sang répandu lui a remonté à la gorge. Ah ! les Versaillais peuvent être tranquilles. Leur mémoire ne périra pas. Ils ont trouvé leur Juvénal... »

C'est donc en juin 1871, à Paris, qu'Eugène Pottier composa l'Internationale. L'auteur la dédia à son collègue de la Commune au citoyen Gustave Lefrançais.

Comment s'est-il fait que ce chant perdu parmi d'autres dans ce volume oublié, « Chants révolutionnaires », ce chant dont on ne fait même pas allusion, dans les articles qui seront consacrés à Eugène Pottier au lendemain de sa mort, devait sortir de l'obscurité et prendre un jour l'essor que nous lui connaissons.

En janvier 1888, P. Argyriadès, bien connu par ses almanachs, publiait une brochure de vingt-quatre pages, consacrée à Eugène Pottier dans laquelle l'Internationale n'est pas citée parmi les poèmes et les chants dont il est fait allusion.

La poésie de l'Internationale existait depuis dix-sept ans déjà, quand un membre de la chorale « La Lyre des Travailleurs » adapta aux paroles de Pottier un motif musical entraînant.

« La Lyre des Travailleurs » avait été organisée au sein de la Section Lilloise du Parti Ouvrier.

Laissons Alexandre Zévaes, nous conter ce qu'elle était :

« Cette chorale se réunit à l'Estaminet de la Liberté, tenu rue de la Vignette par le camarade socialiste Gondin. Elle chante le « Bûcheron de la Fournaise », le « Forgeron de la Paix », les « Hymnes plus ou moins démocratiques de l'époque. »

Ceux qui ont vécu dans ces régions n'ignorent point du tout ce que représentent ces chorales souvent aidées et encouragées par quelques mécènes mélomanes. La musique est fort prisée, les répétitions suivies, la passion est vive et avec la bonne volonté, les connaissances qui s'acquièrent produisent des miracles. Quelques-unes de ces chorales ont une réputation étendue. N'ont-elle pas donné de grands noms au monde des théâtres : quelques basses et ténors dont la réputation est devenue mondiale ?

Pour ce qui est de la « Lyre des Travailleurs » l'un de ses organisateur, G. Delory, qui allait devenir un jour maire de Lille, soucieux de voir interpréter par la chorale quelques chants plus conformes à la propagande socialiste, ayant pris connaissance du recueil des « Chants révolutionnaires », de Pottier, qui venait d'être édité, eut son attention attirée par un chant qui s'intitulait « L'Internationale ».

L'idée lui vint d'en faire composer une musique. Il s'adressa à Degeyter, l'un des membres de la « Lyre des Travailleurs », qui avait la réputation de composer des airs.

Il lui confia le recueil de Pottier, lui signale ce chant tout particulièrement, et lui demande de composer sur ces vers quelque chose d'entraînant.

Deygeter, après une répétition de la chorale, nanti du recueil de Pottier, se met à l'œuvre. Il est littéralement emballé par les paroles du chant de l'Internationale, les vers de Pottier l'inspirent et voilà les notes et les phrases musicales qui se succèdent.

Musicien, Degeyter, l'était, ce militant ouvrier, monteur aux ateliers de Fives-Lille, avait suivi le soir les cours de musique au conservatoire de Lille. Il jouait divers instruments et composait.

A quarante ans, aidé d'un modeste harmonium, il écrivit la musique de l'Internationale. Les jours suivants Degeyter porte le brouillon de sa composition sur lui, à l'atelier; il en parle et se confie à ses amis Thoilliez, puis à d'autres. Il apporte de ci de là quelques légères modifications et bientôt « La Lyre des Travailleurs » se met à apprendre l'Internationale.

A la fin de juillet 1888, la Chambre Syndicale des Marchands de Journaux organise une fête où « La Lyre des Travailleurs » prête son concours. Au programme est inscrite l'Internationale, qui sera chantée pour la première fois en public.

Cependant l'Internationale ne dépasse pas la région. Elle va bien être propagée à Tourcoing, Armentières, Roubaix et même à Gand, elle reste ignorée au-delà ou au-deçà des frontières.

La première édition du Chant de l'Internationale fut tirée à 6.000 exemplaires. Dans cette édition le nom de l'auteur de la musique n'est pas précédé de son prénom afin d'éviter les susceptibilités de Pierre Degeyter, frère du compositeur présumé. Ceci demande des éclaircissements. Les voici :

Une querelle était née entre les deux frères, Adolphe et Pierre, à savoir qui était l'auteur de la musique de l'Internationale.

Pierre Degeyter, en 1903 rendait visite à J. B. Clément, qui avait imprimé une édition de l'Internationale en faisant figurer le nom d'Adolphe sur la couverture, et lui apportait le manuscrit original authentique de la musique qui avait été utilisé pour l'édition originale de 1888. L'erreur fut par la suite réparée.

Pourtant deux hommes se disputèrent la gloire d'avoir composé cette musique. Les procès et les controverses ne parvinrent guère à prouver qui fut l'auteur, cependant qu'historiquement parlant, c'est Pierre Degeyter qui en fut reconnu l'auteur.

L'attribution ne sembla point contestée au moment où en décembre 1903, Louis Lumet publiait une biographie de Pierre Degeyter dans la « Petite République » , pas plus d'ailleurs qu'aux fêtes du P.O.B., où Pierre Degeyter avait été invité.

Alors qui, Pierre ou Adolphe ?

On leur prêtait à tous deux un amour de la musique. La question des droits d'auteur devait faire surgir la rivalité entre les deux frères. De 1904 à 1922, ce fut une suite de longues péripéties devant les tribunaux, chacun tour à tour vainqueur des enquêtes et contre-enquêtes. En 1914 le tribunal de la Seine trancha le débat en faveur d'Adolphe. Pierre a-t-il interjeté appel ? La guerre de 1914 survint. Un arrêt du 23 novembre 1922 proclama Pierre Degeyter auteur de la musique de l'Internationale.

Que s'est-il passé ?

On sait que Louis Bergot, un Lillois de vieille souche, témoignait qu'à la demande de Delory il alla lui-même trouver Adolphe Degeyter et non son frère Pierre pour lui demander de composer la musique du chant révolutionnaire.

Cette version semble quelque peu contraire à celle que nous offre l'histoire que nous apportent certains biographes.

Mais voici que le magazine « Vu » reproduisait le fac-similé d'une lettre écrite par Adolphe avant son suicide en 1916.

La teneur de cette lettre, orthographe respectée, la voici :

*Lille, le 26 avril 1915.*

*« Cher Frère dans la terrible tourmente que nous traversons ne chachan comment ce la finira je Remet à ton Beau Frère Dubart cette letre la décaration que j'aurai faite moi même si je devai venir à Paris au moment de ton appel.*

*voici*

*je n'ai jamès fait de Musique encore moin l'internationale si j'ai signé une feuil elle a été préparer Par delory qui ma venu trouver a latelier comme tu sai et je travillier Pour la ville et delory étant Maire je nosés rien lui Refuser. Par crinte de Renvoi et comme tu avez dit que avez signe la «Musique de l'internationale de Degeyter si cela pouvez nous servir à quelque chausse que cétai à nous. je nai Pas cru tan Malfaire en signan ce Papier et encor il ne ma Pas dit pourquoi cétait faire.*

*si je t'écrit c'est Parceque l'on ne sai pas ce qui peu arivé ne menveu pas pour cela si je pouvez te le remettre moi même je serai Bien heureux.*

*(s) Aphe Degeyter*

*( A suivre.)*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

B.D.I.C

## COMUNISMO LIBERTARIO

**COMPAÑEROS adormecidos, o en vela, como interpretan los franceses, llegaron a considerar que nuestra premisa libertaria más efectiva había pasado a la historia. El cansancio del corazón conduce a la decadencia moral más pateable, para decirlo con una expresión característica del malogrado compañero Eusebio C. Carbó.**

**Se llegó a cerrar los ojos al comunismo libertario, que tanto había ilusionado a algunos (ilusionado, porqué no lo habían, en esencia, comprendido), para quedar con derecho a dormir las penas de una guerra perdida. Cerrado el periplo heroico del individuo, la llave era arrojada por la borda al mar insondable del olvido. Cuántos persistièramos divulgando la buena nueva aun a costa de incomprensiones acrecentadas y contra el muro gris y plomizo de los sindicalismos conformistas, o de Estado, nos atraeríamos los calificativos más variados e intencionales de la lexicografía menospreciativa. El hombre frío no comprende al ardoroso, y le molesta cuanto pueda entibiarle la nevera-estuche en que se ha, en vida, sepultado.**

**Pero he aquí que la juventud ilustrada estalla para romper los moldes de castidad burguesa y del conformismo comunista con que se la asfixiaba; acontecimiento insólito que sorprendió al mundo pasivo y sobresaltó a las conciencias dormidas; pero que recibieron como un rayo de esperanza los idealistas que, a pesar de cien derrotas, nunca han sufrido la derrota definitiva de sus convicciones. Los jóvenes de innúmeros países abrían su mente y su pecho a las grandes e incalculables aspiraciones; en casos indefinidas, en otros nihilistas y preñadas de un más allá que nos roza, que avecina al pensamiento anarquista.**

**¿Y pues? La anarquía quedó de nuevo actualizada, y si unos buscan afanosos en la prosa de Marx algo que les saque del neocapitalismo comunista, otros estudian con aplicación didáctica las teorías de Proudhon, Stirner, Bakunin, Tolstoi, Kropotkin y S. Faure, y por encima, nos piden a nosotros materiales para comprender la obra anarquista de la Revolución española.**

**A nosotros, sí, que somos testigos directos de una epopeya igualitaria; a nosotros, que integrantes aún de un sueño trocado en realidad y que en su tiempo denominamos comunismo libertario, y que con fundamento de causa podemos seguir denominándolo de la propia manera, puesto que la experiencia no lo ha desmentido en España... ni en Ukrania. Emergen de ambas situaciones las sombras poderosas de Durruti y de Makhno, pero las gestas que personalizan evocan la obra nueva, ejemplar, anarquista de algunos centenares de miles de campesinos y obreros, que por amor a la sociedad futura convirtieron a ésta, con sacrificio e inteligencia, en entidad viviente.**

**Isaac Puente se preocupó a grandes trazos, pero con acierto, de concretar el comunismo libertario a la manera ibérica. Los lectores de este semanario conocerán, durante las vacaciones, este folleto. El «C. S.» dará ocasión a los voluntariosos para servirse de este valioso instrumento.**

PLUMAS DE SIEMPRE

## De la playa a la montaña

ME parece oirte exclamar: «éste mi buen padre comete la herejía verbal de negar a Nietzsche, de proclamarlo ininteligible, y es él mismo rabiosamente individualista, aristocrático y hasta intrincado de entendimiento y de expresión».

Distingamos, como diría un escolástico. ¿Qué se entiende por individualismo? ¿Qué por aristocracia? ¿Qué por claridad mental y verbal?

Cuando hablo de las molestias de la vecindad demasiado próxima es, naturalmente, porque mi persona o mi máquina viviente, la persona, la máquina de los demás, reclama, cada cual a su vez, espacio para moverse, para integrarse y desintegrarse en plena libertad. ¿Cómo no sentirse individualista? Observa que este individualismo no es de tesis sino de hecho. Está en la naturaleza de todas las cosas y en todas pugna contra las limitaciones naturales o artificiales. Vivir es individualizarse. Su lenguaje bárbaro: vivir es ergotizar de modo total y absoluto. Yo, yo, yo... es la actuación universal. ¿Destruye? ¿Armoniza? *That is the question.*

Todo rozamiento implica pérdida de calor en términos físicos; pérdida de libertad en términos sociales; pérdida de dignidad en términos morales. Antes que Nietzsche lanzara al mundo sus geniales producciones, todo el mundo se tapaba las narices al aproximarse el rebaño o la piara. Dos cuerpos que se juntan exudan, huelen mal. Esto es plebeyo. Plebe es antihigiene, es masturbación, es atrofia de sentidos. La delicadeza para las sensaciones, paro los gustos, para las ideas ¿es aristocracia? Pues mucho antes que Nietzsche naciera, había aristócratas. Repetiré lo dicho antes: nada de tesis, de estructura filosófica; esto es cosa de los hechos, cosa corriente y moliente.

La claridad en las percepciones y en las construcciones mentales tiene por condición la experiencia de lo que nos rodea. Cuando se toma por punto de partida la observación de la naturaleza y se explica lo observado, no se comprende ni se explica. Esto es todo. Lo intrincado proviene del desconocimieno o del menosprecio de la naturaleza, cuando el cerebro se pone a forjar novelas teológicas, metafísicas o filosóficas. Y la expresión, salvo el factor personal, corresponde necesariamente a uno u otro estado. Acaso nuestros discursos se resienten siempre del teologismo hereditario: la enmienda se impone por penosa que sea. Pero ¿caer en la vulgaridad? También el pensamiento puede ser plebeyo, masturbarse, atrofiarse. No será cosa de hablar en necio para dar gusto a los necios. No será cosa de descender, sino de educar en la gimnasia de la ascensión a la multitud que apenas sabe otra cosa que los nombres de los objetos puestos a su alcance.

La llanura y el estado llano expresan una misma cosa: también aquí la filología habla de conexiones que están dadas por los hechos mismos. Pongamos altos y bajos sin intentar arrasarlo todo, lamentable error del revolucionarismo sentimental. No podremos hacer que todo sea cumbre tampoco, pero sí que haya cumbres de diversas alturas. Lo esencial será que para todo el mundo la vida consista en ascender, no en estacionarse o descender. Y en que cada hijo de vecino se encuentre en la posibilidad de trepar a la altura. También aquí encaja bien la expresión inglesa.

Así como en la montaña la vida fisiológica se desenvuelve, se mantiene mejor que en la playa, así la vida social se desarrolla y persiste más íntegramente cuanto mayor es la elevación moral, material y mental del individuo. Pero hay una dada altitud más allá de la cual ya no se vive bien en la montaña misma. También socialmente hay una medida barométrica. Lo que se sale de esta medida es locura, crimen, acaso genio, pero no es la vida normal, regular, la vida sana. Poco importa que la medida, que la altura no estén determinadas. Poco importa que no podamos fijar las condiciones reales del tipo normal. Sabemos que oscilan entre ciertos límites y esto basta. No olvides que todo lo absoluto es divagación: hemos de contentarnos aún en lo que reputamos más exacto.

Si construyéramos las ciencias sobre la base de las ideas acabadas, de las ideas puras, puesta en olvido la relatividad de todas las cosas, la humanidad se convertiría en una inmensa casa de locos. Y ya lo ves: tenemos todos un poco de teólogos, un poco de metafísicos, tenemos también un poco de locura. Reconozca que habremos de curarnos, purgando nuestro cerebro y nuestra obra de los últimos restos de esa vesanía (hasta en la matemática hay rastros de ella); pero la cura será dolorosa mientras sintamos el placer del misterio y la abstracción de lo maravilloso.

La playa supone una presión atmosférica de todos los diablos, variaciones meteorológicas continuas, estados higrométricos inaguantables y, por ende irritabilidad extraordinaria, cambios fisiológicos violentísimos y una inestabilidad vital de tal importancia que no dejan en paz ni un momento a la loca de la casa ni permiten al cerebro mejor equilibrado aquella ecuanimidad indispensable al discernimiento de todas las cosas. Desde las funciones digestivas hasta las más encopetadas funciones intelectuales, todo está aquí perturbado de continuo, digan lo que quieran los panegiristas de las espumosas olas y del azulado mar.

La cumbre es otra cosa hasta metafóricamente. Por algo el lenguaje pone la grandeza en la altura. Fíjate en esta relación entre la filología y la naturaleza. Hay en las cosas más pequeñas conexiones maravillosas.

Cuando se asciende materialmente parecemos aligerados de muchas cosas insignificantes, minúsculas, pero pesadas. Cada metro de altura es una ruindad menos. Crecemos moralmente. Y aun el más modesto, llegado a la cúspide, piénsase más grande, más noble, más generoso. Lo es seguramente. También hay aquí conexiones indudables con nuestra fisiología. Mayor ligereza en los músculos, estado más armónico de los órganos, regularidad en las funciones, respiración a pulmón pleno, dan sanidad al cuerpo y grandeza a la inteligencia. Se siente y se piensa mejor. Consecuencia: se es mejor.

¡Porque quiero cantar la altura desde este bajo nivel en que vivo!

**Ricardo MELLA**

AYUDA MEMORIA

— ¿Quién és ese?

*(Ver en la página 3.)*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA SENSIBILIDAD FEMENINA

AL leer estos días ciertos pormenores acerca de Lou Andreas-Salomé, una mujer que aunaba a una singular belleza un talento excepcional, nos ha suscitado algunos comentarios al respecto del tema eterno de la sensibilidad femenina. Tuvo la citada dama, de origen ruso y criada en Alemania, influencia en hombres de tanto realce como lo fueron el filósofo Federico Nietzsche, el poeta Rainer María Rilke, y el renombrado médico y psicólogo Sigmuns Freud.

Examinando biografías de hombres que en una o en otra disciplina alcanzaron notoriedad, frecuentemente hemos podido notar la influencia que en el decurso de su existencia tuvo la mujer que con ellos convivió, o bien la que les ofreció la dádiva de una generosa amistad. Y lo que se ha podido comprobar al respecto de figuras de relieve también lo hemos evidenciado entre el común de las gentes haciendo vida corriente sin matices descollantes.

La sensibilidad femenina suele ya manifestarse en la madre, cuando ejerce su influencia en los hijos en los tiernos años de la infancia. Ya en el hombre no pocas veces es la mujer quien, discretamente, borrando su personalidad tras la del varón, es ella la que le guía, le pule, por así decir, le infunde cualidades personales; le da una inclinación que gracias a ella toma ascendencia; una matización que de no haber sido ella no existiría en el fondo, en la modalidad psicológica del individuo.

Incluso en los casos donde la inteligencia femenina es poco descollante afloran en ella cualidades de sensibilidad, de sentimiento susceptibles de marcar su huella en la vida corriente del hombre, sea cual fuere su categoría social. La sensibilidad femenina suele ser discreta, lo cual posiblemente resulte uno de sus más preclaros méritos si establecemos comparación con la característica del hombre, más bien dado a la hinchada vanidad, haciendo gala de supuestos méritos.

Entre las mujeres enamoradas de las artes, en sus distintas modalidades, habiéndolas ejercido con cariño; entre las mujeres idealistas también, el influjo que han ejercido sobre el ambiente al que se han dirigido ha sido de acusada intensidad muchas veces. Ellas han puesto en función de captación su innata sensibilidad, en algunas de un atractivo singular, cualidad que ni se compra ni se vende.

### LAS INSENSATECES QUE SE ESCRIBEN

La sabiduría oriental sabemos que tiene rasgos edificantes. Lo es aquello de incitarnos a contar mentalmente cierta cantidad antes de tomar una determinación de alguna importancia. En una incitación a la reflexión. En efecto: la reflexión es necesaria; el ser reflexivo es una de las cualidades más dignas de mérito. Reflexión antes de hablar, y reflexión también antes de escribir. Ello evitaría no pocas insensateces.

El compañero francés G. Brittel no es un desconocido; escribe de vez en cuando en nuestra prensa, tiene publicado algún folleto, y es, en suma, uno de los pocos que con la pluma, dentro del ambiente anarcosindicalista francés, exponen pareceres en contra de la sociedad capitalista y estatal que padecemos. Nada objetaríamos, nos parecería plausible que el compañero en cuestión se limitara a ello, reflexionando que la hiel de las inquinas, y el agrio tono gruñón de la senilidad si es humano, y como tal nada tiene de extraordinario que se practique en tertulia de amigotes en un rincón de «bistrot», ya no es lo mismo manifestar un tal estado de ánimo trasladado en letra de molde y en páginas de periódico que se busca sea leído particularmente por jóvenes franceses a quienes se desea orientar, edificar en el sentido moral y en el orden ideológico.

He aquí, traducido, lo que con fecha 25 de mayo, pone en un artículo de «Espoir» titulado «Ce qu'il faut redire», G. Brittel : «Existe la anarquía, mas visto que ella no propone nada de concreto, de constructivo, que a ella se le da en Francia un sentido denigrativo, los obreros no han de poner confianza en estudiantes que la definen como una actitud de «estar contra todo», lo que es la negación de toda realidad, el rechazo de toda empresa racional.» Luego hace saber que las teorías libertarias han sido «mal explicadas, mal divulgadas, siempre descompuestas por el orgullo de militantes irresponsables.»

Continúl Brittel sus *edificantes* consideraciones dando a conocer que «la vejez, acentuándose, yo he constatado que después del Congreso libertario de 1920, que fue caracterizado por la extraordinaria réplica de Lecoin : « ¡La anarquía es cuando todo está destruído! », he topado con los sofismas de Sebastián Faure, con el delirio romántico de numerosos militantes, con una oposición de carnaval... » ¡Ah, olvidaba otro detalle! ¡El que somos incapaces de una acción en pos del comunismo libertario!

El lector bisoño que haya leído trabajos encaminados a presentar nuestro ideal libertario como algo perfecto dentro de lo relativo; que haya creído en la sensatez de los libertarios, al leer lo escrito por Brittel es comprensible que no sepa a qué carta quedarse, ya que el hombre nos trata de incapaces e incluso define como «sofista» a uno de los teóricos y propagadores del anarquismo de un más reconocido realce. ¡Valiente servicio el que hacen a las ideas libertarias elementos que se expresen como lo ha hecho el aludido en el artículo de referencia!

Y no es que uno rehuya la crítica alrededor de lo que representan los hombres y las ideas. Al contrario, nos parece muy necesaria. Pero que sea una crítica constructiva, elevada, serena e inteligente. Lo del tal Brittel no pasa de simple e irresponsable murmuración. Son expresiones que reflejan la mentalidad del hombre agriado, incapaz de poner por encima la repulsión de sus jugos gástricos la ecuánime reflexión del idealista inteligentemente firme en sus convicciones.

Con elementos de una tal naturaleza, usando un lenguaje como el citado en esta crónica, ya no solamente se contribuye a desorientar a quienes se muestran favorables a conocer nuestras ideas sino que incluso ofrecen armas al adversario para que, a tenor de majaderías, de estupideces, firmadas por quien que se autodefine como libertario, con risa burlona pueden decir: « ¡Ahí tenéis los libertarios, que quieren transformar el mundo! Se insultan entre ellos, y a la postre se consideran incapaces». Naturalmente, todo ello ampliada con abundancia de conceptos despectivos al respecto de nuestras ideas en sentido general.

Así como nosotros procuramos estar «à la page» de lo que se escribe en unas y otras publicaciones libertarias, también hay compañeros franceses que hacen lo propio. Puede pasar que a veces pasen desapercibidos algunos de éstos. Es lo que considero ha ocurrido con el trabajo citado. Compañeros que leyendo pueden contar lo que decimos es muy posible que conozcan personalmente a G. Brittel. En este caso harán bien en aconsejarle que antes de escribir en plan de orientar a los demás importa reflexionar lo que se dice y dónde se dice. Y sobre todo, buscar siempre aprender. En la vida, aunque el individuo se caiga de viejo puede siempre adquirir conocimientos. Y es adquiriendo conocimientos como se aprende a no decir insensateces.

### MARIA ANTONIA SALVA EN SU PAISAJE

El centenario de la gran poetisa mallorquina. María-Antonia Salvá es de comprender lleve consigo toda la resonancia de la pompa oficial, hueca y declamatoria, que suele usarse en estos casos. Y, por descontado, la mayoría de quienes irán zarandeando el nombre de la poetisa no habrán leído ninguna de sus obras.

Así como Rosalía de Castro nos deleita evocando la belleza del paisaje galaico, es el alma de la tierra balear que asoma en los poemas de María-Antonia, como en el manojo de versos que integran «Espigas en flor», una de sus obras más representativas. Prescindimos de su inclinación religiosa, como lo hacemos igualmente con otros buenos poetas. De ella nos place esa sensación casi plástica que se advierte en sus versos:

*O la caseta al fons de la clotada*
*voltada d'argelagues y pinar...*

Sensación que tiene la virtud de reflejar en la mente los paisajes que nos han sido queridos y que lejos, bien lejos de la tierra amada recordamos con nostalgia. Rosalía de Castro, María-Antonia Salvá, Machado, Maragall, Vicente Medina, Gabriel y Galán... Leyendo vuestros versos recordamos, evocamos la belleza de los paisajes de Galicia, de Mallorca, de Castilla, de Cataluña, de la vega murciana y de las llanuras de Extremadura. Ello nos hace amar la poesía.

### ANTIFASCISTA PORTUGUES EN PELIGRO

MADRID. — Ignacio da Palma, uno de los directivos de la Liga de Unión y Acción Revolucionaria Portuguesa, fue sañudamente perseguido por la PIDE por sus actividades revolucionarias en el interior del país, logrando escapar a sus persecutores y refugiarse en París. De Francia fue expulsado, habiendo optado, da Palma, por la frontera española. Conocedora de ello, la PIDE solicitó de Madrid la extradición del perseguido, y en la hora actual existe gran temor de que el antifascista da Palma sea entregado a los asesinos del general Delgado y de la secretaria Arajarir. Contra toda lógica humana y de derecho internacional, el portugués resistente fue detenido y encarcelado por la policía española, la cual se apresta ahora a conducirlo al sacrificio, que será fruiciosmente consumado por la PIDE si la solidaridad internacional no se impone al desafuero hispano-portugués en proyecto.

LECTURAS

## Hacia una vida mejor

por J. HIRALDO

CON este título acabamos de leer un libro. Libro interesante que contribuye a engrandecer las ediciones de la A. I. T. que son quienes recientemente lo han lanzado a la publicidad.

Su autor es nuestro buen amigo y compañero Fontaura. Harto conocido en los medios libertarios por los muchos años que lleva colaborando en la prensa confederal y anarquista. De ahí que no haga falta hablar del escritor del libro que vamos a comentar concisamente. No obstante, cabe señalar que Fontaura, con todo y siendo por convicción, por temperamento más *anarquista* que cenetista, como suele decirse, ha puesto todo su empeño en esbozar de una forma sencilla, amena, lo esencial de los postulados de la C. N. T., la finalidad que persigue esta organización de trabajadores y el historial limpio, heroico, humanista de la misma. Y es que Fontaura, como los demás anarquistas españoles que se inquietan por la emancipación del proletariado, encuentra en la organización confederal el terreno apropiado para la siembra de las ideas ácratas.

Evidentemente, este libro, aunque de tamaño reducido, ha venido a llenar, en parte, el vacío que se nota en cuanto a la propaganda libertaria se refiere para las nuevas generaciones. Mucho se lleva hablado y escrito sobre lo que son principios, tácticas y finalidad de la C. N. T. Pero es una necesidad de machacar sobre este asunto.

Existe en España una juventud que ha nacido y se ha formado bajo el régimen fascista que allí impera. Juventud que ignora el *cómo y el por qué* de nuestras luchas y de nuestras inquietudes. Y es en esa juventud trabajadora y estudiantil donde se han de forjar los nuevos militantes que aseguren la continuidad en la brega por una vida mejor. Los libertarios, los anarquistas, que son en los que más confiamos, deben de imponerse la obligación moral, el deber ineludible de contribuir con todas sus fuerzas a la propaganda de las ideas manumisoras. Máxime ahora que se nota cierta corriente de rebeldía, de disconformidad con el régimen tiránico que oprime nuestro país.

Uno de los medios más eficaces, que puede conseguir mayor número de adeptos hacia la causa que defendemos es la propaganda, la divulgación continua de nuestras ideas. Y el opúsculo que venimos refiriendo se adapta a esta misión primordial. Igual puede ser leído por la juventud trabajadora, si se procura que llegue a sus manos, que por la juventud estudiantil, que también viene dando pruebas de interesarse por las ideas anarquistas.

Estamos seguros de que en todo esto pensó Fontaura y sintió cierto placer cuando le dieron el encargo de escribir el librito que lleva su firma. ¡Así son de generosos y de altruístas los anarquistas! Sienten placer cuando trabajan desinteresadamente en la propagación de sus ideales.

Compañero culto, ha conseguido sintetizar en el papel las ideas que elabora su cerebro. Así ofrece, a manera de cuadro sinóptico, todo lo más esencial e interesante de la vida de la Confederación Nacional del Trabajo, sus luchas y las realizaciones prácticas llevadas a cabo en beneficio de la clase trabajadora. Y en esta lucha continua y abnegada participaron los trabajadores manuales y algunos intelectuales, todos cuantos se prestaban a defender la causa de los oprimidos, a redimir al hombre de su condición de paria explotado y elevar su dignidad, tenían campo abierto en las filas de la C. N. T. Fontaura cita algunos nombres que confirman lo que decimos. Y es por ello que nosotros no queremos repetirlos.

Aparte de la lucha por mejoras económicas, por reducir las horas de trabajo y gozar un poco más de la vida, la C. N. T. se preocupaba también por los problemas de tipo moral, cultural y humanista. Ello influenciaba en la conciencia de los intelectuales que, aun y teniendo cubiertas sus necesidades materiales, gravitaban en su conciencia y en su corazón sentimientos de justicia y de amor al proletariado.

Esta simpatía hacia la organización se la despertaba la cantidad de periódicos, de revistas, de libros escritos en España o traducidos de otros idiomas que se publicaban con bastante asiduidad. El arte era un medio cultural que se practicaba, sobre todo en las grandes ciudades, por mediación de los grupos artísticos de la C. N. T. que ponían en escena las mejores obras de sentido social, anticlerical y humanista que estaban más de actualidad y penetraban mejor en la conciencia del pueblo laborioso.

La solidaridad es la cualidad más noble, que más engrandece a la organización y a los hombres que la practican. Y tiene doble aspecto, mucho más valor al hacerla en sentido internacionalista; tendiendo los brazos fraternos hacia todos los rincones del mundo.

Para fomentar la solidaridad en este sentido y que los trabajadores, los hombres de sentimientos humanos pudiesen estar unidos por encima de las fronteras y aunar sus esfuerzos contra el sistema de explotación que impera en el mundo, fue creada la Asociación Internacional de Trabajadores, a la que siempre estuvo adherida la C. N. T.

El Estado es el fomentador de las guerras, de esa matanza cruel e infame, lanzando unos hombres contra otros en terrible carnicería. Protege el espíritu belicoso y divide la sociedad en dos clases: Una clase ordena, impone su voluntad, y la otra obedece. Con el derecho de propiedad reconocido, el capitalismo cuenta con el ejército, la policía y toda la fuerza represiva que lo defiende. Así pueden gozar tranquilamente de todas las comodidades, de todas las riquezas de la vida, sin tener que preocuparse en producir nada. Entre tanto la clase trabajadora, la que todo lo produce y modela con su sudor, debe estar siempre vejada, resignada con su suerte, recibiendo la mínima parte de lo que le pertenece sin levantar mucho la voz, si no quiere recibir la respuesta de los fusiles.

La C. N. T. sabía que con reformas, intermediarios, diputados o ministros llamados de izquierdas, no se conseguiría nunca la verdadera emancipación de los oprimidos. De ahí su ejemplaridad de acción directa. Frente al Estado, por ser éste el peor enemigo, el más fuerte, el que destroza la juventud pacifista y productora en guerras criminales para defender sus intereses. Contra la burguesía y el sistema capitalista para arrancarle mejoras materiales y morales hasta conseguir su desaparición total y que sean los propios proletarios los que administren el fruto de su trabajo.

Y la mejor arma de lucha que contra todos los enemigos se puede emplear es la cultura, la conciencia de los que trabajan. De ahí que la CNT tomase como un deber primordial el forjar hombres conscientes. Para ello no reparó en obstáculos ni en los más grandes sacrificios. Libros, folletos, revistas, periódicos y todo cuanto se podía conseguir eran puestos al servicio de la clase trabajadora.

Las escuelas racionalistas, sostenidas por los sindicatos, iban creando un plantel de juventud sana y bien ilustrada que era la que nutría las filas de la Organización y la mejor promesa para una transformación social.

El Estado, el Capital y la Iglesia son enemigos acérrimos de esta obra cultural y humanista que propugnaba la C.N.T. y el anarquismo español. Contra su voluntad se practicaba. En muchas ocasiones hubieron choques sangrientos entre los amigos, los protectores de la cultura y las fuerzas represivas del Estado. Cuando éstas se imponían todo quedaba destrozado. Las bibliotecas, las máquinas de escribir y otros objetos que instruían a los parias organizados, servían de combustible para alimentar la hoguera de los bárbaros.

Fontaura que fue maestro en algunas de estas escuelas sostenidas por los sindicatos de la C.N.T., sabe mucho de estas cosas, sabe que todo cuanto decimos y mucho más que se podría agregar, es cierto. ¡Cuántos y cuántos de estos maestros, de estos hombres que se preocupaban por la educación de la infancia, han sido asesinados por las hordas de Franco! ¡Nunca se podrá saber el número exacto!

Pero a pesar de la represión continua, a pesar de las muchas dificultades que se creaban para que no tuviese éxito la educación racionalista, hubo siembra y ésta llegó a dar sus frutos.

Ello quedó probado el 19 de julio de 1936. Había una conciencia revolucionaria, una juventud con anhelos de libertad, que exponía su vida por la consecución de una sociedad nueva, justa y libertaria para todos los que quisieran ayudar a construirla.

La C.N.T. había trazado su ruta. Esta se iba jalonando de realizaciones colectivas, de ensayos de trabajo libre. Mucho trabajo costó el conseguirlo, mucha fue la sangre derramada, pero los militantes de la C.N.T. y del anarquismo supieron dar el ejemplo en las *horas de prueba*, en las horas de los grandes sacrificios. Y lo demostraron frente al enemigo, arrancándole las armas que el gobierno republicano-socialista les negaba para defender la poca libertad que se había conseguido. Lo demostraron también ofreciendo sus mejores hombres, la juventud laboriosa en los frentes de combate. Lo demostraron también su capacidad y su humanismo en la transformación social que se llevó a cabo en toda la zona que no pudo ocupar la barbarie organizada.

De todo esto y mucho más hace un digno compendio el amigo Fontaura con la llaneza y finura que lo caracterizan. Trabajo meritorio que debe divulgarse y al mismo tiempo ser leído por todos los que se interesen por la cultura, por la C.N.T. y su grandiosa obra.

## España ante el espejo

### TIRANTEZ ENTRE EL AYUNTAMIENTO DE VALENCIA Y EL MINISTERIO DE OBRAS PUBLICAS

**A causa de una cuestión de competencia con las Empresas, Municipio y Estado han perturbado el movimiento de viajeros**

VALENCIA, 14. — El ayuntamiento de Valencia ha impedido en el día de hoy la entrada en el casco urbano de la ciudad a los autobuses de línea regulares de viajeros que pretendían dirigirse, como habitualmente lo venían haciendo, a sus puntos de parada autorizados por el ministerio de Obras públicas.

El público ha estado todo el día desorientado, ya que no sabía si acudir a la estación de autobuses en donde se han fijado las paradas terminales, o bien ir a las antiguas, donde los guardias municipales impedían que los coches tomasen viajeros.

Todo ello ha dado origen a algunos incidentes determinados, generalmente, por la actitud de los conductores al no respetar la orden municipal. Algunos de éstos han sido llevados a las comisarías, teniéndose noticias de que hasta el momento han sido presentadas contra ellos un total de 23 denuncias. Con tal motivo la normal explotación de los servicios ha sufrido un grave trastorno al quedar sus pendidas totalmente varias líneas.

El problema nace de la construcción de la estación de autobuses a la que las empresas se niegan a acudir para no pagar el canon correspondiente por su utilización.

Las empresas presentaron a este respecto un recurso contra el ayuntamiento ante el Tribunal Supremo, que fue fallado a favor de las empresas.

Ahora, el ayuntamiento, para acabar con el caos existente en relación con las paradas de los autobuses procedentes de los pueblos de la provincia que habían montado sus estaciones finales en las calles de la ciudad, con el consiguiente trastorno para la circulación, ha ordenaro que todas estas paradas finales se localicen en la estación de Autobuses Norte, terminada hace tiempo y todavía sin inaugurar debido al pleito existente entre el ayuntamiento y las empresas.

Los sorprendidos usuarios, que en número de 60.000 utilizan diariamente estos servicios, están sufriendo las consecuencias de al parecer cuestión de competencia suscitada entre el ayuntamiento de Valencia y el ministerio de Obras públicas.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

UNIVERSITÉ DE PARIS

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

31 JUILLET 1969
NUMERO 567
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

# L'ESPOIR

**Pendant que dans le monde entier on chante les louanges des « conquérants » de la lune, les enfants meurent de faim au Biafra; pendant que de nombreux travailleurs sont allés passer leurs « congés payés » au pays du franquisme, le caudillo restaure la royauté sur la terre de Cervantès et Garcia Lorca.**

**Ce sont là des contrastes brutaux, inhumains et absurdes. Penser que le monde puisse se passionner davantage pour les conquêtes des astres que pour la lutte contre la faim dépasse les bornes de la sagesse, mais quelle opinion faut-il avoir de tous ces exploités qui mettent à profit l'une des rares vraies conquêtes des travailleurs : les « congés payés », pour apporter des devises au sanguinaire successeur de Hitler ?**

**Bien sûr, on nous dit bien souvent qu'il est bon que des travailleurs « privilégiés » comme ceux de Suisse, d'Allemagne ou de France aillent étaler leur « aisance » en Espagne pour inciter le travailleur ibérique à la révolte. On nous dit aussi que c'est là un bon moyen de confronter des idées et de comparer des faits... Oui, mais ce sont des « on dit »; la réalité est différente.**

**La plupart de ceux qui vont dans la péninsule n'ont appris de l'idiome d'Unamuno que l'essentiel pour ne pas coucher sous les ponts et se faire servir une bonne table, mais c'est tout. D'ailleurs ils ne passent pas les Pyrénées pour faire du social, sauf quelques exceptions... Quand on a le maître sur le dos pendant onze mois, c'est quand même beau de pouvoir jouer à son tour les grands seigneurs... C'est triste, mais c'est la réalité. Triste réalité qui laisse tout de même une petite place à l'espoir car le peuple espagnol n'est pas toujours celui que l'on dépeint pendant une corrida ou une partie de football. Le peuple français peut être fier de 1789 et de 1871, mais les travailleurs espagnols de 1936 auront acquis autant de dignité que les « sans culotte » et les « communards », devant le tribunal de l'histoire sociale. Et aujourd'hui, si Franco cherche à consolider son régime du garrot en intronisant don Carlos, c'est qu'il redoute plus que jamais la colère de ce peuple qui reste digne et valeureux malgré plus de trente ans de répression et d' « amnisties ».**

**Nous avons recueilli de nombreux témoignages (1) qui confirment les craintes du caudillo et la volonté des travailleurs espagnols d'en finir avec l'obscurantisme, la misère et l'insécurité.**

**En Espagne, tout le monde (sauf les touristes) sait que la situation sociale doit changer et chacun s'y prépare à sa façon; les franquistes en replâtrant sans cesse l'édifice branlant, les travailleurs préparant minutieusement ce grand jour de « chambardement » qui doit restaurer, non pas une royauté, formule périmée et absurde de l'organisation sociale, mais une grande association de tous les hommes unis dans une même action pour la satisfaction de tous les besoins humains.**

**C'est alors seulement que ce peuple, enfin libre, pourra chanter à son tour les louanges de tous les chercheurs et tous les savants qui ont permis l'accès à la lune... et au bonheur des hommes.**

---

(1) Voici la déclaration faite par un instituteur espagnol auquel nous avions fait part de notre intention de créer un centre culturel :

«— Acceptez, donc, la modeste contribution financière d'un instituteur d'Etat espagnol et soyez certains que nombreux seront ceux qui salueront votre succès car dans un pays comme le nôtre nous savons apprécier à sa juste valeur la formation des travailleurs en général et des jeunes en particulier pour accéder à une société meilleure.

# Où en est l'Union Soviétique

*(Suite)*

Et cette nouvelle orientation de l'individu sur l'échiquier social, Marx ne pouvait, le siècle dernier, en avoir la moindre idée, ni soupçonner les dangers qu'elle représente pour le genre humain, pour l'intégralité de l'individu.

En fait l'œuvre de Marx n'a de réalité que dans le cadre du siècle où il a vécu. Elle est conditionnée par ce siècle. Pour lui il était absolument impossible de concevoir un niveau de vie général, qui permette de vivre sinon merveilleusement bien, du moins en homme.

Un monde où de nouvelles valeurs de participation, de libertés économiques, de loisirs, un monde où l'homme est broyé, non plus au simple (et pourtant très important niveau ventral, mais aussi au niveau de son cerveau, un monde où viennent d'apparaître de nouvelles formes d'oppression qui loin d'avoir une réalité évidente, sont difficilement discernables, car considérées par l'immense majorité de la population comme des agréments.

La réalité de l'homme qui a faim, ne soulève pas de problème. C'est la faute au patron, et par extension à l'Etat, à la Société. La révolte s'extériorise facilement et logiquement. Mais l'aliénation presque délicieuse de la vie en cocon. Cocon dont l'Etat-Patron a taillé les facettes comme autant de miroirs où l'esprit humain égoïste par excellence, va se perdre, se confondre, et se diluer. Et ces facettes sont multiples : automobile, habitation individuelle, maison de campagne, vacances au bord d'une quelconque mer, télévision, journaux, revues, cinéma, etc... La liste est inépuisable, comme la toute puissance de l'Etat-Patron.

En fait ces nécessités de vie, manœuvrées par les dirigeants politiques et économiques, deviennent des armes à double tranchant. Oui, si l'homme a besoin de vivre le plus agréablement qu'il lui est possible, cela ne doit jamais devenir le but pour lui, ni la signification de sa vie. Car la vie humaine, comme l'histoire de l'humanité, sont une suite de combats vers le bonheur. Se contenter des réalités techniques de nos jours pour idéal, c'est précipiter le genre humain dans l'abîme d'une régression morale et philosophique, qui déclencherait, car ces notions sont trop intimement liées, la régression technologique. Ce dangereux virage est cependant profondément amorcé. Et seule la jeunesse de tous les pays, qui se réveillent, comme si le mot de Liberté faisait le tour de la terre, peut encore donner du courage.

L'Etat-Patron est devenu le garant d'un mode de vie où se croupissent des individus; car c'est lui qui détient l'arme financière. Ainsi en jouant honteusement sur les sentiments du père, de la mère vis-à-vis des enfants, de l'amant et de la maîtresse, de l'amour et du sexe, en tapissant nos cerveaux d'affiches publicitaires et de slogans creux, il tente de faire disparaître chez l'individu « atrophié ». ce besoin primordial de révolte, ce sentiment qui anime chaque être — du jour prochain où l'homme vivra libre, dans une société libre.

7

Jusqu'à ces derniers temps, l'URSS avait refusé ces nouvelles formes d'aliénation, car en opposition avec le caractère doctrinal de son existence. Il lui suffisait d'une forte police, d'un régime hautement bureaucratisé, pour maintenir sous son joug le peuple. Mais maintenant qu'ayant comblé son retard économique, elle s'aperçoit qu'elle stagne, de nouvelles questions se posent. Si l'on accorde aux individus ce semblant de liberté qui est le propre des pays capitalistes, peut-être pourrons-nous catalyser la vague de mécontentement. En fait en offrant aux gens un meilleur niveau de vie (dirigé), l'économie risque de repartir solidement.

Et voilà les pièces du paradoxe.

Idéologiquement l'URSS se doit, ne serais-ce que pour conserver son prestige, sa tutelle sur les pays satellites de sa puissance, d'être le porte parole du communisme dans le monde. L'Union Soviétique condamnant, car contraire à l'unité du camp socialiste, toute tendance de libéralisation (coup de Prague 68); ou alors l'idéologie chinoise, car Mao pourrait mettre en péril sa toute puissance, et cela les dirigeants soviétiques ne peuvent l'admettre. L'Union Soviétique doit être le garant de la Révolution dans le monde. C'est par elle, que tous les courants révolutionnaires doivent passer. Du moins est-ce là son avis.

Et la contradiction est fondamentale entre la théorie, Marxiste-léniniste, et la pratique, la transformation des structures de l'économie soviétique est largement amorcée, et l'on voit mal comment le mouvement pourrait être inversé.

II

Dans mon précédent article, j'ai analysé la situation politique, sociale et économique de l'Union Soviétique. Les raisons qui ont conduit les dirigeants soviétiques à accepter une politique agricole et industrielle : néo-capitaliste; politique en contradiction avec les bases théoriques du régime.

Dans cet article je vais tâcher d'étudier les raisons au travers de 50 ans d'histoire qui ont menées à cette extrémité, et cette étude sera donc plus particulièrement théorique. En fait pour comprendre le phénomène de la réaction russe, il faut d'après moi remonter aux sources, c'est-à-dire à la révolution russe dans son intégralité, et non seulement le coup d'Etat politique et militaire d'octobre.

Si l'on examine à tête reposée un événement dont l'impact sur le présent s'est considérablement amoindri, on peut noter certains faits.

La révolution russe a deux époques bien distinctes. Une époque avant, et une période après la prise de conscience de la masse. Cette prise de conscience étant politique et sociale. Politique car réalisation de l'hypocrisie, et du non fondement des théories bolchevicks. Sociale, car découverte du devenir possible et exaltant de la révolution anarchiste. Le malheur étant que cette prise de conscience ait lieu trop tard; à un moment où la pieuvre bolchevick s'était déjà solidement implanté.

Cependant, et malgré l'heure tardive de sa réalisation, la Révolution au niveau de cette prise de conscience a pris un autre aspect. Se greffant sur la lutte commune contre les réactionnaires blancs, une lutte peut-être encore plus sanglante opposait deux modes de vie totalement différents.

L'Idéal Anarchiste, et l'Etatisme Bolchevick.

Nous connaissons le résultat.

Massacre de Cronstadt.

Ecrasement de la Macknovitchina.

Deux victoires du communisme étatique, et pour lesquelles nous devons rendre hommage à la fourberie et la traîtrise des deux grands idéologues, idoles des jeunes révolutionnaires-rétrogrades modernes : Lénine et Trotsky ! Deux des plus grands bouchers de l'histoire !

Le problème qui se pose maintenant, n'est pas de nous lamenter sur un passé, qu'il nous est impossible de transformer, mais de noter et de faire remarquer aux lecteurs, la clairvoyance des libertaires de l'époque.

Pour cela, je vais reproduire un extrait de l'article paru dans le journal « Goloss Trouda », nº 19 du 18 novembre - 1 décembre 1917, et qui se trouve repris dans la « Révolution Inconnue » de Voline.

**Jordi VIDAL**

*(A suivre.)*

# La situation dans les transports publics de Marseille

La direction générale de la Régie autonome des transports de la ville de Marseille (R.A.T.V.M.) a décidé la mise en fonction de la voiture à agent seul sur 8 lignes du réseau à partir du 1er juillet 1969. Il n'y a donc plus de receveur sur ces voitures, leur travail étant confié au chauffeur.

Cette mesure défavorise gravement les traminots et les usagers de la R.A.T.V.M., tout en offrant de multiples avantages à la Régie et aux pouvoirs publics. La compression du personnel permet la réduction du coût de la mise à pied d'un employé sur deux de chaque voiture (un employé revient à environ 1.200 francs par mois en comptant les charges sociales). Le bénéfice net de l'opération s'élève donc à 1.000 francs par mois et par agent mis à pied car la prime versé aux conducteurs-volontaires pour assurer le double travail est à peine de 150 ou 180 francs. Les conséquences néfastes de cette décision sont donc doubles : accroissement du chômage dans une région déjà très durement touchée (Marseille est la ville de France où se trouve la plus grande proportion de chômeurs); allongement de la durée des arrêts, ce qui aggrave encore le mauvais fonctionnement des transports en commun marseillais, qui sont pourtant les plus chers et les plus lents de France.

Les centrales syndicales ayant quelque influence sur les traminots sont la C.G.T., Force Ouvrière et le syndicat autonome (C.G.S.I.) Mais ces deux dernières laissent la seule C.G.T. s'opposer, en paroles seulement, aux décisions des pouvoirs publics. Toutefois la résistance à cette «rationalisation» ne peut pas déboucher sur une action ayant quelques chances de réussir. La preuve en est qu'aucune mobilisation sérieuse des travailleurs n'a été menée jusqu'à ce moment; à tel point que ce sont les délégués C.G.T. qui sont les premiers à se porter volontaires pour être chauffeurs-receveurs, apportant ainsi leur concours à la mise à pied de leurs camarades. Cette collaboration des syndicats avec le pouvoir patronal n'est pas une nouveauté, puisque la C.G.T. n'oublie jamais d'inviter « ces messieurs de la Régie » à sa fête de fin d'année.

Trahis une fois de plus par leurs prétendus défenseurs, nombreux sont parmi les traminots, ceux auxquels n'a échappé l'attitude ignoble des grandes centrales syndicales. Une vague de mécontentement se développe peu à peu. Celle-ci doit se poursuivre jusqu'à sa conclusion logique, c'est-à-dire à la prise de conscience par les travailleurs que leur lutte contre leurs ennemis irréconciliables, l'Etat et le patronat, se fera pour et par eux, en dehors de toute bureaucratie syndicale réformiste, acquise à la collaboration de classes.

*Union Locale de Marseille. Syndicat des Transports*

COMMUNIQUE

L'Union Locale de Perpignan invite tous ses adhérents à la réunion d'inauguration de son local, rue Delcassé, le dimanche 3 août 1969 à 10 heures, en espérant que vous viendrez nombreux.

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

# PANORAMIQUE SOCIAL

*(Suite)*

D'où le problème du chômage.

Qu'elle utilité y a-t-il à entretenir une masse de mécontents, ne vaut-il pas mieux que cette masse soit roulante, que ces chômeurs ne soient pas des manœuvres légers, mais des ouvriers qualifiés, des cadres, des gens ayant pris des habitudes de vie bien précises, et qui seront donc amenés à accepter un emploi même au prix d'une légère entorse à leurs opinions.

Le gouvernement incite le patronat, et lui-même montre l'exemple à une concertation permanente avec les syndicats représentatifs: Rodhiaceta admet, en plus des délégués d'entreprise, deux représentants de chaque syndicat, accorde une heure au nouvel embauché pour s'entretenir avec le syndicat de son choix, met à la disposition de chaque organisation un local, et pour l'ensemble une salle de réunion; accorde à l'ensemble du personnel six heures par an pour assister aux réunions, la société prend en charge une grande part des frais de fonctionnement des syndicats, versant cette année un crédit de 250.000 NF. La Régie Renault avait déjà agi dans le même sens.

Le C. N. P. F., d'un autre côté insiste sur la participation et plus particulièrement sur celle des cadres.

L'Education Nationale va dans le sens des développements de l'enseignement spécialisé et technique, qui, en donnant une base de théorie générale, permettra le reclassement dans des industries différentes à un niveau équivalent.

Cet ensemble de mesures pourra très certainement atteindre les buts désirés qui sont, je le répète, le gel des revendications et de l'esprit de révolte, et le maintien d'un volant de chômage suffisant mais tournant, de façon à éviter l'apparition des conditions préalables à l'auto-allumage d'un mouvement pré-révolutionnaire semblable à celui de 1968. Il est d'ailleurs à remarquer que si des événements de ce type se produisaient maintenant, une répression sanglante serait plus que probable, dans la mesure où l'état social ne serait pas immédiatement changé.

Toujours est-il que la situation désirée et celle à laquelle sont arrivées et l'Allemagne et la Suisse, c'est-à-dire au syndicalisme intégré.

Un autre aspect de cette société, qui est la nôtre, nous montre que le développement du secteur tertiaire et quaternaire, c'est-à-dire des services, loisirs, etc., nécessite une augmentation des temps de loisirs, tout autant que de meilleurs salaires ou des aménagements des départs en vacances. Ces temps libres peuvent se manifester soit sous forme de congés payés, soit sous forme de journées plus courtes. Quand les conditions jugées nécessaires par le patronat pour accepter ces réductions sans perte de salaire pour leurs employés, à savoir une production en forte augmentation, un personnel à la fois suffisant, n'exigeant pas trop, et qualifié, sont respectées, alors elles auront lieu. Le patronat cédera comme à regret, et ce sera un merveilleux cadeau. Ce sont ces conditions que l'on tente de réunir, et qui d'ailleurs ont d'autres motivations.

Pour commencer on attribue deux heures de moins à ceux qui travaillaient plus de 48 heures par semaine; une heure de moins à ceux qui travaillaient entre 45 et 48. Tout cela, bien sûr, pour 1970, en attendant que l'absence de chômage avec chômeurs devienne un simple chômage.

Remarquons par ailleurs que le temps de travail hebdomadaire moyen est de 40,6 heures aux Etats-Unis, et de 45,2 heures en France.

Nous en étions à dire que le patronat français, conscient du danger que fait courir à ses intérêts une situation sociale délabrée, et préférant dans la mesure où cette possibilité existe, une domination par persuasion, plutôt qu'une domination dont la violence serait trop manifeste et qui risquerait de dégénérer, transformant le pays en une nouvelle Grèce ou Espagne; le patronat commençait à développer une politique sociale orientée vers un étouffement en douceur des velléités révolutionnaires, et même des simples revendications qui sont pour l'instant dans le domaine jugé irréalisable. Face au chômage on invente les chômeurs sans chômage tout en s'en plaignant, car le prix des locations des ouvriers se trouve renchérit; pour éviter les trop bas salaires dans les entreprises, bas salaires qui sont une forme de révolte, on demande et obtient la suppression des quelques blocages existants; pour atténuer le désir de pouvoir des travailleurs on donne certaines prérogatives aux représentants dûment mandatés des syndicats, en étant bien certains que ceux-ci, pour conserver leur place et leur rôle, ne seront pas trop violents; pour éviter une fuite de capitaux due aux achats de matériel à l'étranger on tente de développer la production interne, mais comme le nombre de techniciens n'est pas suffisant il se pose le problème de leur formation, d'où le problème de l'enseignement et de l'université; pour rétablir l'équilibre du commerce extérieur on tente d'infléchir la consommation du Français moyen. Un lien étonnant existe entre tous ces faits.

A partir de ce moment se pose le problème des syndicalistes pour qui le syndicat est une arme dans la lutte pour l'émancipation de l'homme. Est-il raisonnable d'accepter cette participation, d'en tirer toutes les améliorations possibles, tout en sachant que si la conscience révolutionnaire n'est pas suffisamment installée dans les esprits, ces améliorations vont annuler pour un certain temps le contre-coup des faits de ces deux dernières années, mais en considérant plus utile, dans l'immédiat, l'amélioration de la situation que l'action en vue de dégrader cette situation, ce qui provoquerait peut-être l'explosion désirée ? Doit-on au contraire, la refuser, tout en sachant pertinemment que le Mouvement va alors se couper de la majorité des ouvriers pour qui les nécessités immédiates ont une grande importance, et qui ne sont pas décidés à les sacrifier, bien que probablement convaincus de la nécessité de la révolte ?

Il est probable que si nous nous jugeons capables de supporter les tentations que peut offrir une position sociale raisonnable, et surtout si nous croyons pouvoir arracher de la tête de ceux qui travaillent avec nous l'idée de se contenter de ces améliorations, il nous serait peut-être possible de participer à cette mise en scène.

Mais, l'homme étant ce qu'il est, peu nombreux sont ceux capables de résister. Alors il faut refuser, mais dans ce cas une propagande intensive est nécessaire. Tout cela est à juger et à peser au sein de nos syndicats.

Il faut conclure.

Nous avons déjà dit que tous les points étudiés étaient étrangement liés. Il semble, et c'est cette façon de voir qui donne une vue de la question particulièrement satisfaisante, que l'on doive considérer tous ces faits comme rattachés à un principe qui les provoque. Or la base essentielle du système que nous mettons en cause est l'utilisation qui est faite de la valeur d'échange, l'argent. Si nous examinons de près la situation mondiale, il est remarqué que les économistes jugent nécessaire une restriction de la consommation dans tous les pays où a lieu ce que l'on appelle inflation, et qui est dû à une surchauffe de l'économie. Le gouvernement français, comme il a été dit, juge nécessaire une réduction de la consommation des français, alors qu'il semble que ce soient les entreprises, en achetant leur équipement à l'étranger, qui déséquilibrent le système. Comment les ouvriers pourraient-ils y acheter quelque chose ? En effet, si la machine économique française ne produit pas en quantité suffisante pour satisfaire le marché intérieur, ce n'est certainement pas de notre faute. Ne serait-ce pas par manque de prévision de ceux qui veulent présentement nous inviter à respecter la règle du jeu.

N'est-il pas curieux qu'un pays où les plus importantes entreprises européennes ont leur siège social, l'Angleterre, soit l'un des plus atteints par cette maladie ?

Il n'existe pas sufisamment de monnaie pour assurer la totalité des besoins et des échanges, il en existe cependant assez pour lui mantenir une valeur théorique. Or, ce qui ne fonctionne pas devant être ou modifié, ou supprimé, pourquoi ne pas choisir ce moyen radical qu'est la supression de l'argent au lieu de tenter de replâtrer le système comme le veut le gouvernement des « Français » ?

Il s'agit de changer la société dans laquelle nous vivons. Chaban-Delmas veut définir une « nouvelle société » sous l'enseigne de la participation, de l'abdication des vouloirs révolutionnaires de l'homme. Omnibulés en grande partie par le mirage américain, ou par le mirage suisse, ceux de la génération sortie de la guerre vont accepter le jeu. Je crois qu'une bonne partie de ceux qui sont nés après 1946 refuseront cette utopie, parce qu'il ne s'agit jamais que d'un simple aménagement de l'état de choses actuel.

Nous aussi, nous voulons une certaine forme de participation. Mais non celle du patronat qui de gré ou de force s'oppose à la société que l'homme se doit de construire s'il est vraiment digne de ses meilleurs penseurs, la société libertaire.

Or, pour aboutir à un mouvement de révolte suffisamment puissant, il est nécessaire d'agir sur le plan où le patronat est contraint à se défendre, sur le plan économique.

La revendication permanente, jointe à une constante affirmation de nos buts est la seule solution actuellement concevable pour aboutir. Mais il ne faut pas se leurrer : si ces revendications aboutissent, l'action psychologique basée sur les impulsions en provenance du plan ventral sera définitivement dépassée; il nous faudra alors compter sur la seule intelligence, chose bien délicate et longue à développer. Mais comme il est pratiquement certain que l'évolution du combat social nous amènera à cette situation, il faudra envisager une très longue action psychologique et intellectuelle.

Il est possible bien sûr, d'envisager le problème de la lutte dans la rue. Seulement, à moins de croire aux minorités dirigeantes, ce que nous nous refusons à admettre comme hypothèse, de nos conceptions, elle ne mènera à rien si l'ensemble des producteurs n'est pas disposé à faire fonctionner les usines dans le sens de notre idéal social.

Et pour que cela soit fait, il nous faut à nous ouvriers, un long, très long apprentissage, que nous ne pourrons acquérir qu'en mettant en pratique nos principes gestionnaires aux seins de nos syndicats en participant à leur gestion car le véritable syndicalisme n'a pas seulement un caractère revendicatif, quoi qu'en disent les politiciens de la droite à la gauche, mais aussi un caractère gestionnaire qui, si les travailleurs savent s'en servir doit être capable de créer cette société de transition et de créer les conditions nécessaires à la bonne marche de la société libertaire qui est son but.

**Valerio VIDAL**

# Eléments de droit syndical

(Suite)

19. Certains syndicats ajoutent à leurs statuts un article qui ne présente aucun caractère d'obligation mais qu'il n'est pas inutile de mentionner. Cet article précise les devoirs des adhérents vis-à-vis de leur syndicat. On peut donc rédiger un article selon les termes suivants :

Art. 9. — Tout adhérent au syndicat prend l'engagement de participer, dans la mesure de ses possibilités, à tous les travaux en assistant aux réunions et assemblées syndicales. Il s'engage également à soutenir les revendications présentées par le syndicat et à lui adresser toute documentation utile à l'action syndicale.

De la sorte, les responsables pourront reprocher à certains adhérents peu actifs leur manque de dynamisme.

20. L'adhérent ayant été défini par rapport au syndicat, il est nécessaire d'aborder les problèmes posés par le fonctionnement du syndicat. Comme tout autre groupement le syndicat a besoin d'argent pour fonctionner et un article des statuts doit régler le problème des cotisations. Il ne faut pas non plus oublier qu'un syndicat peut bénéficier de *subventions* qui viennent s'ajouter aux *cotisations*. Ces subventions peuvent être versées par les communes, les départements ou l'Etat. Bien entendu, le syndicat peut toujours les refuser, surtout si ces subventions sont assorties de certaines obligations mais il peut être bon de les mentionner dans les statuts que le syndicat peut éventuellement bénéficier de subventions de la part des communes (conseils municipaux), des départements (conseils généraux), etc.

Donc : Art. 10. — Les ressources du syndicat comprennent les cotisations des adhérents et les subventions de l'Etat, du département et des communes. Ces subventions peuvent être refusées par le bureau syndical si elles risquent de porter atteinte à l'indépendance du syndicat.

21. La périodicité et le montant des cotisations sont laissées à l'appréciation du syndicat; certains préfèrent des cotisations mensuelles, d'autres annuelles... Le montant ne peut, en principe, être modifié que par une assemblée générale. C'est, semble-t-il, la meilleure solution, car il peut être dangereux de laisser cette initiative au seul bureau syndical.

Donc : Art. 11. — Tout adhérent au syndicat devra acquitter une cotisation annuelle (ou mensuelle) de... francs dont le montant peut être modifié par l'assemblée générale. On peut utilement ajouter les clauses suivantes :

— sont exempts de cotisations, les adhérents malades, appelés sous les drapeaux, incarcérés pour action syndicale, à condition d'en avertir le trésorier.

— toute somme versée par les adhérents reste acquise au syndicat.

L'article 8 du Livre III du Code du Travail prévoit même qu'un syndicat peut réclamer — sauf mention contraire — six mois de cotisation à l'adhérent démissionnaire.

22. Il faut maintenant aborder le point le plus délicat des statuts : celui concernant l'administration du syndicat. Les responsables syndicaux doivent avoir une certaine liberté d'action pour gérer le syndicat et pouvoir prendre en son nom certaines décisions. Ils doivent également être contrôlées par l'ensemble des adhérents, ce contrôle ne devant pas être considéré comme un frein mais comme une garantie.

En fait, les responsables ne sont que les exécutants des décisions prises par l'assemblée générale, qui doit toujours être retenue comme l'organe suprême du syndicat. C'est pour cette raison que certains syndicats, pour nommer leur bureau syndical préfèrent les expressions « commission exécutive » ou « commission administrative ». C'est le cas de la C. N. T., qui est gérée par une commission administrative confédérale.

La loi ne prévoit pas de minimum en ce qui concerne le nombre des responsables syndicaux mais la pratique recommande de ne pas descendre en dessous de trois administrateurs (secrétaire général, secrétaire général adjoint, trésorier).

Toujours dans le but de contrôler les responsables, certains syndicats créent un conseil syndical constitué d'un assez grand nombre de militants (plus d'une dizaine) parmi lesquels sont nommés les trois ou quatre membres du bureau syndical. De la sorte le bureau syndical est contrôlé annuellement par l'assemblée générale et plus fréquemment par le conseil syndical. On évite ainsi beaucoup de malentendus ou de crises toujours regrettables en assemblée générale.

**G. CONTE**

*(A suivre.)*

REMEMBRANZAS

# Lo vivido en la 25 División en el final de la guerra

*(Continuación)*

¡SALVESE QUIEN PUEDA! — Al terminar el desfile fascista (4 de la tarde) acudieron a nosotros nuevamente los diplomáticos francés e inglés con dos de la Junta para hablarnos a los que habíamos tenido opción para salir en el destroyer y decirnos que las relaciones con las autoridades franquistas se habían roto y que quedábamos en el apuro de tener que desalojar el puerto, es decir, que éste había dejado de ser zona neutral. La hora fijada para el abandono de nuestro lugar de refugio eran las 6 de la tarde.

A las 6, pues, el puerto sería enteramente tomado por las fuerzas facciosas y cuantos se rezagaran dentro del mismo deberían atenerse a las consecuencias. Algo después se hizo saber también esa orden a los estacionados fuera de los tinglados (nuestro grupo estaba alojado en uno de ellos por preferencia irrisoria de embarque). Sin embargo, pese al ultimátum no se fugó casi nadie. En las afueras de Alicante, carretera de Valencia, se había montado un campo de concentración, y allí se iba acumulando por grupos a los del puerto, tanto hombres como mujeres. Antes del traslado se suicidaron los compañeros Viñuales y Franco, con los cuales yo había conversado poco hacía. También hice conocencia con el compañero Maroto, que andaba con muletas a causa de un balazo recibido en el frente de Andalucía. Nada más supe de él.

Aprovechadores de la situación republicana y los más férreos defensores de la causa del pueblo nos encontrábamos allí amontonados. Parece un contrasentido y no lo es: es la pura verdad.

Mi compañero soldado y el que suscribe salimos en busca de varios compañeros y compañeras para participarles nuestra intención de fugarnos en grupo antes de que nos sacaran del puerto para el campo alambrado. Pero no nos secundaron. Otros compañeros los habían convencido de dejarse integrar al campo.

(Inciso. Creo que fue al cuarto ultimátum que el personal del puerto se dispuso a ser conducido al repetido campo. Un sobrino mío se dejó llevar a aquél, y escapado regresó de nuevo al puerto para enterarme de que durante el traslado había posibilidades de fuga.)

DISPARAN LAS AMETRALLADORAS. — Un compañero cuyo nombre ignoro cogió una de las pistolas camufladas y se abrió paso a tiros entre soldados franquistas. Este arrebato fue motivo para que las ametralladoras del enemigo empezaran a disparar contra el fugitivo y hacia otras partes. Creyendo se trataba de una carnicería preparada por el enemigo y debido a que podíamos ser atacados por tres direcciones distintas, en pocos segundos dispusimos un parapeto con sacos de arena. Provistos de botes de conservas abandonados y otros efectos, planeamos escapárnos por la noche, y, como dicho, al oscurecer dimos con mi sobrino, y él, yo, y demás acompañantes, intentamos la fuga por el lugar que el sobrino había previsto, mas, desgraciadamente, nos interceptaron los fusiles franquistas. Así es que tuvimos que terminar la noche en el puerto a pesar del ultimátum creo que número cuatro. Sólo se podía salir para el campo-encierro, y si a las mujeres les habían invitado a salir, ellas se habían negado aduciendo que si sus hombres debían morir morirían con ellos.

LOS SUICIDIOS. — Estos fueron muchos. Solamente en la mañana del 30 de marzo fueron 18 los antifascistas que se sacrificaron. Personalmente no presencié más que un caso trágico de ésos. El desesperado se tajó el cuello con una navaja barbera. No sé quién era. He citado ya los casos de M. Franco y Viñuales, ocurridos el día 31 de marzo por la tarde. El segundo era capitán de Intendencia en una de las brigadas de la 28 división, y el primero había sido comandante de brigada de la misma división 28, antes columna Ascaso, y, si mal no recuerdo, al terminar la guerra mandaba la 23 División.

SE DESALOJA EL PUERTO. — Ello ocurrió al atardecer del 5 de abril (creo no equivocarme) pues el día anterior los de la Junta, desde varios sitios del puerto nos hicieron saber que cada uno debía aguantar su responsabilidad individualmente. Ello hizo salir a más gente del puerto que los repetidos ultimatums del enemigo. Semejante perspectiva a varios compañeros nos ahincó más la idea de ponernos a salvo abandonando el puerto favorecidos por la oscuridad de la noche; muchos lo lograron siendo bastantes de ellos que consiguieron ganar la frontera. Otros huidos se camuflaron por la Península. Dándose cuenta de ello, los ocupantes tomaron medidas, a tenor de las cuales corrió la noticia de que los que no habíamos querido rendirnos seríamos dirigidos a otro campo, tratándosenos como rebeldes, amenaza que nos tenía sin cuidado, puesto que estábamos seguros de que andaríamos pocos kilómetros. Pero ellos, que habían comprobado pérdida de personal preso desde el puerto al campo, suspendieron las salidas momentáneamente, reanudándose el día 1º de abril a las 8 de la mañana.

EL DIA UNO DE ABRIL. — Habíamos dormido, como de costumbre, en una nave varios compañeros conocidos, con momentos de buen humor, el cual no habíamos perdido a pesar de lo trágico de la situación. Chistes y chascarrillos abundaron hasta que nos ganó el sueño. Al levantarnos la broma versó sobre la forma en que nos colocarían ante el pelotón de fusileros.

Forzados a integrar la comitiva de traslado nos acercamos tres compañeros inseparables, sufriendo como todos un registro que, a la verdad, no fue muy riguroso. Bien sonadas las 10 de la mañana nos colocaron a tres de fondo, custodiando a la columna una escolta de soldados, tan numerosos que en las dos líneas que formaban — una a cada lado — casi se pisaban los talones; y así hasta el campo de los Almendros, del cual hablaré más adelante. La evacuación total del puerto de Alicante se terminó entre las 4 y las 5 de la tarde del 1º de abril, fecha terriblemente histórica para «la libertad del mundo», la «de España» y la «de los trabajadores de todos los países». En aquel dramático día se terminó la esperanza y la vida de muchos luchadores y otros que dentro de poco la perderían igualmente. La flojez del antifascismo y de las centrales sindicales de las zonas afectadas costó cara. Prometo dar una relación de nombres bien conocidos nacional e internacionalmente, que fueron detenidos en el tan histórico como maldito puerto de Alicante.

DESTRUCCION DE VALORES. — Al grito juntero de «sálvese quien pueda» fueron lanzados al mar infinidad de valores en oro, plata, joyas y otros objetos. El dinero-papel fue quemado o roto. Nadie sería capaz de evaluar el número de millones de pesetas tirados o hechos ceniza en el puerto alicantino, y que en casos de serie los franquistas canjeaban. En poca escala, puesto que yo pude ver cómo se quemó el contenio de una maleta llena de papel en libras esterlinas, francos franceses y dólares por valor — según su propietario — de 12 millones de pesetas. En fin, que poco aprovecharon los fascistas especuladores en monedas tenidas por los del puerto.

CAMINO DEL CAMPO DE LOS ALMENDROS. — Tan pronto habíamos sido cacheados por los italianos a la salida del puerto, se nos hacía formar en filas de tres — como se ha dicho — siendo ya vigilados por soldados españoles, por cierto mal vestidos. Estos soldados por dios y por la patria robaban lo que podían, cos que no hicieron los itallanos, que en honor a la verdad nos trataron con respeto y no creo que quitaran a nadie ni una sola aguja. Los soldados españoles iban también de tres en tres, y cuando un grupo de ésos veía que alguno de nosotros llevaba un reloj se lo pedían, y si no obtenían satisfacción entre los tres se lo quitaban; y repetían la operación hasta tener un reloj cada uno. Igual ladronicio para las cazadoras, estilográficas, etc. Un prisionero a quien habían despojado de un reloj pulsera se quejó a un alférez y al preguntarle éste si conocía al ladrón el perjudicado lo señaló con el índice. El alférez llamó al indelicado sujeto y le obligó a devolver el objeto al prisionero. Mas no se había andado sino unos pasos cuando el soldado ladrón y sus dos cómplices atacaron a bofetadas al del reloj para quitárselo de nuevo, y aún diciéndole en sorna: «Vete de nuevo a denunciarnos al alférez.» Los tres energúmenos ya poseían un reloj cada uno.

El trayecto del puerto al campo de destino se cumplió con relativa tranquilidad. Distaba un kilómetro y medio aproximadamente, y el tal campo se nos apareció en almendral, de donde el calificativo con que era conocido.

**JULIO AYORA**

*(Continuará)*

# Rincón del bibliófilo

58. — *¿Qué periódico anarquista de Valencia publicaba todas las refutaciones que se le enviaban?*

— «La Controversia», cuyo primer número se publicó el 17 de junio de 1893.

59. — *¿Qué ocurrió el año 1866 en Madrid?*

— Una sublevación del pueblo (22 de junio) contra Isabel II y su gobierno.

60. — *¿Sabéis cuál fue el primer periódico obrero de Madrid?*

— «El Eco de la Clase Obrera», semanario cuyo primer número apareció el 19 de agosto (que era domingo) de 1854.

61. — *Se dice que hay pensamientos anarquistas en pensadores que públicamente no lo son, ¿es verdad?*

— Por supuesto. «Que cada uno disponga libremente de sí mismo», decía Séneca. Para Marmontel, «la razón está por encima de la ley». Y en cuanto a Bossuet «la sociedad tiene el deber de proporcionar el bienestar a todos sus miembros.»

62. — *¿Por qué las clases dominantes «denigran» a los revolucionarios?*

— Nos lo ilustrará Mirabeau: «Si la cólera del pueblo es terrible, la sangre fría del despotismo es atroz. Sus crueldades sistemáticas hacen más desgraciados en un día que las insurrecciones populares inmolan víctimas durante años.»

63. — *¿Qué famoso quincenario se publicó en Barcelona a partir del 1º de julio de 1893?*

— «La conquista del pan».

64. — *¿Cuándo se publicó en Barcelona el interesante periódico titulado «El Grito del Pueblo»?*

— «El Grito del Pueblo» (defensor de los derechos del proletariado) empezó a publicarse el 10 de julio de 1886.

65. — *¿Cuándo el pueblo de París asaltó la fatídica Bastilla?*

— El 14 de julio de 1789. El 16 de julio, paseo triunfal de todos los presos de la Bastilla por las calles de París. Entre ellos estaba el poeta Romagne, que yacía sepultado en la ergástula desde hacía 40 años por haber escrito cuatro versos contra la realeza.

67. — *¿Qué periódico mensual se publicó en Barcelona el año 1894?*

— «El Porvenir del Obrero», periódico anarquista. El primer número salió el 21 de julio.

68. — *¿Qué periódico anarquista se publicaba en Valladolid el año 1901?*

— «El Cosmopolita», siendo su primer número del 10 de agosto de dicho año.

69. — *¿Cuándo murió Ricardo Mella?*

— El 12 de agosto de 1925, siendo considerado como «el teórico más recio del anarquismo español».

70. — *¿Cuándo se publicó en Madrid por primera vez un periódico titulado «La Anarquía»?*

— «La Anarquía» de Madrid empezó a publicarse el 16 de agosto de 1890.

71. — *¿Cumo se llamaba el famoso poeta dramático valenciano que murió en 1890?*

— Francisco Palanca y Roca murió el 16 de agosto de 1890. Dejó importantes libros como «Fueros y germanías», «El capital y el trabajo», etc.

72. — *¿Dónde se fundó en España la primera escuela para ciegos?*

— En Barcelona el 26 de agosto de 1820, siendo su fundador un relojero llamado José Ricart.

73. — *¿Se publicó alguna vez durante el siglo pasado algún periódico anarquista en la barriada de Gracia de Barcelona?*

— «El Revolucionario», que empezó a publicarse el 10 de septiembre de 1891.

74. — *¿Cuándo murió el gran economista español Antonio Ignacio Cervera?*

— El 18 de septiembre de 1860. Dejó una célebre «Memoria sobre la extinción del pauperismo». Fundó el periódico titulado «El Trabajador», que en 1852 pasó a llamarse «El Taller». Con su compañero, el catalán Miguel Surés fundó en 1853 «La Voz del Pueblo».

75. — *¿Quién fue Thomas Clarkson?*

— Un célebre antiesclavista inglés que murió el 26 de septiembre de 1846. Su gran disertación «¿Es lícito hacer a los hombres esclavos contra su voluntad»? fue impresa en 1786. Su famosa «*Historia de la esclavitud negra*» se publicó en 1808.

76. — *¿Qué célebre pensamiento escribió Schopenhauer sobre la existencia de dios?*

— «Si un dios ha hecho este mundo, yo no quisiera ser ese dios; la miseria del mundo me desgarraría el corazón.»

77. — *¿Cuándo se fundó la universidad vieja de Barcelona y cuándo se inauguró la nueva?*

— Universidad vieja: en el año 1377. Universidad nueva: el 1º de octubre de 1872.

78. — *¿Quién fue Thomas Reid?*

— Un famoso filósofo escocés que murió el 7 de octubre de 1796, dejándonos la valiosa herencia de obras tales como «Investigaciones sobre el Entendimiento Humano según los Principios del Sentido Común», y «Ensayo sobre las Facultades Activas».

79. — *¿Existió alguna vez en Lyon (Francia) un periódico anarquista titulado «Tierra y Libertad»?*

— Sabemos que «Terre et Liberté» de dicha ciudad cesó de aparecer el 10 de octubre de 1885.

80. — *¿Quién fue John Toland?*

— Un valiente filósofo irlandés cuya obra «El Cristianismo sin Misterios» fue confiscada y su autor condenado a la hoguera por el parlamento de Dublin. Exiliado en Inglaterra murió el 15 de octubre de 1722.

81. — *¿Qué periódico se publicó en el siglo pasado en Sabadell con el apellido de un anarquista francés?*

— «Ravachol», cuyo primer número apareció el 22 de octubre de 1892.

82. — *¿Qué hecho revolucionario ocurrió en 1842?*

— Una sublevación popular contra el general Espartero, el 15 de noviembre.

83. — *¿Dónde se publicó el periódico revolucionario titulado «El Nivel»?*

— En Barcelona, a partir del 25 de noviembre de 1871.

84. — *¿Cuál fue el primer periódico revolucionario que se publicó en idioma catalán y en el siglo pasado?*

— «El Chornaler», «Periòdic defensor dels qui treballen i no mengen, enemic acèrrim dels que mengen i no treballen» («El Jornalero», «periódico defensor de los que trabajan y no comen, enemigo acérrimo de los que comen y no trabajan»). El primer número apareció en Valencia el 22 de diciembre de 1883.

85. — *¿Qué periódico anarquista se publicaba el año 1889 en Valencia que se repartía gratis?*

— «La Víctima del Trabajo», su primer número data del 7 de diciembre de 1889.

86. — *¿Cuándo apareció el primer periódico anarco-comunista en Sevilla?*

— El 23 de diciembre de 1891 y se titulaba «La Tribuna Libre».

87. — *¿Quién fue el primer anarquista español que en España propagó por primera vez el comunismo libertario?*

— Miguel Rubio en el Congreso celebrado en Sevilla el año 1882.

**Vladimir Muñoz**

# Necrológica

**ANTONIO ESCARTIN**

La Federación Local de Toulón tiene el hondo sentimiento de notificar la muerte, después de larga y dolorosa enfermedad, del compañero y consciente militante Antonio Escartín, acaecida el día 11 de julio a la edad de 63 años.

Sólo un año haría que el compañero Escartín había, procedente de la F. L. de Hyères, ingresado en esta F. L. No obstante, y lo poco que tuvimos ocasión de tratarle comprendimos que era un militante de calidad y fervoroso idealista, que en tantos años de exilio y no pudiendo ejercer su oficio de relojero estuvo obligado a ganar su pan y el de los suyos trabajando en las rudas y pesadas labores de la tierra, que sin duda han contribuido a minar la salud. El entierro fue civil el día 12 de julio de 1969.

Vaya nuestro sentido y solidario pésame a su compañera e hijos.

*F. L. de Toulon*

# Florencio Sánchez, defensor de los trabajadores e idealista

SON muchos los homenajes que se le han venido haciendo en ambas orillas del Río de la Plata a Florencio Sánchez. Todos han estado dirigidos a ensalzar su condición de genial dramaturgo, sin mencionar casi nunca que fue también un idealista anarquista y muy sincero defensor de la emancipación de los trabajadores.

En el rol de valorizar la obra de Sánchez, rivalizaron los que representan al mundo de quienes más le criticaron y zahirieron mientras él vivió creando y renovando: gentes de los intereses creados, conservadores de creencias, costumbres y prejuicios sociales, patriotas y políticos.

En el mundo obrerista poco relieve se ha dado a la vida y la obra del idealista que fue, Florencio Sánchez. Ha existido olvido injusto y perdido una oportunidad para hacer resaltar, conjuntamente con los méritos del dramaturgo y el periodista combativo y revolucionario, sus ideales anarquistas.

Es cierto que la Federación de Obreros en Construcciones Navales de la R. Argentina, realizó un acto conmemorativo, pero equivocadamente en vez de ser expresada la opinión de la colectividad por intermedio de uno de sus asociados y obrero auténtico, se le confió esa misión a un político y profesional de elocuencia traído desde afuera, menguando con ello el significado rememorativo del defensor de los trabajadores y anarquista que fue Florencio Sánchez.

Buena fue la labor teatral, innovadora y si se quiere admirar, con justicia, inquietadora y hasta revolucionaria de Florencio Sánchez, pero no lo fue menos el periodista de lucha social, duro en el ataque y ágil y diestro en la polémica, con alta comprensión de los problemas colectivos de su tiempo. Si ha sido todo un maestro en el mundo de las letras, también fue un hombre de convicciones, cuya hombría y dignidad dieron relieve alto a su vivir.

No negoció su pluma nunca sirviendo los intereses del capitalismo y del Estado y jugando a la política, y por ello no le faltaron críticos por su recta conducta anárquica, su inconformismo social y su posición de ciudadano del mundo. Se le inventaron vicios y fallas, que en él no existieron nunca, para desacreditarlo mientras iba ascendendiendo, pero fue en vano y él nunca tuvo en cuenta a esos críticos tan mezquinos. Su ruta fue la de marcar a fuego la villanía de los prepotentes y ricos, y cortar de firme en los prejuicios de todos, pero justificando la conducta de los de abajo, engañados, robados en su trabajo, víctimas de la astucia y violencia combinadas, de los políticos y capitalistas.

La juventud de Florencio Sánchez ha estado encendida de pasión por la libertad y los derechos humanos. Es cierto que era una época favorable para que floreciese en el ambiente uruguayo el idealismo de un mundo mejor, con agitaciones colectivas, rebeldías y anhelos superadores del hombre y de la humanidad. Pero también existía en Sánchez un impulso desde adentro, la vocación interior y una voluntad militante para sembrar y luchar por un vivir mejor para todos. Buscó y encontró la camaradería de los anarquistas en los ambientes que éstos sostenían entonces, entre los cuales se destacaba con máximo relieve el «Centro Internacional».

El pulso del vivir de Florencio no pudieron alterarlo los que le criticaron y le negaron valores en vez de alentarlo, esos que solapadamente lo calumniaron y lo combatieron con malicia: patrioteros, tradicionalistas, clericales, retardatarios, conservadores y políticos. Por encima de sus opositores los valores intelectuales de Florencio Sánchez se impusieron, y la consagración de su talento la hicieron realmente los auditores de su teatro premiando con clamorosas demostraciones de aplauso, en teatros llenos, su labor inquietante y revolucionaria. El éxito creció tanto del otro lado del río, que la patria chica en que había nacido, a su vez, le dio consagración, pero sin cesar del todo el resentimiento, pues Sánchez había sido severo en sus apreciaciones de los defectos y errores de sus conciudadanos, con la publicación de sus «Cartas de un flojo». Con lealtad y franqueza plena, él pinchó el globo del patrioterismo uruguayo, las vanidades de absurdo localismo nacionalista y sobre todo el ímpetu guerrero y el orgullo de la montonera, hoy felizmente ya extinguido. Quería que los orientales tuviesen la valentía de la dignidad, la grandeza de la rebeldía, sin ser incondicionales y serviles fanáticos de los partidos políticos, blancos y colorados. El los quería valientes en la defensa de las libertades de todos, pero no jactanciosos de su belicismo y propensos a la pelea por el simple afán de evidenciar guapeza, sin amor a su vida ni respeto por la ajena. Sánchez, anhelaba para el Uruguay, su país, un prestigio de cultura, de fraternidad, de paz, y no, de guerra. Por ello, en «Cartas de un flojo» ridiculizó a quienes se sentían orgullosos porque actuaban peleando algunos voluntarios uruguayos, en el ejército de China, de los boers en Sudáfrica y en la revolución de Colombia, diciéndoles que eso no daba prestigio humanista ni hacía grande al pequeño Uruguay. Expresaba: «Nada ganamos que en el Transvaal, en Colombia o en la China, se sepa que los orientales aventureros sean más o menos arrojados. Es triste que un país quiera imponer a la consideración humana la más inútil, la más despreciable, la más estúpida de las funciones» — la de morir y matar sin otro finalismo que oficiar de valientes, ostentar gallardías belicosas para que persista el dicho hueco: «¡Orientales y basta!»...

Agrega luego: «La vanidad nacional uruguaya, más que sobre otra cosa, se afirma en el desamor al pellejo de los descendientes de Artigas, porque a patriotas y guapos, nadie les pisa el poncho!»

Al final de sus acertadas críticas, nuestro Florencio, el anarquista, emite nobles consejos que transcribimos: «Sean ustedes menos guapos. Tengan más amor a la vida y concluirán por no despreciar tanto la del prójimo. Sean menos localistas, pues ningún pedazo de tierra nos ha parido y ella, entera, nos pertenece con su oxígeno y su sol, y es dominio que tienen derecho a usufructuarla por igual todos los hombres. Y, no siendo guapos ni patriotas, dejarán de ser políticos... Serán entonces más humanos, más generosos y desceñirán de prejuicios el espíritu»...

Florencio Sánchez fue un hermano nuestro en ideales. Tenía las ideas y el amor por la verdad y la libertad, por el bienestar y la justicia social que tenemos nosotros. Y este reconocimiento es el homenaje auténtico que él deseó y que honra realmente al gran Florencio Sánchez, anarquista.

**J. TATO LORENZO**

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

# DISCOS

*No somos aún partidarios de la propaganda por el insulto. «Tú que eres imbécil, a ver si con este folleto que te doy te desimbecilizas». Ni comprendo además la manera de dirigirse a uno de la masa con faz avinagrada y ademán importante. La sonrisa y la sencillez hacen milagros.*

*Tampoco atrae a la gente el orador ácrata en perpetuo desespero. Anunciar estampidos y apocalípticos acontecimientos asusta y escampa a la gente más que la atrae. En cincuenta años de Confederación nuestra más de cien mil trabajadores que podían resultar compañeros habrán huido de nuestro medio despavoridos por la palabra resonante y detonante de los devotos del cataclismo.*

*Nuestra idea es agradable de por sí y no hay que afearla con furibundeces. La indignación, motivada o no que sea, contrae los músculos de la cara y nos pone feos y antipáticos. Una verdad excelsa cual la nuestra sufre si es expuesta con desplantes y denuestos, pues con ello se consigue que el público nos confunda con los «traidores» de película, pudiéndonos considerar propagandistas razonables y convincentes. La sonrisa consigue lo que nunca logrará el ceño fruncido.*

*El humor bien empleado penetra en el ánimo de la gente mucho más que la entonación y el dicterio. En general los oyentes son «alérgicos» a la palabra reclutadora, y si ella es expresada en tono superior, el vacío popular es definitivo. Presentándose con simpatía, la cosa puede variar de sentido.*

*DISCOBOLO*

# El clamor de la sangre

NO habrá argamasa alguna que haga posible restablecer la confianza entre ellos y El. Los lazos nunca habían sido muy sólidos, es verdad, pero era todo tan ínfimo en sus vidas, que la menor atención, la más leve alusión hacia que se sintieran enlazados a mayor destino. Ahora la cosa ha cambiado radicalmente. Cierto que El sigue al frente, pero un vacío mayor y mayor lo aísla de ellos. Las causas de tal distanciamiento no son, por cierto, baladíes: ha corrido sangre, ¡sangre! Y a pesar de todo, la sangre sigue siendo un líquido muy precioso. Se puede derramar, es cierto, generosamente, en abundancia, en cosas fútiles; pero cuando es vertida por El, la cosa cambia. Viene una disociación entre ellos y El. Y para entonces toda argamasa se disocia en sus elementos, pierde su valor de aglutinante. Y cada quien pasa a rezar al santo de su devoción, pero por poco tiempo, pues el sentido de soledad no calienta a nadie, y pasan a buscarse unos a otros para reír, bailar, cantar y llorar bajo un mismo signo fertilizante.

La orquesta de ritmo ceremonioso había dominado toda pequeña orquestación de ritmo cálido. Pero ahora los concurrentes han detenido su baile, y acodados sobre las masas, con el rostro entre las manos, desoyen el ritmo ceremonioso, mientras los ritmos cálidos se posesionan de su alma, de sus miembros, de sus conciencias. Todo por efecto de la sangre, ¡la sangre!, la vertida y la que se acumula en sus sienes.

La tonada oficial prosigue, es cierto, pero los acordes marciales desentonan en los oídos multitudinarios. Los músicos han colgado sus levitas para enfundarse en uniformes y entorchados. La nota bélica va predominando, el huapango bullanguero ha desertado del ambiente. Los rostros cenicientos de los músicos, sus notas crispadas, agudas; un sudor ralo y frío reemplaza el otrora copioso y dicharachero.

Vivimos un tiempo en que el hombre se ha vuelto inquisitivo, la conciencia vuelve a ocupar un lugar en el concierto. El hombre sigue con sus ojos en sus órbitas, al igual que siempre; pero no miran tanto hacia fuera, buscan y rebuscan por sus interiores; se detienen a observar algo nuevo, algo extraño; su conciencia. El sueño no es el mismo, las muchachas oníricas yacen ahí... en un rincón olvidadas, y en cambio un líquido rojo, pegajoso, se entroniza: la sangre, ¡la sangre!, la sangre vertida y la acumulada en sus sienes.

Todo lo pasado hasta aquella tarde suena a remoto, lejano, frívolo; hoy tan sólo una experiencia predomina, una realidad pervive, la tarde aquella. Aquella tarde en que la sangre salpicó paredes y techos, losas y pasto. La misma en que El vertió sangre, sangre que se desparramó hasta llenar los confines de las conciencias.

En las fachadas de las casas, de los edificios, en los patios y en los pechos de todos ondean jirones de ropa impregnados de sangre, ¡de sangre! Son las presentes reliquias, los presentes símbolos de tantas familias enlutadas. Se veneran sus muertos, sus asombrados muertos, sus infantiles muertos. Las lavanderías oficiales trabajan a todo vapor, las manchas desaparecen, pero ahí están las huellas, prendidas de la conciencia de las multitudes.

De ahí que El se halle solo, inmensamente solo; a lo sumo cuenta con el beneplácito de aquéllos que precisamente no cuentan: los de uniforme, los del golf y los del casino; pero las conciencias multitudinarias están despiertas, alertas, y que conste; ¡no hay argamasa alguna que pueda aglutinar ese líquido rojo y cálido vertido por El!

I. V. R.

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# Furor genticida

DUDO que haya habido nunca un saltimbanqui del facciosismo, que se halla engallado a la grandeza sobre una pirámide de tripicallo tan alpina y un barreño de sangre tan marmárico, como nuestro panteonista de Cucagapillos, digo de Cuelgamuros; digo, de Cuelgafiambres de pillos de los muros.

Sólo en los rosbificios y mararilenorias de Enrique VIII Tudor se retrata con cierta propiedad, de frente y de perfil el exterminista de anortodoxos, que enfocamos.

Enrique el Ocho, inglés, era un descabezador de changuete herodiano, un gentrycida, un ogro, un Jack el Destripador, un drácula, un Barba Azul; un sacamantecas como un Westminster, un número muy destacado del registro belual zoológico universo.

Como el autócrata canuto, el totalitario suintilla español es un comesantos, alimentador de nichos. Hay en el mondonguillero de El Ferrol un organista del ordeno-ordeño y mando, digno de la peana y el botafumeirazo papel.

Enrique se santiguaba antes de hacer tajadas y trinchar como a un rostizo a un montés de las 7 colinas. Y nuestro providencial masculla un Páter y un Ave, al descarponar una República y hacer espaguetis de una Constitución.

Antes de cortarlas con S. S., porque éste no servía su libidine micomicónica, Enrique publicó un libro de gansadas contra Lutero. Al Parlamento no le permitía jurar más que por la misa. Y a las Universidades de Oxford y de Cambridge — qu no tenían más de 300 futbolistas en sus aulas, porque apenas había un Galaor del rey Arturo, que supiera hacer una O con la boca de un puchero — les mandó que enseñaran catecismo en vez de matemáticas.

Si Franco supiese estética literaria y dominase la técnica plumífera, fulminarla más anatemas e iras de electrón, que radia estocadas mortales, contra los librepensadores del democratismo.

Enrique excitaba su rijosidad y religiosidad la primera de ellas ya decadente y amortiguada por el surmenage y el sobreabuso brindándose cada día media docena de cadáveres calentitos de decapitados por el verdugo en Tyburn o en la Torre de Londres. Su fobia cultural y ciuidadana era salvaje. Decía en sus ataques de demencialismo que no había de dejar un inglés con cabeza y con dos peniques. A Surrey y a Buckingham les hizo el paquete, para confiscarles el *having*. Sus 35 años de orgía delirante y reinante, se los pasó asesinando y rezando, mascando kiries y apurando vasos sanguíneos.

Franco surte de «fuel» a su ahornagamiento absolutócrata, echando la llave o la chapa a las puertas de la celda del penitenciario a 200 pseuco-comunistas, por huelga con que lo asustan. Inquisidor de capuchón nato, tiene a España entera celularizada, empozada, a sin agua y sin pan, a cilicio y disciplinazo seco; cuando a él se le redondea el hucal como un timbal.

Cobarde como una rata, Enrique hizo siempre la guerra por recaderos y de larga distancia; por interpósitas personas y jugándose la piel de los demás. Por miedo a los Reyes Católicos, no se atrevió a cascarle públicamente la nuez a Catalina de Aragón; contentándose con envenenarla a dosis. Por el temor que le inspiraba Carlos V, se divorció no más de Ana de Cleves, sin llevarla de la soga a rastras al tajo. Como hizo con Ana Bolena y Catalina Howard, acusándolas de cien adulterios. La Bolena pretendió que hasta con su hermano Jorge corni-afrentaba al marido. Jane Seymour se le murió en las manos, sin dar tiempo a que su estrangulador la descañara. A Catalina Parr tampoco pudo madrugarle. Imputándole herejía se deshizo criminalmente del obispo Fisher. Y con cargo al delito de alta traición descocó, como arenques a salar, a los cancilleres Cromwell y Moro; no corriendo la misma suerte el cardenal Wolsey, porque la jindama se lo llevó al diablo.

Con patrañas e infundios de toda tinte, ha facturado Franco a la fosa, al exilio y al penal casi a media nación. La otra media la tiene embodegada. Inventa punibles y penables fechorías para extender el desierto sobre el que quiere hacer el lagarto, a todo el país. Ve genocidas — el que tiene la casa llena de enemigos nº 1 del género humano — donde no los hay. Se ha cargado en el banquillo a millares de procesados por rebelión; junto con el de perjurio, traición a la patria, asalto al ahorro nacional, atraco a la común hacienda, malversación de caudales públicos, venta o empeño del solar de nuestros ascendientes, y abandono a los gorriones de jaique de nuestras brevas chumbas del Rif.

Antes de morir el violador de la Blount y de los «boys» con que premiscuaba y se concedía extras, desbandaba con su hedor a su enturaje, por la gargantuadas de que se embutía. Ahí va uno de sus menús: caviar, truchas, crustáceos, salmón, tencas, langosta, anguilas asadas, moluscos, becardón, ostras, avefrías, lengua ahumada, codornices, alondras, lebrija, oñones rellenos, daina, lechazo, Munster, uding, dedos de monja, pros priores, vino de abolengo, licores de Misión, etc.

A Envahamonte, por lo pestosa que tiene el alma, pronto no se le podrán acercar sus Vigones y Carreros sino con máscara antigás.

**Angel SAMBLANCAT**

B.D.I.C

El número 570 de LE COMBAT SYNDICALISTE publicará el proyecto de vida futura que tan celebrado fue en los años de anteguerra : EL COMUNISMO LIBERTARIO. Plegando el número se obtendrá el folleto

# Servicio de librería

| | |
|---|---|
| «La ciudad de la niebla», Pio Baroja | 6 00 |
| «La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros | 3 50 |
| «La cité future», Tarbouviech | 8 00 |
| «La civilización de España», Treud | 6 50 |
| «Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio | 6 50 |
| «Clases sociales en el Uruguay», C. Rama | 17 00 |
| «Clerambault», Romain Rolland | 5 50 |
| «El clima hace el hombre», C. A. Mills | 6 00 |
| «Columna entre ruinas», Relgis | 4 00 |
| «La colina Februry», Victoria Lincoln | 6 00 |
| «Colmillo blanco», Jack London | 5 00 |
| «Colas Breugnon», Romain Rolland | 6 00 |
| «Comedias y entremeses», Cervantes | 3 00 |
| «Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin | 4 00 |
| «Como trabajan las cosas», Harrison | 7 50 |
| «Como criar niños sanos», L. J. Halpern | 7 50 |
| «Compendio Historia de España» | 7 50 |
| «Los Comuneros», R. de Labougle | 18 00 |
| Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado | 46 00 |
| Diccionario castellano-inglés, Brevis | 3 00 |
| Diccionario castellano-italiano, Brevis | 5 70 |
| Diccionario Ilustrado de L. castellana | 7 50 |
| «Dictionnaire des debutants», Larouse | 15 00 |
| «Diccionario de la Rima», Peñalver | 12 00 |
| Diccionario Francés-español, Vox | 25 00 |

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**
*(Les cinq faces de Bellone)*

Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.
Precio del ejemplar: 1,50 francos.
Descuentos a corresponsales.

| | |
|---|---|
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Riquiqui» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| Sebastián Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Factores en sociología», G. Leval | 1 50 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 |
| «La alegría de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13 507 56.

# ANTENA

LA LUCHA PROSIGUE EN EUZKADI

SAN SEBASTIAN. — Cerca de Deva ha habido un encontronazo entre unos resistentes y una patrulla de la guardia civil. Los paisanos se defendieron a disparos de metralleta contra los fusiles de los guardias. Al final del encuentro se recogió a un sargento gravemente tocado. Los resistentes se dieron a la fuga.

LAS RANAS PIDEN REY

MADRID. — En la votación figurada que siguió a la «proposición» de Franco de elegir a Juan Carlos príncipe de España, 491 procuradores votaron pro y 19 contra. Hubo además 9 abstenciones. El resultado previamente preparado correspondió a los deseos del «caudillo».

FRANKARLOS

MADRID. — La comedia es terminada: Franco ha nombrado a Juan Carlos Borbón sucesor suyo en la regencia de España. La ceremonia se ha desarrollado en las Cortes entre lobos, estando el pueblo ausente de la misma. En la espera del día H, Franco seguirá gobernando.

CASTIGO DE DIOS

LISBOA. — Tirano Salazar sigue enfermo, y por voluntad divina incurable. Tiene poca conciencia de lo que le ocurre y cuando logra hilvanar penosamente algún vocablo no halaga precisamente a Gaetano. El orgulloso tirano de Portugal parece condenado a ni morir ni vivir. Para que su vecino Franco aprenda... y prepare a tiempo su Gaetano en la figura de Juanito el Bobo.

LA FIESTA NACIONAL

VITORIA. — Horriblemente corneado en la plaza de toros, ha fallecido en el hospital de esta ciudad el ex matador y luego banderillero Manuel Fuentes Bejarano, de 57 años de edad.

«Siga la fiesta y venga de ahí, y viva la muerte», que diría Millán Astray.

LA MONTAÑA Y EL LLANO

MADRID. — Lorenzo Díaz Solís y Justo González González, ambos sesentones y pastores, bajaron al llano y fueron atropellados y muertos por un automóvil. Dos épocas opuestas con dramático cargo para la primera. A ver quién le saca un poema a eso.

ALCALDE PERSEGUIDO A ESCOBAZOS

MADRID. — En la localidad de Getafe, a 13 kilómetros de Madrid, por la carretera de Madrid a Toledo, se han producido algunos incidentes a consecuencia de las restricciones de agua.

Un grupo numeroso de mujeres se dedicó a perseguir al señor alcalde de la localidad por haber establecido restricciones de agua durante gran parte del día. Poco después de adoptarse la medida municipal, unas 300 mujeres se presentaron ante las puertas del ayuntamiento para formalizar su petición de que se suprimieran los cortes de suministro La petición fue atendida posteriormente, con lo que se aumentó la presión en las cañerías motivando la ruptura de muchas de ellas, sobre todo en los barrios altos de la población.

Preguntado el ayuntamiento acerca de la naturaleza de las averías, se notificó que el servicio dependía directamente del Canal de Isabel II y que por tanto, ellos eran ajenos a estos incidentes.

OTRAS BANDERAS

MADRID. — La fuerza pública ha retirado con apuros algunas banderas subversivas colgadas en diferentes puntos de Madrid en los cables de tendido eléctrico. Una de ellas era roja y suspendida en el barrio de San Blas. Otra ostentaba los colores republicanos en la populosa barriada de Vallecas. Esta suerte de incidentes son alegremente comentados por vecinos y transeúntes.

PRESUPUESTO MINIMO

Cerca de 9.000 pesetas mensuales, como mínimo, necesita una familia madrileña compuesta por cuatro personas, para hacer frente a sus principales necesidades. Según «Informaciones Sociales», el presupuesto mínimo para una familia en la capital de España es de 105.460 pesetas anuales, correspondiente al índice del coste de vida, que para el mes de junio pasado era de 234,4 pesetas, lo que supone un aumento del 9 por 10 en relación con el mes de junio del año pasado.

Desglosados los porcentajes, resultan de la siguiente manera: Alimentación, ha aumentado en 2,5 por 100, vestidos, 8,9, aseo personal, 26,3 por 100, capítulo varios, 342 por 100: y gastos de la casa, 2,9 por 100.

Los presupuestos mínimos diarios para la alimentación en una familia con dos hijos era, en el pasado mes de junio en Madrid, 135,54 pesetas; en Barcelona, 149,31; en Granada, 141,53; en Gijón, 138,14; en Gerona, 137,43; en Jaén, 132,20; en Oviedo, 144,1; en Sevilla, 136,59; en Valencia, 129,99; en Valladolid, 143,3; y Zaragoza, 138,08.

EN LO QUE HA VENIDO A PARAR LA AUTARQUIA

MADRID. — Treinta y cinco empresas españolas han sido autorizadas por el ministerio de Industria, en el periodo de un mes, para fabricar utilizando patentes y procedimientos de procedencia extranjera.

El mayor número de estas empresas corresponden a la industria química, que ha totalizado quince peticiones de permiso.

Como se sabe, anualmente España paga más de diez millones de pesetas por patentes y licencias extranjeras de fabricación.

MAS AUTARQUIA DE ESA

MADRID. — A 32.249.000 pesetas asciende la suma toal recaudada por impuestos indirectos.

El incremento sobre 1968 es de un 15,5 por 100; mientras que los directos aumentaron en un 9,1 por 100.

Los impuestos indirectos suponen un 59,2 por 100 del total e los ingresos presupuestarios obtenidos en el primer trimestre del año 1969.

La suma total de ingresos alcanza la cantidad de 54,417 millones de pesetas y significa un aumento del 12,89 por 100 sobre los ingresos alcanzados en el mismo periodo en el año 1968, según datos publicados por la Intervención general de la administración del Estado del ministerio de Haciendo.

La suma total recaudada por impuestos indirectos es de 32.249.279.000 pesetas. Por impuestos directos, de 11.608.799.000 pesetas y alcanza la proporción de un 21,3 por 100 del total recaudado.

El incremento de los impuestos indirectos en el 69, sobre lo recaudado en el 68, es de un 15,5 por 100. Mientras que los impuestos directos sólo han aumentado en un 9,1 por 100.

Los ingresos por otras partidas son las siguientes: tasas y otros ingresos, 2.744.063.000; transferencias corrientes, 2.743.079.000; enajenación de inversiones reales, 43.107.000; ingresos patrimoniales, 4.149.964.000, y variación de activos financieros, 879.919.000 pesetas.

SUMA Y SIGUE

MADRID. — Según se rumorea insistentemente en San Sebastián, la firma «Nestlé» pretende la compra total de las acciones de la firma «Ebro». En Suiza, donde radica el domicilio central de la «Nestlé» parece ser que se han confirmado estas negociaciones, según recoge en sus páginas el número de esta semana de «El Economista».

«Ebro» es una de las más importantes industrias azucareras de España. Nació como empresa en San Sebastián y allí radican sus más antiguos accionistas. También en Navarra y en Vizcaya, entre las firmas bancarias y los hombres de negocios, se prestó gran apoyo en su día a la idea de constituir la actual firma «Ebro». Según estos rumores, la «Nestlé» está dispuesta a pagar cifras muy altas por las acciones de esta empresa española que, en caso de confirmarse esta noticia, pasaría a depender del capital extranjero.

LOS APUROS AFRICANOS DE LISBOA

NACIONES UNIDAS. — Tanto Zambia como Portugal se han acusado hoy entre sí, solicitando la intervención de la O. N. U. en la disputa. El Consejo fue convocado a petición del embajador de Zambia, Vernon Johnson Mwanga, quien dijo que Portugal había cometido una serie de violaciones en su territorio.

Francisco Bonifacio de Miranda, representante especial de Portugal, calificó de falsas las acusaciones de Zambia y acusó al gobierno de Lusaka de tratar de «tergiversar la verdad».

Zambia aludía a varias incursiones en su territorio desde territorio portugués en Mozambique y Angola.

MAS DIFICIL TODAVIA

NUEVA YORK. — «Los Estados Unidos llegaron muy cerca de comenzar una guerra bacteriológica contra Cuba en 1963», ha declarado en Boston el senador republicano de Nueva York, Richard Mc Carthy, en Simposio del Comité Médico sobre Derechos Humanos.

«Ordenes del último momento impidieron que Norteamérica comenzara el primer uso de este tipo de armamento en la historia moderna», dijo McCarthy.

El congresista declaró haber comprobado la veracidad del asunto con funcionarios gubernamentales y del gobierno del presidente Kennedy. Preguntado sobre qué tipo de armamento químico bacteriológico se hubiera usado, McCarthy declaró que «un producto capaz de destrozar las plantas de azúcar cubano.»

El senador declaró que ignoraba a quién correspondía la decisión de utilizar armamento químico bacteriológico contra Cuba. «No sé si la orden de utilización correspondía al Departamento de Defensa o a la C.I.A., o a los dos», declaró.

MOVIMIENTO BURSATIL

BARCELONA. — Los servicios de aduanas del aeropuerto han intervenido a un ciudadano español que iba a salir para Suiza, un millón de pesetas, y a un ciudadano sirio, que se dirigía a Italia, medio millón de pesetas, que intentaban sacar ilegalmente de España. Tanto el dinero como las dos citadas personas han sido puestas a disposición del juez de delitos monetarios.

**GRAN JIRA**
**del Núcleo del Hérault, Gard y Lozère y Provenza**

Organizada por las Comisiones de Relaciones de los Núcleos del Hérault-Gard-Lozère y de Provenza, tendrá lugar el domingo 3 de agosto de 1969. en el mismo lugar del año pasado, tan pintoresco, agradable y espacioso, como es el «Vieux Moulin», a orillas del río Gardon.

Recomendamos a todas las Federaciones Locales de ambos Núcleos la rápida organización de desplazamientos colectivos con objeto de dar el realce necesario al éxito de la misma, primera Jira del exilio en ambiente y concurrencia.

— Música variada retransmitida por potentes altavoces.
— Juegos infantiles.
— Radio «crochet».
— «Buvette».
— Tómbola pro-España oprimida.
— Charla.

La C.N.T. de España en el Exilio — A. I. T. — por mediación de los Núcleos organizadores, invita a todos los compañeros, familiares, simpatizantes, emigrados y antifascistas en general, para que acudan numerosos a la salida campestre de confraternidad confederal y libertaria.

RECIEN APARECIDO EL FOLLETO
**« A LOS JOVENES »**
de Pedro Kropotkin

A un franco ejemplar
Descuentos a corresponsales.
Es una edición LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir»

# MI CUARTO A ESPADAS A UN BICENTENARIO

*«La desgraciada guerra española es la que me ha derribado.»* — Napoleón, en Santa Elena. Julio 1821).

**GRANDEZA Y MISERIA DE UN EMPERADOR**

LA isla de Córcega fue comprada por Francia a la República Genovesa el año 1768. Su historia, larga en piratería, banditismo e indolencia, ha pasado a ser hoy (tras los dos siglos de posesión francesa), la isla de ensueños, agasajada mimada, exaltada, aureolada y adorada, porque el año 1769 — un año escaso después de su adquisición por villa franceses — naciera en Ajaccio, villa corsa, el que había de ser después, general impetuoso y decidido, cónsul y emperador de los franceses; terror de príncipes y reyes, expoliados de monarquías, títulos de nobleza y tesoros artísticos de Europa y enterrador de sus libertades.

«Aquel genio de ambición
que en su delirio profundo
cantando guerra hizo al mundo
sepulcro de su nación....»

Hoy, el turista la visita ávido e impresionado por la extensa y exuberante propaganda histórica que en libros, revistas, radio, televisión, conferencias, música y cantos se viene dando desde un cierto tiempo acá sobre la figura de Napoleón I. Su retrato aparece, reaparece y vuelve a aparecer, en esquinas y plazas de París, en todas las librerías y puestos de antigüedades como el hombre más grande de su historia y la de Francia; y Ajaccio, la Córcega toda, está en fiesta permanente celebrando el bicentenario de su hijo predilecto y famoso en el mundo.

Las medallas que jalonan las principales etapas de esa fabulosa epopeya napoleónica, son bien defraudantes para la civilización de la técnica, la mecánica, la consumación y la coexistencia pacíficas, puesto que esta fabulosa epopeya resúmenla, en veleidosas guerras, en batallas ganadas, establecimiento del imperio, creación de mariscales para el mismo, guerras contra Inglaterra, Rusia, Austria, España; campañas de Italia y expedición a Egipto. ¡Ah! y las dos bodas que este moderno Gengis Khan europeo y corso hiciera con la ligera Josefina de Beauharnais, viuda del general del mismo nombre primero, y en segundas nupcias, con la archiduquesa de Parma, María Luisa, la infiel y olvidadiza esposa de Napoleón, hija de Francisco I, de Austria.

La isla pirata del primer siglo de la E. v. que acogiera en aquel siglo al primer exilado español, a Séneca, y cuya historia y recuerdo ignoran cientos y cientos de miles de turistas que la visitan, no conociendo por tanto aquella exclamación suya de... *Carere patria intolerabille est*, desconocen así también — emborrachados de grandeza histórica de ese Alejandro (el corso, no el macedonio) — las grandes desdichas y miserias que embargaron la vida de su fabulosa historia, tan grandes éstas como su fastuoso sueño de grandeza y poder.

Mató la revolución de 1789, cuando dio el golpe de Estado el 17 Brumario, estableciendo el Consulado; y en diciembre de 1804 cercenó la libertad en Europa al coronarse emperador de los franceses y rey de Italia. «La corona que se puso Napoleón sobre su cabeza — dijo Simón Bolívar, que había asistido al coronamiento — la miré como una cosa miserable y de moda gótica.»

Beethoven, que creyó ver en la figura de Napoleón un igual a él, se apresuró a componer la «Sinfonia heroica», que le dedicó, pero al saber que se coronó emperador, rompió la dedicatoria y furioso, exclamó: «No es más que un hombre vulgar.» Por tanto se la envió con estas irónicas palabras: «Sinfonia heroica»... compuesta para festejar el recuerdo de un gran hombre. No reconozco otro signo de superioridad que la bondad.» Razón tuvo el célebre historiador italiano César Cantú, cuando hizo una observación oportuna y atinada por entonces, al establecer el nexo de las acciones entre Napoleón y Bolívar el Libertador, al decir «Es en el momento en que la idea de libertad humana sucumbe en Europa entre las manos de Napoleón, cuando la espada de Bolívar la salva en América.»

Sí. Salvar la libertad que Francia perdía con Napoleón más bella y necesaria que todas sus victorias y guerras, y que a raíz de sucumbir esta libertad, ocasionó la restauración de la monarquía y de Luis XVII y la caída estrepitosa del hoy festejado superhombre. Así fue asesinada la Primera República por Napoleón, teniendo los franceses que sublevarse de nuevo y hacer la revolución de 1848, para establecer la Segunda República que, a su vez, fue asesinada por otro Napoleón, el III, y último de este nombre.

**José SEVILLA**

*(Continuará.)*

# COMUNICADOS

**ADMINISTRATIVAS**

Villagrasa Vicente. Horserauge (M. et M.). El giro del 68 se recibió el 9-3-69. Cuando se reciba el que anuncias, tendrás pagado el año 69.

Clémares, Bonnières, 78. Rda. la tuya. Nos excusamos del error.

Galludo, Pont de Claix (38). La cosa es como dices en tu carta. Al final de cada semestre hacemos las reclamaciones de carácter general. De ahí pedirte los 16 frs. Puedes pagar como quieras.

Minguez, Albi (81). Modificamos núm. de tu dirección como pides. Recibidos sellos.

Elias Conejos. Nantes (44). Rda la tuya. De acuerdo con lo manifestado.

Vitales-Guatllar. St-Juery (81). Hecho el cambio a su tiempo y recibido giro por año 69. Hay bandas avanzadas por razón vacaciones.

Igual decimos a Elias Luis de Castres (Tarn).

A. Salas, de Strasbourg (67). Rda. la tuya. Damos de baja paquetes a tu nombre. Hasta ahora no nos han dado cambio de paquetero. Rdos los giros del 16-8-68 y 1-1-69. Cuando se reciba el giro que anuncias, te daremos estado de situación h. el número 566, que dejamos de enviar a tu nombre.

Bañares-Briey. (M. et M.). Rdo. giro 8 frs. Tu giro 30 frs. rdo. 3-1-69. Pagado «C. S.» 31-12-69. De acuerdo.

A. Sánchez. Pierrefitte - Nestalas (H.P.). Rdo. giro 50 frs. como donativo semanario. Agradecemos tu gesto.

Aguilera. Redou (I. et Vne.). R. 40 frs.; pago «C. S.» 31-12-69. Los 4 f. sobrantes pasan a suscripción Pro Ancianos.

E. Nadal. Lambèse. (B. du R.). Rdo. giro 20 frs. pagado el 2o semestre 69 «Combat». El El 1o recibido el 18-12-68. De acuerdo.

Sorli Joseph. Maury (66). Ddo. giro 130 frs. Pago «C S» y «Umbral» h. 31-12-69.

F. L. DE NIMES

Este secretariado recuerda y ruega a todos los compañeros y simpatizantes que desean ir a la jira confederal y de confraternidad que debe tener lugar el domingo 3 de agosto próximo, pueden hacerse inscribir para el autocar dirigiéndose al conserje de S.I.A., 1, rue St-Rémy, o bien en C.N.T. los domingos, de 10 a 12 de la mañana; igual a los compañeros que fueron delegados para dicha organización del viaje.

F. L. DE PERPIGNAN

Organiza para el día 15 de agosto y en el pinar de la playa de Argelès sur Mer una salida. Quedan invitados a la misma todos los afiliados y simpatizantes, como asimismo las F. L. limítrofes y compañeros en vacaciones que se encuentren en dicha playa y sus alrededores un día de confraternización libertaria entre todos.

Los autocares saldrán a las 7 de la mañana, de la plaza Arago, pudiendo tomar también los de la línea Pousati. Para inscripciones los compañeros Carbó y Jiménez todos los días.

*¿Conoces a éste? Es el compañero José Luis Barrao, muerto en lucha contra la policía franquista*

# Histoire du chant de l'Internationale

**par HEM DAY**

*(Suite)*

Cette lettre provoqua en 1922 le revirement de la justice en faveur de Pierre. mais cohnaitra-t-on jamais la vérité ?

En 1921, au moment de la scission du S.F.I.O., Pierre Degeyter adhéra au P. C. et en 1927, il assistait aux fêtes du 10e anniversaire de la Révolution Russe.

Dès 1894 le secrétaire de la mairie, Armand Gosselin, ancien instituteur, publia une édition populaire de l'Internationale. Il est poursuivi accusé de provocation au meurtre à cause des paroles du cinquième couplet.

Le 11 août 1894, déféré aux assises de Douai, notre éditeur amateur est condamné à un an de prison et à cent francs d'amende.

Tout cependant passa inaperçu; Jules Guesde, lors d'une conférence à Calais rappellera le fait parce qu'une collecte organisée en faveur de Gosselin suscita une demande de renseignement.

« Le Socialiste » du 8 septembre 1894, rapporte l'explication de Guesde où il est dit que le couplet incriminé par le jury « ayant trait, étant écrit sous l'empire, aux armées des despotes et que, par cette condamnation la justice bourgeoise prenait fait et cause pour les traîtres et les lois des conjurés dont parle la Marseillaise ».

A ce sujet Zévaes fait remarquer que Guesde commet une légère inexactitude, attendu que l'Internationale est postérieure à la guerre et à la proclamation de la République.

Le 14 septembre 1894, au XIIe Congrès nationale du Parti Ouvrier, la condamnation de Gosselin est de nouveau invoquée. On y vote un ordre du jour de protestation en faveur de victimes de la réaction, l'Internationale n'y est pas citée, on parle d'un chant révolutionnaire de Pottier.

« La Jeunesse Socialiste », de mai 1895 signale Zévaes, publia une étude consacrée à l'œuvre de Pottier, là non plus l'Internationale n'était pas signalée, par Henry Pécry, auteur des pages sur le poète Pottier.

En 1896, le 20 juillet, s'ouvre le XIVe Congrès National du Parti Ouvrier Français. C'est à ce Congrès seulement que l'Internationale va prendre son essor.

Des délégués étrangers assistèrent à cette réunion : allemands, autrichiens, espagnols, roumains, la réaction Lilloise mobilise ses adhérents, le P. O. appose sur les murs de Lille, une affiche sur laquelle est fait un appel à la population travailleuse de Lille pour venir saluer les « frères du dehors ». Le 23 juillet à 21 h. le cortège se dirige vers le palais Rameau. La collision se produit entre les nationalistes et socialistes. Les uns chantent la « Marseillaise » les autres l' « Internationale ». C'est la cohue, mais le peuple ouvrier écrira le « Réveil du Nord » sort triomphant et voilà mise en déroute la réaction Lilloise. L' « Internationale » a été pour une bonne part parait-il dans la victoire. Du coup, le chant va se vulgariser en France. On en retient les paroles, en enregistre la musique. Le rythme est engageant, les paroles de Pottier, la musique de Degeyter conquièrent les cœurs et l'âme du peuple. A dater de ce jour l' « Internationale » s'imposait dans les réunions ouvrières.

Au début de décembre 1899, le Congrès Socialiste Français tient au Gymnase Japy à Paris, ses assises. Au moment de sa clôture, Henri Ghesquière, délégué du Nord monte à la tribune et chante l' « Internationale » et la salle reprend en chœur le refrain.

L' « Internationale » était adoptée par le Parti Ouvrier Français. Cependant aux Congrès Internationaux, c'est toujours la « Marseillaise » qui est en l'honneur. *Au Congrès de Bruxelles le 23 août 1891, Jean Volders*, fait encore chanter la « Marseilaise » comme hymne révolutionnaire et ce n'est qu'au Congrès de Copenhague en 1910 que les délégués Français entonnent l' « Internationale », reprise par tout le Congrès.

Mais l'hymne révolutionnaire, n'a pas encore trouvé entière approbation et des sections sont réticentes, l'esprit de la révolution française domine encore fortement chez certains socialistes. Les français eux savent à quoi s'en tenir sur les bienfaits de la IIIe République. Ils préfèrent s'abstenir d'entretenir une légende qui ne peut que nuire à l'esprit de révolte qui doit animer la classe ouvrière. Ceux qui n'allaient pas tarder à trahir le peuple penchent plûtot vers la « Marseillaise ».

Voici octobre 1917, la Révolution Russe triomphe, les bolchevistes s'emparent du pouvoir et rejettent le Bojé-Tsara-Krani avec les symboles et attributs de l'ancien régime. L' « Internationale devient le chant officiel de l'Union Soviétique.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

La deuxième guerre mondiale met aux prises hitlériens fascistes, démocrates (?). L'U.R.S.S. s'allie avec les Etats démocratiques et ploutocratiques. Une nécessité s'impose, il faut arrondir les angles, éviter de froisser ses amis et alliés. On cesse à la Radio Moscou de jouer l' « Internationale » après les émissions, comme c'était l'usage avant. On va même jusqu'à composer un hymne national soviétique. Il devient l'hymne nouveau accepté par tous, la diplomatie a sauvé la face des choses.

Ier mai 1948, le « Peuple » de Bruxelles publie le communiqué suivant :

« Nouveau Chant militaire en U.R.S.S.

« Le premier prix du « meilleur chant militaire vient d'être attribué au compositeur Krouchinine, qui a composé une musique martiale sur des paroles de Borodowski. Les deux lauréats recevront 15.000 roubles. »

Le patriotisme coule à pleins bords dans le nouvel hymne, dont la phrase suivante constitue le refrain :

« Nous sommes prêts à marcher au combat sur l'ordre de Staline »...

Autrefois les Russes chantaient, « Dieu protège le Tzar... ». Ce n'est pas la peine vraiment de changer de gouvernement.

Ainsi donc le chant universel du socialisme, a fait le tour du monde. Certains, ont tenté de le plier à leurs fins politiques, étatiques, mais il est trop compromettant pour servir les desseins fossoyeurs des révolutions. Chaque fois que l'on a voulu l'utiliser pour des fins inavouables, il s'est dressé contre les prétentions stupides de ces renégats. Il a rompu les amarres qui prétendaient entraver sa force dynamique. Il faussa compagnie aux imposteurs, toujours il réservera de durs lendemains à tous ceux qui ne font que chantonner ces paroles de Pottier, si pleines de révolte à venir.

Et comme un appel de conscience aux pleûtres, aux démagogues, aux renégats, le couplet, dont on veut se débarrasser, resurgit plus vivant que jamais au lendemain d'une seconde guerre mondiale, et, alors que l'on s'apprête à lancer le monde ouvrier dans des nouvelles boucheries, ces strophes resurgissent ils sont là pleins de révolte :

« Les rois nous soûlaient de fumées
Paix entre nous, guerre aux tyrans
Décrétons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons nos rangs.

S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles,
sont pour nos propres généraux.

Paroles que l'on fera bien de méditer chez les uns et chez les autres et de ne point oublier leur véritable signification.

Mais demain que chanteront les armées des pays de l'U.R.S.S. et de la Chine, si elles s'entretuent au nom des prestiges et des dictatures des états totalitaires ? Qui vivra verra.

FIN

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# Hemos alunizado

**EL mundo está alborozado: Los americanos han puesto pie en la Luna en representación de todo el género humano. Postergada en la desaforada carrera celeste, la U.R.S.S. acusa el golpe acercando otro «sputnik» a nuestro satélite, en tanto el comunismo chino no entera a sus tropas del acotecimiento lunero que tanto polvo de admiración ha levantado. Queda otra suerte de indiferentes a lo que ocurre cada día en el mundo práctico, y para el caso podríamos señalar a los lectores del diario «L'Equipe», para los cuales en el mundo sólo hay la Vuelta a Francia, la náutica, el peloteo, el salto, la jabalina, etc. Lo que se dice — o decía — «estar en la luna».**

**Mirando al astro de la noche desde nuestro suelo, parece mentira que se haya dado con la manera de llegar a alcanzarlo y a posarse dentro del mismo. Cincuenta años atrás insinuar aventura semejante era ganarse patente de loco, y es por ese camino que cuando uno no seguía un camino estrictamente positivista se ganaba tal dicterio, igualmente sin merecerlo. El adelanto del vivir desmiente con harta frecuencia los consejos de prudencia y los calificativos menospreciativos.**

**La literatura italiana creó el prototipo del abstraído dulce al que todo le va contrario. Le llamó Pierrot, en galicismo apenas comprensible. Pierrot entonaba canciones emotivas a la Luna mientras el taimado Arlequín le robaba la novia Colombina y Pantalon lamentaba el desafuero. Los románticos retrasados — los del siglo XX — gustaban ser tratados de lunáticos a causa de sus poesías o de sus inventos inaplicables, y habiendo perdido lo económico ahora acaban de perder su paraiso en queso de Holanda punteado de estrellas.**

**Es la ciencia la que saldrá ganando, pero no la desprendida, la generosa, sino la sometida al capricho de Banca y Bolsa. Ya el hombre de negocios se felicita de que la Luna deje de ser página literaria para convertirse en una posible cantera de oro. Oro hemos dicho simbólicamente, pero ya los entendidos en lunerías productivas entreven la posibilidad de que la superficie y la entraña lunar guarden un fabuloso tesoro en metal amarillo de ése, en platino, en plata, en uranio, en tungsteno, y en elementos potásicos de alto valor. Si ello resultara cierto tras los análisis de los 27 kilos en polvo y piedras que los tres astronautas inaugurales del ciclo lunar han traído, cabe esperar que, según los cánones de la posesión que rigen en la Tierra, la Luna será repartida entre varios propietarios en orden de importancia a los viajes prontos o retrasados, al satélite terráqueo que tantas maravillas puede contener. No se trataría esta vez de parcelas para propietarios personales, pero sí de «haciendas» inmensas explotadas por Estados y trusts puestos de acuerdo con aquéllos. En el estado actual de cosas, vemos la competencia de dos países que vuelan más arriba de la estratosfera y que son América del Norte y la U.R.S.S., pudiendo surgir acto seguido — la ambición proporciona alas — la China, Inglaterra y tal vez Israel, por ser, este último pueblo, elemento de aguante más por ingenio que por biceps.**

**¿Traerá paz esta competencia o, por el contrario, prolongará en la Tierra los motivos de guerra?**

**Lo interesante para el hombre sería conquistar el Universo después de haberse conquistado, es decir, regularizado y sublimado a sí mismo. Con saber, fraternidad e igualdad establecidos y solidificados en nuestro planeta — hoy por hoy desdichadísimo — sería lógico emprender la carrera celeste para llevar a las posibles razas de otros planetas suspendidos como el nuestro en los espacios insondables, la buena nueva de una felicidad conseguida en la Tierra y extendible a todos los sistemas solares cual Flammarion, el astrónomo-poeta, había señalado.**

**Porque, para llevar la desazón y la quimera infantil de los angelitos a otros pueblos del Universo, no vale la pena de moverse de tierra.**

**Aparte de que nada impide suponer que marcianos, venusianos, saturninos, uranianos, etc., si los hubiera, no estén calificados para venir a civilizar a los terráqueos.**

AREA MUNDIAL

# Carta del Perú

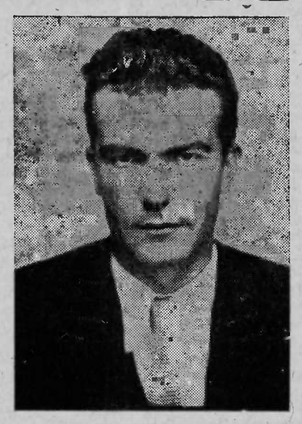
El futuro inmediato de este país, será, a no dudar, muy bravo. Al hostigamiento externo (Estados Unidos en el índice, por la confiscación peruana de los petróleos, por cuya razón Washington ya no concede préstamos a Lima), se añade la Reforma Agraria promulgada el 24 de junio de este año, la cual, sin que sea radical como exigen nuestras concepciones igualitarias, sí es lo suficientemente indicada para irritar a latifundistas y minifundistas, los cuales verán sus tierras afectadas por esta nueva reglamentación, incluidas las aguas de regadío. Las haciendas azucareras y sus complejos industriales y anexos consiguientes quedan drásticamente afectados, pues la ley tiende a cooperativizarlos y hoy precisamente (30 de junio) el gobierno ha dado orden de intervenir las citadas haciendas( hay de ellas norteamericanas) por temor a un descenso provocado de la producción mediante sabotaje. Asegúrase que la Sociedad Nacional Agraria torpedeará la Reforma Agraria bloqueando caminos y provocando la escasez de artículos comestibles en los mercados de abastos.

Estamos seguros de que los sangrientos sucesos de Ayacucho de la semana pasada en los que hubo 18 muertos y heridos, fueron un anticipo del sabotaje agrario previsto, en el que la S. N. A. consiguió levantar a diez mil campesinos a los que hizo creer que les iban a confiscar las tierras. A cuya política oligárquico-reaccionaria-criolla coopera el Partido Aprista, otrora revolucionario al estilo de la C.N.T. española.

Por su parte el gobierno no responde a esta conducta insolente de los terratenientes de forma resuelta, y eso que «sin temor a las consecuencias» aseguró que los tiempos en que el campo estaba al dominio de las 40 familias, hogaño han terminado. Por nuestra parte creemos que los militares esta vez obrarán en función de un nacionalismo cuya teoría o postulados se ha dado en llamar en este país «nasserismo», aunque el denominativo aparezca algo absurdo. Situación que entrañará lucha, cuyas acometidas vendrán de dos frentes: el exterior (Norteamérica, siempre entrometida) y una situación interna de mano fuerte, y hemos dicho dictadura.

De manera que este país está propenso a sufrir penurias, cuyo resultado no barruntamos halagador por estar lejos de la gente la teoría verdaderamente emancipadora de un prócer de la vida cívica peruana: Manuel González Prada, al cual incluso oficialmente se reverencia... en retrato solamente.

ROMULO CHAVEZ



*¿CONOCES A ESTE? Ver lo que se dice en la 3a página*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### EL CAPTAR LA FELICIDAD

En uno de los libros de Pio Baroja, «Fantasías vascas», el autor describe una escena en que los moradores de una casuca perdida entre montes y valles se asoman a mirar el paso de un tren de viajeros; y dice que posiblemente aquellos humildes campesinos consideran que son felices, que la dicha está en los que cruzan veloces a marcha de tren. Y Baroja se extiende en consideraciones acerca de lo que puede ser la felicidad. Y deduce que tal vez vivan más felices aquéllos que nacen y se desenvuelven entre la placidez de los campos que ésos que llevan una vida febril, una agitación constante metidos en el torbellino de las ciudades.

Posiblemente la felicidad vaya relacionada con la sencillez. Quien es ambicioso difícilmente llega a contentarse. Todo le parece poco, siempre ansia alcanzar más. Diógenes se sentía feliz teniendo como morada un simple tonel; a Julio César, a Napoleón, dominados por una insaciable ambición de conquista, cuanto obtenían gracias a sus soldados consideraban era insuficiente.

La ambición, el desmedido egoísmo, son la característica del capitalista, del potentado, que pese a tener sobrados medios para poder vivir, anda enfrascado en operaciones bursátiles, en recursos fiduciarios con miras a acrecentar más y más el capital. Las preocupaciones, la inquietud emanando del pensar puedan ofrecer mal resultado las operaciones desarrolladas le quitan la tranquilidad, hacen que no pueda sentir la sedante virtud de la felicidad.

Llevar consigo la felicidad, saber limitar los deseos, saber poner freno al febril anhelo de poseer que a tantos les trastorna de mala manera. Aquel que tiende a aburguesarse pone toda su ambición al hecho de obtener aquello que es de moda, que se usa entre la gente adinerada: un automóvil, una casa, un mobiliario... Algo que luzca, que acredite distinción, que despierte envidias, que sea más, que resulte mejor de lo que tiene el vecino, el amigo, el camarada de tareas. Y ese deseo, siempre latente, constantemente renovado, es de comprender que resulte contrario a la satisfacción plena de sentirse feliz.

El acrecentar las necesidades supone dar cabida a los deseos de lo superfluo, que dado el afán de poseer, de superfluo llega a hacerse necesario. La felicidad puede derivarse de la obtención de aquello que permite una vida sencilla. Se puede ser feliz conformándose en gozar de lo que se tiene, si ello cubre las imprescindibles necesidades. Se puede ser feliz si no se tiene envidia del lujo, de la ostentación, del despilfarro que hacen quienes viven anhelando riqueza y honores.

### LA PERENNE CURIOSIDAD

Es sabido que el conocimiento parte de la curiosidad. Querer conocer, desear saturar la retina de nuevas imágenes, enriquecer la sensibilidad a base de impresiones; ello fortifica nuestra personalidad al dilatar nuestro horizonte mental.

Nada tiene de común la edad con la ausencia de curiosidad generadora de inquietud espiritual. El individuo puede tener ya una edad avanzada y sentir curiosidad, deseos de conocer, de asimilar, de comprender. Solamente los vencidos, los acogotados, los de reblandecida voluntad, pierden el sentido de la curiosidad, se muestran indiferentes en lo de poder conocer, poder captar detalles, matices, características de una o bien de otra naturaleza.

Es bien deprimente la sensación que nos ofrecen estos compañeros que no leen, que no discuten, que no opinan, que os dicen en tono de fatalista resignación: «Nosotros ya somos viejos. Nosotros ya no contamos para nada. Es a los jóvenes el interesarse en las ideas.» En verdad que da lástima el compañero que se deja llevar por el apocado sentido de la inercia en el pensamiento, en la voluntad. Quienes así se manifiestan ofrecen la sensación de estar muertos aun hallándose en vida.

Acuden a la memoria buena cantidad de nombres, unos de compañeros conocidos, otros sin serlo, no obstante el haber desarrollado actividades en uno o en otro sentido. Llegaron a una edad avanzada, murieron en edad provecta. Y hasta el fin de sus dían mantuvieron latente inquietud espiritual, escribiendo, conversando, inquiriendo noticias, detalles relacionados con el desenvolvimiento de nuestras ideas. Los hay actualmente que llevan sobre sus espaldas acopio de años, ¡pero no «aflojan»! No se sienten cansados. Decía González Pacheco: «¡Compañeros, no aflojar!»

Cuando la voluntad desmaya, cuando ya no se sienten anhelos de conocer, de ver, de observar, de analizar, de juzgar, ya se han perdido todas las condiciones que han valorizado y valorizan al idealista. Al dejar de lado tales condiciones el individuo pierde su esencialidad en tanto que idealista activo; queda así anulada su vitalidad. No vive, vegeta. Vivir es tener la vista puesta en todo aquello que respecto al ideal ofrece interés.

La vida es compleja, nos ofrece innumerables facetas dignas de observación; hacen que la existencia se haga más pasadera, menos monótona, que haya en ella algo atrayente. Todo esto se puede hllar mediante la lectura, escuchando la música, admirando las bellezas de la pintura, de la escultura, de la arquitectura, en esos asequibles opúsculos que no es difícil consultar, como también se puede tener buena idea general de lo que son las ciencias naturales y aplicadas, gracias a los libros. Los libros nos permiten recrearnos leyendo las obras maestras de la literatura universal, nos introducen al conocimiento de los factores sociológicos, filosóficos, etc., que constituyen el armazun de la cultura.

Si todo o parte de lo apuntado se adentra en la comprensión, en el modo de ser del compañero libertario, siempre existirá en su fuero interno como un aliciente que le induzca a perseverar, a no creer en la blandenguería del individuo derrotado, vencido por su ausencia de curiosidad.

### RECLUS Y LO RECLUSIANO

Puso el amigo Felipe Alaiz un feliz empeño en difundir el sentido «reclusiano» de la existencia. Se refería al amor a la natura que admirablemente alcanzó a reflejar en sus libros Eliseo Reclus.

El autor de «El Hombre y la Tierra», el relevante geógrafo que escribió una obra de tan largo aliento como lo fue «La Geografía Universal», nos ha dejado dos libros reducidos en tamaño, en relación a los citados, que constituyen por su contenido y forma descriptiva verdaderos poemas en prosa. Se trata de «El Arroyo» y «La Montaña». Cuando se habla de llevar libros, cuando se va de vacaciones, bien puede aconsejarse, particularmente si se desea ir a reposar en el seno de la naturaleza, cerca de la agreste placidez de los bosques, leer o releer los dos libros citados. Ellos pueden tener la virtud de hacernos apreciar de un modo intenso los encantos de la natura, siempre juvenil, siempre encantadora.

En las primeras páginas de la obra nos dice Eliseo Reclus en «La Montaña», que se hallaba en un estado de ánimo deprimido; refiere que se encontraba conturbado por ingratitudes recibidas, sumido en ese dolor moral que tanto alcanza a trastornar. En tales circunstancias decidió abandonar la ciudad para adentrarse en la placidez de la natura silvestre. Y se fue a la montaña. El ambiente sano, saludable, la paz, el sosiego, la pureza de la natura, fueron los factores que le sirvieron de lenitivo, fortaleciéndole en todos sentidos.

Y aguzando sus conocimientos científicos, observando, estudiando, comparando, deduciendo, admirando, fue olvidando los sinsabores, las penas se diluyeron, perdidas en el libre ambiente de aires y de sol. Y con las notas tomadas recorriendo sendas y vericuetos montaraces, trepando a las alturas, atravesando barrancos, oteando el horizonte desde las cimas, bebiendo el agua de los arroyos, aspirando la resina de los pinares, compuso las páginas de «La Montaña», uno de esos libros que se leen y luego se releen con placer. El autor se liberó al escribirlo de algunas de esas pesadumbres que nos depara la existencia: el trato con los demás. Si la ciudad nos tiene sumidos en una irritación nerviosa, «La Montaña» puede ser el recurso reclusiano de hacernos sentir la eterna belleza y la eterna libertad de la naturaleza.

AQUI Y AHORA

# ...pero la O. I. T. no es la A. I. T.

por **Juan Español**

Los gerifaltes del sindicalismo español, buscando a éste un refrendo allende las fronteras que legitime en cierto modo su espúrea trayectoria, se han equivocado de piso, y en lugar de acudir a la A.I.T. han llamado temerosamente a las puertas de la O.I.T. En el supuesto de que estuvieran aquejados de notable miopía, uno se sentiría inclinado a perdonarles y hallar una fácil disculpa. Ahora bien, que nosotros sepamos no existe en España epidemia alguna de miopía entre los más conspicuos representantes del sindicalismo que pudiera justificar el natural error consistente en confundir unas siglas por otras cuando la diferencia es tan sólo de una letra. Descartada, pues, la afección oftálmica por inviable, sólo queda la única interpretación de que los sindicalistas españoles han ido a la O.I.T. con toda intención, es decir, con toda su mala intención, que es lo que se trataba de demostrar. Sherloch Holmes diría: Elemental, mi querido Watson.

El diario «Pueblo», órgano del sindicalismo franquista y dirigido, como es ya bien notorio, por Emilio Romero, ha sintetizado el informe provisional de los expertos de la Oficina Internacional del Trabajo con respecto a la situación sindical española en una breve y taxativa frase: los sindicatos tienen razón. Pasemos por alto el hecho de que ni Dios conoce la razón ésa que los sindicatos dicen ni representan nada y sólo aceptaríamos *lo que los trabajadores piden y exigen* como única fuerza real y viva de esta España doliente — y entonces aparece solitaria y nuda la certeza de Emilio Romero, la cual parece consistir, ni más ni menos, en que si la O. I. T. ha dicho que los sindicatos tienen razón es que la tienen, o sea, porque se la han reconocido. Nuestro egregio y polifacético personaje — periodista, escritor de novelas, político, procurador en Cortes y hasta comediógrafo — no tiene inconveniente en subrogarse voluntariamente a las decisiones del mencionado organismo internacional, cosa extraordinaria si se tienen en cuenta los proclamados alardes de independencia, particular idiosincrasia y novedad del sindicalismo franquista expresados «urbi et ordi» durante muchos años desde todos los medios de información. Por lo visto Emilio Romero no cree ya en la autosuficiencia de sus sindicatos por cuanto se subyuga al poder arbitral de un órgano extranjero, admitiendo y acatando sus decisiones como juez máximo en problemas de tal ralea. ¿Por qué? No será, ciertamente, porque la O. I. T. sea un organismo revolucionario, constituido y alimentado por la clase genuinamente obrera con exclusión de cualquier otro maridaje oficial o patronal. En realidad es porque el sindicalismo revolucionario de Rotero está estructurado de arriba a abajo, con la requerida verticalidad joseantoniana y en el que cabe y espera hacerse positiva esa extraña utopía cimentada en la coexistencia paradisiaca entre explotadores y explotados.

Para comprender la posición de Emilio Romero y sus adláteres no es necesario más que echar una ojeada a lo que es la O. I. T., una entumecida criatura parida a raíz del tratado de Varsailles, en la hora eufórica del triunfalismo bélico de la primera guerra, cuando empezaron a proliferar multitud de organismos internacionales con marchamo de panacea universal, como la extinta Sociedad de Naciones como ejemplo de fármaco salvador. La O. I. T., en materia sindical, se atiene a los siguientes principios: 1°. Los trabajadores y los empresarios, sin distinción ni autoridad previa, tienen derecho a constituir las organizaciones que estimen convenientes, así como el de afiliarse a dichas organizaciones, con la sola condición de observar los estatutos de las mismas. 2°. Las organizaciones de trabajadores y las de empresarios tienen exclusiva competencia para redactar y aprobar sus estatutos y reglamentos, así como para elegir libremente sus representantes, para organizar su administración o sus actividades y para formular su programa de acción. 3°. Las autoridades gubernativas deberán abstenerse de toda intervención que limite el libre ejercicio de los citados derechos. 4°. Las organizaciones de trabajadores y las de empresarios no podrán ser disueltas ni suspendidas por decisión administrativa, y 5°. En el ejercicio de los derechos reconocidos a los trabajadores, a los empresarios y a sus organizaciones respectivas, unos y otros tendrán el deber de respetar los preceptos legales que regulen el desarrollo de cualesquiera otras colectividades en el país. Sin embargo, la legislación nacional no podrá menoscabar ni en sí mismo ni en su aplicación las garantías básicas establecidas.

Como puede apreciarse, el articulado de la O. I. T., más que para una organización reivindicativa de los trabajadores, parece formulado para el Ejército de Salvación inglés, sobre todo en el caso de su aplicación en el régimen franquista. Véanse si no los artículos tercero y cuarto. De otra parte, la fundamentación del organismo descansa sobre el mutuo y armónico entendimiento entre obreros y empresarios cosa que, a menos que padezcamos de amnesia total, ha sido siempre el obstáculo a mano y la condición inexcusable de que el obrero se haya visto obligado a organizarse por sí mismo en enfrentamiento abierto e irreductible con sus expoliadores como única vía eficaz y expeditiva para sus reivindicaciones. El carácter seráfico y angelical del mencionado organismo se pone de manifiesto, además, ante el hecho de que haya pedido al papa se digne visitar su sede con motivo de su próximo viaje a Ginebra, cosa a la que el pastor máximo de la grey cristiana ha accedido galantemente.

¿Qué se puede esperar de un sindicalismo que se propone seriamente como estudio preliminar el que los cargos sean electivos o no, el que duden en aceptar o no la representatividad legítima de sus sindicatos? ¿Y cómo pueden suponer que tan mostrenco emplaste haya de tomarse decididamente en serio? Al contrario de lo que le ocurría a aquel catalán sutil que decía que «la pitjor putada del dimoni és fer-nos creure que no existeix», la peor putada del sindicalismo franquista es hacernos creer que existe y que será nuestra salvación.

Si Emilio Romero y sus colegas revolucionarios desean saber cómo se estructura una organización sindical digna de tal nombre, con las debidas garantías de que los trabajadores han de estar apoyados y defendidos en este momento, diríjanse no a la O. I. T., sino a la Asociación Internacional de Trabajadores, donde estoy seguro que será bien atendido y donde se le darán normas y directrices conducentes al logro del fin que se propone. Pero ni él ni nadie de los sindicalistas españoles aceptarán sindicato alguno que no sea proyectado, moldeado y dirigido por el gobierno franquista, porque según ellos dicen, de este modo el trabajador se dará cuenta de la responsabilidad que contrae como parte de la nación y del gobierno, es más, se sentirá gobierno y nación, altas gestiones rectoras contra las que no es dable luchar en ningún caso a menos de desertar de la tarea común de engrandecimiento y adoptar una posición rebelde, levantisca y destructora. El trabajador debe mirar sus reivindicaciones en perspectiva lejana, atendiendo preferentemente a su posición en el engranaje estatal de la economía, ser partícipe de cuantas responsabilidades sean necesarias como un funcionario más del Estado; todo eso se espera de él menos la exigencia de sus derechos, que se perfilan y condensan en dos, principalmente: participación en medida apropiada en la riqueza por él producida y libertad total de expresión y asociación. Pero éstos son otros López es y no entran en los proyectos y la política sindicalista. Porque la política sindicalista se reduce a mantenerse a troche y moche en aquella otra del «sostenella y no enmendalla».

## chispas

*«¡Pobres de nosotros, los refugiados!»*

*Calla. Jamás habíamos sido tan ricos.*

⁂

*«¡Perdimos ajuar, afectos, la tierra, la patria!»*

*Ganamos en dignidad lo que perdimos en efectos y afectos.*

⁂

*«Aquí morimos uno tras otro.»*

*Allí no habríamos sido inmortales.*

⁂

*«Pero ellos ganaron y dominan.»*

*Triunfantes y todo, los entierran. No quedará uno.*

⁂

*«Mantienen su pompa, su orgullo.»*

*Mil medallas, mil honores, mil banquetes, mil botellas jerezanas, mil firmas de condenas a muerte, derriban a un individuo. Voto por los entierros de primera, con música y todo.*

⁂

*«Hay entierros que son un regocijo, ¡pero el mío!»*

*No te dolerá; no lo verás.*

⁂

*«¡Morir fuera de la patria, lejos de mi tierra!»*

*No era tuya. No tenías ni para morir de pie.*

⁂

*«Esa carta de refugiado contiene todo mi drama.»*

*Es toda tu importancia, es un título, una dignidad, un orgullo, una aureola.*

⁂

*«¡Pero morir aquí!»*

*Igual murió Goya: en Burdeos.*

⁂

*«Quisiera expirar en España.»*

*Podías no moverte de ella y te habrían «expirado».*

⁂

*«Morir ahora allí, a gusto.»*

*Ve, y si no te matan, te suicidas.*

*CHISPERO*

La piedra de toque

# LA IDEA

La anarquía es magnanimidad, o lo que es lo mismo, grandeza de corazón. No es la nuestra una doctrina elaborada por un mesías. El anarquismo es el ideario de todos los hombres que piensan y sienten alentados por el principio de mejoramiento de la especie. De ahí que nuestros principios no sean propiedad exclusiva de ningún redentor religioso o político. La anarquía es la conceptión más acabada que ha elaborado el genio humano. Ideas convertidas en rayos de luz. En el anarquismo el hombre es dueño de su destino y la humanidad se halla emancipada en sí misma.

El anarquismo es trabajo libre y emancipado. Responsabilidad de gestión. Conjunto de actividades y labores orientadas por el conocimiento. Sabiduría y ciencia al servicio de la moral. Es la prueba en los acaecimientos y las situaciones constantes. Por eso la anarquía no admite poderes extraños a la naturaleza reguladora. Para los anarquistas no hay más gobierno que el equilibrio normal de las cosas. No admiten dirigidos ni gobernados. La anarquía es el más puro sentimiento de la felicidad humana. Alto ideario de solidaridad que lucha por la manumisión de todos los que sufren. La anarquía crea el orden en la variedad, partiendo del individuo al mundo que nos rodea.

La anarquía no se detiene nunca, no se estanca jamás. Avanza siempre. Ningún obstáculo puede entorpecer definitivamente su evolución. Es que lleva en sí misma el germen de la razón, ya que encarna la verdad desnuda de vanidades e hipocresías. Sigue el curso de la naturaleza demoledora y constructiva a la vez. Rotación y movimiento. Vida renovada incesantemente. El verbo de la anarquía se extiende por todas partes, afrontando la violencia de todas las persecuciones estatales. Por representar la dignidad y la emancipación ha escalado todos los cadalsos. Conoce el maredamen levantado por las tiranías todas. Nadie, sin embargo, ha podido ahogar la voz de un cuerpo social como es el nuestro. Las leyes nunca son más decisivas que los sentimientos. Y es que la generosidad consigue vencer al despotismo, ya que el bien

Se dice que somos la utopía más exacerbada, que volamos en alas del ensueño hacia el delirio de las maravillas. Pero una conclusión salta a la vista. El mundo viejo se cae como un cuerpo cochambroso. Lo único que queda en pie, sólido y robusto, es la doctrina anarquista. Realidad de un mundo nuevo que nace. Ciencia dedicada a la perfección del hombre. Arte de estetas guiados por el altruismo. Revolución de las ideas y transformación de las costumbres. La anarquía lleva en sus postulados universalistas el mensaje de la inmortalidad. Heraldo de todos los heraldos. Tolerancia y respeto en todos los lugares del mundo redimido por la comprensión.

Quien dice anarquía dice belleza. Es el estilo depurado del vivir cotidiano. Forma y fondo. Donde no hay forma todo está por hacer. La forma es el estilo, la personalidad. Sin lugar a dudas hay muchas formas de ser anarquista. Quien tiene buen fondo encuentra la mejor forma y manera de comportarse como hombre justo y bueno. El anarquista forma parte de la vanguardia del progreso. Lo forja. Anarquía es igualdad en el debe y haber de los hombres. Derecho y libertad por excelencia. Obligación sancionada por la voluntad y la conciencia. Los anarquistas no creen en dogmas, niegan la autoridad; se oponen al poder político: afirman la razón. La anarquía es la evolución infinita de la historia que avanza hacia la felicidad de los hombres y los pueblos.

Una vida y un ejemplo es la anarquía. Constante devenir de los seres. Integración a las más altas aspiraciones morales y materiales. Lucha por arrancar los misterios que contiene la naturaleza. Descubrimientos y renovaciones. Valor ético de la especie. Contra los egoísmos mezquinos y las ambiciones de hegemonía se rebela el pensamiento anarquista. El mal de la autoridad es demasiado grande y hay que extirparlo sin demora. La explotación va del cero al todo. Es una escala de injusticias que no tiene fin. El único remedio a los dolores universales es el fraternal amor predicado y defendido por los anarquistas. Quiere el anarquismo que el hombre se cuente como un hombre. No hay ningún individuo que valga menos que otro.

Anhelan los anarquistas formar una sola familia universal. Rechazan las clases y las castas. Son enemigos de toda oligarquía. Luchan por el bien común de todos. Armonía de la más sincera y leal amistad de los hombres. Luz contra superstición, trabajo contra parasitismo, libertad contra autoridad, amor contra odio, paz contra la guerra; tal es la doctrna del anarquismo.

Anarquistas: Id hacia la verdad en todo momento. No retrocedáis nunca. La idea de la justicia debe presidir vuestros pasos. Que no habrá tiranía que os venza ni tormenta que os arrase. Fe en el universal y humano amor. Confianza en vosotros mismos.

Cuando haya un vacío llenadlo de ideas bondadosas. Haced de cada uno de vuestros pasos una huella imborrable. Que por vuestros actos se sepa quienes sois. Anarquistas: caminad, caminad siempre. La hora de la libertad se dibuja en el horizonte. Hay albores de esperanza que los renacentistas vislumbran con el despertar de la revolución moderna. Ya marchan los hombres hacia el mundo nuevo. La tierra también gira sin cesar. El pensamiento no descansa. Crece la semilla depositada en el surco. La luz taladra las sombras. Es el río de las ideas que canta el himno de la eternidad.

Anarquía, madre de los hombres libres: Eres el Alfa y Omega de la existencia. Ideario y camino que nos consucen hacia la felicidad universal. Con la muerte del mesianismo nace el rebelde libertado.

La libertad es el principio y el fin de todas las cosas.

Ya es hora de que el individuo diga: Soy mi propietario, me administro y mando en mi. La anarquía está en la solidaridad de los hombres entre sí.

El fin supremo de la historia es la manumisión de todos los hombres.

RAMON LIARTE

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

7 AOUT 1969
NUMERO 568
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Où en est l'Union Soviétique

*(Suite)*

On peut noter le caractère au combien prophétique, sur ce qu'allait devenir le pays du Socialisme et de la Liberté. Liberté mot dont le sens depuis 50 ans est ignoré par la masse de la population russe qui vit sous la botte des nouveaux Tzars.

« Camarades, soyez sur vos gardes ! Une fois leur pouvoir consolidé et « légalisé », les bolchevicks — qui sont des sociaux-démocrates, politiciens et étatistes, c'est-à-dire des hommes d'action centraliste et autoritaire — commenceront à arranger la vie du pays et du peuple avec des moyens gouvernementaux et dictatoriaux, imposés par le centre. Leur siège à Pétrograd dictera les volontés du parti à toute la Russie, disposera de tout le pays. *Vos soviets et vos autres organisations locales deviendront peu à peu de simples organes exécutifs de la volonté du gouvernement central.* Au lieu d'un travail constructeur normal des masses laborieuses, au lieu d'une libre unification *par en bas*, on assistera à la mise en place d'un appareil autoritaire, politique et étatique qui agira *par en haut* et se mettra à écraser tout avec sa poigne de fer. Les Soviets et les autres organes devront obéir et s'exécuter. Cela sera appelé « discipline ». Malheur à celui qui ne sera pas d'accord avec le pouvoir central et ne jugera pas utile de lui obéir ! Fort de « l'approbation générale » de la population, ce pouvoir le forcera à se soumettre.

Soyez sur vos gardes, camarades ! Observez bien et souvenez vous.

Plus le succès des bolchevicks deviendra formel et leur situation solide, plus leur action prendra l'allure autoritaire, c'est-à-dire plus la réalisation et la défense de leur pouvoir politique et central deviendront nettes et précises. Ils commenceront à donner des ordres de plus en plus catégoriques aux organisations, et aux soviets locaux. Ils se mettront à faire par en haut la politique qu'ils voudront, sans reculer devant l'emploi de la force armée en cas de résistance. »

Au moment où se déroulait la révolution russe ; c'est-à-dire à une époque troublée, où la haine et la rage contenues explosent, où les esprits sont échauffés, angoissés, des hommes analysaient froidement et logiquement ce que deviendrait le pays, si les bolchevicks prenaient le pouvoir.

50 ans après, nous pouvons juger de la véracité de leurs paroles.

Ce qui me semble devoir être intéressant maintenant, c'est de comprendre pourquoi il ne pouvait en être autrement. Pourquoi la révolution russe devait *obligatoirement échouer*, en cas de prise de pouvoir par les bolchevicks. Et pour cela le premier point que je vais traiter sera :

*A — Union Soviétique et dépérissement de l'Etat*

Considérons comme axiome cette constatation :

« L'homme accédant au pouvoir perd le sentiment de la fraternité l'unissant à la base. »

L'homme cet animal bête et méchant est foncièrement égoïste, ne serait-ce qu'en raison de la certitude de sa mort. A cet égoïsme se greffant étroitement comme une conséquence logique, s'ajoute le sentiment de sa supériorité. Cela va du simple quidam, à la notion d'humanité dans son ensemble.

Comment peut-on analyser ce phénomène ?

Au niveau le plus primaire, cela peut se constater dans le sempiternel affrontement des générations. L'individu de 40 ans, considérera en vertu de son expérience le jeune de 20 ans, comme un plaisantin, et de même ce dernier jugera comme un enfant, dont les lèvres moussent encore du lait, celui de 15 ans.

Ce qui amène à cette extrêmité inharmonique, est le fait de juger l'individu, non en tant qu'être apportant une chose inappréciable sa faculté créatrice de penser et de parler —, mais comme quelqu'un qui ne peut (cela serait trop vexant pour l'homme moyen), avoir la moindre notion de sagesse et de raison ; à cause de son âge. L'homme ne jugeant pas le contenu, mais le contenant.

C'est ainsi que confrontés à ce problème l'homme et la femme du bureau, de l'usine ; du simple employé-ouvrier, au cadre-technicien-ingénieur, et direction de tout ordre, excusent leurs faiblesses théoriques, mentales, morales, sentimentales, dans ce presque adage : « Quand vous aurez mon expérience... »

Même conséquence au niveau de l'enseignement. Le professeur, loin d'être un être humain acceptant le libre échange des connaissances, est le mandaté du pouvoir qui inculque volontairement ou non, de façon lapidaire et toujours répressive, les notions primaires de la survie de notre société moribonde. Deux facteurs dans ce cas entre en jeu : la différence d'âge, et la position sinon confortable, du moins respectable qu'occupe un professeur dans la société. Ces deux facteurs s'imbriquant étroitement ne forme plus qu'un panaché d'égoïsme et d'esprit de supériorité.

A travers ces quelques exemples percent très bien le caractère particulier à l'être humain. N'admettre comme juste que ce qui est à son niveau.

Reportons ce problème à un échelon différent. Comment cette constatation peut s'appliquer à une notion de puissance politique, économique et sociale.

Pour cela il faut reconnaitre pour exacte ce second axiome :

« Il n'existe pas d'être foncièrement bon. »

D'où provient cette impossibilité ?

A mon avis, la réponse à cette question se trouve chez J. J. Rousseau, qui considère que l'homme le jour de sa naissance est foncièrement bon, mais que la société opprimante le pourrit lentement au fur et à mesure de son développement.

L'homme bon, serait celui que l'on isolerait du reste du monde. Dans ce cas, il deviendrait un simple d'esprit. Car, si le poste de président ou de roi, était celui que l'on désirerait lui allouer, pas question de lui apprendre les lois, règles, coutumes qui régissent le mode de vie de la civilisation dite moderne. Car, un homme bon, ne pourrait voir dans toutes ces ficelles politiques, et économiques, qu'autant de nœuds coulants enserrant la gorge du peuple opprimé.

Un homme élevé librement, sans contrainte, ne pourrait admettre aucune injustice. Et d'après moi, logiquement, chercherait la paix avec soi-même dans la mort. La société lui paraissant être une antre de truands.

La société, ai-je dis, pourrie lentement tout individu de façon latente, ou alors plus sournoisement. Que le lecteur cesse un instant cette lecture et qu'il s'analyse. Il s'apercevra, s'il n'est pas hypocrite, qu'à un moment ou un autre la société l'a conditionné.

L'exemple type, est celui de l'individu rentrant dans un magasin, pour s'acheter un tube de dentifrice, et qui demande mécaniquement du X... ou du Z..., etc...

Le subconscient même du plus virulant libertaire, est un bric à brac de formules publicitaires, de marques, d'images, composants du réceptacle publicité, donc aliénation.

Cependant le stade de la putréfaction dans notre société passe par des niveaux divers.

**Jordi VIDAL**

*( A suivre.)*

## Etat, organe de gestion

Accordons-nous d'abord sur un point : le principe d'Etat est tout le contraire de notre but ; nous n'admettrons jamais la moindre fréquentation avec cette émanation de la pensée utopiste du dix-huitième siècle. Cependant, le monde dans lequel nous vivons est formé d'Etats, plus ou moins puissants et, parallèlement à nos constructions théoriques et pratiques, parallèlement à notre condamnation du principe gouvernemental, nous nous devons de prendre en considération les données du présent, de les analyser, et d'en faire la base de nos critiques.

Pourquoi cette disgression ? Parce que notre but n'est pas de nous amener les foudres de ceux qui ne veulent rien connaître de la France actuelle, et qui pourraient d'aventure nous reprocher les lignes qui suivent.

Il s'agit du budget de 1970 qui est en préparation, et des quelques remarques qui ne peuvent manquer d'affleurer nos esprits.

Contentons-nous d'abord d'une simple constatation. Les dépenses de l'Etat vont, cela est déjà certain, être réduites, c'est-à-dire que l'augmentation du budget ne sera que de 6 %, ce qui correspond à un simple correctif de l'augmentation des coûts à la consommation, l'Etat étant essentiellement un consommateur. Rappelons à ce sujet qu'en 1967 la progression avait été de 11,1% ; en 1968 de 9,3% ; en 1969 de 13,7%. Seule l'Education Nationale va échapper au rationnement, le taux d'augmentation de sa part du budget étant comprise entre 6 % et 10 %.

Que peut donc signifier, en dehors de la nécessité affirmée par bon nombre d'économistes de réduire les dépenses de l'Etat, cette évolution régressive ? Ne peut-on se demander comment une opération de ce type est possible ? Ne peut-on se demander quelles conséquences va entraîner cette opération ?, quel bénéfices et quelles pertes ?, pour qui ? comment ? Ce ne seront jamais que des suppositions, mais qui sait ?

Cela faisait déjà un certain temps que les entrepreneurs demandaient una allégement de l'emprise de l'Etat, une plus grande liberté de manœuvre, mais également, car leur sort pouvait être un jour celui-là, un soutien de l'Etat aux industries en régression, aux moyennes et petites entreprises qui peinaient dans leurs tentatives de se remettre au goût du jour, politique protectionniste que la France avait rarement abandonné.

Cependant, le choix a été légèrement différent. Si, d'un côté, la libéralisation promise est en route, l'exemple du permis de construire en étant l'une des prémisses, suivie ensuite par la vente des projets d'autoroutes aux particuliers (il n'est pas possible d'appeler cela autrement), le soutien aux entrepreneurs est devenu une politique de suppression progressive des établissements non rentables, d'absorption par les grandes firmes.

Revendication d'une certaine partie évoluée du patronat, la séparation de l'économique et du social, le social étant réservé à l'Etat, l'économique à l'entreprise (thèse soutenue par J.-S. Servan-Schreiber pendant la campagne électorale) semble avoir été reprise par l'actuel gouvernement. A une nuance près cependant : il était nécessaire d'éviter qu'un Etat chargé d'établir les supports sociaux ne soit pas trop social. Il a suffit que la puissance économique appuie la candidature et fasse nommer chef de l'Etat un de ses commis pour que toute menace pouvant venir de là soit écartée. Quant aux velléités des gaullistes de gauche, elles ont été étouffées, et cela malgré la mauvaise humeur de M. Capitant, et ainsi se trouvait supprimé, ou du moins tempéré, le danger de voir une masse ouvrière un peu trop politisée comme l'est celle de France ces temps-ci, peser un peu trop lourd sur la balance sociale par le biais de la participation. Il semble intéressant à ce sujet de lire l'article de M. Lepoil dans le numéro du 6 juillet d' *Espoir* « Qui sont-ils ?, qui servent-ils ? »

Ainsi l'économie est séparée du social, mais c'est le représentant de l'économie qui est à la tête de l'Etat.

Tout ce qui précède tend à un fait qui nous semble apparent : le régime se place sur une voie qui l'oriente de plus en plus vers une interprétation particulière de la doctrine libérale, à cela près qu'un organe de coordination y est adjoint, l'Etat.

Mais, si le patronat accepte cet organe comme organisateur, c'est parce qu'il en détient les commandes, et puis parce qu'il lui est adjoint des modérateurs. Ceux-ci, le Conseil économique et social, le Sénat, les futurs assemblées régionales (cela se fera, car si de Gaulle a chuté c'est parce qu'il s'appelait de Gaulle et parce qu'il a voulu s'attaquer au Sénat, c'est-à-dire aux notables, c'est-à-dire aux représentants régionaux et communaux du patronat ; le reste, tel Duclos, étant du laisse-pour-compte) doivent théoriquement représenter toutes les catégories de la société française. Les choses, cependant, ne se passent pas ainsi. Par exemple lors de la rédaction du rapport concernant l'évolution économique de l'Etat français pendant le deuxième semestre de 1968, présenté par le Conseil économique et social, tous les amendements proposés ou ayant reçu l'appui des syndicats ont été rejetés, et le rapport lui-même a été approuvé contre l'avis de ces syndicats. Je parle des syndicats ouvriers, car le rapport avait été rédigé en partie par André Malterre, représentant la C. G. C.

Ce sont des faits bruts, même si l'on considère que ce sont des hypothèses. Mais elles semblent particulièrement sérieuses et acceptables, car de quelle autre façon serait-il possible d'expliquer ce qui se passe ces jours-ci ?

Que peut-on en tirer ? Ceci :

De quel droit une minorité réclamerait-elle la liberté d'action dans la société, en la refusant à la majorité ? Car c'est bien ce qui se passe.

L'entrepreneur réclame, et obtient, que la situation économique soit assainie sans toucher à ses bénéfices. Les rapports d'assemblées générales d'entreprises que j'ai eu l'occasion de lire dans les *Echos*, le *Monde*, la *Vie Française*, parlent d'augmentation des chiffres d'affaires situées en 20 % et 50 %.

L'entrepreneur réclame et est en passe d'obtenir que les entreprises nationalisées : téléphones, SNCF, etc., soient transformées en entreprises semi-publiques, telles Air-France, la Régie Renault...

Les entrepreneurs réclament que les services publics s'occupent seulement de programmes. L'Etat accepte, et commence par vendre les autoroutes à des particuliers..., il vaudrait mieux dire céder.

Le patronat, pour conclure, demande à l'Etat qui lui accorde, car il s'agit de la même chose, le droit d'autogérer ses intérêts sans qu'il soit gêné par l'administration. C'est d'ailleurs cela qui fait surtout hurler les communistes.

Eh bien, nous, anarcho-syndicalistes, réclamons aussi, puisque nous sommes des citoyens à part entière, le droit d'autogérer nos affaires.

Nous réclamons le droit de nous entendre à notre façon avec nos patrons sans que l'Etat intervienne.

Seulement, bien sûr, cela est refusé, car nous ne sommes pas influents, car nous n'avons pas d'argent pour acheter l'Etat, de façon à ce qu'il ne bouge pas quand nous passerons à l'action.

Il n'y a qu'une conclusion à tout ceci : hommes libres, préparez-vous quand les entrepreneurs auront été expulsés, au grand choc contre l'Etat.

La partie se jouera à ce moment.

**VIDAL V.**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

## La société du gaspillage

Nous dénonçons constamment le profit comme source de l'inégalité dans la satisfaction des besoins, comme source de l'aliénation du travail ; mais il semble à beaucoup que nous adoptons cette position au nom d'une « pureté idéologique » uniquement fondée sur des aspirations intellectuelles et morales, et que nous refusons de tenir compte des réalités matérielles. C'est pourquoi il est courant de traiter nos idées de « généreuses mais utopiques ».

Rien d'étonnant à cela ; cette façon de voir les choses est en effet imposée à beaucoup par la propagande convergente, directe ou indirecte, à laquelle nous soumet la classe dirigeante : propagande directe des partis politiques, mais surtout propagande indirecte de la publicité, des moyens d'« information » et d'« éducation ». Cette propagande est d'autant plus efficace qu'elle pare ses informations de la caution pseudo-scientifique de ces prétendues sciences que sont, au service du capital, la Sociologie et l'Economie ; sociologie et économie qui, en fait, sont aussi peu scientifiques et tendent à jouer un rôle social analogue à celui de la Théologie au Moyen-Age ou de l'Astrologie dans l'Antiquité.

Et cette propagande impose l'idée d'un profit nécessaire au nom de l'*efficacité* de la société : la société de profit, fondée sur l'économie de marché, la concurrence industrielle et commerciale, avec la plus-value comme but premier de toute entreprise, est présentée comme seule capable de promouvoir un développement rapide et rationnel de la productivité et de la production industrielle ; on affirme donc qu'elle est la plus apte à augmenter constamment le bien-être matériel de tous.

Le profit est donc présenté comme un moindre mal, la meilleure solution susceptible, à travers l'enrichissement plus grand mais inévitable de quelques uns, d'assurer l'enrichissement général.

Et les ennemis du profit, accusés de vouloir la condition nécessaire de la bonne gestion de l'industrie et du progrès, sont présentés comme de « dangereux utopistes », prêts à désorganiser la production au nom d'une égalité économique qui serait l'égalité dans la misère.

Or, rien n'est plus faux ; si nous combattons le profit pour des raisons éthiques, parce qu'il fonde l'oppression et l'aliénation, c'est dans le cadre d'une *critique cohérente* de la société. Et précisément ce sont les conséquences *pratiques* du profit qui nous amènent, après analyse, à sa condamnation théorique. Car un examen, même rapide, des mécanismes de production et de consommation de la société capitaliste porte ses conclusions en faux contre cette affirmation d'efficacité du profit dans la satisfaction des besoins de tous. Le profit est efficace, oui, *pour les intérêts des profiteurs* mais l'utopie est de croire, comme nous y incite la propagande bourgeoise, que cet intérêt se confond avec l'intérêt général.

L'intérêt général, c'est le développement d'une production au service des besoins *réels* de tous. L'intérêt des profiteurs, c'est le développement prioritaire d'une production donnant le meilleur compte *aux possédants*. Et il est souvent bien plus rentable, comme nous le montrerons, d'assujettir la consommation à la production par divers moyens que de subordonner la production aux besoins réels. La seule nécessité du profit, c'est de produire et d'écouler la production ; deux voies sont possibles pour écouler la production : satisfaire des besoins réels ou gaspiller ; c'est le plus souvent la seconde voie qui est choisie, parce que la plus rapide et la plus sûre pour les profiteurs.

La propagande bourgeoise se glorifie constamment de nouvelles réalisations techniques et industrielles ; mais ces réalisations sont les conséquences du progrès de la science et de la technologie et non du profit. Au contraire, ces progrès condamnent l'organisation sociale actuelle : car comment expliquer que, malgré l'augmentation foudroyante, potentielle ou réelle, de la productivité, les horaires de travail, après avoir décru pendant le premier tiers du vingtième siècle, ont augmenté ensuite ? Comment expliquer que, si certains produits de seconde nécessité sont devenus moins chers et moins rares, bien des produits de première nécessité (logement, transports, services publics, etc...) sont restés très coûteux, ont parfois même augmenté ? Comment expliquer que, dans les pays industrialisés, la majorité des travailleurs en sont encore à joindre péniblement les deux bouts (même s'ils disposent de quelques gadgets supplémentaires, aussi inutiles que périssables) à moins de leur reprocher, comme le font certains réactionnaires, de vouloir bénéficier, dans leur vie quotidienne, de certains progrès (eau courante, électricité...) auxquels ils ont bien autant droit que les exploiteurs.

Et comment expliquer que, malgré tous les progrès, les peuples « sous-développés » groupissent toujours autant, et même souvent davantage, dans la misère ?

Comment expliquer tout cela sinon par le gaspillage qui est indissolublement lié au profit ?

La société de profit apparait donc comme la plus mauvaise gestion possible de l'industrie, une gestion qui aboutit à satisfaire au mieux les besoins des profiteurs et au plus mal ceux des travailleurs, réduits à la misère et à l'esclavage par le gaspillage organisé.

C'est, dans une prochaine série d'articles, ce que nous allons nous efforcer d'illustrer en montrant, à l'aide de quelques exemples importants, comment et pourquoi le principe de profit aboutit au gaspillage général au détriment des travailleurs *exploités* :

— gaspillage de possibilités de forces productives, par l'emploi d'une majorité de travailleurs à des travaux strictement improductifs ou même destructifs ;

— gaspillage de forces productives par l'emploi de techniques inadaptées, le maintein de techniques périmées et une mauvaise organisation aboutissent à une productivité bien plus basse que les possibilités réelles ;

— gaspillage de production par la fabrication de marchandises ou la réalisation de projets objectivement inutiles ou inutilement compliqués, par la production de marchandises contrefaites ou rapidement périssables, par l'inadaptation des volumes de production aux besoins réels et par des circuits irrationnels de distribution des produits, etc.

*Gaspillage de possibilités de forces productives*

On sait qu'en France les ouvriers constituent actuellement environ 38 pour 100 de la population active ; de même 40 pour 100 des « cadres » sont des cadres techniques donc sont totalement improductifs ; mais il faut encore considérer qu'une importante partie des ouvriers et des cadres techniques ont un travail totalement ou partiellement improductif dans la mesure où beaucoup œuvrent à la production ou à l'entretien d'appareils qui n'ont leur raison d'être que dans une société de profit et d'oppression : appareils mécanographiques et comptables, armements, toute la partie des transports et des télécommunications qui est au seul service de la finance ou des forces de répression, industries de haut luxe ou de « prestige », industries partiellement ou totalement au service de la publicité ou du commerce... Par ailleurs, il y a les travailleurs agricoles qui sont pour la plupart productifs (bien qu'avec une faible productivité) et une faible partie du secteur tertiaire (enseignement, santé publique...) représentant quelques pour cent de la population active ; pour le reste, la plupart des travailleurs sont rigoureusement improductifs : il s'agit de tous les employés administratifs, financiers, comptables, de gestion, de commerce et de publicité dont le travail stérile n'est nécessaire que dans le cadre d'une société fondée sur le profit, le commerce et l'exploitation ; qu'on nous entende bien : nous ne traitons pas ces catégories de travailleurs de parasites et d'exploiteurs des autres ; nous savons fort bien qu'ils sont aussi exploités et que s'ils doivent, pour assurer leur survie, se livrer à un travail improductif contre un salaire souvent faible, la faute en est à ceux qui organisent la société : l'Etat et la classe dirigeante. Et puis il y a tous ceux qui participent, de près ou de loin, à l'asservissement de tous et à la répression : flics, militaires, curés de tous bords, surveillants divers, cadres garde-chiourme, politiciens de tout poil, conseillers, faux artistes, prétendus savants, tous ceux qui gravitent autour de l'exploitation du travail d'autrui ; enfin, il y a tous ceux qui sont inactifs pour la seule raison qu'ils vivent les bras croisés de l'exploitation des autres : propriétaires, patrons grands ou petits, rentiers, etc... Et enfin tous ceux qui sont chômeurs, déclarés ou non, parce que la société de profit entretient sciemment le chômage et que l'organisation sociale est mal faite (en particulier, beaucoup de femmes).

De sorte qu'on peut considérer qu'au maximum 50 % de ceux qui travaillent ou qui pourraient travailler (dans le cadre des normes actuelles) ont une activité réellement productrice : autrement dit, la société actuelle fondée sur le profit, impose un gaspillage d'au moins 50 % des possibilités de forces productives.

*(A suivre.)*

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

## Syndicalisme révolutionnaire

La société se divise actuellement en deux classes fondamentales : exploiteurs et exploités, quelles que soient par ailleurs les différentes catégories sociales ; les premiers jouissent de la vie comme ils l'entendent (« bien » ou « mal », peu nous importe) ; les seconds passent leur existence à travailler et, dans une faible part, à consommer des « loisirs » que les exploiteurs préparent à leur intention et qui sont destinés à parfaire l'asservissement matériel au niveau du travail par un asservissement psychologique dans le loisir (spectacles, lectures, presse télé, etc...).

L'exploitation se caractérise par la concentration entre les mains de quelques uns des moyens de production : machines, usines, transports, etc... Capitalistes, bourgeois, financiers, technocrates, bureaucratie sont seulement des formes particulières de la classe des exploiteurs. Le point culminant de la dépossession des travailleurs et de la concentration capitaliste se trouve atteint par l'Etat-Patron, Financier, Bureaucrate et Policier qui, même lorsqu'il se pare du qualificatif d' « Etat-ouvrier » n'est encore rien d'autre qu'une minorité d'exploiteurs asservissant d'autant mieux la masse des travailleurs qu'ils concentrent entre leurs mains, sous prétexte de « représenter » les travailleurs, les décisions de toutes natures.

C'est pourquoi, à la notion de nationalisation qui conduit directement au « capitalisme d'Etat », nous opposons celle de Collectivisation et à celle d'Etat celle de Fédéralisme. Il s'agit pour les travailleurs de récupérer collectivement leur propre œuvre : usines, etc...

## La Révolution inconnue (1917-1927)

**de VOLINE**

Un document d'importance capitale sur la participation anarchiste à la révolution russe. Indispensable pour comprendre les sources historiques des courants révolutionnaires actuels.

700 pages. 35 F franco de port.

Bon de commande :

Nom :

Prénom :

Adresse :

désire recevoir ..... exemplaires, du tirage spécial réservé aux lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, du livre « LA REVOLUTION INCONNUE », au prix de 35 F. Ci-joint le règlement :

= Chèque bancaire.
= Chèque postal (1).
= Mandat (1).

(1) A établir à l'ordre de N. O. E. Diffusion - CCP 16 971.80 Paris.

AREA MUNDIAL

# Panorama peruano

ES motivo de apasionados comentarios la recién promulgada ley de Reforma Agraria en este país, del mismo modo como lo fuera antes por la nacionalización del petróleo de la Brea y Pariñas y su complejo industrial anexo. Dos renglones de la actividad laboral peruana de capital importancia que quedan reformados convenientemente (no en la medida que exigirían nuestras concepciones, y sujetos a intensas presiones provinentes de dos frentes distintos: de una parte el capitalismo norteamericano y de otra, los elementos conformantes de la Sociedad Nacional Agraria (terratenientes) que se ven afectados drásticamente en lo que ellos dicen ser sus intereses.

En apoyo verbal favorable de estas reformas hanse manifestado voceros aglutinantes de opiniones diversas, como la Democracia Cristiana, Acción Popular (grupo seonista), todas las fracciones marxistas, personalidades independientes progresistas y como en toda ocasión, no podían faltar los sin partido, pero de sentimientos renovadores, cuyo conglomerado humano forma casi siempre el contrapeso para ir estableciendo las nuevas síntesis.

Al todavía influyente partido aprista (pero ya no poderoso y arrollador) otrora revolucionario al estilo de la C. N. T. española, que con razón se le señala con el dedo acusador, y la central sindical C. T. P. dominada por el A.P.R.A., no dicen ni pío, es decir, si ha hablado, pero para enfangarse más, sin quererlo naturalmente, en el lodo infecto de los componentes vergonzantes y por la coexistencia abierta e interesada en provecho del yo-individuo y del yo-partido con las oligarquías criolla y «gringa», durante esos últimos trece años.

No pudiendo, el A.P.R.A. atacar de frente y con razonamientos valederos todo cuanto de avanzado y radical contempla la nueva ley de reforma agraria que, por vergüenza aprista, han tenido que ser los militares quienes dieran inicio a un sacudimiento de las viejas estructuras sociales, basadas en la explotación, el feudalismo y la prepotencia, se yerguen ahora como auspiciadores de cuanto actualmente se viene realizando en materia socio-económica, señalando y recordando que todo lo programado, y con fuerza de ley, ya lo habían sugerido y propuesto a partir de 1930, porque es algo — dicen — que configura con sus ideales básicos y es carne de su propia filosofía política.

Es a tenor justamente de estas formulaciones hipócritas y por lo mismo que ya a nadie engañan más que a sus propios voceadores, que el espectador atento y no corto de memoria coteja hechos y palabras, verifica los períodos y las situaciones en que el aprismo dominaba cámaras bajas y altas, sindicatos y universidades y en definitiva no puede más que concluir que todo cuanto se iba proyectando en favor del indio y del cholo, del negro y del zambo, fue siempre y eternamente de ínfimo valor, ¡nada!, textos cuya expresión palidecía ya en el papel, cuanto más en la hora de las reglamentaciones. que jamás llegaban.

En materia de reglamentación y a diferencia de ellos, de los políticos profesionales, el actual gobierno militar, por diversas causas entre las que se perfilan como más inminentes y peligrosas que serían el sabotaje frontal o solapado, las presiones y amenazas con agresiones económicas por los magnates y propietarios del exterior y del interior (como medida preventiva y para evitar un descenso de la producción, ya se ha cumplimentado la orden de intervención de las haciendas azucareras) podría verse el gobierno en difíciles trances y quedar impedido, a la hora de ir reglamentando, en la puesta a punto y de acuerdo al espíritu y letra del referido decreto de reforma agraria.

De producirse semejante colapso, de algo tan trascendente como es reformar el agro peruano y que lo consideramos irreversible, a excepción hecha de las castas reaccionarias y de ese partido político ya señalado, que anda cohesionado con ellas, muy difícilmente esta vez una tal fustración en las esperanzas del campesinado pobre, respondería, pensamos, aunque está dentro lo posible, a especulaciones y formas demagógicas tan en uso por el político profesional. Corroboraría esta creencia el plantearse la «dimisión» del anterior ministro-militar del portafolio de Agricultura, en los días inmediatamente anteriores, es decir, mientras el consejo de ministros estudiaba y planeaba lo que luego sería ley de reforma agraria, y que si bien el gran público desconoció las causas, por el hermetismo en que se colocó la Oficina de Información del Palacio de Pizarro, por su apartamiento del Ministerio del ramo, los que estuvimos atentos en el diálogo habido entre el señor «dimisionado» y ciertos elementos terratenientes de la Sociedad Nacional Agraria que, muy satisfechos, aplaudieron el discurso del entonces ministro de Agricultura, no pudimos más que pensar que su retiro había obedecido a la presión discrepante de un Ejecutivo que no admitiría ya un seguimiento de la tradicional política del gobernante militar que, como es del dominio público, consistió siempre en apoyar el rico y poderoso.

Errarían muy lamentablemente quienes vieran en esta nuestra exposición intenciones apologísticas del gobernante de turno. Lejos estamos, por razones obvias, de semejante despropósito, pero sí estamos siempre del lado de la justicia, no importándonos para el caso si los auspiciadores y administradores de la misma llevan puesto, como prenda de cabeza, el kepis o el sombrero de fieltro...

Creemos honrada y sinceramente que la etapa aquella donde el militar no obedecía otra premisa que la salvaguarda de los privilegios de los magnates y propietarios de bienes ilícitamente adquiridos, va tocando a su fin. Y no podría ser de otra manera si tenemos en cuenta que la ley de viabilidad universal, tiempo-espacio-histórico, condiciona estados psíquicos en el hombre que lo fuerza, por esta ley natural, a crear incesantemente la nueva síntesis. Y sería ridículo suponer que la impulsión de la marcha evolutiva de la vida tan sólo podría ser objeto privativo y reservado al elemento civil y vedado al militar. Un razonamiento de tal naturaleza comportaría de nuestra parte un franco pero decidido rechazo.

Aquí, en estos países en vías de desarrollo, solo se perfila una posibilidad real y tangible para dar impulso al desarrollo socio económico, la misma que, en puridad de verdad, no podría correr a cargo más que por el elemento militar evolucionado («nasserista»), habida cuenta que los movimientos de avanzada social (otra esperanza de los oprimidos) encarnados por los Haya de la Torre, los Betancourt, los Figueres, los Bosch, etc., como acertadamente señalara nuestro Víctor García en una oportunidad, han dejado de ser influyentes multitudinariamente para pasar al desván del olvido y de la crítica acerba, por abrazar desmedidamente el concepto individualista de individuo y de partido, donde para triunfar en la vida les fue menester arrimarse a las grandes finanzas para, luego y eternamente, ser cautivos de ellas.

Los movimientos comunistas en verdad constituyen una fuerza de presión que ningún gobierno con sentido de la realidad puede mirar de soslayo y con indiferencia, mas de ningún modo suponen ellos, ni juntos y menos por separado, capacidad de combate suficiente para imponer la revolución a «huevo», si, por lo menos, no existe una buena mitad del ejército que se plegue a tales directrices, lo que no es ni remotamente probable por ahora.

**ROMULO CHAVEZ**

# El drama del español ito

HACE dieciocho años, un trasatlántico que enarbolaba la bandera que se impuso en Guernica, la bandera que permitió Rota y que se alzó sobre los cadáveres de millones de españoles, un trasatlántico que no tenía ningún parecido con «La Pinta» dejó a un niño de cortos pantalones y edad reciente, procedente de una tierra que apenas tuvo oportunidad de ver, o de creer que la veía, en un puerto de América. No sé si era gallego, catalán, madrileño, vasco, asturiano, andaluz, aragonés, extremeño o canario; lo único que sé es que era un niño español, un español ito. Uno de esos esqueléticos envueltos de carnes que llegaron al mundo cuando todavía la pólvora del último disparo que se oyó en Madrid no se había extinguido. Todavía, pues, olía a sangre, quizá a la sangre de Máximo Franco, «cuyo cuerpo, aún caliente, sereno el rostro, humeante todavía entre los labios el último cigarrillo, hallaron los invasores bañado en su propia sangre...» (José Peirats en el III tomo de «La C.N.T. en la Revolución Española»).

Y el trasatlántico, grandote, tan grande que podía traer a miles como el español ito del que hablamos, traerlos y dejarlos... A merced de la tierra que el español había conquistado con la cruz y la espada, más con la primera que con la segunda; y el trasatlántico se fue a recoger más. Parecía un barquito de juguete, cuyo vaivén en alta mar fuera determinada por extrañas fuerzas concurrentes en la Península; era un navío que tenía vida, pero que como toda vida española tenía que realizar la tarea más ingrata que se le pueda adjudicar a vida alguna, obedeciendo las órdenes del Generalísimo: desalojar la Patria de españoles para que trabajen en el exterior y nos manden sus divisas. Y llegaron otros españolitos, que para qué, pues ¡casi nada! para que no se le murieran de hambre al Caudillo. Como él no tenía con qué protejerlos se los mandó a los americanos: «ahí tenéis ese cargamento de carne, sacarle el mejor provecho».

El niño nunca supo que era español; una vez, cuando lo inscribieron en la escuel primaria, porque sus padres no querían que creciera bruto, sin «una carrera» como a ellos les había sucedido allá en los campos de Castilla, o en las minas de Gijón o en la Barcelona de las barriadas obreras insurgentes o en los puertos de la Galicia viajera, esa vez supo de dónde era, de dónde había venido. Y se encontró solo, no sabía por qué estando aquí no era de aquí sino de allá, de un allá que hasta ayer mismo no sabía que existía. Y el español ito, que parecía una mezcla de Quijote y Sancho, de toros y fútbol, sintió la soledad como la punta de una espada toledana. El inquirió muchos por qué. Preguntaba con avidez de saber sobre su tierra, de saber de la tierra de sus padres, de los hombres y las mujeres, de las provincias y las regiones. Y, en una tarde en que la lluvia causaba sus estragos entre los miserables habitantes americanos, el español ito vio, por primera vez en su vida, un mapa de su país. Y con su manita lo tocó y lo acercó a sus labios y lo besó; era el beso del no saber, del querer estar con el corazón y el cuerpo en el punto central de aquella tierra que nunca había conocido.

La absurda evolución de la vida consumió sus años en el español ito. Luego, entrado ya en razón, sus indagaciones sondearon los trillados caminos de la cultura hispánica; por eso, al leer aquello de: ¡A mí 'amás me gusta / que dalí gustu al cuerpo!/ Si yo juera bien rico / jacía n'amás eso: / jechalme güenas siestas / embajo de los fresnos; / jartalmi de gaspachos / con güevos y pollos; / cascalmi güenos fritis / conbolas y pimientos; / mercal un buen caballo; / tenel un jornalero / que to me lo jiciera, / pa estalmi yo bien quieto, / andal, bien jateao, / jechal ca instanti medio, / fumal de nuevi perras / y andalmi de paseo / lo mesmo que los curas, / lo mesmo que los médicos... / Si yo juera bien rico / jacía n'amás eso. / ¡Que a mi n'amás me gusta / que dalí gustu al cuerpo!» se le puso la carne de gallina. Rebuscó por todos lados; su interés por conocer hasta el detalle más insignificante de la España desconocida lo convirtió en un verdadero anacoreta sumido en la angustia de no saberse español de hecho. Conoció a Valle Inclán y lo catalogó de reaccionario; se desesperó al leer a Pío Baroja y faltó muy poco para que cumpliendo la reglamentación de la Inquisición quemase todas sus obras; quiso comprender a Unamuno y, en cada uno de los libros que leyó le ponía «loco» al lado del «Miguel de Unamuno» impreso. Río a carcajadas con los interesados argumentos creados por Benavente; cuando supo que Ortega y Marañón habían regresado a España juró no leerlos más aunque de los dos tuvo siempre un concepto ambiguo; para Gómez de la Serna y Juan Ramón Jiménez fueron los mejores momentos del cavilar intranquilo; el Platero se le parecía al asno de Sancho y éste, convertido por su juvenil imaginación en jumento vestido con uniforme del ejército de Burgos, era sin duda el Caudillo que gobernaba su patria. A Menéndez Pidal le puso el apodo de «El Ingenioso Hidalgo Don Menéndez Pidal del Cid» y se sonreía cada vez que se acordaba de ello. Cierta vez se decidió: «me voy a leer el Quijote» se dijo y terminó convenciéndose de que había leído la historia de España.

Siempre tuvo un buen concepto de Casals y le daba por llamarle el «Stradivarius español» aunque sin razón; a Picasso y a Dalí los catalogó de artífices del moderno Renacimiento español, una etapa histórica que según él se ha visto mutada por la presencia de la Duquesa de Medina Sidonia. Así, pues, pensó el español ito al que, hace dieciocho años, dejó como abandonado en el suelo americano un grandote trasatlántico de bandera franquista. Terminada la etapa cultural-histórica se tiró por los penosos caminos de la política. Consideró de importancia cifrar su estudio en que había *una* España antes de 1939 y otra después. Eran, pues, *dos* Españas. Y dónde está la otra, se preguntó. Si hay una en la Península, se dijo, la otra debe estar por lo menos cerca. Indagando en la papelería desorganizada de su archivo de estudiante universitario aprendió un nombre de memoria: Argelès, y la carne volvióse a ponérsele de gallina. Entonces el español ito se sintió atado a una tragedia, a un millón de muertos, a unos italianos, a unos alemanes, a un Gil Robles, a *una Azaña republicana:* ¡Casas Viejas! e ideó que a España había que construirle urgentemente unas ¡Casas Nuevas!

Fue así como el español ito se encontró con la España desconocida a través de aquel montón de papeles, con nombres famosos, con escritores de fama universal y con muertos, bombardeos y tragedias. Estaba indeciso y perplejo, acongojado y temeroso de algo, de un terrible fantasma que trataba de adueñarse de su corazoncito y fue entonces cuando leyó a Machado:

Español ito que vienes
al mundo, te guarde Dios.
Una de las dos Españas
ha de helarte el corazón.

Y ya estaba helado; frío como un muerto y caliente como un vivo; templado como todo español que parece tener un pie en el cementerio y otro en las mismísimas puertas de El Pardo. Le dio por hacer planes para incendiar las Embajadas españolas, matar a los cónsules, colocar tacos de dinamita en todas las propiedades de las empresas españolas; en su imaginación veía un jet de Iberia repleto de turistas estallar en pleno vuelo; sintió los más bajos instintos criminales aflorar a sus labios; vio la sonrisa de Durruti transformarse en mueca de incitación a ir por la Barcelona de siempre con una ametralladora descargándola a diestra y siniestra; sintió la necesidad de ser fusilado; presintió que en el cielo el maestro Ferrer y Lorenzo le enseñarían las primeras letras del abecedario celestial; vio el cuello del Caudillo en el garrote vil; vio los sindicatos cerrados, las calles del Madrid lleno de propaganda anarquista; sintió que Ascaso le llamaba; que García Oliver se le derretía como un *ice cream* consumido por el sol de Acapulco; que Eliseo Reclús le entregaba la carabina para que continuara la pelea; pensó tantas cosas el español ito que la fiebre lo abatió para despertar luego sintiendo la hiriente y punzante realidad: no conocía España.

**FLOREAL CASTILLA**

TRIBUNA JUVENIL

## Ediciones «SOLI»

| | |
|---|---|
| Rafael Barret: **Obras completas** (tres tomos) | 22,50 NF. |
| Voline: **La revolución desconocida** ..... | 18,00 » |
| Rodolfo Rocker: **Nacionalismo y Cultura** ... | 18,00 » |
| M. Dommanget: **Historia del 1° de Mayo** .... | 12,00 » |
| Antologías: **El Amor y La Amistad** ..... | 5,00 » |
| — **Cultura y Civilización** ..... | 5,00 » |
| — **La Historia** ..... | 5,00 » |
| — **La Libertad** ..... | 5,00 » |
| Felipe Alaiz: **Quinet** ..... | 5,00 » |
| Varios autores: **Salvador Seguí. Su vida y su obra** ..... | 3,50 » |
| Pedro Vallina: **Crónica de un revolucionario.** | 3,00 » |
| J. M. Puyol: **D. Quijote de Alcalá de Henares** | 2,00 » |
| Anselmo Lorenzo: **El poseedor romano y El patrimonio universal** ..... | 1,00 » |
| J. Ferrer: **Vida Sindicalista** (agotado) | |
| Víctor García: **Raúl Carballeira (idem)** .... | 1,00 » |

**EDICIONES «UMBRAL»**

| | |
|---|---|
| Felipe Alaiz: **Tipos españoles** (2 tomos) .... | 14,00 » |
| J. Carmona Blanco: **Ciudad Caída** ..... | 10,00 » |
| M. Cranston: **Debate imaginario entre Marx y Bakunin** ..... | 1,00 » |
| Fabián Moro: **Discurso del Hombre Libre** .. | 1,00 » |
| J. Ferrer: **Conversaciones Libertarias** («CNT») | 1,50 » |

Pedidos y giros a Roque Llop, 24, r. Ste-Marthe
C.C.P. 1350756, Paris (X°)

«QUINET», 5 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.


# Mi cuarto a espadas a un bicentenario

*(Continuación)*

**FECHAS HISTORICAS POCO DIVULGADAS**

No sólo en los libros y revistas se ha divulgado hasta la saciedad la historia de Napoleón, sino también en escuelas, liceos y colegios desde el niño de nueve años al adulto de veinte. Se conoce y hasta la describen muchos como gloriosas épocas de la historia de Francia, la victoria de Arcole y de Rivoli; ¡guerra! — Las campañas de Inglaterra, Rusia y Austria con la victoria de Austerlitz contra los rusos; ¡guerra! — la victoria de Wagram y la toma de Viena; ¡guerra! — y ¡guerraaa! ¡guerraaa! hasta la batalla de Waterloo, en la que perdió Napoleón el imperio, prestigio y grandeza. La guerra de España no cuenta, porque ésta fue (según el propio Napoleón) la desdicha de él, la de Carlos IV, de Godoy y de toda su cohorte, y más que estas figuras de ajedrez, la desdicha del pueblo español, que se vio expoliado de sus riquezas, de sus libertades, del tesoro artístico español, dominado por José Bonaparte durante su reinado de 1808-1813, y encarcelado, exiliado y asesinado después por el tristemente célebre y perverso Fernando VII, impuesto a España por Napoleón. Por entonces el gran Gaspar Melchor de Jovellanos, en contestación a una carta del general francés Sebastiani, dirigida a él, le decía: «La misma nación que sabe sostener con tanto valor su libertad, tiene también bastante celo, firmeza y sabiduría para corregir los abusos que la condujeron a su ruina.»

¡Guerra!... ¡Guerraaa!... Así se es grande (?) a la manera de Alejandro, César, Aníbal o Napoleón. Pero, hacer llegar al gran público los pormenores íntimos de la vida de estos héroes, sus iniquietudes y manera de pensar común a todos los mortales, ya es otra cosa. Y esta cosa es honradez, ejemplos de conducta familiar y cívica, bondad y sentimientos de todo hombre que, glorificado o no por la historia o la leyenda, ha ejercido una vida ejemplar digna, o en contra, ha vivido envuelto en marrullerías, conatos y miserias con daño y detrimento de esa falaz gloria que sólo causa admiración y respeto al vulgo. He aquí algunos pormenores íntimos de Napoleón:

Era en 1802, que Maurice de Talleyrand el gran hombre de Estado y político astuto ministro de Relaciones exteriores de Napoleón, se casa con la estupefacción de todo el mundo con su querida, Mme. Grand.

Esta hermosa mujer, de origen indio, vulgarota pero atractiva, le fue impuesta a Talleyrand por el propio Napoleón, que la detestaba. ¡Pobre Talleyrand! Su mujer había sido esposa de un inglés, Mr. Grand; querida de un banquero, un tal Lu's Monneron; del marqués Spinola; después, querida y esposa de Talleyrand, y últimamente querida de don Carlos IV, el famoso Carlos VI, de la rama carlista después, cuando la familia real española era prisionera de Napoleón en el castillo de Valençay, que regentaba, administraba y dirigía Mme. Talleyrand.

Entre los muchos ejemplos de la popular y descocada vida adúltera de esta mujer, citaremos la advertencia que Napoleón le hizo cuando se casó con Talleyrand. «Espero — le dijo Napoleón — que la buena conducta de la ciudadana Talleyrand hará olvidar las ligerezas de Mme. Grand.» A lo cual ella respondió, con hermoso saludo de inclinación: «Yo no sabré hacer mejor que seguir los ejemplos de la ciudadana Bonaparte.»

¿Quién puede decir mejor y con más elocuencia la conducta de Josefina?... Mas esto no es nada Rebasa los límites y el colmo de la diplomática paciencia del pundonor y el pudor de aquéllos (ambos bien informados de las andanzas de Mme. Talleyrand y Mme. Bonaparte), los escándalos que acontecían en el castillo de Valençay, hasta el punto de llegar a oídos de Napoleón, que hizo este reproche a Talleyrand: «Usted no me ha dicho que el duque don Carlos era el amante de vuestra esposa.» A lo cual, Talleyrand, impasible y sin inmutarse, respondió: «Yo no había pensado que este negocio pudiera interesar la gloria de vuestra majestad ni la mía.»

¡Qué baja se cotiza la gloria!, o mejor dicho, qué bajezas impone la gloria, esta señora que lo cubre todo: honor, vergüenza, dignidad y hombría.

En 1818, Francisco I, emperador de Austria, había creado el ducado de Reichstadt, dándoselo a su nieto Napoleón II, «El Aguilucho» (rey de Roma y cero rey de nada), haciendo con él lo posible e imaginable — junto con el zorro de su ministro Metternich — para que éste olvidara a su padre Napoleón, a Francia y a los franceses.

Entre tanto, su madre lo había olvidado a él y a su padre, y esta archiduquesa de Parma, María Luisa (como la otra duquesita de Parma) (¡qué paradoja!, la María Luisa esposa de Carlos IV, de España durante el cautiverio de Napoleón en Santa Elena, tuvo como amante al general austriaco Neipperg, primero, del cual tuvo tres hijos (como la otra María Luisa, que tuvo dos hijos con Godoy, el infante Francisco de Paula, bisabuelo de Alfonso XIII, e Isabel, que fue reina de Nápoles. Después, la ex emperatriz de los franceses se dio al capitán de su guardia, el conde de Karaczai, como la otra se daba así, a su capitán de guardia, el venezolano Mallo, tío de Bolívar.

La única diferncia entre Godoy y el general Neipperg, fue, en que éste no llegó a tan alta posición y mando como el privado de Carlos IV.

En 1815, después que Napoleón se escapa de la isla de Elba, escribe a María Luisa para que viniera a Francia ella y su hijo a reunirse con él. María Luisa ya era cuerpo y alma del general Neipperg, y no contestó ni volvió a escribir más a su esposo desde 1814. Mucha parte en ello tuvo Metternich, que odiaba al «Aguilucho» y a su padre, aprovechando a la vez las flaquezas de María Luisa, dispuesta siempre al amor carnal como la española. He aquí la última carta que Napoleón escribe a María Luisa en abril de 1821, poco más de un mes antes de su muerte, ocurrida en mayo de 1821:

«Yo siempre me he alabado de mi esposa María Luisa. Le conservo hasta el último momento mis más tiernos sentimientos y le ruego cuide y garantice a mi hijo de las asechanzas que rodean aún su infancia.»

Tranquilo en cuerpo y alma como buen padre y amante esposo, aquel genio de ambición moría en Santa Elena después de haber llevado a Francia a la ruina con su espada. Sus mismas máximas fueron las que lo destronaron, desterraron y encarcelaron. Aquella su máxima de «No hay más que dos potencias en el mundo, el sable y el espíritu. A la larga el sable es siempre batido por el espíritu.» Así fue. Bonaparte, vencedor de todos los ejércitos, no logró triunfar de esta regla más fuerte que la de todos los imperios. El espíritu francés mató al sable del corso, y...

Este bicentenario pasará
como un relámpago de gritos:
bebiendo copas de lejanías,
paisajes de un fatal destino.

**José SEVILLA**

**JOSE CERDEIRA**

A esta Redacción ha llegado la mala nueva del fallecimiento de este amigo y compañero. Hacía mucho tiempo que lo conocíamos — y no visualmente, por cierto — a través de las cartas fraternales y los escritos bien intencionados que nos enviaba. Todas sus misivas eran fraternales y unas cuartillas desconsideradas no le causaban enojo. El lo decía con esa sinceridad que lo distinguía: «Si eso aprovecha, mejor, si no, al cesto. Solamente me interesa ser útil.»

Varias veces hemos meditado con respecto a esos compañeros siempre voluntariosos y constantes. Son muchos los de este temple desparramados por el exilio. Tienen convicciones y aliento para exponerlas, acertando unas veces y otras no tanto. ¿Qué se quiere? No todo el mundo tuvo escuela hasta los 14 años. Generalmente los hijos de proletario a sus 11 febreros ya ingresamos en la mina, en la fábrica o en el tajo. La letra que llegó a poser el compañero se la ganó a puños con voluntad y denuedo, siendo más de estima la cuartilla corazonada del rudimentario que las líneas preciosistas, banales y frías de ciertos consagrados de la pluma. Cerdeira, en un decir, escribía más con sangre que con tinta, y su verdad toscamente dicha era perfectamente comprendida.

Nuestro amigo — que ya no nos escribirá más — procedía de Asturias y seguro no escapó de la mina. Fue luchador recio en todas las grandes actuaciones sociales de tan brava región. Hombre de sindicato y de tajo, pudo abrevarse en la fuente generosa de «Acción Libertaria», cuyo caudal ennoblecían las firmas preclaras de Mella, Quintanilla y Sierra. Sindicalmente fue ilustrado por la acción inteligente de los José María Martínez y otros compañeros capacitados y experimentados en lides huelguísticas. Reducido al papel de refugiado, no por ello abandonó sus ideas, Cerdeira. Como Manolín, «de Toulouse». Pese a los complejos que a veces conturban el ánimo, el compañero José Cerdeira permaneció incólume en la brecha. Idealista probo hasta el fin de sus días.

Este fin ha llegado y en esta casa lo sentimos profundamente. — F.

# CHISPAS

*Tuvimos ocasión de hablarlo: la C. N. T. no ha sido un movimiento de ignorantes, sino de personas ilustradas y vocacionales.*

⁂

*Pablo Iglesias fundó la U. G. T. en Barcelona y tuvo que trasladarla a Madrid. No cuajaba.*

⁂

*Anselmo Lorenzo ideó repercusión internacionalista y tuvo que abandonar Madrid y escoger Barcelona.*

⁂

*No es patriotismo: es anarquismo.*

⁂

*C. N. T. expresa bakuninismo. Sus antecesores se llamaron:*

⁂

*Rafael Farga Pellicer, intelectual prestigioso.*

⁂

*Doctor García Viñas, ducho en su arte curativo.*

⁂

*Doctor Gaspar Sentiñón; otro cúralotodo de fama.*

⁂

*Narciso Monturiol, inventor del submarino.*

⁂

*Anselmo Lorenzo, obrero evolucionado.*

⁂

*Celso Gomis, pedagogo insigne.*

⁂

*T. González Morago, grabador de mérito.*

⁂

*José Prat, escritor de enjundia.*

⁂

*Fernando Tarrida del Mármol, matemático.*

⁂

*Ricardo Mella, filósofo e ingeniero.*

⁂

*Eleuterio Quintanilla, escritor y pedagogo.*

⁂

*Y una multitud de trabajadores dinámicos y capacitados que se desvelaron y sacrificaron por el bienestar... de los demás.*

*Conducta oro que no guarda relación con el oropel de la política.* —

*CHISPERO.*

# DISCOS

*Este año en París he visto golondrinas. He pensado en Bécquer.*

*He pensado en Bécquer, y en mi infancia, aureolada — por así decirlo — de golondrinas. Venían de Egipto — asegurábase — a pico de primavera. Luego invadían los espacios, en la villa, en las eras, en la «riera». Eran muchos miles.*

*Pese a que las maltratábamos — y asesinábamos — no se cansaban del paisaje. Un día en casa me ofrecieron una frita, y me repugnó. Desde entonces comprendí la importancia de la golondrina en raudo vuelo.*

*Eran incansables en su rigodón aéreo. Perseguían mosquitos, lo sé. Pero su danza identificábase con la danza de nuestra vida. Hasta que Franco nos echó de nuestro suelo, las golondrinas estuvieron.*

*Me acuerdo también de los gorriones de las Ramblas de Barcelona. Estaban en las copas de los árboles a docenas de miles. Daban un guirigay hermoso, al atardecer sobre todo. En este punto anochecible del día, cada plátano semejaba un manojo verde salpicado de pájaros.*

*Cuando la aviación fascista bombardeó las Ramblas, los pájaros desaparecieron. Y tardaron años en regresar de su exilio. Menos que nosotros.*

*En mi pueblo puede haber ocurrido lo propio con las golondrinas, sin que haya tantas como en los días nuevos de mi infancia. No por bombardeos fascistas: por enrarecimiento del aire, o debido a la imbecilidad humana.*

*Viendo golondrinas en cielo de París, antojóseme un saludo rubricado de sus hermanas de mis lejanos días.*

*DISCOBOLO*

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# Libertarse del libertador

JORGE BRANDES, como nadie ignora, fue un recio gladiador intelectual de Copenhague, muerto el año 27 de este siglo menos frecuentado de lo que merece en los cosos de la Latinidad, y de una de cuyas obras se ha publicado recientemente una traducción malita en Buenos Aires.

Mentalidad formada con múltiples y turbulentos aluviones y acarreos, quizá de quien más asimilara fuese Carlyle. Con Nietzsche sostuvo jugoso intercambio ideológico y admiraba hasta el éxtasis a su eximio compatriota Soren Kierkegaard, de quien mamó nuestro Unamuno.

En esos roces, la inteligencia crítica y analítica, aunque danesa nada mantecosa, sino por el contrario, muy robusta y de un acero de alto temple, de Brandés, se afiló y afinó como una buena hoja de Toledo.

Como Platón, era Brandés intelectócrata. Y como Flaubert, parece sentir políticamente proclividad hacia un despotismo ilustrado, del que Dios nos lustre clave, como de cualquiera otra especie de arreatamiento.

Empolla el Anti-Esbensen un odio africano al filisteísmo, aun a de cátedra y gramalla. Y toda aglutinación se le antoja que huele a perro muerto.

No obstante, afea en términos muy poco patricios la agachadiza servilidad de Goethe y la afición de Lutero a comer galatina trufada en la mesa de los príncipes. Cuando Wagner compuso «Parsifal» rompió con él porque estimó que en esa música había enhebrados excesivos suspiros de vientre de monja y demasiados regüeldos de canónigo.

Del germanismo de todos los tiempos cuya lírica plasma, según él, casi el ideal de la angelicidad perfecta, opina que en la mayor parte de sus otras facetas es de una barbarie sólidamente retrancada.

En suma, que la razón de Brandés hace el efecto de una cabra en delirio, que anda por los riscos y garrochas casi siempre; se ausenta en todo momento de los caminos nivelados, se distancia del metro y de sus múltiplos y submúltiplos y se halla de noche y día fuera del alcance de la honda y la cayada de todo pastoreo de conciencias.

Pues, en su pugna por desgregarizar a sus contemporáneos e inyectarles la viva ansia de ser individuos, Brandés les enseña que deben procurarse un educador que los desencadene de rutinas y luego no parar hasta liberarse incluso de su mismo libertador.

A los americanos — emergenciales o no — debiera curarnos el flato indianal y sinsontico ese pelotazo, que asestan a nuestra chatez; aunque en esta lejanía todos lo somos de ocasión y pertenecemos a la volatería de aves de paso. Hemos caído aquí como de la Luna, como llovidos del cielo. Y sacamos la lengua con el fin de reunir la hojalata necesaria para escapar, aunque pagando flete de bulto en la cala del mismo barco en que vinimos.

El caso es que lo de libertarnos del Libertador, nos da, como decíamos, como al boticario la pedrada del clásico refrán: en el mero ojo castaño. Y nos lo pone del color del imperio falangista: el azul.

Hace tiempo que debíamos haber comprendido aquí que los Libertadores de la madrugada del siglo XIX están fuera de uso — por haberse completamente ranciado — a mediados o en los mediodías del XX. Pero ni en Oklaoma ni en el Salta que salta lo entienden así los patricios forrajeros o de cuatro clases de hierba, más bien homniherbívoras. Y siguen con la perra de vestirnos espiritualmente con pedacerías de Rastro y retales de la más tronada sastrería o arte sartoria.

Por mi parte, renuncio hasta al taparrabos aborigen porque incluso el velo de Isis ofende mi natural pudor de ex doncel doliente y mi vidriosa y a prueba de barreno castidad sexagenaria.

**ANGEL SAMBLANCAT**

*1 de octubre de 1947.*


RECIEN APARECIDO
EL FOLLETO
**« A LOS JOVENES »**
de Pedro Kropotkin
A un franco ejemplar
Descuentos a corresponsales.
Es una edición LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir»

B.D.I.C



REMEMBRANZAS

# Lo vivido en la 25 División en el final de la guerra

LLEGADA AL CAMPO. — Cual no fue nuestra sorpresa al llegar al campo y encontrarnos en él a todos los que habian salido del puerto de Alicante el primer dia, 30 de marzo. Se les habia prometido trasladarlos a sus pueblos respectivos a ellos y a los que salieron el 31. Al instante nos dimos cuenta de que a todos los aglomerados en la zona maritima alicantina se nos pasaba por el mismo rasero, considerándose igual a los clasificados como «soldados» como a los «voluntarios», dando lo mismo que se tratara de los primeros en abandonar el puerto como los últimos.

El campo estaba guardado por tres líneas de guardias y en cada linea estaban emplazadas unas ametralladoras. No podiamos acercarnos a este dispositivo, pues los guardias, por orden superior tenian gatillo libre. Esa vigilancia era italiana con algo de Intendencia franquista por la cosa (relativa) de suministro de alimento a los acampados. Durante tres dias se nos facilitaron galletas de guerra, siendo yo uno de los nombrados por un grupo de 50 compañeros para encajar y repartir el suministro. Estos compañeros eran valencianos, aragoneses y catalanes. Creo haber estado en este campo el resto del dia de entrada, más el 2 y 3 de abril.

En la última noche de nuestra estancia en el puerto las mujeres, junto con los niños, fueron evacuadas y encerradas en varios cines de Alicante. Eran en número de más de 2.000, y desde su fecha de encierro hasta el 22 de abril fueron, ellas y los pequeños, puestos en libertad en grupos tras haber escrutado «la responsabilidad» de cada persona. Entre las compañeras soltadas el último dia estaba la mia. A algunas — denunciadas — las encerraron en la cárcel, y a otras « peligrosas » las condujeron al Reformatorio de Menores de Alicante; pero una vez inquisitoriadas las soltaron como a la mayoria de las recluidas en los cines.

En este famoso campo de los Almendros fuimos obligados a organizarnos en secciones de 50 hombres para cinco compañias justificando en un batallón. Cada sección nombróse su delegado y cada batallón lo mismo. Tres batallones formaban un sector y cada sector se organizó la intendencia encargada de suministrarse en Intendencia general. En tales intendencias de sector se colocaron los camperos más desvergonzados, abundando entre ellos los comunistas, que siguieron haciendo de las suyas como en tiempos de Negrin en que abundaban en recursos mientras pueblo y soldados republicanos carecian de lo esencial para seguir resistiendo, o subsistiendo. De esta anomalia nos dimos cuenta en el segundo reparto, y como el que suscribe suministraba para cincuenta, les sacamos las cuentas galanas hasta el último detalle. Creyeron ellos que no sabiamos contar, más la cosa les salió, en nuestro sector, completamente torcida. Para desgracia de un fuerte número de acampados en otros sectores, se padeció más hambre que el de la cuenta por culpa de esos miserables aprovechados, que ante la privación de sus compañeros de cautiverio comian opiparamente y aún les sobraba para gitanerias. Diré solamente que al llegar al campo los almendros estaban llenos de fruto verde, pero que a los tres dias en las ramas no quedaban ni hojas. Todos los desheredados de la situación sabemos del gusto de las mismas.

A los cuatro o cinco dias comenzaron a sacar sectores completos para trasladarlos a la zona a la plaza de Toros de Alicante con vistas — decian — a descongestionar el campo, en el cual estábamos reunidos unos 22.000 prisioneros. Nuestro grupo fue destinado a la citada plaza, para lo cual nos dieron orden de formación, siendo contados uno a uno a la salida del campo. Llegados a la carretera pude apreciar que la comitiva era formada por unos 2.000 prisioneros, cada uno con su equipaje. Se nos tuvo más de media hora parados y entretanto establecieron dos líneas de soldados de guardia, con jefes españoles, evitando que nadie de nosotros abandonara la carretera. En estos 30 minutos de parada fuimos animados por muchas mujeres, las cuales no ahorraron improperios dirigidos a los custodiadores. Nos trajeron algo de pan (el poco que tenian en casa, seguramente) e incluso lentejas cocidas con mezcla de verduras. Este hermoso gesto de solidaridad de las mujeres alicantinas no lo olvidaremos nunca.

Recorrida la mitad del camino vimos un coche ocupado por oficiales italianos que se dirigian a visitar la plaza de Toros, a la cual se nos conducia. Estos ordenaron un alto a la columna de prisioneros, motivando ello una agria disputa entre militares italianos y españoles. Estos eran todos falangistas y se oyó decir por los italianos que en la plaza de Toros no cabia más personal del que ya contenia. Una parte de la plaza estaba inutilizada a causa de un bombardeo, lo cual reducia la capacidad del edificio. Mientras tanto continuamos parados, y terminada la discusión con ventaja para los mussolinistas, nos hicieron dar media vuelta para regresar al campo de procedencia, ocurrencia que nos agradó bastante a cuantos soñábamos con una posible fuga, dado que era más fácil sortear alambradas que saltar paredes.

Aquella misma noche se fugaron algunos de mis amigos de grupo. Unos pudieron alcanzar el territorio francés y de otros no he sabido nada más hasta la fecha.

Por nuestra parte intentamos varias veces escapar en la misma noche por lugares diferentes, fracasando en toda regla debido a que los fachas se habian dado cuenta de las bajas de personal prisionero y extremaron las guardias.

TRASLADOS AL CAMPO DE ALBATERA. — Este campo de concentración que, como es sabido, fue creado por un ministro de nuestra Organización, seria escogido por el enemigo para encerrar cenetistas y otras especies antifascistas. Precisamente yo y el compañero Alberola combatimos esa ocurrencia en el pleno regional de Aragón, Rioja y Navarra por entender que tal iniciativa era de factura reaccionaria y no libertaria. Era un precedente establecido en paises totalitarios que en España no debiamos aceptar; sin embargo, por mayoria, el establecimiento de campos como el de Albatera fue aprobado. Andando el tiempo serviria para nosotros.

Al dia siguiente de nuestro regreso a los Almendros se nos dio nuevamente orden de formación con destino a Albatera, otra vez en número de 2.000, a cinco de fondo y cara a la dirección del dia anterior. Llegados a la carretera irrumpieron nuevamente las mujeres alicantinas, jóvenes o no tanto, obsequiándonos con grandes pucheros de comida en los que abundaban lentejas (las «píldoras del doctor Negrín) mezcladas también con verduras, distribuyéndolo a medida de lo posible a todos los prisioneros llenándoles botes, platos o fiambreras, o cualquier cachivache improvisado para contener comida. A estas buenas mujeres les advertiamos lo peligroso que para ellas era la solicitud que nos dispensaban, puesto que la guardia civil y los falangistas se daban cuenta de la solidaridad que practicaban con nosotros y podian tomar medidas brutales; pero ellas nos contestaron que nada les importaria seguir nuestra suerte y cosa peor que resultara. ¡Buen recuerdo de aquellas madres, hermanas, e hijas de un pueblo que sabia haber jugado y perdido! ¡Tomen ejemplo de ellas los hombres que tanto miedo tienen ahora en exponerse ante los servidores de la tirania!

**JULIÒ AYORA**

*Con fiebre idealista*

# América defiende la libertad

MIGUEL OTERO SILVA, poeta y novelista, cuenta actualmente cumplidos 60 años. Nació para ser ungido por el idealismo y la literatura, industrias cuya explotación prosigue con todas las más nobles derrotas que tales empresas secularmente suponen. Esto de la medida de un carácter formado en humanidades profundas que, pese a estos naturales inconvenientes, mantiene como bandera a lo largo de una trayectoria sembrada de penurias y triunfos.

Tenia ocho años de edad cuando instaló su dictadura gaucha el solemne protegido por la divinidad en aquella república del sur, el politicante cacique medieval, don Juan Vicente Gómez. Fue la de este gobernante que Angel Samblancat rebautizó con el apelativo de Juan Bisonte, una pesadilla de casi tres décadas especificamente sobre la vida de su pais, imprimiéndole una fisonomía campesina y brutal, copiando la de don Juan Manuel de Rosas en la Argentina, la del señor Porfirio Diaz en México y otras, de menor o mayor ascendiente en estas borrascas y tremedales que dominan el panorama continental.

Otero Silva se formó intelectualmente bajo el tremendo panorama que ensombrecia a Venezuela, manejada como propiedad particular de un equipo constituido por matones, santurrones y patrioteros de la milicia reaccionaria. La Universidad venezolana aportó su caudal de sangre para el destronamiento de la tirania gomecista y los elementos más valiosos de una juventud, que es su mayor gloria, a los fosos de la Rotunda, de Caracas.

Pese a ser de Barcelona, Otero Silva cursó su bachillerato ya en la ciudad caraqueña y varios años en la Facultad de Ingenieria de la Universidad Central. Impulsivo y rebelde a las imposiciones del régimen entronizado, terminó por abandonar los estudios y entregarse a la lucha social, la literatura y el periodismo.

Participó activamente en el movimiento estudiantil que en 1928 se enfrentó a la tiranía, sufriendo cárceles y destierro por tal circunstancia. Al año siguiente tomó parte en una invasión armada y, después de la derrota de tal movimiento, logró escapar al extranjero, lo que le permitió vincularse geográfica y espiritualmente con lo más granado de aquel medio mundo americano y europeo. De aquel cangrejal de sucesos es testigo el relato de su libro «Fiebre», traducido a varias lenguas. Es un registro fresco y de participación idealista, justamente en uno de los periodos más confusos y dificiles de aquel pais endeudado con la libertad, que hombres como Otero Silva, Ernesto Silva Telleria, Armando Solano, Uslar Pietri, Antonio Arraiz, Otero Vizcarrondo y varias columnas de combatientes en primera linea iba a constituirse en documento muy serio y legitimamente sincero en aquel proceso revolucionario de Venezuela.

«Fiebre», escrito a golpes bajo el influjo y la presión de los sucesos es un libro de juventud, al que Otero Silva nada desea quitar ni agregar, aun a lo largo de los años transcurridos. Como broche de una actividad combativa en la que jugaron su lamentable participación los desengaños por deserciones, cobardias y rumbos idealistas que la realidad materializó, contiene un mensaje a sus hermanos de cautiverio, de ilusiones y esperanzas para la reactivación de la lucha por la libertad. Esa memorable incitación al cumplimiento del deber contraido, que el pais y la humanidad esperan del sacrificio y la honestidad de sus leales servidores, es una garantia positiva del pensamiento de una generación venezolana de hombres como Otero Silva en los que América depositó sus conquistas estelares.

A la muerte de Gómez, Otero Silva regresó a su patria, participando activamente en las contiendas removedoras de la lucha por la integración social de Venezuela. Aquella contienda le granjeó un segundo destierro y la reactivación de contactos periodísticos y literarios con el plantel revolucionario de hombres que surgian en varias naciones del mundo. acicateadas por el noble afán de salir en auxilio de la humanidad que se estaba precipitando en el foso de virulentas dictaduras, tiranías violentas y regicidios en que la delación y la traición simbolizadas por el nazifascismo cuyo manto de sangre ya estaba tendido sobre el mundo.

Fuera o dentro de su pais, no dejó Otero Silva de escribir, sobre todo, varios libros de versos de los que últimamente hizo una hermosa selección editada en soberbio tomo, en Caracas, bajo el genérico titulo de «Poesia». Fundó semanarios humoristicos que mejor entendió para servir a la causa, colaboró en editoriales y revistas.

Con su padre, Enrique Otero Vizcarrondo y el poeta Antonio Arraiz fundan el diario «El Nacional», que habria de convertirse en breve tiempo en uno de los órganos periodisticos de América latina. Instituyó anualmente un premio de cuentos, convertido en clásico consagratorio y de reafirmación para los escritores venezolanos y, a la muerte de su padre creó el Premio de Pintura «Henrique Otero Vizcarrondo», que cada año se otorga en el Museo de Bellas Artes, de Caracas, entre artistas menores de treinta años.

Los llanos de Venezuela, su riqueza agropecuaria y la del subsuelo, que aparece como el cimiento para un gran estandarte en varias naciones y lugares continentales, sin dramatismo y con toda realidad, responden al esfuerzo creador de pueblos jóvenes que no pueden dar marcha atrás o volverse al revés en su tiempo ni en su historia. Todos participamos, en cualquier sector en que nos encontremos, todos intervenimos de alguna manera en este quehacer viviente del progreso, fruto de todos para disfrute de todos. El mundo moderno, que recibió del pasado savia para nutrirse espiritualmente, prosigue abocado, sin detenimiento a esta labor de independencia, de consagración y liberación. Los epigonos que comentamos, sirviéndonos de la recia dinámica y culta personalidad de Miguel Otero Silva, constituyen una presa y y una promesa y un baluarte inexpugnable para el triunfo de nuestro humano, fraterno y libre porvenir.

He escrito una larga carta para mis compañeros que están presos en el Castillo, allá lejos, junto al mar. Me he detenido para escribirla ante el pasado y ante el futuro como ante dos caminos tendidos, manifiesta Otero Silva, agregando que es «expresión de la mutación de nosotros, del torbellino que nos ha tornado en lo que somos hoy». Velarde la ha leido, en alta voz emocionada, frente al atardacer llanero, y dice así:

«Hermanos: Yo sé que ustedes no son los mismos de 1928, como tampoco soy el mismo yo. Yo sé que el dolor los ha tallado como me ha tallado a mi. Sé que en las tinieblas de los calabozos han meditado y limado ustedes aquella ingenua ignorancia que nos nublaba la mirada cuando nos lanzamos a la lucha. Voy a decir palabras que ya ustedes habrán dicho, iguales o mejores que las mias. Pero no voy a decirlas solamente para ustedes, sino también para mi mismo. Al escribir a ustedes, me escribo esta carta para mostrarme lo que fui, lo que soy, lo que habré y habremos de ser.

¿Recuerdan cuando nos arrancamos de la Universidad para hacerle frente a la barbarie? Eramos sentimentales, casi tontos. Andábamos buscando cómo ofrendar la vida y el camino para ofrendarla lo deseábamos el más corto. Nuestras vibrantes palabras: Patria, Compañerismo. Libertad, eran simbolos hermosos, abstractos ideales para crucificarse en ellos como sobre mataderos. Los mercaderes se nos quedaban mirando como a seres irreales. Porque, mientras la vida era una impúdica trata de hombres y de conciencias, nosotros no nos ofreciamos en subasta, sino que marchábamos de frente hacia la muerte.

Veniamos... ¿De dónde veniamos? A nuestras espaldas canturreaban vilezas generaciones de siervos, ancianos con las manos manchadas. A nuestro paso se alzaba la algarabia de los mercaderes. A ésos nunca se les curará el estupor que nuestras voces sembraron. Se atormentan inútilmente tratando de adivinar el interés que nos guia, la ambición que nos conduce. Y como no pueden hallarnos porque no existen entonces nos odian y nos calumnian. Para ese tropel de generaloides trepadores, de doctorcillos y literatuelos baratos, de comerciantes de la politica, de honorabilidades repujadas en la explotación de los débiles, nosotros seremos siempre algo tan desagradable como una acusación. Ni siquiera podemos ser ejemplo porque hemos nacido mucho después que ellos. Somos nada más que una tremenda acusación. De allí que ni nos comprendan, ni deseen comprendernos. Y no me refiero solamente a los que nos torturan y nos encarcelan, sino también a los que hoy se proclaman nuestros amigos y aspiran a trepar mañana sobre nuestras espaldas y a ofrecernos entonces un mendrugo para que cerremos los ojos y enmudezcamos nuestras voces rebeldes.

Pero hoy somos distintos a lo que fuimos en 1928. Hemos dejado, como jirones en los peñascos, nuestra ingenuidad de los veinte años, nuestro romanticismo, nuestra venda. Hemos comenzado a conocer a los hombres, a disecar las ambiciones ocultas en las proclamas prometedoras de los caudillos, en las palabras melosas de los politiqueros, en la honorabilidad de los viejos vestales. A valorarnos a nosotros mismos en nuestro único valor: el desinterés. Los que no tenemos más señuelo que la justicia estamos llamados a cumplir un tremendo destino en esta tierra: limpiarla de fariseos. Y debemos limpiarla. Asi nos quedamos todos, o casi todos, en mitad de la ruta con los brazos en cruz.

Están ya clareadas nuestras filas. Digamos depuradas. Hay cien puestos vacios en el corazón de nuestra vigorosa falange de ayer. Mirando hacia atrás divisamos el bailoteo de los desertores, de los que nos dieron la espalda cuando la salva de gruñidos nos salió al encuentro. Mañana, nuestras filas, que clarearán aún más. Cuando hacia nosotros se tienda una mano compradora de voces. Cuando nuestro silencio se cotice alto. Cuando los mercaderes ofrezcan «recompensas a nuestros sacrificios», que serán sobornos. Quedarán — me permitan que diga quedaremos — los que debemos quedar. Pero nuestras filas serán reforzadas por recias juventudes que vienen detrás, apresurándose para darnos alcance. Y nosotros nos incorporaremos a la legión que ayer no veíamos ni comprendiamos. A la inmensa legión de hombres sin pan ni justicia que son y serán el alma de la revolución.

De todo cuanto nos ha enseñado la angustia, lo más valioso es que hemos aprendido a mirar bajo los antifaces de los mercaderes. Se mata por negocio, se roba por negocio, se ama por negocio, se moraliza por negocio. Es un comercio la medicina y otro el arte y otro la moral. Esa verdad pueril — la raíz materialista de las cosas — es el fundamento de la politica moderna, la clave del mundo de la humanidad. Y por no mirar nosotros ese concepto ayer cuando nos lanzamos al combate, ibamos al combate con los ojos vendados.

Por negocio, una pandilla de mercaderes está asesinando a nuestro pueblo. Por negocio, las compañias imperialistas brindan su apoyo a este viejo bárbaro para que chapotee en la sangre de un pueblo. Por negocio, una bandada de rábulas ofrecen al extranjero jirones de nuestra soberania nacional. Por negocio, clérigos desvergonzados bendicen el crimen en nombre de Jesús. Por defender sus centavos manchados, los ricos cierran los ojos para no mirar la sangre y se tapan los oidos para no escuchar los gritos. Por negocio, ciertos generales descontentos preparan invasiones armadas y los politiqueros se van a escribir panfletos ramplones al destierro o se exponen a un cuartelazo. Todos tienen la mirada fija en algo desligado del más elemental idealismo. Venezuela es un trágico mercado.

Tal vez estoy diciendo cosas manidas. Tal vez estoy hilvanando lugares comunes. Pero cuando, de esos lugares comunes nos olvidamos frente a la vida — como nos olvidamos ayer — corremos el riesgo de convertirnos en simples fichas en manos de los mercaderes.

Miramos a los bolsillos de los enemigos, que es allí donde reposa la raiz de sus pasos. Y cuando nos salga al encuentro un viejo honesto, guardémosle celosamente, que es una luz en mitad de la tempestad.

Yo deseo quemar en esta carta, tal vez un poco lirica, pero no sentimental, mi viejo sentimentalismo.

Quiero decir también mi optimismo y mis esperanzas. El futuro es arrancar la patria de las gavetas de los mercaderes y junto a nosotros está la fuerza que ha de realizar ese porvenir. Están centenares de miles de desheredados que se mueren de hambre y de olvido en las ciudades y campos. Nuestro puesto está en las filas de ellos porque en sus manos palpita la sed de justicia, porque sus manos son las manos de la patria y de la humanidad. Y son tantos... Son tantos que si llegaran a percatarse de la fuerza que duerme en su bosque de puños, si llegaran a arremeter en multitudes contra la minoria que se nutre del látigo, nadie puede detener el torrente cuando se despeña.

Nuestro camino es ahora una ruta de contornos precisos, sin espejismos y sin flores artificiales. Camino difícil como todos los caminos en ascenso. Confiemos en nosotros mismos. Nuestras vidas no han transcurrido inútilmente porque tras de nosotros otras manos cosecharán lo que nuestras manos sembraron. Fijemos nuestra fe en las legiones de parias que aspiran a vivir libremente, para quienes la libertad es, no sólo romper con los propios puños el yugo que pesa sobre las conciencias, sino también despedazar el yugo que pesa sobre sus estómagos, sobre sus cuerpos maltrechos y desesperados.

Iremos todos contra los enemigos de nuestro pueblo. Contra los mercaderes de sable, los mercaderes de toga, los mercaderes de pluma, los mercaderes de sotana, los mercaderes sin oficio. Los que venden la patria al extranjero mientras gimen oraciones de nacionalismo santurrón. Los que comercian con la miseria y el sudor de nuestros campesinos. Los que ahogan en sangre la libertad. Y los que están dispuestos a ahogar mañana en sangre la libertad que hoy invocan.

Debemos sentirnos satisfechos de la jornada cumplida. Yo bien sé que no hemos hecho nada. Tal vez me quede aquí sin haber hecho nada, muerto bajo el sol y la fiebre. Pero nuestras vidas han servido para arrancar la venda a los que vienen detrás. Los que habrán de tomar de nuestras manos la bandera de la justicia, la tomarán desteñida de sentimentalismos y de ingenuidades. La tomarán los siervos por que a ellos pertenece. Y la harán flamear, tremenda y victoriosa, ante los hocicos — verdosos de miedo — de los mercaderes.

La fe que en mi florece no puede quemarla el candente sol del llano. Ni puede marchitarla la llama de la fiebre.

¡De frente, hermanos, hacia el porvenir! Que el porvenir es nuestro aunque no hayamos de poseerlo en vida».

¡Qué similitud de mutaciones ubicadas en tantos planos geográficos del mundo hay en este testamento ideológico de Miguel Otero Silva! Palabras y pensamientos rodean la misma espiral. El cambio de algunas situaciones y conceptos, a ocho lustros de los acontecimientos que relata Otero Silva, cobran inusitada actualidad en un mundo desconcertado que desesperadamente las nuevas generaciones a viva fuerza se encuentran determinadas a liberar. Hoy, tanto como entonces, una conciencia proletaria y universitaria, provenientes del mismo tronco social, se deciden con igual pasión al sacrificio. Sabemos ciertamente a dónde desembocará tanto entusiasmo e ilusiones tantas como están volcadas en la gran revolución del siglo. Existe una determinación de ir lejos y alcanzar los objetivos trazados por la historia humana. Y a esa ambiciosa aspiración ningún mortal podrá negarle su parte de solidaridad, de heroismo y de virtud que comportan la libertad.

**CAMPIO CARPIO**

# Revolución y Anarquía

*En Méjico D. F. se ha suscitado una polémica con motivo de una interpretación desaforada del anarquismo a cargo de un intelectual del P.R.I., o partido gubernamental. La revista «¿Por qué?», independiente, le ha dado, al comentarista en cuestión, la réplica que a continuación reproducimos:*

«La anarquia es apenas un infantilismo; los jóvenes deben ser revolucionarios mas no anarcoides», dijo en un aquelarre priista recientemente celebrado el sabio jerarca del partido que «institucionalizó» la Revolución. Quiso en ello definir y deslindar en un santiamén, lo que los tratadistas han pasado siglos en estudiar y anlizar. Los más brillantes politicos, filósofos y economistas han polemizado a través de la historia y no han logrado ponerse de acuerdo para escribir, de una vez por todas, lo que para la conciencia social significa la revolución o la anarquia — tal y como ya lo ha hecho don Alfonso el Sabio con sorprendente facilidad.

Pero no hay que confundir la gimnasia con la magnesia.

Los anarquistas famosos han sido, quizá, los más convencidos y radicales revolucionarios de todos los tiempos. La bandera negra ha protegido las luchas reivindicatorias más trascendentales y ha inspirado a quienes piensan que el Estado está en crisis por haber sido secularmente el instrumento de opresión más poderoso e invulnerable. Bakunin, Kropotkin, Godwin, Proudhon, Stirner, elaboraron verdaderas teorias y doctrinas acerca de lo que Jaszi define como «un intento para establecer la justicia en todas las relaciones humanas mediante la completa elliminación del Estado y su reemplazo por una cooperación social libre y espontánea tanto entre individuos como entre grupos, regiones y paises».

Es muy común encontrarse con gente ignara que confunde, después de tantos años y tanta literatura al respecto, los conceptos de *anarquia* o *anarquismo* con la idea de *caos*. Contrariamente a lo que se cree, *el anarquismo no es la falta absoluta de orden*, sino el establecimiento de una nueva especie de orden que habrá logrado la exterminación de ese gran complejo que hemos dado en llamar Estado. Así, pues, cuando el decantado orden público se ve alterado por la acción agitativa o subversiva (que tampoco es lo mismo) de algunos elementos y se hace necesaria la presencia de la policia para reprimir los disturbios causados y encarcelar a los que saquean comercios, bombardean embajadas y atemorizan a los ciudadanos «pacificos y apoliticos» (y, por lo mismo, anti-sociales y subhumanos), debe hablarse de *caos*, de situaciones *caóticas*, de *terrorismo*, no de *anarquismo* y menos de *anarcoides*, como tuvo a mal hacer el Sabio Institucional.

Desde las primeras y más importantes manifestantes de los doctrinarios anarquistas del siglo pasado, se comenzó a prohijar la idea de la «acción directa» por medio de la violencia como único medio para lograr que los pueblos oprimidos por el absolutismo de la época pudiesen sen pronunciarse democráticamente y ejercer todos los derechos politicos y ciudadanos que marca la constitución de cada pais y la esencia misma de los hombres. Las organizaciones anarquistas multiplicáronse enormemente en España y en Italia, donde los teóricos intentaban la concepción fundamental del comunismo libertario como opuesto al comunismo socialista.

Curiosamente, el comunismo, tal y como lo entendia Carlos Marx, constituye la última etapa del proceso revolucionario iniciado en el cumplimiento de los primeros postulados del socialismo cientifico. Es decir, que la sociedad humana habrá de encaminarse a la necesaria desaparición del Estado, después de haber vivido a lucha de clases, la acumulación de capitales, el crecimiento desmedido del proletariado. El Estado comunista de la sociedad supone la extinción el aparato estatal, máxima organización de la explotación del hombre por el hombre, así como del derecho, principal instrumento opresor que tienen los explotadores y demás superestructuras que corresponden a la esencia misma del sistema burgués-capitalista de producción.

Lenin, el principal seguidor de las teorias marxistas, escribió páginas enteras en la que estudia la necesidad de alcanzar esa última etapa libertaria en que los hombres serán verdaderamente libres. Sin embargo, y como una paradoja de la historia el gran lider de las masas fue antecesor de uno de los más poderosos aparatos estatales que haya conocido el hombre. Y ello se explica, quizá, por las tácticas comunes empleadas por los anarquistas de los primeros años del siglo: esa «acción directa» se convirtió en actos de terrorismo y atentados contra la vida de los altos funcionarios públicos y las propiedades inmuebles. Se recuerdan las muertes del presidente McKinley, del primer ministro Cánovas del Castillo y de la emperatriz Isabel de Austria. Esto trajo como resultado que los gobiernos emanados de las revoluciones socialistas condenasen sin piedad a todos aquellos individuos catalogados como una peligrosa subversión del orden público y revolucionario. Sin embargo, la Federación Anarquista ibérica, influenciaba en la Confederación Nacional del Trabajo de España y que aún existe, revisó sus tácticas y abandonó el camino del terrorismo y los atentados.

Marx y Bakunin deseaban el mismo fin, pero divergian en cuanto a los medios que habia que utilizar para lograrlo. Así, el autor de *Das Kapital* exigia la presencia de un Estado totalitario controlado por la clase obrera, como un presupuesto necesario para llegar al comunismo. En cambio, el doctrinario ruso abominaba de toda suerte de opresiones estatales y exigia el tránsito directo, la «acción directa», hacia la desaparición inmediata del Estado, mediante la acción revolucionaria efectiva. Grandes y meditados debates produjéronse entre ambos tratadistas y sus discipulos. El principe Kropotkin trata, años más tarde, de conciliar ambas posturas y fusiona al revolucionarismo intelectual a la corriente « directista » de Bakunin y escribe: «Por medio de la acción democrática debe constituirse una sociedad en la que todas las relaciones mutuas de sus miembros estén reguladas por convenios mutuos y por un conjunto de costumbres y hábitos, no petrificados en leyes, ni en la rutina, ni en la superstición, sino que deberán desarrollarse continuamente y continuamente también se les deberá reajustar». El anarquismo comunitario o comunista de Kropotkin no se sitúa en la acción violenta exclusiva y propugna por un cambio revolucionario mediante la acción popular constante.

Existen otros pensadores, como Malatesta, que aconsejan la resistencia activa para lograr la desaparición del Estado. Esto es un poco la actitud de las actuales protestas mundiales. En las manifestaciones estudiantiles se recurre a la ocupación de edificios, escuelas y universidades con el propósito fundamental de obligar a las autoridades públicas o privadas a que satisfagan las demandas que se formulan. Es obvio que las etapas iniciales del movimiento son pacificas, pero la presencia de la policia lo convierte en una serie de hechos violentos que generalmente degeneren en atentados terroristas. El *sit in* norteamericano es otra de las formas anarquistas de resistencia pasiva, pues la ocupación inactiva de calles, la negativa a cumplir con el servicio militar o la oposición al pago de tributos al Estado constituyen una contestación pasiva y pacifica al establecimiento estatal.

Actualmente el anarquismo no es, ni remotamente, una teoria o una praxis violenta o terrorista. Por el contrario, realiza una constante labor de proselitismo entre las masas y trata de aplicar sus principios en la vida cotidiana; propugna por la existencia comunitaria en la que los hombres, organizados en pequeñas comunas gremiales o circunstanciales, formen sus propios medios de producción al margen completamente de la «patologia estatal». Se rechaza de plano la idea de cualquier orden paternalista, burgués, burocrático o autoritario que no tenga las atribuciones de la agrupación comunal en la que los problemas generales sean resueltos comunitariamente.

Dice Luis Quintanilla que los anarquistas son los radicales del humanismo y es cierto. Mentras existan los Estados opresores, el hombre no será libre y sin libertad no se conocerá nunca la justicia; una justicia que, incluso, tiene aspiraciones universales puesto que ya en Tolstoi se observa el rechazo dé cualquier tipo de gobierno.

Por otro lado, la revolución no es — ni puede ser — un discurso pronunciado con acento de neoleonés. La revolución es la condición esencial del hombre libre. Son la teoría y la práctica (sin temor a contradicciones) las que colocan al hombre en la posición más critica, más rebelde, más innovadora frente al sistema social, politico y económico que lo rodea. Es, además la acción de remover profundamente la esencia del ser social para cambiar radicalmente todos los aspectos de la vida en sociedad. La revolución destroza las actuales estructuras de la comunidad para construir otras de diversa índole que traerán aparejadas una mejor distribución de la riqueza mundial, la igualdad absoluta entre los seres humanos, la más ciega de todas las justicias, y el bien común irrestrictamente procurado. Carlos Rama dice que «el actual revolucionario... procura una remodelación integral (que incluye objetivamente la cuestión politica), pero que afecta regiones tan aparentemente distintas como la economia, las costumbres, las actitudes, la cultura, etc.». La actual revolución implica no el cúmulo abyecto de mentiras emanadas de un hecho histórico que fue, indudablemente, pero que, por razones de evolución natural, ha dejado de ser; no la institucionalización de principios y de héroes que a medio siglo de distancia ofrécense como cuerpos embalsamados de aspecto milenario e inflexible; no, por supuesto, un estado de injusticias y desigualdades; ¡no! sino que, por fuerza, supone *la destrucción radical de las actuales instituciones y estructuras, así en la vida politica como en la económica; la socialización de las riquezas tanto naturales como elaboradas; y, finalmente, la devolución legitima del poder público y social a quien por derecho y fácticamente le corresponde su ejercicio: el pueblo*. Eso es la revolución.

*JORGE LARRER BRAVO*

# Conmemorando el 19 de Julio

En Germinal se reunieron el domingo dia 20 de julio, un grupo de bras de recuerdos de lo que fue el 19 zantes refugiados y emigrantes, procedentes de Montargis, Combs-la-Ville, Vierzon y un car repleto de Orléans.

El ambiente agradable, respirando cordialidad y compañerismo.

De sobremesa, instalados en el interior del edificio en construcción, los excursionistas hicieron silencio para prestar atención a unas palabras de recuerdos lo que fue el 19 de de julio español de 1936.

En la conversación que siguió se plantearon los diversos aspectos de las luchas sociales desde principios de siglo y también las consecuencias del gesto revolucionario de nuestro pueblo.

Varios de los reunidos intervinieron defendiendo cada uno su concepto personal, constatando, al final, la unidad de pensamiento dentro de la diversidad de concepción.

La conversación, que tuvo momentos apasionados, se prolongó durante un par de horas; luego, sobre temas diversos y a guisa de recuerdos, se cambiaron múltiples impresiones acerca de múltiples aspectos de la vida.

La F. L. de Orléans, organizadora de la jira lamenta la ausencia de varias Federaciones Locales del Núcleo, que se consideraban como presentes probables, así como de otras de las cercanias de Montargis, y de grupos de jóvenes que habia prometido su asistencia.

De todas formas, moralmente, esta jira ha sido interesante y no dudamos que en otra ocasión la presencia física será más numerosa.

Para recordarlo, pese a todos los inconvenientes, el 19 de julio ha tenido aquí los fieles seguidores de su espiritu.

**Fernando FERRER**

*Un libro siempre actual*
PARADIGMA DE UNA REVOLUCION
*por Abel Paz*
Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.
Es una edición A. I. T.

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración. Su precio: 5,00 francos.

LA SABIDURIA RIENTE
de Han Ryner
Edición especial de la revista «Umbral».
3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## Examen de conciencia

**DE vez en cuando se nos ocurre a los compañeros meditar sobre la necesidad de asimilarnos o no a la vida social tal como el reformismo propone. Se nos ha dicho ¡tantas veces!, que somos quijotescos, esquinados de la realidad, fuera de tiempo, que casi se nos ha dado a entender que pasado y futuro son perfectamente invertibles y que el presente se equivale con la modernidad de antes de la regencia napoleónica. La acción directa — según tales decires — ha pasado a la historia y el camino de la Confederación ha de ser otro.**

**«E pur si muove!» El brío juvenil del mundo ha dado razón a los sempiternos de la revolución igualitaria, « extremista », que somos los libertarios sin descuento. De nuestra contradicción al Estado, «avanzado» o no, y en todo caso progenitor de leyes caritativas para el obrero, participan ya las nuevas promociones inconformistas, calificadas adrede por los políticos de toda laya, de extemporáneas y desacordes con la realidad, o sea los mismos calificativos que se nos endosara a nosotros, los «clásicos», los «viejos», los «inamovibles», los que no comprendemos «el imperativo de la hora» ni la «verdad» de un anarquismo desanarquizado, del combate contra el Estado favoreciendo al Estado, de la pugna contra las leyes reclamando leyes «protectoras del obrero» y otras zarandajas dignas de luchadores cansados y de idealistas arrepentidos o, cuando menos, deshinchados.**

**Da espanto considerar lo que habría sido de la C.N.T. abandonándola a manos de compañeros buenos, pero transigentes, siempre acompañados de otros elementos sagaces e intransigentes en su idea de desvío. El principio treintista entrañó un deseo de aminorar el golpe confederal contra la institución republicana abrileña, sin poder evitar que bajo esa bandera transigente se protegieran elementos ambiciosos de partido político propio. Bastantes de aquellos treintistas fueron a parar al comunismo y otros al izquierdismo republicano. La escisión confederal intervenida en Francia, más peligrosa que el treintismo por entrañar el deseo de un conducto cenetista hacia la política militante, de no haber sido enrayada a tiempo a estas horas la Confederación apolítica no existiría. De habernos dejado seducir por la sirena «asoista» (A.S.O.), la C.N.T. habría terminado en entrega al Verticalismo como tal era el programa formulado por la dirección A. S. O. de sacrificar las viejas sindicales en favor de un «sindicalismo único» que no puede, en la circunstancia, ser otro que el capitaneado por Franco. De haberse en Montpellier dado audiencia favorable al enviado — ¿por quién, o quiénes? — Royano, la Confederación manifestándose en el exilio podía causar un daño mortal a las aspiraciones auténticamente emancipadoras del proletariado español. Sesenta años de actuación gigantesca y provechosa habrían quedado desvanecidos por mor de la inconsciencia de unos y la gitanería de otros.**

**Por suerte la juventud del mundo vibra, y esta vibración da esperanza. La tumba — si tumba ha de haber — será para el cuerpo deformista.**

*Aquí y ahora*

## Proa a la asociación

LOS españoles — quiero decir los españoles españoles, como se dice café café para indicar que no es sucedáneo, siguiendo la tónica de tiempos de miseria, especulación y fraudulencia —, los españoles. digo, estamos de enhorabuena; podemos decir «Albricias»; podemos cantar «Hosanna»; podemos revolcarnos, refocilarnos, holgarnos sin tasa ni medida. ¿Que por qué? Pues porque ya podemos asociarnos. ¿Que para qué? Bueno, no se sabe bien para qué, pero lo importante es poder asociarse porque, está claro, si uno puede asociarse es que hay asociación, y si hay asociación es porque uno está asociado. Cristalino como las cristalinas aguas del hontanar. Esto que parece tan fácil, no lo es; en realidad es tan difícil como decir aprisa «tres tristes tigres», y menudo esfuerzo le está costando a la ponencia del Consejo Nacional del Movimiento para redactar el (todavía) anteproyecto sobre (agarrarse bien) «Bases del régimen jurídico asociativo del Movimiento». Que nadie crea que estoy hablando de las Pandactas, ni de un curso de Derecho romano; estoy hablando de las asociaciones franquistas, porque aquí todo se hace conforme a dereeho y a ley; estoy hablando del Movimiento, de quien se sentía adicta una tusona que dicen que detuvieron una vez los falangistas, la cual, al preguntarle si era roja, contestó que si, que pensaba como roja, pero que, por otra parte, pertenecía al «glorioso movimiento», y al decir esto ondulaba sus caderas como una bailarina hawaina. Decía, pues, que se espera será con el tiempo un proyecto, el cual deberá aprobar la Cámara (iba a decir la camarilla), para luego ser sometido al refrendo del capitoste general del Movimiento. El mencionado anteproyecto consta de 75 artículos y dos disposiciones finales, para ser exactos.

En el primero se establece que todas las asociaciones habrán de ajustarse taxativamente al lecho de Procusto de los Principios y Leyes Fundamentales, y queda descartado todo fin que atente contra la moral, el orden público o la unidad política y social de España, ni exceder en su actividad de los especificados estatutariamente. Con lo declarado en este primer artículo ya basta y sobra para tener una idea concreta de lo que pretende ser el asociacionismo franquista. No obstante, en el segundo se especifican sus metas de este modo: Desarrollo de la vida familiar en la vida pública y defensa y promoción de la familia española; defender y promover los intereses de una profesión determinada no sujeta a la legislación sindical (¿qué profesiones serán ésas?); promover los valores culturales al servicio del pueblo español; estudiar e incorporar a la vida social la doctrina contenida en los Principios del Movimiento (¿más todavía?); mantener vivos los vínculos nacidos de circunstancias históricas u otros análogos (claro, los de la gloriosa Cruzada); contribuir a la formulación de la opinión sobre la base común de los principios del Movimiento, al servicio de la unidad nacional y del bien común para la concurrencia de criterios y a promover el legítimo contraste de pareceres, con plena garantía de la persona, etc. Luego vienen las asociaciones doctrinales cuya misión es el estudio de la doctrina, como su nombre indica, de los pesados principios ésos del archirrepetido Movimiento, divulgándolos para contribuir a la formación y manifestación de la opinión pública. Después aparecen las asociaciones de opinión pública a quienes está encomendado el trabajo de cumplir lo acuñado en el artículo primero, es decir, menear, revolver, remover y batir toda esta olla podrida con objeto de que se extiendan por todo el ámbito nacional el apestoso sahumerio de los Principios del Movimiento. Por último nos allegan las hermandades, las cofradías, las procesiones, los estandartes y los pendones para acabar de respirar el olor de santidad. En cuanto al número constitutivo de cada asociación, véase y compárese: las de carácter local deben tener un mínimo de 50 personas avecindadas en el municipio o un número que represente el 5 por 100 de la población de derecho; las provinciales habrán de reunir como mínimo 500 personas, y las regionales no se sabe el número, pero en todo caso serán promovidas o constituídas por decisión de las provinciales. Pero no para ahí la cosa, pues habrá hasta federaciones y confederaciones, si bien las últimas serán creadas por el pleno del Consejo Nacional a propuesta del ministro secretario general del Movimiento, como está mandado. A todo esto hay que añadir que el Consejo Nacional se reserva el derecho de revocar e invalidar los acuerdos tomados por cualquier asociación, sea de la amplitud que sea.

O mucho nos equivocamos o España va a quedar constituída por una serie interminable de Clubs Pickwick, con la diferencia de que si éstos se proponían una seria investigación sobre los gasterósteos, las asociaciones franquistas se enfrascarán en las de los cangrejos, bien tipificados y conocidos por su incoercible tendencia a dar marcha atrás, extraña modalidad ésta que tan bien se adapta a la dinámica semoviente del franquismo. Y no tendría nada de inusitado que se tratara de copiar, a trancas y barrancas, esta inveterada proclividad inglesa por los clubs, las sociedades y capillitas que tan magistralmente inmortalizó Dickens en la persona de su héroe. Pero para tal faena se necesita salvar previamente grandes distancias entre uno y otro país, cosa que el gobierno español parece que no tiene en cuenta y se le da de todo ello una higa. En Inglaterra es cierto que existen multitud de asociaciones de todo tipo que no pasan, sin embargo, de estar definidas por fines meramente cívicos dentro de un contexto de normalidad social, como son los formativos, religiosos, culturales, urbanos, educativos, etc. Estas sociedades, por vivir y desarrollarse en un régimen de cierta libertad que llamaremos democrática provisionalmente, gozan también de los beneficios de esa libertad, poseen autonomía y son capaces de ejercer presión sobre los estamentos fundamentales del Estado cuando la ocasión se presenta. Justo y necesario es reconocer, no obstante, que el florecimiento de estas sociedades no puede darse si no es sobreentendiendo previamente la existncia de una organización política que, si no explícitamente, de modo implícito las reconoce y de cierta manera las estimula. En ningún caso el papel de dichas sociedades puede arrogarse títulos de reforma social, política y económica. Su existencia la deben, precisamente a la fuerza coercitiva de las organizaciones obreras de lucha que tratan, en principio, de limitar los poderes tiránicos del Estado hasta llevarlo a límites decorosos de libertad y de justicia. Está ampliamente demostrada la inanidad de estas sociedades cuando el régimen político nacional se muestra inflexible a todo lo que no sea plegarse gregariamente a sus imposiciones. Cuando esto ocurre se necesita otra clase de sociedades. Para esto, como decía el personaje de «La venganza de Don Mendo»: «Cuatro Quiñones son pocos, hacen falta más... Quiñones» La floración pickwickiana, pues, podrá ser, en todo caso, paralela a la eclosión política concomitante como elemento auxiliar en la renovación y formación de la sociedad nacional, pero jamás causa primera y eficiente de esa renovación por dos razones fundamentales: porque no son organizaciones coactivas de lucha, y porque, subsiguientemente, han de atenerse a la vigencia legal, bien respaldada por las fuerzas del orden.

Desgraciadamente el caso español no es éste. Aquí, en España, se pretende resolver el problema de la libertad social a base de damas catequistas, corrillos de comadres, grupos indiferenciados de indiferenciada misión, casinos y cenáculos, camarillas de politiquillos caciquiles y literatos venales, hermandades de las que está excluída la más elemental peripecia fraterna, y por encima de todo este conglomerado inconexo, los gerifaltes de la cumbre expertos en el «manejo del ludibrio del bodrio». A falta de una libertad que permita la libre expresión y asociación, nos ofrecen el lamentable espectáculo de una sociedad dividida en grupos borreguiles que transitan por las trilladas sendas marcadas previamente por el franquismo, alardeando de supuesta libertad, contrastando la diversidad de pareceres que no salen de lo anodino y estulto, faltos de participación y acción en cualquier gestión nacional que no sea un estólido bla-bla-bla que no conduce a ninguna parte. La misión trascendente de todas estas asociaciones ya queda bien clara en el articulado de la ponencia: servir y amar a Franco o sus sucesores y extender ampliamente por todo el área nacional los intangibles principios del Movimiento. Pero ¿y el sindicalismo? ¿Dónde está el sindicalismo y a qué se reduce su papel de grandiosidad revolucionaria? Pues el sindicalismo queda para poder decir, simplemente, que hay un sindicalismo.

El sindicalismo existe para casos, entre otros innumerables, como éste: Hace pocos días, en una empresa de electrodomésticos, denominada «Super Ser», de Pamplona, 850 obreros fueron despedidos fulminantemente sin más componendas. El conflicto empezó porque la empresa sancionó a ocho trabajadores por supuesta falta de rendimiento. El resto de la plantilla protestó y planteó la huelga. Entonces la empresa extendió la sanción a todo el personal, pero además con condición del despido de los ocho trabajadores. Al no transigir por tamaña injusticia, la empresa formuló el despido total. Cuando las cosas se ponen muy graves siempre intervienen las autoridades máximas de la provincia con objeto de que los trapos sucios no se vean desde muy lejos. En este caso intervino el gobernador, el problema quedó en vías de solución, todos fueron readmitidos y se impuso una sanción mínima para guardar las formas, de modo que se viera la parte de sinrazón que los obreros llevaban. Se observa de inmediato, pues, que los conflictos reivindicativos pierden en seguida su carácter sindical por la inanidad del sindicato, y se convierten en un problema de orden público que es preciso resolver con la perentoriedad que éste requiere. Yo mismo he sido testigo hace poco del despido totalmente injustificado de un trabajador. La magistratura falló a favor de éste, pero a pesar de ello no fue readmitido por la empresa, dispuesta a pagar una indemnización que siempre es irrisoria y miserable. Entonces el llamado jurado de empresa planteó ante el sindicato su dimisión (y esto afectaba a varias provincias, en las que la empresa tenía situadas sus factorías). Esto era un escándalo que había que evitar, más que el despido o la readmisión del trabajador. En seguida se movieron las fuerzas ocultas del tejemaneje político que conversaron con los capitostes empresariales, y el obrero volvió a su puesto.

Esta es la España sindicalista y la España asociacionista que se avecina.

Es necesario tener la cara muy dura y un tupé de antología para ofrecer a la opinión pública de casa y de fuera de ella soluciones tan peregrinas para la apertura a la democracia. Y lo que decía un paisano mío, que nunca fue a la academia de pago: «Si jodidos hemos estado, jodidos continuaremos»

**por Juan Español**

*— No sea dicho que todo sube. El peso del kilo ha bajado a 800 gramos*

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### AIRES NUEVOS

HAY un prosaico esnobismo en el hecho de viajar. Un sentido de exhibición, una propensión a lo de hacer alarde de haber ido acá o bien acullá. La cosa de hacer vanagloria de haber estado en tal o cual localidad, por el hecho de que goza fama en tanto que lugar de turismo, llevando una entreverada admiración entre los monumentos locales y las cualidades culinarias de que se ha gozado. Había en Barcelona cierto comerciante, amigo de viajar, que en la maleta de mano que usaba yendo de viaje, y no era muy grande, tenía pegadas de un modo bien visible, las etiquetas de los hoteles en los que se había hospedado. Abundan los que, sin pizca de criterio estético, con una sensibilidad adocenada, vulgar, cuando van por ahí hacen fotografías y más fotografías a fin de vanagloriarse entre las amistades de los lugares que han visitado. Pero sin sentir, sin percibir el valor esencial de aquello que han visto.

Independientemente de la vanidad del muelle placer que a la mayoría les produce el estar en una playa de moda, por el hecho de que *es de moda*, o en un lugar de montaña muy frecuentado por cierta categoría de veraneantes, al margen de lo chabacano y gregario, se puede sentir el placer de variar en lo que es vida corriente. Para el que ha pasado todo el año engolfado en la rutina de una misma ocupación, frecuentemente monótona y engorrosa, no hay duda que ha de ser benéfico para su sistema nervioso el reposo, la placidez de una tregua, cambiando de lugar de residencia, pudiendo sentir el goce de atalayar otros horizontes fuera del habitual.

Y con naturalidad, como algo que puede ser normal en el ser humano, a la par que el descanso puede ir aunado el goce de la belleza que nos pueda deparar el lugar en el que nos encontremos, si el que belleza hay, si es que reúne condiciones singularmente agradables, ya en cuanto a monumentos, a obras bellas creadas por el hombre, o bien atesorando esos encantos de que tan pródiga suele ser la naturaleza.

Independientemente de las guías, de los senderos trillados, para el que en verdad busca unos días de tregua al vivir atribulado que suele hacerse particularmente en las grandes urbes, no faltan lugares bellos en la montaña y junto al mar, lugares donde el barullo y la promiscuidad no tienen cabida. Lugares en que diríase el aire es más puro, más sano, donde no existen los miasmas de la trivialidad, del mal gusto.

### LA JUVENTUD, PROBLEMA VITAL

Para no pocos compañeros, cuando se habla o se escribe acerca de la juventud perciben la cosa como algo intrascendente; hasta diríase que lo toman como si se les hiciera mención de un asunto trasnochado. Ya en este enfoque apreciativo es indudable que poco o nada han de manifestar en torno al particular. Hay también aquéllos que dirise tratan el tema por puro compromiso, y salen del apuro con cuatro frases estereotipadas, y, por lo tanto, con ausencia de contenido medular.

Considerar que el tema de la juventud alcanza un sentido trascendente, es un problema vital, no se dice, por aquello de pretender hacer frases de tono categórico. No no, se trata de una realidad que no debemos soslayar, que no estamos en el caso de tomar a la ligera.

Se ha dicho, se ha repetido, con vendrá insistir: la pervivencia de nuestras ideas depende de la juventud que nutra nuestros medios. Lo que entre los vegetales constituye la savia que da vida y hace crecer, así la gente moza representa en tanto que factor esencial para vigorizar y asegurar el ideal.

Apremia el que tengamos en cuenta y vayamos en pos de buscar solución al problema juvenil. Buscarle solución en sentido de analizar las causas generadoras de esa ausencia de gente joven en nuestros medios. Si una golondrina no hace verano tampoco el hecho de que haya algunos, bien pocos, que frecuenten el ambiente idealista que nos es propio, significa que podamos contar con un conjunto juvenil como haría falta poseer.

Ya se ha dicho que hay compañeros que se desentienden de esta cuestión. ¿Es que no les dice nada a estos compañeros el hecho de que en nuestras F. Locales, en los plenos o congresos, en los actos públicos inclusive, la mayoría de asistentes peinen canas? ¿Es que no les dice nada el hecho de que en nuestra prensa semanalmente aparezcan notas necrológicas evidenciando como en razón de la edad avanzada, la muerte se va llevando a no pocos militantes, cuyos huecos en nuestras filas no se reemplazan fácilmente? ¡Ahí no es cosa de hacer literatura, tocamos la cruda, la escueta realidad! Sería una mentecatez de grado superlativo la de aquél que, ante la situación real del problema juvenil se encogiera de hombros, y como el conocido monarca francés, manifestara: «¡Después de mí, el diluvio!» No, esto no puede pensarlo ningún idealista que esté en su sano juicio.

Tengamos en cuenta que en todo el mundo hay eminentes sociólogos, pensadores, literatos, pedagogos, que se ocupan de todo cuanto afecta a la juventud. De ellos y de nuestra propia experiencia podemos sacar bastante. Es cosa de sacudir la inercia en torno al particular y ver de celebrar coloquios, debates, jornadas de estudio, todo dedicado sólo y exclusivamente al problema aludido. Lo merece en grado máximo, désele las vueltas que se quiera.

Si otros hay que pulsando determinados factores psicológicos han obtenido plausibles resultados y cuentan en sus filas con notable contingente juvenil, ello debe de alecionarnos al respecto de que importa poner en juego recursos psicológicos que pueden ser de efectos apreciables. Y no se quiere inducir a la ciega imitación de procedimientos. ¿Por qué no han de poder usarse recursos de concreta originalidad si en estudiarlos se pone empeño?

Uno de nuestros clásicos, Pedro Kropotkin, escribió en su tiempo una pequeña obra maestra: aquel folleto titulado «A los jóvenes», que para muchos determinó nuestra entrada en el ambiente que todavía nos es preciado. Acompañando a otras tareas apropiadas, el conocido folleto de Kropotkin no ha perdido actualidad. Reflexionemos detenidamente en torno al particular ya que la cosa vale la pena.

### EL EXCEPTICISMO DE LUKACS

Es Jorge Lukacs un filósofo marxista de origen húngaro, cuyas obras han sido traducidos a diversos idiomas. Aunque mayormente especializado en lo relativo a la crítica literaria, como lo evidencian sus obras: «Gœthe y su tiempo», «Teoría de la novela» y «Breve historia de la literatura alemana», también tiene escritos libros centrados en la dialéctica marxista. Alguno de ellos como «Historia y conciencia de clase», le originó serios disgustos con las vestales intelectuales del Partido Comunista. El conceder *excesiva* importancia al concepto de libertad, cuando Lenin dejó sentado aquello de «¿La libertad? ¿Para qué?», el presentar como un mal lo de alienación de las voluntades, todo ello fue tildado de desviacionismo. Pero Lukacs, que indudablemente no tenía madera de héroe, rectificó, entonó su «mea culpa» y continuó en las filas del Partido.

Hoy Lukacs es un señor que cuenta ya ochenta y cuatro años. El hombre está ya de vuelta de hechos e ideas. Se halla en el período que definía Víctor Hugo: «Un anciano es una ruina que piensa». Y tomándolo como una «ruina» ya inofensiva, el Partido le deja tranquilo, haga o diga lo que le plazca.

En el semanario católico alemán «Publik», he hecho recientemente Lukacs unas declaraciones alrededor de diversos temas. De ellos es interesante el subrayar el concepto que tiene formado de la democracia en general al manifestar: «Desde que la socialdemocracia ha emprendido el camino de la *acomodación*, ningún gobierno socialdemócrata ha logrado una auténtica transformación del sistema». Se dirá: «Naturalmente, siendo marxista se ha de expresar como lo hace». Ah, pero es que también ha manifestado: «Sin una reforma del socialismo en los países socialistas no puede producirse una verdadera reforma del marxismo a nivel mundial.» Puntualiza también que tanto la Unión Soviética como los Estados Unidos están asistiendo a una profunda crisis en sus respectivos sistemas. Señala igualmente lo improcedente de que un intelectual, particularmente el escritor que asume una misión didáctica, se integren en cualquier movimiento político.

Cuando algunos que a veces han hecho gala de ser, libertarios, nos salen, más o menos *camuflados*, defendiendo tesis marxistas, es útil señalar cómo piensan algunos profesores de marxismo.

## El antitecnológico progreso juvenil

TRIBUNA JUVENIL

*«La risa sólo resuena contra una superficie sólida; la emoción, aun superficial, vuelve seria a la gente.»*

*BERGSON*

¡Oh, emocionante seriedad! ¿Para qué sirves? Lo grande del medievo no es más que la fiesta aquélla que, «una vez al año, entraba en las catedrales con su cortejo de burlas, bonetes y chillidos».

«Balillas», «falangos» e hitlerianos juveniles — en nuestra época — se reunían por millares, para expresar su inmunda «ética» criminal de guerreros o ultranza: en Roma, en Berlín, en la plaza Roja de Moscú, en Burgos o en Tokio, etc. No hace mucho tiempo de eso...

Hyde Park, en Londres, tampoco hace mucho que fue escenario del famoso descuartizador de mujeres Jack, el «Destripador», lo llamaron.

¿Ha cambiado algo la época?

Según un cable del 5 de julio de la Ansa, en ese mismo Hyde Park londinense, acaban de celebrar su «fiestoca» juvenil, nada menos que doscientos cincuenta mil jóvenes de ambos sexos venidos de quién sabe dónde, algo así como desde los mismísimos cinco continentes terráqueos.

Olvidando la luna y sus monsergas carreristas de los imperialismos en boga, tal cantidad de jóvenes se desnudaron, fumaron aromáticas hierbas, poetizaron, se propinaron besos a diestro y siniestro y hasta cantaron cuando el tiempo dio lugar a ello.

La poli — que no eran SS, «falangos» ni «mussolinis» — guardó distancia, silencio y acción puritanista; simplemente, dejó hacer. ¡Qué bueno, pues, los tiempos han cambiado, sin duda!

No pasó nada entre los 250.000 jóvenes de Hyde Park, el 5 de julio. No pasó nada que merezca la pena de sacrificar por las leyes orgánicas del Estado y la presente sociedad de amos y esclavos. O sea, todo fue limpiamente ejecutado y nadie murió en la refriega.

Recordamos que, cuando miles de «balillas», «falangos» o «hitlerianos» (¡hace tan pocas décadas!) se reunían en grupo, pasaban las de Caín. No precisamente ellos, sino sus contrincantes: abusaban de las bellas de otra raza, fuera ésta proletaria o histórica; violaban lo mejor de la vida: hacían ladrar de angustia lo más bello de la existencia humana: el respeto a los otros. Eran malditamente canibalescos de bajeza sin igual.

En esos tiempos — no muy viejos, por cierto — los gobiernos de todas las cualidades y alturas, consideraban el hecho como normal, de acuerdo a las últimas investigaciones científicas. Era bueno hacerse inventar una excelente billetera con piel humana. Hermoso asunto ¿no?

Qué carajada. Hoy día los jóvenes — y las *jóvenas* también, se sobreentiende — han logrado conquistar un espacio ético que a los jóvenes de ayer nos estaba prohibido por causa de la ignorancia o mejor de la falta de potencia suficiente para hacernos fuertes frente a la enorme crueldad del Estado en todas sus malas formas.

Si el capítulo mayor de la ética societaria que parece nos manda no matar, no cabe duda ninguna de que la presente juventud avanza al tenor justo de la tecnología en boga. Si no matar es la regla, la juventud de hoy da el ejemplo más preclaro. Amor, armonía, alegría y prometéicos albores de feliz humanidad de su premisa. ¡Salud para esta juventud que nos supera y dignifica!

**COSME PAULES**

## Rincón del bibliófilo

88. — *¿Cuándo murió Pietro Gori y cuál fue su más famoso ensayo?*

— Murió el 7 de enero de 1906 y posiblemente sea su trabajo más apreciado «La Anarquía ante los Tribunales» (defensa de Luigi Galleani y otros 35 compañeros libertarios ante el tribunal de Génova que los juzgaba).

89. — *¿Cómo se llama el compañero anarquista español que murió en Lisboa el año 1923?*

— Miguel Córdoba, falleció el 27 de enero de dicho año, ya en la ancianidad. Era «un gran carácter, de una bondad natural y de una clara inteligencia».

90. — *¿Qué periódico apareció en París el año 1899 fundado por Sebastien Faure?*

— «Le Journal du Peuple» (El Diario del Pueblo), cuyo primer número apareció el 6 de febrero de dicho año.

91. — *¿Cuándo se proclamó la primera república española, cuánto duró y cuántos presidentes tuvo?*

— Proclamación: 11 de febrero de 1873. Duración: once meses. Presidentes: cuatro.

92. — *¿Cuándo amnistiaron a los condenados de la «Mano Negra»?*

— Estas víctimas inocentes sepultadas en un presidio africano desde hacía veinte años, fueron puestas en libertad a causa del decreto firmado el 4 de marzo de 1903.

93. — *¿Qué compañero libertario portugués de gran nombradía falleció en 1925?*

— Joaquín da Silva que falleció el 19 de marzo de dicho año, formó parte de la Unión de Sindicatos Metalúrgicos de Lisboa (primer organismo obrero lusitano).

94. — *¿Cuándo fue excomulgado el gran León Tolstoi por el santo sínodo?*

— El 7 de abril de 1901 a causa de su obra «Resurección».

95. — *¿Qué sucesos revolucionarios ocurrieron en Barcelona en mayo de 1723?*

— Gran insurección barcelonesa contra el servicio militar obligatorio impuesto por el primer Borbón, Felipe V, quien hace construir la «Ciudadela», prisión militar hoy ya derribada para castigar a los catalanes «sospechosos».

96. — *¿Qué periódico anarquista italiano apareció en Palermo (Sicilia) en 1885?*

— «Il Proletario». Su primer número data del 24 de mayo de dicho año.

97. — *¿Cuál fue la primera insurrección socialista de París durante el siglo pasado?*

— La del 22 de junio de 1848. El 27 de junio, la asamblea republicana de París decreta la deportación de los obreros insurrectos.

98. — *¿Cuándo y dónde murió Bakunin?*

— Mijail (Miguel) A. Bakunin murió en Berna (Suiza) el 1 de julio de 1876.

99. — *¿Cuándo se efectuó el primer matrimonio civil en España y quiénes fueron los casados?*

— A causa de una ley provisional promulgada el 21 de junio de 1870, se casaron poco después en Reus, el pintor Enrique Bonet y Teresa Aguadé.

100. — *¿Se publicó alguna vez durante el siglo pasado en Cataluña un periódico anarquista en idioma francés?*

— El 23 de marzo de 1873 salió el primer número de «La Solidaridad Revolucionaria», completamente redactado en francés para los compañeros exiliados a causa de los sucesos de la Comuna.

**Vladimir MUÑOZ**

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

14 AOUT 1969
NUMERO 569
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Où en est l'Union Soviétique

*(Suite)*

Cela va du simple conditionnement qu'inflige au subconscient les formes d'oppression nouvelles ; à l'individu qui accepte toute la civilisation dite civilisée (ce n'est pas un pléonasme), et dont l'esprit est déjà mort, donc irrécupérable.

Le plus beau spécimen étant le parfait citoyen Nord-Américain.

Selon ce qui a été déjà dit, l'homme est donc bon en naissant. Cela sans tenir compte de certains atavismes, que l'on pourrait, si la science n'était pas au seul profit de l'armement et du prestige, faire disparaître.

Ces atavismes ? La folie, le viol, le meurtre, le vol..., etc... La science, de toute façon ne pourrait supprimer ces tares que lorsqu'elles seraient maladies. Jamais lorsqu'elles sont, comme de nos jours, le résultat de l'incapacité de notre société.

Une société libérée du carcan de l'envie, de l'argent, du sexe, ne pourra se développer qu'harmonieusement.

Actuellement, pendant le développement physique et intellectuel de l'enfant, la société le pourrit lentement. Parvenu à l'âge adulte, s'il n'a aucune raison morale ou idéologique à quoi se raccrocher ; raisons en opposition avec les bases du système social existant, il sera définitivement perdu.

Dans le cas contraire où l'individu arrive à se raccrocher à un idéal, la société laissera des marques indélébiles sur son individualité. Nul ne pouvant y échapper.

Cette remarque, est une des raisons fondamentales, qui fait, qu'il nous soit impossible de nous considérer comme des libertaires ; mais plutôt comme des êtres désirant de toutes leurs forces, offrir à leurs fils une société enfin libérée de tous carcans physiques ou mentals, où ils pourront vivre en hommes libres, et bâtir le monde de l'Anarchie.

A partir du moment où nous reconnaissons comme impossible le caractère de bonté de l'homme dans notre société, il nous est beaucoup plus facile de juger le côté péremptoire de l'analyse marxiste sur un point essentiel, le dépérissement de l'Etat.

L'homme au pouvoir, compte tenu des facteurs propres à la personnalité humaine, ne pourra à aucun moment laisser, ce qui lui permet d'être le maitre tout puissant d'un territoire, pour ne devenir qu'un simple travailleur.

L'erreur de Marx est d'avoir cru que son élite révolutionnaire aurait le caractère enclin à la plus grande abnégation morale.

Qu'en est-il de l'homme au pouvoir ?

Tout individu qui accède à un poste important dans l'appareil de l'Etat, sera en étroite coordination avec d'autres personnalités (extérieures ou intérieures au pays), ayant des postes dont l'importance voisine le sien. De ce fait jouera le principe d'une constante pression de la part du dirigeant vis-à-vis de ses collègues et voisins, et réciproquement. La décision qu'il prendra sur un point précis de politique, ne sera plus seulement fonction de la nécessité de cet acte, mais de raisons allant du simple engagement personnel, à une possibilité de limogeage, jusqu'à des menaces plus précises. L'idéologie de l'homme est fonction, non plus de simples questions d'ordre moral, intellectuel, théorique, qui l'ont conduit à cette forme d'idée politique, mais plutôt à des pressions d'ordre industriel, techniques et militaires qui l'assujettissent. Ce que pouvait avoir de pur l'homme prenant le pouvoir, est balayé par les exigences externes et internes au pays, d'ordre personnel et d'ordre général. Vu sous cette optique, on comprend mieux les échecs des tentatives de révolutions sociales qui, restées à l'état larvaire, ont lamentablement échouées. Le plus bel exemple étant celui de Cuba.

L'homme, ou le groupe d'hommes arrivant au pouvoir, est immédiatement neutralisé par une conjoncture telle, qu'il est obligé de perdre la pureté idéologique qu'il avait en accédant à ce poste. Mais, ce qui est plus grave, c'est qu'une fois arrivé à cette situation politique et sociale si élevé, il se trouve dans l'impossibilité de tenir compte de ses engagements préalables, et dans l'obligation, à cause de la rigidité de l'appareil d'état communiste (ou d'autres), d'appliquer la même politique, ou une très voisine, que les précédents gouvernements, dans le domaine de la répression sur les masses.

Gouvernements jugés comme, capitalistes, réactionnaires, policiers, lorsqu'ils étaient dans l'opposition théorique. Et cette politique sera le renforcement de l'appareil répressif — armée et police —, et l'acceptation des méthodes modernes de conditionnement propres aux pays capitalistes.

Arrivé à ce niveau plus question bien sûr de dépérissement de l'Etat. Et la question qui vient à l'esprit est de se demander à quoi a servi l'analyse marxiste dans un pays comme l'U.R.S.S.

Je crois qu'il est aisé de répondre. En premier lieu elle a apporté une profonde bouffée de fierté et de satisfaction aux dirigeants soviétiques. Quel grand réconfort de savoir que l'on est les descendants de Marx et de Lénine. Donc par extension des révolutionnaires, et les porte parole de la révolution communiste dans le monde. Deuxièmement, cette analyse marxiste, du moins l'emploi qu'ils en ont fait, leur a permis, comme la Révolution française de 89, de renforcer ou de créer, la bourgeosie soviétique ; la haute bureaucratie. C'est dans cette haute bureaucratie, sans nulle doute l'avant-garde communiste (sic), que les dirigeants russes puisent leurs futurs successeurs, ou les ministres et technocrates du Plan. Le peuple, lui héritier des géants de 18 et 21, peut toujours se réconforter à la lecture de Marx, et rêver à ce que serait devenue l'URSS, une fois l'Etat disparu. Puis se poser cette question. Aurait-il du survivre après 1918 ?

Quoique sur ce point, avec l'évolution rétroactive qu'accomplit l'U.R.S.S., Marx un jour, au nom de la sainte révolution communiste, sera peut-être interdit comme trop gauchiste.

Ainsi est démontré un point très important. Il ne faut rien espérer des révolutions politiques. Le changement politique n'amènera qu'un changement apparent de l'économie, mais en aucune façon l'égalité économique et sociale, sans lesquelles l'égalité politique est un leurre.

Une révolution ne peut et ne doit se faire que de bas en haut. Ne serait-ce que par le peu de confiance que l'on peut accorder (comme je l'ai déjà démontré) à la nature humaine.

A tout moment la base doit contrôler ses délégués, et les révoquer si elle le juge nécessaire. C'est de donner une trop grande liberté à quelques individus ; c'est d'avoir abandonné ses droits sacrés d'homme, seul maitre de sa destinée, qui ont conduit à la dictature de l'Etat.

C'est à la base en toute circonstance à qui revient le droit de juger de l'utilité ou de la non utilité d'une réforme, d'un changement d'ordre technique, morale, théorique, etc.

Nul ne peut juger pour un autre. Et c'est cette constante remise en question qui permet le progrès et le développement harmonieux de l'individu.

Cette constante coaction librement consentie permettra à l'homme un jour (j'espère prochain) de s'épanouir librement.

FIN

**Jordi VIDAL**

Prochain article : « Marxisme et anarchisme ». (Toujours dans la série « Où en est l'U.R.S.S. ? »

## Pollution des eaux du Rhin et pollution de la Terre !

I

Il a suffi de cent kilos d'Endosulfan, insecticide connu, commercialisé, pour tuer 40 millions de poissons. Les eaux du Rhin ne charriant plus que des poissons morts, le ventre en l'air.

Depuis le naufrage du « Torrey Canyon », c'est la seconde fois que les Européens ont vraiment peur. En effet en Allemagne le ministre fédéral de la santé, Mme Kaete Strobel rappelait que : « Trois millions et demi d'Allemands boivent de l'eau du Rhin » ; ainsi qu'un Hollandais sur trois, selon le Pr Spaander, Directeur de l'Institut Néerlandais.

Le doute pour les experts Hollandais n'est pas permis. L'hécatombe du Rhin est l'œuvre de l'Endosulfan. Or, la firme qui a licence de ce produit, est le n° 1 de la chimie outre Rhin, « Hoeschst ». En fait cette dernière firme essaye de prouver son innocence par tous les moyens. Et l'on comprend d'autant mieux cette obstination à vouloir prouver son innocence, si l'on connait certaines vérités et remarques que je vais rappeler. « Pour la seule Rhénanie-Westhalie, les dégâts s'élèvent à plus de 3 millions de NF. La préfecture de Cologne a porté plainte contre inconnu. Le responsable dit par ailleurs Mme Strobel, qu'il s'agisse d'une péniche ayant perdu son chargement, ou d'une usine pourrait être condamné à réparer tous les dégâts en Allemagne, et aussi aux Pays-Bas. »

Ainsi, le problème général est posé. Et rien ne s'oppose plus au rapide dénouement de cette pénible et sordide histoire. L'expéditive justice mondiale va condamner dans un bref délai l'entreprise coupable, qui se portera garante de rembourser aux pays riverains la somme correspondant aux dégâts ; et s'engager à repeupler le Rhin.

Je suis peut-être pessimiste, mais il m'étonnerait fort que nous assistions avant très longtemps, et peut-être jamais, à un procès qui se ferait (s'il se fait), à huis-clos, et... se réglerait à l'amiable. Pourquoi ce scepticisme ? Parce qu'il est d'un illogisme évident que l'Etat-Patron condamne le garant de sa sécurité, et par extension se condamne lui-même. L'Allemagne a besoin pour l'équilibre de ses recettes que la « Hoechst », accomplisse un bon rendement annuel. Alors ? Alors, simple conclusion : *les exploiteurs de la classe laborieuse ne s'exploitent (généralement)) pas entre eux !*

Et maintenant, voyons les causes et motivations profondes de ce que l'on peut appeler la transformation de la Terre en une immense décharge publique.

Pour préserver les réserves nationales, il a été constitué en France, un service d'agents de Bassin. Ces derniers vérifient, réglementent l'élimination dans les grandes entreprises françaises. Malgré les mesures vraiment primaires qu'ils prennent, ils rencontrent chez bien des industriels un accueil hostile. Nous verrons pourquoi plus tard. D'autre part ces agents perçoivent de la part des producteurs de matières polluantes, des redevances. En 1969, elles seront (d'après « l'Express »), de 720 millions de F. qui rentreront dans les caisses de l'Etat. A ces 720 millions de F., s'ajouteront les subventions d'Etat et des collectivités locales pour le financement : création et fonctionnement, des stations d'épuration publique.

Première constatation : ces sommes à première vue énormes sont insuffisantes.

Seconde constatation : si l'on s'en réfère aux chiffres que publie « Entreprise », 87 % des villes françaises de plus de 2.000 habitants n'ont pas de station d'épuration de leurs eaux usées. Lapsus ! Ne s'agirait-il pas plutôt d'un problème à deux visages ? Si réellement des sommes aussi importantes sont allouées à ces stations, le développement ne devrait-il pas se faire sentir de façon plus tangible ? Ne faut-il pas plutôt voir dans cet argent capitalisé par les agents de bassin, une forme nouvelle d'imposition aux sociétés ? L'Etat prélevant sur cette caisse, l'argent qui s'enfuie dans les bas-fonds de sa barbouzerie ?

Pour en revenir aux entreprises, un détail important me reste à signaler. En fait, dans la compétition économique, la nécessité de traiter les eaux qu'hier on rejetait sans traitement, implique des dépenses d'investissement, puis des dépenses d'exploitation parfaitement stériles. Dans certains cas d'après le journal « Entreprise », cette charge remet en cause la rentabilité de l'entreprise.

On comprend mieux le problème. Ce ne sont plus les enjeux sentimentaux, seuls autorisés à être dévoilés à l'immense majorité de la population — la BDA de « Paris-Jour » se chargera de se pencher sur le cas (après les bébés phoques) — des pauvres petits poissons morts dans d'atroces circonstances ! Larmes ! Non, ce ne sont pas des enjeux de sentiments, mais plutôt d'enjeux financiers, bref d'histoires de gros sous.

N'oublions pas, chose très importante, qu'en France, il y a 571.396 entreprises industrielles dont 90 % ont moins de 10 employés ; et que justement cela crée un nouveau problème qu'il conviendrait d'aborder sous deux angles. Du point de vue économique, ce qui n'est pas mon objet, et du point de vue pollution ce qui correspond bien au but que je me suis fixé.

S'il existe en France 90 % d'entreprises ayant moins de 10 employés, ces entreprises peuvent causer des dommages du point de vue pollution, certes importants, mais sans rapport avec les 10 % restant.

Si l'on veut pour un instant accepter l'analyse capitaliste, il faudrait que l'Etat subventionne ces petites industries pour favoriser leur développement économique (favoriser les fusions, etc...), et créer à ce niveau un marché concurentiel, ce qui n'existe pas en France. D'autre part, il faudrait obliger ces petites entreprises grâce aux subventions de l'Etat, et celles de grosses entreprises, à s'équiper pour empêcher la pollution des cours d'eaux, rivières, fleuves.

Et faudrait donc à ce niveau, faire accepter aux 10 % restant qu'ils éliminent leurs déchets et accepter d'aider d'éliminer ceux des petites entreprises. Mais la solidarité économique étant un mot dénué de toute signification, ce projet est irréalisable en système capitaliste.

Et pourtant ce problème de la pollution, et des moyens de freiner, stopper, et éliminer ses méfaits sont d'après le Professeur René Dubos, aussi important, en raison de cette situation critique, que la production des ressources.

Et c'est là, la question fondamentale. Par tous les moyens balayer ces déchets de la surface de la terre et René Dubos de poursuivre : « De l'aveu général, toute l'évolution biologique de l'homme jusqu'à présent et une grande partie de son histoire résultent d'accidents ou de choix aveugles. La plupart des problèmes de milieu qui sont aujourd'hui la plaie de notre civilisation technique sont dus à des découvertes et à des décisions prises pour résoudre d'autres problèmes et élargir la vie humaine.

Le moteur à explosion, les détergents synthétiques, les pesticides et les médicaments à effet durable ont été conçus pour rendre service à l'humanité, mais certains de leurs effets secondaires se sont révélés néfastes.

Des méthodes d'imprimerie efficaces ont permis de publier de bons ouvrages à bas prix, mais elles remplissent les boites aux lettres de publications méprisables ou de réclames stupides, qui encombrent les corbeilles de tonnes de vieux papiers qu'il faut ensuite brûler ce qui aggrave encore la pollution de l'atmosphère. »

Il est évident en vertu de la loi de conservation de la matière, que le volume des déchets équivaut exactement au volume des ressources utilisées. Par ailleurs, et toujours selon le professeur René Dubos, « ce qui est moins évident, c'est qu'à long terme l'inverse doit également être vrai ; la production des ressources dépend de l'utilisation des déchets. Sinon l'homme transformera la biosphère en une immense décharge publique. » Et le professeur Dubos de conclure : « Les déchets que la nature ne peut transformer s'accumulent et polluent le milieu. Trouver les moyens de transformer ces déchets pour les rendre utilisables, c'est non seulement résoudre un problème de pollution, mais contribuer aussi à améliorer la qualité du milieu et favoriser la production future de ressources ».

Utopie ! professeur Dubos. Malgré toute mon admiration vous n'êtes qu'un utopiste, car jamais l'Etat-Patron n'acceptera de créer de nouvelles sections de chercheurs dont le seul but serait de sauver la vie sur le vaisseau spatial terre. Car jamais l'Etat-Patron n'acceptera un investissement improductif. Jusqu'à Mai 1968, il trouvait l'Université, à tous les niveaux comme improductive. Il a fallu la révolution pour lui faire comprendre. Ferez-vous la révolution professeur avec tous les autres savants, vos confrères ! De façon à ce que l'Etat vous écoute. Jamais il ne vous écoutera, car l'écologie allié à la sociologie vont à l'encontre de son existence basé sur le cercle magique : Production-Consommation-Rentabilité.

La résolution du problème doit se faire au niveau d'un changement complet de l'esthétique du monde, et de toutes les valeurs le régissant.

Car le jour où l'homme arrivera à la sagesse et à l'instruction que lui apportera la révolution libertaire, il réalisera un équiibre écologique vraiment harmonieux entre l'humanité et les composants naturels terrestres. Mais à ce niveau, il ne s'agira encore que d'un équilibre dynamique, compatible avec le constant besoin de recherche de « l'impossible étoile » chère à l'homme.

**J. V.**

## La société du gaspillage

*(Suite)*

Dans l'article précédent, nous avons vu comment l'organisation de la société de profit aboutissait à un gaspillage de possibilités de forces productives par l'emploi de plus de la moitié des travailleurs à des tâches improductives ; ajoutons que cette description est valable pour tous les pays industrialisés, y compris les pays de l'Est, puisque dans ces derniers le mécanisme prix-marchés-salaires est conservé, et que le principe de profit, même s'il est monopolisé par l'Etat, existe toujours. Quant aux pays sous-développés, le gaspillage des possibilités de forces productives y est encore bien plus considérable par suite de la colonisation économique par le capitalisme international : Dans leur recherche d'un meilleur profit, les trusts internationaux y achètent à bas prix des matières premières (produits agricoles, minerais, pétrole) pour revendre au prix fort des produits finis fabriqués ailleurs ; pour maintenir cet état de fait, ils retardent au maximum l'installation d'industries de transformation locales, et destinent ces industries presque exclusivement à travailler pour l'exportation. De sorte que la majorité des habitants de ces pays sont condamnés à l'oisivité dans la misère ou à travailler avec des techniques archaïques à très faible rendement ; seule une minorité (gros propriétaires, commerçants, transporteurs, fonctionnaires) retire profit de cet état de fait, et naturellement coopère avec les profiteurs internationaux pour le maintenir en créant un appareil d'Etat oppressif.

Voyons maintenant le deuxième aspect du gaspillage dû à la Société de Profit.

Gaspillage de forces productives

Il est notoire que les progrès de la technologie permettent une croissance rapide de la productivité, c'est-à-dire du rapport :

Quantité de produits fabriqués, nombre d'heures de travail. Si l'on considère les progrès sur cinquante ans dûs à l'invention de machines automatiques et à l'automatisation des circuits de production, on constate que cette productivité peut, dans des cas extrêmes, être multipliée par cent, et souvent par trois ou quatre ; et ces possibilités s'accroissant sans cesse avec de nouvelles découvertes.

Comment se fait-il, dans ce cas, que nous ne soyons pas dans un état d'bondance, où chacun jouisse d'une grande richesse matérielle pour un travail modéré ?

C'est qu'en fait interviennent les mécanismes de la société de profit : notions d'investissement d'amortissement. La classe dirigeante n'a pas intérêt à moderniser ses chaines de production — ce qui représente sur le moment un manque de profit puisqu'il s'agit de « réinvestir » — que si elle y est contrainte soit par la concurrence, soit par la hausse des salaires. Dans le cas contraire, il est bien plus rentable de maintenir les salaires à un bas niveau, sans moderniser les mécanismes de production, et d'user les vieilles machines jusqu'à la corde. Un exemple : on sait qu'au cours de la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècle, les Etats-Unis, qui étaient au départ un pays peu industrialisé, ont pris sur l'Europe une avance technologique et industrielle considérable, en acquérant une productivité bien supérieure. A quoi cela est-il dû ? à des conditions de «marché du travail » essentiellement différentes sur les deux continents : en Europe, la surpopulation, la concurrence des gros propriétaires terriens, la baisse des cours agricoles et bien d'autres causes ont amené au cours du dix-neuvième siècle une grande partie des habitants des campagnes à émigrer vers les villes, où ils étaient prêts, pour éviter le chômage, à travailler pour n'importe quel prix. Les patrons européens, trouvant une main-d'œuvre abondante et bon marché, n'éprouvaient pas le besoin d'augmenter leur productivité et ne modernisaient leur équipement que lentement. A l'inverse, les patrons des zones industrielles du Nord-Est des Etats-Unis devaient offrir des salaires élevés à une main-d'œuvre rare ; en effet, les habitants, du reste peu nombreux, préféraient, s'ils n'étaient pas assurés de gains relativement importants, émigrer dans l'Ouest où ils savaient trouver de vastes terres vierges à mettre en exploitation. Aussi les industriels américains, devant faire leur profit avec une main-d'œuvre peu abondante et coûteuse, durent développer au maximum la productivité, ce qui explique l'avance du machinisme américain sur l'Europe.

Cet exemple montre bien que seule la contrainte peut amener les maitres de la Société de Profit à utiliser rapidement les techniques nouvelles dans le sens d'une meilleure productivité, plutôt que de se contenter de l'exploitation des salariés ; et l'on est même amené à penser que les progrès partiels réalisés depuis cinquante ans sont dus en grande partie à l'exigence des travailleurs qui, par le syndicalisme, imposèrent quelques améliorations de salaires, donc rendirent nécessaire une certaine augmentation de la productivité.

Il n'en reste pas moins que la productivité actuelle est bien loin de ce qu'elle pourrait être si les techniques les plus modernes étaient utilisées à plein : à côté de méthodes ultra-modernes, on continue à se servir de vieux procédés plus ou moins artisanaux. C'est que les capitalistes qui n'hésitent pas (comme nous le verrons plus loin) à mettre au service de la population des bien de consommation les plus éphémères possibles, font au contraire durer le plus longtemps qu'ils peuvent les vieilles machines : les petits producteurs n'ont pas la possibilité d'utiliser les moyens les plus modernes, et maintiennent des modes d'exploitation périmés, grâce à de bas salaires ; quant aux grands trusts et monopoles, n'étant pas (et de moins en moins) contraints par la concurrence, ils ne se modernisent que lorsque leur profit, et non l'intérêt général, les y pousse. Paradoxalement, ce sont les secteurs qui font le plus de gaspillage de produits (par exemple l'automobile) qui développent le plus vite la productivité : dans ces domaines, où le problème des débouchés est résolu par le caractère éphémère des produits, il s'agit de produire en grande quantité et à bas prix des marchandises frelatées, ce qui permet d'exploiter les travailleurs et au niveau de la production et au niveau de la consommation ; la haute productivité est alors mise directement au service du gaspillage pour le meilleur profit des exploiteurs. La société de profit ne fait que de la qualité en faible quantité (pour avoir de gros profits par des prix élevés ou de la grande quantité à faible qualité.

Et puis il y a le gaspillage dû aux circuits extrêmement compliqués qu'effectuent les marchandises et les matières premières, toujours dans le but d'un meilleur profit des sous-traitants et des transporteurs.

Par ailleurs, un autre aspect de la productivité empêche la société de profit de la développer à plein : la croissance de l'automatisme exige une qualification de plus en plus poussée de l'ensemble des travailleurs ; mais non pas une qualification étroitement spécialisée comme celle que la classe dirigeante accorde actuellement à une minorité : il faut au contraire que les techniciens soient de plus en plus « polyvalents » pour pouvoir s'adapter aux changements de la technique dûs au progrès d'une part aux changements dans l'orientation de la production. Et cela impose en fait un haut niveau d'instruction générale pour tous, ce qui répugne évidemment à la classe dirigeante : d'une part, cela implique des « investissements » d'enseignement non rentables à court terme, et d'autre part, cela comporte des dangers politiques, des travailleurs plus instruits étant certainement plus dangereux par leur exigence, leur prise de conscience plus facile, leur moins grande perméabilité à la propagande gouvernementale et à la publicité.

Toutes ces raisons conduisent à une grande sous-utilisation des possibilités de la productivité, qui se traduit par un gaspillage de forces productives, c'est-à-dire moins de produits pour davantage de travail.

## Grève générale gestionnaire

L'arme par excellence des travailleurs, c'est la *grève générale expropriatrice et gestionnaire*. Pas de grève des « bras-croisés ». Grève *active* remettant en marche les usines avec de nouveaux organes de gestion désignés par les travailleurs eux-mêmes et une orientation de la production tournée exclusivement vers la *satisfaction maximum des besoins de tous*.

L'émancipation des travailleurs ne sera *réelle* que si la grève générale débouche *immédiatement* sur :

— l'expropriation capitaliste et l'abolition de la propriété privée des moyens de production ainsi que de la propriété d'Etat ;

— l'abolition de l'Etat et de son appareil et la prise en mains, par les travailleurs eux-mêmes à la base, des moyens de production ;

— la planification de la production s'opérant de bas en haut ;

— l'abolition du salariat et la distribution immédiate, selon les possibilités, des richesses suivant les besoins de chacun ;

— la gestion collective de toutes les institutions publiques ;

— l'organisation de l'auto-défense à la base.

Toute autre voie conduirait à brève échéance à la reconstitution d'une minorité privilégiée accaparant les moyens de production, d'information, de répression, etc... par la voie de l'Etat.

*La Révolution doit être totale ou elle ne sera rien !*

Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires - C. N. T.

## Mouvements sociaux

Au siège social d'Alsthom, à Paris, débrayages d'une heure chaque jour de 45 % du personnel pour l'augmentation des salaires.

A la suite de la grève à la Sollac, les syndicats mettent l'accent sur le passage de 12 salariés horaires en mensualités.

Aux Etablissements Paris, à Nantes, un accord a été passé entre la direction et les syndicats C. G. T. et C. F. D. T. Il y aura deux augmentations de salaires de 1, 1% au 1er juin et 2,14 % au 1er octobre ; les deux syndicats s'engagent à ne pas faire grève pour les salaires avant la fin de l'année.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs

Pour le développement de la C.N.T.

Participez à la

*Grande souscription pour la propagande !*

## La Révolution inconnue (1917-1927)

**de VOLINE**

Un document d'importance capitale sur la participation anarchiste à la révolution russe. Indispensable pour comprendre les sources historiques des courants révolutionnaires actuels.

700 pages. 35 F franco de port.

Bon de commande :

Nom :

Prénom :

Adresse :

désire recevoir ..... exemplaires, du tirage spécial réservé aux lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, du livre « LA REVOLUTION INCONNUE », au prix de 35 F. Ci-joint le règlement :

= Chèque bancaire.
= Chèque postal (1).
= Mandat (1).

(1) A établir à l'ordre de N. O. E. Diffusion - CCP 16 971.80 Paris.

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# BANANIA

UN curioso me preguntaba por qué en un artículo llamé a América Matutania, digo Vanania, o más correctamente escrito, Banania. Las respuestas se me agolpan ciclóneamente al aguijón de la lengua. Haré el triaje de la porción menos adoleciente de avitaminosis.

Me parece la banana una fruta de ángeles. No es carne ni pescado, sino la combinación, en faustas proporciones y adecuado volumen de ambas esencias nutricias.

Tiene una sacarosidad que no empalaga; un atercipelamiento que la hace espasmódicamente táctil; una solidez que se quebranta casi con el aliento; y una ternura de labios de niño o de huevo pasado por agua.

Es además de un perfume que no marea y de un catar que no os llena la boca de sopas. No embadurna ni ensangrienta con escándalo al que le sacrifica el corazón. Se desnuda sin remilgos en primera instancia de la mano.

El comer fruta, la mayor parte de las veces es como el amor: un prinzgarse indecentemente para nada; un naufragio del decoro en mares de babosidad.

Criatura el plátano, en que se puede carpir y escarpir deleite, en bicicleta y en patín, en coche, a caballo y a pie; su docilidad ni tiene precio.

Cualquier similar suyo del viejo o del nuevo continente, exige para una fruición efímera, cuchillo, tenedor, plato, servilleta una monda o ablución previa de su cuerpo y otra posterior del paciente carpintero que lo consume.

Ahí está, por ejemplo, el mango. Para posesionarse de sus hibleas mieles, se han menester más trastos que para matar un toro. Aun tomando toda clase de precauciones, no es posible evitar, al desjugarle, envisarse los dedos y pintarse de mazamorra el bigote, ganarse una estrella de ocho puntas en el chaleco o en el plastrón de la camisa. Es una señorita histérica; una matriz que vergonzantemente clama, desacorada, por la fecundación. Como la fresa, como la piña; cuya inmensa vanidad no les permite salir a escena sin acompañamiento.

La banana no es flor de amanecer primaveral y de boreal aurora; antojo de embarazadas y de veletas. Duran tiempo sus encantos. Anda zarpa al moño con la gusanera. A cualquier hora del día o de la noche, su solo reglejo aurisolar nos allega placer.

De un modo muy especial nos conmueve el donacionismo generoso con que ofrece el marfil de su pulpa; la mansedumbre con que se deja despellejar, como un conejo golpeado en el testuz o desangrado por un ojo.

La banana, en suma, es un indio de razón. Es una india servicia. Es como América: paraiso de todos los desolladores del ocaso y del orto, con magias caldeas, camalancias y camellancias de reyes de Oriente.

**ANGEL SAMBLANCAT**

30 agosto 1947.

# La guerrita

DE la nacencia a la muerte, el autoritarismo nos tiene acostumbrados a esta calamidad. Nosotros soportamos por ser resignados. Nos han convertido en esclavos de todas las cosas, de lo contrario no habría ya guerrilla, inicios de algo peor. Y que el diablo nos perdone, cuando de la «guerrilla» se pasa a la guerra, y de la guerra a la calcinación atómica o bacteorológica contra nosotros mismos: el que puede oír que oiga, y el que no... preferible no decir nada.

Biafra, Viet-nam, etc., son «guerrillas» por no alcanzar a ser guerras atómicas (todavía). Ya lo serán, ya lo serán, caballeros...

Dicen que hay otras «guerrillas» al servicio de unos ogros, para montar otros ogros, una vez exterminados los que viven en las cuevas terribles de estos ogros. No se comprende nada. Peor para todos.

En este siglo de marras, «guerrillas» fueron las exterminadoras de abisinios mansitos, para empezar. Fascismo puro. «Guerrilla» la de anarquía contra canibales 1936 y siguientes, en España. Luego vino la segunda de la primera mundial. Esto fue guerra, señor.

Háblame usted de «guerrillas». Ahora quieren la tercera. Llegará. Tenemos puesto en la luna. Allí nos esconderemos los que podamos hacerlo. ¿Podremos? Creo que sí. Pida usted, señor mío, un pasaje directo a la luna, para evitar un mal rato.

Ser terráqueo es ser valiente. El selenita artificial es, de seguro, un cobarde, como el avestruz aquél. ¿Recuerda? Pues con su sal se las haya. Salud.

No hay guerrero, ni podrá existir jamás, que no quiera una «guerrilla». La «guerrilla» es cosa seria. Pero unos — está muy demostrado — guerrean a fin de profundizar el pozo que les llena las narices de excremento: otros guerrillean por el bien de todos y cada uno en la tierra. ¿Hay diferencia? Claro, pues que la hay, y grande.

Entre un combate a la guerra de los ogros y una escaramuza para persistirlos, va más distancia que de aquí al planeta Plutón.

Los ogros nos amenazan de constante con bacterias, hidrogenamientos y hierbas por el estilo. Malísimo estilo, por cierto.

Nosotros quedamos en la estacada. ¿Por qué? Por el mal menor famoso. Es encantador dormir y soñar. Los arrumacos de los entes sin conciencia nos tienen avasallados, y basta. ¡Qué bueno resulta la grajería de los sátrapas al servicio de los amos de pozo profundo e infecto! ¿De acuerdo? Nadie tiene la culpa si no nos ponemos de acuerdo en esto. Es tan simple la ecuación científica del hombre y sus maravillas, que da no sé qué pensar que incluso los pobladores «callampas» necesiten más de un segundo para aclarar sus anhelos, sus conciencias, sus claridades humanas, que las tienen y que deberán seguir teniéndolas, tanto así, como cualquier hijo de vecino.

¿Guerrillas? Vengan pronto contra todo lo estatuído en pro del orden y la tranquilidad de los cementerios «bajo la luna», como dijo Bernanos, el olvidado.

Cada gesto guerrillero que venga a apuntalar imperialismos rusos, amarillos, norteamericanos o fachas de Iberia, del Medio Oriente, de la América Latina, de la América Inglesa o de donde sea, pues que se marchen con su música a otra parte; dicha parte puede ser sencillamente hundirse en las estratosferas, pero eso sí, a costillas de ellos mismos, que se paguen la comida y la bebida. Todo menos robar el sudor y la sangre de los terráqueos que en este mundo quedan dispuestos para mejor vivir.

**Cosme Paules**

*Alaiz en «QUINET». Si no lo has leído, léelo, compañero*

DOCUMENTOS Y ESTUDIOS SOBRE EL ANARQUISMO

# El Centro Internacional de Lausanne (1)

El Centro Internacional de Investigaciones sobre el anarquismo (en francés : Centre International de Recherches sur l'Anarchisme, C.I.R.A.), ya tiene once años de existencia. Su eficacia y desarrollo dependen del interés que le manifiesten y de la cooperación que puedan ofrecrle tanto los amigos del movimiento como los que deseen estudiarlo.

En 1956, en Ginebra, cuatro hombres de diversa procedencia se encuentran unidos por aspiraciones anarquistas comunes : un objetor de conciencia francés, otro italiano, un refugiado búlgaro, y un anarquista suizo, mayor de edad, antiguo voluntario de las Brigadas Internacionales en la guerra de España.

Existían en Ginebra, por la misma fecha, tres fondos de documentación anarquista no utilizados por desaparición de los responsables primeros : el de *Réveil*, antiguo periódico anarquista de Ginebra (1901-1947), en cuyas oficinas se acumularon libros y periódicos del movimiento; el de *Germinal*, biblioteca que estuvo a cargo de los anarquistas suizos; y el fondo que dejó *Jacques Gross*, francmasón simpatizante con las ideas libertarias y amigo de Elisée Reclus, poseedor de un buen conjunto de libros y manuscritos entre los cuales un cuantioso epistolario con el escritor francés.

Se impone a los cuatro compañeros la idea de juntar esos materiales dispersos organizando un fondo único de documentación para un público más amplio que el que pudo aprovecharlo entonces. En efecto, el movimiento anarquista padece, de siempre, una tremenda falta de información. La imagen falsa o deformada que se ha dado de él está deliberada y normalmente fortalecida por las autoridades, a menudo mal informadas a su vez. Tratándose de un movimiento cuyo fin es destruir el sistema y el mismo principio del Estado, éste, en todas partes, se considera obligado a perpetuar y reforzar la idea de por sí explosiva: anarquismo = terrorismo = desorden.

Los cuatro iniciadores no quisieron disminuir, por exceso de modestia, el alcance de la empresa. Abrigaron el temor de no alcanzar, por falta de audacia en el proyecto, el público exterior al movimiento cuyo interés pretendían despertar. En 1956, faltan el sitio y el dinero. Pero enseguida forman una sociedad legalmente declarada, poniéndole un título a la altura de sus pretensiones. La idea de base es la siguiente: ofrecer a los investigadores, historiadores, estudiantes, escritores, periodistas deseosos de documentarse, militantes de los más diversos movimientos, y sencillamente a cualquier individuo interesado por el anarquismo, el conjunto más completo y satisfactorio de estudios y documentos originales. El Centro así definido debía quedar a todo trance al margen de la acción anarquista. Tenía que ser apolítico en el sentido más extenso de la palabra, para que el archivo quedara abierto a todos.

Entre grandes dificultades económicas, uno de los iniciadores del C.I.R.A. alquila una habitación donde muy pronto se amontonan libros, folletos, periódicos, manuscritos, fotos, étc. Los cuatro amigos, especialmente el bibliotecario, Pietro Ferrua, cuidan de solicitar la adhesión de algunas personalidades, con el título de miembros de honor, para garantizar la seriedad de la empresa. Se observa la regla de apoliticismo en las relaciones con los lectores exteriores al movimiento, y el Centro desempeña efectiva, aunque modestamente todavía, el papel que se había propuesto. Pero prácticamente, aquel pisito acogedor y de aspecto más o menos farragoso y bohemio, viene a ser el sitio donde se juntan anarquistas suizos y extranjeros, refugiados españoles y jóvenes libertarios anhelantes de actuar.

En febrero de 1961 (el Centro va a cumplir cinco años), se produce hacia las cinco de la mañana una fuerte deflagración en la casa del Consulado de España en Ginebra. Daños materiales importantes. Inscripciones antifranquistas por las paredes y en la calle. Gran emoción en Ginebra. La encuesta, orientada primeramente hacia los españoles, termina con la detención de cuatro jóvenes anarquistas *no* españoles. A los dieciocho meses, las autoridades suizas ordenan la expulsión de todos los extranjeros que estuvieron más o menos relacionados con ellos, y al cabo de seis meses, Pietro Ferrua y su familia salen para el Brasil. El C.I.R.A. pierde su principal animador.

Pero llega muy pronto a revivir, y el archivo se traslada a Lausanne al cuidado de Marie-Christine Mikhailov y Marianne Enckell. El Centro vuelve a abrir un año más tarde, en la primavera de 1964. Desde entonces trata de distanciarse respecto a la acción militante directa, o sea que los responsables no toman parte en ninguna acción y mantienen el local de la biblioteca a salvo de cualquier actividad que no sea de investigación.

Tal empresa depende por mucho de la personalidad de los que la llevan, y sufre bajas sensibles con los cambios de personal demasiado rápidos, o precipitados. El Centro no ha recobrado hasta ahora el público y la cooperación que tuvo a raíz del valioso trabajo de Pietro Ferrua. Le perjudicó el alejarse de Ginebra, antiguo foco de anarquismo y, sobre todo, encrucijada europea y mundial. Sin embargo, en estos tres últimos años, el número de investigadores interesados va creciendo con regularidad, así como el de los corresponsales del CIRA en el extranjero. Los que frecuentan la biblioteca son pocos, pero a veces asiduos durante toda una temporada, especialmente gracias a las eventuales facilidades de hospedaje en la misma casa.

Desde luego, todo el trabajo de las bibliotecarias es voluntario y no retribuido, y recibirán con gusto y agradecimiento la ayuda que los amigos y compañeros quieran proporcionar. El trabajo también consta de la redacción y difusión de un boletín bibliográfico publicado dos veces al año, el cual incluye, además de la lista de libros y documentos adquiridos últimamente, algunos artículos inéditos de interés bibliográfico (2). Los recursos del C.I.R.A. constan de las suscripciones se los miembros y lectores del boletín, las dádivas en numerario, la venta de documentos duplicados y libros adquiridos o heredados con los archivos de compañeros anarquistas, pero ajenos al propósito de la biblioteca del Centro.

Este último dispone en la actualidad de un millar de volúmenes, cerca de dos mil folletos (3), muchas revistas anarquistas o anarquizantes (varias decenas de títulos) y numerosos periódicos, publicados en veintitrés idiomas. La mayor parte de dichos documentos es posterior a 1939. Pero las bibliotecarias tratan de remediar esta deficiencia, especialmente lamentable para el fondo español. Lo que no excluye importantes documentos anteriores a aquella fecha y un buen fondo de manuscritos, algunos relativamente antiguos. Los de Nettlau y Elisée Reclus, aún quedando propiedad del C.I.R.A., están depositados por razones de seguridad en la Biblioteca Universitaria de Ginebra. Finalmente, el Centro ha llegado a ser el depositario de todo el archivo del movimiento anarquista internacional, incluso de los grupos más disidentes (actas de Congresos, boletines interiores, etc.).

Dos cosas preocupan ante todo a sus animadores:

— Dar a conocer la biblioteca para que se utilice.

— Aumentar las colecciones en beneficio de los lectores.

Importa por tanto:

— Que cualquiera que se interese por ese trabajo de información les envíe documentos, incluso desparejados o incompletos, de los que pueda disponer, y les indique los fondos disponibles a raíz de la marcha o el fallecimiento de algún compañero.

— Que los redactores, y los editores si puede ser, les manden sus publicaciones (especialmente en plan de intercambio).

— Finalmente, que todos comprendan se trata de un servicio puesto a la disposición del movimiento y el pensamiento anarquistas, y que conviene aprovecharlo máximamente para darlos a conocer de modo serio y profundizado fuera de los ambientes, donde suelen encontrar la mayor aceptación.

La biblioteca no es propiedad privada, sino propiedad colectiva de sus miembros, y los responsables se consideran depositarios y gerentes del fondo de documentos y nada más. Existen secciones de documentación anarquista al cuidado de otros varios organismos, siendo los más importantes, que sepamos, el Museo de Historia Social de París, el Instituto de Historia Social de Amsterdam, mundialmente conocido, y el fondo Labadie de la Universidad de Michigan (U.S.A.). Pero el C.I.R.A. es la única biblioteca dedicada exclusivamente al anarquismo, y la única que pueda utilizar inmediatamente y sin formalidad cualquier persona interesada.

De hecho, el Centro en su principio tuvo otras pretensiones. Sus iniciadores proyectaban la grabación de documentos hablados, la organización de ciclos de conferencias y la publicación de los estudios que ellos mismos llevaran a cabo. Sólo los acontecimientos ulteriores han llegado hasta ahora a limitar la actuación de la biblioteca. Pero el C.I.R.A. está dispuesto a sostener fuerte y cordialmente, en cuanto pueda, a los que traten se realizar, de un modo o de otro, sus proyectos primitivos. El mismo Centro necesita, día tras día, todo el apoyo que puedan proporcionarle los investigadores, simpatizantes y amigos a quienes pretende ayudar.

**MARIA LAFFRANQUE**

(1) 24, Avenue de Beaumont, 1012, Lausanne, Suiza.

(2) Ejemplares a petición de los amigos interesados. El boletín también puede consultarse en la Redacción de todos los periódicos anarquistas publicados en Francia. Suscripción: 4 F. (suizos y franceses) al año. Tarjeta de miembro: 10 F. suizos o 12 F. franceses, incluyendo el envío del boletín y el préstamo gratuito (menos los gastos de envío) de los libros y revistas. Giros postales en Francia: Alain Thévenet, CCP Lyon 241-20.

(3) Libros o artículos de interés ideológico, histórico y social, filosófico, cultural (religión, educación, expresión del pensamiento, actividad literaria y artística), biografías, actualidades, etc. Algunos discos.

GUERRA AL VENENO

# Vicio pernicioso: El tabaco

COMENZAREMOS por decir que quien fuma su mal ahuma. Es tan bonito sentado a la puerta de su casa o en la de un café, dando fuertes chupadas a un cigarrillo o un puro, deleitándose con fruición, exhalando grandes bocanadas de humo, y mirando con ficticio delirio cómo éste sube en espiral hacia el espacio, enfermando y vaciando el bolsillo del consumidor.

Suerte que el fumador es el único ser humano que tiene el derecho exclusivo de escupir, que ya es algo.

Hay muchos fumadores que creen que el uso del tabaco ha existido siempre. Nada más lejos de la verdad. El tabaco se conoce en Europa desde el descubrimiento del Nuevo Mundo. Así es que el tabaco es una importación que, si bien ha llenado y llena el bolsillo de muchos, también ha causado más estragos que todas las pestes habidas y por haber en la vieja Europa, debido a la acción destructora que tiene la nicotina en el tejido celular del organismo humano. No obstante, no le faltan defensores. Unos por su *modus vivendi*, su interés sagrado de la peseta; otros dominados por el vicio y la ignorancia. También hay entre sus defensores hombres de ciencia; pero aquí cabe el aforismo de Shopenhauer : «No te fíes del hombre de ciencia»; lo que en buen español quiere decir que la peseta lo adultera todo, cosa que el tabaco, por ser un asqueroso monopolio, y por el ancho campo especulativo que tiene — del que viven una infinidad de ratitas parasitariamente, que estarían mucho mejor dándole con un pico y una pala, que es un trabajo saludable para la gente holgazana — el tabaco, digo, produce millones y millones de pesetas suficientes para corromper a miles de individuos.

El tabaco es una planta originaria de América, que tiene por nombre botánico *nicotina tabacum*.

Cuando Cristóbal Colón y sus compañeros abordaron el Nuevo Mundo en 1492, se sorprendieron al ver a los indígenas aspirar el humo de unos pequeños cilindros encendidos por una punta: era el tabaco preparado por los indios por medio de hojas liadas de una planta llamada *petum* en el Brasil y la Florida.

Al tabaco, primeramente los españoles le dieron el nombre de *tabago*, quizá en razón directa de que fue en Tabago (Antillas) en donde observaron por primera vez la costumbre de fumar.

En efecto, los españoles nos acostumbramos a fumar como los indios, trajimos simiente a España y se cultivó dicha planta en España y Portugal, de donde se esparció el cultivo de ella por toda Europa, hacia el año 1518.

Juan Nicot, embajador de Francia en Portugal, fue el que primero hizo conocer el tabaco en Francia y de ahí que más tarde los químicos dieran el nombre de Nicot (nicotina) a uno de los principios más activos del tabaco.

El tabaco no es bueno para la salud. Muchos fuman sin saber porqué. Porque ven fumar a los demás, igual que las mujeres fuman por imitar a los hombres, cosa que no deja de ser una aberración, porque si quieren imitar algo del hombre, que imiten una cosa buena, no un vicio malo, como es el fumar, enfermedad del sistema nervioso y por consiguiente hereditaria.

Para tener un buen esqueleto firme, fuerte, para que aguante bien el tronco humano, niños y jóvenes deben evitar, no solamente el uso del tabaco, sino qué también del alcohol, dos activos venenos que dificultan de un modo terrible la digestión, y retrasan la buena función y desarrollo de las células de los huesos.

El tabaco que se ingiere impregnado de saliva, lo mismo que el alcohol, son dos venenos que causan más víctimas que mil guerras. No muere uno de golpe de bala, no; aquí la muerte no es violenta, muere uno suavemente, un poco cada día, va depauperándose su organismo hasta que queda reducido a cenizas, que no sirve ni para abono, tan engañadora es la ingestión de estos dos malditos venenos, que dominan la voluntad de tantos y miles de seres humanos, hombres y mujeres.

Contra el tabaco y el alcohol, nunca se propagará bastante. «El tabaquismo y el alcoholismo, son el lecho de la tuberculosis», (doctor Héricourt).

Si los padres supieran el daño que causan a su prole haciéndole ingerir tan nocivas substancias, de seguro que no lo harían...—*Bolera*, Madrid.

## CHISPAS

*Ese es compañero. Posee carnet igual que el nuestro.*

⁂

*Habla en reuniones y siempre está con la mayoría. Ignora lo que es estar consigo mismo.*

⁂

*Pide la palabra. Señal de que no la posee.*

⁂

*De los talentudos de la Idea conoce los retratos. Tienen razón de antemano. ¿Para qué leerlos?*

⁂

*Sin embargo posee biblioteca de maleta, incluso con libros por él encuadernados. Todo un contenido de amores, magretismos, deportismos, politiquerismos y malabarismos. ¿Los barbudos? ¡Barbero!*

⁂

*Barbero: — Voy, pero sin tijeras. La barba en escoba vuelve a estar de moda. — No adivinamos una.*

⁂

*El compañero de carnet no es malo ni lo parece. Se deja mecer, que es más cómodo que conducirse.*

⁂

*Siguiendo la corriente se es feliz. Otras aguas (humanas) han desbrozado el cauce.*

⁂

*Anarquía, acción directa, comunismo libertario, todo. Pero también menos, porque los tiempos son esos.*

⁂

*Mañana las corrientes serán otras y el compañero siempre el mismo: variable.*

⁂

*Amigo mío, bien está el carnet en tu cartera; pero libre y voluntad entera.* *CHISPERO*

# Dolor de España

¡Qué te dure el dolor de España, amigo mío, ese dolor que ennoblece y españoliza! ¡Qué te duren los calambres en los ojos y en las muñecas cuando pienses que España, transida de aberraciones, se desangra sin hombres y sin verdades en un tiempo en que las gentes han negado su voz y su voto a la sana conciencia! Ese dolor es tu divisa de Hombre que ama a su Pueblo con un sentir universal, que abarca el mundo al alcanzar su patria íntima y sufriendo, solo, por la dignidad perdida de sus hermanos. ¡Qué te duela España, corazón varonil, porque España necesita caballeros sin tacha, que cabalguen la integridad sencilla, lejos de las opulencias y las vanas tradiciones, y en cuyos espíritus ella duela como ascua de sombras y cavernarias gelideces!

Es necesario a todo varón de claro rango sentir a España lastimando en el alma y los tobillos, en el pecho y la voz, como una angustia, unos grilletes, una lanza y una mordaza... ¡y vinagre en llagas vivas!, y no tener un instante de sosiego, ni considerar válida una sonrisa, mientras en la sahumada piel de toro carcoma todo germen de libertad esa plaga de insectos monstruosos que se nutren, como la langosta y la polilla, de todo cuanto dominan!

En esta hora aciaga, que dura treinta años y cientos más, sentir a España punzando nuestros tuétanos, es amarla y bregar por ella para salir de los escombros del nefasto mito de la religión y de las tradiciones. A España ha de salvarla el Amor, porque el odio la ha perdido vistiendo las galas del relumbrón conchavado con el crimen, el fatuo endiosamiento de los pillos y la codicia; y el Amor no se viste de nada, sino de Amor en actos claros, sin palabras.

Pero ese dolor, ¡ese dolor de Hombre Integro, que se define tal cual, es, con sus declarados yerros y virtuosos propósitos, dolor de humano corazón que aspira a la Vida, es la sola antorcha que les queda a quienes, seguros del definitivo destierro, tienen a España en el sólo y elevado blanco de sus limpios y liberalísimos afanes!

Y si el dolor de España le dura y lo llevas contigo al sepulcro, te digo que permanecerás sempiternamente en la memoria del Hombre, como eso, ¡todo un hombre!

Pues quien no llore a España, con dolor de varón, por sus hueras sequedades y vacíos, no ha conocido el Amor ni las necesidades legítimas del Pueblo, que come un pan que no sacia y va por un extraño camino que, con vacuas promesas no le conduce a un único y luminoso destino.

¡Qué te dure el dolor de España, amigo mío, si quieres rendir homenaje a la pequeña y diezmada tropa que cayó, anónimamente, luchando por la dignidad universal que debe estar radicada en la dignidad del Individuo-Hombre!.

**ABARRATEGUI**


LIBRO NUEVO

## MIS MEMORIAS

Libro original del compañero Pedro Vallina, en el que relata las incidencias, luchas y aventuras de su larga vida, y sus contactos con la mayor parte de los maestros internacionales del anarquismo.

Es, el libro MIS MEMORIAS, complemento del opúsculo, también debido a su pluma, MEMORIAS DE UN REVOLUCIONARIO, editado por «Solí».

MIS MEMORIAS contienen cerca de 400 páginas, muchos grabados y cuesta 20,00 frs. El producto TOTAL de la venta está destinado a los compañeros ancianos.


# «Lobos de España»

PARA los que de hurtadillas hemos aprendido a leer aprovechando los ratos de ocio que el trabajo nos otorga y poco a poco hemos llegado a discernir y apreciar ideas, los « Lobos en España » constituyen una fuente para la comprensión del alma de ciertos literatos que han marcado su huella en el espíritu de la humanidad española, durante las tres primeras décadas del siglo.

El autor, — diestro de la péñola — aguijonea en el lector el placer de la lectura a medida que uno se adentra en las páginas de este estudio Político-Religioso.

Observamos la crítica de la actitud de Unamuno.

Panegirista de la tragedia de la vida, no logra hallar una grieta para entrever la grandiosa expansión de la existencia humana cuando se la dedica a un objetivo de nobleza que irradie hacia el porvenir la luz que ilumina caminos de libertad, de comprensión y de paz.

Unamuno, que se empeñó varias veces en defender el espíritu medieval en su estudio sobre D. Quijote y su autor, da una noción inexacta y contraria a la realidad, respecto del tan grandioso cuan modesto Cervantes, a quien el rector de Salamanca le quiere inspirado de Dios, cuando fue en realidad uno de los más adelantados precursores de la libertad, poniendo en gran aprieto y ridículo la acción de la Iglesia y de la Inquisición, rompiendo lanzas en sus descomunales batallas contra los prejuicios y mentiras de que estaban llenos los odres de vino, o bien ironizando el uso del rosario y otras aventuras de las que descollan la liberación de los prisioneros y el canto de Marcela a la libertad de amar. Y tiene razón el autor al afirmar que Cervantes no fue inspirado por Dios. Sólo su hombría guió su inteligencia, adornada con ese hermoso atributo moral que es la bondad, que constituye su «curriculum vitae».

Para Giménez Igualada los «lobos» son Unamuno, Baroja, V. Inclán, Maeztu y también Machado.

No comentamos a cada uno de ellos. Precisemos sólo que para el autor del libro, V. Inclán es «un prisionero del delirio aristocrático» y, — añadiremos — humorista triste y a veces grosero.

Reflexionando acerca de Unamuno y Machado, pensamos que ambos tienen derecho — permítasenos la frase jurídica —, a las circunstancias atenuantes. El primero aunque no sea más que por su intervención lanzando a Millán Astray y sus aliados aquel «venceréis, pero no convenceréis», que fue el último grito del anciano. El segundo por preferir el exilio y en él la muerte, mejor que permanecer mudo como lo hicieron tantos otros.

Del libro sale lisiada la Iglesia, lobo mayor y aplastante. El diálogo entre Machaca, campesino castellano de solera, y el cura terrateniente, es un ejemplo de cuanto haría en España una actitud concienzuda, basada en el «no quiero» porque no es justo además de inmoral. Ejemplo digno de meditación y prometedor de conclusiones prácticas.

Pero el error humano con que España ha sido alimentada por la lobada, la literaria y militar, la eclesiástica y del señoritismo, es, desgraciadamente, el odio que estos han sembrado a porfía.

No cabe duda que una actitud recapacitada, que va hacia el cambio integral que deseamos sin erosiones ni choques sería ideal para la obra noble, parida sin dolores ni violencias.

Pero cuando los españoles de postguerra que comparten con nosotros las horas de trabajo evocan el recuerdo de su niñez, huérfana a menudo de padres y de caricias, como rica en peripecias, miserias e insultos, tememos que esa bondad que rebosa por todos los poros del autor sea ahogada — esperamos que sólo circunstancialmente —, por la lava que arriesga desbordar del volcán de ansiedades comprimidas a lo largo de más de una generación.

Ojalá podamos mañana cantar una gran victoria exenta de sangre. Si pese a todo, una gran parte de personas roídas por los colmillos de los «lobos» desean ese parto feliz, no podemos olvidar que sin ser violentas « a priori», existen personas que consideran inevitable el uso del bisturí para abreviar el parto de un mundo mejor, condenando, sin sentimiento vengador, el mal sufrido, cuya venganza final será la prueba de nuestro sentimiento humanista, trabajando por el renacimiento de la paz y de la solidaridad humanas.

En fin, un libro que debe leerse y meditarse.

⁂

«Trilogia» es otro libro del mismo autor (2), que comprende tres breves tesis: De Oratoria, Bondad-Breve, Hablada.

La primera parte es una llamada a la sinceridad, a la modestia y al «sexto sentido», que tan pocas veces se suele observar. Una advertencia a los medios de vanguardia cuyos portaestandartes suelen a veces pecar de falsa modestia, que es peor que la inmodestia.

La segunda, que es un canto a la bondad, y que corre pareja con Krisnamuhrthi, da materia para proyectar conversaciones que nos harían llegar a lo que hemos ya discutido tantas veces, que tiene engarce con la inteligencia, y la cultura, que no son tales, si no van unidas a la bondad. Porque de las facultades humanas «... no es la inteligencia la de mejor y más noble abolengo, sino la bondad, sin la cual no seríamos hermanos».

La tercera es una invitación a la igualdad de sexos y de edades y de razas, sintetizando el todo la palabra: Humano, es decir, fraterno, que enseña y aprende, que hereda el bien de ayer para volcarlo enriquecido con su propio aporte a las generaciones venideras.

Todas esas páginas contienen ideas, pensamientos y voluntades de un ideal tan preñado de belleza, que me temo que algunos lectores digan de su autor que es un utopista que navega entre un mar de hipocresías cual es el mundo de nuestros días.

**Fernando FERRER**

# La importancia de la jornada baja

**EL criterio de que el trabajador es la bestia de carga de la sociedad va desapareciendo. No por una moral social emanada de los dos Parlamentos, de los «padres de la patria», sino gracias al esfuerzo y a los sacrificios constantes de las minorías obreras conscientes. Paulatinamente, y al parecer «derrota tras derrota» (que así lo afirman cronistas doctorados) el proletariado ha logrado establecer ese derecho humano que inmemorialmente a los productores de la riqueza social siempre se les había negado. Sesenta años atrás el amo era el amo y hoy el dueño de tierras y fábricas es un parásito que se apropia de los bienes de los demás con ayuda de la fuerza armada.**

**Antaño se trabajaba en esclavo, también en siervo, y a continuación en persona libre de pactar con el propietario de tú a tú, en igualdad de circunstancias desde el punto de vista legal. En el positivo resultaba otra cosa.**

**A principios del siglo XIX la burguesía naciente impuso la jornada de tiempo indefinido, pudiéndose concretar a la exactitud enorme de 14 horas diarias. Una fatiga en el tajo y una miseria en casa. Y una familia anémica, de vida corta, con un arenque para tres hijos. Esa maldad capitalista cabalmente protegida con armas por el Estado, causó más tísicos y espectáculos de atroz miseria que cuando los dueños cuidaban de sus esclavos bípedos como si se tratara de cuadrúpedos.**

**La jornada «legal» de 14 horas jamás la han catado los pudientes y los bonzos del Estado. Pero el manual sometido a ella se pasaba lo mejor de su existencia derrochando su vitalidad en los antros fabriles, mineros o camperos para enriquecer desmesuradamente a sus explotadores.**

**Nació la era de las exigencias, que causaron asombro e indignación entre las gentes del orden. De las 14 a las 13 horas se notó un mínimo beneficio de libertad y salud y un inicio de carencia de mano de obra bien indicado para una exigencia de mejor salario. A fuerza de conflictos y abandonos del trabajo, el horario se fue reduciendo hasta estabilizarse en 11 horas por día, igual a 66 por semana. Un exceso aún, que reducirlo suponía herejía, gandulismo, antipatriotismo y otras jeremiadas político - burguesas. Mas la defensa de los patronos contra el «abuso» de los trabajadores no se redujo a gemidos, puesto que derivó en represiones furibundas. Los daños de dolor, tortura y muerte que esta actitud bestial de capitalistas y gubernamentales ha sido tan inmenso que no hay matemático sagaz en condiciones mentales para calibrarlo.**

**Sin embargo las 10 horas fueron inevitables. Y la semana inglesa: un sábado por la tarde con libertad absoluta. ¡Y las 9, y las 8 horas, mártires de Chicago! Se pasó el límite y obtuvimos las 7 horas, o 42 a la semana, y, a escasez de brazos salarios en aumento. No trabajar horas extraordinarias, no volver atrás. ¡Menos horas siempre, más pan y libertad, un poco más de anarquía!**

**Eso que era Utopía la realidad y la constancia lo van acercando... — J. F.**

B.D.I.C



# Tribuna juvenil

## Contertulios de café

RIVERA, sentado ante una tazita de café, verboso como siempre, agitaba ya una, ya otra mano, como para enfatizar su charla.

— La gran Revolución de Octubre... las fuerzas regresivas... el desarrollo... el desviacionismo... el opio de los pueblos....

Una turbamulta de palabras azotaba mis oidos desde hacia unos ya no tan tiernos cuarenta años. «Pero — me decia a mi mismo —, no tiene derecho alguno, y menos en nombre de una nueva sociedad, a usufructuar el don de la palabra para su uso exclusivo.»

— Lenin, Stalin... Stalin, Lenin... Lenin, Stalín... Stalin, Lenin... Jrushov... Marx, Engels... Engels, Marx... Marx, Engels... Engels, Marx...

El torrente arreciaba, me sentia como en traje dominguero bajo un chubasco de verano. Algo, sin embargo, me indicaba que, por fin, mi turno se aproximaba, pero no...

— La dictadura del proletariado... La coexistencia pacifica... El Congreso... «El Capital»... La correlación de fuerzas... Lenin... Marx.. Marx, Lenin... Lenin, Marx... Los pueblos... ¿No es cierto?

Se interrumpió con los ojos clavados en mí, como esperando mi ratificación, pero apenas intenté abrir la boca, cuando, sin más, volvió a la carga:

— La lucha de clases... El campesinado... La idiosincrasia de los pueblos... las democracias populares... Laika, Trotski, Trotski, Laika... Gagarin, Bielka... Bielka, Gagarin...

Cada vez la situación se hacia más tensa... Me entraban deseos de levantarme y sigilosamente, a hurtadillas, escabullirme, huir de mi advers... de mi contertulio; pero no, sus ojos seguian fijos en mi, manteniéndome clavado en la silla, mientras su perorata subia de nuevo de tono.

— El materialismo... el advenimiento de la clase proletaria... El devenir histórico... Las minorias... La liberación de los pueblos... Stalin, Lenin, Marx... Marx, Stalin, Lenin... Breshnev...

Cierto alivio vino en mi socorro.., una especie de segundo aire, la tensión disminuyó. Me asaltó la idea de que mi compañero de café era un músico, hilvanando sinfonía tras sinfonía, y yo, con las manos ocultas, como si fuera director de orquesta, empecé a seguirle el ritmo. Se me apareció la faz cómica del asunto. Me divertia el pensar que no le escuchaba, que todo su derroche de vulgar palabreria caia en el vacio. Un sentimiento de venganza dulcificó mi rostro. Me sonrei. De inmediato comprendi que habia sido una indiscreción de mi parte el manifestarme. Su seño se frunció en señal de desaprobación por mi sonrisa, y acto seguido afianzó su mirada con renovado denuedo sobre mi, como exigiéndome atención a su charla. Esta, sin embargo, no se interrumpió ni por un pestañeo:

— La literatura soviética... El realismo socialista... el ballet bolshoi... Stalin, Lenin... Lenin, Marx... Marx, Engels, Lenin... Lenin, Marx...

Mi sentido del humor se habia esfumado como por arte de magia. El grado de irritación crecia y crecia en mi persona. Pretendi excusarme y acto seguido levantarme y escapar. «Tan sólo levantarme, levantarme, y ya...» — me decia —, sin embargo seguia sentado. Ni la menor fisura, ni el menor resquicio, ni el más leve respiro en su interminable parloteo presagiaba el feliz momento en que pusiera punto final a su perorata. Por instantes, un temor metafisico acerca de la intemporalidad del tiempo invadia todo mi ser. Me sentia como si hubiera tenido lugar el Juicio Final y la sentencia inapelable fuera la de oir a perpetuidad a mi odioso contertulio. Las ideas de fuga, de salvación, acudian en tropel a mi mente; pero apenas lograba imaginar una, cuando el esbozo de otra desdibujaba la anterior, y asi con otra, y otra más...

— La plusvalia... Patria y Muerte... *Che* Guevara... Mao Tse-tung... Ho Chi-ming.. Vietnam... Marx, Lenin... Marx, Lenin... Lenin, Marx... Lenin...

De repente, sin más, con los ojos fuera de órbita, con la boca crispada, los puños enarbolados me abalancé sobre mi contertulio, gritando a pleno pulmón:

— ¡Farsante! ¡Abajo los tiranos! ¡Viva la libertad! ¡Viva la libertad! ¡Viva la libertad!

**Ismael VIADIU**

# Los tontos útiles de la C. I. A

## por Floreal Castilla

PARA el tradicional lector de *Joseph Alsop*, de *Life* o de *Visión* la politica norteamericana frente al avance del comunismo, ateo y materialista, no permite discusión posible ya que la única forma de salvaguardar nuestra civilización ante las teorias totalitarias es esforzándonos en sostener la marina norteamericana en todos los mares del globo. El idealismo norteamericano — recientemente enarbolado por Nixon — que nos recuerda la época en que Wilson jugaba a la política en el Caribe, es aplaudido y ansiado hasta por el contabilista mexicano que escribe a «cartas a la redacción» de *Life* protestando por la dócil actitud del gobierno federal estadounidense frente a los alborotados y filocomunistas estudiantes de Harvard. También el pequeñoburgués quiteño ansia para Ecuador una Dysneylandia o un Coney Island, un programa Apolo, una New York miniatura y hasta un Hollywood que produzca filmes propios del Guayaquil colonial. Y, asimismo el odontólogo cucuteño que vive de los dolores de muela de los venezolanos que pasan la frontera para gastar los bolivares del petróleo sueña con que Bogotá verá algún dia aparecer, procedente desde el imaginario planeta de Krypton, un Supermán que logre sacar al país del atolladero del subdesarrollo. El idealismo nixoniano — remiendos, repito, del viejo idealismo wilsoniano basado en el pensamiento de aquellos colonos, cazadores de pieles rojas, que pensaban en continuar más allá del Pacifico para llevar sus caravanas hasta China y el Japón, aunque, a decir verdad, no han sido caravanas sino destructores, acorazados, B-52 y submarinos — tiene suficientes partidarios en los paises del sur. Son los mismos que rien al ver al Pájaro Loco devorar salchichas alemanas o al personaje de Edgar Rice Burroughs aporrear a los franceses e italianos que organizan un safari para conseguir el marfil que se transforme en dólares contantes y sonantes. Son los que gozan con las peliculas que sobre el lesbianismo, con una combinación de pornografia con ciencia, nos están enviando los productores hollywoodenses.

Aunque le pese al habitual comprador de libros de la *United States Information Agency* también los camaradas son asiduos lectores de las tiras cómicas de *Bat Man*, *Dick Tracy*, *Pancho Tronera* y *Tarzán* y, a la media luz de los cabarets locales, consumen el whisky de acuerdo con las selectas recetas escocesas preparadas en Boston o bien el aguardiente fabricado en la industria licorera local con una fórmula química que es patente de una fábrica de Los Angeles y todos aquellos licores que lleven la marca: made in USA. Y no deberia esto sorprender a nadie ya que en una sociedad de consumo no se hace diferencia, a la hora de vender, en las concepciones ideológicas de los consumidores. Lo que más puede desagradar a los camaradas sea que hasta la pastilla de jabón que utilizan para asearse sea marca registrada de la Procter and Gamble. Ellos, que consumen productos yanquis, con una digna actitud antiimperialista, también tienen que adquirir su *Revista Internacional*, sus *Novedades de Moscú* y la revista *Unión Soviética*. Es ahi donde les dicen: «camaradas, desconfiad del texto de los cables de la UPI, son tendenciosos, etcétera». Por eso, cuando un camarada observó que la primera noticia que leia sobre la invasión de los tanques de Libermann a Checoslovaquia era la de un cable de la United Press no lo quiso creer hasta que la Tass se lo confirmó. Existe, pues, esa simpática coincidencia entre el pro-yanqui y el camarada: ambos gozan con las aventuras de James Bond y también usan los cheques para viajeros del First National City Bank.

Los camaradas, que siempre se han jactado de tener sus «tontos útiles» y sus inútiles repartidos por todos los puntos de la tierra, esta vez hacen ellos el papel de lo mismo pero a favor de la Agencia Central de Inteligencia. Exactamente, los camaradas, fieles a la nueva interpretación del internacionalismo proletario dada por ese Breznev de marras, consideran que eso de estar haciendo actos anárquicos — dicen ellos — que el partido no controle, lo único que hace es favorecer a la larga o a la corta al imperialismo y a la derecha local. Eso de salir a la calle a manifestar sin pedir el permiso normal en estos casos a las autoridades legitima o ilegitimamente constituidas no es propio de revolucionarios y menos de quienes interpreten fielmente las concepciones fundamentales del marxismo-leninismo. Claro, es natural que todo lo que no esté supeditado a la disciplina del partido que es lo mismo que decir a los intereses de la diplomacia soviética a escala mundial, sea tachado de aventurerismo, anarquismo y otras armas *seniles* utilizadas por los voceros de la soberania limitada. Para ellos, inconscientes de lo que debe ser la verdadera Revolución, es fácil aliarse hoy con éste y mañana con otro. Ayer guerrilleros, hoy antiguevaristas consumados; ayer no sabian donde poner a Castro cuando éste recurrió presurosamente al crédito ruso y hoy lo catalogan de aventurero, guerrerista, pero, por encima de todo, dicen defender la Revolución Cubana, suponiéndose — dicho sea de paso — la que controlen ellos, luego que descogoten al hoy cacique habanero. Así, pues, como ayer amamantaban a los maquis de Guatemala y Venezuela, hoy se juntan con lo más selecto del parlamentarismo criollo: democristianos, socialistas, populistas, etcétera.

Y esta posición contrarrevolucionaria del comunismo, de todos los camaradas, lo que hace es favorecer los oscuros intereses de los enemigos de la Revolución Social, contándose ellos entre los primeros. Con su demagógica propaganda a la cual bautizan como socialista son instrumentos útiles de quienes por encima de ellos, a nivel imperial, dirigen el teatro político. Ni siquiera es la NKVD o la GPU, sino la CIA a quien sirven los camaradas, convencidos de la inmoralidad histórica del marxismo-leninismo-stalinismo.

Con razón un grupo que se podria catalogar como «maoista» — aunque, sinceramente, ellos ni saben qué son — ha acusado recientemente a un alto intelectual comunista de un país latinoamericano de recibir un cheque en dólares mensualmente desde el American Bank, que es el precio de sus servicios a la CIA. Este intelectual en cuestión es uno de los más firmes partidarios de la coexistencia pacifica y de la soberania limitada; ha escrito libretes más gruesos que la Biblia y articulos que llenarian cuatro páginas de este periódico pero resultó que un dia a uno de los estrategas de la CIA se le ocurrió a través de una de sus editoriales publicarle un libro al pobre hombre porque seguramente lo encontraba contundentemente convincente para los que aún dudan de la bondad de los dólares. Y que más da, después de todo la coexistencia pacifica y la doctrina Breznev es más o menos lo mismo que los Estados Unidos se ha cansado de repetir.

La Voz de los Estados Unidos de América desde Washington no se cansa de radiodifundir las declaraciones que a diario dan a la prensa altos personajes del comunismo local; ahi están apoyando a los gorilas peruanos y condenando el maquis de Guevara como utópico. En el primer caso y en el segundo, y en otros que por razones de espacio no traigo a colación, el servicio que le hacen a la Central Agency es formidable... El imperialismo no tiene dólares para pagarles a los camaradas los buenos trabajos que hoy le están haciendo. Tanto en Caracas, como en Montevideo, como en Buenos Aires, como en Bogotá, como en Lima, como en Santiago los quintacolumnistas de la CIA tienen su nombre: los partidos comunistas. Y ya no hay — ¿la ha habido alguna vez? — ninguna diferencia entre la *Revista Internacional* y el *Time-Life*, ambos prestan eficientes servicios a la penetración cultural imperialista tanto soviética como norteamericana; quizá, donde podria hablarse de diferencia seria en el anuncio de Chesterfield que lleva *Life* en su contraportada y sin embargo, muy poco le falta a la *R. I.* para hacerle un anuncio turistico al koljós más cercano a Moscú.

Hoy los camaradas tratan de echarle tierra a aquello que reza asi:

Nuestra tierra, compañero,
tiene por plaga el gorila,
mas la gente está tranquila:
¡ya se sembró el guerrillero!

porque para ellos como para el enamorado del idealismo nixoniano, todo, absolutamente todo, va mejor con Coca-cola.

# S.i.d.

# El comunismo libertario

El número próximo de LE COMBAT SYNDICALISTE publicará el proyecto de vida futura que tan celebrado fue en los años de anteguerra: EL COMUNISMO LIBERTARIO. Doblando el número se obtendrá el folleto

# OTRO EPILOGO

**MEJICO, D. F. — LA PLAZA DE LAS TRES CULTURAS**

EN ella tres distintas formas de erguir, introducen variedad y lineas, introducen variedad y contraste. Del choque de la visión de estas viejas piedras contrapuestas a nuevos mármoles y vidrios nos hace una emoción ascendente de fuertes alas. Porque ante esas gracias arquitectónicas sólo podemos sentir la presencia de oscuros hombres desposeidos. Los que las erigieron.

Esto es lo primero que nos sale al paso. Pero el quemante recuerdo nos lleva a recorrerla. Ruinas de geométricas pirámides aztecas y una sobria iglesia colonial forman uno de sus ángulos. Mientras edificios de hoy, altos y fuertes, completan el perimetro. Amplio espacio abierto donde hay, también, claras aguas, voces infantiles y hasta notas de órgano. Este es el escenario donde realizaron la matanza.

En cuanto a los protagonistas fueron dos grupos irreconciliables. Uno, la rebelde y confiada muchachada mejicana, que protestando por anteriores brutales intervenciones policiacas y militares, se reunió en la plaza para exigir las eternas cosas por las que luchan los hombres dignos. Mientras que la contrapartida estuvo representada por el ejército. Idónea tropa mercenaria en la que sus jefes pulimentaron e hicieron rebrillar la bestia. Esa que, según dicen, todos llevamos dentro. Y que aqui, sin dudar, estuvo presente en los guardias del orden.

Por último debemos enfrentarnos con la acción. Pero es dificil, ¡ay!, encararse con la tragedia sin desmoronarse acongojado. Porque de un lado sólo hubo accionar de pezuñas sobre gatillos... Y, del otro, desgarradoras y violentas zambullidas en la muerte. De una chiquillada despavorida que recibió plomo hasta quedar tendida en elevada cantidad macabro saldo que hace temblar hasta los de más duros nervios.

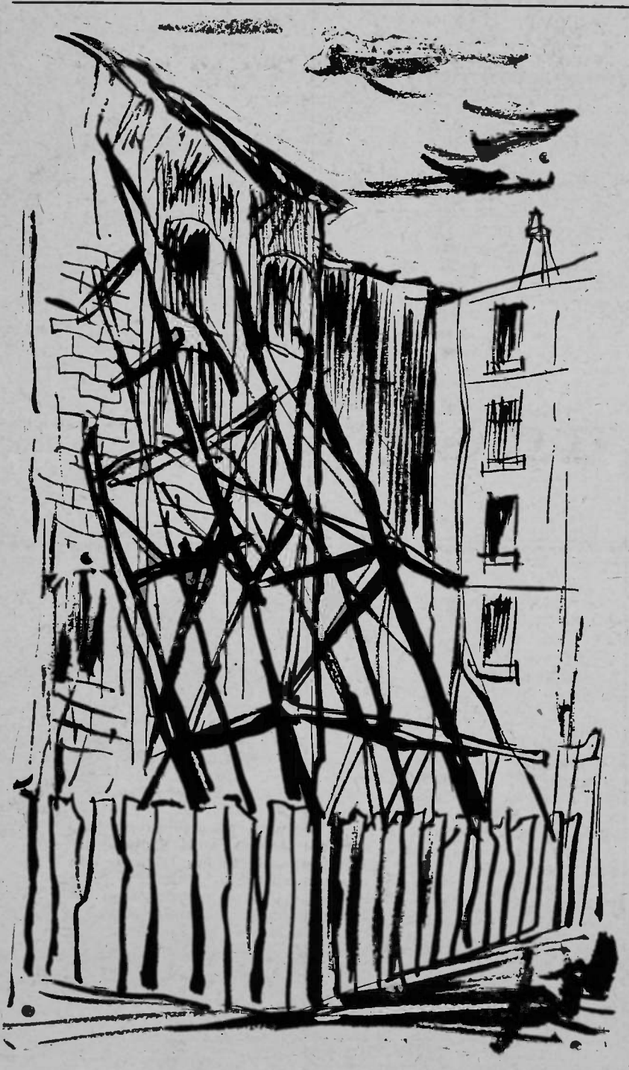
Después, ahi, no se pudo acercar nadie. Algunos consiguieron salir por sus propios medios. A los demás los sacaron. Muertos o presos.

Las cárceles no alcanzaron. Se improvisaron campos de concentración. Y era tal, el verdadero o aparente desorden, que resultó dificil, sino imposible ubicar a los desaparecidos. No se sabia quién estaba vivo y quién muerto. Mas las inteligencias, sutiles o siniestras, que intervinieron en la represión, siguieron trabajando. Y aprovecharon el desconcierto, y desconocimiento de las consecuencias, para ir cerrando el circulo del terror. Brutales amenazas a los deudos, fiera presión sobre algunos de los más aguerridos estudiantes y facilidades para que salieran de Méjico y la censura, espontánea y completa, a todo tipo de prensa. Esto, para el gobierno, deberia ser el final. La mordaza total. Bajaron el telón. Y a otra cosa.

Sin embargo, el pueblo mejicano, sangrante y aún estupefacto, comienza a agitarse. Ya se percibe el movimiento. Después de sacudirse el horror y, también, el miedo, los estudiantes renuevan las huelgas. Y cunde la amenaza de un paro total. Claro. No podian admitir que todo terminara asi. De ningún modo. Ahora apróntense, porque vuelven a pelear y conseguir un distinto final.

Porque quieren un fulgurante epilogo. Un radiante broche justiciero.

**ELENA GONZALEZ**



NUMERO DE VACACIONES. Visitad este Paris antes de que desaparezca

IMPORTANT POUR LA PROPAGANDE

Vient de paraitre la brochure :

**L'ANARCHIE**

d'Errico Malatesta, en édition « Golem ».

Soixante quatre pages, 3 frs

Remises aux distributeurs.

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

*«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Sagarra* ..... 5,00 *frs*

*Tipos Españoles, tomo I* .... 7,00 »

*Tipos Españoles,* » *II* .... 7,00 »

*Tres ediciones «Solidaridad Obrera» y «Umbral»*

**COMENTARIOS A UN LIBRO MAQUIAVELICO**

# «Del anarquismo al peronismo»

CON el titulo que encabeza estas lineas llegó a mis manos un libro en el que se pretende asociar el extremo libertario con el extremo autoritario. No le di importancia pensando que la flagrante contradicción en que incurre se refutaba por si solo. Pero luego pensé, que, dado el estado de confusión en que se debate el movimiento anarquista del otro lado del charco y las pocas publicaciones que se preocupan por clarificarlo, será de provecho decir algo sobre el contenido de dicho libro y los propósitos que en él se persiguen.

El movimiento de influencia anarquista en la Argentina, por su extensa propaganda y combatividad por mejores condiciones de vida adquirió tal prestigio que los mismos que con sus mentiras quieren justificar la masacre de que ha sido victima, con retorcidas retóricas simulan una defensa del mismo para cubrirse de gloria. Entre ellos se encuentra Alberto Balloni, el autor del citado libro.

Sobre el historial combativo de la Federación Obrera Regional Argentina, tiene el libro de Balloni relatos que se aproximan a la verdad. Mas a continuación, con retorcida dialéctica denigra el movimiento que en el párrafo anterior ensalzó. Con insistencia machacona dice que los equivocos y fracasos que tuvo la F.O.R.A. se debieron a la falta de una dirección rigida. Entre un cúmulo de mentiras a sabiendas dice que la huelga general seguida de la semana trágica de enero 1919, fue declarada, orientada y solucionada por la central reformista, entonces llamada F.O.R.A. del IX Congreso, hoy C.G.T.

De la semana trágica la prensa burguesa ocupó muchas páginas, y de los que declararon y orientaron dicha huelga, en la Argentina solo apropósito se puede ignorar. A la fecha del 1919 el industrial Vassena era el más odiado por los trabajadores conscientes porque era casi el único burgués que no habia transigido con las exigencias de los trabajadores, haciendo fracasar las tentativas de organización y las huelgas, con obreros traidos directamente de Europa. Logrado un principio de organización adherida a la F.O.R.A., se le presentó pliego de condiciones que fue rechazado; se le declaró la huelga, que fue apoyada por todo el proletariado combativo. En un choque con la policia que custodiaba los esquiroles hubo tres compañeros muertos; al entierro concurrió una cantidad incontable de miles de trabajadores. Para dirigirse al principal establecimiento del industrial, el cortejo se desvió del itinerario que le trazó la policia, y llegado al mismo, se destrozó y quemó lo que se pudo bajo una lluvia de balas que tiraban la policia y la infanteria de Marina que custodiaban la fábrica. Segun el parte oficial, en el lugar hubo 22 muertos y en el cementerio tres más.

La noticia de tal acontecimiento rápidamente se extendió y la huelga general se hizo espontáneamente efectiva en la capital y suburbios. El consejo de la F.O.R.A. la hizo extensiva a toda la República, llevando su orientación. A ella se vieron arrastrados el Partido socialista y la central reformista. Pero a los tres dias que la huelga adquirió proporciones alarmantes para el gobierno, el Partido y la central reformista la dieron por terminada, aconsejando a los trabajadores la vuelta al trabajo, que, dicho sea en honor de sus afiliados, en gran mayoria continuaron la huelga hasta que el hijo del industrial Vassena, imponiéndose al padre, aceptó las condiciones que la organización adherida a la Federación Regional Obrera Argentina habia presentado. Durante los 7 dias que duró el movimiento, los únicos transportes que circulaban por las calles de la capital y suburbios eran las ambulancias y los autos que repartian el Boletin del diario anarquista «La Protesta». La sangre corrió todos los dias que duró el movimiento. El número de muertos oficialmente registrados publicado por el diario «Critica» fue de 370.

Otra mentira de dicho libro que no se puede pasar por alto es la muerte del negro Aguirre, del que se dice murió de un sincope en la central de policia de Tucumán en 1949. El negro Aguirre creo que fue el último de una familia que de padres a hijos fueron ejemplares luchadores y trabajadores en Panaderos. A un hermano del citado Aguirre le conocí en 1931 en los tenebrosos nichos y calabozos subterráneos del departamento de policia de La Plata. Este subterráneo, como el de Bernal, por el que pasó el compañero Mariano Rubio, deportado, y actualmente en este exilio, se conservan recuerdos históricos de la civilización que allí llevó el dominio español; calabozos que durante la dictadura de Uriburo, y a continuación, reabiertos, se demostró y se demuestra que los tiempos de la inquisición aún no han muerto. El Aguirre que allí he visto terminaba de salir de la tortura, en estado de salud muy precaria. Ignoro donde dio el último suspiro.

El Aguirre que se menciona en el comentado libro, cuando notó que los policias en la capital y afueras le pisaban los talones para asesinarlo, se trasladó a Tucumán, donde encontró refugio y trabajo. Y en pleno trabajo fue asesinado por la banda de matones con carta blanca. El negro Aguirre, por las persecuciones que habia sufrido y su ejemplar conducta de militante y trabajador, se habia hecho popular. La prensa burguesa denunció el crimen de que fue victima. Por las denuncias de tales crimenes se sienten muy molestados los asesinos, los mandones y los cómplices. Y el autor del comentado libro dice que la muerte de Aguirre se aprovechó para hacer una campaña antinacional y antipopular. Para los nacionalistas como el citado escritor, que son la gente de más baja moral que anda por el mundo, la nación ha de salvarse aunque haya que convertirla en una cárcel y en ella sucumban todos los hombres que no padecen la suicida enferdad nacionalista.

**Serafin FERNANDEZ**

# Servicio de Librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «El Apoyo Mutuo», Kropotkin | 18 00 | «Historia de la literatura inglesa» | 3 00 |
| «L'Atelier», Armand Cuvilier | 5 50 | «El buen mozo», Guy de Maupassant | 5 00 |
| «A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle | 8 00 | «La caida», A. Camus | 7 50 |
| «Arte de bien vivir», Schopenhauer | 5 00 | «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien | 4 50 |
| «L'Argent», Emile Zola | 5 75 | «Camino de pasión», Zensel Müsham | 1 50 |
| «Arquitectura del verso», Pérez Cunis | 5 00 | «El canapé verde», P. Marcelin | 4 00 |
| «Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa | 4 50 | «Campo arado», E.L. Castro | 7 50 |
| «Arte de pensar», Ernest Dimnet | 5 25 | «Campos rodados», Carrasquer | 3 00 |
| «Articulos de costumbres», M. de Larra | 3 50 | «Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco | 3 50 |
| «Aspectos de la América actual», Vallina | 2 50 | «Capitalismo y Democracia», A. Souchy | 2 00 |
| «Asi cayeron los dados», V. Botella Pastor | 9 00 | «El capitán Proteo», Pompeyo Gener | 3 00 |
| «Asi termina la noche», Remarque | 7 50 | «Le capitain Fracasse» Th. Gauthier | 3 00 |
| «Ataualpa» (Biografia), Zúñiga | 6 00 | «Cartas comerciales», J. de la Vega | 3 50 |
| «L'Aurore de la civilization», Lepeuce | 5 60 | «Cartas a Mme Recamier», B. Constand | 3 00 |
| «El autoanálisis», Karem Horney | 8 00 | «Carteles», González Pacheco | 20 00 |
| «Aurora Espléndida», Jack London | 5 00 | «Carne y espiritu», M. Van der Meersch | 5 00 |
| «Averroes» (Biografia), E. Renan | 6 00 | «Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats | 6 50 |
| «Aventuras del Barón Munchhausen» | 7 50 | «Carte des vitamines et calories», Orano | 5 00 |
| «Ayude a su médico», Varios | 3 50 | «La casa de la lluvia», Fernández Flores | 4 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 2 25 | «Las catalinarias», Juan Montsalvo | 6 50 |
| «Aquí comienza el alba», S. Terry | 9 00 | «La Catalogne Libre», Orwells | 6 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 | «La catira» (H. de Venezuela) J. Camilo Cela | 19 50 |
| «Bacon» (Biografia) Carlos Remusat | 6 00 | «Celos», Stefan Zweig | 5 00 |
| «Balzac», A. Keim | 2 60 | «Ce qu'on apelle la crisis», J. Duboin | 2 50 |
| «Balada del alba bala», Carrasquer | 3 00 | «Claudia», Arnold Zweig | 2 50 |
| «Balon Rouge», Hachete | 7 80 | «Cervantes» (Biografias) | 1 75 |
| «Batalla de la vida», Carlos Dickens | 3 00 | «El cerebro infantil», N. I. Krannsnograky | 12 00 |
| «La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó | 3 00 | «Cien dias de la vida de una mujer», F. Montseny | 1 50 |
| «Las bases fisicas de la personalidad» | 3 00 | «Ciencia y cultura», Dr S. M. Neuscholsz | 6 00 |
| «Bernard Shaw», Frank Harris | 9 00 | «El cielo y tu», R. Field | 4 50 |
| «Bolchevismo y anarquismo», Rocker | 2 00 | «Cien dias». J. Roth | 4 50 |
| «La borrasca», R. Rocker | 10 00 | «El circulo perfecto», H. M. Robinson | 6 50 |
| «Breve historia del anarquismo», Nettlau | 4 50 | | |
| «Canciones y juegos» | 3 50 | | |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10°).

C. C. P. Paris 13507 56

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# SUPERVIVENCIA

**NOS gusta insistir sobre temas de nuestra preferencia, siendo, lo que preferimos, cuanto tienda a derramar ideas libres sobre las multitudes espesas, o amontonadas. Difundir opiniones interesantes entre personas que no se interesan en nada que se aparte del establo, parece obrar en pura pérdida de tiempo. Y no. Sembrar a voleo en el desierto siempre da algún resultado. En cada primavera la flor aparece en las hierbas nacidas y desarrolladas en silencio. Igualmente, la propaganda nunca resulta estéril por completo.**

**Recordamos que en en nuestros tiempos de actividad arrolladora era común en los compañeros hablar de los «estúpidos», de los «imbéciles», que de momento (quizá jamás) no comprendían nuestras palabras ni nuestros actos. Sin embargo, tras una tesonería de años pudimos comprobar cómo los cuadros confederales se incrementaban y los grupos idealistas venían a más, sensiblemente. ¿De dónde procedía, pues, ese personal adaptado ya a la lucha de clases y a las fórmulas igualitarias de la Confederación y de la anarquía? Indudablemente, del «montón», de la «caterva de los estúpidos», en fin, de la masa ineducada, impreparada, pero revolucionariamente educable, y «recuperable» como ahora se dice, para una doble finalidad de ascensión individual y de adhesión a la causa de emancipación colectiva.**

**Este episodio, repetidísimo en nuestro camino de ascensión libertaria, confirma por sí solo el mérito innegable de los vocacionales de la propaganda, de los compañeros empeñados, durante los días mejores de su existencia, en difundir manifiestos, periódicos, folletos, libros y grabados; en mezclarse entre los grupos callejeros para derivar la conversación, política o deportiva, al terreno de lo social, siempre de actualidad acuciante; o llevando la contraria a la peroración política, al sermonismo religioso, previa una preparación que consideraremos heroica por afectar a compañeros de educación primaria, esto es, a obreros sujetos al trabajo desde su edad más temprana.**

**Si el anarquismo y la Confederación fueron lo que llegaron a ser en la península ibérica, debióse a los preclaros de los certámenes libertarios, a los dilectos de «Ciencia Social», a los combatientes de «La Tramuntana» y otras publicaciones de fin y primeros de siglo (XIX y XX). Pero quizás sin el reflorecimiento de la propaganda en 1902 (poco después de la tragedia de unos martirios seguidos de fusilamientos en el Castillo Maldito) a base de «Tierra y Libertad», «La Revista Blanca», y una serie de publicaciones más o menos continuadas; sin la irrupción en el mercado literario español de las obras sociales editadas por la casa Sempere, más la fuerza combativa y persistente de nuestras publicaciones de Gijón, Barcelona, Madrid, Sevilla, Jerez de la Frontera, etc., etc., y aún la presencia tesonera de la «Vértice», otra vez de «La Revista Blanca» y demás editoriales más fugaces que estas dos últimamente citadas, la historia del movimiento libertario español hoy no ocuparía un lugar prominente en la historia social que se está escribiendo en nuestros días. Hay que ver lo que es solicitada nuestra documentación viviente por gente docta y de imparcialidad segura, para comprender — ellos — la magnitud del hecho confederal y anarquista cumplido por unas cuantas generaciones de hombres tan idealistas como impertérritos.**

**Con todo, no se vaya a creer que en «la otra época» el medio publicitario era de adquisición fácil. Los salarios eran mezquinos y las privaciones, en cada luchador, abundantes. Se cumplía el esfuerzo con abnegación, porque debía cumplirse, y el hombre, el grupo y el sindicato se salían casi siempre con la suya. Para comprender la carencia de recursos publicitarios, bastará decir que la obra cumbre de Anselmo Lorenzo, «El Proletariado Militante», su autor no pudo verla publicada hasta que «Tierra y Libertad» la insertó semanalmente en folletón en sus apasionadas páginas. «Solidaridad Obrera», diario, se transformó en tal desde el semanario que era, debido a una necesidad imperiosa de cotidiano propio para afrontar una situación de huelga mal informada por la prensa burguesa. ¡Pero con qué problemas de orden monetario! Así y todo, la huelga (de albañiles y metalúrgicos) se perdió, pero debido a la irreductibilidad de compañeros y sindicatos en el asunto propaganda, el diario sindicalista quedó y buen servicio que hizo para levantar el grandioso movimiento anarcosindicalista de 1917-1923.**

**Esa es historia confederal verdadera, compañeros, y en el exilio escasa C.N.T. quedaría sin las reuniones de provecho, sin el nexo relacionador de la prensa y del impreso encuadernado. Por ello es loable todo esfuerzo editorial, y por su firme constancia hay que admirar a los compañeros que en tal o cual ciudad se desviven en la colocación de la propaganda constante que la Organización les — y nos — sirve.**

**El desierto humano no existe totalmente, compañeros. Hoy como ayer, el obrero español considerado romo de sentimientos puede resultar compañero y amigo si en amigo y compañero lo tratamos. Asunto de dedicación, no de «yomenfutismo».**

## DISCOS

*El dedo de Rabiotis.*

*Rabiotis no mira con simpatía aunque lo finja. Rabiotis tiene la conciencia cristalina, de cristal hecho añicos. Un cacho de cascote — lo más cortante mejor — siempre está dispuesto a clavarlo en epidermis ajena. En la suya no, porque es sagrada.*

*Rabiotis cree en la existencia de la bondad, que hace suya. Los demás, no elegidos como él por la deidad pureza, raramente gozan de este privilegio. Por ello Rabiotis se ve en el caso de prestar o vender bondades a ese pobre mundo que de ellas carece.*

*Tendero de moralidades, Rabiotis apunta índice acusador hacia la clientela. «¡Ese!» Si ése admite ser sermoneado y feligresado, el índice de Rabiotis se abate majestuosamente.*

*Rabiotis gusta de platicar monólogamente ante un grupo de convertidos. Se escuche y se reprima el «no» como medida sanitaria. No haciéndolo así, los rayos de Jupiterito son inevitables.*

*La moral de Rabiotis es rígida: Un solo dulce mujeril en la vida, una sola variedad diversa en política, una sola razón: la suya, y una sola tonelada de patatas en día de hambre. Un criterio único y un solo mentor en el cotarro: Rabiotis.*

*De lo contrario el dedo acusador apunta, rojo de ira como pimentón madurado en la planta y secado en la ventana.*

*Generalmente el dedo de Rabiotis causa poca mella. El tiempo de la moral sudorosa ha periclitado. Y como el pequeño mundo que lo rodea no se rabiotiza, los Rabiotis hoy existentes habrán de desrabiotizarse si tratan de vivir en paz y sosiego.*

*DISCOBOLO*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA NOSTALGIA

PARA los exiliados, el viajar, el ir de una parte a otra, ya en plan de vacaciones, bien en sentido de buscar acomodo en tal o cual región, lleva consigo el hacer comparaciones acerca de un lugar determinado y aquellas regiones, o aquellos lugares de los que las circunstancias nos tienen alejados. No es el concepto que suele atribuírse a la cosa de «patria chica», menos todavía lo de «patria grande», que reflejan, en uno y en otro caso, lo que los franceses denominan como «chauvinismo», por extensión en sentido general, aparte el concepto militar.

Sentimos nostalgia ya no precisamente de la tierra que los vio nacer — aunque a veces ocurra así — sino de aquellos lugares que nos son más queridos que la tierra nativa. En ocasiones la nostalgia lleva consigo reflejar ciertas etapas de nuestra existencia en que determinada convivencia nos hizo felices. Asociamos el lugar con las personas, o la persona, habiendo dejado honda huella en nuestro fuero interno.

Quizás determinadas circunstancias, al ir unidas con los años de nuestra existencia, hacen nacer esa melancolía de lo que pasa y no puede ya volver, como no vuelven los veinte años a quien ha pasado ya el umbral de los sesenta. Va de por medio un factor sentimental al que solamente puede responder la reflexión, haciéndonos convenir en lo inexorable de la existencia humana, al crear, ese desgaste constante que lleva hacia la nada, hacia el desenlace que es la muerte.

Es de comprender que al evocar escenas, circunstancias vividas, en la tierra que los exiliados hemos dejado; al evocar matices de paisaje, detalles de la vida urbana de una ciudad que nos fue grata, la nostalgia embargue nuestro ánimo, máxime si a ello va asociado el recuerdo de sensaciones de matiz sentimental. ¡Ah, pero esto nada tiene de común con el arrepentimiento de aquellos móviles que nos hicieron tomar el camino del exilio.

En prensa franquista, en obras literarias, se ha bordado todo un lagrimeante conjunto de lugares comunes hablando de «la tristeza de los arrepentidos», haciendo alusión a los exiliados. Quienes, con definido propósito de desfigurar nuestros sentimientos — una forma como otra de buscar combatirnos — se han cuidado bien, por supuesto, de dejar entrever que todo aquél que lucha por un ideal sabe a lo que se expone: a la cárcel, a las persecuciones, al exilio, y a toda suerte de vicisitudes. Ya en este plan no puede tomarle de sorpresa todo aquello que pueda acntecerle.

La nostalgia es una cosa bien distinta del arrepentimiento. Es lo que interesa decirles a quienes buscan tergiversar las cuestiones.

### DEL ENFASIS A LA INCOMPETENCIA

Que la natura no ha prodigado por un igual las dotes de inteligencia entre los seres humanos es cosa de la que se está al cabo de la calle. Hay ciertas condiciones que nacen ya con el individuo, una predisposición en lo de comprender con aguda percepción las ideas y los hechos. Si con ello va el aditamento de la cultura, la preparación, la ampliación de conocimientos que facilita el estudio, entonces tanto mejor. Es sabido también que incluso en el caso de que las dotes naturales de inteligencia alcancen en un individuo poca consistencia, a base de esfuerzo, de voluntad, poniendo pasión en el estudio, en la asimilación de conocimientos, se puede conseguir una aguda visión mental que ha de facilitar el hacer frente a las cuestiones en torno a las que sea menestar opinar.

Como en todos los sectores sociales, también es de comprender que en el que nos es habitual se percibe la diferencia cualitativa entre el elemento preparado intelectualmente de aquel que por unas u otras circunstancias carece de una tal preparación. Con suma facilidad puede comprobarse la diferencia entre quien guarda, manifiesta aguda inteligencia, del que no la tiene con parecida acuidad. Todo ello es lo que entra dentro de las reglas de lo normal; lo que posee su lógica, su intrínseca razón de ser. Pero en todo hay sus aberraciones, el reverso de lo corrientemente normal.

Constituye una manifiesta aberración el hecho de que un elemento con notable déficit de conocimientos, con una preparación doctrinal exigua, llegue a empingorotarse tomando aires de suficiencia, adquiriendo un énfasis desorbitado. El compañero que sinceramente se manifiesta tal y como es admite las observaciones que se puedan hacer en aquellos casos susceptibles de caer en el error. No es igual por parte del que con una punta de vanidad tiene como una costumbre el pretender estar siempre «à la page» en todo y sobre todo.

Aquéllos que tienen una acentuada propensión a darse aires de suficiencia, a tomar empaque, de énfasis y orgullo, en primer lugar, se sitúan en un ángulo de manifiesta ridiculez al respecto de aquéllos más inteligentes, más capacitados que sin vanidad, sin pretensiones de ninguna especie, se percatan, notan en seguida la incompetencia, la vacuidad espiritual del que pretende ser lo que no es, poseer condiciones que no posee. En segundo lugar, el individuo pagado de sí mismo, en razón de su vanidad, de sus pretensiones, se inhibe de lo que es de suma importancia para todo aquél que comprende cuán necesario es el progreso, la constante perfección y superación en tanto que conocimientos derivados del estudio o de las serenas deducciones entresacadas a base de la experiencia y el contacto con los demás.

Si en el sentido general condenamos como un defecto el énfasis que pueda caracterizar el trato del individuo con los demás, es de comprender que igualmente, o quizás más todavía, más perceptiblemente que en los otros, se note y merezca que censuremos esto cuando es un militante del sector en el cual actuamos se hace acreedor a la censura. Un militante debe de dar ejemplo, procurando en todo lo posible, estar exento de inclinaciones que merezcan el ser vituperadas. Ellas desfiguran la personalidad moral del idealista, máxime siendo libertario.

No son las precedentes consideraciones hechas al buen tun tun, sin base justificativa. Desgraciadamente, no faltan aquéllos que si llegaran a encarnar, en más o menos grado, la virtud de la modestia, a la postre saldrían ganando ellos puesto que, de una parte, dejarían de hacer el ridículo, obteniendo la franca amistad y consideración de aquéllos que estiman no está reñida la sencillez con la competencia y el talento en los casos que la haya.

### EL TEATRO DE SHAKESPEARE

Como todos los años, son bastantes localidades las que en los meses de verano organizan festivales de música y de teatro. Y es en la expresión teatral que destaca en los programas la propensión a representar obras de Shakespeare. ¿Cómo explicarnos el fervor, la siempre vivaz simpatía por ese autor inglés que nació hace ya más de cuatro siglos? Read nos dice que la gloria del autor de «Hamlet» está establecida sobre una base que desafía los caprichos de la moda y los trastornos que acontecen a lo largo del tiempo. En efecto, ello explica que las obras del genial Shakespeare queden en cartel dondequiera se represente teatro selecto.

La inmortalidad del teatro de Shakespeare se funda en que sus obras reflejan de un modo admirable, magistral, lo que es la naturaleza humana en sus virtudes y defectos. Cambian las costumbres, evoluciona la cultura, mueren y nacen las generaciones, pero queda siempre lo que es fundamental en la especie: el amor, la generosidad, el egoísmo, los celos, la ambición, la sinceridad, la hipocresía, el anhelo de libertad, el amor filial, la gratitud, la dignificación del hombre, y así toda una gama de estados psicológicos que parten incluso del subconsciente del individuo. Todo ello queda reflejado en obras como «Romeo y Julieta», «El Mercader de Venecia», «Otelo», «El Rey Lear», «Hamlet», «La Tempestad», «Macbeth», «Julio César», «El sueño de una noche de verano», etc.

El estilo claro, realista, de Shakespeare al principio llegó a escandalizar a quienes se hallaban habituados al teatro superficial y amanerado. Incluso el propio Voltaire llegó a mostrarse desfavorable al respecto de las obras del gran dramaturgo. Pero lo que es de esencia genial a la postre logra abrirse camino. Así el teatro shakespeariano fue ganando la admiración de los hombres más eminentes, en las artes, en las letras, en las diversas corrientes del pensamiento, en todos los países. De él han aprendido y seguido sus huellas no pocos autores. Y hoy como ayer, deleitan e incitan a la reflexión las obras de Shakespeare.

# Máximas y reflexiones

por Juan Buscador

— Conocemos pocas circunstancias donde la falta esté toda entera de un solo lado. Si los partidarios de una opinión desarrollaran de una manera más analítica con más claridad y los que la rechazan quisieran examinarla con más cuidado, las opiniones estarían mucho menos divididas.

— Se hacen más cosas, se hacen mejor y más fácilmente cuando cada cual hace aquello para lo cual es más apto.

— A la base de una acción útil debe figurar en primer lugar un pensamiento correcto.

— Los sentimientos no deben estar sometidos a los cálculos del interés.

— Cuando se juzga una acción particular, es menester considerar varias circunstancias y el hombre todo entero que la ha producido, antes de darle un nombre.

— Los progresos de la razón son en el hombre la única cosa que no tenga límites, y el conocimiento de la verdad es el solo que pueda ser eterno.

— Ninguna sanción exterior. El sentimiento de la dignidad personal se basta a sí imsmo para fundar toda la moral. La reforma del hombre es pues la condición de la reforma de las instituciones. El trabajo y la educación, el taller y la escuela forman un todo.

— El nacionalismo es un sentimiento de hostilidad orgullosa hacia el extranjero. Esta angostura espiritual, negativa, de raigambre política, repugnaba al sentimiento cosmopolita de Tagore, el cual buscaba como los humanistas del Renacimiento la unidad en la diversidad. Debemos abrirle paso al hombre, este forastero de la época, y no permitir que la nación de este tiempo obstruya su camino.

— Hoy una cosa bastante importante a observar en varias ocasiones, y es que cada pueblo ha pedido siempre todo lo contrario de lo que pedía el vecino.

— Los ríos no van al mar con tanta rapidez como los hombres van al ocaso.

— Los dioses son ridículos a los ojos de la razón, pero no lo son a los ojos del prejuicio.

— Distingamos siempre la fábula de la verdad, y sujetemos nuestro espíritu en todo lo que le extraña, como en lo que le parece conforme a sus débiles luces.

— ¿Cómo es eso que tanta gente hace consistir que la felicidad del hombre está en el «dolce farniente» siendo esto un atentado a las órdenes del Sér Supremo, que dijo: «Ganarás el pan con el sudor de tu frente»?

Por no definir los términos, y sobre todo por falta de nitidez en el espíritu, las leyes, que debieran estar claras como la aritmética y la geometría, son oscuras como logogrifos. La triste prueba está en que todos los procesos están fundados sobre el sentido de las leyes, entendidas siempre diferentemente por los pleiteantes, los abogados y los jueces.

— ¿Cómo es eso que los mártires han salido sanos y salvos del aceite hirviente y no han podido resistir al filo de la cuchilla?

— Los hombres ignoran el precio de la sobriedad; no saben que la mitad vale más que el todo.

— El trabajo es el creador primitivo de la propiedad.

— A menudo un hombre injusto basta para arruinar a su patria.

— El perverso que urde la pérdida de un hombre prepara a menudo también la suya.

— El camino del crimen es corto y fácil; el de la virtud es largo y difícil, pero cerca del fin es delicioso.

— Se nos grita: Contentaos con lo que tenéis, no deseéis nada más allá de vuestro estado, reprimid vuestra curiosidad, domad las inquietudes de vuestro espíritu. Estas son muy buenas máximas; pero si las hubiéramos siempre observado, comeríamos aen bellotas y dormiríamos a la luna de Valencia.

— La moral no está en la superstición, no está en las ceremonias, no tiene nada de común con los dogmas. No se puede repetir con demasía que todos los dogmas son diferentes y que la moral es la misma entre los hombres que hacen uso de su razón.

— No hay nada más absurdo que el de suponer un caos que ha sido homogéneo durante toda una eternidad.

— Si el alma es inmortal, si existen recompensas y castigos en una y otra vida, es necesario que los hombres, de ellos, estén instruídos.

— ¡Pobres titeres del eterno domingo, que no sabemos, ni porqué ni cómo, una mano invisible hace mover nuestros resortes y después nos echa y amontona en la caja! Repitamos más que nunca con Aristóteles: «Todo es cualidad oculta».

— Ahí, donde el vulgo rie, el filósofo admira, y rie donde el vulgo abre grandes ojos estúpidos de sorpresa.

— Un doctor le decía a un loco: «Quizá Dios creó almas locas como las creó sensatas». El loco le contestó: «Si yo creyera lo que usted me dice, yo estaría todavía más loco de lo que estoy.

— Un gobierno teocrático sólo puede estar fundado sobre milagros; todo en él debe ser divino.

— Hay quien piensa que el milagro más grande sería que un día desaparezca el partido de los jesuítas.

— La fe consiste en crear lo que parece falso a nuestro entendimiento, y creer las cosas que parecen imposibles.

— Si no ha existido el primer hombre y que el género humano ha existido siempre, como tantos sabios lo pretenden, es usted un hidalgo de toda eternidad.

— En el orden de la naturaleza hay que convenir que los hombres naciendo todos iguales, la violencia y la habilidad hicieron los primeros amos; las leyes han hecho los últimos.

— Segvn el cura Meslier, don Quijote tuvo un precursor, Jesucristo.

— Paro creer firmemente quiero ver con mis ojos, tocar con mis manos, y en varias veces. Aún no es bastante; quiero además estar ayudado con los ojos y con las manos de los demás.

— Los que se dijeron hijos de los dioses eran los padres de la impostura; y si se sirvieron de la mentira para enseñar verdades, eran indignos de enseñar; no eran filósofos, eran, a lo sumo, unos muy prudentes embusteros.

— Es en el combate de las ideas donde se forjan los caracteres.

— Población. Cuando un país posee un gran número de gandules, podéis estar seguros de que está bastante poblado, puesto que estos gandules están alojados, alimentados, vestidos, divertidos y respetados por los que trabajan.

— El prejuicio es una opinión sin juicio, juicio, así, de este modo, en todo el mundo se inspiran a los niños todas las opiniones que se quiere, antes que ellos puedan juzgar.

— No es por prejuicio que corréis al socorro de un niño desconocido a punto de caer en un precipicio, o a ser devorado por una fiera. Pero es por prejuicio que respetaréis a un hombre revestido de ciertos hábitos, andando gravemente y hablando del mismo modo.

— Si vuestro maestro viene a clavar en vuestros sesos lo que vuestra nodriza ha grabado en éstos, ahí lo tendrá usted para toda su vida.

— El arte del escritor consiste en hacer pensar o en hacer sentir moralmente para hacer ver.

— El último grado de la malignidad de nuestra naturaleza es querer oprimir esos mismos filósofos que la quieren corregir.

— Han hecho falta siglos para conocer una parte de las leyes de la naturaleza. Un día es suficiente a un sabio para conocer los deberes del hombre.

— Cuando un palurdo ve una serpiente a punto de acometerle debe acometerla: cuando un sabio ve un supersticioso y un fanático, ¿qué hará él? les impediría que muerdan.

— La honradez, con relación a un particular varía siempre según los individuos. El tigre será para el insecto de la hierba el más amable de los animales; el cordero, al contrario, le será el más feroz, él, que tragando la hierba, traga los parásitos de la misma.

— El libro amigo es como un ojo abierto que la muerte misma no cierra, y donde se hace siempre visible, en un rayo de luz, el pensamiento más profundo de un sér humano.

— Cualquiera que haga un oficio de la charlatanería no puede tener el espíritu puro y claro.

— El tiempo de los milagros ha pasado; la Iglesia triunfante ya no los necesita.

80° ANIVERSARIO

# Noticias esperantistas

«La necesidad de una lengua universal ha sido sentida en todo tiempo. Durante muchos siglos el latín ha cubierto tal necesidad, pero solamente entre las personas cultas. Por fin, hace 80 años, la solución nos fue dada por el Dr. Zamenhof con la lengua internacional, y la publicación de su primer libro de estudio, con el Dr. Esperanto.

»Hoy día la mayor parte de obras maestras de la literatura mundial han sido traducidas al Esperanto, y una literatura rica y original se va desarrollando; emisiones radiofónicas regulares hacen que se siga la voz de la comunidad mundial esperantófona.

»Esta lengua, que permite a todos los pueblos de comprenderse entre sí, es un potente instrumento de paz y de concordia entre los hombres.»

(Extracto de la carta del Sr. Mauricio Frechet, de la Academia de Ciencias de Paris, en ocasión del 80° aniversario del Esperanto).

*En el Japón*

El partido socialista japonés ha editado un proyecto de reforma del sistema educativo, en el cual se prevé la prolongación de la escolaridad de 9 a 14 años.

En esta reforma va comprendida la enseñanza obligatoria del Esperanto, a todos los alumnos de 8 a 12 años. Dicho proyecto justifica así tal enseñanza:

1°. — El conocimiento del esperanto facilita el estudio de las otras lenguas extranjeras.

2°. — Contribuye a dar una conciencia internacional a los japoneses.

3°. — Por el ejemplo del estudio generalizado de esta lengua, junto con la del idioma nacional, el partido cumpliría una obra de precursor en relación con los planes de paz mundial, y de promoción de la lengua internacional.

*En la Universidad*

Bajo la dirección del Sr. Vilho Setala, miembro de la Academia de Esperanto, un curso elemental y un curso superior de esperanto han sido oficialmente abiertos el 2 de octubre de 1967 en la Universidad de Helsinki, la Universidad más grande de Finlandia.

Según un documento editado por el Centro de Averiguación y Documentación de la Asociación Universal Esperantista, ha habido en el período de 1965-1966 cursos oficiales, lectorados o conferencias de esperanto en las Universidades siguientes: Innsbruk (Austria); Ceara y Porto Allegre (Brasil); Liverpool (Inglaterra); Sofía y Svistov (Bulgaria); Bratislava (Checoeslovaquia); Hiamen y Pekín (China); Hamburgo (Alemania); La Laguna (España); Budapest y Szegeb (Hungría); Amsterdam (Holanda); Krakovv y Torun (Polonia), y en la Universidad de California (U. S. A.).

*En los sindicatos*

La Conferencia Internacional de Sindicatos Libres (C. I. S. L.) en Bruselas, que agrupa 54 millones de trabajadores de 94 países, ha decidido recientemente la edición de un folleto de información en esperanto. Comentando esta decisión, el señor V. G. Reuter, conocido dirigente de la Unión de Obreros del Automóvil (U. S. A.) declara: «Solamente por una continua y recíproca corriente de información y de comprensión, los sindicatos de trabajadores pueden efectivamente obrar más allá de las barreras de la diversidad cultural. El esperanto, que es esencialmente neutro en su significación histórica y muy eficaz como medio de comunicación internacional, puede llegar a ser el necesario instrumento para el logro de la paz y de la mundialidad, y de una intercomprensión cada vez mayor entre los pueblos.»

*Francia*

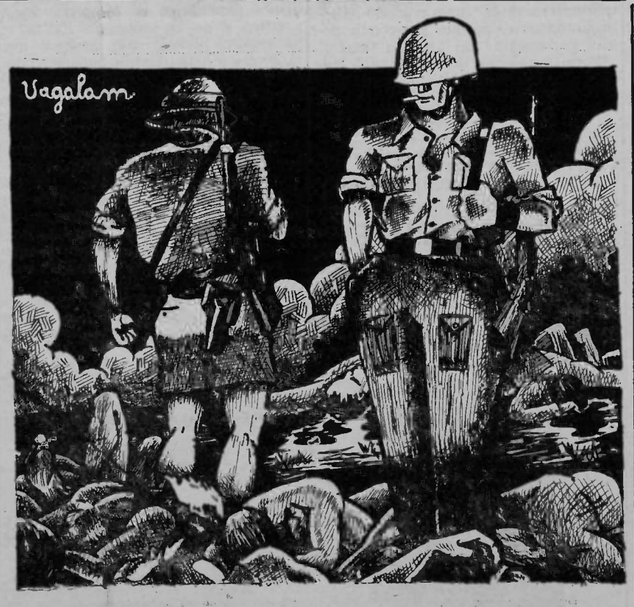
Durante el año escolar 1966-1967 el esperanto ha sido enseñado en 46 escuelas francesas.

Para informes sobre el esperanto escribid a S. A. T. — 67, av. Gambetta, Paris (20°). — Tel. 7978705. — (Francia).

Para los cursos por correspondencia en español, dirigirse a Nereida Martínez. — 36, rue du 4 Septembre. 91-Igny (Francia).

**N° 570 DEL «C. S.»:**

Publicará el folleto «EL COMUNISMO LIBERTARIO» en homenaje a su autor, el doctor Isaac Puente.




*En esta Sociedad del Orden, no se consigue eliminar esto...*

¿CONOCES A ESE?

*Ver la noticia que del mismo se da en la página 3*

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

4 SEPTEMBRE 1969
NUMERO 571
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## Syndicalisme et politique

L'aspect apolitique du syndicalisme n'ayant pas la même résonance au sein de la C. N. T. que dans les syndicats réformistes, il est nécessaire que nous nous exprimions à ce sujet.

Les syndicats réformistes déclarent ne s'occuper seulement que des intérêts des travailleurs, d'où la discussion avec le patron et l'Etat jusqu'à l'aboutissement d'un terrain d'entente. Les acquis dits avantageux devant leur emmener des sympathies nouvelles. En fait, ce biais sert de tremplin, en voix et en adhésions, pour les partis qui les manipulent. Le syndicat n'a alors d'autre objectif que de calquer le programme du parti sur le plan syndical et de faire tomber le travailleurs dans le piège du gouvernement populaire.

Cependant les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. se sont toujours réclamés farouchement apolitiques, se déclarant anti-étatistes et anti-parlamentaristes puisque nous refusons systématiquement toute autorité et que nous considérons ces organismes comme anti-sociales. Notre volonté est la libération de l'individu et c'est pourquoi nous refusons la collaboration et la participation à tout ce qui porterait atteinte. Nous voulons, par là-même, supprimer tout ce qui s'impose au nom d'une élite politicienne ou d'une avant-garde dirigeante, au bénéfice d'une véritable gestion directe dans les entreprises.

Quel sens donnons-nous, alors, à la politique et quelles sont nos conceptions apolitiques ?

La politique c'est la légalisation de l'exploitation, la protection et l'imposition de la propriété, la servitude de la hiérarchie dirigeante. Elle s'assigne pour but la défense du profit et de l'autorité, soit par des moyens répressifs tels que l'armée et la police, soit plus simplement en assurant le conditionnement de l'individu.

En fait, les conflits politiques ne sont nullement des conflits d'ordre idéologique mais une lutte ambitieuse d'accaparement de l'Etat pour faire valoir sa puissance et son autorité, afin de développer une source de profits. La personne du politicien incarne bien cet état d'esprit celui-ci voulant se faire prévaloir aux yeux du peuple. Concrètement, il ne cherche qu'à tromper les travailleurs. Il entretient la croyance de la nécessité de ceci par des procédés purement démagogiques ou par l'emploi d'une linguistique raffiné, incomprise, donc incontestable, ceux-ci permettant de mieux faire sentir ses facultés intellectuelles. Ils favorisent la supposition que, sans rouage étatique, l'économie ne peut se développer, considérant que sans centralisme il ne pourrait y avoir une répartition des biens et produits, ignorant volontairement les théories auto-gestionnaires. Ils développent, en outre, des idées telles que le patriotisme, le nationalisme et par découlement le racisme pourvus de toutes les mascarades folkloriques, afin que le prolétariat se sente en devoir de défendre le capitalisme national face à la concurrence étrangère. La finalité en étant la guerre appropriatrice.

Leur « démocratie » c'est la confrontation, lors des élections, de plusieurs tendances qui en fait défendent la même exploitation : les travailleurs ont le libre choix de leurs tortionnaires.

Mais face à toutes ces tractations et incompréhensions une certaine marge du prolétariat se réclame apolitique car certains d'entre eux prennent conscience des manœuvres dont ils sont l'objet et se refusent à participer plus longtemps à l'activité sociale, considérant que nous ne pourrons la changer. Ce défaitisme entraîne des travailleurs à se cantonner à leur bien-être oubliant ainsi l'esprit de lutte et de solidarité qui est celui de sa classe, d'autres s'annihilisent par leur part de phraséologie mystérieuse et inaccesible en usage chez les politiciens.

Tous ceux-ci sombrent dans une inconcevable passivité qui favorise la continuité de notre servage.

Pourtant, les syndicalistes révolutionnaires de la C. N. T. se déclarent farouchement apolitiques, mais leurs conceptions sont fort différentes. Si nous dénigrons totalement la politique, c'est que nous refusant à toute pratique de l'exploitation de l'homme par l'homme, et ayant pour but, la libre fédération des individus au sein de leurs syndicats qui ne visent eux, qu'à la mise en pratique, de la gestion de l'économie, entre les mains ses travailleurs. Nous jugeons inutile de chercher à obtenir ceci par la voie du parlementarisme que ne peut que favoriser la majorité, sans qu'elle ait besoin d'exercer comme effort, que de mettre un bulletin dans l'urne.

Notre objectif est la libération de l'individu, nous ne pouvons, alors, que refuser les politiques toutes oppressives et nous voulons nous débarrasser de l'engeance néfaste des politiciens. Par là même, nous nous déclarons anti-parlementaristes et anti-étatistes car ils n'ont pour but que la domination, sous quelle forme que ce soit, des travailleurs. Nous dénonçons l'artifice politique qui fait croire à l'utilité, la nécessité et les avantages que procurent la direction et la hiérarchie administrative.

Nous arborons, en outre, cette accusation envers tous les partis, qu'ils soient au service du capital ou se réclament de la classe laborieuse. Les autoritaires prétendent, en effet, supprimer le capitalisme et instaurer le pouvoir des travailleurs, alors que la hiérarchie capitaliste est seulement remplacée par la hiérarchie bureaucratique et autoritaire. La seule différence possible c'est que l'Etat, dans une société capitaliste, défend la propriété privée, alors que dans une société autoritaire la nationalisation a pour effet que l'Etat possède tous les biens et qu'il les défend.

Il est vital pour les travailleurs de mettre à bas tout système politique et qu'ils le remplacent par une véritable économie de gestion directe. Alors seulement nous apprendrons le sens des mots *liberté et égalité*.

**Alain CONTINENTE**

## C. E. T.: fabriquer de « bons ouvriers »

Pourquoi les C.E.T. ? On est en droit de se poser la question. A première vue, on peut penser que ces établissements servent seulement à former de jeunes ouvriers.

Sous cette première évidence se cache la véritable fonction d'un Collège d'Enseignement Technique : former à bas prix la Main-d'œuvre nécessaire au patronat.

L'enseignement technique est le parent pauvre de l'Education Nationale (il y a quelques mois, plusieurs Directeurs du Technique ont adressé à Edgar Faure une lettre réclamant 127 professeurs. Ce dernier a répondu qu'il ne pouvait en satisfaire que 43 pour la rentrée prochaine. Récemment encore, le ministre a annoncé que 76 mille élèves seront refoulés du Technique à la rentrée 69.

1. La « discipline » : faire un esclave participant à son propre esclavage : c'est sous la discipline que se cache la véritable fonction du C. E. T.

« L'Administration obéit aux ordres des patrons qui nous engageront quand nous sortirons de l'école, c'est pourquoi on nous habitue dès maintenant à notre future façon de vivre : pas de cigarette pendant le travail, peu de temps pour manger — question de règlement — peu de pauses où prendre contact avec les camarades, pas de retard, pas le droit de contredire les « supérieurs »... Quand nous serons soldats puis ouvriers rien ne changera : la vie et la discipline d'école se poursuivront à la caserne puis à l'usine » (tract d'un comité d'action de CET). Toutes ces humiliations physiques ou morales font que « chaque futur ouvrier est tenté de prendre son métier en grippe, tenté de se prendre pour un minable à genoux devant les « intellectuels » (CAET Malakoff).

Si l'administration a établi une discipline si dure, ce n'est pas un simple hasard, ce n'est pas non plus parce que sans elle nous travaillerons moins. C'est parce que son rôle est de faire de nous de « bons ouvriers », c'est-à-dire non seulement des gars connaissant leur métier, mais aussi des gars bien gentils, bien disciplinés, qui seront toujours d'accord avec leurs patrons et donc ne se mettront jamais en grève. (La grève, quelle horreur ! et d'ailleurs celle de juin et de Renault étaient évidemment le fait de mauvais ouvriers).

Ce n'est pas un hasard si, depuis mai la discipline s'est considérablement renforcée dans les C.E.T. Au C.E.T de Bourseuil (Paris (XVe) par exemple, une vingtaine d'élèves ont été renvoyés ou « démissionnés » depuis la rentrée. Exclu du Technique, l'élève n'a d'autre solution que d'être chômeur comme des milliers d'autres dans son cas.

Le patronat ne veut pas d'une main d'œuvre qui ne soit docile, soumise envers lui et ses chiens de garde, les contremaitres.

La discipline dans un C.E.T. a pour but unique d'habituer l'élève à être un simple objet qu'on manipule, qu'on commande, qu'on exploite.

*C. E. T. : usine à chômeurs*

Il s'agit pour le patronat, donc l'Etat, de subordonner l'enseignement aux besoins nouveaux créés par l'évolution technique au service du capitalisme. Il faut au patronat de la main d'œuvre à bon marché dans telle spécialité : on oblige les jeunes des C. E. T. à « choisir » ces spécialités, qu'ils soient d'accord ou non. Ceux qui arrivent au but et obtiennent le fameux C. A. P., qu'ont-ils de plus ? Même pas la certitude d'un emploi : et s'ils trouvent du travail « il ne correspond pas au C.A.P. » dit le patron, ce qui lui permet de payer moins cher les jeunes travailleurs qui fournissent pourtant, de fait, un travail du niveau de leur C.A.P. (CA. ET Malakoff). Les élèves des C.E.T. sont préparés aux horaires harassants de l'usine en faisant de 40 à 46 heures par semaine.

Par des structures et des méthodes archaïques, l'apprentissage de la vie future d'exploité de l'élève du C.E.T. se fait à travers un travail dénué de tout attrait, sous l'influence répressive des professeurs et de l'administration. Nous l'avons dit : la discipline dans un C.E.T. a pour but de rendre complètement amorphe le jeune qui apprend son métier. Il faut qu'il soit satisfait de son sort, prêt à défendre le système qui l'exploite, qui lui aura « permis d'aller à l'école »; il faut l'empêcher de penser ; il faut lui faire admettre, par les différentes leçons d'urbanisme, d'histoire, de législation du travail, d'instruction civique..., que tout est pour le mieux, autrement dit en faveur de l'ouvrier. Et là encore, si le futur exploité ne peut ni ne veut fermer sa gueule, on le flanque à la porte : un chômeur de plus, c'est toujours de la main d'œuvre gratuite.

L'enseignement au service du capitalisme a pour but essentiel d'intégrer l'élève dans les rouages du système.

Face à cet arbitraire, des comités d'action de l'enseignement technique se sont créés dans certains établissements au mois de mai. Cependant, ils demeurent peu nombreux tant les conditions de lutte dans un C.E.T. sont difficiles. Face à une administration bien organisée, les camarades des C.E.T. ne peuvent rien faire individuellement. C'est pourquoi ils doivent se grouper à la base dans un syndicat qui leur permettra de défendre leurs intérêts immédiats et futurs. Le Syndicat ne devra jamais oublier, sous peine de tomber dans le réformisme le plus béat et de se faire récupérer par l'administration, qu'un C.E.T. répressif est l'image de l'usine et de la société capitaliste toute entière. La lutte contre l'administration, c'est déjà la lutte contre le patronat.

Vive l'action directe des collégiens du Technique ! Leur lutte est la nôtre.

*(Article rédigé par le Groupe Anarchiste du Lycée Michelet)*

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**
*(Les cinq faces de Bellone)*

Original de André Maille y editado por LE COMBAT SYNDICALISTE.
Precio del ejemplar : 1,50 francos.
Descuentos a corresponsales.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.
Pour le développement de la C.N.T.
Participez à la
*Grande souscription pour la propagande !*

*« Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers les bruyantes tribunes, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot. »*

Elisée Reclus. — Clarens (Suisse) le 1 octobre 1885.

## Les syndicats débordés chez FIAT

Après une série de grèves tournantes et d'agitations, qui ont affecté en mai et au début de juin l'établissement « Mirafiori » de Fiat, à Turin, le plus important secteur automobile italien, un accord a été conclu entre la direction et les travailleurs.

Les revendications de ceux-ci, appuyées plus par des « groupes révolutionnaires » que par les syndicats, qui ont été débordés par les agitateurs, portaient notamment sur les demandes d'augmentations salariales et sur le ralentissement du rythme des chaînes de montage.

La production de la firme turinoise s'est fortement ressentie des effets de l'agitation, qui menace maintenant les établissements du « Lingotto » et ceux, les plus modernes, de Rivalta Torinese. Seule la « Fiat 500 » a pu être produite de façon relativement régulière. Selon des sources compétentes, la production quotidienne est tombée, durant l'agitation, à quelques centaines de voitures, contre les milliers qui sortent normalement des établissements Fiat. En ce qui concerne le chiffre d'affaires, la perte se monterait à environ quarante milliards de lires (environ 31,6 millions de francs).

L'agitation a été fomentée par les mouvements d'étudiants et de travailleurs de tendances « maoïstes ». Les agitateurs ont trouvé un terrain favorable parmi les jeunes travailleurs, émigrés du sud de la péninsule, qui, négligeant les « comités d'entreprise », ont posé directement leurs revendications à la direction, avec laquelle ils ont traité également directement, sans se soucier des syndicats.

Ce en quoi la C. N. T. les félicite, mais il ne faut pas perdre de vue que pour avoir une réelle efficacité il faut être coordonné, si l'on désire porter l'action au-delà des revendications et être préparé pour une future gestion des entreprises par les travailleurs eux-mêmes.

*Désignation des médiateurs*

Un décret nº 69-489 du 30 mai 1969 (« J. O. » du 31) attribue au préfet de département le pouvoir de désigner un médiateur pour les différends à incidence départementale ou locale, lorsque les parties n'ont pu se mettre d'accord dans les délais prévus.

D'autre part, en matière de conflits à incidence régionale, le ministre des Affaires sociales peut charger le préfet de région de désigner un médiateur dans les conditions définies par la législation.

## Les prolétaires n'ont pas de patrie !

Depuis le début du mois de mars les incidents n'ont cessé de se multiplier à la frontière sino-soviétique et ont crû en importance jusqu'à donner lieu à des batailles rangées ; parallèlement le ton des avertissements, des déclarations, des manifestations, devenait de plus en plus violent dans les deux camps. S'il est incontestable que ce conflit n'est possible qu'à cause des divergences idéologiques et tactiques des deux grands pays « socialistes », ce qui frappe d'abord dans cette affaire, c'est le caractère classique, chauvin, bourgeois des arguments développés par chacun des deux adversaires à l'appui de leurs thèses. La Chine, en effet, s'appuie sur le texte d'un vieux traité datant des conflits impérialistes du début du siècle, tandis que l'U.R.S.S. ne cesse de parler de l'inviolabilité des frontières de la patrie soviétique ».

De telles attitudes sont bien surprenantes de la part de pays se disant héritiers d'une révolution prolétarienne, internationaliste et socialiste. En effet, quel sens peut avoir une frontière entre deux pays authentiquement socialistes ? Aucun, bien évidemment : le peuple est partout chez lui, là où il vit et travaille, seuls les bourgeois peuvent avoir besoin de frontières qui marquent les limites de leurs hégémonies économiques, de même que des clôtures marquent les limites de leurs propriétés. Protection douanière, contrôle de la circulation des devises et de la main d'œuvre, telles sont les justifications capitalistes de la notion de frontière, qui ne saurait subsister après l'instauration de la solidarité internationale de vrai socialisme.

Alors que reste-t-il comme justification des frontières ? La notion de souveraineté de l'Etat sur la population d'un territoire. Mais là encore, il n'y a rien de socialiste : ce n'est pas au plus fort d'entre deux Etats d'imposer sa ligne politique et économique aux habitants d'une région c'est aux travailleurs de cette région de choisir leur destin, et ceux avec qui ils préfèrent s'associer. La solidarité socialiste exige que chaque cellule économique : localité, région, nation, décide elle-même des options qui lui sont propres, puis en commun avec les autres des options communes. Quant à la vieille notion de patrie, les révolutionnaires savent bien qu'elle n'est que l'argument de ceux qui n'ont pas d'argument logique pour envoyer les autres à une boucherie quelconque, au profit des intérêts d'une minorité.

Nous ne croyons pas, dans cette affaire sino-soviétique, qu'il y ait, d'un côté ou de l'autre, un pays sincèrement socialiste en butte aux malversations d'un pays faussement socialiste ; car de part et d'autre de la frontière, il y a le même nationalisme stupide, la même ardeur religieuse à servir un état tout puissant, la même obéissance minutieuse aux mots d'ordre d'une classe dirigeante ; tout cela ressemble comme deux gouttes d'eau aux mœurs politiques des pays capitalistes.

Les vrais révolutionnaires savent que cette lutte n'est pas leur lutte, que, quelle qu'en soit l'issue, elle ne servira pas leur cause, que la lutte est ailleurs : dans chaque pays entre exploiteurs et exploités. Il ne peut y avoir d'Etat socialiste mais seulement une révolution socialiste, destinée à s'internationaliser rapidement ou à mourir. Le prolétariat mondial doit poursuivre solidairement sa lutte contre toutes les classes dirigeantes, en ne comptant que sur ses propres forces, sans se soucier des querelles entre Etats.

*Les prolétaires n'ont pas de patrie, car l'exploitation et l'oppression n'ont pas de patrie !*

## L'armée : fabriquer de « bons citoyens »

L'une des formes de chantage adoptées actuellement envers les étudiants révolutionnaires consiste dans le renvoi, sous divers prétextes, des sursitaires et leur incorporation immédiate dans la « glorieuse armée française » (la « gloire » d'une armée se mesure, si vous l'ignorez, au nombre de morts qu'elle laisse sur les champs de bataille). On espère sans doute ainsi « mater » les esprits rebelles des gauchistes, par la trique et le « bourrage de crâne ».

Car, quel est-il le rôle de l'armée ? Laissons parler un représentant « qualifié » qui écrivait récemment dans « Le Monde » :

« Pour rendre le service militaire plus acceptable, on parle à nouveau de l'incorporation à dix-huit ans. » Quels seraient, d'après le général Vanhuxem — c'est de lui dont il s'agit — les avantages d'une telle mesure ?

« L'armée serait plus apte encore qu'aujourd'hui à parfaire *sur des esprits plus souples*, l'instruction de base... *L'instruction civique*, surtout, pourrait y être donnée *en temps voulu et s'imprégner plus facilement dans des cires un peu molles (sic)*... », etc.

C'est on ne peut plus clair : il faut prendre à l'armée les jeunes gens le plus tôt possible, lorsque leur personnalité est encore malléable, lorsqu'on peut les « manipuler » parce qu'il n'ont pas encore beaucoup réfléchi. Et cela pourquoi ? Pour « imprimer » dans « leurs cires un peu molles » les principes abjects du militarisme : haine de l' « ennemi héréditaire » (on en trouve toujours un ; quand ce n'est pas les « boches », ce sont les « arabes » ou les « russes » ou n'importe qui), satisfaction de tuer, abêtissement de la « discipline » (obéissez, vous réfléchirez après), mythe de la « hiérarchie », tout cela étant lié...

En fait, si les militaires le pouvaient ils incorporeraient les enfants à six ou sept ans, pour avoir des « cires » bien mollles et en faire de parfaits abrutis en même temps que de parfaits tueurs. C'est ce que le général Vanhuxem nomme un « humanisme vrai, et qu'il y a intérêt à le recevoir le plus tôt possible ».

Nous doutons fort, heureusement, que l'armée ait beaucoup d'effets sur nos camarades étudiants que l'on veut y envoyer le plus tôt possible. Ils savent bien que le seul « ennemi héréditaire », le même chez tous les peuples, ce sont les exploiteurs et l'Etat qui le soutient, qui est leur émanation. Ne vous réjouissez pas trop vite, généraux, capitaines, chefaillons de tout poil : à l'armée comme à l'université, ils seront les porte-parole de la révolte.

Supprimons l'exploitation. Supprimons l'armée !

**Diffusez « LE COMBAT SYNDICALISTE »**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

C. N. T. F. (A. I. T.)

## A bas le réformisme

Un groupe d'ouvriers du bâtiment de la région orléanaise a décidé de dénoncer la bureaucratie syndicale et de réagir contre ses trahisons.

Sur la plupart des chantiers, on ne trouve pas la moindre installation sanitaire. Les ouvriers qui résident sur le chantier logent à 4 dans des baraquements où ils ne disposent que d'un mètre carré par personne.

Naturellement, il faut dénoncer la carence des services de la Santé publique. Et les syndicats réformistes que font-ils ? Evidemment rien.

Ceci n'est qu'un aspect des bureaucraties syndicales et de leurs délégués, dont l'attitude se rapproche plus de celle d'un agent du patron plutôt que de celle d'un défenseur des ouvriers qu'ils prétendent représenter.

Et les comités d'entreprise. A quoi servent-ils ? A rien, sinon à obéir et exécuter les ordres du patron. En réalité, ils ne sont que des organes du réformisme, c'est-à-dire, d'assujetissement au capital. Il suffit de citer ce qui s'est passé au moment de l'élection des délégués à un comité d'entreprise. Le patron avait posé ses conditions à un délégué d'un syndicat réformiste et l'avait chargé de choisir les futurs délégués au comité d'entreprise, en fonction de certains critères : ne pas être Nord-Africain, être un ouvrier docile, etc.

C'est en réaction aux trahisons des bureaucraties syndicales que des ouvriers du bâtiment dénoncent le syndicalisme réformiste, et proclament que, seul le syndicalisme authentique c'est-à-dire le syndicalisme révolutionnaire, refusant toute tractation et marchandage avec le patron, peut nous faire gagner le combat, parce que seul le syndicalisme révolutionnaire veut et pourra abattre le système capitaliste et bourgeois.

Vive le syndicalisme révolutionnaire !

**SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE**

sia

IMPORTANT POUR LA PROPAGANDE
Vient de paraître la brochure :
**L'ANARCHIE**
d'Errico Malatesta, en édition « Golem ».
Soixante quatre pages, 3 frs
Remises aux distributeurs.

## La Révolution inconnue (1917-1927)

**de VOLINE**

Un document d'importance capitale sur la participation anarchiste à la révolution russe. Indispensable pour comprendre les sources historiques des courants révolutionnaires actuels.

700 pages. 35 F franco de port.

Bon de commande :
Nom :
Prénom :
Adresse :

désire recevoir ..... exemplaires, du tirage spécial réservé aux lecteurs du COMBAT SYNDICALISTE, du livre « LA REVOLUTION INCONNUE », au prix de 35 F. Ci-joint le règlement :

= Chèque bancaire.
= Chèque postal (1).
= Mandat (1).

(1) A établir à l'ordre de N. O. E. Diffusion - CCP 16 971.80 Paris.

## AMIS LECTEURS DU « C. S. »

**Le nouveau format de notre journal est prévu pour la 2ème semaine de septembre. La version française sera détachable de la version espagnole pour faciliter la propagande dans les deux idiomes.**

**Notre effort d'amélioration ne sera pas à la mesure de nos ambitions, néanmoins nous pensons le poursuivre si nous avons un appui constant de la base.**

**Dès aujourd'hui, donc, chaque militant de notre organisation doit régulariser son abonnement et faire au moins un abonné nouveau.**

**En outre la collaboration à la rédaction doit être améliorée et nous comptons sur vous tous pour réussir dans notre entreprise.**

**L'ADMINISTRATION**

# Area mundial

### La tensión guerrera entre Rusia y China

UNO de los fracasos mayores del comunismo es el no haber abolido las fronteras entre países de su dominio, dejando intacta la aberración nacionalista-militarista que tanto afea a las naciones capitalistas. Lejos de ofrecer a la humanidad la vía única de la paz universal dando ejemplo con la fusión de países comunistas, desvencijando así el peligroso sistema de naciones, la URSS principalmente, ha reavivado el espíritu imperialista y colonialista tan comprometido ya en las regiones de abolengo capitalista. El «Comecon», o pacto de integralidad soviético-comunista firmado en Varsovia, lejos de afirmar el socialismo de los pueblos comprometidos (URSS, Bulgaria, Rumania, Polonia, Hungría, Checoslovaquia, Alemania del Este) propicia el imperativo de la nación-pulpo (la URSS) sobre el resto de repúblicas «democrático-populares», a las cuales mantiene sujetas a su programa político, territorial y económico, derivándose de ese dominio las represiones rusas de Berlín-Este, Hungría y Checoslovaquia, por ahora, pues existe la amenaza latente del zarismo rojo contra Rumania, Yugoslavia y Albania, países rehusantes de la hegemonía total de Moscú.

Otro motivo de fricción originado por la existencia de fronteras entre naciones comunistas, lo es el suscitado entre la URSS y la China y del cual repetidamente nos hemos ocupado en estas columnas. Stalin, pensando agregarse la China como suma incondicional, apoyó con técnicos y armas la rebelión de Mao, resultando del triunfo maoista sobre Chang-Kai-Chek la cría de cuervos que (a Moscú) debían sacarle los ojos.

De las anteriores escaramuzas habidas entre «hermanos» comunistas rusos y chinos en los ríos Amur y Osuri evitaremos ocuparnos de nuevo en gracia a la actualidad adquirida por un laudo de paz intervenido, seguido de los sangrientos sucesos de la región fronteriza entre el Yermín (China) y el Semipalatinado èRusia), donde un forcejeo brutal entre ambas guardias, dotadas de tanques y ametralladoras, provocó un derramamiento de sangre humana manifiestamente fraticida.

La conferencia ruso-china habida en Kabarowski durante la friolera de 50 días, consiguió regular el problema de pesca y tránsito en los ríos fronteros arriba nombrados. Ello dio respiro a las gentes ávidas de paz «como sea», dejando, empero, pocas esperanzas para la misma a las personas impuestas de la difícil problemática militar comunista.

Para desdoro del internacionalismo marxista vemos a los émulos de Marx salpicados de socialdemocracia intervenir en las guerras al lado del Estado capitalista respectivo, como observamos también al marxismo dictatorial dueño de naciones, guardar celosamente las fronteras tradicionales del antiguo mundo, y además colocado en la disyuntiva vergonzosamente reaccionaria de guardar o aumentar su territorio patrio o ceder en comunista a las exigencias del enemigo... comunista.

Si el comunismo marxista-leninista hubiese resultado francamente internacionalista, los intereses físicos y morales de los actuales pueblos comunistizados hubieran sido unificados y federativamente conducidos previa eliminación absoluta de líneas fronterizas y sistemas político-aduaneros. No habiendo sido así, la contradicción o la aberración comunista estatal es manifiesta, dejando, merced a la misma, al mundo capitalista en situación de ventaja por esa reacreditación comunista del caduco sistema de patrias que tantas hecatombes le ha procurado — y por lo visto seguirá procurando — a la humanidad.

Las reivindicaciones territoriales de Pekín a Moscú no se solucionan, patrioteramente, con un dictamen común sobre la forma de pasear en barca por el Amur y el Osuri. Hay enorme profundidad de terrenos chinos enclavados por arte de guerra en la Santa Rusia del siglo XX devenida roja. Y los chinos los reclaman por ser chinos nacionalistas antes que comunistas internacionalistas; como los rusos los retienen a toda costa por ser rusos patrioteros antes que ciudadanos del mundo, a cuyo tenor los antiguos pleitos de los emperadores de las Siete Puertas y del Kremlin o del Palacio de Invierno, reverdecen para gloria del ancestro y desgracia de la revolución igualitaria e universalista.

La pugna comunismo-capitalismo ha cedido con estrépito para dar lugar a las concomitancias ocasionales, pero obligadas, de la URSS con los EE. UU. contra China, y de esta nación con los Estados burguesses o no (ejemplos: EE. UU. y las naciones que se presten, más Yugoslavia, Albania, Rumania), complicándose la política internacional mucho más de lo que en 1933 lo estaba, y ya sabemos el terrible drama que esta última situación le deparó al mundo.

Cuando Nixon visitó Rumania recibiendo acogida formidable, parte de la prensa sesuda de acá interpretó el acontecimiento como un agravio a la URSS, cuando más lógico habría sido suponer un goce de ésta por el achicamiento del chinismo rumano conseguido por Nixon en beneficio del auditor ruso del otro extremo del teléfono rojo.

La ambigüedad de la situación comunista permite al apurado yanqui jugar con dos o más barajas, como permite a Franco ser anticomunista y al propio tiempo servir y servirse del comunismo. Las sonrisas protocolarias de Kavarowski no han impedido la furiosa riña chino-soviética de unos días después en la región del lago Baikal, igual que la vigilancia de 5.000 kilómetros de frontera lindante con el territorio chino no desaconseja a los rusos el establecimiento de un cerco marítimo del imperio de Mao que va de Vladivostok a los Dardanelos (es decir, el Mediterráneo), usando los mares Rojo, Indico, Indonesio y Pacífico.

La situación guerrera del mundo no ha mejorado con la presencia de naciones comunistas armadas hasta los dientes. Los fanáticos de las dictaduras marxistas podrían aducir instinto de defensa ante los Estados capitalistas agresivos; mas las querellas armadas entre Estados comunistas se lo impiden.

¿Qué marxista-leninista puede asegurar que la «atómica» de Pekín no caerá sobre Moscú, y la «nuclear» de Moscú sobre Pekín? ¿Qué fanático de la infabilidad marxista puede rechazar la existencia de un deseo moscovita por un lado, y pekinés por otro, de atraerse la amistad incondicional de EE. UU., la nación más capitalista del planeta?

# ANTENA

### MOVIMIENTO BURSATIL

PAMPLONA. — A la fiscalía de Hacienda le ha dado por descubrir una colosal estafa que hacía 10 años duraba con la complicidad de las autoridades hacendistas, que no hacendosas. El asunto es la prestación de unos 20.000 millones de pesetas por el Banco Industrial de Crédito a la entidad MATESA sedicentemente dedicada a la exportación de material textil. La casa disponía de 2.500 operarios y empleados pero más del 80 por cien de máquinas quedaban almacenadas. Ante la solicitud de un nuevo préstamo de 5.000 millones de pesetas y por motivos inconfesables, el Banco perjudicado ha entrado en sospechas, siendo detenidos seis miembros de la gerencia, uno de ellos presidente de un club de fútbol barcelonés.

### ESPAÑA, EMPORIO DE LA CORTESIA

GERONA. — El súbdito suizo Gilbert Bossi ha presentado denuncia contra un guardia civil del Tránsito, el cual le abofeteó en dos ocasiones y convirtió en 1.000 una multa — ya de por sí abusiva — de 800 pesetas.

### GRACIAS AL PESCADOR Nº 1 DE ESPAÑA

MADRID. — Una flotilla de 200 barcos de pesca utilizará como base de pesca atlántica un puerto expresamente construido para ella en las islas Canarias, a 6 kilómetros de Tenerife. Las dotaciones podrán revituallarse en esa tierra española y vender en ella parte del fruto de su labor. Inútil añadir que esta colaboración soviético-franquista goza del beneplácito del caudillísimo.

### TRES DIPLOMATICOS DIMITIDOS

LISBOA. — Por haber mostrado simpatías por Juan, conde de Barcelona, contra el hijo de éste, Juan Carlos, nombrado príncipe regente de España, tres miembros de la Embajada española en Portugal han sido retirados de la misma por el ministro de Asuntos Exteriores de El Pardo.

### EN LA ESPAÑA ALQUILADA

MADRID. — Reafirmado en Washington el alquiler de las bases norteamericanas mediante encarecimiento de las semestralías, el Pentágono destina a la posición bélica de Torrejón de Ardoz 70 aviones de combate ultramodernos tipo «Phantom F-4». Esta noticia ha sido confirmada en los medios oficiales, los cuales han negado toda «phantomía» para este año, pero afirmándola para el 1970.

### DEMOCRACIA «SUI GENERIS»

LISBOA. — El gobierno Caetano anuncia para el próximo otoño la celebración de elecciones legislativas para democratizar la política del país.

Las condiciones impuestas para ser elector se concretan como sigue:

1a: Ser admitido por el gobierno. 2a: No pertenecer a la oposición. 3a: No tomar parte en otra campaña electoral que la del gobierno; y 4a: Saber leer, escribir, rezar, ser contribuyente, votar con candidatura abierta y no haber sido jamás prisionero político, y otras canelas sin rama.

### GENERAL EN SITUACION CRITICA

MADRID. — El teniente general y delfín franquista Muñoz Grandes, se halla en grave peligro de defunción atacado por un poderoso ejército de microbios tal vez leningradenses. Los médicos tratan de contrarrestar la ofensiva microbiana administrando al cuitado fuertes dosis de parenteral hidroelectrólita cuyo resultado mantiene escépticos a los médicos.

### PAPARRERIAS

MADRID. — En la revista del payaso Pérez Madrigal, «¿Qué pasa?», fue publicado un escrito contra el Papa que la autoridad religiosa, considerándolo ofensivo, ha denunciado a los tribunales, los cuales se pasan la atribución de uno a otro en espera de un «no hay lugar». Ni el fuero de guerra, ni el TOP ni los tribunales ordinarios desean molestar al clown madrigalero, en vista de lo cual el catedrático como dios manda, Jiménez de Parga, ha emprendido una «tournée» de propaganda papista por España tratando de interesar a las ciudades en la defensa de un SS que poco interesa a los ciudadanos.

### BUCOLICA

MADRID. — El director general de la Prensa pronunciará el pregón de las Fiestas del Jamón en el Torico de Teruel.

Durante el mes de agosto ha habido comilones públicas en algunos lugares de Vizcaya, preparándose para el año que viene un campeonato de «bacalao al pil-pil» y de «marmitako» al atún.

El jamón vale un pregón
seguido de indigestión
para el jefe de la Prensa.
Y el pil-pil y la atunada
dan poca devoración
a la España infortunada.

### LA LEYENDA NEGRA

BARCELONA. — Ante 545 alumnos extranjeros que frecuentaron las clases de español este verano, el profesor Passols ha dicho en la sesión de clausura la barbaridad siguiente: «No deben nuestros iniciados dar crédito a la leyenda negra española que en el exterior se propala, sino juzgar por lo que han visto durante su estancia en España.»

Tras cuyo dicho no invitó a la concurrencia a darse un rodeo por los cementerios bajo la luna.

### LAS GANANCIAS DEL OBRERO

TARRAGONA. — Los canteros Segundo Grao Subirats y José Tomás Adella han resultado gravemente heridos al estallarles prematuramente unos barrenos dispuestos en el Monte Caro de Tortosa. Los ricos no se accidentan de esta manera.

### INCREMENTACION DEL TURISMO

GERONA. — En la Playa de Aro ha sido instalada una suntuosa casa-cuartel de la Guardia Civil, dotada de toda suerte de comodidades. El charol sigue luciendo mejor que la alpargata.

TRIBUNA JUVENIL

# JUVENTUD TOSTADA

TERMINADAS las vacaciones de estío es común ver a nuestros jóvenes presumir epidermis pigmentada por el sol y el azoe marino confabulados. En la ocasión las muchachas pueden lucir su morenez con autenticidad de «pintura», en vez del recurso artificioso de botica común en la invernada.

Los chavales y chavalas que han abierto ampliamente su sedosa piel al beso prolongado de Febo sin preparación juiciosa, habrán cosechado el disgusto de quemaduras que pueden haberles aguado la fiesta de treinta días tan deseada. Los que tenemos el pellejo duro por la curtición y la experiencia del tiempo, nos hemos expuesto al refulgente e infinito panorama marino con la precaución debida por conocer, de nuestro tiempo, que en la delicia de un día bajo los rayos solares la piel blanca y tierna se quema en vez de curtirse, originando para el día siguiente un malestar traducido en fiebre alta requiriendo en casos incluso tratamiento médico.

Los excursionistas antañones leímos con provecho a Kunhe y Wander referente a los reflejos del sol en la salud humana. Invierno y verano los compañeros apareciamos tostados por el contacto normal y sistematizado con la luz solar tan necesaria a los seres vivientes de la Tierra.

El doctor Isaac Puente, del cual se habla en estos días con motivo de la reproducción de su trabajo sobre el comunismo libertario, escribió largo y tendido en las columnas de «Estudios» sobre excursionismo racional, comprendiendo en el mismo el montañismo, la aireación, la acuática y el yodismo, dando consejos útiles tanto para el comportamiento de la persona ante los elementos naturales como para utilizar éstos para eliminar dolencias rebeldes a la farmacópea.

Nuestro modo de excursionear no era cómodo como en la actualidad mecanizada. Aprovechando dos o tres días de fiesta, a veces un domingo solamente, emprendíamos natura adentro a pie y mochila al hombro, identificándonos con el paisaje, saturándonos de perfume de bosque, aprendiendo a dormir entre pinos, sobre arena o tal vez en las losas. La fraternidad con los compañeros bajo las estrellas «cercanas» (montañismo) o al baño de la luna y al rumor de las olas (marinismo), compensaba con creces la carencia de máquinas (fenómeno de hoy) incluso para cortarse las uñas.

Cuando aconteció el drama de la guerra y la tragedia final de los campos de concentración, los experimentados nos acomodamos mejor que los «tiernos» a cualquier contingencia de la naturaleza. El sol no nos «quemó» porque lo conocíamos y la cama silvestre (hierbas o roca pelada) no pudo con nuestro dorso «aclimatado».

Y en cuanto a la moral, lo mismo.

RENE JARRUF

COLUMNA DEL EMIGRADO

# PAUSA DE VERANO

EN España tenemos tres semanas de vacaciones y en Francia cuatro. En España la propaganda truena favor del «caudillo» a los trabajadores, y en éste país no español la ventaja es mayor sin necesidad de caudillo. España siempre en atraso.

Yo mismo no comprendería eso sin haber traspasado la frontera. Seguramente fue la necesidad la que me alejó de la «patria», pero por algo se empieza a comprender la verdad de la vida.

Ocurre, de todas maneras, que en mi residencia barraquil que los naturales llaman «La Riviera», pocos son los españoles, portugueses y marroquíes que vayan a darse un aire por esos mundos playeros que, a buen seguro, cuestan un ojo de la cara. En ésta como en cualquier otra Villalata las necesidades familiares tienen exigencia, lo mismo en mí que, «solo en la vida por una obligada partida», tengo precisión absoluta de ayudar a mis parientes de España, que por algo uno se queda.

Conocedor del barracópolis de Tetuán de las Victorias y en parte del de la Riera de Magoria (que para mí fue una etapa para alcanzar Prats de Molló) me da en el testuz comparar todo aquéllo con «La Riviera», estableciendo la diferencia en favor de mis «apaisanados» de aquí, moros incluidos, constreñidos a quedarse, a bañarse en su propio sudor agosteño, para abonar plazos de «tele», nevera, chisquero y máquina de afeitar. No importando dormir sobre somier fingido, importa pues «estar a la página», como dice Ramón el Sorrico. ¿Están — aquí pregunto — a nuestra altura los barraquistas y chaboleros de Madrid y Barcelona? ¿Gozan de aparatosidad electrónica, dándose desde ya un estiaje por la Puerta del Sol y la Plaza de Cataluña porque acreedores impiden acudir a San Sebastián, a la Costa del Sol o a la Brava?

Mucho me temo que esa amable española de undécimo valor (la sin coche ni sueños de tenerlo) andándose sobre alpargatas y poco lejos para no usarlas, no esté adelantada como nosotros, los «rivieranos» pegados a nuestra latosa y ladrillosa aldea para velar el pago de los cachivaches modernos que tan alto ponen el nivel de «La Riviera» con sus antenas televisoras. En la caudillada España tienen los «laborales» que laborar firme durante 12 horas al día para despegarse de la mugre, y aquí trabajamos reventadamente lo mismo para satisfacer a los comisionistas que han sabido musicarnos, enfriarnos los huevos, esmaltarnos los fogones y limpiarnos automáticamente la barba para darnos categoría ciudadana doméstica, ya que en fachada y callejería no la tenemos.

Esperamos que en 1970 esto haya mejorado, y si es así, ya lo comunicaremos a Tetuán y a Magoria.

**Pepe López**

# Una contribución a la biblio desde 1923 hasta

*«¡Liberación!» Ya estamos en la calle. Nuestro primer saludo es un grito, ¡Liberación! Porque venimos a liberar a los esclavos modernos, a señalar la ruta que deben seguir los oprimidos que quieran liberarse de la explotación del capitalismo y de la opresión del Estado. «¡Liberación!» tiende su mano generosa a todos los que sufren las acometidas de la tiranía imperante, a los hijos del arroyo, a los desheredados de la fortuna, a los obreros de la fábrica, de la mina, del taller, de las oficinas, del campo...*

(Párrafo inicial de la revista mensual «Liberación», cuyo primer número apareció en Barcelona, en junio de 1935).

COMO ya lo indica el título, se ofrece aquí una contribución para el día que pueda escribirse la «Bibliografía libertaria de España», desde los orígenes hasta la fecha, puesto que la bibliografía libertaria del exilio español deberá lógicamente ser incluída en la misma. Como el lector libertario español o hispanoamericano se dará en seguida cuenta, la presente contribución es bastante incompleta, debido a carencia adecuada de fuentes de información. Y en estas mismas fuentes se ha descartado todo lo dudoso: catálogos de librería donde a la vez se anuncian publicaciones españolas y americanas, no pudiéndose saber cuales fueron editadas en Europa, y por último, todo lo que no ha podido ser verificado «en el terreno» (revistas, periódicos, folletos, libros etc.). Nada de lo aquí anotado ha sido por referencias de palabra, cartas, etc. En esta clase de trabajos la exactitud debe primar por encima de todo. Indudablemente, también se ha dejado de lado toda la literatura «desviacionista», pues al igual que el cuerpo humano es atacado constantemente por virus patógenos provocadores de lo que conocemos por enfermedades, todos los movimientos sociales (entre los que debemos incluir al libertario) se han desviado periódicamente de su ruta rectilínea para de nuevo retomar el camino principista.

El anarquismo español, pródigo en una vasta literatura, ha adolecido de la carencia de una documentación bibliográfica adecuada. Tarea de titanes será rehacer a base de datos presentes toda esa obra. Ya en el pasado el compañero gijonés Pedro Sierra (discípulo al igual que Eleuterio Quintanilla del ilustre anarquista español Ricardo Mella) llamó la atención al respecto y dando el ejemplo nos ofreció sus valiosas *Notas para la formación de un catálogo sobre la historia de la prensa en Asturias* («La Revista Blanca», segunda época, nº 123, Barcelona, 1º de julio de 1928). No menos valiosa fue su notable *Bibliografía de Ricardo Mella* («Tiempos Nuevos», año IV, núms. 5-6, Barcelona, mayo-junio de 1937. Finaliza en el siguiente núm.: 7-8, julio-agosto de 1937). «Umbral» número extraordinario de julio-agosto de 1967, publicó en sus págs. 24-25 la conferencia que sobre Ricardo Mella pronunció Pedro Sierra en Vigo el 15 de septiembre de 1925. El ejemplo de Pedro Sierra debería cundir entre nuestros estudiosos para edificar el edificio bibliográfico del anarquismo español.

El orden seguido en esta clasificación ha sido hecho por años que a la vez comprenden: libros, folletos, revistas, quincenarios, semanarios, periódicos, diarios y órganos gremiales. Por supuesto, la no inclusión de una o varias de estas subdivisiones, indica, que nada ha podido encontrarse para llenar las mismas, por falta dedocumentación. Entremos, pues, en materia.

1923

Libros: «El dolor universal», por Sebastián Faure. Alcoy: Biblioteca Redención. «María», por Ramón Buireu Rosich. Idem. «Los grandes delincuentes», por Federico Urales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. «Sembrando flores» (nueva edición), por Federico Urales. Idem. «Escoria», por Angel Samblancat. Herrera (Sevilla): Ediciones Renovación Proletaria. «Los galeotes del amor», por Higinio Noja Ruiz. Idem. «La aritmética del obrero», por José Sánchez Rosa. Sevilla: Edición del autor.

Folletos: El ideal del siglo veinte», por Palmiro de Lidia. Tarragona: Biblioteca Acracia. «El salariado», por Pedro Kropotkin, Idem. «La mujer», por José Prat. Ibidem. «El leñador y el niño», por F. Barthe. Ibidem. «Aurorita», por J. Torres Tribó. Ibidem. «Los poderes del capitalismo», por Ramón Segarra. Ibidem. «La muerte del genio», por Gastón Leval. Madrid: Ediciones La Novela Roja. «Testas y tiestos coronados», por Angel Samblancat. Madrid: Nueva Editorial El Sembrador. «La sanjuanada de los obreros», por Juan Lujambio. Palma de Mallorca: Biblioteca Cultura Obrera. «La prostituta», por Carlos Delgado Blanchy. Idem. «La palanca de Arquímedes», por Higinio Roja Ruiz. Sevilla: Editorial Renovación. «¿Qué es la anarquía?», por Pedro Kropotkin. Herrera (Sevilla): Ediciones Renovación Proletaria. «La violencia», por Angel Samblancat. Idem.

Revistas: «La Revista Blanca» (segunda época), Barcelona-Sardañola. «Páginas libres» (segunda época), Sevilla. «Generación consciente», Alcoy.

Periódicos: «El Libertario», Madrid. «Crisol», Barcelona.

Organos gremiales: «Germinal». Sabadell: órgano de la Federación Local y Comarcal de la C. N. T.

# Que la iglesia se reforma, que se reforma la iglesia

SI descubrir el fondo de las religiones fue tarea de esclarecidos talentos, penoso resulta en nuestros días escuchar a gentes que se aprecian de inteligentes e incluso de herejes, la cantinela de que los Estados vayan dejando a los curas de lado y que incluso los moleste. Ambas apreciaciones son el resultado de un estado de incomprensión de quienes, a pesar de las luces del siglo XX siguen confundiendo lobos con corderos.

Las sectas religiosas han hecho de la mentira y el fanatismo una industria lucrativa, y los gobiernos, su continuación, modernizan el arte de engañar que les es tan necesario para su continuación, competencia y desarrollo. El hacha de piedra, que fue un instrumento útil en sus tiempos es hoy sólo un recuerdo. Los eclesiásticos y sus mentiras van dejando de ser eficaces para mantener los pueblos sujetos por las riendas de la Iglesia e incluso de los Estados. Y es por ello que la Iglesia, los gobiernos, el capital y todos los que marchan cabalgando en las espaldas de los productores, modernizan el arte de engañar, cambiando de líderes y de tácticas sin apearse del burro.

En los países y lugares que las gentes no se dejan engañar por los fariseos eclesiásticos, éstos son reemplazados en su honrada... tarea por líderes y políticos disfrazados de izquierdistas o por jefes sindicalistas que simulan ser revolucionarios. Para cuya educación de masas y mantención de escuelas modelistas los gobiernos votan crecidas cantidades. En la mayoría de pueblos que las patrañas religiosas embrutecieron, ellas dejaron de ser eficaces, obligando a reemplazarlas por mentiras más modernas y sugestivas. En la virginidad de María después del parto, aunque la Iglesia le siga poniendo el visto bueno nadie cree sinceramente. La violación del sexto mandamiento sin permiso se generalizó a pesar de la oposición de todas las Iglesias y de las gentes conservadoras. Y como el pasar por modernos es una de las tantas artes de hacerse querer de los pueblos, hay gobiernos que con el divorcio permiten la vulneración de la «unión sagrada», y para lograrlo hay que someterse a prácticas no menos inmorales. Los aspirantes deberán confesarse ante un representante del gobierno, comunicarle los secretos de alcoba que determina los rompimientos y después de pagar por haberse descubierto el digno magistrado éste contará a sus amistades los secretos que los divorciantes le han confesado.

Para hacer creer que las mejores condiciones de vida (que a pesar de todo se van logrando) se deben a la obra de los eclesiásticos y de las autoridades se gastan millares del erario público. Pero con hechos vivientes se puede demostrar que las mejoras de vida que se logran no es por las Iglesias y los Estados, sino a pesar de ellos.

La doble peste religiosa y política está extendida por todos los continentes, pero en los pueblos en que se libraron luchas violentas con aspiraciones liberatrices, aún se emplea el látigo por existir la venta de esclavos, o bien se masacra a las poblaciones para sacarles las tierras que trabajan en común como está sucediendo en el Mato Grosso, del Brasil.

Hombres que sin sacarse la sotana han dicho grandes verdades y sucumbieron en la hoguera o la tortura por no callarlas, los hubo, y dignos son de todos los respetos. Pero ciertas bravatas «subversivas» que se lanzan desde los púlpitos, en la mayoría de los casos son manifestaciones oportunistas. En lo eclesiástico hace dos mil años que se estudia gramática parda para ganar nuevos espacios o recuperar los perdidos. Y es durante las guerras de las dictaduras, rojas o negras, que rompen el ritmo de la evolución y descienden el nivel moral de los pueblos, que las corrientes retrógradas recuperan y ganan nuevas posiciones. En fomentar dichos cataclismos emplean todas las malas artes. Y en atizar el fuego en el que se abrasan los pueblos dando la razón a los dos contrincantes emplean las artes más criminales.

Una modernización de las diversas religiones o variaciones políticas en el sentido social y humano, será la que las haga desaparecer. Esa modernización que nos cantan los voceros oficiales y que incluso tiene repercusión en nuestros medios, no son más que mentiras con que se rellenan las cabezas vacías de sentido analítico, que por desdicha en todos los sectores hay cantidad incontable.

**SERAFIN FERNANDEZ**

# Diálogo entre amigos

— Feliciano: Algo y no bueno está pasando en España. Se dice que la policía detiene a mucha gente. ¿Sabes algo, Lucio?

— Lucio. Si saber algo es que desde que Franco está en el poder estamos oyendo y sabiendo más o menos igual sobre represiones, detenciones, encarcelamientos y condenas pesadas, a cual más injusta y arbitraria, si sé algo, por la lógica razón de que ha sido, es y será la nota corriente del franquismo mientras exista en España.

— Carmelo: Tiene razón Lucio, pero estaréis enterados de que el 24 de enero el gobierno español ha declarado el estado de excepción en todo el territorio nacional, por una duración de tres meses, según dijeron para poner freno a las revueltas estudiantiles; sin embargo, las razones deben ser otras de las que afirman los gobernantes.

— Lucio: Lo son y graves; de profundísimo contenido económico y social, de no menos descontento general y de las clases asalariadas en particular; mal éste del que sufrimos todos nosotros, sufre nuestro pueblo y que es la causa del porqué radicamos temporalmente en tierras en las que no hemos nacido.

— Feliciano: Tienes razón. ¿Pero es verdad que desde que se ha declarado eso de la excepción el régimen ha recrudecido su ya rígida dictadura de represión contra los que protestan y se manifiestan contra el franquismo?

— Carmelo: Sí, es verdad, Feliciano; no solamente se detiene ahora a diestro y siniestro a los trabajadores, jóvenes estudiantes y obreros e intelectuales, sino que se detiene también a curas e inclusive a jesuítas. Más aún, amigos, eso del estado de excepción es un pretexto descarado del gobierno para dar carta blanca de actuación, de acción y de proceder a la policía, incluída la guardia civil, con derecho a asaltar domicilios, centros societarios y establecimientos civiles o religiosos, con el derecho absoluto a la vez de detener sin procedimientos normales a no importa el que sea, tanto, que se confirma son miles ya los detenidos de todas las capas sociales y que los militares los juzgan o juzgarán en tribunales de guerra; que no se respeta nada ni a nadie que no doblegue el espinazo obedeciendo a las disposiciones y exigencias dictatoriales del régimen.

— Feliciano: ¿Es verdad que son los militares quienes han obligado al gobierno a promulgar el estado de excepción?

— Lucio: Sí, digan lo que digan los franquistas, es cierto. Pues no fueron otros que los militares los que a primeros de agosto del año pasado impusieron a los gobernantes españoles a declarar en Vizcaya el estado de excepción. Sí, sí; son los militares quienes además, mano a mano con la Iglesia dominan en todo lo que en política en España se refiere; pero esta vez es la policía la encargada de mantener el «orden» pase lo que pase y por encima de todo y de todos. ¡Vaya un orden!

— Carmelo: Sí, ¡vaya un orden! Nos dice que no puede aumentar los salarios de hambre que nos ha impuesto, justificándose en la estabilidad económica, pero tiene dinero para aumentar los ya crecidos cuadros policíacos.

— Feliciano: ¿Es esto cierto?

— Carmelo: Y tan cierto, amigos. Muy poco después de haber declarado el gobierno el estado de excepción, las Cortes españolas, en presencia de 15 ministros aprobaron entre otras cosas que ellas dicen de «interés» el aumento de la plantilla del cuerpo general de policía. Así podrán pegar más duramente al pueblo y a los trabajadores. ¡Ello es seguro!

— Lucio: Es grave todo eso. Y la Iglesia, mientras que por una parte dice estar con el pueblo sufriente, por otra parte aprueba el estado de excepción en España. ¡Santa mentira de los gobernantes y los que dicen representar a Dios en la tierra! ¡Cuánta hipocresía! ¡Así está el pueblo español, a merced del gobierno, de la Iglesia y de los militares!

*(De la «Hoja del Emigrado»)*

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

*«Quinet», un tomo ilustrado por Ramón Sagarra* ..... 5,00 frs

*Tipos Españoles, tomo I* .... 7,00 »

*Tipos Españoles, » II* .... 7,00 »

*Tres ediciones «Solidaridad Obrera» y «Umbral»*


# DIALOGO

*ARQUISTA. — Estás despistado.*

*ANARQUISTA. — No tengo pista, pero tengo seso.*

*ARQ. — Tu sindicalismo está caducado.*

*ANAR. — Hace setenta años que dices lo mismo.*

*ARQ. — Pero ahora tengo más razón que antes.*

*ANAR. — Recita tu estadística.*

*ARQ. — 50 millones de sindicalistas libres, con un capital de 100.000 millones de dólares.*

*ANAR. — Y 60 millones de sindicalistas almagre con 150.000 millones de rublos.*

*ARQ. — O sea 100 millones de...*

*ANAR. — ... obedientes ricos contra 30.000 anarcosindicalistas sin blanca.*

*ARQ. — Vuestra insignificancia da pena.*

*ANAR. — Vuestro bulto asemeja cien elefantes fallecidos. Hiede, vuestro campamento.*

*ARQ. — No: hombres y capital en potencia. Los gobiernos nos ceden mejoras.*

*ANAR. — Gobiernos caritativos.*

*ARQ. — Comprensivos, legislativos, presionados.*

*ANAR.—100 millones de muertos no tienen empuje, 100 millones de mendigos no presionan, 100 millones de creyentes esperan durante 70 y más años.*

*ARQ. — Nada pueden vuestros 30.000 desdinerados. El sindicalismo colaborador lo puede todo.*

*ANAR. — Menos destruir al capitalismo y eliminar la condición supina del obrerismo resignado.*

*ARQ. — Con leyes protectoras no necesitamos revoluciones. El sindicalismo gubernamental todo lo consigue.*

*ANAR. — Menos impedir las dictaduras, la miseria, la desigualdad, la arrogancia del genizaro...*

*ARQ. — Imponemos, decidimos, evitamos, humanamente.*

*ANAR. — No evitásteis la guerra europea, la mundial, ni evitaréis la atómica; sois creyentes, sois soldados. Hacéis huelga por mandato, y guerras mandatados... Apestáis a 100 elefantes insepultos.*

D.I.C.

B.D.I.C



# grafía libertaria en España 1938 inclusive

por **Vladimir Muñoz**

1924

Libros: «El proletariado militante», por Anselmo Lorenzo. Barcelona: Ediciones Solidaridad Obrera. «La ética, el Estado y la revolución», por Pedro Kropotkin. Barcelona: Ediciones Mundial. «La revolución», por León Tolstoi. Barcelona: Editor Antonio López. «Renacer», por Federico Urales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. «Los hijos del amor», por Federico Urales. Idem. «Evolución y revolución», por Eliseo Reclus. Barcelona: Editorial Moderna. «Ensayos sobre moral», por Pedro Kropotkin. Idem. «La coacción moral», por Ricardo Mella. Ibidem. «Crítica libertaria», por Max Nettlau. Ibidem. «Setenta días en Rusia», por Angel Pestaña. Barcelona: Editorial Cosmos. «La tierra de todos», por F. Caro Crespo. Sevilla: Edición del autor.

Folletos: «Juan Bautista Acher» (sin nombre de autor). Manresa: Ediciones «El Trabajo». «La mujer ante el porvenir», por Soñador Bohemio. Cádiz: Ediciones Alba Roja. «A ti, mujer» por Soñador Bohemio. Idem. «Acción directa», por Angel Samblancat. Barcelona: Editorial Cosmos. «El sindicalismo, garantía deorden y civilización», por J. H. Costa Jussa. Sabadell: Biblioteca Germinal. «El teatro del pueblo», por Valentín de Pedro. Madrid: Ediciones El Sembrador «Entre Rejas», por Salvador Cordón. Navás (Barcelona): Edición del autor.

Organos gremiales: «Vida Obrera». Canet del Mar: órgano del Sindicato Unico de Trabajadores. «Solidaridad Obrera». La Coruña.

1925

Libros: «Libertad sexual de las mujeres», por Julio R. Barcos. Alcoy: Editorial Generación Consciente. «El año dos mil», por Edward Bellamy. Barcelona: Biblioteca Naturismo. «Ensayos y conferencias», por Pietro Gori. Barcelona: Editorial Hoy. «Páginas selectas», por Multatuli y Felipe Alaiz. Idem. «La victoria», por Federica Montseny. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. «El último Quijote», por Federico Urales. Idem. «Prodromos de arte y filosofía», por A. Verdú Suárez. Puente Genil: Editorial Renovación. «Jesús atado a la columna», por Angel Samblancat. Barcelona: Editorial B. Bauzá. «Dios y el Estado», por Miguel Bakunin. Barcelona: Editorial Vértice. «Esbozo de una filosofía de la dignidad humana», por Paul Gille. Barcelona: Editorial Cervantes. «El álbum de Juan B. Acher». Sabadell: Ediciones Federación Obrera. «De un viaje a Rusia», por Angel Pestaña. Barcelona: Editorial Cosmos. «El anarquismo en el movimiento obrero», por Emilio Lóuez Arango y Diego A. de Santillán. Barcelona: (?).

Folletos: «Comunismo», por Higinio Noja Ruiz. Puente Genil (Córdoba): Editorial Renovación. «El ideal y la juventud», por Eliseo Reclus. Barcelona: Editorial Hoy. «Vida Nueva», por Federica Montseny. Barcelona: Ediciones La Novela Femenina. «Diógenes», por Carlos Branst. Valencia: Ediciones Sociedad Vegetariana Naturista. «Trayectoria de la Confederación Nacional del Trabajo» (páginas de crítica y afirmación), por Juan Peiró. Mataró: Grupo Cultura del Arte Fabril. Editadas por La Revista Blanca, se publicaron entre otras, las «Novelas Ideales» siguientes: «Mi amigo Julio», por Adrián del Valle; «Florecimiento», por Federica Montseny; «Abnegación», por José Sanjurjo (se trata de una reedición, pues este compañero fue el redactor principal del periódico y la editorial «El Corsario», que a últimos del siglo pasado había en La Coruña); «Hermanos», por Salvador Cordón, «Las Santas», por Federica Montseny; «Mi hermana», por José Martín; «El redentor», por Isaac Pacheco; «Engañada», por Federico Urales; «El cacique», por F. Barthe; «Jubilosa», por Adrián del Valle; «El hijo de nadie», por José Castells y Serra; «El amor nuevo», por Federica Montseny; «El arreo», por Solano Palacio; «La madre», por Antonia Maymón; «Náufragos», por Adrián del Valle; «Redimida», por Fernando Claro; «Amor maldito», por Federico Urales; «Madrina de guerra», por José Martín; ¿Cuál de las tres?, por Federica Montseny; «El hereje», por José Sanjurjo (reedición); «La bella aldeana», por Federico Urales; «Luz en las tinieblas», por Francisco Caro Crespo; «Madres», por Rogelio Arnau.

Periódicos: «El Libertario», Blanes (Gerona). «El Productor», Barcelona.

Organos gremiales: « Fructidor », Sabadell: portavoz de la Federación Obrera. «Solidaridad Obrera», Gijón: órgano de la C. N. T. de Asturias. «Solidaridad Obrera», Santiago de Compostela: órgano de la C. N. T. de Galicia. «El Ideal Panadero» (?): órgano del Sindicato de Obreros Panaderos La Aurora.

1926

Libros: «Sembrando flores», por Federico Urales (nueva edición ilustrada). Barcelona: Editorial Maucci. «Con el corazón extasiado», por Angel Samblancat. Barcelona: Editorial B. Bauzá. «Ideario», por Ricardo Mella (primer tomo de las Obras Completas de Mella). Gijón: (?). «El abogado del obrero», por José Sánchez Rosa. Sevilla: Edición del autor. «Ideario», por Enrique Malatesta (único libro de Malatesta publicado en España a base de escritos suyos recopilados). Barcelona: Publicaciones Mundial. «Náufrgos», por Adrián del Valle. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. «El aventurero de amor», por Han Ryner. Idem. «Almanaque de la Novela Ideal» para 1927. Idem.

Folletos: «Cuestiones de enseñanza», por Ricardo Mella. Barcelona: Ediciones Hoy. «La mujer y la revolución»,lución», por Federico Stakerlberg. Idem. Se publicaron, entre otras, las «Novelas Ideales» siguientes: «Los hijos de la calle», por Federica Montseny; «Victima de su culpa», por José Castells Serra; «El pecado de amor», por Ricardo Vaqué; «Las dos son mías», por Federico Urales; «Amor y sacrificio», por Solano Palacio; «Maternidad», por Federica Montseny; «Esperanza», por Ignacio Cornejo; «Pigmalión», por Carlotta O'Neill; « Peregrino de amor », por Federica Montseny; «Cielo y tierra», por F. Caro Crespo; «Jugar con fuego», por Federico Urales; «Camelanga», por Adrián del Valle; «El drama de un amor vulgar», por J. Rodríguez Aragón; «La última primavera», por Federica Montseny; «El triunfo del amor», por David Díaz; «Suicidio de enamorados», por Federico Urales; «La venganza de Jaime», por Angela Graupera; «Resurrección», por Federica Montseny; «Cómo se ama», por José Esgleas; «Flores con y sin espinas», por Federico Urales; «Arrayan», por Adrián del Valle; «La hija del banquero, por Romilda Mayer.

Revistas: «Claridad», Barcelona. «Nueva Aurora», Valencia.

Periódicos: «Prometeo», Madrid.

Organos gremiales: «El sembrador», Igualada. «Vida Sindical», Barcelona. «Orientación Obrera», Algeciras.

*(Seguirá).*

# Apuntes sobre la dictadura revolucionaria

por **Floreal Castilla**

A medida que el tiempo se extiende a partir de un cambio revolucionario dado, las facetas que sobresalen no son las apropiadas para un estudio de la transformación en cuestión, pero, al contrario, si es menester reexaminar las concepciones ideológicas que sostienen los hombres responsables del decurso idóneo, apropiado, hacia metas bajo ningún punto absurdas, hacia finalidades cónsonas con los objetivos buscados. Empero, si las concepciones no son una pluralidad real sino que el fanatismo ideológico ha hecho encuadrar en equis cartabón idealista el proceso revolucionario, éste ha debido necesariamente de atravesar eras de totalitarismo, de imposición del patrón ideológico infalible, de terrorismo intelectual, dando como resultado que la revolución haya degenerado hacia la cúspide de la reacción, ataviada esta vez de un socialismo interpretado al pie de la letra de los ukases de la camarilla que ha usurpado el verdadero contenido de lo que entendemos por revolución. Puesto que si determinada convicción implica autoritarismo en esencia, rezuma desprecio por lo que no es oloroso a intelectualismo de buró o a profesionalismo decadente, los hombres que a ella se adhieren serán víctimas lógicas de la filosofía encerrada allí, o sea, de ese autoritarismo que pretende elevar a los ilustrados por encima del despotismo habitual, uno de ésos que han crecido en la selva latinoamesicana, partiendo de una mutación social tremenda, de un hecho revolucionario para llegar a la dictadura revolucionaria, al despotismo impuesto en nombre de una idea que dícese de redención social. De acuerdo con la dialéctica del tirano, vale más un *boom* propagandístico que una realización concreta, ley ésta que será reglamentada por los dictadores revolucionarios, de lo que se desprende que no se deben señalar las naves espaciales soviéticas como un producto del pensamiento marxista-engelsiano-leninista ni un logro palpable de la dictadura del proletariado. Jactarnos del triunfo del desaparecido Gagarin y plantearnos el stalinismo como una necesidad histórica son dos temas relacionados indudablemente con el Estado soviético, pero el primero con la sociedad soviética que combate abiertamente contra el totalitarismo evidente de los jerarcas moscovitas, o sea, con la sociedad como agrupación de seres humanos para el progreso colectivo, y el segundo con el génesis de lo que la sociedad soviética cuestiona hoy hoy en día. Valdría la pena analizar los cromosomas de los rusos para poder afirmar si los Stalin son propios de la biología del lugar, o la de los alemanes para certificar lo propio en el caso de Adolfo. He aquí que Stalin, antes que un engendro soviético es un científico producto marxista-leninista. Y para no quedarnos cortos, para no remover el stalinismo, consideremos si el brejnevismo de la época, si los cuentos andersenianos de Libermann, si los tanques del economista ruso entrando en Praga, son o no expresiones típicas de la página 102 de «El Capital» o es que los checos tienen la particularidad entre los tercícolas de ser propensos a telefonear al Kremlin cada vez que el materialismo histórico les anuncia que en la plaza Wenceslao un Jan Palach se suicidará al estilo bonzo.

De hecho, si la dictadura revolucionaria es algo que no es propiamente un Estado, si es ya un Estado en transición, no un Estado en sentido propio, si es un arroz con mango, un kilo de estopa, un enredo que no se puede desenredar, cuando al dictador, víctima de las rabietas que le hacen pasar sus súbditos, le da por darle tiros en la nuca hasta a sus propios camaradas de vanguardismo — el arte vanguardista de inspiración «cheka» tiene sus oscuros orígenes en los epigonos del dictador — no se puede concluir como lo hiciera Vladimir que «comenzará a extinguirse inmediatamente después de su victoria» (1). Haría falta analizar concienzudamente la situación postrrevolucionaria soviética para concretar si el soviet y la comuna eran expresiones de la dictadura revolucionaria, o si, simplemente, eran Estados miniaturas, cuyo poder estaba limitado al reducido espacio de su autoridad, o, si desde el momento que los fatalistas del partido comenzaron a controlar desde arriba la dirección de la vida total del país fue que empezó a originarse la dictadura en toda su patética expresión.

La base social de sa dictadura en la revolución se reduce por un lado, a la posición de rechazo de diversas corrientes revolucionarias a la dictadura, es decir, a su dictadura y, por razones obvias, a la dictadura de las demás. Por el otro, porque parte de un hecho mesiánico, ya que se cree llamada a fomentar las condiciones propicias para la elevación socio-espiritual de las masas que gobierna; aquí sale a flote la importancia política de la élite dirigente, de la vanguardia revolucionaria, de los revolucionarios profesionales — algo así como si el agitador recibiera sueldo del partido — encuadrados en la estructura partidista inspirada en las teorías del profeta judío antisemita, del profeta burgués-proletario. Es cierto que se subvierte el status anterior, pero no lo es menos que toda dictadura, mejor, que todo autoritarismo amerita inminentemente de un acatamiento total, absolutamente férreo, donde ni siquiera se filtren los microbios de la duda, porque pártese de la necesidad histórica de imponerle al pueblo lo que se cree le es necesario. Y todo acatamiento empieza por el requerimiento transitorio de la dictadura en la revolución, dando paso al nuevo *statu quo* que al que colaboraron más que cualquiera otros los elementos de la oposición revolucionaria al aceptar circunstancialmente una ínfima cuota de poder a la vanguardia carismática. Al exaltarse en las masas la profética misión de la dictadura, se reacondiciona a las nuevas formas de administración social el atavismo legendario de la necesidad del líder, del hombre que todo lo logrará, del padrecito del proletariado, del benefactor de la patria. Es la característica inmediata de toda dictadura: el paternalismo impuesto, el endiosamiento del jefe y el acatamiento sin discusión.

Guérin (2) señala que, «desde su nacimiento», las teorías socialistas de la escuela marxista implican cierta tendencia a subestimar el papel específico del proletariado *y a exaltar el que se atribuía a su vanguardia esclarecida»*, con lo cual se ha partido de una errónea interpretación de lo que el proletariado organizado como fuerza revolucionaria, ya que aceptar de hecho una vanguardia caudillesca, esclarecida, significa considerar a la clase trabajadora como a una manada de bestias dirigida hacia objetivos capaces de humanizarlas. El proletariado se organiza no sólo con una finalidad revolucionaria, entendiendo por tal el hecho concreto en que la acción insurreccional depone el Estado burgués y la propiedad capitalista, sino que se organiza de manera tal que su diario combate contra la sociedad burguesa, separado de los trillados senderos del parlamentarismo y de la organización política burguesa, le hacen foguearse y prepararse libertariamente. El sindicato, célula de la organización revolucionaria de la clase obrera y campesina, no se reduce a una oficina burocrática controlada por la vanguardia del glorioso partido, ya que su misión, su tarea, o sea, la tarea de sus hombres es la de que paralelamente a la lucha reivindicativa se realice una labor educativa en el pueblo trabajador, una siembra de amor y devoción, de mística y entusiasmo, de desprecio y convicción, que la transforme en pueblo consciente.

Es imposible soslayar esta concepción de masa tan admirablemente llevada y traída por los partidarios de la dictadura revolucionaria; para Ortega y Gasset (3) fue claro que el hombre-masa era presa de una autosuficiencia rayana al individualismo sui-géneris, al individualismo autárquico — que para Mounier será el personalismo anticristiano — y que fuera fomentado por el fascismo onésimorredondesco y el sindicalismo ¿mezcla de un Stirner confundido con Hegel y de un Sorel vilipendiado y mal entendido? Rockerianamente, la «masa es justamente pueblo desarraigado, que ha perdido su coherencia interna y por eso carece de comprensión hacia estímulos creadores más profundos, hasta que vuelve a lograrse la unión de los hombres bajo nuevas condiciones en una comunidad nueva». Ya que «el socialismo es más que un simple problema de estómago», hay que tener siempre cuidado al utilizar a las masas en un sentido revolucionario estomacal, debido a que ciertamente «se puede incitar a las masas en ciertas circunstancias al descontento con facilidad, *pero siempre con el peligro de que se aten voluntariamente al carro de los demagogos más dispuestos»* (4). Por ello que cuando se objeta que las masas no están preparadas, que si se amerita encauzarlas por los caminos de la libertad bajo la batuta de la dictadura revolucionaria compuesta obviamente por la vanguardia esclarecida para alcanzar la fase del comunismo, se limita el «papel específico del proletariado» buscándose fundamentar la necesidad de la dictadura en un hecho históricamente inobjetable. Este hecho es el autoritarismo indispensable a las masas, el requerimiento de caudillos, de jefes, o sea, un serie de enfermedades populares que, las masas embrutecidas por el poder burgués, se han habituado a considerarlas indispensables. Si la lucha revolucionaria no se plantea un enfrentamiento práctico (en las asambleas del sindicato y en la espontaneidad subversiva) contra este hábito del «pueblo desarraigado», la revolución requerirá de una férrea dictadura que indudablemente readaptarán a las masas al *establishment* que tan sólo ha cambiado de apellido, «porque se le enseña desde ahora que, apenas sacudido el yugo actual, deberá crearse inmediatamente un nuevo gobierno que se ocupará de dirigirlo y atenderlo todo» (5).

Cuestionar, pues, como lo han hecho los rebeldes de Okinawa y la Sorbona al burocratismo soviético, y como consecuencia negar los valores revolucionarios de la dictadura en la revolución, pero, cuando a la par de ese cuestionamiento se alaba al castrismo, que no es más que una dictadura revolucionaria, entonces se plantea una disyuntiva a esclarecer, una contradicción que no puede servir sino para enredar aún más la debida claridad de todo movimiento revolucionario. El marxismo no es el de 1848, sino el del «Manifiesto» y el leninismo no es el de «El Estado y la Revolución», sino el de 1956 y el de 1968. Acusar de anquilosamiento contrarrevolucionario a la jerarquía dictatorial soviética pero considerar que los pregonadores de la dictadura no estaban errados, es sinceramente una forma burda de no querer reconocer que una doctrina ha muerto. Los amigos trotskistas y castristas que al lado de ellos y nosotros, de aquéllas y de aquéllos, han estado en las cárceles de Onganía y Betancourt, de Costa e Silva y Pacheco Areco, que más que ideológicamente convencidos están atraídos por la figura mesiánica de los ideólogos que admiran deberían reconocer — no de una manera teórica, sino en la praxis — que la dictadura revolucionaria no ha sido abortada, sino que contando con todos los puntales para expandirse ha llegado al límite de su transformación en lo que en su interior guardaba: el monstruoso Estado socialista, el Estado de Stalin y Mao. Sinceramente, *requiem in pace* el marxismo.

(1) Edward Hallet Carr: *Estudios sobre a revoución*. Alianza Editorial. Madrid, 1968.

(2) Daniel Guérin: *Marxismo y socilismo libertario*. Editorial Proyección. Buenos Aires, 1964.

(3) José Ortega y Gasset: *La rebelión de las masas*. Espasa-Calpe. Madrid, 1961.

(4) Rudolf Rocker: *Revolución y regresión*. Cajica, Puebla, 1967.

(5) Luigi Fabbri: *Dictadura y revolución*. Editorial Proyección. Buenos Aires, 1967.

# Eso de la economía dirigida

HEMOS recibido un libro del economista A. Guillén, cuya lectura, después de exhaustivos esfuerzos nos ha dejado patidifusos. Porque resulta que este torrencial escritor que creíamos compañero por haber formado parte de la C.N.T. madrileña, es un «camarada» de sus camaradas, más papista que el papa; o sea, más marxista que el pontífice del «socialismo científico».

Parece mentira que un militante de la C.N.T. caiga en la aberración de profesar una... la llamaremos doctrina, que no resiste el más somero análisis; que el más ligero raciocinio la desecha como absurda e infrahumana; que la experiencia demostró ser nefasta por los males que causaron a los pueblos sus más perfectos feligreses; y por último, porque haciéndola suya monstruosos tiranos han hecho correr ríos de sangre por todo el mundo. Y lo más extraordinario del caso es que el tal Guillén haya tenido la osadía de obsequiarnos con ese mamotreto a un grupo de «aguiluchos» libertarios veteranos. Si esto no fuera candidez superlativa, sería avilantez sarcástica.

«Dialéctica de la política», que así se titula el pesado mamotreto, es un fiel trasunto de «El Capital», de Marx, mucho menos voluminoso, actualizado, asestado alevosamente al lector ingenuo ignorante de que el autor es un camarada de sus camaradas. Hay que leerlo cómodamente sentados en un tomo de «El Capital» y provistos de varios tubos de aspirina, y entre página y página, ingerir una pastilla. De lo contrario produce vértigo. La jerga marxista, las continuas citas de frases, afirmaciones y camelos de Marx y Engels, análogamente a los exégetas de la Biblia, que citan las coplas y fandanguillos del libro sagrado como sentencias inapelables; la repetición machacona como un disco rayado de las contradicciones del capitalismo, de lo que es y lo que no es dialéctico, la alienación y lo que es desalienable, el devenir dialéctico, el revisionismo soviético del marxismo-leninismo, etc. etc., marea y produce náuseas. Mas, hagamos una somera autopsia de ese cuerpo de doctrina en descomposición, que hiede desde Moscú a los antípodas, aunque el camarada (de sus camaradas) Guillén atribuya ese hedor al capitalismo, que burlándose de la dialéctica marxista, está vivito y coleando gracias a la traición al proletariado que en 1917 cometieron Lenin y su séquito.

El marxismo, ese cúmulo de monsergas del matador de la Primera Internacional de los Trabajadores, se reduce a unas cuantas perogrulladas o teorías expuestas por varios antecesores de Marx. unos conceptos degradantes del hombre y algunas profecías que con el curso del tiempo todas salieron al revés de sus pronósticos.

Empezando por el «Manifiesto comunista», considerado como el evangelio del comunismo marxista, no es substancialmente otra cosa que una recopilación de lo que habían elaborado los antecesores franceses. Una gran parte de dicho «Manifiesto» es una fiel reproducción, palabra por palabra del «Manifiesto de la democracia», de Victor Considérant.

Le teoría de la «plus valía», mucho antes de Marx, la habían formulado Saint-Simon, Goodwin, Owen t otros muchos que no la cacarearon porque no le dieron importancia ninguna, porque no se les reblandecieron las neuronas cerebrales por el ejercicio mental que hicieron para formularlas. Un minero o un campesino andaluz, expresan la «plus valía» en una malagueña o un fandanguillo con mucha más claridad que Marx en un *maëlstrom* terrorífico de palabras y guarismos.

En la predicción de que con el tiempo el capital se concentraría en un reducido número de manos, se equivocó estrepitosamente. Lejos de disminuir el número de acaudalados, ha aumentado enormemente. En países desarrollados como Estados Unidos, empresas con la Dupont y la United Fruit se componen de centenas de millares de accionistas. Es decir, de capitalistas. En los otros países desarrollados ocurre tres cuartos de lo mismo. Y aunque se hubieran cumplido las predicciones de Marx, sobre la concentración del capital y se hubiera proletarizado el resto de la población, el régimen capitalista no se habría conmovido por ese solo hecho. Las fuerzas represivas igualmente imponen el «orden» a una mayoría que a una minoría. A mayor número de proletarios más esbirros y verdugos pondrían los gobiernos.

Pero donde toda la sabiduría y cientificismo de Marx en el termómetro de la estulticia desciende muchos grados bajo cero, es en el concepto o teoría materialista de la historia o determinismo económico.

El genio de Bonn afirma que «las formas de la producción condicionan *ii globo* el proceso social, político e intelectual de la sociedad, y que no es la conciencia del hombre lo que determina su manera de ser, sino todo lo contrario, es su manera de ser lo que determina su conciencia».

Dicho esto en lenguaje de Sancho: el hombre se mueve, actúa por el pienso, como un irracional cualquiera. No por el pensamiento. El conjunto de todos los movimientos por la pitanza condiciona el proceso social, político, etc. Estos desconcertantes juicios los apoya en acontecimientos históricos interpretados arbitrariamente, deformándolos, recogiendo lo que se adapta a su teoría formulada a priori y soslayando el resto.

Marx negaba los valores morales del hombre porque él no tenía ninguno. Cada cual juzga al prójimo según es él. Para demostrar la verdad de este aserto bastaría relatar las ruines maniobras que hizo pretendiendo dominar a la Primera Internacional para convertirla después en un partido político.

Marx llamaba utopistas a los que afirman los más preciados valores morales de los hombres: el imperativo de justicia y libertad, la fraternidad humana, el altruismo. Adolecía tanto de ética como le sobraba de economismo, o materialismo. Porque es por ese «utopismo», por esos valores morales que el hombre salió de la animalidad y pudo eludir la ley de la selva para perpetuar la especie. Sin el apoyo mutuo, por la implacable ley de la selva, la especie humana se habría extinguido como tantas otras. Y la idea, la práctica irrebatiblemente el concepto del hombre agresivo y egoísta por naturaleza.

**LUIS CASTRO**

*Continuará.)*

# Enciclopedia Anarquista

**(EDICION CASTELLANA)**

En una de nuestras últimas notas cometimos el pecado de excesiva confianza en posibilidades que se nos habían prometido. Hemos tenido que moderarnos y aceptar que la aparición del primer tomo sufra algún retardo con relación a las posibilidades imaginadas.

Los compañeros se desvelan y vierten en la obra todo el tiempo disponible. Quieren que el texto castellano refleje, lo más fielmente posible, el texto original, enriqueciéndolo además considerablemente con inclusión de textos madernos, de los que en breve tendremos pruebas de página para comprobar.

Literalmente, el grupo editor «se está volcando muy de lleno en la obra que quiere que sea casi perfecta». Así nos lo dice, añadiendo: «Por lo pronto desea que, secundando la bella definición que del anarquismo hizo Faure, vayan varios anexos nuevos. Se parte del principio, — lógico y cierto —, de que no habrá posiblemente oportunidad de una segunda parte de la Enciclopedia — como no la tuvo tampoco Faure — para verter la fase histórica y biográfica, por lo que, por lo menos en lo vital — y el anarquismo lo resulta —, sería bueno extenderse en lo que estamos haciendo.»

Obsérvese que ésta es una de las causas — moral e intelectualmente hablando, — del retardo sobre nuestras esperanzas. Pero ese retardo será compensado y los lectores satisfechos al hallar en la obra textos inéditos de capital importancia.

Realizado el primer volumen y vencidos con él los inconvenientes que presenta el inicio de toda obra, los otros tres seguirán de forma metódica, en lapso de tiempo relativamente corto. La traducción correspondiente a cada uno de ellos ha sido ya realizada en parte.

Al pronunciar la palabra «traducción» constatamos que, aunque a veces resulte engorroso ese trabajo de silencio y sombra, hay quiénes lo ejecutan con noble afán, tecleando y poniendo en castellano lo francés, como Florez, de la Chasse y el de Millery, quién logra tiempo para añadir algunas cuartillas de su propia cosecha, desvelándose ambos para ayudarnos en el trabajo emprendido. Su voluntad ejemplar, que refleja la de otras personas que también arriman el hombro, nos incita a invitar a todas las personas susceptibles de ayudarnos a que se hagan conocer, porque para todos hay labor.

Todos los que hurgamos en los tomos de la Enciclopedia constatamos el valor literario e histórico de su contenido, que se aquilata con el trasiego de una a otra lengua, esa especie de gimnasia mental que sopesa los conceptos.

Así, al traducir «Diez y Seis», vocablo que «a priori» es sólo un adjetivo, los compañeros citados han hallado el concepto filosófico y político-social que corresponde al referirse al célebre «Manifiesto de los 16», porque hace historia de los móviles que aconsejaron a Kropotkin y sus amigos a firmarlo, y de la respuesta que con Malatesta hicieron los opositores al citado documento. Estas páginas constituyen un curso de historia del anarquismo durante los luctuosos años 14-18, páginas que no deberíamos olvidar cuando, contrariamente a la lógica y a los afanes pacifistas, los países guerrean por intereses de intermediarios, en guerras cuyo principio y fin debemos condenar los anarquistas.

***

Los suscriptores residentes fuera de Francia y que no puedan utilizar la C.C.P., deben añadir un franco francés al envio que efectúen; caso contrario es este corresponsal quién debe desembolsarlo.

A todos los giros llegados últimamente se ha extendido el correspondiente recibo personal.

Son aceptados envíos de prensa, libros y fondos a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans.—C.C.P. 1-35-1-48-La Source.

## El príncipe falangista o cuando los monárquicos se someten vergonzosamente a Franco

Y continuamos siempre con la misma España: la de la reacción, militarismo y obscurantismo.

Ni a través del tiempo ni de las circunstancias del mundo moderno, quieren evolucionar los forjadores, continuadores y cómplices de la llamada «cruzada nacional».

Sus «30 años de paz» en realidad lo han sido de persecuciones, crímenes, y alquiler y venta del suelo y subsuelo español al extranjero. Los franquistas, falangistas, monárquicos, Iglesia, aristocracia, capital y ejército, los defienden encarnecidamente y los anhelan mantener con la «instauración» de la Monarquía, continuadora del levantamiento fascista del 18 de julio de 1936 con la ayuda incondicional del nazismo de Hitler y del fascismo de Mussolini. Y un niño degenerado, como toda la familia de los Borbones, jura fidelidad y eterno reconocimiento al tirano Franco, entre los aplausos y vítores de los enchufados del régimen, en unas Cortes donde los procuradores son designados por el mismo Franco y por la Falange (ahora Movimiento).

¡La farsa continúa, hermanos españoles! ¿Hasta cuándo la toleraremos?

*Federación Local de Marsella de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio*

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta será destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

# MAS ANTENA

EL ESCANDALO «MATESA»

MADRID. — La estafa de una importante cantidad de millones de pesetas consentida por el Banco Comercial de Crédito (entidad oficial), está dando mucho juego. Seis personajes de la firma comercial «Matesa» están encarcelados y varias entidades que servían materiales a la firma presentan reclamaciones de 500.000 a un millón de pesetas contra los encarcelados. Estos no arriesgan permanecer entre rejas tanto tiempo como los timadores de poca monta, pero el desideratum que han provocado con sus ocurrencias fraudulentas toman giro político, a cuyo efecto la Falange acusa al Opus Dei y el Opus Dei a la Falange, siendo lo más probable que ninguno de ambos bandos se equivoque.

CURA CONDENADO

BURGOS. — Un consejo de guerra ha condenado a ocho años de prisión al cura Luis María Bereciartu Irastorza por propaganda ilegal y «rebelión militar». Para aplicarle esa exagerada pena se ha recurrido a la ley contra el bandidismo y el terrorismo dispuesta por Franco el año próximo pasado.

BILBAO. — Uno de los siete curas y laicos que prosiguen clandestinamente la huelga del hambre contra la represión franquista en Euzkadi, se halla extremadamente debilitado.

LA BOLSA DEL TIO SAM

LISBOA. — El gobierno portugués trata de encarecer en 200 millones de dólares anuales el alquiler de las islas Azores a su inquilino militar norteamericano. Esta noticia, que el ministro de Asuntos Exteriores lisboeta había desmentido, ha sido de nuevo reacreditada.

# COMUNICADOS

UNION LOCALE DE PERPIGNAN

L'U. L. de Perpignan communique à tous ses adhérants que l'assemblée générale aura lieu le dimanche 7 septembre à 9 h. précises au local rue d'Encalce.

Ordre du jour : 1º Cotisations. 2º Lecture des résolutions du Congrès. 3º Nomination du nouveau comité. 4º Faits divers.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el día 14 de septiembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Ruégase la asistencia de todos los compañeros por tratarse de asuntos de gran interés orgánico.

F. L. DE PARIS

Reunión a la hora de costumbre para el día 14 de septiembre. Informe de los delegados al Pleno Regional.

F. N. I. F., PARIS

Celebrará reunión el 7 de agosto por la mañana. Asunto principal: Nombramiento del Comité Nacional de Relaciones.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general, el domingo día 14 de septiembre a las 9 y media de la mañana, en el local de costumbre.

Se espera la máxima asistencia, por asuntos de gran interés.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 14 de septiembre a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia del acto, se encarece la asistencia puntual de todos los compañeros.

**SORTEO ANUAL DE SOLIDARIDAD**

Manifestamos a nuestros suscriptores y corresponsales, que no se ha hecho aún la distribución de premios. Esta se hará a la primera oportunidad después del regreso de vacaciones.

DONATIVOS PRO-ESPAÑA

(Ruego de publicación)

*F. L. de Aufferville:* Ignacio Azcona, 10; José Zaragoza, 10; Federico Solanas, 10; José Vilas, 10; Severo Urrea, 10. *Total:* 50 f.

*Nota.* — Los suscriptores que hayan recibido por duplicado el periódico, verificado el cambio de dirección, que no lo tomen en cuenta. Teníamos las bandas hechas y los sacos en Correos. Sirva de excusa esta nota, para aquéllos que nos habían indicado no enviar durante el periodo de vacaciones. — *La Administración.*

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

*¿CONOCES A ESTE?. — Es el compañero Julio Rodríguez, el Cubano, muerto en refriega con la policía franquista en Barcelona.*

*(En número anterior dejamos una situación inconclusa: la del compañero Francisco Martínez, muerto en Barcelona en iguales circunstancias que el Cubano.)*

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## « Le Combat Syndicaliste » cambia de forma

**DE forma, no de fondo. Que nadie se alarme o alegre. Tanto se habla del «imperativo de la hora» que la hora imperativa ha llegado. El formato de nuestro semanario va a ser cambiado para dejar la sección francesa más cohesionada. En el Pleno confederal que se trató del asunto se nombró una comisión mixta de estudio, la cual, tras deliberación laboriosa determinó adoptar la dimensión de la revista «Umbral» en vez de imitar la presentación de nuestro colega «Espoir», de Toulouse. Factores de posibilitación y económicos han aconsejado ese formato de 30 × 24 cm. que, sin dejar al «C. S.» en tamaño revista, permite librar al lector un periódico fácilmente manejable. En resultado, de nuestras 4 páginas usuales pasaremos a 16 menores, medida que aumentará la labor tipográfica e igual la de redacción, con un aumento de matrices, o de texto, no excesivo pero sí apreciable. Comprobados los aspectos de la reforma, nuestros fieles lectores dirán lo que piensan de ella.**

**Por de pronto los compañeros de la C. N. T. francesa (de hecho los responsables de LE COMBAT SYNDICALISTE) podrán usar de un elemento cabal de propaganda cuya falta hasta aquí resentían. Si su estima a la novedad publicitaria que la mencionada comisión de estudio les ofrece se acredita, LE COMBAT SYNDICALISTE penetrará con más amplitud en obras, talleres y oficinas, permitiendo, ese previsto aumento de lectores, enjugar el déficit actual que nuestra Administración resiente, con la adición, una vez nuestra economía estabilizada, de emprender nuevas reformas cual la propuesta por varios organismos, esto es, que el «C. S.» salga a la calle a 44 × 30 cm., aventura que ahora no podemos emprender porque los medios monetarios no responden. Razón ésta que los compañeros franceses de la comisión de estudio han comprendido y que puede comprender cualquiera dándose un rodeo por nuestra Administración. La propia presentación que la comisión de estudio ha determinado ya impone de por sí un gravamen mínimo de 300 francos por número; pero saliendo en el mismo tamaño que «Espoir» sería tanto, por el momento, como disponer a LE COMBAT SYNDICALISTE para el canto del cisne.**

**La verdad perentoria es que nuestra prensa vive una época difícil y que la A. I. T. no puede prescindir de sus portavoces franceses y españoles; ni ambos movimientos sindical - confederales; ni los compañeros — muchos por fortuna — que se desentrañan para favorecer y ampliar el desarrollo del anarcosindicalismo. No podemos salir en colores, como es uso en las publicaciones burguesas y comunistas. No podemos producir alardes publicitarios debido a la modestia de nuestros recursos. Sin embargo nuestros semanarios (dos) y nuestras revistas (dos más) por sólo referirnos a Francia, aunque salidos en blanco y negro rebosan positivismo e ideología y conservan el interés que nuestras publicaciones han sabido mantener en toda suerte de situaciones políticas favorables o adversas de durante más de sesenta años. Nuestras publicaciones, modestas y todo, cumplen un papel de primerísimo orden en la defensa y explicación del derecho integral del hombre, y si en el exterior estos papeles son, en casos, rutinariamente recibidos, en el interior español causan goce y esperanza a los compañeros que alcanzan a poseerlos.**

**Lo que menos importa de nuestra prensa es el formato de la misma, compañeros. Es el fondo lo que cuenta, y el fondo es inmejorable. Se habla de escasez de escritores confederales, pero los existentes son jugosos, y otros van saliendo. Se dice también que la juventud no nos acompaña, pero los que estamos «en todo» podemos asegurar que la continuidad se va asegurando. Ya Anselmo Lorenzo, ante la perspectiva de su muerte, puso toda su esperanza en la persona de Palmiro Marbá para la continuación de su obra intelectiva. Sin embargo, un año después de la muerte de Anselmo, murió también el pensador Palmiro a la edad de 20 años, pérdida terrible que no impidió, empero, que la inteligencia anarquista siguiera pronunciándose en periódicos, revistas, folletos y libros.**

**El porvenir no tiene puerta cerrada, compañeros, y menos el nuestro, que es infinito. Tesón es lo que conviene, ayuda a nuestros portavoces, sin los cuales la luz de nuestra verdad libertaria apenas se entrevería. Dense cuenta nuestros amigos, nuestros compañeros todos, y apoyen a nuestros semanarios y a nuestras revistas como se apoya la estabilidad hogareña. Y si nuestros papeles aparecen con unos centímetros de más o de menos, no apurarse por ello, que es pecata minuta. Importa tirar el sombrero, que la cabeza no hay porqué.**

DESDE GANDIA

## Temas sindicales

por SIMPLICIO

PARA los que consideramos al individuo no como una cosa, sino como un ser humano, con los mismos derechos y deberes que los demás individuos que forman la colectividad, sin privilegios de ninguna clase que merme en lo más mínimo la dignidad personal de ningún ser de los componentes del grupo o comunidad. Por eso mismo, porque queremos al individuo desligado de toda traba coercitiva, nos apartamos de toda clase de sistema social reformista, con tendencia a subyugar al individuo y clavetearlo a una capa social caduca y nefasta, por lo vieja y pasada de moda, como son las luchas políticas y toda clase de sindicalismos cara al estómago. Tampoco el sindicalismo vertical a secas, por más revolucionario que pretenda ser. Por eso luchamos contra el reformismo político y religioso con todas sus pretensiones obreristas, que en el fondo no son más que burdos engaños, con ánimos de perpetuar más y más la esclavitud cada día de la clase trabajadora.

La salsa social adicionada con gotas religiosas, es un terrible soporífero que endurece la mollera de los de abajo, enturbiando su pensamiento, para que no puedan ver claro de qué manera más vil se les explota, con el problemático regalo en lo futuro, de unos centímetros cúbicos de paraíso mientras que aquí el peso de la carga que llevan sobre sus costillas, les ahoga y agobia de una manera tenazmente cruel y sangrante.

Pero como todo en este mundo, no estamos exentos de peligro, nosotros acabamos de topar con el padre Arias, insigne panfletista y colaborador del libelo diario «Pueblo», que ya es decir bastante.

El padre Arias, con su sabrosa y fina pluma, va directamente a la conquista de egregios paganos, como el malagueño don Manuel Villalta Ortiz, pez de mucho peso, que es lo que busca la Iglesia.

El señor Villalta es un industrial con muchos barcos de pesca, fábricas de conserva y cámaras frigoríficas.

Capital: millones.

Obreros a su cargo: cientos.

Cargos que posee: jefe provincial del Sindicato de la Pesca y patrón mayor de la Cofradía de Pescadores, ambas a petición unánime de los obreros.

El sueldo base en su empresa son cien pesetas, más puntos y seguros.

Cree que es posible la participación del obrero en el capital, porque él la practica desde hace tres años, cuando se convirtió al cristianismo por los escritos del padre Arias.

«De momento reparto entre mis obreros el treinta por ciento de la ganancia líquida, sin peligro alguno de matar la gallina de los huevos de oro. Desde que lo hago así, mis obreros están más contentos, trabajan con tal ahínco y se responsabilizan de tal forma, que la gallina pone ahora dos huevos en vez de uno. Se me ha aumentado el capital.»

La cosa está clara. Si el señor Villalta, como insigne filántropo, da a sus obreros el treinta por ciento de interés de las ganancias líquidas de sus empresas, se queda para él la parte leonina de las ganancias: el setenta por ciento; pero si como él mismo dice, que la gallina ahora pone dos huevos en lugar de uno, la parte ganancial del señor Villalta se transforma en un 140 por 100, que roba el señor Villalta a sus obreros sin ningún escrúpulo. Forma astuta, con visos democráticos, para explotar miserablemente al aturdido y manso trabajador.

Por eso los anarquistas combatimos ese sistema de tácticas de aborregamiento que gastan esta pléyade de turiferarios que todo lo adulteran y tergiversan sin importarles un bledo, con tal de vivir como *marajás* del sudor ajeno.

Nosotros, ateos convencidos, nos importan un comino la Biblia y los Evangelios, y no comulgamos con ruedas de molino, ni queremos que lo haga el trabajador, que ya lleva bastante carga sobre sus hombros, con trabajar mucho y comer poco, para que encima vengan los de la tiña negra con zalemas para adormecerle más de lo que esté, a fin de que no vea más allá de su nariz, y no levante cabeza en señal de protesta, contra un régimen que le oprime y vilipendia, de una manera tan descarada, por el triunvirato formado por el Estado, burguesía y ratas de la Iglesia. La lucha entre seres humanos será, si se quiere, una cosa injusta y nefasta, pero mientras existan regímenes de explotados y explotadores, es necesaria. Luchar, sí, eso es; y salimos a la palestra dispuestos a luchar con ahínco y tenacidad, contra todo aquello que huela a rancio y perjudique la convivencia libre y armónica de los seres humanos.

Para nosotros luchar es revivir. Pero queremos luchar por lo justo, no perder el tiempo en tiras y aflojas, ni meternos dentro de ningún laberinto político ni religioso, de donde no se saca nada en el bien social. No somos de los que nos abocamos a un optimismo candoroso, ni a un pesimismo amargo. Vivimos dentro de la realidad social y comprendemos que la lucha es larga y dura. El camino está lleno de baches y abrojos, y por eso mismo hay que luchar con más constancia y tenacidad.

Llamamos a la lucha a todos los seres humanos de conciencia recta. No queremos entre nosotros ni cucos ni cuervos. No luchamos sólo por el estómago, no; luchamos porque queremos al individuo libre de toda traba, como debe ser la vida y desenvolvimiento en una sociedad libre, basada en la justicia, como propugnamos los anarquistas.

Para todo aquél que quiera ver, la historia social está a la vista. Ni políticos ni religiosos han dado nunca nada de sí. Son árboles enfermos, podridos, con roña y filoxera en las raíces, que no tienen ni fuerza de florecer.

*Un libro siempre actual*
PARADIGMA DE UNA REVOLUCION
*por Abel Paz*
Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.
Es una edición A. I. T.

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

## DISCOS

*El refrán francés dice «Dímelo con flores», y el español «Dímelo cantando». En la protesta mejor sirve la recomensación hispana. ¿Flores a Franco? No, por aquello de «Flores a puercos». Y basta de refranerías.*

*En España ya se habla y escribe tartamudo por temor a la censura y a los ordenanzas de los censores. Con más de treinta años prohibitivos las conciencias enmohecen, o quiebran con el cuerpo. Y como el término medio es de prudentes emprearlo, ahí tenemos protesta oral, hablada y musicada con sordina.*

*¿Resultado? Extraño, desde luego. La gente que tiene cosas que decir del franquismo se esmera en no decir diciendo, en decir desdiciendo, en el empleo del medio tono, en el consabido «entre líneas», en protestar con acertijos, y otras sutilezas. De tal manera, que cuando esos beneméritos ciudadanos se encuentren en un clima de libertad (que tarde o temprano beneficiará a España) no sabrán expresarse nitidamente, francamente, por vicio de consuetud contraído.*

*En Cataluña, lugar de idioma oprimido, han surgido los bardos que al sistema «se las dicen cantando» algo mejor que lo hacen los inconformistas que garrapatean en los periódicos. Gracioso el sistema, a veces atrevido. Con la fortuna de ser muchos los trobadores con musa irreverente y socarrona. Ya los «fachas» se dan cuenta de que «se lo dicen con música» y exigen sordina. Pero son 300 los cantores de «alegrías antifranquistas», siendo posible de que cuando éstos callen por presión guardiacivilera, resulten ya 30 millones los españoles que entonen lo mismo, puesto que la canción es contagiosa.*

*DISCOBOLO*

COLUMNA DEL EMIGRADO

*LA DESBANDADA. Con tal de que no sea a Franconia, a cualquier lugar del mundo*

## chispas

*La sociedad actual es perfecta. En peyorativo todo se desarrolla perfectamente.*

⁂

*La tranquilidad del ciudadano esta al orden del día.*
*Y al de la noche.*

⁂

*La paz está asegurada por las armas.*
*Las armas que impiden que la paz sea efectiva.*

⁂

*¿La guerra «civilizadora» de 1914? La última.*
*¿La «liberadora» de 1939? La última.*
*¿La que se avecina? La primera de la serie «nucleares».*

⁂

*En la espera, guerra en el Vietnam, insoluble.*

⁂

*Guerra de exterminio en Biafra.*

⁂

*Guerritas intermitentes en Indoamérica.*

⁂

*Con ONU, OEA, VEIA, CALLABA, y MORIA.*

⁂

*Seguimos iguales ante la ley, pero desiguales en el disfrute de la vida.*

⁂

*Vale más un duro que un hombre.*

⁂

*Vale más el ladrón experto en leyes que el honrado desconocedor de las mismas.*

⁂

*Confía, ciudadano: la justicia vela por tu seguridad.*
*Pero de noche no circules por callejas solitarias.*

⁂

*Una sociedad de todos forobados puede también ser perfecta.*

*CHISPERO*

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### DE LA TIERRA A LA LUNA

TODO pasa por la acción amortiguadora y disolvente del tiempo. El entusiasmo, la euforia, que conlleva todo lo de empaque sensacional anda también incluido en la inexorable ley del desgaste y del olvido, y si el acontecimiento es de trascendental envergadura el olvido no es tanto como para cerrar una mirilla siquiera al recuerdo. Así acontece que no se tiene olvidado a Colón y su proeza, como igualmente no se pierde del todo el nombre de Magallanes, ni el de Vasco de Gama.

Pero en relación a los acontecimientos de resonancia, cuando ha callado ya el tumulto; entonces caben los comentarios marginando el barullo de los primeros momentos. Cabe el enjuiciar las cosas sin hacerse eco, sin seguir la algarabía que promueven aquellos fáciles de contentar, sumamente sugestionables al orquestado oficialismo de quienes ordenan, disponen, y, a su manera, justifican los hechos.

Debió de ser Julio Verne el primero que habló, o, por lo menos el que más ingredientes literarios puso a lo de llevar a cabo el viaje de la Tierra a la Luna. Pero Julio Verne era un hombre de sentimientos humanitarios, un hombre contrario a los nefastos convencionalismos sociales. Así en sus obras destacan los refractarios, los amigos del progreso, cifrado en un clima de fraternidad para todos. Dentro de lo que hoy se llama «ciencia ficción» Verne fue un precursor de buena fe, inspirado siempre en la felicidad humana. De ahí que la lectura de sus obras sea recomendada a los niños en particular, e incluso hallan placer en ellos no pocos adultos.

Otro precursor de la «ciencia ficción» lo fue Wells. Pero ese escritor ya no se dejaba llevar de acentuada inclinación de carácter optimista. Mas bien, al contrario, dudaba a veces de que los instintos del hombre asemejándolo a la bestia, dejaran por completo tal predisposición. Julio Verne nos dejó su obra, «De la Tierra a la Luna», en donde, en un plan de campechanía y humorismo unos hombres se marchaban a visitar nuestro satélite. Wells escribió su «Guerra de los mundos», plasmando los horribles efectos de la ambición del nacionalismo, fomentador de los enconos homicidas.

Con un enorme dispendio que hubiera podido servir para llevar ayuda a muchísimos de los que en el mundo pasan hambre, con un colosal dispendio que hubiera sido útil para poner en condiciones de producir no pocas zonas del terreno que ahora es improductivo, unos hombres han llegado a pisar el suelo de la luna. Y como gestión inicial han querido dejar huella simbólica de nacionalismo, de propiedad, de predominio estatal.

### EPISTOLA A UN COMPAÑERO ESCEPTICO

Como que el caso tuyo ni es único, ni para el que lleva ya en su haber acopio de años actuando en el ambiente libertario, puede sorprenderle, me ha parecido aconsejable integrar en mis habituales crónicas lo que hubiera podido ser una respuesta particular. Y bien sabes que no he de dar campanudo tono didáctico, a lo «magister» envarado a estas reflexiones que quisiera tomaran un aire sencillo y fraternal.

Se pueden admitir muchas cosas dentro del conjunto de la panorámica actual; hinchazón retórica en otros, sin propensión a calar hondo en la entraña de los problemas; acusado atrevimiento en lo de pretender suficiencia, acopio de conocimientos, cuando en realidad se tiene escasa preparación... Sí, sí, se pueden — ¿por qué no? — admitir omisiones, defectos, deficiencias, etc. Pero ¿vamos a negar, encastillados en el *derrotismo*, o en el escepticismo si prefieres, que haya virtudes, que existan no pocos *casos concretos* acerca de los cuales no se puede emplear una crítica tachándoles de eso, de lo otro, o de lo de más allá? Medítalo y deducirás que no se puede ir tan lejos en la propensión a atacar el mal que el empeño demoledor nuble la vista para percibir lo que es bueno.

Pero es que incluso, abordando la cuestión por la parte más inconsistente, quebradiza, ¿crees que ello justifica un *repliegue*, un total desentenderse de aquellas ideas y de aquel ambiente ideológico dentro del cual has actuado una buena serie de años? ¿Es que has encontrado otro ideal, otros idealistas, en su conjunto, más puros, más inteligentes, más cultos, y sobre todo, más a la izquierda, que los anarquistas? Tú eres sincero; tú no persigues fines utilitarios, como aquel «compañero destacado» que aducía son los masones más interesantes que los anarquistas, porque en el ambiente de la masonería había conseguido le facilitaran ganar unas perras... No, tú no eres como otros, a quienes el goce de poseer algún dinero les ha embiagado como el alcohol, y ya *alcoholizados*, se ciscaron en el ideal que antes nos decían sustentar.

Tú, que eres un hombre culto, que has leído muchas biografías, que conoces buena cantidad de detalles acerca de lo que fueron, en tanto que valores ejemplares, elementos «nuestros», y otros que merecían serlo, ¿vas a transformarte ahora en un sanchopancesco «pantouflart», vegetando indiferente al ideal mantenido durante buena parte de tu vida? ¿Qué satisfacciones espirituales puedes sacar de una actitud así? Tú sabes que otros tropezaron en nuestro ambiente con escollos, que en mayor grado que tú cosecharon ingratitudes; que toparon con la incomprensión, pero siguieron en la brecha. Al fin y a la postre, ¿no hemos quedado en que la lucha es vida? ¿Qué lucha, qué vida ha de ser la tuya si, como un vencido, como ya gastado, o como un prosaico burgués, de los que magistralmente ya sabes *retrató* Flaubert, te retiras por el foro?

¿Cómo ha de tranquilizarte mejor tu conciencia? ¿Actuando, poniendo en juego las condiciones que te son propias, o entumeciéndote en la inactividad, flojas, blandengues las energías? ¿No ha de ser más digno, pese a las deficiencias, seguir caminando, señalando el mal que encarna en los enemigos seculares, sin olvidar el que pueda germinar en el ambiente que nos es querido, y que de una o de otra forma, en unas o bien otras circunstancias, se puede señalar?

No pretendo, no, haberte dicho nada nuevo. Todo lo expuesto, para tí, no pasan de ser consideraciones elementales, pero cuando el individuo, por una especie de inercia, se va despegando de lo que un día abrazó inclusive con romántico impulso, se hace acreedor a que se le diga aquello que no por serle conocido deja de juzgar dos posiciones personales antagónicas. Y el dilema no puede ser otro que reconocer que ayer anduvo equivocado, o que la equivocación la tiene hoy.

Reflexiona, amigo y compañero; reflexiona y procura ser tú el que domine al escepticismo y no que el escepticismo te domine a ti.

### EL MENOSPRECIADO POMPEYO GENER

Pare ser algo de «buen tono» entre cierta categoría de escritores el que, si se tercia aludir a Pompeyo Gener, se le dediquen frases desdeñosas, expresiones de un marcado aire de menosprecio. En una reciente antología dedicada a poner de relieve diferentes elementos intelectuales catalanes: poetas, periodistas, dramaturgos, pensadores, artistas, etc., al hablar de Pompeyo Gener se hace notar que «su obra escrita vale bien poca cosa». Y «sin su sentido del humor, y su palpitante humanidad, hubiera sido una máscara fabulosa, una especie de *clochard* desolado». Y así por el estilo, tomando a chacota un hombre inteligente y batallador, mosquetero de todas las causas justas, humanitarias.

Se ha dicho que sus libros se hicieron a base de recopilaciones sacadas de otros libros. Otros posiblemente lo habrán hecho más que lo hizo él, pero gozaban del beneplácito de camarillas bien situadas en los puestos oficiales dependiendo del Estado. La realidad es que sus libros pueden releerse sin que se note hayan perdido el jugo de la inspiración que los concibió. Lo que no se ha dicho es que en la España de fines de siglo, como ahora en pleno fascismo, señalar la verdad histórica era una herejía, y su obra fundamental, «La muerte y el diablo», le fue publicada en Francia, y en lengua francesa, ya que en España na había editor que se atreviera a publicarla. Ello es de comprender si tenemos en cuenta que de un modo documentado y sereno, arremetía contra la podredumbre que tanto mal ha hecho en el país: el clero y el militarismo.

Hay en la vida de Pompeyo Gener detalles pintorescos; conoció la bohemia, a la manera de otro escritor y pensador de fibra, el doctor Diego Ruiz. Pero ello no puede justificar el que quienes, en talento y en valor moral están bien distantes de él, le traten con menosprecio.

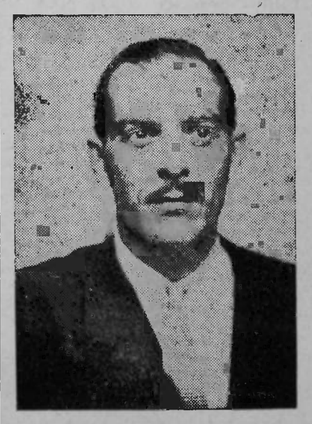
A 33 AÑOS VISTA

## Tonada nada loable a un general miserable

Fue en el año de desgracia
de mil-novo treinta y seis
que se produjo la razia
en Sevilla, cual sabéis,
mandada por un sin tino
llamado Queipo de Llano
borracho de odio y vino,
malo de pies a peinado,
traidor a la Monarquía,
traidor al pueblo español,
traidor de noche y de día,
traidor con sombra y con sol.
Ese dijo en *Soli Obrera*
no haber sido el calzonazos
Queipo de Llano, Rogelio,
que atacara a cañonazos
los jamones de Cornelio,
ni jardinero de sangres
en Parque María Luisa
do murieron siete hombres
asesinados con prisa.
Era milico avanzado,
era del pueblo la espada,
era discolo probado,
era todo sin ser nada.
Era ambicioso y perverso,
era traidor bajo mano;
si la maldad tiene verso
lo tuvo en Queipo de Llano.
Protegía a los obreros...
y con espadón al cinto
hizo matar mil mineros
venidos de Riotinto.
En la radio fue valiente,
y fue franquista a su guisa
y exudando aguardiente
mató en María Luisa.
Se sirvió de la morisma
pa degollar españoles;
para hacer con mano misma
le fallaron los bemoles.
Engañó a los Borbones,
a la niña Cinco Abriles
y a un pueblo de corazones
con los recursos más viles.
Fue el sujeto más inmundo,
no tuvo rumbo ni rumba
y con desprecio del mundo
cayó beodo a la tumba.

**Pancho Milla**

¿CONOCES A ESTE?



*(Ver en la página 3)*

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C

DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »
Michel Bakounine.

11 SEPTEMBRE 1969
NUMERO 572
0,75 F. LE NUMERO
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

## De l'autorité à la révolution

L'art de gouverner et de profiter des peuples, réside en un savant dosage d'autorité et de liberté. La révolution est la révolte consciente d'un peuple exploité ayant su s'affranchir des mensonges et des crimes sur lesquels repose l'autorité. Puisque la liberté est bafouée par la servitude, la révolte, puis la révolution s'imposent pour apporter aux hommes la liberté, base essentielle de la vie. Un peuple qui a peu de liberté à perdre, se montre plus audacieux qu'un peuple jouissant d'une liberté relative.

Lorsqu'un exploité, un opprimé, a pu entrevoir la possibilité de la liberté, il devient un révolté, un révolutionnaire qui s'ignore, prêt à participer à la révolution, si celle-ci se déclare, mais il est encore incapable d'initiative révolutionnaire. La révolution est la révolte absolue, celle que plus rien n'arrête, ni la crainte de la perte du peu de liberté qui existe encore, ni la crainte de la perte de la vie. La lutte révolutionnaire active ne reconnaît ni les lois, ni les règlements écrasant la liberté, ni l'autorité, elle ne peut reconnaître ce qui a servi à mystifier et à opprimer les peuples. La violence dans la révolution se justifie si elle a pour but l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme. Le pouvoir de l'homme sur l'homme étant une des dernières formes de l'esclavage, un état de violence permanent, la violence occasionnelle et provisoire révolutionnaire ne saurait être critiquable. Le temps de convaincre par la raison, une majorité inconsciente vouée à l'esclavage, est dépassée. La révolution impose la violence, même, si parfois, elle s'applique injustement. Le but à atteindre est la libération du peuple, et rien ne doit pouvoir entraver ce but dans la future révolution. Car nous ne pouvons oublier les millions d'hommes qui ont vécu misérablement toute leur vie du fait de l'autorité, nous ne pouvons oublier les millions d'hommes assassinés par le capitalisme et le nationalisme; nous nous élevons contre tous ceux qui pratiquent l'autorité, en profitent, en jouissent, paraissent innocents aux yeux de tous, des crimes auxquels ils participent sans se rendre compte de leur inqualifiable complicité dont l'humanité est victime.

Ce qui n'est pas admissible, c'est que les responsables des crimes envers l'humanité, tous les exploiteurs du peuple, apparaissent innocents et jouissent de considération et de prébendes; ce qui n'est pas admissible, c'est que ces responsables bénéficient de rémunérations et de retraites élevées, prises sur le travail de la classe ouvrière dont la production autorise la vie de tous, mais dont les salaires et les retraites sont dérisoires en comparaison de ce que les malfaiteurs et les exploiteurs du peuple s'allouent injustement.

Bien sûr, tous les complices de l'autorité ont pour eux les lois, les mercenaires, les juges, les prisons, en un mot le pouvoir, pouvoir criminel qui est une atteinte permanente à la liberté de l'individu. Pouvoir que tout travailleur honnête ne peut que mépriser, pouvoir que tout travailleur conscient est obligé de combattre, car ce pouvoir s'attaque à son bien être, à sa liberté, à sa vie. Choisir entre la dignité humaine et la servitude de l'esclave est l'état de conscience de tous les travailleurs.

Cet état de conscience révélé conduit le travailleur à la révolte et à la nécessité de se grouper avec d'autres exploités conscients pour organiser sa défense; c'est alors que le travailleur devient révolutionnaire et participe journellement, par son action directe, à la progression de l'avènement de la révolution.

Car la révolution est une nécessité, elle est la base de la conquête de la liberté; sans elle, le travailleur est condamné, comme ses ancêtres, à un esclavage déguisé; esclavage qu'il ne fera que transmettre à sa descendance, s'il ne possède pas le courage de s'élever à l'état révolutionnaire et de prendre ce que les malfaiteurs du peuple s'octroient, c'est-à-dire : sa liberté. « Les révolutions ne sont pas un jeu d'enfants, ni un débat académique où les seules vanités s'entretuent, ni une joute littéraire où l'on ne verse que de l'encre. La révolution, c'est la guerre, et qui dit la guerre dit destruction des hommes et des choses. Il est sans doute fâcheux pour l'humanité qu'elle n'ait pas encore inventé un moyen plus pacifique de progrès, mais jusqu'à présent tout pas nouveau dans l'histoire n'a été réellement accompli qu'après avoir reçu le baptême du sang. D'ailleurs, la réaction n'a rien à reprocher sous ce rapport à la révolution. Elle a toujours versé plus de sang que cette dernière. » — *Bakounine (Oeuvres, II, 20-21, 70).*

**René VILLARD**

## Espagne : été 1969

On a déjà dit pas mal de choses sur l'Espagne et ses vacanciers. Les touristes, ici, il y en a beaucoup comme chaque année. On peut encore répéter que l'Espagne franquiste est sortie du pétrin et du marasme où elle se trouvait grâce au tourisme. Est-il nécessaire de décrire une Costa Brava en juillet-août ?

A la recherche du « pas trop cher », du typique bon marché, tel est le touriste-type. Tout ce qui est espagnol l'intéresse..., sauf les Espagnols eux-mêmes ! Il ne se soucie guère, en effet, des gens du pays. Souvent même les méprise. Du moment qu'il peut bouffer pour pas cher et se vautrer sur du sable au bord de la mer, il est heureux. En Espagne, depuis le 18 juillet j'ai pu assister à la commémoration du 33e anniversaire de la tentative de putsch de Franco, que ce soit à Barcelone le 17 et le 18 et à Madrid le 22 et le 23 lors des discours de Franco annonçant le nom de son successeur.

A Barcelone je suis tombé le 17 et le 18, en plein jour de fête nationale. Commémoration discrète : quelques tapisseries rouge et or sur les murs et aux fenêtres des édifices publiques, tel que l'ayuntamiento, de drapeaux, de gros hommes tout couverts de médailles, faisant effet de quincaillerie.

Seule apparition de circonstances, le 17 au soir : 5 ou 6 phalangistes se sont mis à défiler sur la Rambla dans une indifférence quasi totale. Le matin du 18 il y eut peut-être un défilé militaire, mais tous ceux à qui j'ai demandé des renseignements semblaient ignorer l'existence et ne s'y intéressaient guère de toutes façons.

Mais le principal spectacle se trouvait à Madrid, le 23 juillet, jour du discours de Franco, qui devait annoncer officiellement Don Juan comme son successeur.

Le Palais des Cortès étant quadrillé de policiers aux uniformes différents les uns des autres. Un gigantesque auvent où prédomine le rouge, frappé d'écussons représentant les provinces d'Espagne, se trouve placé à l'entrée du palais. La police est partout : dans la rue, sur les toits du Palais des Cortès et sur ceux des immeubles environnant aux fenêtres de ces mêmes édifices. Des bouches d'égout sont ouvertes; va-t-on en voir sortir un policier ?

Mais ce qui frappe surtout c'est l'absence de spectateurs à 18h.30 (heure où devait arriver le caudillo aux Cortès); il n'y a que 500 personnes en étant très optimistes. Tenant compte aussi du fait qu'il s'agit en grande partie de touristes étrangers qui sont venus là comme pour voir une « curiosité touristique » du pays.

Devant le Palais se trouvent deux rangées de soldats, et de temps à autre résonne, non sans « couacs », une trompette qui vainement voudrait imposer du respect.

Des gradés, des gouverneurs ventripotents vêtus de blanc, couverts de médailles, des hommes en queue de pie, ce monde-là arrive peu à peu aux Cortès. Mais toujours pas Franco. Il faudra attendre 19 heures. Aux marches du Palais des huissiers emplumés semblent s'impatienter tout comme les gros hommes gradés à lunettes noires.

Bientôt tout ce monde descend les marches, plusieurs voitures sont arrivées. Leur passagers sortent. De l'une d'elles descend un petit vieillard hésitant, d'une sénilité qui paraît avancée, habillé en queue de pie noir, comme beaucoup de ceux qui l'entourent : c'est Franco.

La foule a alors grossi . 1 000 personnes à peu près. Une grosse femme à lunettes noires s'égosille à crier : « Vive Franco ! » Quelques applaudissements fusent. Le vieillard, qui s'était un instant figé, le rideau de deux rangées de soldats et 50 mètres le séparaient de la foule, monta ensuite avec lenteur les marches du Palais des Cortès, au milieu de tous ses suivants empanachés et couverts de ferblanterie. Déjà les applaudissements ont cessé. La garde à cheval terminera la cérémonie de l'arrivée de Franco aux Cortès, qui n'aura duré en fait que quelques dizaines de secondes.

Ce qui frappe le plus — cette cérémonie en est l'exemple — que ce soit à Madrid où à Barcelone c'est l'indifférence de beaucoup, souvent teinté d'hostilité à l'égard du régime même 30 ans après : tout le monde ou presque s'en fiche. Que Don Juan, successeur désigné par Franco, cela semble n'en intéresser que très peu, quoi qu'on puisse en dire. Le fait qu'il paraisse plus « libéral » que Franco ne le rend pas plus populaire.

Beaucoup, s'ils ne l'affichent pas ouvertement, bien sûr, n'en pensent pas moins et rêvent à... une révolution.

Mais l'Espagne de juillet 69 est-elle la même que telle de juillet 36 ? En tout cas la liberté n'existe toujours pas ici et l'Etat serre toujours la vis; censure et arrestations. Censuré : « Le Monde ». Depuis plusieurs mois il n'arrive plus en Espagne. Par contre « Minute », « Rivarol », « La Croix », « France-Soir », « Le Figaro », tous ces journaux français arrivent par paquets. « Combat » n'arrive en général qu'au nombre d'une unité par kiosque, mais n'est pas censuré. Un jeune libraire de Barcelone m'explique que pour beaucoup ici « Le Monde » était un journal de gauche ! Quant à « Combat », il me fit comprendre que ce genre de journaux passait aisément la frontière de Béziers.

Pas tellement après tout : la lecture de « Combat » n'est en fait que rarement subversive en temps habituel : il suffit que le vent tourne pour que...

Tout ceci nous éloigne de l'Espagne et des Espagnols, qui eux, doivent se contenter des journaux fascistes dont la pauvreté intellectuelle est navrante.

**Michel FABRE**

**Pendant qu'Apollo se pose sur la lune... des millions d'hommes crèvent de faim la gueule ouverte**

Oh ! miracle de la technique, avec l'aide de Dieu, ils sont sur la Lune.

L'homme est enfin sorti de son berceau, la Terre, et il a fait ses premiers pas dans un monde inconnu, grand comme l'infini.

Et il est heureux de la quitter, la Terre, car la planète, elle, commence à puer sérieusement !

L'odeur des cadavres en putréfaction des enfants vietnamiens ou biafrais doit commencer à chatouiller désagréablement les narines délicates des riches américains.

J'espère qu'un jour l'odeur sera si forte et si puissante qu'ils se mettront à fabriquer 170 millions de capsules Apollo qui les emmeneront tous avec leurs chars, leurs bombardiers, leurs flics et leur dieu-le-père sur la Lune ou plus loin si possible.

Cadavre du petit Noir de Harlem, tué par un flic un chaud soir de juillet, pue et pestifère pour les chasser de la Terre des hommes.

**C. F. S.**

Juillet, 69.

## TOURISME EN ESPAGNE

Visitez l'Espagne. Vous y serez reçu les bras ouverts et rossé à tour de bras. Jugez vous même ce qui est arrivé à monsieur Gilbert Bossy, de Genève :

« Le 5 juillet je circulais avec un camarade à moto à l'intérieur de la localité de Palamos. A un feu rouge, nous nous sommes arrêtés à côté de deux motards de la Guardia civil. Au moment de démarrer, un coup de sifflet nous a arrêtés. A l'aide de gestes, les deux gardes civils nous ont signifié que nous avions enfreint la loi en doublant à moins d'un mètre de distance; c'est du moins ce que nous avons compris. Ce qui était clair en tout cas c'est que l'amende était de 800 pesetas pour chacun de nous et qu'elle devait être versée immédiatement. Comme nous contestions cette manière de voir et de faire et exigions d'aller au consulat, l'un des gardes civils (l'autre étant parti) a fait semblant de nous y conduire mais nous a amenés en fait au commissariat. Là, sans discussion, il nous a fait entrer, l'un après l'autre dans une salle et s'est mis à nous gifler à tour de bras. Ensuite j'ai été envoyé à la recherche de mes papiers. Au retour, j'ai à nouveau été giflé à cinq ou six reprises sous les yeux de mon camarade. Pendant ce temps, notre passagère attendait devant l'édifice et peut témoigner des traces de coups. Une fois la séance terminée, alors que j'avais réussi à m'échapper, j'ai été ramené sous la menace d'un revolver. Le montant de l'amende nous a été arraché, augmenté de 200 pesetas, supplément qui ne figure pas sur le reçu et qui devait probablement représenter la rémunération du « passage à tabac ».

Nous quittions l'Espagne le lendemain matin. Comme il nous paraissait difficilement imaginable d'obtenir nous-mêmes justice, nous avons donc adressé une plainte pour vol et blessures au consulat suisse à Barcelone, plainte contenant le nom du policier auteur des sévices. »

## La société de consommation et la liberté !

La lutte pour la révolution sociale, dont on a tant besoin, ne se présente pas dans tous les pays de la même manière. Et c'est précisément dans les pays qui n'ont pas eu le développement industriel que la révolution est la plus facile à venir.

Etant donné que ces gens-là ne connaissent pas encore ce qu'on appelle la « société de consommation », ils sont moins « drogués », et par conséquent leurs consciences peuvent être touchées plus facilement. Ces gens-là sont plus aptes et aussi plus disposés à la révolution, et c'est aussi pour cette même raison que les gouvernements de ces pays emploient la « force » contre le peuple.

L'Espagne avec la dictature de Franco, qui se décide maintenant à partir, mais avant il s'est bien assuré que son successeur, qu'il a choisi, sera digne de lui, c'est-à-dire, qu'il fera partie de la même espèce de crapules que lui.

Et maintenant supposons que le temps ait passé et que le roi fasse son « métier » (de feignant); il se peut que le systèmes de répressions continuent de la même façon : c'est-à-dire, le coup de matraque, et pour ceux qui rêvent, qui oseront rêver de liberté... en prison ! Et si l'on parle de travail, c'est de l'autre côté des Pyrénées. Il se peut aussi, que ce roi-là fasse une « démonstration » de bonne volonté et donne du travail, et, peut-être aussi un peu de liberté d'expression, c'est à ce moment-là que le peuple espagnol pourra enfin se manifester, et amorcer la révolution. Parce que j'espère que ce peuple, ainsi que les ibéroaméricains, n'ont pas perdu cette chaleur, cette volonté et ce courage que l'on retrouve chez tous les ibériques en général.

*« On n'aime pas qu'on nous marche sur les pieds !*

C'est pour cette raison que l'on entend, chez les pays « civilisés » : « Ces gens-là pour un rien ils font trop de bruit, ils ont le sang trop chaud ». Mais pour quelles raisons doit-on se laisser faire ? Même pour des faits insignifiants on doit contester, ne pas se laisser mener par « le bout du nez » ! Si l'on te frappe, si l'on t'engueule, gueule-toi aussi ! Et si l'on te vole physiquement ta liberté, c'est par la force physique qu'il te faut la récupérer; si l'on te vole ta liberté morale, ou parlons en termes « modernes », si l'on veut t'obliger à devenir « conditionné », n'accepte surtout pas, réagit, réagit !

Ce n'est point par hasard que chez les peuples plus développés industriellement, et par conséquence plus « conditionnés », par cette maudite « société de consommation », que l'on trouve un si grand nombre de crimes, de toxicomanes, de sadiques, de suicidés, de névrosés, d'histériques, de détraqués, d'associaux, etc.

C'est vraiment regrettable que ces civilisés n'aient pas le « sang aussi chaud » que les ibériques, que l'on considère un peu comme des sauvages. Entre « conditionnés » et « sauvages », je choisis sans hésiter les sauvages, car avec eux j'espère un jour que la grande révolution sociale pourra enfin éclater.

**THONIO**

Juillet, 1969.

**NOTRE PROCHAIN NUMERO APPARAITRA AU NOUVEAU FORMAT**

**Camarades, préparez-vous, pour lui faire une large diffusion.**

**Trouvez des lecteurs !**

**Trouvez des abonnés !**

## Note de lecture

Noam Chomsky est américain, et linguiste. Sa profession, ma foi, est de peu d'importance; par contre, ce sur quoi il faut insister et qu'il est nécessaire de se rappeler en lisant son livre, c'est sa nationalité.

Je veux parler du volume « L'Amérique et ses nouveaux mandarins », Editions du Seuil. Chomsky y a rassemblé quelques uns de ses articles politiques, qui étudient en général l'intervention des Etat-Unis au Vietnam, mais surtout démontrent le fonctionnement et les principes moraux des théoriciens libéraux de ce moderne et puissant pays. Il utilise certains parallèles entre les déclarations américaines et les prises de position des Nazis allemands, des Japonais de l'empire du Soleil Levant, parallèles concernant surtout le droit naturel (?) pour tous ces pays d'imposer leur mode de vie et leurs conceptions de la société idéale au monde entier. Je ne peux m'empêcher, en lisant ces articles, de penser aux déclarations des Athéniens durant la guerre du Pelloponèse (1). Il y a des similitudes étonnantes avec la situation des temps actuels.

Chomsky ne semble pas être vraiment un anarchiste, dans le sens où nous autres l'entendons. Ce serait plutôt un de ces hommes qui en ont l'esprit, mais refusent de radicaliser leurs idées à cause d'on ne sait quelles appréhensions ou obstructions mentales. Et je dirais même que malgré ses attaques contre le pragmatisme des penseurs libéraux, lui-même tombe dans ce défaut et reproche surtout à ses contradicteurs de ne pas être suffisamment conséquents et logiques dans leur déclaration. Il s'enferme dans un semblant de désir de convaincre des gens qui ne veulent pas être convaincus, et cela se sent. Cela ne l'empêche pas pour autant d'être foncièrement idéaliste.

Plus intéressant pour nous, quoique peut-être moins actuel, moins immédiat, est la courte étude qu'il fait sur la Révolution et la Contre-Révolution en Espagne, période qu'il situe en 1936-37.

Prenant pour prétexte un livre d'un historien américain, Jackson, traitant de ce sujet (livre qui reçut une récompense) il étudie les prises de positions d'un libéral par rapport aux sources que ce même libéral utilise (de façon curieuse parfois).

Il conclut cette courte partie de l'ouvrage en posant une question : La politique suivie par les anarchistes, qui était la croyance au soutien des démocraties envers la République, croyance entretenue par les libéraux et socialistes espagnols, a mené à la chute de cette République, une fois la Révolution vaincue (Chomsky fait par ailleurs remarquer, je ne sais quant-à-moi si cela est vrai, que la guérilla après la victoire finale de Franco, fut particulièrement importante dans la seule province des Asturies où les comités C.N.T.-U.G.T. ne furent pas désorganisés par le gouvernement central, et que l'on peut se demander si l'abandon progressif de l'action révolutionnaire ne fut pas un élément provoquant un certain découragement du prolétariat espagnol). Les libéraux prétendent que celle préconisée par Berneri aurait été une catastrophe. Mais ont-ils vraiment raison ? Maintenir l'élan révolutionnaire, ne pas participer au gouvernement, provoquer la création du double pouvoir, porter la révolution en Afrique du Nord, était-ce vraiment une politique absurde ?

Chomsky laisse la question en suspens, en laissant entendre sa préférence pour Berneri.

C'est à nous d'y répondre. Il ne m'est pas encore possible, quant-à moi, de m'engager vraiment sur le problème. Quoi qu'il en soit, parce qu'il représente un point de vue américain hors du commun, et parce que, par le court passage sur la révolution espagnole, il est un objet de propagande, ce livre est intéressant.

**Valerio VIDAL**

Juillet, 1969.

(1) Pour avoir des éléments de comparaison, voir le livre « Histoire de la guerre du Pelloponèse », de Thucydide (Livre de Poche).

## Wendel-Sidelor

La course aux « sous » se poursuit. Depuis le 29 juillet, les travailleurs de cette usine sont en grève. On assiste à des concilliabules entre la direction et les dirigeants syndicaux de l'entreprise, pour savoir de quelle manière et surtout dans quelles proportions on va bien pouvoir obtenir de l'autre des concessions nouvelles qui seraient susceptibles de donner satisfaction aux grévistes. Selon les informations du 22 août la direction aurait fait un « nouveau pas en avant » en accordant 0,20 F au lieu de 0,17 F de l'heure bien entendu. A noter cependant que cette augmentation est hiérarchisée et va de 0,17 F. pour les moins payés (OS 1) 0,13 F. pour les OS 2 et 0,20 F pour les P2, contrairement à ce que les travailleurs demandaient. L'augmentation selon eux, doit être égale pour tous, ce qui marque bien l'esprit dans lequel les délégués forment leurs adhérents. Ils espérent certainement ainsi supprimer la hiérarchie des salaires. Mais, leur viendrat-il un jour à l'idée de réclamer des augmentations inversement proportionnelles qui seraient bien plus efficaces contre la hiérarchisation ? On assisterait à ceci, les P2 auraient 0,17 F, les OS2 0,18 et les OS1 0,20 F.

Il semble que cela serait plus logique lorsque l'on désire supprimer la hiérarchie entre les salariés.

## Une affiche crapuleuse

Depuis quelque temps s'étale sur les murs du couloir du métro, une affiche qui a été collée par la direction, où l'on peut lire :

« Les auteurs de graffitis surpris en flagrant délit seront condamnés à une amende pouvant aller de 400 à 1 000 frs. En cas de récidive, une peine de 20 jours à 2 mois de prison... »

Rien que cela, nous voici revenus au beau temps où l'on condamnait celui qui volait un morceau de pain « au bagne ». Que ceci n'étonne pas les révolutionnaires, cette magnifique littérature, ce gribouillis bureaucratique est pour eux, c'est une réponse en droite ligne du pouvoir à la formidable campagne de désintoxication entreprise sur les murs du métro, visant à contrecarré le bourrage de crâne publicitaire, qui s'est déroulé ces derniers 8 mois.

Par des mesures répressives, nos ennemis de classes espèrent museler notre propagande. Comme ils vont être déçus ! Nous continuerons, en prenant garde, et là nous les remercions de nous avoir si gentiment prévenu, et qu'ils fassent, eux aussi, leur devise : « qui sème le vent récolte la tempête » et ils ne s'étonneront pas, un jour, de la colère populaire.

Le métro, par nature, est une chose publique et non la propriété de la maffia capitaliste. Journellement, nous subissons l'intox « bouffer Z ». « Buvez Y ». Non content de nous faire subir l'exploitation quotidienne, ils veulent nous abrutir par leur publicité et ne voudraient pas que leur domination soit contestée. Dernièrement la C. G. T. du métro a emboîté le pas dans la supercherie flicarde « pour une chasse au vilain gauchiste à qui l'on ne faisait pas assez de poursuites ». Là, comme ailleurs, ces messieurs de la C. G. T., n'aiment pas la concurrence, d'ici à ce que les travailleurs soient influencés par ces inscriptions ! Ces suppôts staliniens ne peuvent tolérer que leurs brebis s'écartent de leurs sacro-saint préceptes, et comme à Vincennes, le pouvoir a laissé faire et n'a pas eu besoin de sa police pour réprimer; les chiens de garde de la C. G. T. sont là pour rétablir l'ordre bourgeois.

Dans une société de type libertaire, l'information se fera d'une façon rationnelle, pas de démagogie, de mensonges pour dire que les produits vantés ont telle qualité, tel pouvoir quand ils n'en ont pas. Le métro pourra devenir un immense musée d'art moderne où la beauté sera offerte gratuitement au peuple tout entier, non par décret d'un quelconque ministre pour faire de l'épate, comme à la station Louvre, pour la gloire d'un régime, mais où l'on jouera le vrai rôle autogestionnaire, où les usagers décideront à la base de l'aménagement intérieur et autres du métro.

**Roger VENANTE**

Juillet, 1969.

## Réalité sociale

Le très officiel Centre d'Etudes des Revenus et des Coûts (CERC) fondé par un décret d'il y a trois ans (avril 1960) et qui est présidé par l'ancien ministre du travail M. Paul Bacon, vient de publier deux rapports, (les premiers) dans la revue trimestrielle de ce centre « Documents » qui traitent respectivement de l'analyse chiffrée des facteurs de la productivité puis de l'évolution des prix et des revenus en France depuis 1949, soit 20 ans.

On y apprend entre autre chose (fort complexe) que le revenu du français à augmenté de 112 %, que les prix, eux ont augmenté de 155 % et que la production (progression réelle de l'activité du pays) a augmentée de 169 %. Ce qui en d'autres termes signifie que chaque ouvrier français, tout en ayant produit plus, durant ces vingt dernières années, gagne un salaire moindre et pale cependant ce qu'il produit de plus en plus cher.

Si avec cela les travailleurs français ne comprennent pas que les grèves qu'ils font ont depuis vingt ans (pour ne parler que de ces statistiques) été détournés par des syndicats bidons, réformistes, à l'encontre de leurs intérêts, donc aux services de ceux du patronat et de l'Etat qui le sert, nous sommes en droit de nous demander ni ces syndicats, C. G. T., C. F. T. C., F. O. et plus récemment C.F.D.T., et même d'affirmer que ces centrales syndicales ont failli à leur tâche et poussé leurs adhérents dans le précipice de l'inflationnisme collaborateur avec les capitalistes et l'Etat. Nul doute que la fierté de nos Séguy, Descamps, Bergeron, n'en est pas le moins du monde ébranlé. Se rendent-ils seulement compte vers qu'elle faillite ils ont précipité le mouvement syndicaliste, si oui, ils ne peuvent l'avoir fait que conscienment en relation avec les partis qui du dessous les dirigent.

Il est temps que les travailleurs comprennent, que seul le syndicalisme révolutionnaire apportera la solution à tous ces problèmes.

Combien de temps mettront-ils à comprendre ?

Il n'est pas possible de prétendre en connaître d'avance la date.

C'est pourquoi ceux qui l'on compris doivent s'armer de patience, de volonté, de fermeté.

**Michel LE MAREC**

## ACTION DE LA S.I.A. DANS L'OUEST

Face aux événements de la Tchécoslovaquie sans attendre, le secrétariat a envoyé le 22 août, une lettre à l'ambassadeur russe à Paris, protestant contre la répression féroce que subit le peuple tchécoslovaque et dont son gouvernement est à la base.

Les méthodes employées rappellent étrangement celles de 1831, à Varsovie, au temps du tzar Nicolas 1er, noyant dans le sang l'insurrection polonaise soutenue par l'illustre musicien Frédéric Chopin et par tous les esprits libéraux de l'époque.

« En agissant ainsi, le gouvernement russe déshonore le mot socialisme et se couvre de honte. »

Cette lettre ne suffit pas malheureusement à solutionner ces événements dans le sens de la justice; et, il n'y a pas que la Tchécoslovaquie qui est sous les griffes d'un pouvoir totalitaire; il y a l'Espagne, le Portugal, la Grèce et bien d'autres pays à travers le monde qui souffrent aussi sous la botte du militarisme.

En France, avec Pompidou succédant à de Gaulle, nous aurons à lutter vigoureusement et cela nécessite une organisation puissante qui peut être la notre avec l'appui des groupements syndicaux et autres amis.

Déjà, il suffira que tous les camarades et en particulier ceux de l'Ouest aient l'initiative dans leur propre localité : syndicalistes, libertaires, membres de la Libre Pensée agissant en commun pour constituer la SIA.

Dès maintenant, nous les avertissons qu'à Lorient, en octobre prochain, se déroulera une rencontre ouverte à tous et au cours de laquelle seront discutées la propagande et l'action dans l'Ouest.

Faites-vous connaitre, groupez-vous car devant la collusion honteuse des dirigeants du P. C., de la C. G. T., devant la passivité des autres groupements de gauche, certainement nous devons nous attirer l'adhésion de ceux qui combattent pour la justice, pour la liberté.

Que les camarades n'hésitent pas à écrire au secrétaire Auguste Le Lann 30, rue Jules Guesde, 29 N-Brest qui se fera une joie pour leur répondre.

17e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16h. à 18h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », « Action Directe », LE COMBAT SYNDICALISTE).

# Area mundial

## RUSIA Y CHINA EN SECULAR FORCEJEO

EN agosto de 1689, en el pequeño puerto de Nerchinsk se habían dado cita Rusia y China. Rusia, a pesar de sus esfuerzos por ostentar grandes riquezas fue opacada por el esplendor del lujo de los chinos. Estos además tenían el apoyo de un ejército de 15.000 hombres armados para ejercer decisiva influencia en las negociaciones. Estaban ahí para establecer los límites de estas dos grandes naciones.

Durante un siglo la ola de exploración y conquista rusas había avanzado inexorablemente en Asia del Este cuando en 1652, en el gorod (campamento) de Achansky, ocurrió el primer enfrentamiento entre fuerzas chinas y rusas.

El 27 de agosto de 1689 se llegó a un acuerdo que fue consignado en el Tratado de Nerchinsk, en él quedaba cedida la cuenca del río Amur a los chinos, pero manteniendo la frontera al este del lago Baikal.

Casi tres siglos han transcurrido desde el encuentro en Nerchinsk, pero la tensión y desconfianza han persistido.

Siglos antes de la expansión zarista, existían contactos entre los pueblos chino y ruso, aunque se ignora si fueron pacíficos o no. En el siglo XIII cuando chinos y rusos estaban sujetos al Imperio Mongol, se crearon tenues lazos entre aquellos mismos que fueron desapareciendo con la caída de éste. En 1580 Moscú había perdido prácticamente toda memoria de China, en 1581 y gracias a la riqueza en pieles de Siberia los mercaderes son atraídos de nuevo al Este. El avance ruso en Siberia en los siglos XVI y XVII fue mucho más rápido que el avance europeo en Norteamérica en el mismo período. Los centros de población que se crearon en este avance fueron sometidos después a la administración de Moscú que nombraba a sus gobernadores.

La cadena de acontecimientos que llevaron a la confrontación de Nerchinsk en 1689 comenzaron cuarenta años antes cuando Vasily Poyarkov penetró en la cuenca del río Amur. Los intereses de ambas naciones eran tales que la paz fue cosa fácil de lograr y pronto surgió un animado comercio. Pero aun cuando éste se desarrollaba, nuevos conflictos surgieron. Pekín temía que Rusia se apoderara de Mongolia, ya que no existía ninguna frontera entre ésta y Siberia.

La tensión creció después de 1715 y se impusieron más y más restricciones a las caravanas de comerciantes rusos, hasta que en 1722 se llegó al climax.

La muerte de los emperadores Kang-Hsi y Pedro el Grande creó condiciones favorables para unas mejores relaciones. La corte rusa mandó a Pekín a un hombre que combinaba el talento del diplomático con el de espía, el conde Sarra Vladisladich Reguzinsky, individuo con muchas habilidades y pocos escrúpulos que logró los tratados de Bur y Kiankhita en 1727, en los que Rusia reconocía la soberanía de China sobre Mongolia definiéndose sus fronteras. A cambio de esto, China aceptaba una misión rusa diplomática y eclesiástica en Pekín, permitía a estudiantes de idiomas rusos estudiar en su capital, restituir a las caravanas rusas sus antiguos privilegios y permitía el comercio entre las ciudades fronterizas de Kiakhita y Nerchinsk.

Durante más de un siglo, después de 1727, China y Rusia vivieron en paz, ya que sólo el comercio florecía entre las dos naciones. Empero, aun en este siglo de tranquilidad hubo recurrentes irritaciones: ambos países violaban sus tratados políticos y comerciales.

En 1840 la victoria de los británicos sobre China en las guerras del opio, puso en evidencia la debilidad de China, despertando la codicia de toda Europa. Al abrir los británicos los puertos de China al comercio marítimo asestaron un duro golpe al intercambio comercial de Kiakta. El impacto de estos acontecimientos despertó en San Petersburgo las ambiciones de expansión hacia las costas de China.

El zar Nicolás I mandó entonces, en 1847, a Siberia a Nikolai Muraviev, súbdito fiel e imperialista entusiasta por la expansión.

Muraviev no tuvo grandes dificultades para lograr la anexión de la cuenca del río Amur. China, debilitada por los acontecimientos con el oeste y la rebelión de Taipin, se vio obligada a ceder la margen norte del río Amur a Rusia en el tratado de Aigun firmado en 1858. Dos años más tarde el emperador no sólo refrendó este tratado, sino que cedió a Rusia la cuenca del río Ussuri hasta su frontera con Correa.

A mediados del siglo XIX la reducción de envíos de algodón americano como consecuencia de la guerra de Secesión ayudó a provocar un nuevo conflicto fronterizo chino-ruso. Presionado por los industriales, el ejército ruso avanzó en Asia Central, rica región algodonera; la ambición en San Petersburgo crecía a medida que ganaban territorios volviendo los ojos a la provincia de Sinkiang.

En 1870 un aventurero logra provocar un alzamiento en la provincia de Sinkiang y al año siguiente los rusos la ocupan diciendo a Pekín que sólo restablecerán el orden mientras las tropas chinas regresen. Cuando las tropas chinas reconquistan el territorio los rusos conservan una gran parte de éste. La guerra estuvo a punto de estallar, pero Pekín prefirió los medios diplomáticos. El resultado fue el tratado de San Petersburgo firmado en 1881, y en el que Rusia no recibió tanto como pedía.

El ferrocarril transiberiano fue la punta de lanza del imperialismo ruso en Asia: debía unir a Rusia con Vladivostok en el océano Pacífico. Su cometido era dar a Rusia un medio de transportar tropas, colonizadores, provisiones y mercancías a través de Siberia. Apenas había comenzado la construcción del ferrocarril cuando se presentó una gran oportunidad a los rusos: Japón derrota a China en la guerra de 1894-95 pidiendo tanto una indemnización en efectivo como la cesión de la península Liaotung en el sur de Manchuria. Rusia, junto con Alemania y Francia forzaron a Tokio a renunciar a la península. Logrado esto, Rusia y Francia hicieron préstamos necesarios para que China pagara las indemnizaciones al Japón.

En pago a su inversión, Rusia hizo una petición que le fue concedida: construir el ferrocarril transiberiano por la ruta más directa a través de Manchuria. La construcción estaba nominalmente a cargo de China y Rusia, pero pronto se convirtió en cónclave del colonialismo ruso.

Estas concesiones permitieron a Rusia dejar de simular una actitud de amistad apoderándose de Dairen y Puerto Arturo al sur de la península Liaotung y forzando la construcción del ferrocarril del sur de Manchuria.

La emperatriz, en una acción desesperada por acabar con este saqueo a manos de Rusia, Inglaterra, Japón, Alemania y Francia decide apoyar a un grupo de fanáticos nacionalistas: los boxers.

Ante esta ofensiva los rusos enviaron tropas a Manchuria conquistándola en unos cuantos días. Muchos vieron en esto la oportunidad de anexarse a Manchuria como colonia, pero esta vez entre 1901-1903, Inglaterra, Japón y los Estados Unidos se unieron en un esfuerzo por negar esta anexión a Rusia.

Japón propuso en secreto a Rusia apoyarla en sus demandas si ésta a cambio reconocía los «intereses preponderantes» del Japón en Corea. Los rusos no aceptaron, pues en sus planes estaba también la anexión de Corea: surge así la guerra ruso-japonesa de 1904-1905.

El desastroso resultado de esta guerra fue la pérdida de casi todas las conquistas hechas por Rusia desde 1890.

Afortunadamente para Rusia tanto en San Petersburgo como en Tokio estuvieron de acuerdo en que la riqueza y dimensiones de China eran suficientes para crear una provechosa alianza entre Rusia y China.

En esta alianza se aseguraba la primacía del Japón en Corea y sur de Manchuria, así como el dominio ruso en Mongolia y en el norte de Manchuria.

Para la primera guerra mundial Rusia era la potencia dominante en el norte de Manchuria y Mongolia y ejercía una influencia considerable en Sinkiang. Fue en esta época de auge imperialista que surge el movimiento que culmina con el fin del régimen zarista y la instauración de los bolcheviques.

Moscú promete ostentosamente a China la devolución de los territorios ganados en la época zarista y organiza el Partido Comunista Chino; pero cuando se presenta la oportunidad de reconquistar Mongolia que había sido recuperada por China en la primera Guerra Mundial, no sólo la aprovecha, sino que se olvidan las promesas de devolver los territorios ocupados en Manchuria.

En los años de 1920 Chiang Kai-Chek infligió un duro golpe contra el Partido Comunista Chino. Mao-Tse-Tung, uno de los sobrevivientes de estas matanzas, se acercó a los campesinos organizándolos y logrando la victoria veinte años después con la conquista comunista de China Continental.

Aparentemente las relaciones entre China y Rusia durante la primera década de gobierno comunista fueron de estrecha amistad. Maquinaria y técnicos soviéticos afluían para industrializar a esta nación.

Atentos observadores han destacado el hecho de que en los años de 1950 las tropas soviéticas no se unieron a las chinas en la guerra de Corea, y de que en la misma época Mao, diplomáticamente, cesó los privilegios de que gozaban los rusos en Manchuria y Sinkiang. En 1954 cuando Mao demandó a Khrushchev la devolución de los territorios ocupados en Mongolia, la petición fue denegada.

La verdadera crisis comenzó en 1958. Para 1959 Khrushchev repudió un acuerdo de 1957 en que había prometido dar a China armamento nuclear. Con creciente encono en 1960 los rusos retiraron a todos sus expertos esperando ver capitular a China. La respuesta de Mao fue intensificar la lucha, acudiendo al sentimiento nacionalista del pueblo chino para fortalecer su poder contra la adversidad económica y el reto ruso.

En 1967 turistas chinos eran furiosamente golpeados en la Plaza Roja en Moscú mientras cientos de chinos sitiaban la embajada rusa en Pekín. En la frontera, ejércitos de ambos países estaban listos para el enfrentamiento. La destitución de Khrushchev en 1964 no fue suficiente para disminuir el creciente odio entre los dos colosos. Las diferencias históricas, culturales, y la tradición, junto con los conflictos territoriales, han demostrado lo débil del vínculo de la ideología marxista-leninista.

*Harry Schwartz*

*Un libro siempre actual*

PARADIGMA DE UNA REVOLUCION

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# ANTENA

### UNA PROVINCIA EN LLAMAS

PONTEVEDRA. — En una sola semana han tenido lugar más de 30 incendios, repartidos por toda la provincia de Pontevedra, siendo la zona sudeste la más castigada. Este hecho hace suponer a los técnicos del distrito forestal de Pontevedra, que pierde fuerza la tesis según la cual los incendios habían sido ocasionados intencionadamente.

La creencia de una intención criminal se desprende incluso de la nota del Gobierno Civil de la provincia, hecha pública los últimos días. De todas formas — y sea cuales fuesen sus causas — los siniestros ocurridos a lo largo de los últimos quince días han producido intranquilidad en la opinión pública de esta provincia.

En las últimas horas una densa columna de humo se levanta entre los montes de Caldas de Reyes. Pero en realidad, puede decirse que en los últimos quince días apenas queda municipio que no haya registrado algún incendio. La provincia de Pontevedra huele en estos días a tierra quemada.

Hay un muchacho detenido como cerillero sospechoso. Los aviones-cisterna no han sido utilizados por estar en estudio la utilidad de los mismos...

### QUE NO SE ENTEREN LOS SINDICADOS

MADRID. — ¡Silencio! En los círculos bien informados se afirma que va a ser declarado decreto oficial el contenido del texto que en su día puede llegar a ser el proyecto de la nueva ley sindical.

Según noticias llegadas de Galicia en las últimas semanas, en cuanto el Consejo de Ministros lo apruebe, el texto definitivo será enviado a las Cortes como proyecto de ley y será publicado en el «Boletín Oficial de las Cortes Españolas». Según se desprende de la anterior noticia, el contenido de este documento no podrá ser divulgado hasta que previamente aparezca como proyecto de ley en el «Boletín Oficial de las Cortes».

### EL ESCANDALO «MATESA»

MADRID. — El Juzgado de Delitos Monetarios ha remitido una resolución al Decanato de los Juzgados de Primera Instancia, disponiendo el embargo de los bienes particulares de don Juan Vilá Reyes hasta alcanlos cabezas de turco están ya essetas, cantidad señalada en concepto de responsabilidad civil.

Otra resolución del mismo juzgado hace responsable subsidiariamente a «Matesa» de los contratos formulados por empleados de dicha empresa con fabricantes o comerciantes para el suministro de efectos a la citada entidad.

En lo que se refiere a dos embargos dictados judicialmente la pasada semana contra bienes de «Matesa», el procurador de los tribunales, Togo Sanz, ha presentado un escrito oponiéndose a su ejecución.

La impresión popular es la de que los cabezas de turco están ya escogidos para, con su sacrificio relativo, sacar de apuro al Estado comprometido.

### HUELGA DE ADMINISTRATIVOS «HUNOSA»

OVIEDO. — El problema de los administrativos de «Hunosa» continúa agravándose al no haberse llegado a un acuerdo con la empresa sobre sus mejoras económicas y otras percepciones de su categoría.

Los 700 administrativos de «Hunosa» continúan sin realizar horas extraordinarias de trabajo y la empresa, ante la posibilidad de no poder pagar las nóminas a sus 27.000 productores antes del día 10 del actual, fecha tope que le ha marcado la autoridad laboral, ha ordenado que a partir de hoy dejen de realizarse todos los partes diarios de producción, dedicándose todos los esfuerzos administrativos a la confección de nóminas, para que éstas no sufran ningún retraso.

El problema que se ha planteado con ello es grave, ya que al dejar de realizarse los partes, se pierde con ello el control de la producción.

Los administrativos no han tenido más contactos con la dirección de «Hunosa». Y así va el asunto.

### EL CAUDILLALES SE DIVIERTE

LA CORUÑA. — Franco ha jugado una serie de partidas de golfo, las cuales ha ganado. Sus compañeros de golfemia lo han reverenciado como el jugador primero. Tras la victoria final hizo el recorrido por las Nueve Calles, ni una más ni una menos.

### TAMBIEN EN LA PRENSA SE PRODUCEN QUIEBRAS

PARIS (OPE). — «Le Monde» (31 agosto) publica esta información de Madrid de U.P.I. y de la A.P.:

«El periódico matutino de Madrid «SP» órgano del ala «liberal». de la Falange, ha cesado de aparecer el viernes a causa de las dificultades financieras. En su última editorial el director don Rodrigo Royo, criticaba amargamente al ministro de Hacienda y al Banco de Crédito Industrial que, el 26 de julio último, porque se le negó un préstamo de 51 millones de pesetas que hubiera permitido al periódico seguir publicándose.

«El señor Royo recordaba precisamente que fue dicho Banco el que acordó a la fábrica de maquinaria textil «Matesa» — cuya malversación de fondos acaba de provocar un vasto escándalo financiero — un crédito de diez mil millones de pesetas, debido a instrucciones precisas del Ministerio de Hacienda».

### LLUVIA DIARIA DE... DIARIOS

Se anuncian en Madrid dos nuevos diarios: «Nivel» y «Noticias Médicas». Hasta ahora hay doce diarios en Madrid: cuatro vespertinos de información general y ocho matutinos, de los que cinco son de información general, dos deportivos y uno en inglés. No hay en el mundo capital que tenga más diarios y que esté peor informada.

### ZAMBIA TUVO RAZON

PARIS. — «El Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas condenó el bombardeo hecho por los portugueses del pueblo Lote, de Zambia, y le ha advertido a Portugal que se abstenga en adelante de llevar a cabo raids de aviación no provocados contra el territorio de Zambia. La votación registrada en el Consejo de Seguridad con tal motivo dio once votos a favor de la resolución por cero en contra y cuatro abstenciones (Estados Unidos, Gran Bretaña, Francia y España).

### «CRUZADOS» Y BOLCHEVIQUES

MADRID (OPE). — Un boletín económico y financiero dice que la publicación del Sindicato de Pesca trata de las negociaciones en curso entre España y Rusia para conseguir que los pesqueros de este país puedan disponer de una zona franca en aguas de Barcelona. Si el resultado fuese positivo, las capturas soviéticas podrían comercializarse en Barcelona. Según informes de Londres, Madrid desea obtener de Moscú la promesa de no hacer escala en Gibraltar. El boletín económico agrega que no sabe si esta información es muy actual o si se trata de una repetición de la del año anterior. Sin embargo, lo que parece cierto es que los pesqueros soviéticos hagan escala en Mahón el mes de agosto, como ya ocurrió en mayo.

### EN MEMORIA DE GONZALEZ-HERRAN

PARIS (OPE). — «Le Monde» recordó que hace dos años falleció en Niza don Carlos González-Herrán, teniente de artillería del Ejército de la República española, licenciado en ciencias, ingeniero químico, agregado de investigaciones en el C.N.R.C. y laboratorio de física atómica del Colegio de Francia.

Nació en Bilbao el 17 de julio de 1916.

### FICCION LIBERALIZADORA EN PORTUGAL

LISBOA. — El gobierno dictatorial ha fijado definitivamente la fecha de las elecciones para diputados. Se trata del 26 de octubre de este año. El ejercicio legislativo se refiere al cuatrienio 1969-1973, descontados los meses no considerados en los dos años de cabeza y cola.

Como es sabido, sólo el 30 % de la población con edad para derechos ciudadanos tendrá opción a manifestarse. Las dictaduras saben como apuntarse el tanto de ventaja.

### MATARO: CON LA IGLESIA HA TOPADO

BARCELONA. — En la cercana ciudad ilurense el cementerio se les queda corto y la propietaria del mismo, doña Iglesia, se niega a rescindir su privilegio funerario pese a la circunstancia de que su necrópolis queda aprisionada en el recinto ciudadano, y de que es uno de los pocos casos en España de que un Campo Yacente de ciudad es propiedad del Ora Pro Nobis y no del Municipio. Algunos ediles habían sugerido construir a cuenta de Mataró un cementerio en terrenos propios sitos en San Miguel de Mata, mas los empresarios de Dios en la Tierra se han opuesto a ello encarnizadamente, en vista de lo cual hay mataronenses que sugieren no morir hasta que la Iglesia ceda, o, si tanto agradara a algunos el último suspiro, que vaya a exhalarlo en otras localidades.

### PIADOSA ALIGERADA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — Una señora devota rendida del santo apóstol Tiago, fue advertida por una pía y graciosa muchacha al pie de la cripta del santo: «Señora, entrar a orar ante el sepulcro del apóstol con bolso dinerista se considera aquí poco respetuoso.» Respetuosa, la señora — sevillana, por más señas — convino en voz baja: «Tiene ozté razón», y le dio a guardar el monedero, que, después de los rezos correspondientes, perdió de vista al igual que la simpática urraca.

### CONFLICTO EN LA HISPANO-AVIACION

SEVILLA. — Los empleados de la casa exigieron prima dineraria de la empresa. Esta no la concedió y el asunto fue al tribunal Supremo después de pasar por la Dirección General del Trabajo. El personal ganó el pleito, pero con buenas agarraderas en Madrid, la H-A persistió sin soltar perra, en vista de lo cual trabajadores y oficinistas acabaron por donde debían haber empezado: declarándose en huelga, la cual siguen manteniendo a pesar de promesas de tantillos por ciento escalonados en los cuales no creen por falta de crédito... palabrero de la Empresa. Cuentas claras y no palabras vanas.

**DICTAMEN IMPORTANTE APROBADO EN EL PLENO DE BURDEOS**

# Relaciones interior - exilio

EL Pleno ha examinado amplia y detenidamente, en sesión reservada, todos los problemas planteados a la Organización por las necesidades derivadas de la lucha que libran nuestros compañeros del Interior por la liberación de España.

Después de la ampliación de informe del secretario de Coordinación, puntualizando ciertos extremos y contestando a las preguntas de las diversas delegaciones, el Pleno ha acordado por unanimidad elevar las siguientes conclusiones:

Constatar con satisfacción que la recuperación orgánica prosigue, vertebrándose nuestra organización cada vez con más eficiencia y eficacia.

Pese a las persecuciones desencadenadas al socaire del estado de excepción y como consecuencia del proceso de descomposición del régimen, los cuadros orgánicos no han sufrido merma considerable. La labor de organización continúa y la influencia de nuestros compañeros en fábricas y talleres y cerca de la opinión pública cada día se acrecienta.

La crisis de trabajo y las continuas protestas de los obreros mantienen un estado de tensión permanente, al que no pueden aportar remedio las maniobras franquistas. La propia farsa de la «instauración» monárquica, recientemente representada, deja al pueblo indiferente. Este sabe que ello no es más que un fiel reflejo de la inquietud que atosiga a los hombres del sistema, convencidos de que Franco no tiene para mucho tiempo y el franquismo tampoco. Todos los esfuerzos que se realizan para asegurar el famoso «después de Franco» no podrán evitar que los acontecimientos se produzcan.

El Pleno, sensible a las necesidades del Interior, donde solamente la ayuda a presos, deportados y perseguidos, sin contar lo que representa atender a los gastos jurídicos derivados de los procesos, supone mucho dinero, ha tomado medidas al respecto, a fin de asegurar a nuestros compañeros el concurso efectivo del Exilio.

La propia reestructuración orgánica significa presencia militante en muchos sitios. El Pleno, consciente de lo que son imperativos categóricos de las horas que se avecinan para España, ratifica su voluntad inquebrantable de ayuda a la Organización del Interior en todo cuanto al Exilio pueda y disponga.

El Pleno, a través de las informaciones recibidas, ha comprobado, una vez más, la maniobra combinada de las diversas fuerzas políticas y sindicales que tienden y laboran, más o menos toleradas por el régimen franquista, en el desplazamiento y silenciación de la presencia confederal en España. En esta maniobra colaboran influencias exteriores, servicios y agentes de propaganda, prensa interior y extranjera, así como la multitud de supuestas organizaciones obreras que nacen como los hongos y de la noche a la mañana desaparecen como ellos. Ha podido apreciar las diversas transfiguraciones de estos «inventos», destinados a suplantar el nombre de la C.N.T. ante la opinión pública y de crear artificiales fuerzas sedicentes obreras sin definición o con definiciones varias, que van de los católicos a los comunistas, pasando por aquéllas teledirigidas del exterior, como fue la A.S.O. y como son otras que la continúan. Muchas veces detrás de tales siglas no hay más que dos o tres hombres y un sello. Pero como de lo que se trata es de crear artificialmente algo que no tenga nada de común con lo que forma parte de la tradición revolucionaria española, que arrincone y suplante el nombre y el recuerdo de la C.N.T. y del Movimiento Libertario, sus ideales y sus realizaciones revolucionarias, tales empresas han encontrado, encuentran y encontrarán la tolerancia gubernamental más o menos camuflada y la propaganda orquestada en el exterior, así como en España.

El Pleno afirma que, a la vista de los contactos por ellos aportados, la realidad aparece con aspectos muy distintos. La C.N.T., perseguidos sus hombres, traicionada y desvirtuada por algunos, cuenta, sin embargo, con el esfuerzo de sus militantes, supervivientes unos de la revolución y de la guerra, pero muchos otros crecidos e incluso nacidos después de ella, y con las simpatías de los trabajadores.

Consideramos necesario dejar constancia de tales comprobaciones para contrarrestar las campañas derrotistas y de descrédito realizadas por ciertos elementos interesados en destruirnos de todas las maneras.

Para terminar, el Pleno de nuevo reafirma su solidaridad con la Organización del Interior, su respeto hacia su personalidad y sus decisiones, su voluntad indestructible de proseguir el combate contra el fascismo en España y contra todas las fórmulas con las que se tiende a continuarlo. La historia no puede detenerse y el proceso revolucionario iniciado en 1936, abortado por el triunfo de la reacción internacional coaligada contra nosotros, sigue y seguirá su curso ineluctable.

Hoy, como ayer y como mañana, la C.N.T. tiene clara consciencia de que ella, los ideales que encarna y las soluciones que aporta, la sola garantía de libertad, bienestar y justicia para nuestro pueblo.

*El Pleno Intercontinental de Núcleos*
*C. N. T.*

## chispas

*No hay nación sin Arco de Triunfo. Una manera de ocultar las derrotas.*

⁂

*Los desastres militares españoles han sido transformados en glorias.*

⁂

*Glorias patrias que millones de madres han llorado.*

⁂

*Cuanto más ensanchada la España, más empequeñecidos los españoles.*

⁂

*En España nunca se ponía el sol. Pero el sol de los corazones ni siquiera amanecía.*

⁂

*La conquista de América fue una sarracina de indios. Bernardo de Las Casas quedó asustado, y eso que era fraile.*

⁂

*Se dijo y fue cierto: Colón salió de Palos y regresó a palos.*

⁂

*Si a los indios se les hubiese ocurrido descubrir España, habrían civilizado a los españoles.*

⁂

*La invasión árabe resultó benigna. La expulsión de los árabes fue sangrienta.*

⁂

*En los pueblos bárbaros la barbarie cristiana ha hecho estragos.*

⁂

*El símbolo de la cruz como emblema de espanto.*

⁂

*Y aún existen «cruzados» y «cruzadas».*

*En la cama se comprende que éstas lo sean.*

*CHISPERO*

PLUMAS DE AYER Y DE HOY

# La tramoya del interamericanismo

A lo que un tiempo se puso el mal mote de Panamericanismo se le hace circular actualmente con el cuño o la etiqueta mendaz del Interamericanismo. Con azúcar está peor. Y con «chantilly» esa guinda resulta más agria y de gusto más acentuado «yoghourt». Por mucho que se endulce una purga no deja de hacernos correr al inodoro.

Como el paneslavismo es la síntesis química de la feudalidad boyarda, y la del pangermanismo la del júnker, el panamericanismo no nos augura a plazo corto más que el racionamiento del pan y el frijol en las mescolanzerías del Nuevo Continente.

La célebre copa mochuela de Monroe estaba hasta el tuétano de ese virus. En la Zululandia sin jeroglíficos del dólar y de la bomba de Hiroshima la que asomaba ya las orejas. América para Packingtown y para los secos del «Misisipipi».

La enmienda Platt, la política del «Big Stick» o grueso garrote del primer Roosevelt, los empresarios esclavajísticos, la financiación de charrascocracias, y la intrusión ratera en Panamá, son otras tantas muestras de cómo el alma de charol de la Casa Blanca entiende la fraternidad entre los lobos y la borrega de este hemisferio.

Tenía que desembocar en el más catastrófico fiasco esa galopada por los hipódromos de la arbitrariedad. Y accionó el chófer el cambio de marcha para que la máquina de que era piloto no se le hiciese cualquier día una torta entre las manos. De donde la macana del «Vew Deal» y la politiquería del Buen Vecino.

El Buen Vecino ya hemos quedado en que es el que sostiene la tesis bergsoniana de que la gallina del palo de encima se descome en la del de debajo; y el Freud, que haciéndose el longui te tira una teja o una maceta al tozuelo en cuanto te sacas los dos pelos que tienes, a orearlos a la ventana.

En estos Novi Mundi y en la música que de zurdo modo estamos instrumentando, no hay más par de gemelos que el que en seguida vamos a cifrar.

Las naciones no las constituyen la geopictórica, la lexicografía, las razas ponedoras y otras trasnochadas historias de Rocambole, sino las aviculturas y las culturas. En nuestras Indias del anochecer (Poniente) no existen más que dos autoctonias culturales, bien diferenciadas: la ibera y la anglosajona.

Y como los saxoamericanos — *saxum saxi*, en latín *pedrusco* — engranan y empiñonan del modo más perfecto con el adoquinado de la metrópoli, el ecumeno iberotrinante habría de integrar en un heterogéneo bloque federal todas sus moléculas, y sincronizando sus ritmos Finisterre y Yucután, decir con flema gaucha: «Aquí está Cádiz».

Pero ese interamericanismo a mí no me da calambres de ninguna especie. Como prefiguró Platón en su «República», en cada Arca de Noé hay dos Arcas de Noé: la de los «pelaos» o pelanas y la de los peludos, entre los cuales la sintonización es infinitamente imposible.

Por tanto, esta mitad de la teráquea toronja, además de la marca hispánica septentrional, de la meridional y de la central, hay otras marcas o mancancias no menos amerindias: la millonaria de pesos y la millonaria de pulgas; la que se está hoy tragando como una mondonguilla la esfera armilar, y la que se masca los piojos y se los come a puñados, como en Oajaca.

Entre una y otra celeste provincia no puede haber más interamericanidad que la gráficamente simbolizada por el canto del grillo, que también imitan las cadenas, o por el culebreo homicida del machete, que nosotros no sabemos remedar ni con la pluma.

**Angel SAMBLANCAT**

**LA REPRESION EN EUZKADI**

# Penas bárbaras

BILBAO (OPE). — La prensa franquista dio cuenta en los días 8, 21 y 24 de agosto de penas gravísimas de prisión dictadas por los tribunales militares del general Franco en consejos de guerra celebrados en Burgos contra jóvenes resistentes y sacerdotes vascos.

El primero de los días mencionados publicó la prensa un despacho de la agencia Cifra que decía lo siguiente:

«Por la Oficina de Prensa de la Capitanía General de la VI Región Militar se ha facilitado la siguiente nota: «En la Sala de Justicia de la VI Región Militar se ha visto en la mañana de ayer, en Consejo de Guerra, el procedimiento sumarísimo seguido contra José Enrique Otaegui, Angel María Iturzaeta Arratibel, Ignacio Ugalde Aguirresarobe y los clérigos F.I.P. y P.M.M.P. procesados por los supuestos delitos de rebelión militar e injurias al Ejército.

Los procesados estuvieron defendidos por los letrados don José María Bandrés Mulet, don Miguel de Castells y Arteche y don Fernando Múgica Hertzog, quienes solicitaron la inhibición de la jurisdicción castrense en favor de la ordinaria o, alternativamente, la absolución de sus patrocinados.

El Ministerio Fiscal solicitó para los encartados las siguientes penas:

20 años de reclusión para el procesado F. I. P.

15 años para José Enrique Otaegui Arizmendi y P. M. N. P. y

12 años de prisión para Angel María Iturzaeta e Ignacio Ugalde.

Terminado el Consejo, el Tribunal Militar deliberó y, a la vista de las pruebas que constan en autos y de las practicadas durante la vista, dictó sentencia por la que se absuelve a todos los pronunciamientos favorables de los delitos de que estaba acusado al procesado Ignacio Ugalde, por falta de pruebas, y se condena a 10 años de prisión al procesado F. I. P.; a 8 años a J. E. Otaegui, a 6 años a P. M. M. P., y a 4 años a A. M. Iturzaeta, por delito consumado de rebelión militar. La sentencia no será firme hasta su aprobación por la autoridad judicial competente.

En otro consejo, el tribunal impuso las siguientes penas:

18 años de reclusión a Juan Ignacio Isasi Sagastizabal; 14 años a Jesús María Loroño; 12 años a Pablo Paloca; 6 años a Miguel Antonio Iturbe, y 4 meses de arresto mayor a Jesús María Mulas. Los demás procesados fueron condenados también a 4 meses de arresto.

Estas sentencias, aprobadas por la Autoridad judicial son firmes y ejecutivas.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

«QUINET», 5 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo I, 7 frs.
«TIPOS ESPAÑOLES», tomo II, 7 frs.

## NECROLOGICA

**JULIAN BLAZQUEZ**

Afiliado a la C.N.T. en España, el compañero Blázquez se adhirió a nuestra F. L. de Dijon poco tiempo después de su fundación y en ella fue digno y estimado militante.

En los dos últimos años su salud sufrió gran quebranto hasta que sucumbió irremediablemente al asma que le aquejaba.

El día 5 de julio lo acompañamos a su última morada.

Tras el féretro, cubierto con la bandera roja y negra (última voluntad del difunto) una multitud de familiares y amigos acompañaban el fúnebre cortejo y entre ellos, la F. L. de Dijon en peso, testimoniando así a los suyos la estima y consideración que nos merecía el compañero desaparecido.

Que la tierra te sea leve compañero Blázquez y que tu compañera, hijos y nietos sepan una vez más por estas líneas, que compartimos sinceramente el dolor que les aflije.

*F. L. de Dijon.*

S.I.d.

B.D.I.C

# Esto no es «traición»: es «equivocación»

**Reproducimos del diario «Levante» de Valencia, número 12.294, correspondiente al sábado 28 de junio de 1969, la «equivocada» conferencia que el «compañero» Juan López, ex treintista, ex escisionista, ex ministro, ex amigo de Juan Peiró y ex persona de bien dio en tal fecha en la Falange de Valencia para ilustración fehaciente de a qué grado de bajeza puede conducir la desidealización y la vanidad de los individuos.**

**Vaya eso dicho a manera de presentación, pues lo que sigue es la referencia entera que ofreció «Levante» a sus lectores.**

*Levante*

## Conferencia de don Juan López Sánchez en la Cátedra Libre de la Falange

### Habló sobre el tema «Sindicalismo y poder»

Un veterano sindicalista, don Juan López Sánchez, habló ayer en la Cátedra Libre de la Falange.

Don Juan López desarrolló un tema sugestivo: "Sindicalismo y poder". Digamos, sobre todo, que la característica de su disertación tuvo como signo la sinceridad. El conferenciante nos ofreció una desapasionada narración del sindicalismo, a través de las distintas épocas históricas. De sus antecedentes en España abundó en elogios a las cofradías y a los gremios, «instituciones de vida y trabajo comunitarios», que ya se citan en las Partidas del rey Sabio, en el siglo XIII. Dijo que el gremialismo atesora grandes enseñanzas para las generaciones presentes y futuras, destacando las esencias del sindicalismo español; su raiz religiosa, humanista, impulso vigoroso de nuestra sicología, «nuestra manera de ser», de limpia raiz ibérica.

Habla de los centros ideológicos de irradiación internacional, personificados en Marx y Bakunin. «La revolución rusa — dijo — es el triunfo del marxismo, que se está experimentando ya medio siglo, experimentación todavía inconclusa e inconcluso igualmente el fenómeno de la reactivación del capitalismo, que se produce por reacción al acontecimiento ruso y por la aparición de la acelerada revolución industrial.

Señala el hecho de la vinculación de las dos revoluciones a las dos guerras: la del 14-18 y 39-45.

Explica los métodos del sindicalismo, inspirado por principios básicos, cuales son la socialización de la producción y los medios de cambio. La primera está condicionada a la autonomía e independencia de las instituciones económicas de la producción, cambios, servicios, etc., asociadas y regidas democráticamente por los sindicatos y el hombre como protagonista de ellos, como tal hombre, «portador de valores eternos», y como valor económico.

Refiriéndose a la estructura del nuevo Estado español, dice que tiene su arranque en la prepotencia que se otorga al sindicato sobre el partido político. Elogia esta básica estructura que le distingue: el Sindicato, el Municipio y la Familia.

En la breve historia de los acontecimientos de España, afirma que sucumbió un Estado y tenía que nacer otro, el nacionalsindicalismo, que es una creación española.

Finalmente habló del poder del sindicalismo, señalando que dispone de un considerable sistema orgánico. En el diálogo entre Estado-Sindicatos, el sindicalismo participa vitalmente en el desarrollo de las instituciones económicas, políticas y culturales de la sociedad.

Don Juan López fue muy aplaudido al término de su conferencia, siendo presentado por el presidente del Centro de Estudios Políticos y Sociales del Movimiento, don José María Adán, el cual destacó las cualidades del viejo luchador del sindicalismo, que distinguen al orador.

Asistieron a la conferencia, el subjefe provincial del Movimiento, don Joaquín Olcina; alcalde de la ciudad, doctor Rincón de Arellano; jerarquías provinciales del Movimiento y un numeroso público.



**Don Juan López Sánchez, durante un momento de su conferencia. (Foto Luis Vidal.)**

*Y bien: de este Don Juan y otros parecidos se ha dicho y redicho con insistencia por lo menos fastidiosa, que NO SON TRAIDORES, SINO EQUIVOCADOS.* De no ser los constantes, los «intransigentes», ¿a dónde iría a parar la C.N.T., compañeros?

# Eso de la economía dirigida

*(Continuación y fin)*

Marx no quiso ver que todos los precursores y principales protagonistas de todos los movimientos de redención humana, pertenecieron precisamente a las clases privilegiadas o por lo menos acomodadas de la época. Esto es, gente que tenía la mesa puesta todos los días. Por el contrario, los famélicos, para lo único que han servido siempre, ha sido para entrampar a los hombres generosos que se lanzaron a la lucha para conseguir un régimen que diera pan y libertad a quienes carecían de ello. Momentáneamente conseguido 1 objetivo, saciada el hambre, los «pobres del mundo», las castas dominantes cogidas de sorpresa primero, reaccionado después viendo a las turbas ayer hambrientas indiferentes al porvenir que exigían los hombres generosos, dominaban la revuelta y los altruistas luchadores iban al paredón. Es falsa la teoría del determinismo económico. Hoy padecen hambre tres cuartas partes del género humano. En los países azotados por el hambre, no se vislumbra ningún proceso social, político, etc. La revolución no asoma un pelo por ninguna parte.

El hambre súbita, repentina, sentida de un día para otro, en circunstancias propicias podrá provocar rebeldías contra la injusticia social, contra los hambreadores. Pero los rebeldes no pasarán de ser una minoría que escasamente si no nada, influenciarán en ningún sentido en un movimiento revolucionario. Mas el hambre, agravada en un lento proceso de años y años, acaba por insensibilizar a los famélicos hasta caer en la más completa abyección. Estos lejos de rebelarse contra la injusticia social, llegan hasta perder el instinto de conservación. Este es el caso de los pueblos famélicos de nuestros días.

Estos juicios bastarían para evidenciar la falacia del determinismo económico. Pero en la actualidad hay un acontecimiento de gigantesca magnitud, que por muy romo de inteligencia que sea un feligrés marxista, tiene que convenir con nosotros en la falacia de esa teoría degradante del ser humano.

Millones de estudiantes en Europa, en América, en Asia, en todo el mundo donde hay establecimientos docentes, los jóvenes se rebelan contra la absurda e inhumana sociedad presente. Esos jóvenes son hijos de buena familia, que tienen cubiertas sus necesidades materiales. No son productores y no les importa «la forma de producción» para tratar de condicionar un proceso de una sociedad más justa. Tienen cultura y eso es lo que cuenta. Con rara unanimidad están en rebeldía contra el sistema del país que habitan. Igualmente los de los países «socialistas» que los de los capitalistas. En Francia se han alzado con tal denuedo y elocuencia, que han puesto en pie de guerra, de revolución a todo el país. ¿Qué dicen a esto los «dialécticos», los del determinismo económico?

Pero lo más terrible de esa teoría antitética es que en ella tiene su origen el fascismo o Estado totalitario. La negación de los valores morales del hombre conduce a la lucha por la prepotencia de los más fuertes y audaces sobre los débiles. Con ese concepto degradante del hombre, establecieron su abominable sistema Mussolini en Italia, Lenin en Rusia e Hitler en Alemania. Si éste último no invocó a Marx, su socialismo castrense o nacional-socialismo, su autoritarismo, su vesanía y todas sus condiciones infrahumanas, eran coincidentes con las de aquellos dos monstruos marxistas. El hecho de que los tres, en un momento dado hayan perpetrado el contubernio de más terribles ocnsecuencias para la humanidad, no fue ningún azar político. Fue identidad de autoritarismo, de inhumanidad. Pero... sigamos con la autopsia.

Al explicar los acontecimientos de la historia que modificaron más o menos la sociedad del momento, y pronosticar el porvenir por el método dialéctico, el pontífice del «socialismo científico» echó el «completo» en la vanidad, la petulancia y la estulticia.

«Todo sistema social (tesis) lleva en su seno el embrión de un sistema opuesto (antítesis). En el momento culminante, los dos antagonistas entran en conflicto, se destruye el anterior sistema y surge uno nuevo que es la síntesis de los dos en pugna», dice Marx. Pero... decimos los «utópicos»: Cuando de un conflicto tal resulta una síntesis, una situación mejor que la anterior, los «dialécticos» cantan victoria. «Se cumplió la ley de la dialéctica marxista», dicen. Cuando resulta una situación peor, callan o la explican diciendo que fue prematuro el conflicto; que no estaba madura la antítesis. Fue una de las tantas alternativas que tendrá que haber quizá entre los dos antagonistas hasta que surja el conflicto final o definitivo. Así por ejemplo, del conflicto entre los comunalistas de París y el gobierno de Thiers, surgió una «síntesis» expresada en un gobierno sanguinario que durante varios años estuvo deportando y asesinando miles de ciudadanos como nunca antes se había hecho. Y si mañana se afrontaran los Estados «socialistas» y el Estado imperialista americano empleando las armas nucleares, ¿quedaría algún dialéctico superviviente para decir a los marcianos o gente de algún otro planeta que llegaran a comunicarse con él un día, que aquella «síntesis» resultante fue dialéctica marxista?

La dialéctica de Marx tomada del estatólatra Hegel, quien pareciera haberla hecho por encargo de Federico II, todo lo explica y justifica. Cualquier situación en la vida de los pueblos, por muy mala que sea a juicio de ellos, es necesaria. Indefectiblemente, surgirá mejor cuando estalle el conflicto definitivo. Si resulta peor, no era ése el conflicto definitivo. Todo ocurre con arreglo a la dialéctica. Es como el fatalismo musulmán: «Todo ocurre porque ¡Mektub!, estaba escrito».

Resumiendo estas genialidades de Hegel, dice Marx en su «Miseria de la Filosofía»: «El «sí» se vuelve «no» y el «no» se vuelve «sí». El «sí» se vuelve al mismo tiempo «sí» y «no» y el «no» se vuelve al mismo tiempo «no» y «sí». Los antagonismos se neutralizan, se equilibran y paralizan mutuamente». Es decir, que según este resumen, no hay conflicto entre la tesis y la antítesis. Los antagonistas se neutralizan y paralizan. Todo queda como antes. Es como el misterio de la santísima Trinidad: el padre es dios y el hijo es dios y el espíritu santo es dios. Bien sumados son tres dioses pero es uno solo, aunque cada persona sea un dios. El padre es dios y el hijo es dios. Luego el padre es al mismo tiempo padre e hijo y el hijo es al mismo tiempo hijo y padre. En la pugna por ver quien de los dos manda más, se ponen de acuerdo y no pasa nada. Yo no entiendo una papa de esa despampanante teoría. Bien es verdad que apenas soy un arrancapinos, un «lumpenproletario». Eso pertenece indudablemente al dominio de la «intelligentzia». El «camarada» (de sus camaradas) Guillén se considerará uno de esos inteligentes cuando repite ese desconcertante galimatías del «sí» se vuelve «no» y el «no» se vuelve «sí», etc., en la página 257 del mamotreto; pero leyendo las alabanzas que prodiga al régimen de Mao Tse Tung, dudo de su inteligencia. Según él, en China, sí hay socialismo. No en Rusia, de la que se muestra decepcionado. ¿Cómo puede admitirse que ese Estado mastodóntico engendrado con los mismos absurdos materiales, inspirado en el mismo concepto degradante del hombre, sobre el mismo autoritarismo exacerbado hasta el homicidio, sobre bases idénticas, en fin, que el ruso, puede dar resultados distintos? Esto significa estulticia solemne o servilismo estipendiado.

El marxismo nació enclenque, raquítico. Con el ocaso de la Ia Internacional comenzó a declinar. En ninguna parte pudo echar raíces salvo en Alemania donde se encontró como el pez en el agua. La mentalidad autoritaria, militarista del pueblo alemán (por lo menos por entonces) fue campo abonado para el marxismo. Imperialismo y marxismo se identificaron en un todo. Por algo Musham le puso el marchamo indeleble de «bismarckxismo».

El marxismo tuvo que sufrir duros ataques de «herejes» como Sorel, Lasalle, Bernstein, Labriola y otros que no pudieron digerir los ingredientes del socialismo «científico». Los que consiguieron escalar el Poder o participar en él, se mostraron más ardientes defensores del Estado y del Capitalismo que el mismísimo Canciller de Hierro. Los hijos de Marx, en el parlamento alemán, votaron con todo entusiasmo la 1a guerra mundial. La revolución alemana casi simultánea con la rusa, fue ahogada en sangre por el gobierno marxista de Ebert y Scheideman. La matanza estuvo a cargo del jefe de policía Noske, marxista de categoría. Por esta trayectoria del socialismo falaz, felón, deshumanizado, al producirse la revolución rusa, el marxismo era virtualmente un cadáver insepulto. Al saltar al Poder Lenin, ciscándose en los pronósticos infalibles de la dialéctica de Marx y sus predicaciones, quiso dar apariencias de vida al cadáver prodigando inyecciones de rublos a las mesnadas comunistas de todo el mundo, que propalaban con entusiasmo estomacal las falacias y cuentos de las mil y una noche moscovitas. Pero... la fase final, fatal, de la evolución de todo Estado de gran volumen: el imperialismo (que nuestro Guillén llama revisionismo), ha enterrado definitivamente el corrompido cadáver. Y de aquí se infiere esta pregunta: verificado que las teorías y críticas de Marx válidas, más que marxistas deberían llamarse fourieristas, proudhonianas, owenistas, etc.; fracasadas las profecías de Marx; visto lo absurdo del método dialéctico aplicado a la sociología y el insulto a la humanidad que supone el materialismo histórico o determinismo económico ¿qué queda del cadáver marxista? Helo ahí: la carroña nociva, el autoritarismo desenfrenado, la peste totalitaria roja, negra, parda y amarilla, que produjo hace 20 años y pico la muerte de 20 millones de seres humanos y pocos menos de lisiados física y moralmente.

A la misma fase final en que se halla el Estado ruso, ha llegado ya el imperio de Mao. Esas comunas o agrovillas que tanto alaba el tal Guillén, no pasaron nunca de ser batallones de trabajo forzado, con más capataces, sabuesos y administradores que trabajadores, con jornadas de 16 horas sin más remuneración que la bazofia distribuida como a presidarios o galeotes. Allí como en los kolkoses rusos, la tierra es propiedad de los campesinos, pero los productos se los lleva el Estado al precio que él mismo fija. El fracaso en la producción agrícola allá por los 1959 asumió proporciones de catástrofe. Los altos jerarcas se culparon mutuamente del desastre. Ministros y generales desaparecieron en las purgas sucesivas. La marea del descontento popular llegó a asustar a Mao y sus secuaces. Fue entonces cuando el endiosado Mao concibió la Revolución Cultural, que se reduce a destruir todo vestigio de cultura occidental, (no-china más exactamente). Esto es: el nacionalismo o racismo más exaltado. El culto de la personalidad que descubrió Kruschef, después de siglos de practicarse, ha superado en China la magnitud del culto de Buda, Alá y Jehová.

En China no queda más libro de filosofía, arte, literatura y cultura en general, que el libro de Mao. En dicho libro se encuentran recetas para todo. Para curarse toda clasl de enfermedades, incluso el hambre, sin comer; para cultivar arroz en el desierto, para alimentar una familia con la ración de un niño de pecho, para dar un paso adelante dando veinte atrás primero, que es lo que ha hecho el régimen socialista chino, etc. Mao ha empleado el mismo «razonamiento» que expresó Omar para incendiar la biblioteca de Alejandría: «Si todos esos libros, reafirman las verdades del corán, son redundantes; sobran. Con el corán hay bastante. Si contradicen el corán, son herejes. Hay que destruirlos.»

Para Guillén y sus camaradas, esto será perfectamente dialéctico: retroceder a la época de los tiranos manchúes es un momento necesario para dar el *paso adelante*, que ha sido el slogan con que Mao ha atronado los oídos del pueblo amarillo. Pero la realidad, la bella realidad, es que afortunadamente ya soplan vientos de fronda en el imperio de Mao. La voz del anarquismo suena en el ambiente chino; que tal vez será el que salve a la humanidad de su destrucción total. O por lo menos sea el más importante factor de su salvación. El autócrata amarillo aterrorizado por la inminente explosión demográfica, ansia la guerra contra los EE. UU. Los jerarcas rusos que no tienen el mismo problema que Mao y les importa un bledo la situación de los chinos y del proletariado del mundo entero; que solo quieren mantenerse en el Poder sobre el pueblo ruso, no secundan los criminales designios de Mao. Saben que el «tigre de papel» tiene dispositivos de ataque alrededor de Rusia, tales, que en pocos minutos sería borrada del mapa. Aunque EE. UU. y el mundo entero corrieran la misma suerte. De ahí la pugna entre el autócrata amarillo y los del Kremlim; la acusación mútua del «más eres tú».

«Hay que conciliar a Marx con Bakunin», dice Guillén en su mamotreto. Así como suena: conciliar al verdugo con su víctima propiciatoria. Y esto no es en sentido figurado únicamente. Sabido es que el mal que llevó a la tumba a aquel coloso del pensamiento y la acción, fue una acusación calumniosa que le infirió el pontífice del socialismo autoritario. Desde entonces, siempre han procedido así contra los anarquistas los discípulos de Marx; empleando sus armas predilectas: la capciosidad, la insidia, la difamación, la delación a nuestro enemigo. Eso por parte de los de la «base». Los que treparon al Poder, el asesinato en grande escala, el genocidio (Kronstadt, Ucrania), con el sambenito de «vendidos al capitalismo», contrarrevolucionarios, etc... (Al llegar aquí, es justo decir, que aunque anarquistas fueron las víctimas preferidas en los primeros momentos de la «dictadura del proletariado», los socialistas revolucionarios y todos los que no se humillaron a la nueva autocracia, fueron igualmente exterminados. «Unidad del marxismo y del anarquismo», reclama 20 veces Guillén en dicho libraco. Los nervios se tensan al leer tanta impudicia si no es ingenuidad. Pero lo que hace explotar de ira y tirar el libro contra la pared como si esta fuera la cabeza del autor del mamotreto, es la afirmación de que *la revolución española del* 1936-39 *fue inspirada y dirigida por Moscú.* (página 100).

La revolución española la *dirigió* Moscú haciendo tragar al inepto gobierno español nubes de chequistas y *técnicos militares* rusos a cambio de un poco de chatarra y aviación sin soltar esta última de sus manos. Y con esos elementos asesinar auténticos revolucionarios; viéndose los demás sectores o partidos del Frente Popular a distraer en la retaguardia para protección personal, hombres y armas que en los frentes de guerra podrían haber jugado un papel decisivo en el resultado de la guerra. Chequistas y militares rusos con ministros españoles al servicio de Moscú, sabotearon ofensivas del ejército popular para culpar luego de la derrota a los hombres de la C. N. T. que integraban las unidades de combate. Victorias inminentes y decisivas para el triunfo final, las convirtieron en derrotas. Y por último, planearon la batalla del Ebro con el criminal propósito de que allí se desangraran los restos del ejército popular. Y como epílogo de la felonía staliniana, retirar las brigadas internacionales y el derrumbe de todos los frentes de guerra. Así *dirigió* Moscú la revolución española. Pactando con Hitler la entrega de la república española a Franco y cuadrilla, cuando todos los mandos militares y el gobierno español estaban dominados por los rusos. El jefe visible del gobierno era Negrín. (Visible a ratos; porque, por ejemplo, cuando el ejército popular se desangraba en el Ebro Negrín en el parador de Halifax dormía con dos prostitutas que Stalin le había regalado aprovechando las magníficas cualidades de semental que reunía el jefe comunista); pero el jefe auténtico aunque invisible era Togliatti. Refiere Jesús Hernández («Yo fui ministro de Stalin») que cuando le increpaba a Togliatti por la criminal política que éste llevaba en España por orden de Moscú, Togliatti respondía: «España es una pieza en el tablero de ajedrez que Rusia juega con el Capitalismo. Si es necesario perder esa pieza para que la partida final gane la «casa» (Moscú), esa pieza se entregará.»

El coronel Líster marxista de categoría destruyendo las colectividades de Aragón para entregar las tierras a sus propietarios legales, también secundó la revolución dirigida por Moscú. El levantamiento comunista de mayo de 1937 en Barcelona, coaligados con lo más repugnante de la reacción catalana, que costó la vida de más de 50 compañeros anarcosindicalistas, entre ellos Camilo Berneri, por haber denunciado precisamente los criminales designios de Stalin sobre la revolución española, etc., todo eso era la revolución dirigida por Moscú. En resumen, un camarada (de sus camaradas) que se nos ha colado en casa con la máscara de su economismo y un carnet C. N. T. Una revista anticomunista de Caracas (posiblemene subvencionada por la C.I.A. o por el Vaticano, para el caso da igual) cataloga a Guillén como anarquista, sin duda por haber leído su firma en la prensa libertaria. Otros se formarán la misma opinión por la misma causa. Y esto es lo que no puede tolerarse, que se confunda la fauna marxista, leninista, stalinista, esclavista, inhumanista con el anarquismo. El daño moral que nos causa esa confusión no puede compensarlo la utilidad que puedan aportar las estadísticas de economía de todos los marxistas del mundo. Esas estadísticas, al fin y al cabo, son puro materialismo. Un proverbio del Quijote que exprese siquiera sea en mínima abreviatura, un principio de ética, ejerce más influencia en pro de la redención humana que las estadísticas de 100 Guillenes. Los campesinos de Aragón sabían poco o nada de economía, como no fuera de economía casera, y establecieron colectividades socialistas agrarias ejemplares. Otro tanto cabe decir de los trabajadores industriales de toda España antifascista.

Ante la ingenuidad o perversidad de quienes claman por la unidad del marxismo y del anarquismo, éste propugna la separación, el distanciamiento mayor posible y la rivalidad franca e inextinguible. Por principio de ética, por defensa propia y por ser diametralmente opuestos los objetivos de ambos.

**LUIS CASTRO**

# COMUNICADOS

REMARCAMOS: Nuestra extrañeza por quejas recibidas por la no publicación de notas en tres números «prefabricados». ¡La Redacción advirtió a tiempo!

F. L. DE TOULOUSE

Por el presente comunicado se convoca a todos los afiliados de la C. N. T. a la asamblea general que esta Local celebrará el domingo día 21 de septiembre a las 9 de la mañana, en lu local social. En dicha reunión se informará de asuntos orgánicos que nos conciernen a todos en tanto que cenetistas y libertarios.

F. L. DE PARIS

Conferencia por el compañero Casellas. Tema: «Ideas y comentarios sobre mayo y junio 1968».

Fecha: domingo 21 de septiembre de 1969.

F. L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados, a la asamblea general que se celebrará el día 14 de septiembre a las 9,30 de la mañana en el lugar de costumbre.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el día 14 de septiembre a las 9 de la mañana en el local de costumbre. Ruégase la asistencia de todos los compañeros por tratarse de asuntos de gran interés orgánico.

F. L. DE PARIS

Reunión a la hora de costumbre para el día 14 de septiembre. Informe de los delegados al Pleno Regional.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general, el domingo día 14 de septiembre a las 9 y media de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE BURDEOS

Convoca a sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 14 de septiembre a las nueve y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

AGRUPACION LYONESA DE LA REGIONAL CATALANA

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que se celebrará el domingo 21 de septiembre, en el local y hora de costumbre.

REGIONAL CATALANA
AGRUPACION DE PARIS

Sábado, 4 de octubre 1969. Reunión de afiliados a la R. Catalana. Fin de gestión y referencia al Pleno Regional.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el 14 de septiembre para tratar asuntos de gran interés, entre ellos el Pleno Intercontinental.

**ADMINISTRATIVAS**

—Arturo Ramos, Albertville (73). — Recibido giro 43 frs. 30 «C.S.» y 13 «Umbral». Dices año 69 antiguo y nuevo precio. Para el antiguo te faltan dos frs. a «Umbral». Para el nuevo, hasta el 31-12-69, faltarían 14 frs. para «C.S.» y «Umbral».

—Coronel, Montauban (82). — Recibido giro 62 frs. Pago «C.S.» y «Umbral» año 69 (38+24).

—Sorolla, Tours (I et L.) — Recibido giro 50 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

—J. Julián Peiró, Oissel (S. Maritime). — Recibido giro 8 frs. aumento «C. S.» 69. Pagado hasta el 31-12-69.

—Carod, St-Etienne (Loire). — Recibido giro 50 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

—Ferrer Bruno, Miramas (13). — Giro de 75 frs. 8-7-69. Pago «C.S.» tuyo y «C. S.» y «Umbral» Tudela año 69. Faltarán aumentos solamente 6 frs. de cada uno «C. S.» y 6 «Umbral» de Tudela.

—Castells A., Auzat (03). Recibido giro de 20 frs. para el 1er Stre de «C. S.» del 69.

—Luis Gómez, Montignac (24). Recibido giro 20 frs. pago «C. S.» hasta el 31-12-69.

—Santandreu, Mende (48). — Giro de 55 frs. pago «C. S.» y «Umbral» 31-12-69.

—A. Martinez, Narbonne (11). — Recibido giro de 20 frs. pagando «C. S.» hasta el 31-12-69. Queda completo el abono del año 69.

—Bardajo, La Guerche (Cher). — Recibido giro 31,30 frs. saldo factura Libreria y pago aumento 69 prensa.

—Estercuelas, Châteauneuf (B. du R.) — Recibido giro 48 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta 30-6-6.

—Carola, Bellesta (P.O.) — Giro 42 frs. pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-67.

—Juan Navarro, Belesta (P. O.) — Giro de 21 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-67.

—J. Campoy, Tarbes (H. P.) — Recibido giro de 146 frs. Pago «Combat» y «Umbral» hasta el 30-6-69.

—Castañes, Le Boucau (B. Pyr).— Con tu giro de 78 frs. pagas «C. S.» hasta el 30-6-69.

—Rodríguez J. Grautlhet (Tarn). Con tu giro de 24 frs. pagas «Umbral» hasta el 31-12-69.

—V. Villagrosa, Herserange (M. et M.) — Recibido giro 53 frs. pago «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-69.

—Daniel Esteban, Prades (P. O.)— Recibidos carta y giros señalados 42 para el 67 (17-1-68) y 42 frs. del 68 (12-12-68). Faltan sólo 6 frs. para «Umbral» (suscripción año 15 frs.) y lo que va del 69.

—J. Cardona, Montpellier (34). — Recibido giro. Arreglado suscriptores segundo semestre 69 (7). Igualmente Arrufat y Cañizares, año 69. Como no das nombres cuando pagas, las anotaciones pueden pasar a otros. Referente al paquete de 10 ejem., cuando los pagas, veo te sobran la mitad.

—José Pérez, Brive (Corrèze) — Recibido giro 36 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-69.

—Juan Valense, Le Thor. — Recibido giro de 16 frs. pagas «C. S.» 30-6-69. Te falta «Umbral». Con el giro del 13-2-69, pagabas el año 68 de «C. S.» y «Umbral» 45 frs. Tu último pago es del 30-1-67. De haber girado el 68 tendrías pagado el 69. De haberlo hecho, da cantidad y fecha.

—Guijarro, Castelnau-le-Lez (31).— Recibido giro 32 frs. pagas «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

—I. Requena, Bergerac (Dordogne). Recibido giro 24 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 30-6-69.

—Jiménez M. Antonio, Sotteville, (S. Maritime). — Recibidos giros. De acuerdo con la tuya.

—Antonio Caro, Foix (Ariège). — Recibido giro y carta. Los 5 suscriptores de vuestra F. Local, por los cuales pagas, cubren su suscripción hasta el 31-12-69.

—Manuel Hernández, Dreux. Recibido giro 42 frs. 24 para «C. S.» y «Umbral» 30-6-68, y 18 frs. Fomento Local.

—Quiñonero Fco, Miramas (B. du Rh.) Tu giro 10 frs. 6 frs. aumento «C. S.» 69 y 4 frs. Pro-España. Para comprobación, de serte posible indica fecha pago año 69. Agradecidos.

DONATIVOS PRO-«COMBAT SYNDICALISTE»

Pablo Serrarols, Burdeos, 20; E. Bagés, Stains, 10 F.

# Servicio de librería

| | |
|---|---|
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | 5 00 |
| «América-Hoy», V. García | 10 00 |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 |
| «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Animas benditas», Elías Castelnuevo | 2 00 |
| «Anatomía Artística» Duval | 7 50 |
| «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Anarquía y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Antología de la poesía amorosa universal» | 6 00 |
| «Antología de la poesía occidental», Sosa López | 20 00 |
| Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros | 4 50 |
| «El dominico blanco», Gustavo Meyrich | 4 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13 507 56.

**Libros últimamente recibidos**

| | |
|---|---|
| «El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti | 12 00 |
| «La Eugenesia», G. F. Nicolai | 15 00 |
| «Arte y alienación», Herbert Read | 15 00 |
| «La Redención del Robot», Herbert Read | 10 00 |
| «Al diablo con la Cultura», Herbert Read | 15 00 |
| «Anarquía y Orden», Herbert Read | 15 00 |
| «La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Angueira | 12 00 |
| «El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin | 12 00 |

*Pedidos a esta Administración.*

*Un libro de gran actualidad:*
**HACIA UNA VIDA MEJOR**
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

B.D.I.C

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

## HEM DAY YA NO EXISTE

**HEMOS leído esta infausta nueva en una revista pacifista. Sin sorprendernos en gran medida — lo sabíamos enfermo — la nefasta noticia nos ha producido un estado de transitorio abatimiento. «Sólo mueren los buenos...»**

**Precisamente hacía poco que habíamos recibido carta suya con motivo de la edición proyectada de su trabajo sobre la intención y las características del himno «La Internacional». Daba algunos pormenores para la edición y prometía el envío de otros trabajos. Se confesaba muy apurado del corazón, pero creía, como todo optimista, que «eso se va arreglando». Unicamente que el médico le reclamaba prudencia en asuntos de trabajo, consejo que nuestro amigo seguramente no ha atendido. Como dijo González Pacheco de Anselmo Lorenzo: «Se tiraba de la cama a la mesa de trabajo, para no arrojarse por el balcón a la calle.»**

**Sí, también Hem Day ha muerto, y «como si una cabeza se hubiese ausentado de nuestro pecho». Este compañero era un reconstructor de la historia anarquista y aún no hemos comprendido cómo no se trató de utilizarlo para la Historia de la C.N.T. española, puesto que estaba dispuesto a ello. «Que los compañeros españoles digan lo que de mí necesitan», había pedido a un compañero de Bruselas. Ya no se lo podremos decir; ya no existe. Pero deja una obra colosal a divulgar entre nosotros, ¡nosotros, que a veces pecamos por ser demasiado españoles! Deja Hem Day un caudal de escritos, de recopilaciones, de vertebraciones de ideas y obras que sembraron a voleo insignes y descuidados anarquistas. ¡Qué hombre, paciente y erudito!**

**Ahora mismo está en auge la cuestión revolucionaria internacional, con su himno bien intencionado, pero que los marxistas se han atribuído. Hem Day ha aclarado documentalmente, recién en estas páginas, como ha sido — o es — «La historia del canto de la Internacional». Precisamente LE COMBAT SYNDICALISTE guardó, de acuerdo con el autor de dicho trabajo, la composición para proceder a una edición (en francés) que, dada la acuidad del tema podría ser muy bien recibida por los afanosos de ilustración pululando en trabajos y universidades. Nuestros compañeros deberían opinar al respecto, en vez de dejarnos, como es su costumbre, a nuestro cargo la iniciativa. Un gran compañero cuya falta no tardará en hacerse sentir, nos obsequió con uno de sus más meditados trabajos que, mucho lo tememos, puede resultar el póstumo. Los compañeros inquietos dirán su acertada palabra al respecto.**

**De todas maneras el valor Hem Day se nos ha ido, y era un compañero imprescindible. En cuanto se le pedía, correspondía. Lo recordamos en muchas ocasiones conferencistas de París, siempre sencillo y obstinado en su labor creadora, y en la efigie que de él reproducimos en esta página se le ve perorando en la Mutualité en ocasión del Cincuenta aniversario del fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia. Próximo tenemos el aniversario número Sesenta de la desaparición del fundador de la Escuela Moderna, y prevemos que no habrá grupo ni organismo que se preocupe de esa efemérides.**

**Los valores insignes del anarquismo van desapareciendo, y otros nuevos aparecen apenas. Opongamos su obra a la mezquindad ambiente, a los «san facon», y también a los operarios del derribo.**

**RECORDAMOS: Que el número próximo del «C. S.» aparecerá en menor tamaño y mayor número de páginas. A ver si compañeros y organismos sabremos sostenerlo en el nuevo formato.**

AQUI Y AHORA

## La otra cara de la moneda

por **Juan Español**

DOS hombres han puesto el pie por primera vez en la luna y nos han traído cincuenta kilos de pedruscos. Para ello ha sido preciso el trabajo, durante más de diez años, de 400.000 técnicos, y solamente el proyecto del Apolo XI ha costado alrededor de los 24.000 millones de dólares. Aclaremos, para mayor entendimiento de los usuarios de la españolísima peseta, que la cifra anterior puede traducirse aproximadamente por la friolera de 1.630.000.000.000. Es decir, un billón seiscientos ochenta mil millones de sufridas pesetas. Si yo dijera ahora, por ejemplo, que mientras tanto pasan hambre las dos terceras partes de la población mundial, o que, en un solo caso particular, tres mil niños mueren mensualmente en Biafra por desnutrición total, es seguro que el papanatismo de muchas gentes y la aviesa intención de otras muchas dirían que toda comparación es odiosa, que ambos hechos están situados en distinto plano y pulsación y que, además de una carencia de juicio ponderativo, acuso una falta de tacto imperdonable de muy mal gusto, por añadidura.

El papanatismo, cuya característica principal es no ver más allá de las narices, parte y se extasía del hecho científico en sí, sin más implicaciones. La ciencia es admirable, dicen, y cualquier intento científico lleva per se inscrito la nobleza inquisitiva, el desinterés absoluto y la pureza de intenciones. La humanidad, hasta la fecha, ha seguido su curso a pesar de todas las vicisitudes, y la inquietud espiritual ha florecido en medio de los más inverosímiles estercoleros. Naturalmente, vistas así las cosas de modo tan simple, vicario y pedestre, es preciso admitirlo como razonable. Pero esto, en justicia, no es más que la constatación de un hecho, mas no su justificación. Que algo ocurra de una o de otra manera no quiere decir, sin más, que deba ser así ni que tenga que continuar siéndolo. Esto lo saben hasta los hotentotes y no precisa de más aclaraciones. Los que así piensan pretenden meternos los dedos por los ojos mediante el espurio argumento del cientifismo y la investigación, siempre loables, pero tras los cuales se esconde, o se desea esconder, propósitos menos confesables. Los papanatas, en todo caso, se ahorran la molestia de profundizar un poco en el meollo de las cuestiones y sólo ven la exterioridad y espectacularidad del hecho consumado. Y lo peor de todo es que esta clase de gentes integran la mayor parte de la humanidad. Y lo más triste también.

No tengo ningún reparo en afirmar que esta admiración bobalicona despertada en todo el mundo por la aventura espacial es decididamente lacayuna y servil; que no responde a ninguna seria convicción real o supuesta, y que en el mejor de los casos puede asimilarse a la expectación originada por los divos del cinema o la canción. En una palabra, se trata de la expresión de una servidumbre irracional, mágica, de lo más inauténtico del ser humano a los poderes injusta e irracionalmente detentados por el ser humano. Y ahora vuelvo al principio de este comentario, allí donde decía que podría acusárseme de hacer comparaciones odiosas. Porque ahora pretendo demostrar que la comparación no sólo es admisible, sino que aparece como una imposición insoslayable en el trasfondo de todo este aparato de feria. La cosa es bien sencilla. La aventura lunar, para mi criterio, no es una conquista de la ciencia ni una hazaña del hombre, sino el logro alcanzado por el ansia de poder y de competencia, una expresión manifiesta del espíritu de dominio del hombre por el hombre y sobre el hombre. Nada en esta empresa nos sugiere la idea de una genuina investigación científica que, como todo el mundo sabe, y sobre todo a largo plazo, se caracteriza por su falta de finalidad, o cuando menos, de finalidad definida. El hombre investiga gratuitamente, deportivamente, empujado por ocultas fuerzas que nacen de su interioridad. Me refiero a la investigación pura y relevante, no a la aplicación práctica de los avances conseguidos por aquélla. En su búsqueda indefinida el hombre se encuentra con las cosas, topa con nuevos horizontes; a veces halla lo que no pretendía buscar, a veces el azar le gratifica generosamente; las mismas peripecias que jalonan su investigación son las encargadas de fijarle nuevas rutas, y su labor inquisitiva generalmente es un itinerario lleno de meandros y anfractuosidades imprevisctas que le catapultan a cada momento en variadas direcciones. Así vemos nosotros el espíritu científico. Mas la hazaña norteamericana, o las rusas actuales o futuras, está desprovista totalmente de este espíritu. El enorme poder técnico de EE. UU. ha sido puesto en marcha con una meta bien precisa y definida de aspectos múltiples: una satisfacción competitiva frente a sus más calificados oponentes, un incremento del poder sobre los demás, un afianzamiento y un aval para su política imperialista, un espectacular alarde para impresionar a los pobres de espíritu que, de paso, la sitúa en una posición de privilegio en la lucha mundial de la política y de las ideologías. Este, y nada más que éste, ha sido el motor que ha puesto en marcha la «gloriosa conquista científica» norteamericana. Y ante esta «conquista» nosotros hemos de abrir la boca con un ¡AH! de embeleso y éxtasis. Pero entonces, si el objetivo múltiple de la hazaña es el que dejo consignado, es decir, exclusivamente político y dominante, ¿no es cierto que los mismos objetivos y las mismas causas son los responsables de que dos terceras partes del mundo esté pasando hambre y que tres mil niños mueran mensualmente en Biafra de la más horrorosa desnutrición? ¿No son las mismas causas y los mismos objetivos los únicos responsables directos de que el mundo se arrastre dentro de límites infrahumanos? He aquí por qué la comparación, lejos de ser odiosa, se impone por su propia fuerza y vitalidad. Y si algo hay aquí de odioso son los mismos términos de la comparación: una legión de explotados famélicos y una conquista científica que no tiene nada de científica si exceptuamos la fachada. Por consiguiente queda bien claro que la coexistencia de ambos hechos, el hambre del mundo y la conquista de la luna, son coordenadas del mismo punto, no viven en distinto «tempo» y pueden compararse desde todos los puntos de vista. Más aún: es de toda justicia y deber el hacerlo.

Los autores de estos proyectos espaciales, con la consabida orquesta de los papanatas y paniaguados, tratan de dorarnos la píldora diciendo que tales proyectos traen consigo una multitud de adelantos industriales y la creación de materiales nuevos. Pero es más intragable que las piedras de molino. ¿A qué queda reducido el papel de la sacrosanta ciencia basándose en este supuesto? Pues al de lacayo de todo intento de dominio, de opresión y tiranía. La ciencia avanza a impulsos de fuerzas totalmente extrañas a su propia índole y contenido. Si no hay ambición y coacción política, no hay ciencia. Una parecida conclusión a la de aquel capitán citado por un personaje de «Los endemoniados», el cual, para impugnar el ateísmo, exclamaba: «Entonces, si no existe Dios, ¿para qué soy yo oficial del ejército?»

Por último se pretende introducir la carga emocional del elemento humano para subyugarnos de modo innoble e ilegítimo. La NASA no sólo fabrica cohetes: también nos sirve héroes envasados. Ante ellos hemos de caer de rodillas en inefable adoración. Pero nosotros sabemos muy bien que, sin ir a la luna, aquí en la tierra, hay hombres que se juegan limpiamente la vida sin concesión alguna a la gloria y al dinero, cuanto más aquellos en que coinciden vocación y ganancia. Pero esto es ya muy vulgar. Lo dramático y espectacular es arriesgarse yendo a la luna, o muriendo en ella. Por lo visto lo importante no es por qué y cómo se muere, sino adónde se muere. Los héroes ahora sólo se visten de astronautas, y además nos sirven frases rimbombantes y lapidarias previamente impuestas y ensayadas que no se tienen de pie de puro cursis. Y las gentes se disponen a ofrecerles el sahumerio de su bobalicona admiración mientras los héroes se aprestan a emprender una «tournée» mundial como raros animales de feria, «a pesar» de que, según nos dice la prensa, no saben qué hacer con tanta sencillez y modestia como brota de todos sus poros. Que nadie crea que tengo ideas preconcebidas y que trato de restar méritos gratuitamente. Yo no soy insensible. Pero la mía es una sensibilidad cualitativa, incondicionada, que no se polariza ante cualquier motivo superficial y populachero. La conquista de la luna, haciendo abstracción ahora de las causas que me han movido a escribir este comentario, me parece admirable como hecho científico. Es un logro del género humano y como tal me emociona. Pero ahí termina mi admiración. El hecho de que los primeros en poner pie en la luna sean Fulano, Mengano o Zutano es algo que me deja totalmente frío. El divismo no florece en mi huerto y tampoco acepto que me sea impuesto con fines disuasorios. Porque en todo caso a los héroes, a los verdaderos héroes, les ocurre algo tan extraño y paradójico como es vivir y morir igual que cualquier mortal: inadvertidamente.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

## LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### LA REALEZA ENTRE LO CINICO Y LO GROTESCO

CUANDO se habla de reyes, de pretendientes al trono, de idas y venidas de elementos en función de apoderados o consejeros, cuando Paco el Gallego se pone tieso para anunciar su decisión de montar un monigote, un «pantin», como dicen los franceses, en función de rey, la cosa no deja de tener su comicidad bordeando lo grotesco. Refleja el capítulo de lo ridículo que conlleva la historia de cada país, capítulo que en algunas naciones, y España es de las más afectadas, alcanza desmesuradas proporciones. Pero, ya al margen de la farsa, de lo que mueve a risa y a la burla, está lo que refleja el abuso escandaloso conllevando acentuado cinismo.

Ojeando algunas de las publicaciones afectando a unos u otros de los que andan en litigio en plan de aspirantes al papel de «premier» en lo que atañe a la monarquía hispana, revistas o periódicos en función de incensarios de reverencial prosopopeya, como en el caso de la revista «Montejurra», podemos percatarnos del boato, de la riqueza, del conjunto de comodidades de alto rango, que rodean a toda esta gente: nietos, sobrinos, primos, tíos, ¡toda una caterva llevando «sangre real»!

Hemos visto fotografías de los monumentales castillos que poseen en Escocia, en Francia, en España, acondicionados, por supuesto, del modo más confortable, suntuoso. Millones y millones van en danza entre lo que suponen tales propiedades y el ritmo de vida que llevan esos elementos. Por las fotografías se nota el empaque, el envarado aire de notoriedad que toman, como si la marcha del mundo dependiera de ellos, como si fueran algo imprescindible en la vida social.

Si en el llamado «siglo de las luces», si en la denominada «era democrática», todavía subsiste este escandaloso parasitismo, ¿cuáles no debieron ser sus proporciones en los pasados siglos XVII y XVIII? ¿Quién ha de poder extrañarse de que quienes vivían acogotados por la miseria eliminaran con el frenesí del encono, al presentárseles oportunidad, a quienes haciendo escarnio de la pobreza, vivían rodeados de comodidades?

En verdad que reflexionando acerca de toda esa gente de parentesco monárquico que andan por ahí, y que pertenecen a la clase más inútil de entre los inútiles, auténticos parásitos de la sociedad, no se puede por menos que desear les llegue también el final a que están sometidos los nocivos insectos de los que nos libran los productos insecticidas.

### TRAS UNA ACOSTUMBRADA EVOCACION

Como cada año, al llegar la fecha que representa el aniversario de lo que fue la revolución del 1936, verbal y por escrito, en artículos, en mitines o conferencias, en la charla corriente entre compañeros, se alude a los hechos, a los acontecimientos que originaron aquella revolución. Es lógico que sea así, de lo contrario se patentizaría una lamentable ausencia de interés, de medular percepción ideológica. Cada cual enfoca el recuerdo a su manera, según su peculiar, personal idiosincrasia; unos entonando loas, exaltando las virtudes, la ejemplaridad de los hechos, otros parten de una apreciación más bien analítica, sopesando facetas de lo que alcanzó relieve en diversos sentidos. Lo esencial es mantener el calor en torno a lo que tuvo singular resonancia dada su capital importancia.

Vale la pena hablar de ello, mencionar con voluntad de insistencia todo aquel proceso revolucionario por la simple razón de que apenas si es conocido por el grueso de la clase obrera de fuera de casa. Lo prueba el que los trabajadores franceses, de un país vecino, como es Francia, en su inmensa mayoría, desconocen lo que ocurrió en España en el 1936. Algunos tienen una idea vaga de que allí, o sea en España hubo una guerra que suró bastante tiempo, y que después el franquismo tomó asiento en el Poder. Mas muy pocos saben que en el período revolucionario se ensayaron modos de convivencia eminentemente constructivos en el sentido revolucionario. Y si entre los obreros de un país vecino existe tan notorio desconocimiento, ¿cuál no será el que prepondere entre los trabajadores de países en que los ecos de España llegan tarde y desfigurados? De ahí la importancia que tiene el no dejar de lado todo cuanto a la revolución del 36 haga referencia. Recordarlo para que no se vaya de la memoria de algunos; para conocimiento de aquellos que por pertenecer a generaciones posteriores al 36, no tienen idea de lo ocurrido ni de su significado. Y sobre todo sería de capital importancia el que, por unos u otros medios, se difundieran en lenguas extranjeras las características esenciales de aquella revolución. Que por lo menos, en lo que entraña la clase trabajadora de diversos países, pudiera cuajar un conocimiento real de algo tan interesante y que ellos ignoran.

Pero ya al margen de lo que supone la evocación, el recordatorio, cabe también, entre tantas cosas que son merecedoras de estudio, de análisis concienzudo, detenernos a considerar como, habida cuenta de la psicosis del pueblo español, de las masas obreras de hoy, de un ambiente *que no es igual* que el existente en la etapa próxima anterior al 19 de Julio de 1936, podríamos enfocar la propaganda, la agitación, las modalidades de orientación popular. Sería labor estimable en grado máximo. Dada la fisonomía psicológica del pueblo español en sus diversas capas sociales, resultaría de interés buscar los resortes psicológicos apropiados, la puesta en marcha de la acción proselitista.

Partiendo del ejemplo latente de todo lo relacionado con la revolución del 1936, debería crearse todo un sistema de argumentación con el poder convincente de lo fácilmente asimilable. Hemos dicho con frecuencia que aquella revolución de signo constructivo fue posible por el hecho de que existía en el ambiente social obrero de vanguardia una idea concreta de lo que hacía falta hacer. Hemos asegurado que al presentarse aquella convulsión de tipo social, por parte de las masas productoras se buscó incorporar a la realidad aquello que andaba difuso en teorías. Que se rectificaran trayectorias, que se enmendaran matices de estructuras, ello no quita para evidenciar que en lo concerniente a iniciativas había ya algo que flotaba en el ambiente. Es lo que produjo el estado de ánimo en el cauce popular para afianzar la resistencia al fascismo, ello de una parte, y de otra parte posibilitar las transformaciones revolucionarias en lo económico. Ese ambiente es el que importa hacer germinar en España a partir de lo inmediato, sin aguardar que se produzcan acontecimientos en el rumbo de la política, que por ahora no se avizoran en perspectiva. No obstante, en historia, como en biología, se producen lo que se denominan «mutaciones bruscas», o sea acontecimientos que pueden surgir de un modo impensado. Pero se ha de afirmar el pie en la realidad, sean cuales fueren sus características. Y la realidad bien sabemos que dista, por ahora, bastante de lo que fue la fase determinadora de la revolución.

Estudiar las características ambientales en la clandestinidad es de comprender que ha de aconsejar métodos apropiados también al período clandestino. Mientras la historia sigue su ruta, y si en virtud de determinadas coyunturas, brota un período propicio a las más elementales libertades cívicas, nada de lo que se haya hecho resultará inútil sino, muy al contrario; facilitará el camino para ulteriores empeños en la lucha, en el impulso de emancipación de todos los productores.

### NIETZSCHE CONTRA EL ESTADO

Como una reacción frente al muelle conformismo preponderante en los países de acrecentado impulso industrial, diríase que se intenta un resurgimiento de Nietzsche en lo relacionado con sus concepciones filosóficas de signo demoledor. En Francia se publican ahora diversos ensayos en torno al citado pensador. En edición muy cuidada se ha reeditado su obra: «Humano, demasiado humano». Como nos lo han evidenciado Jorge Brandés y otros críticos notables que han estudiado a fondo todo lo que se conoce de Nietzsche, su filosofía es compleja y no conviene aceptarla en su conjunto. Pero es indudable que posee destellos de un valor perdurable. Sus anatemas contra el Estado son de un valor considerable y valederos para todos los tiempos. «El Estado — decía — muerde con dientes prestados». Aludía al referirse al «más frío de los monstruos» que «dientes prestados» representan los que acuden, las armas en la mano, para servirle, el propio pueblo, víctima del Estado, poniéndose a su disposición, en vez de rechazar el llevarle apoyo. ¡He ahí a lo que conduce la rutina, la inconsciencia, y la cobardía!

## Desde Lavapiés, MADRID

AQUI, en esta tierruca española, la podredumbre reina como dueña y señora. Los benditos cuerpos de los dictadores, burgueses y ratas de iglesia, el pus y maldad rezuman por los cuatro costados, tan sumamente podridos están. Un régimen así, tan podrido y comido por la carcoma, es preciso que se aguante en el vacío, a fuerza de mentira y sable, detestado por el pueblo viril y sano de cuerpo y espíritu. La voluntad de éste nunca ha estado de parte del furioso dictador, ente pusilánime y rabioso, propio de todo mentecato inútil, que queriendo demostrar un democratismo con un falso plebiscito fabricaron una Ley orgánica del Estado, sólo y exclusivamente para ellos y anulada en parte por otra nueva Ley del secreto de Estado, encubridora de malabarismos y chanchullos estatales, prohibiendo terminantemente su revelación para que el pueblo no se entere de lo que pasa entre bastidores, con la gente de alta esfera nacional.

El carro dictatorial español continúa su marcha asistido por el hisopo y el sable, pero titubeante como toda aquella cosa o castillo montado sobre falsos cimientos, que no resisten el menor peso, como le pasó al hotel de marras..., que se hundió en Los Angeles. La mentira y el sable acoquinan al pueblo, pero no le convencen. Por lo tanto, seguiremos narrando mentiras típicamente dictatoriales.

El Instituto Nacional de Estadística, a las órdenes de Franco, amaña todo lo que dice. Así es que el dictador ordena y el Instituto lanza la pelota repleta de falacias muy sabrosas. En un régimen que quiere aparentar democrático, no hay más que obedecer al dictado de Francisquito, el único que tiene potestad, por la «gracia de Dios», de ordeno y mando. Lo demás, todo son falacias y tiquismiquis.

Los desatinos nacionales en todos los estamentos salen en progresión a chorro. Esto es una carrera desesperada. Ni Cristo se entiende ya. Van todos a tropel, y cada uno tira de la salchicha a su gusto, causa fundamental de la precaridad económica española, a pesar delo que diga el Instituto Nacional de Estadística.

Según el I. N. E., el coste de vida ha bajado, cosa que es una mentira más grande que un palacio. Hace pocas semanas el mismo Instituto ponía el coste de vida de una familia media para el año en curso en diez mil pesetas mensuales, que en España no hay ningún obrero que las gane. Y ahora que hay artículos de primera necesidad que han subido el 200 por 100 resulta que en boca del mentiroso Instituto el coste de vida ha bajado. Lo que no se ha visto nunca, milagros al revés.

Si suben los precios, baja el salario y sube el coste de vida. Más claro agua.

«La tendencia de los precios se muestra alcista», termina el citado informe de la Cámara de Comercio de Bilbao.

¿En qué quedamos, señor Instituto? ¿sube o baja el costa de vida? La situación de la clase obrera empeora de día en día. Hay muchos obreros que no ganan ni para comprar mondadientes. La clase obrera está atravesando una situación insostenible. La cosa se pone al rojo vivo. El franquismo empuja al pueblo hacia la revolución social.

**SIMPLICIO**

# La C. N. T. en la Gironde

COMO se había anunciado, los días 15, 16 y 17 de agosto se reunió en Burdeos el Pleno Intercontinental de la C. N. T. de España en el Exilio.

Acudieron delegaciones de todos los Nncleos de Francia y algunos del exterior, así como una nutrida delegación del Interior.

Las sesiones transcurrieron con la presencia de numeroso público, no todo de la propia localidad y sí de lugares lejanos, que acudió a Burdeos con ánimo de presenciar las deliberaciones de la C. N. T.

Estas, todo a lo largo de las sesiones fueron animadas, minuciosas y de altura. La pasión que anima a los hombres de la C.N.T. no la enfrían los años y las contraiedades; en este Pleno si aún fuese necesario demostrarlo se ha dado la prueba una vez más.

Nada de cuanto acontece en el mundo y muy particularmente en España deja indeferente a nuestros hombres. Se está como escuchando el palpitar del mundo para insuflarle más fuerza y ánimo en el camino de la Justicia y la Libertad.

Durante tres días bien completos se han pasado en revista numerosos temas y de variedad indefinida. Desde las cuestiones administrativas y de puro trámite a las más complicadas de posiciones y preventivas de un inmediato y mediato de nuestro país. Todas ellas han sido estudiadas con metodología y cariño; no indicando con ello que las opinones no difiriesen en cuanto a enfoque y deslinde.

Se ha dado primordial importancia a la situación de nuestro país. Se ha pasado en revista cuantos acontecimientos de orden político y social acontecen y las perspectivas que para nuestras ideas y organización se ofrecen teniendo en cuenta, siempre lo que es y pueda ser criterio y deseos de nuestros compañeros de allí que tan magnífica representación delegaron. Nos produjo gran impresión la presencia de un joven de 20 ó 22 años. Y como a nosotros creemos que a todos los reunidos, pues en conclusión en ese largo y magnífico debate las delegaciones acordaron contribuir voluntariamente y personalmente con la cantidad de 20 F a la suscripción Pro-España, gesto que fue imitado por el público aún presente a pesar de la hora tan tardía en que se concluyó ese debate. Nos consta además el gesto muy simpático de un anciano de Lyon que desde aquí le abrazamos efusivamente.

Se debatió también ampliamente el problema de nuestros voceros y en general el del proselitismo a la luz de los grandes inconvenientes que se nos avecinan en un mundo en constante permutación económica y que, pese a todo, se concluyó en que hay que hacer lo posible y en algún caso lo imposible para que nuestra voz no se quede menguada frente a los grandes momentos a que nuestras ideas y organización está llamada a vivir en todas partes y muy especialmente en España, cuyos compañeros, a pesar de lo que divulguen tirios y troyanos cuentan también con nosotros y saben que no les defraudaremos.

También se prestó mucho interés al problema de la juventud y de la emigración económica resumiendo el debate senda moción que en número sucesivo daremos a conocer. La edición de «La Historia de la C. N. T.» también fue estudiada en todos sus pormenores y «mayores», pero la voluntad de llevarla a cabo es general, más aún, unánime. También para ello las delegaciones aportaron sus puntos de vista de enfoque en general coincidentes. El problema de la solidaridad fue largamente discutido a la luz de esta situación que hace que el exilio se prolongue y que nuestros compañeros envejecen de más en más y de la situación creada por procesos y persecuciones en el interior. Nuestro mayor galardón, el solidario, una vez más ha salido robustecido de esta confrontación.

Las delegaciones también y muy a su pesar, debieron perder algún tiempo con lo que se ha dado en llamar «asuntos conflictivos», pero en realidad, si las delegaciones tuvieron interés en hacer constar, que de ninguna de las maneras la C. N. T. se dejará recuperar por el capitalismo y el Estado, como en general fueron coincidentes, no perdiéndose mucho tiempo tras de ello. En cuanto a los acuerdos ellos serán conocidos por vía orgánica.

En general una buena confrontación de actividades y excelente preparación para labores futuras. No es aún en esta ocasión que se ha logrado dislocar a la C. N. T. El tesón y la voluntad de sus militantes ha demostrado que no es humo de pajas sino convicción bien definida y madurada en todos sus hombres. La esperanza que la próxima etapa sea la última del exilio les embarga a todos.

Finalmente nos congratulamos en felicitar a los organismos que han llevado a cabo la organización de estas jornadas en todos los aspectos nos ha parecido que han dejado muy poco o nada que desear.

*Corresponsal.*

# DISCOS

*Bajo la parra.*

*El sol aprieta, fuera de ese verde, como para fundir las piedras. El verano es cierto. El mistral no sopla y bajo la capa fuerte y amarilla de Helios el hombre resopla en el camino cercano.*

*¡El sol del Mediodía, la luz mediterránea! El artista de vuestros pagos parisinos acude para manifestarnos que la luz solar del Norte es más verídica. De puro hiriviente, el sol de Provenza deviene blanco como hierro incandescente.*

*Y sin embargo, la flora irrumpe en verde glorioso del suelo tantas veces mordido por la sequía, adelantándose el ciprés en índice de los pinos para señalar el beneficio de vida que se desprende de la luz del cielo.*

*Las horas transcurren lánguidas bajo la paz de la parra. Alguno comenta literatura, y puntualiza cenetismos algún otro. Dos rivales en el palenque de Ste-Marthe encuentran sonrisa común bajo la parra. Se comenta el pasado, que se encuentra más grácil y afortunado que el presente. El silencio recobra su imperio adornado por candelabros que parecen ser los dos cerezos inmediatos. Y como la avispa que nos inquieta las carnes, una voz rompe la quietud — meditación, lectura — motivando tres monólogos sonoros, que no conversación ninguna. No es disputa: es ganas de cada cual de conversar consigo mismo.*

*Concurrirá de nuevo el mistral, molesto y sano. Morderá el sol, y alguna vez nubes socarronas harán suponer lluvia. Los caminos que conducen a las tiendas abundan en circulaciones peligrosas, y el diario se adquiere al precio de diarias exposiciones del pellejo.*

*Volvamos debajo la parra.*

*DISCOBOLO*

Chez Jové, Six Fours.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

GFP 3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

18 SEPBRE. 1969 NUMERO 573 PRIX : 0,75 F 41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Défense du syndicalisme révolutionnaire

Nous vivons dans une société de classes. Il y a une classe, le prolétariat, qui produit toutes les richesses mais qui n'en jouit pas, et une autre, le capitalisme, qui ne les produit pas mais qui en jouit. Le capitalisme dispose de la puissance sans la créer; le prolétariat la crée sans en disposer. Le capitalisme est le dépositaire exclusif, en tant que classe dominante, de tous les moyens de répression moraux ou physiques. Le prolétariat doit balayer ces moyens de répression sans s'en emparer afin de pouvoir jouir des richesses et disposer de la puissance qu'il produit. Tel est le projet révolutionnaire et historique du prolétariat.

Ce projet est partie intégrante de la théorie qui anime notre pratique quotidienne. Elle n'en est cependant pas la totalité. Nous sommes convaincus que l'on ne peut pas aller n'importe où par n'importe quel moyen. Nous sommes au contraire certains que le chemin que nous emprunterons ou que nous n'emprunterons pas modifiera radicalement les objectifs que nous nous proposons d'atteindre. Cela veut dire qu'en plus de l'ensemble des finalités que nous avons choisies et qui ne sont en fait que l'achèvement d'un processus historique qui mène inéluctablement le prolétariat vers le socialisme, nous nous sommes donnés des principes qui sont liés à ces finalités, qui en sont le réflet, qui ne les contredisent pas. Ces principes sont ceux de non-hiérarchie, d'auto-gestion, de fédéralisme et de solidarité. Et c'est cela qui, à notre sens nous distingue de l'ensemble des organisations ou partis pseudo-révolutionnaires : nous ne promettons rien, nous ne faisons pas des vœux pieux, nos rapports quotidiens sont dès aujourd'hui régis par des principes qui demain seront étendus à l'ensemble du prolétariat. En un mot : on ne combat pas l'aliénation par des moyens qui sont eux-mêmes générateurs d'aliénations.

Nous nous refusons à admettre la reproduction dans nos organisations des schémas bourgeois de la société capitaliste. Nous nous refusons à admettre de quelque manière que ce soit que la réalisation du socialisme, c'est-à-dire d'une société sans classes puisse être l'œuvre d'une organisation elle-même nantie d'une classe dirigeante bureaucratique et d'une «base» d'exécutants. Nous croyons, et l'expérience des révolutions passées nous donne raison, que la cohérence entre les objectifs et les moyens employés pour y parvenir est la condition indispensable au triomphe de la cause révolutionnaire...

Sur le terrain de la tactique, nous sommes convaincus de l'absolue nécessité d'une organisation révolutionnaire efficace et par conséquent structurée. Nous croyons en la spontanéité des masses, mais nous ne voulons pas que cette spontanéité se disperse ou soit récupérée par les organisations d'asservissement des masses que sont les syndicats réformistes ou les partis soi-disant révolutionnaires...

L'organisation révolutionnaire que nous défendons est une organisation syndicale car c'est sur le terrain de la production que les travailleurs sont exploités alors même que c'est le terrain où ils sont les plus forts, où ils se réalisent en tant que prolétaires. Loin de la conception élitique de l'organisation révolutionnaire, le syndicat est le moyen pour les révolutionnaires de ne pas être coupés, séparés, de l'ensemble du prolétariat. Enfin, et puisque nous sommes dans une société de classes, dans un contexte de lutte des classes, l'organisation révolutionnaire de classe, c'est-à-dire le syndicat, nous est imposé par la réalité ambiante.

Demain, dans la société révolutionnaire, et alors que l'ensemble du prolétariat et l'organisation révolutionnaire se seront fondus l'un dans l'autre, la structure syndicale sera l'outil des travailleurs pour assurer, maintenir et coordonner la production... Demain, qui sera d'autant plus proche que nous saurons mener à bien avec rigueur une révolution radicale et sans concessions, révolution qu'il nous appartient d'ébaucher dès aujourd'hui par notre action directe et sans compromis avec le désordre bourgeois.

Nous avons derrière nous l'exemple de la révolution russe avant qu'elle ne soit étouffée par la contre-révolution bolchevique, les conseils ouvriers de l'Italie du Nord, la révolution espagnole, et, pourquoi pas, ce qui a été l'ébauche révolutionnaire de mai 68; devant nous, il y a tout ce que permettront notre imagination, notre courage et notre capacité, c'est-à-dire à plus ou moins brève échéance, la révolution sociale et le socialisme.

---

NOTE : Tous les camarades qui, à la suite du changement de format du COMBAT SYNDICALISTE et des plus grandes facilités de propagande qu'il permet maintenant, souhaiteraient le diffuser sont priés d'entrer en contact avec J. S. R., 39, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris (9e).

# Dévaluation, restriction, et... télévision

Inutile de revenir sur le mécanisme de la dévaluation : tout le monde le connaît et d'ailleurs de nombreux ministres nous l'ont expliqué en long, en large et en travers. De plus ces subtilités techniques qui régissent le système capitaliste nous laissent parfaitement indifférents puisque de toute manière, ce n'est pas tel aspect ou tel autre du capitalisme qui nous gêne, mais bien le capitalisme dans sa totalité.

En résumé, une dévaluation a pour but unique d'accroître les bénéfices capitalistes et de résorber, le cas échéant, les «contradictions capitalistes». Accroître les bénéfices en choisissant a qui doivent être vendues les marchandises : la dévaluation va faire chuter la consommation en France et permettre de débloquer des stocks qui seront vendus à l'étranger 5 ou 6 pour cent moins cher qu'avant, ce qui les rendra compétitifs, mais qui, compte tenu du taux de dévaluation de 12,5 % permettront aux entreprises capitalistes d'accroître leurs bénéfices de la bagatelle de 6 a 7 % (sans tenir compte des primes à l'exportation). Résorber les contradictions du capitalisme en trocant la concurrence pour la solidarité : les capitalistes germano-américains, après avoir gagné la bataille qui les opposait aux capitalistes français, ont signé cette victoire par une dévaluation du franc qu'ils ont voulue et qui permettra peut-être au capitalisme gaulois de se redresser, avec l'aide et le secours de ses ex et futurs ennemis qui ne rechignent pas à ouvrir les vannes de la caisse de solidarité capitaliste qu'est le Fond Monétaire International. Le capitalisme étant essentiellement pragmatique, il n'a pas voulu pousser jusqu'à ses ultimes conséquences la loi de la concurrence, craignant qu'une faillite complète du capitalisme français ne l'entraîne tout entier dans une de ces crises qui pourrait mettre en cause sa position de

→ 2

B.D.I.C

# PANORAMA AUTOMNAL

Ce mois de septembre, contient-il les germes d'une action importante que pourraient mener les travailleurs dans les mois qui vont suivre ?

Nul n'est prophète, mais si l'on en juge par l'avance avec laquelle sont amorcées les grèves, par rapport à ces dernières années, les raisons de ces mécontentements et l'inévitabilité des conflits face à la pression gouvernementale éxercée au détriment des travailleurs, (hausses des prix passées et à venir, dévaluation, hausse des charges (loyers, impôts, TVA, etc...) on peut prétendre que cette action est inévitable.

Depuis la fin août où l'une des grèves les plus marquantes fût celle des ouvriers des Etablissements Wendel-Sidelor qui réclamaient une hausse de salaire égale pour tous, d'autres ont été amorcées dans les différents secteurs de l'industrie et persistent encore actuellement.

C'est ainsi que commençat la grève des guichetières de la caisse d'Allocations Familiales de Paris ; devant les mauvaises conditions de travail et l'insuffisance des effectifs, elles réclament des améliorations substancielles des différentes primes. A ce jour les pourparlers n'ont pas abouti. Les grévistes sont au nombre de 50.

⁂

Aux fonderies de Pont-à Mousson, trois cent ouvriers sont en grève depuis le 1er septembre et demandent la réintégration d'un ajusteur licencié dans le courant du mois d'août. Cette action n'est que la suite des débrayages qui avaient déjà eu lieu en août ; mais comme les démarches des délégués n'avaient pas été couronées du succès désiré le conflit continue.

⁂

A Usinor, Dunkerque, les travailleurs du service informatique sont en grève ; ils réclament une augmentation de salaire. La direction n'ayant pas offert d'augmentation suffisante la grève se poursuit. Déjà les perturbations se font sentir dans le réapprovisionnement automatique des pièces et le calcul des prix de revient ; l'ordinateur paralysé par le mouvement, ne peut plus fournir les documents indispensables aux calculs et les travailleurs n'ont pu être payés le 5 septembre comme à l'accoutumée ; les trois hauts fourneaux sont paralysés et 800.000 tonnes de minerai restent en attente de fonte.

⁂

Les ouvriers des Papeteries de Bretagne ont repris la grève qu'il avaient déclenchée le 29 juillet et qu'ils avaient interrompue pour la période des congés payés du mois d'août. Cette grève qui dure depuis plus d'une quinzaine est, comme celle des travailleurs des fonderies de Pont-à-Mousson une grève de solidarité. Déjà dès le 1er septembre six ouvriers occupaient symboliquement l'usine et la direction menaçait de fermer l'usine si le travail ne reprennait le 15 septembre. C'est également une grève faisant suite au licenciement d'un membre du comité d'entreprise, dont les grévistes exigent la réintégration. Le licenciement remonte à la fin juillet et déjà les travailleurs avaient débrayé pour exiger la réintégration de leur camarade. Les congés payés ayant interrompu le mouvement pour la durée d'août, il devait reprendre le 1er septembre. Les grévistes réclament également la levée des sanctions, ainsi que la diminution des cadences de travail, revendications déjà anciennes. La direction, sérieusement inquiète exige la reprise du travail sans condition, appuyée en cela par la C.G.C. qui désapprouve une grève mettant en cause « une autorité sans laquelle il n'es plus d'ordre possible. Une entreprise ne peut pas être dirigée dans de bonnes conditions si toutes les décisions prises sont contestées. » Ce en quoi nous pouvons leur répondre que l'autorité est le symbole de ceux qui sont incapables de coordonner leur désordre. Que l'ordre repose justement sur le plein épanouissement des responsabilités de chacun dans ses œuvres au sein de l'entreprise, donc dans la possibilité pour chacun de discuter l'essort de l'entreprise, de décider de sa productivité par rapport aux exigences des consommateurs, en ne tenant compte que des possibilités mises à sa disposition et les besoins de l'ensemble de la population. Pour cela il ne faut pas seulement qu'il « participe » aux bénéfices (on pourrait dire aux mirages sans que cela soit déplacé) mais qu'il ait connaissance des exigeances des problèmes et de l'évolution de son entreprise. Donc avant tout la contestation dont se plaignent les cadres des Papeteries de Bretagne doit aller vers cet objectif, de decisions venant de la base par la responsabilisation individuelle.

⁂

Autre grève, le Central téléphonique de Brest, qui lui aussi après plusieurs grèves en juillet, puis en août s'est mis de nouveau en grève le 6 septembre pour réclamer une réduction de la durée du travail. Les syndicats de cette entreprise ont annoncé qu'une grève de 24 heures aurait lieu chaque mois, fidèles en cela à leur action habituelle qui consiste à faire des petits débrayages sans signification plutôt que de mener une action plus décisive et de longue durée si nécessaire.

⁂

Plus importante, par le nombre des individus qui y participent, est la grève des cheminots qui a été déclenchée mardi 9 septembre ; mais le conflit remonte à février-mars. Durant tout ce temps des débrayages ont eu lieu, ils duraient de 36 heures à une semaine. La réduction de la durée du travail de 46 heures à 44 h. 30 décidée en 1968 n'a pas profité aux cheminots faute d'effectifs suffisants, et en fait n'a fait qu'accélérer la rotation des conducteurs de train et augmenter le temps durant lequel les agents de conduite restent disponibles (l'amplitude) : travail effectif et attente entre deux missions.

La réforme des statuts qui n'a pu être mise à l'étude porte sur les réglements des chemins de fer, sur la réduction du nombre des missions des agents de conduite, la fréquence des repos, le travail de nuit et « l'amplitude », et nécessite une augmentation des crédits et des effectifs. Si les revendication des travailleurs étaient acceptées, elles impliqueraient un accroissemnt des effectifs de 10 à 15 % (soit de 3.000 à 4.500 agents supplémentaires) et une augmentation des crédits de 20 à 25 %. Mais bien entendu la direction de la SNCF ne l'entend pas ainsi et a donné sa réponse en trois projets différents.

— Augmenter le nombre de journées de repos, en accordant cinquante-deux congés d'une journée et demie par an, au lieu de sixante treize congés de vint-quetre heures ;

— Rémunérer comme temps de travail les coupures entre deux missions la nuit.

— Améliorer à la fois, mais l'un ou l'autre dans une moindre mesure, le temps de repos et les « amplitudes ». La direction accepterait d'accroitre les effectifs des roulants de mille cinq cents personnes, ce qui représenté une majoration des crédite de 5 % au lieu de 3 % prévus antérieurement) Si les dirigeants syndicalistes ont été sensibles à de tels propos, les travailleurs l'ont été beaucoup moins et le fait que la grève se soit étendue n'est pas fait pour simplifier les problèmes qui se posent à la direction de la SNCF et aux dirigeants syndicaux.

Il ressort bien de toutes ces grèves que les travailleurs ont pris conscience que l'habituelle augmentation de salaires ne résoudra pas leur problème. Mais si le mouvement s'étend à l'ensemble de la classe prolétarienne, il est une revendication nouvelle, car non encore employé du fait de pressions et d'événements venus mettre un coup d'arrêt au syndicalisme révolutionnaire, qui rendrait la vie impossible au capitalisme. C'est d'exiger, par une grève générale la baisse des prix.

Nous pourrions donc reprendre cette idée et dans un élan commun faire pression sur l'Etat et les capitalistes pour obtenir par exemple une baisse générale substantielle de 30 % sur les prix, loyers, impôts, etc... en vigueur avant les événements de mai 1968. Ainsi obtiendrons nous une amélioration véritable tout en récupérant ce que le capital nous a subtilement repris comme il l'a toujours fait malgré soixante années de syndicalisme dirigiste.

**Michel LE MAREC**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

## De Lorient...

Les Auxiliaires Routiers des Ponts et Chaussées de la subdivision de Lorient (Service Routier) qui composent la majorité du personnel travaillant sur les routes réalise, en horaire d'été qui s'étale du 1er avril au 30 septembre, 10 heures de travail par jour.

A notre époque cela semble impensable.

Durant cette période, il est vrai que le samedi est chômé. Mais, quelquefois, pour une raison ou pour une autre, le personnel est obligé de travailler le samedi. De ce fait il accomplit une semaine de 60 heures.

La moyenne d'âge des ouvriers est de cinquante ans environ et il faut qu'ils soient présents le matin à 7 heures au chantier par leurs propres moyens.

Il faut donc ajouter le temps de route à ces dix heures de tra-

B.D.I.C

# La démocratie bourgeoise vue par Errico Malatesta

Aujourd'hui, le gouvernement, composé de propiétaires et de gens à leur service, est tout à la disposition des propriétaires; il l'est tellement que les plus riches dédaignent même d'en faire partie. Rothschild n'a besoin ni d'être député, ni d'être ministre : il lui suffit d'avoir à sa disposition les députés et les ministres.

Dans bien des pays, le prolétariat a nominalement une participation plus ou moins large à l'élection du gouvernement. C'est une concession faite par la bourgeoisie, soit pour obtenir le concours du peuple dans la lutte conte le pouvoir royal ou aristocratique, soit pour détourner du peuple la pensée de s'émanciper, en lui donnant une apparence de souveraineté.

Que la bourgeoisie l'ait prévu ou non, dès qu'elle concédait au peuple le droit de vote, il est certain que ce droit s'est montré tout à fait illusoire, bon seulement à consolider le pouvoir de la bourgeoisie, en donnant à la partie la plus énergique du prolétariat l'illusoire espérance d'arriver au pouvoir.

Même avec le suffrage universel, nous pourrions dire surtout avec le suffrage universel, le gouvernement est resté le serf et le gendarme de la bourgeoisie. S'il en était autrement, si le gouvernement menaçait de devenir hostile, si la *démocratie* pouvait être autre chose qu'un moyen de tromper le peuple, la bourgeoisie, menacée dans ses intérêts, se préparerait à la révolte et se servirait de toute la force et de toute l'influence que lui donne la possession de la richesse, pour rappeler le gouvernement à la fonction de simple gendarme à son serviee.

En tous temps et en tous lieux, quel que soit le nom que prenne le gouvernement, quelles que soient son origine et son organisation, sa fonction essentielle est toujours celle d'opprimer et d'exploiter les masses, de défendre les oppresseurs et les accapareurs; ses organes principaux, caractéristiques, indispensables, sont le gendarme et le percepteur des impôts, le soldat et le geôlier, auxquels se joint immanquablement le marchand de mensonges, prêtre ou professeur, payé et protégé par le gouvernement pour asservir les esprits et les rendre dociles au joug.

Certainement, à ces fonctions primordiales, à ces organes essentiels du gouvernement, d'autres fonctions et d'autres organes se sont adjoints dans le cours de l'histoire. Admettons pourtant que jamais ou presque jamais, il n'ait existé, dans un pays quelque peu civilisé, un gouvernement qui, outre ses fonctions oppressives et spoliatrices, ne s'en soit attribué d'autres utiles ou indispensables à la vie sociale. Mais cela n'infirme en rien le fait que le gouvernement est, de sa nature, oppressif et spoliateur, qu'il est, de par son origine et sa position, fatalement porté à défendre et renforcer la classe dominante; ce fait confirme donc non seulement ce que nous avons avancé, mais l'aggrave.

En fait, le gouvernement prend la tâche de protéger, plus ou moins la vie des citoyens contre les attaques directes et brutales. Il reconnait et légalise un certain nombre de droits et devoirs primordiaux et d'us et coutumes sans lesquels il est impossible de vivre en société; il organise et dirige quelques serices publics comme les postes, les routes, l'hygiène publique, le régime des eaux, la protection des forêts, etc.; il ouvre des orphelinats et des hôpitaux, et se complaît à se montrer, en apparence, cela se comprend, protecteur et bienfaiteur des pauvres et des faibles. Mais il suffit d'observer comment et pourquoi il accomplit ces fonctions, pour avoir la preuve expérimentale, pratique, que tout ce que le gouvernement fait est toujours inspiré par l'esprit de domination et ordonné pour défendre, agrandir et perpétuer ses privilèges propres et ceux de la classe dont il est le représentant et le défenseur.

Un gouvernement ne peut pas exister longtemps sans cacher sa nature sous un prétexte d'utilité générale : il ne peut pas faire respecter la vie des privilégiées sans se donner l'air de la vouloir respectée chez tous; il ne peut faire accepter les privilèges de quelques-uns sans faire semblant de sauvegarder les droits de tous. « La loi», dit Kropotkine, c'est-à-dire ceux qui ont fait la loi, soit le gouvernement, « la loi a utilisé les sentiments sociaux de l'homme pour faire passer, avec des préceptes de morale que l'homme acceptait, des ordres utiles à la minorité des spoliateurs contre lesquels il se serait révolté ».

Un gouvernement ne peut vouloir que la société se défasse, parce qu'alors disparaîtrait pour lui et pour la classe dominante la matière à exploiter. Il ne peut permettre qu'elle se régisse elle-même sans intromission officielle, parce qu'alors le peuple s'apercevrait vite que le gouvernement ne sert à rien, sinon a défendre les propriétaires qui l'affament, et se préparerait à se débarrasser des gouvernements et des propriétaires.

*(Extrait de la brochure d'Errico Malatesta,* L'Anarchie, *que vous pouvez demander à notre Administration. Prix : 3 francs.)*

# De Lorient...

vail. Certains de ces travailleurs n'ont même pas de vélomoteurs et sont dans l'obligation de faire le trajet à bicyclette.

La distance de leur domicile au chantier est parfois de 10 à 12 kilomètres à effectuer par tous les temps deux fois par jour.

L'on peut se demander s'il est vrai qu'une chose semblable se passe dans une administration telle que les Ponts et Chaussés. Mais la réputation, qui est très répandue, selon laquelle les fonctionnaires sont de « braves tire aux flancs », il est grand temps de la réviser car le cas de ces auxiliaires est très répandu dans les autres secteurs administratifs.

J. QUEUDET

(Auxiliaire Routier des Ponts et Chaussées de la Subdivision de Lorient (Morbihan).

# Jeunes et anciens

Depuis les événements de Mai 1968 en Bretagne, en Vendée, en Val de Loire, des jeunes, des anciens, militent au sein de la CNT française, de l'AIT, à SIA.

Brest, Lorient, Nantes forment l'axe — chaque ville à son rôle — Brest pour S.I.A., Lorient pour la propagande, Nantes pour l'information, la diffusion du communisme libertaire. Angers, Rennes Tours, etc... possèdent des animateurs, des recruteurs; les anciens sont particulièrement chargés de l'historique du mouvement Syndicaliste révolutionnaire en France, à l'étranger, cela en rapport avec les militants de la C.N.T.E. Le travail des jeunes est important au point de vue de la propagande, de la création d'une formule dynamique qui permettra la naissance d'un Communisme Libertaire en France et à l'étranger.

Ici, dans l'Ouest nous réunissons des étudiants, des ouvriers, des gens de mer, des travailleurs de la terre.

N'oublions pas les uns et les autres que les ouvriers de Nantes écrivaient aux ouvriers de Londres en juin 1834 « Frères et Amis ! que notre *union* ne soit pas arrêtée par les mers et les fleuves qui marquent les frontières des Etats. Relions Londres, Paris, Manchester, Lyon, Liverpool, Nantes, Bordeaux, Porto, Lisbonne, Cadix, Barcelone, Turin et tous les grands centres industriels du Monde.» (page 13. R. W. Postgate « The Workers International).

Aujourd'hui jeunes et anciens élevent le flambeau de l'Internationale ouvrière sur les villes, les ports de l'Ouest, restant ainsi fidèles au chant de lutte de la révolution internationale : ce magnifique poème d'Eugène Potier, l'Internationale.

Depuis juillet 69, nous n'avons plus de réunion, mais les responsables locaux, par lettres ou rencontres, préparent la saison hivernale de 69-70. En principe vers le 19 octobre à Nantes se tiendra une réunion C.N.T.F. — étudiants — faisant suite à la réunion tenue vers le 12 octobre à Lorient entre membres de la C.N.T.F. et S.I.A. (région Ouest), enfin vers le 9 novembre à Nantes réunion des membres C.N.T.F. de l'Ouest avec les étudiants des diverses villes, des gens de mer des ports bretons et Vendéens, des amis communistes libertaires d'Anjou et de Touraine, les membres du C. R. B.

Nous avons dans notre région du bon travail à faire, et nous le fairons dans l'esprit de la CNT française, de l'AIT et SIA.

Ensemble, de Brest, de Paris, de Lyon, de Marseille, d'Espagne, d'Italie, de Vénézuéla nous allons nous battre pour le Syndicalisme révolutionnaire contre les syndicalismes réformistes inféodés à l'église chrétienne les uns, à la chapelle moscovite ou au vieux temple S.F.I.O. les autres.

Y. M. BIGET

*Vertou* 19-8-69.

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**

*(Les cinq faces de Bellone)*

B.D.I.C

## Dévaluation, restriction et... télévision

→ I

classe dominante en excitant la colère de son pire et seul véritable ennemi : le prolétariat révolutionnaire.

Voilà ce qu'est en réalité la dévaluation : le résultat de la guerre que se font entre eux les capitalistes et l'amorce d'une tentative collective du capitalisme pour tenter de maîtriser les ferments de crise qu'ils ont eux-mêmes semés : tout cela sans oublier, bien entendu de faire payer les pots cassés aux producteurs-consommateurs, éternelles vaches à lait.

La dévaluation et les mesures de « solidarité » internationale correspondantes ayant été prises, les risques de grosse crise économique sont provisoirement écartés, mais le paiement de ses fameux « pots cassés » va inévitablement créer une mini-crise. Mini-crise qui va se manifester par quelques mesures draconiennes : blocage des salaires, hausse des prix, restrictions du crédit et toutes les mesures qui permettront de réduire la consommation interne du pays.

Réduire la consommation intérieure, serrer la ceinture de quelques crans supplémentaires, ne plus pouvoir acheter à crédit, voilà de quoi attrister tous les petits consommateurs forcenés. Mais heureusement l'objet-roi, la duchesse des marchandises, le remède à tous nos maux, notre drogue chérie, le divin miroir qui renvoie l'image de notre absolue médiocrité, l'étrange lucarne d'où l'on gave les veaux, la télévision s'est sauvée du désastre : Monsieur Pompidou l'a promis (et, une fois n'est pas coutume, on peut être sur qu'il tiendra) le prix des téléviseurs n'augmentera pas, et même, les facilités de crédit ne seront pas modifiées pour cette étrange boîte à images bénie des dieux... et des dirigeants du monde entier.

Autrefois, quand le capitalisme décidait de serrer davantage la vis au prolétariat, et que celui-ci se prenait à protester, on faisait donner la troupe. Aujourd'hui, le capitalisme dispose de moyens bien plus rafinés et efficaces. Monopolisant tous les moyens d'information les capitalistes, puissamment aidés en cela par leur émanation suprême, l'Etat, arrivent à convaincre le prolétariat de collaborer avec eux à cette entreprise de salubrité publique qu'est la dévaluation (c'est sous ce jour qu'elle a été présentée à la télévision). La répression n'est plus visible. Elle a été intériorisée par le prolétariat. Il se fait lui-même sa propre police, il est le complice de sa propre exploitation. La télévision est beaucoup plus insidieuse et partant, beaucoup plus efficace que 50 escadrons de C.R.S. Les capitalistes l'ont compris qui ne cessent de l'utiliser ; les prolétaires ne l'ont pas compris qui continuent à la regarder...

A. M. F.

# La révolution économique et la révolution sexuelle

La révolution bourgeoise de 1789 a mis le pouvoir politique et économique entre les mains des possesseurs des moyens de production. Au long du XIX[e] siècle, ceux-ci reprirent à leur compte la répression sexuelle et la mirent au service de leurs impératifs économiques.

Cette morale répressive, la bourgeoisie n'a fait que l'adapter, mais elle n'a pas subi de transformation fondamentale. La sexualité reste donc un des gardiens de l'ordre bourgeois.

En 1877, l'explorateur Stanley, de retour d'Afrique jugea nécessaire de convertir les noirs du Congo au christianisme et à une légitime descence. Et il annonça froidement devant la chambre de commerce de Manchester :

« Si seulement nous parvenions au moins à vêtir ces gens pour le jour du Seigneur, ce changement représenterait un nouveau marché de 320 millions de mètres de cotonnades anglaises. »

Inutile de dire qu'il a été applaudit très vivement sur tous les bancs de la salle.

Ceci montre à quel point, s'était consolidé, tout au long du XX[e] siècle, l'alliance entre l'église et le capitalisme. Le salut de l'individu et celui de la société marchande ne faisaient plus qu'un. La révolution française avait annoncé cette tendance en engageant à son service l'être Suprême.

Pour les chrétiens du siècle précédent, le sexe était l'instrument du mal, mais il appartenait à la vie quotidienne et c'était un ennemi familier, presque fraternel. Mais la bourgeoisie en exaltant la raison, marchant dans la foulée des encyclopédistes, ne laissa plus aucune place à une activité «bestiale». L'industrialisation naissante requerait la quasi-totalité des forces humaines pour développer l'exploitation de la planète et des hommes. La femme sacrifia sa vie sexuelle car il fallait d'abord élever les enfants (lire : conditionner et préparer les enfants à la vie qui les attendait). L'homme sacrifia les meilleures années de sa vie pour assurer son avenir et faire vivre sa famille.

Tout ce processus engendra une morale crétine qui s'étendit sur tout le XIX[e] siècle et déborda largement sur le notre.

La romancière anglaise Charlotte Brontë, a put décrire minutieusement l'ameublement et la décoration d'une chambre à coucher sans seulement mentionner le lit. Il était malséant d'offrir à table une cuisse de poulet à une femme et les médecins localisaient les maladies et établissaient leur diagnostique à l'aide d'une poupée.

Il est presque certain que c'est la vie dans cet univers répressif qui permit à Freud de développer ses théories. Alors que l'on affirmait que le manque de pénis (qui était le lien entre l'homme et le monde animal) rendait la femme supérieure et plus pure et vertueuse, Freud contredira en découvrant que la réalité profonde est exactement inverse et que ce désire de la femme à s'élever moralement est motivé en fait par un profond « complexe de castration » qui demande une compensation qui s'établit au niveau des rapports sociaux.

L'individu et la société bourgeoise et capitaliste ayant des besoins tout à fait opposés, cette dernière a mobilisé toutes ses ressources sociales et culturelles pour arracher l'homme à ses désirs réels. En ce siècle d'explosion scientifique et technique, les possibilitées offertes à la bourgeoisie étaient neuves et immenses. Le capital se substituait à dieu pour organiser le monde. Cette société avait besoin de stabilité et la recherche d'un équilibre social n'a guère à voir avec la sexualité. Les besoins sexuels de la société sont satisfaits dès que la survie de l'espèce est assurée. Pour l'individu il en est tout autrement, les pulsations sexuelles sont même en totale contradiction avec la rationnalité et la hiérarchisation de la société bourgeoise ; en effet elles sont inconstantes et changeantes.

En banissant la sexualité de la vie courante, la bourgeoisie préparait un mécanisme psychologique favorable à ses intérêts. En réfrénant, contrôlant et méprisant les instincts sexuels, l'individu apprenait le renoncement. Ce renoncement était ensuite transposable en d'autres domaines. L'épargne par exemple, qui s'y réfère, apparaît comme l'une des vertus principales à la fin du XIX[e] siècle.

Le changement des mœurs à notre époque est du à une mutation des impératifs du monde capitaliste. En effet, à coté du mot d'ordre traditionnel : produire, une seconde nécessité s'est peu à peu imposée : consommer. Une part infime de l'humanité à laquelle nous appartenons, venait d'entrer dans l'ère de la consommation. Cet impératif de consommation devient peu à peu un des plus importants pour que la bourgeoisie puisse réaliser son équilibre économique. Et elle va se servir de la sexualité pour aliéner de plus en plus les individus à sa production. C'est aux Etats-Unis, pays où l'aliénation psychologique des individus est la plus développée, que la naissance du magazine Play-Boy et son succès paraît le plus illustrer le changement du capitalisme sans que pour autant il relâche ses contraintes.

Play-Boy est en apparence au service de l'individu pour l'aider à se libérer des sequelles du puritanisme. Mais il est surtout lié, et de façon sournoise, aux impératifs de consommation. Les chemins qui mènent à cet Eden peuplé de filles voluptueuses ne se parcoure qu'en voitures de luxe, il ne se conçoit pas sans une villa somptueuse, sans un bar copieusement garni, etc... L'idée même de sexualité apparaît même aux individus comme étant liés à la richesse. Ce qui permet ensuite de les faire travailler plus pour qu'ils puissent s'acheter tous les objets nécessaires pour peupler leur paradis érotique. Inconsciemment, un grand nombre d'américains arrivent à lier l'idée de richesse et de virilité. L'homme n'est pas mâle tant qu'il n'est pas riche. Ceci nous montre à quel point la bourgeoisie sait tenir l'homme par le sexe. Elle se sert de tout pour aider et développer ses intérêts.

Dans ces conditions, il semble assez évident que seule une socialisation sexuelle en subordonnant la production aux besoins réels de l'individu et à la seule condition que cette révolution soit de type libertaire et non marxiste car sinon la survie de l'état développerait elle aussi des forces coercitives qui aliéneraient à leur tour l'individu et l'empêcheraient de se réaliser pleinement comme toutes les révolutions marxistes nous l'ont montré en étant toutes plus puritaines les unes que les autres.

*(A suivre.)*

C. F. S.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Ahí va LE COMBAT SYNDICALISTE remozado, mejora que no aguantará con acuerdos, sino con aumento de lectores

# La C. N. T. es asunto serio

LA Confederación Nacional del Trabajo fue fundada en 1910 debido a la insuficiencia ugetista. La U.G.T. conservadora no satisfacía a un sector importante del proletariado consciente. Impuesto de la corriente sindical revolucionaria que privaba en la organización obrera catalana, un socialista de buena fe, José Bueso, se integró a la sindical naciente inducido por una necesidad de colaboración que juzgó necesaria. Mas, al observar que la C.N.T. se acogía a los principios morales y de lucha del anarquismo — fenómeno fácilmente comprensible habiendo sido anarquistas los propulsores del cenetismo —, con toda honradez Bueso declinó su participación en un organismo que políticamente no le complacía.

Veinte años después, la conducta de otros inconformistas no fue franca, no fue la misma de Bueso. Elementos que hasta ahí habían actuado sinceramente y con denuedo, empezaron a perder convicciones a medida que el panorama político secretamente les atraía. Mas, en la C.N.T. libertaria habían conquistado un nombre, una popularidad, pudiendo considerar que ellos en la feria de los partidos políticos no serían cotizados como personajes, sino como advenedizos más o menos utilizables. Sería el anonimato, la muerte civil de quienes se les habían muerto las convicciones originales, siendo sabido que cuando la persona pierde en calidad aumenta en volumen de vanidad. ¿No es éste el caso de un don Juan López, cuya retractación moral vino cabalmente trazada — ¡con sus propias palabras! — en nuestro número de la semana pasada?

Ese López, y Tirado Benedí, Magre Riera, Pestaña, Clará, «A. Sopelana», Barjau y cien más dejaron trizas de sus convicciones primitivas en el curso de sus actividades cenetistas innegablemente fuertes. Sin embargo, poco a poco se sintieron desarraigados del elemento confederal libertario y todos, excepto la categoría Juan López, se fueron separando de su antiguo elemento para adherirse a otro o quedar en el ostracismo, lo cual no deja de ser franqueza. El caso de Pestaña fue el de un hombre que se engañó a sí mismo, de un compañero transitorio que jamás supo comprender el fondo moral, ecuánime, de sus compañeros de lucha. Creyó en un cenetismo rebañiego y la realidad le dio chasco, dejándolo, como anarcosindicalista, absolutamente invalidado. Repetimos : el caso de los francos que se van no es el mismo de los taimaesopuenq reclamándose sop de la C.N.T.: los López, volvemos a decir, en repetición de ejemplo.

Y es que la síntesis inconfesada del «dopecismo» es conseguir o destruír. O la C.N.T. se desvía o se la obstaculiza con oponencias y escisiones. Para esa suerte de activistas bueno les resultó el treintismo, el escisionismo, el españolismo («Con España o contra España», ese absurdo aún no rectificado), el asoísmo, el royanismo. Fuerzas descoyuntadas, pero convergentes para labores de «deshidratación» del organismo cenetista, unidas para conseguir satisfacciones personales o de grupo, en todo caso nunca interesantes para la salud de la C. N. T., a la cual innegablemente en días mejores sirvieron.

No diremos que entre los compañeros en estado de ánimo deficitario no existan buenas voluntades y equivocados sinceros, en cuyo caso corresponde a ellos observar por su cuenta y abandonar camino torcido. Sin embargo, la existencia de indecisos y maleables en nuestros medios permite a los capataces de maniobra mellar el gran esfuerzo confederal y poner en intención de ridículo a una Confederación que, incluso en el momento actual, es la mayor garantía de reivindicación del pueblo español.

El caso de López, Magriñá, Royano, Iñigo y Cía. es característico por las tolerancias que los tales comanditarios del Vertical han gozado entre compañeros nuestros. Su «equivocación» ha sido tan fuerte, tan nauseabunda, que da extrañeza el que dispongan de amigos.

Los que «estaban» en la C. N. T. para pudrirla, al no conseguirlo cual les fue ordenado, han terminado por arrojar la careta y correr voraces hacia el pesebre franquista.

¿Qué compañero con sinceridad idealista podrá, en adelante, tener palabra de disculpa para los traidores, y gestos de enojo para los compañeros que ya en 1945 previeron la consecuencia «dopecista» de los actuales momentos?

Que los compañeros mediten el acontecimiento señalado y saquen, para sí, las conclusiones clarísimas que del mismo se desprenden.

# CHISPAS

*Una publicación conservadora de Méjico ha publicado la defunción del compañero Francisco Isgleas.*

*Para devolver el sosiego a nuestro amigo Isgleas, le aseguramos desde el « C. S. » que la noticia no es cierta.*

⁂

*«Tierra y Libertad» debía ser semanario, en 1945, publicable en Burdeos; pero la empresa se redujo a la publicación de folletos.*

*En el interregno editamos un número único dedicado a los mártires de la revolución, en cuya lista de muertos metimos a Callejas, a la Durán y a B. Lladó, óbitos que, afortunadamente, nos fueron desmentidos.*

*— ¡Qué fiasco! —, se lamentó uno de los responsables de los entierros prematuros.*

*— No — le consolé, y me consolé —. Tal vez nos vaya a resultar que Ascaso, Durruti y mil más estén vivos.*

⁂

*Durante una activa campaña anticlerical conseguimos muchos entierros civiles, y en día que carecimos de muerto acompañamos un ataúd vacío al necrocomio.*

*Furiosos, los clericales gritaron escarnio y nosotros les respondimos que nones, pues lo que en tal día enterramos fue la Santa Madre ta Iglesia Católica, Apostólica y Romana, muy señora nuestra.*

⁂

*En octubre de 1934 se me dio por muerto en las calles de una ciudad que no era la mía ni prestada, como cualquier otra.*

*Involucrado en un grupo de detenidos, la G. C. fue la primera en quedar sorprendida:*

*— ¿Aún ése?*

*— Sí, señor cabo; tiene siete vidas, como los gatos — le respondieron.*

⁂

*¡Cuántos criterios de G. C. hay que afrontar en esta perra vida para seguir existiendo! ¿Verdad, amigo Panxo?*

*EL ARBITRO*

B.D.I.C

# ANTENA

### EL USO DEL COCHE SE GENERALIZA

BARCELONA. — Todo el mundo tiene derecho a servirse del automóvil, «ese odioso vehículo de la burguesía» que un dia dijera Alejandro Lerroux, ex emperador del Paralelo. Con referencia a este ejercicio rodado, véase lo que dice A. Sabater Tomás, juez especial de «Vagos y maleantes» con jurisdicción catalano-balear:

«En Estados Unidos, en 1966, se sustrajeron 560.000 vehículos, y en 1968 la cifra pasó a 750.000. En estos últimos años, la cifra alcanzaba en Francia los 59.000; en Italia, 46.000, y en España, 24.000, cuando en nuestro país, en 1966, los vehículos robados habían sido 15.000. Este tipo de robo lo cometen, en un 80 por 100, menores de veintiséis años, y en un 53 por 100, gente entre los dieciséis y los veinte años de edad. Madrid y Barcelona son las ciudades donde primero se inician los jóvenes en este delito».

### EL PEZ GORDO SE COME AL PEQUEÑO

BARCELONA. — De una nota de la Textil Sedera:

«La industria de fabricación de medias ha experimentado, en los últimos veinte años, grandes revoluciones técnicas, con la adopción de las fibras sintéticas, la moda de las medias sin costura, y el cambio total de maquinaria, que ha llegado a un fabuloso grado de automatismo.

En España había más de cien fábricas para la producción de medias, en su mayor parte concentradas en Cataluña, especialmente en la costa de Mataró y Calellà y en Tarrasa.

Por un proceso espontáneo, y en no pocos casos doloroso, se ha ido produciendo el cierre de fábricas medianas y pequeñas. Las empresas afectadas o han liquidado, o se han dedicado a otras especialidades de género de punto.

Ahora quedan menos de veinte fábricas, con maquinaria modernísima, e incluso con secciones enteras que funcionan sin que casi intervenga el trabajo humano. Esas fábricas producen más cantidad total, de mejor calidad y a precios más competitivos que antes.

Ese proceso de reestructuración se ha realizado por efecto de la libre competencia y el natural predominio de los más fuertes y capaces, sobre los más débiles y menos aptos. No ha existido plan previo, ni ayuda estatal de ninguna clase.»

### SOLICITUD DE MEJORAS

SEVILLA. — Hartos de soportar jornadas de trabajo indefinidas, los empleados de Comercio han solicitado de la patronal que el horario semanal sea fijado en 44 horas. Muy complacientes los patronos han pasado la petición a la Federación Nacional de Comercio para que ésta, a su vez, la retransmita a la Comisión Interministerial, la cual la destinará a la Comisión de Asuntos Indeterminados y viceversa. Escamados, los dependientes quieren depender de sí mismos, y al efecto tratan de cohesionarse con finalidad de huelga si la respuesta no les viene favorable en un plazo de dos semanas.

### SIGUE LA RACHA. 400 000 000 DE PESETAS EVAPORADOS

LA CORUÑA. — La Cooperativa de Armadores de Buques de Pesca Congeladores (COPEGEL) atraviesa — según informa el periódico «La Voz de Galicia» — una difícil situación económica al adeudar algo más de 400 millones de pesetas.

De la citada cantidad, 75 millones corresponden a un préstamo que un organismo oficial le otorgó con aval bancario; 200 millones, a otro préstamo del mismo origen, avalado por 10.000 toneladas de pescado congelado, cuyo precio se fijó en 20 pesetas kilogramo; 30 millones se adeudan a empresas de almacenamiento frigorífico y el resto en letras de cambio.

El organismo que concedió los préstamos es la Comisaría de Abastecimientos y Transportes (C.A.T.).

### LA COLA DE LOS ANGELES DE SAN RAFAEL

MADRID. — La empresa promotora del complejo turístico de Los Angeles de San Rafael, que, como se sabe, terminó con una catástrofe por derrumbe de un pabellón, ocasionando la muerte de 59 congresistas, acaba de publicar una larga nota en la prensa en la cual demuestra que, contra lo que se ha venido diciendo, las obras estaban aceptadas por el gobierno siendo, la empresa, posesora de toda suerte de permisos. Indirectamente, pues, la entidad incriminada demuestra que las autoridades tienen parte de culpa en el suceso por haber hecho «la vista gorda». Implícitamente queda también demostrado que ni los Angles ni San Rafael son capaces de sostener un edificio montado a base de una de cal y veinte de arena.

### AHORA PONDRAN BARRERA

SEVILLA. — En las primeras horas de esta tarde se ha registrado en las proximidades de esta ciudad un accidente de circulación, al chocar en un paso a nivel un tren y un turismo, resultando muertas en el acto las tres personas que viajaban en este vehículo.

El accidente ocurrió en el kilómetro 54,350 de la línea férrea Utrera-La Roda de Andalucía, en un paso a nivel sin barrera.

### EN AUTO AL CIELO

EL FERROL. — Dos turismos chocaron en la carretera de El Ferrol a Valdovino. Conducía uno de los vehículos el párroco de Valdovino, don José Martínez López, de 68 años, el cual resultó ileso en el accidente, pero posteriormente falleció en su domicilio a consecuencia de un derrame cerebral.

### DISCRIMINACION

LEON. — Leído en el «Diario» de esta ciudad:

«Para los trabajadores, sin duda, no resulta tranquilizador contemplar la subida real o próxima de una serie de servicios y géneros de alimentación, la escalada incuestionable de los precios — a pesar de que sobre ellos también pesa la prohibición oficial de que se eleven más allá del 2 por 100 desde octubre del año pasado hasta finales de 1969 —, mientras los salarios permanecen sometidos a un estricto control. Los trabajadores piensan que esto es discriminatorio y es lógico, por tanto, que se alarmen y manifiesten su preocupación.»

### EL DERECHO ESPAÑOL

VALLADOLID. — Ceferino L. Maestu ha escrito en «El Norte de España» una verdad antigua cuyo eco es, más que nunca, oportuno:

«Teóricamente, todos los españoles tienen los mismos derechos. Sin embargo, la sociedad está estructurada de tal forma que un alto porcentaje de personas no pueden ejercerlos en igualdad de condiciones con los demás.

En la nación española, en los diversos pueblos que la integran, hay como dos sociedades: la que se encuentra como el pez en el agua y la marginada. La primera es la que cuenta con más posibilidades y facilidades, mientras que la segunda no ve por parte alguna el cacareado principio de la igualdad de oportunidades.

Al llegar a los catorce años, un alto porcentaje de hijos de trabajadores se ven obligados a buscar un empleo para atender a los gastos personales y ayudar a su familia, abandonando con ello los estudios. La mayoría de los hijos de las clases acomodadas prolongan su formación más allá de la primaria con el fin de poder participar de las posibilidades que, en sus diversos grados, les reserva la sociedad dominadora, aunque muchas veces sus corrientes intelectuales puedan estar muy por debajo del de la mayoría de los trabajadores.

Los hombres de las dos sociedades caminarán paralelamente toda la vida y rara vez tendrán oportunidades de encontrarse. Los unos de espaldas a la problemática de los otros, los trabajadores tomando frecuente conciencia de las diferencias y privilegios de los demás.»

### MISAS HIPERBOLICAS EN TARRASA

BARCELONA. — En la vecina Tarrasa un numeroso grupo de fieles de la parroquia de San Cristóbal protestan la presencia del cura José Llauradó, impuesto por el obispado. Cuando Llauradó bendice el público se le coloca de espaldas y cuando eleva preces al cielo los feligreses enfocan su mirada al suelo; y cuando tocan a levantarse se arrodillan y si hay que arrodillarse, se ponen de pie. Para remediarlo ofició el obispo en persona, obteniendo el mismo resultado, haciendo exclamar al protector de Llauradó: «Aquesta gent no llaura dret!»

### MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID. — A un total de 9.406.253.000 pesetas asciende el importe de las 184.093 letras de cambio protestadas el pasado mes de abril, según el boletín de estadística. Solamente en Madrid fueron protestadas letras por valor de 2.500 millones de pesetas, que representa el 26 por ciento del total.

El mes de abril ha sido, en comparación con los anteriores meses del año, el que ha tenido más cuantía en el número de letras protestadas. En los meses precedentes, el total de pesetas protestadas a través de letras de cambio ha sido: enero, 8.441.152.000; febrero: 7.220.276.000; y marzo: 9.220.831.000 pesetas. La media mensual de protestos en el año pasado fue de 8.454.294.000 pesetas; en 1967 fue de 7.513.798.000 pesetas; y en 1966, de 5.722.625.000 pesetas.

Por provincias, en el pasado mes de abril — según datos del I.N.E. -, Madrid fue la que más letras protestó, seguido de Barcelona,

B.D.I.C

Valencia, Sevilla, Alicante y Las Palmas. En la provincia de Barcelona, el valor de los efectos protestados se elevó a 1.066.569.000 pesetas.

Como dijo Belaunde, la protesta cunde.

«ESPAÑA: METODOS EXPEDITIVOS»

GINEBRA (OPE). — Bajo este titulo «La Tribune de Genève» publica el siguiente despacho de la A. F. P.: « La dirección de Hulleras de Ibias (Asturias) ha despedido a más de un centenar de obreros que habian abandonado el trabajo durante tres días «sin justificación». De los 242 que emplea sólo 83 ocuparon sus puestos».

DETENCION DEL PERIODISTA SERGIO VILLAR

PARIS (OPE). — De «Le Monde» (dia 4) en despacho de la AFP desde Madrid: «Cuando pasaba la frontera para volver a su país, ha sido detenido el periodista español Sergio Villas, de 33 años, que reside en Francia desde hace mucho tiempo. La noticia procede de fuente autorizada. Se practicó la pasada semana. Se encuentra en San Sebastián de donde será conducido a Madrid. Se desconocen las causas de su regreso ya que en España era considerado indeseable.

Entre su obra figura una importante encuesta sobre la oposición española en el extranjero, además de un libro sobre el problema catalán. »

SIGUEN LAS CONDENAS

BURGOS. — El tribunal militar sigue adelante con su trabajo torpe y brutal. Al sacerdote Bereciartua, vicario de Berriz (Vizcaya), le han condenado a ocho años de cárcel, por haber encontrado la policía en su automóvil hojas multicopiadas. En aquellos papeles se denunciaba por los sacerdotes vascos que se encuentran presos en la cárcel de Zamora las torturas a que habian sido sometidos por la policía de Franco. Son casi increíbles las brutalidades que han tenido que soportar algunos de estos sacerdotes.

Sea lo que fuere, las autoridades militares franquistas consideran que la mención de esas torturas constituye un ataque hecho al ejército. Nosotros creíamos que, velando por el honor del ejército, estaban prohibidas toda clase de torturas. Ahora sabemos que el torturar no constituye por sí mismo un pecado, sino que el pecado consiste en denunciar que se ha sido torturado. He aquí el catecismo del general Franco. (OPE).

MAS DETENCIONES

Varios jóvenes de ambos sexos han sido detenidos en Oñate y Mondragón (Guipúzcoa). La policía encontró en sus casas algunas hojas de propaganda patriótica vasca.

En estas detenciones participaron, como siempre, algunos soplones al servicio de la policía. En la mayor parte de los pueblos no faltan algunos de esas desgraciadas personas a sueldo de la policía que

# ANTENA

hacen labor de espionaje entre los vascos y actúan como delatores. A estas personas el pueblo los designa con los nombres de «chivato», forma popular española, y «pitikak», calificativo vasco.

Hay que reconocer que los que viven de ejercer este oscuro oficio le causan bastante daño al pueblo vasco. También denunciados por un «chivato», cinco chicos y tres chicas han sido detenidos recientemente en el valle de Arratia (Vizcaya). Dos de ellos fueron brutalmente apaleados. Los pusieron luego a todos en libertad, pero han quedado procesados y tendrán que comparecer a juicio.

Al otro lado de la frontera suman ya la cifra de varios miles los jóvenes vascos que de un modo u otro han sido perseguidos y castigados por la policía de Franco. Constituye ya casi una mala nota para un joven vasco el no haber tenido ningún problema con la policía.

## LA PIEDRA DE TOQUE

**por RAMON LIARTE**

# EL HOMBRE

EL hombre es como es, y mientras no cambie de hábitos, formas de vida, organización de raíz humana y costumbres que pasan a ser ley, no podrá ser otra cosa. Cada uno es como es y no como quieren los demás que sea. La naturaleza no miente, y quien pretende engañarla, no hace más que engañarse a sí mismo. No; no hay dos creaciones sino una sola, nos guste o desagrade a unos y otros. El mundo y el hombre no han sido nunca dos cosas distintas; es decir, una y otra cosa. El Universo es un inmenso campo de vida. La humanidad, por ser racional, hace de la vida la mejor doctrina, la más alta expresión de vivir. No se puede, en modo alguno, separar el hombre del Universo, o viceversa. Son dos cosas asociadas, dos ideas gemelas. Corrientes que desembocan en el mismo cauce. Hablar del Universo sin hablar del hombre es perder la memoria, desaprovechar el tiempo, no comprender nada cuando tenemos la misión de explicarnos el gran todo que es el Universo, del que forma parte el hombre. Las cosas que mal se explican, mal se aprenden y peor se saben. Que no hay verdadera sabiduría sin auténtica lógica y cuerdo razonamiento. Razón es conocer, es enseñar si se sabe; y, es hacer de la verdad el camino venturoso de este Universo habitado por el hombre-Humanidad.

Quien va mal encaminado no sabe ni enseña nada. Es discípulo ignorante, o caminante perdido. O sabio que no recuerda la lección del buen saber. Personalidad es persona cuando se tiene criterio, y cuando la inteligencia penetra en el mundo oscuro hasta abrasarlo de luz. Recordar es comprender y sólo comprende bien el que está bien orientado. El que aprende que la Historia es la memoria del Hombre; que la tierra es una parte hermosa del Universo, y que los que bien caminan no van mal encaminados. La vida es geografía y en ella teje su red, su manera de vivir. Se dice que los estadistas están hechos para gobernar a los hombres, que la política es el arte de gobernar. Y donde todo es gobierno, ¿quién gobierna a quién? En definitiva quien gobierna es la actividad, la lucha por la existencia, la continuidad del hombre en la tierra donde actúa. Lo demás son jerigonzas, ganas de perder el tiempo. El hombre no vive aislado porque no puede vivir sin un contacto completo con la vida natural. Solidario y continuista crea sus situaciones como quien trabaja y forma parte de un todo. El estudio de las plantas vale más que los negros discursos de los viejos agoreros que nos hablan de gobiernos, de leyes nacidas muertas... como quien dijo *no nato*. El árbol es a la tierra lo que el hombre a sus iguales. Parte de un todo asociados en grandiosas dimensiones. Raíces son las ideas, y tronco es el ser humano. Como el árbol da sus frutos, el hombre da sus pensares, sus sentires que provienen de la luz de la experiencia. La variedad de la naturaleza, como la multiplicidad social, es la gran concordancia de los elementos, los hombres y las cosas, que son las que nos enseñan que la vida es indivisible, cuerpo de nuestro Universo, adaptación de los hombres a los medios de defensa en la lucha colectiva.

Los árboles y las plantas forman la jungla, la selva. Los hombres con su trabajo levantan asociaciones, crean las bases morales del mundo civilizado. La historia es una lección, un ejemplo, un resultado que une los antecedentes con la vida del presente que nos lleva hacia el futuro. Lo físico y lo social son dos bases de la ciencia que el arte del pensamiento no enseña a conjugar. El suelo y la sociedad, la tierra y sus habitantes son la vida que se mueve buscando su rotación en el normal equilibrio que es la total existencia.

El orden es variedad de los hombres y las cosas. Armonía soberana que es grandeza en lo sublime, libertad en lo multiforme. Nada está fuera del mundo. Cuanta mayor libertad mayor número de opciones, más medios de conocerse y más maneras de amarse. La variedad es el sentido supremo de la belleza, la regla de los contrastes, el juego de los principios, la fuente de las ideas.

Un adaptado es el hombre al mundo que le rodea, pero por ser racional hace civilizaciones, atraviesa las montañas y cruza ríos y mares. Andando el hombre descubre cosas que desconocía. Mediante la navegación ha conseguido volver a empalmar los continentes. Volando espacio adentro, conseguirá poner en comunicación los astros y los planetas.

Atlante y gigante en marcha es el hombre en todo tiempo. La ciencia es su compañera, guía de largor estudios y compendio de lecciones. Ella nos dice que el hombre es naturaleza misma. Luego procede seguir la inclinación natural que nos marca el raciocinio, administrar nuestras fuerzas y medir nuestras acciones para un mayor rendimiento que nos sea provechoso. El hombre es como la vida lo viene haciendo de lejos. No es un producto importado ni debe ser mercancía que en manos de gobernantes pierde todo su valor. El orden que rige al mundo debe ser norma del hombre. Seguir la naturaleza, no apartarse de su seno, modelarla para que nos favorezca.

Vivimos para luchar, pero nuestra lucha noble no es la destrucción del hombre; es progresar y adquirir mayores fuerzas luchando. Es conocer las fuerzas de la naturaleza, amarlas profundamente y poner todas las riquezas del universo para educar y formar en cada época soñada la vida misma del hombre.

B.D.I.C

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

MUCHO es lo que se ha escrito y se viene escribiendo tomando como tema el bicentenario del nacimiento de Napoleón Bonaparte. Pese a que no faltan aquellos que pareciendo incapaces de sacar lecciones de las experiencias que ofrecen el paso de los años, viven remansados en el lejano pasado, afortunadamente prepondera la corriente tendiendo a ver las cosas en su justo valor, eliminando la faramalla de los convencionalismos, dando de lado conceptos anacrónicos.

En la historia de cada país queda algo de eterno por su valor fundadentalmente humano, por lo que representa en tanto que factor de progreso social, de impulso justiciero. Y no son, evidentemente, las «glorias» militares lo que confiere realce, valor eterno a la fisonomía moral de una nación. En diarios y revistas hemos podido leer toda suerte de opiniones al respecto de la vida y hechos de Napoleón Bonaparte. Incluso se han reproducido apreciaciones de hombres eminentes que en ocasión del primer centenario del nacimiento del más descollante protagonista de las batallas de Iena y Waterloo. He ahí lo que escribía Emilio Zola en julio de 1869 y en el periódico «Tribune».

«Ya no estamos en el tiempo en que el pueblo festejaba a los empradores... No es a los que viven, es a los muertos que debería convocarse en ocasión del centenario de Napoleón I. Habría que hacer una llamada a los cuatro puntos cardinales de Europa. Y de Italia, de España, de Austria, de Rusia, de todos los campos de batalla se levantarían multitudes. ¡Ah, sería una magnífica fiesta! ¡La fiesta de un incontable número de sacrificados!... ¡Toda esa multitud de muertos aclamaría mostrando sus heridas al héroe que les condujo al matadero!»

Se han querido establecer datos estadísticos al respecto del número de víctimas que ocasionaron las bélicas campañas napoleónicas. Por supuesto, las cifras son elevadas por lo que dicen unos y otros comentaristas. Hay un colofón que excusa el análisis relacionado con las circunstancias, los móviles, el resultado de esas tremendas hecatombes humanas que son las guerras. Se dice: «Murieron por la Patria» y la «Patria», ayer, hoy, y siempre, ha resultado a manera de una cortina de humo, o de incienso, tras la que se han ocultado las más cínicas ambiciones, los más criminals designios.

## LA MINORIA IDEALISTA

Hay factores difíciles de explicar que determinan el comportamiento del individuo. Ante análogas circunstancias unos reaccionan de una manera y otros en forma bien distinta. Es lo que podemos obsarvar poniendo atención en lo que a las minorías idealistas se refiere. Desenvolviéndose en un mismo ambiente sabemos que en unos individuos brota una concepción noble, elevada, de la vida en sí; una afirmación de dignidad frente a todo cuanto supone injusticia, ya en un orden bien en otro. Se trata de los que sienten la noción de responsabilidad ante lo que podría ser el silenciar aquello que demanda la protesta airada de impulso justiciero. A la mayoría de las gentes notamos como no les hace mella lo que denominaba Sebastián Faure «dolor universal». Viven como indiferentes, ajenos a toda noción de dignidad humana; vegetan llevando una existencia mediocre que casi supone complicidad con todo lo que se deriva de un ambiente viciado por todos cuantos factores tienden a la consolidación del sistema capitalista y estatal, a la pervivencia del denigrante ambiente burgués. Ello nos hace recordar la frase del escritor Saint Exupery: «Quién no se rebela ante la injusticia se hace cómplice de ella».

Notamos como al través de los anales del tiempo siempre ha sido igual: el simbólico «carro del Progreso» ha ido avanzando sorteando escollos innumerables, gracias a la minoría de quienes con empeño denodado, sin amilanarse ante la inercia de la inmensa mayoría han abierto camino. Han sentido la satisfacción de mantener en su fuero interno la dignidad hecha sangre y nervio, la decencia de no transigir poniendo oídos a la vileza del soborno, o dando alas al temor que pudo nacer de la amenaza. La minoría de quienes repudiaron todo lo que pudo oler a hipocresía, a egoismo, a jesuítica determinación buscando esconder inconfesados propósitos; la minoría de cuantos obraron con desinterés sin buscar disfrazar apetencias personales con gallardetes teñidos de colores chillones, de traza declamatoria. Si de ello nos hacemos conscientes conseguiremos alejar de nuestro ánimo todo aquello que tome aire pesimista, propensión al desaliento, derrotismo acogotador. Si una tan comprobada evidencia toma cuerpo en nosotros ya nada ni nadie puede defraudarnos. ¿Qué puede importarnos la mala fe de otros si estamos conformes con nuestra línea de conducta que por limpia y recta nadie ha de poder mancillar?

En nuestras relaciones — hablamos del ambiente libertario — comprobamos como aquellos que han asimilado las ideas y que, sobre todo, las *sienten*, sin dar a la cosa la menor importancia, sin alharacas, pretendiendo ser lo mejor entre lo mejor, mantienen una posición noble, moralmente elevada, sin que en ello contribuya para nada su manera de vivir en el orden económico o material. Todo productor, ya pertenezca a la categoría de los denominados manuales, bien formando parte de los considerados intelectuales, tiene su perfecto derecho a vivir de un modo tal que puedan ser colmadas todas sus necesidades, que todo cuanto las artes y las ciencias han creado en nuestros días en sentido de perfección les sea asequible. Los anarquistas no solemos hacer votos de pobreza, de raquitismo material en la forma de vivir. Se combate, se detesta el aburguesamiento, el hecho de que poseer automóvil, nevera, televisor, una casita en el campo, etc., constituya motivo para hacer oídos sordos a los postulados justicieros que determinan la evolución de la humanidad siempre en un plano ascendente dentro lo racional.

Minoría de elementos dignos, conscientes de su posición mental ante los hechos del vivir cotidiano, notamos com se manifiestan en los países de rigidez totalitaria fascista o comunista. Podemos percatarnos de que personas que tienen posición social asegurada, que hacen vida confortable, que podrían ahorrarse quebraderos de cabeza, sienten en su fuero interno la rebelión ante las injusticias. Así, por vía de ejemplo, tenemos en Rusia artistas y escritores clamando su indignación ante la brutalidad del régimen imperante en el grotesco «Paraíso» proletario. Observamos como el fascismo franquista, con toda su draconiana fuerza castrense no ha podido impedir el que buen número de elementos *económicamente situados* hayan firmado manifiestos, proclamas en contra del régimen, que les hubiera amparado de no haber patentizado su discrepancia.

Las fuerzas represivas, los elementos conformistas integrantes e integrados en el ambiente social predominante ni han conseguido ni han de conseguir ahogar la voz de las minorías disconformes que son, como decía Albert Camus, a modo de islotes que sobresalen en el océano social constituído por la gran mayoría de las gentes. Y parte integrante de la minoría inquieta e impulsora, lo han sido y lo son los anarquistas. Conviene que lo tengan en cuenta aquellos que sin pararse a meditar acerca de lo que las minorías han representado y representan en la Historia, se sienten pesimistamente acogotados ante la mediocridad de las mayorías.

## KOSMA Y LA MUSICA REBELDE

El arte, cuando hace vibrar la sensibilidad, cuando alcanza a emocionarnos, ya sea vinculado a la música, a la pintura, o a la poesía, está por encima los denominativos de partido, de filiación política que se le quieran colgar. ¿Qué credo político ha de poder adjudicársele a la «Novena Sinfonía», de Beethoven, a «La Bordadora», de Vermeer, o a «Campos de Castilla», de Antonio Machado? Dicen que el notable compositor húngaro José Kosma, que acaba de fallecer, estaba afiliado al Partido Comunista francés, pues en Francia residía desde hacía ya bastantes años. No hemos alcanzado a notarle orientación comunista a sus composiciones. Nos ha complacido el tono de sus aires populares y la nota rebelde de sus partituras; y ello nada tiene que ver con la dialéctica marxista.

Kosma puso música a algunos poemas de Apollinaire, de Carco, de Prevert, entre otros. Pero su obra maestra, la producción que le dio realce por encima de las partituras musicales que puso en diversas películas de vanguardia, fue su obra teatral «Les Canuts» en que se plasma en escena la rebelión de los tejedores de Lyon, el primer movimiento social de envergadura nacido en Europa. La obra fue estrenada en Budapest en el año 1959, y presentada en el Teatro de la Opera de Lyon, en 1964. Más que un relato histórico, mejor fue una lírica invocación insurgente, la música de Kosma

B.D.I.C

*Aquí y ahora*

# Ad Calendas Graecas

por **Juan Español**

NO ha muchos días que un tal Fugardo Sanz, procurador (mejor sería paseante) en Cortes, interpeló o preguntó al Gobierno sobre algunos temas de candente actualidad. Esto de interpelar o preguntar al Gobierno lleva implícita, y aun explícita, una dramática índole de acusación. En los países donde se goza de cierta libertad y la oposición no es totalmente un mito, las interpelaciones no pasan de ser algo tan corriente como el pan de cada día. Pero en España es algo que suena a imponente insólito. Cuando un procurador se levanta para interpelar con aparentes amagos acusativos, un ominoso silencio parece extenderse por todo el ámbito ibérico y los ánimos quedan en suspenso. ¿Qué va a ocurrir? No obstante, los escamados y astutos celtíberos hacen en seguida su composición de lugar: o es un farsante (y siempre lo es), o es una especie de Kiriloff sin dignidad, es decir, un suicida desconcertante. ¿Pero dónde se ha visto que un político llegue a esos extremos en aras de la honradez o por mor de su audacia y valentía? Eso constituye una imposibilidad psicológica, o como dice un tocayo mío, eso es pedir peras al olmo. Descartada, pues, esta probabilidad improbable, quedamos en que todo procurador es un farsante, o lo que es peor, un lacayo de la peor especie. Porque después de tanta alharaca reprobatoria, todo se resuelve en la fantochada del matón que tan bien describió nuestro clásico del Siglo de Oro: «Caló el chapeo, requirió la espada; miró al soslayo, fuése y no hubo nada». Si el Gobierno español tuviera conciencia, diríamos que las Cortes son la conciencia del Gobierno español, pues a través de ellas veríamos, no una autoacusación (sería pedir demasiado), pero sí una justificación, válida o no, a todo lo que está ocurriendo, pero una justificación al fin. Al pueblo, al tan expoliado pueblo, le gustan los buenos modos; aun es esclavo de las peripecias formales y de la numinosidad de los ritos. Es consciente de que no se trata más que de vana palabrería, pero todavía reacciona favorablemente a una negativa si ésta es servida con educación y buenas maneras, tanto más si va acompañada de esotéricos datos estadísticos y aires de estar empapado en el asunto de que se trate. Esto es el ABC de la carrera política, y olvidarlo es un craso error. Ahora bien, como el Gobierno español no tiene conciencia, aunque trata de ocultarlo, quiere dar la impresión de que tiene oponentes críticos y acusadores capaces de despertarla, al mismo tiempo que muestra la «amplia libertad» que existe para llevarlo a cabo. Pero un Gobierno jamás se justifica espontáneamente. Otra cosa sería tirar piedras al propio tejado. Esa labor ya la hace la oposición, donde la hay. ¿Pero qué pasa donde no la hay? Es sencillo: es preciso inventarla. Y las Cortes españolas cumplen esta misión a maravilla. Cuando las cosas van peor de lo previsto (no diremos que van mal, porque eso sería tanto como afirmar que alguna vez han ido bien), el Gobierno va y le dice a uno o dos procuradores: «Muchachos, esto se pone negro. La marabunta da señales inequívocas de descontento. Juguemos un poco a los paliativos. Preguntadme sobre esto y sobre lo otro. A tal efecto ya tengo preparados a mis técnicos con sus correspondientes estadísticas que demuestran que los precios no han subido y que el coste de la vida, contra lo que muchos creen, ha descendido en un 0,0001 por ciento. En cuanto a la descongelación de los salarios les haremos ver científicamente que la coyuntura económica no es todavía favorable.» Y así comienza la comedia de las interpelaciones.

En consecuencia, el tal Fugardo Sanz, en funciones de ujier, presenta las siguientes papeletas: Dada la situación altamente favorable, ¿no considera el Gobierno que es llegado el momento de dejar en suspenso las disposiciones que congelan y limitan las rentas salariales? ¿Puede (obsérvese el poema de este «puede» y el «considera» anterior) el Gobierno hacer público el total de beneficios obtenidos por la Banca privada y por las grandes industrias del país? ¿Cuándo van a ser dictadas las bases para la ordenación de los conflictos colectivos, a tenor de lo que indica el apartado 4 de la ley del Plan de Desarrollo? ¿Puede el Gobierno publicar la lista de aquellos artículos o productos que forman la base que sirve para establecer y determinar el índice del coste de vida? ¿Puede el Gobierno o tiene en proyecto desgravar a los trabajadores de las cargas que éstos sufren al recaer en ellos la manutención y costo de las universidades laborales, para que esas importantes cantidades pasen al fondo colectivo de jubilaciones y puedan éstas ser incrementadas? ¿Qué medidas piensa el Gobierno adoptar para que exista un reparto más equitativo de las rentas y beneficie, por tanto, a la clase más sufrida, que es el trabajador?

Y ahora he aquí la solución ante tan inquietantes preguntas. El Gobierno, o el Desgobierno, contesta a la primera diciendo que la remuneración media (y ya teiemos a quí las medias) por hora trabajada durante el primer trimestre de 1969, en relación con el mismo período del año anterior, «resulta ser un 8,63 % más elevada», y que en los primeros seis meses del año actual «el coste de la vida ha descendido en un 0,2 por ciento». Por otra parte el mencionado Gobierno entiende que si bien la coyuntura económica aparece favorable, estima que «deben cimplirse los plazos establecidos por la ley de 16 de agosto de 1968 con objeto de consolidar la situación.» Con respecto a la Banca privada, detalla los beneficios netos obtenidos durante 1968 por los nueve Bancos más importantes del país, que representan el 70 % del volumen de operaciones, así como los dividendos repartidos. Digamos, de paso, que estos datos son los asequibles al público, pero que los reales están asentados en el «segundo libro de contabilidad» al que no tienen acceso más que los «happy few» que dirigen y mangonean el negocio. No obstante, como guión comparativo, podemos señalar únicamente al Banco Español de Crédito. Capital y reservas: 12.336 millones; beneficio: 1.145 millones. Dividendos a repartir: 520 millones. A la segunda pregunta contesta que no es posible determinar «todavía» la fecha del establecimiento de las bases sobre acción del Estado en materia de política laboral durante el período que finalizará el 31 de diciembre de 1971.

A la tercera responde que siempre se ha esforzado en divulgar cuanto se refiere al índice del coste de vida y a su forma de elaboración. Conque si se desean más detalles deben dirigirse al Instituto Nacional de Estadística. (Y ya tenemos aquí la estadística.) En lo que se refiere a la cuarta pregunta (que es, a la que estamos todos los españoles asalariados), la contestación es algo inefable, como casi todas las demás. Dice así: «En el *acelerado* proceso (el subrayado es mío) de desgravación a las mutualidades de los referidos gastos, no ha llegado el momento de proceder a su supresión.» Por último contesta a la de la promulgación de las bases de los conflictos colectivos remitiendo al preguntón a las directivas y objetivos que informan el II Plan de Desarrollo.

Dígame ahora el que viere y leyere, tanto si está en España como fuera de ella, puesto que para llegar a percatarse de ello no se necesita perspectiva alguna ni preparación de ninguna clase, si las Cortes españolas no son un vil y servil instrumento de la oligarquía franquista, y dígame también si las respuestas obtenidas, en lugar de una democracia orgaánica, no parecen dictadas por Luis XIV, sin ánimo de ofender al Rey Sol. Porque además de su incongruencia y falsedad evidentes, cualquier indicio de solución es pospuesto ad calendas graecas, o dicho sin latiguillos latinicultos, para cuando la rana críe pelos. Yo invitaría a los burócratas de la Estadística y a los confeccionadores de esas famosas «medias», a que visitaran los hogares de los asalariados que ganan 108 pesetas diarias con objeto de ver sobre el terreno en qué quedan esos aumentos de salario y descensos del coste de vida, caso de que fueran ciertos. Pero huelga una tal invitación: primero porque no aceptarían, y segundo porque saben demasiado bien que sólo están jugando a los números tomando como base la miseria de los desposeídos. Y temen que si hicieran esa visita, sus listas y sus cálculos estallarían como una bomba ante sus cochinas narices y sus limpias y rapaces manos.

---

evoca todo el dramatismo, el ímpetu demoledor y el fondo sentimental de aquel magno acontecimiento. El poder evocador de las partituras acompañando la acción de los tejedores en el paroxismo de la miseria y de la desesperación adentró la más viva emoción al numeroso conjunto de espectadores, de las distintas capas sociales que ocupaban la Opera de Lyon el día de la representación de «Les Canuts». Y aunque solo fuera por esta obra, Kosma ha de quedar en la galería de los artistas que han obrado en bien de la humanidad.

*Fontaura*

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

B.D.I.C

# C. N. T. 1969 RESUMEN DE LAS JIRAS

COMO todos los años, para mantener los contactos personales de fraternidad e incrementar el ambiente ácrata, el Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, ha organizado varias salidas campestres en diversos y escogidos lugares de la región, procurando que fueran ellos de solaz esparcimiento para todos: chicos y grandes, jóvenes y menos jóvenes, físicamente, pero guardando en su corazón toda la fe y el vigor de sus mejores tiempos.

Cuatro jiras han sido las que esta temporada ha celebrado, rivalizándose una a la otra, aumentando en cada una de ellas el número de concurrentes, aportando su nota alegre y optimista, vivaz y esperanzadora a la vez, la juventud de ambos sexos que va interesándose en nuestras cosas y problemas, que en lo futuro son los suyos propios, lo que permite a los militantes poder realizar una grán labor de proselitismo y propaganda general que algún día dará sus frutos.

De cada una de ellas podrían hacerse extensos comentarios, a lo que sacaríamos la consecuencia de que actos así, como los que hoy ocupa nuestra atención, se hacen precisos para atraernos a los indecisos y a los que nada conocen de nuestras ideas y aspiraciones de libertad. No los haremos por no repetirnos en muchos conceptos y por no recargar las columnas del periódico, que buena falta de espacio tiene. No obstante no podemos substraernos por completo a la intención de hacer un breve resumen, por separado, de cada una.

***

La de «*Fontaine Mary-Rose*». — El domingo 22 de junio, en el lugar citado, paraje espacioso y agradable perteneciente al ayuntamiento de Grans, cerca de Salon-en-Provence, se celebró la primera con abundante asistencia, en particular de las Federaciones Locales que componen la Zona A de propaganda, centro geográfico donde radica la «Fontaine Mary-Rose». Buen ambiente y cordialidad marcó el paso de la mañana. Distraciones para la gente menuda y para los mayores.

Después de la comida campestre, el compañero Cristóbal Parra, secretario de dicha Zona, con su habitual desenvoltura pronunció una brillante alocución, que fue del agrado de todos.

Y con un radio-crochet, animado por el compañero Antonio España, de Marsella, se pasó gran parte de la tarde, mientras que por todas partes corros de amigos charlaban de los asuntos más palpitantes que interesan a la colectividad libertaria, a nuestra organización.

El día en su declive, en medio de una tarde gris — caso raro en la región provenzal en verano — con fastidio, hizo precipitar las despedidas en aquella jira, dándose todos cita para las próximas ya anunciadas.

***

En «*Les Cèdres*», *de Cabrières d'Avignon*. — Tuvo lugar el día 20 de julio en conmemoración a la Revolución española de 1936. El sitio escogido para la jira representa el centro de la demarcación de la Zona B de propaganda, una planicie magnífica sombreada por gran variedad de árboles, haciendo ellos las delicias de la estancia, mesas ya instaladas para que pudieran acomodarse todas las familias y un gran escenario natural.

A primeras horas de la mañana empezaron a llegar de Carpentras, Pelissanne y Salon, Greasque, Gardanne y Aix-en-Provenza, de Saint-Henri y de Marseille, los autocares en viaje colectivo y buen número de coches particulares, y más tarde — cosa inesperada — dos autobuses repletos de compañeros de Montpellier, acogidos por todos con inmenso placer por la sorpresa que causó su presencia ya que se trataba de amigos del Núcleo Hérault-Gard-Lozère, vecino al de Provenza.

Fuertes abrazos, entrevistas entre paisanos que hacía diez, quince, veinte años que no se habían visto, mientras la música del folklore hispano transmitía sus alegres notas por mediación de los altavoces, que funcionaron a las mil maravillas durante toda la jornada, por lo que debemos felicitar a sus instaladores.

Juegos infantiles, la «olla», las carreras de sacos, etc., completaban el armonioso conjunto de fraternidad que se respiraba, pequeñeces que quedarán grabadas, sin duda en la mente de los niños de hoy, hombres de mañana.

En dicha jira un hecho un tanto desagradable se produjo, cosa que no pensamos jamás que pudiera llegar a producirse en un país que se vanagloria de respetar los cultos pensamientos, hecho que fue muy comentado, censurado, causando la consiguiente indignación: las autoridades del lugar, de aquel cantón podría decirse — ya que deben gobernar a su gusto y capricho — habían impedido la venta de libros y prohibido los discursos «políticos», ellos, que precisamente son los politicastros comunales del Partido Comunista francés.

No obstante la pretendida prohibición de los que mal mandan no fue óbice para que el secretario general del Núcleo, compañero Antonio Alorda, en una breve peroración los retratara conforme son y aprovechara la ocasion, después de denunciarlos como correspondía, para glosar la grandiosa gesta realizada por el pueblo español en su lucha contra el fascismo en julio de 1936 y el abnegado comportamiento del Movimiento Libertario, siempre a la vanguardia, así como la continuación de sus actividades, que sostiene lo mismo en el Interior que en el Exilio hasta que España se encuentre libre de tantos déspotas y tiranos.

Con un día espléndido, de sol radiante, con un ambiente francamente amical y de hermandad, transcurrió toda la jornada hasta llegar el momento, con gran pesar, de retornar cada cual a su hogar para emprender de nuevo, lo que tanto dignifica al hombre: la labor cotidiana.

A nuestra manera de ser, a la de la C. N. T., sin demagogias, simple, sencilla, sin algaradas como es peculiar en ella, con sinceridad y corazón habíamos conmemorado el XXXIII aniversario de la Revolución Española.

***

Con la misma fecha, internacionalmente reconocida, memorable en la historia social, los compañeros de la Federación Local de Nice, organizaron una pequeña e íntima salida al campo en las cercanías de la capital de la Costa Azul.

A ellos, ubicados en el departamento de los Alpes Marítimos, lugar tan distante se los sitios donde se acostumbran a celebrar las jiras nucleares, se les sabe dispensar su ausencia masiva a éstas. Mas no queriendo excusar en la distancia su presencia, y colaboración en los actos que dan vigor y vida al Movimiento Libertario, ellos, en familia, con amigos y simpatizantes, de vez en cuando se reúnen al aire libre, donde reina la cordialidad acostumbrada sirviendo, además, para conversar de los problemas que afectan a la Organización en general o al ideal libertario, procurando atraerse hacia ellos, a su calor, a ciertos elementos jóvenes que buscan algo sano y recio no encontrándolo más que en nuestros medios.

Nosotros, que tenemos el sentimiento de no poder gozar siempre de la grata compañía de los amigos de Nice, Cannes y de sus alrededores por los muchos kilómetros que nos separan, no podemos menos que felicitarles por su labor, animándoles para continuarla sin descanso.

***

La del «*Vieux Moulin*», *de Tavernes, en las cercanías de Alès (Gard)*. — Fue el día 3 de agosto cuando tuvo lugar la gran jira interregional, o internuclear, como se le quiera llamar, ya que ella estuvo organizada en común por los Núcleos de Provenza y de Hérault-Gard-Lozère.

El éxito que tuvo ella, en todos los sentidos sorprendió a unos y otros, vista la formidable concurrencia de los Núcleos vecinos, lo que permitió pasar una agradable jornada, pues cuando no era uno solo eran muchos que se manifestaban con notas de singular optimismo.

(En una crónica aparte, como merece, ampliaremos con detalles y pormenores todo lo relacionado con la jira que comentamos anticipando, de momento, que en ella quedó un beneficio respetable en metálico que será destinado, como siempre, a la suscripción permanente Pro-España Oprimida.)

***

La del 31 de agosto en «*L'Aygade*», *Hyères, departamento del Var*. — Se reservó este año a que fuera la última de la temporada la jira llamada de solidaridad, tan simbólica y esperada por todo el Núcleo. Simbólica y solidaria porque en ella, como ya es tradición, son invitados a gozar de un día de expansión y compañía fraterna todos los ancianos antifascistas que residen en la Casa de Reposo de dicha localidad, los que asistieron en crecido número.

El día, que amaneció con el cielo completamente cubierto, soplando un fresco aire del Noreste, con presagios de lluvia, no impidió a nadie de hacer acto de pre-

B.D.I.C

# DE PROVENZA

sencia a la cita y a las nueve y media uno de los dos grandes vehículos llegados de Marsella hiza parada frente a la puerta de dicha Casa de Reposo montando en él todos cuantos se habían comprometido a asistir a «L'Aygade», lugar no lejos de la ciudad, entre pinos y a pocos metros del mar, que aquel día tenía mala cara.

Allí llegados los físicamente viejos — algunos rayando a los noventa y la mayoría cerca de los ochenta — se encontraron con sus más íntimas amistades abrazándose y estrechándose las manos, compañeros que habían venido con los autocares de Marseille, Saint-Henri y Gardanne, y otros muchos que con coches particulares, salvando largos trechos, se habían desplazado de Nice, Villegrande, Saint-Raphael, Fréjus, Avignon, Draguignan, Marignane, Toulon, etc., acogiéndolos con los brazos abiertos, hablando cosas de la «tierruca» y recuerdos de juventud.

Al ágape familiar, acompañado con música variada de clásicas y populares zarzuelas españolas y de himnos alusivos a la libertad y a la causa revolucionaria, le siguieron las alocuciones y la libertad del uso del micrófono para la diversión de todos, no sin antes, y, anunciado por el compañero titular de la secretaría de Cultura y Propaganda del Núcleo, haber sido cedido al compañero Antonio Vidal, secretario de la Federación Local de Hyères, el cual, en su breve intervención dijo: «Que él, un invitado como los demás invitados, ni más ni menos, en nombre de todos ellos; en nombre de todos los amigos y compañeros de la Casa de Reposo «Beau Séjour» en la jira presente sin distinción de sexo ni confesiones políticas; y de los ausentes, de aquéllos que por diversas causas, unos debido a su estado físico y otros por motivos de salud no habían podido asistir, pero que espiritualmente también estaban allí, y en nombre también de la Federación Local de la C. N. T. de Hyères, quería y debía manifestar a todos, en particular a la comisión organizadora, a la comisión de la región provenzal, o sea a la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza de la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio, su más profundo reconocimiento por la cordial y fraternal acogida que se les reservaba todos los años en la citada jira, cosa pequeña, mínima, insignificante, si se quiere, en el aspecto material, pero grande bajo el punto de vista humano, moral y solidario que es lo más importante y edificante qe cuenta en la vida.

»Contentos y satisfechos — añadió — de estar aquí con vosotros reunidos, deseándoos a todos que continuéis disfrutando de pletórica salud para poder reencontrarnos de nuevo el próximo año, pero no en el extranjero como hoy sino en cualquier lugar de España, limpia del régimen brutal que la tiene subyugada, cosa que sin perder la esperanza, la confianza, conservando la moral y el optimismo, aportando cada uno, cada día, nuestro esfuerzo, actuando sin desmayos y con entusiasmo, luchando cada cual de la manera que pueda, podremos llegar a lograr que sea una realidad tangible.»

Dicho lo que antecede, que sentó a todos bien, el animador de radio-crochet invitó acercarse al micro a todos cuantos desearan participar a un programa improvisado.

Contra viento y marea hubo un excelente y extenso recital de poesías, canciones populares, chistes y coplas baturras, etc.

En fin, una bella jornada a recordar que, como broche, cerró la temporada de jiras y que, como todas, sirvió para estrechar más los lazos de amistad que nos unen entre compatriotas y a la vez para reafirmar nuestras puras convicciones idealistas de libertad, igualdad y fraternidad ante la asistencia de bastantes emigrados económicos, esa juventud ambulante que la necesidad de vivir la obliga a abandonar a España.

*Corresponsal*

*Regional Zona Norte*

SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

F. L. de Melun, 170 frs.; Berthe et Jacques, 10; F. L. Thiais, 63; F. L. Houilles, 149,50; Pascual, de Perpignan, 15.

Landeira, 90 frs.; Hernández, 14; Menéndez, 5; Lorenzo, 5; Carrasco, 5; Cañizar, 5; Vivas, 5; Cáceres, 5; Alicia, 10; X., 5; XX.,

F. L. de París, 400; F. L. de Drancy, 40; F. L. de Ivry: Gutiérrez, 50; Durán, 10; Vivancos, 10; López, 5,00; Montoliu, 10; Ivry: Gutiérrez, 85; F. L. Combs-la-Ville, compromisarios, 80; F. Local Dreux, 159; F. L. Dreux, jornada, 1º de Mayo, Landeira 70.

# Comunicados

REGIONAL CATALANA

*Agrupación de París*

El sábado, 4 de octubre de 1969, reunión de afiliados a la Regional Catalana. Fin de gestión y referencia al Pleno regional.

*Agrupación de Lyon*

Convoca a sus afiliados y simpatizantes a la asamblea que se celebrará el domingo 21 de septiembre, en el local y hora de costumbre.

F. L. DE TOULOUSE

Por el presente comunicado se convoca a todos los afiliados de la C. N. T. a la asamblea general que esta Local celebrará el domingo día 21 de septiembre a las 9 de la mañana en su local social. En dicha reunión se informará de asuntos orgánicos que nos conciernen a todos en tanto que cenetistas y libertarios.

F. L. DE PARIS

El 21 de septiembre, suspensión de la conferencia Casellas para continuar la asamblea.

F. L. DE SAINT-DENIS

Celebrará asamblea general el día 21 de septiembre en el lugar de costumbre, a las 9,30 de la mañana, donde se tratará del informe de nuestra delegación al último pleno regional.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el día 28 de septiembre, domingo, a las 9 en punto en el local de F. O.

F. L. de AUCH

Convoca a sus afiliados a la reunión general que se tiene que celebrar el día 21 del corriente a las 14 horas en el local de costumbre.

F. L. DE PERPIGNAN

Se comunica que para el domingo 5 de octubre se convoca asamblea normal de esta Federación Local en el local de la C.N.T.F., rue d'Encalce. Se ruega la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el segundo domingo de octubre. Se invita a todos sus militantes afiliados.

**ADMINISTRATIVAS**

Jan Fontarens Ry. Ivry (94). Rdo. giro 50 frs. el 3-7-69 para «C. S.» año 69. Agradecemos lo que sobra como donativo.

A. Bartell. Weston, Ontario (Canadá). Rdo. cheque del 27-2-69. Pago «C. S.» y «Umbral» año 69. Resto Pro-España. Bartell, 192 frs. Luis Mirabent de la Vega 70,20 frs. Entregados los 20 D. a tu paso por el local. Distribución indicada. 10 «C. S.» Arcos Fco. y 10 D. pro Ancianos de tu parte. A Arcos le llega h. 31-12-68. Quedará pendiente año 69.

Vicente Cruz, Béziers. Recibida carta. Giro «C. S.» año 69, 22-5-69. Saldo Librería, giro 25-8-69. Referente a la fact. del 24-B3E (5-3-68). Pago con «C. S.» año 68, el 26-6-68. «Mandat carte» acreditado a cuenta Liberto Cruz. Agradecidos por aclaración, excusándonos de reclamación indebida.

Julián Gil, Le Soler (P. O.). Recibido tu giro 62 frs. (38 para «C S.» y 24 «Umbral) como indicas pago 31-12-69.

Antonio España, Marsella. Recibida carta y estadillo. Giro pagando los números indicados.

Villagrasa, Herserange (M. et M.). Recibido giro 53 frs. pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

Soldevilla, Tours. Recibido giro 143,95 frs. pagando como indica talón hasta 30-6-69 y Boletos.

José Pérez, Brive. Recibido giro 36 frs. pago «C.S.» 31-12-69.

Carré Ramón, Feneuillet (Hte.-Gne.). Recibido giro 8 frs. (pago «Umbral» 30-6-69) y carta con resto. Deseo que la cosa sea como esperas.

Vicente Artés, Lourdes. Recibido giro 66 frs. pago «C. S.» Martínez y Soteras y paquetes «C. S.» y «Umbral» a nombre de Aguilar hasta 30-6-69.

P. Alonso. Rdo. giro pagando núm. 570 qltimo enviado Bordeaux (Gde), ahora habrás recibido el nóm. 571.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

*Augères* : Henriette Gerardin, 5 frs. *París* : Berthe et Jacques, 10; R. Ll., 5; *Canadá* : Bartell, 49,50 *Roanne* : Antonio López, 10.

Total: 79,50.

*Redon* : Aguilera, 4 frs.; *Aube* : Fornes, 10; *París*: Yon de Murguía, 5; Librería «Umbral», de la venta libros Dr. Vallina, 467; F. L. de *Drancy* : 17; de una compañera, 1,50; Cristina Bolero, 5.

Total: 509.50 frs.

B.D.I.C

# Las relaciones de Franco con el mundo comunista

EL «cordón sanitario» que aislaba tradicionalmente España del contagio comunista es cosa perteneciente al pasado. Dentro de pocos días un consulado de la República Popular Polaca se instalará oficialmente en Madrid, donde coincidirá con un amigo del COMECON, Alexandru Peterescu, ministro plenipotenciario de Rumanía, el que, desde hace un par de años, forma en Madrid la vanguardia oficial de los países del Este. Paralelamente, un cónsul español hará tremolar en Varsovia la bandera «sangre y oro» estableciendo la segunda cabeza de puente del Palacio de Santa Cruz (sede del Ministerio hispano de Asuntos Exteriores) más allá del telón de acero. La primera está establecida en Bucarest a partir del 1967.

El acuerdo firmado en París el 14 de julio último entre Pedro Cortina y Tedeu Clechowski, embajadores de España y Polonia respectivamente, constituye una etapa importante de los esfuerzos hechos durante seis años por Fernando María Castiella, ministro franquista de Asuntos Exteriores, para normalizar las relaciones de la España de Franco con los países del Este. El 1º de enero de 1964, el conde de Motrico, entonces embajador en París, lanzó el primer balón de ensayo en esa dirección. En la recepción de Año Nuevo en el Elíseo, Motrico dedicó un brindis al ruso Vinogradov «para el establecimiento de relaciones normales entre España y la URSS». Esta dedicatoria hizo escándalo en Madrid... al igual que algo más tarde lo promovió el gesto del general Franco, el cual, en el final de la Copa de las Naciones en el Estadio Bernabeu, jugado entre los equipos soviético y español, escuchó de pie el himno oficial soviético.

Desde entonces el acercamiento ha sido constante con el conjunto de los países del Este, y aparte Rumanía y Polonia — representadas o que van a estarlo dentro de poco por cónsules en la capital de España —, Checoslovaquia, Hungría y Bulgaria tienen establecidas representaciones comerciales en Madrid hace ya una serie de años.

Estos países tienen concertados con España acuerdos de cambio por intermedio de sus bancos oficiales, enviando corrientemente misiones comerciales. Desde principios de este año dos misiones checas, una húngara y otra rumana, han acudido a España, y el vice-ministro húngaro de la Industria, Itsvan Kovacs, visitó Barcelona en junio último en ocasión de la Feria Internacional de la capital catalana. Por su parte, Hungría ha concurrido por primera vez a la Feria del Libro de Madrid.

Los progresos de trato han sido lentos con referencia a la URSS. Pero la cuestión del oro español emigrado a Moscú — se declara en Madrid — en la proporción de unos 700 millones de dólares, no es ya obstáculo. El gobierno de Franco aceptaría posponer la negociación eventual del asunto «para después del restablecimiento de las relaciones entre ambos países».

Pero esta normalización choca con dos obstáculos heredados de la guerra civil, dos grupos de presión obrando en sentido inverso. En URSS presionan los de la Pasionaria contra el reconocimiento de la España franquista (si bien su fuerza no es considerable), en tanto en los intransigentes del régimen franquista el solo vocablo «comunismo» desencadena furores verbales, al extremo de que una sección falangista provincial amenazó con una marcha sobre Madrid para promover ruido en caso de que la capital llegara a ostentar una representación oficial soviética. A ello parece deberse que la Agencia Tass aún no haya conseguido establecerse en la gran ciudad española... «por tratarse de un proyecto prematuro».

No obstante, se perfilan progresos de colaboración aparte de los intercambios comerciales indicados. En febrero de 1967 la navegación comercial entre España y la URSS fue normalizada, y en julio último Carlos Robles Piquer, director general de Cultura en el Ministerio de la Información y cuñado del ministro Manuel Fraga Iribarne, se fue a Moscú en ocasión del Festival de Cine en el que España presentó «La Celestna». También la URSS participa, desde largo tiempo, en el Festval Internacional Cinematográfico de San Sebastián.

A su vez Robles Piquer declaró haber tratado en la capital ursina con las autoridades soviéticas sobre cuestiones concernientes al cambio de libros y películas. La URSS ha comprado recientemente ocho filmes españoles, y su representante cinematográfico en España, el ex toreador L. M. Dominguín, ha vendido varias producciones soviéticas para las pantallas españolas.

La normalización completa de las relaciones España-URSS es propósito visible y acentuado en el ministro Castiella, aunque se admita ser un objetivo de cumplimiento relativamente lejano. En la espera, el país que parece más dispuesto a seguir el ejemplo de Rumanía y Polonia es el búlgaro.

La política de atracción de las naciones comunistas seguida por España desde 1964, se dirige a terminar absolutamente con el aislamiento diplomático, a reconquistar las garantías internacionales que España precisa, beneficio algo problemático mientras dure la política con arranque en 1939. Para causar buen efecto en el Este, oficiosamente se afirma en Madrid que «España no es satélite de nadie y que la política de desenganche con los EE. UU. se prosigue de forma satisfactoria».

El comercio con los países comunistas se va acrecentando, y en las cámaras de comercio se concede importancia a las compras de carne de buey recientemente efectuadas por España en URSS, Polonia y Checoslovaquia. Particularmente la carne polaca, es apreciada. Las cantidades adquiridas de tal mercancía son, por ahora, modosas, pero nada impide considerar que dentro de algún tiempo la carne «comunista» absorba el mercado cárneo español hasta ahora abastecido por Argentina y Uruguay, cuyos productos se consideran en España portadores, a veces, de la fiebre aftosa.

De todas suertes, las relaciones comerciales entre España y los países del Este han entrado en una fase dinámica. Es significativo que una empresa polaca, «Cekop», en junio de este año concluyera un trato para la construcción, en Jaén, de una refinería de azúcar de remolacha, capaz para 2.000 toneladas diarias. Igualmente, la compra firme por Yugoslavia de 1.530 automóvils «Seat» es la primera garantía de exportación de coches españoles.

La pudibundez anticomunista del franquismo es evidente que ha desaparecido, quedándole ahora al régimen la responsabilidad de justificar dos millones de muertos y el resto de enormes atrocidades acontecidas durante la guerra, y las de la posguerra, siempre presente...

IGNOTUS

# DISCOS

*Azaña se ocupó de los burgos podridos y a fe mía que existen. Yo apunto a la Segarra oriental en estado de Edad Media durante la II República. Con Franco en la alcoba, el atraso debe ser más profundo.*

*Copons moscardonea, al efecto, en mi memoria. Mi caro Baró creyó por unos años en una veracidad desmentible: la represalia del carlismo contra Copons en 1836. ¿Para qué?*

*De nuestros días juveniles tal lugarejo dio aporte roqueño al caciquismo. Intervenido el prefascismo de Martínez Anido, Copons fue lugar de reposo y francachela para los pistoleros del «libre». El patrono Mero, aherrojado de Igualada por la fuerza del Unico, simuló dar su fábrica a los coponenses, tejidoría que «regentaron» los Sales, Laguia, Ors, Hortet y otros distinguidos asesinos. Copons fue el único lugar de España que dio viso «popular» al engendro libreño concebido en la sala del crimen del Fomento del Trabajo Nacional.*

*Durante la revolución del 31 se nos dio a entender que en Copons actuaban unas JJ. LL. hermosas. Estas querían mitin y fuimos a darlo. El secretario juvenil era el portento del pueblo, y a mí el portento me presentó como divo de ópera o cosa así. Temí que a la compañera que me seguiría en el uso de la palabra no la adjetivara estrella de music-hall. «Ese señor dirá una de las suyas». «Esa señora hablará de sus cosas.» Y así por el estilo.*

*Cuando Copons se haya reivindicado, la situación de España será esplendorosa.*

*DISCOBOLO*

B.D.I.C



NOTES DE LECTURE

# La farce électorale (Alain Krivine)

## ou de la capacité émancipatrice du marxisme révolutionnaire

Je viens de lire une plaquette de celui que la presse bourgeoise a pris l'habitude de désigner comme étant le candidat de Mai 68, à la présidence de la République, Alain Krivine. Bien plus grave encore est mon intention de vous en faire un compte rendu succint. J'espère que malgré cette faille énorme dans la formation théorique qui me fait prendre un certain intérêt aux ouvrages nauséeux des minorités dirigeantes, vous accepterez de poursuivre cette letture, qu'il serait peut-être possible de considérer comme désagréable et stérile.

Nous commençons par le début, à savoir :

Quels peuvent bien être les curieux phénomènes qui ont lieu dans le cervelet d'un marxiste révolutionnaire quand il lui prend soudain l'envie de devenir original et de s'accrocher un peu plus à la réalité ? Il devient trotskyste, tout bonnement, et commence sa nouvelle carrière en choisissant dans le fourmillement des textes de Marx ou de Lénine des phrases adaptées à la situation. Ce travail de taupe effectué (ou plus généralement, repris d'une anthologie de la pensée marxiste orientée convenablement, ce qui donne l'équivalent autoritaire d'un libertaire formé par le recueil « Ni Dieu ni Maître » ou autres proses de ce style), le révolutionnaire professionnel commence à faire entrechoquer les cellules cervicales de son petit crâne d'humanoïde développé, et écoutant de temps en temps ce qui se passe dans les zones entourant sa caverne dorée, s'intéressant même, oh ! suprême sacrifice, aux cogitations de ses homologues, il déduit et transcrit par écrit, en termes savamment édulcorés, ce que le premier manœuvre venu est capable de déclarer à sa façon simple, directe, et tout simplement génialement imagée : *on se fout de notre gueule*. Mais, intelligent comme lui seul sait l'être, Krivine va, courageusement, écrire un livre de 71 pages bien largement imprimées, de manière à gagner le plus de place possible, et permettre aux Editions du Seuil, qui ne sont manifestement pas une partie intégrale de la bourgeoisie puisqu'ils publient ce genre de littérature, un bénéfice substentiel destiné aux bonnes œuvres de la maison.

Mais que diable, peut-on bien arriver à caser dans 71 pages ! Bien simplement toutes les constatations possibles, toutes les théories imaginables qui ont été émises pour expliquer le phénomène de mai 68, de façon à en tirer des conclusions démontrant comment l'on peut être opposé au vote et poser sa candidature à la présidence.

L'intelligence innée du marxiste révolutionnaire aidant, il devient donc possible de mêler du Lénine à une situation où rien de ce qui pouvait exister en son temps ne pouvait le préparer. Il a même réalisé le tour de force qui consiste à sortir du dictionnaire encyclopédique l'éternel dada du trotskyste militant : les prolétaires doivent être les maîtres de leurs destinées, cela s'est vu en ce mai fameux, mais c'est à nous de fixer dans quelle mesure cela est possible. La singularité, comme on peut le voir, est à la mode chez les gauchistes, ces temps-ci.

Et puis il faut bien le dire : si quelque chose s'est passé en 1968, c'est dû uniquement à la situation pré-révolutionnaire correspondant aux définitions de Lénine. Encore que cette révolution n'ai pu se développer que grâce à l'action manifestement exemplaire des minorités dirigeantes marxistes révolutionnaires. Quant aux autres mouvements, je pense bien sûr aux libertaires, nulle mention n'en est faite. Il est évident que l'anarchisme est complètement dépassé par les événements, au point que toute une série de revues est publiée des études le concernant, en oubliant (peut-être volontairement, après tout ?) les trois quarts des idées que nous défendons ; au point que le congrès de Carrare a eu une publicité qui ne nous a pas toujours plu ; au point que l'un des principes (que pour notre part nous ne pouvons cependant accepter que comme l'un des éléments de notre édifice social) de base du socialisme libertaire, l'autogestion, a été repris aussi bien par l'hybride C. F. D. T. que par ces marxistes révolutionnaires. (Cependant Krivine se contente du principe, oublie le nom, et parle de contrôle ouvrier et de double pouvoir. Il n'y a aucun double sens dans ces définitions, remarquez-le bien !; au point que je ne sais plus si nous faisons bien de nous rappeler l'existence de quelques drapeaux noirs entourant des étendards rouges, pendant les mois chauds de l'année dernière.

*Soyons sérieux*

Le livre de Krivine est à la fois un attrape nigauds pour celui qui l'achète en pensant y trouver une pature substantielle, et pour celui qui espère y découvrir des trouvailles, des révélations, un renouveau concret du marxiste militant. Rien de tout cela ne veut bien montrer le bout de son nez tout au long des 71 pages pénibles de cette plaquette.

Amalgame habituel chez les trotskystes, on y trouve deux éléments absolument contradictoires si on les applique dans le sens que nous leur donnons : la libre activité des ouvriers dans les usines et l'Etat prolétarien garant (?) de cette liberté. Pour nous un Etat ne peut que disparaître, donc est inutile, face à une organisation cohérente de cette masse dont nous sommes une partie indissociable.

Le double pouvoir, lui-même, a un sens déformé par l'étrange vision trotskyste. Si nous pouvons concevoir un double pouvoir, c'est uniquement pendant la courte période où se livrera un combat acharné entre l'Etat, que nous occuperons à jeter à terre, et la nouvelle forme de société qui se constituera.

Ce double pouvoir ne peut en aucun cas être une forme améliorée des maximes marxistes concernant la dégénérescence de l'Etat, qui disparaîtrait alors progressivement et volontairement face à une pression prolétarienne de plus en plus consciente. Nous refusons cette position d'autant plus que, pour nous, si le prolétariat a une part particulièrement importante dans la réalisation de la nouvelle société (notre nouvelle société, non pas celle de Chaban-Delmas) il n'en est pas le seul élément. Tous ceux qui adoptent nos principes, et essayent de les rendre applicables, participent à l'élaboration de l'organisation future.

Nous affirmons, parce que tel est notre avis, (et pourquoi ne pourrions-nous le faire, puisque nos chers marxistes affirment que Marx et Lénine sont les seuls à avoir jamais eu raison, et bien que nous puissions démontrer nos affirmations) qu'Etat et autogestion sont incompatibles ; et que si les deux coexistent, nécessairement l'un meurt ; qu'il ne faut pas confondre révolution sociale, synonime de nouvel ordre, et révolution politique, synonime de coup d'Etat et de dictature. De coup de Prague, si l'on préfère.

Et que l'on ne vienne pas à nous rabattre les oreilles avec le Trotsky bienveillant et conscient, le Lénine n'ayant jamais voulu la déviation stalinienne. Nous croyons nous rappeler que quelque chose s'est passé sous leurs règnes du côté de la baie de Pétersbourg, ainsi que dans les contrées ukrainiennes. Rien ne nous est plus agréable, pensez donc, que d'entendre louer comme étant le révolutionnaire type celui qui a constitué une armée de métier et transformé l'internationalisme. Il y a comme incompatibilité. Je ne crois pas me tromper en disant que les trotskystes, ces bâtards de l'anarchisme évolutiste et du marxisme, et leurs dérivés Spontex, U. G. A. C., partisan d'une plate-forme anarcho-marxiste, sont un danger majeur au point où en est la C.N.T. Mais dès que celle-ci aura pris son allure de croisière, ces groupuscules gauchistes n'auront plus aucune importance.

**VIDAL V.**

Juillet, 1969.

Vendez !

Achetez !

Diffusez !

« Le Combat Syndicaliste »

Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire

B.D.I.C

# La lune, ou les deux faces...

Cette date restera dans les annales de l'histoire comme l'une des plus grandes victoires du génie humain.

Deux hommes, Aldrins et Armstrong, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, ont foulé le sol lunaire.

Cet exploit, souvent pressenti, espéré, vient enfin de se réaliser, au terme d'une longue et pénible quête scientifique. *L'homosapiens*, se hisse à un niveau de conscience technologique supérieure. Il acquiert de ce fait une autre ampleur, et peut regarder l'espace infini, cette norme incompréhensible, avec d'autres yeux que ceux de la peur mythique. Avec les yeux du futur maître de la nature !

L'homme vient de faire un pas en avant considérable, prodigieux !

Les rêves oubliés, les plus vieux, ceux qui se sont perdus dans les oubliettes de l'histoire, de la science, de la fiction, de l'utopie, deviennent et deviendront bien plus maintenant, des réalités. L'homme atteindra les étoiles. L'exploration de la Lune, la conquête du système solaire, Mars, Vénus, Saturne, etc..., et plus loin le franchissement de ce système, pour la conquête de la galaxie. L'homme devenant un jour, qui sait, l'homo-galactus.

Mais laissons là le rêve, et revenons à la réalité immédiate, c'est-à-dire à l'allunissage.

Une fois constaté le côté merveilleux de l'exploit, il serait interessant de savoir ce qui a pu le motiver. Quelles sont les raisons profondes qui ont fait que deux pays aussi puissants que les Etats-Unis et l'U.R.S.S., se soient lancés à corps perdu dans l'aventure spatiale. Car c'est indéniable que sur beaucoup de points, il s'agit effectivement d'une aventure.

Lorsque pour la première fois le monde ahuri entendit le bip-bip significatif du premier spoutnik, le geste de J. F. Kennedy ne fit que parapher une certitude : La course à la Lune entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. était engagée. Cette course était devenue une nécessité pour les U. S. A., qui ne pouvaient à aucun prix laisser l'U.R.S.S. seule dans cette aventure; non pour des raisons philantrophiques, mais pour des raisons d'ordre militaire, politique, économique, scientifique. Bref, comme le dit J. F. Kennedy lors du congrès de mai 1961 : « impressionner le genre humain, et plus particulièremente l'Union Soviétique. »

Examinons maintenant une à une les raisons fondementales de cette aventure lunaire.

La première raison est d'ordre militaire; militaire, car la Lune est l'endroit rêvé pour la mise en place de bases de lancement de missiles à tête atomique.

Non pour s'en servir, mais simplement comme arme psychologique. Du moins c'est la thèse officielle. Il s'agit d'une de ces innombrables facettes que comporte une guerre froide, guerre froide qui n'a jamais vraiment cessée entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Une dernière preuve de ce fait se trouve dans le duel qui a opposé « Luna » à « Apollo » pour le ramassage de quelques pierres lunaires.

Cette volonté farouche de part et d'autre de se comparer, de se jauger, de se faire prévaloir — armements nouveaux, fusées spatiales — c'est la résistible ascension de l'escalade de la peur.

Missiles, missiles anti-missiles, missiles anti-anti-missiles, etc., (j'en oublie une très large majorité !)

C'est l'arme biologique que l'on arbore comme un drapeau souillé. C'est la période du « je t'en mets plein la vue ! »

L'arme efficace de la dissuasion.

La course à la Lune est un atout fondamental de cette énorme partie de poker qui a été engagée voici déjà plus de vingt ans. C'est la composante de base de la panoplie du parfait prestige. Ce prestige s'adresse d'abord au grand de l'autre côté du rideau de fer, et aussi aux myriades de petits pays qui gravitent (France comprise) balottés entre ces deux masses impressionnantes.

Voici la situation au début. Un merveilleux impact publicitaire pour le premier qui se poserait sur la Lune; une situation de force; un prestige infini pour les pays voisins.

On peut donc dire que si cette course servait, sert, et servira les intérêts du militaire, et la suffisance du prestige national, servait-elle, sert-elle, servira-t-elle aussi ceux du grand capital américain ?

Au début les sociétés américaines étaient un peu méfiantes vis-à-vis de ce qu'elles considéraient comme une dépense stérile. Mais elles se sont vite aperçues que la conquête de l'espace ouvrait des horizons nouveaux; aussi bien techniques que scientifiques, donc financiers. Cela par la création, ou lé perfectionnement des sociétés de recherches, d'électronique, et toutes ces sociétés qui se sont développées pour la création de ce qu'on peut appeler « l'infra-structure », de l'expérience. L'Etat américain aidant le financement de nouveaux investissements. De ce fait, on peut conclure que pour ce qui est de la conquête de l'espace, le capital américain y trouve largement son compte, et apprécie la collaboration étroite avec la N.A.S.A, source inépuisable de capitaux, puisque parevant de l'Etat.

Par contre, l'Etat américain, ou plutôt disons les économistes américains ne sont pas du même avis. En effet, si les Américains peuvent supporter le budget de la recherche spatiale, qui est très lourd, « le seul programme « Apollo » est estimé à 120 milliards de frs. En 1965, année qui représente le point culminant des investissements, la N.A.S.A. dépensait 1 % sur chaque dollar du produit national brut des Etats Unis. Tout cela pour une entreprise, qui par définition a en elle quelque chose de gratuit. »

Donc, si les Américains peuvent supporter ce lourd budget, ils peuvent difficilement supporter en plus la purge vietnamienne, mais comme le retrait des troupes américaines au Vietnam ne fait plus de doute, il est possible d'envisager la continuation de la part des dirigeants américains du programme spatial. Une fois ce point éclairci voyons comment se pose le problème pour l'homme de la rue.

A cause du conditionnement dont il est l'objet, le citoyen américain, en général, accepte cette « merveilleuse aventure », en se basant sur les seuls critères scientifiques et humains, qui eux sont louables, et sans chercher à connaître tout ce qui se cache derrière ce battage. Cependant, comme tout homme, il se demande si cet argent investi dans la recherche spatiale ne serait pas plus utile sur terre. Je reviendrai sur ce point plus tard.

Douze ans de recherches scientifiques intenses, de travaux pénibles et laborieux, pour l'éclosion de ce « Lem », de ce « module lunaire », qui s'est posé sur la Lune. Douze ans où toutes les découvertes les plus récentes de la science en électronique, physique, chimie, télécommunications se sont accouplées pour que soit réalisable cet exploit. Car scientifiquement parlant c'est une prouesse. Prouesse, aussi bien par la mise au point de l'édifice « fusée », que par la perfection et la minutie des manœuvres, par la beauté irréelle des images venues de l'espace. N'oublions pas en plus que l'engin comporte plus de 900.000 pièces différentes qui doivent être vérifiées à chaque seconde par le cerveau électronique.

Il a fallu des milliers d'années pour que se réalise ce vieux rêve de l'homme. La science dans tous les domaines a dû parvenir à un stade qui rende possible l'expérience. Lorsque toutes ces conditions ont été assemblées, Armstrong a marché sur la Lune.

Cela du point de vue scientifique est une très grande découverte. Si j'insiste tellement sur le terme « scientifique », c'est qu'il faut séparer le caractère politique toujours abject, du côté scientifique, qui, lui, est louable.

Et maintenant, voyons si l'homme avait besoin de partir si loin, alors que sur terre tant de choses restent à faire.

Une majorité d'individus, tout en admirant le geste, pensent qu'il faudrait plutôt s'occuper de la Terre. Lorsqu'on leur demande comment, ils répondent : les hôpitaux, les écoles, les maisons de jeunes, les théâtres, les auto-routes, et aussi le Biaffra, le Vietnam, les bébés phoques.

Ces gens-là, braves humains moyens, qui ont certainement raison, la question ne se pose pas ne comprennent pas qu'il est stupide et inutile de réagir à la Camille Leduc, de « Paris-Jour », en se lamentant sur tel ou tel problème. Que ce n'est pas en soignant une partie d'un corps en décomposition que l'on guérie le malade. C'est tout le corps qu'il faut guérir. Parler de Biaffra, de Vietnam, quand dans le monde entier existe l'exploitation, c'est vouloir réparer une chambre à air percée de toute part. Il faut changer radicalement la société. Cela me fait aborder le point délicat de cet article, la différence fondamentale entre la politique et le scientifique.

Du point de vue scientifique et humanitaire, la conquête de l'espace peut apporter à l'humanité des bienfaits dont nous ne pouvons avoir idée que d'une infime partie. Par exemple, il est possible que sur la Lune, qui n'a pas d'atmosphère, on découvre les origines du Cosmos et de la vie. Des stations météorologiques, et de télécommunications pourront être créées. La Lune pourra être aménagée pour la thérapeutique de nombre de maladies du fait de sa faible pesanteur, et du vide absolu.

Cela, ce n'est plus du domaine du merveilleux, de l'innimaginable, c'est du presque immédiat.

Mais en opposition, et parce que ce monde est encore soumis aux contrôles des Etats, donc des fi-

B.D.I.C

nanciers, des militaires, il y a le caractère politique.

Du fait qu'il existe des hommes qui en exploitent d'autres ; du fait que ces hommes — une minorité — disposent de tous les pouvoirs, financiers, politiques, militaires ; du fait qu'il s'agit que d'hommes et non de sur-hommes (heureusement d'ailleurs) ; du fait que de tels êtres aient l'intention de coloniser les autres planètes, je dis NON ! Et cela pour nombre de raisons.

Ces individus qui se disent nos représentants, n'apporteront aux planètes qu'ils coloniseront que le « Good man life » américain ou soviétique. Par extension, ne peut-on craindre que ces individus vrais « barbares », sur terre, ne le deviennent d'avantage dans l'espace. Eux, qui acceptent de massacrer des hommes au nom d'une quelconque patrie, ne détruiront-ils pas sans pitié les formes de vie extra-terrestres ?

L'homme, déjà raciste avec ses semblabes, ne le deviendra-t-il pas davantage au contact d'êtres fondamentalement différant morphologiquement ? Et il me souvient de cette phrase de A. C. Clarke : « Le vrai problème de la conquête de l'espace se posera quand nous rencontrerons des formes de vie absolument différentes de nous. Pourrons-nous, et aurons-nous le droit de présenter nos théories barbares à des individus peut-être plus avancés moralement et socialement ? »

L'homme dans notre société hautement technologique est en complet déphasage. Il est arrivé, grâce à ses chercheurs à un grand savoir. Le chemin lent et difficile du progrès l'a conduit de l'âge de pierre à celui des balbutiement de l'industrie. Des milliers d'années s'étant écoulées entre ces deux points. Puis soudainement en 100 ans à peine, il en est arrivé à un stade de perfectionnement technique dont on ne perçoit pas de limites. Dans tous les secteurs il domestique la nature. Les techniques, par coups de poker successifs, ont fait des bonds de plus en plus accélérés. Et l'un des résultats de cette accélération prodigieuse c'est le voyage lunaire.

Ce qui est notable, c'est qu'au même moment où se faisaient sentir les premiers soubresauts de l'envolée industrielle, technique et scientifique, dans le domaine social et économique naissait une théorie, d'abord, puis l'idée d'un mode de vie, fondamentalement différent de tout ce qui existait, et qui prônait la liberté de l'individu. L'idéal libertaire se construisait. Seule éthique qui soit en harmonie avec le progrès des sciences, des arts et des techniques.

Malheureusement cet idéal a toujours été condamné par les exploiteurs de tous les pays et sévèrement réprimé. Cependant il continue de vivre, et il vivra tant qu'il y aura des hommes qui pensent en êtres libres.

Donc, l'homme de nos jours a un mode de vie semblable à celui qu'il aurait pu avoir il y a des milliers d'années, cela du point de vue moral et social, et non pas technologique, ni scientifique. Et je retiens cette phrase de « L'Express » : « Toutes nos pensées : science, mœurs, sagesse, toutes nos conceptions sociales ont été forgées pour un monde clos, dont on ne s'évade que par l'imagination, pour un monde fini ». Cette phrase pour « L'Express », n'a aucune valeur. Elle constate un fait. Elle n'apporte aucun remède.

Pourtant c'est dans cette phrase que se trouve le côté tragique de l'exploration de l'espace. L'homme s'est construit un monde prodigieux, où il ne peut vivre heureux du fait de la carence de son développement moral intellectuel et social. Les hommes au pouvoir, de tous les pays, dans le passé et de nos jours, n'ont toujours cherché qu'une chose, maintenir l'être humain dans l'esclavage physique et mental.

Le principe de royauté a été remplacé par celui de présidence. La société moderne a cela de bien : elle élit ses bourreaux, puis parle de démocratie.

Nous vivons à une époque où le progrès permettrait à l'homme de jouir pleinement de sa vie, en limitant, grâce aux moyens techniques modernes, les heures de travail. Mais le conditionnement est tel que l'homme ne cherche même pas à savoir s'il lui serait possible de faire moins de 10 heures par jour. Et là se pose une autre question. En apportant la connaissance à l'humanité, les hommes de science ont-il bien fait? Car ce n'est pas l'humanité qui en a bénéficié, mais ses exploiteurs.

Ont-il eu raison de faire franchir à l'homme ce pas de géant ces cent dernières années ? L'être humain à cause du développement technique, vit dans un monde qui n'appartient plus à ses critères mentaux. Les idées d'Etats, de religions, de guerres sont autant de notions bestiales et d'autres époques préhistoriques, mais n'ont plus rien de commun avec la société dans laquelle nous devrions vivre.

Et pourtant ces barbaries se perpétuent plus cruelles que jamais du fait de l'avance technique dans tous les domaines. Par ailleurs, on semble se trouver dans ce cycle inverse, c'est-à-dire dans une dépression morale. La preuve en serait ce simple fait. Il y a encore 50 ans, lorsqu'une grave injustice frappait des hommes, les gens se révoltaient angoissés. Sacco et Vanzétti, et avant Dreyfus. De nos jours les milliers de morts qui tombent un peu partout laissent indifférent. Les brutalités abjectes des événements de mai, ont même prêté à sourire. L'homme, qui est cela peut-être à cause du développement des télécommunications qui lui apportent chaque jour son plat de morts, tend de plus en plus à se désintéresser du malheur des autres.

Et en revenant plus précisément à la conquête spatiale, l'un des dangers sera que l'on ait en face un miroir aux alouettes. Les gouvernements pourraient ainsi détourner l'attention de l'homme vers l'espace, en lui faisant oublier ce qui se passe sur terre. On cherche à l'enfermer dans une cage aux barreaux fuyants quand il tente de réagir ; une cage baignée de la drogue du peuple : les moyens modernes d'informations.

Le geste scientifique est admirable, mais il faut prendre ses distances vis-à-vis de l'exécrable panache qui entoure l'exploit spatial ; et cette fausse idolatrie dont on tend à entourer les cosmonautes ; tout cet environnement publicitaire qui cherche à faire oublier à l'individu sa qualité d'homme.

Quels remèdes alors ?

Il n'y a pas de remèdes. Il ne peut y avoir qu'une transformation complète et radicale de notre société. Cette transformation se faisant à tous les niveaux : sociaux, moraux, psychologiques. Du niveau le plus primaire, comme les rapports d'individu à individu, au niveau le plus global qu'est la subsistance — production, et consommation —, en passant par l'Urbanisme qui doit s'adapter à l'homme, et non le contraire, de la Sexualité, avec la mise à bas des tabous, la reconnaissance de l'amour Libre, donc de l'Union Libre par exemple, la transformation totale de l'éducation, des rapports enfants à parents, etc...

L'homme doit retrouver son unité, son intégrité. Il doit se réajuster à la société technique qu'il a créée.

Le jour où l'homme aura balayé de son cerveau la répression mentale, la procession des bassesses humaines — racisme, exploitation, etc... —; le jour où l'homme abandonnera les servitudes volontaires qu'il s'est imposé, Etat en premier lieu, il pourra jouer le rôle qui est le sien dans l'échiquier infini de l'Univers.

Si l'humanité doit se lancer dans l'ère spatiale qui a déjà débuté, il lui faut avant toute chose, vivre dans une société libre. Car enfin libéré de tous les fardeaux qui l'entravent, il pourra réaliser ses rêves.

Il pourra vivre sa vie comme il l'entend.

La recherche une fois que le travail aura dépéri, et même avant doit être le but des êtres libres.

Recherche dans tous les domaines : artistiques, techniques, scientifiques...

Et la conquête de l'espace qui est d'après moi un des buts de la vie de l'homme sur la terre, comme la réponse à la question Pourquoi ?, n'auront de valeur qu'une fois l'individu libéré.

**Jordi VIDAL**

*Le 21 juillet 1969.*

# ...d'un même futur

## COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

B.D.I.C

# Le conflit israëlo-arabe : un faux problème

La presse bourgeoise est pleine ces jours derniers, des récents incidents israëlo-arabes : je te vole ton Boeing et tu me pulverises mes radars; je te brûle ta mosquée et tu démolis mon ambassade... Ceux qui prennent ces broutillles au sérieux sont tourmentés; ils se posent des problèmes : qui a tort, qui à raison ? Grave problème pour un petit bourgeois pétri de bonnes intentions et qui, suprême hardiesse, vote à gauche ! Il n'est pas, bien sûr, comme ces fascistes qui soutiennent Israël, parce qu'eux au moins, « ils cassent du bougnoul », oubliant sans doute qu'en des temps, somme toute pas si lointains que cela, ils étaient les défenseurs de la merveilleuse race aryenne qui n'attendait pour s'épanouir pleinement que l'extermination de ces salauds de Juifs ! Il n'est pas non plus un gauchiste modèle conforme qui, naturellement, appuie inconditionnellement les charmantes républiques socialistes arabes et qui mange de l'impérialisme américain surgelé à tous les repas ! Non ! notre petit bourgeois pétrit de bonnes intentions n'est pas un extrémiste, lui; bien au contraire. Il réflechit, lui, il pense, il cogite... et il trouve ! Sa solution : tout le monde a raison : les arabes ! les israëliens ! tout le monde vous dis-je ! D'ailleurs vous pouvez voir : c'est écrit dans « l'Express »...

Et alors ?

Et alors, rien. Tous ces tristes sires n'ont rien compris ! En effet, pour peu que l'on contemple la situation d'un œuil serein et dénué de passion, que voit-on ? A notre gauche, les pays arabes : caractères particuliers : fortes concentrations de flics, de racistes, de staliniens, de militaires, de curés, d'exploiteurs, de chefs, etc..., en bref, un Etat. A notre droite : Israël; caractères particuliers : fortes concentrations de flics, de racistes, (complétez vous-même la liste)... sans oublier qu'en bolchevikien « capitaliste » se prononce « bureaucrate »... En bref, un autre Etat.

Ceci ayant été constaté, il n'y a plus de problème... L'Etat... les Etats... Un seul est insupportable; alors deux !...

Le conflit du Moyen Orient est un amuse nigaud. Un amuse nigaud qui tue des milliers d'hommes et en aveugle des millions. Les classes dirigeantes ont besoin de créer des conflits, des haines, des têtes de turc pour maintenir leur domination. Mais cela finira bien un jour. Quand les hommes ouvriront leurs yeux et que les prolétaires de tous les pays comprendront ce que sont en réalité leurs chefs et leurs dirigeants, ils balaieront les flics, les racistes, les staliniens, les capitalistes, les militaires, les curés, les exploiteurs, les chefs, etc...; en un mot l'Etat. Et ce jour-là, les prolétaires arabes et les prolétaires israëliens créeront le véritable socialisme et on n'entendra plus parler de conflit au Moyen Orient... ou ailleurs.

**Gracchus**

**C. N. T. - J. S. R.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

IMPORTANT POUR LA PROPAGANDE

Vient de paraitre la brochure :

## L'ANARCHIE

d'Errico Malatesta, en édition « Golem ».

Soixante quatre pages, 3 frs Remises aux distributeurs.


**SIEGE SOCIAL**

39, rue de la Tour-d'Auvergne Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64

*Administration : J. SORIANO*

94 - Fontenay-sous-Bois

C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque

24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)

C.C.P. 13.507-56, Paris.

Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

Trois mois ..... 10 F

Six mois ..... 20 F

Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.



# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# Les bureaucrates tels qu'en eux-mêmes

On le savait déjà, mais chaque nouvel événement de la vie sociale nous confirme dans cette certitude: les syndicats bureaucratiques, staliniens ou réformistes, sont essentiellement contre-révolutionnaires... Ils en sont arrivés au point qu'il ne se cachent même pas pour le dire. N'ont-ils pas affirmé récemment qu'ils ne déclencheraient aucune grève, mais que si un mouvement revendicatif se déclenchait, ils en prendraient aussitôt la dircction ? A peine avaient-ils eu le temps d'éructer ces belles paroles que le personnel roulant de la S. N. C. F. se mettait inopinément en grève. Jusqu'ici nous pensions que faire la grève c'était exiger quelque chose. Nous nous trompions. Faire la grève c'est donner un prétexte aux bonzes syndicaux pour négocier avec le patron, l'Etat ou qui que ce soit...

Ces revendications réformistes n'ont aucune importance, elles sont totalement étrangères au projet révolutionnaire, nous dira-t-on; elles détournent les travailleurs des véritables objectifs... Nous en sommes tout à fait convaincus encore que le réformisme, quand il est une aspiration directe et spontanée du prolétariat est la forme à peine ébauchée, non conceptualisée, d'un désir de changement, d'amélioration, d'une soif de bonheur dont les révolutionnaires savent qu'elle ne peut s'étancher que par une révolution.

Mais revenons à nos moutons : ce petit épisode est bien significatif. A voir l'empressement qu'ont les bureaucraties syndicales à châpeauter, diriger, récupérer un mouvement revendicatif qui somme toute ne met pas le système en cause et qui probablement ne débouchera sur rien de véritablement positif du point de vue révolutionnaire, on se prend à imaginer quelle ne serait pas leur détermination à briser un mouvement authentiquement révolutionnaire. Et un slogan nous vient immédiatement aux lèvres, pour l'avoir abondamment utilisé en mai 68 : C.G.T. trahison ! Pour être percutant, ce slogan n'en est pas moins absurde. Absurde d'une part parce que la C.G.T. n'est pas la seule centrale embarquée dans cette galère et que nous ne voyons pas pourquoi la C.F.D.T. et F. O. n'auraient pas droit à nos plus vives insultes. Absurde d'autre part parce que la C.G.T. n'a pas trahi la révolution; elle la combat depuis que les bureaucrates et les staliniens s'en sont emparés. De même qu'il ne nous viendrait pas à l'esprit de dire : Bourgeois, trahison !, il faut que nous comprenions que les bureaucrates ne sont pas essentiellement différentes des bourgeois. Ils ne sont pas encore classe dominante comme c'est le cas dans les soi-disant républiques socialistes, mais ils prétendent le devenir à plus ou moins brève échéance. C'est pour cela qu'ils mettent tant de hargne à défendre cette sacro-sainte institution : l'Etat, qu'ils convoitent et qu'ils protègent...

Ces bureaucraties, qui sont nos ennemies n'auront, soyons-en sûrs, aucun scrupule à nous traiter comme elles l'ont déjà fait avec tous les révolutionnaires qui ont tenté de renverser l'Etat : elles les combattent, avec les armes si la propagande ou la calomnie restent sans effet...

Heureusement que ce bien triste tableau est quelque peu éclairé par la réaction des travailleurs qui, de plus en plus, agissent par eux-mêmes, sans se préoccuper de leurs chefs et de leurs dirigeants. Ils sont l'espoir du véritable socialisme.

Répétition générale du grand demenagement.


Le Directeur de la publication : **LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles

4 et 6, rue Chevreul

94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

GFP 3428 B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

25 SEPTBRE. 1969 NUMERO 574 PRIX : 0,75 F 41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# La « base » et ses dirigeants

La grève de la S. N. C. F., celle de la R.A.T.P. et toutes celles, de moindre importance, qui ont lieu simultanément sont l'occasion rêvée pour les journalistes de s'extasier devant « les grèves sauvages », déclenchées à « la base »...

Le mois de mai 68 aura eu, entre autres avantages, celui de révéler à ces pisseurs d'encre que ce n'est pas les Séguy, Bergeron ou autres Descamp, qui font les grèves, mais bien les ouvriers dans les usines... Hormis les grèves à caractère essentiellement politique, il est extrêmement rare que les centrales syndicales organisent une grève. Et encore, quand cela se produit, c'est essentiellement pour désamorcer des mouvements qui de toute manière se produiraient, mais qui risqueraient de dépasser les limites « raisonnables ». On peut citer comme exemple de ces grèves-bidon, les « journées revendicatives » comme celle du 11 mars dernier.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de changé. En effet, il y a quelques années, les centrales syndicales bureaucratiques avaient de l'autorité suffisante, sinon pour déclencher où et quand elles le voulaient des grèves sérieuses, du moins pour, en envoyant sur place une demi-douzaine de dirigeants « responsables », dissuader tel ou tel secteur de l'économie de se mettre en grève... Aujourd'hui, par contre, il semble bien que les choses ne se passent pas de la même manière : les mouvements se déclenchent sans que ces mêmes centrales y puissent faire grand chose. De même, autrefois, l'avis de la centrale syndicale était déterminant pour la reprise du travail alors que maintenant, les directions syndicales, échaudées sans doute par l'accueil que leur firent les ouvriers de Renault au lendemain des négociations de Grenelle, se contentent de donner un avis et s'en remettent pour tout aux décisions de la « base ».

Entendons-nous. Toutes les simagrées qui sont faites autour de l'importance respective des dirigeants syndicaux et de leurs « bases » respectives ne nous intéressent pas. Car si nous nous y intéressions, ce serait entériner le fait que dans une organisation syndicale, c'est-à-dire par définition une organisation du prolétariat, il puisse y avoir une base et un sommet, et parce que cela voudrait dire que nous pensons que la solution des problèmes qui se posent au prolétariat dépend du dosage de l'influence de cette base et de ce sommet. Il n'en est rien. Nous sommes convaincus au contraire que tant qu'il y aura une base et un sommet dans les organisations du prolétariat, aucun de ses problèmes ne sera résolu, à commencer par celui qui contient tous les autres : la révolution socialiste.

Le fait que nous ne nous intéressions pas aux rapports entre la base et le sommet dans les organisations bureaucratiques n'implique pas que l'un ou l'autre nous soient indifférents.

Les dirigeants, tous les dirigeants, sont nos ennemis car ils sont les ennemis de la classe ouvrière. Tout dirigeant fait partie de la classe dominante ou prétend en faire partie à un moment ou à un autre. Nous n'avons pas à revenir là-dessus, c'est un fait tout à fait évident. Et les dirigeants syndicaux n'échappent pas à cette règle générale. En dirigeant une partie du prolétariat, en instaurant la séparation au sein des organisations de la classe ouvrière, en créant, consolidant et suscitant des hiérarchies entre les travailleurs, en récupérant toute action véritablement révolutionnaire, en détournant par leur propagande mensongère les ouvriers de leurs objectifs véritables, en leur laissant croire que le réformisme est une voie possible vers le socialisme, en pactisant et en négociant ouvertement avec les capitalistes, en étant enfin des spécialistes du syndicalisme, en faisant du syndicalisme une profession, ils nous prouvent qu'ils sont absolument contre-révolutionnaires. Tous leurs discours, leurs diatribes, leur feinte bonhomie, leur « apolitisme », leur « désintéressement », n'est qu'un spectacle de plus dans le spectacle généralisé de la société bourgeoise. Ils ne sont qu'apparence dans un monde d'apparences d'où les vérités fondamentales sont bannies. Ce sont nos ennemis.

Quant à la « base » que ces dirigeants gouvernent, elle est le dindon de la farce. C'est elle qui crée et réalise toutes les actions revendicatives ou révolutionnaires dont se servent leurs dirigeants; c'est eux qui les payent; et c'est contre eux qu'ils agissent...

Les travailleurs qui forment la « base » des syndicats réformistes et bureaucratiques n'ont qu'un tort : celui de ne pas avoir encore compris que leurs dirigeants sont leurs ennemis et qu'ils doivent sans plus attendre combattre les mauvais bergers et s'organiser eux-mêmes, sans chefs et sans hiérarchies, pour marcher vers le socialisme.

C'est ce que nous essayons de faire à la C. N. T.

# Mort aux vaches

Chez Citroën, à la suite d'un ralentissement des ventes et du transfert de certaines chaînes de fabrication en province, la production a considérablement diminué. Beaucoup d'ouvriers vont devenir par conséquent inutiles.

Devant cette situation, la Direction ne songe surtout pas à ralentir les cadences, encore moins à réduire le temps de travail. Fidèle à sa ligne de conduite habituelle, elle fait pression sur les ouvriers. Interprétant une petite erreur comme une faute professionnelle grave, des retards accidentels rapprochés comme trop fréquents et motivant le renvoi pur et simple et surtout en intensifiant les fouilles à la sortie du travail par l'intermédiaire des gardiens.

Ceux-ci déploient tout leur zèle à cette ignoble besogne, faisant ouvrir sacs, serviettes et gamelles, cherchant la vis ou la rondelle qui pourrait motiver le licenciement du malheureux ouvrier qui a osé « voler » son patron.

Mais le rôle de gardien ne se borne pas à cela. Outre l'enregistrement des sorties et des rentrées des véhicules et le contrôle des cartes de service du personnel, il lui arrive aussi d'aller faire un tour dans le vestiaire et à la sortie du restaurant après les repas, dans l'espoir de surprendre un travailleur en retard.

Il est toutefois regrettable que leur bonne volonté et leur conscience professionnelle ne soient pas plus souvent récompensées, comme par cet ouvrier étranger qui, il y a quelque temps à Levallois, s'est saisi d'une barre de fer et les a copieusement rossés, en blessant deux gravement en échange de leurs bons et loyaux services.

*(Tract distribué Chez Citroën.)*

GFP 3428

# GREVE Aux Etablissements Vignon à Haraucourt

C'est à la suite du licenciement d'un délégué syndical que 80 % du personnel de l'usine s'est mis en grève afin d'obtenir la réintégration de celui-ci.

Après le refus du président directeur-général, un meeting avait été organisé pour le mercredi 17 à 18 h. 30.

Plusieurs centaines d'ouvriers venus de tous les villages voisins étaient présents en solidarité avec les grévistes. Le défilé qui venait de l'usine s'arrêta sur la place de la Mairie, d'où les délégués syndicaux firent connaître les abus de la direction et attirèrent l'attention des travailleurs sur le fait que par ce licenciement c'était la cause syndicale et les droits les plus élémentaires des travailleurs, qui étaient foulés aux pieds.

Après le meeting un cortège composé de tous les manifestants se rendit à la demeure du « citoyen » président directeur-général, mais la porte resta close.

Dans ce cortège, en plus des banderoles réclamant le droit syndical on pouvait entendre avec force des slogans comme : « Ce n'est qu'un début ; continuons le combat » ou « l'usine en gestion directe, le directeur à la porte » ; « participation piège à cons » ; « tout Etat est policier » ; « Etat et patrons complices », etc.

Il fut ensuite décidé de demander une entrevue au maire ; celui-ci étant également absent, ce fut sa femme qui se montrant très compréhensive, reçu le délégué de la C.F.D.T. promettant de mettre son époux au courant dès son arrivée. Le climat étant assez tendu les manifestants repassèrent devant la maison du patron ; quelques pierres furent lancées sur les carreaux et là on vit arriver le directeur qui, avec un air hypocrite et se moquant des travailleurs entra chez lui calmement en se frayant un chemin entre les manifestants, sans que personne n'osa lui donner la correction qu'il méritait.

La C. N. T., malgré son anonymat était présente et participa dans les premiers rangs à tout le déroulement de la manifestation.

Grâce à elle, certainement, furent lancés les slogans de gestion ouvrière, etc.

Elle eut aussi l'occasion de parler avec quelques manifestants afin de les encourager d'aller jusqu'au bout et d'envisager la gestion de l'usine ; mais cela, malheureusement, nous ne pensons pas que ce sera pour cette fois-ci !

En attendant, une brèche de plus a été faite et l'on peut se féliciter de l'unité qu'il y avait à la base ; la seule remarque qui peut être faite c'est celle d'un délégué C. G. T., qui dit à un jeune : « Oh, vous voilà encore ici pour foutre le bordel ! » Ce à quoi le jeune lui répondit : « Et vous êtes toujours aussi sectaire, vraiment... »

*Un groupe de jeunes de la C.N.T.*

# Tentative communautaire en Italie

Un groupe de camarades affinitaires d'Italie, après quelques réunions ont décidé de créer une communauté à caractère libertaire dans le but de contrer ceux qui, dénués de bonne foi, s'évertuent à calomnier les idées libertaires et prétendent ne voir en l'Anarchie que l'expression bourgeoise de désordre et dans les anarchistes d'insupportables « terroristes ». Pour eux certes, bourgeois ou politiciens incorrigibles, mais pas pour la petite masse de libertaires dispersés à travers le monde. Comme en France avec « Germinal », future colonie infantile de même caractère, va naître en Italie une communauté libertaire qui permettra également d'accueillir les camarades désireux de faire fructifier cette communauté.

Pour que de tels projets aboutissent il est nécessaire que chaque camarade apporte sa contribution à la réalisation financière ou matérielle, car si un terrain de 20 hectares avec une habitation est disponible avec 50.000 lires de location par mois, nos camarades demandent que nous les aidions dans la mesure de nos possibilités, sans obligation naturellement, afin de former un capital pour payer le terrain.

Ils demandent également un matériel d'édition (duplicateur, machine à écrire, papier), tout matériel pouvant servir à la composition de tracts, brochures, affiches, livres, etc. ; du matériel agricole et outillage de toute sorte pouvant servir dans l'exercice des travaux de la communauté ; également un matériel de cuisine, couvertures, lits, meubles, vêtements, etc...

Pour tous renseignements complémentaires écrire à :

Naselli Piero, Casella postale numéro 39 ; 94 015, Piazza Armerina (Enna) Italie.

# Luttes à l'étranger

*ITALIE*

Après la grève observé par 1.260.000 métallurgistes, les ouvriers du bâtiment, au nombre de 880.000, ont à leur tour cessé le travail pour une première grève de 48 heures.

Dommage qu'ils n'aient pas décidé de la faire illimitée ! Ici encore les syndicats réformistes ont la main-mise sur les ouvriers et de peur d'être debordés, ils préférent multiplier les petites grèves afin de ne pas avoir à prendre de responsabilités plus graves...

*ALLEMAGNE*

Les 20.000 mineurs sarrois qui avaient entrepris une grève « sauvage » ont repris petit à petit le travail, après avoir obtenu quelques réajustements de salaires et l'alignement de ces derniers sur ceux de leurs collègues de la Ruhr.

Toutefois la situation n'est pas encore entièrement « normalisée ». A Dortmund 3.000 mineurs n'ont pas repris le travail et continuent à bloquer les puits. Dans le nord l'usine métalurgique Kloeckner, qui emploi 10.000 ouvriers, est également en grève. Toutes ces grèves étant parties de la base, elles sont dites « grèves sauvages » ce qui pour l'Allemagne, est une évolution notable, compte tenu de la formidable machine pseudo-syndicale dont sont dotés les allemands, ce qui permet au patronat de savoir avant la base ce qui va bien pouvoir lui être réclamé !

*ESPAGNE*

L'un des trois plus grands ateliers de réparation des chemins de fer espagnols, celui de Villaverde, est complètement paralysé depuis le vendredi 12, à la suite d'une grève qui à entraîné le licenciement de neuf ouvriers et la mise à pied de 688 autres. La police est intervenue le samedi pour chasser les ouvriers qui occupaient l'atelier. C'est la première grève importante depuis le début de la rentrée ; souhaitons que nos camarades espagnols continuent et qu'un jour que nous esperons proche ils puissent enfin balayer toute cette canaille cléricale et faciste qui gouverne le pays, écrasant un peuple qui ne cesse de réclamer sa liberté malgré l'absence de solidarité internationale massive.

— Ici, tu es *libre*, camarade ; choisis ce que tu veux...

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# La situación política de España

EN conversación animadamente sostenida, unos compañeros hacían mención de los falsos estados de optimismo que alteraban la visión de los refugiados en campos de concentración franceses, exceso de ilusión que, al no confirmarse las previsiones, hundían en un estado de depresión tal a esos ilusos, que algunos terminaron por suicidarse o acudiendo a España para que los suicidara el enemigo.

Andado un tiempo las suposiciones para un «próximo» cambio político en la tierra de origen se reproducirían, total para ganarse, esos ilusos impenitentes, una nueva sanción de pesimismo. Más gente retornaba a España y otra se encaminaba a las Américas, no consiguiendo una y otra recobrar el sosiego que los vencidos del 39 perdimos. Todo ex refugiado regresado al país se halló extranjero en el mismo y puede que añore a veces el exilio perdido; igual desasosiego para los refugiados «americanizados», que, sobre perder España perdieron además Francia. Acudieran éstos últimos a España, y comprobarían que, como los que residimos en Francia o volvieron a España, ya no les queda — ni nos queda — lugar donde meter el cuerpo. Y es que nuestro problema es más moral que físico, más ideal que territorial. Lo que unos y otos buscamos con afán no es un país acogedor y satisfaciente en los aspectos dinerista y geográfico, sino una «patria», un lugar, una extensión idónea donde la libertad, el goce normal de la vida estén tén absolutamente garantizados. Hay refugiados «ricos» en América y, sin embargo, están hartos de pesos, de loros, de monos, de cholos y aguacates. Por el mismo sendero los republicanos españoles «afrancesados» permanecemos mohinos bajo el peso del franco (¡eso de «franco» que doblemente nos persigue!) y de la inmoralidad sindicalista que aquí observamos e ineludiblemente sufrimos. ¿Y los de España? ¡Ah, ésos discurren silenciosos, cohibidos, disminuídos por la obligación de aceptar, aparentemente, los principios regimentales y sindicalistas de ahora! ¡Cuánta será la luz que se derramará en los espíritus del antifranquismo interior y de la diáspora, el día que el régimen dictatorial desaparezca! Pero — y ésa es la pregunta de hace treinta años —: ¿cuándo ocurrirá tan esperado acontecimiento?

La realidad maldita nos ha demostrado que Franco se impuso por cañones alemanes y se rehizo políticamente y económicamente merced a la tolerancia político-financiera internacional. Nosotros, vencidos, no hemos contado para nada, ni en republicanos ni en marxistas ni en anarquistas. Frente a un nuevo estallido avancista del pueblo español, los Estados democráticos, negros y comunistas no dudarían en preferir siempre a Franco, ese hombre - sistema que garantiza todas las exacciones contra el país para favorecer no importa qué nación extranjera con moneda fuerte. Internamente Franco es recriminado, envidiado e ironizado por los suyos; mas en cómplices confesos no pueden ni deben abandonar el carro de la infamia «nacionalsindicalista». Incapaz el pueblo de derrocar al régimen (¡está aquél tan solo!), y nosotros con las democracias y los sindicalismos democrático y soviético en contra, no hay más que persistir tesoneramente sin espera de compensación inmediata, y al propio tiempo aguardar a que al «caudillo» se le corte pronto el hilo de vida según ilustran fotografías que reporteros gráficos taimados y persistentes van publicando.

Y cierto, en previsión del entierro de lujo que amigos y enemigos de Franco prevemos, ahí está el reyecito amaestrado que tuvo al 13 rey Alfonso por abuelo. Establecido en el trono ese muñeco, ¿dará seguridad a la política de continuación desada por los propietarios del actual régimen? ¿No se encontrará con la oposición de su padre, y éste no sufrirá la disputa de su hermano Jaime, y los tres nó se verán acerbamente discutidos por dos aspirantes carlistas al «tronío»? ¿No les quedarán, en la circunstancia, fuerzas a los republicanos y a los socialistas clásicos, y a los anarquistas antiguos pero con juventud renaciente, para cortar el vicio franquista e integrista de la política del país? ¿Cómo reaccionará el pueblo español cuando la disciplina estatal franquista sea rota? ¿Quedará quieto ante la ascensión de un bobo Juan Carlos o ante la intromisión de un tal Javier de Parma? ¿O tolerará a los comunistas, siempre dispuestos a jugar la carta monárquica, republicana o neo-franquista con tal de consumar a la larga sus absolutistas intenciones? ¿Cuándo podremos reintegrarnos a una España libre tal como la necesitamos?

No nos enzarcemos en profecías. Por el momento España está deshecha y habrá que rehacerla. Y quieran los hados que el pueblo sea buen artesano para construír prescindiendo de materiales fascistas y bolcheviques, esto es, con exclusión de todo cemento, o resabio, de dictadura.

# DISCOS

*Otra huelga ferroviaria. La estación que frecuento, nueva, subterránea, lujosa, ofrece salas semidesiertas. El kiosquero — indudablemente comunista — expone diarios de venta improbable, destacando lo más posible la Gaceta francesa de Moscú. Así rechazado, no compro nada.*

*Miro la tabla de horarios — en la ocasión ciertos — e irá para hora y media de estacionar en estos fondos. Sin tinta fresca al alcance, no mortificaré ojos. Meditaré lo que pueda en el culo de saco que llaman sala de espera, acristalado y con plantas. De los pies, incluso. Vagabundos o pierdenoches suelen alinear dos butacas donde tenderse para un sueño problemático. Para cortárselo cumple frecuentes visitas el inspector S. N. C. F. acompañado de policías.*

*Cuando eso ocurre en mi presencia, los tendidos son los primeros importunados; un servidor, el segundo. Por lo visto, mi estampa no es de las prescindibles. Se me toma por criminal nato, cuando soy criminal por nacer. Si place que se indague la existencia o no de víctimas mías.*

*Sin embargo hoy no hay «descenso» inspec-policíaco, como si esa suerte de despertadores humanos estuviesen también en huelga. Entonces uno se huelga, se recrea pensando, o no pudiendo pensar a causa de una musiquilla ambiental que persigue a la clientela por salas y pasadizos, por «waters» y escaleras, anegándolo todo con sones ñoños, pegadizos. Bien pudiera el disquero haberse declarado en paro, como los ferroviarios.*

*Los durmientes se desvelan en vista de que no los desvela nadie. Los pies vuelven a servirles para contactar el suelo, y algunos bostezos suyos adhieren al bostezar de la musiquilla gangosa, imparable. El reloj marca igualmente su calma, asociando agujas a las de arriba, que no funcionan puesto que tren ninguno llega.*

*Harto de un esperar sin diario ni pruebas a corregir, uno se sube al andén de ida, aburriendo su faz de consuno con 300 faces aburridas. ¿Llegará?, ¿no llegará?*

*Llega el convoy, con estrépito discreto. Los esquiroles tratan, en lo posible, de pasar desapercibidos.*

*También uno llega, a destino. Ya se verá como regresa por la tarde, y es bueno, pues la vida sin sorpresas sólo es útil a las personas vacías.*

*DISCOBOLO*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## ELOGIO DE LA SENCILLEZ

ABUNDAN en la vida las personas engreidas, los tipos petulantes, aquellos que diríase van hinchados de suficiencia, creídos de saberlo todo; considerando, en su necia presunción, que ya no les hace falta aprender nada. Por este motivo, ante la majadería que implica el orgullo y la vanidad, resulta placentero comprobar la sencillez, casi la humildad, de figuras que en las ciencias, o en las artes, alcanzan un merecido relieve. Se trata de positivos valores intelectuales.

Para los que han leído los libros del conocido biólogo Jean Rostand, les resulta familiar ese tono afable, casi diríamos campechano, que usa en sus escritos y en sus conversaciones. Sabemos que pertenece a la categoría de los hombres sabios de nuestro tiempo. Indudablemente, para conseguir sus conocimientos ha redoblado energías, ha puesto acentuada voluntad en el estudio, buscando con acuciante anhelo conocer alguno de los secretos de la naturaleza que la Ciencia se esfuerza en descubrir. Y al conseguir, por sus estudios, por sus investigaciones, selectas amistades; el ser felicitado, el suscitar admiración, no le ha envanecido; no le ha alejado de la sencillez.

Una vez más hemos podido estimar su virtud ejemplar al leer recientemente, en una revista, su conversación con un periodista, en el curso de la cual, aludiendo a sus investigaciones dentro del campo de la Biología, manifiesta Jean Rostand: «En mi fuero interno me he guardado bien de pensar que los que creen cosas diferentes juzgan mal. Tampoco he olvidado de qué frágil materia están hechas las opiniones de un hombre.»

¡Cuán lejos las palabras transcritas de esas afirmaciones rotundas, dogmáticas, de más de cuatro ilusos que nada saben, y lo que es peor: ignoran que no saben!

Existiendo un clima de sencillez en un ambiente determinado, es fácil el poder llegar a un acuerdo. La sencillez conlleva la lealtad. Y son ambos factores los que facilitan la concordancia de pareceres. Generalmente, cuando no hay manera de llegar a una armonización entre un conjunto de individuos es que faltan, es que no juegan su papel primordial por parte de todos la lealtad y la sencillez.

## EL ARTE DE DIFUNDIR LA PROPAGANDA

Todo lo que se relaciona con nuestras ideas libertarias, en lo que a las actividades guarda relación, es justo que merezca constante atención. De no ser así es indudable que ha de quedar mermada la influencia que pueda ejercer el ideal en el ambiente social, bien en lo individual, ya en lo colectivo.

Existe un idealismo inoperante. Alguna vez hemos podido oir en relación al tema que nos ocupa, que Fulano, o Perengano, «tiene ideas adelantadas». Lo han dicho familiares, o amistades del aludido, o de los aludidos. Pero al sernos conocida la vida corriente de esos «idealistas», fácil ha resultado comprobar que de tener ideas de carácter social, se las guardaban... ¿Qué función interesante desempeña el que, aduciendo ser partidario de un ideal, pongamos por caso el que es de fundamento ácrata, nada hace por él, en nada apoya su difusión? Se ha dicho siempre que el idealista, si en verdad *siente* lo que en sí son las ideas, lo normal, lo lógico es que haga algo en favor de ellas. Así manifiesta su consecuencia. De lo contrario, ¿para qué llamarse idealista?

Son muchas, como es harto sabido, las maneras existentes para contribuir al desarrollo del ideal. Va con ello la cuestión de preferencias, de aptitudes; algo, en suma, afectando al modo de ser de cada cual. No todo el mundo sirve para una misma cosa. Lo aconsejable, simplemente, ha de ser el *hacer algo*.

Y en plan de actividades, hay una de suma importancia y que desgraciadamente se habla poco de ella: se trata del arte de difundir la propaganda. Cabe subrayar lo de *arte* por el motivo de que son pocos los que lo practican — en relación a la propaganda escrita: periódicos, folletos, libros, — reuniendo condiciones para ello.

De las imprentas salen nuestros periódicos, las labores administrativas consisten en hacerlos llegar a los suscriptores y paqueteros. Y así se distribuyen normalmente a los habituales lectores. Se editan folletos, o libros, quienes los desean escriben a nuestros servicios de librería, o los piden al paquetero para que a su vez los encargue. Es lo que se acostumbra hacer. Pero esto no es difusión en el sentido de la propaganda. No es dar a conocer nuestras cosas, nuestra literatura, nuestros periódicos, nuestros folletos, nuestros libros, o sea todo lo que sale de nuestro ambiente a quienes no conocen quienes somos, ni saben, por lo tanto, las ideas que tenemos.

Difundir la propaganda es cuando compañeras, o compañeros, tomando un manojo de periódicos, un puñado de folletos, unos libros, la sonrisa en los labios, ofrecen dicho material impreso, en ocasión de festivales, de jiras, de conferencias, de mítines, en visitas domiciliarias, en cualquier oportunidad. ¡Y ahí entre en juego el mérito, el arte, de quien difunde la propaganda!

Los hay quienes al ofrecérseles nuestra propaganda impresa, con mueca de indiferencia eluden la proposición. ¡Ah, pero cuando la compañera, o el compañero conoce bien lo que supone el texto de lo que ofrece; cuando además *siente a fondo la misión que realiza*, con afecto persuasivo se esfuerza en convencer al futuro lector, suele convencerle! Es una cuestión de tacto, de psicología, de inteligente tenacidad. Hemos conocido compañeras y compañeros tan duchos en las tareas de difusión que al poco de empezar su trabajo ya habían agotado las existencias de material de propaganda: periódicos, folletos y libros que se habían llevado para la venta.

Suele acudir a los actos públicos y jiras interdepartamentales que suelen tener lugar con frecuencia en el Midi de este país, un compañero conocido por su activa y veterana militancia, y sobre todo, por sus excelentes aptitudes para lo concerniente a la difusión de nuestras publicaciones: libros, folletos, opúsculos, etc. Al poner empeño y simpatía en su labor, el material lo va desprendiendo de sus manos con singular maestría. Saben la mayoría de lectores a quien me refiero. No citaré su nombre por no herir sus excelentes condiciones de modestia. Pero, con el compañero que dirige esta publicación hemos dicho más de una vez: «¡Ah, si hubiera una docena como el compañero X!»

No, no; no es cosa baladí lo relacionado con la difusión de nuestra propaganda. Acostumbrados a la despreocupación, se dejan de lado matices de importancia capital. ¡Cuántos que desconocen nuestra ideología se agregarían a nosotros si la conocieran! ¡Y ahí está el quid de la cuestión: hacer que conozcan las ideas! Si, en jiras, en festivales, suele ponerse una mesa con material impreso; pero muchos pasan indiferentes. No es igual ver un folleto, o un libro sobre una mesa, o en un escaparate, que alguien, el libro o el folleto en la mano, explique con verbo persuasivo el contenido, la sustancia de aquel escrito. ¡He ahí un tema a desarrollar!

## CUANDO HO CHI MINH NO ERA DICTADOR

El fallecimiento del ya anciano dictador del Vietnam del Norte ha dado margen para captar datos acerca de su vida. Una vida de luchas, de continuo desasosiego y persecuciones. No es el comunista, no es el dictador llegado a la cumbre del Poder, lo que encuentra uno interesante en la biografía de Ho Chi Minh. Es el jovenzuelo, estudioso, inquieto, iconoclasta, el que poseía extraordinarios dotes de organizador, el que dominaba las acometidas de la enfermedad acechando su cuerpo enfermizo; es el que podía haber sido otra cosa bien diferente a lo que fue.

Quizás aquel joven que pasó seis años en París, viviendo a salto de mata, leyendo mucho, particularmente a Proudhon y a Michelet, hubiera tomado otro derrotero de haber topado con otras amistades que las de Longuet y Vaillant-Couturier. Si el hijo de un caracterizado fascista, como lo era León Daudet, se hizo anarquista al contacto con libertarios, mejor hubiera podido asimilar las ideas ácratas aquel que había leído a uno de nuestros teóricos y que había sufrido las acometidas de la autoridad. Pero fueron políticos zorrunos quienes le halagaron, poniendo cauce a su dinamismo, a su incansable espíritu emprendedor. Poco a poco le adentraron en los engranajes del comunismo, guiaron sus lecturas hacia el marxismo. Ya habiéndole tomado afecto al criterio autoritario fue siguiendo esta senda hasta llegar a dictador. Tan malo como todos los demás.

*Aquí y ahora*

# El concepto del límite

**por Juan Español**

EL otro día hablábamos de cómo el Gobierno franquista se autopregunta por medio de esa parodia institucional y representativa que son las Cortes españolas sobre problemas de acuciante perentoriedad para el pueblo ibérico. Veíamos también con qué desparpajo y sangre fría contestaba sin dar soluciones ni siquiera previas, postergando todo conato resolutivo para un futuro impronosticable. Preciso será ahora hablar un poco de los problemas en sí, es decir, de los problemas que no admiten dilación so pena de lanzar por la borda no sólo cuanto tipifica y da contenido al hombre como ente de humanidad y de justicia, sino también la propia continuidad en el disfrute de los privilegios por los detentadores del poder. Con esto ya sé que no digo nada nuevo, pero no deja por eso de ser más infamante e inhumano. Que se arriesgue la seguridad de un modo de vivir, la tranquilidad y el sosiego e incluso la vida misma por una causa noble y justa, no sólo es fácilmente comprensible, es loable y sencillamente humano. Pero correr los mismos riesgos por asegurarse el predominio y la subyugación de los demás es algo que, además de estar al margen de la moral, de la ética y de la justicia, sitúa al hombre en el último peldaño de la degradación, inferior aún al nivel de la bestia por cuanto ésta se atiene a sus instintos, no a una razón de la que carece que sepamos hasta la fecha. Un ente racional, caído en tales abismos negativos, es un ser extrahumano, diabólico, casi ininteligible e imposible de ubicar en la escala zoológica del mundo en que vivimos.

Hasta qué límites el franquismo piensa llevar la presión del despotismo, es algo que desconocemos. Probablemente él tampoco lo sabe, y ahí radica el peligro de la ignorancia. Pero si lo sabe debe saber también que está corriendo riesgos cada vez mayores, y que esa elasticidad que está dando a los límites del aguante humano se atiene a un índice crítico alcanzado el cual, ya no hay elasticidad ni rigidez, puesto que todo se ha hecho añicos. Esto en cuanto a lo que se refiere a su propia continuidad y supervivencia. En lo que atañe a todo lo que de tiránico y criminoso entraña tal conducta, es de sobra sabido como para insistir en ello. Para el franquismo el límite es un concepto incomprensible si no va implícita en él la idea de elasticidad, digamos de una gran elasticidad; debe tener su origen en la bien probada resistencia física y moral del hombre al sufrimiento y a la adversidad. Cierto es que generalmente todos los límites poseen un margen de elasticidad, mas debe contarse con él únicamente en los casos extremos, previsibles o no, pero nunca considerarlo como norma general, sistemática y metódica. Por lo que se refiere a la materia no orgánica, el franquismo se atiene a las reglas, porque en ese terreno las cosas son estrictamente y perfectamente calculables: un puente proyectado para sufrir 200 toneladas de peso puede, llegado el caso, sostener 220. Pasado ese límite previsto, se viene abajo. Pero el índice de aguante del ser humano, ¿quién es capaz de calcularlo? No se calcula: se cuenta con él. No se emplean las matemáticas: se usa la psicología. Hay riesgos (¿dónde no los hay?), mas también hay grandes ventajas. Todo es cuestión de valor, vista y al toro. Esta es la baza que juegan todos los tiranos y un buen número de veces la ganan. Pero es que el hombre, este primate superdesarrollado que aspira a tanto y se conforma con tan poco, que tiene rugidos de león y chillidos de vulpeja, que a veces roza la sublimidad y a veces se enfanga en el ridículo, que alza la cabeza para suplicar a los dioses e inclina la cerviz ante la fusta de los cómitres, este primate, digo, es y se presta a ser el más incomprensible de los cobayas. Pues no sólo sucumbe a la coacción material, sino que se rinde también ante el poder mágico de las palabras, de las promesas y las falsas esperanzas, todo ello enriquecido e incrementado por ese milagroso poder de adaptación que constituye su esplendor y su miseria.

Los problemas que inciden sobre el pueblo español son muchos y trascendentes. He de consignar con tristeza y digo bien, pues triste cosa es, no ya que el hombre se rebele, sino que se queje simplemente ante algo que echa en falta, pero no por la injusticia del hecho, sino por la falta misma sin más. Y si lo que se echa de ver es la penuria económica o simple insuficiencia en el goce de los bienes de consumo, peor que peor. Porque aquí tenemos la extraña coincidencia de que el capitalismo avanzado se ocupa y se preocupa ahora en satisfacer las primarias apetencias del ser humano, bien avisado de que éste ha de subrogar el espíritu de justicia a la apacible calma de su digestión y que ha de hipotecar su libertad a las comodidades materiales que se le ofrecen como cebo.

Esto no obsta, advirtámoslo en seguida, para que el problema económico sea un problema. El pueblo español (el pueblo asalariado, diríamos mejor) ha sufrido una época de congelación de salarios. Terminada esa etapa se anunció como inmediata la descongelación pero, naturalmente, con ciertas condiciones de lentitud. Es posible que el franquismo temiera una inundación. Entonces se advirtió que el alza permisible en los nuevos convenios colectivos no rebasaría en ningún caso el 5'9 %. Como puede adivinarse esto era tarea fácil, lo que se dice coser y cantar. Pues ese precario tanto por ciento fue alcanzado únicamente por unos pocos elegidos, en tanto que los demás permanecían y permanecen inamovibles bien sujetos al estatismo de las empresas a quien ampara decididamente la legislación vigente. Como paradigma de la férrea decisión gubernativa tenemos varios casos en los que algunos empresarios, impulsados por no sabemos qué extraños designios, intentaron cruzar la barrera salarial sobrepasando el tope propuesto, y júzguese de la sorpresa cuando varios representantes del Gobierno calificaron a aquéllos nada menos que de «inconscientes e insensatos».

Como contrapartida tenemos el alza de los precios. Innecesario es decir que jamás se ha hecho ni se hará nada efectivo en esta materia, por mucho que se legisle, se decrete y se coaccione. Para controlar los salarios sólo se precisa indicarlo; para evitar el alza de los precios todavía no ha inventado nada el franquismo, y puede ya adelantarse que nunca lo inventará. Con un aumento constante de precios el asalariado tiene que ingeniárselas para vivir. En primer lugar, y sobre todo, viviendo mal, y eso acudiendo al expediente de las horas extras en la

propia empresa donde trabaja, o bien empleándose en faenas adicionales fuera de su trabajo habitual, lo que vulgarmente se llama «chapuzas», que no debe confundirse con el pluriempleo, ya que éste constituye la presa por excelencia de la llamada clase media, sin excluir al ejército, cuyos retirados o jubilados están cobrando por dos conductos diferentes, todo lo cual trae como consecuencia el deterioro y envilecimiento del salario en detrimento ya sabemos de quién, sobre todo si se piensa que muchos de estos «quien» están en paro forzoso. ¿Cabe mayor desbarajuste económicosocial?

Mientras tanto, la panacea que pretende encarnar la pregonada Ley Sindical y que había de ver la luz en enero del año actual, se ha sumido y subsumido en los crípticos recovecos ministeriales sin que nadie sepa ni adivine la suerte que pueda correr. Sin embargo estos últimos días hemos tenido una sucinta noticia de ella: el todopoderoso Carrero Blanco se ocupa de airearla con la ayuda de varios ministros con objeto de hacer ver al pueblo de que «todavía» no se ha evaporado. Pero ¿se ha dicho cuándo hemos de asistir a su alumbramiento? No, nada de eso. Nadie espera nada de ella, mas eso no obsta para que las promesas de redención deban ser mantenidas contra viento y marea, y aunque tal ley no sea más que el sabido parto de los montes (cosa que debe darse por cierta), el parto ha de producirse para congraciarse con la plebe. Por si fuera poco la ridiculez presupuesta de tal ley, el Gobierno se encarga ahora de elevar la ridiculez a la enésima potencia. Pues ahora, súbitamente, la han declarado «materia clasificable», es decir, secreta. Que una ley social en una «democracia orgánica» sea discutida como secreto de Estado es algo que sobrepasa los límites esotéricos de la más inconcebible filosofía hermética. Pero... «honni soit qui mal y pense.»

---

*Tenemos demasiadas necrologías en cartera. Sin embargo, todas irán saliendo. Excúsesenos.*

# Ese libro que no se escribe

**por Fernando FERRER**

GRAN parte de la literatura dimanante del drama español consolida mi opinión de que están chupando de sus mamas escritores malos, muy malos...

Si se cifraba la bibliografía que se adhiere a la piel de toro como la lapa a la roca, nos dariamos cuenta de su densidad, muy inferior a su volumen que, ya en 1966 — sólo para los tres años de guerra —, contenía en un libro de unas 250 páginas, estando lejos de un cálculo serio, la cifra en él contenida.

Desde hace años se hace sentir la necesidad de escribir seriamente la historia político-social española del siglo actual, aprovechando lo mejor de lo publicado, entre lo que podemos citar, por su objetividad, la obra de Peirats: «La C.N.T. en la Revolución Española», abrevadero seguro para historiadores de todo contorno.

Bien es verdad que alguno de ellos ha marcado el acento en aquellos puntos en que los revolucionarios de entonces parecían perder el aliento, citando fallas en el edificio que no pudo construirse por causas que todos conocemos, acentuando el fracaso de la fe revolucionaria algunas veces, queriendo ridiculizar, las más de ellas, el idealismo humanista que quiere cambiar la sociedad actual asentándola en bases nuevas.

Emanan, de la acción literaria que se enraiza en la historia, tres ramas principales: la novela, el cuento y el relato.

En el terreno estrictamente histórico los hombres que han estado en el corazón de hechos de envergadura han cometido el grave error de no marcarlos mediante la escritura. Error acrecentado dejándose adelantar por personas que, sin objetividad, pero provistas de medios para viajar y darle tiempo al tiempo consultando personas que desde la pre-república hasta la posguerra han ocupado planos interesantísimos, y que han entregado sus recuerdos y opiniones a escritores que se han ciscado de la objetividad, contorneándolos en provecho propio y en detrimento de la verdad al tratar la parte estrictamente histórica, computando documentos, comparando posiciones, disecando gestos y muecas, extrayendo savia de la frondosidad de hechos del árbol fructífero que es el pueblo español. Tergiversando para decir alguna que otra media verdad al régimen. Porque son favorables al que manda, aunque para ganar dinero metan de vez en cuando algún parrafillo que parece de ataque. Y con la sed que se tiene de *novedades* que denuncien al caudillo y sus secuaces, el esbozo, en la propaganda editorial, de algún que otro rasgo en tal sentido, asegura el éxito de venta. Sin embargo, cuando se trata de los derrotados, entonces usan de muy poca delicadeza, rayana a veces en la desvergüenza.

***

Existe la historia novelada, forma muy agradable si la pluma que cincela está bien acerada para contornear el material a ella sometido. Y si algunos autores fallan al no enhebrar exactamente en su trama el rasgo histórico, esa resultará pecadilla mínima si sabe encubrirla con la virilidad que hace que el lector conceda sonriendo, si al final el error es poco y nula la mala fe.

Paralela a esa prosa, en fin de cuentas poco nociva, está la que persigue fines puramente lucrativos, para la que el escritor no titubea en usar la mentira aceptando a veces el soborno trabajando a sueldo de editoriales más o menos acomodadas con el régimen o con partdos políticos interesados en tergiversar acciones, actitudes, hechos e ideas.

Es la más baja de las literaturas. Debe ser rechazada de plano. No encierra más que maldad, beneficios personales y favor al régimen. Citemos, entre los muchos que andan por ahí sembrando cizaña contra los apolíticos, los «ingenuos utopistas» confederales y anarquistas, al que firma un tal Juan Francisco (¿Quién es, en realidad?), estigmatizando a los hombres que el régimen considera como bandidos criminales, cuando, en realidad, vendrá el día en que se sabrá por qué lucharon y cómo y por qué murieron esos «bandidos» que la historia revolucionaria reivindicará para sí.

Añadamos a esta cita el libro de José Ma Aroca del que se desprende que el régimen ha otorgado la *felicidad* a todos los españoles tras haberles hecho comprender la necesidad de purgar las culpas de su empecinado orgullo de no dejarse amaestrar por los tiranos. Un poquito más y a uno le darían ganas de entregarse solicitando purgar la pena merecida... Aroca, que se autodetermina ácrata, es el reflejo del más puro jesuitismo y de la más larvada ramplonería.

***

El cuento, que tanto se ha usado y se usará, permite tratar temas atrevidos, o que aún sin serlos, pueden ser enfocados con atrevimiento, dándole forma fantástica si es el caso. El literato profesional como el «dilettante», tienen en él muy vasto campo de acción, pese al reducido espacio que al mismo debe dedicarse. Vendría a cuento quizá, aquél que me vino en mente de escribir, en el que un chico está muy apurado, despertando al fin, alarmado y sudoroso. La trama es un momento de su vida en los grupos de guerrilleros en los que servía como estafeta...

***

Otra forma que han usado escritores de renombre: Remarque, Bernanos, Angel Ruiz Villaplana y muchos otros, es el relato, del que Silone es reputado maestro, dando a sus trabajos el brillo de la sencillez y la riqueza de la modestia.

Hay que escribir, por varias razones, ese libro que concierne nuestros hombres y que no se escribe quién sabe si por el pecado de exceso de modestia y sencillez precisamente. Deben liberarse de la modorra que les atenaza, quiénes están en condiciones de relatar hechos, denunciando hombres que les han maltratado de obra y de palabra; lugares donde han sufrido, dando fe del flagelo a que se les ha sometido moral y físicamente; de lo visto, de los motivos que les han inducido a proceder de esa u otra manera. En una palabra: es necesario relatar, explicar, hacer que se oiga, que se enteren las gentes, del martirio de muchos que andan por ahí olvidados. ¿Qué no darían muchos editores por el relato que podría hacernos Juan del Monte, explicando su vida durante los años que pasó en las cárceles españolas, tras haber caído prisionero por obra y gracia de un acorazado hitleriano, un tal «Koënigsberg»? ¿Los sufrimientos a que fue sometido? ¿Saber su padre asesinado por haberse opuesto a que entraran en su casa los fascistas italianos, españoles y alemanes? ¿No poder abrazar a su hermana y a su anciana madre cuando, tras años de cárcel, — dimitir de sus ideas y sin entregarse a los padres jesuítas, Señor Aroca — por el sólo hecho de haber servido en las filas republicanas, — sin haber sido Comisario, Sr. Aroca — liberado bajo condición tiene que arrastrarse hasta la punta de España para rehacer su vida? Juan del Monte tiene datos de todo ello. Y nombres y detalles de los lugares donde sucedieron aberraciones y crímenes desconocidos por el mundo exterior, apagados gracias a la conjura del silencio.

Hay que procurar que se escriba ese relato que está en la mente de cada uno de los que, a través 35 años de actividades, se han visto frente a situaciones únicas por su patetismo, por la valentía de sus personajes, por la triste celebridad de los esbirros, quiénes, tras dejar a un compañero nuestro en tal estado que el único socorro que parecía poder soportar fuera el de los «santos sacramentos» con que le quería despedir un cura de padre y muy señor mío, salvó la vida gracias a un cirujano que le amputó de uno de los principales miembros, que le habían deshecho los esbirros falangistas, tan brutal y salvaje había sido su intervención al cebarse contra la víctima indefensa.

Todos los hechos que puedan ser relatados deben reunirse. Las acusaciones que de forma local se van haciendo, de boca a oído, sin que trasciendan, no influyen en la mente de nadie o de muy pocos. Hay que echar fuera todo lo que nos quema y mostrarlo, iluminado por la sinceridad, sin disminuir el efecto del dolor padecido. Que se enteren quiénes, mostrandose avestruces, ven soluciones circunstanciales sin querer ver la realidad de lo que punza en el pecho de infinita cantidad de españoles olvidados, quizá a conciencia, porque su recuerdo aguijonea actitudes que han estado muy por bajo de lo que se debía, por intereses de patria, de partido o personales.

Hay que responder a la campaña de insidias — a veces dulzarronas —, de la literatura pagada por el régimen que quiere dar la impresión que, en fin de cuentas, los cruzados hicieron bien matando un millón de seres humanos, y sumiendo España en la oscuridad espantosa de la Inquisición moderna.

*Un libro de gran actualidad:*

HACIA UNA VIDA MEJOR

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración.

Su precio: 5,00 francos.

B.D.I.C

# ASI VA EL MUNDO

En 1968, la economía de la República Dominicana experimentó un crecimiento de apenas un 2'3 por ciento, superando este coeficiente solamente a los de Haití y Uruguay de entre todos los países latinoamericanos. Significa esto que la economía dominicana sufrió un retroceso con respecto a su marcha durante los años 1966-67, cuando el índice de crecimiento había sido de 3'5 %, e incluso con relación al período 1960-66, cuya media había sido de 2'8 por ciento.

Por otra parte, en el índice de crecimiento para 1968 hay mucho de ficticio desde el punto de vista que en él ha influido considerablemente la expansión de la construcción (20 %), pero ésta se refiere a carreteras financiadas con préstamos de los Estados Unidos. La industria — y esto es más significativo — sufrió un verdadero descalabro al haber pasado de un 4'4 % de crecimiento, en 1966-67, a un menos 2'1 por ciento.

## UMBRAL

Sumario del Número 91 :


Víctor García : **LA AGONIA DE MADRID.**
Tadeusz Roswicz : **EL MATRIMONIO IDEAL.**
J. Carmona Blanco : **LOS VIVOS** (cuento).
Max Nettlau : **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS En LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**
Esteban Durán Rosado : **EL POETA Y EL TIEMPO.**
Miguel Jiménez : **FUERTE DE CACHI Y SIERRA DE LOS BAGUALES.**
Luis Alberto Musso : **ALGO SOBRE LAS HUELLAS DE PLATILLOS VOLADORES. Y VIAJEROS DEL ESPACIO.**
Volga Marcos : **HAY QUE AMAR AL VIENTO.**
Juan Español : **LA DESHUMANIZACION COMO FUERZA PSICOLOGICA.**
Bertrand Russell : **EDUCACION Y DISCIPLINA.**
Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTA DEL REFRANERO.**
Nano de Sabadell : **EMILIO FRUGONI.**
León Felipe : **EL QUE RECIBE LAS BOFETADAS.**


Notas, pensamientos, grabados, libros, etc.

## El por qué de la invasión norteamericana de la República Dominicana

La gran sequía que afectó a los principales productos agrícolas, hizo necesario un aumento de las importaciones de productos comestibles. El total de importaciones fue muy superior al de las exportaciones y ello influyó en que se mantuviera la balanza de pagos con un déficit similar al de los años anteriores, es decir, de unos 70 millones de dólares. No obstante, una mayor afluencia de capitales autónomos permitió reconstruir en parte las reservas internacionales del país.

Sin lugar a dudas y sin temor de molestar a los propios dominicanos, se pueden calificar de angustiosas las condiciones de vida de la inmensa mayoría de los 3'8 millones de habitantes de dicho país. Bastará considerar cifras oficiales que lo demuestran: la población económicamente activa es del 38'7 por ciento de la nación, o sel, alrededor de un millón y medio de individuos. Pero de esta cifra, apenas un 60 % disponen de trabajo. Teniendo la República Dominicana una alta tasa de crecimiento demográfico (3'6 %), ello deriva en una agravación del problema del paro, que exigiría se implantaran medidas de política económica para crear incentivos que permitan aumentar las oportunidades de trabajo. Calculan los sociólogos que el índice de paro dentro de quince años podría llegar al doble. El problema se hará más agudo en las zonas urbanas, cuya población se estima ha de triplicarse en esos quince años.

La población total se sitúa en un 70 % en áreas rurales. Pero un 11'7 por ciento de la población posee el 76'7 por ciento de las tierras cultivables. Según cifras oficiales extraídas de la «Plataforma para el desarollo económico y social de la República Dominicana 1968-1985», editada por la Oficina Nacional de Planificación, en 1960 se contaban 3.336 latifundistas con propiedades de entre 1.000 y 10.000 tareas (aproximadamente 16 tareas equivalen a una hectárea). El número de minifundistas (con menos de 2 hectáreas) era, en aquella misma fecha, de 290.301.

Bien poco ha evolucionado, desde 1960, la situación en el campo dominicano del cual, por cierto, una buena parte está explotada por los «trusts» americanos del azúcar, del café o de la banana, como la «General Romana Corporation», o por sociedades de capital mixto con la «Río Haina», que es la central azucarera más importante del mundo pero cuyas cifras de producción son desconocidas.

El total de inversiones acumuladas por los Estados Unidos en la República Dominicana, que en 1939 era de 61'12 millones de dólares, ascendía, en 1962, a más de 145 millones de dólares. Pero en esta cifra no se hallaban comprendidos los capitales de unas 30 sociedades de capital mixto, aunque mayoritariamente norteamericano.

Resumiendo, se puede decir que un 65 % de las exportaciones y un 80 por ciento de las importaciones de la República Dominicana están controladas por los Estados Unidos. Este país es, pues, casi un feudo norteamericano en proporción no lejana en que lo era, antes de convertirse en «estado Asociado», su vecina Puerto Rico.

Desde finales del siglo pasado nada ha ocurrido en esta mitad de la Isla Hispaniola que haya escapado al control norteamericano.

Hace exactamente un siglo, en 1869, el entonces presidente Báez tuvo la desgraciada idea de proponer la adhesión de Santo Domingo a los Estados Unidos. Y aunque el Senado de Washington rechazó la oferta, no pocas mentes de financieros e industriales la recogieron. Sus intervenciones en la política y en la economía del país se multiplicaron en 1892, tras una serie de maniobras diplomáticas para alejar a Santo Domingo de la influencia francesa o británica, una financiera norteamericana, la «Santo Domingo Improvement Co», se hizo cargo de la deuda exterior de dicho país frente a las británicas «Hartmont» y «Westendorp and Co.». Para resarcirse de los débitos dominicanos, la «Improvement» se hizo conceder por el presidente Hernaux la gestión de las aduanas dominicanas. Este control se complementaba con el de la Guardia Rural. La inestabilidad política en la Dominicana determinó, en 1916, la primera intervención de los «marines» en la medio-isla «para proteger los intereses de los ciudadanos norteamericanos». Hasta 1924 permanecieron los soldados yanquis en la República Dominicana.

La «plataforma para el desarrollo económico social de la República Dominicana» que he citado antes, representa un verdadero esfuerzo de superación para lograr el desarrollo de este país, que debería concretarse con su ingreso en el Mercado Común Centroamericano o en la A.L.A.L.C. Dos etapas se han señalado: 1968-1970; 1971-1985. En la primera se aspira a lograr ingresos «per capita» ya registrados anteriormente al período revolucionario de 1965. Es, pues, una verdadera etapa de recuperación en la que se insiste, con énfasis, sobre la necesidad de una reforma agraria, aún no aplicada. La etapa de 1971 a 1985 debería concretarse en una intensificación de las actividades industriales.

«El camino para conquistar las metas urgentes — explica el documento en cuestión — tiene forzosamente que procurarse a través de una emancipación de la economía dominicana, reduciendo a niveles menos entorpecedores esa dependencia.» Lo cual significa que los dominicanos, hoy como ayer, desean liberarse de la presión de los Estados Unidos. Que lo consigan o no dependerá, en primer lugar, de su propio comportamiento y, por otra parte, de las alteraciones de orden político que puedan producirse en todo el área del Caribe.

Si hubiera que desear algo bueno a la República Dominicana, a «la tierra más hermosa que ojos humanos hubieran visto», como la describió Cristóbal Colón que la visitó en su primer viaje, sería que pudiera llevarse a efecto la «plataforma de desarrollo», para que pudiera superar esos problemas relevantes de su situación social: 70 por ciento de analfabetismo; acentuada mortalidad infantil, que supera largamente el 40 por ciento del total de defunciones; angustiosa falta de viviendas, casi el 50 % de la población vive hacinada en paupérrimos barrios marginales donde faltan los más elementales servicios — en el campo sólo un 0'5 % de habitantes disponen de agua corriente, en la ciudad sólo un 40 % —. Y, en fin, el que la esperanza de vida de los que nacen hoy en día no pasa de los 55 ó 56 años.

Hoy por hoy, considerando los diversos factores políticos internos y del exterior, el que ese hermoso proyecto de desarrollo de la República Dominicana pueda hacerse realidad, aparece poco menos que utópico.

P. S. QUEIROLO

*Santo Domingo.*

IRREVERENCIAS

# El tango de la economía

por JUAN FERRER

CUANDO ciertos — y afortunadamente escasos — escritores de nuestro campo se han ocupado de economía colectiva, han adoptado un aire campanudo, acarcamalado, de sabio definitivo, semejante al del palurdo que estira su «prestancia» física ante el objetivo fotográfico. En estos tiempos ser economista aún se considera asunto de tan alta importancia que aumenta la botonadura del mortal que sufre la chifladura del economismo... o que da a entender que él, el elegido, dispone, para bien de la sociedad, del secreto del cuerno de la abundancia.

En ocasiones nos ha dado por tragar pedregosos «estudios» de este o aquel economista, si no de salón, si que de cuadra proletaria. Todo economista salido de nuestros medios — y eso es una vergüencilla de la familia — no ha hecho sino amoldarse a la técnica artificial del economismo delirante, dejando con ello malparada la perspicacia revolucionaria para resolver los problemas de olla social para el día de mañana. Pasamos con el respeto debido por las lecciones o experiencias sencillamente razonadas del compañero Juan Peiró y por las previsiones bien intencionadas, pero no «científicas», de nuestro inefable Isaac Puente. Mas no creemos en esos fárragos de cuentas y parrafadas indigestas que dictan para mañana esos disertantes de la economía pedregosa, numerótica y petulante que, si algo resuelve, a veces, es el problema de cocina del engreído sábelotodo.

Nosotros hemos tenido ocasión de probar el sentido veraz de la economía global para dar curso a la vida de un pueblo. Con Cataluña en nuestras manos, en la segunda quincena de julio de 1936 pudimos iniciar una economía oficial, y no supimos. Más capaces de contrarrestar al enemigo que de endosarnos la casaca «economista», nada nos costó ceder plaza a elementos que confunden alegremente interés público con Estado, Pueblo con la sumisión del mismo. Y si, válidos de «nuestros» 19 y 20 de Julio intentamos regir lo económico desde puestos oficiales, es decir, al margen de la intuición confederal u obrerista, ¿qué resultado obtuvimos?; ¿qué garantía ofrecieron otros economistas titulares, diplomados, y consagrados con todos los laureles del Estado? Nulo, y peor que nulo. Comorera se impuso debido a nuestra torpeza economista, pragmáticamente economista, y toda su labor se redujo a rellenar bolso propio con las provisiones de los demás para gloria y provecho del partido comunista que presidía. Y los nuestros, ¿qué decir de los nuestros? ¿Qué talento economista atribuir a Diego Abad de Santillán, al banquero José M. Fábregas, al absolutista Juan López, y al inédito Juan J. Doménec? Duela o no, hay que confesar que dejándonos llevar de la mano por el economismo oficial, fuera de Pueblo, cometimos una candidez insigne, cuando no una estupidez recriminable. Sin negarle buena fe a Santillán en sus previsiones coordinadoras de un plan económico para la Revolución que se avecinaba, es honesto reconocerle atrevimiento, o ingenuidad, al sentar cátedra en un asunto en el cual divagó con galanura y sin conocimiento práctico, en tanto López se relevaba inoperante. Cardona Rossell se aburrió en su Banco Confederal y Fábregas sostuvo el título financiero de su casa organizando ágapes costosos en nombre de la economía organizada. Todo esto era falso, relumbrón, por cuanto la Economía verdad surgía del esfuerzo gigante de los trabajadores. Quienes proporcionaron el pan a los frentes fueron las colectividades de agricultores cenetistas, si no que hablen las Columnas Hierro, Ascaso, Durruti, Roja y Negra, Aguiluchos, y las de Palencia, Mera y otras con soporte en las colectividades agrario-libertarias del llano de Madrid y de las extensiones camperas y vinícolas de Cuenca y Extremadura. Quienes sostuvieron frentes y retaguardias en el doble aspecto del pan y el utensilio fueron los pueblos colectivamente dispuestos y bien influenciados por la generosa doctrina libertaria, lógicamente aconsejados por la práctica. Se yerró algunas veces, siendo el yerro saludable por permitir atinadas rectificaciones, por lo demás conducentes a aciertos que hoy podemos considerar históricos y además apreciables para el futuro. El resto, amigos, elocuencia baldía y, en casos, fanfarronería.

Compañeros hemos encontrado en nuestro camino cenetista muy pagados de su saber en economía general que su porte, marcado por calderilla, ¡y escasa!, ha fehacientemente desmentido. Atinadamente, Felipe Alaiz, tan despreocupado de sí mismo, cuando se ocupó de economía popular cedió título de capacidad a las madres proletarias viudas que, con veinte pesetas semanales sacaban a flote a su familia, a veces con cinco hijos. El individuo que firma estas líneas ha pasado por semejante experiencia fundamental, y cuando un economista enfático y autoevidenciado, dicho Abraham Guillén se da tono infalible en nuestra prensa libertaria, rememoro la sagacidad económica de mi madre, extrañándome ese flaco vulnerable por la economía absoluta que a estas alturas y después de costosas y provechosas experiencias, aun puede prender en nuestra conducta, que se pretende suficientemente definida.

Ese Abraham que tanto teoriza, que ha plantado pica de catedrático de todo, y medio más, en el corazón mismo de un periódico anarcosindicalista que nos es caro en estima y dinero, se nos va revelando de una videncia caduca, atrasada, y no porque meta cubo en el pozo de la infalibilidad marxista — que ya es osadía — sino por esa persistencia en inventar el paraguas y los zuecos de andar por sobre las aguas. ¿Por qué esas lecciones tabarrísticas, amazacotadas, germánicas, de la economía infalible, que siguiéndole el hilo siempre conduce al Dios Karl, pasando por el apóstol Lenin? ¿Por qué, siendo economista militante, el portentoso Abraham no resolvió el problema económico de nuestra guerra en 1936-1939, en lugar de servirnos la receta cúralotodo en 1968-69? ¿Por qué nos sirve ahora pintada en letras sobre papel prensado, la fórmula exacta de arrebatarle la victoria a Franco, cuando lo pertinente era hacerlo treinta y tres años antes del 1969? ¡Cuánta sangre habríale ahorrado a España, cuantas destrucciones habríale evitado al país ese altanero arreglamundos, de haberle librado a tiempo a España la receta del triunfo insoslayable!

Pero no; a la sazón esta eminencia del desparpajo, ese cazador de incautos, ese estratega de oficina, ese economista inconmensurable (pero incapaz de plantarse en la marxistizada Cuba donde el pan está racionado, y, por tanto, hay problema matemático-económico a resolver); ese sábelotodo — repetimos — estaba más inclinado a involucrar la FIJL con el P. C. que a fortificar con su extraordinaria numen el potencial bélico y a la intendencia de la revolución libertaria. ¿Por qué el periodista Abraham Guillén, nombrado director de «Solidaridad Obrera» de París por intromisión o consejo de Miguel Chueca, fue arrojado de la dirección citada sino por su inclinación comunista? ¿Por qué este mismo Guillén frecuentó — con el propio Chueca, Jover y Rivas — la reunión comunista de Viena, sino por simpatías hacia el comunismo dictatorial, o de Estado cadenero?

Recientemente se ha aducido un «curriculum vitae» de esa persona y no podemos encontrar mal que la misma se defienda. Se había autodefendido ya con nombre supuesto, puesto que estilo no engaña. Todo ello lógico, como los estratégicos jabonazos a Durruti y a las colectividades. Lo ilógico es la tontería de casa que da expansión en nuestros medios a tesis opuestas a nuestras teorías de libertad amplia y sin tapujos, no aptas para entonar odas al panbarriguero ni para situar la víscera pensante por debajo del aparato deglutivo ni tampoco para considerar a la criatura humana objeto de pesebre en lugar de un ente librable a la poesía de la dignidad y del goce total de la existencia.

Ellos, los agentes de quién o quienes sean, están en su punto exacto tratando de introducirse en casa ajena, incumbiendo a los titulares de la misma el derecho, Y EL TACTO, de admitir o rehusar visitas.

Compañero que nos lees: todos esos comisionistas que llaman frecuentemente a tu domicilio para ofrecerte autos, muebles, neveras, lavadoras, seguridades, chisqueros, paños, lápices, gomas de mascar, etc., son formidables en economía. Pero para la suya propia, no para la ajena.

# Nivel de Moralidad en España

por **R. GUARDIA**

TODOS los medios de información nos machacan incesantemente que España es un país de gente profundamente religosa y de un alto «nivel de moralidad». Otros países europeos podrán tener, ciertamente, un «nivel de vida» notablemente más alto que el nuestro, pero, ¿para qué desearíamos ese nivel, si sus costumbres son absolutamente desaprovadas y licenciosas? No obstante, a veces me pregunto cual es la verdadera naturaleza de esas tan cacareadas religiosidad y moralidad hispánicas. Parece que en las barriadas obreras de las grandes urbes españolas sólo va a misa los domingos un 10 ó 12 % del vecindario; las cifras no son muy exactas porque, curiosamente, se han hecho pocas estadísticas sobre este respecto. Bien es verdad que la inmensa mayoría de los españoles, si bien no se plantea con demasiada frecuencia qué significa ser cristiano, están bautizados, han hecho la primera comunión, se casan en la iglesia y cuando se les pregunta: «¿Religión?», responden sin titubear: «Católico». También es verdad, sin embargo, que el no hacer todo esto les acarrearía una serie de problemas de orden económico, jurídico, familiar, etcétera, que pocos están dispuestos a arrostrar, y también es cierto que más de la mitad de los obreros españoles que van a trabajar a Alemania, cuando se enteran de que allí el culto lo pagan los fieles, descontándoselo del sueldo, al ser preguntados: «¿Religión?», responden con igual convicción: «Sin».

De estas y otras cosas deduzco que el catolicismo hispánico es, para la mayoría, una institución jurídica y social de carácter veladamente coercitivo. Lo cual puede parecer aceptable a muchos, pero creo que cualquier cristiano estaría de acuerdo en que la religión es una toma de conciencia individual y asunto propio de cada uno, y no una especie de «mili» por la que todos han de pasar.

¿Y la moralidad? Me limitaré a considerar la llamada «moral sexual», aun a riesgo de parecer «pornográfico». Las costumbres morales-sexuales en España asombran a cualquier extranjero, e incluso a algún que otro español, con tal de que tenga la suficiente independencia de criterio. La gente no se da aquí, según parece, al desenfrenado libertinaje sensual que se considera típico de los países más boreales; pero según un muestreo estadístico efectuado en 1967 en Barcelona, el 85 % de los varones interrogados reconocían haber tenido relaciones sexuales antes de los 20 años. Como la gente no acostumbra a casarse tan pronto, el resultado, es algo sospechoso. Naturalmente, las normas morales vigentes no permiten que esas relaciones se tengan con la novia o con una amiga. Consecuencia: el 63 % había «empezado» su vida sexual con la ayuda de una prostituta. Un amigo que colabora en el Instituto de Estadística me decía el otro día que Barcelona es una de las ciudades europeas con un coeficiente de prostitución más elevado. Yo no he hecho estadísticas, pero me he dado un par de vueltas por otras ciudades de Europa occidental y realmente en ninguna se ve esa sorprendente especialización por calles y barrios de aquella útil profesión. Pero aparte de la prostitución, hay otra institución en España que es única y exclusiva del país: la «fulana». El término es incluso intraducible al francés, inglés o alemán. En los países donde se hablan estas lenguas alguien (hombre o mujer) puede tener una amiga o un amigo, una amante o un amante. Pero en España se tiene una «fulana» (pero no se tiene «un» «fulano»). Todo señorón que se precie debe tener alguna «fulana»; la prostitución pura y simple se reserva al basto proletariado.

Todo eso está firmemente enraizado en la hispánica «way of life». Ahora bien, como contrapartida, si una joven pareja se da un beso por la calle, legalmente se les puede incoar proceso por «inmoralidad». Y no sólo se trata de la ley: las buenas amas de casa, a la mayoría de las cuales sus maridos les son infieles alguna que otra vez, se indignarán contra esa depravada juventud que sube. Curiosamente, es la mujer española, cuya situación en materia sexual no es precisamente privilegiada, la que más contribuye a mantener esa situación. La diferenciación sexual tiene singulares plasmaciones en la ley: si un padre encuentra a su hija no casada realizando el acto sexual con alguien puede matarla y prácticamente queda impune. Esto puede parecer justo, pero entonces no veo por qué una hija no puede matar a su padre si lo encuentra con la «fulana». (Claro que, generalmente, el padre le pone un «pisito» a la «fulana» y aunque todo el mundo lo «sepa», nadie lo «ve», que es lo que interesa, ¿no?)

Habría todavía muchos otros puntos interesantes que tocar. Pero es más prudente, quizá, que me detenga aquí, para no herir susceptibilidades. Por mi parte, creo que la situación de la moralidad sexual en España es simplemente intolerable; es un obstáculo para el progreso de la salud mental y física de la gente. Y los responsables de esta situación no son tanto, en este caso, creo yo, las instituciones jurídicas, políticas o religiosas, sino los propios afectados, tomados individual y colectivamente. Creo, en fin, que sería deseable que los habitantes de este país empezaran a darse cuenta del mal que se están haciendo a sí mismos y a los demás, por su intolerancia e hipocresía en moral.

# SERVICIO DE LIBRERIA

**Libros últimamente recibidos**

| | |
|---|---|
| «El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti | 12 00 |
| «La Eugenesia», G. F. Nicolai | 15 00 |
| «Arte y alienación», Herbert Read | 15 00 |
| «La Redención del Robot», Herbert Read | 10 00 |
| «Al diablo con la Cultura», Herbert Read | 15 00 |
| «Anarquía y Orden», Herbert Read | 15 00 |
| «La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera | 12 00 |
| «El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin | 12 00 |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | — 5 00 |
| «América-Hoy», V. García | 10 00 |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 |
| «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Animas benditas», Elías Castelnuevo | 2 00 |
| «Anatomía Artística» Duval | 7 50 |
| «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Anarquía y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Antología de la poesía amorosa universal» | 6 00 |
| «Antología de la poesía occidental», Sosa López | 20 00 |
| Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros | 4 50 |
| «El dominico blanco», Gustavo Meyrich | 4 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# Un hombre y un ideal incorruptibles

En Cervera del Río Alhama, provincia de Logroño, el día 16 de agosto de 1969, falleció Gregorio Jiménez Zapatero, padre de nuestro estimado compañero Dionisio Jiménez, consecuente militante de la F. L. de Pau.

El excelente compañero Gregorio, de aquella solera libertaria que ni se destiñe ni se corrompe, ha dejado de existir a la edad de 97 años.

Nacido en Cervera el día 28 de Noviembre de 1872, su madre mudió de sobreparto y del cólera. Hijo único pudo frecuentar la escuela hasta la edad de 13 años, pero las circunstancias detestables de la época, las injusticias seculares y las desigualdades económicas hicieron que su padre — que tenia las esperanzas puestas en la inteligencia natural de Gregorio — tomara la penosa decisión de ponerlo a trabajar de campesino y leñador y después optó por aprender el oficio de alpargatero.

La mutua convivencia del trabajador industrial; los clamores de protesta contra la explotación del hombre por el hombre que aires de fronda traían de países lejanos y penetraban en la laboriosa y riojana Cervera; los acontecimientos politicos y sociales que no podían quedar ahogados por las hordas mercenarias de un estado de cosas insoportable, iban penetrando en las conciencias de aquellos hombres sanos de cuerpo y de espíritu y allá por el año 1890 entre Gregorio Jiménez, Juan Gil, Hilario Cruz, Bonifacio Pérez y toda una pléyade de compañeros simpatizantes y afectos a las Ideas Acratas, constituyen en principio una Sociedad de Socorros Mutuos, cuya misión era abonar la jornada de trabajo en caso de litigio social, pero bien pronto se dan cuenta que esa solución transitoria no resolvía en nada el agobiante problema social entre el capital y el trabajo. Habia que profundizar más en el problema y darle una solución más directa y armoniosa con los ideales que alboreaban en los cuatro puntos cardinales de nuestro Mundo.

Y manos a la obra. Gregorio poseía una modesta Cantina donde se reunian amigos coincidentes y fraternales y en este modesto local se acordó formar una Sociedad de resistencia al Capital denominándola «Defensora del Trabajo». Allí se recibía, leía y compulsaba toda la Prensa que se editaba en aquella época, especialmente la anarquista y la librepensadora como «El Motín» y «Tierra y Libertad».

Entrado ya el Siglo XX, en 1910, que vibraba aun de las repercusiones ocasionadas por la mordaza inquisitorial puesta a la Escuela Moderna después de la Semana Revolucionaria de Barcelona, la persistente Cervera del Río Alhama nombra y envía un Delegado al Congreso de constitución de la Confederación Nacional del Trabajo celebrado en Barcelona, Juan Gil Alvarez, el cual tuvo el acierto de intervenir en varias Ponencias.

Gregorio, contrae matrimonio y del fruto de aquel amor con Gregoria Alvarez, hija de un líder republicano federal, Juan Alvarez, con sus cuatro hijos Alejandro, Leonardo, Dionisio (a) «El Juanillo», como le llamaban en el pueblo y una hija, Juanita. Estos tres hijos secundaron estrechamente los ideales Acratas del padre, codo a codo, los cuatro formaron un bloque incorruptible donde se estrellaron las componendas y los zigzagueos. Como dato curioso citaremos que en la primera jira de propaganda anarquista que dieron en Cervera y la Comarca riojana Teresa Claramunt y Nicasio Domingo, nuestro Gregorio con su burriquito les acompañó, ya que en dicha época se carecía de otro transporte.

En el año 1923 después de una huelga de siete semanas que mantuvieron los alpargateros en Cervera, Gregorio y varios compañeros cenetistas formaron un taller colectivo en colaboración con Juan Gil, Mateo Moreno y otros, el cual se disolvió el año 1936 al fusilar a Juan Gil los fascistas de Franco, ya que dicho compañero era considerado como el director de la empresa colectiva.

Con una decisión y valentia incomparables Gregorio Jiménez y Benito Berdonces, en todos los movimientos represivos de la reacción en 1934 y del 36 al 39 se pusieron a disposición de los que tomando el «Maquí» escapaban a las bárbaras vicisitudes habituales de los guardadores del «orden» estatal y capitalista. Los luchadores de las montañas riojanas eran abastecidos moral y materialmente por estos abnegados compañeros.

En el año 1936 de los tres hijos de Gregorio solo Leonardo se encontraba en zona republicana, pero Alejandro y «Juanillo» en unión de varios compañeros se lanzaron al monte. Gregorio y Benito se comprometen a sostener en víveres a los perseguidos. La tarea era arriesgada y áspera. El hijo mayor de nuestro Gregorio, Alejandro, es capturado el 1 de octubre de 1936 y fusilado por aquellos salvajes al día siguiente, dejando compañera y tres hijos de corta edad. Perseguidos implacablemente los tres fugitivos queda «Juanillo» solo, pero armado hasta los dientes y dispuesto a defenderse hasta el último cartucho. Gregorio se entrevistaba frecuentemente con su hijo «Juanillo» en la montaña.

El 7 de abril de 1937, al intentar capturar a «Juanillo» éste se defiende ferozmente logrando abrirse paso entre una red de 70 Guardias denominados por costumbre ancestral «Civiles». Como no pudieron capturar al hijo detuvieron al padre en una llamada «Canejada» apaleándolo brutalmente, haciéndole presentar durante 104 noches seguidas en el cuartel de los « Inciviles », maltratándole apaleándole, brutalizándole hasta que declare donde se encuentra su hijo «Juanillo». Nunca lograron aquellos bárbaros arrancarle una palabra orientadora de la pista que buscaban los sicarios.

Por aquel modesto hogar de nuestro Gregorio desfilaron muchos perseguidos trashumantes protestatarios de una sociedad corrompida por el Dios Metal y su Estado Omnipotente franqueado de bayonetas, falsos apóstoles y truhanes de la «dolce farniente». Todos los perseguidos ácratas y confederales eran acogidos como hermanos solidarios y puestos a salvo por todos los medios disponibles. Por tal motivo aquel hogar laborioso y honrado fue visitado frecuentemente por los guardadores del desorden actual de la época, en todos los regímenes. Y por todos ellos fueron maltratados moral y materialmente por la bestia cavernicola aquellos dos ancianos, Gregoria y Gregorio, los cuales no abdicaron nunca en su rectitud de proceder.

«Juanillo», después de tres años de merodear por valles, montañas y aldeas, perseguido siempre de cerca, logró pasar clandestinamente la frontera y entrar en Francia. Como castigo — ¡cobarde castigo! — los «cristianos» vencedores de la falsa cruzada condenaron a su padre, a Gregorio, a no *percibir* las 500 miserables pesetas del Retiro Obrero.

Su compañera Gregoria falleció el 15 de mayo de 1960 y el segundo hijo, Leonardo, el día 23 de julio de 1963. Y el «Abuelo» Gregorio ha dejado de existir pensando en su hijo y con la esperanza de ver a los compañeros del exilio evolucionar, como golondrinas, en plena libertad por tierras de Iberia.

Al entierro acudió el 90 % de la población de Cervera del Río Alhama, rodeado de sus tres sobrinos, nietos, etc.., Pero su hijo «Juanito» no pudo acompañar a su querido padre y mejor compañero a su última morada.

A sus familiares en España, a su hija, a su hermana Isabel, a sus nietos y biznietos y a nuestro compañero Dionisio Jiménez («Juanillo») militante de la F. L. de Pau (Bajos Pirineos) les enviamos nuestro más sentido pésame. Y a ti, compañero Gregorio, te prometemos continuar en la brecha que tu empezastes, sembrando valientemente semilla en el surco de las grandes esperanzas Acratas, única salvación de esta Humanidad falsa, perturbadora y claudicante.

UN RIOJANO

AVISO IMPORTANTE

La Secretaría de Cultura y Propaganda, para la Comisión de Archivo y Prospección, agradecería a quien pudiera facilitarle uno o varios ejemplares de los libros siguientes:

«Los victimarios», de Ramón Sempau.

«Montjuich», de Ignacio Bo.

«En el Café», de Malatesta.

«La Historia Universal del Proletariado», de Lorenzo Pahissa.

Los envíos pueden hacerse a: León Antonio, 4, rue de Belfort, 2e étage, 31-Toulouse.

ACABA DE APARECER:

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración y de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

# Una contribución a la bibliografía libertaria en España desde 1923 hasta 1938 inclusive

por **Vladimir Muñoz**

*(Viene del nº 571)*

1927

*Segundo Certamen Socialista* (reedición de este célebre Certamen celebrado en el Palacio de Bellas Artes de Barcelona el día 10 de noviembre de 1889). Barcelona: Editorial Vértice. *El Libro Popular* (Volumen I), contiene *Las Grandes Obras de la Civilización*, por Ricardo Mella. Barcelona: Ediciones Perseo. *El Libro Popular* (Volumen III), contiene *El Derecho a la Salud*, por Anselmo Lorenzo. Idem. *El Caballero de la Barre*, por Miguel Zevaco. Barcelona: Editorial Araluce. *Las Mártires*, por Federico Urales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *Cántiga de Montaña*, por Elías García. Idem. *El Hijo de Clara*, por Federica Montseny. Ibidem. *La Reacción y la Revolución*, por Francisco Pi y Margal. Ibidem. *El Autodidacta*, por Han Ryner. Ibidem. *Almanaque de la Novela Ideal para el Año* 1928. Ibidem. *El Quinto Evangelio*, por Han Ryner. Sabadell: Ediciones Crisol.

Folletos: Entre otras, se publicaron las *Novelas Ideales* siguientes: *Martirio*, por Federica Montseny; *Aurora*, por Solano Palacio; *Una aventura*, por Federico Urales; *Como las Aguilas*, por Mauro Bajatierra; *La Hija del Verdugo*, por Federica Montseny; *Laudo de Amor*, por Elías García; *Un Infanticidio*, por Federico Urales; *Desterrados y Raptores*, por Asensio Larrea; *María de Magdala*, por Federica Montseny; *El Ultimo Baluarte*, por Francisco Caro Crespo; *Aristócratas*, por Adrián del Valle; *La Perla*, por Antonia Maymón; *El amante de Encarna*, por Federico Urales; *Esclavos que libertan*, por Luis Calventus; *La Virgencita de los Merinales*, por Mauro Bajatierra; *Diez Años Después*, por Federico Urales; *Armonía*, por Miguel Campuzano; *Cain y Abel*, por Elías Gacia; *¡Si tú me quisieras!...* por Federico Urales; *El y Ella*, por Paco Itir (contiene como segunda parte *El Amor Errante*, por Federica Montseny; *Flora*, por Joaquina Colomer; *El «Pitu» de Peñarudes*, por Mauro Bajatierra; *El Príncipe que no quiso Gobernar*, por Adrián del Valle; *Liberación*, por Juan Ferrer; *La de mis Sueños*, por Federico Urales.

Revistas: *Etica*, Barcelona.

Organos gremiales: *El Despertar Marítimo*, Vigo: órgano de la Federación Regional Marítima de la C. N. T.

1928

*Humano Ardor*, por Alberto Ghiraldo. Barcelona: Ediciones Lux. *El Ingenioso Hidalgo Miguel Cervantes*, por Han Ryner. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *Flor Deshojada*, por Federico Urales. Idem. *Jesús es un Mito*, por George Brandes. Ibidem. *La Indomable*, por Federica Montseny. Ibidem. *Los Hijos del Amor* (reedición), por Federico Urales. Ibidem. *El Movimiento Obrero Español*, 1886-1926, por Manuel Buenacasa. Barcelona: Ediciones Costa. (Este libro salió con mucha «desinformación», cual consta en *La Revista Blanca*, Año VII, nms. 117 y siguientes; la crítica más valiosa es la de Soledad Gustavo, pág. 661-663. El compañero Buenacasa cometió lamentable error al publicar una opinión desfavorable contra el malagueño Dr. Viñas, nacido en Málaga el 3 de diciembre de 1849, amigo personal de Bakunin y Kropotkin y sin duda figura prominente del anarquismo español. Infelizmente, a causa posiblemente de sus ocupaciones y de su edad, Buenacasa no pudo corregir este libro, cual públicamente prometió. De modo que luego de fenecer, pues murió en el exilio el 6 de noviembre de 1964, sus amigos publicaron una segunda edición en 1964, que si bien es más valiosa por el contenido de otros estudios, fue impresa con idénticas deficiencias que la anterior).

Folletos: *Las Grandes Obras de la Civilización*, por Ricardo Mella. Jerez de la Frontera: Biblioteca Cultura Obrera. *La Ascensión de la Ciencia*, por Emilio Hureau. Idem. *Nueva Humanidad*, por José Chueca. Ibidem. Se publicaron, entre otras, las *Novelas Ideales* siguientes: *Aurora Nueva*, por Antonio Estevez; *La Vida que empieza*, por Federica Montseny; *¿Es usted mi Madre?*, por Federico Urales; *Coloma*, por José Gardeñas; *Sor Angélica*, por Federica Montseny; *Para que el Hijo sea nuestro*, por A. Fernández Escobés; *Del Cielo al Penal*, por Regina Opiso; *El Alimareño*, por Mauro Bajatierra; *Lo que me ocurrió con ella*, por Federico Urales; *Fatalidad*, por Elías García; *La Ruta iluminada*, por Federica Montseny; *Amor que vivifica*, por Luis Calventus; *La Justicia de los Hombres*, por A. Fernández Escobés; *El Casamiento de mi novia*, por Federico Urales; *Un Drama en las Guillerías*, por Narciso Fontas; *El Ultimo Amor*, por Federica Montseny; *Las Aventuras de unos Niños*, por Federico Urales; *Aurea Popular*, por Angela Graupera; *El Primer Amor*, por Elías García; *La Tierra Estéril*, por A. Fernández Escobés; *Botones de Fuego*, por Aurelio González Rendón; *Ladrón de Amores*, por Federico Urales; *Era su Madre*, por Regina Opiso; *El Tesoro Escondido*, por Adrián del Valle; *La Fuerza del Amor*, por Juan Martínez González; *Los Malcasados*, por Federico Urales; *Del Madrid de mis amores*, por Mauro Bajatierra; *El Corazón de la Esfinge*, por Angela Graupera; *Nuestra Señora del Paralelo*, por Federica Montseny; *El Amor que queda*, por V. Marqués Sicilia; *El Hombre Adultero*, por Federico Urales; *¡No, no, eso no!*, por A. Fernández Escobés; *La Pequeña Hechizera*, por Angela Graupera; *Un Abel más malo que Cain*, por A. González Rendón; *El Derecho al Hijo*, por Federica Montseny; *Los Carrilanos*, por F. Barthe; *Pedro el Justiciero*, por Regina Opiso; *La Mujer Caída*, por Federico Urales; *Una Aventura Original*, por Lorenzo Regalado García; *Los Caminos del Mundo*, por Federica Montseny; *Micaela*, por Diego Ramón; *Historia de la Cisca*, por A. Fernández Escobés; *El Retorno a la Tierra*, por Angela Graupera; *La Moza Alegre*, por Federico Urales; *¡Mi Honor... no importa!* por Regina Opiso; *Contrabando*, por Adrián del Valle; *Hacia otra Vida*, por Mauro Bajatierra; *Escenas del Vivir*, por J. Ramos Concepción; *Espinas y Flores*, por Andrés Ramos Alvarado. También las ediciones Etica de Barcelona publicaron *Eliseo Reclus*, por Han Ryner.

Revistas: *Floreal* (educación racionalista), Barcelona.

Periódicos: *Tierra y Libertad* (reaparición), Barcelona. *La Voz del Pueblo*, Elda (Alicante).

Organos gremiales: *Acción Social Obrera*, San Feliu de Guixols: órgano de la Federación de Sindicatos Obreros. *Boletín Noticiario*, Granollers (Barcelona): órgano del Ateneo Obrero Cultural.

*(Continuará.)*

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«*Quinet*», un tomo ilustrado por Ramón Segarra .... 5 00 F
«*Tipos Españoles*» tomo I 7 00 »
«*Tipos Españoles*» » II 7 00 »
Tres ediciones «Solidaridad Obrera» y «Umbral»

## ADMINISTRATIVAS

—María Martínez, Arles-s-Tech (66). Recibido tu giro de 92 francos. 60 «C. S.» y 32 «Umbral». Pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 30-6-69. Procederemos para el pago como indicas en carta. De todas formas, ya lo hacemos así. Reclamamos al final de cada semestre.

—España, Marsella (13). Recibido estadillo pago «Umbral». De acuerdo con detalle dado.

—*Aclaración solicitada*. Nos ha sido pagado por el Bureau París 39, un giro de 100,00 frs., del cual no se nos ha entregado el talón del expeditor. Los datos que nos da Correos son Forbach (Moselle), enviado el 22-8-69, con el número 5.850. Pagado el 10-9-69. De corresponder al compañero Teofoli Samuel de Faneck (Moselle), los 100 frs. le llegarían hasta el 31-12-69. Se había enviado reclamación. De ser él agradeceríamos confirmación.

—Martín Santiago, París (19). Recibido giro 60 frs. pago «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

—Isart Agustín, Meyreuil (13). Recibido giro de 80 frs. pago 8 números como cada vez 563 al 570 inclusives, como indicas. Para «Umbral» va bien.

—Heredia, Chasse s-Rhône (Isère). Recibido giro 109,20 frs. pago «C. S.» números 555-569. «Umbral» hasta el número 90. Envío tu pedido de Librería.

—Lamela, Cl.-Ferrand. Giro de 176,50 frs. pagando «C. S.» número 565 al 570, «Umbral» número 88 al 90.

—Serafín Bueno, Perpignan. Recibido tu giro 232 pagando «C. S.» número 564 al 567, «Umbral» número 90. Lamentamos tu estado de salud, deseándote total restablecimiento. Abrazos.

—José Hiraldo y Diego Moreno. Marseille. Recibido giro 50 frs., pago «C. S.» y «Umbral» segundo semestre 1969.

COMISION REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

# LLAMADA FRATERNAL a la juventud rebelde, libre y consciente

Cuando la juventud se incorpora a la lucha por la manumisión del hombre, la humanidad avanza por la ruta anchurosa del progreso. No hay evolución creadora sin la presncia decisiva de la juventud libre. El impulso rebelde de las nuevas generaciones es la luz de la historia. Cierto es que las ideas fecundas, como las revoluciones conscientes, se afincan cuando están jugosas y maduras; mas no es verdad que para conseguir la madurez de la sabiduría es necesario tener el vigor de la juventud, fuente de la vida y reserva caudalosa del porvenir humano.

El anarcosindicalismo militante en las filas gloriosas de la Confederación Nacional del Trabajo de España es la doctrina de la juventud porque se transforma y renueva siguiendo las leyes de la evolución y el progreso; pero manteniendo con firmeza y amor sus postulados éticos, sociales y obreros. Treinta años de tiranía católico-militar no han conseguido vencer la idea de la libertad que como aurora boreal se anuncia en el horizonte cargado de promesas y esperanzas. Los hombres que no capitulan, triunfan; los pueblos que luchan, vencen. La juventud libre tiene en sus manos la llave maestra para abrir todas las puertas del futuro emancipador.

Aragón, Rioja y Navarra, cuna de hombres nobles y generosos; tierra que ha dado genios y sabios capaces de admirar al mundo, ha sido el lugar predilecto para la siembra, nacimiento y eclosión de los principios y tácticas ácratas, en cuyo seno floreció con pujanza y energía la C. N. T., madre de la clase obrera peninsular, y las ideas anarquistas, quintaesencia de la razón universal. Durante estos años de persecuciones y destierros hemos perdido los valores más caracterizados de nuestro Movimiento, pero los confederales y libertarios no mueren, se siembran. Cuando uno cae, cien se levantan para ocupar el puesto supremo de la lucha por la justicia social, el derecho para todos y la libertad que es la más alta expresión del equilibrio político-social y del orden moral y económico.

Jóvenes amigos: Vosotros sois los herederos espirituales de todo el patrimonio confederal y anarcosindicalista. Dad un paso adelante. Vegetar es perecer sin pena ni gloria. No escuchar la voz de la renovación venturosa es enterrarse en plena existencia. La juventud rebelde, consciente y libre, no puede ni debe sucumbir resignadamente.

Todo joven inquieto y alertado tiene un puesto de honor en las filas honrosas y dignas de la Confederación Nacional del Trabajo. Así en el interior de España, como en el destierro, cada joven debe llamar a las puertas abiertas de par en par de nuestra Organización obrera y revolucionaria. Queremos a los más nobles en los sentimientos, a los audaces para la acción, a los más altruistas y desinteresados para practicar la solidaridad, a los más estudiosos y capaces, en una palabra, a todos los modestos y responsables para trabajar por una sociedad más justa y perfecta, para forjar un mundo nuevo basado en la ayuda mutua, la autogestión eficaz, la cooperación esforzada, cuyos principios filosóficos han de suplantar al capitalismo rapaz y al Estado en todas sus formas.

El hombre debe estar al servicio del hombre. La ciencia, la sabiduría y la riqueza general han de ponerse a disposición completa de la humanidad sin distinción de nación, raza, color o ideología.

Juventudes avanzadas y evolutivas: La C. N. T. os saluda y os envía su mensaje fraternal. Venir a nuestras filas. Ocupad el puesto de los justos y los rebeldes. En cada momento podemos realizar unidos una buena acción. Es deber de todos y cada uno poner fin al reinado de la tiranía y de la explotación del hombre por el hombre. Hay que realizar bellos gestos para la humanidad. Necesario es escalar las más altas cumbres de la nobleza y de la idea. Joven que sueñas con un porvenir justiciero: cuanto más unido te halles a los hombres de la C. N. T., más hombre serás. La obra que debemos levantar es un conjunto armónico presidido por dos principios eternos: solidaridad y continuidad.

¡Viva la Confederación Nacional del Trabajo! ¡Viva la juventud libre y consciente! ¡Viva la Regional de Aragón, Rioja y Navarra!

# España ante el espejo

## DESAHUCIO EN EL BARRIO DE ARGUELLES DE MADRID

Barrio viejo de Pozas, en el corazón de Argüelles. El barrio fue comprado por una inmobiliaria. Los vecinos, más o menos indemnizados, se han ido marchando y la piqueta ha avanzado destruyendo algo que pudo conservarse en este Madrid de no muchas tradiciones.

Sin embargo, en el barrio de Pozas resisten 19 vecinos que no tienen dónde irse o desean que les indemnicen de verdad. Entre ellos está el escritor Lauro Olmo. El otro día hubo un incendio en el barrio y los vecinos resistentes aseguran que lo del incendio no está muy claro.

Lauro Olmo dice: «Me pongo tristísimo cuando pienso que tengo que irme de aquí. Este era uno de los barrios más antiguos de Madrid. Lo que ahora es ya un solar podía haber sido la plaza menor de la Villa con sus casas abuhardilladas, sus árboles y sus viejos portales. Todos los extranjeros que han venido a mi casa se quedaban maravillados. Precisamente aquí, en el estanco de la esquina, hacía Galdós sus tertulias y había dos cocheras antiguas y familias humildes que vivían desde dos y tres generaciones.

El contrato de mi casa data de 1908. Es de la abuela de la madrastra de mi mujer.

Lauro Olmo le está sacando algún provecho a todo esto. Al menos, escribe. Sobre su nueva obra dice el autor:

«Ahora tengo las suficientes anécdotas humanas, dramáticas y veces trágicamente divertidas como para escribir una nueva pieza sobre la que ya estoy trabajando. El problema del barrio de Pozas no es un caso aislado, es representativo de toda una situación y por eso tiene fuerza; su título es «Desahucio en el barrio de Argüelles».

«El eje de la obra es la falta de defensas en que suelen encontrarse los ciudadanos ante el poder financiero. Y saldrá prácticamente sola, porque yo he vivido con los personajes de la obra y les conozco bien.»

★

## LO QUE EXPRESAN EMPLEADOS BANCARIOS SOBRE LA LEY SINDICAL

MADRID. — En torno al secreto que se ha dado al contenido y posible aplicación de la Ley Sindical, la prensa madrileña de hoy a través de su diario «Madrid» se hace eco de una protesta de los representantes de los trabajadores de la Banca, quienes han dirigido al ministro secretario general del Movimiento y delegado nacional de Sindicatos, señor Solís, un escrito que en síntesis dice que para que una ley defienda automáticamente los intereses de los trabajadores ha de ser elaborada por ellos mismos y no a nivel ministerial. Añade que la confianza que pudiera existir en los trabajadores respecto a la elaboración de esta ley se perdió ante la imposibilidad de poder determinar, mediante asambleas, el tipo de sindicalismo que mejor defendiera los intereses del mundo del trabajo.

Continúa diciendo el citado escrito que a los jurados de empresa, órganos básicos, directamente representativos de los trabajadores, no se les permitió oficialmente que opinaran sobre el proyecto de ley sindical y que la consulta, encuesta llevada en su día al efecto, sólo se llevó a cabo en el seno de las secciones sociales provinciales, donde, con motivo de la estudiada diversidad de planes electorales se «filtraron» sus componentes del modo deseado por el mundo político.

# CHIS

*En una «Ruta» antigua dos escritores de Monoprix se burlaron de nuestros teóricos con seso y barba.*

***

*Nos imaginamos a ambos jóvenes ruteros sin ruta en 1952 y con disposición, en 1969, para celebrar su precoz centenario.*

***

*¡Ese hacer de hoy sin responsabilidad para el mañana!*

***

*«La fuerza de la juventud».*
*La fuerza consciente de la juventud.*

***

*Hace poco en nuestra sede social vimos a treinta barbudos simpáticos. Más pelo que años.*
*Que Bakunin les inspire.*

***

*En constancia de siempre, se ve envejecer a los frívolos, rápidamente.*

***

*Existen ancianos de 45 años para*

PRECARIA MODESTIA

OVIEDO. — El nuevo obispo de esta diócesis, Díez Merchán, que el día 21 se instalará en esta ciudad, ha declarado dudar entre cobijarse en el palacio arzobispal o comprarse un piso residencia.

Como se ve, el obispo no arriesga quedar fuera tejado.

HUMO

SEVILLA. — Ardió enteramente la central telefónica de esta ciudad, consiguiendo los bomberos reducir el siniestro una vez material y casa habían sido pasto de las llamas. En prueba de heroicidad las señoritas telefonistas se pusieron casco, y así tocadas escaparon a la calle. Como es de suponer, la noticia del siniestro no pudo ser telefoneada.

LOGICA GITANA

SEVILLA. — Ha sido detenida la gitana húngara Amalia Mikalovitch acusada de asesinato de una compañero de raza española. Al ser presentada ante el comisario de policía, Amalia le dijo a éste: «Muchas personas matan y nadie las molesta».

«MARINDRA» FRANCO-FRANQUISTA

EL FERROL. — Se han hecho a la mar los buques de la Tergera Escuadrilla de Dragaminas de la Marina española. Zarparon rumbo a Marín, el minador «Triton» buque insignia, y los dragaminas « Guadalhorce », « Almanzora », « Sil », « Miño », « Odiel » y « Turia ».

En Marín se reunieron con los dragaminas de la Marina de guerra francesa, con base en Brest, pertenecientes a las 21, 23 y 10 escuadrillas, que manda el capitán de fragata M. Bodhuin.

Los barcos franceses son el « Quistreham », « Vin-Long », « Petunia », « Mercure », « Capricorne », « Arles », « Versaeau », « Antares », « Sagitaire » y « Algol » y el buque de apoyo logístico « Loire », que manda el capitán de corbeta M. Rouhlac de Rochebrune.

En aguas de la ría de Pontevedra los buques franceses y españoles tomarán parte en el ejercicio denominado «Marindra-69», que tendrá una duración de diez días.

# PAS

*el asilo de voluntades extinguidas.*

***

*¿Juventudes específicas? ¿Clasificación por edades? ¿Lucha de clases para establecer clases de edad y de sexo entre personas consideradas libres?*

***

*Nadie puede imaginar a un Anselmo Lorenzo, a un César Flores, a un Domingo Germinal y a un Domínguez de Blanes decrépitos a pesar de su acopio personal de años.*

***

*La adhesión de un joven place.*
*La adhesión de un maduro satisface.*

***

*Jóvenes, no tanto y ancianos; mujeres libres serie A y serie B; «balillas»... ¿Seis anarquías o una sola?*

*Pensémoslo.*

*CHISPERO*

# ANTENA

CONTRA EL FAVORITISMO

MALAGA. — Hay marejada en la ciudad por haberse intentado en el ayuntamiento eximir de los trámites de subasta obras municipales para ser concedidas «a dedo» con señuelo favoritista. El alcalde defiende el procedimiento y algunos concejales se le oponen, dando pie a que el conflicto afectando a la población sea resuelto contemporizadoramente por la autoridad gubernativa.

FALLECE UN BENEMERITO

VALENCIA. — Falleció recién en esta ciudad el artista Pablo de Celis, conocido por «El bombero torero» por haber continuado con éxito las corridas de regocijo iniciadas por Rafael Dutrus («Llapisera»), que trabajó de consunc con «Charlot». Su muerte ha sido sentida por la población sencilla.

LAPIDA REPUESTA

MADRID. — So pretexto de reformas, el ayuntamiento por la gracia de Franco había hecho desaparecer la lápida dedicada al famoso sainetero Carlos Arniches, que daba nombre a la ex plaza de Vara del Rey. Debido a protestas publicitarias y del vecindario, dicha lápida ha sido desalmacenada y plantada de nuevo en dicha vía, si bien en lugar distinto.

EL LUNES PIERDE LA HOJA

CADIZ. — Por «defunción» de los lectores ha dejado de publicarse «La Hoja del Lunes», que, de tanto vanagloriar a Franco, cerraba el capítulo administrativo semanal con notable déficit.

EL TENDIDO LOS DEJO TENDIDOS

LISBOA. — En un festejo taurino que se celebraba en Mota de Robatejo, se derrumbó un tendido quedando ciento cincuenta espectadores heridos. El toro en liza quedó sorprendido.

FALLECIDO INTERESANTE

BARCELONA. — Murió por exceso de enfermedad, en esta población, Carlos Trías Bertrán, hijo de un senador y jefe carlista, carlista él mismo pasado a la Falange, de la que fue socio fundador en Cataluña; escapado de la quema en julio de 1936, y pasado al ejército faccioso, actuó de alférez provisional; herido en campo de batalla, posesor de varios kilogramos de medallas, jefe movimiental de la provincia de Gerona en 1941 y recolector de otras muchas bicocas triunfales, no le bastó para ir más allá de los 55 años.

INMORTALIZACION DE BREDA

GERONA. — Bajo el alto patrocinio de la diputación gerundense y del ayuntamiento de la localidad de Breda, tuvo lugar en ésta una exposición de cajas de cerillas que fue muy elogiada. En vista del éxito de esta exhibición filomética, las fuerzas vivas bredenses proponen la celebración de un concurso de pulgas coloridas.

LA RELIGION SE AGRIETA

BARCELONA. — O por lo menos se agrietó la casa de las religiosas del Patronato de Nuestra Señora de la Soledad, sita en la calle del Segre número 35. La soledad de Nuestra Señora se transformó en crujidos alarmantes, motivando gritos mujeriles de socorro de ventanas abajo y no de aberturas arriba, dando lugar a que en vez del Angel de la Guardia acudiera en favor de las damas patronatas el cuerpo de bomberos, el cual las puso a salvo aunque las monjas ex silenciosas digan que se confiaron a la venia del Señor.

SUPRESION DE 880 ESCUELAS NACIONALES

MADRID. — Ochocientas ochenta escuelas nacionales de enseñanza primaria se suprimen en España por una orden que publica hoy el Boletín Oficial del Estado. De ellas son 547 mixtas, 217 unitarias de niños — casos en los que normalmente se convierten en mixtas, las que quedan de niñas en la localidad — 91 unitarias de niñas — y entonces la de niños se convierte en mixta — y veinticinco de párvulos. El ministerio de Educación y Ciencia ha dispuesto que se consideren suprimidas todas estas escuelas nacionales de enseñanza primaria con efectos de final de curso actual, salvo las que se encontrasen vacantes, que lo serán con efectividad inmediata. Las unidades escolares que resulten vacantes antes de final del curso se consideran suprimidas a partir del momento en que vaquen.

La mayoría de estas escuelas ahora suprimidas pertenecen a poblaciones de escasos habitantes.

MOVIMIENTO BURSATIL

MURCIA. — Según «La Verdad» en un año se ha producido un fraude fiscal superior a los 14.000 millones de pesetas, solamente en los impuestos por sucesiones. Y según Rivas Márquez en «El fraude fiscal en España», resulta que en el impuesto sobre sociedades la defraudación asciende a 108.882 millones, frente a una recaudación nueve veces menor.

MADRID. — 800 millones es la fianza que se exige a Correa Veglison para responder de las responsabilidades civiles que pudieran establecerse en el proceso incoado contra este procurador en Cortes y consejero nacional por el asunto de la Caja de Crédito Popular de Cataluña. También se le pidió un millón para eludir la prisión preventiva.

Ese sujeto fue gobernador franquista en Barcelona en los peores tiempos.

# Al compañero Julio Ayora, fraternalmente

SE ha dicho infinidad de veces que recordar el pasado es vivir, y desde luego, el vivir nos da ansias de ver el mañana.

¿Quién de nosotros, exiliados, no se acuerda de aquellos años mozos o llegados ya a mayores, que nos rebelábamos con el mundo del trabajo hasta llegar a aquella fecha en que los generales traidores ayudados por el fascismo internacional y la fanática Iglesia española se sublevaron contra la República y contra el pueblo español para arrebatarle la poca libertad que la República le había acordado? Pero se encontraron con un hueso que les costaría 33 meses el roerlo, hasta llegar a aquellas tristes fechas que no podremos olvidar los antifascistas españoles, los de hoy y los de mañana, por aquel inhumano atropello contra las fuerzas republicanas acorraladas en el puerto de Alicante. ¿Qué hicieron entonces esas grandes democracias? ¡Nada! Hicieron como hizo Pilatos: lavarse las manos porque las tenían muy sucias.

¿Te acuerdas de aquella visita a Cavanac, poco tiempo después de que pudisteis franquear la frontera franco-española después de esquivar el campo de Albatera? Recordando dicha visita, mi pensar se concentra hacia aquellas fechas de que tú haces mención en LE COMBAT SYNDICALISTE referentes al año 1936 hasta llegar las fuerzas republicanas al fatídico puerto, o sea en el litoral valenciano, esperando la llegada de los anunciados trasatlánticos, que debían embarcar a todos aquellos soldados en derrota, con buena parte de ellos heridos, sangrando, que hasta los últimos momentos lucharon para defender la República y la libertad del pueblo español. Dichos barcos no han llegado nunca.

Nos hemos persuadido, al correr del tiempo, que todo el equipo que llevaba nuestro vehículo confederal no era todo buena mercancía, y que nadie tome estas últimas palabras como un tanto de decepción, no; lo que pasa es que nos tendremos que acostumbrar a decir las verdades a los sordos por crudas que ellas sean. Porque si todos los que «se dijeron» hubieran sido, no se hubieran quedado cansados por el camino unos, y otros deslizádose por el terreno que les fue más cómodo para sus ambiciones personales. De no haber sido así, los enemigos del pueblo no hubieran tenido el campo tan bien abonado; estamos seguros de que no se hubieran eternizado en nuestra España y ya haría años que el pueblo español les hubiera borrado del plan nacional y mandado al montón de la carroña, como carroña que son.

Pero todavía queda un gran contingente de adelantados de la libertad que se enfrentarán, cuando llegue la hora, contra tirios y troyanos; y sabremos llevar sin desfallecimiento la lucha hasta llegar a la total emancipación de los pueblos oprimidos por las dictaduras de diferentes países del mundo.

J. B.

*Carcassonne.*

# NECROLOGICA

## RAFAEL GARCIA

El compañero Rafael Gracia, natural de Andorra (Teruel), falleció a los 66 años el 17 de junio de 1969, en Roanne (Loire). Actuó cierto tiempo en el Sindicato de Transporte de Barcelona. Militó activamente en su pueblo en todas las actividades de la C. N. T., ocupando durante la guerra puestos de responsabilidad. Fue un militante silencioso, asiduo y cumplidor en todo momento de los acuerdos de nuestros congresos y F. Local de Roanne.

Pocos días estuvo en el hospital nuestro compañero Rafael Gracia, una vez que su estado fue grave. La mayoría de compañeros fuimos sorprendidos al conocer la noticia de su muerte. Es dolorosa la pérdida de este compañero, por ser todo bondad y solidaridad. Campesino de pura cepa, estuvo por azares de la vida, trabajando en sus últimos días en una bonetería.

Era libre en todas sus acciones y demostró más de una vez su amor a la C. N. T. y al anarquismo. Hizo la resistencia con la mayor ejemplaridad, honradez y altruismo, por la causa del antifascismo internacional.

La F. Local de Roanne patentiza su dolor ante la muerte de nuestro compañero Rafael. Fue enterrado civilmente y a su entierro acudió un sinfín de compañeros de la C. N. T. y otras organizaciones sindicales de la colonia española y un gran número de amigos franceses.

Hemos perdido otro compañero más. La C. N. T. de Roanne y en general todos sus amigos, sentimos de corazón la muerte de Rafael Gracia, al que no olvidaremos.

*F. L. de Roanne*

# Comunicados

F. L. DE PERPIGNAN

Por la presente comunicamos a los afiliados que a contar del jueves 18 de septiembre se asegura una permanencia en el local de la C. N. T. francesa, rue d'En-Calce núm. 29, entrada por la rue des 15 Dégrés. Esta permanencia se hará los jueves y sábados de 18,30 a 20,30, y los domingos, de 10 a 12. Todos los compañeros podrán venir a retirar su prensa en dicho local, lo que facilitará el trabajo de distribución de la comisión de propaganda encargada, desde esta fecha, de la difusión y administración de la misma por enfermedad del compañero Bueno.

F. L. DE MONTAUBAN

El domingo día 5 de octubre, a las 9,30 de la mañana, asamblea general en el lugar de costumbre, Café de la Comédie.

F. L. DE TOURS

La Federación de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 12 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

REGIONAL CATALANA
*Agrupación de París*

El sábado, 4 de octubre de 1969, reunión de afiliados a la Regional Catalana. Fin de gestión y referencia al Pleno regional.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se celebrará el día 28 de septiembre, domingo, a las 9 en punto en el local de F. O.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el segundo domingo de octubre. Se invita a todos sus militantes afiliados.

F. L. DE PERPIGNAN

Se comunica que para el domingo 5 de octubre se convoca asamblea normal de esta Federación Local en el local de la C.N.T.F., rue d'Encalce.

## CORREO DE REDACCION

—Planas, Niza: Todo recibido.

—Jové, Six Fours: La dirección solicitada era la de Mercé.

—Quedan muchos escritos en cartera. Espacio falta. Quedan cartas para contestar. Lo que aquí escasea es el tiempo. Todo se hará.

## PARADERO

Antonio Miranda Monzón. Nació en 1909 en el barrio de San Antón, Cartagena, fue torpedista de la flota republicana. Refugiado en Túnez desde marzo 1939, y durante la guerra del 39 al 45 trabajó en el arsenal de Ferriville, y posteriormente embarcado en un barco mercantil de nacionalidad extranjera. Señas particulares: le falta la falange primera del dedo anular de la mano derecha. Agradecerá informes sobre su actual paradero: Rafael Pérez, 66-Caudiés-de- Fenouillèdes (P. O.).

## LECTURAS EN CATALAN

*De Roc Llop:*
«POEMES DE LLUM I TENEBRA» impresiones poetizadas del humano vivir. 8 francos.

# Después de una lectura

TERMINO de leer el libro «Hacia una vida mejor», de nuestro fino escritor compañero Fontaura. Por ser un obrero manual a mí me es difícil esbozar el gran valor que contiene dicho libro, y sólo puedo decir que desde la primera página hasta la última coincide con mi sentir de fraternidad humana; y, siguiendo con el libro, en la página 58, que se dedica a la educación de la infancia, es donde radica el verdadero remedio para que la sociedad deje de ser caos y el hombre lobo del hombre, concluyendo en la página 63 en que, hoy como ayer, o quizá, dadas las características de la presente sociedad, más que en el pasado es aconsejable propiciar y poner en práctica la enseñanza racionalista, por el fundamental valor ético en ella contenido.

Pues bien, yo creo que nadie puede poner en duda que el 1936, si la juventud respondió con bravura revolucionaria al levantamiento fascista al grito «antes que esclavo prefiero morir», fue debido en buena parte a la educación recibida en las escuelas racionalistas y en los ateneos libertarios; y siendo así yo hago la sugerencia de que, para poder reorganizar el día de mañana en España las escuelas racionalistas y los ateneos libertarios, deberíamos abrir aquí una suscripción voluntaria y permanente para proveer fondos con dicho fin. Los que saben enfocarlo mejor que lo hagan; mi sentir ya está expuesto.

*Sebastián Mur*

# COMMUNIQUES

*UNE NOUVELLE RUBRIQUE :*

**LES OUVRIERS PARLENT...**

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration ; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine) ; la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

**C. N. T. - J. S. R.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

17e UNION REGIONALE

Permanences au siège, salle 2, Palais du Travail, place de la Libération, à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 h. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J. S. R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », LE COMBAT SYNDICALISTE).

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

# LES SOVIETS vus par Kropotkine

*Nous reproduisons ici quelques fragments d'une lettre envoyée par Kropotkine au chef suprême du nouvel état soviétique : Lénine.*

*On remarquera à la fois la clairvoyance et l'ingénuité du vieux théoricien libertaire. Clairvoyance car il affirme que la dictature d'un parti ne peut conduire au socialisme. Clairvoyance encore quand il fait l'apologie des soviets, véritable système d'auto-organisation du prolétariat. Ingénuité enfin dans sa démarche même : on ne discute pas avec des dictateurs qui, par essence sont contre-révolutionnaires : on les combat.*

« Enfermé comme vous l'êtes au centre de Moscou, vous ne pouvez connaître la situation réelle du pays. Il faudrait que vous vous trouviez en province, en étroit contact avec le peuple, partageant ses espoirs, ses travaux et ses malheurs ; avec ceux qui souffrent de la faim — grands et petits —; supportant les inconvenients sans fin qui se présentent pour acquérir une simple lampe à pétrole... Et les conclusions auxquelles vous arriveriez, se résumeraient en une seule : la nécessité d'ouvrir le chemin vers des conditions de vie plus normales. Faute de quoi, cela ne tardera pas à nous conduire à une sanglante catastrophe. (..).

Il y a, en revanche, une vérité : même si la dictature d'un parti constituait un moyen efficace pour combattre le système capitaliste — ce dont je doute — cette même dictature est absolument nocive pour la création d'un ordre socialiste. Nécessairement, le travail doit se faire à partir des forces locales, et cela n'est, jusqu'à présent, ni rélisé ni encouragé nulle part. Au contraire, on trouve à chaque instant des individus qui n'ont jamais connu la vie réelle, et qui commettent les plus grandes erreurs, occasionnant la mort de milliers de personnes et ruinant des provinces entières.

Sans la participation des forces locales, sans le travail constructif de bas en haut, réalisé par les ouvriers et tous les citoyens, l'édification d'une nouvelle vie est impossible.

Une telle œuvre pourrait être réalisée par les soviets, par les conseils locaux. Mais la Russie n'est plus que de nom, il faut bien le dire une république soviétique. L'influence et le pouvoir des hommes du parti, qui sont souvent communistes despuis peu (...) ont liquidé l'influence véritable et la force de ces institutions qui promettaient tant pour l'avenir ; les soviets. Je le répète, il n'y a plus de soviets mais des comités du parti qui font rigoureusement ce qu'ils veulent en Russie. Et leur organisation souffre de tous les maux du fonctionnarisme...

Pour sortir du désordre actuel, la Russie doit retourner à l'esprit créateur des forces locales, qui, je vous l'assure, sont les seules capables de développer les facteurs d'une vie nouvelle. Et plus tôt cela sera compris, mieux ce sera. Mais si la situation actuelle devait se prolonger, le mot même de socialisme deviendrait une imprécation, come cela est arrivé en France avec l'idée égalitaire durant les quarante ans qui ont suivi le gouvernement des jacobins. »

*Pierre Kropotkine*

Dimitrov, le 4 mars 1920.

# DEUX DISQUES...

Que la contestation soit depuis plusieurs mois à l'ordre du jour, il suffit d'ouvrir un journal pour s'en assurer. Qu'elle puisse être la source de profit commercial, une certaine littérature est là pour nous le prouver. Le disque ne pouvait que suivre.

« Vogue » vient de faire paraître deux recueils qui nous intéressent dans sa série « Florilège de la chanson française ».

Le premier, intitulé « Autour de la Commune » (CLVLX 270), se veut représentatif d'une période allant de 1846 à 1888. On y retrouve le très beau « Chant des ouvriers », de Pierre Dupont, qui méritait bien de sortir de l'oubli.

Plusieurs plages sont consacrées à la Commune : « La semaine sanglante », « La canaille », « Elle n'est pas morte ». D'autres — et c'est là le point faible de ce disque — sont réservées à des chants revanchards qu'il aurait été préférable de réserver pour un autre recueil. Il y avait certes beaucoup de patriotisme dans l'idée communarde mais il n'était pas nécessaire d'insister à ce point.

Le second, « Chansons contre » (CLVLX 292) se rapporte à la période 1880-1914. On y trouve l'excellent « Triomphe de l'anarchie », de Charles d'Avray et certains des thèmes qui avaient popularisé Montéhus : « Gloire au 17e », « Au lieu d'acheter tant d'aéros », « Ils ont les mains blanches ».

Qu'il soit permis de regretter quelques maladresses : le début du siècle était suffisamment riche en chansons *contre* qu'il n'était pas nécessaire de consacrer quatre plages — en tête de chaque face ! — à des pastiches révolutionnaires qui tentent de ridiculiser l'anarchisme (« Plus de patrons », « L'expulsion ») ou une certaine phraséologie (« Le métingue du métropolitain », « Le matin du grand soir »).

Marc Ogeret, l'interprète de ces deux disques, possède une très belle voix non exempte d'une certaine emphase. Cela lui permet de retrouver le souffle révolutionnaire quelque peu romantique qui vivifiait des chants comme « Le triomphe de l'anarchie » ou « Le chant des ouvriers ». Regrettons que des chœurs assez touffus viennent rendre souvent incompréhensibles les paroles des refrains (« Chant des ouvriers », « Le drapeau rouge »).

En résumé, deux bons disques qui auraient pu être excellents mais qui n'auraient jamais pu paraître sans l'intelligente direction de l'animateur de cette série : André Clergeat.

**Gérard CONTE**

*Vendez !*

*Achetez !*

*Diffusez !*

**« Le Combat Syndicaliste »**

**Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire**

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

B.D.I.C

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Brusque réveil social

Le rendez-vous social est venu plus tôt que prévu, avant la chûte des feuilles. La grève de la S. N. C. F. peut avoir des conséquences sociales et politiques importantes. Elle est un test décisif pour le gouvernement et une bonne leçon pour les syndicats réformistes qui une fois encore ont voulu trahir les travailleurs. A beaucoup de monde elle est apparue comme le coup d'envoi de l'agitation sociale, déjà prévue dès le printemps, au cours de l'élection présidentielle, par les experts qui en outre ont estimé que la dévaluation, puis le programme d'austérité devraient obligatoirement affecter le climat social de l'automne. Ils ne se sont pas trompés.

Ce qui frappe l'opinion, c'est la rapidité avec laquelle cette brusque flambée de grève s'est propagée de dépôt en dépôt, puis s'est transmise inopinément à la RATP. Va-t-elle se limiter aux seuls secteurs déjà touchés ? Ne va-t-elle pas au contraire tendre à se généraliser, entraînant peu à peu l'ensemble du pays vers une grève générale ? Nul ne peut le prévoir...

Il est remarquable d'autre part, et réjouissant pour nous, militants de la C.N.T., que le mouvement soit parti de la base. L'exemple des cheminots est caractérisque à cet égard.

Le lundi 8 septembre au soir, l'accord entre les syndicats et la direction de la S.N.C.F. semblait proche. Mais dans les dépôts, les cheminots, en dépit des consignes syndicales, estimaient insuffisantes les concessions de la direction générale de la rue St-Lazare qu'avaient approuvées des dirigeants syndicaux vendus jusqu'à la moelle.

Au moment même où les syndicats s'apprêtaient à signer le soi-disant accord, les « roulants » parlaient ouvertement de grève; pour éviter d'être débordés, les syndicats interrompaient précipitamment les négociations le mercredi 10 septembre.

Désireux avant tout de négocier, Séguy l'a répété récemment, les états-majors syndicaux doivent souvent faire marche arrière devant les exigences de leurs militants et de la base dans son ensemble. On assiste en ce début d'automne 69 au même phénomène que lors de la secousse de mai 68. Toutes les centrales ouvrières se trouvent dépassées par leurs adhérents. Gardons-nous cependant des comparaisons faciles : il est infiniment probable, quoique nous puissions espérer, que cette série de grèves brutales et spontanées débouche sur une situation révolutionnaire.

Les causes du conflit des roulants sont connues : elles portent essentiellement sur les conditions de travail. C'est ainsi que les roulants obtenaient, dans l'accord qui a presque été signé une augmentation d'effectifs se 1 500 agents, alors que la satisfaction des revendications exigerait l'embauche de six mille nouveaux employés. On comprend dans ces conditions que les ouvriers désobéissent à leurs dirigeants.

Grâce à nos chers bonzes syndicaux, les ponts n'ont pas été rompus : à l'issue de la réunion qui s'est déroulée Bd St-Germain chez le ministre Raymond Mondon qui, paraît-il s'occupe des transports, la fédération autonome des cadres a proposé une commission de conciliation (encore une commission !) Les représentants des organisations syndicales, naturellement soucieux pour leur avenir, ont aussitôt accepté cette proposition.

Tout ceci est, à n'en pas douter, une première et redoutable épreuve pour le gouvernement et les syndicats car les uns aussi bien que l'autre ne peuvent se débarrasser de la hantise de mai 68. D'autant plus redoutable que sur un tout autre front, le climat chez les artisans et les commerçants semble se détériorer, comme le prouvent les récentes manifestations de Paris et de Lyon.

Pour le gouvernement comme pour les syndicats pourris (C.G.T., C.F.D.T., F. O.), une opération prestige est nécesaire pour montrer qu'ils ne sont pas pris de court.

C'est pour cela que de réunion en réunion, de commissions en commissions, ils étudient comment ils pourront baiser une fois encore les travailleurs qui luttent.

Ils échoueront cependant un jour ou l'autre dans leur volonté d'exploitation et d'assujetissement si les travailleurs, une fois pour toutes balayent tous ces parasites et prennent eux-mêmes en main leur destin et leur avenir en pratiquant l'autogestion et en collectivisant les moyens de production pour le seul bénéfice des travailleurs.

M. F.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

# Une opinion sur la jeunesse

Le problème de la jeunesse, c'est le problème de sa définition et de son devenir.

On a voulu séparer la jeunesse de la vieillesse comme on a voulu désunir le monde des travailleurs par les idéologies perfides de la politique et des profits.

Mais la jeunesse et la vieillesse ne sont que deux des multiples façades d'un même corps.

La jeunesse n'est pas un privilège qui se mesure dans un dynamisme inconscient et irréfléchi. La jeunesse n'est pas non plus un monopole de la chair ni une prérogative de l'âge et de la santé du corps.

La jeunesse est une attitude, un style, un comportement, une démonstration, la recherche d'un assainissement, une orientation vers le meilleur.

La jeunesse n'est pas la fièvre de l'esprit ni la maladie de la raison, ce n'est pas l'ensemble de ces garçons qui se laissent apprivoiser dans les casernes ou que l'on décore, mutilés, sur les champs de bataille, ou ceux qui, après avoir fauché les passants, se massacrent sur un tronc d'arbre au volant d'une voiture.

La jeunesse, disait Alain, se jette aisément aux périls, dans les sauvetages, dans la révolte, dans la guerre, dans l'inconscience, ou dans l'inexactitude. On l'a vu, on le voit et on le verra encore. Mais la vérité n'est pas dans ce qui se démontre, car la jeunesse n'est pas un absolu, elle est relative : trente ans sont en même temps la jeunesse du grand-père et la vieillesse de l'adolescent. On est vieux d'avoir trop mangé ou trop bu; on est jeune d'avoir résisté aux tentations malsaines.

Les maîtres du pouvoir sont tous des jeunes qui sont devenus vieux; si les jeunes ne se laissaient pas tenter, les vieux grigous disparaîtraient infailliblement.

La jeunesse c'est le respect des opinions lorsqu'elles sont sincères, c'est l'étude des grandes choses et la connaissance des grandes philosophies.

Le meurtrier kidnapper de quinze ans n'est qu'un monstre créé par l'homme lui-même, il est le reflet d'une politique, d'un milieu familial déplorable, d'un déséquilibre provoqué et organisé par l'exemple, par le cinéma et la télévision du crime, par une préparation occulte de l'assassin qui deviendra guerrier.

La jeunesse ce n'est ni les blousons noirs, ni la folie des poings, ni la jalousie, ni la rancune, ce n'est pas non plus une matière vivante qui se sclérose.

La jeunesse c'est le lien qui unit, c'est la corde qui sauve, c'est la fleur, qui, butinée par l'abeille donnera un fruit mûr et savoureux. Ce n'est pas le fruit pourri ni l'enfant d'une civilisation empoisonnée qui contaminera ses semblables.

Mais pouvons-nous faire de l'homme mûr un être raisonnable dans un monde où tout a été conçu et réalisé pour qu'il ne le soit pas ?

C'est à la jeunesse de répondre. Car c'est aux jeunes de comprendre qu'ils feront aussi des vieux s'ils en prennent les plis, les défauts, les caractères et l'obscurantisme.

Une âme saine dans un corps sain, voilà la vraie jeunesse, celle qui a droit à notre plus belle considération, celle qui aura la qualité suprême de l'homme de bien.

*Jacques LECLAIRE*

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

GFP 342A

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

2 OCTOBRE 1969
NUMERO 575
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Le profit, c'est le vol légalisé

Nous avons déjà dit dans le « C. S. » ce que nous pensions du profit : « C'est le résultat d'une spéculation honteuse des puissants et des ambitieux sur les masses laborieuses; il sert trop souvent a assouvir des instincts qui, le moins qu'on puisse en dire c'est qu'ils sont plus près du « fauve » que de l'être humain.

Pour être plus brefs, disons que le profit est aussi absurde qu'inhumain. C'est d'ailleurs un avis qui est partagé par tout travailleur quelque peu émancipé.

Aussi, nombreux seront ceux que le chef de l'Etat français aura surpris en leur indiquant que « le profit change de sens ou, en tout cas doit changer de sens ». « Il ne doit plus être une marge prélevée au bénéfice de quelqu'un ou de quelques uns, une direction qui dilapide les résultats », etc.

Voilà qui est agréable à entendre et nous applaudirions des deux mains si nous n'avions pas constaté que malgré toutes les promesses qui nous ont été faites et les nombreux dialogues qui ont suivi les accords de Grenelle, le travailleur est de plus en plus brimé; et ce, dans le cadre flatteur de nos institutions républicaines. Pour ne citer qu'un exemple (entre mille) de ces brimades, prenons le cas d'un ouvrier du bâtiment. Malgré sa qualification professionnelle, malgré le soin qu'il peut apporter à son ouvrage, il reste toujours à la merci d'un licenciement abusif. Il n'a qu'à refuser de faire plus de dix heures de travail par jour et il « reçoit son compte » avec, comme motif, manque d'emploi pour cause de réorganisation des chantiers.

Après ça on nous dira que la participation est la seule voie qui donne une espérance à l'homme...

... Qu'on nous permette une rectification : « La participation est la seule voie qui donne une espérance au capitalisme et aux « profiteurs ».

... A moins que dans un élan incroyable d'altruisme nos braves exploiteurs veuillent offrir aux travailleurs la majorité des actions de leurs entreprises... Dans ce cas, et dans ce seul cas, les ouvriers pourraient, comme le préconise M. Pompidou, faire de l'entreprise une cellule dans laquelle l'individu à des droits et des devoirs, c'est-à-dire des responsabilités.

« Pour cela, c'est toujours M. Pompidou qui parle, il faut d'abord un aménagement, je dirais une réorganisation profonde des conditions de travail dans les entreprises, de façon à ce que chacun dans son métier sache l'intérêt de ce qu'il fait et ait une part, fût-elle modeste, d'autonomie, c'est-à-dire, de décision. »

C'est bien ce que nous nous efforçons toujours de faire comprendre. « Il faut, pour être plus clairs, changer les structures sociales au sein de l'entreprise ».

Mais, n'allons pas jusqu'à croire que cela soit possible sans un changement de structures dans tous les domaines.

Imaginons, tout de même, que chaque travailleur ait, au sein de l'entreprise, sa part de décision... Que deviendront alors « les chefs » qui ont acquis les gallons à force de faire « suer le burnous » et qui n'ont souvent d'autres compétences que celle de s'exprimer en termes vulgaires, grossiers et désobligeants ?

Bien sûr, au train où vont les choses nous risquons de nous entendre dire très bientôt que, comme pour le profit, la notion de chef change ou doit changer de sens.

Dans cette éventualité, nous nous permettons dès ce jour et en vertu de ce sentiment de responsabilité évoqué par le chef de l'Etat, de faire la proposition suivante : En premier lieu suppression totale des chefs dans l'entreprise et par là même de leur autorité néfaste à l'autonomie, l'esprit de décision et le sentiment de responsabilité des travailleurs.

Ensuite, et toujours en vertu de ce sentiment de responsabilité, désignation par les travailleurs eux-mêmes de techniciens-conseillers chargés d'éclairer et d'initier les autres compagnons de travail. Ceci dans le but, d'une part d'obtenir des machines le maximum de rendement avec le minimum d'effort humain et d'autre part d'empêcher la création de fonctions parasitaires et de complaisance. Il serait bien entendu que tous ces responsables désignés par la base doivent être révocables par celle-ci immediatement si leur sentiment de responsabilité est mis en doute de façon évidente.

Arrivés à ce stade, nous n'aurons plus à craindre les rigueurs de la concurrence internationale car la France est un pays assez fécond et prospère pour satisfaire abondamment les besoins de ses enfants.

Nous n'aurons alors que faire de l'épargne ou la stabilité de notre monnaie. La meilleure richesse d'un pays c'est la cohésion indispensable entre l'énergie intellectuelle et la force musculaire de tout un peuple uni dans un même but : le bonheur et la liberté reposant sur l'égalité économique et sociale. Et c'est le rôle du syndicalisme.

# L'AUTOGESTION

Bureaucratie et Autogestion sont deux concepts fondamentaux dans la pensée révolutionnaire.

Une organisation, une société bureaucratique se caractérisent par *l'appropriation privée* du pouvoir de décision. Principe essentiel : la bureaucratie est hautement hiérarchisée et sur elle s'appuient les privilèges et l'exploitation (capitalisme d'Etat bureaucratique des Pays de l'Est). Par définition, la bureaucratie s'oppose à l'autogestion. C'est ainsi que nous comprenons ce que peut signifier comme menaces pour certains la revendication populaire d'autogestion.

Il est très important, à ce sujet, de se rappeler que quatre répressions staliniennes ou néo-staliniennes se sont abattues contre :

— L'Espagne Révolutionnaire et les collectivités autogérées créées, soit spontanément, soit par l'impulsion de la Confédération Nationale du Travail et de l'Union Générale des Travailleurs en 1936.

— La Yougoslavie et sa tentative de réalisation du sommet vers la base de Conseils Ouvriers : acculée par le stalinisme, tous ses marchés bloqués à l'Est alors qu'à l'Ouest elle n'en avait pas, la Yougoslavie a vu dans le développement de l'autogestion la seule issue possible à la crise économique.

— La Hongrie Révolutionnaire de 56 dont l'anti-stalinisme s'appuyait sur la revendication d'autogestion.

— La Tchécoslovaquie de 68 dont la libéralisation du régime devait s'accompagner d'une autogestion « différente de celles pratiquées en Yougoslavie et en Algérie » (Radio Prague).

Mais c'est une grave erreur que de réduire ces répressions contre-révolutionnaires au seul fait du stalinisme, comme ont tendance à le faire les disciples de Trotsky. Car qui dit bureaucratie dit hiérarchisation et centralisation du pouvoir de décision. Ce n'est donc pas dans le stalinisme même qu'il faut chercher la cause de ces répressions mais bien dans la bureaucratie bolchevique. La bureau-

→ II

# L'AUTOGESTION

cratie stalinienne est la conséquence logique et directe du bolchevisme. D'ailleurs, n'était-ce pas Trotsky qui réprima *désespérément* de 1918 à 1921 la Révolution autogestionnaire paysanne des macknovistes ? N'était-ce pas Trotsky qui dirigea l'écrasement de la Commune de Cronstadt dont les partisans réclamaient le retour aux mots d'ordre : « L'usine aux ouvriers, la terre aux paysans, tout le pouvoir aux soviets ! »

Considérant qu'une Révolution se fonde sur la nécessité pour les masses populaires de réaliser l'autogestion pour se libérer de tous les jougs, nous déclarons par conséquent que le mouvement révolutionnaire et la Révolution doivent s'autogérer.

A l'Ouest, la techno-bureaucratie tente de résorber les troubles sociaux qu'elle engendre par le biais d'une tentative d'intégration des masses. Le capitalisme actuel tente de détourner et de récupérer la revendication autogestionnaire en créant de toutes pièces d'idéologie de la bonne communication, de la coopération et enfin de la *participation*. De ce point de vue, la phrase participationniste peut être entendue comme un *slogan minimal*, une obligation de lâcher du lest. C'est donc un mot d'ordre réformiste, social-démocrate, qui a pour bout de masquer le mot d'ordre révolutionnaire : autogestion.

Les tentatives de réalisation pratique de cette idéologie sont actuellement peu répandues en France mais bien connues en Angleterre, en Allemagne et aux U.S.A. notamment sous le nom de Personnal Management ou Human Engineering. Mais nulle part plus qu'en France, sans doute, la bourgeoisie n'engage une « bataille de la participation » qui risque à ce point de déterminer sa vie ou sa mort. Ce dont le capitalisme a eu peur en Mai 68, c'est du mot d'ordre d'autogestion et des tentatives de réalisation pratique. Il aurait été donc plus judicieux de lancer, pendant ces événements, le slogan « le pouvoir est dans les usines » plutot que le « pouvoir est dans la rue ».

*(Extrait de « Approche de l'Anarchie », de Nice.)*

---

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

| | |
|---|---|
| Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... | 2 75 |
| René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... | 1 00 |
| René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. | 5 00 |

# Les militants pseudo - révolutionnaires

Un « révolutionnaire » se doit d'être un militant sous peine de rester, en fait, un « révolté » isolé, vite en proie à la schizophrénie.

Beaucoup d'étudiants, en particulier, se disent « militants révolutionnaires ». C'est leur attitude vis-à-vis des autres, de la masse comme on dit, de ceux qui ne sont pas des convertis à priori, qui me choque.

J'aurais, bien sûr, plusieurs exemples à citer mais contentons-nous des faits les plus courants.

I. En mai (cela se fait encore aujourd'hui) les dits étudiants ont décidé d'aller trouver les ouvriers à la sortie des usines. Bien que cela fit parfois un peu trop « populiste », ce n'était, après tout pas une si mauvaise idée. Les étudiants révolutionnaires les plus conscients et les plus réceptifs en ont tiré soyons-en sûrs, des enseignements.

Mais voilà : une horde chevelue, crasseuse, excentrique se pointa un beau jour à la sortie d'une usine où elle s'imaginait naïvement être reçue à bras ouverts ou du moins être écoutée. Qu'arriva-t-il ? Rien d'autre que ce qui devait arriver : les « prolos » les regardèrent avec des gros yeux ronds d'étonnement. C'était ça les étudiants ? C'était ça les « révolutionnaires de mai » ? Ces filles « comme celles qu'on voit dans les films de drogués ». Si ce n'était pas honteux ! etc...

Et les premiers contacts se présentèrent assez mal. S'il ne faut pas minimiser l'attitude de l'organisation PC-CGT et son emprise, l'aspect extérieur des étudiants était pour quelque chose dans la réaction des travailleurs. On peut bien sûr critiquer cette attitude mais en fin de compte on doit en prendre note. L'aspect extérieur, nous, révolutionnaires, on s'en fout, c'est vrai. Mais pas les autres. Un militant doit tenir compte de ceux qui l'entourent quand il veut les convaincre.

Est-il nécessaire de vouloir choquer à tout prix par son aspect physique et vestimentaire pour bien montrer que l'on est révolutionnaire ? Je crois inutile de répondre : non.

Le véritable militant se doit d'attirer les sympathies de ceux qu'il veut convaincre sous peine de passer pour un « être bizarre », un « huluberlu », un de ces « hippies » que l'on observe avec le regard d'un visiteur de zoo. Et les grands moyens d'information au service de l'Etat, qu'il soit capitaliste ou autoritaire pseudo-socialiste, ne s'y trompent pas : leur but est d'isoler à tout prix ceux qui se disent révolutionnaires, de les caractériser à l'aide de clichés stéréotypés et les militants révolutionnaires que je viens de décrire leur fournissent de merveilleuses images.

Nous devons au contraire, sans démagogie, prouver que nous sommes bien « comme tout le monde ». On doit voir le militant partout dans les activités de la vie courante. Quand il fait par exemple son marché il en profite pour discuter « de tout et de rien », de football même, si c'est nécessaire, pour engager la conversation, etc... Une seule chose le diffère de la masse : il se dit révolutionnaire. Il veut « que ça change » et il n'a pas peur de le dire haut quand il le juge nécessaire, de le répéter souvent même parfois, sans pour autant passer pour un rêveur mystique et « intellectuel », un illuminé. Il expose ses arguments tranquillement et tout ce qu'il dit passe par la raison. « Voilà mes arguments. Qu'avez-vous à répondre ? J'attends les vôtres ». C'est en gros ce qu'il répète

II. En plus de l'aspect extérieur, l'attitude des pseudo-révolutionnaires est bizarre. Ils ont sous leur épaise chevelure une culture livresque qui les encombre souvent plus qu'autre chose car elle est mal assimilée et ne « colle » plus avec la réalité. On se glorifie d'appartenir à telle ou telle chapelle où « l'on fait la Révolution, la seule, la vraie », où l'on vénère son ou ses sauveurs suprêmes, où l'on fait preuve du sectarisme le plus mesquin et le plus stupide. Bref, où l'on fait de la réclame d'épicier.

Et l'on est tout étonné de « n'être pas compris des masses ». Les pseudo-révolutionnaires ont essayé de parler aux ouvriers (« d'éduquer les masses ») en argot et ces derniers ont été malades de rire tant ils étaient ridicules. Ils ont alors insultés les ouvriers ou leurs délégués syndicaux et sont repartis des usines avec des coups pied au cul.

Conclusion des étudiants « pseudo-révolttionnaires » : les masses ne sont plus révolutionnaires et ils ajoutent : « dans nos pays hautement industrialisés », pour se consoler. Ou encore : « le prolétariat n'existe plus » ; mieux : « la classe ouvrière n'existe plus ». Bref, les travailleurs sont des cons. Disons simplement que les pseudo-révolutionnaires avaient *rêvé* à une autre classe ouvrière, à d'autres travailleurs. Ils sont déçus comme des enfants boudeurs et ils se tournent ailleurs. Vers les pays sous-développés de préférence, le Tiers-Monde, là où « ça bouge ». Et on achète *Le Monde* pour en savoir plus. Et on pense de plus en plus : qu'est ce que les Français peuvent être cons ! Alors on se réfugie dans des théories fumeuses. On parle un langage de plus en plus ésotérique qui fait penser à la revue « Planète ». On s'y perd. Raison et logique sombrent tragiquement. Bientôt on se dit : « à quoi bon !» et l'on ne milite plus et on est encore moins révolutionnaire que militant !

En fait le véritable militant révolutionnaire fait sans cesse la révolution. Il milite à toute heure du jour (et même de la nuit parfois !). Il est toujours disponible, toujours présent à la tâche. C'est sa vie, bien plus exhaltante quoiqu'on en pense, que celle de ceux qui stagnent dans l'inaction par lâcheté, paresse ou stupidité.

Il essait d'être efficace. Il emploie un langage clair (relisez Bakounine) pour s'adresser à ceux qu'il côtoie. Il use d'une maïeutique des plus simples, essayant de faire réagir l'interlocuteur, lui aussi.

Les véritables révolutionnaires, les anarchistes, s'ils n'hésitent pas à descendre dans la rue, ne sont pas des « brise-tout » aveugles, des « blousons noirs » et encore moins des drogués. Ils exposent leurs convictions avec leurs arguments. S'il faut détruire quelque chose (et il y en a des choses à détruire !) on le fait ou on le fera en toute lucidité. Si l'on doit changer ce qui a été détruit on explique pourquoi et on s'y met, le plus grand nombre possible, condamnant toutefois ce qui mérite d'être condamné : capitalisme et autre totalitarismes de tous ordres.

Je sais que ces lignes peuvent susciter pas mal de réactions ; il y en a qui ne sont pas d'accord sur certains passages et d'autres qui trouvent ça complètement con. Pour qui se prend-il celui-là pour nous donner des conseils ? de quel droit ? quel con ! etc... (et j'en passe). Mais quoiqu'on puisse en penser c'est une auto-critique que j'ai fait ici. C'est de ma modeste expérience, de mes déboires que j'ai essayé de tirer des enseignements et encore aujourd'hui je ne prétend pas avoir trouvé une vérité universelle. C'est comme partout ou presque.

**Michel FABRE**

# La fachada

POR acuerdo de Organización la de este semanario ha sido variada. Del tamaño X hemos pasado al Z, obviando el Y.

Como es de suponer, la innovación ha originado comentarios. Ya antes de la reforma los había. Unos creían que el X cumplía, mientras otros promovían el tipo Y, quedando unos y otros defraudados al aparecer el Z motivado por un examen cabal de las circunstancias, o tal vez de las posibilidades.

Un dato interviene en la causa, siendo, el mismo, que la variación de formato a la manera actual le impone a la Administración de LE COMBAT SYNDICALISTE un gravamen semanal. Con la adopción del sistema Y, la sobrecarga hubiese sido más importante, y persistiendo en la rutina del semanario clásico, el aumento se habría evitado.

Se está, creemos, en la pendiente de la moda. Sin la presencia de diarios y «magazines» ajenos presumiendo colores y tamaños fuera de lo corriente, probablemente los compañeros no hubiésemos pensado en cambios de medidas, igual que no imaginamos jamás un cambio de orientaciones. Antaño, cuando nuestra prensa acometía problemas arduos e ideológicos en medio de la baraúnda actualista, todo el mundo confederal y libertario aceptaba el papel por su contenido, no por la dimensión, que en casa siempre había sido lo de menos. Importa que las publicaciones digan y no que presuman. Importa de nuestros impresos el contenido, no la fachada.

Ningún periódico del mundo se sale de la facilidad para el hombre. El mayor y el menor tamaño — pasando por el mediano — se adaptan a la condición natural de las personas. Ninguna editorial, por absurda que sea, ha tenido la ocurrencia de sacar libros, revistas y periódicos de tamaño mastodóntico ni de reducción al ínfimo grado. Para publicar no se ha tenido en cuenta la presencia de elefantes y hormigas en la tierra, sino que se ha impreso y divulgado a tenor de la estatura del hombre; ni más ni menos.

Queda el asunto frívolo, muy indicado para revistas de modas, besos, suspiros y desmayos; también para la novelería policíaca, ésa que ha destronado de las librerías a los pensadores y a los grandes maestros de la literatura. Para nosotros nada de ello rige, por desenvolvernos en el terreno de la seriedad y del positivismo social-humanista. Para nosotros cuenta la casa limpia de fuera y de dentro, en lugar del palacio áureo en exteriores y agusanado de interiores. Para nosotros, anarcosindicalistas, vale el contenido, la constancia y la persistencia machacona, aunque no cansina, por encima de las modas — siempre pasajeras y costosas — y de las frivolidades más propias de escenaristas que de individuos penetrados de la idea.

Y aun en el área libertaria, formalista de consuno, el sucumbir a una pretendida «necesidad de los tiempos» trae evitables inconvenientes que, de afrontarlos, pueden degenerar en irrisorios. ¿Se quiere un ejemplo? Salga entonces de nuestro bolsillo: Nuestro colega «Le Monde Libertaire» aparecía en tamaño parejo al de «Solidaridad Obrera», pero seducidos sus inspiradores por el formato menor de «L'Express» y «Le Nouvel Observateur» decidieron copiarlo. No contentos con ello, abandonaron nuestra imprenta proletaria (la Gondoles) para integrarse a los talleres de la Gran Prensa, cosa que, al parecer, aumenta la prestancia, aunque no la venta. En resultado, los compañeros de «Le Monde Libertaire» han podido presenciar el arrevistamiento lujoso de las dos publicaciones citadas, quedando su «Monde Libertaire» demodado en cuanto a presencia, y sometido a crecido pago que no les permite sacar más de diez números al año, y aun gracias al éxito de «Mutualité» de cada noviembre.

Y conste que esto se cita como ejemplo, no como venganza. El copiar, lejos de rejuvenecer, perjudica tanto moral como materialmente. Libertariamente conviene ceñirse a lo estricto, a lo necesario, a fin de sacarle el máximo de jugo a nuestro escaso dinero. Por lo que afecta a la redacción española de LE COMBAT SYNDICALISTE, con el antiguo formato nos lo habríamos pasado, y aun con preocupaciones. Con la fórmula Y, o ahora con la Z, se ve que la parte confederal gala quedaría — o queda — beneficiada. El síntoma es bueno; es inmejorable, y nosotros secundaremos.

Pero el éxito de la empresa depende de un factor previsto: el aumento de las disponibilidades económicas, y de lectores, sin cuyo fundamento las obras bonitas se desploman como castillos de naipes.

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

París 2 de Octubre 1969

# España ante el espejo

### CASALS LES PIERDE LA CABEZA

BARCELONA, (OPE). — «La Vanguardia Española», propiedad del conde de Godó, publica un artículo en el que Tarín Iglesias, director de Radio Barcelona, hacía esta sugestión: «Creo que hay que hacer lo posible para que Casals vuelva a su tierra de Vendrell, a su finca de San Salvador, para que pase tranquilamente y feliz los últimos años de su vida.»

Pero en «Fuerza Nueva», revista de Blas Piñar, un artículo de otro catalán, Cuffí y Canadell, replicó a lo largo de cinco páginas que en primer lugar no hay noticias de que Casals haya decidido regresar a España, de donde nadie le expulsó. Esta réplica va aderezada de términos de menosprecio para Casals, a quien llama «el hombre del violón», «el artista de la cuerda», el ex monaguillo de Vendrell», etc., y a cuya esposa designa «la niña de Puerto Rico».

Recordando la inconmovible postura antifranquista de Casals, en el artículo de cinco páginas se hacen afirmaciones como éstas: «En la España nacional todo se hizo, todo se hace, por amor de Dios y a España. En la zona roja todo se hacía por odio... Con Franco estábamos y estamos los buenos, contra Franco estaban y están los malos... ¿Ha evolucionado, como es de razón, el señor Casals? ¿Se ha convertido en afecto al Glorioso Movimiento Nacional? No.»

El colaborador de «Fuerza Nueva» considera de todos modos no es Casals «el peor enemigo del Glorioso Movimiento Nacional». Cita, por ejemplo, los antecedentes de Jaime Miratvilles, hoy residente en España, y masones como Nicolau d'Olwer, el coronel Casado, el general Rojo, etc. Sin olvidar «al comunista Picasso, autor del infame cuadro titulado *Guernica*.»

«Fuerza Nueva» reprodujo un anuncio del «New York Times» convocando a un acto de «ayuda a los refugiados españoles» en Estados Unidos. Y con este motivo dice el citado colaborador:

«Pues bien, entre los canallas rojos y gangsters figuran José Luis Sert, Francisco García Lorca, Victoria Kent, Sánchez Albornoz, Salvador Madariaga y Pablo Casals... He dicho canallas, rojos y gangsters a cuantos españoles renegados y «brigadistas» internacionales firman la convocatoria o toman la palabra como embaucadores. No retiro ningún adjetivo calificativo.»

He aquí «poesía» franquista.

### LA LEY SINDICAL Y EL CASO «MATESA»

BARCELONA, (OPE). — Se comenta que cuando la banca privada no ocultaba sus reticencias, sobre todo en cuanto al destino final de las exportaciones, el Banco de Crédito Industrial no se le ocurría preguntar: «¿Con qué solvencia se contaba para que la Banca oficial arriesgase tantos millones de pesetas en una empresa cuyo capital inicial no podía ser más modesto?»

Es posible que al escándalo de la «Matesa» se añada otro escándalo: cargar el asunto al Estado, como va siendo costumbre. Por lo menos dice el diario « Tele-Exprés »:

«Se asegura que se busca afanosamente el apoyo financiero estatal para salvar a la empresa del naufragio, hundimiento que mermará mucho el prestigio del comercio español en el exterior y pondrá al descubierto uno de los «affaires» mayores de nuestra historia económica en los últimos treinta años».

«El Correo Español» ha dicho a su vez: «Recuperar el dinero prestado es lógico. Ya no lo es tanto el empecinarse en continuar con una actividad mal planteada. Los casos Muñoz, Manufacturas Metálicas Madrileñas, Barreiros... han sensibilizado a la opinión y no parece posible que se realizase una operación de salvación al margen de un precio razonable.»

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## COMUNISTAS CONTRA COMUNISTAS

LA vocinglera propaganda demagógica asordaba los oídos culpando al capitalismo de todos los males habidos y por haber. El comunismo era la sola, la única panacea para redimir a los oprimidos del mundo entero. Lazos de cariño fraternal unían a todos los comunistas del orbe. ¡Ejemplo de constancia revolucionaria y de invencible fraternidad daban a la Humanidad los comunistas de todas partes! ¡Y muy malos tendrían que ser aquellos que pusieran en duda la armonía existente entre los partidos de ideología comunista! Quienes dudaran del buen acuerdo comunista no podían ser otra cosa que vendidos al imperialismo; no podían ser más que reaccionarios de la peor especie...

Pero bastaba ver las cosas con cierta objetividad, tener antena puesta en los cuatro puntos cardinales, andar desapegado de todo fanatismo, para notar, en la política que entre ellos desarrollaban los países comunistas, acrecentadas fisuras tendiendo a ser generadoras de discordias. Obviado está que se ha buscado disimular el mal, en evitación del desprestigio. Pero a la postre el escándalo no ha podido por menos que estallar a la superficie. El mar de fondo que conlleva el principio de autoridad ha salido al exterior: pugnas enconadas, arremetidas sangrientas, insultos, vituperios. Lo que se decía fraternal ha degenerado en fratricida. Ahí está el panorama político-social de China, Rusia, Albania, Checoslovaquia, Yugoslavia, Polonia, Rumania...

Y el draconiano empeño sectario del comunismo ya no solamente atiza odios de un país contra otro dentro del campo comunista, si no que sus efectos se dejan sentir en el propio país, «cuna del socialismo». Atentos a la ortodoxia soviética hay en Rusia bastantes estudiantes procedentes de países latinoamericanos. Los hay particularmente en Moscú. Recientemente en «La Opinión», de Costa Rica, hemos podido leer las declaraciones de unos estudiantes costaricenses expulsados de la Universidad «Patricio Lumumba», de Moscú. ¿Motivos de la expulsión? Simplemente: el haber expuesto puntos de mira contrarios a las directrices del Partido. El haber discrepado del sentir de los dirigentes de la Unión Soviética. ¿Qué mal podían hacer los estudiantes en cuestión al expresar correctamente su disentimiento? Poca cosa, pero lo suficiente para apartarse de la *línea borreguil*, establecida como norma.

Claro está — y esto no deben echarlo en olvido los estudiantes — que así como les ha ocurrido en Rusia, podía haberles pasado en China, en Cuba, en Rumania, en cualquiera de los países sometidos a la dictadura. Se ha desvanecido el mito de la confraternidad comunista. Lo de los «países hermanos» es una filfa. El egoísmo absorbente que caracteriza a cualquier Estado capitalista es parejo al de formación comunista. A la postre unos y otros dimanan del mismo mal de origen: el principio de Autoridad.

## HEMOS PERDIDO HEM DAY

Cuando muere un compañero, ya sea *significado*, o sin *significación*, una sensación de tristeza nos domina y apesadumbra. ¡Cuesta tanto el formar idealistas de nuestra condición! Me refiero, por supuesto, a idealistas ácratas, que duele el verlos partir para siempre, como a todos nos ha de tocar el turno, tarde o temprano. Sobradamente conocemos el que no podemos inhibirnos de la ley biológica que rige el desenvolvimiento de los seres. Pero cuando se trata del compañero cuyas cualidades son poco comunes, talmente nos acostumbramos a su tarea habitual, que nos parece ha de tener perennidad, como algo inmortal. Tal era el caso de Hem Day.

Hacía tiempo que nos habían dicho que Hem Day andaba algo enfermo; pero le habíamos conocido tan fuerte, de una naturaleza tan robusta y animoso que no atinábamos a creer llegara a sucumbir de una enfermedad, postrado en cama. ¡Y la enfermedad se nos lo ha llevado! Ya no leeremos su nombre al anunciarse conferencias suyas; asistiendo a congresos de tendencias racionalistas, firmando manifiestos, publicando opúsculos, siempre dinámico, incansable para las tareas de proselitismo. Ya no volveremos a hojear nuevos cuadernos de «Pensée et Action», en donde siempre abordaba temas de interés, tanto para el militante veterano como para el desconocedor de nuestras ideas.

Por su cultura, por su concepción universalista de las ideas, puede afirmarse que Hem Day era de los pocos anarquistas que han mantenido un criterio idealista en la línea de los humanistas que dieron realce al Renacimiento. Nada era ajeno a su inquietud espiritual. Ponía interés en todas las facetas, en todos los detalles emanando de la Cultura, tomada en sentido elevado. De ahí que en sus conferencias, en sus escritos, se percibiera como un sabor atrayente, dada la variedad de los temas, la riqueza de matices que con la mayor naturalidad ponía de relieve. Poseedor de una sólida preparación literaria, conocedor de las diversas modalidades artísticas, sus apreciaciones sociológicas, carecían de esa rigidez, de ese seco esquematismo que hemos podido notar en otros compañeros de sólida preparación doctrinal. Es en este sentido interpretativo que existía no poca analogía entre él y Felipe Alaiz: La expresión «afinidad» está algo gastada de puro usarla a tontas y a locas. Tomada en su efectivo significado, puede afirmarse que existían no pocos puntos de afinidad entre Alaiz y Hem Day. Era una afinidad que se fijaba en coincidencias de cultura, en detalles de pareja sensibilidad.

Y al referirnos a la base cultural de los dos compañeros desaparecidos no ha de ser ocioso el esbozar algunas reflexiones que la experiencia de la actuación, el contacto con compañeros de pareceres distintos, induce a tomar en consideración. La inteligencia, en tanto que facultad nativa, ni se compra ni se vende; la cultura puede ser más o menos extensa según las posibilidades y condiciones que haya tenido el individuo. Pero ya independiente de ello, existen en cada uno condiciones asimilativas, gustos más o menos desarrollados en favor de un matiz determinado de los conocimientos que constituyen un conjunto cultural. Así está el que se aficiona al teatro, el que le placen las matemáticas con el infinito número de combinaciones que de ellas se deriva; tenemos el que busca hurronear en los archivos y bibliotecas en pos de datos históricos; tenemos quien cultiva la poesía; el amigo de las ciencias naturales; el «amateur» de la música; el versado en obras pictóricas; el que posee un criterio selectivo en literatura y lee y relee libros y más libros. Y así podríamos ir citando modalidades de orden cultural que para unos merecen prioridad, en tanto que para otros compañeros se las mira casi con menosprecio. Y es habida cuenta de esta última disposición apreciativa que cabe decir algo.

Damos como un hecho natural el que se estime más un detalle cultural que otro; pero esto no debe ser motivo para despreciar aquello que no nos place quizá por el hecho de no haberle dedicado la atención debida. En ocasiones hemos podido comprobar que han habido compañeros que al leer poesías, o relatos literarios en publicaciones nuestras han dicho: «¡Para qué se pone esto en nuestra prensa!» Lo mismo han expresado cuando han leído biografías de elementos, alejados de nuestras ideas pero de una vida ejemplar, en las artes o en las letras, bien por su compartimiente en el sentido moral.

Hem Day que sabemos era poseedor de una cultura vasta, abarcando múltiples matices, creía que las ideas anarquistas hallan puntos de apoyo en todo lo relacionado con la cultura. De ahí su labor de propagandista ácrata buscando siempre sacar partido de los conocimientos humanos en las más diversas materias. Es la lección más destacada que se desprende de su vida y de su obra.

## «SOLIDARIDAD» Y LOS LIBERTARIOS URUGUAYOS

Cada año, cuando asoma en el calendario fecha de tan resonante memoria como es el Primero de Mayo, los compañeros uruguayos — se habla, naturalmente, de los de temple anarquista — publican con singular esmero y rico contenido doctrinal la revista «Solidaridad». Sesenta y cuatro páginas tiene la de este año; abundan los bien seleccionados grabados. Como cada año, representa un esfuerzo económico que llevan a cabo los compañeros de la F.O.RU. y los simpatizantes con la iniciativa.

Con la revista citada da fe de vida en sus esenciales doctrinas un movimiento que quisiéramos conocer más pujante en el ambiente uruguayo. ¡Es lástima que los aludidos compañeros no puedan lanzar siquiera fuera un modesto periódico mensual, de doctrina y combate! Claro está que ellos vi-

ENSAYO

# El hoy incierto y obtuso

por J. SEVILLA

*Al juego normal de la vida, se opone el rigor inexorable de la máquina, perdiendo sentido hoy todo lo que existió antes, e impeliendo al hombre a buscar otra creencia integradora.*

No siempre han de ser las superficies de las aguas donde el hombre «Narciso» se mire y se contemple. Hoy estos Narcisos «hombres» están bajo las aguas buscando las realidades de lo profundo para en lo incierto y lo obtuso que les ocultaba ese espejismo superficial, hallar la supertemporalidad donde la unidad pueda lograrse en su pura perfección.

El hombre (o los hombres) narcisistas que se han mirado en las agual tranquilas de una civilización y una cultura (renovada continuamente en el curso de los siglos), sin revisar las dimensiones del reciente pasado histórico, social y político de Europa, estén viendo hoy que en el fondo de esas aguas cuya superficie placentera les ofrecía una figura ondulante, aparentemente pasiva y dulce, se agitaba una civilización represiva pugnando por salir a flote. Civilización represiva que comenzó a flotar en Europa con «el paraíso de la sociedad sin clases» anunciado por el profeta Carlos Marx, prolongándose a una sedicente dictadura del proletariado que ha estatizado la libre función de la cultura, del pensamiento, organizando un Estado como la U. R. S. S., que como una «Ecclesia» cerrada y exclusivista, pronuncia a cada instante sus destructores edictos de «herejía».

Escribo estas líneas pensando en las razones que indujeron a Américo Castro a decir que «El universalismo de las comunicaciones, coexiste con la apocada estrechez de quienes limitan sus apetencias a satisfacer mínimos de comodidades materiales, comer, calentarse, automovilazos sin gran finalidad, televisión y charlas insulsas.» Y más adelante, en el mismo trabajo y sincerándose con la realidad, continúa: «O si no, el sadismo de ejercer el poder a costa de la opresión o tortura de los sometidos, con miras a universalizar obcecadas barbaries olvidadas de la estima de los valores más seguros y elementales. Quienes no han contribuido a crear la física y la mecánica de nuestras comodidades y placeres, tienen escaso lugar en la historia.»

Lo que apunta nuestro ilustre historiador son «verdades en camisa, poco menos que desnudas», como dijo Quevedo, sobre todo cuando, hoy por hoy, la verdad parece incierta, el arte convencional, la vida misma insatisfecha a pesar de la televisión y el automovilazo; la dignidad de la persona humana amenazada en sus propios derechos elementales y dentro de sus principios fundamentales. Y aún hay más, mucho más, esperando siempre y desde siempre, la solución de los conflictos, de todos los conflictos, es todo un conjunto de principios morales, de realizaciones jurídicas, de postulados ideológicos, de valores sociales, de intereses económicos mal administrados que aparecen día tras día, vanos, anacrónicos, inadaptados, anticuados y sobrepasados delante de los nuevos problemas que ponen las nuevas necesidades, las nuevas configuraciones políticas, las nuevas estructuras demográficas y técnicas de un mundo en plena transformación, en pleno crecimiento, esperando que esto, que todo esto, «no sea así para siempre».

¿De dónde dimana toda esta arbitrariedad? ¿De quiénes o de quién es el producto de este albedrío? Primero: de «ese sadismo que ejerce el poder»: segundo, de quienes hacen la historia de esos hechos desfigurándolos y conspirando contra la misma historia; y tercero; del narcisismo de los intelectuales, (existen excepciones), que, asomados al umbral del pozo de las estructuras y conceptos unos, rehuyendo y retrayéndole al pueblo de los conocimientos de los hechos por el celestino temor a que éste no haga barbaridades los otros, juegan con la manera de interpretar el tiempo, olvidando, o queriendo ver que olvidan, que el hombre es un producto de éste y está sometido en principio a la libertad y al tiempo. A la libertad, según la razón vital, porque el hombre es «*necesariamente libre*», y al tiempo, por que es «*el medio de la vida*».

Si esto es así, siendo que el hombre es «*necesariamente libre*», lo que importa es revalorizarlo, darle un fin, una razón de vivir y de ser, un ideal transcendental capaz de esclarecer la inteligencia, dejándole que arrastre en sí la voluntad de obrar libremente, «*su voluntad*», de seducir el corazón y de amar.

No podemos acordar nuestro sentir al de Américo Castro, porque incurriendo en errores (muy humanos sin duda) dice: «Un hombres es en verdad civilizado cuando es capaz de percibir lo latente valioso bajo lo posible, en sí mismo inexpresivo; cuando sabe que existir supone *correlaciones, conexiones y coexistencia.*»

Sabe muy bien el pulcro e inteligente historiador, que de estos hombres «valiosos bajo lo posible», los hay a millares. Unos sabiendo que lo son y proclamándolo a voces, otros ignorando que lo son y no se lo reclaman. Lo que importa es no tildar a los millares de revoltosos, alborotadores, rebeldes encuadrados en un nihilismo decadente anunciado ya antes por Nietzsche, y en último término, como máxima expresión del desorden, a los anarquistas, como así los tacha también el insigne historiógrafo.

Delante de esta problemática verdad civilizadora del hombre prepresentada por A. Castro, más en consonancia con la razón, oponemos esta otra de Camus en «El Hombre rebelde»: «El mundo en que vivo me repugna, pero me siento solidario con los hombres que sufren.»

Lo mismo le ocurrió a Bernanos. La vehemente acusación que hizo este escritor monárquico y católico contra los excesos de la represión franquista apoyada por el clero en la isla de Mallorca en la primavera de 1937, fue *«sentirse solidario con los hombres que sufren.»*

También guarda correlación con lo que vamos describiendo, lo que dice Marcel Achard con relación al Arte: «La belleza está desvalorizada, el corazón tiene malos sentimientos. El mundo está sin forma, en la oscuridad, en la violencia, en el erotismo. Nuestra época es amnésica. Los más ilustrados hacen comerciar el teatro, la pintura, las artes plásticas, la poesía y la cultura. Estos últimos diez años, singularmente nos ha puesto sobre el signo de la impostura. Si nos dejamos empujar, venimos a ser droga, (figuras adulteradas) filópodos o intelectuales sucios en el aspecto exterior, y groseros en sí mismo. Sólo restan los revolucionarios, esos que consideran la auto-destrucción como un fin del arte, esos que el vértigo no les tienta. A estos revolucionarios, a estos iconoclastas, a estos protestatarios, les son necesarios los poetas malditos como Beaumarchais, Begnard, Musset, Marivaux, Molière.»

No vamos a comentar aquí (por creerlo fuera del marco de este ensayo), las cualidades pasionales de esos poetas malditos según Achard; ni nos extenderemos más en esas condiciones con que a señalar la civilización de hoy tienden lo escrito por A. Castro. Pero... ¿Qué de atractivo tiene todo lo que escriben, en este siglo de Stalin, Hitler, Mussolini, Franco, Mao, Fidel Castro y «Tutti quanti»; la filosofía marxista-leninista de un Aragon o un Sartre y la poesía socio-romántica a lo Neruda, Vallejo o Alberti ?

Creo para mí, que la historia, (con permiso del ilustre historiador), en su transcurrir, puede ser concebida y pensada como matemática del pensamiento y del movimiento, no de la quietud. Y el pensamiento y el movimiento (no hay que olvidarlo), está en todas partes. En el aire, en la ciudad, en el campo, en la cárcel, en el patíbulo, allí donde mora el ser pensante, el hombre. De aquí que André Malraux, en «Antimemoria» diga que las tres novelas de la reconquista del mundo han sido escritas, una por un viejo esclavo, Cervantes, la otra por un viejo presidario, Dostoiewsky y la tercera por un viejo condenado al patíbulo, Daniel Defoé.

Pues bien. Falta hoy (si es que el mundo está conquistado), conquistar al hombre, haciéndole ver donde radica la libertad y la luz que no disfruta; que el mundo tan reconquistado, cojea, haciendo cada día mayor la distancia, mas insalvable el abismo para lograr cobrarse esa libertad y esa luz, y que esto, todo esto no puede ofrecerlo ni conquistarlo sino la anarquía, esa expresión que espanta a los grandes historiadores y es la única que ha de llenar en el futuro esa *correlación*, esa *conexión* y esa *coexistencia* que la humanidad necesita y anhela.

---

ven una realidad de la que nosotros estamos muy lejos. Ellos saben hasta que punto podría ser de plausibles resultados requerir el apoyo moral y material, en *tesonera insistencia* de los amigos de la F.O.R.U. de los militantes de ayer y de los que podrían llegar a serlo hoy. ¡Qué buena obra podría hacerse!

FONTAURA

# Anormalidad en el Penal de Burgos

LA vida de recluso es, de por sí, un continuo desespero. Perder los mejores años de la existencia en encierro permanente, sometido a reglamento severo, a alimentación ingrata, a trato carcelero, privado de amor, del cariño de los hijos y de la amistad de los conocidos, y estar siempre enfrentado con el muro que impide un más allá que, aunque relativamente, el mundo exterior goza, ya es bastante y demasiado tormento para que en la desgracia del preso tenga que concurrir aún la dureza innecesaria del carcelero.

Esta reflexión se nos acude ante el hecho de que un recluso en el Penal de Burgos, Ambrosio Ortega, que lleva ya cumplidos 22 AÑOS Y MEDIO DE CONDENA, haya sido sometido a castigo por un motivo moral y por capricho exclusivo de un empleado.

Véase a tal efecto el documento cursado a la autoridad correspondiente:

*«Excelentísimo señor:*

*Juan Salcedo Martín, recluído en la Prisión Central de Burgos, preso social condenado injustamente a 60 años por Consejo de Guerra en Madrid, expone:*

*Que a pesar de las declaraciones del señor ministro de Justicia, recogidas entre otras fuentes de información en el periódico «ABC», donde se afirma la preocupación de ese ministro por el continuo mejoramiento y humanización de las prisiones y tratos a los presos. Que a pesar de las declaraciones de ese ministerio, que afirma haber procedido a una total clasificación de los presos y creado un cuerpo especial de llamados reeducadores, para la mejor comprensión y reeducación de los reclusos, los presos políticos-sociales siguen sufriendo injusticias, como las convivencias forzadas con presos comunes, asimismo de la arbitraria conducta de algunos miembros de la plantilla de funcionarios de esta Prisión.*

*De dicha conducta da claro testimonio el hecho ocurrido el día 5 del corriente, cuando, hallándose dormido a la hora del recuento matinal el preso social Domingo Ibars, que lleva casi 20 años de prisión ininterrumpida y que padece de insomnio, dado su estado general de enfermedad nerviosa, tiene autorización verbal del médico de ésta para poder permanecer en cama más tiempo del autorizado por el reglamento, y dado su estado de pre-libertad para dentro de algunos semanas, es lógico que se agudice su estado nervioso como de insomnio, quedándose dormido al toque de diana. Ante esto el proceder de un funcionario fue de una brusquedad y falta de consideración que contradice notoriamente las declaraciones de humanización antes expuestas. Ante tal hecho la brigada 7a, que es donde se encuentran la mayor parte de los presos p. s. reaccionó correctamente para explicar a dicho funcionario el motivo de tal anomalía. A tal efecto el recluso — preso político — Aurelio Ortega, que lleva 22 años y medio de prisión, dijo al señor funcionario que de no moderar su trato se dirigiría al señor director de la Prisión. A lo que dicho funcionario respondió: «¡Como si se lo dicen al Generalísimo!», procediendo de inmediato a dar parte por escrito, y como consecuencia de ello el preso político Ambrosio Ortega se halla en celdas de castigo, cosa que para una persona que lleva tantos años de prisión puede ser fatal para su precaria salud.*

*Por ello, el que suscribe pide la salida de celdas de castigo de Ambrosio Ortega, previas las debidas investigaciones que corresponden para el esclarecimiento de la verdad.*

*Es justicia que se pide en Burgos, a 6 de septiembre de 1969.*

*Excelentísimo señor Director general de Instituciones Penitenciarias. — Madrid».*

A raíz de este incidente todos los reclusos político-sociales de la Brigada afectada permanecen voluntariamente encerrados en la misma hasta que la injusticia señalada sea corregida.

# Contribución a la biblografía libertaria en España desde 1928 hasta 1936

*Continuación)*

1929

Libros: *Lira Poética*, por Elías García (?). *La mujes ¿es superior al hombre?* por Margarita Leclerc. El Arenal (Palma de Mallorca): Edición de la autora. *Los Deportados*, por Carlos Malato. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *La Mulata Soledad*, por Adrián del Valle. Idem. *Eliseo Reclús, la vida de un sabio justo y rebelde*, por Max Nettlau (dos tomos). Ibidem. *Yanquilandia Bárbara*, por *Alberto* Ghiraldo. Madrid: Editorial Historia Nueva.

Folletos: Entre otras, se publicaron las *Novelas Ideales* siguientes: *El Médico Galante*, por Federico Urales; *Destellos de Luz*, por V. Márquez Sicilia; *La Tentación*, por Angela Graupera; *Juan el Tonto*, por Diego Ramón; *El Delincuente Accidental*, por Pedro G. Carrillo; *Frente al amor*, por Federica Montseny; *La Tragedia de Leonora*, por Regina Opiso; *Lluvia de Flores*, por Federico Urales; *El origen de una Fortuna*, por Ramón Cortés; *La Alegría del Barrio*, por Mauro Bajatierra; *Como las Abejas*, por Angela Graupera; *Las aventuras de Cándido Llano*, por J. Orpí Borrás; *La Sembradora*, por Federico Urales; *El Resurgir de un Pueblo*, por Alejandro J. Ullá Rodríguez; *La Víctima*, por Regina Opiso; *La Nobleza y los pergaminos*, por A. Fernández Escobés; *Los Amores de Marisol*, por Federico Urales; *Las Garras del Hombre*, por Angela Graupera; *Novias con y sin hijos*, por Federico Urales; *Fuera de la Ley*, por Mauro Bajatierra; *En un lugar de Andalucía...*, por Diego Ramón; *Paloma Herida*, por Federico Urales; *Esclavitud*, por Elías García; *Cero*, por Adrián del Valle; *Flores Simbólicas*, por A. Márquez Sicilia; *Paloma que levanta el vuelo*, por Federico Urales; *La Herencia robada*, por J. Soler y Reventós. *Debajo de los cerezos*, por Angela Graupera; *Sol en las cimas*, por Federica Montseny; *El Asedio*, por Ricardo Peña; *Por fin un Hombre*, por Federico Urales; *¡Me Basto Yo!* por Regina Opiso; *La Celada*, por Ignacio Cornejo; *El Sueño de una noche de verano*, por Federica Montseny; *Antes morir*, por Andrés Ramos Alvarado; *La Novia del loco*, por Diego Ramón; *¿De quién eres tú?* por A. Fernández Escobés; *El Secuestro de Andrés*, por Federico Urales; *El Hombre que perdió el alma*, por Mauro Bajatierra; *Camino del amor*, por Angela Graupera; *Delito de amor*, por Regina Opiso; *El juego del amor y la vida*, por Federica Montseny; *Todo lo vence el amor*, por N. Noguerol y A. Romero; *Una doncella en peligro*, por Federico Urales; *El Triunfo de la vida*, por Antonio Estévez; *El Hombre de los dos platos de sopa*, por Diego Ramón; *Un Héroe desconocido*, por Valentín Obac.

Revistas: *Iniciales* (segunda etapa de la revista *Etica*), Barcelona.

Periódicos: *Redención* (reaparición), Alcoy), *Horizontes*, Elda (Alicante).

1930

Libros: *Mi Vida* (primer tomo), por Federico Urales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *Problemas trascendentales*, por Fernando Tarrida del Mármol. Idem. *Fuerza y materia*, por Luis Buchner. Ibidem. (Ultima reedición en España. Obra que fue publicada numerosas veces en nuestro idioma, tanto en España como en América Latina. Mi ejemplar data de 1878 y fue editado en Madrid por la Librería de Fernando Fe). A final de año se editó el segundo tomo de *Mi Vida*, por Federico Urales. Ibidem. *Historia de la Sección Española de la Internacional*, por Juan José Morato. Madrid: Gráfica Socialista. (Incluyo en esta bibliografía libertaria a esta importante obra del historiador Morato, perteneciente al Partido Sociallsta Español, por su veracidad e imparcialidad, como así exacta comprensión del anarquismo histórico. Nuestro máximo historiador, Dr. Max Nettlau, era de más o menos similar opinión). No sabría decir si llegó a publicarse este mismo año o en otro inmediatamente ulterior, la importante obra, a la sazón inédita, titulada *Antología Española de la Internacional de* 1864, preparada y recogida por Volney Conde Pelayo. Véase el tomo VIII de *La Revista Blanca*, (Segunda época, pág. 345-346).

Folletos: *Los Grandes problemas del alma humana*, por Han Ryner. Barcelona: Ediciones Somo. *Cuentos breves*, por Rosario Acuña. Idem. *La Sociedad futura*, por Soledad Gustavo. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. Se publicaron, entre otras, las *Novelas Ideales* siguientes: *La Infinita sed*, por Federica Montseny; *La Hija del Sepulturero*, por Diego R. Barbosa; *La Alegría del Ampurdán*, por Federico Urales; *Psiquis o la Carne*, por A. Fernández Escobés.

*(Continuará)*

B.D.I.C

# S.I.A.

Solidaridad Internacional Antifascista es una asociación de finalidad claramente expresa en nuestros estatutos y públicamente manifestada ante propios y extraños, al objeto de que nadie ignore el ideal que inspiró a sus creadores, que es el mismo que nos sirve en la actualidad de guía y orientación para la realización de nuestra obra. Es la solidaridad como su nombre lo indica, el móvil principal, y en este aspecto, nuestra organización es reconocida y respetada. Conscientemente responsables de nuestra misión, no ignoramos que dentro del marco de la solidaridad, por amplio que éste sea, no se puede hacer todo lo necesario para curar los males que sufre la humanidad. No se puede hacer todo, decimos, porque el mal está tan profundamente arraigado, que precisaría para curarse una terapéutica especial, en la que la solidaridad contaría indiscutiblemente como parte influyente y bienhechora, pero la gloria del éxito definitivo en ese caso, correspondería al conjunto de virtudes que se representasen hermanadas en la acción común, tales como el amor a la libertad y la justicia, sin las cuales quedarían frenadas las aspiraciones de los hombres que aman intensamente el bienestar de todos y no solamente la de una clase particular aunque ésta sea la de los explotados.

Solidarios y antifascistas, revolucionarios inclusive, muchos de nuestros adherentes militan en otras organizaciones de su preferencia, de objetivos más amplios y complejos, y es allí donde deben reivindicar, y de hecho reivindican, sus derechos políticos y sociales en cumplimiento de la obligación que cada uno voluntariamente se impone de acuerdo con sus ideas.

S. I. A., familiarmente acogedora y humanitaria con todos los que sufren víctimas de una dolencia o de una injusticia, acude solícita donde la llaman con el propósito noble y sincero de darle una mano y ayudarle en lo que pueda sin preguntarle quién es ni establecer diferencias. Y allí donde haga falta volcamos nuestros escasos recursos y la dedicación plena de nuestro esfuerzo y voluntad con el afecto sincero del mejor hermano, sin vanas ostentaciones y con esa delicadeza que cada caso requiere.

En todas partes donde S.I.A. tiene organización, cuenta con un equipo de compañeros, delegados de la misma para visitar los hospitales y demás centros donde haya enfermos que requieran su asistencia. Y no solamente a los enfermos, sino a todos los necesitados, y cuando nuestros medios son escasos debido a la amplitud de las necesidades que se acrecientan cada día con el peso de los años, que hacen verdaderos estragos, especialmente entre los exilados que viven en Francia, contamos con la ayuda generosa del organismo americano *Spanish refugee Aid*, creado expresamente para ayuda de los refugiados españoles que salieron de sus pueblos huyendo del terror fascista y con esmerada devoción, nos viene prestando su apoyo en la medida que puede.

Pero, ni aún así es bastante; sabemos que muchos compañeros necesitados, no acuden a nosotros y se resignan con su desgracia sin darlas a saber por considerar que hay otros cuyas necesidades son más apremiantes. También nos damos cuenta que la ayuda que prestamos en ciertos casos es insuficiente para cubrir el hueco necesario y así vamos, haciendo poco, en relación a nuestros deseos, pero haciendo algo, casi silenciosamente, porque raras veces pregonamos como ahora estamos haciendo, nuestra obra, por entender que la solidaridad no es más efectiva por ser más divulgada. Siendo la solidaridad un deber entre nosotros, no le concedemos más mérito el acto solidario que el que intrínsicamente tiene, aunque sería conveniente y digno muchas veces, hacer constar el sacrificio que realizan algunos compañeros que estando en situación precaria económicamente ellos mismos, aportan su óbolo generosamente para ayuda de los demás.

Hay casos contrarios, sin embargo, que con estas líneas quisiéramos reprochar por considerarlos faltos de esa ética solidaria que algunos pregonan, pues pudiendo hacer algo en beneficio de los necesitados, no lo hacen, probando de esta manera un proceder absurdo de indiferencia o mezquindad que nada tiene de común con las ideas que públicamente profesan. Si algún compañero de los que leen estas reflexiones, comprenden hallarse en este caso, son invitados a reconsiderar su conducta y orientarla hacia el deber humano que guía el sentimiento y la voluntad de remediarlo. Este es el deber solidario, capaz de unir con vínculos fraternos a quienes verdaderamente lo sienten.

No hay justificación posible ni disculpa que valga para los que pudiendo solidarizarse con los que sufren aportándoles su ayuda de una u otra manera, no lo hacen por egoismo o indiferencia. Ser indiferentes al dolor de los demás, revela una condición poco digna de militar en organizaciones que aspiran a reformar la sociedad y estructurarla sobre bases de una convivencia armoniosa sin contrastes ni diferencias, como la que todos los hombres rebeldes y amantes de la justicia social, quisiéramos verla convertida en una realidad positiva y permanente, sociedad exenta de odios, libre de rencores, de luchas fratricidas y de ambiciones, donde el hombre desembarazado de las causas que lo inclinan al mal, sea bueno para sí mismo y feliz haciendo feliz a los que le rodean.

S.I.A.

Compañeros y compañeras de buena voluntad, que todavía no pertenecéis a S. I. A. por las causas que fueran, si sois necesitados o sufrís contrariedades, injusticias, dolores, S. I. A. os llama para que al calor de la convivencia fraternal, sea menor el peso de vuestra desgracia y a los que guiados por buenos sentimientos sientan deseos de ayudar a los que sufren, los llamamos igualmente para que vengan con nosotros y unidos en el esfuerzo común, podamos ampliar la obra que tenemos emprendida participando activamente con bondad y cariño en la lucha contra la miseria y el dolor acrecentado sistemáticamente por el egoismo de los poderosos y la mala fe de los que rigen el destino de la sociedad.

Anímate y pide informes al *Consejo Nacional de S. I. A., 4, rue de Belfort, 31-Toulouse*, que te orientará acerca de lo que debes hacer para el ingreso en nuestra Asociación.

V. F.

# ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

## EDICION CASTELLANA

A raíz de las circulares enviadas desde Caracas por el compañero Vicente Serra, acusando dificultades halladas en su empeño de editar (mediante fascículos), la obra original de S. Faure, se me pregunta si asumo corresponsalía, habida cuenta de que mi nombre ha sido dado en esas circulares.

Para poner las cosas en su lugar me veo precisado a señalar que, efectivamente, me ofrecí a Sierra para ayudarle durante seis meses, durante cuyo tiempo debía hallarse otra persona que me reemplazara. Solamente tres meses más tarde después de mi ofrecimiento, simultáneamente a las circulares citadas, Sierra me pedía empezara esa colaboración ofrecida por mí.

Demasiado tarde para un trabajo que necesita constancia de largo alcance. Habiendo mediado ese silencio de tres meses y alteradas mis condiciones de vida, decidí sustraerme al compromiso que en su día no fue aceptado. De todos modos, desde siempre, la correspondencia recibida por mí para la E. A. en idioma original ha sido siempre y rápidamente enviada a Sierra. Además, considerando que cuanto nos sea beneficioso debe llevarse a cabo o por lo menos intentarlo, envié tres direcciones de compañeros franceses susceptibles de solucionar el problema de la corresponsalía en Europa para la citada edición.

Cuanto corresponda a la edición en fascículos de la citada obra original debe dirigirse a V. Sierra, mientras él halle alguien que en Europa se comprometa a servir de puente entre los dos continentes para bien de las ideas y del trabajo emprendido que ha de interesar a todos los estudiosos y facilitar el esfuerzo del amigo caraqueño.

Correspondencia : Flores, Espinasse. Recibidos los 40 frs. de Lozano; espero material traducido. ¿Leiste «C. S.»?. — Molina: Carmaux: Recibidos los 55 frs. Bien. La nota presente responde, creo, a tus preguntas.

F. L. de Marsella: ¿Recibisteis carta del 17, respondiendo a la vuestra del 15? Si tenéis alguna duda, escribid de nuevo.

Beaulaton: Merci, merci beaucoup.

Recibida la excelente revista «Solidaridad», conmemorando la fecha del 1º de Mayo. Sus editores, como siempre, cumplen loable trabajo en ese órgano oficial de la F.O.R.U.

Envíos de fondos, correspondencia y publicaciones a Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie. (45)-Orléans. C.C.P. 1 35 148. Orléans-La Source.

# A palos con el recuerdo

**por JUAN FERRER**

QUE recordar es revivir se dice tranquilamente; yo uno de los tales, porque el desagrado de hoy lo sazono con el agrado de tiempos mejores. Pero no siempre lo de antaño fue menos espinoso que lo de ogaño.

Empiezo por la familia Cuatrecasas, que me fue cara, tanto, que me cumplió en segundo regazo. Estaba compuesta por tío, tía, dos sobrinos y una sobrina. El mayor de los tres, Mauricio, de mi edad, ambos inseparables en edad tierna, separados cuando la fortuna desgració ese hogar querido. Mauricio me fue sustraído para pegarlo a la categoría señorito, y yo, andando de pobre, di con la Sociedad obrera, rico en sentimientos y propósitos de empuje.

Por triquiñuelas de familia el «señorito» abandonó a ésta encontrándomelo de anarquista en Badalona. Me acompañó al Centro de la calle de la Conquista, y me plació su evolución insospechada. En Barcelona lo presenté al igualadino Pedro Marbá, buen memorialista de cosas excelentes, locales o extra tales. Pero Mauricio inauguraría el ciclo fatal de la familia cogiendo la gripe mortal del 18, sirviendo en el restaurant Canaletas.

Dos años después fallecería su padre de accidente, y la pobre viuda arrearía en la perra vida tratando de asegurar el porvenir de sus deudos restantes: Pepet y María. Pepet Cuatrecasas en 1925 resultaría ser el anarquista Quatre, siempre simpático, dinámico y realizador, tal como lo conocíamos sus próximos y lo conoció la extensión amical de Sol y Vida y grupos (esxcursionistas) allegados. Pepet moriría, sin merecerlo ni mínimamente, de la peor manera que puede morir una persona. ¡Cuán fastidioso, el drama! Su hermana, llena de vida y de deseos de colmarla, cayó a su vez a la fosa por ese furor de amar, precisamente. La pobre vieja quedaría sola en este mundo, en compañía de un retoño de la hija, que el viento sabe dónde para — el retoño — desde que mi tía murió de soledad y angustia. No quiero pensarlo.

José Anselmo, con la misma edad de Pepet, era animoso y con grandes afanes de ser y saber. Era, sí, contradictorio por la mucha pasión que en su pecho se agitaba, más no dejó de ser interesante. Con él, Quatre, Guitart y Romeu frecuentamos un conservatorio de música, y fuera de «música» vital están ellos, uno en Sant Boi, otro en Vernet d'Ariège, el tercero en tumba ignorada, y el cuarto en la osamenta común de la necrópolis aqualatina. Yo sigo mi rumbo sin preocuparme de hoyos negros por lo mucho que gusto de los colores vivísimos de la existencia. Pero daña quedar huérfano de amigos, «rancios» como el vino ennoblecido por los años.

Anselmo cayó fulminado por el rayo de la guerra nadie conoce dónde. Peiró, siempre inefable, creyó descubrirlo vivo en el exilio, y era que también él debía caer muerto. ¡Mentira la dulzura del recuerdo!

Isidre Torné era el bullicio en persona, vivía de motines y algaradas. Formó parte de innúmeras comisiones de huelga, siendo, su huelga personal, casi seguida. Yo he hablado de este joven con ganas y estima. Era bien plantado, y facialmente favorecido. No sabía amar, y era coloso como amigo. Mujer conjunta no le habría faltado, mas el pluralismo se lo impedía. ¡Ah!, sonaría la hora de la verdad amorosa, y se enamoraría a toda entrega. Venganza de los hados. Entretanto seguía en primera fila todas las peripecias de la revolución y la guerra. Valía. Regentaba una sala de trabajo y no sabía imponerse a la gandulería mujeril, él, antiburguesista de siempre. Tenía precisión de mí para meter pánico en los cuerpos de aquellas ochenta abusonas. Conseguido y en aparte, salíamos riendo a la calle.

Desplomada la República, cayó prisionero y lo fusilaron. A él, que había salvado a más de un reaccionario, sin que reaccionario apareciera en el Campo de la Bota para proclamar la gran belleza moral de Isidre. Murió pensando — no lo dudo — en su madre, y en su dolorida Dulcinea. En todo caso, cayó valiente. Impidió incluso que le vendaran los ojos.

¡Cuánto fantasma querido atraviesa la senda azulada del recuerdo!

Ramón Guitart era un aliento de ideas y arte. Era jovial sin parecerlo, y bromista efectivo y afectivo en conociéndole de cerca. Además, devoto de Beethoven. Tantos años juntos hermanan a los individuos, y todos los recovecos del alma nos son mútuamente conocidos.

Este — hermano, si hemos de repetirlo — pagó con la vida un chiste hecho a la policía. Marsella fue el escenario y en él Guitart recogía papelotes del suelo a las 3 de la mañana antes de que otros buscones los recogieran a las 3 y cuarto.

— Papeles — le exigió una pareja nocturna.

Estos, los otros, los de más allá, bolsilleros,

— Ninguna de éstos vale — le arguyeron.

Ramón vació el saco para rogar a los exigentes:

— Ved si alguno de ahí os satisface...

Fue el Palacio de Justicia, la bodega del barco de cautivos, la compañía de Miramás, la fuga, el «parquet» marsellés de nuevo, el campo de la muerte en Vernet d'Ariège, y luego el silencio más profundo. Ningún compañero de los allí recluídos se acuerda de Guitart, prueba de que murió en triste abandono.

De haber podido, sus amigos lo habríamos auxiliado al precio de nuestra vida, en caso preciso.

ENVIO. Compañero Fernando Ferrer: Ahí va un ramillete rojinegro de los que pedías. Otros podrían ofrecer tanto y más de lo que yo, dolorosamente, ofrezco.

# CHISPAS

*Un periódico no es grande o pequeño por su tamaño, sino por sus ideas.*

***

*Y vengan los comentarios:*

Impertérrito: *Juzgar el contenido del «C. S. no es cuestión de metro, sino de entendederas.*

Sistemático: *El «C. S.» no acierta una. Por eso hace ocho años que no lo leo.*

Entendido: *El «C. S.» es pobre, pobre. Pero ocurre que yo, literariamente, no tengo donde caerme muerto.*

Sincero: *Sinceramente, encuentro el «C. S.» muy sin cero.*

Boycotista: *Antes morir que perecer. No lo quiero, y me soliviantа que otros lo adquieran. Palabra.*

Compasivo: *El «C. S.» es un carro que atropella a conductores que podían haber sido. El «C. S.» produce víctimas y mártires, que benditos sean.*

Vindicativo: *El director es dictador dado a la publicación de artículos malos. Los míos, buenos, no aparecen.*

Ponderado: *La tijera es primordial en los quirófanos, y también en las redacciones.*

Juicioso: *Combatamos las cosas malhechas del enemigo con frases bien hechas y hechos superiores.*

Experimentado: *Durante la Revolución, el Mallorquín quería resolver la situación de Mallorca dirigiéndose, por Radio-CNT-FAI, a los mallorquines. Tanto insistió, que el micro le fue cedido. Hubo que oír a Mallorquín arengando a sus paisanos y amenazando a los fachas. Mas la corriente del micro había sido cortada, adrede, y lo de Mallorca se desarrolló de la misma manera.*

Obcecado: *Cuando pienso en el «C. S.» me pongo nervioso sin remedio. Mi remedio sería que el «C. S.» desapareciera, y no desaparecer yo antes que el «C. S.».*

Preceptuoso: *Los artículos del «C. S.» deberían de ser expuestos al cuerpo de redacción orgánicamente constituído. Y si la técnica redaccional y compulsativa privara rapidez de aparición al semanario, dejarlo tres semanas sin publicar y hacerlo, a la sazón, tres veces a la semana siguiente.*

Constante *(a Boycotista): Prefiero el «C. S.» como va, al boletín insulso que te viene.*

Denguis: *Porque lo haces muy mal, te llaman y vituperan.*

Menguis: *En siendo del Arrabal, que me llamen como quieran.*

*CHISPERO*

NOTAS
GIBRALTAREÑAS

GIBRALTAR. — Se sabe aquí que la idea franquista de proclamar una provincia de Gibraltar con la capital en Algeciras ha levantado una ola de oposición en Cádiz y pueblos de la provincia, que ven, con la partición de la provincia gaditana en dos, un motivo de empobrecimiento y de rivalidades afectando a Cádiz y al Campo de Gibraltar. De momento se sabe de la dimisión, en son de protesta, del gobernador civil y de una treintena de alcaldes.

— En esta rada han anclado nueve buques de guerra ingleses en plan de maniobras, suceso banal que la prensa franquista andaluza interpreta como una coacción a la España Inmortal e Imperecible que reclama el Peñón y niega, Invenciblemente, la cesión de Ceuta y Melilla, cabezas de puente de España en Marruecos.

— Otra contrariedad para los españoles es la pérdida del comercio que el Campo de Gibraltar desarrollaba en el mercado del Peñón. A falta de productos españoles, ahora la plaza se abastece con mercancías africanas y portuguesas.

TRES DETENIDOS
EN BILBAO

PAU, (OPE). — El diario «Basque Eclair»:

«Tres vascos — hay una mujer entre ellos — a quienes se acusa de pertenecer a cierta organización terrorista vasca, fueron detenidos el 15 de septiembre por orden del juez militar de Burgos.

Se trata de Juan Jesús Idoyan Quintana, que ya había sido detenido en otra ocasión por haber destruído una placa que conmemoraba la presencia del general Franco en Guernica; del joven Miguel Angel Villanueva López, de 20 años, nacido en Ejona, (Vizcaya) y domiciliado en Bilbao, y de la muchacha Iciar Lamariano, de 19 años, domiciliada en Vitoria.

Los tres serán juzgados próximamente por un tribunal militar en Burgos».

CONTRA UNOS
SINDICALEROS

LONDRES, (OPE). — El diario «The Times» publicó el 19 de septiembre una información de su sección sindical que decía así:

«Dentro de dos semanas se dará a conocer a los delegados que asisten a la conferencia del partido Laborista un informe en el que se ataca a varios miembros del parlamento y dirigentes sindicales que han visitado España como huéspedes del gobierno español.

# ANTENA

Este informe, de la comisión para la Defensa de los Demócratas Españoles, figurará en el informe que presentará el Ejecutivo Nacional del Partido. Se critica en él «a unos cuantos miembros del Movimiento Laborista Británico, que han ido por iniciativa propia a España como huéspedes del régimen español.»

En el informe no se nombra al señor Albert Roberts, diputado por Normenton, que ha organizado cierto número de visitas a España y que ha sido condecorado por el gobierno español con la Encomienda de Isabel la Católica. Este declaró ayer que, en efecto, había organizado las visitas a España de unas sesenta personas, pero negó que el gobierno español se haya aprovechado de ello para hacer una «propaganda masiva».

LOPEZ MATEOS

MEJICO, D. F. — Tras dolorosa enfermedad prolongada durante más de dos años, ha fallecido en esta capital el que fue presidente de la República mejicana Adolfo López Mateos.

CATASTROFE NACIONAL

ALBACETE. — En el pueblo de Munera el 22 fue suspendida una corrida de toros en la que debía tomar parte, entre otros toreros, la gloria nacional inmensa, Manuel Benítez, alias Cordobés. El vecindario quedó consternado. Motivó este drama munerense el dictamen veterinario prescribiendo que la ganadería prevista, de la firma Marcos Núñez de Sevilla, no estaba en condiciones de ser lidiada.

REVOLUCION RECONOCIDA

MADRID. — Prosiguiendo su política de sumisión al arabismo, Franco reconoció la nueva República Revolucionaria Extremista de Libia (RRSEL) cinco días después de proclamada la misma. Gregario lo era, el caudillo; ahora liviano.

RELACIONES COMERCIALES
A LA PAR...

MADRID. — De enero a agosto de este año España ha importado a EE. UU. mercancías por valor de 12.995 millones de pesetas; ocurriendo que en el mismo período EE. UU. ha vendido a España productos a la importancia de 29.663 millones de pesetas.

Añadamos que entre lo vendido por España a la nación americana figura la riqueza óleo-olivarera.

SIEMPRE PAGAN LOS
PEQUEÑOS

SEGOVIA. — Se ha confirmado hoy el procesamiento de Eugenio Maderuelo Tapias, que en su día trabajó como capataz de las obras del complejo de «Los Angeles de San Rafael».

El señor Maderuelo se encontraba en prisión preventiva como presunto implicado en el accidente ocurrido en dicho complejo el pasado 15 de junio.

El letrado defensor del detenido, don Salvador Bernal Martín, ha declarado que ha presentado un escrito solicitando la modificación del auto de procesamiento y la libertad provisional de su patrocinado.

LA CAJA DEL AYUNTAMIENTO

ALBACETE. — La caja de caudales municipal tiene la puerta sin cierre. Para abrirla el empleado tira simplemente de una cuerda atada al resorte. La dama de limpieza poco tiene que hacer en la caja, puesto que de la limpieza de la misma se encargan otros. En cuanto a los ladrones, no serán ellos quienes acudan al Ayuntamiento: para no perder el tiempo.

TRASLADO DE VALORES

MADRID. — Sabido es que los ladrones finos sólo trabajan en domingo. Pues en una labor de esas efectuada en una joyería de la calle de la Princesa, dichos laborales trasladaron del escaparate a su maleta joyas por valor de un millón de pesetas.

SE SUPERDELINQUE

MADRID. — Según estadística oficial, durante el año 1968 se registraron en España 211.897 delitos de todo tipo.

En vista de lo cual es de suponer que sin propiedad privada ni guardias que la protejan, el número de delitos no sería tan considerable en las 49 provincias españolas.

LA REPRESION EN AUGE

BILBAO. — Cuatro jóvenes han sido detenidos y han ingresado en la prisión provincial de Basauri por orden del Juzgado Militar.

Los detenidos son María Iciar Uriarte Léibar, de 22 años, soltera, estudiante, domiciliada en Deusto (Bilbao); Jesús Manuel Peña Eraso, de 21 años, radiomecánico, domiciliado en San Ignacio, barrio bilbaíno; Adolfo Oleagagoitia Barriuso, de 19 años, estudiante, domiciliado en Deusto (Bilbao), y Vicente Ojonaga Bilbao, de 19 años, soltero, aprendiz, domiciliado asimismo en la capital vizcaína.

MOVIMIENTO BURSATIL

LAS PALMAS DE GRAN CANARIA. — Dos desconocidos penetraron esta tarde en la sucursal de la Caja Insular de Ahorros de Gran Canaria, apoderándose de 600.000 pesetas y dándose luego a la fuga.

El hecho ocurrió a la una y establecimiento sólo dos empleacuarto, cuando se hallaban en el dos, una señorita y un hombre. Uno de los atracadores agredió a este último y lo encerró, haciendo lo propio con la empleada. Los desconocidos se dirigieron directamente a la caja de caudales llevándose todo el dinero.

TRAGEDIA Y HUELGA

OVIEDO. — Dos explosiones de fondo determinaron la muerte de mineros en minas de la fatídica Hunosa. Los obreros del ramo de toda la cuenca (cerca de once mil) declararon una huelga de 76 horas después del entierro de las víctimas. El paro fue absoluto, pero el régimen de fuerza impide que los trabajos de minería se efectúen en mejores condiciones de seguridad y salubridad.

SIGUE LA MAREJADA
EN LOS TEMPLOS

BARCELONA. — Las misas hiperbólicas (léase protestadas) iniciadas en San Cristóbal de Tarrasa para protestar el nombramiento de presbítero efectuado por el obispo de Barcelona, han tenido repercusión en otros centros religiosos de Tarrasa y Barcelona. Ultimamente fuertes grupos de practicantes se han encerrado en varias iglesias, y la jarana prosigue, sin que el causante de la misma se apee del machito Obispales.

UNAS DETENCIONES

BARCELONA. — La policía ha detenido a dos muchachos, un de Bilbao, Lamberto afuente Lorente, y José M. Marquecho Gómez, de Urría (Burgos). Se les acusa de sustracción de coche, pero se les quiere acusar de terroristas vascos. El afán autoritario de perjudicar es inextinguible.

ESTUDIO

# Atisbos del mañana

*«Debemos amar a aquél que sueña con lo imposible.»* — Gœthe.

Habría que intuir entre nosotros (Movimiento Español Libertario en el Exilio), la necesidad de establecer un estudio, bien en charlas, conferencias o artículos, sobre el signifcado que en nuestros días tienen aquellos penetrantes espíritus como Dostoiewski, Kierkegard y Nietzsche, al intuír aquéllos que «algo trágico se está gestando en medio del optimismo universal».

Optimismo que, desde Godwin, Kropotkin, Malatesta, Fenelón y otros muchos internacionales, se ha venido señalando con insinuado tesón y clara objetividad, siendo tratados por los intelectuales de entonces, de utopistas de pensamientos y conceptos lejos de hacerse realidad.

Por entonces, también soñaban a su vez los que provocaron y alentaron el nacimiento de las ideas de Marx y Engels, que debido a unas masas incultas, explotadas y vilipendiadas, que amargadas de la vida o simplemente de envidia o desilusiones, se dispusieron a creer lo que se les decía, e hicieron triunfar aquella idea arriesgando lo poco o nada que poseían a cambio de las promesas henchidas de odio de aquellos detractores.

Pero hoy, la alucinante aurora que está viviendo la civilización como consecuencia de los experimentos de la ciencia y la tecnología, está produciendo tremendos y vertiginosos cambios en todos los campos de la actividad humana por un lado, y por otro, la demografía del planeta aumentando su cohorte de seres reclamando vivir en medio de un mundo en que sólo existen dos alternativas: «El hambre y la abundancia», hace pensar al hombre y plantearse una serie de interrogantes para llegar a dar una solución al angustioso problema de esa palabra: «Mañana».

Este «mañana» preñado de inseguridad, angustioso problema que gran parte de sociólogos, escritores y filósofos de diferentes tendencias ideológicas y políticas tratan de llegar a imaginarse la vida del hombre en el año dos mil, coinciden y observan a la vez, que nuestros hijos y nuestros nietos, vivirán un sistema social y político asfixiante, en el que el individuo estará sumergido a un control policíaco de todo lo que hace y de todo lo que piensa. Y esto: que en los países desarrollados es un problema grave, casi insoluble por la oposición de los Estados que se reservan la hegemonía de todas las actividades humanas, lo es mucho más y con caracteres más graves, en el tercio-mundo, donde lo demográfico sobrepasa toda prevención, todos los campos sociales y políticos y donde la ciencia, (usando y abusando de su poder de expansión y desarrollo) hace irrupción en esos pueblos y tribus que jamás han visto ni un motor ni siquiera un carro de tracción animal, preocupada más que en civilizar, en medrar y crecer a costa de la ignorancia y el hambre de millones de seres humanos, cuando no es, llevar allí donde esa ignorancia junto con la miseria moral, física y espiritual es asombrosa, los materiales modernos extra-mortíferos de la guerra. Vietnam, Biafra, toda el Africa central y parte de la América Latina.

Decía el profesor chileno Arturo Aldunate en una de sus conferencias organizadas en la Biblioteca Nacional de Santiago de Chile, a este fin: «Cuando el hombre primitivo derribó por primera vez un árbol, o cuando amarrando una piedra a un tronco creó la primera herramienta, fue homo sapiens. Pero hoy, después de todo lo caminado, ya no se es homo sapiens apretando un tornillo, cortando un árbol o haciendo explotar una bomba atómica. No se es homo sapiens sometiendo a nuestros semejantes a una vida sin dignidad, ni aherrojando su libertad para pensar». Y continúa Aldunate: «Se es homo sapiens, en cambio, cuando se aprende a ser bueno, a ser leal cuando se és capaz de amar.»

Pues bien, la síntesis futura es a nuestro ver, un necesario y feroz análisis de todo ese compendio de factores que privan al hombre de ser verdadero homo sapiens en todo su extender, puesto que si frente a este tremendo peligro que se avecina no reacciona el hombre; si no se le señalan las posibilidades de formación de un mundo mejor; si no se le oponen a los viejos sistemas y a los recientes totalitarios, (peores que algunos viejos) ideas y conceptos no usados pero sí proclamados y divulgados, guardando consonancia con la existencia de vivir y coexistir en feliz armonía ciencia, técnica, trabajo y hambre, dándosele a éste una formación sin trabas del mundo libre, de lo que significa vivir sin opresión, explotación y gobierno, enseñarle a amar más que a odiar, la humanidad irá al caos, se detruirá a sí misma. Por esta falta de visión del presente y del futuro, (visión que se le viene ocultando a los pueblos por el temor de que éstos no cometan barbaridades), hace que el pueblo viva sin freno que es peor, y sin orientación, que es más grave.

No basta reintegrar al hombre como verdad positiva e indispensable a lo Freud, a lo Nietzsche o a lo Marx; no basta tampoco darle al hombre, (y a los estudiantes en el área mundial en particular) teorías marxistas a lo Sartre, Marcuse o Athusser, muy filosóficamente definidas, pero interpretadas a la manera de Stalin, Mao, Castro o Guevara, con el exclusivo propósito en que la realidad histórica no es su propio concepto. ¡No! Hay que darle al hombre todos los recursos materiales y la capacidad necesaria para proveer a las exigencias de bienestar y felicidad completa. De no ser así, de negársele esas exigencias, esa capacidad y esos recursos, es seguir monopolizando la cultura, las riquezas naturales, la civilización, todo lo que constituye el bien común de la humanidad y pone trabas al hombre para tenerlo aherrojado en la miseria, la pobreza y la ignorancia. Es peor aun. Es crear enemigos inmediatos, (como sucede ya ante las diferentes apreciaciones que se le dan al marxismo) y enemigos del mañana, (para alcanzar y lograr cada una de esas diferentes apreciaciones marxistas), sus infructuosos afanes.

El blanco de la filosofía (dice Proudhon en «Justicia», página 206)) es el hacer aprender al hombre a pensar por sí mismo, a razonar con método, a hacerse ideas justas de las cosas, a formular la verdad juzgándola con regularidad, y todo ello, a fin de dirigir su vida, de merecer por su conducta la estimación de sus semejantes y de la suya propia, y asegurar, con la paz de su corazón, el bienestar del cuerpo y la seguridad del espíritu.»

Esta ley nos es propia desde entonces, y antes de que la preconizara Proudhon, la usaron los que le precedieron en el ideal. ¿Quienes con más raciocinio y justa idea de las cosas peuden señalas las responsabilidades en la formación del mundo actual en que el odio se ha hecho más fuerte que el amor? ¿Qué ideal político, social o filosófico se mantiene desde sus principios con más compacta unidad de acción, propaganda y amor hacia el hombre que el anarquismo? Desde Proudhon y Bakunin; desde Reclus y Lorenzo; desde Fanelli a Ricardo Mella; de Malatesta a Alaiz y desde el amigo F, J, M, y P, el ideal anárquico es uno e indivisible; es de ayer, de hoy y de mañana, sin amaneramientos ni fisura alguna.

El mundo necesita una gran revolución. Los jóvenes tienen una responsabilidad enorme en el trabajo, que consiste en darse cuenta de esta necesidad que vislumbra el mañana; y estudiar los problemas en toda su profundidad, en penetrarse de ellos por medio del diálogo para construír un mundo nuevo, con una idea de desarrollo que sea muy distinta de la que imperó hasta ahora.

No se trata de darle al problemático « mañana » una solución demográfica y vital para nutrir a los millares de millones que poblarán el globo el año 2.000, ni la manera de poder seguir esclavizándolos y sujetarlos al dominio de los Estados. Se afirma en forma rotunda que tenemos ahora por primera vez en la historia humana todos los recursos materiales y la capacidad necesaria para prever las exigencias de bienestar de toda la población del globo aun aumentando éste el doble de su demografía. Se trata de liberar al hombre de la esclavitud religiosa. No siendo así, y hasta que el hombre no disfrute de la esencia misma de la vida «la libertad» seguirán los tiranos de la tierra (que son muchos y de diferentes colores) apretando las clavijas hasta un punto determinado en que, cuando la opresión sea intolerable, se rebelarán todos los súbditos de todos los Estados de la Tierra.

Sin libertad no hay hombre, ni comunidad; sin libertad el hombre desciende al rango de bestia y la comunidad al de rebaño, apunta Madariaga, pero Madariaga no nos dice que esta tarea de hacer al hombre libre, de hacerlo capaz e instruido para una comunidad libre, no la pueden cumplir los gobiernos ni los políticos profesionales, a quienes los mitos relativistas de poder hegemónico, los intereses de Estado, zonas de influencia, dominio de mercados y cambiante seguridad estratégica, obtura la visión de lo necesario y urgente. Esto no se da, ni en los políticos rabiosamente democráticos ni rehumanizados de todas las técnicas, poderes y es-

# CRONICA NEGRA

## DOMINGO QUILEZ

El dia 5 de septiembre acompañamos a su última y eterna morada, al que fue en vida nuestro estimado compañero Domingo Quílez.

Nuestra sorpresa fue algo más que dolorosa al saber que cuando iba para el trabajo, un ataque de corazón le dejó tendido en el suelo para jamás levantarse.

Ese triste suceso le ocurrió a pocos metros del *chantier*.

En España, ya muy joven, pertenecía a la C.N.T. y siempre estuvo dispuesto para servir a la organización. Pasó a Francia en 1939 y se reincorporó a la C.N.T. en el instante en que fue reorganizada en el exilio. Sufrió los campos de concentración y las compañías de trabajo, y más tarde pudo fijar su residencia en St-Dié, donde le conocí como secretario de la F. L., que fue él uno de los primeros que la crearon. Era Quílez uno de estos hombres de solera idealista, de los que dan vida, grandeza y prestigio a la organización, avalando su conducta con el chispeante desfile de un pasado y presente saturados de aleccionadores ejemplos. Sus fervientes deseos no eran otros que los de ir a España para continuar la lucha hasta barrer definitivamente a la chusma de inquisidores que martirizan al pueblo y lo someten por la fuerza.

La última vez que vino a verme, y ésta fue para nunca más, me dijo: «¿Te estás dando cuenta, Blanch? Pues que la descabellada farsa sigue su curso y sin embargo, aquí estamos sin que nos dé la idea de saltar la frontera y liberar a España del totalitarismo que la avasalla; y no es una media verdad, y si redonda como una rueda, decir que de tanta escandalosa barbarie, son cómplices a rajatabla las llamadas democracias. La habladuría de un rey vuelve a resonar, y al fin de cuentas tu verás que nos lo van a plantar como quien clava un palo en un gallinero.»

Contaba nuestro buen compañero 54 años de edad y disfrutaba de la simpatía de propios y extraños, tanto por su sencillez de idealista como por sus arraigados sentimientos solidarios.

Numerosos fueron los españoles y franceses que acudieron al cementerio para despedirse por última vez del bondadoso compañero y amigo de todos.

De conformidad a sus harto probados e inclaudicables sentimientos anarcosindicalistas, se marchó a la nada cubierto con la bandera roja y negra.

Mediante estas líneas damos nuestro más sentido pésame a la hermana y al hermano del difunto.

BLANCH

## ANTONIO CAÑIZAR

Pérdida irreparable para la F. L. y Grupo de Amigos de S. I. A. de Dreux.

Nuestro querido compañero y amigo Antonio Cañizar falleció trágicamente, de forma inesperada, el 15 de agosto, pasando sus últimas vacaciones en Narbonne acompañado de sus queridos familiares.

Nuestro amigo Cañizar padecía una enfermedad crónica incurable, pero dada su robustez y sólo entrado en los 64 años, nadie esperaba el fatal desenlace que ha producido tan intenso dolor entre familiares, amigos y compañeros, pues su generosidad e intachable conducta era un ejemplo incapaz de crearse enemigos.

Sus queridos hijos, transidos de dolor, tuvieron que regresar a Dreux para hacer los trámites necesarios que permitieran al difunto compartir la tumba de su perdida compañera Herminia.

Nuestro Cañizar, completamente sólo, regresó de sus vacaciones el día 22 en un furgón fúnebre para ser enterrado en Dreux.

¿Quién era Antonio Cañizar? Un compañero, un militante modesto, casi anónimo, pero entusiasta luchador que abrazó las ideas desde sus años juveniles, sufriendo los rigores de la cárcel de Mazaleón, su pueblo natal. Durante la guerra fue el animador de las colectividades campesinas. Pasado al exilio fue el refugiado modelo: su casa estaba abierta para recoger y ayudar a todo necesitado; más que una casa era un verdadero refugio.

La muerte de su compañera fue para Cañizar un golpe fatal; taciturno inconsolable, pensativo, buscaba en la soledad el calmante que fortaleciera su quebrantado espíritu, concentrando sus inquietudes en sacar adelante a sus cuatro hijos, aferrado a los más penosos trabajos por duros que fuesen, al extremo de llegar a abandonarse él mismo, sin tan siquiera pensar en rehacer su vida; sus hijos, su casa, la organización, eran sus únicas preocupaciones.

Cinco años después de perder su inolvidable compañera, en un trágico accidente de trabajo perdió a su hijo, el compañerito Jaime Cañizar. Soportó con resignación su segunda desgracia, pero le quedaban tres hijos y continuó desesperadamente su esfuerzo y sin hacer demostraciones de su agotamiento físico continuó trabajando a pesar de su grave enfermedad, compartiendo el cariño y sostén de sus hijos con la estima a su F. L., siendo uno de los puntales más sólidos que les dieron vida con sus desinteresadas aportaciones.

Su entierro, civil, cual correspondía a sus convicciones, fue celebrado el día 22. La enorme multitud que esperaba silenciosa en la puerta del cementerio fue el testimonio de simpatía que gozaba en la población de Dreux. A la llegada del coche fúnebre y descendido el féretro se produjeron escenas tan emocionantes que es difícil hacer un relato de las mismas.

Envuelto con la bandera roji-negra, en su postrer abrazo, nos despedimos para siempre del compañero que en todas las circunstancias supo defender a la C.N.T. de los ataques de sus enemigos. Terminada la última palada de tierra que cubrió el féretro, su última morada fue cubierta de flores, último homenaje de despedida de familiares, amigos y compañeros.

Como es acostumbrado, empezó el desfile delante de sus queridos familiares.

La F. L. y el Grupo de Amigos de S.I.A., de Dreux, han perdido un excelente compañero. Su profundo dolor queda asociado al de sus hijos, nietos y demás familiares por pérdida tan irreparable para todos. — *Corresponsal.*

Dreux, 22 agosto 1969.

## ANTONIO MONTORO

Otro compañero que nos deja Antonio Montoro después de 30 años de sufrimiento y de continuas hemorragias de sangre producida por una bala fascista y pese a sus dos operaciones no fue posible su extracción a causa de sus desplazamientos internos. Agravada su situación fue hospitalizado de urgencia; nos ha dejado a la edad de 69 años. Viejo militante de la C.N.T. y de la F.A.I. a las que ha pertenecido hasta el último día de su vida.

Su entierro fue civil, numerosos compañeros españoles y franceses le dieren sus último saludo. Esta F. L. pierde un buen compañero. Otro menos en la contínua lucha contra el fascismo internacional.

*Por la F. L. de Bonnières,*
*El Secretario.*

## ATISBOS DEL MAÑANA

tructuras que el hombre político ha venido esclavizando al hombre productor, al hombre riqueza: al proletariado.

Llegando a estos términos se puede decir a gritos que ninguna política, ningún sistema social, ningún ideal filosófico puede alzar la voz tan altamente limpia como el anarquismo para poder establecer un estudio eficaz y libre de ese mañana que se está incubando hoy en medio de un optimismo universal, y entretenido a fuerza de millones de dólares en la experiencia «Apolo XI», emocionándolo con la conquista de la Luna, hollada ya por el hombre, mientras el hambre se acentúa y agrava, las guerras se extienden en el el planeta y se conjeturan ideas banales, preocupaciones equívocas y embrolladoras de ese mañana, en este globo lleno de fango y basura donde no existe «Mar de la Tranquilidad» posible si no es en los cementerios, y esto sólo en tiempo de paz, muy precario, por cierto.

Dialoguemos sobre todo esto para ver de darle un ser, un fin y una forma revolucionaria previsible, sin que por ello lleguemos a perder lo más delicado y fino que elaboró el Occidente desde Dante hasta Gœthe, desde Gœthe a Tomás Mann, haciendo coincidir arte y creencia, revolución y libertad, entrelazadas de amor y fraternidad a través de unos y otros.

*Cultura y Propaganda, Normandía.*

**Los compañeros opinan :**

*F., de Lyon. «El COMBAT sale muy bien en su nuevo formato. La gente de aquí lo ha visto muy bien; también lo aprueban compañeros de los que me escriben de por ahí.»*

*Uno, de París: «Eso, tan pequeño, se parece al «Patufet».*

*Otro, de Paname: «Ese papel reducido me da coraje por su contenido.»*

*Un libro de gran actualidad:*

HACIA UNA VIDA MEJOR

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración.

Su precio: 5,00 francos.

# El Mundo es así

## El hambre y el panecillo

Sociedades filantrópicas andan por ahí preguntando: «¿Cómo satisfacer a los hambrientos del mundo?»

Llevándolos al restorán, señores. Es el punto de vista de la sociedad como dios manda.

Para el caso, nuestro punto de mira es tan diverso, que no hay acuerdo con los que provocan el hambre para luego mitigarlo con mezquindades caritativas y humillantes. Mitigarlo, hemos dicho, no extinguirlo. En esta sociedad para que haya extremo-ricos, debe haber extremo-miserables.

Hoy está de moda mendigar por la infeliz población civil de Biafra. Biafra es una seudo región nigeriana rica en yacimientos petrolíferos cuya secesión no conviene a la U.R.S.S. y a Inglaterra por intereses vertidos en este rincón africano. Francia y Estados Unidos, por el contrario, juegan — modestamente — la carta biafreña como contrapeso a los intereses ruso y británico. Como se ve, el juego es extranjero, pero quienes han de matarse, y sin piedad, son los autóctonos de Nigeria y Biafra, cuyo sacrificio cruel, y a la vez estúpido, es cotizado en la Bolsa de Sangre del capitalismo, tanto da si burgués o comunista. Resultado peor de esta criminal contienda lo es el bloqueo de la población civil biafreña conseguido por Lagos con armas marxistas y capitalistas. Por culpa de ese encierro sin perspectiva saludable mueren de hambre un millar de personas por día. Ultimamente el Papa ha hecho el simulacro de probar un arreglo del conflicto, pero, vanaglorias aparte, el sumo pontífice no ha conseguido nada, lo cual no le ha hecho perder el apetito ni el sueño.

Queda igualmente el hambre siempre al acecho del Indostán. en cuyo país la desnutrición derriba por las chozas y por las calles a millones de hijos de Brahma. Por fanatismo de raza. en esta India cuenta más un bisonte que mil personas. Durante las epidemias de hambre es común hallar murientes en la vía pública sin recibir auxilio de nadie. Un hombre muerto de inanición allí es equivalente a un perro enfermo abandonado. La política de Gandhi, más espiritual que positiva, más ritual que igualitaria, redujo tal vez a los nababs, pero sin elevar a los parias a la categoría de ciudadanos con derechos. Tal vez con el Estado que la Independencia logró para los indios, éstos gocen de prerrogativas políticas. Tal vez. Mas la opulencia y la extrema pobreza siguen acantonados en sus seculares posiciones. 50 millones de súbditos de la señora Gandhi arriesgan en cada sequía, en cada desnivel económico del país, morir de hambre como canes enfermos tirados al arroyo. Por lo menos la población «baja» de China (que sigue existiendo a pesar, o con la complicidad, del maoísmo) se agarra al recurso de comerlo todo en casos de necesidad extrema: ratas, gatos, perros, serpientes y todo cuanto colea o patea, recurso que por religiosidad suelen desdeñar los indios.

Se habla también del hambre endémico de la América de expresión indo-latina, viejo de siglos. España y Portugal no aportaron soluciones al problema, antes lo agravaron. El dios de la indiada era el Maíz, y todas sus liturgias y adoraciones le eran dedicadas. Intervenida la Conquista, los nativos lucharon y fueron vencidos porque la maldad invencible llevaba un Cristo en bandera. Por consiguiente, los pueblos abatidos fueron reducidos a la esclavitud, al envilecimiento, al hambre y a la droga. Cesaron de gobernar los dos países europeos, y la Independencia sembró la América latinizada de caudillos, dictadores y grandes hacendistas que prosiguieron la política esclavista de los conquistadores. Siendo verdad que el capitalismo universal ha evolucionado en sentido de progreso, no lo es menos que la dominación económica de la América chola y criolla ha mantenido a ésta en un estado de física y moral inferioridad, justificando la explotación humana en la incapacidad reactiva de la plebe moderna, a la que hay que guiar, politizar y desarrollar desde el ángulo de la economía nueva, etc.; argumentos que toman en mano los partidos marxistas para emancipar a esos pueblos... dirigiéndolos ellos, sometiéndoles a dictaduras feroces, «revolucionarias», so pretexto de las miserias que les son mantenidas por el imperialismo... americano, del hambre imperialista americano, del inquisitorialismo imperial americano, pero guardándose mucho de referirles que las situaciones vigentes comunistas sólo impiden el hambre en los hogares dichos pudientes, esto es, de la burocracia y sus jefes, meros suplantadores y continuadores, de la situación política caducada, y no obstante renacida bajo una nueva bandera y un programa perfectamente chillones. En la U.R.S.S. hay 27 categorías ciudadanas, cada una cotizada según la importancia «social» de la misma. No es saludable ser ciudadano de undécima categoría en todo Estado «socialista». Precariedad proletaria la hay en Rusia, en Cuba, en China y en toda situación comunista, siempre drásticamente regida, tanto o más que en regímenes burguesistas, dos sistemas al parecer diversos, pero que en el fondo se identifican para un beneficio substancial para los que mandan, y un hambre más o menos atroz para los que obedecen.

Europa, Africa, Asia, América y Oceanía no alcanzarán beneficio social y humano en tanto cedan sus derechos de paz y bienestar a los Estados. Los pueblos deben autodirigirse en vez de consentir ser dirigidos. De esta comprensión heroica depende que las tiranías, las opresiones, las guerras y la peste artificial del hambre continúen o desaparezcan de la faz de la tierra. La miseria engendró la caridad y la caridad, para subsistir, tiene necesidad de la miseria. Acábese de una vez con una y otra y los pueblos comprenderán que pueden ser felices.

De momento la producción mundial de harinas ha aumentado en un 3 %, y la población humana en un 4 %, lo que pregona un atraso en favor del hambre, un alejamiento del restorán por parte de la indigencia, no de la prepotencia.

Millones de hectáreas permanecen incultivadas en el mundo, mientras millones de bocas se cierran cada día insatisfechas.

Nuestra revolución social mediante, esa monstruosidad colectiva dejaría de tener efecto.

**J. Coll de Gussem**

## DISCOS

*Será con fundamento que el vocablo «Cruzados» nos da mal sabor de boca. Chocar con él y practicar la asepcia resulta obligado.*

*Aún después de 33 años de su traición a España, los franquistas canosos se pavoneaban con el remoquete de «Cruzados», y ellas, las franquistas, de «Cruzadas». Que el cruzamiento les pruebe.*

*La intervención de Cruzados en Tierra Santa dio por consecuencia la introducción de la lepra en Europa. Lepra religiosa ya la había, motivando, tal cruzamiento de lepras, el resultado que en 1939 los españoles obtuvimos. Y la peste prosigue.*

*Del cruzamiento de las ideas salen los pobres mulos, venidos para arrear resignadamente y sin incentivo amoroso en la tierra.*

*Del cruzamiento de las ideas marxistas con las bakuninistas, cual bordes pretenden, podría emanar un nuevo y más feroz directorio stalinista, libre, esta vez, de las andanadas anarquistas, ese sector mil veces «muerto», pero que «muerto» y todo importuna.*

*De un matrimonio de imbécil e imbécila puede salir un jefe de célula; de una pareja de sabio e iletrada el nacimiento de un ujier no es inconcebible, igual que de la gimnasia matrimonial de ilustrísimo e ilustrísima puede resultar un deslustrado sin remedio.*

*Pasamos por alto eso de la Cruzada contra el Congreso Internacional Anarquista de Carrara. Lanzas y espadas al uso están melladas, y sus esgrimidores las habrán de arrinconar, en beneficio suyo, en el museo de las glorias ajadas.*

*El maridaje de cenetismo con verticalismo tampoco da fruto sano. Sus efectos, los comprometidos solamente los comprueban a la hora perfumada del condumio (pagado) vergonzosamente ingerido.*

*Se puede cruzar una calle, un saludo, un denuesto si se quiere; pero no el límite de la decencia, personal o colectiva.*

*DISCOBOLO*

# Desde Valencia DIATRIBAS

SEGUN una estadística de producción de cereales que tengo a la vista, en España tenemos sobrante de estos artículos. Nos sobra trigo, cebada, arroz, maíz y avena. También tenemos sobrantes de tomillo, romero y aliagas; pero... nos falta tila, mucha tila. Digo que nos falta tila, porque tanto los productores agrícolas como los industriales, están con agua al cuello con un susto morrocotudo porque no saben cómo hacerlo para sacarse las cosechas de encima, después que les ha costado tanto trabajo y dinero el producirlas. La congoja les tiene arrinconados entre la espada y la pared, y sudan de miedo a paro abierto.

Sus cosechas no tienen salida hacia los mercados exteriores, no por falta de exportadores, sino por falta de calidad y esmero en la confección. Ni el productor español se ha preocupado nunca de producir calidad, ni el exportador del esmero de confección; y el tiempo de las vacas gordas se ha terminado. Así es que la avaricia del uno y del otro, ha conducido a las dos a un impase, difícil de superar, porque ni el uno ni el otro están preparados para competir con sus coláteres extranjeros de más calidad y esmero.

En España estamos faltos de productores idóneos y honrados, y de exportadores que se vistan con la misma tela; y estamos sobrados de ladrones. Obrar con malas artes conduce al mismo sitio: a la charca. Sitio adecuado para los seres que les ciega la avaricia y no un más allá de sus narices. Y ahí radica el mal que ahora padecen producción y comercio, por obrar a ciegas, sin miras en lo futuro, lo que nos ha conducido al punto muerto en que nos encontramos.

El mercado exterior no nos compra, y el mercado interior no consume, no por falta de hambre de pan y vestido, sino porque no posee los suficientes medios económicos para comer y vestir a su gana.

No sé como tomarán en el extranjero los famosos triunfalismos gubernamentales tan fuera de lugar, porque las realidades tienen un viso muy diferente, son todo lo contrario de los cantos de sirena gubernamentales, que no son más que estúpidas galeradas archiconocidas fuera y dentro de España, como bien claro lo dice el caso «Matesa», que por mucho que lo acicalen, al transparente se le ve la mugre por dentro.

La herida del enfermo es grande y grave. No se cura con *empastres;* necesita un fino y experimentado traumatólogo, aunque éste tampoco hace milagros, que ya no existen, han pasado al museo histórico, y el demonio los tiene amontonados en un rincón entre la basura.

Llegamos al punto crucial, a lo que es esta mísera vida. Sobra comida y hay hambre, cosa que no deja de ser un terrible galimatías. Contradicciones económicas de una sociedad burguesa, inhumana, que según algunos optimistas, acabarán por hundirla en el abismo, cosa que yo no creo, porque el día que la sociedad burguesa lo crea conveniente y se lo proponga, acabará con el hambre del mundo y seguirá tan campante con el cetro de mando.

La historia nos enseña que las instituciones no cambian con melifluidades, sino a porrazo limpio, seguido del despertar del individuo acompañado del aumento de su caudal de cultura; pero que aún estamos bastante lejos de nuestra meta, fija en el punto culminante: la anarquía. Pero para llegar a tal punto, todavía nos queda mucho vello y bastante rabo.

**SIMPLICIO**

# servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «La ciudad de la niebla», Pío Baroja | 6 00 |
| «La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros | 3 50 |
| «La cité future», Tarbouviech | 8 00 |
| «La civilización de España», Treud | 6 50 |
| «Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio | 6 50 |
| «Clases sociales en el Uruguay», C. Rama | 17 00 |
| «Clerambault», Romain Rolland | 5 50 |
| «El clima hace el hombre», C. A. Mills | 6 00 |
| «Columna entre ruinas», Relgis | 4 00 |
| «La colina Februry», Victoria Lincoln | 6 00 |
| «Colmillo blanco», Jack London | 5 00 |
| «Colas Breugnon», Romain Rolland | 6 00 |
| «Comedias y entremeses», Cervantes | 3 00 |
| «Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin | 4 00 |
| «Como trabajan las cosas», Harrison | 7 50 |
| «Como criar niños sanos», L. J. Halpern | 7 50 |
| «Compendio Historia de España» | 7 50 |
| «Los Comuneros», R. de Labougle | 18 00 |
| Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado | 46 00 |
| Diccionario castellano-inglés, Brevis | 3 00 |
| Diccionario castellano-italiano, Brevis | 5 70 |
| Diccionario Ilustrado de L. castellana | 7 50 |
| «Dictionnaire des debutants», Larouse | 15 00 |
| «Diccionario de la Rima», Peñalver | 12 00 |
| Diccionario Francés-español, Vox | 25 00 |
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Riquiquí» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| Sébastien Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Factores en sociología», G. Leval | 1 50 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 |
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 |
| «La alegría de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 |

Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, París (X°) C.C.P. 13 507 56.

# ¿CONOCES A ESTE?

*Se trata del que fue compañero IGNACIO ZUBIZARRETA, militante de la Regional de Aragón, Rioja y Navarra. Durante la guerra actuó de dinamitero, infiltrándose en la retaguardia enemiga, y en el exilio actuó clandestinamente en la Gironda durante la ocupación nazi. Fue en esa época el inspirador del «Plan de Trompelou», consistente en un osado proyecto de agresión al régimen franquista a ejecutar en su propio dominio.*

*«Zubi» recabó el dinero preciso y partió para el combate con la decisión en él característica. En un regreso motivado a Toulouse tuvo ocasión de contradecir allí a Vicario en una información que éste dio de España. Regresado al interior, «Zubi» fue capturado en Zaragoza, ahorcando sus aprehensores a la mujer que lo hospedara. Dos días antes de cumplir condena, el compañero Zubizarreta fue «suicidado» por orden secreta en el propio establecimiento penitenciario.*

# Comunicados

ARTE Y LETRAS

Entrevista importante el 11 de octubre: Renovación del Comité de Lectura regional.

F. L. DE PERPIGNAN

Por la presente comunicamos a los afiliados que a contar del jueves 18 de septiembre se asegura una permanencia en el local de la C. N. T. francesa, rue d'En-Calce núm. 29, entrada por la rue des 15 Dégrés. Esta permanencia se hará los jueves y sábados de 18,30 a 20,30, y los domingos, de 10 a 12. Todos los compañeros podrán venir a retirar su prensa en dicho local, lo que facilitará el trabajo de distribución de la comisión de propaganda encargada, desde esta fecha, de la difusión y administración de la misma por enfermedad del compañero Bueno.

F. L. DE MONTAUBAN

El domingo día 5 de octubre, a las 9,30 de la mañana, asamblea general en el lugar de costumbre, Café de la Comédie.

F. L. DE TOURS

La Federación de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 12 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

REGIONAL CATALANA

*Agrupación de París*

El sábado, 4 de octubre de 1969, reunión de afiliados a la Regional Catalana. Fin de gestión y referencia al Pleno regional.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el segundo domingo de octubre. Se invita a todos sus militantes afiliados.

F. L. DE PERPIÑAN

Para el día 19 de octubre organiza una charla a cargo del compañero F. Blanco, quien disertará sobre el tema: «Lo antiorgánico», en la sala del Café des Sportifs, Route de Thuir, a las 9 y media de la mañana.

Todos los compañeros simpatizantes y amantes de la cultura, quedan cordialmente invitados a la misma.

F. L. DE OULLINS

Convoca a reunión para el domingo 5 de octubre a las 9 y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Encarecemos a los compañeros hagan acto de presencia, dados la información y asuntos a tratar.

F. L. de DREUX

Son convicados los afiliados, a la asamblea que tendrá lugar el 5 de octubre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Se ruega puntual y numerosa asistencia, dado que en el orden del día serán tratados problemas orgánicos de sumo interés y de la situación de S. I. A.

FEDERACION NACIONAL DE LA INDUSTRIA FERROVIARIA - CNT

*Aviso*

A nuestras delegaciones y compañeros residentes en los continentes: América, Sud y Norte, Africa y Europa.

El Pleno celebrado en Toulouse el mes de julio ppdo, con asistencia de mayoría de los residentes en Francia, nombró nueva C. N. de RR. por cese reglamentario de la anterior. Ella seguirá la línea se consecuencia de continuación de la Federación en el exilio y continuará su contacto con todos los compañeros de los continentes que se citan, y de una manera especial con los de la Península Ibérica, sin olvidar a los seleccionados por el régimen fascista, que a pesar de su mentirosa propaganda de democratización, sigue su misma trayectoria infame, esclavizando y asesinando a la heroica, abnegada oposición, que se alza con valentía y resolución contra el odiado e insoportable oden establecido demasiado tiempo.

Con la presente nota, recomendamos a todos los compañeros que precisen de la Comisión y Oficina de Información se dirijan a nosotros sin esperar otro aviso a B. López Salvador, 24, rue Ste-Marthe, París (X^e)-France.

ADMINISTRATIVAS

—Ginés Morata, Valreas (Vaucluse). Recibido giro 100 frs. Pago 2 facturas Librería 9,35 y «C. S.» y «Umbral», todo el año 69 hasta el 30-6-70.

—Delgado Martín, Chartres. Devuelta carta reclamación deuda hasta el 30-6-69 (110 frs. «C. S.» + 53 «Umbral») = 163 frs. Los periódicos a la misma dirección, no los devuelven. Ruego de ponerte al corriente.

—Vargas, Londres (Inglaterra). Recibido cheque. Cambio 58,09 frs. distribución indicada en carta.

—Campos Clemente, Oloron (B. Pyr.). Recibido giro 38 frs. pago «C. S.» hasta 31-12-69. De acuerdo.

—B. Moreno, Cl.-Ferrand. Recibido giro 50 frs. Pago «C. S. hasta 31-3-70.

—José Martínez, Gavet (Isère). Recibida la tuya. El giro de 45 frs. se recibió el 10-3-69, pagando «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-1969.

—Etienne Farré, Mont-de-Marsant (Landes). Recibida la tuya. El cambio se hizo a tiempo, como señalas, pero como las bandas estaban hechas, de ahí recibieras dos.

—Sinfreu Fernando, Quillan (Aude). Recibida la tuya. Tienes pagados «C. S.» y «Umbral», hasta el 30-6-69.

—Gisbert, Perpignan (P. O.). Recibida la vuestra. Desde que lo indicastéis, los paquetes van a tu nombre y dirección. Preguntad a Correos 1º un gran paquete, 2º 2 de 50 ejemplares para facilidad del transporte.

—Fajardo, Elliot Lake, Canadá. Recibida la tuya y cheque de 20 dólares. Pagas «C. S.» y «Umbral» para todo el año 70, según tus pagos en ficha.

## UMBRAL

Sumario del Número 91 :

Víctor García : **LA AGONIA DE MADRID.**
Tadeusz Roswicz : **EL MATRIMONIO IDEAL.**
J. Carmona Blanco : **LOS VIVOS** (cuento).
Max Nettlau : **EL LUGAR DE LAS IDEAS ANARQUISTAS En LA SERIE DE LAS LIBERACIONES HUMANAS.**
Esteban Durán Rosado : **EL POETA Y EL TIEMPO.**
Miguel Jiménez : **FUERTE DE CACHI Y SIERRA DE LOS BAGUALES.**
Luis Alberto Musso : **ALGO SOBRE LAS HUELLAS DE PLATILLOS VOLADORES. Y VIAJEROS DEL ESPACIO.**
Volga Marcos : **HAY QUE AMAR AL VIENTO.**
Juan Español : **LA DESHUMANIZACION COMO FUERZA PSICOLOGICA.**
Bertrand Russell : **EDUCACION Y DISCIPLINA.**
Luis di Filippo : **ANTOLOGIA HUMORISTA DEL REFRANERO.**
Nano de Sabadell : **EMILIO FRUGONI.**
León Felipe : **EL QUE RECIBE LAS BOFETADAS.**
A. Campero Echazú: **VOCES.**
J. F.: **COMENTARIO A LA «HISTORIA DEL ANARCOSINDICALISMO ESPAÑOL» DE J. GOMEZ CASAS.**

Notas, pensamientos, grabados, libros, etc.

## UMBRAL

**NUMERO EXTRAORDINARIO**

Esta revista literario-sociológica que tanto honra a los medios libertarios españoles, dedicará su número 100 a conmemorar esa efemérides aumentando su volumen material hasta 64 páginas, tamaño usual. Colaborarán en la misma acreditadas firmas del pensamiento y la literatura de habla hispana, además de unos cuantos artistas amigos de la casa. Para redondear o sobreimportanciar el número, en el mismo constarán traducciones de estudios de Kropotkin, Bakunin, Tolstoy, S. Faure, Nettlau, H. Read y otros. Por el momento disponemos de textos directos de Di Filippo, Albano Rosell (trabajo inédito), M. Jiménez, Puyol (inédito), Fontaura, F. Valera, Juan Español, V. García, E. Zamacois, *Nano de Sabadell*, Amado Marcellán, Tato Lorenzo, V. Muñoz, Carmona Blanco, mientras otros materiales de igual valor nos están anunciados.

La cubierta de ese número será en cartulina a colores, constando en ella dibujos de dos artistas amigos nuestros: Mario Zaragoza y Manuel de Soto. Igualmente presentaremos una lámina encuadernable con retrato de Miguel Bakunin, debido a la pluma del citado amigo Mario.

Más, como sea que nuestra administración no anda sobrada de recursos, los números de «Umbral» correspondientes al primer trimestre de 1970 serán suprimidos, constando su numeración (97, 98, 99) en el número 100, o sea el extraordinario.

Nuestros fervientes amigos y lectores deberían, desde ahora, procurarnos compradores para el «Umbral» extra que anunciamos, a fin de establecer de antemano una tirada más importante que las de costumbre.

Para todo lo relacionado con la Redacción dirigirse a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, París (X). Lo administrativo a nombre de Roque Llop.

# La C. N. T. dans la lutte à Marseille

Jeudi 18, Samedi 20, Dimanche 21 Septembre.

« Marseille est privée de trolleybus et de bus. Les traminots sont en grève. La décision de cesser le travail a été prise (Mercredi 17) à la suite de consultations entre les délégués syndicaux et le personnel. Ces consultations se sont déroulées dans chacun des 5 dépôts de la R.A.T.V.M. Après avoir envisagé le système des grèves tournantes, les traminots se sont finalement ralliés à une décision de grève de 24 heures renouvelable sur consultation quotidienne. » (cf. « Le Provençal » du 20-9-69).

Déjà, le 5 février 69, les délégués syndicaux reçus par G. Deferre avaient soulevé le problème des rattrapages de salaires et s'étaient vus répondre par le Député-Maire qu'il « manquait de sources officielles pour en déterminer le pourcentage » (sic). Le 14 avril 69, le directeur de la R.A.T.V.M. informe les représentants des organisations syndicales de la décision du Comité d'administration de mettre en service des voitures à agent unique sur plusieurs lignes dès le dimanche suivant.

Par la suite, les lettres et les communications téléphoniques adressées au Maire se sont heurtées au mutisme le plus total, et alors que les délégués demandaient des entrevues portant sur le rattrapage des salaires en retard depuis Mai 68, les conditions de travail et l'extension des voitures à agent seul, le Député-Maire n'a donné aucune réponse.

Devant ce silence, les employés ont décidé le 17 septembre de lancer une grève d'avertissement de 24 heures, grève qui a été suivie à 90 %. Alors que les négociations s'engageaient dans la journée du Vendredi, le travail a repris jusqu'au soir où les travailleurs ont été mis au courant des décisions de la mairie : une augmentation dérisoire de 2,5 %, la promesse d'une réunion future et de vagues cadeaux concernant les heures de travail, la garantie de l'emploi et la prime de fin d'année.

Face à ces propositions, dans une assemblée générale explosive animée surtout par les jeunes, les employés ont décidé de prolonger la grève de 24 heures en 24 heures jusqu'à entière satisfaction des revendications : retraite à 55 ans, révision de tous les salaires ainsi que la semaine de 40 heures et la garantie de l'emploi pour les jeunes et les non-conducteurs.

Au moment où nous écrivons, la grève totale se poursuit car aucun accord n'est intervenu au cours des négociations du samedi.

Plusieurs camarades travaillant à la régie et chez des sous-traitants de celle-ci (réparation des dépôts), ont réalisé un travail collectivement avec l'ensemble des militants des JSR-CNT, notamment le tract suivant destiné à réaliser la liaison traminots-usagers qui n'a jamais été tentée par aucun syndicat réformiste, et qui est pourtant fondamentale pour la réussite d'une grève de longue haleine qui sans cela retombe, aux yeux de la population, sur le dos des traminots.

Cette absence de liaison fait aussi l'affaire des pouvoirs publics qui peuvent accuser les employés d'être responsables du désordre des transports, d'autant plus que les tarifs ont fortement augmentés en avril et en août sans pour cela améliorer le sort des employés.

«A LA R.A.T.V.M. AUGMENTATIONS PUIS LICENCIEMENTS

Depuis le premier septembre, vous payez le carnet de tickets 6 francs au lieu de 5 F 50, et le ticket 0 F 60 sur la voiture au lieu de 0 F 50...

Pourquoi ?

— Les employés ont-ils été augmentés ?

— Le service sera-t-il perfectionné ?

— La construction du métro accélérée ?

Pas du tout !

Tout au contraire la régie a décidé de mettre sur toutes les lignes des bus à agent seul (le chauffeur faisant service de receveur). Cela signifie que la moitié du personnel doit être mis à pied. Déjà les contrôleurs ont reçu des ordres formels de sévir contre tout employé au moindre prétexte, ce qui permet de se débarasser des travailleurs sans que les syndicats ne protestent.

Resultats :

— Encore plus de chômage.

— Trafic urbain encore plus lent d'où attente encore prolongée aux arrêts (un homme ne peut pas faire le travail de deux en même temps). Les travailleurs seront obligés de partir une heure plus tôt le matin pour leur travail et beaucoup ne pourront rentrer déjeuner chez eux à midi, d'où de nouveaux frais à un moment où notre budget est déjà attaqué par l'augmentation générale des prix.

# GREVE à la R. A. T. V. M.

Usagers ! Traminots ! Nous sommes tous ensemble victimes d'une décision de l'Etat et du patronat.

Ils comptent sur une absence de réaction grâce à la surprise et à notre manque d'organisation.

Mais nous sommes capables de nous défendre !

Prouvons-le !

Exigeons :

— La supression de l'augmentation.

— Le maintien de tous les emplois.

Les transports sont un service public.

Les voyageurs et le personnel ont leur mot à dire.

Un comité de lutte des usagers est en formation ; il travaillera la main dans la main avec le syndicat C.N.T. des transports. »

*(Tract distribué le 16 septembre).*

Ce tract a été diffusé largement parmi les traminots et les usagers. Il a généralement reçu un accueil favorable surtout de la part des employés. Des échos très notables ont été ressentis par nos camarades travaillant à la Régie. Naturellement, les délégués CGT, FO et Autonomes n'ont pas été les plus enthousiasmés et l'ont reproché à nos camarades sous prétexte qu'ils « foutaient la merde ».

Si l'on compare les tarifs marseillais à ceux d'autres villes de France, et si on les met en rapport avec le déficit de la compagnie (1 milliard 566 millions d'anciens francs), on comprend facilement qu'il doit y avoir une fuite quelque part.

Pour obtenir une victoire réelle il faudrait donc que la grève se poursuive jusqu'à l'obtention d'un droit de contrôle des travailleurs sur la gestion de la compagnie, et d'une garantie totale de l'emploi.

On devine que la première revendication satisfaite ce seraient sûrement les tarifs et le déficit qui diminueraient et pas du tout le nombre d'employés.

Cette revendication peut sembler utopique, mais c'est en fait la seule qui soit réaliste. Son obtention dépend de la forme d'action que l'on mène. L'action directe peut y aboutir. La grève doit être poursuivie et soutenue.

Les syndicats réformistes se limitant à demander des miettes les obtiendront sûrement, et pourront ainsi récupérer tout-à-fait la grève. Mais les causes mêmes des probables licenciements, des hauts-tarifs et du déficit n'étant pas touchées, rien ne sera changé.

Quels sont donc ceux qui offrent le plus d'illusions perdues d'avance ?

Tout est possible lorsqu'on ne mésestime pas la combativité des travailleurs.

Notre lutte se durcit. Nous avons le devoir de renforcer notre organisation en vue des prochains combats.

Implantons partout la C. N. T.

Vive l'anarcho-syndicalisme !

**Syndicat C. N. T. des Transports — Marseille.**

Vendez !
Achetez !
Diffusez !

« Le Combat Syndicaliste »

Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

B.D.I.C

# BAKOUNINE

**Vu par G. LEVAL**

Les événements de mai, et le nombre impressionnant de drapeaux noirs que l'on a vus dans les manifestations ou flottant sur les édifices occupés, ont fait souvent évoquer une figure légendaire et toujours inquiétante : celle de Michel Bakounine. Les « enragés », les « anarchistes » auxquels on attribue un rôle prédominant dans de nombreuses manifestations violentes, semblent, ou ont semblé s'être inspirés de l'exemple et des théories du grand révolutionnaire russe. Qu'en est-il, en vérité ?

Et d'abord, qui fut Bakounine ? Les biographes se confirmant l'un l'autre, et même le commencement d'autobiographie qu'il nous a laissé, et qui du reste ne fut pas publié, nous apprennent qu'il était né en 1814, à Premoukhino, village de la région de Tver (1). Troisième enfant d'une nombreuse famille, son père était un aristocrate ouvert cependant aux idées libérales, qui s'était même quelque peu compromis avec le groupe des décabristes, les premiers révolutionnaires qui se dressèrent contre l'absolutisme tsariste, et dont cinq payèrent de leur vie cette première tentative contre le despotisme. L'homme résida longtemps, comme agent diplomatique, à Florence, et sans doute l'atmosphère historique de la ville où les luttes de classe atteignirent si souvent une violence qui rappelle celles d'aujourd'hui, contribua-t-elle à lui faire aimer la pure culture et l'art de la liberté.

Toutefois, il conserva ses biens — l'heure n'avait pas encore sonné des renoncements héroïques. Il possédait mille « âmes », et il faut entendre par là mille individus de sexe mâle, ce qui apec les femmes, qui ne comptaient pas alors dans ce genre de statistiques parce que, selon les préjugés de l'époque, les femmes n'avaient pas d'âme, faisait un troupeau humain dont on voit l'importance.

Sous la conduite de professeurs particuliers qu'on entretenait dans la maison familiale, et qui enseignaient les connaissances répandues à l'époque, Bakounine apprit vite. A quinze ans il lisait parfaitement l'allemand, le français, et assez bien l'anglais. C'est alors que son père le fit inscrire à l'école d'artillerie, de Moscou. Deux ans et demi plus tard, le jeune Michel était promu officier d'artillerie. Cela révèle une facilité intellectuelle surprenante, pour ne pas dire extraordinaire, car les artilleurs russes ont toujours été parmi les meilleurs d'Europe, et un officier d'artillerie pouvait, par ses connaissances en mathématiques supérieures, en physique, en balistique, etc., être comparé à un ingénieur.

*(A suivre.)*

(1) Mort à Berne, en 1876.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# L'Education Nationale, parent pauvre du budget

Comme chaque année les écoliers se sont entassés dans les écoles ou n'ont tout simplement pas été reçus dans celles-ci, faute de place. Comme chaque année certaines familles ont refusé d'envoyer leurs enfants dans des écoles vétustes ou surchargés ; en quelque sorte ont fait la grève de la rentrée pour protester contre la carence des pouvoirs publics dans ce domaine précis. Comme chaque année, ces derniers ont étalé des chiffres où, comme pour tout ce qui est chiffre officiel, on tend à prouver que l'on a fait le maximum tant pour la construction d'écoles que pour la rénovation des écoles vétustes ou non conformes aux besoins actuels de l'enseignement, que dans celui du nombre des professeurs en fonction. Tout ceci par rapport à ce qui existait l'année passée. Mais si l'on se base sur les besoins réels, alors tout change et l'on vois que, comme chaque année il n'y à que la moitié (et encore sans détailler), des besoins qui sont satisfaits.

Par contre, dans un domaine aussi nuisible, inutile, contraire aux besoins généraux, comme l'armée, il est aisé de trouver sa place, les casernes ne menacent pas « d'exploser » si j'ose m'exprimer ainsi, d'autant qu'elles servent de moins en moins grâce à la pression des milieux anti-militaristes qui firent diminuer le temps du service militaire à douze mois aux dernières nouvelles. Cependant, malgré l'opinion qui les trouve parfaitement inutiles, on en construit d'autres plus modernes, sans commune mesure avec la construction des universités, on fabrique des armements, on s'approprie la quasi totalité de la recherche dans tous les domaines, bien que le budget versé à ces recherches, soit officiellement séparé du domaine de l'armée alors que ces dernières sont sous le secret militaire, ou la pleine dépendance de l'armée. Recherches atomiques, physique générale, chimie, etc..., en tout 25 % du budget national soit un quart du budget, est sous le contrôle militaire, alors que des domaines de grandes utilités publiques se partagent le reste, ce qui explique les résultats scandaleux dont font les frais, l'éducation, l'habitat, la recherche médicale et les hôpitaux qui ne recevant pas le budget qui leur est nécessaire sont obligés de mendier, de taper les contribuables, comme nous en avons eu des exemples avec la quête pour la recherche sur le cancer, la polio, les handicapés ; bien sûr, nous ne pouvons que donner notre obôle mais ne devrait-on pas y ajouter une partie de ces 25 % utilisés à des fins parasites ? Même remarque pour les services publics tels que les P. et T., la S.N.C.F., les travaux publics, etc...

Nous ne pouvons plus nous contenter de constater cette carence. Qu'avons nous à faire d'un équipement spatial, quand les hôpitaux ne sont même pas équipés des matériels les plus modernes ? Qu'avons-nous à faire des casernes quand nos enfants s'entassent dans les écoles, quand on manque d'hôpitaux ? Qu'avons-nous à faire d'officiers, militaires ou autres, qui ne connaissent que l'art de détruire la paix, quand nos écoles manquent de profeseurs ? Qu'avons-nous à faire, enfin, d'une force de frappe quand nous n'aspirons qu'à vivre en paix ?

Nous avons constaté, maintenant il nous faut contester, refuser de construire des casernes, même si certains prétendent qu'on les convertira le moment venu, les exemples sont là, nombreux, du contraire. Et pour n'en citer qu'un, allez donc dans le dix-huitième, à la caserne de la Porte de Clignancourt, voir si, comme il avait été prévu par le gouvernement il y a trois ans, se promènent, jouent et s'instruisent des écoliers. Ils ont posé la première pierre soit, pour améliorer leurs chances aux élections « députatoires » qui étaient l'enjeu de l'époque, mais ce ne sont ni des enfants, ni des convalescents qui se promènent dans les cours, dans les couloirs, mais de pauvres « bidasses » en parfaite santé, remplissant des obligations militaires dont ils se passeraient bien. Refusez de fabriquer des armements, vos forces sont bien plus utiles à bâtir des habitations saines et en harmonie avec le désir de chacun et à la fabrication de machines et d'outils !

**Michel LE MAREC**

# COMMUNIQUES

*UNE NOUVELLE RUBRIQUE :*

**LES OUVRIERS PARLENT...**

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration ; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine) ; la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

Cours vite, camarade ! Le vieux monde est derrière toi...

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

9 OCTOBRE 1969
NUMERO 576
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


**Aide - mémoire :**

# LE SYNDICALISME

C'est une association née de la nécessité pour les travailleurs, de mettre sur pied leurs propres organes de défense et de combat contre la société d'exploitation capitaliste et d'Etat.

Dès les premiers congrès ouvriers il fut bien établi que le syndicalisme devait combattre jusqu'à l'abolition des classes et des privilèges. De plus l'action devait se mener en dehors de tous les partis politiques et en opposition avec ceux-ci, afin que la société nouvelle soit l'œuvre des forces productrices.

Ces principes, ardemment préconisés par des syndicalistes comme Grifuelhes, Pelloutier ou Pouget au sein de la C. G. T. et abandonnés ensuite par les dirigeants politisés de cette centrale restent pour la C. N. T. les meilleurs garants de l'émancipation de la classe ouvrière.

La C.N.T. s'est toujours donné pour tâche de mettre en garde les travailleurs contre la lutte syndicale. Elle considère qu'on ne peut remettre en cause le principe de base du syndicalisme authentique déclarant que « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Pendant ce temps les centrales dites « représentatives » s'intègrent lentement mais sûrement, dans les rouages de l'Etat et du système capitaliste.

Les commissions X ou Y, le conseil économique, le commissariat au plan, le conseil du marché commun, l'organisation internationale du travail, C.O.D.E.R, etc.. autant d'étapes franchies par les « chefs » pour rompre avec le passé du syndicalisme. Quant aux adhérents fidèles de ces centrales, ils se contentent de suivre des mots d'ordre visant à forcer le dialogue de leurs dirigeants, les pétitions, les grèves perlées, partielles, rotatives, tournantes, sont autant de renoncements mis à profit par le capitalisme.

Délimiter à l'avance la durée d'une grève est aussi absurde que de délimiter à l'avance la durée d'un combat. La C.N.T. estime qu'une grève qui n'est pas menée jusqu'au bout n'est pas une grève. Les répétitions de telles erreurs ne font que précipiter les travailleurs dans l'inquiétude du lendemain et épuiser leur combativité.

Face donc à la menace d'une automation uniquement au service des exploiteurs et qui accentue le chômage et les cadences infernales, les masses laborieuses doivent opposer la gestion ouvrière des moyens de production et de distribution. Une réduction importante de la durée du travail pouvant équilibrer les rapports humains et laisser aux loisirs et à la culture la place qui leur revient.

Mais n'attendez pas que la C.N.T. vous fasse des promesses. Nous n'obtiendrons que ce que nous serons en mesure d'arracher aux privilèges du système actuel.

Que chacun de nous commence donc à étudier sa propre conscience et qu'il se dise : qu'ai-je fait pour m'instruire ?, qu'ai-je fait pour mon organisation, et au fur et à mesure que nous progresserons, qu'ai-je fait pour que l'idéal que je prétend défendre devienne une réalité ? ; ceci jusqu'au moment où nous pourrons penser avec fierté que nous avons contribué en quelque manière que ce soit à ce que cet idéal qui pour nous est le communisme libertaire, soit devenu une réalité pour toute l'humanité.

En avant, donc, pour l'abolition totale des castes et des privilèges. Pour la gestion de tous les moyens de production par les producteurs eux-mêmes.

**M. F.**

---

Avec le mot *devoir*, on fait danser le citoyen comme un ours avec une musette.

---

# Les truquages de fin de grève

Prenons l'exemple des dépôts de Mohen et Lannes dans les Ardennes :

A une très large majorité 181 voix contre 32 les roulants des dépôts S. N. C. F. de Mohon et Lannes se sont prononcés pour la poursuite de la grève : Ceux-ci ont tenu mercredi 17, dans la salle des Fêtes de Villers-Semeuse, deux réunions. L'une le matin à 10 h. 30 pour discuter des propositions de la SNCF et pour donner leur avis sur la poursuite de la grève, l'autre à 17 heures, pour fixer leur position en fonction des décisions prises par l'ensemble des dépôts.

La réunion du matin s'est ouverte par un exposé de M. Pierre Meunier, délégué CGT qui donna tout d'abord lecture de la déclaration commune des délégations des 4 fédérations (CGT, CFDT, FO et Autonomes), selon laquelle les « délégués estiment avoir la conviction d'être allés à la limite des discussions et considèrent que les nouvelles propositions constituent une amélioration sensible des conditions de travail des roulants ». Voilà ce qu'ils ont le culot de dire à des travailleurs !

Cette déclaration comme l'on s'en doute devait soulever des remous dans la salle les participants ne partageant pas le point de vue de leurs dirigeants syndicaux.

Après avoir ramené le calme, M. Meunier qui ferait bien de respecter les décisions de la base au lieu de faire si ouvertement le jeu de la SNCF et de l'Etat, poursuivit son exposé en donnant lecture aux propositions de la direction de la SNCF et qui avaient été naturellement acceptés par les traîtres et briseurs de grèves que sont les délégués syndicaux. M. Meunier devait par ailleurs préciser que pour permettre l'aménagement des horaires et l'embauche du personnel supplémentaire les nouvelles mesures ne seraient pas appliquées avant janvier 1970.

Au fur et à mesure de la lecture des soi-disant propositions, et de l'acquit, la mauvaise humeur ne faisait qu'augmenter parmi les grévistes.

Jugeant les résultats obtenus par les fédérations syndicales insuffisants ils ne cessaient de montrer leur mécontentement aux délégués syndicaux. Une fois la lecture terminée la salle manifesta ouvertement en déclarant « qu'ils n'étaient pas du tout satisfaits des résultats obtenus et qu'ils tenaient à ce que cela se sache ».

Devant cette désaprobation quasi unanime, M. Bussiaux, délégué CGT naturellement et ne valant pas plus que les autres, donna l'information des reprises dans divers dépôts afin d'essayer de décourager les grévistes tout en ayant soin de préciser qu'il le disait pour informer la salle.

Les participants ayant réclamé un vote à bulletin secret, un scrutin fut organisé qui donna les résultats suivants, sur 216 votants : 281 pour la poursuite de la grève et 32 pour la reprise du travail, 3 bulletins nuls.

Se voyant pris au piège les responsables syndicaux levèrent la séance et décidèrent une seconde réunion à 17 heures.

Commencée vers 17 h. 30, les grévistes montrèrent leur dégoût à leurs délégués en s'abstenant d'être présents pour la plupart.

M. Bussiaux, CGT donna la liste des dépôts qui reprenaient le travail mais en se gardant de dire ceux qui ne reprenaient pas et le mécontentement qu'il y avait.

Devant tant d'hyprocrisie et de trahisons la plupart des grévistes présents quittèrent la salle. Voilà où nous en sommes. Une fois de plus les travailleurs ont été bernés.

Souhaitons que nos camarades cheminots comprennent une fois pour toutes que leur place n'est pas à cautionner ces syndicats qui ont mille fois trahi la classe ouvrière. Mais dans l'appui actif, d'un syndicat révolutionnaire comme ceux de la CNT afin que le but réel du syndicalisme, la suppression du capital et du salariat, donc de l'exploitation ne soit plus un mythe mis au rencard par les syndicats aux services du patronat, mais une réalité empoignée par la volonté des travailleurs.

# NOUVELLE UNION SACREE

Jadis, quand on situait le clan des ennemis de l'émancipation des travailleurs, c'était un lieu commun de parler de la trilogie : capital, militarisme, clergé; et voilà qu'il faudra y ajouter les syndicats politisés, si l'on se réfère à ce qui vient de se passer à Brest, point de ralliement de toutes les délégations communales aux cérémonies militaro-religieuses dites de la libération du département, du vendredi 19 au dimanche 21 septembre.

Que le capitalisme, le militarisme, le clergé profitent de toutes les occasions pour berner les populations, en organisant des mascarades cocardières, c'est de bonne guerre, mais que les syndicats se joignant à nos ennemis habituels, invitent les travailleurs à assister aux fêtes officielles, voilà bien quelque chose de nouveau; et ce qui a de plus pénible, c'est voir la FEN y aller aussi de son appel.

J'aurais compris et approuvé les organisations syndicales, politiques, pacifistes, profiter des circonstances pour tenir un meeting contre la guerre et ses responsables, en insistant sur la vie que connut Brest pendant l'occupation (nombreux bombardements aériens tuant de nombreuses personnes et détruisant des quantités de maisons), la destruction quasi totale du centre de cette ville, lors du siège du 8 août au 18 septembre 1944.

Preuves en main, hélas, je démontre leur forfaiture. Dans « Le Télégramme de Brest » du 15 septembre, appel de la section départementale de la F. E. N. invitant ses adhérents à prendre part aux cérémonies du 21 septembre.

Dans ce même journal du 19 septembre on lit sous le titre de « Commémoration de la libération de l'Arsenal, les syndicats CGT, CGT-FO, CE, CFTC, organisent aujourd'hui à l'intérieur de l'Arsenal une cérémonie où sera célébré le « sacrifice de tous ceux qui sont morts dans la lutte contre les nazis hitlériens (sic) ».

Dans ce même quotidien du 20 septembre on voit une photographie représentant les délégués syndicaux déposer une gerbe au pied du monument érigé dans l'enceinte, en présence du major général et de différentes délégations d'ateliers et de chantiers.

Le samedi, 20 septembre, au soir, à l'arrivée de porteurs de torches venus de tout le Finistère, un défilé eut lieu et se termina au Monument aux Morts, pauvres pierres servant à de continuelles pitreries, en présence de l'ambassadeur des Etats-Unis, de Michelet, ministre d'Etat du gouvernement Chaban, et autres herbes, dites personnalités.

Le lendemain, dès 8 heures, grand carillon de toutes les églises de Brest, messe, défilé de troupes américaines et françaises, passage d'avions en présence de ceux déjà cités auxquels il faut ajouter l'évêque de Quimper, le préfet maritime, le préfet du Finistère, bref, la fine fleur de tous les ennemis du peuple.

C'est à ce déluge de tintamares guerriers, qui se termina tard dans la nuit par un feu d'artifice, que les syndicats, hormis la CFDT ont invité le monde du travail à asister.

En même temps, la presse locale annonçait qu'une délégation des services communaux de Kiel arrivait le dimanche à Brest (Kiel port de guerre allemand est jumelé avec Brest) ce qui démontre l'insanité de ces bouffonneries que les contribuables brestois auront à payer et maître Lombard sera-t-il assez franc, à notre époque d'austérité, d'en publier la note !

Messieurs les leaders syndicaux peuvent être fiers de leur attitude : collusion avec tous les réactionnaires; et après ils pourront déclamer sur le capitalisme ! Quelle déchéance morale, surtout quand on peut faire une comparaison de leur action avec la pensée de ceux de la vieille C. G. T.

Il n'y a qu'à lire « Le nouveau manuel du soldat » édité en 1902 par la Fédération des Bourses du Travail, attaquant violemment le militarisme, citant l'opinion de nombreux écrivains pour s'en rendre compte.

Quant au clergé, celui de Bretagne en particulier, il reste fidèle à ses traditions. Au temps de Pétain, il faisait chanter aux enfants « Maréchal nous voilà » et participait à tout ce qui était officiel, pouvait organiser toutes processions dans les rues de Brest et ailleurs, sous l'œil bienveillant des occupants; pendant ce temps les groupements anarchistes et autres étaient mis hors la loi et leurs propagandistes passibles de la peine de mort.

Le clergé ne rate aucune occasion pour exalter l'esprit cocardier, même là où il n'y a aucune raison, la preuve en est dans une cérémonie officielle du 9 septembre, célébrant le 25e anniversaire de l'explosion de munitions dans un abri sous roc, où cohabitaient des troupes allemandes au repos et des civils français et qui tua environ un millier de personnes, les calcinant par le passage des flammes projetées aux issues. Bien rares furent ceux qui y purent y échapper, alertés par des Allemands fuyant l'abri où s'était déclanché l'incendie.

A la cérémonie du 9 septembre dernier, en présence de ce qu'on appelle les autorités civiles et militaires, l'évêque de Quimper au cours de la messe sur l'emplacement d'une des issues y alla de son laïus, déclarant notamment que ceux qui y moururent, « voulaient demeurer jusqu'au bout les témoins de la présence française à Brest ».

Alors que la vérité est bien plus simple; ceux qui s'y trouvaient, et j'aurais pu être avec eux, étant du même quartier, mais absent pour congés payés, étaient, habitués aux bombardements aériens, et attendaient la fin du siège, espérant voir leur logement ou leur magasin intact ou pas trop endommagé, pour reprendre leur train de vie habituelle.

On peut se rendre compte de la malfaisance de ce clergé digne du temps du Moyen âge, faisant fi des paroles attribuées à Son Christ travestir la vérité à ce point.

Quant à nous, anarchistes, syndicalistes, pacifistes; continuons notre œuvre libératrice des préjugés patriotiques, religieux, afin que règne sur cette malheureuse planète l'ère du bonheur.

A. Le Lann

# Fascistes du monde entier

GRECE

Le fascisme prend la couleur du sport.

C'est à Athènes que les championnats d'Europe d'athlétisme ont eu lieu. Dans cette Grèce dirigée par une maffia de colonels. Ils leur ont donné l'occasion de parader auprès des représentants des autres nations qui se disent démocratiques, socialistes, etc.

Et comme si rien n'était, tout le monde : athlètes, gouvernements, opinion publique, oui, tout le monde a oublié que ce même stade, dans lequel on va prendre du plaisir et voir les athlètes, a servi, il y a quelques mois à parquer les prisonniers antifascistes grecs avant de les déporter dans les îles qui leur servent de bagne. Oui, l'opinion publique oublie la misère, la répression que subit le peuple grec afin de pouvoir admirer quelques athlètes qui aujourd'hui sont présentés comme à un concours agricole. Oui, cette opinion publique oublie tout. Quand viendra le jour où les gens auront un peu plus de scrupules ou de honte pour, s'ils ne veulent pas s'associer avec les victimes, tout au moins, ne pas être les complices des bourreaux ? — *M. F.*

*RE-GRECE*

Le gang des colonels grecs, qui maque la belle Hellenica, à délégué un boss pour venir lui acheter des «Mirages» en France. Image insolite et cruelle du berceau de la raison et de la liberté. Ce qu'il y a de plus navrant c'est que nous voici bientôt les seuls vrais amis des pays fascistes : Espagne, Afrique du Sud, Haïti, j'en passe et des meilleurs. Il nous manquait la Grèce. Voilà qui est fait. Aucun pays d'Europe ne voudrait toucher à ce régime, même avec une perche. Nous forniquons avec lui : gare à la vérole fasciste. Déjà les ouvriers des usines d'aviation sont mis en condition : « Faites risette au bon monsieur qui va venir nous acheter des avions, sinon gare au chômage ». Et ils marchent, pauvres cloches !

ESPAGNE

Depuis samedi une centaine de personnes occupent cinq églises pour exprimer leur solidarité avec les paroissiens de l'église Saint-Christophe à Tarrasa qui protestent contre le fait que les services religieux sont célébrés avec irrégularité, et qui veulent aussi marquer leur indignation, car les fidèles n'ont pas été consultés pour l'arrivée du nouveau curé (sic).

Comme on le voit il y a des imbéciles partout. Enfin, ces paroissiens, n'en déplaise à beaucoup ne risquent pas dix ou vingt et même trente ans de prison comme un vulgaire anarchiste. Non, car en Espagne il y a deux poids et deux mesures.

# A U G E

ESTA agradable voz se ha reincorporado, en buena hora, al léxico de casa. No en «rittornelo» pegajoso o trágala («Me pones los nervios como cuerdas de guitarra» en 1918; «Ni que decir tiene» en 1969), expresiones archirrepetidas que denotan limitación de léxico. Auge señala crecimiento, corriente favorable, impulso provechoso, para el caso, presencia irrecusable y aumentativa de la C.N.T. en las calles de España. Desde la extinción de los Facerías, Sabaté, Ramón Vila, Carballeira y demás confederales aguerridos que con riesgo seguro de la existencia atacaron a la España franquista con sus mismas flechas y sus mismos fuegos, el panorama original peninsular se nos había puesto oscuro. La vieja militancia de allí estaba «quemada», inaplicable, en tanto la generación de posguerra subía borde, insensible, desconocedora, no franquista pero tampoco libertaria, debido a esa secuela de indiferencia y a la obsesión del rancho inoculada por el sistema a la multitud nueva que, incluso hoy, en gran parte nos desconoce.

Sin dejar de reconocer el esfuerzo pertinaz y heroico de nuestros propagandistas del interior y que tantas desazones y horas trágicas les ha proporcionado, hay, sin embargo, que dar acento a la participación cultural libertaria de elementos ajenos al anarquismo que, por mera especulación histórica, han contribuído a difundir la verdad anarcosindicalista que nos pertenece y pertenece a España. Frente al confusionismo sistemático sembrado por los comunistas con la tolerancia, si no con la venia del caudillísimo, se levanta ya en España un poderoso muro de literatura veraz como para dejar la Historia reciente de España suficientemente restablecida. Si bien el periodismo venal tiene a gala difundir infundios marxistas para favorecer la macabra verdad del régimen, la plana mayor y mejor de la historiación científica de nuestro país recurre al examen de los acontecimientos a partír de cien años atrás, apartando la paja, aventando la parva y recogiendo el grano, abandonando la hipérbole, quiere decir que concurren al restablecimiento del hecho español, y como lo hacen objetiva e imparcialmente, la C. N. T. y el anarquismo pueden darse por interpretados y, por ende, favorecidos.

No nos escapa, no obstante, que ese despertar intelectual adquiere audiencia superior a la de antes, gracias a la revolución estudiantil mundial que podemos concretar en los famosos sucedidos de mayo-junio de 1968. A partir de esta andanada revolucionaria, Marx ha perdido la suerte de ser unicomentado habiéndosele atravesado las barbas hirsutas de su oponente Bakunin. Por uso y abuso de la dictadura comunista, por identidad de una dictadura Hitler con una dictadura Stalin, por la ignorancia de la libertad en que fascistas y comunistas mantienen a los pueblos, los sagaces, los indagadores tratan de conocer un más allá del marxismo, más allá que van encontrando en las interpretaciones libertarias de las revoluciones rusa y española (1917 y 1936), con la ventaja de que tanto los anarquistas rusos como los españoles podemos mostrar a la indagación concreta hechos y pruebas fehacientes en lugar de teorías nebulosas por lo inexperimentadas. La publicación de libros relatores de concreciones que nos afectan, hoy en día menudean, en gracia a lo cual el lector español, preferentemente el universitario, se va compenetrando del valor internacionalista ácrata del siglo XIX, y de la influencia decisiva de la Confederación Nacional del Trabajo y de la Federación Anarquista Ibérica en la Revolución hispana de 1936.

Que gente ilustrada ajena aporte sin querer agua limpia a nuestro molino, no quiere indicar que la militancia anarcosindicalista deba cruzarse de brazos, permanecer sentada, confiar en los hados de la alta escuela literaria. Nosotros, que estuvimos en el esfuerzo gigantesco de ayer no estamos eximidos de contribuir al esfuerzo mayúsculo que la actualidad exige. La C.N.T. y nuestros postulados de libertad integra no se impusieron por generación espontánea, sino por esfuerzo bravío cumplido. De igual manera, pues, hemos de proceder ahora mismo, siempre pródigos e incansables, sin respeto a la edad provecta, decididos y abnegados, a fin de que lo nuestro sea tenido en conociencia y respeto y en actualidad siempre pujante; perseverando, plasmando nuestro ser y nuestras realidades en la Historia de la C. N. T., y pasando con garantía de continuídad la antorcha anarcosindicalista a la generación nueva que ya tiene manera y motivos para comprendernos.


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

París 9 de Octubre de 1969


# España ante el espejo

## IR Y VOLVER EN TREN

*La R.E.N.F.E. va a expender billetes de ida y vuelta.*

Cuando el país se contraía en un penoso subdesarrollo, las compañías ferroviarias — M. Z. A., Caminos de Hierro del Norte, Medina del Campo Zamora, Orense y Vigo, y otros engendros de la época romántica — despachaban billetes de ida y vuelta. Según la cantidad de kilómetros cabía estar en un pueblo uno, dos, tres, cuatro días y tornar a nuestra habitual residencia aprovistado de un boleto de esta naturaleza. Se decía que no levantábamos cabeza e incluso algunos espíritus egregios sostenían la tesis de una absoluta irredención; y acaso por esto se podían adquirir billetes de ida y vuelta. Sin embargo, los hombres prácticos achacaban el pago adelantado de marcha y regreso con un determinado descuento a que los trenes trataban de competir con las exclusivas. Entonces nadie había pensado en cargar a los autos de línea con lo que se llama canon de coincidencia.

Aunque la vida era oscura, los trenes circulaban, bien que mal, arrastrados por locomotoras que quemaban carbón de Cardiff. Seguramente el subdesarrollo se acentuó con la total ruralización de la posguerra, pero la nacionalización de las empresas en forma de R.E.N.F.E., desechó el abaratamiento de los billetes, pensando que como sólo circulaban ómnibus movidos por combustibles caseros o con la joroba de los gasógenos, la competencia quedaba anulada por imperativo de las circunstancias. Para ir y volver se hizo necesario abonar dos billetes sin ninguna clase de descuentos. No importaba que los trenes descarrilasen y chocasen — hasta lo hicieron dentro de los túneles — y que se atascasen las parrillas de las calderas debido al consumo se malas briquetas nacionales. La R.E.N.F.E. debió conceder algún beneficio a los audaces que utilizaban su transporte, pero implacable canceló la ida y vuelta. No tuvo en cuenta el riesgo que ofrecía a los usuarios ni les otorgó siquiera medallas al valor y la constancia en su categoría de bronce. Claro, la R.E.N.F.E. era un monopolio.

Una de las características de la Red Nacional de Ferrocarriles ha sido su persistente falta de imaginación. Pero ahora las cosas han cambiado, porque apoyada en la elevación del nivel de vida acordó restablecer el billete de ida y vuelta, aunque se mantenga el canon de coincidencia. El país ya no está tan subdesarrollado — eso era antes — pero ha tornado a los procedimientos antiguos, es decir, a los billetes de ida y vuelta en segunda clase, porque la tercera está suprimida desde los inicios de la elevación del nivel de vida. Hasta ahora los índices de esa subida de nivel se han concretado en la supresión de los vagones de tercera y en que la gente come menos pan y más carne, aunque sobre esto último uno tenga sus dudas.

Aun discriminando los viajeros debemos felicitar a la R.E.N.F.E. por volver a lo de antes. La R.E.N.F.E. hace lo que todos: regresar. También, después de unos años de cerrazón mental, hemos vuelto a leer a Baroja y Unamuno, Ortega y Galdós, Costa y J. R. J., Alberti y Salinas. Hasta ahora, la R.E.N.F.E. sólo había dado pruebas de delirio haciendo que los trenes llegaran en punto, no acelerando las máquinas, sino aumentando los tiempos de los recorridos, con lo cual emparejó con el genial invento del kilo de ochocientos gramos.

*Tomado de «La Vanguardia»*

### ¿UNA GENERACION PERDIDA

HEMOS podido releer en su novena edición, publicada hace unos pocos meses, la obra del escritor español Rafael Sánchez Ferlosio, que lleva por titulo: «El Jarama». En su día, cuando en el 1946 con ella obtuvo su autor el renombrado Premio Nadal, suscitáronse abundantes comentarios, unos relativos al estilo del escritor, otros abarcando de pleno el sentido de la obra. El argumento del libro es simple: Unos muchachos y muchachas, unos y otras frisando en los ventitantos años, todos con residencia en Madrid, en jornada de verano salen en plan de asueto dominguero. Montados en bicicleta se van a pasar el día a orillas del río Jarama, no muy distante de la capital. Se bañan, comen, charlan, pasan horas de solaz. Mas, ya al final de la tarde, cerca de la hora fijada para el regreso, una de las muchachas, al pretender limpiarse en el río la arena que lleva adherida al cuerpo, lo hace con tan mala fortuna que se ahoga. Ahí está condensado todo el argumento de la obra.

Sánchez Ferlosio quiso ofrecer la sensación del valor psicológico, de la mentalidad peculiar entre la juventud: frivolidad, apego a los goces materiales, ausencia de idealidad, de cultura, de inquietudes espirituales. Un vegetar cansino, con el único anhelo de romper la rutina del trabajo, de la insípida tarea cotidiana. Una juventud con un halo de mediocridad. Las conversaciones, el comportamiento, todo ello vulgar, chabacano... Tal vez el novelista cargó un tanto los tonos de su descripción. Quizás deliberadamente no quiso esbozar excepciones. De todas las maneras buena parte de lo reflejado en «El Jarama» lo podemos comprobar al contacto de la gran mayoría de jóvenes que salen de España para poder vivir mejor por ahí de lo que han vivido en la tierra natal.

Si tenemos en cuenta que han transcurrido una larga serie de años que la juventud española no ha recibido más educación cívica que la insistente, la martilleante propaganda fascista; retórica imbécil y coacción constante, no es cosa de sorprenderse de que la mayoría de la gente moza mentalmente se halle retrasada. Se ha hablado de una generación perdida. Es evidente que la mocedad ha experimentado las consecuencias del régimen vigente en España. Pero el tiempo no pasa en vano; la oposición ha ido barrenando los pilares del régimen, y comprobamos como brotan activas minorías de jóvenes, estudiantes y trabajadores. Posiblemente existe ya una base de inconformismo activo susceptible de considerar como un hecho real lo de una juventud recuperada.

### TATO LORENZO, O EL EJEMPLO DE LA «VIEJA GUARDIA»

La noticia produjo esa sensación de pesadumbre; la impresión de algo que se pierde y deja hueco en lo íntimo de nuestro ser. No fue sorpresa, en cierto modo, ya que sabíamos los achaques pesaban sobre sus ochenta y tres años. Como esos candiles de aceite de uso entre nuestros abuelos, era la suya una luz que se iba extinguiendo poco a poco. Se esperaba un no lejano desenlace. Y la hora fatal llegó.

Buenos, excelentes compañeros hay allá, en Montevideo, que pueden hablarnos de Tato Lorenzo. Nuestro Vladimiro Muñoz lo ha hecho ya más de una vez. El es de los que mejor pueden reflejar el detalle biográfico del veterano compañero que hemos perdido. Puede ofrecer la referencia de los últimos años de su vida, de sus amistades, de la nostalgia que le embargaba al comprobar que la vista, el sistema nervioso, lo más vital de su ser, le iba fallando y le impedía dar curso a lo que su voluntad le pedía. Había sentido una viva vocación por la relación epistolar. Era su mayor satisfacción el poder comunicar con los compañeros, con sus afines residiendo en países lejanos. Para él la amistad fraternal no era un tópico sobado, un denominativo consagrado por la rutina; le concedía la máxima importancia. Amaba la vida de relación como leal intercambio de ideas, de sensaciones.

Tenía escritas páginas de acusada lucidez glosando el valor de la amistad por el vehículo de la correspondencia. Las cartas que recibía constituían para él una satisfacción cálida, rejuvenecedora. Tato Lorenzo no era hombre capaz de dejar una carta sin contestar. Consideraba una burda incorrección, una grosera falta de atención el que no se respondiera a toda carta recibida. Estimaba que un tal proceder retrataba el sentido moral del que así era capaz de obrar, se llamara o se dejara de llamar compañero. Cuando el amigo; cuando aquel con el cual se relacionaba tardaba en darle noticias volvía a escribirle, temeroso de que pudiera estar enfermo, o de que le hubiera acontecido algo desagradable.

También inquiría noticias cuando dudaba si era él quien estaba en deuda de carta. Noble, leal, sincero. Así pudo uno conocerle durante los años de relación epistolar.

Hay un detalle emotivo en estos compañeros a quienes los años son ya como un fardo pesado sobre sus espaldas; esos compañeros que han pasado los sesenta, los setenta, y que bordean o han traspuesto ya la cima de los ochenta años. Diríase que temen que la flaqueza de la carne, el agobio de los achaques físicos les dobleguen la voluntad y les inclinen a una posición de floja claudicación al respecto de las ideas por las que lucharon toda su vida. De ahí el que con frecuencia manifiesten que mantienen el ideal; que en nada han dejado de ser lo que siempre fueron. Es la suya una actitud que busca ser confortador ejemplo para los jóvenes, para aquellos que no han llegado todavía a la mitad de la carrera de la vida que ellos llevan ya realizada. Tato Lorenzo, en las cartas de sus últimos tiempos solía poner el acento en la reafirmación de los principios ideológicos. Quería dejar bien sentado que si bien la debilidad física podía dominarle, nada ni nadie lograría dominarle en sus convicciones. Si tenemos en cuenta que no pocos que en su juventud ponían escuela de rebeldía y de idealismo para luego dejarlo todo de lado en pos de *hacerse una situación*, la consecuencia ideológica de nuestra «vieja guardia», de los compañeros de veteranía, bien vale el destacarla. También ellos, los compañeros de setenta o de ochenta años, tuvieron oportunidades para *haberse arreglado;* y despreciaron las oportunidades que se les presentaron. De no ser así, de no haber existido la consecuencia en el obrar y en el pensar, la rectitud moral de los idealistas, la humanidad sería un equivalente de aquella inmunda piara de cerdos, que describía Carlyle, gruñendo enfurecidos por coger una buena plaza en la gamella...

### AYER Y HOY EN LA INTENCION DE LA FONTAINE

Se ha hecho ahora una traducción catalana de las «Fables», de La Fontaine, traducción en verso, lo que no es poco decir. Hagamos constar también que el traductor, Xavier Benguerel, es un traductor de fibra. De ahí que haya puesto acierto, de que, conocedor a fondo del francés y del estilo que a La Fontaine le era peculiar, su obra haya merecido la aprobación de los críticos literarios.

Mas, con motivo de la aludida traducción, en torno a las fábulas en general se han manifestado los más variados comentarios. No es de ahora que se ha dicho que las fábulas que en las escuelas se han ofrecido a los niños como tema literario de diversión, no fueron escritas precisamente para los pequeños. En efecto, basta releer las fábulas de La Fontaine para cerciorarse de que bajo un aspecto que podríamos llamar *exterior:* el brujulear de un conjunto de animales de diversa especie, hay la hondura de unas conclusiones que los niños no han de poder comprender, por el simple motivo de que ellos no conocen todavía la vida corriente con sus contrastes, con sus matices absurdos, crueles, grotescos, con su acopio de falsedad y de hipocresía. La Fontaine era sagaz observador. Burla burlando puso en la piel de los animales los defectos y las cualidades humanas. En los ingénuos años de la niñez nos hacían reir las fábulas de La Fontaine; hagamos la experiencia de releerlas ahora, ya en la edad madura, y veremos que lo que ayer pudo ser una realidad, vista a través de la observación del fabulista hoy no ha cambiado gran cosa.

La Fontaine, siguiendo las trazas de Esopo, buscó la manera de, como diríamos ahora, *dorar la píldora*, haciendo sonreir, suscitando la hilaridad, pero haciendo tragar verdades, criticando con habilidad a todo un mundillo de gentes viviendo de apariencias, siendo en el fondo muy distinta su condición. Hoy todos podemos comprobar que ciertas características no han cambiado gran cosa. La hi-

AQUI Y AHORA

# LAS CORTES DE LOS CORTESANOS

## por Juan Español

CREO que en un comentario reciente hablé sobre la «eficacia», «independencia» y «representatividad» de las Cortes españolas, a cuyos integrantes, más que procuradores, deberíamos cortesanos llamar, ya que su papel más relevante consiste en curvar versallescamente la espina dorsal en señal de acatamiento incondicional a cuanta decisión tiene a bien tomar la omnipotencia carismática del Jefe o, en su defecto, de la oligarquía en funciones de tal. Si según una feliz idea imaginativa se han comparado los Parlamentos o Cámaras a las charcas cenagosas en las que orquestan sus sinfonías monocordes los batracios, nunca ha estado tan certeramente aplicado el símil con relación a las Cortes españolas como en el momento actual. Y si insisto hoy de nuevo sobre el tema se debe a un hecho surgido que pone bien de manifiesto la mascarada constitutiva de semejante órgano público.

El motivo fue la discusión del escandaloso «affaire» MATESA, un oscuro fraude en el que, al decir de la prensa, se ventilan nada menos que una docena de miles de millones. De inmediato, y en principio, el Gobierno se hizo cargo del asunto. Decir que el Gobierno se hizo cargo podría interpretarse como un extremado celo de justicia resolutiva. Pero «éso» podrá suceder en otros países. En España, no. Aquí, cuando el Gobierno se hace cuestión de algo directamente, hay que entender que lo hace por respeto a la más severa reserva y a tenor de una línea cautelosa y hermética. Esto quiere decir que están sobre el tapete altos intereses que no conviene airear, y en consecuencia el Gobierno se dispone a administrar justicia a «huis clos», pasándose por montera todo procedimiento democrático. Tenemos, pues, que un cortesano de las Cortes, el señor Puig Maestro-Amado por más señas (y nótese la incongruencia del apellido), bien provisto de celo parlamentario, se apresuró a confeccionar una lista de adhesiones con objeto de solicitar una reunión plenaria del más alto organismo legislativo de la nación. (Como se ve, aquí hay que solicitarlo todo, pero no se reivindica nada). Parece ser que obtuvo la mayoría necesaria no para conseguir el pleno de las Cortes, claro es, sino para hacer «circular» la solicitud. Pero en esto aparece un nuevo cortesano, el señor Fanjul, el cual apoya «la recta intención» del anterior, pero al mismo tiempo señala la improcedencia de solicitar tal Pleno de las Cortes porque, de acuerdo con los preceptos reglamentarios, tal Pleno no podía ser más oyente y no deliberante. Vistas las cosas así, el señor Fanjul tiene razón al exclamar: «¿Qué más nos da oírlo en el hemiciclo que leerlo en el periódico?». Evidente, mi querido Watson.

Esta salida del reglamentario Fanjul no le ha parecido nada bien al director de «Pueblo», señor Romero, el cual, como fiel cancerbero de la revolución y la democracia, aunque ésta sea orgánica, se vio impelido a escribir un editorial en el periódico de su digna dirección. La actitud del señor Fanjul le parece «grave». Asegura que el Parlamento es una forma, aunque insuficiente, de control del Poder y un instrumento moderador de los actos de gobierno. (Demos gracias al Sr. Romero por estas lecciones de alta política). Dice que las Cortes vienen funcionando bien en esto. (Tal declaración es de un optimismo o de una hipocresía homéricos). Mas ahora tenemos sobre el tapete un episodio de la política como actividad, y se trata de conocer y enjuiciar un hecho encuadrado en los rumbos de la política económica general. Entonces viene el señor Fanjul y dice que las Cortes no tienen el estómago necesario para digerir ese bocado. «Si el problema fuera así — dice Romero —, nuestra moderna democracia política padecería una insuficiencia grave que el buen sentido aconseja corregir». Reconoce, no obstante, que el Reglamento de las Cortes muestra esta insuficiencia, pero también cree que esa salida de Fanjul no la merece la opinón pública, a caballo de la cual él está ahora sesteando en las Cortes. El director de «Pueblo» continúa rompiendo lanzas en favor de la democracia, y dice: «Si tan ilustre representante de la nación lo aceptara resignado, aparecerían injustificados su deseo y su brillante lucha de candidato por Madrid, con una campaña electoral realizada a la americana, que todavía mantiene su huella en las paredes, con su efigie de corte kennedyano y su slogan «Vota eficacia, vota Fanjul». ¿Para qué? ¿Para no poder hablar en las Cortes? ¿Para tener que tragarse el caso MATESA? Afortunadamente no debe ser así».

A partir de este punto el conspicuo periodista se embarca en profundas disquisiciones sobre lo que se entiende por «letra» y «espíritu» de las leyes, una cuestión muy debatida desde siempre. Las leyes y los reglamentos, a pesar de su imponente rigidez, constituyen «un terreno muy fértil para los que quieren abrir como cerrar ventanas». Los legisladores solamente piensan en estructurar serios edificios legales, escuetos, claros y coherentes, pero el idioma flexible y flúido no soporta la tiesura legal, y las palabras comportan una carga diversiva, un potencial de expansión que se aviene muy mal con el aparato reglamentario. Conviene en que, con ser muy grave el caso MATESA, al final se pondrán en claro errores, fallos, negligencias o culpabilidades, y todo volverá a sus cauces normales. No obstante, le parece mucho más grave «la perplejidad abierta y la impotencia proclamada por el señor Fanjul.»

Vayamos por partes. Una vez metidos en la maraña de las leyes, convengamos en que éstas no pueden abarcar en detalle todas las cuestiones, siendo su fuerte principal la generalización. Los asuntos de detalle los resuelven los jueces o los juristas sobre la marcha, apelando al «espíritu» de la ley y a un recto sentido de la justicia. Bien. Pero mucho nos equivocamos o unas Cortes parlamentarias no son una minucia legal que deba dejarse al arbitrio e inspiración del momento. Un Parlamento constituye la representación del pueblo, es una pieza fundamental de los gobiernos democráticos. En consecuencia, sus derechos y sus atribuciones deben estar perfectamente definidos y encuadrados en la Constitución desde un principio y sin lugar a la menor duda legal. Por lo tanto no cabe el abrir y cerrar ventanas a gusto del consumidor, como pretende Romero, puesto que todas deben estar abiertas y transparentes a todas las miradas. El director de «Pueblo» está jugando obviamente con dos barajas. Primero constituye un edificio que ni siquiera es funcional, pues se asemeja más a un castillo medieval que a una cómoda resistencia moderna, en el que pretende alojar a la democracia. Después, cuando le viene en gana, levanta el puente levadizo y la residencia se convierte en prisión; o bien, si las cosas se ponen negras, permite que la democracia, asténica y escuálida, asome su rostro por las troneras del castillo para que el pueblo vea que todavía existe. El cortesano Fanjul, en este caso, se atiene a las reglas, y al atacarle, Romero está atacando los cimientos legales de lo que sólo es un falso y amañado remedo de democracia; en una palabra, pretende defender lo indefendible. Y se ve bien claro que al echar mano del «espíritu» de la ley, que en otros casos sería viable y lógico, desea poner parches de la más burda textura a una extraña criatura que desde su nacimiento adquirió todas las apariencias de un aborto. Y terne en su tarea de remendón sigue diciendo que «no existe impermeabilidad legal insalvable que impida la infiltración de las palabras que convengan para dejar en su sitio a las Cortes y satisfecha a la gente». Es decir, que Romero quiere ejercitar la democracia por ósmosis, a través de membranas e infiltraciones. Claro que tampoco desea que todo quede reducido a un documentado y brillante discurso desde el «banco azul». Una de cal y otra de arena. Naturalmente esto no quiere decir, arguye, que se invite «al viejo, infecundo y lamentable parlamentarismo de la invectiva, de la parcialidad de grupo, ni del ingenio demoledor». En resumen, Romero finaliza diciendo que no va a pasar nada (cosa que ya sabíamos). Y hace suya una cita de Chaban-Delmas, el «aura mediocritas» de la política gala y el «deus ex machina» de la «nueva sociedad» francesa: «En cada uno de nosotros, aun de los que se creen más revolucionarios, vigila un conservador.» Sin comentarios.

---

pocresía, la falsedad, y toda la retahila de defectos humanos no hace falta ser muy lince para constatar que existen y hacen de las suyas.

FONTAURA

# De la Aurora al Ocaso

por **Juan Ferrer**

AL pueblerino inexperto la capital le fascina. Opera en él una atracción irresistible por lo que lenguas y prensas la ponderan. Todo lo sublime lo estucha el pueblo monstruo y todo lo pequeño y torpe anida en villas y aldeas. En la gran ciudad los traidores son feos y los leales guapos, como en el cine. En los lugares de fuera, de *payés* para mayor descrédito, todo es banal, corto y prescindible.

Yo no fue por nada de ésto que a mis 19 años descendí a Barcelona por una pendiente de 70 kilómetros. Tanta brega local y sin descanso me había gastado, y como si me invadiera el hastío. Era yo una carga para mi madre, ella, que no quería que el hijo se le despegara. Jep d'Agramunt, Joseph Venuti, Manuel Andreu y otros conocieron el tesoro de madre que tuve.

Se trataba de readaptarme, de saber vivir por mi cuenta. Difícil. En la gran urbe no abunda el calor humano. Cada noche el Centro Obrero se cerraba y cada cual iba a su lecho sin que nadie me preguntara donde yo tenía el mío. En casa la madre te arrebuja la ropa debajo del jergón y en las losas no encuentras solicitud ninguna. Cuando obtenía medio dinero iba a pernoctar a real en un infame dormitorio de la calle del Cid, donde el pobre Mío se las veía de todo color y gama.

Lo nuevo y atrayente era militar en el foco del sindicalismo y del acratismo. Los oradores de la Organización que en los pueblos sólo vemos en días de ceremonia mitinera, aquí los tenías compartiendo contigo la hora del café, tomándolo tal vez de prestado. Allí conocías al compañerismo de brillo o relumbrón según era el íntimo comportamiento. Pude departir con el catalán «Trotski», el extemporáneo marino «Kaiser», con el sesudo Saavedra, con el mecánico Galvis, con un Ferrer que vino loco de Cuba y que en los corros de la Plaza Real nos acusaba: «El sindicalismu español, segundu Maura»; con el inventor de nada Mariano Torre y el desertor del lerrouxismo Soriano, amigo suyo. También el guarnicionero Rico, que en 25 años de militancia no hizo otra cosa que sobrecargar la conducta de Seguí, parejo al el ex cenetista que en París se especializó, o profesionalizó, en el descrédito de nuestra imprenta. Más tarde me cupo tratar, a través del cartero Costa Iscar, con el individualista Kibalchiche, que a la postre sería ídolo del POUM, y a título de curiosidad puedo mirar, cuando me viene a mano, el número de «Soli» que defiende a Trotski detenido en Barcelona procedente de Francia y propuesto para expulsión; el mismo Trotski que dos años después (la referencia es de 1916) se revelaría el peor enemigo de los anarquistas. La moneda marxista jamás ha tenido cambio sano.

Ocurrió de muy favorable que unos jóvenes circunstantes nos miramos y convergimos en grupo nuevo que llamaríamos «Juventud Acrata». En él me recuerdo a mí, a Antonio Pena (hoy, en París en pana... anarquista), a Alfredo Gómez; a Ratés, el «Jovencito tarragonés» como le llamaba Joselito Arranz (72 años); y Salvio Ayguaviva, Julio Marbá (hermano de Palmiro) y el atildado Roig, uno de los animadores del olvidado Grupo de Investigación Pedagógica.

Con Gómez nos sonreímos lo suficiente para ser buenos amigos, ainque él en actitudes se crecía, dilataba, sin duda para recobrarse el milímetro de altura que cada mes perdía repartiendo carbón por las casas con capazos soportados con la cabeza. Todos aquellos gruperos eran vivísimos, producto de ciudad, y a mi me pareció enseguida ser el linterna roja de la «colla». Modosamente, y como aprendiendo, seguía la corriente, ora en entrevistas, ora en propagandas, siempre acudiendo andando a los actos y a las excursiones «investigadoras» del grupo de Roig y Costa Iscar. Otra amistad recordable es la del vicense Godayol, el administrador más empeñado y «milagroso» que «Soli» ha tenido, puesto que la contabilizó en la época de las vacas esqueléticas, pues sería necio optimismo designarlas flacas.

Andando los años Alfredo Gómez estuvo con nosotros en el solaz camaraderil de mi pueblo, quiero decir en el café allí preferido. Venía algo fantasioso como siempre, pero más sosegado. Ayguaviva había presumido contacto con una camarera del cabaret «La Martínica», y Gómez, menos pavista, tomó vida común con la hermana del compañero Alfonso Fernández. Gómez me aseguró no tener pasta de mártir, pero tuvo que serlo. Su compañera era Juana Fernández, de la compañía Santpere, y contertulia, en el 16, de la peña mujeril del Centro Obrero en la que constaban, entre otras, la hija de Francisco Miranda (hijastro de Anselmo Lorenzo) y Teresita Muntané, compañera de Antonio Puig y después del Noi del Sucre. Aclaro que Gómez murió asesinado por bribones del «libre» una madrugada en el Arco del Teatro. Seis canallas de la banda de Hortet y «el Oncle» le metieron, por lo menos, quince balas en el cuerpo.

Mirar atrás da vértigo por eso de la danza de los muertos.

A su cuñado Adolfo le conocí en el Centro Racionalista de la calle de San Pablo, entidad muy interesante en la época por teatro, conferencias, consecución de militantes, clandestinismos, y contactos fructuosos con el Ramo de la Madera. Colaboraba estrechamente con un compañero de edad, el cual, en discusión conmigo, sostuvo que Anselmo Lorenzo había entrado en dudas visto el guerrerismo de Kropotkin, Malato y otros; duda que se disipó antes de expirar, de donde la exclamación calurosa y postrera del maestro: «¡Viva la anarquía! ¡Viva la anarquía!»

A la muerte atroz de Gómez, Fernández se refugió en nuestra villa, pudiéndole proporcionar, nosotros, un compartimiento de las Casas Baratas, cuya madera había trabajado en total nuestro querido José Codina, uno de los ejemplares anarquistas más solitarios y de vida interior intensa. Fernández era hombre reflexivo, ponderado, juicioso y perfectamente penetrado de las ideas. Cuesta suponerle en falla moral, incluso en sus días de pequeño empresario. Con su compañera y el hijo formaban un trío rebosando equilibrio y felicidad.

También huyendo de «la quema» alcanzó nuestro lugar Sol de la Vida con su compañera, ambos excelentes amigos de la familia Fernández. Les dimos, a los Torres Tribó, cobijo también en «casa barata», vecina a la de los anteriores. Nada trajeron consigo, aparte el hatillo insoslayable; pues, *los tuvimos que amueblar*. Yo y Agustín Tomás (muerto, en época de Franco, aplastado por una grúa de obras en Barcelona), les trajimos una cama de Viena que Torres pagó con 200 ejemplares de un folleto suyo. De este lecho saldría el muchachote informal que cuando en París nos encuentra ni siquiera saluda. Siempre estamos en lo de que la moneda marxista es falsa.

Ambas familias levantaron velas cuando la seguridad en Barcelona fue efectiva. Yo tuve aún tratos con ambas en la época reconstructora, y no por ello menos agitada, de los años 23 y 24, cuando la actividad mayor de la C.N.T. «barcelonesa» se concentraba en la calle Nueva, o Conde del Asalto, local de la Alimentación y de «Solidaridad Obrera». Allí me vi por última vez con el rubionense Isidro Casals, desaparecido de la circulación europea después del desdichado atraco de Burdeos que costó la vida a dos trabajadores madereros y a dos de los compañeros complicados en el hecho. Casals, por su parte, debe la vida (puesto que aún existe, en Cayena o en Cuba) al verbo poderoso de Henri Torres.

La familia Fernández se trasladó durante la dictadura a Parets del Vallés, donde Adolfo «se plantó» de maestro de obras. Agustín Tomás me lo había participado por haber trabajado en la pequeña empresa. Adolfo fue asesinado por «revolucionarios» en agosto de 1936 mientras su hijo, ya mayor, estaba combatiendo en una columna confederal en el frente de Huesca. Venganza ruín, sin duda. Yo les grité a unos compañeros de Parets en la Casa Regional de Barcelona, asegurándome ellos su inocencia. Querían a Adolfo Fernández, y los asesinos «vinieron de Granollers».

En el exilio he indagado, y ello era cierto. La banda de rencorosos procedía del pueblo de la Unión Liberal, y el jefe de la misma era un tal Espinal, hace años fallecido.

Hay justicias que se cumplen por sí solas y en absoluto silencio.

Nuestra historia, tan viril y bella, tiene desagrados inevitables. Y es sano no desesperar, visto el interés superior de nuestros hechos, y de nuestros hombres.

B.D.I.C

# Revolucionarios extemporáneos

**por ISMAEL VIADIU**

HAY hechos, hoy por hoy, que repugnan a la naturaleza humana, y no son precisamente los que podrían suponerse tras mil novecientos sesenta y nueve años de civilización, sino más bien al contrario: lo que causa desasosiego a las mayorías es que uno vocifere y puje por hacer saltar de los altares momias y mitos con moñitos rojos o azul celeste.

Aún hoy se encuentran los que solazan recordándonos que por 1810 se dejaron oír gritos en la Península Ibérica de «¡Viva las caenas!»; después de redescubrirnos mil y una vez tales hechos, parece que por esa sola causa — la del redescubrimiento — se sientan hermanados con ángeles, arcángeles y demás séquito celestial. Tales «aprovechaditos» no se dan cuenta que no engañan a nadie con ser revolucionarios a lo 1810, o sea asumir una actitud condenatoria hacia unos hechos históricos que no levantan la menor ampula, pues apenas despiertan indiferencia, en el mejor de los casos. Ahora bien, si les preguntáramos a tales sujetos acerca de la situación política o social por la que atraviesan sus respectivas patrias, nos hablarían más o menos en este tono: «El historicismo dialéctico nos señala que la época que atravesamos a partir del hito que representó nuestra gran Revolución, actualmente representada por nuestro Primer Mandatario, se distingue de las anteriores por la marcha acelerada del país hacia altos niveles de progreso, de confraternidad y de justicia». Esta respuesta nos confirma en lo asentado: estos señores son detractores «vitriólicos», «extremistas», «rabiosos», «jacobinos», pero, ¡ay!, de los hechos pretéritos, pretéritos; mas en su revolucionarismo extemporáneo parecen no darse por enterados que esa posición es la misma que ellos adoptan hoy en día; pues de antiguo, desde los tiempos de la madre Celestina, siempre la conformidad y alabanza del *statu quo*, la deificación del «orden» establecido, no ha servido para otra cosa que para apuntalar ese fatídico grito de «¡Viva las caenas!» Esa acometividad para con los entuertos pasados y complacencia con los actuales, sabemos que no tiene mayor fin que emborronar páginas, muertas antes de nacer. Se trata de esa fauna que prolifera por los cuatro puntos cardinales, que se limitan a ir a favor de la corriente, jamás acontrapelo.

Concluimos, pues, que el grito de «¡Viva la caenas!» es el grito casi unánime de todas las épocas, cuanto más de nuestro siglo, ya que no se trata de esa o aquella latitud, de este o aquel período; pues tanto el hombre ruso como el yanqui, el chino como el español o el cubano, nos ensordecen con sus destempladas y anacrónicas voces de «¡Viva las caenas!» o sea viva el *statu quo*, viva las tres comidas y demás «regalías» con que nos obsequian nuestros buenos mandatarios por nuestro buen comportamiento.

Si, se requiere que demos voces, ayes, gritos, destemplados o con sordina, pero siempre adaptados a la época y al lugar. Eso de mostrar nuestros altos sentimientos humanitarios remontándonos a tiempos idos, mientras nos derretimos por mostrar nuestra comprensión hacia los desvelos de los de arriba, no se puede catalogar más que como revolucionarios extemporáneos, o sea una incongruencia que no cabe más que en aquellos que están entregados a perpetuar el grito de «¡Viva las caenas!»

# EL ESCANDALO «MATESA»

«Mientras no haya muchos patronos dispuestos a ir a la cárcel de Carabanchel por su país, España no recuperará su atraso.»

(Declaraciones de Vila Reyes, ex presidente de Matesa y del Real Club Deportivo Español, publicadas en toda la prensa de Barcelona el día 21 de agosto de 1969).

Millares de millones de pesetas robadas a España por los dirigentes de Matesa con la complicidad del gobierno y jerarquías franquistas. Miles de obreros no son pagados por la quiebra más importante que jamás se haya visto en España. Muchísimas importantes empresas están igualmente amenazadas de cerrar definitivamente sus puertas. Unas porque eran filiales de Matesa y otras por trabajar para ella.

El gobierno franquista, por mediación de su ministro del Comercio, subvencionaba y garantizaba el tráfico de Matesa fuera de las fronteras ibéricas. Y ahora, cuando el escándalo sale a la luz pública; cuando el Banco de Crédito Industrial, propiedad del Estado, quien adelantaba y mantenía sus fondos materiales a la citada empresa, que se encuentra a punto de suspender los pagos, las autoridades policíacas y judiciales son obligadas a intervenir, procediendo a la detención de los tres primeros presidentes de Matesa: los hermanos Vila Reyes y su cuñado, encarcelados por el momento en la prisión de la Ciudad Condal.

Es solamente entonces que en una extensa declaración de gran énfasis, Vila Reyes se dirige a su amigo y abogado defensor, Ramírez, acusando al gobierno franquista de ser cómplice de las actividades empresariales de Matesa.

Como mucho sabe Vila Reyes de todos sus comparsas, afirma en los diarios que «aún no ha nacido quien pueda hundirnos», pero no obstante, son también detenidos un primo suyo y otros dos componentes del Consejo de administración de Matesa. Añade por otra parte: «como los que nos juzgan públicamente lo intuyen y nos miden por su propia moral, nos acusan».

En fin, un verdadero escándalo para vergüenza del régimen autoritario que reina en España. Escándalo que por la grandiosa importancia adquirida, dentro y fuera del país, ha sido hecho público a los fines gubernamentales de intentar justificar una ridícula parodia de justicia.

Así se desenvuelve la España turística de Franco y sus satélites. ¡Qué vergüenza!

C.N.T., A.I.T.

*Marsella, septiembre* 1969.

# DISCOS

*Acabo de atraparme un galicismo. Antes de que otros me lo señalen ya me he dado el castigo.*

*Llevamos demasiados años en Francia, en la cual nos comportamos mitad en francés mitad en español. En una espera de treinta años la siquis se nos ha alterado y la conducta lingüística adulterado. Los franceses se acusan de «franglais» y nosotros podríamos consideramos «galispánicos». Un poco más, y galismáticos.*

*Por fortuna mía no llego al extremo de «venir de llegar», de estar «fiero» ni de «concretizar». Por ahora el magín me permite acabar de llegar, estar orgulloso y concretar. Si el exilio se prolonga según las Calendas griegas, ya veremos como en adelante «galispanizaremos».*

*Mi torcedura lingüística la estimo leve. A lo sumo alguna confusión entre Franco y franco, de dinero y de franqueza. Hay que detenerse para salir incólume de ciertos traspiés idiomáticos. Por esto puedo permitirme el lujo de reflexionar y la paciencia de ser reflexionado.*

*Más galicismos no hay que admitirlos ni en forma «literaria». ¿A qué acude a nosotros esa fórmula francesa de «libres opiniones» cuando en español disponemos de una expresión tan clara, incluso bella, como lo es «tribuna libre»?*

*Libres opiniones... ¿Es que en nuestra prensa aparecen «opiniones sometidas»?*

*DISCOBOLO*

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# Postales

### MOUGUERRE

*Para Mari y Serna*

La Iglesia, con 200 años a cuestas, muros decrépitos, maderamen vagamente esculpido por rústicos artesanos, se mantiene en pie por apoyo mútuo entre ambos elementos. ¿Cuál de los dos sostiene al otro? Un Cristo en cruz flanquea el edificio. El campanario, centinela elevado, espia la vida del pueblo que se desliza sobre la carretera hacia los valles vascos, llenos de verde Lorquiano... Verde que te quiero verde...

Frontones, parte integrante de la vida vasca. Más concurridos y más a menudo que la propia iglesia. Casas antiquísimas, típicamente euskeras, con sus enormes dinteles de roble.

A mil pasos del villorrio, la cruz de su nombre, en el centro de una explanada, a unos cien metros sobre el nivel del mar. Los Pirineos están ahí, al alcance de la mano, anunciando España. Abajo, el Adur y el Nive unen sus aguas, — negras de productos industriales —, atravesando Bayona en busca del mar grande.

En la esplanada, un monumento erigido en memoria de los franceses caídos el siglo pasado en la campaña de los Pirineos. Cadenas de hierro lo rodean. En los ángulos, cañones de entonces, roídos por el tiempo; apuntando hacia los cuatro puntos cardinales. En el monumento, nombres de muertos. Y: «La campaña de los Pirineos ha sido excelente. — Napoleón». Para los generales, todas las campañas son excelentes. Córrase hacia adelante o para atrás, ellos son la verdadera cruz que los pueblos llevan a cuestas.

### BIARRITZ

Cuesta arriba, hacia la izquierda hay que buscar las calles populares para darse cuenta que esta carta postal de lujo encierra también los productores que ganan el pan con el sudor de su frente, en oposición a la mayoría de residentes potentados.

La piedra rica de los edificios particulares y de los hoteles da constancia de la vida opípara de sus habitantes y muestra la frontera humana entre posesores y desposeídos.

Para unos el reposo, el paseo, a lo largo de las playas, de la cornisa, de las terrazas en las que los terebintos unen su perfume al perfume iodado del mar que azota los flancos de la costa. Para los otros, el trabajo agotador, la precariedad de tiempo y de medios para ilustrarse, para reparar fuerzas, condenados, al atardecer, a sumirse en las calles estrechas, cuesta arriba, hacia la izquierda.

¿Por qué extrañarse de las sacudidas de los desheredados, acuciados por las cornadas del lujo insultante?

### CAMPING

Campo de concentración de concentrados voluntarios. Ciudades de lona y nilón en las que se refugian las gentes huyendo de las ciudades de piedra, confundiendo turismo y «evasión» que conduce hacia la nada.

Es el juego amanerado que se expone en público. El engaño del «parecer» contra el «ser». Es la atrevida exhibición de vientres, nalgas y pechos, en deseos inconcretos de mostrarlo todo, para que se cierren los ojos serenos ante la hipocresía exhibitoria.

La clase obrera, ahogada por la facilidad de exigencias falaces de la sociedad, se deja engañar y acepta métodos que la amansan con necesidades ficticias que la aprisionan.

Hay que buscar el monte, el llano, el mar, el río, el aire libre. la naturaleza, pero comulgando con ella, sin inyectarle los defectos de la ciudad. Hay que crear el ambiente de verdadera cordialidad, de universalismo simple, sencillo, revalorizando nuestras profesiones, carta de visita del productor, en oposición a los obreros aburguesados «in mente», que olvidan durante las vacaciones el gesto que crea y copian la mueca del burgués holgazán.

### LA ESTUDIANTINA

*Para Alba.*

Casonas grandes, que los tiempos han batido fuerte... Manzanas, peras, prado. En el fondo, un hilillo de agua que corre su eterna carrera, tranquila, sosegada, silenciosa... Un huerto en el que las tomateras se rien del jardinero improvisado que las cuida y luego se mueren...

La gente de aquí, sencilla, risueña, activa en sus trabajos ímprobos...

Un gatito gris renquea y se lamenta, víctima de un perrazo tan celoso como viejo, muy viejo ya. el pobre, contando las lunas que le quedan de vida.

Las habitaciones limpias, soleadas, oliendo a hierba.

Esta es la de la estudiante de la casa. Sobre el escritorio, libros de estudio que otrora, en mis años adolescentes, fueron el mingo de mis horas. Por doquier libros de todos los autores: Camus, Sartre, Marx, Bakunin; novelas, relatos, poesía... En los muros, fotografías. La barbarie uniformada desencadenada contra la juventud que se defiende con las uñas, en gesto desesperado. El retrato de un bardo que dice verdades como puños a los burgueses, a la hipocresía. al patriotismo.

— ¿Es tu ídolo?

— No tengo ídolos. Es un compañero más, que expone con gracejo algo que llevamos dentro los que queremos arrimar el hombro a la construcción de una nueva Sociedad.

— ¿Cómo la queréis?

— Buena, sobre el sendero de la Anarquía.

**Fernán Muratore**

# APOSTILLAS AL AIRE

UN amigo y compañero me pide que haga una apostilla al marxismo. Pues bien, compañero, lo fundamental del marxismo radica en el materialismo histórico, con carácter absoluto, y ahí se hunde. Su materialismo histórico ha fracasado en toda la línea, ya que «no sólo de pan vive el hombre». Hay gran diferencia entre Don Quijote y Sancho; y también difieren en algo cerebro y estómago, que no deben separarse nunca, porque se necesitan el uno al otro.

Casi estoy por decir que lo absoluto no existe, todo es relativo. Por lo tanto, no sólo el fenómeno económico arrastra a la humanidad en su marcha hacia adelante y la transforma evolutivamente, sino que hay otros fenómenos y epifenómenos necesarios para ello, como por ejemplo: el fenómeno genético. De ahí de que el socialismo dicho científico de Marx, basado fundamentalmente en el materialismo histórico, no pueda nunca ser científico, porque parte de una base falsa. En matemáticas, dos y dos son cuatro, no cinco. Marx creía en la centralización de la industria. Que la pequeña sería tragada por la grande, cosa que no ha ocurrido, porque el invento o descubrimiento es un fenómeno cerebral básico que empuja el desarrollo del progreso, como ha ocurrido en el descubrimiento eléctrico. Antes de descubrirse éste, para instalarse una industria era necesario un local grande adecuado para su instalación, porque en principio necesitaban un gran motor de mucha fuerza para que arrastrara el funcionamiento de grandes maquinarias, motor que alimentaban con carbón o leña. Ahora no. Desde que se inventó la energía eléctrica, todo eso pasó a la historia. Ahora para instalar una pequeña industria se hace en cualquier rincón y con poco dinero. Se engancha un pequeño motor eléctrico en la pared, y a tejer o hacer otra clase de faena. Por eso la pequeña industria ha crecido y desarrollado como por generación espontánea. No se acaba así como así con la pequeña industria, engullida por trusts, cartels y consorcios. Ese fue un error profético de Marx, como sus demás errores. También creía que la revolución social comenzaría por los países sumamente industrializados; pero la historia le ha dado un rotundo mentís. Ejemplo: Rusia.

A pesar de su gran inteligencia, Marx no es manantial de nada; fue un distinguido plagista, seguidor de Fourier, Saint-Simon, Owen y Ricardo particularmente, sin nombrar nunca las fuentes en que bebía.

Del marxismo ha desaparecido el tejido nervioso y la carne, no queda de él más que lo duro, el esqueleto, formado de una materia que deja el filón al descubierto: autoridad y orgullo. Materia que no muere, perdura; quizá con más incremento que nunca. En su filosofía entraba de lleno la calumnia, su táctica excelsa y favorita. Y por ello y para ello, formaron en su tiempo el trío monstruo de la falsía los Marx, Engels y Liebeknetch. Y como todo lo malo crece y se multiplica, la calumnia sigue lozana y próspera en boca de sus seguidores comunistas, que le han añadido un sambenito: el crimen. Rusia a la vista. Así es que no se puede negar que el árbol se conoce por su fruto, fruto que huele a podrido.

Los comunistas de todos los países siguen las mismas tácticas que sus maestros. Se han encharcado y tienen sucia hasta la médula. Y esa táctica no es una táctica honrada, va en desdoro de quien la usa. Usar la calumnia vil como tienen por costumbre los marxistas, es como escupir al aire...

Las tácticas veleidosas y escurridizas de los marxistas, a la larga van de cabeza al fracaso. ¿Qué hicieron los comunistas franceses en la revuelta de mayo del 1968? Nada. Contemporizar con el gobierno De Gaulle, temiendo por la buena marcha de las elecciones, o de otras prendas escondidas. El interés del partido, es antes que el interés de la clase pobre, irredenta. Lo que le dice bien claro a los trabajadores de todo el mundo, que la política es un bote de basura, sea del color que sea.

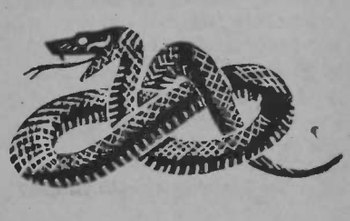
**FEDERICO BOLERA**

# Los muertos piden la palabra

UNO de los renombrados teóricos inspiradores de los acontecimientos que conmovieron el régimen degaullista en su último año, Henri Lefèbvre, le ha salido al paso a los desvirtuadores de la esencia doctrinal del marxismo. Sin parar mucho en la magnitud eventual de sus expresiones, el citado autor marxista abandonó la grey stalinista a mediados de la década del cincuenta, profundizando debidamente en el diccionario ideológico del coautor del Manifiesto Comunista y, viendo la oportunidad propicia, en libros, folletos, y entrevistas, apoyado por la creciente corriente antiautoritaria presente en los movimientos estudiantiles mundiales, se ha empeñado en devolver el marxismo a las fuentes originarias.

Lefebvre ha apuntado muy claramente, en un interview publicado por la revista española «Triunfo», que «el socialismo de Estado, si nos remontamos a los textos, si cogemos los textos de Marx y de Lenin, el socialismo de Estado no es un socialismo», lo que evidentemente significa que el culpable directo de la flagrante desvirtuación de las finalidades de la Revolución Rusa fue, no Lenin ni Trotsky, sino ese Stalin, a quien Lefebvre y sus partidarios dentro del PCF dejaron, de repente, de proclamar como «el más sabio entre los sabios», «el padrecito de los trabajadores del mundo» y otras expresiones menos honoríficas.

Indudablemente vuelve al tapete el sempiterno abismo filosófico de si son los hombres o las ideas los responsables de que «la Revolución devore a sus hijos», como se dice literalmente. Dado los métodos, incorporémosle los hombres y obtendremos matemáticamente los resultados inalterables (quien quiere el fin quiere los medios). Si yo me impingo a como dé lugar, para que los demás hagan lo que yo supongo les beneficiará, llegará fatalmente el instante en que alguien o algo se impondrá sobre mí (los lamentos autobiográficos de Trotsky son ejemplarizantes respecto al peligro que *vislumbraban* él y Lenin acerca del ascendente en el seno mismo del partido de la figura tormentosa de José Visarionovich).



Retomemos el hilo de nuestro tema y revisemos el desarrollo histórico de Stalin. Recién comenzada la década del veinte, era ya secretario general del partido y, poco antes de aquel triunfo, Lenin temía que el burocratismo, amamantado por los stalinistas, así como el nacionalismo ruso fueran abrasando paulatinamente a la Revolución. Empero, para el desarrollo de este tumor, que luego diera los resultados harto conocidos, las condiciones estaban completamente a su disposición. No fue siquiera un ambiente similar al en que se desarrolló y triunfó el nazismo, sino que los bolcheviques, al imponer su «dictadura del proletariado» no pararon en escrúpulos de ninguna naturaleza, masacrando y persiguiendo a todos los que no comulgaban con sus métodos e ideas, implantando una feroz centralización, reduciendo la opinión popular a la del partido, a la del buró y, en última instancia a la del líder máximo, allanando así el sendero que luego conduciría a un sagaz y ambicioso político como Stalin al omnipodo poder (quien quiere los medios quiere los fines). Seamos más explícitos: así como Rosa Luxemburgo dijera en su día, refiriéndose a la particular disciplina de la socialdemocracia alemana, que «Marx, Engels y Lasalle, Liebknecht, Bebel y Singer educaron a la clase obrera alemana a fin de que Hindenburg pudiera dirigirla», igualmente Lenin y Trotsky, al imponerse por todos los medios represivos, «educaron» al pueblo ruso para que Stalin pudiera dirigirlo y manejarlo a su antojo.

«No hay qué olvidar que, históricamente, Stalin dio una consolidación mayor al Estado cuando Marx había anunciado que el socialismo significaría la desaparición progresiva del Estado...» lo que implica una aberrante contradicción no propia de *científicos* como el Carlos teutón, porque, obviamente, el Estado desde el momento mismo de su existencia, sostenido fundamentalmente en el principio de autoridad — en la autoridad de élites esclarecidas que dícense capaces de resolver los problemas sociales, de educar al pueblo, etc. — comienza a cercenar, silenciar y consumir toda agrupación voluntaria y marginal a él, a sus leyes, a sus testaferros, reglamentándola, controlándola, fiscalizándola. El Estado se alimenta vorazmente del despojo de la libertad de los hombres, y por ello, cada vez que el Estado sea más fuerte, más poderoso, sus súbditos son menos libres, más esclavos. (No se debe confundir libertad con *libertad dirigida*, tal como la prescripta en las Cartas Fundamentales de Estados Unidos e Inglaterra y otros países denominados libres). Ni desaparece lentamente, ni se autodestruye por decreto. Marx, tan científico como era, más dado a la especulación económica que al análisis histórico, más dado al autoritarismo que a la libertad, no pudo imaginarse que la esencia misma de poder, de autoridad, es inexorablemente antitética con las ideas que pregonan un mundo mejor.

«Marx reprochaba a los anarquistas — citado por Lefebvre en «Los marxistas y la noción del Estado» (Carlos Pérez Editor, Buenos Aires, 1969) — el querer ir demasiado aprisa, saltar por encima de una época histórica que es la época de transición, la época de la dictadura del proletariado, pero se proclamaba de acuerdo con la tendencia anarquista respecto de que no hay libertad mientras existe el Estado, y de que el Estado es una excrecencia parasitaria superpuesta a la sociedad...», empero «el Estado no es abolido por un acto de la revolución; el Estado anterior, el Estado de la burguesía, tiene que ser destruido y sustituido por un Estado de nuevo tipo, pero éste a su vez debe desaparecer» porque «al gobierno de las personas sucede la administración de las cosas y la dirección de los procesos de producción» y, «el primer acto mediante el cual el Estado se proclama realmente el representante de la sociedad toda entera, la toma de posesión de los medios de producción en nombre de la sociedad, *es al mismo tiempo el último acto propio del Estado*» (De Engels; subrayo yo): pero «cuando Federico Engels — escribe Malatesta —, tal vez para eludir la crítica anarquista, decía que, desaparecidas las clases el Estado propiamente dicho no tiene ya razón de existir y se transforma de gobierno de los hombres en administrador de las cosas, no hacía más que un vacuo juego de palabras. El que tiene el dominio sobre las cosas, tiene el dominio sobre los hombres; el que gobierna la producción gobierna al productor; el que mide el consumo es el amo del consumidor. La cuestión es esta: o las cosas son administradas según los libres pactos de los interesados, y entonces es la anarquía, o son administradas según la ley hecha por los administradores, y entonces es el gobierno, es el Estado, y fatalmente se vuelve tiránico».

Los períodos transitorios, anunciados por el materialismo histórico, se han fecho criminalmente permanentes. Aunque, tachándole de stalinismo, Lefebvre lo reconozca, no cejará en su empeño de lustrar la inmaculada imagen de su dios. Empeñados en la tarea ingrata de reivindicar la celestial obra de los apóstoles, los marxistas no paran en coquetear con el anarquismo y con el humanitarismo, invitando, como claramente lo expone Guérin, a fusionar el uno con el otro, sintetizando lo positivo de ambas corrientes del pensamiento socialista. No se puede aludir a la suma de los esfuerzos revolucionarios cuando los fines no son idénticos. Aquello de que la Revolución no tiene etiquetas es muy elástico; y lo de la buena fé lo es más. Si a ver vamos, dejamos de ser revolucionarios si aceptamos la «revolución argentina» como tal, o la recientemente acontecida en Libia como socialista.

Pero, abandonemos el terreno de las disquisiciones ideológicas y dejemos constancia que desde el mismo génesis de la acción socialista — prácticamente, la Primera Internacional — los anarquistas han sostenido siempre fundamentalmente lo mismo y que su enfrentamiento con el autoritarismo pregonado por el marxismo fue de esencia ética; lo que han pagado con hombres, bravos y excelentes revolucionarios, que vivos hubieran servido más a la causa de la emancipación humana. Donde no nos han asesinado compañeros, nos los han humillado. Ellos y tan sólo ellos son los que deben decidir. Y tienen la palabra.

**FLOREAL CASTILLA**

*Un libro de gran actualidad:*

HACIA UNA VIDA MEJOR

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración.

Su precio: 5,00 francos.

# Contribución a la bibliografía libertaria en España desde 1928 hasta 1936

*(Sigue el año 1930)*

*La Moral de la gente bien*, por Angela Graupera; *La Voz de la Sangre*, por Vicente Ballester; *La Sonata patética*, por Federica Montseny; *El Crepúsculo de la dicha*, por Fermín Campos; *Los Novios de Rosita*, por Federico Urales; *La Justicia de los montañeses*, por Mauro Bajatierra; *En Plena Luz*, por S. Beltrán; *Amor heroico*, por Federico Urales; *Glorias Guerreras*, por Valentín Obac; *Pasionaria*, por Federica Montseny; *Cerebro y Corazón*, por Ricardo Peña; *El Abismo*, por Angela Graupera; *Trini la Pura*, por A. Fernández Escobés; *El Caserío*, por Ventura Mancebo; *El Milagro*, por Federico Urales; *Avelina*, por Ponciano Alonso; *El Intruso*, por Juan Ferrer; *Johas el errante*, por Elías García; *Tu eras la vida*, por Federica Montseny; *El amor que nace*, por Juan Martí Alcaraz; *Tiberianos*, por Adrián del Valle; *Katherina Fedorowna*, por A. Fernández Escobés; *La Peliculera*, por Diego Ramón; *La Sin Ventura*, por Federico Urales; *El Castigo*, por Antonio Guardiola; *Corazón de mujer*, por Angela Graupera; *Corazones*, por J. M. Vilariño; *El ocaso de los Dioses*, por Federica Montseny; *El fruto Humano*, por Valentín Obac; *Lidya*, por María Solá; *La risa de las flores*, por Federico Urales; *El último cacique*, por Vicente Ballester; *El Celoso*, por Andrés Ramos Alvarado; *El supremo placer de los Dioses*, por A. Fernández Escobés; *El alma de la Barriada*, por Joaquín Sierra; *La mujer que huía del amor*, por Federica Montseny; *Supo vengarse*, por Manuel P. de Somacarrera; *La Rapaza del Pradal*, por Mauro Bajatierra; *La Propia Obra*, por Ricardo Peña (última *Novela Ideal* que se ha podido controlar para la presente bibliografía).

Periódicos: *Tierra y Libertad* (órgano de la Federación Anarquista Ibérica), Barcelona. *Redención* (nueva reaparición), Alcoy. *Nueva Estela*, Elda (Alicante). *El Productor* (reaparición), Barcelona. *Terra Lliure*, Barcelona.

Diarios: *Solidaridad Obrera*, Barcelona: órgano de la Regional Catalana de la C. N. T.

Organos gremiales: *El Sembrador* (reaparición), Igualada. *Solidaridad Obrera*, Huelva. *Solidaridad Obrera*, La Coruña. *Acción Proletaria*, Valencia.

1931

Libros: *Mi Vida* (tercer tomo publicado), por Federico Urales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *El Aire podrido*, por Angel Samblancat. Madrid: Editorial Cenit. *¿Quiénes mataron a Dato?*, por Mauro Bajatierra. Barcelona: Publicaciones Mundial.

Folletos: *La ambición de oro de los jesuítas*, por Han Ryner. Barcelona: Ediciones Iniciales (bilingüe: español e ido).

Periódicos: *Solidaridad Obrera*, Sevilla.

1932

Libros: *Los Sindicatos obreros y la revolución social*, por Pierre Besnard. Barcelona: CNT. *La guerra desconocida: Lo que nunca se ha contado del gran desastre*. Barcelona: Publicaciones Mundial (recopilación «escalofriante» de los horrores de la Primera Guerra Mundial). *El terror fascista*, por Gaetano Salvemini. Idem. *El advenimiento del Comunismo Libertario*, por A. Martínez Rizo (en esta bella utopía, fijaba la fecha de 1945 para la implantación del comunismo libertario en España). *Incitación al socialismo*, por Gustav Landauer. Ibidem. *Fantasmas*, por Benigno Bejarano. Barcelona: Publicaciones Agora. *El Hijo del silencio*, por Han Ryner. Barcelona: Biblioteca Orientalista. *Un militante de la C. N. T. en Rusia*, por V. Pérez («Combina»). Barcelona: Ediciones Populares. *Francisco Ferrer, apóstol de la razón*, por A. Orts-Ramos y Francisco Caravaca. Barcelona: Editorial Maucci. *El proceso Ferrer*, por E. Borrás. Idem. *La libertad sexual de las mujeres*, por Julio R. Barcos (reedición). Valencia: Ediciones Estudios. *Gandhi, animador de la India*, por Higinio Noja Ruiz. Idem. *La Montaña*, por Eliseo Reclus. Ibidem. *El botón de fuego*, por José López Montenegro. Ibidem. *La Inquisición en España en el siglo XVI*. Ibidem. *La mujer, el amor y el sexo*, por Jean Marestan. Ibidem. *El Comunismo Libertario, sus posibilidades de realización en España*, por el Dr. Isaac Puente. Ibidem. *La mujer ante el amor y frente a la vida*, por Santiago Valentí Camp. Barcelona: Librería Sintes. *Origen, desarrollo y trascendencia del movimiento sindicalista obrero*, por Palmiro Marbá («Federico Fructidor»). Barcelona: Publicaciones Cosmos. *Sexualismo revolucionario, amor libre*, por E. Armand. Valencia: Editorial Mañana. *¿Se equivocó Marx?* por Hildegart. Madrid: Ediciones Boro.

Folletos: *¡Como nos diezman!* por Vicente Marcha. Sevilla: Biblioteca del Obrero. *La falsa redención*, por Sebastián Faure. Valencia: Biblioteca Social Revolucionaria. *Anarcosindicalismo*, por H. M. Prieto. Bilbao: Ediciones de la Federación Local de Sindicatos Unicos. *El problema de la tierra*, por Avenir d'Amor. Montejaque: Edición del Grupo Juventud Libertaria.

1933

Libros: *El exceso de población y el problema sexual*, por el Dr. G. Hardy. Valencia: Ediciones Estudios. *Rusia actual y futura*, por el Prof. Jorge F. Nicolai. Idem. *La esfinge roja*, por Han Ryner. Ibidem. *Sexualismo libertario*, por Eugenio Pagán. Ibidem. *Hacia una nueva organización social*, por Higinio Noja Ruiz. Ibidem. *Infancia en cruz*, por Gastón Leval. Ibidem. *Sebastián Roch (La educación jesuítica)*, por Octavio Mirbeau. Ibidem. *Secretos del convento*, por Sor Ana María de Gracia. Ibidem. *El año dos mil* (reedición), por Edward Bellamy. Ibidem. *La bancarrota del capitalismo*, por Diego A. de Santillán. Ibidem. *Origen y desarrollo del trabajo humano*, por el Prof. Jorge F. Nicolai. Ibidem. *Palabras de un rebelde*, por Pedro Kropotkin. Ibidem. *La conquista del pan*, por Pedro Kropotkin. Ibidem. *Almanaque de Estudios para 1934*. Ibidem. *El apoyo mutuo*. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. *La locura de las guerras*, por el Dr. Juan Lazarte. Ibidem. *La barbarie gubernamental*. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca (recopilación de escritos sobre la represión contra las poblaciones de Casas Viejas, Sallent, Alcalá de los Gazules, Medinasidonia, etc., que intentaron implantar el comunismo libertario). *Todo lo vence el amor*, por Adrián del Valle. Idem. (Primer número de *La Novela Libre*). *Yugo*, por A. Fernández Escobés. Ibidem. (Segundo número de *La Novela Libre*). *De la crisis mundial a la anarquía*, por el Dr. Max Nettlau. Barcelona: Ediciones Solidaridad Obrera. *Indice Rojo*, por Ricardo Peña. Barcelona: Ediciones Cooperativa Obrera de Artes Gráficas.

VLADIMIR MUÑOZ

# CHISPAS

*Desde la celebración del Congreso Anarquista Internacional en la localidad de Carrara, encontramos más absurdas que nunca las imitaciones al mármol, y la desmarmolización del palacio ideal de anarquistas españoles.*

***

*El Palacio en mármol rosa de París ha sido implacablemente demolido. En su lugar se elevará una caja cementera de cuarenta metros de altura.*

*Con criterio arquitectónico a ras de suelo.*

***

*La destrucción nunca ha tenido ética ni estética, máxime cuando la nueva creación no pasa de aborto.*

***

*Los muros romanos causan menos admiración si se piensa en que fueron edificados con esfuerzo mortal de cientos de miles de esclavos.*

***

*La grácil y bella arquitectura árabe sigue superando el estilo pétreo y agresivo de las catedrales católicas.*

***

*Ni Mahoma ni Cristo tuvieron que ver con las libres u opresoras arquitecturas de hombres que en el Corán o en la Biblia no hallaron sus disposiciones creadoras.*

***

*El arte es patrimonio enteramente humano.*

***

*De haber existido, Cristo no habría inspirado el presidio de Chinchilla ni el «más moderno» de Burgos.*

***

*Tampoco Anselmo Lorenzo ni Rodolfo González Pacheco convirtieron en reducto cerrado el anarquismo, a fin de que los que se sintieran mal en el mismo hallaran salida fácil.*

***

*Tenemos simpatía por el mármol carrareño. Por su propio valor, y por la «arquitectura anarquista» que inspira.*

**CHISPERO**

# ¡Viva el analfabetismo!

EN el periódico «El Comercio», que aparece en Gijón, leemos que el gobierno franquista ha suprimido 880 escuelas nacionales. La noticia es un triunfo del analfabetismo español, gracias a las determinaciones del régimen, que no tiene paro forzoso, porque distribuídos por el mundo tres millones de trabajadores españoles, y también por hacer honor a aquello de «¡Muera la inteligencia!».

Verdaderamente, España está dotada de «eminencias grises», y atraviesa desde hace más de 30 años una crisis de enseñanza que aterra; lógico que una dictadura lo haga, porque a más ignorancia, más facilidades para gobernar. La cultura no debe de existir porque sería una contradicción de graves consecuencias. El obrero, por ejemplo, no tiene derecho ni a saber simplemente leer y escribir, sino a habitar frecuentemente en las cárceles y presidios, por oponerse a los designios de la soberbia y de la tiranía.

¿Pero es posible que hayan tenido el valor de cerrar esos 880 centros de enseñanza primaria el Opus-Dei, la Falange, los militares y demás cofrades que están sangrando a España? Claro que es posible. No van a educar para que luego no los dejen vivir los educados. Digamos, pues, que no les ha temblado el pulso al firmar la sentencia contra la cultura: Millán Astray vive todavía para acabar con el Magisterio. ¡Viva el anarfabetismo! y ¡Abajo la enseñanza! Este es el grito que, por lo visto, se oye ahora en el país de Cervantes y de Quevedo. ¿Una quijotada, una sátira de mal gusto contra el saber? Sea lo que sea, la decisión está hecha, y el escolante ha de conformarse con gastar el tiempo en la calle o en el campo, cogiendo nidos o guardando el ganado para ayudar al hogar, que es lo que generalmente está ocurriendo en Asturias, las y otras provincias españolas, a pesar de que digan los turistas que allí no hay hambre y que se vive desahogadamente.

Hay que ver, hay que ver lo que ha progresado España, desde que «la paz reina en ella». La supresión de esas escuelas es una garantía de que sigue progresando mucho. Y tanto. Pues no faltaba más. ¿Para qué tantos maestros, ni no hay alumnos? ¿Para qué tantos alumnos si no hay escuelas y las que hay se suprimen? Pero los gobernantes españoles inventan cada cosa, que tiembla la cultura, porque poco a poco la van arrinconando. Debe de costarles muy caro cuando a tal decisión recurren.

¿En qué país, por poco civilizado que esté se cierra el paso a la enseñanza de sus hijos? Esto sólo se ve en España bajo la férula franquista. La pobre no ha conseguido otra cosa de los defensores del condumio nacional. Pero ¿qué necesidad tiene el obrero de los estudios? Sólo debe trabajar, lo demás no de importarle nada.

En el país de Don Quijote de la Mancha no hace falta que los trabajadores se ilustren. ¿Para qué, si no tienen necesidad, porque en el momento de nacer ya salen del vientre de la mujer con los conocimientos de un catedrático? Por esto no hacen falta escuelas ni maestros.

Y que todavía digan que ha disminuido sensiblemente el analfabetisme en España. La muestra es evidente: Como todos son sabios huelga a adquisición de nuevos conocimientos. Esto, seguramente les ha conducido a los mandamases a dar la orden de reducir las escuelas, y nada menos que 880. ¡Cuántas barbaridades cometen las capacidades fascistas!

Jamás hubiéramos pensado que lo que más pesa en el franquismo, es el turismo, porque recogen bonitamente algunos millones, los mangoneadores de la dictadura les importa un comino que el embrutecimiento campee a sus anchas, y los hijos del país le abandonen, acuciados por la miseria, emigrando en busca de un trozo de pan que allí se le niega.

Lo más curioso del caso es que puede leerse también al final de la noticia que comentamos, lo siguiente: «La mayoría de estas escuelas ahora suprimidas pertenecen a poblaciones de escasos habitantes y gran emigración.» Luego en España, los pueblos rurales se abandonan porque carecen de medios de cultivo y de una decente retribución para que los que trabajan en la agricultura y, naturalmente, se desplazan a las ciudades, dondé piensan desenvolverse mejor.

La emigración va en aumento y no lo pueden ocultar ni tratan de ocultarlo, porque les proporciona la entrada anual de millones de divisas en la banca nacional. Esta fue la idea de la creación del Comité de Emigración, obligando a los trabajadores que marchan al extranjero, a que todos los trámites pasen por el mismo y dependan exclusivamente de él, imponitndoles como un impuesto anual que han de abonar conformes o disconformes.

De seguir como sigue el cierre de las escuelas, pronto España contará con una por veinte mil educandos o más, porque como el turismo es el mayor de los ingresos que recibe el franco-falangismo, la educación no le interesa, gran cosa o nada. La sombra de Millán Astray manda en las decisiones de la enseñanza. ¡Muera la inteligencia y arriba el analfabetismo!

MINGO

## Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti | 12 00 |
| «La Eugenesia», G. F. Nicolai | 15 00 |
| «Arte y alienación», Herbert Read | 15 00 |
| «La Redención del Robot», Herbert Read | 10 00 |
| «Al diablo con la Cultura», Herbert Read | 15 00 |
| «Anarquía y Orden», Herbert Read | 15 00 |
| «La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera | 12 00 |
| «El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin | 12 00 |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | — 5 00 |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «Antología de la poesía oc- Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 |
| «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Animas benditas», Elías Castelnuevo | 2 00 |
| «Anatomía Artística» Duval | 7 50 |
| «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Anarquía y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Antología de la poesía amorosa universal» | 6 00 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# J. TATO LORENZO

Con dolor pergeñamos estas líneas para LE COMBAT SYNDICALISTE, de Paris, para hacer saber a aquellos estimados compañeros la muerte del compañero José Tato Lorenzo, allá en Montevideo, en donde desde hace muchos años residía. El compañero Vladimir Muñoz, así nos lo ha hecho saber en lacónica carta a través de los cielos, que dice así:

«Estimado compañero: Es mi triste deber haceros saben que en el día de ayer, sábado, 20 de septiembre de 1969, al medio día, murió en el Hospital Clínico de Montevideo (Uruguay), el compañero José Tato Lorenbo, a los 83 años de edad».

Esta es la noticia enviada por el amigo Muñoz para hacernos saber la gran pérdida de este incansable luchador del ideal anarquista. El mismo compañero Muñoz nos excusa decir quién era el finado, que lo ha dicho en el último número de la revista «Cenit», de Toulouse, Francia.

Hace muchos años que yo mantenía asidua correspondencia con Tato, y siempre sus cartas venían empapadas de ideas de redención humana. Había fundado periódicos en Montevideo, el último creo que ha sido «Voluntad», pero su pluma estaba siempre al servicio de la causa libertaria. Colaboró con nosotros en la revista «Aurora», de Nueva York, en donde publicó enjundiosos trabajos sobre nuestras ideas.

Hace muy poco tiempo nos escribió una carta (lo hacía mensualmente) en la que nos recomendaba que si en sus cartas había algún pensamiento que a nuestro juicio valían la pena, que lo reprodujéramos en LE COMBAT SYNDICALISTE. Yo le mandaba «Umbral» siempre y varias veces me dijo que era una de las revistas que le agradaban, dado que en ella se veía excluído todo fanatismo ideológico.

Ojalá que su puesto en Montevideo sea ocupado por muchos de los jóvenes a quienes él mismo ha dado siempre lecciones de integridad, matizados dentro de las ideas libertarias.

Con nuestros sinceros saludos a todos sus familiares (ya que sabemos que los tiene) y con deseos de que ocupen el puesto que deja su abuelo, se despiden fraternalmente:

MERCEDES Y R. LONE

*En el número próximo : Ocho páginas en francés.*

# ANTENA

### COMO CONSAGRAR UNA TIRANIA

LISBOA. — Cercano el periodo de elecciones legislativas, el gobierno dictatorial ha prohibido — por ahora — a tres candidatos que presenten candidatura so pretexto de que no acatan las disposiciones autoritarias del régimen.

### MOVIMIENTO BURSATIL

MADRID. — El Estado se las ingenia para aumentar su caudal. El truco de ahora va contra los capitales en reserva, con el supuesto de que los reservadores encontrarán a su vez la manera de recuperar lo perdible atacando los recursos monetarios populares. Entre los nuevos impuestos que el gobierno va a aumentar figura el incremento del 0,50 por mil trimestral sobre los depósitos bancarios. Supondrá al erario público unos 2.000 millones de pesetas anuales.

### CALMOSA PROTESTA

LAS PALMAS. — Durante el día de hoy los conductores del Servicio de autobuses de la capital han realizado el servicio con sus vehículos a una marcha casi a paso *de hombre*.

Al parecer, los cobradores han adoptado esta actitud debido a unas mejoras salariales pretendidas por ellos y que no les han sido otorgadas.

### LOS CIENTIFICOS SOLICITAN AUMENTO DE SOPA

SEVILLA. — La representación sevillana de la Asociación de Investigadores y Colaboradores del Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, ha hecho público un escrito a propósito de la Asamblea celebrada en Madrid el pasado día 23.

«Como quiera — dice el escrito — que después de la Asamblea el Gobierno ha tomado acuerdos que varian la condición económica en relación con la investigación, celebraríamos que ello disipe las inquietudes justificadas de los investigadores españoles.»

El escrito hace referencia al clima de efervescencia que imperó en la Asamblea a causa de la política y trayectoria que sobre investigación científica se ha seguido, sin atender las propuestas presentadas por la Asociación, y a la convocatoria de una asamblea general extraordinaria del personal investigador.

Se insiste en el escrito en distintas cuestiones, tales como:

a) Aumento de los presupuestos para investigación.

b) Representatividad en los órganos de gobierno del CSIC.

c) Mejores retribuciones para los investigadores.

### TRIBUNALERIAS

ASOCIACION Y PROPAGANDA «*ILEGALES*». — Han comparecido ante el Tribunal de Orden Público, acusados de un delito de asociación ilicita y otro de propaganda ilegal, Manuel Otegui Otegui y Gregorio Alijesta Artiela. Conclusiones fiscales: Que los dos procesados desarrollaron actividades de captación de miembros para la organización clandestina Vasca Euzkadi ta Azkatasuna (E.T.A.), dedicándose también a asistir a reuniones, a realizar propaganda, etc. Todo ello durante 1968 y en Guipúzcoa.

Ellos dicen que realizaron recaudaciones para colectas, pero que nunca han pertenecido a organización separatista alguna.

Pedía el fiscal que fuesen condenados a sendas penas de seis años y un día de prisión, por el primer delito, y un año de prisión y diez mil pesetas de multa, por el segundo, y modifica en el sentido de rebajar la primera pena a un año.

MAS «ETA». — También acusados de pertenecer a la «ETA» han comparecido ante el TOP Jesús María Aramayo Echaburu y Lucio Ochoantesana Badibla. El fiscal le imputó diversidad de actividades en favor de la organización citada, en Vizcaya y Guipúzcoa, durante 1968 y primeros meses del presente año. Por el delito de asociación ilícita recabó el fiscal para los encartados, en conclusiones provisionales, dos años de prisión. Pero modifica y les acusa también de un delito de propaganda ilegal, y pide para cada ocupante del banquillo un año y nueve meses de prisión y 25.000 pesetas de multa.

Don José Antonio Echevarrieta Ortiz, defensor, pide para sus patrocinados multas de 250 pesetas y represión...

POR DIVERSOS DELITOS. — En otro de los juicios celebrados el fiscal imputaba a los procesados un delito de propaganda ilegal, un segundo delito de desórdenes públicos y un tercero de daños.

Eran los ocupantes del banquillo Bernardo Pascual Castany Magrener, Jesús Sanz Díaz, Antonio Jiménez Castillo y Encarnación Blanca Munarriz Gandía. Según el fiscal el 22 de enero pasado se inauguró un monumento a José Antonio en la avenida valenciana del mismo nombre. Con tal motivo se registraron alborotos en distintos lugares de la capital, se repartieron octavillas con textos subversivos y fueron apedreadas las lunas del edificio donde se editan los periódicos «Levante» y «Jornada» y de algunos Bancos, interviniendo los hoy ocupantes del banquillo.

Solicita el fiscal para cada procesado un año y tres meses de privación de libertad y 15.000 pesetas de multa. Y los defensores, la absolución.

### MAR DE FONDO

MADRID. — El mantenimiento del bloqueo de los salarios en este tiempo de continuos aumentos de todo elemento de vida, está provocando una fuerte marejada en los medios obreros de la nación. A la protesta vigente ya revelada en Madrid, Barcelona, Zaragoza y Sevilla, hay que añadir la disconformidad pública de los trabajadores y personal de enseñanza de Córdoba y Valencia. De tal manera las clases necesitadas se manifiestan, que las autoridades «laborales» se ven obligadas a tomar cartas en el asunto por temor a ser desbordadas por sus «representados».

### «HUNOSA» Y VERTICAL SE CONCIERTAN

OVIEDO. — «Hunosa», empresa minera fatídica y la representación sindicalista gubernamental, se conciertan para someter a los mineros según «justificación» publicada, a saber: «Hunosa accede a autorizar solamente el paro en aquel pozo donde se produzca el accidente, sancionando severamente a las demás explotaciones que incurran en él. Dicha actitud se debe a la concentración de explotaciones que actualmente realiza Hunosa y a los compromisos de exportación de carbón que ha firmado con Nigeria, Grecia y Bélgica, ya que produciría grandes trastornos un paro colectivo en sus explotaciones y retrasaría grandemente la producción.»

Hay que respetar los intereses de la Compañía. A la humanidad minera que la parta un rayo, o lo que es lo mismo: un bloque desprendido o una explosión de grisú. Por algo ganó la guerra Franco.

### LOS OBREROS, SIEMPRE A LA COLA

BARCELONA. — Un grupo de directivos y empleados de MATESA ha facilitado la siguiente nota, con el ruego de su publicación:

«Los empleados de MATESA, a las 22 horas del día de hoy, 29 de septiembre de 1969, expresan su inquietud y enorme preocupación existente entre los 1.200 productores de la plantilla, debido a que a esa hora no existe el menor indicio de que mañana vayan a satisfacer los salarios devengados en el mes que vence.

Asimismo, hacen constar que desde la celebración del último Consejo de Ministros, cuantas personas y organismos han sido consultados en demanda de información sobre el cobro de salarios y la continuidad de la empresa, no han facilitado contestación concreta».

### LA BARBARIE DE SANTA BARBARA

VILLAFRANCA DEL PANADES. — Según estadística del rector de la villa el ejercicio religioso agrícola en lo que va de año se eleva a 112 misas y oficios invocadores de buena cosecha, además de 27 rezos colectivos y 1.277 preces particulares. Pese a esa devoción sistematizada de familias campesinas, Santa Bárbara desencadenó un temporal de granizo por sobre la comarca que redujo la vid a un 25 % de la obtenida en las cosechas normales, además de que la graduación alcohólica este año es insignificante.

### COLOR DE UN INCENDIO

GERONA. — El yate «Briganp», con bandera inglesa y matriculado en Gibraltar, valorado en 45.000 dólares, ha sido pasto de las llamas en el puerto de S. Feliu de Guíxols, donde se hallaba anclado. Esta embarcación (ahora completamente destruída) tenía diez metros de eslora, pesaba 24 toneladas, su casco era de plástico, y podría haber sido plasticada.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

# El Mundo es así

## Gibraltar nuevamente

EL día primero de octubre, fecha tope fijada por la O.N.U. para que Inglaterra «descolonizara» Gibraltar, el gobierno franquista ha cortado la comunicación telefónica entre Gibraltar y España en vista de que la rubia Albión no cede a la recomendación onuense. En este semanario se ha informado lo bastante para que hayamos de relatar nuevamente las incidencias provocadas por El Pardo por la posesión franquista del peñón calpense.

Del punto de vista nacionalista Gibraltar pertenece a España por estar, dicha posesión, enclavada en suelo de Andalucía. Del punto de mira actual Gibraltar pertenece a los gibraltareños, y si con alguien han de discutir éstos es con los ingleses que lo dominan.

Franco carece de solvencia para exigir el Peñón «para España», habida cuenta de que España le está sometida por la fuerza. Si Inglaterra debe descolonizar esa punta de Europa, al gobierno español (?) le cabe descolonizar al pueblo que hace 33 años mantiene «invadido», oprimido y explotado.

Franco, que sólo se atreve a domeñar a sus paisanos españoles (y en 1936 con ayuda de dos potencias totalitarias extranjeras, ha ido perdiendo colonias africanas por falta de «do de pecho». No tardará en descolonizar Ceuta y Melilla, no por lo que se llama debilidad humanista, sino porque combatir de fronteras afuera no es lo mismo que hacerlo de fronteras adentro. Matar paisanos mal armados es más cómodo que afrontar ejércitos y diplomacias exteriores.

En vísperas del 1º de octubre una escuadra británica guarnece el puerto calpense. Haciendo de tripas corazón, Franco ha enviado cerca de la rada un par de cañoneros suyos sin propósito de gastar municiones.

Mientras tanto los 25.000 habitantes del Peñón quedan fijados en lo de «Gibraltar para los gibraltareños» y tienen razón. Su agregación a España significaría la pérdida de la libertad, el ingreso de una población respetada a la Edad Media nazifascista representada, a partir de la «débâcle» de 1945, por el nacionalsindicalista Francisco Franco Bahamonde.

Si los españoles no pueden sacudirse la tiranía monárquico-falangista que sufren, cuando menos que los felices de Gibraltar logren evitarse situación parecida.

### LA DICTADURA GRIEGA

El gobierno militar de Atenas se mantiene — le parece — dando cabezazos contra la pared, equivalente a probar su fuerza debilitando al país con cargas onerosas, aterrorizando a las gentes, y perdiendo crédito moral ante el extranjero. Las condenas a 20 y a 25 años de presidio, «animadas» con prácticas de Santo Oficio, no dan la medida de un poder seguro, y sí de una institución de abolengo cavernario.

Alarmado ante la persistencia de esa política interior absurda, un político conservador de prestigio exiliado, Caramanlis, ha salido de su mutismo para gritarles a los militares adueñados de Grecia la verdad de una situación tendente al descalabro. Al paso que marcan, los cuarteleros griegos se dirigen al impase, no sólo de su política feroz, sino de la política vital griega. El crédito moral, o helenista, tales militarotes ya lo tienen perdido; ahora les queda el perder la economía autóctona y el trato normal con los pueblos constitucionales. ¿De qué van a servirles a los Patakos y Cía. las relaciones amicales con España y otros países pobres o de política negra? De nada. Incluso EE. UU., esa nación regida por la política de conveniencias, se encuentra imposibilitada de abrirle ancho crédito a la Grecia totalitaria debido a presiones liberales insoslayables.

Con su documento, Caramanlis ha dado un fuerte aldabonazo a la opinión de su país y una seria advertencia al directorio militar a fin de que disposiciones constitucionales sean tomadas al efecto de devolver, a la antigua Hélade, el prestigio civilizador y la tranquilidad a que tiene indiscutible derecho.

Veremos lo que dentro de poco en Grecia ocurre.

### SITUACION NUESTRA

Hemos recibido una sola queja por haber recordado en estas páginas un «slogan» desafortunado circulado en 1945 con el fin de agudizar desavenencias. Tal citación se encontró inoportuna «por haberse superado aquel añejo problema» y mejor que así fuese. Cabe añadir que la reproducción del infecto discurso de Juan López ha sido bien recibida por los compañeros en general por fijar, la actual posición lopecista, la trayectoria fatal de cuantos sistemáticamente descarrían. Al ahora don Juan López se le encontró siempre en todos los fregados conducentes a desunir a los cenetistas, a cuartear la unidad de la C.N.T.

A decir verdad, la voz «Con España o contra España» no era sentida, pero se proferia en bandera de irritación. Si con los años ésta ha desaparecido, que las conductas lo certifiquen, que las oposiciones enconadas desaparezcan, igual que las reticencias. Si las personas elevadas al Secretariado placen o no, no ha de ser obstáculo para ayudarlo y secundarlo en sus tareas cual siempre ha ocurrido. Si la mayoría se inclina por el Secretariado A, los A y B deben apoyarlo, y viceversa. Otra conducta sería onerosa, de resultados ingratos para todos.

El «lema» aquél no debía ser recordado por apolillado y polvoriento. Pero minucias más antiguas todavía, podrían asimismo quedar en la fosa del olvido. Para salvaguardar el vigor de la Confederación no se exige igualdad estricta de pensamiento, sino unanimidad de conductas. Sin prescindir del criterio libre de cada uno, la obra debemos empujarla todos sin excusas ni preferencias particularistas. De ahí el señalamiento de aquéllo, puesto que en particularismos se está a veces sin que debiera estarse. Problemas interiores todos los sectores los registran y el arte consiste en saber o querer solventarlos. No siendo así, convirtiendo en insolubles incluso las pequeñeces, el malhumor de 1945 apunta de nuevo cual si la experiencia no contara. Con buena voluntad, con espíritu de verdadero compañerismo, nuestro elemento global saldría ganancioso, la obra permanecería incólume, incluso rolliza, pese al pasar de los años, más en gracia a la juventud que nos avecina, y que no osa poner pies en nuestro estrado por extrañeza de nuestras torpezas.

Individuos como Royano, López, Iñigo y otros que, como Magriñá en su juventud eran capaces de roer hierro, ahí les tenemos caídos en la sentina franquista sin que recojan de todos nosotros las durezas de que se han hecho acreedores. En casos se es tibio con ellos porque, en el fondo, esa absurda actitud de antiguos compañeros ha contrariado e inducido a creer que son equivocados en lugar de traidores. Mas, después del discurso abyecto de López en la Falange de Valencia, ¿quién de nosotros está capacitado para sostener el baladí criterio? o ¿quién de nosotros puede observar tranquilo las conductas cuesta abajo del reformismo sin límites, de renunciación radical o paulatina, del principio anti-estatal y de acción directa de la Confederación Nacional del Trabajo? ¿No se llega a avizorar, en ciertos medios afines, que un bagaje de transiciones y confusionismos, más la presencia letal de un royanismo, dejarían a la C. N. T. al borde del hoyo en el día seguro de la resurrección cívica o política de España?

Desengañémonos todos los compañeros. C. N. T. ha logrado su derecho de existencia merced a un motivo propio. Si un día obedeciera a intereses ajenos o inconcretos, cuantos hemos encanecido en el sostén de la C.N.T. intrínseca habríamos perdido el tiempo.

Y no. Aún estamos capacitados todos para ganarlo en beneficio de la generación que ha de sucedernos.

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**
*(Les cinq faces de Bellone)*
Por A. Maille. Precio: 1,50 frs.

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner
Edición especial de la revista «Umbral».
3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

# Actividades en Provenza

LA Comisión de Propaganda de la Zona A, reanudando la labor que desarrolla desde su creación, celebró una reunión en Pelissanne (Bouches - du - Rhône) durante la primera quincena del mes de septiembre. Después de haber terminado el período de jiras organizadas por el Núcleo de provenza y a las que han concurrido los compañeros de la zona en gran número, ésta reemprende sus tareas peculiares en un ambiente más íntimo y restringido. Pasado el verano, el tiempo ya no es propicio a las grandes concentraciones al aire libre y se impone la necesidad de actuar en otro sentido siguiendo el orden de las estaciones.

En este aspecto, la Zona A celebra frecuentemente reuniones, particularmente durante los meses de invierno, con objeto de mantener el contacto entre los compañeros de las Locales que las integran y al mismo tiempo, realizar una labor cultural y propagandística entre los mismos. Consecuente con este principio, se busca, de preferencia, a compañeros de la Zona para que animen sus reuniones desarrollando un tema determinado.

Para la reunión de Pelissanne, se había requerido al compañero Vicente Caudet, de la F. Local de Istres, para que hablara sobre alguno de los problemas que son consubstanciales con nuestras ideas. Habiendo accedido al requerimiento de la Zona, el citado compañero expuso su opinión sobre el siguiente tema:

«Sectarismo e intolerancia igual a fanatismo. ¿Tiene ello cabida en nuestros medios?»

El compañero Caudet empieza su disertación reclamando la indulgencia de los oyentes porque dice que no es orador ni tiene la costumbre de hablar extensamente en público. En varias cuartillas enjundiosas expone su criterio sobre lo que representan el sectarismo y la intolerancia, defectos que considera incompatibles con la ética libertaria. Su razonamiento se apoya más que en ejemplos concretos en lo que son fundamentos morales del anarquismo, que excluyen toda idea de fanatismo, abogando en este sentido exhorta a los presentes para que en todo momento ajusten su conducta a las ideas que dicen sustentar, procurando no ser dominados por las bajas pasiones que son inherentes a la sociedad capitalista y autoritaria.

A continuación intervinieron diversos compañeros para exponer su opinión sobre los conceptos vertidos por el compañero Caudet. La discusión derivó hacia un terreno más concreto. La mayoría de compañeros que intervinieron en ella aludieron a la situación que atraviesa nuestra organización en el exilio, condenando las maniobras de todos los elementos que realizan una labor perniciosa para nuestras ideas. Se nos acusa de intolerantes y fanáticos cuando en múltiples circunstancias hemos dado pruebas de que no somos ni lo uno ni lo otro. Lo que hay que hacer es no confundir la tolerancia con la pasividad, que dejaría el campo libre para que los que quieran destruir a nuestra organización consiguieran sus propósitos.

El compañero que preside resume brevemente las diferentes intervenciones y a continuación se pasa a resolver los asuntos de trámite.

En primer lugar se señala la fecha para la próxima reunión que tendrá lugar, en principio, el segundo domingo del próximo mes de noviembre. Como de costumbre se procedió a la entrega y devolución de los libros de la biblioteca circulante, como asimismo a la suscripción voluntaria para alimentar la caja de la Zona.

Terminaremos esta crónica señalando que a la reunión asistió una delegación de la Comisión de Relaciones del Núcleo de Provenza, compuesta por los compañeros Antonio Alorda y Andrés Martín.

*CORRESPONSAL*

## ELISEO TORTOSA

El día 22 de septiembre falleció en Nantes el recordada amigo y compañero Eliseo Tortosa, de 56 años de edad, y de Hospitalet de Llobregat, provincia de Barcelona, donde perteneció al Sindicato del Ramo de la Construcción. Era sencillo, comportándose con modestia en el trato, de espíritu solidario, consecuente en el cumplimiento de sus deberes confederales, dispuesto a servir a la Organización, aportando su ayuda moral y material. Su casa estuvo siempre a disposición de los amigos y compañeros.

Fue acompañado a su última morada por un grupo numeroso de amigos y compañeros españoles y franceses.

La Federación Local de Nantes y la C. de RR. del Núcleo de Bretaña se asocian al dolor que aflige en estos momentos a sus familiares por la pérdida irreparable de nuestro compañero Eliseo.

*F. L. de Nantes*

# COMUNICADOS

PERPIÑAN

El compañero Bueno comunica, que habiendo tenido que dejar el reparto de la prensa por causa de enfermedad, ruego a los compañeros que me adeudan por enviarles la prensa, me liquiden lo antes posible, pues yo me encuentro hospitalizado en el Hospital de Saint Jean en Perpignan, sala nº 5, Medicina A, Dr. Combier.

F. L. DE PARIS

Para el 12 de octubre, continuación de la Asamblea general referente al Pleno de Burdeos.

ARTE Y LETRAS

Entrevista importante el 11 de octubre: Renovación del Comité de Lectura regional.

LES AMIS DE HAN RYNER

Le dimanche 12 octobre, réunion des amis à 14 h 45, 114 bis, rue de Vaugirard. Pour le Centenaire de Philéas Lebesgue. Causerie de Louis Simon : «Phileas Lebesgue et Han Ryner ». Invitation cordiale aux sympathisants.

LE CAHIER nº 94 DES AMIS DE HAN RYNER est paru. Le nº 3 F. (3, allée du Château, 93- Pavillons s-Bois).

Au sommaire : Pour le Centenaire de Philéas Lebesgue : Han Ryner :*Philéas Lebesgue*. P. Lebesgue : *Tu ne tueras point*. Travail de paix. Notre langue. Han Ryner : *Cervantès et Don Quichotte. Lamartine et la Paix; La Fraternité. Et pourtant il y a des Antipodes. Songes perdus*, par Han Ryner, Alfred Mortier et Louis Chauvet. etc.

AKADEMIA RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine, Paris, (VI)

Dans le cadre de la célébration du centenaire de Phileas Lebesgue, mercredi 22 octobre 1969 à 21 h. « *Phileas Lebesgue penseur et essayiste* », conférence par Louis Simon avec les concours de Romainé Saint-Omer, Leclercq, E. Armand, Jean P. Berton et Jean Hubert Prélier.

## ADMINISTRATIVAS

A. Delgado, Forbach (Morelle). Rda. la tuya. Distribuido como indicas. Se había distribuido (al no dar Correos el nombre) a Teófoli Samuel de Fameche (Morelle), por deducción, ya que debe aproximadamente la misma cantidad.

Trullas, Gray (H. Savoie). Rdo. giro 10 frs. pago «C. S.» 30-9-69.

Crevillé, Montpellier (34). Rda. la tuya, se hará como indicas.

F. L. DE TOURS

La Federación de Tours invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 12 de octubre a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea general el segundo domingo de octubre. Se invita a todos sus militantes afiliados.

F. L. DE PERPIÑAN

Para el día 19 de octubre organiza una charla a cargo del compañero F, Blanco, quien disertará sobre el tema: «Lo antiorgánico», en la sala del Café des Sportifs, Route de Thuir, a las 9 y media de la mañana.

Todos los compañeros simpatizantes y amantes de la cultura, quedan cordialmente invitados a la misma.

F. L. DE ORLEANS

Para el día 12 de octubre, a las 9,30, y en el sitio de costumbre, se convoca a todos los afiliados de esta Local a una asamblea de información. Presencia indispensable.

## PARADERO

Por asuntos familiares se desea conocer el paradero de José Benet Salomé, de Reus. En el año 1954 trabajaba en Dax.

Escribir a Isidro Nogués, 143, rue Félix Pyat, Bloc C; (13) Marseille (3e arrt).

— De Salvador Martí Vives, de 51 años de edad, procedente de América Latina, de profesión encofrador y su última residencia en Nimes.

Dirigirse a su hermano Juan Martí Vives, 24, Square Delpech; (31) Muret.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

*Paris* : Jaime Casellas, 10 frs.; Avelino Arroyo, 8; *Roanne* (Loire), A. López, 10; *Aix-en-Provence* : Juan de Orán, 10; *Ottmarsheim* : Romera Pérez, 10; *Forbach* : Delgado, 40. Total, 88 frs.

*URGENTE. — Precisamos hallar un ejemplar del número de «Solidaridad Obrera» extraordinario (tamaño «Umbral») editado a eso del 1959 y actualmente agotado. Quien pueda desprenderse del mismo hará el favor de enviarlo a J. Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).*

# BAKOUNINE

## Vu par Gaston Leval

Mais le destin de Bakounine n'était pas inscrit dans l'armée. Il n'avait pas l'âme d'un militaire. Sa soif dévorante d'instruction, sa nature de penseur, son goût de la dialectique (rien à voir avec la « méthode dialectique » de Hegel et de Marx), son indépendance d'esprit le poussaient vers les spéculations philosophiques, vers les problèmes de l'art, de la littérature et de son contenu profond. Un cercle se forma à Moscou, où d'autres jeunes gens, comme lui sortis des classes bourgeoises et aristocratiques, se réunirent et allumèrent le premier phare intellectuel. Le principal animateur en fut, avec Biélinsky, bientôt mort de tuberculose, Michel Bakounine. Après avoir dévoré les encyclopédistes français, celui-ci s'était mis à lire les philosophes allemands, car l'Allemagne était alors le principal foyer de la philosophie. Fichte, Kant, Scheling, Lessing, Leibnitz, Schlegel, et surtout Hegel : il les lit tous avec la même passion qu'il a, auparavant, lu Descartes et Spinoza, Rousseau et le Dante, Montaigne, Platon et Descartes.

Il délaisse donc de plus en plus l'armée. A vingt ans, la situation est telle qu'il donnera sa démission. Et il commence à vivre comme un bohème, qu'il sera toujours dans ses années de liberté.

Mais il faut se décider à choisir un chemin : Bakounine choisit de se faire professeur de philosophie. A vingt-six ans il part pour Berlin, où il s'inscrit à l'Université. Il étudie, discute, approfondit. « Il ne suffit pas de dire, écrira plus tard dans ses Mémoires, le publiciste allemand Arnold Ruge, que Bakounine avait une instruction allemande (3), il était à même d'en remontrer philosophiquement aux philosophes et aux hommes politiques allemands eux-mêmes, et de présager l'avenir qu'ils évoquaient sciemment ou malgré eux. »

Mais Bakounine n'était pas un tempérament à rester longtemps inactif même dans une ville universitaire. Sa nature ardente le portait à l'action, à la discussion, à influer sur la vie des hommes. Aussi, après avoir été pour un court laps de temps hégélien de droite, il est devenu hégélien de gauche, et s'est rapidement trouvé en opposition avec le régime dominant en Russie. Il rompt avec la « société russe officielle ». Si bien que les agents diplomatiques le convoquent dans les différentes villes où il va s'installer — la police tsariste est parfaitement organisée — et lui enjoignent de rentrer en Russie. Bakounine refuse, quitte l'Allemagne, connaît en Suisse le communiste Weitling, organisateur de la Ligue des Justes.

Puis c'est Paris, où il arrive en 1844. Ce sont les contacts avec toute l'école socialiste qui s'est développée et a donné lieu à l'apparition de nombreux courants dont celui de Louis Blanc, représentant du socialisme d'Etat et le proudhonisme, essentiellement antiétatiste. Il connaît aussi Lamennais, George Sand, alors aussi ralliée au socialisme, Michelet, Nicolas Herzen, le grand réfugié russe, socialiste aussi, qui avancera à Proudhon les fonds nécessaires pour la publication de son journal « La Voix du Peuple ». Le socialisme était à ce point à l'ordre du jour, que Lamartine lui-même proclamait son adhésion et que Bakounine pourra écrire plus tard qu'à cette époque « il suffisait de trois mois de boulevard pour convertir un libéral au socialisme. »

*(A suivre.)*

(3) En ce sens qu'il emmagasinait un nombre énorme de connaissances, comme on disait de Diderot qu'il avait une « tête allemande ».

# CONGRES ESPERANTISTE

*Congrès des espérantistes de S. A. T. à Novi Sad (Yougoslavie. Août* 1969

Ayant approuvé à l'unanimité les activités générales de S.A.T. (Sennacieca asocia tutmonda. Association a-nationaliste mondiale), la section des jeunes déclare dans sa propre résolution du congrès :

Ils (les jeunes délégués) affirment que l'enseignement de la paix est gravement compromis par l'admiration qui nous entoure de toutes les choses dédiées à la guerre, par exemple, les musées d'armes, les présentations de films de guerre (principalement à la T.V.) et l'utilisation de jouets militaires surtout par les jeunes enfants.

Sympathisent avec le comportement de révolte des jeunes travailleurs et autres.

Exècrent les prétendus progrès de la science, qui ne naissent pas d'un véritable intérêt scientifique, mais plutôt de considérations de prestiges militaires et nationalistes.

Soulignent les dangers d'un empoisonnement toujours plus grand de l'air, de l'eau et du sol par des causes nuisibles et montrent leur sympathie à toutes les associations qui œuvrent pour protéger la nature.

Recommandent à tous d'utiliser l'espéranto dans leurs relations internationales parce qu'ils ont la conviction que l'espéranto est le remède le plus favorable pour une paix mondiale.

Pour tout renseignement sur l'espéranto et son étude, écrire à S.A.T. Amikaro, 67, av. Gambetta, Paris (20e).

# FRANCO D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

SANG PAROLES...

ERRATUM : Une erreur s'étant glissée lors de la composition de la page sur laquelle se trouve l'article sur la R.A.T.V.M., de Marseille, dans le numéro précédent de notre journal, nous vous demandons de faire la correction suivante. La signature n'est pas celle de tout l'ensemble, tract et conclusion, mais du tract seulement ; la conclusion étant de Pierre Méric.

# Chez Hutchinson, la direction est « gonflée »

La société Hutchinson a informé lundi soir le comité de l'établissement qu'elle avait décidé de licencier 364 ouvriers ou bien qu'il réduirait les horaires à 35 heures et licencierait 120 ouvriers au lieu de 364.

Aussitôt, à l'appel de la C.G.T. et de C.F.D.T., un grand meeting rassemblait 2.500 ouvriers et ces mêmes syndicalistes décidaient de riposter par un arrêt de travail de 24 heures.

Toujours les mêmes ! Un arrêt de travail ne peut rien arranger puisque l'usine, qui se trouve déjà en difficulté de donner du travail, s'en trouvera favorisée.

Le seul moyen de donner du travail à tous c'est de mettre l'usine en gestion directe. Il n'y a que ce moyen afin de partager tous les bénéfices en parts égales, mais la C.G.T. et la C.F.D.T. se gardent bien de la réclamer ou de l'exiger. Trop de liens les unissent avec la direction.

# DE BRIC...

B.D.I.C

# ...ET DE BROC

*Charade*

— Mon premier manque à mon tout.

— Mon second indique la direction.

— Mon troisième est une négation.

— Mon quatrième est ce que fait mon tout.

Mon tout est un anachronisme.

Solution : Gouvernement.

*(De la revue bruxelloise « Revo »)*

*Syllogisme*

1) Récente déclaration du maréchal Tito : « Les grèves sont inconcevables en système autogestionnaire ».

2) Une réalité quotidienne : il y a des grèves en Yougoslavie.

3) Conclusion évidente : Il n'y a pas de véritable autogestion en Yougoslavie.

C.Q.F.D.

*Les belles formules*

Ceux qui ont eu l'occasion de lire LE COMBAT SYNDICALISTE dans son ancienne présentation ont pu remarquer, en haut et à gauche de la première page, la formule bien connue de tous les socialistes : « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins ».

Dans la constitution de l'Etat « socialiste » Est-Allemand (1re partie, 1er chapitre, article 2, 3e paragraphe) : « Le principe socialiste : « De chacun selon ses moyens à chacun selon son *rendement* » fait force de loi.

Subtile mixtification. On ne peut mieux indiquer l'étroit lien de parenté qui unit les systèmes capitalistes privés, avec les soi-disant « Républiques socialistes ». Ce terme de rendement est vraiment une merveille : il suggère la machine sociale composée de rouages indépendants, l'individu réduit à l'état de robot, il présuppose la concurrence entre prolétaires et par conséquent l'introduction de hiérarchies, il est le symbole parfait de l'aliénation bureaucratique...

Il faudra bien qu'un jour ou l'autre le monde du travail se débarrasse de ses bergers qui n'ont jamais eu de socialistes que le nom.

Jetez le masque, messieurs les staliniens, on vous a reconnu.

*Figaro-ci, Figaro-là*

A l'occasion de l'anniversaire de la libération de Paris, monsieur J. J. Gautier a fait dans les colonnes du « Figaro » la description de l'arrivée dans la capitale des premiers détachements de l'armée Leclerc, le 24 août au soir. Comme il « omettait » de citer les antifascistes espagnols parmi les libérateurs de Paris, le directeur de la section espagnole du «C. S.» s'est senti obligé de lui en faire la remarque au nom de la majorité d'étrangers qui composait cette avant-garde (J.J. Gautier ne citait parmi ceux-ci que les Algériens, qui à l'époque étaient administrativement français).

La réponse de Gautier est absolument savoureuse. Il affirme sans rire : « Je n'ai jamais dit qu'il n'y eut pas d'Espagnols. «Parmi eux » signifie bien qu'il pouvait y avoir quantité d'hommes d'une autre sorte ».

Bravo, monsieur Gautier. C'est vrai. Il y avait là des hommes d'une autre sorte. Parmi les patriotes imbéciles, les nationalistes demeurés, il y avait, sur les Half-track baptisés « Teruel », « Guadalajara », « Guernica », « Durruti », « CNT-FAI » ou d'autres noms tout aussi français, des *hommes d'une autre sorte*. Ces gens-là se battaient contre le fascisme et non pour la patrie. Leur courage, leur ténacité à eux qui ont combattu les armes à la main de 36 à 45 contre le fascisme, sont votre mauvaise conscience, monsieur Gautier.

Sachez en tout cas que ces « gens d'une autre sorte », vous méprisent énormément.

---

Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà ce que fait tout gouvernement despotique avec la jeunesse quand elle relance un peu plus de justice.


**SIEGE SOCIAL**

**39, rue de la Tour-d'Auvergne**
**Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64**
***Administration : J. SORIANO***
**94 - Fontenay-sous-Bois**
**C.C.P. 14.103-62 - Paris**

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

| | |
|---|---|
| Trois mois ..... | 10 F |
| Six mois ..... | 20 F |
| Un an ..... | 38 F |

Tél. Imprimerie : 235 27-73.



# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# BONNES VACANCES

## ...avec Mr. Rothschild

Si vous êtes un adepte du camping vous connaissez certainement monsieur Trigano, et si vous adhérez à un club, vous aurez également entendu parler de lui comme directeur du Club Méditerranéen. Sachez que vous êtes redevables de ces avantages à la philanthropie de monsieur le Baron (?) Edmond de Rothschild, que nous avons l'honneur de vous présenter ici.

Edmond est né le 30 septembre 1926 des œuvres de son père Maurice Rothschild. A la mort de celui-ci, en 1957, Edmond hérita d'environ 125 milliards, nous dit « L'Information d'Israël », journal de Tel-Aviv. Il n'est pas précisé toutefois la part du fisc qui n'a probablement jamais entendu parler de la mort d'un Rothschild. De toutes façons, Edmond réside près de Genève (Château de Prégni) où, comme dirait Voltaire, il emmerde la maréchaussée.

Comme on ne peut pas vivre à rien faire, Edmond épousa l'ex-femme de A. Blank, ancien patron de « France-Soir » avant Lazareff, puis en 1963, en seconde noce, Nadine Talier, jeune starlette fille de L'Hospitalier, agent motocycliste à la Préfecture de Police.

Dans la même année, probablement en mal de compagnie, Edmond fonda sa propre banque, la Compagnie Financière (adressez vos bons vœux : 47, faubourg St-Honoré, Paris), qui patronne la Société Française des Hôtels de Montagne, la Société de Financement et d'Exploitation de Bowling, diverses autres sociétés et quelques stations de sports d'hiver. Excusez du peu. Pour loger cette « purée d'nous autes », Edmond s'est également fendu pour monter les Sociétés Immobilières Cogifrance et Cogifi, et il nous attend à Inno-France et Inno-Belle-Jardinière pour le reste.

Comme il ne faut pas abandonner les siens, Edmond a également aidé ses cousins Guy, Alain et Elie, les pauvres banquiers de la rue Lafitte, pour lesquels Pompidou a dû gravir le Golgotha que l'on sait.

Bien pourvu financièrement, Edmond n'est pas non plus dépourvu d'humour. Avec les quelques sous qu'il lui restait, il s'est offert le luxe d'emmerder équitablement la gauche et la droite en finançant les deux hebdos « Minute » et « Le Nouvel Observateur ». Voyant que ses cousins sus-nommés soutenaient (c'est le mot) Pompidou, il a, en bon joueur, misé sur Poher. Partez, restez ou même votez, nous faisons le reste.

NAFF-NAFF

---

*UNE NOUVELLE RUBRIQUE :*

**LES OUVRIERS PARLENT...**

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration ; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine) ; la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

# COMMUNIQUES

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

---

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires*

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

---


Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

34 28

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

16 OCTOBRE 1969
NUMERO 577
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Une action galvaudée...

Les récentes actions engagées dans le secteur public n'ont pas toujours eu la sympathie du public et on a pu entendre des mots désagréables dans la bouche des travailleurs, qui ne pouvaient se rendre au chantier ou à l'usine pour cause de grève des transports publics.

Le principal bénéficiaire de ce climat de mécontentement est, sans aucun doute, l'Etat. Nous entendons par là tout ce qu'il représente et défend : les privilégiés qui spéculent sur le travail de la classe ouvrière. Aussi, pourrait-on penser que cette désunion ouvrière est voulue et préparée dans l'ombre...

Nous n'irons pas jusque là. Nous ne voulons pas nous égarer dans des suppositions plus ou moins étayées et préférons établir un critère à partir de faits concrets.

Nous savons que l'annonce de la dévaluation a produit dans l'esprit des gens un choc catastrophique. C'est le cas de ceux qui n'ont pas conscience de ce que la dévaluation de la monnaie est infiniment moins important que la dévaluation du pouvoir de consommation. Certains leaders syndicaux n'avaient pas pensé, en signant les accords de Grenelle, que les augmentations accordées aux travailleurs seraient dévorées par une dévaluation officielle ou déguisée. Les gauchistes, qui réclamaient alors la gestion directe furent taxés de provocateurs... Et aujourd'hui, que tous les « chefs » des centrales représentatives se sont mis d'accord pour dire que nous avons été dupés et volés, que tout est à recommencer, que l'Etat se moque de nous en nous proposant « l'actionnariat », où veulent-ils nous conduire... ?

A galvauder la seule arme de défense des travailleurs : La grève générale.

Nous constatons tous ces jours que les mouvements sont limités et corporatifs. Dans les transports c'est tantôt la S. N. C. F., tantôt les bus ou les métros. Dans les P. T. T., l'action reste limitée à 24 heures, et pas pour toutes les catégories du personnel. « L'Humanité » du 27-9 se garde bien de signaler la médiocrité de l'action dans cette administration et elle reconnait même « qu'il aura fallu cinq jours de grève aux postiers de Paris, 15 pour obtenir ce que le dialogue n'avait pu leur apporter depuis longtemps ». C'est vrai que pendant ce temps la C. G. T. consultait la catégorie des « Préposés » pour une éventuelle grève de 24 heures et que les résultats ne furent pas très concluants.

Les travailleurs en ont assez de toutes ces dispersions d'énergies et de tout ce désordre dans la lutte pour leur émancipation sociale. Aussi nous partageons votre avis, monsieur Mascarello, quand vous dites dans « L'Huma » du 30-9 que les travailleurs, qu'ils soient salariés de l'Etat ou du patronat privé, entendent, par l'action, marquer leur volonté de ne pas se satisfaire de vagues promesses, nébuleuses et trompeuses...

Seulement, et là nous risquons de ne plus être d'accord avec vous ni avec les autres secrétaires de la C. G. T. et consorts, cette action, c'est nous, les travailleurs qui entendons la préparer et la mener à notre guise et sans la bénédiction de maîtres à penser qui ont perdu l'habitude de manier l'outil et de partager les difficultés de la classe ouvrière. Nous voulons agir sans contraintes...

Et c'est ça le vrai syndicalisme.

« Par sa doctrine, ses buts et son action, le syndicalisme doit s'affirmer comme le seul mouvement de la classe ouvrière. Il doit être capable de réaliser par lui-même et aux différents stades de l'évolution humaine, l'organisation rationnelle de la société ».

Bien sûr, cela vient à dire que nous n'avons que faire du « Parti des travailleurs » qui nous promet une économie « nationalisée » où les ouvriers resteront des ouvriers, mais qui n'auront qu'un seul maître : l'Etat.

Comme a dit La Fontaine : « Notre ennemi c'est notre maître » et restant forts de cet enseignement nous restons fidèles à la devise libertaire qui veut qu'on sache vivre sans dieux ni maîtres...

# VIVE LA GREVE ! A BAS LES TRAITRES !

Au bout de huit jours de grèves les « roulants » ont dû reprendre le travail. Cela ne s'est pas toujours déroulé comme les syndicats l'auraient souhaité, et la reprise dans la plupart des dépôts a plutôt été honteuse. Il faut dire que rien n'obligeait les syndicats réformistes à faire reprendre le travail sinon que la peur que la grève ne fasse tache d'huile parmi tous les cheminots, tout le secteur privé, ce qui aurait eu pour conséquence pour eux comme pour le gouvernement de voir fleurir un nouveau mai en septembre mais cette fois-ci avec en plus la leçon que les travailleurs en avaient eu en 68 car ceux-ci ne se seraient pas laissé berner.

Ce qui a obligé les syndicats C. G. T., C. F. D. T. et autonomes à briser la grève des « roulants », c'est que le mouvement à la R.A.T.P. se généralisait, que les P.T.T. avaient annoncé une semaine d'action à partir du 29 septembre avec 24 heures de grève pour le 2 octobre que l'E.G.F., en cas d'échec des négociations qui devaient se tenir le 25 septembre entreraient également en grève et qu'enfin dans le secteur privé les travailleurs commençaient à bouger

Ces syndicats, vendus au patronat, ont pu, une fois encore dominer et rester les maîtres, en intervenant lorsque cela allait un peu trop loin, ou en laissant les travailleurs sans consignes et sans organisation là où l'unité était déficiente. C'est ce qui leur a permis d'écouler le mécontentement en douceur. Tout au moins le pensent-ils, car tout n'est pas encore dit et le malaise grandissant à cause des trahisons, personne ne peut prévoir si cette vague de grèves ne prépare pas d'autres vagues plus grandes encore. Si c'était le cas, il faut s'attendre que la tactique des syndicats au service du gouvernement sera la même que celle qu'ils ont menée jusqu'à ce jour. Il faut s'attendre que ces actions n'entraîneront pas la satisfaction des grévistes et de tous les travailleurs, mais pas leur défaite non plus. car une nouvelle brèche sera ouverte et bien malin qui sait jusqu'où les ouvriers se laisseront bernés, car si ceux-ci ne se montrent pas enthousiasmés pour la lutte, ils n'y sont pas hostiles et ils savent que la grève et l'action directe est de plus en plus nécessaire.

Dans ces conditions la situation pour le gouvernement comme pour les citoyens Séguy, Descamps, etc., reste très dangereuse, car elle montre que la classe ouvrière malgré les trahisons n'est pas démoralisée et qu'elle continue à lutter chaque jour en exigeant d'avantage.

M. F.

# Les conflits sociaux continuent

Après les débrayages dans plusieurs secteurs de l'activité industrielle des différentes régions, marqués par la grève des cheminots de la SNCF, les roulants, puis tous les employés de la RATP et de la RATVM à Marseille, le mécontentement des travailleurs s'intensifie.

Au Mans, les travailleurs des usines Renault (8 000 salariés) ont été appelés à cesser le travail pour une demi-journée. Invités à cela par les centrales syndicales C.G.T. et C.F.D.T. pour revendiquer une augmentation de salaire. Ces centrales prétendent voir en cette action « un ultimatum à la direction générale » ; dans le cas où cette dernière persisterait dans son refus, des actions plus dures son envisagées.

A Liverdun (Meurthe et Moselle), le travail interrompu vendredi 26, devait reprendre le samedi 27 après 24 heures de grève suivie à 100 % par les ouvriers. L'objet de la grève était également une revendication des salaires. Là encore les représentants syndicaux avaient fait les mêmes menaces.

A Cluses (Haute-Savoie), après trois jours de grève le travail a repris aux usines Socavex. Un accord est intervenu entre la direction et les grévistes, mais les discussions se poursuivent, car les travailleurs sont prêts à reprendre l'action si ces discussions n'aboutissent pas. D'autres mouvements de grèves se sont poursuivis ou ont éclaté vendredi 26 dans d'autres secteurs de la même ville.

A Thonon (Haute-Savoie), aux fonderies du Lémen, les ouvriers ont voté à 82 % l'occupation des locaux. Les grévistes qui réclament un treizième mois, assurent la sécurité des installations et ont déclaré qu'ils « laisseraient la liberté du travail à ceux qui le voudraient ».

A Dunkerque, la grève reprise, après interruption pendant la période des congès payés le 1er septembre, se poursuit et l'occupation des bureaux du laminoir d'Usinoir s'est poursuivie malgré la signification aux grévistes du jugement qui en constatait « l'illégalité » ; une délégation de grévistes est venue justifier l'occupation des locaux au sous-préfet de Dunkerque et lui a exposé ses revendications. Les perforatrices du service informatique ont refusé d'assurer le travail incombant aux grévistes.

A Saint-Etienne, 80 % des 60 ouvriers des établissements F.O.S. fabriquant de l'outillage de précision ont participé à des débrayages de deux heures.

A la Flèche (Sarthe) les travailleurs des usines CEBAL (emballages d'aluminium) ont débrayé à deux reprises pour réclamer une augmentation de salaires. Une grève d'un autre ordre a eu également lieu dans la Sarthe ; il s'agit de problèmes scolaires. Les parents et leurs enfants ont défilé à Basse-sur-Braye, pour réclamer la construction d'un C.E.G. dans leur commune, laquelle, peuplée par 2 500 habitants en est dépourvue ce qui oblige les parents à envoyer leurs enfants à Saint-Calais à partir de la 6e.

La grève des mineurs du groupe de Lens (Pas-de-Calais) s'est poursuivie et même légèrement étendue le vendredi 26. Les mineurs bénéficiant d'une journée de congé, une parenthèse s'est ouverte samedi 27.

Tous ces conflits reflètent assez bien l'instabilité à laquelle sont astreints les travailleurs. Instabilité du régime, certes, mais aussi insécurité rendue plus vive par l'absence quasi totale de formation syndicale qui fait bien souvent, après avoir déclenché les hostilités envers le patronat, accepter que les délégués syndicaux qui sont formés dans des centrales syndicales réformistes « discutent » des modalités nouvelles par lesquelles l'exploitation capitaliste devra se poursuivre. On le voit bien, chez Renault, par exemple, où les centrales réformistes prennent le devant pour inviter ce qu'il est convenu d'ores et déjà d'appeler « la base » à effectuer une demi-journée de grève pour intimider l'Etat, puisque c'est lui le patron, et les capitalistes, qui d'ailleurs ne rechignent pas sur le vocabulaire sorti de mai 68 pour eux aussi faire ce qu'ils prétendent être le « maximum pour satisfaire les besoins légitimes de la base ».

L'actuelle division, le caractère successif mais non cumulatif des conflits dont la France est actuellement le théâtre, ne sont pas faits pour améliorer la cohésion entre les travailleurs, mais bien au contraire, pour rendre cette dernière quasi impossible. Et c'est sur ce terrain que s'entendent les patrons, les dirigeants syndicaux des centrales réformistes et l'Etat par l'intermédiaire du gouvernement, pour la « sauvegarde du grand capital ».

L'absence de formation et d'informations est tellement flagrante que, dans de très nombreuses entreprises, les travailleurs appuyés par les syndicats réformistes entrent en conflit avec le patronat pour réclamer une augmentation de salaire après avoir vécu, subi, le contre-coup des augmentations de salaires dont nous ont gratifiés nos patrons après mai-juin 68, lequel s'est manifesté dans son aspect le plus spectaculaire par l'augmentation du coût de la vie. Cela est inévitable et a d'ailleurs toujours été le résultat de telles revendications depuis le démantellement de la grande centrale syndicale C.G.T. lors du dénouement de la guerre de 14-18 et l'avénement du bolchevisme en Russie. Ceci a permis la création de ce Parti communiste français qui est l'instigateur de toute la banqueroute née de la politisation de la C.G.T., ce qui provoqua son éclatement, la discorde parmi les travailleurs qui, ensemble sont pourtant les créateurs du syndicalisme révolutionnaire qui devait prendre toute sa valeur dans l'édification de la Charte d'Amiens. Celle-ci donnait tout son sens au syndicalisme dans la volonté des travailleurs de lutter pour l'abolition du patronat et du salariat.

La Confédération nationale du travail ne pouvant accepter les conditions de lutte qu'imposent les centrales réformistes aux travailleurs en les bernant, invitent les travailleurs à revenir aux sources du syndicalisme c'est-à-dire à la Charte d'Amiens, à la suppression du capital et du salariat par la baisse des prix, loyers, impôts, etc., afin d'acculer le patronat à réduire ses bénéfices, puis les salaires (1). Non à l'inflation dûe aux surenchères des prix sur les salaires (le franc de 1914 vaut 200 de nos francs actuels ) !

Oui à la déflation instaurée par les travailleurs en acculant le capital à supprimer, par la baisse, le moteur de son exploitation sur les travailleurs, l'argent. Ce qui doit régir la société ce n'est pas l'argent dans ces échanges ; il a le défaut de pouvoir être accumulé ; mais c'est les échanges nécessités par les besoins de chacun dans les différents produits que pourra fabriquer ou produire le travailleur.

La vivacité, le prestige, le bonheur d'une société ne pourra jamais sortir de quelques fabuleux salaires dont seront gratifiés les travailleurs, mais de la possibilité qu'auront les travailleurs de pouvoir profiter de tous les produits que leur association mettra à leur disposition. Les besoins justifient la production ce qui n'est pas le cas dans nos sociétés actuelles où c'est la possibilité du plus grand profit qui dirige la production. La production doit satisfaire la consommation, en qualité et en quantité ; ce qui n'est pas le cas de la société actuelle puisque de nombreux produits sont inutiles et que pour leur consommation les capitalistes et l'Etat se livrent à une concurence et une publicté honteuse qui n'est d'ailleurs rendue possible que grâce à l'existence de l'argent.

Seules les revendications visant à la disparition des profits, donc inévitablement à la disparition de l'argent pourront donner au syndicalisme son vrai sens de défenseur des travailleurs dans leur lutte contre le capitalisme en les responsabilisant dans leurs œuvres, dans l'association qu'ils forment au sein de leurs entreprises respectives ; ce qui n'est bien sûr pas le cas des syndicats réformistes qui laissent à d'autres le soin de ces responsabilités par les voies « démocratiques » qu'on sait.

**Michel Le Marec**

(1) Je parlerais plus en détail de cette revendication qui peut, posée de cette façon surprendre, dans un article où je m'efforcerais d'analyser le plus simplement possible tous les avantages et les exigeances que pose une telle revendication.

**« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »**

Michel Bakounine.

# COMITÉ POUR LA LIBERTÉ ET CONTRE LA RÉPRESSION

Le Comité pour la liberté et contre la répression que préside le professeur Laurent Schwartz vient de faire le point de ces derniers mois. Il constate et déplore, avant tout, que de nombreux étrangers sont toujours, depuis juin 1968, expulsés, empêchés d'entrer en France ou assignés à résidence. Il se préoccupe, par ailleurs, du cas de l'étudiant Cohn-Bendit, issu d'une famille réfugiée de l'Allemange hitlérienne, né en France, ayant fait ses études secondaires en France et toujours privé de la possibilité d'y poursuivre ses études supérieures. Il s'étonne également que le licenciement pour fait de grève de 70 journalistes de l'ORTF n'ait pas encore été rapporté. Il s'élève contre les poursuites dont est l'objet l'éditeur François Maspero exposé à des condamnations de plus en plus lourdes qui pourraient provoquer la fermeture de sa maison d'édition. Il proteste contre la suppression arbitraire de 20 postes de directeurs de maisons de jeunes. Des cas lui ont été signalés d'enseignants suspendus ou déplacés et d'assistants qui n'ont pas été reconduits dans leur poste pour des raisons politiques. Des membres des « Jeunesses prolétariennes » ont fait l'objet récemment d'interpellations et de perquisitions abusives.

Enfin le Comité exprime son indignation vis-à-vis de ceux qui ont pris la responsabilité, en interjeant appel à minima du jugement correctionnel de Marseille qui avait condamné Gabrielle Russier à une peine amnistiable et en faisant planer la menace d'une peine plus grave ainsi que de la révocation de son poste de professeur sur une femme déjà très éprouvée par le chagrin et par les conditions d'une détention préventive injustifiable, l'ont poussée au désespoir et au suicide.

*Le 24 septembre* 1969.

# QUAND LA C.G.T. REÇOIT LA C.I.S.A.

**( Confédération Internationale des Syndicats Arabes )**

On pourrait penser que la rencontre entre deux centrales syndicales, chacune d'un pays différent, servirait à voir les moyens qu'il est possible d'utiliser et l'aide que l'un et l'autre peut apporter à l'intensification des luttes de la classe ouvrière de ces deux pays.

Eh, bien, non ; il n'en est rien. Ces deux centrales se sont, avant tout, préoccupées de la situation du Moyen-Orient, c'est-à-dire, qu'elles se sont préoccupées de la méthode à employer pour défendre leurs propres régimes, ceux qui maintiennent les travailleurs arabes dans la misère.

Lu dans « L'Humanité ». Jugez-en vous-même :

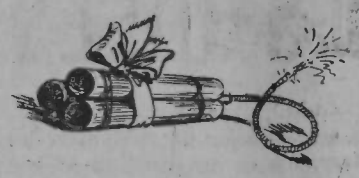
« Au cours de cette semaine d'information et, conformément aux décisions prises en commun avec la C. G. T., les représentants de la C.I.S.A. ont trait notamment des graves événements qui se déroulent au M.-Orient. »

Les représentants de la C.G.T. ont rappelé l'orientation définie par le 36e Congrès confédéral et l'intervention de Georges Séguy devant les congrésistes de la C.I.S.A. réunis au Caire en janvier dernier... La C.G.T. a assuré les représentants de la C.I.S.A. de sa volonté de poursuivre son action dans la voie qu'elle s'est tracée contre l'impérialisme, pour l'indépendance des peuples, pour la paix».

La C. G. T. s'est tracé la voie de lutter contre l'impérialisme. Mais, monsieur Séguy, vous vous êtes bien gardé de dire que à part l'impérialisme il y avait aussi et surtout les militaires comme Nasser, les régimes dictatoriaux de la Syrie, de l'Algérie, de la Palestine, du Maroc. Tout cela ne compte pas, M. Séguy. Vous savez pourtant que les principaux responsables sont justement ceux que vous n'osez pas dénoncer. Et dans toutes vos conversations et entretiens qu'est-ce qu'il en est du pauvre travailleur arabe ? Rien. Tout cela passe au deuxième plan.

**M. F.**

# La désobéissance civile



Henri Thoreau, philosophe inconnu, pourrait néanmoins être fier : son conseil a porté. Je ne vous décrirai pas comment l'obéissance civile est marquée dans les têtes, petites ou grandes. Elle a été très décrite par un paysan qui devait être, lui aussi, philosophe, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de l'avenir de ses trois enfants : « Le premier sera agriculteur, pour connaître la pauvreté. Le second, curé, pour lui enseigner les bienfaits de la pauvreté. Le trosième, gendarme, pour achever de convaincre le premier au cas où le second n'y parviendrait pas ».

Que ce soit à l'Est ou à l'Ouest, personne, excepté quelques pêcheurs à la ligne, n'échappe à cette ronde infernale : « Boulot, métro, dodo ». Pourtant, instinctivement, le peuple a retrouvé la solution : la désobéissance civile. La médaille des bons travailleurs à l'Ouest comme celle des stakanovistes à l'Est, ne décore plus que de pauvres cons. L'ouvrier tire au flanc, dit-on, il n'a plus de « conscience professionnelle ».

On avait déjà entendu cet air-là bien des fois, que ce soit à propos des ouvriers, enfants ou adultes, du siècle dernier travaillant 18 heures par jour ou tout dernièrement encore à propos des « bicots », des « nègres » ou des « niaqués » : foutent rien ces fainéants. Et comment donc, pourquoi travailleraient-ils ? Pourquoi travaillerions-nous ?

Le colonisé qui n'avait pas, comme nous, reçu ce long entraînement chrétien au sacrifice, n'avait pas non plus nos préjugés. Les colons n'ont pas mis longtemps à s'apercevoir que la « colonie » ne payait pas. Si la plupart des colonies sont aujourd'hui libérées du joug de l'occupant, c'est autant parce que le dit occupant n'en tirait plus grand chose que parce qu'il en a été chassé (il espère d'ailleurs, grâce à ses valets, en tirer plus sans financer une armée d'occupation).

La paresse des exploités est une arme secrète. Au moins aussi efficace que la mitraillette des révolutionnaires. L'ouvrier joue le même rôle vis-à-vis du capitalisme que le colonisé vis-à-vis du colon. En tirant au flanc, partout et toujours, la part du bénéfice du patron diminue, le capital ne rapporte plus. On remarquera d'ailleurs la dernière contre-attaque des patrons fainéants. La plupart des boîtes, tout en distribuant quelques bénéfices aux actionnaires, font chantage pour survivre : « Si nous ne recevons pas de subventions, nous fermons l'usine et y aura des chômeurs dans la région ». Et le « super » préfet raque, c'est normal, c'est convenu.

Quand, donc, l'ouvrier qui se troque un de Gaulle pour un Pompidou, un Poher ou un Duclos s'apercevra-t-il de la supercherie ? Des subventions, soit. Mais, à fonds publics, gestion publique. Que toutes les boîtes qui reçoivent de l'argent des contribuables soient gérées par leurs ouvriers, les seuls contribuables. Alors le goût du travail bien fait renaîtra. Le travail bien fait, quel qu'il soit, ne peut être que l'œuvre d'un homme libre.

LE HENNAF

*Vendez !*

*Achetez !*

*Diffusez !*

**« Le Combat Syndicaliste »**

**Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire**

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

# LES IDEES ANARCHISTES A L'UNIVERSITE DE MADRID, EN 1969

A Madrid, dans la chaleur d'août, j'ai eu l'occasion de rencontrer des camarades et des amis avec lesquels je me suis entretenu de la vigueur de nos idées, dans les milieux universitaires de la capitale espagnole.

L'Université de Madrid a vécu une année agitée. La plupart des facultés furent atteintes par des mesures de fermeture provisiore ou prolongée. Ces facultés et les écoles supérieures ont été, au cours de cette année 1969, le siège d'une intense activité politique et revendicatrice, et, les nombreuses arrestations de militants étudiants n'ont pas interrompu le développement de la lutte contre le Pouvoir, contre ses représentants universitaires et contre ses flics, chaque jour plus nombreux et mieux dissimulés parmi les étudiants.

Pourtant, et de l'avis même des intéressés, la répression policière a frappé très durement, parvenant même, quelque temps, à provoquer la « mise en veilleuse » de la majorité des organisations anti-franquistes de l'Université.

L'un des principaux foyers de résistance est la récente faculté de Sciences Politiques (Facultad de Ciencias Politicas), où le Régime croyait pouvoir former les cadres nécessaires à sa survivance historique. Dans cette faculté, la lutte pour l'hégémonie politique se circonscrit entre marxistes (castristes et pro-chinois, principalement) et phalangistes. En effet, les jeunesses phalangistes sont très puissantes à l'Université de Madrid. Proches de la pensée socialisante du leader phalangiste (très attaqué par certains secteurs plus proches du Régime) Manuel Cantarero del Castillo, elles se situent à gauche de l'organisation traditionnelle, et n'hésitent pas à se déclarer ouvertement contre la politique conservatrice du Régime. Entre marxistes et phalangistes, c'est une incessante guerre des tracts, et des chocs, parfois violents, opposent de petits commandos de militants de ces diverses organisations. De petits groupes anarchistes existent à la faculté des Sciences Politiques, mais, selon le témoignage des étudiants, ils sont assez discrets. Une de leurs principales manifestations consiste à éditer tracts et brochures qu'ils distribuent, au moyen d'actions de commandos rapides, dans les couloirs de la faculté. On retrouve d'ailleurs, la présence des anarchistes dans toutes les facultés de la capitale. Pour comprendre la prudence de nos camarades, il faut se souvenir de la récente répression dont ils furent l'objet, en particulier à l'occasion du démentèlement de l'important groupe (une centaine de militants) de « Los Acratas », dont la majorité des membres est aujourd'hui en prison. Il faut savoir, d'autre part, que la Police a coutume de leur imputer d'office la responsabilité des attentats terroristes qui ont lieu à Madrid, même si la suite de l'enquête doit mettre en évidence que d'autres groupes ou organisations en sont les auteurs.

Cependant, il est une école spéciale où nos camarades sont nombreux et actifs, c'est la « Escuela Superior de Ingenieros de Caminos, Puertos y Canales », qui correspond à notre Ecole des Ponts et Chaussées. ouvriers-étudiants, un colloque sur « Le Rôle de l'Ingénieur dans la Société Moderne ». Les conclusions de ces travaux, qui ont été publiées et diffusées, font appel à des solutions libertaires.

L'action et l'influence des militants anarchistes de cette Ecole Spéciale d'Ingénieurs, risquant de contaminer de plus vastes secteurs universitaires, la Police décida, au mois de mai 69, une perquisition surprise dans les vestiaires de tous les élèves de cet établissement. Un important matériel de propagande fut saisi et les policiers procédèrent à plusieurs arrestations maintenues. Néanmoins, et malgré la répression qui s'abattit sur les éléments les plus actifs, on peut encore considérer, aujourd'hui, que l'activité militante des anarchistes de cette Ecole demeure la plus importante à l'Université de Madrid.

Parallèlement, il faut signaler une expérience intéressante, et qui se poursuit déjà depuis plusieurs mois. C'est l'existence d'une communauté libertaire d'Etudiants (de diverses facultés) qui s'est établie dans un immeuble du quartier populaire madrilène de Cuatro Caminos. Là, ces étudiants ont mis leurs ressources en commun, afin de vivre le plus librement possible. Ils possèdent, en particulier, une excellente bibliothèque et une collection, peut-être unique en Espagne, des tracts, pamphlets et brochures publiées dans toutes les universités de la péninsule. Ils organisent des discussions où sont invités ouvriers et étudiants. Cette expérience est suivie très attentivement par de nombreux universitaires, et on peut espérer, dans les mois à venir, voir surgir, ici et là, de semblables communautés où se crée et s'organise une véritable « culture parallèle », en conflit ouvert avec l'enseignement dirigé de l'Université d'Etat.

Nous pouvons dire, pour conclure, que la jeunesse universitaire de Madrid, puisque c'est d'elle qu'il s'agissait dans cet article, prend, aujourd'hui, un contact réel avec nos idées, que les conceptions anarchistes d'organisation de la société lui apparaissent comme la solution qui s'impose au grave problème de mutation que connaissent les sociétés modernes, qu'elle le comprend de mieux en mieux, et qu'il faut s'attendre, dans les années à venir, à voir renaître en Ibérie un Mouvement Anarchiste Universitaire jeune et fort qui, avec nos camarades de la C. N. T. et de la F. A. I., tentera de réaliser cette société libre, plus humaine et plus juste, pour laquelle tant de militants espagnols ont lutté.

C.R.I.F.A.

# COMMUNIQUES

## RENCONTRE REGIONALE DE LORIENT

C'est le 19 octobre, à 20 h. que les camarades de Nantes, Saint-Brieuc, Rennes, Vannes, Brest, Lorient et d'autres villes vont se réunir pour discuter sur l'activité nécessaire dans notre région, en faveur de la S.I.A., de la C.N.T., sur la situation sociale non seulement en France, mais en Europe et dans le monde entier.

A l'heure où les Centrales syndicales politisées, où les partis politiques dits de gauche, s'enfoncent dans la boue de l'inaction, il est désirable que les amis du Peuple et de la liberté se concertent et forment un solide bloc de granit.

Ce communiqué s'adresse particulièrement à ceux qui nous sont inconnus et dès maintenant, pour faciliter le travail des Lorientais, qu'ils écrivent à J. Queudet, 42 D, rue général Frébault, 56-Lorient; Léon Maurien, 6, rue Gérard de Nerval, 56-Lanester.

Le prix du repas en commun est de 12 francs, plus la boisson.

Queudet et Maurien leur fourniront l'adresse de la rencontre. Que chacun fasse un effort, le soutien à nos amis d'outre Pyrénées et d'autres pays, le veut.

### XVII UNION REGIONALE

Permanences au siège, Salle 2, Palais du Travail, Place de la Libération à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 heures. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J.S.R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », COMBAT SYNDICALISTE).

### A LIMOGES

Grand Meeting commémoratif de l'assassinat de Francisco Ferrer, organisé par la C.N.T. d'Espagne en Exil et le groupe de la Libre Pensée de Limoges « Francisco Ferrer » avec la participation de Federica Montseny et Aristide Lapeyre et sous la présidence de Sol Ferrer, à Limoges, le 17 octobre, à 21 heures, salle des Fêtes de la Maison du Peuple.

### DEUXIEME UNION REGIONALE

Aux Syndicats de la 2e U. R.

Chers camarades :

Le Congrès des Syndicats de notre Union Régionale, aura lieu le dimanche 16 novembre 1969.

L'Ordre du Jour du Congrès Régionale sera établi et distribué le samedi 18 octobre avec les propositions qui à cette date auront été reçues de la part des Syndicats.

*Le Bureau Régional.*

### PUTEAUX

Groupe anarchiste Charles d'Avray, conférence publique, jeudi 16 octobre 1969 à 20 h 30, Mairie de Puteaux, Salle des Conférences. « *Pourquoi suis-je anarchiste* », par M. Laisant.

### A NANTES

Réunion S. I. A.-C. N. T. et étudiants A. S., le dimanche 26 octobre 1969, Café du Château, rue de Strasbourg, Nantes.

## LES OUVRIERS PARLENT...

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine); la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.
París 16 de Octubre de 1969

1909-1969

# LX Aniversario de un asesinato

**LA reacción quiere gobernar España indefinidamente y por la fuerza. Fuerte en su pasado de dominación oprobiosa, la tradición clerical pretende perpetuar su dominio a costa del sacrificio, no importa si sangriento, de toda opinión manifiestamente contraria al interés religioso y de casta, de antiguo, y por armas, establecido. La reacción hispana aborrece profundamente el progreso, maldice el futuro, y de los bienhechos materiales de la evolución humana indetenible, trata de ser única beneficiaria. La abundancia, el poder y la violencia deben recaer en beneficio absoluto del feudalismo religioso, capitalista y militar, estrechamente unidos. Fuera de ese triángulo imperativo, el resto es ilegal, apócrifo, reprimible. En la presidencia de esta institución tenebrosa está ahora el tétrico Franco Bahamonde.**

**En 1909, con menos prerrogativas que su heredero franquista, el maurismo quiso imprimir mano dura sobre el pueblo levantado en justa subversión contra una guerra infame, como todas, y menos justificada que el resto de las guerras. En el Riff, capitalistas alemanes, españoles y... religiosos, invirtieron dinero en la explotación de unas minas cuya explanación fue violentamente interrumpida por los indígenas, con cuya acción mativaron la muerte de unos cuantos obreros españoles. Poco preocupado por la vida de unos asalariados, y cogiendo el atentado como pretexto, el gobierno maurista declaró la guerra a los naturales del Riff, infligiendo éstos al ejército español, el duro revés del Barranco del Lobo, consistente en 3.000 soldados y clases muertos, entre ellos el general Pinto, que los mandaba.**

**Acto seguido todas las bandas militares sonaron himnos patrióticos y los periódicos hincharon el perro nacionalista, ocurriendo que el pueblo no oyó esas murgas con buen oído, atento a sus hijos que, como soldados de promoción o de reserva, eran enviados al matadero de Marruecos para defender intereses que no le correspondían. Por ese estado de ánimo se fue a la huelga general en toda España, produciéndose a raíz de la misma, la revolución antimilitarista de Cataluña, con muchos muertos y heridos, y centenares de prisioneros de la reacción con cinco fusilados en el fatídico Montjuich, el último de ellos el fundador de la Escuela Moderna, Francisco Ferrer Guardia.**

**El último de ellos F. F. G., y los cuatro primeros — Baró, Hoyos, Malet y Clemente García — en preparación del quinto crimen, como justificación del quinto asesinato judicial cometido por venganza clerical sobre la persona del Maestro racionalista. Revolucionario fundamental, F. F. G. no tomó parte en la revolución de julio de 1909 aunque innegablemente simpatizara con la misma. Estaba accidentalmente en Cataluña, donde le sorprendieron unos acontecimientos imprevistos, impreparados. F. F. G. llevaba la pena de muerte encima, dictada en sacristía mayor, desde que osara introducir la enseñanza libre en la atrasada escuela española. De aquí su fusilamiento de espaldas a la Justicia.**

**Hoy gobiernan nuevamente y violentamente los injusticieros y la necesidad de la Escuela del futuro queda, más que nunca, justificada.**

# NOTICIAS COMPRIMIDAS

— El 7 de octubre ingresó en la cárcel de Barcelona el periodista Alfonso Carlos Comín Ros, destinado a cumplir la condena de un año y cuatro meses que le impuso el T.O.P. por delito de imprenta.

— El personal de Matesa teme fundadamente que los sueldos que tiene a percibir le serán escamoteados.

— El alcalde de Igualada invitó al de San Giovanni (Italia) a concurrir como invitado de honor a la feria de septiembre igualadina. Respuesta del alcalde italiano: Que mientras en España dure el régimen fascista él ya está bien en San Giovanni. El alcalde por la gracia de Franco está escandalizado.

— El juez de primera instancia de Lorca y un sargento de la G.C. de la misma ciudad se pelearon con motivo de un suceso banal de carretera. La jurisdicción del conflicto se la disputan las justicias militar y civil.

— Seis años y 25.000 pesetas de multa por el T.O.P. a Juan Garay Achaladabaso y Felipe Aguirre Gastanaga por haber divulgado hojas antifranquistas.

— Han llegado por puerto barcelonés unos miles de españoles de América que son paseados por España en calidad de gorrones a cargo del Estado, y servidores de éste como material de propaganda.

— La U.R.S.S. prepara una primera compra de 500 a 600.000 pares de calzado en Elche (Alicante).

— Operación «Navaja» en la provincia de Cuenca. Quedó cortada a causa de la tormenta. 7.500 hombres, 1.400 vehículos y 50 aviones y helicópteros debían tomar parte en ella. Ante la crecida del Júcar y del Cigüela más el intermedio del barro, el heroico ejército español batió en retirada.

*ESPAÑA. De la época de los corcheteros a nuestros días.*

# Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna

ESTE 13 de octubre de 1969 hace 60 años que Francisco Ferrer Guardia, fundador de la Escuela Moderna y luchador activo por una sociedad en la que hubiesen desaparecido todas las causas de infelicidad y miseria, fue alevosamente ejecutado. El ocupa por derecho propio un lugar en el laico martirologio de la ciencia. Nuestra iconoclastia no nos impide recordar el vil fusilamiento, en los célebres calabozos del castillo de Montjuich en Barcelona, del ilustre maestro que puso sus más puros anhelos y su grande inteligencia al servicio de una de las más hermosas causas defendidas por los hombres libres de todas las épocas: el derecho de la niñez a no estar sometida a los oscurantismos de la religión ni a los engaños del Estado, por una enseñanza racional con la ciencia como basè del conocimiento, la solidaridad y la libertad como elemento de las soluciones humanas, y todos los anhelos de superación formando fundamento del hacer escolar, única manera de evitar envidias, vanidades, rencores, hipocresías, egoísmos, incertidumbres, explotaciones, sufrimientos, angustias, humillaciones, atropellos, miserias, agonías, martirios, robos, crímenes y guerras. Todas estas causas son las que las fuerzas negras de la reacción concretadas por el clero, el cuartel y la autocracia españoles, juzgaron en ficción de justicia, siendo por eso Francisco Ferrer Guardia asesinado. Pero la semilla que sembró fructificó a pesar de las fuertes inclemencias convencionales que se oponen a un crecimiento y desarrollo.

MIGUEL FOZ

# Desde Valencia

# Apostillas al aire

A don José Manén Jané, se le ha impuesto la medalla al mérito en el trabajo, cosa chocante si se sabe que este señor el único trabajo que ha hecho toda su vida ha sido holgazanear, mientras que a los trabajadores auténticos se les desplaza y deja sin ninguna condecoración; ni siquiera una medalla de latón. Todavía estoy en ayunas esperando de que se imponga la medalla del mérito al trabajo, al verdadero trabajador, al que produce riqueza, como por ejemplo: al minero o a un peón de albañil. ¿Por qué causa, señores archimandanguistas, sólo tienen acceso a dicha condecoración los zánganos de la colmena social? Quisiera que me explicasen este *intringulis*, que yo no comprendo.

***

Huelgas en Alemania y Francia. Los obreros de estas dos naciones, lesionados por sus miseros sálarios en relación con el coste de vida y desatendidos por las empresas patronales, para ponerse un poco en equilibrio con el alto nivel de vida, se ven obligados, empujados por la férrea oposición patronal a sus justas peticiones de aumento de salario, a declararse en huelga, cosa que la tele española, por boca de Federico Gallo, trata de «salvaje». Este señor es muy amable, que tomen nota de ello los trabajadores alemanes y franceses, por si algún día le devuelven la pelota. A este Gallo con cresta roñosa le sobra finura y amabilidad; tanta, que le chorrea garras abajo. Y en virtudes. ¡oh! ¡oh! a eso nadie le gana, es un dechado de ellas, tales como fascista rabioso, asqueroso racista; y para culminar y acabar el cuadro de materias detestables y sucias, es meganómalo y medusa mitológica. Al cantante Antonio Machin le hizo en la tele el feo más grande que se le puede hacer a un ser humano que está a mil codos por encima de él, y demostrando a los tele-espectadores, claro y terminante, la cretino que es. Relatamos el caso para que juzgue el lector:

El día del hecho, presentaba el Gallo a los artistas que salían a trabajar a escena, y, cuando salió Machin éste fue a darle la mano a Gallo, quién hizo un paso atrás y se volvió de espaldas en señal de desprecio sarcástico contra la raza negra, a la vista de los tele espectadores, que en sus fueros internos le juzgaron como se merecia, arrancándole cresta y espolones.

Y ahora, para coronar su obra nefasta metiéndose donde no le llaman, se ha metido a fondo contra los trabajadores alemanes y franceses llamándoles «salvages», a quienes están un millón de veces más civilizados que él. Pero mirando las cosas a fondo, esta recua de cofrades no se exaltan por lo que les atañen las huelgas de alemanes y franceses, sino por el ejemplo que dan a los obreros españoles, obligados a no rebelarse y vivir en plena miseria, por la fuerza viva de las bayonetas, dispuestas a agujerarles la tripa, y siempre prestas al servicio de empresas y Gobierno, aunque estos triangulistas se llamen hermanos en cristo y sindicalismo.

El obrero está mejor maniatado, quieto, sin ningún derecho reivindicable, que para eso ha nacido esclavo, con el exclusivo don de obedecer y callar, y morirse de hambre en medio de la calle, a pesar de las baladronadas del destacado y famoso Solís, apuntando a la obra y mejoras del sindicalismo fantasma español, empujando las mejoras de los dividendos gananciales de empresa, ahogando al trabajador denegándole toda clase de mejoras por modestan que sean y encima exigiéndole que vaya apretándose el cinturón más y más, para que los negocios patronales sean más redondos. El principal desarrollo español radica en el rabo, que como en España todo es vertical, comienza por arriba. Dejan las puertas abiertas de par en par para sus allegados. que forman la cofradía de rateros prestos al asalto, de día o de noche, sin responsabilidades morales ni materiales, convirtiendo el suelo español en un extenso campo de orégano, con plena libertad de operar a su gusto y manera.

España es un maremágnum de estafas: el robo es el plato del día. Todo aquello que tiene algo de valor, por poco que éste sea, es aprovechado por los cofrades. Pero el caso Matesa resalta por encima de todos los demás casos; está en la cúspide, es caso único. Pero no se acaban las estafas en el caso Matesa, cuando ya están preparándole el archivo, dando tiempo al tiempo, que todo lo madura y borra, como pasó con el trust de la harina: desaparecieron unas barcos cargados de esta materia, salió el caso a la luz pública como ahora el caso Matesa; revoloteó en el aire e hizo un poco de ruido y acabó esfumándose como por arte de magia. Con el hambre que habia en aquellos días. Pero la física demuestra que nada se pierde, y desde entonces los peces gordos son ganaderos.

Los truhanes no se acaban en el reino de Franco, aumentan; la cosecha es grande. Los rateritos de abajo imitan a los ladrones de arriba; y el que no puede robar hurta o estafa. Pongo por caso a don Guillermo Pérez, residente habitual en Madrid, delegado nacional del Sindicato de la Piel, que ha estafado por valor de 700.000 pesetas a unos pobres trabajadores en el pueblo de Gandía (Valencia). Esta es una forma maravillosa de vivir bien, con el provecho del sudor ajeno.

Este señor Guillermin, para demostrar que es un buen cofrade, reformó un local en la calle Mayor de Gandia, dejando impagados materiales y mano de obra, a pequeños artesanos y trabajadores. Pero como lobos entre lobos no se muerden, cuando estos artesanos y obreros le plantearon juicio, no se presentó nunca ante el tribunal, hasta que el juez, en lugar de recurrir a todo requisito legal para hacer justicia, se echó la ley y la justicia por montera, dio el caso por resuelto y lo archivó, dejando a los perjudicados sin cobrar una perra chica y con un palmo de boca abierta.

Estos pobres señores, con más callos en las manos que cultura, nacidos en este régimen, ignoraban lo que son los malabarismos leguleyos y lo que es la justicia franquista, campo fértil por lo bien abonado para que prosperen estas especies de hongos venenosos de la clase del señor Guillermo Pérez, que tanto abunda la cosecha.

Estos señores delegados son los que, en nombre del sindicalismo fantasma, burgués por excelencia, predican con el ramo de olivo en la mano, la paz entre el capital y el trabajo; entre el explotador y el explotado; entre opresor y oprimido; entre zángano y laborioso; entre harto y hambriento. Con tales parangones no puede haber concordancia, armonía, paz y tranquilidad, ya que son fuerzas que se repelen. Todas estas burdas maniobras son para mejor engañar al trabajador, pero ineficaces; nos conocemos todos demasiado para caer de pies juntos en las asquerosas redes del franquismo. El trabajador sabe de qué pie cojea el régimen dictatorial y a qué atenerse y no se le engaña así como así. Conoce su situación, sabe que está cogido en el cepo de una pierna como un ratón, pero sigue paciente, calmoso, en espera de que llegue el día propicio para rebelarse y levantarse airado contra un régimen vil y asqueroso. Ese día las ratas franquistas no tendrán tiempo de esconderse, ya que está bien claro que «quien a hierro mata a hierro muere».

**Federico Bolera**

# CHISPAS

*Aldrin, Collins y Armstrong han visitado al general Franco. O sea lo más distante de una visita a la Luna.*

***

*El descenso ha sido más profundo de lo que la «Nasa» previó.*

***

*A los tres austronautas en Madrid los vistieron de toreros.*

*Con que ellos acudieran al ruedo y los toreros a la Luna, quizás se arreglaría algo.*

***

*«El caudillo ha obsequiado a los tres astronautas con la medalla del mérito aeronáutico». ¡El, que jamás viaja por los aires!*

***

*Aldrin, Armstrong y Collins rindieron también visita al príncipe Juan Carlos de Borbón, saliendo de la misma como de un museo de estatuas de cera.*

***

*Toda la comitiva astronáutica advirtió el dramático atraso científico de España, confiada ésta a la protección de la Providencia.*

***

*El tuerto norteamericano en la España de los ciegos, ha sonreido.*

*En venganza, la malicia franquista ha ridiculizado a los luneros ultramarinos fotografiándolos en mamarrachos toreros.*

*¡Olé, pagano Mister!*

*CHISPERO*

# ANTENA

## TRAS LA SEQUIA

SEVILLA. — En más de treinta y cinco millones de pesetas se calculan las pérdidas ocasionadas por la tromba de agua caída sobre el sudeste de esta provincia y que afectó principalmente a los pueblos de Casariche, La Roda de Andalucía, importante nudo de comunicaciones ferroviarias, y Herrera.

Como consecuencia de la tromba de agua se encabritó el río Yegua, así como los arroyos y afluentes del Genil. La impresionante tormenta estuvo acompañada de gran actividad eléctrica.

Ciento cuarenta casas de La Roda y ciento trece de Casariche se vieron afectadas por la tormenta, y numerosos enseres y animales domésticos, muertos, se ven arrastrados por las aguas. Muchos vecinos, ante el alud de las aguas, buscaron refugio en los tejados de sus casas, de los que fueron rescatados por helicópteros del Ejército del Aire.

Los efectos de los desbordamientos afectaron a un total de más de 30 kilómetros cuadrados, constituyendo un espectáculo impresionante. La carretera de Málaga a Granada estaba convertida en un verdadero río en un tramo de más de treinta metros, alcanzando en algunos puntos hasta cuatro metros de altura. Se ha sabido que hay 26 trenes detenidos por las aguas en tan grande extensión, entre ellos el tren expreso Madrid-Málaga.

El puente denominado de El Calvario, en La Roda de Andalucía, sobre el río Yegua, se hundió de manera estrepitosa.

## RUIZ-GIMENEZ ENTABLA RECURSO

MADRID. — Joaquín Ruiz-Giménez, catedrático de Filosofía del Derecho, ha interpuesto Recurso ante el rector de Madrid contra la composición de la Junta de la Facultad de Derecho. Ruiz-Giménez considera que las sesiones de dicha junta — la última fue celebrada el 24 de septiembre pasado — y las que se celebren con la misma composición, son nulas porque no se admite a las mismas a los profesores adjuntos interinos ni a los cinco representantes de los alumnos.

## LOS REPATRIADOS DE GUINEA

MADRID. — El procurador en Cortes José María Zaldívar Arenzana, ha presentado a la Presidencia de las Cortes un escrito formulando interpelación oral en defensa de los intereses de los españoles que fueron evacuados en la pasada primavera de la Guinea Ecuatorial y que, en estos momentos, se encuentran cobrando los seguros de desempleo y paro sin que su situación laboral haya sido en absoluto resuelta.

En el escrito, después de exponer la penosa situación en que se encuentran estas familias, concluye sugiriendo que estos hombres «reciban el mismo trato de favor que los de Gibraltar, tanto los que están en plena capacidad de trabajo como otros dañados por el clima tropical que durante años tuvieron que soportar.»

## NI ENTRE ELLOS SE ENTIENDEN

BILBAO. — La Mutualidad Laboral Siderometalúrgica de Vizcaya está dispuesta a romper su convenio con la «Obra Sindical 18 de Julio» en el caso de que no atienda su petición antes de finalizar el año. La Mutualidad desea que los 17.000 jubilados, viudas, huérfanos, etc., acogidos a su institución, tengan una asistencia médica en la localidad donde residen. En la actualidad para casos de atenciones especializadas han de acudir a Bilbao, en cuyo lugar los servicios están centralizados.

## CONFIRMACION DE UNA NOTICIA

MADRID. — España se ha interesado por los aviones franceses de caza «Myrage», según se anuncia en círculos militares. Se añade que, con el fin de obtener una información completa de estos aviones, un grupo de técnicos españoles en la materia se desplazaron recientemente a Francia, donde establecieron contacto con los directivos de las casas Dassault y Breguet. Se trata, concretamente del «Myrage F-1», caza interceptor, y del «Myrage 3», así como del avión «Jaguar», avión de apoyo táctico fraco-británico.

## ESCOMBRERAS EN ESCOMBROS

CARTAGENA. — Incendio imponente, al parecer casual, en la gran refinería de Escombreras. El fuego se inició el 3 del corriente y durará, según los técnicos, hasta el 15. Los perjuicios son enormes. El día 8 ocho grandes tanques seguían ardiendo.

Destacados especialistas españoles en este tipo de siniestros se hallan en Escombreras en un intento de evitar mayores daños a la refinería. Así, desde hace algunas horas, están aquí los jefes de seguridad de los complejos petroquímicos de Coruña, Castellón, Huelva, Puertollano y Algeciras. También se espera la inmediata llegada de los jefes de seguridad de las factorías petroquímicas de Bilbao y Tenerife.

La Marina de guerra española, por orden personal del ministro del Departamento, tiene destacados en Escombreras a 10 oficiales, 22 suboficiales y 202 infantes. A estas fuerzas se les encargó el rescate de las botellas de hidrógeno en peligro de explosión.

Se mantiene el paro casi total en la refinería ya que solamente se trabaja en la división de envase de lubrificantes y en la fábrica de fertilizantes nitrogenados.

El estado de los heridos supervivientes de las explosiones es satisfactorio. Hay un muerto.

Sobre el Puerto de Lumbreras ha caído una densa lluvia negra, procediéndose a un rápido análisis de las muestras recogidas en los pluviómetros en evitación de cualquier brote de epidemia.

## MUEREN 3 SOLDADOS DE LA «MOTORIZADA»

IRUN. — Tres jóvenes que prestaban su servicio militar en el Batallón «Colón 24», de guarnición en Irún, resultaron muertos al ser atropellado por un autobús el carro de tracción animal en que viajaban. El accidente ocurrió en la carretera de Irún a San Sebastián. Dos de las víctimas eran de Santander y otra de Burgos.

## SUCESO FUERTE

BARCELONA. — En una casa de la calle de la Unión, cercana a las Ramblas, se estaba procediendo a una excavación para disponer un garage subterráneo. Por fatalidad o imprevisión los cimientos suspendidos cedieron, derrumbándose la totalidad de la casa y originando la muerte a diez personas entre vecinos y obreros. Como falta algún vecino en la lista de supervivientes, se teme que quede algún otro cadáver entre los escombros.

## MAS VASCOS ANTE EL T.O.P.

MADRID (OPE). — La prensa franquista publicó el 28 de septiembre un despacho de la agencia Cifra dando cuenta de haber sido juzgados por el Tribunal de Orden Público de esta capital Jesús María Aramayo Echaburu y Lucio Ochantesana Badilla, acusados de asociación ilícita y propaganda ilegal. El fiscal pidió para cada acusado nueve meses de prisión y el pago de una multa de 25.000 pesetas.

## PROTESTA LA OPOSICION PORTUGUESA CONTRA LA «FARSA ELECTORAL»

PARIS (OPE). — «Los candidatos de la oposición democrática portuguesa protestaron ayer contra la actual «farsa electoral» y advirtieron que retirarán sus candidaturas si se acentúa aún más la campaña de restricciones iniciada por el Gobierno — decía el 30 de septiembre el diario «Internacional Herald Tribune» en un despacho de NYT —. La policía se presentó en una conferencia de prensa que estaban dando los socialistas moderados de la oposición en relación con la campaña electoral, y pretendió suspenderla en cumplimiento de órdenes recibidas. Al cabo de media hora de discusiones y gestiones, se pudo continuar la conferencia.

Este suceso se produjo a raíz de haberse prohibido la celebración de otra conferencia de prensa que debía dar una oposición más radical.

Anoche la policía sólo permitió que continuara un mitin de la oposición en Evora, con la condición de que no se atacara al régimen dictatorial del doctor Salazar. Ya es sabido que el Gobierno ha declarado inaceptables a doce candidatos de la oposición.

## TOCAFONDO

MADRID. — El procurador Fanjul, hijo del general sublevado en Madrid en 1936, ha declarado: «Si se tomara el pulso a la política española se los treinta últimos años, creo que hemos llegado a la temperatura más baja que ha tenido el país en ese tiempo. No hay política en ningún sentido. Vivimos en un régimen puramente administrativo y técnico. En España hemos llegado a tocar fondo en la falta de temperatura política.»

*Un libro de gran actualidad:*

**HACIA UNA VIDA MEJOR**

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración. Su precio: 5,00 francos.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## MATEMATICAS Y PROCREACION

AL mediodía la cantina de la fábrica se anima de conversación. Diríase que se busca compensar las horas de silencio, de atención en el trabajo, puesta la mirada en las máquinas. Sentados ante las mesas, por grupos, obreros y obreras comen y charlan. Raro es que se note el que la conversación alcance importancia por los asuntos escogidos. Casi todo se circunscribe en hablar de deportes; de las comilonas que se han hecho, o se piensan hacer, en ocasión del asueto dominguero; de los «bistrots» donde se pueden beber mejores vinos; de las marcas de automóviles más en boga y en que condiciones unas superan a otras; en la marcha de la tarea cotidiana y en torno a lo que se ha ganado de más o de menos en la última quincena; alrededor del crimen que ha ocupado buen espacio en la prensa de los últimos días; en la forma de ser de los vecinos, como visten, lo que comen, los muebles que usan, etcétera.

A poco que se sea observador, de las conversaciones puede colegirse el promedio mental de los trabajadores franceses, que poco se deben llevar con los alemanes, los belgas, holandeses, noteamericanos y todos cuantos constituyen la masa asalariada de los países más industrializados. Reflejando estas observaciones el ambiente de cantina que uno ha conocido, viene a la memoria la charla de una muchacha recién casada. Explicaba a sus vecinas de mesa su desenvolvimiento hogareño: «Ya tenemos coche, ahora vamos en plan de comprar una vivienda — aducía — luego tendremos tres criaturas, y ya podré quedarme en casa, mi marido será el que trabajará». El matrimonio había hecho sus cálculos: a ella le interesaba estar en casa, pero precisaba de una distracción para tener una leve ocupación. Convenía que entrara algo en tanto que beneficios, habían contado que con un hijo era poco; ya dos, representaba un tanto más, pero puesto que tenía que quedarse en casa igualmente, lo más apropiado era tener tres criaturas, así la cantidad que les tocaba percibir montaba bastante más...

He ahí un problema de aritmética encuadrado en la procreación. En uno de sus libros formula Nietzsche una pregunta respecto a los que tienen o piensan tener hijos. Viene a decir: «¿Es qué habéis llegado ya a una superación que os aconseje el que quienes os sucedan llegue a ser más que vosotros?» ¡Bah, el dinero tiene para muchísimos matrimonios más importancia que lo relacionado con la educación, con la moral!

## ¡AQUELLAS ESCUELAS RACIONALISTAS!

El compañero Sebastián Mur glosaba recientemente en estas columnas el valor de la enseñanza racionalista, la resonancia que tuvo en una juventud insurgente del 1936, que en las escuelas racionalistas había asimilado un conjunto de ideas humanitarias susceptibles de determinar en sus conciencias la heroica resolución de luchar, de ofrecer la vida en pos de un ideal enaltecedor de la dignidad humana. No toda la rebelión juvenil procedía de los núcleos pedagógicos racionalistas que un día fundó Ferrer Guardia; pero sí es cierto que la juventud más preparada, con un horizonte mental más despejado, fue la que había nutrido su inteligencia en las escuelas que patrocinaban los sindicatos de la C.N.T. y los ateneos libertarios. Era una juventud preparada para la paz, pero con brío y hombría para enfrentarse contra aquellos que asesinaban la libertad y se ciscaban en la justicia.

Bueno, laudable, es el empeño de querer que en haber en España circunstancias propicias la obra escolar de formación racionalista tome arraigo y prepare nuevas generaciones. Hoy más que nunca, cuando notamos que los recursos puestos en práctica por la «sociedad de consumo» embotan la sensibilidad de las gentes, que en pos de adquirir novedades y de gozar a su manera echan en olvido los factores humanitarios, los principios morales, ha de tener su valor la enseñanza racionalista. Y es al comprobar la realidad prosaica, vulgar, que prevalece en el seno de las familias, salvo escasas, escasísimas, excepciones: al ver la nefasta influencia ambiental entre la juventud el pensamiento vuela recordando la acción depuradora que se realizaba en el seno del ambiente sindical evolucionado, a base de las escuelas racionalistas.

Ya sabemos que no todo era perfecto en el sentido general de la enseñanza racionalista. Había quienes tenían, en cuanto a la enseñanza, más o menos preparación que otros; influía igualmente como factor determinante la vocación. No todo el mundo, sea más o menos dilatada su cultura, se halla en condiciones de poder de un modo competente, ejercer el magisterio. Y descarto, por descontado, el aspecto oficial, el supuesto valor de un título adjudicado por el Estado. Pero en Pedagogía, como en cualquier otra rama intelectual, cabe establecer unas normas programáticas, respondiendo a la experiencia, emergiendo de la psicología del niño. Y esto en las escuelas racionalistas era lógico el que se tuviera en cuenta a fin de ofrecer asignaturas apropiadas a la misión que se buscaba realizar. No faltaron en la etapa revolucionaria del 36 compañeros que, pese a las circunstancias excepcionales, consideraron que no debía echarse en olvido un problema de trascendencia como era la educación de la infancia; creían que precisamente en virtud del desbarajuste existente debía procurarse el facilitar caminos de progreso a las nuevas generaciones surgidas entre la guerra y la revolución. Se habló de crear a modo de una Normal de maestros racionalistas. Compañeros duchos en la enseñanza estaban en plan de esbozar a modo de programa pedagógico que, sin caer en rigidez, pudiera crear una coordinación y unificación en los métodos a emplear en lo que eran nuestras escuelas. ¡Todo se lo llevó la riada del desastre!

Cuando cada año, al asomar octubre, notamos que se escribe o se habla aludiendo al fundador de la Escuela Moderna, Francisco Ferrer Guardia, se siente la nostalgia del pasado en lo relativo a la enseñanza que Ferrer propició y que tan buenos resultados obtuvo. Y el comentario estriba en pensar que lo importante sería, puesto que se reconoce el valor de la pedagogía racionalista bien diferente a las características de la enseñanza que el Estado patrocina en todas partes, lo importante sería, desarrollar donde se pudiera, y con las aportaciones de valiosas teorías de psicólogos y pedagogos modernos, alejados de concepciones de enseñanza religiosa y estatal, ensayos destinados a dar vida a lo que fue, en la materia dicha. ¿Es que en Francia, en Italia, en el Japón, en los países donde hay libertades cívicas y existen importantes núcleos de libertarios no se podría hacer algo a este respecto?

Sin duda alguna hay, dentro el conjunto de teorías que de un modo directo afectan al desenvolvimiento del movimiento libertario en general, matices teóricos que revisten acusada importancia. Pero no debemos olvidar que uno de estos matices, y quizás entre los de máximo relieve, está el que afecta a la formación de hombres conscientes, susceptibles de amar las ideas, de defenderlas en todos los terrenos, y de no dejarse seducir por las sirenas del aburguesamiento contemporáneo, que tantos estragos hace por todas partes.

## MACHADO, EL MALO

Hace unos años, en la revista literaria barcelonesa, «Mirador», al hablar de los hermanos Machado se hacía una distinción: se decía Machado, «el bueno», que era Antonio, el eximio poeta de «Campos de Castilla», y Machado, «el malo», o sea Manuel. Sus opiniones giraban en torno al sentido literario, ateniéndose al criterio unánime del valor de gran poeta conferido a Antonio Machado, quedando como cosa banal, inconsistente, lo de su hermano Manuel. Pero, ya al margen de la calidad en la poesía, en Manuel Machado existió otro factor para poder tildarle de «malo»: su descarada, su reverencial adhesión al régimen franquista. Mientras Antonio Machado, pasando calamidades, por dignidad, escogió el exilio, hasta hallar una muerte humilde en Collioure, su hermano Manuel, al igual que los poetas Marquina y Pemán, eran los «botafumeiros», los lacayos de las carnavaladas del fascismo.

Se ha publicado una biografía de Manuel Machado, del que Juan Ramón Jiménez dijo que al final de su vida era despreciado hasta por los propios franquistas. Imperecedera será la obra de Antonio Machado. De Manuel, en tanto que poeta, posiblemente quedarán dos poesías: «Castilla» y «Adel-

B.D.I.C



AQUI Y AHORA

# Crítica de la razón impura

por **Juan Español**

KANT pasó a la historia como el criticón por excelencia. Y tanto para bien como para mal toda la filosofía que vino después le es deudora de un modo u otro. A mi entender la herencia que nos ha dejado es nefasta, de igual manera que nos han sido nefastas todas las filosofías que pretendieron y pretenden cortarnos un traje a la medida de sus elucubraciones. No obstante, si algo nos legó el señor Emmanuele Kant digno de tenerse en cuenta fue la «Crítica de la razón pura». Pero si esto había de constituir su gloriosa bandera, a fin de cuentas no fue más que el testigo de su claudicación. El señor Kant se embaló de tal modo y con tal ímpetu que, al llegar a las conclusiones finales, le costó gran trabajo detenerse. Mas ya para entonces había dicho y pensado muchas cosas que eran del dominio público. Se le había visto el plumero. Se vio en la necesidad de escribir una segunda parte (nunca segundas partes fueron buenas). Pero ésta no debía consistir en una retractación paladina, ni en una claudicación palmaria: había que darle la apariencia de una sucesión lógica o de una consecuencia perfectamente deducible. Y así puso los cimientos a la que más tarde debía de ser una especie de razón para andar por casa: la razón práctica. He aquí cómo vino a acrecentar el inmenso acervo humano de razones con dos más, es decir, cómo vino a complicarnos más la existencia. Claro que eran razones de alta metafísica y no de ésas de a perra gorda que solemos esgrimir los simples mortales para nuestro solaz o para darnos unas cuantas trompadas por un quítame allá esas pajas. Con todo y con eso, cayó en la misma ciénaga que los anteriores que consiste, como todos sabemos, en un lastimoso y estéril «piétinement sur place». Innecesario es decir que construyó bellas y retumbantes frases, como aquella del imperativo categórico y demás, pero no nos han sacado del atolladero que yo sepa, sin que esto quiera decir que, como frases aisladas de contexto, no entrañen una verdad vital. Eso de que «debes obrar de tal modo que todas tus acciones se encaminen a considerar al hombre como un fin y no como un medio», me parece que no ha perdido actualidad ni la perderá jamás. Pero si no me equivoco tal sentencia ya era sabida antes de Kant, si bien sin tanta metafísica.

Lo peor de todo esto es que hay mucha gente que juega, no sólo con las dos razones de Kant, sino con toda clase de razones y sinrazones. Para esta clase de gente la razón pura, cuando conviene, nos lleva a la trascendencia, es decir, ante las mismísimas barbas de la divinidad; y la razón práctica nos sirve para los asuntos de menor cuantía. Ambas razones, bien esgrimidas contra viento y marea y con ayuda de la ley, se convierten en un magnífico instrumento para ciscarse en el resto de la humanidad. Si la razón es destruida, como pretende Lukács, también la ética es avasallada. Nos dicen, por ejemplo, que la ética, más que una filosofía sobre lo que ES, es una filosofía sobre lo que DEBE SER. Pero luego resulta que tenemos una multitud de éticas según carrera o profesión, y así, el político, el reyezuelo, el dictador, el artista, el científico y el peón caminero tienen una para su uso particular por cabeza. Todo este galimatías armado sobre si la moral y la ética son absolutas o relativas no sirve más que para sacar la cabeza caliente y los pies fríos. Hay un hecho general bien evidente, y es que los humanos coincidimos más de lo que la gente cree en la misma escala de valores, quiero decir en los valores fundamentales que atañen a la conducta humana. Es más, creo firmemente que en un futuro no muy lejano la coincidencia será total, y eso sin esfuerzo, sin filosofías, sin disputas sangrientas, todo por su cauce normal. Porque el aparente problema de desacuerdo en el mundo actual no es tanto como la falta de honradez para hacer efectiva la ética parcial y relativa que cada uno ha decidido adoptar, cuanto más aquella que en una gran mayoría está de acuerdo en considerar más conveniente y óptima para el desarrollo y desenvolvimiento humanos. Con esto volvemos a lo de siempre, que no es lo mismo predicar que dar trigo. Cualquier constitución política del mundo actual puede ufanarse de haber inscrito en ella las normas éticas y morales normalmente admitidas en la generalidad de ellas; pero no hay más que echar un vistazo a los distintos regímenes nacionales del área terrestre para convencerse en el acto de que la realidad desmiente lo afirmado por sus constituciones, y a veces lo desmiente de una manera terrorífica. Lo que significa que no estamos ante un problema real de valores, sino ante una falta total de honradez para ser consecuente con ellos; que no se trata de bizantismos escolásticos pasados de moda, sino de actitudes farisaicas, de propósitos deliberados de dominio, de voluntades puestas al servicio de la opresión, de la coacción y el engaño.

Hasta la fecha ni los filósofos ni los moralistas nos han resuelto nada; y no sólo no nos han resuelto nada, sino que han embrollado todos los problemas. Constituyen un vasto campo en la actividad humana en el que todo parece consistir en puro juego o cuando más en meros ejercicios mentales. Los mismos actores de esa comedia empiezan por ser unos farsantes, y si no lo son sirven de tapadera y subterfugio a los francotiradores de toda laya que se escudan tras ellos para sus correrías y latrocinios. Necesitamos razones para vivir, puesto que tenemos la facultad de razonar; pero las razones que precisamos no caen en la esfera de la metafísica. Y supuesto que hubiéramos finalmente de buscarlas en ella, todavía nos queda un largo camino que recorrer en orden a ser puros de corazón, sinceros de propósito, honrados y consecuentes con los principios de convivencia y libertad. Pero para entonces pienso que han de sobrarnos todas las filosofías y todas las metafísicas que en el mundo han sido y serán. Antes de emprender cualquier camino el hombre ha de ser íntegro, sincero, honrado e insobornable; después necesitará de la voluntad que ha de impulsarle por el camino elegido. Sin estas premisas radicales podemos echar por la borda todo lo demás como un lastre inútil y como un impedimento a mano. No deseamos ni necesitamos razones trascendentes fuera de nuestro mundo; necesitamos razones simplemente para vivir y convivir. Y esas razones son obvias, sencillas, unívocas y están al alcance de cualquier mente equilibrada. Descartes, en el mismo comienzo del «Discours de la méthode», dice que el buen sentido es la cosa mejor repartida del mundo ya que cada cual piensa estar tan bien provisto de él que hasta los más difíciles de contentar en todo lo demás no se ven forzados a desear más del que tienen; punto éste en el que parece inverosímil que todos se engañen y que testimonia más bien que la facultad de juzgar bien y distinguir lo verdadero de lo falso, que es propiamente lo que se llama buen sentido o razón, es igual en todos los hombres; y así ocurre que la diversidad de nuestras opiniones no viene de que unos sean más razonables que los otros, sino tan sólo del hecho de que encaminamos nuestras ideas por distintas vías y no consideramos las mismas cosas. Pero lo que no dijo Descartes es que estas diversas vías no son escogidas solamente según la apreciación de cada cual atendiendo al buen sentido y a razones evidentes, sino también con el decidido y deliberado propósito de desvirtuar y bastardear la razón con miras a sobreponerse a los demás de modo arbitrario. De ahí que estemos rodeados de razones prefabricadas, espúreas, especiosas e impuras nacidas de mentes no menos impuras y sucias que emplean la dialéctica y la metafísica con objeto de camuflar tanta porquería y mala intención. Mas por muy alto que eleven sus tiros llega un momento en que la idea ha de realizarse, convertirse en acción, y entonces es cuando, por muy legos que seamos, hemos de ver el gran abismo existente entre la abstracción teorizante y la áspera realidad que nos envuelve. Es el momento de ver que lo blanco es blanco y no negro, como pretendían hacernos creer. Es la hora de la certeza, del sentido común y de la muda razón. Es la coyuntura precisa en la que los hechos adquieren una expresividad tal que el buen sentido y la razón se limitan a ser espectadores inefables y contemplativos.

---

fos»; lo demás se perderá, como cosa de valor deleznable. Y al olvido del que fue fue Subsecretario de Prensa y Propaganda en el período más álgido del franquismo, ha de contribuir el contraste de la actitud ejemplar de su hermano Antonio Machado, «el bueno».

FONTAURA

---

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# Bolivia: un nuevo capitalismo militarista

HASTA el 26 de septiembre se suponía que Bolivia estaba curada de espantos, motivado al accidentado recorrido de la «revolución boliviana» que en realidad es el argumento predilecto de la demagogia política y autoritaria desde el golpe de abril del 52. Los hechos evidencian totalmente lo contrario. Desde la farsa electoral que llevó al poder constitucional a René Barrientos los sectores dominantes del país y los oligarcas de las empresas extractoras consideraban un hecho que el dominio sobre el pueblo se ejercía nuevamente a través de otra etapa similar a los años de gobierno y corrupción del MNR de Paz Estenssoro. Al parecer, en abril pasado, Barrientos dejó un vacío que parecía llamado a llenar el general Ovando, el hoy hombre fuerte. Pero tal situación no se llegó a presentar debido que el vicepresidente Siles Salinas, para proseguir con la continuidad constitucional necesaria a las clases explotadoras, asumió la primera magistratura prometiendo que el proceso electoral previsto se llevaría a feliz término.

El ovandismo fue el baluarte más importante del golpe dado por los militares al régimen autocrático de Paz. La fuerza subversiva de los mineros y de los indios están canalizadas en la figura del general aunque muchos izquierdistas presupongan que en su ser interno el habitante del altiplano confunde a Ovando con el Ché. No es tan sólo el arrastre popular de la figura del nuevo amo biliviano lo que motivó su decisión, aplazada durante mucho tiempo, de asumir definitivamente el gobierno de su país. Cercano está el ejemplo peruano, donde los militares bajo un prisma de nacionalismo, eficacia, reformismo y cierto profesionalismo — que se confunde con el papel que el maoismo le atribuye al ejército —, han elaborado una nueva fachada autoritaria para dominar a los pueblos y tergiversar sus ímpetus revolucionarios. Ovando parece haberlo logrado.

Las visitas «inesperadas» de Lanusse a Lima no son precisamente producto del destino. Al contrario, una entente perfectamente definida que tiende a dominar los Estados latinoamericanos se conforma desde Buenos Aires, Lima, Río y, seguramente, ahora La Paz. Porque la actitud claramente izquierdizante del golpe boliviano no deja lugar a dudas, más aún cuando su primera medida consiste en la derogación del pliego legal que es la base de acción de la empresa norteamericana Gulf Oil, el Código del Petróleo; y, según palabras de Ovando, cuando «el gobierno ha elegido a personas cuyos antecedentes son realmente revolucionarios» para sus planes. El panorama se va aclarando a medida que las fuerzas de la democracia representativa van perdiendo terreno. El reflejo de la tecnocracia de los países avanzados se proyecta en el continente y recoge sus mejores peones en el seno de los cuarteles.

El velasquismo peruano, el ovandismo boliviano, el onganiismo argentino que inscriben en sus banderas todos los símbolos sagrados de los tradicionales partidos izquierdistas, representan la nueva etapa del *Capitalismo de Estado* continental. Se trata de lograr el desarrollo económico a través del respeto, por parte de los inversionistas extranjeros, de la propiedad estatal que abarca todo el territorio nacional, de la fisonomía del Estado como administrador supremo de los intereses patrios y también obteniendo que el paternalismo vaya apaciguando la inestabilidad mental y social de las masas, domándolas e incorporándolas a un participacionismo donde renuncien a todo tipo de lucha por la autonomía y la libertad, a toda solución verídicamente revolucionaria. El papel del Ejército en esta tarea es la de las acciones cívicas, colaborando con la población civil a través de sus diversos departamentos técnicos, con ayuda de la abundante literatura cooperativista y comunitarista.

Este nuevo rostro del estatismo se delinea perfectamente en el papel. Pero sus consecuencias son terriblemente catastróficas, cuando fundamentándose en lo que hasta ahora han sido los conceptos que han llevado a los pueblos al matadero de la explotación, pretende ser eficaz por medio de la inversión del capital previo respeto de la propiedad estatal, que es ni más ni menos que la moderna forma de propiedad privada.

Un apoyo total encuentran estos movimientos estatistas en los hombres de negocios, los jóvenes empresarios que aspiran más que al enriquecimiento al triunfo económico, a la eficiencia. Las empresas modernas son dirigidas por los grupos de planificadores, de tecnócratas entusiasmados por proyectar la propiedad hacia el beneficio colectivo, respetando los respectivos porcentajes de las ganancias, para los accionistas y para los trabajadores. Igualmente, el papel del sindicalismo al estilo de la AFL-CIO es de relevante importancia en la configuración de esta nueva tiranía. En Argentina, esto no ha sido todavía posible ya que la bestia de Vandor quedó fuera de la escena por la acción acertada de sus verdugos. El propiciaba la incorporación del movimiento obrero a esos planes estatales de planificación y enajenación, pero el vandorismo no logró sus propósitos debido a que todavía queda algo revolucionario en el movimiento trabajador gaucho. Pero esto es más difícil en Perú y Bolivia. Y en el Brasil.

En estos países los movimientos sindicales no han podido mantener la llama rebelde. Se han anquilosado. Han servido de instrumentos a los partidos políticos para sus fines electorales. Por ello, ahora Ovando deroga la legislación sindical y promete — promesa que no tiene porque ser vacía — aumento de salarios y participación. Desarmado, totalmente reformista, el movimiento obrero boliviano, comandado por el ovandismo y los sectores políticos autoritarios de antaño, no podrá negarse a aceptar el sabroso manjar que tan cortésmente le ofrece el general.

A estas nuevas facetas del *Capitalismo de Estado* se deben añadir las declaraciones de afinidad por parte del bolcheviquismo, de los partidos comunistas. Ovando Candia, jefe del «gobierno revolucionario», promete «revolución total» y relaciones diplomáticas con todos los países comunistas. Hasta los momentos no se sabe cuál es la posición oficial del comunismo del altiplano. Aunque indudablemente el símil peruano no desmienta la esperada decisión. El problema será ahora que si ambos partidos — el PC boliviano, como la mayoría de los del mundo, está dividido teóricamente en dos bandos: el pro-ruso y el pro-chino — aplauden al nuevo gobierno militar, las cenizas del Ché Guevara terminarán probablemente por maldecir su propia existencia.

Floreal CASTILLA

# El Mundo es así

# ESPERANTA

Es en París donde este año los esperantistas de S. A. T. Amikaro (Asociación para la Propagación del esperanto en los países de expresión francesa) han celebrado su 24 Congreso.

Entre los 201 delegados que tomaron parte en los trabajos de este congreso, en este particular ambiente de fraternidad y cordialidad de los encuentros esperantistas, se notó la presencia de delegados observadores venidos de los Países Bajos, de Suecia, de Gran Bretaña, de Alemania del Oeste, de Bélgica, así como la participación de un japonés y de un insonesio.

Puesto bajo la presidencia de honor del gran pacifista Luis Lecoin, quien, por causa de enfermedad no pudo estar presente, el congreso fue saludado, en francés, por su representante Sa. May Micqueray, en nombre de los pacifistas de «Liberté», por el señor Maupiauxdo representando la asociación «Los Amigos de la Natura», por las asociaciones sindicales y seguidamente, en esperanto, por los delegados de las L.E.A.O.J. (Asociaciones hermanas en los países extranjeros). Todos reafirmaron la estrecha identidad de conceptos entre su asociación y la acción de los esperantistas de S.A.T. Amikaro, para obras en la edificación de una paz durable, de una mayor fraternidad, y de una concordia y un respeto verdaderos entre todos los hombres.

# COMUNICADOS

F. L. DE SAINT-DENIS

Asamblea general para el domingo día 19 de octubre de 1969 a las 9 de la mañana en el local de costumbre.

F. L. DE DRANCY

Tendrá reunión general el 26 de octubre. Situación confederal después del Pleno de Burdeos y otros asuntos.

F. L. DE TOULOUSE

Esta F. L., consecuente siempre en servir lo que fue y debe ser razón de existencia de la C. N. T., convoca asamblea general para el dia 19 de octubre a las 9 en punto de la mañana.

En dicha reunión, al igual que las tres asambleas consecutivas que se han celebrado, se continuará analizando lo que han sido acuerdos y decisiones del Pleno Intercontinental de Núcleos celebrado en Burdeos.

Confiamos que dicha reunión será numerosamente asistida como las anteriores, con la presencia de todos los militantes inquietos por la buena marcha de la C. N. T. que debe ser justa, libertaria y revolucionaria.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el domingo dia 12 de octubre a las 9,30 de la mañana en el local de costumbre.

PERPIÑAN

El compañero Bueno comunica, que habiendo tenido que dejar el reparto de la prensa por causa de enfermedad, ruego a los compañeros que me adeudan por enviarles la prensa, me liquiden lo antes posible, pues yo me encuentro hospitalizado en el Hospital de Saint Jean en Perpignan, sala n° 5, Medicina A, Dr. Combier.

AKADEMIA RAYMOND DUNCAN
31, rue de Seine, Paris, (VI)

Dans le cadre de la célébration du centenaire de Phileas Lebesgue, mercredi 22 octobre 1969 à 21 h. « *Phileas Lebesgue penseur et essayiste* », conférence par Louis Simon avec les concours de Romainé Saint-Omer, Leclercq, E. Armand, Jean P. Berton et Jean Hubert Prélier.

F. L. DE PERPIÑAN

Para el día 19 de octubre organiza una charla a cargo del compañero F. Blanco, quien disertará sobre el tema: «Lo antiorgánico», en la sala del Café des Sportifs, Route de Thuir, a las 9 y media de la mañana.

Todos los compañeros simpatizantes y amantes de la cultura, quedan cordialmente invitados a la misma.

F. L. DE PARIS

Domingo 19 de octubre: Continuación de la asamblea.

**S. I. A.**

El Comité Regional de S.I.A., región parisina, ha recibido del compañero Angelo Celasco, de Detroit (USA), la cantidad de 7.000 liras, a beneficio de las víctimas de España.

*URGENTE. — Precisamos hallar un ejemplar del número de «Solidaridad Obrera» extraordinario (tamaño «Umbral») editado a eso del 1959 y actualmente agotado. Quien pueda desprenderse del mismo hará el favor de enviarlo a J. Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).*

# Servicio de Librería

| | | | |
|---|---|---|---|
| «La ciudad de la niebla», Pio Baroja | 6 00 | «Compendio Historia de España» | 7 50 |
| «La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros | 3 50 | «Los Comuneros», R. de Labougle | 18 00 |
| «La cité future», Tarbouviech | 8 00 | Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado | 46 00 |
| «La civilización de España», Treud | 6 50 | Diccionario castellano-inglés, Brevis | 3 00 |
| «Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio | 6 50 | Diccionario castellano-italiano, Brevis | 5 70 |
| «Clases sociales en el Uruguay», C. Rama | 17 00 | Diccionario Ilustrado de L. castellana | 7 50 |
| «Clerambault», Romain Rolland | 5 50 | «Dictionnaire des debutants», Larouse | 15 00 |
| «El clima hace el hombre», C. A. Mills | 6 00 | «Diccionario de la Rima», Peñalver | 12 00 |
| «Columna entre ruinas», Relgis | 4 00 | Diccionario Francés-español, Vox | 25 00 |
| «La colina Februry», Victoria Lincoln | 6 00 | «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «Colmillo blanco», Jack London | 5 00 | «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «Colas Breugnon», Romain Rolland | 6 00 | «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Comedias y entremeses», Cervantes | 3 00 | «Riquiquí» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| «Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 | Sébastien Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin | 4 00 | «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Como trabajan las cosas», Harrison | 7 50 | «Factores en sociología», G. Leval | 1 50 |
| «Como criar niños sanos», L. J. Halpern | 7 50 | | |
| «El anarquismo» | 1 50 | | |

Pedidos y giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# NECROLOGICA

**ANTONIO GONZALEZ**

Después de diez años de terribles sufrimientos ha fallecido nuestro buen compañero Antonio González.

Tal desgraciado hecho acaeció el día 22 de julio de 1969, en el hospital de Brignoles (Var).

Nacido en 1904 en Aguilas (provincia de Murcia), a los 21 años se trasladó a Barcelona, donde abrazó las ideas libertarias y dedicó, seguidamente, toda su existencia a la militancia activa en el seno de la C. N. T.

Militante anónimo se distinguió siempre por su temperamento solitario lo que demostró con el ejemplo tanto allí como en el destierro forzado.

Su entierro fue civil y tuvo lugar el 24 del mismo mes, siendo el mismo muy concurrido.

A sus familiares, en España y aquí, les manifestamos nuestro pesar y los profundos sentimientos que sentimos por tan irreparable pérdida.

La C. N. T. pierse a uno de sus buenos militantes y nuestra Federación Local a uno de sus mejores e incansables luchadores.

**ADMINISTRATIVAS**

—J. Murria, Servian (34). — Recibida la tuya. Al compañero Arrufat Julio, se le envía el «C. S.» desde el 1-9-69 número 571. Puede que la ortografía del pueblo, haya dado lugar a eso. De todas formas, no lo devuelven. Rectificamos cliché.

—Hirán Dos Santos, Porto Alegre (Brasil). Recibidas las vuestras. De acuerdo contenido. Si necesitáis folletos, que hemos editado para su difusión, lo indicáis.

—José Olmo, Liège (Bélgica). Recibido giro pago «C. S.» mes de Septiembre 69.

**A NUESTROS LECTORES**

**De nuevo LE COMBAT SYNDICALISTE se cursa mal desde Correos. El n° 576, depositado en Correos de Choisy-le-Roi el día 7 del corriente, con fecha del 13 no ha llegado aún a su destino en infinidad de lugares.**

**Peor inconveniente aun para UMBRAL. La expedición del n° 91 efectuada el 30 de septiembre, en la mayoria de casos no llegó a destino hasta el día 11 de octubre.**

**En estos casos de interrupción los compañeros perjudicados deben reclamar en Correos respectivo.**

# KRONICO

Debates, sesiones de trabajo, celebración de exámenes, películas (habladas en esperanto) sobre la Nueva Zelanda y sobre las maravillas arquitecturales del Egipto antiguo, visita al célebre barrio del «Marais», conferencia y proyección de diapositivas sobre Indonesia, permitieron a los congresistas el probar de nuevo la riqueza y las infinitas posibilidades de la lengua internacional esperanto.

La parte distrayente y artística no fue olvidada: danzas folklóricas de numerosos paises, los maravillosos Hugo y Verónica, con su guitarra y harpa hindúes, sainetes, y principalmente «Las preciosas ridiculas», de Molière, las que, presentadas en esperanto con el título de «La preciozaj ridindulinoj», aplausos.

Durante este magnífico 24 Congreso los 201 delegados se han comprometido a obrar por una difusión más intensa del esperanto, considerando la lengua internacional como un medio indispensable para una mejor comprensión humana por medio de contactos directos, sin intermediarios, entre todos los hombres, sin distinción de nacionalidad, de raza o de cultura. Los congresistas se separaron después de elegir Béziers como ciudad de su 25° Congreso, en Pascuas de 1970.

Para todos informes sobre el esperanto escribir a S. A. T. Amikaro, av. Gambetta, Paris (20e).

Para los cursos por correspondencia de esperanto en lengua española dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny (Francia).

# Un reportaje cada semana

# Una escuela moderna

ERA intitulada racionalista, pero su fundador la llamó igualmente escuela moderna, porque en realidad lo era.

José Vives Terradas aceptó dirigir una de ellas en una suerte de oasis industrial de Cataluña, rogado por Ferrer Guardia a instancias, éste, de un grupo en el que se iba de republicano por arriba. Se creía, en parte de la comisión organizadora, en la candidez de escuela laica, y pronto organizadores desorganizaron lo posible frente a la «Correspondencia escolar» de Carlos Malato, en la que se redundaba en lo de que la propiedad es un robo. Y como los aludidos amaban la propiedad y temían ser robados, pronunciaron baja altisonante al tiempo que ingresaban en el coro reaccionario que motejaba la escuela Vives Terradas de vivero de incendiarios y bandidos. Un frente único se estableció entre catequistas y catequizados para imponer a la población imbécil (en toda población abundan los imbéciles, cuatro contra un inimbecilizado, según Zola) la creencia de que en la escuela moderna se enseñaba, ante todo, a blasfemar en versos demoniacos. Y así las aguas sucias del riachuelo patrio seguían inmutables y lodosas su curso, lo que no obstó para que un rimador «dulce pasión» con «Gas Lebon» (era propietario de la gasería local), explicara en programa de feria que «las muchachas del lugar acudían al río para espejarse y despejarse». Muestra, aún actual, de la irrisión pueblerina.

Vives Terrades se dio pronto cuenta de que la nave que le habían confiado era inclinada al naufragio, y así se lo confió al Quico de Alella, ese terco predestinado al foso de Santa Amalia. «Aguanta, alguien debe apoyarte. Cuanto más atraso tanto más empuje; es nuestro sino.» Vives quiso ser obstinado, mas la evidencia lo sacudía. Las andanadas del enemigo habrían sido resistibles contando con buen apoyo. Serra Constansó, repúblico del lugar, concedía mejor al laicismo burguesista, y el cuadro anarquista era más gritón que sólido; tanto debió ser así, que cuando unos ex alumnos de la escuela de Vives reanimaron la anarquía local, tuvieron que hacerlo solos. Los anteriores ya no estaban.

Sin embargo, en la hora Vives se mantuvieron, aunque la escuela se mantuvo, en lo principal, por tres pimargallistas acendrados: Leopoldo Sábat, Sebastián Freixas y Angel Samsó. Indudablemente había otros, pero a ésos hay que nombrarlos y quitarse el sombrero cuando sus nombres suenen. Otros que nosotros, no lo harán, por olvido o ignorancia del caso.

Vives se refugiaba en el aula comunicando con sus alumnos, lo peor de la villa, los echados de todas las escuelas. Pero éstos, impuestos de que se sostenían en lugar maldito y ferozmente calumniado, entraron en el cuadro de justicia, acodaron la institución y llegaron a amar a su maestro. Osados por temperamento, querían salir a la calle, donde replicar a puño y piedra, y Vives los contenía. «El enemigo no quiere otra cosa. So pretexto de agresión enviará guardia civil a cerrar clase.» Vives conseguía, por ley de conducta, la victoria: la infancia díscola a él confiada, convenía; de hecho, se moralizaba. Andando el tiempo a varios de aquellos peleones, campeones de pedradas y otros excesos, los tendríamos al lado en excelentes y capacitados compañeros.

El trato que el profesor daba a los alumnos era simple, de amigo. Superioridad, no la presumía ni en asomo. Era, concretamente, un compañero nacido años antes que el alumnado. Además era enfermizo, por daños contraídos en Montjuich a eso del 1896, detalle que en clase silenciosamente se admiraba. Hombre singular, maestro Vives.

Conocía, además, muchos juegos, muchas ingeniosidades, que transmitía. Educaba francamente, incluso inadvertidamente, para que los educandos no se dieran cuenta de que eran formados. Tenía sutileza, Vives. Con aires de dómine se hubiese echado toda la cuadro «alumnática» encima. Fue, en el caso, todo lo contrario.

Un hijo de padre arrepentido resultó «interrogado» por un periodista neo:

— ¿Qué te enseñaban en la escuela del demonio Vives?

— De *regenar* — contestó el amaestrado. Tan torpemente, que la dicción le falló: *regenar* por renegar.

Los demás aprendíamos algo cada día. Sobre todo a comprender y a pensar. Florecían individuos, en la escuela moderna, crecían voluntades para el librepensamiento, contra la voluntad de pastores iglesianos, tan dados al mantenimiento de la ñoñez y de la roña humanas. En lo científico las lecciones eran primarias, cual correspondía a un inicio de escuela. Pero los educandos tomaban camino, o disposición para más alto vuelo. La desdicha era ser hijos de familias menesterosas, exigidos por la sociedad a integrarse a la explotación capitalista en la leve edad de once años.

Todo eso se iba aclarando en las mentes tiernas, y tal se temía en las mentes turbias de la negrada. Los ataques de ésta eran infames. Afectaban a la moral de un maestro, de unos niños, de un grupo de liberales en conducta oro. Vives era seguido por carlistas en plan de agresión y jamás aceptó escolta. Los carlistas fueron calificados y abollados al margen de la serenidad de Vives. Quedó solo, en el camino conducente a su casa. La niñería de escuelas «pías» y «maristanas» ofendían en grupos de cincuenta al niño «modernista» que hallaran en su camino, mientras el intelectualismo cursi, apestando a sudor y cera mezclados, representaba funciones alusivas en las que el diálogo clerical provocaba histerias y espasmos en la beatería del barrio respectivo. La autoridad, siempre a las órdenes del cura mayor de la parroquia, ordenaría la clausura de la escuela moderna por defecto sanitario, cuando las escuelas escolapias, pías y monjiles, eran un escarnio de presentación y sus escusados una acumulación de detritus tan visible como insoportable. ¿Entonces? Pues clases racionalistas al aire libre, en los bosques, en las fuentes silvestres, en los prados y, también, en la sala de sociedades obreras, muy modesta pero cordial, en aquellos años de 1907-1908.

En 1969, uno se mete a niño de nuevo y alcanza aquella novedad con aquellos ojos, aquel sentir y aquel pensar nuevos. Y lo encuentra bello, provechoso y concluyente. Es un amor más de los que ha disfrutado en el camino de la vida.

A Vives Terradas lo encontramos en Tarragona durante la República abrileña. Nos habló de su relación con Mella y de su epistolario con Prat, contertulio suyo en ambiente barcelonista. Tras la revolución de 1909 tomó barco para el Perú y de regreso a su Tarragona recompuso su vida material con pequeños comercios. Lo judicamos anquilosado, ferviente de su fin y principios de siglo, y algo extrañado de un movimiento social masivo cual nuestros queridos viejos jamás habían conocido.

Tal vez los antiguos que ahora somos adolezcamos de inadaptación cual ocurrió a nuestros inmediatos antecesores. Ello no obstante, nos consideramos más persistentes que los Vives, Mella y Prat de última hora.

La ejemplaridad y la pertinacia de Francisco Ferrer Guardia cuentan mucho para la seguridad de la causa. A despecho de disgustos, contrariedades, reveses y fusilazos, los 110 años actuales del simpático y constructor Quico de Alella, continúan vigentes.

JUAN FERRER

## ¿CONOCES A ESTE?

FABIAN NUEZ

*Compañero muerto en lucha contra la G. C. de Franco en Mequinenza (Zaragoza).*

# BAKOUNINE

## Vu par GASTON LEVAL

Mais en même temps il a pris position en faveur des Polonais en lutte pour l'indépendance de leur pays. Dans un grand banquet, auquel assistaient quinze cents personnes, il prononce pour la Pologne un discours d'une telle puissance et d'une telle portée que l'ambassadeur russe obtient de Guizot, alors chef du gouvernement, son expulsion. Le voilà de nouveau en Belgique où il avait déjà séjourné. Là, comme partout où il se trouvera, il lie des amitiés. Le socialisme fédéraliste de Proudhon l'a séduit. Il se développe. Il rêve d'abord d'une organisation fédéraliste du monde slave. Il propage, il discute, il ébauche. Puis c'est à Paris, la révolution de février 1848. Il y arrive à pied, en trois jours. Il intervient dans la lutte, prêche la révolution socialiste, l'égalité des salaires, la disparition de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ce colosse, qui mesurait plus de deux mètres, exerce une telle influence pour pousser les choses en avant que Caussidière, chef de police improvisé, dit de lui : « Quel homme, quel homme ! Le premier jour on se mettrait à genoux devant lui, le deuxième jour il faudrait le fusiller ! »

Et comme il gêne beaucoup, on lui demande d'aller combattre dans l'est européen pour la cause de la Pologne et des populations opprimées par le tsarisme ou par les hoberaux et les conservateurs prussiens. Pourvu d'un peu d'argent et de deux faux passeports, Bakounine part. Les libéraux, secoués par la révolution française de février, ont des velléités de combat. Et d'abord, à Prague, les étudiants, qui — l'histoire se répète — ont le sens de la liberté. Bakounine prend alors part à un congrès slaviste, où les éléments conservateurs dominaient. Avec un jeune Polonais il parvient à retourner la majorité et à faire accepter des thèses européennes amplement libérales, lorsque le combat qu'il avait déconseillé, étant donné la disproportion des forces en présence, éclate. Bien que le sachant perdu d'avance, Bakounine se lance dans la lutte avec ces jeunes gens courageux. Trois jours de batailles, et la défaite. Bakounine doit s'enfuir. Il sera bientôt à Dresde où les bourgeois allemands préparent, à leur tour, une révolution politique libérale. La renommée de Bakounine est arrivée jusqu'à eux et ils lui confient le commandement militaire. Mais là encore les partisans du conservatisme gagnent. Et Bakounine est arrêté.

Il est condamné à mort par un tribunal d'exception, et refuse de signer son recours en grâce ; puis il est remis à l'Autriche, où un autre tribunal le condamne à la pendaison. Mais on n'ose pas l'exécuter. Son prestige est tel que les deux gouvernements semblent craindre des complications que nous ne nous expliquons pas très bien aujourd'hui. Bakounine restera ainsi plus de deux ans dans les forteresses, enchaîné au mur, obligé de porter des lourdes chaînes quand il se déplaçait, entouré de soldats armés, et commandés par un chef qui tenait en permanence son pistolet chargé braqué sur la tête du prisonnier. Pour ne pas se laisser abattre, il se livre à des spéculations de haute mathématique, et compose mentalement un opéra.

Mais le tsar, qui l'avait déclaré hors-la-loi, le réclamait à son tour. Et ce furent dix ans de forteresse, de prison, de déportation en Sibérie. En tout douze ans, au bout desquels il parvient à s'évader.

Il fit le tour du monde et revint en Europe. Sa philosophie sociale avait mûri. De nouveau il se jette dans la lutte, mais cette fois moins comme meneur révolutionnaire que comme penseur, comme organisateur. Il crée d'abord, en Suisse, après d'autres sociétés secrètes, l'Alliance de la Démocratie Socialiste. Puis il adhère, en 1868, à la Première Internationale dont il devient un des principaux organisateurs *et le meilleur théoricien*. Car dans ses rêves et sa volonté permanente de construction d'un monde nouveau, il entrevoit que cette organisation, essentiellement prolétarienne, pourra constituer la base de la société socialiste.

*Lutte contre Marx*

Mais il lui va falloir livrer maintenant une bataille toute nouvelle. Ce n'est plus le tsar qui s'est dressé contre lui : c'est Karl Marx. Pendant son séjour dans les prisons, les forteresses autrichiennes, prussiennes et russes, dont celle à Petrograd, de sinistre renommée de Saint-Pierre et Paul, les épigones de Marx n'ont pas cessé sous l'instigation de leur maître, d'affirmer que Bakounine était un agent du tsarisme ; et quand celui qu'ils avaient combattu ainsi est arrivé à Londres après son évasion, la campagne a continué. Car malgré son estime, sinon son admiration pour la science de celui qui l'attaque, Bakounine a, sur diverses questions de doctrine et d'attaque, des conceptions différentes — ce qui ne l'empêche pas d'être le premier traducteur en langue russe du « Manifeste Communiste », et de s'atteler à la traduction du « Capital », qu'il interrompra du reste, sollicité par d'autres tâches urgentes.

Quant aux fins, les deux hommes sont d'accord et Bakounine lui-même l'écrira : « Nos buts sont les mêmes, nous ne nous différencions que dans les moyens d'y parvenir ». De son côté Marx déclarera dans plusieurs de ses écrits que le but du socialisme est l'anarchie, ou que l'Etat est une « superstructure parasitaire » de la société. Frédéric Engels confirmera ces affirmations en écrivant (4) que l'Etat sera, après l'instauration du socialisme, relégué au musée des antiquités « entre le rouet et la hache de bronze ». Affirmation que Lénine reprend à son compte dans son livre « L'Etat et la Révolution ». Ce n'est qu'une question de méthode. Mais la méthode conduit au stalinisme...

Au congrès de La Haye, qui eut lieu en 1872, sans l'avoir prévenu qu'il serait accusé, et profitant de son absence, Marx fit expulser Bakounine par une majorité factice. Toutes les sections, moins les allemands protestèrent par la suite, mais leurs protestations tombèrent dans le vide, et par suite d'une manœuvre transférant son siège aux Etats-Unis, la Première Internationale fut dissoute.

# Un faux problème: la drogue

Depuis quelques semaines un terrible scandale a éclaté. La drogue n'est plus une affaire de riches, une affaire intéressant seulement quelques initiés. Les stupéfiants se vulgarisent. Beaucoup ont déjà édifié leur petit laboratoire de fortune et vont même jusqu'à trouver de nouveaux hypnotiques dont les effets ne sont connus seulement que par une minorité de savants.

Bref, des « pauvres » se droguent eux-aussi. Branle-bras de combat. La presse à sensation baigne dans de la fiente toute fraîche. Cela faisait si longtemps que rien de « sensationnel » n'était arrivé dans ce pays depuis les horribles journées de mai-juin 68.

On a donc braqué les projecteurs sur « le problème brûlant de la drogue ». Mais peut-on isoler la question d'un autre problème bien plus vaste : celui de la société actuelle.

Non, bien sûr. La drogue est le reflet d'un mal plus profond. Elle n'est qu'une tare parmi tant d'autres de la dite société.

Se droguer, cela signifie qu'un homme ou une femme pour échapper à la réalité grise de tous les jours, décide tout simplement d'abandonner cette réalité ! de faire abandon de sa raison ! Il s'agit en fait d'un suicide de l'individu en ce qu'il a d'humain : sa raison et sa liberté.

Ainsi, par crainte et par dégoût du monde qui les entoure des jeunes se droguent tout en connaissant les conséquences ultérieures : la folie et la mort peut-être en fin de compte. « Qu'importe, semblent-ils dire, du moment que l'insipidité, la tristesse et l'horreur de la société disparaissent, ne serait-ce que pour quelques instants ! »

Et la presse, avec de faux airs de pudibonderie, exploite le nouveau filon à sa manière. Elle montre bientôt du doigt tous les jeunes qui ont les cheveux longs et insinue qu'il s'agit peut-être de drogués, elle montrera demain peut-être des jeunes militants révolutionnaires en photos, à la une, avec en gros titres : «encore les méfaits de la drogue ! » Ainsi sous le prétexte faussement vertueux de vouloir « défendre la jeunesse contre le vice » on conditionnerait la population. On pourrait étouffer tout mouvement de contestation dans l'œuf. Et l'individualisme de chacun, son autonomie, n'aurait plus droit à l'existence de par la pression de la société, comme c'est fréquemment le cas aujourd'hui même. Il faut et faudra faire « comme tout le monde ». Tous les fascismes passent d'abord par ce stade de pudibonderie pour asseoir leur dictature. Cela inspire confiance aux « bien-pensants ».

Ainsi il n'y a rien de plus soupçonnable qu'un gouvernement qui a décidé d'agir pour « sauvegarder sa jeunesse ». Encore un moyen que la société pourrait utiliser pour restreindre la liberté de l'individu... sous le couvert de la vertu, comme d'habitude, bien entendu.

**M. Fabre**

# Les briseurs de grèves
## de la C. G. T.

La C.G.T. de Séguy a dénoncé les « provocateurs voulant étendre le mouvement de grève ».

La C.G.T. de Séguy qui avait déjà brisé la grève des cheminots du Nord dans la région de Calais entend rester fidèle aux accords conclus entre Séguy et Pompidou au lendemain de Grenelle.

Pour les dirigeants de la CGT les « provocateurs » sont ceux qui ont pris lentement conscience, depuis mai 68, que la CGT et le Parti Communiste trahissent un peu plus chaque jour la classe ouvrière. Tout militant qui se permet de discuter et de désapprouver les mots d'ordre tombés du Carrefour de Châteaudun et de la rue Lafayette est immédiatement présenté comme un «provocateur ». Pour la CGT et le Parti Communiste, il ne faut, à aucun prix mettre Pompidou en difficulté.

Le langage des Séguy et autres Duclos risquerait de soulever de telles protestations que la CGT essaye de se rallier les tièdes et les arrivistes en déclarant que les « négociations franches et loyales » se poursuivent avec la direction et le pouvoir. Elles risquent de se poursuivre longtemps !

Pendant ce temps de nouvelles restrictions de personnel arrivent chaque jour, il faut payer des impôts sur le « revenu » encore plus lourds et travailler beaucoup plus.

Les grands manitous de la politique communiste donnent l'exemple ! Duclos, Séguy, Frachon, collaborent au salut commun. Soumettons-nous à toutes les décisions. Si nous crevons de faim (certains cheminots ne gagnent pas 650 francs par mois) l'autorité de l'Etat sera maintenue, les politiciens, les patrons et la hiérarchie pourront continuer à nous exploiter. Le franc sera sauvé par notre esclavage et comme récompense nous irons crever avec une retraite de misère.

Voilà ce que signifie l'attitude de la C. G. T. et du P. C.

Nous disons : NON ! nous ne marchons pas.

La situation financière de l'Etat est peut-être mauvaise, soit ! Mais qu'ils se démerdent eux-mêmes.

Les travailleurs n'ont rien à voir dans cette querelle de chacals. Ils doivent lutter contre le programme d'asservissement mis au point à Grenelle par Séguy et Pompidou.

La CGT n'a plus rien de commun avec le syndicalisme. C'est un des rouages de l'Etat.

Le vrai syndicaiste c'est celui qui refuse de renoncer et de se soumettre.

Le vrai syndicalisme c'est agir et lutter.

C'est partout où l'on se trouve seul, affronter courageusement l'incompréhension, l'hostilité et la haine.

Et si l'on vous traite de « provocateur » ou « d'irresponsable » c'est que vous êtes sur le bon chemin.

Ouvrez les yeux, camarades cheminots.

Voyez avec quelle complaisance la presse, la radio et la télévision ouvrent leurs colonnes, leurs ondes et leurs écrans aux briseurs de grèves de la C.G.T.

Le mensonge de la fausse unité comme la crainte que font peser les cadres CGT sur les cheminots empêchent encore bon nombre de ceux-ci de voir la peste qui ravage leurs possibilités de lutte.

Mais aujourd'hui, le chantage et la peur se révèlent insuffisants pour dominer la volonté des « irresponsables » — qui en réalité ont la plus lourde responsabilité de la lutte —. Pour dominer la volonté des cheminots qui ne veulent pas se laisser faire, la CGT les taxe de « provocateurs » et n'hésite pas à faire appel aux sanctions administratives.

Des démarches officieuses — on est prudent à la CGT — ont été faites auprès des chefs de service pour dénoncer ces « provocateurs » qui « risquent de mettre en péril notre outil de travail ! »

Tels sont les « hommes » qui dirigent la CGT.

En dehors d'eux, sans eux et contre eux ! Camarades cheminots nous devons préparer la grève révolutionnaire pour l'application immédiate des 40 heures et à brève échéance les 30 heures, la retraite à 50 ans pour tous, égale à 80 % du salaire, l'augmentation du nombre de jours de congés et leur libre disposition, l'augmentation des effectifs, la réouverture des lignes fermées et la suppression des suppléments de tarifs dans les trains dits « rapides ou de luxe ».

Camarades, c'est à vous de choisir !

Maintenir la situation actuelle en restant à la remorque d'une CGT sclérosée ou entreprendre vous-mêmes activement la lutte pour votre libération, dans l'application du Syndicalisme révolutionnaire avec vos camarades de la Confédération Nationale du Travail.

**R. J. Souriant**
*(Cheminot)*

REACTION PATRONALE

# De sud-Aviation...

Le 10 juin 1968, les sections syndicales CGT, FO, CGCB de Sud-Aviation Marignane, ainsi que celles des 10 autres usines, soumettaient à la base les résultats et les promesses se dégageant des discussions avec la direction sans le cadre de la « machination » de la reprise secteur par secteur.

Quelques jours plus tôt, le 6 juin, un fort commando C.D.R., flics et jaunes était mis en échec par les grévistes qui occupaient l'usine. Alors même qu'elles qualifiaient cette action de « provocation montée par la direction », les sections syndicales flirtaient avec cette même direction, pour obtenir des « nouveaux avantages ».

Il faut le répéter, le patron c'est l'ennemi de classe ; et on va voir que les avantages obtenus sont en fait des victoires empoisonnées, nulles d'avance, destinées uniquement à provoquer la reprise.

### Participation

Dès l'automne, la direction en la personne de son président H. Ziegler, lançait par l'intermédiaire de la publication patronale « Echos Sud-Aviation », l'offensive de participation — dans le cadre de l'offensive générale. « L'information descendante » faisait mieux que jamais son office : développer l'esprit « maison » du bon domestique qui, jusqu'à la retraite ne contrariera jamais son patron car il est un « monsieur bien». Il s'agissait ici comme dans toutes les entreprises de faire « une action d'information et de relations publiques en vue de réduire le nombre des isolés et de transformer certains d'entre-eux en participants ».

Ce n'est pas, bien sûr, la participation à une œuvre commune que l'on offre ; mais c'est bien la participation à l'œuvre du patron.

Actuellement on développe les relations humaines. Les cadres, qui suivent des cours de psychologie industrielle, reçoivent périodiquement des ouvriers par petits groupes, discutent avec eux, leur demandent leur avis ; des délégués syndicaux eux-mêmes participent à ces entrevues à titre individuel : le syndicat tend à ne plus rien représenter.

C'est une arme à double-tranchant, transformant les revendications globales en problèmes particuliers et finissant de détruire le sens de la solidarité ouvrière. Hangar par hangar, homme par homme le front de classe est détruit. On rattrappe les heures de grève (les délégués syndicaux eux-mêmes le font) au prix des heures simples. Les quelques ouvriers révolutionnaires convaincus sont isolés dans un petit atelier à l'écart de l'usine.

Enfin, il y a ceux qui sont tenus par les prêts que leur a fait la direction et qu'ils ont à rembourser sur des années et des années, le « bon patron » du « bon domestique » ça existe — ils ne peuvent faire autrement.

L'ensemble de l'usine (6.000 travailleurs) devient « une fourmilière d'hommes seuls ».

### « Victoires de mai »

La reprise de Juin 68 s'est faite sur des promesses. Comme de bien entendu les augmentations prévues des salaires (plus de 10 %) ont été respectées. On sait que de toutes manières les prix les ont rattrapées et dépassées depuis belle lurette.

Par contre, une réduction de 1/2 heure sans perte de salaire qui devait avoir lieu au cours du 1er trimestre 1969 est passée aux oubliettes.

La pré-retraite, avec 90 % du salaire brut pour les non-cadres, que la direction devait généraliser à 60 ans sur l'ensemble de la société est toujours en « pourparlers » — parce que les sections syndicales poussées par leurs adhérents se sont insurgées contre le fait qu'on la fasse elle aussi passer aux oubliettes. 78 camarades comptaient bien partir enfin à la retraite en ce moment, après 45 à 48 ans de travail en usine ; il n'en est plus question et il leur reste encore trois ans à tirer. Rien n'est changé sur ce plan-là depuis un siècle ; le travailleur est toujours considéré comme un esclave.

A la fin de chaque année le personnel d'appoint de l'entreprise de location devait être embauché en priorité. Le loueur d'hommes, parasite supplémentaire qui encaisse environ la moitié du salaire versé par la direction, devait donc disparaître du circuit. *Rien n'a été fait dans ce sens* alors que 16 mois se sont écoulés depuis juin 68.

Il existe un centre spécialisé de

## ET LUTTE SYNDICALE

formation professionnelle, financé par l'entreprise, d'où sortent chaque année 2 à 300 jeunes diplômés.

Depuis 4 ou 5 ans aucun de ces jeunes n'a été embauché par la direction. Pour trouver du travail à Sud-Aviation Marignane ils sont obligés de passer par le loueur d'hommes ,de lui céder la portion congrue et de subir les divers désavantages que comporte cette façon d'être employé (pas de congé payé, primes réduites, pas de bleus gratuits, etc.)...

D'autre part, de nombreux jeunes de retour du service militaire depuis déjà plus d'un an n'ont pas été réintégrés.

### Sur quelles bases lutter ?

La réaction patronale est claire. On mène l'offensive de participation ; on intègre de plus en plus les travailleurs au système de l'entreprise de manière à en faire des instruments ; on les divise en réduisant leurs problèmes communs à des problèmes particuliers. On annihile l'action syndicale en offrant des victoires empoisonnées. On entretient un environnement de chômeurs, de personnel d'appoint et également de sous-traitants (1.000 travailleurs environ) chez lesquels la lutte syndicale est presque impossible (toujours moins de 50 employés que l'on peut licencier sans crainte de subir une riposte).

Les augmentations de salaires, par l'action réformiste, sont les seules revendications ayant la possibilité d'être satisfaites, parce qu'à plus ou moins longue échéance elles sont annulées par la hausse des prix.

Toutes les autres revendications, aboutissant à des réductions d'horaire sans diminution de salaires, à l'amélioration des condiions de travail et à la sécurité de l'emploi, font l'objet de promesses et le demeurent éternellement.

⁂

Il est évident qu'une grève doit être menée jusqu'au bout. Reprendre le travail sur des promesses c'est réduire les résultats de l'action au néant. Dans tous les cas il faut refuser la participation, mener une guerre de classe, au fil des actions remettre toujours plus en cause la gestion capitaliste. Comment ? En lui portant des coups, au moyen de grèves sérieuses, par l'obtention de garanties mettant le système de direction en contradiction avec lui-même, à cause de ce qu'il devra concéder.

Pour cela les premières revendications à élever sont :

— La semaine de 40 heures sans diminution par rapport aux salaires actuels ;

— La retraite à 60 ans et même 55 ans ;

— Obligation de l'embauche complète de tous ceux que l'on garde dans « l'environnement » (jeunes chômeurs, personnel d'appoint et employés des sous-traitants).

## Le C.R.S. des villes et le C.R.S. des champs

Un exercice de défense civile et de défense opérationnelle du territoire (DOT), baptisé « Ouest-69 », a commencé lundi 6 dans la Manche, le Calvados, l'Orne, la Mayenne et l'Ille-et-Vilaine. Ces manœuvres, qui visent à étudier la mise sur pied de moyens antiguérilla, se sont terminés vendredi 10. (...) Cette opération met en œuvre des effectifs de la gendarmerie, des C.R.S., des éléments de la protection civile et des unités militaires.

Par voie d'affiches, la préfecture de région a demandé « la participation effective des populations, qui sont invitées à signaler à la gendarmerie les déplacements des militaires rouges » reconnaissables à leurs épaulettes de couleur.

*(« Le Monde », du 8-10-1969).*

# ...A RENAULT

L'offensive sournoise de l'intéressement des travailleurs à l'entreprise vient d'être déclenchée dans un des bastions de lutte de la classe ouvrière.

Le reproche essentiel que font la C.G.T. et le P.C.F. à cette initiative c'est la dénationalisation, ou la « privatisation ».

La nationalisation est un mythe offert depuis toujours en guise de but majeur aux travailleurs. Elle est très loin de la gestion de l'économie par les travailleurs eux-mêmes. D'ailleurs cette « entreprise qui appartient depuis 1945 à la *nation* et aux *travailleurs* », selon la C.G.T. et le P.C.F., a bien montré la vanité des « avantages » de la nationalisation. Entre parenthèses, parler ainsi, c'est oublier les motifs de la lutte de pointe menée en mai-juin 68 par des secteurs comme Flins.

Alors que de 1958 à 1968 le chiffre d'affaires de la R.N.U.R. est passé de 253 milliards à 646 milliards — la production annuelle par membre du personnel de 5,70 véhicules à 12 actuellement — la part des salaires dans le chiffre d'affaires est passé de 29,66 % à 26,73 %. Et on se bat depuis 24 ans pour cela. Cette entreprise appartient toujours plus à l'Etat-Patron. Et les travailleurs, malgré les luttes qu'ils ont menées, (parce qu'elles ont débouché presque toujours sur des augmentations de salaires et pas du tout par exemple sur des atteintes aux cadences infernales) — appartiennent toujours plus corps et âme à la Régie.

En fait, croire que la « privatisation » est un des buts du pouvoir, c'est une erreur fondamentale issue de cette orientation fausse de la lutte vers la nationalisation. L'Etat tend toujours plus a intégrer les moindres aspects vitaux de la société — cela tient à son essence même.

La C.F.D.T. « donnera une position précise lorsque les modalités de la participation auront été arrêtées et les travailleurs informés et consultés. »

Il ne devrait être question, pour un syndicaisme véritable, que du *refus catégorique de la participation*. Et ceci, on a beau le chercher dans toutes les déclarations PCF, CGT, CFDT, personne n'en parle. Alors que c'est sur ce plan-là que se mene l'offensive étatique et capitaliste.

Pompidou parle « d'abattre les barrières entre le Capital et le Travail ». Mais les ouvriers, sans attendre l'avis des directions syndicales, répondent déjà, selon un reportage de « l'Humanité » du 24-9 elle-même :

« Ils feraient mieux de réduire la durée du travail et de nous permettre de partir à la retraite à 60 ans. »

« Je suis retraité... J'ai à peine de quoi vivre. Et Pompidou parle d'actions ! Pour quoi faire ? »

« ... aucun pouvoir réel sur la gestion. »

« Il veut nous donner ces actions en guise de carotte, pour nous empêcher de bouger. »

Depuis mai 68, plus que jamais, *la participation est l'arme essentielle que possède le système étatique et capitaliste pour prévenir la révolte des individus et simultanément en faire ses instruments.*

Les ouvriers ont vu ce que n'ont pas vu, et ne peuvent voir, les directions syndicales. L'intéressement des travailleurs à l'entreprise transforme ceux-ci en « actionnaires » du système ; ils fournissent le travail (sous quelque forme que ce soit) que le système utilise à son gré. Ils n'ont aucun droit de regard sur la gestion, et bien sûr aucun droit de la transformer en autogestion. L'intérêt principal de la chose pour le pouvoir c'est qu'elle est une « carotte ».

⁂

Si l'on doit dans les jours qui suivent mener une action véritablement opposée à l'offensive sournoise du pouvoir, il faudrait lui donner le contenu suivant :

— Refus catégorique de la participation ;

— Réduction de la durée du travail à 40 heures sans diminution de salaires.

— Retraite à 60 ans.

— Pas de salaire en dessous de 1.000 F par mois.

Sans perdre de vue que le but à atteindre n'est pas une réforme, aussi radicale soit-elle comme le peut-être celle-ci, mais l'instauration de la gestion directe des entreprises par les travailleurs eux-mêmes, au sein de leurs syndicats révolutionnaires, que la lutte pour l'abolition du capital et du salariat ne passe pas par l'inflation provoquée par la hausse de ceux-ci mais par la baisse, du premier laquelle provoquera la déhiérarchisation et la crise, puis l'abolition de ces deux facteurs d'intérêts antagonistes, par la généralisation révolutionnaire des conflits ouvriers et non par le morcellement tournant de ceux-ci.

**Pierre Méric**

B.D.I.C

**Où donc vous plait le mieux notre empereur ? — A Wagram ? Austerlitz ? Iéna ? Non. Dans la plaine — De Marengo ? Non. C'est en Egypte ? Erreur. — Où donc alors ? A Sainte-Hélène.**

*E. Vaughan*, 1874.

# ANTI-NAPOLEON

Il y a là, en quelques mots, l'opinion exprimée d'un grand nombre de personnes capables d'apprécier à leur juste valeur la fameuse épopée de cet aventurier de génie, certes, mais aventurier tout de même. Laquelle opinion, naturellement, ne rencontre aucun écho dans les innombrables manifestations, officielles ou non, dont notre pays est actuellement inondé.

Le Grand Caïd n'est plus là, mais la Grandeur demeure, et tout ce qui peut contribuer à faire oublier aux Français que leur pays est plutôt, actuellement, un pays sous-développé, doit être utilisé.

Qu'importe à ces inconscients, Napoléon c'est la gloire, celle des armes, celle qui frappe le plus l'imagination, celle qui obnubile le plus le cerveau, de gens pourtant réputés intelligents et lucides, celle que les images d'Epinal de notre enfance n'ont que trop contribué à répandre parmi le peuple Gaulois.

Partant de là, il est permis de rêver, compte tenu de ce qu'il est vain de baser un raisonnement sur des si et des mais, et de se demander ce qu'il serait advenu de l'hexagone, et même de l'Europe, si le Corse aux cheveux plats avait oublié de naître ?

La première des assertions qui vient à l'esprit est celle-ci : Des millions de paysans et d'ouvriers mourant de leur belle mort naturelle, vingt ou trente ou quarante ans après celle qui leur fût octroyée par la grâce du Bonaparte. Ensuite rien ne dit que nous aurions subit quand-même les quelques monarques restaurateurs, et, peut-être serions nous en République depuis cette époque.

A coup sûr, nous aurions évité l'Empire de Badinguet, et, du même coup, la guerre de 1870. Et peut-être aussi la guerre de 14, et même celle de 39, tant les guerres découlent souvent les unes des autres.

Enfin, l'Association Internationale des Travailleurs, sans doute fondée beaucoup plus tôt, sous un régime plus compréhensif, et échappant à l'influence néfaste de Karl Marx, serait peut-être devenue réellement ce que voulaient ses fondateurs, c'est-à-dire une association fraternelle, puissante et efficace, ce qui aurait pût permettre au Socialisme de s'épanouir librement et de devenir autre chose que ce qu'il est aujourd'hui, un vain mot.

# BI-CENTENAIRE

C'en est assez, et plus qu'assez
De cet empereur fricassé
A la sauce patriotique !
Aimez-vous tant que ça la trique ?

Devrons-nous encore longtemps
N'avoir plus, comme passe-temps
Dedans les étranges lucarnes
Que les récits de ses faits d'armes ?

Oui ce fut un grand capitaine
Entendez : grand donneur de coups
Tout autant que semeur de haines
De Burgos jusqu'à Moscou.

Ce fut un grand vainqueur, na-
[guère,
Ce fut aussi un grand vaincu
Et, sans vouloir être vulgaire,
Ce fut encore un grand cocu.

Si l'on nous dit : Ni Dieu, ni Maî-
[tre
De suite nous pensons à lui
Car il est maître et dieu, peut-être
Pour certains, encore aujourd'hui.

Il nous a fabriqué un Code
Dont on nous dit qu'il est parfait
Et surtout qu'il est bien commode
Entre les pattes des préfets.

Réorganisa la police
Et là nous fit un beau cadeau
De même que pour la justice
Dont il enleva le bandeau.

Arrêtons ce panagéryque
D'autres l'ont fait avec entrain
Pourtant, il faut que je m'explique
Lisez donc ce dernier quatrain.

Conquistador, grand massacreur
Malgré ce, devenu obèse
Il lui manqua, pour son bonheur
D'avoir le sort de Louis Seize.

**Blanquet**

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Hôpital ou caserne ?

En 1958, des négociations étaient ouvertes par l'agence foncière et technique de la région parisienne auprès du ministre de la Défense nationale, en vue d'acquérir une partie des terrains constituant l'actuel fort d'Aubervilliers (26 hectares très exactement) ; 10 années de laborieuses négociations qui aboutissent enfin par l'acquisition de ces terrains, lesquels doivent être mis à la disposition de différentes administrations qui seront chargées d'y construire un centre universitaire par le ministère de l'Education nationale, lequel couvrira cinq hectares, un centre hospitalier de 1.750 lits sur quinze hectares à la charge de l'administration générale de l'Assistance publique, enfin six hectares environ sont réservées au ministère de l'Equipement et du Logement, qui les répartira entre l'office communal d'H.L.M. de la commune d'Aubervilliers et la commune d'Aubervilliers qui y construira un groupe scolaire. Il est également prévu d'y aménager une gare routière et un parc de stationnement régional.

Le ministère de la Défense ne garde pour sa part que la bagatelle de dix hectares sur lesquelles seront construits un casernement de « gendarmes mobiles » et des « logements pour cadres » (militaires, bien entendu).

L'opération se chiffre pour la cession seulement du terrain, à 18 800 000 francs, qui seront versés au ministère de la Défense par les différentes administrations d'ici au 30 octobre 1971.

L'équilibre proportionnel de la répartition des terrains montre le souci permanent qu'ont nos différents ministères pour améliorer le bien-être de chacun de nous. Le besoin en « gendarmes mobiles » est tellement important pour la sécurité des institutions capitalistes que dix hectares contre six pour le logement sont nécessaires. Si l'on considère que les six hectares vont être peuplées par environ trois mille personnes, la Seine-Saint-Denis n'a plus qu'à bien se tenir car dix hectares permettent le logement de cinq mille « gardes mobiles ». Bien sûr, il n'en est rien, un garde mobile n'est pas un homme comme les autres, il a des « dépendances », des matériels rattachés à sa personne qui font que dix hectares ne pourront loger que cinq cents d'entre eux. Quand on sait combien ils son inutiles et le nombre de sans abri que ces dix hectares pourraient abriter (5 000), nous ne pouvons que nous élever contre cet état de choses et nous indigner. Mais ceci n'est qu'un constat ; il y en a un autre que nous devons dès maintenant dénoncer, c'est essentiellement le caractère futuriste de ces décisions qui risque, compte tenu du temps (dix ans), qu'il a été nécessaire pour parvenir à arracher ces 26 hectares à l'armée, compte tenu également du fait que tous les offices publiques vont avoir à payer leur note avant de pouvoir commencer leur construction, alors que le ministère de la Défense, qui est absolument inutile va, lui, pouvoir dès maintenant ou au plus tard en 1971. commencer de construire son casernement puisque c'est lui qui doit recevoir le produit de la vente de terrain qui, si ils sont utilisés par l'armée, n'en sont pas moins la propriété de l'ensemble qui à lui des besoins bien plus pressants que l'armée et tout ses inutiles « dérivés ».

Attendons, donc, à constater les choses comme elle sont expliquées dans cet article et préparons-nous, nous, les travailleurs du bâtiment, à refuser la construction de cette caserne.

**L. M.**

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

**SIEGE SOCIAL**
**39, rue de la Tour-d'Auvergne**
**Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64**
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

23 OCTOBRE 1969
NUMERO 578
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Etre syndicaliste révolutionnaire

« La C.N.T. est un petit syndicat, la C.N.T. c'est pas valable », etc. ».

De telles réflexions reviennent dans la bouche de sympathisants proches apparemment par les idées qu'ils affichent. Bien souvent ces camarades ne connaissent malheureusement pas d'une façon pratique le problème de la lutte des travailleurs.

Ces camarades, cependant approuvent l'idée des conseils ou comités ouvriers qui doivent se former aussi bien en période de combat qu'en période calme, sur les lieux même du travail. Ils admettent ainsi que l'organisation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

Or la C.N.T. et le syndicalisme révolutionnaire est justement cette organisation naturelle. Elle est directement issue dans ses principes des premiers congrès ouvriers de l'Internationale.

Que s'agissait-il et que s'agit-il de faire ?

Une organisation pour défendre les travailleurs, pour créer une *solidarité* entre eux, qui doit naturellement aboutir en une arme de combat. Arme qui pourrait également assurer la transition entre une période révolutionnaire et la société nouvelle lorsqu'il s'agit surtout de faire « tourner » l'économie.

La faute de la plupart des « gauchistes » marxistes-léninistes c'est de croire qu'il est absolument nécessaire d'organiser les travailleurs ailleurs que sur le milieu de leur labeur. Les « penseurs » léninistes de quelque bord qu'ils soient, établissent d'abord des théories, des normes d'action, réunissent ensuite les travailleurs de milieux fort différents, ne se connaissant pas, n'ayant pas les mêmes problèmes quotidiens. On est alors obligé de généraliser, de théoriser, de créer quelque chose qui à brève échéance, au premier écueil, ne « collera » plus avec la réalité : un parti politique.

En fait la théorie et la ligne d'action doivent être issues des problèmes pratiques de tous les jours, de l'expérience acquise. Il faut abstraire à partir du concret et non pas l'inverse. Cela paraît évident. On n'a pas macadamisé des routes pour l'esthétique de la chose ; on s'est simplement rendu compte que le plat c'était mieux pour faire rouler les voitures !

Dans l'organisation politique il existe la tendance fâcheuse de partir de théories préconçues et que l'on doit faire passer dans la pratique qu'elle qu'en soient les conséquences puisque c'est « la vérité » qu'on se loue de détenir. Là les problèmes quotidiens doivent disparaître, la solidarité n'est plus ce qu'elle devrait être ; c'est l'intérêt du parti qui prime. C'est la nouvelle abstraction mise sur un piédestal, la nouvelle idole qu'il faut adorer.

L'histoire nous montre que les partis politiques, quels qu'ils soient, se trouvent toujours à un moment coupés de la réalité, coupés des masses.

Ceux qui approuvent les comités, les conseils, etc..., organisés par les travailleurs eux-mêmes, sur le lieu de travail, qui n'ont pas l'idée machiavélique de les faire disparaître au besoin par la force pour les remplacer par le parti politique que nous avons mentionné, ceux-là devraient pourtant se rendre compte que ces comités d'usines différents nécessiteraient une coordination dans la lutte aussi bien que pour l'économie de la nouvelle société. Coordination qui doit être obligatoirement existante surtout en période révolutionnaire, sous peine d'un fiasco complet ou plutôt d'un suicide absurde de la classe ouvrière en présence !

Cette coordination dans la lutte ne peut être assurée que d'une seule manière ; dans les syndicats tels que ceux de la C.N.T. où la démocratie directe de tous les travailleurs pourra pleinement s'exprimer sur les lieux de travail, lieu où les travailleurs ont vraiment leurs seuls contacts avec la réalité économique.

On peut nous rétorquer que les partis politiques sont également une manière de rassembler les masses ; nous affirmons le contraire car les partis ne peuvent avoir de force qu'en dehors des lieux de travail où ils se heurteraient en permanence par leur antagonisme ; et encore cette force serait-elle nulle car non objective, compte tenu du sectarisme qui naît de l'unité politique en leur sein à moins (mais à ce moment là on rejoint le fédéralisme libertaire qui prend tout son essort dans les syndicats) que les partis politiques passent outre leurs antagonismes se fédèrent entre eux et gèrent eux-mêmes, chacun selon ses principes, une partie de l'économie. Ce serait oublier que tous les partis politiques ont comme arme le parlementarisme qui s'exprime au travers du suffrage universel et que c'est pour chacun d'entre eux (seul point de jonction) la majorité élue qui dirige. Celle-ci ne peut que diriger

*(Suite page IV.)*

**A SUD-AVIATION**

# LA LUTTE CONTINUE

*Le Concorde*

Le gouvernement va reculer de deux ans (jusqu'à 1973) son certificat de navigabilité permettant de le livrer à l'exploitation commerciale.

Le syndicat C.G.T. associe la défense du « Concorde » à la sécurité de l'emploi. C'est voir les choses d'une manière bien étrange. Doit-on maintenant participer à l'œuvre du patron pour être certain d'avoir du travail ? Comment procéder alors pour mettre en cause et détruire le système d'exploitation ?

*Négociations*

A l'heure où sont écrites ces lignes, la C.G.T. ainsi que les autres syndicats négocient avec la direction générale.

La C.G.T. a fait mettre à l'ordre du jour les points suivants :

1. Réajustement des salaires de la société pour rétablir le pouvoir d'achat acquis en juillet 1968.
2. Mise en place immédiate des mesures de réduction d'horaire vers les 40 heures.
3. Réajustement du salaire plancher établi en 1968.
4. Généralisation de la pré-retraite à 60 ans, pour tout le personnel de la société, et reprise de tous les jeunes de retour du service militaire.

Premièrement, nous pensons qu'il y manque des points essentiels :

— Pas de salaire en-dessous de 1.000 F par mois,

— Obligation de l'embauche complète de tous ceux que l'on garde dans « l'environnement » (jeunes chômeurs, personnel d'appoint et employés des sous-traitants).

Deuxièmement, la négociation n'aboutit pas à autre chose qu'à décourager la combattivité des travailleurs.

La preuve en est que le président de Sud-Aviation, H. Ziegler, au cours de ces négociations, a déjà amené les syndicats à parler de politique d'information, de participation, etc... (voir les desseins patronaux à ce sujet dans l'article du précédent « Combat Syndicaliste »).

Puis, en réponse à la demande des syndicats, il précise :

1. Son accord pour des négociations rapides sur la réduction du temps de travail.
2. Son accord pour des négociations sur les augmentations de salaires.
3. Son intention de régler d'ici la fin de l'année : le problème des « ponts » payés, la mensualisation, le droit syndical.

L'essentiel est passé sous silen-

*(Suite page II.)*

# 5 anarchistes détenus à Milan depuis 6 mois

Le 25 avril dernier, deux bombes explosent à Milan, l'une à la gare, l'autre à la foire, en pleine foule. C'est un miracle s'il n'y a pas eu de morts.

Après Avola, Battipaglia, et de nombreux autres massacres, le mouvement pour le désarmement de la police atteignit son sommet et une loi devait être présentée au parlement, les jours suivants, pour ce même désarmement ; le gouvernement se trouvait ainsi directement menacé. Ces deux attentats, de type fasciste puisqu'ils visent la foule, viennent à point pour renverser la vapeur dans le sens du gouvernement : il faut bien une police armée pour s'emparer des « dangereux anarchistes » qui sont immédiatement accusés d'être les auteurs de ces attentats.

Le 27, 4 anarchistes sont arrêtés : Eliane Vincellone, Giovanni Corradini, Paulo Faccioli, Paulo Brasci. Un cinquième le sera en Suisse : Angelo Della Savia.

Les attentats de type fasciste continuent : bombes dans les trains par exemple. Un commissaire de Padoue met la main sur un groupe fasciste qui montait une provocation de ce type ; il est deplacé, et les fascistes libérés !

La manœuvre du gouvernement réussit puisque la campagne pour le désarmement de la police se trouve désamorçée : une partie de l'opinion tombe dans le panneau : il faut d'abord mettre au pas les dangereux anarchistes « qui tuent n'importe qui ».

Jamais par le passé, des attentats de ce type ne furent le fait d'anarchistes ; il est prouvé, (voir Padoue) qu'ils furent commis par des fascistes à la solde du gouvernement ; aucune charge ni preuve n'est retenue contre nos camarades milanais : ils ont alibi vérifié et indestructible (la presse commence à relever les incohérences de la police). Pourtant ils sont depuis six mois en prison, sans perspectives de jugement, en simple détention préventive. A la suite de grève de la faim, et de leur état de santé ultérieur, 2 d'entre eux, sont *très gravement malades* et risquent leur vie à rester plus longtemps en prison. Les stages qu'ils font à l'infirmerie de la prison peuvent rien.

La police profite des actions de solidarité (manifestations, piquets devant la prison et le palais de justice, grèves de la faim, tracts, etc.) d'autres camarades milanais pour les ficher, les arrêter, les battre, et attend de leur part un acte désespéré qui les jetterait tous définitivement en prison.

C'est à nous de prendre le relais de nos camarades épuisés. L'opinion publique italienne commence à s'émouvoir ; il faut en profiter pour mener des actions et faire des démarches, en France.

Cela est urgent car l'état de santé des 2 camarade, lui, ne peut attendre ; ils doivent sortir vite.

Pétitions, communiqués, démarches auprès de personnalités influentes, et surtout, information, doivent se faire immédiatement.

Chaque groupe peut trouver en outre d'autres actions de solidarité à sa mesure. N'oublions pas que ce genre de provocation peut arriver du jour au lendemain en France ; une démocratie bourgeoise qui se sent menacé n'hésite pas quant aux moyens pour faire disparaître les révolutionnaires.

*(Communiqué par le groupe Noir et Rouge).*

# ...SUD-AVIATION

*(Suite de la page 1)*

ce. La direction se tient loin des concessions qui lui seraient dangereuses. Seulement des promesses.

Toutes les victoires de la classe ouvrière ont été obtenues au moyen de luttes dures et arrachées au patronat, jamais en passant par la collaboration de classe.

***

Une nouvelle rencontre doit avoir lieu jeudi 9 octobre et la C. G. T. affirme que l'issue de ces négociations « dépendra de l'intensité de l'action du personnel de Sud-Aviation ».

C'est le but suprême que l'on présente actuellement aux travailleurs : obtenir des « négociations véritables ».

Mais les travailleurs réfuseront le contenu réformiste et puéril de ces négociations. Ils le montrent déjà, faisant preuve de réalisme.

*Le Comité des 60 ans*

Le président H. Ziegler pense que c'est dégrader moralement un homme que de le mettre à la retraite à 60 ans. Il s'affirme partisan de la retraite à 65 ans. L'ouvrier doit « participer » tant qu'il en a la force et ensuite se mettre au rebut. On l'utilise jusqu'à ce qu'il soit usé puis on le jette. Il n'a pas le droit d'avoir d'autre réalisation individuelle que dans sa fonction, au service de son patron.

Les travailleurs n'accepteront pas cet esclavage.

« Le comité des 60 ans » a convoqué lundi 6-10 une réunion « en précisant que toute décision en fin de réunion sera prise par nous-mêmes, donc indépendamment des diverses démarches menées actuellement».

Sur 79 « 60 ans » 8 se sont refusés à venir à cause du boycott du syndicat F. O.

Une motion en est sortie qui dit entre autres :

« Les membres du personnel de Sud-Aviation Marignane, nés en 1909... estiment que cette mise en pré-retraite en permettant l'embauche :

1°) des jeunes libérés du service militaire,

2°) du personnel en location,

3°) des jeunes sortis des écoles d'apprentissage,

exprime réellement le droit à une retraite bien méritée pour les anciens ainsi que le droit au travail pour les jeunes. »

Il est à noter que :

— les « anciens » n'ont pas attendu les « négociations véritables » pour se décider à agir.

— le lien logique jeunes-anciens s'est fait dans la pratique et la base voulait un mouvement de grève immédiat, mouvement qui a été bloqué par les sections syndicales, on sait pourquoi.

— le contenu actuel des négociations ne tient pas compte des volontés de la base.

Un mouvement révendicatif, appuyé par une grève puissante, doit donc être déclenché dans les jours qui viennent pour la satisfaction véritable des revendications réelles des travailleurs, remettant en cause la gestion patronale.

P. M.

# La vie quotidienne au Portugal

Normalement, ici en France, le mari et l'épouse travaillent et gagnent une moyenne de 70 a 80 francs par jour et même, en de nombreux cas, beaucoup plus. En même temps, ils bénéficient d'une Sécurité Sociale assez complète et importante par rapport à la Sécurité Sociale des Portugais, dont la majorité n'a aucune sécurité. Au contraire, au Portugal, pays du chômage éternel, il n'y a pas de travail pour tous les deux. D'ailleurs, ce serait pratiquement impossible, car chaque couple a, en moyenne, 4 à 5 enfants, et les crèches sont presque inexistantes. L'épouse doit faire tout le ménage et s'occuper de ses enfants. Pas de machine à laver, d'aspirateur ou autres articles ménagers qui pourraient lui faciliter la vie. Ces choses-là sont pour les riches. Alors, une personne par couple peut gagner de l'argent.

Or, un ouvrier au Portugal gagne une moyenne de 40,00 escudos (7 F) par jour. Avec ces 40,00 escudos, il doit nourrir, loger, instruire, habiller sa famille de deux, quatre ou six enfants. Par contre, le couple français, ayant une moyenne de 1 à 2 enfants et travaillant tous les deux, peut se permettre l'achat d'un téléviseur, d'un poste de radio, un aspirateur, une machine à laver, et un bon pourcentage des couples peut même se donner le « luxe » d'acheter sa voiture et son logement. Mais, comme il y a, dans quelques couples portugais, des femmes qui travaillent gagnant une moyenne de 20,00 escudos (3,50 francs) par jour, nous pourrons rétablir la moyenne du couple portugais à 60,00 escudos par jour (10,50 francs).

Plus concrètement : avec son salaire journalier et bénéficiant d'une Sécurité Sociale (au Portugal inexistante ou précaire), le couple français peut acheter, au moins : 1 kg de riz, 1 dz d'œufs, 1 poulet, 1 litre de vin, 1 kg de pommes de terre, 1 chou-fleur, 1 kg de pommes, 1 kg d'oranges, 1 kg de bananes, 1 kg de viande, 1 paire de caussures et une chemise.

Le couple portugais, ayant quatre enfants de moyenne, Sécurité Sociale inexistante ou presque, vacances de 8 jours par an, peut acheter seulement 1 kg de riz, 1 kg de pommes de terre, 1 litre de vin, 1 dz d'œufs, 1 chou-fleur, 1 kg d'oranges et 1 kg de pommes.

Cela veut dire que le couple portugais ne peut pas acheter, par rapport au couple français, ni de poulet, ni de la viande, ni des bananes, ni des chaussures, ni de chemise.

*(De «Portugal Libre»).*

1945-1969

# AUN ES TIEMPO

**EN 1945 la Confederación Nacional del Trabajo conoció los días más graves de su historia política del exilio. Sendos problemas de reestructuración y recobramiento tras una colaboración gubernamental que aumentó la densidad de nuestro desastre, y aparecida la intención de ciertos compañeros de fijar definitivamente el renacer de la C. N. T. en el terreno barroso de la política militante (véanse los primeros números del semanario «CNT»), en el campo confederal exiliado se perfiló el problema de tendencias que hubo que someter al Congreso de París (1945) en el que la posición clásica, o de recobramiento del anarcosindicalismo transigió en aras a una unidad que, pese a todo, la minoría rompió, mal avenida a una situación confederal que rechazara la participación ministerial (en el Gobierno de la República en el Exilio) que aquélla ardientemente deseaba.**

**Lo desacertado de aquel rompimiento se patentizó inmediatamente: abandono de la frontera a las partidas comunistas de la Unión Nacional, suceso que dio a entender a los españoles del interior que toda la resistencia antifranquista radicada en Francia era de abolengo estalinista; pérdido importante de la influencia confederal en España en unos días en que el poder franquista estaba inseguro por la derrota total sufrida por las fuerzas nazifascistas del Eje; acumulación de antipatías personales entre compañeros que, en muchos casos, en España habían sido amigos de mutua estima. ¿Y a qué seguir?**

**El daño fue grande y jamás la C. N. T. se ha restablecido de aquellas heridas. Concurrió una unidad tardía, sin que la fraternidad clásica en nuestro elemento fuese totalmente conseguida. Habíamos peleado burdamente y los encontronazos dejaron huella. Mediaba entonces, empero, un caudal de experiencia, y ésta podía recuperar mucho del valor moral desatendido. ¿Ha sido así? Efectivamente, en unos casos; con reservas en otros. La reunión de todos había sido de nuevo sellada... sin que lo de «ellos» y «nosotros» desapareciera.**

**Y sin embargo, todos nos preciamos de confederales y anarcosindicalistas. Y sin embargo, aparecen obstáculos y cortinillas de humo. De Madrid se nos grita: «Estáis obligados a superar situaciones.» Puede, compañeros, que las superemos, pero mediante la demolición de una montaña de pequeñeces, y previa sinceración cabal de cuantos compañeros fluctúan en nombre y con no excesiva preocupación de las ideas.**

**Si todos los adherentes confederales y libertarios sintieran conocimiento, estima y pasión confederales y libertarías, problema no existiría ninguno y la cohesión sería desgrupada y perfecta. Pero en la ASE hemos sido furgón de cola, simpatías no han faltado hacia organismos obreristas espúreos que, una vez extinguídos por falta de apoyo popular en España, nadie responde del calor que tontamente se les prestara. ¿Cuál es, entonces, el escollo? La inconcreción y la deriva; la fluctuación, que confederalmente no tiene sentido. Ser o reconocer haber sido. Firmeza de conducta, o deslizarse a tiempo.**

**Cuantos seamos, a aguantar el tipo. Y mucho mejor si, por lo clásico, lo aguantáramos todos.**


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

París 23 de Octubre de 1969


# El atontamiento progresivo

EN una revista que se publica en lengua inglesa en la ciudad de Bombay, «Maya» hallé una colaboración, enviada desde Niza y firmada por Aurananda; dicha colaboración merece ser considerada. El autor debe ser un joven hindú muy culto, y sostiene que los pueblos occidentales, europeos y americanos, después de haber sido durante muchos siglos poseedores de la más elevada inteligencia creadora y crítica, causan ahora la impresión de un atontamiento total casi pavoroso, que año a año se vuelve más visible y más grave. Después de hacer notar, con agudeza y sin prejuicios, los síntomas y las pruebas de ese decaimiento general, Aurananda enumera las causas principales de ese inesperado fenómeno. Según su opinión son las siguientes:

1) Las publicaciones semanales ilustradas, que se ocupan casi exclusivamente de los escándalos mundanos, de los delitos y de las cosas extrañas, prevaleciendo las imágines fotográficas sobre las ideas y las discusiones críticas.

2) El cinematógrafo que embrutece sistemáticamente a la gran masa de las clases medias y proletarias con espectáculos de bestialismo feroz, de sentimentalismo idiota, de un falso lujo y, en general, de una vida hueca, artificiosa y presentuosa. El cine ayuda también a sustituir el *pensar* por el *ver*. (1).

3) Los deportes, en los que es evidente la supremacía de los valores puramente físicos y musculares sobre los valores morales e intelectuales.

4) La difusión, siempre creciente en todas las clases sociales, de los estupefacientes: opio, morfina, cocaína, heroína, etc., que terminan por embotar y ofuscar las facultades superiores del alma y preparan generaciones de maniáticos, inméciles y neuróticos.

5) El abuso también creciente y de un modo especial entre los jóvenes de ambos sexos, de las bebidas alcohólicas y excitantes.

6) El auge universal de las danzas y músicas de origen primitivo y salvaje, que entontecen el cerebro, desvigorizan la voluntad y crean un paroxismo afrodisíaco debilitante. También el baile favorece los estímulos musculares y sexuales, todo con desmedro de las actividades mentales superiores.

7) La radio, que trasmite principalmente música, y generalmente música mala, incitando a ensueños extenuantes y morbosos, alejando del estudio, de la meditación, del ejercicio del pensamiento operante.

Aurananda se asombra de que los gobernantes de Europa y América no se preocupen por ese progresivo atontamiento de sus pueblos y de que no intenten contenerlo o retardarlo en alguna forma.

La experiencia obtenida durante estos últimos años en mis viajes por esos pueblos, confirma plenamente las conclusiones a que llega la colaboración del nº 76 de la revista «Maya». Pero, ¿quién lee en París o en Nueva York esa humilde revista de jóvenes hindúes?

**Juan Rapini**

(1) Hoy habría que añadir: y la «tele». (N.D.L.R.)

# DISCOS

*Esta publicación no es grata al estalinismo siendo susceptible de ser torpedeada en Correos. No determinamos que así sea, pero es posible que adivinemos. En ningún país comunista nuestra prensa tiene divulgación permitida. Parodiando a un fratricida, pero en sentido altruista, aseguramos que en libertades Moscú y Madrid se equivalen.*

*Por su conducta, la C. G. T. merece antipatía. Su defensa del obrero es un mito, pura añagaza, mera estrategia. Lo que exige es la demolición de un sistema viejo para implantar otro que atrase la sociedad en cinco milenios. Hoy la U.R.S.S. acoda al Egipto involucionado, socialista con Faraón Nasser y felahs masticando barro en el delta nilense y polvo en las resecas llanuras. Todo lo medio oriental árabe es aceptado por el comunismo como avance sobre la sociedad cultivada israelita. A ésa hay que arrasarla para implantar en Palestina el feudalismo y la ley del boñigo. Así el atraso de unos países «independizados» justificará, nuevamente, la implantación de dictaduras comunistas que van a la abolición del Estado dentro de 500 años.*

*La entente « antiimperialista » C. G. T. y sindicatos obreros argelinos oficializados, deriva incontinenti hacia el racismo africano, y así, por contragolpe, veremos desaparecer los kibutz como ensayo de trabajo libre al convertirse, por presión guerrera, en fortines militares.*

*Compañero Fernand Pelloutier, la C. G. T. que ayudaste a fundar y por la cual quemaste tu preciosa vida, es ya repudiable instrumento perforador de sistemas caducos y constructor del Imperio totalitario que hitlerianamente fue un fracaso. Leninescamente, ya veremos.*

*Camarada postero, si lees esto ¿esconderás los sacos?*

*DISCOBOLO*

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

### Cristianos y jerarcas

EL reciente encarcelamiento, en España, del conocido publicista y destacado militante de los sectores de oposición católicos contrarios al régimen franquista: Alfonso Carlos Comín, ha suscitado los consiguientes comentarios. También los motivan las actuaciones desarrolladas en Roma, y en ocasión de celebrarse al propio tiempo el Sínodo vaticanista, por parte de los clérigos deseosos de depurar la estructura de la Iglesia, dándole rumbos más humanitarios, más cristianos, en el sentido primitivo del cristianismo.

Decía Comín en una interviú, poco antes de caer preso: «El cristiano halla fuerza para creer en la fuerza de los hombres que, partiendo de posiciones ideológicas diversas, luchan sin cesar contra la injusticia.» El repudiar la tiranía y la explotación del hombre por el hombre, el querer un mundo de paz y de fraternidad humana trasciende en los textos de Comín, en sus escritos. Es algo que vemos manifiestan querer esos sacerdotes jóvenes que aducen ser solidarios de los oprimidos obreros, de los que sufren los efectos de la iniquidad gubernamental, del trato brutal de polizontes bestiajos. Pero subrayo ahora un expresivo párrafo de la aludida interviú de Carlos Comín: «La crisis más honda que tenemos planteada los cristianos de hoy es la de no lograr ofrecer una institución que vaya a favor de los oprimidos.»

La equívoca situación de los católicos de buena fe, de los cristianos, si se prefiere, es pretender que la Iglesia deje de ser lo que ha sido siempre: una entidad poderosa y digidamente jerarquizada, buscando entenderse con los gobernantes, no pasando de ofrecer buenas palabras, saturadas de hipocresía, a los gobernados. Todo el mundo sabe que el Vaticano constituye un Estado, con sus intereses políticos y económicos. Las jerarquías de la Iglesia buscan conservar sus intereses, sus prerrogativas, y ¿a santo de qué los jerarcas de la Iglesia van a escuchar y tomar en buen sentido el pensar romántico de esos «cristianos impacientes» que aducen discrepar de las estructuras sociales? Pidiéronle, hace poco, unos cuantos de ellos una audiencia al Papa; naturalmente, el Gran Jerarca se negó. ¡Eso sí muy suave, muy diplomático!

No faltan por ahí sacerdotes que, al parecer, sienten ideas liberales y se buena fe anhelan la liberación de los oprimidos del mundo. Con buena intención tomaron los hábitos religiosos, creyeron en la Iglesia. Es hora que vayan comprendiendo, sean o no creyentes sinceros, que con el Vaticano no se puede contar, que de la Iglesia no se puede esperar nada de bien. El «buen cristiano» puede evidenciar sus sentimientos justicieros, tras detenidas reflexiones, situándose, no en plan de oveja obediente de la Iglesia, si no enfrente a ella, por haber sido siempre autora o cómplice de las mayores injusticias.

### Congresos anarquistas

Es lógico que todo lo que afecta a nuestras ideas nos llame la atención y en torno a ello hilvanemos un comentario, acorde, naturalmente, con nuestra particular interpretación, que puede ser coincidente, o discrepante, con la de los demás compañeros; a la postre ellos se hallan en el mismo caso que uno. No hacerlo así, encogerse de hombros, poner indiferencia o desgana en lo relacionado con nuestras cosas, no confiere vitalidad en aquel que así se manifiesta. Hemos de convenir en que cada uno puede dar de sí lo suyo, lo que responda a su peculiar naturaleza. Es de esta manera que se demuestra ser idealista, sentir en nuestro fuero interno el ideal que hemos escogido y que no estamos dispuestos a abandonar.

Complace el notar que se requiere poner empeño en la celebración, dentro del ambiente libertario, de un Congreso Continental Europeo. Comicio a celebrar en el próximo entrante 1970, o en el año que le sigue. Ya después se iría a la preparación de un Congreso Mundial. La CRIFA anda en plan de gestiones en torno a dicho proyecto. Es comprensible que nos congratulemos de que todo vaya lo mejor posible.

El Congreso de Carrara ha podido ser pródigo en enseñanzas que no deberían eludirse, Sin tocar pito ni flauta en Carrara, antes y después del comicio en cuestion, fuimos algunos quienes expusimos nuestras opiniones. Por parte de alguno se hinchó el ditirambo; otros, por el contrario, acusando un tono marcadamente demoledor. Incluso los ha habido que, llevados de una empecinada obcecación, no vacilaron en echar pelladas de lodo... ¡Ha habido de todo, como en botica!

En realidad lo que importa es hacer como aquel filósofo griego: demostrar el movimiento andando. Entre nosotros, como entre el resto de los mortales, hay conceptos como los de «afinidad», «fraternidad», y «solidaridad», cuyo uso resulta no pocas veces aleatorio. Y es que blasonar de anarquista es una cosa, y *serlo* de un modo *formal* es otra. De ahí que el que posee esa «fede», esa «volontá» de nuestro inolvidable Malatesta, obra en razón de lo que *siente*, no dependiendo de la categoría de ajenas conductas.

Criticar, haciendo crítica constructiva, (¿y quién no cree hacerla?) es útil, es necesario, en evitación de anquilosis y deformaciones; ¡ah, pero encastillarse en un menester consistente en ver defectos, y sólo defectos, entra de lleno en el *derrotismo!* El remachar y volver a remachar sobre una misma cuestión no creo que resulte aconsejable. Dilatado es el ambiente social dentro del cual nos desenvolvemos. Campo para actuar, iniciativas para desarrollar: ahí está lo fundamental, lo que no debe ladearse. Paralela a la obra depuradora, puede ir la de concienzudo carácter constructivo. Es conveniente no olvidarlo. Es esta una de aquellas verdades que todos ya sabemos sobradamente. ¡Pero no siempre obramos en concordancia con esta verdad tan archisabida!

Uno discrepa totalmente de aquellos que estiman que ya se han hecho demasiados comicios, excesivas reuniones; que ya no queda nada nuevo para decir... ¡Convengamos que es un criterio bien poco dinámico y progresivo! La vida social ofrece modalidades que cambian al paso del tiempo. De no querer vegetar en el inmovilismo, conviene pulsar la realidad del momento y cambiar impresiones en torno a lo que se haya observado, y acerca de lo que interese hacer. De ahí la importancia de ir a la celebración de reuniones, o comicios.

Y cabe desear que los congresos organizados con el propósito de dilucidar *nuestros problemas*, más que a los efectos de galería, la estridencia y el barullo, tiendan a un intercambio de ideas, sereno, meditado, con sensación de labor de abejas, mejor que la reiteración del sonoro ritmo de las cigarras. Es lo menos que se puede querer con vistas a que los resultados sean plausibles.

### El resurgir de Bakunin

Se le tenía un poco olvidado, incluso por parte de bastantes de los nuestros. Mas, la inquietud, el anhelo indagatorio de muchachos inteligentes y rebeldes, alcanzó a *descubrir* algunas de las obras de Bakunin. ¡Canastos, aquel gigantón había dicho cosas tremendas! Aquel revolucionario ruso no había sido un energúmeno: alcanzaba a filosofar con argumentación ceñida a una lógica incontrovertible. Contra el Estado, contra las religiones, contra todos los pilares de la sociedad imperante.

Y antes de mayo, y en las jornadas del parisino mayo de 1968, en pasquines, en carteles, en boletines, aparecieron profusión de pensamientos sacados de los escritos de Bakunin. El nombre fue tomando resonancia. El editor Pauvert, en su popular colección «Libertés», publicó una selección de textos de Miguel Bakunin. Posteriormente, por iniciativa e impulso de compañeros franceses, ha sido editada la obra: «Federalisme, socialisme, antithéologisme». Y en revistas y periódicos, de nuevo resurge el nombre de Bakunin.

De la América latina llegan cartas en las que se nos dice que en varios países de aquel continente desean conocer las obras de Bakunin núcleos de estudiantes a los que antes se había tratado de embaucar con los sofismas del marxismo. Son estudiantes que se preocupan por los problemas de nuestra «sociedad de consumo». Y se han percatado que en las teorías de Bakunin existen conceptos que hoy, como ayer, son un formidable ariete contra cuanto hay de arbitrario en nuestra sociedad.

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

AQUI Y AHORA

# Cultura de minorías y cultura de masas

**por Juan Español**

LA sempiterna dicotonia que siempre pareció existir entre los dos términos que sirven de título a este comentario se ha agravado en los tiempos actuales, y no porque se vea el problema de distinto punto de vista ni hayan cambiado sus coordenadas fundamentales, sino más bien porque ha hecho acto de presencia, casi súbito y masivo, ese poderoso fenómeno que se denomina «medios de comunicación». En otros tiempos la cultura de minorías y de masas tenia un planteamiento más simple y radical: las minorias eran más restringidas que ahora en contraposición con el resto, constituido por una inmensa falange de ignorantes si no de analfabetos. Dada la precaria difusión del libro y la prensa y la inexistencia se medios tan poderosos como el cine, el teatro y la televisión, el problema quedaba reducido al mero reconocimiento de la imposibilidad de poder hacer otra cosa. La cuestión especifica de si debia diferenciarse una cultura para minorias de una cultura para mayorias, con ser y todo el meollo del asunto, quedaba desvirtuado y como desleído en aquella imposibilidad material. Tampoco adquiria particular relevancia la inmoralidad que en el uso y abuso de los medios expresivos pudiera haber, dada su restringida difusión y el contado número de las minorias.

Actualmente pervive el espiritu discriminador de la cultura en sus dos compartimentos estancos, y además, por si fuera poco, lo ha agravado de modo desorbitado la aparición tumultuaria de los medios de comunicación entre los pueblos y los individuos. Estos medios de comunicación ya no son el patrimonio de unos pocos, ni son manipulados por minorias tan selectas y limitadas como «au temps jadis» y de las que cabía esperar en cierto grado un mínimo de ética y responsabilidad; por el contrario, la extensión y promoción de la cultura en los tiempos que corremos ha hecho posible el acceso a ella y a sus medios de difusión a una multitud heterogénea de hombres que, si desde el principio no están enfangados en la ciénaga de la venalidad, corren el peligro inminente de estarlo a lo largo y lo ancho del ejercicio de su profesión. El problema de la extensión de la cultura exige una estrecha relación con los principios de integridad moral, y los medios de comunicación son tan amplios y diversos que difícilmente será posible evitar los peligros de la corrupción y la inmoralidad en los que los desaprensivos de toda clase caen con absoluta despreocupación e irresponsabilidad. Es evidente que todo planteamiento en orden a la proliferación de la cultura debe tener en cuenta por modo inexcusable una alta función rectora dentro de los límites de la más rigida honradez; y hoy la cultura está en manos de vividores, falsarios y negociantes que siguen traficando con la ignorancia de las masas, con su buena fe y con su credulidad.

Pero si la falta de honradez y moralidad ya es de por sí un hecho capital, tenemos por otra parte el absurdo y tendencioso planteamiento del desarrollo cultural que divide al mundo en dos partes bien diferenciadas y desproporcionadas, erigiendo una frontera a uno de cuyos lados se hallan las minorias expectantes, infatuadas y bien afincadas en su torre de mando; y del otro nos encontramos con la marabunta de las masas, la mayoría bovina que rumia dificil y pacientemente el pienso compuesto y prefabricado que han tenido a bien acercarle al pesebre. Y lo peor es que esta mayoria no se da cuenta del terrible abismo que se abre a sus pies, de la senda sembrada de peligros que le espera y de la imponderable magnitud de inmoralidad estructural que entraña: Porque la gente acepta sin mayores escrúpulos esta división, se atiene morosamente a esa extraña realidad y la da por supuesta e inapelable. Uno de los ejemplos que tipifican esta bilateralidad cultural nos la ofrecen el teatro y el cine, sobre todo el último. Los filmes, cada vez más, se escinden en dos categorias: los propios para aquéllos que ofrecen caracteristicas de cretinismo y flojera mental y aquellos otros dirigidos a los que muestran un intelecto normal, o incluso supranormal. El foso cavado entre ambas categorias es tremendo, y el que pretenda pasar de una a otra se encontrará con diferencias abismales semejantes a las de la noche y el dia. En lo que se refiere al negocio editorial, las cosas discurren paralelamente. Por una parte tenemos las ediciones eruditas, las obras vanguardistas, el pasto de los elegidos; de otra nos hallamos con un ingente acervo de literatura barata, la mayoria traducida, propia para porteras, damas menopáusicas y señoritas cursis; o bien un alud de novelas del Oeste americano y del género policiaco, en las que todo se resuelve a tiros; o también aquéllas que se dirigen preferentemente a los habituales de la masturbación mental, para jóvenes sedientos de hembra, para mujeres con fuerte represión sexual y para los viejos verdes y rijosos. La cuestión se agrava si se piensa que, además de la separación genuinamente literaria, los primeros se diferencian de los segundos en que sus libros están lujosamente encuadernados y excelentemente impresos, mientras que los segundos son impresiones populares, baratas, asequibles a sus empobrecidos bolsillos cuando lo son. La deducción es obvia: además de una discriminación cultural existe otra económica. Y si hay alguien (que sí lo hay) entre la masa que desea adquirir algo que merece la pena, se encuentra con la imposibilidad económica de satisfacer su deseo.

El avieso planteamiento de la cultura actual presupone que el hecho de dirigirse a una gran masa de público, por heterogéneo que éste sea, implica necesariamente el bastardeamiento, trivialización y selección arbitraria del alimento cultural propuesto. ¿Qué cultura podrá obtenerse para la generalidad del mundo si se empieza por envilecerla y degenerarla al ofrecrla como método de superación? Eso es tanto como destruir lo que ni siquiera ha empezado; es tan vano e ilusorio como la tarea de Sisifo, aunque más innoble. Lo primero que necesita el hombre, tanto para vivir como para superarse, es la libertad; libertad de elección, de decisión, de movimiento. Sin esta condición previa y radical no puede edificarse ni construirse nada, absolutamente nada; y todo lo que nos sea ofrecido fuera de esta premisa básica es pura falacia, soterrado deseo de dominio y un enmascarado instrumento de sujeción espiritual. La parvedad moral y cultural de las masas debe ser la condición precisa de la que hay que partir para su superación y el motivo de ella, pero no tomarla como excusa para ejercitar toda clase de oscuros manejos en siniestros laboratorios experimentales. La problemática de la cultura es un fenómeno a escala universal, pero en España adquiere un perfil especial y peculiar a la indole del régimen político existente. Los que no ven más allá de sus narices se extasian ante la campaña de desanalfabetización que hace años comenzó el gobierno como si fuera una obra de romanos. No comprenden que en la actualidad ningún gobierno que se precie de tal puede permitir un pueblo de analfabetos; no comprenden que, precisamente, el pueblo debe saber leer para que lea solamente lo que le es permitido; ignoran que lo que antes era la ignorancia supina ahora se convierte en degeneración y deformación cultural que es un envilecimiento mil veces peor que el de la ignorancia. Y si tantos y tan poderosos medios de comunicación humana como hoy existen no facilitan las vías propias a un verdadero desarrollo cultural, es decir, si no hacen viable la libertad, entonces están traicionando desde ya lo que pretenden promover, están haciendo sucios juegos de manos con la ignorancia del pueblo, están echando mano tranquilamente de la inmoralidad y haciendo nada más que sucia política. La diferenciación y división entre cultura de minorias y mayorias es un artificioso subterfugio que sólo conduce al sometimiento de las segundas por las primeras. La cultura debe ser única, sin distingos de ninguna especie. Y el que desee superarse sabe que le espera un camino de estudio y dedicación, sí, pero libre de trabas sofisticas, eligiendo libremente su alimento espiritual, con libertad de acción para ejercer el juicio crítico y desoyendo los insidiosos cantos de sirena que le invitan a deglutir un pasto preestá bien capacitado para más alviamente preparado y seleccionado con la excusa de que aún no tas empresas.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

# Yo tuve un amigo...

por Félix Alvarez Ferreras

*Dógma es una opinión impuesta por una autoridad y dogma moral es una opinión inmutable e imperfectible impuesta a los hombres por una autoridad anterior a su propia experiencia.*

«Hacia una Moral sin Dogmas», por José Ingenieros

**Antes**

YO tuve un amigo que como yo había contribuido luchando contra la tiranía en tiempos ya lejanos, declarando que todas ellas representan la regresión y el paro del progreso humano. Decía mi amigo quererme como a un hermano y algo más, porqué yo era muy ecuánime y muy altruísta, afirmando a sus correligionarios, que yo compartía con él, en las Compañías de Trabajo, mi último trozo de pan y mi último centavo, que difícilmente ganábamos en la construcción de pantanos y carreteras de la «douce France».

Decía mi amigo, que yo era un enemigo verdadero de toda injusticia y, que muy valerosamente, sabía oponerme a toda arbitrariedad dirigida contra la libertad de pensamiento de todo individuo, y que mi cooperación por libertar al oprimido era un hecho ejemplar, pues confirmaba con pruebas al apoyo, que yo le había liberado de las garras de los esbirros nazis con mi plan de fuga técnicamente concebido. Afirmaba muy seriamente entonces, que yo le había tratado siempre mejor que a un hermano, declarando a los que le rodeaban, que yo sufría viendo sufrir a los demás, y que sus dolores me afectaban en lo más profundo de mi corazón y de mi espíritu humanitario, pues sabía, decía siempre mi amigo, rebelarme y refutar toda clase de abuso patronal, defendiendo la causa de los explotados, que él personalmente había comprobado mi idiosincrasia, mi rebeldía digna de un libertario.

Decía mi amigo, que yo era un ser solidario, porque al separarnos por motivos involuntarios me desvelé siempre como una madre por sus hijos, durante muchos años, buscándole por los confines del mundo, gastando energías y monedas, enviando notas a la prensa para ese fin de búsqueda que dieron con sus rastros en el país que años anteriores había jurado no pisar su suelo mientras existieran en él la dominación dictatorial, la infamia y el crimen.

Me llamaba hermano, y para que sonara mejor mi nombre, le era un placer llamármelo al diminutivo, pues afirmaba, que daba mejor el sentido humano y bondadoso que yo me merecía.

Decía mi amigo, que yo era para él, y para todos los demás, como el «Angel Guardián», manifestando abiertamente, que mientras en su país estaba pasando privaciones de toda índole, yo le estuve apoyando económicamente lo que pude, y que moralmente contribuí a mantenerle su moral decaída, dándole ánimos para afrontar la vida, pues sin mí habría llorado de desesperanza, como lloró el día que cansado de buscar colocación, se dio por vencido y derramó lágrimas de angustia en su tierra natal. A todos mencionaba mi nombre como muestra de camaradería por haberle hecho salir del infierno económico en que residía, aportando mis recursos monetarios de obrero manual y de padre de familia numerosa, para que él y su familia vinieran a gozar de una vida más fácil en país más libre y seguro que el suyo. Cuando llegó finalmente mi amigo al país tan soñado por él y los suyos, me abrazó muy fuertemente y me dijo menos fuerte y casi al oído: hermanò, nunca olvidaré lo que has hecho por mí y por mi familia; tu noble y humana acción, tu bondad y desinterés, lo tendré siempre presente mientras viva, eres de los pocos que te mereces un monumento que elogie tus acciones bienhechoras. Le escuché, le oí y reflexioné.

**Después**

Mi amigo, ya instalado cómodamente en su nueva residencia y aburguesado, gozando de un bienestar mucho más superior al mío, empezó por olvidar lo que predicó y aún más, todo lo que por él se hizo.

Dice hoy mi amigo, que conmigo no se puede alternar porque yo siempre hablo de injusticias y de rebeliones; que siempre menciono la miseria humana y que pensando en ella yo no me libero de mis defectos sociales. Ahora dice que soy intolerable en mi verbo revolucionario, y que la igualdad es una utopía, que el altruísmo es una ignorancia en el seno de esta sociedad donde cada uno es egoísta e interesado, que aquello que pasamos conjuntamente en el país de la Galia, pertenece ya a la historia y que la realidad es otra.

Dice además mi amigo, que cada cual se defienda como pueda, pues el ser defensor de los demás, acarrea toda clase de daños y perjuicios al bienestar y tranquilidad personal, y que él no se sacrifica por las desgracias ajenas, que violentarse contra las arbitrariedades patronales no soluciona problemas y que hay que saber cooperar buenamente con ellas; contrariamente, las persecuciones y las cárceles darán con nuestros huesos, filosofando quien en ellas se encuentra es porque algún delito habrá cometido y que debe pagarlo.

Continúa diciendo mi amigo, que ser solidario en una sociedad interesada y personalista es pecar de inocente y de incauto, y que mientras existen esos seres, hay que saber aprovecharse de ellos, añadiendo que cuando necesita amigos él sabe muy bien hacérselos.

Hoy mi amigo me llama por mi nombre propio sin emplear el diminutivo porque dice que mis tendencias sociales se ponen al margen de la regla humana de predicar: «Hacer el bien sin mirar a quién». Dice que de «ángel guardián» que yo era, me he convertido en demasiado predicador de Jesucristo, quien repartía su pan por las calles de Galilea entre los miserables y que el pan cuesta mucho ganarlo para repartirlo sin beneficio ninguno entre sus semejantes, los necesitados. Manifiesta igualmente que hay que saber verter las lágrimas en el momento dado, como hacen las «lloronas» en Portugal y el cocodrilo al acecho de su víctima, pues considera que el individuo debe saber su papel, que es eso lo que condiciona el valor del artista.

Hoy, mi amigo no menciona ya mi nombre, y si alguno se lo recuerda le responde que no quiere volver al pasado, que actualmente él vive otra época más floreciente que antaño, y que los abrazos del capitán Araña y se Vergara que me ofreció un día por sacarle del infierno se esfumaron sin trazas ni recuerdos.

Hoy, mi amigo, después de haberse casado por la Iglesia y bautizado a los hijos, acepta toda ceremonia eclesiástica porque dice que hay que saber vivir con todo el mundo y con la Iglesia mejor que con ningún otro organismo, porque representa una fuerza económica muy poderosa sin la cual la existencia en esta sociedad se hace imposible y que tener una religión es asunto de astutos, ahora que ella se ha modernizado después de su último Concilio en Roma. Dice mi amigo y va diciendo... cosas y cosas de mi persona y el mundo y los actos nos van juzgando, la acción bienhechora y el ejemplo personal de cada individuo en el hogar y en la colectividad humana. La historia se encargará de juzgarlo para llevarlo ante sus descendientes y que les sirva de enseñanza.

# La delación

ARAGÓN ha señalado la bajeza introducida por el sovietismo en la nación checoeslovaca: la delación sistemática ejercida como una de las bellas artes políticas.

Nada más repugnante que señalar a un contrincante, a un vecino «desleal», a la policía. El arte de la chivatería ha sido siempre reprobable y peligroso. Ha sido la mejor arma sirviente de la Santa Inquisición y de los terrorismos gubernamentales. Se delata por cobardía, por maldad y por sadismo, consiguientemente, por una mala causa. Los revolucionarios bolcheviques sufrieron, en la época del zar, igual que habían sufridos los nihilistas, sacrificios crueles, por haber sido señalados con el índice por policías introducidos o por compañeros traidores. Entonces denunciaron esa política canalla del poder opresor, y ahora lo emplean fruiciosamente el mismo procedimiento para conocer y condenar a los enemigos del poder dictatorial que actualmente representan. Miseria de las políticas estatales.

Si alguna vez nos hemos peleado durante nuestra juventud, ha sido por eso de la delación, del «chivatazo» del compañero de labor al despacho y del trabajador indicador de la policía. Es odiosa y reprensible la existencia de delatores, de canallas que en la oscuridad indican a ésta o aquella persona al burgués o a la autoridad para perder a sus víctimas escogidas. Es impropio de personas decentes, de bípedos presumidos, recurrir a la delación de semejantes suyos para perjudicarlos en extremo grado.

Es improbable que los cuadrúpedos estén posesos de instinto tan execrable.

CLARIANA

B.D.I.C



# ANTENA

### 19 TRABAJADORES JUZGADOS POR EL T. O. P.

LONDRES (OPE). — El diario de esta capital «The Guardian» publicó el 10 de octubre la siguiente información:

«Diecinueve trabajadores españoles, la mayor parte de ellos vascos, fueron juzgados ayer en Madrid acusados de asociación ilícita y propaganda ilegal.

El Fiscal no pidió largas penas. Sólo en dos casos pidió cuatro años de prisión, lo que constituye, según van las cosas, una pena leve.

Los acusados negaron que pertenecían al sindicato ilegal de izquierdas U.G.T. (Unión general de Trabajadores) y que habían distribuido propaganda en favor del clandestino de las juventudes Socialistas».

### HUELGA EN EIBAR

S. SEBASTIAN. — Cuatrocientos obreros de la empresa «Lambreta Locomociones S. A.», de Eibar, se declararon en huelga el martes. Desde hace días se observa cierta efervescencia en la Empresa donde los paros se suceden. Los obreros piden aumento de salario.

### NO SE PUEDE RECORDAR A JULIAN BESTEIRO

MADRID. (OPE). — Comunica «Europa Press», que seis personalidades de Madrid, cuyas firmas figuraron en un escrito dirigido a la Dirección General de Seguridad en cabeza de los cuales figuraba la del letrado don Mariano Robles Romero Robledo pedían autorización para honrar la memoria del que fue primer presidente de las Cortes de la República don Julián Besteiro. El acto consistía en depositar unas flores y leer unas cuartillas ante la tumba del ilustre finado.

El funcionario se ha negado a ello «en virtud de las atribuciones que le confiere la orden del ministro de la Gobernación del 20 de julio de 1939».

### PROTESTA EN LA EXPLANADA

BILBAO (OPE). — Los obreros de la Constructora Naval de Sestao manifiestan una vez más su descontento. Ahora es por el servicio del comedor de la empresa, que, por no servir más que un plato, que generalmente suele ser cocido, obliga a los obreros a aportar el complemento, con lo que se crea una situación grotesca cuando se ponen los obreros, después de terminar el cocido, a abrir el paquetito que han traído de casa.

Esta situación no es nueva, pero ahora, al terminar la jornada intensiva de verano de siete de la mañana a las dos de la tarde, los obreros se muestran menos dispuestos que nunca a tolerar semejante desconsideración. Y pasando de palabras a obras han acordado sentarse a comer en la explanada, frente a las oficinas de la dirección. Esta protesta ha venido repitiéndose ininterrumpidamente desde el 15 hasta el 19 de septiembre. Si la dirección de la empresa no la toma en consideración, la protesta recomenzará cualquier otro día.

### INVEROSIMIL

MURCIA. — Según nota oficial, la refinería de Escombreras, en buena parte devastada por un incendio de grandes proporciones, vuelve a funcionar «con toda normalidad». Al mismo tiempo la nota añade que se procede al descombro de las ruinas y la tierra arrojada para contener las llamas, mediante empleo de grandes medios mecanizados. Es decir, que si la producción de la refinería da igual que antes de la destrucción de la misma, no valdría la pena de reconstruir nada.

### EL GAS SUBE

MADRID. — Es la tendencia natural de este elemento. Pero se trata ahora de la subida de precios. Al efecto se declara:

«Ha comenzado a aplicarse la subida de tarifas por el consumo de gas-ciudad que alcanzará para el presente mes un aumento del 6'5 por ciento.

Dicha subida informada favorablemente por la Subcomisión de Precios, totalizará a partir del 1 de marzo del próximo año un aumento del 11,5 por ciento.

La subida fue autorizada por el Consejo de Ministros en su reunión del pasado 26 de septiembre.

Asimismo, y por lo que respecta al consumo de agua, está igualmente aprobado, según nuestras noticias, el aumento de 1'50 pesetas por metro cúbico. Esta subida comenzará a regir a partir del próximo 1 de enero próximo.»

### EL POBRE CLERO

PAMPLONA. — El clero navarro se queja humildemente de no haber percibido aún el plus sobre paga que suele recibir del Estado. Para resolver la situación intervienen las autoridades religiosas, jurídicas, militares, laborales, jefaturiales y procuradoriales, a fin de que una huelga rosarial sea evitada.

### NOTAS BARCELONESAS

BARCELONA. — El centenario del nacimiento del humorista, pintor y comediógrafo Santiago Rusiñol se desarrolla de la forma más anodina bajo la presidencia, en todo caso, de las autoridades civiles, militares y religiosas. La obra protestataria del gran Tiago es cuidadosamente ocultada.

— Hay fuerte discusión en la prensa sobre la mala calidad del pan barcelonés, el más indigesto que se expende en Cataluña.

— En el cruce de las calles Cartagena y Aragón fue recogido un hombre moribundo de hambre. Problema, ese, irresuelto.

— En una choza del barracópolis del Torrente Vilarroya perecieron asfixiados dos niños de 4 y 2 años de edad mientras sus padres estaban en trabajos para ganar la subsistencia suya y de sus hijos.

### UN HONOR PARA ESPAÑA

ANDORRA. — Una desdichada mujer asesinó a su esposo, el doctor García Compte, por motivo de celos. Pasada a juicio, la procesada, llamada Pilar Gonzalo Igüelda, ha sido condenada a 17 años de presidio, que cumplirá en España a petición suya. Podía elegir Francia, pero no lo ha hecho por motivos de patriotismo.

### FRENTE A LA CRISIS DEL TEXTIL

LERIDA. — Probablemente para darse tono, el ayuntamiento de Mollerusa ha convocado al mundo a Festival Internacional del Traje de Papel (FTTP). Para casos de lluvia, la sagacidad mollerusense ha ideado un paraguas también económico, esto es, de papel, para no disentir del concurso.

Es de desear que en Mollerusa las lluvias en adelante sean de confetti... con permiso de los agricultores del lugar.

### TRAGEDIA MINERA

VILLANUEVA DEL DIO Y MINAS (SEVILLA). — Alrededor de las 10 de esta noche se ha producido una explosión de grisú en el piso 15 de una mina de esta localidad, donde se encontraban trabajando, a 500 metros de profundidad, once obreros.

A consecuencia de la explosión, han resultado gravísimamente heridos Antonio Martín González, Luis Palomo Delgado, Cristóbal López Valor, Juan Fernández Ballesteros, Carlos Alba Mora, Antonio Marín Agraz, Antonio Ruiz Rodríguez y Manuel Peña Galloso, todos los cuales fueron rescatados, después de innumerables esfuerzos, por sus compañeros de trabajo en colaboración con fuerzas de la Guardia Civil y de la Policía Municipal.

Después de las 11,30 de la noche continúan los trabajos para el rescate de otro obrero que se halla aún sepultado.

Entre las víctimas no se encuentra ningún obispo.

### LOS FABRICANTES DE TEJIDOS INQUIETOS

MADRID. — Una comisión de fabricantes de tejidos ha visitado al ministro del Trabajo para exponerle su inquietud sobre el retraso en la aplicación de las medidas proteccionistas acordadas en junio de este año por el gobierno. El detentor de la cartera de Trabajo les satisfizo a medias diciéndoles que bueno y que todo se arreglará.

En concreto, la industria textil española periclita por antigüedad de maquinaria, tacañería patronal y uso de algodones patrios de crédito inferior a los de Bombay y americanos. Renovarse o perecer sigue siendo el dilema.

### ¿QUE HACER CON EL ACUEDUCTO?

SEGOVIA. — Hay revuelo en la ciudad a causa del acueducto romano. El agua que circula por el cauce transmisor penetra en parte en el interior de la obra, comprometiendo la solidez de la misma. En vista de ello el gobierno dispuso una reforma importando mucho dinero, pero últimamente se ha sabido que el ministro respectivo hace marcha atrás. Según se barrunta, el propósito actual es descargar de peso la obra desmontando los muretes que coronan el acueducto; impermeabilizar el canal coonductor, y enjalbegar columnas y arcos a fin de que las grietas pasen desapercibidas. Segovia no está conforme.

# Desde la Plaza Castelar, Valencia

# Diálogo entre amigos

## por Tomás de Benifató

*Arbogat.* — ¿Irá Franco cuando muera al cielo?

*Zadig.* — No sé, no sé; depende del buen o mal humor que tenga San Pedro en ese mismo momento. Oye, oye, ¿por qué me preguntas eso?

*Arbogat.* — Por la razón contundente de que la vida de Franco está plagada de crímenes, y los ministros de Dios en la Tierra lo llevan bajo el palio, como si fuese un segundo Dios. Además, su dictadura ha sido y sigue siendo un enmarañado entretejido de mentiras, embrollos y rapiñas que no tienen perdón. Pero lo que no me explico es de que su entrada en el cielo dependa del buen o mal humor de San Pedro. ¿Quieres explicarme eso?

*Zadig.* — ¿Porqué, porqué? Porque no todos los que quieren entrar en el cielo entran; no cabrían allí, y vivirían amontonados como los borregos y no podrían practicar ninguna clase de higiene, como es dado para la gente medianamente civilizada. Por lo tanto, y como San Pedro quiere gente sin mácula, de calidad, él decide la suerte de cada uno.

*Arbogat.* — Pues bien; si San Pedro necesita mi testimonio respecto a Franco, allá va: Franco no es más que un simple titiritero cargado de grandes defectos, no como todo hijo de vecino, no; los suyos son inconmensurables. La masa gris de su cerebro no está compuesta de neuronas para que retraten los objetos y lleven la imagen a éste, sino de masilla de cristalero. Las frases de Herraiz le retratan de pies a cabeza, cuando dijo que las dos cosas más inútiles del mundo eran: «las tetas de los hombres y el cerebro de Franco». Carcomido por la envidia, y engreído por la fantástica grandeza y el prurito de mando, mira a todos de reojo por miedo a que le quiten el mando. Le pasa como a todos los pusilámines y pobres de espíritu que se ven roídos por ese maldito gusanillo que aletea en sus faros internos pugnando para salir a flor de labios, pero que no sale, porque donde no hay, nada se puede sacar. Son peores que el capitán araña. Estos no embarcan a la gente, sino que, faltos de entendimiento, van a la deriva, marean al timonel, y estrellan el barco contra un saliente de las rocas.

*Zadig.* — No está mal tu perorata, amigo, yo opino poco más o menos como tú. Franco no entrará en el cielo porque tenga remordimientos de conciencia, ya que él no sabe de qué color es ésta, por la sencilla razón de que no tiene. Esta clase de prenda, no es para qué la luzcan los asnos..., de lo mucho que le sobra a Francisquito.

La maldad y el crimen son materia inherente a su misma naturaleza. Es un ser sin perdón; pero como este mundo está tan metalizado, «hecha la ley, hecha la trampa». La congoja que le aflije, no es por miedo al castigo de ultratumba. Lo que él teme es dejarse la bicoca de este mundo, ya que demasiado sabe que la influencia exime el castigo. Por lo tanto, lo que hagan los ministros de Dios en la tierra, tiene poca importancia, ni influye en bien de su entrada en el cielo. Las ratas eclesiásticas, son poco más o menos de la misma calaña que Franco, por eso se tapan y se dan la mano, fachendoso encubrimiento que retrata sus maldades conjuntas.

El papel de la iglesia en la tierra, es esparcir el cloroformo, adormecer. Prometer el paraíso celeste, en tal de que la pobre gente se deje desplumar en la tierra, no otra cosa.

*Arbogat.* — Así es que según tú, todo depende de San Pedro. La entrada de Franco en el cielo, está en su mano.

*Zadig.* — Así es. Franco está catalogado como uno de los más grandes criminales de la historia humana, pero eso no quita para que entre en el cielo. Casos iguales o peores se han visto.

En tiempos atrás, la iglesia cobraba el diezmo; ese impuesto se abatió en la tierra, pero no en el cielo, y San Pedro lo sigue cobrando en la puerta hasta que un cataclismo revolucionario lo anule. Lo que dice claro que la entrada en el cielo no depende de la bondad o maldad del individuo, sino de la categoría de riquezas que éste tenga.

*Arbogat.* — ¡Cáspita! Así, ¡viva la Pepa! A hacerse ricos tocan, sea como sea; con buenas o malas artes, ya que el dinero es quien manda.

*Zadig.* — Justo, el dinero manda, y con el dinero se cometen y tapan toda clase de injusticias sociales, grandes y pequeñas. Lo que digo, no lo digo a humo de pajas, es cierto. De ahí que Pedro Arbués, Tomás de Torquemada, el general Arlegui, Martínez Anido y tantos y tantos otros de su misma ralea estén bien cobijaditos en el cielo, de los cuáles San Pedro ha cobrado el diezmo o el barato, como se dice entre «chulos».

Unos padrenuestros, o unos avemarías acompañados de unos... dineros, y el billete de entrada sin ningún riesgo que lo impida. Y si esta clase de operaciones han servido para unos, lo mismo pueden servir para otros, entre ellos Franco.

*Arbogat.* — Pero eso es injusto, amigo Zadig.

*Zadig.* — Sí, será injusto, de acuerdo; pero es así. Lo que impera no es otra cosa que un círculo vicioso: el dinero. Por el dinero se roba, se mata y se asesina. El dinero es la causa de tantos males de esta sociedad burguesa. Todo esto no se produciría en una sociedad de vida anarquista, en la cual el imperio del dinero sería nulo. La metalización humana es una grave enfermedad que roe y corroe el cuerpo orgánico social, obstaculizando la buena función del tejido celular que lo compone. Como una peste inveterada, este mal produce la infelicidad humana. Y no se escapa nadie de ella, ni siquiera San Pedro. Lo mismo digo de la dictadura franquista; no hay ninguno de sus allegados que esté limpio de pecado. Ejemplo, uno entre mil: el caso Matesa. El caso Matesa es punto y aparte. En la historia de la economía española no se ha dado otro caso igual. Esto pasará a la historia como un cuento fantástico, volteriano. La acaparación de dinero no es una bagatela; se trata de miles de millones, desaparecidos por arte de magia. Sin embargo, se escatima el salario a los obreros que tienen intención de pedir un aumento, para nivelarse un poco con relación al aumento continuo de precios que llevan una carrera ascendente vertiginosa, pero que el gobierno anuncia de antemano que denegará toda clase de peticiones de aumento de salario, por pequeñas que éstas sean. Y siempre vamos a parar al mismo sitio: quien paga el gasto es Juan Lanas.

*Arbogat.* — Si el gobierno tiene

aprietos, si está entre la espada y la pared, medio ahogado, ¿qué culpa le cabe al obrero de que haya tanto ladrón en la cúspide? Que sea siempre él el pagano, no hay derecho, ¡nato a cristo!

*Zadig.* — Si el Instituto Nacional Estadístico dice que el nivel de coste de vida para un matrimonio con dos hijos, es de diez mil pesetas mensuales, ¿cómo viviría un matrimonio con cuatro hijos pequeños, que no tiene más ingresos salariales que el salario mínimo de 102 pesetas, que suman un total mensual de 3.060 pesetas? Esperamos que nos saque de este galimatías el Instituto Nacional Estadístico.

Faltan abejas obreras, y sobran zánganos, amigo Arbogat. Pero, a pesar de que las cosas se vean oscuras, no hay que asustarse por tan poca cosa. La lucha es necesaria, el organismo necesita movimiento vivificador, fortificante. Luchar es vivir, eso es todo. Luchemos, pues, con ahinco, y siempre adelante, con la frente alta y risueña.


**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«*Quinet*», un tomo ilustrado por Ramón Segarra .... 5 00 F

«*Tipos Españoles*» tomo I 7 00 »

«*Tipos Españoles*» » II 7 00 »

# Contribución a la bibliografía libertaria en España desde 1928 hasta 1936

(*Sigue el* 1933)

*Enseñanza religiosa y laica*, por A. Orts-Ramos. Barcelona, Ediciones A. I. D. P. *La justicia*, por J. P. Proudhon. Barcelona, Ediciones Vértice. *La ciencia moderna y el anarquismo*, por Pedro Kropotkin. Idem. *Turistas en España*, por Benigno Bejarano (novela satírica). Barcelona, Edición del autor. *Siete domingos rojos*, por J. Sender, Barcelona, Colección Balagué. *Para los que ahora hablan de intransigencia, cómo fue la Inquisición en España*, por el Dr. Gregorio Santos. Madrid, Biblioteca Indice. *Malthusianismo y neomalthusianismo*, por Hildegart. Madrid, Editor Javier Morata. *Conspiradores*, por Benigno Bejarano. Barcelona, Ediciones Juvenal. *La luz frente a las tinieblas*, por Fernando Claro (drama social y anticlerical) (?). *Tres ensayos socialistas*, por Eugenio Pagán. Barcelona, (?). *La Guinea incógnita* (vergüenza y escándalo colonial), por Francisco Madrid. Madrid, Editorial España. *En torno al problema de la prostitución*, por Luis Huerta. Madrid, Gaceta Médica Española. *Epopeyas de sangre* (poemas revolucionarios) por Plá y Beltrán. Valencia, Ediciones U.E.A.P. *La C. N. T., Los Treinta y la F. A. I.*, por Manuel Buenacasa. Barcelona, Talleres Gráficos Alfa. *Hay novedad en el frente*, por Helen Zenna Smith. Barcelona, Editorial Maucci. *Ráfagas*, por Alberto M. Brambila (?). *El comunismo libertario y el régimen de transición*, por Cristian Cornelissen. Valencia, Ediciones Orto. *Obras premiadas en el certamen científico - ideológico organizado por el Centro Obrero de Cultura. El Ferrol* (recopilación).

Folletos: *¿Qué es el comunismo libertario?*, por Ramón Segarra. Valencia, Ediciones Estudios. *Feminismo y sexualidad*, por Julio Augusto Munárriz. Idem. *Hipótesis, experimentación y perfeccionamiento*, por el Dr. Isaac Puente. Ibidem. *Criminales, leyes y juzgadores*, por (?). Ibidem. *La sociedad actual*, por (?). Ibidem. *Socialismo, sindicalismo, anarquismo*, por (?). Ibidem. *Cómo se hace un diario, por Felipe Alaiz* (?). *Derivaciones y consecuencias del locaut pesquero de Vigo*. Vigo Ediciones Juventud Libertaria. *Sexualismo y revolución social*, por Aragonés (?). *Cómo se cumple la constitución*, por Francisco López Vera. Cádiz, Ediciones del Grupo Voluntad (afecto al Ateneo de Divulgación Social). *Pedagogía libre*, por Germina Puig Roca (?). *Cómo se aprovecha una biblioteca*, por Felipe Alaiz (?). *Hacia el comunismo libertario*, por Floreal Ocaña (?). *Vida y naturaleza*, por Helios. Játiva, Ediciones Faro.

Organos gremiales: *El Combate Sindicalista*, Valencia.

1934

Libros: *Ensayos y conferencias*, por Ricardo Mella (segundo tomo de las Obras completas de Mella, con importante prólogo de Eleuterio Quintanilla). Gijón. Imprenta La Industria. *Sembrando Flores*, por Federico Urales (novena edición (?). *La insurrección anarquista del 8 de diciembre*, por Juanel, Diego A. de Santillán y Manuel Villar. Barcelona, Ediciones Tierra y Libertad. *Viaje a la aldea del crimen*, por Ramón J. Sender. Madrid, Ediciones Pueyo. (Sobre Casas Viejas). *El mundo hacia el abismo*, por Gastón Leval. Valencia, Ediciones Estudios. *Historia de las experiencias sexuales y económicas de la humanidad. Formas de vida en común sin Estado ni autoridad*, por E. Armand. Madrid, Ediciones Orto. *La verdadera revolución social*, por Sebastián Faure. Barcelona, Ediciones Rojo y Negro. *Seisdedos* (Tragedia campesina), por Plá y Beltrán. Valencia, Ediciones Unión de Escritores y Artistas Proletarios. *El anarquismo, sus orígenes, sus doctrinas, sus objetivos*, por Dionysios (antología). Barcelona, Ediciones Culturales Iberia. *El sindicalismo, su origen, sus tácticas, sus propósitos*, por Dionysios (antología). Idem. *Los primitivos*, por Elías Reclus. Valencia, (?). *La evolución de la filosofía en España*, por Federico Urales. Barcelona, Ediciones La Revista Blanca. (Esta obra, que comprende dos tomos, puede ser considerada como el *magnum opum*, la obra maestra, de Federico Urales).

Folletos: *La esclavitud sexual de la mujer*, por Máximo Llorca. Barcelona. Cuadernos Rojo y Negro. *Glosas anárquicas*, por José Peirats. Hospitalet (Barcelona), Ateneo Racionalista de la Torrasa. *Programa socialista libertario y la constitución del mundo*, por Fernando Tarrida del Mármol. Játiva (Valencia), Ediciones Faro. *El amor en el comunismo libertario*, por Rafael Ordóñez. Madrid, Biblioteca Plus Ultra. *Los crímenes de Machado*, por R. Mogrovejo. Madrid, Ediciones Vida y Trabajo. *La vida y la muerte*, por (?). Valencia, Ediciones Estudios. *Patriotismo y nacionalismo*, por (?). Idem. *El derecho y la justicia*, por (?). Ibidem. *Libertad, Igualdad, Fraternidad*, por (?). Ibidem. *La libertad de la mujer a través de los tiempos*, por Ricardo Sanz (?). *La mujer, clave humana del progreso social*, por Armando Plá (?). *Escucha, campesino...*, por Avenir d'Amor. Morón de la Frontera, Ediciones Comité de Presos. *El fascismo, su génesis marxista*, por Tabarro. Madrid, Ediciones Libertarias. *La escuela y el niño*, por Miguel Giménez Igualada. Madrid, Ediciones Bios. *Polémica sobre el casamiento filosófico*, por Han Ryner e Ivone Estassy. Barcelona, Ediciones Iniciales. *Necesidad del excursionismo y su influencia libertaria en los individuos y los pueblos*, por Juan Pacheny. Barcelona, Ediciones Ateneo Libertario del Clot. *La anarquía al alcance de todos*, por Federico Urales. Barcelona, Ediciones La Revista Blanca. *En tiempo de elecciones*, por Errico Malatesta. Idem. *El absurdo político*, por Paraf-Javal. Ibidem. *La religión y la cuestión social*, por Juan Montseny (verdadero nombre y apellido de Federico Urales). Ibidem. *La anarquía ante los tribunales*, por Pedro Gori. Ibidem. *Entre campesinos*, por Errico Malatesta. Ibidem. *La peste religiosa*, por Johann Most. Ibidem. *Declaraciones de Etievant*. Ibidem. *¿Qué es la anarquía?*, por Luigi Fabbri. Ibidem. *Las bases morales y sociológicas de la anarquía*, por Pedro Gori. Ibidem. *La anarquía en el Ateneo de Madrid*, por Federico Urales. Ibidem. *Los municipios libres*, por Federico Urales. Ibidem. *El clero, sus vicios y sus crímenes*, por Joaquín M. Bartrina. Ibidem. *Oye, hermano explotado*, por Hugo Treni. Ibidem. *El espíritu revolucionario*, por Pedro Kropotkin. Ibidem. *Juan miseria*, por Jean Grave. Ibidem. *La sociedad futura*, por Soledad Gustavo (seudónimo de Teresa Mañé, compañera de Federico Urales). Ibidem. *La medicina y la miseria*, por E. Z. Arana. Ibidem. *La mujer, problema del hombre*, por Federica Montseny. Ibidem. *El hombre, problema de la mujer*, por J. Pérez Hervás. Ibidem. *El ideal de la revolución*, por Federico Urales. Ibidem. *El anarquismo y sus virtudes*, por Federico Urales. Ibidem. *La vida de Errico Malatesta*, por el Dr. Max Nettlau. Ibidem. (Importante estudio que complementa la gran biografía del mismo autor, titulada *Errico Malatesta, la vida de un anarquista*, publ cada el año 1923 en Buenos Aires, editada por La *Protesta*).

Periódicos: *Tierra y Libertad*. Barcelona (nueva reaparición). *Acracia*, Lérida. *Rebelión*, Barcelona.

**Vladimir Muñoz**

## FOTO DIAGNOSTICAL DE LA SALUD CAUDILLAL

El doctor de El no miente:
su salud es excelente
pues mujeres vivifican
en tanto pajes indican
con aire de incomodados
estar muy avergonzados.

# El Mundo es así

## CHINA y U.R.S.S. se desencabritan

*Las ficciones entre soldados rusos y chinos eran frecuentes y cada vez más peligrosas en las orillas del Usuri y las del Amur. A los encuentros, con muertos en ambos bandos, sucedia una campaña de prensa animada por odios y amenazas cuyo resultado podía desembocar en una situación de guerra en toda forma, incluida la utilización de la fuerza atómica, de la cual ambos poderes militaristas disponen.*

*El miedo a la situación explosiva ha hecho, entonces, reflexionar a Pekín y a Moscú, decidiendo, ambas cancillerías comunistas, caracterizar el peligro mediante conversaciones conducibles, sino a un régimen de paz, cuando menos a una situación de armisticio durante la cual la quietud militar fronteriza se consolide lo suficiente para evitar lo que tanto, hace poco, se temía: la guerra rusochina en su versión comunista-marxista-leninista...*

*Para ilustrar a nuestros lectores sobre los pormenores de la contención de la lucha que ya había sido iniciada, el «C. S.» ofrece, traducida del inglés, la versión dada por «The New York Times» al respecto:*

El Gobierno de Pekín ha anunciado que había llegado a un acuerdo con el Gobierno soviético para celebrar negociaciones a nivel de viceministros de Asuntos Exteriores sobre las disputas fronterizas. La fecha de la reunión no se ha fijado aún.

Este anuncio sigue a las indicaciones de Moscú durante las últimas tres semanas de que las negociaciones eran inminentes a raíz de la visita repentina, el 11 de septiembre, de Kosygin a Chu En Lai.

Las primeras insinuaciones de Moscú acerca de las negociaciones, encontraron un eco débil en Pekín hasta que los chinos empezaron a suavizar su propaganda antisoviética.

Un editorial conjunto de tres publicaciones oficiales de Pekín dice: «Deseamos arreglar nuestros desacuerdos fronterizos mediante negociaciones».

Más aún, en los discursos conmemorativos al XX aniversario, tanto Chu como Lin Piao recalcaron que la China comunista se adhiere a los cinco principios de coexistencia pacífica entre las naciones.

La propaganda de Moscú contra el régimen de Pekín, de gran intensidad durante varios meses, cesó prácticamente desde la visita de Kosygin a Pekín. La propaganda antisoviéticca de Pekín siguió hasta la celebración del aniversario, pero a partir del 1 de octubre terminó.

Pekín ha anunciado las conversaciones en un tono firme, pero sin ánimo de beligerancia, y ha expresado la esperanza de que el Gobierno ruso «tome realmente una actitud seria y responsable frente a la cuestión».

Los chinos aseguran que su país siempre ha deseado hallar una solución pacífica a la disputa fronteriza y acusan a la Unión Soviética del fracaso en lograrla.

También aseguran que Pekín no exige que se devuelvan sus territorios de Siberia y Asia Central anexionados por la Rusia zarista durante los siglos XIX y XX aunque dicha anexión se deba a «tratados injustos».

El Gobierno comunista chino está dispuesto a considerar estos tratados como base para un arreglo definitivo. Pero acusan, sin embargo, a la Unión Soviética de «haber persistido en ocupar más territorios chinos de los que se especifican en el tratado, en violación de las estipulaciones y, además, desoyendo las reclamaciones del Gobierno chino».

«Precisamente por la persistencia de los distintos Gobiernos rusos en su expansionismo, han ido apareciendo muchos puntos de discusión en la frontera chino-rusa a los que se deben los encuentros armados.»

El anuncio de Pekín informa de que en la reunión en Kosygin y Chu, el 11 de septiembre, los chinos propusieron que las fuerzas armadas de ambos bandos se retirasen de las zonas ocupadas y acualmente en disputa. También insistieron en que «antes que nada» se llegase a un acuerdo sobre las medidas provisionales de mantenimiento del «statu quo» en las fronteras para evitar más conflictos.

El Gobierno chino envió una carta oficial al efecto al Gobierno ruso el 18 de septiembre y repitió la propuesta en una carta del 6 de octubre. No dice cuál fue la respuesta rusa.

También se citaba el acuerdo logrado el pasado mes de junio con Rusia en cuanto a la navegación por los ríos de Manchuria como muestra evidente de las intenciones pacíficas de China: «Los chinos hicieron grandes esfuerzos y vencieron numerosos obstáculos de forma que finalmente lograron llegar a ciertos acuerdos».

Refiriéndose a la intransigencia rusa, han dicho que Moscú «ha acusado falsamente a China de provocaciones fronterizas y ha insinuado incluso que China deseaba desencadenar una guerra nuclear contra la Unión Soviética».

Se insiste en que las armas nucleares chinas son meramente defensivas pero que «si algún maníaco de la guerra se atreve a iniciar un ataque a los puntos estratégicos, los 700 millones de chinos se levantarán en armas y con su guerra revolucionaria aplastarán la guerra de agresión».

En un tono ya más conciliador, se dice que «aunque existen diferencias de principio irreconciliables» entre la China comunista y la Unión Soviética, que «durarán mucho tiempo», esto no impedirá a Pekín y Moscú mantener relaciones normales «sobre las bases de los cinco principios de coexistencia pacífica».

El informe ha dicho también que la China comunista no desea emplear la fuerza en las fronteras y que «no existe razón para que China y Rusia lleguen a la guerra por estas cuestiones».

Fuentes rusas autorizadas han dicho que la decisión de la China comunista de entablar relaciones con la Unión Soviética para zanjar las peleas fronterizas, representa un esfuerzo muy significativo por parte de Pekín para aligerar las tensiones entre ambos países.

También han dicho que no tenían grandes esperanzas en llegar a un rápido acuerdo como resultado de las conversaciones pero que al menos las relaciones diplomáticas entre Rusia y China se han normalizado.

Como símbolo del cambio en el clima de las relaciones, los diplomáticos chinos y los periodistas bebieron y charlaron amistosamente en el cóctel de un agregado de prensa francés.

# NECROLOGICA

### EMILIO LLORENS

Después de larga y penosa enfermedad y haber sido operado una vez, al volver nuevamente a la tabla de operaciones ya fue tarde y falleció el 2 de octubre a la edad de 68 años. Nuestro compañero Emilio Llorens era conocido en nuestros medios por Valencia.

Era, en efecto, natural de Valencia, pero de joven y enamorado ya de las ideas ácratas fue a Cataluña y fijó su residencia en San Andrés-La Sagrera (Barcelona) en donde fue activo y tenaz militante del ramo textil, sección Estampados.

La veterania de la C. N. T. continúa viendo cómo en sus filas disminuye el efectivo añejo que dio brillantes días a nuestra organización y a nuestras ideas.

Para los jóvenes se hoy puede no ser recordado; mas para los setentones no deja de retrotraernos a la época gloriosa de la CNT, en la que Llorens militó con la innata rebeldía que lo caracterizó en la lucha y en solidaridad en defensa de las ideas anarcosindicalistas de la Primera Internacional.

Al iniciarse el levantamiento fascista fue a enrolarse en las primeras centurias y en la militarización fue comisario de la Agrupación de Artillería, que tanto se distinguió en el Ebro, cargo que ostentó hasta que, empujados por las bayonetas franquistas, alemanas, italianas y marroquíes, los obligaron a pasar la frontera.

En el exilio sufrió como nosotros las vicisitudes de los campos de concentración, sin que ello mermase su confianza en el porvenir futuro de una España liberada.

## DIOS RECONOCERA LOS SUYOS...

COMO nunca quizá, los regímenes gubernamentales de hoy tienden a destruir al individuo y despreciarlo. Aletargadas por el opio de los poderes dictatorialmente omnímodos, las masas se extasian levantando el brazo a la romana, o cerrando el puño amenazador contra un poder gemelo al que las somete, o bien levantando, en las fiestas dogmáticas impuestas, la nueva biblia roja que empareja a la del occidente marxista, mostrando así el grado de sumisión a que han llegado.

Es comprensible, pues, que el individuo que piensa se refugie con sus compañeros en lugares donde pueda hallar asiento para nuevas tácticas de ataque. El individuo consciente, el que sabe que no gozará de libertad si no la gozan sus semejantes, sin encerrarse en esa tan decantada torre de marfil de uno sólo, continúa en lucha contra las diversas formas de autoritarismo.

Cuando se alcanza el grado de conciencia individual y colectiva que rechaza la imposición, cuando un pueblo como el Checo se levanta en protesta airada contra los tanques de la *libertad roja*, cuando, en fin, un pueblo niega su aplauso a sus opresores, entra en juego la nueva Inquisición; primero de forma larvada y abierta luego, liquidando individuos y sometiendo a los que compartieron horas de esperanza, al yugo de la auto-crítica, esa forma innoble de auto-condena con la que los verdugos quieren inocentarse.

Como ayer en España y en Hungría, cómo en toda época en los países latinoamericanos, en Checoslovaquia las campanas doblan hoy a muerto. La muerte de la ilusión de ser hombre y el entierro de esas esperanzas.

Torquemada no ha muerto. Sus órdenes son acatadas en ambos hemisferios. Y el imperio blanco como el imperio rojo, persiguen el mismo fin: anular el nombre...

Mientras el individuo y las colectividades conscientes continuarán amamantándose de nobles ideales, el único consuelo de los Inquisidores modernos serán las palabras del exterminador de los Cátaros: Dios reconocerá los suyos.

**Fernando FERRER**

# Liberecana Frakcio de S.A.T.

## Nuestros primeros pasos

EN tanto que movimiento libertario esperantista, de modalidad esencialmente anacionalista, esto es, ajeno a los agrupamientos de orden de naciones, la Liberecana Frakcio de S.A.T. (Fracción Libertaria de S. A. T.) pese al poco tiempo de su constitución, que tuvo lugar en ocasión del Congreso de París, celebrado en abril del año en curso, ha tomado mayor envergadura de la que preveían los iniciadores. De ahí que cuantos integramos la L. F. podamos congratularnos del arranque que ha tomado en el espacio de unos pocos meses.

En efecto, hay una afluencia notable de compañeras y compañeros de diversos países. Elementos libertarios que han sentido la satisfacción de ver renacer, en el seno del mundo esperantista, la organización de tipo universalista, o anacional, a la que las guerras y el fascismo habían yugulado. Hasta la fecha, la Comisión de Relaciones, compuesta de una compañera y dos compañeros han recibido adhesiones procedentes del Canadá, Israel, Francia, Portugal, Italia, Suecia, Alemania, Suiza, Holanda, Checoeslovaquia, Yugoeslavia, y la de unos cuantos compañeros exiliados de España.

Abundan las iniciativas en todo orden de actividades. Dos son los objetivos que se persiguen: Dar a conocer las ideas ácratas en el ambiente esperantista mundial, traduciendo textos de nuestros clásicos y de cuantos compañeros poseen competencia para enfocar desde el punto de mira libertario los problemas sociales y culturales del momento. Luego se trata de difundir la enseñanza del esperanto particularmente en el ambiente libertario, a fin de preparar elementos apropiados para la propaganda esperantista en general.

A dicho efecto, existen ya cursos esperanto-francés y esperanto-español, estando en tramitación los de esperanto-italiano.

La Liberecana Frakcio publica su boletín, «Liberecana Ligilo», difunde un manifiesto expresando cuales son sus finalidades, ha editado un folleto: «La Liberecana Penso» (El Pensamiento Libertario), una antología de opiniones de los más conocidos escritores anarquistas en en torno a los más representativos organismos sociales: el Estado, el capitalismo, la religión, la magistratura, etc. Dos folletos más hay en proyecto, en uno se hará una síntesis de las realizaciones libertarias en el sentido económico, dando prioridad a las colectividades y a la socialización en la España revolucionaria del 1936; el otro será una síntesis de opiniones de conocidos pensadores contemporáneos coincidentes con las apreciaciones libertarias. Se desea traducir al esperanto la «Etica», de Kropotkin. En fin, abundan los propósitos excelentes que podrán tener su viabilidad a medida que lo permitan las posibilidades económicas, cosa que puede ser asequible dado que las aportaciones en metálico de afiliados y simpatizantes, son y han de ser exclusivamente destinadas a la propaganda.

En suma, la tarea se presenta con perspectiva optimista. Hay entusiasmo, espíritu juvenil en unos, juventud física en otros, y la estructura de la Liberecana Frakcio es de tal naturaleza que en su seno no pueden surgir engorrosos problemas internos.

Cursos francés-esperanto: René Duret, 3, Allée du Quercy, (31) Toulouse.

Cursos español-esperanto: Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre (91) Igny.

### NECROLOGICA

*(Viene de la pág. 8.)*

El entierro fue civil, como era su voluntad, y a pesar de haber coincidido en el período de las vendimias fue acompañado por nutrido número de españoles y franceses, ya que era muy conocido y estimado en Agde.

Ante su tumba el compañero Orozco pronunció emocionadas palabras, haciendo resaltar los valores del compañero que nos dejó para siempre.

La Federación Local de Agde se asocia al dolor que aflige a su querida compañera María y a sus hijos Carmen, en España, y Aurora y Eugenia en Francia, y demás familiares.

Por la F. L. de Agde, *la Junta.*

*Un libro de gran actualidad:*

HACIA UNA VIDA MEJOR

*(En la ruta de la C.N.T.)*

Original del compañero Fontaura.

ACABA DE APARECER.

Pedirlo a esta Administración.

Su precio: 5,00 francos.

# ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

### COLON, COLOMBO, COLUMBUS...

NUEVA YORK. — Con motivo del Día de Colón autoridades neoyorkinas, consulares italianas y público de varios países, se dirigieron en manifestación al Columbus Circle con banderas y coronas a depositar al pie del monumento al descubridor europeo de América. Cumplida esa tarea, el alcalde neoyorkino y un representante de la embajada de Roma insistieron, como cada año, en italianizar la gesta de Colombo-Columbus por tratarse de un navegante nacido en tierra genovesa.

En plan de réplica (y también es rutina) la embajada franquista reclutó gente portorriqueña, española y de varios países sudamericanos para manifestar ruidosamente (coloridamente, dicen los organizadores) en la V Avenida, la certeza de que la gesta del navegante genovés fue nada más que española.

Y hasta otro año, en que se repetirá lo mismo.

### ESPAÑA SE CLASIFICA POBRE

WASHINGTON. — Romeo Gorría, ministro del Trabajo franquista, ha declarado en una reunión de ministros tales de varias naciones americanas, entre ellas EE. UU.:

«El panorama de desigualdad entre los países ricos y pobres pervivirá y se agravará en tanto no se establezcan nuevas bases de cooperación internacional. Los procesos de desarrollo registrados en una sociedad internacional competitiva y no cooperadora ahondan las diferencias entre los pueblos y circunscribe las aspiraciones a la paz permanente en el marco de las utopías. Sin embargo, no cabe aceptar, tampoco, la mayor parte de los modelos de cooperación que, concretamente, se nos ofrecen. Porque no cabe desconocer que bajo muchas fórmulas de ayuda se oculta en ocasiones una pretensión de intervencionismo político.»

La desigualdad económica que Romeo rechaza entre naciones, es la misma que la desigualdad social entre «ricos» y «pobres» en todo interior nacional, particularmente el español. Si España es pobre el español de tercera no tiene donde caerse muerto. ¿Y fue para llegar a tan infeliz resultado que los «cruzados» se apoderaron a sangre y fuego de España?

# GIBRALTAR, nuevo chantaje nacionalista

LA prensa franquista (otra aún no existe) está desatada secundando una orden secreta del ministro de Información y Cultura. La consigna es Gibraltar para España, y como España resulta propiedad de los que mandan, parécese indicar que Gibraltar no será para los españoles, ni tampoco para los gibraltarenses. Sólo para Franco y los franquistas.

La argumentación que aduce esa propaganda orquestada es rematadamente anodina. El sonsonete de la descolonización suena a falso cuando se piensa en la descolonización de parte del Marruecos español, que Franco cedió por la fuerza de los acontecimientos y si no consúltese la página de sangre de Tetuán (30 manifestantes muertos por la fuerza española quince días antes de la cesión de dicha plaza al rey de Rabat), página absurdamente criminal que había sido precedida por las matanzas de rifeños y marroquíes en las campañas de 1870, 1898, 1909, 1911, 1921, más las «operaciones de policía» desarrolladas en periodos de tranquilidad relativa y en los cuales tomaron parte activísima y sañuda Sanjurjo, Martínez Anido, Millán Astray, Jordana, Franco, Mola y otros militares de la misma calaña.

El pueblo español no se deja llevar por reclamos inútiles y jeremiadas españolistas porque luego de la yugulación de las libertades públicas (algunas, aunque deficientes, las había) ya no cree en la patria ni en el cristo que la fundara. La patria española es de los ricos, de los nababs de la situación, de los militares que le chupan al país la sangre, de los policías y guardias civiles (esa mentirijilla militar), de los delatores y tahures de toda especie. España no es el pueblo que trabaja y sostiene todo, sino un nombre y una bandera para pegar a un mapa y colorear una tragicomedia nacionalista.

Si Gibraltar no ha de ser inglés, tampoco ha de ser franquista. Españoles, los de península adentro lo somos a la fuerza, y si afortunados exteriores pueden dejar de serlo, no hay más que ambicionarlos y felicitarlos. ¡Felices los mortales sustraídos a la dictadura nazifascista de El Pardo!

Españoles, los habitantes de este desdichado país lo somos por fuerza de ley escrita y armada, no por voluntad expresa que nos afecte. Gibraltarenses, lo son los habitantes del Peñón, por sentimiento voluntario y para mantenerse lejos de una dictadura violenta y próximos a una moneda siempre más fuerte que la enfermiza y dependiente peseta. La vida a la sombra directa del Peñón es holgada como nunca lo ha sido la del trabajador hispano, y hoy más que ayer, y mañana ya veremos, pues no vamos a sentar plaza de adivinos.

ANTONIO GONZALEZ TAGUA
*Resistente anarquista muerto por la G. C. de Franco en la playa de Algeciras.*

La vida calpense hoy es espacialmente constreñida. Se cifra cara al mar, ya que le ha sido cortada la comunicación terrestre. Franco mece sus barcos a las barbas de los ingleses, y sin embargo está deseoso de entrar en tratos con éstos por imposibilidad de plantarles cara. En 1941 lo intentó queriendo demostrarle, a su caro Hitler, que era capaz de asustar a la rubia Albión... en unos trágicos días en que ésta estaba agobiada por mar y aires por los terribles fuegos nacionalsocialistas. El nacionalsindicalismo franquista amenazó con la ocupación de Gibraltar, a cuyo efecto dispuso cerco militar en abanico (naturalmente, sólo por tierra) con fines resolutivos. Incluso un ayuntamiento calpense espúreo aguardaba la triunfal entrada desde San Roque, pero a los ediles los laureles de la reconquista se les secaron en las cretinas sienes. Los «tommies» oyeron las bravuconerías del franquismo invencible construyendo un canal de separación que, tras irrigarlo, espinaron con alambradas. La voz del «ocupante» fue una sola: «Señores franquistas, si tanto interesa Gibraltar venid a ocuparlo.» Franco, dios de la victoria, ángel destructor de la tranquilidad hispana, enfundó su sangrienta espada y así terminó la comedia de la exigencia. Lo que siguió fue la petición cortés de desahucio, y ahora se consuma una campaña de escándalo mundial que en la ONU encuentra tolerancia incluso en delegaciones marxistas orientales.

Mas el Peñón permanece inconmovible, como la gente que lo habita, esa que jamás ideó un rechazo a España y que ahora se encrespa con sólo suponer que Londres podría entrar en tratos con Madrid para cederla, con la roca, al martirizador y hambreador de España. De 14.500 votos calpenses emitidos solamente 40 se inclinaron por la reintegración a la península, y aún esa cuarentena hay que ponerla en idem para descifrar las carátulas que la integran, en mayoría espías y agentes provocadores de Franco. Bien que éstos hayan difundido que Franco otorgaría la autonomía calpense, la población no se deja seducir vistas las represiones sufridas (y siempre inmanentes) en Basconia, Galicia, Cataluña y Canarias. Una cosa es predicar y otra dar trigo; una cosa es prometer y otra corresponder. Al confederal Juan Peiró en la cárcel de Valencia se le prometieron toda suerte de bienandanzas con tal de avenirse a prestigiar el sindicato vertical con su prestancia sindicalista. Se negó y fue implacablemente fusilado. Otros «compañeros» con menos inteligencia y nula dignidad hoy ocupan un sitial sindi franquista y no mueren de vergüenza. Que con su pan (maldito) se lo coman.

Si los gibraltarenses prefirieran establecerse en España, condiciones superiores a los españoles de tercera «les serían consentidas». Inútil; nadie abandona la Roca. ¿Por qué? La pregunta es cándida: 14.000 obreros españoles que en 1960 trabajaban en el Peñón gozaban de una existencia privilegiada comparada con la se sus paisanos andaluces. Sobre un sueldo seguro y superior, podían ejercer el contrabando para un ingreso complementario. En 1969 los 5.000 camperos restantes, prohibidos por Franco de poner pies en su antiguo trabajo, ven en vigor la limosna nacional, el trabajo rudo y mal pagado (cuando el Estado se lo ofrece) el desplazamiento, la aventura, el porvenir incierto, la amargura de no poder cumplir su personal destino. Estos desventurados son un espejo que refleja a la población manual de Gibraltar la suerte que le aguardaría de pasar a España, o de quedar españoles en el supuesto de que Londres diera satisfacción a Franco.

Desde el punto de vista jurídico tampoco existe caso. La «Marcha de Cádiz» suena ingrata en los oídos de la población hispana. Los sones de esa murga fueron paralelos a los desastres de Cuba y Filipinas, y a los acordes cursis, pero evocadores de grandes escenas sangrientas de «Cara al Sol», las gentes peninsulares no vibran, y por encima recelan y temen. La música españolista alienta a muerte, visiona Monte Arruit y Cuelgamuros. Además, todo el mundo compara la descolonización forzada de la Guinea Oriental y de un cacho de Marruecos con el estado de «colonización» voluntaria de los gibraltarenses. Estos, al igual que los españoles refugiados por diversas causas en el extranjero, gozan de más prebenda económica y de más libertad de movimientos que en la propia «patria». ¿Entonces?

¿Y Ceuta, Melilla e Ifni, siempre en poder de El Pardo a pesar de ser piezas enteramente africanas? ¿No restan, ellas igualmente, en situación de colonias? ¿Y la vecina La Rota, cacho de Cádiz colonizado por EE. UU. a fuerza de dinero que embolsilla el Estado franquista?

¿Y el asalto a Tánger, cobardemente cumplido por las fuerzas del «Caudillo» en 1940, válidas del desastre sufrido por Francia y por los apuros defensivos de Inglaterra?

¿Y la pretensión de agregarse

COMPAÑERO DE GRAN ESTIMA

# JOSE TATO LORENZO

El cartero me trae esta infausta nueva:

«Septiembre, 21 de 1969. Estimado compañero: Es mi triste deber el hacerte saber que en el día de ayer, sábado 20 de septiembre de 1969, al mediodía, murió en el Hospital de Clínicas de Montevideo (Uruguay) el compañero José Tato Lorenzo, a los 83 años de edad. Con mis fraternales saludos, *Vladimir Muñoz.*»

Lacónicamente hablando, es una bomba de tiempo. Al principio, el hielo de lo que no se quiere creer, siendo verdad: el buen Tato ha muerto. Después, poco a poco, y con una intensidad que acogota, la verdad se hace más aplastante, más incruenta, más increíble, pero cierta, sin vuelta de hoja. Esa luz apagada por la naturaleza insensible no tendrá interruptor que la vuelva a encender, para alegría y vigorización de la vida.

Podría yo citar mil pensamientos de Tato sobre un millar de problemas humanos a resolver. Sobre la muerte, me sería imposible hacerlo, porque él jamás me habló de ello.

Tato Lorenzo era un hombre hecho y derecho para la vida: le gustaba proclamarse hombre de la anarquía, nada más... Y nada más vital que este caro ideal nuestro, capaz de entregarnos en inapreciado obsequio, a seres como Tato (para los de su generación, verdadero hermano; paro los más jóvenes, padre). Tato era un paternal orientador para mí.

No tengo en este instante calor, ni color, para decir lo que debe decirse sobre esta antorcha humana que acaba de apagarse. No caeré en la tontería de decir que la emoción me embarga. Lo que puedo afirmar es que no estoy para frases hechas, ni mucho menos. Ignoro si es emoción o qué lo que me embarga en este doloroso instante. Amados compañeros — y compañeras — nos son arrebatados a la vida por la naturaleza, más a menudo de lo que quisiéramos, y sería de esperar (por lo menos cuando uno comprueba que los peores canibales de la historia — tipo Franco — continúan vivitos y coleando, aunque, bien es verdad, también babeando), pero cuando la naturaleza insensible mata primero a los buenos y deja para las calendas griegas a los malos, verdaderamente la naturaleza nos sorprende. Y no me vengan con que me estoy refiriendo a puros romanticismos, sentimentalismos, poetismos, ni cosas por el estilo, porque lo que señalo es la más pura verdad, y debería ser mentira.

Nos negábamos a creer que muerta hace apenas unos larguísimos meses su compañera de un montón de años, Teresa, el buen Tato la seguiría pronto. Me dirán que ha muerto de esto o de lo otro — los médicos del Hospital de Clínicas lo dirán —, pero yo, lo que es yo, no lo creo. Sé muy bien el impacto semiconfesado que le ocasionó la pérdida irrecuperable de aquella mujer de altura, digna de un hombre de altura como el que recordamos. No hay caso. entre hombres de anarquía especialmente cuando la compañera de toda una vida desaparece, la luz continúa produciéndose sólo a causa de la inercia. El motor que la impulsaba ya no marcha, y por mucho empeño que la entereza le ponga, fenece, poco a poco, hasta que se apaga. Eso de los 83, los 93 —o los 63 años — no quiere decir nada. Se puede seguir viviendo vigorosamente — cuando se ama la vida como Tato la amaba — mucho más allá del tiempo justo, si el motor compañeril que encarna la amada compañera de toda una vida continúa marchando. Cuando cesa de marchar... sólo una sombra queda. (Inconfesable, pero eso sólo. Y yo lo sabía — en cuanto a Tato se refiere — pero me negaba a aceptarlo, lo queríamos para mucho tiempo, porque aquel niño grande había costado mucho formarlo, y costará mucho más todavía volver a formar otro parecido, si es que se forma).

Sus «Gotas de miel y ajenjo», y otros escritos, merecen ser recogidas en un libro de esta estima. Es posible que ello no se haga, no por falta de esfuerzo y voluntad de quien pudiera hacerlo, sino porque los medios económicos para editar son tan escasos en nuestros medios ideales. Eso aparte de una larga propagandística, sobre la cual el propio Vladimir Muñoz, no hace mucho escribió una escueta reseña: fundador de revistas y periódicos de idea y combate, Tato Lorenzo cuenta entre los primeros y los mejores. Rectilíneo, sin falla ideal ni práctica, con su vida marcaba la ruta de lo que quería fuese una sociedad mejor, libre y fraternal, entre los seres humanos a los que tanto quería con todos sus defectos.

Debemos manifestar que Tato supo retener el afecto sincero de sus numerosos familiares consanguíneos, los que ahora lo estarán llorando. Hijos, nueras, nietos, biznietos..., todos le querían de verdad. Y no podía ser de otra manera. A ellos nos unimos en el dolor por el ácrata desaparecido tan sencillamente como vivió. Y tan íntegro como su esfuerzo permanente lo requería.

Para el anarquismo internacional, ésta representa una gran pérdida. ¿Qué hacerle? Numerosísimos compañeros de intimidad afín — sobre varios continentes — sentirán en esta hora lo que nosotros sentimos por la desaparición de la vida de tan fraternal antorcha humana.

En el mismo correo recibimos la noticia, muy sensible también, de la muerte de Hem Day, el belga sin dobleces, siempre metido en la brecha ideal, como Tato. ¿Por qué estos dos temperamentos tan altos se habrán casi igualado a la hora de morir? Secreto. Uno más joven de edad que el otro, pero los dos luminarias. Así va ocurriendo en la vida que pasa y no se detiene, indiferente a los dolorosos regueros de lágrimas y sangre que va dejando en el camino.

Empero, los faros aunque se apaguen, dejan siempre huella por donde mejor y más ligero caminará el hombre en busca de la justicia, la libertad y el bien para todos y cada uno en la Tierra.

Más que ninguna otra cosa me duele y me seguirá doliendo no haber podido cerrar con mi aliento fraternal la postrera mirada de ese ser tan amable que en visa se llamó José Tato Lorenzo. El era la afinidad más perfecta, y se me ha escapado entre los dedos.

**COSME PAULES**

¿CONOCES A ESTE?

*Evelio Boal, secretario general de la C. N. T., asesinado por los pistoleros a sueldo del Fomento del Trabajo Nacional*

el Marruecos francés, idea que Franco tuvo que desechar por oposición vengativa del Führer, Führer, Führer, y por ambición semejante del Duce, Duce, Duce, tan contrapuesta a la de Franco, Franco, Franco?

¿Y la exigencia falangista de recobrar el Rosellón perdido hace más de 300 años en derrota que el ejército del rey Louis XIII infligiera a las tropas de Felipe IV?

Habría muchas preguntas de esas a formular y tal vez huelgue hacerlas porque la impotencia, si no la cobardía del franquismo, es incapaz de contestarlas. Si Gibraltar britanizado es una vergüenza para España, ¿no lo sería igualmente la inclusión de un pedazo de Cataluña en el mapa político francés? ¿Y no lo es, veridicamente, la colonización de Cataluña, Canarias, Valencia, Aragón, Castilla, Andalucía, Extremadura, Norte de España, Galicia y Asturias, a cargo de un partido totalitario y contra la voluntad de 28 millones de peninsulares?

Ni en el propio Campo de Gibraltar se piensa en patriotero tal como el Gobierno exige. Se piensa sin embargo en el estado de violencia franquista, en el pan y la libertad fugitivos, reto que aceptó el anarquista Tágua, muerto hace años por la G. C. en un intento de desembarco que Tágua y compañeros hicieron, hace una veintena de años, en la playa de Algeciras. El espíritu de libertad, eso es lo que pervive realmente en la actual y desdichada España.

GERONIMO CALPE

*Andalucía.*

## LOS COMPAÑEROS OPINAN

J. M. C., Limoges: Presentación del «C. S.» agradable, dando idea de más variedad.

J. H., Marsella: Mejor presentado.

C. P., Charleval: El «C. S.» gusta tal como viene.

Berlín, Gott: Más páginas en francés, eso es.

R. T., París: Más páginas en español.

Murgo, París: Ninguna página.

La Torre, París: Todo en galc.

Casi-mira : Mitad en cada idioma.

La sección sigue abierta.

# COMUNICADOS

F. LOCAL DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 9 de noviembre de 1969 a las 9,30 horas de la mañana. Tendrá lugar en nuestro local social.

F. L. DE DRANCY

Tendrá reunión general el 26 de octubre. Situación confederal después del Pleno de Burdeos y otros asuntos.

*URGENTE. — Precisamos hallar un ejemplar del número de «Solidaridad Obrera» extraordinario (tamaño «Umbral») editado a eso del 1959 y actualmente agotado. Quien pueda desprenderse del mismo hará el favor de enviarlo a J. Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).*

F. L. DE PERPIÑAN

Esta F. L. celebrará asamblea ordinaria el dia 2 noviembre a las 9 y media de la mañana en el local de la C.N.T.F., rue del Calce. Dada la importancia de la misma se ruega la asistencia de todos los compañeros en general.

F. L. DE PARIS

El dia 26 del corriente tuendrá lugar la continuación de la asamblea.

## CORREO DE REDACCION

Hagánse cargo compañeros y organismos de que Correos funciona mal. Hemos recibido cartas con retraso y nuestras publicaciones han llegado tarde a su destino, lo que ha motivado que anuncios de asambleas no hayan servido para nada.

Se ha reclamado en Correos y parece que la cosa va mejor. Que dure es nuestro deseo.

## PARADERO

El compañero Jacinto Gil desea ponerse en relación con el compañero José Ballus, de la barriada Pueblo Nuevo (Barcelona). Dirigirse a: 45, rue Solus de Or (28) Chartres.

Desearia tener noticias de los compañeros de Talavera de la Reina, Pueblanueva y Valdeverdeja y de toda la comarcal de Toledo, para un asunto de interés orgánico y principalmente con los compañeros Luis Verdugo, Pedro Fernández, el Tararno y los hermanos Ibáñez, o quien pueda darme noticias suyas.

Escribir al compañero Lucio Arroyo, el Verdejo : H. L. M. Champs de Mars, Bt. 5, R. 1, Logement 241. Perpignan (66).

## ADMINISTRATIVAS

Juan Contreras, Cherbourg (Manche). Rdo. tu giro de 170 frs. Pagas «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-69.

José Fernández, Tarascón (Bouches du Rhône). Rda. la tuya y todos tus giros. Pagados «C. S.» y «Umbral» h. el 31-12-69 con aumento. Rdo. 23-9-69. La reclamación se refiere a otro Fernández.

Muzas, Asnières. Rda. la tuya. Irá cambio. Los envios van a todos semanalmente desde el 1er dia. El defecto es de correos.

NOTA

Se ruega a todos los corresponsales y suscriptores que estén atrasados de pago que se pongan al corriente, por sernos necesario recuperar lo debido. Igual decimos en lo que a Librería se refiere. Sin la debida correspondencia no podemos hacer frente a nuestros compromisos. Anotamos que sólo solicitamos lo adeudado. Esperamos correspondencia.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS O INVALIDOS

Sanahuja, *Vitry*, 10,00 frs.; Lozano Lorenzo, *Vitry*, 5; Francisco Gual, *Paris*, 5; Antonio López, *Roanne*, 10. Total, 30,60 frs.

# UMBRAL

## NUMERO EXTRAORDINARIO

Esta revista literario-sociológica que tanto honra a los medios libertarios españoles, dedicará su número 100 a conmemorar esa efemérides aumentando su volumen material hasta 64 páginas, tamaño usual. Colaborarán en la misma acreditadas firmas del pensamiento y la literatura de habla hispana, además de unos cuantos artistas amigos de la casa. Para redondear o sobreimportanciar el número, en el mismo constarán traducciones de estudios de Kropotkin, Bakunin, Tolstoy, S. Faure, Nettlau, H. Read y otros. Por el momento disponemos de textos directos de Di Filippo, Albano Rosell (trabajo inédito), M. Jiménez, Puyol (inédito), Fontaura, F. Valera, Juan Español, V. Garcia, E. Zamacois, *Nano de Sabadell*, Amado Marcellán, Tato Lorenzo, V. Muñoz, Carmona Blanco, mientras otros materiales de igual valor nos están anunciados.

La cubierta de ese número será en cartulina a colores, constando en ella dibujos de dos artistas amigos nuestros: Mario Zaragoza y Manuel de Soto. Igualmente presentaremos una lámina encuadernable con retrato de Miguel Bakunin, debido a la pluma del citado amigo Mario.

Más, como sea que nuestra administración no anda sobrada de recursos, los números de «Umbral» correspondientes al primer trimestre de 1970 serán suprimidos, constando su numeración (97, 98, 99) en el número 100, o sea el extraordinario.

Nuestros fervientes amigos y lectores deberian, desde ahora, procurarnos compradores para el «Umbral» extra que anunciamos, a fin de establecer de antemano una tirada más importante que las de costumbre.

Para todo lo relacionado con la Redacción dirigirse a Juan Ferrer, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X). Lo administrativo a nombre de Roque Llop.

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «La ciudad de la niebla», Pio Baroja | 6 00 |
| «La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros | 3 50 |
| «La cité future», Tarbouviech | 8 00 |
| «La civilización de España», Treud | 6 50 |
| «Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio | 6 50 |
| «Clases sociales en el Uruguay», C. Rama | 17 00 |
| «Clerambault», Romain Rolland | 5 50 |
| «El clima hace el hombre», C. A. Mills | 6 00 |
| «Columna entre ruinas», Relgis | 4 00 |
| «La colina Februry», Victoria Lincoln | 6 00 |
| «Colmillo blanco», Jack London | 5 00 |
| «Colas Breugnon», Romain Rolland | 6 00 |
| «Comedias y entremeses», Cervantes | 3 00 |
| «Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin | 4 00 |
| «Como trabajan las cosas», Harrison | 7 50 |
| «Como criar niños sanos», L. J. Halpern | 7 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 |
| «Compendio Historia de España» | 7 50 |
| «Los Comuneros», R. de Labougle | 18 00 |
| Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado | 46 00 |
| Diccionario castellano-inglés, Brevis | 3 00 |
| Diccionario castellano-italiano, Brevis | 5 70 |
| Diccionario Ilustrado de L. castellana | 7 50 |
| «Dictionnaire des debutants», Larouse | 15 00 |
| «Diccionario de la Rima», Peñalver | 12 00 |
| Diccionario Francés-español, Vox | 25 00 |
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Riquiquí» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| Sébastien Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Factores en sociologia», G. Leval | 1 50 |
| «Dostojewsky», Dimitri Merenjkoswky | 5 00 |
| «Las dos hermanas», S. Zweig | 5 50 |
| «El Drama del amor y de la muerte», Carpentier | 6 50 |
| «El drama de los humildes», Albert Halper | 5 00 |
| «Don Segundo Sombra», Ghiraldo | 7 50 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 |
| «América-Hoy», V. Garcia | 10 00 |
| cidental», Sosa López | 20 00 |
| Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros | 4 50 |
| «El dominico blanco», Gustavo Meyrich | 4 00 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 |
| «Antología poética», Pardellans | 5 00 |
| «Antología Prosa narrativa», Pardellans | 5 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 |
| «Adolescencia y cultura en Samoa», M. Mead | 7 50 |

Pedidos y giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# De la contestation dans ses rapports avec l'anarcho-syndicalisme

L'appréciation courante que portent nos contemporains sur l'idéal que nous défendons se résume en une formule bien lapidaire : nous contestons. Et si cette triste réalité est en train de prendre valeur de principe, c'est que nous ne laissons généralement entrevoir de nos positions que des éléments fort semblables à cette contestation qui porte sur tout ce qui peut se trouver sur cette terre, depuis le moindre bouton de veste jusqu'aux groupements qui nous gouvernent. Où cela nous mène-t-il donc ?

Quelques préalables me semblent cependant nécessaires. Nous sommes anarchistes, certains de nous du moins, et je crois être de ceux-là. Anarchistes, c'est-à-dire que l'esclavage ne nous est pas nécessaire pour connaître la liberté, que nous n'imaginons même pas réalisable ce tour de passé passe, et atteindre l'âge d'or en passant par Staline dépasse les possibilités de notre pouvoir créateur. Pauvres utopistes ceux qui croient la kyrielle des faussaires du communisme. En un sens leur volonté de puissance explique bien ces rêveries.

Or, l'anarchisme est-ce donc un moyen d'action tel que nous puissions dire : anarchistes = révolutionnaires. Peut-il être autre chose qu'un but désiré et vers lequel tend l'action ? Je suis persuadé que non. Non, parce que ce qui est dans un livre ou dans un cerveau ne peut servir, directement à accomplir le passage voulu d'une société à l'autre: il faut la force de liaison, le bras, le levier, la machine qui transformera l'idée en acte, en action non seulement effective, mais efficace et réaliste. Nous devons cesser d'être des utopistes, dans le sens accordé à ce mot par la langue populaire, c'est-à-dire des gens qui ne rêvent qu'à, l'irréalisable ; nous devons aussi rester ceux qui veulent la société humaine.

Poussons la porte du temps : il y a, de l'autre côté une organisation invisible, l'auto-organisation (ce qui veut dire organisation automatique) qui es notre but ; mais qui suppose auto-organisation suppose conscience collective, et cela n'existe pas encore. Je ne m'attarderais pas ici dans la recherche des raisons de cette absence. Il s'agit d'un fait observable, et apparemment le seul moyen d'y remédier se trouve dans la connaissance et dans ce que Ricardo Mella la appelait auto-coaction, ou coaction morale interne. Cet état moral, même atteint risque cependant de ne pas dépasser le plan strictement psychologique, et la liaison recherchée ne se fera peut-être pas plus qu'auparavant. C'est pourtant cette liaison qui est notre préoccupation essentielle.

Plusieurs chemins, possibilités, se présentent que nous nous devons d'envisager. Rappelons-nous l'ordre dans lequel se sont succédés les événements, développés les théories depuis l'apparition d'une force révolutionnaire prolétarienne, et l'homogénéité théorique peut-être, mais réelle à ses débuts de la Première Internationale. Son éclatement en deux tendances, l'une libertaire l'autre autoritaire, provoqua la formation des partis d'obédience marxiste d'un côté, et de l'autre la lente dégénerescense de l'internationalisme ouvrier à tendance libertaire en un conglomérat hétérogène de groupes anarchistes pour lesquels le seul moyen d'action possible était la propagande sous toutes ses formes. Ensuite les anarchistes entrèrent dans les syndicats (partiellement en France) où en créèrent un (élargi aux éléments marginaux de l'anarchie, en Espagne) qui leur soit propre.

Il y a trois formes d'organisation possible si l'on tient compte de cet écoulement historique. Quatre même, en considérant l'inorganisation. La première cependant doit déjà être abandonnée car ne correspondant pas à une donnée constante mais à une situation sociale bien précise. Avant de pouvoir retrouver la possibilité d'une complète fusion entre l'organisation ouvrière avec son but bien précis qu'est l'émancipation prolétarienne, et l'organisation spécifique dont l'idéologie renferme une bonne part de philosophie, une importante évolution doit s'amorcer et se développer ; quoique ce but soit, dans une certaine mesure désirable, il existe peu de possibilités de l'atteindre avant de nombreuses années. Et le nombre de grincements de dents à envisager avant d'y arriver n'est pas négligeable ; il faut, en effet, tenir compte des réticences de militants des deux bords, car l'organisation ouvrière suppose un plus large volant d'opinions que l'organisation spécifique, volant qu'il serait alors nécessaire de conserver, du moins en partie.

La position réclamant une fédération de groupes isolés est quant à elle indéfendable du point d'une action efficace. Une grande difficulté de pénétration dans les lieux de travail (actuellement, pour une organisation possédant une idéologie fixe) empêcherait un développement sensible. Par contre, une fédération de groupes anarchistes s'attachant essentiellement à des problèmes de propagande et de recherche serait des plus profitables, en admettant que toutefois certains de ces groupes puissent, dans des circonstances bien précises se réserver des tâches d'agitation.

En prenant position en faveur d'un syndicat d'obédience anarcho-syndicaliste, nous adoptons une forme d'organisation qui n'est pas conforme aux vues d'un certain nombre de libertaires français, partisans soit de l'hétérogénéité des groupes, soit d'une organisation homogène où règne la loi de l'unanimité. La concession nécessaire dans une organisation ouvrière à la loi du plus grand nombre est autant que possible modérée par une structure suffisamment représentative, et surtout par la conscience des membres de l'organisation. Nous croyons possible de trouver le levier recherché dans l'anarcho-syndicalisme, tel qu'il a été défini de nombreuses fois, c'est-à-dire comme une organisation qui a pour but, en prenant de l'importance, la création d'un « pouvoir » parallèle apparaissant dans la lutte permanente entre l'ensemble patronat-Etat et l'ensemble C. N. T.-salariat, cette situation permettant à la fois la préparation de la militance en vue de la relève, et, quand se produira l'explosion (quelles qu'en soient les causes) l'ensemble du salariat sera peut-être enfin disposé à prendre ses affaires en main.

Quelques mots sur l'explosion : Si elle se produit avant que nous ne soyons prêts, et n'en déplaise aux spontanéistes, ou bien la révolution échouera par manque d'imagination, car il n'est pas possible d'inventer en quelques mois ce que notre mouvement a mis un siècle à développer, et par manque de constance dans l'effort. Ou bien elle réussira, mais alors, par la force des choses, le socialisme autoritaire, sous quelque forme qu'il se présente, l'emportera.

Cela me ramène à la contestation, et il faut, avant tout, s'entendre sur le sens de ce mot. J'entends par contestation le fait de mettre en doute une donnée quelconque de la société où l'on vit, donnée morale ou matérielle. Cette négation peut être un refus pur et simple ou bien une volonté d'amélioration. Le premier des deux cas est le plus courant, car plus proche de la contestation pure en ce qu'il ne correspond à aucune motivation apparente.

Pourtant, n'avons-nous pas fait nôtre, depuis bien longtemps, un type de contestation permanente. Un type, c'est bien cela. Très précis, ne sortant pas de son cadre. Nous refusons la société présente. Non dans ses petits détails, mais dans ce qu'elle a de plus profond, de plus essentiel. Nous refusons le principe philosophique qui es le sien : la croyance dans la supériorité intellectuelle prédestinée à un rôle dirigeant. Nous réfusons le principe technique qui permet l'application de cette théorie : la hiérarchisation jusqu'à l'absurde de la société, et la ségrégation entre les classes sociales et raciales, entre les diverses catégories du travail. Nous refusons le moyen matériel d'appliquer cette technique : le système économique et financier actuel.

**VIDAL V.**

*(A suivre).*

Vendez !
Achetez !
Diffusez !

« Le Combat Syndicaliste »

Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

A DRANCY (Seine-St-Denis)

B.D.I.C

# Les revendications et la lutte de l'A. F. O. R. P.

Qu'est-ce que l'A.F.O.R.P. ?

Une école où l'on forme les jeunes ouvriers. Mais au lieu que ce soit l'Etat qui forme les élèves-apprentis, c'est directement le patron. L'A.F.O.R.P. est donc dépendante d'une société privé. Ce genre de pratique est courant.

On peut donc facilement imaginer le désir d'emprise de la direction, le degré de conditionnement. Mais trêve de discours : voilà deux tracts publiés par les camarades de l'A.F.O.R.P. :

SCANDALE A L'A.F.O.R.P. (DRANCY)

Hier, la lutte a pris un vrai départ. La grande majorité des élèves a montré qu'elle était décidée à foutre le paquet :

Réaction des profs :

— d'une part pour une fois, ils ont écouté nos revendications : les patrons et directeurs ont peur de la force,

— ils ont appelé les flics-matraqueurs.

Nous sommes décidés à continuer : Il ne faut pas se laisser impressionner par la carotte ni par le bâton.

Prenons en main nous-même notre lutte (pauvre Drouard).

Discutons et décidons des meilleurs moyens pour faire aboutir nos revendications sur les salaires, les cadences, la discipline, la bouffe, etc.

Tous unis, nous vaincrons.

*Les futurs ouvriers, les futurs exploités de l'A.F.O.R.P.*

P. S. — Avis aux flics et à la direction : On a beaucoup de copains dans les usines, les centres d'apprentissages, les facs, les lycées, etc.

*Lettre ouverte à la direction*

Messieurs de Neuilly,

Nous voulons :

— pas de production ni à l'usine ni à l'école,

— salaire payé pour tout le monde suivant les conventions collectives,

— augmentation du personnel de la cantine et de service dans les salles de cours,

— changement de traiteur,

— des prises de terre pour toutes les machines ; des machines scellées au sol ; des carters sur les machines de chaudronnerie, fraiseuses et rectifieuses,

— socles pour surélever les étaux-limeurs.

— baisse du prix des repas,

— droit de réunion à l'intérieur du centre dans une salle prévue à cet effet,

— droit de diffusion d'un journal d'information à l'intérieur des C. E. T.,

— pas de répression sous quelque forme que ce soit.

Toute négociation avec la direction est inutile, car nous voulons *tout ou rien*.

Veuillez croire, chers messieurs, à l'expression de nos sentiments révolutionnaires.

*Les futurs ouvriers, les futurs exploités de l'A.F.O.R.P.*

Sachez aussi, pour terminer, qu'un comité de réception du P. C. F. attendait au tournant (c'est le cas de le dire) les distributeurs des dits tracts qui œuvraient sur la voie publique. Peut-être voulaient-ils palier au départ des six cars de flics qui avaient stationné en ce matin du 7 octobre devant les portes de l'A.F.O.R.P. ? L'un de ces individus sortit d'un groupe de comparses (une dizaine environ) pour se diriger vers un jeune homme en mobylette qui venait de finir sa distribution et lui demander « s'il allait emmerder le monde encore longtemps ». Sur ce il arracha du porte bagages du garçon tout ce qui lui restait de tracts. Celui-ci ne demanda pas son reste et s'enfuit à plein gaz de son vélomoteur, les sbires du P.C.F. n'étant qu'à quelques mètres. Ils se contentèrent alors d'invectives, lui criant que « s'il était un homme il n'avait qu'à venir ici » (« ici », ils étaient une dizaine).

Encore une démonstration de « démocratie avancée... » et de collusion avec les forces de la bourgeoisie.

Egalement grève chez Sonolor, juste à côté de l'A.F.O.R.P. C'est sans doute pour cette raison que le P. C. F. du lieu ne voulait pas de grève à l'A.F.O.R.P. Il avait peur que le mouvement chez Sonolor ne soit contaminé par celui de l'A.F.O.R.P. Argument parfaitement logique en soi, puisque tout ce qui ne vient pas directement du P. C. ou de la C. G. T. est saboté par ces derniers.

M. F.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# COMMUNIQUES

DEUXIEME UNION REGIONALE

Aux Syndicats de la 2e U. R.

Chers camarades :

Le Congrès des Syndicats de notre Union Régionale, aura lieu le dimanche 16 novembre 1969.

L'Ordre du Jour du Congrès Régionale sera établi et distribué le samedi 18 octobre avec les propositions qui à cette date auront été reçues de la part des Syndicats.

. *Le Bureau Régional.*

A NANTES

Réunion S. I. A.-C. N. T. et étudiants A. S., le dimanche 26 octobre 1969, Café du Château, rue de Strasbourg, Nantes.

XVII UNION REGIONALE

Permanences au siège, Salle 2, Palais du Travail, Place de la Libération à Villeurbanne, tous les samedis de 16 h. à 18 heures. A la disposition des militants : bibliothèque (200 volumes), J.S.R., informations, cotisations, journaux (« Espoir », COMBAT SYNDICALISTE).

C.N.T.-UNION LOCAL DE PERPIGNAN

Elle invite tous ses adhérents et symphatisants à l'assemblée générale le dimanche 2 novembre à 9 heures au café Badie route de Thuir.

**C. N. T. - J. S. R.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires*

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

## ETRE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

*(Suite de la page 1.)*

le système économique établi qui repose sur le capital et donc, ne peut être qu'une économie capitaliste à nuance.

A ceux qui préconisent des conseils ouvriers agissant isolément il faut crier : « Aux fous ! ». Ceux qui acceptent une coordination et tout ce qui doit en découler arrivent naturellement à faire de l'anacho-syndicalisme sans le savoir comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. C'est simplement leur sectarisme d'intellectuels miteux qui leur fait rejeter la C.N.T. Dans le fond, ces camarades vivent dans leur petit univers d'idées et de théories toutes préconçues. Leurs idées sur la Révolution économique et sociale à faire et les moyens pratiques deviennent de plus en plus fumeuses à mesure qu'ils essaient d'entrer dans le concret. Ce qu'il faut à notre avis c'est penser les problèmes simplement, en rejetant tout esprit de secte, de parti-pris finalement stupide. Quand nous en serons là, un pas sera déjà franchi...

**M. F.**

## LES OUVRIERS PARLENT...

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration ; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine) ; la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

**SIEGE SOCIAL**
**39, rue de la Tour-d'Auvergne**
**Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64**
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

30 OCTOBRE 1969
NUMERO 579
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


## A PROPOS DE LA MARCHE CONTRE LA GUERRE DU VIETNAM AUX U. S. A.

# Le « Moratorium Day »

Des millions de manifestants, des centaines de discours aux Etats-Unis, et même, à une moindre échelle, dans le monde entier. Tout ceci prouve en tout cas une chose : la lassitude de toute une population qui réprouve une guerre qu'elle trouve injuste et sans issue. Ce que l'on peut toutefois critiquer c'est la forme qu'a prise cette manifestation et certains hommes qui y participèrent.

Cette journée de manifestation fut fixé en ce 15 octobre 1969. Par qui ? Par un milliardaire nommé Jérome Grossmann, président d'une association pacifiste du Massachusetts et sympathisant démocrate, par conséquent adversaire politique du président Nixon, républicain. On remarquera également que la plupart des tribuns de cette journée furent des démocrates (MC Carthy, Edward Kennedy, etc.), ou faisaient partie d'organisations pro-démocrates. Organisée longtemps à l'avance cette journée fut donc l'occasion d'une attaque des politiciens démocrates contre les politiciens républicains et le président Nixon. On pourrait en déduire que la journée du moratoire ne fut qu'un prétexte pour les seuls démocrates. Non. Ou plutôt ce ne fut pas seulement une occasion pour eux. En effet, ce qu'il faut noter surtout c'est que ce fut une *manifestation organisée par les riches*. Expliquons-nous :

A la proposition antérieure de faire en cette journée une grève générale la plupart des organisateurs s'effarouchèrent. Une grève générale proposée dans un tel contexte par des milliardaires et des politiciens c'était évidemment impensable. C'est ainsi que l'on décida de changer de forme d'action.

Sur un autre plan, solidaires des manifestants, tous les boursiers de New-York arrêtèrent les transactions et protestèrent eux aussi.

Pas une fausse note dans cette belle harmonie si ce n'est Barry Goldwater et quelques compagnons qui demandèrent, comme ils le font assez périodiquement, une reprise de bombardements sur le Nord Vietnam.

Quelque chose semble donc à peu près certain : La guerre du Viet-Nam n'est plus rentable si ce n'est peut-être, et encore, pour une petite minorité de miniers et de marchands de canons. Tout comme la population, une partie du monde capitaliste américain veut voir la guerre s'arrêter. Bien qu'il ne faille pas sous estimer le combat politique souterrain, cette attitude est significative.

En fait l'impérialisme américain, tout comme le capitalisme international, s'essouffle. Les coups de boutoir plus ou moins puissants qu'il a subi et qu'il continuera de subir actuellement un peu partout dans le monde, commencent à porter leur fruit. Il perd en Asie. Va-t-il gagner en Amérique latine ? C'est douteux. L'Europe est un terrain économiquement et socialement *glissant* (sauf l'Allemagne, mais pour combien de temps encore ?). Sur le territoire même des Etats-Unis ils se trouve des gens qui, eux, ont le courage de remettre en cause les fondements de la société, seules racines du vrai mal. Et croyez-le, il faut là une importante dose de courage, même (ou plutôt, surtout) « au pays de la liberté ». Ils sont encore peu nombreux. Mais le jour où le contre-coup économique des échecs de l'impérialisme américain se fera sentir dans le pays même, que se passera-t-il ?

Tout cela pourrait grandement réjouir et même faire pleurer d'allégresse des gens tout aussi noircis que les politiciens de la Maison Blanche : les hommes du Kremlin. Seulement eux aussi ont « leurs petits problèmes » ; pour soutenir leur propre impérialisme, ils doivent intervenir militairement en Tchécoslovaquie, au Moyen-Orient soutenant là des gouvernants foncièrement anti-communistes. En Afrique l'influence russe n'arrive pas à s'installer sérieusement. Et surtout il y a... la Chine, avec ses dirigeants plus royalistes que le roi, plus staliniens que Staline, avec ses militaires si nombreux, avec ses bombes...

De tout cela, les travailleurs du monde entier peuvent tirer bénéfice... s'ils agissent avec discernement et cohésion.

*Michel* ***FABRE***

# Le budget militaire et le plan d'austerité

Le plan d'austérité théorique « nécessaire » à la France, est admirablement concrétisé par le nouveau budget national. Mais ce nouveau budget apportera (nous l'espérons) de nouvelles contradictions et de nouveaux mécontentements. A en croire le gouvernement et la presse bourgeoise, le plan d'austérité devrait restreindre les dépenses de tous les ministères et des administrations qui s'y rattachent. Mais quand on voit les chiffres du ministère de l'Economie reproduits dans « Le Monde » du 10 octobre, on constate que le gouvernement (qui ne perd jamais ses habitudes) cache la vérité, et ne présente qu'une petite face du problème. Comme dans sa grammaire, l'économie française possède des exceptions quand il s'agit de restreindre des crédits. Car, parmi ses ministres, l'Etat et le capitalisme a placé « l'oiseau rare » et l'homme gâté que tout le monde connaît pour ses opinions d'extrémiste (de droite et gaulliste). Il s'agit naturellement de Debré. Et oui, Debré est un privilégié parmi les privilégiés, ce qui prouve que la clique qui nous dirige voit sûrement le déluge qui approche, et qu'elle préfère octroyer des crédits plus importants aux militaires pour que ceux-ci sous la couverture « Défense du franc », défendent plutôt le capital et l'Etat. Bien entendu, l'augmentation du budget de 1970 (6.21 %) est la plus basse depuis 10 ans. Les dépenses civiles de fonctionnement (payes des fonctionnaires, créations de postes) augmenteront de 9,32 %, car depuis quelques semaines, des grèves éclatent (P. T. T., S. N. C. F., etc.). Il faut donc augmenter les traitements des fonctionnaires (6 % pour mettre fin à ces nouveaux aléas).

Les dépenses civiles d'équipement nécessaire à créer une infrastructure moderne vont diminuer de 7 %. Revenons à notre « oiseau rare ». Il devrait se plaindre, car son budget n'augmentera que de 4,72 % (plus de 17 % du budget total) alors qu'aucun journal bourgeois n'ose parler de ce « privilège » qu'on lui accorde. Bien entendu, le gouvernement secondé par la presse véreuse, nous dira que cette augmentation est nécessaire, car « la France sera dans les années 70, une grande nation industrielle, pourra retrouver sa vocation profonde, qui est de rechercher — dans un temps de grands changements — les nouvelles formes et les nouvelles étapes du progrès *humain* ». (Discours de Giscard d'Estaing au Ministère de l'Economie). Nous devons donc admettre que la création d'une nation industrielle et du progrès humain doit paser par le Ministère des Armées, et que le progrès humain est la cause de la construction des bombinettes atomiques, des redoutables, des

*(Suite p. III.)*

# APPEL

Compagnons de combat : Deux générations ont passé qui ont abdiqué leurs droits à la révolte totale, qui ont oublié le droit de la force, qui ont négligé ce fait de nature ; une génération est née qui vient reprendre la lutte éternelle de l'homme. Ceux qui ont maintenu, face aux rires et aux persécutions, l'idée du socialisme libertaire, ont droit à notre admiration, car ce n'est pas peu que d'avoir combattu au milieu de l'indifférence. C'est grâce à eux que pourra reprendre corps le mouvement sans que soit négligeable la chance de succès.

Il y a d'un côté la force : c'est nous, le peuple exploité. Il y a de l'autre la ruse, la connaissance. Quand cette ruse, cette connaissance seront reconnues à leur juste valeur, dès ce moment-là le monde changera.

Tant qu'existera dans un recoin du cerveau du moindre des militants de nos syndicats la notion d'autorité, de coercition violente, rien ne sera vraiment réalisable.

Tant que nous ne pourrons parler, nous, libertaires, de nos syndicats, se nos fédérations d'industrie, de nos centres culturels, rien ne sera vraiment réalisable.

Il existe une organisation spécifique. Il existe des groupes marginaux, des groupuscules refusant l'organisation spécifique. Mais quel est le moyen d'action de tout cet amalgame ?

La propagande ? Elle ne peut être réaliste que si elles est concertée.

La solidarité ? Que s'est-il passé dans l'affaire de Bordeaux ? des orphelins de mai ? Nous avons vu certain groupe s'y intéresser quand tout éait achevé.

L'efficacité ? Quel est donc l'impact du mouvement après 25 années d'activité ?

Ne dites pas que la C. N. T. n'a pas fait mieux. Dénigrée, elle s'est maintenue.

Nous appelons tous ceux qui croient que l'action collective est nécessaire sur le plan économique ; qui ayant pleine conscience de la nécessité d'une révolution construite par la volonté des hommes, et non baclée par l'impulsion psychique des masses bêlantes, veulent se grouper et travailler ; qui savent ce qu'est l'anarchosyndicalisme, quels sont ses buts et ses moyens ; tous ceux-là nous les appelons à former ce qui va être l'arme première du travail, le syndicat révolutionnaire, et à le fédérer dans la C. N. T.

# PROVOCATION
## à Saint-Denis

LES FAITS

Le dimanche, 28 septembre 1969, au marché et dans la rue de la République, à Saint-Denis, quartier central de la ville, des diffusseurs des jouraux : « Rouge » (Ligue Com.) ; « Lutte » ; communiste (P. C. R.), J. R. (A. J. S.), se faisaient molester violemment par des militants du P. C. F. et C. G. T., à l'issue d'une manifestation de ménagères organisée par eux-mêmes contre la dévaluation avec à leur tête, Gillot, maire P. C. F. de Saint-Denis.

« Alors que le défilé prenait fin, un groupe de provocateurs gauchistes s'est évertué à créer des incidents bousculant plusieurs personnes âgées que des manifestants durent protéger. » — (« L'Humanité » du 29 septembre 1969).

Une semaine après dimanche 5 octobre 1969, les opposants craignant de nouveaux incidents étaient revenus cette fois-ci en force.

Le P. C. F. lançait, au nom de l'union contre la politique d'austérité, un tract incendiaire dénonçant les provocateurs aventuristes gauchistes. L'A.J.S. (une des églises trotskystes) distribuait aussi un tracts dans lequel elle exhortait les travailleurs à la rejoindre au nom du front unique ouvrier ; quant à la Ligue communiste (Rouge), elle seule, dans un tract, se contentait de s'en rapporter uniquement aux faits et de dénoncer à la population, les méthodes de violences des staliniens.

La police, elle aussi, était là, comme par hasard, pour assurer la circulation « entravée » par l'arrêts de tous les feux rouges , aidée en cela par de nombreux cars de C. R. S.

Jusqu'à présent Saint-Denis se glorifiait à juste titre, d'être le fief du P. C. F. ; aujourd'hui celui-ci doit compter avec les différentes organisations se trouvant à sa gauche.

Mais comment peut-il prétendre qu'une vingtaine de ces « gauchistes » ait provoqué plusieurs centaines se militants P. C. F. ? Comment peuvent-ils également dénoncer le « folklore gauchiste » au Lycée de Saint-Denis, quand la J. C. organisait au même Lycée le samedi une prise de parole dont les seuls auditeurs étaient une vingtaine de J. C. braillant et gesticulant et quelques uns de nos camarades alors que la presque totalité des lycéens se moquaient éperdument de ce qu'ils pouvaient bien dire ?

Comment peuvent-ils encore nous traiter d'hitlériens alors qu'eux-mêmes pratiquent la collaboration de classe en déclarant dans un tract aux commerçants de St-Denis (samedi 27 sep), que la lutte des P. M. E. (organisation patronale) est juste ?

Où sont les provocateurs ? Qui lutte contre les intérêts de la classe ouvrière ?

*Comité Commune St-Denis*

# NOTE DE LECTURE

La littérature progressiste est un des phénomènes les plus étonnants qui soient, surtout quand elle se veut rénovatrice, voire contestataire ou même révolutionnaire. Il en est un parfait exemple dans les publications de ces derniers mois : une étude de Barry Connomer sur les pollutions de la biosphère, étendue aux conséquences et raison politiques de ces pollutions.

Au-delà du sujet traité, présenté seulement par quelques exemples, nous retrouvons cette notion de raison, voire de mesure, dans l'établissement des projets ou données nouvelles, fondement de cette culture avant-gardiste qui nous obstrue la voie.

Voulant condamner les scientifiques qui font le jeu du gouvernement (des Etats-Unis) et des grandes sociétés, au nom de cette raison scientifique dont on nous rabâche un peu trop les oreilles ces temps derniers sous sa forme économique, et non au nom de la liberté face à ce que représente un gouvernement, Connomer se présente sous le jour du preux scientifique disposé à sauver le monde pourvu que l'on écoute les conseils de ces gens éminamment supérieurs que sont les scientifiques. Ainsi la démocratie serait rendue à sa pureté originelle.

En sa presque totalité, l'essai est basé sur la thèse que la démocratie à l'américaine est la plus belle qui puisse être, mais est dévoyée *dans le domaine scientifique* par le secret d'Etat. Ainsi les découvertes nouvelles ne sont pas pleinement exploitées ; et les effets néfastes de certains produits ne peuvent être découverts à temps.

Intéressant par les quelques pages traitant de la pollution de la biosphère, cet ouvrage atteint la platitude parfaite et parfois même l'égocentrisme le plus outrancier dès qu'il s'attaque aux causes et remèdes de cet état de fait. Sans doute touche-t-il au bon endroit en parlant des industriels pressés de distribuer un produit, et qui de ce fait sont les responsables directs des pollutions. Mais les remèdes sont totalement fantaisistes, du moins selon notre point de vue.

En somme un travail qui a tout juste sa place dans la bibliothèque de celui qui veut avoir une collection entière de textes traitant ce sujet.

**VIDAL V.**

P.S.—Biosphère : ensemble des animaux, végétaux, terre, gaz, atmosphère, composant l'enveloppe d'une planète et des éléments climatiques ét biologiques qui en découlent. A la suite des pollutions des terres ou de l'atmosphère, la vie biologique peut être atteinte par des variations de l'équilibre entre les zones climatiques. De la même façon peuvent être modifiés les conditions de renouvellement des éléments de base de la vie. L'étude de la biosphère d'une planète ou d'une région se fait surtout par l'étude des relations entre toutes ses composantes.

DEL COMPAÑERO FONTAURA

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

Precio 5 frs., en esta Administración.

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

París, 30 de Octubre de 1969

# Un nuevo obstáculo: el anarcomarxismo

LA tarea libertaria no se cifra solamente en combatir a la sociedad para suplirla con nuestra concepción de comunismo libre, sino que, por derecho de supervivencia, se está obligado a desinfectar contínuamente el ambiente propio para evitar la corrupción de nuestros postulados incansablemente intentada por elementos «afines» en toda ocasión dispuestos a su labor deletérea acogiéndose a la «oportunidad» de cada hora o de cada época.

Confederal y libertariamente los españoles estamos suficientemente ilustrados con referencia al fenómeno de las tergiversaciones y desviaciones. Tantos han sido los intentos de falsificación de nuestro elemento anarcosindicalista, que, de no ser la intangibilidad de una gran mayoría de compañeros la C.N.T. original haría años que no existiría. El marxista Maurín y sus adictos ya trataron de encauzar nuestra sindical hacia el comunismo válidos de la flojez (supuesta) de nuestros cuadros debida a la pérdida de 500 compañeros inapreciables muertos durante la feroz represión de Dato-Anido-Arlegui.

La reacción confederal fue poderosa y el intento de esos marxistas quedó anulado para siempre.

¿Qué tendrá la C. N. T. de caudalosa e importante que los sectores políticos de avanzada la codician? Antes que el B. O. C. quiso atraérsela el diputado Francisco Layret, y andando el tiempo miró de hacerlo el catalanismo de izquierda catalana mediante militantes confederales que fueron y dejaron de serlo: Grau (Arnaldo Sopelana), Martí Barrera, Fronjosá, Felipe Barjau, Sebastián Clara, y otros, pero sin consecuencias. Igual el movimiento « treintista » (conglomeración de buenas y pésimas voluntades) pudo ser considerado un intento de viraje confederal, no consiguiendo, sus promotores de buena fe, sino escindir el organismo sustancial y luego abandonar fracciones desgajadas de la Confederación al comunismo, al tan ambicioso como infortunado Partido Sindicalista, al «esquerrismo», al yomenfutismo y al aventurerismo. En situación de exilio, la C.N.T. ha conocido otros embates infructuosos, pero terminados en disgregaciones a título de realismo político de la hora y otras zarandajas indudablemente basadas en el paso gubernamental de todos durante la guerra. Aquí los artífices de la desviación número (???) parecían tener base firme, pero la recuperación del crédito anárquico - confederal de 1945 efectuada en el Congreso de París les disgustó y se fueron. Regresaron tras una ausencia de muchos años, y que la mutua compañía nos sea a todos placentera.

Ahora aparece un nuevo peligro afectando, esta vez, a todo el anarquismo mundial. En los muros visibles de las poblaciones se exhiben las testas hermanadas de Marx, Engels, Lenin, Stalin y Mao, y será por olvido que no figuran en dicho cartelón las barbas de Castro. Pues a todo eso, socialmente deforme y rematadamente autoritario; a todo eso, tan lejano de la libertad y de la auténtica expresión de los pueblos, trata de añadirse la cabeza de Bakunin para sembrar el confusionismo en la juventud estudiantil y trabajadora que despierta, desencantada de la experiencia rusa de la cual Marx, Lenin y Stalin tienen la responsabilidad absoluta, no siendo Mao y Castro más que dos advenedizos de la conducta dictatorial marxista. Si en política hay que buscarle al anarquismo — o bakuninismo, si así place a los personalistas — un extremo opuesto, ése hay que verlo en el comunismo de Estado y en el totalitarismo reaccionario, dos fuerzas espúreas que parecen diferir, pero que en el fondo convergen, tanto en odio a la libertad como en el sometimiento político y económico de las multitudes populares, o sea las masas productoras.

Esta aberración revolucionario-libertaria que parece tomar cuerpo preciso a partir de los acontecimientos revolucionarios de mayo - junio de 1968, y, consiguientemente, en la impreparación doctrinaria de muchos jóvenes de buena voluntad, está siendo tenazmente divulgada en Europa y América, y si hemos de darnos un punto de apoyo ahí están el periódico costarricense «La Opinión», la falsa Federación Anarquista Uruguaya (F.A.U.), las perfidiosas y extensas prosas de Pardo Arias y Abraham Guillén, dos carnetistas de la C. N. T. que en casa pretenden echar agua al vino, el primero expulsado de las columnas del «C. S.» y de «Espoir», el segundo aprovechador ¡aún!, de las páginas de nuestro colega de Toulouse.

Y es que a veces somos así de tolerantes, y en algún caso resbaladizos. Ante los intentos de introducción de la política burguesa en nuestros medios hemos reaccionado violentamente. Ahora, frente a la penetración marxista (Marx, Stalin, Mao, Castro, ¿qué más da?) en el movimiento anarquista y anarcosindicalista, la inobservancia de un procedimiento «insecticida» que nos ha sido caro podría acarrearnos fatales consecuencias. El anarquismo hasta aquí olvidado o ridiculizado, vuelve a tomar cuerpo merced a la bancarrota fraudulenta del marxismo, como diría Carbó. Conviéneles entonces a los sacerdotes del dios Marx (y conste una vez más que no nos importan los colores de las respectivas casullas) intervenir nuestras teorías de libertad absoluta, esto es, política, moral y económica, para desfigurarlas, corromperlas y anularlas. La C.N.T. española «ya no cuenta», «dejó de ser», pero se trata de adquirirla para desvirtuarla y dejarle paso libre, en España, a la dictadura marxista. Tampoco el acratismo mundial cuenta para nada; pero como su doctrina es viva y tiene fuerza actual y futurista, hay que integrarla al marxismo para... desintegrar al anarquismo, desvanecerlo, y dejar la marcha del comunismo autoritario libre de obstáculos reales.

Por si fuera poco, ahí está el libro de un marxista evolucionado, y hemos aludido a Daniel Guérin, autor de un libro propagador del «anarcomarxismo» que en este «edito» condenamos. Podrá ser inteligente este hombre, podrá ser prolífica y empecinada la literatura de los castristas de Montevideo; podrá ser doctorísimo el hijo de Mourelos, autor de una tesis «anarcomarxista» en la universidad de Costa Rica. Pero a nosotros las novedades retrospectivas, cavernarias, no nos atraen, es más, conocemos los peligros del transigir con las sectas «novedosas», confusionistas y estirilizantes, que no acuden a otra cosa que a la liquidación del espíritu libertario, a pesar de que le entonen loas sacerdotales y, por los mismo, aviesas y puñaleras.

Que unos asocien o desasocien las cabezas de Marx, Lenin, Stalin, Mao y Castro, nada nos importa. Todos son símbolos de la autoridad renovada, salvada; todos usan la tralla que restalla sobre las multitudes laboriosas DESPUES DE LA REVOLUCION.

Pan, dignidad y libertad, tres condiciones que el socialismo de regimiento no ofrece porque no puede. Entonces ¡vía libre a nuestras soluciones terminantes y sin equívoco!

*AQUI Y AHORA*

# COSAS QUE PASAN

EL que una cuadrilla de emigrantes desharrapados y hambrientos fijaran el paraíso en las nuevas tierras norteamericanas y que parte o gran parte del mundo circundante siga creyendo en ese mito edénico aun en los días que vivimos, es una buena prueba de los grandes espejismos que la historia puede ofrecernos y una excelente muestra de la ofuscación mental extensiva a millones de seres. No obstante, y aunque alineadas con el «establishement» todavía hay mentes lúcidas que no se dejan alucinar fácilmente. Y así, he aquí lo que nos dice Toynbee : « Las esperanzas eran tan grandes que la realidad no pudo cumplirlas, y de ahí el desencanto que inunda hoy a América. » Para el filósofo británico el mítico paraíso norteamericano se ha convertido en el paraíso perdido, y más que perdido, deshonrado y violado. Dice que «América se niega a reconocer que la tragedia está en la misma naturaleza de la vida, y al tropezar con ella no saben qué hacer. Si un hijo muere en Vietnam, América exige que no se llore. Pero la pena está ahí, irremediablemente, y por eso, si yo tuviera una tragedia personal, preferiría sufrirla en Europa o en Asia antes que en América».

Arnold Toynbee, profesor de civilizaciones comparadas, se encara con Norteamérica para enseñarle su lección de historia. Según él los Estados Unidos atraviesan por una etapa semejante a la de Roma de Cicerón en las postrimerías de la República, con un inmenso poder coactivo sembrado por todo el mundo en tanto la corrupción y el desastre se enseñorean de su propia casa, remachados por una Constitución anacrónica que sólo sirve como pieza de museo. El derrumbe estrepitoso de la nueva Roma quizá no lo vea Toynbee, con sus ochenta años, ni siquiera nosotros, más jóvenes. Pero tenemos la firme esperanza de que ocurrirá. Así sea.

El obrero español del agro, que siempre llevó la peor parte a la hora del reparto salarial incluso cuando no existía industria alguna y era él el único soporte de la economía nacional, sigue tan discriminado y aún más que en tiempos pasados a pesar de todos los florilegios que le dedica el régimen franquista. Sin poner nada de nuestra cosecha particular, atengámonos únicamente a esta declaración de «La Gaceta Rural», que vale por toda una requisitoria de cualquier opositor del régimen: «Los campesinos se frotan los ojos para convencerse de que no sueñan y comprenden que existe una discriminación entre los españoles del campo y de la industria. Porque también existe un banco oficial nacionalizado para el agro: el Banco de Crédito Agrícola. Pero éste no otorga alegremente sus créditos, sino que se toma más garantías que el más ortodoxo y exigente Banco privado». ¡Y viva el campo!

***

Hace poco más de un mes, el infortunado survietnamita Thai-Khac-chuyen, «sospechoso» de doble espionaje, fue asesinado limpiamente por los Boinas Verdes, los cuales pretenden cargarle el muerto a la C. I. A., su aliada en tantos sucios negocios. Los detalles fueron revelados por un sargento de las fuerzas especiales, Alvin Smith, quien se dirigió a la C. I. A. para pedir protección de sus compañeros, a los que calificó de «banda de salvajes». Según él, los más altos oficiales de Boinas Verdes se habían conchabado para pegar dos tiros a Chuyen, meterle en un saco, y fondearle frente al campamento. El general Abrams hizo detener a todos los complicados en el caso, y ordenó una investgación a fondo.

Todo esto no nos resulta nada extraño, y no lo es. Lo sorprendente, sin embargo, es que se nos quiera presentar al survietnamita como víctima propiciatoria de un acto incalificable que el aparato legal U. S. A. se dispone a castigar según los más estrictos cánones de justicia, quizá con el objeto de que olvidemos los cientos de miles de seres masacrados en la población civil mediante los bombardeos con las armas más mortíferas fabricadas expresamente para ese horroroso cometido. Es decir, que el Tío Sam pretende maravillarnos con su esplendente noticia en un solo caso de asesinato, pero hace caso omiso de la injusticia y el crimen consistente en barrer del mapa a todo un pueblo impunemente desde el aire, en el más claro y perverso de los genocidios. Estas son las terribles paradojas que nos deparan la ley y el derecho de gentes. Mientras que se nos pide que admiremos la justicia hecha en el asesinato de un solo hombre y lloremos su muerte con lágrimas de cocodrilo, implícitamente se nos exige que permanezcamos impasibles ante cientos de miles de asesinatos que, mediante una sofística criminal, se escapan escandalosamente a la humana y divina justicia.

***

Varios procuradores o cortesanos de las Cortes españoles han elevado, «respetuosamente», al vicepresidente del Gobierno un escrito en el que se dice, entre otras cosas, que «aumenta el control de nuestras empresas por capital extranjero»; que «es ingente la tributación por «royalties» y que «es insuficiente el apoyo a la investigación científica y técnica.» Cosas tan nuevas como el descubrimiento del fuego y que pone de manifiesto que aquí, en España, tanto en medicina como en política, para hacer caso al enfermo se precisa que éste se presente con la cabeza bajo el brazo. Según las cifras oficiales España ha pagado al extranjero en concepto de «royalties» o asistencia técnica durante el año 1968 la friolera de 10.000 millones de pesetas. Esta cantidad se triplica por lo menos si se tiene en cuenta la evasión subrepticia que responde a imposiciones ocultas. El actual Plan de Desarrollo reconoce la penuria en que se halla la investigación científica y técnica; pero a pesar de ello, de los 47.772 millones que solicitó la Comisión de Investigación, el famoso Plan sólo conoce 6.358, lo cual significa pan para hoy y hambre para mañana. Según la O.C.D.E. España destina a estos fines un 0,2 por 100 del producto nacional bruto, en tanto que en las naciones más avanzadas este porcentaje oscila entre el 1 y el 3. Por penuria tecnológica se facilitan anualmente, a fondo perdido, 1.000 millones a la industria hullera, pero no se aplican las oportunas técnicas que tales cantidades podrían desarrollar. Las grasas animales han supuesto una sangría al presupuesto superior a los 3.000 millones, y si bien está conseguida por el Consejo Superior de Investigaciones Científicas la forma rentable de transformarlas en aceites comestibles, inexplicablemente esto no se lleva a efecto. Tan inexplicable como el que a la campaña oficial de «Compre artículos españoles» se responda desde la televisión, también oficial, con unas masivas campañas anunciando artículos extranjeros o los producidos por empresas totalmente controladas por capital extranjero, sin más matizaciones ni garantías. Claro que todo este desastre está paliado, de algún modo, con los ingresos producidos por el turismo, los cuales se cifran anualmente alrededor de los 1.200 millones de dólares, más los 500 que envían los emigrados a sus familiares. Y entonces cabe pensar qué sucedería sin la ayuda turística, y sin esa otra aportación de los emigrados, vergonzosa para el Gobierno, pues hasta los que tuvieron que salir de España en busca de lo que aquí no hallaban, por una carambola de las circunstancias siguen dejando el sudor a la «madre patria», después de haberlo dejado en los «ghettos» europeos. Lo que demuestra que en el siglo atómico y espacial de los computadores y la informática, en España sólo se hacen siniestros manejos cibernéticos con las necesidades primarias del pueblo, dejando todo lo demás en manos de la divina providencia.

***

Erskine Caldwell, cuya filia nazista durante la pasada conflagración mundial parece que no ha sido capaz de menguar su fama de escritor, en un relato autobiográfico nos dice algo tan sustancioso como lo que sigue, sucedido en el país que ha conquistado la luna: «Los miembros más acendradamente conservadores de una iglesia fundamentalista acusaron al pastor de heterodoxia cuando aludió inadvertidamente desde el púlpito a la redondez de la Tierra. Y cuando se negó a retractarse y aseverar que la Tierra es plana, el grupo disidente se dio de baja en la iglesia y constituyó otra nueva, en el mismo barrio, consagrada a la interpretación estricta, literal e inflexible de la Biblia.» Es decir, que en la nación más adelantada del universo mundo existen mentalidades no sólo anteriores a la tenebrosa Edad Media, sino más allá de los tiempos de Leucipo, de Aristarco de Samos y Pitágoras, los cuales ya anunciaron, además de la teoría de los átomos, la redondez de la Tierra. Si a esto se añade que en la mayoría de los estados del Sur no se admite la teoría de la evolución de las especies, tendremos un cuadro acabado de la inverosímil trayectoria histórica de una nación que pretende ser norte y guía del concierto universal. Adviértase que tan extrañas mentalidades no corresponden a individuos aislados, sino a colectividades enteras. Tenemos entonces el hecho de que para muchas agrupaciones norteamericanas todavía no ha habido un Renacimiento, aunque sí grandes crisis históricas con oscuras motivaciones dogmáticas extraídas del Génesis y el Levítico. Por lo pronto hemos asistido al comienzo de una nueva era cuya primera piedra fue puesta por USA. Una era que parece atenerse al terrible dios del Sinaí y a la inflexible ley mosaica y que dio principio con las pavorosas luminarias de Hiroshima y Nagasaky.

**Juan ESPAÑOL**

# Cristal económico

LA economia gira alrededor de la producción, la distribución y el consumo. Se cifran las esperanzas, el éxito o el fracaso de un programa de desarrollo en los índices de producción y en el incremento porcentual obtenido en las industrias básicas. Se cuenta el progreso de na nación por el consumo de cigarrillos rubios, por los millones de botellas de refrigerantes que pueden producir y consumir; por el número de neveras, aparatos de radio, televisores, coches, etc. Pero todo esto no indica que en ese país se viva mejor. Los anarquistas entendemos que la vida de un pueblo es algo más que el número de estos artículos auxiliares. Mientras que una clase, auténticamente proletaria, trabajadora en activo en un ritmo de locura, siga viviendo en deficientes condiciones pese a los avances técnicos de la época. Mientras siga en pie el problema del hacinamiento en las viviendas, tan común en esos países super técnicos; mientras existan salarios insuficientes con los que hacer frente a las más elementales necesidades de la vida a pesar que sigan funcionando perfectamente los resortes de la seguridad social, no debe hablarse seriamente de progreso ni desarrollo. Sin poner como objetivo primordial la justicia social, todos los planes de desarrollo que se acometan carecen de sentido, pues les falta el aspecto humano.

El hombre está en la sociedad, en ella se mueve, se desarrolla, vive y muere. Y por eso sus propios derechos y libertades concluyen donde empiezan los derechos y libertades de los otros hombres. Hoy no puede, no debe aceptar que sus derechos y libertades concluyan donde comienzan los derechos y libertades de la comunidad política, porque ésta está basada en la injusticia. La comunidad política de hoy, estructurada de arriba, jerarquizada en todos los lugares, no puede procurar al individuo trabajador el bienestar que le corresponde, por la misión que cumple, como miembro de esa misma comunidad.

Graduados de la inteligencia estudian friamente, metódicamente, cálculos, previsiones, matemáticas; planifican las posibilidades económicas de un pueblo, pero se les escapa el estudio, no entienden la raiz del mismo ni las condiciones en que se desarrolla su vida. Construyen una teoria económico-política muy bella en su enunciado, olvidar que su aplicación está destinada a las personas: cuestión sin importancia para estos supercabezas que consideran a los demás hombres como ratas de laboratorio con las que es lícito experimentar.

El hombre, individual y socialmente, debe ser el fin primero y último de todo programa.

Si no se atiende al progreso sobran tales teorias, quizá perfectas en sentido administrativo, pero auténticamente repulsivas por su falta de contenido humano.

ESCUDERO

PRESENCIA DEL PUEBLO EFECTIVA

GRACEJOS

# Cementerios sin clientela

HACE poco apareció una noticia en la prensa en el sentido de que el sepulturero municipal de Durango (Vizcaya), había planteado ante el Ayuntamiento de dicha población un caso verdaderamente insólito, al reclamar nada menos que 2.000 días de descanso.

Según parece, dicho empleado lleva desempeñando su fúnebre oficio desde 1928, sin haber disfrutado desde entonces de un solo día de asueto reglamentario. La comisión que estudió el caso, sin embargo, rechazó la petición del sepulturero basándose en la escasa cantidad de trabajo que tiene, ya que en la actualidad se calcula un promedio de tres entierros cada ocho días en Durango. El sepulturero admitió tal cifra — cuya mezquindad atribuye a los antibióticos — pero, por otra parte, alegu que durante los tres años de guerra civil trabajó horas extraordinarias, incluyendo domingos y fiestas de guardar. El Ayuntamiento prometió estudiar nuevamente el asunto, ya que durante los 2.000 días de descanso que solicita el enterrador, y al ritmo de defunciones que actualmente prevalece, se presentarán 250 cadáveres en demanda de alojamiento. Claro que lo más lógico sería contratar los servicios de un sepulturero interino, o bien comprar un frigorífico en tanto regresa el de la planta de sus vacaciones, pero el gobierno municipal de Durango — como todos los gobiernos municipales del mundo — no tienen fondos para esta clase de fantasías.

***

Comentando el caso anterior con un amigo de tertulia a quien todo el mundo conoce como Paco el Andaluz, nos contaba lo que ocurrió hace tiempo en Málaga, al inaugurarse el cementerio de San Miguel, en el barrio de Capuchinos de dicha ciudad:

Por allá de 1885 — dice Paco el Andaluz — en Málaga no se moría nadie. Ni los enfermos con papeleta de deshaucio, ni los viejos, ni los palúdicos que volvían de Cuba y Filipinas. El clima es tan bueno en Málaga, y el vino tan superior, y las mujeres tan guapas, que ahí no se moría nadie. Ahora se mueren porque les da la gana, ya que el clima y el vino y las mujeres siguen siendo lo mejor de España, que es tanto como decir lo mejor del mundo.

El caso es que en 1885 el ayuntamiento de Málaga decidió hacer una obra útil — como tantas de las que suelen hacer los ayuntamientos — y para el efecto construyó un cementerio verdaderamente suntuoso. Daba gusto ver aquellas rejas, y aquellos cipreses, y aquellas hileras de lotes vacíos pero bordeados de flores. El ayuntamiento estaba tan orgulloso de su obra, que resolvió invitar a la inauguración al gobernador civil de la provincia y al Ministro de la Gobernación, quien hizo viaje ex profeso desde Madrid. El único problema, al acercarse el día de la inauguración era que no había muertos con qué estrenar el cementerio.

— ¿Y cómo resolvieron el problema? — le preguntamos a Paco el Andaluz.

— Pidiendo un muerto prestao a Asturias, con la promesa de devolverlo depué...

— ¿Y lo prestaron?

— Sí, señó. Sólo que er muerto no llegó a tiempo. En aquella época, en España lo trene siempre andaban retrasaos. Ahora también, pero ya naide los usa. Ni lo cadávere siquiera...

— Entonces, ¿cómo inauguraron el cementerio?

— Había en Málaga en aquer tiempo un señó millonario mu riquísimo, que se llamaba don Pedro Alcántara Corrale. Además de rico, mu patriota. Por no hacé quedá mal a su tierra, se murió voluntariamente. En todavia se pué vé su lápida en er cementerio de San Migué:

*«La deuda que los mortales*
*Contrajeron al nacer,*
*Pagó, dejando de ser,*
*Pedro Alcántara Corrales.»*

— ¿Y ya no volvió a haber más huéspedes en el cementerio?

— ¡Josú, cómo no! En cuanto se enteraron de que había espichao don Pedro, mucha gente se murió a propósito, pa está cerquita de él... Lo rico siempre atraen mucha clientela. Dicen que er que a buen cipré se arrima, buena sombra le cobija. Y eso lo mismo é cierto en esta vía que en la otra. Aunque lo rico a quiene yo me he acercao, no me han invitao, ni a café...

**ALMAZAN**

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# MISCELANEA

HE leido *Hacia una vida mejor* del compañero y amigo Fontaura; y en verdad que ese pequeño libro, sin traernos paraisos extraños y maravillosos a la manera de Edgard Poë en *La finca de Arnheim*, tiene la virtud de enseñar, sintetizando, la trayectoria histórica del ideas ácrata y las actuaciones, inquietudes, luchas, trabajos y esfuerzos realizados por nuestra C.N.T. en España todo al correr de este siglo.

Dá a conocer lo que fue, hizo, luchó y se sacrificó la C.N.T. española desde 1920, los hombres que la sirvieron por ella, y esta enseñanza encaminada *Hacia una vida mejor — En la ruta de la C.N.T.*, va directamente hacia las juventudes españolas privadas de saber lo que ha acontecido en la península que han nacido amordazada durante treinta años por una intolerancia cerril y una tiranía horrorosa.

Es a España que debe ir ese libro a cientos de miles (si fuera posible hacer esfuerzos económicos bien estrujados ya) y repartirlo a las juventudes obreras y estudiantiles gratis, puesto que este opúsculo abonará el terreno intelectual y moralmente, para hacer una España nueva, a la C.N.T. renovada y fuerte y al ideal libertario exonerado de todo contubernio. ¿Nosotros? ¿Los viejos? Los que aún no hemos pasado el cabo de la tranquilidad, o el de la desilusión, o el de la traición o la desgana, seguimos en lo alto del triquete de la nave cenetista como buenos vigias que en ella aprendimos a cruzar los mares de las borrascas políticas y sociales, seguiremos gritando ¡Libertad! ¡Tierra y Libertad! para todos los pueblos y los hombres.

Ese librito, a España, que bien necesita ese pan espiritual y social y encaminar sus pasos *Hacia una vida mejor*.

***

Cuando la vejez no se atrofia, cuando se mantiene claro y vivo el ideal; cuando se conserva aún un poco de inteligencia equilibrada y se sienten en el corazón los aldabonazos del hambre que reina en el tercer mundo, la miseria humana, la esclavitud del hombre convertido en máquina, robot, animal experimental de las ciencias, en cosa o en aparato mecánico, no es para pasar el umbral de una existencia muy optimista.

Las ciencias y la mecánica aumentan su radio de acción cada día, a cada hora: y cada día, a cada hora, lo espiritual, lo lógico y el valor moral del hombre se pierde en un laberinto de aplicaciones y conceptos para dar salida al absoluto e inhumano cientifismo de todo, aburriéndose el siglo XX, que no sabe donde irá a finalizar la ruta emprendida con la ciencia.

Esa ruta, (itinerario del fin) continuará ensanchando y alargando el proceso de anulación de todo lo bello que en el hombre existe. Libertad, acción, reacción, expresión, hacer y rehacer, amar y ser amado.

El siglo XX, matará la luz de la razón que abrió el siglo XVIII, y muerta la razón, la sinrazón triunfará odiándose la familia humana. *Familles, je vous hais*, dirá la ciencia, arrebatándole la expresión a Andrés Gide. Más, esta vez, ese odio nos viene de la civilización mecanizada que ya ha comenzado a entrar prácticamente en la conciencia humana.

***

Filosofando un poco en mi correspondencia con un amigo, le escribo estas líneas.

Si. He sido tentado alguna vez como tú Jesús. ¿Quién no se conmueve leyendo a nuestra Santa Teresa y a Juan de la Cruz? ¿Quién no duda en sí mismo leyendo a Kierkegaard o a Francisco Javier? Y... ¿quién puede dudar de que también Stirner tiene razón; que el fraile judaizante Orobio escribió derecho y esclarecido y que Holbach estudiando en la naturaleza descubrió en ella la creencia de una moral sin dios?

Sí, querido amigo. Con ellos, de ellos y por ellos aprendí mucho, saqué mucho provecho y me determiné, (si es que determinarse puede caber en una vida) a ser yo, solo yo hombre con su ideal y con su yo de ser. ¿Qué hay que respetar las creencias? Empieza por respetar la mía, puesto que hasta ahora, respeto yo las tuyas como la de los otros. Pero nada de Iglesias, nada de ejércitos armados de cruz, de medias lunas, o de copones y candelabros imponiendo leyes, doctrinas morales ejercidas obcecadamente, fanáticamente, malsanas y malsonantes. Todo esto es negación. Negación no sólo mia como tu apuntas, sino que va unida a otras negaciones razonadas, que, unidas a otras negaciones, vale una afirmación. Así pues: ¡yo afirmo!

El silencio de la fe de que me hablas, no es más que una angustia que mantiene al hombre en un continuo esperar, en un permanente ignorar. Cuando el padre eterno, (según las escrituras) pide a Abraham el sacrificio de lo que le era más querido en el mundo, Abraham ignora las intenciones de dios, Isaac ignora las intenciones de su padre y el mundo cristiano y el mundo hebreo, ignoran hoy aún las intenciones de los tres. Sólo Kierkegard ha querido o intentado darnos una definición existencialista de esta idea intencionada de dios, idea que aprueba Unamuno dentro de su fe, y esta idea fe, la metafísica la hace relucir como un relámpago de luz.

Tu carta me hace el mismo efecto. Me quieres hacer ver, que al creer yo no creer, es que estoy creyendo, y en verdad que así es. Creyendo en que yo soy «yo»: que fuera de mí la nada me envuelve, y que entre la Biblia y Kierkegard, entre el Unico y Renan o entre los Evangelios y Holbach, prefiero a los dos alemanes que al dinamarqués y al francés.

En la *Pensée* de Blaise Pascal, se lee: «Pensemos en la ganancia y en la pérdida que puede haber tomando la cruz en que Dios es. Estimemos estas cosas: si usted gana, lo gana todo: si usted pierde, no pierde nada.» Me abracé al último caso, o sea, en creer que Dios no es, y en mi larga vida, no he perdido nada, creyendo como un deber, constituirme un camino que me lleve a la verdad, con la experiencia de la razón dentro de la verdad experimental. Si así me crees, piensa en que estoy creyendo.

**J. SEVILLA**

# El Mundo es así

# CHISPAS

*Teatro de la Edad Moderna, imposibilitado. Necesita permiso del general Franco, embajador de la Edad Media.*

***

*Nueva comedia: El anarcomarxismo. (Nunca sopa de esparto ha sido digerible.)*

***

*Que la organización «anar» alemana resulte ópera bufa, gusta al anticarrarismo.*
*Cualquier cosa, con esfuerzo.*

***

*Incluso la F. A. Japonesa ha sido disuelta en aras al anarcomarxilenimaocastrismo.*
*Se necesitan tragaderas para engullir esto.*

***

*Abraham es un personaje bíblico renacido castrista a ultranza. ¡Qué* esperanza!

***

*Nos consideran sin vista*
*esos del rabo marxista,*
*y faltos de entendederas*
*los de las comi-obreras,*
*y hombres de no hacer caso*
*los de Royano y de ASO.*
*Sin embargo yo aseguro*
*con mi fe de siempre obrero*
*que ese mundillo oscuro*
*se reducirá a cero.*

***

*La mayoría de piezas teatrales españolas van del estreno al olvido. Por malas.*

***

*Olvidar a quienes olvidan las ideas. Por peores.*

***

*La vida es entera comedia, no media.*

*CHISPERO*

*Un libro de gran actualidad:*
HACIA UNA VIDA MEJOR
*(En la ruta de la C.N.T.)*
Original del compañero Fontaura.
ACABA DE APARECER.
Pedirlo a esta Administración.
Su precio: 5,00 francos.

# ANTENA

NO SE ESTA CONFORME

MADRID. — El proyecto de Ley Sindical por lo visto ha perdido su secreto. Visto su articulado, se establece la convicción general de que dicho proyecto de ley sanciona favorablemente el sindicalismo dirigido desde el Estado, considerando, abusivamente, que la clase trabajadora está en minoría de edad y necesita rectores. El repudio del propósito gubernamental es casi unánime — afirma una persona nada sospechosa de antifranquismo.

IGUAL DA QUE ESTEN EN UNA MANO QUE EN OTRA

MADRID. — El atraco mayor realizado a una joyería madrileña se consumó el día 19 de octubre (domingo) a la 10 de la mañana, en un establecimiento preciosista del Paseo de la Castellana. El guarda del mismo resultó herido y los tres asaltantes se llevaron joyas por valor de 30 millones de pesetas.

LAS VICTIMAS DEL TRABAJO

SEVILLA. — A consecuencia de la catástrofe minera de Villanueva del Río, de la que dimos cuenta en este periódico, han fallecido los heridos Manuel Pena Galloso, Antonio Rodríguez y Cristóbal López Valor. El muerto retirado de la mina se llamaba Luis Palomo Delgado.

FIN (DESASTROSO) DE UN CONFLICTO

OVIEDO. — Tras una resistencia de los 700 empleados administrativos de la empresa nacional Hunosa a aceptar horas de trabajo, éstos han renunciado al forcejeo que han mantenido durante doce semanas. La intervención del sindicato vertical ha sido contraria a los intereses de los empleados. No podían, éstos, esperar otra cosa.

Mientras tanto, en el pozo «Mosquera», de la mortífera Hunosa, el minero José Arboyes Menéndez perecía aplastado por una vagoneta.

CONFLICTO CLERICALMENTE RESUELTO

SEVILLA. — Los obreros empleados en una importante obra que se realiza en San José de la Rinconada por parte de la empresa «Colomina G. Serrano, S. A.», abandonaron el trabajo por desavenencia con las cuentas «galanas» que semanalmente la Colomina establecía en perjuicio de los trabajadores. Visto el abandono del trabajo, la gerencia dispuso el despido del personal, lo cual dio idea a éste de recluirse en el convento de las Hermanas de la Doctrina Cristiana en son de protesta. Las Hermanas han mostrado a los huelguistas la Doctrina Cristiana y ellas y algunos huelguistas han entonado rezos para la buena solución del conflicto. Piropos también los hubo, y parece que a última hora en Madrid se ha firmado un laudo que levanta la situación de despido y regulariza, en parte, los pluses y devengos extraordinarios de varios obreros.

LA PATADA

SEVILLA. — El alcalde por la gracia de Franco, Moreno de la Cova, ha sido destituído por el gobierno, sin explicaciones satisfactorias. Para sustituirle en El Pardo han escogido al médico regimental Juan Fernández Rodríguez García del Busto y Otras Hierbas.

MALESTAR EN METALURGIA

MADRID. — Reina profundo malestar en el ramo metalúrgico a consecuencia del exceso de horas de trabajo exigido por la burguesía, protegida por el decreto del gobierno que abolió la jornada semanal de 44 horas. Según la norma de horario prácticamente indefinido impuesto por las autoridades, y además, la tendencia últimamente agudizada de despedir a los obreros de 50 años por arriba, el estallido de un conflicto de grandes proporciones es previsible en el Ramo. Alarmados, los «mandos sindicales» así lo han significado al gobierno y a los patronos.

ESPAÑA = U.R.S.S.

LONDRES. — Como es sabido, el puerto de Tenerife (Canarias) ha sido ofrecido a la flota pesquera rusa por el gobierno del general Franco, y según la prensa londinense esta concesión del fascismo español al totalitarismo ruso amaga una colaboración política que Moscú utilizará a los efectos de espionaje en el Atlántico.

CONSEJO DE GUERRA

BURGOS. — Se desarrolla a puerta cerrada por hallarse encausados siete curas vascos además de una mujer de condición civil. Para los religiosos el fiscal solicita penas que van de doce años a seis de presidio. Para la dama el descortés fiscal reclama 4 años y medio de encierro. Los ocho procesados responden de una pretendida ocultación del resistente vasco Miguel Echevarría Iztueta.

CONTRA LA LIBERTAD DE PENSAR

ALICANTE. — La Dirección General de Prensa, tras incoar el oportuno expediente, ha resuelto imponer una multa de 5.000 pesetas al director del diario «Primera Página» de esta ciudad, Juan José Pérez Benlloch, por infracción del artículo segundo de la Ley de Prensa e Imprenta en cuanto al respeto debido a las instituciones en la crítica de su actuación política y administrativa.

¿ACCIDENTES VOLUNTARIOS?

MADRID. — La edad más peligrosa para los productores es a partir de los treinta años; el oficio, el de albañil y metalúrgico; las horas punta para producirse un accidente, de 8 a 12 de la mañana; los días el miércoles y el jueves; los fallos, el 80 por ciento de tipo personal; el 10, de carácter técnico, y el otro 10 por ciento, por causas múltiples. En la mayoría de los casos el accidentado tiene que estar dado de baja de uno a diez días y de 3.000 accidentes, uno es mortal y 30 graves. El oficio más seguro es el administrativo, aunque a causa de la circulación se va volviendo también cada día más peligroso.

Estas son las conclusiones a que ha llegado la Mutua Patronal de Accidentes de Trabajo «El Fenix Mutuo».

Visto y aprobado, que según los haraganes de «El Fenix Mutuo» el 80 por cien de obreros se accidentan por gusto de rehuir el trabajo. Podrían añadir, esos «fenicios», que frailes y burócratas en un 100 por 100 mueren de fatigas y cansancios. La censura franquista no impediría decir esa cosa.

SACERDOTE CONVERTIDO EN CLOWN

URIOSTE. — Miguel María Mendizábal, párroco de esta pequeña localidad vizcaína, se ha despedido de sus feligreses para trasladarse inmediatamente a Madrid, en calidad de capellán de circos y ferias, cargo para el que ha sido nombrado recientemente.

Miguel Ma Clown Mendizábal va a organizar en Madrid el apostolado bajo las lonas de los circos entre los artistas y las gentes de las ferias.

JORNADA NACIONAL DE VIUDAS

MADRID. — Bajo la dirección del padre jesuíta Garralda, ha terminado la primera Jornada Nacional de Viudas. La entidad organizadora se intitula Comunidad Cristiana de Viudas. El objetivo de esta C.C.V., según el P. Garralda, es sacar a las viudas españolas de su estado de soledad y «convertirlas en miembros activos que empleen sus experiencias matrimoniales en servicio de la sociedad».

Indudablemente, las mujeres inexpertas tienen mucho que aprender de las viudas experimentadas.

**LE COMBAT SYNDICALISTE n'est pas régulièrement distribué par l'administration des Postes. Très fréquemment, sa diffusion est retardée. Notre collègue « Espoir » de Toulouse arrive partout normalement tandis que LE COMBAT SYNDICALISTE est semble-t-il volontairement retenu. Lorsque nous envoyons un exemplaire séparé, il arrive très vite à son destinataire. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'édition entière ? Il est bon que nos souscripteurs sachent que chaque édition est livrée à la Poste de Choisy-le-Roi tous les mardi à cinq heures de l'après-midi. Lorsqu'il y a un retard trop visible nous réclamons et la situation se normalise aussitôt. Où est donc l'obstacle ? Les postiers de la C. N. T. nous aideront à découvrir les coupables. Quant à nos sympathisants, si le « C. S. » ou « Umbral » ne leur parviennent pas régulièrement, ils doivent réclamer massivement à leurs centres respectifs. Nous devons agir sans perdre de temps si nous ne voulons pas que nos ennemis occultes en finissent avec nos publications.**

VIVIR PARA VER

# El ringorrango

**por FONTAURA**

### INTERMEDIO NADA PATETICO

EVIDENTEMENTE, el cotidiano vivir nos ofrece los más variados motivos susceptibles de inducirnos a la reflexión. De lo trágico a lo grotesco es abundante la diferencia de matices. Unas veces, como le sucedía a Mariano de Larra, se ríe por no llorar. Otras ocasiones se presentan en que la hilaridad nos la promueve el comprobar las trazas de cualquier archipámpano, que con aire tieso y almidonado, sienta cátedra de teorizante.

Ya el campechano Rabelais dejó sentado el valor saludable de la risa. A la postre, si bien pueden ponerse objecciones a uno de los siete sabios de Grecia que, al parecer, afirmaba: «no os toméis la vida en serio», no podemos echar en olvido que al propio Sócrates con todo y estar saturado de densos y sanos principios filosóficos, no le faltaban móviles para reir, y hasta para tomar lecciones de danza, según lo dio a entender Aristófanes.

### EL MOSCARDON, EL HUERTANO

Estamos en casa, en nuestra modesta habitación. Y he ahí que en ella penetra un moscardón. ¡Zumba por aquí! ¡zumba por allá!... Al principio, no se le hace caso; mas, a fuerza de oirle. es lo normal que se busque darle un papirotazo, abriendo la ventana para que se marche con viento fresco. Traducido el símil a la realidad, se puede poner en evidencia el hecho de que un señor, con hinchazón de suficiencia, con singular empaque de empingorotada infalibilidad, se nos cuela en prensa nuestra y se pone a pontificar en torno a la economía, la estrategia, la política, la dialéctica, la historia, la geografía, y ¡quién sabe cuantas cosas más! Desde distintos conductos brotan las discrepancias al respecto de lo expuesto por ese señor. El cual responde con el insulto, llamando «anarquistas dogmáticos» a los osados que se atreven a ponerle objecciones.

Allá en el simpático ambiente popular de la huerta valenciana, cuando alguien se embala y con pose petulante pretende dar lecciones a los vivos y a los muertos, suelen decirle con aire chungón: «¡Pare vosté la burra, amic!» Es pensando en la expresión de aquellos buenos huertanos que una vez más sale uno al paso del señor Abraham Guillén, que, con una ligereza impropia de su privilegiado cacumen, se permite insultar a los anarquisats y burlarse de los exiliados españoles.

### UN GENIO INCOMPRENDIDO

Que un ciudadano ande por ahi con un pedestal portátil, se empine encima, y le dé por explicar al universo entero lo que es y lo que piensa, no deja de ser divertido si se trata de pasar el rato. Así, el ciudadano aludido en la primera página de «La Opinión», de Costa Rica (mayo 1969), bajo su efigie trazada en tamaño de diez por dieciséis centímetros, ha enjaretado un «Autorretrato de luchador», una especie de «curriculum vitae» para que la posteridad sepa quién fue Abraham Guillén. Refiere que considera a Hegel como el filósofo más completo; a Fidel Castro, como «el hombre de acción más práctico»; deja sentado que «un revolucionario, para merecer tal título, debe dominar la economía, la dialéctica, la política, y la estrategia y cargarse de paciencia e ironía.»

Y el ilustre personaje aduce: «Tendría motivos para pensar que soy un escritor incomprendido: los comunistas me llaman trotskista; los trotskistas dicen que soy anarquista; los anarquistas dogmáticos me señalan como anarco-marxista; pero yo me justifico y defino con mis obras y hechos; cuando veo una contradicción la llevo hasta sus últimas consecuencias; en cambio los filósofos oportunistas retroceden al entrar en el terreno peligroso de la lucha social y política.»

Del periódico uruguayo «Izquierda», en el citado número de «La Opinión» se reproducen unas opiniones del personaje famoso. Al preguntarle cuál es su diálogo con los españoles exiliados el portentoso escritor revolucionario aduce que a los exiliados se les paró el reloj en el 1939. Constata: «No me escuchan, tienen ideas preconcebidas; viven en el pasado; se diría de los cartujos de Burgos, que dicen y repiten: «Morir habemus»; son como los grandes cementerios sobre la luna (habrá querido decir debajo; también el genio puede equivocarse alguna vez) de Bernanos...»

¿Qué tal? No hace falta pasarse de listo, ni siquiera ser «anarquista sectario» para comprender que por encima de la técnica, de la dialéctica, y de las demás particularidades inherentes a tan ilustre persona está una frescura polar y un colosal *desparpajo discursivo*. Un amigo aficionado a los cálculos aritméticos tuvo la paciencia de contar las palabras contenidas en uno de los horripilantes tabarrones de ese señor; el artículo titulado: «Capitalismo, guerrillas y subversión urbana» («La Opinión», abril, 1968). ¡Contenía nada menos que cincuenta mil, doscientas treinta y dos palabras! ¡Ni aquel famoso Alfonso de Madrigal, alias «El Tostado», cuya prolijidad escribiendo era tan considerable que algunos llegaron a imaginar si es que escribiría con las manos y los pies al propio tiempo!

Con tanta técnica, con tanta dialéctica; con la sobresaliente inteligencia que posee un tan insigne varón, que analiza cómo fue y cómo debió ser la guerra de España, cómo se puede hacer ahora; que critica y enmienda las tácticas de Che Guevara, de Debray, de los guerrilleros de acá, de los de acullá; que ataca el inmovilismo de los exiliados; que ataca a los que retroceden «al entrar en el terreno peligroso de la lucha social y política», cualquiera piensa: ¿Cómo se pudo perder la guerra teniendo tan eminente estratega? ¿Cómo está tan retirado de España quien como él considera que es fácil organizar las guerrillas en España y hacer la revolución salvadora? Sus condiciones de estratega podría ponerlas a prueba estando en la parte de acá del «charco», mejor que allá lejos en el Uruguay. Sí, también en la América latina se lucha y se puede luchar. ¿Dónde destaca su heroísmo ejemplar y sus capacidades técnicas? ¿Cómo va a demostrarle prácticamente al mundo que es un genio incomprendido?

### ESTRATEGIA DE TAMBOR Y CLARIN

Nada menos que dieciséis libros publicados, «gran parte de ellos sobre teoría de la guerra revolucionaria», nos dice la Redacción de uno de los periódicos en que colabora, constan en el haber de ese señor Guillén. Queda uno, así de momento, turulato, completamente anonadado, imaginando el enorme caudal de conocimientos, la luz resplandeciente que ha de brotar de tan cuantioso caudal intelectual. Pero tras el momentáneo deslumbramiento vale la pena de cerciorarse de algunos *botones de muestra* de la estrategia del citado aguerrido revolucionario.

Ya en el semanario «Espoir» (10-12-1967), dije en un artículo, aludiendo al autor de los dieciséis libros: «Hemos podido leer recientemente todo un plan de guerrillas en el que se nos habla de un «estado mayor del ejército popular de liberación». Se nos asegura que dada la antipatía que le tiene el pueblo, el militarismo franquista no es un enemigo poderoso. En el plan de actividades de guerrilla, se alude a una «cobertura política». Se presentan como necesarios, «hombres de línea política». Se manejan «pelotones», «jefes»... Se habla de pasar «la gran masa exiliada en Francia a incorporarse a la lucha armada contra el franquismo.» Y al final de todo ello, a modo de llamada de cornetas, o clarín, al combate, se dice: «Ha llegado la hora de la acción insurreccional.»

Ya muy posteriormente el ilustre publicista escribió en «La Opinion : «La Alianza Sindical, en Vasconia y Cataluña es la clave de masas para la lucha armada contra Franco. Interesa actuar sobre esas regiones para que pase la gran masa exiliada en Francia, a incorporarse a la lucha armada contra el franquismo (igual repertorio fraseológico que el año anterior, repeticiones muy frecuentes en el largo *kilometraje* de sus abundantes artículos). Luego, como llamada a la batalla: «Ha llegado la hora de la acción insurreccional. Los días de Franco están contados. ¡Libertad o muerte! ¡Venceremos!»

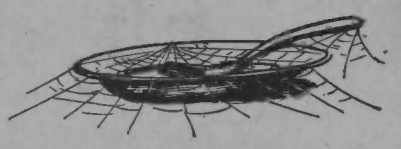
Y ante el ímpetu avasallador de la prosa guillenista, diríase que acudían al oído vibrantes, sonoras trompeterías : ¡Tururú, tururú, tururú! ¡Tachín, tachín, tachín! ¡Ya está armada!

¿A qué sirve, señor, escribir tantos libros, cuando se sueltan memeces que evidencian un total desconocimiento de las características psicológicas de «la gran masa exiliada en Francia», así como las de la clase obrera de España? Ello lo saben, sin haber escrito libros, exiliados españoles que si bien hacen caso omiso de los pedantescos articulejos de Abraham Guillén, pueden darle lecciones, *vividas*, de cómo se actúa *dentro de España* contra el franquismo y cómo se propagan las ideas anti-

B.D.I.C



# del marxismo averiado



totalitarias en el exilio. Cosa que ni han hecho, ni hacen, ni harán los endiosados estrategas de café.

### UN PERIODISTA DE CARTEL

Leemos en «La Opinión» (mayo, 1969) al respecto del señor que se viene aludiendo en este trabajo, un ditirámbico suelto de Redacción, donde se aduce que «llegó a Francia, donde editó, en el exilio, el periódico anarquista «Solidaridad Obrera». Como buen español, chocó con sus compañeros de dirección y decidió venir a América.» No, no vale disimular, con tópicos inconcretos la realidad de las cuestiones. Una cosa es que se pueda ser «buen español», buen javanés, o buen beduino, y otra cosa bien distinta es entrar, más o menos de contrabando, en una publicación libertaria, con inclinación a darle influencia distinta a la que mantienen aquéllos que la sostienen. ¡No confundamos! El compañero Juan Ferrer aclara bien las cosas en el número 574 de este semanario. Artículo «El tango de la economía». Dice así: «Por qué el periodista Abraham Guillén, nombrado director de «Solidaridad Obrera», de París, por intromisión o consejo de Miguel Chueca, fue arrojado de la dirección, sino por su inclinación comunista? ¿Por qué este mismo Guillén frecuentó — con el propio Chueca, Jover y Rivas — la reunión comunista de Viena, sino por simpatías hacia el comunismo dictatorial, o de Estado cadenero?»

Del compañero Tato Lorenzo, meses antes de fallecer en Montevideo, recibí un ejemplar del periódico «Este-Oeste» (nº 113) en el que bajo el epígrafe «Actividad comunista en el Uruguay», alguien que firma Fernando V. Bosch da abundantes pormenores acerca de las actividades de Guillén, que dice ejerce de periodista en el diario «Acción», y puntualiza que es «una figura destacada del aparato chino-rojo en América». De lo que haya en torno a lo que se ha dicho públicamente en un periódico, allá se las compongan el interesado y sus amigos. En tanto que libertarios, desde años venimos combatiendo el totalitarismo ruso y el imperialismo americano. Ahora que combatimos igualmente los demás totalitarismos, entre los que van incluídos el maoista y el castrista. Al hacerlo estamos contra el marxismo, por sus aberraciones en la teoría, y por sus atrocidades en la práctica.

La excesiva tolerancia que a veces se ha tenido en prensa libertaria, ha motivado el que en ella se colaran elementos emboscados de diversa condición: fascistas, comunistas, vaticanistas, etc. Así, en «Soli», de Barcelona, estuvo una temporada en plan de redactor el fascista Osés Hidalgo; Medina González, que en Sevilla escribía a cuenta de la Falange, mucho antes había sido director de «Soli», de Valencia, y de «Tierra y Libertad», de Barcelona; en prensa libertaria colaboraba Helios Gómez, comunista emboscado y en «CNT», de Madrid, llegó a ser director Gil Bel, que luego anduvo con las derechas, habiendo fallecido bajo el amparo y los «servicios de la Santa Madre Iglesia». Elementos que se han apañado para desempeñar lo mejor posible su papel, dando una de cal y otra de arena en sus escritos, con miras a crear confusionismo, o usando un tono ultrarrevolucionario, puesta la intención en ganar simpatías para obtener mejoramientos informativos. Cumplían la misión que se les había confiado, como en el caso de Osés Hidalgo, hacían gala de un radicalismo que pretendía emular al propio Bakunin...» «¡El que 'la lleva la entiende!», dicen por Castilla.

### ¡CUIDADO CON LOS ECONOMISTAS!

En la etapa revolucionaria de 1936 hubo necesidad de pasar de la teoría a la práctica. Y ante la piedra de toque de la realidad fallaron no pocos teóricos de rumbo que, antes de la revolución, sobre el papel habían desarrollado proyectos magistrales. Tales fracasos descollaron en el sector de la economía, que había tenido envarados sahihondos, quienes, pese a que tenían libros escritos y documentadísimos artículos, les aturdía el cotidiano desenvolvimiento de la producción en sus diversas manifestaciones. Hubo que recurrir entonces a modestos elementos que, sin el brillo de las *lumbreras*, la práctica les facilitaba el laborar con soltura y eficacia.

Andaba por Levante uno de esos portentosos técnicos en ciencias económicas. Iba por las colectividades en plan de desarrollar trascendentales estudios de los que dependería la buena marcha de la revolución... En realidad de lo que se trataba era de llenar el estómago sin soltar cuartos y que le dieran comida para llevarse a casa. En la provincia de Alicante, una de las mejores colectividades era la de Villajoyosa, integrada en gran parte dè pescadores. Nuestro economista estuvo en la localidad. El hombre comió a dos carrillos, y como despedida le prepararon una magnífica caja de pescado fresco y de buena calidad. El hombre quedó encantado, hasta el extremo que a los ocho días volvió otra vez por allí. Se trataba de tomar más datos de importancia. ¡Y de nuevo a comer opiparamente y buena caja de pescado! Los datos tenían que ser muy amplios y minuciosos, pues a los pocos días de nuevo nuestro hombre andaba por Villajoyosa. Se fue encantado de la vida. Pero ya esta vez, en reunión de colectivistas, comentando los viajes del inteligente camarada técnico, un veterano compañero pescador dijo en tono sentencioso: «¡Cuidado con los economistas!» Y en su cuarto o quinto viaje, aquel admirable hombre de estudios tuvo que pagarse la comida y ya no hubo caja de pescado regalada.

Dice el profesor Schouten en uno de sus estudios relacionados con la economía: «Existe un estrecho vínculo entre la economía y la política. El sistema político de un país influencia ampliamente su vida económica.» Ello nos da como consecuencia el que cada país totalitario ponga en juego todo un engranaje económico desvinculado por completo de lo que atañe al sentimiento de la dignidad humana. No puede ser otra cosa, ya que en el fondo lo que se persigue es alienar la voluntad del individuo, procurando en todo lo posible hacer de él un seguidor de los guías, de los dictadores, de los infalibles. Es lo que se deduce de los escritos del señor Guillén, saturados de un plúmbeo tono marxista que nos inducen a pensar en las palabras del pescador de Villajoyosa: «¡Cuidado con los economistas!»

El compañero Luis Castro burla burlando le ha dado una excelente lección de buen sentido al petulante marxista Abraham Guillén. El artículo que con el título «Eso de la economía dirigida» publicó en este semanario es un cierto exponente de la falacia de la tan llevada y traída dialéctica de que nos hablan los discípulos del profeta Carlos Marx. El santón de la «nueva clase», como llamaba Djilas, que los conoció bien a los enchufados en las directrices de las dictaduras llamadas falsamente del proletariado, siendo contra el proletariado, como bien lo demostró en su día Alejandra Kollontai.

### ENTRE NOSOTROS SEA DICHO

Efecto de un moscardón hace ya la tenaz intervención en prensa nuestra del tantas veces citado elemento. Los compañeros de la Zona Norte han evidenciado su disgusto harto fundado. En un pleno de los componentes del Rhône-Loire han manifestado lo propio. Nos dicen que desde Venezuela se han formulado protestas en torno a quien tal vez esté en su programa que en nuestros medios se hable de él. Ahora bien: la tolerancia reiterada es justo que tenga sus límites al tratarse de quien, además de pretender hacer mangas y capirotes en nuestra prensa, se permite desde su alta y entonada suficiencia soltar el insulto de dogmáticos a cuantos no quedan embaucados ante el *kilometraje* de sus escritos, con pestuza de marxismo averiado, ya que a veces pretende hacer mezcolanza con conceptos libertarios. Entonces ya cabe lo del huertano: «¡Pare vosté la burra, amic!»

## Correo de redacción

—A. F., Burdeos. No se trata del número dedicado a Ferrer Guardia y a la Escuela Moderna, sino del extra referente al historial completo de «Solidaridad Obrera». Te habrás sado cuenta de que el ejemplar que nos has enviado está incompleto. Lo devolvemos. De todas maneras, gracias.

—J. L., Steubenville. No recibido aún, sí los escritos. Recoge lo que le decimos al anterior compañero.

—Señorita (¿Ponti? Firma ilegible), Elne. A ese compañero usted lo defiende pésimamente. El lo hubiera hecho mejor.

—A. M. M., Marsella. No temas. Esas contrariedades con unos sones de Granados, Borodin o Yupangui se ahuyentan.

—Ll. C., Espelt. Queda poco bueno en el exilio. El resto, enyesado, acreditando el poso de nuestras aguas procedentes de «Les Guixeres».

# EL RUMOR

NO ha descansado el murmullo en su tarea de aguijonar los oídos del pacífico o inquieto ciudadano. A todas horas llega el rumor de una cosa que será o no cierta, pero llega como estímulo o desesperación, alegría o tristeza.

Lo precedente trae como signo de afirmación lo que después sigue para bien o mal del afectado que, aun sin esperarlo le despierta, obligándole a que tome las medidas necesarias si quiere salvarse del «chaparrón» que se avecina con no muy buen carácter por las circunstancias en que se presenta, muy poco o nada de agradable.

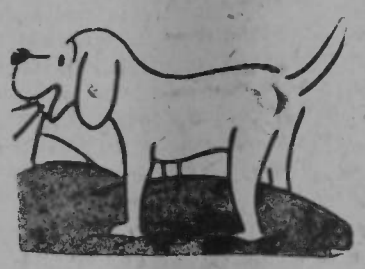
Suele oirse, frecuentemente, rumores de graves responsabilidades contraídas deliberadamente, que más tarde se convierten en un cúmulo de apreciaciones, sin ningún norte constructivo, lo que da lugar a la recrudescencia de otros hechos por otras causas distintas, aunque hayan nacido en el mismo lugar. Hay quien no hace caso de estas coincidencias, pero a fuerza de la insistencia del rumor se convence de que su actitud ha de ser otra de más importancia para la colectividad ya que, como hombre, es sociable, y apartarse de lo que atañe exclusivamente a la sociedad es negarse a sí mismo.

Muchas veces se vive del rumor, generalmente cuando los ánimos están decaídos y la moral debilitada, lo que es un aliciente que no debe ser despreciado, sino necesario, para que no se apodere el marasmo de uno, y renazca la confianza que en un momento dado, por imprevistos diversos, había desaparecido.

Una mentira a tiempo, vale más que cien verdades a destiempo, por eso al rumor, que indiscutiblemente contiene esta «virtud» se le ha de poner la atención que se merece, por sus propiedades insólitas.

La veracidad llega después del rumor, como las decepciones, pero en ese interregno se vive la esperanza de poder alcanzar lo que desea, y si esto no tiene valor alguno, según mi interpretación tiene mucho más de los que algunos se figuran, porque es una anticipación a todo acontecimiento, mejor dicho, una invención que se acoge con reserva, aunque se escucha con atención.

Claro que casi siempre la realidad no es la del rumor, pero se acerca, por lo que podemos catalogar a la mentira como aproximativa y ya no es mentira a parte



entera, sino a medias. Ahora, por ejemplo, corre el rumor de que el Medio Oriente ha entrado en la etapa reconciliadora por medio de los cuatro Grandes — que yo considero pequeños, porque la grandeza de ellos es la miseria de los otros — y parece que en el rostro de algunos jerarcas o beligerantes existe todavía el ceño arrugado y las intenciones perversas, porque más que todo, la lucha que sostienen Israel y los árboles es la de la religión más que económica y de fronteras. El que haya seguido el conflicto bélico desde que apareció en estas tierras de promisión, verá lo que significa Jerusalén y su muro de los lamentos, tanto para los jordanos como para los israelis; pero el rumor es el rumor, y la gente que lo escucha hace sus cábalas en pro o en contra de una solución o de otra, interesándose más que antes en que tal conflicto se resuelva. Lo mismo podemos decir del Viet-nam, aunque el rumor no sea tan insistente como el otro, puesto que ofrece distinto plano horizontal, al ser su verticalidad más prolongada, con diferentes características, aunque ciertamente, también lo podemos calificar como lucha o guerra religiosa, con el agregado de marxista o comunismo estatal, autoritario, frente a la democracia o federalismo capitalista, administrado por los Estados Unidos, regidos hoy por Nixon y demás familiares gubernamentales.

Con alteración o sin ella, cuando a nuestros oídos llega una noticia en la que se apunta el resultado que ha de tener este o el otro caso, sentimos en nosotros mismos la curiosidad por conocerlo y ver su finalidad. Agreguemos a esto el interés despertado desde que circuló el rumor primero, y quedaremos convencidos de su efectividad, en mal o en bien para el conjunto, pero realidad al fin. Decir menos sobre este particular, es decir más sobre el concepto que se tiene de lo que se anuncia con antelación al desarrollo final de la cuestión que se ventila.

¡Cuántas veces ha despertado confianza en el rumor el eco mismo de sus afirmaciones! ¡Cuántas veces también sus afirmaciones no han sido negadas por la realidad, ni ésta por la verdad de su nacimiento!

En el caminar de nuestra existencia hay altos y bajos, llanos y profundidades a salvar, y las salvamos empleando los medios precisos para poder continuar adelante, lo que hacemos sin detenernos a señalar los rumores que pueden arrancar de cualquiera distracción o indiscreción que hemos tenido, prendiendo inmediatamente el murmullo en los que nos vigilan, sin darnos cuenta nosotros y, se extiende en contadas horas por pueblos y ciudades, tomando estado de verosimilitud, creyéndolo o no hace su recorrido, hasta que la verdad le quita el antifaz que le cubre, porque, con todo lo que nace muere, no puede escapar a la regla; esto no es óbice, para que minutos después aparezca vestido con otro ropaje, propagando otra cosa que realmente no existe, puesto que es inventada por él para alentar a los faltos de espíritu y débiles por temperamento.

En cualquiera está el rumor, de uno mismo puede partir en un momento dado, en cualquiera que tú consideres oportuno para lanzarle. Todos censuramos, todos rumoreamos del ajeno, unos con mayor responsabilidad, otros con menos, nadie escapa al rumor, a la murmuración, a la crítica, y de todo ésto sale la mixtificación, la adulteración de lo que se dijo o no se dijo, y así se extiende sin que nadie lo pueda detener.

¿Inciertas, estas apreciaciones? Lo ignoro, aunque, desde luego, para mi criterio personal no lo son ni pueden serlo, porque el hombre no está exento de que sea juzgado por las circunstancias y por las personas que hayan o no intervenido en los hechos.

Digamos en conclusión, que el rumor lo mismo anima que desanima, da esperanza que desazón: pero siempre será un aliciente digno de ser tomado en consideración por los fines seráficos o malévolos que persigue.

MINGO

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**
*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

## ESPERANTA KRONIKO

### El Esperanto en la escuela en Bélgica

EN estos últimos años, en continuación de los resultados alentadores logrados en diversos países de Europa y de otros continentes, en Bélgica se han emprendido esfuerzos con el fin de obtener la ayuda gubernamental efectiva para la enseñanza de la lengua universal en las escuelas.

Se ha logrado la apertura, en la Escuela Superior de Pedagogía de Liège, de una sección de Profesores de Esperanto, que al finalizar el curso otorga un certificado de aptitud para la enseñanza del esperanto en las escuelas y en otros cursos de las actividades paraescolares. Los promotores de esta feliz iniciativa, dirigida por los señores P. Denoel, G. Vandreuse, N. F. Palatre, etc., esperan obtener el reconocimiento oficial de este certificado a partir deí año escolar 1968-1969.

Estos cursos se dan en la Escuela Normal de la ciudad de Liège.

Esta sección está destinada a los maestros de todos los grados, y a la intención de los participantes que no conocen aún la lengua internacional se hará por asegurarles, durante las primeras lecciones, una iniciación rápida pero suficiente de este idioma a fin de permitirles seguir útilmente los cursos de est asección.

### La maldición del lenguaje

EN su obra «Le cheval dans la locomotive» (Editor Calmann Levy, 4º trimestre 1968), Arturo Kœstler dice en la página 298 y en el capítulo «La maldición del lenguaje»:

«...Entre los humanos las fuerzas separatistas del lenguaje no cesan por toda su acción : lenguas nacionales y tribales, dialectos, vocabularios especializados y acentos de clase, jergas profesionales.»

Es de notar que en la época en que las ondas hertzianas y los satélites de comunicaciones juntan en un solo público todos los pueblos de la Tierra, ningún organismo responsable (salvo un grupo de obstinados esperantistas) no hace el menor esfuerzo por propagar una «Lingua franca» universal, y al mismo tiempo muchos caen en las calles luchando por la primacía del moharatin o del Gajarati en las Indias, del flamenco o del francés en Bélgica, del francés o del inglés en el Canadá.

Para los cursos de esperanto dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny (Francia). Tél. 797 87 05. (Francia).

Para todos informes sobre el esperanto, escribir a S.A.T. Lmikaro, 67, av. Gambetta, Paris (20e).

# RECORDANDO
## a nuestros precursores

CON respeto y gran admiración me doblo como una mimbre ante los hombres y el hondo contenido de lo que dieron a la humanidad en adelantados del ideal anarquista. Soy un enamorado de la literatura, y doblemente de la que hace muchos años desafiaba las iras furibundas de la reaccionaria burguesia en todas partes del mundo, pero todo el que se haya interesado por nuestras cosas habrá notado que ha sido en muchos pueblos de España, superando la Barcelona invicta, de donde salian a la palestra compañeros anarquistas con más frecuencia que nacen los hongos en el bosque. Después seguía Buenos Aires, cuyas calles fueron regadas con sangre de mártires del trabajo. España, Chicago, sobrepasan en historia social y por los siglos su nombre estará estampado en las mentes de los trabajadores conscientes, ansiosos de la libertad y de redención humana.

Muchas veces hemos leído en nuestra prensa del exilio que si no se cambiaba la forma de propaganda el anarquismo pasaría a los archivos de los trastos viejos, que había que hacer así o de otra manera. Yo, mortal de sangre, carne y hueso, he dicho que quienes pasarían al desván de los trastos viejos serían precisamente los compañeros, o lo que fueran, que decían tal disparate, y no me he equivocado, dado que algunos de estos están ya en el almacén bastante carcomidos por la polilla del escepticismo o de la política.

Yo era casi un niño que a mis manos llegó una revista encuadernada que se titulaba «Natura». Yo había visto y leído algunos periódicos obreros, pero no había saboreado jamás tanta claridad de exposición, textos honorables como los que insertaba aquella publicación. En «Natura» se podían leer escritos de Alberto Surier, Clemencia Jacquinet, profesora; Donato Luben, perínclito de la pluma que una vez me dijo Pedro Esteve, y que Donato Luben, Palmiro de Lidia y R. Mella eran las tres plumas más finas del anarquismo.

Saverio Merlino, Anatole France, Clarence Darrow, abogado, con su conferencia dada a los presos en la cárcel de Chicago; Elíseo Reclus, Pio Baroja, Raúl (Mella), poniendo en su lugar las cosas desbaratadas por los que también decían que «el anarquismo había fracasado». Esto era en 1904, y luego ha habido quien lo ha repetido en 1936, y 1966. No obstante el anarquismo halla más crédito que nunca.

Malatesta, Manuel Ugarte, Pedro Gori y su conferencia contra el militarismo, siendo su padre almirante de la escuadra de Italia; cuenta así la conferencia de Ricardo Mella explicada en el Instituto Jovellanos de la ciudad de Gijón el dia 2 de abril de 1903. J. Comas Costa se ocupó de «La agonia de los dioses», Pedro Kropotkin, de «Los anarquistas y la revolución»; Alejandro Hepp, Jacinto Octavio Picón, Pellico (Silvio), Dr. M. N., Max Nettlau, según él mismo me dijo).

También se halla en «Natura» la colaboración de A. Hamon, francés, y Palmiro de Lidia con su excelso trabajo «El incesto», por el cual la revista fue llevada ante los tribunales de Barcelona, siendo absuelta por no hallarse delito en el interesante estudio del autor.

Conste que en «Natura» campeaban especialmente las plumas de Mella, Lorenzo y Donato Luben, quienes ponían a raya a infinidad de escribidores de la prensa burguesa. Esto es para mencionar simplemente algunos de aquellos valores, o sea de nuestros precursores. Lo que entonces nunca se vió fue el hacer reuniones para minimizar a nuestras publicaciones, como desafortunadamente sucede en la actualidad, que en vez de tratar de buscar medios para matar el déficit si lo hay, se recurre casi siempre a cortar empresa, siendo esto un verdadero parche sin resolver nada, para agravarlo todo.

Meditemos, pues; hay que mirar adelante y no retroceder como los cangrejos.

R. LONE

ACABA DE APARECER:

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

# España ante el espejo

## « Basta ya de vivir de los muertos »

PAMPLONA (OPE). — Bajo el titulo de «Basta ya de vivir de los muertos: es una factura innoble», publicó «El Pensamiento Navarro», a todo vuelo, abarcando en lo ancho toda una página de su edición del 14 de octubre, una extensa información sobre la conferencia en que el procurador catalán Tarragona (1) anunció su dimisión.

He aquí, muy resumidas, algunas de las manifestaciones hechas por el ex procurador familiar:

«He recorrido media España a pie como soldado de Infanteria del segundo batallón de San Marcial, formando parte de las Brigadas de Navarra. Se preguntarán ustedes por qué les explico estos episodios melodramáticos de mi pasado de guerra. Es la primera vez que lo hago, y lo digo porque ya estoy harto, como lo estarán la mayoría de los españoles, de que determinados políticos, amparándose en su pasado de vencedores o de vencidos, se creen en posesión de la verdad política, y están viviendo de las cenizas de los centenares de miles de muertos de nuestra guerra civil. ¡Basta ya de vivir de los muertos! Eso es pasar «una factura innoble».

Después de explicar que se había presentado candidato a procurador familiar porque entonces se hablaba de «cambios inevitables», y de recordar que el ministro Solís, jefe nacional de Sindicatos y delegado del Movimiento, no había podido impedir que triunfara por una abrumadora mayoría de votos, siguió así el señor Tarragona: «Si bien a muchos les conviene decir que el español está despolitizado para justificar el escaso número de afiliados al Movimiento, no comparto esta opinión. Quizá está despolitizado en el sentido de militar en ideologías concretas hasta ahora permitidas, pero no lo está en su sentido crítico de la cosa pública, y su posición inhibicionista es precisamente una consecuencia de su convencimiento de que «no se puede hacer nada», lo que demuestra su clara y exacta visión de la situación política del pais». Casos como el de las tarifas de los tranvías de Barcelona y el de Matesa han movilizado toda la opinión pública. Con respecto al segundo, «hay quienes, volviendo los ojos a tiempos pasados, lo comparan con el famoso estraperlo que fue causa de una grave crisis ministerial».

«Cuando hice en las Cortes el ruego y pregunta sobre cómo debe solicitar un procurador información, los grandes Maestres de la Orden del inmovilismo encontraron la «picaresca». Los escritos de los procuradores podían ser considerados como Ruegos y Preguntas y no ser considerados como solicitud de información, pudiendo por tanto quedar en el olvido. Una vez más se confirmaba lo del hombre de la calle: que «no se puede hacer nada». No es el hombre de la calle el despolitizado, sino yo, que no me había dado cuenta de que nada es posible».

---

(1) Recientemente dimitió el cargo por inutilidad del mismo — según afirmación del propio Tarragona.

# EL AMO DEL SOL

**(Cuento breve)**

Una vez un campesino
iba hacia su molino.
Se acercó a él y una ráfaga le [atacó.
El hombre se dio cuenta
que despedía llamas su cuerpo.
El molino le dijo: Hombre, eres el [amo sel Sol.
El campesino se asombró
al oír esas palabras.
El hombre incendió al tocar la [flor,
las otras le dijeron: Hombre, tu [calor nos incendia,
tenemos vida como tú.
Di esto y sopla tu cuerpo.
Sol, amo tuyo no soy.
Lo dijo y así terminó
el fuego que rodeaba su cuerpo.

*Gustavo Adolfo Bolea Palacios*

Montevideo, agosto 1969.

*Nota.* — Este cuento ha sido imaginado y escrito por un niño de ocho años de edad. Su redacción no ha tenido modificación ni tampoco se han puesto ni puntos ni comas, ya que esta copia está hecha de acuerdo a como está escrito el original. Si a este niño, al correr del tiempo no le ocurre algún contratiempo, es de suponer que dado lo que nos dice su precoz inteligencia, alcanzará a tener un alto nivel intelectual. — M.

# Contribución a la bibliografía libertaria en España desde 1928 hasta 1936

1935

Libros: *Represión (Impresiones de Octubre)*, por A. Castillejo. Valencia: Impresores Cosmos. *Hogueras en el Sur*, por Pla y Beltrán. Barcelona: Ediciones U.E.A.P. *Orígenes del Socialismo moderno*, por el Dr. Max Nettlau. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *El problema de la tierra, reforma agraria y expropiación social*, por Felipe Alaiz. Idem. *El Sindicalismo, orientación doctrinal y táctica de los sindicatos obreros y de la C.N.T.*, por Germinal Esgleas. Ibidem. *La Medicina al alcance de todos*, por el Dr. Javier Serrano. Ibidem. *Para una nueva concepción del arte, lo que podría ser un cinema social*, por José Peirats. Ibidem. *El Proceso del capitalismo, Tom Mooney*, por Floreal Ocaña. Ibidem. *La libertad de expresión en el periodismo contemporáneo*, por Jacinto Torhyo. Ibidem. *Evolución Proletaria*, por Anselmo Lorenzo. Barcelona: Editorial Maucci. *Correspondencia escolar*, por Jean Grave (reedición de este segundo volumen de *La Escuela Moderna)*. Idem. *La anarquía a través de los tiempos*, por el Dr. Max Nettlau. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. (Importante obra histórica, compendiada de la vasta obra del Dr. Nettlau). *La Sabiduría riente*, por Han Ryner. Idem. *El Pensamiento de Malatesta*, por Luigi Fabbri. Ibidem. *La crisis mundial del capitalismo*, por el Dr. Juan Lazarte. Ibidem. *Las confesiones de un revolucionario*, por J. P. Proudhon. Ibidem. *Los precursores de la Revolución Española*, por Jesús Ara. (?). *Burocracia reformista en el Movimiento Obrero*, por Juan Andrade. Madrid: Ediciones Gleba.

Folletos: *Anarquismo en acción*, por Arturo Parera. Barcelona: Ediciones Liberación. *El matrimonio y el amor*, por Elías y Eliseo Reclus. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. *El Desterrado*, por (?). Amposta (Tarragona): Ediciones El Explotado. *Abisinia, preludio de una nueva hecatombe mundial*, por Juan Rueda Ortiz. Algeciras (Cádiz): Ediciones La Opinión.

Revistas: *Liberación*, Barcelona. *Tiempos Nuevos*, Barcelona (nueva reaparición). *Ética*, Valencia.

Quincenarios: *Brazo y Cerebro*, La Coruña. *Emancipación*, Ibiza (órgano de las Juventudes Libertarias.

Semanarios: *Tierra y Libertad*, Barcelona. *Cultura Obrera*, Palma de Mallorca (reaparición). *¡Campo Libre!* Madrid: reaparición.

1936

Libros: *La Revolución de Octubre, U. H. P. (Quince días de Comunismo Libertario en Asturias)*, por Solano Palacio (?). *La revolución en la práctica*, por Malatesta, Esteve, Leval, etc. (Antología). Valencia: Ediciones Estudios. *Mis exploraciones en América*, por Eliseo Reclus. Idem. (Reedición: casi todas las monografías geográficas de Eliseo Reclus fueron a principios de siglo editadas en la misma Valencia, por la Casa Editora de F. Sempere y Cía.) *¡Abajo la guerra!*, por Helios (drama social). Ibidem. *Campos, Fábricas y Talleres*, por Pedro Kropotkin. Ibidem. *Yo, rebelde*, por el Dr. Felix Martí Ibáñez. Ibidem. *El Océano*, por Eliseo Reclus. Ibidem. *La Ciencia al servicio de la barbarie, los horrores de la guerra aeroquímica*, por Mariano Viñuales. Barcelona: Ediciones La Revista Blanca. *El gran crimen. Lo que yo he visto en la guerra*, por Angela Graupera. (Se trata de la Primera Guerra Mundial). Ibidem. *Nociones de Pedagogía, como debemos educar a nuestros hijos*, por un Profesor de la Normal. Ibidem. *La Reacción internacional, los crímenes del nacionalsocialismo*, por (?). Ibidem. *La salud por autodisciplina, el deporte, su función social y su carácter espectacular*, por Felipe Alaiz. Ibidem. *Pedagogía social, como debemos educar a los hombres*, por Federico Urales. Ibidem. *Ley de Herencia*, por Federico Urales. Ibidem. *El sexo, la prostitución y el amor*, por M. Gallardo. Ibidem. *Como viven y como mueren las prostitutas*, por Jacinto Torhyo. Ibidem. *El anarquismo en la insurrección de Asturias*, por Ignotus. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. (En el libro *Jardín de acracia*, editado en Chile, en 1960, y cuyo autor es Solano Palacio, se nos hace saber que el verdadero autor de este libro es el mismo Solano Palacio y no Ignotus). *Etica, origen y evolución de la moral*, por Pedro Kropotkin (reedición). Idem. *La represión de Octubre (Documentos para la historia de nuestra civilización)*, por Ignotus. Ibidem. *El Organismo económico de la Revolución (Como vivimos y como podríamos vivir*, por Diego A. de Santillán. Ibidem. *Movilización contra toda guerra*, por B. de Ligt. Ibidem. *El Nacionalismo*, por Rudolf Rocker. Ibidem. (Importante obra en tres tomos). *El ABC del Comunismo Libertario*, por Alejandro Berkman. Ibidem. *La Revolución actual española*, por Higinio Noja Ruiz. Valencia: Ediciones Estudios. (Este libro pertenece ya al período revolucionario, es decir, fue publicado después de la Revolución del 19 de Julio de 1936).

Folletos: *Los grandes problemas del anarquismo moderno*, por Anatol Gorelik, Barcelona: Ediciones La Revista Blanca, *Durruti, un anarquista integral*, por A. G. Gilabert. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. (Importante folleto, ilustrado, publicado después de la muerte de Durruti).

1937

Libros: *Amaos y no os multipliquéis*, por María Lacerda de Moura. Valencia: Ediciones Estudios. *El Mundo nuevo*, por Pierre Besnard. Ibidem. (Reedición). *Problemas económicos de la Revolución Española*, por Gastón Leval. Ibidem. *El Arroyo*, por Eliseo Reclus. Ibidem. *Precisiones sobre el anarquismo*, por Gastón Leval. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. *La burguesía y el proletariado*, por José Prat. Idem. (Reedición). *Mussolini a la conquista de las Baleares*, por el Prof. Camilo Berneri. Ibidem. *Entre los campesinos de Aragón*, por Agustín Souchy Bauer. Ibidem. (Importante monografía sobre las colectividades aragonesas siguientes: Alcañiz, Calanda, Alcoriza, Mas de las Matas, Oliete, Muniesa, Azuara, Valderrobles, Beceite, Calaceite, Mazaleón, Albalate de Cinca, Grañén, Barbastro, Binéfar y Monzón). *De Julio a Julio (Un año de revolución)*, por X. X. X. Ibidem. (Antología). *Crónicas del Frente de Madrid*, por Mauro Bajatierra. Ibidem. *España, tumba del fascismo*, por Benigno Bejarano. Ibidem.

Folletos: *¡Venceremos!* por Alfonso Martínez Rizo. Valencia: Ediciones Estudios. *El anarquismo contra la autoridad*, por Ernestan. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. *La Revolución Española ante el mundo*, por X.X.X. Idem. (Antología). *El trabajo atrayente*, por el Prof. Camilo Berneri. Ibidem. *El trabajo responsable*, por Fosco Falaschi. Ibidem. *Las doce pruebas de la inexistencia de Dios*, por Sebastián Faure. Ibidem. (Reedición). *Los crímenes de Dios*, por Sebastián Faure. Ibidem. (Reedición). *En el Café*, por Errico Malatesta. Ibidem. (Reedición). *Entre Campesinos*, por Errico Malatesta. Ibidem. (Reedición). *La Bancarrota de las creencias*, por Ricardo Mella. Ibidem. (Reedición). *Cuestiones de enseñanza*, por Ricardo Mella. Ibidem. (Reedición).

Revistas: *Nosotros*, Valencia. *Espectáculo*, Barcelona. (Organo del Sindicato de Espectáculos Públicos). *Sidero-Metalúrgica*, Barcelona. (Organo del Comité Regional de Cataluña de la Federación de Industrias Metalúrgicas). *Libre Estudio*, Valencia.

1938

Libros: *La tragedia del Norte*, por Solano Palacio. Barcelona: Ediciones Tierra y Libertad. *Campos, Fábricas y Talleres*, por Pedro Kropotkin. Idem. (Se trata del volumen 14 de la hermosa *Biblioteca Universal de Estudios Sociales). Vida y Pensamiento de Malatesta*, por Luigi Fabbri. Ibidem. (Volumen 13 de la misma Colección. La mejor edición de este libro debido a su valiosa iconografía. Tanto el volumen 13 como el 14 están en mi biblioteca. Se sabe que esta Colección comprendía asimismo siete tomos de las Obras Completas de Bakunin).

ADDENDA

He aquí varios títulos de las *Novelas Libres* editadas por La Revista Blanca de Barcelona, que abarcan el período 1933-1936, pero para las cuales no he podido disponer de fechas exactas: *Los Rebeldes*, por Angela Graupera. *Una Vida*, por Federica Montseny. *La Querida*, por Federico Urales. *La Mujer y el Ideal*, por Solano Palacio. *Ofrenda de Amor*, por Angela Graupera. *Aurora Roja*, por Federica Montseny. *La que no tuvo un no*. por Federico Urales. *A Merced de las olas*, por Fernando Claro. *El amor que ríe*, por A. Fernández Escobés. *Ana María*, por Federica Montseny. *La Tragedia vulgar de un hombre libre*, por Vicente Ballester. *La Favorita*, por Federico Urales. *El Amo*, por Angela Graupera. *Amor, sacrificio y venganza*, por Diego R. Barbosa. *La Enamorada*, por Federico Urales. *Ansias de vivir*, por V. Obac. *Funesto error*, por Manuel Herrera. *Heroínas*, por Federica Montseny. *Las leyes del mal*, por Ricardo Peña. *La Redimida*,

# El testamento español de Koestler

ARTHUR KOESTLER, cuya obra literaria conecta de manera profunda con los problemas de la sociedad de nuestro tiempo, empezó siendo simple redactor del *News Chronicle*, diario liberal de Londres. A mediados de 1936, un ancho titular ensangrentaba la primera página de todos los periódicos del mundo: ¡Guerra en España! Desde Fleet Street, Arthur Koestler vuela hacia España, como corresponsal de guerra. Fruto de aquella dramática experiencia fue un libro titulado *Testamento español*, que se impuso como testimonio irrecusable de la tragedia que vivía España. Leído hoy, el libro parece recién escrito. A grandes rasgos, la España que aparece en las páginas de *Testamento español* es la misma de hoy. Nada fundamental ha cambiado. El mismo régimen autoritario y absolutista, el mismo caudillo dictatorial, las mismas negaciones de libertad, igual represión de toda tentativa democrática. Durante treinta años, el régimen que representa la supervivencia del fascismo en Europa, no ha registrado otra evolución que un cierto perfeccionamiento de su máquina represiva, perfeccionamiento que la hace espectacular y más eficiente que en ningún otro momento.

Prisionero de las tropas italianas al ocupar éstas la ciudad de Málaga, Arthur Koestler es trasladado a los pocos días a la cárcel de Sevilla. Una sobrecogedora experiencia le esperaba allí: Mil trescientos hombres esperaban hora de ser ejecutados. Una hora imprecisa, pero que se sabe carcana, inmediata. ¿Esta noche? ¿Mañana? ¿El domingo? El día y la noche de los mil trescientos condenados a la pena capital están sacudidos por estas preguntas. Mil trescientos hombres, de distinta edad, de distinta condición social, sin otra afinidad que su filiación democrática, se agitan dolorosamente en las celdas interrogándose mudamente, hora tras hora, acerca de cuál será la última para ellos.

La cruel incertidumbre no se prolonga demasiado: la mayor parte de los presos es arrastrada rápidamente al muro de las ejecuciones. Pero en ningún caso se ahorra al condenado el correspondiente proceso. Procesos sumarísimos, breves, momentáneos, expeditivos. «La siniestra comedia — escribe Koestler — se cumple siempre de la misma manera. El interrogatorio dura dos o tres minutos. Después el fiscal demanda, sin excepción, la pena de muerte. En todos los casos, como norma. El llamado defensor no es menos rutinario: en todos los casos, igualmente sin excepción, reclama prisión a perpetuidad, en razón de tales y tales atenuantes. Hecho esto, se llevan al prisionero, que no puede estar presente a la lectura de la sentencia. Apenas se cierra la puerta tras las espaldas del desventurado, la sentencia se produce. Pena de muerte. Siempre. Sin excepción.

En la primera semana que Koestler permanece en la cárcel de Sevilla fueron fusilados treinta y siete hombres. En marzo se fusila a cuarenta y cinco, pero durante los trece primeros días de abril una suerte de benignidad parecece haberse hecho presente: ni una sola ejecución en los trece días. En realidad se trataba de un cálculo político: el 14 de abril, aniversario de la proclamación de la República Española, debe ser señalado con una carga punitiva excepcional: diecisiete hombres son fusilados en la noche del 13 al 14. Dos noches después, ocho ejecuciones. Así una noche y otra, una semana y otra, un mes y otro. Encerrado en su celda, incomunicado al principio, Koestler no se entera sino posteriormente, pasado el período de incomunicación, de cómo ocurrían *las cosas*.

«Las cosas se producen muy sigilosamente. El instante crítico se produce entre medianoche y las dos de la madrugada». Despierto a esta hora, Arthur Kiestler oye, en medio del silencio que impera en la tenebrosa tumba de hombres vivos, la voz de un cura que se acerca murmurando letanías. Y el sonido de una campanilla que escolta al sacerdote. Voz y sonido avanzan lentamente por la galería. Se abre una celda y se pronuncia un nombre. Una voz, a veces temblorosa, a veces entera, pregunta aterrorizada: *¿Qué?...* «Al principio el hombre no hace sino sollozar, después grita con una voz estrangulada: *¡Socorro! ¡Socorro!* La guardia se abalanza sobre él. Mientras tanto, el cura y el hombre de la campanilla abren otra celda. La 42. El hombre de la 42 llora como un niño. Después llama a su madre: *¡Madre! ¡Madre!* Después una pregunta terrible *¿Por qué tengo que morir?* Pero cuando lo arrastran hacia el patio de la muerte, la voz se endurece y el canto del Himno de Riego llena la prisión».

Koestler, en *Testamento español*, relata su experiencia de la cárcel de Sevilla. Por los mismos días, en las numerosas cárceles de la ciudad sucedíase la misma tragedia multiplicada. Y como en Sevilla en todas aquellas ciudades en las que dominaba el poder fascista. De entonces a hoy, los años han pasado. *Testamento español* no ha perdido actualidad. Como en la fecha en la que Arthur Koestler escribía su libro. España sigue siendo una nación sometida a un absolutismo totalitario. De vez en cuando el régimen hace una mueca para hacer creer a la opinión internacional que un cambio de tipo político ha modificado en algún grado su naturaleza. Pero se trata solamente de una mueca. El régimen es el mismo que Kiestler denunció. La misma tiranía. El mismo dictador. La misma negación de libertades. El mismo aparato represivo. El mismo partido único, el partido fascista.

El régimen no ha cambiado, pero el país sí. A aquella España torturada, masacrada, ensangrentada, ha sucedido hoy, tras largos años de dolor, una España cuyas nuevas generaciones piden urgente cambio. La juventud está presentando batalla a la dictadura. El nuevo clero inspirado en normas modernas enfrenta la prisión y las torturas. Los intelectuales, con unanimidad, denuncian la situación exigiendo la restauración de la democracia en España. Frente a este cerco, el régimen describe una nueva pirueta, hace una nueva mueca: restauración de la monarquía, regreso de la dinastía borbónica. Pirueta y mueca que a nadie pueden engañar. La situación española, cada día más tensa, cada día más explosiva, no puede tener, no aspira a tener otra solución que el derrocamiento de la dictadura y la proclamación de la democracia.

**APARICIO**

---

por Angèla Graupera. *La Pecadora*, por Federico Urales. *Vampiresas*, por Federica Montseny. *La mujer moderna*, por Pedro Caballero. *En busca de Amor*, por Angela Graupera. *La Aventurera*, por Federica Montseny. *La sombra del pasado*, por Federica Montseny. *El pecado de Ana María*, por A. G. Gilabert. *La Cadena*, por Angela Graupera. *Sinfonía apasionada*, por Federica Montseny. *La de los claveles rojos*, por Federico Urales. *La sensualidad y el amor*, por M. Gallardo.

Forma inteligente y sicológica de difusión libertaria fueron *Las Novelas ideales*, complementadas con *Las Novelas Libres*, sobre todo, entre la juventud. Por supuesto, han quedado en el tintero muchas de ellas, por la carencia de documentación.

Lo mismo puede decirse de toda la vasta literatura impresa en el período revolucionario, sobre todo aún, en el campo de los periódicos que fueron cuantiosos. Esperemos que alguno de nuestros estudiosos, con documentación adecuada, pueda escribir una bibliografía aproximativa. Tarea que debería hacerse lo antes posible, pues a medida que pase el tiempo, contrariamente a lo que desearon y desean los enemigos reaccionarios de la Revolución Española del 19 de julio de 1936, ésta en vez de caer en el limbo del olvido, se engrandece en el recuerdo.

Hay desde luego una importante obra de la compañera Profesora Renée Lamberet (que lamentablemente por estar alejado de los grandes centros de difusión y de las grandes bibliotecas públicas, no he podido consultar), titulada *Mouvements Ouvriers et Socialistes (Chronologie et Bibliographie), L'Espagne*, (1750-1936), que debe ser muy importante y completa. Como ello debe ser así, se necesitaría una pronta edición en idioma cervantino.

De todos modos ofrezco aquí lo que al respecto he podido encontrar, pidiendo ya la indulgencia y comprensión por las lagunas que hay en la presente bibliografía; lagunas que harán bien en llenar cuantas personas puedan hacerlo.

**Vladimir MUÑOZ**

# COMUNICADOS

**ADMINISTRACION**
**Ruego encarecido**

Se ruega a todos los corresponsales y suscriptores que estén atrasados de pago que se pongan al corriente, por sernos necesario recuperar lo debido. Igual decimos en lo que a Librería se refiere. Sin la debida correspondencia no podemos hacer frente a nuestros compromisos. Anotamos que sólo solicitamos lo adeudado. Esperamos ser correspondidos.

F. LOCAL DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 9 de noviembre de 1969 a las 9,30 horas de la mañana. Tendrá lugar en nuestro local social.

F. L. DE PERPIÑAN

Esta F. L. celebrará asamblea ordinaria el día 2 noviembre a las 9 y media de la mañana en el local de la C.N.T.F., rue del Calce. Dada la importancia de la misma se ruega la asistencia de todos los compañeros en general.

F. L. DE ROANNE

Convoca a sus afiliados a la reunión general que se celebrará en el lugar de costumbre a las 9 y media de la mañana el domingo 2 de noviembre.

Los importantes asuntos a tratar necesitan la asistencia de todos los compañeros.

F. L. DE PERPIGNAN

El día 16 de noviembre tendrá continuidad la Charla que dio comienzo el día 19 de octubre, con el tema: «Lo anti orgánico».

Se ruega a todos los compañeros y simpatizantes asistan numerosos a la misma, la cual empezará a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 16 de noviembre a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

LAS MEMORIAS DE PEDRO VALLINA

Esperamos recibir nueva remesa de ejemplares de este libro para corresponder a cuantos compañeros y FF. LL. nos lo han pedido. Por el momento en Francia no quedan existencias.

**La Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban, comunica:**

La Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban, y la F. L. de Calamane, reunidas con algunos compañeros de la F. L. de Cahors, para analizar la situación de aquella F. L., llegan a la siguiente conclusión:

A partir de hoy 12 de octubre de 1969, queda disuelta orgánicamente, la F. L. de Cahors; si algún compañero desea continuar organizado, podrá adherirse a la Federación Local de Calamane. Sobre-entendiéndose que empezará a hacer efectiva su cotización a partir del momento de integrarse a la mencionada F. L.

La Comisión de Relaciones y la F. L. de Calamane, quedan encargadas, de dar a conocer en nuestra prensa este acuerdo, en consideración y para conocimiento de los compañeros que no han podido estar presentes en la reunión. Lo que nos complacemos en dar a conocer para todos los efectos orgánicos.

En la creencia de haber cumplido fielmente el mandato que se nos ha confiado, dirigimos a toda da militancia nuestro saludo fraternal.

*La F. L. de Calamane.*
*La Comisión de Relaciones del Núcleo de Montauban.*

# NECROLOGICA

**ANTONIO GARCIA**

Víctima de una congestión cerebral que le tuvo seis días en el coma falleció el compañero García sin haber recobrado el conocimiento, a primeros de agosto pasado en Limoges. Terminó sus días en el seno y calor de la familia confederal, ya que la otra familia no se dignó ni hacer acto de presencia. Su hermano, nuevo patrón en Francia, según parece, y sobrinos, se contentaron con enviar unas palabras de agradecimiento «por las molestias» que se hubieran tomado los compañeros en tal caso. Lo poco que se podía hacer por él, se hizo, poniendo mucho cuidado sobre todo, en que la clericalla no metiera su pata en los últimos momentos. Al entierro asistió la F. L. en bloque, sin faltar los colores e iniciales de nuestra organización.

Gracias a su buen amigo Ricart, que estuvo presente en todos los momentos, pudimos saber algo de su vida pasada. Nacido en Lorca (Murcia) por el año 1902, ya antes del 36 s evio obligado a emigrar a Francia, huyendo de las persecuciones policiacas; trabajó en la región de Brest. El 19 de julio, sin demora, tomó el tren en dirección de nuestra zona para incorporarse y luchar a nuestro lado. Tenemos noticias de que su actuación como combatiente se sitúa en la región de Barbastro. En el exilio, después de las vicisitudes de los campos de concentración trabajó en la construcción en Ussel y Egletons (Corrèze). Después de muchos años que formaba parte de nuestra F. L. tenemos que señalar un comportamiento ejemplar, dispuesto en todos los momentos a los mayores sacrificios por nuestra causa.

Compañero García, los que quedamos te recordamos con simpatía y respeto.

*F. L. de Limoges*

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| Actas Congreso A. I. T. | 2 00 |
| «Aestética In Nuce», Benedeto Croce | 5 80 |
| «Aguas tenebrosas», F. M. Cocrell | 5 00 |
| «L'Aiglon», Ed. Rostand | 4 50 |
| «El aire y sus misterios», C. M. Botley | 6 50 |
| «La alegría de Vivir», O. Sweit Marden | 5 50 |
| «El alma y el amor», Magnus Hirschfeld | 5 00 |
| «El Socialismo utópico», Angel J. Cappelletti | 12 00 |
| «La Eugenesia», G. F. Nicolai | 15 00 |
| «Arte y alienación», Herbert Read | 15 00 |
| «La Redención del Robot», Herbert Read | 10 00 |
| «Al diablo con la Cultura», Herbert Read | 15 00 |
| «Anarquía y Orden», Herbert Read | 15 00 |
| «La Comunidad Cooperativa Libre», M. A. Anguera | 12 00 |
| «El Anarquismo» (De la doctrina a la acción, D. Guérin | 12 00 |
| «Amant et tiran», H. Ryner | 7 50 |
| «Los amantes de Verona», Jean Godeau | 5 00 |
| «Las amistades de Mirón», Eugen Relgis | 4 00 |
| «El amor y el dinero» F. Figola | 1 60 |
| «L'amour plural», H. Ryner | 7 00 |
| «Antología de la poesía oc-Album d'Art Espagnol-Exil | 1 30 |
| «Adelgace con inteligencia», Dr Gayalero | 5 50 |
| «El amor y el señor Lewison», H. G. Wells | 14 50 |
| «Anatomía Artística» Duval | 7 50 |
| «Del amor y del sexo», A. Oriol Anguera | 6 00 |
| «L'aneau d'amatiste», A. France | 8 00 |
| «Angustia, tensión y relajación», Dr Kraf | 5 40 |
| «Animas benditas», Elías Castelnuevo | 2 00 |
| «Análisis del Psicoanálisis», G.F. Nicolai | 15 00 |
| «Anarquía y revolución en el Paraguay» | 8 00 |
| «Antología poética», Miguel de Unamuno | 3 50 |
| «Antología poética», J. Carlos Davalos | 3 50 |
| «Antología de la poesía amorosa universal» | 6 00 |
| «La ciudad de la niebla», Pío Baroja | 6 00 |
| «La ciudad de los ojos alegres», Ballesteros | 3 50 |
| «La cité future», Tarbouviech | 8 00 |
| «La civilización de España», Treud | 6 50 |
| «Civilización del Trabajo y de la Libertad», Curio Chiaraviglio | 6 50 |
| «Clases sociales en el Uruguay», C. Rama | 17 00 |
| «Clerambault», Romain Rolland | 5 50 |
| «El clima hace el hombre», C. A. Mills | 6 00 |
| «Columna entre ruinas», Relgis | 4 00 |
| «La colina Februry», Victoria Lincoln | 6 00 |
| «Colmillo blanco», Jack London | 5 00 |
| «Colas Breugnon», Romain Rolland | 6 00 |
| «Comedias y entremeses», Cervantes | 3 00 |
| «Como gasta el Estado el dinero de los españoles», Vicente de Sebastián | 6 00 |
| «Como ver bien sin lentes», Harry Benjamin | 4 00 |
| «Como trabajan las cosas», Harrison | 7 50 |
| «Como criar niños sanos», L. J. Halpern | 7 50 |
| «El anarquismo» | 1 50 |
| «Compendio Historia de España» | 7 50 |
| «Los Comuneros», R. de Labougle | 18 00 |
| Nuevo Diccionario Larouse Ilustrado | 46 00 |
| Diccionario castellano-inglés, Brevis | 3 00 |
| Diccionario castellano-italiano, Brevis | 5 70 |
| Diccionario Ilustrado de L. castellana | 7 50 |
| «Dictionnaire des debutants», Larouse | 15 00 |
| «Diccionario de la Rima», Peñalver | 12 00 |
| Diccionario Francés-español, Vox | 25 00 |
| «Problemas del Sindicalismo y del Anarquismo», J. Peiró | 1 00 |
| «América-Hoy», V. García | 10 00 |

Pedidos y giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, París (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# COMMUNIQUES

*Le Groupe Anarchiste Bakounine et les Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires de l'Union Locale C.N.T. de Marseille, communiquent :*

Reprise des Cours de l'É. M. A.
Le mercredi 12 novembre 1969, à partir de 18 h. 30, Salle 3, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Academie, Marseille (I).

Tous les sympathisants et personnes désireux de se renseigner sur l'anarchisme sont cordialement invités à assister à cette réunion où seront exposés les buts, le fonctionnement et le programme de l'Ecole du Militant Anarchiste qui se propose d'exposer en une vingtaine de séances les grandes lignes de la pensée libertaire.

# GREVE AU CET MALICET

Les conditions de travail au C. E. T. Malicet sont absolument lamentables : manque de professeurs, manque de matériel, aménagements plus que sommaires de l'édifice (vieille usine désaffectée), pas de chauffage, etc. En fait, il ne s'agit ici que de vieux murs gris-prison et rien d'autre ou presque.

Les professeurs se contentent, faute de matériel, de garder des élèves à qui l'oisivité pèse de plus en plus. L'esprit de révolte est latent. Interdiction de jouer au ballon dans la cour : trop de carreaux cassés paraît-il. Rester immobile pendant des heures, tel est le programme d'une journée au C. E. T. Malicet, comme dans bien d'autres C. E. T. d'ailleurs

Quoi d'étonnant à ce que les élèves cassent ensuite tout ce qui leur passe entre les mains et refusent obstinément de travailler ? ; les C. A. P. ne se dérouleront pas normalement cette année et le découragement est total pour passer un examen qu'on a peu de chances d'obtenir, de toute façon.

Ce cas est significatif de la politique du gouvernement ; les C. E. T. sont devenus des « dépotoirs ». « Dépotoirs » de plus en plus insuffisants d'ailleurs pour le gouvernement. On oblige, là, les élèves à poursuivre leur scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, comme le prescrit la loi. Incapable aujourd'hui d'assurer une quelconque formation professionnelle valable, quelle qu'elle soit, l'Etat et la bourgeoisie se servent seulement des C. E. T. comme garderies où l'on « éduquera la jeunesse » à bon compte. Et c'est ici que la jeunesse ouvrière, issue de familles très modestes se trouve directement frappée.

Avec sa discipline destinée à faire de « bons » ouvriers, bien « raisonnables », le C. E. T. avoue aujourd'hui sa totale incapacité ; il ne peut même plus se donner l'alibi d'enseigner un semblant de métier aux jeunes.

Alors à quoi servent les C.E.T. ? Leur aspect disciplinaire, seul demeure. C'est sans doute suffisant pour le gouvernement, et même rassurant.

La grève a été décidée le mercredi 15 octobre au Lycée Malicet. Il en avait été question depuis longtemps déjà, avec des parents d'élèves, des professeurs, et surtout les élèves. Une délégation de professeurs est partie au ministère, sans espoir quelconque (du moins c'est ce qu'il faut espérer sans cela il risquent d'être bien déçus), si ce n'est de faire un peu de publicité pour leurs revendications, et d'attirer l'attention de l'opinion. « L'Humanité » du même 15 octobre reste immanquablement optimiste au sujet du C.E.T. Malicet : « Il est possible, en effet, de réaliser rapidement, pour un grand nombre de sections, des conditions d'enseignement qui permettent de travailler valablement. » (« L'Humanité » du 15 octobre, page 4, article intitulé « Grèves des élèves et des professeurs au C. E. T. Malicet à Aubervilliers. »)

Disons-le franchement : ce serait pour ainsi dire miraculeux que cela se produise.

Un seul résultat positif pour ces jeunes qui voient de toutes façons leur avenir compromis dans cette société : ils se sont aguerris à la pratique de la grève ; ils apprennent à lutter dès aujourd'hui... contre le capital.

Espérons qu'ils se montreront toujours fidèles à eux-mêmes afin de donner l'impulsion nécessaire à la liquidation des centrales syndicales réformistes pour que puisse renaître l'esprit du véritable syndicalisme révolutionnaire qui unira la classe ouvrière dans sa lutte contre le capital.

M. F.

# BAKOUNINE

**Vu par G. LEVAL**

*(Suite et fin)*

Mais pendant six années, qui vont de 1868 à 1874, Bakounine a accompli un travail gigantesque. Il a mis debout les fédérations nationales dont nous avons parlé, il a enraciné et élargi la pensée fédéraliste et socialiste libertaire (anarchiste si l'on veut) en Europe ; il a contribué puissamment à mettre debout des organisations ouvrières représentant la doctrine proudhonienne qu'il a épurée, complétée, débarrassée de ses scories philosopho-métaphysiques. Et il a construit sa propre pensée dans des livres écrits souvent sans méthode, car il se donnait à cent choses à la fois, entre autres l'organisation légale et l'organisation clandestine, la lutte contre le tsarisme, et l'affreux despotisme de la domination turque dans les Balkans, ou celle de la Russie sur la Pologne écrasée. C'est lui qui a vraiment mis en route ce qui deviendra le mouvement anarchiste, et si ses idées ont, trop souvent, été faussées par ceux qui se réclament de lui, et ne savent qu'en faire absurdement un « pandestructeur », luttant sans merci contre la création (Albert Camus, hélas !), celui qui se donne la peine de le lire constate que des écrits comme « Considérations philosophiques » sont un des sommets de la pensée humaine, qui atteignent la grandeur du style et de la pensée de Pascal.

On peut aussi, sans exagération, dire que Bakounine a été le véritable fondateur de ce qui fut par la suite appelé le syndicalisme révolutionnaire. Les principes de la Charte d'Amiens, charte conservée aujourd'hui par la C.G.T., relèvent de la pensée bakouninienne. Le mouvement syndicaliste révolutionnaire français du début du siècle était nettement bakouninien, et la Révolution espagnole, qui por la première fois implanta dans le monde le socialisme libertaire, fut, à travers le temps, l'application des idées organisatrices et constructives préconisées par Bakounine. Ce que l'on pourrait appeler, en forçant un peu les mots, le bakouninisme, ne se limite donc pas aux combats de barricades et à la bataille des rues. Au reste, peu avant de mourir, Bakounine écrivait à son ami le grand géographe Elisée Reclus : « L'heure des révolutions est passée, nous sommes entrés dans celle des évolutions ». Son expérience, lui avait montré qu'une révolution sociale armée ne pourrait pas vaincre le pouvoir, trop formidablement défendu par les moyens scientifiques mis désormais au service des Etats. Mais trop souvent la vie de cet homme, qui fut plus grand penseur que grand lutteur — et ce n'est pas peu dire — subjugue et égare. Et puis, il est plus facile de lire et d'extraire tel ou tel morceau de tel écrit, né de la nécessité d'inciter au combat et où le génie littéraire entraîne et exalte (Proudhon, lui-même dialecticien de génie, disait de Bakounine qu'il était « un monstre de la dialectique ») que de lire et de digérer des conceptions éthico-humanistes, ou d'assimiler les rapports existant entre la philosophie matérialiste du dix-neuvième siècle, et la philosophie sociale alors en formation, ou entre le déterminisme cosmique et l'étincelle volontariste de l'individualisme humaniste.

Il n'empêche que de tous les fondateurs du socialisme, c'est Bakounine dont la pensée a conservé, par sa profondeur, et son don d'ample analyse, cette vitalité puissante et cette actualité. Ses prévisions sur ce que seraient les conséquences de l'Etat préconisé par Marx se sont révélées d'une exactitude stupéfiante

# Le budget militaire...

*(Suite de la page I.)*

concorde et des fusées diamant, etc., etc...

L'impôt sur les sociétés augmentera de 60 % ! Mais certaines de ces sociétés privées ne devraient pas se plaindre puisque c'est elles qui fourniront tout le matériel pour la construction de tous les engins militaires. Le secret de la force de frappe et de l'augmentation du budget militaire, se trouve-t-il dans cette explication ?

Mais quelle que soit la réponse, il faut que les travailleurs reprennent le combat, pour que ce soit eux, qui créent sur des bases libertaires cette nouvelle société, en détruisant le capital, le salariat, et le patronat par l'action directe. Les travailleurs ne doivent pas non plus se leurrer, car cette augmentation du budget militaire servira sûrement au renforcement du dispositif militaire qui défendra le capital.

B.D.I.C

# De la contestation dans ses rapports avec l'anarcho-syndicalisme

*(Suite du n° 578.)*

Je dis que la société présente a comme point de départ un axiome philosophique, que cette axiome ait été créé après coup ou non. Notre construction, parallèlement, présente cette autre axiome qu'est la liberté nécessaire à tout développement d'une civilisation, et apporte, en contre-coup, son mode technique d'organisation, la solidarité; son mode d'action matériel : le fédéralisme et l'auto-organisation.

Cette négation, si elle porte sur l'ensemble des moyens d'action des minorités dirigeantes qui règnent de nos jours, comme de celles qui pourraient à l'avenir prendre la relève, ne doit pas, cependant, déborder de son cadre et devenir un leit-motiv semblable à ce qu'était le grand soir pour certains de nos anciens. S'il est vital pour nous de rejeter toutes formes d'impositions morales, est-il réellement nécessaire d'admettre comme terme synonyme à notre refus, à notre condamnation de l'ordre actuel, la contestation ? S'il en était ainsi, rien ne serait plus simple, pour être à la fois un révolutionnaire et anarchiste, anarcho-syndicaliste et révolté que de contester le droit d'un conducteur à rouler dans un trou plutôt que d'écraser un chat. Le simple fait de dire dans la rue, que l'agent de police est un emmerdeur, ou que le temps de feu rouge est trop long (ou trop court, selon les cas), suffirait alors pour considérer l'ensemble de la popument révolutionnaire, la constestation étant une forme équivalente de cette expression.

Venons-en à l'un des éléments que je juge essentiel au développement cohérent de notre propagande, indépendamment du moyen que nous avons choisi pour atteindre le but désiré. La valeur des mots, leur signification, prend vie au sein de la population du pays. Le langage populaire, celui du plus grand nombre, donne aux expressions classiques ou à orientation sociale un sens qui peut fort bien ne plus correspondre à celui adopté par l'académie ou être différent de celui que lui donnent les minorités sociales. L'inverse est également vrai, une de ces minorités pouvant implanter le langage des termes ayant un sens différent de celui qui préexiste. Tel a été le cas pour l'anarchie.

La grande difficulté vient du fait que ce que nous avons pratiquement réussi, les tenants du régime social actuel le font avec bien plus d'efficacité. Un par un les mots *révolution*, *socialisme*, *communisme*, *fédéralisme*, ont été détournés, dans la langue populaire du sens que nous leur accordons, et ce détournement s'intensifie. La critique, vue sous son aspect d'élément d'abrutissement intellectuel est reprise par les représentants du capital. Qu'une nouvelle expression apparaisse : autogestion ; elle subit le même sort. Je ne sais pas qui le premier a eu l'idée de la forger, là n'est pas la question. A priori elle est de notre bord. Seulement en réfléchissant un peu, autogérer, cela veut dire gestion interne, autonome, intérieure à l'entreprise. Mais moralement, où se place donc l'autonomie ? Le terme ne le dit pas, ne le laisse même pas entendre. Il lui faut ses additifs à consonnances sociales pour qu'il prenne toute sa valuer. Et même alors, son sens est limité, car qui m'empêchera d'imaginer un futur possible où l'autogestion ouvrière sera partie intégrale d'un système néo-capitaliste, établi sous l'égide de nos cousins socialistes. Quoi de plus merveilleux que le maintien du mystérieux actionnaire entre les mains de qui l'argent est amassé, cela parallèlement aux entreprises autogérées par les salariés. Qu'est donc de plus un gérant qu'un employé peu scrupuleux, un salarié crapuleux ? Les salariés, bien sûr, seraient eux-mêmes actionnaires de la même façon que l'on voudrait dire de nous que nous sommes les principaux bénéficiaires du régime présent. Or cet état est celui, poussé à un plus ou moins grand degré d'équitabilité dans la répartition des biens, que veulent les partis de gauche actuels ainsi que, du moins selon ses déclarations, le gouvernement Chaban-Delmas.

V. VIDAL

*(A suivre).*


**SIEGE SOCIAL**

39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

| | |
|---|---|
| Trois mois ..... | 10 F |
| Six mois ..... | 20 F |
| Un an ..... | 38 F |

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


## RÉVOLUTION À DRANCY ?

# Les luttes à l'A.F.O.R.P.

*(Voir «C. S. » n° 578.)*

Lundi, grande victoire pour les élèves de l'A.F.O.R.P.-Drancy. Le recteur de l'académie, des patrons de la métallurgie, l'O.R.T.F. devaient venir visiter le seul centre « convenable » de la région.

Le centre a une belle façade, mais ne grattons pas trop ce beau vernis. Les conditions de travail sont lamentables :

— pas de système de sécurité sur la plupart des machines,

— production à l'atelier pour le quart d'un salaire d'O.S.,

— brimades, les chefs qui poussent au cul..., etc.

Dans la nuit de dimanche à lundi : les revendications sont peintes sur les murs et la route ; un drapeau rouge flotte au sommet d'une grue. Lundi matin un tract est distribué : « Drouart (chef-flic) aux machines ».

La visite officielle, véritable provocation est annulée.

Mardi : scándale à l'A.F.O.R.P., c'est la grève. Un piquet s'organise avec les élèves du centre et quelques camarades lycéens. Les chefs arrivent en hurlant : ils tentent de terrorriser les élèves de première année. Certains se laissent impressionner. Mais c'est trop tard : la grève est partie.

Alors les gros patrons de Neuilli, Mosconi, etc., arrivent en affirmant que la liberté d'expression est respectée. Parlons-en : Six cars de flics les escortent, deux entrent dans le centre.

Une fois de plus les flics, les chefs, les patrons marchent la main dans la main. Les élèves insultent et dénoncent tout ce beau monde, puis sortent, suivis de tous les flics. Malgré les charges de flics, une manifestation se forme aux cris de *Flics-patrons même combat; à bas l'Etat-policier; résistance à toute oppression.*

Des pavés volent contre les bagnoles des flics. Quelques camarades se font embarquer et tabasser.

Notre lutte contre les conditions de travail ignobles, contre l'exploitation commence.

Soyons tous solidaires : unis nous vaincrons.

*Les futurs ouvriers, les futurs exploités de l'A.F.O.R.P.-Drancy.*

# La position de la C. G. T.

Plus d'une semaine après les incidents et la grève qui en a découlé à l'A. F. O. R. P., la C. G. T. a réagi par l'intermédiaire de ses permanents qui ont distribué un tract. La section locale prétend ici prendre en considération les revendications des jeunes travailleurs, mais un quart du tract est consacré à la condamnation de « maoïstes » qui auraient « dévoyé » les jeunes de l'A.F.O.R.P. Le plus savoureux passage du tract est le suivant : « Alertés par les travailleurs de Sonolor en grève pour l'augmentation des salaires, l'Union locale des syndicats C. G. T. de Drancy et les secrétaires des différents comités d'entreprises, et des représentants des commissions de formation professionnelle, interviennent *aux côtés* des jeunes apprentis. » En fait, les permanents C. G. T. sont intervenus *manu militari*... contre les distributeurs de tracts de l'A.F.O.R.P.

Ce qu'il y a de grave pour la C. G. T., qui ne veut pas de « provocations » c'est que le groupe patronal responsable de l'A.F.O.R.P. refuse tout contact avec les respectables cégétistes. Alors ? Que va décider la C. G. T. à Drancy comme action ? N'oublions pas que 11 jeunes sont tombés sous le coup de sanctions et que l'un d'eux voit « proposer » à son père de résilier son contrat. En fait, les jeunes de l'A.F.O.R.P apprennent à ne compter que sur eux-mêmes, essayant par eux-mêmes surtout, si c'est possible de créer une solidarité. Qu'ils se méfient tout de même de certains actes peu constructifs qui ne peuvent qu'attirer la répression et briser l'esprit révolutionnaire des camarades, ceci étant dit sans prétendre le moins du monde « diriger » ou même vouloir donner des conseils : c'est à eux de juger de l'action la plus adapté à la situation.

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

6 NOVBRE. 1969 NUMERO 580 PRIX : 0,75 F 41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Où en est le syndicalisme ?

**A la suite de l'accord signé par certains syndicalistes « de dialogue », le 10 octobre avec M. Malaud secrétaire d'Etat chargé de la Fonction Publique, nous avons assisté à une puissante levée de bouclier contre ces « bonzes » syndicaux qui se permettent d'aliéner la liberté d'action des travailleurs sans le consentement de ces derniers.**

**Nous savons que depuis les événements de Mai 68 et les fameux accords de Grenelle qui suivirent pour démobiliser les forces de la classe ouvrière, une commission dite « Masselin » se réunissait régulièrement pour étudier et améliorer le sort des catégories les plus défavorisées de la fonction publique.**

**Il aura donc fallu plus d'un an pour admettre que certains indices doivent être relevés et nous ne nous attarderons pas trop sur ce point car à nos yeux ce qui est surtout grave c'est que, d'une part la réalisation de cette réforme s'effectuera en cinq ans; et d'autre part les signataires se sont engagés à n'engager aucune action revendicative pendant cette période.**

**Il y a là de quoi s'insurger... A tel point que même la CGT à dénoncé ce « contrat de progrès ». « Pour autant, a-telle déclaré, qu'elle donne son accord aux conclusions de la Commission Masselin, elle ne peut aliéner, en quoi que ce soit, sa liberté d'action ».**

**Bien entendu, cette action est, comme on sait, très limitée. Nous avons appris à nos dépens que la C.G.T. n'a pas le goût de « l'aventure ».**

**La Grève Générale est pour elle l'arme des provocateurs et elle lui préfère la petite grève catégorielle, limitée dans le temps et dans l'espace. Elle regrette bien le temps où l'on pouvait débrayer une heure à la distribution postale (entre deux distributions) et un quart d'heure dans les transports urbains. Elle n'hésite même pas à conseiller aux troupes qu'elle dirige d'adresser des « télégrammes » de protestation.**

**Mais il faut être justes, pour une fois elle n'a pas signé des accords que les travailleurs de la fonction publique ne peuvent accepter.**

**Les travailleurs savent fort bien que leur avenir est trop plein d'incertitude pour qu'ils se lient pour cinq longues années sans recours. Leur pouvoir d'achat est sans cesse mis en cause et ils n'ont qu'une seule arme pour se défendre : la Grève.**

**Nous savons très bien que le capitalisme se débat de plus en plus dans ses contradictions absurdes et qu'il ne peut vivre sans exploiter les couches les plus modestes de la société; mais le rôle du syndicalisme n'est pas de le soutenir et de l'aider à survivre.**

**Il doit, au contraire, tout mettre en œuvre pour préparer les basses d'une société nouvelle et égalitaire, une société qui abolira le profit et l'exploitation de l'homme par l'homme.**

# La répression ici et ailleures

La repression est partout présente, sous des formes très diverses. En France et en Europe Occidentale, elle se présente sous forme d'alinéation psychologique (ex. : bien-être relatif, propagande audio-visuelle, abrutissement des masses grâce a l'assimilation des syndicats par l'Etat)., tandis qu'elle se déguise beaucoup moins dans les Etats à tendance fasciste comme la Grèce, l'Espagne, le Portugal et le Brésil. Je reproduis ici des fragments d'un témoignage publié par « Le Monde » du 20 octobre 1969 :

*Un prêtre belge expulsé dénonce l'emploi de la torture*

Appréhendé le 18 février dernier, lui-même torturé par les policiers, puis libéré et finalement expulsé du Brésil, le R. P. Tape, un prêtre belge, vient de rentrer en Europe. Son témoignage personnel sur la torture ne saurait être contesté. Le P. Talpe était parti pour le Brésil il y quatre ans. En octobre 1968, il décidait, pour mieux connaître les véritables conditions de vie des milieux ouvriers, d'aller s'installer, en compagnie d'un prêtre brésilien, dans une cité ouvrière de la banlieue de Sâo-Paolo.

« En janvier dernier — dit le P. Talpe — après la désertion du capitaine Lamarca d'une caserne de Sao-Paolo, la police est devenue très nerveuse. Les arrestations se sont multipliées à Osasco parce que plusieurs membres du groupe de Lamarca s'étaient, semble-t-il, installés dans ce secteur. Tous les interrogatoires portaient sur les relations éventuelles avec des membres du groupe Lamarca. C'est ainsi que le P. Soligo, le prêtre brésilien qui partageait mon logement, a été arrêté et torturé par le simple fait d'avoir voulu rendre visite à un ami qui venait d'être appréhendé. J'ai moi-même été arrêté une semaine plus tard et conduit à la caserne de Quitauna, celle précisément d'où le capitaine Lamarca s'était enfui. La seule préoccupation des policiers était de savoir si j'avais entendu parler de Lamarca. Pendant mon premier interrogatoire à la caserne, j'entendais les hurlements des prisonniers que l'on torturait dans d'autres pièces. Le lendemain, on me transféra à la direction de la police spéciale de l'armée. J'ai été torturé à l'électricité et, pour me « convaincre, » davantage, on me donnait des coups sur les organes génitaux. Dix jours plus tard, j'ai été transféré dans les locaux du DOPS, la police secrète.

» L'un de mes amis, professeur à l'université de Sâo-Paolo, a été pendu, nu, la tête en bas, pendant de longue heures. Il a été violemment frappé et « interrogé » à l'électricité... Une jeune femme, également arrêtée mais qu'il ne connaissait pas, a dû assister à ce « spectacle » avant de subir le même sort. Un autre prisonnier a été « interrogé » cependant que sa femme était violée sous ses yeux par des policiers. Fréquemment, les personnes « interrogées » ont les ongles arrachées, les yeux crevés et le corps affreusement mutilé...

» J'ai vu moi-même dans la prison où j'étais détenu une femme enceinte être *éventrée* par ses bourreaux et mourir quelques jours plus tard. La hiérarchie de l'Eglise brésilienne n'ignore rien de cette situation et de la torture érigée en institution dans les prisons brésiliennes. Le cardinal Agnelo Rossi s'en est même entretenu à plusieurs reprises avec le maréchal Costa e Silva, président de la République, et avec M. Gama e Silva, ministre de la Justice. Une petite minorité de l'Eglise brésilienne condamne ces méthodes mais n'ose plus guère élever la voix, si l'on fait exception de Mgr Helder Camara, archevêque de Recife. »

Le capitalisme s'apprête à su-

*(Suite en page II).*

# La répression ici et ailleurs

*(Suite de la page I.)*

bir une importante crise économique dans les prochains mois (U. S. A., France, Italie, Grande-Bretagne). Il faut savoir qu'il n'hésitera pas à employer les mêmes méthodes; 1968 l'a démontré pour nous.

D'autres faits montrent qu'il agit en sourdine (affaire du Cdt—Lacroix, à Lyon; depuis 16 mois trois inculpés dont Raton sont gardés en prison; la répression des distributeurs de tracts maoïstes à Grenoble, en sont un autre exemple).

Si la situation est telle, c'est que le travailleur est déjà annihilé par la répression psychologique (T. V., propagande de récupération; CGT, FO, PCF, AJS; journaux, bourgeois, statistiques trompeuses, publicité « communiste », d'une part. D'autre part ceux qui sont conscients sont trop désunis parce que méfiants envers tout mouvement, y compris nous-mêmes; de plus il existe des tendances diverses dans le mouvement anarchiste et les organisations et chapelles marxistes ou chrétiennes fourmillent).

Le caractère violent du capitalisme peut apparaître contre ces ouvriers conscients mais désunis (c'est en grosse partie grâcè à eux que l'on doit les grèves incontrôlables surgies en Italie et en France depuis deux ou trois mois et cette indifférence aux syndicats).

Je pense donc qu'il est nécessaire de faire connaître les détails de chaque forme de répression faite contre ces ouvriers conscients mais coupés des travailleurs car mal organisés. Ils ont raison de se méfier de toute organisation, c'est pourquoi nous devons prouver nos idées et nos principes dans nos actions de tous les jours.

Camarades : la tâche de la C.N.T. est d'unir tous les travailleurs, d'informer sur toutes les formes de répression ou d'action et non pas de recruter « pour la carte ».

Le « C. S. » est là. N'hésitez pas. Ecrivez-nous.

**H. Lopez**

**C. N. T. - J. S. R.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

# LES OUVRIERS PARLENT

L'instruction n'est pas utile à la conscience, et bon nombre de ouvriers le savent qui, n'ayant pas eu la possibilité d'aller à l'école savent faire la distinction entre ce qu'on leur offre comme système social et ce que leur conscience d'homme leur suggère spontanément comme étant leur idéal social.

C'est ce que l'un d'entre eux a voulu nous faire savoir, comprendre. Et de quelle manière; celle de tous ceux qui n'ont pas la possibilité, faute d'études suffisantes. de s'exprimer en un langage d'académicien, mais en laissant parler leur âme, leur cœur dans un dédale de mots perclus de fautes d'orthographe selon l'expression consacrée.

Mais laissons-le parler.

Cher camarade Michel Le Marec, Salut et Révolution. J'ai lu ton communiqué (1), lequel m'a fait grand plaisir. Je le vois très acceptable et ton initiative très bien. Une bonne tactique pour pouvoir se désaltérer à la source du savoir; je te dis ça parce que le COMBAT SYNDICALISTE comme « Espoir », ne répondent qu'aux « grands » militants, à ceux qui savent bien écrire, comme si nous ne comptions pas comme anarchistes, ou plutôt, considérés de deuxième catégorie. Il faudrait répondre à tout le monde, c'est la seule manière de bien se connaître, tous, sans distinction. J'ai écrit plusieurs fois au « C. S. » et à « Espoir », jamais je n'ai eu de réponse; bien sûr le journal n'est pas grand pour tous, seulement pour les bonnes plumes, et, pourtant nous luttons pour la même cause.

Camarade tu dois comprendre que les travailleurs; notre intelligence, si nous en avons, nous l'employons dans le travail de la société capitaliste. Moi, « malheureusement », je pourrais t'informer de beaucoup de détails sur le travail mal payé par ces patrons sous-développés.

Camarade Michel je t'avertis je n'ai pas eu la chance d'aller à l'école; ce que je sais, je l'ai appris à la maison, et pour te dire la vérité tu verras sur mon écriture la marée de fautes. Et pourtant je suis un lecteur de toute la presse anarchiste et syndicaliste qui tombe devant moi. J'ai aussi une petite bibliothèque. Je suis d'Oran (Algérie), arrivé en France en 1962 comme tout le monde qui fuit un régime dictatorial. Ici en France, les ouvriers font 14 heures de travail par jour, plus en retard que l'Algérie dans le pays « d'égalité, fraternité et de liberté », avec un point sur chaque lettre. Ici les ouvriers sont des moutons sans cervelle. Les patrons font ce qu'il veulent de cette classe « en arrière ». Quand un ouvrier conteste au patron, il est tout de suite mis à la porte, au chômage; comme moi, une fois neuf mois et une autre deux ans. Il faut sans cesse baisser la tête et faire ce que le patron veut. Aujoud'hui je travaille dans un atelier : pas d'eau, pas de douche, pas de W. C., une poussière à ne pas pouvoir respirer. Les ouvriers sont devenus des esclaves vidés de tout savoir social, sans volonté, ils ne veulent plus entendre parler de syndicat ni de rien. Quand je suis arrivé en France je gagnais plus qu'aujourd'hui, et il n'y avait pas la T.V.A., la vie était meilleur marché et on gagne moins, bien sur à cause du chômage qu'est un capital pour les patrons. En attendant tous les retraités sont employés dans les usines, la maigre retraite qu'ils perçoivent ne suffisant pas pour les faire vivre. Les policiers et les militaires qui n'ont jamais rien produit dans la vie, qui touche pourtant de bien meilleures retraites sont tous réemployés dans les usines ou les bureaux, alors que celui qui à un métier pour travailler va au chômage comme moi cela m'arrive souvent parce que je conteste. Les ateliers sont des camps de la mort de style hitlérien. Nous sommes les « moins » mais les plus forts, sans nous la machine s'arrête, nous sommes le moteur de cette société.

Voilà camarade; il y a beaucoup à raconter avec ces communistes ou plutôt fascistes habillés de rouge les dimanches, seulement. Ils cherchent à vivre mieux avec le Pouvoir et l'Etat. Mais à nous, il nous faut beaucoup de propagande pour les ateliers, et ouvrir des centres culturels et syndicals dans toutes les localités, au moins pour montrer que nous existons encore comme syndicalistes apolitiques, anti-militaristes, anti-capitalistes; les vrais communistes libertaites.

Merci cher camarade, je te laisse le soin de me juger comme tu voudras, en te disant qu'ici les ouvriers sont des militaires habillés en civils.

**Louis Teruel**

C'est fait, il ne m'appartient pas de te juger ni à aucun d'entre nous d'ailleurs. Le monde est ainsi fait que nous devons encore et pour un temps indéterminé nous débattre dans l'incompréhension presque totale c'est le lot des idées libertaires et du syndicalisme véritable. Mais notre conscience ne doit pas désespérer mais au contraire tirer partie de tous nos déboires afin de mieux cerner le problème pour qu'un jour enfin nous puissions être prêts pour le triomphe de l'anarchie. — *M. L. M.*

**LES OUVRIERS PARLENT...**

Amis lecteurs, notre journal ne peut se passer de votre collaboration; nous désirerions y inclure un maximum d'informations sur les mouvements sociaux à travers la France et le monde. Quelques lignes suffisent (une dizaine); la Rédaction se charge, le cas échéant, d'en corriger le style et l'orthographe. Elles permettront d'informer les travailleurs sur ce que tous, nous faisons de loin en loin contre l'oppression capitaliste, et dont la presse ne diffuse que ce qu'elle ne peut cacher.

Envoyez-nous vos informations : Michel LE MAREC, 28, rue Gabriel Péri, Le Pré-St-Gervais (93).

*Vendez !*

*Achetez !*

*Diffusez !*

**« Le Combat Syndicaliste »**

**Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire**

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

París, 6 de Noviembre de 1969

# A LOS TRABAJADORES

UNA vez más con un total desprecio a los derechos humanos y flagrante violación de todo principio de respeto a la libertad y dignidad de los trabajadores, ha salido a la luz, con desafiante arrogancia, la tan cacareada como sarcástica «ley sindical», modelo de la más cínica e hipócrita demagogia. Esta ley, tan refinadamente preparada, para tener a los trabajadores encuadrados, mandados hábilmente o con todo descaro por jefecillos y jerarcas, sometidos al régimen, con fidelidad jurada al mismo y al apestoso Movimiento, choca contra todo principio moral. Y deja las cosas peor que estaban, sin garantía alguna para la más mínima defensa directa de los trabajadores por sus intereses y de los del pueblo. Todo queda subordinado, sindicalmente, a la estructura y política de un Estado absolutista que, con el estribillo de «unidad», comunidad nacional», y de «participación», ahoga toda representatividad auténtica libre, invalida toda autonomía, apuntala al capitalismo y tiende a perpetuar al régimen más corrompido que ha tenido la desgracia de padecer España a lo largo de su Historia.

¿Qué garantías pueden ofrecer a los obreros «sindicatos» que no podrán ejercer actividades de ninguna clase no autorizadas por las llamadas «leyes fundamentales», que pueden ser suspendidos o disueltos cuando y cómo al mismo Poder se le antoje? ¿Qué confianza pueden inspirar a los trabajadores, a la clase obrera, cuando al frente de esa llamada «Organización Sindical», la siniestra y corrupta C.N.S., habrá un presidente que será nombrado y separado caprichosamente por el Jefe del Estado, a propuesta del presidente del Gobierno, que será ministro del mismo y cuya función, con sus subalternos acólitos, es la de «dirigir y coordinar la acción sindical» y la de «ejercer la alta inspección y tutela de los Sindicatos nacionales y demás entidades sindicales», moldeados por el régimen y supeditados al mismo a través de las redes de un dispendioso aparato jerarquizado?

Afortunadamente, ni un solo trabajador español, responsable y consciente, considerará que esa flamante «ley sindical» debe ser respetada. Como ningún trabajador puede tomar en serio esa tragicomedia titulada «Central Nacional Sindicalista», que tiene por finalidad única destrozar al auténtico movimiento de la clase obrera, explotada y continuamente atropellada, que tiene por objetivo el sojuzgar y esclavizar mejor a los modernos parias, reduciéndolos a la inhumana condición de autómatas, sin más derechos que su tremenda carga de obligaciones y deberes, lo que es peculiar en todos los países en que el pueblo tiene que soportar y padecer, aun rebelándose, hasta conseguir derribarla, las funestas consecuencias de la tiranía, de la dictadura.

No hay verdaderos sindicatos si no son creados y organizados por y para los propios trabajadores, sin influencias extrañas a los mismos, sin supeditación el Estado, y en los que los propios trabajadores nombran y eligen libremente a sus representantes y les revocan o sustituyen, en los que los trabajadores ingresan voluntariamente y en los que son ellos los que determinan su acción y dirigen las luchas reivindicativas, con métodos de acción directa, recurriendo a la huelga, cuando lo consideran necesario, y orientan, por sí mismos, el movimiento emancipador, para acabar con la explotación capitalista, con la opresión del Estado y con toda clase de injusticias.

La Confederación Nacional del Trabajo (C.N.T.), organización anarcosindicalista, es la más genuína representación del sindicalismo libre.

¡Trabajadores! Realicemos la tarea común más digna del momento histórico que estamos viviendo. Acabemos de una vez con los usurpadores ignominiosos de los verdaderos sindicatos, hoy obligados a actuar clandestinamente, y con el régimen catastrófico que persiste en tener aherrojada España.

¡Viva la C.N.T.! ¡Viva la Libertad!

*Confederación Nacional del Trabajo*, Comité Nacional.

*España, octubre de* 1969.

# La procesión de la muerte

«BURGOS. — Acusado de bandidismo y de rebelión militar, un consejo de guerra ha condenado a la pena de muerte al joven nacionalista vasco Antonio Arrizabalaga. Sus dos cómplices han sido castigados con la pena de 25 años de reclusión. Ambas condenas han sido sometidas al jefe del Estado para su aprobación». — (De los periódicos del 28 de octubre).

**Pese al infundio de la liberalización del Estado, el deseo de matar contrarios sigue prevaleciendo en las huestes y organismos franquistas. El régimen se impuso en medio de un piélago de sangre y los regimentales no han acertado a salir del mismo y en el mismo chapucean, diríase que con agrado. Frecuentemente los vegestorios falangistas (cruces gamadas, divisionarios azules, signo nazista) salen a la calle para prorrumpir en gritos sobados, sí, pero significativos de un estado de animalidad que los muestra sinceros, sin ropaje humanista, con indumento cavernario de pelo cabrío y la gutural pronta al desgañite: «¡Para imperar ganamos la guerra!» «¡España es nuestra y no de los advenedizos!» «¡Jamás la libertad hollará el suelo patrio!» «¡Franco sí, otros no!», siguiendo las amenazas de muerte.**

**Este es el panorama, que la autoridad organizada a lo Duce, a lo Hitler, a lo Tojo, confirma. Con lo fáciles que son los gatillos fusileros, extraña que las manifestaciones estudiantiles no hayan aportado montones de cadáveres. Puede que la existencia de ricos entre el alumnado frene el impulso homicida de los guardias de Franco. No criticamos. Mas, de haberse tratado de manifestaciones obreras, los sepultureros hubiesen trabajado noche y día.**

**Los días de guerra están muy lejanos y los meses de bárbaro sacrificio de republicanos vencidos, lejos están también. La venganza de los dioses sanguinarios franquista, falangista y carlista, quedó en extremo saciada. Cunetas, fosos, muros y celdas clandestinas o no esconden púdicamente sus coágulos de sangre, las visiones hórridas de tanto infeliz torturado, ofendido, baleado o acuchillado. A la gritería espantosa de 200.000 españoles implacablemente y sangrientamente inmolados, sucedió el silencio de ahora, silencio de 25 a 30 años de paz varsoviana, mathausiana, como se prefiera, pero paz de camposanto, paz de fémures y calaveras, paz triste de madres desentrañadas, perecidas, por la muerte precoz e irremediable de sus hijos; paz de viudas sin consuelo y de hijos que apenas conocieron al padre, desaparecido en la bruma de tragedia que envolvió a una sociedad que el niño apenas entrevió.**

**Hace unos días que un procurador franquista dimitente protestó públicamente de la política de cadáveres que hacen «unos y otros», indicando a vencedores y vencidos. La encuentra innoble, y tal pensaríamos nosotros si el pueblo español no estuviera pendiente de justicia y constantemente amenazado con la pena de muerte; si veinte años después del 39 dos anarquistas no hubiesen sido agarrotados por el verdugo franquista por nada; si los naranjeros de la guardia civil no estuvieran siempre prestos para la ráfaga al bulto contra el pueblo que no acepta una situación de fuerza; si...**

**Véase ahora mismo a este muchacho destinado a la muerte por haber combatido al régimen igual que éste combatió al republicano para establecerse. Véase a este joven Arrizabalaga postrado en la celda de los condenados a la pena capital por un delito (si es que existe) no conseguido, un delito sin derramamiento de sangre, una colocación de artefacto que resultó baldía; delito incruento que los jueces franquistas pretenden castigar cruentemente, baleando un cuerpo, acostumbrados como están a abatir personas opuestas a su credo político, a derramar sangre en nombre de un triunfalismo que ignora en absoluto el sentimiento de justicia, aunque no el de la venganza permanente.**

**¿Hasta cuándo?**

U. H. — Antonio Arrizabalaga ha sido indultado de la pena de muerte.

## ¿SINDICATOS DE LANUDOS?

UNA vez más ha habido oportunidad de mostrarles a los obreros de acá y de acullá, y a quienes, sin ser obreros, habían creído de buena fe en la orquestada «liberación del régimen», como las gasta el franquismo. De nuevo, y de forma descollante se ha podido evidenciar como el espíritu reaccionario se pega como una sanguijuela en la entraña del país. Una vez más han podido cerciorarse quienes han creído exaltadamente izquierdistas nuestras apreciaciones al respecto del franco-fasciofalangismo la razón que nos anima al combatir la inmundicia gubernamental que atropella al país.

La indecente birria de Ley Sindical ha resultado un nuevo engendro — ¡como ya era de prever! — con pretensiones de poner freno a todo sistema de libertad sindical. El franquismo ha tomado a los obreros como si se tratara de borregos. Les confiere mentalidad de lanudos. Y en este concepto han elaborado los bonzos del régimen una serie de disposiciones que son el no va más del espíritu reaccionario más cerril que imaginarse pueda: la implantación de un conjunto de jerarcas sindicales *escogidos* y, naturalmente, merecedores de la confianza del jefe del Estado, quien, a su albedrío, puede poner y quitar. En suma, un conjunto de consentidos cabestros del más vil de los fascismos que ha parido la historia.

Se quiere una domesticación absoluta. Se le infiere a la clase obrera española el insulto de considerarla un conjunto borreguil, mansa, consentidora de los vejámenes de que se la haga objeto. ¡Cómo si en España ya no quedara dignidad! ¡Cómo si los trabajadores no pasaran de infelices lanudos!

Y para elaborar tan descomunal adefesio de Ley Sindical han pasado semanas y meses, retocando, poniendo, quitando, pasando, a la postre, de lo malo a lo peor. Pese a la represión, siempre en vigor, pese a las campañas de domesticación, es de comprender que los obreros obrarán en consecuencia, despreciando y combatiendo como puedan una de las farsas más repulsivas del régimen.

## LA PROPENSION REVOLUCIONARIA

Distintas son las facetas, los aspectos sociológicos que abarcan las teorías emanando del anarquismo. Es precisamente por su variedad, por sus adecuadas respuestas a las características de la vida social, que alcanzan un valor singular. Ciertamente, han habido etapas en las cuales se ha hecho singular hincapié en torno a determinados objetivos. Así, por ejemplo, ha habido época en la que ha tomado relieve la campaña antimilitarista; otras veces la tendencia libertaria en el ambiente obrero ha sido de mucho vuelo; también se ha discutido no poco en torno a la acción revolucionaria. Es acerca de esta última modalidad que cabe hilvanar algunos párrafos.

Los marxistas de tres al cuarto que ahora pretenden deslumbrarnos hablándonos de estrategia revolucionaria, no saben que en nuestro ambiente se ha hablado no poco de ello, sin tener ningún Napoleón o Julio César de pacotilla en plan de ofrecer *trascendentales* lecciones. Tampoco ha sido cosa de que amaneciera tal o cual capitán Araña, embarcando a los otros para él quedar en tierra. Makno, Voline, podían hablar de tácticas revolucionarias, al margen del marxismo, por el motivo de que habían vivido aquello de que hablaban. Incluso los autores de la famosa «Plataforma» de acción revolucionaria, que tanta polvareda levantó en el ambiente ácrata, y que se dejó de lado por estimar contenía influencias de autoritarismo dictatorial, los autores del proyecto eran en su mayoría compañeros que habían batallado jugándose la vida contra la reacción.

Cada cual observando la acción revolucionaria desde un particular ángulo de visión, la mayoría de nuestros teóricos anarquistas han hablado de la acción revolucionaria. Han hablado y no pocos de ellos han actuado en periodo de revolución o de revuelta insurgente. Bakunin, Malatesta, Reclus, Landauer, para no citar más que unos pocos, escribieron y obraron como revolucionarios. No necesitamos que ningún marxista acuda a embrollar la madeja con un revolucionarismo de incongruente contenido, como lo es el anarco-marxismo, dos conceptos que ayer eran contradictorios y continúan siéndolo hoy. La realidad es harto elocuente para que podamos comprobar, de un modo que no ofrece dudas, el comportamiento del marxismo triunfante en todos aquellos países en los cuales se ha logrado imponer.

Han cambiado las circunstancias sociales en la vida de los pueblos. La plutocracia tiene recursos represivos que no existían hace sesenta u ochenta años. Es de comprender que la propensión revolucionaria que subsiste en el ambiente libertario en general ha de tomar disposiciones distintas a las que podían ser viables años atrás. A nuevos tiempos nuevos métodos. También cabe tener en cuenta que las características ambientales de un país difieren de las que pueden ser características de otro.

Cabe en todo lo dicho una intromisión de carácter irónico: la de que en un conjunto de elementos ya canosos, unos aquejados de reuma, otros de asma y otros de pensamientos seniles, poco gallarda puede ser la propensión revolucionaria. Es la observación que han dejado caer alguna vez elementos de intencionada inclinación derrotista. A ello puede objetarse que no todos los libertarios peinan canas; hay jóvenes que en plena primavera de la vida se les nota dispuestos a comprender y a defender luego las ideas anarquistas en todos los terrenos; finalmente cabe también decir que tener la cabeza canosa no es signo de derrota y renuncia. Incluso con achaques físicos se pueden exponer opiniones que se derivan del conocimiento amasado con el tiempo.

Notamos como en diversos países de la América latina la acción insurgente de las guerrillas se deja sentir. Pero también se nota el desbarajuste promovido por el liderismo, basado en el mal de origen que lleva consigo el ansia de poder, apelando a todos los recursos con tal de prevalecer. Son las tácticas marxistas de todos los líderes encumbrados a base de la eliminación de los compañeros de ruta. La táctica empleada por los Stalin, Mao, Castro, Tito, y todos los demás.

El movimiento anarquista en general tiene, en lo relativo a la acción revolucionaria, un tema digno de la mayor atención. Las revoluciones sociales que registra la Historia, las intromisiones imperialistas o comunistas de unos países en otros son ricas enseñanzas. De ellas se puede colegir aquella parte aceptable de la que resulte improcedente. Son estudios serios, detenidos y adecuados a los interesados. No se puede hablar de estrategia revolucionaria como habla en la vía pública, y en cualquier plazoleta, el charlatán que nos presenta su pomada como cosa infalible para curar todos los males.

Cuando se habla de comicios a realizar por parte de los libertarios es entonces que cabe, que está apropiado, el hablar, el haber notado como tema de discusión el que puede ser consubstancial con la propensión revolucionaria. Es en tales circunstancias cuando se puede decir lo que a nadie más que a los intersados puede convenir dilucidar.

## EL RECORDAR A EMILIO ZOLA

Atentos al negocio nada tiene de extraño que los editores se valgan de todas las circunstancias, aprovechen todos los motivos para sacarles partido y editar o reeditar libros que consideran han de tener venta asegurada. En el año entrante se va a cumplir el ciento treinta aniversario del nacimiento del gran escritor Zola. Ya algunos editores anuncian la reedición en tales o cuales condiciones, de obras del autor de «Germinal».

Pocos son los escritores que como Emilio Zola, alcanzan la singular estima de ser recordados con afecto, y de ser releídos con vivo placer. Y es que Zola, como muy pocos, supo reflejar en sus personajes los más nobles anhelos, las más bellas virtudes del ser humano. El culto a la verdad; el culto al trabajo libre, a la fraternidad universal, a la paz, a la libertad, a la justicia; a todo cuanto ennoblece a la raza humana. Pueden cambiar las costumbres, los recursos de la civilización, pero siempre perdurará entre los humanos lo que Zola consideró digno de enaltecerse. Es en suma, lo que ha dicho Ignacio Silone en uno de sus últimos libros: «Siempre existirán grupos de hombres que no se contentarán solamente con comer y beber. La historia del ser humano es, en último análisis, la historia de su anticonformismo, es lo que le hace destacar en la Historia Natural».

AQUI Y AHORA

# La ley sindical o la ley del embudo

LA ley sindical del sindicalismo franquista que empezó a gestarse en el congreso de Tarragona, pasó por un largo período de impenetrable silencio, ascendió luego a la alta esfera del gobierno donde adquirió el solemne marchamo de «top secret», por fin ha llegado a las Cortes, que son el órgano «representativo» de la Dictadura franquista, o como dicen ellos, ha llegado al pueblo. De una ley que exigió tan laboriosa y misteriosa estructuración, cualquier persona con mediano sentido común y limpieza de corazón podría esperar, si no un cambio total en las directrices del régimen, al menos cierta apertura en ese sentido. Propendía también a tal esperanza la fuerte conmoción propagandística que alrededor de la ley hizo desde el comienzo a los manejos con la O.I.T. y a una supuesta renovación en las bases sociales que, al parecer, entrañaba. Esto es lo que una persona limpia de corazón y transida de candidez podía esperar, pero no una persona sólo ligeramente instruida en la falacia del franquismo y en su sistemática y dolorosa realidad. Y así, esta ley que todavía es un proyecto, y que tanto da que se quede en él como que continúe, es la expresión más descarada y descarnada de la trayectoria totalitaria del régimen español. Es una demostración clara y palmaria de que, al cabo de treinta años de existencia, el franquismo, pese a sus declaraciones demagógicas de evolución democrática, insiste y persiste en su inmovilismo político-social, pretendiendo encubrir éste con malabarismos retóricos que puede ver con total limpidez el más obtuso, y no sólo ver, sino experimentar. Uno se pregunta, al cabo de tres décadas, y visto el panorama social español, si los hombres representativos del régimen es una clase especial de sinvergüenzas en el tinglado de la política, o bien una traílla de desaforados dementes con manía de grandeza y renovación. Pues de otro modo ¿cómo es posible pretender ser creídos y considerados en el concierto español y en el del extranjero? Todo el mundo sabe que cualquier español, aun el menos culpable, es mirado de soslayo en cuanto rebasa sus fronteras, sea cual fuere el país de destino; todo el mundo sabe que la participación oficial española en distintas entidades y organismos internacionales es simplemente consentida por una política de conveniencias, pero que a la hora de la verdad y de la acción no significan nada, son un cero a la izquierda; todo el mundo sabe que los españoles en el extranjero son discriminados, y mucho más aquéllos que, de algún modo, representan al régimen español, como los mismos periodistas, por ejemplo; todo el mundo sabe que en cosas tan intrascendentes como los festivales musicales o cinematográficos, ciertos triunfos españoles se deben a los votos de naciones que están en pugna mutua, y prefieren votar a España antes que la ganadora sea la nación de su resquemor; todo el mundo sabe que España, oficialmente considerada sobre todo, es una mierda en el consorcio de las naciones, incluso de aquellas que hipócritamente llama sus hijas y que pertenecen al mundo hispanoamericano, pese a su propaganda de buenas relaciones, los palmeos de espalda entre algunos de sus políticos y los discursos grandilocuentes de los mismos; todo el mundo sabe que España aprovecha cualquier coyuntura, aun la más vodevilesca y melodramática, para dar a entender que significa algo, como la reciente «Operación España», en la que el ministro de trabajo llegó a extremos inverosímiles de histrionismo y de farsa que provocó la risa unánime de los españoles. Al pueblo no puede ganársele con palabras, con informes, con estadísticas o con floridas leyes sin el cortejo de las realidades consiguientes; tampoco es factible engañar a la opinión internacional más allá se los límites convencionales que los políticos se propongan según una línea de falseamientos y turbios intereses. Aun en el supuesto de que el régimen español haya legislado sobre el papel algo que entrañe cierto avance social, político o educativo, no pasa de ser éso: papel mojado sin traducción alguna en realidades operantes. Todo es pura fachada.

La ley sindical ha pasado a las Cortes donde se espera que sufra algunas enmiendas y raspaduras. Hace tres días que ya han dicho el número de ellas: seis. Ciertos sectores sindicalistas han manifestado su desaprobación sobre el artículo 30 principalmente. Este artículo dice que el presidente de la Organización Sindical será designado con el dedo por el Caudillo y que habrá de ser, necesariamente, un ministro del gobierno. A su vez, el presidente mencionado, podrá mangonear, dirigir, proponer y nombrar cuanto le venga en gana y cuando lo estime conveniente con su sola decisión. Esto es drástico y antidemocrático, pero tampoco conviene asustarse, pues aun en el caso de que fuera electivo, tampoco significaría avance alguno. Todo se reduciría a elegir entre una camarilla previamente propuesta e impuesta. Las cosas están de tal modo dispuestas en la estructura franquista, que se tire por donde se tire siempre se llegará al mismo sitio de partida.

## LA PELIGROSIDAD SOCIAL

En el último consejo de ministros se aprobó un proyecto de ley llamado de Peligrosidad Social que, según el texto de la referencia, viene a sustituir a la «impopular» denominación de Vagos y Maleantes. El franquismo no oculta su buena disposición para continuar las «honrosas conquistas» de la pasada República, lo cual representa un espíritu de cooperación y una amplia visión democrática. Del enemigo vencido, en todo caso, se apresura a copiar «lo mejor». Ahora sólo nos falta que legislen una nueva Ley de Fugas, aunque de hecho no la necesita, pues ya la aplica cuando lo cree necesario. Pero en su defecto, y en el mismo consejo de ministros ha inventado el término novísimo de «Arresto de fin de semana». Según esto, a muchos españoles se les va a aguar el fin de semana por mor de vaya usted a saber qué casuística policíaca. Algo parecido a los presos gubernativos de la República, aunque quizá por menos tiempo. O también semejante a la época en la que, cuando Franco se desplazaba a una capital cualquiera, eran detenidos en ésta todos los elementos sospechosos mientra duraba la estancia del caudillo.

## LOS POBRECITOS CURAS

El gobierno ha concedido al clero, para el próximo bienio, un aumento global de 600 millones de pesetas. Para esto, digo yo, no se ha necesitado ningún convenio colectivo, ni consultas a las estadísticas, ni preocupaciones por si ha bajado o subido el índice de vida, ni si existe o no inflación. ¡Ah!, pero nos ponen una causa y una excusa simultáneas: resulta que eso no es más que una especie de restitución en desagravio a la medida desamortizadora que sobre los bienes eclesiásticos impuso en el siglo pasado Mendizábal. ¿Y por qué no darles otros 600 millones en concepto de «sufrimiento por la patria» por la ingeniosa expulsión de los jesuítas en el reinado de Carlos III? A este paso vamos a tener que reintegrarles desde los tiempos del rey Favila.

## UN EJEMPLO A IMITAR

El cortesano (quiero decir el procurador en Cortes) Eduardo Tarragona, en un gesto increíble, ha presentado su dimisión al señor Iturmendi. Conviene advertir que el señor Tarragona es un falangista que pudiéramos adjetivar de acérrimo. Confiesa que ha fracasado en su misión, que hizo 159 ruegos y preguntas y que ni uno solo llegó a buen fin. Añade (y esto debiera habérselo callado por varias razones) que la campaña electoral le costó dos millones de pesetas, y que en su gestión como procurador ha gastado 1.300.000. El señor Tarragona parece animado por una sana moral política y una ética profesional envidiable, pues se siente terriblemente responsable ante sus electores. Cuando llegó a las Cortes traía en cartera varios problemas a resolver: enseñanza, vivienda, sanidad, vejez, etc. Era el pacto convenido con sus electores. Ahora bien, como no ha podido cumplirlo ni en la más mínima parte, ha determinado renunciar. Todos sus buenos deseos se han estrellado, dice, contra el reglamento de las Cortes. Continúa que si bien es cierto que los ruegos y preguntas tienen asignado un plazo de treinta días para obtener la oportuna contestación, la solicitud de información carece de plazo. Si a esto se añade el desamparo en que se encuentra un procurador familiar por la falta de información que se le facilita y el elevado precio que habría de pagar por obtener esa información (estadísticas, encuestas, etc.) por su cuenta, le conduce a la conclusión de que sus dos años de gestión como procurador han sido un total y rotundo fracaso. Y termina con estas palabras: «Cuando tenía 17 años estuve dos veces en los calabozos de la Jefatura de Barcelona. La última vez pasé a la Cárcel Modelo. He recorrido media España a pie, como soldado de infantería, formando parte de las brigadas de Navarra. He visto cómo salían de la

*(A la página siguiente)*

# El Mundo es así

## REACOMODACION DE MINISTERIO

De tan traído y llevado, el parto de los montes ha perdido significación y de vez en cuando hay que recordarla. Los montes Etcétera Etcétera anunciaron, con amagos de sacudidas sísmicas, un importante alumbramiento de su naturaleza. Llegada la hora del parto de dos laderas abiertas en muslos apareció un ratón. La reforma del gobierno de Madrid anunciada a bombo y trompetas viene a ser aquello.

Razonamientos políticos indican, diversamente, 1º: Que el Opus Dei ha ganado la partida a la Falange. 2º: Que la decisión caudillal de quitar y ofrecer carteras obedece al plan político de asentar el principio monárquico carlojuanista. 3º: Que el quitar a Perico para poner a Pericote es motivado por disensiones parecidas a disputas entretenidas hace tiempo por los ministros actuantes, sujetos a los hilos de la oligarquía capitalista unos, a la preocupación «movimientalista» otros, y al dinero sin color político todos. Y 4º: Que la combinación ministerial, Franco la ha acometido para disimular la complicidad de su gobierno en la gigantesca estafa de la «Matesa».

Falta nuestro criterio, que formulamos acto seguido. En primer lugar, el régimen debe fingir transformaciones liberales para satisfacer, aunque fuera mínimamente, los deseos antiabsolutistas del país. También para entrar en el concierto de las naciones del cual, por la procedencia fascista del Estado presente, España permanece apartada. Muerta la hidra nazifascista, el régimen que oprime a los españoles exteriormente vive de prestado, de pura limosna, al extremo de que el arrogante Franco de Madrid, en Washington, Londres, Bonn, París y la ONU no es más que un títere, un pelagatos, un pordiosero como Unamuno tuvo la ocurrencia de llamar al mendigo. Y un payaso ante el caso Gibraltar, vistos los recursos ridículos a que se acoge el caudillísimo frente al poderío de la rubia Albión. ¿No? Pues últimamente las invencibles baterías del campo gibraltarense han bombardeado un buque inglés de pasajeros — el «Uganda» — con granadas de fuegos artificiales.

Borrar el mal efecto de la estafa semi-oficial mediante el procedimiento «Matesa», es un criterio plausible. Pero de ser cierta tal versión, los ministros depuestos aparecerían como los principales culpables del latrocinio y, por lógica, llevables a los tribunales, cosa que no hará el caudillísimo con los cesantes Solís, Castiella y Fraga Iribarne.

Lo divertido es que la cartera de Organización sindical pase a manos del gerente de Altos Hornos de Vizcaya, García del Ramal, precisamente en el momento en que va a ser aprobada la Ley Sindical en la ficción legista de las Cortes «procuradorales». ¿Es que Solís no es de talla para hacer engullir al país ese esperpento de Ley *sindicalatosa?*

Como es de presumir, la opinión está ausente de esa actualidad político-regimentalista. Así no es extraño que cuando al ciudadano común le es preguntado su parecer sobre la recomposición del ministerio franquista, responda, encogiéndose de hombros y pensando sin duda en la «Matesa»: «¡Bah!, asunto de carteristas.»

## EL EMBROLLO ARABE-JUDIO

La actualidad quemante del Oriente Medio hace estado del conflicto sangriento desatado entre el ejército libanés y los resistentes palestinos establecidos con armas y bagajes en Libia. País en parte occidentalizado y gozando de un tren de vida superior al de los restantes países árabes, le cabe mantener su concierto con lo que podríamos llamar «la civilización blanca» más que con las «revoluciones faraónicas» y situaciones feudalísticas de Siria, Egipto, Jordania, etc. No obstante, el problema de la población flotante palestina es cada vez más agobiante, y Libia, como participante de la geografía política árabe se ve constreñida a contemporizar con el sol (banquero) y la media luna mahometana. Para mayor complicación, ahí está la vecindad israelita, siempre en posición de erizo, defensiva y agresiva, según la circunstancia que provoque el mal humor de los guerrilleros palestinos o el nerviosismo de los guardafronteras israelíes. El acoso de aquéllos sobre la frontera judía atrae réplicas violentas de las fuerzas de Jerusalén, igual que los atentados contra aviones de pasajeros israelíes organizados por fedayins en Libia, ocasiona represalias terribles como la del incendio de trece «Boeings» en el campo aviatorio de Beyrut. De hecho, el gobierno de Libia se halla colocado entre la espada y la pared, entre los fuegos de Golda Meir y Arafat. De satisfacer a uno, se encuentra con la represalia quemante del otro. De conceder carta blanca a los fedayin, la independencia libia queda comprometida, y de no tolerar a las huestes de Arafat, el presidente Helú se gana la antipatía y la oposición de los jefes de los restantes Estados árabes. De combatir abiertamente a los palestinos entrometidos cual los militares libenses hace poco hicieron, Beyrut aparenta favoritismo hacia el pueblo judío, y permitiendo que las tropas de Arafat hostiguen a los soldados de Golda Meir desde el suelo libio, arriesga ser invadido por la disposición — siempre férrea — del general Dayan. Es innegable que la posición del presidente Helú es de las más comprometidas y sin solución conveniente en tanto dure el estado de irritación entre Jerusalén de una parte, y Aman, Damasco, El Cairo y Bagdad de otra.

Para agravar el problema acuden los países de influencia (Rusia, EE. UU., Gran Bretaña, Francia, etc), tratando cada cual de situarse en posición favorable con vista a concesiones político-económicas facilitables por el atraso de un siglo que lleva el Oriente Medio lunar con respecto a los pueblos blancos, no importa cómo se adjetiven: capitalistas o comunistas. Lo que juega en el tablero semi-oriental es la riqueza petrolera, y al efecto es la diplomacia secreta la que moviliza las piezas de sacrificio, que nunca son las partes potentadas, sino el pueblo, la plebe, el peonaje, los felah de aquellas latitudes. Estas víctimas y otras no nos hacen caso, pero nuestra revolución social acabaría para siempre con estas situaciones violentas, inhumanas y deliberadamente eternas.

## AQUI Y AHORA

Cárcel Modelo hombres que iban a morir. Es la primera vez que digo esto, y lo hago porque ya estoy harto. Yo considero que lo pasado es ya historia, y también considero que ningún español puede ocupar o aspirar a ningún cargo político por su pasado histórico porque la política es el hoy y, sobre todo, el mañana.»

El señor Tarragona se podía haber ahorrado la historia de su martirologio en atención a su modestia y su espíritu de sacrificio. Hablando de martirologios cada cual llevamos el nuestro, en la guerra y después de ella. Pero nos parece que, tan sólo a dos años fecha, el optimismo y la candidez del dimisionario eran conmovedores, por no decir descabellados. Si su falangismo es puro y acendrado debiera haber empezado por renunciar de antemano no sólo a su aventura parlamentaria, sino también al gasto de esos dos millones en propaganda (lo cual quiere decir que los tenía) y el otro millón largo dedicado a inútiles investigaciones en el laberinto de las Cortes. No obstante, deseamos que el resto de los procuradores, haciendo una llamada a su dignidad y vergüenza, sigan el ejemplo del señor Tarragona hasta dejar vacíos los escaños del Congreso.

JUAN ESPAÑOL

**Folletos recomendados**

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

En torno a la España de 1939

# Es cuestión de dignidad

UNA de las páginas más brillantes que ha escrito el pueblo español ha sido el éxodo masivo que desembocó en tierra vecina. Al cabo de 30 años el balance es netamente favorable por lo que respecta al digno comportamiento de la inmensa mayoría de los españoles que escogieron el exilio antes que doblegarse ante la bestia fascista. Y a pesar de los campos de concentración, de las compañías de trabajo y de las deportaciones al inhóspito desierto del Sahara, siguieron firmes con el pensamiento fijo en una nueva España.

Nuestra emigración es vieja ya, los 30 años transcurridos no han ahogado los ideales de libertad y de Justicia Social, pero fisicamente nos hallamos quebrantados. Los que pisaron suelo francés en edad madura son ya unos ancianos.

El valor socio-histórico de la emigración del año 1939, reside, no en las gestas que la edad nos imposibilita, pero sí en nuestra condición de testigos del crimen cometido con el pueblo español por el capitalismo con careta fascista y democrática y por el totalitarismo ruso sin olvidar al feudo vaticanista. Nuestra presencia en el exilio es el testimonio vivo del trato infame que se dio a España que no se ha rectificado al cabo de 30 años. Durante la guerra tuvimos al mundo en contra. En el presente instante ni una sola voz se levanta en el mundo para condenar los crimenes de lesa humanidad que perpetra el fascismo día tras día y no se escucha a nadie que condene el genocidio practicado en el pais vasco. El pueblo español es discriminado. Se habla del Vietnam, de Grecia, de Checoslovaquia, de Biafra, pero lo de España es silenciado y el fascismo hispano subsiste gracias a las democracias y a Rusia.

Estamos solos como lo estuvimos durante la guerra, por ello hemos de execrar a cuantos se pasan al bando contrario y si se juzgaba a los traidores y a los desertores en el curso de la guerra, lo mismo deberá hacerse, cuando las circunstancias lo permitan, con los que han ido a rendir pleitesía al fascismo y a entonar loas al Estado Nacional-Sindicalista y a los sindicatos verticales tal como hizo el canalla de Juan López en una conferencia dada en Valencia.

Han habido emigrados como el caso del autor teatral Alejandro Casona que quiso ir a morir a España, lo mismo que el Abad de Montserrat Monseñor Escarré que sintiéndose enfermo en un convento de Milán solicitó regresar a tierra catalana, donde murió.

Yo no apruebo ni eso. Entiendo que se debe morir en el exilio, tal como han muerto millares de refugiados y de entre ellos quiero recordar a los compañeros Bruno Lladó y Jaime Aragó, pues estuve junto a ellos en el instante de la muerte en el Sanatorio Español de México.

A pesar de que los anarquistas anatimatizamos la politica y los políticos, quiero referirme a Niceto Alcalá Zamora, a quien conocí en La Habana, pobre y enfermo. Franco le ofreció la restitución de los bienes a cambio del regreso a España, pero prefirió morir en el exilio, en Buenos Aires (Argentina) y como murieron también en el exilio Angel Ossorio y Gallardo, Fernando de los Ríos, el arzobispo Vidal y Barraquer y el conde de Güell.

Conocemos todos lo que fueron en España Alcalá Zamora y Ossorio y Gallardo, pero a pesar de su pasado de cariz reaccionario supieron tener un final digno y no se inclinaron ante el antiespañol Franco Bahamonde.

Quiero hacer mención especial de un militar de academia: el coronel Izquierdo. Le conocí en México. Fue operado de un tumor en la laringe. Su cuñado era el general García Valiño, alto comisario de España en Marruecos. García Valiño le escribió ofreciéndole el reingreso en el ejército. El coronel Izquierdo rechazó la oferta, alegando que mientras existiera el fascismo no volvería. Su cuñado escribió entonces a su hermana aconsejándole que abandonase a su marido y que con sus hijos regresase a España. La esposa del coronel Izquierdo le contestó que ella debía estar al lado de su marido. Desde luego un rasgo que glorifica a la mujer española.

El coronel Izquierdo se pasó a las filas republicanas al inicio de la contienda. A pesar de ser un militar supo dar una lección de hombría y de dignidad a los alpargateros que cruzaron la frontera para arrojarse en brazos de Falange.

Nos causa un aprofunda pena que los traidores hayan surgido de los medios obreros, siendo así que la tierra española está empapada de sangre de trabajadores y que las cárceles y presidios están repletos.

La emigración española de 1939 no ha encajado el golpe de los tránsfugas, puesto que en su conjunto, desde el punto de vista socio-histórico es una de las emigraciones más dignas en comparación con las variadas emigraciones que se han sucedido en Europe en el curso del siglo XX. La muerte de Juan Peiró, fusilado por los fascistas al negarse a colaborar con los esbirros del pueblo español es de por sí un simbolo imperecedero. Y la presencia física, todavía, a pesar de su edad avanzada, en el seno de la España exilada, del doctor Pedro Vallina, apóstol del anarquismo, da un timbre de gloria a aquella España de 1339 que escogieron un exilio que los traidores y los canallas como Juan López (ex-C. N. T.) y Jaime Miravitlles (Esquerra Catalana) trataron de enlodar y deshonrar.

Los motivos que han inspirado a los que se han cobijado en el solio fascista es bien notorio: ambición personal y espíritu de lucro, y tentativa de apuñalar a la C. N. T. Afortunadamente la repulsa ha sido unáinme.

Repetimos que no han hecho mella a la emigración de 1939, porque ésta está saturada de sacrificios y de heroísmos prodigados por doquier. Una emigración de la que han surgido héroes como Francisco Sabater, que presentamos como símbolo y arquetipo de hombría y de generosidad. Citando a Francisco Sabater quedan glorificados los nombres de todos los anarquistas que, hallándose asentados en tierras extranjeras fueron a ofrendar sus vidas en suelo español.

Nunca podrán justificar, Juan López y Jaime Miratvilles, y cuantos los hayan secundado, su entrega al fascismo.

El timo de la liberalización es idéntico al timo de las misas. Su conducta es condenada por toda una emigración y por todo el pueblo español que se encargará de juzgar a los canallas y traidores. A la hora de ajustar cuentas, los que ayer eran miembros de la España exilada y hoy van del brazo de los falangistas no hallarán la menor atenuante, serán unos fascistas más.

El pueblo español está en pie contra el fascismo. Seamos dignos del pueblo español, que es un pueblo magnífico. Seamos dignos de la gran epopeya hispánica. Mantengamos ante el mundo nuestro testimonio, que es: el exilio.

**Jaime BALIUS**

# No perdamos de vista nuestro Norte

Tú, compañero de raigambre, no debes ceder a las insinuaciones de los políticos como han cedido el grupo de Madrid y otros, cuando te invitan a dejarte llevar a su manera. Si lo haces es un acto denigrante para tí. Lo mejor es apartarte de ellos evitando toda relación ya que no son afines a tu ideal de regeneración humana. Mejor buscar la sana relación con los que concuerdan con tu modo de pensar. Lo importante es mantener el ideal y alejarlo del peligro. Quien cede al mal tiene más culpa que los malos porque estos, al fin y al cabo, no tienen otro camino que el de la corrupción y el engaño. Pero tú tienes conciencia de a qué extremos crueles coonduce la farsa política a los cándidos obreros; buena prueba de la hemos tenido en España y la tenemos en el mundo entero. Tener presente que vuestra conciencia no os perdonaría jamás ninguna regresión a la vida de atraso ni a la transgresión a vuestros ideales. Pensad que en general los obreros no conocen literatura racionalista ni el problema vital de la emancipación y vosotros sí. Así es que reflexionar sobre estos renglones y levar el ancla que os mantiene inertes y acudid a aleccionar a la multitud fluctuante para ponerla en marcha hacia su emancipación integral por supresión del asalariado y abolición del patronato y el Estado.

Esta es la lección que corresponde dar por los anarquistas al pueblo sin norte y por ende propenso a ser arrastrado por los malos pastores.

**Miguel FOZ**

# El fatídico campo de Vernet d'Ariège

*A todos los ciudadanos del mundo clasificados indeseables. A los que fueron desde el campo de Vernet a los de exterminio nazis. A todos los que la inexplicable fatalidad y el poder omnipotente policiaco sepultó en el célebre campo ariegense.*

HAN pasado treinta años desde que a comienzos de la segunda guerra mundial, el gobierno Daladier reinstalaba en segunda edición el Campo de Internamiento de Vernet d'Ariège que los prisioneros alemanes de la primera guerra adjetivaron «de la Muerte» por los sufrimientos que en él pasaron.

Esta vez el Campo era destinado a extranjeros de todos los países que la Policía clasificara como «peligrisos e indeseables» para la seguridad nacional. Sin pérdida de tiempo, ésta empezó a actuar y en menos de un año, empezado el censo con 10 ó 12 refugiados españoles supervivientes de la heróica 26 División, aumentó constantemente hasta llegar a la cifra de 14.000 peligrosos, cuyos antecedentes no relatamos por no hacer interminable este trabajo.

Pues en el 33 aniversario de la histórica fecha (para nosotros) del 19 de Julio, en la que sin la complicidad de la reacción internacional hubiera quedado derrotado para siempre el fascismo español en 1933, salimos de París-Austerlitz por la mañana con un sol que invitaba a abandonar toda prenda que signifique abrigo.

A la hora señalada el kilométrico tren se puso en marcha. Muy pronto París queda atrás. Hemos atravesado con rapidez pueblos y ciudades e inmensas campiñas, con sus bosques verdísimos, contrastando con las mieses secas, la mayor parte de ellas cortadas y extraído el grano. Tan sólo resta de la mies grandes cordones de limpísima paja, que posiblemente empaquetarían más tarde, dando preferencia lógica al grano sobre lo fofo.

Nuestro convoy, como señalamos, no solamente es rápido por su marcha: además no para en todas las ciudades del trayecto, y el sol que parece va a incendiar el paisaje nos obliga a bajar las persianas.

Quizá el exceso de calor motiva que las campiñas aparezcan desiertas o con poquísima actividad. Sólo alguna máquina cosechadora se desliza por los dorados campos con lentitud lógica, teniendo en cuenta las complicadas operaciones que realiza, terminando con la recogida del grano limpísimo, lo que durante siglos costaba tantísimo tiempo y trabajo para realizar esta aspiración, que no siempre era conseguida.

Avanzamos hacia Toulouse. Es mediodía, y experimentamos una agradable sorpresa al registrar una sorprendente innovación en los campos; la aplicación de riegos a base de lluvia artificial, con el empleo de tubos de 8 ó 20 centímetros y otros de 3, empleados en gran número. Por ese procedimiento se riegan extensiones inmensas de maiz, árboles, en fin, se irrigan todos los cultivos que antes se conducían con dificultad y muchas veces se perdían. Una verdadera metamorfosis se produce en los campos, con la casi garantía de una cosecha segura.

Muchos de los que leerán esta modesta crónica se preguntarán: y el agua ¿de dónde sale? Sale de donde se encuentra. Las gentes del campo se han dado cuenta demasiado tarde que en la vida y el desarrollo de las plantas lo más indispensable es el agua y van a su fuente de superficie o subterránea con un motor y las correspondientes tuberías. Pozos, balsas, estanques, ríos y riachuelos, todo absolutamente lo aprovechan.

Observando tan sorprendente novedad llegamos a Montauban y pronto, muy pronto, pisaremos tierra en la ciudad del Languedoc, donde nuestra C. N. T. organiza un mitin y una fiesta para conmemorar el triunfo en la fecha que ya citamos.

Como llevamos una misión a realizar en esta capital, nos retenemos brevemente y saldremos luego a satisfacer un deseo obsesionante sentido durante muchos años; volver a pisar en ciudadano libre, después de la tragedia vivida: tres años y medio, la existencia más dura y desgraciada que puede soportar un ser humano, mereciendo aprecio, y consideración por una vida y conducta ejemplar demostrada en el curso de largos años transcurridos después de la inolvidable mañana de los primeros días del mes de febrero de 1943, que en un wagón de 1a clase dejaba el odioso Campo de Vernet de Ariège atrás.

Salimos en una Micheline por la mañana, con más sol que en París. En los campos verdes y secos, por el mismo contraste de la madurez que presentan las mieses recogidas y por recoger, también se observan los surtidores que esparcen una lluvia bienhechora, prometedora de un ópima y segura cosecha.

A medida que el convoy avanza, una emoción indescriptible se apodera de nosotros. En nuestra memoria se agolpan los recuerdos más tristes de los días se nuestro cautiverio.

Como la distancia a recorrer no es larga, sin darnos cuenta llegamos à Saverdun y breves minutos después, llegamos a la diminuta estación de Le Vernet.

Ayudo a descender a Mme Rosemberg y Katalan, un compañero finlandés que también vivió la dura vida en Vernet. Nos encaminamos hacia el pequeño pueblo. Ya en las inmediaciones observamos a los lados del camino construcciones de pabellones espaciosos con fértiles jardines. Estamos en el pueblo, en una espaciosa plaza. La casa que era en otros tiempos Restaurant está cerrada. Nos informan que con su marcha del pueblo, desapareció la industria. Allí está la casa que habitaba el simpático y bondadoso Alcalde de la época, en compañía de su nieta Ketti. El alcalde ha muerto, lo sentimos mucho, pues nos apreciaba bien a los internados; de seguro que si hubiera estado en su mano nos hubiera liberado a todos. Otras familias que conocimos también han corrido pareja suerte. Cogemos la calle que conduce al camino que va al Campo y en la ventana de un Chalet modesto veo una señora que conocí que también vivió la tragedia de la guerra. Su marido cayó prisionero en Alemania. Tenía dos hijas de corta edad y seguramente vivía muy estrechamente. Me dirijo a ella, mira confusa sin adivinar quien le habla. Le pregunto si volvió su marido, si viven sus hijas. Le digo emocionado, con los ojos llenos de lágrimas, quien soy. Me recuerda, y sin poder hablar, anudada la garganta por la emoción que la envuelve; me despido con un signo de mano y seguimos el camino que muy pronto conducirá a nuestra antigua y forzada residencia.

Todos son recuerdos tristes, engrandecidos por la desaparición de las personas que nos conocieron y nos tuvieron afecto. Estamos a menos de cien metros del trágico Campo, en las inmediaciones de una vetusta casa que habitaban los «fermiers» más cercanos al mismo. Todos eran buenísimas personas, pero una abuela a quien yo quería recordando a mi excelente madre y Mme Mari la «fermière», eran capítulo aparte. Me aproximé a la casa. Las puertas estaban abiertas. Jamás yo había visto las habitaciones. Estas aparecían sucias, impropias de haber habitado aquella honorable familia con la morenísima Mme Mari, mujer menuda, con una bondad tan grande como sus sentimientos. Los huevos y productos de la «ferme» los vendía para los internados (cuando tenía ocasión) al precio más módico. ¡Qué pena! Nadie supo darnos noticia de ellos. La «ferme» por lo tanto continúa. Sus moradores ahora habitan la residencia que ocupaba el mando, que le daban categoría de «Château».

Continuamos nuestro camino, y como si saliéramos del sueño letárgico que nos menciona Wells en «El año dos mil», nos encontramos en el camino lindante al Campo. Unos chopos inmensos hay a la orilla de éste. Miramos de frente, y abarcamos la grande extensión en que estuvieron el Hospital y los Quartiers: T (trabajadores), A, B y C. De lo que fueron barracas de madera y mampostería, sólo se perciben pequeños restos; sólo nosotros que vivimos aquí enterrados en vida podemos reconstruir con la imaginación lo que fueron las miserables instalaciones que albergaron a gentes de toda condición social. De todos, los más numerosos y desgraciados éramos los refugiados españoles. Desde aquí mirábamos hacia Andorra con temor, y éste fue justificado, pues supimos que los falangistas llegaron a la frontera pretendiendo venir a «cargar» el campo, como lo hicieron en la más terrible de las represiones que registra la historia española. Así que nosotros podíamos decir, y seguimos diciendo hoy, que no tene-

B.D.I.C

# El fatídico campo de Vernet d'Ariège

mos patria; pero esto no era lo peor; lo peor era que no teníamos papeles; formalizar éstos era cosa difícil y sin ellos al ser humano, en un mundo que los controles ha hecho tan pequeño, se le hace la vida imposible. Privados de libertad, con la afrentosa estigma de «peligrosos e indeseables», rechazados para inscribirnos en los batallones de marcha para luchar contra la Alemania fascista e Italia que combatimos en nuestros frentes, cuya intervención descarada nos hizo perder la Revolución y la guerra; viviendo incomunicados con el mundo exterior, sin recibir solidaridad de nadie. Los hombres de la C. N. T. en mayoría estaban en otros campos de concentración; sin embargo, a los pocos días de mi llegada aquí, fuimos conducidos a una montaña a coger cierta leña para confección de escobas. Pasábamos por la orilla del camino y unos trabajadores recogían maiz. En seguida, por intuición, por la fisonomía de cada provincia, establecí contacto con nuestra C.N.T. en la persona del compañero Joaquín Blasco, hoy con residencia en Mirepoix, que visitaré más tarde, junto con Antonio Alonso, que se comportan muy bien.

Sigamos el relato, cuya parte más dura se aproxima, pues Mme Rosemberg se encuentra muy afectada de emoción y nos pregunta con impaciencia dónde se encuentra el Cementerio. Aligeramos la visita, cogemos ciruelos en los numerosos y altos frutales. Observamos abundantes trazas de otros pobladores del Campo hoy: los conejos y las vacas.

Citar la tragedia de un plante con la solución que le dio el Préfet, la rigurosísima disciplina militar que imponía la G. Movil con las largas vicisitudes, daría materia para un libro.

Invadidos de recuerdos desagradables durante los tres años y medio pasados cerca de la orilla del Ariège, pasamos con precaución un hilo conductor de electricidad que impide la salida de las vacas, como lo hemos hecho a la entrada, y salimos. Tomamos la carretera en dirección a Saverdun y a un km. del Campo, a la izquierda, encontramos el triste cementerio. Mme R. se ha desmayado sobre la tierra ingrata donde reposan los huesos del que fue su marido. Instintivamente, como si aceptáramos una consigna, quedamos firmes y silenciosos, recordando conocidos, amigos, e innumerables compañeros y viejos de nuestra querida C.N.T. como salidos de las matas y piedras que invaden el terreno. Mi imaginación descubre al compañero Juan García, con su barba venerable, que junto con delicadeza y comportamiento, representaba al auténtico moralista. En Valencia dirigía la revista «Helios». Era viejo; la perspectiva de nuestra desgraciada situación le creaban la obsesión de salir con los pies delante, la única forma de escapar del infierno de Vernet; y el pobre, nombrando siempre a una hija, nos dejó poco tiempo después.

Haciendo un esfuerzo, trato de transmitir energía y coraje a Mme R. que aparece abatida, dominada por una terrible tristeza. Sostenida con la ayuda del compañero Katalan, salimos por la orilla de un maizal en curso de riego por surtidores, dejando atrás el olvidado Cementerio, con su mausoleo en su centro al que han llevado en fecha reciente una corona de flores artificiales, con la inscripción «A nuestros camaradas, muertos por la guerra». Al pie hay flores sueltas de igual fabricación, y en la parte alta, cuando el mausoleo fue erigido, en la abertura del Campo pusieron una inscripción que dice textualmente: «Aux étrangers morts loin de leur Patrie».

DELHI

*Le Vernet d'Ariège, julio 1969.*

# Ayuda memoria

## VI Pleno Intercontinental de Nucleos Confederales

### CRITERIO FEDERALISTA

*¿Cómo mejor coordinar la labor orgánica a desarrollar por nuestra Organización, respetando el sentido autónomo y federalista que la caracteriza?*

*Considerando* que la esencia misma del federalismo, radica en la personalidad del individuo y que éste será en parte — según sea el ambiente que le rodea y el calor que reciba de la colectividad afin,

*Considerando* que el militante por lo que representa en tanto que valor moral educado en la ética anarcosindicalista, acepta por libre autodeterminación la responsabilidad que sus postulados y principios implica,

*Considerando* que el conjunto de la Organización será según sea el militante individualmente representado y que de su propia fortaleza moral, dependerá en cierto modo la que puede germinar en su alrededor inmediato,

*Considerando* que nuestras concepciones son las llamadas a organizar un mundo verdaderamente libre y exigirá de todos y de cada uno de nosotros una preparación cada día más consciente,

*Considerando* que la preparación y formación del militante es una obra diaria y consecuente que exige una voluntad bien predispuesta de antemano,

*Considerando* que el individuo es autónomo, hasta el momento que por intervención o inhibición, recae acuerdo colectivo, queda implícitamente federado en el compromiso de valorizar y respetar lo que ya pasa a ser de interés general, en los diversos grupos y autonomías federadas,

*PROPONEMOS:*

1º) Que la práctica del federalismo clásicamente caracterizado en la C.N.T., excluye de por sí, toda superestructura orgánica — o veleidades personales — en la que se delimitará la autonomía de los Núcleos;

2º) La estructura orgánica aceptada por el Movimiento en el Exilio, se basa precisamente en el reconocimiento de la personalidad del individuo, de la Federación Local, de las Comisiones Regionales, de los Núcleos y del Organismo Intercontinental.

3º) En la coordinación de la labor orgánica a desarrollar, el Organismo Intercontinental representa el receptáculo de las inquietudes de los Núcleos, traducidas éstas en acuerdos generales, y no en modo alguno el centro absorbente de la personalidad de los Núcleos;

4º) Siendo el federalismo solidario a partir de la base, representada en la Federación Local, a su vez comprendida en el área regional, y, los Núcleos en la correspondiente nacional, implicando la obligación de respetar y cumplir todo aquello que ellos mismos hubiesen acordado, obliga en consecuencia y de forma solidaria y responsable, al respeto de lo que representa interés común y que refleja la personalidad del Movimiento en su conjunto, ya que no se comprenderían las autonomías federadas entre sí, sin la tolerancia y consideración mutua que nuestros postulados requieren.

5º) Basado en esas premisas, será posible coordinar la labor orgánica a desarrollar por la Organización, respetando el sentido autónomo y federalista que la caracteriza y en donde convergerán todas las voluntades y esfuerzos tendentes a robustecer la C.N.T.;

6º) Ante la eventualidad de divergencias entre las autonomías, definidas, entendemos que el acuerdo recaído en el V Pleno Intercontinental y ratificado en este Pleno, facilita la solución.

*(Ponencia presentada por las delegaciones de Normandía, Macizo Central, Hérault-Gard-Lozère, Burdeos e Inglaterra, aprobada por el Pleno.)*

## ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

*Edición castellana*

Habiéndonos solicitado informes acerca de las suscripciones para la obtención de la Enciclopedia Anarquista (edición castellana), esta corresponsalía señala:

1º Todos los fondos que fueron enviados a nombre de la compañera Elena Graells, fueron entregados al compañero Vicente Sierra Ruiz, Apartado 95-27 (Catia) Caracas-Venezuela. (Véase las listas en los números 490, 492 y 495 de COMBAT SYNDICALISTE, de los días 25 de enero, 8 y 29 de febrero de 1968, respectivamente.

2º Como se dijo en una nota precedente, el grupo editor de la Enciclopedia está dispuesto a satisfacer todos los compromisos contraídos por las suscripciones, aunque la suma de las mismas no le sea entregada.

Sin embargo, para aminorar la carga económica del grupo editor, esta corresponsalía pide a todos los interesados envíen al citado compañero Sierra, poseedor de los fondos en cuestión, una petición para que los mismos sean enviados al grupo editor de México. Esa gestión puede ser realizada directamente por los interesados, o por esta correspoonsalía, que transmitirá las peticiones

En reciente notificación, el grupo editor señala su previsión para la aparición del primer tomo, que debería ver la luz a principios de 1970.

Toda la correspondencia a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans. C.C.P. 1 35 1 48 : La Source.

# Pensares de Juan de Orán

— Soy lo que soy, y tal como soy tal aparezco, dice la verdad.

— Vivir fuera del tiempo, ¿no es seguir siendo si mismo?

— El azar es lo imprevisto, lo indeterminable. Hay, sin embargo, alguna cosa mejor que contar con el azar para corregir otro; es contar con si mismo y sobre lo que depende de si mismo.

— Para juzgar a un hombre es menester, por lo menos, estar en el secreto de su pensamiento, de sus desgracias, de sus emociones.

— La grandeza ambiciosa y el delirio del poder precipitan en todos los crímenes, en todos los tiempos y en todos los lugares.

— La idolatría de la forma concluye la más de las veces con el desprecio por el fondo: todo se vuelve materia a bello estilo, hasta el vicio.

— Sólo el órgano que en general se sirve de los pulmones para soplar puede llegar también a tocar la flauta, del mismo modo, sólo puede participar a la verdad el hombre que para ello tiene el órgano apropiado.

— Si lo que se promete es falso no se promete nada.

— Yo no reclamo ningún derecho, es por lo cual no necesito reconocer ningún otro.

— La idea dominante de la filosofía ácrata, es la de manumisión, de liberación intelectual y moral.

— No es el «Pueblo» que cuenta, son las personas. El interés de los políticos es que exista siempre el «Pueblo», el pequeño pueblo, desgraciado, que les permita hacer la ley y explotarlo, y que siga siendo «Pueblo».

— Caridad. Está bien dar pan, ropa, remedios y socorros de toda clase a sus semejantes, pero ¿qué falta tiene un santo de oro y de diamantes? Hay casas de caridad que lo son mucho más de vanidad.

— El artista improvisa. El artesano pertenece, quizá, a la raza más inteligente de la nación, pues realiza un bello equilibrio del trabajo manual y de una actividad sana del espíritu.

— Todo jefe de secta en filosofía ha sido siempre un poco charlatán, pero de todos, los más grandes han sido los que han aspirado a la dominación.

— En la charlatanería tenéis los comisionistas que alaban vuestra mercancía, los bobos que os creen, y los protectores que os apoyan.

— ¿Acaso existe charlatanería mayor que de poner las palabras en el lugar de las cosas, y querer que los otros crean lo que no creéis vosotros mismos?

— ¿Por qué razón la palabra *perro* se ha vuelto una injuria? Se dice con cariño *mi paloma;* se dice hasta *mi gatito*, aunque este animal sea traidor. Y cuando uno está enfadado, le llama *perro* a la gente.

— Los diferentes rebaños de esta gran sociedad moderna, no pueden, verdad es, ponerse de acuerdo entre ellos, sin embargo todos están unidos en Jesús, y aun invocando a Jesús, también están unidos para la guerra.

— Si se puede esperar encontrar un día un camino hacia la verdad, sólo será después de haber bien conocido todos los que conducen al error.

— El clima no fue nunca obstáculo para que el fanatismo se extendiera por todas partes.

— Si un gusano de seda diera el nombre de *cielo* al pequeño plumón que rodea su capullo, razonaría tan bien como lo hicieron todos los antiguos, al dar el nombre de *cielo* a la atmósfera.

— Somos probablemente el cielo para los habitantes de la Luna, y cada planeta coloca su cielo en el planeta vecino.

— ¿Hay acaso personas bastante locas para creer que haya hombres cuya cabeza esté más baja que los pies?

— Hay quienes se confiesan después de haber cometido un gran crimen, y se confiesan como los glotones, que toman medicina para después tener más apetito.

— El espíritu filosófico, que no es otra cosa que la razón, se ha vuelto en las personas honradas el único antídoto en las enfermedades religiosas.

**Juan BUSCADOR**

*(Continuará.)*

# DISCOS

*Bakunin se ha puesto de moda por meollo del hombre. Durruti empieza a interesar a profanos y a tal efecto alguien me ha preguntado por teléfono en qué día y en cual hora fue enterrado — Buenaventura — en Madrid.*

*Fue en Barcelona que medio millón de personas lo enterramos con Banda municipal y tronazos montjuicenses; y con mucha emoción, anónimo solicitante, con mucha emoción.*

*Pero a la misma hora morían docenas de minúsculos durrutis, inobservados, u observados sólo por sus compañeros inmediatos, más los osados camilleros. Pero el público se paga de hëroes colosales, y si colosal lo era nuestro Buenaventura, él, como buen anarquista, nunca se dio cuenta de ello. Y los que antes y tras de Durruti cayeron al foso para dejar doloroso recuerdo sólo en los corazones maternos, también se desprendieron de la vida sin pensar en glorias ni monumentos. El paso más hacia la Idea ha sido y seguirá siendo la paga de nuestros mártires.*

*Cuando nuestra revolución igualitaria y desinfectante se imponga, caerán muchas estatuas y lápidas callejeras, se quemarán miles de diplomas y fundirán millones de condecoraciones. Franco, solamente él posee un millón de ellas. Birretes, bonetes y capelos los vimos rodar por el suelo en 1936, y con una teja de cura yo probé de descargar un cargamento de sacos de azufre y puedo asegurar que esa tapadera religiosa impide más que protege.*

*Con todo, bien está que se nos recuerde a Durruti, pues a su nombre cada cual de nosotros adjunta otros de compañeros queridos e igualmente caídos, para un recuerdo lleno de honda ternura; porque somos así de sensibles, nosotros, los sin rezo. Mas Durruti tenía unas ideas — anarquistas, solicitante inconocido — y no es por una popularidad literaria y funeraria que luchó y perdió, nuestro gran hombre, sino por eso que llevo dicho: por la anarquía.*

*¿Usted comprende?*

*Me parece que no comprende.*

Dommage !

***DISCOBOLO***

La historia se escribe con calma.

# ESPERANTA KRONIKO

**XXIV Congreso de Esperanto — 5-8 abril 1969**

Los 201 obreros esperantistas venidos de cinco países diferentes que participaron en París, del 5 al 8 de abril, en los trabajos del 24º Congreso de S.A.T.-Amikaro (Asociación Esperantista Anacionalista y Obrera) en su resolución final declararon en particular lo siguiente :

«... Nuestro objeto es ciertamente el propagar el Esperanto entre la clase obrera, pero no debemos olvidar que el Esperanto no debe ser para nosotros una simple distracción, sino un medio para adquirir una cultura social más completa, en la lucha que perseguimos para la instauración de una sociedad pacífica y sin clases, y por la desaparición de todas las fronteras, nacionales o raciales, entre los hombres».

Para todos informes sobre el Esperanto escribir a S.A.T. Amikaro, 67, av. Gambetta, París (20) Francia. (Tel. 797 87-05).

Para los cursos de Esperanto dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny.

# LA REPRESION

En Gerona fue juzgado en consejo de guerra el joven anarquista Francisco Tubau Subirá, acusado de haber colocado unos cartuchos de dinamita en la terraza de un establecimiento público. En realidad, Tubau y otros dos muchachos se dedicaban a la propaganda libertaria, cual lo demuestra el hecho de haberles sido ocupada propaganda impresa. La condena abrumadora contra Tubau y la más leve afectando a sus coacusados, obedece nada más que al espíritu de intolerancia que anima al régimen.

De Sevilla dicen que varios miembros de una célula comunista chinófila han sido detenidos. Dicha detención se relaciona con la de Angel Campillo Fernández, efectuada anteriormente en Madrid, «por ser jefe del P.C.M.L.», según la policía.

La esposa de Campillo afirma no ser cierto que su marido pertenezca a ningún partido. Campillo es simplemente antifranquista — afirma la mujer —. Como la policía de Burdeos expulsó el 24 de febrero de este año a Campillo hacia España, y habiendo sido anteriormente torturado por la policía española, actualmente Campillo arriesga una condena feroz precedida de otra tanda de malos tratos. La Civilización está en déficit.

# MISCELANEA

por J. SEVILLA

DECIA Vladimir Lénine en « El Estado y la revolución », que mientras el Estado exista no habrá libertad (lo que viene aconteciendo desde que él la reafirmara en Rusia con el comunismo soviético) y continúa diciendo que cuando reine la libertad no habrá más Estado. Esto ya lo sabemos de sobra, pero también sabemos que el pueblo de la U. R. S. S. espera con impaciencia que desaparezca el Estado soviético en Rusia también para lograr esa libertad. Y desaparecerá, «camarada» Lénine. ¡Vaya si desaparecerá! Porque los Estados y las religiones se constituyen y se afirman sobre inhumanos horrores. Horrores para quienes valorizan la vida y el bienestar del hombre por encima de cualquier poder o constitución, y éste valorizar la vida y el bienestar del hombre, a la larga, triunfará sobre todos los poderes e instituciones.

***

Me tropiezo en la calle con monsieur X., profesor de música y compañero de escuela de música de P. Q., que acaba de llegar de España en vacaciones todo el mes de agosto.

Me cuenta maravillas naturales de las costas andaluzas desde Almería a Málaga, y de aquí a La Linea, donde contempló el Peñón de Gibraltar e hizo para sí un monólogo histórico de manera patriótica y sentimental.

«Es lástima — me dijo — no sea español el Peñón.» ¿Por qué?, le inquiero yo. «Primeramente porque forma parte de la península y marca bien la punta de Europa distanciándola de Africa; y segundo, porque su historia está ligada a la de España desde tiempos lejanos.»

¿Gibraltar? ¿Su historia? ¿Su aspecto? Una roca salvaje de 425 metros de altitud — le digo — plantada al pie de España entre La Linea y Algeciras a manera de vigía de Africa y de centinela del Estrecho con sólo una superficie de siete kilómetros cuadrados, donde habitan unas 27.000 personas. Puesto en manos de los ingleses en 1713, por el tratado de Utrecht, Gibraltar, desde entonces, es tierra inglesa en territorio español, sin duda alguna, y su historia comienza en el año 711, el día en que Djebel-al-Tarik, jefe moro monta al asalto de la roca con doce mil combatientes.

¿Su aspecto? La ciudad de Gibraltar tiene hoy grabadas en su blasón tres llaves: la de Gibraltar, la de los árabes por España y la de los ingleses por el Mediterráneo. Cada una de esas llaves abre la historia de esa roca a su manera y conveniencia, como sucede con las tres llaves del blasón de Aviñón.

Además, este Gibraltar, donde los monos campan a su antojo desde Main Street (la calle principal) hasta las playas de Catalán Bay (que es lo único que hay de paseo en auto, a pie o bicicleta) el fanfarrón de Franco, echando mano a otra llave, ésta del sepulcro del Cid — también son tres — levanta estandarte de guerra pidiendo Gibraltar cuando los gibraltareños pinsan hoy más en Andorra o en Mónaco que en España o Inglaterra. ¿Qué les importa a los españoles (y a España) un peñón más o menos, cuando el empeño de los españoles es ganar la libertad perdida hace treinta años? No. El español no parte un piñón por el peñón.

***

En la obra de Ernesto Renán, «El origen del lenguaje», leemos esto: «Eso que parece la obra de todos ha sido en realidad la obra de un pequeño número en la que se personifica el espíritu de todos. Es cierto que no se comprende la organización del lenguaje sin una acción de hombres de élite, ejerciendo una cierta autoridad alrededor de ellos y capaces de imponer a los otros aquello que creían lo mejor.»

Esto es quizá respetable y hasta admitido, mi admirado Renán, pero que en los países del Nilo, las imágenes fueron tratadas como seres vivientes e impuesto el culto por esa otra minoría de hombres de acción, por ese pequeño número de hombres de élite, esto no es para respetado ni admitido.

Si hasta mediados del siglo III, el toro «Mitra» (el dios Mitra) fue el principal adversario del cristianismo y adorado como ser viviente como Jesús (animal rumiante aquél, animal hombre éste); si la estrella llameante o resplandeciente de la masonería, no es viviente como ser (quizás lo sea como astro) es adorada por todos los masones siendo obra también de esa minoría de élite; si Cristo liberó el corazón humano y creó el Occidente, primero con sumisión abyecta, después imponiéndose a sangre y fuego otra élite fanática y obcecada; si el libro de Marx «El Capital», se ha convertido hoy en un nuevo evangelio con sus fanáticos apóstoles (élite de la mentira y el miedo imponiéndole con tiránico procedimiento) observaremos que de élite en élite, de imposición en imposición, la humanidad será llevada a la nada, donde ese pequeño número de hombres élites, personificando el espíritu de todos se volverán dioses, volviendo el ser humano a la edad de Ramsés II, de Tiglat Oileser I, o Salomón.

Y lo peor de hoy es que esa élite de hombres (salmantinas de la alquimia secreta de las ciencias), trepando por las paredes del espíritu y penetrando por las grietas y rendijas de la inconsciencia humana, hacen del hombre un fósil. Fósiles del siglo XX, sin haber sufrido más trastorno geológico que el de las ciencias ejerciendo su autoridad de poder sobre todas las cosas.

Quién sabe si en la Luna se encontrarán todos los científicos y técnicos reunidos un día y se queden allí tranquilos en el Mar de la Tranquilidad, dejándonos aquí tranquilos en este inmenso mar de la intranquilidad que es la Tierra.

*Edición especial, bellamente encuadernada, 1,50 en esta Administración.*

# Rincón del bibliófilo

por **Vladimir Muñoz**

IV

1. — *¿Cuál fue el primer folleto de Kropotkin que se publicó en idioma chino?*

— «A los Jóvenes». Se publicó en Paris por la revista anarquista china cuyo titulo aparecia también en esperanto: «La Novaj Tempoj» (Tiempos Nuevos). El año 1905. La traducción estuvo a cargo de Li Shih Tsent y Wu Chih Hui. Además, se trata del primer trabajo de Kropotkin traducido al chino, según mis informes.

2. — *¿Se publicaron muchos libros de Kropotkin en chino?*

— Las «Obras Completas» de Kropotkin empezaron a publicarse en chino el año 1927, en la ciudad mayor de China, es decir en Shan Ghai. Seis tomos aparecieron, a saber: «El Estado», «La Ciencia Moderna y el Anarquismo», «La Conquista del Pan», «Campos, Fábricas y Talleres», y por último «Etica» (en dos volúmenes). Posteriormente aún, y fuera de esta colección se publicaron tres libros más: «Memorias de un Revolucionario», «La Gran Revolución», e «Ideales y Realidades de la Literatura Rusa». No obstante en 1936 volvió a emprenderse la magna tarea de publicar las «Obras Completas» de Kropotkin; pero debido a los acontecimientos de pública notoriedad, de los veinte tomos que abarcaría esta magna obra solamente aparecieron cuatro: «La Conquista del Pan», «Palabras de un Rebelde», «El Apoyo Mutuo» y «Etica».

3. — *Hablando de Kropotkin, ¿qué libro suyo se publicó en Rusia con diferente título?*

— «La Conquista del Pan». Cuando Kropotkin retornó a Rusia y un poco antes de morir, revisó este conocido libro y lo publicó con el título de «El Pan y la Libertad».

4. — *¿Cuál fue la primera publicación anarquista rusa?*

— La revista «Natchalo» (Principios). No puedo precisar fecha, pero se publicó en Rusia anteriormente a 1868.

5. — *¿Y cuál fue el primer periódico anarquista en lengua rusa?*

— «Dielo Truda», fundado por Bakunin en Suiza el año 1868.

6. — *¿Cómo se llamaba en ruso el famoso movimiento «Tierra y Libertad»?*

— Más popularmente se le conocía con el nombre de «Narodichestvo» (populismo o ir hacia el pueblo). Pero también se le conocía por «Zemlovolchistvo» (de «Zemlya» o tierra y de «Volia» o libertad).

7. — *¿Qué famoso libro escribió sobre el anarcosindicalismo el ruso Maximoff?*

— « Constructive Anarchism » (Anarquismo Constructivo) por G. P. Maximoff fue publicado en Chicago el año 1952. Se trata de la mejor obra hasta la fecha sobre el anarcosindicalismo y el mejor libro publicado hasta el momento del compañero G. P. Maximoff (1893-1950).

8. — *¿Cuál fue el último folleto de Ricardo Mella publicado en España?*

— Supongo referencia en vida de Mella. Entonces según mis informes fue «Doctrina y Combate» (Pueblonuevo, Córdoba: Volumen XIII de Renovación Proletaria, 1922). Tiene esta dedicatoria de Mella: «A los amigos de Renovación Proletaria, en esta hora de confusionismo ideológico. Fraternalmente. R. Mella.»

9. — *¿Qué pintor uruguayo hizo notable madera grabada de Mella?*

— El compañero Juan Pardo. En realidad, este artista había nacido en Valencia (España), pero llegó de niño al Uruguay.

10. — *¿Existen otras ilustraciones de Mella?*

— Al morir Ricardo Mella (1925) el famoso pintor uruguayo Rafael Barradas, que a la sazón residía en Cataluña, hizo un notable dibujo de Mella que fue publicado en la hermosa revista «Vértice» de Barcelona, redactada por el compañero H. Plaja. Además existe otro dibujo muy hermoso sobre Mella y es el dibujado por el artista que firma «Retono».

11. — *¿Qué otro escritor moderno supone que Malatesta nunca estuvo en Cuba?*

— James Joll en su libro «Los Anarquistas» (Barcelona: Ediciones Grijalbo, 1968). Errico Malatesta estuvo en La Habana y dio varias conferencias en esta capital. Durante su estadia fue acompañado casi constantemente por el compañero Adrián del Valle (Palmiro de Lidia).

12. — *Volviendo a Ricardo Mella, ¿colaboró en los últimos años de su vida en la prensa?*

— Escribe el compañero Fontaura: «Recuerdo incluso dos artículos que publicó en «España Nueva» de Madrid, quizás en 1923 o 1924».

13. — *¿Hay algún libro bueno sobre Montjuich?*

— Hay varios. Mencionemos uno: «Montjuich» por I. Bo y Singla (Barcelona: Publicaciones de la Escuela Moderna, 1917). Obra de 203 páginas.

14. — *¿Quién fue autor del folleto «La Nueva Inquisición en Barcelona»?*

— Gonzalo Serraclara. Trata de la represión (con encarcelamientos en Montjuich) contra el alzamiento popular que tuvo lugar en Barcelona el año 1869.

15. — *¿Con qué personas escribió Anselmo Lorenzo una famosa carta desde Teruel?*

— Anselmo Lorenzo firmó una carta, con Soledad Villafranca y Cristóbal Litrán, en Alcañiz, con fecha 9 de septiembre de 1909. A causa del proceso de Francisco Ferrer, muchos compañeros libertarios fueron «desterrados» a la provincia de Teruel desde Barcelona.

16. — *Hablando de Francisco Ferrer, ¿se publicó en Cuba algún libro sobre él?*

— Solamente puedo decir que yo tengo el librito de 58 páginas (ilustrado) titulado «Francisco Ferrer Guardia» (La Habana: Ediciones de «La Voz del Dependiente», volumen VII, Imprenta La Epoca, 1909). Prólogo de Palmiro de Lidia y diversas colaboraciones, todas de sumo interés.

17. — *¿Se publicó alguna vez en España la conocida novela rusa titulada «Sánin»?*

— «Sànin» por M. Artsebáchef (Madrid: Editorial Saturnino Calleja, 1920). Traducción directa del ruso por G. Portnof. Se trata de la famosa novela que las ediciones «Pensée et Action» (Paris-Bruselas) que animaba el compañero Hem Day, tienen en su servicio de librería con el actual título en francés de «Le Baiser au Néant».

18. — *¿Qué opinaba Max Nettlau de las utopías?*

— «El mundo es bastante pobre tal como es ahora y toda utopía es una de sus raras flores».

19. — *¿Dónde escribió eso Max Nettlau?*

— En «Esbozo de Historia de las Utopías» (Buenos Aires: Ediciones Imán, 1934, página 7). Escribe aún en la misma página: «El hombre es verdaderamente pobre si no acaricia una utopía, si no lleva en su cerebro esa utopía eterna de algún ideal tanto general como individual que concibe en su primera juventud».

20. — *¿Fue Max Nettlau solamente historiador o se destacó también en el campo doctrinario?*

— Max Nettlau fue asimismo un lúcido escritor libertario, muy experimentado en estudios doctrinarios. Léase su gran pequeño librito «Crítica Libertaria» (Barcelona: Editorial Moderna, Volumen VIII de la Colección Inquietud, 1922). Libro de 126 páginas traducido por José Prat.

*(Continuará.)*


**UMBRAL**

**Sumario del número 92**

Luis Alberto Musso: **VIAJEROS Y TURISTAS.**

Eugen Relgis: **LA GACETA.**

Vargas Vila: **EL ARTE (reacomodación de J. Hiraldo).**

J. Muñoz Congost: **INSULTO A LAS LETRAS ESPAÑOLAS. ESOS POETAS NO SON FRANQUISTAS.**

Varios: **FLORILEGIO DE LUGARES COMUNES (Selección de D. A. Alarcón).**

Vladimir Muñoz: **UN IDEALISTA EMPECINADO: JOSE TATO LORENZO.**

Luis di Filipo: **EL PRINCIPE CRISTIANO DE RIBADENEYRA.**

De Pio Baroja: **NOTAS RAPIDAS SOBRE ESCRITORES FRANCESES (Con nota editorial).**

V. M.: **RICARDO MELLA Y JOSE PRAT.**

Angel G. Cappelletti: **LA CIENCIA DE LA RELIGION Y LAS CIENCIAS DEL HOMBRE.**

Germinal de Amor: **POEMA PARA EL ALIENTO.**

Campio Carpio: **A 33 AÑOS DE LA DEFENSA DE MADRID.**

Baudelaire, Azorín: **TEXTOS ESCOGIDOS.**

**Noticiario, grabados, libros, y referencias.**

Precio del ejemplar: 2 F.

# ANTENA

### GUERRA A LA GUERRA. TOTAL: GUERRA

TARRASA. — Un incidente se produjo en un cine de esta ciudad cuando en una de las sesiones de tarde un grupo de jóvenes profirieron gritos antinorteamericanos y distribuyeron octavillas del mismo cariz, arrojó huevos, tomates y pintura roja sobre la pantalla.

Los asistentes abandonaron el salón sin que se produjeran mayores incidentes.

En el cine se proyectaba la película «Boinas verdes», film norteamericano que trata de la guerra del Vietnam.

### CONTRA EL ABUSO DE LAS CONTRIBUCIONES

MARIN (PONTEVEDRA). — La sala de sesiones del ayuntamiento de Marín hubo de ser desalojada por la guardia municipal al producirse un pateo entre el público cuando se discutía por el pleno la aprobación del plan de reforma interior de ordenación urbana.

A dicho plan se habían presentado catorce reclamaciones, una de ellas suscrita por treinta y tres interesados. El público aplaudió en diversas ocasiones las intervenciones de concejales por lo que el alcalde amenazó con desalojar la sala. Al ser sometido a votación el plan, numerosos asistentes comenzaron a patear, por lo que la guardia municipal intervino para desalojar el salón de sesiones.

El plan fue aprobado con seis votos a favor y cinco en contra. El presupuesto del mismo se eleva a setenta y un millones de pesetas, de los que el ayuntamiento aportará el diez por ciento y el resto se hará con cargo a contribuciones especiales.

### EL SAINETE DE LA LEY SINDICAL

MADRID. — A la hora de cerrar la admisión de enmiendas al proyecto de ley sindical ha sido registrada la admisión de 440 de aquéllas. La comedia opositora ha sido bien montada, pero la orden de aceptación, con ligeras modificaciones de antemano previstas, ya está dada. Todo se pasará como el diocesillo Franco tiene dispuesto.

### BOLETIN SANITARIO

MADRID. — Gripe en esta capital, con más del 30 por 100 de incomparecencias en las escuelas por causa de esta enfermedad. Fiebre aftosa en Zamora, con prohibición de ferias y mercados en toda la provincia. Contaminación atmosférica en Erandio (Bilbao), con peligros para las personas y las plantas. Pestiferación industrial de las rieras Carme y Anoia en la provincia de Barcelona, con pérdida de la riqueza piscícola, corrupción del ambiente y contaminación de las aguas potables. Y, por encima de todo, la calamidad franquista, que continúa apestando a toda España.

### SEGUNDA BATALLA DE TRAFALGAR

CADIZ. — El día 22 de octubre el paquebot inglés «Uganda» fue bombardeado por las baterías costeras españolas cuando bordeaba el Cabo Trafalgar. Para justificar su hazaña las autoridades aseguran que las maniobras de guerra eran rutinarias y que los obuses eran lastrados, esto es, inofensivos. El asunto, comunicado a Londres por el capitán del buque atacado, promete dar juego.

### AUGE HOTELERO

SAN SEBASTIAN. — Como formando parte del pan de desarrollo turístico, el Hotel Internacional ha cerrado definitivamente sus puertas, agravándose con ello la crisis de alojamiento que esta ciudad resiente. A lo largo de tres años son varios los hoteles que han desaparecido sin que hayan sido sustituídos por otros nuevos.

### EL FRACASO DE LA GRAN EMPRESA

*(Sacado del semanario «El Europeo»):*

Nuestro país — queriendo presumir de rico — iba cayendo también en la tentación de los complejos colosales. El resultado es que no son posibles las empresas grandes si no hay gran consumo, que no puede invertirse en maquinaria, si sólo se trabaja al 76 por 100. Cierto que la economía, al hablar de la dimensión óptima de la empresa, viene a decir: producciones rentables, costes unitarios adecuados, precios competitivos. Pero en España — en tantos aspectos diferente — la realidad ha sido otra. Salvo meritorias excepciones, la empresa grande no ha podido pasar de una producción reducida y costosa, por mucho que nuestra legislación haya tratado de estimular su crecimiento con apoyos crediticios exorbitantes. Así, Manufacturas Metálicas Madrileñas, Barreiros, Matesa, etc. La famosa Carta del Exportador adolece del mismo defecto. ¿Por qué esa discriminación entre la empresa grande y la pequeña? ¿No es más razonable decidirse por las más rentables, sean pequeñas o grandes? Un dato esencial salta a la vista: Que ni los créditos concedidos a las industrias de mayor tamaño nacionales ni las cuantiosas inversiones de las extranjeras, han logrado cambiar la faz de nustra economía.

### LA GUERRITA

CORDOBA. — El brigada del Ejército del Aire, Francisco Montero González, ha perecido en un accidente de carretera. Haber viajado en avión y habría salvado la vida.

### JUEGOS MALABARES EN EL EL TEMPLO

IRUN. — Un cura que estaba confesando a una mujer se percató que otra pía dama le sustraía el bolso monedero a la confesante. Interrumpiendo la confesión salió de la garita y recuperó el bolso robado, que entregó a su dueña legítima. La ladrona prefirió escapar del lugar de autos para no confesar delito al confesor y mucho menos a la policía.

### ELECCIONES EN PORTUGAL

LISBOA. — Como era previsto, la candidatura del partido único (Nacional) se ha impuesto en toda la amplitud del país. Las tres fracciones opositoras (monárquicos, centristas e izquierdistas) no han obtenido ningún puesto de los 130 de que constará la próxima Asamblea Nacional. La proporción votante va del 75 % a favor de la mayoría gubernamental al 25 % a las minorías globalmente consideradas.

El pueblo (consciente) portugués sabe que no es éste el camino para lograr la supresión total de la tiranía que rige al país durante más de 40 años.

Dos características de la contienda electoral han sido la votación en bloque de las colonias en pro de Caetano, y la conducción en ambulancia de un Salazar idiotizado al colegio de su barrio para que votase. ¿Opera bufa o guiñol repugnante?

### LA TRAGEDIA ANDALUZA

MADRID. — Jugando — peligrosamente — a las estadísticas, un organismo oficioso emite unos datos, que la opinión consisera insuficientes, sobre el paro agrícola en Andalucía. Según dicho ensayo estadístico, en 1968 en la región oriental existieron 12.400 braceros parados por carencia de trabajo, correspoondiendo 6.200 a la provincia de Córdoba, siempre la más castigada.

### ESPAÑA FUERA DE ESPAÑA

PARIS (OPE). — La revista «IG-Chemie Gewerkschaftspost», de Hannover (Alemania), acaba de informar que con 1.372.000 trabajadores inmigrados, se ha alcanzado la cifra más alta de éstos en la República Federal Alemana. 340.000 de estos obreros inmigrantes proceden de Italia, 226.000 de Yugoslavia, 212.000 de Turquía, 174.000 de Grecia, 136.000 de España y 26.000 de Portugal.

Por su parte, el diario de París «L'Aurore» publicó el 21 de octubre una información sobre los trabajadores extranjeros en Francia, en la que señalaba que los españoles constituyen ahora la cifra mayor de obreros inmigrantes. De 1962 a 1968 ha aumentado en medio millón de personas la cifra de trabajadores inmigrantes en este país, según informaciones del Instituto se Estadística.

El grupo más numeroso es el de los españoles (618.000), seguido de los italianos (586.000), los argelinos (471.000), los portugueses (231.000). En el citado periodo ha aumentado en un 40 por ciento el número de inmigrantes españoles y ha disminuído en un 7 por ciento el de los italianos (1).

(1) El «milagro alemán» como vemos, necesita de muchos brazos; el «milagro español», sin duda puede prescindir de ellos.

ACABA DE APARECER:

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

# COMUNICADOS

### TOMBOLA DE SOLIDARIDAD

Sábado 8 de noviembre a las 5 y media de la tarde en la C.N.T. de París, sorteo de la Tómbola de Solidaridad, recomendándose la máxima presencia de compañeros.

F. LOCAL DE MARSELLA

Invita a todos sus afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 9 de noviembre de 1969 a las 9,30 horas de la mañana. Tendrá lugar en nuestro local social.

F. L. DE PERPIGNAN

El día 16 de noviembre tendrá continuidad la Charla que dio comienzo el día 19 de octubre, con el tema: «Lo anti orgánico».

Se ruega a todos los compañeros y simpatizantes asistan numerosos a la misma, la cual empezará a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 16 de noviembre a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

LAS MEMORIAS DE PEDRO VALLINA

Esperamos recibir nueva remesa de ejemplares de este libro para corresponder a cuantos compañeros y FF. LL. nos lo han pedido. Por el momento en Francia no quedan existencias.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea general el día 9 de noviembre a las 9,30 de la mañana, en el local de costumbre. Asuntos a tratar que requieren la mayor asistencia.

### Correo de Redacción

Rogamos a los compañeros den por anulado el aviso de esta Redacción en el que se reclamaba el número extraordinario de «Solidaridad Obrera» que contiene el historial completo de dicho periódico. Del mismo hemos recibido tres ejemplares que han sido cursados a interesante destino.

Gracias a los compañeros que tan voluntariosamente han atendido nuestro ruego.

—J. P., Cercottes. Recibida tu carta, buena para una antología de misivas curiosas que en su día publicaremos.

F. L. DE IVRY

Celebrará asamblea el domingo 9 de noviembre en el lugar de costumbre, se ruega la puntual asistencia de todos los compañeros.

### ADMINISTRACION
### Ruego encarecido

Se ruega a todos los corresponsales y suscriptores que estén atrasados de pago que se pongan al corriente, por sernos necesario recuperar lo debido. Igual decimos en lo que a Librería se refiere. Sin la debida correspondencia no podemos hacer frente a nuestros compromisos. Anotamos que sólo solicitamos lo adeudado. Esperamos ser correspondidos.

—César Cuello, Jouage (Rhône). Recibido giro 120 frs. pago «C.S.» y «Umbral» hasta el 31-12-69.

—Bautista Agustí, Montreal (Canadá). Recibida la tuya y cheque 66 D. C. Cambio 5,10 frs. 336,60 frs. Pago detalle carta y según recibos, tu suscripción avión «C. S.» y «Umbral», y «Umbral» Vivancos y Belmonte. Todos año 69. Igual facturas Librería. Sobrante para Pro Ancianos, 22,78. Pago igualmente de «C. S.» y «Umbral» año 69 de Vicente del Olmo.

—Pablo Saavedra Luis, Göteborg (Suecia). Recibida la tuya y giro. Pago fact. nº 14 B7E Librería. Resto diferencia año 69 y año 70. «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-12-70.

—E. Guillamón, Burdeos. Recibida la tuya y recibos Pro Mutilados de la Guerra de España de los compañeros A. Delgado, Forbach (Moselle) 20 frs. Pascual. Montpellier, 5 frs. y Querol, Montpellier, 20 frs. Agotado el disco «A las Barriradas».

—José Dominguez, St-Etienne. Devuelta carta a tu dirección, 27, rue Richelaudière, con mención «N'habite à l'adresse indiquée». En cambio el paquete de 2 ejem. dirigidos a la misma, no lo devuelven. Di si hay cambio. Te reclamábamos los envíos hasta el 30-9-69 que suben 270 frs. pues no han sido pagados desde el 1-1-66. Ruego de ponerte al corriente o de escribirnos.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS

*París:* Guillermo García, 10,00; *F. L. Thiais:* Grupo Industria Química, 60,00; *Montreal (Canadá):* Bautista Agustí: 22,78; *Roanne (Loire):* Antonio López, 10,00 *Total:* 102,78 Francos.

**LE COMBAT SYNDICALISTE n'est pas régulièrement distribué par l'administration des Postes. Très fréquemment, sa diffusion est retardée. Notre collègue « Espoir » de Toulouse arrive partout normalement tandis que LE COMBAT SYNDICALISTE est semble-t-il volontairement retenu. Lorsque nous envoyons un exemplaire séparé, il arrive très vite à son destinataire. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'édition entière ? Il est bon que nos souscripteurs sachent que chaque édition est livrée à la Poste de Choisy-le-Roi tous les mardi à cinq heures de l'après-midi. Lorsqu'il y a un retard trop visible nous réclamons et la situation se normalise aussitôt. Où est donc l'obstacle ? Les postiers de la C. N. T. nous aideront à découvrir les coupables. Quant à nos sympathisants, si le « C. S. » ou « Umbral » ne leur parviennent pas régulièrement, ils doivent réclamer massivement à leurs centres respectifs. Nous devons agir sans perdre de temps si nous ne voulons pas que nos ennemis occultes en finissent avec nos publications.**

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El Apoyo Mutuo», Kropotkin | 18 00 |
| «L'Atelier», Armand Cuvilier | 5 50 |
| «A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle | 8 00 |
| «Arte de bien vivir», Schopenhauer | 5 00 |
| «L'Argent», Emile Zola | 5 75 |
| «Arquitectura del verso», Pérez Cunis | 5 00 |
| «Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa | 4 50 |
| «Arte de pensar», Ernest Dimnet | 5 25 |
| «Articulos de costumbres», M. de Larra | 3 50 |
| «Aspectos de la América actual», Vallina | 2 50 |
| «Así cayeron los dados», V. Botella Pastor | 9 00 |
| «Así termina la noche», Remarque | 7 50 |
| «Atualpa» (Biografía), Zúñiga | 6 00 |
| «L'Aurore de la civilization», Lepeuce | 5 60 |
| «El autoanálisis», Karem Horney | 8 00 |
| «Aurora Espléndida», Jack London | 5 00 |
| «Averroes» (Biografía), E. Renan | 6 00 |
| «Aventuras del Barón Munchhausen» | 7 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 3 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 2 25 |
| «Aquí comienza el alba», S. Terry | 9 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Bacon» (Biografía) Carlos Remusat | 6 00 |
| «Balzac», A. Keim | 2 60 |
| «Balada del alba bala», Carrasquer | 3 00 |
| «Balon Rouge», Hachete | 7 80 |
| «Batalla de la vida», Carlos Dickens | 3 00 |
| «La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó | 3 00 |
| «Canciones y juegos» | 3 50 |
| «Las bases físicas de la personalidad» | 3 00 |
| «Bernard Shaw», Frank Harris | 9 00 |
| «Bolchevismo y anarquismo», Rocker | 2 00 |
| «La borrasca», R. Rocker | 10 00 |
| «Breve historia del anarquismo», Nettlau | 4 50 |
| «Historia de la literatura inglesa» | 3 00 |
| «El buen mozo», Guy de Maupassant | 5 00 |
| «La caída», A. Camus | 7 50 |
| «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien | 4 50 |
| «Camino de pasión» Zensl Müsham | 1 50 |
| «El canapé verde», P. Marcelin | 4 00 |
| «Campo arado», E.L. Castro | 7 50 |
| «Campos rodados», Carrasquer | 3 00 |
| «Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco | 3 50 |
| «Capitalismo y Democracia», A. Souchy | 2 00 |
| «El capitán Proteo», Pompeyo Gener | 3 00 |
| «Le capitain Fracasse» Th. Gauthier | 3 00 |
| «Cartas comerciales», J. de la Vega | 3 50 |
| «Cartas a Mme Recámier», B. Constand | 3 00 |
| «Carteles», González Pacheco | 20 00 |
| «Carne y espíritu», M. Van der Meersch | 5 00 |
| «Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats | 6 50 |
| «Carte des vitamines et calories», Orano | 5 00 |
| «La casa de la lluvia», Fernández Flores | 4 50 |
| «Las catalinarias», Juan Montsalvo | 6 50 |
| «La Catalogne Libre», Orwells | 6 00 |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º).
C. C. P. Paris 13507 56

# LES GREVES

Nous avons déjà parlé dans un précédent article de la grève qui a éclatée à la R. A. T. V. M., fin septembre. Notre tract (voir article précédent) distribué en ville et dans les dépôts a eu un écho dans la population et chez les traminots ; la meilleure preuve en est la réaction de la C. G. T., qui deux jours plus tard distribuait, à son tour, un tract, qui est une réponse évidente au nôtre.

« Depuis le 18 septembre les traminots ont engagé la lutte par des arrêts de 24 heures renouvelables. Pourquoi ?

— Comme tous les travailleurs, ils subissent les méfaits de la politique anti-sociale du gouvernement et du patronat.

— On leur a repris et on continue à leur reprendre du pouvoir d'achat acquis en mai-juin 68. (On se demander ce qu'il peut rester à reprendre après les augmentations du coût de la vie et la dévaluation...).

— Les mesures de modernisation du réseau menacent leur emploi, celui des jeunes notamment. (Est-ce la modernisation qui menace l'emploi, ou l'emploi que le patronat fait de la modernisation des techniques ?)

— La mise en place des voitures à agent seul, aggrave leurs conditions de travail en même temps qu'elle fait subir aux usagers des conditions de transport à la fois déplorables et trop chers.

*Les revendications des traminots sont donc justifiées*

Ils ont la volonté de négocier... Ils ont suspendu leur action pour 48 h. afin d'explorer à nouveau toutes les possibilités de négociation. Ne pas saisir cette occasion serait pour la direction, la mairie, les pouvoirs publics continuer de porter l'entière responsabilité du conflit actuel. (sinon la responsabilité du conflit retomberait sur les traminots ?) Les traminots sont convaincus d'être compris de tous les usagers... »

Ce tract reprend non seulement le plan et la présentation du tract J. S. R., mais aussi les thèmes de propagande et ses mots d'ordre, tout en les enrobant d'un réformisme évident. « Le désir de lutter » devient « le désir de négocier » ; « les usagers ont leur mot à dire » est remplacé par « les usagers comprennent l'action des traminots ». Le « remake » est évident.

De leur côté les trotskistes ont aussi tiré un tract. Ils demandent « que la Régie ouvre ses livres de comptes » ; chacun sait que toutes les entreprises ont deux sortes de livres de compte, les vrais et... les publics. Et c'est le cas de la Régie plus que de toute autre entreprise puisqu'elle se déclare en déficit alors qu'elle vient de recevoir un prêt de 600 millions de l'Etat. Ce contrôle ouvrier sur les comptes donnerait donc aux traminots à peu près les mêmes avantages que la « participation » : ils seraient dans l'impossibilité de prouver où passe l'argent, et chaque fois qu'ils demanderaient une augmentation, une prime ou quelques autres avantages on aurait beau jeu de leur dire : « Vous voyez bien que les caisses sont vides, vous l'avez vérifié vous-même ».

On trouve aussi dans ce tracts des phrases ronflantes : « Le patronat ne cèdera que face à une lutte dure et unie des travailleurs ?

Et aussi : « ...en décidant la trêve lundi, les traminots montraient à la direction que leur résolution était émoussée... » Parler ainsi des traminots c'est les confondre avec leurs dirigeants syndicaux, et par là reconnaître la représentativité des bureaucraties de la C. G. T. Il n'est donc pas étonnant que la solution « pratique » que propose ce tract soit « l'entrée des militants révolutionnaires dans les syndicats et principalement la C. G. T. », et qu'ils demandent à « défendre leurs positions politiques dans une réunion commune de leur organisation et de la C. G. T. »

Au cours de l'assemblée générale du syndicat C. G. T. des traminots, le rapporteur ne manqua pas à propos des tracts distribués (le tract des J. S. R. et celui des trotskistes) de parler « des pseudo-révolutionnaires adeptes de la marijuana, qui viennent se mêler de ce qui ne les regarde pas. » Dans son attaque globale il ne fit aucune distinction entre les deux tracts, mettant ainsi volontairement dans le même sac une action syndicaliste et une action purement politique, pour le plus grand bien de la confusion. Les J. S. R. mènent pourtant une action bien différente de celle de la « Taupe Rouge ». Il n'y a qu'à relire les solutions qu'ils proposaient sur le problème des transports collectifs dans ce tract déjà ancien :

« Métro, train, autobus... des heures d'attente et d'énervement pour aller vendre au capitalisme sa force de travail.

Pourtant, le stade actuel des progrès techniques permettrait à coup sûr d'envisager la gratuité des moyens de transports collectifs et par la même occasion, de moderniser les réseaux, de réduire le déficit constaté dans certains secteurs comme la RATP, et supporté par les travailleurs eux-mêmes, de supprimer un certain nombre de tâches abrutissantes comme le poinçonnage des titres de transport...

Pourquoi le capitalisme se refuse-t-il à envisager cette solution ? La réponse est plutôt d'ordre théorique que pratique. Si le capitalisme en venait à la gratuité des transports, cela signifierait l'introduction de la notion de collectivisation des moyens de production et de transport, cela voudrait dire implicitement que le bien de production et ceux de consommation appartiennent aux ouvriers, à la collectivité toute entière et qu'aucune classe privilégiée ne saurait se les approprier sans exploiter la classe des travailleurs. Cela signifierait également que la forme authentiquement sociale d'organisation de la société réside dans le collectivisme, l'échange pur et simple des forces de travail et l'abolition du salariat, la suppression de toutes classes et de tous privilèges. Si le conducteur d'autobus doit être rémunéré par la collectivité c'est qu'il remplit une fonction sociale qui est caractérisée par le fait qu'il échange sa force de travail contre celle des autres producteurs sur un plan d'équivalence et que toute rémunération doit être égale.

C'est pourquoi le capitalisme entend maintenir, pour sauvegarder les principes de l'exploitation bourgeoise, un système absurde au lieu d'organiser rationnellement les transports et d'effectuer le reclassement, à des postes d'un véritable intérêt collectif et individuel, du personnel qui serait ainsi libéré de tâches mécaniques abrutissantes.

De toutes façons, la gratuité des transports ne saurait donner lieu à une amélioration du sort des travailleurs tant qu'une telle mesure resterait inscrite dans le cadre du système d'exploitation capitaliste qui annule toutes mesures sociales par un réajustement des conditions de réalisation du profit.

C'est pourquoi notre lutte ne pourra aboutir que si nous savons nous organiser, en dehors de tout réformisme, et agir directement contre le patronat et l'Etat, selon les techniques d'action directe du syndicalisme révolutionnaire.

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires. — Union Locale de Marseille*

# COMMUNIQUES

SYNDICAT DE METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : Pour le mois de novembre. les samedis de 17 à 19 heures au siège confédéral.

Assemblée générale : Dimanche, 7 novembre à 10 heures, à la Bourse du Travail de Puteaux.

UNION LOCALE *des Syndicats de Puteaux (Bourse du Travail de Puteaux)*

Réunion extraordinaire : Samedi, 22 novembre à 17 heures.

2e UNION REGIONALE

Les camarades sont informés que le Congrès de la 2e Union Régionale est reporté à la date du 23 novembre 1969 ; le 16 novembre aura lieu la réunion mensuelle habituelle. L'ordre du jour sera : Désignation du bureau de séance ; préparation du Congrès.

Les syndicats et unions locales sont invités à faire parvenir leurs rapports au secrétaire de la 2e Union Régionale, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e).

C.N.T.-UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Elle invite tous ses adhérents et symphatisants à l'assemblée générale le dimanche 2 novembre à 9 heures au café Badie route de Thuir.

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires*

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

13 NOVBRE. 1969
NUMERO 581
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# «TCHAD 69» ou la reconquête coloniale

Les colonnes des journeaux bourgeois ne regorgent pas de renseignements sur la guerre que mène la France dans un pays d'Afrique noire situé entre le Niger et le Soudan et indépendant depuis 1960 : le Tchad.

Dans ce pays de 3 millions d'habitants, la légion étrangère a enfin trouvé un terrain d'exercices à tir réel. Les militaires sont occupés à mater là-bas une révolte paysanne et ouvrière.

On tente de faire passer cette révolte pour une sécession religieuse entre les musulmans du nord et les catholiques et animistes du sud. En effet le nord du pays est en rébellion ouverte et refuse de reconnaître le gouvernement central depuis près de sept ans.

Mais pour comprendre le véritable caractère de cette révolte, il nous faut essayer de comprendre la situation économique du pays depuis que le gouvernement de Gaulle lui a donné son « indépendance » et à quel prix celle-ci lui à été accordée.

1960 était la belle époque de l'indépendance, de l'autodétermination et de la décolonisation. Mais les pays colonialistes ne pouvaient laisser s'échapper toutes les sources de profit que représentaient les colonies sans essayer de garantir leurs intérêts. C'est ainsi que la France s'efforça de créer une bourgeoisie tchadienne dont les intérêts seraient fondés sur l'exploitation du peuple et sur le bon fonctionnement des échanges économiques entre les industries des deux pays. La France forma donc des tchadiens à la gestion des entreprises locales et à leur administration.

C'est ainsi qu'après neuf ans d'indépendance l'industrie tchadienne se résume essentiellement à :

— deux abattoirs frigorifiques géants (banque Rotschild et Worms).

— une minoterie (filiale des Grands Moulins de Paris) qui traite du blé importé de France.

— 22 usines d'égrennage du coton dont la plus importante : la société cotonière franco-tchadienne a le monopole de l'exportation et appartient au groupe financier Boussenot, à la Banque d'Afrique Occidentale (Banque de France) et à la Compagnie Cotonnière congolaise de Bruxelles.

Or, 70 % des tchadiens travaillent à la culture du coton avec pour les ouvriers des usines de traitement un salaire de 35 francs français par mois et pour les paysans, un revenu moyen de 80 frs. français.

D'autre part le parti unique au pouvoir a rendu la culture du coton obligatoire. Ainsi, on voit très clairement que c'est la compagnie cotonière franco-tchadienne qui planifie l'économie du pays et qui exploite la quasi totalité de la population au bénéfice exclusif des bourgeoisies françaises et belges.

Pour repaître les appétits des capitalistes européens, les tchadiens ont été contraints tout d'abord par le mensonge et l'illusion puis aujourd'hui par la force à abandonner les cultures vivrières et la construction d'une véritable industrie qui seules pourraient les soustraire à leur dépendance des forces de la nature, de la superstition, et des intérêts européens.

La sécession du nord du pays provoquée par la misère et risquant de faire tâche d'huile a décidé le gouvernement « indépendant » de Fort-Lamy, la capitale, à appeler la troupe Française pour noyer dans le sang le problème posé par le néo-colonialisme.

Les marionnettes mises en place par le gouvernement français ne peuvent pas trouver ainsi la bonne solution. Et même si l'armée remporte une victoire (ce qui serait très étonnant dans une guerre de guerilla) le gouvernement de Fort-Lamy sera remplacé un jour ou l'autre par la volonté des tchadiens à vouloir vivre libres et à renverser les institutions anachroniques que sont la loi et l'Etat.

Les paysans du nord sont déjà sur la voie en organisant leurs propres exploitations de la terre et en pratiquant la grève de l'impôt. Cette révolte ne pourra que s'étendre aux autres pays et ainsi en affaiblissant la bourgeoisie occidentale, elle nous aidera à la renverser.

Le problème des tchadiens est le même que le nôtre, c'est le problème de l'exploitation de l'homme par l'homme.

**C. S. F.**

# Les ouvriers parlent

Dans une entreprise de la région parisiennne, l'outillage, les chantiers, dont l'état, la propreté, laissent à désirer selon le point de vue patronal, une note de service invite le personnel en ces termes.

« Le personnel de chantier est informé qu'une prime mensuelle de 50 frs. sera donnée à tous ceux qui, en fin de chantier laisseront les lieux et l'outillage en parfait état de propreté. La prime sera supprimée lorsque le chauffeur se présentera avant 18 heures sur le chantier à débarasser et que les ouvriers l'auront quitté.

Les préposés aux voitures recevront également cette prime mensuelle lorsque leur voiture n'aura pas été accidentée.

*La Direction.* »

Apparemment les choses n'ont rien d'extraordinaire. Tout changera lorsque vous saurez que le travail est déjà effectué avec des avantages en primes plus ou moins camouflées ce qui ne pourra pas permettre aux travailleurs de savoir quand ils auront réellement touché ces 50 frs. ou si on ne leur aura pas retirés d'une autre prime de rendement par exemple. De plus aucune augmentation de salaire n'ayant été accordée, c'est une bonne façon d'en accorder une « facultative », avec raisons notifiées de surcroît.

Soit, les chantiers doivent être propres ainsi que l'outillage ; nous sommes tenus sous peine de faute professionnelle de respecter les horaires de travail, mais nous ne sommes pas là pour nous laisser berner. Une seule façon de prouver à la direction que nous n'en n'avons pas l'intention : *la grève du zèle !*

Oui les chantiers seront fignolés !

Oui l'outillage sera propre !

Oui nous respecterons les horaires !

Mais ne venez pas « cher patron », exiger de nous un rendement qu'il est tout à fait facultatif que nous effectuions. De plus si nous avons terminé notre chantier avant 18 heures et comme les préposés aux voitures ne sont payés que jusqu'à cette heure ci, (leur intérêt est donc d'être de retour au dépôt pour 18 heures) comme nous n'avons pas l'intention de leur faire faire des heures supplémentaires pour les C... du Pape alors dorénavant nous ne terminerons nos chantiers que dans le courant de la matinée.

*Les ouvriers de l'entreprise en question.*

TAS DE CONS ! IL Y A ENCORE DES HOMMES...

# A BAS LES LOUEURS

On ne peut se dispenser d'une certaine répugnance à l'étude du travail intérimaire.

Exploiteurs du travail à l'état brut, spécialisés dans la location de main d'œuvre comme d'autres louent des voitures, du matériel ou des outils ; ce n'est pas sans raison que les promoteurs des entreprises de stockeurs d'hommes furent dès le début qualifiés de négriers. Aujourd'hui les entreprises ayant pignon sur rue prétendent que leur profession a été assainie, que les entreprises qui faisaient preuve d'un amateurisme coupable, ont disparu et que seules les entreprises sérieuses respectant des règles strictes subsistent actuellement. Nous convions ceux qui sont convaincus par une telle rhétorique à aller faire un stage dans les entreprises travaillant pour la réparation navale ou annexe sur le port de Marseille pour se rendre compte des conditions d'exploitation. Mais même assainies, légalisées, codifiées, les entreprises de travail intérimaire s'inscrivent très bien dans le contexte d'un système social où la seule règle morale est le profit, et nous ne pouvons nous empêcher de manifester notre dégoût devant cet intermédiaire supplémentaire entre l'exploiteur et l'ouvrier, récupérant la substantielle prime de rabatteur que leur vaut leur rôle de vendeurs de travail au détail, de loueurs d'hommes.

Il nous faut être attentifs car si le travail intérimaire est encore à l'état embryonnaire en France, il tend à se développer et présente de gros dangers ; dangers que nous allons nous efforcer de définir dans la suite de cet article.

Comment définir le travail intérimaire ou travail à temps partiel :

La définition donnée par le Bureau International du Travail, quoique imprécise, paraît satisfaisante : «Il s'agit d'un travail effectué de façon régulière et volontaire, pendant une durée sensiblement plus courte que la normale». Des éléments de cette définition, nous retenons qu'il s'agit d'un travail régulier, ce qui exclut l'emploi occasionnel ou temporaire qui correspond à un emploi de quelques jours, de quelques semaines ou même de quelques mois, mais ayant toujours un caractère éphémère, alors que l'un des éléments essentiels du travail à temps partiel est son caractère de permanence. Ce même caractère exclut le travail saisonnier qui peut avoir une certaine stabilité, mais n'a pas un caractère de permanence » (1).

Après avoir défini le travail intérimaire, voyons ce que représente cette catégorie de travailleurs sur le marché du travail :

« On décompte en France 84 000 hommes et 357 000 femmes pratiquant le travail à temps partiel, soit respectivement 1 % et 7,8 % des effectifs des salariés.

Un récent rapport de l'OCDE. indique que le travail à temps partiel concerne, en Allemagne de l'Ouest, 5 % des travailleurs hommes et 9 % des femmes, en Allemagne de l'Est 7 et 17 %, en Grande-Bretagne, sexes réunis, 10 % des actifs, au Etats-Unis, le tiers des 30 millions de femmes actives le sont à temps partiels ; mais ce type de travail est très répandu chez les jeunes, puisqu'en 1967, parmi les scolarisés de 16 à 21 ans, 41 % des garçons et 30 % des filles travaillant à temps partiel» (1).

« Par quel jeu de circonstances devient-on un travailleur temporaire, et qu'elles sont les aspirations de ce dernier ? Une vaste enquête effectuée en 1967 par l'Institut français d'opinion publique (IFOP) à la demande d'une entreprise internationale a tenté de répondre, entre autres, à cette question.

Les résultats de ce sondage ont permis de tirer une première conclusion : les travailleurs temporaires n'existent pas ; ce sont des travailleurs permanents en transit. En fait, les travailleurs qui ont délibérément choisi cette voie, la préférant à un emploi fixe, sont une petite minorité (7 %). ...Ce travail constitue la seule bouée de sauvetage pour de nombreuses catégories sociales : travailleurs entre deux emplois stables (de 62 à 74 % de la totalité du personnel temporaire) pour qui le choix exclusif est entre le chômage et le travail temporaire, femmes ne pouvant réellement travailler qu'à certaines périodes de l'année, travailleurs ayant dépassé 45 ans à qui l'on refuse tout embauche dans les postes stables, etc...» (1).

S'il est difficile de définir les conditions exactes d'emploi des intérimaires dans les entreprises, puisque chaque cas constitue un cas d'espèce, il est plus facile d'en dégager les grandes lignes. On fait appel aux travailleurs temporaires en cas de surchauffe dans l'entreprise, c'est-à-dire lorsque les travailleurs permanents n'arrivent pas à faire face à une brusque demande de production ou que la direction s'est trompée dans l'estimation des effectifs nécessaires. En fait, en France, les chefs d'entreprises considèrent pour le moment le travail à temps partiel comme une solution temporaire, présentant un caractère marginal, imposé par les circonstances, alors que certaines entreprises à l'étranger ont volontairement une partie importante de leur personnel constituée par des travailleurs intérimaires ; une petite minorité ayant même la totalité de leur effectif composée par cette catégorie de travailleurs.

Si on a pu se plaindre avec juste raison, de l'évolution du travail humain vers une forme parcellaire de plus en plus aliénante, que dire du travail temporaire. Dans l'entreprise le travailleur intérimaire sera employé aux tâches les plus rebutantes ; demandant le moins d'explications ; au travail le plus routinier : travail de classement de dossiers en retard ou d'archives pour les employés de bureau ; manutentions sales et pénibles que les permanents laissent aux manœuvres intérimaires dans les usines.

En plus des conditions matérielles de travail nous devons voir les conditions morales qui font que le travailleur intérimaire est plus isolé que les autres salariés ; de passage, pour un laps de temps souvent très court, il n'a pas le temps d'établir des relations humaines avec les autres ouvriers. Travail aliénant, rébutant, indifférence des autres employés, tel est souvent le lot du travailleur intérimaire.

Nous avons vu qu'une grande partie de l'emploi des travailleurs intérimaires en France conserve un caractère marginal, que c'est une solution temporaire de pis-aller imposée par les circonstances. Cela est en partie dû au fait que la grande majorité des entreprises sont dirigées par des personnes d'âge avancé qui craignent par-dessus tout que le travailleur intérimaire ne devienne un élément de perturbation dans l'entreprise. Mais la montée des « jeunes loups » formés à de nouvelles méthodes et débarrassés de certains préjugés de gestion, risque d'amener un développement de cette forme d'exploitation. Car le patron a de nombreux intérêts à l'emploi des intérimaires, même dans la partie qui semble défavorable, la partie financière. Au premier abord il semble que l'employeur fasse un effort pour payer un service. En effet, pour la location d'un travailleur intérimaire, le patron doit payer un prix qui comprend le salaire du travailleur plus le bénéfice de l'entreprise de location. Mais la réalité est différente. Tout d'abord l'ouvrier intérimaire ne fait pas partie de l'entreprise. Le patron n'a donc pas de charges sociales à payer. D'autre part, la location du travailleur intérimaire entrera par des astuces comptables dans les frais généraux qui viendront se déduire des impôts à payer par la société.

Les avantages de l'élasticité des effectifs pour un chef d'entreprise sont tellement évidents, que nous ne nous étendrons pas là-dessus. La souplesse d'emploi des intérimaires lui permet de disposer d'une main d'œuvre qui s'adapte aux besoins de l'entreprise. Main d'œuvre qu'il peut renvoyer à son gré sans problème d'aucun ordre. L'emploi du personnel intérimaire s'inscrit dans la logique néo-capitaliste. Si au siècle dernier, le capitalisme, dans ces immenses casernes de l'exploitation qu'étaient devenues les usines et les manufactures, se contentait d'une exploitation extensive, remplaçant les ouvriers que lorsqu'ils n'étaient plus aptes à la production, aujourd'hui la concurrence exige selon le thème patronal, l'efficacité dans la production, ce qui se traduit pour les ouvriers par efficacité dans l'exploitation. Il ne faut pas chercher d'autres raisons au chômage des ouvriers agés, à la demande de mobilité professionnelle, à l'apport de travailleurs étrangers. Mais il est évident que même rationalisée, l'exploitation ne va pas sans difficulté. Sous la pression des luttes ouvrières le capitalisme a été contraint de réduire la durée du travail. Il a donc dû se rattraper sur l'intensité. Dans la chaine, lorsqu'un maillon grippe toute la production s'en ressent. Quelle tentation alors d'avoir des éléments de remplacement. C'est là qu'apparaissent les entreprises de location de main d'œuvre. Elles correspondent à une nécessité d'affinement dans l'exploitation.

Que font les syndicats réformistes face à la montée de cette nouvelle forme d'exploitation ? Ils réprouvent verbalement et placent leurs espoirs dans le vote d'une loi qui réglemente la profession pour éviter les abus. A part la C.F.D.T., qui fait depuis mai de la surenchère pour déborder la

# D'HOMMES !

C.G.T. sur sa gauche, les syndicats ont de fait reconnu le droit à l'existence des entreprises de travail intérimaire. Un accord en date du 9 octobre vient même d'être signé entre la C.G.T. et la société Manpower.

En fait, les syndicats réformistes, qui se posent en interlocuteurs valables pour une meilleure gestion du système capitaliste, ont depuis longtemps renoncé à leurs rôles d'organisateurs des luttes ouvrières et de dénonciateurs de l'exploitation capitaliste. Subventionnés par l'Etat (2) au titre de l'éducation syndicale, ils forment de bons syndicalistes qui dans le cadre du système, font des plans, des suggestions, recherchent des solutions, et servent de soupape de sûreté dans les comités d'entreprise. Amenés à raisonner en gestionnaires capitalistes, ils ne réprouvent pas tellement, dans le cas des travailleurs temporaires, une forme d'exploitation pas très différente à leurs yeux de la forme traditionnelle. Qui de plus, récupère une partie des chômeurs pour rendre les entreprises de leur « patrie » plus efficaces face à la concurrence étrangère.

Quelles sont les possibilités de lutte ? Le combat du travailleur intérimaire est très difficile. Isolé, élément hétérogène dans l'entreprise, sa lutte se mène sur un autre plan que pour les autres ouvriers. Travailleur temporaire par obligation, aspirant à un emploi stable, il envisage souvent le combat sous une forme individuelle. D'autre part, les conditions familiales l'obligent souvent à se résigner car dès la moindre velléité de révolte il est renvoyé. Dans les entreprises, qui ont choisi d'employer couramment des travailleurs temporaires, ceux-ci ont trouvé eux-mêmes une forme de combat rendant moins intéressante leur exploitation. Par absence d'initiative, par inertie, ils créent une forme larvée de sabotage. Le patron n'a aucun intérêt à renvoyer un intérimaire parce qu'il ne fait pas assez de travail, puisque celui qui le remplacera n'en fera pas plus.

Quant à nous, anarcho-syndicalistes, nous devons rester vigilants et dénoncer cette nouvelle forme d'exploitation. Nous devons intégrer les intérimaires dans les luttes et exiger leur embauche comme permanents. Nous devons nous opposer à la création d'une partie surexploitée du prolétariat. D'abord pour des raisons morales. Nous ne pouvons, nous dont la solidarité est une des bases essentielles de notre éthique, laisser se créer un sous-prolétariat, dans ce cas comme celui des travailleurs étrangers, pour qui la condition d'exploité traditionnel est un but enviable. Ensuite pour des raisons tactiques. Les capitalistes ont toujours cherché à détruire l'esprit de solidarité, l'unité de la classe ouvrière, par des avantages catégoriels. des disparités de salaires, des conditions d'exploitation différentes.

Il est essentiel pour nous de ne pas laisser se créer des intérêts divergents dans la classe ouvrière.

Tous unis dans le même combat pour la disparition du capitalisme et du salariat.

*Georges STEPHAN (du Syndicat des Métaux, Marseille)*

---

(1) Extrait de l'Argus Manpower num. 19.

(2) C. F. D. T. (250 millions AF) ; F. O. (250) ; C. F. T. C. (66,5). La C. G. T. crie au scandale, mais elle a touché un rappel de 1/2 milliard d'AF. Rappel dû sûrement à son attitude « compréhensive » pendant les événements de mai 1968.

# Les abus de la C.G.T.

Le but d'une organisation syndicale ouvrière est, apparemment, la défense des intérêts du prolétariat. Quand la C. N. T. lutte pour la suppression du capitalisme et de l'Etat, elle demeure dans le cadre de son activité reconnue. Mais, quand la C. G. T. organise une conférence-débat sur un sujet politique, elle devient, ostensiblement, un organisme de défense, non plus du travailleur, mais d'une politique.

Le 17 septembre, à la Bourse du Travail de Lyon, dans la salle des Congrès, profitant de la venue à Lyon d'une délégation de la Confédération des Syndicats Arabes, la C. G. T. avait organisé un débat sur la crise au Moyen-Orient. On était en droit de penser que cette conférence avait pour but la défense des intérêts des travailleurs de cette partie du monde. Il n'en fut rien et il s'avéra que cette manifestation avait pour but de flétrir Israël et de prendre position en faveur des Etats Arabes.

Cet alignement sur la politique du Kremlin apporte la preuve, une fois de plus, que la C. G. T. est une organisation politique soumise au communisme russe. Il est assez curieux que des agitateurs développent leur point de vue, strictement politique, dans une Bourse du Travail et ceci, partialement, en faveur d'un parti politique.

Nous pensons que les Bourses du Travail sont des locaux réservés spécifiquement à la défense des travailleurs ; que ces derniers, par les impôts, en assurent les frais d'entretien ; profiter de ces locaux dans un but de propagande politique, crée dérogation et entorse à la base même du principe des Bourses du Travail. La C. G. T. apporte ainsi la preuve que non seulement elle n'accomplit pas sa mission de défense des travailleurs, mais encore, qu'elle profite de son organisation syndicale pour assurer une mission de propagande pour un parti politique.

**René VILLARD**

# EUX ET NOUS

Et au cœur de la bourrasque, ils se trouvèrent seuls. Qui, ils ? Pourquoi ils se trouvèrent seuls ?

On a rempli des milliers de pages au sujet des « événements » de mai-juin 1968, et l'on trouve partout le même phénomène. Les étudiants, minorité agissante, prirent l'initiative de secouer le « poirier », pourri peut-être à la base, mais encore très solide, trop solide même, pour leur inexpérience. « Ils » réussirent quand-même à secouer les racines, et ils durent se rendre à l'évidence, que dans une société basée sur le compromis et la lâcheté dans toutes les catégories qui la composent il était pratiquement impossible de faire plus.

Oui, nous prîmes les usines et les lieux de production. Pourquoi faire ? La révolution ? Que non, seulement rester sur l'expectative, garder, c'est le mot exact, la propriété du patron, puisqu'aucun des dirigeants syndicaux n'a jamais contesté l'autorité, voire la propriété de ces quelques-uns qui détiennent et le pouvoir et les moyens de production contre toute nature.

Le travailleur, esclave par condition et par atavisme, habitué à la perpétuelle désescalade de ses responsabilités, ne pouvait comprendre, ni même voir les portes ouvertes sur l'émancipation. Dans ces conditions, les étudiants, ne pourront pas même approcher les forces productives qui se « font suer » dans les usines, qui attendent le résultat des négociations que leurs bonzes syndicaux, mènent à l'amiable, avec l'Etat et les patrons. Les résultats de ces négociations, nous les connaissons tous. Ce triomphe du masochisme, d'où les couillonnés d'avant, sortirent à coup sûr plus couillonnés encore.

Nous sommes trop loin encore de ces étudiants, de ceux qui rêvent de se sentir des êtres humains solidaires parmi d'autres.

Espèrons qu'un jour ils ne soient pas seuls.

**MARZAL**

# COMMUNIQUES

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires*

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

UNION LOCALE *des Syndicats de Puteaux (Bourse du Travail de Puteaux)*

Réunion extraordinaire : Samedi, 22 novembre à 17 heures.

**C. N. T. - J. A. S.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

2e UNION REGIONALE

Les camarades sont informés que le Congrès de la 2e Union Régionale est reporté à la date du 23 novembre 1969 ; le 16 novembre aura lieu la réunion mensuelle habituelle. L'ordre du jour sera : Désignation du bureau de séance ; préparation du Congrès.

DECES

Nous apprenons le décès de notre camarade Jean Lebreton, de Flogny (Yonne). Membre de la C. N. T. pendant de nombreuses années, Jean Lebreton était l'animateur de l'A.O.A. dans l'Yonne.

## GREVES, BOURGEOISIE, SYNDICATS ET LOUPS « GAUCHISTES »

# La tactique des gouvernants et des réformistes

*I. — L'attitude de la presse bourgeoise face aux dernières grèves*

Depuis plusieurs semaines des grèves éclatent par secteurs économiques. Les « observateurs qualifiés » parlent carrément de « grèves sauvages» . Le moins qu'on puisse dire c'est que les scribouillards de « France-Soir », du « Figaro », de « l'Aurore », ou du « Monde » n'y vont pas de main morte ! Si cela continue une vraie « grève sauvage », si elle éclate, sera tout simplement taxée de... révolution !

Mais en réalité il s'agit là d'une campagne orchestrée par la bourgeoisie par l'intermédiaire de sa presse : hier on minimisait, aujourd'hui il faut faire peur ! La moindre grève revendicative à caractère corporatiste comme celle des « roulants » de la SNCF est appelée « grève sauvage » sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a eu auparavant aucun préavis (ce qui ne s'est, d'ailleurs, encore jamais pratiqué).

La campagne est ainsi savamment mise au point. Attention, « ça » peut recommencer, ou même « ça » recommence... comme en mai 68. Alors Français, Françaises vous avez compris : dans votre « intérêt » soyez sages. Tels sont les évidents sous-entendus de la presse.

*II. — L'attitude des dirigeants syndicaux*

Patronat et syndicats réformistes « discutent fermement » comme de coutume :

— Comment va votre petite famille en ce moment ?

— Pas trop mal et vous ? Depuis mai, les affaires ont-elles reprises ?

— Oh ! tout doucement, tout doucement...

On parle « affaires », de choses et d'autres pendant des heures, des jours entiers. Pendant que la base, la « piétaille » poursuit la lutte.

Car toutes ces grèves, même si elles n'ont pas toutes un caractère révolutionnaire, ont pourtant un trait commun : elles ont été déclenchées spontanément par la base, avec parfois occupation des lieux de travail. Avant mai-juin, ces pratiques étaient guère utilisées, plutôt oubliées.

Et aux directions réformistes de suivre, vaille que vaille... et à leur manière !

*III. — Le loup « gauchiste » : un truc qui a servi, qui sert, et qui reservira*

Le patronat et la bourgeoisie en général ne s'effarouchent pas trop finalement bien que l'on fasse comme si. Ce qu'il faut absolument, c'est que les syndicats réformistes gardent « leurs troupes en main ». Et pour cela l'épouvantail de mai 68 ressert à nouveau. Il est ici un signal d'alarme tiré par la bourgeoisie à l'intention des dirigeants syndicaux. Ainsi « Le Monde » du 17 septembre sous entend que dans la dernière grève de la RATP « des groupes marxistes-léninistes très actifs » ne seraient pas étrangers à...

Il faut en effet, faire croire à des conjurations obscures, brandir l'épouvantail de mai-juin.

La bourgeoisie aiguillonne ainsi les réformistes : alors, les bureaucrates, que se passe-t-il ? C'est les travailleurs qui reprennent leurs affaires en main tous seuls maintenant ? Ce n'est plus normal : faites votre boulot de récupération, sinon... Sinon « on » risque d'être à nouveau « débordés » et sur ce point bourgeoisie, syndicats et partis sont d'accord, de quelque tendance qu'ils soient : il faut que mai-juin 68 ne se reproduise jamais plus !

Alors les buraucrates se torturent les méninges.

Que faire ?

Du vent. Faire n'importe quoi qui donne l'air de faire vraiment quelque chose. Alors on commence par faire des discours. A la bourgeoisie de renvoyer la balle le lendemain, par l'intermédiaire de ses commis.

« Georges Séguy déclare la guerre au capitalisme » (Ferniot, sur Radio Luxembourg). Le pauvre homme a dû en avoir les cheveux tout dressés sur la tête, nous nous mettons à sa place ! Il a vite démenti. Comment l'avoir cru capable d'avoir dit des choses pareilles ! « Ils » avaient « poussé » un peu trop. Dans quel but ? Pour faire croire aux travailleurs qu'ils ont intérêt à garder leur confiance aux dirigeants des appareils réformistes. « Regardez, semble dire la presse, comme nos organisations savent être actives et efficaces. Alors ne faites pas de bêtises : continuez à leur faire confiance ».

*IV. — Organisations syndicales réformistes et partis politiques*

Toujours est-il que le PCF et son laquais CGT (en conséquence les autres centrales syndicales réformistes, obligées de suivre) ont et feront du vent, essaient et essaieront de déclencher des grèves limitées dans certains secteurs de la vie économique et limitées également dans le temps (une semaine au plus). Pourquoi ?

Pour plusieurs raisons :

1° Il faut donner l'impression que l'ont fait « quelque chose » et regagner la confiance des travailleurs, ébranlée depuis le printemps 68.

2° Il faut tenir en main les travailleurs et émousser leur combativité afin que le spectre de mai 68 ne soit plus qu'un mauvais souvenir tout en ne laissant plus au prolétariat mécontent...

3° Que la possibilité du vote. « l'expression de chaque citoyen dans le cadre des institutions démocratiques et républicaines » (de la bourgeoisie ; ça ils oublient de le dire).

Ainsi après le grand coup de boutoir de mai-juin 68, donné à la V° République de De Gaulle, la tactique des « réformistes » est de livrer une guerre d'usure sans éclat, sans passion, qui aboutirait aux traditionnelles élections que le PCF, en particulier, espère bien s'adjuger, comme d'habitude.

*V. — C'est aux travailleurs de juger*

A quoi servent ces grèves aussi limitées qu'inefficaces en fin de compte ? Pourquoi la grande presse agit-elle comme elle le fait, de façon singulière ? Pourquoi ne déclenche-t-on pas une grève générale ? Autant de questions auxquelles nous avons essayé de trouver une réponse logique.

L'épouvantail « gauchiste » : un bon « truc » pour les réformistes et les gouvernants pour « faire peur aux bourgeois » et pour gruger l'ouvrier. Il servira encore longtemps, soyons-en sûrs.

La trahison des directions syndicales réformistes apparaît de jour en jour plus criante. S'ils ne réagissent pas, les travailleurs risquent de voir toutes leurs luttes aboutir à des échecs ou à des demi échecs qui ne feront qu'éprouver inutilement la classe ouvrière.

**Michel FABRE**

# Les travailleurs italiens ont-ils compris ?

A Milan, 1 million de travailleurs ont observé le 15 octobre, une grève générale pour protester contre la cherté des loyers et la hausse du coût de la vie. Cela prouve que les travailleurs milanais ont compris, qu'une revendication pour l'augmentation et la stabilité des salaires n'est plus valable et qu'il est préférable de combattre le mal à la racine, c'est-à-dire qu'il faut mener le combat contre la vie trop chère, contre les impôts (directs et indirects), les loyers trop élevés qui ne sont qu'une forme de l'exploitation capitaliste et étatiste. Ils ont aussi compris que pour mener à bien cette action, il fallait déclencher une grève générale de tous les secteurs de l'économie, sans distinction de corporations et d'amener la population des villes et des campagnes à soutenir leur mouvement, (ce qu'ils firent sans aucune difficulté). De nouveaux mouvements doivent se déclencher dans de nombreuses villes, pour les prochaines semaines.

Ces mouvements doivent faire comprendre aux travailleurs français, que pour combattre le plan d'austerité bourgeois, il faut déclencher un mouvement de masse, par la grève générale (avec occupations des usines, etc...), non pour l'augmentation des salaires qui serait inutile, mais pour la diminution des prix (qui grimpent 2 à 3 fois plus vite que ces derniers), du coût de la vie, des impôts (qui augmentent considérablement et même parfois doublent, etc.). Mais tout cela, les bureaucraties syndicales réformistes ne le veulent pas, sachant qu'elles seraient débordées obligatoirement par la base, et ne déclenchent que des grèves partielles et par corporations (Renault), ce qui tue naturellement l'élan révolutionnaire des travailleurs.

**ALI**

# El gran viaje

EL cineasta Jean Prat es hombre de directos y no de ángulos. Tema que trata, tema que marca impacto: impone, con sus producciones, un resultado lógico, sin vuelta de hoja.

Vimos de él «El Español» y nos dejó convencidos. El caso de nuestra guerra tiene a Prat convencido: ella fue preludio irrecusable de la tragedia mayor de 1939 a 1945. El drama moderno del mundo podía tener fin adecuado de haber comprendido, el mundo, el esfuerzo tenaz de los españoles para contener la imponente ola fascista. No se les hizo caso, se les abandonó a su trágica suerte, y se obtuvo pavoroso resultado: ante todo, el suplicio de un pueblo osado, con dos secuelas que la prensa de hoy ignora: el éxodo hacia Francia y la participación española en el maquis galo. Después la guerra internacional. «Le Figaro», verbigracia, sufre cerrazón al extremo de confundir españoles con argelinos en la entrada de Leclerc a París, y cuando su rígido comentarista de «Tele» glosa «El gran viaje» pratino omite la secuencia republicana de «El Español», y lo que es más grave, la «voz del vagón infernal» que clama, serenamente: «Campos de concentración los hubo en la misma Francia para españoles.» Argelès, St-Cyprien, y Barcarés son hoy lugares de turismo asentados sobre «cementerios bajo la luna», igual que tierras de Bram y Le Vernet d'Ariège guardan nuestros muertos — ¡demasiados! — en su frío seno.

El silencio, cómplice de Franco, Adolfo y Benito, lo rompe, en esta época liberal y comunista, el cine directo y «agresivo» de Jean Prat, hombre de gestos precisos, de voces exactas, de finalidades preclaras; hombre inútil para los amagos, las dilaciones, las ampulosidades, las hipocresías. Arrollador, Prat en su «Gran Viaje» nos arrastra a todos, verídicos y falsos, bien o mal intencionados. Nada discursivo — como insinuado —, ese autor único en veracidades hirientes y convincentes consigue — es su facilidad — casar el pensamiento del hombre en pérdida con el motivo de la misma, fusionar el drama humano con el paisaje que, indiferente, lo soporta.

Unica reflexión que a Prat le hacemos: la que le hicimos al Rossif de «Morir en Madrid»: El pueblo español no peina las barbas de Marx ni solloza a los ripios de la Pasionaria.

Por ser intuitivamente anarquista. Esto es.


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

París, 13 de Noviembre de 1969


# Derribarán la barriada revolucionaria

BARCELONA. — So pretexto de mejoras urbanas el Ayuntamiento se propone derribar las calles escenario de todas las revoluciones de los siglos XIX y XX. Exactamente quedan afectadas, según información, las calles siguientes: en su totalidad la de Tapias, San Olegario, San Antonio Padua, San Bartolomé, San Martín, Peu de la Creu, Wifredo, Cadena, La Luna, Ferlandina, Valldoncella, Cirés, San Jerónimo y San Lázaro. Sigamos en esta lista negra, de barceloneses desgraciados. Pues la calle Conde del Asalto las casas números pares 62, 64, 66, 68 y parte del 70 y las impares números 59, 61, 63, 65, 67 y 69. En la de San Pablo, las edificaciones números pares desde la calle Espalter hasta Riera Alta y las impares, desde la calle Espalter hasta la de Abad Zafón, parte baja. La del Beato Oriol desde la calle Espalter hasta la calle Cadena, parte alta y baja. La calle de San Rafael, desde la calle Sadurní hasta la de Riereta, parte alta y baja. La calle Aurora, desde la Riereta y Cadena, parte alta y baja; calle Hospital, Riera Baja, hasta Plaza Padró, parte alta y pasaje San Bernardino, hasta calle Riereta, parte baja. La calle Riera Alta, desde la Ronda de San Antonio hasta Riera Baja, parte alta, y desde la calle Joaquín Costa hasta la calle San Vicente, parte baja. La de Riera Baja, toda la parte derecha bajando y nada la parte izquierda, también bajando; la calle Paloma, en toda su extensión, excepto Ronda San Antonio, calle San Vicente; la del Tigre, toda la calle, excepto Ronda San Antonio y calle San Vicente, entrando mano derecha. Y aún otras...

Por tratarse de barrios obreros, la reacomodación de unos miles de familias será árdua, si no imposible. No todo el mundo puede habitar en el Ensanche.

# DISCOS

*SE llamaba Jaime Castells y era compañero de siempre. El usufructo de una propiedad agrícola le mantenía independiente, y no obstante era animador del sindicato. Estaba, al parecer, imantado de la conducta anarquista fin de siglo, cuando Capellades disponía de más anarquistas que la capital del distrito. Con Rovira, Quintana, Claramunt y otros, Castells mantuvo crédito de avance en el Círculo del Porvenir, entidad que empezó en libertario y acabó en hogar de izquierda en el que primaban los papeleros respetuosos del internacionalismo de los fundadores del Círculo.*

*Cuando los «anar» de doce kilómetros más arriba caíamos sobre Capellades por deberes de amistad y propaganda, no olvidábamos el arroz vegetariano que cocción tenía en el huerto de Castells, tierra formando parte del «universo» libertario anoiense. Aquellos días grabados están en el ánimo de los supervivientes.*

*Al ocurrir la Revolución, Castells imperó en el lugar en razón a su carácter. Siempre temía que los otros se ablandaran. Fue recio, y hasta mayo de 1967 la representación de Capellades fue enteramente cenetista. Después, la autoridad burgueso - comunista envió a Castells a la Cárcel Modelo de la capital catalana con cinco compañeros más. Vencida la causa antifascista, Castells resultó un vencido de sí mismo. No se acomodó al exilio y regresó al lugar dispuesto a cantar la palinodia; y la cantó. Sufrió cárcel mínima, y los demás que se apañen — decía y repetía —. El pueblo, naufragado bajo el peso del pánico, se hizo el insensible, pero en secreto tomó nota. El vencedor humilló al máximo vencido, Castells, y éste se avino, sufriendo indudablemente en su orgullo, a la existencia de escarabajo.*

*Por fin ha fallecido, y al cementerio lo acompañó el desprecio unánime del pueblo.*

*Lo cual ha sido un dolor, pero también una justicia.*

*DISCOBOLO*

## LA PROTESTA DE ERANDIO

BILBAO (OPE). — «La Gaceta del Norte» (día 30) anuncia que hubo cinco heridos y un muerto por la fuerza pública con motivo de la manifestación en protesta contra la insalubridad de la atmósfera por la humareda de varias factorías. Los llamados Rafael Castrillo López, Delfino Valverde y Ricardo Bengoa Caballero que resultaron heridos leves.

De Antonio Fernández Elorriaga, dice que presentaba una herida de bala en la región epifasaria del cerebro y fue asistido en la sección de neurología del Hospital Civil; pero no se le pudo extraer la bala y sigue grave.

Y en cuanto a José María de Murueta que fue herido en la región abdominal, sucumbió al cabo de unas horas del suceso.

# ANTENA

### PROTESTAS CONTRA EL ASESINATO DE UN MANIFESTANTE

PARIS (OPE). — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune» publicó el 31 de octubre el siguiente despacho de la agencia UPI fechado en Bilbao:

«Miles de vascos se manifestaron ayer contra la brutalidad de la policía. En los pueblos cercanos de Erandio y Sestao, más de tres mil obreros industriales hicieron huelga para protestar contra la muerte de un trabajador por la policía cuando se manifestaba con otros para protestar contra la contaminación del aire.

Hubo también en la Universidad de Bilbao pequeñas manifestaciones estudiantiles por motivo de esa muerte y para protestar contra la sentencia de muerte dictada contra un joven activista vasco que proyectó llevar a cabo una explosión en un lugar cercano. Estaba en la cárcel cuando se produjo la explosión, y en ésta no hubo más que unos cristales rotos.» (1)

(1) Las demás versiones relativas a este suceso coinciden en que no hubo explosión.

### DIMISION DE UN CONSEJO DE EMPRESA

BARCELONA (OPE). — «La Vanguardia» (día 2) en despacho de la agencia Logos comunica que los componentes del jurado de empresa de «Eaton Ibérica» de Pamplona, han presentado la dimisión de sus cargos como protesta por el proyecto de Ley Sindical. Los dimitentes han dicho que la decisión la habían adoptado a petición del personal de la empresa que asciende a 200 trabajadores.

### DESPOJAN A DIOS Y A SU TIA

PARIS. — El diario americano de esta capital «International Herald Tribune» publicó el 28 de octubre el siguiente despacho de la agencia Associated Press fechado en Madrid: «El director de Bellas Artes ha declarado que se han vendido ilegalmente en los últimos años algunas obras de arte de propiedad de la Iglesia. Pero — añadió Florentino Pérez Embid — se cree que no ha desaparecido ninguna obra notable.

Citando un ejemplo de las ventas ilegales hechas, dijo el director general de Bellas Artes que el párroco de una iglesia de la provincia de Madrid había vendido por doce mil pesetas una casulla del siglo XVI, valorada en 700.000 pesetas. La casulla pudo ser recuperada más tarde por la policía. El director general añadió que en general los productos de estas ventas ilegales «han pasado directamente al bolsillo de los sacerdotes».

### YA, HORNOS CREMATORIOS

ZARAGOZA. — También en Zaragoza, como en otras ciudades de España, se piensa instalar en su cementerio hornos crematorios.

El cementerio de Torrero, que cuenta con una superficie de 219.674 metros cuadradas, se ha quedado pequeño, por lo que se ha pensado en una ampliación cuyas obras comenzarán probablemente el próximo mes de enero.

En esta ampliación, que comprenderá 141.250 metros cuadrados, se ha pensado instalar hornos crematorios y una zona para dar sepultura a unos 30.000 incinerados.

Es justo que la Iglesia, partidaria de quemar cuerpos vivos, se decida a incinerar cuerpos muertos.

### NO HAY CASO

VIGO. — El periódico «El Caso» publicó un atrevido artículo exponiendo a la vindicta pública las anomalías y arbitrariedades de la autoridad municipal, «exceso de opinión» que ésta encuentra injurioso y denigrante. Tras soliviantar la morralla de adictos para fingir estado de opinión «anticaso», el alcalde ha llevado a los tribunales a los responsables del citado periódico.

### OTRA ALCALDADA

EL FERROL. — Por orden de la alcaldía de esta ciudad se ha dispuesto la paralización de los talleres donde se confecciona e imprime «Ferrol Diario».

Esta orden de la alcaldía ferrolana obedece a supuestas anomalías en la instalación de la máquina rotativa que, según informes alcaldescos puede producir, con sus vibraciones y trepidaciones, la ruina de inmuebles, en cuya planta baja está instalada. Con unas acciones regaladas al alcalde, el inmueble sería inconmovible.

La empresa se había negado en principio a aceptar la decisión de la alcaldía, por entender que no se había realizado en ningún momento una inspección técnica objetiva y minuciosa que diera base a tan drástica medida.

«Ferrol Diario», periódico que nació el 12 de julio pasado, desde cuya fecha viene editándose ininterrumpidamente, ha comunicado a los medios informativos su firme decisión de ejercitar cuantas acciones le concedan las leyes y dejar bien patente su propia responsabilidad y exigir aquéllas a que hubiere lugar.

### SIEMPRE LA HUNOSA

OVIEDO. — Prosigue la huelga en los pozos «Entrego» y «Sorriego» por abusos de la Compañía. Toda la cuenca minera del Nalón holgó unos días por solidaridad hacia sus compañeros de ambas minas.

### HUELGA METALURGICA EN EIBAR

SAN SEBASTIAN. — Desde hace dos semanas huelgan los obreros y empleados de las firmas Alfa, Lambretta, Gac, Víctor Sarraqueta, Aguirre-Aranzábal, y Rodamientos. El alcalde los tiene de cabeza tratando de solucionar un conflicto que mucho perjudica a la ciudad, pero teme molestar a los patronos recomendándoles mejor comprensión de las necesidades obreras.

### EL OBISPO FERNANDEZ (BIS) EN LA CUERDA FLOJA

BADAJOZ. — El obispo Fernández Fernández de la Fernandera ha tratado de hacer sociología. Monseñor ha declarado que «hoy menos que ayer, acaso la Iglesia está atenta al quehacer de los hombres. Y ésta cambia: se caracteriza la vida por el dinamismo interno que la hace evolucionar. Aunque las leyes fundamentales que rigen la sociedad sean estables, son nuevas cada día las exigencias y necesidades del hombre, y es esta movilidad de lo humano la que clama por las normas que han de ser aplicadas singularmente.» Y así sucesivamente...

### TOCINERIAS

MADRID. — En Cáceres medio centenar de personas han sido sometidas a tratamiento hospitalario por haber consumido carne de cerdo afectada de triquinosis.

En Reinosa (Santander) unos desconocidos efectuaron un robo en una salazonería llevándose 292 jamones. Que aproveche.

### SIGUE EL TOP EN FUNCIONES

MADRID. — Este impopular Tribunal sigue haciendo de las suyas. Ultimamente ha condenado a seis meses y un día de prisión y a 10.000 pesetas de multa a la obrera Petra Fernández Ruiz por haber repartido algunas hojas clandestinas.

En cambio el propio TOP (cosa rara) ha absuelto libremente a José Cirujado Collado, de Mieres, acusado por el fiscal de haber pegado a las paredes mariposas reivindicacionistas; al estudiante José F. Ruiz Montesinos, supuesto pegador de carteles no gratos a Franco; y al estudiante barcelonés Juan C. Sabater Andreu, supuesto alborotador en días «manifestacionales».

### EL METRO UN POCO MAS LARGO

BARCELONA. — Ha sido inaugurado el ramal metropolitano que enlaza la calle de San Ramón con la Rambla de Cataluña. (4.577 metros de longitud).

### TANDA DE TURISMO «ROJO»

BARCELONA. — Atracó en la Estación Marítima Norte, de este puerto, el paquebot soviético «Taras Schevchenko». Desembarcaron 750 turistas, que recorrieron los puntos de más interés de la ciudad y exteriores.

Igualmente recaló en este puerto el buque rumano «Transilvania», dando salida a 400 viajeros que igualmente penetraron en la ciudad para admirar las curiosidades urbanas y arquitectónicas de la misma.

J. CARMONA BLANCO

CIUDAD CAIDA

Lectura amena, 10 francos bien empleados.

# NEBLINA DORADA

SALI en niño bien educado de la Escuela Moderna para ingresar al infierno del trabajo por el imbornal de la fábrica. En la cuadra donde me abandonaron, mucha polea, mucha humedad, y dos docenas de chavales descocados y agresivos.

Me desvergoncé por derecho de vida, y dos semanas después ya sabía ofender y tirarme de los pelos con rubios, castaños e hirsutos. Uno más en el cotarro.

Por fortuna la semilla racionalista germinaba en mí, para florecer un anarquista. Lo de 1909 me atrapó en edad tierna, mas noté que mi sangre bullía, despertando en mí al hombre prematuro. Asi, cuando otro «bandarra» como yo se admiró de la audacia del pistolerismo carlista frente a la juventud «bárbara» de Lerroux, yo debí asegurarle que por audaces los anarquistas. Revelación. A partir de aquél momento fuímos dos anarquizantes en la cuadra infernal de «a cal Xavo»: Yo, y Salvador Ramón.

Mi relación con otro ex alumno de la Racionalista, B. Amenós, (hoy contando dinero y pelos blancos en Lieja), más la coincidencia feliz y callejera de Juanito Lluciá (más tarde el compañero Juan Oliva, de Barberos de Barcelona) determinó la creación del grupo «Jóvenes Libres».

El grupo creció hasta el número de quince componentes, sin contar los compañeros «de pasaje». Curioso: la mayor parte de componentes procedíamos de la Racionalista... y del «Bullidó de cal Xavo». Torrents, Torres, Amenós y yo por los primeros; Odón, Ramón, Justo y otra vez yo por los segundos, y aun dejo de añadir a alguien a la cuenta.

Lluciá, el más incansable e inteligente de nosotros, pronto encontró estrecha la cuenca odenense, recalando en la imponente Manresa para, un tiempo después, seguir el curso llobregatino que conduce al desemboque ciudadano de Barcelona. Siento, en verdad, nostalgia de este estimado compañero, visto por última vez en un Centro Racionalista de la calle San Pablo, a eso del año 1923, en compañía de Fortuné Barthe.

En pleno vértigo actuante y ya entrado en el inevitable capítulo «Persecuciones», me era dable subir de Barcelona a poblado a compañeros hallados en el centro confederal de Mercaders faltos de trabajo y sobrados de privaciones. Sin ánimo mecenario me cabe nombrar para el caso, al citado B. Pascual, al propio F. Barthe (en lo bautismal, Nicolás Barrabés); al admirable poeta madrileño Moisés López; al sesudo Gastón Leval de hoy, Joseph Venuti en «mis» tiempos; al «poeta loco» Antonio Trullols, mallorquín americanizado; a Agustín Broto, persona forzuda e intransigente, capaz para peleas nobles, viajes a pie, y contrabandos y trabajos de «escorxa», y que los ampurdaneses me entiendan.

El grupo se disolvió en proa a su crecimiento, necesitando, indígenas y forasteros, una Agrupación Libertaria capaz para cincuenta afiliados determinadores — que duda cabe — de la reacción moral y física de los sindicatos, poco a poco desintegrados de los antiguos societarios muy preciosos y apreciablemente rutinarios. La ley evolutiva, amigos. Uno estuvo en el empuje normal, con estima de los predecesores, nunca por orgullo estúpido de la edad escasa, de una juventud que, a la postre, llegaría a rebasar los 70, y que dure. Como así la juventud de mente, corazón y piernas, siempre presente a pesar del blanco casquete de Canigó que nos amaga la personal «cúspide».

En el rellano en que estoy de la existencia, las escenas, las anécdotas, las hazañas y las tristezas, me acuden, asaltan, arrollan en inundación potente por haber estado, ejercido y observado. Otros transcurren por lo mismo o más, con atención deficiente, y actualmente deben pagarse de generalidades. El detalle, ¿por qué menospreciarlo, tan rico de colorido como es en anarquía? ¿Por qué resbalar sobre las situaciones únicas, las que predominaron en absoluto y que ahora la distancia no permite reconstruir para salvar las bellezas y los ejemplos que indudablemente contuvieron? Estamos en la rememoración de la Historia confederal-libertaria sin acodo — apenas — de papeles antiguos, y con pánico a una obra ingente (¿verdad Plaja y Viadiu?) en la que el recuerdo personal abarca nada, o casi eso, ante la Obra antañona, tan intensa y grandiosa que no sabemos como empezar. Nombres y hechos de hombres colosales nos reducen a los supervivientes al estado de pigmeos, y tal vez la estima que les tenemos y la pérdida de ellos que no supimos o pudimos evitar, nos sometan a una presión de congoja, de vergüenza, por este estado de subsistencia que nuestros próximos parientes estiman merecida.

«Frecuentando» el pasado doy con la figura caballeresca de Jaime Aragó, duende de la fuga de presos de la cárcel de Lérida, habitual de todas las cárceles en todas las represiones. Tenía yo que conocerlo en casa pálida, pues otra manera no la había, ya que el domicilio ciudadano le resultaba secundario. Vino también a «mi» pueblo y le hice los honores de la presentación al grupo, en parte pululado por individuos fuera de curso, quiero decir, extravagantes, dados al exotismo. Aragó escuchó a locos y a sagaces, a extensos y a breves, y cuando, tras ojearnos en panorámica se decidió a emitir lo suyo, nos espetó con aire solemne:

— ¡Compañeros, nuestro ideal es imponente, sublime! (Y en aparte cargado de recelo: *Però me caso amb séu, hi ha cada ximple!)*

Leval sumergía sus 22 años en sesudurías, en estudios y filosofemas, en tanto los otros de su edad, tras una sesión de sindicato o un bastoneo huelguístico, nos librábamos al saboreo de un café con chiste o a los placeres de Terpsícore, contrariando o asombrando a los «forasteros» que creían que la «social» era drama permanente, conducta nuestra que también alarmaba a Poble, a Patirás (Pedro Marbá) al extremo de pedirnos de no dar más importancia a una mazurca que a la causa anarquista. «No hay caso, querido viejo — le conformaba —. En nosotros hay vigor para todo». Han llovido décadas, y danzas aparte, en lo demás seguimos.

Nuestro Venuti nos desmerecía por incomprensión de nuestra juventud, que era la suya, y que con seriedades impuestas aviejaba sin necesidad. A mi me recriminaba igual que a los otros, pero me absolvía de la condena infamante (la estupidez) porque aun «servía para algo». Pienso que el exceso de dureza de antaño el amigo lo tiene reblandecido ogaño.

El Moisés poeta paseaba por nuestras callejas la socarronería madrileña. Menudo él, bien formado y conformado, musitó a alguna muchacha lo del «te voy a absorber» nacido del Congreso de la Comedia. Este López padecía ronquera y los ugetistas le habían hecho oír, en los madriles: «Cuidado con el Alcalde Ronquillo, no vaya a absorbernos». Por lo demás, la yesca lopecina se advirtió en las intencionadas versificaciones que prodigó en «Tierra y Libertad» algunas veces, y en «CNT» de Madrid cotidianamente.

Trullols era un forzudo en reserva para el mañana anarquista, al cual ofrendaría todo el vigor de sus bíceps. Mientras lo máximo llegaba no satisfaría a la sociedad mínima, no daría golpe. Reía el nombre del compañero Cisco, él, que en la fonda Estrella armó un cisco de mil diablos con el tema de la antiguerra, dejando a clientes pelearse unos en nombre de la Civilización y otros en nombre de la Paz. Macanudo. Y cuanto no fuera FORA, macana.

Pascual disertaba breve y preciso con la aprobación sonriente, tal vez ausente, de Barthe, siempre meditativo y bondadoso. Gabriel en buenas y malas quedaba alegre, y cuando cotizaba fuerte pro presos y propaganda era cuando su corona de rico pirulí mercadalmente quedaba vacía. Un día nos lo detuvieron y maltrataron, y al acudir los autóctonos a protestar en el cuartelillo, nos aseguraron los «cipales» que nuestro amigo llevaba un vaso de más en la tripa y que había abollado un quepis cipalero. El afectado regresó a nuestro lar grupista modoso como un chiquillo.

Amador del Campo y Andrés del Campo distanciaban sus campos en la afección y la desafección al trabajo, respectivamente. Amador sufría privaciones como Andrés, con ventaja descansiva para éste, por supuesto. Bien sé que Andrés va a leer ésto, y no ignoro tampoco que no perderá el sueño por un decir de lejanía (más de 50 años).

¿Y a qué seguir, si no habría bastante papel en Capellades para escribir las impresiones que, a borbotones, se atropellan en el brocal fontanero de nuestra memoria de detalles, según Aurelio Rubio dictaminara?

Juan FERRER

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## LA ALEGRIA PREFABRICADA

HEMOS leído el relato de viaje de un periodista que, con unos cuantos más del gremio, han estado unos días visitando uno de los países en los que impera el totalitarismo comunista. Invitados por el Gobierno del país en cuestión, los visitantes han sido obsequiados, amablemente dirigidos para trasladarse de ceca en meca. Y el periodista aludido subraya que han podido desenvolverse en un *ambiente de alegría*.

Podría objetarse que también en las cárceles al preso le da por cantar en aquellas ocasiones que desea librarse de la pena, de la tristeza que barrena el cerebro, que oprime el corazón. También el preso, para poder seguir el curso de la existencia, trata en ocasiones de olvidar la ausencia de libertad. Pero en eso de las visitas *dirigidas*, tanto si se trata del totalitarismo comunista, como si es cosa del totalitarismo fascista, es harto sabido como se organizan. Brilla, por así decir, la cabalgata de los enchufados, de los allegados, de los cómplices, de los pobres diablos a quienes se pasa la mano por el lomo y se les da una bicoca para tenerles contentos cuando conviene, cuando lo demandan las circunstancias. Es un contento, un alborozo falso, hipócrita. Representa una *alegría prefabricada*.

Las características, el sentido psicológico de un país no quedan al descubierto mediante una simple visita oficial, con antelación de preparativos y brillantez de fachada. Se necesita convivir días y semanas con sus moradores; conocer las costumbres, el ritmo de la vida cotidiana, lo que son o dejan de ser necesidades; las características del vivir en los unos y el modo de desenvolverse en los otros. Examinar detenida, íntimamente, los matices sociales de un país al margen de la barahunda oficial que mueven y organizan aquellos que desarrollan misiones auxiliares a cuenta y comando del Estado.

El conocido escritor rumano Panait Istrati realizó un viaje a la Rusia comunista, invitado por los dirigentes del país. Todo era halago, obsequiosidad, ambiente de satisfacción. Pero ya al margen de lo oficial, de lo prefabricado, Istrati se las compuso para sondear la entraña del pueblo, anduvo de un lugar a otro sin escolta de funcionarios interesadamente obsequiosos. Y la cruda verdad apareció ante sus ojos: la miseria, las injusticias, toda una cohorte de infamias que nunca pudo imaginar antes de observarlas sobre el terreno. Y ya fuera del «Paraíso Soviético», lanzó su obra «Rusia al desnudo» volcando en ella la verdad, ¡bien distinta del oropel amañado por el Estado! Es la impresión que nos han hecho las declaraciones del periodista aludido al hablarnos del «ambiente de alegría» que observó en el país comunista en el que estuvo en visita oficial.

## ¡CUIDADO CON LA SENECTUD!

Factores de orden fisiológico sabemos condicionan la vida de los seres. La existencia humana tiene un natural desenvolvimiento desde el nacer hasta el morir. Inexorable va el tiempo transcurriendo: o la infancia, los años de la mocedad, luego la plenitud del desarrollo físico; para ir descendiendo, pasando la vejez hasta que la muerte corta el hilo de la existencia. Es el ciclo normal que solamente puede experimentar variación en los casos de enfermedades o hechos bruscos que ocasionan la muerte. Armand aducía que los idealistas constituímos una *fauna especial*, algo distinto de lo que es el conjunto de las gentes. Parecido criterio había sentado Malatesta. Uno y otro, pese a diferencias de criterio, daban un valor considerable a la *voluntad*, a la *energía*, que debe caracterizar al idealista de sentir anarquista.

La voluntad, la energía temperamental puede ser factor nativo en el individuo; pero también puede, *si se quiere*, ponerse empeño en mantener, pese a la edad, pese incluso a los achaques, un témple firme, una voluntad dispuesta para evitar el abandono senil, la decadencia del empeño idealista, factor vital entre los anarquistas. Ciertamente, no pocas veces la vida es dura; en la existencia hemos dado bandazos en lo que a nuestra situación material se refiere. Hemos experimentado tremendas decepciones, pero lo que importa es *recuperarse*, es vencer el desfallecimiento, la debilidad psicológica que acogota y hunde la personalidad de cada uno. Nuestro compañero el escritor Rodolfo González Pacheco, decía en uno de sus inefables «carteles»: «¡No aflojar, compañeros, no aflojar!» Con ello salía al paso de aquellos que, en el camino de la senectud, se encogen, se acobardan en lo que al pensamiento se refiere; aflojan la voluntad.

Duele cuando notamos que queridos compañeros, ya en edad avanzada, manifiestan un estado de acusada depresión moral, de *aflojamiento* en lo que a la voluntad se refiere. Compañeros leales, idealistas de una pieza, pero a pique de ir cayendo por la pendiente de la derrota. ¡Y es esto lo que se ha de evitar! Se ha de evitar que la senectud se apodere del individuo anulándole para siempre, dejándole muerto antes de morir.

En la vida no pocas veces hemos topado con dificultades, ya físicas, bien de orden moral. De momento ha sido la sensación de impotencia, de imposibilidad; pero la voluntad, la energía interior, han conseguido el *milagro:* hemos reaccionado ante la dificultad y hemos salido vencedores. Ha sido la firme revulsión que ha efectuado nuestro ser la que ha conseguido dar cima a lo que parecía escollo insuperable. Si bien en lo físico pueden presentarse achaques que, ya en la edad provecta limiten nuestro esfuerzo, no es igual en el sentido psicológico de la voluntad, de la energía interior, que puede seguir latente pese a los años que vayan minando el organismo.

Admitamos que llegue el cansancio físico, material; pero importa reaccionar ante el debilitamiento susceptible de originar el *cansancio moral*. Incluso en momentos aciagos importa mantener un rescoldo de energía vital. No pocas veces uno ha recordado aquel verso del poeta «Almafuerte»: «¡No te des por vencido, ni aún vencido!»

El idealista que lo es sin trampa ni cartón, que siente en su fuero interno lo que vale su ideal, hasta el fin de sus días *es lo que siempre ha sido*. Y es ello lo que valoriza al idealista anarquista. Se ha ido contra corriente; se ha sufrido, física y moralmente; se han experimentado decepciones; se sabe la falsedad de algunos, la inconsistencia de otros; la defección de los de acá, la traición de los de acullá... Pero se tiene la tranquilidad moral de mantener, por encima de todo, unas concepciones ideológicas que forman parte de la propia naturaleza, que son sangre de la propia sangre.

Es un deber de compañeros el dar ánimo al compañero que notamos anda decaído; al que experimenta una crisis de orden moral; el que, como decía Pacheco, «afloja». Se ha de procurar hacer vibrar su sensibilidad para que reaccione, para que ponga en vilo su voluntad, pese a los años, pese a los achaques, si los hay. Es a modo de una *inyección de vitalidad* que se le da al compañero que se quiere. Es como un hálito de esperanza, de valor, de perenne tenacidad. Y no puede ello ofender al compañero decaído, ni sentirnos nosotros ofendidos si al algún día, al notarnos un reblandecimiento de la voluntad, cualquier compañero nos grita: «¡Cuidado con la senectud!»

## EL NIHILISMO DE BECKET

El habérsele concedido a Samuel Becket el premio Nobel de Literatura correspondiente a este año, va a poner un cuanto tiempo de moda las obras del citado escritor. No son muchas pero hay en ellas una acuciante predisposición a plantear el sino del hombre en la tierra. La inutilidad del vivir; lo absurdo de la existencia. Su obra maestra: «Esperando a Godot», traducida a todos los idiomas cultos, es una breve pieza de teatro en la que unos personajes de aire grotesco pasan el tiempo esperando lo que no llega ni llegará. Posiblemente el autor ha querido reflejar de un modo simbólico, como en el caso de Sisifo, el vano empeño de la humanidad. Aunque, como ha dicho uno de los críticos de las obras de Becket, de ellas pueden deducirse infinitos sistemas de explicación.

El teatro de Becket ofrece una sensación de nihilismo, de desolación de lo absurdo del vivir. A uno no le convence tal apreciación. Preferible es el buscar crear móviles para hacer viable la existencia: tener ideales, luchar. Aquel dramaturgo que fue Enrique Ibsen, en su drama «El pato salvaje» apoya lo que denomina «enfermedad de tener un ideal». Es preferible que caer en el nihilismo de Becker. Todavía hay pájaros, todavía hay flores, todavía hay poesía en la vida.

## LIBROS

# Dos en uno que se complementan[1]

EN este complementario «Dos en uno» de Relgis, que los Editores Mexicanos Unidos S. A., nos han entregado en mayo 1969, el autor apoya su programa de acción (p. 97), con los siguientes pensamientos ajenos:

«La mayoría de los seres humanos no son hombres, sino candidatos a la humanidad.» — *Amiel.*

«Genus humanum est unum.» *Jorge Fr. Nicolai.*

«En el fondo, lo único real es la humanidad.» — *Auguste Comte.*

«Para mí, la idea de nación se disuelve en la idea de humanidad, y yo no conozco nada más que una patria: la luz.» — *Victor Hugo.*

«Trabajamos para la humanidad, pero para toda ella sin excepción. No conocemos a los pueblos. Conocemos solamente el pueblo — único y universal —, el pueblo que sufre, que lucha, que cae y se levanta y que avanza siempre por el rudo camino: este pueblo de todos los hombres, todos igualmente hermanos nuestros.» *Romain Rolland.*

«Con humanismo me siento valeroso... Hoy día, para triunfar es necesario el humanismo; el humanismo es el alma defensiva más eficaz y gracias a la cual se salvarán los hombres.» — *Lao-Tse.*

Restan aún dos pensamientos, uno de Tagore y otro de Gandhi, que no transcribo por no corresponder directamente al tema humanitarismo, sino al de la paz, basamento fundamental — cuando es debidamente comprendido — del primero, pero que bien puede ser considerado como tema accesorio.

Apoyándose en Comte, Hugo y Rolland, por ejemplo, en su fuero interno, Eugen Relgis muestra ser un luchador decidido que vigila sus cañones constantemente, para tenerlos siempre listos a destruír las cavernas del fanatismo, la intolerancia, y, en una palabra, la inhumanidad.

Cualquiera podría pensar que «se hace el sonso» con su insistentencia pacista, pero cometería un grave error quien tal pensase. La vida es lucha, y Relgis lo sabe tan bien como el primero. Imposible luchar, y abatir, pongamos por caso, a un Ku-klux-klan dispuesto a las peores necrofogias antihumanas, con bolitas de dulce. Hay que prepararse, hay que decidirse, hay que entregarse completamente en la defensa de la humanidad, frente a tales monstruosidades, y eso hay que hacerlo en pleno combate por encima de las contiendas, como diría Rolland, pero duro combate, al fin. De lo contrario... Hasta luego, pastores.

Empero Relgis a nadie engaña, ni pretende engañar; lo que exige, eso sí, es que cada uno y todos aprendamos la lección cultural de la lucha eficaz; que sepamos dónde vamos y qué es lo que queremos, cada uno por su propia cuenta y riesgo, teniendo sumo cuidado y a ser posible eliminando previamente a los líderes y liderillos que ladran a más y mejor consignas de bienestar social, revolución y tales por cuales, buscando sólo, en el fondo, matar a los unos para vivir los otros, otros que no son, ni más ni menos que ellos mismos, ambiciosos de poderes y riquezas a como dé lugar. ¿Está o no está claro? Si no lo estuviese la culpa sería del que firma solamente, por no saberse explicar con claridad. Más de 40 años de lucha positiva y derecha de Eugen Relgis, desde que se lanzó a la trinchera con sus principios humanitaristas, allá en su país natal, Rumanía, principios que han sido traducidos a todas las lenguas cultas, ponen bien alta la titánica figura de este héroe luchador por la verdadera paz, la justicia, la libertad y la fraternidad humanas, en el más amplio de los sentidos posibles. La recia y semental ruta de Relgis señala para nosotros un siempre más allá de la anarquía. ¿Quién no sería feliz de ser su depositario?

El hecho de amalgamar, ya tan entrado en su esforzada y brillante carrera humanitarista, estos dos libros principalísimos de la producción relgiana *(¿Qué es el humanitarismo?* y *Polémica: Socialismo y humanitarismo)* deja palpablemente en claro lo que decimos más arriba sobre el decidido combate de este escritor activo que no pasará en el tiempo, y que cada día más será debidamente estudiado por las generaciones para inyectar sangre vital al fuego de su fraterna antorcha. Quizá no agrade a un hombre tan amoroso de la paz verdadera que le califiquemos como un combatiente de primera magnitud. Y es que todos sabemos lo difícil que resulta valerse de las simples palabras para proclamar conceptos que a simple vista se repelen: ¿Cómo ser consciente y afirmativo, práctico y decidido luchador y al mismo tiempo acérrimo amante de la paz? He ahí el quid.

No obstante, Relgis se nos ofrece aquí, como ambas cosas a la vez: luchador y pacifista, sin vuelta de hoja, de una sola pieza, sin intención ninguna de echar pie atrás, como deben ser los hombres y mujeres que quieran ser por encima de todo lo que deben ser: defensores y puntales firmes, individual y colectivamente considerados, de su propia esencia humana o humanitarista, según el bello decir de este rumano ejemplar.

La polémica sostenida con el marxista Lotar Redaceanu varias décadas atrás, es más actual hoy que ayer lo fuera, al extremo de que todo marxista decente y capaz de revisión, debería meditarla en el supuesto de que para un marxista convencido sea todavía tiempo de rectificar e incluso anular su pasado ideológico-práctico, a fin de enfrentar con la cara destapada, la frente en alto y la cerviz levantada, la cruel realidad que la historia presente nos ofrece tan probatoriamente, haciendo de una vez por todas trizas los dos conceptos malignos que basamentan la nefasta doctrina marxista-leninista - stalinista - kruschevista - maoista y otras hierbas tan hediondas como ésas: la inconfesable defensa «a full» del Estado y de la Política en hermana gemela.

Leyendo la controversia habida entre Radaceanu y Relgis, se despejan nebulosas que, si bien con anterioridad Bakunin y otros grandes del anarquismo mundial las habían desbrozado, aquí aparecen con matices nuevos, decididamente insuflados de esa coca tenue, pero al mismo teimpo tan consistente que se llame el elixir de la vida en sociedad, en sociedad verdaderamente humana y no brutal, policiaca, explotadora y hambrienta de todas las buenas cosas.

Los principios humanitarios exigen aún ser reproducidos de nuevo en todas las lenguas de la humanidad, puesto que para ella fueron fielmente esbozados. Su propio autor declara repetidamente que las variantes no sólo son posibles, sino que necesarias, a fin de amplificar hasta el extremo y hacia todos los rumbos humanos imaginables, la esencia científica y primordial de los mismos. Pero esta necesaria propagación de estos principios resulta ser una obra que urge, para cuantos anhelan de verdad conquistar la alegría de vivir para todos y cada uno en la tierra.

No cansaremos a nadie y terminaremos en seguida. Con su ya larga obra de acción directa por la verdadera paz, la justicia, la libertad y el bienestar del hombre y sus maravillas, Eugen Relgis se ha ganado un lugar de altura al lado de los más vibrantes luchadores. En su refugio actual de Montevideo, nada teme, pues sabe que su acción es eficaz al extremo de marchar, lenta pero seguramente, delante del carro de las luchas sociales inevitables e imprescindible de esta llamada Era Atómica. La humanidad alcanzará pronto los cimientos de su meta genital o desaparecerá sin pena ni gloria. Para los buenos, para los solidarios, para los ácratas, en una palabra, no hay más que un camino a elegir: el de la lucha directa contra los oscurantismos, sean de izquierda, de derecha o de centro. Y para orientar por camino tan escabroso, doloroso, aunque feliz, este «Dos en uno» de Relgis, bien vale la pena de ser meditado como Victor Hugo lo haría frente a esa su querida patria: la luz.

---

(1) Eugen Relgis, «¿Qué es el humanitarismo?: Socialismo y humanitarismo». Editores Mexicanos Unidos, S. A., Luis González Obregón, 5-B. México 1, D.F., 1969 (213 p.). Fina, sobria y hermosa carátide. Breve bio-bliografía del autor, por Editores Mexicanos. «Principios y acción» ¡Soy hombre! ¿Qué tengo que hacer?» (5a edición, revisada y aumentada con un debate sobre humanismo y socialismo), mayo, 1969. Con un «A manera de prólogo». Nota a la tercera edición. Nota a la cuarta edición. Nota a la quinta edición. Y esta carta de Albert Einstein:

«Muy estimado señor Relgis:

Una opinión apolítica de todas las agrupaciones pacifistas es tan importante como difícil de realizar. Tal iniciativa podría tener éxito solamente si fuera auspiciada por las más prominentes organizaciones existentes. Para llegar finalmente a la unanimidad, ya sería necesario limitarse estrictamente a la finalidad puramente pacifista. Pero en este dominio tan restringido, se impone el deber de una actitud radical (la

**por COSME PAULES**

obligación de negarse a todo servicio concerniente a la guerra). Pues aquél que no manifiesta la firme voluntad de aceptar para sí mismo ningún riesgo, no tiene ningún valor como compañero de lucha.

Con mi distinguida consideración, *Albert Einstein*.»

Bella «Introducción» a «The principles of humanism», Ediciones The Oriole Press, Berkeley Heights, New Jersey, EE. UU. iczi. (Versión inglesa), escrita con mucho cariño por Josehp Ishill (luchador recientemente desaparecido).

Siguen los « principios », la acción, la misión, el significado, un llamado a los intelectuales libres y a los trabajadores ilustrados, seguido del siguiente párrafo de antología debido a la preclara pluma de Felipe Alaiz (p. 75):

«Yo también trabajo con las manos cuando escribo, amigo carpintero. Tú, como yo, trabajamos con las manos, necesitamos la inteligencia. ¿Por qué estableces diferencia llamándome intelectual con intención poco piadosa, como si quisieras dar a entender que mi oficio no es manual y que es despreciable?»

Le siguen «Humanitarismo y biocosmia» y la «Polémica: Humanitarismo y socialismo». (Controversia con Lotar Radaceanu), para terminar con su correspondiente «Bibliografía».

Obra impresa en los talleres Gráficos Olimpo. Imprenta, 205. México 2, D. F.

*Santiago*, 13 *de octubre de* 1969.

**Folletos recomendados**

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conscïencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

*DESDE ALICANTE*

# Furunculosis

**por Tomás de Bonifató**

ESPAÑA no se puede sentar, padece un proceso de furunculosis. Tiene las nalgas perdidas. Hace poco le salió otro furúnculo, pequeño y no pequeño; regular: de 15.369 mil millones de pesetas. Así como quien dice casi nada; una pequeña friolera sin importancia. Producto del déficit de las exportaciones e importaciones del mes de agosto del año en curso. Pero ahora tenemos otro furúnculo en puerta, casi asomando el hocico, recio, tajante, muy grave: la exportación de agrios.

Los agrios que se envíen a Francia se verán recargados en un principio, con el 11,11 por 100, lo que es un mal asunto en sí, pero mucho peor si pensamos que ello supone elevar el precio de referencia en el mismo 11,11 por 100 con el riesgo de que, si no alcanzamos el precio justo, no nos apliquen la tarifa aduanera del 12 por 100, sino que nos la exigen por el 20 por 100, e incluso que podamos pagar tasas compensatorias si incidimos en el precio de referencia. Así se presenta el panorama de triste y sombrío de la exportación de agrios de la campaña de 1969-70. La cosecha se calcula en 2.221.700 toneladas.

El «Arrugao» y compañía no se apuran de que no se puedan exportar agrios ni artículos industriales, visto el escandaloso fracaso de Matesa. Hacen como el que se está ahogando: se agarran a una pared lisa y no desperdician ninguna ocasión aprovechable. Que sí hay una cosa, hay otra. Ahora mismo, echan mano a la exportación de trabajadores. ¿Para qué quieren ese remanente sobrante de trabajadores deshauciados del Peñón? A la carga con ellos ya que es material sobrante. Y a exportar trabajadores se ha dicho. Este caso como muchos otros casos, es un caso bochornoso, porque si leen ustedes la cuidada y honrada prensa y miran la tele, los puestos de trabajo, al estilo de la multiplicación de los panes y peces, — pero sin milagros —, nos los sacan de la bocamanga de la chaqueta, igual que expertos prestidigitadores, aunque se vean forzados a exportar la vergüenza de 600 trabajadores del sobrante de la remesa del Peñón, por doloroso que esto sea, para una España sana y vigorosa, de fuerte economía.

Exportar brazos, tanto si lo dice el «Arrugao» como el ministro de hacienda, no deja de ser una gran torpeza. Una nación de economía sana no exporta brazos, importa. Nos quieren engañar como se engaña a los pazguatos. Creen que vivimos en profundas tinieblas y somos tan zafios que nos tragamos mentiras y todo. Nosotros, señores míos, vestimos pantalones, y no vivimos de falsos espejismos, sino de realidades. De realidades sólidas y concretas; nos hemos despojado de toda clase de papanatismos.

Vivir de ilusiones es peligrosísimo. Es como nadar en el vacío; como ser irremisiblemente tontainas, siguiendo al pastor de zurrón dorado, igual que simple manada de borregos con la cabeza gacha, entre piernas, marchando dócilmente hacia el esquiladero.

Si una nación exporta brazos, es prueba evidente de que no tiene puestos de trabajo vacantes para ellos. La exportación oficial de trabajadores es una vergüenza bochornosa para la nación que lo haga; pero nos falta saber si al «Arrugao» le queda algún adarme de esa clase de materia...

De esta expedición, 400 van a Suiza, 100 a Francia y otros 100 a Alemania. Bonita forma de que el «Arrugao» cobre el barato como los chulos de mujeres de mal vivir.

España, como todas las naciones del mundo, tiene gestas magníficas, maravillosas; pero con mala suerte. Siempre se apodera la reacción de ellas. Y el pueblo español en lugar de avanzar retrocede. Como pasó con Fernando VII, Isable II, la revolución de 1868 y con la primera y segunda república. El pueblo bonachón saca las castañas del fuego y la reacción se las come.

Los cavernícolas, todos englobados, tanto si son de un color como de otro, son enemigos acérrimos de la evolución y el progreso. No quieren de ninguna manera el bienestar del pueblo. Por eso buscaron por todos los medios la forma de hacer abortar la gesta magnífica del pueblo español en el 36, provocada por ellos mismos, levantándose en armas contra un gobierno tal, elegido por la soberanía de S. M. el pueblo. Y le arrancaron de cuajo todas las mejoras que la clase trabajadora había alcanzado a fuerza de penalidades y luchas cruentas.

Ese fachendoso paternalismo que se dan de fomentar el desarrollo, es pura filfa. Si hay algo de desarrollo en España, es muy a pesar suyo, arrastrado por la corriente mundial progresiva que sigue su camino y con él arrastra también a estos macacos, incapaces de renovar nada ni de hacer nada bueno, como no sea vaciar el tesoro nacional como simples ratones turbulentos incapaces de llevar bien las riendas de un pueblo, que no sea a punta de espada, melodramáticamente. De mentes retrasadas y cangregiles no se puede esperar otra cosa.

Para incrementar la riqueza de una nación, se necesitan brazos, muchos brazos; brazos manuales e intelectuales. Es necesario que brazo y cerebro vayan unidos. Pero también es necesario de que el producto del trabajo tenga mejor destino que ahora tiene. Debe de repartirse entre sus productores que es lo justo y humano, descartando a la parasitería que chupa del bote sin mover una paja. Pero eso no les conviene al «Arrugao» y compañía, no tocarían a nada, ya que viven del trabajo y no para el trabajo; pero no hay otra fórmula para acabar con el parasitismo social, tan incrustado en la masa de la sangre de esa especie de besugos que se les llama, no sé por qué, de sangre azul. Conceptos erróneos, falsos. La naturaleza, en la creación de flora y fauna, obra ciegamente, no tiene ningún plan preconcebido; lo mismo crea un piojo, que un ser humano. Lo que indica de que no ha creado una especie de «birlochos» para que vivan como parásitos chupando sangre y sudor ajenos, del conjunto de seres que forman el cuerpo social; y pensamos que en justicia y por justicia, tendremos de ir prescindiendo de esta clase de seres innecesarios para la buena marcha y funcionamiento social. Que tome nota el «Arrugao» y compañía.

ACABA DE APARECER:

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

B.D.I.C

# Máximas y reflexiones

— Si contra cien mil probabilidades que el acusado es culpable, hay una sola de que es inocente, ésta sola debe balancear todas las demás

— Son las acciones que hay que juzgar, y no las letras que componen el nombre de un culpable; el nombre no aumenta ni disminuye el crimen.

— No es lo mismo la *conquista* de una dama que ama a su conquistador, que la conquista de un país subyugado por otro.

— Es evidente que tenemos mucha falta de que nos metan buenas ideas y buenos principios en la cabeza, para cuando llegue el momento en que podamos hacer uso de la facultad del entendimiento. El hombre no nace con ningún principio, pero tiene la facultad de recibirlos.

— No tenemos más conciencia que la que nos es inspirada por el tiempo, por el ejemplo, por nuestro temperamento y por nuestras reflexiones.

— Ya, Zoroastro pareció determinar la conciencia por el más bello de sus preceptos: «En la duda de si una acción es buena o mala, abstente.»

— Dime tú, un poco, ¿eres jesuita o diablo? — Soy jesuita, dijo el otro. — ¡Eh, amigo, si no eres diablo, ¿porqué dices cosas tan diabólicas? — Es que el reverendo padre rector me ha ordenado decirlas.

— Un hombre puede andar muy bien y extraviarse, y entonces, mejor anda y más se extravía.

— Es más, la fuente de la lógica, que falta a los hombres, que no la lógica misma.

— Sólo se conocen dos clases de seres inmutables sobre la tierra: los geómetras y los animales; son conducidos por dos reglas invariables, la demostración y el instinto: y aún los geómetras han tenido algunas disputas, pero los animales no han cambiado nunca.

— Es menester respetar las tonterías del pueblo cuando no se es bastante inteligente para corregirlas.

— La crítica es tan antigua como el género humano. Un excelente crítico sería un hombre que tuviera mucha ciencia y mucho gusto, sin prejuicios y sin envidia. Crítico significa buen juez. Y eso es difícil de encontrar.

— No es menester creer a la ligera, pero ¿qué diremos de los que quieren persuadir a los demás de lo que creen? ¿Y de los monstruos que atormentan a sus compañeros por la razonable doctrina de la duda?

— Cuando se condena a un hombre y se le confiscan sus bienes, no es bastante hacerle sufrir o morir por sus faltas, sino que todavía es menester hacer morir de hambre a sus hijos.

— Leyes absurdas, ridículas, bárbaras, encontraréis en todas partes.

— En esta prensa *dichosa* de nuestro tiempo, siempre que se produce un movimiento de protesta, contra las injusticias, los abusos y el despilfarro del Estado, se le tilda de *anarquía*, pero nunca se lee que al caos del Estado se le llame *anarquía gubernamental*.

— ¿Para qué tanto quejarse de los revisionistas? Acabo de leer de un hombre de ciencia lo que sigue: «El hombre sólo puede tener un cierto número de dientes, de cabellos y de ideas; llega ur tiempo en que pierde necesariamente sus dientes, sus cabellos y sus ideas.»

— Se dice a menudo, de los llamados apóstatas: «Después de haber criticado y combatido durante cuarenta años todos los gobiernos y el comunismo, se vuelven comunistas, alcaldes o ministros.» Pero ¿es que no lo fueron siempre? No se cambiaron las etiquetas; ellos tampoco.

— Parece contradictoria que lo que fue ayer no lo sea hoy, y lo que parece ser hoy no lo sea; también es contradictorio que lo que debe ser tampoco pueda ser.

— Para aprender hay que comprender.

— Sobre el diluvio. No se comprende cómo Dios creó una raza para ahogarla y para substituirla una raza más mala todavía.

— Si pudiéramos cambiar el destino de un solo hombre, no habría ninguna razón que nos pudiera impedir de hacer el destino de todos los demás hombres.

— En un novicio ferviente, a los veinte años, se vuelve a menudo un bribón hábil para los 40. Se comienza por ser juguete y se acaba por ser bribón, en el gran juego de la vida humana. Este también admite las excepciones.

— El fanático que se vuelve político hábil, es decir, que de lobo se vuelve zorro, sube por la trapacería y el bribón anda luego sobre las cabezas de los fanáticos prosternados.

**Juan BUSCADOR**

# COMUNICADOS

S. I. A.
*Section Départementale de Montauban*

Invite cordialement tous les camarades et amis de la culture à la conférence que fera le camarade Marcel Lepoil le dimanche 23 novembre à 10 heures, à la salle Sellier de la Maison du Peuple de cette ville sur le thème : *Les illusions de la politique et le réalisme anarchiste*.

L'intérêt et l'actualité du sujet étant très intéressants, nous attendons une assistance nombreuse.

F. L. DE PERPIGNAN

El día 16 de noviembre tendrá continuidad la Charla que dio comienzo el día 19 de octubre, con el tema: «Lo anti orgánico».

Se ruega a todos los compañeros y simpatizantes asistan numerosos a la misma, la cual empezará a las 9,30 de la mañana.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 16 de noviembre a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa del Trabajo.

Por la importancia de los asuntos a tratar se ruega puntual asistencia.

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 7 de diciembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Los compañeros procurarán traer el número de calendarios que podrán vender y cantidad de turrones para poder hacer los pedidos.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 23 del corriente, a las 9 y media de la mañana, Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Se ruega la puntual asistencia de los compañeros.

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

**TOMBOLA SOLIDARIA**

Efectuado el sorteo los números agraciados son:

1°, 9.229; 2° 9.220; 3°, 2.150; 4°, 8.904; 5°, 2.457; 6°, 2.259; 7°, 9225; 8°, 9.865; 9°, 4.771; 10°, 5.317.

F. L. DE PARIS

Continuación de la asamblea el domingo 16 de noviembre a las 9 y media de la mañana.

**UMBRAL**

**Sumario del número 92**

Luis Alberto Musso: **VIAJEROS Y TURISTAS.**

Eugen Relgis: **LA GACETA.**

Vargas Vila: **EL ARTE (reacomodación de J. Hiraldo).**

J. Muñoz Congost: **INSULTO A LAS LETRAS ESPAÑOLAS. ESOS POETAS NO SON FRANQUISTAS.**

Varios: **FLORILEGIO DE LUGARES COMUNES (Selección de D. A. Alarcón).**

Vladimir Muñoz: **UN IDEALISTA EMPECINADO: JOSE TATO LORENZO.**

Luis di Filipo: **EL PRINCIPE CRISTIANO DE RIBADENEYRA.**

De Pio Baroja: **NOTAS RAPIDAS SOBRE ESCRITORES FRANCESES (Con nota editorial).**

V. M.: **RICARDO MELLA Y JOSE PRAT.**

Angel G. Cappelletti: **LA CIENCIA DE LA RELIGION Y LAS CIENCIAS DEL HOMBRE.**

Germinal de Amor: **POEMA PARA EL ALIENTO.**

Campio Carpio: **A 33 AÑOS DE LA DEFENSA DE MADRID.**

Baudelaire, Azorín: **TEXTOS ESCOGIDOS.**

**Noticiario, grabados, libros, y referencias.**

Precio del ejemplar: 2 F.

# El Mundo es así

**El «affaire» Matesa ha rebotado contra los que han querido sacar provecho de él**

MEJICO (OPE). — «El régimen franquista no parece haber sabido asimilar el fenómeno de la guerra civil y aún arrastra sus secuelas — decía José Antonio Novais el 6 de octubre en «Novedades» —. El 27 de septiembre pasado fue prohibido un homenaje que se quería celebrar en memoria del líder socialista Julián Besteiro, muerto hace treinta años en una cárcel española. También hace apenas unos meses se prohibió que los mutilados de guerra del ejército de la República pudieran constituir una asociación con objeto de reclamar una pensión del Estado. En la actualidad no gozan de ninguna ayuda. Y todavía se dan casos, como uno ocurrido recientemente en Palma de Mallorca, en los que se revisan expedientes de depuración de funcionarios por hechos acaecidos durante la guerra fratricida.

La legitimidad del régimen nace del 18 de julio de 1936, declaró Franco al proclamar su sucesor a Juan Carlos. Sin embargo, la unidad del 18 de julio cada vez parece más fraccionada: falangistas y tecnócratas del Opus Dei riñen una batalla a muerte por la herencia del general. Batalla que parece de antemano perdida por los hombres del Movimiento, a pesar de la explotación que han hecho por la prensa afín del escándalo de «Matesa», empresa que ha defraudado al Estado cerca de diez mil millones de pesetas en créditos a la exportación.

El affaire «Matesa» y su utilización por «Pueblo», órgano de los sindicatos oficiales para pedir la renovación de los ministros económicos, ha puesto de relieve, sin embargo, una triste carencia en los medios falangistas; no tienen nada que ofrecer a cambio. Como era de esperarse, la tolerancia que ha permitido Fraga Iribarne, ministro de Información, a la Prensa para atacar el asunto «Matesa» ha rebotado contra él mismo. La prensa no oficializada ha abordado de frente, y por vez primera, el problema de la Televisión española. Esta, según Max Aub. «es peor que la mexicana, que ya es decir». La televisión es un feudo de Fraga y su Ministerio. Contra ese feudo han levantado la voz los periódicos. Han recordado que el ministro de Información sale en la pequeña pantalla con muchísima más frecuencia que el resto de los colegas del Gabinete. Y como este año la televisión va a manejar cuatro mil millones de pesetas, se preguntan si una suma tan considerable se puede dejar en manos de un solo ministro, y si no sería más prudente que las Cortes fiscalizaran en líneas generales la programación.

Se acentúa la lucha dentro del «Establishment» franquista por no estar éste sujeto a como hace unos años a un centro de poder. El nombramiento de Juan Carlos como sucesor de Franco no parece haber aclarado el problema de la situación del postfranquismo.»

**Nadie hace nada para frenar el continuo aumento del costo de la vida**

MEJICO (OPE). — El diario de esta capital «Novedades» publicó el 19 de octubre un artículo de Carlos Saravia, fechado en Madrid, que, entre otras cosas, decía lo siguiente:

«Como la tan cacareada nueva Ley Sindical no lo arregle, la vida diaria se va a poner peor de lo que está. Después de haber aumentado los precios del agua, luz, leche, etcétera, acaba de anunciarse, de cara a las Navidades, que el rico turrón de Alicante, propio de estas festividades del nacimiento del Señor, elevará su precio entre las 15 y 67 pesetas el kilo, según sus diversas calidades. También el gas de ciudad aumentó su precio en un 5,50 por ciento, de momento, dejando otra subida de otro 6,50 para primeros de año. Este encarecimiento casi constante de la vida preocupa a una gran parte del país, como es lógico, y hasta ha saltado esa preocupación a las columnas de la prensa nada sospechosa de antigubernativa, sino todo lo contrario. Anteanoche, «Pueblo», órgano de la organización Sindical, bajo el título de «Precios y Salarios» se atrevía a escribir lo siguiente: «Aunque se ha desmentido la subida de las tarifas del Metro de dos a seis pesetas, sospéchase si no se tratará de un globo sonda. Como el turrón estará más caro para las próximas navidades; como las patatas se van a poner también por las nubes; como la carne y el pescado están a precios ciertamente altos y por otro lado, no hay quien descongele los salarios, es natural que se haga sentir un general descontento en todo el país».

Nadie combate nada y todos dan por bueno cuanto se hace. Allí está ese II Plan de Desarrollo que va a resultar peor que el primero. Allí están los efectos protestados en 1968. Según acaba de informar el Instituto Español de Estadística, en 1968, las letras de cambio protestadas ascendieron a 2.367.906, por valor de 101.451.5 millones de pesetas habiendo aumentado en relación con el año anterior en 282.243 equivalente a 11.285,9 millones de pesetas más. Figura a la cabeza, Madrid, con una cuantía global de 22.450 milloes de pesetas, seguida de Barcelona, con 10.034,5 millones de pesetas».

## Calendario para 1970

Pronto se pondrá a la venta este calendario que tan prestigiosa obra de propaganda viene realizando.

El correspondiente al año 1970 estará compuesto por textos relacionados con los acontecimientos de mayo de 1968 en Francia e ilustrado por la reproducción de pasquines debidos a la pluma de numerosos artistas populares. La portada, en tricromía, será un fotomontaje de los más notables carteles murales aparecidos por las calles de París en aquellos días históricos, bajo el título: «Los muros de París hablan».

Como cada año, habrá una edición en francés y otra en español. Nuestra primera intención fue de no aumentar el precio del calendario este año, pero avisados por la imprenta de que el precio de coste sufriría un aumento considerable debido, entre otras causas, a que por su forma apaisada se invertiría dobre de material en alambre y que éste por ser de importación quedaría gravado en el precio debido a la devaluación del franco; teniendo en cuenta además que el franqueo es superior al de los años anteriores, nos hemos visto obligados a reconsiderar nuestros cálculos y modificar el anuncio aparecido en «Espoir», en el que dábamos a saber que el precio sería de 4,50 francos, en la seguridad de que cincuenta céntimos de aumento por ejemplar no compensaría los gastos suplementarios que tendremos.

Por consiguiente, el precio será de 5,00 francos, con una reducción de 10 % para todo pedido superior a 10 ejemplares.

Aquéllos que lo deseen adquirir pueden dirigirse al Consejo Nacional de S. I. A., 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

*Consejo Nacional de S.I.A.*
4, rue Belfort, 31-Toulouse.

¿CONOCES A ESTE?

VENCESLAO GARCIA, muerto en lucha contra la Guardia Civil.

# ASPECTS DE LA SELECTION DANS L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Aujourd'hui la formation professionnelle est assurée en partie par les établissements d'enseignement du second cycle court et lycées techniques.

En effet, en 1966-67 on compte 576 987 élèves dans l'enseignement technique.

Dans l'enseignement professionnel court, les C. E. T. pour la préparation aux C.A.P., B. E. P., les sections d'éducation professionnelle des C.E.G. et C.E.S., 17,7 %.

Dans les lycées techniques préparant au Bac. et B. T., 6,6 %.

Soit 22,3 % de la jeunesse scolarisée.

En 1967-68 les statistiques officielles indiquent pour le second cycle court, 16,4 % pour les lycées techniques : 5,7 %, soit globalement 22, 1 %.

La scolarité étant prolongée jusqu'à 16 ans, pour la période de 1972-75, il est prévu que 25 % des élèves seront orientés vers la vie active après la classe de 3e, 40 % iront dans l'enseignement professionnel court, 35 % poursuivent en lycée technique, classique ou moderne.

Actuellement, il existe donc moins de 20 % d'élèves qui ont droit à une formation professionnelle dans le second cycle court sur l'ensemble de la jeunesse scolarisée sans tenir compte des élèves dirigés vers la vie active dès les classes de fin d'études, fin d'études orientées, classes de 5e et classes de 3e qui eux ne bénéficient d'aucune sorte d'enseignement professionnel.

Pour la période de 1972-75 la commission de l'équipement scolaire du Ve plan prévoit 40 % d'élèves dans le second cycle court, soit le double de ce qui existe actuellement. 25 % étant refoulé vers la vie active après la classe de 3e (préparation du C. A. P. en 3 ans sur le tas) et 35 % seulement poursuivent leurs études dans les lycées classiques et modernes (ouvrant la voie vers les facs et les grandes écoles, 12 %) ou technique (ouvrant la voie vers les I. U. T., 8 %).

Il est donc prévu que l'effectif va doubler dans les classes de formation professionnelle courte. Or déjà l'an dernier un candidat sur trois a été refusé à l'entrée des établissements du cycle court.

Officiellement la commission du Ve plan évaluait à 100 000 les places qui lui manqueraient pour réaliser ses objectifs de 1972-75.

Déjà l'an dernier 100 000 places ont été refusées aux candidats du Technique court (E. Faure évalue ces refoulés à 67 000).

Nous sommes loin des prévisions évaluées par les institutions gouvernamentales.

On peut constater aisément par l'examen comparé de ces quelques chiffres que l'enseignement technique connaît et est appelé à connaître de grosses difficultés.

Le gouvernement, le patronat seront-ils aptes à régler les contradictions de leur propre régime ? Nous en doutons. Ils ne parviendront pas à satisfaire leurs propres aspirations.

Il est peu sûr qu'ils se soucient du sort fait aux élèves destinés à devenir les moteurs de la société à venir, les futurs travailleurs.

D'ailleurs le sort de ces élèves les inquiètent d'autant moins que ceux-ci sont issus dans leur écrasante majorité des familles se conditions modestes. La création des centres de formation professionnelle se localisent le plus souvent dans les agglomérations de composition essentiellement ouvrière. Les difficultés sociales inhérentes à la condition des enfants de cette classe, contribuent à écarter toute alternative donnant à ces enfants s'ils en ont la capacité, la possibilité de suivre leurs études ailleurs que dans l'enseignement technique court, ou de plus la formation est généralement négligée.

Témoin, sur 22 000 enfants de la Seine Saint-Denis, 19 000 candidatures ont été déposées pour l'entrée en C. E. T.

Des initiatives ont été prises pour tenter de révéler ces phénomènes et trouver des solutions nouvelles à la carence dont sont victimes plus particulièrement les fils des travailleurs. Mais elles restaient trop épisodiques et dispersées se privant ainsi de forcer le patronat et le gouvernement à tenir compte des exigences sociales de la société qu'ils dirigent.

C'est pourquoi, aujourd'hui, assez de temps a été perdu en luttes dispersées.

Il devient indispensable de se pencher sérieusement et en commun avec toutes les formations démocratiques et ouvrières, sur ce problème qui s'aggrave. Ceci afin d'engager une bataille pour que des mesures immédiatement réalisables à l'égard des candidats refoulés exclus. Il est aussi nécessaire d'entrevoir des possibilités à plus long terme pour permettre une formation professionnelle minimum adaptée aux réels besoins de l'évolution scientifique et technique, accessible à tous sans discrimination, sans sélection sociale.

*Comité d'Action de l'Enseignement Technique*

# Activités S. I. A. dans l'Ouest

Le 19 octobre, des camarades venus de Saint-Brieuc, Nantes, Rennes, Brest, se sont réunis avec ceux de Lorient pour envisager les meilleurs moyens de la renforcer et aussi celles des amies, telle la C. N. T. Dans une atmosphère de camaraderie, chacun s'exprima selon ses vues. Diverses motions furent adoptées dont l'une figure dans ce communiqué. Nos camarades italiens, emprisonnés à Milan n'ont pas été oubliés. Les résultats de cette rencontre seront d'autant plus intéressants que, tant dans les villes déjà citées et dans l'autres où vivent des camarades syndicalistes, libertaires, de la Libre Pensée, des amis du « Canard Enchaîné », chacun d'entre eux s'empressera de prendre toute initiative d'action. Voici la motion-résumé.

Les camarades réunis à Lorient saluent les intellectuels et les travailleurs luttant pour le progrès social et en particulier ceux qui, en régime de dictature n'hésitent pas à affronter les foudres des gouvernements : Espagne, Grèce, Portugal, Europe de l'Est, Chine, Amérique Latine, Afrique.

S'élèvent contre la répression de la manifestation du 2 septembre 1969 à Nouméa, qu'a occasionné officiellement blessés et arrestations parmi les jeunes gens revendiquant la liberté d'opinion.

S'élèvent contre l'envoi de troupes de la Légion Etrangère au Tchad, sur ordre de Debré, ministre des Armées, pour massacrer la population se refusant à accepter le régime du potentat protégé du gouvernement français.

A l'heure où Pompidou et les ministres parlent tant d'austérité, le gaspillage de l'argent des contribuables dans cette aventure est une honte, une infamie dont le peuple français risque par surcroit, de subir les effets psychologiques.

Un appel est adressé à tous pour renforcer la S.I.A. et les organisations amies. Adressez-vous à la section S.I.A., syndicat ou groupe le plus proche de votre résidence. A leur défaut, écrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29N Brest.

# GREVE DE LA FAIM

Depuis plus d'une semaine (au moment où nous écrivons ces lignes) les internes et les demi-pensionnaires du Lycée Déodat de Séverac, de Toulouse, poursuivent une grève de la faim, soutenus par leurs professeurs.

Les prix de la demi-pension et de la pension ont augmenté de 30 % environ depuis l'année dernière, mais l'argent ainsi récupéré ne va pas à l'intendance mais dans les caisses de l'Etat. D'autre part, les produits alimentaires augmentant régulièrement les repas, payés plus chers par les élèves, sont de plus en plus mauvais. En voici pour preuve le menu qui a provoqué le grève :

*Une sardine; une olive; un morceau de gras bouilli; carotte rapée; une gaufrette.*

Les conditions de vie des élèves du Lycée Déodat de Séverac ne sont d'ailleurs pas exceptionnelles, c'est à peu de chose près la même chose dans tous les établissements. La farce participationniste ne change rien, les lycées ressemblent toujours à des casernes : on essaie d'y former, par toutes sortes de brimades physiques et intellectuelles, des gens dociles, à la botte des gouvernements.

**J.A.S. - C.N.T. de Marseille**

*Vendez !*

*Achetez !*

*Diffusez !*

**« Le Combat Syndicaliste »**

Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

# De la contestation dans ses rapports avec l'anarcho-syndicalisme

*(Suite du n° 578.)*

Si nous en revenons au cas particulier de la contestation, dont nous nous sommes un peu éloignés, il est aisé de constater que le mal est plus profond, car plus immédiat et plus neuf, donc plus virulent. Le virus de la contestation atteint le mouvement libertaire dans ses œuvres les plus vives, tout autant que les divers mouvements marginaux qui se veulent de notre idéal. Nous tombons tout droit dans un piège que nous sommes en train de forger, et nous seuls serons à critiquer quand le résultat sera visible.

Pour la majeure partie de la population, ceux qui se prêtent à la contestation sont, soit des irresponsables sociaux, soit, beaucoup plus simplement des farfelus, des plaisantins, des « étudiants », dans le sens commun de l'étudiant celui qui en attendant de se ranger, de se caser, de se marier, d'avoir famille et responsabilité, est un faiseur de blagues plus ou moins drôles, le casse pied qui sermonne ses anciens en attendant d'être sermonné, qui épuise sa morgue avant de la réserver à ses proches, amis, familliers, et, dans certains cas, employés. Je ne suis pas loin de rejoindre cet avis, de considérer ainsi les choses. Une trop grande confusion d'idées s'est faite entre la contestation (dans ses démonstrations actives) et des faits qui n'ont absolument rien à voir avec ce que je crois nécessaire à cette civilisation dont nous sommes membres à part entière. En refusant la forme actuelle de son organisation, ainsi que les fondements philosophiques de cette organisation, ce n'est pas l'ensemble des composants que nous devons renier, loin de là, car bien des choses nous sont intimement liées dans ce qui à déjà été réalisé. Le refus total serait demander, en même temps que la destruction de ce qui est « bourgeois » la disparition de tous les principes qui ont amené au grand jour les bases de notre idéal. Ne pas accepter les idées et les actes de nos ancêtres, cela ne veut pas dire l'oubli de ce que les petites pièces qu'ils ont apporté à l'édification de notre civilisation représentent. Voltaire réclamait un dieu pour les pauvres, voulait des monarchies éclairées. Mais sans Voltaire, Rousseau, Swift, et tous ces bourgeois qui essayaient de développer leur pouvoir, qu'en serait-il de Godwin? Qu'en serait-il, sans ces Jacobins de la révolution française, de Proudhon, Bakounine ? Sans Hégel, philosophe de la bourgeoisie évolutionniste par excellence, qu'en serait-il de Bakounine, de Marx, Engels; sans ce Marx, honni des libertaires, et quels que soient ses défauts, qu'en serait-il de la première internationale ? Sans ces premiers anarchistes, dont je suis le premier à dire que la pensée pratique est de nos jours généralement dépassée, sans les premiers libre-penseurs déclarés, héritiers des études de Lamark, Darwin; sans ces curieux philosophes que furent Spencer et Fourier, Conte et Stirner, où serions nous, libertaires ?

Qu'il faille changer de liant, j'en convient, et en suis persuadé. Mais pourquoi changer les agrégats ? Or ce á quoi aboutit la contestation, qu'est-ce d'autre ? A-t-on jamais vu construire un édifice sans agrégats ? Que l'on démolisse ce qui existe, oui. Mais que l'on reconstruise en utilisant seulement un nouveau liant, et je ne vois pas combien de temps le nouveau monde résistera.

Au début, il n'est pas question de supprimer tout, bien sûr. Mais peu à peu, à force de ce que chacun veut ajouter un élément de son cru, à force de mettre couche sur couche des formes successives de contestation, on aboutit à un monstre d'absurdité que les plus fous d'entre les fous n'auraient même pas osé rêver.

D'aucuns contestent la religion. Quoi de plus normal, apparamment. Seulement voilà : il y a ceux qui contestent, et ceux qui nient. Nous devons être de ceux-là, par principe et par conviction. Un croyant peut contester la religiosité. Nous devons nier le Dieu de ces individua'ités qui n'ont pas le courage de se trouver seuls, comme le premier des animaux venus, face à la nature.

D'autres prennent plaisir à contester l'art bourgeois. Or, je vous le demande : qu'est donc l'art, que l'on puisse l'assimiler ainsi à une classe ? N'est-ce pas essentiellement une création voulue, recherchée, la traduction sous forme palpable de l'esprit de l'époque ? L'art pour l'art n'existe pas, et ceux-là qui ont connu la renomée par sa pratique ne sont connus à l'heure actuelle que d'une minorité d'historiens, et s'ils sont reconnus hommes de talent malgré cela, c'est qu'ils ont trouvé moyen, par-dessus toutes les écoles, de représenter leur époque. Tout cela veut dire que l'art ne peut être bourgeois, il ne peut être que récupéré dans un but commercial, où alors représenter une époque et un milieu social de cette sorte. Comme exemple : l'école flamande.

Certains contestent l'enseignement actuel. Notre devoir est de nier le rôle de cet enseignement, de constater un épanouissement incomplet de l'individu lié non à un degré insuffisant dans l'élaboration de tel ou tel programme, mais à un certain type de société hiérarchisée. En dehors des positions tactiques, nous devons refuser, dans toute discussion sur les bases de l'enseignement, la tranquille contestation : c'est l'organisation sociale qu'il nous faut viser.

Il en existe quelques autres qui contestent la construction du Concorde, ou d'un armement atomique. Seulement voilà : ces gens se basent, dans leur opposition, sur des données pragmatiques, non pas sur les positions morales que nous adoptons, que nous devrions du moins adopter. Nous disons ne pas vouloir du Concorde ? Bien sûr, mais surtout parce que nous jugeons cette construction comme une hérésie sociale, et non pas parce qu'il y a là un gouffre financier. Nous ne voulons pas d'armement atomique, ni d'armement tout court ? Bien sûr, mais parce que nous avons une certaine morale qui va à l'encontre de ces constructions, et non parce que il y a là un gouffre d'argent.

Et puis, il y a, bien sûr, celui qui va refuser à une poinçonneuse le droit de se désaltérer parce que, paraît-il, les voyageurs perdent du temps. Celui-là, le pauvre, ne nous attardons pas dessus. Quant à cet autre qui confond refus de la société telle quelle est, et oubli total de lui-même dans un univers autre, celui des remèdes paraît-il miraculeux aux problèmes posés par la vie, avec celui des hallucinogènes, mieux vaut aussi ne pas en parler, se peur de s'énerver.

Quel danger y a-t-il donc à accepter l'emploi de ce fameux terme de « contestation » ? Je crois que c'est faire le jeu des dominateurs du monde, comme cela a déjà été fait leur jeu que d'accepter la confusion entre république et démocratie. Bien sûr, certains parleront de sophismes. Il est si simple de nier ainsi. D'autres diront : quel intérêt pour nous ? Cherchons plutôt quel intérêt pour eux; eux, qui son vraiment les seigneurs du sophisme. Si un débat face à face les laisse parfois pantois, dès que nous avons le dos tourné, et si nous avons employé des termes faciles à détourner, pourquoi ne se feraient-ils pas une joie de mettre en pratique cette méthode ? Nous avons déjà assez de mal à nous faire comprendre de ceux qui ne pensent pas comme nous; essayez de faire entendre à une simple connaissance que ce ne sont pas les anarcho-syndicalistes qui veulent la violence, mais que ceux qui la leur reprochent, par leur absolutisme et leur rigueur les y condamnent. Dans ces conditions, comment ne devons-nous pas craindre l'utilisation à contre-sens de termes par nous employés ? Et si ce risque est d'importance, qu'en est-il de cet autre qui nous tend la main sous forme d'un mot importé des publications, du vocabulaire de ceux qui n'accepteront jamais de plein gré nos idées ? Ceux qui ont la force d'inventer la révolution dans le progrès, la révolution sans violences, la révolution dans les institutions, et de développer cette notion suffisamment pour qu'elle commence à pénétrer dans les cervaux des travailleurs, ne pourront-ils aussi aisément, sinon plus empêcher que « contestation » prenne le sens que nous désirons ?

Une fois l'expérience d'un mot a été tentée. Voyez le mal qu'il y a eu à réussir cette tâche, bien imparfaitement encore. De l'autre côté du barrage social les moyens sont énormes, sur ce terrain du moins. N'attaquons pas. Mieux vaut se reporter là où nous sommes forts, le monde du travail.

Si l'intellectualisme contestataire veut tâter de nos idées, qu'il le fasse : ce ne sera pas la première fois et peut-être les résultats seront-ils meilleurs. Ou bien il ne pourra supporter l'étonnante atmosphère de notre milieu, et se brûlant à cette liberté qu'il recherche, il retournera à ses élucubrations. Ou bien il sera définitivement contaminé et restera des nôtres. Ce n'est pas à nous de rechercher ce contact nocif et nauséeux qu'est la fréquentation du milieu intellectuel de nos jours, et même bien souvent du milieu étudiant. Nous n'avons pas besoin de

*(Suite page VII)*

# Une nécessité : la réduction de la durée du travail

Jean Fourastié (de l'Institut) dans «Le Figaro » du 21 octobre a écrit une étude sur la durée du travail. L'article de Jean Fourastié mérite qu'on s'y attarde et il est remarquable de constater qu'il est publiée par un journal qui n'a pas une qualification sociale ou même progressiste.

Se plaçant dans le contexte actuel de la société, c'est-à-dire sur le plan du profit capitaliste, Jean Fourastié écrit avec chiffres à l'appui :

« Si nous choisissons une réduction de la durée du travail plutôt qu'un accroissement de notre niveau de vie, nous devons maintenir fixe le pouvoir actuel de consommation pendant les durées suivantes :

» — 17 années pour la réduction du nombre des années de travail de 50 à 33 (sur une vie humaine entière) ;

» — 6 années pour obtenir les 8 semaines supplémentaires de Congé payé ;

» — 9 années pour la réduction de 18 heures de la durée hebdomadaire du travail, c'est-à-dire pour obtenir la semaine de 28 heures. »

On se rend donc compte que si les travailleurs ne réclament pas d'augmentation de salaire en peu d'années il est possible d'obtenir une réduction rapide de la durée du travail.

Ce que ne dit cependant pas Jean Fourastié, c'est que si parallèlement à l'abandon de l'augmentation du niveau de vie des ouvriers, les capitalistes, le patronat et l'Etat abandonnaient simultanément leur augmentation du profit, la réduction de 17 années des années de travail, les 8 semaines de congés supplémentaires et la semaine de 28 heures pourraient être appliquées immédiatement.

L'auteur de l'article signale avec juste raison que « les syndicats eux-mêmes ont peu revendiqué depuis 1950 la réduction de la durée du travail ».

C'est vrai et même avant 1950, je me souviens lors des grèves des cheminots de 1947, nos camarades de la C.N.T. malmenés par les troupes de choc de la C.G.T. parce que les cénétistes demandaient l'application de la semaine de 40 heures, qui à cette époque était considérée comme une révendication mineure par la C. G. T.

L'auteur de l'article du « Figaro » écrit encore « quoi qu'il en soit, la tendance au maintien des horaires de travail élevés s'est affirmée en France depuis 1950 plus que dans tout autre pays industriel. Si la tendance opposée avait prévalu, c'est-à-dire, si les Français avaient donné priorité absolue au genre de vie sur le niveau de vie, nous aurions aujourd'hui en France la semaine de 24 heures. (En travaillant deux fois moins de temps que nous le faisons réellement, nous aurions cependant encore aujourd'hui le niveau de consommation de 1936) ».

Il n'y a rien de notre part à ajouter à ces arguments, si ce n'est que toute la responsabilité incombe aux « syndicats » officiels et en particulier à la C.G.T. qui depuis 25 ans n'a cessé d'entraîner les travailleurs dans des combats stériles pour des augmentations illusoires des salaires qui ne peuvent être que des palliatifs sans lendemain.

Au contraire, la réduction de la durée du travail est quelque chose de solide, qui, même en système capitaliste ne peut être grignotée par les « crises économiques » (1).

C'est cela que les travailleurs doivent comprendre et ils doivent mettre en première place de leurs revendications immédiates la réduction de la durée du travail.

C'est à cette révendication essentielle que la C.N.T. s'est attachée depuis sa fondation. A quoi peuvent servir l'automobile si on a pas le temps de s'en servir ou la télé si on a pas le temps de la regarder ?

**Raymond BEAULATON**

(1) N'oublions pas que si les 40 heures de 36 sont devenues les semaines prolongées d'après la guerre la responsabilité entière revient à la C.G.T. qui préfera appuyer la politique gouvernementale de l'époque en relation étroite, avec leurs amis du P.C.F. pour — avaient-ils dit — reconstruire la France, laquelle est toujours aussi en retard en la matière par rapport aux besoins et aux pays avoisinants (l'Allemagne entre autres).

## DE LA CONTESTATION...

*(Suite de la page VI.)*

ces maniaques de la contestation de la grandeur et de l'intelligence, nous ne pourrions en tirer que des leçons amères et obscures.

Car si Lautréamont fut un merveilleux poète, il n'en était pas moins un individu raté. Ceux qui nous amènent la contestation ne seraient pas autre chose sans elle, sans ce support essentiel à leurs obsessions. Et puis, et c'est le plus important, ce qui par-dessus tout doit nous faire repousser ce mot, nous le faire rejeter de toutes nos forces ; que représente-t-elle, quelle envergure a-t-elle cette déesse contestation auprès de la moindre de nos notions ?

**VI VIDAL**

# DE TOUT UN PEU

Edgar Faure :

« Il n'y à plus, actuellement, dans les pays industriels, dans les pays de progrès, dans les pays de bien-être, un véritable problème du socialisme, au sens propre du mot, parce qu'aucun pays n'ira vers des institutions socialistes... »

Nous sommes d'accord qu'aucun gouvernement, même parmi ceux qui se disent socialistes ne veux à aucun prix des institutions socialistes. Mais où Edgar Faure se met le doigt dans l'œil c'est lorsqu'il parle des pays de bien-être. Nous voudrions que celui-ci nous indique ces pays où le bien-être est roi !

●

M. Debré à Brest :

«Tout est lié dans le monde à la valeur professionnelle. L'immense effort de l'armée, c'est de donner la formation qu'exige le métier militaire... »

Nous en déduisons donc qu'un mécanicien doit donner toute sa valeur professionnelle dans son métier.

Qu'un menuisier, également. qu'un instituteur, un boulanger, etc... le doivent aussi.

Nous pouvons donc penser que le militaire qui reçoit et qui conserve toute la valeur professionnelle de son métier ne peut être qu'un criminel que l'on doit abattre par tous les moyens car n'apprend-il pas et sa fonction professionnelle n'est-elle pas de tuer son prochain ?

Après l'herbicide et l'insecticide qui inventera le militaricide ?

●

M. Poniatowski :

S'adressant à certains hommes de la majorité tels que M. Jacques Duaer qui laissait entendre dans le bulletin de cette formation que M. Giscard D'Estaing n'était pas l'homme propre à mettre en œuvre la politique de Chaban-Delmas et que Edgar Faure y parviendrait bien mieux, leur a dit : « Qu'il fallait se sentir solidaires de ceux qui, dans ces moments difficiles ont la charge de mener le pays. »

Ils se sont battus pour avoir la place au moment des élections ; ils auraient même été capables d'attraper la jaunisse s'ils n'avaient pas été élus, et le ministre des finances n'a-t-il pas rallié le premier la majorité à la condition d'avoir un poste de « responsabilité ». Alors maintenant, s'ils sont dans la merde, qu'ils y restent. Pour ma part je n'y trouve aucun inconvénient mais puisqu'ils ont ce qu'ils veulent, au moins qu'ils nous foutent la paix.

# EN ANGLETERRE

La grève des éboueurs londoniens fait que les rues de la capitale soient chaque jour encombrées de cinq tonnes supplémentaires d'ordures.

La grève *sauvage* des éboueurs londoniens s'est même étendue dans le quartier où se trouvent le palais de Buckingham, le siège du parlement et la résidence du premier ministre, ce qui a obligé les autorités à faire enlever par une entreprise privée les déchets (il ne faut pas dire les ordures) du palais royal.

De leur côté, les grévistes ripostent à ceux qui veulent tenter de briser la grève, par des piquets de grève autour des monceaux d'ordures et en menaçant de s'en prendre aux jaunes qui tenteraient de les enlever.

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

B.D.I.C

# LA C. G. T. ET NOUS

Nos adversaires nous feront le reproche de trop nous attaquer aux centrales syndicales telles que la C.G.T., C.F.D.T., F.O. et pas assez au patronat. Il est vrai que souvent dans ce journal nous attaquons ces syndicats. Mais ce ne sont pas les attaques d'un petit syndicat rageur qui essaye de rivaliser avec ces grosses centrales syndicales très puissantes. Ces attaques sont fondées-

Actuellement les grèves se multiplient mais elles sont isolées donc très souvent vouées à l'échec et à tous les excès de la part des patrons qui n'ont pas hésité comme à l'usine Hutchinson de Montargis, à envoyer vingt cars de C.R.S. pour déloger les grévistes qui occupaient l'usine depuis trois semaines.

La C.G.T. sait très bien tout cela mais elle ne veut pas unifier et généraliser le mouvement revendicatif de peur de se faire déborder ou de voir la base ne pas répondre à ses appels et qu'elle se trouve ainsi ridiculisée. En effet depuis un certain temps les dirigeants cégétistes se sont habitués à ausculter les travailleurs pour savoir où en était leur degré de combativité.

On sent bien ici que les dirigeants sont bien ce qu'ils sont c'est-à-dire qu'ils sont entièrement séparés des travailleurs et en tant que dirigeants et qu'ils veulent le rester. C'est pour cela qu'avant de déclencher une action à l'échelon national il faut qu'ils sachent si les travailleurs vont ou ne vont pas dénigrer cette decidécision et en même temps ceux qui l'ont prise.

En fait tout cela résulte du même fait. La C.G.T. contient en elle les schémas organisationnels de la société capitaliste parlementaire c'est-à-dire hiérarchique, autoritaire et dirigiste. Les travailleurs adhérant à la C.G.T. ne sont pas maîtres de leur propre vie à l'intérieur même de ce syndicat puisqu'ils ont des gens qui pensent et agissent à leur place et qu'ils n'ont aucun pouvoir de décision, tout comme dans leur vie quotidienne dans la société capitaliste. De ce fait les dirigeants cégétistes sont les complices du Pouvoir puisque sous des couverts syndicalistes ils perpétuent l'aliénation des travailleurs commencée par les exploiteurs. Ces syndicats sont donc des rouages du capitalisme et en même temps sa survie. C'est pour cela qu'on appelle grève sauvage, les grèves que les travailleurs ont décidé eux-mêmes sans l'avis de leur chef syndicaliste ; cette décision prise par les travailleurs eux-mêmes est le commencement de leur émancipation.

Nous attaqons ces syndicats parce qu'ils sont contre-révolutionnaires, car s'ils étaient réellement révolutionnaires ils reproduiraient et appliqueraient dans la pratique au sein de leur organisation les principes élémentaires de la société future c'est-à-dire les principes d'autogestion et de fédéralisme comme nous le faisons à la C.N.T.

**AIMABLE**

# AVERTISSEMENT

**LE COMBAT SYNDICALISTE n'est pas régulièrement distribué par l'administration des Postes. Très fréquemment, sa diffusion est retardée. Notre collègue « Espoir » de Toulouse arrive partout normalement tandis que LE COMBAT SYNDICALISTE est semble-t-il volontairement retenu. Lorsque nous envoyons un exemplaire séparé, il arrive très vite à son destinataire. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'édition entière ? Il est bon que nos souscripteurs sachent que chaque édition est livrée à la Poste de Choisy-le-Roi tous les mardi à cinq heures de l'après-midi. Lorsqu'il y a un retard trop visible nous réclamons et la situation se normalise aussitôt. Où est donc l'obstacle ? Les postiers de la C. N. T. nous aideront à découvrir les coupables. Quant à nos sympathisants, si le « C. S. » ou « Umbral » ne leur parviennent pas régulièrement, ils doivent réclamer massivement à leurs centres respectifs. Nous devons agir sans perdre de temps si nous ne voulons pas que nos ennemis occultes en finissent avec nos publications.**


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# DE LA VIOLENCE VERBALE...

BLA, BLA, BLA

*Il est des critiques qui ne méritent pas qu'on s'y attarde. La misère et l'absolue vacuité de ceux qui les profèrent augurant de leur inconsistance et de leur bétise.*

*D'autres au contraire exigent qu'un certain nombre de choses soient précisées tant il est vrai que ceux qui les émettent sont remplis de bonne foi mais ne s'en trompent pas moins.*

*A cette dernière catégorie appartiennent ceux qui disent que le « C. S. » manque de vigueur, que les articles qu'on y trouve sont « mous», qu'ils ne sont pas assez violents.*

I

La violence et la dureté d'un texte ne se mesure pas à la densité des insultes qu'on y trouve mais à la qualité et à la vérité des concepts qui y sont développés. Seule la vérité est révolutionnaire. Tout le reste n'est que bavardage.

II

La moindre des cohérences révolutionnaires impose une relation dialectique entre théorie et pratique. A fortiori entre les paroles et les actes. Insulter, être violent dans ses écrits est un plaisir dont il serait vain de nier l'évidence mais qu'il faut savoir assumer. Les prétendus révolutionnaires qui crachent des anathèmes, non immédiatement vécus, ont un cadavre dans la bouche.

III

Le mouvement anarchiste français, ou tout du moins une large fraction de celui-ci, vit dans un monde de mots et de discours, de cris et d'insultes. Spectres de théories, fantômes de concepts, lambaux de réalité forment un décors d'opérette pour ceux qui vivent dans l'attente du « grand soir » et qui, n'en doutons pas, mourront de vieillesse et d'ennui en plein milieu d'une phrase creuse.

IV

Le monde de mots usés dans lequel s'empêtrent un certain nombre de moulins à paroles pseudo-révolutionnaires et gauchistes est un mirage d'autant plus dangereux qu'il leur donne l'illusion d'exister vraiment et leur fournit ainsi l'alibi qu'il attendaient pour s'inscruster dans une paralysie et une sénilité qui font bien rire les dirigeants du monde entier.

V

Ce qui nous differencie de ces gens-là c'est que nous nous faisons aucune illusion sur notre faiblesse actuelle. Notre ton correspond aux possibilités effectives d'action que nous avons aujourd'hui. Nous refusons absolument de nous bercer d'illusions. Notre violence verbale sera la signature de notre capacité à l'assumer pleinement. Ce que nous disons aujourd'hui, nous sommes prêts à le défendre devant n'importe qui ; et qu'on n'attende pas de nous les crises d'hystérie impuissante qui font les délices de ceux pour qui les mots sont le cache-sexe de l'impuissance. Nous pouvons l'affirmer catégoriquement, les glandes salivaires ne sont pas le siège de la radicalité révolutionnaire ni comme disent certains, de la virilité.

**GRACCHUS**


**SIEGE SOCIAL**

**39, rue de la Tour-d'Auvergne**
**Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64**
***Administration : J. SORIANO***
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

| | |
|---|---|
| Trois mois ..... | 10 F |
| Six mois ..... | 20 F |
| Un an ..... | 38 F |

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

20 NOVBRE. 1969
NUMERO 582
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# LES GREVES

Le mécontentement perpétuel qui caractérise la vie de nos sociétés, et qui est l'apanage des travailleurs, s'intensifie cette année comme il fait d'ailleurs de temps à autre depuis près de 80 années de « socialisme » à travers le monde.

Après quelques grèves établies dans différentes entreprises de moyenne importance nous avons assisté à celle des cheminots de la S. N. C. F., puis des agents de la R.A.T.P., qui n'attendant pas que la direction de leurs syndicats est pris contact avec la direction de la R.A.T.P., se sont mis en grève sur la quasi totalité des lignes.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agit de grèves visant à l'amélioration des conditions de travail qui naturellement sont bien plus logiques qu'une grève visant à exiger du capital et de l'Etat une augmentation de salaire que ces derniers s'empresseront de leur reprendre comme cela a toujours été. Mais il semble qu'enfin les travailleurs ont compris. après 60 années de cette revendication à caractère inflationniste qu'il était préférable d'exiger du patronat des améliorations des conditions de travail, donc de vie, que rendent possible les progrès techniques.

*La société n'a de raison d'existence que dans l'amélioration des conditions se vie des individus qui la composent*

Il faut donc appuyer et généraliser cette sorte de revendication visant à améliorer les conditions de vie des travailleurs ; améliorations qui sont les raisons primordiales à la bonne marche d'une société.

La mauvaise gestion, quasi total de nos sociétés, repose essentiellement sur le fait de la capitalisation toujours possible, à des niveaux différents, selon qu'il s'agit d'un capitalisme d'Etat ou privé, des monnaies conçues préalablement dans le but de faciliter les échanges. Or ce n'est pas en cherchant à obtenir toujours plus de ces monnaies que l'on va pouvoir empêcher cette capitalisation ni même la diminuer car à l'opposé celui qui a capitalisé a intérêt à ce que les produits qu'il vend lui rapportent toujours plus et va donc dévaluer la monnaie en exigeant toujours plus de celle-ci en échange de ses produits. C'est l'inflation galopante qui gangrène nos sociétés.

Il n'y a qu'un seul moyen qui soit efficace contre cette capitalisation, c'est la suppression de la monnaie. Je vois d'ici le sourire de certains, mais si nous exigions lors de grèves générales comme celle de mai 1968, une baisse des prix, loyers, impôts, etc., par exemple (comme il est possible de l'obtenir compte-tenu du profit capitaliste actuel) une baisse de 30% par rapport au barême des prix, loyers, impôts, etc., en vigueur au mois de mai 1968, nous porterions un coup très sérieux aux capitalismes, à leur mauvaise gestion réciproque. Coup, qui répété toutes les fois que les travailleurs seraient prêts à reprendre à leur compte par l'intermédiaire de leurs syndicats révolutionnaires, la gestion assainie de leur entreprise et ne manqueraient pas, tôt ou tard de nous permettre d'extirper le cancer que représente la monnaie dans nos sociétés, puisque les capitalistes de leur côté, n'auraient plus qu'un seul moyen d'agir contre les travailleurs c'est la suppression, par la baisse, chaque fois qu'ils recevraient un coup des salaires des travailleurs. Ils n'auraient plus que cette solution pour maintenir, mais de façon dérisoire, leurs privilèges.

Ainsi verrions nous se réaliser le vieux rêve des anarcho-syndicalistes, syncicalistes révolutionnaires, établit par la Charte d'Amiens en 1906.

*La suppression du capital par la suppression du salariat.*

(Nous étudierons cette revendication, ses avantages, son caractère révolutionnaire, dans un article plus concis avec l'espoir de convaincre les travailleurs et les militants syndicalistes ou autres, convaincus d'intransigeance révolutionnaire contre le cancer capitaliste).

**Michel LE MAREC**

# Anarchistes, unissez-vous !

La pensée libertaire a de nombreuses sympathies car elle reflète la nature profonde de l'homme. Aussi les petits groupes pensant et discutant anarchie sont-ils nombreux. Ils sont nombreux, mais parfaitement inutiles à leur cause car ils ont oublié que l'anarchisme est avant tout un combat. Comme tout combat, l'action en est le moteur. En se repliant sur eux-mêmes, et en s'isolant ils rejettent l'action véritable, car, s'il est vrai que l'action sans la pensée n'est rien, la pensée sans l'action n'est à son tour pas grand-chose. A quoi bon les belles et grandes idées si elles ne sortent pas de ce cadre étroit. Qui dit lutte, dit organisation. Une organisation est nécessaire afin que notre combat soit efficace. Nous serions taxés d'utopistes, et cette fois avec juste raison, si nous pensions autrement. Cette organisation existe et nous demandons à tous ces petits groupes, à tous les isolés d'en faire leur profit. Il ne s'agit évidemment pas d'une aliénation, mais d'un libre engagement personnel. Il arrive un moment où l'engagement est nécessaire pour soi-même et pour les autres. Ce moment, est venu. L'anarchisme a été trop longtemps synonyme de désorganisation, en fait l'anarchisme est constructif. Par notre action, c'est à nous de le démontrer. Le libertaire n'est pas un romantique pubertère ou un idéaliste utopique. C'est un homme conscient et responsable dont l'idéal est révolutionnaire. Au bout du chemin se trouve la révolution. Il faut se battre pour la préparer. Que tous ceux qui pensent *libertaire* prennent conscience qu'ils sont des combattants. Nous devons nous regrouper pour que notre lutte devienne plus dure et plus efficace. Mai 68 a montré que seul un mouvement de masses pouvait inquiéter le grand capital et son valet le pouvoir. Il faut que tous les anarchistes, syndicalistes révolutionnaires en prennent conscience. Notre action est un combat de tous les instants qui ne peut être mené par des francs tireurs. Seule une action coordonnée et incisive veut faire triompher nos idées. Ceux qui s'obstinent à rester en dehors de tout mouvement, à remâcher leurs chères idées, ceux-là méritent le nom d'idéalistes utopiques. Tous vous devez nous rejoindre dans ce cadre que nous nous sommes librement donné. Vous partagez nos idées, il faut aller plus loin et partager notre lutte. Isolés nous sommes faibles, unis nous sommes forts. Ce n'est qu'à cette première et nécessaire condition que nos idées pourront aboutir. Militants d'Orléans, c'est plus précisément à vous que nous nous adressons.

*La Section C.N.T. d'Orléans*

# Le libéralisme économique

Le libéralisme économique, qui compta de nombreux partisans au cours du XIX siècle, et dont les doctrines inspirèrent les législateurs en pays capitalistes, prétend qu'il est impossible et dangereux de vouloir modifier la situation actuelle. Il faut se résigner à voir éternellement des pauvres et des riches, des exploiteurs et des exploités ; c'est une erreur de tenir compte des aspirations de la conscience humaine vers plus de justice. Malgré son nom, un tel système s'avère hostile à la liberté véritable ; il vise uniquement à maintenir les privilèges des détenteurs de la richesse.

Oubliant que le régime de la propriété a déjà subi de multiples transformations et qu'il est soumis à un devenir inéluctable, de même que les autres institutions sociales, il érige en principes universels et immuables les règles admises pendant une période limitée de l'évolution. La doctrine peut se réduire à trois points : 1° Des lois fatales régissent les groupements humains ne les ayant pas faites, nous ne pouvons les modifier ; et si nous le pouvions, nous aurions tort d'y toucher, car elles sont bonnes ; 2° Expression des rapports qui s'établissent spontanément entre les hommes, elles apparaissent dès que ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, n'agissent plus que par intérêt ; 3° Production et distribution des richesses sont gouvernées par ces lois, que le législateur respecte lorsqu'il se borne à favoriser les initiatives individuelles.

Ajoutons que les partisans du libéralisme économique sont habituellement des patients acharnés ; dans l'usine, ils veulent un patron tout puissant, dont l'autorité sera soutenue par l'Etat contre les revendications de ses employés. A leur avis, entrepreneurs et capitalistes ont raison de frustrer l'ouvrier d'une notable partie du fruit de son travail. Malgré ce qu'affirment les professeurs d'économie politique et les manuels à l'usage des étudiants, la doctrine anarchiste, qui repousse énergiquement l'exploitation de l'homme par l'homme et condamne le régime de propriété consacré par le code, n'est pas du tout du même ordre que le libéralisme économique. La formule : « Laisser faire, laisser passer », que ce dernier adopte n'implique nullement la disparition de l'Etat que l'on charge au contraire, de maintenir les injustifiables privilèges du propriétaire ; elle réclame seulement pleine liberté pour l'entrepreneur qui veut rançonner cyniquement ses employés ou ses clients ; et de plus, elle affirme que, dans la lutte économique, le faible n'a qu'à disparaître, le fort ayant pour lui tous les droits. Ce culte du succès, cette apologie des forces malfaisantes se placent à l'opposé de l'idéal libertaire, qui réclame pour chaque individu, même le plus faible, toute la somme de bonheur que sollicitent ses désirs. Et c'est dans l'accord de tous, non dans une lutte universelle et implacable, qu'il place le ressort du progrès.

Si j'insiste c'est que cent fois j'ai entendu confondre libéralisme et anarchie, que nulle part je n'ai trouvé une réfutation méthodique de cette fausse assimilation et que des penseurs, qui ne sont pas sans mérite, condamnent la doctrine anarchiste en raison des effets déplorables engendrés par le libéralisme économique. Ils identifient incohérence et désaccord général avec anarchie. Cette dernière n'existe actuellement que dans le domaine scientifique et artistique ; encore la science officielle, l'art officiel s'efforcent-ils d'instaurer des dogmes, d'imposer le joug de pontifes qui secondent les desseins des puissants du jour. La concurrence économique, les luttes féroces qui engendre le capitalisme résultent des privilèges que l'Etat garantit au propriétaire, au rentier, à l'entrepreneur, des vols que la loi autorise et sanctionne en les baptisant bénéfice ou intérêt. Doctrine insoutenable, le libéralisme économique part de faux principes et d'une analyse incomplète des faits. « L'idée, écrit Gide, que l'ordre économique existant est le produit spontané de la liberté — et qu'il ne pourrait être remplacé que par un ordre fondé sur la contrainte et par conséquent pire — ne paraît pas exacte. Cet ordre est, pour une part au moins, le résultat soit de faits de guerre et de conquête brutale (l'expropriation du sol de l'Angleterre et de l'Irlande par un petit nombre de landlords a pour origine historique la conquête, l'usurpation ou la confiscation), soit de lois positives édictées par certaines classes de la société, à leur profit (lois successorales, lois fiscales, etc.). Loin de constituer des exception, comme Gide semble le croire, rapines violentes ou confiscations légales sont les sources premières de toutes les richesses un peu considérables. Et la concurrence économique n'est pas de même ordre que la lutte pour la vie, dans le domaine biologique. La seconde assure le triomphe de l'individu le plus fort, le mieux adapté, la première favorise surtout celui qui touche et fraude. Elle « n'a nullement pour effet de rétribuer les fonctions et les travaux les plus utiles, tels que ceux de l'agriculture, qui tendent à être délaissés, alors que les plus improductifs, par exemple ceux des boutiquiers des villes ou des employés de bureau, sont disputés avec acharnement et ridiculement multipliés. » Elle néglige l'association, qui constitue pourtant une force, et si grande qu'elle parvient d'ordinaire à vaincre l'individu isolé, même s'il est énergique et intelligent. Ne soyons pas surpris qu'une telle concurrence se détruise finalement elle-même en engendrant le monopole : comme elle ne réalise pas l'équilibre entre la production et la consommation, des crises fréquentes éclatent qui favorisent l'accaparement du profit par quelques privilégiés.

**LES OUVRIERS PARLENT**

# Assez de duperie!

Quel qu'il soit, le régime administrant le pays, la tendance politique ou religieuse de nos employeurs, ainsi que le gouvernement de chaque pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, tous ont les mêmes méthodes d'exploitation et de répression pour réprimer la masse laborieuse des travailleurs lorsque nous revendiquons quelques miettes de liberté et de meilleures possibilités de vivre dans cette vie moderne. Vie construite, jour par jour, heure par heure, par cette masse laborieuse que nous formons entre tous et entre toutes. Nous produisons les immenses fortunes de tous ses phénomènes gouvernementaux qui de Maurice Thorez à Pompidou ont exigé du peuple de faire des sacrifices économiques pour relever la France et garantir la monnaie, c'est-à-dire leur fortune.

Donc, à qui profite tout le rendement de notre production et de nos souffrances physiques ? A nos employeurs. Il leur permet d'accumuler d'immenses fortunes et en récompense ceux-ci nous offrent royalement de quoi arriver tout juste à manger afin de mieux nous tenir à leur merci. Ils nous accordent de manière détournée des crédits qui nous obligent, afin de les honorer, à faire des heures supplémentaires, à produire à la tâche pour que le gain supplémentaire ou la prime à la production, compense le manque à gagner.

Combien est loin le sacrifice des martyrs de Chicago, qui le 1er mai 1886 se firent tuer pour que nous ouvriers, puissions avoir une vie décente avec les huit heures maximales de production, pourtant malgré le progrès technique et mécanique, la durée du travail actuel dépasse les 48 heures et nos salaires sont très inférieurs au coût de la vie, tandis que nos ministres, etc., s'accordent de fabuleuses mensualités.

Ces inégalités de choses sont dues surtout à l'irresponsabilité de chaque travailleur et fonctionnaire. Ils se refusent systématiquement à s'émanciper intellectuellement des manœuvres des politiciens, de la bêtise humaine engendrée par les corrupteurs de conscience et l'égoïsme engendré aussi par la hiérarchie des classes, problèmes qui nous soumettent à l'exploitation et nous font abandonner nos droits humains qui nous permettraient de vivre en harmonie avec la société pour la société.

Camarades, le danger va s'abattre sur nous, si nous ne réagissons pas contre ses marasmes de choses, armons-nous de conscience et de volonté pour agir. Séparons-nous des vieilles institutions syndicales, toutes aux ordres des politiquards de Moscou ou du Vatican et revenons aux sources du syndicalisme apolitique révolutionnaire de la Confédération Nationale du Travail, afin de prendre en main la gestion de la production et la distribution collective au profit de toutes les classes du peuple enfin réunies en une seule. Ainsi sera amorcée une réforme profonde qui doit nous mener vers une société sans classe.

**Jean GIL**

Perpignan.

## DESDE ALICANTE

# LATIGAZOS

AQUI estamos, en Alicante; la bendita tierra que nos vio nacer. Muy cerca de aquí, está Jijona, un pueblo intrincado, rodeado de cerros y montañas, tierra solitaria, adecuada y tranquila para que obren bien a sus anchas los asalta caminos, cosecha que abunda mucho en España.

El turrón va a subir de precio, anuncian los interesados en ello. La cosecha de almendra ha sido corta; y aquí entra en acción la ley de la oferta y demanda, gravando el artículo onerosamente en detrimento del consumidor del bolsillo enjuto: de Juan Pueblo. Y no solamente ha subido el precio de la almendra, sino también el de la miel, que también es primera materia para la fabricación del turrón, aunque de élla se puede prescindir habiendo azúcar. De miel no podemos quejarnos de mala cosecha; la floración ha sido grande y se ha recolectado con abundancia, ya que la abeja, tan laboriosa, ha trabajado de firme. Pero... como casi siempre hay un pero, se ha exportado a Rusia, cosa muy natural, que España necesita exportar todo lo que sea, para nivelar un poco la balanza de pagos, porque se ve en un apretado apuro por los continuos tropezones que tiene. Y en el caso de que los españoles no puedan comer turrón estas Navidades, que coman suelas de zapato remojadas, que son de paladar exquisito, muy parecido al turrón de almendra.

***

La España del trabajo hierve. El obrero se ve atrapado como el ratón en el cepo; falto de pan y trabajo. Los precios de los artículos de consumo suben y suben sin parar, mientras el salario sigue congelado. Y esto no lo decimos sólo los anarquistas; lo dice también la prensa franquista. El malestar social es crónico. Asturias va en cabeza del hervidero de rebeliones sociales. La vida del minero es dura, amarga; y conciente de sus derechos como ser humano, protesta y se levanta airado contra sus verdugos, harto de arrastrar una mísera existencia impropia de ser vivida, ya que es el único ser productor de riqueza. Allí las luchas no paran nunca, cuando no hay un litigio, hay mil. Ahora es el pozo «Entrego», en la cuenca del Nalón, propiedad de Hunosa, clausurado por la misma Empresa.

Con esta clausura, cuatro cientas abejas que van a engrosar el pacto del hambre, por la ruindad y capricho de una burguesía sin corazón ni alma, que no sabe lo que es vivir sin pan ni abrigo.

En días pasados no acudieron al trabajo 1.050 obreros de las explotaciones hulleras de «Mina Mariana», pozo «San Antonio», pozo «Santiago», «Mina Carinsa» y pozo «Polio», de la Empresa Nacional Hulleras del Norte.

Los comentarios sobran. Estas cosas se comentan ellas solas. No caben evasivas ni subterfugios: los obreros, con ley sindical vieja o nueva, son tratados a palo seco.

***

Y, ahora, démosle un pequeño latigazo a la sin par Matesa. «Hoy, 9 de septiembre, vence un plazo de nuevo pago de tres millones de pesetas, correspondiente a dicho mes, de la compra de la empresa Fatex, a la que inicialmente Matesa adquirió la patente Iwer para explotarla en todo el mundo, menos Francia y Benelux. Hace cosa de un año, Matesa adquirió la empresa Fatex, con lo que la explotación del telar Iwer se hacía extensiva también a Francia y Benelux. Del cumplimiento de este pago responde la patente; es decir, que si hoy no se verifica perderemos no sólo la empresa Fatex, cuando sólo nos faltan los pagos correspoondientes a octubre, noviembre y diciembre, sino también la patente Iwer, ha declarado a un redactor de Europa Press un portavoz de la Junta de Acreedores de Matesa».

Y encima de este embrollo tan estupendo, todavía faltan a pagar una mensualidad de 1.200 trabajadores.

La cosa está que arde y Matesa se está desmoronando en el extranjero como si fuese un terrón de azúcar en el agua. En una palabra, la catástrofe en puerta.

«Colombia pide que se le sirva un pedido de máquinas pagadas al contado y apremia para que se le atienda». En Barcelona hay 800 telares que sus compradores reclaman y no pueden salir por el pago de unos derechos cuyas cantidades son insignificantes». Pero la pelota sigue en el tejado..., mojándose, en espera de que salga un valiente y la descuelgue... Lo que pasa en una dictadura marrullera y asquerosa como la dictadura española, no es para dicho. Esta bendita gente, son jugadores de ventaja; usan cartas marcadas.

«También en Yugoslavia hay telares sin montar y reclaman montadores que no llegan nunca». Todas estas cosas nos tendrían sin cuidado, si no atañasen al humilde y desheredado trabajador que tiene de pagar, con su sudor y sangre, tanto desbarajuste y robo. Con la agravante de que no son ladrones de alpargata y chaqueta rota, sino de levita y sombrero de copa. El robo siempre es robo; y no vale de que se robe en la ley en la mano, no; la ley ni es lo justo ni tampoco la «Justicia». La ley no exime al ladrón de levita de ser ladrón, mientras que el que roba por necesidad, por hambre; está eximido de toda pena. Una cosa tan verídica y clara, sigue tenebrosa para el conjunto social, para la masa del pueblo humilde que, falto de instrucción, como una planta sin cultivo que crece en un medio ambiente enrarecido y lleno de supersticiones, apoya con su imbecilidad a esos altos ladrones que echándose las justicia y la ley por montera, por medio del robo, amasan fortunas fabulosas, como pasa en el caso de Matesa y tantos y tantos otros casos parecidos. Y no se trata de robar un pan como el pobre que tiene hambre, sino de quince mil millones y lo que no se sabe ni se ve.

Ante tanto desbarajuste, tanta infamia, ¿qué hace el Sindicalismo Fantasma español? Nada; no puede hacer nada, ya que los mismos directores del sindicalismo, son ladrones de alto copete.

**Tomás de Benifató**

19 *de octubre de* 1969.

# DISCOS

*Alguna vez nos llega el hacer el turista. Carga de paciencia y a meterse en la caja rodante. Unico incentivo: la compañía.*

*El coche rueda independiente, de una calle a otra. Llega a la gran carretera y se uniformiza, se regimenta. Centenares de coches vecinos se codean, se pasan, se dejan pasar, y con alguna tripulación uno se familiarizaría de no existir, en la persona, nerviosismo.*

*¿Hasta dónde persistirá la caravana ocasional, involuntaria? Sin dejar la ruta mayor difícil despegarse de aquélla. Sólo una carretera departamental, complicada con otras departamentales, podría emanciparnos de «la cadena».*

*Visto y comprobado, el automóvil retorna a la velocidad de la diligencia, del transporte mular, colocado a millones en las autorutas. Tracción a gasolina, igual a tracción a sangre. Con la ventaja de que el hipomóvil se empapaba de paisaje, se perfumaba de naturaleza, en tanto el automóvil — el millón o millones de automóviles — resbalan sobre el paisaje y además lo apestan.*

*Antes existían posadas en las carreteras donde reparar y pernoctar. Trato simple y completo, nutrición sana y abundante. Hoy que posadas no existen, asfixiadas por la gasolina, son imitadas como lujo en las capitales; se dice imitadas, engañosas, que no generosas. Igual en los apeaderos de gran ruta: mucha distinción, mucho «atrezzo», y esta vez exceso de factura. En un restaurante de esos — tan tristemente distinguido, que pareciase estar en el interior de un templo — los cortes de patata te los sirven contados de uno a cinco. ¡Cuán lejos el plato hostelero, rebosante, humeante y substancioso! Y sé discreto, no digas nada: musita, cual lo hace la dependencia. ¡Chist!... Porque si hay que protestar la cuenta, «¡chist!, séame usted correcto».*

*Luego rueda, rueda, rueda, atrapando paisajes nuevos, alguna vez envolventes. Sin sol durante el curso, se nos presenta, a la postre, incendiario de nubes. Buen espectáculo para los capitalinos que, con pesar, somos.*

*Porque en nuestro rincón montañero esa riqueza heliófila era pan de cada día.*

*DISCOBOLO*

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## PARAISOS ARTIFICIALES

ABUNDA por doquier, constituye ya a la manera de una moda, el uso de la droga. Y como todo cuanto tiene carácter de *fruto prohibido*, hacen cuanto pueden por burlar las persquisiciones policiacas quienes trafican con ella y aquéllos que en la pendiente del vicio, no tienen en cuenta los peligros de una fatal intoxicación.

El poeta Baudelaire, que llegó a pisar el umbral de todos los vicios, habló en verso y prosa de los «paraísos artificiales», o sea los estados de inconsciente delirio cerebral motivados por el uso de ciertas drogas. Señalaba la alteración de la sensibilidad y las sensaciones dimanando de los sueños, provocados por repudio de la realidad.

Siempre se ha buscado justificar las acciones más viles, los hechos más denigrantes, los vicios más repulsivos. No faltan aquellos que caídos en el engranaje de la degradación, sea de una o de otra naturaleza, defienden con atrabiliarios argumentos lo que es merecedor de censura y repudio por parte de cuantos tienen de la existencia humana una idea racional.

Notamos que usan las drogas, particularmente entre la juventud estudiantil de «hijos de papá», aquellos que a fuerza de enviciarse, poseen un acusado relajamiento moral. Carecen de nobles, de elevados ideales. Hay en ellos como un reblandecimiento de facultades intelectuales; un raquitismo de voluntad para remontar una inclinación que tiende a la degradación, que embrutece al individuo en el orden de los sentimientos, llevándole en el aspecto físico a las afecciones cardiacas, que tantas víctimas originan.

Quienes en los productos que tienen una derivación tóxica se esfuerzan en hallar fugaces placeres que les hagan olvidar las aberraciones de la existencia, evidencian una actitud de cobardía, de renuncia. Las civilizaciones sabemos que han desarrollado su periplo evolutivo gracias al esfuerzo constante de cuantos, disconformes con lo estatuído, no han buscado la inhibición adentrándose por por los caminos del vicio, sino que, haciendo frente a las circunstancias adversas, arbitrarias, han luchado en pos de cambiar el rumbo social.

Ya desde hace años conocemos las descripciones hechas por escritores y sociólogos eminentes en relación al estrago que ha ocasionado el opio en los países orientales. El uso y abuso de la droga ha hecho de muchos hombres unas infelices víctimas en lo físico y en lo moral. Más que el placer morboso que se deriva del embrutecimiento, es digno de elogio y emulación el placer moral de saber que se actúa contra una sociedad repleta de ignominias que requieren ser combatidas con virilidad e inteligencia.

## AIRES LIBERTARIOS ALEMANES

Las guerras, la «peste parda» del nazismo, dieron un rudo golpe a las actividades de carácter anarquista que en Alemania habían llegado a tener vida floreciente. Nuestros compañeros Max Nettlau y Ugo Fedeli habían referido la agitación y el desenvolvimiento de los valores intelectuales del anarquismo en las tierras donde nacieron Goethe y Beethoven. Ya de muy jóvenes pudimos saturarnos del radicalismo demoledor de Max Stirner. Nos complacían también las ideas de poeta y de anarquista de John-Henry Mackay. Ya luego tuvimos ocasión de leer libros de Gustav Landauer y finalmente obras del que se ha denominado el «último de nuestros clásicos», o sea Rudolf Rocker.

Días atrás se nos habló de reuniones celebradas entre compañeros alemanes de distintas localidades. Cuestión de consolidar una organización libertaria eficiente; cosa de acoplar pareceres con miras a comunes objetivos. Se refirió que se topaba con discrepancias, con diferencias, pero que se tenía puesta la buena voluntad en eliminar obstáculos. En realidad ello es posible cuando se procede con lealtad, cuando se destierran los personalismos que siempre son de fondo inconsistente cuando prevalece la inteligencia y se va en pos de la verdad.

El hecho de que existan varias revistas de difusión anarquista abre posibilidades, evidentemente, para la propaganda y la discusión. En los últimos números de los cuales se nos ha hecho mención, aparecen trabajos sumamente interesantes. Así en «Befrelung», del pasado mes de junio, aparece un notable estudio mediante el cual se pone en evidencia que por parte de los anaruistas se es antiautoritario y se propicia un sentido revolucionario - constructivo. Hay también la reproducción de unas apreciaciones de Rocker y Mackay en contra un estudio de Agustín Souchy, aparecido también hace ya tiempo y que los compañeros citados acusaron de reformismo. Se nos señalan los índices de otras publicaciones, como «Partisan», «Konkret» y «Rohl», en donde están insertados trabajos dignos de estima por su carácter expositivo de nuestras ideas o bien por el enfoque de matices ácratas susceptibles de discusión en nuestros medios.

Según refiere Daniel Guérin en su último libro «Pour un marxisme libertaire», del cual, dicho sea de paso, valdrá la pena ocuparse con amplitud para *señalar distancias*, el escritor alemán Hans Magnus Enzesberger piensa dedicar un número de su revista «Kursbuch» al estudio de las cuestiones que plantea el anarquismo. ideología que — dice el escritor citado — está adquiriendo estos últimos años un vivo interés. «Los temas que mayormente me apasionan son los que se derivan de lo que el anarquismo puede ofrecer a una sociedad altamente industrializada en cuanto a nuevas soluciones para la organización del trabajo, de la producción. ¿Qué relación pueden tener dichas soluciones con la tecnología moderna? ¿Cómo reconciliar las características centralizadoras de esta tecnología con las reivindicaciones afectando a la autonomía de las comunas? ¿Puede una sociedad libertaria servirse de los complejos centralizadores tales que se derivan de vías mundiales de comunicaciones y de energía, los aparatos calculadores de tendencia también centralizadora, o bien hay que crear una nueva tecnología? ¿Cuál?» Todo ello revela un vivo interés por conocer, una latente curiosidad tendiendo a hallar explicaciones, dentro de un consenso anarquista, a todos los factores sociales de nuestro tiempo.

A título de rauda referencia se han citado algunas publicaciones ácratas alemanas. Es necesario que conozcamos el sentir, el desenvolvimiento intelectual de nuestros compañeros de Alemania, de Italia, de Francia, de Inglaterra, del Japón de dondequiera exista movimiento libertario. Conviene que quienes sean susceptibles de poder hacer traducciones den a conocer la *panorámica* del anarquismo en unos y en otros países. El internacionalismo, y mejor todavía: el *anacionalismo*, se concreta y toma amplitud a base del conocimiento de lo que exponen los compañeros de un país y los de otro. No cabe admitir entre nosotros, la propensión «chauviniste», pero si tan solo cuidamos de lo de *casa*, si consideramos que lo *nuestro* es lo mejor, sin conocer lo de los demás, ni querer conocerlo, entonces estamos propicios al raquítico criterio de capilla. Hay que tener, en lo relativo a nuestras ideas, *antenas* puestas a los cuatro puntos cardinales del horizonte ideológico.

## EL MUNDO Y LAS FIGURAS DE REMBRANDT

Acaba de celebrarse el tercer centenario de Rembrandt. Por doquier se han formulado loanzas al pintor genial, descollando, como ya es de comprender, las conferencias y exposiciones que han tenido lugar en su villa natal, Amsterdam. Y al citar la bella capital holandesa, cabe evidenciar que enamorado de ella, el artista supo reflejar el ambiente característico y popular de sus calles, de sus plazas, de sus canales, de sus moradores. Rembrandt quiso reaccionar frente al boato, a la ostentación, a la opulencia de la mayor parte de la pintura italiana. Quiso demostrar que el arte no estriba solamente en reflejar escenas de vida palaciega, en trazar el retrato de personajes descollantes en la corte. Evidencia que también merecían ser inmortalizados mediante la paleta, los pescadores, los humildes vendedores ambulantes ,incluso los infelices mendigos. Supo rendir homenaje a la ciencia con su cuadro «La Lección de Anatomía». Trazó un recordatorio de las costumbres populares con su obra «Ronda de Noche», dos de sus obras maestras. En uno y en otro cuadro las figuras tienen un aire sereno, inteligente. Evidencian la mente esclarecida de su creador.

## DESDE ALICANTE

# LATIGAZOS

AQUI estamos, en Alicante; la bendita tierra que nos vio nacer. Muy cerca de aquí, está Jijona, un pueblo intrincado, rodeado de cerros y montañas, tierra solitaria, adecuada y tranquila para que obren bien a sus anchas los asalta caminos, cosecha que abunda mucho en España.

El turrón va a subir de precio, anuncian los interesados en ello. La cosecha de almendra ha sido corta; y aquí entra en acción la ley de la oferta y demanda, gravando el artículo onerosamente en detrimento del consumidor del bolsillo enjuto: de Juan Pueblo. Y no solamente ha subido el precio de la almendra, sino también el de la miel, que también es primera materia para la fabricación del turrón, aunque de élla se puede prescindir habiendo azúcar. De miel no podemos quejarnos de mala cosecha; la floración ha sido grande y se ha recolectado con abundancia, ya que la abeja, tan laboriosa, ha trabajado de firme. Pero... como casi siempre hay un pero, se ha exportado a Rusia, cosa muy natural, que España necesita exportar todo lo que sea, para nivelar un poco la balanza de pagos, porque se ve en un apretado apuro por los continuos tropezones que tiene. Y en el caso de que los españoles no puedan comer turrón estas Navidades, que coman suelas de zapato remojadas, que son de paladar exquisito, muy parecido al turrón de almendra.

***

La España del trabajo hierve. El obrero se ve atrapado como el ratón en el cepo; falto de pan y trabajo. Los precios de los artículos de consumo suben y suben sin parar, mientras el salario sigue congelado. Y esto no lo decimos sólo los anarquistas; lo dice también la prensa franquista. El malestar social es crónico. Asturias va en cabeza del hervidero de rebeliones sociales. La vida del minero es dura, amarga; y conciente de sus derechos como ser humano, protesta y se levanta airado contra sus verdugos, harto de arrastrar una mísera existencia impropia de ser vivida, ya que es el único ser productor de riqueza. Allí las luchas no paran nunca, cuando no hay un litigio, hay mil. Ahora es el pozo «Entrego», en la cuenca del Nalón, propiedad de Hunosa, clausurado por la misma Empresa.

Con esta clausura, cuatro cientas abejas que van a engrosar el pacto del hambre, por la ruindad y capricho de una burguesía sin corazón ni alma, que no sabe lo que es vivir sin pan ni abrigo.

En días pasados no acudieron al trabajo 1.050 obreros de las explotaciones hulleras de «Mina Mariana», pozo «San Antonio», pozo «Santiago», «Mina Carinsa» y pozo «Polio», de la Empresa Nacional Hulleras del Norte.

Los comentarios sobran. Estas cosas se comentan ellas solas. No caben evasivas ni subterfugios: los obreros, con ley sindical vieja o nueva, son tratados a palo seco.

***

Y, ahora, démosle un pequeño latigazo a la sin par Matesa. «Hoy, 9 de septiembre, vence un plazo de nuevo pago de tres millones de pesetas, correspondiente a dicho mes, de la compra de la empresa Fatex, a la que inicialmente Matesa adquirió la patente Iwer para explotarla en todo el mundo, menos Francia y Benelux. Hace cosa de un año, Matesa adquirió la empresa Fatex, con lo que la explotación del telar Iwer se hacía extensiva también a Francia y Benelux. Del cumplimiento de este pago responde la patente; es decir, que si hoy no se verifica perderemos no sólo la empresa Fatex, cuando sólo nos faltan los pagos correspoondientes a octubre, noviembre y diciembre, sino también la patente Iwer, ha declarado a un redactor de Europa Press un portavoz de la Junta de Acreedores de Matesa».

Y encima de este embrollo tan estupendo, todavía faltan a pagar una mensualidad de 1.200 trabajadores.

La cosa está que arde y Matesa se está desmoronando en el extranjero como si fuese un terrón de azúcar en el agua. En una palabra, la catástrofe en puerta.

«Colombia pide que se le sirva un pedido de máquinas pagadas al contado y apremia para que se le atienda». En Barcelona hay 800 telares que sus compradores reclaman y no pueden salir por el pago de unos derechos cuyas cantidades son insignificantes». Pero la pelota sigue en el tejado..., mojándose, en espera de que salga un valiente y la descuelgue... Lo que pasa en una dictadura marrullera y asquerosa como la dictadura española, no es para dicho. Esta bendita gente, son jugadores de ventaja; usan cartas marcadas.

«También en Yugoslavia hay telares sin montar y reclaman montadores que no llegan nunca». Todas estas cosas nos tendrían sin cuidado, si no atañasen al humilde y desheredado trabajador que tiene de pagar, con su sudor y sangre, tanto desbarajuste y robo. Con la agravante de que no son ladrones de alpargata y chaqueta rota, sino de levita y sombrero de copa. El robo siempre es robo; y no vale de que se robe en la ley en la mano, no; la ley ni es lo justo ni tampoco la «Justicia». La ley no exime al ladrón de levita de ser ladrón, mientras que el que roba por necesidad, por hambre; está eximido de toda pena. Una cosa tan verídica y clara, sigue tenebrosa para el conjunto social, para la masa del pueblo humilde que, falto de instrucción, como una planta sin cultivo que crece en un medio ambiente enrarecido y lleno de supersticiones, apoya con su imbecilidad a esos altos ladrones que echándose las justicia y la ley por montera, por medio del robo, amasan fortunas fabulosas, como pasa en el caso de Matesa y tantos y tantos otros casos parecidos. Y no se trata de robar un pan como el pobre que tiene hambre, sino de quince mil millones y lo que no se sabe ni se ve.

Ante tanto desbarajuste, tanta infamia, ¿qué hace el Sindicalismo Fantasma español? Nada; no puede hacer nada, ya que los mismos directores del sindicalismo, son ladrones de alto copete.

**Tomás de Benifató**

19 *de octubre de* 1969.

# DISCOS

*Alguna vez nos llega el hacer el turista. Carga de paciencia y a meterse en la caja rodante. Unico incentivo: la compañía.*

*El coche rueda independiente, de una calle a otra. Llega a la gran carretera y se uniformiza, se regimenta. Centenares de coches vecinos se codean, se pasan, se dejan pasar, y con alguna tripulación uno se familiarizaría de no existir, en la persona, nerviosismo.*

*¿Hasta dónde persistirá la caravana ocasional, involuntaria? Sin dejar la ruta mayor difícil despegarse de aquélla. Sólo una carretera departamental, complicada con otras departamentales, podría emanciparnos de «la cadena».*

*Visto y comprobado, el automóvil retorna a la velocidad de la diligencia, del transporte mular, colocado a millones en las autorutas. Tracción a gasolina, igual a tracción a sangre. Con la ventaja de que el hipomóvil se empapaba de paisaje, se perfumaba de naturaleza, en tanto el automóvil — el millón o millones de automóviles — resbalan sobre el paisaje y además lo apestan.*

*Antes existían posadas en las carreteras donde reparar y pernoctar. Trato simple y completo, nutrición sana y abundante. Hoy que posadas no existen, asfixiadas por la gasolina, son imitadas como lujo en las capitales; se dice imitadas, engañosas, que no generosas. Igual en los apeaderos de gran ruta: mucha distinción, mucho «atrezzo», y esta vez exceso de factura. En un restaurante de esos — tan tristemente distinguido, que pareciase estar en el interior de un templo — los cortes de patata te los sirven contados de uno a cinco. ¡Cuán lejos el plato hostelero, rebosante, humeante y substancioso! Y sé discreto, no digas nada: musita, cual lo hace la dependencia. ¡Chist!... Porque si hay que protestar la cuenta, «¡chist!, séame usted correcto».*

*Luego rueda, rueda, rueda, atrapando paisajes nuevos, alguna vez envolventes. Sin sol durante el curso, se nos presenta, a la postre, incendiario de nubes. Buen espectáculo para los capitalinos que, con pesar, somos.*

*Porque en nuestro rincón montañero esa riqueza heliófila era pan de cada día.*

*DISCOBOLO*

*Un libro siempre actual*

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

# Leña a los intelectuales

PERO entendámonos: a los intelectuales de la burguesía, a los intelectuales como clase; cuando menos, a los intelectualoides.

Cuando la República Española floreció, comenzábamos a garrapatear notas que pretendían ser periodísticas, acaso nada más que porque nos las publicaban en un periódico juvenil de provincias.

No me picaba de zahorí, pero por debajo del fervor del momento pronto recelé de quienes sólo sacaban frases y poses del ciclo histórico que habría de culminar en 1936. Para probarlo públicamente algún día, juntaba recortes y anotaciones en un legajo caratulado: «¡Leña a los intelectuales!» Tal vez exageraba, pero...

Vino el 36 a hacer cierta mi suspicacia. Y seguramente la decepción hizo que mis planes se embotaran, y de todo aquello sólo quedó un rimero de papeles.

De ese tiempo recordamos y guardamos en la biblioteca una obra, exponente, a nuestro juicio, de un estado de espíritu colectivo: «Paz», de Glaeser. Aun hoy antójasenos la descripción más cruda, verdadera y trascendental de ambientes e individuos intelectuales de la primera posguerra, que desembocarían en el nazismo. El intelectual aparece ahí frustrándose, frustrando cuanto no sea cultivo de su ego.

Pasaron los años, y mientras ampliaba lecturas y aguzaba un primario sentido crítico, confirmaba aquella posición; volví a reunir antecedentes; anotaba en barbecho, sin plan ni método, y por esto, cuando un buen día quise materializar mis proyectos, era tal el caos que no hallé mejor solución que el fuego.

No es que hubiese cambiado yo de posición crítica; al contrario, los años habían confirmado y ampliado mi punto de vista, pero ya que, además, otras voces, altas, decían de mejor modo lo mismo que yo malamente podría balbucear, rumbeé hacia campos accesibles a mis cortas uñas y al fin el intento de dar de garrotazos a los intelectuales también se esfumó.

Los otros días estiré la mano a un tomito de cubiertas verdes, que por esto llamó mi atención; el título en seguida intriga: «Prosa vertical para pueblos horizontales». Meto las narices entre las hojas y voy leyendo sin pausa. Me decido a portarle al rincón familiar una poesía, «Curriculum vitae», que comienza con esta vieja idea mía: «Cúidate del intelectual». ¡Ajá! Líneas más abajo: «Cuídate de su mezquindad». ¡Eso es! «No le interesa la verdad». ¡Adelante!... «Para poblar de frases criticólogas...» ¡Optima! Voy a transcribir para el «C. S.», por si acaso el autor no ha atinado a mandársela.

Y aquí tendrían que terminar estas líneas si aquella grafomanía frustrada de mis primeros tiempos, y ese palabrerío criticológico no me hicieran caer en lo que reprocho en los demás.

La obra está editada por los compañeros de la Comunidad del Sur; el autor es Georges Roos, que no conozco; por alguna referencia de su obra deduzco que es hombre joven, callejeador, trepidante de arrestos justicieros.

En el título veo un detalle de sinceridad sugestivo: el autor presenta sus páginas como prosa, a pesar de disponer los textos como verso. Un autor burgués, en un estado de espíritu en que todo son categorías y niveles, no habría dejado de presentar como verso lo que aun como prosa estaría mal pergeñado — y esto no va dicho para Roos —. Aun así, Roos no deja de rendir tributo a lo lírico, ni guareciéndose en dos padrinos americanos: Neruda y Benedetti.

No está mal, puede ser un punto de referencia para el posible lector. Pero ¿por qué detenerse en esos dos? Dirá el autor que ellos le bastaron para inflamar su inspiración poética y rebelde. Lo creo, como también que a medida que pase el tiempo y caigan en sus manos otros papeles, advertirá que su limitación redundó en injusticia.

Porque antes que esos autores americanos fueron también hombres de calle y de grito un Aristófanes, un Rabelais, un Quevedo, un Multatuli, un Walt Whitman, un Barret, un Samblancat. ¡Ah!... y un León Felipe. Todos ellos y muchos más, están empujando a Roos, señalándole un camino; no sólo nuestros contemporáneos; la revolución viene gestándose en las entrañas del hombre ingenuo y entero desde el día que otro individuo, más débil y cobarde, pretendió alzarse con el santo y la limosna. De éstos también es el intelectual marxista, que con más o menos postura elude responsabilidades y trabajos hoy, a espera de no tenerlos tampoco mañana.

Así lo dice Roos en su

*Curriculum vitae*

Fíate sólo del que ofrece soluciones

Cuídate del intelectual,
Es a veces malabarista
terrorista, (1)
que hace explotar palabras
irresponsablemente,
como los ignorantes
en pleno recinto de la lógica.
Cuídate de su mezquindad
de mercader literario,
que vende bombones rellenos
de dialéctica,
y regala vales
para el aburrido *show*
de su retórica.
No les interesa la verdad;
la reprueban;
o porque otro la encuentra,
o porque es recta.

Cuídate del intelectual.
Es a veces un cretino
sarcástico,
o un cretino a secas
pero diplomado,
y es capaz de prender mechas
en los periódicos,
o de apagarlas
sin creer en nada,
y de dar conferencias
sin sentido
y sin sentimiento,
para poblar de frases
criticológicas
y de indiferencias
los lugares santos,
reservados a los hombres hombres.

Cuídate del intelectual.
Es a veces parco
porque no está vivo,
y sus conclusiones
son interferencias,
recopilaciones,
empresas de demolición,
o catálogos:
nunca puñetazos de Amor.
En cuanto a su izquierda,
¡ah!, su izquierda...
No es nada;
pero nada.
Ante ella patean perros
y degüellan vacas
sin anestesia,
y la revelación no estalla.
Y hacen dioses
con camisetas de fútbol
y programas de radio,
con ruido,
o letanías;
y tampoco estalla.
Y ahogan el talento,
y tampoco estalla.
Y desafían a la dignidad,
y tampoco estalla.

Cuídate del intelectual.
Puede ser a veces
entre todos los imbéciles
el más peligroso:
el único
capaz
de parecer ilustre.
Cuídate de él;
no compres sus pasquines,
ni sus revoluciones
de mermelada
y albóndigas.
Fíate sólo del que ofrece soluciones

con la indignación
y el trabajo
de cada día.
Lo descubrirás por su brazo
largo,
que llega hasta el sol,
hasta el pan,
hasta la música,
y hasta los gatitos.

*M. Georges Roos*

---

(1) Roos no emplea puntuación, o la usa muy escasa, o anómala; yo la agrego, porque como esta reproducción irá para lectores que no están en antecedentes de muchos modos de decir nuestros — del Río de la Plata — y de referencias histórico-sociales nuestras, esa ausencia de signos entorpecería la comprensión, que sobrepunteando creemos facilitar.

Copió, punteó y comentó, el

**Nano de Sabadell**
*Montevideo.*

## Actividad libertaria

La Editorial Tierra y Libertad de Caracas (Venezuela), nos ha obsequiado con el primero de los folletos que sobre temas anarquistas piensa editar en lo sucesivo. El de ahora versa sobre «Interpretación del anarquismo», conteniendo el efecto sendas opiniones de Luis Fabbri y Juan Grave, además de un prefacio de Campio Carpio, un criterio de Pedro Vallina, y una definición de C. Enrique Arenas. En conclusión, un apúsculo muy oportuno que será utilísimo para la propaganda.

Esperamos recibir paquete de esta realización libertaria caraqueña para ponerlo a disposición de los compañeros activos. El precio será dicho en momento oportuno.

La presentación del opúsculo es perfecta, incluso artística, habida cuenta de la portada de buen estilo dibujada por la compañera Ana Sierra.

# «Cubiertas y Tejados, S. A.»

NUESTRO padre el Antropoide no conoció más que la caverna para guarecerse de las inclemencias de la Naturaleza. Hoy, con varios miles de millones de seres humanos, no habría cavernas suficientes.

Cuando «Ese» vino al mundo, la era cavernaria estaba ya lejana. Como hijo de familia tipicamente proletaria, en su año cero ya estuvo acogido bajo techo proporcionado por «Cubiertas y Tejados, Sociedad Anómala», a base de tejas ennegrecidas y yerbadas por los siglos, y estuchado en compartimiento yesoso y tierrero. Incluso la escalera y su baranda desbordaban yeso, esta vez bruñido con la roña de la miseria. El hambre solía aparecer, en esta suerte de hogares, al día siguiente de una viudedad o una pérdida de empleo, y para ahuyentarlo era precisa una cierta dosis de heroísmo.

«Ese» se dio cuenta de la injusticia social — grave obstáculo para la belleza de la vida — tal vez a sus 5 años, por duelos, privaciones, y cariños de madre; y así, púber apenas, asoció su esfuerzo al de los mayores para pasar colectivamente, en un brinco de 25 años, del arenque a la chuleta, de la «rajola» al mosaico, de las 11 horas a las 7... Las tejas, fueron siendo las mismas, onduladas, acanaladas, clásicas de la ambiental mediterránea; mas la dignidad proletaria subió, innegablemente, de punto merced a «Ese», el Otro, el de Más Acá, y el de Acullá. ¿No?

Los tejados de varias cárceles abrigaron a «Ese» antes de que nacieran Otros en ciudades renombradas; Otros que en días más modernos y ampulosos se preguntarían, ante la presencia del payés simple, sin cotarro, y por tanto anónimo: «¿Quién es «Ese», que en su casa lo conocen?»

Veinte años hacía que «Ese» se había ocultado, bajo tablones, de la frialdad de las estrellas y de los hombres capitalinos; o habíase protegido en edificios en mitad derrumbados, o en vagones olvidados en culos «de saco»; o vagado por calles ornadas con árboles sin hojas, él con las manos en los bolsillos.

«¿Quién es «Ese»?» no lo preguntaban los antiguos, sino los advenedizos importantes, en más de los casos oriundos de Pontons y alrededores, o de Aldeagrande de Montechico.

En un mes de julio arrebatador «Ese» se guareció en piso vulgar en vez de honrar palacio de facha huído o desangrado. Cuando 32 meses después quedó, con 500.000 aventados, más invalidado que padre Antropoide porque en las playas de destino grutas y covachas no las había, los sabios que tanto ignoran (menos «a câ la Madam» y el «baccarat») desafinaron nuevamente ante un secretario confederal de sana elección: «¿Quién es «Ese»?», a lo que un Sanmartín, un Peret Mateu y otros, por interpretación general pudieron argüir: «Pues «Ese» mismo».

«Ese» que anda de tercera, siempre confundido entre el pueblo que huelga, se debate, sufre y no abandona palestra, aunque no lo embarquen para Méjico ni lo enchufen en intendencias y lo destinen a Malas Compañías, o a Colliure, o al Fuerte de Ha, o a la cárcel de la Chave. Como todo el mundo caído de pies en la Arena sin protección (¡ni ganas!) de nadie, «Ese» tuvo techado de paja, de manta, o de lata, frente a la feroz hostilidad de la tramuntana y al rugir menospreciativo de las olas. «Ese» conoció rejas francesas, y reducto de cinco alambradas en campo rosellonés, en olímpico desprecio de la doble ración de bazofia y con ron, adquiridos sirviendo a autoridades del «crû». ¿Es poco? No es mucho, pero lo suficiente para un hombre no afanoso de títulos y honores; un hombre entraña de pueblo, partícula de pueblo, este conglomerado que obedece a un sentir de libertad y bienestar para todos y no a un escalo de situaciones, sean ellas decorativas, liderescas o burocráticas. «Ese» mezcló sudor propio en los caldos del «Midi» y arreó con picos, palas, hachas y tizones en los queridos y fatigosos lares del catarés. En Limoux alcanzó techado conveniente y al tratar de amueblarlo con paja fue arrojado del mismo. Doña Facilísima conquistó muebles de Encante en la sacristía y papeles en comisaría, previo levantamiento de faldas y meneo suficiente, y con cuatro compañeros fue a usufructuar la estancia que por una bala de paja perdiera «Ese», hombre no aclimatado a ciertas morales. Pudo «Ese» utilizar casa y finca de un comunista desaparecido y no quiso, prefiriendo la cabaña de ramas o la cubierta compartida con ratas bigotudas del bosque. Quedó con el bien comunista Inexperto, que murió agotado por cantera, viña, cocinerías y cochinerías (excesivas) con Facilísima. Once meses después del entierro, esa columpio de curas, policías y demás tercieros se presentaría en estado interesante en el hogar caldense de Inexperto, pretendiendo que el fetus que removía su entraña lo había engendrado el hijo de la casa fallecido en Francia... Creo que los tres compañeros que más interesadamente «escuchan» esto, perdonarán a «Ese» esta imprudente confidencia que me hizo.

Delito de «Ese» fue no estar en la conferencia confederal del Hérault en 1942. Pero siendo nuestro payés tan insignificante, pudieron prescindir allá del mismo. Aparte de que «Ese» no puede ni debe saberlo todo y estar en todo. Por ser el caso, además, de que las tejas de artista y poetisa que lo protegían entonces amparaban otro inicio confederal que no pasará a la historia por no constar, en él, ningún personaje. ¿Verdad Guillember, Sara, Puzo, Metge Pujol, zapatero Ruiz, y veinte más, frecuentadores de Rouzilles?

Cuando «Ese» cayó de bruces sobre lugar girondino, pronto, por desconocido, fue solicitado, utilizado y considerado. Bajo tejas a veces batidas por la metralla, conspiraba con miedo por las familias acogidas en aquella republiquita que alguien, parodiando a Adrián del Valle, llamó de Camelanga. Fue confortador, aquéllo, a pesar de alguna ingratitud, necesaria, por lo demás, para labrar experiencia. «Ese» estaba impedido de las piernas, mas las arrastraba para ir al trabajo, donde reposar unas horas. Lo peor eran los 16 km. (bombardables) de camino. Y fue en la circunstancia que Otro ofreció reiteradamente a «Ese» un cargo subcomiteril de nada, pero que podía conducir a Mauthausen. Se lo sacudió, el tal, a expensas de «Ese», siempre inconocido y voluntarioso, y ya le llegaría a Otro exaltar su brillante cuán heróica página militante de la Gironda en la que desempeñó un cargo que «nadie más que él desempeñaría». Igualmente Otro tendrá que dispensarme por haber ahora escrito lo que «Ese» no habría escrito nunca a pesar de haber leído la auto-loa de Otro en «Esp. Lib.».

Cubiertas y tejados «Ese» y su séquito los han obtenido en el Béarn, en Pontdeneu, en Ciudad Rosa, por fraternidades de Carlos, Constancio y Raimundo, hombres que cuentan con el abrazo permanente del favorecido. Pero desde que un alojamiento tolosano parecido al de 1922 (sol, aire, gas, agua y electricidad) le fue negado a «Ese» para mantenerlo en situación proletaria indesmentible, lo demás han sido «chambres» con mugre hotelero y pieza única y con «water c.» colectivo, colectividad que no interesa a nadie.

Sin embargo, «Ese» no se arredra, no se arrepiente, no envidia a aburguesados ni aburguesables evidentes. «Ese» guarda su sinfonía infinita (esto es, caro Marcos), su convicción, su constancia, su satisfacción íntima; porque un corazón sano le compensa de cien corazones enjutos y un acorde precioso le desvanece el barullo de una reunión perdida.

«Cubiertas y Tejados, Sociedad Anómala», a «Ese» sigue no teniéndolo en cuenta.

Y bueno. Se lo pasará (le conozco) sin tejas de plata, sin palmas, sin diploma, sin dedicatoria callejera y sin música de acompañamiento, puesto que con ser hombre libre, y de pueblo, tiene lo suficiente.

Juan FERRER

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

DE AYER Y DE HOY

# Fisonomía fascista

por J. HIRALDO

HACE ya más de treinta y tres años que el pueblo español sufre la tragedia impuesta por el fascismo triunfante. Infinidad de hogares destruidos, violación de los derechos humanos, niños sin pan y sin escuela, abandonados a su propia suerte, y un millón sobrado de trabajadores, de hombres y mujeres asesinados, tal es la factura que pueden presentar los vencedores de la contienda española.

Nuevas generaciones han nacido y crecido bajo el terror y la mentira del régimen que domina al país. El fascismo, con todo el cúmulo de nefasta propaganda que lleva desarrollada, no ha podido ganar la simpatía de esta juventud trabajadora y estudiantil para asegurar la continuidad de su traición, pero procura corromperlos, desorientarlos, hacerlos insensibles, indiferentes pare que no abracen ninguna causa justa. Como escuela les ha ofrecido la mentira, lo falso del patriotismo, la obediencia, el engaño de la Iglesia comprometida con los nuevos inquisidores; la soberbia del cuartel, el látigo y las pistolas de los opresores.

Y si dentro de estas normas establecidas en el reinado franquista, crece, se localiza algún joven rebelde, alguna oveja descarriada, se le aplica la rigurosidad del código castrense. Así se da el ejemplo y se evita el que otros jóvenes o de edad madura, se contagien. De la misma forma se persigue y destruye todo lo que sea propaganda en contra del sistema imperante, todo lo que señales las deficiencias del Estado fascista. Ya que la luz que irradia la cultura perturba el orden de la dictadura, rompe las tinieblas de la religión y sacude la modorra de los oprimidos.

La pena de muerte que ha pesado durante unos días sobre el joven resistente vasco, Antonio Arraizabalaga, justifica una vez más la barbarie del régimen que sufre España. El tirano español ha «*perdonado*» al joven condenado y la terrible pena ha sido conmutada por la de treinta años de prisión. No obstante, ello es una demostración palpable de que los chacales tienen sed; todavía no están ahitos de sangre. Se mantienen vigilantes, prestos para caer sobre nuevas víctimas y dar satisfacción a sus instintos criminales.

A nadie que conozca el proceder del fascismo, que haya vivido la ola de terror y de muerte que desencadenaron en todo el país, que haya experimentado en sus propias carnes los mordiscos de los mastines amaestrados, le puede extrañar la sentencia del tribunal militar de Burgos contra Arraizabalaga. Miles y miles antes que él han pasado por igual o peor trance, han sufrido el mismo calvario. Y todos por el mismo o parecido delito. Querer ser libres, ofrecer resistencia a los abusos del fascismo. Amar la libertad y la justicia. Luchar por el bienestar del pueblo encadenado.

Y esta osadía se paga cara en España. Se viene pagando con sangre y con lágrimas desde que el fascismo se impuso. Es su táctica. No pueden obrar de otra manera. Pues nada que sea humano entra en la mente de los fariseos que rigen los destinos del país. Sólo cuando se les ofrecen nuevas vidas donde poder ensañarse demuestran su regocijo. Así han trazado su historia de dolor y de muerte.

Recientemente, las fuerzas represivas del régimen han disparado sus fusiles contra una manifestación de trabajadores que se había organizado en Erandio, pueblo situado cerca de Bilbao. Unos cuantos heridos entre los manifestantes y nueva victoria fascista contra los trabajadores indefensos.

Sin embargo, los productores de algunas fábricas de Durango, Eibar y Bilbao se declararon en huelga para protestar contra la pena capital impuesta al antifascista Arraizabalaga y manifestar su solidaridad con el condenado. Este magnífico ejemplo lo dieron también los presos políticos y sociales de la cárcel de Carabanchel declarando la huelga del hambre en favor del mismo joven condenado a muerte por el tribunal militar de Burgos. Gesto de entereza, de compañerismo, de fuerza de voluntad el de estos antifascistas presos, que, con todo y estar sufriendo el rigor de la prisión, tienen todavía la hidalguía, el coraje de manifestarse solidarios con las nuevas víctimas que caen en las garras de la tiranía.

Seguramente que sufrirán las consecuencias de ser humanos, de sentirse conmovidos por el peligro que corría la vida del resistente vasco. Desafiando todas las vicisitudes, todas las molstias, incluso las torturas qu podrán serles aplicadas por los sicarios de la prisión, han manifestado sus sentimientos generosos, su grandeza de alma. Ahí queda el ejemplo la acción solidaria que puede haya contribuido también para salvar la vida del joven mencionado.

Lo más triste es que de todas estas cosas la gran mayoría de españoles no se enteran. Ni la prensa ni la radio al servicio de la dictadura informan de nada de lo que ocurre en el país. Ocultan todo lo que pueda evidenciar los atropellos y las injusticias cometidas diariamente por los dueños del Poder y los esbirros a su servicio.

Sólo hablan de grandezas, de los muchos beneficios obtenidos, gracias al «talento» y a la «audacia» del tirano Franco.

Con deporte y monsergas alimentan el espíritu de la juventud. Pero el mal va por dentro, royendo las entrañas del pueblo que trabaja y pena. Por más alardes de liberalismo que hagan los fascistas españoles, España sigue vencida, minada por la miseria. Esto lo demostró el obispo de Cádiz examinando la situación de miseria de los trabajadores de su propia diócesis. Donde pudo comprobar que el «*cuarenta y uno por ciento de los campesinos andaluces viven en cuevas, sin agua ni electricidad; y no obtienen trabajo más que una jornada cada tres días*». De esta forma — confirma el señor obispo — «cada familia de siete u ocho personas ha de pasar el año con una renta de 28.840 pesetas». Cantidad equivalente a 2.163 francos franceses.

Otras cifras espantosas señalan que el veinte por ciento de los campesinos españoles son analfabetos. Y un número igual de niños no pueden asistir a la escuela por carencia de maestros y de locales.

Noticias que reproducimos de la revista «La vie catholique» correspondiente al 27 de mayo del año en curso.

Por otra parte se sabe que más de seis millones de trabajadores, de familias humildes, han cambiado de domicilio en pocos años. Huyen del campo, de los pueblos perdidos y sin esperanza alguna de Andalucía, de Extremadura, y de otras regiones para ver si en las grandes ciudades, Madrid, Barcelona y Bilbao, principalmente, pueden aliviar algo su situación de penuria. Otros tantos millones, donde la mayoría es gente joven, muchachos y muchachas trabajadores, han pasado la frontera, se han desparramado por todos los países del mundo, para poder alimentarse y asegurar el pan de los suyos.

Entre tanto, España es invadisa cada año por unos pocos millones de turistas. Turistas que van allí a gozar la vida; a disfrutar del buen clima, de los buenos vinos y de los productos distintos que les ofrece el comercio. Los grandes, los suntuosos hoteles de que tanto se alardea en la propaganda fascista, están ocupados por gente extranjera. Gente que, en gran parte, se dicen antifascistas, están afiliados a una u otra sindical obrera de las existentes en sus respectivos países de origen. Pero que yendo a España a dejar los cuartos, contribuyen, consciente o inconscientemente, al sostén de la dictadura, al sostén del fascismo que muchos de ellos dicen repudiar y que no hace muchos años combatieron a muerte.

La estampa que ligeramente hemos descrito, es la que deberían haber visto los traidores que pactaron con representantes del fascismo que sigue oprimiendo a todo el país. Es también la estampa que deberían tener en cuenta los claudicantes del exilio que van a España en plan de vacaciones y luego vuelven contando «lo mucho que ha cambiado todo» y lo bien que han pasado los días de reposo en el reinado de Franco.

¡Qué vergüenza!

*Ayudemos a los presos mediante la Suscripción pro-España.*

B.D.I.C



Cronicón

# Ni fu ni fa

**por MASTIENO**

¡COALICION! Fila de «cameraman». ¿Quién dice que muere la «parade» o casta de hileras? Hongos de la chistera o melón prestidigitador.

La radio — no esperamos mejor fuente — da el «remaniement» Madrid».

Por vez *primera* se rompe el parche conjunción homogénea o idóneo. Reparación, manoseo, retoque sensacional... «Remanent» remaniable a lo Paolo en batallona de Uccello.

Vamos de etapa. Franqueando dificultades. Pero ¿si hay Regencias, Cisneros, Condestables u Olivares?... No haya miedo de caer en «desgracia».

Carrero sabe su oficio de tirar del carromato. Está tirando lo que ningún privado o favorito: 30 largos años. Los elegantes le llaman «eminencia gris». A lo menos por el título de secretario amanuense.

¡Bravo por el «fort» navegante! Ingeniero naval que se alza con el santo y la limosna. De Industria — donde es caballero — pasa a Estado. Sus *razones* y secretos tendrá. Dícese que opta entre la teoría y la práctica.

Sota, caballo, rey, oros, espada y bastos. Extranjerismo que se ve. Inconcluso trato con la raptada Europa. A buen pedir con «l'Establishment». Componedor López de «opposés différends».

¿Castiella? que «face y desface» peñones, pesetas, timbres, efigies e imperios... Su «tiers monde» y arabismo le condenan al ostracismo. «Gran Ministro» con ex.

¡Solís! «Vrai rempart». ¿Qué se «fizo» de sus imperiales humos? Ha quedado ni más pernicote. Exitazos de luenga data que son reveses de la fortuna movimientista. Siga con insulas, pero sin mangoneo sindical. Un compadrito «politicien» le caza y lo caza.

Trabajo en juego. Licinio lo ocupa. En su «burgum» conocerán al tal la Fuente. ¡Vamos a ver cómo chorrea! ¿Quién es ese nuevo «grand patrón» de la C. N. S.?» *¡Hélas!* «El director de los Altos Hornos de Vizcaya: García del Ramal. De los ramales de la burguesía y de la «voix de son maitre».

¡Sorpresón! Un Sánchez desaloja al mirífico Fraga. ¡Pobre!... Paradores, pistas, mesones, hoteles, sierras, montes, divisas e informaciones. Lo de Gracián: «Hombre sin noticias, mundo a obscuras». Ese Bella dicen que salió del Vaticano o de eso de la Hispanidad. ¡Que se lo pregunten a los sudamericanitos! «On espère» que no sea tan tan lan tan como Iribarne.

¡Gracia de generales! Garicano — ¡vaya usted a saber! — en Gobernación. Pero ¿qué dirán el reloj de ídem y la Puerta del Sol? Salió de Barcelona. ¡Lástima de tierra! Severinos, Migueles, somatén, migueletes y Primos... «Generales-gobernadores» carbonarios en fe púnica.

Cositas sin la menor entraña. Porque ¿adónde iría Vega? No es que sea Alonso Quijano el Bueno, pero su hoja de servicio... Castañón va de Casa Militar a Guerrita. Figura «venerable» — aparte el viejo Caudillo — del equipo. Un Salvador del Aire... Baturine en Marina... ¡Qué armada bien armada manga de ministros castrenses!

Lo gracioso de ministritos tecnócratas, hechos en una decena. ¡Pozo de portentos! Fontana recalará, chorreando, en Comercio. Letona — divinidad venida de Curlandia — nos fundirá, aurificamente, en Industria. Cuenta 43 añitos. Un Benjaminillo. Este Monreal de Finanzas, Monte real... Reales de vellón. O de los montes de Oca. No, Diego Montes, no.

Todavía queda un Mortes de «manos muertas» en Vivienda. Le auguramos la suerte del otro. Creo que Arjona, que, si no edificaba, lucía pico de oro... allende — de los Allende o Salazar «realistas» — se hinca en Agricultura. Hinca y finca. España o cardo. «Entre col y col, lechuga». De Campoamor:

Una col en un cercado
probaba a una rosa bella
. . . . . .

¡Qué Rona! Nadie diga del nombre y número de Fray Luis. Resulta que es nuestro «père» de lo planificado. Vivir para ver que era un «bluffer» eso de engañarnos con los «pères» López Bravo y López Rodó. Eran muchos López.

Respiremos... Nadie mueve en Educación y nada más que Ciencias, en Justicia y nada menos que Cultos, Trabajillos Públicos, Jefatura del Estado, etc. Inamovibles e invariables perpetuos caballeros cubiertos...

La compostura adolece de cuatro ingenieros diplomados y de Estado, cinco espadones condecorados de grandes espaldarazos y ocho letraditos jurisperitos en materia... El «indino» Calomarde gritaría: «Demasiados abogados» y fajines.

Carrerito está en su pedregal. Godoy de carenadura que hunde los pies o cascos. Finta de cuanto Escarpit llama «fabricant de nuages». Tufillo a pastel de liebre. «Remous» de rumí:

Run run...
¿Qué es este ruido?

Equipo en varas. Franco y un «pas en avant», blondiendo o blandiendo. Está fatigado. Hora que le releven la guardia o retén de mando. «Remaniement» de despacho y secretarios confidentes. El fiel Blanco no parece todavía al ventrílocuo de Maese Pedro. Es asaz discreto y obediente como un héroe de Baltasar o de Carlyle. Eso sí; sin figuras «interposées». El conduce... Y toma juramentos delante de Cristo crucificado. ¿Es que no habéis visto al *anciano* Generalísimo detrás, alejado, como *perdido* en la ceremonia? Pero su ojo...

Viejas camisas — hoy de almidón y cuello duro — suplen a camisas viejas. La evolución de maniobras — militares o civilonas — libra su juego. «Neos» que triunfan. Empaque de conservadores. capitalistas, europeístas, atlantistas... Ninguno se dice liberal ni por el forro... Ellos empuñan las riendas... Tras blidear por un rey, blidean con cadenas y tubos de ensayo. Brida colgante y de tambor. A toda brida.

«Opus» en marcha. Sus miembros se dicen «apolíticos», amén de que llevan «espiritualidad» a todo menester. Pregonan su libertad. Hay «falangistas» y «anti». Una *pasión* o sed común de mandar y aprovecharse de servicios estatales.

«Tournant». Equilibrios malabares dan paso a un antagonismo de fuerzas en el gabinete. Los monárquicos impónense al fin. Tendremos un ramaje Borbón-Franco. Aunque éste muera. Matesa rebota en favores oficiales para *benditos* estadistas. «Tras la tempestad viene la calma...»

Sindicatos ilegales hacen público que la lucha de dos campos por la herencia de Franco ha terminado. Cambio de gobierno que significa el entregarse al capital y a la represión de productores.

Apoteosis. Las nubes aristofanescas o sus avispitas.

—¿A do va la nave?

Ni fu ni fa... Como en «La Corte de Faraón».

## chispas

*España importa turistas extranjeros y exporta trabajadores españoles.*

***

*El trogloditismo hispano como motivo de atracción de forasteros.*

***

*El barraquismo es imperecedero en las grandes urbes.*

***

*El barraquismo nos sigue a los españoles de tercera al extranjero.*

***

*Sólo que aquí a Barracópolis le llaman Bidonville.*

***

*Napoleón pervive en el alma de los gerentes de hotel sórdido.*

***

*Cuando la sordidez te aloja no puedes darte por bien acogido.*

***

*Conozco calabozos y zaquizamíes. Ignoro el Carlton, el Ritz, el Negresco, el Paseo de Gracia y los Campos Elíseos.*

***

*Sin 5.000 francos fuertes en mano, y para cederlos, no existe posibilidad de alojarse.*

*Antes era la encrucijada la que te dejaba sin blanca; ahora es el paso de puerta.*

***

*Hay leyes para todo, menos para proteger al infeliz respetuoso de las mismas.*

***

*En 1961 uno solicitó piso en la oficina municipal correspondiente. La acogida fue cortés, el resultado nulo.*

***

*Ocho años después ha adquirido categoría prioritaria.*

*Ocho años más, y la «cloche» o el asilo podrían ser recursos no apriorísticos, sino obligados.*

***

*Lo que ocurre es que al ocaso no lo manda nadie.*

*Además, los diputados son incapaces de reglamentar la miseria, de dorar la píldora, de justificar las tremendas desigualdades.*

*CHISPERO*

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

LENGUAJE CLARO

# Una intransigencia necesaria

por LUIS FABRI

LA característica más saliente del anarquismo, sin la cual toda idea anarquista es inconcebible, es la reivindicación de la libertad integral para todos. Esta presupone, es verdad, la existencia de una organización social que haga prácticamente posible tal libertad, — pues no puede haber libertad donde todos no somos libres, es decir donde haya todavía explotados y explotadores, gobiernos y gobernados, — pero también desde hoy, incluso en los periodos transitorios pre-revolucionarios, hasta que sea posible un régimen anarquista, en la propaganda y en la acción práctica, el anarquismo sería inconsecuente y de hecho renegaría de sí mismo si abandonase realmente los caminos de la libertad.

En los métodos de lucha y en la revolución la orientación anarquista consiste y consistirá en combatir todos los sistemas y las actitudes autoritarias, en defender la propia libertad de propaganda, de asociación y de experimentación para sí, sin lesionarla en los otros, en no sufrir las imposiciones ajenas y en rebelarse contra ellas, pero al mismo tiempo sin pretender imponer por la fuerza a los otros la propia actitud, el propio método, la propia orientación teórica y táctica. Sobre esto no es posible ninguna transacción, y la intransigencia es indispensable; fuera de ella todo movimiento, aun diciéndose anarquista, degeneraría en sentido autoritario y tarde o temprano sería sofocado por los mismos sistemas, muerto con las mismas armas por él incautamente adoptadas.

La anarquía, en el sentido social y no solamente individualista de la palabra, es posible sólo en tanto que es posible poner en armonía todas las libertades entre sí de modo que la una no viole las otras y viceversa. Es decir se convierte en un problema de organización: la organización de la libertad de todos.

Se trata, precisamente, de fundar, según el anarquismo, la vida social y todas las relaciones humanas sobre el «acuerdo» voluntario y no ya sobre la imposición con la fuerza como se rigieron hasta aquí las sociedades humanas. Es decir, se trata de sustituir por la organización libertaria o anarquista, todas las relaciones de la vida en la actual organización autoritaria y estatal.

¿Es posible esto? Si sí, como nosotros anarquistas, creemos, entonces la anarquía es posible. De otro modo, si hubiese de haber siempre necesidad de «imponer por la fuerza el bien» sea a una minoría o a una mayoría, entonces sería propiamente inútil engañarnos a nosotros mismos y a los demás: la anarquía no sería posible, y solamente sería posible, en la mejor hipótesis, una libertad de radio reducido, indigno de ese nombre, de la cual podría usufructuar un número más o menos restringido de privilegiados, en comparación con las grandes masas que quedan esclavas. Si fuésemos partidarios de una libertad que se basase en la imposición podríamos ser y decirnos todo lo que se quiera, — comunistas bolcheviques, socialdemócratas, liberales, republicanos, monárquicos, incluso fascistas, — pero no anarquistas, ciertamente.

Muchos revolucionarios, por aquella sugestión irresistible que ejerce el éxito material sobre los espíritus unilaterales o superficiales, después de la victoria bolchevique sobre la revolución rusa olvidaron lo que debería ser tarea principal de toda revolución, la tarea de dar y asegurar a los emancipados de los viejos yugos una libertad completa, estable y duradera, y se convirtieron en partidarios del Estado centralizado en la dictadura, separándose de los compañeros que habían quedado fieles al ideal de la libertad.

Pero algunos de ellos han reconocido que se habían equivocado. Conozco más de uno que ha ido con los comunistas dictatoriales, y ha militado algún tiempo con ellos, pero después acabó por salir del partido. Uno de ellos, bastante conocido, me escribía en estos días, desde una capital europea, a propósito del arresto de Francesco Ghezzi en Rusia: «Todos los regímenes autocráticos son los mismos». Y el fenómeno se ha producido respecto de algunos sindicalistas y anarco-sindicalistas. Una de las más importantes fracciones de la oposición comunista, ahora fuera del partido, es constituida en Francia por el ínclito grupo encabezado por la revista «Revolution proletarienne», redactada por Pierre Monatte, que un tiempo militó en el campo anarquista.

Todo esto se explica. Al contacto con los hechos y la experiencia bolchevique en la revolución rusa se constata de nuevo lo que los Proudhon, los Bakunin, los Reclus, etc., habían observado en las revoluciones europeas de la primera mitad del siglo pasado: que la falta de libertad parece facilitar en primer término la tarea destructiva de la revolución, pero eso es sólo en apariencia, mientras de hecho sin libertad la revolución muere muy pronto asfixiada. Lo que queda y usurpa a veces el nombre de revolución no es en realidad más que reacción y contrarrevolución. Pero sin embargo, no todos los revolucionarios comprenden esto, precisamente por la falta en ellos de la pasión de libertad. Sinceros y ardientes, quedan aferrados a un cadáver y alimentan así la discordia obrera, preparando para ellos y para los demás terribles desilusiones.

Los anarquistas, salvo la excepción de algunas pobres hojas secas que se separan del árbol del movimiento libertario y acaban en otros campos, no han seguido el ejemplo de los revolucionarios autoritarios, no han olvidado la verdad tantas veces afirmada y confirmada por la experiencia histórica. Sobre esto se hallan todos de acuerdo, sin distinción de tendencias, con el pensamiento que expresaba Malatesta no hace mucho, de que «la anarquía hecha toda de libertad, no puede imponerse con la fuerza por la contradicción que no lo consiente.»

Verdaderamente un poco de confusión había penetrado en los ambientes anarquistas italianos en 1917-1919 a tal respecto, después de la difusión con una cierta fortuna en el público subversivo de la fraseología bolchevista. Pero fue cosa superficial, brevísima, y más que otra cosa el equívoco debido a los diversos significados dados a las palabras. En realidad todos los anarquistas estaban entonces mismo de acuerdo, como se vio claramente en algunas reuniones celebradas precisamente a fines de 1918 y en 1919 en varias partes de Italia por organizaciones anarquistas y locales, y luego en los diversos congresos nacionales hasta 1921. Todas esas reuniones convinieron en el concepto que no sólo la futura orgaización de la sociedad, sino también la acción y la orientación del movimiento anarquista desde hoy, como la conducta anarquista en la revolución, no pueden y no podrían menos de ser acción, orientación y conducta de libertad, sin dejar de ser prácticos y posibles.

Y es verdad. En el terreno práctico de la propaganda y del movimiento, en el terreno experimental y real, libertario y revolucionario, hay mucho que hacer, permaneciendo siempre idealistas y hombres de pensamiento, en el sentido modesto y común de estas palabras. No podría ser de otro modo, pues la acción no iluminada por una idea ni guiada por un pensamiento sería acción de descerebrados.

Mucho hay que hacer, mucho se puede hacer, y no poco se podría realizar de lo que está en nuestras aspiraciones. Pero el camino mejor para triunfar — pero no digo que sea el más fácil y cómodo — es propiamente el que no pierde nunca de vista el objetivo final; el que desdeña las transacciones y las renuncias; el que no rechaza y no niega la ayuda, y no la cambalachea, a ninguna fuerza de progreso y de rebelión; el que se dirige hacia el objetivo anarquista de libertad y de justicia, y no le vuelve las espaldas, y no toma sendas y atajos que lo conducen propiamente al punto opuesto.

Ahora bien, este camino, rectilíneo y coherente tanto como práctico y conclusivo, es posible: existe. Es trazado por la táctica anarquista, por la concepción libertaria del movimiento revolucionario. Ciertamente este movimiento no consiste sólo en la propaganda oral y escrita; la idea debe tener sus instrumentos de lucha y de afirmación, sus organizaciones de militantes, sus experimentos de vida, su actividad en el mundo sindical, en el campo cultural de la educación, etc. Se puede ser prácticos, en suma, y quedar en la realidad de las cosas terrenas, hacer acción y movimiento profícuos, construir cosas sólidas — es decir, salir del sueño y de la utopía — y hacer en fin la revolución, quedando siempre fieles al programa anarquista, sin renunciar a ninguna partícula del ideal de la libertad.

Digo más. Sólo no renunciando a parte alguna del propio programa, especialmente a sus postulados de libertad, se hacen posibles cosas reales y positivas, realizaciones anarquistas y revolucionarias al mismo tiempo. Con las renuncias y las transacciones no se haría más que privar de todo fundamento a cualquier construcción futura propia. Y ésta se derrumbaría, sin la sólida base del ideal, a la primera tempestad, al primer soplo del viento.

# Rincón del bibliófilo

(Continuación)

21. — *¿Existe en español alguna otra obra doctrinaria de Max Nettlau?*

— «De la Crisis Mundial a la Anarquía» (Barcelona: Ediciones Solidaridad Obrera, 1933). Esta importante obra de 325 páginas se titula en su original alemán «Eugenesia de la Sociedad Libre».

22. — *¿Qué ocurrió el año 1765 en Madrid?*

— Hubo una rebelión popular que fue reprimida por el conde Aranda presidente del consejo de Castilla.

23. — *¿Cuál es la esencia del ensayo de Eliseo Reclus titulado «Origen de la religión y de la Moral»?*

— «La Anarquía quiere que el orden y el bien público no sean más que el resultado espontáneo de todas las fuerzas productivas asociadas, de todas las libertades cooperando a un mismo fin, de todas las soberanías inteligentemente ejercidas en el interés común, de todas las iniciativas armonizadas hacia el triunfo de esta verdad magnífica: que el bien de cada uno sólo podrá encontrarse en el bien de todos».

24. — *¿Qué importante libro del compañero francés E. Digeon se publicó en París el año 1882?*

— «Derechos y deberes de la Anarquía racional», en idioma francés.

25. — *¿Escribió el compañero Pietro Gori algún ensayo sobre moral anarquista?*

— Escribió varios, pero citemos éste: «Las bases morales de la Anarquía», en idioma italiano. He aquí un pasaje del mismo: «Todo individuo, por el solo hecho de nacer, tiene derecho a la vida; derecho que debe ejercer antes que otro alguno; quien se opone de un modo u otro al ejercicio práctico de este derecho natural, viola en su propio semejante las razones y fundamentos de su propia existencia».

26. — *¿Dónde por vez primera se publicó este ensayo de Gori?*

— En el periódico italiano «L'Agitazione», 1904.

27. — *¿Cuándo se fundó el Ateneo de Madrid?*

— En 1820, por iniciativa privada.

28. — *¿Cuántos obreros textiles trabajaban en Cataluña el año 1830?*

— 20.689.

29. — *¿Quién era Johann Most?*

— El más prominente de los anarquistas alemanes del siglo pasado. Nació el 5 de febrero de 1846 en Ausburg y murió el 17 de marzo de 1906 en Cincinnatti (Ohio).

30. — *Existe alguna buena biografía sobre Johann Most?*

— «Johann Most, La Vida de un Rebelde» por Rudolf Rocker (Buenos Aires: Editorial La Protesta, 1927). Dos tomos y prólogo de Alejandro Berkman.

31. — *Quién era y cuándo murió Louis Auguste Blanqui?*

— Socialista revolucionario francés que murió en París el 1 de enero de 1881. Sufrió 35 años de prisión por sus ideas.

32. — *¿Qué día de la semana murió Anselmo Lorenzo?*

— El miércoles 30 de noviembre de 1914.

33. — *¿Y qué día de la semana nació Errico Malatesta?*

— El domingo 4 de diciembre de 1853.

34. — *¿Por qué José Prat se hizo anarquista?*

— Escribe él mismo: «Me volví anarquista gracias al estudio contínuo, aunque sin orden, al cual fuí conducido desde mi infancia por mi amor a la lectura».

35. — *Ahora que se ha publicado en francés el folleto de Malatesta titulado «La Anarquía», ¿podrías decirnos quién fue el que tradujo la primera edición española?*

— Ricardo Mella.

36. — *¿Qué es lo que quieren los anarquistas según Jean Grave?*

— «Los anarquistas quieren la transformación completa de la sociedad, el bienestar para todos, la abolición de las desigualdades y de la explotación del hombre por el hombre, la más completa libertad para todos».

3è. — *¿Cuándo se fundó en Barcelona la primera cooperativa de consumo?*

— En 1840 y se llamaba «La Cooperación». Fue fundada por un centenar de familias obreras.

38. — *¿Cuándo murió el anarquista José Antonio de Avila?*

— El martes 6 de diciembre de 1923, en Lisboa.

39. — *¿Cuándo apareció en inglés el folleto de Malatesta titulado «Entre Campesinos»?*

— En 1890. Se titulaba: «Una conversación sobre el comunismo libertario entre dos trabajadores».

40. — *¿En qué año se editaron las declaraciones del anarquista francés Etiévant?*

— En francés: 1892. Este mismo año apareció una traducción portuguesa: «A Minha Defeza» (Mi Defensa). Las «Declaraciones de Etiévant» fueron publicadas en español en 1893.

42. — *¿Cuándo y por qué fue condenado a muerte el anarquista Cyvoct?*

— El lunes 12 de diciembre de 1883 por haber sido redactor responsable en Lyon (Francia) de un periódico anarquista.

42. — *¿Qué día de la semana era cuando murió Fermín Salvochea?*

— El miércoles 28 de septiembre de 1907.

43. — *¿Puedes aún decirnos la fecha exacta de la muerte del anarquista Pedro Esteve?*

— El miércoles 14 de septiembre de 1925 murió Pedro Esteve en Nueva York.

44. — *¿Quién fundó en 1841 una colonia libertaria en Andalucía?*

— Manuel Sagrario de Veloy, en Tempul (Jerez).

45. — *¿Qué libro del Prof. A. Hamón se editó en La Coruña?*

— «El socialismo en el congreso de Londres» (La Coruña: Biblioteca de El Corsario, 1898). Traducción de José Prat.

46. — *¿Cuándo la «Unión Obrera Catalana» se declaró anarquista?*

— El congreso de la «Uninón Obrera Catalana» celebrado en Barcelona el 25 de marzo de 2881 se declaró por unanimidad partidario del socialismo libertario.

47. — *¿Cuáles eran las aspiraciones de la «Federación de los Trabajadores de la Región Española?*

— «Anarquía, Federación y Colectivismo».

48. — *¿Qué semanario libertario se publicaba en 1892 en Lisboa?*

— «A Revolta». Su subtítulo era: Revista semanal del socialismo libertario.

49. — *¿Qué ocurrió el 2 de febrero de 1852 en España?*

— El cura Martín Merino atentó contra la reina Isabel.

50. — *¿Cómo se titulaba en alemán el famoso folleto «La Peste Religiosa» y cuándo fue publicado por primera vez?*

— «Die Gottespest». La primera edición data de 1883 (Nueva York).

**Vladimir Muñoz**

*(Continuará.)*

# Calendario para 1970

Pronto se pondrá a la venta este calendario que tan prestigiosa obra de propaganda viene realizando.

El correspondiente al año 1970 estará compuesto por textos relacionados con los acontecimientos de mayo de 1968 en Francia e ilustrado por la reproducción de pasquines debidos a la pluma de numerosos artistas populares. La portada, en tricromía, será un fotomontaje de los más notables carteles murales aparecidos por las calles de París en aquellos días históricos, bajo el título: «Los muros de París hablan».

Como cada año, habrá una edición en francés y otra en español. Nuestra primera intención fue de no aumentar el precio del calendario este año, pero avisados por la imprenta de que el precio de coste sufriría un aumento considerable debido, entre otras causas, a que por su forma apaisada se invertiría dobre de material en alambre y que éste por ser de importación quedaría gravado en el precio debido a la devaluación del franco; teniendo en cuenta además que el franqueo es superior al de los años anteriores, nos hemos visto obligados a reconsiderar nuestros cálculos y modificar el anuncio aparecido en «Espoir», en el que dábamos a saber que el precio sería de 4,50 francos, en la seguridad de que cincuenta céntimos de aumento por ejemplar no compensaría los gastos suplementarios que tendremos.

Por consiguiente, el precio será de 5,00 francos, con una reducción de 10 % para todo pedido superior a 10 ejemplares.

Aquéllos que lo deseen adquirir pueden dirigirse al Consejo Nacional de S. I. A., 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

*Consejo Nacional de S.I.A.*
4, rue Belfort, 31-Toulouse.

# El Mundo es así

## Situación en la República Dominicana

Por su irrecusable objetividad creemos interesante reproducir la siguiente impresión publicada en «La Vanguardia» de Barcelona el 11 de noviembre 1969:

Hace unos días comenzó de manera oficiosa la campaña electoral para la presidencia de la República Dominicana. El P.R.D. (Partido Revolucionario Dominicano), inspirado por Juan Bosch, convocó un mitin, en Santo Domingo, entre sus seguidores. Al acto de propaganda política siguieron unos disturbios en los que murió un policía y varias personas resultaron heridas. Hubo tiroteos y las tropas emplearon gases lacrimógenos al día siguiente, en el «campus» de la Universidad de la capital dominicana, contra los estudiantes que realizaban una manifestación adversa al presidente Balaguer. La violencia ya se había desatado.

En el año setenta se deben convocar las elecciones presidenciales en aquella República, como también se celebrarán los comicios para designar primer magistrado en Chile. No es aventurado, pues, advertir sobre la importancia que pueden tener estos acontecimientos en la vida política de todo el continente iberoamericano. La situación de la República Dominicana es, sin embargo, mucho más difícil que la de Chile. Las condiciones de subdesarrollo son dramáticas. El desempleo alcanza un porcentaje altísimo. La falta de industrialización, la existencia de una estructura agraria arcaica y casi feudal, la corrupción política, han sido la triste herencia de la dictadura trujillista. Las contradicciones de la sociedad hispanoamericana son patentes, con una gran masa de población que vive en condiciones miserables, que padece hambre, y una oligarquía omnipotente que controla toda la economía del país. La burguesía nacional carece de fuerza. Es una clase incipiente, oprimida y obstaculizada por la presencia de los capitales norteamericanos.

En este clima no es extraño que se produzcan incidentes violentos.

Pero la República Dominicana, que tiene, por otra parte, frecuentes conflictos fronterizos con Haití, está, todavía, bajo las graves consecuencias sociales y políticas del gobierno de Trujillo. En 1963, después de la formación de un triunvirato que dirigió la nación, se celebraron elecciones libres, en las que resultó elegido Juan Bosch. Juan Bosch representaba entonces la tercera solución política, la «tercera vía», de Iberoamérica; es decir, el compromiso democrático. Con Betancourt, Figueres, Muñoz Marín, el mismo Frei más tarde, trataba de liberar las fuerzas políticas de aquellas sociedades, impulsarlas hacia el desarrollo económico, dentro del juego de la libertad de opiniones. Ocho meses después, un golpe militar derribaba al presidente. El país entraba en una fase de inquietud que desembocaría, en 1965, en una verdadera guerra civil, en la que murieron más de tres mil personas. Los dos bandos que se enfrentaban los constitucionalistas de Caamaño, que apoyaban el retorno del presidente Bosch, y los soldados de Wessin y Wessin, lucharon, sobre todo, en Santo Domingo. La ciudad se dividió en sectores. Mientras los intentos pacificadores de la O.E.A. fracasaban, los «marines» norteamericanos desembarcaban en la isla, en una de las operaciones exteriores más desgraciadas de la Administración Johnson.

La intervención americana — en la historia del país el hecho no es nuevo — radicalizó a grandes sectores de la opinión. Caamaño y sus partidarios eran presentados como auténticos comunistas (1), así como el propio Juan Bosch. El sueño de la democracia electoral se hacía difícil. Después en el gobierno de Balaguer, antiguo colaborador de Trujillo, la situación nacional ha seguido siendo amenazadora e inestable. Balaguer quiere ahora presentarse a la reelección, aunque cuenta con un posible contrincante fuerte y hábil, como es el vicepresidente Lora. A su partido, el Partido Reformista, se enfrentan los grupos políticos que representan a la pequeña burguesía nacional, con García Godoy al frente, y, sobre todo, el poderoso Partido Revolucionario Dominicano de Juan Bosch, que se ha pasado de su actitud parlamentaria a una decidida acción directa. El P.R.D. agrupa la mayor parte de las masas campesinas y obreras del país.

Hace unos días, cuando su secretario general, Peña Gómez, hablaba a sus partidarios sobre la necesidad de que el ejército dominicano desempeñara un papel revolucionario y promoviera la reforma agraria, como ha ocurrido en el Perú y en Bolivia, se produjeron los graves disturbios a que hemos aludido al principio. La violencia se había despertado otra vez en Santo Domingo, donde la campaña electoral para la presidencia puede ser, todavía, cruenta y dramática.

(1) Con sus mentiras el Pentágono y también El Pardo, han servido maravillosamente los intereses del Kremlin. (N.D.L.R.).

# MALESTAR OBRERO

### EN LA FACTORIA BAZAN

EL FERROL. — Los obreros de la empresa gubernamental, Bazán, están disgustados por el estado de inseguridad económica y física en que se les mantiene. Los jornales siguen estáticos a pesar del encarecimiento constante de la vida, y en los talleres la reglamentación de «seguridad laboral» no es observada, derivándose de esa lenidad frecuentes accidentes del trabajo, el último de los cuales (explosión de una caldera fatigada) ocasionó tres heridos graves. En el espacio de un mes los operarios de la factoría se han declarado tres veces en huelga de brazos caídos para llamar la atención a la gerencia, pero ésta, fiada en el amparo del gobierno, replica a los protestatarios con avisos y con notas de prensa amenazando a los «promovedores de disturbios» con represalias severas, en vista de lo cual se esperan acontecimientos sonados en la Bazán, centro de trabajo el más importante de esta ciudad.

### CONTRA EL SINDICALISMO DEPENDIENTE

MADRID. — Unos centenares de empleados de Banca y Bolsa celebraron reunión en los pasillos de la sede del Sindicato Provincial de Banca para examinar diversos puntos del informe de la O.I.T. sobre los sindicatos españoles.

Los trabajadores tenían el propósito de haber celebrado una asamblea en el salón de juntas, pero la reunión fue denegada por la presidencia del Sindicato provincial correspondiente, a quien se había solicitado autorización.

A pesar de tal negativa, los trabajadores mantuvieron su postura de examinar algunos puntos de dicho informe, especialmente en lo que se refiere a la independencia de los sindicatos, punto sobre el que se expresó una opinión unánime.

### LIRICA SALARIAL

MADRID. — Hablándose (solamente hablándose) en los medios jerárquico-sindicales de una posible aplicación del quinto escalón de aumento de salarios en la Hunosa (34 % del censo minero de España), se sugiere que el tal beneficio, caso de haberlo, sea extendido a toda la minería española. El citado quinto escalón prevé un aumento de 12 pesetas y media por hombre y por jornada.

# ANTENA

### PICASSO AGUANTA BIEN

MADRID. — Pablo Picasso se ha negado a pasar su composición «Guernica», que se encuentra depositada en Estados Unidos, al Museo de Arte Contemporáneo de Madrid por ser, éste, propiedad del Estado. Picasso alega que «Guernica» pertenece al Gobierno de la República y no al régimen franquista.

### REUNION DE ENGOLADOS

SAN SEBASTIAN. — Una comedia de lealtad al régimen y al jefe del Estado ha tenido lugar en el frontón Anoeta. Asistieron al mismo toda suerte de movimientales de la capital y de la provincia, desde el gobernador civil hasta los alcaldes pedáneos. (Según noticia, éstos se ejercieron pedáneamente.) A todo eso la nota de prensa lo tituló: «Acto de lealtad del pueblo de San Sebastián y toda su provincia a Franco y al Movimiento».

### LA MATARON POR EL PROCEDIMIENTO DEL HALAGO

GUADALAJARA. — Falleció horas después del homenaje que en su honor se celebró en el Monasterio Benedictino de Valformoso de Las Monjas, la religiosa alcarreña Felisa de San José de Calasanz.

Las emociones que experimentó en el transcurso de los actos, organizados con motivo de cumplir los cien años de edad y 72 de clausura afectaron su corazón y sufrió una taquicardia de la que falleció poco después de medianoche.

### FUGA DE SANTAS Y SANTOS

LEON: — De la iglesia de Pueblo del Campo, lugar cercano a Ponferrada, han desaparecido Santa Ana, Santa Bárbara, Cristo, San Juan, y algunos angelitos. Además se halló en falta el dinero de los cepillos.

### MUERTO POR LA PATRIA

CORDOBA. — El soldado Joaquín Torros Tostado, de Viájara (Cáceres), resultó muerto por atropello en esta estación cuando iba a reincoporarse a su regimiento en Almería. La patria encontrará soldado de recambio.

### PRUEBAN DE HACER TRABAJAR GRATIS

SEVILLA. — Continúa sin resolverse el problema planteado entre el personal contratado para la construcción de unas viviendas en la localidad de Dos Hermanas por la empresa constructora Ramírez de Arellano, al no haber terminado ésta de liquidar unos salarios pendientes a los trabajadores y negarse éstos a seguir trabajando en tales condiciones.

La empresa, que reconoce el devengo de los salarios, no se niega a abonarlos, pero manifiesta encontrarse en una precaria coyuntura económica, con dificultades de tesorería. Una prueba de buena voluntad de la empresa, se añade, reside en que de las tres semanas de salarios que se adeudaban a los trabajadores de la obra, ya ha podido pagarse el importe de una, quedando todavía pendientes de liquidación los jornales de unos ocho días aproximadamente.

Mientras tanto, desde hace diez días, los trabajadores siguen sin prestar su actividad en las obras, a la espera de que se les liquiden sus salarios.

### AMERICA ESPECULA

MADRID. — Las relaciones diplomáticas entre España y América del Norte están sometidas a la ley que rige entre el rico y el mendigo. Cuando Franco establece regateo en cuanto a bases y otras parcelas de patria alquiladas, Norteamérica responde con una indirecta que esta vez van a pagar empleados españoles. En efecto, unos centenares de ellos van a ser licenciados. Varios oficinistas tendrán opción a integrarse al peonaje y los peones designados irán a la calle sin otra consideración que la de un aguinaldo único para desempleados. La Embajada de Washington asegura, por su parte, que esos despidos obedecen a «una resucción de plantilla que está de acuerdo con la norma del gobierno de Estados Unidos de aumentar la eficiencia de las instalaciones de Defensa en los Estados y fuera de ellos, empleando los métodos más modernos posibles...»

### ALIENTO CULTURAL

MADRID. — Hace ya más de cuatro meses que los maestros de Segovia y su provincia no perciben el complemento de paga correspondiente a los profesores en activo.

Se da también la circunstancia de que el citado complemento ha sido gravado con otro nuevo descuento, además del correspondiente al impuesto sobre rendimiento de trabajo personal con destino a la Mutualidad del Magisterio.

Los maestros nacionales cotizan para la citada Mutualidad en la que es obligatoria la filiación, el 4'9 por 100 de sueldo íntegro, además de la parte impuesta al complemento. Con todo esto, dicho complemento ha quedado reducido a 922 pesetas mensuales.

Por su parte, nueve profesores de la Facultad de Ciencias Geológica sde Oviedo se resisten a dar sus respectivas clases hasta y tanto no perciban los complementos de «dedicación exclusiva» que les corresponde desde que comenzó el actual curso académico, según han manifestado a los periodistas los propios interesados.

### TOP Y TRIBU-SUPRE, TODO LO MISMO

MADRID. — Angeles Franco Rico y Rosario Paux Fraile fueron condenadas por el TOP a seis meses y un día de prisión y 10.000 pesetas de multa por haber, en 1968, circulado hojas del 1º de Mayo. Recurrentes ante el Tribunal Supremo, éste ha confirmado la injusticia del TOP, su congénere.

### EN OTRO CASO, CONDENA LEVE

VITORRIA. — Como es sabido, el subinspector de Policía, Fernando Montolío Millán asesinó a mansalva al campanero de Urabain, Segúndo Urteaga Pérez Unzueta, por interpretarlo afiliado a la organización ETA. Pasado recientemente por juicio, el acusado ha obtenido, de los miembros del tribunal, la reprensión siguiente:

«Fallamos: Que debemos condenar y condenamos al procesado en esta causa, Fernando Montolio Millán, como autor responsable de un delito de homicidio por imprudencia temeraria, sin la concurrencia de circunstancias modificativas de la responsabilidad criminal, a la pena de dos años de prisión menor con sus accesorias de suspensión de todo cargo público, profesión, oficio y derecho de sufragio durante el tiempo de la condena, y al pago de las costas procesales.»

Por nuestra cuenta añadiremos que si la víctima no hubiese tomado parte en la guerra a favor de Franco, Montolio hubiera salido a la calle libre y sin costas. Pero mató, equivocadamente, a uno de los suyos...

### REVERSO DE LA HOJA TRIBUNALICIA

MADRID. — Ante el TOP compareció el procesado Mario Dorronsoro Ceberio, bajo acusación de haber pertenecido a Eta, hallarse en posesión de una pistola y de un documento de identidad falso. Por eso, lo otro y lo de más allá el fiscal ha pedido se le aplique al procesado la condena de 13 años de presidio, pena conjuntiva a todos sus «delitos». Dorronsoro respondió siempre en vasco, por cuyo «delito» fue expulsado de la sala. La condena recaída en estos momentos se ignora, pero es sintomático que el abogado defensor de Dorronsoro solicite para su defendido la pena de 6 meses y un día por el arma de fuego, otros 6 meses y un día por tenencia de documento nacional apócrifo y un mes y un día por uso del mismo, más 5.000 pesetas de multa.

Un poco más, y Dorronsoro atrapa la condena aplicada al asesino Montolio, según proposición del letrado defensor. En cuanto al TOP, ya veremos cómo se luce.

### DOS AÑOS DE PRISION PARA OTRO

BARCELONA. — El sereno José Simó Soler ha sido condenado por la Audiencia provincial a 2 años de encierro por haber dado muerte en la calle Tuset a Julio Fernández López. Simó adujo la eximente de defensa personal, razón que el tribunal apreció a medias.

### DOS CONDENAS MAS

BURGOS (OPE). — La Capitanía general facilitó el día 24 una nota dando cuenta de que en consejo de guerra celebrado dicho día habían sido condenados a la pena de 15 años de prisión Jesús Ramón Bilbao y Domingo Cilueta. Se les acusaba de formación de depósitos de explosivos destinados a provocar una agudización del problema laboral. Pero los explosivos no fueron llevados a la fábrica sino que los encontró la fuerza pública.

### INMIGRANTES ESPAÑOLES EN SUIZA

BERNA, (OPE). — Hay en Suiza más de 600.000 obreros extranjeros, y después de los italianos, cuya patria es fronteriza con Suiza, España es el país que con más inmigrantes de su nacionalidad cuenta. Pasa su ncmero de ochenta mil.

# COMUNICADOS

## S.I.d.

*Section Départementale de Montauban*

Invite cordialement tous les camarades et amis de la culture à la conférence que fera le camarade Marcel Lepoil le dimanche 23 novembre à 10 heures, à la salle Sellier de la Maison du Peuple de cette ville sur le thème : *Les illusions de la politique et le réalisme anarchiste.*

L'intérêt et l'actualité du sujet étant très intéressants, nous attendons une assistance nombreuse.

### F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 7 de diciembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Los compañeros procurarán decir el número de calendarios que podrán vender y cantidad de turrones para poder hacer los pedidos.

### F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo, día 23 del corriente, a las 9 y media de la mañana, Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

### TOMBOLA SOLIDARIA

Efectuado el sorteo los números agraciados son:

1°, 9.229; 2° 9.220; 3°, 2.150; 4°, 8.904; 5°, 2.457; 6°, 2.259; 7°, 9225; 8°, 9.865; 9°, 4.771; 10°, 5.317.

### F. LOCAL DE AUCH

Convoca a asamblea general para el dia 23 de noviembre a las 2 de la tarde en el local de costumbre. Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la máxima asistencia de compañeros.

### ADHESION A UNA REFORMA

Al Director del COMBAT SYNDICALISTE.

Estimado compañero: En asamblea general de esta F. L. de Clermont-Ferrand, el dia 2 de Noviembre de 1969 se puso en discusión el nuevo formato del «C.S.» lo encontramos superado en su presentación y aprobamos dicha iniciativa.

Fraternalmente. Por la Federación Local, *El Secretario.*

### F. L. DE TOULOUSE

Anuncia *Gran Festival Artistico de Varietés,* a beneficio de su obra social y solidaria, el cual tendrá lugar el domingo día 7 de diciembre de 1969, a las 3 de la tarde, en el Cine Espoir, 69, rue du Taur, con la participación de los siguientes grupos artísticos:

1° Cuadro de las alumnas de la Escuela de Danza de Mme Garrido (ballets clásicos).

2° El Grupo de Ballets de Terra Lliure con su repertorio de folklore español (baile y canto), bajo la dirección artística de Amparito Navarro, y canciones populares por los componentes del mismo Grupo.

3° El espectáculo será presentado y animado, junto con extractos de poemas y poesías de Miguel Hernández y Federico García Lorca, por el Grupo Artístico Los Amigos del Teatro.

Confiados en que el festival será del agrado de todos, esperamos que la familia confederal y la colonia española residente en Toulouse, en su departamento y departamentos limitrofes, asistirán a pasar una tarde agradable y fraternal.

### ITEM MAS

Esta F. Local celebra asamblea general el sábado día 20 de diciembre, a las 9 de la noche en el local social de la C. N. T. (Bolsa del Trabajo). En ella serán tratados problemas de máxima importancia en bien de nuestra C. N. T. y de las ideas libertarias.

Es interesante que todos los compañeros y militantes, hagan acto de presencia en dicha asamblea.

Nota. Para satisfacer a todos, nuestra F. L. celebrará sus asambleas los sábados por la noche y domingos por la mañana.

### F. L. DE ST-DENIS

Sonvoca asamblea para el día 30 de noviembre 1969 a las 9 en punto de la mañana en el nuevo local.

### PRO-ESPAÑA

*Julio*

F. L. de París: 400 frs.; F. Local de Drancy : 40; F. L. Ivry : Gutiérrez, 50; Durán, 10; Vivancos, 10; López, 5; Montoliu, 20; F. L. Combs-la-Ville, 80; F. L. de Dreux: 159; F. L. de Dreux: Jornadas mayo, Landeira, 70.

*Septiembre*

F. L. Alfortville, 60 frs.; Gomis, 10.

# Quelqu'un bouche nos expéditions à la Poste

**Mon cher Llop,**

**Dans un dernier COMBAT SYNDICALISTE vous avez fait passer un article sur le long délai que les P.T.T. mettent à faire parvenir aux abonnés de cet hebdomadaire.**

**Ici, je reçois généralement ce journal que 8 jours après la date de son expédition puisque vous disiez qu'il était remis aux bureaux expéditeurs le mardi. J'ai fait ma petite enquête à la Poste de La Charité-sur-Loire, or ce retard émane certainement du bureau expéditeur.**

**C'est donc à l'Administration du « C. S. » de protester auprès du service des P.T.T., je te signale cela pour la bonne règle, et te prie de croire, mon Cher Llop, à mon fraternel salut !**

**Serge PEINCEDE, Passy-les-Tours par La Charité (Nièvre).**

Le 8 novembre 1969.

Que la direction postale de Paris pardonne notre insistance. Quelqu'un bouche les expéditions de LE COMBAT SYNDICALISTE à la Poste. Nous avons l'imprimerie à Choisy-le-Roi (94); c'est pourtant à la Poste de cette ville que notre hebdo est déposé chaque mardi, au plus tard à 17 h. Mais Choisy est loin de notre soupçon, il faut regarder la suite... Voyons en effet comment s'expriment plusieurs de nos abonnés :

*Ponciano Alonso*, Bordeaux : « Le paquet arrive le lundi suivant. La vente, se faisant le dimanche, c'est raté. »

*Juan Ferre*, Paris (11) : « COMBAT SYNDICALISTE » arrive tard. C'est déjà une habitude. Le numéro 579 a été déposé dans ma boîte le lundi suivant, sali et piétiné. »

*J. Fernández*, Paris (18) : « Reçu le numéro 579 déchiré et avec un retard de six jours. »

*Plusieurs abonnés de Thiais* : « Votre « C. S. » arrive avec un retard considérable. » (94-Thiais voisine Choisy-le-Roi).

*Correspondant de Paris (X), rue Ste-Marthe* . « Quelque semaine LE COMBAT SYNDICALISTE ne peut être pas exposé à la vente le dimanche pour retard du courrier. Comme ça, la Section des Communiqués (avis de réunion) devient inutile. »

*F. Rigat*, St-Symphorien (33). « Fait réclamation à la Poste locale, j'ai été renseigné que le défaut d'envoi provient du lieu d'expédition ou triage, pas de St-Symphorien et même de Bordeaux. »

*M. Hernández*, Dreux (28) : « En fin, le numéro 581 du «C. S. » est arrivé en son temps. Votre avertissement a-t-il été entendu ? Avec le 581 j'ai reçu des numéros attardés... »

### DETENCIONES EN PAMPLONA

PAMPLONA, (OPE). — Según la agencia Europa Press, nueve personas han sido detenidas como consecuencia de un incidente ocurrido en el edificio de Correos. Del motivo de estas detenciones dice dicha agencia que, «aunque los hechos no pueden llegar a reproducirse con exactitud, se sabe que varias personas llegaron a Telégrafos con la intención de redactar unos telegramas pidiendo la condonación de la pena de muerte a que había sido condenado el activista vasco Antonio Maria Arrizabalaga Basterrechea en Consejo de guerra seguido en Burgos. Rumores recogidos en la calle afirmaban que la causa de la detención fue la simple intención de poner los telegramas, pero de fuentes fidedignas se ha dicho que la policía trataba de averiguar si tal iniciativa venía ya organizada y dirigida como campaña.»

### LIBRO «CIUDAD CAIDA»

*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caida», y comprenderás que este magnifico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

### PARADEROS

—De Joaquín Vizcaino Díaz, procedente de Málaga, pasó a Francia en 1939. Informar a Bonifacio Cano Vizcaino, Foyer de la Radio-Téchnique, 127, rue du Bols Sabot, 28-Dreux.

—De Feli del Prado, que últimamente habitó en 91, rue des Chantiers, Graville, 76-Le Havre. Comunicar a Rufi Imbernón, 55, rue Château d'Eau, 45-Ingre.

# ACTION DIRECTE A SACLAY

*Voici un tract, ayant été distribué à Saclay, le 27 octobre, qui le prouve:*

Aujourd'hui lundi 27 octobre nous avons commencé une grève de la faim, pour protester :

1°) CONTRE LE LICENCIEMENT de 100 femmes de ménage sur 350. Ce licenciement nous paraît particulièrement scandaleux et révélateur de notre société. Il s'agit d'économiser 2 millions de NF sur un budget du CEA de 2,5 milliards de NF. Pour ce faire on condamne des personnes à vivre avec des retraites de l'ordre de 100 francs par mois et par conséquent on les réduit au dénuement.

Pour nous le responsable de la situation reste le Directeur du Centre qui, tel Ponce-Pilate, s'en lave les mains en disant qu'il n'a fait que réduire les crédits de nettoyage.

Nous n'acceptons pas de jouer le jeu de la division du personnel entre agents du CEA (les nobles) et agents des entreprises extérieures (les parias) que veut nous imposer l'administration et par lequel une partie du personnel est tenté. Pour nous tous les travailleurs quels qu'ils soient ont droit à une vie décente.

2°) CONTRE LES PROCEDURES ARBITRAIRES de plus en plus fréquentes qui ont cours au CEA. Après les oppositions non justifiées à des avancements et des promotions, après l'enlèvement sur le site d'un de nos camarades, on vient de licencier deux infirmières en règle pour les remplacer par deux autres, on vient d'arracher des mains d'un de nos camarades son autorisation d'entrée, ces mesures ont été prises sans aucune espèce de justification. Utiliser d'autres critères que les critères strictement professionnels à l'égard de salariés qui n'ont d'autres moyens de vie que leur salaire c'est tourner la justice.

Nous nous opposons à tous licenciements.

Nous demandons la réintégration des trois agents en régie exclus du centre.

Nous voulons que désormais les motifs des décisions prises par le CEA à l'encontre de ses agents ou des agents des entreprises extérieures soient communiqués officiellement aux intéressés.

Nous refusons d'être les complices d'une société hypocrite et lâche qui fait toujours payer ceux qui peuvent le moins se défendre.

Nous refusons d'être les complices d'une société répressive qui utilise tous les moyens, même ceux qui contreviennent à sa propre légalité, pour conditionner et intimider ceux qui en définitive sont à la source de toute richesse, les travailleurs.

Signés les agents du CEA-Saclay : *Bernard Gonel, Gérard Laboureur, René Houhot, Hervé Nifenecker, François de La Plazza.*

A l'heure actuelle deux de ces grévistes de la faim sont à l'hôpital et la grève se poursuit. Une grève de protestation est prévue pour le 17 novembre. La C.N.T. appuie mais estime que cette grève doit être générale et illimitée jusqu'à la reintégration complète du personnel licencié.

# COMMUNIQUES

SYNDICAT DE METAUX DE LA REGION PARISIENNE

Permanence : Pour le mois de novembre. les samedis de 17 à 19 heures au siège confédéral.

*Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires*

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

2e UNION REGIONALE

Les camarades sont informés que le Congrès de la 2e Union Régionale aura lieu à la date du 23 novembre 1969.

UNION LOCALE *des Syndicats de Puteaux (Bourse du Travail de Puteaux)*

Réunion extraordinaire : Samedi, 22 novembre à 17 heures.

**C. N. T. - J. A. S.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

# Le capital et l'Etat

Ce n'est pas dans les parlements ou dans les présidences du conseil que sont les potentats modernes, ils sont à la bourse de Paris, de New-York, de Rome et des autres grandes capitales. Mais cette royauté est instable; elle peut s'écrouler soudainement alors que l'Etat dure et ne perd jamais ses griffes. L'humble fonctionnaire, souple et mielleux devant le banquier tout puissant, change brusquement d'attitude quand la débâcle arrive.

Déguisés, beaucoup s'aperçoivent alors que s'ils commandèrent en maîtres c'est parce que l'Etat, cette puissance plus formidable que le capital, les protégea et les soutint. Gualino, qui finança les entreprises de Mussolini avant de sombrer avec Custric, a décrit ses impressions quand on l'emprisonna : « Quelques heures auparavant, je m'occupais encore de mes employés; j'étais à cent lieues de penser que soudain, dans la nuit, on me conduirait en prison. Ah !, ces verrous continuellement ouverts et refermés, ces cliquets de clefs, ces longs corridors silencieux et noirs ! On me laissa dans une pièce obscure. Deux personnes : un scribe et son aide — un détenu — occupaient la pièce; le silence de tombe qui régnait depuis un bon moment, fut interrompu par le détenu, qui dit : « La dernière personne que je me serais attendu à voir ici, dit-il, c'est bien vous, monsieur le commandeur ». Gualino, dont le nom rayonnait dans le monde de la finance, s'aperçoit brusquement qu'il n'est rien devant un policier muni d'un mandat d'arrêt.

Pareil au père qui mange ses enfants l'Etat, protecteur et soutien du capitalisme, sacrifie les banquiers trop impopulaires ou trop compromis afin de sauver l'institution. Ce qu'il veut, l'Etat, c'est maintenir à tout prix une propriété, c'est conserver, grâce à la loi, à sa loi, un régime qui dépouille la masse des travailleurs au profit d'une poignée de parasites. Ne nous étonnons pas que la haute finance se montre en période électorale d'une largesse royale à l'égard des candidats députés qui secrètement promettent de soutenir leurs intérêts. Et elle accepte que ces larbins parlementaires de la droite à la gauche affichent des programmes révolutionnaires et crient même contre les bourgeois, afin de mieux piper les voix des électeurs.

Mais ne nous y trompons pas; tous les Etats mènent une politique qui a pour idéal la lutte pour la domination des peuples; c'est pour cela que tout Etat a une force armée afin qu'une minorité de parasites se maintiennent au-dessus de la majorité laborieuse et féconde.

Enfin, l'Etat est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience et la servile soumission des peuples aux puissants que représentent l'Etat.

L'Etat c'est l'esclavage moderne. Les peuples qui obéissent aux gouvernements ne peuvent être des peuples libres et sages, puisque leur obéissance même est un signe de faiblesse et de folie.

On ne cessera donc d'être exploité et privé de liberté tant que l'on permettra l'existence de l'Etat.

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néo-facisme » ..... 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

LA GRANDE PEUR DES C.R.S.

Jeune lycéen révolutionnaire s'entrainant au lancement du pavé.

B.D.I.C

# Le mal vient de la ville...

Le crime a percé dans la ville d'Hollywood, traversant comme une balle l'un des plus paisibles repaires des Etats-Unis. Crime satanique, à plusieurs tumeurs, à plus d'un mystère qui braque soudain les regards sur une cité glauque mais tranquille.

Pourtant, la mélasse gouvernementale avait juré qu'il s'agissait là d'une ville calme, posée, aux dires machinaux de chacun. Et soudain, c'est un grand frisson qui secoue tout le pays. On s'étonne, on se demande quelles poussées maléfiques venant d'en haut ou d'en bas, attisent la fureur endormie de ce monde. On regarde partout sauf en soi ; on se garde bien de regarder les autres en face. On pourrait même se révolter s'il était question un instant de laisser croire que le monstre se cachait sous la peau, qu'il profitait de son sang, et qu'il était le fruit gras et vermeil de ses beaux efforts journaliers. Aucune dignité d'homme n'aurait osé un instant s'attaquer à sa propre gangue, car la nature adore les objets intégrés à leur moule et l'homme crie qu'en aucune façon il ne voudrait que la nature fut dérangée.

Il n'y a pas de doute, le mal provient bien de la ville. Quelle injustice, quelle malice du sort que de laisser l'homme tout d'un coup impuissant, et bien malheureux ! Partout on ne voit que victimes et innocents.

Après plusieurs semaines où l'on s'est retrouvé tout bouleversé, jeté hors de soi, comme précipité encore rutilant de vie dans le gouffre de la mort, les passions s'atténuent, les cœurs retrouvent leurs battements rythmés et le souvenir du quintuple crime s'évanouit comme un mauvais rêve... jusqu'au prochain, bien sûr. Alors, l'angoisse réelle naîtra peut-être le jour où les crimes, toujours plus réguliers jailliront de terre, avec une abondance de renouveau et de crapulerie. Quand une conscience généralisée viendra dévorer l'équilibre de névrose que règne dans le pays, elle n'apportera pas pour autant une solution. Il faudra agir très vite, très vite et choisir entre l'exil, la résurrection, la drogue ou une mort moins avenante mais plus naturelle.

On serait presque mené à rire s'il n'irradiait la menace, l'attente d'être châtié de cynique, et pour sûr, le cynisme est un très mauvais sentiment, car enfin, tout cela en vaut bien d'autres, moins drôles, qui nous arrivent tous les jours.

Il n'y a rien à dire contre tel illustre voyant qui avait prouvé par la science, en termes historiques, que les hommes étaient seuls responsables de leur destinée et qu'il est grand temps de se mordre les poings et qu'il est grand temps et bien normal, de prendre tout juste son malheur en charge, quand on lui a fait des mines toute sa vie.

**M. A. MATEU**

# AVERTISSEMENT

**LE COMBAT SYNDICALISTE n'est pas régulièrement distribué par l'administration des Postes. Très fréquemment, sa diffusion est retardée. Notre collègue « Espoir » de Toulouse arrive partout normalement tandis que LE COMBAT SYNDICALISTE est semble-t-il volontairement retenu. Lorsque nous envoyons un exemplaire séparé, il arrive très vite à son destinataire. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour l'édition entière ? Il est bon que nos souscripteurs sachent que chaque édition est livrée à la Poste de Choisy-le-Roi tous les mardi à cinq heures de l'après-midi. Lorsqu'il y a un retard trop visible nous réclamons et la situation se normalise aussitôt. Où est donc l'obstacle ? Les postiers de la C. N. T. nous aideront à découvrir les coupables. Quant à nos sympathisants, si le « C. S. » ou « Umbral » ne leur parviennent pas régulièrement, ils doivent réclamer massivement à leurs centres respectifs. Nous devons agir sans perdre de temps si nous ne voulons pas que nos ennemis occultes en finissent avec nos publications.**

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Mr HUSAK EST-IL GAUCHISTE ?

A en croire, certains discours, on pourrait imaginer que le chef du nouveau gouvernement tchécoslovaque tend à des positions gauchistes, teintées d'idées révolutionnaires, M. Husak, il y a une dizaine de jours, se prononçait contre « l'autoritarisme stalinien » de Novotny, et contre le « soit disant anarchisme » de Dubcek. Pour revenir à cette dernière analyse, toutes les personnes conscientes, doivent penser que celle-ci est erronée et stupide, car ses positions idéologiques et économiques n'ont jamais été libertaires. Dubcek, voulait un « socialisme à visage humain » représenté à l'heure actuelle sur le plan politique par l'Allemagne de l'Ouest, où les « libertés des hommes » seraient « naturellement respectées » ( libertés de presse, parole, syndicale, etc...). Sur le plan économique, il se rapportait au « socialisme yougoslave » où le libre échange et le libre commerce seraient respectés, mais en conservant toujours un capitalisme d'Etat.

Si Husak ne veut pas du stalinisme ou de l'anarchisme de Dubcek, que veut-il au juste ? La solution pour lui, est donc celle préconisée par les gauchistes (maoïstes, trotskystes, etc.), qui veulent une soi-disant « dictature du prolétariat » où le peuple « dirigerait » l'économie, et tout cela par l'entremise du parti. Mais l'histoire nous a prouvé que ces belles phrases démagogiques lancées au prolétariat ne sont qu'un leurre, car toutes les révolutions qui avaient à leur tête un parti ont amené la dictature de ce parti sur le prolétariat allant au fascisme (Russie, Chine, Cuba, Espagne, etc.). Mais en observant le programme du gouvernement tchécoslovaque (le « Monde » du 18 octobre) on s'aperçoit que Husak revient aux sources de l'orthodoxie stalinienne. Les points principaux sont assez significatifs et explicites :

1° Renforcement, dans tous les domaines, du pouvoir socialiste de la classe ouvrière.

2° Toute l'activité doit être fondée sur le rôle dirigeant du Parti communiste.

3° Ce troisième point est tout à fait stalinien, avec beaucoup d'allures fascistes : «Les organismes du pouvoir exécutif de l'armée tchécoslovaque et de la sécurité doivent être renforcés énergiquement. La presse écrite et parlée doit s'engager activement dans la mise en application de la politique de l'Etat. »

Les derniers points sont spécifiquement liés pour l'organisation de la répression contre les travailleurs : « Les fonctionnaires devront fermement appuyer et appliquer les positions prises par le gouvernement et par le parti.»

« D'autre part, le gouvernement devra adopter des mesures énergiques et bien réfléchies en vue de l'assainissement de l'économie nationale, notamment en renforçant le rôle du plan économique, l'autorité des organismes directeurs et la discipline du travail. »

Et bien entendu toutes ces belles lois autoritaires et fascistes sont sous l'égide d'une idéologie sophiste : « Il faut éduquer tous les citoyens selon les principes marxistes-léninistes.»

Comme nous le voyons, il faudra beaucoup de courage et de tenacité aux travailleurs tchécoslovaques pour arriver à se libérer de toutes les lois anti-humaines qu'on lui impose, et pour conquérir leurs droits à la liberté et à l'égalité économique.

**ALI**

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
LE MAREC MICHEL

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

27 NOVBRE. 1969
NUMERO 583
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


## APRÈS MAI 68 ▶ Le problème de l'organisation

*I. — Pourquoi y a-t-il eu faillite des comités d'action après mai-juin ?*

Lors des « évènements » on a assisté à la formation de comités d'action, surtout dans les lycées, les facultés, parfois dans des entreprises. Si l'on peut faire remarquer que certains existaient avant mai-juin il faut reconnaître qu'ils étaient plutôt rares sauf peut-être en milieu lycéen avec les C.A.L. C'est donc de la lutte que sont issus les C. A. Les événements terminés ils survécurent tant bien que mal, plutôt bien que mal dans les premiers mois qui suivirent juin 68, puis leur situation se dégrada plus ou moins rapidement.

Tout d'abord, il convient de mieux situer le problème : quel était exactement le rôle des comités d'action ? Qui en faisait partie ?

En fait, surtout en milieu scolarisé, le rôle des C. A. était limité de par les éléments très politisés qui les composaient et de par leurs buts à court terme, buts imposés par la situation de mai-juin elle-même.

Ils sont sensés regrouper tous ceux qui veulent agir au niveau du lycée, de la faculté, du quartier, de l'entreprise. Agir pourquoi ? Là, on pouvait encore préciser que c'était pour le socialisme ou tout au moins contre le régime en place. Souvent, comme pour préciser, les C. A. se nommaient C.A.R. c'est-à-dire comités d'action révolutionnaire, ce qui est tout un programme pour ceux qui y appartenaient ou qui y appartiennent encore aujourd'hui, mais qui reste assez obscur pour beaucoup lorsqu'on sait comment ce mot est galvaudé (Chaban parle de société nouvelle, Action Française de Révolution Nationale, etc.). Là-dessus on ne se posait pas de question car on savait que les membres des C. A. avaient, surtout dans les milieux intellectuels, des idées fort différentes sur la révolution à faire, suivant leur appartenance idéologique.

Il y avait un silence tacite car on savait que si on commençait à discuter cela finirait en bataille de chiffonniers interminables entre étudiants.

L'action était donc le seul but. L'action à court terme, évidemment. Le C. A. pouvait critiquer certains aspects de la société, certaines injustices, en faisant même au besoin des études assez poussées pour une analyse spécifique, mais cette attitude des études restait négative finalement, en ce sens qu'elle ne pouvait déboucher sur une vision plus ou moins concrète de la société future. Ce qui ne veut aucunement dire que chaque individu faisant partie du comité d'action n'ait pas sa propre opinion sur la question. Malheureusement celle-ci est différente et même complètement opposée à celle des autres individus formant le comité d'action. La résultante de toutes ces opinions est donc nulle.

Le problème se situe en effet ici. Incapable d'envisager le problème révolutionnaire dans son ensemble, le comité d'action est bloqué. Car ses membres en arrivent logiquement à se poser des questions sur l'action à long terme qui est menée et sur les conséquences ultérieures de cette même action. Et ces questions, quand elles s'étalaient au grand jour, finissaient en discussions interminables où l'on s'apercevait que l'interlocuteur n'avait absolument pas ni les mêmes buts ni les mêmes idées... et le plus souvent on se séparait.

Il faut toutefois répéter ici, une fois encore, que se genre de choses arrivait surtout en milieu intellectuel très politisé, et que les comités d'action de travailleurs quand ils existaient, ne sombrèrent pas de la même façon.

*II. Le rôle néfaste des groupuscules politisés.*

Mais il ne faut pas mésestimer le rôle des groupuscules dans la faillite des comités d'action et pourquoi ne pas le dire ? ce sont les grupuscules politisés et en particulier les marxistes-léninistes qui ont coulé le mouvement de mai. En laissant évidemment ici de côté le rôle de l'organisation P.C.F.-C.G.T., dont la trahison n'est plus à démontrer. Grave accusation. Expliquons-nous un peu : Que firent les léninistes dans les C.A. ? Ils essayèrent très vite de faire leur publicité d'épicier, publicité mesquine auquelle répondit, hélas !, la propagande non moins démagogique de certains groupes « anarchistes ». Maoïstes, trotskystes, etc., essayèrent de convertir en sous-main, un à un, ceux qui formaient les C. A. Et bientôt les marxistes-léninistes ne parlèrent plus de comités d'action mais de cercles rouges, par exemple ; ils gardèrent leur étiquette mais n'étaient plus que le jouet d'une tendance sectaire. On analysa, on disserta, on donna ses ordres. Mais déjà plus personne ne suivait les groupuscules sectaires.

Aujourd'hui la ligue communiste a enterré les C.A. Disons que, périodiquement, diverses organisations groupusculaires jugent bon de proclamer bien haut que les comités s'action n'existent plus. Ce qui tend à prouver qu'ils doivent avoir la peau dure, en réalité.

*III. — Nous.*

Comme nous l'avons déjà dit, notre conception de la lutte n'est pas très éloignée en fait, de la structure du C. A. sur les lieux de travail : il s'agit de réunir tous ceux qui veulent défendre leurs intérêts. Logiques avec eux-mêmes. les premiers congrès ouvriers essayèrent de coordonner les comités d'action de l'époque. Ils adoptèrent le fédéralisme, qui permet le maximum de liberté. Ils formèrent l'Internationale et les syndicats sur ce principe.

Les structures du syndicalisme révolutionnaire sont souples ; elles n'existent que pour empêcher les abus d'éléments qui voudraient par exemple, s'emparer de l'économie au profit d'un parti politique comme cela s'est produit pour tous les syndicats dits représentatifs, c'est-à-dire les syndicats réformistes. Nous le répéterons sans cesse : non aux politiciens, l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

**M. F.**


Vendez !
Achetez !
Diffusez !

« Le Combat Syndicaliste »

Hebdomadaire Syndicaliste Révolutionnaire

LLOP Roque, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X) - CCP 13 507-56 Paris.

# KARL MARX

Les vices du régime actuel étant incurables, de nombreux réformateurs ont proposé de le modifier. Dans un passage de sa « République », Platon déclarait déjà que, dans une société idéale, tout serait commun entre les citoyens. Au XVIe siècle, Thomas Morus demandait que chacun ne désire rien pour lui-même qu'il ne désire en même temps, pour tous ses semblables ; et Campanella exposait le système communautaire dans la cité du soleil. Les esseniens, les vaudois, les anabaptistes et beaucoup d'autres sectes ont prêché la communauté des biens. Rousseau, Mably, Morelly furent des premiers socialistes ; Babeuf est le premier des communistes modernes. Avec St-Simon, Fourier on arrive à ce qu'on appelle, d'une façon ironique mais injuste, le socialisme utopique ou socialisme sentimental.

Si Karl Marx les a fait oublier, c'est qu'il prétendit rompre avec les abstractions métaphysiques pour constituer une science historique. Avant lui Proudhon, qui a malheureusement trop dispersé ses idées, avait donné la théorie de la plus-value et signalé l'antinomie qui existe actuellement entre le mode de production et le mode d'appropriation. Mais, parce qu'on le crut, non un rêveur, mais un savant, Karl Marx exerça une action immense. Néanmoins, constatation troublante pour celui qu'anime le véritable esprit scientifique, son système tout entier repose sur le matérialisme historique, hypotèse séduisante et qui possède une apparence de rigueur logique, mais indéfendable, car elle néglige des facteurs de premier ordre, dont l'importance fut maintes fois prédominante. Déjà Blanqui estimait qu'entre l'histoire et l'économie politique il existe de rapports si étroits qu'on ne peut les étudier l'une sans l'autre. Pour Proudhon, les sociétés se meuvent sous l'action des lois économiques et le progrès social se mesure au développement de l'industrie et à la perfection des instruments, Karl Marx va plus loin et déclare que l'ordre politique et social dépend entièrement de l'ordre industriel, que la condition juridique de l'individu se définit par la place qu'il occupe dans le trafic, que la conscience est un simple reflet provoqué par l'action préalable du milieu tant matériel que social. En conséquence, les luttes économiques, la lutte des classes, explique l'histoire aussi haut que l'on remonte dans l'antiquité. « Toute l'histoire de la société humaine jusqu'à ce jour, déclare Marx, est l'histoire de la lutte des classes, oppresseurs et opprimés, dressés les uns contre les autres, ont mené une lutte sans répit. » Marx oublie que les croyances, les sentiments, les besoins moraux, etc., sont de puissants moteurs de l'activité humaine. Marx ajoute aussi que successivement les petits, puis les moyennes entreprises doivent disparaître pour ne laisser place qu'à la grande industrie, et, par une fatalité inéluctable, les classes moyennes iront rejoindre le prolétariat. Une infime minorité de possédants finira par détenir entre leurs mains l'ensemble du capital et des instruments de production, tandis que les masses ouvrières, par une baisse progressive du salaire réel subiront des conditions économiques de plus en plus dures. Mais cette réduction du nombre des possédants aboutira à la ruine du régime actuel, car les travailleurs, ayant acquis une conscience de classe, s'empareront pour le compte de la collectivité, des richesses détenues par une poignée de potentats. En indiquant le processus nécessaire qui, parti du travail infiniment morcelé et parcellaire, doit aboutir au travail de plus en plus collectif, finalement concentré entre les mains de l'Etat, il se borne à lire l'avenir prochain dans le présent bien compris. Ce n'est pas parce qu'il est conforme à la justice et répond aux meilleures aspirations humaines que le communisme se réalisera, c'est « parce qu'il est dans l'enchaînement des faits historiques qu'il se fasse. » Il serait inutile de vouloir s'opposer à son avènement, car l'homme subit l'histoire. —

Beaucoup estiment que les faits n'ont pas confirmé les prévisions de Marx. « Il est inexact, déclare Ernestan, dans le socialisme contre l'autorité, qu'en se développant, le capitalisme se soit centralisé, car le capital se décentralise et devient de plus en plus anonyme par la constitution en sociétés par actions des moyennes et grandes entreprises. A ce propos, remarquons que Marx n'a pas tenu compte de la spéculation et du jeu effréné que permettent le système boursier et les politiques modernes du crédit, procédés qui entrent pour une part immense dans le mouvement des fortunes d'aujourd'hui, et dont les règles déroutent les économistes les plus savants. Il est inexact que les classes dites moyennes aient disparues ou soient en voie de disparition. Les petits commerçants, les propriétaires fermiers en pays capitalistes et les employés, les fonctionnaires représentants de l'Etat des artistes même dans les pays marxistes constituent une masse numériquement plus aisée et supérieure au prolétariat compris dans le sens ouvrier. Ce dernier terme lui-même devient élastique et la conception simpliste de la lutte des classes peut amener à des anomalies bizarres. C'est ainsi que l'ouvrier chinois est le frère de classe de l'ouvrier américain, qui gagne huit ou dix fois plus d'avantages. Par contre, le petit commerçant qui se débat contre la ruine serait l'ennemi de classe, du maître d'école ou du chef de gare, dont la situation matérielle est souvent meilleure. Le propre du capitalisme c'est d'avoir multiplié plus qu'aucun autre régime, les catégories économiques et sociales. Marx a encore tort lorsqu'il dit que le capitalisme devra abaisser les salaires. Il peut, tout aussi bien faire le contraire et il le fait souvent. Les prédictions marxistes s'appliquent le plus souvent à faux sur le capitalisme, car se dernier est doué de la plus grande souplesse.

Si Marx indique le processus qui doit aboutir à la disparition du régime actuel, il reste muet sur la période constructive qui suivra cette disparition. Quand cessera l'exploitation économique, l'Etat, soutien de la bourgoisie capitaliste, aura perdu sa raison d'être. D'où cette déclaration du Manifeste Communiste : « Le pouvoir politique à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre, et Engels écrira qu'un jour « toute la machinerie de l'Etat sera reléguée près de la hache de bronze et du rouet dans les musées d'antiquités. » Mais Marx admettra qu'à titre de force destructive, l'Etat peut passer au service du prolétariat, avant de s'évanouir de lui-même.

Pour nous, anarchistes, simple résultante de la domination de classe, il doit fatalement disparaître avec elle.

## En Amérique latine...

## ...la lutte continue !

# Ocupémonos de nuestra prensa

ES un derecho y también una obligagción; y una nueva ocasión para estrechar contacto con nuestros lectores y colaboradores. Cada año de labor escrita entraña una situación, y es de ella, de la actual, que vamos a ocuparnos. ¿Referencia? La supuesta: LE COMBAT SYNDICALISTE y «Umbral», semanario y revista.

SEMANARIO. Desde que sale en formato 30 × 24 (el mismo de «Umbral») no cesan de llover sobre nuestra mesa felicitaciones calurosas. Se ha acertado, al parecer, en fijar la norma estética que convenia al periódico. Por consiguiente, los compañeros partidarios del antiguo formato o de la dimensión intermedia, sabrán resignarse en aras al deseo de la mayoría. El manejo de nuestro actual «C. S.» es más fácil y la colocación de trabajos no exige cortes con pase a la página tal o cual, costumbre molesta para los lectores y también para los compaginadores. Así están las cosas, sin que ellas dejen de suscitar un pero importante fraccionable en dos partes:

Mayor coste de las ediciones 30 × 24 sobre la presentación antigua, como ya dicho.

Menor divulgación provocada por (a: el deceso o la vejez de muchos compañeros, sin compensación por aportaciones nuevas; (b: el boicot persistente de quienes, abriendo los ojos a la realidad anarcosindicalista, debieran levantarlo, y (c: el entorpecimiento sistemático que el «C. S.» sufre en Correos, y cuya causa corresponde a la dirección de los mismos descubrir y poner coto.

Este es el panorama afectando al semanario, compañeros. Existe, en pro, la esperanza de que el sector confederal francés se tomará a pecho la salvación de este periódico que, en definitiva, a él corresponde. Igualmente, se confía en un acrecentamiento del esfuerzo de FF. LL. y compañeros beneficioso para el «C. S.», claro exponente del pensamiento confederal y libertario. La Redacción no ahorra dedicación acérrima para un superior contenido, a pesar de alguna que otra oposición de bajo estilo. El ánimo queda indemne en la casa porque su ventana mayor mira hacia lo óptimo, que es mucho, tal vez grandioso, en nuestro elemento quedado salvo y sano.

Conclusión: La vida de LE COMBAT SYNDICALISTE no puede quedar a merced del viento, porque la C. N. T. sigue sólida e imperecible.

## UMBRAL

UMBRAL. Se trata de una revista que ha adquirido prestigio y longevidad fuera de España y ya, dentro de ella. Infinidad de profesores y literatos, gentes de alta cultura, han colaborado y colaboran en ella. No incurriremos en ritintín señalístico: la comprobación está al alcance de todos.

La revista «UMBRAL» se aguanta por amor de lectores y estima de intelectuales. Pero los primeros debieran ser más numerosos y la administración resultaría mejor compensada. La frialdad de ciertos no está justificada, y menos el boicot que otros estúpidamente le aplican. Como secuela de lo que le ocurre al «C. S.», a la revista le alcanzan las salpicaduras antieconómicas. Le desean corta vida únicamente enemigos constando en diversas procedencias. Los comunistas se solazan oponiendo escollos y los franquistas lo mismo. En el ambiente «refugiado» sano, el fenómeno ocurre a la inversa.

«Umbral» se acerca a su núm. 100 y va a celebrarlo con un número extraordinario de relieve. En él mantendrá su tónica de buena moral y su prestancia de «magazine» ilustrado. Es importante. Ninguna otra revista de refugiados españoles se ha atrevido a tanto. Desde su aparición como «Suplemento Literario de Solidaridad Obrera», nuestra revista no ha cejado en su fórmula gráfica, nosotros sabemos con cuanta cábala y cuanto sacrificio.

El extra que pregonamos marcará fita en la carrera «umbralistica». Varios artistas españoles nos han cedido dibujos y firmas muy estimadas de todos, redactores y lectores, han ingresado cuartillas en nuestra carpeta. Otros autores de no menor interés nos han prometido concurso, y aquí sí que vamos a desgranar nombres: Luis Capdevila, Fontaura, P. Bosch Gimpera, Jean Cassou, Luis di Filippo, J. Hiraldo, Cristóbal Parra, Vladimir Muñoz, Porcel, J. Carmona Blanco, Avenir Rossell, J. Sevilla, Botella, Soto, Campio Carpio, Fernando Valera, Eugen Relgis, Aimé Marcellán, Fabián Moro... y llueven ofertas para dejar ese número de «Umbral» en el corazón de cada biblioteca particular o de centro.

Mas... como quiera que se está reñido con la Banca, para permitirse el derroche de este número con cubiertas especiales (dibujadas por los artistas Zaragoza y Soto) los números 96, 97, 98 y 99 serán englobados en el 100, cuyo precio normal de 10 francos (a 2 por número) está en discusión en estos momentos, pudiendo resultar más bajo de lo previsto.

En mot de la fin añadiremos que dicho extra contendrá también textos básicos de Bakunin, Kropotkin, F. Falaschi, Fabbri, H. Read, A. Lorenzo, R. Mella, J. Prat, I. Puente, E. Nido, G. Landauer, E. Malatesta, García Lorca, A. Samblancat, además de preclaras relaciones sobre los primeros días de la Revolución del 36 en Barcelona, las colectividades libertarias aragonesas (por un miembro del Consejo de Caspe), la reivindicación judicial de los mártires de Chicago, y varias amenidades de tipo poético y novelístico.

Federaciones Locales, compañeros, amigos, paqueteros y refugiados en general, podrían desde ya formar listas de suscriptores para el Número Extra de «Umbral» para luego pasarlas a la Administración a fin de que ésta pueda ir fijando la cuantía de la tirada. Inútil añadir que los suscriptores fijos quedan exentos se cumplimentar este requisito.

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.
París, 27 de Noviembre de 1969

# DISCOS

*Las vidas fofas.*

*Oscar Lliró — no es difícil que me lea — empezó en republicano y desguazó su republicanismo estafando el dinero destinado a una bandera para los jóvenes tales. Siempre motivo público, lo veremos en índice del Radium local, agregado éste al Sindicato Unico. Consúltese la lista de delegados al Congreso confederal dicho de la Comedia, y se hallará el nombre del delegado O. Ll.*

*Hombre de ambiciones, el ex delegado ése fue jefe del sindicato libreño de la comarca de referencia, llegando a señalar con el índice al compañero Joanet y a recomendar al firmante a las bandas asesinas protegidas de Arlegui y Anido. Oscar Lliró fue repugnante, y es probable que lo siga siendo.*

*Advenida la República, el Radium radió al dos veces traidor del ámbito de los telares, y aquí el acosado se acordó del Unico e imploró amparo a los cenetistas. Un neutralista intercedió por el «mártir», recibiendo poco caso. Allá el «martirizado» se las entendiera con su conciencia y con su hambre. Podría comer bandera y restos de banquete libreño de los tenidos en lugar de la Segarra.*

*Hallándose en conflicto el Radium, O. Ll. fue solicitado como esquirol por la burguesía. El demandado lo pensó y no quiso. Así y todo, la burguesía lo colocó de mandadero en el Centro de Propietarios.*

*Cuando en julio del 36 la C.N.T. se estableció en este Centro, Lliró trató de aguantar su puesto con elegancia. Nos miramos, y le dije «vété, tu presencia es innecesaria». Se anonimizó, y salvó la vida. Joanet, ya entrado en años, aprobó mi conducta.*

*Ahora tenemos a O. Ll. de apadrinador de campanas. Puede llegar incluso a campanero, a cualquier cosa que no sea buena. No ha tenido conducta y ha recogido sobresaltos.*

*Y acabará sus días poco contento de sí mismo.*

*No fue necesario que la Revolución le cortara el hilo de la existencia como se lo cortó a su antiguo patrón, el asesino Ramón Sales.*

*DISCOBOLO*

### LA GENERACION DE LA TELEVISION

INDUDABLEMENTE, estamos lejos de alimentar aquellas prevenciones que allá a fines del siglo pasado y principios del actual, tenían no pocos cautos y hasta sabios varones al respecto de las innovaciones del progreso. Al darse impulso a los primeros ferrocarriles se escandalizaban pronosticando desgracias a todo evento, y tremendas intoxicaciones producidas por el humo de las locomotoras. Las pruebas aerostáticas, precursoras de la aviación, eran una locura. El gramófono resultaba un trasto que al fin produciría jaquecas, y trastornos mentales... ¡Era cuestión de tener cuidado, mucho cuidado con las invenciones!

Hoy ya nada nos sorprende, y las novelas de *anticipaciones* de Verne o de Wells se nos antojan de una puerilidad infantil. El progreso material avanza incesante. ¡Que buena, que satisfactoria cosa sería si al compás del progreso material marchara el progreso moral entre los humanos seres! Ahí está lo absurdo, lo paradógico, lo lamentable.

Ya en loanza de las novedades científicas se ha hablado de la televisión. Y en algunas revistas populares hemos podido leer encuestas y entrevistas, en donde se han emitido los más variados juicios referentes al uso hoy generalizado del televisor. ¿Es la televisión un medio de cultura? Hay diversidad de opiniones acerca del particular. Quizás sobre ello cabría asimilar una comparación análoga a la que de la lengua tenía Esopo, esto es, que puede servir para lo mejor así como para lo peor. En realidad, buscando contentar a todo el mundo, o siendo en casi todas partes las emisoras patrimonio del Estado, es de comprender el tono que han de dar a las emisiones. De ahí que pasen ante la pantalla del televisor imágenes de toda naturaleza, desde la representación de paisajes, costumbres folklóricas. experimentaciones científicas, exposiciones de Arte, etc., a la proyección de películas policiacas, o de espionaje, a la exhibición de combates deportivos, como los campeonatos de boxeo, de cach; bien la proyección de películas de un «chauvinisme» destacado. De modo es que en la televisión, como en botica, hay de todo.

Propicia a lo del *mínimo esfuerzo*, la televisión favorece la inercia en aquellos poco dados al esfuerzo que conlleva el estudio, la búsqueda de datos, la comprobación de detalles. Quietos, tranquilos, arrellenados frente a la pantalla del aparato, no tienen más que mirar y mirar. Y algunos le toman tanto cariño que esperan que les coja el sueño, y ya del televisor se van a la cama. Conviene discernir lo bueno y lo menos bueno de la televisión.

### EL ESTOMAGO Y LA DIGNIDAD

No ha desaparecido el hambre, el pauperismo, el cáncer de la miseria que roe el destino de la existencia hasta producir la muerte. En cada continente hay países donde miles y hasta millones de seres carecen de lo más elemental para vivir. Pero no es menos cierto que en los países industrializados, y son ya bastantes, las clases productoras desenvuélvense en un nivel de vida holgado; pueden satisfacer sus necesidades, e incluso saturarse de un confort, de unas comodidades como nunca pudieron soñar sus antecesores, los abuelos, que llegarían a disfrutar los nietos. No se puede hablar de «la conquista del pan» a quienes poseen automóvil, casa propia, y todas las comodidades que puedan apetecer. No se puede usar el lenguaje que a primeros de siglo se empleaba en lo relativo a los obreros en general.

Frente a un manifiesto aburguesamiento que deja castrada la dignidad del individuo, ante la ausencia de sentimientos solidarios y justicieros, es menester usar en el plan de la propaganda, del proselitismo, las ideas adecuadas. Ante la propensión de las masas aburguesadas a ser dóciles instrumentos del Estado, importa valorizar la autonoomía del individuo, y la necesaria obstrucción de los hombres de sentimientos humanitarios. Hay que decirles a quienes viven en la muelle rutina del conformismo, que en tanto existan las causas del mal, la tranquilidad de los aburguesados puede experimentar quebranto. Endémicos son los antagonismos entre los Estados, terribles son los medios de lucha de que dispone el Poder. Y es en las guerras modernas donde la inseguridad se manifiesta al respecto de los que luchan y de los que nada tienen de común con los encrespados beligerantes. Las guerras constituyen como una epidemia de la que incluso los aburguesados tocan las consecuencias. Como aquella famosa espada de Damocles, que estaba pendiente de un hilo, así el peligro de la guerra nos acecha a todos, a los que poseen dignidad y a los que se han dejado mecer por las comodidades del aburguesamiento. He ahí un tema a desarrollar, con profusión de argumentos, en nuestra «sociedad de consumo». Hay materia para criticar con tendencia demoledora la propensión absorbente del Estado, sea cual fuere su denominativo.

Ya al margen de la propaganda en pos de aliviar las necesidades materiales, desde la antigua Grecia y en las más remotas civilizaciones se difundían conceptos filosóficos encaminados a despertar en el ser humano los sentimientos más nobles, las ideas más elevadas, el comportamiento más digno y humanitario. A través de los siglos, en unas y en otras civilizaciones, hombres que tomaron como ideal el propagar el bien, las ideas de libertad, de solidaridad, de justicia, se elevaron sobre el concepto de clase. Se dirigieron al individuo en tanto que ser humano. Mostraron que un ser racional debe evidenciar que posee facultades para eludir las bajas pasiones, las inclinaciones denigrantes.

Es el camino de los moralistas que ha tenido la humanidad, y que en las obras de nuestros pensadores vemos reflejado, el que ha de centrar, en nuestros días, la propaganda en general. Se ha de ir más allá de las reivindicaciones económicas. Hay que hablarles a los que comen bien y a quienes comen mal. A todos importa señalar que el problema social y humano no consiste en comer más o menos. Es un problema de dignidad por encima de todo, contando también, es evidente, el que todo el mundo pueda comer lo que necesite.

Si en los países pobres de la América latina, o en vastos territorios como la India, donde el hambre se deja sentir, las gentes llegan a solventar las necesidades del estómago, adquieren un nivel de vida elevado, y se van aburguesando como la gran parte del proletariado de los países industrializados, el sentido humanista de la civilización habrá adelantado poco. De ahí la importancia capital de ir a la conciencia del individuo, a la dignidad, por encima de apreciaciones de tipo económico. Nosotros no somos como los marxistas que en su concepción de dominados y dominadores no des ha de sentar bien la campaña encaminada a la elevación moral del individuo. ¿Para qué la libertad, y la conciencia moral evolucionada en los que se desea se amolden a las directrices de una minoría?

Antes se usaba un lenguaje apropiado cuando en fábricas y talleres y en las tareas del campo se sabía quienes realizaban jornadas extenuadoras apenas podían comer. Ahora hemos de tener muy en cuenta la necesidad de poner en uso otro lenguaje apropiado para los que ya han resuelto sus necesidades de estómago. No tenerlo en cuenta ha de ser lamentable equivocación.

### FABBRI Y GRAVE EN LA PALESTRA

Es comprensible que todo cuanto sea propaganda de nuestras ideas ha de congratularnos. Venga de donde viniere la propaganda, la realicen unos u otros, lo fundamental es que, como una antorcha de luz, abran camino iluminando la comprensión de quienes nada, o poco, saben de las ideas anarquistas. De ahí el haber sentido viva satisfacción al recibir el folleto «Interpretación del Anarquismo», en donde hay un trabajo de Luis Fabbri, titulado: «¿Qué es la Anarquía?». Con el mismo título hay otro trabajo de Juan Grave. Ni que decir tiene que ambos son sumamente interesantes, dada la capacidad que distinguió a sus autores. El folleto está editado por la Editorial Tierra y Libertad, de Caracas (Venezuela). Lleva un prólogo de Campio Carpio, y una bella portada alegórica, dibujada por Ana Sierra, la hija del compañero Vicente Sierra que hace la presentación de las tareas que inicia la Editorial con el folleto de referencia. Para bien de las ideas, deseamos alcance próspera continuidad la tarea iniciada con la edición del folleto aludido, meritorio por el texto y por la cuidada presentación, que le da un mayor realce.

He ahí, para todos los efectos, las señas de la Editorial: Vicente Sierra Ruiz—Apartado, 30.027, Caracas (Venezuela) 103.

# ANTENA

### CONSUMO DE TABACO CASTRISTA

MADRID. — Durante el año 1968 se consumieron en España 29 millones de cigarros puros habanos. Aparte Cuba, es España la mayor consumidora de este tabaco. En el orden estadístico, Castro le lleva la delantera a Franco, y éste a Kossiguin y a Mao.

### TITO Y FRANCO EN JUEGO DE BANDERAS

EL FERROL. — En los astilleros de la Empresa (estatal) Bazán, fue construido un buque mercante con destino a la flota yugoslava. Al hacerse entrega de la citada unidad (bautizada «Pag») fue arriada la bandera franquista y elevada la yugoslava, a los sones del himno actual de cada país. El «Pag» desplaza 14.000 toneladas. Tito... se desplaza.

### NO SABEN QUE HACER DEL ACUEDUCTO

SEGOVIA. — La comisión encargada de planificar las obras de conservación del acueducto de Segovia ha acordado que las partes más endebles de las arcadas sean consolidadas a base de inyecciones de una resina especial en lugar de hacerlo con piezas de acero y otros metales, como se pensó en principio. Se van a desmontar algunos metros del murete que corona el acueducto y que no pertenece a la época de origen. Caso de que la estética no desmereciera del aspecto del conjunto total del monumento, se suprimirá en su totalidad el indicado murete.

Por otra parte, se pretende que el acueducto realice la misión para la que fue construído: conducir agua hasta la parte alta de la ciudad. A tal fin se restaurara la conducción ya existente, y al final de la misma, en el Postigo del Consuelo, el agua será recogida en una fuente.

Igualmente se ha decidido una limpieza a fondo del monumento eliminando las hierbas y otros elementos que ahora se ven. Algunas de las piedras que ofrecen peligro serán sustituídas, sometiéndose las nuevas a un previo proceso de envejecimiento, grabando en ellas después la inicial «R» para distinguirlas de las originales.

### «O PAGAS O VETE A BUSCAR EL BUQUE»

BILBAO. — Desde el pasado dos de octubre se halla abandonado en uno de los muelles de atraque del Canal de Deusto el buque portugués «Capitán Mismark», propiedad de armadores de Aveiro (Portugal).

Desde aquella fecha, el capitán del barco y sus diez tripulantes se encuentran en la nación vecina, al parecer resolviendo con los armadores algunas diferencias salariales.

Dicho buque, de unas 1.100 toneladas de desplazamiento, se dedica al transporte de madera y en la última ocasión descargó en Bilbao una partida que traía desde Suecia, país desde donde habitualmente la transporta.

### ¿ESTABAN DROGADOS LOS AGENTES?

MADRID. — Tras dos meses y medio de detención ha sido excarcelada la actriz Verónica Luján, detenida en septiembre por agentes de la Brigada de Estupefacientes.

Con relación a los momentos en que fue detenida, Verónica declara: «Yo acababa de venir del ensayo del teatro y en casa estaban con mi hermano, unos amigos poniendo discos. Los inspectores de la Brigada de Estupefacientes venían buscando a uno de ellos. Nos dijeron que estábamos todos arrestados y que teníamos que acompañarles.» La actriz insiste en que en aquel momento nadie estaba fumando grifa en su casa.

Verónica fue puesta en libertad tras un informe médico favorable de la clínica psiquiátrica, que especificaba que la actriz no padece enfermedad mental alguna ni presenta el más leve rasgo clínico de intoxicación por cáñamo indiano o grifa.

### EL MOTORISTA, EL BRIGADA Y SU PERRO

MADRID. — Hace dos años y medio el motorista Francisco Sanz Gómez, circulando por la calle de Fernando Poo, estuvo en un tris de atropellar un perro conducido por el brigada retirado Eloy Carrasco. Sanz dio un frenazo y el can resultó indemne. Pero Carrasco insultó groseramente a Sanz, añadiendo que el perro valía mucho más que él y su moto. Entrados en palabras pasaron fácilmente a los hechos, recibiendo el brigada un puñetazo que le hizo caer de memoria. Al verlo exánime, su contrincante lo condujo en taxi a la Casa de Socorro, donde el lesionado falleció. Resultado: 4 años de presidio para Sanz, pago de las costas, y 250.000 pesetas de indemnización a los herederos de la víctima. Entablando recurso ante el Tribunal Supremo, éste acaba de dictaminar que tan férrea condena es justa, pues justo habría sido que muriera el paisano Sanz en lugar del bizarro Carrasco.

### TRIBUNALERIAS

MADRID. — El Tribunal Supremo ha revalidado la condena de seis meses y un día de prisión que le infligiera la Audiencia de Las Palmas al ciudadano Federico Casanova por «desacato» al presidente del tribunal de Fernando Poo cuando aquella Isla aún no era independiente. En la ciudad guineana López afirmó ante notario que el presidente tribunalero Rafael Galbe había pronunciado frases injuriosas contra él, formulando después Galbe pleito en Canarias, cuyo tribunal de Las Palmas decidió condenar a López «por no haber sido insultado por Galbe». Ese pleito guineano López lo extinguirá en cárcel metropolitana.

### ANCIANIDAD PERNICIOSA

MURCIA. — El Asilo de las Santas Hermanitas Divino-Protectoras de los Ancianos y Ancianas Desamparados, que venía funcionando desde 1532 en Caravaca, va a ser desafectado. En su lugar se utilizará un edificio moderno del que ya está construída la iglesia. El resto, no apremia.

### SITUACION TRIGUERA

MADRID. — En el acto de transmisión del ministerio de Agricultura al nuevo titular del mismo, señor Allende García Baxter, el ministro saliente, señor Díaz Ambrona, recordó que en los últimos años la superficie triguera se redujo en unas 700.000 hectáreas, añadiendo que los primeros avances, por lo que concierne a la nueva campaña 1969-70, señalan que la disminución será de aproximadamente otras 100.000. Con ello, la superficie sembrada de trigo en 1969 será de unas 3.632.000 hectáreas, frente a 3.732.000 en 1969 y a 3.919.000 en 1967. En 1969 se sembraron 4.367.000 hectáreas. Comparada esta cifra con la supuesta para 1969-70, la reducción será de alrededor de 735.000 hectáreas en diez años, sin que por ello se hayan dejado de recolectar cosechas muy superiores a las necesidades nacionales. Estos resultados se deben, como es notorio, al aumento de producción por hectárea.

Si todos los españoles comieran pan a voluntad, esta estadística quedaría ipso facto desmentida.

### MILAGRO INESPERADO

MONTE SANT'ANGELO. — Los ladrones visitaron anoche el santuario de Monte Sant'Angelo colocado en el sitio donde según la tradición el Arcángel San Miguel se apareció en el 400. Los delincuentes cargaron con seis cajas de madera donde estaban las ofertas hechas por los fieles por milagros del santo con un valor de un millón de liras aproximadamente así como algunas monedas que estaban alrededor de la fuente que se considera tiene agua milagrosa. El robo fue descubierto hoy por la mañana por el guardián del santuario, que permanece cerrado desde hace algunos meses, cuando surgieron problemas entre la población y los sacerdotes capitulares que cuidan el templo y el santuario.

### LA LEY Y SU GUASA

BARCELONA. — El ciudadano A. Serra ha elevado protesta pública en los siguientes términos:

Después de transcurridos casi seis semanas he recuperado — y por cierto en un estado lamentable — el automóvil que me robaron. Sin embargo, acabo de recibir ahora una multa por aparcamiento indebido impuesta por la policía municipal durante dicho período. La cual pienso pagar en evitación de mayores perjuicios de los que ya se me han causado.

Pero la duda que ahora me asalta es la siguiente: ¿es que los guardias municipales no disponen de la lista de coches robados? Y si disponen de ella, ¿es que prestan mayor atención a las faltas de aparcamiento que a los delitos de robo?

### FASCISMO MILITAR CONSECUENTE

BARCELONA. — En la sala de justicia del Gobierno militar se ha celebrado hoy un consejo de guerra contra Francisco Cuadrado Lagares, acusado de pertenecer a un partido fuera de la ley y de la comisión de diversos delitos en distintas fechas.

El fiscal ha solicitado para el procesado tres penas: una de diez años de presidio mayor; otra de seis meses, una tercera de tres meses. La defensa interesó la absolución de su patrocinado.

# ANTENA

VACUIDAD DEL SINDICALISMO OFICIAL

MADRID. — Veintinueve miembros de la Junta de Enlaces Sindicales del Grupo de Televisión han presentado un escrito en la Delegación Provincial de Sindicatos de Madrid, en el que, entre otras cosas, se alude a la inefectividad de las gestiones que dicen haber realizado para resolver determinadas cuestiones.

A lo largo de los tres años de actuación de este grupo — se dice en el citado escrito — se ha venido solicitando reiteradas veces que se celebrasen cada tres meses las juntas ordinarias de enlaces con el fin de imprimir cierta celeridad a los múltiples problemas planteados. La inefectividad de las gestiones se traduce en el hecho de que han llegado a transcurrir diez meses desde la reunión celebrada el 18 de junio de 1968 y la de abril de 1969, pese a la variedad de asuntos a tratar y a la importancia de los mismos.

Después se comenta en el escrito el caso de que se extraviara el acta de la reunión celebrada el 18 de junio de 1968. En este acta se había acordado solicitar del Sindicato la oportuna autorización para que se fueran haciendo, cuando la Ley lo dispusiese, los oportunos estudios para el proyecto del convenio colectivo de TVE. También se señala la omisión en el acta de la junta anterior de las peticiones que se hacían al Sindicato para que informara de una forma oficial sobre diversos puntos.

PERIODISTAS SOVIETICOS EN ESPAÑA

PAMPLONA (OPE). — «Cifra» ha comunicado a «El Pensamiento Navarro» (1 noviembre) que los periodistas soviéticos Vladimir Dounaew y Vitalkobych han permanecido dos días en Algeciras y otros puntos del campo de Gibraltar. Han visitado diversas instalaciones industriales y el pantano de Guadarranque. Después han marchado a Londres.

CONDICIONES «INHUMANAS»

PARIS, (OPE). — El diario de esta capital «Combat» (día 12 de noviembre) daba la siguiente información: «Los presos políticos detenidos en las cárceles de Soria, Segovia y Teruel, estiman que las condiciones de su detención son «inhumanas» y que tal situación podría provocar serios incidentes».

GESTORES MUNICIPALES PROCESADOS

MADRID, (OPE). — Una información de la agencia Europe-Press indica que «determinados miembros de la Corporación Municipal de Vigo recibieron joyas de una empresa de transportes, en relación con la adjudicación supuestamente irregular del transporte urbano colectivo por parte del ayuntamiento». Luego añade que han sido «citados algunos concejales para que entreguen las joyas». «Que se ha dictado auto de procesamiento contra once munícipes...». Pero que «a todos se les deja en libertad provisional con la obligación de presentarse los días 1 y 15 de cada mes y siempre que fueran llamados». A algunos se les ha exigido como fianza 25.000 o 34.000 pesetas.

ESO ES

PAMPLONA, (OPE). — «El Pensamiento Navarro» ha recogido con fecha del 5 de noviembre unas breves líneas de un artículo de Eduardo Alvarez Puga publicado en «Diario de Barcelona» que dicen así:

«El señor Ballarín Marcial acaba de regresar de los Estados Unidos de explicar a los norteamericanos lo que es asociacionismo español. Nosotros creemos que sería mucho más útil que nos lo explicara a los propios españoles».

# De uno a otro sindicalismo

HAY quien dice por ahí, que no existe el sindicalismo apolítico, para justificar su posición política en un cargo de altura de una Central Sindical francesa. No vamos a entrar en detalles que hagan interminable este trabajo periodístico, porque desde hace más de un siglo — ¡ya lo creo! — que existe en el mundo el sindicalismo de acción directa: el revolucionario, el que mantiene la tesis de la Primera Internacional, el que propugnaran Bakunin, Anselmo Lorenzo y otros internacionalistas; pero se le quiere desconocer, inventando palabras y cosas que se confunden y quieren confundir a los trabajadores.

Pero, ¿quién ha sido el osado que ha manifestado semejante atrevimiento? ¿Quién el que públicamente hace declaraciones de ese tipo? ¿Quién el que afirma que no hay sindicalismo apolítico? Tiene gracia la cosa, la tiene y mucha porque la persona que lo ha dicho no es un recién advenedizo a la lucha entre explotados y explotadores, sino un hombre que no carece de conocimientos y que se le puede considerar como un mantenedor más de la política en el Sindicato.

No es la primera vez que suenan en nuestros oídos las mismas frases, salidas de los que menean la masa sindical y, como ésto, al parecer, es corriente o está de moda, no sólo en Francia, sino en otras naciones también, para que el obrero continúe marchando por «su» camino «cómodo» y sin exposición alguna, recogiendo las migajas que le dan, de común acuerdo los políticos sindicalistas y el capitalismo, no tiene más remedio que defender la tesis política, porque, de lo contrario se les acabaría muñir las tetas de la vaca nacional, que siempre dan tanta leche a gandules profesionales y timadores legalizados.

Se ve claramente quienes son los individuos que emplean tales términos, para afirmar, como lo hacen, de que el sindicalismo no es más que política de los trabajadores, no acción directa ni revolucionarismo. A mi entender todos esos que sostienen estas afirmaciones, muy gratuitas, no están exentos de los contratiempos que surgen en la vida y de la vida, resultando pues, que un hecho determinado puede acabar con esa política, porque el apoliticismo se ha impuesto por obra de los trabajadores cansados ya de ser engañados por sus jefes y jerarquías, que tanto los tienen en la actualidad presionados y aprisionados, sin obtener las verdaderas reivindicaciones materiales y morales.

No me asombra nada, — con el sindicalismo político actual — que mañana, por ejemplo, apareciera un nuevo decreto-ley, poniendo como único protector de la libertad el Estado, a quien se le debe respetar y defender como único liberador de la esclavitud porque, a decir verdad, el Sindicalismo político no persigue otro objetivo, ni los obreros enrolados en él lograrán dejar de ser víctimas propiciatorias del mismo, en provecho, principalmente, de sus dirigentes, o sea de los que están en contacto permanente con los hombres políticos y de Estado. He ahí la razón de que el sindicalismo jamás pueda ser apolítico; en esto se basan los mantenedores del sindicalismo a secas, que son los que lanzan a los vientos, de manera premeditada, aseveraciones de mal gusto, pero siempre con la idea de desprestigiar a quien debiera ensalzarse.

Años tras años conocemos esas teorías: «El obrero no se debe a sí mismo sino al que le explota, y no tiene derecho a emanciparse de él, porque morirá en la más espantosa miseria, ya que siempre ha de haber capitalismo y trabajo, y uno es nada sin el otro». Así discurren los sindicalistas con delegaciones o representantes en los lugares de trabajo, a capricho del explotador, no de los obreros.

Claro que todo esto es originario del poco celo del obrero a su defensa personal y colectiva por el narcótico que desde largo tiempo se le viene dando cada vez a dosis más fuertes para que los efectos sean más eficaces y prolongados, única manera de poderle administrar sus intereses con menos peligro y más beneficio para su administrador o administradores, de donde resulta que el ganador es siempre el representante, no el representado.

Hay inteligencias que no pueden atravesar los muros sociales en que se mantienen encerradas, y no dan otra clase de luz que la acostumbrada, sin esperanza de superación alguna, por la enorme cantidad de amorfia que hay en ellas. A esta clase intelectual pertenecen los que se afanan en que prevalezca el sindicalismo amorfo o ése que «jamás será apolítico», y no lo será, porque son ellos, «ésa clase», los autores de que siga siendo lo que es hasta ahora: Engaño y comodidad, no exposición digna y responsable.

No es nada de nuevo en los medios del sindicalismo sin adjetivo, lo que hoy sucede en su seno a causa de los de ayer y los de hoy, porque al estar subvencionado por el Estado, lógico es que el Estado exija de él sumisión y obediencia, pues de lo contrario le retiraría los millones que anualmente le entrega, huelga aquí el concepto. no la verdad.

Están errados — sin h, eh — los que hacen declaraciones contra el apoliticismo sindical. El panorama que el mundo nos ofrece deja prever más claridad de la que hoy tenemos en el sentido de libertad y trabajo, no en el de explotación y hambre. Por mucho que se quisiera encubrir ésto, siempre habrá rendijas por donde se verá lo que en el interior sucede. Esta es la razón de más valía para que el sindicalismo llegue a ser en el mundo entero apolítico y revolucionario, y no duda-

**por MINGO**

mos que llegará a serlo, acabando radicalmente con tantos vividores de los trabajadores, políticos cien por cien que sólo viven para sus fines particulares y no para la emancipación de los obreros, porque ésta ha de ser obra de los trabajadores mismos, y como ellos no demuestran serlo, se les ha de ilustrar «debidamente» en pro de la humanidad doliente.

---

### COMISARIOS DE GUARDIA EN LAS FACULTADES UNIVERSITARIAS

PARIS, (OPE). — El diario católico de esta capital «La Croix» publicó el 14 de noviembre la siguiente información fechada en Madrid:

«Se han producido incidentes en la Facultad de Derecho de la Universidad de Madrid. La policía intervino rápidamente y puso en dispersión a pequeños grupos de estudiantes que trataban de manifestarse dentro del hall de la Facultad gritando «¡Muera la policía!»

Estos incidentes son los primeros de alguna importancia que se han producido en la Universidad de Madrid desde que se inauguró el presente curso de estudios. La policía tiene instalada en cada Facultad una comisaría de guardia, con el fin de impedir que se produzca manifestación alguna. Constituye ya una norma de conducta en España la vigilancia policíaca de las Facultades universitarias, norma de conducta impuesta a raíz del levantamiento del estado de excepción en el mes de marzo último.»

---

### Folletos recomendados

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero.

Precío de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

# Rincón del bibliófilo

**por V. Muñoz**

*(Continuación.)*

51. — *¿Cuándo murió José Fanelli?*

— Giuseppe (José) Fanelli murió el miércoles 5 de enero de 1877.

52. — *¿Cuándo se declaró en Barcelona la primera huelga general reivindicando el derecho de asociación?*

— Del 2 al 11 de julio de 1855, extendiéndose a toda Cataluña.

53. — *¿Quién era el activo miembro de la clase obrera catalana que este mismo año fue ejecutado en Barcelona?*

— José Barceló.

54. — *¿Qué importante libro de Ernest Cœurderoy se publicó en Bruselas en el año 1852?*

— En idioma francés: «De la Revolución en el Hombre y en la Sociedad».

55. — *¿Qué cooperativas obreras se fundaron en Valencia el año 1856?*

— En la ciudad de Valencia: algunos trabajadores ferroviarios fundaron la cooperativa «El Compañerismo». En Turia (provincia de Valencia): los obreros silvicultores fundaron la cooperativa «La Proletaria».

56. — *¿Qué monumental obra sobre Cuba escribió el anarquista español Ramón de la Sagra?*

— «Historia física, política y natural de la isla de Cuba» (trece volúmenes). Fue publicada en 1860.

57. — *¿Vivió Ramón de la Sagra en Cuba?*

— Sí, fue el director del Jardín Botánico de La Habana en 1823.

58. — *¿Cuándo nació y cuándo murió Ramón de la Sagra?*

— Nació en La Coruña el año 1789 y murió exilado en Suiza el año 1871.

59. — *¿Qué ocurrió en Sevilla el año 1481?*

— Murieron «oficialmente» en la hoguera las tres primeras víctimas de la inquisición religiosa. Más exactamente: el jueves 6 de enero.

60. — *¿Quién fue el compañero Sifo?*

— Prominente anarquista chino que murió en Shan Ghai el domingo 27 de marzo de 1915.

61. — *¿Qué opinaba de la revolución Ricardo Mella según el escritor italiano Ettore Zoccoli?*

— «El colectivista anarquista español Ricardo Mella dice que la revolución considerada tanto en el orden natural como en el humano, es el elemento indispensable para que la evolución pueda conseguir un completo desarrollo.»

62. — *¿Cuando nació Ibsen?*

— El domingo 20 de marzo de 1828 nació en Kien (Noruega) el célebre dramaturgo libertario Enrique Ibsen.

63. — *¿Cuál es el verdadero título en idioma francés del conocido libro de Eliseo Reclus titulado en nuestro idioma «Evolución y revolución»?*

— «L'Evolution, la révolution et l'idéal anarchique». Este libro está basado en una conferencia que Eliseo Reclus dio en Ginebra el 5 de febrero de 1880.

64. — *¿Qué opinaba Eliseo Reclus en este libro de las ideas?*

— «Es la linfa quien produce el árbol y le cubre de hojas y flores; son las ideas las que forman la sociedad, y todas las fuerzas del pasado no pueden nada contra ellas».

65. — *¿Qué pensaba de los contrarrevolucionarios Eliseo Reclus en este mismo libro?*

— Que en ninguna de las revoluciones se vio que los privilegiados la combatiesen directamente. Siempre se apoyaron en ejércitos de pobres, a quienes enseñaban el culto de «la religión de la bandera», al ser educados así para «el mantenimiento del orden».

66. — *¿Qué ocurrió el año 1857 en Sevilla?*

— Oficialmente fueron fusilados 95 revolucionarios, a causa de su participación en el movimiento revolucionario andaluz de dicho año.

67. — *¿Quién fue el español Pérez de Alamo?*

— Un furierista que orientó la insurrección revolucionaria de Loja (provincia de Granada) del 27 de junio al 7 de julio de 1863.

68. — *¿Qué opinaba el anarquista Jacques Mesail de la propaganda por la conducta?*

— «Sean cuales sean sus ocupaciones, de obrero, artista u hombre de carrera, su obra irradiará a través de sus palabras y de sus escritos; es anarquista en su casa lo mismo que en la plaza pública; sabe que se puede obrar sin necesidad de arengar a la muchedumbre y sin votar; tal vez es tanta la gente que arrastra con el ejemplo de su vida, como la que convence con sus argumentos.»

69. — *¿En qué libro escribió eso Jacques Mesnil?*

— En «El Movimiento anarquista» (en idioma francés). Bruselas: Imprenta de «Les Temps Nouveaux», 1897.

70. — *Volviendo a Ramón de la Sagra, ¿escribió otros libros sobre Cuba?*

— Ramón de la Sagra era un eminente naturalista botánico del siglo XIX y escribió varias obras en su especialidad científica. Referente a Cuba, escribió aún: «Introducción a la horticultura cubana» (1827); «Plantas usuales de los cubanos» (1831); y «Memorias de la Institución Agronómica de La Habana» (1834).

71. — *¿Quién prologó el conocido libro de Max Stirner titulado «El Unico y su Propiedad» cuando por primera vez se publicó en Valencia?*

— Pedro González Blanco. He aquí su conclusión: «La casa Sampere hace una buena labor de propaganda revolucionaria publicando este libro tan poco leído en España, y que fue a su hora uno de los fundamentos más sólidos del anarquismo revolucionario.»

72. — *¿Qué opinaba el célebre filósofo francés Miguel de Montaigne sobre el precursor anarquista Etienne de La Boetie?*

— En una carta a Mesmes, fechada el 30 de abril de 1570: «De manera que habiendo querido entrañablemente a La Boetie, el más grande hombre, a mi juicio, de nuestro siglo, creería faltar a mi deber si a sabiendas dejase desvanecer y perderse tan rico nombre como el suyo y una memoria tan digna de recomendación, y si no intentase con esto resucirla ante la posteridad».

73. — *¿Quién por primera vez tradujo al español «La esclavitud voluntaria», de La Boetie y qué opinaba de ella?*

— Carlos Chies. He aquí su opinión: «Si ha de juzgarse *La esclavitud voluntaria* por las ideas que defiende, forzoso es considerar a su autor precursor ilustre de la gloriosa epopeya de 1789».

74. — *¿Qué ensayo falansteriano se realizó en la provincia de Valladolid el siglo pasado?*

— «La República de los pobres», comunidad falansteriana que se estableció en Pozal de Gallinas (provincia de Valladolid) durante los años 1864 y 1865.

75. — *¿Cuándo se publicó últimamente una carta de Ricardo Mella a uno de sus hijos?*

— En la revista montevideana *Solidaridad* (Montevideo, Uruguay, mayo de 1969). Se trata de la conocida carta titulada «De la playa a la montaña».

76. — *¿Qué célebre expropiación ocurrió en Lugo (Italia) en 1914?*

— El lunes 9 de mayo de 1914, los campesinos y obreros desocupados de Lugo (Italia), expropiaron varias hectáreas fiscales y empezaron a cultivarlas.

*(Continuará.)*

# ¿Europa, Paneuropa o Federaciones de los pueblos europeos?

por **EUGEN RELGIS**

EN la primera plana de un periódico apareció un grabado que representaba a una docena de perros atados por la cola. Cada perro tira para su lado, aterrorizado por el látigo de su amo. Un concierto de aullidos quejumbrosos, mezclados con risas, parece desprenderse de ese grabado, encima del cual el autor había puesto este título: «Federación europea».

Para los escépticos, para los negadores sarcásticos, ese grabado puede pasar por una obra maestra. Para todo el mundo, es una broma lograda, pues refleja la situación actual. La multitud que, como los niños, es más accesible a las imágenes que a las ideas, recibe así la representación humorística de un gran problema y sigue su vía oscura a través de las fatalidades de la vida y sus miserias cotidianas.

Pero es sintomática esta preocupación perseverante: la unificación de Europa, en este período de recrudecimiento del nacionalismo, de exaltación del egoísmo estatal y del proteccionismo económico. Este derrame de los esfuerzos colectivos es la consecuencia natural de la guerra de 1914, que continúa hoy bajo la máscara de la dictadura bancaria y aduanera, del fascismo y de la lucha de clases. Es precisamente ese derrumbamiento de *las apariencias* locales, ese completo desnudar de los edificios estatales de sus ornamentos de yeso y de cartón, el que ha puesto en evidencia su armadura elemental y ha mostrado sus cimientos que se unen y amalgaman en las profundidades ignoradas de los pueblos. Desnuda y empobrecida, Europa se presenta hoy como una realidad integral, como una obra sobre la que los Estados se obstinan en reconstruir sus pequeños campanarios, sus ministerios y sus instituciones exclusivistas, en lugar de reconocer, arrepentidos, que ellos, los Estados europeos, no son más que las provincias de un continente.

Tenemos que repetirlo hasta la obsesión: la ley que gobierna al mundo moderno, es la de la unidad. Por encima de las barreras nacionales, en el tormentoso éter, planean los pájaros de acero de la solidaridad y la interdependencia. La primera etapa hacia la unidad del mundo es una Europa unificada, sin fronteras aduaneras, sin codicias nacionales y sin alianzas de ciertos grupos de Estados contra otros Estados.

Europa no debe ser un «Super-Estado». El estatismo comienza a decaer. El dogma del Estado llega a ser una herejía que resistirá durante algún tiempo, parasitariamente. Se reconoce en fin la verdad que representa la cooperación entre los pueblos, igual que la cooperación individual en el marco del Estado pero también *contra* el Estado. Europa se unificará por la federación, por la libre cooperación de los pueblos europeos, considerados cada uno como colectividades de derechos y deberes iguales. Eso significa que las potencias políticas (y no solamente los politiqueros) deben ser combatidas sin cesar. Lo mismo que el dogma estatal, las potencias políticas imperialistas y los partidos políticos nacionales no tienen ningún porvenir. Las dictaduras, ya sean de derecha o de izquierda, son los últimos sobresaltos de la política que no *crea* nada, pero que explota las realidades económicas, técnicas e intelectuales, de los pueblos.

¡No los «Estados Unidos de Europa»! Eso es de hecho la fórmula falaz de un cónclave político, como fue ayer la Sociedad de las Naciones (como es hoy la Organización de las Naciones Unidas). De las naciones representadas por los gobiernos. Por el contrario, se debe proclamar la *federación de los pueblos*, libremente aceptada por los representantes directos de los pueblos: los trabajadores manuales e intelectuales, creadores de valores económicos, científicos, culturales. Los políticos por instinto de conservación, se apresuran a proclamar el dogma nacional, el Estado totalitario y, de vez en cuando, «la unidad de Europa», con el objeto de retardar todavía la solución real: la transformación interna de cada nación.

¿Cómo es posible la unidad europea sin verdadera cooperación económica, sin el desarme, y sin abandonar el principio absurdo de la «soberanía nacional»? El régimen político difiere de un Estado a otro; las relaciones entre el capital y el trabajo se encuentran en etapas que varían de una nación a otra. Aquí reina la dictadura fascista, allá la dictadura comunista; aquí la esclavitud financiera y allá el paro forzoso; aquí se exterminan las minorías étnicas y allá estalla la lucha de clases; aquí hay superproducción industrial y allá crisis agrícola...

La Federación europea no será una realidad perfecta y definitiva, sino después de la «Revolución económica», de la Revolución social, que nivelará las condiciones del trabajo y repartirá los productos de acuerdo a los intereses idénticos y naturales de los pueblos, y no según los «ideales» políticos de los gobiernos, que son discordantes, chauvinistas o imperialistas.

Europa no puede ser la Pan-Europa. Esa es una fórmula política que los jefes de Estado, de los gobiernos y de los partidos, agitan con desesperación o con astucia. La Pan-Europa es un bloque fatalmente opuesto a la Pan-América, a la Pan-Asia, al imperio británico, a la Pan-Eslavia. Briand a pesar de su elocuente pasión, fue, como tantos otros, el preso y el instrumento de una coalición: la de las Grandes Potencias. Coudenhove-Kalergi, con su lógica realista, no hacía más que cavar fosos entre las fortalezas continentales, en lugar de extender desde el principio los puentes de la colaboración mundial. Los partidos de izquierda persisten todavía en el fetichismo estatal y en el imperialismo político, en nombre de una clase, lo que provoca, y para algunos hasta justifica, la dictadura sangrienta de *otra* clase, de un «partido único» dirigido por aventureros sin escrúpulos y tiranos despiadados.

El que proclama la Federación europea como la única salvación del continente, debe reconocer su primera condición: la unidad económica, base sobre la cual las fuerzas sociales se disputarán la prioridad, en nombre de los ideales y asimismo de los intereses generales y permanentes de la humanidad. No en nombre de un Estado, de una nación, de una casta. La tendencia de dominación, que es la expresión de la «sed de poder», perpetúa el empleo de la fuerza armada entre Estados y entre clases, mantiene la intolerancia en los dominios de la cultura, de la ética, de la religión, y transforma el petróleo y el trigo en armas políticas.

Un partidario sincero de Europa es un hombre apolítico, un antipolítico. Es un hombre que trabaja con sus manos o con su cerebro, dedicado a su especialidad, pero consciente de su papel en el engranaje de la vida social. Cuando se eleva hasta la conciencia de la solidaridad de especie, cuando reconoce finalmente que la humanidad está compuesta de órganos que deben ser coordinados por la técnica, por la ciencia, en un organismo supremo, entonces el partidario de la Federación europea es también un precursor de la unidad mundial. Es un ciudadano de la humanidad que ama a su «patria»: Europa, sin proclamar su imperialismo contra otros continentes.

El verdadero europeo sabe que Europa es una síntesis milenaria de Asia, de Africa y que América no es más que su hija (todavía utilitarista, arrogante desde lo alto de sus bolsas de oro), pero que reconocerá bien pronto la voz maternal en el clamor de las usinas y del tráfico. La preeminencia del espíritu se levanta como una columna indicadora del medio de las ruinas monárquicas, de los campos mercantiles y de los estadios políticos. Los brutos con máscaras para gases y con armas automáticas, los bandidos militarizan a los desocupados y a los «ociosos», los diplomáticos que engañan con tanta astucia a los pueblos aún convalescientes después de la Gran Masacre, todos los aprovechados de las herejías colectivas, todos los parásitos adheridos a los cuerpos vivos de las naciones, pueden reírse de los totalitarios que anuncian el reino del Hombre. Ellos pueden desafiar con sus Tratados de paz temporaria, con sus trusts bancarios, con sus sangrientas Internacionales de armamentos.

Entre los millones de individuos, el Hombre despierta por fin de su sueño narcótico y comienza a ver claro en las brumas de la vida social. Ver claro, significa simplificar, y eso lleva a la unidad. De una verdad biológica, la unidad deviene ahora una verdad social. Los especuladores de los ideales colectivos, que pululan en los Ministerios y en las Bolsas, han presentido esta verdad, y se han apresurado a aullar: ¡Estados Unidos de Europa! a fin de mantener su dominación política, o mejor dicho: a fin de perpetuar el régimen de la violencia y de la esclavitud social-económica.

Que los «buenos pastores» de los pueblos, los servidores voluntarios de la humanidad vigilen sin descanso: Europa debe convertirse efectivamente en una Federación de pueblos y no en un nuevo Estado que se levanta contra los otros continentes. Europa debe ser el gran paso entre el Pacífico y el Atlántico, en el Oriente místico o revolucionario y el Occidente, con sus tesoros milenarios de ciencia, de arte y de técnica. Al Norte y al Sur esperan los vastos territorios polares y tropicales. La Tie-

B.D.I.C

# Una página de la Enciclopedia Anarquista

## CONSCRIPCION

LA conscripción es la inscripción en las listas reglamentarias de los mozos que deben ser llamados el mismo año para servir en el ejército de su país. Según la edad determinada por la ley, en fecha indicada esos mozos deben — en los países en que la conscripción es obligatoria — presentarse ante un consejo que delibera sobre las capacidades físicas de cada uno, decidiendo sobre la aptitud o ño para cumplir los «deberes militares». Pasado el consejo, los muchachos se llaman conscritos. La palabra data solamente de 1798, pero su institución es muy antigua. La conscripción no fue siempre obligatoria, en Francia. Después de las guerras napoleónicas la ley del 10 de marzo de 1818 instituye el servicio militar obligatorio por sorteo. Este modo de reclutamiento fue abrogado hace medio siglo y actualmente todos los ciudadanos de numerosos países están obligados a cumplir los «deberes militares». Existen algunos países en los que el servicio militar es voluntario, como Inglaterra y los Estados Unidos, por ejemplo. Lo que no es un inconveniente para mantener ejércitos permanentes y potentes.

La conscripción es una obligación en numerosos países y es comprensible que en éstos se formen grupos o asociaciones que reclaman la conscripción voluntaria. Esas asociaciones, animadas por nobles sentimientos, sin duda alguna, se imaginan que luchan contra el militarismo. Nosotros pensamos que están equivocados y consideramos que la conscripción voluntaria no tiene ninguna ventaja social sobre la obligatoria. Para darse cuenta de ello, sería suficiente dar un vistazo al pasado y considerar que durante muchos siglos la guerra ha devastado el mundo pese a que la conscripción fuera voluntaria. El error de las personas partidarias de la conscripción voluntaria consiste en confundir los efectos y las causas. La conscripción — voluntaria u obligatoria — es un efecto cuya causa es el militarismo. Este es el que debemos destruir.

Por otra parte, incluso en los países de servicio militar voluntario, cuando los acontecimientos lo exigen, el capitalismo se arregla siempre para hallar la cantidad de hombres que le son indispensables. De ello es patente ejemplo la guerra de 1914, como más tarde otras que la siguieron y la siguen.

En 1914 el ejército inglés se componía exclusivamente de voluntarios, pero la prolongación de la guerra necesitaba la entrega al Moloch de la ración cotidiana de hombres jóvenes, sanos y vigorosos. Pero como por propia voluntad no se presentaban a las cajas de reclutas ingleses, era necesario tomar una decisión. Y se tradujo por la prohibición — decretada por las autoridades militares — de admitir en las fábricas a los hombres menores de 25 años. Si esta orden no fue nunca oficial no dejó por ello de ser aplicada con rigor por los patronos, que tenían mucho interés en que la carnicería se prolongara. Al hallarse los hombres sin trabajo, imposibilitados de alimentar a sus familias, acorraladas por la negra miseria, entonces acudían al último recurso: la oficina de reclutamiento más cercana y firmar el contrato mediante el cual aseguraban un bocado de pan a la familia.

Más tarde, cuando el reclutamiento logrado por el medio indicado era considerable, Inglaterra se dividió en dos campos: los enrolados «voluntarios» (los soldados) y los que persistían en no querer servir. Favorecido por la división y apoyado por los primeros, el gobierno inglés instituyó entonces la conscripción obligatoria. Vemos, pues, que la conscripción voluntaria es un engaño y que no hay que dejarse cegar por espejismos.

No hay duda de que cuanto sirva para conmover las bases del sistema capitalista tiene su utilidad y que ninguna lucha es estéril. Guardémonos no obstante de ilusiones. Si, por la fuerza de los acontecimientos, todos los países

se deciden a abolir el servicio militar obligatorio para instaurar el voluntario, el capitalismo encontrará todavía bastantes hombres que, sin estar obligados, se presentarán para cumplir las funciones de soldado. Para darnos cuenta de ello basta con que miremos en torno nuestro: nadie está obligado a ser policía y, sin embargo, los agentes pululan por las calles. El voluntariado reclamado por asociaciones o grupos, con deseos de terminar con la obligatoriedad, no es un peligro para la burguesía. Nosotros debemos mirar más allá y entablar una batalla encarnizada contra el militarismo alimentado por voluntarios o no porque de ambas maneras es siempre nefasto.

rra no será jamás demasiado pequeña para las energías creadoras. Aquél que proclama que la misión de Europa ha terminado, es un ignorante escéptico o un farsante venenoso. ¡Es ahora, cuando apenas comienza la misión de *la joven* Europa, sobre las ruinas del Viejo Mundo!

**Eugen RELGIS**

# Regional Catalana C. N. T. en el exilio

Esta entidad cenetista tiene la satisfacción de participar al conjunto confederal libertario lo vigente de su existencia a base de hechos concretos y a pesar ciertas indiferencias e incomprensiones.

El contacto con la Regional Catalana del Interior se mantiene establecido y de una entrevista algo reciente se puede esperar un resultado algo más que satisfactorio. Nuestros compañeros de allí se mostraron satisfechos de las atenciones solidarias y propagandísticas recibidas del exillio, y de las conversaciones sostenidas entre ambas Comisiones relacionadoras se desprende una actuación futura anexa para los fines comunes, esto es: de preparación del máximo ambiente confederal de Cataluña cual corresponde, previo acrecentamiento del impulso de los compañeros que activamos en el extranjero, claro está, con menos exposición personal que si estuviéramos en los pagos de Franco.

De todas suertes, cuando los componentes de esta C. de R. del exilio comprobamos lo hecho para compararlo con lo que se podía — y se podría — hacer, se nos escapa una sonrisa escéptica motivada por el apartamiento de tanto compañero que en España militaba en la Regional y aquí pierde memoria del valor permanente de la misma. Si en el extranjero se contribuye a base de la organización general se marca un solo esfuerzo, en tanto que figurando incluso en el nexo regional, la contribución pro-Interior se marca dos veces. No se trata de regionalismo, como tampoco se trata de españolismo, en uno y otro caso. Mas la relación entre coterráneos de uno y otro lado de la frontera es racional y satisfactoria, y productiva incluso. El S. I. no puede atender a un región particularmente, y ello se comprende existiendo otras con el mismo derecho. Entonces, si cada Regional coopera con la suya de allá en contacto con el S. I., hay satisfacción de deber cumplido y no delito exclusivista.

La Regional Catalana C. N. T. del exilio ha cursado solidaridades y centenares de folletos de propaganda al Interior, y nuestro premio ha sido el comprobar la euforia de la C. de R. de allí, al entablar contacto directo con nosotros.

Por eso los componentes de esta Regional continuaremos nuestro saludable esfuerzo, solos como hasta aquí, o mejor acompañados.

Por la C. de R.:

*El delegado de Propaganda*

París, noviembre 1969.

NOTA.—La Regional Catalana C.N.T. en el exilio dispone de Agrupación en cada uno de los lugares siguientes: París, Lyon, Toulouse, Nîmes, Perpignan, Hyères, Toulon y Clermont-Ferrand. Ello aparte de las adhesiones de compañeros residentes en una diversidad de pueblos.

*Europa bajo cero*

# La Santa Alianza, ¡MARX!

ES notable que Nixon luego de su fugaz aunque largo periplo, efectuado recién tomara posesión de la presidencia, no haga tanto hincapié sobre la política europea, quizá porque la vietnamización de la guerra asiática le lleve todo su tiempo conjuntamente con la elaboración de una nueva política para Latinoamérica — donde las experiencias de Rockefeller no parecen haber sido tomadas en cuenta —.

Pero un acontecimiento reciente nos comprueba que la aparente despreocupación de la administración norteamericana hacia la actualidad europea no deja de tener su compensación, ya que aparte de que los capitales americanos invadan los países comunistas, éstos parecen dispuestos a contemporizar con el odiado imperialismo así como con los revanchistas germano occidentales.

Efectivamente, en la Praga invadida se ha clausurado una conferencia del Pacto de Varsovia en cuyo comunicado final se ha invitado a los países del Oeste europeo, así como a Canadá y a Estados Unidos para iniciar conversaciones conjuntas en la capital finlandesa a partir del año venidero. En un aparte del documento entregado a los corresponsales de prensa se hace especial alusión a la necesidad que tienen los países europeos de alcanzar «una fórmula que excluya el uso de violencias y amenazas» en las relaciones entre las naciones del continente.

Desde luego, para el logro de una Europa independiente—anhelo de las castas dominantes, del gaullismo y del pompidouísmo— la ocasión se presenta calva. Nixon parece tener resueltos los problemas por ese flanco de la trinchera de la coexistencia pacífica. Empero, si la resolución del Pacto de Varsovia es una puerta abierta hacia la «paz» — sinónimo de alianza estatal —, hacia la eliminación de las discrepancias económicas y de pareceres políticos, es porque hay algo en la Europa actual que amerita que dos sistemas hipotéticamente considerados hasta aquí antagónicos, enemigos, se aboquen a buscar fórmulas de conciliación, de alianza. No es sintomático de ello la caída de la democracia cristiana alemana ni la sucesión del poder en Suecia, ni los sangrientos incidentes de Belfast, ni la devaluación del franco, ni la revaluación del marco, ni que Willy Brandt comience su gobierno con una apertura hacia el régimen de Ulbricht, ni los ensayos de autogestión en Yugoslavia. Si dos sistemas que en esencia son idénticos tienden a hermanarse es porque un peligro común les acecha y la unión hace la fuerza.

Ese enemigo no es tan peligroso a primera vista, pero nacido en los bulevares parisinos durante el mayo del 68, tiende a crecer, a cobrar fuerza, a transformar los rayos catódicos dominantes en dinamita cerebral, la clase obrera aburguesada en clase obrera incontrolable; es ese monstruo que ya no puede llamarse comunismo, ni trotskismo, ni stalinismo, ni imperialismo, ni agentes de la C.I.A., ni de Scotland Yard, ni de la N.K.V.D.: son los militantes de la nueva idea que cunde por todos los caminos del globo cuestionando a la autoridad eterna, terrenal y celestial, son los judíos alemanes: es el proletariado internacional en pie de lucha.

El denominador común de esta alianza de la reacción europea es la creciente espontaneidad de las masas juveniles tanto del Este como del Oeste, la politización de la clase trabajadora frente a un futuro incierto, ante una sociedad de esclavos televidente y la toma de conciencia y la decisión de ser dignos por parte de los intelectuales que sobreviven en el campo bolchevique.

«Nosotros luchamos por la destrucción de la Universidad, por la destrucción del Estado; en esta lucha estamos al lado de las clases populosas bajo la dirección del proletariado. Bajo esta perspectiva queremos una Universidad al servicio del pueblo, pero ésta no es posible sin que medie la destrucción (1)», dicen los estudiantes españoles. Y el tono de las proclamas no cesa de aumentar sus violentos sonidos: «La esclavitud de la clase obrera es la fuente principal de la esclavitud de las demás capas sociales; al liberarse a sí mismo, la clase obrera libera a toda la sociedad. Para liberarse debe suprimir la policía política y, al hacerlo, liberará a toda la sociedad de la dictadura y del miedo.»

«Vuestra aliada contra la intervención de los tanques soviéticos es la clase obrera rusa, ucraniana, húngara, checa. Vuestra aliada contra la opresión y las amenazas del imperialismo es la clase obrera del Occidente industrializado, la revolución en marcha de los países subdesarrollados. Contra la unión de la burocracia internacional con la burguesía imperialista internacional que mantiene los sistemas de dictaduras antipopulares en sus esferas de influencia respectivas, lanzamos la voz de orden tradicional del movimiento obrero: «Proletarios de todos los países, uníos» (2).

En ambos extremos del continente el lenguaje subversivo es idéntico; por un lado los anhelos de acción directa y la práctica de la violencia como factor básico para construir una sociedad sobre nuevos fundamentos, más humanos; luego las insoslayables características internacionalistas, antichauvinistas, verdaderamente antiestatales, revolucionarias. Por otro lado, la condena de la centralización de la infalibilidad del líder, de la organización monolítica, de los ejércitos regulares, porque en ellos se embrutece a los obreros; la posición antibelicista por considerar la guerra como factor de dominio criminal y foco de fomento de inclinaciones nacionalistas entre los trabajadores. Esto se dijo en Nanterre, y se repitió en México, se subraya en Varsovia, Praga, Madrid, Belgrado, Milán, Caracas, Tokio.

Ante esta entente de la reacción europea, la clase trabajadora manual e intelectual y sus militantes más activos deberán fatalmente organizarse a escala internacional porque de lo contrario, a pesar de la juventud que tiene fuerzas para lo que sea, los golpes represivos no se podrán sobreponer y su fascismo más refinado será el nuevo gobierno europeo para la década del setenta. Yo propongo desde estas páginas a mis camaradas jóvenes que fortalezcamos y divulguemos la Asociación Internacional de los Trabajadores (A.I.T.) como fortaleza irreductible del mundo nuevo.

**FLOREAL CASTILLA**

(1) Véase de Charlton Th. Craig: «La rebelion estudiantil», Plaza y Janés. Barcelona, 1969.

(2) *Carta abierta al Partido Obrero Polaco*, en «Las luchas estudiantiles en el mundo», Buenos Aires, Editorial Galeria, 1969.

# El Mundo es así

# Falleció otra víctima de la policía franquista en Erandio

LONDRES, (OPE). — El diario de esta capital «The Times», publicó el 14 de noviembre el siguiente despacho de la agencia Reuter fechado en Bilbao:

«Ayer murió en el hospital de esta ciudad un hombre que resultó herido de un tiro al hacer la policía disparos de advertencia para disolver a unos manifestantes obreros que la recibieron a pedradas y protestaban contra la contaminación del aire en el suburbio de Erandio. Esta ha sido la segunda víctima que ha fallecido a consecuencia de aquel encuentro entre manifestantes y policías.

El obrero Antonio Fernández Elorriaga, de 64 años de edad, que deja viuda y dos hijos, fue herido en la cabeza el 28 de octubre. La otra víctima fue muerta en el dia siguiente al disparar la policía contra los manifestantes. Al conocerse su muerte se produjeron numerosas manifestaciones de protesta en la zona de Bilbao, incluso varias huelgas».

Los tiros de advertencia que matan llevan una sorprendente dirección.

# La retrospectiva de Fontaura

RETROSPECTIVA que es pauta para el futuro, base de orientación en el tiempo que vendrá.

Leyendo vienen como por intuición estos versos de Antonio Machado:

*No es el yo fundamental*
*eso que busca el poeta*
*sino el tú esencial.*

(Canción XXXVI)

*Con el tú de mi canción*
*no te aludo, compañero:*
*ese tú soy yo.*

(Canción L)

Porque con su yo, Fontaura se dirige al tú esencial de quien ha leído o leyere: «Hacia una vida mejor (en la ruta de la C.N.T.)».

Los que siendo jóvenes a la búsqueda de horizontes sociales en dilatado campo, cerrando el libro, habiendo llegado a la página 122, sentirán en su fuero interno la evocación de aquellos versos del poeta que arriba se cita:

*La primavera ha venido*
*Nadie sabe como ha sido.*

Y a los que son jóvenes como a los que ya no los son, Fontaura como Machado les dice: en esto que expongo se halla el fundamento de mi yo; que busco, para que tu bien sea el tuyo en su esencia. Y añadirá: lo que pienso al pensar como pienso es, que tu yo y mi tú se compenetren en una misma esencia o sentir de verdad y de bondad, de rectitud moral universalista.

Nada más «visible» que ese como aire percibido que penetra, sin necesidad de ser tocado; aire de consciencia que se levanta y circula cálido y viviente por el cuerpo impreso al ser leído.

Es invitación, con inspiración, a recorrer en imaginación por la ruta que la C.N.T. abrió en la historia social de España, en la sociedad española de los que trabajan y piensan. Porción de humanidad que vivió y vive, que trabajó y trabaja, que pensaba y piensa, que luchó y lucha por ir hacia una sociedad mejor. Y llegar.

El amigo Fontaura nos acompaña con sencillez, ella misma acompañada de suave firmeza, por esa ruta de trazo rectilinio y pavimento sólido hacia el mejoramiento de la vida, mejoramiento y vida en todas sus acepciones; hacia afuera y hacia adentro del ser; en la organización social y societaria, como en la del pensar. A veces por terreno nivelado; es decir, sin gran quebranto; más pronto y más a menudo cuesta arriba. Cuando por subterráneos de clandestinidad, cuando atravesando salvas de represión, esa ruta siempre avanzó rectilínea. Y así su trazo continuará.

Tal es la conclusión que en substancia expresa sin necesidad de léxico de enredo el estudio que comentamos. Por él, en una atmósfera mundialista, la ruta de la C.N.T. sigue su curso; desbrozando delante, desbrozando detrás.

Por él, tocamos y vivimos o revivimos el tiempo en que guiados del espíritu firme y la voluntad resuelta, las palabras se transformaron en hechos: el espíritu se hizo carne. Y, después, realidad la Utopía.

Los primeros tiempos, en los avatares de esa ruta, nos hacen evocar aquellos versos de Antonio Machado, que los sintetizan estando su inspiración lejos, así:

*Aun que me ves por la calle*
*también tengo yo mis rejas,*
*mis rejas y mis rosales.*

¡Cuánto evocan estos versos en los que en aquel tiempo abrieron y pavimentaron la ruta de la C. N. T.! Que siempre fueron acompañados de rejas y de rosales: represión y amores de humanidad y libertad; encarcelamientos y rosales espesos del pensar.

Rejas que esperaban cuando no les encuadraban. Delante o detrás, el cultivo de rosales en el corazón y en el cerebro. Tiempos en que entre rejas y rosales de continuo se encontraba la Confederación, amante cuyo noble proceder desparramó el entusiasmo y centró la constancia.

Ha pasado el tiempo. Y con él, el periodo en que demostró tener palabra y que la confianza en ella no fue baldía. No, no fue baldía. En el suelo selvático de ultramontes, cuya ruta por subterráneos continúa, la misma evocación está al orden del día: rejas y rosales.

Esta remembranza accidental se deja de lado ante la otra que la acompaña, del camino recorrido y que el autor nos presenta sin cortes ni escapadas. Tanto más presente y válida cuanto más algunos buscan o busquen de manera solapada un corte o una escapada de factura tartufista que se fraguó en sus turbios subsconscientes. Que tienen gran parecido con los fanfarrones de la claudicación. Donde ya murió la poesía viviente del ayer que dio estímulo a las realizaciones del mañana.

¡Ah, los que quieren desprenderse del vestido de anteayer para ponerse el de arlequín de pasado mañana!

¡Ah, los que quieren adorar a lo que antes quemaron, queriendo quemar lo que antes... adoraron!

¡Ah, los que quieren cambiar la poesía que parió el Hecho por la retórica que va a parir la nueva servidumbre, la de luego, un luego de luengo alcance, siendo espadachines o mozos de estoque de los nuevos totalismos engendrados sobre el lecho de la dialéctica marxista!

¡Ah, los que evocando sus amores de antaño hacen como si quisieran sentar plaza de macarrones hogaño!

Fontaura les ofrece la rectilínea con: «Hacia una vida mejor. (En la ruta de la C.N.T.)». Para que se detapen los oídos y la venda se les caiga de los ojos. Aunque se dice que no hay peor sordo que el que no quiere oir, ni peor ceguera de la que produce la conveniencia.

**Fabián MORO**

# NECROLOGICAS

## JOSE MULET VICENS

Este excelente como discreto amigo y compañero falleció el día 5 de agosto de 1969 en el Hospital de Kremlin-Bicêtre a la edad de 54 años, consecutivo a una traidora como inexplicable enfermedad.

Somos varios amigos y compañeros que fuimos sorprendidos por tan rápido e inexplicable desenlace, ocurrido apenas 8 días después de haberle dejado aparentemente en un estado óptimo si no restablecido de dolencias que le tenían en el hospital ya por espacio de tres meses. Algunos supimos de tan triste desenlace un mes después de haber ocurrido, lo que nos llenó de congoja. En vida supimos siempre apreciar su discreción, si bien que cuando era menester decir presente le hallábamos en su puesto. Se nos ha ido con la misma cualidad que fue el signo dominante de su vida. Por tal motivo fueron muy pocos los amigos y compañeros que pudieron acompañarle en el viaje a su última morada.

Estas líneas ha costado mucho el pergueñarlas, tanto nos consideramos en deuda con este entrañable amigo.

Su padre José Mulet, hermano Jacinto Mulet, cuñada, sobrino, tíos y primos desde España agradecen no obstante a todos el testimonio de su amistad.

La F. L. de Thiais se asocia al sentimiento de todos sus familiares y amigos.

T. M.

## BARTOMEU TORNE PRAT

Parece asunto corriente y se trata de una catástrofe: Torné de Cahors ya no existe. Tan dinámico, tan vivido, para que la nueva de su muerte nos cayera encima implacable e intempestiva. Ni siquiera sabíamos que estuviese enfermo. Lo operaron y quedó en el quirófano. Tan seguro de sí mismo y de su misión progresista, al entrever la inminencia de la muerte sería él el más sorprendido.

Cuantos lo hemos tratado de cerca la pena ha de embargarnos sin remedio. Sólo podía tener amigos. Acogedor y sonriente, se abría y se le correspondía. Era un gozo de hombre. Y algo más, por supuesto: era un idealista, un entregado, un catalanista sin fronteras, un republicano sin límites de horizonte. Es por ahí que a los primeros vagidos de la revolución del 36 se entregó a la misma, sufriendo repulsa de Acción Catalana, su partido. Puesto a escoger (Torné no era escogible) vino a la C.N.T. «porque lo que ocurre es fuerte y los reformismos no están en la hora». Tuvo dignamente nuestro carnet y actuamos muy de acuerdo. La C.N.T. igualadina, junto con la Esquerra y el poumismo del lugar, no dio cuartel ni al fachismo ni al pesuquismo, esa protección a los reaccionarios. Las realizaciones revolucionarias fueron excelentes y en ellas nunca faltó la pátina torneriana. Se atrajo, Torné, el odio cervalino del conservadurismo, con el PSUC dentro del mismo. Cooperó valiente e incansablemente, a veces con un tino imposible en nosotros. A Pedro Bertrán y al que firma les evitó un topetazo bestial con una compañía de Asalto, y también al que firma le salvó de una estancia absurda en la Cárcel Modelo. Tenía mucha disposición, Torné, y cordialidad y solidaridad sencillas. Acaba de morir, y los corazones sin hielo igualadinos lo sentirán — ¡lo sentimos! — infinito.

Sobre Bartomeu Torné, yo no he dicho la última palabra.—J. F.

# El periodista

por **Jorge Lagar**

EN Jorba (ninguna capital de Europa e islas adyacentes), porque Calet era único suscrito a un cotidiano le llamaban El Diario. A Joanet porque garrapateó, incipiente, para periódicos, en Jorbassa le dijeron Periodista. No por ello Joanet se creció ni siquiera un milímetro. Me refirió todo el otro día al preguntarle:

— ¿Cómo fue eso?

— Escribí unos versos melodramáticos para un almanaque y por poco Anselmo Lorenzo me los arroja a la cabeza. Pero Abuelo era modoso, y comprensivo. «Déjate de versificaciones y cuida tu prosa».

— ¿No renunciaste a la tinta?

— No, porque fui tintorero. Teñía trama, tu no sabes bien de eso. Teñiría, ahora, cuartillas. José Ramón era el único letrado de la sociedad obrera y sacaba «Trabajador, hoy», por las cuatro pesetas que le daban. Cuando tenía de ellas, no había trabajador hoy ni mañana. Inconstancia que perjudicaba al común, puesto que miles de afiliados y afiliadas no podían ser societariamente ilustrados.

— Es por ahí que te tiraste...

— La edad escasa da exceso de empuje. Ahora no comprendo como trabajando 9 horas en oficio brutal aun quedaran arrestos para organizar, conflictear, leer, agrupar, noctambular, cortejar y... escribir.

— Y pedías menos horas de labor, por supuesto.

— La vida del rebelde es así de contradictoria, pero da tiempo para todo, incluso para ayudar a redactar «Trabajador, hoy», y ya veremos mañana, pues donde estaba uno de nuestros 40 exóticos conflicto no faltaba, buscado por la «maldita burguesía» o provocado por nuestro angelical comportamiento.

— ¿Y cómo fueron los inicios literarios?

— Vergonzosos, en vergüenza que me pasaba en silencio. Verse su pensamiento plasmado en letras de molde engaña, y cuando no, el ser normal arriesga el peligro de tener consciencia de sus defectos, sus ripios, sus balandronadas, sus inconexiones, y se autoinculpa, con motivo cuando los demás te deciden, ignorantemente, Periodista.

Pero en nosotros la escritura se pega especialmente cuando los demás se retractan y uno queda imprescindible. No creas que no: correspondencias, estatutos, permisos, proclamas y escritos, todo iba saliendo de mi mano, que no de mi caletre. ¿Vanidad? Ni media: necesidad, obligación, único recurso. Andaluz refirió algo parecido en Toulouse cuando alguien le rogó arrojar por la ventana su martirizada *Underwood:* «¿Y luego, el abandono de las ideas? Yo le pongo papel a la maquinilla, aporreo, y aquéllas van saliendo solas.» Ya se que Andaluz facilitó una caricatura, pero hacer de hombre a los 17 años, en mí fue asunto serio.

— ¿Y la lección de Lorenzo?

— La apreciè por mis adentros. A los demás les dije, como sin darme importancia: «Recibí carta del Viejo. Somos amigos.» Se quedaron admirados.

— ¿Cómo terminó, «Trabajador-hoy»?

— Debía terminar, la colección, incendiada en 1939. Es lo único que los fachas tenían derecho a quemar; pero no lo habrán hecho. Y no es que nuestro antiguo periódico careciera de bellísimas intenciones; todo lo contrario. Pero caído en mis manos y en fuga absoluta de Ramón, ¡si escribiría allí barbaridades! ¿Comprendes ya, lo criminal de mi aprendizaje? El impresor sólo corregía las facturas, eso es, alteraba aumentativamente las cuentas, y nadie, preceptivamente, se compadecía de mis cuitas.

— ¡Pobre sintaxis, entonces!

— Sin taxis voy siguiendo, compañero. Lo que en Barcelona era tranvía, en París es «Metropolitano».

— Excúsame. Pero barrunto que cuando ahora corriges a ajenos te vengas de tí mismo, del desgramaticador de aciagos tiempos.

— No me vengo de nadie, ni de mi mismo; pero sí considero terrible que un carpintero que se agarró al cepillo a sus 12 años, a los 70 aún esté en el aprendizaje.

— Eternos aprendices somos todos, y si alguien se proclama entendido absoluto en todo y por todo, le baila el sombrero.

— Pues a mí no me baila porque, en el fondo, tengo algo del carpintero del caso. Llevo escritas miles de piezas y nunca presentaré cuartilla limpia a la imprenta. Me rectifico constantemente. Alaiz era lo mismo, pero en suma, tenía arquitectura geroglífica, en tanto yo quedo en suscitador de garabatos, aunque mis pensares salgan limpios del papel que embadurno.

— Ya es importancia.

— Lo sería en otros, no en mí, que detesto el ego hasta el punto de haber detestado a los escasos incondicionales con que he tropezado en la vida. Trabajar como sea por la causa, redactar una línea igual que se dispone una hilera de adoquines, llevar un artículo a la imprenta lo mismo que subir saco de cien kilos a la entiba del panadero. Se escribe para ayudar y al propio tiempo para aprender, puesto que decir obliga a escuchar y escribir exige leer, atisbar. Corrigiendo pruebas captas ideas de otros, mejor que no lo hace el lector, generalmente displicente. En este mundo uno enseña a otro sin siquiera proponérselo, y la que nada puede aprender a nadie es la pedantería capaz de hacerse retratar al lado de Cervantes, o de Heliófilo, y digo mucho. La pluma de pavo igual dá lucirla en bolso pechero que en flecha al estilo tirolés. El aficionado sencillo acude a servir lo de todos, nunca a tamborilear un Yo-Yo adobado con ficciones, truculencias y sensacionalismos. No detesto la firma puesta al pie del escrito; la acepto como norma responsable, no como pie de fotografía.

— Vienes a decir que tus prosas no te desplacen a pesar de la malaventura de «Trabajador, hoy».

— De mil intentos, quinientos pueden haber sido provechosos. Tal vez me lo indiquen insistencias compañeriles cuando por esa u otra obligación, o esta o aquella «galvana», había olvidado mango y tintero. «Hay que sacar una hoja, un comentario, una burla, una filípica, todo preciso». Y uno no dice que no porque está habituado a satisfacer en cosas que también le satisfacen. ¿No son las presiones amicales las que hacen al periodista proletario, más que la voluntad de quien sabe positivamente que de «publicador» creditorio no tiene nada? ¿No es un esfuerzo lo que uno emprende, quedando luego atado a ese esfuerzo, sin el cual pierde incentivo el existir del sujeto?

— Vienes a parar en lo de que la función crea el órgano.

— Vengo a parar en que sin gramática ni ortografía ni prosodia ni perceptiva literaria se puede hacer el periodista si los demás toleran que así sea. ¿Cómo un chaval de escuela rudimentaria, de arroyo y de fábrica, con más blasfemia que léxico, y más corazón que blasfemia, puede ostentar pluma que no sea en la testa? Hay una razón que tal vez es equivalente: tipos con mucha universidad y exceso de diplomas tienen pluma y tinta, caletre inocuo y pechera admidonada, y claro, ante esa colección de señores — numéricamente importante —, al peón le salen teorías y escritos de todos los bolsillos, y osadías por todos los poros. Porque lo importante es saber qué decir o ganar lectores diciendo, y aprender del pensamiento ajeno tras haber sorbido la amarga copa de la experiencia. Cuando en cierta ocasión un real personaje (no un personaje real) nos involucró sin intención nuestra condición obrera dándonos postín intelectualista, hubimos de puntualizarle nuestro peonísimo ser, apto para ganarse el pan con el mazo, el hacha o la polea.

— Te supongo sincero.

— Sin cero. Con cero, pa'l gato, que decís los lagarteranos.

— Lagarto, lagarto.

— Serpiente, serpiente.

— No estropeemos la conversación con zoologías, y dí de una vez si crees en tí.

— Creo en mí, que soy mi único dios, como cada cual es el suyo. Dios íntimo que se reduce a guardar y superar la única existencia que nos es reservada, y que ningún diocesillo sucio de vanidad, de apetencias, de sudor faquinero, de cal o de polvo negro, puede penetrar en el santuario de entraña que la Madre nos construyó con su santísima sangre.

— Te pones trágico, Esquilo.

— Bromeas, pero no me esquilas. Además voy para calvo. Rodeo, sí, lo he dado, para venir a parar que crédito de pluma me lo dio un juez muy leído. Figúrate que por incendios, violaciones y asesinatos que no existieron, cuatro y yo cinco fuimos procesados y amenazados con penas

duras que un no ha lugar anticipado eliminó de las crónicas judiciales. Salieron mis cuatro consortes a la calle y yo quedé en Entenza (parte de adentro) donde soportar un 73 que correspondía con el 73 de quintas y corresponde hoy con el 73 añoso que actualmente arrastro con sumo gusto. Nada de supersticiones por eso. Mas el caso fue que la noticia de mi retención obedecía a un manifiesto que me pidieron escribir y escribí y reparti hasta que me encontré esposado. ¿Qué valor le atribuye a esa literatura de pueblo?», le pregunté al juez que me encontré esposado. ¿Qué el valor indecente de soliviantar a la opinión pública del lugar, para privar de paz y tranquilidad a las familias ordenadas», sentenció mi sesudo enemigo. En la «paz» de mi celda pude meditar sobre la importancia de mi seso casi nuevo y de una pluma que en la época no costaba más allá de quince céntimos.

Sin embargo, no me embaló el sujeto. No seduce tan fácilmente un juez como una muchacha hermosa. Seguí no creyendo en mis dotes pero tiré «p'alante» (entre comillas, lagarterano). Pero ¿habré resultado útil? No sé; por lo menos he causado enfados a cuantos trataron de cogerme el brazo para guiar mi pluma. He imprecado desde mensuales, quincenales y semanarios; he llenado polémicas con argumentos, puyas y gracias, tan donosas éstas, que carlistas, «libreños» y fejocistas querían matarme. ¿No es éxito? Corazonador el tiempo, el predio, nuestra gente. Y todo se soporta con la estima de los compañeros, siempre afectos, hermanos, normales y trabajadores : uno en el comité, otro con la cachiporra, aquél en discurseo, «menguis» con la cuartilla, y, en resumen, todos en todo, ¡esto! ¿Qué sinfonía superior me opones, compañero?

— Ninguna. Incluso puedo haber gozado de otra parecida.

— Mejor. Así comprenderás exactamente que en mis trotes de corresponsal desplazado, de redactor cotidiano (nunca de director de *La Vanguardia*, caramba), de vocero montañés, de «semanalista» ultranciero y de revistero sin goma, una cosa he hallado en falta: la familia añeja, la brigadilla de sudores públicos, en todo lo cual se derrochaba estima y mucho más ingenio que en el cursi o morboso platicar de las grandes redacciones. Allí todo era espontóneo, aquí efectismo calculado.

Además, ¡suerte del exilio si en él corazones siguen ardiendo y amistades alentando!

— Si no, ¿qué?

— Si no, nada; es la palabra.

# Actividades en Provenza

CON asistencia de numerosos compañeros, la Zona A de Propaganda celebró su acostumbrada reunión bimestral en la localidad de Pelissanne el domingo dia 9 de noviembre. Después de las efusiones propias entre compañeros se resolvieron los problemas que atañen al desenvolvimiento de la Zona y por la tarde se celebró la charla o conferencia que viene constituyendo una de las actividades principales de estas reuniones. Por esta vez, se había recabado el concurso de los compañeros de la Zona B para que consignaran un compañero de la misma que se encargara de dar la conferencia. Fue designado el compañero Salvador Garcia, de la F. L. de Carpentras, que disertó sobre el siguiente tema:

«La huelga, arma principal del sindicalismo».

El compañero Garcia, que ha militado muchos años en la Federación Local de Tánger, hizo un resumen histórico del desenvolvimiento del movimiento anarcosindicalista en la ciudad internacional. Las caracteristicas de la ciudad tangerina sometida a un estatuto particular, las intromisiones de las representaciones diplomáticas de las potencias firmantes del Acta de Algeciras, las diferencias de raza y de religión y las intervenciones de los representantes del sultán de Marruecos, crean una situación compleja que determina que la acción sindical sea diferente de la de otros sitios.

Acogiéndonos a un *dahir* (decreto) del sultán en 1947 se establecen unos estatutos con principios anarcosindicalistas. De principio se plantea el problema de si el sindicalismo debe ser mixto, es decir, dando cabida a los obreros musulmanes. En reunión magna se acuerdo que dicha cláusula no debe figurar en los estatutos, omitiendo así toda discriminación racial o religiosa.

Constituido el sindicato, se empieza a actuar. Particularmente en el Ramo de Construcción, todas las secciones presentan bases, menos la de Albañiles. Esta Sección presenta particularidades especiales con sus pequeños contratistas y artesanos que hacen imposible toda acción reivindicativa.

No existiendo un sistema de Seguridad Social como el que hoy existe en Francia, se obliga a los patronos a que reconozcan la unión libre para los efectos de indemnización por accidente. Los electricistas fueron una de las Secciones que consiguieron muchas mejoras con bases formidables. En las casas que los patrones firmaban las bases, se reanudaba el trabajo; en las que se negaban a firmar, se continuaba en huelga.

El compañero Garcia expone algunos ejemplos de acciones intempestivas que no aportaron ninguna solución positiva y fueron pretexto a persecuciones y expulsiones, sacando la conclusión que cuando una huelga no tiene posibilidades de triunfo es una catástrofe.

Franco se apodera de Tánger cuando los alemanes entran en París, pero cuando las democracias ganan la guerra, los franquistas tienen que salir precipitadamente de allí. Pero en los años 47 y 48, los diplomáticos franquistas empiezan ya a presionar a través de la administración tangerina. Se empiezan a practicar expulsiones y se crea un campo de concentración en miniatura en donde sólo hay 3 internados y entre ellos, el conferenciante.

El compañero Garcia siguiendo el hilo de su razonamiento hace resaltar el valor primordial que tiene la huelga como medio de lucha, pero también hace ver los peligros que entraña su abuso. Afirma que la huelga tiene que tener un ambiente popular para que se gane. La huelga es una arma de dos filos y hay que saberla empezar y terminar.

Después de terminar el conferenciante hacen uso de la palabra diferentes compañeros, exponiendo su criterio sobre el tema que se ha expuesto y presentando ejemplos de cómo, a veces, se ha declarado una huelga. Se alude al problema de la violencia en los conflictos huelguisticos, admitiendo que en muchos casos es necesaria e inevitable. Un compañero cita un ejemplo de huelga ejemplar en su aspecto solidario, como fue la de Zaragoza, en 1935. Se citan otros conflictos que en su día tuvieron gran resonancia, como la huelga del Ramo de la Madera, en Barcelona, el boycot de la cerveza Damm, el conflicto de la Construcción, en Madrid, etc.

En líneas generales, las intervenciones giran alrededor del carácter primordial que tiene la huelga como arma del sindicalismo revolucionario, en oposición a los métodos del sindicalismo reformista y politico. Para terminar, diremos que el número de compañeros que intervino en la discusión fue elevado, prueba de que el tema habia despertado un gran interés entre los asistentes a la reunión.

Algunos compañeros que asistían por primera vez a las reuniones de la zona «A» se mostraron altamente satisfechos del ambiente de compañerismo y fraternidad que reina en ellas. Como en otras ocasiones, asistió una delegación del Comité de Relaciones del Núcleo, compuesta por los titulares de las Secretarías de Organización y Administración, compañeros Santiago y Campos, respectivamente.

*CORRESPONSAL*

# ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

*(Edición Castellana)*

Haciéndose eco de la nota publicada por esta corresponsalía en el nº 580 de LE COMBAT SYNDICALISTE y en «Espoir» relativa a las suscripciones enviadas a la compañera Graells, muchos suscriptores nos escriben. Unos, enviando sencillamente una nota pidiendo que los fondos sean transferidos al grupo editor de Méjico. A estos, en dos palabras se les puede contestar al pie de esta nota. Otros, sin embargo, solicitan detalles que deben ser enviados directamente por correo. Algunos tienen la buena idea de añadir un sello para la respuesta. Y esta corresponsalía estaría sumamente agradecida que el gesto se generalizara.

30 ó 40 cts. son poco para una persona. Para nosotros, que debemos corresponder a bastantes cada semana, se nos hace pesado... Que nadie no obstante tome como una obligación, esta invitación cordial.

*Correspondencia:*

—Marquina, Coiffy: El papelito será enviado.

—F. Cortés, Beaucaire: Va carta.

—Cirac José, Toulouse: ¿No recibiste la carta?

—Hierro, Mont-de-Marsan: Va carta. Para tí, lo del sello no cuenta.

—Flores, Chasse: Tu trabajo es bueno. Se te enviará algo más. En «C. S.» va una parte del mismo. Fijate bien.

—Panchaud, Mulhouse: Si vous êtes d'accord n'hésitez pas. Ecrivez.

—F. L. de Marsella: Espero noticias.

—Gainzarain, Auch: Tomado nota dirección.

Correspondencia y giros a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans. — C.C.P. 1 35 148, La Source.

# COMUNICADOS

F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 7 de diciembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Los compañeros procurarán decir el número de calendarios que podrán vender y cantidad de turrones para poder hacer los pedidos.

F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el 7 de diciembre para resolver un extraordinario Orden del Día. Imprescindible la presencia de todos los afiliados.

F. L. DE ST-DENIS

Convoca asamblea para el dia 30 de noviembre 1969 a las 9 en punto de la mañana en el nuevo local.

F. L. DE PARIS

Anuncia la continuación de la asamblea el domingo 30 de noviembre de 1969 a las 9 y media de la mañana.

**F. L. DE TOULOUSE**

Anuncia *Gran Festival Artístico de Varietés*, a beneficio de su obra social y solidaria, el cual tendrá lugar el domingo día 7 de diciembre de 1969, a las 3 de la tarde, en el Cine Espoir, 69, rue du Taur, con la participación de los siguientes grupos artísticos:

1º Cuadro de las alumnas de la Escuela de Danza de Mme Garrido (ballets clásicos).

2º El Grupo de Ballets de Terra Lliure con su repertorio de folklore español (baile y canto), bajo la dirección artística de Amparito Navarro, y canciones populares por los componentes del mismo Grupo.

3º El espectáculo será presentado y animado, junto con extractos de poemas y poesías de Miguel Hernández y Federico García Lorca, por el Grupo Artístico Los Amigos del Teatro.

Confiados en que el festival será del agrado de todos, esperamos que la familia confederal y la colonia española residente en Toulouse, en su departamento y departamentos limítrofes, asistirán a pasar una tarde agradable y fraternal.

ITEM MAS

Esta F. Local celebra asamblea general el sábado día 20 de diciembre, a las 9 de la noche en el local social de la C. N. T. (Bolsa del Trabajo). En ella serán tratados problemas de máxima importancia en bien de nuestra C. N. T. y de las ideas libertarias.

F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. Local celebrará asamblea ordinaria el dia 7 de diciembre a las 9,30 en el local de la C.N.T.F., rue de En Calee.

Dada la importancia de la misma se ruega la asistencia de todos los compañeros.

**TOMBOLA SOLIDARIA**

Efectuado el sorteo los números agraciados son:

1º, 9.229; 2º 9.220; 3º, 2.150; 4º, 8.904; 5º, 2.457; 6º, 2.259; 7º, 9225; 8º, 9.865; 9º, 4.771; 10º, 5.317.

**ADMINISTRATIVAS**

S.I.A., Toulouse. Recibido vuestro giro de 100 frs. como donativo año 68-69.

Bruno Ferrer, Martigues (13). Rd. giro 155 frs. Pago «C. S.» tuyos y aumento 69,44 frs. Tudela pago «C. S.» y «Umbral» con aumento 29 frs. año 70. Para Miranda restan 38 frs. Paga «C. S». del 6-68 a junio 69. Resta «Umbral» años 68 y 69 si no hay alteración. De E. Gómez, año 69 no dices nada.

Gómez, Narbonne (21). Recibida tuya anunciando giro.

Referente al papel (ambulante París) no quiere decir nada. Se refiere al «rutaje». Para atraso recibo paquete reclamado en la administración de Correos.

Benedicto, Londres. Rda. la tuya anunciando 10 L. Trataré de complacerte por carta.

A. Isart, Mereymil (18). Rdos. todos tus giros 7-7-69, 8-9-69 y 6-11-69. De acuerdo detalle talón último.

Nimes, S.I.A. Giro de 143,63 frs. Pago «C. S.» y «Umbral» 30-9-69, o sea núm. 563 al 575 de «C. S.» y 91 de «Umbral».

Agustín Vte., Béziers (34). Giro 6-11-69 230 frs. Pago «Umbral» núm. 66 al 92. Por carta iba nota también de «C. S.» del 542 al 577. Total 195 frs. No se ha recibido aún.

Persici, Marseille (13). Rdo. giro 70 frs. Pago «C. S.» hasta el número 574 como indicáis en talón giro. Descontada la dependencia o no, nosotros no hemos solicitado nada a A. I. T.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

*Roanne :* Antonio López, 10; *París :* Agustín Bautista, 22; Francisco Gual, 5; Guillermo García, 10; Villagrasa, 3; Torralba, 5; Giné Jaime, 10. Total: 65,78 frs.

SUSCRIPCION PRO ESPAÑA

*Octubre*

F. L. de Melun, 200; F. L. de Ivry; Montoliu, 20; López, 15; Durán, 10; F. L. de Villiers-Cotterets, 30; F. L. de Drancy: especial, 70; F. L. de Drancy: 40; F. L. St-Denis, 65,30; F. L. Houilles-Argenteuil: 300; F. L. París: 400; F. L. Versailles: 25; F. L. de Thiais, especial: 88; F. L. Thiais, químicos Ivry, 60.

**BUENA NOTICIA**

MADRID. — La demanda de extradición de Herminio da Palma Inacio, líder revolucioario portugués, hecha a España por el Gobierno portugués, ha sido rechazada por un consejo procesal en una audiencia del caso que ha tenido lugar en Madrid, por ser puramente politicos los delitos que se atribuyen al revolucionario Inacio.

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El Apoyo Mutuo», Kropotkin | 18 00 |
| «L'Atelier», Armand Cuvilier | 5 50 |
| «A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle | 8 00 |
| «Arte de bien vivir», Schopenhauer | 5 00 |
| «L'Argent», Emile Zola | 5 75 |
| «Arquitectura del verso», Pérez Cunis | 5 00 |
| «Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa | 4 50 |
| «Arte de pensar», Ernest Dimnet | 5 25 |
| «Artículos de costumbres», M. de Larra | 3 50 |
| «Aspectos de la América actual», Vallina | 2 50 |
| «Así cayeron los dados», V. Botella Pastor | 9 00 |
| «Asi termina la noche», Remarque | 7 50 |
| «Ataualpa» (Biografía), Zúñiga | 6 00 |
| «L'Aurore de la civilization», Lepeuce | 5 60 |
| «El autoanálisis», Karem Horney | 8 00 |
| «Aurora Espléndida», Jack London | 5 00 |
| «Averroes» (Biografía), E. Renan | 6 00 |
| «Aventuras del Barón Munchhausen» | 7 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 3 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 2 25 |
| «Aquí comienza el alba», S. Terry | 9 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Bacon» (Biografía) Carlos Remusat | 6 00 |
| «Balzac», A. Keim | 2 60 |
| «Balada del alba bala», Carrasquer | 3 00 |
| «Balon Rouge», Hachete | 7 80 |
| «Batalla de la vida», Carlos Dickens | 3 00 |
| «La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó | 3 00 |
| «Canciones y juegos» | 3 50 |
| «Las bases físicas de la personalidad» | 3 00 |
| «Bernard Shaw», Frank Harris | 9 00 |
| «Bolchevismo y anarquismo», Rocker | 2 00 |
| «La borrasca», R. Rocker | 10 00 |
| «Breve historia del anarquismo», Nettlau | 4 50 |
| «Historia de la literatura inglesa» | 3 00 |
| «El buen mozo», Guy de Maupassant | 5 00 |
| «La caída», A. Camus | 7 50 |
| «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien | 4 50 |
| «Camino de pasión» Zensl Müsham | 1 50 |
| «El canapé verde», P. Marcelin | 4 00 |
| «Campo arado», E.L. Castro | 7 50 |
| «Campos rodados», Carrasquer | 3 00 |
| «Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco | 3 50 |
| «Capitalismo y Democracia», A. Souchy | 2 00 |
| «El capitán Proteo», Pompeyo Gener | 3 00 |
| «Le capitain Fracasse» Th. Gauthier | 3 00 |
| «Cartas comerciales», J. de la Vega | 3 50 |
| «Cartas a Mme Recamier», B. Constand | 3 00 |
| «Carteles», González Pacheco | 20 00 |
| «Carne y espíritu», M. Van der Meersch | 5 00 |
| «Carta abierta sobre el existencialismo», J. Salas Subirats | 6 50 |
| «Carte des vitamines et calories», Orano | 5 00 |
| «La casa de la lluvia», Fernández Flores | 4 50 |
| «Las catalinarias», Juan Montsalvo | 6 50 |
| «La Catalogne Libre», Orwells | 6 00 |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10º). C. C. P. Paris 13507 56

**PRONTO APARECERA**

Calendario para 1970

**5 Francos.**

# Bas les masques

La profession d'assistante sociale étant intégrée à un système économique basé sur la loi du profit et dépendant directement du paravent étatique est en pleine contradiction dans les faits par rapport à son titre : on lui assigne le but d'intégrer les gens au système d'exploitation, de rechercher leur adaptation à leur condition. La perspective inverse — faire prendre conscience aux gens des causes sociales de leur état, prise de conscience qui les conduirait à une attitude révolutionnaire — est très limitée, puisque l'assitante sociale salariée de l'Etat ou des trusts doit respecter le but du système créateur des inégalités sociales.

La profession d'assistante sociale ne fait que cautionner les intérêts de la classe dominante : profit, monopole d'argent, maintien de l'ordre (et quel ordre : celui de l'esclavage du travail, de l'oppression) en se transformant en système de défense pour celui-ci.

Donc notre soi-disant neutralité politique n'est que complicité des systèmes d'exploitation et de repression capitalistes et socialistes autoritaires (tout pays dit communiste ou capitalisme d'Etat, où la classe exploiteuse est salariée, mais avec de hauts salaires; s'attribuant ainsi la plus value créée par les travailleurs).

Nous devons remédier à des conflits localisés sans nous référer à l'ensemble des causes sociales qui les ont provoquées.

Donc notre action n'est qu'un cataplasme sur une jambe de bois. Elle est superficielle et n'est qu'un « bouche trou » qui aide la famille à végéter.

Notre travail n'est pas du service social, mais de « l'ordre » social : nous sommes les chiennes de garde du système.

*Conséquences :*

— désamorçage de la révolte;
— aliénation des travailleurs pour la lutte de classes;
— altération de la dignité humaine;
— intégration au système d'aliénation et d'exploitation;
— indirectement vous soutenez le fardeau improductif et parasitaire qui est sur le dos des travailleurs :
— la classe technocratique;
— les financiers;
— les spéculateurs;
— les bureaucrates;
— les politicards;
— les curés;
— les flics;
— la magistrature sociale de classe;
— l'armée et autres parasites.

Notre action sociale doit être l'information des gens, c'est-à-dire :

— Leur faire prendre conscience des causes de leur condition (comment on profite d'eux dans leur travail et dans leurs achats, etc.).

— Les soutenir dans leur lutte pour leur émancipation économique (proposition d'action directe, grèves gestionnaires, manifestations, coordination des familles, ravitaillements).

— Conseiller et soutenir les enfants des travailleurs dans une orientation non vers les voies de garage que sont les classes de transition dans lesquelles ils végètent, mais vers l'enseignement secondaire et supérieur (il y a seulement 20 pour 100 de fils d'ouvriers dans les universités).

— Informer largement les familles sur les méthodes contraceptives.

— Favoriser l'éducation sexuelle des enfants. Car misère = entre autre, familles trop nombreuses où à partir d'un certain nombre les enfants ne sont plus désirés.

— Demander à travail égal salaire égal; cela aiderait certaines familles.

— Plaider l'égalité économique, car du moment qu'un être donne suivant ses capacités il est injuste qu'il n'est pas le droit de vivre décemment : nous sommes tous complémentaires (à bas la hiérarchie salariale).

— Dénoncer la ségrégation de l'habitat : H.L.M. = ghetto concentrationnaire.

— Soutenir les mouvements sociaux révolutionnaires visant à l'instauration de la gestion économique par les travailleurs eux-mêmes libérés de tout pouvoir politique quel qu'il soit; c'est aux travailleurs dans leurs syndicats à se diriger. Retourner contre le capitalisme privé ou d'Etat son système de défense et d'intégration, c'est-à-dire la profession d'assistante sociale. Comment ?

En n'étant plus de petites bureaucrates pratiquant des interrogatoires flicards et hypocrites où le sens social ne se réduit qu'à des commérages ou un petit secours.

En formant des comités d'action sociale révolutionnaires (syndicalisme révolutionnaire, Charte d'Amiens) inplantés et en liaison dans chaque service, mais menant dans un premier temps des actions autonomes pour ensuite engager des actions d'ensemble.

Notre travail doit désaliéner les travailleurs, révéler la lutte de classe : car il y a deux classes fondamentales qui divisent la société en exploiteurs et exploités, quelles que soient par ailleurs les différentes catégories sociales — les premiers jouissent de la vie comme ils l'entendent « bien ou mal » peu nous importe — les seconds passent leur temps à travailler et dans une faible part à consommer des loisirs que les exploiteurs préparent à leur intention et qui sont destinés à parfaire l'asservissement, matériel au niveau du travail, et psychologique dans les loisirs (spectacles, lectures, presse, télé).

Dénonçons cela. Enseigner et défendre les droits de chaque travailleur non en fonction de ce que leur accorde la société actuelle, mais en exigeant tout ce qu'elle leur refuse même si nous devons outre-passer les lois des exploiteurs.

Or, nous devrions être là pour denoncer l'injustice; notre rôle ne peut être social sans cette action fondamentale.

Developpons notre information sociale et mettons-nous en liaison avec le mouvement révolutionnaire.

*Ce que nous voulons :*

L'exploitation se caractérise par la concentration entre les mains de quelques-uns des moyens de production : machines, usines, transports, etc...

Capitalistes, bourgeois, financiers, technocrates, bureaucratie sont seulement des formes particulières de la classe des exploiteurs. Le point culminant de la dépossession des travailleurs et de la concentration capitaliste se trouve atteint par l'Etat patron, financier, bureaucrate et policier qui, même lorsqu'il se pare du qualificatif d' « Etat ouvrier » n'est encore rien d'autre qu'une minorité d'exploiteurs asservissant d'autant mieux la masse des travailleurs qu'ils concentrent entre leurs mains, sous pretexte de représenter les travailleurs, les décisions de toute nature.

C'est pourquoi à la notion de nationalisation qui conduit directement au « capitalisme d'Etat », nous opposons celle de collectivisation et à celle d'Etat celle de fédéralisme. Il s'agit pour les travailleurs de récuperer collectivement leurs œuvres : usines, etc...

L'arme par excellence des travailleurs, c'est la grève générale expropriatrice et gestionnaire. Pas de grève les « bras croisés ». Grève active remettant en marche les usines avec de nouveaux organes de gestion désignés par les travailleurs eux-mêmes et une orientation de la production tournée exclusivement vers la satisfaction maximum des besoins de tous.

Assistantes sociales nous devons assister socialement le peuple pour la révolution émancipatrice.

*Comité d'action du ministère des affaires « sociales ».*

# COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE

Réunion extraordinaire le 29 novembre à 15 h. 45. Salle 2, Palais du Travail, 69-Villeurbanne.

Ordre du jour : buts pour janvier 1970; propagande (étudier un éventuel meeting); constitution définitive des U.L. de Lyon-Villeurbanne et U. L. de Lyon-Ouest; compte-rendu du congrès de Tassin des J. A. S. (campagne anti-autoritaire).

— La bibliothèque de l'U. R. de Lyon est en cours de réaménagement. Actuellement, la 1re série (politique, social-économie, syndicalisme, théories philosophiques révolutionnaires et syndicales) comprend 99 volumes. Néanmoins il nous manque la totalité des œuvres de M. Bakounine, Monatte, P. Besnard, Pouget, J. Grave, M. Stirner, E. Malatesta, E. Mühsam, Landauer, G. Sorel, C. Bontemps, Berthier, etc.

Ceux qui pourraient nous aider ou nous fournir les œuvres en question sont priés d'écrire ou d'envoyer à J. Dubois, 22, ch. du Vieux-Moulin. — 69-Tassin-la-Demi-Lune.

Les frais de port seront payés par le bureau de la 17e U. R.

B.D.I.C

## CHRONIQUE ANTICLERICALE

# Les absurdités des dogmes religieux

Si l'on pouvait représenter aux catholiques le catholicisme tel qu'il est, complétement nu, c'est-à-dire dépouillé de tous les charmes et artifices de l'éloquence, il leur apparaîtrait tellement absurde, horrible, abominable, monstrueux, qu'il n'aurait plus d'adeptes réfléchis.

Il en serait ainsi, certainement si l'on pouvait atteindre tous les chrétiens capables de réfléchir, pour leur dire ceci :

Toutes les réligions, y compris le christianisme, ne nous apprennent rien, sur la divinité, l'homme, le monde.

La religion prétend tout expliquer ; elle n'explique rien.

Le catéchisme répond à tout par des mystères, des absurdités monstrueuses.

Jugez-en. Demandez aux théologiens :

— Quelle est l'origine du monde ?

— C'est Dieu qui a créé l'univers en six jours !

— Qu'est-ce que Dieu ?

— On en sait rien.

— Qu'est ce que créer ?

— Encore un mystère car créer, c'est faire quelque chose de rien (comme si avec rien on pouvait faire quelque chose) et il ne viendra à l'idée de personne de faire un monde matériel sans aucune matière.

— Quelle est la cause des tremblements de terre, des pestes, des innondations, des sécheresses, des guerres, de toutes les calamités ?

— C'est la colère de Dieu !

— Quels remèdes opposer à ces calamités ?

— Des prières, des sacrifices, des processions, des offrandes, des cérémonies et surtout un très bon denier du Culte mes chers frères et sœurs. voilà les vrais moyens de désarmer la fureur céleste !

— Mais pourquoi le ciel est-il en courroux ?

— C'est parce que les hommes sont méchants.

— Pourquoi les hommes sont méchants ?

— C'est parce que leur nature est corrompue.

— Quelle est la cause de cette corruption ?

— C'est parce que le premier homme, séduit par la première femme, à mangé d'un fruit auquel Dieu lui avait défendu de toucher (mes chers frères) !

— Quest-ce qui engagea cette femme à faire une telle sottise ?

— C'est le diable (mes sœurs) !

— Mais qui a créé le diable ?

— C'est Dieu, qui l'a créé et qui lui à permis de devenir diable !

— Pourquoi Dieu a-t-il permis que le diable devienne le prince de ce monde afin de pervertir le genre humain ?

— On en sait rien. C'est un mystère !, mes frères, et ce mot suffit à tout, répond à tout.

— Ainsi, d'après les théologiens, quelle est la cause première et suprême de tout ce qui concerne l'humanité ?

— C'est l'histoire du fruit défendu ! C'est la faute d'Adam et d'Eve !

— Sur quoi est fondée toute l'évolution de l'humanité souffrante et aussi toute la légende du Christ ?

— Sur une pomme !

Si Adam et Eve n'avaient point mangé la pomme, il n'y aurait pas eu d'humanité souffrante, pas de christianisme, pas de jésus crucifié !

Voilà mes chères sœurs, toute la religion chrétienne est fondée sur une pomme. Ne croyez vous pas que si l'on racontait le résumé de la religion catholique, en y ajoutant le récit biblique des dix plaies d'Egypte, du déluge universel, etc..., n'importe quelle personne normalement douée de raison, qui n'aurait jamais entendu parler de religions, dirait : vous parlez sérieusement ou vous voulez rire, en me racontant ces histoires ?

Tel est l'état d'esprit des fidèles : il n'est pas sain. Il a été vicié dès l'âge le plus tendre par le stupéfiant et la drogue religieuse. Voilà pourquoi ils ne sont pas capables de réfléchir, car ils ont été intoxiqués et tellement saturés par cet opium qu'il en reste toujours quelque chose.

**L'ex-Abbé Poivrovinus**

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

19e *Union Régionale (C.N.T.)*

Permanence : tous les jours de 18 à 20 heures. Vieille Bourse du Travail, salles 3 et 3 bis, 13, rue de l'Académie, Marseille, (1er).

**C. N. T. - J. A. S.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Scandale à la C. G. T.

Le 1er juin 1968 un piquet de grève se trouvait en place devant la porte de l'établissement de la Gaine Scandale, à Lyon ; Mlle Michèle Sarrola, 23 ans, militante C. G. T., avec quelques camarades, en interdisait l'accès. Survint Mr Henri Perrier, fils du P.D.G. de la Gaine Scandale, au volant de sa voiture, qui prétendit entrer dans l'établissement. Mlle Sarrola, suivant les consignes de grève et d'occupation d'usine, le lui interdit, et, pour plus de sécurité, tenta de fermer le portail de deux battants. M. Perrier, voyant cela, fonça avec sa voiture sur le portail et la jeune fille, laquelle passa sous le véhicule et fut très grièvement blessée. Elle est encore, aujourd'hui, après 18 mois de soins, en traitement dans un centre héliomarin.

La 5e Chambre du Tribunal Correctionnel vient de rendre son jugement en cette affaire. Mr Perrier prétendit qu'il s'agissait de blessures involontaires du fait que la jeune fille s'était jetée devant le véhicule. Il était difficile d'abonder en ce sens du fait que Mlle Sarrola avait tenté de se retenir au capot du véhicule, puis de s'accrocher au pare-choc, avant de disparaître définitivement sous le véhicule, ce qui dénotait bien que le conducteur n'avait pas stoppé immédiatement devant la possibilité d'écraser une personne. il y avait donc une action volontaire d'agressivité, une tentative d'homicide. Le tribunal a rendu un jugement de clémence ; tout en considérant que Mr Perrier a commis un acte de violence dont il demeure responsable, il ne le condamne à rembourser que la somme de 27.124,82 frs. à la Sécurité Sociale et il nomme deux médecins experts qui devront donner leur avis sur la durée de l'incapacité temporaire totale, l'importance du *prétium doloris* et, si nécessaire, le taux d'incapacité permanente partielle. En outre, Mlle Sarrola doit recevoir de Mr Perrier une provision de 5 000 frs. C'est tout. Aucune sanction pénale n'a été prononcée contre Mr Perrier, du fait que les infraction commises à l'occasion des conflits de travail de 1968 sont amnistiées par la loi du 30 juin 1969.

Mr Perrier peut se féliciter de la clémence des juges du Tribunal Correctionnel.

Il serait curieux de connaître la condamnation qui aurait été infligée à un ouvrier qui aurait tenté, volontairement, d'écraser son employeur avec une automobile pendant les grèves de 1968.

Quoi qu'il en soit, la C. G. T. clame aujourd'hui victoire ; c'est. paraît-il, grâce à elle, qu'un jugement prétendu équitable a été rendu en cette affaire et, par tracts et articles dans les journaux cégétistes et communistes de la région Rhône-Alpes, elle tente de tirer un effet de propagande de ce scandale.

En effet, c'est véritablement un scandale qu'un fils de patron puisse bénéficier d'une loi favorisant toutes les violences, même celles d'atteinte à la vie sur une des ouvrières de l'établissement de son père. Et c'est encore un plus grand scandale que la C. G. T., qui devrait s'élever d'indignation devant le favoritisme dont bénéficie le capitalisme, tresse des lauriers aux lois et aux juges.

**René VILLARD**

**Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :**

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste ..... 2 75
René Villard : « Face au racisme et au néo-fascisme » ..... 1 00
René Villard : « De l'esclavage à la liberté .. 5 00

En vente au siége de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9e). — C.C.P. 14.103.62

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IXe) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (Xe)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

4 DECBRE. 1969 NUMERO 584 PRIX : 0,75 F 41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# Nouvelles du C. E. A.

Comme nous l'avions fait remarquer dans un numéro précédent, les travailleurs du CEA (organisme de recherche de l'énergie nucléaire en France) ont engagé de nombreuses actions pour tenter d'empêcher le Gouvernement de brader ce secteur de l'activité nationale. Remarquons tout d'abord qu'il est un peu tard pour réagir. Vouloir influer sur les options gouvernementales, ça s'appelle la participation ou, mieux, la gestion directe. Ce droit aurait pu être arraché dans une lutte plus résolue en Mai-Juin 68. Inutile de rappeler les tergiversations des nantis, la grève ne put être déclanchée que grâce à l'apport des votes des membres des entreprises extérieures (entreprises de négriers non CEA) dont la majorité est employée à faire le sale boulot dans les Centres. Et, là comme ailleurs, la grève fut brisée par les syndicats réformistes dont les « accords » avec la direction ont été oubliées depuis longtemps.

Aujourd'hui cependant, nouvelle version de « Le cave se rebiffe », l'ambiance est à l'agitation en particulier à Saclay, centre principal du CEA. Chacun a entendu parler des cinq grévistes de la faim (2 CFDT, 3 FO). Après avoir été chassés pendant la nuit des locaux syndicaux du Centre de Saclay par 250 gardes mobiles appelés par l'Administration, ils se sont installés dans les sous-sols du temple protestant de Massy-Palaiseau. Bien entendu cette action est hautement désapprouvé par la CGT; l'action directe individuelle, allons-donc ! c'est du gauchisme. D'abord, c'est bien connu, tous ceux à gauche de la CGT-PC, sont des gauchistes et tous ceux à droite des fascistes. Le P.C. est devenu le centre mais résolument réformiste, l'ancien parti radical quoi !

A popos de la manifestation de soutien le 30 octobre à Massy-Palaiseau, le bulletin n° 9 (nov. 1969) du P. C. de Saclay tire un article vengeur sur la « Malfaisance du gauchisme » qui ferait l'admiration d'un suérieur jésuite. Les gauchistes étaient essentiellement dans le groupe C.F.D.T. où l'on se refuse de faire taire les minorités comme le demande la C.G.T. Le lendemain les militants du P. C. ont attaqué verbalment les militants C. F. D. T., mais n'ont pas osé mentionner dans leur article l'appartenance C. F. D. T. des gauchistes. En effet, la C.G.T. doit s'employer par tous les moyens à éviter le rapprochement C. F. D. T. - F. O. et cajole alternativement ces deux syndicats.

L'objet de ces attaques ? Deux pancartes où l'on pouvait lire « Capitalisme, crève salope », et, par dérision pour l'« intérêt national » dont ne cesse de nous parler le ministre de la Recherche chargé du C. E. A., cette autre banderole « Intérêt national = Intérêt du capital ».

C'est là où il faut rire en lisant le texte coco.

« Les quelques gauchistes bien connus de Saclay avaient recruté pour la circonstance une aide extérieur en la personne de quelques jeunots dont certains étaient encore aussi démunis de système pileux qu'eux-mêmes en sont surabondamment pourvus et pour lesquels l'ignorance des problèmes des travailleurs du C. E. A. n'avait d'égale que la suffisance en matière de leçons de tactique révolutionnaire. »

Les bourgeois du P. C. n'aiment ni les barbus (hou ! Fidel) ni, apparamment, les imberbes.. ? Révolutionnaires nés depuis qu'ils ont oublié le rôle des nihilistes russes et depuis que le ministre Thorez a rappelé « qu'il fallait savoir terminer une grève », ils sont les seuls maîtres es-tactique révolutionnaire; qu'on se le dise.

« La manifestation se caractérisait par son sérieux, sa dignité. » Dignité de bourgeois qu'on outrage en « brandissant des pancartes ordurières ».

« En contradiction fondamentale absolue, avec le sens de l'action définie intersyndicalement... »

C'est pourquoi la C. G. T. a refusé de mettre les sigles C.F.D.T. et F. O. sur leur banderole sous prétexte « qu'il n'y avait plus de place. »

Les gauchistes se foutent de la lutte des travailleurs :

« Ils le disent, ils le hurlent : « Intérêt national = Intérêt du capital », et ceci alors qu la bourgeoisie au pouvoir n'a jamais autant sacrifié qu'aujourd'hui l'intérêt national à son intérêt égoïste de classe autoritaire au moment où le gouvernement s'apprête à donner le feu vert pour que Schneider passe sous le contrôle de la Westinghouse et avec elle une bonne part de l'industrie atomique française qui construira sous licence ces centrales nucléaires consommatrices d'uranium enrichi américain. L'intérêt national est bien, en réalité, le contraire de l'intérêt du capital. »

Les cocos ne peuvent pas avoir compris l'ironie amère de la banderole, mais il est plus subtil d'aiguiller leur troupe d'ilotes sur un contre-sens. Ici comme ailleurs il faut préparer psychologiquement les troupes de choc à attaquer l'ennemi héréditaire des cocos. Le capitalisme, penserez-vous ? non, le gauchisme.

Et enfin des menaces : « L'indulgence envers un certain type de folklore a vécu ».

On voudrait terminer cette exhortation en criant : « Poil au cul ! »; mais ça nous ramenerait aux barbus dont on veut la mort, en nous ôtant notre sérieux et notre dignité.

Après l'ordre de grève générale lancé pour lundi 17 nov. dirigée essentiellement contre les licenciements des employés C.E.A. annoncés le vendredi 14 et non pas pour aider les grévistes de la faim qui eux soutenaient les licenciés non-C.E.A, un délégué de l'administration est allé trouver les grévistes de la faim qui en étaient vendredi à leur 19e journée de grève. Il leur a fait un tas de promesses car il faut désamorcer le mouvement, qui prend trop d'ampleur. Mal soutenus, ils ont cessé leur action. La deuxième charrette de licenciements est annoncée pour juillet 1970 au prochain Congrès national. Espérons que d'ici là les gauchistes auront oublié la première sinon on risque encore de voir notre dignité offensée.

Pour aider le gouvernement à sortir du marasme des grèves sauvages dans la région parisienne, le P. C. a organisé dimanche 16 un mouvement dit « de reprise en main des masses » pour protester contre la guerre du Vietnam. Pour que cela fasse plus sérieux les C.R.S. ont été convoqués aussi, pour la forme évidemment. On pense aux manifestations « spontanées » devant l'ambassade de Chine à Moscou; ça défoule le bon peuple et ça lui évite de manifester pour les écrivains emprisonnés. La stratégie des technocrates est décidément trop simpliste.

La liberté d'autrui étend la mienne à l'infini.

**M. BAKOUNINE**

## LA C. N. T. DANS LA LUTTE

# A Babcock - Atlantique (LA COURNEUVE)

### Texte d'un tract distribué par les militants de la C. N. T.

Jeudi 6 novembre. Les organisations C. F. D. T. et C. G. T. font distribuer un tract appelant à un arrêt de travail de deux heures pour l'aboutissement des revendications suivantes :

« Sur le plan de l'établissement :

— l'augmentation des salaires (minimum 0,40 F. pour tous).

— la mensualisation des horaires.

— la réduction du temps de travail.

— la pré-retraite à 63 ans (premier palier).

— l'accord d'établissement.

Sur le plan de la métallurgie :

— amélioration de la convention collective. »

Ces revendications sont plus que légitimes et même trop modestes et trop vagues par certains points. Mais qu'importe, si la victoire peut être obtenue, on doit se lancer dans la lutte. C'est ce que nous avons fait jeudi, sans trop d'espoirs. Que valent, en effet, deux heures d'arrêt de travail pour le patron ? De l'argent de perdu, certes, mais il préférera perdre cet argent de cette manière plutôt que de payer plus justement ses ouvriers, de façon à décourager toute combativité.

Ensuite il y eut le « meeting d'information ». Tour à tour les délégués dirigeants expliquèrent leurs positions. Et, au lieu d'informer, de parler par exemple des autres grèves qui avaient alors éclatées (chez Peugeot à Sochaux, à Saint-Etienne, etc.), Trouchaud a attaqué violemment ceux qu'il appelle les « anarchos », les « gauchistes », les « irresponsables », etc. Nous ne voulons pas justifier l'attitude de certains groupes, mais on peut se demander si c'était nécessaire et si c'était là le rôle d'un délégué syndical. Pour nous, syndicalistes révolutionnaires, le délégué n'est là que pour informer et non pas pour porter des jugements de valeur. Nous avons débrayé pour l'aboutissement de revendications et non pas pour écouter les pensées vagabondes de monsieur Trouchaud.

Finalement quel a été le résultat de notre lutte : le néant. Le groupe patronnal a refusé de recevoir la délégation (qui, soit dit en passant, n'avait même pas été élue mais formée de volontaires).

La conclusion est simple : une grève de deux heures ne pouvait être efficace. Ce qui serait beaucoup plus efficace par contre, ce serait de déclencher une grève chez Babcock, à la fois à La Courneuve et dans les autres entreprises de province. Nous, de La Courneuve, unis avec ceux de Saint-Nazaire, pourrions tous ensemble arriver à faire céder la direction. Mais ce genre de coordination, ni la C. G. T., ni la C. F. D. T. n'oseront la proposer et l'entreprendre un jour.

C'est sur nous seuls que nous devons compter. C'est la base qui doit s'unir pour la lutte et s'organiser. Si demain nous étions réellement organisés localement dans La Courneuve, régionalement dans la région parisienne, nationalement dans le pays tout entier, et en même temps par branche d'industrie, tout cela dépassant même le cadre national est-ce que les patrons pourraient longtemps nous résister ? FIAT est à la fois en Italie et en France. Si d'un commun accord ouvriers italiens et ouvriers français décidaient d'agir ensemble alors soyons sûrs que la direction de FIAT n'aurait plus grand chose à leur refuser.

Pour concrétiser tout cela il n'y a aujourd'hui que la Confédération Nationale du Travail, héritière directe de la C. G. T. fondée par Pelloutier (premier secrétaire confédéral) du temps où celle-ci n'était pas la courroie de transmission d'un parti et le jouet de politiciens réformistes.

### L'unité syndicale

Sous ces mots on met pas mal de choses. En premier lieu c'est le désir de certains de mettre le syndicat à la remorque d'un parti politique, de mieux encadrer les travailleurs pour les faire aller dans une direction décidée au préalable. Les syndiqués ne sont plus alors que des moutons conduits par de bons pasteurs.

Mais si, par contre, c'est la base qui décide elle-même de s'unir pour l'action alors on ne peut qu'approuver chaudement. Ce ne sont pas des chefs qui doivent s'unir, ce sont les travailleurs eux-mêmes.

Qu'on appartienne à n'importe quel syndicat, la grosseur du bifteck est toujours la même.

En mai 68 le problème ne s'est pas posé : nous étions tous en grève. Mais cela est resté insuffisant du fait de l'absence de propositions de ligne d'action pour une victoire plus éclatante.

C'est sur les vrais principes du syndicalisme, c'est-à-dire à la base, que doit se faire l'unité.

Mais déjà la C. G. T. remet en cause les derniers vestiges du syndicalisme dans cette centrale (tel le combat jusqu'à l'abolition du salariat). C'est le 16 novembre qu'une réponse définitive sera donnée. Si de tels amendements étaient acceptés on aurait devant soi un syndicat du même type que ceux d'Allemagne fédérale, c'est-à-dire le soutien virtuel du monde capitaliste. Qu'un syndicat reconnaisse implicitement que la société actuelle sera éternelle, cela nous ne pouvons l'admettre.

### Quelques questions à la CFDT

Il y a un an la C.F.D.T. a fait distribuer un tract chez Babcock (« la C.F.D.T. et les gauchistes », 13-9-68) où beaucoup de points nous paraissent intéressants. On pourrait même dire : c'est trop beau pour être vrai.

Ainsi, « les grèves du quart d'heure ou de l'heure sont insuffisantes pour faire céder la direction ».

Alors pourquoi avoir organisé avec la C. G. T. la grève du 6 novembre, sans issue ?

Suit la critique relative à l'arrêt d'une grève pour des motifs électoraux sur quoi nous sommes pleinement d'accord. Reste à savoir si la C.F.D.T. restera fidèle à ce principe comme à d'autres.

Puis il est écrit que la C.F.D.T. respecte les idées des différents courants de la classe ouvrière en se déclarant pour la liberté d'expression et la démocratie. Bravo.

Mais alors comment se fait-il que la C.F.D.T. n'a absolument pas réagi et défendu ses militants quand ceux-ci furent dénoncés par la C.G.T. pour avoir « soutenu une diffusion de feuilles maoïstes » (29 octobre, C.G.T.).

Alors ? démagogie ? opportunisme ? désir de ne pas faire trop de peine au voisin C.G.T. que l'on suit aveuglément dans n'importe quelle action sans jamais prendre l'initiative ?

### Les gauchistes

Nous pouvons remarquer que depuis quelques mois on parle partout de gauchistes. En fait chaque fois que quelqu'un essait de sortir du troupeau où il est parqué et tente de dire « non » il est immédiatement taxé de « gauchiste ». Aussi la TV, la radio, la presse bourgeoise voient du « gauchisme » partout. Cela est en même temps une tentative d'effrayer le bourgeois. Nous affirmons en tout cas une chose : le travailleur est assez grand pour juger lui-même de la valeur de certains arguments. Il n'a pas besoin de ce que quelqu'un lui arrache un tract en criant : « celui-là n'est pas le bon », comme c'est arrivé à la dernière diffusion de la C. N. T. Cela c'est vraiment prendre les travailleurs pour des imbéciles. Le gauchisme, d'ailleurs n'est pas issu du Saint-Esprit : si les organisations classiques avaient été satisfaisantes ce ne serait pas arrivé.

Depuis plus de 40 ans les syndicalistes révolutionnaires de la France et d'ailleurs ont combattu sans relâche l'exploitation capitaliste et la dictature. Ce ne sont pas des étudiants turbulents ou des excités irresponsables. Aujourd'hui, à travers toutes les luttes, ils gardent devant l'histoire les mains propres, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Regroupons-nous, tournons le dos aux organisations bureaucratiques réformistes. Rejoignons la C.N.T.

Vive le syndicalisme ! Vive la C.N.T. !

**C.N.T., Section française de l'A. I. T.**

# COMMUNIQUE

— La bibliothèque de l'U. R. de Lyon est en cours de réaménagement. Actuellement, la 1re série (politique, social-économie, syndicalisme, théories philosophiques révolutionnaires et syndicales) comprend 99 volumes. Néanmoins il nous manque la totalité des œuvres de M. Bakounine, Monatte, P. Besnard, Pouget, J. Grave, M. Stirner, E. Malatesta, E. Mühsam, Landauer, G. Sorel, C. Bontemps, Berthier, etc.

Ceux qui pourraient nous aider ou nous fournir les œuvres en question sont priés d'écrire ou d'envoyer à J. Dubois, 22, ch. du Vieux-Moulin. — 69-Tassin-la-Demi-Lune.

Les frais de port seront payés par le bureau de la 17e U. R.

# El Mundo es así

## DE LA LUNA A LA TIERRA

*Dicen de Houston, base de control de los viajes Tierra-Luna y viceversa :*

Los dos aterrizajes realizados sobre la superficie lunar por los «Apolo XI» y «Apolo XII», han servido para demostrar que vivir y trabajar en la Luna será mucho más fácil de lo que temen los escépticos.

Los temores a enfermedades extrañas o a la presencia de organismos peligrosos para la vida humana, no se han materializado y se ha podido comprobar, por el contrario, que trabajar en un ambiente sin aire, aunque existan, realmente problemas, no es difícil.

El trabajo en la Luna ha sido descrito por unanimidad por los cuatro astronautas que han estado allí, como «un placer».

Los astronautas del «Apolo XII», Charles Conrad y Alan Bean han declarado que podrían haber trabajado sobre la superficie lunar durante ocho o nueve horas, sin cansarse, y que podrían realizar cosas con mayor facilidad en la Luna que en la Tierra.

Se temía que si un astronauta se caía sobre la superficie lunar, no podría levantarse. Conrad cayó y se levantó rápidamente.

Se temía también que los cráteres lunares podrían ser trampas de muerte, a causa de posibles desprendimientos, pero ambos astronautas penetraron en un pequeño cráter para alcanzar el «Surveyor III» y les resultó fácil, sin que se produjeran deslizamientos.

Y los trajes espaciales, que resultan tan pesados en la Tierra, no constituyen problema alguno en la Luna.

Cuando Neil Armstrong y Edwin Aldrin realizaron el primer alunizaje, en el mes de julio, su principal misión era demostrar que el hombre podía vivir en la Luna. Lo lograron, y Conrad y Bean han demostrado que se puede trabajar también en la Luna.

Los hombres de ciencia han demostrado, pues, que el hombre puede tener un futuro en la Luna. Lo necesario es llevar vida al satélite y procurarse una atmósfera. De acuerdo con las investigaciones, algunas plantas primitivas parecen crecer mejor sobre polvo lunar que sobre tierra.

Construyendo bóvedas de plástico, los futuros astronautas podrían cultivar sus propias verduras y las plantas podrían facilitar agua pura para beber y oxígeno para respirar.

La Luna contiene, además, algunos elementos raros en la tierra, como «titanio», un metal que sirve para distintos usos a altas temperaturas. Aunque nadie piensa aún en la posibilidad de trasladar «titanio» desde la Luna a la Tierra a precios razonables, si se cree que algunos astronautas podrían montar en la Luna industrias para hacer uso del metal. La baja gravedad y el completo vacío de la Luna, atraerán ciertos trabajos electrónicos. Sería posible — se afirma — fabricar sistemas de rodamientos a bolas mucho más exactos y eficaces en la Luna que en la Tierra.

Los exploradores lunares del «Apolo XII» en su viaje de regreso a la Tierra, que se desarrolla normalmente, han dicho que encontraron el trabajo en la Luna más fácil de lo que creían, pero que las herramientas que llevaron con ellos deberían ser modificadas para viajes sucesivos.

Conrad, Bean y Richard Gordon (este último tripuló el vehículo espacial mientras sus compañeros estaban en la Luna), dieron sus impresiones sobre el viaje lunar en una conferencia de prensa televisada a larga distancia, contestando a preguntas que le fueron formuladas por radio.

Al principio, la imagen mostraba a los astronautas cabeza abajo. El enlace de tierra Gerald P. Carr, les dijo: «Parecéis unos murciélagos colgados del techo».

Entonces modificaron el enfoque de la cámara de televisión y respondieron a las primeras preguntas, haciendo notar que Bean y Conrad estaban muy contentos al poner pie en la superficie lunar.

***

Carr leyó una pregunta diciéndoles que parecía que estuvieran «animados» por el oxígeno, inquiriendo cómo se sentían realmente en sus paseos lunares.

«No se trataba de embriaguez de oxígeno — dijo Conrad —. Todo el trabajo que hacíamos en la Luna era provechoso».

Dijo Conrad que, después de los primeros minutos, en que él y Bean descubrieron que podrían trabajar fácilmente en la superficie lunar, todo fue sin contratiempos.

Dijo Conrad que era como un baile.

«Una vez pasados esos primeros diez minutos, se da uno cuenta de que no se pierde el equilibrio y que basta un empujón y la cosa está hecha», dijo Bean.

Gordon voló solo casi 40 horas, mientras Conrad y Bean exploraban la Luna, recogiendo unos 36 kilos de rocas y muestras del suelo y algunas piezas del «Surveyor», el vehículo espacial que llevaba dos años y medio en la Luna.

«Yo, antes de esta experiencia, pensaba — dijo Gordon — que sería realmente el estar completamente solo al otro lado de la Luna, sin contacto humano alguno. Pero, con bastante sorpresa comprobé que las actividades eran tantas y me encontraba tan cansado por la noche que apenas podía esperar el momento de ir a dormir.»

Dijo Conrad que el momento de más temor se produjo cuando llegó el momento de poner en marcha al «Intrepid» para salir de la Luna, pero que estaba más tranquilo de lo que había esperado.

## ALEMANES FRANQUISTAS PENSIONADOS

MUNICH. — Los alemanes que combatieron en favor del generalísimo Francisco Franco durante la Guerra Civil Española de 1936-39 son elegibles de compensación federal, no así los que combatieron contra él.

Esta curiosa situación, en un país cuyo gobierno está oficialmente dedicado a la plasmación de una democracia y a la represión de cualquier forma de resurgencia del fascismo, gira en torno a un fallo de hace dos años del ministerio federal del trabajo. El caso no se dio a conocer en su oportunidad; apenas ha llegado a saberse ahora creando, al mismo tiempo, una controversia pública.

Comprende a un obrero metalúrgico de 59 años de edad, Gerhard Schmarander, de Bielefeld, quien se batió junto a los Republicanos españoles en la brigada internacional. Fue encarcelado como enemigo de los nazis poco después de asumir éstos el poder en 1933, peleó con los Republicanos españoles de 1936 a 1939 y fue luego internado por los franceses. Cuando presentó su solicitud de compensación federal, se le dijo que las regulaciones de Alemania Occidental no amparaban su caso.

En contraste, los alemanes que pelearon en favor de Franco en la «Legión Cóndor» han sido considerados elegibles para tales compensaciones desde el año 1954. El Ministerio Federal del Trabajo razonó de esta forma: «Los miembros de la «Legión Cóndor» eran soldados alemanes que, aunque voluntarios, estaban peleando en España por desearlo así la alta dirigencia militar alemana. La guerra civil española sirvió de terreno de prueba para la capacidad combatiente de las tropas alemanas y para el material Alemán de guerra con respecto a la Segunda Guerra Mundial que se avecinaba».

Schmarander aceptó en silencio la decisión federal. Sin embargo, recientemente su caso ha sido tomado por dos organizaciones: La Asociación de Víctimas del Régimen Nazi y los «Ex-voluntarios Alemanes en la República Española».

Un Ministerio federal, en nombre del régimen, ha declarado abiertamente que la República Federada de hoy reconoce los objetivos de conquista militar de Hitler y los preparativos militares para la Segunda Guerra Mundial, ha dicho la asociación de víctimas del régimen Nazi.

La agrupación de antiguos miembros de la Brigada Internacional dice, por su parte, que la decisión demuestra que «el gobierno federal se consideraba más allegado al Tercer Reich y a sus personajes que a los hombres y mujeres que combatieron contra el estado criminal del Hitler».

Aunque los servicios prestados dentro de la «Legión Cóndor» han sido oficialmente reconocidos como deber militar válido, los que combatieron contra el fascismo en la Brigada Internacional no son elegibles porque esta actividad no

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## LA CADENA

EL coche quedó hecho una verdadera calamidad. ¡Y menos mal que sus ocupantes, un matrimonio joven, salieron del mal paso con unas leves contusiones! Hacia poco que habian concluído de pagar los últimos plazos. El no tener asegurado el automóvil a todos riesgos no les prmite contar con un alivio material tras el precance. ¡Y se hace necesario el agenciarse otro coche! ¿Qué dirian los vecinos si no adquirieran otro? ¿Y los primos? ¿Y los cuñados? Cada cual tiene el suyo, y ellos no van a ser menos... ¡Y todavia quedan para pagar los muebles de la sala-comedor! ¡Y el televisor! Cambiado el viejo por uno de los más modernos, como el que tienen los primos. ¡Y se ha de pagar la cocina eléctrica!

Es necesario trabajar; trabajar lo más intensamente posible; ver inclusive de poder hacer horas extraordinarias. Vigilar que no se presenten las complicaciones del embarazo. Trabajar con buen o mal talante, dominando en todo lo posible los síntomas de enfermedad. ¡Menudo retraso el tener que quedar en casa por falta de salud!

Los meses pasan raudos, e inexorablemente se ha de pagar el piso, la luz y el gas, los muebles, el coche... ¡Hay que ganar dinero! Se precisa no dejar de trabajar, no perder jornales. Un día, otro, otro... ¡Es la cadena! Un clima de ansiedad, de preocupaciones, surgidas bajo el influjo de nuestra flamante «sociedad de consumo».

## LOS PROBLEMAS DE LA C. N. T.

Quienes en el sentir ácrata llevamos unida nuestra sensibilidad nos desplace el criterio *clasista*, que adjudica el *sumum* de la perfecciónа un sector social, en menosprecio de los que no pertenecen estrictamente al mismo. Por encima del concepto de «clase» está el valor humano. Y valor humano, digno de estima, puede encarnarlo un ingeniero, catalogado entre los de profesiones liberales, nutridas de la clase media, como en el caso de Tarrida del Mármol; o de un Morral, hijo de burgués y criado en ambiente burgués; o de un Felipe Daudet, enamorado del anarquismo, siendo hijo del conocido jerarca fascista, o «royalista», si se quiere, León Daudet. Unos y otros más dignos por supuesto, que un obrero minero que, por gandulería, y ganar más al mismo tiempo, sentó plaza en el cuerpo de la Guardia civil, o el lacayo, hijo de campesinos valencianos, yendo a Madrid para endosar la librea de lacayo de «casa buena»; o el albañil que desertó del andamio para ingresar en el cuerpo de Prisiones, buscando vivir mejor vigilando y teniendo presos a los ex camaradas de trabajo, encarcelados por móviles huelguisticos.

Pero no obstante el no andar acordes con el criterio clasista, la realidad es que, contra el sentir de bastantes libertarios: franceses, italianos, ingleses, etc., alejados de los ambientes de lucha sindical obrera, por parte de la mayoría, la inmensa mayoría de los libertarios españoles se ha considerado y considera que en el seno de la clase obrera existe cantera para poder captar idealistas susceptibles de asimilarse la ideología ácrata. ¿Cómo no ha de ser así cuando la mayoría de nosotros hemos asimilado las ideas anarquistas en el seno de los sindicatos obreros; puntualizando más, en el seno de la C. N. T.? Ahora bien, ya se ha dicho y repetido muchas veces que la modalidad de actuación desarrollada en España, en brega constante contra el patrón y contra el Estado, difiere notablemente de lo que en los paises donde residimos en tanto que exiliados podemos realizar.

Cabe, constituye un deber moral consigo mismo, el que tildándose de libertario, de cenetista, lo evidencie en el pensar y en el obrar. Importa, no nos canse el repetirlo, hacer tarea para mantener ese calor de idealidad que constituye, que ha sido y debe continuar siendo la esencia, el fundamento de la C. N. T. Sabemos es también conveniente contribuír en todo lo posible a derrocar el régimen vigente en nuestro país de origen, en el país donde se puedan realizar tareas que en exilio nos están vedadas terminantemente por el hecho de ser «extranjeros».

Conlleva lo esbozado a hacer frente y resolver los conflictos derivados de las situaciones que puedan presentarse; el saber que hay labores a realizar, no obstante la situación de exiliados: tareas en las que no se nos pueden poner trabas, como son el fomentar la propaganda anarcosindical dirigida a los residentes y emigrados económicos españoles; el de vigorizar nuestros cuadros de militantes, o de afiliados si se quiere, teniendo en cuenta que al no darse en el exilio, y en lo relativo a nuestra organización, las caracteristicas que existian en nuestro pais de origen, todo el que forma parte de la C. N. T. puede decirse que es ya militante, puesto que está en ella no por las luchas de tipo reivindicativo que puedan favorecerle, ya que en el exilio no se producen en nuestra sección española de la A. I. T., sino por motivos de simpatia, o afinidad con sus principios básicos.

Se sabe que hay un peligro acerca del cual conviene estar ojo avizor: son los desviacionismos de toda naturaleza, que ya en más de una ocasión han pretendido desvirtuar el rumbo de la C.N.T. Bien reciente el intento de desviacionismo fascistoide, como el pretender situar a la organización a disposición y remolque de los engendros del falangismo, como se quiso fraguar en Madrid, contando con ramificaciones en Francia, Argentina, etc. Desviacionismo marxista, pretendiendo hacer una combinación (por supuesto, con segundas intenciones) entre apreciaciones de Bakunin, Marx, Engels, Castro y compañía. Aspecto éste último que, dicho sea de paso, se nota que no ha entrado en el ángulo de visión de todos los compañeros, ya que hasta ahora, somos pocos los que hemos señalado ese peligro. Ateniéndonos a lo de que la cabra tira al monte, a la postre, quienes tiran al desviacionismo pronto se les notan sus andanzas.

Entre lo que podemos definir como problemas de la C. N. T. en bloque con lo expresado, está el contribuír a la capacitación de la militancia en general, el estudiar los medios de proselitismo en el alpecto local y departamental; el dar calor a las iniciativas de orden general acordadas en los comicios. El estudiar todo cuanto guarde relación con las actividades que se desarrollen o puedan desarrollarse en España. El tratar por todos los medios razonables de evitar y ver de resolver conflictos, antagonismos ya de tipo personalista o bien de naturaleza propia para darle una laudable solución. Ello, cuyo enunciado se sobreentiende que no alcanza aire de novedad, cariz de originalidad, puede hacerse a base de reuniones locales, departamentales, o como se considere plausible. Luego, cuando se vaya a un comicio de orden general que uno considera ha de ser mejor darle carácter de congreso mejor que de pleno, en función de que en un congreso es toda la organización la que se manifiesta *en todo lo que sea*, sin las restricciones que conlleva el pleno, por parte de los compañeros se puede tener un mayor discernimiento alrededor de los temas propuestos en el consiguiente orden del día.

Lo peor que puede ocurrirle a la organización es que por abulia, por falta de interés, no haya contactos asiduos, en asambleas, en coloquios, en charlas comentadas, esperando que dentro de uno o dos años llegue la circular número tantos con unos cuantos temas para dilucidar en el comicio correspondiente. Es éste un criterio que a uno no le parece desenfocado, máxime habiendo la predisposición de unir las palabras a los hechos, en función de idealistas ácratas por encima de todo.

## BUERO VALLEJO Y LA « LITERATURA AMARGA »

Hemos leído estos días en «Nuevo Diario», de Madrid, unas manifestaciones del escritor y autor teatral Buero Vallejo. Revelan el drama del hombre de letras que, en España quiere ser veraz, quiere estar en paz con su conciencia. Aduce que se le reprocha al escritor leal, inconformista, el producir una «literatura amarga». Y en torno a ello hace la salvedad: «Es la literatura que el tiempo en que vivimos necesita. Es un testimonio. Tenemos que hacer comprender que la vida es una cosa muy seria y muy inquietante.»

En efecto, es muy serio el tener talento, el poseer anhelos de libertad, de justicia, y no poder gritarlos al aire y al sol. Querer decir las cosas de un modo directo, claro, y tener que disimular, o producir una «literatura amarga». ¡He ahí el drama del escritor en España!

# El Mundo es así

## DE LA LUNA A LA TIERRA

*Dicen de Houston, base de control de los viajes Tierra-Luna y viceversa :*

Los dos aterrizajes realizados sobre la superficie lunar por los «Apolo XI» y «Apolo XII», han servido para demostrar que vivir y trabajar en la Luna será mucho más fácil de lo que temen los escépticos.

Los temores a enfermedades extrañas o a la presencia de organismos peligrosos para la vida humana, no se han materializado y se ha podido comprobar, por el contrario, que trabajar en un ambiente sin aire, aunque existan, realmente problemas, no es difícil.

El trabajo en la Luna ha sido descrito por unanimidad por los cuatro astronautas que han estado allí, como «un placer».

Los astronautas del «Apolo XII», Charles Conrad y Alan Bean han declarado que podrían haber trabajado sobre la superficie lunar durante ocho o nueve horas, sin cansarse, y que podrían realizar cosas con mayor facilidad en la Luna que en la Tierra.

Se temía que si un astronauta se caía sobre la superficie lunar, no podría levantarse. Conrad cayó y se levantó rápidamente.

Se temía también que los cráteres lunares podrían ser trampas de muerte, a causa de posibles desprendimientos, pero ambos astronautas penetraron en un pequeño cráter para alcanzar el «Surveyor III» y les resultó fácil, sin que se produjeran deslizamientos.

Y los trajes espaciales, que resultan tan pesados en la Tierra, no constituyen problema alguno en la Luna.

Cuando Neil Armstrong y Edwin Aldrin realizaron el primer alunizaje, en el mes de julio, su principal misión era demostrar que el hombre podía vivir en la Luna. Lo lograron, y Conrad y Bean han demostrado que se puede trabajar también en la Luna.

Los hombres de ciencia han demostrado, pues, que el hombre puede tener un futuro en la Luna. Lo necesario es llevar vida al satélite y procurarse una atmósfera. De acuerdo con las investigaciones, algunas plantas primitivas parecen crecer mejor sobre polvo lunar que sobre tierra.

Construyendo bóvedas de plástico, los futuros astronautas podrían cultivar sus propias verduras y las plantas podrían facilitar agua pura para beber y oxígeno para respirar.

La Luna contiene, además, algunos elementos raros en la tierra, como «titanio», un metal que sirve para distintos usos a altas temperaturas. Aunque nadie piensa aún en la posibilidad de trasladar «titanio» desde la Luna a la Tierra a precios razonables, sí se cree que algunos astronautas podrían montar en la Luna industrias para hacer uso del metal. La baja gravedad y el completo vacío de la Luna, atraerán ciertos trabajos electrónicos. Sería posible — se afirma — fabricar sistemas de rodamientos a bolas mucho más exactos y eficaces en la Luna que en la Tierra.

Los exploradores lunares del «Apolo XII» en su viaje de regreso a la Tierra, que se desarrolla normalmente, han dicho que encontraron el trabajo en la Luna más fácil de lo que creían, pero que las herramientas que llevaron con ellos deberían ser modificadas para viajes sucesivos.

Conrad, Bean y Richard Gordon (este último tripuló el vehículo espacial mientras sus compañeros estaban en la Luna), dieron sus impresiones sobre el viaje lunar en una conferencia de prensa televisada a larga distancia, contestando a preguntas que le fueron formuladas por radio.

Al principio, la imagen mostraba a los astronautas cabeza abajo. El enlace de tierra Gerald P. Carr, les dijo: «Parecéis unos murciélagos colgados del techo».

Entonces modificaron el enfoque de la cámara de televisión y respondieron a las primeras preguntas, haciendo notar que Bean y Conrad estaban muy contentos al poner pie en la superficie lunar.

***

Carr leyó una pregunta diciéndoles que parecía que estuvieran «animados» por el oxígeno, inquiriendo cómo se sentían realmente en sus paseos lunares.

«No se trataba de embriaguez de oxígeno — dijo Conrad —. Todo el trabajo que hacíamos en la Luna era provechoso».

Dijo Conrad que, después de los primeros minutos, en que él y Bean descubrieron que podrían trabajar fácilmente en la superficie lunar, todo fue sin contratiempos.

Dijo Conrad que era como un baile.

«Una vez pasados esos primeros diez minutos, se da uno cuenta de que no se pierde el equilibrio y que basta un empujón y la cosa está hecha», dijo Bean.

Gordon voló solo casi 40 horas, mientras Conrad y Bean exploraban la Luna, recogiendo unos 36 kilos de rocas y muestras del suelo y algunas piezas del «Surveyor», el vehículo espacial que llevaba dos años y medio en la Luna.

«Yo, antes de esta experiencia, pensaba — dijo Gordon — que sería realmente el estar completamente solo al otro lado de la Luna, sin contacto humano alguno. Pero, con bastante sorpresa comprobé que las actividades eran tantas y me encontraba tan cansado por la noche que apenas podía esperar el momento de ir a dormir.»

Dijo Conrad que el momento de más temor se produjo cuando llegó el momento de poner en marcha al «Intrepid» para salir de la Luna, pero que estaba más tranquilo de lo que había esperado.

## ALEMANES FRANQUISTAS PENSIONADOS

MUNICH. — Los alemanes que combatieron en favor del generalísimo Francisco Franco durante la Guerra Civil Española de 1936-39 son elegibles de compensación federal, no así los que combatieron contra él.

Esta curiosa situación, en un país cuyo gobierno está oficialmente dedicado a la plasmación de una democracia y a la represión de cualquier forma de resurgencia del fascismo, gira en torno a un fallo de hace dos años del ministerio federal del trabajo. El caso no se dio a conocer en su oportunidad; apenas ha llegado a saberse ahora creando, al mismo tiempo, una controversia pública.

Comprende a un obrero metalúrgico de 59 años de edad, Gerhard Schmarander, de Bielefeld, quien se batió junto a los Republicanos españoles en la brigada internacional. Fue encarcelado como enemigo de los nazis poco después de asumir éstos el poder en 1933, peleó con los Republicanos españoles de 1936 a 1939 y fue luego internado por los franceses. Cuando presentó su solicitud de compensación federal, se le dijo que las regulaciones de Alemania Occidental no amparaban su caso.

En contraste, los alemanes que pelearon en favor de Franco en la «Legión Cóndor» han sido considerados elegibles para tales compensaciones desde el año 1954. El Ministerio Federal del Trabajo razonó de esta forma: «Los miembros de la «Legión Cóndor» eran soldados alemanes que, aunque voluntarios, estaban peleando en España por desearlo así la alta dirigencia militar alemana. La guerra civil española sirvió de terreno de prueba para la capacidad combatiente de las tropas alemanas y para el material Alemán de guerra con respecto a la Segunda Guerra Mundial que se avecinaba».

Schmarander aceptó en silencio la decisión federal. Sin embargo, recientemente su caso ha sido tomado por dos organizaciones: La Asociación de Víctimas del Régimen Nazi y los «Ex-voluntarios Alemanes en la República Española».

Un Ministerio federal, en nombre del régimen, ha declarado abiertamente que la República Federada de hoy reconoce los objetivos de conquista militar de Hitler y los preparativos militares para la Segunda Guerra Mundial, ha dicho la asociación de víctimas del régimen Nazi.

La agrupación de antiguos miembros de la Brigada Internacional dice, por su parte, que la decisión demuestra que «el gobierno federal se consideraba más allegado al Tercer Reich y a sus personajes que a los hombres y mujeres que combatieron contra el estado criminal del Hitler».

Aunque los servicios prestados dentro de la «Legión Cóndor» han sido oficialmente reconocidos como deber militar válido, los que combatieron contra el fascismo en la Brigada Internacional no son elegibles porque esta actividad no

ha sido reconocida, técnicamente, como resistencia a Hitler.

Este caso no es, ciertamente, más que un desdichado ejemplo del procedimiento burocrático Alemán, dentro del cual se observan escrupulosamente las minucias legales.

Desde el punto de vista de significación política, no guarda comparación con el caso de hace unos meses del ex presidente del parlamento Eugen Gersienmaier, quien fue generosamente compensado porque el régimen Nazi le había privado de su derecho a un título de profesor. En el escándalo que esto produjo Gerstenmaier perdió su posición y probablemente también su futuro político.

Los antiguos miembros de la Brigada Internacional — unos 600 — se sienten naturalmente defraudados ante esta curiosa paradoja que les priva de la asistencia que se da a quienes pelearon por Hitler y por Franco.

Pero, ha dicho Willi Hohon, portavoz de los antiguos miembros de la brigada: «Vivimos orgullosos de haber prestado servicio en la Brigada Internacional para combatir los intereses políticos y militares del fascismo alemán».

## HUELGA POR SOLIDARIDAD

SEVILLA. —Los trabajadores de «Entrecanales y Tavores» — entre los que iban los 109 afectados por los despidos tras la sentencia del Tribunal Central de Trabajo — se presentaron en la puerta de la factoría, entrando solamente en la factoría los productores no afectados por los despidos; los despedidos esperaron en la puerta, ya que la empresa les comunicó que podían cobrar el salario correspondiente a los últimos días de trabajo.

Tanto los trabajadores pertenecientes a la sección de pretensado — unos 25 en total —, como los de chapa — unos 130 — y los de talleres — 30 más aproximadamente —, mantuvieron durante la mañana una actitud de paro en señal de protesta por el despido de sus 100 compañeros, debido al fallo del Tribunal Central.

Hacia las once y media de la mañana, unos 160 productores de «Entrecanales y Tavora» abandonaron la factoría a instancias de la empresa. Poco después un grupo de trabajadores realizó una marcha lenta hasta la puerta de la factoría, guardando un minuto de silencio en la calle antes de disolverse, delante de fuerzas de la Policía Armada, sin que se registraran incidentes. Otro grupo de trabajadores, el resto de la plantilla, abandonó la factoría poco más tarde.

*Desde Alcoy*

# Estiletazos

AQUI, en este rebelde y maravilloso pueblo, me hice anarquista. A los quince años entré a formar parte del grupo denominado: «Los Jóvenes Rebeldes». Jóvenes todos refractarios a todo lo coercitivo, asqueados de la política y sus chanchullos, siempre empeorando la función y desarrollo de la buena marcha de la clase obrera y sus reivindicaciones.

El alma del grupo era Enrique Catalá, de palabra fácil y tajante; convincente. Encontró la muerte en Tortosa en plena revolución española, asesinado por los comunistas, marionetas dirigidas por Moscú. Imitaban a sus maestros, Lenin y Trotsky. Como aquéllos, preferían la muerte de la revolución al triunfo de los que no pensaban como ellos. Repetían el mismo estribillo de Jesucristo: «el que no está conmigo, está fuera de mí, arrojadle al fuego como a un sarmiento seco». Como si la convivencia de varios credos fuera imposible. Horroroso sistema que esgrime toda la fauna política, queriendo justificar de esa estúpida manera, que el fin justifica los medios. La aberración más grande que cabe en la mente de los seres humanos. Creo que para la buena convivencia de relación entre los individuos componentes de la colmena social, hay otras salidas. Por ejemplo: el principio de tolerancia, madre fecunda de la armonía. Y mientras no se haga uso de ella, el mundo parecerá un nido de gatos y ratones.

Hay que ir despojándose de ese concepto cretino de que hay que obligar a que todos piensen como «yo». Concepto estrafalario que chorrea sangre por sus cuatro costados. La historia de la humanidad nos lo muestra en carne viva. La llaga está abierta en infectada; supurando. Busquemos prontamente un remedio para su curación radical. El remedio lo tenemos en la mano: la tolerancia.

La convivencia mutua no es una cosa imposible. Es factible, limitándose cada grupo social a obrar a su manera, sin inmiscuirse en la forma de obrar de sus vecinos. Toda imposición es nociva y causa la inarmonía social. Pero si cada uno sigue su camino sin estorbos, a la corta o a larga, el individuo se inclinará libremente, hacia el credo que a él le parezca más en armonía y justo a su modo de ser.

El hombre nace anarquista; los niños nos lo demuestran. El niño es refractario por su naturaleza a toda coerción. Es el primero que se insurge contra la autoridad de sus padres. Pero a medida que va creciendo, el medio ambiente enrarecido y lo convencional de la sociedad y el Estado le van modelando a su capricho y manera, — siempre en su beneficio —, hasta que lo transforman en un perfecto y triste monigote.

Ninguna doctrina social se atreve a seguir el camino de la libre tolerancia, excepto la anarquista. Todas las demás saben que viven dentro de lo irreal, de lo falso; y rehuyen ponerse en el fiel de la balanza. Todos los que quieren vivir del sudor ajeno, de la sopa boba, repelen la llana obra natural de la Justicia.

Todos los que bregan en el apoyo del sistema autoritario, sean del color que sean, buscan apoderarse de lo que no es suyo; además de estar fuera de lo justo, se transforman en déspotas y tiránicos. En síntesis, nadie tiene derecho al ordeno y mando sobre otro individuo, ni apoderarse de lo que él no ha creado: Tierra, Agua y Aire.

Por eso me hice anarquista.

**Tomás de Benifató**

# REVOLTIJO

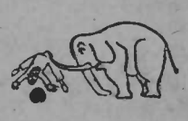
GOBIERNO Y PROPIEDAD. — De no haber gobierno, la tierra y todos sus bienes serían tan comunes a todos los hombres como lo son la luz y el aire. Según el derecho primitivo de la naturaleza, nadie tiene un derecho particular sobre nada de lo existente, puesto que todo pertenece por igual a todos. Del gobierno ha nacido el derecho de propiedad y, en general, todo derecho de propiedad procede de la autoridad pública. — *Bossuet.*

TODO MENTIRA. — En la vida oficial es mentira todo: mentira el pacto constitucional, mentira las ficciones legales del sistema, mentira la ley fundamental del Estado, mentira la «Gaceta», mentira la representación parlamentaria, mentira el «Diario de Sesiones», mentira las promesas, mentira los programas, mentira la adhesión, mentira la disciplina, mentira la ley, mentira el presupuesto... Hay mentira administrativa, representativa, eclesiástica, militar, naval, académica, jurídica, penal, procesal, bancaria, bursátil, aristocrática, democrática, moral, estética, higiénica, médica, alimenticia... El Estado entero es una gran mixtificación, un colosal infundio. — *Alfredo Calderón.*

LOS SENTIMIENTOS MORALES. — La sociedad progresa por efecto de una extensión de los sentimientos morales, y a menos que el interés se sobreponga, es preciso que la piedad, la generosidad y el amor intervengan constantemente para impulsar a que dé un paso la solidaridad humana. La inteligencia puede abrir la vía, pero no da el impulso; toda virtud es espontaneidad en su raíz.— *Espinas.*

UN ASPECTO BURGUES. — Por bueno que un burgués sea en privado y para los suyos, como ciudadano es una miserable criatura. Pide sin cesar a gritos una nueva Edad de Oro, pero se obstina en no ver los abusos más infames por miedo a que, para ponerles algún remedio, se le recarguen en unas pocas pesetas las contribuciones y las cargas que paga en la actualidad... por pura fuerza y haciendo grandes fraudes. — *Bernard Shaw.*

EL FIN DE LAS FORMAS SOCIALES. — La historia hace las cosas a fondo, y atraviesa varias fases cuando conduce a la tumba una forma social. La última fase de una forma de la historia universal es su comedia. Los dioses griegos, ya heridos de muerte de una manera trágica en el «Prometeo encadenado», de Esquilo, tuvieron que sufrir una muerte cómica en los «Diálogos», de Luciano. ¿Por qué esta marcha de la historia? Para que la humanidad se separe alegremente de su pasado. — *Carlos Marx.*



# ANTENA

### POR ALGO SE EMPIEZA

MADRID. — Jorge Vila Calvo, uno de los encartados en el asunto «Matesa», ha sido puesto en libertad bajo fianza de un millón de pesetas por el juez que instruye la causa. Vila Calvo es primo hermano de Juan Vilá Reyes, principal acusado por el delito de estafa de 15.000 millones de pesetas por el procedimiento de «la exportación de telares».

### LA EMIGRACION GALLEGA

SANTIAGO DE COMPOSTELA. — En una pastoral el cardenal arzobispo de Santiago ha emitido el siguiente concepto: «Desde hace tiempo preocupa de manera profunda a todos los hombres de buena voluntad el fenómeno emigratorio de Galicia, que en nuestros días es más vivo que nunca...»

Desde hace 200 años, doctor Quiroga, la Inquisición, la Monarquía absolutista y la constitucional, y 33 años de régimen franquista, se han preocupado de la miseria campesina y proletaria española para fomentarla y agravarla un poco más cada año. Si la Revolución de 1936 se hubiera impuesto por todo lo ancho de la nación, la emigración forzosa habría esos 33 años justos que habría totalmente terminado. Los sermones caritativos no aportan pan a la mesa, sino a la misa.

### NEGOCIO REDONDO

MADRID. — El 23 de enero del presente año la Diputación provincial decidió enajenar el Hospital provincial poniéndolo a subasta pública bajo el tipo de 1.280 millones de pesetas. El edificio ocupa una superficie total de 25.000 metros cuadrados. Inmiscuidas las Mutualidades Laborales en el asunto, la Diputación, revocando el acuerdo del 23 de enero, ha cedido a dichas Mutualidades la propiedad hospitalaria por la suma de 600 millones de pesetas, o sea 680 millones menos. Buen provecho.

### ANTE TODO LA CENA

MADRID. — Un titulado Centro de Problemas Contemporáneos convocó a equis personalidades a cena-discusión sobre la ley sindical que el goberno tiene preparada. Los conceptos emitidos fueron realmente anodinos, si se exceptúa la intervención de un señor González Páramo, que dijo que «Las cosas han cambiado. El movimiento de perfección democrática es irreversible. Y esto ha sucedido por «algo». ¿No puede crearse una estrategia de actuaciones para aumentar el «algo» que cambie y pereccione las cosas?»

Ciertamente incisivo, el profesor González Páramo.

### ARRIBA ESPAÑA, Y ABAJO FRANCISCO

MADRID. — Agriado por el cariz que toman los acontecimientos políticos, el falangista Francisco Herranz se alojó una bala en el cerebro cerca de la iglesia de Santa Bárbara. El suicida tenía 55 años y había sido uno de los principales propulsores de la Falange alavesa. Siguió la guerra con el grado de teniente de Regulares (irregulares) y durante cuatro años fue lugarteniente general de la guardia de Franco. A la estación, donde el cadáver fue facturado para Cebreros (Avila), sólo acompañaron al extinto unas cuarenta personas.

«¡Qué solos se quedan los muertos!»

### LA H. O. A. C. DEJA ATRAS AL ROYANSMO

PAMPLONA. — La H. O. A. C. (Hermandades Obreras de Acción Católica) de Navarra ha dado a la publicidad una nota en contra del proyecto de Ley Sindical, ya que estima que es inaceptable por considerar que faltan en él las bases de cualquier sindicato: representatividad, libertad de asociación, reunión, expresión, movimiento y constitución, autonomía, garantías efectivas en la acción sindical, participación de la clase obrera en todas las instituciones y organismos socioeconómicos y derecho de huelga cuando se hayan agotado los cauces de estudio y discusión. La H.O.A.C. pide que sea retirado el proyecto.

### LA ARGOLLA DEL SINDICALISMO OFICIAL

A los directores realizadores de cine encuadrados en una agrupación sindical les fue autorizada una asamblea por la Jefatura Nacional del Sindicato, que acordó luego, suspenderla, cuarenta y ocho horas antes de su celebración. Estaba anunciada, en principio, para el domingo día 23.

Para tratar sobre esta suspensión se ha reunido la junta directiva de la Agrupación y ha decidido elevar una protesta porque dicha suspensión se basa en la interpretación dada por la presidencia nacional del Sindicato del Espectáculo a unos textos aún no discutidos ni aprobados por la Asamblea de la ASDREC (Agrupación Sindical de Directores-Realizadores Españoles de Cinematografía).

### OTRA BUENA NOTICIA PORTUGUESA

LISBOA. — Una de las medidas recientes del gobierno Caetano ha sido la disolución de la policía de represión política conocida por PIDE (Policía Internacional de Defensa del Estado. Recuérdese que el Estado lusitano dispone de colonias en distintas partes del mundo.) De hecho, para su pretendida liberación paulatina del país la PIDE era un obstáculo superior tanto ante la nación como ante las cancillerías exteriores por el carácter inquisitorial que la distinguía.

### TARRAGONA EN ANDORRA

ANDORRA LA VELLA. — El ex procurador de Cortes Eduardo Tarragona ha sostenido una conferencia-coloquio larga de seis horas. En síntesis ha afirmado que la política de los cadáveres es infecta, que el presidente de las Cortes no respeta el reglamento convirtiendo la Asamblea en cosa inútil, que él se autodefine gubernamental, legalista y pacifista; que hay gran escasez de escuelas en el Este de España y que en representación de Cataluña en las Cortes se encontró solo. Público y orador se retiraron del acto a las 4 de la mañana.

### CONTRA LA ORGANIZACION INUTIL

MADRID. — Cincuenta y cinco representantes sindicales de la empresa «Standard Eléctrica» han presentado la dimisión de sus cargos, en escrito dirigido al presidente de la Junta provincial de Elecciones sindicales.

Los dimisionarios, en el escrito dirigido al presidente de Elecciones sindicales basan su decisión en du disconformidad con una carta del director de su empresa, y afirman, igualmente, que son fieles, una vez más al mandato imperioso de los que los eligieron, al presentar ahora su dimisión irrevocable de renunciar a sus respectivos cargos.

### MAS DIMISIONES

PAMPLONA. — En disconformidad con el Proyecto de Ley Sindical, han dimitido los vocales del jurado de empresa y enlaces sindicales de industrias mecánicas auxiliares de Pamplona.

Hasta el momento la racha de dimisiones afecta fundamentalmente al Sindicato del Metal, aunque se han producido también algunas otras en el Sindicato de Industrias Gráficas.

### SIGUE LA RACHA

BILBAO. — Diez de los trece representantes sindicales de la Sección Social de la Caja de Ahorros vizcaína acaban de presentar su dimisión irrevocable de todos sus cargos sindicales, que han venido ostentando desde hace tres años.

Argumentan su postura «a la vista de la negativa experiencia sindical adquirida en los tres años que venimos desempeñando nuestros cargos y, principalmente, porque el Proyecto de Ley Sindical reafirma y ratifica para el futuro la actual estructura, no advirtiéndose ninguna apertura hacia un sindicalismo más representativo y auténtico.

Han añadido dichos representantes sindicales que han encontrado numerosos obstáculos dentro de la Delegación provincial de Sindicatos a cualquiera de sus iniciativas reivindicativas, al punto de que en los dos conflictos colectivos surgidos en la empresa han tenido que recurrir a abogados particulares ante el inmovilismo de los servicios jurídicos sindicales. En uno de estos casos, el abogado sindical que les llevaba el asunto se lo demoró por espacio de dos meses y medio para al final, manifestarles que había perdido todos los escritos en los que los trabajadores exponían razonablemente sus reivindicaciones.

### DIEZ HECTAREAS DE TERRENO POR 3.000 PESETAS

GRANADA. — Una finca del ayuntamiento de Benalmádena fue vendida en 1958 por tres mil pesetas al agiotista Juan Jiménez Lopera Guerrero. Desde luego, en la tramitación del traspaso concurrieron irregularidades. Entablado recurso por el ayuntamiento en la Audiencia de Granada, el mismo fue rechazado. Ahora el Tribunal Supremo ha revocado la sentencia granadina exigiendo al aprovechado Lopera que devuelva las diez hectáreas al municipio de Benalmádena.

AQUÍ Y AHORA

# La triste cordura de D. Quijote

por **Juan Español**

LA gran obra de Cervantes, con todo y ser grande, o quizá por serlo, siempre me ha producido desasosiego y zozobra, aun en los años adolescentes. Y este prurito zozobrante no radica en la densa peripecia de la novela, con ser extensa y múltiple, ni en lo que propone y sugiere. El quid de la cuestión está en cómo empieza, pero sobre todo en cómo termina. Innecesario es decir que fantasía y realidad son cuerdas que no vibran con el mismo diapasón, per es evidente que forman parte concertante de la armonía universal. En el mundo de los humanos, la aparición de la fantasía o la imaginación viene a ser como el descubrimiento del contrapunto en la música. Nos atenemos a la realidad, que casi nunca es agradable, estamos inmersos en ella, y aunque variada, llega a hacerse displaciente y manótona a fuerza de sernos hostil. Por medio de la imaginación nos evadimos de ella, creamos nuevos mundos, somos artífices señeros, buscamos el contrapunto al universo que ya conocemos. Pero una cosa es la imaginación como creación y recreación artísticas, como puro juego estético, y otra es la imaginación que sigue de cerca las trazas de una nueva realidad, que postula un nuevo modo de vivir ateniéndose a los datos inmediatos de la experiencia vital. De esta escisión dual de la imaginación nace, por un lado, el artista; por el otro tenemos al revolucionario de la convivencia social, sin dejar de advertir, de paso, que ambos pueden ser revolucionarios en su propio campo y también en los dos a la vez, y que no existe dicotomía ni incompatibilidad entre ellos, antes bien deben comprenderse como coordenadas de un mismo punto. Y esto porque ninguna realidad, por placentera que sea, es capaz de inhibir ni coartar el vuelo de la imaginación; no puede porque ésta es un ingrediente del ser del hombre, y lo que es más, una de sus dimensiones fundamentales.

Cervantes, no sé si deliberadamente o no, nos sitúa ante el abismo de un grave dilema: hemos de elegir entre el sueño y la realidad a la hora crítica de construir nuestro mundo, en el momento crucial de agotar nuestras posibilidades de superación, en la coyuntura decisiva en la que hemos de aceptar lo que somos o lo que debemos ser. Y después de proponernos esta trayectoria bifronte, nos conmina en último término a considerar los sueños como lo que son, bellos divagaciones del espíritu sin conexión alguna con la realidad circundante, a la que debemos someternos y con la que no valen secretas manipulaciones coactivas. La realidad, entonces, parece consistir en algo que está ahí, algo que nos es impuesto al nacer, una especie de «fatum» en el que está inscrito de antemano y fatalmente nuestra peripecia vital, algo con lo que tenemos que contar, pero no para decidir lo que hemos de ser según el libérrimo movimiento de la voluntad, sino como un inflexible monolito recordatorio de nuestra limitación e impotencia. Y así aparece el fatídico y dantesco «lasciate ogni speranza» como estrella y guía de nuestro caminar por la vida, que nos invita a abandonar toda esperanza si pretendemos soñar o imaginar sendas que no están previstas en la cartografía de la predestination. Galeotes encadenados a una terrible galera cuyo timón permanece invariable mediante la potencia de una fuerza numinosa e incontrolable, sólo nos es permitido soñar con la hora de la manumisión a sabiendas que esa hora jamás ha de sonar a no ser en un mundo ultraterrestre y trascendente.

La aventura del caballero de la Triste Figura es una decepcionante y triste aventura que nos arroja inmisericorde en la desesperación y la impotencia después de haber jugado cruelmente con nuestras más secretas, vivas y entrañables esperanzas. La tragedia no está en que Don Quijote sea Don Quijote, sino en que Don Quijote vuelva a ser Alonso Quijano poco antes de la muerte; la tragedia reside en el hecho paradójico de que el loco termine cuerdo y que toda su delirante aventura se reduzca finalmente a unos cuantos consejos dignos de cualquier burgués acomodado. El triste caballero, ya vuelto a la cordura, hace solemne renuncia a los libros de caballerías y su mítico e irreal mundo. Pero al renunciar a la caballería andante (pura pantalla que encubre su verdadero cometido y misión), renuncia también — lo que es mucho más grave — a sus más caros deseos de justicia y redención de los oprimidos, dimite del compromiso con ellos contraído, abjura de su ideal, abdica de su condición de Don Quijote para caer de nuevo en la inanidad de Alonso Quijano. El más ilustre de los caballeros del ideal y de la justicia acaba oscuramente como el más ilustre de los desertores. El mundo glorioso que buscaba en la brega de tantos afanes y luchas queda reducido a cenizas, a la maquinación mental de un paranoico; en cambio, un mundo glorioso también le es ofrecido gratuitamente en compensación a su renuncia de manos de un sacerdote del Rey de Reyes. Ya queda muy lejos aquel voluntarioso caballero que por vez primera salió en defensa de los débiles por la llanura manchega. Entonces era el campeón «desfacedor de entuertos», el valedor de doncellas ultrajadas, el paladín del honor y la equidad. Hasta Rocinante, tristón y desmayado por forzados ayunos, se contagiaba de su jinete y emprendía una serie desmañada de córcavos y piruetas por entre matojos y pedruscos que ponían en peligro la estabilidad del caballero. Pero al final todo era puesto en regla y Rocinante volvía al camino trillado y a su paso cansino. ¿Barruntaba Don Quijote el triste final que le esperaba? Yo creo que sí. De sus conversaciones con Sancho se escapaba de vez en cuando una incurable nostalgia que no era capaz, sin embargo, de sofrenar su no menos incurable ímpetu idealista. Parece como si intuyese la esterilidad de su esfuerzo y la presencia invisible de una potencia perturbadora que hacía baldía la siembra fructífera de sus discursos. La muerte de Alonso Quijano fue un deceso, pero Don Quijote fue asesinado por Cervantes. ¿Por qué?

La novela cervantina no consiste solamente en un mero juego caballeresco que el autor pretende ridiculizar. En ella Cervantes nos habla constantemente e insistentemente de algo tan real y vivo como era la vida de su época, un cuadro acabado de aquella sociedad a la que critica tanto como le permite la censura de sus amos y señores. Cervantes ve o entrevé una sociedad mejor, pero ha de bosquejarla bajo forma utópica mediante el delirio de un esquizofrénico, o bien la transfiere a un lejano y nostálgico pasado «en el que no había tuyo ni mío». Pero esta visión o pergeño de una mejor sociedad, ¿era realmente para Cervantes una utopía, la sentía como tal, o bien era una realidad presentida que trataba de enmascarar tras el velo de la locura o ensoñación con objeto de burlar a sus censores? Nadie lo sabe ni nadie lo sabrá. Cada uno de los innumerables glosadores da una interpretación distinta de la obra cervantina y ve variadas intencionalidades en el autor. Posiblemente todos se equivocan. Lo que sí es evidente es que Cervantes ha creado un arquetipo humano cuya dimensión y acción están claras para cualquier mentalidad. Pero, a mi entender, no es el arquetipo que la humanidad necesita como paradigma, no es el ejemplo a imitar, pues nos conduce a un callejón sin salida, nos lleva a la esterilidad e impotencia de Sísifo. Don Quijote es un personaje real, genuinamente humano, puesto que sueña e imagina, y nosotros necesitamos imaginar y soñar como los pulmones necesitan el oxígeno; pero a la vez es un personaje trunco, incompleto y fracasado, todo lo cual también está inscrito en nuestra ejecutoria humana. Pero una cosa es luchar penosamente, cayendo y levantándose, por la realización de nuestros sueños, y muy otra renunciar radicalmente a ellos por considerarlos inaccesibles y utópicos. Podemos estar cansados, desalentados y exhaustos por la dureza de la lucha; podemos incluso renunciar a esa lucha si somos débiles para resistirla; todo eso es perfectamente comprensible en la limitación de un ser humano. Pero renunciar a la verdad de nuestros sueños, renunciar a la viabilidad de ellos, a su legitimidad, á su traducción real es tanto como negarse a sí mismo, es tanto como traicionarse a sí mismo. Lo importante no radica en lo que hacemos o lo que podemos hacer durante una etapa de nuestra vida, sino en la continuidad de ese quehacer hasta la muerte; no sólo importa lo que pensamos, sino la pervivencia de ese pensamiento a través de las generaciones; no todo está en luchar, sino en seguir luchando.

El loco caballero manchego es nuestro compañero de fatigas en tanto persiste en su locura y se llama Don Quijote; pero deja de serlo en cuanto vuelve a llamarse Alonso Quijano y piensa con cordura. Posiblemente el caballero de la Triste Figura era un campeón de cuerpo entero, dispuesto a batallar hasta la muerte sin renun-

B.D.I.C



ciar a su empeño. Mas Cervantes, agazapado tras el espíritu beocio de Sancho, cortó en seco sus aspiraciones. Pudo hacerle morir heroicamente en alguna descomunal batalla, pudo habernos dejado de él un recuerdo glorioso y paradigmático, pudo habernos dejado la imagen imperecedera de un hombre que lucha hasta la muerte por la realización de su ideal. Sin embargo nos legó la sombra de un hombre sin gloria y sin dignidad, nos lo despojó de sus atributos básicos y de Don Quijote sólo nos llegó el estereotipo del visionario simpático que juega a los imposibles.

A los hombres cuerdos, a los hombres del orden, a los hombres de la ley y de las normas establecidas Don Quijote les sirve de distracción y relax. Les cae bien, les cae simpático. Es bueno soñar de vez en cuando, dicen, pero bien parapetados en su situación de privilegio. Las locuras del caballero les hace gracia, y ríen orondos y seguros porque saben de antemano que al fin vendrá la cordura. Pero si este caballero persiste en su locura tesoneramente y lanza en ristre apunta a sus vientres satisfechos, entonces llega la hora de azuzar a sus sayones que se encargarán de molerle a palos. En este punto advierten que la locura puede ser peligrosa y que no siempre es bueno soñar si los sueños subvierten el orden. Hay, pues, que ordenar los sueños; la imaginación debe discurrir entre límites.

Hay hombres, también, que durante años piensan y actúan como Don Quijote, no se sabe si por convicción o por un prurito como el de la sarna. Estos hombres, lo mismo que Don Quijote, mueren siendo Alonso Quijano; pero a diferencia del primero, son el segundo mucho antes de su muerte. En la madurez y aun en la juventud. Es posible que en un futuro comentario personalicemos el caso de uno de ellos.

# El problema de Nixon

CUANDO la cacería de brujas estaba en su apogeo, Adlai Stevenson, el fallecido representante norteamericano ante las Naciones Unidas, calificó a Nixon de ser «un Mac Carthy oficinista». Hoy, aquella definición carecería de validez, porque el actual mandatario estaounidense no asume las posiciones radicales de antaño, quizá por los años de experiencia adquirida estando en el círculo del poder sin aspirar a dominarlo completamente, o bien, porque sus asesores actuales saben a ciencia cierta que el viejo cebo del peligro comunista está hoy muy desgastado. Las estupendas relaciones con Moscú, el respeto al «statu quo» comunista y a la influencia rusa en su esfera europea, las conversaciones para el desarme, los pactos de no proliferación de armas nucleares, los cambios de la actitud soviética respecto a Latinoamérica, el problema chino, la preocupación interna en el frente ruso, etc., son factores que han ido atenuando el *miedo* que era a la vez el pretexto básico de la diplomacia norteña frente a Suramérica y ante a los otros continentes. Nixon, el Nixon de hoy, calma los desequilibrados discursos de Rockefeller con su silencio de ultratumba; la Casa Blanca no se pronuncia aunque el «New York Times» rabie hasta arruinarse.

Estados Unidos es la metrópoli del mundo, es decir, el resto del mundo, a excepción de los incluídos en el marco soviético, es colonia americana. Hasta los selenitas, de existir alguno, son súbditos yanquis. Es una nación en guerra. La economía americana ha crecido desorbitadamente a raiz de la «automatización» de la matanza asiática; se invierte en soldados, en todo lo que implica industria bélica, el negocio se hace redondo cuando el cliente es el Pentágono. La principal industria norteamericana es la de la muerte. Y es a un país así al que debe gobernar un Nixon indeciso, que quiere desalojar el sudeste asiático de soldados americanos, que se tapa los oídos cuando Rockefeller le chilla que es necesario, urgente, incrementar la ayuda militar a los países latinoamericanos para que éstos puedan combatir la subversión, que recibe a Golda Meier y teme la represalia de Nasser, que se retrata con miles de telegramas dispersos en su despacho presidencial que según dicen le reiteran el apoyo de la «América silenciosa» para que continúe su política asiática; un Nixon que cree que el problema negro, el problema de los narcóticos, el problema del tráfico de armas, el crecimiento monstruoso del militarismo se resolverán patrióticamente cuando los americanos decidan abandonar el planeta para habitar — sin negros, sin vietnamitas y sin latinoamericanos — ese solitario satélite donde los Apolos XI y XII han pisado firme.

El Presidente se desentiende del problema árabe, asciende a Secretaría adjunta al Departamento de Estado lo que antes era apenas una sección asesora sobre asuntos latinoamericanos, no responde al documento boliviano que fue respuesta a su discurso sobre América Latina, ya no se retratará más ante el siniestro muro de Berlín, confía en que Brandt y Ulbritch, como buenos alemanes, sabrán entenderse sin necesidad de intermediarios, le importa un bledo las restricciones petroleras los productores del Tercer Mundo, sabe que Mao durará menos que él, que con la muerte de Ho Chi Minh, el representante de la intolerancia, sus sucesores serán más receptivos en la mesa de la paz; conoce muy bien a los militares peruanos para temerles, sabe que el capital mundial, necesario para el desarrollo de las naciones atrasadas, todavía es de marchamo americano. No está dispuesto a ser el Presidente que haya perdido una guerra pero tampoco el Presidente que acabe con las fabulosas ganancias de los socios del secretario Laird. Hay que darle tiempo al tiempo. Nixon ha visto morir a los Kennedy, destruirse el mito de la «gran sociedad» de Jhonson, derribar al ídolo republicano que le disputó el liderazgo: Goldwater; ha gobernado con Eisenhower cuando el imperio parecía irse a pique por la ascendiente penetración soviética en los cuatro puntos cardinales del globo, ha visto perder a De Gaulle, perecer a Kruschev, languidecer la fama de Castro; Nixon tan sólo conoce un ídolo: Nixon.

No le preocupa ese torrente humano delirante que manifestó su adhesión a Bob Dylan, ni los recortes que el Senado le hizo al presupuesto de Defensa, ni que el número de drogómanos aumente sin cesar, ni que la miseria de Harlem sea parte de las agendas turísticas de la Pan American, ni que el racismo sea cada día más fuerte. A Nixon lo único que le preocupa y a cuya solución se ha abocado de una manera decidida es a resolver el extremismo de los jóvenes, ese peligroso inconformismo que mantiene a bordo del precipicio al paraíso tecnológico de los inversionistas. A Nixon le atemorizó la Moratoria, los millones de jóvenes que protestaron el «día de la muerte»; a aquellos melenudos que en las verjas de la Casa Blanca, uno a uno, iban pronunciando los nombres de soldados muertos en Asia es a los que el Presidente ha decidido meter en cintura.

Esa juventud nacida entre refrigeradoras, Fords, películas de Marylin Monroe, tostadoras y botellas gaseosa que no ha podido ser castrada en sus instintos rebeldes. Ya las drogas habituales del sistema no son eficaces. El confort, que era la meta a lograr por los padres de estos muchachos, no les importa nada, no quieren tener noción de esa hipocresía diaria que se palpa en el hogar, en la universidad, en las conferencias de prensa del Presidente. Esta juventud que no la conmueve un ápice la idea de la grandeza americana, a la que ni el mismo Teodoro Rooselvelt conmovería en lo más mínimo. Son ecléctícos, decididos, amorales, inconformes, rebeldes, santos demoniacos y demonios santificados. Esos, los que pretenden destruir a los Estados Unidos, los que desprecian esa grandeza lograda gracias al sudor de los miles de conglomerados parias, los que desfilan y dicen ¡Muera la Paz de París! o simplemente ¡Muera la Paz! porque la paz como Nixon la entiende es la dominación mediante el desarrollo del Delta de Africa, Asia y América Latina trabajando con el dinero de Rockefeller, de los grandes consorcios bancarios; esa paz es una guerra. ¡Viva la guerra!, la que dé al traste con los absurdos tabús acumulados en la mente de los hombres por la grandeza yanqui, por la miseria de esa grandeza. Esa juventud es el problema de Nixon.

**Floreal CASTILLA**

## Fomento de la Cultura Libertaria

Invita a los organismos confederales en particular y a los compañeros en general, a contribuir a la edición en folleto del enjundioso trabajo (inédito) APUNTES PARA UNA DISERTACION ACERCA DE LA MORAL, original del malogrado compañero José Tato Lorenzo.

Cada donante recibirá un número de ejemplares de acuerdo con la cuantía de lo suscrito.

Primera lista de cooperadores:

| | |
|---|---|
| Peña Racionalista . . . . | 110 00 |
| X. X. . . . . | 100 00 |
| Rosendo Serrarols . . . . . | 10 00 |
| J. F. . . . . | 10 00 |
| *Total francos* — | 230 00 |

Se trata de llegar a 1.000 francos. Enviar a Juan Ferrer, C.C.P. 22 864 24, París (XI).

Sin contribuir a la suscripción, se aceptan pedidos de antemano.

# Comentario a una amnistía aún «vigente»

POBRE España, mientras esto dure; en tanto los que gobiernan den tantas amnistías a quienes deberían pedir perdón por la responsabilidad fraticida en que incurrieron, será señal de que la tragedia no termina; verdad dramática que arranca de los primeros días de la sublevación igual que en el presente, en el que alienta vivo aún el espíritu cavernario de siempre por no haberlo podido ni querido eliminar. Agravada la ignominia por los hechos de los últimos 30 años en los cuales los vencidos han tenido que pasar por todos los vejámenes e injusticias, la voz de «amnistía» resuena a sarcasmo. Mientras tanto los vencedores, los «amnistiadores», convierten España en una colonia en la que todos los aventureros del mercado negro mundial acuden para medrar y enriquecerse, introduciéndose en las industrias, en la Banca, plantando vallas por todo para indicar «esto es mio», dejando al proletariado español más enjuto y emigrante que nunca merced a las mercedes que Franco dispensa al capitalismo y al turismo extranjeros.

Pobre España, mientras esto dure; en tanto los chupópteros de toda especie que se le han echado encima para engordar a su costa. Pobre España sometida a una tradición funeraria desde que salieron los cruzados de las cuevas de Covadonga y arrojaron a la morería para repartirse el país feudalísticamente frailes y capitanes, explotando a sus compatriotas pobres en calidad de parias y siervos, y que la mentira oficial continúa calificando eso de España grande y ejemplar... con objeto de justificar las exacciones y los vampirismos de los continuadores modernos de aquella horrible vergüenza, agravada hoy por la tendencia a vender el solar hispano al mejor postor extranjero, repartiéndose, los usufructuadores del poder, el beneficio líquido de sus chalaneos. no importándoles, como nunca les ha importado, la situación miserable de los españoles de tercera.

Férreamente sojuzgados, estos españoles dignos de mejor suerte no disponen de libertad de iniciativa, de autonomía personal ni colectiva, ni de independencia sindical, quedando el campo y la industria en manos del enemigo, sin ceder el poder, ni un derecho (ficticio) que permita desarrollarse y organizarse con barniz de independencia a base de medios propios, en vistas a un hoy menos precario y a un mañana que correspondiera a un mejor desarrollo de los hijos. España si es esto: el trabajo, se halla tan impedida y maniatada como el obrero, prisionera de los vaivenes provocados por la especulación burguesa que no encuentra satisfacción sino en el cien por uno.

Bajo esa presión reaccionaria desaforada ni los hijos no son nuestros. Se les deforma en la escuela o en el arroyo, son una propiedad más del Estado franquista, son un objeto, una utilidad contabilizada en los registros del capitalismo interior, y exterior, siempre cavernario. A la juventud se le da a veces trabajo para que no perezca y produzca riquezas, gratificándola lo mínimo, lo suficiente para aguantar en el tajo, en la fábrica o en la mesa de cálculos. Igual se nos había tratado a nosotros, pero nosotros reaccionamos de acuerdo con el avance de los tiempos, esos tiempos que los responsables de la guerra a duras penas vienen reteniendo.

Menos que nunca los trabajadores españoles no pintan nada, y tienen que emigrar a tierras lejanas en busca del bienestar relativo que en la «patria» no encuentran, y sin embargo indispensable para el estómago, la higiene personal, el vestido y la dignidad, bienes inherentes al individuo que la patria franquista niega, igual que la educación precisa para que la persona adquiera conciencia de los derechos del ser venido al mundo. Nomás abrir los ojos, y acude el cura a cerrarlos a título de curandero de las almas, para que el hombre naciente suba obtuso, incierto, conducible por desconocimiento de la sociedad y de la vida, quedando enajenado y presto a servir al amo, al general y a la iglesia en acciones contra sí mismo. Este es el contenido de la doctrina nacional-sindicalista, cifrado en el deseo maléfico de embrutecer al obrero, desviarle de sus aspiraciones naturales, de sus funciones racionales, reduciéndole a cosa despreciable e infrahumana.

Pobre España, que después de 33 años — la edad de Cristo — sufriendo rabias, dolores y sacrificios por culpa de los descendientes de la caverna de Covadonga, esos de la cruz y la espada todo una pieza, y bandera sangre y oro de avaro, si el acuerdo y el comportamiento de quienes rechazan el franquismo no se restablece; la panorámica social y política persistirá en la tiniebla. Gracias a Von Franco toda la hez mundial nazifascista seguirá predominando en la «patria» en tanto los españoles seguiremos siendo forasteros en la misma. Mas ahora el tirano nos espera, nos ha abierto los brazos, nos amnistía, él, el delincuente que debería solicitarnos indulto a nosotros y a los dos millones de cadáveres que son tales por su culpa. El alcance de su perdón lo conocemos, «por cuanto el Gobierno es magnánimo y sabe comprender, de paso, el uso posible de una libertad inmerecida por no saber usar de ella», criterio que pone al lado del amnistiado en regreso un agente de policía ne lejano de la guardia civil, con albergue posible, el amnistiado, en la cárcel «clemente» si casa el recién llegado no encuentra. «Ningún ciudadano debe carecer de domicilio», ni en la tierra ni en los cielos.

Lo que no impide que en otro orden de cosas el franquismo haya liquidado a bombazos y fusilazos el amor y la solidez de la familia, exterminado el pueblo, ensañándose con los vencidos, arruinado los medios de comunicación, la industria, el Tesoro, la moral española, y desterrado a los mejores brazos y a la gran inteligencia. ¡Que no habrá perdido España con tanta riqueza humana desperdigada en el exilio! Quedaron dueños absolutos del cotarro los mataespañoles, los vendepatrias, los arrastrados ayer por Alemania y hoy por Estados Unidos, los sin personalidad y humildísimos ante las potencias extranjeras, y orgullosos y traumáticos frente a los gobernados, exhaustos y oprimidos.

El extranjero adinerado campa por el territorio español como Pedro por su casa en tanto los españoles despreciativos del régimen y sus amnistías andamos por lugares que alguien recuerda que no son nuestros. Entonces, ¿dónde pisar tierra de derecho? Cuando el espanto y el dolor terminen su ciclo en España (y hay que hacer algo para que el ciclo infernal termine), tal vez nos daremos respuesta satisfactoria.

**A. J. Cervera**

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «La catira» (H. de Venezuela) J. Camilo Cela | 19 50 |
| «Celos», Stefan Zweig | 5 00 |
| «Ce qu'on apelle la crisis», J. Duboin | 2 50 |
| «Claudia», Arnold Zweig | 2 50 |
| «Cervantes» (Biografías) | 1 75 |
| «El cerebro infantil», N. I. Krannsnograky | 12 00 |
| «Cien días de la vida de una mujer», F. Montseny | 1 50 |
| «Ciencia y cultura», Dr S. M. Neuscholsz | 6 00 |
| «El cielo y tu», R. Field | 4 50 |
| «Cien días». J. Roth | 4 50 |
| «El círculo perfecto», H. M. Robinson | 6 50 |
| «Problemas de la enseñanza», R. Mella | 1 50 |
| «La Religión y la cuestión social» | 1 00 |
| «Riquiquí» (cuentos infantiles) | 1 00 |
| Sébastien Faure (Son œuvre) | 1 00 |
| «El Poseedor romano», A. Lorenzo | 1 00 |
| «Factores en sociología», G. Leval | 1 50 |
| «Dostoiewsky», Dimitri Merenjkoswky | 5 00 |
| «Las dos hermanas», S. Zweig | 5 50 |
| «El Drama del amor y de la muerte», Carpentier | 6 50 |
| «El drama de los humildes», Albert Halper | 5 00 |
| «Don Segundo Sombra», Ghiraldo | 7 50 |
| «Alambradas», Contreras P. | 3 00 |
| «Albores de libertad», Eugen Relgis | 2 50 |

**LA SABIDURIA RIENTE**
de Han Ryner

Edición especial de la revista «Umbral».

3,50 F. ejemplar. 15 % de descuento a los corresponsales.

| | |
|---|---|
| Diccionario Reyes (francés-español y viciversa) | 26 00 |
| «Diccionario Ilustrado», Quillet | 43 00 |
| Diccionario Francés-Alemán, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Francés-Esjañol, Larouse | 9 50 |
| Diccionario Inglés-español y viceversa | 33 75 |
| Diccionario Francés-ruso | 6 00 |
| «Las doctrinas de Ameghino», José Ingenieros | 4 50 |
| «El dominico blanco», Gustavo Meyrich | 4 00 |
| «Manantial», Moratín y Alarcón | 3 50 |
| «Cuadernos de Cultura Española (varios) | 2 00 |
| «Colección Cuentos Andersen», Garnier | 1 50 |
| «Aquí comienza el Alba», Sicone Terry | 6 30 |
| «Los de abajo», M. Asuela | 6 50 |

Pedidos y Giros a: Roque LLOP
24, rue Ste-Marthe, París (X°)
C.C.P. 13 507 56.

# El Inmovilista

CANSADO de andar de Ceca a Meca y viceversa, Antonio del Caso decidió cumplir un último esfuerzo para luego inmovilizarse del todo. No encajado en ataúd, sino en el albo cofre de la indolencia. Punto de reposo... bueno, futurista, y hemos citado la Costa Bermeja, lugar de turismo previsto para 1965 que 250.000 españoles inauguramos en 1939. Ya estuvimos en avance social en España, ya estuvimos en avance turístico en la bendita nación vecina.

El neodescanso fue relativo y no obstante nos libró a muchos del reposo definitivo: la muerte: «Hay que moverse para no creerse cadáver, sin olvidar el descanso», decía y repetía Antonio del Caso. Pese a ello, Antonio fue movilizado. Fue reconocido por su movilidad de antaño, y sus compañeros lo quisieron agitar ogaño. El acató la disposición ajena, no por activar como siempre, sino para comprenderse en estado de vivencia. Porque — acordémonos — cuando uno se tendía al anochecer sobre la arena, no estaba seguro de si la mañana siguiente. para él amanecería. Daba miedo entornar los ojos. ¿Cuántos no consiguieron reabrirlos? Muchos, ésos que ya no designan las cruces porque recogieron éstas las inundaciones.

Pese a su propósito huelguista, Inmovilista (así designaremos a Del Caso) no consiguió la calma. Con mucho trotar por la auténtica Cataluña, jamás logró recorrerla toda, y era entonces movilista. Aquí, dándoselas de parado. cada día alcanzaba diez comarcas: Barcelonés, Vallés y Vallés bis, Segarra y Segarra bis, Barberá, Tortosí, Montsiá, Vendrellenc, Segriá, Ampurdanés... Y al día siguiente otro tanto. Puntos de referencia barranqueros, desde luego, pero barracas en latir de corazones. ¿Cómo pararse, cómo inmovilizarse?

El Angel de la Guarda comúnmente tiene figura de gendarme, y el que velaba la salud, la inmovilidad de Inmovilista, lo redujo en «cachot» de madera endeble para un descanso efectivo, de donde emergió el ingrato porque con la misma madera los vivos envuelven a los muertos. Inmovilista se inmovilizó de inmediato en el grande y laberíntico campamento gitanero para un oír de las olas y un desoír de gendármicas letanías. Sin embargo, el desmaderado — su cobijo seguía siendo de cañas — no consiguió plegar piernas. El inmovilismo compañeril seguía movilizándolo, a pesar del Angel de la Guarda. Un año después (tanto nos gustó la playa bermeja que a ella dedicamos todo un invierno en espera de las estaciones siguientes), un Agente que confirmaba salidas de playa para embarque lejano, convocó a Inmovilista con intenciones de amarre:

— Para usted no hay barco.

— Quedo, pues, más embarcado que nunca.

— Por ser anarquista.

— Por ser tejedor, Comisario.

— *Foteu-me el camp!*

Reingresó al campo, y por salirse de él sin saludar al portero, le inmovilizaron en el *violon* cercano al Castillet, con dos días de no comer para descansar las quijadas. Ignórase si el descanso parcial del individuo es o no es saludable.

Inmovilista prosiguió inmóvil sobre la arena cruda del sector Ortigues, el más incómodo y con menos perspectiva del campamento. Y si el azar lo indujo trenes arriba y autocares abajo, no fue por voluntad estricta suya puesto que los paisajes le fueron cancelados. En el punto de caída sudó para mostos, probando ello que no se recreó en descansos por habérsele involucrado en movilidades campesinas de las cuales le desmovilizaría la guardia móvil, surgiendo acá la conseja lunar de ferroviar de lo lindo hasta el hambre de Provenza, muy poético por la proximidad de Mireya, del Puente de las Danzas, de los dátiles de la Juliette, de la sopa de calaveras de la Reynarde, y del Salón de Descanso de la policía donde Inmovilista púdose inmovilizar ante ésta o aquella enormidad de espejo en la cual tomó turno autoadmirativo el excmo. señor Portela Valladares, y suerte del abogado Rafael Guerra del Río si el ex primer ministro no las pasó peores, puesto que papeleta de extradición a Franconia la había, como la hubo, desgraciadamente efectiva, para dos estimables marinos piratas de El Ferrol que en los dominios del Gallego Infame acabarían fusilados. ¡Ah, tribunal de Aix-en-Provence 1941, que en 1969 aún no has rendido cuentas! María de Sans, la cumplida, debe acordarse de esto.

Y tú, segundo Blanco, pero Negro, procedente del río del último nombre, ¿piensas aún en el crimen insólito de trabajar, de ir a labrar tierra a escondidas como dos bandoleros; en el naviero exiliado que creía en un Juan Peiró pistolero, y en el huertano llobregatino tan capaz de su oficio como para lograr la rosa negra que un agrónomo sinvergüenza la sustraería? Hay que ver, Blanco Negro (y no se alude a Badalona) lo densa y complicada que es la vida.

Y los trabajos del horno que te dejaron oscuro tostado, y a Inmovilista menos apático que nunca braceando entre terrones al alcance al tiempo que sorteando los que, viniendo de lo alto, trataban de alcanzarle... Tu te enclaustraste en la montaña gabacha y él en monte pirinense, ambos para un penar y un desconocerse, y luego ignorarse a golpes de kilómetros y olvidos involuntarios. ¿Cuándo regresará la calma, a cuándo el merecido reposo sin estuche de madera que a tantísimos contiene? Los hay que añoran cementerio español do confiar su *chassis*, y tanto yo como Inmovilista para morir no vamos a parte alguna. ¿De acuerdo?

Siempre con el gendarme a sus trazas, Inmovilista recorrió caminos y vericuetos, aquí eludiendo, allí cayendo, eso mismo en un Rempart-Saint-Etienne, perfilándose una estela roja con tinta tal vez indeleble, puesto que constancia de ello queda. ¡Qué cosa, para Antonio de la Cosa!

Lo más fastidiosamente saludable resultó el reposo de Inmovilista en ínsula mediterránea, como vacación anticipada, como 1960 sin primavera, o invierno inmediatamente cosido con el verano. ¿Raro? No raro, dado el memorable estío 1939 en mes de febrero lindo, con cierzos de Canigó superiores a los de Vizzabona. Un mes de reposo, de inmovilidad suprema, y el oso eslavo salvó la vida, la esposa nº 1 rusa no quedó viuda, y los hijos de su padre evitaron orfandad a medias. Y todo por el trato dilecto observado por Narices en favor de 700 presuntos asesinos... que siguen siéndolo, puesto que cincuenta millones de continentales afectados se contuvieron, en cuanto al K. ruso, en pólvoras y rasgueos. ¿Verdad doña Elena, verdad Ternaux? ¿Verdad esos de la pasión aria?

Desde su regreso, Inmovilista no se mueve. A lo sumo anda y anda sin descanso. Son los movilistas titulares quienes trasiegan sin moverse de sitio.

**J. Puig d'Aguilera**

*Línea perdida en el reportaje anterior:* que me echaron en cara. «Tiene» *(pág. 11 primer párrafo).*

---

**Folletos recomendados**

LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS (Les 5 faces de Bellone). Opúsculo de tónica pacifista, poniendo en evidencia las causas de la bestialidad guerrera.

A LOS JOVENES. Llamamiento de Pedro Kropotkin a la muchachada para que adquiera conciencia de sus deberes revolucionarios para una mejor disposición de la sociedad.

EL COMUNISMO LIBERTARIO. Conocido folleto del compañero Isaac Puente, utilísimo para el estudio de las posibilidades libertarias de ahora mismo. La edición ordinaria de este trabajo fue servida a los suscriptores del «C. S.». Actualmente se distribuye una segunda edición encuadernada con esmero.

Precio de cada uno de estos folletos: 1,50 F. Descuentos a C.

**OBRAS DE FELIPE ALAIZ**

«*Quinet*», un tomo ilustrado por Ramón Segarra .... 5 00 F
«*Tipos Españoles*» tomo I 7 00 »
«*Tipos Españoles*» » II 7 00 »

# Rincón del bibliófilo

77. — *¿Cuándo regresó a Italia desde el exilio, por última vez, el anarquista Errico Malatesta?*

— Desde su último destierro en Londres, Malatesta llegó a Italia el domingo 25 de diciembre de 1919.

78. — *¿Qué entonces famoso diario liberal empezó a publicarse en Cádiz el año 1814?*

— «El amante de la libertad civil».

— 79. — *¿Qué es un soldado según León Tolstoi?*

— «Una clase de persona cuya única razón de ser es la de matar a sus propios semejantes».

70. — *¿A qué congreso de la Internacional enviaron una adhesión los trabajadores de Barcelona?*

— Al Segundo Congreso de la Internacional de los Trabajadores celebrado en Lausana, del 2 al 8 de septiembre de 1867.

81. — *¿En qué libro colaboró Rudolf Rocker sobre el anarquismo?*

— En «Las ideologías europeas» (en idioma inglés), obra redactado por Feliks Gross (no puedo precisar fecha). Se trata del capitulo noveno de dicho libro, con el título «Anorquismo y anarcosindicalismo». Se publicó en apartado, un ejemplar del mismo está en mi Colección con dedicatoria manuscrita del propio Rocker: «A mis queridos amigos Boris y Bessie Yelensky, con la más profunda simpatía. Rudolf Rocker.»

82. — *¿Fué publicado este escrito alguna vez en español?*

— Varias veces, pero en parte, quiero decir se publicó solamente (que yo sepa) la primera parte. Por ejemplo en «Anarquismo, sus aspiraciones y propósitos» (Montevideo: Ediciones Solidaridad», s.f.).

83. — *¿Escribió Alejandro Berkman sobre Kronstadt?*

— En idioma inglés: «La rebelión de Kronstadt» (Berlín, Ediciones «El Sindicalista», (1922). Número 3 de la colección titulada «Serie de la Revolución Rusa».

84. — *¿Qué opinaba Berkman sobre Kronstadt?*

— «Kronstadt fue el primer intento popular, enteramente independiente, para la liberación del yugo del socialismo de Estado».

85. — *¿Qué importante pleno tuvo lugar en Madrid en* 1933?

— El Pleno Peninsular de Regionales de la Federación Anarquista Ibérica, se celebró en Madrid los dias 28, 29 y 30 de octubre de 1933.

86. — *¿Existe documentación sobre este pleno?*

— Existe un folleto de 24 páginas muy bien impreso. Es decir, una «Memoria». El Pórtico lo firma el Comité Peninsular en Barcelona, noviembre de 1933. El texto va terminado con estas palabras: «Madrid, octubre de 1933».

87. — *¿Cuántos tomos de las «Obras Completas» de Miguel Bakunin se publicaron en Barcelona durante la Revolución Española?*

— Seis, es decir, uno más que el precedente intento editorial de publicar en nuestro idioma dichas «Obras Completas», editadas por «La Protesta», de Buenos Aires (1823-1829).

88. — *¿Cómo se titulaba este sexto tomo?*

— La edición española no llevaba títulos individuales y todos los volúmenes llevaban el título general de «Obras de Miguel Bakunin», y luego con numeración romana el número del tomo, en este caso el VI. He aquí más detalles: «Prólogo de Max Nettlau, traducción de D. A. de Santillán, Editorial Tierra y Libertad, Barcelona 1938». Fue impreso por la «Tipografía Olympia, Ronda Ricardo Mella, 42, Barcelona». Obra de 250 páginas.

89. — *¿Qué conferencia pronunció Eliseo Reclus en Bruselas el año* 1894?

— «La anarquía». Notable conferencia reeditada varias veces en nuestro idioma. Mi ejemplar es la cuarta edición de la «Biblioteca Tierra y Libertad, calle Cadena, núm. 32, 2º. Barcelona (sin fecha)». Folleto de 32 páginas.

90. — *¿Redactó Anselmo Lorenzo algún almanaque libertario?*

— Yo tengo en mi Colección el «Almanaque para 1912» redactado por Anselmo Lorenzo. He aquí el primer párrafo de su Advertencia Editorial: «Encargado por el grupo editor del semanario anarquista «Tierra y Libertad» de la confección del presente Almanaque, me propuse recoger algunas acciones científicas, útiles para los trabajadores, susceptibles de desarrollo y metodización posterior por el estudio, y dar al mismo tiempo idea de la influencia social de la doctrina anarquista y de su ideal». Libro de 206 páginas.

91. — *¿Qué hermosa conferencia pronunció el año* 1911 *Anselmo Lorenzo en Madrid?*

— «El Proletariado emancipador» (17 de septiembre de 1911). Conferencia pronunciada por encargo de la Confederación Nacional del Trabajo.

92. — *¿Qué opinaba el anarquista peruano Manuel González Prada de la patria?*

— «En el mundo no hay sino dos patrias, la de los ricos y la de los pobres. Si de esta verdad se acordaran dos ejércitos enemigos en el instante de romper los fuegos, cambiarían la dirección de sus rifles: proclamarían que sus verdaderos enemigos no están en el frente».

93. — *¿Cuándo se publicó el «Libro de Oro de la Revolución Española»?*

— En su décimo aniversario (1946). Está ilustrado por Argüello y lo editó el M. L. E.-C. N. T. en Francia.

94. — *¿Cuándo apareció el primer número del periódico libertario «Inquietud», que se publicaba en Montevideo?*

— La primera quincena de agosto de 1944.

95. — *¿Hubo en España el siglo pasado grandes manifestaciones estudiantiles?*

— Hubo muchas y aun hasta nosotros llegan los ecos de la grandiosa manifestación estudiantil que en Madrid tuvo lugar el 10 de abril de 1865.

96. — *¿Qué periódico bilingüe (francés-español) se publicaba en Madrid en este mismo año?*

— Es decir, en el mismo 1865 se publicaba «La Internacional».

97. — *¿Qué importante congreso tuvo lugar en Barcelona el año* 1870?

— El Congreso Constitutivo de la Federación Regional Española, tuvo lugar en el Teatro del Circo, desde el 19 al 26 de junio.

98. — *¿Cuándo fue Anselmo Lorenzo a Londres y por qué?*

— Fue en septiembre de 1871 para participar en la conferencia de la Asociación Internacional de los Trabajadores.

99. — *¿Cómo entendía Malatesta que debería organizarse económicamente la sociedad?*

— Organización de la vida social por obra de asociaciones y federaciones libres de productores y consumidores, agregadas y modificadas según la voluntad de los componentes, guiados por la sabiduría y la experiencia».

100. — *¿Qué folleto escribió el compañero Manuel Pérez sobre Mallorca, durante la Revolución?*

— «Cuatro meses de barbarie en Mallorca bajo el terror fascista». Manuel Pérez lo terminó de escribir en Valencia (enero de 1937) y este mismo año fue publicado por el Servicio de Información, Propaganda y Prensa del Comité Nacional de la C.N.T.-A.I.T.

**Vladimir MUÑOZ**

# CHISPAS

*Se está de nuevo en la Luna, donde no existen luneros.*

***

*Tampoco lunáticos, pues éstos residen en la Tierra.*

***

*Con un representante en la Luna: Alain Bean, conductor de amuletos religiosos para contaminar el astro de la noche con alucinaciones terrestres.*

***

*¿Cristo en la Luna? No previsto por la Teología. Ni el Cristo en la mina, en el andamio, en el buró, en el W. C., en Sim-Sim, en la conspiración franquista, en Torrero, en el Parque de María Cristina, en el toril de Badajoz, en el Campo de la Bota...*

***

*Al paso que vamos la Luna conocerá la historia de las reinas lúbricas, la proliferación de los chinches, la era del plástico, la «sinfonía» de las* poubelles...

***

*A cambio de cristos y vírgenes de yeso, los españoles obtuvimos bananas, ananás, cocos, cacahuetes, patatas y tomates.*

*No tan espirituales, los conquistadores, como se dice.*

***

*A la lámina-espejo se le llama igualmente luna.*

*A los monos les divierte tanto, como a nosotros la luna de arriba.*

***

*Pierrot, vencido en la tierra y aherrojado de la Luna.*

*Pese a Marcel Marceau, Onofri, gran mimo, no ha sobrevivido.*

***

*La Luna la obervamos subidos a un árbol y entre hojas. Era hermosa y traviesa, aureolada con puntos de plata.*

***

*Igual las estrellas: subliman el árbol prendidas en los claros del ramaje.*

***

*Nuestros grandes hombres son más interesantes de lejos que tratados de cerca.*

*Así mismo la Luna.*

***

*¿La Luna? Los americanos la están invadiendo. Ya antes habían invadido la Tierra con sus lápices «bille», derrotando a los ejércitos estulográficos, lanceros y tinteriles.*

*¿A qué esperan los ursianos?*

*CHISPERO*

# Dejemos que se hunda

LAS impresiones que se reciben de los momentos que pasan los asuntos políticos y económicos de un país, cuando el gobierno se ve precisado a declarar públicamente cómo se encuentra la balanza de las importaciones y exportaciones, da mucho que pensar porque no se trata exactamente qué fenómeno administrativo interviene en la cosa.

Nosotros, que no somos economistas estatales sacamos de deducción en deducción, que la administración es malísima, porque los ingresos aun siendo numerosos por distintos conceptos, mucho más son los gastos que ocasiona mantener las industrias improductivas qu esólo sirven para justificar empréstitos anuales con el fin de satisfacer a instituciones fuera de uso y de escasa rentabilidad.

El engranaje de la sociedad que se niega a ser reparado a fondo, se expone a perderlo todo, porque no puede competir con los otros que han sufrido un cambio radical en la forma de su reconstrucción, eliminando cuantas piezas no rendian lo necesario por su vetustez, sustituyéndolas por otras de mayor rendimiento y seguridad.

«Renovarse o morir», dice un refrán castellano y, en esta ocasión se sienten sus efectos. Lo sienten los pueblos que no cuentan con capacidades solventes para solucionar la crisis de que son objeto; lo que debe satisfacernos a nosotros, porque se ha dado un paso más hacia la quiebra total del valor moneda, o sea del capital, aunque para desgracia de los más, mientras la producción o el trabajo exista, que será siempre, la economía de los regimenes actuales no quebrará definitivamente, puesto que del trabajo se alimenta y se crean los privilegios.

Muchas veces los hombres de Estado, para hacer opinión, lanzan el balón del miedo o de la amenaza, anunciando con detalles verídicos o no la situación que atraviesa la economía, y recurre a la clase trabajadora, recabando de ella la austeridad y el mantenimiento del orden, con la idea — no hay otra — de que les permita afianzarse más en el poder, salvando en principio los escollos que no les dejan caminar con la debida celeridad, para llegar a tiempo y salvar aunque sea circunstancialmente los primeros choques o embates de la tormenta.

Claro que todo lo hacen a base del cálculo, pero jamás se quedan cortos en la cifra total de los presupuestos que necesitan para el sostenimiento del Estado y sus instituciones. Lo doloroso es que esas cifras sirvan para alimentar cosas que no debieran tener vida alguna y que, como si fuese una perenne fatalidad no paran de ejercer su influencia en los destinos de las naciones, de todas las naciones, sin distinción alguna.

Para nosotros que soñamos con una sociedad igualitaria, tomando como único capital el trabajo, debemos alegrarnos de ciertas situaciones, particularmente de la economía capitalista que sufren actualmente algunos países de Europa. El Gobierno — es lógico que así lo haga —, ha de dirigirse no a los acomodados, si no a los que viven una vida precaria, — me refiero a los trabajadores — incitándoles a que aumenten la producción, y sobre todo, que no se declaren en huelga, porque sería ir contra los intereses de la patria, cuando en realidad lo que quieren es salvar los suyos propios. Estos juegos se producen siempre que el balance no es lo favorable que debería ser. Como ésto no es ninguna novedad para nosotros, no nos causa ninguna extrañeza, peo sí nos vemos precisados a decir la verdad de lo que ocurre, porque. como anarquistas, pensamos y vamos a la demolición de todo lo que imposibilita llegar al establecimiento de la equidad, que es justicia, y de la justicia, que es libertad. Por esto, cuando por medio de la televisión, de la radio y de la prensa escrita nos informamos del curso de los acontecimientos, nos figuramos que se va acortando la distancia, y a no tardar mucho tiempo se entrará en la fase definitiva.

¿Es que de verdad no podemos oponernos a la economía capitalista? ¿Es qué de verdad debemos defenderla? Opiniones recogidas de algunos trabajadores dicen que sí, que se la debe apoyar, ya que de no ser apoyada, se corre el riesgo de que sufra grandes cataclismos la Nación, conduciéndola a la mayor miseria que pueda concebirse. Otros, un poco más estudiosos, creen por el contrario, que en principio no se le debe retirar — si no en parte — el apoyo de la clase productora y, a medida de las mutaciones, disminuirle hasta su totalidad. Estas dos tendencias se prestan a comentarios que no dejan de tener su interés, gran interés, porque enfrentadas las dos opiniones se trasluce lo que a lo largo del recorrido tiempo podremos definirlo con mayor claridad que la usual.

Supongamos que, por circunstancias imprevistas la Nación pasa por un momento grave: Su industria no puede competir con la de otras Naciones a causa de su deficiencia. Su agricultura padece el mismo mal y ambas no pueden mantener la competencia con el mercado internacional. Supongamos que la producción no corresponde al presupuesto nacional y que éste ha de ser cubierto en el plazo señalado, puesto que de no serlo sufrirá la economía consecuencias catastróficas, colocándola al borde del abismo. Supongamos que la inmediata solución depende de los trabajadores, y que éstos hicieran caso omiso al llamamiento del Gobierno. ¿Qué sucedería pues, ante esta resolución? Nosotros objetamos que, tanto a esas suposiciones, como a otras que tiendan a favorecer cualquier sistema estatal, nuestra posición es clara y bien definida: Oposición firme y decidida, hasta acabar con el Estado.

Teniendo en cuenta que la economía burguesa no es más que el esfuerzo del trabajador, lo lógico es, que el trabajador se emancipe y sepa defender sus reivindicaciones, atacando directamente al explotador, con el fin de anular su prepoderancia en todos los órdenes de la vida de la especulación y de la usura.

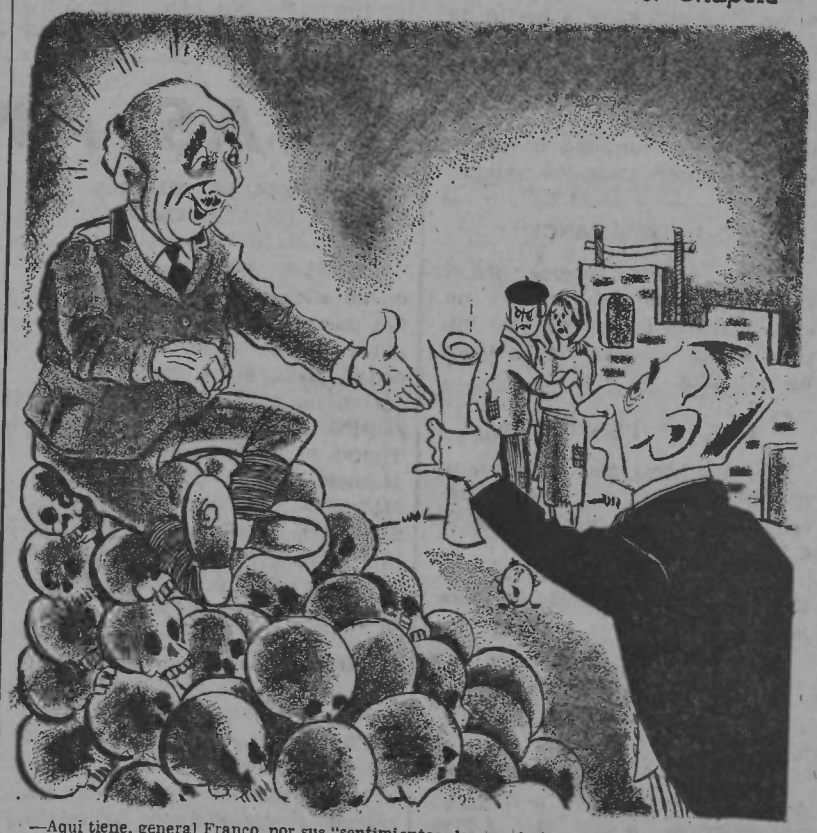
El obrero no puede estar de acuerdo con nada que legisle el Estado, porque es atentar contra él mismo, ya que es el único perjudicado y no otro, intentándole suprimir la poca libertad que tiene.

Actualmente, y basándome en la economía, los Gobiernos tratan de despertar en los trabajadores la idea de la unión con sus explotadores, pareciéndose interesar mucho en ello, creyendo, sin duda, que de esta manera podrán solventar la peligrosa situación en que están colocados, y de esta forma poder sanear la dicha economía, sin necesidad de recurrir a otros procedimientos costósos o perjudicales. Este cepo está lanzado, y esperan que el obrero caiga en la trampa para manipularle mejor y matarle todas las iniciativas, enganándolo una vez más. Si así sucediera, si el trabajador se dejase coger en la red que le tienen tendida, quedaría completamente anulado y a merced de la explotación.

Antes de que desaparezca la economía estatal o capitalista, los interesados en que subsista harán cuanto puedan, acercándose a los autores de sus riquezas, prometiéndoles lo qu indiscutiblemente deben rechazar.

**MINGO**

## EL PREMIO "DAG HAMMARSKJOLD" — Por Chapete



—Aquí tiene, general Franco, por sus "sentimientos de paz, fraternidad y comprensión..."

# COMUNICADOS

### F. L. DE TOULOUSE

Anuncia *Gran Festival Artístico de Varietés*, a beneficio de su obra social y solidaria, el cual tendrá lugar el domingo día 7 de diciembre de 1969, a las 3 de la tarde, en el Cine Espoir, 69, rue du Taur, con la participación de los siguientes grupos artísticos:

1º Cuadro de las alumnas de la Escuela de Danza de Mme Garrido (ballets clásicos).

2º El Grupo de Ballets de Terra Lliure con su repertorio de folklore español (baile y canto), bajo la dirección artística de Amparito Navarro, y canciones populares por los componentes del mismo Grupo.

3º El espectáculo será presentado y animado, junto con extractos de poemas y poesías de Miguel Hernández y Federico García Lorca, por el Grupo Artístico Los Amigos del Teatro.

Confiados en que el festival será del agrado de todos, esperamos que la familia confederal y la colonia española residente en Toulouse, en su departamento y departamentos limítrofes, asistirán a pasar una tarde agradable y fraternal.

### F. L. DE DREUX

Esta F. L. invita a todos sus militantes a la asamblea general ordinaria que tendrá lugar el domingo 7 de diciembre a las 10 de la mañana en el local acostumbrado.

Los compañeros procurarán decir el número de calendarios que podrán vender y cantidad de turrones para poder hacer los pedidos.

### F. L. DE DRANCY

Anuncia reunión general para el 7 de diciembre para resolver un extraordinario Orden del Dia. Imprescindible la presencia de todos los afiliados.

### F. L. DE PERPIGNAN

Esta F. Local celebrará asamblea ordinaria el dia 7 de diciembre a las 9,30 en el local de la C.N.T.F., rue de En Calee.

Dada la importancia de la misma se ruega la asistencia de todos los compañeros.

### TOMBOLA SOLIDARIA

Efectuado el sorteo los números agraciados son:

1º, 9.229; 2º 9.220; 3º, 2.150; 4º, 8.904; 5º, 2.457; 6º, 2.259; 7º, 9225; 8º, 9.865; 9º, 4.771; 10º, 5.317.

### F. L. DE IVRY

Asamblea general para el primer domingo, 7 de diciembre. Asistencia de todos requerida.

### F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión general que tendrá lugar el domingo 7 de diciembre a las 9,30 de la mañana en nuestro domicilio social.

Contando con la presencia de todos por la importancia de los asuntos a tratar.

### S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents et simpathisants de la section de S.I.A. sont priés d'assister à la dite assamblée le dimanche 14 décembre 1969 à 9 heures au Café Route de Thuir.

Ordre du jour : Information du secrétariat; nomination du bureau représentatif (un secrétaire, trésorier et un adjoint); faits divers.

### CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo dia 14 de diciembre del año en curso, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una conferencia a cargo del compañero Domingo Gómez, que disertará sobre el tema: «*La filsofía anarquista y el hombre*».

Quedan invitados fraternalmente todos los compañeros y simpatizantes con estos actos ilustrativos y de actualidad.

# Calendario para 1970

Pronto se pondrá a la venta este calendario que tan prestigiosa obra de propaganda viene realizando.

El correspondiente al año 1970 estará compuesto por textos relacionados con los acontecimientos de mayo de 1968 en Francia e ilustrado por la reproducción de pasquines debidos a la pluma de numerosos artistas populares. La portada, en tricromía, será un fotomontaje de los más notables carteles murales aparecidos por las calles de París en aquellos días históricos, bajo el título: «Los muros de Paris hablan».

Como cada año, habrá una edición en francés y otra en español. Nuestra primera intención fue de no aumentar el precio del calendario este año, pero avisados por la imprenta de que el precio de coste sufriría un aumento considerable debido, entre otras causas, a que por su forma apaisada se invertiría dobre de material en alambre y que éste por ser de importación quedaría gravado en el precio debido a la devaluación del franco; teniendo en cuenta además que el franqueo es superior al de los años anteriores, nos hemos visto obligados a reconsiderar nuestros cálculos y modificar el anuncio aparecido en «Espoir», en el que dábamos a saber que el precio sería de 4,50 francos, en la seguridad de que cincuenta céntimos de aumento por ejemplar no compensaría los gastos suplementarios que tendremos.

Por consiguiente, el precio será de 5,00 francos, con una reducción de 10 % para todo pedido superior a 10 ejemplares.

Aquéllos que lo deseen adquirir pueden dirigirse al Consejo Nacional de S. I. A., 4, rue Belfort, 31-Toulouse.

*Consejo Nacional de S.I.A.*
4, rue Belfort, 31-Toulouse.

# Número extra de « UMBRAL»

Continúan recibiéndose excelentes colaboraciones para el número extraordinario de nuestra revista, a la par que muchas adhesiones de amigos y compañeros.

El número constará de una densidad equiparable a un libro de dimensión normal. Llevará numerosos grabados y contendrá estudios y crónicas originales de escritores de Francia, España y América. La portada será en colores. El número englobará los meses de diciembre, enero, febrero, marzo y abril. Los suscriptores se apreciarán compensados y los compradores habituales emplearán 10 francos de una sola vez en lugar de 2 cada mes. Nuestros paqueteros podrían ya interesarse por encontrar compromisarios para este número (el 100) de «Umbral» ayudados por los secretarios de Cultura y Propaganda.

Si es posible el número se servirá a menor precio, concreción que haremos pronto.

PRIMERA CONTRIBUCION AL Nº 100 DE UMBRAL: Luis Clarambó, Maison de Retraite de Souppes: 10,00 frs.

El director de «Umbral»:

*Juan FERRER*

# MAS ANTENA

### LA DUQUESA DE MEDINA SIDONIA EN LIBERTAD

LONDRES (OPE). — «La vehemente «Duquesa Roja» de España fue puesta en libertad después de haber pasado ocho meses en la cárcel. Salió de la cárcel sin ceder en sus convicciones y sin arrepentirse de lo hecho — decía «The Times» el 27 de noviembre en un despacho de su corresponsal en Madrid —. La Duquesa de Medina Sidonia, que tiene 31 años de edad, fue puesta en libertad después de haber cumplido ocho meses de una pena de un año de prisión que le impusieron. En su casa de Madrid declaró seguidamente lo siguiente:

«Si tuviera que hacerlo, volvería a hacer lo que hice. Sigo del lado del pueblo».

Añadió que en la cárcel de Alcalá de Henares, donde ha estado presa, no dan comida suficiente, no hay calefacción y los servicios sanitarios son inadecuados. Las autoridades de la prisión pusieron obstáculos al libre curso de su correspondencia, la de entrada y la de salida».

### REFUGIADO SE SUICIDA

MARACAY, octubre 19 (INNAC). —. De un disparo de révolver calibre 32 a la sién derecha se suicidó el ganadero Luis Fortet Nuguera, español, de 60 años.

El suicidio ocurrió en la parcela 27, en la vía Turmero-Maracay, en una finca ganadera propiedad de la víctima.

---

NOTA DEL «C. S.»: Luis Fortet militó en el Fabril y Textil de Tarrasa, habiendo concurrido como delegado de esta ciudad al Congreso confederal de Zaragoza en mayo de 1936.

# Le nouvel état industriel

C'est le titre d'un livre récent de l'économiste américain John K. Galbraith dans lequel il décrit l'évolution du capitalisme et de la société moderne. Inutile de préciser que les anarchistes se doivent de suivre cette évolution avec attention sous peine de ressasser des idées et des revendications qui paraîtront bientôt vieillotes et dépassées et de lutter, comme Don Quichotte, contre des périls imaginaires. De plus, ce livre constitue un cours d'économie politique d'une indéniable valeur indépendamment du contexte politique actuel. Galbraith montre comment le pouvoir qui était initialement aux mains des propriétaires terriens est passé aux mains des entrepreneurs, puis des entrepreneurs aux capitalistes et comment il glisse maintenant aux technocrates; ce qui permet d'ailleurs d'observer la disparition progressive des différences entre les structures sociales des pays capitalistes et communistes.

Le capitalisme disparaît parce que, comme l'insatiable et stupide catoblépas de la légende, il se dévore lui-même. Par nature, le capitalisme tend à la concentration en éliminant la concurrence. En outre, la conception industrielle du rendement maximum tend elle aussi à la concentration des moyens. Le résultat est que, peu à peu, toutes les entreprises se transforment en complexes hypertrophiés dont la société anonyme est la seule expression possible, aucune famille n'étant assez puissante pour contrôler de tels monstres.

On pourrait faire des objections à cette analyse : il existe encore de nombreux capitalistes, etc. C'est vrai. Mais Galbraith essaie de décrire une évolution et non pas un état de fait momentané. Pour citer quelques chiffres, il compare l'usine Ford, au départ, en 1903 : 125 employés, capital 150.000 dollars dont seulement 28 500 de liquidités et, en 1964, l'année de la création de la Ford Mustang : 317.000 employés, capital six milliard de dollars. Coût de la Mustang : 9 millions de dollars et 3 ans 1/2 d'études, et cinquante millions pour sa fabrication. Ceci pour montrer qu'aucun capitaliste au monde n'a le temps, les compétences et le capital nécessaire à une telle entreprise. Il y a une trentaine d'années, le capitaliste pouvait contrôler les entreprises simplement en prêtant l'argent qu'il recevait des épargnants. Or aujourd'hui, non seulement on épargne relativement moins, mais les entreprises tentent précisément de se libérer de la tutelle des capitalistes en accumulant des bénéfices pour constituer leurs propres capitaux de manœuvres (au besoin, comme en Europe par exemple, elles empruntent aux banques nationalisées). Pour montrer comment les grands patrons d'industrie ont été peu à peu évincés des postes de contrôle des grandes entreprises, Galbraith cite plusieurs exemples dont, encore, celui de Henri Ford :

« ... Pendant les années 20, 30 et jusqu'aux années 40, Henry Ford, âgé et autoritaire, s'irrita de plus en plus de l'organisation sans laquelle sa Compagnie ne pouvait marcher. Il réagissait en éloignant les employés aux connaissances techniques spécialisées. Il éliminait systématiquement tous ceux qui, en s'élevant dans la hiérarchie, semblaient s'arroger des responsabilités... Au début des années 40, il n'avait plus qu'un directeur principal, Harry Bennett, qui, avec un groupe de bagarreurs diplômés du système pénitentiaire de l'Etat du Michigan et autres collègues du même calibre, passait le plus clair de son temps à s'assurer que personne ne menaçait l'autorité que Ford entendait monopoliser... Le résultat pour la Compagnie fut presque le désastre. Les voitures étaient vieillotes ou excentriques du point de vue technologie... Dans les années 30, la Compagnie perdit de grandes sommes d'argent. Dans les années de guerre, les résultats étaient si déficients qu'une nationalisation fut envisagée.

...Parmi les 200 plus grandes entreprises des Etats-Unis, celles qui forment le cœur du système industriel, il y en a très peu dans lesquelles les actionnaires exercent une influence quelconque. Et cette influence décroît chaque année. Il y a des exceptions. Certains propriétaires : les Du Pont de Nemours et, dans une mesure moindre, les Firestone et les Ford, participent ou ont participé à la direction. Ils acquièrent de l'influence en devenant eux-mêmes technocrates, cette influence étant évidemment accrue du fait de leur position d'actionnaires importants. »

Aujourd'hui ce qu'il faut remarquer c'est que la plupart des actionnaires des plus grandes entreprises ont moins de 1 % des actions et de moins en moins la possibilité d'exercer une autorité quelconque. Le pouvoir passe non pas des capitalistes aux mains des travailleurs mais à l'intelligence organisée, à savoir : les technocrates. L'impuissance des actionnaires qui rappelle celle des votants dans les démocraties, est illustrée dans le rapport et les réunions annuelles :

...Pendant la réunion, comme dans le rapport annuel, on fait de nombreuses références à « votre » Compagnie (en s'adressant aux actionnaires). Les directeurs écoutent avec une attention non feinte les suggestions complètement à côté des actionnaires en les assurant qu'elles seront étudiées avec le plus grand soin. Des remerciements, votés par des femmes en robes imprimées possédant une dizaine d'actions « pour l'habilité avec laquelle vous avez su diriger « notre » Compagnie », sont reçus par les directeurs avec une gratitude bien simulée. Tous les présents désaprouvent sévèrement les critiques. Aucun actionnaire important n'est présent. Aucune décision importante n'est prise. La réunion annuelle des grandes compagnies américaines est peut être un de nos meilleurs exercices d'illusionisme populaire ».

Qui sont donc ces technocrates ? Qu'est-ce que la technocratie ? Les technocrates sont des dirigeants salariés aux connaissances spécialisées. La technocratie est le gouvernement d'une entreprise ou d'un pays par un groupe de technocrates qui, réunit dans un « Comité de direction », sont à même de rassembler les connaissances nécessaires à la gestion de l'entreprise. Cela ne se fait évidemment pas pour rien. Au cours d'une audience au Congrès des Etats-Unis à propos des fixations de prix :

« ...Le sénateur Kefauver : Les comptes font apparaître que le Comité de direction s'est attribué 6 499 000 dollars en 1956.

— M. Homer (président de la Bethlehem Steel, la plus grande aciérie du monde) : Je sollicite une rectification, sénateur, nous ne nous sommes pas payés. Je souhaite que cette expression ne soit pas utilisée.

— Le sénateur Kefauver : très bien, ajoutons : approuvés par les actionnaires.

— M. Homer : j'aime mieux cela. »

Récemment le fils de Henry Ford (Henry Ford II) dont la part importante des actions de la Ford Co., lui permet d'y faire encore la pluie et le beau temps a débauché, à prix d'or, un directeur de la Général Motors, Bunkie Knudsen, et l'a renvoyé au bout d'un an. Knudsen a accepté de partir avec une indemnité de 3 ans 1/2 de salaire : 350 millions de F., soit 100 millions de F. par an. Ce qui d'ailleurs soit dit en passant, n'est pas plus élevé que le salaire d'un prix Nobel que les grandes Universités américaines s'offrent pour accroître leur prestige.

Voici donc les nouveaux maîtres. Bien entendu tout n'est pas encore gagné, le capitalisme de papa renacle et le processus est plus ou moins avancé dans les différents pays. Mais, de la même manière que les sans-culotte de 1789 ont aidé les plus avancés d'entre eux, à savoir : les bourgeois, à prendre le pouvoir; les ouvriers et ingénieurs d'aujourd'hui aident les plus avancés des leurs : les technocrates, à prendre le pouvoir. Les luttes ouvrières affaiblissent le capitalisme et les superbes bénéfices ne sont plus ce qu'ils étaient il y a trente ans. La raison pour laquelle les ouvriers ne s'en aperçoivent guère, c'est qu'entre eux et les 200 et quelques familles de naguère en voie d'extinction s'est glissé une couche de technocrates surmontant une couche encore plus importante d'ingénieurs et de cadres.

**LE HENAFF**

*(A suivre.)*

« LA GREVE A L'E. D. F... »

...OU :

« QUAND LE GOUVERNEMENT CRIE, LA C. G. T. OBEIT »

B.D.I.C

# LA PANIQUE DANS LES SYNDICATS REFORMISTES

Les mouvements de grève partis de la base et appelés grèves sauvages hantent les dirigeants de nos centrales syndicales dites représentatives, C.G.T., C.F.D.T., F.O., à un tel point qu'ils ne savent plus de quel côté tourner la tête tout en se mettant à agir contre les gauchistes.

Les autres pays européens n'étant pas épargnés par ces grèves sauvages en premier lieu l'Angleterre où les statistiques montrent qu'il n'y a jamais eu autant de grèves que depuis qu'un gouvernement travailliste est au pouvoir, ce qui a fait dire au premier ministre Harold Wilson, tout devoué à la défense des capitaux anglais malgré son appartenance au parti des travailleurs : « Les mouvements incontrôlés, s'ils s'étendent, risquent de ruiner l'économie ». Quelles belles paroles pour un ministre travailliste.

En Allemagne les aciéries, les mines, etc., débrayent en pleine campagne électorale.

En Italie, les travailleurs de chez FIAT, Pirelli, etc., arrêtent la production quand le décident les comités de base, sans préavis, et presque toujours sans l'accord des organisations syndicales, qui comme en France, avec un certain temps de retard sont obligés de s'associer aux mouvements.

Les revendications qui sont mises en avant dans tous les pays sont naturellement les augmentations de salaires, mais comme les travailleurs savent à l'avance qu'une augmentation de salaire est toujours suivie d'une augmentation du coût de la vie avec la pleine complicité des centrales réformistes, les travailleurs ne se bornent plus à ces simples revendications et réclament en plus la sécurité de l'emploi et surtout l'aménagement des conditions de travail. C'est la condition des exploités qui est mise en cause; ceci montre que le travailleur devient de plus en plus conscient de la lutte qu'il doit mener. L'exemple des usines C.E.C.E.C., de Liverpool est clair : menace de 3.000 licenciements. Les salariés ont dit leur intention d'occuper l'usine et d'instaurer un contrôle ouvrier : voyant cela, les patrons ont rapidement fait marche arrière car voir les ouvriers prendre en main l'usine aurait montré les énormes bénéfices qu'ils soutirent de l'exploitation des travailleurs. Malheureusement, les dirigeants syndicaux, là aussi, ont fait marche arrière, car il fallait aller jusqu'au bout et passer des paroles aux actes. Nous pouvons donc déduire qu'un fossé de plus en plus grand se creuse entre les travailleurs et les dirigeants syndicaux. Les responsables de grandes centrales syndicales s'étant simplement spécialisés dans les négociations, les signatures d'accord, compromis, etc., les travailleurs en ont fait l'expérience et en ont déduit que tout ce cinéma, avec comme principaux acteurs maître Séguy, Descamps et Bergeron a laissé de plus en plus de côté les principales revendications. Et c'est par ces grèves que les bonzes syndicaux disent sauvages que les travailleurs veulent mettre en cause ces méthodes de collaboration.

Voilà pourquoi nos dirigeants politiques et syndicaux réformistes appellent gauchiste la C.N.T., et irresponsable, car avec nos mouvements de grèves nous menaçons l'ordre établi, déclarent-ils.

C'est pour cela que le gouvernement et le patronat comptent sur la complicité des syndicats pour maintenir les luttes dans un cadre « raisonnable ».

Si ce cadre est brisé, la situation ne pouvant que s'aggraver, les syndicats réformistes doivent tenter de la briser afin de ce que les privilèges qui les font vivre ne soient pas détruits, car tout le monde connaît l'aide financière que la C. G. T., la C. F. D. T. et F. O. reçoivent du gouvernement.

Mais malgré les calomnies de la C. G. T. les travailleurs savent que les conflits d'aujourd'hui ne sont pas menés par des interventions étrangères à la classe ouvrière. Car ces sauvages, ce sont des travailleurs qui veulent reconsidérer les anciennes méthodes de lutte qui ont été trahies par la C.G.T. et compagnie. Nul doute que le chemin à parcourir est encore long car nos bonzes syndicaux ne reculent devant aucune trahison mais un fait demeure : une nouvelle avant-garde ouvrière est en train de naître.

Espérons qu'elle sera comme nous la voulons, libérée des partis politiques et qu'elle suivra la ligne du vrai syndicalisme.

De son côté, la C. N. T. continuera sa lutte pour la totale libération des travailleurs, pour un syndicalisme révolutionnaire et pour la gestion de tous les moyens de production par les travailleurs eux-mêmes.

**M. F.**


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# L'anti - impérialisme

Des manifestations se multiplient à travers le monde, dénonçant l'impérialisme et l'agression américaine. Les américains ont comme objectifs principaux de sauvegarder leurs intérêts économiques, politiques, stratégiques, idéologiques sans toute l'Asie du Sud-Est (Vietnam, Laos, Thaïlande...). Il en est de même en Amérique du Sud.

Le peuple américain s'élève de plus en plus violemment contre cette politique d'agression (on a même enregistré des mutineries dans l'armée). Il en est de même en France, comme le prouvent bien ces journées de manifestation.

Et pourtant. Pouvons-nous nous contenter à propos du Vietnam. de dénoncer l'impérialisme américain ? L'impérialisme et le colonialisme sont-ils le monopole des U. S. A. ? Pour les mêmes raisons idéologiques, économiques, politiques, stratégiques, les chars russes n'ont-ils pas pénétré en Tchécoslovaquie ?

N'oublions pas que huit ans durant, depuis le 23 novembre 1946. sous le gouvernement PC-SFIO-MRP (6.000 morts sous le bombardement de Haïphong) jusqu'à Dien-Bien-Phu, bien avant que l'armée U.S. ne prenne la relève, l'armée française a mené contre le peuple vietnamien une lutte impitoyable. L'impérialisme français ou notre gouvernement, notre police tentent d'écraser les résistances à l'oppresseur français. Les paras de notre gouvernement sont de plus en plus nombreux au Tchad, pour aider à mater une révolte contre un gouvernement fantoche au service de l'oppresseur français.

Voilà ce qu'il convient de ne pas oublier aujourd'hui lorsque nous voulons exprimer notre solidarité avec le peuple vietnamien.

A tous les peuples du monde revient aujourd'hui la tâche de régler leur compte aux agresseurs, aux bourgeoisies et bureaucraties oppressives, de mettre la guerre hors la loi et la révolution à l'ordre du jour.

**Comité d'Action Travailleurs-Etudiants.**

# LES LUTTES AUX U. S. A.

— Grève importante des travailleurs de l'industrie électrique.

— Vendetta entre deux factions des routiers de l'industrie des transports des métaux ferreux.

— A Chicago le syndicat IWW (l'homologue de la C.N.T. aux USA) engage et gagne sa première grève depuis plusieurs années.

— La répression gouvernamentale s'accentue. L'organisation des panthères noires qui, sans être sous la coupe des communistes en reçoit quand même des fonds, a été sérieusement malmenée par la police.

— Des agents du FBI s'infiltrent dans un groupe d'étudiants Maoïstes et provoquent l'arrestation de nombreux membres.

— Des étudiants Maoïstes attaquent et molestent des passants sans raison apparente sinon «pour prouver que les étudiants blancs peuvent se battre aussi» et «impressionner les jeunes ouvriers ».

— Les dissensions augmentent dans l'armée. Une quinzaine de journaux publiés clandestinement par les soldats mènent des campagnes anti-gouvernementales et anti-guerre. Fort Dix, une base militaire de New-Jersey (N.Y.), est la citadelle des gauchistes contestataires, les officiers mis à part, bien entendu.

**BILL GORING**

*Correspondant IWW à New-Yor.*


Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

11 DCBRE
1969
NUMERO 585
PRIX : 0,75 F
41° ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


# La C. N. T. dans la ligne du syndicalisme

## Texte d'un tract distribué à Babcock-Atlantique

Tout s'est passé comme prévu au dernier congrès de la C.G.T. Toutes les réformes sont passées comme une lettre à la poste, bien que « le nombre des interventions fût encore si nombreux — plus de 50 inscriptions — que le congrès décida de clore les inscriptions. » (« L'Humanité », 20-11-69).

Les travailleurs immigrés furent bien sages. « L'Humanité » note « qu'ils savent tout de même (!) tenir leur place dans la lutte » Mais oui...

Les problèmes de la main d'œuvre féminine sont vite escamotés dans le compte-rendu fait par « L'Humanité ». Cela n'intéresse que plusieurs centaines de milliers d'ouvrières sous-payées et surexploitées, accablées de travail.

*L'intervention de Benoit Frachon*

Le petit historique de B. F. fut en de nombreux points discutable. Notamment le passage suivant : « Beaucoup de gens essaient d'empêcher l'unité syndicale en rappelant la Charte d'Amiens, en avançant qu'il faut revenir à la Chartre d'Amiens. Les passages qu'en ont cités les camarades de Donges montrent que ceux-là n'ont même pas lu cette Charte. Elle dit de bonnes choses. Elle en dit aussi de moins bonnes. Son tort c'est d'être vieillote et de ne pas répondre aux questions que les temps nouveaux d'aujourd'hui posent devant le mouvement syndical. (« L'Humanité », 20-11-69).

Cela ne devrait étonner personne. La Charte d'Amiens établit que « L'Emancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

— Elle nie implicitement le rôle des partis politiques quels qu'ils soient, pour faire avancer cette émancipation.

— Elle propose le combat jusqu'à l'abolition des classes et du salariat (alinéa abolit lors de ce congrès C.G.T. le 20 novembre).

— Les différents délégués et élus peuvent être révoqués par la base à tout moment, etc. (et bien d'autres choses encore).

Les gens du P.C.F. ne peuvent être d'accord avec ce genre « d'élucubrations ». Tout à fait logique, donc la Charte d'Amiens est « vieillote ». En fait, qu'est-ce que la C. G. T. aujourd'hui? Un syndicat? Cela même est devenu discutable. On a mis encore du réformisme couvert par beaucoup de démagogie. On a repris les mots d'ordre du P. C. Un nouveau pas vers la collaboration de classes, et l'enchaînement des travailleurs vis-à-vis d'un parti politique qui prétend représenter toute la classe ouvrière. C'est peut-être « anticommuniste », comme répliquent certains, de dire tout cela mais nous trouvons que c'est la vérité. Qu'on nous démontre le contraire.

Oui, nous sommes bien les « anarchos », c'est comme ça qu'on appelle ceux qui veulent la démocratie directe dans le syndicat. Voilà notre « aveu de taille. » (C. G. T., 18-11-69).

### QU'EST-CE QUE LA C.N.T. ?

*Petit historique*

Dans la seconde moitié du siècle dernier, quand les travailleurs se regroupèrent au sein de la première Internationale (où participaient Marx et Bakounine) ils avaient pour but l'émancipation des travailleurs, la suppression de la société de classes, de quelque façon que se présentent ces classes, l'abolition du salariat et la réalisation du communisme.

Jusqu'en 1892 où se crée la Fédération des Bourses du Travail, le mouvement ouvrier français qui tente de se reprendre après l'effrondrement de l'Internationale (AIT) est écartelé entre entre deux tendances, l'une qui va créer la Fédération de Bourses de tendance purement syndicale et mutualiste, l'autre qui va à son tour se regrouper, voulant avant tout pratiquer une action de prise de pouvoir.

Après la fin de la guerre se crée une nouvelle Internationale se prétendant communiste, sa section française, fidèle à ses méthodes décide de s'emparer de la Centrale. En 1921 se produit la première scission, la C.G.T.U. (syndicalistes révolutionnaires plus militants du P. C.) se séparant de la C. G. T. réformiste. Puis c'est à son tour la C.G.T.U. qui va se diviser, les éléments anarcho-syndicalistes ne pouvant coexister dans une organisation contrôlée par le Parti Communiste, se regroupant dans la C.G.T.S.R. qui adhère à l'Association Internationale des Travailleurs.

Passée la défaite de 1936, car ce fut finalement une défaite, le P.C.F. et la S.F.I.O. jugèrent préférable l'action parlementaire et gouvernementale à la prise de possession de la production (la CNT espagnole en montra l'exemple) et à la mise en gestion directe par les travailleurs.

Puis se fut la tourmente de la guerre et tout le mouvement se disloqua et en même temps reprit des forces.

En 1946 les militants de la C.G.T.S.R. et ceux que la guerre avait amenés au syndicalisme révolutionnaire créent une centrale reprenant les principes de la Fédération des Bourses du Travail, ceux de la C.G.T.S.R. (par conséquent ceux de la Charte d'Amiens) et qui prend le nom de Confédération Nationale du Travail.

Les centrales réformistes, la CGT, la CFTC, CFDT puis FO (C.I.A.), ont poursuivi le travail de désintégration de la capacité révolutionnaire du mouvement ouvrier en toute tranquillité.

Vint mai 68. Le monde du travail a repris alors conscience des possibilités qui étaient en lui, au point que les dirigeants du PCF-CGT contraints de reprendre en main leurs « troupes » ont de soudaines violences verbales (comme « Séguy déclare la guerre au capitalisme » selon la presse bourgeoise) ce qui ne les empêche pas pour autant d'organiser consciencieusement la main-mise du P.C. en retirant des statuts tout ce qui pouvait rester encore de véritable syndicalisme. Par exemple : il n'est plus question de supprimer le salariat.

La C.N.T., quant à elle, conserve intacts les principes élaborés par les congrès ouvriers successifs qui se concilient parfaitement avec les données actuelles.

Pour ces raisons notre organisation est le type fédéraliste, c'est-à-dire que de par sa forme même aucune décision non contrôlée par la base ne peut être prise par le bureau confédéral.

Les syndicats regroupés dans la Confédération doivent autant que possible être autonomes dans la mesure du respect des principes, car cette autonomie va de pair avec la solidarité qui est un des fondements de notre pensée.

Nous n'admettons pas qu'une grève puisse avoir lieu sans que les grévistes soient soutenus non seulement moralement, non seulement par leur syndicat mais par l'organisation toute entière.

Ne vous attendez pas à ce que nous vous proposions des adhésions à tour de bras, ce n'est pas le genre de la maison. On discute après on voit ce qu'on a à faire.

Non, aucun parti ne pourra émanciper réellement la classe ouvrière.

Non, le parlementarisme n'est pas une solution. Nous l'avons constaté, nous le constaterons encore.

Non, il n'y a et n'y aura aucun chef suprême, aucun homme politique, aucun politicard qui puisse se prétendre le sauveur.

Oui, nous devons combattre, car tous unis et solidaires nous vaincrons.

Oui, nous devons nous organiser à la base.

Oui, l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes et d'eux seuls.

**C. N. T. Section française de l'Association Internationale des Travailleurs**

21.08

# COMMUNIQUE D'ITALIE

Cela fait six mois (et non « presque cinq », comme l'ont dit certains journaux) que six anarchistes italiens sont détenus arbitrairement à Lausanne et à Milan. Leur détention est contraire à la Constitution italienne et au Code de procédure pénale, ainsi qu'à la Convention Européenne des Droits de l'Homme, signée par l'Italie. C'est d'une manière tout-à-fait invraisemblable et sans l'ombre de preuve qu'ils sont accusés de vingt-six attentats terroristes. Ces agissements policiers prennent dans le contexte social et politique actuel de l'Italie (semblable, de ce point de vue, à celui de nombreux autres pays) une valeur d'avertissement : c'est du retour à des méthodes utilisées par les fascistes qu'il s'agit.

Paris, 4 novembre 1969.

Le comité « Solidarité », qui s'est donné pour tâche de manifester une solidarité avec les victimes de la répression réactionnaire, qui s'agrave en s'écartant de plus en plus des propres règles morales de la civilisation dont elle entend retarder la chute, en même temps que s'étendent et s'intensifient les luttes de revendications sociales, adresse le présent communiqué à diverses publications et personnalités, afin de tenter de faire échec à l'espèce de conspiration du silence (et de la calomnie) qui se fait autour de six anarchistes italiens.

Ce communiqué se fonde sur des informations parues dans la presse italienne, et sur des sources privées. La presse de langue française a réservé un très faible écho à ces informations, dont la gravité, pourtant, ne saurait échapper à personne.

## LES FAITS

En Italie, depuis le mois de Mai 1968, des attentats, dont certains sont dirigés contre des objectifs symboles de la réaction, et d'autres contre des objectifs qui n'ont aucun rapport avec les luttes sociales, sont perpétrés par des inconnus. En particulier, deux bombes explosent à Milan, le 25-4-1969, l'une à la Gare Centrale, l'autre à la Foire de Milan, qui font plusieurs blessés. Une vague d'indignation parcourt naturellement l'opinion contre des actes aussi inutilement dangereux. Une « centrale » d'anarchistes est « découverte » (en fait, ces anarchistes étaient largement connus comme tels) à Milan, et un certain nombre d'entre eux sont arrêtés. La «brigade politique » de la police les présente à la presse comme les auteurs certains des attentats du 25 avril, puis de 13, et enfin de 26 (!) autres actes du même genre. D'après les principaux inculpés et leurs défenseurs, aucune preuve et aucun indice sérieux de présomption n'a été présenté par la police. Un alibi, vérifiable auprès de plus d'une demi-douzaine de témoins, amis des inculpés, et dont la notoriété publique (il s'agit des avocats Leonerio Galleani et Alessandro Ancona, du metteur en scène Luigi Squarzina et de l'éditeur Feltrinelli) devrait mettre leur parole hors de doute, ne semble pas avoir été retenu par l'instruction. Par ailleurs, après ces arrestations, les attentats n'ont pas manqué de continuer. Voilà maintenant six mois que six de ces anarchistes italiens sont maintenus en détention, malgré des grèves de la faim prolongées des détenus et de leurs camarades restés (provisoirement ?) libres : Paolo Braschi, Giovani Corradini, Paolo Faccioli, Tito Pulsinelli et Eliane Vincileone (citoyenne franfrançaise), à la prison San Vittore de Milan, et Angelo Pietro Della Savia, à Lausanne, dont l'Italie a demandé l'extradition. (Voir notamment la Stampa, 3-5-69, 5 et 6-5-69, Corriere della Sera, 5, 9, et 23-5-69, etc.).

## ASPECTS JURIDIQUES

Outre l'alibi dont la police ne tient pas compte, et le manque de fondements du mandat du juge d'instruction, il faut relever, d'après l'avocat Dall'Ora, que « l'ordonnance du magistrat instructeur doit être considérée comme absolument nulle, pour manque de motivations, n'ayant indiqué aucun élément de preuve à charge des détenus qui, depuis cinq mois, ne connaissent pas encore les motifs de leur incrimination. L'ordonnance est nulle, affirme le défenseur, non seulement sur la base du code de procédure pénale, non seulement par l'article 111 de la Constitution (tous les mandats judiciaires doivent être motivés), mais encore et surtout si l'on se réfère à la Convention européenne des Droits de l'Homme qui, au paragraphe 2 de l'article 5, prévoit que « toute personne arrêtée doit être informée au plus vite, dans une langue qui lui est compréhensible, des motifs de l'arrestation et de toute autre accusation élevée contre elle ». La Convention, est-il dit par incidence, est devenue loi exécutive de la Republique italienne. » (Corriere della Sera, 3-10-69).

Un autre point illégal de cette affaire est constitué par l'arrestation de Angelo della Savia à Lausanne, qui a eu lieu sur indications d'Interpol, organisation à qui est défendu, par l'article 3 de ses statuts, de s'occuper d'affaires « présentant un caractère religieux, racial, militaire ou politique. »

Pour l'instant (six mois !), l'instruction de l'affaire se limite à l'expertise « ballistique », des types d'engins qui ont été utilisés.

## LA PRESSE

A d'abord calomnié les anarchistes arrêtés en les présentant comme des « communistes », des « terroristes », et les auteurs certains des attentats. Ensuite, elle a fait, dans la mesure du possible, le silence sur les arguments de la défense, les grèves de la faim et, d'une manière générale, sur les conditions de l'arrestation et de la détention.

(V. Tempo, 3-5-69, Corriere della Sera, 5-4-69, Lo Specchio, n° 20, Corriere della Sera, 3-5-69, etc.).

## ASPECTS POLITIQUES

Les inculpés analysent de la manière suivante le contexte politique de leur arrestation :

« Quand les difficultés surgissent, c'est-à-dire quand les élucubrations et les contorsions des hommes politiques ne suffisent plus ni à convaincre ni, encore moins, à contenir d'une part, la poussée révolutionnaire des masses les plus arriérées (les masses méridionales), d'autre part, l'impatience des aristocraties ouvrières les plus évoluées (celles du Nord, évidemment, qui proviennent en partie des conséquences de la misère méridionale), il est clair qu'une démocratie bourgeoise comme la nôtre, essouflée dès le départ, qui ne peut se permettre de faire face à des faits et à des revendications concrets, mais qui tolère seulement (encore qu'avec méfiance) les misérables tactiques des partis d'opposition, doit créer la situation intolérable, l'état d'urgence, les conditions des pleins pouvoirs. » (...) « Cette réaction est tournée principalement contre les forces des masses qui cherchent à se dégager de l'immobilisme en choisissant la voie claire et rationnelle de la révolution et contre les seuls groupes politiques conscients, de cette conscience qu'ont seuls ceux qui ne visent point à l'exercice du pouvoir.

Mais chacun de ces types de réaction n'est, à la vérité, que le pendant de l'autre : ils sont, en fait, tournés dès le début contre des groupes politiques et des masses dont les intérêts centraux : des intérêts des milieux qui dirigent la politique et l'économie, mais aussi de ceux qui leur permettent d'être. Pourquoi ce type de violence et de réaction, qui semble insignifiant dans les grandes villes du Nord, dans les grands partis, quand il s'agit des masses les plus évoluées, est-il pour nous si important ? Parce que nous voyons là le premier degré des successifs tours de vis de la réaction, le début d'un processus que l'on peut encore arrêter.

La réaction et la politique autoritaires naissent à la périphérie dans un sens à la fois géographique et social, et, de là, elles procèdent vers le centre : c'est pour cette raison qu'il faut mettre l'accent sur la scandaleuse arrestation faite à Milan par la police politique de quatre anarchistes auxquels elle attribue sans preuve, et sans même faire l'effort d'en produire, les deux attentats advenus à la Foire de Milan et à la Gare Centrale le 25 avril.

Le 25 avril, date chère au cœur de tous les antifascistes, ont donc été déposées deux bombes qui ont explosé dans des lieux publics, dont un bondé, avec des objectifs que même le plus fieffé des imbéciles ne pourrait qualifier de sociaux. Qui connaît l'Histoire a tout de suite dit : « Attentat digne des manuels »; qui s'est référé à l'historiographie s'est exclamé : « Provocations fascistes et policières ! »

Que la police et la presse gouvernementale ait été déjà préparées à saisir la balle au bond, et que, d'aute part, leur dessein ait été depuis longtemps perceptible, nous n'en voulons pour preuves que les petites provocations, les mensonges répétés, les photographies falsifiées apparues dans les journaux, de même que les appels réitérés de ces derniers contre les « violences extrémistes ».

Les manifestations les plus normales prenaient des proportions gigantesques et étaient déformées; on parlait d'anarchistes subversifs qui cherchaient à faire dégénérer ces manifestations dans le sang, de pègre contre laquelle la police était sans défense. Un peu plus d'un mois auparavant, s'étaient déroulés les événements de Batti-

*(Suite page III)*

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.
Paris, 11 de Diciembre de 1969

# PANEUROPA

LOS seis países comprendidos en el Mercado Común Europeo han celebrado conferencia de altura en La Haya. Los primates de Francia, Alemania, Italia, Bélgica, Holanda y Luxemburgo han asistido a la misma. Inglaterra y Estados Unidos de América planearon en el acto de La Haya su curiosa sombra.

Si nos es posible sintetizar las conclusiones de la reunión, las puntualizaremos de la siguiente manera:

Que cada Estado asociado presente un balance de lo actuado y los resultados obtenidos en interés europeo, más promesa de continuar dentro del marco colectivo. Compromiso común de eliminar reticencias y emprender la fase definitiva del Mercado Común. Sentido político de la Comunidad europea para superar prejuicios nacionalistas y asegurar un nexo favorecedor de la cultura, la economía y la paz de Europa. Nivelar en lo posible la economía agrícola de los países comprometidos, la cuestión más batallona de la Comunidad. Implantación y desarrollo de una política monetaria común mediante un fondo regularizador. Unificar los esfuerzos en la investigación industrial a fin y efecto de independizarse de las intervenciones extra-continentales. Hacia una Universidad europea. Examen de las candidaturas de países continentales deseando acogida en la Comunidad. Atracción de la juventud hacia la idea europeista.

Esta lírica programática nos conduce al deseo «comunitario» de una Patria Europea. Burguesamente, nada más comprensible después de los antecedentes de 1914 y 1939 en que Francia, Inglaterra, Bélgica, Italia, Holanda y Luxemburgo unificaron sus esfuerzos de guerra, sus ruinas, sus cementerios, y sus esperanzas de resurrección durante y después de la Guerra Europea, caso que se repitió en 1939-45 si exceptuamos la desviación mussolinista en favor de Alemania. Pero ésta e Italia patrióticamente viven a precario por ser naciones vencidas, aunque, por el contrario, benefician enormemente de su condición de desmilitarizadas, que les permite una super - industrialización civil que las sitúa en la cúspide de la economía burguesa continental. Actualmente el marco y la lira mantienen marcada superioridad sobre las monedas-tipo de los países europeos dados a las manipulaciones atómicas: Francia y Gran Bretaña.

Las naciones, en su orgullo de tales, padecen ceguera y se empeñan en curar al enfermo con paños calientes. Pan Europa es un señuelo para frívolos, como lo es lo de «Cataluña para los catalanes». Hay europeos y catalanes de dos clases: la rica y la pobre, y si ésta comprende una necesidad internacional que de rechazo convoca los ejércitos y las gendarmerías nacionales y extra tales contra ella, la otra está obligada a mantener el imperio capitalista contra toda innovación socialista, y al mismo tiempo mantener sus fronteras, sus productos, sus signos de cambio, sus ambiciones, en todo caso incompatibles con la premisa de unidad europea o de fusión de patrias. Además, la encrucijada de las ideologías existentes: la post-fascista española, la alemanista en vela, la comunista imperante en el Este, y las democracias tradicionales fuertemente presionadas por Moscú a través de las sindicales bolchevizadas cual es el caso de Francia e Italia. La situación política y económica de Europa es tal, que la unificación burguesa de la misma la estimamos imposible por eso de los intereses morales y prosaicos irreconciliables (véase en guisa de ilustración la oposición económica de Francia a Inglaterra), el desguitarro de las políticas, la dependencia financiera y de Euratom a los Estados Unidos, y, por encima de todo, la desconsideración de una verdad absoluta que aclara que, sin la anulación efectiva de las fronteras y el levantamiento de la desigualdad entre los hombres, no habrá Patria Europea ni entente con el Este totalitario, ni entre europeos áureos y europeos proletarizados. Uno se siente en la patria en pleno bienestar e igualdad de condiciones, no con falta de libertad, de respeto y de elemento natural de vida.

O sea una razón máxima para que nosotros creamos que eso de pan europeísmo es una candidez o una tomadura de pelo.

# ENCICLOPEDIA ANARQUISTA

*(Edición castellana)*

De vez en cuando, — acicate para continuar nuestra labor —, llega a nuestras manos alguna que otra carta de aliento. Desde Mulhouse, con gran entusiasmo, un amigo nos dice su satisfacción por el ánimo de que hace prueba el grupo editor. Dice así: «Que magnífica idea la de reeditar la Enciclopedia de Faure... (...) No habrá ningún militante, ni simpatizante alguno, a quien la lectura de este monumento del pensamiento anarquista no pueda ser útil y además necesario... Gracias, gracias por la labor emprendida. ¡Adelante!»

A esta satisfacción se une la de haber recibido, incluídas en el nº 321 de la revista «Tierra y Libertad», de Méjico, correspondiente al mes de octubre, las 16 primeras páginas de lo que será el primer tomo de la edición castellana. Papel satinado, fotografías blanquinegras y policromas, en las que se ve al primer astronauta que puso pie en la Luna en el momento de tomar contacto con ella; un dibujo de Monrós, representando a S. Faure, artífice de la edición original, y los prólogos de la citada edición y de la castellana.

En la edición francesa se puso el nombre del autor en cada una de las definiciones firmadas, entendiéndose que las que no lo eran se debían a la pluma de Faure, — quién ejecutó un trabajo de Titán —. En la castellana se incluirá al final de cada tomo un índice de vocablos definidos, con indicación de autor, traductor y página. En los vocablos nuevos, en la columna donde se indican los nombres de los traductores, se inserta la palabra *original*, con lo que se indica que el vocablo correspondiente se redactó especialmente para la edición castellana.

La primera página es bilingüe. En ella aparecen en ambos idiomas recpectivamente, la dedicatoria; a quienes va destinada la obra; el motivo de la misma y la premisa: «La Enciclopedia anarquista no es una obra comercial, sino una obra de educación libertaria. Quienes la redactaron originalmente, quienes la han traducido y ampliado en castellano y quienes la publican, sólo anhelan propagar por doquier los sentimientos y las convicciones que les animan.

En una de las fotografías se ve a Vinoba Bhave, caminando, con un grupo de amigos, hacia la organización de una más de los más de cien mil grandams (pequeñas comunidades organizadas anárquicamente), establecidos en los dos millones de hectáreas que ha conseguido, esparcidas por todo el suelo de la India.

En fotografía yuxtapuesta se observa, en la parte superior, el globo de Montgolfier, elevándose hacia las alturas, como si fuera en pos de la libertad, mientras que en la parte inferior un miliciano de los nuestros busca y defiende la suya, la de todos nosotros.

Contienen, en fin, esas 16 páginas, el prólogo de la edición actual y el de la original, en el que se explica, con método comprensivo y minucioso, el motivo de la publicación de la obra, y las cinco partes de que se compone.

A los liminares que Víctor García ha ido publicando en las páginas de «Tierra y Libertad», de Méjico, siguen estas primeras 16 páginas como la promesa firme del próximo parto feliz que no dejará de extrañar a muchos propios y de admirar a muchos extraños.

***

*Correspondencia:*

Collados, Cannes: El cheque relativo a Zaragoza y Domínguez ha sido enviado.

Martinez Tornas, Istres: Igual digo.

Mancuso, Torino: Ho ricevuto l'oppuscolo di Relgis. Ti son gradito. Sei un traduttore che non tradisce... Perché non scrivi?

Cortés, Beaucaire: Recibido giro.

Panchaud: Votre lettre nous à beaucoup touché. J'écris à Caracas.

Correspondencia y Giros a: Fernando Ferrer, 10, rue Fauconnerie, 45-Orléans. CCP 1 35 248-LA SOURCE.

## HEROES DE LA GUERRA

ES curioso el fenómeno de la mentalidad de las masas al respecto de situaciones ambientales que merecen la mayor repulsa, por lo que en sí representan. Es el caso de las guerras y de las atrocidades que de ellas se derivan. Se admite el hecho como una cosa corriente, de la que no vale mayormente la pena de concederle atención especial. Mas, de pronto, alguien, o algunos, sueltan a manera de llamadas de alarma, señalan un hecho determinado, del que hacen piedra de escándalo. Y entonces la opinión pública parece salir de un profundo sueño y grita su indignación.

Es el caso del «affaire» de Song-My. Unos militares, sintiéndose héroes, masacraron a todos los habitantes, pequeños y grandes de la pequeña localidad vietnamita. El hecho hubiera pasado inadvertido, como tantos y tantos, de no haber alguien influyente llamado la atención. Y ante el fuego cruzado de elementos, de toda condición, los gobernantes norteamericanos, que habrán consentido de más gordas, se llenan de puritana pudibundez y claman a todos los vientos que van a hacer justicia.

Un médico canadiense que ha residido cinco años en las zonas del Vietnam, y que, por lo tanto, puede conocer bien la materia, ha dicho en el curso de una interviú en las antenas de la B.B.C. que la cosa no le había sorprendido, dado que tales atrocidades eran frecuentes. ¡Es comprensible! Ya es sabido lo de que «el enemigo es siempre el enemigo», y «a la guerra como en la guerra».

Una de las obras del notable dramaturgo y artista, Santiago Rusiñol, lleva por título «El Héroe». Se trata de un fulano que en la guerra de Cuba destaca por sus atrocidades: muertes, incendios, robos, violaciones. Por donde pasa desata sus instintos de bestiajo. Y de ahí el que le obsequien con medallas y honores de héroe. A mayor número de crímenes más loanzas al *héroe*, que regresa a su tierra nativa y es ovacionado por toda la casta militar, y las jerarquías locales. Sus padres, verdaderos héroes del trabajo, sienten la vergüenza de tener un hijo que, tras las «glorias» militares ha resultado un gandul, un fanfarrón, imbécil y degenerado.

Se ha de combatir la guerra; se ha de despreciar a los héroes de las acciones bélicas, considerándoles como criminales sea su *heroísmo* el matar a punta de bayoneta, o cometer los crímenes arrojanso bombas a mil metros de altura. Combatir la guerra y combatir el militarismo, junto al Estado: el primer responsable del mal.

## UN SENTIMENTALISMO INCONSISTENTE

De vez en cuando, ya sea de acá, bien de acullá, se perciben voces jeremiacas lamentando el que se hayan tomado posiciones que se estiman radicales al respecto de intentadas componendas entre la C. N. T. y un supuesto neo-falangismo liberal. Dícese que la cabra tira al monte, y pese a que las cosas hayan llegado a quedar bien claras, cada cual en el lugar correspondientec: capituladores y derrotistas a un lado y propulsores de la integridad ideológica en el otro, no faltan quienes insisten en lo de querer mover la aguja de marear. Lamentan que ante la situación social de España, no se cambie de criterio, por parte de los *irreductibles*, y se procure unir voluntades con lamentos que se cree pueden ayudar a una liberalización del régimen.

Olvidando aquello de que nunca segundas partes fueron buenas, algunos insinúan la vieja monserga sentimental de que el pueblo sufre, de que en las cárceles hay quienes experimentan el rigor del régimen, y que se necesita afrontar el problema con talante comprensivo, procurando sacar el beneficio que se pueda, contribuyendo a crear un clima de componenda susceptible de producir benignos resultados. Es una predisposición que ya hemos visto partir de elementos de España, y de otros radicados en tierra del exilio. Por parte de estos últimos, tocando la cuerda sentimental, licada emitir juicios adversos a se ha dicho que era cosa muy deciertos arreglos en el interior de nuestra tierra de origen, puesto que eran quienes vivían y sufrían en España los llamados a definir posiciones. Con ello se ha querido significar que la posición contraria a pactos *entreguistas* era algo propio de los exiliados; algo que podían permitirse el lujo de expresarlo aquellos situados como el que mira los toros desde la barrera. ¡Y es aquí que podemos responder, muy en particular quienes estamos en condiciones de hacerlo!

Sin alharacas, pero con firmeza de convicción y de experiencia, podemos hablar aquellos que habiendo estado en «la boca del lobo», y en circunstancias mucho más duras que las de ahora, combatimos toda aproximación hacia el adversario, toda colaboración, humillante por ser colaboración, con el enemigo. Y los recursos de índole sentimental estaban en juego: el poder salir de la cárcel, el poder ayudar a los familiares, el poder vivir mejor... Hubo incluso quien manifestó que por parte de los libertarios había una magnífica tarea a realizar si se ingresaba en la Falange. Ni que decir tiene, a elementos que así se expresaban se les negaba el saludo considerándoles como casos perdidos.

La abdicación, la traición, el «chaqueteo» siempre se ha buscado darles una justificación. Se ha intentado con recursos psicológicos ahogar el espíritu de rebeldía, de dignidad, de decencia. El cobarde encogimiento y renuncia, pese a su acción insistente como una carcoma, han fracasado la más de las veces. En manifestaciones de protesta, en huelgas, nunca han faltado voces agoreras, buscando hacer vibrar encogida nota sentimental: « ¡Cuidado, que puede ser peligroso!», « ¡Qué los hijos pueden pasar hambre!», « ¡Qué la huelga puede perderse y quedar sin trabajo!», « ¡Cuidado!», « ¡Cuidado!» ¡El frenar de la renuncia cobarde, humillante! Pero, apartando vacilaciones de tono sentimental, se ha luchado y se ha ido hasta las últimas consecuencias. ¿Dónde se iría a parar por el camino de las transigencias?

Las convicciones se sustentan en momentos de euforia y en horas de adversidad. Y en España ha habido y hay quienes, pese a la adversidad, no obstante el duro trato usado por el enemigo, han mantenido la integridad ideológica sin hacer concesiones. Y que afortunadamente ha sido una mayoría lo demuestra el hecho incontrovertible de que los líderes en agraz se vieron en el caso de tener que arriar velas apenas lanzados a la aventura.

Es una solemne mentecatez, a estas alturas, dejar ver la nostalgia del rendimiento que se le podía haber dado a una situación que ha fracasado porque en España ha habido y hay elementos de solera libertaria, sabiendo pensar por cuenta propia, sin necesidad de mentores del exterior. Por lo que pudo notarse, quienes si aguardaban les llegara de ultramar alguien, o algunos en calidad de mentores, u orientadores, en tanto que *lumbreras intelectuales*, eran los flamantes colaboracionistas.

Alguien puede argüir: «¿Por qué salir todavía con esta cuestión?» Simplemente, por que todavía, por lo visto, quedan por ahí quienes, aludiendo a ella, parece ser como si quisieran buscarle los seis pies al gato.

## GOMEZ CASAS Y LA CARCEL

Hace ya tiempo que fueron publicados, pero es ahora que se nos ha ofrecido ocasión de leer los «Cuentos carcelarios», que en la «Novela social» a cuenta de Editorial Zyx, de Madrid, se editaron. Sabíamos de la honestidad usada por Juan Gómez Casas en su documentado trabajo sociológico en torno a la C.N.T., hemos podido percatarnos de sus excelentes dotes de narrador, destacando en la evocación psicológica de los personajes, así como en la descripción del ambiente en que se desenvuelven. Uno de ellos, «La madre», alcanza tal rango patético que nos hace pensar en el estilo peculiar en algunos relatos de Dostoiewski.

Son ocho trabajos breves en los que se reflejan diversas facetas de la vida carcelaria. Naturalmente, el autor podía haber dicho mucho más de lo que dice. Es de comprender que los ojos escrutadores y policíacos del censor pasarían y volverían a pasar por las líneas del original. No obstante, habida cuenta de lo escasa que es la literatura centrada en torno a los que experimentan la pena de estar presos, algo representa lo expuesto por Gómez Casas. Evidentemente, ambiente conocido por el narrador, que ha debido conocer en carne propia lo que supone «la dilatada existencia carcelaria».

*Esperanta kroniko*

# Lo que le cuesta a la O.N.U. la pluralidad de lenguas

A fines de 1966 el Comité consultativo de las cuestiones admiinistrativas y presupuestarias preparó, a la intención de la 21 Asamblea General de las Naciones Unidas, un informe sobre el coste de las actividades previstas por esta organización mundial para el año 1967. Su antigüedad de dos años no quita valor a este documento, sino al contrario (Documento A. 6307-E. 4.232).

En su informe, dicho Comité se queja del importante aumento del número de reuniones y conferencias, que es causa de innumerables dificultades para el secretariado, ocasionadas de una parte por la preparación de numerosos documentos en varias lenguas, necesarios antes y después de cada conferencia, y de otra parte por la traducción y difusión del informe durante la conferencia.

Según el informe del citado Comité una reunión ordinaria con traducción simultánea en cuatro lenguas cuesta 1.765 $ (8.825 f.).

Los documentos por sí mismos cuestan ya muy caros. Contando solamente el tiempo empleado por los secretarios, traductores y mecanógrafos, y el coste de impresión y tirage, un documento cuesta 25 $ por página (122,50 f.). Un documento de 200 páginas en cuatro lenguas requiere un gasto aproximativo de 1.500 $ (7.500 f.). Recordemos que efectivamente la ONU tiene cinco lenguas o idiomas oficiales : el Inglés, el Francés, el Español, el Ruso y el Chino. Este último idioma es menos utilizado que los otros cuatro, en el seno de la organización mundial.

Señalemos por fin que un Comité especial de expertos presentó en la misma época un estudio sobre los medios pecunarios de la ONU y de sus instituciones especializadas (UNIC, EF, UNESCO, MS, FAO, etc...). En su informe a la Asamblea General (documento A. 6.343) hace las mismas amargas constataciones que el Comité Consultativo, e indica además que la documentación preparada para la reunión del Consejo Económico y Social del verano de 1966 contaba de 11.000 páginas en cuatro lenguas; el coste de la sola traducción de este documento ha alcanzado medio millón de dólares (2 millones 500 mil frs.).

El número de reuniones y conferencias realizadas en 1967 causó a la ONU un gasto de 25 millones de dólares (más de 125 millones de F.). Las conferencias y los servicios relacionados con ellas (salarios de los taquígrafos, mecanógrafos, intérpretes, traductores, técnicos, coste de las publicaciones en varias lenguas, de numerosos documentos, etc...) se han tragado en 1967 la cuarta parte del presupuesto ordinario de la ONU.

La cuarta parte de su presupuesto anual, tal sería pues la economía que realizaría la ONU si la lengua internacional, Esperanto, fuera al fin adoptada por todos.

¿A cuánto deben elevarse los gastos efectuados en el mundo, a título de traducciones, por todas las organizaciones de vocación internacional?

Hemos querido poner en evidencia las economías que realizaría la humanidad si la lengua universal, Esperanto, fuera adoptada por todos, sin hablar de sus ventajas de orden práctico y moral, tanto al nivel de las organizaciones como en el plan individual, ventajas que nosotros consideramos inestimables.

Para todos los informes sobre el Esperanto, escribir a SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, París (20) Francia. Tel. 797.87-05.

Para los cursos de Esperanto por correspondencia en Español, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny, Francia.

# Reflexiones

— De la misma manera que llamamos hombre libre aquél que se pertenece, que no tiene amo, igualmente la filosofía, entre todas las ciencias, tiene el derecho de llamarse libre.

— Guardémonos mucho de entremezclar las cuestiones, de confundirlas, de decidirlas la una por la otra. Es menester separarlas cuidadosamente, y tratarlas cada una por sí misma, por ella sola.

— La física no tiene nada de común con los milagros; la religión ordena creerlos, y la razón desdeña explicarlos.

— Cuando ya ha llegado el momento de pensar por sí propio, ya es imposible arrebatar a los espíritus la fuerza que han adquirido.

— Parecemos, a veces, a esos diablos que Milton nos representa devorados de fastidio, de cólera, de inquietud, de dolor, y razonando aún sobre la metafísica en medio de sus tormentos.

— Dejan a los pequeños espíritus su constante gravedad, que no es más que la máscara de la mediocridad.

— Se puede ser audaz en los combates y sensible ante el patíbulo.

— Aprendamos a fortificarnos y a purificarnos riéndonos de nuestros propios errores.

— Si los que se arrastran a cuatro patas ante el amo para conseguir una sonrisa no enrojecen, ¿cómo puede ser que los que les siguen sobre sus dos pies pidiendo pan, se avergüencen?

— Es una cuestión más difícil de lo que se piensa y muy poco profundizada, si varios dioses iguales en potencia pudieran subsistir a la vez.

— Los que llaman talentosos a los hombres mediocres son unos plagiarios que no saben emplear lo que hurtan.

— Se dice: «El hombre prudente hace él mismo su destino». Pero a menudo el prudente sucumbe bajo su destino, en lugar de hacerlo. ¿Acaso no será el destino que hace los prudentes?

— Un campesino cree que ha granizado por casualidad en su campo, pero el filósofo sabe que no hay casualidad, y que era imposible, en la constitución de este mundo, que no garantizara ese día en ese sitio.

**Juan Buscador**

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El Apoyo Mutuo», Kropotkin | 18 00 |
| «L'Atelier», Armand Cuvilier | 5 50 |
| «A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle | 8 00 |
| «Arte de bien vivir», Schopenhauer | 5 00 |
| «L'Argent», Emile Zola | 5 75 |
| «Arquitectura del verso», Pérez Cunis | 5 00 |
| «Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa | 4 50 |
| «Arte de pensar», Ernest Dimnet | 5 25 |
| «Artículos de costumbres», M. de Larra | 3 50 |
| «Aspectos de la América actual», Vallina | 2 50 |
| «Así cayeron los dados», V. Botella Pastor | 9 00 |
| «Así termina la noche», Remarque | 7 50 |
| «Ataualpa» (Biografía), Zúñiga | 6 00 |
| «L'Aurore de la civilization», Lepeuce | 5 60 |
| «El autoanálisis», Karem Horney | 8 00 |
| «Aurora Espléndida», Jack London | 5 00 |
| «Averroes» (Biografía), E. Renan | 6 00 |
| «Aventuras del Barón Munchhausen» | 7 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 3 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 2 25 |
| «Aquí comienza el alba», S. Terry | 9 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Bacon» (Biografía) Carlos Remusat | 6 00 |
| «Balzac», A. Keim | 2 60 |
| «Balada del alba bala», Carrasquer | 3 00 |
| «Balon Rouge», Hachete | 7 80 |
| «Batalla de la vida», Carlos Dickens | 3 00 |
| «La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó | 3 00 |
| «Canciones y juegos» | 3 50 |
| «Las bases físicas de la personalidad» | 3 00 |
| «Bernard Shaw», Frank Harris | 9 00 |
| «Bolchevismo y anarquismo», Rocker | 2 00 |
| «La borrasca», R. Rocker | 10 00 |
| «Breve historia del anarquismo», Nettlau | 4 50 |
| «Historia de la literatura inglesa» | 3 00 |
| «El buen mozo», Guy de Maupassant | 5 00 |
| «La caída», A. Camus | 7 50 |
| «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien | 4 50 |
| «Camino de pasión» Zensl Müsham | 1 50 |
| «El canapé verde», P. Marcelin | 4 00 |
| «Cartas comerciales», J. de la Vega | 3 50 |
| «Campos rodados», Carrasquer | 3 00 |
| «Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco | 3 50 |
| «Capitalismo y Democracia», A. Souchy | 2 00 |
| «El capitán Proteo», Pompeyo Gener | 3 00 |
| «Le capitain Fracasse» Th. Gauthier | 3 00 |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e).
C. C. P. Paris 13507 56

# Revolución social o fascismo.
# El dilema es categórico

EL sistema capitalista cada día se degrada más. Las contradicciones inherentes al capitalismo se manifiestan por doquier. Nos hallamos, gracias a los adelantos de la ciencia y a los perfeccionamientos de la técnica, en una era de abundancia, pero la capacidad de adquisición disminuye de una manera vertiginosa.

Las épocas de transiciones se manifiestan siempre por un marcado desbarajuste. El capitalismo ya ha perdido su razón de ser tanto desde el punto de vista económico como histórico. Hoy es un estorbo, puesto que la pobreza invade la mayoría de los hogares. Un sistema socio-económico que es incapaz de subvenir las necesidades de la mayoría de la población, está condenado a desaparecer. A esa inseguridad en el cotidiano vivir hay que agregar los azotes que se derivan de la injusticia social. A diario leemos en la prensa crímenes horrendos, que no son otra cosa que un producto social. La sociedad actual está enferma mentalmente y físicamente puesto que el aire y el agua están contaminados y los alimentos adulterados y envenenados por el gran número de insecticidas que se emplean. La existencia azarosa en que se ve envuelta la casi totalidad de la juventud con un horizonte preñado de guerras y de paro forzoso provoca un relajamiento moral cayendo en el uso de la droga y en el alcoholismo. Sólo se salva de ello una minoría que tiene inquietudes de tipo revolucionario.

Los jerarcas del capitalismo se dan cuenta de que la nave se hunde. Las evasiones de capitales de los puntos neurálgicos a lugares que «momentáneamente parecen seguros» es una prueba fehaciente. Pero la columna vertebral del capitalismo — la moneda — se halla en un estado inquietante.

A medida que el proletariado arremete contra la burguesía, el Estado radicaliza su aparato de represión. La burguesía mantiene el espejismo democrático siempre y cuando no tiene necesidad de arrancarse la careta. El parlamentarismo, las justas electorales, que patrocinan los marxistas, es un narcótico que en determinadas circunstancias salva a la burguesía con la complicidad de los elementos obreristas que les hacen el juego. Pero si la burguesía es desbordada por el empuje popular instaura el fascismo, que no es otra cosa que la invasión de todos los órdenes de la vida cotidiana por un Estado omnipotente con su cohorte de policías y esbirros.

La hora actual permite ser optimista a ultranza. Las posibilidades son enormes. La rebelión popular alcanza a los más lejanos rincones del mundo. En todos los continentes el oleaje popular adquiere proporciones de tal calibre que hace presagiar que el sistema capitalista pronto dejará de ser un azote para la humanidad.

Los pueblos están hartos de las condiciones infrahumanas en que tienen que desenvolverse. Al hablar del pueblo me refiero a la clase trabajadora, al campesinado, a la intelectualidad rebelde, ya la clase media arruinada por el capitalismo; queda al margen la minoría de privilegiados que pueden derrochar toda clase de bienes mientras que una gran parte de la humanidad muere de hambre y de enfermedades motivadas por la sub-alimentación, el alcoholismo y la droga engendran locos y asesinos.

El fascismo surge para atajar la repulsa del pueblo, puesto que la seudo-democracia es impotente para detener la indignación de los victimados.

Es decir, que existe una encrucijada en la que se cruzan dos fuerzas antípodas. La lucha es a muerte. Si subsisten las actuales estructuras sociales el genocidio será en gran escala. El único remedio que tienen los pueblos para salvarse del naufragio social es la destrucción de las actuales estructuras sociales. No hay otra solución que asaltar la fortaleza capitalista, o sea, la revolución social, que ha de tener como finalidades primordiales la destrucción del Estado y la abolición de la propiedad privada, finalidades que responden a los principios básicos del anarquismo.

El pueblo español, que se batió durante tres años por la instauración de una sociedad más humana, tanto en el área nacional como en el ámbito internacional, abrió un paréntesis que todavía no se ha cerrado, puesto que los pueblos siguen luchando por lo mismo que luchamos nosotros. Ahora lo contemplamos desde el exilio. Estamos orgullosos de la gesta hispánica que alumbró la gran eclosión universal. En la satisfacción de haber cumplido con nuestro deber nos acompaña el espíritu indomable de la juventud española, que desafía, sin cesar, la tiranía fascista, que caerá irremisiblemente cuando se desmorone el tinglado tambaleante de una Europa capitalista que sostiene al fascismo español por miedo a que en España se produzca una gran sacudida revolucionaria que hallaría eco en Europa y en el mundo entero. Pero el equilibrio europeo es frágil, y el día que falle uno de los pilares se vendrá todo abajo y el fascismo hispano no se salvará.

Los partidos comunistas son un factor contrarrevolucionario. Lo hemos constatado en España: mayo de 1937 es una efemérides gloriosa para el anarquismo, que se batió con denuedo contra el stalinismo. Y lo hemos presenciado en el mayo parisino de 1968 y en Checoslovaquia ha habido un equipo de comunistas capitaneados por Husak, que ha ido a Rusia a lamer las babas de los tiranos del Kremlin y a dar las gracias por la invasión de su patria. El comunismo autoritario es la antítesis de la libertad y es de suponer que los maoístas y cuantos se precian de marxistas-leninistas serían unos liberticidas. Por la tanto, en una nueva revolución hay que poner al margen de la sociedad a cuantos propugnan por los principios autoritarios.

La revolución social tiene que adelantarse a la confabulación del capitalismo y del totalitarismo ruso, que se está gestando a pasos agigantados. Les falta precisar las zonas de influencia. La reunión de Helsinsky, de rusos y americanos es puro chalaneo. Frente al peligro fascista y le amenaza de un exterminio nuclear no queda otro camino que la revolución social. De lo contrario triunfará el fascismo. Aunemos los esfuerzos de todos los combatientes por la libertad y la justicia social.

Los anarquistas, como siempre, cumpliremos con nuestro deber.

El dilema es categórico.

**JAIME BALIUS**

# Máximas y

— La opinión de los hombres, tornadiza, diversa y versátil, tumultuosa y vacilante, no es más que simple verdad convencional.

— Una señora se dirigió a un ateo y le dijo: «¿Cómo, señor, es usted generoso y no cree en Dios? Sabe usted muy bien, sin embargo, que el mismo Voltaire ha dicho: «Si Dios no existiera habría que inventarlo.» Señora, contestó el otro, eso es justamente lo que se ha hecho.

— El cristiano es impío en Asia, el musulmán en Europa, el papista en Londres, el calvinista en París... ¿Qué es, pues, un impío? ¿lo es todo el mundo o nadie?

— Cualquier milagro, si fuese probado, probaría que la creación no merece la veneración que tenemos por ella, y el creyente místico debería necesariamente concluir de la imperfección de la creación a la imperfección del creador.

— Es menester des-rezar vuestros rezos.

— Si los milagros hechos para probar la doctrina, tienen ellos mismos la necesidad de ser probados, ¿para qué sirven?

— ¿Cómo conciliar «un hombre que quiere» libremente, con Dios, que prevé infaliblemente?

— En lugar de bajar del cielo, la especie humana parece más bien subir de la tierra y los monos ser parientes nuestros mucho más próximos que los ángeles.

— Los hombres han hecho Dios a su imagen. Si los bueyes hubieran tenido manos le pintarían con cuernos; si los pájaros se figuraran un Dios, éste tendría alas; el de los caballos correría a cuatro patas.

— Quien pudiera hacinar suficientemente un montón de las burradas de la humana sapiencia, diría maravillas.

— ¿Cómo el hombre podría ser dueño y responsable de sus acciones, cuando todo está previsto, regulado, ordenado de antemano?

— ¿Qué diferencia hay entre sabios e ignorantes, preguntaba alguien a Aristóteles. La misma, dijo éste, que entre los vivos y los muertos.

— Mientras que somos, la muerte no es; cuando ella es, ya no somos nada.

— Existen ideas que son transparentes porque son poco profundas.

*Esperanta kroniko*

# Lo que le cuesta a la O.N.U. la pluralidad de lenguas

A fines de 1966 el Comité consultativo de las cuestiones admiinistrativas y presupuestarias preparó, a la intención de la 21 Asamblea General de las Naciones Unidas, un informe sobre el coste de las actividades previstas por esta organización mundial para el año 1967. Su antigüedad de dos años no quita valor a este documento, sino al contrario (Documento A. 6307-E. 4.232).

En su informe, dicho Comité se queja del importante aumento del número de reuniones y conferencias, que es causa de innumerables dificultades para el secretariado, ocasionadas de una parte por la preparación de numerosos documentos en varias lenguas, necesarios antes y después de cada conferencia, y de otra parte por la traducción y difusión del informe durante la conferencia.

Según el informe del citado Comité una reunión ordinaria con traducción simultánea en cuatro lenguas cuesta 1.765 $ (8.825 f.).

Los documentos por sí mismos cuestan ya muy caros. Contando solamente el tiempo empleado por los secretarios, traductores y mecanógrafos, y el coste de impresión y tirage, un documento cuesta 25 $ por página (122,50 f.). Un documento de 200 páginas en cuatro lenguas requiere un gasto aproximativo de 1.500 $ (7.500 f.). Recordemos que efectivamente la ONU tiene cinco lenguas o idiomas oficiales : el Inglés, el Francés, el Español, el Ruso y el Chino. Este último idioma es menos utilizado que los otros cuatro, en el seno de la organización mundial.

Señalemos por fin que un Comité especial de expertos presentó en la misma época un estudio sobre los medios pecunarios de la ONU y de sus instituciones especializadas (UNIC, EF, UNESCO, MS, FAO, etc...). En su informe a la Asamblea General (documento A. 6.343) hace las mismas amargas constataciones que el Comité Consultativo, e indica además que la documentación preparada para la reunión del Consejo Económico y Social del verano de 1966 contaba de 11.000 páginas en cuatro lenguas; el coste de la sola traducción de este documento ha alcanzado medio millón de dólares (2 millones 500 mil frs.).

El número de reuniones y conferencias realizadas en 1967 causó a la ONU un gasto de 25 millones de dólares (más de 125 millones de F.). Las conferencias y los servicios relacionados con ellas (salarios de los taquígrafos, mecanógrafos, intérpretes, traductores, técnicos, coste de las publicaciones en varias lenguas, de numerosos documentos, etc...) se han tragado en 1967 la cuarta parte del presupuesto ordinario de la ONU.

La cuarta parte de su presupuesto anual, tal sería pues la economía que realizaría la ONU si la lengua internacional, Esperanto, fuera al fin adoptada por todos.

¿A cuánto deben elevarse los gastos efectuados en el mundo, a título de traducciones, por todas las organizaciones de vocación internacional?

Hemos querido poner en evidencia las economías que realizaría la humanidad si la lengua universal, Esperanto, fuera adoptada por todos, sin hablar de sus ventajas de orden práctico y moral, tanto al nivel de las organizaciones como en el plan individual, ventajas que nosotros consideramos inestimables.

Para todos los informes sobre el Esperanto, escribir a SAT-AMIKARO, 67, av. Gambetta, París (20) Francia. Tel. 797.87-05.

Para los cursos de Esperanto por correspondencia en Español, dirigirse a Nereida Martínez, 36, rue du 4 Septembre, 91-Igny, Francia.

# Reflexiones

— De la misma manera que llamamos hombre libre aquél que se pertenece, que no tiene amo, igualmente la filosofía, entre todas las ciencias, tiene el derecho de llamarse libre.

— Guardémonos mucho de entremezclar las cuestiones, de confundirlas, de decidirlas la una por la otra. Es menester separarlas cuidadosamente, y tratarlas cada una por sí misma, por ella sola.

— La física no tiene nada de común con los milagros; la religión ordena creerlos, y la razón desdeña explicarlos.

— Cuando ya ha llegado el momento de pensar por sí propio, ya es imposible arrebatar a los espíritus la fuerza que han adquirido.

— Parecemos, a veces, a esos diablos que Milton nos representa devorados de fastidio, de cólera, de inquietud, de dolor, y razonando aún sobre la metafísica en medio de sus tormentos.

— Dejan a los pequeños espíritus su constante gravedad, que no es más que la máscara de la mediocridad.

— Se puede ser audaz en los combates y sensible ante el patíbulo.

— Aprendamos a fortificarnos y a purificarnos riéndonos de nuestros propios errores.

— Si los que se arrastran a cuatro patas ante el amo para conseguir una sonrisa no enrojecen, ¿cómo puede ser que los que les siguen sobre sus dos pies pidiendo pan, se avergüencen?

— Es una cuestión más difícil de lo que se piensa y muy poco profundizada, si varios dioses iguales en potencia pudieran subsistir a la vez.

— Los que llaman talentosos a los hombres mediocres son unos plagiarios que no saben emplear lo que hurtan.

— Se dice: «El hombre prudente hace él mismo su destino». Pero a menudo el prudente sucumbe bajo su destino, en lugar de hacerlo. ¿Acaso no será el destino que hace los prudentes?

— Un campesino cree que ha granizado por casualidad en su campo, pero el filósofo sabe que no hay casualidad, y que era imposible, en la constitución de este mundo, que no garantizara ese día en ese sitio.

**Juan Buscador**

# Servicio de Librería

| | |
|---|---|
| «El Apoyo Mutuo», Kropotkin | 18 00 |
| «L'Atelier», Armand Cuvilier | 5 50 |
| «A travers la jungle politique et litteraire», Victor Merle | 8 00 |
| «Arte de bien vivir», Schopenhauer | 5 00 |
| «L'Argent», Emile Zola | 5 75 |
| «Arquitectura del verso», Pérez Cunis | 5 00 |
| «Arpa de Amor», Juan de Dios Pesa | 4 50 |
| «Arte de pensar», Ernest Dimnet | 5 25 |
| «Artículos de costumbres», M. de Larra | 3 50 |
| «Aspectos de la América actual», Vallina | 2 50 |
| «Así cayeron los dados», V. Botella Pastor | 9 00 |
| «Así termina la noche», Remarque | 7 50 |
| «Ataualpa» (Biografía), Zúñiga | 6 00 |
| «L'Aurore de la civilization», Lepeuce | 5 60 |
| «El autoanálisis», Karem Horney | 8 00 |
| «Aurora Espléndida», Jack London | 5 00 |
| «Averroes» (Biografía), E. Renan | 6 00 |
| «Aventuras del Barón Munchhausen» | 7 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 3 50 |
| «Ayude a su médico», Varios | 2 25 |
| «Aquí comienza el alba», S. Terry | 9 00 |
| «Albores», Albano Rosell | 2 00 |
| «Bacon» (Biografía) Carlos Remusat | 6 00 |
| «Balzac», A. Keim | 2 60 |
| «Balada del alba bala», Carrasquer | 3 00 |
| «Balon Rouge», Hachete | 7 80 |
| «Batalla de la vida», Carlos Dickens | 3 00 |
| «La bancarrota fraudulenta del marxismo», E. Carbó | 3 00 |
| «Canciones y juegos» | 3 50 |
| «Las bases físicas de la personalidad» | 3 00 |
| «Bernard Shaw», Frank Harris | 9 00 |
| «Bolchevismo y anarquismo», Rocker | 2 00 |
| «La borrasca», R. Rocker | 10 00 |
| «Breve historia del anarquismo», Nettlau | 4 50 |
| «Historia de la literatura inglesa» | 3 00 |
| «El buen mozo», Guy de Maupassant | 5 00 |
| «La caída», A. Camus | 7 50 |
| «El camino de Scapa Flow», Gunther Prien | 4 50 |
| «Camino de pasión» Zensl Müsham | 1 50 |
| «El canapé verde», P. Marcelin | 4 00 |
| «Cartas comerciales», J. de la Vega | 3 50 |
| «Campos rodados», Carrasquer | 3 00 |
| «Cañaveral junto al mar», Carmona Blanco | 3 50 |
| «Capitalismo y Democracia», A. Souchy | 2 00 |
| «El capitán Proteo», Pompeyo Gener | 3 00 |
| «Le capitain Fracasse» Th. Gauthier | 3 00 |

Giros y pedidos a: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, 75-Paris (10e).
C. C. P. Paris 13507 56

AQUÍ Y AHORA

# Entre sotanas y guerreras

por **Juan Español**

La actitud levantisca de un sector del clero español, principalmente integrado por las más jóvenes promociones, es un asunto que empieza a preocupar a la jerarquía eclesiástica, pero sobre todo al gobierno franquista, el cual ya se ha manifestado claramente en varias ocasiones al respecto con todo el peso de la ley, considerando que la cosa ya pasa de castaño oscuro. Las motivaciones que impelen a actuar de tal modo a esta fracción del elemento joven que viste sotana o alzacuello, no se ven con claridad. Pueden arrastrar nuestra simpatía en cuanto constituyen, sin ulteriores juicios valorativos, en una facción que se encara con el régimen e incluso con sus superiores jerárquicos; pero las razones profundas de la subversión están sujetas a severa revisión y crítica. Estamos hartos de saber por dolorosa experiencia lo que es y a lo que conduce el complejo estamento del clero para extasiarnos alegremente ante cualquier brote o actitud más o menos esporádicos que indiquen o parezcan indicar un cambio en la mentalidad de la gente que se viste de negro. Y como estamos tan escamados, lo primero que se nos viene a las mientes es que se trata no de un cambio de mentalidad, sino de un cambio de táctica, aunque quepa la posibilidad de que coexistan ambas a la vez. Si el mundo evoluciona de forma ininterrumpida es admisible y lógico no descartar a nadie de esa ley. Pero el hecho de no apartarse de ella no significa, sin más, el cambio radical de las estructuras; y así, a pesar de cualquier variación táctica o mental, siempre tendremos ante nuestra vista y percutiendo en la mente y en la carne, un fuerte y bien entramado andamiaje que absorbe parte de la economía y que, en el mejor de los casos, es un instrumento coactivo que presiona brutal e insidiosamente desde la cuna a todo el que asoma la jeta a este mundo, sirviéndose de él para llenar sus apetencias de dominio espiritual, y por ende, material. Por consiguiente, el clero como tal, es un elemento a «abattre» y su erradicación se perfila como una de las premisas fundamentales de toda revolución positiva y progresiva. En último caso, en un régimen de convivencia y tolerancia cabría admitir la expresión de la religiosidad en abstracto como función puramente subjetiva, pero jamás como una estructura coherente dentro de la economía y la política, y menos aún como una institución estatal, si hubiera Estado, o meramente de la sociedad, si no lo hubiera. No obstante, y en las circunstancias actuales, cualquier oposición al régimen, venga de donde viniere y por las razones que sean, cabe aprovecharla y canalizarla para más rentables y fructíferas empresas aunque, personalmente, cualquier ayuda que provenga de «esa parte», por muy incidental, aleatoria e indirecta que sea, me repele y me produce alergia.

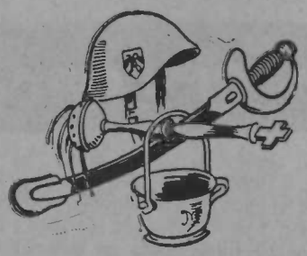
Pero no es mi intención hablar de sotanas y guerreras desde «nuestro» punto de vista, sino desde el de ambas. Y en efecto, al gobierno franquista ya le «pesa» demasiado el Concordato con la Santa Sede, si bien en los tiempos del triunfalismo estampó en él su firma incondicional. Ahora, cuando Roma impone inflexible las cláusulas del acuerdo, el franquismo aduce que Roma se lleva la parte del león. Por si esto fuera poco, el jefe de la Iglesia parece hacer caso omiso del desacato y falta de respeto de los curas españoles a su ministerio y a sus superiores. De tal modo que algún columnista de la prensa española, vista esta blandengue política papal de «laisser aller» en lo que a España se refiere, afirma que si el catolicismo español tuvo fama de ser más papista que el papa, nunca como ahora se ha hecho más cierta y justa la sentencia a causa de esa inexplicable negligencia. El que ciertos curas actúen como cualquier huelguista proletario y echando mano de la acción directa es algo insólito que repugna a la línea clásica sacerdotal y que no debe permitirse en absoluto en holocausto de la verdadera misión religiosa y la disciplina de las órdenes.

Los valedores del régimen franquista que ahora se apresuran a encuadrar a los sacerdotes en los límites estrictos de su ministerio religioso y espiritual, descalificándolos para cualquier cometido humano que no sea el propio de sus trascendentes funciones divinas, quizá no se acuerdan cuando, en la guerra civil, aplaudían frenéticamente a los seráficos mantenedores de la fe, que desde las ventanas de conventos, monasterios, seminarios y obispados, dejando la cruz por la metralleta, barrían a las fuerzas del pueblo; o a aquellos otros que, después, en el hacinamiento de las prisiones y subidos en su púlpito, se complacían «religiosa» y sádicamente en insultar con toda impunidad a la masa harapienta y famélica cuya única defensa en medio de la abyección y del hambre, consistía en levantar una algarabía de toses, como atacados unánimemente por un súbito catarro, para no oír aquel alud de improperios indigno, no digo de un sacerdote, pero sí de un simple ser humano. Entonces pensaba el franquismo que los curas estaban dentro de su misión, que estaban haciendo una cura de almas y preparaban su redención antes de caer bajo las balas en los primeros momentos de la lucha, o bien después ante las pistolas de las escuadrillas del amanecer y ante los fusiles del pelotón de ejecución, o bien preparando para la vida futura hombres condenados a la pena de muerte cuyo cumplimiento se demoraba durante meses y meses, incluso años, de modo que cuando iban a la muerte ya no eran hombres, sino unas pobres piltrafas sin voluntad ni coherencia mental, con los cabellos completamente blancos por el atroz y terebrante sufrimiento moral de la fatal espera. Pero esto ya está muy lejos. Pertenece al pasado. Ahora es la hora del triunfo; es la hora de exigir, la de ordenar, la de legalizar, la de poner las cosas en su punto. El clero es el sostén del Estado, o uno de ellos. Si no está con él, está contra él. El que lo ponga en peligro será barrido sin contemplaciones, sea cura o seglar. Si es un cura, es que es un relapso, un hereje; si es un seglar, es que es un rojo, comunista o anarquista. La cosa es tan clara como la evidencia misma.

El clero, que con la mirada en lo alto nos quiere hacer creer en la intemporalidad de su misión, chapotea de lleno en los más sucios manejos temporales; y los jefes de Estado vigilan de cerca esta intromisión en sus dominios, decididos a actuar en cuanto tal intromisión atente a su seguridad. Por eso el franquismo desea nombrar directamente a sus cardenales, ya que a los obispos tiene derecho a hacerlo mientras que el Papa entiende que esta misión le corresponde enteramente a él. Por su parte, los curas levantiscos proponen que esos nombramientos sean electivos, y que sean ellos los que elijan a sus propios obispos, introduciendo así un elemento democrático dentro de la disciplina eclesiástica y el derecho canónico. Además, los curas rebeldes afirman su derecho a intervenir en los asuntos temporales, es decir, humanos y sociales en tanto la injusticia reinante así lo reclame, y a hacer del púlpito la palestra desde la que han de reivindicar la justicia, sin perjuicio de intervenir directamente en las cuestiones que puedan promoverse. Esta posición insólita en la historia de la Iglesia ha desatado una violenta reacción de la prensa franquista, la cual viene a decir aquello de «zapatero a tus zapatos», argumentando que la misión del sacerdote es meramente religiosa y no tiene por qué meterse donde no le llaman. Es digno de hacerse notar la actitud de algunos obispos con respecto a la insubordinación de sus curas, pues en ciertos casos no diremos que la han visto bien, pero sí que han hecho la vista gorda y que adoptaron una posición benevolente frente al pecado. Hubo alguno que se enfrentó con el brazo secular de la justicia para arrancar de sus garras a curas que la ley franquista acusaba de ser activistas de la ETA.

No obstante, la mayoría eclesiástica permanece adherida a la trayectoria franquista; y así tenemos que cuatro profesores de la Universidad Pontificia de Salamanca, han dado a la publicidad un escrito en el que puntualizan y concretan la misión de los sacerdotes y fijan los límites fuera de los cuales un cura ha de atenerse a la ley secular como cualquier hijo de vecino. Digamos que estos profesores son fray Victoriano Rodríguez, fray Guillermo Fraile, fray Arturo Alonso Lobo y fray Maximiliano García Cordero. (Suponemos que éste último será otro lobo disfrazado de cordero). Sus conclusiones principales son: 1º Que la condición eclesiástica no puede ser una patente de corso para vivir al margen de la ley; 2º Que es abusivo llamar secreto profesional a todo lo que el sacerdote haga en secreto u ocultamente; 3º Que no obliga el secreto extrasacramental cuando está en juego el bien común de la sociedad; 4º Que infringe sus obligaciones el sacerdote que obstruye el cumplimiento de una ley (y presta ayuda a individuos que viven fuera de ella); 5º Que las autoridades civiles no tienen ne-

B.D.I.C



cesidad de consultar al obispo para juzgar las extralimitaciones de las funciones sacropastorales de un clérigo, y 6º Que las autoridades civiles y cualquier español católico tiene derecho para juzgar los acontecimientos. Por último declaran que «si en algo pecan las autoridades civiles españolas en sus relaciones con la Iglesia es en su exceso de generosidad». He aquí cómo guerreras y sotanas se tiran los trastos a la cabeza en los casos en que cada cual considera que el otro trata de usurpar sus funciones. Sin embargo, sea como cambio de táctica o de mentalidad, es evidente que la base del clero se encamina hacia formas que rompen los moldes tradicionales, y no sólo en España, sino en el mundo entero. A este respecto están a la vista las declaraciones hechas por el general de los jesuítas, el inefable padre Arrupe, el cual se expresa así: «El apoliticismo, como rechazo sistemático de toda presencia en lo político, es imposible para el hombre apostólico de hoy. (...) Nos oponemos diametralmente a aquéllos que pretenden deducir directamente del Evangelio una actitud política pasiva ante la injusticia social. Esta posición nos parece una traducción indebida del mensaje evangélico en términos políticos, una complicidad con la iniquidad vigente.» Como teoría, es aceptable. Pero las realidades suelen ser muy otras. Mas aunque así sea, ya resulta refrescante y nuevo para el oído percibir semejantes expresiones en boca tan calificada como la del generalísimo de los hijos de Loyola.

DESDE ALICANTE

# Lo que son las religiones

SEGUN Francisco Dupuis, la formación de todas las religiones tienen el mismo origen: el culto y adoración al Sol. De ahí la lucha de los seres humanos entre el frío y el calor, entre el día y la noche, entre la luz y la oscuridad; naciendo la mitología con su infinidad de dioses, que poco a poco irían anuy, de creador, lo transformarían lando la personalidad del hombre en esclavo de su misma creación. Anulada su voluntad y subyugado a la idolatría naciente, nació también la diversidad de pareceres, y nació la guerra entre seres humanos por sus diferentes credulidades, cometiéndose por tal simpleza infinidad de crímenes y torpezas.

Ya dentro del laberinto construído por el hombre mismo, se encuentra sin poder salir. Esclavo de su creación, tardará siglos sin poder arrojar el lastre que le aplasta, como cualquier ignaro papanata. Patalea y lucha dentro del laberinto; pero no puede salir, no encuentra la puerta de salida, que está en sí mismo, no fuera de él. Mientras el hombre busque su centro fuera de él, no lo encontrará, porque su centro está en sí mismo Esta es la causa de que el individuo sea esclavo de dios, la sociedad y el grupo.

No sólo el hombre creó un dios, no; creó miles de ellos. Con la diversidad de tantos dioses nació el politeísmo y la idolatría. La religión católica, que blasona de monoteísta, no ha podido nunca quitarse el antiguo lastre; y sigue siendo politeísta e idólatra. Comienza por tener tres dioses en lugar de uno: «padre, hijo y espíritu santo, en una sola persona», cosa que no deja de ser un craso absurdo. Y a renglón seguido está el demonio, que no deja de ser un dios fuerte y vigoroso con muchos ángeles que no dejan de ser dioses subalternos, por su poca categoría. No hay ninguna religión que no cuente por lo menos, diez dioses.

El hombre, en su primitiva infancia, completamente ignaro, sin conocer nada ni saber a qué atenerse, le dio por inventar cosas. Y como le dolía morir, inventó el paraíso, el más allá: la otra vida.

Y como nó deja de ser un falaz macaco, también se sintió legislador e inventó el cielo e infierno. Ya mucho más tarde, para los que no son ni carne ni pescado — pongo por caso a Juan López — inventó el purgatorio. Llegado aquí, se retiró a descansar unos días. De ahí nacieron las vacaciones modernas, según me dijo Friega y Barre cuando era ministro.

La religión católica, como todo aquello que respira, vive y aletea, también tiene sus grandes detractores. Si no, supongamos a Pompeyo Gener, el gran filósofo catalán, diciendo que para creer en Dios es necesario tener las orejas de asno; el doctor Gustavo Lebon, diciendo que no es Dios quien ha creado al hombre a su imagen y semejanza, sino éste a él. Y a seguido, muchísimos que afirman su no existencia. Algunos un poco más atrevidos, hasta llegan a decir que los ministros de Dios en la tierra, comercializan con el cielo, vendiéndolo, como si fuese un trozo de tela, a centímetros cúbicos.

El cura párroco del pueblo en que nací, nos decía hace unos días: «Este mundo está perdido. Cada día hay más incrédulos. Todo porque no quemaron a tiempo todos esos libracos insulsos y malos que corren de mano en mano y dejan vender en las librerías. ¡Ah! si en esos tiempos hubiera mandado yo..., ya los hubiera arreglado a esos hombres viles que se da por llamar pensadores. De la hoguera no se hubiesen escapado; lo mismo que los herejes de hoy en día.

«Si se pierde el temor de Dios, igualmente se pierde el mundo; y nosotros no podemos obrar subrepticiamente, para que no se nos vea el rabo. De ahí deriva todo nuestro encarnizamiento contra todo aquello que representa progreso y adelanto. Luz ciega. Busquemos la oscuridad que es el terreno propicio para que los ministros de Dios en la tierra podamos vivir tranquilos. El pueblo, particularmente el pueblo trabajador, no debe despertar, está mejor dormido, de esa forma no se da cuenta del sinnúmero de parásitos que vivimos a nuestras anchas de sus necesidades y hambre.

»Entre los hombres de ciencia, y esos llamados anarquistas, pierden al mundo. ¡Tan bonita que es la obediencia y la mansedumbre! Por dios, retrocedamos. no vayamos por veredas, busquemos el buen camino, única forma de salvar nuestras sucias y benditas almas, llenas de roña y leprosas.

»Apartaros, hijos míos, como el demonio de la cruz, de esos hombres llamados anarquistas. Son muy incrédulos; algunos de ellos no creen ni en la existencia de Jesucristo. Además dicen que la santa biblia no es más que una especie de paparrucha que, tontamente, certifica que Dios fabricó el mundo de la nada, cuatro mil cuatro años antes de la venida al mundo de Jesucristo, cosa que no puede ser, — dicen. Y añaden muchas que horrorizan solamente oirlas. Si el pecado existe, es porque Dios quiere. Si tanto poder tiene, si es perfecto y existe el pecado, suya es la culpa. Que quite al Demonio que instiga a pecar, y se acabarán los pecadores, ya que el Demonio, si existe, es por obra y gracia suya.

»Dios es un relojero mal experimentado, ya que el reloj que ha construído no funciona bien; y fracasado e impotente, envía a un segundón a que lo repare y fracasa también. Y siguen siempre con la blasfemia a flor de labios. Aseguran que Dios no puede ser trino, que es pura herejía; y que la existencia del hijo, niega la existencia del padre.

»Dios ha hecho al hombre libre, les dices, y te contestan diciendo que eso es una memez impropia de un Dios tan poderoso, porque no se concibe que una causa perfecta, produzca un efecto imperfecto. En ese mismo acto dejaría de ser Dios. Hacer mal una cosa para sacarle defectos después, no son cosas justas ni propias de un ser supremo, sino de un juez de aldea. Que es hora ya que archivemos tanto trasto viejo, en primer lugar al Demonio, que el pobrecito ya está pasado de moda. Todo, bien archivadito en un museo de vejestorios, servirá como recuerdo histórico para la diversión y solaz de la gente en lo futuro.

»¡Oh, feligreses míos!, esta gente no tiene enmienda; han abierto demasiado los ojos. Necesitamos menos instrucción y menos cultura, y más mansedumbre y obediencia religiosa. No hay que abrir tanto los ojos, eso entorpece los nervios y enferma el cuerpo. El obrero necesita mucho trabajo y alimentarse más de rezos que de pan. El pan daña la tripa y mata al cuerpo; mientras que los rezos alimentan el espíritu y sanan el cuerpo.

»¡Dichosos tiempos aquellos cuando reinaba la santa Inquisición! ¡Cómo los añoro!»

Copia del discurso del cura párroco de Benifato.

TOMAS DE BENIFATO

## chispas

*La revista «Umbral» se apresta a sacar un extraordinario.*

*Extraordinario que lo desmonetizado se apreste a lucir galas.*

⁂

*Se habla de un centenar de páginas, lo cual correspondería al número (100) celebrado, y a la centésima tozudez del iniciador... en lo que va de año.*

⁂

*Habrá muchas ilustraciones, aunque resulten caras.*

*Mas, como dijo Alvarez Quintero en la tienda de las floristas: «Las caras son flores.»*

⁂

*Según deducciones, un mínimo de sesenta firmas van a ser vertidas en el extra de «Umbral», con medio centenar de textos originales.*

*La originalidad no nos abandona.*

⁂

*Una forma original de prestigiar el «Umbral» que se prepara, es la de recomendar que no se compre, pues se comprará* para ver lo que es eso.

⁂

*Una cosa es segura: Que el extraordinario tendrá esta vez, adquiridores extraordinarios.*

⁂

*Bakunin irá en retrato. Para que se vea quien es «ese» que penetra de nuevo en todas las bibliotecas.*

⁂

*La presencia de Bakunin importunó a Marx en Londres, en Basilea y en todas partes.*

*Ahora Karl ha de soportar su contacto en universidades, centros de lectura y bibliotecas particulares. ¡Y en los centros obreros!*

⁂

*El extra de «Umbral» será de guardar.*

⁂

*Sevilla, Barcelona, Madrid, París, Buenos Aires, Montevideo, Tolosa garónica, Londres, Méjico, Marsella, Lyon, Chicago, Belchite, Nanterre, Maeztu, Río de Janeiro, Rouen, Charleval, Poitiers, Caracas, Lima y otros lugares, colaborarán en el mismo.*

⁂

*Aprestémonos todos, optimistas o derrotistas, alegres o malhumorados, a propagar el nº 100 de «Umbral» con alabanzas o maldiciones, pues para edificar una obra todo es necesario.*

*Lo peor es el silencio.*

*CHISPERO*

# La conferencia del compañero Marcel Lepoil, en Montauban

Tal y como se había anunciado por nuestra prensa, y por cordial invitación dirigida exprofeso a la opinión francesa de la localidad, el domingo 23 de noviembre el compañero M. Lepoil dio su anunciada conferencia sobre el tema, *Las ilusiones políticas y el realismo anarquista*. El tema, por su importancia, había despertado gran interés, y desde el punto de vista de concurrencia la Comisión organizadora puede considerarse satisfecha. Es altamente satisfactorio el haber podido constatar la presencia de un nutrido grupo de jóvenes, jóvenes todos ellos pertenecientes al estudiantado, franceses en mayor parte, conscientes de que su puesto frente a la sociedad político-capitalista, es el anarcosindicalismo.

La intervención del compañero Lepoil fue altamente instructiva y aleccionadora para todos aquellos que de buena fe pueden cifrar alguna ilusión en los programas políticos, adornados siempre de promesas que saben de ántemano, quienes las hacen, que serán incumplidas. Con datos ampliamente ilustrativos dio a conocer las ramificaciones de familiaridades que unen a los principales políticos encumbrados en el poder, y que actualmente rijen los destinos del país. El hecho de que todos estos personajes pertenezcan a unas cuantas ramas afines, considerados todos ellos en una gran familia por uniones matrimoniales, etc., a pesar de tener su importancia, la tendría muy relativa si al mismo tiempo esta gran familia no fuese detentora de las direcciones de grandes trusts financieros y principales bancas de Europa, como lo es por ejemplo, la banca Rothschild.

A grandes rasgos analizó la actitud del PCF, y la CGT en los sucesos de mayo-junio de 1968, calificando tal posición de traición a la clase obrera, y de inmoral a Jacques Duclos, por el léxico de diversas de sus manifestaciones. De no haber actuado tan nefastamente el PCF y la CGT, es muy posible que se hubiese dado un gran paso cara a una verdadera transformación social.

Todo y pensando que su extensa peroración pueda parecer engorrosa para algunos de los presentes, considera de necesidad que todo ello se sepa, de todo lo cual puede deducirse claramente que la clase obrera, el proletariado en general, no puede hacerse ninguna ilusión en ninguna clase de componendas políticas.

La intervención del compañero Lepoil fue acogida con vivas muestras de simpatía por los compañeros, a quienes se les propició la oportunidad de pedir toda clase de aclaraciones a lo manifestado. Siendo materialmente imposible, — por falta de tiempo — abordar el segundo aspecto del tema anunciado, se le invitó cordialmente para que en otra ocasión nos dé a conocer su punto de vista sobre tema tan importante, a lo cual el conferenciante accedió gustosamente. para lo cual el organismo afectado dará a conocer oportunamente fecha y lugar.

La labor proselitista sigue su curso.

ESPECTADOR

*Montauban, 27 noviembre* 1969.

### LA CERO SERENATA

Voy a cantarte manito
bien pensado las cuarenta
estando yo fuera rito
y tu en el Dios que revienta
a los otros, por supuesto,
a los que sirves la lata
para aguante de tu puesto
por servir con azafata
un sitio al cielo pagando;
pa ganarte los frijoles,
pa rezar e ir tirando
bendiciendo los bemoles
de amitos que dan guerra
almados como la rata
y miedo a perder tierra
por los manes de Zapata,
por los sentires que rigen
y se empapan de verdad
y que desde ya exigen
la Tierra y la Libertad.

EL CURVAO

## DISCOS

*El anarquismo tiene una base ideológica que la malicia periodística finge desconocer. La anarquía la presentan como un arsenal de explosivos y puñales muy a propósito para todos los reventamientos y desgarros. Se olvidan del Pentágono, del Gran Polvorín que resulta cada Estado.*

*Porque, vamos a ver: ¿Fueron Ravachol y Paulino Pallás quienes desataron las guerras del siglo XIX? ¿O resultaron ser Ferrer Guardia y Durruti los que declararon las guerras de Marruecos y la del 18 de julio del 36?*

*Las conflagraciones infini-sangrientas, horrendas a todo dar habidas durante los siglos — y en el XX más que en otros — han sido proclamadas en todo caso por reyes, caudillos, presidentes, cancilleres, generales, líderes, es decir, por personajes dichos de orden y de alta alcurnia. En doscientos años solamente, da espanto considerar los cientos de millones de cadáveres que han provocado esos señores, la enormidad del material mortífero que han empleado en tierra, mar y aire; los países que han arrasado y las industrias que han aniquilado. ¿A qué anarquista, por ejemplo, puede atribuírsele la «coventryzación» de Guernica o la «guernización» de Coventry? ¿A qué libertario hay que acusar de haber muerto centenares de mujeres y niños barceloneses bajo la metralla caída del cielo, no por obra del Espíritu Santo, sino de los aires pululados por Ramón Franco, Bruno Mussolini y los perros voladores del conde Rossi, todos ellos con guarida criminal en la Isla de Mallorca?*

*Compárese la pistola justiciera de Angiolillo con la bomba caída sobre Hiroshima, y nos escapará la risa a pesar de éste enorme drama.*

*No obstante, siempre que el periodimo burgués se ocupa de anarquismo deriva estúpidamente hacia el terrorismo, sin mencionar el de sus amos, con todo y ser el único terrorismo efectivo; y el más angustiante, por cuanto ya amenaza la seguridad del planeta inclusive.*

*DISCOBOLO*

**UMBRAL**

*Tu revista.*

# España hace doscientos años

## por AVILES RAMIREZ

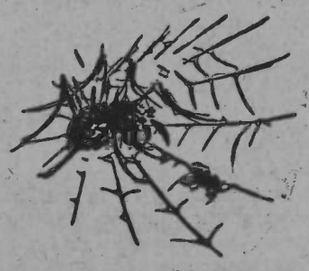
LUCAS-DUBRETON nos cuenta de manera patética, y sin embargo con palabras deliberadamente sencillas — lo patético está en los hechos, no en sus términos — la gran aventura que sufrieron Madrid y la España todavía medioeval de fines del siglo XVIII, cuando las legiones napoleónicas invadieron la Península desde los Pirineos hasta el Atlántico, de Barcelona a Lisboa, de San Sebastián a Cádiz.

El toma el relato desde momentos antes de la Revolución Francesa, cuando la España era todavía «una gran isla de grandezas y de miserias mezcladas arbitrariamente». Madrid era una ciudad de calles tristes, sembradas, éstas, de incómodos pedruzcos, casi sin aceras, con casas de fachadas pobres y sucias, con balcones de hierro y ventanas tan mal pintadas, que la madera sola hubiera sido preferible. Delante de las puertas, montones de basura que suben hasta los primeros peldaños de las escaleras oscuras y craqueantes. Por las calles circulan algunos coches de forma antigua, especie de confesionarios ambulantes, cerrados con cortinas de tafetán verde, tirados por mulas (no más de cuatro, según las ordenanzas). En el interior, un funcionario o consejero, pues ningún miembro del Gobierno va jamás a pie.

Reinaba Carlos III, hijo de Felipe V, hombre religioso, de costumbres casi monacales, gran cazador pero que nunca engañó a su esposa. Los madrileños sufren además de la Inquisición, unas leyes terribles: prohibido leer la gaceta en el café, que los hombres usen chambergo, que los postillones usen casaca corta, los cocheros menores de 17 años están prohibidos, prohibido jugar a las cartas, prohibido a las lavanderas del Manzanares reir con los paseantes, etc. El ministro italiano de Carlos III, Squilaci (que los españoles llamarán Esquilache) limpió un poco la ciudad y la alumbró con reverberos. Era la época en que habia en España 500.000 hidalgos auténticos, pero la mayoría «nobles en sandalias e hidalgos de gotera y con capa en hilachas». Hay también el cura de sociedad, con sotana raída pero recitador de poesías, que cumplimenta a las damas y a los caballeros con la esperanza de que uno de ellos le ayude a trepar en el árbol de las categorías. El escándalo «extranjero» está representado por unos comerciantes gavachos que en la Calle Mayor venden ropas de mujeres, perifrollos, pomadas, perfumes, jabones, y las madrileñas saben decir «tupé», «rigodón», «redingot», « cabriolé», etc.

Para esa época habia en España, entre otros contrastes, el de 60.000 bohemios y 140.000 mendigos y vagabundos, 60.000 monjes y 34.000 religiosas, repartidos en cuatro órdenes y 2.000 conventos. Cuando en 1793 estalla la guerra religiosa contra Francia, el general de una de esas órdenes dirá al Gobierno que, si quiere, él le prepara un ejército de 40.000 monjes bien decididos. La Iglesia posee el cuarto de la tierra cultivable de España.

El gobierno desconfía de la ciencia que le llega del otro lado, siempre detestado, de los Pirineos. Es una ciencia llena de peligros y trampas para el alma. La Universidad desconfía y se encierra en sus viejos métodos escolásticos y en la férula de su Teología, la ciencia-madre por excelencia. ¿Qué necesidad hay de la medicina? «Consultemos ante todo la salud del alma, mucho más esencial que la del cuerpo. Ceniza y polvo, eso somos. La salud de las almas, la salud del Estado reclaman que se le ponga freno a la impiedad y que la medicina, si se propaga, que sea bajo capa...» Por fin un Jovellanos vino a poner término a esa analogía de la ignorancia y será uno de los fundadores de la enseñanza secundaria en España.



«Pueblo — según la definición de un amigo de Goya — compuesto de grandes señores mendigos que se creen grandes señores, que se sienten felices de sembrar el honor delante de los extranjeros que los contemplan». Pero el español paga por todo objeto vendido o cambiado, por comer los frutos de sus tierras y los carneros y las reses de sus cercados; paga tasas sobre carne que consume, el vino y los licores que absorbe, el jabón, las tejas, la candela, el vinagre, la manteca; paga para vender de ciudad a ciudad.

La censura de la prensa es total, y aun los libros autorizados por el Consejo de Castilla son revisados al salir de las prensas, por el Juez de Impresos, que los detiene, impide su exportación fuera de España y a veces los manda a la hoguera. Naturalmente no entra en España nada que huela a Enciclopedia Francesa, a filosofía, a economía e ideología política. ¡Anatema al mismo Corneille! De 1792 a 1794 la Inquisición pronuncia 16 condenas. En 1798 el abate Gregoire, jansenista francés, ilustre revolucionario, escribió desde París al Inquisidor General una carta en la cual le aconseja que los españoles suprimieran ese tribunal inicuo y que instauraran la tolerancia como prefacio a la entrada de España en el concierto de las naciones que reconquistan sus propios derechos. Se le respondió, a ese extranjero entrometido, que pensara en sus asuntos y no en los asuntos de los otros.

Floridablanca, irascible y vindicativo, presidió durante 15 años la monarquía española encarnando este régimen: mantenimiento, contra viento y marea, de las viejas instituciones, y desconfianza de todo y horror sagrado del extranjero, especialmente de las «novedades francesas».

En aquellos días, España contaba con 10 millones 268.000 habitantes. Todos eran, como decía don Miguel de Unamuno, «de una raza de sarmientos, quemada por el sol y curada por los hielos; raza sobria, producto de una lenta selección por el frío de los más rudos inviernos y por hambres colectivas y periódicas». Y es aquella misma atrasada y miserable España la que, por un lado, a través del mar, daba su vida a América, y por el otro derrotaba a Napoleón, que había osado invadirla.

Y en medio de todo brillaba como un sol el talento ardiente y activísimo de Goya. De todo eso fue testigo y sobre todo eso nos dejó su testimonio personal en forma de cuadros, de aguafuertes y de dibujos que bien valen una historia escrita, casi un anticipo, en trágico mayor, del cinematógrafo que vendría un siglo después de él. Es gracias a Goya que conocemos de visu la España invadida por Napoleón y todo su cortejo de horrores. El, a veces más que todos los historiadores, es el gran cronista de la gran aventura.

**«POEMES DE LLUM I TENEBRA»**

Libro de poemas en catalán de nuestro compañero R. Llop. 132 páginas de texto.

Precio 8 F. Pedidos a FEDIP, 27, rue Leningrad, París (8°) y al autor 24, rue Ste-Marthe,

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición A. I. T.

HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

**Util para el desarrollo de la Confederación. 5,00 francos.**

# Interviú al Noi del Sucre

**por JUAN FERRER**

— «España Libre», de Nueva York recientemente te ha dedicado una «Columna de Honor». Tú que eras tan sencillo, ¿qué te parece, Seguí?

— Que lo acepto solamente como Columna de Humor.

— No ignoro que eras humorista, esa suerte de futurismo. Tú no estás y el humor sigue, y gracias que perdure.

— Perdura la ficción de un Seguí aristocrático, por ese traje negro y el cuello-argolla que me improvisó Teresita cuando fui llamado por el Ateneo madrileño a explicar el cómo y el porqué del sindicalismo nuestro. Tú que me conociste en traje gris de «Cal Despenja» y alpargatas de a peseta el par...

— Y un pañuelo de seda mal anudado al cuello y el otro pañuelo, invariablemente blanco, que parecías ofrecer al público desde la tribuna...

— Esto es, todo ello para una absoluta libertad de movimiento que, al parecer, en el Ateneo de Madrid no comprendían. ¿Por qué insistís en presentarme en efigie que no me corresponde? Eso que lo hagan los lejanos de «Esp. Lib.», no vosotros. Cuando Viadiu te escandalizó por los gráficos «seguicidas» que insertasteis en un libro a mí dedicado, razón le sobraba.

— Ya sé, pero ello es pecata minuta comparado con la tenacidad de ciertos en presentarte como un Noi del Sucre realmente azucarado.

— No hagas caso. El hombre es lo que es, no lo que quieren que sea. ¿No dicen que la C.N.T. fue fundada en 1911 cuando está claro que la crearon en 1910? Por lo que me afecta en conducta, hasta 1923 estuve en libertario independiente sin que jamás me asustara el denominativo de anarquista. La policía, que yerra con frecuencia, en esto no se equivocó nunca por más patente de político que quisieran darme elementos ajenos, y algunos propios de una impropiedad patente.

— Exacto. Unos y otros hemos abusado de tu bonhomía, de tu amplitud de carácter. Un pobre Rico te declaró cualquier cosa, Maurín poumista, Paco Aguirre y Quemades izquierdista republicano, Doménec de Bellmunt de Acció Catalana, Pere Foix de Esquerra Catalanista, y ahora parece que los francmasones tratan de triangularizarte.

— Todo lo cual me tiene sin cuidado. La posteridad no me preocupa.

— Pero la actualidad preocupa a nosotros, y tú actual lo sigues siendo por estima cabal que te tenemos, y te tienen los jóvenes de hoy por las ideas de la Confederación que tan excelentemente expusiste, y que tus panegiristas políticos jamás mencionan. A partir de mayo del 68 hay que ver cómo lo nuestro resucita.

— Date cuenta que nuestro ideal es inextinguible por mucho que nos extingan a nosotros. Hemos apuntado un futurismo, una igualdad humana irrecusable, y las cortinas de humo desesperadamente establecidas por el enemigo explotador y autoritario, no conseguirán sino oscurecer el panorama social transitoriamente. La época del servilismo tradicional por fortuna ya está depasada, y la de sujeción voluntaria que actualmente reina por imperativo totalitario, conseguiréis vencerla si no os falta constancia y no os apartáis de la doctrina anarquista.

— Lo trágico es que cada paso adélante lo marca una tragedia. ¡Cuánto compañero irreemplazable ha caído desangrado a nuestro lado!

— No te hagas el Jeremías, y a empujar siempre. Los extintos no somos más que sombra. La otra noche Ferrer Guardia me recordaba lo suyo dedicado a los que quedan: «No llorar a los muertos: redimir a los vivos». ¿Qué tal? Un razonamiento de 1909 valedero para sesenta años después. En cuanto a mí, diles a esos neoyorkinos que no ofrecí mi vida sino que me la quitaron. Renunciar a la existencia es propio de cristianos de romance, no de personas que comprenden no poseer otro bien supremo que el de la existencia.

— Dicen ésos que la Confederación Nacional del Trabajo fue en gran parte obra tuya, que tu complexión atlética y tu vozarrón daban a tu elocuencia una fuerza de convencimiento arrolladora.

— ¡Oye, oye!, esa letanía me molesta. En la edificación de la C.N.T. fui uno de tantos, pero si artífices tuvo la sindical nuestra fueron José Negre y José Prat en Cataluña, Buenacasa y Chueca en Zaragoza, Galo Diez y Juan Ortega en las Vascongadas, Sierra y Quintanilla en Asturias, Rufino Macho en la Montaña, Sánchez Rosa en Andalucía, Juan Chacón en Galicia, Juan Lledó en Murcia, Romás Cortés en Valencia, Mauro Bajatierra en Castilla, y conste que nombro una pequeñísima parte de los compañeros que intervinieron directamente en la creación y la ascensión de la entidad confederal que, en definitiva, necesitaban 60.000 trabajadores españoles sindicados al margen de la U.G.T., central societaria morosa (el ugetismo resistió durante años al denominativo sindicalista, de sindicato), más dedicada a la mediatización del Estado que a la lucha franca del proletariado contra la burguesía y su baluarte autoritario. De hecho, la tibia actuación obrerista del iglesismo dio pie a la fundación de la C.N.T. como organismo recogedor del espíritu revolucionario de los trabajadores españoles. De tal suerte actuó nuestra sindical, tan de acuerdo con el sentir del obrerismo de empuje, que cuando aparecieron los comunistas intentando explotar la novedad revolucionaria rusa, se encontraron con la «mies» segada y almacenada por la C. N. T.

— Afirman los de «Esp. Lib.» del caso, que Salvador Seguí lanzó la idea de Sindicato Unico por primera vez en el Congreso Regional de Sans en 1918.

— Esto para una Columna de Humor es valedero, no para establecer una realidad histórica. La idea de Sindicato Unico procede de la victoria de acción directa conseguida por la Sociedad de Obreros Ebanistas de Barcelona y su Radio, ayudados en su ejemplar huelga por carpinteros, aserradores y demás especialidades de la madera. Puede decirse que el primer sindicato único tiene origen a últimos de 1917 por decisión de los sindicalistas madereros, con «Bonacasa», Albaricies, Salvadoret, España, Manero, Ciurana y otros en cabeza, siguiéndoles el Ramo de la Alimentación por iniciativa de los Fideeros, ganadores a pulso de otro conflicto equiparable, en heroísmo, al de los ebanistas. De manera que cuando interviene el Congreso de Sans en pro del Sindicato Unico, la modalidad ya está en desarrollo. Yo, sí, fui uno de los impulsores, pero impulsores el Sindicato Unico los tuvo a miles.

— ¿Y qué me dices del jabonazo que voy a leerte? Escucha: «Seguí fue el arquitecto de la huelga más formidable que hasta 1919 había llevado a cabo la clase trabajadora española, la huelga llamada de *la Canadiense*. Sobre la doctrina y la práctica del Sindicato Unico, Seguí preparó la batalla, dirigió las operaciones, y cuando creyó que había llegado la hora de reanudar el trabajo, en un discurso (...) hizo triunfar el criterio de la terminación de la huelga.»

— Estamos ahora en la Columna de Humo. ¿Por qué militarizar mi civilísima conducta nombrándome inmotivadamente capitán general de unas operaciones? Esta gente ignora que en la C. N. T. jamás hubo mandos, que en ella los acuerdos dimanan de la base y que la ejecución de los mismos está encargada, en lo representativo, a una serie de comités de tajo, de sección, de oficio y de sindicato que en Barcelona solían afectar a más de cien individuos. Que a uno o a varios nos designaran para tomar parte en un mitin o en unas gestiones no implica que la medida pegara galones a mangas. En el hecho de la Canadiense se logró promesa del gobernador Morote de soltar a los 200 tranviarios y electricistas presos en Montjuich por haber rechazado el brazalete de militarizados. La premisa del poncio era la de primero reintegrarse al trabajo y luego seguirían las libertades reclamadas, como así fue en efecto, pues nosotros creíamos en la palabra de Morote. Por lo demás, las reivindicaciones de los trabajadores de la Canadiense, anteriormente al mitin de las Arenas ya habían sido satisfechas y la huelga, general, fue proseguida para conseguir la libertad de los presos.

— ¿Y la corriente terrorista en la C.N.T.?

— La hubo, desde siempre, en las autoridades y en la patronal, no en quienes hubimos de defendernos del terrorismo legalizado. Por el resto, interpretar que anar-

quismo equivale a terrorismo es ridículo y crasoso a estas alturas. El anarquismo es una doctrina, no un procedimiento.

— Se dice en «Esp. Lib.» que tú era un grandísimo líder y que te asesinaron para evitar el fracaso del golpe de Estado del general Miguel Primo de Rivera.

— La Columna de Humor no se desmiente. Con tanto exceso de liderismo y de disposición supermilitarista, me cargan de aburrimiento y de sueño; así es que me reintegro a la tumba de los Confederales Desconocidos. Buenas noches.

— Buenas noches, compañero.

**JUAN FERRER**

# ANTENA

### CONTRAMILAGRO

MEJICO D. F. — Una iglesia de factura modernista, recién terminada, se vino al suelo en su techumbre en el momento mismo de su inauguración. El balance se cifra en 16 feligreses muertos y 25 heridos, varios de ellos de suma gravedad.

### LA CAZA

MADRID. — El jefe de Estado portugués, Américo Thomas, será huésped de honor del general Franco. Este lo invitará a una cacería en Santa Cruz de Mudela. Las piezas a cobrar ya están escogidas. (Inciso: Alfonso 13 fue una vez a cazar a Pinos Puente y por prevención fue detenido el anarquista Jordán. Este escribió a sus amigos: «He sido la primera pieza cobrada.» Por si acaso, los mudelanos podrían dejar la Santa Cruz sola por unos días...

### UNA CONTRADICCION PATRIA

DERIDA. — Los productores de fruta del Valle de Urgel están irritadísimos a causa de la disposición del gobierno aceptando grandes cantidades de peras y manzanas francesas, medida que acarrea el arrinconamiento de la fruta leridana por la mayor baratura del producto extranjero. De momento la provincia cuenta con unos 50 millones de kilos de fruta inmovilizados y con riesgo de perderse.

### CONSTRUCCION DE PETROLEROS

EL FERROL. — Por cuenta de casas constructoras japonesas los Astilleros Ascano van a construir unos cuantos buques cisterna de 300.000 toneladas bajo la dirección de casi un centenar de ingenieros nipones. No es trabajo lo que va a faltar en El Ferrol por ahora.

### CUESTA CARO, EL BABIECA

MADRID. — El presupuesto que Hacienda destina a la casa de Juan Carlos de Borbón, alias Príncipe de España, ha sido considerado en 7.631.000 millones de pesetas por el año 1970. Que aproveche, Juanito.

### RETIRO PARA LA VEJEZ

LOGROÑO. — En la céntrica calle de Cervantes dos ancianos de 65 y 71 años respectivamente: Justo López Pelayo y Andrés Ruiz Pérez, perecieron aplastados por el alero del edificio, que les cayó encima. Ambos logroñeses tenían la costumbre de arrimarse a la fachada del edificio siniestrado para tomar el sol.

### MISA DE PROTESTA

MADRID. — Elementos de la Falange han celebrado una misa funeraria en la capilla del Valle de los Caídos en loor al suicida Francisco Herranz y a las víctimas de la guerra, comprendidas las del «bando contrario». Ni gracias.

### OVEJAS EN ABANDONO

ALBACETE. — El lugarteniente de la guardia de Franco dijo que los miembros de la organización sienten un vivo malestar político debido a la falta de información por parte de las jerarquías nacionales. Teme, el lugarteniente, que el rebaño se disgregue.

### EL «DON» SE FORRO EL CHALECO

MADRID. — Como único presunto responsable de un descubierto de 1.228.712,60 pesetas en los servicios de Giro Postal y Caja de Ahorros de Carlet (Valencia), se cita, llama y emplaza al funcionario del Cuerpo Especial Ejecutivo de Correos, don Francisco García Ortega para que, en un plazo no superior a ocho días, deposite la citada cantidad en la Inspección General de Correos, y para ser oído en declaración.

### ANIMACION EN EL TEATRO DE LA ZARZUELA

En los últimos días de representación de «El último romántico y su tiempo» obra de Tellaeche, Soutullo y Vert adaptada por Enrique Llovet, se viene produciendo en el madrileño Teatro de la Zarzuela un escándalo sin precedentes que llegó el domingo a tener que parar la representación durante cinco minutos por la algarabía que se produjo entre los asistentes.

Dos frentes provoca la adaptación de Enrique Llovet con una clara separación entre ambos determinada por la edad. Los jóvenes aplauden, los menos jóvenes patean la obra. Los primeros ven una crítica a la generación anterior, y los criticados piensan que dicha crítica es injusta, y por injusta llegan hasta las manos, como sucedió en la representación del sábado-tarde. Y esta es la causa de los continuos escándalos.

Pero mientras tanto, el éxito de taquilla es fenomenal. «No hay billetes» desde el primer día.

### BANDERA TOLERADA

BARCELONA. — La bandera catalana es con frecuencia desplegada en fiestas callejeras, concursos de sardanas y fiestas religosas. Según nuestros informes, esa leve tolerancia obliga a los organizadores a oriflamar los colores con abstención absoluta de «griterías políticas». Como elemento folklórico, en suma.

### REDUCCION DE MUNICIPIOS

GUADALAJARA. — Según datos fidedignos, la emigración ofrece ventajas insospechadas, pues importante ha sido el avance logrado en la concentración de Municipios, que se pretende dejar reducidos a 150 de un total de 400 existentes en la actualidad. Poco a poco se va venciendo la tenaz resistencia de los pueblos a fusionarse o incorporarse con otros inmediatos. Durante los últimos 20 meses han sido suprimidos 14 Municipios; en tramitación se halla la supresión de otros 14, y en información o con los expedientes ya iniciados, otros 47. En total, serán unos 75 los Municipios que podrán ser suprimidos en una primera etapa. Y esto sólo es el comienzo, puesto que la emigración ha dejado sin vecinos a gran número de localidades.

### OTRA REFERENCIA

CIUDAD REAL. — No ha cesado el éxodo. Sin que se pueda determinar exactamente su número, es posible que radiquen actualmente fuera de esta provincia de 40 a 60.000 personas nacidas en ella lo que equivale al ocho o diez por ciento del censo global.

En el extranjero, los países que han registrado mayor inmigración ciudarrealeña son Alemania, Francia y Suiza. En tanto que los que prefirieron quedarse en España, optaron por Madrid, Levante, el Norte y Mallorca, y muchos por Cataluña.

### LA BRUTALIDAD DE LOS CONSEJOS DE GUERRA

MADRID. — Mientras el gobierno finge liberalización para obtener entrada en los organismos de la Comunidad europea, los tribunales de Franco prosiguen en sus manifestaciones de barbarie. Recientemente el tribunal militar de Burgos ha condenado al paisano Pedro Zudagui Ramírez a la pena de 20 años de presidio firme por supuesto delito de colocación de una bomba explosiva en el local de la Falange de Bermeo. La explosión no causó daños humanos ni apenas materiales. Lo único explosivo ha sido la condena salvaje impuesta por unos chupópteros de la nación a un hombre productivo.

### SUMA Y SIGUE

MADRID. — El T.O.P. se ha reafirmado en la pena de 20 años de reclusión impuesta al antifranquista Horacio Fernández Iguanzo, tildado de comunista, por haber sido condenado a muerte por los facciosos en 1938 e indultado; haber sido de nuevo condenado en 1943 a 14 años de presidio; juzgado en rebeldía en 1964 y sujetado a la pena de 20 años de encierro por asociación ilícita, que es la pena remachada hoy con motivo de la cuarta detención de este hombre sin otro delito que ser contrario a la dictadura franquista.

«Y ahora, señora tía, fíese de la amnistía.»

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

# COMUNICADOS

## CONFERENCIA EN BURDEOS

La F. L. de Burdeos organiza para el domingo día 14 de diciembre del año en curso, a las 9 y media de la mañana, en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande, una conferencia a cargo del compañero Domingo Gómez, que disertará sobre el tema: «*La filsofía anarquista y el hombre*».

Quedan invitados fraternalmente todos los compañeros y simpatizantes con estos actos ilustrativos y de actualidad.

### S. I. A. DE PERPIGNAN

Tous les adhérents et simpathisants de la section de S.I.A. sont priés d'assister à la dite assamblée le dimanche 14 décembre 1969 à 9 heures au Café Route de Thuir.

Ordre du jour : Information du secrétariat ; nomination du bureau représentatif (un secrétaire, trésorier et un adjoint) ; faits divers.

### GROUPE DES AMIS DE HAN RYNER

Dimanche 14 décembre, à 14 h. 45, Salle des « Amis », 114 bis rue de Vaugirard, réunion des Amis de Han Ryner. Causerie de Roger Maria, Vice-Président « France-Inde », à l'occasion du Centenaire de Gandhi : « Pensées hindoues pour les hommes d'aujourd'hui ». Une discussion amicale suivra. Invitation cordiales aux sympathisants.

Le nº 95 des « Cahiers des Amis de Han Ryner » est paru (, Allée du Château, 93-Pavillons-sous-Bo's) Au sommaire : Sadi de Gorter : Hem Day ; Louis Simon : Notre cher Hem Day ; Han Ryner : Deux préfaces : « Erasme » de Hem Day, « La Bonne Nouvelle éternelle » de Raymond Offner. Montons sur le banc ; Chéron-la Gargouille ; Philéas Lebesgue : Secrets ; Gaston Beïnet : Un écrivain bas-alpin, Han Ryner ; Georges Polti : Han Ryner dramaturge. Vladimir Muñoz : Bibliographie de H. R. dans la revue « Estudios ». Lettres de Han Ryner à Belval-Delahaye, etc.

**tierra y libertad**

*Periódico anarquista.*

### F. L. DE MONTPELLIER

Por el presente comunicado invita a toda la militancia, familiares, amigos y simpatizantes a la reunión en carácter familiar y solidario que tendrá lugar el día 21 de diciembre a las 3 de la tarde. Sorteo en la rue Vallat nº 21. Esperamos que nuestro llamamiento no será vano ya que la solidaridad es la más alta de todas las filosofías que el hombre puede imaginar. Demos ejemplo y acto de presencia.

### F. L. DE MARSELLA

Invitamos a todos los afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de enero 1970, dará comienzo a las 10 horas en nuestro local social.

## SIA

*Compañero. ¡A S. I. A. con Calendario y todo!*

### CICLO DE CONFERENCIAS EN ORLEANS

A partir del último domingo de enero de 1970 empezará una tanda de conferencias a cargo de la Federación Local C. N. T. Por ahora están previstos los compañeros Juan Ferrer, Francisco Isgleas y Blanca Esgleas. La primera tendrá lugar el 25 de enero a çargo del compañero Ferrer, quien versará sobre el tema «Futuro permanente de la C.N.T.»

### F. L. DE DRANCY

En asamblea celebrada el 7 de diciembre acordó patrocinar la edición del folleto del compañero Fabián Moro, «Las Juventudes Libertarias en España», texto integro de la conferencia que dio en la Federación Local de París. Se darán detalles al respecto.

### F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el dia 14 de diciembre a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre.

### EXTRAORDINARIO DE «UMBRAL

A ruegos del compañero Juan Clarambó, de Souppes, primer suscriptor al número Extra de «Umbral», hacemos constar que su patronímico es Juan en lugar de *Luis* como equivocadamente pusimos en nuestro número próximo pasado.

### Distribución de Turrones pro compañeros Ancianos o Inválidos

Este servicio anual solidario lo anunciamos un poco más tarde que de costumbre. ¿Causa? El cierre de la casa donde nos proveíamos, por enfermedad del fabricante. Por consiguiente hemos tenido que gestionar, habiendo dado últimamente con una casa muy lejana de Paris. Restablecido el servicio este durará hasta el mes de enero inclusive, rigiendo los precios siguientes :

| | |
|---|---|
| Jijona (pastilla) .. .. .. .. | 6 00 |
| Alicante, ídem .. .. .. .. | 6 00 |
| Mazapán, ídem .. .. .. .. | 5 00 |
| Yema, ídem .. .. .. .. .. | 5 00 |
| Panecillos de piñones (pieza) | 0 50 |

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

### F. L. DE LIMOGES

Convoca a todos los afiliados a la asamblea general, el día 14 de diciembre, en el lugar de costumbre.

### FOLLETO DE TATO LORENZO

A cuantos compañeros se nos dirigen solicitando pormenores para la financiación del mismo, les advertimos que hay dos procedimientos sencillos: Colaborar en la suscripción o formulando pedido para el día que el folleto salga. Aunque el pago por adelantado nos facilitaría la labor, queda a la voluntad de los solicitadores el hacerlo antes o una vez recibido el ejemplar o el paquete.

*Fomento de la Cultura Libertaria.*

### TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

**Un documento y una utilidad :**

## Calendario S. I. A. para 1970

Lleno de movilidad y rico en contenido aquí lo tenemos. No desmerece de sus anteriores y nos marca un año más de su existencia y de la nuestra. Esta vez nos retrotrae a la corazonada juvenil de mayo-junio de 1968, con todas sus imprecaciones, heroicidades e ingeniosismos. Hay una frase de aquellos días digna de ser esculpida en cerámica tal como ocurre en Provenza (lo hemos visto) : «Prohibido prohibir». Hay, en el Calendario, profusión de carteles, los más característicos, los que hacen época, religando estas impresiones gráficas un reportaje integral de los famosos sucesos revolucionarios.

Un documento vital, repetimos, que entrará en los hogares de amigos y compañeros, nota viril, y ennoblecedora de un paño de pared, que no arrincona, por tanto, la puntualización diaria, semanal y mensual de las diversas fases del año, con las notas astronómicas, además, que son el pan llevar de todos los calendarios.

S. I. A. nos ofrece un Calendario de guardar. Guardemos nosotros a S. I. A. para nuestro crédito familiar y solidario.

### CATALANS, CAP VIU!

Si teniu la mania de fer regals de cap d'any, penseu en la bona acceptació de

POEMES DE LLUM I TENEBRA impressions lluminoses d'un amic (Roc Llop) al qui la societat retingué cinc anys a la tenebra de Mathausen.

GARBUIX POETIC, variacions entre pastorils i irreverents d'un fulà de tal que es diu Ferrer.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA, l'autobiografia més clara i desvergonyida que s'ha escrit en el que va de segle.

*Vuit* francs el llibre de Roc.
*Dos* francs el «Garbuix».
*Deu* francs «De l'Anoia al Sena».
Tot plegat : 20,00 francs i bon profit.

Demaneu-ho al «C. S.».

J. CARMONA BLANCO

# CIUDAD CAIDA

*Un libro que levanta la moral.* 10,00 *francos.*

## COMMUNIQUE D'ITALIE

*(Suite de la page II)*

paglia où la police avait assassiné deux personnes et en avait blessé beaucoup d'autres.» (...) « C'est alors que fort opportunément pour cette même police éclatèrent les bombes du 25 avril et qu'elle procéda à l'arrestation de quatre personnes aux opinions anarchistes déclarées. » (...) « Pendant que les vrais coupables courent encore, la conjuration du silence enlève aux innocents emprisonnés toute possibilité de se faire entendre et de démasquer les agissements de la police et de la magistrature à leur égard. Que les fascistes, en fait, et, il faut le dire, avec un à-propos qui dénonce assez les connivences, aient intensifié précisément en ces jours-là leur activité terroriste, lui conférant même une dimension extraordinaire en s'attaquant à des objectifs que l'on eût pu définir comme des objectifs de « lutte sociale » : prisons alors en révolte, cantonnement de carabiniers... semble n'avoir intéressé personne. C'est seulement longtemps après le 25 avril que l'on découvrira qu'à Palerme un groupe de néo-fascistes a commis de semblables attentats. Désormais, on ne pourra qu'être rassuré sur « l'équité de la police » et sur son « impartialité » !

Ces citations sont extraites d'une lettre qui nous est parvenue de l'un des détenus, l'été dernier. Depuis, on le sait, la situation italienne, à l'image de celle de nombreux pays, n'a cessé d'évoluer dans le même sens : manifestations et grèves de plus en plus violentes, manifestations au grand jour des néo-fascistes. Dans ce contexte, les aspects moral et juridique du cas de ces six anarchistes italiens prennent une valeur de symbole. La société en décadence en vient peu à peu à bafouer ses propres lois.

*Le Comité « Solidarité »*

# Le nouvel état industriel

*(Suite du n° 584.)*

De nombreux observateurs ont remarqué que, mises à part nos quelques dernières familles possédantes, la situation était la même dans les pays communistes. Le grand historien anglais Arnold J. Toynbee écrivait en 1958 : « Du point de vu de l'employé, l'idéologie officielle du pays où il travaille a de moins en moins d'importance, pas plus que le fait qu'il soit au service d'une firme privée ou nationalisée ». Les chiffres cités par Galbraith confirment cette ressemblance :

...« Le travail effectué pour le gouvernement fédéral, les Etats et les localités représente 20 à 25 % de toute l'activité économique (des Etats-Unis). Ce chiffre était de 8% en 1929. Ceci dépasse largement la part du gouvernement dans des pays ouvertement socialistes comme l'Inde, dépasse également celle des royaumes sociaux-démocrates de Suède et de Norvège et peut être comparée à la part du gouvernement en Pologne, pays communiste, où l'agriculture, qui représente une partie importante de l'activité est encore privée ».

Si elle pouvait se mesurer, il serait intéressant de savoir s'il a fallu plus de souffrances à l'Ouest ou à l'Est pour arriver à ce même résultat.

Quelle conclusion tirer de cette évolution pour le mouvement anarchiste ? Le but est à la fois plus proche et plus difficile à atteindre. Le but est plus proche parce que le salaire uniforme (ou l'absence de salaire) que nous préconisons se ramène maintenant à réduire indéfiniment l'écart entre les salaires les plus élevés et ceux les plus bas. A priori cela semble simple puisque le technocrate est aussi interchangeable qu'un manœuvre et de plus, on peut en discuter le salaire, contrairement au bénéfice de « droit divin » du patron. Mais le but est encore plus difficile à atteindre parce que l'anarchiste individualiste se heurte à un système toujours plus gigantesque et d'autant plus implacable qu'il est dirigé par des irresponsables.

En effet, si le technocrate se sent responsable dans son secteur, il récuse absolument toute responsabilité pour laquelle il n'est pas payé, c'est le parfait fonctionnaire. Témoin cette anecdote à propos d'une usine de clous en U.R.S.S. Le rendement de l'usine était calculé au nombre de kilos de clous fabriqués et le directeur, malin, faisait fabriquer des clous énormes. Jusqu'au jour (hélas, longtemps après, après maints rapports, parce qu'il n'est pas bon de se plaindre en pays communiste) où l'on s'aperçu qu'il n'y avait plus de petites pointes en U.R.S.S. Nous avons évidemment en France les mêmes problèmes. La direction de l'E.D.F. s'est donnée pour tâche de fournir de l'électricité au meilleur prix. Ainsi refuse-t-elle d'utiliser les piles atomiques de construction française, avec lesquelles le prix de revient du kilowatt semble (c'est loin d'être évident) légèrement supérieur, même si cela doit diminuer les possibilités d'emploi dans les autres secteurs. Il serait évidemment malhonnête de supposer que le choix des piles américaines de Westinghouse est influencé par autre chose, des pots-de-vin par exemple. Par contre dans les centrales à charbon, l'E.D.F. fait de l'électricité beaucoup moins coûteuse ; mais là, pas de problème, puisque c'est un ordre d'un certain gouvernement qui, à une certaine époque, voulait éviter le chômage dans les charbonnages.

Quelle ironie lorsqu'on accuse les anarchistes de vouloir le chaos ! Quelle conspiration du silence sur l'organisation et les belles réalisations anarchistes de l'Espagne de 1936 à 1939 !, sur la validité du système confédéral, dont la Suisse est un exemple bien vivant, issu directement des idées de Proudhon et d'Alexis de Tocqueville.

Notre tâche essentielle consiste précisément à rompre cette conspiration, à exalter les réalisations d'hommes libres, à opposer nos besoins d'hommes aux prétentions de tel ou tel directeur à vouloir nous faire absorber à tout prix sa camelotte, à refuser l'obéissance aveugle. Nous ne nous contenterons plus d'aller en apprentissage, nous voulons savoir pourquoi nous faisons notre travail et pour cela nous voulons décider nous mêmes de notre travail. L'anarchiste travaille pour vivre, il refuse de vivre pour travailler. Si lointain qu'il puisse paraître, nous sommes d'avance assurés du succès. Il faut peut-être abrutir les gens pour les rendre plus dociles, mais il faut heureusement qu'ils soient libres pour que l'esprit inventif et, par suite, le rendement augmente et c'est à ce moment-là que nous secouons le joug.

Il suffit que nous maintenions vivant l'idéal libertaire et, même lorsqu'il a été complètement extirpé comme en U.R.S.S. après les purges, ou aux U.S.A. après les campagnes de haine bigote, nous le verrons, nous le voyons renaître inmanquablement parce qu'il est au cœur de l'homme et de sa compagne.

**LE HENAFF**

# NOUVELLE INTERVENTION DE LA S. I. A. DE BREST

L'apposition d'une plaque Gagarine au square du nom fut l'occasion de la part du P.C.F. et de ses annexes, C.G.T. en tête, d'une réclame tapageuse, par la présence de l'ambassadeur russe et du maire Lombard, indécente grotesque, au moment des informations relatant la répression en Tchécoslovaquie. Elle eut lieu sans incidents, les organisations dites de gauche continuant à être silencieuses devant le sort tragique de ce pays.

Au début de ce mois, une plaque ayant le nom de Jan Pallach, qui se suicida par le feu en 1968, fut mise contre celle de Gagarine et le M.J.R. profita pour envoyer à la presse locale un article assez long où il se déclarait adversaire de tous les régimes oppressifs. Cet article parut en bonne place ; à la suite de quoi, la S.I.A. de Brest rédigea un communiqué dans lequel elle informait l'opinion publique que l'opposition de la plaque Jan Pallach était une forme de protestation contre l'agression perpétrée du gouvernement russe envers le peuple tchécoslovaque. La S.I.A. déclarait qu'elle était intervenue aussi bien contre le franquisme que contre le totalitarisme russe à plusieurs reprises et aussi en France et était bien placée pour que toute équivoque soit dissipée. Elle demandait au M.J.R. quand s'était-il élevé contre les dictatures sévissant en Espagne, Portugal et Grèce. Elle ajoutait que se déclarer contre le marxisme et le capitalisme n'était pas nouveau. Pendant l'occupation allemande diverses organisations dont la Ligue française, ayant à sa tête Costantini s'en déclaraient adversaires résolus, mais passaient à la caisse du S. D., service policier hitlérien.

Notre communiqué, quoique bien plus court, ne fut pas inséré, ce qui démontre que, dans bien des circonstances, seuls nos propres moyens permettront de faire entendre notre voix : un avertissement à tous d'aller au renforcement de la S.I.A. et de celui des organisations amies.

B.D.I.C

# A PROPOS DU 11 NOVEMBRE

Une fois de plus, l'anniversaire de 1918 est le prétexte de mascarades militaro-religieuses et nous ignorons la date de leur suppression. Cinquante et un ans ont passé, mais ceux qui vécurent cette époque se rappelleront le nombre et l'importance des hôpitaux temporaires nécessités par l'énorme consommation des soldats dans cette tuerie de 1914-1918 et bien des mois après, nombre de blessés étaient toujours alités.

Etant pupille de la marine nationale pendant toute la durée de ce conflit et ayant été en traitement à l'hôpital maritime de Brest, à plusieurs reprises, j'ai vu en 1919, un soldat à qui on venait d'amputer une partie de ce qui lui restait d'une de ses cuisses et qui gémissait lamentablement ; ces scènes ne s'oublient pas. Etant hospitalisé en 1914 et en 1916, j'entendais souvent la nouvelle de l'arrivée d'un train de blessés dans l'arsenal, la nuit.

Après guérison ou considérée telle, les intéressés passaient devant les médecins de la marine, qui statuaient sur l'importance de leur convalescence ou encore leur renvoi au corps ; en 1916 j'étais sur les rangs avec eux, à 12 ans !

Dans les journaux où s'exerçait dame Anastasie, surnom de la censure, foisonnaient les éloges les plus outranciers aux Raymond Poincaré, G. Clémenceau, Joffre, Pétain, Foch, etc. ; ces derniers considérés invincibles et n'hésitant pas à partager la vie de leurs soldats.

En cette période, la vérité était cachée, mais de ci, de là, elle était visible, et pendant que ceux du front étaient exposés 24 heures sur 24 heures à la mort, à l'arrière le mercantilisme effréné régnait, les fabricants d'armement s'enrichissaient insolemment, tel Citroën.

Ceux qui s'élevaient contre la guerre, contre sa poursuite, risquaient les plus graves condamnations, sous le prétexte de « défaitisme », les conseils de guerre fournissaient aux bagnes d'Afrique, aux compagnies disciplinaires des révoltés par milliers.

Voilà le climat existant en novembre 1918, dont profitaient l'Eglise et le militarisme, au point que lors des élections législatives de novembre 1919, la nouvelle Chambre fut appelée bleu horizon, couleur de l'infanterie métropolitaine.

Cette noire période amena notre camarade Emile Cottin, tué devant Huesca en 1936, à tenter d'exécuter Georges Clémenceau, alors président du conseil de la Guerre, et reputé pour sa férocité, répondant à ceux qui lui reprochaient son esprit vindicatif : « Je fais ma guerre ».

Après la guerre, Poincaré et Delcassé mis à nu par beaucoup de témoignages et de documents, ne furent pas ménagés, le premier surnommé « Poincaré, la Guerre » et plus tard « L'homme qui rit dans les cimetières », à la suite de l'édition de cartes postales par « L'Humanité », d'une photographie le surprenant en train de rire dans un cimetière militaire de Verdun, étant accompagné par l'ambassadeur des Etats-Unis Miron Herrick.

Détails précis, en 1915, Marcel Cachin, député socialiste en ce moment et directeur de « L'Humanité », succédant à Jean Jaurès, tué pour son action antiguerrière, au lieu de continuer l'œuvre de l'assassiné, fit dans ce journal une campagne belliciste, se rangeant dans le camp des « jusqu'auboutistes » ; pis même, Poincaré l'envoya en Italie, alors neutre, pour subventionner Benito Mussolini et alimenter sa campagne pour l'entrée en guerre de ce pays aux côtés de l'Entente (1) ; en 1918 il est aux côtés de Poincaré pour assister à l'entrée des troupes françaises à Strasbourg, symbolisant le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.

Donc, cette période fut lugubre pour les tràvailleurs, pour le pays appauvri d'hommes en pleine force, en biens ; les régions du Nord et du Nord-Est dévastées ; le bureau de la C.G.T. compromis par la collaboration de ses membres, Jouhaux en tête, n'étant plus capable d'action énergique, la réaction triomphait.

Or, que voyons-nous actuellement ? La CGT, l'ARAC faisant chorus avec les ennemis de la classe ouvrière, participant aux cérémonies officielles en ce jour du 11 novembre. La preuve s'étale dans la presse locale : appel de l'ARAC publié dans « Le Télégramme de Brest », du 7 novembre ; appel des syndicats de cheminots C.G.T. et C.F.D.T. dans « Le Télégramme de Brest » du 10 novembre, pour le dépôt d'une gerbe au monument aux morts situé dans le hall de la gare.

On peut se demander jusqu'à quel degré le P.C.F. et ses organisations annexes vont descendre dans leurs marécages ; et tout cela est fait sur ordre du gouvernement russe, le bien-être des travailleurs passant à un plan inférieur.

Les pacifistes de toutes natures doivent s'élever contre ces attitudes néfastes. Il y a déjà lieu de réclamer la cessation de toutes ces cérémonies cocardières qui n'ont aucune raison d'exister, et la suppression de ces monuments funéraires érigés dans chaque commune, au temps de Poincaré et celui de ses successeurs.

Pour y aboutir, constituer une force imposante, cela dépend de chacun de nous.

**A. LE LANN**

(1) Le camarade italien, Armando Borghi, mort récemment, en fait allusion dans son livre « Mussolini en chemise ».


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# LES BIDONVILLES

En 1967, sous le règne de notre grand monarque fut lancée « l'opération anti-bidonvilles ». Or, le département de la Seine-Saint-Denis est bien pourvu en villégiatures de cette nature (Aubervilliers, La Courneuve...).

Madame de Gaulle, en bonne patronesse, était sans doute à l'origine d'une opération de telle envergure?

Un coup de téléphone du secrétariat de l'Elysée au cabinet du préfet de Seine-Saint-Denis conseillait de « faire quelque chose ». « Faire quelque chose » ?... On avait déjà essayé de « nettoyer » au bull-dozer, mais la misère est d'une impudence opiniâtre et les baraques réapparaissaient rapidement.

L'Etat comptait sur son administration « pour l'idée géniale ».

Il fut donc décidé de s'intéresser au bidonville de La Courneuve, situé en bordure de la Vieille Mer et à proximité de la R. N. 301 (avenue R. Salengro) et comme on ne pouvait rayer de la carte ce *cancer* (trop de frais à attendre si on voulait reloger ces gens décemment et rapidement) l'opération « bistouri » fut remplacée par « l'opération équipement et mise en valeur ».

« L'idée géniale » : « Assainir » le bidonville grâce à un réseau d'égouts.

Des canalisations furent donc posées : le tout fut complété par une station de pompage des eaux indispensables à leur déversement dans le canal de la Vieille Mer.

Moins de 48 heures après cette « intelligente opération » le réseau d'assainissement était tout naturellement obstrué par des déchets de toutes sortes...

Coût de l'opération : environ 15 millions d'anciens francs !

C'est sans doute ce que l'on appelle un investissement de prestige ou comment on glorifie la misère.

Hé ! vous les « paumés » fermez la « on » assainit pour vous !

Et vive la Direction départementale de l'équipement !

Concorde gadget du prestige nationale à un mal démentiel de se voir octroyer des crédits ?

Pourquoi la construction qui n'a rien de prestigieuse devrait avoir les siens avec facilité, afin de supprimer d'abord tous les bidonvilles et ensuite les 3 millions d'appartements surpeuplés, je vous le demande ?


Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

**informe ses amis que le calendrier pour 70 est en vente à l'administration du «C. S.». Prix : 5 F. Très nombreuses reproductions de tracts et d'affiches de mai 68**

**C. N. T. - J. A. S.**

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).


**SIEGE SOCIAL**

**39, rue de la Tour-d'Auvergne**
**Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64**
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :

| | |
|---|---|
| Trois mois ..... | 10 F |
| Six mois ..... | 20 F |
| Un an ..... | 38 F |

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

GFP 3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

18 DECBRE. 1969
NUMERO 586
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE


## Nous continuons notre « COMBAT »

En disant que l'Anarcho-syndicalisme connaît actuellement un regain de popularité, nous ne faisons que constater.

Toute une jeunesse se préoccupe de ce courant syndical qui veut que : « Les organisations confédérées n'ont pas en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper d'aucun parti ni secte ; ceux-ci pouvant en dehors et à côté, poursuivre en toute liberté la transformation sociale. »

Même nos adversaires, les syndicalistes « de dialogue » se voient contraints de chanter les louanges d'un syndicalisme : « préparant l'émancipation intégrale qui ne peut se réaliser que par l'expropriation capitaliste. Un syndicalisme qui préconise la grève générale comme moyen d'action et considère que le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance sera, dans l'avenir, le groupe de production et de repartition, base de réorganisation sociale. »

Un syndicalisme que nous revendiquons parce que nous y sommes toujours restés fidèles et que nous voulons aider à s'épanouir.

Dans ce but, nous devons utiliser la contexture sociale actuelle et amplifier notre propagande. Une diffusion intensive de LE COMBAT SYNDICALISTE est donc souhaitable et la Commission Administrative Confédérale a décidé une édition hebdomadaire sur huit pages en français et un dépôt supplémentaire à tous les militants qui voudront nous aider dans cette tâche de vulgarisation.

Les commandes devront être faites à notre siège confédéral, 39, rue de la Tour d'Auxergne, Paris (9e). Les fonds recueillis par la vente de ces numéros seront adressés C.N.T.F. — C.C.P. 20 990 10, Paris. Précisez : vente X numéros du « C. S. » sur le talon du mandat.

*L'Administration du « C. S. »*

# La « Nouvelle Société »

Comme ça, notre premier ministre l'a dit et répété dans tous les azimuts ; nous allons l'avoir cette nouvelle société, plus juste, plus humaine, où chaque individu, mâle ou femelle, trouvera toute faite, une place « pépère » pour se la couler « douce » jusqu'à la fin de ses jours.

Et d'ailleurs cela a déjà commencé. Bien sûr, pour quelques uns seulement, mais à tout il faut un commencement et puis il faut le laisser souffler que diable.

Le début de ce paradis — disais je — a commencé pour ces quelques centaines de pauvres spéculateurs, qui maintenant font revenir noblement les quatre sous qu'ils avaient planqué ailleurs en un moment d'égarement. Bien entendu, pour encourager ces bonnes âmes à reintégrer le « flouze » dans le bercail ancestral, on leur donne une petite prime allant jusqu'à 22 pour 100. Voilà déjà un bout de chemin fait dans le bon sens.

Sans doute, notre « premier » va continuer sur sa lancée et alors tous les espoirs nous sont permis. Oyez, braves gens : des autoroutes, vous en aurez, bien sûr, à péage perpétuel, de façon à ce que ces petits gagne-pain des banques privées puissent quand même manger à leur faim. Bien sûr, il y aura toujours quelques esprits chagrins pour râler et raconter que les deniers de la collectivité servent toujours aux mêmes, que l'on manque de ceci ou de cela, mais l'on peut toujours répondre que ces gens-là n'y connaissent rien à la nouvelle société...

Ma parole, il l'a sortie de la manche de sa veste cette nouvelle chose qu'il nous promet. Et pour peu qu'on le laisse faire, le changement de structures du nouveau machin, sera vraiment radical.

Tous les ministères de quelque chose, il va nous les vider de toute leur substance inutile, de même que les secrétariats et les subsecrétariats ainsi que les cabinets. Allez, tout ce joli monde au chômage. Dans l'armée il va tout juste laisser de quoi former une équipe de pétanque pour pouvoir quand même la confronter à l'armée andorrane. Au ministère de l'Intérieur, plus de quadrillages dans l'exagone, puisque cela va tourner rond.

Ah ! fini le monde à papa. Maintenant le tennis à la portée de tous, au même titre que le beurre. Les horaires de travail, ce sera radical, plus de semaine anglaise, dans la nouvelle société d'action-

*(Suite page II)*

AFFICHE TIREE EN MAI 68. — Aujourd'hui Chaban propose que dans sa « nouvelle société », l'aliénation des travailleurs soit l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

8° 565

# L'ETAT «MARXISTE» VU PAR MICHEL BAKOUNINE

Cette révolution consistera dans l'expropriation soit successive, soit violente des propriétaires et des capitalistes actuels, et dans l'appropriation de toutes les terres et de tout le capital par l'Etat, qui, pour pouvoir remplir sa grande mission économique aussi bien que politique, devra être nécessairement très puissant et très fortement concentré. L'Etat administrera et dirigera la culture de la terre au moyen de ses ingénieurs appointés et commandant à des armées de travailleurs ruraux, organisés et disciplinés pour cette culture. En même temps, sur la ruine de toutes les banques existantes, il établira une banque unique, commanditaire de tout le travail et de tout le commerce national.

On conçoit qu'au premier abord, un plan d'organisation si simple, en apparence au moins, puisse séduire l'imagination d'ouvriers plus avides de justice et d'égalité que de liberté, et qui s'imaginent follement que l'une et l'autre peuvent exister sans liberté, comme si, pour conquérir et pour consolider la justice et l'égalité, l'on pouvait se reposer sur autrui et sur des gouvernants surtout, quelque élus et contrôlés qu'ils se disent par le peuple ! En réalité, ce serait pour le prolétariat un régime de casernes, où la masse uniformisée des travailleurs et des travailleuses s'éveillerait, s'endormirait, travaillerait et vivrait au tambour. (Œuvres, IV, 382-383,72).

***

Les ouvriers de la France ont perdu leur pauvre latin. Jusqu'à cette heure ils avaient bien souffert de leurs propres souffrances, mais tout le reste : leur idéal, leurs espérances, leurs idées, leurs imaginations politiques et sociales, leurs plans et projets pratiques, rêvés plutôt que médités pour un prochain avenir, tout cela ils l'ont pris beaucoup plus dans les livres, dans les théories courantes et sans cesse discutées que dans une réflexion spontanée basée sur l'expérience journalière et la vie. De leur existence et de leur expérience journalière ils ont fait continuellement abstraction, et ils ne sont point habitués à y puiser leurs inspirations, leur pensée. Leur pensée s'est nourrie d'une certaine théorie acceptée par tradition, sans critique, mais avec pleine confiance, et elle n'est autre que le système politique des Jacobins modifié plus ou moins à l'usage des socialistes révolutionnaires. (Œuvres, II, 232, 70).

Dans l'Etat populaire de M. Marx, nous dit-on, il n'y aura point de classe privilégiée. Tous seront égaux, non seulement au point de vue juridique et politique, mais au point de vue économique. Au moins on le promet, quoique je doute fort que, de la manière dont on s'y prend et dans la voie qu'on veut suivre, on puisse jamais tenir sa promesse. Il n'y aura donc plus de classe privilégiée, mais un gouvernement, et, remarquez-le bien, un gouvernement excessivement compliqué, qui ne se contentera pas de gouverner et d'administrer les masses politiquement, comme le font tous les gouvernements aujourd'hui, mais qui encore les administrera économiquement, en concentrant en ses mains la production et la *juste* répartition des richesses. (Œuvres, IV, 476-477, 72).

Je suis un partisan convaincu de l'*égalité économique et sociale*, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. Mais, partisan quand même de la liberté, cette condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations productrices librement organisées..., mais mais non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat.

C'est là le point qui divise principalement les socialistes ou collectivistes révolutionnaires des communistes autoritaires partisans de l'initiative absolue de l'Etat. (Œuvres, IV, 250, 71).

... l'égalité n'est possible qu'avec et par la liberté. (Œuvres, V, 337, 71).

L'égalité sans la liberté c'est le despotisme de l'Etat, et l'Etat despotique ne saurait exister un seul jour sans avoir au moins *une* classe exploitante et privilégiée : la bureaucratie, puissance *héréditaire* comme en Russie et en Chine, ou *de fait* comme en Allemagne et chez vous.

Notre grand et vrai maître à tous, Proudhon, a dit, en son beau livre de *La Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, que la plus désastreuse combinaison qui puisse se former serait celle qui réunirait le socialisme avec l'absolutisme, les tendances du peuple vers l'émancipation économique et le bien-être matériel avec la dictature et la concentration de tous les pouvoirs politiques et sociaux dans l'Etat.

Que l'avenir nous préserve donc des faveurs du despotisme ; mais qu'il nous sauve des conséquences désastreuses et abrutissantes du *socialisme autoritaire, doctrinaire* ou *d'Etat*. (Nettlau, 248, 68).

# L'initiative des habitants de St-Clair-Hérouville (Calvados)

Saint-Clair-Hérouville est situé à 3 km de Caen. 1.700 habitants en 1965, 17.000 aujourd'hui. Avec une telle rapidité d'augmentation de population les problèmes ne pouvaient tarder à se poser.

C'est surtout celui de transports qui devint crucial. « Les Courriers Normands », comme les autres sociétés de ce genre en province, assuraient le trajet par car entre Sain-Clair-Hérouville et Caen. Ils devinrent insuffisants car toute cette nouvelle population travaille dans cette dernière ville.

Exaspérée par l'incohérence des transports la population décida de passer à l'action. On voulait un réseau cohérent de transports en commun et aussi l'abolition d'un plan prévoyant l'emplacement retenu par une station-service

On organisa l'opération « stop solidarité » : les automobilistes de la région collèrent sur leurs parebrise un macaron comme signe de reconnaissance signifiant leur protestation et leur engagement à prendre tous les piétons qui désiraient se rendre à Caen. Car on avait décidé de boycotter « les couriers normands ».

Cette opération recueillit un plein succès malgré un important déploiement des forces de l'ordre sur les lieux. Succès tant par l'approbation générale de la population unie que sur le plan de l'efficacité : « Les Courriers Normands », devant cette pression, cédèrent en décidant « de remédier à la situation immédiatement ».

Ce qu'il faut noter c'est que cette opération fut proposée par une association d'habitants dont le promoteur, brave technocrate bourgeois, a été complètement dépassé par sa « base ».

Notons également la maladresse des sections locales du P. S. U. et se la C.I.R. (Convention des Institutions Républicaines) qui tentèrent de récupérer le mouvement par des messages de sympathies mais ne faisant, en fait, qu'effaroucher la population qui ne voulait pas politiser le mouvement.

C'est toujours ainsi : chaque fois que des gens ont des bonnes idées, qu'ils deviennent virtuellement des révolutionnaires il y a toujours ds partis politiques et des politiciens qui essaient d'en tirer profit.

VIENT DE PARAÎTRE
LE CALENDRIER
S.I.A.
POUR L'ANNÉE 1970
Toute la lexicographie de Mai 1968
Prix : 5 Francs
Commandez - le au C. S. et à S. I. A.

## La «Nouvelle Société»

*(Suite de la page I)*

nariat. La bonne semaine turque. soit deux heures de boulot par mois.

Evidemment, nous, nous allons le laisser faire ; nos affaires sont en de très bonnes mains, et tout va s'arranger sans le recours de l'action de ceux qui travaillent. Sans l'action directe de cette classe condamnnée d'avance à faire les frais de toutes les combines des autres. En attendant qu'ils comprennent, laissons faire notre bonheur et notre éducation à notre premier titre. *MARZAL*

# COMMUNIQUES

JEUNESSES ANARCHO-SYNDICALISTES

*Union Locale de Marseille*

Permanence tous les soirs de 18h à 20h au siège de la CNT. Salle 3 et 3B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1°). Réunion à partir de 15h30 tous les samedis après-midi.

U. R. DE LYON

La bibliothèque de l'U. R. de Lyon est en cours de réaménagement. Actuellement, la 1re série (politique, social-économie, syndicalisme, théories philosophiques révolutionnaires et syndicales) comprend 99 volumes. Néanmoins il nous manque la totalité des œuvres de M. Bakounine, Monatte, P. Besnard, Pouget, J. Grave, M. Stirner, E. Malatesta, E. Mühsam, Landauer, G. Sorel, C. Bontemps, Berthier, etc.

Ceux qui pourraient nous aider ou nous fournir les œuvres en question sont priés d'écrire ou d'envoyer à J. Dubois, 22, ch. du Vieux-Moulin. — 69-Tassin-la-Demi-Lune.

Les frais de port seront payés par le bureau de la 17e U. R.

JEUNESSES ANARCHO-SYNDICALISTES

Les 1 et 2 novembre 1969 s'est déroulé à Tassin (Rhône) le premier congrès des Jeunesses de la C. N. T.

Ce congrès fait suite à l'accord pris au XIIIe congrès confédéral de fédérer les différentes sections de jeunes de la C.N.T. pour leur donner une efficacité accrue dans leurs terrains particuliers de lutte. A l'unanimité le congrès a décidé de regrouper et de transformer les sections des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires en une Fédération des Jeunesses Anarcho-Syndicalistes (JAS-CNT).

Un bureau confédéral a été nommé. Son secrétariat se trouve à Marseille.

D'ores et déjà nous lançons un pressant appel à tous les syndicats, UL et UR de la CNT, ainsi qu'à tous les militants de l'AIT en France pour qu'ils constituent des Fédérations Locales de Sections JAS.

Nous appelons les affinitaires et sympathisants à rejoindre et renforcer ces sections.

Les sections en formation sont priées de prendre contact en écrivant à Bureau fédéral des JAS-CNT, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, salle 3 et 3B. 13-Marseille (1°).

L'UNION LOCALE DE PERPIGNAN

Communique à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encalcé à partir de 8h30.

# Bi - centenaire anti NAPOLEON

En présence des manifestations officielles et subventionnées tendant à ranimer le culte de l'empereur, les soussignés estiment de leur devoir d'élever la protestation de l'humain orienté vers l'entente et la paix. Cette orientation requiert la culture de ce que chacun sent de meilleur en lui ; et il est par contre dangereux, face au progrès atomique, bactériologique et chimique, de réveiller dans l'esprit des Français l'admiration pour les fausses gloires napoléonniennes, comme il le serait en Allemagne de susciter des sentiments pro-hitlériens.

Du fait que les officiels ne l'aient pas compris, résulte pour ceux qui sentent en eux la conscience de l'humanité, le devoir de s'adresser à la raison de leurs concitoyens et de leur demander de faire écho à leur protestation.

Ont signé ce texte (par ordre de réception d'accord) : Jean Rostand, Henri Guillemin, Jeanne Humbert, Henri Jeanson, Maurice Lime, Charles Vildrac, Robert Jospin, Jules Romains, André Casteilla, Pierre-Valentin Berthier, René Dumont, Edmond Naegelen, Camille Belliard, Théodore Monod, Florence Littré, Armand Lanoux, Léo Campion, Dr Robert Vialletel, Bernard Clavel, Emile Bauchet Henry Poulaille, Michel Ragon, Alphonse Barbé, Marcel Caloin, Léon Vergne, Magdeleine Paz, Romain Roussel.

# De Séguy à Pompidou

La grève de l'EDF, déclenchée par le CGT sur ordre du PC, a tournée à la farce folklorique. Après beaucoup de bruit on a remis rapidement le jus parce qu'il faisait froid. Comme s'il n'était pas possible de canaliser les coupures en laissant du courant aux foyers domestiques et en le coupant aux industries.

Les mêmes arguments des bonzes syndicaux de la CGT sont avancés à la SNCF au moment des vacances ; il ne faut pas gêner les départs, il ne faut pas gêner les week-ends, etc.On voit aussi pendant les grèves des cheminots circuler quelques trains, ce sont toujours les trains de luxe (Mistral, Drapeau, Capitol, etc.). Ce qui prouve amplement qui la CGT favorise.

Ce qu'on ne dit pas c'est que tout cela découle des accords Pompidou-Séguy scellés à Grenelle en mai 68.

Pompidou et Séguy, c'est-à-dire le gaullisme et le bolchevisme se sont mis d'accord pour amener le peuple à se mettre à la remorque de l'une ou de l'autre coterie.

Les grèves folkloriques n'ont pour but que de manifester l'existence d'une CGT qui cependant est bien d'accord avec le pouvoir pour maintenir la continuité de l'Etat. L'espoir des bolchevistes, comme des gaullistes c'est qu'à l'occasion d'une grève folklorique, les « gauchistes » et autres anarchistes ne marchent pas, dans lequel cas on ne manquerait pas de faire une propagande tapageuse en les faisant passer pour des « jaunes » ou bien on espère qu'ils se livreront à quelques sabotages dans lequel cas on dirait que ce sont des provocateurs.

Les travailleurs doivent comprendre que leurs ennemis implacables actuellement en France sont le gaullisme pompidolien et le bolchevisme. L'un comme l'autre sont animés de la même soif de pouvoir, du même désir d'autorité.

En France Pompidou tient la Finance. Séguy doit avoir recours à la Finance pour faire face aux dépenses somptueuses de la CGT et du PC, qui entretiennent un important personnel sans compter les immeubles, les voitures, les déplacements par avion ou en 1e classe des chemins de fer des bonzes syndicaux, et sans oublier les gueuletons et les réceptions. Les cotisations des gogos syndiqués à la CGT ne suffisent pas et il faut bien que Pompidou augmente continuellement les subventions.

Toute la question est là. Pour la conquête de la Lune Pompidou a sa fusée, c'est la CGT, et son cosmonaute c'est Séguy.

R. J. SOURIANT

# Un point d'histoire

C'est au XIXe siècle que l'anarchisme se greffe pour la première fois sur un mouvement de masse : la Première Internationale.

La Révolution russe fut l'occasion d'une première réalisation anarchiste s'étendant à l'Ukraine, la « maknovitchna » (1918-1921). De même en 1921, la révolte des matelots de Cronstadt et des ouvriers de Pétrograd fit voler en éclats le mythe de l'Etat prolétarien. Les deux mouvements condamnant les bergers politiques furent odieusement réprimés par l'armée rouge aux ordres de Trotsky.

L'anarcho - syndicalisme contribua, notamment au début du vingtième siècle à une nette amélioration de la condition de la classe prolétarienne par le truchement de l'action directe (sans intermédiaire, non parlementaire...). Les effets de cette action se ressentirent, en France, mais devaient trouver leur couronnement dans la Révolution espagnole de 1936. La collectivisation des industries et de la terre avait gagné la presque totalité de la péninsule ibérique malgré la politique équivoque du gouvernement républicain. Mais la gestion autonome devait sombrer devant les traîtres staliniens et les barbares franquistes.

Désormais les expériences libertaires menées dans des circonstances tragiquement défavorables allaient être méconnues, sous-estimées, calomniées.

CAMARADES :

Pour la diffusion de la propagande syndicaliste révolutionnaire de l'Association Internationale des Travailleurs.

Pour le développement de la C. N. T., participez à la

Grande souscription pour la propagande !

# Saclay, la finance et l'indépendance nationale

A Saclay, comme en de nombreux points par ailleurs, les employés se démènent sous la douche froide des licenciements. Pour comprendre le marasme qui atteint ce secteur, il est nécessaire de considérer notre panier de crabes national dans son ensemble. A l'origine, le centre d'études nucléaires de Saclay a été lancé par F. Joliot-Curie qui voulait en faire un centre spécialisé dans l'étude du monde infiniment petit des atomes, des noyaux et des particules élémentaires dont est constitué la matière. Il est tout à fait normal que ces jeux de savants soient rentables pour le pays et l'argent nécessaire fut accordé à condition que l'étude principale fut la production de l'électricité nucléaire. On sait que dans une centrale au charbon, le charbon est utilisé pour chauffer de l'eau dont la vapeur surchauffée est utilisée pour actionner des turbines. Dans les centrales nucléaires, le même résultat est obtenu en « brûlant » de l'uranium. Jusque là rien à dire, la société aussi bien que les savants étaient satisfaits. Les crédits affluèrent d'autant plus vite que bientôt les militaires et notre « Guide Suprême » (hélas soustrait à notre admiration dévote) y virent un moyen de faire eux aussi joujou et de bomber le torse devant leurs petits copains étrangers. En effet, malheureusement, les bombes atomiques utilisent un phénomène nucléaire analogue, l'uranium « brûlant » cette fois-ci d'un seul coup. Je ne parlerai pas de l'encouragement des financiers puisque ceux qui nous gouvernent sont leurs représentants. Chacun sait qu'une telle entreprise engendre des commandes de l'Etat juteuses et grasses à souhait qu'il suffit de s'octroyer.

Les meilleures choses ont une fin. La bombe est pratiquement au point, ce n'est plus qu'une question d'essais, de mise au point et surtout de gros sous et heureusement on sait faire aussi de l'électricité nucléaire. Loin de moi d'oublier les hôpitaux, les écoles et les autoroutes qui s'envolent en nuages dans le Pacifique, mais limitons nous ici à l'électricité nucléaire. Maintenant que nos deniers (pas ceux de l'Etat) ont servi à essuyer les plâtres, il y a des sommes énormes à gagner dans la mise en œuvre et l'exploitation nationale de cette source d'énergie. Seulement, voilà, compte tenu de la période actuelle des vaches maigres, on ne peut pas trop se disperser.

Rappelons néanmoins qu'il existe actuellement trois méthodes pour faire de l'électricité nucléaire : la méthode française (réacteurs à graphite-gaz), la méthode américaine (réacteurs à eau légère) et la méthode de l'avenir (réacteurs à neutrons rapides). Outre la houille blanche, on tire encore de l'électricité des centrales à charbon et, depuis une quinzaine d'années, de centrales au fuel qui sont d'autant plus avantageuses que le prix du fuel a baissé de moitié depuis 1964 (qui l'eut cru alors que le prix de l'essence monte, monte, ...).

Ceci explique probablement l'attitude de l'EDF qui, voulant produire de l'électricité au meilleur prix, pousse le fuel plutôt que les centrales nucléaires. Dans le rapport PEON n° 1 (1964) le prix de l'électricité par le fuel était prévu de l'ordre de 1 centime/thermie et l'électricité nucléaire pouvait devenir rapidement compétitif. Le prix du fuel ayant baissé, le rapport PEON n° 2 (1967) compte le prix de l'électricité-fuel à 0,65 c/th ; alors qu'en 1969 l'EDF négocie déjà des contrats à 0,6 c/th, rendu port.

Les partisans de l'électricité nucléaire, notamment les gens du CEA, ripostent que c'est là une vue à court terme et qu'à long terme l'électricité nucléaire doit nécessairement l'emporter ; ce qui est d'ailleurs vrai et qu'il urge par conséquent de ne pas brader notre potentiel scientifique : entendez par là de ne pas démanteler le CEA. En outre, le fuel nous met à la dépendance des événements internationaux. Qu'adviendrait-il si une guerre bloquait l'arrivée de pétrole ?

Ces problèmes n'en seraient évidemment pas si les crédits du pays n'étaient pas gaspillés dans les nuages par ailleurs. Bref, passons. Voici, présenté par la Commission de la recherche du CEA, les résultats de la comparaison nucléaire-fuel pour le coût du kwh et des investissements nécessaires.

| | coût en c/kwh | Investissement en F/kw |
|---|---|---|
| graphite gaz | 2,8 | 1 200 |
| eau légère | 2,6 | 1 030 |
| eau lourde | 2,5 | 1 060 |
| fuel (à 0,6 c/th) | 2,6 | 600 |

La comparaison fuel est faite avec du fuel rendu port (0,6 c/th) et non sur le site d'utilisation. Une comparaison valable ne devrait être faite que pour un site donné. Le coût du transport du fuel entre le Havre et Paris est de 0,164 c/th (voir les rapports 67 et 68 de la production thermique EDF), ce qui majore de 0,30 le coût du kwh fuel. En outre le nucléaire est pénalisé par une durée d'amortissement de 20 ans au lieu de 30 ans, ce qui augmente le fuel d'environ 0,07 c/kwh. De plus, les valeurs prises pour le nucléaire ne tiennent pas compte de l'effet de série et de duplication qui serait obtenu avec des commandes de 4 ou 5 centrales ; c'est ainsi que pour deux autres unités placées à Fessenheim en graphite gaz, on obtiendrait 2,6 c/kwh et un investissement de 1.000 F/kw. Il faut noter qu'en l'espace de 4 ans, le coût du graphite gaz a baissé de 40 % (de 4 à 2,8 c/kwh) par rapport aux prévisions du 5ème Plan.

L'électricité nucléaire est donc soumise à très forte concurrence au moins dans les quelques années à venir puisque les possibilités de baisse du prix du fuel sont plus importantes que celles du nucléaire.

Dans la mesure où le gouvernement consent à accorder des crédits pour la production d'électricité nucléaire, on a le choix actuellement entre les méthodes française (graphite-gaz) et américaine (eau légère). D'après le tableau ci-dessus l'EDF pencherait évidemment pour la méthode américaine qui est cependant de peu la moins chère. Le CEA et tous les partisans de « l'indépendance nationale » sont pour la méthode française beaucoup plus économique en devises. On sera peut-être surpris de compter les gens du P.C. parmi ces derniers. Comment les communistes font-ils pour concilier leur désir d'indépendance nationale ici avec leur allégeance à Moscou ? Mystère.

Parmi les partisans de la méthode américaine, il y a évidemment les trusts américains intéressés et notamment la Westinghouse Electric Corp. Voici un extrait d'une revue américaine « Nucleonics Week » du 25-09-1969.

« Au cœur du problème industriel, et donc de la décision finale sur le type de réacteur que la France décidera de commander, on trouve l'effort fait par Westinghouse l'année dernière pour former un groupement européen de construction d'équipement électrique lourd, qui aurait un chiffre d'affaires de 1 milliard de dollars par an et qui serait fondé sur la Société Jeumont-Schneider, le deuxième producteur français dans ce domaine (Nucleonics Week, 19-12-62,2). Jeumont-Schneider a une participation importante dans Framatome, qui possède, pour la France, la licence Westinghouse pour les réacteurs à eau sous pression. Au printemps dernier, le Ministre de l'Industrie de De Gaulle a fait à Westinghouse une réponse du type « pas en ce moment » à la demande de prise de contrôle de Jeumont-Schneider, mais le Ministre faisait apparemment si peu de cas du projet américain qu'il a envoyé son refus par la voie maritime... et quand, 29 jours plus tard, Westinghouse le reçut à Pittsburgh, la France avait à sa tête un nouveau Gouvernement, plus souple.

On rouvre maintenant le dossier Westinghouse, et il semble, cette fois-ci que la firme américaine va gagner. Une nouvelle Société de Holding, Westinghouse-Europe, a été créée à Amsterdam, avec à sa tête l'ancien président d'Euratom et de la SNCF, Louis Armand. Armand, qui est très bien respecté dans les sphères gouvernementales françaises et « qui connaît tout le monde », comme le disait en riant un porte-parole de Westinghouse, avait cette semaine un rendez-vous avec le premier ministre français Jacques Chaban-Delmas pour plaider la que la Westinghouse, qui sait réce que l'on sait le premier ministre aurait indiqué en privé qu'il serait en faveur d'un compromis, et Armand compte sur une réponse favorable à Westinghouse pour le 1er novembre.

Voici donc comment se règlent les affaires dans notre panier de crabes. Inutile de dire que la méthode américaine a de fortes chances de l'emporter. En effet, aucun groupe industriel français ne s'est pas encore proposé pour construire des réacteurs graphite-gaz, alors que la Westinghouse, qui sait récompenser généreusement ses défenseurs, peut se vanter de quelques centrales qui marchent de par le monde. Comme nous ne sommes pas payés par Westinghouse, nous dirons que, comme les centrales françaises, elles ne marchent pas sans mal. Cependant, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour voir qu'elles nous coûteront beaucoup plus cher, indépendamment de toute question d'« indépendance nationale ».

**LE HENAFF**

# La situación

NOS referimos a la nuestra, la del periódico. A partir de este número la parte francesa dispondrá de 8 páginas, quedando las otras 8 como suplemento en lengua española. Es un propósito loable para activar el desarrollo de la C.N.T. francesa, de la cual LE COMBAT SYNDICALISTE es órgano directo. Consiguientemente, la existencia de este semanario depende, a partir de ahora, del empuje que entre todos, franceses y españoles, demos a LE COMBAT SYNDICALISTE.

Los compañeros van a opinar al efecto; todos los razonamientos hay que suponerlos valederos. Pero amigos, las circunstancias mandan. Ocho páginas a los españoles nos serán insuficientes. Quedan muchas plumas en vigencia, y las necesidades de información, doctrina, comentario, orgánicas y notificaciones y avisos no menguan. Salvemos el escollo económico que nos agobia propulsando un mayor volumen editorial para el periódico, y si hay que aumentar el número de páginas, con elemento material para hacerlo habrá campo de expresión para todo el mundo. De lo contrario apechugaremos con las ocho páginas del caso.

La razón de nuestro estado actual puede ser múltiple y no ignorada. En alguna ocasión la pluma se nos ha escapado en ese sentido y se nos ha recriminado. ¿Con razón, sin ella? En los aciertos como en los equívocos, todos los bien intencionados estamos. Pero hay inconvenientes imprevistos a veces, que se apiñan con los conocidos. ¿Hablemos de nuevo? No estará mal hacerlo.

Toda publicación de combate ha de tener enemigos, y es bueno tenerlos; de lo contrario, su combate sería baldío, inexistente. Nuestro periódico contrarios los tiene en turbamulta, empezando por el franquismo, seguido por el gobierno que prohibió «Solidaridad Obrera», continuando la insuerte los malos pagadores (esa especie parásita que abunda en todas partes), siguiendo los desanarquizados que se dan ostensiblemente de baja y procuran que amigos suyos copien su gesto; y ocurriendo por encima sabotajes contra LE COMBAT SYNDICALISTE como hemos comprobado, daño igualmente practicado por «alguien» en Correos y cuya cola habrá que pisar un día... Dato típico de una mala voluntad organizada lo es la carta ofensiva que nos dirigió un quídam de Cercottes, persona con la cual jamás nos habíamos indispuesto, estando, lógicamente, inclinados a creer por lo menos en una relación respetuosa... ¿Quién o quienes entretienen sus ocios en campañear clandestinamente contra este vocero que no claudicará de sus postulados anarcosindicalistas mientras alcance a ver la luz del día?

Al diablo las suposiciones y que los compañeros todos lo sepan: nuestro semanario choca con la enemistad coincidente de dos gobiernos, un Partido, los estafadores, los afines desafinados, el retraso contumaz de Correos, y se irá viendo si aparecen otras pegas cuya presencia denunciaríamos igualmente.

Nuestra panorámica editorial queda expuesta y los muchos compañeros que aprecian nuestra voluntad y nuestro trabajo ya saben en adelante a qué atenerse: A aguantar LE COMBAT SYNDICALISTE para una pronta reedificación de la C.N.T. francesa y dar continuidad firme a la C.N.T. española.

Así es que un esfuerzo único les pedimos: la divulgación intensiva de LE COMBAT SYNDICALISTE entre el proletariado francés y el español. Hay, cierto, una posibilidad que se cierra: los afectos que fallecen o envejecen y las defecciones morales, quedando, empero, una firme perspectiva: el público nuevo, el obrerismo joven, no tan sumiso a los vicios, al yomenfutismo y al triste sindicalismo cegetista como antes de la epopeya de mayo-junio de 1968.

Ayudémonos ayudándonos, compañeros.

# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

París 18 de Diciembre de 1969


DESDE BENIDORM

# Jugando a la gallina ciega

EN el filibusterismo español, en la cochancrosa España y férrea dictadura franquista, todo va a pedir de boca. En Benidorm ya no hay pobres. Los pescadores han arrumbado barcas y redes. Este pueblecito ha crecido mucho, han nacido un sinnúmero de hotelitos. Ya todos los habitantes comen cocido y visten de seda. La evolución hacia el desarrollo ha sido clara y concreta: esto se ha transformado en un emporio de vagancia. Aquí no reina más que el muslo y el pecho desnudo; pero de trigo ni un grano, el trabajo que lo haga Rita. Lo que no deja de ser una política loca y descabellada. Pero lo que prima aquí en este régimen miserable y fascista, es: «a río revuelto, ganancia de pescadores».

Si la población activa actual española es apenas de un 38 por 100 de la población total, como afirma el Instituto Estadístico, ¿qué es lo que hace el resto, el 62 por 100? Tumbarse a la bartola, probablemente. Así es como se desarrolla y fomenta en España el imperio de la vagancia. Mientras que la población media activa europea se calcula en un 53 por 100.

La política económica española no puede cambiar de rumbo por más que hagan. Está completamente podrida. Sus servidores son «los mismos perros, con los mismos collares», incapaces de dirigir la economía sana de una nación.

Los dirigentes de la economía española lo refían todo al turismo y la exportación de trabajadores. Los dos manantiales vivos de fuertes ingresos económicos. Pero esos manantiales están en peligro de sequía: se aguantan en el aire sobre una base falsa. De ahí arranca la pobreza y el malestar español. Cuando digo pobreza, no me refiero a los de arriba que cabalgan viento en popa, sino a los de abajo que chapotean y se ahogan en una charca llena de barro y cieno.

El Enano de la Venta, ha hecho la renovación en el desgobierno, ha cambiado de titeres, y entre ellos no he visto a Juanito López (a) Pisacharcos, cosa que me extraña, que tengan olvidada en un

rincón a una lumbrera tan grande... Pero el famoso Enano no ha obrado por su cuenta, sino por iniciativa ajena. Como por ejemplo: Norteamérica. El Enano no tiene el cerebro para esas cosas. Sus neuronas cerebrales se han transformado en grillos. La cosa no da para más, para taparle los ojos al pueblo, que tampoco cree ya en tanta tontería, ya que llueve sobre terreno mojado y nadie cree ya en las falacias del Enano de la Venta.

A los ministros salientes, el cambio les importa un comino. Quizá lo deseaban. ¡Estaban ya tan... hartitos! ¡Qué bueno es dejar el puesto para que otros te reemplacen y harten...!

Hasta ahora sabemos lo que ha hecho Friega y Barre; veremos ahora lo que hace el nuevo ministro de Información y Turismo, señor «Patabella». Trabajo hay mucho, ganas de trabajar pocas. Todos los ministros españoles son epicurianos. (Que me perdone Epicuro si le ensucio la doctrina) Estos mastuerzos no viven para el trabajo, sino para gozar y divertirse.

Un ministro vi nacer
al trabajo fenecer
avergonzado de ver
al ministro golfear.

El jolgorio de Benidorm y festividad se entenebrece si te adentras en la montaña. Quien ha conocido como yo esta tierra que me vio nacer, frondosa y bien cultivada, y ve ahora un erial reseco, grande como una estepa rusa, parece que le caiga el firmamento encima y le hunda. El campo estepario crece, la población mengua. En los pueblos no quedan más que cuatro viejos, y las casas se derrumban poco a poco. Este es el triste panorama de la España del Enano de la Venta.

**Tomás de Benifato**

# Seguí y Séguy

## por Juan FERRER

F. — Asco de los rebaños humanos que permiten la ascensión administrativa a cabezas visibles que sin el índice favorable de un jefe de partido habrían padecido de anonimato pernicioso.

SEGUY. — No es éste mi caso. Estoy en mis luces.

F. — Luces de encargo. Después de mayo-junio de 1968 debías extinguirte como aumbrado público en hora diurna. Tan poco original eres, que ni el apellido socialmente te corresponde. Seguí de verdad fue otra cosa.

SEGUI. — Bueno, ya me implicas de nuevo. Esta época no es la mía.

F. — Menos la suya.

SEGUY. — Yo soy moderno; comparado con Jouhaux corresponde a la *nouvelle vague*.

F. — A la *nouvelle blague*.

SEGUY. — Nada nuevo he de aprender de vosotros. Mi posición es determinante. La CGT es una e inmarcecible y los ataques de la reacción anarquista me dejan insensible. Además ese Seguí que sacas de un cementerio acaba de decírtelo: esta época no es la suya.

F. — Los regimentados no entendéis de eso. Un Seguí 1923 os deja a tí y a la CGT en el tiempo del sonar sin pañuelo.

SEGUY. — Imágenes más pulcras, sujeto, y devuelve tu cadáver al nicho.

F. — Aquí no hay más cadáver que el sindicalismo tuyo. Seguí ni murió ni morirá nunca. Tanto estuvo, tanto trabajó, y acerto tanto, que es inmortal sin estatua ni mármol de nomenclatura. El y otros adelantaron a tu país desde una tierra arrinconada y despreciada: España. Con una CGT legalista, politizada, Francia dio para atrás un salto de medio siglo contradiciendo los afanes de la Comuna.

SEGUY. — La Comuna fracasó por carecer del marxismo-engelsismo-leninismo de nuestros días. Nuestra táctica moderna es científica y su resultado infalible. ¡Nosotros sí que somos inmortales!

F. — Tú, no. Cuando la plana negra te retire de la circulación, no queda camarada que te ofrezca un vaso de agua.

SEGUI. — La CGT regimentada vale menos aún que la CGT socialdemocratizada. Jouhaux y Seguy solo tienen de común la traición infligida a la CGT de Fernand Pelloutier, la central obrera que instituyó las Bolsas de Trabajo que nosotros adjetivamos Federaciones Locales.

SEGUY. — Yo no soy nacionalista pero considero Francia por encima de España y la URSS por encima de Francia. Vuestro Pelloutier lo ignoro adrede por piedad de las ideas caducas. Las ideas de igualdad, libertad y fraternidad resumen un prejuicio pequeño-burgués que consta en todos los ayuntamientos de la III República. Ahora lo que cuenta en la historia moderna es la sublimación del proletariado con dictadura impuesta a la sociedad de clases, pues según dijeron Marx, Engels, Lenin y...

SEGUI. — Conozco el rezo, pero interesante será saber lo que tu dices.

SEGUY. — Después de las verdades inalterables, definitivas de nuestros maestros, yo no puedo sino poner en práctica la substancia del contenido de aquéllas.

SEGUI. — En substancia, la dictadura del proletariado ejercida por un partido, a su vez dictaminado por un colegio maestrado por un líder.

SEGUY. — La Revolución rusa de 1917 fue inspirada por Marx con profecías que se cumplieron paso a paso. La gloriosa epopeya de 1917 estaba prevista por el marxismo comunista leninista, y esa fatalidad histórica matemáticamente dispuesta por Karl el Unico, nadie pudo ni podrá contradecirla.

SEGUI. — La revolución rusa fue posible por la torpeza del zar Nicolás II y de sus consejeros. La Revolución rusa resultó posibilitada por la superioridad militarista de Alemania, al vencer al ejército de Nicolás causándole pérdidas enormes y hundiéndole el frente. La Revolución rusa la inicia el abandono total del frente por unos millones de soldados rusos, hartos de sufrimientos y sacrificios estériles. Son estos desertores los que, llegados a las ciudades derriban el sistema zarista ayudados por bolcheviques, mencheviques, republicanos y anarquistas, y déjate de brujerías karlo-leninistas que sólo alcanzan a embobar a la clientela de pagoda bolchevique. Eso viene de marzo y vuestra fingida revolución de octubre no fue más que un golpe de Estado del Partido maximalista con el fin de imponer su dictadura particular por encima del querer libertario del pueblo ruso.

SEGUY. — No es cierto lo que dices porque este pueblo, precisamente, apoyó a Lenín en su alto cometido. La disposición revolucionaria de primera hora fue perfecta y de aprobación unánime.

SEGUI. — Tan perfecta fue, que los colaboradores principales de Lenin: Radek, Trotski, Zinoviev y muchos otros fueron violentamente eliminados por Stalin, heredero, por intriga, de Lenin, y habiendo la Revolución popular tuvo continuidad igualitaria en Kronstadt y Ukrania, vuestro ejército rojo atacó y destruyó a los revolucionarios de allí con más saña que lo hizo contra los rebrotes zaristas de Denikin y Kolchak.

SEGUY. — La profilaxis revolucionaria exige esa clase de medidas para evitar desviaciones a la revolución científica de los pueblos.

SEGUI. — Vuestra teoría, en todo caso oportunista, os permite ser déspotas en Rusia, reaccionarios en España y antirrevolucionarios en Francia.

SEGUY. — Remachas la gran mentira anarcosindicalista. Dame fechas, si no quieres quedar como un bellaco ante la historia.

SEGUI. — Octubre de 1917, yugulando la verdadera Revolución del pueblo ruso. Agosto de 1936, corrompiendo el sentido libertario de la Revolución española al proteger la clase burguesa-reaccionaria para utilizarla en comunista contra los revolucionarios de la Confederación Nacional del Trabajo. Barricadas de 1968...

SEGUY. — ¡Para el carro! Kerenski quería regresar al imperio zarista para proteger a la burquesía...

SEGUI. — Eso lo hizo el P.S.U. en Cataluña...

SEGUY. — ¡No interrumpas! Los anarquistas españoles trataron de hacer como Golos Truda, es decir, sembrar la «pagaille» en la Revolución para servir el interés del enemigo. Cuando en Julio del 36 en España el comunismo hizo la Revolución...

SEGUI. — Puntualizo: cuando mil españoles por cada comunista hicieron la Revolución...

SEGUY. — ¡No interrumpas, repito y ordeno! Tal vez sí que en aquellos días había alguien más que comunistas en las barricadas, pero estaba escrito que sin los avances programático - revolucionarios de Marx, Engels y Lenin, el triunfo inicial de la Revolución no se hubiese producido. Porque según opinaron Lenin, Diez, Lister, Comorera y Lola la Pasionaria...

SEGUI. — Interesante saber lo que tu opinas.

SEGUY. — Según aquellos conspicuos de la Revolución ordenada y de secuencia histórico-marxista, los acontecimientos se sucedieron escalonados tal como las visiones futuristas de Karl Marx interpretadas por su gran practicista Lenin habían lógica y necesariamente previsto, o entrevisto. Porque desde la Revolución francesa, pasando por la invención del motor a explosión y el descubrimiento del bacilo de Calmette, más la localización de la energía atómica en forma de radium a cargo de los Curie hasta la explosión revolucionaria en la Rusia seguida de políticas infames y descuartizadoras del capitalismo en connivencia con el anarquismo, incesto pútrido ya previsto por Marx y Lenin y por eso contrarrestado con éxito en la URSS, en España, en Varsovia, en Berlín, en Budapest, en Praga...

SEGUI. — En todo el mundo insumiso al despótico Partido, lo sabemos nosotros y lo sabe la historia, que convertis en histeria. Pero todo ello compete al Partido comunista, y tú siendo líder por nombramiento — no por elección — de la C.G.T., ¿qué pito o flauta tocas en esa C.G.T. en lo referente a dicho Partido? ¿Es, tu sindical, dependiente de ésta?

SEGUY. — ¡No blasfemes! Mi sindical es independiente. Sólo en principios y tácticas C.G.T. y Partido se confunden.

SEGUI. — Por confundidos los cotizantes cegetistas. Dirigidos por profesionales de la política, sus huelgas son políticas y sus Bolsas de Trabajo agencias electorales. El sindicalismo cegetista es una caricatura del sindicalismo cenetista, y eso que nuestro sindicalismo fue, salvo características, calcado del sindicalismo pelloutierista. ¿Qué saben tus administrados, tus acólitos, tus dirigidos, de la C.G.T. primitiva? Nada, por la cuenta que a los pastores os tiene. ¿Qué conocen tus sindicaliza-

# Seguí y Séguy en reportaje

dos de la Revolución española? Nada que no sean majaderías comunistas. Estáis criticando incluso la obra irreligiosa y antiburguesa cumplida por la C.N.T. en España, y si vuestros seguidores fuesen conscientes de su papel manumisor aborrecerían vuestro contacto hasta el punto de no tolerar vuestra presencia. En 1968 traicionasteis a los estudiantes y a la juventud obrera haciendo causa común con el goiberno y la burguesía, igual que en 1936 traicionasteis la revolución española introduciendo el burguesismo y el clericalismo en ella. Vuestro Partido, dueño de situaciones sindicales y políticas, sirve ante todo al poder ruso, y ya antes de estableceros en el poder donde sea, actuáis drásticamente como actuaron los fascistas en sus dominios. Sois impositivos y retardatarios y sólo en un aspecto entabláis franqueza: no os acupáis de libertad, porque ese «prejuicio» niega todo personal dominio, toda tiranía, proceda de donde proceda, de arriba o de abajo. Vuestra intervención en los conflictos del trabajo nunca emana del libre acuerdo de la asamblea sino de un acuerdo superior previamente establecido. En la C.G.T. una asamblea es un mitin, y un mitin un ordeno y mando y que se cumpla pronto. Los paros «chez vous» se imponen por decreto, como así el fin de cada huelga.

SEGUY. — Los obreros nunca saben tanto como las jerarquías sindicales...

SEGUI. — Ni como los mentores del Partido, por supuesto. La masa obrera debe estar en perpetua minoría de edad para que los esquilmadores de la misma puedan cosechar lana a gusto y tranquilamente. El negocio es comprendido. Lo que nunca comprenderá el proletariado español, tan avanzado ya en los años del 10 al 20 de este siglo, como el proletariado mundial organizado (60 millones pro comunistas, 50 millones socialdemócratas) toleran el anacronismo humillante de las dictaduras. 110 millones de obreros organizados no son capaces de detener la guerra atómica que se avecina, como no lo fueron para evitar los conflictos mundiales de 1914 y 1939. Todas esas sindicales nacionales, con su soberbia millonaria — en hombres y medios pecuniarios — no han sido ni serán jamás capaces de echar al fascista Franco de su poltrona española, pero en cuanto a olvidar a los revolucionarios auténticos y a dejar asfixiar a las revoluciones verdaderas, están siempre contestes.

SEGUY. — Inexacto. Siendo los países regidos por el comunismo todos lo mismo, la internacional nuestra confirmará la amistad de los pueblos. Nuestra guerra revolucionaria se aplica contra los Estados capitalistas, jamás contra los países en evolución proletaria.

SEGUI. — En este caso explícame por qué la URSS está en prevención guerrera contra la China comunista, y Albania rivaliza con Yugoslavia, y el comunismo militarista de Moscú aplasta al comunismo democrático de Budapest y Praga, porque Rumania y Rusia se muestran las uñas en Besarabia, y por qué, ¡maldita sea!, los pueblos de programación internacionalista como Bulgaria, Rumania, Hungría, Checoeslovaquia, Polonia, Rusia y China mantienen fronteras entre ellos, las mismas que les dejaron en herencia los regímenes caducados, pero en el orden nacionalista redivivos. Si la desaparición de las fronteras implica consecuentemente la liquidación de las guerras, ¿no podrían, los regímenes comunistas, sentar el precedente abiertamente internacionalista?

SEGUY. — Fácil es manifestarse en ingenuo y desconocedor de la matemática movimiental de las grandes transformaciones histórico-universales. Según las irrefutables elucubraciones de Marx corroboradas por Engels y más acá certificadas por Lenin, Thorez...

SEGUI. — ¿El proletario con chalet de 30 millones en la Costa Azul?

SEGUY. — ¡El proletario número 1 de Francia, camarada en supino atraso! Y acabo, puesto que interrumpes en momento en que no dispongo de la lógica de mis grupos de asalto; acabo arguyéndote que la internacionalidad de las naciones se cumplirá tal como Marx previó en 1870, en el año 2070, o sea una visión preclara alcanzando una astronomía temporaria de 200 años más allá del momento de la profecía. ¿Qué es lo que dispuso vuestro pésimo y ridículo Bakunin para sentar plaza de investigador futurista eficaz y plausible?

SEGUI. — Pues que los trabajadores pensaran libremente y se agruparan con fines de libertad e independencia absoluta, beneficio que se registró en el Jura, en Francia, en España, en Portugal y en Argentina, contra el prejuicio de un sindicalismo dependiente, a veces esclavo, que es lo que acontece ahora, en primera parte en los Estados burgueses, y en segunda en los países comunistas y fascistas (España entre ésos) donde el Sindicato es instrumento del Estado. Además...

(La voz de Seguí se extingue, la luz se apaga, las sombras de Seguí y Seguy desaparecen. ¿Ha sido un sueño? Seguro, y con pesadilla, por lo de Seguí propio, y lo de Seguy inapropiado.)

# MAS ANTENA

## HUELGA EN LOS ASTILLEROS

BILBAO, (OPE). — La prensa franquista ublicó el 2 de diciembre un despacho de la agencia Cifra qu edice así:

Media hora de paralización laboral voluntaria realizaron ayer por la mañana los obreros de la Sociedad Española de Construcción Naval, de Sestao.

Al parecer, dicha actitud está relacionada con peticiones de mejoras y ampliación de las instalaciones del comedor de dicha factoria.

## DETENCION

PARIS (OPE). — La policía francesa ha detenido a José María Eguren de Erandio, casado, refugiado político, documentado como tal por la OFRA, con carta de trabajo, que vive en Francia desde hace dos años. La policía francesa ha obrado como consecuencia de una demanda de extradición formulada por el Gobierno de Madrid. La detención ha tenido lugar en su puesto de trabajo.


# HACIA UNA VIDA MEJOR

(En la ruta de la C.N.T.)

**Util para el desarrollo de la Confederación. 5,00 francos.**


# DISCOS

*En nuestro país bis de cada cuatro personas una se encuentra afectada de gripe, dicen que de Hong Kong. Epidemia molesta, pero benigna. La gripe «española» fue peor, puesto que de cien atacados morían cincuenta. Yo pasé por aquélla y paso por ésta. Me gusta quedar bien enterado de las situaciones. Lo que me choca es que la gripe más mortífera del siglo haya de ser necesariamente española. Sé que un fenómeno bienhechor cualquier país se lo atribuye y le da su nombre fácilmente, gozosamente; pero una enfermedad contagiosa y mortífera de consuetud, esto vaya al saco de la nación más proletaria de Europa: España, esa España que sólo consta en las estadísticas del Desastre.*

*A mí, que me consideran español sin haberme consultado, me da por pensar en bien de esa España en la cual no creo exista otra fábrica de gripe que la política de la Falange. Si la peste de 1918 ocasionó 800.000 defunciones, la infección política lograda en el laboratorio italo-alemán de Primo de Rivera bis, pudo desarrollarse ópimamente con un resultado ejemplar de 2.000.000 cadáveres. ¿Exagero? No, por no tratarse de víctimas perforadas solamente a balazos; porque, aparte esos caídos en olor de heroicidad, figuran las madres muertas de pena, los prisioneros pistoleados, o asesinados por los procedimientos del hambre, de la humillación, de la acumulación, del consejo de guerra, de la cuneta...*

*La gripe española medicalmente no existe porque las epidemias no reconocen fronteras. Ni siquiera la gripe fascista desatada en España es española a causa de los ingredientes nazi-fascistas utilizados por Primo de Rivera bis en sus experimentos falangistas.*

*España tiene culpas en esto, aquello, lo otro y lo de más allá, pero en cuanto a culpas gripales, que la descompliquen. Y si en Europa les da por cargarnos el origen de la peste negra de 1918, nosotros nos vengaremos atribuyéndole la gripe política europea que España sufre desde el año 1936 hasta nuestros días.*

*DISCOBOLO*

## GLORIFICACION DE LA ABYECCION

NO somos timoratos; no nos nace la pudibundez para juzgar normas, costumbres, todo lo que a la vida social hace referencia. Pero consideramos que al glosar, como hacen algunos, la libertad, al atacar los prejuicios, no es cosa de hacer un panegírico de ciertos hábitos, de ciertas aficiones que, sin vacilar, definimos como denigrantes, como vicios que merecen repulsa.

Prepondera en las librerías, en ediciones de lujo y en las de carácter popular, se reedita y difunde, cierta literatura que tiende a describir con toda suerte de pormenores lo que es una degradación dentro de lo que constituyen naturales satisfacciones del placer; aberraciones del instinto que se trata de justificar con propagandística elocuencia convencional, aludiendo a la libertad y a la despreocupación en torno a la moral corriente. En realidad lo que se hace es halagar los bajos instintos, la degradación que conllevan los vicios propios del medio burgués, ya que se trata de hábitos que al socaire de una situación económica relevante, y una propensión a la degeneración, siempre han tenido carácter de perniciosa epidemia en la vida social.

Sobresalen entre las producciones aludidas las obras del marqués de Sade, y las del ex-presidiario (apadrinado por Jean-Paul Sartre) Jean Genet. El primero describiendo el placer morboso de las manifestaciones heróticas acompañando el dolor de las víctimas del sádico refinamiento. Idealiza el segundo el afecto entre invertidos, la simpatía de los maricas, y el *esteticismo* de los vividores del robo y del crimen. ¿Qué puede importarnos que quienes ensalzan tales características lo hagan con un estilo literario depurado? El vicio y la degradación moral lo han sido, lo son, y han de serlo cualquiera que sea el sistema social en vigencia.

## LOS NUEVOS «ENFANTS TERRIBLES»

Cuando ya han quedado atrás las quince, las dieciocho primaveras, y algunas más, y se ha tenido un temperamento díscolo, turbulento, como puedan tenerlo otros ahora, ya nada nos extraña. Dicen allà, por tierras de Levante, las buenas madres, justificando a los hijos alborotadores, que «la carne crece», y ha de manifestarse moviendo barullo. Y el barullo se rebela dando zapatetas, rompiendo platos o descalabrando sillas, y hasta escribiendo cosas *tremebundas*, en torno a las cuales con temple campechano se puede discutir.

Son las anteriores reflexiones el corolario sacado de la lectura de un breve artículo publicado en «Espoir», y firmado por el G.R.A. Berneri, de Marsella. Es de suponer que se trata de un grupo de jóvenes estudiantes, simpatizando con las ideas anarquistas. Al tomar como denominativo el nombre de Berneri es de comprender que tendrán noción de la personalidad intelectual del citado compañero, que los comunistas ya es sabido asesinaron en Barcelona. Además con ello evidencian estos jóvenes compañeros que no hay en ellos el prejuicio de menospreciar a los «viejos», como han hecho algunos jóvenes que blasonaron de libertarios hasta tanto no pudieron comprarse dos trajes y coche para pasear a la novia. Es para congratularnos de que los jóvenes en cuestión abran brecha contra la sociedad presente, habiendo tomado por ideal el anarquismo. ¡Ojalá llegue a cundir el inconformismo, la impulsión revolucionaria ácrata entre la juventud estudiantil y obrera! Importa que sea así puesto que es la juventud. es el impulso de la gente moza lo que puede asegurar dentro del ambiente libertario, un próspero futuro del ideal.

Pero es aconsejable el reflexionar, por mucho que se sea revolucionario; interesa sopesar el valor de las afirmaciones y el de las negaciones. Berneri, a quien tuvimos ocasión de conocer personalmente en Barcelona, así lo hacía. Posiblemente también lo haría en sus buenos tiempos juveniles. Y dada su formación de anarquista culto, es muy probable que no hubiera estado conforme con las apreciaciones del Grupo citado, cuando dicen en el trabajo que de ellos hemos podido leer. Aducen: «El teatro, el que sea, no es más que parte integrante de la cultura burguesa, no es más que la vida aprisionada, enclaustrada, limitada dentro de su marco restringido.»

Decir que el teatro, «sea el que sea», no es más que parte integrante de la cultura burguesa, nos parece una afirmación errónea en grado superlativo. Precisamente, en el plan de anarquistas, es no querer tener en cuenta el valor considerable que el teatro ha tenido para la difusión de nuestras ideas. Es no comprender, o no tener en cuenta la formidable crítica social que se ha hecho y se puede hacer por medio del teatro. No se trata de quitarle importancia, en orden a la convulsión social, a una manifestación callejera; al hecho de que el mitin resulte acicate para agitar el sentir protestatario entre las masas. Pero el teatro pule los sentimientos, el teatro perfecciona la sensibilidad, el teatro educa en el noble sentido de la palabra. El teatro pone al desnudo las taras sociales. El teatro ha sido y puede ser un magnífico medio de propaganda. Podrían citarse profusión de autores y de obras teatrales cuya resonancia ha sido considerable por su contundente crítica, demoledora de las estructuras sociales imperantes.

Se usan por ahí denominativos bastante confusos por lo ambiguo que aparece su contenido. Del Oriente nos vino aquello de «revolución cultural». A tenor de lo que hemos tenido como informaciones, la famosa *revolución* ha consistido, más que otra cosa, en dar rienda suelta al fanatismo de los jóvenes lectores del tan orquestado «Libro Rojo» para echar patas arriba a todos cuantos podían hacerle sombra a Mao, el hombre providencial. Ya era tanto el estropicio, que los propios jerarcas se vieron en el caso de tener que frenar a sus mesnadas de obtusos seguidores.

En cuanto a lo de hablar de «cultura burguesa», como dicen los jóvenes del Grupo Berneri, nos llevaría bastante lejos. ¿A qué clase de cultura pertenece el «Quijote», de Cervantes? ¿Dónde clasificaríamos el matiz cultural de la «Sonata al claro de luna», de Beethoven? ¿En qué casillero cultural pondremos «La lección de anatomía», de Renbrandt? ¿A qué lado de la cultura ha de ir «El pensador», de Rodin? ¿Son burguesas, o que son las obras de Guyau? Al hacer referencia a la cultura no creo sea condición *sine qua non* el darle un carácter *clasista*. Allá los comunistas con su «cultura proletaria», amasada a base de las consignas del partido y la consiguiente dialéctica de sus teorizantes. La cultura, a nuestro entender, es todo aquello que tiende a elevar el conocimiento y a embellecer la existencia. Es así como han interpretado la cultura los más preclaros humanistas de todos los tiempos.

Tiene la juventud la importante ventaja de tener años por delante. Ellos pueden hacer frente a diversas características que con carácter de novedad se les puedan presentar. Pueden, si son anarquistas, coincidir o no con los veteranos de ahora en tales o cuales aspectos de la teoría y de la práctica. Si perseveran en la actuación, la experiencia cabe que les vaya aleccionando. Por de pronto, cabe comprender, hasta excusar, que hagan algunos el papel de « enfants terribles ».

## LAS IDEAS DE DON SALVADOR

De José María Gironella se acaba de publicar en España un libro que lleva por título «Cien españoles y Dios». Se trata a modo de una encuesta en torno a siete preguntas relacionadas con la religión. La primera de las preguntas dice: «¿Cree usted en Dios?» Se nos dice que Gironella se dirigió a cien españoles «relevantes en los varios campos de la intelectualidad, la política, la religión, el arte, el deporte.»

Madariaga, al preguntársele: «¿Cree usted en Dios?», respondió: «Sobre este tema he apuntado algunas ideas en dos de mis libros. Uno, «De la angustia a la libertad», es de índole política. Considero, en efecto, que si no se admite la esencia de Dios se carece de base para sostener el valor de la libertad humana.» Fácil es demostrar todo lo contrario, pero veamos lo que respondió a la misma pregunta el joven escritor Baltasar Porcel: «No, no creo en Dios... Explicar por qué no se cree en Dios es una necedad. Quien necesita páginas y páginas es aquél que pretende probar su creencia en Dios.»

Que un Emilio Romero, o una Pilar Primo de Rivera nos digan que creen en Dios tiene su explicación. Ya no se explica igual el caso de Madariaga. Menos asociar a la idea de Dios la idea de libertad.

AQUÍ Y AHORA

# ¿Camisa azul o camisa blanca?

por **Juan Español**

SI Oscar Wilde consideró que había una gran importancia en llamarse Ernesto, (aunque la verdad es que se atenía a un juego fonético en el que dicho nombre en inglés suena lo mismo que honrado), he aquí por dónde en el panorama político español adquiere inusitado dramatismo el color de la camisa. Los falangistas se resisten a abandonar su camisa azul con evidente falta de sentido de lo que es la volubilidad de la moda, y los franquistas, más realistas y aprovechados, sin negar ni abjurar de las veleidades de aquélla, la siguen a distancia, con discreción y mesura, pero sin olvidarse jamás de que un cierto toque de clasicismo no sólo es conveniente, sino necesario. Los atuendos abigarrados tienen su hora y su momento, quedan adscritos a menesteres jubilares de menor cuantía, son propios para las expansiones menos trascendentes y son como la prolongación de la epidermis. En cambio no se puede vestir un frac sin camisa blanca, y ya se sabe que este binomio vestimental sólo se utiliza para las ocasiones solemnes e importantes, para las cosas serias y los asuntos de suma gravedad. En estos casos frac y camisa blanca trascienden la mera superficialidad cutánea para representar y simbolizar la interioridad, es decir, los movimientos de la conciencia, los pactos caballerescos, los tratados, el honor, la relevancia social, etc. Los movimientos populares, como los de las pasiones, parecen pedir atuendos variopintos. Y es que tanto los primeros como los segundas son de textura genuinamente barroca, expresan la espontaneidad de los impulsos y su sinceridad. El clasicismo, por el contrario, viene luego a poner orden en el caos, a estatuir formas, a estilizar la expresión, a crear símbolos y, en cierto modo, a enmascarar la verdadera vida torrencial.

Siguiendo la línea analógica con el arte, el barroquismo falangista se ve en la necesidad de reconocer que su movimiento ha sido superado, en sentido negativo, por el clasicismo franquista. La supuesta línea innovadora de los primeros años se ha visto desplazada y erradicada por la vuelta a la fosilización de los estamentos. El Régimen ha entrado de lleno por las vías ordenancistas e integradoras del capitalismo devorando, como Saturno, a su propio hijo. Esta lenta pero segura conversión del Movimiento no ha escapado a la perspicacia de los falangistas que no han sabido reaccionar a tiempo, es decir, cuando los organismos rectores y ejecutivos se hallaban aún en sus manos. En los momentos actuales les es ya muy difícil, por no decir imposible, recuperar el terreno perdido. No digo que, llegado el caso, no constituyan un motivo de preocupación para el franquismo; pero es muy improbable que éste se vea en la coyuntura de apelar a la fuerza en forma masiva por lo menos. La posibilidad de una nueva guerra civil nacida de esta oposición es casi inconcebible. El desastre de la pasada ha mitigado todo ardor subversivo en unos sectores de la sociedad que, al fin y al cabo, propenden a la instauración de un sistema político similar al presente. Cabe luchar y perseverar en la lucha y ser reincidentes en ella cuando la meta compensa el esfuerzo y la desolación consiguiente de la contienda. Y yo no creo en absoluto que el falangismo considere de buena fe que lo que desea supera con mucho las conquistas actuales del franquismo. Hasta hace algunos años el falangismo vivió opíparamente de las ubres del Estado a base de un copo masivo de los puestos principales y secundarios. Entonces constituían el numeroso ejército de los funcionarios se la Administración: tenían mando y gozaban de sueldos escandalosos. En tales tiempos parece que los ideales falangistas «eran compatibles» con las directrices estatales. ¿Y cómo no, si vivían a cuerpo de rey? Su protesta en la hora presente no es atribuible en modo alguno a una sincera reivindicación de postulados joseantonianos; su protesta es, ante todo, la historia de un resentimiento. Además del alejamiento paulatino de una envidiable forma de vivir, existe el negro punto de la honrilla y el orgullo heridos. Puesto que juntos se ha partido de un mismo punto en busca del vellocino de oro, juntos ha de terminarse el periplo. No pueden arrojarse por la borda sin más ni más a muchos integrantes de la expedición como un lastre inútil con la disculpa de que España debe integrarse por encima de todo en una unidad monolítica y de que esta unidad debe primar sobre cualquier intento disociativo por muy puro y sincero que sea.

La homogeinización del Régimen, en su inflexible camino, llega a extremos de verdadera exasperación falangista. Hasta los actos simbólicos y las fechas conmemorativas van cayendo lentamente en una atmósfera gris y deslavazada con evidente restricción en el número de asistentes y más brevedad ceremonial. El grito de «¡Presentes!» cada vez es más irreconocible y los emplazados a la presencia, vivos y muertos, menos numerosos. Por ejemplo, el acto conmemorativo de la fundación de la Falange en el presente año fue breve, protocolario y además tormentoso, precisamente por eso. Un procurador en Cortes fue apaleado y el tumulto se extendió a áreas más extensas del radio metropolitano. Muchos falangistas empiezan a ser detenidos por conspirar contra el régimen. Del mismo modo, la conmemoración de la muerte de José Antonio se ha convertido en un acto rutinario que puede parangonarse con el de la muerte de Alfonso XIII. La camisa azul va dejando de ser un símbolo triunfalista revolucionario y aparece la camisa blanca del «establishment». No obstante se atraviesa por un momento de transición en el que hay que dar una de cal y otra de arena para ir calmando a los más exaltados. Y así tenemos el hecho de que el nuevo ministro secretario del Movimiento tomó posesión de su cargo con camisa blanca, en tanto que el vicesecretario lo hizo con camisa azul. La significación es obvia: ha sido el subalterno el encargado de conectar simbólicamente con el pasado. Fernández-Miranda, el nuevo ministro, ha dicho cosas que lo mismo pueden cogerse por la cabeza que por la cola, y esto también es claramente sintomático, pues estatuye una primacía del genio diplomático y que Fernández-Miranda se embala tras la senda de Talleyrand. Veamos sus palabras: «A lo largo de estos treinta y tres años yo he conocido muchas Falanges... La Falange es raíz esencial y parte del Movimiento. Mi Falange, si hay que hablar de una Falange mía, sería aquella que desde siempre me ha movido a poner a España sobre todas las cosas... El que pretenda descalificar, separar, lanzar excomuniones y bendiciones, un afán de monopolio, excluir a éste para afirmar al otro, todo lo que es en el pensamiento de José Antonio separatismo, que rompe la solidaridad nacional, me tiene enfrente.» Aquí tenemos, pues, un problema de hermenéutica joseantoniana. Para unos la unidad y solidaridad de España coincide con las premisas del fundador; para los otros no existe tal coincidencia, y no porque no esté prevista en dichas premisas, sino porque la unidad proclamada actualmente no se atiene precisamente a ellas. Es decir, que cada cual apela al fundador a la hora de pontificar, pero después hace lo que le viene en gana. Cuando dicen que la unidad de España es ante todo ya están prefigurando un juicio. Porque a ver: si el Movimiento sigue informándose de los postulados joseantonianos, ¿qué quiere decir entonces ese «ante todo»? Quiere decir, ni más ni menos, que España será lo que ellos quieren no sólo ante y enfrente de José Antonio, sino por encima de él. ¿A qué viene entonces tanta virguería demagógica? Viene simplemente a calmar los ánimos y soltar tinta como el calamar.

Pero hay quien opina de modo más radical y tajante, sin concesión alguna a la más elemental diplomacia. El «Diario de Mallorca» decía hace algunos días algo tan sustancioso e irrevocable como lo que sigue: «Hay que vencer suspicacias, desterrar monopolios y convencer a los ciudadanos de que su integración activa en el Movimiento es condición 'sine qua non' para que el orden institucional arraigue finalmente en nuestro país. Para ello es preciso *desfalangizar, absoluta y radicalmente, el Movimiento.*» (El subrayado es mío). Los falangistas se tiran de los pelos y dicen no entender por qué ahora falangismo y Movimiento ya no son una misma cosa, por qué se han disociado y escindido cuando nacieron como una sola sustancia y con un mismo apelativo. Si no lo saben es que son unos cándidos; y si lo saben, que se tiren al río. De momento, con el azul y el blanco, saldrá un tono «gouache», un color pastel. Y un pasteleo es el que nos ofrecen franquistas y falangistas desde su origen.

# ESPAÑA ANTE EL ESPEJO

## MOLINA DE SEGURA Y LA GUERRA DE LOS IMPUESTOS

MADRID. — «La guerra de los impuestos», declarada por los habitantes de Molina del Segura (Murcia) a la Junta Mixta de Valorización Urbana para la zona de dicha localidad, ha entrado en una fase decisiva al recibir anoche el subsecretario de Hacienda, señor Sainz de Vicuña, a una comisión de 10 personas de dicha localidad, presidida por el alcalde, don Pedro Gil García.

Como se sabe, la nueva valoración de la contribución urbana de Molina del Segura, realizada por la ponencia a cargo del arquitecto don Pedro Parra Torres, encontró desde el principio las más airadas protestas, que desembocó en una manifestación de unos 6.000 molineses ante el Ayuntamiento del pueblo el 22 de octubre, y la dimisión de 11 concejales del Municipio de los 12 que componían la Corporación municipal, lo que hizo que Molina del Segura se encuentre prácticamente sin concejales.

Los componentes de esta comisión que ahora se encuentran en Madrid para visitar al subsecretario de Hacienda, han manifestado que se trata de una injusta valoración de la contribución urbana, ya que la misma se ha subido en un porcentaje medio del 1.700 por ciento. De esta manera, una casa que pagaba 140 pesetas al año, siendo la finca urbana de 8 metros por 18, ha de pagar ahora 2.040 pesetas; otra finca de 60 metros cuadrados, que pagaba 200 pesetas de contribución, ha de pagar, con la nueva valoración, 4.800.

Los casos son muy distintos y los comisionados dicen que, dentro de la subida general, existen casos desproporcionados e inexplicables que hacen incomprensible el criterio seguido por la ponencia. En general, la contribución urbana de Molina ha subido de 800.000 ó 900.000 pesetas a unos 15 millones. El porcentaje de contribución urbana, en la tributación general, significa ahora, con esta valoración, de un 29 a un 30 por ciento, según los miembros de la indicada comisión. En el Ministerio de Hacienda entregaron anteriormente a esta visita un «dossier» de 47 folios en los que se aportaban pruebas de lo que ellos consideran una injusta valoración. Dicho pliego está respaldado por 2.500 firmas de vecinos de Molina del Segura.

Los molineses no esperan un tratado de favor, han dicho, sino simplemente que se siga con su pueblo el mismo criterio que se ha seguido con los pueblos limítrofes. Por su parte, el señor Saiz de Vicuña, subsecretario de Hacienda, ha prometido estudiar con detenimiento el caso y darle la solución que en justicia corresponda.

## ES POSIBLE QUE RUSIA UTILICE UNA ISLA ESPAÑOLA

LONDRES, (OPE). — España está estudiando la posibilidad de firmar un convenio con la Unión Soviética sobre una diminuta isla que posee en el Mediterráneo, según se dice aquí — decía «The Guardian» el 10 de noviembre pasado en un despacho de su corresponsal en Madrid. — Este acuerdo, si se llegara a firmarlo, permitiría la construcción y el funcionamiento por españoles y rusos de una estación de investigación oceanográfica.

Se trata de la isla de Alborán, que está situada a mitad de camino entre Málaga, en España, y Melilla, enclave español en la costa de Marruecos, a unas 60 millas al Este del Estrecho de Gibraltar. No hay en ella más habitantes que el encargado de un faro y sus dos ayudantes.

Se dice que el año pasado pusieron los Estados Unidos cierto interés en esta isla. Como ya se sabe, los Estados Unidos y las demás potencias del OTAN están cada vez más preocupadas por el aumento del poder ruso en el Mediterráneo. Es posible que Argelia proporcione mayores facilidades aún a la URSS. en un futuro próximo.

Alborán podría desempeñar un papel importante en las operaciones navales y políticas del Mediterráneo. Sea lo que fuere, el general Franco ha dado a entender que está dispuesto a no hacer caso de diferencias ideológicas y a negociar con Rusia o cualquier otro país comunista si ello resultase beneficioso para España. Ya están operando pesqueros soviéticos desde una base situada en las islas Canarias.

# Máximas y reflexiones

— Amamos las injurias que nos dicen en común en la misma medida que nos rebelamos contra las que se dirigen a nuestras personas, en nuestro propio nombre.

— Amores, desilusiones, escisiones, disputas. Siempre se ha disputado, y sobre todos los asuntos. Para su solución y para los partidarios de la legalidad, nada mejor que aplicar la ley del divorcio tan viejo como la antigua Roma.

— Ayúdate a ti mismo, el cielo no te ayudará.

— Cuando no se ha hecho nada u honrado a su época, es una extraña temeridad desacreditar a su época.

— Existen muchas gentes destinadas a razonar mal, otras a no razonar de ninguna manera, y otras a perseguir las que razonan.

— Nada podrá contribuir más a volver un espíritu falso, oscuro, confuso, incierto, como la lectura de casi todos los comentarios sobre el derecho público.

— No hay ninguna regla, ninguna costumbre, ni ninguna ley que pueda hacer legítimo un acto criminal.

— Las enfermedades llamadas incurables, como el cáncer y otras, que conducen prematuramente a la muerte, porque no está en el poder del hombre curarlas, se las podría tratar de enfermedades *divinas*, como se decía antaño. Si sólo la divinidad es capaz de curar, por su virtud divina, esas enfermedades ¿no se podría atribuir ese privilegio a los papas, que no son los representantes directos de Dios?

— Yo no enseño mi sentimiento, lo expongo.

— Se dice que los que cambian de casaca, traicionan. ¿No será, más bien, que mueren? Que mueren antes de haber podido probar su muerte por su cadáver.

— La amargura es el mejor antídoto para esta viruela esclavagista cristiana que durante dos mil años ha envenenado nuestra sangre.

— El crecimiento en sabiduría se mide al decrecimiento en amargura.

— Aunque susceptible de ser incomprendido, sólo son aquéllos que han agotado la amargura hasta la hez, los que pueden apreciar la dulzura del amor.

— El sufrimiento por delegación, la salvación por delegación, ya no está de recibo.

— El culto de los antepasados, es la adoración de los espíritus sombras, el culto de la muerte.

— Es bien aquí el caso de exclamar como Plutarco: «Las tinieblas de la supersticion son más peligrosas que las de los eclipses.

— La infancia es el sueño de la razón.

— Adoptar un sistema hecho de antemano, al alcance de la mano, es como si se recogiera una vida inactual, acabada, enfermiza y que uno trata de resucitar. Cada momento posee una aurora y un amanecer que le es propio.

— Más allá de la vida, fuera de ella, más allá de la existencia, nada existe, no hay más nada.

— Hay errores que sólo sirven para el pueblo; hay otros que son para los filósofos.

— Existe un hecho reconocido que el predicador, tanto de altruísmo como de egoismo, practica raramente lo que predica.

— Lo mismo existen falsos valientes como falsos devotos.

— A partir del momento donde la sed del hombre por la justicia y por la libertad es tachada de locura, el hombre ya no existe.

— La esperanza no puede reemplazar la vida. La esperanza es una hierba que crece hasta entre las tumbas.

— La ley. Está prohibido matar; todo asesino está castigado, a no ser que haya matado en grande compañía y al son de las trompetas. Es la regla.

*JUAN BUSCADOR*


## CATALANS, CAP VIU!

Si teniu la mania de fer regals de cap d'any, penseu en la bona acceptació de

POEMES DE LLUM I TENEBRA impressions lluminoses d'un amic (Roc Llop) al qui la societat retingué cinc anys a la tenebra de Mathausen.

GARBUIX POETIC, variacions entre pastorils i irreverents d'un fulà de tal que es diu Ferrer.

DE L'ANOIA AL SENA SENSE PRESSA, l'autobiografia més clara i desvergonyida que s'ha escrit en el que va de segle.

*Vuit* francs el llibre de Roc.
*Dos* francs el «Garbuix».
*Deu* francs «De l'Anoia al Sena».
Tot plegat: 20,00 francs i bon profit.

Demaneu-ho al «C. S.».

# COMUNICADOS

**Distribución de Turrones pro compañeros Ancianos o Inválidos**

Este servicio anual solidario lo anunciamos un poco más tarde que de costumbre. ¿Causa? El cierre de la casa donde nos proveíamos, por enfermedad del fabricante. Por consiguiente hemos tenido que gestionar, habiendo dado últimamente con una casa muy lejana de París. Restablecido el servicio este durará hasta el mes de enero inclusive, rigiendo los precios siguientes :

| | |
|---|---|
| Jijona (pastilla) .. .. .. .. .. | 6 00 |
| Alicante, ídem .. .. .. .. .. | 6 00 |
| Mazapán, ídem .. .. .. .. .. | 5 00 |
| Yema, ídem .. .. .. .. .. .. | 5 00 |
| Panecillos de piñones (pieza) | 0 50 |

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

F. L. DE MONTPELLIER

Por el presente comunicado invita a toda la militancia, familiares, amigos y simpatizantes a la reunión en carácter familiar y solidario que tendrá lugar el día 21 de diciembre a las 3 de la tarde. Sorteo en la rue Vallat nº 21. Esperamos que nuestro llamamiento no será vano ya que la solidaridad es la más alta de todas las filosofías que el hombre puede imaginar. Demos ejemplo y acto de presencia.

F. L. DE MARSELLA

Invitamos a todos los afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de enero 1970, dará comienzo a las 10 horas en nuestro local social.

CICLO DE CONFERENCIAS EN ORLEANS

A partir del último domingo de enero de 1970 empezará una tanda de conferencias a cargo de la Federación Local C. N. T. Por ahora están previstos los compañeros Juan Ferrer, Francisco Isgleas y Blanca Esgleas. La primera tendrá lugar el 25 de enero a cargo del compañero Ferrer, quien versará sobre el tema «Futuro permanente de la C.N.T.»

F. L. DE DRANCY

En asamblea celebrada el 7 de diciembre acordó patrocinar la edición del folleto del compañero Fabián Moro, «Las Juventudes Libertarias en España», texto íntegro de la conferencia que dio en la Federación Local de París. Se darán detalles al respecto.

F. N. I. FERROVIARIA

Se convoca a los compañeros de París y pueblos limítrofes para el Domingo día 28 por la mañana; sitio de costumbre.

F. L. DE AUCH

Celebrará reunión general el día 4 de enero en el local de costumbre; la reunión dará principio a las 14 horas, por lo que rogamos a los compañeros sean puntuales a la misma, ya que los asuntos a tratar son de suma importancia.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se ha de celebrar el domingo día 28 de diciembre; lugar y hora de costumbre. Ruego a los compañeros confederales que sean consecuentes para acudir a las reuniones.

**CORREO DE REDACCION**

—M. F., Montpellier. Recibidos 20,00 frs. El donativo correspondiente al «C. S.» ha sido entregado al Administrador. Serás atendido.

—M. S., Vierzon. Bravo. Reincide.

—M. H., Dreux. Dí para que son los 5 frs.

—F. S., Toulouse. Recibirás carta y documento del secretario.—F.

FOLLETO DE TATO LORENZO

A cuantos compañeros se nos dirigen solicitando pormenores para la financiación del mismo, les advertimos que hay dos procedimientos sencillos: Colaborar en la suscripción o formulando pedido para el día que el folleto salga. Aunque el pago por adelantado nos facilitaría la labor, queda a la voluntad de los solicitadores el hacerlo antes o una vez recibido el ejemplar o el paquete.

*Fomento de la Cultura Libertaria.*

| | |
|---|---|
| Suma anterior .. .. .. .. | 230 00 |
| F. Marín de Houilles .. .. | 10 00 |
| Suma y sigue .. .. .. .. | 240 00 |

Envíos a Jean Ferrer, C. C. P. 22 864 24 París (XI).

PAÑUELO LIBERTARIO

Muy acertado, muy llamativo, propio para regalo. Precio 10 F.

**ADMINISTRATIVAS**

—Louzara, Ohio, USA. Recibida tu carta con el giro pagas según indicas «C. S.» y «Umbral» avión hasta el 30-6-70.

—Moreno François, Gardanne (13). Recibido giro 20 f. Pago «C. S.» hasta el 31-12-69.

—José Olmo, Liège, Bélgica. Giro pagando «C. S.» octubre y noviembre 69.

NOTA. — Estando en periodo de reclamaciones hasta el 31-12-69, rogamos a todos los suscriptores que reciban el talón y hayan pagado hasta dicha fecha, no lo tomen en consideración. Mientras se preparan y envían llegan giros que anulan la efectividad del talón. Dadas las exigencias de fin de año, rogamos a todos se pongan al corriente de pago, en particular los que están muy atrasados. Piensen que la Administración ha de cubrir los gastos de cada tirada. Los que reciben la prensa sin que jamás hayan tenido un *gesto* vis a vis de las publicaciones, que se acuerden que el coste de las ediciones hay que pagarlos y no se reciben subvenciones. El importe del todo se confía en la recuperación de los envíos a todos los pudientes.

*Los que deben mucho dinero de prensa y libros consideren que se debe pagar todo antes y que dichas anomalías nos causan trastornos y preocupaciones de los que ellos están ausentes.*

**Necrológicas**

**LORENZO ARGELES**

El día 28 de noviembre se dio sepultura en esta localidad al compañero Lorenzo Argelés que tras una semiparálisis de 15 días dejó de existir.

El compañero Argelés nació en la provincia de Gerona y fue allí donde se incorporó a la C.N.T. Terminada la contienda pasó a Francia y en este departamento del Cher actuó ocupando cargos en las FF. LL. de Ste-Ambroise y de Bourges. Viniendo a pernoctar después a Vierzon en donde ha dejado de existir a la edad de 62 años.

Los compañeros que asistieron al entierro como los que no pudieron hacerlo se asocian al sentimiento de sus familiares por medio de estas líneas.

*F. L. de Vierzon.*

## Calendario

## para 1970

**5 Francos.**

**« A LOS JOVENES »**
de Pedro Kropotkin

A un franco ejemplar
Descuentos a corresponsales.
Es una edición LE COMBAT SYNDICALISTE y «Espoir»

**LES SOURCES DES CONFLITS GUERRIERS**

*(Les cinq faces de Bellone)*

Por A. Maille. Precio: 1,50 frs.

**LIBRO «CIUDAD CAIDA»**

*de J. Carmona Blanco*

Una página de nuestra historia donosamente novelada. Un acierto literario. Lee, compañero, «Ciudad caída», y comprenderás que este magnífico libro es indicado para obsequiar a un pariente o a una amistad de mucho aprecio.

10 frs. en esta Administración.

**«PASION Y MUERTE DE LOS ESPAÑOLES EN FRANCIA»**

*por Federica Montseny*

7,00 francos ejemplar

El libro que no debe faltar en la biblioteca de ningún estudioso, de ningún hombre para el que la tragedia y la epopeya de la emigración española en Francia es y será motivo constante de admiración o de remordimiento.

Pedidos a: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, 32-Toulouse y a esta Administración.

**PARADIGMA DE UNA REVOLUCION**

*por Abel Paz*

Referencia dinámica de la Revolución de Julio de 1936. Un éxito de librería aún al alcance de los lectores rezagados. Precio del libro: 6,00 francos.

Es una edición **A. I. T.**

**TEMAS ESENCIALES DEL ANARQUISMO**

*(Espíritu y materia)*

Donde Fabián Moro presenta una nueva faz del anarquismo vivo, en corto ensayo de largo alcance. *Adquirirlo y estudiarlo.*

El producto de su venta está destinado a crear un fondo de propaganda libertaria. Precio, 1 F

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X), C. C. P. 13 507 56.

# ANTENA

### LA AUTORIDAD ARREPENTIDA

MADRID. — Coaccionado por las negativas de extradición de varios paises afectando al portugués Inacio, el tribunal correspondiente declaró a Inacio delincuente politico y por tanto recusó la petición extradicionaria solicitada por la autoridad portuguesa. Mas ahora el mismo tribunal ha concedido la extradición a la autoridad militar de Portugal del soldado desertor Eduardo Cruzeiro, el cual incurre en la pena de muerte por haber efectuado su deserción en tiempo de guerra. Cruzeiro fue detenido en España el 19 de agosto de 1968, habiendo pasado todo este tiempo encarcelado. Pues a esta injusticia el Estado español ha añadido esotra de entregar el preso a sus enemigos para que éstos lo destinen al muro de fusilamiento.

### AIRES DE FRONDA

MADRID. — Diversos organismos de enseñanza, abogacía, sindicales, periodisticos, esto es, acreditados cerca del Estado, han solicitado del gobierno la aplicación de medidas liberales para adaptar España a la situación política europea y permitir a los españoles la libre expresión, cuya utilización les lleva hoy indefectiblemente a la cárcel. La propia petición incluye el deseo de que los delincuentes por delito de opinión y de derecho de asociación sean excarcelados.

### CARO EL ESTADO

MADRID. — El total de los ingresos del Estado en 1968, descontados los anticipos a crédito oficial y de tesorería y otras operaciones extrapresupuestarias, se elevó a 247.043 millones de pesetas.

De las obligaciones del Estado los pagos a las clases pasivas sumaron 22.117,2 millones; los de la deuda pública, 6.651,2 millones; fondos nacionales, 5.723; Consejo Nacional, 598,5; Cortes Españolas, 96; Tribunal de Cuentas, 35,2; Jefatura del Estado, 25,2, y Consejo del Reino, 1,5 millones de pesetas.

Las obligaciones ministeriales fueron como sigue: presidencia del Gobierno, 7.237,7 millones; Asuntos Exteriores, 1.926,1; Justicia, 5.549,5; Ejército, 21.112,9; Marina, 6.330,5; Gobernación, 22.165 9; Obras Públicas, 38.245; Educación y Ciencia, 22.449,4; Trabajo, 1.669; Industria, 2.032,7; Agricultura, 1.311,6; Aire, 9.336,2; Comercio, 6.251,1; Información y Turismo, 4.174; Vivienda, 9.138,3; y Hacienda, 1.870,2 millones de pesetas. Además, se agregan a estas partidas 31.912,8 millones de gastos de las contribuciones y de diversos Ministerios.

### MOVIMIENTO BURSATIL

VIGO. — A 1.507.875.000 pesetas asciende el valor de las letras devueltas en Vigo durante el tercer trimestre del corriente año, según informe que ha hecho público la Cámara Oficial de Comercio, Industria y Navegación.

El total de efectos devueltos, incluyendo las protestas en relación al trimestre anterior, aumentó en un 13,98 %, mientras que el valor de los mismos lo hizo en un 7,84 por 100, sigue diciendo el informe en el cual se señala también que el número de efectos protestados aumentó en un 14,70 %, mientras que el valor de los mismos lo hizo en un 2,7 %.

El número de devoluciones, durante el trimestre citado, se eleva a 44.315.

### POLVORA EN SALVAS O LA ESTUPIDEZ ANDANTE

YECLA. — En las fiestas de artificio religioso llamadas de la Virgen de la Inmaculada Concepción (la virgen que parió sin intervención de hombre) se gastaron más de 2.000 kilos de pólvora en disparos hechos por unos arcabuceros improvisados. En definitiva, un rito árabe arraigado entre las mesnadas cristianas.

### REGALO DE NAVIDAD

MADRID. — Los huevos subirán de una a dos pesetas docena en las semanas próximas y hasta después de Reyes, se estima en círculos cercanos al sector. Los precios de otros productos se verán elevados en dichas fechas. La afluencia de naranja a los más importantes mercados españoles continúa incrementándose. Madrid está recibiendo unos 2.200.000 kilos semanales, por lo que no hay razón para subidas notables. La leche, el vino y el tomate deben mantener sus precios, dada la abundancia de los tres productos.

### RECORDATORIO TARDIO

EL FERROL. — Por ganas de darse a conocer un artista desconocido, Francisco Iglesias, ha intentado fusionar su nombre y su apellido al de Franco y al de la Iglesia inventándose un recordatorio del bautizo del «Caudillo» hace 77 años en la iglesia de San Francisco. Iniciativa inútil, puesto que a la caída del homenajeado el recordatorio se vendrá al suelo automáticamente.

### ELLOS SABRAN POR QUE LAS QUIEREN

LAS PALMAS. — Dos escopetas y un rifle han sido robados en una armería de la calle Sagasta. El guarda nocturno presenció la operación de desvalijo, pero creyó prudente no importunar a los ladrones. Luego los persiguió cuando estaban fuera de su alcance. Hasta ahora los cacos no han sido habidos.

### EL ALIMENTO DE LOS ESPAÑOLES

MADRID. — Una curiosa estadística indica que el consumo familiar español supuso en 1963 unos cien mil millones de pesetas, considerándose de ellas un 40,5 % dedicado a víveres. El valor per cápita el estadístico no lo ha establecido por haber individuo que consume al importe de 10.000 pesetas día, y otros tan españoles como él cuyo promedio de vida diaria no va más allá de 50 pesetas, y no par falta de patriotismo, sino de dinero.

### CONTESTACION PIADOSA

MADRID. — Alrededor de las dos de la tarde de ayer domingo abandonaron la parroquia de Nuestra Señora de la Montaña en el barrio de Moratalaz, el grupo de personas — unas 60 — que a primeras horas de la noche del sábado se encerraron en el citado templo.

El grupo de personas de la comunidad parroquial de Nuestra Señora de la Montaña permaneció en el templo por motivos relacionados con el padre Mariano Gamo, antiguo párroco de aquel barrio y en la actualidad procesado como presunto autor de un delito de propaganda ilegal.

### EL 1º DE MAYO SIGUE SIENDO DELITO

MADRID. — Ante el Tribunal de Orden Público han ocupado el banquillo de los acusados María García Flores, Manuel Díaz Valverde y José Angel Serra Suales.

En su correspondiente escrito de conclusiones relata el fiscal que José Serra, en la plaza del pueblo de Sallen (Huesca), el 1º de mayo del presente año dio lectura a la declaración de los derechos humanos, asistiendo numerosas personas, sin que para tal reunión estuvieran autorizados.

Pide el fiscal para cada procesado dos meses de arresto.

El defensor, don Marcos Viador, ha solicitado la absolución de sus patrocinados.

### CONSEJO DE GUERRA EN BURGOS

En la Sala de Justicia de la VI Región Militar, y en audiencia pública se ha visto en la mañana de hoy, 1 de diciembre, por un consejo de guerra, el procedimiento sumarísimo seguido contra Pedro M. Zugadi Ramírez por el presunto delito de bandidaje y terrorismo.

Terminada la vista, el Consejo deliberó y dictó sentencia estimando la existencia de un delito de terrorismo a que se refiere el decreto del 21 de septiembre de 1960, por lo que se ha impuesto al procesado Zugadi Ramírez la pena de 16 años de reclusión y responsabilidad civil en la cuantía de pesetas 6.384.

La sentencia no será firme hasta su aprobación por la autoridad judicial competente.

### PARTE, CAUSA, Y JUSTICIA ADELANTE

MADRID. — Ocurrieron incidentes en un juicio celebrado ante el Tribunal de Orden Público, del cual formaban parte el hoy presidente y otro de los magistrados que continúan en el mismo.

En opinión de los componentes del Tribunal, aquellos incidentes estuvieron provocados por uno de los procesados. Eulogio-Marcelino Camacho Abad. El tribunal acordó deducir testimonio de lo ocurrido por si Camacho hubiera cometido un delito de desacato.

Compareciente Camacho en la vista de otra causa, su defensor presentó escrito de recusación de los dos magistrados citados por considerar que, siendo denunciante de un nuevo delito que pudo haber cometido el procesado, no podía ser juez y parte.

Formada sala especial para juzgar la recusación, ésta fue desestimada, y recurrido por Camacho el auto dictado al efecto, la sala segunda del Supremo ha dictado sentencia, en la que rechaza el recurso.

# Nouvelles de l'Etranger

### GREVE A L'USINE CITROEN DE FOREST (BELGIQUE)

1) Il y a un mois avait éclaté une grève (3 jours) pour des revendications de salaires et d'augmentation de primes de fin d'année, ainsi qu'une amélioration des conditions de travail.

Les ouvriers ont obtenu satisfaction. Cette grève est passée inaperçue.

2) En réalité, le mécontentement était resté. En plus des conditions de travail habituelles, les ouvriers ont à faire à une délégation syndicale particulièrement corrompue.

L'usine emploie 1.000 ouvriers environ. 80 % au moins sont des étrangers, surtout Italiens, Espagnols, Grecs. Les délégués syndicaux sont choisis parmi les belges, et sont généralement en même temps des surveillants, des brigadiers, des chefs d'équipe...

Une des revendications des ouvriers était de pouvoir élire des délégués syndicaux de leur nationalité.

3) La direction veut déplacer un ouvrier italien de sa chaîne, pour l'écarter d'un copain espagnol, considéré comme meneur. Refus de l'intéressé, qui reçoit son préavis.

Mercredi (19 novembre) il se présente cependant à son travail. Il est alors véritablement kidnappé, il disparaît complétement. On suppose qu'il a été arrêté.

4) A 9 h 30, 90 % des ouvriers débrayent en réclamant la réintégration de leur camarade. Il y a quelques bousculades avec la quarantaine d'ouvriers (surtout belges) qui veulent travailler et une première apparition de la police (locale, dépendant du bourgmestre = maire).

Les choses se tassent, les grévistes restent sur place.

5) Welemans, bourgmestre de Forest (et homme de droite, patron de brasserie) va à l'usine et menace les ouvriers d'être « reconduits à la frontière » s'ils ne reprennent pas le travail à 12 h. 20 (changement d'équipe). Il n'est pas entendu. La grève continue avec l'arrivée de la nouvelle équipe.

6) La direction fait alors appel à la gendarmerie avec *l'accord des délégués syndicaux*. (Le syndicat a démenti dans la soirée, évidemment). Un journal catholique conservateur affirme même que les délégués syndicaux ont désigné aux flics les meneurs.

7) 62 « meneurs » sont arrêtés ; ils ont été libérés après quelques heures. 21 ouvriers ont été licenciés (le syndicat proteste). Le travail a repris dans l'après-midi.

Détail piquant : au moment où les délégués syndicaux FGTB (équivalent de FO mais de puissance comparable à la CGT) désignaient les ouvriers étrangers à arrêter, la CISL, dont fait partie la FGTB, dénonçait, dans une conférence de presse, la répression contre les ouvriers en Espagne.

*(Tract Citroën)*

●

### ANDALOUS-GAROUS

En vacances en Espagne, un groupe de jeunes gens (tous mineurs) a eu l'honneur et l'avantage d'être arrêté, à Malaga, par les sbires du Caudillo. Motif : ces dangereux individus (nous voulons parler des jeunes gens) avaient les cheveux, paraît-il, trop longs et, d'autre part, n'avaient pu fournir l'adresse exacte d'un ami américain chez qui ils étaient hébergés.

La police franquiste se chargea donc de leur faire des cheveux courts et une grosse tête, et on les fourra au trou, en principe pour quinze jours et en fait pour cinq semaines.

Les parents ne furent prévenus que par une lettre se l'un d'eux et, encore, parce que, ce jour-là, les P.T.T. de M. Galley avaient bien voulu fonctionner ; une chance !

Le maire du patelin où habitait (en temps normal) l'un des emprisonnés fit deux démarches auprès du consulat français et obtint quelques maigres renseignements (d'ailleurs faux). Finalement, après quelque ramdam auprès de la préfecture intéressée (oh ! très vaguement), les parents apprirent que leurs gosses avaient été traînés de prison en prison menottes aux poignets, comme des criminels et, re-finalement, après une nouvelle démarche, cette fois auprès du commissaire de police de Cerbère, mais sans que le consul ait bougé le moindre petit doigt, on sut que les heureux globe-trotters venaient d'être expulsés (veinards !) du territoire ibère.

Olé ! Visitez l'Espagne. Toute une civilisation en vacances.

# La sottise n'est pas la faiblesse de la C. G. T.

Si l'on en croit un prospectus distribué par la section C. G. T. de la SNECMA-VILLAROCHE, il semble être important de pousser les travailleurs à réclamer des crédits pour Concorde et la création d'un programme aéronautique.

Bien sûr, la continuité du programe Concorde, qui soit dit en passant devait s'élever à deux milliards de francs et va en fait s'élever à 10 milliards de francs, peut éviter des mécontentements insupportables à la C. G. T., mécontentements provoqués par des licenciements toujours abusifs mais inévitables lorsqu'on se permet de soutenir la société capitaliste qui choisit sans prévenir où vont de préférence ses derniers.

Soutenir Concorde, soutenir un programme aéronautique, pourquoi?

Est-ce le travailleur qui doit utiliser tous ces beaux joujous pour capitalistes désireux d'utiliser le produit de leur exploitation ? Non. Tout juste en sera-t-il le dévoué constructeur, l'objet terminé ne pouvant en aucun cas être convoité par sa bourse.

Le travailleur n'utilisera pas Concorde, mais pour que ce dernier gadget ait ces crédits, il faudra qu'il continue de payer par de nouveaux impôts à destinations louables (genre recherche sur le cancer). N'en avons-nous pas un bel exemple avec la vignette auto inventée un jour « d'ouverture » par le gouvernement gaulliste première formule, laquelle devait servir à soutenir les économiquement faibles, qui, tels l'image du sou sonnant de la légende, attendent encore l'odeur du pot-au-feu que le son de la vignette était susceptible de leur fournir, d'autant que cette dernière ayant subit une augmentation exemplaire, devrait maintenant leur permettre de percevoir le parfum des festins de l'Elysée ou d'ailleurs.

A l'image de cette vignette il devra payer pour éviter des mécontentements provoqués par le chômage qui résulterait du manque de crédits. La C. G. T. doit sûrement penser contrairement à ses habitudes que la simplicité est meilleure que la raison, laquelle serait de recycler avec leurs mêmes salaires, les travailleurs touchés, vers le bâtiment, l'industrie métallurgique, etc., qui ont un très grand besoin de main d'œuvre, compte tenu du fait que le travailleur a un grand besoin d'être logé décemment, confortablement, proportionnellement à ses désirs et aux possibilités qu'il met lui-même à sa disposition en œuvrant à ce qu'il utilise et non pas à ce que son exploiteur utilise.

**MICHEL LE MAREC**

# Au-delà du rideau de fer

### LA LIBERTE A LA COMMUNISTE

En Pologne quatre universitaires vont être jugés sous peu ; il s'agit de M. Jacek Szaudin, Jacek Bukouski, André Biezanski et Roman Batyenski. Ils ont été arrêtés au début du mois de mars pour avoir eu en leur possession le texte du Manifeste des 2.000 mots publié en 1968 par les intellectuels tchécoslovaques.

Voilà la raison pour laquelle ces quatre jeunes étudiants sont en prison depuis déjà huit mois. Voilà ce que ces soi-disant communistes font au nom du socialisme.

### L'ETAT

L'Etat considère le peuple comme mineur et incapable de s'organiser.

L'Etat se dit souverain ; il a entre ses mains la force, la justice, l'armée, la police, les prisons. L'Etat se réserve tout.

Au peuple il ne reste que les impôts à payer, obéir, produire et se résigner à la volonté suprême de l'Etat qui commande.

C'est une véritable dictature, car l'Etat divise la société en deux classes : celle qui commande et celle qui obéit.

Quand sonnera l'heure à laquelle celui qui obéit se revoltera vraiment pour prendre en main tous les moyens de production et reparir ceux-ci à chacun selon ses besoins et éliminer une fois pour toutes ce parasite qu'est l'Etat ?

L'Etat et la religion : Voilà les deux plus grands fléaux de l'humanité. — *M. F.*

# Noam Chomsky, enfant terrible de l'Université américaine

«La guerre au Viet-Nam est une entreprise profondément immorale. Rien ne peut la justifier. Elle est obscène et honteuse. Je dirais qu'elle est par ailleurs la conséquence logique de notre système politico-économique. Nous vivons dans ce pays dans un état de psychose collective qui débuta avec la guerre vietnamienne, et ne disparaîtra pas avec elle. Nous sommes un Etat-garnison, notre économie est axée sur la guerre. Nos institutions sociales et nos valeurs ont été déformées par le conflit permanent qui nous oppose aux pays du Tiers Monde.»

Ces mots ne seraient pas étonnants, provenant d'un étudiant de Berkeley. Mais ce n'est pas un étudiant qui les dit ; ce n'est pas un professeur d'une Université gagnée par la grève des « Pacifics », c'est tout simplement un individu étonnant, professant au « Massachussetts Institut of Californie », qui a le courage d'affirmer sa position. Il faut dire que le M. I. T. est étrange université alimentée en sous-main par le Pentagone et le C.I.A., en échange d'une collaboration serrée et sérieuse dans l'organisation de la guerre perlée.

L'important, pour nous, est ce personnage, Noam Chomsky. Il a déjà été question de lui, dans ces colonnes, lors de la parution en Français du livre qui lui avait valu la notorioté parmi la jeunesse révoltée des Etats-Unis. « L'Amérique et ses nouveaux mandarins ». Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Qu'est-il donc ? Professeur de linguistique, élève de « maitres » convaincus que les mystères du langage et de la pensée devaient être élucidés grâce aux mathématiques, à la psychologie et la cybernétique, Chomsky est arrivé à conclure que, malgré les progrès des Sciences Modernes, la compréhension du fonctionnement de l'esprit n'a pas progressé depuis le siècle des lumières.

Quel chemin, quelle route ce professeur a-t-il donc prit pour déboucher sur cette conception d'un régime anarcho-syndicaliste, que lui prêtait ces derniers temps un journal canadien ?

Il défend des institutions dirigées par des conseils ouvriers, avec des cerveaux électroniques utilisés pour la diffusion des informations et des décisions au niveau local. Le même Chomsky, d'ailleurs, à Boston, cela en compagnie d'une poignée de savants trace des schémas sociaux-économiques decentralisés à l'extrême, et applicables, à une époque de technologie avancée. Il y a un autre aspect de Chomsky, qui, en partie rejoint notre façon de penser. C'est « l'élite révolutionnaire », sa conception de l'opposition de la révolte. Il attend beaucoup de la jeunesse américaine, seulement :

« Quand l'opposition se manifeste par des actes irrationels et absurdes, qui en fait violent le droit d'autrui, elle se pose en tant que minorité élue et s'attribue des pouvoirs spéciaux. Elle agit comme une élite, alors qu'elle affirme vouloir abolir les élites ».

Et à une autre occasion, touchant plus spécialement la réalité américaine :

« Il faut distinguer, à l'heure actuelle l'action des jeunes noirs de celle des blancs. Les noirs me semblent plus près de la réalité, leurs objectifs à court terme paraissent plus réalisables. Un programme d'études noires dans les écoles et les Facultés. Des subventions pour les étudiants pauvres, noirs. Trop souvent la rhétorique révolutionnaire, sanguinaire même des étudiants blancs est sans rapport avec leurs possibilités d'action et leur condition sociale (abritée et aisée).»

Que les étudiants blancs et les savants profitent de leur « position » pour faire annuler les contrats passés par le Pentagone aux universités, c'est bien. Mais en même temps ils doivent se rendre compte que les privilèges dont ils jouissent sont le fait d'une injustice et entreprendre une action concertée afin de mobiliser les masses, pour les stimuler, les amener à agir. La Nouvelle Gauche est aujourd'hui comme une avant-garde flottante privée de troupes et douée surtout d'une vocation de suicide... ».

N'allons cependant pas trop loin : Noam Chomsky n'est certainement pas des nôtres, du moins consciemment, car il y a en lui ce que la société américaine a secrété de plus mauvais et de meilleur à la fois : l'idéalisme démocratique. Il ne nous est pas possible, d'une façon objective d'affirmer quelque chose sur lui, de dire : il a tort, il a raison, de définir, de définir les points où il a tort, où il a raison. Le mode de vie, les habitudes, les traditions révolutionnaires n'ont aucun point commun avec les nôtres. Cela n'empêche à Chomsky de nous être fort proche, plus proche que nos chers socialistes français. Il a même un humour remarquable : n'a-t-il pas déclaré préférer Eisenhover à Kennedy, parce que « Eisenhower était un médiocre mais qui avait au moins la passion du Golf. Pendant qu'il jouait, il n'intensifiait pas le rôle du rouleau compresseur du gouvernement».

Nous attendons donc d'en savoir davantage sur lui.

LES BIENFAITS DE LA CIVILISATION...

... D'ORADOUR A SONG-MY.

## Cheminots

La presse a laissé entendre que plus de 180 wagons de colis sont restés sans être déchargés à la gare d'Austerlitz, à Paris. La grande presse, sans doute sur ordre de la propagande du clan Pompidou-Séguy, laisse entendre que ce fait est dû à une grève de cheminots. Les Fédérations CGT, CFDT et FO, pour essayer de redorer leur blason ont même publié un communiqué laissant croire que l'information de la presse est juste.

En fait, si des monceaux de colis ne sont pas déchargés et restent en souffrance sur les quais d'Austerlitz, cela résulte simplement d'un manque évident de personnel qui est le résultat de la politique antisociale de l'incapable qui a le nom de chef d'arrondissement. — *Les cheminots CNT.*

## NOUVELLES EN VRAC

Le numéro 248 de « l'Humanité-Dimanche » comporte la bagatelle de 16 pages publicitaires. Et nous ne comptons pas les petits encars. Au point que les militants communistes renâclent.

La « nouvelle société » de Monsieur Chaban-Delmas s'annonce être un régal judiciaire. Depuis le début du mois : deux procès, œuvre de Monsieur Foccart : l'un, le 4 décembre, avec « l'Humanité » ; l'autre, la semaine passée avec le « Canard Enchaîné ».

Bon appétit, Messieurs !

# POESIE

## LE VOYAGE

Tes yeux sont rivés aux rubans argentés
Tu as l'impression d'être là depuis une éternité
Pourtant il n'a pas de retard
Tu aperçois déjà ses butoirs
Il te prend comme chaque matin
Pour aller gagner ton pain
Devant, le défilé de la voie
Derrière, la même chose, cela va de soi !

Tu comprends que ta vie n'a été qu'un train
Et que le rail est ton destin
Il n'y aura pas de faille, tu connais sa destination
Et la tienne est sans condition.
Maintenant, tu penses que ta retraite sera un
long congé jusqu'à ce que mort s'en suive
Ça tombe sous le sens, les idées se poursuivent.

Et ce monstre qui hurle entrant en gare
Vidant de ses entrailles, son panache noir
Tu le respires et tu en crèves
Oh, non, ce n'est pas un mauvais rêve.

Au fil de ta réflexion
Tu lui a donné un nom
Tu l'as prénommé « société »
Mais tu en parles sans amitié !
Sans trop faire gambader ton imagination
Tu prends le nom de wagon
Tu voudrais changer d'ère
Mais c'est héréditaire, tu votes...
... comme ton arrière-grand-père.

JOSE MILLOIS

*Versailles.*

## MOTIF : VINGT ANS!

Les premières semaines de l'automne m'ont donné
mes vingt ans !
Et aujourd'hui, je suis condamné à mourir...
momentanément !

Pour m'infliger un tel jugement
Il a fallu que je faute gravement

Est-ce désobeir que de vivre le printemps de sa vie ?
Ou alors d'être bien dans son foyer et avoir des amis ?
C'est peut-être que mes cheveux sont longs
Et que mon cœur est vagabond.

Au matin de mon exécution, vous me collerez
le dos au mur
Nanti de vos railleries et de vos injures
Le coup de grâce sera donné par un ciseau
Et mon numéro...

Si je reste de bois
Devant votre mauvaise foi
C'est qu'ici, la différence avec ma vie vécue
Il est recommandé d'employer le mot de
Cambrone les lèvres cousues...

JOSE MILLOIS

*Versailles.*

# Je n'accepte pas !

*Reproduction d'une partie de la lettre de Jean-Pierre Speller à M. le Ministre de la Justice.*

« Le 10 octobre 1969.

Monsieur le Ministre,

Je tiens à porter à votre connaissance les faits suivants.

Le 25 avril 1969, j'ai été agressé par une bande fasciste. Transporté aux « Quinze-Vingt », j'ai quitté l'hôpital le 7 mai 1969.

A ma demande le docteur Henri Marteret, qui m'a soigné, a établi un certificat où il est écrit : « Des réserves sont à faire sur l'état de cet œil gauche profondément traumatisé. ». Autrement dit, j'ai perdu définitivement l'usage de mon œil.

Ouvrier typographe il m'est très difficile d'exercer mon métier avec un seul de mes deux yeux. Mais je ne m'adresse pas à vous en solliciteur ni pour qu'on me plaigne ni pour qu'on m'apporte aide et charité. Ce que je viens de relater concernant ma situation personnelle est pour moi, militant ouvrier, syndiqué C.G.T., militant de l'Alliance des Jeunes pour le Socialisme, moins important que la volonté inébranlable qui m'anime d'imposer que justice soit rendue.

Monsieur le Ministre, j'ai porté plainte et je constate, au moment où j'écris cette lettre, que l'instruction piétine, les semaines et les mois passent. Alors je me pose les questions suivantes. Ces atermoiements ne sont-ils pas motivés par la « qualité » de mes agresseurs, si je puis m'exprimer ainsi ?

Serait-ce qu'à un quelconque échelon de la hiérarchie politique de ce pays, on tienne à couvrir les fils d'un de vos collègues, M. Kaspereit, secrétaire d'Etat auprès du Ministre du Développement industriel et scientifique du gouvernement présidé par M. Chaban-Delmas, dont vous êtes vous-même le Ministre de la Justice ? Ces quiestions appellent réponse.

Il n'est pas dans l'habitude d'un militant fier d'appartenir à la classe ouvrière de se dérober devant l'engagement personnel, impliqué par les questions que je me pose et dont je mesure la gravité, Monsieur le Ministre. J'y apporte donc réponse.

Mes agresseurs, qui circulaient en voiture et en camionnette, collaient des affiches de propagande pour le « oui » au référendum, dans la nuit du 25 au 26 avril 1969.

Mes agresseurs faisaient partie d'un groupe dirigé par un nervi fasciste du nom de Jusom André. Dans ce groupe ont été identifiés Van Nek Jean, Godard Rolland, Baillet Claude, Lacroix de Vimeur de Rochambeau Guy, Johnson Michel et les frères Alain et Claude Kaspereit, fils du député du 9e arrondissement.

Et ici, Monsieur le Ministre, se pose une nouvelle question. Au moment où je gisais au sol, avec mon œil gauche sortant de son orbite, M. Kaspereit, député du 9e arrondissement est entré dans le café.

M. Kaspereit, actuel secrétaire d'Etat, votre collègue au gouvernement, après mon transfert à l'hôpital dans la nuit, est venu au poste de police demander des nouvelles « du blessé ». A ma sortie de l'hôpital lorsque j'ai pris connaissance du subit intérêt que l'honorable député portait à ma personne, je n'ai pu refreiner les pensées de plus profond mépris qui me venaient à l'esprit. Comment un homme, qui, si j'en juge les faits, utilise les services de nervis, qui, avec la lâcheté qui caractérise les fascistes agressent à coup de barre de fer les travailleurs désarmés, des voyoux fascistes qui se font accompagner par un chien loup, comment cet homme a-t-il le front de « venir prendre de mes nouvelles ? »

***

Mr. Jean-Pierre Speller a été victime d'une agression de type fasciste. Nous le plaignons bien sincèrement. Mais il appartient à une organisation qui approuve des crimes tout aussi odieux et qui véhicule des mensonges indignes de prétendus révolutionnaires.

Nous ne nous faisons aucune espèce d'illusion sur la capacité révolutionnaire des mouvements trotzkistes en général et de l'A. J. S. (Alliance des Jeunes pour le Socialisme) en particulier. L'histoire a déjà porté un jugement sans appel sur leur comportement dans les diverses phases révolutionnaires du monde contemporain.

Si M. Jean Pierre Speller a été victime de nervis fascistes, d'autres avant lui, à Cronstadt et en Ukraine ont souffert également de la violence contre-révolutionnaire. Mais ce que M. Speller, en bon trotzkiste, feint d'ignorer, c'est que celui qui alors assassinait les ouvriers et les paysans s'appelait Trotzki...

Dans un récent numéro de « Jeune Révolutionnaire », journal des amis de M. Speller, on a pu lire : « Dans les périodes de crise, les anarchistes se retournent toujours contre la classe ouvrière. »

Chacun d'entre nous saura apprécier, à leur juste valeur et le militant et l'organisation.

B.D.I.C

# LA COURSE A L'UNITE DE LA CLASSE OUVRIERE

Secouant déjà sa poussière aux élections de juin 68, la scène politique s'est clarifiée, c'est un fait bien connu maintenant grâce entre autres, au départ de de Gaulle.

Auparavant celui-ci donnait surtout l'impression de n'œuvrer qu'à travers son prestige et non uniquement dans le cadre d'une classe au pouvoir. Cette gêne, pour beaucoup de gens, à la compréhension des jeux politiques, se dissipe un peu à la suite du dernier référendum, d'autant plus que l'héritier du trône émane directement, et tout le monde le sait, de la haute bourgeoisie, assimilée dans les esprits, peut-être pas à tort, à toute la grande et moyenne bourgeoisie.

Le processus de lutte des classes se dégage ainsi de plus en plus et surtout récemment où les leçons de mai 68 commencent tout juste à être comprises par la classe prolétaire, comme en témoigne le degré croissant de revendications qualitatives se plaçant même parfois sur le terrain de la lutte des classes.

On débouche ainsi tôt ou tard sur une épreuve de force, dès lors qu'une des deux classes antagonistes est assez forte pour écraser l'autre, c'est-à-dire dès qu'elle aura réussi avant l'autre à constituer son unité.

Ou c'est la bourgeoisie qui s'unifie la première et c'est la voie ouverte à la guerre et au fascisme, ou c'est la classe ouvrière qui aboutit et déborde avec de fortes options sur une révolution.

Le modèle italien qui a dans ce domaine une sérieuse avance sur la France, connaît déjà les violents combats de rues où les groupes fascistes tiennent le pavé (Milan). Ils nous donneront peut-être très prochainement en contre-coup, et à cause du voisinage géographique, par le contexte économique et politique (CEE), un exemple à méditer.

Pour en revenir à la France, pour l'instant aucune des deux classes ne paraît prête : le dernier référendum et les élections présidentielles où des votes se mélangent et s'opposent au sein d'une même classe, le problème de la couche opportuniste des cadres, de la petite bourgeoisie commerçante voulant suivre à n'importe quel prix, les fluctuations d'effectifs survenus dans les classes intermédiaires, sans compter les groupes marginaux d'intellectuels de tout acabit, et la naissance de mouvements nettement fascistes lancés dans la réaparition d'éléments d'extrême-gauche, tout cela donne, incomplètement ici, un tableau du désarroi des forces disponibles pouvant avoir un rôle certain dans l'échiquier de l'opposition bourgeoisie-prolétariat en équilibre instable.

La haute bourgeoisie d'affaires semble avoir compris qu'elle ne peut rétablir la situation d'avant 68 par des moyens classiques, puisqu'elle tente de faire autour d'elle le rassemblement de la classe à laquelle elle appartient. Par la manœuvre qui hisse son valet Pompidou au pouvoir, elle affirme son intention de dépasser et de sacrifier politiquement le groupe gaulliste dont les réalités de Gaulle, participation, ne sont plus de son ressort spécifique et dont le programme galvaudé ne suffit plus à faire un prétexte d'union. D'autre part, et c'est un processus classique, elle recherche et obtient les appuis de partenaires tant sur le plan européen qu'international et abandonne peu à peu le rôle d'arbitre (?) qu'elle voulait faire de la France pour rentrer docilement dans le jeu des influences Est-Ouest, acceptant la suzeraineté rassurante et protectrice du capitalisme technocrate international comme a pu l'illustrer par exemple la manœuvre des fuites de capitaux à l'étranger.

Quand à la classe ouvrière, on sait sa désunion depuis plus d'une génération, qui résulte de la pagaïe syndicalo-réformiste entretenue soigneusement autant par la multiplicité voulue des centrales syndicales que par l'isolationisme défaitiste des grèves tournantes.

Il est donc certain qui si l'unité de la classe ouvrière se réalise, elle ne se fera pas sur le terrain qui la condamne. Le front unique ouvrier regroupant les bureaucrates syndicaux en tant que tels, ne peut en aucun cas être unificateur au sens littéral et pratique du terme, ne peut donc être révolutionnaire.

Le premier pas vers l'unité ouvrière s'est esquissé en mai-juin 1963 où les grèves sauvages généralisées ont été vivement récupérées par ceux-là qui invoquent un front commun et qui ont ainsi évité le danger, créant ainsi un nouveau rapport de classes indispensable à la survie du régime.

Il n'empêche que le seul fait important à retenir ici doit être l'urgence qu'il y a, dans le contexte actuel, pour la classe ouvrière à se réunifier, à se réaliser elle-même malgré les barrières qu'elle rencontre en son sein même, enfin à ne pas attendre que quelqu'un le fasse à sa place.

**PRADIO**

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.

# Réponse à un jeune

Il n'est pas rare de trouver dans le courrier qui est adressé par des jeunes à notre organisation, des questions qui trahissent les inquiétudes de leur âge. « Faillite des syndicats », « Fétichisme organisationnel », sont des termes qui reviennent aussi souvent que « Conseils ouvriers » ou « autogestion ».

Pourtant, nous avons reçu dernièrement un type de lettre dont le style change, bien que dans le fond on y retrouve la même naïveté que dans bien d'autres dont les auteurs se réclament d'un... isme quelconque.

Notre correspondant en question se réclame du léninisme... c'est son droit, comme c'est son droit d'appartenir à la CGT et de condamner la violence verbale. Seulement, tous les droits qui veuvent lui être accordés au nom de sa « démocratie ouvrière » et même toute la tolérance due à son inexpérience ne doivent pas l'entraîner dans des considérations qui frisent l'ineptie.

Mon jeune camarade, c'est vrai que tu ne connais pas nos positions actuelles (qui sont celles des syndicalistes authentiques de tous les temps) ; c'est vrai que tu ne connais pas ce que nous proposons depuis toujours et qui ressemble si étrangement à ce que proposaient les pionniers du syndicalisme en France et dans le monde quand le syndicalisme était ce mouvement de la classe ouvrière en marche pour son émancipation et qui prépare les bases d'une société sans privilégiés ni parasites dans laquelle chacun doit travailler selon ses moyens et consommer selon ses besoins.

Et c'est parce que la CNT continue sur cette voie que tu la qualifies de « tentation gauchiste »?

Assusément tu nous connais très mal pour déclarer que la CNT ne joue aucun rôle. Sache en tout cas, que nous n'avons pas l'intention de créer un syndicat qui se proclamera d'avant-garde, pas plus que nous n'avons l'intention de décoler par rapport aux masses.

La CNT fut constituée en 1946 pour continuer l'œuvre émancipatrice de la CGTSR d'avant guerre et de la bonne CGT de 1906. Les sacrifices des Grifuelhes, Pelloutier, Pouget, Yvetot et tant d'autres qui méritent autant d'être cités, ne sont pas restés lettre morte pour ceux qui militent à la CNT. Tout ce qui peut nous être reproché c'est de rester fidèles à un idéal que personne n'ose contester ouvertement.

Quant à nos rapports avec les masses, nous t'informons, pour ta gouverne, que nous sommes tous des ouvriers vivant d'un métier, d'une profession et que sont exclus par nos statuts les syndicats des forces répressives et autres métiers haïssables.

Tu ne m'en voudras pas trop de te dire que tu es un peu naïf de penser que le rôle des révolutionnaires, c'est de lutter dans les syndicats jugés « représentatifs », prioritairement la CGT, pour la démocratie ouvrière.

Peux-tu me dire ce que vous avez obtenu, jeunes et vieux, à force de « lutter » (je préfère le terme « noyauter » bien qu'il fasse moins loyal) dans les syndicats « représentatifs », avant, pendant, et après les événements de mai 1968?

Si au moins le passage dans ces syndicats vous instruisait des origines du syndicalisme et vous enrichissait de l'expérience du passé...

Enfin, puisque tu as décidé un abonnement au « C. S. », et que tu penses venir nous voir au siège, nous nous ferons un plasir de combler les lacunes qui peuvent exister dans tes connaissances sur l'histoire su mouvement ouvrier.

**J. SORIANO**

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX^e) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Trois mois ..... 10 F
Six mois ..... 20 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)

3428

B.D.I.C


# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

25 DECBRE. 1969
NUMERO 587
PRIX : 0,75 F
41e ANNEE


## LE DISCOURS DE POMPIDOU

# DU VENT

Après 184 jours, Pompidou nous parle de la dévaluation, mais ce qu'il n'a pas dit, c'est que cette dévaluation a, « naturellement », « parce que le franc avait encore le corps solide », été reportée de jour en jour afin de permettre aux spéculateurs de « garer leurs ronds » en un parc budgétaire plus solide.

Pour les travailleurs elle était effective depuis la fin des événements de mai-juin 68, par l'augmentation du coût de la vie qui annulait ainsi l'augmentation des salaires. La dévaluation accordée en août n'a fait qu'amplifier la première qui d'ailleurs s'étend par l'éternelle augmentation du coût de la vie.

La réforme du SMIG est réelle, effective ! puisque maintenant il s'agit du SMIC ; mais le niveau de ce SMIC reste celui du SMIG. Ces initiales doivent apporter du beurre dans les épinards.

Enfin bref, portée sociale de son action comparable à de la barbe à papa, c'est peu dire !

La politique extérieure est ce qui a le plus préoccupé Pompidou. C'est normal lorsqu'on est garant du prestige Français. Mais en ce qui concerne les travailleurs « on n'est pas disposé a accepter l'inacceptable ». Comme si l'acceptable avait d'autres bases que la volonté des travailleurs et l'inacceptable la répression infligée en permanence comme réponse à cette volonté.

Pour les étudiants même mise en garde. CRS à l'appui dans les coulisses. Ils devraient comprendre (les futurs médecins) que leur nombre est trop important. Il n'y a pas assez de médecins en France (63.000 environ) mais le gouvernement a décidé qu'il y en a assez... Le patronat, lui doit suivre l'évolution sociale du pays en serrant plus énergiquement les coudes, dans des entreprises plus vastes afin de mieux prévenir la vague d'assaut formée par les travailleurs mécontents.

Enfin, l'Etat ne manquera pas, par l'intermédiaire du gouvernement de mettre bon ordre dans les affaires de ceux qui n'accepteront pas sa tutelle.

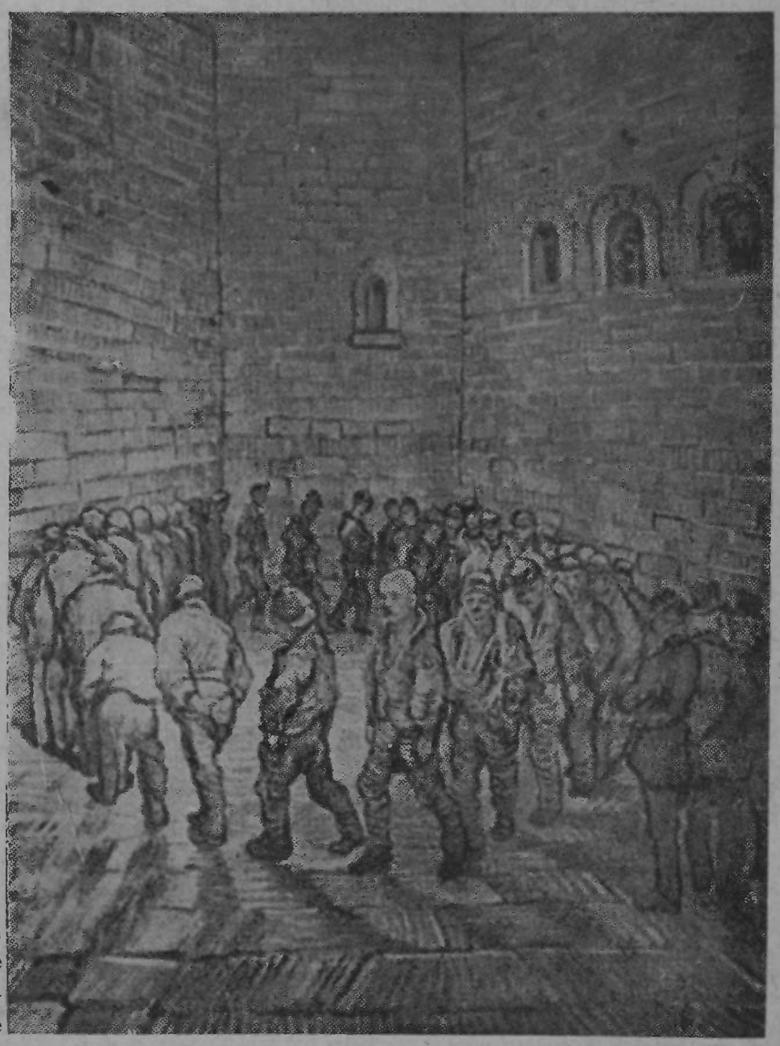
A l'Elysée rien de nouveau. Les travailleurs vont-ils permettre encore longtemps qu'on se fiche ouvertement d'eux ?...

# Cinéma ?

**A MILAN, reprise d'un vieux scénario. Au cours d'un interrogatoire un anarchiste se suicide en se jetant par la fenêtre qu'on avait laissée ouverte malgré le grand froid. Un autre, Valpréda, est inculpé dans l'affaire de l'explosion de la banque milanaise grâce à un « vrai » témoignage : celui d'un chauffeur de taxi dont l'honnêteté est hors de doute. Il n'a pas encore avoué (l'anar, pas le taxi) mais cela ne saurait tarder; on en a maté de plus forts.**

**Par pitié, fermez cette fenêtre, il fait froid.**

## Le jour se lève sur la NOUVELLE SOCIETE selon Chaban-Delmas...



**Nous ne voulons pas d'un monde où la probabilité de ne pas mourir de faim s'échange contre la certitude de mourir d'ennui.**

# ET DE DEUX !

Le premier des deux n'a pas encore pris la mer que déjà le second a plongé dans le bassin d'essai du port de Cherbourg. Vous avez deviné, il s'agit des deux sous-marins nucléaires français. Comme l'a rappelé si justement Michel Debré, «... Cette force n'est pas plus l'expression d'une volonté d'hégémonie que d'un nationalisme craintif. Notre (la sienne et celle de ses acolytes) ambition est d'élever notre capacité de riposte à la hauteur des périls qui peuvent demain, menacer la patrie. »

En deux mots, c'est l'escalade. Les pays du monde entier sont préoccupés à un tel point de sauvegarder leur paix, qui ne peut l'être, dans l'état actuel de la gestion des sociétés humaines que par une volonté d'hégémonie, (qu'on se réfère au comportement du gouvernement gaulliste et l'on se rend tout de suite compte que, dans le cadre de l'Europe, nos dirigeants d'alors et par continuité ceux d'aujourd'hui avaient bon espoir d'avoir la supprématie dans l'Union) qu'ils s'élèvent réciproquement chacun accusant l'autre par le travers de la force de dissuasion comme l'a succulemment nommée l'homme de Colombey.

Succulemment ? D'une certaine manière, mais si infime si l'on compare le coût d'un tel programme à son utilité, sa raison d'être démocratique. Car enfin des questions aussi importantes que la guerre et la paix devraient selon la formule consacrée, faire l'objet d'un référendum. Il est vrai que dans la pratique ce procédé s'est révélé être un piège à veaux et que nous aurions fort bien pu voir nos deux questions référendaires habituelles, offrir la guerre à la paix ; par exemple en répondant oui à une première question relative à la construction de logements et à une deuxième question relative à la dissuasion à mettre en avant des puissances étrangères pour protéger ce patrimoine à construire (sans qu'il s'agisse nullement d'un nationalisme craintif, non, tout juste construisons-nous ces engins' somme toute assez rassurant, puisque de toute manière ils sont destinés aux musées, n'ayant d'utilité que par la dissuasion qu'ils représentent ou par les idées qu'ils donnent aux fabricants de jouets qui inondent le marché de cette société de consommation où l'homme étouffe de plus en plus chaque jour. Pour dissuader quelqu'un en l'occurence les nations nucléarisées, il faudrait pour le moins que les éléments de cette dissuasion soient équilibrés entre les différents antagonistes (s'il ne s'agissait pas d'antagonistes on ne voit vraiment pas pourquoi chacun de leur coté ils se pressent à construire l'instrument de leur destruction réciproque). Qu'en est-il en réalité ? pour la France tout du moins. L'écart creusé entre les grandes puissances du monde, comme les nomme Debré, est loin de s'amenuiser, mais au contraire il ne peut que s'aggraver. Sans compter que les armes fabriquées sont du niveau de la « préhistoire » dans d'autres pays. Tout en France fait que le seul atout digne de représenter l'esprit, l'intérêt des Français, réside dans une puissante propagande pour le désarmement mondial en montrant l'exemple. Non parce que la France est un pays gouverné par une faction pacifiste (au niveau de la guerre classique, le Tchad est là pour nous prouver le contraire), mais parce qu'en voulant l'indépendance nationale, la volonté de posséder ce qui est nettement au dessus de nos moyens, nos dirigeants rendent de plus en plus inévitable cette dépendance dans un grand nombre de domaines, sans compter que les forces dépensées à l'élaboration de ce programme seraient bien plus utiles à la sauvegarde, au bien-être des producteurs, en versant les milliards à la construction, au lieu d'en restreindre le budget, à la recherche médicale au lieu de pousser les chercheurs dans la rue afin qu'ils fassent œuvre de quémandeurs auprès du public qui ne se pose même pas la question de savoir où passent la masse de leurs impôts (les exemples ne manquent pas : quête pour la recherche sur le cancer, quête pour les aveugles, les poliomyélitiques, etc.). Il est vrai que si l'on faisait l'opération inverse, à savoir une quête pour la force de frappe nos militaires auraient quelques difficultés, ne serait-ce que pout se vêtir proprement. Il est donc préférable pour nos dirigeants de servir l'armée en priorité sur la recette des impôts, tant pis si nous sommes mal logés, mal soignés, mal éduqués ; qu'importe, nous sommes mal informés ce qui rend beaucoup plus aisée la tâche de ceux qui se fichent pas mal des soucis de la base dans la mesure où ils ont à leur disposition tous les moyens de faire croire à l'ensemble de la « majorité » qu'ils ont raison, le meilleur étant bien sûr le suffrage universel, que même les partis politiques de gauche ont bon espoir de voir un jour pencher en leur faveur. Changeront-ils quelque chose ? Non car ils se basent sur un système directionnel centralisé dont les dirigeants seront les seuls à avoir le pouvoir de décider de l'opportunité de l'entretien d'une armée. Nous avons des exemples : l'URSS et tous les pays prétendus socialistes entretiennent eux-mêmes une armée.

Rien ne peut donc exclure de l'esprit de nos dirigeants, leurs volontés de ne pas être en reste dans le domaine militaire qu'une propagande d'information auprès du public pour obtenir que la France passe à l'action dans ce domaine en soutenant la lutte de nos camarades qui autour de Louis Lecoin mettent tous leurs efforts pour qu'enfin l'on travaille à la paix avec une industrie de paix.

**M. L. M.**

# EN VRAC...

JOYEUSETES

La Maison des arts et loisirs du Creusot a consacré le mois de novembre aux problèmes de la femme. Vous voyez ce que je veux dire.

On a débattu du service civique. Faut dire que « peau de vache » c'est féminin, alors dame !

Un conférencier représentant le patronat du coin se plaint de la difficulté d'« établir un contact » avec les jeunes ouvrières de seize à vingt-deux ans qui, dit-il, ne s'intéressent à r i e n d'autre « qu'aux sorties de Samedi soir ». Il les veut bien jeunes ce croulant. Mais enfin on n'est pas sectaires nous, au lieu de se faire chier sur sa caisse à millions, on l'invite aussi au p'tit bal du Samedi soir.

A FONDS PUBLICS, GESTION PUBLIQUE

Mondon qui s'occupe des avantages offerts par les problèmes du transport aux établissements Pompidou and Cie, annonce que la contribution de l'Etat à la construction des navires de pèche va être augmentée (Le Monde du 16-12). Traduit en français vulgaire cela veut dire que les contribuables vont être mis à contribution pour financer la flotte de gros armateurs de pêche. Quant aux pêcheurs, comme leur nom l'indique, ils devront mériter leur paradis.

L'ORGANISATION DES TECHNOCRATES

Les grèves sauvages conduisent à l'anachie crient nos super prophètes technocrates. Mais si « la pénurie de main d'œuvre coexiste avec un chômage encore important » comme le constate une étude récente de l'Institut de Statistique (Le Monde du 16-12), c'est la faute à pas d'chance.

A LA COOPERATIVE DES AGRICULTEURS DE BRETAGNE (LANDERNAU, 16-11-69)

Le travail a repris après 12 jours de grève. La CFDT et la direction ont signé un accord. Le vote a donné 1.000 « satisfaits » sur 1.500. Les promesses de la direction : mesures en faveur des bas salaires.

AUX ETABLISSEMENTS JEUDY APRES QUATRE SEMAINES DE GREVE

Les travailleurs ont repris le travail. Les patrons avaient refusé toute influence « extérieure ». La revalorisation des salaires promise est seulement de 5 %.

A CHERBOURG

Samedi 13 novembre plusieurs milliers de personnes ont manifesté à l'appel des organisations syndicales réformistes « pour réclamer une politique de plein emploi » et « protester contre le choix du Havre comme port pétrolier». CRS et gardes mobiles arrivés prêts à tout, n'ont pas eu à intervenir. Cette action aura-t-elle des résultats positifs pour les travailleurs ? On peut en douter car les véritables problèmes, eux, n'ont pas été posés.

A LA C.E.M.S.E. DE ST-ETIENNE

Le travail a repris après 37 jours de grève avec occupation. Les délégués CGT et CFDT se sont mis d'accord avec la direction dans le cabinet du préfet de la Loire. Les grévistes exigeaient une augmentation de salaires de 3,35 %. D'autres avantages auraient été obtenus. Mais il a été décidé que la direction et les syndicats se « rencontreront à nouveau pour examiner les problèmes en suspens ». Comme quoi tout n'est pas réglé et tout n'est pas aussi clair que ça.

# Luttes syndicales et luttes politiques

Le PC a toujours vilipendé les élections à la mode UNR qui font qu'avec plus de 50 % des voix la gauche se retrouve une minorité de sièges au parlement et pour une fois nous sommes d'accord avec eux. Toutefois j'aimerai savoir pourquoi l'énorme majorité des dirigeants CGT est communiste (1 seul PSU sur une douzaine de membres au Bureau Confédéral) alors que nous savons pertinemment qu'il y a à peine 25 % de communistes à la CGT. Réponse d'un militant CGT (non communiste) : il n'y a que les militants communistes qui sont volontaires pour faire le travail. Que de naïveté ! C'est toute la stratégie des gens au pouvoir : utiliser tout le monde pour la besogne et ne laisser passer dans la hiérarchie que les gens sûrs (c'est-à-dire ici les communistes) et un ou deux rigolos pour se faire une façade démocratique. Quelle est cette maladie qui fait qu'on voit la paille dans l'œil du voisin et qu'on ne voit pas la poutre dans le sien ? Parce que, après tout, la technique électorale UNR est la même que celle qu'emploient les communistes dans la CGT.

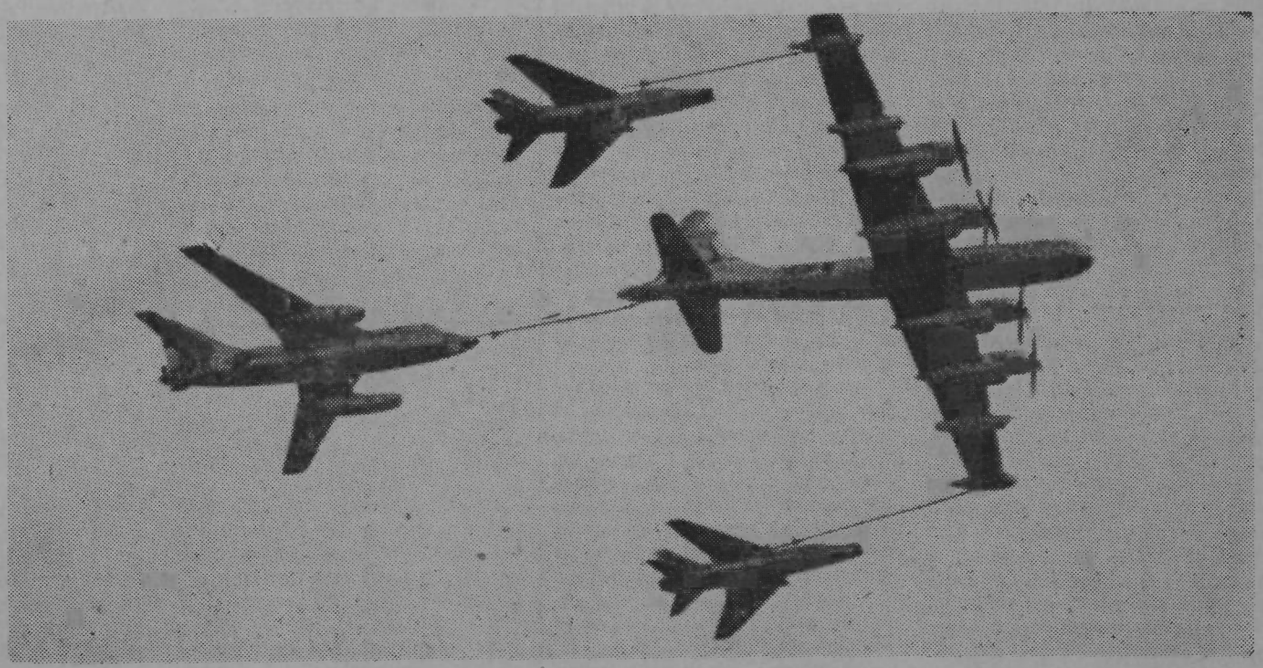
Bref, communiste ou pas, on pourrait tout de même regarder leur menu, pardon, leur programme. C'est clair et simple, à retenir : nationalisation et maintien de la hiérarchie qu'il s'agisse de la médecine, de l'énergie atomique ou du reste. Et bien, c'est encore plus simple, les travailleurs n'en veulent pas. Est-ce que les travailleurs de chez Renault, de l'EDF, de la SNCF ou du CEA sont plus heureux que les travailleurs des boîtes privées, certainement pas. Est-ce que les ouvriers des boîtes russes nationalisées sont plus heureux que ces des boîtes privées américaines ?, ça m'étonnerait. Il faut être logique. Si l'on veut se contenter de revendications alimentaires (programme CGT, voir Grenelle 68 y la suite), les nationalisations ne sont pas la bonne voie parce que le capitalisme américain est beaucoup plus efficace que l'Etatisme russe (Kroutchev dixit). Si l'on souhaite autre chose pour l'ouvrier, pour le citoyen, il faut le dire. Si c'est plus de liberté, ça m'étonnerait également que le régime bolchevique ou maoïste soit le modèle idéal, avec tous ces touristes qui se carapatent aussitôt qu'ils peuvent mettre un pied hors de chez eux.

Il y a une autre voie qu'on est évidemment pas près d'entendre prôner par l'ORTF-UDR, ni par la CGT-PC. C'est celle que Louis Renault avait voulu pour ses ouvriers avant d'être assassiné et qui s'étendra forcément, c'est l'autogestion. Là aussi nous serons logiques. On prétend que l'autogestion n'est pas efficace. Outre que cela reste à démontrer, notre argument massue est le suivant : on s'en fout. Notre but n'est pas la civilisation des réfrigérateurs, 2 CV et BB réunis, c'est autre chose, c'est la liberté et la justice sociale pour tous. L'autogestion ne signifie pas absence d'organisation, au contraire, elle en exige beaucoup plus. C'est le régime actuel qui fait fi de toute organisation ; la preuve : la destruction des surplus suivie de disettes, le chômage parallèlement à l'importation d'ouvriers ; ou plutôt si, les politiciens « organisent » l'économie de manière à faire réaliser le maximum de bénéfices à leurs souteneurs : les trusts. C'est pourquoi il est très important que l'organisation ne soit pas associée à l'autorité. L'organisateur, l'expert, l'ingénieur n'ont pas à être des « chefs » ni des « guides » on sait trop ce que cela représente d'arbitraire. Rappelons que « guide » signifie aussi « Fuhrer » et « Caudillo ». L'organisateur, l'expert, l'ingénieur sont des ouvriers, comme les autres, seuls les artistes et les génies sont autre chose ; mais ceux-là, et pour cause, ne se targuent pas de leur intelligence pour imposer une autorité quelconque aux autres. Le génie se définit par son travail (Gœthe) tandis que trop souvent le technocrate fait faire le travail par les autres.

Il est pernicieux de vouloir imposer aux autres sa notion du bonheur, mais il est certain que tant que nous n'aurons pas à la fois, parce qu'ils sont inséparables : la justice sociale (que les communistes prétendent réaliser) et la liberté (que le capitalisme prétend assurer) nous ne pourrons pas être heureux. L'autogestion peut nous donner cela. La suppression progresive de la monnaie, et la suppression de la propriété utilisée pour l'exploitation d'autrui reléguera à leur vraie place les faux technocrates, organisateurs de rien, avides surtout de bonnes planques, et assurera la justice sociale. L'absence de hiérarchie assurera notre liberté. La vraie discipline est celle que l'on s'impose soi-même, par réflexion. Enfin ceux qui pensent qu'il y aura beaucoup de « tire au flanc », quoique cela reste à prouver, n'ont qu'à regarder aujourd'hui autour d'eux dans notre système capitaliste actuel, ou ailleurs : Traité comme un deuxième classe, transféré d'une entreprise ou d'une exploitation à l'autre, plus ou moins bien nourri, le travailleur a tendance à « tirer au flanc ». (René Dumont, à propos de Cuba, « Le Monde » du 9-12-69).

**Les Technocrates :**

**« Accroître la productivité est une question de vie ou de mort pour la société. »**



**POUR LA SOCIETE VIETNAMIENNE EN TOUT CAS, IL N'Y A PLUS DE DOUTE : C'EST UNE QUESTION DE MORT**

# DE TOUT UN PEU

Voici une information, une vraie, que je pêche dans « Le Monde » du 4-12-69 : « Argentine : Le président Ongania a voué le pays à la Vierge Marie, malgré la réticence du clergé. »

Vous avez bien lu, et nous sommes au XXe siècle, et l'Argentine, en principe, est une république. Alors ? Alors, il faut lire la suite, un peu plus réconfortante, tout de même :

« Buenos Aires : Les cérémonies au cours desquelles la République Argentine a été « vouée au cœur immaculé de la Vierge Marie » n'ont attiré à Lujan, ville située à 70 kilomètres de la capitale, que quelques milliers de fidèles bien que les autorités aient mis gratuitement à leur disposition des moyens de transport. Cette manifestation, dont le président Ongania avait lui-même pris l'initiative, et qui, au terme d'une année marquée par de violents conflits sociaux, était destinée à marquer la réconciliation du peuple et de son gouvernement sous le signe de la foi, n'a obtenu de la part de l'Eglise, elle-même, qu'une participation réticente. »

Le réconfort, je le trouve dans le fait que seulement quelques milliers de fidèles, malgré les transports gratuits, aient accepté de paraître à pareille guignolade.

Allons, même dans ce pays sous-développé et dominé par les prêtres, le peuple commence, peut-être, à comprendre. Mais continuons la lecture :

« Plus que l'initiative du président, la libération des prisonniers politiques a contribué à apaiser les esprits. Une soixantaine, qui étaient encore emprisonnés à la suite de l'assassinat du leader syndicaliste Augusto Vandor le 30 juin dernier. Les autorités ont également levé les mandats d'arrêt lancés contre une quarantaine de militants politiques et syndicaux. »

Ici il y a lieu de bien réfléchir. Qui, en effet, est à la base de cette libération ? Le président Ongania ? Peut-être, puisque, après tout, il m'a tout l'air d'être le chef des autorités de ce pays. Mais alors, c'est qu'il y a été poussé par quelque chose de plus puissant, de plus généreux, de plus épris de justice que lui-même, si l'on songe que c'est lui-même qui les avait incarcérés, ces militants politiques et syndicalistes ! Alors, bonnes gens, ne cherchez plus, ce quelque chose de puissant, de généreux, de juste, c'est tout simplement le « cœur immaculé de la Vierge Marie ». Voilà, n'est-ce pas, un miracle, un vrai ? Qui en douterait ? Et le président Ongania est tout ce que l'on voudra, mais surtout un exemple à suivre. Car il en est, de par le monde, des militants politiques et syndicalistes emprisonnés, et il en est, de par le monde, des présidents de République où l'on emprisonne les gens pour leurs opinions politiques ou syndicales. Et le « cœur immaculé » en question, n'est-il pas à la disposition de tous ?

Alors, qu'attendent-ils, chacun de ces messieurs, pour imiter le sieur Ongania, chacun dans son pays respectif, et surtout, pourquoi pas, notre belle France laïque, républicaine et bien pensante.

●

Relisant un ouvrage de Jean Rostand, « Nouvelles pensées d'un biologiste », me tombent sous les yeux ces lignes édifiantes :

« L'invention de la bombe atomique nous aura fait voir, du moins, ce que peut la recherche quand elle est mise en demeure. Les problèmes du cancer et de la tuberculose ne tarderaient guère davantage à être résolus s'il y avait pour un pays nécessité de les résoudre. Mais ils ont contre eux de n'intéresser que l'humanité entière. »

Si je comprends bien la pensée du grand savant, dont la sincérité ne saurait être mise en doute, cela signifie tout simplement ceci : Les hommes, quand il s'agit de s'entre-détruire, font l'impossible pour arriver à leur but ; mais s'il s'agit de soulager les maux de leurs semblables, leurs efforts sont loin d'être aussi considérables. Et, quand je dis les hommes, il faut bien comprendre les gouvernements, alliés aux puissances d'argent, lesquels dirigent et orientent, dans tous les pays, ce qu'il est convenu d'appeler la recherche scientifique.

Cette recherche, en principe, se fait dans tous les domaines, et atteint, actuellement, une intensité qui ne fait que s'accroître. Mais qui ne voit qu'elle ne s'intéresse pas également à tous les problèmes. S'agit-il de découvrir, de mettre au point, de fabriquer un nouvel explosif, un nouvel engin porteur ou dispensateur généreux de cet explosif, tout est alors mis en œuvre. L'or est là, en abondance, qui stimule les ardeurs des chercheurs et souvent étouffe leur conscience. Chaque chef de clique gouvernementale tire joie et orgueil à devancer le chef de la clique gouvernementale d'en face et à force de propagande mensongère, arrive le plus souvent à convaincre ses P.C.D. gouvernés qu'il n'y a pas d'autre façon d'agir. — « Soyons vigilants, disent-ils, forgeons des armes pour nous défendre, car notre voisin est un gros méchant loup qui veut nous dévorer. Et si, par hasard, ce voisin hésite à nous attaquer, et bien, c'est nous que nous serons les plus forts ! »

S'agit-il, tout au contraire, de soulager, de guérir, d'instruire ; s'agit-il de fraternité, de solidarité, d'aide, il en va tout autrement. Pour cela, l'argent est rare et les initiatives autant que les impulsions des princes qui nous gouvernent pas tellement dynamiques. Des efforts sont faits, tout de même, et on ne laisse pas de nous informer du moindre d'entre eux, mais, par rapport à ce que l'on fait pour détruire, ils sont ce qu'il est convenu de qualifier de dérisoires.

Et même s'il est fait appel à notre bon cœur, cela ne va pas très loin, car il faut bien le dire, le bon peuple se lasse vite d'être si souvent sollicité, tant dans la presse qu'à la radio ou à la télé. Alors ? Alors : « Les problèmes du cancer et de la tuberculose ne tarderaient guère à être résolus s'il y avait pour un pays nécessité de les résoudre. »

**B.**

## La course aux logements continue

Premier ministre, Pompidou, au sujet de l'un des points du Ve plan, prononçait le 26 novembre cette phrase : « Ce que nous avons fait pour l'éducation nationale, nous allons l'entreprendre pour le logement ; voilà pour nous la priorité des priorités. »

Cinq ans plus tard, avant même que fût mise à exécution cette décision, le parlement met un terme à cette illusion en votant un « budget de recession », certainement dû à la providence qui fit de Pompidou un président pour tous les Français.

Seule l'année 1968 connut une légère amélioration, à la suite des événements de mai-juin, qui vit les spéculateurs ranger leurs capitaux sur la pierre, seul placement sûr à une époque où les monnaies battaient de l'aile.

Alors qu'en quelques 3 millions cinq cent milles appartements surpeuplés vivent quinze millions de personnes alors que tout ce qui ce fait en matière de logement est plus qu'insuffisant, la part du budget qui est réservée à la construction a, cette année encore subit une récession.

On détruit environ 35.000 immeubles par an. On construit 400 mil logements, mais 200.000 d'entre-eux sont des appartements qui permettent de remplacer les logements détruits les 200.000 autres permettent tout juste de faire face à l'accroissement du nombre des ménages et aux migrations des ruraux vers la ville. Mais les logements vétustes, surpeuplés, précaires (bidonvilles) qui forment environ 350 ou 400.000 logements chaque année et qui font que la France a le plus vieux Parc Immobilier d'Europe restent.

Pour en sortir, il aurait au moins fallu que la construction s'effectue, depuis la fin de la guerre à une cadence de 600.000 logements d'abord, et de rénover petit à petit les logements vétustes et supprimer les bidonvilles.

Ce qu'il faudrait maintenant, c'est élever la construction jusqu'à 800.000 logements par an, mais pour cela il faudrait supprimer le budget militaire qui est un gouffre financier représentant la bagatelle réelle de 25 % environ du budget national.

Il n'en est rien. Et même, si la suppression du budget militaire, est l'aboutissement logique d'une politique de paix et le moyen le plus radical qui permettrait entre autres, de pallier à la pénurie de logements, les gouvernements ont de tout temps tenu à respecter un « bien » qui sans être necessaire, peut leur permettre de se maintenir en place en cas de révolte populaire tout en prétendant « dissuader » des ennemis possibles quand ils ne sont pas héréditaires. En attendant, nos « Zélus » nous préparent un avenir de bidonvilles en resserrant de budget de la Construction et en augmentant dans le même temps le budget militaire de 13 %.

LE COMBAT SYNDICALISTE
C.N.T. A.I.T.
París, 25 de Diciembre de 1969.

## EL DRAMA DE ITALIA...

# DESENTONAMOS

EL atentado contra el Banco de la Agricultura de Milán nos disgustó profundamente. Escoger víctimas al azar es inhumano. En todo caso, mejor es no victimar a nadie que no se nos ponga por delante con ideas homicidas, en cuyo hecho de defensa propia nos situaron las mesnadas de Mussolini y Franco. Por humanismo militante devenimos anarquistas, y una violencia de la sociedad contra el individuo nos disgusta tanto como el atentado de Milán sospechosamente atribuído a anarquistas italianos.

En todo sector puede darse la presencia de militantes enfermizos, esquizofrénicos, en el anarquista como en los otros, pero maldad organizada como en estamentos ajenos no la concebimos en el anarquismo. Y en el caso de Milán la duda se nos presenta rolliza: La Prensa, la Radio, la Tele internacionales no han servido sino la versión policíaca. Agentes y portavoces de la Questura milanesa han expresado su versión homologada, consonante, sin réplica posible para los inculpados, más claro: los sospechosos. El ácrata Pinelli se arrojó por una ventana al patio de la Questura, matándose, de lo cual el mundo puede deducir culpabilidad por el «suicidio». Si sufrió tormento, Pinelli no podrá contarlo a nadie, pero sus interrogadores podrán expresar ampliamente por prensa, radio y tele, la verdad policíaca, única e «incontrovertible».

El salto por la ventana es característico en las interrogaciones y en las delicadas situaciones políticas. El dualismo Pasionaria-José Díaz se saldó en Moscú con el «defenestramiento» del segundo, quedando jefa del PCE la primera. Massarick, hijo del presidente Massarik de Checoeslovaquia, «se arrojó» por la ventana para «facilitar» el advenimiento del comunismo autoritario contra la república liberal fundada por su padre. En varias jefaturas policíacas el salto por la ventana no es desconocido, y en ningún caso el «suicida» ha sobrevivido a sus heridas. Nadie ha contado satisfactoriamente porqué en la Questure de Milán se interroga a presos secretos con la ventana abierta. El humo del tabaco no impera tanto en las sesiones de presión de cuatro agentes en turno contra un preso acorralado durante muchas horas. Abrir una ventana para evaporar el humo es argumento débil en unos autoritarios acostumbrados a la argumentación fuerte. Decididamente, la verdad oficial esta vez tampoco convence por lo endeble de la misma y por los medios extraordinarios, de mundial volumen, empleados para difundirla. En Italia ha ocurrido un drama y la sociedad autoritaria busca locamente, pero sin convicción auténtica, a los culpables del mismo. Gobierno, partidos y partidillos tratan por todos los medios de quedar limpios de mácula ante la opinión pública, y por una casualidad sorprendente comunistas, socialistas, republicanos, católico - sociales y fascistas aceptan con regocijo la cabeza de turco que les ofrece la policía: los anarquistas. Dos de éstos aparecen a la vindicta pública pagando el gasto del sangriento suceso del Banco milanés: Pinelli, el suicidado, y Pietro Valpreda. De éste ha dicho un chófer haberlo conducido al Banco de la Agricultura con una maleta, que no llevaba al regresar al coche. Un poco más, y ese conductor se declara cómplice por saber demasiado, y lo que cuesta creer, en cuanto al presunto delincuente, es que hubiese perpetrado el delito tan a la vista de un testigo. Por lo que afecta a Pinelli, la verdad oficial lo acusa informalmente: «Se le atrapó en mentira. Oficiosamente se le considera uno de los autores del horrible atentado. La policía lo tenía fichado como anarquista desde 1947. Pinelli, presunto dinamitero. El barman del establecimiento Morgantini declaró que Pinelli no estuvo en su bar el tiempo declarado por el acusado a la policía.» Queda por analizar la derechura del chófer y la de este cafetero. Queda también como motivo de reflexión lo dicho por uno de los policías que interrogaron a Pinelli: «En el curso del interrogatorio Giuseppe Pinelli nunca perdió la calma. Nadie creería que este hombre hubiera podido cometer semejante acto (...) Si es acusación precisa, no puedo responderlo para no perturbar las gestiones en curso... Sólo puedo decir que el atentado ha sido, seguramente, perpetrado por más de una persona. Su autor tuvo cómplices.»

Su autor, ¿cuál? ¿Pinelli? ¿Valpreda? ¿Seguridades de que lo hayan sido? Suposiciones, y satisfacciones de un P.C. hipócrita, de unos partidos gubernamentales rutinarios, y de una formación neofascista qué no repugna los crímenes de Mussolini ni la complicidad del fascio en las guerras super-terroristas de España y la Mundial, que cubrieron de espanto y vergüenza a la humanidad entera.

El terrorismo «legal» sigue manifestándose en las dos partes del mundo: la comunista y la capitalista, y al parecer resulta cómoda una unión de ambas fuerzas autoritarias para aplastar el renacimiento anarquista que se nota por doquier ante el fracaso universal del Estado en todas sus facetas, incluída la «revolucionaria».

De todo corazón deseamos a los compañeros italianos que salgan en bien de la contrariedad presente, como así a los compañeros brasileños, abusivamente encarcelados sin necesidad de pretextos terroristas, que, por otra parte, cumplen las bandas armadas de los capitalistas contra los indios del Matto Grosso.

# DISCOS

*Acercándose fiestas dispón, primo, los regalos. Hay que consumir. Estamos en la sociedad de consumición. Con tanto regalar uno queda consumido.*

*Las Cámaras de Comercio se han entendido con las Religiones. Dios en alto y los bolsillos en baja. Baja tu bolsa, suben la del comerciante y la del obispo.*

*El Dios más barato es el de los senegaleses, que acepta cocos y pieles de banana. El de los blancos vuelve a éstos negros.*

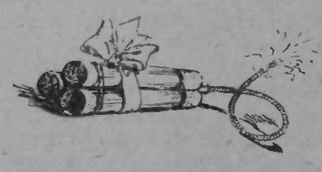
*En Navidad, Año Nuevo y Reyes el regaleo es cosa de espanto. El termómetro comercial registra un ascenso en flecha. El tendero que en esos días polares no realiza su agosto, quedará definitivamente agostado y agotado. Dios y Mercurio lo habrán eliminado cual escoria del cielo dinerista.*

*En Pascua otra vez regalos, más buenos que malos. Y el día del santo y de la santa, más los días del Niño, de la Madre, del Padre, y del Abuelo con la respectiva abuela. Y aún las mutuas obligaciones del Padrino y Apadrinado, y de novio a novia y viceversa, y entre amorosos furtivos y propina a Mesalina, al cartero, al mozo cafetero, al guardarropía teatrero. En vacaciones aumento de obligaciones y en lo que resta del año nada de oro en paño.*

*Esa es sociedad de consumo que consume a la sociedad misma. Porque no se crea que sacerdotes de Dios y de Mercurio no tengan menos contrariedades que el mundo sin templo ni botica. Todo dios a dos patas es susceptible de quiebras y sólo los toreros dan quiebros. Requiebros los reciben las mujeres complacidas, que se descomplacen y las pierden si tras la gracia labial no media el fatídico regalo.*

*¿Cómo defenderse, la sociedad de consumo? No consumiendo o consumiendo poco. Yo, tú, él y todos disponemos de cachivaches que nos regalaron en cadena, y como la lata, la cerámica, el cartón, la paja, el papel, el plástico no son materias comestibles y apenas perecibles, propongo a la sociedad víctima de la obligación regalística irse regalando siempre los mismos objetos hasta que el manoseo de los mismos los haya deteriorado. Importando, empero, tratarlos con esmero a fin de que, al no servir, tiendas y bazares estén ya cerrados por defunción de los propietarios o extinción de las mesnadas clientelas.*

*DISCOBOLO*



## LA INTIMIDAD PROFANADA

ES en una revista francesa, de las de mayor prestigio intelectual, que hemos podido leer una selección de cartas del poeta Guillaume Apllinaire. Las enviaba a la que fue su amiga íntima, Louise de Coligny-Chatillon, una mujer de un natural snob, anhelante de vida mundana, que vivía en una lujosa *villa* en Saint-Jean de Cap-Ferrat. Era en el año 1914; el poeta estaba enrolado en el ejército; hacia la vida de campaña, con las consiguientes privaciones y llevado de los anhelos del hombre joven, impulsado por las normales necesidades de orden sexual. Y sus sueños, sus deseos, sus impaciencias, las manifestaba a la mujer amada. Escribiale: «Te ruego, si quieres que yo te escriba libremente, sin reticencias, no muestres mis cartas a nadie.» Y creído, convencido de que la confidencia epistolar iba de corazón a corazón, Apollinaire escribía en el papel lo que un hombre enamorado puede decirle a la mujer en la más recatada intimidad... Murió el poeta en los campos de batalla, y la que fue su amada, amada de un poeta de alto relieve, henchida de vanidad, dio a conocer a diestra y siniestra las cartas que *sólo habían sido escritas para ella*. Ha coincidido la lectura de las cartas aludidas con la oportunidad de la leer una reciente y documentada biografía del escritor ruso Antón Chejov. Y en ella también hemos comprobado una tal, por así decir, violación de la intimidad, al reproducir cierta correspondencia.

En nuestras relaciones al amigo, a la amiga, al familiar, si la relación reviste sincera, auténtica intimidad, podemos decir en las cartas, podemos confiar lo que estimamos no importa a nadie más. Es algo confidencial, algunas veces, que puede abarcar los más diversos matices. Decía la Rochefoucauld: «Si los amigos supieran lo que de ellos dicen sus amigos, no habría amigos.» En efecto, de la persona más apreciada se pueden decir a otra detalles que a la interesada no le puedan complacer. Hay todo un mundo de sutiles matices que se confían a la intimidad. Y esa intimidad debería de respetarse: ¿Qué necesidad puede haber de que se hagan comentarios serios o burlones acerca de lo que íntimamente pudo decirle a la mujer que amó un Guillaume Apollinaire, un Anton Chejov, o un Juan Pérez cualquiera?

Hay intimidades que no deberían ser profanadas. Por un elemental respeto a la persona que a otra, en toda confianza, en toda seguridad, le expresó sus sentimientos. No debería divulgarse lo que reflejaba un reservado tono particular. Como la fragancia, el perfume de una rosa, se diluye cuando la flor desaparece, así cuando alguien fallece, debería diluírse aquello que un día expresó a otro, o a otros de un modo íntimo, personal, para no importarle a nadie más.

## PROVECHO Y DESCREDITO DE LA VIOLENCIA

Al trazar estas líneas diríase que todavía flota en el aire el eco de la terrible tragedia de Roma y Milán. Muertos, heridos, consternación, las consiguientes perquisiciones, y el empeño en condenar de un modo generalizado hombres e ideas. Y es precisamente en Italia, donde con alarmante impulso retoña el fascismo mussoliniano, que los hechos han tenido lugar. Ellos, los fascistas, que han ocasionado más mal que la peste, es de comprender que buscarán ahora, con lo ocurrido, azuzar a las gentes susceptibles de dejarse influenciar por la demogogia totalitaria.

Ahora, como a fines del siglo pasado y principios del actual, han ido tomando un amplio vuelo las ideas libertarias. Ha influido actualmente en ello más que la inveterada acción retrógrada del capitalismo, con todo su sistema de órganos rectores, ha cundido con acusada celeridad la tremenda decepción al respecto de las ideas y de los regímenes comunistas. Lo que para muchos había sido una esperanza se ha trocado en amargo desengaño. Y por parte de los descontentos, de los rebeldes, de los refractarios al aburguesamiento, se ha evidenciado el anhelo de conocer, de indagar, acerca de las ideas anarquistas en general. Y como en el pasado, las interpretaciones, los métodos de actuación, abarcan extensa variedad de facetas. Hay mezcolanza de pareceres. Y es comprensible que desde un ángulo puramente individualista haya aquéllos que toman iniciativas por su cuenta y riesgo, reflejo de un criterio particular que no ha sido confrontado con otros criterios o puntos de vista.

Albert Camus, en una de sus obras, «Les Justes», planteó en una ficción teatral, el problema de la violencia. Es el ambiente de los «decembristas», que allá por el 1905, en la Rusia zarista constituían un acorriente clandestina de oposición al régimen. Grupos, en su mayoría integrados por estudiantes, ejercían una acción terrorista, propiciando el atentado personal. Se trata de que uno de los grupos en cuestión lleva el proyecto de atentar contra la vida del alto personaje que encarna la máxima fuerza responsable de la tiranía. Tomadas todas las disposiciones, el designado para realizar la acción acude al lugar preciso. ¡Ah, pero en el coche en que va el alto dignatario, van también unos niños! Y la mano del que tenía que lanzar el artefacto queda inerte. A su conciencia repugna el hacer víctimas inocentes. Y el autor de la obra hace que se establezca debate entre quien, inflexible, estima que ha de irse al objetivo, sin aprensiones sentimentales, y el que considera que la violencia no ha de ser en todas circunstancias, una fuerza ciega, inexorable, sin piedad, sin escrúpulos sentimentales. Uno, de ahora, y de siempre, ha estado contra la violencia empleable de un modo sistemático.

Hace ya buen número de años que leímos aquella defensa de Etievant que llevaba por título: «Justificación de los actos de violencia», las no menos declaraciones contundentes de Emile Henry, las características biográficas y la actuación de Ravachol, entre otros. Y bien, ¿cuáles fueron los resultados de la frenética etapa de violencias y terrorismo? Simplemente un descrédito para las ideas que aducían manifestar aquéllos que empleando la violencia a tontas y a locas, derramaban sangre inocente. Cuando se ha eliminado a un tirano, en acción vindicativa individual, el pueblo ha dado su aprobación, mas si la acción violenta, terrorista, ha tomado ciertas características, ya no ha sido lo mismo.

Donde existen libertades cívicas; en el país que la expresión verbal o escrita, en el orden ideológico, no está prohibida, a los libertarios les cabe razonar sus puntos de mira, realizar el pertinente proselitismo en plan de convencer a quienes desconocen o tienen una errónea interpretación de las ideas que se les quiere explicar. No puede ser igual en donde la feroz dictadura imperante busca consolidar la tiranía tratando de avasallar a cuantos batallan por la libertad y la justicia. Entonces ya entra de por medio el hecho de la legítima defensa; el hecho incluso de buscar torpedear la nefasta fortaleza que constituye el régimen existente. Mas, incluso en una situación social de esta naturaleza, importa tener en cuenta las circunstancias, reflexionar, como el aludido personaje de Camus, si puede ser conveniente el sacrificio de víctimas inocentes. Va en todo ello una cuestión de humanitarismo; anda también de por medio, ya lo hemos señalado, el prestigio, o desprestigio, del ideal que se mantiene.

## VOLTAIRINE DE CLEYRE HERMANA DE IDEAL

Los compañeros de «Tierra y Libertad» evocan en el último número de la revista la brillante figura idealista de Voltairine. Poetisa, escritora, oradora, como la italiana Virgilia de Andrea, unió el encanto de la feminidad, la sensibilidad romántica, soñadora, al espíritu rebelde, de firme convencimiento.

Max Nettlau dedicó uno de sus meditados y documentados artículos a glosar con afecto la figura intelectual de Voltairine de Cleyre. También Rudolf Rocker escribió acerca de ella páginas saturadas de interés. Nació y vivió en Norteamérica. Poco es lo que conocemos de ella quienes no estamos familiarizados con la lengua inglesa. Es gracias a Armand que hemos podido leer alguna cosa suya traducida al francés. Nuestro infatigable amigo, y compañero Vladimir Muñoz, *abeja libertaria*, siempre anhelante de *libar el néctar* de los libros, de los folletos, de las revistas, de los periódicos, de las cartas, de todo cuanto concierne a las ideas libertarias, ha podido *pescar*, de antigua prensa norteamericana, un manojo de artículos de Voltairine. ¡Qué bien, si nos los traduce al español¿

AQUI Y AHORA

# Ramón J. Sender, por ejemplo

## por Juan Español

La peripecia biográfica de Sender, política, social y humanamente hablando, es bastante movida y azarosa. De hombres así suele decir el común de las gentes que «han vivido mucho» y que «tienen experiencia». Pero no sé por qué extraña coincidencia todos estos hombres que han vivido mucho y tienen mucha experiencia de la vida, al final de ésta nos vienen a demostrar que no les ha servido de nada y que han quedado huecos y flácidos como un pellejo vacío. Sender es el paradigma de esos soñadores que comienzan siendo Quijote y terminan abdicando como Alonso Quijano, el loco que al final halla la cordura, el Rocinante que vuelve al camino. Lo curiosamente fatal en estos hombres es que parten de una base y un medio a los que repudian hacia metas que reputan como mejores y superiores; entre éstas últimas eligen, después de varios escarceos y andanzas, la que reputan como más viable y convinente; después confiesan que estaban equivocados, pero en lugar de permanecer en uno cualesquiera de esos estadios (y aquí está lo fatal) que estimaron decididamente superiores, caen en la misma ciénaga de la que salieron (con la vida y la esperanza por delante), sino con la muerte en el alma, como desechos que ni sus antiguos correligionarios desean aprovechar. No digo que rectificar no sea de sabios, pero rectificar para caer en el mismo error o más bajo que él, eso no es de sabios, es de cretinos o de demasiado listos, de arribistas o vividores al sol que más calienta. Sabemos por triste experiencia que no basta estar convencido de algo y ver las cosas claras; se precisa también de modo insoslayable la integridad, la decisión y la voluntad para mantener aquello de lo que uno está convencido. Una cosa es rectificar sinceramente ante el error y muy otra desertar de un campo que nos resulta incómodo teniendo la posibilidad de gozar de una vida que se nos ofrece con evidentes escorzos placenteros. No hay nadie que no tenga que violentarse para escoger caminos difíciles pudiendo vivir mejor, y no sólo escogerlos, sino transitarlos. Para esa elección y su permanencia se necesitan hombres en la plenitud del término, hombres que, además de saber adónde van y lo que quieren, están dispuestos a perseverar en lucha abierta contra el sacrificio y el soborno, sordos a las acechanzas de cuantas Circes y sirenas puedan salirles al camino. Es concebible renunciar a la lucha, mas no a la convicción; desertar del campo de batalla, pero no de las ideas. Poca cosa es, pero es algo. Ya sabemos que pensar sin actuar no conduce a ninguna parte, y que pensar sin vivir de acuerdo con lo que se piensa es hipocresía; mas si a la cobardía ante la acción añadimos la renuncia de las propias ideas, ¿qué es lo que nos queda? Algo hay de reconfortante, de todos modos, en ese hombre cobarde que, renunciando al sacrificio, afirma sin embargo que lo que piensa y alienta en él es cierto, igual que Galileo decía «E pur si muove». Tenemos, pues, que el peor de todos los tránsfugas idealistas es aquél que reconociendo la verdad y la justicia de sus postulados, abandona el campo por motivos estrictamente «rentables» y se dedica después a levantar sofismas sobre la inviolabilidad de sus primeros proyectos.

En el dilatado campo de las deserciones y conversiones la experiencia comunista parece emerger como un caso peculiar. Muchos hombres han intentado la aventura del anarquismo, han militado en él y de él han salido para caer en el comunismo. De su experiencia ácrata, sin embargo, no conservan recuerdos particularmente aciagos, no se han sentido marcados ni despersonalizados. Todo lo más aluden a su inveterado romanticismo, a su febrilidad utópica y a su falta de cohesión y eficacia; acaso también, y más al fondo, a ciertos de los métodos empleados, nada compatibles con el derecho de gentes. Pero después del experimento comunista todos coinciden en calificar al comunismo como a una apisonadora o una máquina infernal de deshumanización de la que los hombres salen irreconocibles cayendo, no solo en el orden establecido del que partieron, sino en el misticismo y la conversión religiosa. Por otra parte, los que comenzaron su ascensión ingresando en el partido comunista y renegaron de él después, no han intentado ninguna otra experiencia de superior alcance, y del mismo modo han retrocedido después de ella. Todo parece coincidir en considerar al Partido como un siniestro artefacto de destrucción mental cuando no física. Pero la certeza de esta realidad tampoco puede servir de tapadera para actitudes ideológicas vacilantes ni para renuncias a ser el hombre que se tiene que ser. Por muy duro y absorbente que sea el Partido difícilmente podríamos asimilarlo a la Mafia o al gangsterismo de los cuales no se puede salir más que con un tiro en la nuca. El hombre ha pasado a lo largo de la historia por condiciones tan severas y aun más terribles que las que nos pintan los ex-comunistas sin por ello dimitir de sus aspiraciones más entrañables. Y en todo caso la dureza disciplinaria de un partido no justifica sin más un tajante retroceso y la defección previa a la lucha en otro campo de actividad. Los ejemplos de Richard Wright, Koestler, Silone, etc., son elocuentes. Han pasado de un extremo al otro, y todo lo que nos ofrecen es un vago cristianismo social tolstoiano. Silone llega a decir que «el marxismo es el opio del pueblo» y que «en la lucha contra los lobos, no pocos de nosotros han traspuesto sus fronteras y redescubierto su herencia primitiva cristiana». Hasta José Antonio Balbontín, aquella marioneta comunista diputado, anda ahora en busca de Dios en el paraíso franquista, rastreo divino que expone en un libro titulado «A la busca del Dios perdido».

Sender es un buen novelista, diríamos que hasta un magnífico novelista. No en vano fue Premio Nacional de Literatura en 1935 con la novela «Mister Witt en el Cantón». Todos recordamos también sus trabajos en «Imán», «Orden público», «La noche de las cien cabezas» y «Siete domingos rojos». Luchó al lado de la República y al final de la contienda estuvo internado en el campo de concentración de Argelés-sur-Mer. Logró pasar a América viviendo en Guatemala, México y Estados Unidos, país este último donde se afincó como profesor universitario. Una vez más se pone de manifiesto que la nación de los dólares es el predilecto refugio de los tránsfugas idealistas. De pronto, hace unos años, las prensas franquistas comienzan a editar las novelas de Sender, señal inequívoca de que algo pasa. Poco después, en 1967, es laureado con el premio Ciudad de Barcelona por su trilogía «Crónica del alba». Y ahora, reciente y calentito, vuelve a ser coronado con el Premio Planeta (1.200.000 pesetas, que no es moco de pavo) por su novela «En la vida de Ignacio Morel».

En el libro «Conversaciones con Ramón J. Sender» de Marcelino C. Peñuelas, Sender se explaya en peregrinas manifestaciones. Dice, por ejemplo, que sus crónicas en el periódico «La Libertad» sobre los sucesos de Casas Viejas le costó a Azaña el Poder, cosa ésta de unas pretensiones y modestia que nos parte el alma. Añade que luego le acusaban a él como si tuviera la culpa. ¿Pues cómo no si acaba de decir que él fue quien derribó al Gabinete Azaña? Manifiesta que «estuvo trabajando muy cerca de los comunistas durante más de un año» pero que nunca fue miembro del Partido. «¿Cómo podría serlo?», se autopregunta. Cosa que nos deja en un mar de incertidumbre, pues ¿por qué no podría serlo? Su versatilidad en el campo de las ideas lo hace incuestionable. A cierta pregunta contesta que desde la adolescencia sintió gran simpatía por el anarquismo y admiraba a algunos anarquistas como Ascaso, Durruti y Escartín, del que era muy amigo, y algunos más. Dice que hacían cosas espléndidas. Entonces tenía 27 años, integraba un grupo llamado «Espartaco», y de acuerdo con la pregunta del entrevistador, reconoce la vertiente mística del anarquismo a pesar de su violencia. Por aquellas fechas dice que ya empezaba a sentirse decepcionado por la falta de sentido práctico de los anarquistas. «Había una desproporción tremenda — añade — entre el heroísmo que derrochaban y la falta de eficacia de lo que conseguían. Más tarde me acerqué a los comunistas, pero la aproximación duró poco.» Por lo visto los comunistas tampoco eran eficaces, ¿o es que lo eran demasiado? Y quizá para justificar su esporádica incursión por el anarquismo, una vergonzante justificación a todas luces, hace esta magnífica conclusión: «En España, el que a los veinte años no es anarquista es que es tonto.» Resulta de esto que Sender considera al anarquismo como al sarampión: un prurito de la adolescencia. Después viene la madurez, la moderación y lo que él llama «un acercamiento a la realidad». ¿A qué realidad?

Prosigamos. Hace poco tiempo Sender escribió un artículo en «Comunidad Ibérica» de México, titulado «Falacia de los partidos políticos». En él hace una condenación tajante y absoluta de ellos. Dice, por ejemplo: «Un partido

*(Pasa a la pág. 7.)*

# Realidades celulares

ANDAMOS por esta Francia perdidos en laberinto sindicalista. Sedicentemente por lo menos. En casa conociamos lo que era estar organizados en sindicato, aquí el carnet da número de regimiento. Aquí una Confederación es una Confusión y el derecho sindical queda delegado y, por tanto, relegado. Darnos una idea de lo que resulta ser la organización proletaria francesa es imposible: CGTCGTFOCFDTCGC, y descífreme usted eso... en el *bistrot* de la esquina.

Pues al mismo he acudido en plan de curioso. Pido un vaso de tinto para situarme y lo regalo a mi próximo, que lo acepta con un sesgo de extrañeza:

— ¿Tú no bebes, camarada?

— Llevo ya tres vasos en el cuerpo — digo en verdad de mentira.

— Gesto que te enaltece, camarada. El vino rojo templa el carácter.

— El mosto tintado es una doctrina.

— ¡Marx, Lenin, Kosygin!

— ¡Thorez, Waldek Rochet, Vidiella!

— ¡A la tuya, camarada! (engola de un sólo taco).

— ¡A la nuestra! — correspondo en seco.

— Español, ¿qué opinas de la Pasionaria?

— Que es vieja y fea.

— ¿No la crees joven y guapa?

— El tinto no me niebla la vista. Nació demasiado pronto y en el mes de los feos. Como hombre, su faz habría sido aceptable.

— Lástima. Mas siendo así, su ascensión política tiene doble mérito.

— Para hacerse remarcar tuvo que subir a la tribuna. Abajo no era reparable.

— Explica, pues, el milagro de la Ascensión de Nuestra Dama.

— La ascendieron. El P. C. nacional no tuvo jamás personaje y tuvo que inventarlo. Se llamaba Dolores y la adjetivaron Lola. Así y todo, solo quedó conocida del vecindario y de las vendedoras del mercado próximo. Se le adjetivó políticamente La Pasionaria porque La Dolorosa se confundía con el título de una zarzuela muy popular en España.

— En fin, dejemos eso; obviemos a la Bienvenida puesto que es vieja y arrugada. Ocupémonos de sindicato, pues se me antoja que eres buen sindicalista.

— Bueno o no, he actuado como tal libre y sin jefes.

— Jefes tampoco aquí los tenemos. En Renault nos regimos por delegados de sala, de sección y comité de establecimiento que contacta con los comités de los demás establecimientos. Esta jerarquía renaudina nombra a los comisionados al Buró de la Empresa para defender los derechos y las conquistas del obrero.

— ¿No hay elecciones para eso?

— Si, pero decididas de antemano. 10 CGT, 3 CFDT y 1 FO. Es la receta. Séguy por encima de todo y de todos.

— ¿Interviene el PC en ello?

— No interviene pues «la CGT es estrictamente independiente». Yo ignoraba esto, pero lo ha dicho Séguy y la verdad resplandece.

— Mas, ¿no hay algo celuloso en la casa?

— Si, varias células pecistas. A mí me toca estar en la «Ferrand».

— ¿Actividades ferrandinas?

— Velar por la pureza cegetista, evitar las intromisiones *gauchistes*, contrarrestar las actividades FO y CFDT y otras inoportunidades contrarrevolucionarias.

— Has dicho *gauchistes*. ¿Es que los celulares sois conservadores?

— Conservamos, camarada, el orden y la autoridad cegetista en el establecimiento. El revolucionarismo de cuatro jóvenes es la enfermedad infantil del sindicalismo comunista.

— Lo dijo Lenin.

— Lo dijo él y nosotros lo repetimos. Tanto dijo el astro, que no dejó frase de interés para los sucesores. Por modernismo nosotros aportamos, gracias a Séguy, que «el revisionismo de derecha y el oportunismo de izquierda son dos peligros para la clase obrera» que hay que evitar por medios contundentes, añado yo.

La muchacha vendedora de «Rouge» conoce la práctica de nuestros aguerridos activistas. Para abofetearla y romperle los papeles, una docena se bastaron y sobraron. Otros que venden porquerias semejantes pasarán por el mismo tamiz que la locuela trotskista, pues la unidad proletaria no puede permitir que la reacción revolucionaria imponga su derecho de crítica y de desunión en el seno de la CGT no comunista, pero comunistizada.

— Entonces, no hay libertad de propaganda.

— Hay libertad de no propagar, y de entrar en laCGT donde toda propaganda está dispuesta. Comprende, camarada, que nuestra posición democrática tiende a evitar el contagio de la juventud por estas asonadas de desorden y violencias que esterilizan el esfuerzo común y desmerecen la importancia del PC-CGT a los ojos de los poderes constituídos. Si durante la huelga de mayo-junio del 68 rechazamos la entrada de esa minoría de miles de estudiantes en las fábricas ocupadas, fue por imposibilidad de mantener diálogo CGT metalurgia con la escoria barricadera que en sociedad comunista-marxista-leninista se comportaría mismamente.

— Entonces la réplica autoritaria no fue desagradable.

— Lo fue, por ser capitalista. No lo sería, de ser ejercida por la Guepeú. En Budapest principalmente, se vieron cadáveres que, ante el empuje de la historia, no tienen importancia.

— Y ahora, ¿Chaban Delmas no os convierte en accionistas?

— Es una acción contrarrevolucionaria querernos convertir en pequeños capitalistas.

— Si, ya ya. Mejor ser proletario a la manera de Thorez, con cuenta corriente comunista en el Banco.

— Disciplina obliga.

— Bien, bien, camarada. ¿Tomas otro tinto?

— Tomo.

— Girando el disco, tengo entendido que en Francia el sindicalismo es anterior al PC. ¿Podrías contar algo de éso?

— Gustosamente. El espíritu de secta, en el movimiento obrero francés imperó durante largo tiempo, hasta más allá de la Commune. Nadie ignora que el fracaso de la Commune fue debido a la carencia de un verdadero partido proletario.

— ¿Por qué Marx no previó eso?

— A Marx nadie le consultó para declarar la Commune. Además, las dos corrientes obreristas entonces imperantes estaban liadas a las tendencias pequeño burguesas. Blanqui fue tan pequeño revolucionario que solamente pasó 34 años en presidio, y Proudhon fue un maniático de la economía proletaria que fusionó con la burguesa.

— ¿No confundimos Proudhon con Perico de los Palotes?

— Ignoro quien es ese Pericó, pero Proudhon es menos que Pericó. Nos trajo el anarcosindicalismo que desgobernó a la CGT durante años.

— Tengo entendido que la CGT la fundaron y sostenieron anarcosindicalistas.

— Si, pero desengañados de su teoría ingresaron en el PC.

— No creo que el PC existiera en la época.

— Es igual. El caso es que se desengañaron y se declararon comunistas marxistas leninistas.

— ¿Sabes algo de Pelloutier, Griffuelhes, Ivetot, Pouget y Pataud?

— No mucho, pero he oído decir que actuaron en la portería y en el guardarropía de la Bolsa del Trabajo de la plaza de la República.

— Fue Doriot, antiguo diputado comunista de St-Denis quien propaló la especie.

— Doriot fue un traidor y no vale la pena ocuparse de traidores.

— Quiero decir que la mala hierba crece en todas partes, y las mentiras, como la grama.

— Eso lo dirás por tu España.

— Dime lo que conozcas de ella.

— En 1936 los anarquistas favorecieron al fascismo al oponerse a las sabias inspiraciones del PCE. En la lucha del pueblo español contra la agresión fascista los anarquistas se indispusieron con la fórmula de poder democrático y trataron de quemar las etapas aboliendo la moneda y las religiones. Todo el terror revolucionario fue obra de ellos y la pérdida de la guerra se débe a ellos mismos.

— Sin ellos no habría habido guerra, puesto que los militares sublevados el 18 de julio no hubieran encontrado resistencia apreciable. Los comunistas «no estaban», y estuvieron en masa cuando los reaccionarios de retaguardia se declararon pecistas y ugetistas. El rojismo cabal es vino, y sonrojo proletario, en un país como en otro. Tu no irás a la URSS por miedo, y si no vas por patriotismo imponte de que Marx era alemán y Lenin ruso, y que tu estás en mal uso por tanto abuso. Te digo esto, Eloy, y pago el gasto y me voy.

CLARIANA

B.D.I.C

ENSAYO

# El hombre libertario, ante el miedo y la mentira de estos tiempos

*«Como arma de dominación, el miedo y la mentira son también armas de muerte.»*

I

He atribuido siempre más elevado precio al ideal que al hombre sabio o filósofo. Esto no me ha dado nada, pero me ha llevado a la necesidad de reforzar en mí este ideal noble y generoso (la anarquía) desprendiéndome de todo halago, mimo u obediencia al hombre, susceptible éste, de desfigurar cualquier ideal y de desfigurarse.

He llegado también a la conclusión, que desde que el hombre se dejó asustar a sí mismo, primero, impresionado por los fenómenos de la naturaleza superiores (en la prehistoria) a su fuerza y capacidad; segundo, por los fetiches y la magia inventados por él mismo; tercero, por las instituciones de las religiones, y últimamente, por el hombre «*Estado*» y el hombre «*Gobierno*», productos éstos que se fueron aumentando y propagando en el cerebro humano, creando los cánceres morales, los tumores intelectuales, los apéndicis de mando, el deseo de poder absoluto, el vicio de mandar, la fiebre del odio y la ceguera de la crueldad, sin que hasta hoy, haya salido cirujano del alma ni del cuerpo, capaz de extirpar ni con libros ni bisturí, esos males cerebrales que padece el hombre y que lo mantienen en una rebelión constante con sí mismo sin poder darle una salida solucionadora del mal.

La masa gris del hombre, bulle impregnada, socavada de microbios instintivos mucho peores que los microbios virulentos de todas las enfermedades. Y el hombre de hoy, las masas asalariadas, las de la técnica perfecta y la mecánica, el de las grandes aglomeraciones, la televisión y el auto, las leyes de protección y seguridad de enfermedades, el de la civilización del consumo y la transferencia de oficios, de la seguridad social y las vacaciones pagadas, es el que más mentiras traga, más miedo se le suministra disponiendo de miles de libros y revistas llenos cada uno y cada una de materiales literarios, filosóficos, políticos y sociales los más confusos y caprichosos, los más tendenciosos y malignos, los más excitantes a la viilencia por la violencia que se han escrito.

Esa catarata de libros que salen de las imprentas y van a parar a los caudalosos ríos de la muchedumbre, arrastrando millones de metros cúbicos de promesas, conceptos, programas, componendas y esperanzas, pero que no llegan nunca a desembocar en el océano de la felicidad humana, sólo sirven de narcótico a las masas asalariadas y a las otras clases, endormecidas a la vez de esas migajas que reciben de los gobiernos, por esas lecturas que los confunden, los desvian y frenan.

Hoy, hasta la evolución carece de originalidad. Desde la primera guerra mundial, (más que los fanatismos de Torquemada y Felipe II, más que el de Robespierre y el Comité de Salud Pública pretendiendo imponer sus discutidas verdades a sangre y fuego) se levantó en la historia de Europa una época azotada por la intolerancia y la tiranía con la orgullosa profecía de Carlos Marx saludando al proletariado como legítimo heredero de la filosofía moderna, que a fuerza de machacarlo e imponerlo, ha dado resultados muy contrarios a la profecía, llegándonos al hoy en que el hombre, deshumanizado, maquinizado, encuadrado en el marco del «*partido*», estatizado y cada vez más aprisionado entre «*muros*», murallas de acero, guerras y machaconas fórmulas estereotipadas llenas de mentiras e impuestas por el miedo, se ha llegado a una moral tal, que el realismo ético del «*partidario*» (como dice Picón Sala) da poderes a Caín para matar a Abel cuando se trata de «*intereses de partido*». Es decir, que la mentira *táctica*, y los intereses de partido, han roto todo equilibrio moral. La mentira tácita y táctica del partido, no es más que, el engaño de los hechos y la subordinación al Moloch cada vez más cruel y exigente del «*partido*».

La fina enseñanza de un Mann, un Valery o un Bertrand Russell, no han podido enmendar ni esclarecer el fanatismo de las gentes de Europa anestesiadas de propaganda de la *mentira* hecha realidad en nuestros días, a fuerza de repetir y cumplir palabras trocándolas en actos mecánicos.

Decía Simone Weil en una carta dirigida a Georges Bernanos en 1938, a propósito de la guerra civil española y de haber leído su libro «Los grandes cementerios bajo la Luna». «Usted habla de miedo. Si, el miedo ha contribuído a estas matanzas; pero donde yo he estado, no he visto que tuviera el papel que usted le atribuye.»

«En cuanto se sabe que se puede matar, — continúa Simona — sin exponerse a castigos ni vituperios, se mata, o por lo menos, se dirigen sonrisas estimulantes a los que matan. Si acaso se experimenta, al principio, un poco de repugnancia, se la disimula y se la sofoça, por miedo a que se la considere como una falta de virilidad.»

Estos pensamientos de Simona Weil, muerden hondo la conscien-cia humana, y justifican este naufragio universal de la moral que se va relajando, envileciendo y hundiéndose más, a medida que avanza la creencia y la fé intolerante y absoluta del «*partido*» a lo ruso, cubano o chino; igual al cruel y vandálico racismo de la Alemania nazi y las dictaduras Franco-Salazarista apoyadas y sostenidas por el militarismo y el clero.

Ni Caín ni Caligula han muerto, añorable Camus. ¿Cómo hemos podido degenerar tanto? ¿A qué tabla nos agarraremos para no hundirnos del todo?

Se viene acusando a la primera guerra mundial, de haber sido la causante de la política de explotación del miedo que se hizo a partir de 1918, hasta Hitler; y que en política, contra la representación colectiva de la sociedad y la soberanía popular, brotó la imagen del caudillo brujo, hechicero y nocturno a la manera del Fuhrer alemán; demagogo y bufón de plaza pública como el Duce italiano, o de padrecito desvelado de todas las Rusias, mezcla bizantina de Zar o demiurgo infalible como Stalin. Pero no se dice, que la primera guerra mundial, reveló también la fragilidad de los mitos progresívos sobre los que se fundaba la civilización capitalista apoyada por los Estados, dando origen, (esa fragilidad progresiva) a que usurparan el poder político-capitalista y montaran en flecha, las prometedoras formas políticas del fascismo, el comunismo y el nazismo, que abrazaron las ingénuas masas europeas de todos los matices, como soluciones rápidas de su inseguro vivir. ¡Cuántas mentiras se fabricaban y se estaban imponiendo! El miedo vino después: y tuvo su secuela en Moscú y Berlín, imponiéndose a una Europa desmembrada, degenerada por una política de avestruz de la que no ha podido salir aún a flote por sus lacras y ante un mundo civilizado en crisis del cual, nada puede esperar.

Crisis, que se viene acentuando cada vez más, primero: por falta de valores revolucionarios competentes que alerten a los trabajadores, a las masas asalariadas de Europa, que todo lo que acontece es falso, dándoles un sentido exacto de lo que es, vale y puede hacer; valorizarlo como unidad en la sociedad y como valor económico y moral por encima de todos los Estados y gobiernos, por encima de todos los fantoches dictadores que se alimentan de su miedo, y segundo: hacer ver al mundo que trabaja (con razonamientos inconcusos, sin poner diques ni reparos a las corrientes de opinión dispares al ideal de emancipación), que la moral y las ciencias económicas, administradas ambas por los Estados y la política, es un desastre.

J. SEVILLA

## AGRESION FALANGISTA EN UNA IGLESIA

MADRID. — Un grupo formado por unas trescientas personas permaneció, tras la misa de las nueve de la noche del sábado, en el interior de la basílica pontificia de San Miguel, de la calle de San Justo. Pretendían solidarizarse con su párroco padre Mariano Gamo detenido desde febrero último por supuesto delito de propaganda ilegal.

Más tarde, unos veinte o veinticinco jóvenes, situados en la puerta de la basílica, insultaron y amenazaron a cuantos estaban dentro del recinto o salían de él, agrediendo físicamente a algunas personas, entre ellas a un redactor de «Europa Press», que cumplía su misión informativa. Alrededor de las once, los jóvenes penetraron en el interior de la iglesia y comenzaron a destruír bancos y a agredir a los congregados, que no opusieron resistencia alguna.

Cerca de las once y media, viendo el cariz de violencia desatada, los encerrados decidieron abandonal el templo. La policía hubo de proteger a los que salían de la violencia de los jóvenes. Estos, en una nota entregada a la «Hoja del Lunes» — y en la que se confiesan autores de los hechos — dicen pertenecer al grupo denominado «Guerrillas de Cristo Rey».

RECUERDOS

# LA BARRICADA

VARIOS hombres, con sendas piquetas y barras, removían el adoquinado de una de las calles de la ciudad de Barcelona; otros lo iban amontonando rápidamente, formando una gran barrera. De cuando en cuando, se oía algún disparo. A lo lejos sonaban ráfagas de tiros, lo que motivaba que los ocupantes de la barricada dejasen en suspenso el trabajo y empuñasen sus viejas pistolas y alguna carcomida escopeta o fusil; al mismo tiempo, escudriñaban con la mirada a todos los lados, posiblemente temerosos de ser sorprendidos por alguna traidora bala.

Pasaron lentamente las horas, las sombras de los tejados perfilaban las chimeneas, y se reflejaban grotescamente sobre aquella imponente muralla de adoquines, tras los cuales, varios jóvenes, fija la mirada, esperaban impacientemente, y, con sus manos nerviosas, acariciaban el arma que empuñaban. En el fondo de la barricada, entre la arena, había cartuchos y alguna que otra bomba de mano.

De pronto, todo fue movimiento, sonaron tiros por doquier, los ocupantes de la barricada respondieron haciendo sonar sus armas. Intenté mirar afuera del parapeto, y no pude, ya que varias mujeres me arrojaron contra la arena, al mismo tiempo que se tendían a mi lado, y con sus gritos animaban a vender caras sus vidas a los defensores de aquella posición. Me revolví y vi un fusil, al cual empuñé, y, tras la barricada, apunté contra la lejana esquina, donde vi correr varios guardias de asalto; apreté el gatillo, y el impulso de la culata me hizo que cayera otra vez tendido en la arena del fondo de la barricada. En aquel instante, vi aparecer, jadeante y con los ojos desorbitados a mi madre, que se abalanzó sobre mí, y, cogiéndome por una oreja, me arrastró, al mismo tiempo que decía a los ocupantes de la barricada: «Es mi hijo; es un mocoso de catorce años.» Mi madre, sin más preámbulos, me llevó a casa, sin asustarle los tiros, ni nada de todo aquello que bullía a nuestro alrededor.

Pasé la noche sin pegar un ojo. Escuchando el estruendo de las bombas y del zumbido de las balas.

Al día siguiente, salí corriendo, aprovechando otro descuido de mi madre. Me acerqué a la barricada. No estaban aquellos jóvenes de febril mirada. Había gente uniformada por todos los lados. Di vuelta a la barricada y quedé petrificado al ver sangre empañando los adoquines y la arena. Apreté los dientes, y me volví a casa, y en la oscura escalera, lloré.

Sí, lloré, recordando a aquellos jóvenes libertarios, que hicieron frente a los «comunistas» en aquellos días de mayo del 37.

Jamás lo he olvidado, a pesar de haber transcurrido más de treinta años.

Y no comprendo cómo otros, que dicen sustentar el mismo ideal anarquista que aquellos jóvenes que ofrendaron sus vidas en aquellos inolvidables días de mayo del 37, después de más de treinta años, estén dispuestos a olvidar ese pasado reciente, y que muy posiblemente se repita en otras circunstancias y en otros momentos. Hay una barricada infranqueable que nos separa de los tildados «comunistas» y que jamás hemos de olvidar, y es el Estado Totalitario.

**Vicente SIERRA**

# Acotaciones a unas manifestaciones del señor Madariaga

EN la revista «Ibérica», que se publica en Nueva York, y en su número correspondiente al día 15 de septiembre, escribe Salvador de Madariaga un trabajo intitulado «La Monarquía española».

Nada tendría que refutar al trabajo del culto Madariaga si en este escrito no hubiera algo que choca con mi manera de pensar. Más aún, de rebajar o intentar poner en lugar demasiado pequeño las ideas anarquistas.

Dice Madariaga: «La guerra civil y la dictadura en que vino a desembocar no se limitaron a cortar en seco esta evolución, sino que la hicieron retroceder lo menos medio siglo, por haber España que vivir treinta años bajo la férula de un superanarquista. Jamás en su historia, ni bajo Felipe II, ni aun bajo Fernando VII, ha vivido España bajo un monarca más despótico que Franco, si por despotismo se entiende la férula de una voluntad personal sin traba de ningún género.»

Nada tengo repito que objetar al trabajo de Madariaga, a excepción de que se moteje absurdamente con un ideal de redención humana a Franco.

No puedo explicarme esa ligereza del señor Madariaga, máxime que al comienzo de la guerra, cuando moros salvajes estaban a las puertas de Madrid, Madariaga, como sus camaradas de la política, no deseaban que la morisca hiciera su entrada en la capital de España. Mientras los anarquistas y muchos luchadores que allí dieron sus vidas que incluso estaban defendiendo a los que componían el gobierno, para que llegaran salvos y felices a Valencia. Pero yo desearía que el culto escritor gallego nos señalara un anarquista dictador, o al menos en qué teorías se funda el señor Madariaga para calumniarnos.

Yo creo que usted, señor Madariaga, habrá leído alguna vez algo de su paisano anarquista Ricardo Mella, así como también habrá escuchado varias veces al periodista gallego que tantos años vivió en La Coruña, Constancio Romeo. Usted seguramente ha leído muchas veces a la gran Rosalía de Castro, a Curros, y tantos otros gallegos, y a algunos que tiraron los hábitos para abrazarse a cuerpo entero a las ideas de redención humana.

Si su parrafada antianarquista y contra la verdad fuera escrita por uno de tantos atorrantes que patean la tierra, no me tomaría la molestia de ponerme de mal humor. Reconozco que el error es humano, pero cuando es cometido premeditadamente se incurre en dos delitos. Quiero decir que el señor Madariaga, o bien desconoce lo que es la anarquía o la confunde con el socialismo staliniano que aún perdura en la Unión Soviética, o con esas dictaduras a la moda de tantos rancheros del cuartel.

No y no; en la anarquía, señor Madariaga, no hay mandones; es como la sociedad de los seres libres, del mutuo acuerdo, que se muy distinto de la sociedad de Franco, lugar de terror para someter a 30 millones a una brutal Inquisición.

Reflexione, Madariaga, y reconozca que rectificar es de hombres.

**R. LONE**

## chispas

*«Por la ventana se va a la calle».*

*Voluntariamente, por desequilibrio, o empujado.*

*En Italia como en todas partes.*

***

*La propaganda intensiva lo mismo sirve para crear «vedettes» que para designar víctimas.*

***

*Unitá chapucera entre el gobierno Rumor y el P.C.I. contra los anarquistas.*

***

*Signori Rumor, cuando los anarquistas hacen no rumorean: dan la cara. Lo que no quieren es pagar delitos ajenos.*

***

*Dicho por un policía: «Malatesta ha sido el apóstol del terrorismo anarquista.»*

*Creíamos a la policía de hoy más moderna que la de hace un siglo.*

***

*Las bombas que Ramón Franco, Bruno Mussolini y el conde Rossi arrojaron sobre la población civil barcelonesa, la República democrática italiana las ha cobrado hasta el último céntimo del «angélico» Franco.*

***

*Es costumbre en la URSS entrar por la puerta y salir por la ventana.*

***

*Allí, una vez caído en desgracia se cae (bis) por la abertura.*

***

*Romances como el de la autoridad de Milán antaño los vendían los ciegos a uno diez y tres quince.*

***

*La inmolación de Penelli no ha producido la esperada reunión de fuerzas gubernamentalistas.*

*Siempre quedan ventanas cerradas.*

***

*Antiguamente una serenata bajo una ventana te valía la flor que te arrojaba la niña.*

*Ahora te arrojan flor con niña y todo.*

***

*«Si en tu ventana llega una paloma...»*

*Trátala con veneno y que se lo coma.*

***

*No por nada amiga mía: por si resultara espía.*

*CHISPERO*

**tierra y libertad**

*Periódico anarquista.*

# COMUNICADOS

**Distribución de Turrones pro compañeros Ancianos o Inválidos**

| | |
|---|---|
| Jijona (pastilla) .. .. .. .. .. | 6 00 |
| Alicante, ídem .. .. .. .. .. | 6 00 |
| Mazapán, ídem .. .. .. .. .. | 5 00 |
| Yema, ídem .. .. .. .. .. .. | 5 00 |
| Panecillos de piñones (pieza) | 0 50 |

Pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, París (X).

F. L. DE AUCH

Celebrará reunión general el día 4 de enero en el local de costumbre; la reunión dará principio a las 14 horas.

F. L. DE BEZIERS

Avisa que el compañero Martí Miguel ha extraviado su carnet confederal con número de registro nacional 7.092, asimismo como su carnet de S.I.A.

F. N. I. FERROVIARIA

Se convoca a los compañeros de París y pueblos limítrofes para el Domingo día 28 por la mañana; sitio de costumbre.

F. L. DE TOURS

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo 11 de enero a las 9 y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE DREUX, C.N.T.

Para el domingo 4 de enero quedan invitados los militantes y amigos de S.I.A. en el local acostumbrado a las 10 de la mañana. Puntualmente.

F. L. DE PERPIGNAN

Por la presente convoca a todos los compañeros a la reunión ordinaria para el día 4-1-1970 en el local de la C.N.T.F., rue Encalce, a las 9,30 de la mañana. Presencia indispensable de todos los compañeros.

F. L. DE CARCASSONNE

Convoca a todos sus afiliados a la reunión que se ha de celebrar el domingo día 28 de diciembre; lugar y hora de costumbre.

F. L. DE MARSELLA

Invitamos a todos los afiliados a que asistan a la asamblea general que se celebrará el domingo 4 de enero 1970, dará comienzo a las 10 horas en nuestro local social.

**ADMINISTRATIVAS**

NOTA. — Estando en periodo de reclamaciones hasta el 31-12-69, rogamos a todos los suscriptores que reciban el talón y hayan pagado hasta dicha fecha, no lo tomen en consideración. Mientras se preparan y envian llegan giros que anulan la efectividad del talón. Dadas las exigencias de fin de año, rogamos a todos se pongan al corriente de pago, en particular los que están muy atrasados. Piensen que la Administración ha de cubrir los gastos de cada tirada. Los que reciben la prensa sin que jamás hayan tenido un *gesto* vis a vis de las publicaciones, que se acuerden que el coste de las ediciones hay que pagarlos y no se reciben subvenciones. El importe del todo se confía en la recuperación de los envíos a todos los pudientes.

*Los que deben mucho dinero de prensa y libros consideren que se debe pagar todo antes y que dichas anomalías nos causan trastornos y preocupaciones de los que ellos están ausentes.*

# Ramón Sender, por ejemplo

*(Viene de la página 3.)*

político es un absurdo... Todos ellos tienen tendencia totalitaria (Viva yo y muera mi enemigo) y vienen en línea recta de la Inquisición.» Pero no es nuestro propósito glosarlo ahora. Lo interesante está en que fue prontamente publicado en España con aviesa intención por aquello de que como aquí no hay partidos políticos... excepto uno: el franquismo. Bien pudiera ser que Sender también fuera franquista y viniera a constituir una sanción del Régimen español. Lo publicó la revista «Indice» y el diario «Pueblo». Mas he aquí que Sender, en vista de esa publicidad, se apresuró a escribir una carta abierta a Emilio Romero con objeto de que no hubiera malentendidos, ya que su artículo «tiene una dimensión apolíticamente apolítica». Agárrenme este trabalenguas. «No quiero que ustedes o algún otro grupo pueda arrimar el ascua a su sardina», dice. Toda su carta es una exaltación del federalismo que bien podría constituir un movimiento denominado «Joven España». «La forma de gobierno — agrega — no es esencial si se sigue una política adecuada. Digo que no se trata de monarquía ni de república. Lo importante es que el pueblo tenga acceso *progresivamente* (subrayado mío) a la dirección de la vida política y económica del país.» Luego le da las gracias a Romero si permiten que su pensamiento sea esclarecido y concretado. El director de «Pueblo» se permite el lujo del cachondeo con nuestro ínclito novelista. Califica la carta de «ingenua, inocente, elemental, antediluviana, como de otro planeta.» Le tiene por un novelista colosal, pero una medianía como ensayista político. «Sender es — dice — como un purísimo anarquista, contemporáneo de Pi y Margall, en estado de hibernación.»

Hace tiempo que Sender está preparando su regreso a España. Esto quizá explique muchas cosas, o casi todas. Recientemente declaró al novelista español Castillo Puche: «Quiero volver a España. Tengo el pasaporte en regla y espero la luz verde.» ¿Es qué espera, como último escarnio y abdicación, humildemente, que le permitan entrar en España? Es el colmo.

JUAN ESPAÑOL

# LIBROS

| | |
|---|---|
| Bakounine: «La liberté» .. | 5 50 |
| Bakounine: «Dios y el Estado .. .. .. .. .. .. .. .. | 10 00 |
| E. Reclus: «Evolución, revolución y anarquismo» | 9 00 |
| Daniel Guérin: «Ni Dieu ni Maître .. .. .. .. .. .. | 54 00 |
| Renée Lamberet: «Mouvements ouvriers et socialistes» .. .. .. .. .. | |
| Luigi Fabbri: «Dictadura y revolución» .. .. .. .. .. | 16 00 |
| Juan Díaz del Moral: «Historia de las agitaciones campesinas andaluzas .. | 15 00 |
| Henrich Kœchlin: «Ideologías y tendencias en la Comuna de París» .. .. | 10 00 |
| Karol Modzeleuski y Jacek Kuron: «¿Socialismo o burocracia?» .. .. .. .. | 11 00 |
| Célestin Freinet: «Pour l'école du peuple» .. .. .. | 6 15 |

Pedidos y giros a: Roque LLOP 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°) C.C.P. 13 507 56.

# Calendario

# sia

# para 1970

**5 Francos.**

**NUMERO 100 DE «UMBRAL» EXTRAORDINARIO**

Este número fuera se lo común se va perfilando en sus partes literaria, artística y administrativa. Podrá contener 100 páginas, con tapas en colores y textos ilustrados con un mínimo de 30 grabados. Los trabajos originales cubrirán unas 70 páginas, quedando el resto para exposición de ideas y filosofías inherentes a los clásicos. Algunas serán reservadas al cuento y a la poesía.

Sería prolijo enumerar las firmas que ilustrarán nuestro Extra de abril 1970, pero bastará decir que concurrirán a ilustrar directamente nuestras páginas escritores de Madrid, Barcelona, París, Lyon, Caracas, Méjico, Montevideo, Buenos Aires y Marsella principalmente. Como mínimo colaborarán seis artistas..

Como insinuado, ahora certificamos que «Umbral» dejará de aparecer durante los meses de diciembre, enero, febrero y marzo consecutivos, siendo, el número de abril siguiente, la compensación que hallarán nuestros abonados.

Para los compradores al número se les presenta un problema mínimo: el de acumular 10 frs. de 2 en 2 en cinco meses, o entregarlos al paquetero de una sola vez al recibo del Extra. En ello, lectores y corresponsales podrían ponerse previamente de acuerdo.

En cuanto a los suscriptores, ningún problema. Para ellos continúa el abono de rutina.

Siendo el esfuerzo de Redacción y Administración considerable, sería de desear que Corresponsales, delegados de Propaganda y compañeros en general, buscaran compromisarios para el número 100 al efecto de formalizar la tirada. Los gastos serán superiores y no podemos resignarnos a que los ingresos queden estancados.

NOTA DEL «C. S.»: Queda mucho material compuesto para ir publicando.

# ANTENA

## HUELGAS EN LAS MINAS

OVIEDO. — En las minas «Camocha», «Coto Cortés» y «Cobertoria» han dejado de asistir al trabajo un conjunto de 2.000 mineros.

Unos cuantos trabajadores amarillos del «Coto Cortés» se vieron desagradablemente sorprendidos al comprobar que en el cuarto de mudas ocurrió un incendio quemándose parte de las ropas de salida.

Los 124 operarios del pozo «Cobertoria» holgaron para asistir al entierro del picador Marcelino Muñiz, compañero muerto en accidente del trabajo. Como es sabido, la Hunosa tiene prohibido que en estos casos todo el personal acuda a los sepelios. Pero los obreros son más humanos que los directores de la Empresa y acuden unánimemente a aquéllos.

## PELIGRO DE CIERRE

OVIEDO. — La Hunosa choca con la oposición de la mano de obra minera en cuanto al cierre del pozo «Mosquitera», cuyo expediente ha sido presentado en la Delegación del Trabajo. Este pozo cuenta con un censo activo de 1.271 mineros y un rendimiento de mil kilos por hombre y día, siendo uno de los mayores de la «Hunosa».

En la zona existe gran inquietud debido a que 324 trabajadores, de los 1.271 de que se compone su plantilla, no pueden ser acoplados por «Hunosa» — al igual que el resto — en otras minas por no haber plazas. La empresa les ofrece la oportunidad de pasar a cursos de formación profesional para convertirse en picadores, ayudantes mineros o barrenistas, siempre y cuando den las condiciones imprescindibles y si no, rescindir su contrato de trabajo o pasar simplemente a ser peones del exterior, con la consiguiente pérdida de categoría que tienen en la actualidad.

Ninguna de dichas soluciones es interesante para estos 324 productores, ya que en su mayoría pertenecen al exterior y no desean pasar a trabajar dentro del pozo como picadores, ni tampoco perder su actual categoría por suponer quebranto económico.

## VINATEROS INCONFORMES

JEREZ DE LA FRONTERA. — Los obreros especialistas en viña, de la casa Marco Jerez, mantienen planteada demanda de 300 pesetas de salario por día, negándose a reincorporarse al trabajo en tanto la mejora no les sea concedida. Por ahora no hay solución en vista.

## MAHOMA EN EL SOLAR DE DIOS

MADRID. — Llegó a esta capital el general español y marroquí Mizzian, para visitar al caudillísimo y una exposición de su hija Meriem Mizzian. Durante la guerra civil Mizzian mandó una división de carlistas navarros contra el pueblo español. Actualmente este general mahométicо-diocesano es ministro del Ejército de Marruecos.

## AGRESION DEL SIGLO XX AL SIGLO XIX

MALAGA. — En la carretera de Cádiz, kilómetro 240, el turismo matrícula MA-80.925 conducido por Salvador Molina Baena, de 43 años, a quien acompañaba el niño de tres años, José Vergara Galvá, atropelló a tres mulos que llevaba atados Antonio Perelle Cordero. Por el tremendo impacto de los tres animales resultaron muertos y los ocupantes del vehículo con heridas muy graves.

## ESTUCHADORES DE FIAMBRE

BILBAO. — El Boletín Oficial anuncia concurso para sepulturero del ayuntamiento de Abanta y Ciervana. La plaza estará retribuída con 34.200 pesetas anuales — entre sueldo base y retribuciones complementarias —, más las gratificaciones que haya concedido la Corporación «y demás emolumentos legales que correspondan a la plaza».

Además de pasar un reconocimiento medio y un ejercicio de escritura al dictado, los concursantes deberán conocer bellas artes y álgebra.

El opositor nombrado sepulturero municipal tendrá a su cargo todos los cementerios del término, dependientes de este ayuntamiento.

## A TONO CON EL SIGLO

MADRID. — Ochenta pupitres para la venta electrónica de billetes y reserva de plazas existen en Madrid, en las estaciones ferroviarias y agencias de viajes, así como en el vestíbulo central de Recoletos, en el centro de cálculo de Delicias y en la oficina de la calle de Alcalá.

En todos los puntos es posible adquirir billetes no sólo para los trenes regulares, sino también para los que con carácter extraordinario se han establecido y anunciado para las próximas fiestas.

## LA CARRERA PARA EL FONDO... SE HUNDE

OVIEDO. — Según el Informe Matut la Escuela Técnica Superior de Ingenieros de Minas de esta ciudad en cada curso sufre baja de alumnos. Como las minas tienen tendencia al cierre, los jóvenes estudiantes pierden inclinación por una carrera con porvenir cerrado.

## SOLIDARIDAD PUEBLERINA

ZALDIVAR (Vizcaya). — Setenta y cinco mil pesetas se han recaudado en un gran festival artístico-deportivo celebrado en el pueblo de Zaldivar en favor del vecino enfermo don Juan Garitaonaindía el cual lleva bastante tiempo en cama y ha invertido en la enfermedad todos sus recursos. Para ayudarle se creó recientemente el «Grupo de Amigos de Juan Garitaonaindia», que organizó un gran festival que ha durado dos días.

Hubo recital de canto, partidos de pelota, conciertos corales y pruebas de bueyes, que han dado el resultado económico limpio de 75.000 pesetas.

Lo más emocionante del caso ha sido la movilización total del pueblo por un vecino enfermo.

## CONDENA CONFIRMADA

MADRID. — En junio del 68 hubo manifestación silenciosa frente a la iglesia de los jesuítas de Bilbao en loor al joven Javier Echevarrieta Ortiz, muerto por la guardia civil. Presentada ésta ante los manifestantes, se originó un revuelo a causa del cual fueron detenidos, procesados y condenados a un año de prisión a cada uno de los tres ciudadanos siguientes: Miguel F. Azcaraye Inchauronso, Angel de Unzueta Achotorena y Gerardo Suárez Arias. Interpuesto recurso ante el Supremo, éste ha dado razón al TOP, considerando además que éste había sido «comedido».

## LA SUERTE BOBA

MADRID. — Los españoles han invertido en la lotería oficial, en lo que va del año, 23.000 millones de pesetas. Los premios mayores y seguros corresponden al Estado.

## FUGA DE PRESOS

BILBAO, (OPE). — Según «La Gaceta del Norte», de la nueva cárcel de Basauri se han fugado quince reclusos. Para ello utilizaron un túnel de unos ocho metros de longitud. El grupo consiguió llegar entre 8 y 10 de la noche al patio de la cocina. Levantaron una losa del desagüe que luego no se utilizó por considerarla inútil. Se introdujeron en el túnel, sin demasiada dificultad. Podían haber salido, pero estimaron correr peligro de ser vistos.Cavaron unos metros más y por fin lograron llegar hasta el exterior del muro.

## CONDENADO EN CONSEJO DE GUERRA

PARIS, (OPE). — «Un tribunal militar español ha condenado a 4 años de prisión al seminarista Antonio Abad, por haber ayudado a los nacionalistas vascos extremistas — decía «Internacional Herald Tribune» el 15 de diciembre en un despacho de la agencia Reuter fechado en Burgos. El tribunal averiguó que el seminarista juzgado había permitido reunirse en su cuarto del Seminario de Derio, situado cerca de Bilbao, a miembros de una organización terrorista vasca».

## 31 PRESOS POLITICOS EN HUELGA DE HAMBRE

PARIS, (OPE). — «Treinta y un presos políticos del penal de Burgos se hallan desde hace varios días en huelga de hambre — decía «Le Monde» el 16 de diciembre en un despacho de su corresponsal en Madrid. La huelga fue iniciada el 4 de diciembre por seis presos que pertenecen a un movimiento revolucionario vasco, como consecuencia de habérseles prohibido comunicarse con sus familias en lengua vasca. Hace una semana otros presos políticos se solidarizaron con los seis citados, que en la actualidad están siendo alimentados con inyecciones de suero.

# UN LIVRE

Il est paru, en 1929, un livre extraordinaire. Son titre : « Témoins », son auteur un français, Jean Norton Cru, professeur au collège de Williamstown en Angleterre. J'en fis l'acquisition, à l'époque, et je fus tout de suite enthousiasmé. Il ne s'agissait de rien moins que d'une étude critique des ouvrages inspirés par la guerre de 14-18. L'auteur, passionné de logique, d'exactitude et de vérité, y examinait plus de 250 œuvres dont les auteurs appartenaient à tous les milieux.

Carnets de notes, journaux écrits au hasard des loisirs ou des repos en arrière, souvenirs rassemblés après la fin des hostilités, œuvres littéraires ou romans dont la trame de fond était la guerre, tout cela il l'a décortiqué, analysé, critiqué et classé.

Les auteurs de ces livres étaient aussi l'objet de ses attentions, particulièrement en ce qu'ils avaient été acteurs ou témoins oculaires dans cette terrible tragédie, ou, au contraire, simples littérateurs préoccupés surtout de gloire et de profit.

Gros travail, mais l'homme était à la mesure de l'œuvre entreprise, et la parution de ce gros livre de plus de 700 pages fit grand bruit.

Malheureusement, il n'atteignit pas le grand public, vu son prix, élevé et son tirage réduit, étant donné qu'il avait été publié aux frais de l'auteur. Aucun des grands éditeurs de l'époque, en effet, n'avait consenti à se charger de sa publication.

C'est dire que, dans son esprit, autant que dans sa lettre, l'œuvre allait directement à contre-courant de ce qu'il était d'usage d'admettre à l'époque. Je dois ajouter que le véto de certaines forces obscures, tant militaires que littéraires, tant religieuses qu'universitaires, ont entravé la parution d'une deuxième édition réclamée par beaucoup, et l'auteur est mort avant de l'avoir terminée.

Devant le désir exprimé par de nombreux correspondants, Norton Cru avait tout de même établi une sorte de résumé de son œuvre, qui a été publié par Pauvert en 1967. C'est de ce résumé que je tire les passages bien caractéristiques qui suivent, mon propre exemplaire de l'œuvre originale ayant, hélas, disparu. (1).

Tout d'abord, voici quelques lignes bien révélatrices de sa pensée et de l'esprit de sa méthode, tirés d'une des lettres qu'il écrivait à ses sœurs, en 1932 : « Placés en face de la guerre, mes contemporains l'ont jugée plus ou moins suivant la tradition et les idées du jour. Ils l'ont jugée aussi d'après la façon classique de raisonner qu'on leur a apprise. Moi, je l'ai jugée de la façon la plus naturelle, celle qui devrait venir à l'idée d'un enfant. Voici la guerre. Elle est contraire à tout ce qu'on m'a appris. Mais ce que je vois, est-ce bien sûr que ce soit la guerre dans son entier ? Verifions ; voyons ce que mes camarades ont observés ailleurs. Et c'est tout. Et cela suffira à bouleverser des notions que l'on croit solidement assises dans tous les pays. »

J'ajouterai, pour être précis, que Jean Norton Cru à fait la guerre dans les unités combattantes à partir d'octobre 1914 jusqu'à février 1917. Il obtint le grade de sergent, à cette époque, et fut alors désigné en qualité d'interprête auprès des anglais, puis des américains, c'est dire qu'il connait bien ce dont il parle. Personne mieux que lui, en effet, n'a su montrer la différence qui existe entre ceux qui font la guerre, c'est-à-dire les P.C.D.F. qui sont contrains d'exécuter des ordres plus ou moins aberrants et les porteurs de ficelles, bien abrités à l'arrière, qui sont à l'origine de ces ordres. Voici, d'ailleurs, ce que Cru pense de ces ordres, que la hiérarchie militaire, dans tous les pays a coutume de considérer comme sacrés. De ces ordres, voici ce qu'il dit, page 45 :

« Mais de tous les documents, les ordres sont les plus dépourvus de signification. Un ordre n'est une réalité agissante que dans la vie de garnison. A la bataille, il est annulé par l'ennemi qui émet un ordre contraire. En outre un ordre n'est un ordre que s'il est obéi ; il l'est à la caserne, il l'est bien rarement à la guerre. Trop de choses viennent changer la situation entre l'émission de l'ordre et sa réception... Si les ordres avaient toujours été obéis à la lettre, on aurait massacré toute l'armée française avant août 1915. »

On le voit, l'homme n'est pas tendre pour nos héroïques et successifs grands chefs militaires dont l'histoire officielle a tendance à faire des génies. Et cela concorde étrangement avec l'opinion de Valet, l'un de mes copains du front (car moi aussi, hélas, je l'ai en partie faite, cette guerre) qui, à chaque occasion, ne manquait pas d'affirmer avec force cette opinion que nous étions nombreux à partager avec lui : « Au régiment, l'intelligences de l'individu est inversement proportionnele au nombre des galons. » Pour en revenir aux ordres, il est très probable qu'une grande quantité des ordres donnés ont été obéis dans la première année de la guerre car en réalité, la presque totalité de l'armée du début a été massacrée. Et ce n'est que par l'apport massif de nouvelles classes mobilisées que les effectifs ont pû être reconstitués. Mais revenons à notre sujet. Voici, page 52, un court passage relatif à l'histoire militaire : « En résumé l'histoire militaire n'a été écrite jusqu'aujourd'hui qu'avec des documents provenant de ceux qui n'ont pû ni voir, ni entendre, ni éprouver physiquement et mentalement les effets directs du combat, mais sont au courant des ordres qui concourent, avec ceux de l'ennemi, à modifier, en partie seulement, la situation là où l'on se bat. Ces documents sont trop insuffisants, mais en l'absence d'autres, on a dû s'en contenter et l'on arrive à croire que seuls ils doivent compter. »

Notre auteur explique clairement là l'origine de toutes les histoires officielles que l'on enseigne dans tous les pays du monde. Mais cela ne suffit pas car, malgré les récits et affirmations des innombrables témoins qui ont écrit, et ce dans tous les pays belligérants, on continue a fabriquer et a enseigner, dans les écoles, la même histoire militaire basée sur les seuls document d'Etat-Major ou les relations interessées des seuls officiers supérieurs ou généraux.

Page 56. « Aux spécialistes, les témoignages du front enseigneront deux leçons que le public lui-même pourra comprendre. Aux historiens, ils apprendront que toute histoire militaire, vue de haut, conçue en partie d'échecs, faite d'après les documents d'état-major et sans les témoignages des vrais acteurs, de ceux qui portent et subissent les coups, est une agréable illusion où l'on croit pouvoir construire un ensemble, leque est fait de détails, sans connaître l'essence même de ces détails. Aux sociologues, aux psychologues, aux moralistes ils apprendront que l'homme n'arrive à faire la guerre que par un miracle de persuasion et de tromperie accompli en temps de paix sur les futurs combattants par la fausse littérature, la fausse histoire, la fausse psychologie de guerre ; que si l'on savait ce que le soldat apprend à son baptême du feu, personne ne consentirait à accepter la solution par les armes : ni amis, ni ennemis, ni gouvernement, ni chambre, ni électeurs, ni réservistes, ni même soldats de métier. Car s'il se trouve des citoyens abusés d'un dogme néfaste : *la guerre nécessaire, si vis pacem para bellum*, c'est uniquement grâce à l'emprise traditionnelle du corps de légendes que j'analyse dans le chapitre suivant. »

Pour nous, antimilitaristes et libertaires, ces lignes ne font qu'affirmer des vérités évidentes que nous proclamons depuis longtemps. Ici, pourtant, elles émanent d'un homme qui n'est nullement un véritable révolutionnaire, ni même un non-conformiste, mais seulement un homme lucide, épris de cartésianisme et désireux d'éclairer ses contemporains.

Je pourrais m'en tenir là, mais il m'apparaît comme très interessant de parler de ce « corps de légendes » dont l'emprise est si puissante sur la grande majorité des hommes de cette planète. Voici donc ce que Norton Cru entend par cette expression particulièrement évocatrice.

Page 58. — *La lutte.*

« La guerre est une lutte. Or l'homme a un goût indéniable pour les joutes, pour les sports les plus agressifs comme le foot-ball et la boxe. Donc l'homme doit avoir du goût pour la guerre, malgré son risque, malgré la mort. Les combattants avaient plus ou moins cette idée avant de voir le feu. Dès qu'ils connurent la guerre ils comprirent qu'elle n'est *lutte* qu'entre deux grands groupements d'individus : coalitions, nations, corps d'armée, armées et divisions. Entre deux groupements plus petits, comme entre deux individus, il n'y a plus de lutte, sauf dans des cas très exceptionnels : presque toujours l'un des deux frappe, l'autre ne peut que courber le dos et recevoir les coups... Les soldats sont bourreaux ou victimes, chasseurs ou proie, et dans l'infanterie nous avons l'impresion que nous jouâmes la plupart du temps le rôle de victime, de proie, de cible. Ce rôle ne tend guère à faire goûter la gloire des combats.

Page 61. — *La charge, le choc.*

« La phase essentielle, décisive, de toute action est la charge qui

*(Suite page VI)*

# UN LIVRE

*(Suite de la page V.)*

aboutit au choc, au corps-à-corps, à la mêlée... Se ruer en nombre et en masse. Se jeter dans les rangs de l'adversaire et trancher la discussion à l'arme froide. » (Lt-Col. Foch).

Les bons témoins de 14-18 ne mentionnent aucun cas de charge qui ait abouti au choc. Leur expérience concorde avec les affirmations du technicien militaire qui fut grand pourchasseur de légendes, Ardant du Picq... Il écrit « le choc est un mot. Jamais, jamais il ne se trouve deux résolutions égales face à face. Il n'y a point de choc d'infanterie à infanterie. Le combat de près n'existe pas. Le combat face à face et corps à corps est excessivement rare. Le choc franc n'existe jamais. L'abordement n'est jamais mutuel. L'ennemi ne tient jamais sur place, parce que, s'il tient, c'est vous qui fuyez, ce qui supprime le choc... C'est l'imagination des peintres et des poètes qui a vu la mêlée... La foule croit encore que dans les chocs d'infanterie contre infanterie les groupes qui se rencontrent se percent à coups de baïnnettes, dans une lutte homérique où le sang coule à flots. »

Page 63. — *Les attaques en rangs serrés.*

Le public féru de légendes, le technicien dédaigneux de l'expérience, le visionaire plus poète que témoin, ne voient pas que si le nombre massé était jadis une force, son effet aujourd'hui est nul, quel que soit son élan, dès qu'il s'offre en cible bien nette, haute et sans vides, cible idéale pour l'assailli... Si un million d'hommes s'offraient ainsi aux assaillis, il souffrirait d'une dizaine de mitrailleuses très espacées, tirant à cadence rapide pour les coucher tous par terre en quelques minutes. La mitrailleuse est une machine si effroyablement efficace qu'on ne lui a jamais fourni l'occasion de prouver son efficacité totale. Le moyen de parer aux effets de ce tir dévastateur est la formation très ouverte, où les assaillants sont largement espacés, ce qui donne le plus formel démenti au tableau traditionnel de l'assaut que nous décrivent soit l'enseignement officiel d'avant 1914 soit les récits glorieux des hâbleurs militaristes, soit les romans de pacifistes en quête de carnage concentré.

**BLANQUET**

*(A suivre.)*

# La banque de la C. G. T.

Si l'on en croit les bilans financiers de la C.G.T. publiés (discrètement) par la trésorerie confédérale à l'occasion du dernier congrès, la C.G.T. a des dépôts, à terme et à vue, dans plusieurs banques. Fin 1968, ces dépôts se répartissaient ainsi (en additionnant les dépôts des deux sortes) :

| | |
|---|---|
| — B.C.E.N. | 3.730.846,27 |
| — B.N.P. | 124.920,15 |
| — Banque des coopératives | 125.840,23 |
| — B.I.C.R.O.P. | 142,920,15 |

Au vu de ces chiffres, nul n'hésitera à dire que la banque de la CGT, c'est la BCEN.

La BCEN, c'est-à-dire, la banque commerciale pour l'Europe du Nord, sise jadis rue de l'Arcade, aujourd'hui au boulevard Haussman à Paris, célèbre depuis le 16 décembre 1948, jour où le ministre de l'Intérieur, le socialiste Jules Moch, révéla que sur les 100 mille actions qui forment le capital de cette banque, 99.700 sont la propriété de deux banques... soviétiques. Bref, c'est une banque soviétique installée en France. La CGT ne travaille donc pas avec une banque française, même pas avec une banque nationalisée. Elle travaille avec une banque soviétique.

Le président directeur général est Guy de Boisson, ancien président de la *Fédération mondiale de la jeunesse démocratique*, son vice-président, un sujet soviétique installé en France, Monsieur Serge Alexeev.

Est-ce qu'il y a beaucoup d'adhérants à la C.G.T. qui connaissent ce détail ? Et ceux qui le connaissent se sont-ils demandé la raison de ce choix ?

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, (IX°) - Tél. : TRU. 78-64
*Administration : J. SORIANO*
94 - Fontenay-sous-Bois
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X°)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. : BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
Six mois ..... 20 F
Trois mois ..... 10 F
Un an ..... 38 F

Tél. Imprimerie : 235 27-73.

NOTE DE LECTURE

# Les troubles visuels de Mr. Fossaert

Les socialistes officiels, faute de pouvoir les réaliser, publient des programmes d'action « réalistes », « objectifs », tenant compte de toutes les réalités de la vie moderne, des possibilités d'action d'une gauche actuelle.

Le Seuil a édité dernièrement un travail de ce genre, appelé par son auteur « Le Combat Socialiste », Robert Fossaert, donc, nous présente un amalgame de points de vue réalistico-objectifs, comme seule possibilité de renouveau social. Disons, avant toute chose, que c'est un économiste et qu'il dirige, toujours au Seuil, la collection « Société ».

Son livre est subdivisé en chapitres bien définis, chacuno ayant un rôle bien précis à jouer.

Il commence en parlant de l'échec du front populaire, de la libération, du front républicain, de mai 1968. A aucun instant ne lui vient pas à l'esprit que la cause de tous ces désastres pouvait fort bien provenir d'un manque de radicalisme dans l'action. Pour lui, il s'agit tout simplement d'un manque de vision réaliste des choses sociales. Seulement, voilà : si nous sommes d'accord sur le terme de cet échec, son réalisme n'est pas le nôtre. Il croit que nous sommes des utopistes; nous sommes sûrs qu'il est un rêveur.

Vient ensuite l'étude de l'environnement. C'est-à-dire des liens extérieurs du pays. Pourquoi devrions-nous le nier ? Il est certain que l'imbrication des économies mondiales complique bien des choses, ce n'est pas un problème que nous refusons d'aborder, mais plutôt que nous refusons de considérer comme fondamental. La situation dans l'ensemble des pays est trop imbriquée; les morales se rapprochent de trop, pour qu'un mouvement se développe sans l'un d'eux ne se développe pas également dans les autres. Le sentiment de malaise, de nos jours, est de caractère mondial, et n'est plus réservé à quelques pays bien particuliers.

Après l'extérieur, l'intérieur; « l'héritage ». L'éternel radotage sur la France individualiste, sur le jacobinisme. Cent fois dit, redit. Ici ce n'est pas mal. Seulement, voilà : pour l'originalité, on peut repasser. Il suffit de lire les journaux pour découvrir la même chose. On parle ensuite des pouvoirs, du pouvoir, et les socialistes sont invités à mettre en place des contre-pouvoirs à utiliser quand ils seront au pouvoir, ou à mettre en place quand ils seront au pouvoir pour s'en servir quand ils n'y seront plus. Cette cacophonie de pouvoirs, cela s'appelle, je crois, du magouillage.

Quant à l'étude des possibilités d'actions, elle est entachée d'un manque fondamental de vision claire : dire que le P.C. pouvait déclencher une « révolution » et la gagner, nous sommes d'accord. Dire qu'une telle « révolution » n'aurait pas eu de suite, sinon la repression, nous sommes toujours d'accord. Notre point de vue n'est pas celui-là. Pour nous, une révolution doit être libertaire, ou elle n'est pas. La réorganisation de la société doit être fondamentalement différente de ce qui existe, sinon il n'y a pas de société nouvelle. Pour ces raisons nous ne pouvons accepter le point de vue de Fossaert; pour cette raison nous lui trouvons des « troubles visuels ». Notre optique n'est pas la même.

Quant aux objectifs qu'il envisage, mieux vaudrait, peut-être, ne pas en parler. Refus de « révolution », (encore plus refus de notre conception d'une révolution), conquête du pouvoir politique, et puis...

« Le dépérissement de l'Etat commencera le jour où l'étatique cessera d'être l'équivalent nécessaire de l'administratif, du nationalisé et du collectif.

» Annoncer un tel processus ne signifie absolument pas qu'il faille — avant plusieurs siècles — démolir l'Etat, ni même qu'il faille, aujourd'hui et pour longtemps, l'affaiblir en aucune façon : bien au contraire, c'est d'abord de le renforcer en l'épurant qu'il doit être question. »

Il n'y a manifestement aucun moyen de vous entendre. Je n'ai d'ailleurs pas eu le courage de pousser plus avant mes investigations, la lassitude me prenant, de lire ces fadaises. Tout juste ai-je jeté un coup d'œil sur la conclusion, pleine d'exaltations sublimes et d'affirmations exemplaires. Sacrés rêveurs, ces socialistes. Le patronat, foncièrement bon, selon eux, pourrait céder la place. Ah !, bien sûr, puisqu'ils nous renvoient à plusieurs siècles. Il n'y en a jamais plus qu'un de passé.

# Nouvelles d'Angleterre

Notre camarade Charles Brown, de Leigh (Lancashire) nous envoie des nouvelles de l'activité libertaire dans le Nord-Ouest de l'Angleterre et la publication « Noir et Rouge » (Black and Red) de la Fédération Anarchiste du Nord-Ouest. Là comme ailleurs, les anarchistes ont de quoi s'occuper : luttes pour la liberté d'expression (Meeting à Manchester), manifestations pour la défense des Gitans persécutés par la municipalité de Manchester, manifestations en faveur de la liberté et de la justice en Irlande du Nord, etc. L'organisation du mouvement anarcho-syndicaliste suscite les mêmes problèmes et les mêmes enthousiasmes des militants. Devant l'armée des technocrates qui manipulent les capitaux, secondés par les centrales syndicales réformistes qui manipulent les travailleurs, une seule solution : l'anarcho-syndicalisme, une seule méthode : l'action directe.

Voici la traduction d'un article qui pourrait avoir été écrit ici, tant l'avarice des patrons et la veulerie de certains ouvriers « arrivés » est universelle. Auparavant, l'ouvrier était apprenti sur le tas, il revenait ou il rapportait tant au patron. Aujourd'hui les patrons ne s'emmerdent plus, si tant est, qu'ils s'emmerdaient avec les apprentis : le coût de la formation des ouvriers, comme tout ce qui n'est pas rentable a été pris en charge par l'Etat ou, plus exactement, cher lecteur, par vous et moi.

### L'apprentissage dans l'industrie du bâtiment ou de l'art et de la manière de se faire exploiter efficacement

L'apprentissage est, en principe, chargé de transformer un apprenti ou une personne non entraînée en un ouvrier qualifié ayant droit au salaire correspondant. Ce système est général et s'applique en particulier à l'industrie du bâtiment. Voici ce que devrait être la situation et ce qu'elle est en réalité.

La méthode actuelle, qui consiste à envisager les apprentis dans des centres de formation ou d'apprentissage pendant deux ou trois ans avec une bourse ou une allocation journalière, type « chômage », ne datent que des dix ou vingt dernières années. Auparavant, les apprentis devaient aller aux cours du soir, sans être payés. L'Office de formation des industries du bâtiment (en anglais CITB) a été créé en 1964 après la loi sur la formation professionnelle et contrôle l'éducation dans ce domaine. On « encourage » les employeurs à envoyer leurs ouvriers en apprentissage ou à créer leurs propres centres d'apprentissage par des subventions.

La situation réelle dans l'industrie du bâtiment est assez différente de la forme définie par le CITB. On s'aperçoit en particulier qu'il y a une très grande différence entre l'idéal du CITB et la notion d'apprentissage et les conditions de travail sur lesquels se seraient mis d'accord employeurs et représentants du CITB. Il doit exister des bureaux locaux et régionaux de cet organisme, mais c'est probablement un secret : de peur que les apprentis trouvent leurs adresses.

En principe l'apprentissage ne doit durer que quatre années, selon le CITB, mais la pratique courante est cinq années. Il est évident que la 5e année est maintenue pour d'autres raisons que la formation professionnelle : main d'œuvre bon marché et sans histoires car les apprentis ne peuvent pas faire grève.

Il y a en outre une période d'essai de six mois pendant laquelle l'employeur peut décider de l'« habileté » du postulant et pendant laquelle l'apprenti se tâte également. La situation réelle est très différente parce qu'on ne dit évidemment pas à l'apprenti qu'il est à l'essai et contrairement aux statuts fixés par le CITB, les boîtes allongent souvent d'autant la durée de l'apprentissage.

En principe un apprenti doit faire le même nombre d'heures qu'un ouvrier, mais de nombreuses boîtes attendent d'eux plus d'heures et plus de travail. Si les employeurs sont les pires ennemis, on ne peut que constater avec amertume le fait que, souvent, les ouvriers également se déchargent de leur propre travail sur le dos des apprentis.

En ce qui concerne les salaires — si l'on peut parler de salaire dans le cas d'une exploitation éhontée — les employeurs appliquen en général les conventions. Les apprentis sont rémunérés proportionnellement à leur âge et aux salaires horaires de la corporation : 1/4 du salaire à 15 ans; 1/3 du salaire à 16 ans; 1/2 du salaire à 17 ans; 5/8 à 18 ans; 3/4 à 19 ans; 7/8 à 20 ans. En soi cela n'est déjà pas très brillant compte tenu du travail fourni, mais lorsque c'est taxé sur un salaire ouvrier datant de 1967, c'est encore pire.

Ce bref aperçu sur l'apprentissage dans l'industrie du bâtiment révèle, s'il en était encore besoin, une autre tare de notre société. Dans le bâtiment la situation est aggravée par le fait que les ouvriers disséminés dans de nombreuses petites entreprises ont du mal à se retrouver, à s'organiser, et, pour les apprentis, par le fait généralement admis qu'ils ne peuvent se défendre par la grève. Plus vite ce système de coercition sera renversé meilleur cela sera, parce qu'il n'y a pas de solution dans le système actuel. Le mécontentement augmente; un jour ou l'autre les apprentis sauront s'organiser et alors gare aux patrons, gare aux exploiteurs du monde entier.

# COMMUNIQUES

JEUNESSES ANARCHO-SYNDICALISTES

*Union Locale de Marseille*

Permanence tous les soirs de 18h à 20h au siège de la CNT. Salle 3 et 3B, Vieille Bourse du Travail, 13, rue de l'Académie, Marseille (1°). Réunion à partir de 15h30 tous les samedis après-midi.

S. I. A. DE BREST

Les camarades sont invités à assister nombreux à l'assemblée générale du 4 janvier, 10 h., Maison du Peuple, 1er étage, bureau 10. L'ordre du jour très important comporte le placement des calendriers SIA, l'activité à déployer pour le renforcement de notre SIA, non seulement à Brest, mais aussi dans l'Ouest.

Nous insistons auprès de tous ceux de l'Ouest pour qu'ils répondent avec énergie à cet appel. Ecrire à Auguste Le Lann, 30, rue Jules Guesde, 29N, Brest.

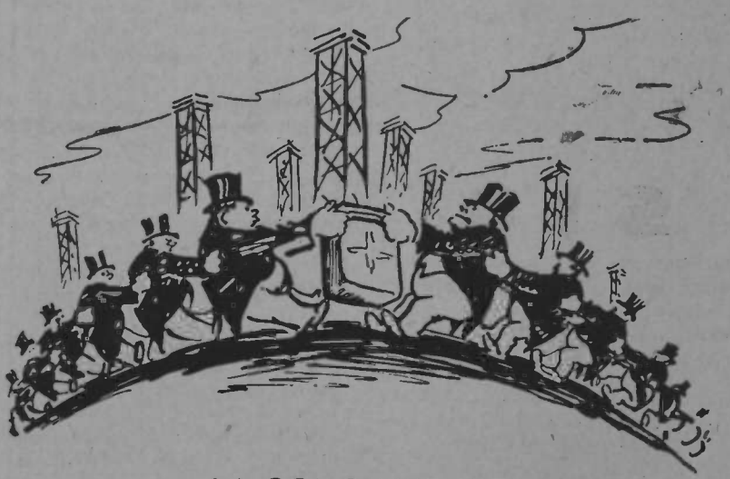
C. N. T. - J. A. S.

Permanence tous les samedi après-midi, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (IX).

COMMUNIQUE

A tous les copains de l'Isère qui veulent participer à la réorganisation de l'anarcho-syndicalisme dans l'Isère peuvent contacter soit, le copain Peñalver, 19, rue Duhamel (Village Olympique) 38-Grenoble, soit le copain Bernadas, Ville Neuve Bt. D3, 38-Echirolles.

## Les contradictions du capitalisme



*LA CONCURRENCE*

B.D.I.C

# La Nouvelle Société

C'est peut-être pour se moquer des travailleurs, sûrement pour les tromper, mais en tous cas c'est aujourd'hui la surenchère pour une Nouvelle Société « Idéale ». Aux premiers rangs, bien sûr, les « partis des travailleurs » avec les sempiternelles promesses de « démocratie populaire », « de salaires décents», « de nationalisation des trusts », etc... ; et puis suivant de près, toute cette « droite de progrès » qui cherche à nous faire prendre « les vessies pour des lanternes » en proposant à la classe ouvrière « un avenir meilleur » en participant aujourd'hui à la consolidation du système de spéculation et de profit qui à déjà fait tant de mal à l'humanité.

Enfin, il y a l'Etat, et par la bouche de ses plus dignes représentants, le Premier ministre et le Président de la République nous avons pû entendre le verdict le plus sevère à l'encontre du capitalisme en général et de la spéculation en particulier.

M. Chaban-Delmas n'a pas hésité à parler de « France de la nouvelle société », celle-ci s'appuyant sur une plus grande solidarité entre tous ses membres. Mais écoutons-le quand il s'adresse a ses amis de l'UDR à Montpellier : « Pour la réaliser (c'est de la Nouvelle Société qu'il parle) il faut moins décréter que persuader, il faut moins agir seuls, qu'appeler à cette immense transformation l'ensemble des français ».

Il va même jusqu'à parler de la disparition des castes et de l'effacement des préjugés... On croit rêver !... Heureusement que le Président de la République est là pour nous rappeler que c'est lui qui gouverne.

Le « Je » présidentiel qu'il nous à si souvent évoqué au cours de son allocution télévisée du 15 décembre ne laisse aucun doute dans notre esprit. C'est clair, malgré toutes les déclarations qui pourront être faites (même par son premier ministre). « Il n'acceptera pas l'inacceptable ».

Pas plus d'ailleurs que tous les parasites qui ne vivent que grâce au profit et à la spéculation.

Car il est inacceptable pour un nanti de réduire les écarts des revenus entre les capitalistes et les prolétaires, les chefs d'entreprise et les manœuvres. Bref ! la sainte hiérarchie doit conserver ses droits en système d'exploitation de l'homme par l'homme.

Mais, au fait, si le capitalisme et au premier chef l'un de ses représentants les plus officiels, n'accepte pas l'inacceptable, c'est-à-dire l'égalité économique et sociale, pourquoi faut-il que les travailleurs acceptent l'iniquité sociale ? Pourquoi faut-il que tant de familles laborieuses soient privées de l'indispensable alors qu'un nombre toujours plus important de privilégiés étalent au grand jour un luxe insolant et inhumain ?...

Les travailleurs en général et les jeunes en particulier, ne sont pas prêts à toutes les acceptations ni à tous les renoncements. Les événements de mai 68 ont prouvé, quoique en disent certains, que l'esprit de liberté et de justice sociale qui animait les fondateurs de l'A.I.T. n'est pas mort.

Bien, au contraire, il a germé dans les cœurs d'une nouvelle génération pour féconder la future « Société Idéale ».

Puisque le Premier Ministre demande aux jeunes de faire la preuve de leurs capacités, ils la feront ! Ils sont de plus en plus nombreux à se sentir assez forts pour prendre des charges et des responsabilités dans une société qui doit satisfaire les besoins de toute la population.

C'est pour cela qu'ils contestent dès à présent les structures sociales du capitalisme et préconisent d'y substituer une organisation fédéraliste et... disons libertaire pour ne pas éffaroucher ceux qui ignorent le sens profond du mot « Anarchie ».

Mais nous savons que l'Anarchie, qui comme l'a dit Elisée Reclus est la plus haute expression de l'ordre, ne pourra s'instaurer par une recherche du dialogue avec les exploiteurs ni par des contrats de progrès. Ceux qui détiennent le pouvoir ou les moyens de production, entendent conserver leurs privilèges et seule une action concertée, lucide et sans répit de nous tous, en dehors de toute influence officielle, les amènera a accepter l'égalité économique et sociale qu'ils considèrent actuellement comme une chose inacceptable.

**J. SORIANO**


**SIA**

**informe ses amis que le calendrier pour 70 est en vente à l'administration du «C. S.». Prix : 5 F. Très nombreuses reproductions de tracts et d'affiches de mai 68**

Le Directeur de la publication :
**LE MAREC MICHEL**

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
94 - Choisy-le-Roi (Val-de-Marne)



# LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.


# Point de vue

On cite souvent « Le Monde » comme un journal « objectif ». Cela dépend du point de vue où l'on se place, évidemment. Dans « Le Monde » du 9-12-69, Jacques Nobécourt écrit :

« Face au péril, qu'il vienne d'extrême gauche ou d'extrême droite, quelle est la meilleure solution ou le moindre mal ? Assurément un gouvernement orienté vers le centre-droit, ce qu'on nomme ici (en Italie) un « bloc d'ordre », issu de procédures démocratiques normales. »

Où sont les envolées lyriques de ce canard en mai 68 !

◆

Léo Hamon, le baratineur bien connu, explique à l'ORTF-UNR la déviation pompidolienne du gaullisme : « continuer c'est aussi évoluer », c'est ça la dialectique formelle.

◆

Grâce à la télévision les gens ont, paraît-il, pu participer à la conquête de la lune. J'espère qu'ils n'en profitent pas pour participer aux atrocités qu'on nous montre au Viet-Nam et ailleurs.

◆

A propos de la détention des prisonniers, un porte-parole du ministère des affaires étrangères a déclaré : « Chaque fois que nous avons reçu des plaintes accompagnées de témoignages vérifiables concernant des mauvais traitements infligés à des détenus nous nous sommes empressés d'enquêter et chaque fois nous avons pu prouver qu'elles étaient fausses ».

Devinez s'il s'agit de prisonniers Grecs, Vietnamiens, Brésiliens, Palestiniens, Sud-Africains, Biafrais ?

Réponse : il s'agit de prisonniers Arabes en Israël. (« Le Monde » du 9-12-69).

◆

Ma concierge : « A bout de ressources dans l'affaire Duguet, les policiers ont fait appel aux services d'un astrologue ou d'un graphologue, je ne sais plus, pour trouver le coupable. »

◆

De l'intérêt d'une confiance bien placée : Marellino condamné samedi 6 décembre à Nice à 6 ans de prison déclare : « Depuis deux ans. je suis en prison alors que je n'ai rien fait. Les deux assassins, ce sont Versage et Laversa, et je fais confiance à la justice.» Allons, patience, encore 4 ans de confiance et c'est fini. A propos du jugement, Ubu a déclaré qu'il n'était pour rien dans le fait que les circonstances atténuantes leur aient été accordées pour « homicide volontaire avec préméditation et guet apens ».

◆

Daniel Cissé jeune technocrate africain fraichement débarqué dans son pays Afrique Occidentale harangue ses concitoyens en insistant sur le rôle capital de l'épargne. Allons, il a bien appris sa première leçon. Dans la seconde il lui faudra jurer de consolider la monnaie. Est-il indiscret de dévoiler la troisième phase : la dévaluation ?

◆

Distictions honorifiques :

— Les habitants de la commune de Wahagnies (Nord) ayant participé à 93,24 % à l'élection présidentielle de juin dernier ont reçu le trophée du civisme de A. Peretti député U.D.R. Inutile de préciser qu'une forte majorité a voté pour Pompidou et espérons que ce trophée-totem pourvoiera au mieux aux besoins de la commune.

— Dimanche 7 décembre au Palais du Luxembourg à Paris, les anciens évadés de France (entre 1940 et 1945) internés en Espagne ont « procédé à une étude très poussée de leurs principales revendications ». Ils réclament notamment pour tous l'attribution d'une citation accompagnant la médaille des évadés et la reconnaissance du titre d'ancien des Forces Françaises Libres. Napoléon créateur de la Légion d'Honneur disait pouvoir faire marcher les Français avec de tels hochets. Je suis d'accord et puisque ceux-ci se sont fait attrapés je propose qu'on leur offre une médaille chocolat à tous, sans forclusion, comme ils le réclament.

**LE BORGNE**

L'UNION LOCALE
DE PERPIGNAN

Communique à tous ses adhérents que les réunions (cotisations, etc.), auront lieu le dernier dimanche de chaque mois, au local, rue d'Encalcé à partir de 8h30.